



13e Année. — N° 1. Mercredi 5 Janvier 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vte DE TESSIÈRES-BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON s'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

LE CABINET DE LECTURE paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 3 colonnes: 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.



SOMMAIRE.

Au présent numéro est joint un supplément (1).

LE TUEUR DE DAIMS.

(Suite. — Voir les numéros des 20, 25, 30 novembre, 10, 15, 20, 25 et 31 décembre 1841.)

CHAPITRE IX.

> Et cependant tu es prodigue de sourires, sourires plus doux que ta colère n'est terrible. Un cri d'allégresse s'élève des îles innombrables de la terre et accueille ton retour. Ta splendeur répand une immense joie sur la terre et sur la mer.
>
> LES CIEUX.



Le lecteur comprendra plus facilement les événemens que nous allons rapporter, quand nous aurons tracé une esquisse rapide des lieux où ils doivent se passer. On doit se rappeler que le lac formait un bassin de forme ovale, mais dont les baies et les pointes, qui servaient d'ornement à ses rives, empêchaient la régularité. Toute la surface de cette magnifique pièce d'eau étincelait en ce moment comme une pierre précieuse sous les derniers rayons du soleil couchant, et la masse des collines environnantes, que les forêts semblaient couvrir d'un riche manteau de verdure, paraissait éclairée de cette espèce de sourire radieux que les beaux vers placés à la tête de ce chapitre décrivent avec tant de vérité. Comme les rives s'élevaient brusquement hors de l'eau, sur presque tous les points, même dans les endroits où la montagne ne terminait pas immédiatement la perspective, les feuilles des arbustes qui croissaient sur les bords formaient une sorte de frange interrompue de loin en loin et suspendue au dessus de la surface tranquille, tandis que les arbres des hauteurs, inclinés vers le sol, étendaient parfois leurs troncs et leurs branches immenses à quarante et cinquante pieds hors de la perpendiculaire. Mais nous ne faisons allusion qu'à ceux qui pouvaient passer pour les géans de la forêt, à des pins de cent et cent cinquante pieds de haut; car les plus petits étaient, pour la plupart, tellement courbés que leurs branches les plus basses plongeaient dans l'eau.

De la position où se trouvait l'arche en ce moment, on ne pouvait voir le château, non plus que l'extrémité septentrionale du lac lui-même, qui étaient cachés par une pointe. Une montagne assez haute, couverte de bois, et dont le sommet était rond comme ceux des autres, bornait l'horizon dans cette direction et s'étendait à travers toute cette belle scène, à l'exception néanmoins d'une baie profonde qui baignait son pied à l'ouest et qui prolongeait d'un mille au moins le bassin. Nous avons déjà parlé de la manière dont les eaux sortaient du lac sous la voûte de feuilles formée par les arbres qui s'élevaient sur les bords du courant; nous avons dit aussi que le rocher qui servait de lieu de rendez-vous, et où Tueur de daims attendait son ami, se trouvait près de l'issue et non loin du rivage. C'était une grosse pierre isolée, s'élevant du fond du lac, et que les eaux semblaient avoir laissée là quand elles avaient enlevé la terre qui l'entourait pour s'ouvrir un passage jusqu'à l'entrée de la rivière; la

(1) Titre et faux-titre du journal, pour le second semestre de 1841.

hauteur de ce rocher atteignait à peine six pieds, et, comme il a été dit, sa forme, qui n'était due qu'à l'action des élémens pendant les lents progrès des siècles, ressemblait assez à celle d'une ruche à miel ou d'une meule de foin. Cette dernière comparaison peut donner une idée plus exacte non seulement de sa figure, mais aussi de ses dimensions; il se trouvait, et se trouve encore maintenant, car les lieux que nous décrivons existent réellement, à cinquante pieds environ du rivage, et ne plongeait que dans deux pieds d'eau, quoique en certaines saisons son sommet arrondi fût tout-à-fait couvert par le lac. Plusieurs arbres du rivage étendaient si loin leurs branches, que le rocher, vu d'une grande distance, pouvait paraître lié tout-à-fait à la terre; et notamment un pin d'une énorme grosseur déployait sa masse immense de manière à former, pour ainsi dire, un magnifique dais qui avait pu servir à plus d'un chef des habitans des forêts, durant la longue succession de siècles pendant lesquels l'Amérique était demeurée inconnue du reste du monde, formant elle-même dans sa mystérieuse solitude un monde sans annales.

Lorsque Tueur de daims se vit arrivé à deux ou trois cents pieds du rivage, il baissa la voile et il laissa tomber le grappin aussitôt qu'il jugea l'arche assez avancée pour se trouver directement au vent du rocher. Le bateau arrêta alors son mouvement et tourna sa proue contre le vent, par l'effet de la brise qui soufflait; quand il fut dans cette position, Tueur de daims laissa couler la corde qui tenait au grappin, de manière à se rapprocher du rocher aussi vivement que le vent qui l'y poussait pouvait le permettre; cette manœuvre fut bientôt achevée, et le jeune homme arrêta ce mouvement quand on lui dit que la poupe était arrivée à quinze ou dix-huit pieds de l'endroit convenu.

Tueur de daims n'avait pas perdu de temps en exécutant cette manœuvre; car si d'une part il ne doutait pas qu'il ne fût surveillé et suivi par les ennemis, d'autre part il pensait que l'incertitude apparente de ses mouvemens avait porté le désordre dans les leurs; et d'ailleurs les Mingos ne pouvaient nullement savoir que le rocher fût le but vers lequel il se dirigeait, à moins qu'un des prisonniers n'eût trahi son secret, ce qui était véritablement trop peu probable pour lui donner aucun sujet sérieux d'inquiétude. La promptitude et la résolution qui avaient présidé à toutes ses démarches ne l'empêchèrent pas cependant de prendre toutes les précautions nécessaires pour effectuer sa retraite dans le cas où il s'y verrait contraint. Il tenait la corde, pendant que Judith, postée à une espèce de barbacane du côté de la cabine la plus rapprochée du rivage, surveillait le bord et les rochers pour l'avertir à temps si un ami ou un ennemi arrivait. Hetty avait été aussi placée en sentinelle, mais c'était pour tenir ses regards fixés sur les arbres qui se trouvaient suspendus au dessus d'eux, de peur qu'un ennemi, prenant l'idée d'y monter, rendît impossible, par sa position qui aurait dominé l'intérieur du bateau, toute défense de la maison.

Le soleil n'éclairait plus ni le lac ni la vallée, lorsque Tueur de daims arrêta l'arche comme nous l'avons dit plus haut. Il s'en fallait néanmoins encore de quelques minutes que le vrai coucher du soleil fût arrivé, mais Nathaniel savait trop à quel point on peut compter sur l'exactitude d'un Indien, pour éprouver la moindre impatience en attendant son ami. La question était de savoir si, entouré d'ennemis, il avait pu échapper à leurs embûches. Les événemens qui s'étaient passés depuis les vingt-quatre heures, devaient être un secret pour lui, et Chingachgook, comme son ami, se trouvait pour la première fois sur le sentier de guerre. Il est vrai qu'il venait dans l'intention de chercher le parti par lequel lui avait été enlevée la femme qui lui était promise, mais rien ne pouvait lui faire connaître l'étendue des dangers qu'il courait, ni la position exacte occupée par ses amis et par ses ennemis. Il n'avait, en un mot, pour sauvegarde contre les risques dans lesquels il devait inévitablement tomber, que la sagacité bien exercée et la prudence toujours éveillée d'un Indien.

— Ne voyez-vous rien sur le rocher, Judith, demanda Tueur de daims, aussitôt qu'il eut arrêté le mouvement du bateau, jugeant qu'il ne fallait pas s'approcher sans nécessité plus près du rivage. Ne voyez-vous rien qui ressemble à un chef Délaware?

— Rien, Tueur de daims: le rocher, le rivage, les arbres et le lac paraissent n'avoir jamais été visités par un être humain.

— Tenez-vous à l'abri, Judith; tenez-vous à l'abri, Hetty: une carabine a le regard bien pénétrant, le pied bien léger, et la langue bien terrible. Tenez-vous donc à l'abri, mais que vos yeux soient vifs et ne perdent pas le rocher de vue; ce serait un grand chagrin pour moi, si un malheur arrivait à l'une de vous deux.

— Et vous, Tueur de daims! s'écria Judith, en détournant son joli visage pour jeter sur le jeune homme un regard doux et plein de reconnaissance, tenez-vous aussi à l'abri, et prenez bien garde que les sauvages ne puissent vous apercevoir. Une balle peut aussi bien vous arriver qu'à nous, et le coup qui viendrait vous frapper, serait ressenti par ma sœur comme par moi!

— Ne craignez rien pour moi, Judith, ne craignez rien pour moi, ma chère enfant; ne regardez pas de ce côté, quoique votre regard soit plein de douceur et de charme, mais tenez-le fixé sur le rocher, le rivage et sur le...

Tueur de daims fut interrompu par une légère exclamation poussée par la jeune fille, qui, pour obéir à ses gestes, autant que par égard pour ses paroles, avait immédiatement tourné ses yeux dans la direction contraire.

— Qu'y a-t-il, Judith? qu'y a-t-il? demanda-t-il avec empressement, avez-vous vu quelque chose?

— Il y a un homme sur le rocher, un guerrier indien armé et couvert de ses peintures.

— Comment porte-t-il sa plume de faucon, ajouta vivement Tueur de daims, en s'apprêtant à lâcher la corde pour laisser dériver le bateau vers l'endroit du rendez-vous. Est-elle attachée à la touffe de cheveux, ou l'a-t-il placée au dessus de l'oreille gauche?

— Elle est comme vous venez de le dire, au dessus de l'oreille gauche; il sourit; il murmure le mot Mohican.

— Que Dieu soit loué, c'est enfin le Serpent! s'écria le jeune homme, laissant couler la corde entre ses mains, jusqu'au moment où il entendit le bruit d'un saut léger à l'autre extrémité de la barque; à l'instant même il retint la corde et commença à haler, certain que l'objet de son voyage était rempli.

En ce moment la porte de la cabine fut brusquement ouverte, et un guerrier qui traversa rapidement la petite chambre, vint se placer à côté de Tueur de daims, en faisant entendre cette seule exclamation: hugh! Un instant après, Judith et Hetty poussèrent des cris, et l'air fut rempli des hurlemens de vingt sauvages, qui s'élançaient à travers les branches vers le rivage, et avec tant de précipitation que quelques uns tombèrent la tête la première dans le lac.

— Tirez, Tueur de daims, cria Judith, en fermant en toute hâte la porte, pour empêcher les Indiens d'entrer par la même voie qu'avait suivie le Délaware. Tirez, le lac est plein de sauvages qui se mettent à l'eau pour nous poursuivre.

Les jeunes gens, car Chingachgook vint tout de suite prêter son secours à son ami, n'attendirent pas un second avertissement; ils se mirent immédiatement à l'œuvre, avec une ardeur qui montrait à quel point ils jugeaient leur situation critique; la grande difficulté était de vaincre la force d'inertie d'une aussi lourde masse; l'arche étant une fois mise en mouvement, il était facile de lui faire fendre l'eau avec la rapidité nécessaire.

— Tirez, Tueur de Daims, au nom du ciel! cria de nouveau Judith, sans quitter le trou par lequel elle regardait; les coquins se jettent dans l'eau comme des limiers qui poursuivent leur proie.

la barque est en mouvement, ils continuent de se jeter en avant, ils vont saisir l'arche!

La jeune fille fit bientôt entendre un petit cri, puis un éclat de rire joyeux ; le cri avait pour cause l'effort désespéré qu'avaient fait en les sauvages pour pénétrer dans l'arche; et l'inutilité de cette tentative avait provoqué le rire; la barque glissait alors sur l'eau profonde avec une rapidité qui rendait vains les terribles desseins des ennemis. Comme la position de la cabine empêchait les deux jeunes gens de voir ce qui se passait à l'arrière, ils furent forcés de demander à la jeune fille où en était la poursuite.

— Quoi de nouveau? Judith? qu'y a-t-il maintenant? Les Mingos nous suivent-ils encore? demanda Tueur de daims, en sentant la corde couler entre ses mains par l'effet de la rapidité avec laquelle l'arche s'avançait, et en entendant le cri, puis l'éclat de rire de la jeune fille, qui étaient presque partis en même temps.

— Ils ont disparu; un encore, le dernier, s'enfonce dans les broussailles du rivage, mais voilà qu'il disparaît dans l'ombre des arbres. Votre ami est avec vous, et nous sommes tous sauvés.

Les deux jeunes gens firent encore un grand effort, amenèrent l'arche rapidement contre le grappin qu'ils soulevèrent; puis quand ils eurent encore un peu avancé et qu'ils eurent changé de route, ils laissèrent retomber l'ancre de nouveau, et pour la première fois depuis leur rencontre ils cessèrent leur travail forcé. Comme la maison flottante se trouvait alors à quelques centaines de pieds du rivage, et qu'elle n'avait rien à craindre des balles de leurs ennemis, il n'était plus nécessaire de ramer.

La manière dont les deux amis s'abordèrent fut caractéristique. Chingachgook était un jeune et noble guerrier, d'une haute taille, d'une grande beauté et d'une force athlétique. Il commença par examiner avec soin sa carabine et ouvrit le bassinet, pour s'assurer que l'amorce n'était pas mouillée; délivré d'inquiétude à cet égard, il promena autour de lui, sur cette étrange habitation et sur les deux filles, un regard furtif et observateur, mais il ne dit pas un mot et affecta surtout de ne pas montrer une curiosité de femme en faisant des questions.

— Judith et Hetty, dit Tueur de daims avec une courtoisie pleine de simplicité, voici le chef Mohican dont vous m'avez entendu parler; Chingachgook, — c'est son nom, — veut dire Grand Serpent; il lui a été donné à cause de sa sagesse, de sa prudence et de sa finesse. C'est mon ami le plus ancien et le plus nouveau. J'ai connu que ce devait être lui, par la plume de faucon qu'il porte à l'oreille gauche, tandis que la plupart des autres guerriers la portent sur la touffe de cheveux qu'ils ont en temps de guerre.

En cessant de parler, Tueur de daims se mit à rire de bon cœur, probablement par l'effet du plaisir qu'il ressentait de voir près de lui son ami sain et sauf, dans les circonstances si critiques; mais ce signe extérieur de ses sentimens n'avait rien de remarquable, et ne fut accompagné d'aucun éclat. Bien que Chingachgook comprît et parlât l'anglais, comme la plupart des Indiens, il n'était pas toujours disposé à se servir de cette langue pour communiquer ses pensées; après avoir reçu la cordiale poignée de main de Judith et le salut de Hetty, avec cette manière courtoise qui convient à un chef, il se retira auprès de Tueur de daims, attendant évidemment qu'il convînt à son ami de lui expliquer ses projets, et de lui raconter ce qui s'était passé depuis leur séparation. Celui-ci le comprit parfaitement, et fit connaître ses intentions en s'adressant aux jeunes filles.

— Ce vent ne tardera pas à cesser tout-à-fait, maintenant que le soleil est disparu de l'horizon, dit-il; je ne pense pas qu'il soit nécessaire de ramer davantage; dans une demi-heure ou nous aurons un calme plat, ou le vent soufflera du sud, alors nous nous dirigerons de nouveau vers le château; en attendant, le Délaware et moi, nous allons parler de notre situation et nous communiquer nos idées sur la marche que nous devons suivre.

Cette proposition n'ayant pas rencontré d'objection, les jeunes filles entrèrent dans la cabine pour préparer le repas du soir, pendant que les jeunes gens s'assirent sur l'avant du bâteau, et commencèrent à converser dans la langue des Délawares. Mais comme ce dialecte est difficilement compris même par les personnes qui le connaissent le mieux, dans cette occasion comme en tout autre nous traduirons en bon anglais les discours des héros de cette histoire, conservant autant que possible les expressions et les formes de langage particulières à chacun d'eux, afin de n'offrir à nos lecteurs que des scènes d'une exactitude scrupuleuse.

Tueur de daims raconta d'abord succinctement à son ami les faits rapportés plus haut. Il est bon de dire, cependant, que dans sa narration le jeune chasseur passa légèrement sur certains détails, et qu'il s'abstint particulièrement de parler de sa rencontre avec l'Iroquois, de sa victoire et des efforts qu'il avait faits pour venir au secours des jeunes filles abandonnées. Quand Tueur de daims eut fini, le Délaware prit la parole et raconta ce qui lui était arrivé, d'un ton sentencieux et plein de dignité. Son récit clair et court ne contenait aucun fait qui se rattachât directement à cette histoire et qui eût eu lieu depuis son départ des villages habités pas sa nation, jusqu'à son arrivée dans cette vallée de la Susquehannah. En entrant dans cette vallée, à un demi mille seulement au sud de l'issue, il avait tout de suite rencontré une trace qui lui avait appris le voisinage des ennemis. Comme il se tenait prêt pour une pareille occurrence, et que l'objet de son voyage l'appelait directement près des lieux occupés par le parti d'Iroquois qu'il venait de reconnaître, il regarda cette découverte comme plus heureuse que fatale, et prit les précautions ordinaires pour la mettre à profit; en suivant le cours de la rivière pour bien prendre connaissance de la position du rocher, il avait trouvé une autre trace, et s'était tenu pendant plusieurs heures sur les flancs de l'ennemi, guettant avec autant d'ardeur l'occasion de rencontrer sa maîtresse, que celle d'enlever une chevelure. Il restait à proximité du Glimmerglass, et de temps en temps il se hasardait à venir dans quelque endroit d'où il pouvait découvrir tout ce qui se passait sur la surface de l'eau; il avait aperçu l'arche dès qu'elle avait été visible, et l'avait surveillée, quoiqu'il ignorât qu'elle devait servir à lui faire rejoindre son ami; frappé des variations de la marche de ce bâtiment et convaincu qu'il était conduit par des hommes blancs, il avait soupçonné la vérité, et il s'était tenu disposé à sauter à bord aussitôt que l'occasion s'en présenterait. Quand le soleil s'approcha de l'horizon, il se dirigea du côté du rocher, et ce fut seulement en sortant de la forêt qu'il aperçut l'arche arrêtée commme pour l'attendre et le recevoir. On connaît la manière dont il fit son entrée dans la barque.

Quoique Chingachgook eût pendant des heures entières surveillé avec beaucoup d'attention la marche de ses ennemis, il ne fut pas moins surpris que son ami de les voir, au moment où il atteignait l'arche, arriver d'une manière si soudaine et le suivre de si près. La seule explication dont un tel fait lui parut susceptible fut que les partis des Mingos répandus dans le pays dépassait le nombre auquel il les avait évalués; leur campement régulier et permanent, s'il est permis d'appliquer cette dernière expression à un lieu où une troupe de guerriers ne doit, suivant toutes les probabilités, séjourner que quelques semaines, n'était pas éloigné de l'endroit où Hutter et Hurry étaient tombés entre leurs mains; et comme nous l'avons dit, il était assis près d'une fontaine.

—Très bien, Grand-Serpent, dit Tueur de daims, quand son ami eut terminé son récit; puisque vous avez rôdé autour de ces Mingos; ne pouvez-vous pas nous donner des nouvelles de leurs captifs, le père de ces jeunes filles, et un autre qui est, je le pense, l'amant de l'une d'elles.

— Chingachgook les a vus, un vieillard et un jeune guerrier, l'arbre qui va tomber, et le jeune pin qui s'élève, répondit le sauvage.

— Vous ne vous trompez guère, Délaware, vous ne vous trompez guère, Hutter se fait vieux, c'est la vérité, mais c'est un arbre dont on peut encore tirer de solides blocs. Quant à Hurry Harry, pour ce qui est de sa taille, de sa force, et sa bonne mine, c'est un pin qui peut faire l'orgueil de la forêt. Sont-ils garrottés ou exposés à la torture? Je vous fais ces questions pour ces jeunes filles, qui, j'ose le dire, seront heureuses de connaître leur sort.

— En aucune manière, Tueur de daims; les Mingos sont trop nombreux pour mettre en cage leurs prisonniers; plusieurs veillent, plusieurs dorment, plusieurs rôdent. plusieurs chassent. Les visages pâles sont traités aujourd'hui comme des frères; demain ils perdront leurs chevelures.

— Oui, c'est ainsi que fait l'homme rouge, et l'on doit s'y attendre. Judith et Hetty, voici des nouvelles consolantes pour vous; le Délaware vient de me dire que ni votre père ni Hurry Harry n'endurent aucune souffrance, excepté la perte de leur liberté, dont ils sont privés comme nous le sommes nous-mêmes; ils sont naturellement retenus dans le camp; mais ils font ce qu'ils veulent.

— Cette nouvelle me fait grand plaisir, Tueur de daims, reprit Judith, et maintenant que votre ami nous a rejoints, je ne doute pas que nous ne trouvions l'occasion de délivrer les prisonniers en payant une rançon. S'il y a des femmes dans le camp, j'ai des objets de parure qui certainement leur plairont, et au pis aller, nous ouvrirons le coffre, et nous y trouverons, je pense, de quoi tenter la cupidité des chefs.

— Judith, dit le jeune homme, en souriant et en la regardant avec un vif sentiment de curiosité, qui n'échappa pas à la jeune fille malgré l'obscurité qui les entourait, est-ce que vous pouvez vous décider à vous séparer de vos parures pour obtenir la liberté des prisonniers, quoique l'un soit votre propre père et l'autre votre amant et votre prétendu?

Le rouge qui monta au visage de la jeune fille pouvait sans doute être attribué au chagrin que devait lui faire éprouver cette question; mais il provenait plus particulièrement d'un autre sentiment à la fois tendre et nouveau pour elle, qui l'avait promptement rendue plus sensible à la bonne opinion de son hôte qu'à celle de toute autre personne; cachant l'impression fâcheuse qu'elle avait reçue avec une vivacité qui tenait de l'instinct, elle répondit sans hésiter:

— Tueur de daims, je serai sincère envers vous. Il y a eu un temps où ce que vous appelez mes parures étaient les choses les plus chères que j'eusse au monde; mais je commence à avoir des pensées bien différentes. Quoique Hurry Harry ne soit ni ne puisse jamais être rien pour moi, je donnerais volontiers tout ce que je possède pour le voir libre. D'après ce que je ferais pour le violent, le fanfaron, le bavard Hurry, qui n'a d'autre mérite que sa bonne mine, vous pouvez juger de ce je voudrais faire pour mon propre père.

— Voilà des sentiments qui conviennent à une personne de votre sexe, et telles qu'on en rencontre chez les jeunes femmes des Délawares. Je les ai vues bien souvent faire le sacrifice de leur vanité à leur bon cœur. C'est ainsi que doivent se conduire, je le pense, les visages pâles aussi bien que les peaux rouges: Dieu a attribué à la femme la sensibilité, et c'est la sensibilité qui règle la plupart de ses actions.

— Est-ce que les sauvages laisseront partir mon père, si Judith et moi nous leur donnons nos plus belles choses? demande Hetty avec son air de douceur et d'innocence.

— Cela pourrait se faire par l'intervention de leurs femmes, bonne Hetty; oui, cela serait possible. Mais, dites-moi, Serpent, combien ces coquins ont-ils de squaws avec eux? ont-ils beaucoup de leurs femmes dans le camp?

Le Délaware avait entendu et compris tout ce qui s'était dit, bien que, grave et rusé comme l'est un Indien, il se fût assis, la figure tournée d'un autre côté, et qu'il ne parût prêter aucune attention aux discours qui ne le concernaient en aucune manière. Mais à cette question de son ami, il répondit du ton sententieux qui lui était ordinaire:

— Six, dit-il, en relevant tous les doigts d'une main et le pouce de l'autre; outre *celui-ci*. Cette dernière indication signifiait sa fiancée, et il la désigna avec la vérité et la poésie de la nature, en plaçant sa main sur son cœur.

— L'avez-vous vue, chef, avez-vous pu jeter un coup d'œil sur son visage, ou vous approcher assez près de son oreille pour lui faire entendre le chant qu'elle aime tant?

— Non, Tueur de daims, les arbres étaient en trop grand nombre, et leurs feuilles couvraient leurs branches comme les nuages cachent les cieux pendant une tempête. Mais, Chingachgook a entendu le rire de Wah Ta! wah; il l'a distingué de celui des femmes des Iroquois. Il venait à son oreille comme le gazouillement d'un roitelet.

En prononçant ces dernières paroles, le jeune guerrier tourna vers son ami sa figure brunie par le soleil; un sourire se fit jour, en quelque sorte, à travers les peintures qui lui donnaient l'air si terrible, et répandit sur ses traits naturellement sévères, un éclair de sensibilité.

— Oui, en pareille circonstance on doit s'en rapporter à l'oreille d'un amant, et à celle d'un Délaware pour tous les sons qui peuvent se faire entendre dans les bois, reprit Nathaniel; je ne sais pourquoi il en est ainsi, Judith; mais lorsque les jeunes gens, et j'ose dire qu'il en est de même des jeunes filles, lorsque les jeunes gens viennent à éprouver de tendres sentimens, ils prennent un plaisir étonnant à entendre les rires et les paroles de la personne qu'ils aiment. J'ai vu de sévères guerriers prêter l'oreille au babil joyeux d'une jeune fille, comme ils l'auraient pu faire pour la musique d'église, fût-ce même celle du vieux temple hollandais qu'on voit dans la grande rue d'Albany, où je suis allé plus d'une fois vendre mes peaux et mon gibier.

— Et vous, Tueur de daims, reprit vivement Judith, avec plus de sensibilité qu'il n'en paraissait habituellement à travers ses manières légères et étourdies, n'avez-vous jamais éprouvé combien il est doux d'entendre le rire de la femme que vous aimez?

— Que Dieu vous bénisse, Judith; mais ai-je jamais vécu assez parmi les personnes de ma couleur pour avoir fait connaissance avec de pareils sentimens? non, jamais! J'avoue que ce sont des sentimens justes et naturels; mais pour moi, il n'y a pas de musique plus douce que le soupir du vent qui traverse le sommet des arbres et le murmure d'une fontaine d'eau pure qui roule sur des rochers et étincelle aux rayons du soleil, à moins cependant, — et en disant ces mots, il baissa la tête pendant un moment d'un air pensif, — à moins cependant que ce ne soit le bruit que fait entendre un limier en qui je puis avoir confiance, lorsque je suis sur la piste d'un chevreuil bien gras. Quant aux chiens qui aboient à tout propos, je me soucie fort peu de leurs cris, sachant qu'on peut les entendre aussi bien lorsque le gibier est en vue, que lorsqu'il n'y est pas.

Judith se retira lentement et d'un air rêveur; et un léger soupir s'échappa de ses lèvres, sans qu'elle s'en doutât. Hetty, d'un autre côté, avait écouté avec une naïve attention tout ce qui venait de se dire; ce fut pour son esprit simple une chose singulière que le jeune homme pût préférer la mélodie des bois aux chants et même aux rires innocens des jeunes filles. Accoutumée cependant à se conformer presque en tout point à la conduite de sa sœur, elle se leva et suivit Judith dans la cabine, où, s'asseyant, elle se livra à de profondes réflexions sur quelque objet ou résolution qui était un secret pour tout autre. Laissés seuls, Tueur de daims et son ami reprirent leur conversation.

— Y a-t-il long-temps que le jeune chasseur visage pâle est sur le lac? demanda le Délaware après avoir courtoisement attendu que son compagnon prît le premier la parole.

— Seulement depuis hier dans l'après-midi, Serpent, bien que j'y sois resté assez long-temps pour voir et faire beaucoup.

Le regard que l'Indien jeta sur son ami fut si perçant qu'il paraissait se jouer de la profonde obscurité de la nuit. Comme Tueur de daims le regardait furtivement à son tour, il rencontra les yeux noirs du sauvage, fixés sur lui et plus brillans que ceux d'une panthère, ou d'un loup entré dans une bergerie: il comprit ce que voulait dire ce coup d'œil plein de feu, et répondit d'une manière évasive, pensant que cela convenait mieux à la modestie d'un homme blanc.

— Oui, c'est comme vous le soupçonnez, Serpent; il y a quelque chose de semblable. J'ai rencontré un ennemi, et je ne puis vous cacher que je l'ai combattu.

Une exclamation de plaisir et de joie échappa à l'Indien, qui plaçant vivement sa main sur le bras de son ami, lui demanda s'il n'avait pas enlevé une chevelure.

— Ceci est contre les principes d'un homme blanc, et je le soutiendrai à la face de toute la tribu des Délawares, du vieux Tamenund, de votre père, le grand Uncas, et de qui que ce soit. Ma chevelure est sur ma tête, comme vous le voyez, grand Serpent, et c'est la seule qui ait pu courir quelque danger, quand, d'un côté, il y avait un visage pâle chrétien.

— Le guerrier n'est-il pas mort? Tueur de daims n'a pas gagné son nom par la lenteur de son coup d'œil ou par sa maladresse à se servir de sa carabine?

— A cet égard, vous pouvez avoir raison, et par conséquent être près de la vérité. Il est vrai qu'un Mingo a été tué.

— Un chef? demanda l'autre avec un intérêt croissant.

— C'est plus que je ne puis dire et plus que je ne puis savoir. Il a été rusé, traître et plein de courage; il a dû gagner dans sa nation assez de popularité pour être élevé à ce rang: il s'est bien battu, quoique son œil ne fût pas assez vif pour le servir contre un adversaire qui a fait son éducation dans votre société, Délaware.

— Mon frère et ami, a-t-il frappé le corps?

— Je n'en suis pas venu jusque là; car le Mingo est mort dans mes bras. Mais puisqu'il faut dire toute la vérité, nous avons combattu, lui comme pouvait le faire un homme rouge, et moi, comme un homme de ma couleur. Dieu m'a donné la victoire. Je n'ai pu fuir à la face de sa Providence qui veillait sur moi, je n'ai pu oublier ma nature ni ma naissance: il m'a fait blanc, je vivrai et mourrai comme un homme blanc.

— Bon! Tueur de daims est un visage pâle, et a les mains d'un visage pâle. Le Délaware va prendre la chevelure, la placera au bout d'une perche et chantera une chanson en son honneur, en revenant la tribu: à l'honneur appartient à la tribu, il ne doit pas être perdu.

—C'est facile à dire, mais ce ne sera peut-être pas aussi facile à exécuter: le corps du Mingo est dans les mains de ses amis, et sans doute ils l'ont caché dans quelque trou où le Délaware, malgré toute sa sagacité, ne pourra jamais aller chercher la chevelure.

Le jeune homme fit alors à son ami un récit clair et succinct des événemens de la matinée. Il ne cacha aucune circonstance importante, mais il évita avec beaucoup de soin tout ce qui aurait pu ressembler aux manières présomptueuses des Indiens. Chingachgook exprima de nouveau sa satisfaction de l'honneur qu'avait gagné son ami; puis ils se levèrent tous deux, car l'heure était arrivée où il était devenu prudent d'éloigner un peu plus l'arche du rivage.

La nuit était alors tout-à-fait obscure; le ciel s'était couvert de nuages, et les étoiles avaient disparu. Le vent du nord avait cessé comme d'habitude au coucher du soleil, et un air léger s'était levé du côté du sud. Ce changement favorisa le projet de Tueur de daims: il leva le grappin, et aussitôt la barque s'avança d'une manière très sensible vers le centre du lac. La voile ayant été levée, la rapidité de la marche s'augmenta encore, et fut bientôt de deux milles au moins par heure. Comme il était inutile de ramer, occupation qui était peu du goût d'un Indien, Tueur de daims, Chingachgook et Judith s'assirent à l'arrière du bâteau, où le premier s'était placé pour tenir le gouvernail; là ils s'entretinrent sur ce qu'il convenait de faire plus tard, et sur les moyens qu'ils devaient employer pour parvenir à délivrer leurs amis.

Judith prit une grande part à cette conversation. Le Délaware, qui comprenait tout ce qu'elle disait, faisait de temps en temps quelques répliques et quelques remarques lumineuses, que son ami traduisait chaque fois en anglais.

Judith grandit considérablement dans l'esprit de son compagnon durant la demi-heure qui suivit. Elle se montra prompte à se décider, ferme dans ses résolutions; ses expédiens et ses avis se distinguaient par autant de vivacité que de prudence, qualités fort estimées des hommes habitués à la vie des frontières. Les événemens qui s'étaient passés depuis l'arrivée de Tueur de daims, l'isolement et la dépendance où elle se trouvait, l'avaient amenée à le regarder plutôt comme un ami d'un an que comme une connaissance de si fraîche date; et telle avait été l'influence exercée sur elle par la franchise du caractère et des sentimens de ce jeune homme, franchise, si rare dans notre sexe, comme elle avait été à même de l'éprouver, que tout ce qui se rapportait à lui avait excité sa curiosité et gagné une confiance que nul autre homme jusqu'alors n'avait éveillée dans son cœur. Dans ses rapports avec ses adorateurs, elle s'était simplement tenue sur la défensive, et elle seule pouvait dire quel avait été le succès de cette tactique; mais en ce moment elle se trouvait subitement jetée dans la société et sous la protection d'un jeune homme, dont les pensées à son égard étaient évidemment tout aussi pures, que s'il eût été son frère. Cette probité si vraie, cette espèce *de poésie de sentimens*, l'originalité même qui perçait dans les formes de son langage, tout avait concouru à faire naître dans l'âme de Judith un intérêt qui lui parut aussi pur qu'il était soudain et profond. La belle figure de Harry, ses formes herculéennes n'avaient jamais été à ses yeux une compensation suffisante d'un esprit vulgaire et d'une présomption excessive, car en fréquentant les officiers des garnisons, elle avait pu faire des comparaisons qui ôtaient toute leur valeur aux plus grands avantages dont la nature avait doué le robuste chasseur; mais ces mêmes rappors avec les officiers qui venaient de temps en temps chasser et pêcher sur le lac, donnèrent naissance aux sentimens bien différens qu'elle éprouvait pour Nathaniel. S'ils avaient flatté sa vanité, exalté son amour-propre, elle avait plus d'une raison de regretter en secret, sinon de pleurer, l'heure où elle les avait connus; car il était impossible qu'une intelligence aussi parfaite ne finit pas par comprendre qu'un abîme séparait de la leur la classe à laquelle elle appartenait. Elle s'aperçut même que les moins exigeans et les mieux intentionnés d'entre eux la considéraient plutôt comme un moyen d'amusement que comme une amie.

Tueur de daims, au contraire, avait pour ainsi dire à la poitrine une ouverture à travers laquelle brillait sa rigoureuse honnêteté. L'indifférence même qu'il témoignait pour des charmes qui rarement avaient manqué de produire sensation, piquait encore l'amour-propre de la jeune fille, et excitait en elle des sentimens bienveillans, que des hommes en apparence plus favorisés par la nature n'auraient sans doute pas fait naître.

Une demi-heure se passa de cette manière; pendant ce temps l'arche continua de s'avancer à travers les ténèbres qui s'épaississaient autour d'elle; on s'apercevait aisément que la partie de la forêt située à l'extrémité méridionale du lac, se perdait graduellement dans l'éloignement, pendant que les montagnes qui bordaient les côtés de ce

magnifique bassin étendaient leurs ombres presque d'une rive à l'autre. Il y avait cependant une bande étroite qui coupait le lac du nord au sud et qui était éclairée par la sombre lueur que les cieux répandaient encore. Le bateau suivait cette faible trace, espèce de voie lactée renversée, où l'obscurité n'était pas aussi épaisse qu'ailleurs; car celui qui tenait le gouvernail savait bien qu'elle le conduirait où il voulait aller. Le lecteur ne doit néanmoins pas supposer qu'il existât aucune difficulté à l'égard de la direction à tenir; s'il n'avait pas été possible de voir les montagnes, elle aurait été déterminée par le vent et par l'ouverture qui indiquait, vers le sud, la situation de la vallée, et qui se distinguait de la forêt, au dessus de laquelle elle s'élevait, par une obscurité moins profonde. Ces détails attirèrent enfin l'attention de Judith et de Tueur de daims; leur conversation cessa, et l'un et l'autre contemplèrent ce silence solennel et ce profond repos de la nature.

— Voilà une nuit bien sombre, observa la jeune fille après un silence de quelques minutes; il faut espérer cependant que nous pourrons retrouver le château.

— Il n'y a pas lieu de craindre que nous n'y arrivions pas, si nous suivons ce sentier tracé au milieu du lac, reprit le jeune homme; la nature nous a fait là une route qui, toute sombre qu'elle est, n'est pas difficile à suivre.

— N'entendez-vous rien, Tueur de daims? on croirait entendre un peu de mouvement dans l'eau auprès de nous.

— En effet, je l'ai entendu! c'est un bruit qui n'est pas ordinaire et qui doit avoir été produit par un poisson: comme les hommes et les animaux sur la terre, les poissons se font la guerre entre eux; celui-ci aura sauté hors de l'eau et sera retombé lourdement dans son élément. Il ne sert de rien, Judith, de vouloir sortir de son élément: c'est la nature qui nous y a placés et la nature doit avoir son cours. Ah! on dirait que c'est le bruit d'une pagaie dont on se sert avec une précaution plus qu'ordinaire!

En ce moment le Délaware se pencha en avant et fixa ses yeux d'une manière expressive sur l'obscurité qui les entourait, comme si quelque objet avait subitement frappé ses regards. Judith et Tueur de daims suivirent la direction de son mouvement, et tous trois aperçurent en même temps un canot à quelque distance de la barque. On ne distinguait qu'obscurément ce terrible voisin, qui aurait peut être trompé des yeux moins exercés que les leurs; mais pour les habitans de l'arche, l'objet était évidemment un canot conduit par un seul individu qui se tenait debout en ramant. Il était d'ailleurs impossible de savoir combien d'autres personnes se trouvaient cachées dans le fond. Fuir, au moyen des avirons, une légère barque d'écorce conduite par des mains vigoureuses et intelligentes, était une chose entièrement impraticable; aussi les deux hommes saisirent-ils leurs carabines dans l'attente d'un combat.

— Je puis facilement abattre celui qui tient la pagaie, murmura Tueur de daims; mais nous allons d'abord le héler et lui demander où il va; puis, élevant la voix, il continua d'un ton grave: Halte-là, arrêtez! si vous approchez je fais feu, quoique ce soit contraire à mes désirs; et la mort s'en suivra indubitablement! Arrêtez votre pagaie et répondez!

— Faites feu et tuez une pauvre fille, une fille sans défense, répondit une voix de femme douce et tremblante; mais Dieu ne vous le pardonnera jamais. Continuez votre route, Tueur de daims, et laissez-moi suivre la mienne.

— Hetty! s'écrièrent en même temps Nathaniel et Judith; et le jeune homme s'élança à l'instant vers l'endroit où il avait amarré le canot pour le remorquer. Il ne l'y trouva plus, et comprit toute l'énigme. Quant à la fugitive, qui, à travers les ténèbres, ressemblait à un fantôme épouvanté par la menace, elle cessa de ramer. Un instant après on baissa la voile pour empêcher que l'arche ne s'éloignât de l'endroit où se trouvait le canot; mais on eut recours trop tard à ce dernier expédient, car la lourde machine ne s'arrêtant pas immédiatement, et le vent continuant de souffler, le canot d'Hetty fut bientôt dépassé; il se trouvait alors directement dans le vent, et était encore visible, parce que, en raison du changement de position des deux embarcations, il était entré dans cette espèce de voie lactée dont nous avons parlé.

— Qu'est-ce que cela signifie, Judith? demanda Tueur de daims. Pourquoi votre sœur a-t-elle pris le canot et nous a-t-elle quittés?

— Vous savez qu'elle a l'intelligence faible, la pauvre enfant; elle a des idées qui lui sont propres sur ce que l'on doit faire; elle aime son père plus que la plupart des enfans n'aiment leurs parens, et alors...

— Et alors... quoi, jeune fille? nous sommes dans un moment critique, il faut dire la vérité tout entière.

Judith ressentit au fond du cœur un généreux regret de trahir le secret de sa sœur, et elle hésita avant de répondre. Mais, pressée de nouveau par Tueur de daims, et comprenant elle-même le danger qu'ils couraient tous par l'imprudence de Hetty, elle rompit bientôt le silence.

— Alors je crains que le faible esprit de ma pauvre sœur n'ait pas été capable de découvrir toute la vanité et la déraison qui se cachent sous la beauté physique de Hurry. Elle parle de lui pendant son sommeil, et, bien souvent, quand elle est éveillée, elle laisse voir l'inclination qu'elle ressent pour lui.

— Et vous pensez, Judith, que votre sœur met à exécution quelque folle tentative pour porter secours à son père et à Hurry, tentative qui, selon toute apparence, ne servira qu'à rendre ces reptiles de Mingos maîtres de l'un de nos canots.

— Je crains bien qu'il en soit ainsi, Tueur de daims. La pauvre Hetty ne sera pas assez rusée pour tromper un sauvage.

Pendant tout ce temps, le canot, à l'une des extrémités duquel Hetty se tenait debout, apparaissait toujours dans l'obscurité; mais, l'arche continuant de s'avancer, à chaque instant il devenait de moins en moins visible. Il était évident qu'il fallait se hâter d'agir, si l'on voulait ne pas le perdre tout-à-fait de vue. Les deux hommes ayant posé leurs carabines, qui étaient devenues inutiles, prirent les avirons et commencèrent à tourner la tête de la barque du côté du canot. Judith, qui en avait l'habitude, courut se placer à l'autre extrémité de l'arche, et se tint à ce qu'on pouvait appeler le gouvernail. Hetty s'alarma de ces préparatifs, qu'on ne put faire sans bruit, et partit comme un oiseau brusquement effrayé d'un danger inattendu.

Tueur de daims et son compagnon ramant avec toute l'énergie d'hommes qui sentent la nécessité de faire tous les efforts possibles, et la force d'Hetty ne répondant pas au vif désir qu'elle avait d'échapper, la poursuite se serait promptement terminée par la capture de la jeune fille, si celle-ci n'avait fait dans sa course quelques faibles déviations auxquelles on ne pouvait s'attendre. Ces détours lui donnèrent du temps et eurent aussi pour effet de conduire graduellement l'arche et le canot dans la partie du lac que l'ombre des collines couvrait d'une obscurité plus profonde. Ils augmentèrent aussi peu à peu la distance qui séparait de l'arche la fugitive, si bien qu'enfin Judith cria à ses compagnons de cesser de ramer, parce qu'elle avait complètement perdu de vue le canot.

Au moment où cette nouvelle affligeante fut annoncée, Hetty se trouvait cependant encore assez près d'eux pour entendre les paroles de sa sœur, quoique celle-ci eût parlé aussi bas que la prudence semblait l'exiger. Elle cessa au même instant de ramer, et attendit le résultat avec impatience, pouvant à peine respirer, tant par suite du désir qu'elle avait de se rendre à terre que par l'effet des violens efforts qu'elle venait de faire. Un profond silence se répandit de nouveau sur le lac, et les trois personnes qui étaient dans l'arche cherchèrent à découvrir la position du canot; Judith se pencha en avant

pour percevoir quelque son qui pût lui indiquer la direction dans laquelle sa sœur s'était enfuie, tandis que ses compagnons mettaient leurs yeux, autant que possible, de niveau avec le lac, afin de distinguer tout objet qui pouvait flotter à la surface. Mais ce fut en vain, car on n'entendit rien et on ne pouvait rien voir. Pendant tout ce temps, Hetty, qui n'avait pas assez d'intelligence pour songer à s'étendre dans le canot, se tenait debout, pressant ses lèvres avec un doigt et fixant ses regards dans la direction où les voix s'étaient fait entendre. Son faible esprit qui l'avait à peine rendue capable de prendre le canot et de s'éloigner silencieusement, comme nous l'avons rapporté, semblait momentanément épuisé. Les détours faits par le canot avaient été plutôt la conséquence de sa maladresse à conduire son esquif et de son agitation nerveuse, qu'un effet de sa finesse et de ses calculs.

Le repos dura plusieurs minutes, pendant lesquelles Tueur de daims et le Délawarre conférèrent ensemble dans le langage de ce dernier; puis ils reprirent de nouveau les avirons, et mirent l'arche en mouvement avec le moindre bruit possible. Ils se dirigèrent vers l'ouest, un peu au sud, c'est-à-dire vers le campement des ennemis. Bientôt ils se trouvèrent au milieu d'une obscurité plus grande produite par la proximité de la terre, et s'arrêtèrent pendant près d'une heure, attendant l'arrivée de Hetty qui, comme ils le pensaient, devait se rendre le plus directement possible vers cet endroit aussitôt qu'elle se croirait à l'abri de toute poursuite; mais ce court blocus n'eut aucun effet; rien ne vint leur annoncer le passage du canot. Désappointé du peu de succès de cette nouvelle tentative, et sachant de quelle importance il était pour eux de rentrer en possession du château avant que l'ennemi n'eût eu le temps de s'en emparer, Tueur de daims reprit de nouveau le chemin de cette petite forteresse, non sans craindre de voir toutes les peines qu'il avait prises pour mettre en sûreté les canots, rendues inutiles par l'imprudente démarche de Hetty.

FÉNIMORE COOPER.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES ANCIENNES PRISONS DE PARIS.

(Suite.)

LE TEMPLE.

L'ordre des chevaliers du Temple ou des Templiers fut institué, l'an 1118, par Hugues de Paganie, Geoffroy de Saint-Omer, et sept autres gentilshommes dont l'histoire ne nous a pas conservé les noms. Le but de cet association était d'assister les chrétiens qui voyageaient dans la Terre-Sainte, de les défendre contre les attaques des infidèles et des brigands qui désolaient ces contrées, et de les loger dans des maisons fortifiées et à l'abri d'un coup de main. La réunion de ces braves chevaliers rendait moins difficile et moins périlleuse la visite des lieux saints. On les appela bientôt chevaliers du Temple ou Templiers, parce que le roi de Jérusalem leur donna un bâtiment dans son propre palais, ou parce que les chanoines du Temple de Jérusalem leur accordèrent quelques maisons situées non loin de l'édifice splendide bâti par Salomon. Neuf années après leur association, le pape Honorius II ratifia la règle que saint Bernard leur avait donnée, et leur prescrivit de porter une robe blanche. Eugène III, qui fut élu pape en 1145, voulut que, sur cet habit blanc, ils portassent une croix de drap rouge, afin de montrer qu'ils étaient constamment prêt à répandre leur sang pour la défense de l'église et de Jésus-Christ.

Vers la fin de cette même année 1145, quelques chevaliers blessés et malades vinrent s'établir à Paris, sous la conduite du commandeur Othon de Vitry. Louis VII les reçut avec de grandes démonstrations de joie et leur alloua des gîtes vers les rives de la Seine, du côté du couchant. Ce ne fut guère que soixante ans plus tard qu'ils s'établirent définitivement aux portes de Paris dans des marécages inhabités et inhabitables jusqu'alors. C'est du moins ce que donne à penser l'extrait d'un titre conservé aux archives du royaume :

« *Ego frater Holdomus, domus templi parisiensis præceptor humilis, et fratres ejusdem loci, notum facimus præsentibus pariter et futuris, quod concessimus hospitalariæ sanctæ opportunæ Parisiensis, quondam domum sitam in vico novo, juxtà domum defuncti Simonis Franque, pacificè et quietè in perpetuam possidendam, pro sex solidis Paris, de cremento census, etc. Actum anno domini* 1212, *mense novembri.* »

Les Templiers, à force de travaux, de persévérance et de courage, donnèrent un écoulement aux eaux qui croupissaient dans ces marécages depuis des siècles, remplacèrent les joncs, les algues et les roseaux par des plantations de chênes, d'ormes, de hêtres et de peupliers, et construisirent d'immenses bâtimens, afin d'y recevoir les chevaliers templiers qui venaient de toutes les parties du monde à Paris pour assister au chapitre général de l'ordre. Ces bâtimens étaient si splendides que plusieurs rois y tinrent leur cour, et que, dans les révoltes de la capitale, d'autres s'y réfugièrent et s'y établirent avec leurs serviteurs et leurs gardes.

Pénétrés de l'importance des services rendus à la ville de Paris par les Templiers, Philippe III, par une ordonnance du mois d'août 1279, accorda à ces chevaliers « droit de moyenne et basse justice, depuis la « porte Barbette, se réservant la haute jusqu'à la porte du Temple, et, « au regard des lieux qui sont hors la ville, leur donne haute, moyenne « et basse justice depuis la même porte Barbette, tirant au chemin de la « Courtille vers la porte du Temple, avec pouvoir de faire porter à leurs « gens des armes, et les autres attributions nécessaires pour faire exer- « cer la justice. »

Ce n'était point trop faire pour une association qui avait créé une bourgade riche et puissante aux portes de la capitale, et qui, au prix des plus rudes et des plus patiens travaux, avait rendu à l'agriculture une étendue de terrain considérable. Cette transformation merveilleuse avait eu d'ailleurs d'autres résultats non moins précieux, celui d'abord d'assainir l'air et de dessécher des marais infects qui exhalaient incessamment des miasmes putrides et délétères; puis de placer à la tête de la ville, pour lui servir de sentinelle vigilante, une population guerrière toujours prête à défendre les approches de la capitale contre les invasions des ennemis.

Il ne sera peut-être pas hors de propos de donner ici une idée de l'aspect de Paris tel qu'il était alors. Nous avons sous les yeux un plan qui date de 1259, et où sont indiquées de la manière suivante les sinuosités que formait la clôture de Philippe-Auguste.

Du côté du septentrion, elle commençait au dessous de Saint-Germain-l'Auxerrois, vis-à-vis le Louvre, traversait les rues Saint-Honoré, Coquillière, des Deux-Ecus, Montmartre, Montorgueil, Française, Saint-Denis, Bourg-Labbé, Saint-Martin; elles renfermait le bourg de Saint-Germain-l'Auxerrois, une partie du bourg de l'Abbé, le Beau Bourg, le bourg Thiboust, qui tenait son nom de Guillaume Thiboust, prévôt des marchands. Cette enceinte s'avançait du côté où furent construits plus tard les maisons des Jésuites et de l'Ave-Maria, et finissait au pont Marie.

Du côté du midi, elle commençait à l'endroit où est le pont de la Tournelle, passait derrière Saint-Geneviève, l'église de Saint-Jacques, où furent depuis les Jacobins, et se terminait au bord de la rivière, du côté où s'étendent maintenant les bâtimens de l'Institut. Cette muraille était flanquée, de distance en distance, de fortes tours, entre lesquelles on en distinguait quatre principales : la tour de Nesle et la tour de Bois ou du Grand-Prévôt, gardant le bas de la rivière; la tour de la Tournelle et la tour de Barbeau, qui en défendaient le haut.

Il ne faut pas croire cependant que cette enceinte, qui paraît si considérable pour le temps, fût entièrement garnie de maisons. On y voyait

(ce qui subsiste encore à présent dans plusieurs ville de la Belgique) de grands clos ensemencés et des places vagues : on les désignait assez ordinairement par le nom de Coutures ou Cultures : de là se sont formées les dénomiuations transmises jusqu'à nous de Culture Sainte-Catherine, Culture Saint-Gervais, etc. Des marais d'une étendue considérable régnaient sur la rive droite de la Seine, et se prolongeaient jusque vers les fossés de la route de Saint-Denis d'un côté, et de Baguolet de l'autre (1). C'est ce terrain qui fut abandonné à l'ordre du Temple. C'est là que les chevaliers édifièrent leur magnifique demeure et jetèrent les fondemens de ce quartier, si élégant sous Henri IV et sous Louis XIII, si noble sous Louis XIV, et aujourd'hui encore si aéré et si majestueux, le Marais.

Les bâtiments du Temple formaient un parallélogramme régulier au milieu duquel s'élevait la *Grosse Tour*. Cette grosse tour, que l'on voyait encore au commencement de ce siècle, avait été achevée en 1306, sous la commanderie de Jean-le-Turc. Elle était flanquée de quatre autres tours moyennes aux quatre coins, et contenait le trésor et l'arsenal de l'ordre. L'esplanade de la grosse tour était si large que trois cents hommes pouvaient y manœuvrer librement avec leurs arbalètes et leurs hallebardes. Dans les quatre petites tours on renfermait les Templiers coupables de quelque infraction à la discipline monastique : des cachots profonds et humides étaient destinés à recevoir les chevaliers qui, par quelque crime, s'étaient rendus passibles de châtimens plus sévères.

La richesse, la somptuosité des bâtimens qui environnaient la tour, passent toute croyance; s'il faut s'en rapporter aux historiens, ou plutôt aux annalistes des douzième, treizième et quatorzième siècles, les chambres du Temple étaient incomparablement plus splendides et plus éclatantes que cellee des palais des rois. La chambre de retrait du grand maître était soutenue par vingt-quatre colonnes d'argent massif, travaillé avec un art admirable, et représentant des feuilles de vignes avec leurs pampres, des oiseaux, des écureuils et des serpents si ressemblants, que *moult gens avaient grand'peur d'y mettre le doigt*. La salle du chapitre général était pavée en mosaïque, les poutres étaient en cèdre du Liban, et sculptées à grand art, *comme dentelle de Flandres;* il y avait dans cette salle 60 grands vases en or massif, et une si grande quantité d'armes arabes, mauresque et turques, enrichies de pierreries, damasquinées, ciselées et bistournées, *qu'elles en suffoquaient les yeux*. Chaque chambre de chevalier était remarquable par quelque beauté, *d'art ou de nature*, et les chambres des officiers et des commandeurs enserraient tant de richesses et tant de métaux exquisement ouvrés, *que c'était miracle*.

L'an 1317, les Templiers furent expulsés de France, et leurs châteaux, commanderies, terres, métairies, etc., furent confisqués. Il n'entre point dans notre plan de reproduire l'interminable discussion de l'innocence ou de la culpabilité des chevaliers du Temple. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que la cupidité prétendue de Philippe-le-Bel n'entra pour rien dans cette persécution commandée par de hautes convenances politiques. Et cela est si vrai, que la majeure partie des biens confisqués sur l'ordre du Temple furent donnés aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, connus sous ce nom jusqu'à la prise de la cité sainte, ensuite appelés Rhodiens ou chevaliers de l'île de Rhode jusqu'à la prise de cet île, et qui enfin reçurent le nom de chevaliers de Malthe jusqu'au jour où Malthe vit flotter, en 1798, le drapeau républicain sur ses forts.

Philippe-le-Bel abandonna les bâtimens du Temple à cette milice religieuse; mais en politique habile, il se réserva la *propriété exclusive* de la grosse tour et des tourelles, *pour en faire*, dit l'acte de donation, *ce qu'il jugera à propos d'en faire pour la sécurité de son trône et de la capitale*.

A dater du règne de Philippe-le-Bel, la tour du Temple fut avec la tour du Louvre consacrée à détenir les hommes puissans ou les grands feudataires de la couronne qui s'étaient rendus coupables de quelque acte de félonie : c'est en vertu de cette destination que les ducs d'Aquitaine et de Brabant, sous Philippe V et sous Philippe de Valois, les comtes de Dammartin et de Flandre, sous le roi Jean, furent enfermés dans cette tour.

Pendant le règne de Charles V, la tour du Temple servit de prison à l'un des plus grands capitaines du siècle, à Jehan de Grailly, captal de Buch, tour à tour, quoique Français, au service du roi de Navarre et du roi d'Angleterre. Fait prisonnier, pour la seconde fois, devant Soubise, en 1372 (il avait été pris par Duguesclin, quelques années auparavant, à la bataille de Cocherel), il fut transféré à Paris, et emprisonné dans la grosse tour. Le roi d'Angleterre mit tout en œuvre pour le délivrer, et obtint enfin de la magnanimité de Charles V son élargisment, à la seule condition qu'il ferait le serment de ne plus prendre les armes contre la France. Mais Grailly, aveuglé par la haine qu'il portait à sa patrie, ne voulut pas prêter serment, et aima mieux mourir dans sa prison, où, du reste, il était traité avec tous les égards dus à son rang, à sa haute réputation et à ses grands talens militaires. Le captal mourut en 1377, et Charles V lui fit faire de magnifiques funérailles, « regrettant, dit un historien du temps, que Jehan de Grailly n'eût employé les grands talens dont le ciel l'avait doué, à l'honneur et à la defense de son pays.

Malgré les sentimens douloureux que fait naître une haine aussi implacable, on ne peut s'empêcher d'admirer l'inébranlable fermeté de ce vieux guerrier, qui préféra la captivité éternelle à la honte d'être parjure. Rare exemple, et qui, dans des circonstances identiques, n'a pas été imité par des guerriers illustres des siècles suivans.

A la mort de Charles VI, en 1422, la tour du Temple reçut pendant deux mois une femme dont la fortune et la faveur avaieut été grandes, nous voulons parler d'Odette de Champdivers, surnommée la petite reine.

Odette était fille d'un marchand de chevaux. Charles VI, qui la vit un jour en passant sur le quai du Louvre, où elle habitait, fut frappé de sa beauté et en devint amoureux. Il était alors tombé dans les accès d'une démence incurable, et comme on cherchait à la cour, moins à le guérir qu'à le distraire dans sa maladie, la reine, Isabeau de Bavière, fut la première à introduire près de lui cette jeune fille, qui joignait les agrémens de l'esprit à tous les charmes de la beauté. Ce qui détermina la reine à cette complaisance, fut, au rapport d'un contemporain, que le roi, dans ses accès de folie, poussait parfois la violence jusqu'à la frapper : « Mais pour sa jeune maitresse, ajoute l'écrivain, il l'aimait et « avait pour elle cette crainte que ceux qui se trouvent dans l'état où il « était conçoivent ordinairement pour quelque personne en particulier. « Un des effets de la démence de ce malheureux prince était de s'obstiner à ne point changer de linge, et à vouloir garder la même chemise « et les même draps, en quelque sordide état qu'ils fussent. La petite « reine le menaçait de son indifférence ou de sa haine; dans la crainte « de n'en être plus aimé ou de ne plus la voir, il devenait facile, et faisait ce que l'on exigeait de lui. Il en était de même pour le boire et le « manger, et pour toutes les autres choses qui pouvaient contribuer à « sa santé et qu'il refusait de faire si Odette de Champdivers ne l'y « obligeait. Elle calmait son humeur, elle adoucissait son sang et soulageait ainsi ses maux par ses charmes, sa douceur et sa complaisance. »

Les Anglais, alors maitres de Paris, accusèrent Odette, après la mort de Charles VI, d'avoir entretenu des relations *avec le roi de Bourges* (le dauphin, depuis Charles VII) et d'avoir *fomenté* dans l'esprit du feu roi des retours de tendresse pour son fils absent. Cette accusation, tout absurbe et tout immorale qu'elle pût être, fut accueillie par les juges que l'Anglais usurpateur avait institués, et Odette fut enfermée à la tour

(1) Les exhalaisons pestilentielles de ces marais déterminaient chaque année à Paris des maladies épidémiques qui enlevaient beaucoup de monde. Les Templiers supprimèrent cette cause de mortalité. Tous les ordres religieux du reste ont concouru à rendre le climat de la France doux et salubre, par leurs travaux et leurs défraichissements successifs.

du Temple. Mais elle avait su pendant sa faveur se concilier tant de sympathies, d'amitiés et de bons suffrages, qu'elle n'y resta guère et qu'on lui donna la clef des champs au bout de quelques mois de captivité.

François Ier rendit le Temple à sa destination primitive, en le consacrant exclusivement à l'habitation du grand-prieur de France. Déjà la grande tour avait été abandonnée comme prison sous le règne de Charles VII, Louis XI, Charles VIII et Louis XII. François y fit faire de grandes réparations, embellit les jardins, reconstruisit les murs de clôture qui tombaient en ruines, et releva de toutes parts les blasons et hiéroglyphes de l'ordre du Temple que le temps et les révolutions avaient dégrades on anéantis.

Depuis 1540, les grands prieurs de France occupèrent cette magnifique et pittoresque demeure, et en firent un séjour digne des pinceaux de l'Albane, de la plume de l'Arioste.

Tant que la politesse, l'amour des beaux-arts et des belles-lettres auront en France un culte et des admirateurs, on ne se rappellera pas sans émotion l'aspect que présentait le château du Temple, à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Le duc de Vendôme, ce grand capitaine, cet esprit si délicat et si fin, était alors grand-prieur, et il s'était plu à rassembler autour de lui tous les hommes d'élite de son temps. Voltaire, J.-B. Rousseau, Lafare, Chaulieu, Hamilton, Grammont, l'abbé Courtin, le duc de Nevers, Malézieux, Chapelle, Dangeau, Saint-Aulaire, et cette duchesse du Maine, si ambitieuse et si athénienne; et madame de la Sablière, si belle et si incréd ıle; et la marquise de Lassay, si voluptueuse et si bonne, se rassemblaien tsous les vieux marronniers qui avaient ombragé Jacques Molay et Philippe-le-Bel, et se livraient aux jouissances exquises des beaux-arts, de l'amitié et de la poésie. Ainsi au Temple s'alliaient les plaisirs de Tibur et de Tivoli aux discussions philosophiques de l'aréopage, et il ne manquait rien à l'éclat, à la magnificence de ces réunions, pas même le prestige de la gloire militaire, car les drapeaux de Villaviciosa flottaient au dessus des armes pesantes des vieux chevaliers de la Croix.

A moins de cent ans de là, le 10 août 1792, toute une royale famille entrait sous les arceaux du Temple, redevenu prison. Louis XVI en sortit pour monter à l'échafaud, Marie-Antoinette pour être transférée à la Conciergerie, leur fille pour se rendre en exil.

La Convention nationale ne jugea pas à propos de faire du Temple un dépôt de victimes; le Directoire et l'Empire se chargèrent plus tard de peupler la tour où le savetier Simon, successeur révolutionnaire des grands-maîtres et des grands-prieurs, avait exercé un pouvoir despotique et cruel sur un pauvre enfant, sur un orphelin qui n'avait commis d'autre crime que d'être né fils du roi de France.

Quelques maltôtiers, quelques fournisseurs fripons et maladroits urent incarcérés au Temple sous le règne éphémère du Directoire. Le célèbre Sidney Smith, le premier vainqueur de Bonaparte, le sauveur de Saint-Jean d'Acre, y fut enfermé sous le Consulat. Plus heureux ou moins loyal que Jehan de Grailly, Sydney Smith trouva le moyen de se sauver et d'échapper ainsi à la haine que Napoléon portait à l'allié du pacha de Syrie. C'était une chose du reste fort singulière que de voir un officier chrétien captif dans l'ancien manoir des chevaliers du Temple pour avoir secouru les infidèles. Le hasard seul avait-il présidé à cet arrangement, ou bien Bonaparte, toujours dominé par des contrastes ou des rapprochemens historiques, avait-il choisi exprès ce lieu de détention?

Lors de la conspiration de Georges Cadoudal, quelques conjurés furent mis au Temple, mais temporairement; l'ordre arriva bientôt de les transférer à Vincennes ou à la Conciergerie.

Napoléon, qui cherchait à effacer toutes les traces des égaremens révolutionnaires, ordonna, dès les premières années de son règne, la destruction de la grosse tour du Temple et de ses quatre annexes. Le marteau y fut mis, et bientôt il ne resta plus de l'ancienne abbaye que des bâtimens isolés, des jardins tronqués et quelques murailles épaisses et noires attestant l'antiquité de ce qu'on avait détruit.

L'ordre des Templiers dura à peu près deux cents ans; les chevaliers hospitaliers de Rhodes et de Malte subsistèrent quatre cent quatre-vingt-un ans. D'après ce calcul, le Temple, qui avait été érigé en 1211, se maintint pendant un espace de près de six cents ans.

Un monastère pieux et modeste, asile d'où des voix pures s'élèvent sans cesse vers le ciel pour demander l'expiation des crimes commis dans cette emplacement lugubre, s'est assis sur les ruines de la tour du Temple. En 1815, la dernière fille du glorieux nom de Condé était supérieure de cette congrégation. Il était beau de voir un nom si illustre s'éteindre ainsi au milieu de l'humilité et de la prière.

Lorsqu'on démolit la vieille tour du Temple, on trouva dans ses fondemens, des objets qui non seulement remontaient aux Templiers primitifs, mais encore aux Romains. Le peu de soin qu'on mettait alors à opérer ces fouilles, fit qu'une grande partie de ces richesses numismatiques furent perdues pour l'art et pour la science.

Il y a deux ans environ, en creusant de nouveaux égouts dans la rue des Enfans-Rouges, au Marais, on trouva dans un cercueil de pierre le corps d'un homme vêtu encore de sa chlamyde et dans un état parfait de conservation. Comme l'emplacement de la rue des Enfans-Rouges faisait autrefois partie des jardins du Temple, on crut avec raison que ces restes étaient ceux d'un des pieux chevaliers. Quelques antiquaires pensèrent même, à la forme de la robe et à la richesse de l'agrafe qui retenait le manteau, que ce chevalier pouvait bien avoir été tué en Terre-Sainte, et que, nommé commandeur à Paris, alors qu'on ignorait encore sa mort, il avait été rapporté de la Palestine, embaumé par les procédés orientaux, et inhumé avec les insignes de son rang. Quelques autres ont prétendu que ce corps pourrait bien être celui de Jehan-le-Turc, fondateur la grosse tour du Temple. Nous laisserons aux savans le soin de décider la question, si toutefois l'administration municipale a conservé ce vénérable débris avec plus de soin que beaucoup d'autres entassés pêle-mêle dans ses réserves et ses magasins. H. R.

(Gazette des Tribunaux.)

LE JEUNE INDIEN.

Mon récit remonte à l'époque où, voyageur au Paraguay, je visitais les missions qui travaillaient à la conversion des Indiens. C'était en l'année 17**. Un jour, suivi d'un Espagnol qui m'avait été recommandé par un négociant américain, et d'un jeune Indien Abipone que je reconduisais à sa tribu, après avoir eu le bonheur de le convertir et de le baptiser, je marchais depuis plusieurs heures dans un sentier à peine tracé au milieu d'une savane située sur la rive droite du Parana. Tantôt j'admirais les sites grandioses qui m'entouraient; tantôt je causais avec mes compagnons; tantôt, cédant à l'attrait irrésistible d'une rêverie silencieuse, je cheminais, recueilli en moi-même. De ce que je voyais autour de moi, rien ne parlait autant à mon cœur que les marques de sollicitude et de déférence dont l'Indien m'accablait. Jamais fils ne témoigna plus de respect ni plus de tendresse envers un père vénéré; et cette affection filiale était, à mes yeux, le prix le plus doux des efforts que j'avais faits pour éclairer son esprit. Et, en réalité, n'étais-je pas le père spirituel de cet enfant de la forêt? Je lui avais enseigné la vie éternelle de l'âme, le culte du vrai Dieu, et je me sentais digne de ce nom de père qu'il me donnait dans sa reconnaissance. Tout en cheminant, ainsi que je viens de le dire, je reposais avec plaisir ma vue sur ce sauvage dont j'avais fait un chrétien, et j'admirais tout à la fois la franchise de ses manières et la douceur de sa physionomie. Paul, c'est ainsi que je l'avais nommé, était un jeune homme de vingt-cinq ans, grand et robuste; il était de la race aborigène de l'Amérique méri-

dionale; mais, chez lui, les traits saillans de la physionomie étaient considérablement adoucis.

Quant à mon autre compagnon, bien qu'il fût Européen, son visage était loin d'offrir la même douceur : un front déprimé, des sourcils touffus et rapprochés de manière à se confondre, des yeux petits et sombres, un teint livide et des moustaches épaisses étaient loin de composer un ensemble agréable. Néanmoins, cet homme m'ayant été recommandé comme fidèle et expérimenté, j'oubliais, en faveur de ces qualités, l'aspect repoussant de sa personne. Il était d'ailleurs petit, mais vigoureux, et, comme cela était évident, endurci aux fatigues des longues marches.

Le jour touchait à sa fin; l'horizon embrasé des feux du soleil couchant, nous apparaissait comme une muraille couleur de sang; la chaleur de l'atmosphère était insupportable; les chevaux sauvages que nous avions capturés dans les savanes, et qui nous servaient de montures, semblaient n'avoir plus eux-mêmes la force d'avancer.

— Si votre révérence est de mon avis, me dit tout à coup l'Espagnol en s'arrêtant, nous mettrons pied à terre en cet endroit; nos chevaux sont haletans et nous-mêmes sommes hors d'état d'aller plus loin; je vois d'ici un rocher à l'ombre duquel nous pourrons reprendre des forces.

La nécessité où je me trouvais d'être le lendemain de bonne heure à la mission de San-Yago m'engagea d'abord à repousser cette invitation; mais mon cheval s'étant abattu sans que je pusse le relever, je sentis l'impossibilité d'avancer davantage.

— Penses-tu, Paul, dis-je en m'adressant à l'Indien, que nous soyons en sûreté ici? J'ai ouï dire que les bords du Parana ne sont rien moins que sûrs; qu'une bande d'Indiens sauvages, à laquelle se sont joints des aventuriers du littoral, infeste cette contrée, rançonne les voyageurs, et se livre souvent à des cruautés. Je suis porteur d'une somme assez importante que je dois remettre aux mains du recteur de San-Yago, et plutôt que de la risquer dans ce lieu sauvage et éloigné de secours, ne ferais-je pas mieux de continuer ma route à pied?

L'Indien ne répondit pas d'abord; il tenait depuis quelque temps ses regards fixés sur l'Espagnol, et l'examinait avec attention.

— Père, me dit-il enfin dans son jargon inintelligible pour tout autre que pour moi, repose avec sécurité tes pieds fatigués. Un œil vigilant veillera sur ton sommeil, un bras vigoureux écartera le danger de ta tête sacrée... San-Yago est loin encore, tes membres ne sont pas, comme les miens, accoutumés aux routes longues et difficiles : reste ici. Confie à ma vigilance ton repos et ton trésor; tant que je vivrai, nul ne troublera l'un, ni ne touchera l'autre.

— Me comptes-tu donc pour rien? s'écrie avec quelque amertume l'Espagnol. Je veillerai aussi, peau rouge; mon bras n'est pas moins vigoureux que le tien, et, de plus, si un danger, quel qu'il soit, se présente, j'ai là de quoi l'écarter.

Il montra, en disant ces mots, des pistolets et une espèce de couteau en forme de poignard fixés à sa ceinture. Un éclair jaillit des yeux de l'Indien à la vue de ces armes meurtrières; il étendit vivement la main comme pour les saisir; mais l'Espagnol, faisant faire un mouvement à son cheval, mit entre Paul et lui une certaine distance. Il me sembla que l'Espagnol souriait ironiquement, mais je n'eus pas le temps d'analyser davantage sa physionomie; l'Indien, changeant subitement de manières, mit pied à terre, et d'un ton plein d'insouciance :

— Si mon frère d'Europe est bien armé, dit-il, nous pouvons nous reposer, tandis qu'il veillera sur nous. Quand le soleil sera tout-à-fait caché derrière les montagnes de l'ouest, la fraîcheur de la forêt aura doublé la vigueur de mon père, nos chevaux auront pris eux-mêmes du repos, et avant que le soleil ait reparu à l'est, nous serons à San-Yago. Que les hommes blancs du Sud et les cruels Caracas nous donnent la chasse, s'ils veulent, Paul sait des chemins où nul mocassin n'a encore laissé son empreinte... Mais, continua-t-il en se penchant vers mon cheval qui gisait sur la terre, haletant et presque mort, le souffle du malin esprit a-t-il passé sur ce *negro* des savanes? Ce n'est point la fatigue seule qui l'a couché dans la poussière : a-t-il bu à la source mortelle d'Empeccas, ou bien sa dent a-t-elle broyé le vénéneux spiri?

Je regardai mon malheureux coursier. Sa langue noire et gonflée lui sortait hors de la bouche, tandis que ses membres s'agitaient convulsivement.

En ce moment, le cheval de Paul fit entendre un râle bizarre, recula comme si quelque objet l'eût épouvanté et tomba sur le flanc. Evidemment la même cause de mort agissait sur lui, car les mêmes symptômes se manifestèrent.

— Nos chevaux sont empoisonnés, dit vivement l'Indien. Une main ennemie a mêlé le spiri à leur nourriture.., Mais, que vois-je? La monture de mon frère d'Europe semble, au contraire, reprendre toutes ses forces... L'empoisonneur a épargné le plus beau de nos chevaux.

En disant ces mots, Paul me montrait le cheval de l'Espagnol, et je vis, en effet, que la courte halte que nous avions faite avait déjà rendu à ce bel animal sa vigueur et sa grâce naturelles. Il y avait certainement de quoi m'étonner dans cette circonstance, et j'allais manifester ma surprise, quand l'Espagnol, qui, depuis quelques minutes, considérait silencieusement cette scène, me devança :

— Ce qui arrive n'est point nouveau pour moi, dit-il; je me souviens que, voyageant dans la Guyanne, en compagnie de quatre marchands français, je vis tomber successivement autour de moi, atteints du mal qui a causé la mort de ceux-ci, les chevaux de mes compagnons de route. Sans doute, ils avaient mangé quelque mauvaise herbe, comme il en croît dans ces contrées sauvages.

— Mon frère d'Europe a vu beaucoup de choses, reprit Paul avec un regard perçant. Pourrait-il me dire si son cheval fut aussi frappé de mort, et ce que devinrent les marchands français?

— Le fait est, répondit l'Espagnol en détournant les yeux, que ce jour-là, comme en ce moment, je fus assez heureux pour n'être pas démonté; ce fut un double bonheur, car, avant que les Français eussent pu se procurer d'autres chevaux, nous fûmes attaqués par un parti de maraudeurs, et je ne dus mon salut qu'à la vitesse de mon cheval...

— Mon frère a un bonheur singulier, interrompit l'Indien.

— Et les marchands? demandai-je.

— J'ai tout lieu de croire qu'ils périrent après avoir été dépouillés.

Je frissonnai intérieurement du sang-froid avec lequel cet homme racontait un événement si horrible, et je ne pus m'empêcher de réfléchir à l'analogie qui existait entre ma situation et celle des malheureux Français. Sans doute, me disais-je, qu'en cas d'attaque, l'Espagnol profiterait encore de son avantage pour fuir sans s'inquiéter de nous. Paul faisait, je le suppose, des réflexions de même nature, car, impétueux comme les flots du Parana, il s'écria :

— Et mon frère ne les a pas défendus!... Mais, reprit-il avec une sorte d'ironie, si mon frère, qui a vu tant de choses diverses et pour qui rien n'est nouveau, n'éprouve aucune surprise en voyant deux fois de suite son cheval demeurer sain et sauf quand les autres exhalent le dernier soupir, ceci excite l'admiration d'un Indien ignorant tel que moi. Il y a bien long-temps, les pères des Abipones, livrés aux courses aventureuses et aux expéditions sanglantes, s'embarquaient dans les bois touffus, dans les hautes savanes ou sur le bord des lacs. Un chef de la tribu, détaché seul sur les bords du grand fleuve, attendait le marchand avide et l'aventurier curieux; il les laissait venir à lui, consentait à leur servir de guide, et leur procurait un cheval de la savane. Puis, quand ils étaient arrivés de compagnie dans quelque endroit convenu, le cheval du voyageur, nourri de spiri pendant la route, tombait lourdement sur le sol; le chef poussait son cri de guerre, appelait les guerriers de sa nation, et voyageurs et marchands étaient dépouillés et emmenés en esclavage ou massacrés sans pitié... Mon frère d'Europe n'a peut-être pas entendu raconter cette histoire au delà du lac Salé? Heureusement les Abipones ont vu luire la croix devant les yeux de leur âme, et d'astucieux et perfides qu'ils étaient, ils sont devenus

loyaux et hospitaliers; ils racontent seulement cela dans leurs wigwams, pour inspirer à leurs enfans la défiance de l'étranger.

Le sang avait monté au front de l'Espagnol pendant ce discours, qui pouvait passer pour une accusation. Je le vis même porter la main à sa ceinture, comme pour y prendre une arme ; mais, soit qu'il fut retenu par la prudence ou qu'il voulut se soustraire aux inductions défavorables que je pouvais former, il se contint et répondit d'un sourire forcé.

— Cette histoire est celle de toutes les peuplades sauvages de l'Amérique ; mais, Dieu merci! nous n'avons à redouter rien de semblable. Sans doute j'ai été surpris et le suis encore de voir mon cheval résister quand ceux de mes compagnons succombent. Mais j'ai fait la guerre, et j'ai vu aussi tomber à mes côtés plus d'un soldat, tandis que les balles sifflaient seulement à mes oreilles. Au surplus, votre révérence et cet Indien défiant lui-même, peuvent être rassurés. Non seulement je ne vous abandonnerai pas si le danger se présente, mais je mettrai mon cheval à votre disposition, jusqu'au moment où nous en rencontrerons d'autres. Ce rocher recèle probablement une source; allons-y chercher un instant de repos et de rafraîchissemens. Nous nous remettrons en chemin quand vous le jugerez à propos.

J'échangeai un regard avec Paul ; nous ne pouvions que nous rendre à cet avis ; et, bien que ma confiance dans l'Espagnol fût, je le confesse, ébranlée, je le suivis, pressé de trouver la fontaine qu'il me promettait. Appuyé sur le bras de l'Indien qui portait ma valise et ne cessait de jeter des regards défians de tous côtés, j'arrivai bientôt au rocher. Ce fut avec une surprise mêlée de satisfaction que je contemplai l'espèce d'oasis dans laquelle nous entrâmes.

Un gazon vert, émaillé de fleurs, une onde murmurante, de hauts palmiers et une ombre protectrice contre les feux du crépuscule, s'offrirent d'abord à ma vue. Je vis ensuite que la base du rocher était creusée naturellement, de manière à former une caverne qui, en cas d'orage, pouvait nous servir d'abri. Je bannis les craintes qui avaient traversé mon esprit, ne songeant qu'à reprendre des forces, et remettant mon sort entre les mains d'une Providence qui, jusque-là, m'avait toujours assisté. L'Espagnol avait mis pied à terre, et le cheval, désormais notre commune monture, attaché au tronc d'un palmier, au moyen de la longue courroie qui avait servi à le capturer, ne tarda pas à humer l'eau de ruisseau et à brouter l'herbe verte. Quant à Paul, il poussa une exclamation, bientôt réprimée à la vue de la caverne, et, d'un ton où perçait une émotion respectueuse :

— Père, me dit-il, c'est ici un lieu sacré pour les guerriers de ma race. Là, est le tombeau d'une population éteinte, la nation des Aturès, d'où sont sortis les Abipones et les tribus voisines.

— Quoi, s'écria l'Espagnol, serait-ce là un de ces immenses cénotaphes dont l'Amérique est remplie, et qui contiennent, dit-on, des nations entières? Cela doit être curieux à explorer.

— Mon frère, d'Europe qui a vu tant de choses, n'a-t-il donc jamais vu la caverne d'Atarcas : elle est devant ses yeux. Mon frère veut-il y pénétrer avec moi ?

— Sans doute, reprit l'Espagnol, mais plus tard ; car, avant tout, il faut nous reposer.

En disant ces mots, il s'étendit sur le gazon, au pied d'un palmier, et ferma les yeux comme pour dormir. Ayant fait une prière, à laquelle prit part mon Indien, je me couchai également sur le gazon, et, la tête appuyée sur ma valise, je jouis un instant d'un repos délicieux. Paul était assis entre l'Espagnol et moi, la tête tournée vers la caverne d'Atarcas.

II

Il y avait environ une demi-heure que nous étions dans cette situation, quand l'aspect du ciel changea subitement. L'horizon devint d'un rouge plus foncé ; des teintes noires s'étendirent sur la pourpre du couchant, comme si la fumée d'un volcan se fût répandue dans l'atmosphère. La chaleur devint encore plus étouffante, et mon œil accoutumé aux grands combats des élémens, reconnut les indices d'un orage formidable. La forêt, dans le voisinage de laquelle nous nous trouvions, sombre comme un tombeau, ne laissait pas entendre le moindre frémissement; l'air semblait retiré de la nature entière, et, avec lui, je sentais la vie prête à me quitter. En Europe, on n'a pas le spectacle de ces scènes terribles des tropiques ; celui qui n'a pas vu, suspendue sur sa tête, la foudre labourant des nuées enflammées ; celui qui n'a pas senti une terre brûlante trembler sous son pied, comme si elle allait s'entr'ouvrir ; celui qui n'a pas entendu, enfin, retentir le tonnerre au dessus d'une forêt d'Amérique, ébranlée jusque dans les racines de ses arbres gigantesques : celui-là n'a qu'une faible idée de ce qui se passa alors sous mes yeux. Un épouvantable coup de tonnerre, répété par les échos de la vallée, des montagnes et des profondeurs de la forêt, vint justifier mes conjectures. Je me levai, et l'Espagnol fit de même. Quant à Paul, il avait bondi, il avait couru à la caverne, s'était glissé, en rampant, dans l'intérieur, et avait bientôt reparu, cachant dans son manteau un objet que je ne pus voir.

— Eh bien! maître Paul, dit alors l'Espagnol en souriant, avez-vous reconnu la sépulture de vos ancêtres? Voici un orage qui nous forcera bientôt à leur rendre aussi visite. C'est dommage, car rien n'est plus agréable que de dormir sur ce vert gazon. J'ai réellement dormi.

— Voyez, s'écria Paul d'un ton goguenard, un Indien ignorant aurait cru le contraire! Mon frère, qui a vu tant de choses, a-t-il jamais vu un homme endormi regarder à sa montre, ouvrir et fermer les yeux à chaque instant, prêter l'oreille au moindre bruit et armer ses pistolets quand il en a?

—Que veut-il dire, demandai-je à l'Espagnol troublé?

Un second coup de tonnerre, plus terrible que le premier, l'empêcha de me répondre. Les détonations se succédèrent alors plus rapides, de larges gouttes d'eau tombèrent, un vent violent s'éleva, et nous fûmes contraints d'aviser à nous abriter.

— Pouvons-nous entrer dans la caverne? demandai-je à Paul.

— Mon père y sera en sûreté et mon frère aussi, répondit l'Indien. Seulement le jour n'y pénètre pas.

— Qu'importe, repris-je ; d'ailleurs les éclairs du ciel nous donneront assez de lumière, et puis la nuit va bientôt venir. Cette caverne n'a-t-elle qu'une issue?

— Une seule, père, répondit Paul en me regardant avec intention.

— Que va devenir notre pauvre cheval? demanda l'Espagnol. Il est impossible qu'il pénètre dans cet antre, et après l'orage nous serons bien aises de le retrouver.

— Que mon frère ne so t point inquiet... — Et, détachant la courroie qui retenait le cheval, il la lui passa plusieurs fois autour du col, la fixa par un nœud coulant et le chassa. — Il y a derrière ce rocher un abri vers lequel ne manquera point de courir l'animal ; nous sommes certains de l'y retrouver après la tempête.

En ce moment, la pluie, le vent et le tonnerre redoublèrent leurs efforts. Toutefois, au milieu de ce fracas des élémens, il me sembla entendre se mêler un bruit d'une autre nature ; je prêtai l'oreille, mais ce bruit ne se renouvela pas.

— Entrons, dis-je, en me tournant vers Paul...

Jamais je n'oublierai ce que je vis alors ; l'Indien et l'Espagnol avaient sans doute entendu comme moi le bruit étrange ; les regards fixés l'un sur l'autre, ils semblaient vouloir lire dans le fond de leur pensée respective. Le visage de Paul respirait l'ironie en même temps que la colère ; j'y lisais l'expression du triomphe; tandis qu'une rage contenue, la soif du sang animait la physionomie de l'Espagnol. Quelle mystérieuse querelle existait donc entre ces deux hommes ? Je ne pouvais alors comprendre le combat moral qu'ils se livraient depuis une heure, mais je frémis en pressentant qu'une catastrophe seule y mettrait fin. Evidemment l'Espagnol avait un projet ; il était non moins évident que Paul

l'avait pénétré; mais de quelle nature était ce dessein... Hélas! je ne tardai pas à l'apprendre.

— Allons, finissons, dit l'Espagnol avec impatience. Paul entrez le premier, le révérend père vous suivra et je vous rejoindrai ensuite.

— Vrai! s'écria Paul, dans quel pays mon frère, qui a vu tant de choses, a-t-il vu un fils se mettre en sûreté tant que son père n'est point sauvé?..... Mon père entrera le premier, son fils ensuite, et l'étranger le troisième. Que mon père veuille bien prendre sa valise, sa boisson et marcher toujours à droite en entrant dans l'Atarcas.

La pluie tombait alors plus abondante, je ne balançai pas, et me baissai pour pénétrer dans ce monument bizarre d'une civilisation disparue depuis tant d'années. Au moment où, ayant franchi le seuil, je pus me relever, je crus entendre la répétition du bruit inconnu qui m'avait frappé; cette fois il paraissait plus rapproché et semblait provenir de la marche de plusieurs chevaux .Mais, quelles que fussent mes conjectures, elles furent bientôt interrompues par un cri perçant, suivi de la détonation d'une arme à feu : j'entendis une lutte violente, puis un nouveau cri, et des murmures inarticulés. Je m'élançai pour empêcher, s'il en était temps encore, un malheur dont j'ignorais la cause; mais je me heurtai contre le jeune Indien qui, me repoussant dans la caverne, y pénétra lui-même et m'entraîna rapidement en tournant à droite.

— Mon père, me dit-il, d'une voix étouffée, n'a pas suivi les conseils de son fils; il est resté près de l'entrée lorsqu'il devrait être déjà bien loin.... N'importe, mon père sera sauvé, et son fils mourra heureux d'avoir donné sa vie pour lui.

— Que dis-tu, Paul?.... m'écriai-je tout en marchant. Que s'est-il passé? Que parles-tu de mourir?

Comme je disais ces mots, je m'aperçus que ma main était mouillée d'un liquide brûlant... Grand Dieu! pensai-je, est-ce donc du sang, et cet infortuné va-t-il, en effet, périr victime de son dévouement?

— Paul! Paul! mon fils, parle-moi, m'écriai-je au désespoir.

— Marchons, ils sont maintenant près de la caverne.... Bientôt ils trouveront le visage pâle étendu sur le gazon... Ils nous poursuivront... Courage, mon père... Ah! voici l'autre issue.

En effet, ce ne fut pas sans surprise que je me trouvai de nouveau sous la voûte enflammée du ciel; nous avions traversé le rocher dans toute sa largeur; nous étions alors séparés de l'entrée par un espace assez considérable pour nous rassurer. Paul siffla doucement : le cheval qui, comme il l'avait prévu, s'était mis à l'abri avec l'instinct admirable que la Providence avait mis en lui, s'approcha de nous. Paul arrangea en un clin d'œil la courroie qui servait de bride, et s'agenouillant :

— Maintenant, mon père, votre bénédiction!....... vous êtes sauvé, montez ce négro, suivez la savane toujours vers le Sud, et avant le jour vous serez à San-Yago.

En disant ces mots, il appuya une de ses mains sur le sol : il ne semblait plus avoir la force de se soutenir... A la lueur d'un éclair je le vis tout sanglant.

— Penses-tu que je te quitte, m'écriai-je, en versant des larmes. Tu es blessé, et pour moi, peut-être!... O Paul! Paul! qu'as-tu fait?

Je me penchai alors sur lui et n'entendis plus que ces paroles prononcées d'une voix éteinte :

— L'Espagnol... était le chef des aventuriers du rivage... La somme dont mon père est porteur a tenté sa cupidité... et il nous conduisait au milieu de sa troupe... Mon père!... j'ai deviné ses desseins... je les ai déjoués... J'ai trouvé une arme dans les tombeaux des Aturès... Vous êtes sauvé... mais, moi, je vais mourir... Priez pour mon âme immortelle.

J'entendis en ce moment un grand bruit de l'autre côté du rocher; je compris qu'il fallait fuir, sous peine de la vie; je ne balançai pas. J'enlevai de terre le malheureux Indien, je le plaçai sur le cheval, j'attachai sur mes épaules la valise cause de tant de malheurs, et montant moi-même sur le vigoureux coursier, je le lançai dans la direction du Sud. Paul se plaignait doucement, la marche du cheval lui arrachait parfois des soupirs de douleur; mais, le dirai-je? ces plaintes étaient ma seule consolation, puisqu'elles entretenaient dans mon cœur l'espoir de le sauver. Au bout d'une demi-heure de course à travers la savane, je m'aperçus que l'orage, auquel je n'avais plus songé, avait suspendu ses coups; l'air avait repris de la fraîcheur; la pluie qui avait accompagné les premiers coups de tonnerre, avait rendu à l'air sa douceur... Une belle nuit m'était offerte en perspective si nul incident ne venait la troubler. J'arrêtai mon cheval haletant, et prêtant l'oreille, je reconnus que je n'étais pas poursuivi. Mettant encore une fois pied à terre, je descendis avec précaution mon malheureux ami, — car je pouvais lui donner ce nom après tant de dévouement. — Je le déposai sur mon manteau étendu sur un lit d'herbes touffues, et, agenouillé près de lui, je suppliai le Très-Haut de le rendre à la vie. Dieu parut exaucer ma prière; un soupir s'échappa du sein oppressé de l'infortuné.

— Il vit, m'écriai-je, mon Dieu! je vous remercie! Paul, parle-moi, où est ta blessure? Toi qui connais les plantes de ton pays, dis-moi la plante bienfaisante qui calmera tes souffrances?

— Mon père!... Béni soit Dieu qui rend à ma bouche une voix pour prononcer encore quelques mots... Je suis blessé mortellement... La balle du perfide homme pâle est là... près de mon cœur... Je renonce à la vie terrestre, et vais vivre au sein de Dieu... Approchez, mon père, votre oreille de mes lèvres... Recevez la dernière confession de votre fils... soumis...

Il commença, en effet, l'infortuné, ce dernier acte de sa pieuse résignation... J'invoquai de toute mon âme le Ciel, en le suppliant de pardonner au mourant un meurtre qu'avait amené le dévouement le plus sublime... Quelle scène! Avec quelle émotion je pense encore à ce moment solennel, à cette situation étrange, où, pauvre prêtre éloigné du reste de l'humanité, je me trouvai à genoux près d'un moribond, lui dispensant la parole divine, sous un ciel enflammé, au milieu du silence imposant de l'immense savane! C'est un souvenir qui ne mourra qu'avec moi...

Paul respirait encore; je le soutins d'une main, tandis que j'étanchais le sang de sa blessure; malheureusement la balle était restée dans la plaie, et cette fatale circonstance diminuait les chances de guérison; néanmoins il parut éprouver un instant de soulagement. Il me demanda, d'une voix éteinte, un peu d'eau... Grand Dieu! où trouver maintenant une source au sein de ce désert aride... Paul lui-même me l'indiqua. Etendant avec effort sa main autour de lui, il gratta le sol, et rencontra bientôt un de ces végétaux sphériques, à demi cachés dans le sable, enveloppés de dards aigus, et dont l'intérieur abonde en sucs rafraîchissans... Cette fois, le *melocactus*, cette fontaine des animaux tourmentés par la soif, dans les plaines dénuées d'eau de l'Amérique du Sud, servit providentiellement au soulagement d'un homme mourant. J'ouvris l'enveloppe, et Paul, après en avoir sucé l'intérieur, ferma les yeux et s'endormit.

Pensant que, si je pouvais gagner San-Yago, le blessé serait plus efficacement secouru, je le replaçai sur le cheval et poursuivis mon chemin en mettant ma monture au pas. Je marchai ainsi toute la nuit, m'avançant toujours vers le sud, comme Paul me l'avait indiqué. Toute trace d'orage avait disparu. C'était alors une de ces nuits sereines et fraîches, qui sont si ordinaires sous la zone torride. La lune, entourée d'anneaux colorés, brillait au zénith; elle éclairait la lisière du brouillard, qui comme un nuage à contours fortement prononcés, voilait le fleuve écumeux. Une multitude d'insectes répandaient une lumière phosphorique rougeâtre sur la terre couverte de plantes. Le sol resplendissait d'un feu vivant, comme si les astres du firmament étaient venus s'abattre sur la savane... Des bignonias grimpans, des vanilles odorantes et des banisterias aux fleurs jaunes et dorées, ornaient les arbrisseaux et le sol que je foulais... Cette belle nature, pleine de parfums et si éminemment favorisée du ciel, ouvrait mon cœur à l'espérance. Aussi quand au point du jour je me trouvai devant la modeste église de bambous construite à San-Yago, je descendis de cheval, avec la persuasion que Paul ne me serait pas ravi. Je le regardai... je l'appelai...

— Hélas! il est mort, dis-je en pleurant. Mon Dieu, recevez son âme dans votre miséricorde infinie!

C.-L. D.

(*Union catholique.*)

L'OBÉLISQUE DE LUXOR.

La fissure qui part de la base de l'obélisque de Luxor, vers le midi, et qui monte jusqu'au tiers, à peu près de la hauteur totale du monolite, s'agrandit énormément. Toute la matière qu'on y avait introduite pour la boucher est tombée; l'eau et l'air peuvent y pénétrer maintenant; serait-ce l'effet de la double action de ces deux agens dissolvans, ou bien l'agrandissement de cette fissure ne serait-il point causé par manque d'aplomb de l'obélisque sur sa base de granit! Voilà les questions que l'on s'adresse aujourd'hui sans pouvoir donner à ce phénomène une solution bien claire. Quoi qu'il en soit, il est aisé de prévoir que ce monument ne tardera pas à être renversé si l'on ne se hâte d'y porter remède et de l'assurer sur sa base.

Pendant qu'il est encore debout, parlons un peu de cette singulière et bizarre aiguille venue d'Egypte pour défigurer l'une des plus belles places publiques du monde.

Procédons par ordre et remontons un peu plus haut. On ignore qu'un jour, à Trianon, il fut remis à la reine Marie-Antoinette, un cahier qui contenait le plan *d'un ministère des beaux-arts*, qu'on voulait lui faire créer.

Si ce ministère eût été créé, le premier objet dont on devait s'occuper était, remarquez ceci, l'érection non pas seulement d'un obélisque, mais de deux, dont l'un, placé au marché Palud, près Notre-Dame, eût servi de point de départ pour les bornes milliaires de toute la France et l'autre eût été élevé à l'Étoile dite de Chante-Coq, ou demi-lune de Courbevoye, au dessus du pont de Neuilly, à l'embranchement des routes de Saint-Germain-en-Laye et de Bezons.

Ces deux obélisques devaient avoir cent vingt pieds de haut et être construits en tronçons de granit, tirés des carrières soit de Donon (Vosges), soit de Chansey (Manche).

L'architecte Perronet, qui avait fait le pont de Neuilly, était convenu avec le ministre Trudaine de faire aussi les obélisques, et le mérite des travaux qu'il avait déjà exécutés répondait de l'intérêt de ceux qu'il promettait d'exécuter encore.

Des intrigues de cour, des embarras d'abbés et de femmes, je ne sais quel décousu qui faisait enfanter mille projets qu'on n'achevait point, tout cela empêcha qu'on ne donnât suite au dessein de ces monumens, et la Révolution qui survint, brûlante et rapide, fit abandonner ces rêves et oublier tout ce qui n'était pas réforme, gloire, conquête et liberté.

Je n'écris pas l'histoire du temps, et je dois me resserrer. L'idée des obélisques ne revint à l'esprit des gouvernemens qu'après l'expédition d'Egypte et le retour de Bonaparte à Paris.

Bonaparte, ou si vous voulez Napoléon, de premier Consul devint Empereur, et ordonna, par un décret du 15 août 1809, qu'il fût élevé sur le terre-plain du Pont-Neuf, un obélisque en granit de Cherbourg, de la hauteur de 180 pieds. L'Egypte n'en eut jamais de pareil. Nos vues s'étaient agrandies en Orient, et nos monumens comme nos fastes ne devaient plus ressembler qu'à des fables. L'architecte Lepère fit le plan de l'obélisque du Pont-Neuf, M. Denon devait diriger les travaux; un ministre (celui de l'intérieur), réglait et surveillait les dépenses.

Le désir de Denon était que sur le monument on sculptât en bas-reliefs les exploits de la campagne d'Egypte. Mais Napoléon, qui venait de terminer glorieusement les guerres de Prusse et de Pologne, aima mieux qu'on prît pour sujet des sculptures les principaux événemens de ses campagnes. Il faut avouer qu'il y a peu de souverains qui aient à choisir entre d'ausi belles pages.

Des ordres furent donnés en ce sens. Le terre-plain du Pont-Neuf, qui servait de soubassement, dut être entièrement reconstruit. Le granit qu'on y employa coûta un million et demi: il n'y avait plus que trois assises à poser, quand la chute de l'empire suspendit toute cette colossale opération.

Sous Louis XVIII on posa les trois dernières assises; mais au lieu d'être en granit, elles furent en pierres de Château-Landon, par mesure d'économie, et ne coûtèrent plus que 200,000 fr. On renonça à l'obélisque, et une souscription fut ouverte pour le rétablissement de la statue de Henri IV, qui jadis avait été en ce même lieu.

Voici une singularité: cette statue était commencée quand l'Empereur revint de l'île d'Elbe, en 1815. Le général Carnot fut nommé ministre de l'intérieur, et vous croyez peut-être qu'ayant les monumens dans ses attributions, il va provoquer la destruction de la statue de Henri, le premier des Bourbons. Loin de là, le fait est positif, Carnot proposa à Napoléon de faire continuer et achever le monument de Henri IV, le monument de ce roi populaire qui était cher à la nation. L'Empereur sourit à ce vœu; il ne le repoussa point, mais il voulait y penser. Il était défiant alors, et ce ne fut qu'après la bataille de Waterloo qu'il apprit à connaître toute la loyauté du caractère de son ministre. Il était trop tard,

D'un autre côté, Denon tenait fort à son plan d'obélisque pour le Pont-Neuf, et dans les Cent-Jours, il demandait qu'on transportât Henri IV à la place royale, où Louis XIII n'était pas rétabli, et qu'on reprît l'exécution pleine et entière du projet de Lepère.

L'Empereur balançait. Mais la guerre, l'exil, la ruine et la mort séparèrent Carnot et Bonaparte. Denon disparut; le bronze de Lemot fut inauguré au Pont-Neuf, et les ennemis du style égyptien se crurent pour toujours débarrassés des obélisques.

Ils se trompaient. La mode des aiguilles régnait encore. On s'était lié avec le pacha du Caire. On lui avait envoyé, sous M. Decazes, un bel exemplaire de la description et de la carte d'Egypte. Il avait été fort sensible à ce cadeau. Les influences russes et anglaises n'avaient pas pénétré dans son conseil; il voulait plaire à la France, et il ne fallut pas négocier long-temps avec lui, pour obtenir de sa grâce une des aiguilles de Luxor.

Il n'y a rien de plus bizarre que les projets de toute espèce que l'on a faits depuis cinquante ans pour l'embellissement de la place de la Concorde. On a vu d'abord au point central une statue de la Liberté; puis une colonne nationale, puis un monument expiatoire.

Sous le Directoire, on voulait y ériger un arc de triomphe à la gloire des armées; ensuite on se borna, sous le Consulat, à une simple fontaine avec bassin, jets d'eau, girandoles jaillissantes. Sur les derniers temps on parlait d'y rétablir la statue équestre de Louis XV, renversée en 1792; et bientôt après on avait changé de plan pour en revenir à une statue en pied de Louis XVI.

A présent c'est l'obélisque avec un lourd piédestal, qu'à toute force on est parvenu à y ériger.

L'obélisque, dans cette malheureuse position, masque quatre de nos principaux monumens; les Tuileries, la Chambre des Députés, l'Arc de l'Étoile, la Madelaine. C'est beaucoup trop. Et pourtant, après tant de peines et de travaux, après un si long et si pompeux voyage, après tant d'argent dépensé, je n'ai pas le courage de désirer que le premier coup de vent jette à terre le monolithe venu de si loin, et que la fissure qui menace de lui ouvrir les flancs aide à nous en débarrasser. Pendant qu'il en est temps encore qu'on examine donc cette fissure et qu'on s'occupe à y porter remède.

X.

(*Temps.*)

THÉATRES.

Académie royale de musique. — *La reine de Chypre*, opéra en cinq actes, paroles de M. Saint-Georges, musique de M. F. Halévy. — La reine dont il est question, n'est pas, comme bien l'on pense, celle que jadis on honorait à Chypre et que Horace nommait : *diva potens Cypri*. C'est la reine Cornaro, qui est l'héroïne de la pièce nouvelle, et c'est Mme Stolz qui la représente. Donc il était une fois un roi qui guerroyait avec la république de Venise, désireux d'établir en paix leur influence sur les Cypriotes, les Vénitiens songèrent à faire épouser à Lusignan, la fille d'un de leurs patriciens, et ils portèrent leur vue sur la nièce d'Andréa Cornaro. C'est ici que commence la pièce; mais il est bien entendu que nous vous racontons une histoire arrangée par M. Saint-Georges, et non pas *de l'histoire*, ce drame n'a rien d'historique; sauf les noms propres.

Nous sommes à Venise, chez Andréa : Gérard de Coucy, qui n'est un Coucy que *coussi-coussi*, attendu que le dernier paladin de ce nom avait été tué à la croisade de Jean de Nevers, à la fin du quatorzième siècle, cinquante ans avant l'époque de notre récit; Gérard de Coucy est attendu par Catarina, sa fiancée. Bientôt on entend la voix de ce jeune chevalier et les deux amans s'entretiennent de leur bonheur, auquel applaudit le bonhomme Cornaro qui se dispose à les conduire à l'autel. Survient alors un membre du conseil des dix, Mocénigo, qui défend à Andréa d'accomplir ce mariage, lui apprend les projets qu'on a conçus sur sa nièce, et finit par déclarer qu'il faut choisir entre la mort et la couronne de Chypre. Andréa qui a vu jouer *Angelo, tyran de Padoue*, comprend que Mocénigo a connu au théâtre François *Omodeï* de sombre mémoire, et il s'exécute de bonne grâce. Quand les deux fiancés, suivis de la foule des convives, se mettent en marche pour aller à l'autel, Andréa dit au futur : — Tout est rompu ; éloignez-vous.

« .... Mais il à vos serments?

dit à son oncle Catarina désolée.

« Mes serments... mes serments... eh bien, *je les reprends!* »

Ce langage, cette action d'une égale galanterie, excitent les rumeurs du chœur, des trombonnes, des clarinettes, et il se fait un grand bruit, sur lequel la toile tombe.

Au second acte, nous sommes chez Andréa, comme au premier. Catarina est seule comme auparavant ; on entend Gérard chanter au loin, comme au premier acte ; il arrive par escalade, combine un projet de fuite, et ses amours sont dérangés, comme la première fois, par le conseil des Dix, qui signifie à Catarina que si elle ne désespère et ne renvoie son amant en lui apprenant qu'elle ne l'aime plus, le susdit amant, Andréa, et elle-même, tout va périr sous les coups de certains sbires blottis dans un cabinet voisin. Ce Mocénigo n'a qu'un argument, mais il est assez solide. Grâce à cette intervention, la scène suivante, entre la fille d'Andréa et Gérard (Duprez), est dramatique. Elle réduit au désespoir ce pauvre chevalier qu'elle adore, et qui, l'ayant couverte de mépris, s'en va furieux, comme à la fin du premier acte. Et Catarina tombe évanouie, juste comme à la fin de ce même premier acte.

Nous partons alors pour l'île de Chypre, où nous trouvons des seigneurs qui boivent et jouent au clair de la lune et à la clarté de mille bougies dont on a constellé un grand jardin dans lequel des massifs d'arbres forment de mystérieux labyrinthes. On attend la nouvelle reine. Mocénigo a été nommé ambassadeur en Chypre, et pendant qu'il se mêle aux divertissemens de la foule, Strozzi, son confident, un coquin des plus laids, lui apprend que Gérard a pénétré dans l'île. Craignant les effets de la jalousie d'un amant, Mocénigo ordonne que l'on égorge Gérard de Coucy. Un instant après, on entend un cliquetis d'épées dans le feuillage ; Gérard crie, *Au secours*, et reparaît sauvé par un inconnu dont un masque dérobe les traits. Ce libérateur désire garder l'incognito. Seulement les deux jeunes gens découvrent qu'ils sont Français l'un et l'autre ; ils s'embrassent, gémissent ensemble sur la patrie absente et se jurent mutuellement une éternelle amitié. Cette scène est d'un intérêt vif et touchant.

L'action est ensuite transportée devant le port de Nicosie, ville qui n'eut jamais de port ; mais peu importe. La reine aborde sur une nef magnifiquement pavoisée, et le roi, suivi des ordres de l'état, de l'archevêque et de tout son clergé, vient la recevoir sur le rivage. Il la conduit au temple, et, au moment où il en sort avec elle, Gérard perce la foule et s'élance, armé d'un poignard, pour frapper Lusignan en qui il reconnaît soudain son ami, son sauveur de la veille. L'arme lui tombe des mains, on l'entraîne. Catarina procède à son troisième évanouissement, et le roi la considère avec surprise.

M. Saint-Georges qui n'aurait pu trouver le premier mot de son drame si M. Victor Hugo n'eût créé Angelo, tyran de Padoue, n'a pu se passer du quatrième acte de la *Favorite*, lorsqu'il a rimé la péripétie de son *libretto*.

Deux ans se sont écoulés. Ce roi qui, a porté ombrage à la république, se meurt empoisonné. Il attribue sa fin prochaine au chagrin, et il le dit à la reine. Gérard de Coucy, à qui Lusignan a fait grâce, lui a confié leur secret, et le prince désolé (tout en admirant la résignation de sa femme) s'applaudit de pouvoir bientôt la laisser libre. Cet entretien est interrompu par Strozzi qui annonce un envoyé de l'ordre de Rhodes, lequel demande une audience particulière. Trop faible pour le recevoir, Lusignan se fait représenter par la reine, et l'on introduit Gérard qui, tout ému, perd l'usage de la voix. On l'exhorte à parler, il se tait. — Qu'attendez-vous ? dit Catarina. — Plus rien de vous, Madame, répond le chevalier. Ils se reconnaissent, et l'entrevue tournerait au tendre si ces deux amans, rappelés à eux-mêmes par le sentiment du devoir, n'étaient moins épris encore qu'ils ne sont vertueux. Gérard revient au sujet de son message et dit :

— Par Lusignan, deux fois, furent sauvés mes jours :
Les siens sont menacés, pour m'acquitter, j'accours...
— Trop tard !...

C'est Mocénigo qui leur jette brusquement cet arrêt cruel. Le roi ne peut échapper à la mort, le poison est d'un effet sûr. On offre de nouveau à la reine la couronne de Chypre pour son fils, avec la régence si elle veut servir Venise, mais elle ne veut régner que pour punir. Mocénigo la menace de la guerre ; il est maître des arsenaux et du port, et si la reine révèle ce mystère d'iniquité, on ne la croira pas, car c'est elle, à son insu, qui a versé le poison, et l'on produira son complice, Gérard de Coucy, qui, une fois déjà, a voulu faire périr le prince.

— Qui pourra vous sauver, qui vous défendra?

dit-il à la reine éperdue.

— Moi!

répond Lusignan qui s'est traîné jusque sur le seuil et qui a tout entendu.

En vain Mocénigo menace, en vain il prétend réduire la ville en cendres, le roi le fait arrêter, saisit un glaive et se fait porter au combat. Il expire en vainqueur au milieu des ruines de Nycosie, et la reine ayant confié son fils à la loyauté de ses sujets, comme Marie-Thérèse, s'évanouit sur le corps du monarque, pour la quatrième et dernière fois.

Ce poëme renferme trois situations remarquables, mais non nouvelles. Son défaut principal consiste dans la lenteur et dans une monotonie fatigante. Point d'effet, pas d'invention, un style plat. Rien de brillant, pas un vers, pas un mot ; c'est le dénuement d'esprit le plus rare et le plus affligeant. M. Halévy, homme d'un talent supérieur, a subi les conséquences de sa position. La musique de la *Reine de Chypre* n'est pas à la hauteur de celle de *Guido et Ginevra*, et, grâce au poëme, un compositeur habile n'aura qu'un demi succès. Nous l'avouons avec un chagrin véritable, car l'administration de l'Opéra a fait de son mieux, et on eût désiré pour elle et pour le public un sort meilleur. Cependant

l'ouvrage nouveau n'est pas sans mérite : on l'a monté avec luxe. Le duo du second acte, entre Duprez et Mme Stolz, les couplets de Mocénigo (Massol), d'une coupe vive, élégante, originale ; le duo de Lusignan (Baroilhet) avec Gérard, morceau d'un sentiment très juste et d'une certaine chaleur ; l'air de Duprez, au quatrième acte, la cavatine de Lusignan, et enfin, le dernier duo entre Gérard et la reine, sont écrits de main de maître, mais avec plus d'art et de goût que d'inspiration. L'originalité manque en général, et la mélodie est creuse. Les chœurs sont satisfaisans, mais il y a là moins de feu que de fumée, plus de bruit que d'effet. Néanmoins, le beau talent de M. Halévy se révèle à certains endroits. Chaque fois qu'il faut du cœur et qu'une émotion vraie se présente, M. Halévy retrouve les accens d'une sensibilité profonde. L'hommage bien mérité que nous lui rendons, nous dédommage un peu de cette sévérité que la circonstance a voulu de nous.

Trois acteurs se sont montrés admirables d'expression, de méthode et de talent dramatique : Duprez, Mme Stolz et Baroilhet. Massol les a dignement secondés. Pour signaler les endroits où ils ont paru supérieurs, il faudrait rappeler leurs rôles en entier. Si la voix de Mme Stolz était un *soprano* et non un *contralto*, la tâche du musicien eût été plus facile ; car ce registre vocal se confondant avec celui des ténors assombrit beaucoup les effets. Il n'est pas prudent d'écrire cinq actes sans un *soprano*. Peut-être, cette partition qui n'est pas satisfaisante, présentera-t-elle au public de ces beautés qui se dévoilent peu à peu, et nous serons très heureux de les signaler et de revenir sur cet ouvrage, à propos duquel on ne saurait dire dès maintenant son dernier mot. Nous avons toujours cherché le bien avec plus d'attrait que le mal, et la rigueur nous pèse comme à tous ceux qui connaissent les difficultés de l'art et le chagrin qui suit les espérances déçues.

F. W.

ODÉON, SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — *Une Charge à payer*, comédie en un acte et en vers, par M. BARON. — L'auteur de cette comédie nouvelle a mis en scène, avec un rare bonheur, les mœurs de notre époque ; il a exploité avec talent cette mine inépuisable où Molière allait chercher ses caractères comiques.

Un vieil avoué vient de céder sa charge ; mais son successeur, d'ailleurs plein de talent et d'avenir, n'a rien pour payer cette charge. Dans la ville où se passe la scène, se trouvent deux demoiselles. L'une est jolie, mais sans fortune ; l'autre est riche, mais sans beauté. Le jeune homme s'est dit, J'épouserai la première ; le vieil avoué se dit à son tour, Je lui ferai épouser la seconde, car il faut que mon étude me soit payée. Pour arriver à son but, il n'est rien que le maudit procureur ne mette en usage ; bientôt il réussit à brouiller les cartes, et, pour dégoûter plus facilement son successeur, il est sur le point de faire épouser par un autre la jeune fille sans fortune.

Mais une tante de la demoiselle jolie lui fait donation de 50,000 fr. pour son mariage. L'avoué se désole de n'avoir point deviné cet incident ; car, désormais, la jolie demoiselle est plus riche que l'autre, et la charge serait payée comptant. Son plan est bientôt tracé : il fait comme la fortune, et change à son tour. Il vante son successeur, qu'il dénigrait tout à l'heure, et dénigre l'autre futur, qu'il avait tant vanté. Enfin, par ses soins, le mariage est rompu, et son successeur obtient la main de la jolie demoiselle. Pour achever les infortunes de l'avoué, il apprend, au moment où cette union ne peut plus être révoquée, que la donation de la tante est faite sous la condition expresse de mariage de sa nièce avec M. Gros-Chenet, quincailler. Toutes les espérances de l'avoué se sont évanouies ; par bonheur, son jeune successeur a eu recours à quelques amis qui lui ont ouvert leur bourse.

Cette pièce est une des plus jolies comédies que le second Théâtre-Français ait encore données ; Louis Monrose, surtout, a été d'un comique ravissant dans le rôle du vieil avoué.

ARMAND DUPLESSIS.

THÉATRE DU GYMNASE. — *Les jolies Filles de Stilberg*, vaudeville en un acte, par M. LUBIZE. — Encore une pièce qui s'est glissée presque incognito dans une représentation à bénéfice. Décidément, le Gymnase en prend l'habitude ! Mais il a tort, s'il croit ainsi échapper à la critique. Il y a pour elle un lendemain.

Reportons-nous à la campagne de 1813 ; plusieurs pages de l'Empereur sont enfermés dans la ville de Stilberg, où, ils imaginent, pour se désennuyer, d'offrir un bal à une volée de délicieuses petites Allemandes, qui s'empressent de se rendre à l'invitation.

Mais voilà que tout à coup apparaît au milieu des valseurs, Napoléon ou plutôt sa redingote grise, qui cause, comme de raison, une panique universelle. Bientôt pourtant les jeunes Allemandes s'aperçoivent qu'elles ont été mystifiées par le plus futé de messieurs les pages qui a osé emprunter la ressemblance de son Empereur. Leur revanche ne se fait pas attendre ; guidées par l'une d'entre elles, plus hardie et plus mystifiée que les autres, elles commencent par griser les pages, puis elles les font prisonniers en empruntant à leur tour le costume des soldats prussiens. Un ordre du jour de Napoléon vient mettre fin à cette plaisanterie, et fournit aux jeunes étourneaux l'occasion de se venger sur les maris de la leçon que leur ont donnée les femmes.

Cette bluette, sans importance, sert de cadre à des évolutions déjà usées dans presque tous les théâtres ; cette fois encore elles ont sauvé la pièce. Mlle Nathalie, qui les dirige, est un bien séduisant capitaine, à qui l'on ne pouvait galamment disputer la victoire. S.-Y.

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN. — 1841 et 1941, *ou Aujourd'hui et Dans cent ans*, revue mêlée de vaudevilles, en deux actes, par MM. COGNIARD frères et THÉODORE MURET. — L'idée n'est pas neuve, *mais elle est consolante...* pour nos petits neveux. Paris, dans cent ans, sera un véritable pays de Cocagne : ses monumens seront dorés sur tranche, et ses rues parquetées en palissandre. Le Champagne coulera dans les ruisseaux ; en moins de douze heures, la vapeur vous conduira en Chine, si vous êtes encore de ce monde. Les hommes céderont aux femmes tout le poids des affaires publiques, et le soin fastidieux de monter la garde. Enfin, des *voleurs* vous arrêteront au coin de chaque carrefour, le pistolet au poing, pour vous forcer d'accepter de l'argent, en vous criant, *La bourse ou la vie*.

Mais avant ces heureux temps prédits, que d'année passeront, semblables à celle qui vient de s'écouler. Si encore nous avions, comme le héros de la pièce nouvelle, pour éclairer notre religion, le miroir de la vérité ! Mais, ainsi que l'Achéron, le puits de Grenelle, *ne lâche pas sa proie*, et s'il est vrai que la vérité l'ait choisi pour domicile, ce trop célèbre puits distillera plutôt goutte à goutte toutes les couches humides sur lesquelles nous reposons, que de nous restituer un si précieux talisman. C'est donc par une fiction impossible à réaliser, que le miroir de la vérité se trouve entre les mains d'un industriel imbécile, devant qui défilent tour à tour les nouveautés de l'an 1841. Chacune se pose avec tous ses avantages, mais le fatal miroir a bientôt détruit le prestige pour faire place à la réalité.

C'est ainsi que M. Blagnefort, le patron des inventeurs brevetés qui substitue avec avantage à la myopie l'aveuglement, au bégaiement le mutisme, n'est bientôt plus qu'un charlatan vulgaire. Les pièces nouvelles, dépouillées de leurs oripeaux, ne sont rien moins que neuves. *La Grâce de Dieu* n'est autre que *Fanchon la Vielleuse* ; *les Pontons* n'est autre que *la Méduse*. Le miroir s'exerce tour à tour sur le tonnelier Poultier, sur *Richard Cœur-de-Lion*, sur l'Odéon, sur le Manége des Champs-Elysées, toujours le même depuis trente cinq ans. Le joli ballet de *Giselle* trouve seul grâce aux yeux de la vérité. Mais cela ne suffirait pas au pauvre industriel, si la vue de Paris en 1941, ne venait le dédommager de l'aspect des pauvretés que renferme le Paris d'aujourd'hui.

Telle est, en peu de mots, cette revue pour laquelle les frères Cogniard, directeurs du théâtre de la Porte-Saint-Martin, se sont mis en frais de toute espèce. Un spectacle varié, et toujours amusant, un magnifique

décor représentant le boulevard en 1941, des costumes originaux, un ballet fort agréablement dessiné, voilà les ressources matérielles que ces messieurs ont fait valoir ; quant à l'esprit, ils n'ont pas regardé à la dépense. Cette charmante revue est destinée à faire époque.

Folies Dramatiques. — *Grison et Grisettes*, vaudeville en un acte.— M. Brisquet, riche et vieux propriétaire, a pour locataires d'une petite mansarde, Rose et Rosita, toutes deux jolies. Le cœur du bonhomme a parlé plus haut que son avarice, il propose même sa main à Rosita ; mais celle-ci se rit de cet amour fossile, et le terrible propriétaire se venge de ces mépris en mettant les jeunes filles à la porte, après avoir fait saisir leurs meubles.

Deux artistes, Philoctète et Copin, viennent louer la petite mansarde qu'occupaient les deux sœurs, et emménagent le jour même où elles ont été renvoyées. Le vieux propriétaire est présent à l'emménagement, des meubles précieux sont apportés, Brisquet est charmé de la richesse qu'il entrevoit chez ses nouveaux locataires, seulement tous ces meubles sont recouverts soigneusement d'une housse; on lui dit que c'est pour les préserver de toute altération.

Mais bientôt le voile tombe avec les housses, quand Brisquet a passé bail avec les jeunes gens. Le pauvre propriétaire reconnaît que l'acajou, le palissandre ne sont que du noyer ou du bois peint, et Rose et Rosita elles-mêmes entrent toutes deux pour apprendre au vieux Brisquet que ces meubles leur appartiennent et le mettre à la porte de leur appartement.

En effet, Philoctète est le professeur de piston de mademoiselle Rosita, et Copin cultive les fleurs de Rose la jolie bouquetière. La donnée de cette légère bluette est un peu risquée; quelques détails amusans ont réussi pourtant à la faire assez bien passer. Les danses de Carelle dans les intermèdes; Charles Potier et mademoiselle Rougemont dans *les Blancs-Becs*, font vite oublier *Grisettes et grison*.

Armand Duplessis.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

31 décembre — Le gaz a fait explosion chez un marchand de tabac, rue Bourbon-Villeneuve, 46. Il paraît qu'en cherchant à enfoncer un clou dans le mur, on avait atteint un tuyau et occasionné une fuite. Le gaz se répandit derrière une cloison, et lorsqu'on alluma le soir, il éclata avec violence. La secousse a été tellement forte qu'elle s'est fait sentir dans toute la maison, et deux personnes qui causaient dans une chambre au premier étage ont été soulevées et écartées l'une de l'autre. Il n'y a pas eu d'autre accident que le dégât occasionné par ce sinistre.

— Dans la nuit du 19 au 20, la commune de Gordes (Vaucluse) a été le théâtre d'un événement terrible; onze à douze maisons, construites sur un banc de rocher, se sont écroulées par la chute d'une partie de rocher qui s'est détaché de la masse. Personne n'a péri, grâce à ce que l'éveil a été donné à temps. L'autorité a déployé dans cette fâcheuse circonstance tout le zèle qu'on devait attendre d'elle.

1er janvier 1842 — Un jeune homme de dix-huit ans, appartenant à une famille honorable et aisée de Vermanton (Côte-d'Or), a été arrêté mercredi dernier en flagrant délit, au moment où il venait de soustraire à l'étalage d'un libraire étalagiste du quai d'Orsay un volume relié, d'une minime valeur. Conduit à son domicile pour être présent à une perquisition judiciaire, ce jeune homme, chez lequel ce genre de vol paraît affecter une sorte de caractère de monomanie, avait, dans le petit logement qu'il occupait rue Vivienne, plus de 200 volumes reliés et brochés, qu'il a reconnus provenir de vols commis par lui à l'étalage des libraires et dans différens cabinets de lecture.

2. — On écrit de Brie-Comte-Robert :

« Ces jours derniers, M. le comte de V..., faisant rebâtir sa laiterie, située dans les restes d'une vieille tour, à son château de la Jonchère, vit mettre un cercueil à découvert par les ouvriers qui creusaient les fondemens. Ce fait n'était point nouveau pour M. de V..., dont la propriété est un ancien couvent des frères Ivernaux ; aussi se disposait-il à faire transporter ces restes au cimetière du village voisin, quand la curiosité l'emportant, on ouvrit le cercueil, et l'on fut fort étonné d'y trouver un corps desséché enveloppé d'une robe de moine. Une grande épée de combat, du modèle de l'époque de Louis XIII, était couchée à sa droite. La tête du moine reposait sur une pierre. Aux articulations de la main gauche était une large bague toute brunie par le temps, et portant un blason où l'on finit par distinguer deux lions superposés. L'épée, que garde aujourd'hui précieusement M. de V..., est d'un travail très remarquable : la coquille est magnifique. Ce fait vient corroborer ce que l'on sait déjà des grands seigneurs sous Louis XIII, qui se faisaient enterrer dans un couvent enveloppés d'une robe de moine. »

3. — Voici l'âge des souverains de l'Europe au 1er janvier :

Le roi de Suède, 78 ans ; le pape, 76 ans; le roi de Hanovre, 70 ans ; le roi des Français, 68 ans ; le roi de Wurtemberg, 60 ans ; le roi de Bavière, 55 ans; le roi de Danemack, 55 ans ; le roi de Sardaigne, 53 ans ; le roi des Belges, 55 ans ; le roi de Hollande, 49 ans ; l'empereur d'Autriche, 48 ans; le roi de Prusse, 48 ans ; l'empereur de Russie, 45 ans ; le roi de Saxe, 44 ans ; le roi des Deux-Siciles, 32 ans ; le roi des Grecs, 26 ans ; la reine de Portugal, 23 ans ; la reine d'Angleterre, 22 ans; le sultan, 18 ans ; la reine d'Espagne, 11 ans.

Il est à remarquer que presque tous les trônes de l'Europe ont été occupés par de nouveaux possesseurs depuis 1830 ; sur 20, il y en a 15. Le roi de Suède, le doyen des monarques régnans, date de 1810 ; le roi de Bavière, de 1825; l'empereur de Russie, de 1826; la reine de Portugal, de 1826.

4. — Voici quelques détails sur le baptême de la veuve du célèbre général Allard, cérémonie qui a eu lieu récemment à Saint-Tropez :

« Après la cérémonie, il y a eu bal et gala, auxquels la pauvre veuve a dû assister, le cœur bien gros, en y voyant présider, au lieu de celui qui avait été jusque-là le seul objet de son véritable culte, l'heureux compagnon d'aventures de son mari, le général Ventura, qui, riche à millions et comblé d'honneurs, ne retournera plus à Lahore.

» Puisque *Monsieur* est mort, avait-elle dit en apprenant la fatale nouvelle, il ne me reste plus, à moi, pauvre étrangère qu'à me brûler comme les femmes de mon pays. » Et depuis, comme avant, ce n'est jamais que par cette appellation respectueuse et soumise, et les larmes aux yeux, que la bonne Indienne désigné dans son touchant langage l'homme qui était tout pour elle, époux, guide, protecteur et souverain maître.

« Les cinq enfans de Mme Allard, qui est fort jeune encore, car elle a été mère vers douze ou treize ans, avaient été baptisés pendant que leur père était encore à Saint-Tropez. C'est le même curé qui a instruit et baptisé leur mère. La catéchumène, magnifiquement parée, a été, selon le rituel, reçue à la porte de l'église par ce pasteur, qui l'attendait sous un dais de velours, et qui, après les demandes d'usage, lui a adressé une allocution qui ne pouvait être que bien pathétique. Admise ensuite dans le temple où se pressaient beaucoup d'étrangers, elle a reçu le baptême dans la forme ordinaire, et une grand'messe d'actions de grâce été chantée en musique.

« Cette héroïne d'un drame plein de larmes est d'un caractère simple et doux. Sa taille est peu élevée, sa constitution est grêle et son teint fortement cuivré. Dans ma patrie, dit-elle ingénument aux dames de Saint-Tropez, moi, belle; mais ici, vous blanches, moi, noire et bien laide. Ce qui pourtant est bien loin d'être vrai.

« Mme Allard avait fait don à l'église d'un ornement en velours cramoisi, brodé en or. »

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre

13e Année. — N° 2. Lundi 10 Janvier 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vte DE TESSIÈRES-BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉÂTRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

LE CABINET DE LECTURE paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

AVIS.

Nos abonnés recevront avec ce numéro un supplément de trente-deux colonnes..

Désormais, lorsque nous publierons des ouvrages d'une étendue considérable, nous donnerons des supplémens. Cette mesure, qui ne nous est point imposée par nos conditions d'abonnement, a pour objet de satisfaire ceux de nos lecteurs qui demandent de longs articles et ceux qui en veulent de courts.

SOMMAIRE.

Au présent numéro sont joints une lithographie à deux teintes et un supplément.

LA ROMANCE DU SIRE DE CRÉQUY.

Ce curieux monument de l'ancienne poésie picarde fut communiqué à d'Arnaud par le savant père Daire, bibliothécaire de la maison des Célestins de Paris (1). D'Arnaud y puisa le sujet et les principales situations de sa nouvelle historique intitulée : *Le sire de Créquy*, imprimée dans le septième volume de ses œuvres complètes (1). Il gâta de son mieux cette perle ignorée, en substituant ses inventions malheureuses à la marche simple et naturelle du poète du moyen-âge, en remplaçant partout la naïveté si touchante de son style par un pathos larmoyant et déclamatoire. Mais il rendait à la littérature un véritable service en publiant, à la suite de son imitation, le texte original de l'ouvrage qu'il avait si étrangement défiguré. Sans cette publication, qui fut un acte de probité littéraire, il serait possible que ce petit poëme fût aujourd'hui anéanti ; car je n'ai pu découvrir ce qu'est devenu le manuscrit communiqué à d'Arnaud par le père Daire.

On sait que la Picardie dispute à la Provence l'honneur d'avoir été le berceau de la poésie moderne. Le petit poëme dont on va lire la traduction littérale, n'est pas un des moindres titres qu'elle puisse faire valoir à l'appui de ses prétentions. Il est écrit dans le dialecte picard de la fin du treizième siècle, et est divisé en strophes de quatre vers alexandrins, les deux premiers à rimes masculines, les deux autres à rimes féminines, et ainsi disposés d'un bout à l'autre de l'ouvrage à la manière de nos vers modernes dits *à rimes plates ou suivies*, excepté dans les 10e, 55e, 93e et 94e strophes, dont les deux premiers vers sont, comme les deux derniers, terminés par des rimes féminines.

L'auteur de cet ouvrage est inconnu. Le choix du sujet, le miracle qui opère le dénouement, l'attention qu'a le poète de mentionner, dans la dernière strophe, les fondations pieuses du sire de Créquy, semblent indiquer un religieux appartenant à quelqu'un des monastères situés dans les domaines de ce seigneur, peut-être même à celui qu'il fonda en mémoire et en actions de grâces de sa délivrance (2); les vœux monastiques, la prêtrise même, n'étaient point regardés comme incompatibles avec les travaux poétiques et le titre de *trouvères*.

On compte parmi les troubadours un évêque de Clermont; un moine de Fossan, de l'ordre des Franciscains ; un chevalier du Temple, et un

(1) Ce religieux croyait descendre du Calaisien du même nom qui partagea le célèbre dévouement d'Eustache de Saint-Pierre.

(1) Paris, in-8o, 1785.

(2) Il est même possible que cette espèce de légende héroïque ait été tirée des archives de ce monastère.

prieur de Montaudon, ainsi désignés simplement dans les recueils manuscrits de M. de Sainte-Palaye, et dont les noms propres sont inconnus; un autre moine appelé Aubert de Puicibot; enfin un Dominicain nommé Ysarn, missionnaire et inquisiteur.

Le sujet de la romance du sire de Créquy est vraisemblablement historique, au merveilleux près que l'auteur a pu y ajouter, ou que lui fournissait quelque tradition populaire; c'est un épisode intéressant d'une de ces guerres sacrées, connues sous le nom de *Croisades*, qui, pour me servir de l'expression énergique et vraie d'un écrivain du temps, arrachèrent, pour ainsi dire, l'Europe à ses fondemens, et la précipitèrent sur l'Asie.

Le dénouement de ce petit poëme présente une situation tellement semblable à celle d'Ulysse revenu dans sa patrie, que d'Arnaud a cru y voir une imitation de l'Odyssée. Il n'est pas impossible, en effet, que l'auteur de la romance, qui paraît avoir voyagé en Asie, eût passé par Constantinople et eût eu connaissance de ce chef-d'œuvre, conservé, avec la plupart des richesses littéraires de l'antiquité, dans les précieuses bibliothèques des monastères de la Grèce. On pourrait en conclure également que la littérature classique n'était pas entièrement étrangère aux poètes occidentaux du moyen-âge, et qu'ils citaient et imitaient Aristote, Plutarque, Anacréon, Cicéron, Virgile, et surtout Ovide, plus de trois cents ans avant que la prise de Constantinople eût déterminé quelques littérateurs et artistes grecs à chercher dans l'occident de l'Europe un asile contre la fureur des barbares. Mais les Croisades durent donner et donnèrent en effet naissance à tant d'aventures à peu près pareilles à celles d'Ulysse, et il est si naturel que deux écrivains se rencontrent en quelques circonstances, dans des sujets semblables, qu'il ne me semble pas rigoureusement nécessaire de supposer que l'auteur inconnu de la romance ait eu besoin, pour l'écrire, de connaître l'immortel poëme d'Homère.

Je ne crois pas qu'aucune traduction de la *Romance du sire de Créquy* ait été publiée avant la mienne. Je ne m'y suis permis aucune addition, aucun retranchement, enfin aucune de ces altérations que l'on regarde généralement comme permises aux traducteurs. Je n'ai pas même voulu remplir une lacune évidente et bien facile à réparer (1). Quand on prend envers le public l'engagement de lui faire connaître une littérature, il me semble qu'il faut la lui montrer telle qu'elle est, avec ses beautés et ses défauts, et ne la farder ni l'enlaidir.

Le roi Loys-le-Jeune ayant pris la croix, tous les braves François voulurent le suivre. Comtes, princes, barons, toute la jeune noblesse du royaume montrait bien de l'empressement à s'enrôler.

Un puissant chevalier, voisin du Boulonnais, très noble et possesseur du comté de Ternoy, se croisa, lui cinquième, avec le vieux sire Guiard, son père (2), pour aller faire la guerre en Terre-Sainte.

Ce chevalier était preux et de bonne renommée, redoutable dans les combats, et portait le surnom de Créquy. Il avait choisi pour compagne et épouse cette année-là même une fort belle dame.

La dame était enceinte, quand son baron, contre l'usage et la coutume, se fit enrôler sans son consentement, dont elle fut si attristée qu'on n'avait jamais vu de femme si désolée.

Mais le bon chevalier, comme féal et très courtois qu'il était, reconfortait chaque jour sa dame par des paroles d'amitié, l'exhortant à consentir qu'il accomplît sa sainte promesse, au lieu de l'en détourner par un si grand deuil.

Le vieux sire disait à la dame, en l'exhortant de son côté : « J'ai été outre-mer en mon jeune temps; je m'étais croisé sans la permission de mon père, et cependant il en fut bien joyeux, et madame ma mère aussi.

« Votre baron verra-t-il son roi entreprendre ce pélerinage, sans aller avec lui batailler pour la foi dans la Terre-Sainte? Jeune et preux qu'il est (il a atteint trente ans), restera-t-il en France, et s'attirera-t-il par là autant de honte que de mépris? »

A la fin, la dame, poussée de dévotion, se résolut à consentir au vœu de son baron. Deux de ses frères et vingt-sept écuyers rangés sous sa bannière, se croisèrent avec lui.

Quand le moment de la triste séparation fut arrivé, la dame se mit à pleurer amèrement dans son lit. Le chevalier, plein d'inquiétude et le cœur brisé de douleur, la prit dans ses bras et lui fit cette promesse :

« Je vous jure, ma mie, amour et feauté! » Il lui prit la main en disant ces mots, lui ôta son anneau, le rompit en deux, lui en donna une moitié et garda l'autre.

« Cette moitié de l'anneau qui fut béni pour nous, je la garderai toujours en mari loyal et fidèle. Si jamais je reviens de ce saint pélerinage, je vous rapporterai ce cher gage de ma foi. »

Quand le jour parut, le chevalier prit la dame par la main, la conduisit près du vieux sire, son seigneur et père, l'adjurant de toujours la vouloir aimer et chérir.

Le vieux sire baisa la dame en pleurant. Le chevalier se jeta alors à genoux devant lui. « Cher sire, mon bon père, pour que mon pélerinage soit heureux, daignez me bénir et m'accompagner de vos vœux en ce saint voyage. »

Le vieux sire, levant les yeux et les mains au ciel, adressa à haute voix cette prière à Dieu : « Seigneur tout-puissant, bénissez mon cher fils et cette sainte guerre, et le ramenez en sa terre natale! »

Il bénit ensuite ses deux fils puînés, et les accola ainsi que tous les croisés que le bon chevalier menait sous sa bannière combattre les Turcs en Terre-Sainte.

Il fit de courts adieux à ses vassaux, en montant sur son palefroi. Alors trompes et clairons sonnèrent et firent entendre au loin leurs voix retentissantes. La noble troupe se mit en mouvement; elle était à la fois légère et nombreuse : un écuyer portait la bannière ornée de la croix.

Ils chevauchèrent tant qu'ils rejoignirent l'armée, qui, étant partie plus tôt, avait déjà fait du chemin. Jamais on n'avait vu si belle armée, si gente noblesse et si bien équipée.

Laissons-les cheminer et traverser la mer, il faudrait un livre entier pour rappeler leurs hauts faits. Cette noble emprise (*entreprise*), cet armement si nombreux était appelé par les Français la *Croisade*.

Rebroussons chemin et revenons vers la dame, qui, peu de temps après, accoucha d'un beau fils dont la vue consola un peu sa mère. Le vieux sire en ressentit une telle joie qu'elle chassa bientôt de son cœur tout ce qui y restait de tristesse.

Il se hâta d'envoyer des lettres au chevalier, qui les reçut près de

(1) Vers la fin du poëme, le poète fait rapporter par des cygnes, à la dame de Créquy, la moitié d'anneau que lui avait laissée son mari. Il est évident qu'il avait raconté, dans quelque strophe aujourd'hui perdue, que, forcée par ses parens de consentir à un second mariage, la malheureuse dame avait jeté par sa fenêtre, dans les fossés du château, à l'instant où il avait fallu qu'elle se revêtît de ses nouveaux habits de noces, ce gage de fidélité conjugale. Je ne doute point que cette situation n'ait formé, sous le pinceau d'un tel peintre, un tableau des plus touchans.

(2) C'est sans doute par erreur de copiste qu'on lit ici *Guiard* : le nom du même personnage est écrit *Gérard* dans la quarante-quatrième et dans la soixante-quatorzième strophe. Il s'agit probablement de Gérard, seigneur de Créquy, qui accompagna Godefroy de Bouillon à la conquête de la Terre-Sainte, en l'année 1097. En supposant qu'il eût alors vingt ans, il en aurait eu soixante-dix en 1146, époque de la croisade de Louis-le-Jeune. — On verra plus loin que ce vieillard, qu'on représente ici comme se croisant avec son fils, ne part point pour la Palestine, et qu'on ne lui reprocha point d'avoir violé son vœu. C'est que l'action de prendre la croix n'imposait aux vieillards et aux infirmes, comme aux femmes et aux ecclésiastiques, que l'obligation de s'associer à l'entreprise de la croisade par des prières et des aumônes. Un passage de Pons de Capdueil, troubadour du douzième siècle, le porte expressément.

Satalie, pays d'outre-mer. C'est là qu'il apprit qu'il était père d'un fils, et qu'en santé étaient l'enfançon et sa mère.

Cette bonne nouvelle lui causa une grande joie. Il assembla aussitôt ses parens et amis, et grande fête en fut menée dans son parentage, dont bon nombre l'avaient accompagné en ce saint voyage.

Cette grande joie ne dura pas long-temps. Une rencontre eut lieu entre les chrétiens et les mécréans. Le chevalier mena le premier sa bannière contre les ennemis; il s'engagea dans un passage étroit; le reste de l'armée était bien loin derrière lui.

Deux bannières suivaient celle du chevalier, et gravissaient après lui ce pénible sentier, sous la conduite de leurs chefs, les sires de Bresteuil (*Breteuil*) et de Warennes (*Varennes*). Les trois troupes de ces nobles chefs pouvaient former ensemble une centaine de lances *(environ trois cents hommes)*.

Les Turcs, placés au sommet de la montagne, gardaient ce passage. Ils décochaient leurs flèches aussi dru que grêle sur les chrétiens, tandis que ceux-ci combattaient à coups d'épée pour forcer le passage de cette haute montagne.

Les frères du chevalier, Roger et Godefroi, furent tués par les Turcs à la première volée, avec vingt de leurs plus robustes hommes d'armes; mais les chrétiens ne s'effrayèrent point pour cela.

Les mécréans étaient commodément placés au sommet de la montagne. Les chrétiens, en montant, combattaient vaillamment. Le sire de Créquy, qui était de grand et haut courage, batailla longuement pour forcer le passage.

Mais chaque fois qu'on parvenait à faire reculer les mécréans, il en revenait deux fois autant. Là furent tués les sires de Bresteuil, de Warennes, de Maigneux, de Montguay, et d'autres.

Les plus preux d'entre les écuyers qui là étaient, lesquels avaient bien gagné les éperons de chevalier, furent les hoirs du Maumey, de Brimeu, de Cresseike, de Housding, du Sempey, et le borgne d'Esseike.

Tous y furent occis, et avec eux beaucoup de nobles warletons (pages), si jeunes encore qu'ils n'avaient pas de barbe au menton, entre autres, le petit du Cléry et Jean de Suresnes, Pierron d'Allesnes et Willaume de Biaurain.

Des trois vaillantes bandes il ne restait plus que vingt combattans, et les Turcs qui défendaient la montagne étaient plus de trois cents encore. Le chevalier en tua un grand nombre, et tomba enfin sur les morts, transpercé de profondes navrures.

Le cœur faillit alors au peu de chrétiens qui étaient encore en vie. Des trois troupes, il n'en restait plus que sept; tous les autres étaient pris ou étendus morts sur la terre. Ces sept, dont trois étaient gravement blessés, rebroussèrent ensemble chemin.

Du nombre des sept chevaliers qui échappèrent à la mort, furent le seigneur du Bieys, Jean d'Azincourt et Hugues de Humières, tous trois du pays de Ternoy. Les autres étaient venus de France à cette guerre.

Ils regagnèrent l'armée dans un état digne de pitié. Leurs parens et amis en menèrent grand deuil; ils se promirent de tirer vengeance de la mort de leurs compagnons, et de ne faire aucune grâce à cette maudite engeance.

Retournons sur nos pas, et voyons ce que faisaient les mécréans au lieu du combat, que couvrait déjà les ombres de la nuit. Ils s'occupaient à dépouiller les corps des chrétiens. Celui du chevalier gisait au milieu des autres, immobile et insensible en apparence.

Comme on le dépouillait, il s'agita très fort. Un archer, qui s'en aperçut, cria :

« Celui-ci n'est pas mort, il ne faut pas l'achever! C'est le chef de la troupe: sans doute on le rachètera bien cher. »

On l'enveloppa alors, on le lia dans un manteau, on le plaça sur un cheval; on le mena ainsi dans un hameau voisin, où l'on visita ses blessures, et quoiqu'elles parussent mortelles, on mit dessus des onguens et appareils.

Le pauvre chevalier, qui avait perdu beaucoup de sang, resta long-temps privé de sentiment. Toutefois, comme il était jeune et d'une forte constitution, on pensa qu'il pourrait guérir de ses blessures.

Le sens et la parole lui étant revenus, ce fut pour gémir de son malheur. Que de misères, hélas! allait-il avoir à endurer dans un servage si cruel! Mieux vaudrait mourir que de vivre dans l'esclavage!

Le maître qui l'avait eu pour sa part du butin lui fit amitié et lui donna sa main à baiser. Le chevalier ne comprenait pas son langage; mais il voyait bien qu'il n'avait pas l'intention de le maltraiter.

Se mettant à genoux, il fit entendre par gestes, qu'on lui avait enlevé, en le dépouillant, la moitié d'un anneau d'or qu'il portait dans une petite bourse, avec un reliquaire, et par compassion pour sa misère, ils lui furent rendus.

Déjà sa guérison approchait. Pensant se racheter pour deux cents besans d'or, il dépêcha un messager au camp des Français! mais le messager fut tué par les chrétiens, au milieu desquels il tomba, au moment où ils faisaient un grand carnage des infidèles.

Un grand nombre de mécréans ayant péri dans ce combat, le maître du chevalier s'enfuit tout au fond de la Syrie. Il fallut l'y suivre en dure servitude, et alors l'esclavage du chevalier commença à lui être rude et pesant.

On tenait pour certain dans l'armée du roy Loys que le chevalier avait été tué avec plus de vingt nobles écuyers servant sous sa bannière, tous ses parens et vassaux, et ses deux jeunes frères.

Les premiers messagers qu'on dépêcha en France, y apportèrent la nouvelle de tous ces trépas. La dame, en l'apprenant, tomba par terre toute pâmée. Jamais, depuis ce moment, le vieux sire Gérard ne jouit d'un moment de santé.

Peu après mourut d'ennui le vieux sire. La dame eût bien voulu mourir avec lui, n'eût été l'enfançon, pour qui sa pauvre mère, toute désolée, déplorait jour et nuit sa misère.

Un frère du chevalier, qui était demeuré en France, voulut hériter de ses châtellenies et dépouiller l'enfant, à l'occasion de quoi la pauvre dame endura beaucoup de maux.

Le pauvre chevalier qui avait été mené en captivité au pays en Syrie, promettait bien chaque jour à son maître d'obtenir son rachat, dont il avait cherché, par une lettre, à se procurer le prix.

Mais il fallait, en attendant, servir et travailler. Hélas! le pauvre esclave ne savait aucun métier. On le mit, par compassion, à garder les brebis sous un premier berger qui avait trop de bestiaux à gouverner pour pouvoir seul y suffire.

Le pauvre esclave, hélas! en gardant les troupeaux, élevait chaque jour la voix vers le ciel, et demandait à Dieu de mettre un terme à ses maux. Mais jamais il ne recevait de nouvelles de France, et il demeurait assujetti aux infidèles.

Déjà sept années s'étaient écoulées depuis qu'il était tombé en esclavage, quand le maître qui avait eu pitié de lui, vint à mourir. Il fut vendu au marché comme une bête de somme, après avoir été exposé, nu de la tête aux pieds, aux regards des acheteurs.

Il fut vendu fort cher, étant encore beau et robuste, et de si grande taille qu'on n'en voyait point de si haute. Et d'ailleurs on disait que c'était un noble de France qui serait racheté à grande finance.

Il échut à un maître fort dur et furieux, qui haïssait tous les chrétiens, et était comme forcené contre eux. Ce maître lui fit endurer le plus rude esclavage, et lui fit, de prime abord, force mauvais traitemens.

« Renie ta foi, ta nation, et je te délivrerai. Tu vois bien qu'ils t'ont abandonné. Laisse-toi conduire, invoque notre prophète, disait-il, et tu auras aussitôt des terres, de l'argent et une femme. »

Il le persécutait ainsi tous les jours, voulant absolument qu'il reniât la foi des chrétiens, et qu'il crût en Mahomet. Pour en venir à bout, il le renferma, chargé de chaînes, dans une tour, où le pauvre esclave fut mis à de rudes tortures.

Mais tandis qu'il endurait tant de maux en Syrie, la dame était, de

son côté, cruellement persécutée en France. Son beau-frère voulait contre toute justice, s'emparer des terres de Créquy et des dépendances de la seigneurie.

Le père de la dame demeurait loin d'elle, au pays de Bretagne. C'était un seigneur fort puissant, mais trop éloigné pour défendre sa fille, qui se trouvait n'avoir autour d'elle aucune assistance.

Il voulait que la dame prît pour défenseur et deuxième baron un fort noble seigneur, qui, amoureux de sa beauté, cherchait depuis long-temps à l'avoir pour femme.

Cependant le pauvre esclave était toujours en Syrie, au sommet d'une tour qui n'avait point de toit, et où le soleil dardait sans empêchement partout, excepté sur les dernières marches des montées, où l'esclave se tenait assis tout le jour, pour éviter un peu les rayons.

Une écuelle de vin, un vase plein d'eau, un peu de paille, voilà ce qui composait sa provision de tous les jours. Des menottes aux mains, des entraves aux pieds, tenaient l'esclave attaché au mur par une longue chaîne.

Quelquefois son maître voulait qu'il descendît. Il le pressait alors de renier sa foi, et, sur son refus, le faisait frapper d'une escourgée jusqu'à ce que le sang ruisselât de sa chair en lambeaux.

Il fut ainsi martyrisé pendant près de trois ans, sans que les tourmens pussent le déterminer à renoncer à sa croyance; et cependant il n'espérait plus recevoir d'allégeance à ses maux; et, malgré tant de souffrances, il ne pouvait mourir.

Ce méchant maître, voyant qu'il ne voulait point changer de religion, et qu'on ne venait jamais le racheter, dépité d'une si longue attente, lui dit enfin: « Demain, sans plus de délai, tu seras étranglé en ma présence. »

Le pauvre esclave se voyant ainsi condamné, lequel de très bon cœur désirait mourir, reçut une grande consolation de cette sentence, qui lui annonçait la fin d'une pénitence si longue et si douloureuse.

Remonté au haut de la tour, il se jeta à genoux, recommanda son âme à Dieu et à Notre-Dame, fit aussi sa prière au bon Saint-Nicolas, puis, accablé de lassitude, s'étendit par terre et s'endormit.

Le jour avait paru, le soleil se levait, quand l'esclave crut entendre qu'on venait le réveiller. Il se trouva au milieu d'un bois, ses chaînes rompues à ses pieds. Il crut rêver, ou que ses yeux étaient troublés.

Sentant que ses pieds et ses mains n'étaient plus attachés, il se leva tout droit et se mit à marcher à travers le bois. Il s'imaginait que quelque homme, touché de compassion, l'avait délivré pendant son sommeil.

Il pensait en lui-même comment il pourrait sortir du pays, car il ne reconnaissait pas le bois où il était. Mais, en marchant toujours, il trouva un sentier qu'il suivit, et aperçut un bosquillon (*bûcheron*), dont il eut bien de la joie.

Le bosquillon crut voir un grand spectre, et en fut tellement épouvanté qu'il s'enfuit tout courant. Le chevalier était si décharné et son visage si brûlé par le soleil, qu'il ressemblait véritablement à un fantôme.

Il n'avait rien sur le corps, qu'un misérable sayon fort étroit et sans manches, qui lui descendait tout au plus jusqu'à la moitié des cuisses. Sa tête était rasée; une longue barbe pendait à son mentou, et sa peau noircie était extrêmement velue.

Il courut après le bosquillon, l'atteignit, et lui demanda son chemin en langage de Syrie. Alors le bosquillon pensant que c'était un sauvage, lui dit en français: « Je n'entends point votre langage. »

Le pauvre chevalier ne savait s'il rêvait, et ne comprenait pas comment le bosquillon pouvait lui parler en français. « Mon bon ami, dis-moi en quel lieu nous sommes. Je me trouve perdu et n'y connais personne.

— On appelle ce bois la forêt de Créquy, dit le bosquillon; elle est sur les Marches de Flandres et touche au Boulonnais. Mais toi qui m'interroges, as-tu, captif en un navire battu par la tempête, fait naufrage sur la mer? »

Alors le chevalier, tombant soudain la face contre terre, les bras étendus en croix, s'écriait, « O Dieu omnipotent de la terre et du ciel! par quel miracle as-tu fait finir ma misère? »

S'étant levé, il dit au bosquillon: « Le vieux sire Giérard est-il encore en vie? La dame et son fils, toute la maison, et le frère du sire de Créquy, sont-ils vivans et en santé?

— Il y a long-temps que le vieux sire, de douleur et d'ennuis, est trépassé: il y a bientôt dix ans. Et depuis sa mort, Balduin, son dernier fils, veut s'emparer de son héritage, et il a fait, pour en venir à bout, souffrir à la dame force torts et outrages.

« Le père de la dame, qui est encore vivant, est venu exprès, avec son fils aîné, pour la faire consentir à un nouveau mariage, afin de conserver l'héritage à l'enfant mineur.

« Car bien le gardera le sire de Renty. Il était proche parent du sire de Créquy; il est fort puissant en vassaux, en terres, en richesses; la dame ne pouvait mieux choisir, ni mieux faire.

« C'est pourquoi elle va se marier. On va l'épouser aujourd'hui, à l'heure de sexte. Il y aura grande fête au châtel; beaucoup de noblesse y est réunie. Il y aura largesse; on t'y donnera certainement l'aumône. »

Le chevalier suivit le sentier jusqu'au bout; et, au sortir du bois, reconnut parfaitement tous les lieux qui l'environnaient. Il alla droit au châtel, où, à son arrivée, chacun s'abandonnait à la joie.

Les guesteurs (*portiers*) qui gardaient les tours joignant le pont, le voyant près d'entrer, ne voulurent pas le lui permettre. « Que demandes-tu céans, et d'où viens-tu, si sauvage et si misérable? Es-tu un matelot échappé d'esclavage?

— Je suis un pélerin revenu d'outre-mer, répondit le chevalier. Mes amis, il faut que je parle sans retard à cette dame; c'est pour une affaire pressante. Laissez-moi arriver auprès de votre maîtresse!

— Notre dame ne peut point te parler aujourd'hui. On va ce matin la marier au moustier (*monastère*) prochain. On est en ce moment occupé à la parer. Attends-la, si tu veux, au passage. Jamais homme si sauvage n'entrera au châtel. »

Une heure après, la dame suivie de ses parens et parée de beaux habits de noces, descendit sur le pont, menée par son fiancé, et allait au moustier pour y être épousée.

Le pauvre chevalier l'arrêta sur le pont. « Je viens, ma noble dame, du pays d'outre-mer, vous apporter des nouvelles du sire de Créquy, qui languit depuis dix ans dans une cruelle prison. »

Elle répondit cependant: « Votre rapport n'est pas véritable; mon baron tomba mort en conduisant sa bannière. Ses frères et vingt-trois écuyers y restèrent. Tous ceux qui l'avaient suivi périrent, excepté sept qui échappèrent par la fuite.

— Le sire de Créquy ne périt point alors, dame, car il est devant vos yeux. Regardez bien, c'est moi! Malgré tant de misères qu'il m'a fallu endurer, reconnaissez votre mari qui vous fut autrefois si cher!

— Jamais je ne croirai que tu sois mon mari, si tu ne me racontes ce qu'il fit la nuit qui précéda son départ, quand, couchée dans mon lit, j'étais si malheureuse et si désolée.

— Je rompis en deux votre anneau d'épousailles, vous en prîtes une moitié et je gardai l'autre. Dame, le voici, ce cher gage de ma foi, que je vous donnai jadis lors de notre mariage. »

Alors la dame s'écria: « Vous êtes mon mari! je vous reconnais bien maintenant pour mon baron tant aimé! » Soudain, transportée, elle se jeta dans ses bras, et de, surprise et de joie, y resta en grande pamoison.

Mais le sire de Renty, parent et jadis ami du sire Créquy, voulait douter encore. Il disait: « C'est bien là sa haute taille, mais je ne reconnais point là son visage. »

Le père de la dame, après l'avoir bien regardé, dit: « Je me le rappelle, c'est bien lui, mais très changé. Quand il sera lavé et vêtu, j'estime que chacun le reconnaîtra comme moi. »

Quand la dame eut un peu repris ses sens, elle se retourna du côté

de son jeune fils, disant : « Voyez, mon fils, voici votre seigneur et père : venez le saluer à deux genoux ! »

Le père prit son fils et le pressa dans ses bras. Le jeune damoiseau était fort bel enfant et disait : « C'est pour vous que ma chère dame mère pleurait en disant : « Nous avons tout perdu en perdant votre père ! »

Cependant, dames et chevaliers, restés tout ébahis et debout sur le pont voulaient tout à la fois voir le sire et lui parler, et il ne pouvait suffire à leur répondre.

Deux cygnes se jouaient sur l'eau au dessous du pont et tiraient avec leurs becs une moitié d'anneau où brillait un rubis. La dame ayant jeté les yeux de ce côté, s'écria : « Voilà la moitié de mon anneau que j'avais perdue! »

Un des guesteurs sauta du pont dans l'eau, prit cette moitié d'anneau dans le bec des cygnes et la porta au sire, qui avait déjà produit l'autre moitié pour se faire reconnaître.

On rapprocha ces deux moitiés d'anneau, au dedans desquelles étaient gravés les noms du sire et de la dame, que le chevalier y avait fait mettre avant de le donner à sa dame, le jour qu'il l'épousa.

Chacun cria : Miracle! mais ce n'était rien auprès de celui qui, par une bien plus grande merveille, avait délivré le pauvre chevalier. « Vous n'en croiriez pas vos oreilles, » leur dit-il.

Il demanda à monter au châtel, il y fut lavé et habillé le mieux qu'il fut possible. On vêtit d'un vieux heaume sa tête rasée, et il ne parut plus d'un aspect si étrange et si sauvage.

Le banquet des noces était tout préparé. Chacun se mit à table, but et mangea joyeusement; le sire raconta alors à la noble assemblé comment il avait été délivré de l'esclavage et de la mort.

Comme il disait que ses chaînes étaient restées dans le bois où il s'était réveillé, on alla aussitôt à leur recherche. Toute la noble assemblée alla les voir sur la place même où chacun s'agenouilla et rendit grâces à Dieu.

Balduin vint à ces nouvelles. Le bon sire Raoul lui pardonna sur-le-champ la guerre qu'il avait faite, pendant sa captivité, au jeune Balduin, pour lui enlever son héritage.

Long-temps fut menée la fête au châtel de Créquy; on y cria : *Noël!* et on y fit *largesse*. La renommée en vola dans les pays voisins. Petits et grands en furent bien étonnés.

Le sire vécut en grand amour plus de vingt ans encore avec sa dame, et il en eut encore sept enfans. Il fonda un grand moustier, fit des dons à ceux des environs et enrichit tous ceux que son père avait fondés.

LE BRUN, DE CHARMETTES.
(*Union Catholique.*)

PROCÈS DU COLLIER DE LA REINE.

Le 15 août 1785, entre dix et onze heures du matin, il y avait foule dans la grande galerie de Versailles; les courtisans se pressaient pour suivre le roi Louis XVI à la messe, comme naguère ils suivaient son prédécesseur à la chasse ou dans ses *petites maisons*: car il est dans la nature des courtisans de se presser toujours et de partager toujours les goûts du prince. En ce moment la cour était morale et dévote; moitié religion, moitié philosophie, les bonnes œuvres étaient à la mode, et, ce qui est plus fort, les bons ménages y étaient aussi; les époux, notoirement infidèles pendant les vingt dernières années du règne précédent, s'étaient tout à coup rapprochés, réunis, et ne paraissaient plus l'un sans l'autre. Toutes ces conversions eussent été bien édifiantes si l'on n'y avait soupçonné beaucoup d'hypocrisie.

Au milieu de tous ces dévots de fraîche date, c'était presque un scandale que la tenue de l'homme qui, par état, aurait dû y donner le bon exemple. Cet homme d'une cinquantaine d'années, portant la soutane rouge des princes de l'église et le grand cordon du Saint-Esprit par dessus ses vêtemens pontificaux, n'attendait que les ordres du roi pour célébrer la grand'messe, et cependant il se promenait d'un air dégagé, relevant de temps à autre sa soutane pour montrer sa jambe qu'il avait fort bien faite; il portait à tous les doigts des bagues étincelantes; les dentelles seules de son aube valaient cent mille écus. Il s'approchait de tous les groupes d'hommes et y jetait des plaisanteries qui eussent fait rougir la régence elle-même; il affichait par des complimens de mauvais goût les femmes qu'il avait achetées, et diffamait par des regards lascifs celles-là même qui lui avaient toujours résisté.

Cette homme, c'était Louis-René-Edouard de Rohan, cardinal de la sainte église romaine, ancien évêque de Canope, évêque et prince de Strasbourg, landgrave d'Allemagne, prince-état d'empire, grand aumônier de France, docteur et proviseur de Sorbonne, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, abbé de Saint-Waast, abbé de la Chaise-Dieu, supérieur-général de l'hôpital royal des Quinze-Vingts et l'un des quarante de l'Académie française.

Au demeurant, ce n'était rien du tout sous le rapport de la moralité, et moins que rien sous ceux du caractère et de l'intelligence. Pour obtenir toutes ces dignités, qui ajoutaient plus d'un million par an aux deux ou trois qu'il possédait en rentes personnelles, cet illustre personnage n'avait eu que la peine de naître: étant aussi naturel pour un Rohan d'être prince-évêque de Strasbourg, etc., que pour un Bourbon d'être roi de France, seulement dans le premier cas la succession avait lieu en ligne collatérale.

Monseigneur le grand aumônier se promenait donc avec toute l'arrogance de son maintien habituel dans la grande galerie de Versailles. Un huissier de la chambre vint l'avertir que le roi le demandait dans son cabinet. Le prélat le suivit, heureux et fier d'un honneur si public et auquel depuis long-temps il n'était plus accoutumé. Il commençait un fort beau compliment, lorsqu'à côté du roi il aperçut la reine qui fixait sur lui l'un de ces regards à la Marie-Thérèse qui l'avaient si souvent décontenancé pendant le cours de sa déplorable ambassade. Marie-Antoinette, pâle de colère, l'œil en feu, mordait sa lèvre inférieure, tandis que la lèvre supérieure s'enflait. Or, quand elle faisait cette petite moue qu'on appela depuis sa *lèvre autrichienne*, tout tremblait à la cour et le bon Louis XVI tout le premier. Le pauvre cardinal s'arrêta court dans sa harangue, ses genoux plièrent sous lui, il prévoyait un orage et ne se trompait pas.

— Monsieur, dit le roi, vous avez acheté des diamans à Boehmer ?

— Oui, sire.

— Qu'en avez-vous fait?

— Je croyais qu'ils avaient été remis à la reine.

— Qui vous avait chargé de cette commission ?

— Une dame de condition appelée Mme la comtesse de Valois Lamotte, qui m'a présenté une lettre de la reine, et j'ai cru faire ma cour à Sa Majesté en me chargeant de cette négociation.

— Comment, Monsieur, s'écria Marie-Antoinette, avez-vous pu croire, vous à qui je n'ai pas adressé la parole depuis quatre ans, que je vous choisissais pour cette négociation, et par l'entremise d'une pareille femme?

— Je vois bien que j'ai été cruellement trompé; je.... paierai le collier. L'envie que j'avais de plaire à Votre Majesté m'a fasciné les yeux; je n'ai vu nulle supercherie, et j'en suis fâché.

Nous empruntons ce dialogue, dont nous sommes loin de garantir l'authenticité, à la Biographie de M. Michaud. Toujours est-il que le cardinal tira de son portefeuille le traité prétendu signé et approuvé par la reine, et qu'il demeura atterré quand le roi fit observer que ce n'était pas là l'écriture de sa femme, laquelle, d'ailleurs, signait *Marie-Antoinette*, et non pas *Marie-Antoinette* DE FRANCE. Quelques minutes après, un lieutenant des gardes du corps conduisait comme son prisonnier et la main sur l'épaule, à travers la grande galerie, le pauvre pré-

lat, encore revêtu de ses habits pontificaux. Un autre dit la messe, que bien peu entre les assistans durent écouter dévotement, préoccupés qu'ils étaient d'une arrestation si scandaleuse et dont nul ne soupçonnait encore les motifs.

Ce fut bien autre chose le lendemain quand on apprit que le cardinal avait été conduit à la Bastille. Tous les Rohan, y compris les Soubise et les Guéméné, jetèrent les hauts cris; ilsne concevaient pas que le faible Louis XVI se fût permis d'embastiller un Rohan, un prince évêque de Strasbourg, prince souverain d'empire, grand aumônier de France. Passe encore si ce roi se fût appelé Louis XIV.

A peine arrivée en France, Marie-Antoinette s'était aliéné presque toute la haute noblesse, en attendant qu'elle devînt l'objet de la haine de la bourgeoisie et du peuple. Ce fut pour contrarier cette princesse que le duc d'Aiguillon ôta l'ambassade de Vienne au baron de Breteuil, ami du dauphin, pour la donner au prince évêque de Rohan. Celui-ci arriva à Vienne au mois de janvier 1772 et échoua complétement auprès de Marie-Thérèse qui ne cessa de demander son rappel qu'elle obtint seulement deux mois après la mort de Louis XV. Les griefs qu'elle articulait positivement étaient ceux-ci : « 1° Les galanteries publiques du prince-évêque avec des femmes de la cour et d'autres d'un rang moins distingué; 2° la morgue et la hauteur du prélat à l'égard des ministres étrangers; 3° les dettes immenses contractées par lui et ses gens; 4° son mépris pour les choses de la religion. » A son retour, M. de Rohan n'obtint de Louis XVI qu'une audience de quelques minutes, et Marie-Antoinette, refusant de le recevoir, lui fit demander par un tiers une lettre de sa mère dont elle le savait porteur. Il obtint depuis lors, à cause du nom qu'il portait, les dignités et les bénéfices que nous avons énumérés, mais il ne fut jamais admis dans l'intimité du roi, et la reine affecta de ne lui pas adresser une seule fois la parole, poursuivant à son égard le ressentiment de sa mère, la seule personne qui ait jamais exercé sur elle une véritable influence.

Ce qui précède et que nous garantissons de la plus impartiale exactitude, justifie à l'avance Marie-Antoinette de toute participation directe ou indirecte dans la fameuse affaire du collier, en même temps que cela démontre la stupide infatuation du cardinal qui, loin de s'accoutumer à la disgrâce dans laquelle il était tombé, se posa publiquement amoureux de la reine, au point de prendre toutes sortes de déguisemens, lui qui était connu de toute la cour, pour se trouver sur son passage, à Versailles et à Trianon, dans des fêtes et des réunions dont il avait été nominativement exclu, absolument comme l'eût pu faire un étudiant ou un commis qui aurait voulu afficher la femme d'un épicier. Ce fut cette passion ridicule, et sincère cependant, qui rendit le cardinal la facile victime des intrigans dont il était entouré.

Dans le village de Fontenelle en Champagne, trois enfans nés sous le chaume demeuraient orphelins et dans une telle misère que l'aîné était parti comme mousse à bord des vaisseaux du roi. Cependant ces enfans, qui ne possédaient rien autre chose, avaient conservé de superbes parchemins. Mme de Boulinvilliers, qui leur portait de l'intérêt, fit examiner ces titres par d'Hozier, juge d'armes de France, et il fut constaté que lesdits enfans descendaient en ligne directe d'un fils naturel de Henri II. Leur protectrice tira pour eux parti de cette découverte, appuyée d'un mémoire publié par d'Hozier. Jeanne de Luz de Saint-Remy de Valois obtint une pension de 800 liv. d'abord, puis de 1,500 liv. et épousa M. le comte de Valois, ancien garde-du-corps. Sa sœur Marie-Anne fut envoyée pensionnaire du roi à l'abbaye de Jarcy, près de Brie-Comte-Robert. Son frère Jacques, baron de Valois-Saint-Remy, passa tout de suite enseigne et mourut le 9 mai 1785, lieutenant des vaisseaux du roi, commandant la frégate la *Surveillante*, en rade de Bourbon.

Il paraît que ce fut à peu près au commencement de 1781, peu de temps après son mariage et la mort de sa protectrice que Mme de Valois-Lamotte fit la connaissance du cardinal de Rohan. Leurs premiers rapports eurent lieu à l'occasion de secours qu'elle lui demanda, car elle était de ces nobles, comme il y en avait tant à cette époque, qui ne vivaient guère que d'aumônes. Sous la date du 8 octobre 1783, nous trouvons au dossier un rapport demandé par le contrôleur-général des finances sur cette fatigante sollicitude. Il en résulte que Mme de Lamotte occupait, rue Neuve-Saint-Gilles, au Marais, un logement de 1,200 liv.; que les meubles, achetés à crédit, étaient néanmoins saisis pour une somme de 126 liv., et que pour en prévenir la vente et l'arrestation de sa personne, monsieur son mari implorait de la bonté du roi la prolongation d'un sauf-conduit obtenu l'année précédente. Les dettes de la communauté s'élevaient à 9,000 liv. et les ressources patentes se bornaient à la pension de 1,500 liv. dont nous avons parlé. Ce qui n'empêchait pas qu'il n'y eût dans la maison un domestique mâle, une femme de chambre et une cuisinière, mais nourris à l'aventure, fort irrégulièrement et fort mal payés.

Par une autre pièce également jointe au dossier M. le contrôleur-général fait remettre à Mme de Lamotte un secours de 48 livres, avec *prière* de s'adresser dorénavant au lieutenant-général de police, chargé des *aumônes* du roi. Elle n'eût garde d'y manquer; nous avons trouvé dix lettres autographes d'elle à M. Lenoir dans lesquelles elle sollicite des secours ou des audiences. Une fois, qu'apparemment il s'était fait sceller, elle lui dit qu'elle a vainement attendu son retour dans son antichambre jusqu'à deux heures du matin. Une autre fois, à l'appui de ses sollicitations, elle lui envoie quatre reconnaissances du Mont-de-Piété, deux de 30 livres, une de 40 et une de 12; elle engageait jusqu'à des jupons et des serviettes dépareillées.

Sans être ni belle ni jolie, Mme de Lamotte avait la figure spirituelle et piquante; son mari n'était rien moins que scrupuleux et le cardinal n'était pas difficile pour peu qu'une femme eût l'air de le trouver beau et qu'elle sût flatter son amour-propre.

Dans sa *requête au roi et à nos seigneurs du Parlement*, il avoue qu'après avoir donné à Mme de Lamotte de petits secours de un, deux et trois louis, il lui en donna un jour vingt-cinq d'un seul coup, et qu'il cautionna son mari pour 5,000 livres, lesquelles il fut obligé de payer. Elle prétendit, elle, qu'il l'accablait de ses libéralités, et qu'en moins d'un an il lui avait donné 28,000 livres, sans compter les bijoux et les autres menus cadeaux. Il ajoute : « Le suppliant n'est allé que deux « ou trois fois dîner chez Mme de Lamotte; elle a eu soin de le re- « cevoir toujours dans une chambre haute, qui ne montrait que le dénue- « ment et la pauvreté. » Que diable allait faire dans cette *chambre haute* un cardinal de la sainte église romaine, un prince-évêque de Strasbourg, un Rohan?

De ces pièces et d'une foule d'autres au dossier il résulte clairement que Mme de Lamotte avait été la maîtresse du cardinal, si même elle n'était sa pourvoyeuse. Or, le pauvre prélat n'ayant rien plus à cœur que sa passion pour la reine et la disgrâce profonde où il était tombé, il était naturel qu'il en parlât à cette intrigante, laquelle bâtit là-dessus l'escroquerie la plus considérable et la plus insigne mystification dont aucun Tribunal au monde ait jamais retenti. Cette femme, qui n'avait jamais été *présentée*, cette femme qui vivait de ses propres aumônes et de celles de la police, cette femme persuada au prince de Rohan qu'elle voyait journellement la reine, et que même elle en recevait fréquemment des lettres autographes. Mais laissons-le raconter sa propre mésaventure :

« La dame de Lamotte lui dit, en mai 1784, que les bontés de la reine, tout ignorées qu'elles sont, la mettent peut-être en état de servir le suppliant; il ne peut ni ne veut le croire. Elle lui montre ensuite des lettres dont il ne connaît pas le caractère; il doute, mais il est ébranlé parce que, pour réfuter tout mensonge, elle le flatte en lui annonçant que la reine paraît disposée à mettre un terme à sa disgrâce. Toute son âme se livre à cette espérance; et la dame de Lamotte sent, bien alors qu'elle employait là le moyen le plus sûr pour qu'il l'aidât lui-même à le tromper. Cependant sa confiance n'est pas entière. Elle lui fait espérer une audience, cette audience n'a pas lieu, les doutes renaissent. Alors elle conçoit un projet audacieux, celui de parvenir à persuader au suppliant qu'il a recueilli lui-même de la bouche la plus auguste l'espérance de

voir finir sa disgrâce. La reine se promenait quelquefois les soirs d'été dans les jardins de Versailles. *Trouvez-vous-y*, dit la dame de Lamotte au suppliant : *peut-être aurez-vous le bonheur d'entendre la reine vous confirmer les dispositions que je vous annonce.*

« En effet, un soir de la fin de juillet ou au commencement d'août 1784, le suppliant était dans les jardins. Averti par la dame de Lamotte il s'approche avec respect d'une personne que, dans sa fausse persuasion, il croit être la reine; il entend ces paroles : *vous pouvez espérer que le passé est oublié.* Un homme qui était près de cette personne, annonce à l'instant *Madame et madame la comtesse d'Artois.*

« Le suppliant se retire avec une respectueuse reconnaissance, et depuis cette époque, convaincu qu'il était, il ne donna pas même à la dame de Lamotte la peine d'inventer de nouveaux artifices; il crut tout aveuglément, lettres pretendues, ordres imaginaires, tout fut vrai, tout fut sacré pour lui. »

En vérité on n'est pas plus candide que ce brave cardinal; il nous apprend plus bas que la personne qu'on lui avait ainsi donnée pour la reine était une demoiselle Leguay, dite d'*Oliva*, moitié actrice, moitié femme galante, laquelle avait reçu 4,000 livres pour jouer une seule fois ce petit bout de rôle. Celle-ci, dans ses interrogatoires, le réduit à moins encore : il ne s'agissait, suivant elle, que de laisser tomber une rose qu'on lui avait fait tenir à la main, lorsque passerait auprès d'elle un monsieur fort riche dont on voulait s'amuser. Du reste elle déclara qu'elle ne connaissait pas le cardinal, et qu'il ne pouvait entrer dans son esprit d'imiter la démarche ou la voix de la reine, puisqu'elle ne l'avait jamais vue. Ce fut ce qui la sauva.

Remarquez qu'il ne s'agissait pas encore en tout ceci du fameux collier; *l'affaire* n'était pas encore imaginée; on préparait, on fascinait le pauvre prélat, pour l'exploiter suivant les circonstances. On ne tarda pas à les faire naître, ainsi qu'il va nous le raconter lui-même :

« Dès le mois d'août 1784, elle (Mme de Lamotte) persuada au suppliant que la reine désirait que des infortunés qui avaient besoin d'une somme de 60,000 livres fussent secourus à l'instant même. Le suppliant remit la somme à Mme de Lamotte pour remplir cette destination.

« Une demande semblable et fondée sur les mêmes principes fut faite au mois de novembre ou décembre de la même année, pendant que le suppliant était à Saverne. Il s'agissait de 10,000 livres, qui furent remises de même à Mme de Lamotte. »

Effectivement, il y a des pièces nombreuses au dossier qui prouvent que les sieur et dame Delamotte, dont nous avons vu la gêne profonde en 1783, en sortirent tout à coup l'année suivante; qu'ils achetèrent une maison à Bar-sur-Aube, la meublèrent richement, ainsi que leur logement de Paris; qu'ils se donnèrent des chevaux, des voitures, et étalèrent un luxe qui étonna tous ceux qui les connaissaient. Alléchés par le facile succès de leurs entreprises précédentes sur la bourse du prince-évêque de Strasbourg, ils résolurent de travailler plus en grand, au risque de tuer la poule aux œufs d'or, laquelle n'eût jamais crié s'ils l'eussent plumée plus doucement. C'est dans ces circonstances que le hasard vint leur offrir la fameuse *affaire* du collier, la plus belle proie qui ait tenté des escrocs du grand monde.

Le goût bien connu de Marie-Autoinette pour le luxe et la dépense avait suggéré aux deux joailliers de la couronne, Boëhmer et Bassanges, l'idée de confectionner un magnifique collier pour lequel ils avaient fait venir à grands frais, de toutes les capitales de l'Europe, les diamans du plus gros volume et de la plus belle eau. Le collier terminé, ils le lui présentèrent, en 1784, au prix de 1,600,000 livres. Mais, soit de son propre mouvement, soit sur les observations du roi, la reine, tout en l'admirant, refusa d'en faire l'acquisition. Il paraît cependant qu'elle avait laissé percer quelque hésitation, quelque regret, car les joailliers ne se hâtèrent pas de dépecer ce fatal bijou dans lequel se trouvait oisif le plus clair de leur fortune, et sur lequel ils redevaient même 820,000 livres à un M. de Saint-James.

Ils en étaient encore possesseurs et si embarrassés qu'ils l'avaient fait offrir par leurs correspondans à toutes les princesses de l'Europe, lorsqu'en janvier 1785 ils se trouvèrent en rapport avec Mme la comtesse de Lamotte, à laquelle ils croyaient, comme bien d'autres, infiniment de crédit. Ils lui proposèrent une honnête récompense si elle voulait leur en procurer le placement. Ce n'était pas là tout-à-fait le compte de la dame : sans dédaigner la récompense honnête, elle jugea qu'il serait plus avantageux de s'approprier en même temps le collier. Naturellement elle choisit le cardinal pour tirer les marrons du feu.

« L'illusion étant parfaitement établie, comme elle l'était depuis l'*événement* arrivé dans les jardins, la dame de Lamotte n'eut plus besoin que de montrer une lettre au suppliant, de dire qu'elle lui avait été adressée par la reine, que sa majesté exprimait le désir d'acquérir le collier et chargeait le suppliant de cette négociation.

« Il s'y livra à l'instant, alla parler aux joailliers le 24 janvier, les revit le 26, dressa le projet des conventions qu'ils acceptèrent, le remit à la dame de Lamotte, qui le lui rendit quelques jours après, émargé des approbations fabriquées, dont le suppliant, plus aveuglé que jamais, ne conçut pas même l'idée de soupçonner la fausseté. Voici la pièce que le suppliant fit voir, le 1er février, non seulement aux sieurs Boëhmer et Bassanges, mais encore à M. de Saint-James, leur créancier, lorsque, avertis par un billet qui ne nommait pas la reine, les joailliers lui apportèrent les diamans, le 1er février 1785. »

Ainsi voilà qui est bien clair : les joailliers avaient vendu au cardinal, qui certes était solvable; ils surent plus tard seulement, et par une sorte d'indiscrétion vaniteuse de celui-ci, qu'il n'était dans cette affaire qu'un intermédiaire favorisé des ordres de la reine. L'acceptation de Marie-Antoinette reconnue fausse, et cela n'a pas été un moment douteux, il n'y avait que lui de volé dans cette affaire; il fallait qu'il payât, et de fait il a payé.

« C'est le 1er février que le suppliant a été à Versailles, qu'il y a fait porter la parure, qu'il s'en est chargé à la porte de la dame de Valois-Lamotte, et qu'il l'a remise à un homme annoncé comme venant de la part de la reine. Le lendemain le suppliant envoya deux personnes au dîner de la reine pour voir comment sa majesté était mise, tant il était éloigné de croire que sa majesté eût voulu faire mystère de cette acquisition. C'est depuis ce moment que le suppliant n'a cessé d'exhorter les joailliers à remercier la reine; que, surpris de ne pas voir sa majesté porter cette parure, il en parla à la dame de Lamotte, qui lui dit que la reine ne s'en servirait point avant que l'estimation n'en fût faite. Alors les joailliers consentirent à la laisser pour 1,400,000 livres, et écrivirent à sa majesté la lettre remise le 10 ou le 14 juillet.

« ..... Ils écrivirent dans le cabinet du suppliant, *qui corrigea le style*. La lettre était conçue en ces termes :

« Madame, nous sommes au comble du bonheur d'oser *penser* que les derniers arrangemens qui nous ont été proposés, et auxquels nous nous sommes *soumis* avec zèle et respect, sont une nouvelle preuve de notre *soumission* et dévouement aux ordres de Votre Majesté, et nous avons une vraie satisfaction de *penser* que la plus belle parure de diamans qui existe servira à la plus grande et à la meilleure des reines. »

En vérité pour l'un des quarante de l'Académie française, il n'y avait guère à se vanter d'avoir *corrigé* ce *style* là.

Soit que cette lettre ne fût pas parvenue entre les mains de Marie-Antoinette, soit qu'elle n'y eût pas fait attention, ne la comprenant point, ce qui peut aisément se supposer puisqu'elle n'avait pas entendu parler du collier depuis un an, toujours est-il qu'elle ne connut l'affaire que le 10 août.

Dans les conventions qu'elle était censée avoir acceptées, il était dit que le prix du collier serait payé en quatre paiemens égaux, de six mois en six mois. Le premier terme échéait le 1er août. Ce jour là Mme de Lamotte vint dire au cardinal que la reine ayant fait un autre emploi de ses fonds ne paierait qu'en septembre ou en octobre, mais qu'elle en-

voyait 30,000 livres pour les intérêts. Le cardinal rapporta ce message aux deux joailliers, qui n'en furent que médiocrement satisfaits et ne voulurent accepter les 30,000 livres que sous forme d'à-compte. En reculant ainsi l'orage d'un mois ou deux, Mme de Lamotte s'était flattée d'avoir le temps de rejoindre en Angleterre son mari, qui allait toujours dénaturant le collier et le vendant pièce à pièce.

Mais le joaillier Boëhmer qui n'avait cru consentir qu'à un délai de quelques jours, et que M. de Saint-James pressait d'ailleurs l'épée dans les reins, ne put attendre aussi long-temps. Le 10 août, ayant eu occasion d'apporter à la reine plusieurs joyaux, il hasarda quelques phrases embarrassées sur la sainteté des engagemens, la dureté des temps et l'énorme diminution consentie par lui, au moyen de laquelle ses bénéfices se trouvent réduits presque à rien. Marie-Antoinette tombait des nues, et pensa quelques instans que son joaillier était devenu fou. D'explications en explications tout se découvrit. Boëhmer fut congédié avec l'ordre de garder le plus profond silence sur cette étrange affaire. On prit cinq jours pour y réfléchir, et c'est par suite que le grand-aumônier fut arrêté le 15 avec le scandale que nous avons dit.

Dès l'interrogatoire verbal qu'il avait subi dans le cabinet du roi le 15 août, le cardinal avait nommé Mme de Lamotte et son mari. Invité par Louis XVI à passer dans une pièce voisine, à recueillir ses esprits et à répondre par écrit, il avait persisté à les désigner comme les deux intrigans dont il avait été victime. L'ordre fut donné de les arrêter immédiatement, en même temps qu'une double visite domiciliaire opérée à Paris dans l'hôtel Soubise et au château du cardinal à Coupvray (Seine-et-Oise), n'amenaient aucun résultat.

On croyait M. de Lamotte en Angleterre; il n'y était pas encore, ainsi que nous le verrons; mais il ne tarda pas à y passer. Sa femme était à leur maison de Bar-sur-Aube depuis le 6 du mois. Son appartement de Paris, rue Neuve-Saint-Gilles au Marais, était à louer; deux inspecteurs de police s'y présentèrent, profitant de ce prétexte, et ils apprirent que le père Loth, minime, était chargé de la procuration générale de la dame dont il était le directeur, et que c'était lui qui devait lui procurer et meubler un autre hôtel.

Dès le lendemain une perquisition fut faite dans la cellule du père Loth, par le commissaire de police Chenou père, accompagné du sieur Quider, inspecteur; après quoi ce religieux interrogé par devant M. le lieutenant-général de police, fut relaxé.

Arrêtée sans résistance à Bar-sur-Aube, Mme de Lamotte fut conduite à la Bastille le 20 août. Sept jours après on y écrouait, sur sa demande et pour lui tenir compagnie, sa fidèle caméristé. Ordinairement ce sont les maîtres qui donnent des certificats à leurs domestiques, ici l'usage se trouve renversé, et nous reproduisons la pièce suivante dont l'original est au dossier :

« Je déclare qu'il y a environ trois ans que je suis au service de Mme la comtesse de Valois de Lamotte.

« Je déclare en outre que j'ai toujours été très contente et très satisfaite de Mme la comtesse; qu'elle m'a toujours payé exactement et qu'elle ne me doit que trois mois et un petit mémoire; en foi de quoi j'ai signé.

« Madeleine Briffault, dite *Rosalie.*

« A Paris, ce 1er septembre 1785. »

Cette Rosalie, qui donne à Mme de Lamotte un certificat, paraît avoir vécu avec elle dans une singulière intimité. L'une de ses lettres saisies se termine ainsi :

« Adieu, pensez quelquefois à moi, et soyez persuadée de l'amitié la plus tendre et de l'attachement le plus sincère qui ne finira qu'avec la vie de

« Rosalie. »

M. le cardinal, qui, dans sa *requête au roi et à nosseigneurs* du Parlement, parle de *l'horreur de sa prison*, y était cependant traité d'une façon princière. M. le gouverneur lui avait cédé, *par ordre*, la totalité de ses appartemens. Nous avons dit ailleurs que sa table et celle de ses trois valets de chambre coûtait 120 livres par jour. Excepté ses coaccusés, il pouvait recevoir qui il lui plaisait. On verra par la note suivante qu'il ne s'en faisait pas faute :

« Visites qu'a reçues M. le cardinal de Rohan le 18 août 1785 :

« M. le prince de Condé; M. le maréchal de Soubise; M. le prince Ferdinand; M. le prince de Monthazon; Mme la duchesse de Monthazon; M. le prince Charles de Rohan; MM. les abbés Georgel, de Villefond et Bridot; les sieurs Racle, chargé d'affaires; de Guéménée, deux fois; Carbonnière; Traveise, chirurgien; Rotte, valet de chambre.

« Le lendemain, les mêmes, plus la comtesse de Marsan et la duchesse de la Vauguyon. »

A peine le roi par ses lettres-patentes eut-il confié au Parlement de Paris le jugement du cardinal et de ses complices que le clergé s'émut. M. de Narbonne le convoqua en assemblée générale, et sur sa motion, il fut représenté humblement au roi qu'un évêque, qu'un cardinal, qu'un grand aumônier de France ne pouvait, suivant les privilèges de l'ordre et la coutume, être convenablement jugé que par un tribunal ecclésiastique. Le pape Pie VI lui adressa même un bref et une lettre authographe à ce sujet. Malgré son respect affectueux pour le Saint-Père, le roi tint bon. Il dit dans sa réponse :

« Je ne suis pas exempt moi-même de peine à l'occasion de cet étrange événement. D'ailleurs le cardinal a choisi lui-même son tribunal. En changer actuellement serait une inconséquence qui ne ferait qu'augmenter l'éclat. »

Il est facile de voir par ces quelques lignes, dont nous regrettons de ne pas savoir la date précise, que Louis XVI n'en était pas à s'apercevoir que, dans cette circonstance, il avait commis une grave imprudence. L'innocence de la reine n'avait pas été un moment douteuse pour lui, non plus que pour le cardinal obligé de reconnaître qu'il s'était laissé tromper à l'aide de signatures évidemment fausses. Lui seul avait acheté, il était dix fois solvable, il avait tout intérêt à se taire et à payer. On pouvait faire d'abord ce qu'on fit après, lui ordonner de se démettre de toutes ses charges et dignités amovibles, et si l'on voulait absolument une vengeance, on avait les lettres de cachet; c'était le cas ou jamais de s'en servir contre l'amoureux prélat et les fripons ses complices.

Quand on arrêta Mme de Lamotte à Bar-sur-Aube, le 18 août, on la trouva dans une maison qu'elle avait achetée et payée au mois d'octobre de l'année précédente, et qu'elle était en train de meubler avec un luxe princier. Il était redu aux décorateurs 4,452 livres 15 sous. Il y avait douze domestiques et neuf chevaux à l'écurie. Nous voilà un peu loin de la chambre haute de la rue Neuve-Saint-Gilles. Les agens qui procédèrent à l'arrestation de la dame châtelaine n'ayant pas d'ordres concernant les domestiques, leur enjoignirent avec de terribles menaces de ne bouger de là et d'attendre le bon plaisir de la justice. Il paraît qu'on les oublia plusieurs mois. Il faut lire au dossier les humbles requêtes du cuisinier, qui n'a plus ni argent ni crédit pour nourrir ses onze camarades, et celles du cocher qui déclare que ses neuf chevaux, ne vivant que d'aumônes, maigrissent à faire pitié.

Peut-être ne sera-t-on pas fâché de connaître un peu le style de Mme de Lamotte. Entre plusieurs lettres insignifiantes, nous choisissons celle-ci, à laquelle nous conservons son orthographe :

A Monsieur, Monsieur le comisère Chénol, à Paris.

« Mon conseil à du passer ché vous Monsieur pour vous demander différentes chosse, et ne vous à pat trouvé.

« Il ma laissé un travail a faire pour le trouvé fait pour son retour de la campagne, qui est cette semaine, et il me faudrais toute àbsolument et indispensablement tous mes titre et mon battisterre qui son dans le premier carton sélet seulement de mon cachet et je crois du votre. Je vous prie Monsieur instament, de vouloir bien que j'ai tous ces ob'jet

sou très peut pour que je commence a travailler et métre de la diligence a mes affaires ou sans cela se cerait me les faire manquer, et je vous crois trop porté à faire tous pour le bien des uns et des autres pour espérer de vous Monsieur une réponce diligente... »

Le comte de Lamotte paraît être celui qui a retiré le meilleur profit dans le vol des diamans. Dès le mois de février on le voit vendre à un sieur Regnier, bijoutier à Paris: 20 brillans, pesant 42 karas, à raison de 510 livres la pièce; une pierre, pesant 17 grains, 3,400 livres; 39 brillans, pesant 59 karas, 14,100 livres. De plus le sieur Regnier lui vendit un service complet de vaisselle plate, et lui monta des diamans que dans ses interrogatoires il évalue tantôt à 60,000 tantôt à 100,000 liv. De Lamotte fit un premier voyage en Angleterre au mois d'avril 1785; là il vendit des diamans à plusieurs joailliers, et entre autres à un sieur Gray, pour plus de 120,000 livres; il en fit monter d'autres d'une valeur de 40000 à 50,000 liv.; en échangea contre des perles fines, des velours, des dentelles, etc. A son retour il se fit payer à présentation, chez MM. Perrégaux et compagnie, deux lettres de crédit, l'une à la date du 14 mai, de 73,241 livres 7 sous 7 deniers; l'autre à celle du 21, de 49,655 livres 3 sous 6 deniers,

Nous avons dit que dès le moment où éclata l'affaire on croyait M. de Lamotte en Angleterre; il n'y était pas encore, mais il ne tarda pas à y repasser. L'on apprit depuis qu'il s'était embarqué à Boulogne, dans la nuit du 20 au 21 août, qu'il avait séjourné à Londres, à l'hôtel Saint-James, du 23 au 26; que dans ces trois jours il y avait dépensé 36 guinées et vendu 40 diamans. On sut de plus qu'il voyageait sous le nom de M. Valois ou du comte Louis.

A cette époque le droit d'extradition n'existait pas on y suppléait par des enlèvemens, soit par ruse soit par violence. Les agens aimaient fort ces sortes de missions, toujours largement rétribuées, parce qu'elles leur donnaient une sorte d'indépendance temporaire, et qu'ils élevaient leur comptes de dépenses à peu près au chiffre qu'ils voulaient. Il n'était pas rare de voir des hommes étrangers à la police, des militaires de haut grade et des gentilshommes titrés accepter et solliciter même de semblables expéditions. Il est vrai qu'ils y jouaient gros jeu. D'abord ceux qu'il s'agissait d'enlever, se trouvant à leur égard dans le droit de légitime défense, ne se faisaient pas faute d'en user, Ensuite les gouvernemens étrangers, dont ils venaient violer le territoire, les faisaient souvent emprisonner et pendre même à l'occasion, auquel cas les ambassadeurs et ministres résidens ne manquaient pas de les désavouer.

Dans l'affaire qui nous occupe, un inspecteur de police, Quider, enleva à Bruxelles la demoiselle Oliva et le sieur Beausire, son amant. Il enleva de même à Genève Reteau de Villette, soupçonné auteur des fausses signatures, et pour cette seconde expédition nous voyons qu'il lui fut alloué 3,000 livres de gratification. Le même agent et son collègue Surbois furent dépêchés en Angleterre pour y surveiller M. de Lamotte et l'enlever s'il était possible. Ils ne parvinrent pas seulement à voir son visage et leur expédition coûta 10,397 livres 6 sous 4 deniers. Alors on envoya entre autres M. Buard de Seinemar, qui consacra neuf mois à parcourir les trois royaumes et particulièrement le pays de Galles, sans plus de succès. Rien n'est plus amusant, sauf leur monotonie, que ses rapports à l'ambassadeur, à M. de Breteuil ou au lieutenant-général de police. Il est toujours au moment de surprendre son homme ; il ne l'a manqué dans telle ville que de vingt-quatre heures, dans telle autre que de quatre ou cinq; il l'a vu s'embarquer, il a pu apercevoir de loin sa chaise de poste; il a eu la satisfaction de s'assurer que le lit qu'il venait de quitter était encore tout chaud. Ce M. de Seinemar avait sous ses ordres une douzaine d'hommes résolus, une barque de contrebandiers l'attendait chaque fois que, dans ses excursions, il s'approchait de la mer. Toute cette dépense fut inutile. Des faussaires, des banqueroutiers, des repris de justice de toute espèce, réfugiés à Londres devaient avoir leur grâce et 100 ou 1,000 louis chacun s'ils aidaient à enlever de Lamotte; tous faisaient sonner et payer leur zèle et aucun n'y réussit. Cependant l'homme qu'ils cherchaient voyageait sans cesse dans les trois royaumes, faisant à l'occasion une pointe sur Londres et chaque fois y vendant des diamans.

Il en avait donné à monter au joaillier Gray pour 50,000 livres; l'ambassadeur de France en prévint M. de Vergennes et lui envoya le modèle d'un pouvoir à faire signer, à MM. Boëhmer et Bassanges, afin de saisir du moins cette valeur. Ceux-ci refusent par une lettre en date du 5 octobre 1785; ils ont vendu à M. le cardinal de Rohan, disent-ils, ils sont parfaitement tranquilles et n'ont rien à voir aux choses que vend ou ne vend pas Lamotte.

Celui-ci revint ostensiblement à Londres le 7 décembre 1786. Il croyait sa femme morte à la Salpêtrière; il préparait un mémoire pour la venger. A cette époque, il ne lui restait plus au monde que 20 guinées. Loin de chercher à l'enlever, on acheta son silence et l'on n'en entendit plus parler.

Dès le moment de son arrestation, Mme de Lamotte prétendit n'avoir jamais eu le collier entier dans les mains; elle convint qu'elle et son mari avaient reçu du cardinal, soit en cadeaux, soit pour lui en procurer la vente, des diamans détachés qui pouvaient fort bien en provenir. Elle nomma en même temps le prétendu comte de Cagliostro et sa femme comme les personnes qui probablement avaient pris la plus grosse part dans ce riche butin. Rien au procès ne vint confirmer ses dires à cet égard, et cependant il est positif que les époux Lamotte ne vendirent pas le quart des diamans dont se devait composer le collier et qu'ils moururent dans la misère. Que devint donc le reste?

D'un autre côté, il est également certain que Cagliostro, depuis le moment où il arriva à Londres en 1772 jusqu'à son arrestation à Rome en 1789, n'a jamais dépensé moins de 300,000 livres par an. D'où lui provenait cet argent? Puisqu'il avoue n'avoir jamais possédé ni rentes ni immeubles en aucun pays du monde. Il affectait de ne rien recevoir pour ses cures prétendues, non plus que pour ses baumes et élixirs; au contraire, il distribuait fastueusement des secours de toute nature à ses malades. Il est probable qu'il vivait du *grand œuvre*, c'est-à-dire de la sottise de ceux auxquels il persuadait qu'il l'avait trouvé.

Or, au premier rang de ses élèves et de ses dupes il faut placer le prince de Rohan ; cabale, magie blanche et noire, nécromancie, divination, le pauvre cardinal croyait à tout ce que son maître voulait, et ne lui demandait que deux choses en retour: la recette de l'élixir de longue vie et celle du fameux baume de la Mecque qui devait lui permettre de plaire jusque dans l'âge le plus avancé.

Les honneurs rendus à Cagliostro dans toutes les loges de l'Europe et même au Grand-Orient de Paris, prouvent qu'il était versé fort avant dans les secrets de la maçonnerie. Il avait inventé un rit nouveau qu'il appelait le rit égyptien. Il y initia le cardinal qu'il reçut successivement jusque dans les grades les plus relevés. Etaient-ce là les travaux auxquels devait se livrer un évêque, un prince de cette église romaine, qui alors condamnait encore les maçons au bûcher? N'est-ce pas chose honteuse que de voir ce prélat forcé de fournir en plein Parlement la liste des bijoux, des bonbonnières, des colifichets de toute espèce qu'il avait donnés à la belle Felichiani, la soi-disant femme de Cagliostro, qu'il n'appelait que la *petite comtesse*, et chez laquelle il soupait plus souvent qu'à l'hôtel de Soubise?

La demoiselle d'Oliva, qui soutint n'avoir pas su que c'était la reine dont on lui avait fait jouer le personnage, niait également avoir prononcé aucune parole; elle ajoutait que son rôle s'était borné à laisser tomber une rose auprès du cardinal. Cette partie de son interrogatoire ayant transpiré dans le public, on s'en divertit beaucoup. Vingt rapports de police nous apprennent que chaque soir les filles de joie parodiaient cette scène dans la galerie neuve du Palais-Royal. On ne pouvait s'y promener sans voir tomber des roses à ses côtés.

La liberté de la presse, qui n'était pas encore dans la loi, était depuis long-temps déjà dans les mœurs. Il n'était pas permis d'imprimer les pièces de ce fameux procès, et le public les voulait connaître à mesure qu'elles étaient fournies en justice, Q'arrivait-il? c'est que, tandis que

quelques libraires ingénus demandaient à l'autorité une permission constamment refusée, d'autres moins scrupuleux prenaient le parti de s'en passer.

Les gens un peu bien placés dans le monde s'adressaient tout uniment au lieutenant-général de police pour qu'il leur procurât ces mêmes brochures dont il était chargé d'empêcher la vente. Voici une de ces lettres de demande, dont l'original est aux pièces :

« M. de la Chapelle présente ses complimens à M. Martin et a l'honneur de le prier de vouloir bien demander pour lui à M. de Crosne une couple d'exemplaires du Mémoire de la dame Lamotte, et de les lui adresser à Versailles.

« Ce 28 novembre 1785. »

Il nous serait impossible d'énumérer les brochures, les gravures, les caricatures de toute sorte que fit naître cet étrange procès. On ne parlait d'autre chose en France et dans toute l'Europe ; on y voulait rapporter tout ce qu'on voyait et tout ce qu'on entendait. Un jour des agens vinrent tout effarés raconter à M. de Crosne que la foule s'assemblait place Dauphine devant un tableau qui représentait le cardinal recevant les diamans des mains de Mme de Lamotte. Vérification faite, le tableau, tiré du drame de Saurin, représentait Bewerley qui prend les diamans de sa femme pour en aller jouer la valeur.

Cependant l'instruction terminée, les prisonniers, et surtout le cardinal, eurent la permission de se promener sur la plate-forme ; alors ce fut tous les jours une procession des gens à pied, à cheval et en voiture pour faire le tour des fossés de la Bastille, agiter des mouchoirs blancs et leur donner toutes sortes de signes d'intérêt. Il le faut dire, l'opinion voulait voir en eux des victimes de Marie-Antoinette, et la partialité du public pour les accusés s'accroissait de la haine jusque là sans exemple qu'on portait déjà à cette malheureuse princesse.

Enfin le 31 mai 1786, après neuf mois et demi, le Parlement rendit son arrêt qui condamnait Mme et M. de Lamotte, ce dernier par contumace, au fouet, à la marque et aux travaux forcés à perpétuité ; qui bannissait du royaume le sieur Reteaux de Villette auteur présumé des fausses signatures, et déchargeait pleinement d'accusation tous les autres prévenus.

On a beaucoup critiqué cet arrêt et cependant il est juste, sauf qu'il aurait dû contenir un blâme sévère des mœurs et de la légèreté du cardinal. Marie-Antoinette le regarda comme un sanglant outrage ; elle s'enferma chez elle pendant plusieurs jours pour pleurer à l'aise, et dans la suite elle appela souvent le 31 mai 1785 la première journée de la révolution.

Cagliostro nous a conservé le détail du cortége qui vint le prendre à sa sortie de la Bastille et le conduisit chez lui en triomphe. L'accueil fait au cardinal par la haute noblesse, les corps de métiers et les dames de la Halle fut bien autre chose. Toutefois leur allégresse fut de courte durée. Nous avons dit que Cagliostro fut banni du royaume dès le lendemain, en vertu d'une lettre de cachet. On n'attendit pas jusque là pour le cardinal : quatre heures après le prononcé de l'arrêt, on vint lui demander par ordre du roi sa démission de grand aumônier et sa décoration de commandeur du Saint-Esprit. On lui intima en même temps un autre ordre qui l'exilait dans son abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne. Plus tard il obtint de passer dans celle de Marmoutier et enfin de rentrer dans son diocèse. C'est dans l'un de ces voyages qu'il tourna une partie de Paris sans y entrer. Voici à cet égard un rapport de police qui peint bien l'esprit du temps :

« M. le cardinal de Rohan étant parti du château de Rochefort, près la route d'Orléans, où il avait séjourné depuis le 9 janvier, est arrivé le 13 à la barrière d'enfer et s'est rendu de là au bac des carrières de Charenton, où il a passé la Seine sur la glace tandis que ses équipages traversaient Paris.

« Il a trouvé à l'autre bord Mme la princesse de Vaudemont, qui l'a pris dans sa voiture et l'a amené par l'avenue de Vincennes jusqu'à la barrière du Trône, où il a attendu ses équipages jusqu'à trois heures. Plusieurs voitures se sont trouvées sur le lieu ; de ce nombre étaient celles de Mme la duchesse de Montbazon, de Mme la marquise de Montmort, etc.

« Une foule immense a environné la voiture de M. le cardinal. Les poissardes lui ont présenté un bouquet au bruit des tambours de la ville qui étaient venus à sa rencontre. Il est ensuite descendu pour recevoir une députation de la Sorbonne composée du *senior* ou doyen et de quatre docteurs. Il a répondu à leurs complimens. Ses équipages étant arrivés, il est monté dans sa voiture de route, dans laquelle il est parti pour Coupvray, accompagné de Mme la princesse de Rochefort, de sa fille et d'une autre dame. Il y avait trois autres voitures à la suite. On a fait circuler une pièce de vers qui lui a été adressée sur cet événement. »

L'arrêt du Parlement condamnait Mme de Lamotte à faire amende honorable, à être fouettée et marquée. Il paraît que cette dernière peine lui fut seule infligée. Nous donnons sur cette exécution, qui eut lieu le mercredi 7 juin 1786, la lettre suivante saisie par la police et adressée à quelqu'un qui était en Hollande. Elle se trouve aux pièces.

« Paris, 23 juin 1786.

« ..... Le Parlement rentra *lundy*. Le roi s'était expliqué à Rambouillet *que justice soit faite*. Ses ordres ont été exécutés. *Mercredi, à six heures du matin*, le concierge Hubert entra dans sa chambre et la pria de se lever. Madame faisait des difficultés : elle se sentait envie de dormir ; son docteur lui avait conseillé du repos. Ayant insisté, elle a passé un jupon et un déshabillé, est descendue au greffe de la Conciergerie, où l'attendait le greffier Lebreton avec six bourreaux. Sa vue l'a glacée. Aux mots : « A genoux pour entendre votre arrêt, » elle est entrée en fureur et n'a jamais voulu prendre cette posture humiliante ; l'escorte l'y a forcée.

« A sept heures moins un quart on l'a traînée hors la Conciergerie la corde au cou. L'exécuteur des hautes-œuvres a imprimé deux fleurs de lis sur *les épaules et l'omoplate* de la petite fille de Henri second. Elle hurlait comme une lionne et faisait frémir cinq ou six cents spectateurs. Il n'a pas fallu moins que Samson et ses valets pour contenir cette mégère. On l'a portée de suite dans un fiacre, et fouette cocher à la Salpétrière. Ainsi finit l'histoire. Si elle n'a pas fait amende honorable, c'est que nos seigneurs ont craint qu'elle ne fît quelque scène qui blessât la dignité magistrale. »

L'arrêt prononçait la confiscation au profit du roi de tous les biens meubles et immeubles de M. et Mme de Lamotte, et dès le 10 juin, le domaine les faisait mettre sous les scellés ; mais cette partie de la sentence ne fut pas non plus exécutée dans toute sa rigueur. A la date du 1er octobre, nous trouvons une lettre de M. de Breteuil, qui ordonne à M. de Lannay de remettre à Mme de Latour 30,000 livres en billets des fermes, une inscription de rente de 1,500 livres au capital de 30,000 livres, et tous les bijoux et autres effets laissés à la Bastille lors de sa sortie par Mme de Lamotte, sa sœur.

On a écrit que celle-ci s'était évadée de la Salpêtrière le 5 juin 1787. Le fait est qu'on lui en ouvrit les portes et qu'on lui facilita même les moyens de passer en Angleterre pour acheter à ce prix le silence de son mari, qui menaçait de publier sur l'affaire du collier des mémoires diffamatoires. C'est dans le même but qu'on lui fit passer à diverses époques des sommes considérables. Ce fut la supérieure même des sœurs de la Salpêtrière qui ouvrit à Mme de Lamotte une petite porte donnant sur les boulevarts extérieurs : « Allez, Madame, lui dit-elle, soyez prudente, et surtout prenez bien garde de vous faire *remarquer*. »

A la suite d'une chute, indigestion, fièvre ou suicide, Mme de Lamotte mourut à Londres le 23 août 1791. Le 27 janvier 1794, une dame de Valois ayant été écrouée dans la prison de Port-Libre, on crut que c'était la célèbre héroïne du collier ; mais c'était seulement sa jeune sœur, Mme de Latour.

Lors du procès de Marie-Antoinette, on essaya de raviver les calomnies

pandues sur cette princesse à l'occasion de l'affaire du collier. Voici tte partie de son interrogatoire :

« N'est-ce pas au Petit-Trianon que vous avez connu la femme Laotte? — Je ne l'ai jamais vue.

« N'a-t-elle pas été votre victime dans l'affaire du fameux collier? - Elle n'a pu l'être, puisque je ne la connaissais pas.

« Vous persistez donc à nier que vous l'ayez connue? — Mon plan n'est is la dénégation, c'est la vérité que j'ai dite et que je persisterai à dire.»

Nommé, en haine de la cour, député du bailliage de Haguenau lors e la convocation des états-généraux, le cardinal de Rohan ne sut guère uel rôle y jouer; il prêta d'abord, puis rétracta le serment civil, se rera dans la partie allemande de son diocèse, et fit, comme prince d'emire, passer des secours d'hommes et d'argent à l'armée de Condé. Il se iémit de son évêché lors du concordat de 1801, et mourut à Ettenheim e 16 février 1803.

(Gazette des Tribunaux.)

RECHERCHES SUR LE JOUR DE L'AN.

Le premier jour des calendes de janvier, les Romains s'envoyaient réciproquement des présens qu'ils appelaient *strenæ*, étrennes. Ils disaient que cette coutume avait été introduite par le roi Tatius, qui, le premier, alla cueillir dans le bois sacré de la déesse Strénia des branches vertes, présage heureux de la nouvelle année, et ils ajoutaient qu'originairement les étrennes consistaient uniquement en de simples rameaux. Dans la suite on y mit plus de faste; on se donnait quelquefois des objets de grande valeur, il fallait être bien maltraité de la fortune pour se borner à offrir des figues, des dattes ou du miel, qui ne fussent pas au moins enveloppés dans une feuille d'or.

Au temps d'Auguste, l'usage s'introduisit de donner des étrennes à l'empereur. Nul ne croyait pouvoir s'en dispenser, ni le sénat, ni les chevaliers, ni le peuple. Le montant de ces offrandes était converti en des statues dont on décorait les temples. Mais ce qui n'était alors que l'effet d'un sentiment d'affection ou d'obséquiosité devint une obligation absolue sous Caligula. Cet empereur rendit un édit qui prescrivait aux citoyens de venir déposer leurs dons, le 1er janvier, dans le vestibule de son palais, et il ne pensa pas déroger à la dignité de sa position suprême en faisant lui-même l'office de collecteur. Claude renonça à ce tribut tyrannique : il eût fallu qu'il le perçût en personne, suivant l'usage de ses prédécesseurs, et il redoutait plus encore le ressentiment du peuple qu'il n'était avide de son or.

Tous les peuples anciens, notamment les Grecs, les Juifs et les Perses, célébraient, par des fêtes et par des présens mutuels, le commencement de chaque année. Parmi les derniers, on se donnait des œufs peints de divers couleurs ou dorés, par allusions à ce dogme des mages : Que le monde était sorti d'un œuf percé d'un coup de corne par le taureau de Mithra.

Les Persans ont long-temps conservé une fête célèbre dont l'établissement remontait aux temps les plus reculés. Elle avait lieu à l'époque du nouvel an, et s'appelait *Nauruz*, ou la nouvelle lumière. Sa durée était de dix jours. « Le soir du cinquième jour, dit un historien, on amenait au palais un beau jeune homme, qui passait la nuit dans l'antichambre du souverain. Le matin, il entrait dans la chambre sans être annoncé. Le prince lui demandait qui il était; le jeune homme répondait : « Je « suis Auguste; mon nom est le béni; je viens de la part de Dieu, et « j'apporte la nouvelle année. » Il avait à peine achevé ces paroles, que les chefs du peuple entraient, portant chacun dans leurs mains un vase d'argent où il y avait différentes sortes de grains, une canne à sucre, et deux pièces d'or. Ces offrandes étaient pour le roi. Sur la fin de la cérémonie, on apportait un grand pain; le prince en mangeait un morceau, et invitait les assistans à imiter son exemple, en leur adressant ces paroles : « Voici un nouveau jour, qui est le commencement d'un nouveau « mois et d'une nouvelle année. Il est juste que nous renouvellions réci- « proquement les bienfaits qui nous unissent les uns aux autres. » Ensuite, revêtu d'un manteau royal, il donnait aux assistans sa bénédiction, et les renvoyait avec de riches présens.

Il reste encore en Perse des vestiges de ces anciens usages. La nouvelle année y est solennisée avec beaucoup d'éclat. L'échange des œufs peints et dorés y a lieu comme au temps des mages. Le shah en distribue plusieurs centaines à ses courtisans. Louis XIV aussi se faisait apporter des œufs dorés le jour de Pâques, et en donnait à toutes les personnes qui assistaient à son lever. Nos œufs de Pâques ont une origine persane : cette fête ouvrit long-temps l'année parmi les nations chrétiennes, qui conservèrent jusqu'au dixième siècle beaucoup d'autres pratiques du culte mithriaque, très répandu en Europe durant le Bas-Empire.

La recherche du gui de chêne, qui avait lieu le premier janvier, était pour les Gaulois, nos ancêtres, ainsi que pour tous les autres peuples d'origine cimbrique, une des fêtes les plus solennelles. Dans cette grande occasion, à l'appel des druides, qui faisaient retentir les Gaules de ce cri, *Au gui l'an neuf!* la nation se portait en foule vers les forêts situées entre Chartres et Dreux. La cérémonie s'ouvrait par une sainte procession. Les bardes, dont le principal emploi consistait à chanter des hymnes dans les sacrifices, formaient un seul chœur. Les eubages suivaient; c'étaient les sacrificateurs et les devins. Après eux venaient deux taureaux blancs, voués au sacrifice. Un hérault d'armes, vêtu de blanc, coiffé d'un chapeau ailé, et portant à la main une branche de verveine entourée de deux serpens, conduisait les novices, c'est-à-dire les jeunes gens préparés pour l'initiation. Les trois plus anciens druides s'avançaient de front à la suite des novices; l'un portait le pain qu'on devait offrir; l'autre un vase plein d'eau : le troisième, une main d'ivoire fixée à l'extrémité d'une verge. Le pontife-roi, ou grand-prêtre, aussi vêtu de blanc, marchant à pied, fermait le cortége avec le reste des druides. La noblesse et le peuple se pressaient derrière lui. Quand la procession était arrivée au pied du chêne où l'on devait couper le gui, le grand-prêtre prononçait une prière, brûlait le pain, répandait l'eau sur le feu, distribuait de l'une et de l'autre aux assistans, montait ensuite sur l'arbre, coupait le gui avec une serpette d'or, et le jetait dans la tunique de l'un des druides, qui l'exposait sur l'autel à la vue des personnes pieuses. Alors le grand-prêtre descendait, faisait une nouvelle prière, et terminait la cérémonie par le sacrifice de deux taureaux. Dans le cours de la journée, des druides de l'ordre inférieur distribuaient au peuple, à titre d'étrennes, des fragmens du gui que le grand-prêtre avait coupé. De là est venu, sans doute, la coutume d'appeler *gui-l'an* les présens qui se font le premier jour de l'an dans le pays chartrain.

Pourquoi les druides se livraient-ils annuellement à la recherche du gui? pourquoi, lorsqu'ils l'avaient trouvé, allaient-ils le couper avec tout cet appareil? en un mot, quel sens attachaient-ils à cette cérémonie mystérieuse? Tel est le problème qui, jusqu'à présent, a défié la sagacité de tous les historiens, et dont un hasard heureux me permet de donner la solution.

Ce n'est pas seulement dans les Gaules que la religion druidique était établie, elle était également en vigueur chez les Bretons et chez les Scandinaves. Upsal et l'île de Ellona étaient les siéges principaux des colléges de druides. Détruit dans les Gaules, dans la Germanie, dans la Grande-Bretagne, le culte druidique se conserva dans le Nord jusqu'au douzième siècle. A cette époque, les dogmes, les rites, les préceptes, jusque-là confiés à la mémoire des initiés, furent consignés par écrit dans l'*Edda*, et il fut permis aux profanes de lever le voile épais dont l'initiation avait été couverte. C'est là que j'ai trouvé l'explication de la recherche du gui et de la cérémonie qui la terminait.

Voici ce qu'on lit dans le chant 18e de l'*Edda*, et je cite d'autant plus volontiers ce passage, qu'il renferme une narration d'une couleur neuve

et originale, celle de la fin tragique de Balder-le-Bon, que nos pères appelaient Bélan, c'est-à-dire le dieu-soleil.

« Un soir, Balder eut un songe; il lui semblait que sa vie devait être en grand danger. C'est pourquoi, ayant raconté ce songe aux autres dieux, ils convinrent de conjurer tous les périls dont Balder était menacé. Fréa (la Vénus scandinave) exigea donc un serment du feu, de l'eau, du fer et des autres métaux, des pierres, de la terre, des arbres, des animaux, des oiseaux, des maladies, du poison et des vers, qu'ils ne feraient point de mal à Balder. Cela étant fait, les dieux se faisaient un amusement, dans leurs grandes assemblées, de lancer à Balder les uns des traits, les autres des pierres, et d'autres de lui donner des coups d'épée. Mais, quoi qu'ils fissent, ils ne pouvaient le blesser, ce qui était regardé comme un grand bonheur pour Balder.

« Cependant Loke (le dieu mauvais, l'Ahrimane, le Typhon des Scandinaves), excité par l'envie, s'en alla, sous la forme d'une femme étrangère, au palais de Fréa, et cette déesse la voyant, lui demanda si elle savait quelle était l'affaire dont les dieux étaient le plus occupés dans le conseil. La feinte vieille lui répondit que les dieux jetaient des pierres et des traits à Balder, sans lui faire de mal.

« — Oui, dit Fréa, et ni les armes de métal, ni les armes de bois ne peuvent lui être mortelles, car j'ai exigé un serment de toutes ces choses.

« — Quoi! dit la femme, est-ce que toutes choses vous ont juré de rendre les mêmes honneurs à Balder?

« — Il n'y a qu'un seul arbuste, répliqua Fréa, qu'on nomme *mistiltein* (gui), à qui je n'ai pas voulu demander de serment, parce qu'il m'a paru trop jeune et trop faible.

« La vieille, entendant cela, disparut; et, reprenant la forme de Loke, alla arracher l'arbuste par la racine, et, de là, se rendit à l'assemblée des dieux. Là, était Hoder (le destin des Scandinaves), placé à l'écart, sans rien faire, parce qu'il était aveugle. Loke, s'approchant de lui, lui demanda pourquoi il ne lançait pas aussi quelques traits à Balder.

« — C'est, répondit Hoder, parce que je suis aveugle et sans armes.

« — Faites comme les autres, répliqua Loke; rendez honneur à Balder en lui jetant cette baguette: je vous enseignerai l'endroit où il est.

« Hoder ayant donc pris le gui, et Loke lui dirigeant la main, il le lança à Balder, qui en fut percé de part en part, et tomba sans vie. Et l'on n'avait jamais vu parmi les dieux, ni parmi les hommes, un crime si atroce que celui-là. »

Le motif de la recherche du gui ressort évidemment de cette fable. On comprend que cette recherche avait pour objet de priver le dieu des ténèbres des moyens de tuer le dieu de la lumière, le soleil. La distribution des fragmens du gui par les druides tendait à rassurer les âmes pieuses sur l'effet des tentatives criminelles de Loke. Peut-être le don des rameaux coupés dans les bois de Strénia avait-il, chez les Romains, une raison analogue.

Tous les peuples ont eu des cérémonies semblables à celle des druides, si ce n'est par la forme, du moins par le fond, qu'ils célébraient au renouvellement de l'année. Dans toutes, un personnage allégorique représentant le soleil était traîtreusement mis à mort; dans toutes aussi, figurait un rameau symbolique. Dans le culte d'Osiris, tué par Typhon, le lotus était la plante sacrée; dans celui d'Adonis, tué par un sanglier, c'était l'acacia ou le myrte. La défense générale faite à tout profane, dans l'antiquité, de couper les rameaux dans les bois consacrés, a un rapport probable avec la légende mystérieuse qui motivait la cérémonie druidique.

De nos jours encore, il subsiste des vestiges de cette coutume religieuse. Dans quelques lieux du voisinage de Bordeaux, des jeunes gens, bizarrement vêtus, vont en troupes, le 1er janvier, couper des branches de chêne, dont ils se tressent des couronnes, et reviennent entonner les chansons qu'ils appellent *guilanus*. Dans plusieurs endroits du Holstein en Allemagne, il est d'usage d'aller frapper aux portes et aux fenêtres des maisons, en criant *guthyl!* c'est-à-dire, gui. Les peuples du Holstein et des contrées voisines ont conservé à cette plante le nom de marentaken, rameau des spectres, sans doute à cause des propriétés magiques qui lui étaient attribuées du temps des druides par les non initiés. Les Romains étaient dans la même opinion. On lit dans l'Apulée quelques vers du poète latin, où le gui est cité comme une des choses qui peuvent rendre un homme magicien.

Bien que Claude eût rapporté l'édit de Caligula sur les étrennes, les empereurs ne laissèrent pas pourtant de continuer d'en recevoir après lui. Au cérémonial usité en cette circonstance, il se mêlait certaines pratiques qui, dans les premiers siècles de l'église, éveillèrent les pieuses susceptibilités des évêques. Ces prélats ne dédaignèrent pas d'en conférer dans des conciles, et ils interdirent aux empereurs la faculté d'en recevoir à l'avenir. L'usage cependant s'en conserva dans le peuple, et est ainsi parvenu jusqu'à nous.

Les prêtres, si scrupuleux en ce qui touchait les étrennes, ne craignirent pas d'instituer, dans le moyen-âge, la fameuse fête des fous, qui se célébrait le 1er janvier, et qui était bien autrement empreinte des idées païennes. Dans cette occasion, réunis aux clercs, ils s'assemblaient en grand nombre, élisaient ironiquement un pape ou un évêque; ils le conduisaient avec pompe à l'église, où ils entraient en dansant, masques ou revêtus d'habits de femmes, de costumes burlesques, ou sous la forme d'animaux. Ils chantaient des couplets obscènes, faisaient de l'autel un buffet, sur lequel ils mangeaient et buvaient pendant la célébration des mystères, y jouaient aux dés, y brûlaient, au lieu d'encens, le cuir des vieilles sandales; couraient, sautaient dans l'église en faisant mille contorsions bouffonnes. Dans la suite, le clergé qui avait établi cette fête eut beaucoup de peine à la supprimer.

Quelques traces de cette coutume, moins les profanations dont elle était accompagnée, se sont conservées en Suisse, à Berne plus particulièrement. Il est d'usage de se masquer la veille du 1er de l'an, de parcourir les rues, en poussant de grands cris, et de se livrer ensuite aux plaisirs de la table. Le lendemain a lieu, comme partout, l'échange des présens.

Sous la première race de nos rois, on était dans l'usage de se travestir le premier jour de l'an. On se couvrait de peaux d'animaux, de cerfs, de vaches principalement. Ce jour-là on n'avait garde de prêter quoi que ce fût à son voisin; on ne lui donnait pas même du feu. Chacun dressait à sa porte des tables abondamment chargées de viandes et d'autres alimens destinés aux passans. On y mêlait aussi des présens sur lesquels on avait fait des conjurations, pour détourner sur ceux qui s'en empareraient les malheurs dont on pouvait être soi-même menacé. Ces dons perfides, qu'on appelait *étrennes diaboliques*, furent souvent l'objet des censures de l'église.

Avant la révolution, les fêtes du 1er janvier étaient pour la cour une grande affaire, on se ruinait en somptueux cadeaux. On a vu le marquis de Choiseul, surnommé le beau danseur, pour rassurer sa femme qui se mourait d'une maladie de langueur, lui donner, le jour de l'an, une parure de diamans qui lui avait coûté quarante mille francs. On cite aussi la maréchale de Luxembourg, qui donna en étrennes un collier de cinquante mille francs à sa petite-fille, la duchesse de Lauzun. Ces exemples sont loin de nous. Le cardinal Dubois distribuait aussi de magnifiques étrennes; les gens de sa maison n'avaient, sous ce rapport, qu'à se louer de lui, et son intendant lui-même, à qui il disait régulièrement chaque année: « Monsieur, je vous donne ce que vous m'avez volé. »

CLAVEL.

(*National.*)

UNE RESSEMBLANCE DE L'AUTRE MONDE.

Au mois de mai 1839, j'étais à Londres; la grande cité était alors emplie d'élégans touristes et de familles aristocratiques, car à Londres la saison la plus brillante c'est l'été. Au lieu de fêter, comme nous le faisons, le mauvais temps et les glaces de l'hiver, au lieu d'étouffer les voix mugissantes des vents du nord avec les cent voix de l'orchestre et les rires du plaisir, les Anglais célèbrent, comme les anciens prêtres de Brama, les premiers rayons du soleil et les premières fleurs de la saison. Or, à cette époque, le Théâtre-Italien était ouvert; c'était un grand sujet de fête pour les habitans, car les Bouffes ont conservé, en Angleterre, leur empire fashionnable. Il fut un temps où personne n'entrait au *Queen's Italian Theatre* s'il n'était en habit noir et en culotte courte. Aujourd'hui encore le parterre des Italiens est élégant, coquet; il n'applaudit jamais avec les mains nues, ce qui fit dire à William Been, l'un des plus spirituels rédacteurs du *Times*, en parlant du succès de Mme Persiani: *Le parterre a changé de gants trois fois.*

Dans l'hôtel Sablence, que j'habitais, je remarquai, à cette époque, un grand mouvement. Le maître de l'établissement allait et venait; il avait l'air d'un fou, ne parlait à personne, et s'arrêtait sans cesse devant une chambre qui portait le numéro 21. Un matin que je me promenais solitairement dans le couloir, je vis mon hôte agenouillé devant cette porte... Il ne m'entendit pas m'approcher, tant il semblait plongé dans sa méditation. Je lui frappai familièrement sur l'épaule. Le malheureux bondit comme un cerf pris au piége... Il devint d'une pâleur livide.

— Grâce! grâce! dit-il en bégayant de peur.

— Mon pauvre Amphitryon, lui dis-je en riant aux éclats, rassurez-vous, je ne veux pas attenter à vos jours; tous nos gastronomes m'en voudraient si je tuais un cuisinier aussi estimable que vous...

— Oh! pardon, reprit mon homme, c'est que... J'étais si troublé...

— Que faisiez-vous là? quel est l'être mystérieux qui habite cette chambre?

— Chut! me dit l'hôte, en posant sa main devant mes lèvres... Ne rions pas de choses sérieuses... Figurez-vous que j'ai beau m'éloiguer de cette chambre, un instinct irrésistible m'y ramène sans cesse.

— Pourquoi donc, maître? qu'y a-t-il de si intéressant pour vous?

L'hôte s'approcha de mon oreille et me glissa ces mots d'une voix altérée...

— C'est un revenant!...

— Bah!

— Un mort qui est sorti de sa tombe!...

— Un mort de votre connaissance?

— Oui.

— De quel sexe?

— Une femme.

— Jeune?

— Jeune.

— Et... belle?

— Très belle.

— Diable! répartis-je, voilà un revenant, mon cher hôte, dont vous avez tort d'avoir peur. Comment, vous êtes Français, et une jolie dame vous fait trembler? Allons, allons, les Anglais vous ont gâté le moral.

— Monsieur, répondit le poltron, quand vous saurez tout, vous m'excuserez.

— Eh bien! prenez-moi pour confident, mon cher compatriote, et peut-être que nous deux nous serons moins timides.

— Monsieur, me dit mon hôte, il y a de cela quelques années, j'étais établi à Manchester et j'étais marié depuis peu de temps. Une inquiétude mortelle troublait ma vie. J'étais jaloux... oh! mais jaloux à périr... Savez-vous pourquoi?... c'est que ma femme s'absentait tous les dimanches et allait... Dieu seul savait où.

J'avais chez moi un drôle qui me monta la tête. Il demanda à épier ma femme; j'eus la faiblesse d'y consentir, et jugez ce que je devins lorsqu'il m'apprit que ma femme allait voir tous les dimanches... un enfant!...

— Il mentait sans doute, dis-je.

— Il disait vrai... Je m'en assurai... Je vis le petit être... J'intimidai la nourrice et j'appris que ma femme était mère avant mon mariage. Je rentrai chez moi furieux, mille idées sanglantes traversaient ma tête; je m'introduisis chez ma femme et je lui dis: Infâme, tu m'as trompé, je vais me venger!... En disant ces mots, j'allais frapper ma femme, quand un grand cri se fit entendre.

— Qu'était-ce?

— D'abord je n'en sus rien; je m'arrêtai... puis ensuite je vis une femme pâle et brune; elle s'avança... imposante comme la statue d'une déesse, et elle éleva la main vers moi.

— Ne touchez pas à un seul cheveu de cette femme avant de m'avoir laissé le temps de la justifier.

— Et quelle sera cette justification?

— Prenez ceci, servez-vous-en, et attendez...

Et l'étrangère me remit un papier sur lequel elle venait d'écrire quelques mots, puis, emmenant avec elle ma femme en pleurs, elle disparut à mes yeux.

— Maître, votre histoire se complique, dis-je; ce billet... que contenait-il?...

Mon hôte me regarda avec feu, continua:

— Je lus:

« Laissez passer le porteur du présent et placez-le aux premières loges d'avant-scène du Théâtre-Italien.

« M. DE B. »

— Voilà une singulière façon de guérir la douleur d'un mari trompé, observai-je; c'est tout-à-fait le système médical ordinaire, on ordonne les distractions.

— Ne badinez pas, Monsieur, soit par superstition, soit par curiosité, j'allai à ce théâtre, et j'ai vu là une pièce qui m'a causé une épouvantable impression.

— Elle se nomme?

— *Otello*, c'est l'histoire d'un époux qui tue sa femme innocente, Monsieur; c'est à faire dresser les cheveux... Mais devinez quelle était l'actrice qui remplissait le rôle de l'épouse innocente?... c'était l'étrangère qui habitait mon hôtel... Monsieur, dans la scène où Desdémone cherche à se sauver quand Otello la frappe, je tendis mes bras vers lui, et je m'écriai: « Grâce, grâce, ne la tue pas... » A la fin de la pièce je m'évanouis.

Je regardai mon hôte, il était rouge d'animation... Ses yeux brillaient d'un éclat poétique; cet homme, qui n'avait que fort peu d'éducation, était emporté par son sujet... La passion avait galvanisé cette organisation commune.

— Eh bien! lui dis-je, vous avez pardonné à votre femme.

— Oui, répondit-il; je lui tendis la main: pauvre créature, lui dis-je en présence de l'étrangère, que Dieu te pardonne comme je le fais, et qu'il efface du livre de nos fautes celle dont l'évidence t'accuse.

— Maître, me répondit alors l'étrangère, je vous le jure sur le reste de vie que Dieu me prête, votre femme n'est pas coupable; un jour viendra où je pourrai vous apprendre toute la vérité.

Hélas! Monsieur, ce jour ne devait pas venir; l'étrangère, après un concert spirituel où elle avait chanté, se coucha... pour ne plus se lever... elle est morte... morte emportant mon secret! car jamais ma femme n'a voulu se justifier en trahissant un serment qu'on lui a fait prêter... J'ai interrogé le mari de la défunte, il dit ne rien savoir, et je le crois, car c'est un homme qui ne ment pas; voilà donc mon bonheur enterré dans un cercueil avec celle qui seule pouvait le faire renaître... Mais là n'est pas le seul point merveilleux de cette histoire, Monsieur; cette femme est là, dans cette chambre, à la porte de laquelle vous venez de me surprendre...

— Après.

— Je l'ai reconnue.

— Qui ?

— Elle, la morte.

— Plaisanterie !

— Non, elle a le même costume que lorsque je la vis au Théâtre-Italien, Monsieur; je l'ai reconnue !...

Cet homme est aliéné, pensai-je.

J'allais m'éloigner quand la porte de la chambre mystérieuse s'ouvrit; une jeune dame en sortit et dit à l'hôte :

— Monsieur, ce n'est pas sans dessein que je suis venue ici, que j'ai choisi cet hôtel...

— Vous le voyez, me dit l'hôte en tremblant, je ne suis pas fou.

— Je vous ai cherché à Manchester.

C'est bien cela, pensai-je en frissonnant malgré moi.

— Je vous apporte, continua la jeune femme, ce qui vous a été promis.

Et la dame tendit à l'hôte une lettre cachetée... Celui-ci tomba à genoux de frayeur.

— C'est... l'écriture de mon billet, dit-il, c'est la morte qui a écrit... Vous êtes sortie de la tombe ?...

L'hôte, à ces mots, reprit courage ; il ouvrit la lettre, lut, et s'écria avec bonheur : Serait-il vrai ?

— Oui, répliqua la jeune femme, ma sœur savait toute l'intrigue. Votre femme était innocente ; l'enfant qu'elle avait fait élever comme le sien était celui d'une fille de grande maison dont elle a sauvé l'honneur par sa discrétion, de miss G..., qui a épousé, depuis la mort de son tuteur, le père de son enfant.

— Et ma femme a eu le courage de subir mes reproches ?

— Pour faire votre fortune, continua la dame, car on a payé son dévouement mille livres sterlings qui vous seront comptés. Ma sœur a su triompher de votre colère, Monsieur, en vous envoyant voir *Otello* à Londres ; elle a voulu vous prouver qu'un mari jaloux peut calomnier une femme innocente... Elle a réussi, sans trahir la confidence qui lui avait été faite... Elle vous a rendu le bonheur : priez quelquefois pour elle.

— Madame, dis-je à l'inconnue, j'ai été le confident de ce petit drame où vous jouez un si beau rôle ; je sais tout, hors le nom de votre sœur et le vôtre ; aussi, pour moi ce touchant roman du cœur est comme un beau lustre sans lumière.

— Qu'à cela ne tienne, Monsieur, me répondit la belle enfant, je puis vous satisfaire. Ma sœur se nommait Malibran, et je m'appelle Pauline Garcia.

En achevant ces mots, mon interlocutrice disparut après m'avoir salué.

Delà vient la ressemblance qui avait tant fait peur à l'hôtelier, me dis-je ; quelle bizarre histoire !

J'étais plongé dans une profonde rêverie quand un bruit de baisers me rappela aux choses de ce monde. Je me retournai. C'était l'aubergiste qui embrassait sa femme.

Léo Lespès.
(France musicale.)

LES GRÈS BRONZE DE VOISIN LIEU.

Chez les Etrusques, dans la Campagnie, dans la Grèce, l'art céramique s'est développé au point de devenir une des plus belles et des plus complètes inventions que nous ait léguées l'antiquité. Chose étrange ! c'est à la fragilité de terres si délicates et si périssables que le monde antique a en quelque sorte confié le dépôt de ses arts, de ses traditions, de son histoire, et le dépôt a été fidèlement transmis jusqu'à nous ; scul[p] peinture, usages, procédés industriels, événemens historiques, cér[émo]nies religieuses, vie publique et privée des peuples aujourd'hui disp[arus], tout cela a laissé son empreinte sur des vases qu'une sorte de mira[cle a] conservés.

Dans la grande Grèce et surtout dans la Campanie se trouvent à [pro]fusion les beaux vases dont les figures sont peintes en rouge sur un [fond] noir, ou ce qui est d'une antiquité encore plus lointaine, peintes en [noir] sur un fond rouge; l'érudition a attribué les plus anciennes de ces [pein]tures à Téléphanus de Sycione. Capoue, Nola, Cumes, renferment [ce] genre des richesses enfouies qui semblent inépuisables. Après les [vases] campaniens et grecs il faut classer chronologiquement les vases ét[rus]ques et samiens que fournit le sol de toute l'ancienne Etrurie ; [on les] suppose fabriqués par des ouvriers grecs venus de Samos. Les sa[vans] sont tombés d'accord, ce qui est rare, que le roi Porsenna avait un [beau] service de table fait avec cette poterie. Le nom de deux des plus fam[eux] potiers de ces temps, Corœbus et Thériclès, nous a été conservé [par] Pline. Nous rencontrons encore dans l'histoire la plus reculée de la [cé]ramique des noms que la poésie a consacrés : vases de Cos, vases [de] Gnide, de Cythère et de Milo. Toute une collection de ces belles prod[uc]tions céramiques (celles de M. Achille Sellières) est formée de ce qu[e le] seul tombeau de Milo a fourni, et elle a été authentiquement exhum[ée] sous les yeux mêmes de l'acquéreur.

Ce sont effectivement les tombeaux qui ont le mieux gardé et prése[rvé] ces monumens d'art, enfouis avec les morts par la piété des ancie[ns]. Aussi les objets destinés aux usages domestiques ont-ils presque [tous] disparu, tandis que ceux qui avaient un caractère religieux ont été [re]trouvés en très grand nombre. Un seul tombeau, tombeau immense, [la] ville entière de Pompéi enterrée vivante sous les cendres du Vésuve, [a] conservé pour nous des échantillons de produits céramiques consacr[és] aux besoins de la vie privée ; c'est là que l'antiquité se révèle de la fa[çon] la plus intime, et l'extrême variété de ses vases en poterie n'est pas un[e] des moindres curiosités du musée des Studj à Naples. C'était en ter[re] que se faisaient les vases destinés à recevoir l'huile, le vin, les grains. I[l] y en avait d'une telle dimension qu'ils pouvaient contenir un homme. Voilà comment le tonneau de Diogène, au dire des hommes qui ont l[e] mieux creusé l'histoire du passé, n'était en définitive qu'un énorme va[se] de terre couché sur un de ses flancs.

Pour qui a visité Pompéi, l'un des souvenirs les plus vifs est celui de[s] amphores rangées contre le mur dans l'étage souterrain de la maison d[e] Diomède. Pleines jadis du précieux vin récolté sur le versant du Vé[su]suve, elles furent atteintes, comme tout le reste, par l'éruption de 79, e[t] elles sont encore là, debout, remplies de cendres jusqu'au bord. Cendr[e] et poussière, c'est la fin de toutes choses, et c'est à Pompéi que cett[e] moralité est le mieux en son jour.

Les poteries romaines ont beaucoup de rapport avec celle de Samos. Rome en faisait une consommation telle qu'avec les débris de ces vase[s] employés à tant d'usages, un monticule s'est formé dans l'intérieur d[e] l'enceinte de la ville éternelle. Le Monte Testaccio, petite montagne pit[to]resque que l'on domine du haut de l'Aventin, et qui forme point de vu[e] tout près de la porte Saint-Paul, est uniquement composé de fragmen[s] de poteries antiques, ce que son nom de Mont des Pots cassés exprime. Un autre nom qui a obtenu plus de place dans l'histoire est celui d[u] quartier d'Athènes où étaient réunis les artistes voués à l'art céramique et il est resté dans nos souvenirs à tous.

Des belles et élégantes formes de la céramique antique il faut passe[r] aux bizarreries et aux prodiges d'exécution de la porcelaine chinoise. Puis nous trouvons au quinzième siècle l'invention de la faïence en Europe. A Florence, Lucca della Robbia, après lui Orazzio Fontana à Pesaro, por[tè]rent rapidement à un remarquable degré de perfection la célèbre faïence dite majolica. Ensuite le secret s'en perd en Italie, et comme il n'avai[t] point pénétré en France il faut à Bernard de Palissy le génie de l'inven[tion] aussi bien que le génie de la persévérance pour le retrouver tout en[tier].



tier, vers l'an 1580. A peu près dans le même temps les grès allemands prenaient faveur et créaient pour l'Europe une branche nouvelle de l'art céramique. Au dix-huitième siècle la fabrication de la porcelaine dure naissait et se développait d'abord en Saxe, puis à Vienne, puis à Berlin, puis en Angleterre et enfin à Sèvres, où depuis long-temps déjà se fabriquait la porcelaine tendre. Les poteries anglaises de Wedgwood si répandues en Angleterre et par toute l'Europe ne peuvent avoir ici qu'une courte mention, parce que consacrées à l'utilité usuelle elles n'ont pas été conçues dans le dessein de rivaliser avec les œuvres d'art des époques antérieures. Un seul vase, peut-être, parmi les innombrables produits de Wedgwood, a un caractère vraiment artistique, c'est le vase Portland, lourd et commun de forme, mais sur lequel se dessinent en relief des figures de style grec d'une élégance exquise et qui ont toute la pureté noble des compositions de Flaxman. Quoi qu'il en soit, Wedgwood a conquis une renommée durable dont les élémens sont disséminés sous forme de pots de toute grandeur, dans toutes les maisons et sur toutes les tables de la Grande-Bretagne. Il sera toujours glorieux pour lui d'avoir, par la propagation de son industrie, accru, multiplié les villages du Straffordshire, et d'en avoir fondé lui-même un sous le poétique nom d'Etruria, dans lequel près de 200 fours procurent à des milliers d'individus des moyens d'existence.

C'est à Saveignies, en Beauvoisis, que notre Bernard de Palissy trouva la terre particulièrement propre à l'exécution de ses plus beaux ouvrages. C'est de cette terre que dans son *Traité des terres argileuses* il faisait tant d'éloge en déclarant « *qu'il la cuidait la meilleure de France*, par « la raison surtout que quand elle était assez cuite elle se couvrait d'un « certain *potissement vitrificatif* d'un effet merveilleux.» Aux persévérans efforts de Palissy et à l'excellence des matières travaillées par lui sont dues ces admirables *pièces rustiques* composées pour l'ornement des dressoirs, vases, ustensiles, plats couverts de figures en relief et coloriées, poissons, serpens, coquillages, la plupart moulés sur nature, et qui ont conservé dans l'art tant de valeur et un prix si élevé dans la *curiosité*.

En effet, ce ne sont pas les seuls souverains qui ont pris le soin coûteux de rassembler tous ces précieux produits de l'art antique ou moderne, étrusque ou chinois, allemand ou français. De nombreux amateurs ont été saisis par ce goût qui devient si aisément une passion et à côté des collections royales de Naples, du Vatican, de Bavière, du Louvre, de Sèvres, celles de certains particuliers ont pu prendre place. On a surtout cité la collection de M. de Lamberg, ambassadeur d'Autriche à Naples; celle du duc de Blacas qui fit faire en Italie, notamment à Viterbe, des fouilles fructueuses dirigées par un architecte français très distingué, M. Landon ; la collection de M. Duraud; celle de M. de Pourtalès; la collection de grès allemands de M. d'Ivry; celle de M. Charles Sauvageot qui est très considérable. Un certain nombre de ces grès allemands, aujourd'hui fort rares, est en la possession de M. Rotschild. Les plus beaux grès allemands, et aussi les plus nombreux, appartiennent, dit-on, à un amateur qui habite Gand.

Un choix abondant de vases antiques, très propre à satisfaire les diverses fantaisies des étrangers qui, se séparant de l'Italie, veulent en emporter des souvenirs, existe à Cività-Vecchia et est bien connu de tous les visiteurs qui ont eu malgré eux à séjourner peu ou beaucoup dans cette triste ville. Pour eux, le seul délassement possible est dans ce magasin d'antiquités, qui s'est en partie formé par le moyen des fouilles qu'a fait faire aux environs de Cività-Vecchia notre consul M. de Bayle, l'un des hommes qui connaissent le mieux l'Italie, et assurément l'un des plus spirituels antiquaires qui se puissent trouver.

Après la passion de collectionner des poteries artistiques celle de ressusciter cette fabrication devait se faire jour. Du plaisir de voir on est passé au désir de faire, de l'admiration à l'exécution; et ici nous trouvons une série d'études et de tentatives intéressantes, comme nouvelle preuve que notre époque, dans son activité inépuisable, aura touché à toutes les branches des arts. Le duc de Luynes s'est appliqué à reproduire plusieurs poteries grecques et a dirigé la fabrication de vases dont les figures se détachent en noir sur un fond jaune, ainsi qu'on peut le voir au Musée céramique de Sèvres. Le marquis de Clermont-Tonnerre a fait faire d'abord près d'Amiens, puis auprès d'Epernay, des imitations d'anciens vases de grès avec figures. A Rosières, département de l'Oise, le comte d'Ailly a fait divers essais de grès anglais. Aux environs de Nevers, M. de Mortemart possède une poterie de grès cérames communs. Ceci suffirait pour établir que la céramique n'est pas de nos jours réputée un art vulgaire ; il y a mieux encore : M. le vicomte d'Arlincourt lui-même s'occupe, dit-on, de poterie, mais c'est un bruit qu'on répète ici sans le garantir.

A part de tous ces noms, nous écrirons celui de M. Brongniart, auquel une profonde érudition et une longue pratique ont assuré une place parmi les potiers célèbres. C'est M. Brongniart qui, donnant des développemens considérables à la manufacture royale de Sèvres, a fait de cet établissement un modèle où toutes les fabriques de France sont venues tour à tour puiser des enseignemens et des exemples qui les ont portées en tête de la fabrication européenne. M. Brongniart a fondé à Sèvres le *Musée céramique*, qui à lui seul mériterait que le nom du fondateur fût inscrit avec honneur dans les annales de la science.

Mais il manquait encore à la céramique contemporaine le concours d'un artiste qui eût fait ses preuves et qui fût spécialement apte à appliquer à cet art son sentiment du beau, sa connaissance complète des belles œuvres des maîtres. Un peintre que des succès saillans ont classé avec distinction, qui a visité l'Italie et l'Allemagne en artiste, pouvait mieux que personne discerner ce qui était le plus en harmonie avec le goût actuel et donner à la céramique un essor nouveau. La blanche porcelaine, la porcelaine colorée brillamment, même par les Chinois, n'est pas toujours en rapport avec la sévérité des décorations d'intérieur, et il est impossible de la mêler aux ornemens extérieurs de l'architecture. Cette porcelaine aux teintes délicates et si souvent froides, qui malheureusement partage avec le plâtre et le linge la blancheur, son premier mérite, pourrait bien aujourd'hui toucher à la fin de son règne, et la capricieuse mode, qui chez nous à tant de puissance, a peut-être déjà prononcé son arrêt. Le grès, avec ses teintes énergiques et sa dureté, semblait donc on ne peut mieux approprié à ce que l'artiste voulait faire; à force d'être vieux et à peu près oublié, le grès artistique redevenait nouveau. C'est après ces données que, sur les dessins si riches et si variés de M. Ziegler, les grès bronze de Voisinlieu ont pris naissance.

Il y a dix-huit mois, dans le *Beauvoisis*, tout près de ce Savaignies que Bernard de Palissy *cuidait* être le pays de la meilleure terre à potier, une fabrique de grès venait de se fonder, et la terre désignée par Palissy en fournissait la matière première. Celui qui écrit ces lignes voulut voir les produits naissans de cette fabrique de Voisinlieu, toute voisine de Beauvais comme le nom le veut indiquer. Quel fut son étonnement de rencontrer au milieu de la fumée des fours et parmi de nombreux essais, l'artiste qui avait si brillamment débuté par le tableau du Giotto enfant, celui qui venait d'achever la grande page de la voûte du chœur à la Madelaine! C'était M. Ziegler en effet, qui à la suite de ce dernier travail si profitable pour sa réputation de peintre, mais si menaçant pour sa vue fatiguée, avait été, par ordre de la Faculté, condamné au repos. Il cherchait une distraction dans un art tout de fantaisie, et s'occupait curieusement, en vrai artiste, à reproduire la forme sous un aspect nouveau pour lui, empruntant à tous les objets du monde inanimé, aux fleurs, au feuillage des plantes, au galbe des fruits, les motifs de ses compositions diverses. Depuis lors les essais de la fabrique de Voisinlieu sont devenus par un progrès remarquablement rapide des créations complètes. L'impulsion est aujourd'hui donnée et cette fabrication va suivre paisiblement son cours ; seulement les modèles sur lesquels elle opère tendront à devenir de plus en plus rares ; car remis actuellement de ses anciennes fatigues, M. Ziegler est déjà retourné à l'art plus élevé qu'il ne doit plus quitter, et où sa place est marquée entre ceux qui font le plus d'honneur à notre école ; il aura eu cette satisfaction peu commune d'avoir en deux

années commencé, suivi et accompli une expérience difficile, et rendu à notre pays une industrie qui a les plus nobles origines, puisqu'elle résume en elle ce que la céramique antique, l'imagination de Lucca della Robbia et de Palissy, et l'ingénieuse intelligence des modeleurs d'anciens grès allemands avaient créé de plus parfait.

Mais les grès de Voisinlieu n'ont été calqués sur aucun de ces beaux modèles. Ils sont indépendans dans leurs formes, de même que par leur matière ils élèvent une concurrence redoutable contre les faïences, porcelaines et terres cuites qui avaient jusqu'ici le plus de faveur. Un mot, pour finir, sur le dessin et l'exécution de quelques uns de ces vases qui tout à l'heure vont s'imposer comme un indispensable complément aux ameublemens sévères. Le plus considérable des grès bronze est le vase Byzantin, haut de près d'un mètre et dont les ornemens appartiennent tous à l'époque dont il porte le nom. Le Christ assis sert de couronnement à toute la composition ; les douze apôtres sont représentés en relief sur la saillie du vase, et au dessus d'eux règne une sorte de frise composée de moutons symétriquement disposés comme dans les mosaïques si caractéristiques des vieilles églises de Rome, Saint-Clément, Sainte-Marie *in vid latd*, Saint-Damien, etc. Tous les accessoires décoratifs participent du même style et donnent au vase un cachet de noblesse et d'unité. Le vase *Crèvecœur*, ainsi nommé de la personne à qui le premier modèle a été dédié, est svelte et fin de détails ; il est inspiré d'un vase de l'Alhambra dont M. Dauzats a rapporté le dessin ; le vase indien, qui est d'un caractère un peu analogue, a la forme d'un fruit alongé ; solidement assis sur sa base, il s'élève avec légèreté, et une dentelle d'élégantes arabesques suit, sans les altérer, ses contours à la forme simple et originale.

La Gourde-Pélerine porte sur ses larges flancs un bas-relief circulaire représentant le pélerinage de Cantorbéry. Le vase Saint-Vincent est une fort belle jardinière ovale, dont le pourtour est à jour et orné d'arabesques au milieu desquelles un dragon est figuré défendant ses petits contre deux chiens. L'Amphore à jour est à citer pour l'élégance de ses anses et la singularité de sa double enveloppe ; un œil attentif peut lire quelques lettres d'une inscription à travers les découpures de l'enveloppe extérieure ; mais celui seul qui cassera l'amphore en pourra saisir le sens complet. Or, pour éviter aux amateurs un tel désagrément, nous leur dirons tout bonnement en quoi cette inscription consiste : c'est une allusion à la cause originaire qui a suggéré à M. Ziegler sa vocation céramique, et elle est formulée ainsi : *J. Z. MDCCCXLI. Oculis defatigatis faciebat.*

Immédiatement après le vase indien, il eût fallu indiquer le *vase Sellières*, qui porte, comme le Crèvecœur et comme plusieurs autres que nous allions citer encore, le nom de la personne pour laquelle il fut primitivement fait. Le vase Sellières est, pour le fond de la composition, emprunté aux modèles égyptiens, et semble soutenu à sa base par six momies placées debout ; les anses sont d'un travail particulier et très pittoresque. Le vase Saint-Gry, dont le gouleau et les anses sont traités dans un parti pris fort original, est un des plus neufs de la collection ; le vase Crillon, l'un des plus étudiés dans le style de la renaissance, a été fait d'après une aiguière de M. Chenavard, sur les indications du duc de Crillon, qui en a reçu la première épreuve. Le Cornet chinois, immense pièce décorative, riche de sculptures de fleurs et de feuillages entremêlés, a déjà sa place dans les grandes salles des plus splendides châteaux ; il est destiné à recevoir ces grandes fleurs et ses branches fleuries qu'aucun autre vase ne pourrait contenir. Le Vase à feuilles de vigne, la Cruche étrusque ont quelque chose de bizarre et de très élégant tout ensemble. Le vase Figuier rivalise avec tous deux par la richesse de la décoration, et l'emporte peut-être par la nouveauté de la forme du col, évasé comme le majestueux calice d'une fleur. Cent noms peut-être et cent formes nous échappent ; de plus, la plupart des vases sont reproduits et diversifiés dans quatre ou cinq proportions différentes, ce qui multiplie à l'infini les objets entre lesquels le choix peut se fixer.

A. TARDIEU. (*Courrier Français*).

IZZET-PACHA.

Voici quelques détails biographiques qui peuvent faire connaître l'homme que l'on vient de mettre mis à la tête de la diplomatie turque.

Du vivant de Mahmoud, Izzet-Pacha fut envoyé dans la Turquie d'Asie pour organiser les redifs ou gardes civiques. Il s'agissait d'appuyer l'armée d'Hafiz-Pacha, et de lui composer un corps de réserve.

Izzet partit. Jamais sultan Soliman ni sultan Sélim ne menèrent un train si fastueux. Il lui fallait pour sa garde quatre escadrons de spahis, un état-major en proportion. Son arrivée dans une ville était annoncée à triple estafette. Il faisait des entrées de calife. Les plus beaux logemens étaient pour lui, et sa suite était logée à discrétion chez les principales familles turques ou rayas, qui n'avaient pas permission de s'asseoir en présence de l'officier du pacha, qu'elles avaient l'honneur d'héberger. C'est que Izzet était la terreur des pachaliks.

Malheur à qui avait de beaux chevaux et ne venait pas les offrir ; malheur à qui avait de belles housses avec arabesques d'or en bosse, des brides ornées de pierreries, et ne lui en faisait pas hommage. Il faisait amener le propriétaire, l'accueillait avec un sourire de bonté angélique, et, se tournant vers son khavass, il lui disait en tirant négligemment de sa bouche le bouquin de son narghilèk : *bach kissé* (*coupe la tête*). Le plus court pour le délinquant était de se mettre à genoux dans la cour du yalik, ou palais turc, en inclinant la tête sur l'épaule pour que le khavass, d'un coup de son damas, la fit bondir à six pas.

Khosrew-Pacha, alors seraskier ou ministre de la guerre, lui envoya un instructeur pour discipliner huit régimens de trois mille hommes. C'était Giuseppe, Napolitain réfugié, qui avait servi dans les armées de Napoléon et par conséquent était assez au fait du maniement des armes. Giuseppe, en outre, avait une certaine souplesse italienne dans le caractère ; il tournait assez bien la louange, de sorte que le pacha finit par l'aimer, surtout depuis que dans son système de fatalisme il crut voir qu'Allah ne dédaignait pas de se servir d'un giaour pour l'accomplissement de ses desseins.

Un jour, on amena devant Izzet-Pacha un paysan turc de seize à dix-sept ans, fort et vigoureux, les mains liées derrière le dos. Comme l'on faisait des levées et que les réquisitionnaires n'étaient pas conduits d'une autre manière à leurs corps, le cas n'était pas bien extraordinaire ; mais celui-ci avait déserté, c'est pourquoi le pacha revint à son refrain de prédilection : *bach kissé*. Le khavass avait tiré son cimeterre, une minute de plus, la tête était à dix pas. Giuseppe, mu d'un sentiment naturel d'humanité, s'écrie :

— *Aman ! bon dam ver bana* (par pitié ! donne-moi cet homme).

D'après les usages turcs, une grâce de ce genre, demandée par quelqu'un en faveur, ne se refuse pas. Le pacha lui dit :

— Ah ! Youssouf, que m'as-tu fait là !

Puis après un instant de réflexion, il ajouta :

— Fort bien ! vois-tu, il n'était pas écrit dans le ciel que ce berger dût mourir aujourd'hui. Allah avait décidé que tu serais là et que tu me demanderais sa grâce. Dieu est grand ! Dieu s'est servi de toi !

Izzet est un ardent patriote, il est l'ennemi irréconciliable des Russes et celui aussi des Anglais qui, en 1840, lui ont fait ôter son commandement en Syrie.

Ibrahim-Pacha, dans ses orgies de vin de Champagne, était bien plus barbare que le grand visir. Ibrahim était l'auteur d'un effroyable calembourg qu'il ne manquait pas de redire quand il était en pointe de vin. Un verbe turc qui signifie *décapiter* a quelque ressemblance avec celui qui signifie *revêtir de la pelisse d'honneur*. Lorsque, au dessert, on faisait venir un chanteur, un danseur, un escamoteur, pour peu qu'Ibrahim ne fût pas satisfait, il revenait à son terrible calembourg :

— C'est fort bien danser, lui disait-il ; je veux te créer bey ; allez le revêtir de la pelisse d'honneur, disait-il ensuite à ses khavass en faisant un petit signe horizontal avec la main. Arrivé dans la cour, l'artiste était mis à genoux et décollé.

VOIR LE SUPPLÉMENT.

Quant à Izzet, il a un courage de bravache. Il fit un jour aligner un régiment devant sa tente pour l'exercice à feu. Le fidèle Giuseppe lui dit:

— Pourquoi t'exposer? Une baguette oubliée dans un fusil, un malveillant peuvent compromettre tes jours précieux. Tu es un homme de génie, n'es-tu pas nécessaire au sultan?

— Youssouf, tu as peur. Moi, je n'ai pas peur. Les cartouches n'ont point de balles, cela me suffit.

On commença le feu par peloton, puis on en vint au feu de bataillon, puis au feu de régiment. Izzet-Pacha entendit une étrange musique de balles sifflantes. Huit balles percèrent sa tente. Ce régiment était un régiment de Kurdes, montagnards durs, énergiques, vindicatifs. Quelques uns avaient des balles dans leurs ceintures, et ils saisirent le moment du feu du régiment entier pour tirer sur le ferrik ou général.

Grande colère d'Izzet; le colonel était Kurde comme son régiment. Le pacha l'accusa de complot contre sa vie, il le somma de lui dénoncer les coupables. « Prends ma vie, lui répondit le mirala en inclinant la tête et mettant son index sous l'oreille, prends ma tête, elle est à toi; mais je ne puis deviner quels sont les assassins, je ne le puis. »

Les imans sollicitèrent pour lui. A force de supplications, on parvint à obtenir sa grâce. Mais le pacha disait: « Vous êtes tous de infidèles, des giaours. Il n'y a qu'un bon musulman ici, c'est Youssouf. Lui m'a averti, oui, un chrétien! Comment as-tu pu le deviner, Youssouf? car enfin je n'ai pas voulu me rendre à tes avis. Comment peux-tu pronostiquer les choses d'avance? C'est surnaturel, cela Youssouf; Youssouf, tu as des relations avec le diable. »

Une autre fois, Giuseppe ou Youssouf lui sauva la vie d'une manière encore plus incontestable.

On faisait feu de peloton par pair et impair. Le feu manquait d'ensemble parce que les officiers turcs ne mettaient point d'intervalle entre le commandement de *nécham* et celui d'*atech*, c'est-à-dire entre *en joue* et *feu*. Les soldats, obligés de lâcher le coup en portant la crosse à l'épaule, faisaient des décharges traînantes. Giuseppe voulait un temps d'arrêt d'une minute entre *nécham* et *atech*. Le pacha avait ordonné de faire ainsi que le voulait le Tallindji; mais ce n'était pas chose facile de déraciner de la tête des capitaines turcs un usage devenu habitude. Les pelotons impairs avaient fait feu et toujours en pétillant; c'était le tour des pelotons pairs; les capitaines ne font pas mieux le commandement. Le pacha irrité va courir sur eux au moment de la décharge. Si Giuseppe ne l'avait pas retenu par sa robe, il se trouvait au milieu de la décharge à bout portant.

Mais il devait être victime d'une imprudence.

Il était à Beyrouth en 1840. On sait qu'il avait été nommé pacha d'Egypte en remplacement de Mehemet-Ali. En voulant décharger ses pistolets en l'air, il se brisa le pied d'un coup qui avait fait long feu, et qui partit lorsqu'il remettait le pistolet dans sa ceinture.

(Gazette de France.)

LE TUEUR DE DAIMS.

(Suite. — Voir les numéros des 20, 25, 30 novembre, 10, 15, 20, 25 et 31 décembre 1841 et 5 janvier 1842.)

CHAPITRE X.

> Mais qui peut, dans ces bois sauvages, se fier à ses yeux ou à ses oreilles. Des réponses semblent venir du fond des précipices et des cavernes, à travers le bruit confus des feuilles sèches, des branches qui se rompent et des oiseaux de nuit qui gémissent.
>
> JEANNE BAILLIE.

Quand Hetty s'était aperçue que ceux qui la poursuivaient hésitaient sur la direction à prendre, elle avait, autant par crainte que par calcul, cessé de ramer. Elle resta stationnaire jusqu'à ce que l'arche se fût avancée vers le camp, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent. Reprenant alors sa pagaie, elle se dirigea avec la plus grande précaution vers la rive occidentale du lac. Cependant pour échapper à ceux qui la poursuivaient et qui allaient bientôt ramer eux-mêmes le long de cette rive, comme elle s'en doutait avec raison, elle tourna le canot vers le nord et atteignit, à environ une lieue de l'issue, un point qui s'avançait dans le lac.

Elle n'agissait pas tout-à-fait ainsi dans le désir de leur échapper; car Hetty Hulter n'était pas dépourvue de cette prudence instinctive qui préserve si souvent de malheur ceux que Dieu a affligés de la même infirmité d'esprit; elle savait parfaitement combien il était important de ne pas laisser tomber les canots entre les mains des Iroquois, et sa longue expérience du lac lui avait suggéré un des moyens les plus simples d'atteindre ce but, sans renoncer à ses projets.

Cette pointe était la première saillie formée de ce côté par la rive du Glimmerglass. En y mettant un canot en liberté on pouvait considérer comme très probable que sous l'action du vent du sud, il s'éloignerait en ligne droite de la terre et irait toucher au château. Tel était le projet de Hetty. Elle mit pied à terre à l'extrémité de cette pointe sablonneuse sous un chêne courbé, avec l'intention bien arrêtée de repousser le canot de la côte. Elle jugeait aussi d'après les troncs d'arbres qu'elle avait vus par hasard flotter sur le lac, que si le canot n'arrivait pas au château ou à ses dépendances, le vent changerait probablement avant qu'il n'eût atteint l'extrémité septentrionale du lac, et elle espérait que Tueur de daims pourrait s'en rendre maître dans la matinée lorsqu'avec sa longue-vue il aurait, selon toute apparence, exploré le lac et son rivage boisé. En faisant toutes ces combinaisons, Hetty se laissait moins guider par un raisonnement suivi que par l'habitude, qui, souvent dans l'homme comme chez les brutes, supplée au manque de discernement. Autant à cause de la distance que de l'obscurité, il fallut presque une heure à la jeune fille pour arriver à la pointe. Aussitôt qu'elle fut descendue sur le rivage, elle se disposa à mettre le canot à la dérive. Au moment de le pousser au large, elle entendit de faibles sons de voix qui semblaient articulés parmi les arbres placés derrière elle. Effrayée de ce danger imprévu, Hetty était sur le point de se jeter de nouveau dans le canot pour chercher son salut dans la fuite, lorsqu'elle crut reconnaître la voix mélodieuse de Judith. Se penchant alors en avant pour saisir ces sons plus directement, elle acquit la certitude qu'ils venaient du côté de l'eau. Elle comprit alors que l'arche arrivait du sud et passait si près de la côte occidentale qu'elle devait nécessairement doubler la pointe à une vingtaine de yards de l'endroit où elle se trouvait. C'était tout ce qu'elle pouvait désirer. Le canot fut alors poussé au large, laissant Hetty seule sur un étroit rivage.

Après avoir accompli cet acte de dévouement, Hetty ne s'en alla point. Le feuillage des arbres et des broussailles eût pu la cacher, même pendant le jour; mais au milieu de la nuit et à la distance de quelques pieds, il était absolument impossible de découvrir un objet quelconque ainsi couvert. La fuite aussi lui était facile, car en faisant une vingtaine de pas, elle pouvait s'enfoncer dans la forêt. Elle resta donc surveillant avec anxiété le résultat de son expédient. Son intention était d'appeler l'attention de ses compagnons sur le canot, s'ils passaient sans l'apercevoir. L'arche, dont la voile était tendue, s'approcha de nouveau. Tueur de daims se tenait à l'avant, Judith était à côté de lui et le Délaware occupait le gouvernail. L'arche qui était plus bas dans la baie, semblait avoir été conduite trop près de la côte, dans le faible espoir de couper le chemin à la fugitive, car Hetty entendit distinctement la voix du jeune chasseur qui, de l'avant où il était placé, prescrivait à son compagnon ce qu'il avait à faire.

— Eloignez-vous de la rive, Délaware, dit-il pour la troisième fois en s'exprimant en anglais, afin que sa belle compagne pût le com

prendre ; éloignez-vous de la rive ! nous sommes ici trop près de terre ; il faut éviter à tout prix d'engager notre mat dans les arbres. — Judith, voilà un canot !

Tueur de daims n'avait pas achevé ces dernières paroles, qui furent prononcées rapidement, que déjà il avait saisi sa carabine ; mais Judith lui fit à l'instant remarquer que le canot devait être celui dans lequel Hetty s'était sauvée.

— Tenez le bâtiment en ligne droite, Délaware, en ligne aussi droite que celle qui est tracée par votre balle quand vous tirez un daim... Là, je le tiens !

Le canot fut saisi et immédiatement amarré à l'arche. Un moment après on baissa la voile et le mouvement de l'arche fut arrêté au moyen des pagaies.

— Hetty ! cria Judith, avec une voix qui trahissait toute sa sollicitude et toute sa tendresse, si tu es près d'ici, ma sœur, pour l'amour de Dieu, réponds-moi ; fais entendre le son de ta voix ! Hetty ! chère Hetty !

— Me voici, Judith, ici sur le rivage, où il sera inutile de me suivre, car je me cacherai dans les bois.

— Oh ! Hetty, que fais-tu ! rappelle-toi donc qu'il est près de minuit et que les bois sont remplis d'hommes et de bêtes sauvages !

— Ni les uns ni les autres, Judith, ne feront de mal à une pauvre fille, dont l'esprit est faible. Dieu est avec moi ici, comme il serait avec moi dans l'arche ou dans la cabine. Je vais au secours de mon père et du pauvre Hurry Harry, qui seront torturés ou tués, si personne ne vient à leur secours.

— Nous ne les abandonnerons pas et nous avons l'intention d'envoyer demain un drapeau d'armistice, afin de pouvoir traiter de leur rançon. Reviens donc, ma sœur, confie-toi à nous qui avons de meilleures têtes que toi, et qui ferons tous ce que nous pourrons pour secourir notre père.

— Je le sais, tu as une meilleure tête que moi, Judith, car la mienne est très faible, certainement ; mais je veux aller voir mon père et le pauvre Hurry. Garde le château avec Tueur de daims. Laisse-moi, ma sœur, entre les mains de Dieu.

— Dieu est avec nous tous Hetty, dans le château ou sur le rivage ; il est avec notre père comme avec nous. C'est pécher que de ne pas avoir confiance en sa bonté. Tu ne peux rien faire dans les ténèbres ; tu te perdras dans la forêt et tu mourras de faim.

— Dieu ne laissera pas arriver ce malheur à une pauvre enfant qui va secourir son père. Je veux aller trouver les sauvages.

— Reviens pour cette nuit seulement, et demain matin nous te mettrons à terre, et nous te laisserons faire ce que tu voudras.

— Tu dis cela, Judith, et tu le penses ; mais vous ne le feriez point : ton cœur s'attendrirait et tu t'imaginerais voir déjà des haches et des couteaux suspendus sur ma tête. Ensuite je sais quelque chose que je veux dire au chef indien, et qui nous tirera d'embarras ; j'ai peur de l'oublier, si je ne le lui dis pas tout de suite. Tu verras qu'il relâchera notre père, aussitôt qu'il m'aura entendue !

— Pauvre Hetty ! que peux-tu dire à un féroce sauvage, qui puisse l'induire à modifier ses cruels projets ?

— Quelque chose qui l'épouvantera et qui le forcera à laisser partir notre père, répliqua Hatty d'un ton résolu. Tu verras, ma sœur, tu verras qu'il va devenir tout de suite aussi doux qu'un enfant.

— Voulez-vous me confier, Hetty, ce que vous avez l'intention de lui dire ? demanda Tueur de daims ; je connais bien les sauvages, et je sais jusqu'à quel point de belles paroles peuvent ou ne peuvent pas toucher leur nature féroce. Si on ne parle pas aux peaux rouges selon leurs facultés, tout ce qu'on leur dira ne servira de rien.

— Hé bien ! répondit Hetty, à demi voix, car la tranquillité de la nuit et la proximité de l'arche lui permettaient de se faire entendre ainsi. Hé bien donc, Tueur de daims, comme vous me paraissez un bon et honnête jeune homme, je vais vous le dire. Je n'ai pas l'intention de parler à aucun de ces sauvages, avant que je ne me trouve en présence de leur chef. Quelque question qu'ils me fassent, je ne répondrai point, si ce n'est pour leur dire de me conduire chez l'homme le plus sage d'entre eux. Alors, Tueur de daims, je lui dirai que Dieu ne pardonnera pas le meurtre et le vol ; que si mon père et Hurry sont allés chercher des chevelures, il doit récompenser le mal par le bien, car la Bible le lui commande, sous peine de châtimens éternels ! Quand le chef entendra ce discours dont il ne pourra s'empêcher de reconnaître la justesse, pourra-t-il hésiter à renvoyer mon père, Hurry et moi au rivage, en face du château, et à nous dire à tous les trois de nous en aller en paix ?

Hetty fit cette dernière question avec le ton d'une personne qui triomphe, et la pauvre idiote se mit à rire en se représentant l'impression que son projet devait avoir fait sur ses auditeurs. Tueur de daims demeura stupéfait d'une telle simplicité d'esprit. Judith cependant avait promptement conçu l'idée de mettre obstacle à ce projet extravagant, en s'adressant au sentiment qui y avait donné naissance. Sans faire attention à la dernière question de Hetty, ni au rire qui l'avait suivie, elle appela précipitamment sa sœur par son nom, comme si elle eût été soudainement frappée de l'importance de ce qu'elle avait à lui dire. Mais celui ci ne fit aucune réponse.

Le bruit des broussailles et des feuilles annonça que Hetty avait quitté le rivage et s'enfonçait déjà dans la forêt. La suivre eût été inutile ; car sans parler du danger incessant de tomber entre les mains des ennemis, la profonde obscurité et l'épaisseur du feuillage eût rendu vaine toute démarche tendant à l'arrêter. Après une courte et douloureuse discussion, on hissa de nouveau la voile, et l'arche reprit sa route vers l'endroit où on l'amarrait ordinairement. Tueur de daims se félicitait en silence d'avoir recouvré le canot et méditait ses plans pour le lendemain matin. Le vent fraîchit ; l'arche quitta la pointe, et en moins d'une demi-heure elle avait atteint le château. On y trouva toutes choses dans l'état où on les avait laissées. Pour y rentrer, il fallut qu'ils procédassent à l'inverse de ce qu'ils avaient fait pour en sortir. Judith occupa cette nuit un lit solitaire ; elle inonda son oreiller de ses larmes, en pensant à cette créature innocente et jusqu'alors tant négligée, qui avait été sa compagne depuis son enfance. D'amers regrets, qui eurent plus d'une cause, vinrent l'assaillir, et ce fut seulement à l'approche du jour qu'elle put trouver le repos. Tueur de daims et le Délaware allèrent se coucher dans l'arche, où nous les laisserons livrés au profond sommeil, qui est le partage des hommes dont la conscience est pure, la santé excellente et le cœur intrépide, pour revenir à la jeune fille que nous avons laissée au milieu de sa forêt.

Lorsque Hetty quitta le rivage, elle prit sans hésiter le chemin des bois, tourmentée par la crainte d'être suivie. Heureusement, ce chemin était le meilleur qu'elle pût prendre pour arriver à son but, car c'était le seul qui l'éloignât de la pointe. Les ténèbres étaient si profondes sous les arbres qu'elle dut nécessairement marcher avec une extrême lenteur et presque au hasard, quand elle eut fait ses premiers pas. Cependant la conformation du terrain ne lui permettait guère de s'écarter beaucoup de la direction qu'elle voulait suivre. D'un côté, il était borné par le versant de la montagne, de l'autre par le lac. Pendant deux heures, cette jeune fille se fatigua à errer dans les sentiers tortueux de la forêt ; parfois elle se trouva sur le bord du rivage qui entourait le lac, d'autres fois elle s'efforça de gravir la montagne, qui l'avertissait de ne pas poursuivre sa course dans cette direction que coupait à angle droit la route à tenir. Son pied glissa souvent et elle fit plus d'une chute, mais sans se blesser. Enfin, elle se trouva tellement fatiguée qu'elle fut obligée de se reposer. Elle mit donc à se faire un lit la promptitude et le sang-froid d'une personne à qui le désert n'inspire pas de vaines terreurs. Elle savait que des animaux sauvages rôdaient dans toute la forêt, mais elle savait aussi que les bêtes féroces, capables d'attaquer l'homme, y étaient

rares, et qu'il n'y avait point de serpens dangereux. Son père lui avait appris ces choses-là : et son faible esprit adoptait avec une confiance absolue tout ce qu'on lui inculquait. Elle éprouvait plus de tranquillité que de découragement au milieu de la solitude sublime qui l'entourait, et dans une situation qui eût empêché toute autre femme de songer au sommeil, elle se composa un lit de feuilles avec autant de calme et d'indifférence que si elle eût préparé sa couche sous le toit paternel.

Aussitôt que Hetty eut réuni une assez grande quantité de feuilles mortes, pour se garantir de l'humidité du sol, elle s'agenouilla à côté de cette couche modeste, joignit et éleva ses mains; puis, dans l'attitude d'un profond recueillement, elle récita à voix basse, mais distincte, l'oraison du Seigneur. Elle ajouta à cette prière quelques uns de ces versets qui sont familiers aux enfans, et recommanda son âme à Dieu, dans la prévision qu'elle pourrait être appelée à une autre vie avant l'arrivée du jour.

Ce devoir rempli, Hetty se coucha et se disposa à dormir. Les habillemens de la jeune fille étaient appropriés à la saison où elle se trouvait, et assez chauds pour toutes les circonstances ordinaires; mais il fait constamment froid dans la forêt, et dans cette région élevée les nuits ont toujours une fraîcheur qui rend le soin de se couvrir durant l'été plus nécessaire ici que dans les régions d'une latitude moins élevée. Tout cela avait été prévu par Hetty : elle avait apporté un lourd manteau qu'elle étendit sur son corps et qui lui servit de couverture. Ainsi garantie du froid, elle s'endormit au bout de quelques minutes, tranquille comme si cette mère, qu'elle avait récemment perdue, eût encore veillé sur elle. Ainsi sa misérable couche offrait un contraste frappant avec celle où sa sœur avait tant de peine à trouver le sommeil.

Hetty Hutter ne rouvrit point ses yeux si doux avant que le crépuscule, s'unissant à la fraîcheur d'une matinée d'été, vînt en tombant sur ses paupières lui apporter le signal du réveil. Ordinairement elle était levée quand les premiers rayons du soleil atteignaient la cime des montagnes, mais ce jour-là elle avait éprouvé tant de fatigue et son sommeil fut si profond, que le signal ordinaire manqua son effet. La jeune fille murmura dans son sommeil, étendit un de ses bras, sourit avec la douceur d'un enfant au berceau, et pourtant elle ne se réveillait pas. En remuant machinalement son bras, sa main tomba sur un objet chaud, et dans l'état de torpeur où elle était encore plongée, elle lia cette circonstance à ses habitudes. Un instant après elle sentit une rude atteinte à son côté, comme si quelque animal fourrait son museau sous elle pour pénétrer dessous. Prononçant alors le nom de « Judith, » Hetty s'éveilla. La jeune fille, se leva alors sur son séant, et aperçut un objet noir qui s'éloignait d'elle en sautant, écartant les feuilles et brisant le petit bois dans sa fuite précipitée. Hetty ouvrit les yeux, et se remettant de son trouble et de sa frayeur, elle vit un très jeune ours brun, de l'espèce commune en Amérique, qui se balançait sur ses pattes de derrière et qui continuait à la regarder, comme pour voir s'il pourrait, sans danger, s'approcher encore d'elle. Le premier mouvement de Hetty, qui avait eu plusieurs de ces petits ours en sa possession, fut de courir et de le saisir comme sa proie, mais un grognement très fort l'avertit des inconvéniens d'une pareille démarche. Reculant de quelques pas, Hetty aperçut, non loin de là, la mère qui surveillait ses mouvemens avec des yeux ardens. Un arbre creux, qui avait autrefois servi de ruche aux abeilles, s'était récemment abattu; l'ourse, avec deux autres petits, se régalait du mets que cet accident avait mis à sa portée, sans toutefois perdre de vue son indocile et étourdi petit.

Toute la science humaine s'épuiserait inutilement à expliquer les mobiles des actions des brutes. En cette circonstance, une ourse, animal dont la férocité est proverbiale, quand il voit ses petits en danger, ne manifesta aucune intention d'attaquer la jeune fille : elle abandonna le miel et s'avança à une vingtaine de pas de Hetty; là elle se dressa sur ses pattes de derrière et se balança en faisant entendre une sorte de grognement qui annonçait de la colère; mais elle ne s'aprocha pas davantage. Heureusement Hetty ne prit pas la fuite, et bien qu'elle ne fût pas sans quelque sentiment de terreur, elle se mit à genoux, la face tournée vers l'animal, puis joignant les mains et levant les yeux au ciel, elle récita la prière qu'elle avait faite la veille. Cet acte de dévotion avait une tout autre cause que la crainte : c'était l'accomplissement d'un devoir qu'elle ne manquait jamais de remplir ni avant de se coucher, ni quand le réveil la rappelait à ses occupations journalières. Lorsque la jeune fille se fut relevée, l'ourse se laissa retomber sur ses pattes, et réunissant ses petits autour d'elle, elle les allaita. Hetty fut enchantée de rencontrer cette preuve de tendresse chez un animal qui ne passe pas pour être d'un naturel fort sensible; et comme un des oursons s'éloignait de sa mère, pour courir et gambader à son aise, Hetty se sentit de nouveau l'envie de le prendre et de jouer avec lui. Cependant avertie, comme elle l'avait été, par le grognement de l'ourse, elle eut assez d'empire sur elle-même pour résister à cette dernière tentation, et se rappelant le projet qui l'avait amenée dans les montagnes, elle quitta les animaux pour reprendre sa route le long des bords du lac qu'elle entrevoyait encore au travers des arbres. Elle vit alors avec surprise, mais sans alarmes, que les ours la suivaient, à quelque distance, comme pour surveiller ses mouvemens qui paraissaient exciter grandement leur curiosité.

Ainsi escortée par ces animaux, la jeune fille marcha pendant environ un mille; c'était trois fois la distance qu'elle avait pu parcourir la nuit durant le même espace de temps. Elle revint alors près d'un ruisseau qui s'était creusé entre des rives hautes, escarpées et couvertes d'arbres, un canal par lequel son eau allait, avec un doux murmure, se perdre dans le lac. Hetty s'y lava, et après s'être désaltérée à l'eau pure de la montagne, elle continua son chemin, rafraîchie, ranimée et toujours suivie de ses étranges compagnons. Elle devait alors se diriger le long d'un plateau large et uni qui, partant du bord du lac, s'étendait jusqu'à une légère montée par laquelle il communiquait à un second plateau plus élevé et de forme irrégulière. Les montagnes qui bordaient cette partie de la vallée suivaient une ligne oblique, et c'était là que commençait la plaine qui s'étendait entre elles au sud du Glimmerglass. Si Hetty n'eût pas su qu'elle était près du camp, les ours l'en eussent avertie, car après avoir flairé l'air, la mère refusa d'aller plus loin, bien que la jeune fille qui se retourna vers elle l'appelât du geste et de la voix.

Hetty s'avançait ainsi lentement à travers quelques broussailles et sans cesser de regarder ces animaux immobiles, lorsqu'elle se sentit arrêtée par une main qui s'appuya légèrement sur son épaule.

Où aller ? dit avec précipitation une douce voix de femme. — Indien.—Homme rouge.—Sauvage.—Méchant guerrier.—Par là.

Cette apparition soudaine n'alarma pas plus la jeune fille que la présence des féroces habitans des bois. Elle lui causa, il est vrai, quelque surprise; mais Hetty était préparée à de pareilles rencontres, et la personne qui l'avait arrêtée était moins propre à exciter la terreur qu'aucun autre individu des tribus indiennes. C'était une jeune fille dont l'âge n'excédait guère le sien, et dont le sourire était aussi doux que celui de Judith. Son accent et ses manières avaient toute la grâce sauvage qui caractérise les personnes de son sexe chez cette nation, habituée à considérer les femmes comme les servantes des guerriers. La beauté n'est point rare parmi les femmes des aborigènes de l'Amérique avant qu'elles aient subi les fatigues du mariage et de la maternité. Les premiers possesseurs de cette contrée ne différaient point à cet égard de leurs successeurs plus civilisés; la nature semble avoir départi à leurs femmes cette délicatesse de traits et de forme qui leur donne tant d'attrait, mais qu'elles perdent de si bonne heure par suite des habitudes de la vie domestique et par tant d'autres causes.

L'Indienne qui avait si brusquement arrêté Hetty portait un mantelet de calicot, qui couvrait toute la partie supérieure de son corps; un jupon bleu garni d'un galon d'or, et qui descendait jusqu'à ses genoux; des guêtres de la même étoffe que le jupon, et des mocassins de peau de daim complétaient son costume. Ses cheveux bruns tombaient en longues tresses sur ses épaules, et se partageaient au dessus de son front uni, de manière à adoucir l'expression de ses yeux qui étaient pleins de finesse et d'expression. Son visage était ovale et ses traits délicats, ses dents étaient égales et blanches, sa bouche exprimait la tendresse et la mélancolie, sa voix était douce comme la brise du soir, avantage qui distingue les femmes de sa race, mais elle la possédait à un degré si éminent qu'il lui avait mérité le nom de Wah-ta! wah, qui signifie en anglais hist-oh! hist.

Tel était, le portrait de la fiancée de Chingachgook. Elle était par venue à endormir les soupçons de ses ravisseurs et ils lui avaient permis de se promener autour de leur camp. Cette concession n'était pas incompatible avec la politique des hommes rouges qui savaient bien qu'il leur eût été facile de suivre ses traces si elle eût pris la fuite. On doit se rappeler aussi que les Iroquois ou Hurons, nom qui leur conviendrait mieux, ignoraient entièrement la présence de son amant dans la contrée, et qu'elle-même ne s'en doutait pas.

Il serait difficile de dire laquelle des deux jeunes filles montra le plus de calme en cette soudaine rencontre; mais bien qu'un peu surprise Wah-ta! Wah fut la plus disposée à parler, la plus prompte à prévoir les conséquences de la situation où elles se trouvaient, et à imaginer les moyens de les prévenir. Pendant l'enfance de Wah-ta! wah, son père avait été employé à la guerre par les autorités de la colonies; elle avait demeuré plusieurs années près des forts, elle avait acquis quelque connaissances de l'anglais, qu'elle parlait par abréviations, comme le font communément les Indiens, mais couramment et sans répugnance, ce qui n'est pas ordinaire parmi eux.

— Où aller? répéta Wah-ta! wah, en répondant au sourire de Hetty, par le sourrire doux et gracieux qui lui était propre : — Méchans guerriers, par ici. — Bons guerriers bien loin.

— Quel est votre nom? demanda Hetty avec la simplicité d'un enfant.

— Wah-ta! wah. Moi pas Mingo. — Bonne Délaware. — Amie des Yankies. — Mingos très cruels; aimer chevelure pour sang. — Délaware aimer chevelures pour honneur. Venir ici, où personne ne voir nous.

Wah-ta! wah conduisit sa compagne vers le lac, de manière à mettre les arbres et les buissons entre elles et ceux qui auraient pu les observer. Elle ne s'arrêtèrent que pour s'asseoir l'une à côté de l'autre, sur un tronc d'arbre tombé, dont une extrémité était enfoncée dans l'eau.

— Pourquoi vous venir? demanda alors vivement la jeune Indienne; d'où vous venir?

Hetty raconta son histoire avec la simplicité et la véracité qui lui étaient habituelles. Elle expliqua la situation de son père et exprima son désir de le secourir, et s'il était possible, d'obtenir sa délivrance.

— Pourquoi votre père venir au camp Mingo la nuit? demanda l'Indienne; lui savoir temps de guerre et, lui pas enfant, avoir barbe. — Pas besoin qu'on lui dise Iroquois porter tomahamks, couteaux et carabines. — Pourquoi lui venir la nuit, saisir fille Délaware par chevelure et vouloir *scalper*.

— Vous! dit Hetty, avec horreur, vous a-t-il saisie! a-t-il voulu vous enlever la chevelure à vous!

— Pourquoi non? chevelure délaware vendre pour autant que chevelure mingot. Vilaine chose pour visage pâle, enlever chevelure.— Pas être leurs facultés, comme le bon Tueur de daims toujours dire à moi.

— Vous connaissez donc Tueur de daims, dit Hetty, dont la figure rougissait de plaisir et de surprise, et à qui ces nouveaux sentimens firent un instant oublier son chagrin. Je le connais aussi. Il est maintenant dans l'arche avec Judith et un Délaware, qu'il appelle le Grand Serpent, et qui est aussi un beau et courageux guerrier.

La riche couleur que la nature avait répandue sur la peau de la belle Indienne n'était pourtant point assez vive pour ne pas recevoir un nouvel éclat de tout le sang qui monta à ses joues, quand elle entendit ces paroles.

Elle leva un doigt comme pour recommander la discrétion à sa compagne, et baissa sa voix pour continuer son discours qui ressembla à un murmure.

— Chingachgook! répliqua la jeune Délaware, en prononçant ce nom avec un ton guttural si doux qu'il arrivait à l'oreille comme une mélodie; son père Uncas, grand chef des Mohicans, premier après le vieux Tamenund! plus comme guerrier, pas autant comme tête grise, moindre encore auprès du feu du conseil. Vous connaître Serpent?

— Il est venu nous rejoindre hier au soir; il a été avec moi dans l'arche pendant deux ou trois heures avant mon départ. Je crains, Hist.

Hetty ne put prononcer le nom indien de sa nouvelle amie; mais ayant entendu Tueur de daims lui donner le nom de Hist, elle s'en servit sans se mettre en peine de toutes les cérémonies usitées dans la vie civilisée.

— Je crains, Hist, qu'il ne soit venu pour enlever des chevelures, aussi bien que mon pauvre père et Hurry Harry!

— Et pourquoi pas? Chingachgook, guerrier rouge, chevelures à lui faire honneur; être sûr qu'il prendra chevelures.

— Alors, dit Hetty vivement, il doit être aussi méchant que tout autre. Dieu ne pardonnera pas à un homme rouge ce qu'il ne pardonne pas à un homme blanc.

— Pas vrai, répliqua la Délaware avec une vivacité qui approchait de la passion; pas vrai, je vous dis! Manitou sourire et avoir plaisir quand lui voir jeunes guerriers revenir du sentier de guerre avec deux, dix, cent chevelures à une perche. Le père de Chingachgook a pris chevelures; grand-père a pris chevelures; tous vieux chefs avoir pris chevelures, et Chingachgook prendre autant de chevelures que pouvoir en porter.

— S'il en est ainsi, Hist, son sommeil doit être terrible! Personne ne peut être cruel et espérer le pardon.

— Pas cruel, beaucoup de pardon, répliqua Wah-ta! wah, frappant le rivage sablonneux de son petit pied et secouant la tête de manière à prouver que sa sensibilité de femme, en se développant sous certains rapports, s'était affaiblie sous d'autres. Moi dire Serpent brave, lui revenir cette fois avec quatre, oui, avec *deux* chevelures.

— Et c'est pour cela qu'il est venu ici? A-t-il réellement parcouru toute cette distance à travers les montagnes et les vallées, les rivières et les lacs pour tourmenter ses semblables et commettre une action aussi affreuse?

Cette question calma tout-à-fait la colère naissante de la belle Indienne à demi offensée, et triompha complètement des préjugés inhérens à l'éducation qu'elle avait reçue et lui inspira des sentimens plus dignes d'une femme. Hist promena d'abord autour d'elle des regards méfians, comme si elle eût craint qu'on ne les écoutât; elle fixa ensuite attentivement sa compagne, et mit fin à ce manége de coquetterie féminine en se couvrant la figure de ses deux mains et en faisant entendre un éclat de rire qu'on eût bien pu appeler la mélodie du désert. Cependant la crainte d'être découverte arrêta bientôt cette naïve expression du sentiment qu'elle éprouvait, et, écartant ses mains de son visage, elle regarda de nouveau attentivement sa compagne, comme pour voir jusqu'à quel point elle pouvait confier son secret à une étrangère. Bien que Hetty fût loin d'avoir la beauté extraordinaire de Judith, beaucoup de gens la trou-

vaient plus séduisante que sa sœur. Sa figure exprimait toute la sincérité de son âme; elle n'offrait aucun de ces signes extérieurs et disgracieux qui accompagnent si souvent l'infirmité de l'intelligence. Il est vrai qu'un observateur, plus fin que le commun des hommes, aurait pu découvrir la preuve de la faiblesse de son esprit dans ses yeux qui, quelquefois, manquaient d'expression. Cependant l'innocence de son âme, qui se révélait dans ses regards, excitait la bienveillance plutôt qu'aucun autre sentiment. L'effet qu'ils produisirent sur Hist fut favorable; cédant à un mouvement de tendresse, elle entoura Hetty de ses bras, et l'embrassa avec une vive émotion.

— Vous bonne, murmura la jeune Indienne, vous bonne, je sais. Si long-temps que Wah-ta! wah n'a pas eu une amie, une sœur, quelqu'un à qui ouvrir son cœur? Vous amie de Hist, n'est-ce pas?

— Je n'ai jamais eu d'amie, répondit Hetty en lui rendant ses embrassemens avec effusion; j'ai une sœur, mais point d'amie. Judith m'aime et j'aime Judith : cela est naturel, comme la Bible nous l'enseigne; mais je voudrais bien avoir une amie! Je serai contente d'être votre amie; car j'aime votre voix, votre sourire et votre manière de penser sur toutes choses, excepté au sujet des chevelures.

— Plus penser aux chevelures, plus parler de chevelures, interrompit Hist avec douceur. Vous visage pâle; moi peau rouge : nous autrement élevées. Tueur de daims et Chingachgook grands amis et pas de la même couleur. Hist et... quel est votre nom, joli visage pâle?

— Je m'appelle Hetty, quoique dans la Bible ce nom se lise Esther.

— Que cela fait? ni bien, ni mal. Pas besoin de lire les noms. Frères moraves vouloir faire lire Wah-ta! wah; mais moi pas voulu. Pas bon pour fille Délaware trop savoir. — Quelquefois plus savoir que grand guerrier est grande honte. Mon nom Wah-ta! wah être Hist dans votre langue; vous me dire Hist; moi vous dire Hetty.

Ces préliminaires réglés à leur commune satisfaction, les deux jeunes filles se mirent à parler de leurs espérances et de leurs projets. Hetty confia à sa nouvelle amie les desseins qu'elle avait formés en faveur de son père, et Hist n'aurait pu cacher à la personne la moins curieuse les sentimens et les espérances qui s'unissaient dans son cœur au souvenir du jeune guerrier de sa nation. Chacune d'elles en avait assez dit pour que sa compagne pût pénétrer son secret, mais les révélations laissaient encore beaucoup à désirer, et cela donna lieu au colloque suivant, qui termina leur entretien. Hist, dont l'esprit était plus prompt, fut la première à poser une question. Passant un bras autour de la taille de Hetty, elle pencha la tête de manière à la regarder en face, et riant comme si elle voulait faire lire sa pensée dans ses regards, elle parla plus clairement.

— Hetty, avoir un frère en même temps qu'un père, dit-elle, pourquoi ne pas parler de frère comme de père?

— Je n'ai pas de frère, Hist; j'en avais un autrefois, m'a-t-on dit; mais il est mort depuis plusieurs années, et il est enseveli dans le lac à côté de ma mère.

— Pas de frère? — Avoir un jeune guerrier, — aimer lui presque autant que père, hé? très beau et très brave, capable d'être chef, si être bon comme lui paraître.

— C'est mal d'aimer un homme autant que j'aime mon père; aussi je tâche de ne pas le faire, Hist, répondit la consciencieuse Hetty, qui ne put dissimuler le sentiment qu'elle éprouvait par la plus légère atteinte portée à la vérité, quoique sa pudeur de jeune fille l'y excitât fortement. Cependant je pense souvent que le mal l'emportera sur ma résolution si Hurry vient trop souvent au lac. Je dois vous dire la vérité, chère Hist, puisque vous me la demandez, mais je veux tomber morte dans le bois si Hurry le sait.

— Comment, lui-même pas demander à vous? — Homme brave, — pourquoi pas hardi pour parler? — Jeune guerrier devoir demander jeune fille, — pas faire parler jeune fille première. — Les filles Mingos avoir aussi honte de cela.

Ces paroles furent prononcées avec cette indignation et cette chaleur généreuse qu'une jeune femme passionnée doit éprouver en parlant de ce qu'elle considère comme la violation d'un des privilèges les plus chers à son sexe; mais elles produisirent peu d'effet sur l'esprit juste quoique simple de Hetty, qui obéissait plutôt aux impressions de son cœur qu'aux usages établis pour protéger le sexe auquel elle appartenait contre sa propre sensibilité.

— Me demander quoi? dit la jeune fille avec un air de surprise qui témoignait combien ses craintes étaient vives, me demander si je l'aime autant que mon père! oh! j'espère bien qu'il ne me fera jamais une pareille question, car il faudrait bien que j'y répondisse, et cela me ferait mourir.

— Non, non, pas mourir, répliqua l'autre en riant malgré elle, — faire venir la rougeur, — rendre honteuse; — mais lui pas demeurer long-temps. — Alors sentir plus de bonheur que jamais. — Jeune guerrier devoir dire à jeune fille vouloir la faire sa femme, — autrement ne peut jamais vivre dans son wigwam.

— Hurry ne voudra pas se marier avec moi. — Personne ne voudra jamais se marier avec moi.

— Comment vous pouvoir savoir cela. Peut-être chacun vouloir se marier avec vous, et tout à l'heure langue dire ce que cœur sentir. Pourquoi personne vouloir se marier avec vous?

— On prétend que je n'ai pas beaucoup d'esprit. — Mon père me l'a souvent dit, et Judith me le dit aussi quelquefois quand elle est de mauvaise humeur. Mais je ne fais pas autant attention à leurs propos qu'à ceux de ma mère : elle me l'a dit une fois, et alors elle s'est lamentée comme si son cœur allait se briser. C'est pourquoi je sais que je suis faible d'esprit.

Hist considéra la douce et simple Hetty pendant un instant et sans proférer un seul mot. Elle comprit alors tout à coup la vérité. La pitié, la tendresse et le respect parurent en même temps se disputer son cœur. Soudain elle se leva et invita sa compagne à l'accompagner au camp qui n'était pas à une grande distance. Ce changement survenu si subitement dans les dispositions de Hist, qui jusque là avait pris de très grandes précautions pour soustraire sa nouvelle amie aux regards des Indiens, résultait de la certitude où elle était qu'aucun sauvage ne songerait à faire du mal à une créature privée par le Grand-Esprit de sa plus forte défense, la raison. Presque toutes les nations, quand leur sens moral n'a pas encore été perverti par le sophisme, s'accordent à entourer les personnes dont l'intelligence est infirme de cette protection que, dans sa sagesse impénétrable, la Providence leur a refusée, et ce sentiment fait honneur à l'humanité.

Hetty suivit son amie sans crainte ni répugnance. Elle désirait arriver au camp, et, enhardie par les motifs de son voyage, elle ne s'inquiétait pas plus des conséquences de cette démarche que la jeune Indienne elle-même. Pendant qu'elles marchaient lentement le long du rivage qui était encombré de broussailles, Hetty, continuant la conversation, adressa des questions à sa compagne qui avait cessé de l'interroger elle-même aussitôt qu'elle avait reconnu l'état de ses facultés intellectuelles.

— Mais vous avez tout votre esprit, vous, dit Hetty; il n'y a pas de raison qui puisse empêcher le Serpent de vous épouser.

— Hist prisonnière, et Mingo avoir fines oreilles; — point parler de Chingachgook devant eux; vous promettre cela à Hist, bonne Hetty.

— Je sais, je sais, répliqua vivement Hetty qui voulait montrer qu'elle comprenait la nécessité d'user de prudence, je sais. — Tueur de daims et le Serpent ont le projet de vous enlever aux Iroquois et vous voulez que je ne leur dise pas le secret.

— Comment vous savoir cela? dit vivement Hist, qui en ce mo-

ment regrettait vivement que l'esprit de Hetty ne fût pas encore plus faible; comment vous savoir? Mieux ne parler que de père et de Hurry; Mingo comprendre *cela*, et de pas comprendre *l'autre*. Promettez, Hetty, vous pas parler de ce que vous pas comprendre.

— Mais je comprends cela, Hist; ainsi je dois en parler. Tueur de daims a tout raconté à mon père, en ma présence; et comme personne ne m'a défendu d'écouter, j'ai tout entendu, comme j'ai entendu le discours de Hurry et de mon père au sujet des chevelures.

— Très mal à visages pâles parler de chevelures et très mal à jeunes femmes écouter cela. Hé bien! vous aimer Hist, moi savoir, Hetty, et parmi Indiens quand beaucoup aimer, jamais beaucoup parler.

— C'est tout le contraire parmi les blancs; ils parlent toujours beaucoup de ceux qu'ils aiment le plus. Je pense que c'est la faiblesse de mon intelligence qui m'empêche de comprendre pourquoi chez les hommes rouges on ne fait pas comme chez nous.

— C'est ce que Tueur de daims appeler leurs facultés. Les uns avoir la faculté de parler, les autres avoir la faculté de retenir leur langue. Retenir la langue être votre faculté parmi Mingos. Comme Serpent désirer voir Hist, ainsi Hetty désirer voir Hurry. Une bonne fille jamais dire les secrets d'une amie.

Hetty comprit cette recommandation et elle promit à la fille Délaware de ne faire aucune mention de Chingachgook ni des motifs qui l'avait amené au lac.

— Si vous laisser faire Chingachgook, lui pouvoir peut-être délivrer Hurry et votre père ainsi que Hist, dit Wah-ta! wah avec le ton d'une personne qui veut faire une confidence agréable, au moment où elles arrivaient assez près du camp pour pouvoir entendre les voix de quelques femmes. Penser à cela, Hetty, et mettre deux, vingt doigts sur la bouche. Jamais les amis être en liberté sans que Serpent faire cela.

Il n'était pas possible de recourir à un meilleur moyen pour s'assurer du silence et de la discrétion de Hetty. Elle comprit facilement que la délivrance de son père et du jeune chasseur, unique objet de sa périlleuse entreprise, était étroitement liée au projet du Délaware; et prenant à son tour un air de discrétion, elle témoigna par un signe de tête accompagné d'un rire innocent, l'intention où elle était de se conformer au désir de son amie. Rassurée par cette démonstration, Hist ne tarda pas plus long-temps à entrer dans le camp de ses ravisseurs.

—

CHAPITRE XI.

> Le grand roi des rois a commandé dans la table de sa loi que tu t'abstinsses de meurtre. Prends-y garde, car sa main tient sa vengeance suspendue sur la tête de ceux qui n'observent pas ses lois.
>
> SHAKESPEARE.

Il était évident, par la présence des femmes dans le camp, que le parti indien, qui retenait Hist prisonnière, n'était pas régulièrement sur le sentier de guerre. C'était un faible détachement d'une tribu qui était venue chasser et pêcher sur le territoire anglais, où elle se trouvait encore au moment où la guerre s'était déclarée, et qui, après avoir passé l'hiver et le printemps dans un pays dont ses ennemis pouvaient, à la rigueur, être considérés comme les légitimes possesseurs, avait cru devoir, avant d'en sortir tout-à-fait, y commettre quelques actes d'hostilité. Elle avait fourni une preuve de la profonde sagacité des Indiens en s'engageant si avant en pays ennemi, quand un courrier vint annoncer le renouvellement de la guerre entre les Anglais et les Français, guerre à laquelle devaient inévitablement prendre part toutes les tribus sauvages qui se trouvaient sous l'influence des parties belligérantes. Ce détachement d'iroquois était campé sur les bords du lac Onéida, qui se rencontre à environ cinquante mille plus près des frontières de leur pays que le Glimmerglass. Si, dans leur fuite, ils avaient marché vers les Canadas, ils auraient été exposés à être immédiatement poursuivis; aussi leurs chefs s'étaient-ils décidés à s'enfoncer plus avant dans la région qui était devenue dangereuse, pour pouvoir se retirer en suivant leurs ennemis au lieu de les avoir sur leurs traces. La présence des femmes leur avait suggéré ce stratagème, car elles n'auraient point été assez fortes pour échapper à la poursuite des guerriers. Si l'on songe à l'immense étendue des déserts d'Amérique en ces temps reculés, on comprendra qu'une tribu entière d'Indiens aurait pu facilement rester pendant plusieurs mois dans certaines régions sans être découverte. Il n'y avait pas non plus pour elle le danger de tomber au milieu des ennemis, car les précautions ordinaires, suggérées par la prudence, ne sont pas moins grandes au sein des bois qu'en pleine mer, pendant la durée d'une guerre.

Comme le campement n'était pas destiné à une longue durée, il n'offrait que l'apparence d'un bivouac; mais il avait reçu certaines dispositions défensives qui annonçaient de la part de leurs auteurs cette habileté que donne une pratique journalière. Un seul feu allumé contre le pied d'un chêne, suffisait à toute la troupe des Mingos, car, en raison de la douceur de la température, il ne pouvait leur servir que pour la préparation de leur nourriture. On voyait éparses, autour de ce centre d'attraction, quinze ou vingt huttes de forme basse, qui méritaient plutôt le nom de chenils. Ceux auxquels ces huttes appartenaient, s'y glissaient en rampant pour y passer la nuit ou pour y chercher un abri pendant l'orage. Construites en branches d'arbres entrelacées avec quelque art, elles étaient toutes, sans exception, recouvertes d'écorce arrachée aux arbres morts qui se rencontrent toujours par milliers et à tout degré de décadence dans les forêts vierges. Elles ne contenaient presque aucun meuble: des ustensiles de cuisine, de l'espèce la plus simple, se trouvaient près du feu; dans l'intérieur ou à l'entour des cabanes, on apercevait quelques objets d'habillement; des carabines, des cornes à poudre; des gibecières étaient appuyées contre les arbres ou suspendues aux branches les plus basses, qui supportaient aussi les carcasses de deux ou trois daims qu'on y avait accrochées.

Comme le camp se trouvait au milieu d'un bois, on ne pouvait en saisir d'un seul coup d'œil tout l'ensemble. Les huttes ne se présentaient que l'une après l'autre aux regards. Il n'y avait, dans ce misérable village, aucune clairière, aucun point de réunion, à moins que le foyer ne fût considéré comme tel; tout y était sombre, couvert, et empreint de ce caractère de dissimulation qu'on lisait dans les yeux des Mingos. Quelques enfans, courant d'une hutte à l'autre, donnaient à cette scène un air de la vie domestique, tandis que le rire comprimé et les voix des femmes rompaient de temps en temps le silence profond de la ténébreuse forêt. Quant aux hommes, ils mangeaient, dormaient ou examinaient leurs armes; ils conversaient rarement, et encore était-ce en groupes séparés des femmes. Dans toutes leurs actions, ils gardaient un air de circonspection, de continuelle appréhension qui ne les quittait pas même pendant le sommeil.

Au moment où les deux jeunes filles arrivèrent près du camp, Hetty fit entendre une légère exclamation. Elle avait vu son père! Le vieillard était assis à terre, le dos appuyé contre un arbre, et Hurry se tenait près de lui, s'amusant à tailler une petite branche d'arbre avec son couteau. Ils étaient, en apparence, aussi libres que tous ceux qui étaient dans l'intérieur ou aux environs du camp; et toute personne, qui n'aurait pas connu les mœurs indiennes, les aurait pris plutôt pour des hôtes de la tribu que pour des prisonniers. Wah-ta! wah conduisit sa nouvelle amie tout près d'eux, puis elle s'éloigna



pour ne pas la gêner dans l'effusion de ses sentimens. Mais Hetty était trop peu habituée aux démonstrations de sensibilité pour se laisser aller à des transports de tendresse ou de chagrin. Elle s'approcha de son père, et se tint debout près de lui, silencieuse comme la statue de l'amour filial. Le vieillard ne montra ni alarme, ni surprise à cette soudaine apparition. Il avait acquis tout le stoïcisme des sauvages, sachant bien que le moyen le plus sûr de leur imposer le respect est de contenir parfaitement, comme eux, toutes ses émotions. Les sauvages n'en manifestèrent aucun en voyant tout à coup une étrangère au milieu d'eux. Néanmoins, à la manière dont quelques guerriers réunis ensemble considéraient la jeune fille, tout en continuant leur conversation, il était aisé de voir qu'elle était l'objet de leur entretien, et qu'ils cherchaient à découvrir le motif qui avait pu la décider à venir dans leur camp. Ce flegme, que certaines personnes prétendent trouver encore chez les blancs qui occupent aujourd'hui l'Amérique du nord, est une qualité distinctive des aborigènes; mais, dans la circonstance dont nous nous occupons, on doit l'attribuer en grande partie à la situation particulière où se trouvaient les Mingos. Il ne leur manquait, pour pouvoir apprécier exactement la force des défenseurs de l'arche, que de savoir l'arrivée de Chingachgook. Ils savaient qu'il n'y avait dans les environs aucune tribu, ni aucun corps de troupes, et des sentinelles vigilantes, placées tout autour du lac, veillaient jour et nuit sur les moindres mouvemens de ceux que nous pouvons, sans exagération, appeler maintenant les assiégés.

Hutter, cependant, qui affectait tant d'indifférence, n'en était pas moins vivement touché de la conduite de sa fille. Il se rappelait les douces sollicitations qu'elle lui avait adressées avant son départ de l'arche, et qu'il eût certainement oubliées, si, au lieu d'être frappé par le malheur, il eût vu réussir ses projets. Appréciant alors à sa juste valeur, le cœur simple et fidèle de la bonne Hetty, il comprit le motif de son voyage et toute la générosité de sa conduite.

— Ce n'est pas bien, Hetty, dit-il, redoutant plus que tout autre malheur les conséquences qui pouvaient résulter pour sa fille de sa démarche téméraire; nous avons affaire à de féroces Iroquois, aussi incapables d'oublier une injure qu'un bienfait.

— Dites-moi, mon père, reprit la jeune fille en jetant furtivement un regard autour d'elle, comme si elle avait craint d'être entendue, Dieu vous a-t-il permis d'accomplir le cruel projet dont vous avez entrepris l'exécution? je désire beaucoup le savoir, parce que s'il ne l'a pas permis, je pourrai parler franchement à ces Indiens.

— Tu n'aurais pas dû venir ici: Hetty, ces brutes ne sont capables de comprendre ni ce que tu es, ni ce que tu désires.

— Comment cela se fait-il, mon père, ni vous, ni Hurry, ne paraissez avoir rien qui ressemble à des chevelures?

— S'il ne faut que cela pour rendre la paix à ton esprit, je puis te répondre, mon enfant: nous n'en avons point, en effet. J'avais d'abord saisi la jeune fille qui est venue ici avec toi, mais ses cris ont bientôt attiré sur moi une troupe de ces chats sauvages tellement nombreuse, qu'il était impossible à un seul chrétien de lui opposer une résistance efficace. Ainsi donc, je puis te dire, puisque cela paraît devoir te consoler, que nous n'avons enlevé aucune chevelure, et que nous ne toucherons aucune prime.

— Je vous remercie, mon père, je vous remercie. Je puis maintenant parler à ces Iroquois avec franchise: je pense qu'Hurry n'a pas pu faire non plus le moindre mal à ces Indiens.

— Ah! quant à cela, Hetty, répondit March, vous l'avez dit en toute vérité, Hurry n'a pas pu; voilà le bon et le mauvais de notre affaire.

— J'ai entendu bien des cris, vieux Tom, aussi bien sur terre que sur l'eau, mais je crois n'en avoir jamais entendu de plus perçans que ceux qui sont sortis de la gorge de ces démons la nuit dernière quand ils nous ont rencontrés. Certainement, Hetty, vous saisissez difficilement un raisonnement, une idée quelque peu profonde, mais vous avez vécu avec les hommes, et vous savez les reconnaître; faites-moi le plaisir de réfléchir un peu à ce qui nous est arrivé. Nous étions venus, le vieux Tom votre père, et moi, pour accomplir une opération qui est légale, comme on peut le voir en lisant la loi et les proclamations, et par conséquent nous ne songions nullement à faire du mal, lorsque nous avons été renversés par des créatures qui se sont ruées sur nous plutôt comme une meute de loups affamés que même comme des sauvages, et qui nous ont garrottés comme du vil bétail, en moins de temps que je n'en ai mis à vous le raconter.

— Vous êtes libre maintenant, Hurry, répliqua la jeune fille en jetant un timide regard sur les membres du géant; aucune corde, ni ni aucune liane ne serrent maintenant vos jambes et vos bras.

— C'est vrai, Hetty, la nature est la nature, et la liberté est aussi la nature; mes membres n'ont que l'apparence de la liberté, puisque je ne puis pas m'en servir à mon gré; ces arbres même ont des yeux aussi bien que des langues; que le vieux Tom ou moi nous tentions de faire un seul pas hors des limites qui nous ont été données pour prison, et je suis sûr qu'ils nous auront demandé caution avant que nous ayons eu le temps de *ceindre nos reins* pour la course; et s'ils ne le pouvaient, quatre ou cinq balles de carabines envoyées à notre poursuite viendraient promptement nous inviter à modérer notre impatience. Il n'y a pas dans les colonies une seule geôle aussi sûre que celle dans laquelle nous sommes maintenant; car, j'ai déjà éprouvé la solidité de deux ou trois de ces prisons, je connais la matière dont elles sont construites aussi bien que les hommes qui les ont faites, et j'ai toujours vu que le meilleur moyen pour en sortir était de les jeter à bas.

Mais, pour que les fanfaronnades et les indiscrétions de Hurry ne donnent pas au lecteur une trop mauvaise opinion de lui, il importe de dire que les fautes dont il pouvait s'être rendu coupable, se bornaient à quelques querelles et à quelques rixes, qui parfois l'avaient fait mettre en prison. Il s'était ainsi trouvé à même de démontrer le peu de solidité des bâtimens dans lesquels il avait été renfermé, en se pratiquant des portes là où l'architecte avait oublié d'en placer.

Mais Hetty ne savait pas ce que pouvait être une prison, comme elle n'avait sur la nature des actions criminelles que quelques idées simples, et pour ainsi dire, instinctives. Cette saillie de l'être grossier qui venait de parler, échappa donc à son esprit; elle comprit seulement le sens général de ce discours, et ce fut à cela qu'elle répondit.

— Il vaut mieux, dit-elle, il vaut mieux pour mon père comme pour vous, que vous restiez en repos, jusqu'à ce que j'aie parlé à ces Iroquois. Alors, je pense, tout ira bien et nous serons heureux. Je désire que vous ne me suiviez ni l'un ni l'autre, et que vous me laissiez agir de moi-même. Quand tout sera fini, et que vous serez libre de retourner au château, je reviendrai et je vous le ferai connaître.

Hetty parlait avec tant de vivacité et de simplicité; elle paraissait si certaine du succès de sa démarche, que les deux prisonniers en l'écoutant se sentirent une propension à espérer quelque chose de sa médiation qui leur eût manqué en toute autre occasion. Aussi lorsqu'elle manifesta l'intention de les quitter, ne s'y opposèrent-ils pas, quoiqu'ils la vissent se diriger du côté des chefs qui semblaient discuter entre eux sur la manière dont elle était venue et sur les motifs de cette démarche inattendue.

Hist, après avoir quitté sa compagne, s'était rendue auprès de deux ou trois vieux guerriers qui lui avaient montré le plus de bienveillance dans sa captivité, et dont l'un lui avait même offert de l'adopter comme sa fille, si elle voulait consentir à faire partie de la tribu. En prenant cette direction l'adroite jeune fille ne cherchait qu'à attirer l'attention sur elle. Elle connaissait trop bien les habitudes de sa nation, pour croire qu'une personne de son sexe et de son âge pût imposer sans détour son opinion à des hommes, à des guerriers; mais la nature lui avait donné le tact et l'adresse qui la rendaient capable de les induire à remarquer ses démarches quand elle le voulait, sans

blesser l'orgueil de ceux qu'elle devait écouter et respecter. L'indifférence même qu'elle affectait stimula leur curiosité, et Hetty était à peine arrivée près de son père, que la jeune Indienne se trouvait déjà au milieu du cercle des guerriers où elle avait été appelée par un signe secret et significatif. Là elle fut interrogée sur la présence de sa compagne et sur les motifs qui l'avaient amenée dans le camp. C'était tout ce que Hist désirait. Elle raconta qu'elle s'était aperçue de la faiblesse d'esprit de Hetty, cherchant plutôt à exagérer qu'à diminuer son défaut d'intelligence; puis elle expliqua succinctement la cause qui avait poussé la jeune fille à s'aventurer ainsi parmi ses ennemis. L'effet fut tel qu'elle l'attendait: la manière dont elle avait parlé de la personne et du caractère de Hetty, fit de celle-ci un être sacré et l'entoura de ce respect qui devait lui servir de sauvegarde. Dès qu'elle eut atteint son but, Hist se retira à quelque distance, pour préparer un repas qu'elle voulait offrir à sa nouvelle amie? Mais cette occupation n'empêcha pas la prudente Délaware de surveiller tout ce qui se passait autour d'elle. Elle épiait sur la figure des chefs tous les changemens qui survenaient dans leurs dispositions, elle observait tous les mouvemens de Hetty et les plus petites circonstances qui pouvaient exercer quelque influence sur ses intérêts ou sur ceux de sa compagne.

Les chefs, au moment où Hetty s'approcha d'eux, ouvrirent leur petit cercle avec une déférence et une aisance de manières qui auraient fait honneur à des hommes civilisés. Un tronc d'arbre renversé était près d'eux; le plus âgé des guerriers fit signe à la jeune fille de s'y asseoir, et il prit place à côté d'elle comme un père eût fait envers son enfant. Les autres chefs s'étant rangés autour d'eux avec gravité, Hetty qui avait assez d'intelligence pour comprendre ce qu'on attendait d'elle, commença à leur faire part de l'objet de sa visite. Mais au moment où elle ouvrit la bouche pour parler, le vieillard lui fit amicalement signe de s'arrêter un instant; puis ayant dit quelques mots à un des plus jeunes guerriers, il attendit en silence et avec patience que celui-ci eût invité Hist à se rendre auprès d'eux. Cette interruption venait de ce que le chef avait découvert qu'un interprète leur était nécessaire, car le plus petit nombre seulement des Hurons présens comprenaient la langue anglaise, et encore n'en avaient-ils qu'une connaissance fort imparfaite.

Wah-ta! wah ne fut pas fâchée d'assister à l'entrevue, surtout pour y remplir les fonctions qu'on lui confiait. Elle n'ignorait pas le péril auquel elle s'exposait en essayant de tromper un ou deux des chefs du parti, mais elle n'en était pas moins résolue à mettre en usage tous les moyens qui s'offraient à elle, à se servir de toutes les ruses que son éducation indienne pouvait lui suggérer, pour cacher ce qui était relatif à la présence de son fiancé, et au projet qui l'avait amené. Il faut connaître les mœurs indiennes pour se faire une idée de la circonspection, de résolution énergique, du dévouement absolu que cachaient les froids regards et le doux sourire de la belle Délaware. La figure sévère du vieillard se dérida à son approche, car tous les chefs éprouvaient un secret orgueil en pensant qu'ils allaient adjoindre à leur nation une fille aussi distinguée. L'adoption était aussi régulièrement en usage chez les tribus d'Amérique que chez les nations qui vivent sous l'empire d'une loi civile.

Aussitôt que Hist se fût assise auprès de Hetty, le vieux chef la pria de demander à la jeune visage pâle quelle raison l'avait amenée dans le camp des Iroquois, et ce qu'ils pouvaient faire pour son service.

— Dites-leur, Hist, que je suis la plus jeune fille de Thomas Hutter, le plus vieux de leurs prisonniers, le maître du château et de l'arche, et l'homme le mieux fondé à se croire le propriétaire de ces collines et de ce lac, puisqu'il y a depuis si long-temps établi sa demeure, tendu ses trappes et jeté ses filets. Ils comprendront quel est celui que vous entendez par Thomas Hutter, si vous leur dites *cela*. Dites-leur ensuite que je suis venu dans le camp pour leur prouver qu'ils n'ont pas le droit de faire le moindre mal à mon père et à Hurry; qu'au contraire ils doivent les laisser aller en paix et les traiter plutôt comme des frères que comme des ennemis. Rapportez-leur simplement ces paroles, Hist, et ne craignez rien ni pour vous ni pour moi, Dieu nous protègera.

Wah-ta! wah fit ce que son amie désirait, ayant soin de traduire littéralement ce discours dans la langue des Iroquois qu'elle parlait aussi facilement que celle de sa nation. Les chefs écoutèrent cette explication préliminaire avec une extrême gravité; les deux guerriers qui, parmi eux, possédaient une légère connaissance de l'anglais, exprimèrent leur satisfaction en lui adressant furtivement un coup d'œil significatif.

— Maintenant Hist, dit Hetty, aussitôt qu'on lui eut fait signe qu'elle pouvait continuer, maintenant je désire que vous rendiez à ces hommes rouges mot pour mot ce que je vais vous dire; dites-leur premièrement que mon père et Hurry sont venus ici dans l'intention d'enlever autant de chevelures qu'ils le pourraient, parce que le méchant gouverneur et la province ont promis des récompenses pour chaque chevelure d'homme, de femme ou d'enfant, et parce que l'amour de l'or a eu trop d'empire sur leur cœur. Dites-leur ceci, ma chère Hist, précisément comme vous l'avez entendu de ma bouche et mot pour mot.

Wah-ta! wah hésita d'abord à traduire les paroles de Hetty aussi littéralement que celle-ci le désirait; mais, pensant qu'elles pouvaient avoir été comprises par ceux qui entendaient l'anglais et auxquels elle supposait un savoir plus grand qu'ils ne l'avaient en effet, elle obéit. Se montrant en cela bien différens des hommes civilisés, les chefs apprirent les projets de leurs prisonniers sans ne laisser paraître aucune émotion; ils considéraient sans doute cette action comme digne d'éloge, et ils ne croyaient pas pouvoir trouver mauvais ce qu'aucun d'eux n'aurait hésité à faire.

— Et maintenant, Hist, reprit Hetty, quand elle se fut aperçue que ses premières paroles avaient été comprises par les chefs, voici ce que vous pouvez ajouter: ils savent que mon père et Hurry n'ont pas réussi, et par conséquent ils ne peuvent leur en vouloir pour un mal qui n'a pas été fait. Si leurs femmes ou leurs enfans avaient été massacrés, il en serait autrement; demandez leur d'abord, Hist, s'ils savent qu'il y a un Dieu qui règne sur l'univers, qui est le guide et le maître de tous les hommes, qu'ils soient rouges, blancs, ou de toute autre couleur.

A cette question, Wah-ta! wah parut un peu surprise, car l'idée du Grand Esprit est rarement long-temps absente de l'esprit d'une jeune fille Indienne; elle rendit cependant la question aussi littéralement que possible, et reçut une réponse affirmative faite avec la plus grande gravité.

— C'est bien, continua Hetty, et mon devoir maintenant sera facile à remplir. Ce Grand-Esprit, comme vous appelez notre Dieu, a dicté un livre que nous nommons la Bible; c'est dans ce livre que se trouvent consignés tous ses commandemens et ses saintes volontés, ainsi que les règles qui doivent guider les hommes dans cette vie, et les moyens de gouverner nos pensées et nos désirs. Voici un de ces livres sacrés, et vous pouvez dire aux chefs que je me propose d'en lire quelques pages.

En finissant, Hetty tira d'une enveloppe de grossier calicot une petite Bible anglaise pour laquelle elle témoigna tout le respect qu'aurait excité chez une catholique romaine une précieuse relique. Chacun des divers guerriers tenait attentivement les yeux fixés sur ses mouvemens, et lorsqu'ils virent apparaître le petit volume, un ou deux d'entre eux ne purent retenir une légère exclamation de surprise. Mais Hetty l'éleva d'un air de triomphe, comme si elle s'attendait à ce que sa vue produisît un miracle; puis sans se montrer ni inquiète ni étonnée du flegme des Indiens, elle se tourna vivement du côté de sa nouvelle compagne pour reprendre son discours.

— Voici le livre sacré, Hist, dit-elle: ces mots, ces lignes, ces versets, ces chapitres, tout cela vient de Dieu.

— Pourquoi le Grand Esprit n'a-t-il pas aussi envoyé un livre aux Indiens? demanda Hist avec la naïveté d'un esprit inculte.

Pourquoi? répondit Hetty un peu embarrassée par cette question inattendue, pourquoi? Ah! vous n'ignorez pas que les Indiens ne savent pas lire.

Si Hist ne fut pas entièrement satisfaite de cette explication, elle ne jugea pas que la difficulté méritât une sérieuse discussion, et même elle témoigna, par une simple inclination, qu'elle n'entendait pas contredire sa compagne; après quoi elle attendit patiemment les nouveaux argumens de l'enthousiaste visage pâle.

—Vous pouvez dire aux chefs que, dans ce livre, il est ordonné aux hommes de pardonner à leurs ennemis, de les traiter comme ils traiteraient leurs frères, de ne faire aucun mal à leurs semblables, surtout par vengeance ou par toute autre méchante passion. Pensez-vous pouvoir leur dire ceci, et le leur faire comprendre, Hetty?

— Dire à eux assez bien, mais eux pas facilement comprendre.

Hist rendit alors cette pensée aussi exactement qu'il possible aux Indiens qui lui prêtaient toute leur attention, mais qui entendirent ses paroles avec autant de surprise qu'en éprouverait un Américain de nos jours, si quelqu'un contestait devant lui l'infaillibilité de l'opinion publique, ce guide moderne et capricieux des affaires humaines. Un ou deux d'entre eux cependant qui avaient rencontré des missionnaires, donnèrent une courte explication, et le groupe rendit de nouveau toute son attention aux communications qui allaient suivre. Avant de recommencer, Hetty demanda avec empressement à Hist si les chefs l'avaient comprise, et ne reçut qu'une réponse évasive, dont elle dut se contenter.

— Je vais lire maintenant aux guerriers quelques uns des versets qu'il est bon de leur faire connaître, continua la jeune fille, dont les manières devenaient de plus en plus passionnées et solennelles; ils ne doivent point oublier que ce sont les paroles mêmes du Grand-Esprit. Premièrement, il vous ordonne *d'aimer votre prochain comme vous-même*, dites leur *ceci*, ma chère Hist.

—Prochain pour un Indien ne veut pas dire visage pâle, répondit la jeune Délaware d'un ton plus décidé que celui dont elle avait usé jusqu'alors; prochain veut dire Iroquois pour Iroquois, Mohican pour Mohican, visage pâle pour visage pâle. Inutile de dire autre chose aux chefs.

— Vous oubliez, Hist, que ce sont les paroles du Grand-Esprit, et que les chefs comme les autres doivent s'y conformer. Voici un autre de ses commandemens: *Si quelqu'un vous frappe à la joue droite, présentez-lui la joue gauche.*

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Hist avec la rapidité de l'éclair.

Hetty expliqua que le Grand-Esprit ordonnait ne pas avoir de ressentiment pour les injures, mais, au contraire, de se soumettre à en recevoir de nouvelles de la part de celui par qui on a été offensé.

— Écoutez encore ceci, Hist, ajouta-t-elle: *aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui usent de malice envers vous et vous persécutent.*

En ce moment Hetty était singulièrement animée: son œil étincelait, son teint était enflammé, et sa voix, ordinairement si douce, était devenue plus forte et plus expressive. Tenant à la main la Bible, que dès ses plus jeunes années sa mère lui avait rendue familière, elle passait d'un verset à un autre avec une rapidité surprenante, ayant le soin de ne choisir que ceux qui offraient les sublimes leçons d'indulgence et de charité chrétiennes. Traduire tout ce qu'elle disait dans sa pieuse ardeur eût été pour Wah-ta!-wah une entreprise impraticable, quand bien même l'étonnement n'aurait pas enchaîné sa langue aussi bien que celle des chefs. L'innocente enthousiaste eut donc tout le temps de s'épuiser en efforts avant que sa compagne eût pu ouvrir la bouche et prononcer une syllabe. Mais alors la jeune Délaware donna une courte traduction de ce qui avait été dit et lu par Hetty, se bornant à reproduire un ou deux des versets les plus frappans, ceux qui lui paraissaient les plus étranges et qui certainement eussent semblé les plus applicables aux circonstances présentes, si l'esprit inculte des Indiens avait pu embrasser les grandes vérités morales qu'ils renfermaient.

Il est presque inutile de dire au lecteur l'effet que devaient produire des préceptes aussi nouveaux sur une assemblée de guerriers Indiens imbus de préjugés religieux qui les portaient à ne jamais oublier un bienfait ni pardonner une injure. Par bonheur les renseignemens donnés par Hist sur sa compagne, quand elle était rentrée au camp, avaient préparé l'esprit des Hurons à quelque chose d'extravagant; aussi attribuèrent-ils presque tout ce qui leur sembla opposé à leur manière de voir et par trop paradoxal, à ce que l'esprit de la jeune visage pâle était constitué autrement que celui de la plupart des créatures humaines. Cependant quelques uns des plus vieux, qui avaient déjà entendu de pareilles doctrines prêchées par des missionnaires, manifestèrent l'intention de consacrer quelques momens d'oisiveté à écouter la suite d'un discours qui leur paraissait si curieux.

— Ceci est le bon livre des visages pâles, observa un de ces chefs en saisissant le volume entre les mains de Hetty, qui ne fit aucune résistance, mais qui attacha avec anxiété ses regards sur la figure du sauvage à mesure qu'il tournait les feuilles, comme si elle s'était attendue à voir quelque heureux résultat provenir de cette circonstance. Ceci est donc la loi que mes frères blancs promettent d'observer?

Hist, à qui cette question était adressée, si du moins elle pouvait être considérée comme adressée à quelqu'un en particulier, répondit simplement que les Français des Canadas, aussi bien que les Yankies (1) des provinces anglaises, admettaient également l'autorité de ce livre et faisaient profession d'en respecter les principes.

— Dis à ma jeune sœur, ajouta le Huron en tournant directement ses regards du côté de Hist, que je vais dire quelques mots.

Le chef Iroquois va parler! que mon amie visage pâle écoute, dit Hist.

—Je m'en réjouis! s'écria Hetty, Dieu a touché son cœur, et il va donner la liberté à mon père et à Hurry.

— C'est la loi du visage pâle, reprit le chef; elle dit de faire du bien à ceux qui vous ont fait du mal, et lorsque son frère lui demande sa carabine, de lui donner aussi la corne à poudre; telle est la loi du visage pâle.

— Non pas, non pas, répondit vivement Hetty, lorsque ces paroles eurent été interprétées, on ne dit pas dans tout le livre un mot qui se rapporte aux carabines: la poudre et les balles offensent le Grand-Esprit.

— Pourquoi alors le visage pâle s'en sert-il? S'il lui est ordonné de donner deux choses à celui qui n'en demande qu'une, pourquoi prend-t-il deux choses aux pauvres Indiens qui ne demandent rien? Il vient des pays qui sont au delà du soleil levant, avec son livre à la main, et il apprend à l'homme rouge à le lire; mais pourquoi lui-même oublie-t-il tout ce que ce livre dit? Lorsque l'Indien donne, le visage pâle n'est jamais satisfait; et maintenant il offre de l'or pour les chevelures de nos femmes et de nos enfans, bien qu'il nous appelle bêtes féroces, si nous enlevons celle d'un guerrier tué en bonne guerre. Mon nom est Rivenoak (Chêne fendu).

Lorsque Hetty eut connu cette formidable question, qui fut traduite avec la plus grande exactitude, car Hist remplit ses fonctions en cette occasion avec un zèle singulier, elle éprouva un embarras plus cruel que facile à décrire. Des têtes plus fortes que celle de la pauvre jeune

(1) *Yankies*, nom que l'on donne familièrement aux Américains d'origine anglaise.

fille avaient été souvent embarrassées par de semblables questions, et il n'est pas étonnant qu'elle ne sût ce qu'il fallait répondre.

— Que leur dirai-je, Hist? demanda-t-elle d'une voix suppliante; je sais que tout ce que j'ai lu dans ce livre est vrai; et cependant on pourrait croire qu'il n'en est pas ainsi; oui, on pourrait le croire en voyant la conduite de ceux à qui ce livre a été donné.

— Donnez raison de visages pâles, reprit Hist avec ironie; raison bonne d'un côté et mauvaise de l'autre.

— Non, non, Hist, il ne peut y avoir deux côtés à la vérité, et cependant cela me paraît étrange. Je suis certaine d'avoir bien lu les versets, et il n'y a personne qui soit assez méchant pour dire que la parole de Dieu a tort; cela ne peut jamais être, Hist.

— Bien, pour pauvre fille Indienne, mais il paraît que toute chose peut être pour les visages pâles, reprit celle-ci froidement: tantôt ils disent blanc et tantôt ils disent noir; quoi donc *ne peut jamais être?*

Hetty se trouvait de plus en plus embarrassée, jusqu'à ce que vaincue par la crainte de manquer l'objet de son voyage et d'avoir compromis par sa faute la vie de son père et celle de Hurry, elle se mit à fondre en larmes. Dès ce moment les manières de Hist à son égard perdirent toute leur ironie et toute leur froideur; redevenant comme auparavant une amie tendre et caressante, la jeune Indienne serra dans ses bras la pauvre affligée et essaya de la consoler en sympathisant à sa douleur, remède qui manque rarement son effet.

— Plus pleurer, dit-elle en essuyant les larmes qui inondaient les joues de Hetty, comme elle aurait pu le faire à l'égard d'un enfant en la pressant sur son sein. Pourquoi vous si chagrinée? Vous n'avoir pas fait le livre, s'il a tort; et vous n'avoir pas fait les visages pâles, s'ils sont méchans. Il y a homme rouge méchant, et homme blanc méchant, aucune couleur toute bonne, aucune couleur toute méchante. Les chefs savent cela.

Hetty eut bientôt surmonté cet accès de douleur, et son esprit se reporta à l'objet de sa visite avec toute l'ardeur dont était capable son cœur simple et honnête. S'apercevant que les chefs aux visages sévères et au maintien grave se trouvaient encore réunis autour d'elle, elle conçut l'espérance d'avoir plus de succès en tentant un nouvel effort pour ouvrir leur cœur à la vérité.

— Ecoutez, Hist, dit-elle en s'efforçant d'étouffer ses sanglots et de parler distinctement, dites aux chefs que peu importe ce que font les méchans; personne n'est fondé à commettre une mauvaise action, parce qu'un autre l'a faite avant lui! *Rendez le bien pour le mal*, dit le livre. Voilà la loi pour l'homme rouge aussi bien que pour l'homme blanc.

— Pareille loi n'a jamais été entendue parmi les Délawares ou parmi les Iroquois, répondit Hist avec douceur; inutile de parler aux chefs de loi pareille à celle-ci. Dites-leur quelque chose qu'ils puissent croire.

Hist allait continuer, lorsque le doigt d'un des chefs les plus âgés en la touchant légèrement à l'épaule, la fit retourner, et elle vit alors qu'un des guerriers s'était détaché du groupe et amenait avec lui Hutter et Hurry. Elle comprit que ces deux derniers allaient subir un interrogatoire, et, observant l'obéissance passive des femmes indiennes, elle garda le silence. Quelques instans après les prisonniers se trouvaient face à face avec les chefs des guerriers qui s'étaient rendus maîtres de leurs personnes.

— Ma fille, dit le plus vieux des chefs à la jeune Délaware, demandez à la barbe grise pourquoi il est venu dans le camp.

Hist transmit cette question dans son mauvais anglais, mais très intelligiblement. Hutter était trop ferme et trop entêté pour reculer devant les conséquences d'aucune de ses actions; il connaissait trop bien les mœurs des sauvages, pour ne pas comprendre qu'il ne pouvait rien gagner à faire des réponses équivoques, ou en paraissant redouter leur colère. Aussi avoua-t-il sans hésiter le projet sur lequel il était débarqué, alléguant pour toute justification que le gouvernement de la province avait promis une prime considérable pour les chevelures. Les Iroquois reçurent cet aveu sincère avec une évidente satisfaction, non pas autant, cependant, à cause de l'avantage qu'il leur donnait sous le point de vue moral, que parce que le prisonnier était par cela seul digne d'occuper leurs pensées, et de servir à leur vengeance. Hurry interrogé à son tour, confessa aussi la vérité, bien qu'il eût été plus disposé que son compagnon à la cacher, s'il eût pensé que les circonstances pussent le lui permettre. Mais il eut assez de tact pour comprendre qu'il n'y pourrait réussir en ce moment, et il se fit un mérite d'imiter une franchise qui, pour Hutter, n'était que la conséquence de son insouciance habituelle à l'égard du danger.

Aussitôt que les chefs eurent reçu les réponses à leurs questions, ils s'éloignèrent en silence, en gens qui considèrent comme terminée l'affaire dont ils viennent de s'occuper. Toutes les doctrines religieuses de Hetty ne purent produire aucun effet sur des hommes habitués à pratiquer la violence depuis leur enfance. Hetty et Hist furent alors laissées seules avec Hutter et Hurry, sans qu'aucune contrainte fût imposée à leurs mouvemens, quoiqu'ils fussent tous quatre soumis à une surveillance rigoureuse et incessante. On veillait à ce qu'ils ne pussent s'emparer des carabines qui étaient autour d'eux, et parmi lesquelles se trouvaient les leurs; mais ils connaissaient trop bien les habitudes indiennes pour ne pas savoir combien leur situation était différente de ce qu'elle paraissait être, et se laisser abuser par cette négligence simulée. Songeant continuellement l'un et l'autre aux moyens de s'échapper, sans cependant se concerter entre eux, ils n'ignoraient pas que toute tentative de cette espèce deviendrait inutile, si elle n'était très secrètement conduite et promptement exécutée. Ils avaient été assez long-temps dans le camp et étaient assez bons observateurs pour avoir acquis la certitude que Hist était aussi en quelque sorte prisonnière; c'est pourquoi Hutter parla en sa présence avec plus de franchise qu'il n'aurait cru prudent de le faire en toute autre circonstance; son exemple détermina Hurry à montrer une égale confiance.

— Je ne te blâmerai pas, Hetty, d'être venue ici; si ton entreprise n'est pas très sagement conçue, le sentiment qui te l'a suggérée est digne d'éloges, dit le vieillard en s'asseyant près de sa fille dont il prit la main, témoignage d'affection qu'il avait l'habitude de donner à cette enfant en particulier; mais le prêche et la Bible ne sont pas les moyens de changer les intentions d'un sauvage. Tueur de daims ne nous fait-il rien dire? A-t-il formé quelque plan pour nous délivrer?

— Oui, c'est en définitif, la seule chose à savoir, dit Hurry; si vous pouvez nous aider, mon enfant, à prendre une avance d'un mille ou même d'un quart de mille, je réponds du reste. Peut-être le vieux Tom en demanderait-il un peu plus, mais avec *cela*, un garçon de mon âge et de ma taille ne rencontrera pas d'obstacles.

Hetty paraissait désespérée; portant ses regards de l'un sur l'autre, elle ne sut que répondre à la question de l'insouciant Hurry.

— Mon père, dit-elle, ni Tueur de daims ni Judith ne connaissaient mon projet avant que j'eusse quitté l'arche. Ils craignent que les Iroquois ne fassent un radeau et ne tentent de venir à la maison; ils songent plus à la défendre qu'à venir à votre aide.

— Non, non, non, reprit Hist avec précipitation, quoiqu'à voix basse et la tête penchée vers terre, pour ne pas laisser voir qu'elle parlait et pour tromper la surveillance de ceux qu'elle savait avoir les yeux fixés sur elle. Non, non, non, Tueur de daims, homme différent, lui, pas penser à se défendre, ayant un ami en danger. Aidons-nous les uns les autres, et irons tous à la maison.

— Voilà qui sonne bien, vieux Tom, dit Hurry en clignant de l'œil et en riant, bien qu'il eût aussi la précaution de parler à voix basse.

Donnez-moi pour ami l'esprit rusé d'une Squaw, et je crois que je pourrai défier, sinon un Iroquois, au moins le diable.

— Pas parler haut, reprit Hist, quelques Iroquois ont la langue des Yankies et tous ont l'oreille des Yankies.

— Avons-nous une amie en vous, jeune femme, demanda Hutter qui prit alors plus d'intérêt à la conversation. S'il en est ainsi, vous pouvez compter sur une bonne récompense; et rien ne sera plus facile de vous faire rejoindre votre tribu, si nous pouvons vous amener avec nous dans le château. Ayant l'arche et les canots, nous serons les maîtres du lac en dépit de tous les sauvages des Canadas. L'artillerie seule pourrait nous chasser du château, si nous y rentrions.

— Moi supposer vous être venu à terre pour prendre des chevelures! répliqua Hist avec la froide ironie dont elle paraissait mieux se servir que ne le font ordinairement les personnes de son sexe.

— Oui, oui, ce fut une faute; mais des plaintes ne nous serviraient à rien, et encore moins les sarcasmes, jeune femme.

— Mon père, dit Hetty, Judith pense à ouvrir de force le grand coffre dans l'espérance d'y trouver quelque chose qui puisse servir à acheter votre liberté à ces sauvages.

A ces mots le front de Hutter s'assombrit, et il témoigna par un murmure le mécontentement qu'il ressentait.

— Pourquoi ne pas ouvrir un vieux coffre? dit Hist, la vie plus douce qu'un vieux coffre, les chevelures plus douces qu'un vieux coffre: si lui ne dit pas à sa fille de l'ouvrir de force, Wah-ta! wah ne pas l'aider à s'enfuir.

— Vous ne savez pas ce que vous demandez, vous n'êtes que de sottes filles; ce que vous avez de mieux à faire est de parler de ce que vous comprenez, et de ne pas vous occuper d'autre chose; je n'aime pas cette apparence de froide négligence que les sauvages manifestent à notre égard; Hurry, c'est une preuve qu'ils méditent quelque chose de sérieux, et si nous devons faire quelque tentative, il faut nous hâter. Pensez-vous que nous puissions compter sur cette jeune fille?

— Ecoutez, dit Hist avec une vivacité, qui prouvait toute l'énergie de ses sentimens, Wah-ta! wah pas Iroquoise, tout entière Délaware; a un cœur délaware, sentimens délawares; elle prisonnière aussi, un prisonnier doit aider autre prisonnier. Pas bon de parler plus long-temps maintenant. La fille rester avec son père, Wah ta! wah venir voir son amie, tout; alors lui dire ce qui convient.

Tout ceci fut prononcé à voix basse, mais avec clarté; aussitôt qu'elle eut fini, la jeune fille se leva, et, quittant le groupe, elle se dirigea gravement vers la hutte qu'elle occupait, comme si elle ne prenait plus aucun intérêt à ce qui pouvait se passer entre les trois visages pâles.

FÉNIMORE COOPER.

(*La suite au prochain numéro.*)

DES DIFFÉRENTES MÉTHODES DE CHASSE

USITÉES PARMI LES ANGLAIS DU BENGALE.

En fait de parties de plaisir, il est difficile de s'en représenter de plus agréables que celles qui se forment quelquefois entre un certain nombre d'amateurs et de dames, pour aller chasser dans les terres à quelque distance du fort Williams, où le pays est couvert et le gibier abondant. C'est depuis le commencement de novembre jusqu'à la fin de février que se font ces expéditions, cette saison étant celle de l'année où le ciel du Bengale est sans nuages et le climat doux et tempéré.

On choisit pour le rendez-vous général, le voisinage de quelque ruisseau agréablement ombragé. On y transporte, avec des éléphans ou des chameaux tout l'attirail et les provisions nécessaires. On loue aussi, au moment de partir, des bœufs, des chars et des porteurs que l'on est obligé de payer fort cher, car les vivres et les salaires sont d'un prix excessif. Ordinairement l'officier qui commande dans le district ne refuse point aux chasseurs une escorte de Cipayes dont le principal service consiste à écarter les bêtes féroces toujours abondantes dans ces cantons giboyeux D'ailleurs le pays est infesté de maraudeurs, contre lesquels cette troupe n'est pas moins utile.

Les tentes des principaux personnages se dressent en cercle dans le centre du camp, tandis que les gardes et les domestiques occupent la partie extérieure. Chaque dame a sa marquise, divisée en trois chambres: la première renferme son lit, la seconde lui sert de cabinet de toilette, et la troisième forme son salon de compagnie. Ces tentes son garnies de tapis et de nattes. On a soin de ménager un intervalle entre la couverture et la toile d'enceinte, afin que le frais puisse pénétrer à l'intérieur, et les portes, parfumées d'essences, sont continuellement arrosées d'eau froide en dehors, si les chaleurs sont fortes.

S'il n'y a pas de village à portée, on ne manque cependant pas de vivres, grâce aux petits marchands qui viennent dans le voisinage du camp établir leurs boutiques ambulantes. Quant aux provisions d'Europe, telles que les vins et les liqueurs, les chasseurs ont soin de s'en pourvoir avant de se mettre en campagne.

On se procure un nombre suffisant de chevaux, de palanquins et de voitures. La chasse commence à la pointe du jour. Les animaux que l'on rencontre le plus communément dans ces contrées sont le sanglier, le loup, l'antilope, la gazelle, la civette, les daims de diverses variétés, le lièvre, le renard et les chacals. Il y a encore dans le pays une douzaine de variétés de porcs-épics ou hérissons.

Les sangliers se trouvent ordinairement dans les cantons incultes ou dans les plantations de cannes à sucre. Lorsqu'ils ont vécu quelque temps dans ces mêmes plantations où ils exercent de grands ravages, leur chair contracte un goût délicieux. Dès la pointe du jour ont voit les loups et les chacals rôder dans le voisinage des villes et des villages, ou bien faire leur retraite du côté des antres qu'ils habitent. Les lièvres se gîtent comme en Europe. La gazelle, la civette se relaissent dans les bruyères et les plus hautes herbes; les grands daims et les antilopes tiennent la plaine. Tous ces animaux s'enfoncent aussi quelquefois dans les jungles, c'est-à-dire dans les endroits où l'herbe est très haute et très épaisse, asiles protecteurs, et qui servent comme de remises au gibier.

Une foule d'oiseaux, semblables à ceux que nous avons en Europe, offrent au tireur l'occasion fréquente d'exercer son adresse. Les perdrix, les cailles, les pigeons verts, les pluviers, les coqs de bruyère, les courlis, les paons, les butors, les poules d'eau se succèdent pour ainsi dire à chaque pas. Enfin les canards, les oies, les sarcelles, les grues et toutes les nombreuses espèces des oiseaux aquatiques, couvrent tellement les lacs et les marais, que, lorsqu'ils prennent leur vol, ils obscurcissent l'air de leurs bataillons épais.

Les renards sont légers, minces de corsage, et portent une fourrure brune excessivement fine. Ils ne sont pas mauvais à manger, parce qu'ils se nourrissent principalement de fruits et de végétaux. Quoique très vifs, ils ne tiennent pas long-temps lorsqu'on veut les forcer: du reste, la chasse en est très amusante. Comme en Europe, on les voit souvent, matin et soir, jouer avec leurs petits à l'entrée de leurs terriers, et pour le chasseur qui a de la patience, c'est alors un moment favorable pour les tirer à l'affût.

Le chacal tient plus du loup que du renard ou du chien.

La poule domestique est sans doute originaire de l'Indostan, car on la trouve ici dans presque toutes les forêts. Les coqs sont tous de la même couleur, c'est à dire d'un brun rougeâtre, et ils portent sur le croupion un bouquet de belles plumes blanches. Ils ont une démarche fière, et se livrent entre eux des combats sanglans pour se disputer leur

sérail de poules. Il est très agréable, en traversant les bois de bonne heure dans la matinée, de voir courir de tous côtés les mères suivies d'un essaim de poussins qu'elles gardent avec sollicitude. Quant à la saveur de ces oiseaux sauvages, elle est, sans contredit, inférieure à celle des volailles domestiques (1).

Je n'ai jamais entendu parler des bécasses dans l'Indostan ; mais on y trouve en revanche une grande variété de bécassines, parmi lesquelles se place au premier rang la *bécassine peinte*, plus grosse que les espèces communes, et qui dédommage bien les chasseurs de l'absence des bécasses. La pêche trouve aussi ses momens dans ces parties de plaisir. Enfin il n'est pas jusqu'à la chasse à l'oiseau, ce noble passe-temps, qui ne contribue, par une agréable diversion, à l'attrait de ces réunions joyeuses. Quelquefois les dames partent d'aussi grand matin que les hommes. Si c'est pour chasser aux chiens courans, au forcer, ou bien pour exercer les faucons, elles prennent place sur des éléphans femelles, animaux excessivement doux et dociles. Chaque dame a sur sa tête un dais entouré de rideaux qui s'ouvrent et se ferment à volonté. Quelquefois les dames montent à cheval ; mais le plus souvent elles se font porter dans des palanquins. Il n'est pas rares de voir le renard, lorsqu'il est serré de près par les chiens, de même que certains oiseaux sur le point d'être pris par les faucons, venir chercher un refuge jusque sous les palanquins ou sous les éléphans de nos chasseurs.

Dans ces expéditions on se sert de fusils de chasse, de pistolets d'arçon, de lances et de javelines. Chacun est en outre escorté d'un domestique, armé d'un sabre et d'une carabine à baïonnette, portant une balle de gros calibre. Cette précaution est nécessaire dans le cas où l'on viendrait à rencontrer des tigres, des hyènes, des ours ou des buffles. Quelques dames, en véritables Dianes chasseresses, emportent avec elle un arc et des flèches, pour s'exercer sur le gibier qui passe à portée.

Les chiens d'arrêt braques, les épagneuls, les lévriers pur sang et européens, sont les chiens employés dans ces chasses. Dans le voisinage de Calcutta il y a quelques Anglais qui ont des équipages de chiens courans amenés d'Europe ; mais ces animaux ne tardent pas à perdre l'odorat et à dégénerer complètement sous l'influence pernicieuse du climat.

C'est un coup d'œil fort curieux que celui du développement de toute la ligne des chasseurs dans une expédition bien en règle. Les éléphans, les chevaux, les gardes, les domestiques, les naturels indiens, sont tous placés à distances égales sur une ligne droite ; et chacun porte à la main un petit drapeau blanc pour marquer sa place et rester plus aisément dans la ligne. S'avançant ainsi en front de bandière, la troupe balaie la plaine qu'elle enveloppe comme d'un vaste réseau, et chasse devant elle tout le gibier qui s'y trouve. Lorsque celui-ci, ainsi traqué, est obligé de fuir des taillis ou des jungles, on ne peut se faire une idée de la variété d'animaux qui couvrent la plaine et courent ou volent dans toutes les directions. Les fauconniers et les tireurs choisissent leur proie. Les traqueurs eux-mêmes, tout en avançant, s'exercent à coups de pique ou de bâton à tuer les animaux qui s'obstinent à ne point sortir des remises.

Il arrive quelquefois que les habitans d'un village voisin viennent supplier les chasseurs de les délivrer d'un tigre qui exerce ses ravages dans le district sur les troupeaux et sur leurs gardiens. Quand on est animé par le succès de la chasse, l'émulation réciproque fait que l'on ne refuse jamais une proposition semblable. Il entre autant d'amour-propre que d'humanité dans cette entreprise toujours périlleuse : si elle est bien conduite, et qu'on emploie surtout l'aide des Cipayes pour cerner l'animal avec précaution, il est rare qu'elle n'ait pas une heureuse issue ; mais si au contraire les chasseurs agissent avec désordre et confusion, ou si quelques uns des plus avancés manquent de présence d'esprit, alors l'événement tourne souvent d'une manière fatale. Le tigre furieux bondit tout à coup au milieu de la troupe, et là, saisit, tue, déchire les hommes et les chevaux, jusqu'à ce qu'il tombe lui-même sous les coups multipliés des assaillans, vaincu par le nombre, mais vengé par plus d'une victime.

Les naturels du pays demandent encore aux chasseurs rassemblés de les débarrasser des buffles (le plus grand des quadrupèdes sauvages après l'éléphant) lorsque ces animaux, qui vivent en troupes nombreuses, ont occasionné de grands dégâts dans leurs moissons. Les alligators, qui détruisent le poisson des étangs et des rivières, et qui sont fort dangereux pour les hommes, sont aussi de temps à autre l'objet des efforts réunis de la troupe. Ces expéditions ne présentent pas le danger de celles qu'on forme contre le tigre ; mais la peau du buffle et du caïman est impénétrable à toute autre arme qu'aux balles de mousquet ou de carabine.

Lorsque l'heure du repas arrive, le tambour en donne le signal pour toute la société, et l'on hisse un drapeau sur la tente où l'on se réunit pour manger.

Le déjeûner est le repas le plus agréable. Les hommes reviennent avec un appétit dévorant ; les dames s'étudient à plaire par une mise élégante et coquette. Quant à l'abondance et à la variété des mets qui couvrent la table, on ne saurait s'en faire une idée. Les cuisines de France, d'Angleterre et d'Italie sont mises à contribution, et tout ce qu'on peut imaginer de meilleur est rassemblé à profusion dans ces festins somptueux.

Après le déjeûner, des voitures viennent prendre les dames, et les hommes les escortent à cheval. On a pour but de promenade quelque objet de curiosité placé dans le voisinage, comme une ruine, une pagode, une mosquée, un tombeau ; quelquefois c'est un endroit célèbre par ses manufactures, ou tout simplement quelque beau site remarquable par ses eaux et ses ombrages.

Cette promenade terminée, le temps s'emploie, jusqu'à l'heure du dîner, en amusement de divers genres : les uns jouent au mail ou au criquet ; les autres font des parties de barres, des courses de chevaux, se défient entre eux à la nage, tirent au blanc ou s'exercent à la lutte et au saut ; les plus intrépides enfin, sans cesse occupés du principal but de cette réunion, la chasse, s'entendent avec des bandes de montagnards toujours prêts à vendre leurs services, et vont de concert, guidés par ce renfort, soit attaquer des animaux féroces, soit surprendre quelque autre espèce de gibier au fond de ses impénétrables retraites. Les ruses de chasse sont extrêmement variées dans ce pays ; les piéges et les filets sont de toutes sortes et de toutes formes, et les Indiens ont une merveilleuse adresse pour tirer parti de ces moyens de destruction, plus sûrs souvent que les armes à feu.

Le pouvoir de fascination qu'ont les tigres sur certains quadrupèdes, passe pour un fait constant dans l'Inde. Si un daim aperçoit un tigre, il reste en place comme frappé de la foudre ou retenu par un charme puissant, et il demeure ainsi immobile jusqu'à ce que l'animal féroce, prêt à bondir, ne soit plus qu'à quelques pas de lui ; cette inertie est d'autant plus fatale, que le tigre royal ne court pas vite et ne pourrait atteindre le daim, si celui-ci, en le laissant approcher à portée du saut, ne se jetait pour ainsi dire entre ses griffes. Le feu qui sort des yeux du tigre est une chose extrêmement remarquable : je me souviens d'en avoir rencontré un la nuit, au milieu des bois : on eût dit que ses regards flamboyans lançaient des étincelles. Heureusement nous portions avec nous des torches qui l'empêchèrent d'approcher ; peut-être aussi le bruit d'un tambour dont nous nous servions afin d'écarter les bêtes féroces, réussit-il à le tenir à distance.

Soit que le tigre affamé rôde à la recherche de sa proie, soit qu'il se couche pour la mieux surprendre, il est continuellement entouré d'un essaim d'oiseaux qui jettent des cris d'alarmes. Le paon semble particulièrement destiné à signaler sa présence. Dès qu'une troupe de paons aperçoit l'un de ces animaux, toute la compagnie accourt auprès de lui ;

(1) Cette assertion, que nous n'avons pas été à même de vérifier, nous semble peut-être un peu hasardée, si nous jugeons par analogie. Ici, en France, chacun sait que le faisan sauvage est d'une qualité beaucoup supérieure, comme gibier, au faisan domestique. (*Note du Directeur*).

puis les mâles s'empressent de faire la roue et de battre des ailes, comme s'ils voulaient, par respect ou par frayeur, rendre à ce tyran redouté un éclatant et solennel hommage. Les chasseurs, qui mettent tout à profit, tirent parti de cette habitude singulière: lorsqu'ils veulent approcher des paons sauvages, ils se cachent derrière une toile sur laquelle est clouée une peau de tigre, de cette manière ils sont sûrs d'arriver à portée de fusil de la compagnie tout entière.

Plusieurs fois, dans le Bengale, il m'est arrivé à moi-même d'être témoin de la disposition bizarre qu'ont certaines espèces d'animaux inoffensifs à se laisser étourdir et charmer, jusqu'à venir au devant du danger qu'ils auraient pu éviter par la fuite. Lorsqu'un convoi militaire traverse, en voyageant, des plaines sur lesquelles paissent des daims, on voit ceux-ci lever d'abord la tête comme tout étonnés de ce mouvement régulier des hommes en uniforme qui se suivent à la file. Après avoir fixé la troupe un moment d'un air de surprise et de crainte, quelquefois ils s'enfuient tout à coup, et la bande disparaît à l'horizon; mais souvent aussi il arrive qu'un des plus gros mâles, la chef de la bande par exemple, après avoir frappé du pied et soufflé avec force comme pour défier l'ennemi, se précipite tête baissée du côté des soldats: alors, c'est un spectacle assez plaisant que de le voir, suivi des autres daims, se frayer une route au milieu de la troupe, à la grande confusion des hommes, qui, surpris à l'improviste par cette brusque charge, n'ont pas toujours le temps de se ranger pour leur livrer passage.

Un jour je cheminais très vite en phaéton sur une grande route; une génisse parut comme charmée par le mouvement des roues de la voiture. Elle la suivit quelque temps en fixant attentivement ses regards sur une des roues de derrière. Enfin, elle en approcha de si près, qu'un des rayons la frappa sur les naseaux. Ce choc inattendu la désenchanta sur-le-champ. Elle demeura quelques momens sur place tout étourdie, et s'en retourna ensuite au petit pas rejoindre son troupeau.

Tant que la partie de chasse dure, les dames s'amusent entre elles de diverses manières, soit dans leurs tentes, soit sous les ombrages voisins: elles jouent au volant, elles se balancent sur des escarpolettes; elles tirent de l'arc, font des lectures, ou bien travaillent à quelque ouvrage de leur sexe.

Après le dîner, qui est ordinairement très gai, chacun va se reposer dans sa tente; ensuite l'on forme quelques cavalcades ou quelques parties de voiture pour aller respirer l'air frais du soir; si l'on est à portée d'une rivière ou d'un lac, on profite de la circonstance pour faire une promenade sur l'eau.

Lorsqu'il est nuit, on se met au jeu, ou bien l'on se donne le spectacle des sauteurs, des danseuses, des jongleurs indiens et autres faiseurs de tours, passe-temps qui se prolongent jusqu'à ce que l'heure du souper arrive; c'est là le principal repas, et celui par lequel on clôt la journée.

Ordinairement la partie dure quinze ou vingt jours; on varie autant qu'on le peut les divertissemens. On se sépare enfin, lorsqu'en dépit de tous les efforts réciproques, on commence à se lasser un peu de la monotonie des plaisirs.

On trouve dans le *Journal de Calcutta* l'anecdote suivante, qui prouve que l'on n'est jamais, dans ce pays-là, tout-à-fait à l'abri du danger de rencontrer des tigres lorsqu'on chasse en rase campagne:

« Quelques jeunes gens tiraient des bécassines dans un marais, près de Dam-Dam. Tout à coup un tigre royal paraît au milieu d'eux, et s'élance sur l'homme le plus près de lui; c'était un domestique qui fut tué sur place. Ses compagnons, qui n'avaient que du petit plomb dans leurs fusils, tirèrent inutilement plusieurs coups presque à bout portant sur le monstre, sans réussir à lui faire quitter sa proie, ce ne fut que lorsqu'un grand nombre de gens des villages voisins se furent rassemblés, qu'effrayé par leurs cris et le bruit étourdissant de tambours dont ils étaient munis, il opéra lentement sa retraite.

« On fut presque aussitôt averti, à Calcutta, du malheur qui venait d'arriver. Quelques chasseurs se réunirent à la hâte et montèrent sur les éléphans, après s'être armés convenablement pour une expédition de ce genre. Parvenus sur le théâtre de l'événement, ils découvrirent bientôt l'animal qui, gorgé de carnage, les yeux enflammés et la gueule sanglante, s'était couché à peu de distance de là, tenant encore entre ses griffes quelques lambeaux informes de sa victime. Au lieu de fuir à l'approche de la troupe, le tigre s'élança sur le premier éléphant qui marchait en tête et se cramponna contre lui. Mais le cornac était un homme de sang-froid; il parvint à lui faire lâcher prise en le frappant de son crochet de fer, et chacun profitant de la circonstance, se dépêcha de l'ajuster et de faire feu. Atteint de plusieurs balles, sans toutefois être blessé mortellement, l'animal devint de plus en plus furieux; dans sa rage, il se ruait indistinctement sur tout ce qui se trouvait à sa portée. Déjà cette lutte périlleuse durait depuis long-temps et menaçait de devenir fatale à plus d'un assaillant, lorsque heureusement l'un des chasseurs, renommé par son intrépidité et son adresse, le perça d'outre en outre avec une lance. Ce fut là le coup de grâce du tigre: l'animal expirant mordit la terre en battant le sol sous sa queue nerveuse, poussa un rugissement court et terrible, c'était son adieu à la vie; une seconde après il n'existait plus. »

(*Journal des Chasseurs.*)

TRIBUNAUX.

POLICE CORRECTIONNELLE.

En quittant son village pour venir à Paris, Benjamin avait juré à Manette, sa cousine, de l'aimer éternellement, et de revenir fidèle quand il aurait fait fortune, c'est-à-dire quand il aurait amassé cent écus pour acheter un coin de terre, le mobilier du ménage, quelques poules et deux ou trois lapins. Manette et Benjamin avaient pleuré en se séparant; ils avaient échangé des gages d'amour et de constance. Manette avait donné à Benjamin un couteau dit *eustache*, qu'elle avait acheté à la dernière foire. Benjamin avait donné à Manette un superbe foulard de coton du prix de douze sols (vieux style).

Après cette scène attendrissante, Benjamin se mit en route, et tout en s'éloignant, il criait: « Adieu, Manette! » Et Manette agitait le foulard, gage d'amour du tendre Benjamin. Enfin les deux amoureux se perdirent de vue.

Cette idylle touchante se passait en 1840, dans un petit village de Picardie.

Six mois après le départ de Benjamin, Manette reçut de Paris une lettre fort mal griffonnée; son cœur bondit de joie, d'émotion; c'était sans doute Benjamin qui lui écrivait, pour l'assurer qu'il l'aimait toujours, pour lui annoncer qu'il avait fait fortune et qu'il allait revenir au pays.

Manette ouvre la lettre, ses yeux se portent avec avidité sur les caractères mal tracés qui noircissent le papier jaunâtre; mais, hélas! la pauvre fille se rappelle qu'elle n'a jamais appris à lire. Elle court chez un voisin et le prie de lui lire la lettre de Paris. Le voisin met ses lunettes et psalmodie l'épître suivante:

« Ma chère nièce, si tu veux venir à Paris, je puis te procurer une bonne place de femme de chambre chez une baronne très riche, qui donne quinze francs par mois, la nourriture, le logement, le blanchissage et la chandelle. Mais il faudrait partir sur-le-champ, car la place est belle et elle serait bientôt prise si tu ne venais pas. Réponds-moi tout de suite. »

« Ta tante Maclou. »

La lettre n'était pas de Benjamin, mais Manette n'en fut pas moins joyeuse. Aller à Paris, revoir Benjamin, vivre dans la même ville que lui, et avoir une belle place! femme de chambre! quel honneur! Quinze francs par mois! quelle richesse!

Manette, ivre de joie, fait à la hâte son petit paquet; elle embrasse ses parens, ses amis, ses voisins, tout le village. Elle part.

Ceci se passait vers la fin de 1840.

Le troisième acte de ce petit drame a eu lieu dans les dernier mois de la dernière année.

Manette, arrivée à Paris, placée chez la baronne, qui n'était qu'une ancienne parfumeuse, chercha d'abord à retrouver Benjamin; mais ses recherches furent vaines: elle pleura... puis...

Mais ici la scène change, et représente une salle de traiteur à la barrière du Roule. Un couple est assis au fond de la salle: couple composé d'une fille rougeaude et au regard hardi, dont la physionomie assurée trahit la profession de femme libre, et d'un gros garçon en veste bleue, à moustache, aux cheveux frisés, à la casquette tapageuse. Une gibelotte succulente sépare les deux amoureux, et une bouteille de petit vin blanc s'élève devant chacun des deux convives.

C'était un dimanche: jour de barrière et de festins de sentiment.

Dans la même salle, entra bientôt un deuxième couple, savoir: un garçon coiffeur aux airs conquérans et pommadés, et une jeune fille dont la figure honteuse et timide indiquait qu'elle ne suivait qu'en tremblant le jeune Céladon hors des barrières protectrices de l'octroi, et dans une guinguette, séjour de la gibelotte et de la séduction.

Ce nouveau couple alla prendre place non loin du premier venu. Mais à peine la jeune fille timide eut-elle jeté les yeux sur le gros garçon en casquette, qu'elle poussa un cri perçant: cri aussitôt répété par le cavalier de la femme rougeaude. — Ah! — Ah! — Benjamin! — Manette! — Toi ici! — Et toi! — Quel plaisir! — Quel bonheur! — Mais pourtant... — Cependant... — Quelle est cette femme? — Quel est ce jeune pommadin? — Tu me trompais... — Tu me trahissais... — Malgré tes sermens... — Malgré tes promesses... — Monstre! — Perfide!

Pendant ce colloque, la femme rougeaude et le garçon coiffeur ouvraient de grands yeux et de grandes oreilles... Benjamin et Manette, rappelés à leur premier amour, à leurs doux souvenirs d'enfance, se mirent à pleurer en se jetant dans les bras l'un de l'autre. Et, par un mouvement spontané, ils sortirent précipitamment du cabaret pour causer seuls du village et de leurs amours.

La femme délaissée et le garçon coiffeur allaient s'élancer à la poursuite des fugitifs, quand le traiteur leur barra le passage et leur déclara qu'ils ne sortiraient pas sans avoir payé la gibelotte et les deux bouteilles de blanc. Qu'on se figure l'irritation de la femme libre et l'exaspération plus grande encore du malheureux garçon coiffeur! Il eut beau protester qu'on n'avait pas le droit de lui faire payer un festin qu'il n'avait ni commandé ni consommé, le traiteur fut inexorable; il prétendit que c'était une affaire arrangée entre les deux couples pour lui voler son dîner, et menaça d'aller chercher la garde et de pousser l'affaire jusqu'en police correctionnelle.

Le coiffeur s'entêta aussi et se mit à briser les meubles et la vaisselle. Sur ces entrefaites, la garde intervint, le tapageur fut conduit au violon. Quand on chercha la grosse femme rouge, on s'aperçut qu'elle s'était éclipsée à la faveur du désordre qu'avait occasionné cette scène bruyante.

Le traiteur a cité le garçon perruquier en police correctionnelle, et celui-ci, qui n'a pas voulu payer trois francs, montant de la carte de Benjamin, est condamné à 50 fr. de dommages-intérêts pour bris de meubles, plus 25 fr. d'amende pour bris de la tête du gargottier. — Voilà une bonne fortune!

Benjamin et Manette se sont-ils beaucoup pardonné parce qu'ils avaient beaucoup péché? C'est ce que l'on ignore; mais au dire du garçon coiffeur, la jeune Manette, conduite par lui jusqu'au bord du précipice, n'y était pas encore tombée; ce qui désolait le prévenu et ce qui permettra à Manette de recevoir sans rougir le titre de Mme Benjamin. *(Droit.)*

POLICE MUNICIPALE.

(SÉANCE DU 24 DÉCEMBRE 1841.)

L'audiencier appelle: M. Simphorien!

Une voix. — Soyez sans crainte, je suis là!

Le président. — Avancez à la barre.

Simphorien. — C'est inutile, j'entends parfaitement d'ici. (Hilarité.)

Le président. — Approchez donc.

Simphorien. — Si ça vous était égal d'attendre quelques minutes que mon avocat soit arrivé; je ne pense pas parler sans lui.

Le président. — C'est impossible.

Simphorien. — Alors je ne bouge pas d'un centimètre.

Le président. — Le tribunal prendra défaut contre vous.

Simphorien. — Ce n'est pas juste: ce n'est pas moi qui me fais attendre, c'est mon avocat.... prenez défaut contre lui. (Hilarité.)

Le président. — Cela ne peut continuer ainsi, faites-vous défaut, oui ou non?

Simphorien. — Eh bien! j'y vais, j'y vais. On n'a jamais vu un avocat comme ça, il me laisse dans la peine.

Le président. — Depuis plus d'un mois, votre voisin se plaint que vous jetez vos eaux chez lui.

Simphorien, stupéfait. — En êtes-vous bien sûr, M. le président? (Longue hilarité.)

Le président. — Il y a des témoins, vous pourrez les entendre.

Simphorien. — Ceci me paraît du dernier fantastique; je ne jette pas mes *os*, je vous prie de le croire, je les ai au grand complet. Je demande une expertise légale sur mon individu; je demande qu'il soit constaté par un chirurgien anatomiste que je possède mes os sans exception. (Hilarité.)

Le président. — Vous feignez de ne pas entendre, en jouant sur les mots.

Simphorien. — S'agirait-il par hasard des débris de mes repas. Je ferai observer au tribunal que, me nourrissant uniquement de légumes, il est peu probable que j'aie des os à jeter. (On rit.)

Le président. — On parle de l'eau dont vous vous servez pour vos ablutions.

Simphorien. — Voilà ce que c'est que de ne pas avoir d'avocat; il aurait compris sur-le-champ, lui.

Le président. — Répondez, avez-vous quelque chose à dire pour votre défense.

Simphorien. — Brigand d'avocat! (rires), j'ai à dire que je ne sais pas du tout ce que cela veut dire... je jette mon eau dans un plomb.

Le président. — Ce n'est pas possible.

Simphorien. — Je le jure! même que c'est un très joli petit plomb qui a un couvercle fermé avec un cadenas. J'ai trouvé par bonheur une vieille clef qui l'ouvre.

Le plaignant. — Miséricorde! Monsieur a pris cela pour un plomb; c'est le réservoir de mon jet-d'eau. (Rires bruyans.)

Simphorien. — Tiens, tiens, tiens!... En effet, je me souviens, Monsieur a un jet-d'eau sur sa fenêtre!

Le plaignant. — Je ne m'étonne pas si j'étais inondé.

Simphorien. — Mais ça ne devait pas produire un effet trop désagréable surtout quand c'était de l'eau de savon... (On rit.)

Le tribunal, considérant que l'erreur de M. Simphorien a pu être involontaire, le renvoie de la plainte.

Simphorien. — Vous êtes témoins tous, Messieurs, que je m'en suis tiré sans avocat. Si ce paltoquet vient me réclamer des honoraires, je vous l'enverrai. (Rires.)

(Audience.)

JUSTICE DE PAIX.

4e ARRONDISSEMENT.

Le père Philippe a soixante ans et gagne misérablement sa vie à vendre des cantiques; le pauvre homme est aveugle, ce qui ne l'empêche pas de chanter dans les guinguettes :

Bénissons à jamais
Le Seigneur dans ses bienfaits.

La jeunesse des barrières a bon cœur lorsqu'elle s'amuse, aussi achète-t-elle pendant l'été les cantiques du pauvre Homère parisien; mais, quand vient l'hiver, le vieux Philippe ne trouve plus aux bals champêtres ses bons amis, de là naît sa misère. C'est cette misère qui a obligé son maître d'hôtel à lui prendre en paiement de ce qu'il doit... son seul bien... son bâton. Ce bâton, le vieux Philippe vient le réclamer au juge de paix.

Le juge, au maître d'hôtel. — Vous voulez vendre le bâton de cet homme.

Le maître d'hôtel. — Oui, la pomme est en or.

L'aveugle. — Mon bon juge, ne laissez pas prendre ma canne. C'est mon capitaine qui me la donna lorsque je reçus un coup de feu dans les yeux à Eylau. — Tiens, Philippe, me dit-il, voilà un souvenir de moi, mon vieux, ne t'en sépare jamais... Eh bien! j'ai eu faim et soif souvent, mais jamais je ne l'ai vendue, cette pauvre canne!...

Le juge. — Mon pauvre homme, il faut cependant payer votre garni.

L'aveugle. — Je toucherai bientôt de petites sommes que me donnent les vieux de la vieille garde, de bons amis... allez... je paierai à cette époque : mais faites-moi rendre ma canne.

Le juge. — D'ici là comment vivrez-vous?

L'aveugle. — Oh! je vis avec si peu, une croûte de pain, un peu d'eau, une pipe de tabac, voilà ma consommation de chaque jour; si on veut je me priverai de mon tabac, mais qu'on ne vende pas ma canne, la canne de mon capitaine!... (Vive émotion.)

Le maître d'hôtel. — Je ne la vendrai pas, je la garderai seulement en *otage*.

L'aveugle. — Non, non, je vous en prie, ne m'en privez pas : c'est mon seul compagnon; mon ami, cette pauvre canne, vous me l'avez prise pendant mon sommeil.

Le juge, ému. — M. l'aubergiste, je réponds de la petite dette de Philippe, donnez lui quinze jours pour s'acquitter et rendez-lui sa canne.

L'aveugle, recevant sa canne. — Oh! merci, M. le juge, la voilà, cette pauvre amie, je ne sais si elle est jolie, car Dieu n'a pas permis que je la pusse voir, mais elle soutient depuis trente ans le pauvre aveugle, et il ne veut la quitter qu'à son lit de mort, lorsqu'il n'en aura plus besoin!... (Attendrissement).

Le bon vieillard sort de la salle au milieu de l'émotion générale; une foule de spectateurs le suivent et lui achètent tous ses cantiques, qu'ils paient généreusement. Nul doute que Philippe ne soit en état, à l'heure qu'il est, de payer la rançon de sa canne chérie.

(*Audience*).

THÉATRES.

ODÉON, SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — *Ivan de Russie*, tragédie en trois actes de M. CHARLES LAFONT. — Voici une faite tragédie selon toutes les règles anciennes : unité de temps, unité de lieu, unité d'action; tous les principes y sont observés avec soin, nous ne pouvons reprocher à l'œuvre de M. Charles Lafont qu'un peu de froideur.

Ivan de Russie, jeune prince enfermé dans une étroite prison, comme Arthur de Bretagne, comme Henri d'Angleterre, voit son cachot se rouvrir à la voix d'un vénérable serviteur de sa famille. Bientôt le plan d'une conspiration est déroulé devant ses yeux, il conçoit l'espoir de régner, et s'éprend d'amour pour la fille d'un de ses gardiens. Mais la révolte est facilement apaisée par Catherine, les principaux chefs sont arrêtés, et le prince Ivan tombe victime de cette tentative désespérée. Selon l'histoire, on a lieu de penser que la czarine avait elle-même suscité cette fausse sédition pour avoir l'occasion de frapper le jeune prétendant; mais la tragédie du second Théâtre-Français laisse un peu dans le vague la révolte et le caractère du ministre Munich.

La versification de cette pièce est fort belle; malheureusement le second acte est faible et marche lentement. Le jeu des acteurs a du reste parfaitement secondé les intentions de l'auteur. Bignon a montré une rare intelligence dans le rôle du geôlier, c'est un artiste qui promet beaucoup; le personnage d'Ivan a été aussi très bien rempli par Munié. Nous devons faire aussi la part des blâmes avec celle des éloges, et nous reprochons à Mme Dubois, ses gestes cassés, sa voix rude, et certains mouvemens de tête et d'épaules assez disgracieux à la scène.

ARMAND DUPLESSIS.

FOLIES-DRAMATIQUES. — *Le Jugement de Paris*, vaudeville en un acte, par MM. DARTOIS et ROCHEFORT. — Ce n'est pas de Pâris, le beau Troyen, qu'il s'agit ici, mais bien de la ville de Paris, et la scène se passe sous les charmilles de la chaumière, en présence du redoutable père Lahire. La ville de Paris a promis une pomme d'or pour l'invention la plus belle. Aussitôt arrivent de tous côtés : le pavage en bois, les serrures de sûreté, les foulards géographiques, les théâtres et leurs folles productions, chacun veut obtenir la pomme promise.

La Vogue est déclarée souverain arbitre dans ce jugement, et c'est à Chicard qu'elle adjuge le prix. Le tout est terminé par un quadrille que le pudique sergent de ville aurait bien de la peine à tolérer dans une nuit de bal masqué; Chicard y déploie tous ses talens, c'est assez dire.

Cette folie-revue, qui attire la foule à la jolie salle des Folies-Dramatiques, contient des sarcasmes dirigés contre le second Théâtre-Français. Le Théâtre du Panthéon a cru pouvoir se permettre une semblable licence. Ces malices sont de très mauvais goût, et d'ailleurs entièrement dépourvues d'esprit.

BALS.

Le quatrième grand bal masqué de l'Opéra-Comique, aura lieu dimanche prochain 16 janvier; les portes ouvriront à minuit précis. On délivre à l'avance des stalles de balcon numérotées. Les loges à salon seront louées par ordre d'inscription au bureau de location, rue de Marivaux.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

5 Janvier. — On a fait à Londres un calcul duquel il résulte que, l'année dernière, la consommation de Bordeaux, Champagne, Bourgogne et de tous les vins français, avait été en Angleterre de 240,906 galons, tandis que cette année, elle a été de 257,946. La différence

en plus, pour cette année, est de 17,040 galons. La consommation générale (tenant compte de tous les vins) a été, cette année, de 308,768 galons moindre que l'année dernière.

— On construit en ce moment à New-York un bateau à vapeur qui, au dire des journaux de cette ville, n'aura pas de pareil au monde. Il marchera, selon les calculs hypothétiques de MM. les architectes, à raison de trente milles à l'heure ; il aura des cabines pour mille passagers. La longueur de la quille est de 325 pieds. Ce bateau sera construit d'après un nouveau système : au lieu de roues à aubes, il recevra l'impulsion d'un moteur nouvellement inventé. Il doit faire le trajet de New-York à Albany. Le capitaine Fellows, qui le commandera, en surveille les travaux, et rien ne se fait que d'après ses ordres.

6 —M. C......., marchand de la rue Bourbon, à la Nouvelle-Orléans, se trouvait à Paris pour ses achats, lorsque, dans la nuit du 23 septembre, vers deux heures du matin, il vit en rêve son fils qui lui disait d'une voix agonisante : « Mon père, je me meurs. » En même temps une main glacée saisit la sienne.

M. C... se réveilla en sursaut et conserva une telle impression de ce rêve, qu'il hâta son départ, et s'embarqua pour la Nouvelle-Orléans. En arrivant, sa première question fut de s'informer de son fils, et il apprit qu'il était mort. Sa première douleur passée, il raconta à ses amis le rêve qu'il avait eu, et ceux qui avaient assisté aux derniers momens du mourant confirmèrent, avec une sorte de stupeur, l'étrange pressentiment du malheureux père en lui apprenant qu'en effet son fils était mort, le 23 septembre, à deux heures du matin, et que ses dernières paroles avaient été : Mon père je me meurs »

7. — Le chiffre des accidens occasionnés dans Paris par les voitures a suivi, depuis 1834, une progression effrayante :

En 1834, il y eut	154 personnes blessées et	4 tués.
1835	214	12
1836	220	5
1837	361	11
1838	366	10
1839	384	9
1840	394	14

— Le fronton de l'église de la Madeleine, du côté de la rue Tronchet, resté lisse, contient, comme on sait, d'un espace ménagé intérieurement. Il est définitivement arrêté que cet espace servira de clocher. Très prochainement on doit commencer les travaux nécessaires pour la pose de la sonnerie.

— On écrit de Montreuil :

« Une baleine de vingt mètres de long, sur treize mètres de diamètre ou circonférence, a été trouvée le mercredi, 29 du mois dernier, par deux bateaux pêcheurs de Berck, à environ quarante kilomètres de terre ; ramenée à la côte, elle a dû y être vendue le 1er janvier. La gueule de cette baleine porte trois mètres quatre-vingts centimètres de long. Plus de mille personnes vont la visiter chaque jour. »

— Le village de Madana, situé à peu près à 14 milles allemands de Rustschuck, en Valachie, offre, en ce moment, une grande singularité ethnographique, n'étant, depuis 30 ans, habité que par des femmes. Il y avait un temps où cette population féminine s'élevait à 2,000. Ces dames ne vivaient pas en guerrières, comme les Amazones de jadis, mais elles s'étaient éloignées de tout contact avec les hommes, et expulsaient tous ceux qui se rapprochaient de leurs territoires avec des intentions matrimoniales. Aujourd'hui ce petit état anti-social semble près de sa dissolution ; du moins, le recrutement des femmes mécontentes et des jeunes filles abandonnées par l'inconstance, ne se fait plus remarquer dans les environs de Madana, et la population féminine a diminué sensiblement. Presque toutes ces femmes sont mahométanes.

8. — On lit dans *la Gazette de la Louisiane*, journal américain :

« Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons qu'un duel doit avoir lieu le 6 décembre entre le juge Tenney et M. N. Rowley, sur le rivage de l'Arkansas, qui fait face à Prince-Town. Chacun des combattans sera armé d'une carabine, d'une paire de pistolets et d'un poignard. Après avoir déchargé leurs carabines à trente pas, les deux champions s'avanceront l'un contre l'autre, et lutteront ensemble jusqu'à ce que l'un d'eux tombe mortellement blessé. La cause de ce duel est une décision du juge Tenney, concernant un procès qui intéressait M. Rowley. »

9.— On lit dans la *Gazette d'Ath* :

« Un fait bien extraordinaire par sa rareté vient de se passer à Meslin-Lévêque. Au milieu d'une profonde misère, dans une obscure chambrette, vivaient misérablement les époux Marie-Ghislaine Bau... et Maximilien Peermann. L'aumône publique les soutenait dans leurs derniers jours. Peu de temps avant la Noël, Ghislaine disait à son mari : « Il y a déjà quarante ans, Maximilien, que nous sommes en ménage. — C'est vrai, et v'là bien des années que nous souffrons ; si l'bon Dieu venait nous à rappeler tous deux, ce ne serait pas un malheur ! » A quelques jours de là, le souhait du vieillard souffrant fut exaucé. Alités depuis quelques jours, le vendredi 25 décembre, ces malheureux se sentant plus affaiblis, firent demander le pasteur du village. Après avoir reçu les derniers secours de la religion, ils expirèrent sans qu'il fut possible même au curé de dire lequel des deux la mort avait frappé le premier. Le lendemain deux modestes bières, escortées par une grande partie de la population de Meslin-Lévêque, et d'une foule de villageois accourus des communes voisines, s'acheminaient vers le cimetière, où une même fosse reçut les restes de ces deux infortunés. »

—On lit dans la *Sentinelle du Jura* :

« Il y a plusieurs années qu'un propriétaire aisé de la Bresse rencontra dans une auberge un cultivateur qu'il ne connaissait pas, et avec lequel il engagea la conversation. Il apprit de ce dernier la périlleuse situation dans laquelle ses affaires se trouvaient, situation cependant, disait-il, qu'il pourrait rendre prospère s'il avait seulement cinq cents francs. Son interlocuteur venait de la foire, il avait de l'argent, il était bon, généreux, et vite il offrit la somme désirée par cet inconnu, qui lui en fit un billet.

Ces deux braves cultivateurs se quittent contens l'un de l'autre, se perdent de vue, s'oublient même, en apparence, quand le reconnaissant emprunteur, qui depuis était devenu prodigieusement riche, meurt sans enfans, et institue par son testament pour son unique héritier l'homme qui l'avait si généreusement obligé dans son désespoir. »

— Un ancien fermier des jeux de Paris vient de partir pour Naples, afin, dit-on, d'y signer le contrat qui lui accorderait l'exploitation des jeux de hasard dans cette capitale, pendant la saison d'hiver. Si ce projet se réalise, il y aura dans toute l'Europe deux endroits seulement où les jeux de hasard seront en activité pendant l'hiver : Naples et Hombourg, près de Francfort-sur-Mein.

— Un thon de 50 kil. a été pêché très récemment à Dunkerque. Ce poisson appartient à la Méditerranée. On ne sait comment cet individu isolé est venu se perdre dans la Manche.

— Hier, à minuit, le thermomètre centigrade de l'ingénieur Chevallier marquait 7° 8/10es au dessous de zéro. Aujourd'hui, à 4 heures du matin, 8° 9/10es ; à 6 heures, 9 1/10e ; à 7 heures, 8° 9/10es ; à midi, 6° 2/10es.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre

13e Année. — N° 3. Samedi 15 Janvier 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vte DE TESSIÈRES-BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS,

TRIBUNAUX, THÉATRES,

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

LE CABINET DE LECTURE paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX : 15 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

Au présent numéro sont joints une gravure de Mode et un supplément.

LES LIEUTENANS GÉNÉRAUX DE POLICE.

IX.

BERRYER DE RAVENOVILLE (NICOLAS-RENÉ).

Fils d'un procureur général au grand conseil, ce magistrat fut nommé conseiller au Parlement en 1731 ; sept ans après il épousa la fille d'un sous-fermier général, Mlle Fribois, qui lui apporta une grande fortune, et qui devait le faire arriver aux plus hauts emplois par la faveur dont elle jouissait à la cour. Bien jeune encore, cette demoiselle avait été présentée à Mme de Pompadour dont elle se concilia toute la bienveillance par les grâces de son esprit. Mme de Pompadour était alors toute puissante ; elle régnait véritablement en France ; aussi l'avancement de de M. Berryer fut-il rapide. Nommé successivement maître des requêtes, intendant du Poitou, il occupait ce dernier poste lorsque, le 27 mai 1747, il fut, malgré la médiocrité de ses talens, choisi pour successeur au lieutenant général de police Feydeau de Marville.

Cependant, et bien que ses complaisances pour Mme de Pompadour le détournassent souvent des devoirs de sa place, on lui doit plusieurs ordonnances utiles sur la police municipale, telles sont celles du 12 août 1748 contenant de sages dispositions pour empêcher les friponneries qui se commettaient dans le trafic des billets de loterie ; celle du 9 mai 1749, concernant les nourrices de la campagne qui viennent à Paris prendre des enfans, et plusieurs autres relatives à la propreté des rues, à la surveillance exercée sur les saltimbanques, à la conduite des chevaux et voitures dans Paris, etc. Là, du reste, il faut bien le dire, se bornent les travaux utiles de ce magistrat, et bientôt il sembla n'avoir d'autre mission que de soutenir par tous les moyens possibles la faveur de la maîtresse de Louis XV. Pour plaire à cette femme à laquelle il devait son élévation, il lui cachait les plaintes dont elle était l'objet, en même temps qu'il livrait à sa curiosité tous les secrets de sa place ; et non seulement il avait recours aux moyens les plus odieux pour déjouer les manœuvres employées contre cette favorite, mais encore il peuplait la Bastille de ses nombreux ennemis. Aucun asile n'était respecté par la police, dès qu'il s'agissait de servir Mme de Pompadour ; ses perfides investigations troublaient tous les ménages, et personne n'en était à l'abri. Un écrivain affirme que le nombre des individus arrêtés pour crimes et délits envers la marquise de Pompadour, se monta, sous l'administration de M. Berryer, à plus de quatre mille; nous ne garantissons pas l'exactitude de cette assertion. Au dire du même écrivain, quelques uns de ces individus ne subirent que des peines légères ; un plus grand nombre fut proscrit ; plus de huit cents furent jetés à la Bastille, à Ham, à Doullens, à Vincennes, à Lille, et ne recouvrèrent leur liberté qu'à la mort de leur ombrageuse et impitoyable ennemie.

Ce fut Mme de Pompadour qui imagina de mettre sous les yeux du roi, pour le divertir, le tableau fidèle de ce qui passait chaque jour dans les maisons de débauche, et avant M. Berryer aucun lieutenant de police ne s'était occupé de ce travail immonde.

L'un des événemens les plus importans arrivés sous l'administration de ce magistrat est celui que nous allons rapporter :

« Au mois de mai 1750, la police procédait, avec beaucoup de vio-

lence, à l'un de ces enlèvemens périodiques de mendians et de femmes de mauvaise vie, qu'elle était dans l'habitude de faire. Quelques enfans, sans qu'on ait pu savoir le motif d'une telle barbarie, furent arrachés des bras de leurs mères; celles-ci remplissaient les places publiques de cris de désespoir. On s'attroupa, on s'excita; on se livra à toutes sortes de commentaires sur le sort réservé à ses enfans; et plusieurs femmes déclarèrent que pour les rendre, les agens demandaient de l'argent. Une fable odieuse se répandit dans le peuple : on fit de Louis XV un autre Hérode, qui allait renouveler le massacre des Innocens. Des médecins, disait-on, lui avaient conseillé de prendre des bains de sang humain pour le rétablissement de sa santé usée par la débauche. La populace se mit donc à faire la guerre aux exempts de police. L'un d'eux fut tué, beaucoup d'autres maltraités. M. Berryer fut cerné dans son hôtel; il s'évada par les jardins. La fureur des assaillans étaient au comble; on parlait d'escalader les murailles, lorsqu'un officier de police, plus intrépide que son chef, fit ouvrir soudainement toutes les portes. A cette vue, le peuple soupçonna un piége, s'arrêta et respecta cette maison ouverte; il recula, et bientôt on le vit fuir dans les directions du boulevart ou de la place Vendôme. A en croire ces hommes effrayés, on allait faire feu sur eux de toutes les fenêtres; le terrain était miné et devait engloutir les assaillans (1). »

Cependant, comme le peuple manifestait l'intention de revenir à la charge, plusieurs détachemens de la maison militaire du roi arrivèrent, et un assez grand nombre d'individus furent arrêtés.

Certes ce que l'on disait parmi le peuple touchant les enlèvemens d'enfans était exagéré; mais il est certain que quelques enlèvemens avaient eu lieu sans aucun motif plausible. Le Parlement s'en émut; il voulut être instruit de tout ce qui s'était passé. Dans un arrêt du 25 mai 1750, il ordonne : « Qu'il soit informé contre les auteurs des bruits « alarmans qui ont donné lieu aux émeutes populaires, contre ceux « des attroupemens séditieux, et *contre ceux qui auraient enlevé des « enfans, si aucuns il y a.* »

Forcé de rendre compte de sa conduite, M. Berryer se présenta à la barre; il exposa la marche des troubles, et affirma qu'aucun enlèvement d'enfans n'avait eu lieu par son ordre. Il fallut bien que l'on se contentât de cette déclaration, à la suite de laquelle le procureur général fit informer contre les auteurs et fauteurs des attroupemens. Quelques malheureux, plus ardens que les autres, furent jugés, condamnés et pendus. D'autres furent retenus en prison pendant long-temps, et plusieurs furent envoyés à Bicêtre.

Le roi fut très attristé par cet événement, et la crainte qu'il en conçut fut assez forte pour l'empêcher de se rendre à Paris, et même de traverser cette ville en allant au château de Compiègne ou ailleurs; on construisit donc un chemin qui conduisit du bois de Boulogne à Saint-Denis, en longeant la paroisse de Saint-Ouen, et l'on donna à ce chemin le nom de *Route de la Révolte*, qu'il porte encore aujourd'hui.

Tout cela n'éclaircit pas la question des bains de sang, et la magistrature de M. Berryer demeura entachée de l'odieux soupçon d'avoir favorisé de secrets et criminels desseins.

Ce fut sous l'administration de M. Berryer qu'eut lieu l'attentat de Damiens sur la personne de Louis XV, qui fut frappé d'un coup de couteau le 5 janvier 1757. Le lieutenant général de police fit preuve, en cette circonstance, d'un grand dévouement pour la personne du roi et surtout pour la favorite, Mme de Pompadour, que, comme toujours, il soutint et défendit envers et contre tous. Plusieurs ministres, entre autres, MM. de Machault et d'Argenson, avaient cru que l'attentat de Damiens entraînerait la chute de la marquise, et ils l'avaient abandonnée; ils en furent punis par la destitution; M. Berryer, au contraire, obtint en récompense de ses services, fort peu honorables pourtant, le ministère de la marine, ce qui justifiait par avance le mot de Beaumarchais : *Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtin..*

(1) Charles de Lacretelle, *Histoire du dix-huitième siècle.*

« Chacun, dit un historien de ce temps (1), fut confondu d'étonnement à cette nouvelle : on se demandait si l'on voulait absolument achever notre perte, avec un pareil ministre, dans la crise importante où les colonies et les affaires maritimes se trouvaient. Ce personnage, sorti de la police depuis peu (29 octobre 1757), n'avait jamais annoncé aucun des talens qu'exigeait la place délicate où on l'élevait. Il était d'ailleurs sans humanité, dur, brusque, grossier même : il s'était fait détester partout où il avait passé, et il n'avait d'autre mérite qu'un dévouement servile envers la favorite, et une abjection profonde auprès de ceux dont il avait besoin.....

« M. Berryer, parvenu au ministère où se commettaient à la vérité d'énormes déprédations, ne comprit pas qu'il fallait remettre à un temps plus opportun la suppression des abus, et que le point sur lequel devait se concentrer toute son attention était la conservation des colonies. Pendant qu'il avait dirigé la police, son administration n'avait eu d'autres ressorts que la délation et l'espionnage. Ce furent encore ceux qu'il mit en œuvre. Il découvrit, dans Paris, un ancien officier de plume de la marine, chassé de son corps comme mauvais sujet : il en fit son confident, son conseil, son maître même. Mais il le faisait venir en secret dans son cabinet par un escalier dérobé, et à des heures où les premiers commis ne pouvaient l'y surprendre. Cela dura quelque temps sans qu'on s'en doutât. Cependant le Mentor de M. Berryer, profita de sa nouvelle situation pour assouvir ses haines particulières; ce qui donna lieu aux plus criantes injustices. La source de ces vexations se découvrit enfin, et le ministre fut obligé de disgracier son favori.

« Tandis que M. Berryer portait l'attention la plus sérieuse à ces petits détails, qu'il supprimait quelques officiers de plume, qu'il diminuait les appointemens à d'autres, qu'il écornait les bénéfices des fournisseurs soumis à un nouvel examen, les ennemis battaient nos escadres, achevaient de ruiner notre marine, prenaient la Guadeloupe, Québec, la Martinique, le Canada entier, Pondichéry, et ne cessaient de nous insulter jusque chez nous... »

Cela n'empêcha pas que M. Berryer demeurât toujours en faveur; il garda le portefeuille de la marine jusqu'au 15 octobre 1761, époque à laquelle la marquise de Pompadour le fit nommer garde des sceaux. Il occupa ce dernier poste jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 15 août 1762. Cet homme d'état laissa de lui une opinion que Duclos a parfaitement résumée en très peu de mots;

« *Dans ses divers emplois*, dit-il, *Berryer fit toujours mieux les affaires de Mme de Pompadour que celles de son maître.* »

Avant de terminer cette notice, nous rapporterons une aventure arrivée à Paris pendant que M. Berryer était lieutenant général de police, et qui contribua fortement à accréditer ces bruits absurdes de bains de sang humain pris par certains grands personnages.

En 1749, un knaz (2) tartare, grand seigneur soumis à la Russie, vint à Paris. C'était une espèce de colosse, un de ces hommes monstres, qu'on prendrait volontiers pour des cousins d'Encelade ou de Briarée. Celui-là pourtant n'avait pas cent bras; mais il avait cent domestiques.

Un tel état de maison, en voyage surtout, supposait une immense fortune. On eût voulu le croire sot; mais il n'était qu'ignorant, et son esprit tartare se décelait à tout propos par des finesses inconnues à l'esprit français. Son grand train, ses splendides et bizarres vêtemens, son air dur, sa parole hautaine, lui donnèrent un singulier renom. Ce personnage était le prince Kespatky. Dès son arrivée, il annonça les projets d'amusement qu'il avait formés. Il ne voulait pas paraître à la cour de Versailles, parce qu'il était en ce moment en pleine disgrâce avec son empereur Ivan VI, ou plutôt avec le régent de ce jeune et infortuné souverain; mais il se proposait de se dédommager de cette privation en fréquentant tour à tour la bonne et la mauvaise compagnie.

Tout est de mode, en France; pendant six mois, il ne fut question

(1) *Vie privée de Louis XV.*

(2) Prince.

que du magnifique Tartare : la somptuosité de son hôtel, la pompe de son ameublement, la beauté de ses chevaux, de ses équipages, sa table, ses diamans, ses parures, ses maîtresses, sa petite maison, ses prodigalités en tous genres, dépassaient les fantaisies les plus extravagantes. Les femmes raffolaient de lui ; les hommes lui trouvaient un fort mauvais ton.

Tout à coup le bruit se répandit qu'une maladie corrosive, affreuse, dégoûtante, s'était emparée du brillant étranger. Les médecins, consultés le déclarèrent perdu. Ses amis furent consternés de cet arrêt. Lui n'en fit que rire ; il prit congé du roi, et s'engagea à revenir un an après, frais, gaillard et bien portant.

Certes, ceci ne paraissait pas probable : l'état du malade défiait en apparence tout secours humain. Une lèpre affreuse couvrait son corps entier, et la violence du mal s'augmentait de jour en jour. Nos médecins, qui apprirent le fol espoir du Tartare, le lui laissèrent comme une chimère propre à lui faire supporter plus facilement ses douleurs. MM. Bouvard, Fourqueux et autres continuèrent à le considérer comme menacé d'une mort prochaine, et cette mort semblait même devoir lui être souhaitée, tant son mal était cruel.

Quinze mois s'écoulèrent, il n'avait pas fallu tant de temps pour qu'on oubliât le knaz Krespatky, lorsque tout à coup le bruit remplit Paris et Versailles qu'il était revenu complètement guéri, et sans qu'il restât sur sa personne la trace la plus légère de son effroyable maladie. La chose semblait merveilleuse, car on l'avait jugée impossible.

Un grand nombre d'hommes de qualité, quelques dames même du haut parage, avaient vu le noble étranger durant sa maladie. Ceux-là voulurent tous s'assurer par eux-mêmes du miracle produit sur sa personne, et chacun convint qu'en effet le prodige était opéré : les boutons, les pustules, les dartres, tout s'était évanoui. Le Tartare avait retrouvé sa peau si belle, si blanche, si rose ; de brillantes couleurs lui étaient revenues, ainsi que les paupières, les cils, les sourcils, rongés précédemment par l'âcreté du virus.

La Faculté de médecine jeta les hauts cris : elle nia l'existence de la maladie, puis la disparition de la maladie ; mais le sujet était là, et deux cents personnes de toutes conditions, qui l'avaient vu quinze mois auparavant, attestaient son identité et la réalité du mal. On finit par où l'on aurait dû commencer : on convint qu'un traitement inconnu avait opéré ce miracle.

C'était la vérité ; le prince avait été guéri radicalement. Mais quels étaient les remèdes capables de rendre plus que la santé, puisqu'ils rappelaient la beauté ? Dix mille voix le demandèrent ; trois cents femmes titrées supplièrent le Tartare de leur déclarer son secret. Le galant prince écoutait gracieusement toutes leurs questions, mais n'y répondait pas.

Cependant il paraît que trois personnes plus favorisées obtinrent de lui la révélation si désirée, et l'on crut plus tard que la base du traitement à faire et à suivre pour détruire l'âcreté du sang corrompu était dans la transfusion d'un autre sang jeune, pur, vigoureux.

De là les bruits absurdes répandus dans le peuple, et qui faillirent avoir de si funestes conséquences.

X

BERTIN DE BELLISLE (HENRI-LÉONARD-JEAN-BAPTISTE), COMTE DE BOURDEILLES, SEIGNEUR DE BRANTÔME, PREMIER BARON DE PÉRIGORD.

M. Bertin (1), né à Périgueux, en 1720, n'avait pas encore atteint sa vingt et unième année lorsqu'il fut nommé conseiller honoraire au grand conseil. Dans l'espace de quatre ans, il devint successivement intendant du Roussillon et intendant de Lyon, et, le 30 avril 1745, il fut nommé maître des requêtes.

Pendant son séjour à Lyon, M. Bertin s'était beaucoup occupé d'économie politique ; il avait écrit sur les finances, sur le commerce et les manufactures considérés comme sources de la richesse publique. Il s'attira ainsi la bienveillance de Mme de Pompadour, qui faisait grand cas des hommes d'état de la secte dite des économistes, et ce fut à la puissante protection de cette favorite qu'il dut son élévation à la place de lieutenant général de police, rendue vacante, le 16 octobre 1757, par la retraite de M. Berryer.

Le nouveau lieutenant général n'était, à vrai dire, qu'un homme d'état fort médiocre, mais ayant de l'ambition et ne manquant pas d'esprit. Il ne laissa pas de faire preuve de zèle et d'activité dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, bien qu'il fît sa première loi de plaire à la favorite : on lui doit plusieurs ordonnances très sages, touchant la sûreté et la salubrité publiques. Une grande partie des rues de Paris étaient encore dépourvues de lanternes, et les immondices ne pouvaient, faute d'un matériel assez considérable, être régulièrement enlevées de la voie publique, qu'elles obstruaient et qu'elles infectaient. M. Bertin obtint, pour remédier à cet état de choses, une augmentation de cinquante mille francs, et les Parisiens applaudirent à l'emploi judicieux qu'il en fit. Il s'occupa aussi de l'approvisionnement des marchés de Sceaux et de Poissy ; il régla par des arrêtés très sages la police de ces marchés destinés à la vente des bœufs, veaux et moutons pour la consommation des Parisiens. Enfin on lui doit quelques ordonnances utiles sur les marchands ambulans et sur les saltimbanques qui encombraient auparavant les rues de Paris. La plus singulière de ces ordonnances est celle qui fut intitulée : *Ordonnance de police portant défense à toutes revendeuses publiques et colporteuses, de vendre des fleurs ou bouquets en aucun endroit de Paris, et à tous marchands, bourgeois et autres, de leur donner asile contre la poursuite des officiers de police.*

Il paraît que cette ordonnance fut rendue sur les plaintes des maîtresses bouquetières qui formaient, à cette époque, une corporation riche et puissante. Voici une anecdote recueillie par M. Bertin pour occuper les loisirs de Mme de Pompadour et retrouvée depuis 1830 dans les archives de la police ; elle donnera une juste idée des mœurs de ce temps et du degré de puissance auquel pouvait arriver une jolie bouquetière.

Nanette Lollier, fille d'une marchande de la halle, avait été élevée par sa marraine, veuve d'un officier supérieur, qui l'avait prise en affection et lui avait fait donner une éducation fort peu en rapport avec la position sociale à laquelle elle semblait appelée. A douze ans, Nanette savait lire, écrire et assez bien faire de la musique, ce qui lui servait à exercer et développer la jolie voix qu'elle possédait. La marraine mourut ; Nanette revint chez sa mère, qui, comme elle le disait, n'entendant rien à toutes ces belles manières, voulut l'obliger à vendre du poisson. Nanette déclara qu'elle ne voulait vendre que des fleurs ; la mère s'emporta, la fille s'entêta et disparut de la maison paternelle. Son absence dura trois ans, sans que l'on pût découvrir ce qu'elle était devenue ; enfin, un jour un commissionnaire vint avertir la mère Lollier que Nanette était chez les Carmélites de la rue du Bouloi, et que la supérieure de ces religieuses était prête à la rendre à ses parens. La bonne femme se transporta incontinent au lieu indiqué ; en entrant au parloir, elle trouva la supérieure, qui lui dit que la veille une dame inconnue avait amené Nanette au couvent, et qu'elle avait remis en même temps une somme de vingt mille francs en or pour payer sa dot, si elle consentait à entrer en religion. On fit tout de suite venir la jeune fille ; la proposition de devenir Carmélite ne lui sourit pas ; elle déclara de nouveau qu'elle voulait être bouquetière, et elle quitta aussitôt le couvent, au grand déplaisir de la supérieure, qui lui remit les vingt mille livres.

Quinze jours après, Nanette faisait, comme bouquetière, son entrée au jardin du Palais-Royal ; mais quelle bouquetière ! elle ne portait que de la soie, des dentelles, des bijoux. Sa corbeille, en forme de conque

(1) Presque tous les biographes sont muets sur le compte de ce lieutenant général de police : l'un d'eux n'a inséré ce nom dans son recueil que pour dire qu'on ne sait absolument rien du personnage qui le portait, et un autre, à propos de Bertin de Bellisle, fait l'histoire d'un prétendu médecin de l'Hospodar de Moldavie. Plus heureux que ces écrivains, nous avons pu puiser dans des documens authentiques les détails que nous donnons dans cet article.

dorée, était doublée de satin et attachée par une écharpe bleue à sa fine et charmante taille. De jolis souliers, ornés d'une boucle et d'un nœud de faveur, emprisonnaient ses petits pieds, et sa courte jupe laissait voir un bas de jambe admirablement taillé.

Bientôt à Versailles et dans les salons du grand monde, il ne fut plus qestionu que de la jolie bouquetière; les plus grands seigneurs cherchèrent à lui plaire, et les plus riches présens lui arrivaient de toutes parts. Nanette refusait les cœurs; mais elle acceptait les présens, et elle sut se garder de telle sorte que sa réputation grandit autant que sa fortune. Dès qu'elle paraissait au Palais-Royal, on faisait cercle autour d'elle; une femme de chambre et plusieurs domestiques suivaient de loin la belle bouquetière, et lui fournissaient des fleurs, à mesure que sa corbeille se vidait. Nanette recevait plus de louis que de pièce de douze sous en échange des bouquets charmans que sa main offrait avec tant de grâce. Les princesses de Lorraine, de Rohan, de Bouillon, les dames de la plus haute qualité acceptaient les œillets, les roses, les violettes que la bouquetière leur offrait gratuitement. Mais, en retour, on apportait à Nanette, de la part de ces dames, des bijoux, des dentelles, des pièces d'étoffe ou d'argenterie; si bien qu'au bout de deux ans, on sut que Nanette possédait plus de quarante mille livres de rente, indépendamment de la fortune particulière qu'elle avait assurée à sa mère et à ses frères.

Malgré la rigueur bien connue de la jolie bouquetière, les soupirans ne lui manquaient pas. Un seul fut distingué dans le nombre. C'était un jeune homme d'environ vingt-deux ans: il était toujours dans le jardin avant que Nanette y parût, et il semblait l'attendre. Dès qu'elle arrivait, le jeune homme prenait un bouquet, le payait douze sous, regardait Nanette, lui parlait à peine, puis s'en allait, et on ne le revoyait plus jusqu'au lendemain. Ce jeune homme était noble; Nanette n'en doutait pas, il portait l'épée; mais il devait être pauvre, car jamais la jolie bouquetière n'avait vu un nœud de rubans à son épée, non plus qu'à sa cravate, de dentelles.

Un soir, Nanette vit le brillant marquis de Louvois parler à ce jeune homme; puis le marquis s'étant approché du comte de La Châtre, assis à côté de Nanette, il dit à ce seigneur:

— Ce sot de Courtenay me met en colère: le roi a demandé pourquoi il ne venait pas à Versailles; je lui répète le propos flatteur de sa majesté; eh bien! il s'en occupe comme d'une chanson.

— Il a de bonnes raisons pour cela, répondit La Châtre: où prendrait-il l'argent nécessaire à la vie que nous menons? Son père l'a ruiné.

— C'est vrai, et c'est grand dommage; un si joli garçon, et un parent de la famille royale... Mais pourquoi ne se marie-t-il pas?

— C'est impossible. Avec un nom tel que le sien, on ne peut s'accommoder d'une personne *de peu*: il lui faudrait épouser une princesse.

Nanette avait entendu cette conversation sans en perdre un seul mot; elle quitta le Palais-Royal plus tôt qu'à l'ordinaire, apprit, à l'aide d'adroites informations, que le prince de Courtenay demeurait à l'hôtel Carnavalet, rue Culture-Sainte-Catherine, et, rentrée chez elle, elle écrivit ce qui suit:

« Mon cher cousin, je suis vieille et votre proche parente; je souffre « de vous savoir en dehors de votre place. Faut-il que vous viviez « inconnu à Paris, lorsque des gens de moindre qualité font les délices « de Versailles! Vous êtes pauvre, je suis riche; mon âge m'interdit les « plaisirs bruyans qu'au vôtre on recherche. Permettez-moi, en consi- « dération de nos rapports de sang et d'amitié, de vous offrir un superflu « qui est de nécessité absolue pour vous. Chaque premier jour du mois, « on vous remettra de ma part quatre mille livres; et cette fois, qui est « la première, je vous envoie vingt-quatre mille livres, qui suffiront « peut-être aux soins indispensables d'un premier établissement. »

Quelques phrases banales terminaient ce billet non signé, qui, quelques heures après, fut remis au prince de Courtenay. Le modeste jeune homme se refusa d'abord à profiter d'une fortune ainsi venue; mais plusieurs graves personnages, le président de Montesquieu, le comte de Brosses, qu'il consulta, blâmèrent l'excès de sa délicatesse, et, sur l'avis de ses amis, il se décida à faire bon cœur à bonne fortune. Riche désormais, on le vit paraître dans l'équipage le plus brillant; chaque jour ajoutait à ses succès, on ne parlait que de lui; il devenait à la mode, et, chaque jour, néanmoins, il venait au Palais-Royal prendre un bouquet de Nanette, pour lequel maintenant il donnait un écu de six livres.

Un an s'écoula, après quoi, il arriva qu'un soir le comte de La Châtre et le marquis de Louvois se trouvèrent de nouveau assis près de la belle bouquetière.

— Mon cher ami, dit Louvois, croirais-tu que ce fou de Courtenay refuse d'épouser Mlle de Craon avec huit cent mille livres de rentes? Je le tiens pour fou.

— Et moi, je le crois amoureux.

— De qui?

— Je n'en sais rien; mais de Courtenay a toujours haï le vice, et je me trompe fort si celle qu'il aime n'est pas mieux qu'une femme charmante; je parierais que c'est une femme vertueuse.

Sur ce propos, Nanette se leva et rentra chez elle. Elle s'enferma dans sa chambre, et le lendemain le prince de Courtenay recevait un billet ainsi conçu:

« Mon cher cousin, pourquoi vous refuser à épouser Mlle de Craon? « Vous trouverez la fortune, naissance, illustration. Je vais vous assurer « par remise de fonds, le capital de la somme annuelle que je vous aban- « donne. Acceptez aussi, pour votre future, les bijoux que je joins à cet « argent.

« Si vous consentez à ce mariage, portez, pendant huit jours, à votre « habit un œillet, et si vous refusez d'épouser Mlle de Craon, portez une « rose. »

Nanette, le lendemain, fit vendre par son homme d'affaire pour un million de maisons ou de domaines; elle se réserva encore trente mille livres de rente; puis, dans une magnifique cassette elle renferma, avec le million, des diamans d'une si belle eau, que les joailliers les estimèrent cent mille écus. Le tout fut porté chez le prince de Courtenay, et jamais Nanette ne se trouva plus heureuse que lorsqu'elle eut diminué aussi considérablement sa fortune.

Pour rien au monde elle n'eût manqué de venir ce jour-là au Palais-Royal; elle y parut pâle, tremblante, à demi morte d'espérance et de crainte. Le prince de Courtenay était déjà dans le jardin; il n'avait à sa boutonnière ni œillet, ni rose. Il s'approcha de Nanette, et d'une voix émue, il lui dit:

— Ma belle enfant, voulez-vous bien me faire cadeau d'une rose?

Nanette lui en présenta une en tremblant; le prince la mit aussitôt à sa boutonnière, et la jolie bouquetière tomba évanouie. En revenant à elle, elle se trouva dans sa chambre, environnée de sa famille. Sa mère, ses sœurs lui racontèrent en tumulte qu'elle était tombée privée de sentiment dans le jardin du Palais-Royal; qu'un grand seigneur, le prince de Courtenay, l'avait relevée, l'avait prise dans ses bras, et, sans attendre une voiture, sans vouloir être aidé par personne, l'avait ainsi transportée jusqu'à la rue Plâtrière, où elle avait son hôtel. Ce récit remua délicieusement le cœur de la jeune fille; elle osa même demander ce qu'était devenu ce bienfaisant seigneur. On lui répondit qu'il avait attendu l'avis des médecins; que, rassuré par leurs paroles, il était parti, en leur recommandant fortement d'avoir le plus grand soin de la malade.

Le lendemain, la femme de chambre de la bouquetière vint la prévenir que le prince de Courtenay était dans le salon et réclamait la faveur d'une entrevue. Un signe de consentement fut la seule réponse de Nanette, qui, voulant se relever, tomba sans force sur le siége qu'elle occupait, et, rougissant de sa faiblesse, se couvrit le visage de ses deux mains. Le prince se mit à genoux devant elle.

— Je vous ai devinée, lui dit-il, mais je ne viens point vous rendre vos

bienfaits; je viens, au contraire, vous supplier d'y ajouter encore en m'accordant une plus précieuse faveur. Me refuseriez-vous votre main, lorsque vous m'avez donné votre cœur?

En sacrifiant son nom à la jeune fille, le prince avait espéré la vaincre en générosité. Nanette, après avoir réfléchi, pria le prince d'attendre sa réponse jusqu'au lendemain. Il y consentit, et le lendemain il reçut cette lettre de Nanette; ce fut la dernière qu'elle lui écrivit:

« L'amour vous aveugle, un mariage avec moi vous déshonorerait. « Vous m'aimez trop pour que je vous refuse la marque la plus éclatante de ma tendresse. Je renonce à vous. Quand vous recevrez ma « lettre, la bouquetière Nanette aura quitté le monde pour toujours. Je « laisse à mes parens la part de ma fortune que j'ai gagnée en vendant « des fleurs. Quant au million que vous avez reçu au nom de votre cou- « sine, il est à vous. Votre plus proche parent crut pouvoir payer par « cette somme un crime dont j'ai juré de garder éternellement le secret. « Adieu; pensez à moi, qui du cloître où je vais m'enfermer, prierai « chaque jour pour vous. »

Et en effet, la jolie bouquetière retournait dès le lendemain au couvent des Carmélites de la rue du Bouloi, où elle prit le voile, après avoir accompli son noviciat.

Cette aventure avait donné aux bouquetières une très grande vogue, et il n'est pas étonnant que le lieutenant général de police ait jugé convenable de s'occuper spécialement de ces dames. Toutefois ces soins secondaires n'empêchèrent pas M. Bertin de se livrer à des travaux plus importans; il eut aussi le bon esprit de s'entourer des hommes les plus capables de son temps, de rechercher leur amitié et de mettre leurs conseils à profit. Au nombre des gens de lettres avec lesquels il se lia, on peut citer particulièrement MM. Lethrône, Saint-Béravy, l'abbé Beaudeau, Dupont de Nemours, et l'abbé Morellet, qui tous s'occupaient d'économie politique; il prit surtout les avis de l'abbé Morellet pour la fondation de l'*École vétérinaire d'Alfort*, et l'on suivit les inductions fournies par Bourgelat, auquel fut confiée la direction de cette école si utile.

Après avoir dirigé la police de Paris pendant deux ans, M. Bertin fut nommé contrôleur général des finances, en décembre 1759. Il occupa ce poste jusqu'à la fin de 1763, époque à laquelle il fut nommé ministre d'état. On créa pour lui une espèce de ministère des arts et du commerce dont la direction convenait parfaitement à ses goûts et à la spécialité de ses connaissances; mais il fut obligé d'y renoncer, en 1780, par suite des tracasseries que lui suscita Necker et ses amis.

Dès lors il se retira tout-à-fait des affaires, et il mourut quelque temps après, laissant une grande réputation de probité et de nombreux amis qui le regrettèrent sincèrement.

En somme, si M. Bertin n'améliora pas l'administration de la police, on doit au moins lui savoir gré des bonnes intentions qu'il manifesta. Cette institution était dans une mauvaise voie lorsqu'il fut appelé à en prendre la direction, et il n'eut ni la fermeté ni le pouvoir nécessaires pour la ramener à son véritable objet; mais il s'efforça de racheter le fond par la forme, et s'il n'eut pas la force d'arrêter les mauvaises passions, il sut au moins en réprimer le scandale. P. J.

NÉCROLOGE DE 1841.

REINES ET PRINCESSES. — La reine Frédérique de Hanôvre, née duchesse de Mecklembourg-Strélitz; la reine douairière de Bavière, née princesse de Bade; l'électrice Auguste de Hesse-Cassel, née princesse de Prusse; la duchesse Amélie d'Anhalt, née princesse de Nassau, veuve du dernier duc d'Anhalt Bernbourg Schaumbourg; la princesse douairière Amélie de Hohenzollern-Sigmaringen, née princesse de Salm-Kyrbourg; les archiduchesses Marie-Caroline et Marie-Anne, filles du grand duc de Toscane; la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort, veuve du duc d'Enghien.

PRINCES. — Le prince Félix Bacchiochi, mari de la reine d'Etrurie, Eliza Bonaparte; le prince Emile d'Holstein-Augustenbourg, docteur en philosophie et général au service danois; le prince Louis d'Anhalt-Pleiss; les princes italiens Gabrielli, gendre de Lucien Bonaparte, et de Piombino.

CARDINAUX. — Gamberini, secrétaire d'état à Rome; Marco y Catalan; della Porta Radiani; Odescalchi, démissionnaire depuis 1838.

CLERGÉ FRANÇAIS. — De Montblanc, archevêque de Tours; de Villèle, archevêque de Bourges; Belmas, évêque de Cambrai; Brumauld de Beauregard, ancien évêque d'Orléans; Cottret, évêque de Beauvais; Frayssinous, évêque d'Hermopolis; Legroing de la Plomagère, évêque de Saint-Brieuc; Paysant, évêque d'Angers; Salmon du Châtellier, évêque d'Évreux; l'abbé de Cugnac, doyen du chapitre de Saint-Denis; l'abbé de La Calprade, doyen du chapitre de Paris; etc., etc.

HOMMES D'ÉTAT ÉTRANGERS. — AMÉRIQUE ESPAGNOLE : le docteur Francia, dictateur du Paraguay; don Luis Perez, vice-président de l'Uruguay. — ANGLETERRE : le comte de Malmesbury, ancien lord de la trésorerie; lord Syddenham (Poullett-Thompson), gouverneur général du Canada; le comte de Westmoreland, lord du sceau privé de 1797 à 1827. — AUTRICHE : le baron de Baldacci, secrétaire d'état. — BADE : Duttlinger, président de la chambre des députés. — BAVIÈRE : De Schenk, ancien ministre de l'intérieur. — BELGIQUE : Ernst, ancien ministre de la justice. — DEUX-SICILES : le marquis d'Andrea, ministre des finances. — ESPAGNE : Gonzalèz Alonzo et Montes de Oca, anciens ministres de l'intérieur et de la marine. — ÉTATS-UNIS : le général Harrison, président en charge; Forsyth, ancien ministre d'état. — HESSE-CASSEL : le baron de Hoffmann, ministre des finances. — HOLLANDE : Élout, ministre d'état, baron de Mey de Streekerke, ancien secrétaire d'état. — PORTUGAL : le baron Ribeiro de Sabrozo, ancien président du conseil; Gonzalès Miranda, ministre de la marine. — PRUSSE : le général comte de Lottum, ministre d'état; le général Rauch, ancien ministre de la guerre; de Ribbentropp, président de la haute-cour des comptes. — RUSSIE : le comte de Rebbinder, secrétaire d'état pour la Finlande; princes Schischkoff et Bazile Troubetzkoï, membres du conseil de l'empire.

CORPS DIPLOMATIQUE. — Le prince de Butera, ministre de Sardaigne à Saint-Pétersbourg; Canning, ministre britannique à Hambourg; Vicenzo-Masi, nonce du pape à Turin; Maurojeni, chargé d'affaires turc à Vienne; le comte duc de Sorgo, ancien résident de la république de Raguse, à Paris; le baron d'Uchtritz, ambassadeur de Saxe à Vienne.

GÉNÉRAUX ÉTRANGERS. — ANGLETERRE : Gascoyne; sir Thomas Gordon, célèbre Philhellène; Maitland, ancien gouverneur des îles Ioniennes. — AUTRICHE : Campana, directeur de l'institut de géographie militaire. — ESPAGNE : les ducs d'Alagon et de l'Infantado, capitaines généraux; Borso di Carminati, Diego Léon, Antonio Quiroga. — ÉTATS-UNIS : Macomb, commandant en chef. — PRUSSE : de Lœbell, commandant la place de Berlin, etc.

PAIRS DE FRANCE. — Le prince de Monaco; les ducs de Bellune, de Choiseul-Praslin, de Grammont-Caderousse; les comtes de Cessac, de Perregaux, Alexandre de la Rochefoucauld; le vicomte Tirlet; les barons Bignon et Grenier. — DÉMISSIONNAIRES EN 1830 : le duc de Doudeauville; les marquis de Courtarvel, de Gourgues, de Pérignon; le comte de Bruges.

DÉPUTÉS. — Cochin (Paris), Garnier-Pagès (le Mans), Ledéan (Lorient), comte de Morangiès (Mende), baron Nogaret (Millau), Eugène Persil (Condom), Florent Saglio (Saverne).

ANCIENS DÉPUTÉS. — 1° ÉTATS GÉNÉRAUX : Palmaert, député du clergé de Dunkerque. — 2° ASSEMBLÉE CONSTITUANTE : Despatys de Courteille. — 3° CONVENTION : Bertrand Barrère (Hautes-Pyrénées), Bouchereau (Aisne), Collombel (Meurthe), Decomberousse (Isère), Oudot (Côte-d'Or). — 4° CONSEILS DES ANCIENS ET DES CINQ-CENTS : Berthelmy (Corrèze), baron Frain, Gauran, Henri de Long[illegible], Jacques Souberbielle. — 5° CORPS LÉGISLATIF : Bec[illegible] de Pavie, marquis de

Fourquenvaut (Haute-Garonne), Girod de Chantraus (Doubs), Michel Mathieu (Bas-Rhin), Tarte (Sambre-et-Meuse). — 6° REPRÉSENTANT EN 1815 : Pernot de Fontenoy. — 7° SOUS LA RESTAURATION ET DEPUIS 1830 : Angot (Manche), Aroux (Seine-Inférieure), marquis de Bausset (Bouches-du-Rhône), vicomte de Beaumont (Dordogne), baron Blanquart de Bailleul (Pas-de-Calais), baron de Cardeneau (Landes), de Carpentin (Somme), Castel (Seine-Inférieure), Chrestien de Fumechon (Seine-Inférieure), de Corday (Calvados), de Cotton (Rhône), Demiunuid Moreau (Meuse), Duboys de Riocourt (Meurthe), de Fontenille (Hérault), marquis de Fougières (Cher), Casimir Fournier (Sarthe), Galabert (Gers), André Gallot (Charente-Inférieure), Genuyt (Haute-Marne); le marquis de Grammont (Haute-Saône); le comte de Hercé (Mayenne), le baron Janet (Jura), Jobert Lucas (Marne), Lachèze père (Loire); le comte de Latour d'Auvergne Lauraguais (Pyrénées-Orientales), Paul Lemaire (Nord), Ernest Lemesre (Nord), Lerouge (Saône-et-Loire), Maille (Seine-Inférieure), Paul Meilheurat (Allier), Moll (Haut-Rhin), baron Morisset (Deux-Sèvres), baron de Puymorin (Haute-Garonne), Rapine de Sainte-Marie (Nièvre), le comte de Redern (Orne), Revoire (Nord), Séguy (Lot-et-Garonne), le général Strolz (Haut-Rhin), Sulpicy (Haute-Vienne), Troy (Gers), Vaulot (Vosges), de Verne (Rhône).

ADMINISTRATION. — 1° ANCIENS MINISTRES : Duc de Bellune, de la guerre sous Louis XVIII; baron Bignon, des affaires étrangères pendant les Cent-Jours; comte de Cessac, de l'administration de la guerre sous l'Empire; duc de Doudeauville, de la maison du roi sous Charles X; Frayssinous, des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique sous Charles X; Gaudin, duc de Gaëte, des finances sous l'Empire; Miot, comte de Mélite, des affaires étrangères sous la Convention, et de l'intérieur sous le roi Joseph de Naples; comte de Sahla, de la guerre sous le roi Jérôme de Wesphalie.

— 2° CONSEIL D'ÉTAT : Le comte de Celles et le baron Janet, conseillers; Hains et Mazoïer, anciens maîtres des requêtes; baron Locré, ancien secrétaire général.

— 3° PRÉFET : Gabriel, de la Charente-Inférieure. 4° ANCIENS PRÉFETS : Vicomte de Beaumont, comte de Celles, de Cotton, baron Frain, comte de Freslon, baron de Kevesberg, Musnier de la Converserie, Noël. — 5° SOUS-PRÉFETS EN EXERCICE : Brun (Castel-Sarrazin); Costa (Sartène); Faré (Vendôme); Godfroy (Saint-Malo); Horeau (Pontoise); comte de Pierreclos (Apt); baron de Valsuzenay (Fontainebleau).

— 6° FINANCES : Lefèvre, ancien secrétaire général du ministère des finances; Ducrest de Villeneuve, ancien secrétaire général des droits-réunis; de la Fontaine, payeur central du trésor; Auguste Pasquier, directeur des tabacs; Achard, Ernest Doublat, de Fontenoy, Giroud, anciens receveurs généraux.

— 7° ADMINISTRATION ET MUNICIPALITÉ DE PARIS : Marcellot, maire du 1er arrondissement; Thunot, secrétaire général des hospices; Brunet, ancien directeur de l'octroi. — 8° ANCIENS MAIRES : Chaussat de Saint-Sulpice, de Bourg; Laboissière, de Nismes; Raulecourt, de Nancy; Vatin, de Senlis.

— 9° DIVERS : Desmazis, directeur du garde-meuble sous l'Empire; de Fontenille, secrétaire général de l'intérieur sous la Restauration; baron d'Hanneucourt, conservateur général des forêts de la couronne sous l'Empire, etc.

MAGISTRATURE. — 1° COUR DE CASSATION : Chauveau-Lagarde, Dunoyer, Pinson de Menerville, conseillers; Laporte, greffier en chef. — 2° COUR DES COMPTES : Cordelle, conseiller honoraire.

3° PREMIERS PRÉSIDENS : Eude, de la cour de Rouen; baron Grenier (honoraire), de la cour de Riom; de Laplace de Montevray (ancien), de la cour d'Orléans; Raufer de Bretonnière (honoraire), de la cour de Dijon; comte de Riocourt (ancien), de la cour de Nancy. — 4° PRÉSIDENS, Facez, de la cour de Douai; Malherbe, de la cour de Rennes. — 5° ANCIENS PRÉSIDENS : Aroux, Carel et Chrestien de Fumechon, à la cour de Rouen; Boullaire de [illegible]-Maison, à la cour de Rennes, Séguy, à la cour d'Agen; — 6° CONSEILLERS : [illegible] de Béchade (honoraire), à la cour de Bordeaux; Baille de Beauregard et Boin (honoraire), à la cour de Bourges; Mathieu et Puthod, à la cour de Colmar; Lerouge, à la cour de Dijon; Gampredon, à la cour de Montpellier; Chignard, Decomberousse (ancien), et Pavyot de Saint-Aubin (honoraire), à la cour de Paris; Touttée, à la cour de Riom, Baroche et Potier, à la cour de Rouen. — 7° PRÉSIDENS DE PREMIÈRE INSTANCE : Alzien, à Béziers; Bergeron, à Châteaudun; Despatys, à Melun; Lacombe, à Tulle; de Léeluze, à Quimper; Reymonency, à Toulon. — 8° PARQUET : Blanquart de Bailleul, ancien procureur-général à Douai; Gilbert-Boucher, procureur-général à Poitiers; Eugène Persil, substitut près la cour de Paris, Boscher, Bouverey, Constantin et Larothière, procureurs du roi à Morlaix, Besançon, Condom et Embrun, etc.

BARREAU. Berryer, père, Lafargue et Lucas, à Paris; Dard, auteur d'un *Traité des Offices*; Caron, auteur d'un *Traité des actions possessoires*; Curasson, auteur d'un *Traité de la compétence des juges de paix*.

ARMÉE. — 1° MARÉCHAL : Victor, duc de Bellune; — 2° LIEUTENANS GÉNÉRAUX : baron Aulay de Launay; comte de Bruges; baron de Cassagne; comte de Cessac; baron Dujon; marquis de Fregeville de Gau; comte Hullin; vicomte Pamphile de Lacroix, baron Saulnier; Strolz; vicomte Tirlet; baron Vichery. — 3° MARÉCHAUX-DE-CAMP : Baudry des Lozières; Berthelmy, Blondeau, Boucher de Courson, baron de Caranden, comte de Choiseul-d'Aillencourt, comte Marius Clary, baron Couture, comte de Dampierre, Doré, duc de Doudoville, Fauconnet de Fontannois, Fitreman, Georgon, comte d'Hargenvilliers, baron d'Hénin Cuvillers, baron Jacquin, comte de Latour d'Auvergne-l'Auraguais, Lenormand de Kergré, marquis de Marguerys, Henri Mathès, Perrin Brichambault, vicomte Picot de Peccaduec, baron Antoine Renaud, Séuilhac, baron de Susbielle, comte de Trogoff. — 4° COLONELS : Bureau de Puzy, du 9e dragons; Despagne, du 1er d'infanterie de marine; Lattier, du train des équipages; Ollagnier, commandant de place à Toulon. — 5° ANCIENS COLONELS : Begougne de Jugnac, du 1er de hussards; Coste, du 18e léger; Fabre, de la garde nationale de Carcassonne; Javin, du génie, ancin maire de Cherbourg; Laffont, du 37e de ligne; Madron, du 1er de ligne; le comte Adalbert de Périgord; Prevot, de la garde nationale de Clermont-Ferrand; Thunot, de la garde nationale de Toulon, etc. — 6° INTENDANCE MILITAIRE : Fornier-Montrazals, intendant en retraite; Berlié, Fabvier, de Puibusque, Turcas, sous-intendans. — 7° DIVERS : comte de Carpégna, directeur du musée d'artillerie; baron de Parazza, ancien aide-de-camp de Mgr. le duc d'Angoulême, etc.

MARINE. — CONTRE-AMIRAUX : Bonpard, Epron de la Horie, Leblond-Plassan, comte de Villermont, Vrignault, etc.

PONTS ET CHAUSSÉES. — INGÉNIEURS EN CHEF : Duval, de Guillebon, etc.

MINES. — INGÉNIEUR EN CHEF : Daubuisson des Voysins, etc.

UNIVERSITÉ. — 1° INSPECTEUR GÉNÉRAL DES ÉTUDES : Noël. — 2° RECTEURS : de Montbrison (honoraire), de Strasbourg; Percollat (ancien), de Rouen; Thuillier, de Toulouse. — 3° FACULTÉS DE THÉOLOGIE : l'abbé Pagès, doyen à Lyon. — 4° FACULTÉS DE DROIT : Carrier, doyen à Dijon; Deloume, professeur à Toulouse.

INSTITUT. — 1° ACADÉMIE FRANÇAISE : comte de Cessac, Frayssinous. — 2° ACADÉMIE DE SCIENCES : Victor Audouin, Savart, Savary, membres résidens; de Candolle, associé étranger; sir Astley Cooper, Daubisson des Voysins, Lullin de Châteauvieux, correspondans. — 3° ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS : comte Miot de Melito, associé libre; Wilken, correspondant. — 4° ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS : comte de Forbin, membre libre; Antolini et Schlnkel, associés étrangers; Rosaspina, correspondant. — 5° ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES : baron Bignon et comte de Cessac, membres résidens; baron Grenier, correspondant.

ACADÉMIE DE MÉDECINE. — 1° MEMBRES TITULAIRES : Cullerier, François, Sanson aîné. — 2° CORRESPONDANS : Bernard

Menou, de Tonneins; Raymond Vernhes, de Rabastens. — 3° AUTRES MÉDECINS : Canihac, professeur de clinique chirurgicale, à l'école de Bordeaux; Félix Capitaine, agrégé à la Faculté de Paris; Eydoux, médecin naturaliste des expéditions de la *Bonite* et de la *Favorite*; Casimir Lachèze, professeur à l'école d'Angers; Pedelaborde, dentiste, etc.

SAVANS. — Franz de Baader, de Munich; Britton, chimiste; Clément Désormes, professeur de chimie; Albert Gatti, opticien; Hornmann, auteur de *Flora Danica*; Jambon, inventeur de l'uranorama; Leupold, professeur de physique; Mariana la Gasca, botaniste; le colonel Raucourt, Scholz, directeur de l'Observatoire de Breslau; Sottele, professeur d'astronomie; Sobolewski, naturaliste.

HOMMES DE LETTRES. — 1° PRESSE PÉRIODIQUE : Bertin aîné, du *Journal des Débats*; Martin Bourgoy, de la *Renommée*; Coriolis d'Espinousse, du *Conservateur* et de la *Quotidienne*; Delaunay, de la *Tribune* et de la *Sentinelle des Pyrennées*; Gilbert, de la *Gazette de France*; Ottavi, du *Messager*; docteur Amédée Paget, de la *Phalange*; Picot, de l'*Ami de la Religion*; Henri Bonnaire, du *Narrateur de la Meuse*; Henri Fonfrède, du *Courrier de Bordeaux*; Mondehare, de la *Revue de Calvados*; Léonce Oulès, du *Courrier de Bordeaux*; Saint-Prosper, de la *Gazette du Dauphiné*; Thomas Barnes, éditeur du *Times*; Franceschi, du *Moniteur Ottoman*, etc.

2° AUTEURS DRAMATIQUES : Armand Croizette; Aude; Désaugiers aîné; Francis, baron d'Allarde, Théaulon.

3° POÈTES ET ROMANCIERS : Labblée; Auguste Ricard; François Terey; Vielh de Boisjolin. — 4° MORALISTES ET PUBLICISTES : De Comps, secrétaire intime de Mirabeau; comte de Lapanouze; comte de Larivaillière-Franendor; Molineau; comte de Montgaillard; l'abbé Perrin, etc. — 5° PHILOLOGUES : Maillard de Chambure; Nicolopoulo; de Vimeux, etc.

LITTÉRATEURS ÉTRANGERS. — 1° ALLEMAGNE, Aloys Gleich, auteur dramatique et romancier; de Chabert-Ostland, orientaliste; W. Hoffmann, géographe; Linkt, archéologue; Mayer de Knonau, historien de la Suisse; de Munch, historien; Aloyse Schreibez, historien de Bade; Ignaz de Streber, conservateur du cabinet des médailles à Munich; Triedge, poète, etc. — 2° ANGLETERRE : Chitty, auteur d'ouvrages élémentaires célèbres sur la jurisprudence; W. Duckett, poète et grammairien; Gilchrist, orientaliste; Théodore Hook, journaliste, poète et romancier; Marshall, statisticien; Page, auteur de *Letters on the Currency*; Reynold, auteur dramatique; Frank Kall Standish, touriste, etc. — 3° BELGIQUE : Immersell, poète flamand. — 4° ITALIE : L'abbé Arri, orientaliste; Bartolomeo Gamba, auteur de *Testi di lingua*; l'abbé Venturini, philologue et orateur sacré, etc. — 5° POLOGNE : Ursin Niemcewicz, etc.

ARTISTES. — 1° PEINTRES : Comte de Forbin, de l'Institut; Ch. Année, Belle, comte Gustave de Galard, Pacaud, Suau, Witmann, peintures d'histoire; sir David Wilkie, peintre du genre anglais; Constant, Henri Van Assche, paysagistes; Ferdinand Perrot, peintre de marine; Menozzi, décorateur de *la Scala* de Milan, etc. — SCULPTEURS : Sir Francis Chantrey; Danecker; N. Dinaux; Aloys Geefs, etc. — 3° GRAVEURS : Desseaux; Rosaspina; Vanden Yvère, etc. — 4° ARCHITECTES : Antolini, de Milan; Schinkel, de Berlin, etc.

5° MUSICIENS : Félix Blangini, Hipolyte Monpou, Morlacchi, Seyffried, Turcas, compositeurs; Bischoff, fondateur des festivals en Allemagne; Carulli, guitariste; Devolder, organiste; Joseph Franco Mendez, violoniste; Bernard Romberg, violoncelliste, etc.

ACTEURS ET ACTRICES. — M[lle] Devienne, de l'ancienne Comédie française; M[lle] Adeline, de l'ancienne Comédie italienne; M[me] Van-Caneghem, née Bultel, de l'ancien Opéra-Comique; Gontier de l'ancien Vaudeville et du Gymnase; Tautin, de l'ancien Ambigu; M[me] Barville et Blés et Chalbos, des théâtres du boulevard; M[me] Victor Franconi, née Kenebel, du Cirque olympique, Cartogenova et Galvini, chanteurs; M[me] Fauconnier, cantatrice; Laporte fils, de l'ancien Vaudeville et directeur de l'Opéra de Londres; Barbaja, le premier impressario d'Italie; M[me] veuve Séveste, directrice des théâtres de la banlieue, etc.

INDUSTRIE ET COMMERCE. — Audibert, secrétaire général de la banque de France; Hainguerlot, Hottinguer père et Wells, banquiers; Louis Arnavon, de Marseille; Edouard Kœchlin, de Mulhouse; Bernard Lupin, fabricant de gazes et de châles; Moët de Romont, négociant en vins de Champagne; Gustave Muel, maître de forges; Opdemberg, directeur de la société générale pour l'industrie belge; Paul Portal, de Bordeaux; Pschorr, de Munich, le plus riche brasseur du continent; Crozet, Louis Janet et Würtz, libraires, etc.

DIVERS. — Marquis de Bergami, ancien courrier de la reine Caroline d'Angleterre; James Hatfield, assassin de Georges III; Murat, frère du roi de Naples et maire de La Bastide; Ruggieri jeune, artificier du roi; baron de Sénégra, ancien grand-maître de la maison du roi Louis de Hollande, etc.

DAMES. — M[me] Boivin, docteur en médecine; M[me] Céleste Boucher, harpiste; M[me] Jubault, peintre; M[me] Kenens, auteur dramatique; M[me] Neuker de Baussure, auteur d'ouvrages sur l'éducation; les duchesses de Canizaro, de Mariborough et de Rovigo; la maréchale Clauzel; la comtesse O'Donnell, née Gray, etc.

LE MEURTRIER INTROUVABLE.

George Selwyn était un homme d'infiniment d'esprit, un ami particulier de Fox et de Burke; un soir, au milieu d'un cercle brillant, la conversation roulait sur un grand criminel qui devait être pendu le lendemain; Selwyn tonna contre ce goût barbare qui fait que, de tous les spectacles gratis, il n'en est aucun qui, pour le peuple, ait autant d'attrait qu'une exécution. Il flétrit cette curiosité atroce qui pousse la foule à se presser, à s'étouffer, à se hisser afin de s'assurer, par ses propres yeux, si un homme mourra bien. Il fut pathétique, entraînant.

Douze heures après, une fenêtre placée en face de la potence, s'entr'ouvrit. Selwyn y était. Il voulait voir et n'être pas vu.

Il en est de même du public; on condamne tout haut ces compilations connues sous le titre d'*Annales du Crime et de l'Innocence* ou autres noms semblables; on ne convient point qu'on les a lues, et cependant une fois que vous avez ouvert le volume, un intérêt poignant, brutal, vous force à aller jusqu'au bout. Tout le monde ne sait pas que Schiller a écrit la préface d'une traduction du *Recueil de causes célèbres* de Guyot de Pitaval; cette préface, très bien faite, offre à cet égard de très judicieuses observations. J'ai grande envie de la traduire. Ce sera pour une autre fois.

Maintes personnes ont appris l'espagnol afin d'être en état de lire *Don Quichotte;* un amateur du genre sombre, un fabricant de mélodrames ne perdra point son temps s'il se met à étudier l'allemand dans le but de pouvoir dévorer une collection de crimes remarquables *(Mer Kwürdiger Verbrechen)* qu'on vient d'éditer outre Rhin et précisément à Giessen, à deux pas de la Forêt-Noire. Ce n'est point une compilation que fait brocher à la hâte la cupidité d'un débitant de papier noirci; c'est un ouvrage grave, profond, écrit en conscience, que recommande le nom de l'auteur, A. de Feuerbach, l'un des légistes allemands les plus distingués, l'un des rédacteurs du Code criminel qui régit la Bavière.

Sans autre préambule, nous allons analyser un de ces *Verbrechen*.

En 1817 vivait à M... un orfèvre du nom de Christophe Ruprecht; il était plus que sexagénaire, riche, veuf, rustre, avare; sa plus grande jouissance était de fréquenter les cabarets du plus bas étage et d'y trôner entouré de quelques vagabonds capables de tout. Notre homme était brouillé avec toute sa famille, si ce n'est avec sa fille et sa sœur qui lui rendaient d'assez fréquentes visites, où l'intérêt avait peut-être plus de part que l'affection.

Un des lieux où Ruprecht se trouvait le plus à l'aise était un petit cabaret situé à l'extrémité d'une ruelle obscure et tortueuse. Cet honnête endroit était connu sous le nom de l'*Enfer*, et ce sobriquet donne assez l'idée de ce qu'était la société qui en faisait l'ornement. Le 7 février 1817, vers huit heures et demie du soir, Ruprecht se présente à la porte de l'*Enfer*; il entra comme chez lui, prit place dans la grande salle située au premier étage, et resta babillant, buvant, jurant jusqu'à dix heures passées; il chargea alors le maître du lieu d'aller quérir à la cave une nouvelle provision de bierre. Celui-ci remontait l'escalier, lorsqu'il entendit quelqu'un qui, du seuil de la porte, demandait si Ruprecht était là haut.

— *Ia*, répondit le *Schenk*, avec tout le flegme germanique et sans tourner la tête.

— Priez-le de descendre.

Ruprecht, informé qu'on le demande, se lève tout de suite et descend l'escalier. Une demi-minute après on entend un faible cri; il est suivi du bruit que fait un corps en tombant. Les personnes qui se trouvait au premier étage (elles étaient au nombre de onze) descendent à la hâte; on trouve Ruprecht étendu auprès de la porte, couvert de sang; il avait reçu à la tête une affreuse blessure. On le relève; il n'articule d'autres mots que : « Le scélérat... le scélérat avec la hache; » et, un moment après, on l'entendit dire : « Ma fille, ma fille. » On alla la chercher, mais le malheureux, ayant déjà perdu connaissance, fut hors d'état de la reconnaître.

L'assassin n'avait laissé aucune trace, on ne trouva nulle part l'arme dont il s'était servi. On reconnut que ce devait être un instrument tranchant qui avait profondément pénétré dans la tête et occasionné une entaille de 4 pouces de long. Le coup paraissait avoir été porté par derrière et lancé de haut; le corridor était très peu élevé, ce qui fit croire que l'orfèvre avait été frappé hors de la maison, sur le seuil de la porte sans doute. Les chirurgiens pensèrent que l'assassin avait dû être muni d'un sabre pesant, et qu'il le maniait d'une main ferme et exercée.

Ruprecht n'était pas mort, quoique son état fût des plus graves. Le lendemain soir, il parut assez bien, pour que le juge essayât de lui adresser quelques questions; il ne pouvait y répondre que par monosyllabes.

— Qui vous a frappé?

— Schmidt.

— Quel est ce Schmidt? où demeure-t-il?

— Au Most (nom d'un quartier de la ville).

— Avec quoi vous a-t-il frappé?

— Avec une hache.

— A quoi l'avez-vous reconnu?

— A sa voix.

— Vous devait-il de l'argent?

Signe de tête négatif.

— Quel était son motif?

— Une dispute.

Le magistrat ne crut pas devoir en demander davantage, le blessé étant dans un état trop grave. Dans un second interrogatoire, il nomma distinctement Schmidt, le scieur de bois. Questionné par sa sœur, par sa fille, par son gendre, en présence des hommes de loi, il s'exprima encore de la même façon. D'autres fois, il dit ne pas savoir qui lui avait porté ce coup.

Le nom de Schmidt est des plus commun en Allemagne, aussi répandu que Joohston en Angleterre. Il se trouva qu'il y avait trois Schmidt dans la ville, tous trois scieurs de bois. L'un d'eux, Abraham Schmidt, demeurait dans la rue d'Hohe-Pflaster; les deux autres, deux frères, habitaient le Most. L'un était connu sous le nom du grand Schmidt; il avait été autrefois lié avec Ruprecht, mais ils étaient brouillés de longue-main, l'orfèvre ayant, au sujet d'une insignifiante contravention, porté témoignage contre lui; le second frère était désigné généralement comme le petit Schmidt : il n'avait jamais eu de relations particulières avec Ruprecht. Quant à Abraham, il avait passé plusieurs années en prison, comme ayant été affilié à une bande de voleurs.

On crut devoir arrêter provisoirement ces trois Schmidt, et l'on demanda ensuite à Ruprecht qui avait été trépané dans l'intervalle :

— Est-ce le grand ou le petit Schmidt qui vous a frappé?

Il voulut répondre, mais il ne put articuler un seul mot.

— Demeure-t-il au Most?

Point de réponse.

— Est-ce celui qui loge rue d'Hohe-Pflaster?

— Oui, répondit Ruprecht avec difficulté, mais distinctement.

Et il perdit connaissance.

On le confronta avec les trois prisonniers, mais il ne put ni ouvrir les yeux ni rien distinguer. Les deux frères montrèrent beaucoup de calme et de sang-froid; ils adressèrent la parole à Ruprecht; ils parurent fâchés de le voir dans ce triste état. Abraham Schmidt, au contraire, manifesta une agitation, une inquiétude marquée; il dit d'abord ne pas connaître la personne qui était au lit, devant lui; ensuite il convint qu'il connaissait fort bien Ruprecht; il prétendit être resté jusqu'à onze heures chez sa belle-mère, le soir où le meurtre avait été commis; il affirma plus tard qu'il était sorti de chez elle à neuf heures, et qu'il avait été se coucher tout de suite.

Tout espoir d'obtenir de Ruprecht quelque nouveau détail ne tarda pas à s'évanouir; le 11 février il expira.

Une visite effectuée au domicile d'Abraham Schmidt fit découvrir chez lui une hache, et, près du fer, le manche laissa apercevoir des taches que l'on jugea produites par du sang. Interrogé de rechef sur l'emploi de son temps dans la soirée du 7, il continua de se contredire coup sur coup, répétant qu'il était resté jusqu'à onze heures chez sa belle-mère, puis disant qu'il en était revenu à neuf heures et affirmant tantôt qu'il en était revenu seul, tantôt que sa femme l'avait accompagné.

Ces contradictions se succédaient dans le cours d'un même interrogatoire; elles pouvaient paraître un indice de culpabilité; elles pouvaient aussi n'être que le résultat de l'inquiétude et du défaut d'intelligence. Abraham Schmidt était en effet de l'esprit le plus borné; il n'était guère au dessus de l'idiot. Son caractère doux et inoffensif, sa stupidité lui avaient valu dans son quartier le sobriquet de *Hammel* (mouton). Il était assez naturel de supposer que ce nigaud, tout d'un coup arrêté, pressé de questions, confronté à un moribond, avait perdu le peu d'idées susceptibles de se loger dans sa pulpe cérébrale. Sa belle-mère, sa femme, furent interrogées, et elles s'accordèrent à déclarer qu'Abraham s'était en effet retiré vers neuf heures avec son épouse et son enfant. Il s'était couché; la femme Schmidt était retournée chez sa mère pour terminer un ouvrage qu'elle avait commencé; à onze heures, elle avait regagné son logis et avait trouvé son mari endormi. La propriétaire de la maison où ils logaient confirma cette déposition. A la rigueur, il aurait été possible que, rentré à neuf heures, Schmidt se fût relevé après le départ de sa femme, eût été frapper Ruprecht, et fût revenu se coucher; mais tout se réunissait pour rendre très improbable cette explication, et le calcul des distances montrait la chose, sinon impossible, du moins bien difficile. Restaient les taches aperçues sur le manche de sa hache : le prévenu déclara s'être fait quelques temps avant une coupure à la main. Les chimistes n'osèrent affirmer que ce fût en effet des taches de sang, et enfin le coup qui avait ouvert la tête de Ruprecht avait été porté avec un sabre et non avec une hache; la nature de l'incision le démontrait.

Tout se réunissait donc pour établir d'une manière certaine l'innocence d'Abraham le Mouton.

Quant aux frères Schmidt, rien dans leur conduite antérieure n'autorisait à les juger capables d'un aussi noir forfait; on ne trouvait aucun motif d'intérêt ou de vengeance qui eût pu les y amener; et d'ailleurs divers témoins attestaient qu'ils n'étaient point sortis de chez eux le 7 au soir.

Dans le cours de l'instruction, on découvrit deux autres Schmidt ha-

Voir le supplément.

bitant dans les faubourgs, et dont l'un était bûcheron, mais il ne s'éleva contre eux aucune espèce de charge.

Les soupçons se portèrent ailleurs. Ruprecht était depuis long-temps tout-à-fait brouillé avec son gendre Bieringer. Il n'en parlait jamais que dans des termes qui annonçaient l'aversion la plus décidée. Il avait continué de voir sa fille, mais l'affection de part et d'autre paraissait très médiocre. Depuis quelque temps Ruprecht avait déclaré vouloir faire son testament et laisser à sa famille le moins possible. Il avait avoué son projet à sa fille; enfin, le jour même du meurtre, il s'était fait aider de son garçon de boutique dans l'arrangement de ces papiers, et il avait annoncé que le surlendemain, dimanche, il terminerait enfin ce testament dont il parlait.

Mme Bieringer ne parut pas, suivant divers témoins, en arrivant sur la scène du meurtre, aussi surprise ni aussi émue que naturellement elle devait l'être; elle voulut, avant tout, s'assurer si son père avait ses clefs dans sa poche; elle les prit, et, le quittant le plus tôt possible, elle se rendit chez lui. Durant les quatre jours qu'il survécut, elle ne témoigna point l'inquiétude, la douleur qu'on devait attendre d'elle. Elle montra toujours les dispositions les plus décidées pour charger le grand Schmidt. Elle prétendit que Ruprecht lui avait dit que l'assassin était d'une haute taille; mais personne, si ce n'est elle, n'avait connaissance de ce propos. Notez que Bieringer était de très petite stature.

On pensa qu'il était fort possible que, dans le but de prévenir le testament, Bieringer eût assassiné ou fait assassiner son beau-père, et qu'en s'écriant: « Ma fille » la victime eût fait entendre un reproche et non un appel.

Cette idée ne put cependant résister à un examen sérieux. Le gendre démontra qu'il n'avait pas bougé d'un certain café durant la soirée du 7; Ruprecht n'avait pas paru témoigner aucune répugnance à voir sa fille; d'autres témoins affirmèrent qu'elle avait paru extrêmement agitée et émue; si elle avait pris les clefs, c'était sur l'observation d'un assistant que le meurtre avait peut-être été commis dans l'intention de le faire suivre d'une tentative de vol. Il était certain que Ruprecht avait divagué; il avait pu nommer le grand Schmidt, ce qui justifiait suffisamment l'animosité de la fille de la victime. Elle affirma n'avoir jamais parlé à son mari des intentions de son père, ce qui n'aurait pu qu'augmenter leur mésintelligence; enfin il fut établi que le garçon de boutique, confident du projet de testament, n'avait eu, dans la journée, aucun rapport avec M. ou Mme Bieringer.

Toute poursuite cessa donc contre eux; les trois Schmidt avaient déjà été mis en liberté.

On se flatta de trouver ailleurs la trace du coupable. Le garçon de boutique de Ruprecht déclara que le matin même du crime, trois militaires de la garnison étaient venus parler à son maître. Une servante corrobora ce fait. On chercha, on découvrit, on arrêta ces visiteurs; ils furent reconnus; ils ne nièrent rien; un d'eux, nommé Prischel, devait depuis long-temps 22 florins à l'orfèvre, qui le tracassait pour recouvrer son argent. Il était venu chez Ruprecht, accompagné de deux de ses camarades, pour demander encore un peu de répit à ce créancier incommode. Cette circonstance, rapprochée du coup de sabre qui avait mis fin aux jours de Ruprecht, paraissait louche, mais les militaires établirent un alibi de la façon la plus éclatante.

La justice se trouva donc réduite à cesser d'informer; le crime était certain, le criminel nulle part. Depuis 24 ans, aucune lueur n'a été jetée sur cette ténébreuse affaire. Il y a prescription.

(Quotidienne.)

LA FAUSSE PUCELLE D'ORLÉANS.

1463.

Le jour de la Chandeleur, en l'an 1463, deuxième du règne du roi Louis XI, une foule considérable entourait les abords d'une maison située presqu'en face de la gothique église de Sainte-Geneviève, ancienne cathédrale de Paris. Une femme, dont les vêtemens délabrés et la chevelure en désordre trahissaient l'exaltation ou la folie, se tenait à la fenêtre de cette maison, occupée par un cabaretier, et haranguait la multitude en brandissant de temps à autre une vieille épée dont elle portait le baudrier en sautoir.

« Gentil peuple de Paris, s'écriait-elle d'une voix qui retentissait par toute la place, vous voyez en moi Jeanne d'Arc la pucelle, qu'on a traîtreusement et faussement fait passer pour morte, afin de la priver des récompenses et des los (louanges) qui lui étaient dues. J'arrive d'Angleterre, où je suis restée trente-deux années en captivité. Un marinier de Rouen qui m'a reconnue dans les rues de Douvres, m'a amenée charitablement dans son navire, et m'a débarquée sur les côtes de Normandie. C'est en France, bons Parisiens, que j'ai appris la mort de mon très honoré seigneur et roi, Charles septième, et l'avénement au trône de son fils Louis XI. Je viens donc revendiquer auprès de lui le prix de mes services et de mes tourmens. Je viens, non pas comme autrefois, quand je m'élançais jeune et vigoureuse sur les remparts d'Orléans et de Compiègne, entourée de seigneurs et de soldats, mais escortée seulement de mes malheurs et des persécutions que j'ai essuyées pour ma patrie et pour mon prince. Ceux qui ont combattu à mes côtés sur la brèche d'Orléans et dans les fossés de Compiègne sauront bien me reconnaître: voici l'épée qui leur montrait le chemin de la victoire; voici l'étendard que je portais dans le chœur de la cathédrale de Reims, le jour du sacre de monseigneur le roi Charles VII. Bons Parisiens, si je prétends visiter le roi Louis dans son Louvre, ce n'est pas pour lui demander des écus d'or. A quoi me serviraient des richesses, à moi qui les ai toujours méprisées! Mais je commence à devenir vieille, les fatigues de la guerre et les ennuis de la captivité ont doublé mes années. Je veux mourir en soldat, et je veux obtenir une sépulture de soldat. Le cercueil de monseigneur Du Guesclin demeure tristement seul et abandonné dans les caveaux de Saint-Denis; il faut que le mien aille lui tenir compagnie. Il sera beau de voir alors côte à côte les deux seuls chefs de bandes guerrières qui, dans l'espace de cinquante années, aient purgé le sol de la France de ses ennemis, les Anglais! »

Le peuple aime le merveilleux et se passionne volontiers pour tout ce qui est extraordinaire. Les discours de cette femme, dont les traits, au surplus, ne manquaient ni de dignité ni de grandeur, ses allures chevaleresques, ses regards flamboyans, lui attirèrent l'admiration d'abord, la confiance ensuite. Pour comble de succès, quelques artisans de Paris, qui avaient servi dans les troupes de Charles VII, prétendirent effectivement la reconnaître pour la Pucelle, soit qu'ils fussent de moitié dans le stratagème, soit plutôt que la physionomie de la fausse héroïne eût véritablement quelques points de ressemblance avec celle de Jeanne d'Arc. L'âge de cette femme coïncidait aussi parfaitement avec celui de l'héroïne de Vaucouleurs. Elle pouvait avoir soixante ans, et ses longs cheveux n'étaient point tellement changés qu'on ne s'aperçût qu'ils avaient été du plus beau noir. Ajoutez à cela que sa tête, comme celle de Jeanne d'Arc, inclinait légèrement à gauche, et que sa cuisse droite portait l'empreinte d'une blessure profonde et depuis long-temps cicatrisée.

Le bruit de cette apparition singulière se répandit bientôt dans Paris. Les écoliers de l'Université et les clercs de la bazoche s'émurent et gravirent en grand nombre les pentes rapides du mont Saint-Hilaire; le petit peuple suivit leur exemple, et les bourgeois s'apprêtèrent à en faire autant. Guillaume Frémin, abbé de Saint-Etienne, décrit ainsi, dans ses commentaires manuscrits sur l'*Apocalypse expliqué*, le spectacle que présentaient les alentours de l'église Sainte-Geneviève:

« C'était une véritable procession: clercs, artisans, soldats, bourgeois, femmes, enfans et vieillards arrivaient sur le plateau où l'église est assise, par bandes de vingt, trente ou quarante. Tout ce populaire s'arrêtait devant la maison du Cygne noir, où la prétendue Pucelle haranguait et paraissait de temps à autre, tenant à la main une épée ou manière de drapeau qu'elle agissait dextrement au dessus de sa tête.

Elle se mettait à crier souventes fois : *Vive le roi! vive la France! Mort aux Anglais!* Et le peuple lui répondait par les mêmes cris, en ajoutant: *Vive la Pucelle!* Comme je craignais que ce grand tumulte dégénérât en sédition, j'ordonnai la fermeture des portes de l'église, et je disposai dans les jardins de l'abbaye plusieurs compagnies de serfs armés, que j'avais convoqués la veille au son du tocsin. Heureusement tous ces préparatifs devinrent inutiles, grâce à la sagesse des mesures prises par le prévôt de Paris. »

L'Université, le chapitre de Notre-Dame et la prévôté des marchands de Paris envoyèrent des députations au parlement, pour le conjurer de mettre un terme « aux turbulences et aux déportemens du petit peuple « qui excitait les écoliers à abandonner leurs classes, pour aller assis« ter aux prédications d'une fille sorcière, qui se faisait passer indû« ment pour la Pucelle d'Orléans, de glorieuse mémoire. »

Les députés de la ville ajoutaient que ces manifestations violentes apportaient le plus grand tort au commerce, et que les ports et marchés étaient vides de mercenaires et de fardiers (crocheteurs), tant le désir de voir et d'entendre la prétendne pucelle était vif dans le populaire. Le premier président, Mathieu de Nanterre, répondit que le Parlement y pourvoirait.

Mais le prévôt de Paris, Michel de Gaucourt, prit l'initiative. A la tête d'une compagnie commandée par le chevalier du guet en personne et de cent cinquante arbalestriers tirés de la Bastille, il s'avança dans le quartier de l'Université, plaça des corps-de-garde de distance en distance, depuis la Sorbonne jusqu'à l'abbaye de Sainte-Geneviève, cerna la maison où se trouvait la prétendue pucelle, l'arrêta elle-même sans coup férir, et la conduisit dans les prisons du Grand-Châtelet, au milieu d'un immense concours de peuple qui, du reste, ne tenta rien pour délivrer la prisonnière.

Cette expédition consommée, et la prétendue Jeanne d'Arc ainsi déposée en lieu de sûreté, le prévôt alla prendre les ordres de Louis XI. Le monarque, que de graves intérêts agitaient alors (1), répondit au prévôt: « Faites juger au plus tôt cette effrontée par la Tournelle, et pendez-la. Il est temps que des impostures si souvent renouvelées subissent un châtiment exemplaire. »

Ce n'était pas en effet la première folle qui voulût se donner pour l'héroïne de Domrémy. Le journal de Paris, sous Charles VII, parle d'une Thérèse Méhaigne qui, après avoir parcouru, en 1440, les provinces, vint à Orléans où elle fut reçue avec de grands honneurs, puis se dirigea vers Paris. L'Université la fit arrêter et montrer au peuple en la grande salle du palais sur la pierre de marbre. Là elle fut prêchée, admonestée et enfin fouettée. On la renvoya ensuite avec promesse de la hart en cas de récidive.

Quelques autres essayèrent avec aussi peu de succès de se faire passer pour la généreuse villageoise dont la sainte intrépidité avait sauvé la France.

Les juges de la Tournelle s'assemblèrent dès le lendemain, et la fausse Jeanne d'Arc parut devant eux avec un calme, une résignation, qui frappèrent vivement les magistrats. Elle répondit à toutes les questions avec une rare présence d'esprit et une parfaite convenance. Le président de la Tournelle lui ayant demandé pourquoi elle s'obtinait à vouloir passer pour Jeanne d'Arc, quand il était de notoriété publique que cette valeureuse héroïne avait péri dans le bûcher de Rouen, elle repartit en versant des larmes :

— Vous voulez que je sois une menteuse et une imposteuse, et vous ne voulez pas ajouter foi aux signes que je donne de la vérité de mes assertions. Regardez à mon cou : voici la blessure que je reçus à la bataille de Patay; voyez à ma cuisse, la cicatrice de la blessure que je reçus dans les fossés de Compiègne s'y remarque encore. Je ne mens pas, je vous l'assure, et pour la part que j'espère en paradis, je vous affirme que je suis bien la pucelle d'Orléans.

Eustache de Gravols, avocat du roi, lui ayant demandé par quel miracle elle avait pu s'échapper des flammes, si elle était en effet Jeanne d'Arc, elle répondit :

— Monseigneur Conchon, évêque de Beauvais, l'un de mes juges, et celui qui se montra pendant le procès le plus acharné contre moi, donna, la veille du jour où je devais être brûlée vive, un démenti en plein conseil à monseigneur Thomas Racow, évêque d'Oxford. Pour se venger de cette insulte, le prélat anglais jura de me soustraire à mon ennemi, et me sauva en effet, en me faisant conduire sur un navire et sous le costume d'un marinier. On brûla à ma place le corps d'une jeune fille qui était morte dans l'hôpital de Rouen, et qui était à peu près de ma taille. Pour moi, je fus conduite en Angleterre où, tant que l'évêque d'Oxford vécut, je fus traitée assez doucement, sous le nom de Jenny la Folle. Mon protecteur est mort, il y a près de dix ans, et je me trouvai alors dégagée de la parole que je lui avais donnée de ne point retourner en France. J'y suis revenue; m'y voilà. Vous voyez, Messieurs, qu'il n'y a pas en tout cela de sorcellerie ni de miracle.

Cette femme débita ce discours avec une si grande naïveté, avec une simplicité si expansive, que la conscience des juges en fut émue. Par malheur pour elle, un certain Mahé de Quersabec, sénéchal du Quercy, qui se trouvait dans l'auditoire, la reconnut, et, s'avançant au pied du tribunal, déclara qu'elle n'était autre qu'une nommée Jeanne l'Espine, veuve d'un tanneur de la ville de Rennes, et qui, depuis son veuvage, avait maintes fois donné des signes d'aliénation mentale. Jeanne eut beau dire qu'elle n'était point la femme que désignait le sénéchal, on ne voulut plus l'écouter.

Dès ce moment, aux questions qu'on lui adressa, elle se contenta de répondre : Je suis Jeanne d'Arc, je vous l'affirme; il ne dépend pas de moi de dire le contraire, fût-ce pour sauver ma vie. »

Dans un siècle plus éclairé, dans d'autres circonstances, et sous un roi plus clément, on se serait contenté de bannir ou d'emprisonner cette infortunée qui n'avait d'autre tort que de rechercher la popularité en s'affublant d'un nom dont sans doute elle était loin d'être digne. Mais Louis XI et les tribunaux dispensateurs de sa justice ne connaissaient pas les moyens termes : la régidité allait jusqu'à la cruauté, et les formes protectrices de la justice étaient inconnues. Jeanne l'Espine fut condamnée à l'unanimité au supplice du feu. Elle entendit son arrêt avec calme, et dit, en se retournant vers le petit nombre de gens que l'on avait laissé pénétrer au fond de l'auditoire : « J'étais destinée de toute éternité à périr par les flammes; mais puisque Dieu devait m'octroyer l'honneur de mourir martyre et vierge, j'aurai désiré qu'il me laissât d'autres bourreaux que les Français! »

Après avoir prononcé ces paroles d'une voix forte et sonore, elle se leva et suivit ses gardes qui la reconduisirent dans son cachot. Elle demanda un prêtre, et on lui amena un vénérable ecclésiastique, docteur en Sorbonne, nommé Jacques Le Houzy. Ce charitable prêtre resta avec elle jusqu'à l'heure de son supplice, et lui prodigua toutes les consolations de la religion. Le célèbre Philippe de Commines rapporte que s'entretenant quinze années plus tard avec ce docteur, qui était devenu premier aumônier du roi, il lui demanda par forme de conversation si Jeanne l'Espine avait été bien jugée par la Tournelle criminelle. — Dieu seul le sait, repartit l'aumônier. Et sur ce que Commines en poursuivant son discours lui dit que de toutes les fausses Jeanne qui avaient paru en France, Jeanne l'Espine était celle qui s'était concilié le plus de sympathies, le prêtre lui répondit : « Monseigneur, les décrets de Dieu sont impénétrables ; mais soyez persuadé que si Jeanne l'Espine reparaissait aujourd'hui, elle ne serait point brûlée vive. Mon caractère de prêtre et de confesseur ne me permet pas, et je le regrette, d'en dire plus. » Philippe de Commines n'eût pas de peine à conclure de là que la malheureuse Jeanne n'était pas aussi coupable qu'elle l'avait paru : «Car le bon

(1) Louis XI était alors occupé à négocier le rachat de plusieurs villes de Picardie, cédées au duc de Bourgogne par le désastreux traité d'Arras.

aumônier, dit-il, était moult éclairé tant en matière religieuse qu'en matière politique. »

Jeanne l'Espine fut brûlée aux halles. Le jour de son exécution il y eut une si grande affluence de spectateurs que le prévôt de Paris fut obligé de mettre sous les armes non seulement le guet de Paris, mai a encore une notable partie de la milice bourgeoise qu'on négligeait d'appeler ordinairement dans ces sortes de circonstances.

Dans les comptes de la prévôté de Paris, on lit, sous l'année 1463 : « Donné à Jean Leplastrier, sergent, etc., pour avoir quis et brûlé une « attache de bois, plusieurs chaînes et crampons de fer, avec cinq cents, « tant bourrées que cotterets, pour faire l'exécution d'une nommée Jeanne « l'Espine, en ce compris douze sous parisis qu'il a payés aux matrones « qui ont visité ladite Jehanne. (1) »

Après le supplice de cette malheureuse qui fut brûlée vive, ajoute Sauval (tome III, page 368), le procureur du roi au Châtelet, le lieutenant criminel et autres officiers de justice allèrent dîner au cabaret, où ils dépensèrent cinquante-deux sous.

H. R.

(Gazette des Tribunaux.)

LE TUEUR DE DAIMS.

Suite. — Voir les numéros des 20, 25, 30 novembre, 10, 15, 20, 25 et 31 décembre 1841, 5 et 10 janvier 1842.)

CHAPITRE XII.

> Ses discours ne sont rien, et pourtant ils éveillent l'attention de ceux qui les entendent sans défiance.
>
> SHAKSPEARE.

Nous avons laissé les habitans de l'arche et du château plongés dans le sommeil. Tueur de daims se leva avec l'aurore ; son compagnon, qui depuis quelque temps avait passé des nuits pleines d'inquiétude, resta couché jusqu'au grand jour. Judith aussi fut moins matinale qu'à l'ordinaire. Mais avant que le soleil se fût montré au dessus des collines de l'est, tous furent debout.

Chingachgook était occupé à faire sa toilette des bois, quand Nathaniel entra dans la cabine de l'arche, et lui jeta quelques vêtemens d'été grossiers, mais légers, qui appartenaient à Hutter.

— Judith me les a donnés pour votre usage, chef, dit-il en jetant la jaquette et le pantalon aux pieds de l'Indien ; car il serait de la dernière imprudence de vous laisser voir peint pour la guerre. Effacez de vos joues ces lignes menaçantes, et mettez ces vêtemens. Souvenez-vous que Hist est près d'ici, et que nous devons nous occuper de cette jeune fille, en même temps que des autres prisonniers.

Chingachgook examina les vêtemens avec un dégoût prononcé ; mais il comprit l'utilité de ce déguisement, et, après avoir tourné et retourné les différentes pièces d'habillement avec une ironie pleine de gravité, il s'en affubla. La gaucherie affectée du Délaware sous son nouveau costume fit sourire plus d'une fois son ami pendant cette journée ; mais celui-ci s'abstint scrupuleusement de se livrer à ces sortes de plaisanteries que des blancs auraient prodiguées en pareille occasion. Une aussi grande légèreté eût terriblement contrasté avec les habitudes d'un chef, la dignité d'un guerrier au début de sa carrière, et la gravité des circonstances dans lesquelles ils se trouvaient.

Les trois insulaires, si nous pouvons nous servir de cette expression, furent silencieux, graves et préoccupés pendant le repas du matin. Les traits de Judith annonçaient qu'elle avait passé une nuit agitée, tandis que les deux hommes songeaient aux événemens impossibles à prévoir qu'ils avaient en perspective. Tueur de daims et la jeune fille échangèrent quelques mots de politesse durant le déjeûner, mais sans parler de leur situation. Enfin Judith, que les angoisses de son cœur, ainsi que le sentiment nouveau qui s'y était glissé, disposait à des pensées plus douces et plus tendres, entama la conversation.

— Il serait terrible, Nathaniel, s'écria-t-elle tout à coup, qu'il arrivât quelque chose de sérieux à mon père et à Hetty ! Nous ne pouvons les laisser entre les mains des Iroquois, sans aviser à quelque moyen de les secourir.

— Je suis prêt à les servir, Judith. Avez-vous quelque plan dont vous voudriez nous voir, le Serpent et moi, tenter l'exécution ?

— Je ne vois pas d'autre moyen de délivrer les prisonniers que de gagner les Iroquois. Ils ne savent pas résister aux présens, et nous pourrions peut-être leur offrir assez pour leur persuader qu'il leur serait plus avantageux d'emporter ce qui serait pour eux des objets précieux, que d'emmener de pauvres prisonniers, si toutefois ils ont l'intention de les emmener !

— Ce plan est assez bon, Judith, si nous trouvons de quoi tenter l'ennemi. L'habitation de votre père est commode et a été construite de la manière la plus habile ; mais elle n'a pas l'air de regorger de l'espèce de richesses qui conviendraient pour fournir sa rançon. Il y a bien cette carabine qu'il nomme massacre-daims, qui pourrait compter pour quelque chose. Il y a aussi un baril de poudre, à ce que j'ai appris ; mais pourtant, deux hommes ne peuvent être rachetés pour une bagatelle. En outre...

— En outre, quoi ? demanda Judith avec impatience, remarquant qu'il hésitait à continuer.

— Hé bien ! Judith, du côté des Français aussi bien que du nôtre, on offre des récompenses, et le prix de deux chevelures suffirait pour acheter un baril de poudre et une carabine.

— Cela est horrible ! murmura la jeune fille ; mais vous oubliez mes ajustemens, et ils auraient une grande valeur aux yeux des Huronnes.

— Oui, sans doute ; oui, sans doute, Judith, reprit-il. Mais êtes-vous sûre que vous auriez le courage de vous priver de vos ajustemens pour un tel motif ? Judith, vous êtes belle, et quand on possède de la beauté, on aime à avoir ce qui lui sert de parure.

— Vous réservez assurément toute votre bonne opinion pour les filles délawares, Tueur de daims, si telle est sérieusement celle que vous avez des filles de votre propre couleur, répondit Judith en affectant de rire ; mais mettez-moi à l'épreuve, et si vous voyez que je regrette rubans ou plumes, soie ou mousseline, je vous autoriserai à dire de moi tout ce que vous en penserez.

— C'est juste ! Un homme juste est ce qu'il y a de plus rare à trouver sur la terre. C'est ce que dit Tamenund, le plus sage prophète des Délawares, et c'est ce que doivent penser tous ceux qui ont occasion de voir, de parler et d'agir au milieu de l'espèce humaine.

— Ainsi il n'est pas probable que les Indiens veuillent laisser aller leurs prisonniers, si on ne leur offre pas quelque chose de plus précieux que mes ajustemens, la carabine et la poudre de mon père. Mais il y a la grande caisse.

---

(1) Dès le mois de septembre 1430, une nommée Pierronne de Bretagne, qui se faisait passer pour Jeanne d'Arc, avait été brûlée vive à Paris, sur la dénonciation et les poursuites du clergé. Une autre femme se donnant aussi pour Jeanne d'Arc ressuscitée, fut également arrêtée, jugée et punie à Orléans, au mois de mai 1440. Une fille du nom de Catherine, de La Rochelle, eut le même sort, ainsi que plusieurs autres dont l'histoire ne nous a pas conservé les noms, mais dont l'exemple suffit pour attester que la crédulité populaire est la même dans tous les temps, et que ce n'était pas seulement à notre ère de civilisation qu'il était réservé de voir deux faux Louis XVII vivant paisiblement dans la même ville et ayant chacun de son côté des adeptes et des serviteurs animés d'une égale conviction.

— Oui, il y a la caisse, comme vous dites, Judith. Votre père vous a-t-il jamais donné des ordres formels concernant cette caisse?

— Jamais, il a toujours pensé que ses serrures, ses coins en acier et sa solidité en étaient la plus sûre protection.

— C'est une caisse d'une forme tout-à-fait rare et curieuse, répliqua Nathaniel, en se levant et en s'approchant de ce meuble, sur lequel il s'assit pour l'examiner plus à son aise. Chingachgook, ce bois ne vient d'aucune des forêts que vous ou moi nous ayons jamais parcourues! Ce n'est pas du noyer noir, et pourtant ce bois serait tout aussi beau, et peut-être encore plus, s'il n'eût été exposé à la fumée et s'il n'eût souffert des chocs un peu rudes.

Le Délaware s'avança, toucha le bois, en examina les veines, essaya d'y tracer des raies avec un clou, et passa la main avec curiosité sur les coins en acier, les lourds cadenas et les autres parties, toutes nouvelles pour lui, de la caisse massive.

— Non, rien de semblable ne croît dans ces contrées, reprit Nathaniel; — j'ai vu toutes les espèces de chêne, les deux espèces d'érable, les ormes, les noyers, et tous les arbres ayant de la dureté et une belle couleur, travaillés d'une manière ou d'une autre: mais je n'ai jamais vu de bois semblable à celui-ci! Judith, la caisse à elle seule paierait la rançon de votre père; ou bien la curiosité de l'Iroquois n'est pas aussi grande que celle d'une peau rouge en général, et surtout en fait de bois.

— On pourrait racheter leur liberté à meilleur marché peut-être, Tueur de daims. Le coffre est plein, et il vaudrait mieux se défaire de la moitié que du tout. D'ailleurs, mon père, — je ne sais pourquoi — attache un grand prix à cette caisse.

— Il semblerait en attacher davantage au contenu qu'au contenant, à en juger d'après la manière dont l'extérieur a été traité, et dont l'intérieur est défendu. Voici trois serrures, Judith; n'y a-t-il pas de clefs?

— Je n'en ai jamais vu une seule; et pourtant il doit y en avoir, car Hetty nous a dit qu'elle avait souvent vu cette caisse ouverte.

— Judith, s'il y a une clef, il doit y avoir une place où on la met.

— C'est vrai, et peut-être ne serait-il pas difficile de la trouver si nous osions la chercher.

— Ceci vous regarde, Judith, et ne regarde que vous seule: la caisse est à vous ou à votre père. Si la caisse contient des objets pouvant servir à leur rançon, il me semble qu'on en ferait un sage emploi en rachetant la vie du propriétaire, même en sauvant sa chevelure; mais vous seule avez à consulter votre jugement à ce sujet. Quand le maître légitime d'une trappe, d'un daim ou d'un canot est absent, il est représenté par son plus proche parent, suivant toutes les lois des forêts. Nous vous laissons donc le soin de décider si cette caisse doit ou ne doit pas être ouverte.

— Tueur de daims, si nous réussissons à trouver la clef, je vous autoriserai à ouvrir le coffre, et à y prendre les objets que vous croirez de nature à payer la rançon de mon père.

— Trouvons d'abord la clef; nous causerons du reste ensuite. Serpent, vous avez des yeux de mouche et un jugement qui est rarement en défaut; pouvez-vous nous aider à deviner où le vieux Tom aura imaginé de placer la clef d'une caisse qu'il garde avec tant de soin pour son usage particulier?

Le Délaware n'avait encore pris aucune part à la conversation; mais à cet appel direct, il quitta le coffre qui avait continué à attirer son attention, il se mit à chercher autour de lui l'endroit où pouvait avoir été cachée la clef dans de telles circonstances. Judith et Nathaniel ne restèrent pas oisifs pendant ce temps. Comme il était certain que la clef désirée ne pouvait se trouver dans aucun des tiroirs et armoires sans fermeture, aucun d'eux n'y regarda; mais ils dirigèrent leur attention sur les endroits qui leur semblaient être de bonnes cachettes, et qui devaient convenir pour cet usage. La première chambre fut ainsi examinée, mais sans succès, et ils passèrent dans la chambre à coucher de Hutter. Cette partie de l'habitation était mieux meublée que le reste: elle contenait plusieurs objets qui avaient été spécialement consacrés au service de la défunte femme du propriétaire; mais comme Judith avait toutes les autres clefs, cette pièce fut bientôt visitée, sans qu'on y découvrit la clef.

Ils entrèrent alors dans la chambre à coucher des deux sœurs. Chingachgook fut immédiatement frappé du contraste qu'offrait l'arrangement des objets dans la partie de la chambre qu'on pouvait appeler celle de Judith, avec la disposition des choses contenues dans la partie de l'appartement qui appartenait plus particulièrement à Hetty. Il laissa échapper une légère exclamation, et montrant du doigt les deux côtés opposés, il communiqua sa remarque à son ami, à voix basse et en langue délaware.

— C'est comme vous le pensez, Serpent, répondit le chasseur l'une des sœurs, dit-on, aime à l'excès les belles choses; tandis que l'autre est douce et humble. Cependant, après tout, j'ose dire que Judith a ses vertus, et que Hetty a ses défauts.

— Et l'Esprit-Faible a vu la caisse ouverte? demanda Chingachgook.

— Certainement, je l'ai entendu de sa propre bouche; et vous l'avez entendu aussi.

— Alors, la clef est cachée seulement pour la Rose-Sauvage? Car dans ses entretiens particuliers avec son ami, Chingachgook avait commencé à donner galamment ce nom à Judith.

— C'est cela! il a confiance en l'une et pas en l'autre.

— Où pourrait-on cacher une clef, avec plus de chances de la dérober aux regards de la Rose-Sauvage, que parmi de grossiers vêtemens?

Tueur de daims se retourna brusquement vers son ami; l'admiration était peinte sur tous ses traits, et il se mit à rire de son rire silencieux, mais sincère, à cette ingénieuse et prompte supposition.

— Votre nom est bien donné, Serpent. J'ose dire que les doigts délicats de Judith n'ont pas touché un seul morceau d'étoffe aussi rude et aussi grossière que celle de ce jupon, depuis qu'elle a fait la connaissance des officiers! Prenez le jupon, et voyons si vous êtes réellement un prophète.

Chingachgook fit ce qu'on lui demandait, mais sans succès. Une grosse poche, vide en apparence, pendait au clou voisin, et elle fut aussi visitée. Sur ces entrefaites, l'attention de Judith fut attirée de ce côté.

— Il n'y a là que les vêtemens de la pauvre Hetty! dit-elle; il n'est pas probable que nous y trouvions rien de ce que nous cherchons.

Ces paroles étaient à peine sorties de la jolie bouche qui les avait prononcées, que Chingachgook tira de la poche la clef désirée. Judith avait l'intelligence trop vive pour ne pas comprendre pourquoi on avait choisi une cachette aussi simple et aussi exposée. Son visage se couvrit d'une rougeur subite, autant peut-être par suite de ressentiment que de honte; elle se mordit les lèvres, mais elle continua de garder le silence. Nathaniel et son ami firent preuve en ce moment d'un sentiment de délicatesse exquise; tous deux s'abstinrent de sourire, ou de laisser voir même par un regard qu'ils se rendaient parfaitement compte de cet adroit artifice. Le chasseur, qui avait pris la clef des mains de l'Indien, entra suivi de ces compagnons dans la chambre voisine, et il s'assura, en appliquant la clef à la serrure, qu'elle était bien celle qu'ils cherchaient. Il y avait trois cadenas, mais cette seule clef les ouvrit aisément. Nathaniel les enleva, detacha les crochets, leva le dessus du coffre pour s'assurer qu'il était ouvert, puis il s'en éloigna de quelques pas, en faisant signe à son ami de le suivre.

— C'est un coffre de famille, Judith, dit-il, et il peut contenir des secrets de famille. Nous allons dans l'arche, le Serpent et moi;

pendant ce temps-là vous chercherez si, parmi les objets qu'il renferme, il se trouve, ou non, quelque chose qu'on puisse offrir en rançon. Quand vous aurez fini, appelez-nous, et nos tiendrons conseil ensemble au sujet de la valeur des objets.

— Attendez, Tueur de daims, s'écria la jeune fille, comme il se disposait à sortir; je ne toucherai à rien, je ne leverai même pas le couvercle, si vous n'êtes pas présent. Mon père et Hetty ont jugé convenable de me cacher le contenu de ce coffre, et je suis trop fière pour fouiller parmi leurs trésors cachés, à moins que ce ne soit dans leur intérêt; mais à aucun prix, je n'ouvrirai le coffre toute seule. Restez donc avec moi; j'ai besoin de témoins.

— Je croirais assez, Serpent, que Judith a raison. La confiance mutuelle engendre la sécurité, mais la défiance pourra nous rendre prudens. Judith a le droit de nous demander d'être présens; et si par hasard cette caisse renferme quelque secret de maître Hutter, il sera sous la garde de deux jeunes gens dont la bouche sait rester fermée aussi bien que celle de qui que ce soit. Nous resterons avec vous, Judith; mais laissez-nous d'abord jeter un coup d'œil sur le lac et sur le rivage, car il faudra plus d'une minute pour vider cette caisse.

Ils allèrent alors tous deux sur la plate-forme. Ils n'aperçurent rien d'étrange, et convaincus de leur sûreté momentanée, ils se réunirent tous trois de nouveau autour de la caisse.

S'apercevant que ses deux compagnons épiaient ses mouvemens avec une gravité silencieuse, Judith posa une main sur le couvercle, qu'elle essaya de soulever. Mais sa force fut insuffisante, et la jeune fille, qui savait fort bien que tous les cadenas et les crochets étaient retirés, attribua cette résistance à quelque puissance surnaturelle qui s'opposait à sa tentative impie.

— Je ne puis lever le couvercle, Tueur de daims, dit-elle; ne ferions-nous pas mieux de renoncer à ce dessein, et de chercher quelque autre moyen pour délivrer les prisonniers?

— Non pas, Judith; non pas. Il n'est aucun moyen aussi certain et aussi aisé qu'une bonne rançon. Quant au couvercle, rien ne le retient que son propre poids, qui est prodigieux pour une aussi petite pièce de bois.

Tout en parlant il leva le couvercle et l'appuya contre la muraille. Judith trembla de tous ses membres en jetant un premier coup d'œil dans l'intérieur du coffre; mais elle reprit un peu d'assurance en s'apercevant qu'un morceau de toile cachait complètement tout ce qui se trouvait par dessous. Cependant la caisse semblait être bien garnie, car la toile était placée à un pouce du couvercle.

Tueur de daims avança poliment un tabouret pour Judith, en prit un pour lui-même, et commença à enlever le dessus de toile. Les premières choses qui s'offrirent à la vue furent quelques vêtemens d'hommes. Ils étaient faits d'étoffes fines, et, conformément aux gtsoû du siècle, les couleurs en étaient vives et les ornemens fort riches. Il y avait entre autres choses un habit écarlate, dont les boutonnières étaient brodées en or. Ce n'était cependant pas un uniforme, c'était une partie du costume d'un homme de condition, à une époque où le costume s'accordait strictement avec la position sociale. Chingachgook ne put retenir une exclamation de plaisir aussitôt que son compagnon déploya l'habit; car la philosophie de l'Indien ne put tenir contre la splendeur de ce vêtement. Nathaniel se tourna vivement, et regarda un instant son ami avec quelque mécontentement, lorsqu'il laissa échapper ce trait de faiblesse.

— Si jamais cet habit a été fait pour votre père, Judith, dit-il, vous avez acquis à bon droit le goût de la parure.

— Cet habit n'a jamais été fait pour mon père, répondit la jeune fille avec vivacité; il est beaucoup trop long; tandis que mon père est petit et carré.

— Serpent, dit Nathaniel, cet habit a été fait pour un homme de votre taille, et j'aimerais à le voir sur vos épaules.

Chingachgook consentit avec plaisir à orner sa personne d'un habit primitivement destiné à un homme de condition. La métamorphose fut grotesque; mais comme l'homme remarque rarement ce qu'il peut y avoir d'incongru dans son extérieur, ou dans sa conduite, le Délaware étudia ce changement avec un grave intérêt, dans un miroir ordinaire dont Hutter se servait pour se raser. En ce moment il pensa à Hist, et nous devons dire, pour rendre hommage à la vérité, quoique cela puisse nuire un peu au caractère grave du guerrier, qu'il aurait souhaité qu'elle pût le voir en ce moment.

— Otez-le, Serpent, ôtez-le, reprit l'inflexible chasseur; de semblables vêtemens ne vous vont pas mieux qu'ils ne m'iraient.

— Je ne vois pas pourquoi un homme ne pourrait pas porter un habit écarlate aussi bien qu'un autre, répliqua Judith. Je voudrais vous voir sous cet habit.

— Pourquoi me couvrirais-je comme un chef mingo qui vient de recevoir ses présens de Québec? Déposez l'habit sur la couverture, Serpent, et voyons plus avant dans la caisse.

L'inspection continua. Les vêtemens d'homme, qui tous correspondaient à l'habit pour la qualité, furent bientôt examinés, et on arriva ensuite à des ajustemens de femme. Une belle robe de brocart, un peu endommagée par manque de soin, fut alors examinée; et cette fois, des exclamations de ravissement s'échappèrent librement des lèvres de Judith. La jeune fille n'avait jamais vu avant ce moment un tissu et des nuances comparables à ce que le hasard venait de mettre sous ses yeux. Son enchantement tenait de l'enfantillage, et elle ne voulut pas qu'on continuât l'examen avant qu'elle eût revêtu une robe si peu en harmonie avec sa demeure et ses habitudes. A cet effet, elle se retira dans sa chambre, et là, exercée comme elle l'était à ce genre d'occupation, elle se fut bientôt dépouillée de sa jolie robe de toile, et elle se présenta avec l'habillement de brocart à nuances resplendissantes. La robe allait parfaitement à la taille fine de Judith, et assurément elle n'avait jamais paré une femme plus en état, par ses charmes naturels, de faire ressortir les riches couleurs et la finesse du tissu. Quand elle rentra, les deux jeunes gens se levèrent, en laissant échapper des exclamations d'étonnement et de plaisir, qui donnèrent un nouvel éclat aux yeux de Judith, dont les joues étaient animées comme par la joie d'un triomphe. Affectant, cependant, de ne pas remarquer l'impression qu'elle avait faite, la jeune fille s'assit avec la dignité d'une reine, et elle demanda que l'on continuât la visite de la caisse.

— Je ne vois pas de meilleur moyen pour traiter avec les Mingos, s'écria Nathaniel, que de vous envoyer à eux, telle que vous voici, et de leur dire qu'une reine est arrivée parmi eux! A un tel spectacle, ils donneront la liberté au vieux Hutter, à Hurry et à Hetty.

— Je crois votre langue trop sincère pour flatter, Tueur de daims, répliqua la jeune fille; une des principales causes de mon respect pour vous a été votre amour pour la vérité.

— Aussi est-ce la vérité, Judith, et rien de plus. Jamais mes yeux n'ont rencontré une créature aussi séduisante que vous l'êtes en ce moment; jamais!

Il secoua la tête, la tint un instant penchée sur la caisse ouverte, en prononçant ces mots, puis il continua l'examen.

Ils trouvèrent alors plusieurs objets accessoires de toilette de femme, tous correspondant en qualité à la robe. Le tout fut déposé en silence aux pieds de Judith, comme si la possession lui en eût appartenu de droit. La jeune fille en prit un ou deux, tels que des gants et des dentelles, qu'elle ajouta à sa riche parure avec un badinage affecté, mais dans le but réel d'orner sa personne, autant que les circonstances le permettaient. Après qu'ils eurent enlevé ces deux habillemens d'homme et de femme, ils trouvèrent une autre toile qui couvrait le reste des objets. Nathaniel s'arrêta ne sachant s'il était convenable d'aller plus avant.

— Tout homme a ses secrets, je suppose, dit-il, et il a aussi le droit

d'en jouir; nous avons, selon moi, déjà trouvé dans cette caisse de quoi faire réussir nos projets, et il me semble que nous ferions bien d'en rester là.

— Avez-vous l'intention, Nathaniel, d'offrir ces vêtemens en rançon aux Iroquois? demanda vivement Judith.

— Certainement. Pourquoi fouillons-nous dans la caisse d'un autre, si ce n'est pour le servir le mieux qu'il est possible? Cet habit seul suffirait à gagner le principal chef de ces reptiles; et cette robe-là attendrirait le cœur de toutes les femmes qui se trouvent entre Albany et Montréal. Je ne vois pas que nous ayons besoin d'un autre fonds de commerce pour conclure un marché.

— Mais vous pensez, Tueur de daims, que Thomas Hutter n'a personne dans sa famille, ni enfant ni fille, à qui cette robe puisse convenir, et que vous aimeriez voir s'en parer, une fois par hasard, ne fût-ce même qu'à de longs intervalles, et seulement pour badiner?

— Je vous comprends, Judith, oui, je comprends maintenant votre pensée, et je crois pouvoir dire aussi votre désir. Mais vous êtes la fille de Thomas Hutter, et cette robe a été faite pour une dame de haut rang. A mes yeux, Judith, une jeune fille modeste n'est jamais plus jolie que lorsqu'elle est habillée conformément à sa condition. D'ailleurs, s'il est une créaturedans la colonie qui puisse se passer de parure et se fier à sa bonne mine, c'est vous.

— Je vais ôter ces habits à l'instant, Tueur de daims, s'écria Judith en s'élançant hors de la chambre.

— Voilà comme elles sont toutes, Serpent, dit le chasseur aussitôt que la jeune fille eut disparu. Elles aiment la parure, mais elles prisent par dessus tout leurs charmes naturels. Hist aussi serait bien belle avec une pareille robe, Délaware.

— Wah-ta! wah est une fille peau-rouge, Tueur de daims, répondit l'Indien; de même que les petits du pigeon, on doit la reconnaître à ses plumes. Je passerais près d'elle sans me déranger, si elle était couverte d'une semblable peau. La *Rose-Sauvage* est très agréable à voir; mais toutes ces couleurs ne la rendent pas plus belle.

Bientôt Judith reparut vêtue de sa simple robe de toile.

— Très bien, Judith, dit Nathaniel en lui prenant la main affectueusement. La question, maintenant, est de savoir si nous devons enlever cette enveloppe pour voir quel est réellement le meilleur marché à conclure en faveur de maître Hutter; car il nous faut agir comme nous croyons qu'il agirait lui-même s'il était ici à notre place.

Judith paraissait très satisfaite. L'hommage simple de Nathaniel lui avait causé plus de satisfaction que les discours d'aucun homme ne lui en avaient jamais fait éprouver. Ce naïf chasseur savait convaincre si bien ceux qui le connaissaient de son inaltérable franchise, que ses louanges comme ses dédains produisaient toujours une profonde impression. Quand, par la suite, il se trouva en contact avec des officiers de haut rang et des hommes chargés de veiller aux intérêts de l'État, cette même influence se fit également remarquer; les généraux eux-mêmes écoutaient ses louanges avec un vif sentiment de plaisir, que leurs supérieurs ne leur faisaient pas toujours éprouver. Peut-être Judith fut-elle la première personne de sa couleur qui se soumit de plein gré à cette conséquence naturelle de la vérité et de l'honnêteté. Elle avait ardemment désiré ces éloges, et elle venait de les recevoir; et cela, sous la forme qui lui était le plus agréable. On en verra les résultats dans la suite de cette histoire.

— Si nous savions tout ce que contient cette caisse, Tueur de daims, dit la jeune fille, nous serions plus en état de prendre une détermination.

— C'est vrai, Judith. Hé bien! quand tout sera devant nous, nous pourrons mieux décider ce qu'il faut offrir pour la rançon, et ce qu'il faut conserver.

Comme il parut y avoir unanimité d'opinion sur ce point, Nathaniel enleva la seconde enveloppe de toile.

Les premiers objets qu'ils trouvèrent furent une paire de pistolets artistement incrustés en argent. Leur valeur eût été considérable dans une ville; mais, dans les bois, c'était une espèce d'arme dont on se servait rarement; on peut même dire que personne n'en faisait usage, si ce n'étaient quelques officiers européens visitant les colonies, comme il s'en trouvait alors un grand nombre, et très convaincus de la supériorité des coutumes de Londres.

—

CHAPITRE XIII.

> Un fauteuil en chêne, tout brisé; une tasse sans anse, un bois de lit vermoulu; une caisse de sapin sans couvercle, une paire de pincettes cassées, une épée sans pointe, un plat qui paraît avoir autrefois contenu d'excellent mets, un Ovide et une vieille concordance de la Bible.
>
> *Inventaire du* DOYEN SWIFT

Nathaniel n'eut pas plus tôt retiré les pistolets du coffre, qu'il se tourna vers le Délaware en les présentant à son admiration.

— Fusil d'enfant, dit le Serpent qui sourit en maniant un des pistolets comme si c'eût été un jouet.

— Non pas, Serpent, non pas; ceci est fait pour un homme et suffirait à un géant qui saurait s'en servir. Mais attendez; les hommes blancs sont remarquables pour la négligence avec laquelle ils mettent des armes à feu dans des coffres et dans des coins. Laissez-moi voir si l'on a pris soin de ces armes.

A ces mots il prit le pistolet des mains de son ami et en ouvrit le bassinet. Il s'y trouvait une amorce que le temps, l'humidité et la compression avaient rendue semblable à un morceau de charbon calciné. Au moyen de la baguette, on s'assura que les deux pistolets étaient chargés, quoique Judith pût attester qu'ils étaient restés dans la caisse probablement pendant des années. Il est difficile de se peindre la surprise de l'Indien à cette découverte, car il avait l'habitude de renouveler chaque jour son amorce et d'examiner fort souvent le contenu de son mousquet.

— Voilà la négligence des blancs, dit Nathaniel en secouant la tête. Hé bien! nous rendrons service au propriétaire de ces pistolets en les tirant; et comme c'est une nouveauté pour vous et pour moi, Serpent, nous essaierons notre adresse sur un but. Mettez une amorce fraîche; j'en ferai autant de mon côté, et puis nous verrons lequel de nous deux est le plus adroit au pistolet; quant aux carabines, cela a été depuis long-temps décidé entre nous.

Tous deux allèrent sur la plate-forme, et choisirent quelque objet sur la surface extérieure de l'arche pour leur servir de but. La curiosité conduisit Judith auprès d'eux.

— Tenez-vous en arrière, Judith, tenez-vous un peu en arrière; il y a long-temps que ces armes sont chargées, et quelque accident pourrait arriver.

— Alors vous ne les tirerez pas! Donnez les deux pistolets au Délaware; mais il vaudrait mieux en ôter la charge sans les tirer.

— C'est contre la coutume, et quelques personnes disent que c'est manquer de courage, quoique je ne professe pas cette opinion. Il faut que nous les tirions, Judith; oui, il faut que nous les tirions. Cependant je prévois que nous n'aurons ni l'un ni l'autre grand sujet de nous vanter de notre adresse.

Judith était au fond une fille douée d'un grand courage personnel, et ses habitudes l'empêchaient de ressentir ces frayeurs qui saisissent assez ordinairement les personnes de son sexe à la détonation d'une arme à feu. Souvent elle avait déchargé un mousquet, et l'on savait même qu'elle avait tué un daim avec des circonstances qui lui fai-

saient honneur. Elle se soumit donc, et elle se retira un peu en arrière, auprès du chasseur, laissant l'Indien en possession de tout le devant de la plate-forme. Chingachgook leva plusieurs fois son pistolet; il essaya de viser plus sûrement en se servant des deux mains: il quitta une attitude gauche pour en prendre une plus gauche encore, et enfin il lâcha la détente, comme en désespoir de cause, sans avoir rien ajusté. Il en résulta qu'au lieu de toucher le nœud qui avait été choisi pour but, il n'atteignit pas même l'arche, et la balle fit des ricochets sur l'eau comme une pierre lancée à la main.

— Bien tiré, Serpent! bien tiré! s'écria Nathaniel. Maintenant, placez-vous en arrière, et voyons ce que les blancs peuvent faire avec des armes de blancs.

Il ajusta avec vitesse et précision, et on entendit la détonation presque aussitôt que l'arme fut levée. Cependant le pistolet creva, et des fragmens volèrent de différens côtés. Judith poussa un cri perçant, et les deux amis se tournant vers elle, la virent pâle comme une morte et tremblant de tous ses membres.

— Elle est blessée, Serpent; Faisons-la asseoir.

Judith se laissa conduire à un siége; elle but quelques gouttes d'eau que le Délaware lui offrit dans une gourde, et, après une violente crise de tremblement, elle fondit en larmes.

— Il faut supporter la douleur, pauvre Judith, dit le chasseur d'un ton de compassion. — Où peut-elle être blessée, Serpent? Je ne vois aucune trace de sang.

— Je ne suis point blessée, Tueur de daims, balbutia la jeune fille en pleurant. C'est de l'effroi, rien de plus, je vous assure; et, Dieu soit loué! personne, à ce que je vois, n'a souffert de cet accident.

— C'est extraordinaire, s'écria le chasseur. Je me figurais que vous n'étiez pas fille à vous effrayer du bruit d'une arme qui crève.

La honte fit garder le silence à Judith. Son agitation n'avait rien eu d'affecté. La seule cause en avait été une alarme subite et irrésistible, alarme presque aussi inexplicable pour elle que pour ses compagnons. Cependant, essuyant ses pleurs, elle se mit à sourire et fut bientôt en état de se moquer avec eux de sa propre folie.

— Et vous, Tueur de daims, dit-elle enfin, n'avez-vous réellement reçu aucune blessure? Il me semble presque miraculeux qu'un pistolet ait crevé dans votre main, et que vous n'ayez perdu aucun membre.

— De tels miracles sont loin d'être rares. La première arme qu'on m'a donnée m'a joué le même tour, et cependant j'ai survécu à cet accident, bien que je n'en aie pas été aussi complètement quitte qu'aujourd'hui. Maintenant, approchez-vous, et regardons plus avant dans l'intérieur de cette caisse.

Judith était alors si bien remise de son agitation, qu'elle put reprendre son siége, et l'examen continua. Le premier objet qui s'offrit était enveloppé dans du drap, et après l'en avoir tiré, ils le reconnurent pour un de ces instrumens de mathématiques dont se servaient alors les marins. Les deux hommes exprimèrent leur surprise et leur admiration à la vue de l'instrument inconnu, dont le poli et le brillant semblaient annoncer qu'on en avait pris grand soin.

— Ceci n'est pas de la compétence des arpenteurs, Judith, s'écria Nathaniel; j'ai souvent vu leurs outils, mais aucun d'eux ne ressemble à celui-ci! Je crains cependant après tout, que Thomas Hutter n'ait voyagé dans le désert, sans bonnes intentions. Avez-vous jamais remarqué en votre père aucun des désirs insatiables des arpenteurs.

— Il n'est pas arpenteur, et il ne connaît pas l'usage de cet instrument, quoiqu'il paraisse en être propriétaire. Supposez-vous que Thomas Hutter ait jamais porté cet habit? Il est aussi peu fait à sa taille que cet instrument est peu à la portée de ses connaissances.

— Cela doit être ainsi, Serpent; et le vieux fou, par quelques moyens inconnus, est devenu l'héritier du bien d'un autre. Ah! qu'avons-nous ici? Voici qui est bien au dessus du cuivre et du bois noir de l'outil!

Nathaniel avait ouvert un petit sac dont il tirait, une à une, les pièces d'un jeu d'échecs. Elles étaient en ivoire, beaucoup plus grandes que les pièces ordinaires, et d'un travail exquis. Chacune d'elle avait la forme de ce qu'elle servait à représenter : les cavaliers étaient montés, les tours reposaient sur des éléphants, et les pions eux-mêmes avaient des têtes et des bustes d'hommes. Le jeu n'était pas complet, et quelques fractures prouvaient qu'on en avait eu peu de soin. Judith elle-même manifesta de l'étonnement à la vue de ces objets nouveaux pour elle, et Chingachgook oublia tout-à-fait sa dignité indienne dans son admiration. Il prit chaque pièce qu'il examina avec ravissement, en faisant observer à la jeune fille les parties les plus remarquables par le fini du travail. Mais les éléphans furent ce qui l'intéressa le plus. Les hugh! qu'il poussa en passant ses doigts sur leurs dos, leurs oreilles et leurs queues, furent distinctement prononcés; il ne manqua pas non plus de faire attention aux pions, qui étaient armés comme des archers. Cette scène dura plusieurs minutes. Judith et l'Indien éprouvaient un égal plaisir; Tueur de daims resta assis en silence; il était pensif, sombre même, quoiqu'il suivît des yeux chaque mouvement des deux principaux acteurs. Aucune exclamation de plaisir, aucun mot d'approbation ne sortit de ses lèvres. A la fin ses compagnons remarquèrent son silence, et pour la première fois depuis la découverte du jeu d'échecs, il prit la parole.

— Judith, demanda-t-il avec un intérêt qui tenait presque de la tendresse, vos parens vous ont-ils jamais parlé de religion?

— Ma mère m'en a souvent parlé, mon père jamais. Il me semblait que parler de nos prières et de nos devoirs attristait ma mère; mais mon père n'en a jamais ouvert la bouche avant ou depuis la mort de sa femme.

— Je le crois aisément, ces choses sont des idoles!

— Et vous pensez, Tueur de daims, dit Judith en tressaillant, que ces jouets en ivoire sont les dieux de mon père? J'ai entendu parler d'idoles, et je sais ce que c'est.

— Ce sont des idoles! répéta-t-il péremptoirement. Pourquoi votre père les garderait-il s'il ne les adorait pas?

— Voudrait-il garder ses dieux dans un sac, et les renfermer dans une caisse? Non, non, mon père porte son Dieu avec lui partout où il va, et ce Dieu est dans ses propres désirs. Ces choses peuvent bien être des idoles, mais elles viennent de quelque pays lointain, et sont tombées entre les mains de Thomas Hutter, lorsqu'il était marin.

— Je suis charmé de vous l'entendre dire, Judith; car je ne crois pas que j'eusse pu persister dans la résolution de faire tous mes efforts pour tirer d'embarras un idolâtre blanc. Cet animal semble vous donner une grande satisfaction, Serpent.

— C'est un éléphant, interrompit Judith.

— Eléphant ou non éléphant, c'est une idole, reprit le chasseur, et elle n'est pas faite pour rester en des mains chrétiennes.

— Bonne pour Iroquois! dit Chingachgook en abandonnant à contre-cœur une des tours que lui prit son ami pour la remettre dans le sac. Éléphant acheter tribu entière, acheter presque Délaware!

— Ah! oui vraiment, comme le savent tous ceux qui comprennent la nature des peaux rouges, repartit le chasseur; mais l'homme qui passe de la fausse monnaie est aussi coupable que celui qui la fabrique. Peut-être aucune des tribus sauvages n'est-elle entièrement coupable d'idolâtrie; mais il en est qui en approchent tellement, que les blancs devraient prendre garde de les encourager dans leur erreur.

— Après tout, Tueur de daims, ces morceaux d'ivoire peuvent bien ne pas être des idoles. Je me souviens maintenant d'avoir vu à un officier un renard et des oies faits dans le même genre que ce que nous avons ici; et voici quelque chose de dur enveloppé dans du drap qui peut-être appartient à vos idoles.

Nathaniel prit le paquet que lui présentait la jeune fille; il le déroula et y trouva l'échiquier. Ainsi que les pièces, il était de grande dimension, riche et ornée d'incrustations d'ébène et d'ivoire. Le chasseur

rapprochant toutes ces circonstances, en vint peu à peu, non sans hésiter, à adopter l'opinion de Judith.

La découverte de l'usage des petites figures extraordinaires décida l'affaire de la rançon. Il fut reconnu à l'unanimité que les éléphans surtout étaient très propres à tenter la cupidité des Iroquois. Heureusement les tours étaient au complet, et il fut convenu que les quatre animaux portant des tours seraient offerts aux Hurons. Le reste des pièces, et même tous les objets qui se trouvaient encore dans le coffre, devaient être soustraits aux regards et employés seulement à la dernière extrémité. Aussitôt que ces préliminaires furent arrêtés, tous les objets, à l'exception de ceux qui étaient destinés à la rançon, furent remis dans la caisse, et toutes les enveloppes furent replacées comme elles avaient été trouvées. Le pistolet crevé fut mis à côté de l'autre, et le tout fut placé, comme auparavant dans le fond de la caisse où se trouvaient une demi-douzaine de paquets qui n'avaient pas été ouverts. Cela fait, le couvercle fut baissé, les cadenas posés et les serrures fermées. La clef fut ensuite replacée dans la poche où elle avait été prise.

Chingachgook était resté dans la chambre à coucher, où les éléphans avaient été déposés, afin de repaître ses yeux des images d'animaux si merveilleux et si nouveaux. Peut-être son instinct lui disait-il que sa présence ne serait pas, pour ses compagnons, aussi agréable que son éloignement; car Judith n'était pas fort réservée dans la manifestation de ces préférences, et le Délaware n'était pas arrivé si près du mariage sans avoir acquis quelque connaissance des symptômes de l'amour.

— Judith, dit Nathaniel en se levant, après une entrevue beaucoup plus longue qu'il ne l'avait soupçonné lui-même, il est agréable de causer avec vous, mais le devoir nous appelle d'un autre côté. Pendant tout ce temps, Hurry et votre père, pour ne pas dire Hetty...

La parole expira soudain sur ses lèvres ; car, en cet instant un léger bruit de pas fut entendu sur la plate-forme ; une figure humaine parut sur le seuil de la porte, et la personne qu'il venait de nommer se trouva devant lui. Tueur de daims et Judith avaient à peine laissé échapper, l'un une exclamation, l'autre un faible cri, qu'un jeune Indien, âgé de seize à dix-sept ans, se présenta devant eux. Le premier mouvement du chasseur fut de parler rapidement en délaware à son ami, pour lui conseiller de ne pas se montrer, et de se tenir sur ses gardes; le second fut d'aller à la porte pour s'assurer de l'étendue du danger. Néanmoins nulle autre personne n'était arrivée ; et une espèce de radeau, qui flottait près de l'arche, expliqua aussitôt de quel moyen on s'était servi pour ramener Hetty. Deux troncs de sapin morts étaient joints au moyen de chevilles et d'osier, et une petite plate-forme en marronnier de rivière avait été grossièrement ajustée sur la surface.

Judith, dès que sa surprise et sa frayeur furent un peu calmées, témoigna la joie qu'elle éprouvait du retour de sa sœur. Elle la pressa sur son sein et l'embrassa, comme elle avait coutume de le faire dans les jours de leur enfance et de leur innocence. Quant à Hetty, elle fut moins émue, car il n'y avait pas de surprise pour elle. Sur l'invitation de sa sœur, elle prit un siége et elle commença le récit de ses aventures depuis l'instant de leur séparation. Elle en était seulement aux premiers mots de son histoire, quand Tueur de daims revint, et il se mit aussi à écouter attentivement, tandis que le jeune Iroquois restait debout près de la porte, aussi indifférent en apparence à ce qui se passait, qu'un des troncs d'arbres qui formaient la poutre de la chambre.

— Je ne restai pas long-temps avec mon père et Hurry, et nous allâmes déjeûner, Hist et moi. Aussitôt que nous eûmes fini, les chefs vinrent à nous, et dirent que ce que j'avais lu dans le bon livre était juste, et produisait à leurs oreilles l'effet d'un doux chant d'oiseau, puis ils me dirent de retourner sur mes pas et de rapporter leurs paroles au grand guerrier qui avait massacré un de leurs braves, et à vous assurer combien ils seraient heureux de venir m'entendre lire les passages du livre sacré ; ils ajoutèrent qu'ils désiraient vous voir consentir à leur prêter quelques canots, afin de pouvoir amener mon père, Hurry et leurs femmes au château. Hé bien ! Judith, as-tu jamais rien connu qui montrât aussi clairement que cela le pouvoir de la Bible !

— Si cela était vrai, ce serait un miracle, en vérité, Hetty ; mais tout cela n'est autre chose que ruse indienne et trahison indienne.

— Doutes-tu de la Bible, ma sœur, pour juger si sévèrement les sauvages ?

— Je ne doute pas de la Bible, pauvre Hetty; mais je doute beaucoup de la loyauté d'un Indien et d'un Iroquois. Que dites-vous à cette visite, Tueur de daims ?

— D'abord, laissez-moi causer un peu avec Hetty. Ce radeau fut-il fait après votre déjeûner, Hetty ? et en sortant du camp, êtes-vous venue à pied jusqu'au rivage que nous voyons en face de nous ?

— Oh ! non. Le radeau était tout fait et déjà sur l'eau. Serait-il possible que ce fût un miracle, Judith ?

— Oui, oui, un miracle indien, répondit le chasseur. Ils sont assez experts en ces sortes de miracles. Ainsi, vous trouvâtes le radeau tout fait, à votre disposition, déjà sur l'eau, et attendant sa cargaison !

— Exactement comme vous dites. Le radeau était près du camp, les Indiens me mirent dessus, et au moyen de cordes en écorce d'arbre, ils me halèrent jusqu'à l'endroit situé vis-à-vis du château, puis ils dirent à ce jeune homme de m'amener ici en ramant.

— Et les bois sont pleins de vagabonds, attendant le résultat du miracle. Nous comprenons maintenant cette affaire, Judith, et je vais d'abord me débarrasser de ce jeune Canadien, suceur de sang. Après cela, nous aviserons au parti que nous devons prendre. Vous et Hetty, laissez-moi seul avec lui; mais apportez-moi d'abord les éléphans que le Serpent est à admirer ; car nous ne pouvons songer à laisser seul un instant ce Mingo ; autrement, il nous empruntera un canot sans en demander la permission.

Judith obéit ; elle apporta d'abord les éléphans, puis elle et sa sœur se retirèrent dans leur chambre. Tueur de daims avait acquis quelque connaissance de la plupart des dialectes indiens de cette contrée, et il savait assez l'iroquois pour converser en cette langue. Il fit donc signe au jeune garçon d'approcher, le fit asseoir sur la caisse, et plaça tout à coup deux des tours devant lui. Jusqu'à ce moment, le jeune sauvage n'avait pas manifesté la moindre émotion. Il y avait en ce lieu et dans le voisinage une foule de choses nouvelles pour lui, mais il avait conservé son sang-froid et le calme d'un philosophe. A la vérité, Nathaniel avait surpris son œil noir examinant la construction du château et les armes ; mais cette inspection avait été faite d'un air si innocent, d'une manière si indolente et si enfantine, qu'aucun homme, à moins d'avoir été, comme le chasseur, formé à pareille école, n'en eût même soupçonné l'objet. Cependant, dès que les regards du sauvage tombèrent sur les figures d'ivoire, représentant des animaux merveilleux et inconnus, la surprise et l'admiration s'emparèrent de lui. On a souvent raconté l'effet que produisaient à la première vue les babioles des hommes civilisés sur les insulaires de la mer du Sud ; mais le lecteur ne doit pas le comparer à ce qu'éprouvent les Indiens américains en de semblables circonstances. Dans l'occasion dont nous parlons, le jeune Iroquois laissa échapper une exclamation de ravissement ; puis il se modéra. Après cela, ses yeux, au lieu d'errer à l'aventure, se fixèrent immobiles sur les éléphans ; et bientôt il osa même en prendre un dans sa main. Nathaniel le laissa faire pendant dix minutes, sachant bien que le jeune homme examinait cet objet de façon à pouvoir, à son retour, en donner à ses chefs la description la plus exacte et la plus minutieuse. Lorsqu'il jugea

qu'il lui avait laissé assez de temps, le chasseur posa un doigt sur le genou nu du Mingo.

— Ecoutez, dit-il, j'ai besoin de causer avec mon jeune ami du Canada. Qu'il oublie une minute cette merveille.

— Où est l'autre visage pâle ? demanda le jeune homme en levant les yeux, et en trahissant involontairement la pensée qui avait tenu la première place dans son esprit, avant d'avoir vu les éléphans.

— Il dort, ou s'il n'est pas endormi, il est dans la chambre où les hommes dorment, répondit le chasseur. Comment mon jeune ami sait-il qu'il y en a un autre ici?

— Je l'ai vu du rivage. Les Iroquois ont de longs yeux, ils voient au delà des nuages, ils voient le fond de la grande source !

— Bon ! Les Iroquois sont les bien-venus. Deux visages pâles sont prisonniers dans le camp de vos pères, jeune homme.

Le jeune Indien fit un signe affirmatif, en ayant l'air de traiter cette circonstance avec une grande indifférence; cependant un instant après, il se mit à rire, comme s'il se fût réjoui de l'adresse supérieure de sa tribu.

— Pouvez-vous me dire ce que vos chefs ont intention de faire de ces captifs, ou bien n'ont-ils pas encore pris un parti?

Le jeune homme regarda un moment le chasseur d'un air un peu étonné, puis il mit tranquillement le bout de son index sur sa tête, juste au-dessus de l'oreille gauche, et il le passa autour de son crâne, avec une exactitude et une précision qui montraient quelles excellentes leçons il avait reçues dans cet art particulier à sa race.

— Quand ? demanda Nathaniel, dont la colère s'enflamma à cette froide manifestation d'indifférence pour la vie humaine. Et pourquoi ne pas les emmener dans vos wigwams ?

— Le chemin est trop long et trop plein de visages pâles, et les chevelures se vendent cher.

— Bien; maintenant, vous savez que le plus vieux de vos prisonniers est le père de ces deux jeunes filles, et que l'autre est le prétendu de l'une d'elles. Elles désirent naturellement sauver les chevelures de pareils amis, et elles donneront ces deux créatures d'ivoire pour leur rançon, une pour chaque chevelure. Retournez dire cela à vos chefs, et apportez-moi leur réponse avant le coucher du soleil.

Le jeune homme entra dans ces vues avec ardeur et avec un air de sincérité qui ne permettait pas de douter qu'il ne s'acquittât de sa commission avec intelligence et promptitude. Il oublia un moment son amour de la gloire, et toute l'animosité de sa race contre les Anglais et leurs Indiens, dans son désir de procurer un tel trésor à sa tribu ; de sorte que Nathaniel fut satisfait de l'impression qu'il avait produite. Le jeune homme proposa, il est vrai, d'emporter un des éléphans pour faire juger de l'autre; mais celui qui négociait avec lui avait trop de sagacité pour y consentir, sachant bien que l'éléphant pourrait ne jamais parvenir à sa destination, s'il était confié à de pareilles mains. Cette petite difficulté fut bientôt aplanie, et le jeune Indien se disposa à partir. Arrivé sur la plate-forme, et prêt à sauter sur le radeau, il hésita et se retourna tout court, en proposant d'emprunter un canot, comme le moyen le plus propre à abréger la négociation. Tueur de daims refusa tranquillement la requête, et après avoir tardé quelques momens encore, l'Indien s'éloigna lentement du château en ramant, et en se dirigeant vers un des fourrés du rivage, situé à une distance de moins d'un demi-mille. Le chasseur s'assit sur un tabouret, et suivit des yeux l'ambassadeur.

Durant l'entrevue qui eut lieu entre Tueur de daims et le jeune Indien, une scène bien différente se passa dans la chambre voisine. Hetty avait demandé à sa sœur où était le Délaware, et quand Judith lui eut dit où et pourquoi il se tenait caché, elle alla le trouver. La réception que Chingachgook fit à la jeune fille qui venait le voir fut amicale et respectueuse. Aussitôt qu'elle fut entrée, la jeune fille prit un siége et invita l'Indien à se placer auprès d'elle.

— Vous êtes Chingachgook, le Grand-Serpent des Délawares, n'est-ce pas ? dit enfin la jeune fille.

— Chingachgook, répondit le Délaware avec dignité.

— Connaissez-vous Henry March, Grand-Serpent ? non sans doute, car il aurait aussi parlé de vous.

— Quelque langue a-t-elle nommé Chingachgook, Lis-Penché ? (le chef avait donné ce nom à la pauvre Hetty). Son nom a-t-il été chanté par un petit oiseau parmi les Iroquois?

Hetty ne répondit pas d'abord, elle baissa la tête, et ses joues devinrent pourpres, avant qu'elle pût parler.

— Ma sœur Lis-Penché a entendu pareil oiseau ! ajouta Chingachgook avec un air et un ton de douceur dont se seraient étonnés ceux qui avaient parfois entendu les cris discordans qui étaient souvent sortis du même gosier ; car ces transitions de notes rauques et gutturales aux sons doux et mélodieux ne sont pas rares dans les dialogues ordinaires des Indiens.

Ma sœur dira-t-elle les paroles du chant ?

— Il chantait Chin-gach-gook plus souvent qu'autre chose ; et il a ri de bon cœur quand je lui ai raconté comment les Iroquois nous poursuivirent dans l'eau, sans pouvoir nous attraper. J'espère que ces murs de bois n'ont pas d'oreilles, Serpent !

— Pas craindre murs de bois ; craindre sœur dans chambre voisine. Pas craindre Iroquois; Tueur de daims lui remplit les yeux et les oreilles de l'étrange bête.

— Je vous comprends, Serpent, et j'ai compris Hist. Quelquefois je me figure que je ne suis pas aussi faible d'esprit qu'ils le disent. Maintenant, levez les yeux au plafond et je vous dirai tout. Mais vous m'effrayez, vous avez les yeux si ardents lorsque je parle de Hist.

L'Indien réprima l'ardeur de ses regards, et affecta de se conformer à la demande de la jeune fille.

— Hist m'a chargée, à voix bien basse, de vous dire que vous ne devez vous fier en rien aux Iroquois. Ils sont plus astucieux qu'aucun des Indiens de sa connaissance. Et puis elle dit qu'il y a une grande étoile brillante qui paraît au dessus de cette montagne, environ une heure après la brune, — c'était Vénus que Hist lui montrait sans le savoir, — qu'au moment où cette étoile s'offre à la vue, elle sera à la pointe où j'ai débarqué la nuit dernière, et qu'il faut que vous alliez la chercher dans un canot.

— Bon, Chingachgook comprend assez bien maintenant; mais il comprendra mieux, si ma sœur chante encore.

Hetty répéta ses paroles, en expliquant plus au long de quelle étoile il s'agissait, et en indiquant la partie de la pointe où il devait courir le risque d'aborder. Elle expliqua avec une clarté suffisante, car en toute occasion semblable le jugement de la jeune fille l'abandonnait rarement, la situation présente de l'ennemi, et les mouvemens qu'il avait faits depuis le matin. Hist était restée avec elle sur le radeau jusqu'à ce qu'il quittât le rivage ; elle était actuellement dans les bois, et elle n'avait pas l'intention de retourner au camp avant l'approche de la nuit; elle espérait qu'alors elle pourrait se glisser loin de ses compagnons qui longeraient la rive pour rentrer chez eux, et se cacher sur la pointe. Personne ne paraissait soupçonner la présence de Chingachgook, quoique nécessairement on sût qu'un Indien était entré dans l'arche la nuit précédente, et qu'on le soupçonnât de s'être montré depuis lors dans le château et autour du château, sous le costume d'une visage pâle. Il existait pourtant quelque léger doute sur ce dernier point; car comme on était dans la saison pendant laquelle on pouvait s'attendre à voir arriver des hommes blancs, on craignait un peu que la garnison du château n'eût été renforcée par ce moyen ordinaire. Hist avait communiqué tout cela à Hetty pendant que les Indiens les halaient le long du rivage, et comme la distance était de plus de six milles, le temps ne leur avait pas manqué.

Ils entendirent alors la voix de Tueur de daims qui, de la pre-

mière chambre, appelait son ami. Le Serpent se leva pour se rendre à cette invitation et Hetty alla rejoindre sa sœur.

FÉNIMORE COOPER.

(*La suite au prochain numéro.*)

INFLUENCE DE LA MUSIQUE SUR LES ALIÉNÉES DE LA SALPÊTRIÈRE.

Il y a quelques mois, que l'un des médecins de la Salpêtriere, M. Trélat, s'est avisé de calmer, par la musique, les nerfs des femmes aliénées auxquelles il donne des soins. M. Trélat avait pour lui l'histoire de David et du roi Saül, ainsi que l'exemple du docteur Leuret qui a obtenu, à Bicêtre, de bons résultats de l'enseignement du solfége. Cependant, l'entreprise n'est pas facile; pour quiconque a vu des fous, et surtout des incurables, l'idée de réunir ces malheureux, et d'en composer une classe attentive et bien ordonnée, cette idée est presque chimérique.

D'abord, il fallait trouver un musicien qui joignit au talent la patience la plus admirable, et cette abnégation, cette sérénité que d'ordinaire les médecins et les religieuses acquièrent, seuls, après une longue pratique des malades. Comme aucune somme n'est votée pour la culture des *arts d'agrément*, à l'hospice des incurables, il fallait, en outre, que le maître se contentât de l'espoir d'être utile.

La première personne à qui l'on s'est adressé, accepta, sans hésiter, cette tâche. Ce fut M. Dreyfus.

M. Dreyfus est élève de M. Wilhem, et il a employé le système ingénieux de son ancien professeur. En arrivant au milieu de ces créatures en délire, qui rugissent, qui miaulent, qui rient aux éclats, qui grognent obstinées dans un coin, qui sautent, qui se roulent à terre, et dont les traits, tantôt immobilisés par l'idiotisme et tantôt dévastés par des contractions furieuses, ne témoignent plus d'aucune intelligence, M. Dreyfus demeura presque découragé. Revenu de la première stupeur, il se mit à chanter à pleine voix, et bientôt quelques femmes, attirée par ce bruit, comme le sont les araignées, vinrent s'accroupir autour de lui. D'autres, poussées par un goût instinctif d'imitation se mirent à chanter en voyant que l'on chantait. Leur exemple fut suivi, chacune criait sa chanson, et le vacarme le mieux soutenu succéda aux rêveries taciturnes. Cependant le jeune maître avait discerné quelques sujets doués d'un reste de sentiment et qui cherchaient, l'œil fixé sur lui, à répéter les notes qu'il venait de faire entendre. Il prit celles-ci à part, les joignit aux filles de service de la maison, destinées à les contenir, à les entraîner par la force de l'exemple, et la classe se trouva constituée. Le procédé de M. Wilhem est connu; il est donc inutile de le développer ici. Ce ne fut pas sans peine que l'on retint le nom des sept notes et qu'on se souvint de leur position respective. Dès qu'on sut compter sur les doigts, on apprit à se familiariser avec les lignes écrites. L'étude de la mesure se fit sans trop de peine, et l'on solfia. La classe est située à l'extrémité d'une longue salle; chacun pouvait s'y présenter; on eut bientôt des curieux qui se firent acteurs, et le nombre des élèves est devenu considérable. M. le docteur Trélat, profondément dévoué à ses malades et qui poursuit les moyens d'améliorer leur sort avec tout le zèle d'un homme de cœur et de science, M. Trélat assiste aux leçons, il encourage; il fait des prosélytes. Ces messieurs ont été en chercher jusque dans les cabanons des folles furieuses, dans l'antre de ces malheureuses qui, nuit et jour, se vautrant sur la paille, au grand air, à l'humidité, au froid, sont toujours brûlantes, et repoussent, en rugissant leurs habits mis en pièces. A la faveur d'un moment de calme, on trouvait quelque moyen de les attirer, de captiver leur attention, de s'en faire suivre, et une fois à la leçon, elles étaient aussi sages, aussi attentives que le reste de l'auditoire. Depuis qu'elles font les partie dans un chœur de voix, ces pauvres folles se sont adoucies, et l'espérance de retourner à la leçon les rend plus soumises. On a conduit au chenil d'une de ces créatures qui, à notre vue, demeura d'abord interdite et tourna de notre côté deux yeux ronds, écillés et parfaitement vitreux. Un poil dur et court se dressait sur sa tête, sa front bas était plissé, sa peau cireuse et bise, ses lèvres bleues et grimaçantes. Elle se tenait accroupie et défiante comme un singe effrayé, ses doigts se pelotonnaient tels que des pattes d'oiseau; ses mouvements étaient avortés, rapides, et ses dents mâchaient nerveusement des mots dont sa bouche nous jetait les lambeaux. — Elle a des dispositions pour la musique, nous dit fort sérieusement M. Dreyfus. Il lui adressa plusieurs questions sur la partie théorique de l'art et dans ses réponses, elle ne se trompa jamais. Après quoi elle reprit en grinçant les dents, le cours de ses hurlemens accoutumés.

Samedi dernier, jour de Noël, ces femmes ont chanté avec accompagnement de poïkilorgue, une messe de Choron, dans l'église de l'établissement, et tout s'est passé à merveille. Les combinaisons harmoniques ne les troublent pas; chacune d'elles tient sa partie, sans empiéter sur les intonations de sa voisine.

C'est un spectacle vraiment étrange, que celui de ce concert. Paisibles, décentes, rappelées au sentiment religieux par le son de l'orgue, par la vue du temple et la voix des officians, elles s'agenouillent, font le signe de la croix; leurs lèvres, retrouvant d'anciennes habitudes, remuent comme si l'esprit leur envoyait encore des prières, et les doigts de quelques unes défilent un chapelet qu'elles ne tiennent plus.

Dès que l'accord du piano leur donne le signal, tout mouvement cesse; la vie se concentre au dedans; la bouche est immobile, les yeux demeurent inertes, et l'on entend un gazouillement vocal assez doux et presque toujours juste, qui se répand peu à peu. Ce qu'elles pensent en ce moment, Dieu le sait, qui les écoute; mais leur attitude est celle du rêve, il semble que leurs âmes absentes leur parle de bien loin. La plupart d'entre elles prennent une pose mélancolique; on croirait qu'il leur passe des souvenirs de la vie. Si la mesure est vive, elles s'égaient, leurs yeux se raniment. Dans le nombre il s'en trouve de plus habiles, qui aident aux autres, les dirigent, et M. Dreyfus a fait choix d'un répétiteur zélé. C'est une femme qui, souvent fond en larmes et se roule sur le sol, mais qui, de coutume, est active et fort éveillée. Son maître la peut saisir par une passion dominante; car elle possède un amour-propre si bien tranché et si profondément déraisonnable qu'on jugerait parfois qu'elle n'est point folle.

Il ne faut pas croire que ces pauvres filles apportent, à la lecture d'une partition, l'ensemble des mouvemens qui constitue le parfait choriste. Non: vraiment artistes sur ce point, elles ont une manie singulière, celle de ne vouloir faire entendre que la phrase, que la mélodie qui plaît à leurs sens; et ce goût n'est pas capricieux, il est raisonné. Les unes acceptent tous les motifs gais, d'autres ne chantent que les endroits tristes et encore les choisissent-elles suivant leur cœur. Quand le passage de prédilection approche, on les voit se réveiller de leur stupeur éternelle; l'impatience les agite, elles sourient et laissent échapper leur voix comme un long soupir, comme une confidence long-temps retenue. Une fois la phrase passée, elles retombent dans leurs ténèbres et l'on sent qu'elles n'avaient, au monde, d'autre pensée, d'autre espoir, d'autre désir, que ces quatre ou cinq notes. Sages que nous sommes, nos espérances valent-elles toujours beaucoup mieux?

Nous avons remarqué avec étonnement qu'aucune de ces aliénées ne grimace lorsqu'elle chante. Jamais elles ne font d'effort, et quand la note est trop aiguë, elles la faussent avec sang-froid, donnant ainsi une leçon de bon goût aux compositeurs et à nos chanteurs qui ressemblent à des fous frénétiques, lorsqu'ils déracinent du fond de la poitrine leurs horribles *ut* et leurs *si* non moins nombreux.

Le morceau qu'elles ont dit le mieux, est l'*Agnus Dei*. L'ensemble

était satisfaisant, l'intonation juste, l'expression vraie. Cette prière leur convient entre toutes. Un chœur de folles, toujours agitées, toujours brisées par mille tortures, et qui supplient l'agneau divin de leur donner la paix, de les rendre au repos, n'est-ce pas là un spectacle touchant? Tandis qu'elles parlaient, sans comprendre leurs paroles, puisque Dieu a rappelé à lui leurs tristes âmes, on administrait l'eucharistie à des femmes malades et presque centenaires. Tout ce monde est bien près du ciel; car il meurt à la Salpêtrière, chaque jour, une personne sur cinq cents, et toutes sont condamnées par les médecins. Cinq mille personnes peuplent cette cité de moribonds, où les générations se renouvellent en entier, dans l'espace de dix-huit mois...

Les aliénées résistent plus long-temps, — La lame n'use plus le fourreau, et leur santé permettra d'étudier à fond les effets de la musique sur leurs organes. La langue musicale est la seule où elles ne déraisonnent pas, et cette occupation leur laisse du calme. Quelques solistes se séparent de la foule, et on reconnaît leurs vocations à la manie de ne chanter que dans le silence. L'une d'elle est remarquable. C'est une jeune fille d'une gaîté prodigieuse, à qui la douleur a ôté la raison. Et, quelle douleur! Sa mère était mariée à un homme brutal, et l'amour de cette fille pour cette mère, que l'on battait sans cesse, l'a rendue folle. Depuis ce temps, elle rit tout le jour; mais elle ne chante que des airs lents et en ton mineur. Mardi, pendant la leçon, comme on venait de terminer un nocturne assez doux, soudain elle le recommença seule, comme un écho, et avec un sentiment indicible. Sa voix est suave, veloutée, faible, mais pénétrante, et la pureté de sa méthode est surprenante. Elle a continué cette mélodie jusqu'à la dernière note; puis elle est restée sans mouvemens, les lèvres demi-closes, comme la bouche d'une fontaine qui vient de tarir.

Tels sont les résultats obtenus, sur un simple essai, par des médecins intelligens dignement secondés. Ces effets remarquables de l'harmonie peuvent inspirer de graves réflexions aux esprits légers qui, n'appréciant que le côté divertissant des arts, en ignorent le sens moral et sérieux. Les arts sont, en général, le levier des civilisations. Un incident bizarre, et que nous rattachons à cette pensée, c'est que les docteurs de la Salpêtrière ont recueilli les meilleurs effets de leur essai musical sur... sur qui, devinez-le? Sur les filles de service de l'établissement; race habituée aux contrariétés, à la rudesse, aux injures des malades, et qui, d'ordinaire, en contracte une dureté de formes d'autant plus grande que les causes dont elle est le produit n'ont pas de compensation. Hé bien, depuis que l'étude du chant distend chaque jour le système nerveux de ces employées, on s'aperçoit d'un changement notable dans leurs manières; leur patience est plus longue et les malades sont plus doucement conduits.

Cette louable tentative doit être encouragée, et nous désirons bien qu'elle attire l'attention des corps savans. C'est un mal tout intellectuel que la folie, c'est une affection de l'âme, à laquelle il se peut qu'on trouve un remède moral, un spécifique agissant sur l'esprit. L'analogie est une des grandes lois de la nature, et, si à force de l'étudier, on arrivait, en cherchant au fond de la médecine, autre chose que la thérapeutique, et que la preuve du matérialisme le plus étroit, si l'on arrivait, dis-je, à sauver quelques uns de ces malades, prétendus incurables, les efforts des érudits seraient dignement récompensés.

En effet, la condition humaine serait améliorée, la science cueillerait de nouvelles palmes, la pensée aurait fait une dernière conquête, le domaine des arts serait agrandi, et la philosophie aurait en main une lumière nouvelle, pour nous guider dans l'obscur sentier de la foi.

Francis Wey.
(*France Musicale.*)

THÉATRES.

Odéon, second Théatre-Français. — *L'Une pour l'autre*, comédie en un acte, par M. Poitevin. — M. Bernard a le malheur de posséder une jolie femme et un ami intime. Dans un aveuglement de mari, il ne s'aperçoit pas qu'Arthur, son ami, fait depuis long-temps la cour à Mme Bernard, et il semble, même avoir pris à tâche de leur procurer l'occasion de se rencontrer souvent; cependant il finit par être désabusé. En rentrant chez lui, il trouve Arthur aux pieds de sa femme. Grande fureur! Mais une adroite substitution, qui nous a rappelé une jolie scène du *Manteau*, a lieu, et lorsque Bernard croit démasquer son infidèle, il reconnaît sa sœur... Dès lors il ne craint plus rien, et rit de sa fausse terreur, d'autant mieux qu'Arthur part le lendemain à la suite d'une ambassade.

Cette comédie, dont l'intrigue est très faible et le style un peu pâle, a cependant réussi. Madame Lemonier s'est montrée fort gracieuse, et Pierron a mis beaucoup de bon goût dans un rôle très ingrat; mais nous devons conseiller à Mlle Soubiran, qui fait de si charmans feuilletons, d'apprendre du moins à marcher.

Armand Duplessis.

MODES.

Comme nous l'avions prévu, la mode a décidément adopté les robes à plusieurs jupes, tant en étoffe diaphane qu'en soie ayant de la consistance. Notre gravure de ce jour donne le modèle de deux toilettes différentes en ce genre, et nous en allons décrire quelques autres parmi les plus jolies que nous avons remarquées.

— Robe en crêpe blanc, ayant au dessus de l'ourlet et des quatre plis qui le surmonte une broderie au crochet en soie rouge, formant branchage de corail; corsage à pointe, tendu et recouvert d'une berthe, sur laquelle est répétée la broderie de la jupe; manches plates dont les retroussis sont, aussi bien que les revers des gants, décorés de la même manière. Pour coiffure, des chutes de fleurs composées de petits branchages en véritable corail se mêlant à du muguet blanc.

Cette même façon, convenable pour les jeunes personnes, s'applique à des robes de toute couleur. En ce cas les broderies sont blanches ou même d'une nuance quelconque qui tranche avec celle de l'étoffe.

— Robe en crêpe lisse à trois jupes, relevées sur le côté par un nœud de ruban retenant une boule d'hortensia, boule; semblable, mais plus petite, employée pour relever les trois garnitures de crêpe lisse placées au bas des manches qui sont très courtes, et à marquer le devant du corsage; fleurs d'hortensia disposées en étroite guirlande, pour former la couronne qui, après avoir ceint la tête, tourne autour du chou de la coiffure; gants terminés par une guirlande semblable.

— Jupe en moire vert-pâle, sur laquelle est placée une robe en moire lilas, relevée sur le côté par un bouquet de fleurs en pierrerie avec feuillage en velours; corsage tendu et à pointe, recouvert en partie d'une draperie formée de plis; manches courtes composées de plusieurs plis; fleurs semblables à celles du bouquet de la jupe attachées aux manches, au devant du corsage et dans la coiffure.

— Robe en velours bleu-marine ouverte de chaque côté dans toute la longueur de la jupe, pour laisser voir le dessous de satin blanc; ruban de même nuance formant zig zag, rattachant les lès séparés et

les fixant par des rosettes; manches courtes formées de plis contrariés qui, dans leur cavité, contiennent des rosettes de rubans, et terminées par une blonde dont on se sert également pour garnir l'encolure du corsage. Un petit bord orné d'une longue plume blanche complète cette sévère toilette.

— Robe de satin violet ouverte sur le devant et laissant voir le dessous de satin bleu pâle; bande de points garnissant l'ouverture et fixée par des marguerites violettes à d'autres bandes qui forment échelle sur le dessous de satin bleu; bande de point recouvrant le haut du corsage et le bas des manches courtes; coiffure à la châtelaine, composée d'une barbe magnifique ornée de marguerites.

— Robe en royal pompadour à fond blanc, ouverte sur le devant et retenue par des attaches qui sont formées de marabouts entremêlés d'épis d'or; corsage à pointe et drapé; manches formant draperie; épis et petits marabouts retenant les plis des draperies; pour coiffure, turban de gaze lamée d'or avec franges et torsade d'or.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

10 janvier. — Avant-hier, à l'ouverture de son cours d'économie politique au Conservatoire des arts et métiers, M. Blanqui a cru devoir communiquer à ses auditeurs quelques unes des remarques qu'il a faites durant son voyage à Constantinople. Il s'est exprimé à peu près en ces termes : « On vous dit que la nation allemande s'endort dans son bien-être matériel, qu'elle ne s'occupe de rien, qu'elle laisse la France et l'Angleterre atteindre les limites du progrès dans les arts; enfin que la Russie ressemble à un camp peuplé de soldats toujours prêts à envahir le midi de l'Europe. Rien n'est moins vrai que tout cela : l'Allemagne fait tous les jours des efforts immenses pour produire; l'Autriche se couvre de routes, de chemins de fer, ses bâteaux à vapeur couvrent ses fleuves et toute la Mer-Noire. En Russie, j'ai trouvé précisément le contraire de ce que je comptais trouver : d'immenses manufactures semées partout et produisant beaucoup et bien.

11.— On écrit de Constantinople :

« Il vient de se passer un événement qui peut donner une idée du caractère du nouveau grand-visir. Les rues de Constantinople, qui ne sont jamais balayées, même par les boutiquiers que ce service intéresserait en première ligne, sont sales et boueuses. Izzet-Méhémed, se rendant à la mosquée de Sélim, est entré en fureur en voyant l'amas de boue qu'il était forcé de traverser avec son escorte. Il ordonna sur-le-champ à tous les rayahs, riches et pauvres, qui se trouvaient sur son passage, de balayer la rue par laquelle il allait passer. Ce fut alors un spectacle curieux : les banquiers comme les pauvres gens, armés de balais, travaillèrent à rendre la rue plus propre. Le grand-visir attendait que cet ordre, éminemment arbitraire, eût été exécuté. Jamais les rues de Constantinople n'avaient été plus propres. »

12.—On vient d'inventer à Londres une espèce de glace artificielle à l'usage des patineurs. Cette composition a une ressemblance très prononcée avec l'eau glacée par le froid, et elle jouit des mêmes propriétés sous les pieds des patineurs. L'inventeur, nommé Kirk, élève à Londres un bâtiment destiné au club des patineurs, et le prince Albert qui est, comme on sait, grand amateur du patin, s'est déjà déclaré le protecteur de cet établissement, au moyen duquel il pourra se livrer toute l'année à son exercice favori. L'intérieur du bâtiment, au milieu duquel se trouve une espèce de lac glacé artificiel, représentera une vue des Alpes avec plusieurs montagnes et précipices. Au centre se trouvera la glacière qui aura, dit-on, plus de 200 pieds de largeur et 250 pieds de longueur. En attendant l'exécution, le prince Albert peut sans crainte, grâce au froid, s'exercer sur la rivière Serpentine.

13.—Un bâtiment venant des Indes a amené deux orangs-outangs dans l'esprit-de-vin; ces pauvres animaux, l'un mâle et l'autre femelle, ont péri dans la traversée. La femelle, beaucoup plus âgée que le mâle, en avait eu un soin tout particulier; elle l'avait tenu sur ses genoux et nourri. La pauvre bête tomba malade et mourut. Son petit compagnon prit un tel chagrin qu'il ne tarda pas à mourir lui-même. *(Globe.)*

14.—Un cruel accident est arrivé aujourd'hui, à 10 heures et demie à l'entrée de la rue Neuve des Petits-Champs sur le nouveau pavage en bois. Une femme suivait la chaussée lorsqu'est arrivée derrière elle, sans qu'elle l'entendît, une voiture de boucher qui l'a renversée et lui a passé sur le corps. Relevée sur-le-champ, la victime a été transportée au corps-de-garde de la Banque, où des soins empressés lui ont été prodigués. Malheureusement son état est extrêmement grave; indépendamment des nombreuses blessures qu'elle s'est faites dans sa chute, elle a eu les deux jambes brisées par la roue. La voiture qui a causé l'accident, appartenant à M. B***, marchand boucher, rue Neuve des Mathurins, a été mise en fourrière par les soins de l'autorité. Ce genre de pavage produira plus d'accidens semblables qu'aucun autre. Cela était facile à prévoir.

— On nous écrit de Toulon :

« Nos grands ports deviennent insuffisans pour les énormes machines flottantes que la vapeur va mettre en mouvement. Trois bâtimens, plus longs que des vaisseaux à trois ponts, descendront bientôt des chantiers de notre arsenal, et les bassins de radoub, les portes des darses seront trop étroites pour ces nouveaux colosses; aussi s'occupe-t-on de faire un arsenal supplémentaire à l'ouest de la ville, et qui serait spécialement destiné à la marine à vapeur. »

— La ville de Bruxelles est fort mal dans ses affaires. Elle a contracté des dettes, et, comme un mineur de bonne famille, elle a dépensé bien au delà de ses ressources et mangé son blé en herbe. Ses créanciers se montrent intraitables; ils la poursuivent à outrance et obtiennent contre elle jugemens sur jugemens. Nous lisons aujourd'hui dans le *Courrier belge* qu'un arrêt de la Cour d'assises les autorise à faire vendre à leur profit l'Hôtel-de-Ville même de Bruxelles. Le *Courrier belge* déplore qu'un aussi magnifique monument soit ainsi exposé, grâce aux chances de l'adjudication, à être démoli par les vandales de la bande noire, ou bien profané soit par une filature, soit par un magasin à fourrages.

— On écrit de Bath :

« Entre 4 et 5 heures du soir, toute la superficie d'une énorme pièce de terre de sept ares, à Combe-Down, s'est enfoncée par suite d'excavations pratiquées dans une carrière située au dessous de ce village populeux; en un instant, plus de 18 maisons, la nouvelle église, l'école, se sont abîmées dans cet éboulement épouvantable. Il a péri beaucoup de monde. Les cloches de l'Abbaye et des autres églises sonnent le tocsin; Les autorités s'empressent de se rendre à Combes pour donner des secours aux blessés. On parle de centaines de personnes tuées ou blessées. Cet événement contesté par quelques personnes parait être certain. *(Morning-Post.)*

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.

13e Année. — N° 4. Jeudi 20 Janvier 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

Le Vte de Tessières-Boisbertrand, Directeur.

On s'abonne à Paris, rue du Hasard-Richelieu n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

Le Cabinet de Lecture paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. Prix : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur à colonnes: 75 cent.es la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

Au présent numéro est joint un Supplément.

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE PAUL ET VIRGINIE.

A quinze ans, lorsqu'il fut question de m'embarquer comme volontaire (1) sur un corsaire en destination pour l'Ile-de-France et les mers de l'Inde, je lus le chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, son délicieux roman de *Paul et Virginie*, dont, pour moi, l'attrait était doublé par la description du pays que j'allais voir. L'histoire des deux enfans créoles se grava dans ma mémoire, et ses pages admirables en excitant ma sensibilité, exaltèrent au plus haut point ma jeune imagination. Dans mes rêves d'adolescent, je me transportais au milieu de la sombre enceinte granitique où gisaient les ruines des deux cabanes qui les avaient abrités. Je m'asseyais au bord du bassin naturel formé par la *rivière des Lataniers* qui reçut Virginie dans ses eaux transparentes; je me reposais sous le feuillage des palmiers jumeaux plantés par Mme De Latour et par Marguerite, à la naissance du frère et de la sœur; ensuite, je m'arrêtai près du tertre sur lequel M. de Saint-Pierre rencontra le bon colon, errant après vingt-cinq ans de deuil, aux lieux solitaires que deux femmes malheureuses avaient habités : de là, j'allais aux *Pamplemousses* m'agenouiller sur les tombes et prier pour les amans vertueux qu'elles recouvraient; c'était ainsi que je restais sans m'en apercevoir aux prises avec mon cœur étonné des émotions nouvelles qu'il éprouvait. Leçon durable de vertu, la mort de Virginie est restée un des plus touchans épisodes que les annales des naufrages nous ont transmis.

Je quittai la France, le 25 janvier 1805, sur le corsaire le *Napoléon* (1), portant trente bouches à feu et deux cents hommes d'équipage. Au bout de cinq mois de mer, après avoir combattu et pris le vaisseau de la compagnie *l'Expériment* (2), nous atteignîmes la colonie fran-

(1) Jeune marin, distingué du novice et destiné à devenir officier. On désignait, sous le titre de *volontaire d'honneur*, celui qui, comme moi, s'embarquait sans recevoir d'avances. Les réglemens maritimes accordaient aux volontaires deux parts à la répartition des prises, tandis que le novice n'en avait qu'une et quelquefois moins.

(1) Commandé par Malo Lenouvel, marin d'une grande bravoure. Au commencement de 1811, cet officier montait le corsaire goëlette *l'Amélie* de Saint-Malo. Le 20 février à l'ouvert de la Manche, il rencontra la *Fortunée* de 48 canons qui le chassa; mais un calme plat était survenu, la frégate ennemie lança sept péniches ou canots avec cent vingt-cinq hommes d'élite pour l'enlever à l'abordage. Après trois quarts d'heure d'un combat acharné, une embarcation fut coulée et les six autres se sauvèrent en désordre, ayant perdu la majeure partie de leurs équipages : elles laissèrent deux matelots anglais luttant sur des débris contre une mort qui eût été inévitable, sans le secours que leur portèrent les Français. Après cette glorieuse action, l'*Amélie* rentra à Brest pour y débarquer son vaillant capitaine qui avait reçu une blessure grave à la fin de l'action.

(2) Du port de huit cents tonneaux, armé de vingt canons et venant de Canton avec un plein chargement de thé; il fut conduit à l'Ile-de-France où sa cargaison fut vendue.

çaise, quoiqu'elle se trouvât étroitement bloquée. Notre atérrage fut cependant contrarié par les croiseurs anglais qui, étant en forces, fermaient toutes les issues et nous obligèrent à donner dans le *Grand-Port* plutôt qu'au *Port-Louis*.

Depuis le matin, nous courions sur l'île, à midi seulement, par une grande erreur dans le chemin estimé, les vigies crièrent, *Terre!* C'était bien la terre; on reconnut distinctement dans une masse grisâtre, immobile, qui se confondait avec les ombres dont il était enveloppé, le groupe du morne des *Bambous* qu'on relevait à l'ouest, nous continuâmes heureusement à suivre cette route, elle nous mit au vent d'un vaisseau qui nous appuya chasse, mais auquel nous ne donnions qu'une faible attention. Sur ces entrefaites, j'avais quitté mon poste de manœuvres pour m'établir au milieu de plusieurs curieux qui désignaient à leurs camarades les montagnes qu'on voyait se dessiner à l'horizon. L'officier de quart s'aperçut de mon absence, et pour me punir m'envoya serrer le petit perroquet qu'on avait cargué sur le vent-arrière. Je grimpai donc sur la vergue, où je trouvai un matelot qui m'aida à ferler la voile, d'après les règles établies par la pratique; mon opération finie, je me mis à contempler à mon aise la terre vers laquelle ma pensée m'avait porté tant de fois.

—« Il y a précisément trois cents ans que cette île fut découverte par dom Pedro de Mascarenhas (1), » dis-je à mon compagnon.—« Trois cents ans! » s'écria-t-il.— Alors fier d'avoir excité l'attention du matelot malouin, je continuai à lui raconter tout ce que j'avais lu et appris sur le pays où nous allions jeter l'ancre.

« Les Portugais possédèrent pendant soixante-quinze ans, sans y faire aucun établissement, l'île à laquelle ils donnèrent le nom de *Cerné*. Le 17 septembre 1598 l'amiral hollandais Wybrand Van Warwick, ramenant cinq vaisseaux de l'Inde, la rencontra sur son chemin et entra dans le port vers lequel nous nous dirigeons. Le 20 septembre tous les équipages descendirent à terre; l'aumônier du vaisseau amiral fit un sermon, puis une prière pour remercier Dieu de l'heureuse arrivée de l'escadre. Ils donnèrent ensuite à la colonie le nom de *Maurice*, en l'honneur du stathouder et fixèrent à un arbre une planche portant les armes des *Provinces-Unies*, avec ces mots *Chrétiens réformés*. Sur le rivage, nulle trace d'homme ne fut aperçue; les oiseaux qui s'y trouvaient ne s'enfuirent pas à l'approche des marins; ceux-ci s'en régalèrent de telle sorte qu'ils dépeuplèrent le pays d'une grande quantité de ses habitans ailés. Les Hollandais imitèrent les Portugais, et en 1712 ils quittèrent l'île pour n'y plus revenir. A cette nouvelle le gouvernement de France prit la détermination d'acquérir cette importante possession. Pour cela il donna ordre par une dépêche ministérielle à un Malouin, M. Dufresne, qui trafiquait dans la mer Rouge avec le vaisseau le *Chasseur* de Saint-Malo, de toucher à Maurice. Le 20 septembre 1715, M. Dufresne atteignit le port *nord-ouest*; en y débarquant, il prononça le nom révéré du grand roi qui avait pris pour emblème le soleil; la baie reçut le nom de *Louis*, et la nouvelle colonie celui d'*Ile-de-France*. Six ans plus tard, sous le règne de Louis XV, le 23 septembre 1721, il y eut une seconde prise de possession par un autre Malouin, M. Garnier Dufougeray, et immédiatement après, le chevalier de Nyon, nommé gouverneur vint s'y établir. »

— « Sacrebleu, mon apprenti officier, vous qui savez tant de choses sur le pays que voilà, demanda le matelot d'un air goguenard, dites-moi, donc, je vous prie, les négresses sont-elles aussi apprivoisées que les oiseaux dont vous parliez tout à l'heure? »

Une semblable question choqua mes oreilles de seize ans, malgré le séjour que j'avais fait à bord d'un corsaire; je rougis, et détournant la tête, je portai ma vue sur l'extrémité sud de l'île dont les terres élevées descendaient en amphithéâtre vers le rivage; tout à coup, je criai, *Navire!* J'avais découvert une voile qui paraissait s'en détacher pour courir sur nous; et nous reconnûmes une grosse frégate qui accourait pour nous barrer le passage. Il y eut long-temps incertitude sur le résultat de la chasse que nous appuyait ce malencontreux adversaire; mais notre capitaine, résolu de forcer à tout prix l'entrée du port, fit battre la générale et chacun se rendit silencieux à son poste, pour y braver au besoin les boulets ennemis; enfin elle n'était plus qu'à tiers de portée, lorsque nous mîmes les rescifs du *Bonnet-Flamand*, entre ses canons et les nôtres; nous étions sauvés!..... La frégate n'osa nous suivre sur le mouillage que nous allions chercher et où nous jetâmes l'ancre à cinq heures et demie. Nous nous trouvions près de la *Pointe-au-Diable* et devant une côte aride, qui n'offrait, pour reposer l'œil, que l'herbe desséchée dont elle était couverte; ce tableau contrastait désagréablement avec l'idée que je m'étais faite de la contrée où naquirent Paul et Virginie: bientôt la nuit survint, la brise du large cessa, et l'équipage se livra au sommeil.

Au lever du soleil, une seconde inspection de la côte sur laquelle je laissais mes yeux errer, m'inspira de la mélancolie. Cette terre que tant de fois, durant la traversée, j'avais appelée de mes vœux comme une autre terre promise, me parut affreuse; éprouvant un désappointement indicible, je détournai involontairement mes regards pour les porter au large vers cette grande mer dont les flots baignaient également le rivage de la colonie et le rocher de ma ville natale. Par la pensée, j'arrivai ainsi jusqu'en France, pays de mon enfance; parens, amis, se présentaient à ma mémoire pour augmenter mes regrets: tout, avec la patrie, me rappelait les plus chers et les plus agréables souvenirs.

Le pilote fit appareiller le corsaire pour lui procurer un meilleur ancrage; c'était précisément là que, cinq années plus tard, la division Duperré devait, au retour d'une brillante croisière, s'immortaliser par un des plus beaux traits d'héroïsme dont nos armées navales puissent se glorifier.

Les Anglais ayant abandonné le blocus, le corsaire mit en mer à la faveur d'une brise de terre produite par l'action du soleil levant sur les vapeurs amoncelées, durant la nuit, autour des sommets des montagnes, qu'elles couvrent comme un vaste manteau; au large des rescifs, la fraîcheur nous abandonna et le calme lui succéda. A huit heures, les vents généraux reprirent leur cours habituel sur toute l'île, et, avec eux, nous la contournâmes pour gagner le *Port-Louis*, en passant devant l'*île d'Ambre*, le *Coin-de-Mire*, le *cap Malheureux* et la *baie du Tombeau*. Je saluai avec transport ces lieux cités dans l'histoire de Paul et Virginie; leurs noms avaient si fortement impressionné mon imagination, que je croyais voir errer sur leurs plages les ombres des enfans créoles qui avaient eu chacun deux mères, et, à eux deux, un seul berceau.

II

Le lendemain de notre arrivée au *Port-Nord-d'Ouest* (auparavant le *Port-Louis*), j'avais obtenu la permission de m'absenter, pendant plusieurs jours, du bord que je quittai avec joie; je me mis à courir sur la grande route des *Pamplemousses*, me promettant fêtes et plaisirs. J'avais pour guide un nègre, esclave d'un de mes parens que j'allais visiter, et dont l'habitation était placée à la base du *Piton*, qui, par son versant opposé, touche au quartier de la *Poudre-d'Or*. Une fois installé à la campagne, je me promettais d'aller en pélerinage aux deux tombeaux des *Pamplemousses*, et de visiter ensuite le lieu du naufrage.

Nous quittâmes la ville par le faubourg de l'Est, nommé le *Camp Malabar*, que termine un fossé peu profond servant de retranchement. Derrière l'épaulement, le 2 décembre 1810, une poignée de braves commandés par Decaën, arrêta les vingt-trois mille anglais du général Abercromby, et obtint une capitulation honorable. A peu de distance au-delà coule la *petite rivière des Lataniers*, que traverse un pont spacieux: je courus à ses rives et je bus avec transport son eau limpide que je puisai avec ma main; Paul et Virginie ne s'étaient-ils pas maintes

(1) En 1505. — Il l'appela *itha de Cirnos* d'une espèce singulière d'oiseaux dont les individus, connus sous le nom de Drontes, ont totalement disparu de l'île. Il reste encore la *Mare aux Flamans* dans les forêts du *grand-port*.

fois désaltérés à sa source (1)? Après ma petite excursion, nous reprîmes notre chemin.

Je fis bientôt connaissance avec mon conducteur, noir malgache transplanté depuis trente ans à l'Ile-de-France; quelques verres d'arrak que je lui payai aux cantines échelonnées le long de la route, me gagnèrent tout de suite sa bienveillance. Je l'interrogeais sans cesse sur les objets qui frappaient le plus vivement mon attention. La première montagne que nous laissâmes à droite, était celle où le vieillard, ami des deux familles, avait dû avoir établi son domicile; *Piter-Both*, que j'avais perdu de vue, reparut dans le lointain comme un géant, dominant de son pic couronné les mornes qui l'environnaient : c'était bien le pays que dépeignit Bernardin de Saint-Pierre et dont la fécondité se dévoilait à chaque pas par mille productions diverses. Partout le chemin était bordé d'arbres à tiges élevées : le tamarin, le manguier et le bananier offraient au voyageur leurs frais ombrages. Dans les savannes croissaient pêle-mêle le goyavier, le dattier et le citronnier; sur les terrains les plus rocheux, sur les escarpemens des montagnes, se montraient la raquette épineuse et l'aloès jetant en cercles ses longues feuilles armées de dards, d'où sortait son cierge ainsi qu'une monstrueuse asperge : parfois, ces plantes formaient autour des habitations des haies impénétrables. Quand nous laissâmes derrière nous la *rivière Calebasse*, le sol cessa d'être rouge pour prendre une teinte noirâtre; les campagnes, mieux cultivées, présentèrent un nouvel aspect; elles formaient de vastes plaines couvertes de plantes nourricières, très recherchées par suite du blocus, et rapportaient un immense revenu à leurs propriétaires.

Nous parvînmes à l'embranchement de l'avenue de l'église des *Pamplemousses* avec la grande route, et aussitôt ma ferveur de jeune homme se réveilla par la proximité du temple où Marguerite et Mme De Latour allaient prier le dimanche avec leurs enfans. Croyant de bonne foi qu'il n'existait pas dans le canton un être qui ne connût l'histoire de Paul et Virginie, je m'avisai de questionner mon compagnon sur ce qu'il en avait appris; quelle ne fut pas ma déconvenue quand il me répondit :

— *N'a pas conné ça blancs là.*

— Comment, mon ami, vous n'avez jamais entendue parler de Paul et Virginie !

— *Si fait, mon maître, moi conné un noir au bois rouge, fini appelé Paul, li même qui joué contredanses dimanches à la cantine de moussié Derune; mamzelle Virginie, négresse de confiance, grand moussié vous va voir li quand nous fini arrivés.*

Cette réponse m'ôta l'envie d'en provoquer d'autres.

J'arrivai chez mon parent qui ne me connaissait que de nom et ignorait même ma présence dans la colonie. Après une première entrevue, où je ne reçus que le témoignage d'une satisfaction équivoque, l'accueil qu'il me fit fut affectueux. « Demain, me dit-il un jour, on se réunit chez un vieux chevalier de Saint-Louis pour y dîner; sa maison s'aperçoit d'ici sur le flanc du *Pilon*. Je suis très lié avec ce voisin, je vous présenterai à lui comme mon neveu (2), et vous serez parfaitement bien reçu; en outre, il aime beaucoup les marins. »

Nous arrivâmes à midi au logis de M. Mallet, ainsi se nommait notre hôte, vieillard de 68 ans, qui joignait à une physionomie agréable des manières nobles et simples, mais qui paraissait usé et affaibli par une mauvaise santé. Sa toilette annonçait tout à la fois la négligence du colon campagnard et la recherche de l'homme du monde. Après le dîner où étaient réunis les notables (1) des quartiers environnans, les convives formèrent des groupes en dehors de la maison, pour fumer et causer sur les éventualités de la guerre, sans penser qu'ils laissaient seul le maître de l'habitation. Sa bonté à mon égard exigeait un témoignage de reconnaissance, et je restai à me promener à ses côtés sous la longue varangue qui se trouvait en avant de sa maison; la vue s'étendait vers le couchant; au loin, dans l'immense panorama qui se déroulait, on voyait *Piter-Both*, *le Pouce*, la *Montagne-Longue*, et celle de la *Découverte*; sur un plan plus rapproché, l'église des *Pamplemousses* et la baie du *Tombeau*, etc... M. Mallet avait fait la guerre de l'Inde avec le régiment de l'*Ile-de-France*, où il était capitaine; ainsi que les anciens militaires, il aimait à raconter les actions auxquelles il avait assisté. Comme il m'entretenait de ces événemens déjà éloignés, je l'interrompis tout à coup au nom de La Bourdonnais (2) qu'il prononça. « Monsieur, lui dis-je, puisque vous habitez depuis si long-temps la colonie, permettez-moi de vous de vous demander si vous avez eu connaissance du naufrage du *Saint-Géran*, et si vous avez vu ou entendu parler de madame de Latour, de l'excellente Marguerite, ou de leurs enfans; j'achèterais bien cher le bonheur de rencontrer quelqu'un qui eût eu des rapports avec eux. »

— Mon jeune ami, reprit avec aménité le vieillard, dont les traits parurent s'épanouir au souvenir d'un événement malheureux sans doute, mais auquel il attachait le sentiment bien naturel d'une noble fierté; je suis le frère de cette Virginie qui périt sur le *Saint-Géran*.

— « Comment, Monsieur, vous seriez Paul ! et d'étonnement je reculai en répétant : vous, le frère de Virginie, vous, le fils de cette respectable et digne Marguerite !..... »

— « Oui, mon cher enfant, reprit le vieil officier, je suis le frère de Virginie Mallet, mais non le frère de prédilection de Mlle De Latour qui « n'a jamais existé que dans le roman de M. de Saint-Pierre (3). L'au-

(1) Nous avons vu depuis lors cette ferveur partagée par un grand nombre de voyageurs qui abordaient à l'Ile-de-France. Cette religion des souvenirs devint si puissante à Sainte-Hélène dans les dernières années, parmi les Français et les étrangers qui visitaient le tombeau, que le sergent à la garde duquel il était confié, finit par laisser un gobelet de fer-blanc en permanence sur la pierre près de la source de la vallée, où Napoléon faisait prendre son eau limpide; là, chaque pèlerin voulait puiser aussi.

(2) Il avait épousé une sœur de ma mère.

(1) Parmi eux se trouvaient, M. de Chermont, cousin du général gouverneur de Pondichéry, M. Vigoureux, frère du brave officier tué sur la *Forte*, M. Wielch, M. Bénard, commandant la milice des Pamplemousses, M. Damain, M. Focard, etc...., tous créoles, connaissant parfaitement bien l'origine de leur compatriote M. Mallet.

(2) Bertrand François Mahé de la Bourdonnais, né à Saint-Malo, le 11 février 1699, fut nommé gouverneur général de l'Ile-de-France et de l'Ile de Bourbon, au commencement de 1735; cinq années après son arrivée, il y perdit sa femme et un enfant. Il avait rendu d'immenses services à sa patrie; ce qui n'empêcha pas qu'il fût arrêté, en vertu d'un ordre du roi, dans la nuit du 1er au 2 mars 1748, et renfermé à la Bastille. Son innocence ayant été reconnue, on lui rendit la liberté, mais il mourut le 9 septembre 1753, peu de temps après sa sortie de prison, succombant sous le poids d'infirmités prématurées.

Extrait du Journal général de Maurice, du vendredi 28 décembre 1827.

« Hier, à cinq heures et demie du soir, Mgr. l'évêque de Ruspa, accompagné de son clergé, s'est rendu à l'endroit où l'on a trouvé les ossemens de Mme de La Bourdonnais et de son enfant, pour en faire le transport à l'église paroissiale et leur donner la sépulture dans la chapelle Saint-Louis. Cette cérémonie a eu lieu avec le plus grand recueillement religieux. Une musique et un détachement de la garnison ouvraient la marche du convoi. Le cercueil était porté par des marins de Saint-Malo, embarqués sur le navire français la *Bonne-Mère* de ce port, capitaine Angenard, qui avaient réclamé cet honneur. L'honorable *Blanc*, M. le *procureur général*, M. le colonel *Grant* et M. *Céré*, tenaient les coins du drap.

« Toute la magistrature, les employés civils et militaires de tous rangs composaient le cortége, et une grande affluence d'habitans se faisaient un devoir de l'accompagner. L'intérieur de l'église était plein de dames et d'élèves, tant du collége royal que de toutes les pensions des deux sexes. »

(3) Jacques Henri Bernardin de St-Pierre naquit au Hâvre, le 19 janvier 1737. La lecture des voyages charma sa première jeunesse; le roman de *Robinson* surtout fit une impression profonde sur lui et développa ses goûts par la solitude : l'île déserte et *Vendredi* devinrent l'unique objet de ses pensées et on en retrouve la trace dans tous ses ouvrages. Ses goûts romanesques lui firent

« teur des *Etudes de la Nature*, pendant son séjour dans la colonie, fut « reçu avec une grande cordialité par une famille respectable qui s'ap- « pelait De Latour ; il composa chez elle son ouvrage, et donna le nom « de la dame au principal personnage du poëme, en reconnaissance de « l'hospitalité qu'il avait trouvée. Puisque vous prenez un si grand in- « térêt à la catastrophe du *Saint-Géran*, je vais vous dire ce qu'il y a « de vrai dans ce drame immortalisé par le grand écrivain que je vous « nommais tout à l'heure ! »

A chaque parole du vieillard j'avais senti mon cœur battre plus vite. Je croyais rêver; cependant les débris d'un naufrage, épars sur le rivage (1), derrière moi, et devant mes yeux un temple chrétien surmonté de la croix qui sanctifia le fils de Marie, étaient des témoins irrécusables de la réalité de mes sensations. J'étais bien à l'Ile-de-France, entre l'*ile-d'Ambre* et les *Pamplemousses*.

III.

Après un moment de silence, M. Mallet commença son récit :

« Mon père obtint un emploi dans la colonie naissante; il y passa seul, laissant en France sa femme et une fille qu'il chérissait tendrement. Ayant trouvé, en arrivant, le pays en proie à la licence et à l'anarchie, il ne s'empressa pas d'appeler près de lui les deux êtres qui composaient sa famille. En juin 1735, débarqua au *Port-Louis* un nouveau gouverneur, M. Mahé de la Bourdonnais; sous son administration ferme et paternelle, l'ordre s'établit, la prospérité s'accrut et l'ile devint rapidement une de nos plus importantes possessions. Mon père écrivit à ma mère de venir le rejoindre, ce qu'elle s'empressa de faire après avoir mis dans un couvent Virginie, sa fille, qui devait y terminer son éducation, dont, en ce temps-là, la continuation eût été impossible à l'Ile-de-France ; elle fut en outre confiée aux soins d'une tante respectable, sœur de mon père. Ce fut après cette nouvelle réunion de mes parens que je vins au monde; le bonheur qu'ils en ressentirent ne fut pas de longue durée; mon père mourut et ma mère, qui était encore jeune, convola à un second mariage; mais ayant perdu, peu de temps après, son second mari, elle se hâta de faire venir sa fille, espérant lui procurer un établissement sortable, en raison de la position de fortune où elle se trouvait par son double veuvage.

« Au commencement du mois de mai 1744, ma mère reçut deux lettres, l'une de sa fille et l'autre de notre parente; ces lettres annonçaient que ma sœur prenait passage à bord du *Saint-Géran*, qui était en armemement au port de Lorient, et commandé par M. de Lamarre. La joie que causa cette nouvelle serait bien difficile à rendre; elle fit verser des à l'époque de l'arrivée prochaine de Virginie. Deux mois s'étaient écoulés dans des alternatives d'espérance, et d'inquiétude, lorsqu'arriva enfin la nuit du 16 au 17 août 1744 ; j'étais bien enfant, mais cette nuit-là n'est jamais sortie de ma mémoire ; nous demeurions à l'habitation que mon père s'était fait concéder par le gouvernement, et qui était située ou *Bois-Rouge*, sur les confins de la *Poudre-d'Or*. Sur la fin du jour, la vigie du *Piton* signala un navire dans l'est ; on en prévint ma mère qui en parut vivement émue, car une tristesse vague vint se mêler aux acclamations des esclaves qui saluaient l'apparition du vaisseau de leur jeune maîtresse ; elle se coucha cependant, et au milieu de la nuit elle se réveilla en sursaut, appelant près d'elle ses esclaves affidées, auxquelles elle raconta qu'elle venait de voir en songe périr sa fille : son récit était à peine achevé qu'un coup de canon se fit entendre, répercuté par l'échos des forêts qui couvraient alors l'île entière. Elle jeta un cri d'effroi et prononça avec une douleur concentrée ces mots qui se sont pour toujours gravés dans mes souvenirs : « *Mon rêve se réalise*, » et tombant à genoux, elle supplia celui qui donne et retire la vie, de sauver son enfant ; agenouillé près d'elle je priai aussi pour ma sœur ! Au second coup de canon, ma mère se leva avec précipitation, appela Domingue, jeune noir, domestique que mon père avait élevé; elle lui fit allumer un flambeau de *bois de ronde* et l'envoya avec quatre autres noirs portant un palanquin, vers le lieu du naufrage. Dans cette saison règnent des vents impétueux qui cessent durant de courts intervalles : les marins les désignent sous le nom de *brises carabinées de la Saint-Louis ;* ils soulèvent les flots, rompent nos arbustes, dessèchent et brûlent nos plantations, et rendent la navigation des îles de l'archipel ou des mers adjacentes aussi pénible que difficile (1).

« Après le départ des nègres, ma mère, qui était douée d'une grande piété, se remit de nouveau en prière devant une image de la Vierge, que ma sœur lui avait envoyée : elle suppliait la douce Marie, protectrice des navigateurs, d'intercéder pour sa chère Virginie. Dans ses douloureuses angoisses on l'entendait s'écrier : « Ma fille, mon enfant, ma Virginie! » Puis ses sanglots l'étouffaient, et elle tombait dans un abattement extrême. Les coups de canons, qui avaient frappé nos oreilles, ne se faisaient plus entendre; un silence affreux remplissait l'âme de terreur et semblait annoncer que le moment suprême était arrivé pour ma pauvre sœur ! Ce silence n'était interrompu que par les rafales violentes qui ébranlaient fortement notre case de bois; je pleurais, j'avais peur! Tout avait pris autour de moi un aspect funèbre.

« Une dame respectable de Saint-Malo, du nom de Lemaître, qui habitait une campagne voisine, informée par ses esclaves du malheur qui menaçait notre famille, accourut près de nous; s'étant aperçue que ma présence devenait importune à ma mère, elle me fit conduire dans une case du camp et donna ordre qu'on me surveillât.

« Les heures s'étaient écoulées dans une mortelle attente et aucune nouvelle n'était parvenue, lorsque, vers trois heures, Domingue et les noirs revinrent précédant un jeune homme dont les traits exprimaient la plus profonde douleur. « Qu'est devenue ma fille? » cria ma malheureuse mère au fidèle domestique. Celui-ci demeura morne, baissa la tête, fondit en larmes... Elle comprit le sacrifice qui lui était imposé, car on l'entendit murmurer ces mots : « Elle n'est plus! » puis elle s'évanouit. On la releva, on la plaça sur son lit, et on l'environna des soins que réclamait son état. Lorsqu'elle recouvra l'usage de ses sens, ses yeux, devenus ternes, restèrent fixés sur un médaillon représentant sa fille, et qui était placé en face d'elle. Elle prononça mon nom, on me fit venir; à ma vue elle ouvrit ses bras, je m'y précipitai, et nous sanglottâmes tous deux. Cet épanchement larmes à ma pauvre mère, qui résolut de quitter ses vêtemens de deuil maternel la soulagea, elle put

entreprendre un voyage à la Martinique où il devait, selon lui, réaliser les chimères qu'il s'était bâties ; mais là ses illusions se dissipèrent, et il revint en France continuer ses études. Après bien des vicissitudes, il obtint par la faveur du baron de Breteuil, en 1767, un brevet d'ingénieur pour l'Ile-de-France où il vécut trois années en assez mauvaise intelligence avec les officiers de la garnison et même avec le célèbre Poivre qui gouvernait la colonie. Il repassa en France en 1771. Son roman de Paul et Virginie ne fut terminé qu'en 1784 et publié quatre ans après. A la fin de juillet 1792, il fut nommé intendant du Jardin des Plantes. Resté veuf de Mlle Didot, il épousa, à l'âge de 63 ans, Mlle de Pelleport et mourut à Eragny (Oise), le 21 janvier 1814.

(1) En avril 1806, j'étais allé passer quelques jours à l'habitation de M. Rouillard qui était sise à la *Poudre-d'Or*, et dont l'*Ile d'Ambre* faisait partie. Un soir que je me promenais au bord du rivage, je vis des pirogues de pêche y déposer des morceaux de membrure et des pièces de fer appartenant à l'étrave; ces débris provenaient de la carcasse du *Saint-Géran*.

Dans le courant de l'année 1817 ou 1818, M. Arrighi, greffier du tribunal d'appel, en mettant en ordre ses dossiers et ses cartons, découvrit le procès-verbal qui fut fait au greffe, pour constater la perte du *Saint-Géran*. Cette pièce a été publiée à Maurice même, par les journaux de l'époque (Archives coloniales).

(1) Souvent nous avons vu les caboteurs de l'Archipel forcés de mettre à la cape pendant plusieurs jours, quoique le vent fût favorable; ils ne pouvaient faire route sur le grand largue et le vent arrière à cause de la grosseur des vagues ; ils étaient, suivant l'expression usitée, *mangés par la mer*.

même prononce quelques paroles. Bientôt elle se rappela qu'elle avait vu un jeune homme avec ses noirs, et demanda à son amie quel motif avait amené chez elle cet étranger. Mme Lemaltre (1), usant de tous les ménagemens qu'exigeait sa situation, lui répondit que cet étranger se nommait M. de Péramon; qu'il arrivait de France à bord du *St-Géran*, où se trouvait Virginie... A ce nom, ma mère éprouva une nouvelle crise; mais, lorsqu'elle eut repris connaisance, elle exigea qu'on lui fît le récit des circonstances du naufrage.

« M. de Péramon, qui aimait votre fille, continua notre bonne voisine, voulut la sauver au péril de ses jours; il resta le dernier avec elle sur le gaillard d'arrière du vaisseau qui se démolissait sous la violence des flots. Il suppliait Virginie de se débarrasser de quelques vêtemens inutiles et gênans pour tenter le trajet du bord à la terre, à quoi se refusait obstinément la chaste jeune fille, agenouillée sur le tillac, lorsqu'une vague monstrueuse vint, dans son effroyable renflement, déferler contre la carène entr'ouverte du *Saint-Géran*, brisant et entraînant tout ce qui se trouvait exposé à sa fureur. Virginie, qu'elle emporta, disparut dans le gouffre, et son amant, lancé sur les coraux qui bordent le rivage, fut sauvé par les gens accourus pour porter secours aux naufragés... Ma mère demanda à voir M. de Péramon. On avait redouté cette entrevue, qui ne produisit pas l'effet qu'on appréhendait : en entrant, ce jeune homme se jeta à genoux près du lit, prit la main que ma mère lui tendait et la pressa sur ses lèvres. Suffoqué par ses larmes, il resta long-temps dans cette position.

« Mme Lemaltre, craignant que cette scène déchirante ne finît par épuiser toutes les forces de ma mère, releva M. de Péramon et l'entraîna hors de l'appartement; ensuite elle le fit conduire dans un pavillon qui avait été préparé pour le recevoir.

« Notre hôte demeura quelque temps dans ma famille. Il passait avec ma mère des journées entières à parler de Virginie et à la pleurer; puis il nous quitta, et je ne l'ai jamais revu; mais, au redoublement de douleur que ressentit ma pauvre mère, je compris qu'il avait cessé de vivre; elle languit elle-même quelques années encore : je fus orphelin avant d'être entré dans l'adolescence. »

Tel fut le récit de M. Mallet.

— Mais cette *baie du Tombeau*, repris-je avec anxiété, ne reçut-elle pas son nom de l'asile temporaire que sa plage offrit aux dépouilles mortelles de Virginie.

— Cette baie, continua M. Mallet, en me la montrant de la main, cette baie, où le corps de ma sœur n'aborda jamais, portait, long-temps avant la perte du *Saint-Géran*, son triste nom. Les Hollandais l'avaient ainsi désignée, parce qu'ils y avaient enterré le contre-amiral Peters-Both, et cette haute montagne conique, surmontée d'une boule, reçut le prénom et le nom du défunt.

— Mais, demandai-je encore, ne verrai-je pas du moins les tombeaux près de l'église.

— Aucun monument funéraire ne fut érigé pour Virginie dans la *plaine des Pamplemousses*, et je n'ai jamais su qu'il y en eût un autre part ?

— Domingue vit-il encore ?

— Non ; il demeura long-temps à la *Poudre-d'Or* sur l'habitation de M. Arché, là, au bord de la mer, au lieu même du naufrage ; il y avait bâti une cabane ; lorsque M. Rouillard, de Saint-Malo, prit possession de l'habitation après le décès de M. Aché, Domingue, vieux et infirme, vint me rejoindre ; je lui donnai asile, et il n'y a pas encore quinze mois que j'ai vu mourir ce fidèle serviteur.

La triste réalité détruisait le prestige de l'illusion : ainsi se dissipait comme un songe ce bonheur de la vie intime des deux mères; l'enfance de Paul et Virginie, leur adolescence, leur séparation, toute cette existence enfin, si remplie de poésie, n'était plus qu'une fiction ! Et c'était au moyen d'une fiction qu'on avait si profondément ému mon âme, qu'on m'avait fait répandre tant de larmes. Hélas ! il restait de réel la catastrophe du *Saint-Géran*, la mort de la jeune fille, les douleurs d'une mère, les peines de l'amant et la fidélité de l'esclave.

Le soleil se couchait précisément dans la direction de la *baie du Tombeau*, éclairant de ses teintes rouges la *Montagne-Longue* et les remparts de granit de l'*Enfoncement-des-Prêtres* dont est formé le bassin où la *rivière des Lataniers* prend sa source ; ce ravissant spectacle n'eut plus aucun charme pour moi. Mon parent vint me prévenir qu'il était temps de nous retirer, et cet avis me fut agréable. Je pris donc congé de M. Mallet qui m'engagea à revenir le voir (1). J'étais reconnaissant de l'accueil que m'avait fait ce bon colon ; mais ce jour-là je le quittai sans regret, car il m'avait fait éprouver la fâcheuse impression d'un premier désenchantement.

Ch. Cunat.

AIX-LA-CHAPELLE ET LE TOMBEAU DE CHARLEMAGNE (2).

Aix-la-Chapelle, 6 août.

Aix-la-Chapelle, pour le malade, c'est une fontaine minérale, chaude, froide, ferrugineuse, sulfureuse ; pour le touriste, c'est un pays de redoutes et de concerts ; pour le pélerin, c'est la châsse des grandes reliques qu'on ne voit que tous les sept ans, robe de la Vierge, sang de l'enfant Jésus, nappe sur laquelle fut décapité saint Jean-Baptiste ; pour l'antiquaire-chroniqueur, c'est une abbaye noble de filles à abbesse immédiate héritière du couvent d'hommes bâti par saint Grégoire, fils de Nicéphore, empereur d'Orient ; pour l'amateur de chasse, c'est l'ancienne vallée des sangliers, *Porcetum* dont on fait *Borcette* ; pour le manufacturier, c'est une source d'eau lessiveuse propre au lavage des laines ; pour le marchand, c'est une fabrique de draps et de casimirs, d'aiguilles et d'épingles ; pour celui qui n'est ni marchand, ni manufacturier, ni chasseur, ni antiquaire, ni pélerin, ni touriste, ni malade, c'est la ville de Charlemagne.

Charlemagne en effet est né à Aix-la-Chapelle, et il y est mort. Il y est né dans le vieux palais demi-romain des rois francs dont il ne reste plus que la tour de Granus, enclavée aujourd'hui dans l'Hôtel-de-Ville. Il y est enterré dans l'église qu'il avait fondée deux ans après la mort de sa femme Fastrada, en 796, que le pape Léon III bénit en 804, et pour la dédicace de laquelle, dit la tradition, deux évêques de Tongres, morts et ensevelis à Maëstricht, sortirent de leurs sépulcres afin de compléter dans cette cérémonie les trois cent soixante-cinq archevêques et évêques représentant les jours de l'année.

---

(1) Elle venait de voir mourir dans ses bras son fils qui était venu avec elle dans la colonie : il lui restait trois jeunes demoiselles auxquelles elle avait donné le jour depuis son arrivée à l'Isle-de-France. L'aînée s'est mariée à un de nos parens qui portait le même nom que moi : j'ai épousé une de ses filles, et demeuré quelque temps chez elle; elle me confirma le récit de M. Mallet, ayant bien souvent ouï raconter à sa mère ce qui eut lieu chez la femme infortunée, dont quelques écrivains ont osé mettre en doute la douleur et la fin prématurée.

(1) En 1806, au retour d'une croisière, j'eus occasion de visiter plusieurs fois ce respectable vieillard, et toujours l'histoire de Virginie Mallet qui p[illegible] sur le *Saint-Géran*, fut le principal sujet de nos entretiens. Deux ans ap[illegible] étant prisonnier de guerre à Pondichery, je fus reçu de la manière la plus [illegible]fectueuse par la femme et les enfans de M. Mallet, qui étaient de cette v[illegible]. Une de ses filles seule habitait l'Ile-de-France; m[illegible]riée d'abord à M. de [illegible]sin, elle épousa en secondes noces M. Pellier.

(2) Extrait d'un livre intitulé *le Rhin*, que pu[illegible]lie en deux volumes [illegible] l'éditeur Delloye, place de la Bourse. Prix 10 fr.

Cette historique et fabuleuse église, qui a donné son nom à la ville, a subi, depuis mille ans, bien des transformations.

A peine arrivé à Aix, je suis allé à la chapelle.

Si l'on aborde l'église par la façade, voici comment elle se présente :

Un portail du temps de Louis XV en granit gris-bleu avec des portes de bronze du huitième siècle, adossé à une muraille carlovingienne que surmonte un étage de plein-cintres romans. Au dessus de ces archivoltes un bel étage gothique richement ciselé, où l'on reconnaît l'ogive sévère du quatorzième siècle, et pour couronnement une ignoble maçonnerie en brique à toit d'ardoise, qui date d'une vingtaine d'années. A la droite du portail une grosse pomme de pin, en bronze romain, est posée sur un pilier de granit, et de l'autre côté, sur un autre pilier, il y a une louve d'airain, également antique et romaine, qui se tourne à demi vers les passans, la gueule entr'ouverte et les dents serrées.

(Pardon, mon ami, mais permettez-moi d'ouvrir ici une parenthèse. Cette pomme de pin a un sens, et cette louve aussi, ou ce loup, car je n'ai pu reconnaître bien clairement le sexe de cette bête de bronze. Voici à ce sujet ce que racontent encore les vieilles fileuses du pays :

Il y a long-temps, bien long-temps, ceux d'Aix-la-Chapelle voulurent bâtir une église. Ils se cotisèrent, et l'on commença. On creusa les fondemens, on éleva les murailles, on ébaucha la charpente, et pendant six mois ce fut un tapage assourdissant de scies, de marteaux et de cognées. Au bout de six mois, l'argent manqua. On fit appel aux pèlerins, on mit un bassin d'étain à la porte de l'église; mais à peine s'il y tomba quelques targes et quelques liards à la croix. Que faire? Le sénat s'assembla, chercha, parla, avisa, consulta. Les ouvriers refusaient le travail, et l'herbe et la ronce, et le lierre et toutes les insolentes plantes des ruines s'emparaient déjà des pierres neuves de l'édifice abandonné. Fallait-il donc laisser là l'église? Le magnifique sénat des bourgmestres était consterné.

Comme il délibérait, entre un quidam, un étranger, un inconnu, de haute taille et de belle mine.

— Bonjour, bourgeois. De quoi est-il question? Vous êtes tout effarés. Votre église vous tient au cœur? Vous ne savez comment la finir? On dit que c'est l'argent qui vous manque?

— Passant, dit le sénat, allez-vous-en au diable. Il nous faudrait un million d'or.

— Le voici, dit le gentilhomme; et, ouvrant une fenêtre, il montra aux bourgmestres un grand chariot arrêté sur la place à la porte de la maison de ville. Ce chariot était attelé de dix jougs de bœufs et gardé par vingt nègres d'Afrique armés jusqu'aux dents.

Un des bourgmestres descend avec le gentilhomme, prend au hasard un des sacs dont le chariot était chargé, puis tous deux remontent, l'étranger et le bourgeois. On vida la sacoche devant le sénat : elle était en effet pleine d'or.

Le sénat ouvre de grands yeux bêtes et dit à l'étranger :

— Qui êtes-vous, Monseigneur?

— Mes chers manans, je suis celui qui a de l'argent. Que voulez-vous de plus? J'habite dans la Forêt-Noire près du lac de Wildsée, non loin des ruines de Heidenstadt, la ville des païens. Je possède des mines d'or et d'argent, et la nuit je remue avec mes mains des fouillis d'escarboucles. Mais j'ai des goûts simples, je m'ennuie, je suis un être mélancolique, je passe mes journées à voir jouer sous la transparence du lac le tourniquet et le triton d'eau, et à regarder pousser parmi les roches le polygonum amphibium. Sur ce, trêve aux questions et aux billevesées. J'ai débouclé ma ceinture, profitez-en. Voilà votre million d'or. En voulez-vous?

— Pardieu, oui, dit le sénat. Nous finirons notre église.

— Eh bien! prenez; mais à une condition.

— Laquelle, Monseigneur?

— Finissez votre église, bourgeois; prenez toute cette mitraille; mais promettez-moi en échange la première âme quelconque qui entrera dans votre église et qui en franchira la porte le jour où les cloches et les carillons en sonneront la dédicace.

— Vous êtes le diable! cria le sénat.

— Vous êtes des imbéciles, répondit Urian.

Les bourgmestres commencèrent par des soubresauts, des frayeurs et des signes de croix. Mais comme Urian était bon diable, et riait à se tordre les côtes en faisant sonner son or tout neuf, ils se rassurèrent et l'on négocia. Le diable a de l'esprit. C'est à cause de cela qu'il est le diable.

— Après tout, disait-il, c'est moi qui perds au marché. Vous aurez votre million et votre église. Moi, je n'aurai qu'une âme. Et quelle âme, s'il vous plaît? La première venue. Une âme de hasard. Quelque mauvais drôle d'hypocrite, qui jouera la dévotion et qui voudra, par faux zèle, entrer le premier. Bourgeois, mes amis, votre église s'annonce bien. L'épure me plaît. L'édifice sera beau, je crois. Je vois avec plaisir que votre architecte préfère à la trompe-sous-le-coin la trompe de Montpellier. Je ne hais pas cette voûte en pendentif, à plan berlong et à coupes rondes; mais j'aurais préféré pourtant une voûte d'arête, biaise et également berlongue. J'approuve qu'il ait fait là une porte en tour ronde, mais je ne sais s'il a bien ménagé l'épaisseur du parpain. — — Comment se nomme votre architecte, manans? — Dites-lui de ma part que, pour bien faire la tête d'une porte en tour creuse, il est nécessaire qu'il y ait quatre panneaux : deux de lit et un de doyle par-dessus; le quatrième se met sur l'extrados. C'est égal. Voilà une descente de cave à trompe en canonnière qui est d'un fort bon style et parfaitement ajustée. Ce serait dommage d'en rester là. — Il faut mettre à fin cette église. Allons, mes compères, le million pour vous, l'âme pour moi. Est-ce dit?

Ainsi parlait le gentilhomme Urian.

— Après tout, pensèrent les bourgeois, nous sommes bien heureux qu'il se contente d'une âme. Il pourrait bien, s'il regardait d'un peu près, les prendre toutes dans cette ville.

Le marché fut conclu, le million fut encaissé. Urian disparut dans une trappe, d'où sortit une petite flamme bleue, comme il convient, et, deux ans après, l'église était bâtie.

Il va sans dire que tous les sénateurs avaient juré de ne conter la chose à personne, et il va sans dire que chacun d'eux, le soir même, avait conté la chose à sa femme. Ceci est une loi; une loi que les sénateurs n'ont pas faite, mais qu'ils observent. Si bien que, lorsque l'église fut terminée, comme toute la ville, grâce aux femmes des sénateurs, savait le secret du sénat, personne ne voulut entrer dans l'église.

Nouvel embarras, non moins grand que le premier. L'église est bâtie, mais nul n'y veut mettre le pied; l'église est achevée, mais elle est vide. Or, à quoi bon une église vide? — Le sénat s'assemble. Il n'invente rien. — On appelle l'évêque de Tongres. Il ne trouve rien. On appelle les chanoines du chapitre. Ils n'imaginent rien. — On appelle les moines du couvent.

— Pardieu, dit un moine, il faut convenir, Messeigneurs, que vous vous empêchez de peu de chose. Vous devez à Urian la première âme qui passera par la porte de l'église; mais il n'a pas stipulé de quelle espèce serait cette âme. Urian n'est qu'un sot, je vous le dis. Messeigneurs, après une longue battue, on a pris vivant ce matin dans la vallée de Borcette un loup. Faites entrer ce loup dans l'église. Il faudra bien qu'Urian s'en contente. Ce n'est qu'une âme de loup, mais c'est une *âme quelconque*.

— Bravo! dit le sénat. Voilà un moine d'esprit.

Le lendemain dès l'aube les cloches sonnèrent.

—Quoi, dirent les bourgeois, c'est aujourd'hui la dédicace l'église! mais qui donc osera y entrer le premier? Ce ne sera pas moi. Ni moi. Ni moi. Ni moi. — Ils accoururent en foule. Le sénat et le chapitre étaient devant le portail. Tout à coup on amène le loup dans une cage, et à un signal donné on ouvre à la fois les portes de l'église. Le loup effrayé par la foule voit l'église déserte et s'y enfonce. Urian attendait, la gueule ou-

verte et les yeux voluptueusement fermés. Jugez de sa rage quand il sentit qu'il avalait un loup. Il poussa un rugissement effrayant et vola quelque temps sous les hautes arches de l'église avec le bruit d'une tempête. Puis il sortit enfin éperdu de colère, et en sortant il donna dans la grande porte d'airain un si furieux coup de pied, qu'elle se fendit du haut en bas. — On montre encore cette fente aujourd'hui.

C'est pour cela, ajoutent les bonnes vieilles, qu'à gauche de la porte de l'église on a placé la statue du loup en bronze, et à droite une pomme de pin qui figure sa pauvre âme si stupidement mâchée par Urian.

Je quitte la légende et je reviens à l'église. Je dois pourtant vous dire que j'ai cherché sur la porte la fameuse crevasse faite par le talon du diable, et que je ne l'ai pas trouvée. Maintenant je ferme la parenthèse.)

Ainsi, quand on aborde la Chapelle par le grand portail, le romain, le roman, le gothique, le rococo et le moderne se mêlent et se superposent sur cette façade, mais sans affinité, sans nécessité, sans ordre, et par conséquent sans grandeur.

Si l'on arrive à la Chapelle par le chevet, l'effet est tout autre. La haute abside du quatorzième siècle vous apparaît dans toute son audace et dans toute sa beauté avec l'angle savant de son toit, le riche travail de ses balustrades, la variété de ses gargouilles, la sombre couleur de sa pierre, et la transparence vitreuse de ses immenses lancettes au pied desquelles semblent imperceptibles des maisons à deux étages réfugiées entre les contreforts.

Cependant de là encore l'aspect de l'église, si imposant qu'il soit, est hybride et discordant. Entre l'abside et le portail, dans une espèce de trou où toutes les lignes de l'édifice s'écroulent, se cache, à peine relié à la façade par un joli pont sculpté du quatorzième siècle, le dôme byzantin à frontons triangulaires qu'Othon III fit bâtir au dixième siècle au dessus du tombeau même de Charlemagne.

Cette façade plaquée, ce dôme enfoui, cette abside rompue, voilà la Chapelle d'Aix. L'architecte de 1353 voulait absorber dans sa prodigieuse chapelle l'église de Charlemagne dévastée en 882 par les Normands, et le dôme d'Othon III incendié en 1236. Un système de chapelles basses, rattachées à la base de la grande chapelle centrale, devait, au portail près, envelopper tout l'édifice dans ses articulations. Déjà deux de ces chapelles qui subsistent encore, et qui sont admirables, étaient bâties quand survint l'incendie de 1366. Cette puissante végétation architecturale s'est arrêtée là. Chose étrange, le quinzième et le seizième siècle n'ont rien fait pour cette église. Le dix-huitième et le dix-neuvième l'ont gâtée.

Cependant, il faut le dire, prise dans l'ensemble et telle qu'elle est, la Chapelle d'Aix a de la masse et de la grandeur. Après quelques instans de contemplation, une majesté singulière se dégage de cet édifice extraordinaire resté inachevé comme l'œuvre de Charlemagne lui-même, et composé d'architectures qui parlent tous les styles comme son empire était composé de nations qui parlaient toutes les langues.

A tout prendre, pour le penseur qui la considère du dehors, il y a une harmonie étrange et profonde entre ce grand homme et cette grande tombe.

J'étais impatient d'entrer.

Après avoir franchi la voûte du portique et laissé derrière moi les antiques portes de bronze ornées à leur milieu d'une tête de lion et coupées carrément pour s'adapter à des architraves, ce qui a d'abord frappé mon regard, c'est une rotonde blanche à deux étages, éclairée par le haut, dans laquelle s'épanouissent de tous côtés toutes les fantaisies coquettes de l'architecture rocaille et chicorée. Puis en abaissant mes yeux vers la terre, j'ai aperçu au milieu du pavé de cette rotonde, sous le jour blafard que laissent tomber les vitres blanches, une grande lame de marbre noir, usée par les pieds des passans, avec cette inscription en lettres de cuivre :

CAROLO MAGNO.

Rien de plus choquant et de plus effronté que cette chapelle rococo étalant ses grâces de courtisanne autour de ce grand nom carlovingien. Des anges qui ressemblent à des amours, des palmes qui ressemblent à des panaches, des guirlandes de fleurs et des nœuds de rubans, voilà ce que le goût pompapour a mis sous le dôme d'Othon III et sur la tombe de Charlemagne.

La seule chose qui soit digne de l'homme et du lieu dans cette indécente chapelle, c'est une immense lampe circulaire à quarante-huit becs, d'environ douze pouces de diamètre, donnée au douzième siècle par Barberousse à Charlemagne. Cette lampe, qui est en cuivre et en argent doré, a la forme d'une couronne impériale; elle est suspendue à la voûte, au dessus de la lame de marbre noir, par une grosse chaîne de fer de quatre-vingt-dix pieds de long.

La lame noire a environ neuf pieds de longueur sur sept de largeur.

Il est évident du reste que Charlemagne avait à cette même place un autre monument. Rien n'annonce que la dalle noire, encadrée d'un maigre filet de cuivre et entourée d'une bordure de marbre blanc, soit ancienne. Quant aux lettres CAROLO MAGNO, elles n'ont pas plus de cent ans.

Charlemagne n'est plus sous cette pierre. En 1166, Frédéric Barberousse, dont cette lampe-couronne, si magnifique qu'elle soit, ne rachète pas le sacrilége, fit déterrer le grand empereur. L'église a pris le squelette impérial et l'a dépécé comme saint, pour faire de chaque ossement une relique. Dans la sacristie voisine un vicaire montre aux passans, et j'ai vu pour trois francs soixante-quinze centimes, prix fixe, le bras de Charlemagne, ce bras qui a tenu la boule du monde, vénérable ossement qui porte sur ses tégumens desséchés cette inscription écrite pour quelques liards par un scribe du douzième siècle : *Brachium sancti Caroli magni*. Après le bras, j'ai vu le crâne, ce crâne qui a été le moule de toute une Europe nouvelle et sur lequel un bedeau frappe avec l'ongle.

Ces choses sont dans une armoire.

Une armoire de bois peinte en gris avec filets d'or, ornée à son sommet de quelques uns de ces *anges pareils à des amours* dont je parlais tout à l'heure, voilà aujourd'hui le tombeau de ce Charles qui rayonne jusqu'à nous à travers dix siècles, et qui n'est sorti de ce monde qu'après avoir enveloppé son nom, pour une double immortalité, de ces deux mots, sanctus, magnus, saint et grand, les deux plus augustes épithètes dont le ciel et la terre puissent couronner une tête humaine!

Une chose qui étonne, c'est la grandeur matérielle de ce crâne et de ce bras, grandia ossa. Charlemagne en effet était un de ces très rares grands hommes qui sont aussi des hommes grands. Le fils de Pepin-le-Bref était colosse par le corps comme par l'intelligence. Il avait en hauteur sept fois la longueur de son pied, lequel est devenu mesure. C'est ce pied de roi, ce pied de Charlemagne que nous venons de remplacer platement par le mètre, sacrifiant d'un seul coup l'histoire, la poésie et la langue à je ne sais qu'elle invention dont le genre humain s'était passé six mille ans et qu'on appelle le *système décimal*.

L'ouverture de cette armoire cause du reste une sorte d'éblouissement tant elle est resplendissante d'orfèvreries. Les battans en sont couverts à l'intérieur de peintures sur fond d'or, parmi lesquelles j'ai remarqué huit admirables panneaux qui sont évidemment d'Albert Durer. Outre le crâne et le bras, l'armoire contient : le cor de Charlemagne, énorme dent d'éléphant évidée et sculptée curieusement vers le gros bout; la croix de Charlemagne, bijou où est enchâssé un morceau de la vraie croix, et que l'empereur avait à son cou dans son tombeau; un charmant ostensoir de la renaissance donné par Charles Quint et gâté au siècle dernier par un surcroît d'ornemens sans goût; les quatorze plaques d'or couvertes des sculptures byzantines qui ornaient le fauteuil de marbre du grand empereur; un ostensoir donné par Philippe II, qui reproduit le profil du dôme de Milan; la corde dont fut lié Jésus-Christ pendant la flagellation; un morceau de l'éponge imbibée de fiel dont on l'abreuva sur la croix; enfin, la ceinture de la sainte Vierge en tricot et la ceinture de Jésus-Christ en cuir. Cette petite lanière tordue et roulée sur elle-même comme un fouet d'écolier a occupé trois empereurs; de

Constantin, lequel apposa dessus son *sigillum*, qui y est encore et que j'y ai vu; elle est tombée à Haroun-al-Raschid qui l'a donnée à Charlemagne.

Tous ces objets vénérables sont enfermés dans d'étincelans reliquaires gothiques et byzantins, qui sont autant de chapelles, de flèches et de cathédrales microscopiques en or massif, auxquelles les saphirs, les émeraudes et les diamans tiennent lieu de vitraux.

Au milieu de ces innombrables joyaux entassés sur les deux étages de l'armoire s'élèvent, comme deux montagnes d'or et de pierreries, deux grosses châsses d'une valeur immense et d'une beauté miraculeuse. La première, la plus ancienne, qui est byzantine, entourée de niches où sont assis, la couronne en tête, seize empereurs, contient le reste des os de Charlemagne et ne s'ouvre jamais. La seconde, qui est du douzième siècle, et que Frédéric Barberousse a donnée à l'église, renferme les fameuses grandes reliques dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre, et ne s'ouvre que tous les sept ans. Une seule ouverture de cette châsse, en 1496, attira cent quarante-deux mille pélerins, et rapporta en quinze jours quatre-vingt mille florins d'or.

Cette châsse n'a qu'une clef. Cette clef est cassée en deux morceaux dont l'un est gardé par le chapitre, l'autre par le magistrat de la ville. On l'ouvre quelquefois par extraordinaire, mais seulement pour les têtes couronnées. Le roi actuel de Prusse, n'étant encore que prince royal, en demanda l'ouverture. Elle lui fut refusée.

Dans une petite armoire, voisine de la grande, j'ai vu la copie exacte en argent doré de la couronne germanique de Charlemagne. La couronne germanique carlovingienne, surmontée d'une croix, chargée de pierreries et de camées, est formée seulement d'un cercle fleuronné qui entoure la tête, et d'un demi-cercle soudé du front à la nuque avec une légère inflexion qui imite le profil de la corne ducale de Venise. Aujourd'hui de trois couronnes qu'a portées Charlemagne, il y a dix siècles, comme empereur d'Allemagne, comme roi de France et comme roi des Lombards, la première, la couronne impériale, est à Vienne; la seconde, la couronne de France, est à Reims; la troisième, la couronne de fer, est à Milan (1).

Au sortir de la sacristie, le bedeau m'a confié au suisse qui s'est mis à parcourir l'église devant moi, m'ouvrant de temps en temps de mornes armoires derrière lesquelles éclataient tout à coup des magnificences.

Ainsi, la chaire, qui a tout l'aspect d'une chaire de village, se débarrasse de sa hideuse chrysalide de bois roussâtre et vous apparaît subitement comme une splendide tour de vermeil. C'est une chaire, prodige de la ciselure et de l'orfévrerie du onzième siècle, donnée par l'empereur Henri II à la Chapelle. Des ivoires byzantins profondément fouillés, une coupe de cristal de roche avec sa soucoupe, un onyx monstrueux de neuf pouces de long, sont incrustés dans cette cuirasse d'or qui entoure le prêtre parlant au nom de Dieu, et dont la lame antérieure représente Charlemagne portant la Chapelle d'Aix sur son bras.

Cette chaire est placée à l'angle du chœur lequel occupe la merveilleuse abside de 1353. Toutes les verrières de couleur ont disparu. Les lancettes sont blanches du haut en bas. La riche tombe d'Othon III, fondateur du dôme, détruite en 1794, est remplacée par une pierre plate qui en marque l'emplacement à l'entrée du chœur. Un orgue donné par l'impératrice Joséphine affiche près de l'admirable voûte du quatorzième siècle le mauvais style de 1804. Voûte, piliers, chapiteaux, colonnettes, statues, tout le chœur est badigeonné.

Au milieu de cette abside deshonorée, le bec ouvert, l'œil irrité, les ailes à demi déployées, s'effare et frissonne l'aigle de bronze d'Othon III, transformé en lutrin et tout indigné de porter le livre du plain-chant, lui qui a le globe du monde sous ses pieds.

On aurait dû pourtant respecter cet aigle. Quand Napoléon visita la Chapelle, au monde que portait dans ses serres l'aigle d'Othon, on ajouta la foudre que j'ai vue encore aujourd'hui fixée aux deux côtés du globe impérial.

Le suisse dévisse ce tonnerre à la demande des curieux.

Sur le dos de cet aigle, comme par un triste et ironique pressentiment, le sculpteur du dixième siècle avait étendu une chauve-souris d'airain à face humaine, qui est là comme clouée et sur laquelle s'appuie maintenant le livre du lutrin.

A droite de l'autel est scellé le cœur de M. Antoine Berdolet, premier et dernier évêque d'Aix-la-Chapelle. Car cette église n'a jamais eu qu'un seul évêque, celui que Bonaparte avait nommé, et que son épitaphe qualifie *primus Aquigranensis episcopus*. A présent, comme jadis, la Chapelle est administrée par un chapitre que préside un doyen avec le titre de prévot.

Dans une salle sombre de la Chapelle le suisse m'a encore ouvert une armoire. Là est le sarcophage de Charlemagne. C'est un magnifique cercueil romain en marbre blanc, sur la face antérieure duquel est sculpté du ciseau le plus magistral l'enlèvement de Proserpine. J'ai long-temps contemplé ce bas-relief qui a deux mille ans. A l'extrémité de la composition quatre chevaux frénétiques, à la fois infernaux et divins, conduits par Mercure, entraînent vers un gouffre entr'ouvert dans la plinthe un char sur lequel crie, lutte et se tord avec désespoir Proserpine saisie par Pluton. La main robuste du dieu presse la gorge demi-nue de la jeune fille qui se renverse en arrière et dont la tête échevelée rencontre la figure droite et impassible de Minerve casquée. Pluton emporte Proserpine à laquelle Minerve, la conseillère, parle bas à l'oreille. L'amour souriant est assis sur le char entre les jambes colossales de Pluton. Derrière Proserpine se débat, selon les lignes les plus fières et les plus sculpturales, le groupe des nymphes et des furies. Les compagnes de Proserpine s'efforcent d'arrêter un char attelé de deux dragons ailés et ignivomes, qui est là comme une voiture de suite. Une des jeunes déesses, qui a saisi hardiment un dragon par les ailes, lui fait pousser des cris de douleur. Ce bas-relief est un poëme. C'est de la sculpture violente, vigoureuse, exorbitante, superbe, un peu amphatique, comme en faisait la Rome païenne, comme en eût fait Rubens.

Ce cercueil, avant d'être le sarcophage de Charlemagne, avait été, dit-on, le sarcophage d'Auguste.

Enfin, par un autre escalier étroit et sombre qu'ont monté depuis six siècles bien des rois, bien des empereurs, bien des passans illustres, mon guide m'a conduit jusqu'à la galerie qui forme le premier étage de la rotonde et qu'on appelle le Hochmunster.

Là, sous une armature de bois qu'il a enlevée à demi et qui ne tombe jamais entièrement que pour les visiteurs couronnés, j'ai vu le fauteuil de pierre de Charlemagne. — Ce fauteuil, bas, large, à dossier arrondi, formé de quatre lames de marbre blanc nues et sans sculptures, assemblées par des chevrons de fer, ayant pour siége une planche de chêne recouverte d'un coussin de velours rouge, est exhaussé sur six degrés dont deux sont de granit et quatre de marbre blanc.

Sur ce fauteuil, revêtu des quatorze plaques byzantines dont je vous parlais tout à l'heure, au haut d'une estrade de pierre à laquelle conduisaient ces quatre marches de marbre blanc, la couronne en tête, le globe dans une main et le sceptre dans l'autre, l'épée germanique au côté, le manteau de l'empire sur les épaules, la croix de Jésus-Christ au cou, les pieds plongeant au sarcophage d'Auguste, l'empereur Charlemagne était assis dans son tombeau. Il est resté dans cette ombre, sur ce trône, dans cette attitude, pendant trois cent cinquante deux ans, de 814 à 1166.

Ce fut donc en 1166 que Frédéric Barberousse, voulant avoir un fauteuil pour son couronnement, entra dans ce tombeau dont aucune tradition n'a conservé la forme monumentale et auquel appartenaient les deux saintes portes de bronzes adaptées aujourd'hui au portail. Barberousse était lui-même un prince illustre et un vaillant chevalier. Ce dut être un moment étrange et redoutable que celui où cet homme couronné se trouva face à face avec ce cadavre également couronné :

VOIR LE SUPPLÉMENT.

(1) A Monza, près Milan.

l'un, dans toute la majesté de l'empire; l'autre, dans toute la majesté de la mort. Le soldat vainquit l'ombre, le vivant déposséda le trépassé. La chapelle garda le squelette, Barberousse prit le fauteuil de marbre; et de cette chaise on avait siégé le néant de Charlemagne, il fit le trône où est venu s'asseoir pendant quatre siècles la grandeur des empereurs.

Trente-six empereurs, en effet, y compris Barberousse, ont été sacrés et couronnés sur ce fauteuil dans le Hochmunster d'Aix-la-Chapelle. Ferdinand Ier fut le dernier; Charles-Quint, l'avant-dernier. — Depuis, le couronnement des empereurs d'Allemagne s'est fait à Francfort.

Je ne pouvais m'arracher d'auprès de ce fauteuil si simple et si grand. Je considérais les quatre marches de marbre rayées par le talon de ces trente-six césars qui avaient vu s'allumer là leur illustre rayonnement et qui s'étaient éteints à leur tour. Des idées et des souvenirs sans nombre me venaient à l'esprit. Je me rappelais que le violateur de ce sépulcre, Frédéric Barberousse, devenu vieux, voulut se croiser pour la seconde ou troisième fois et alla en Orient. Là, un jour, il rencontra un beau fleuve. Ce fleuve était le Cydnus. Il avait chaud, il eut la fantaisie de s'y baigner. L'homme qui avait profané Charlemagne pouvait oublier Alexandre. Il entra dans le fleuve dont l'eau glaciale le saisit. Alexandre, jeune homme, avait failli y mourir; — Barberousse, vieillard, y mourut (1).

Un jour, je n'en doute pas, une pensée pieuse et sainte viendra à quelque roi ou à quelque empereur. On ôtera Charlemagne de l'armoire où des sacristains l'ont mis et on le replacera dans sa tombe. On réunira religieusement tout ce qui reste de ce grand squelette. On lui rendra son caveau byzantin, ses portes de bronze, son sarcophage romain, son fauteuil de marbre exhaussé sur l'estrade de pierre et ornés des quatorze plaques d'or. On reposera le diadème carlovingien sur ce crâne, la boule de l'empire sur ce bras, le manteau de drap d'or sur ces ossemens. L'aigle d'airain reprendra fièrement sa place aux pieds du maître du monde! On disposera autour de l'estrade toutes les châsses d'orfévrerie et de diamans comme les meubles et les coffres de cette dernière chambre royale; et alors, — puisque l'église veut qu'on puisse contempler ses saints sous la forme que leur a donnée la mort, — par quelque lucarne étroite taillée dans l'épaisseur du mur et croisée de barreaux de fer, à la lueur d'une lampe suspendue à la voûte du sépulcre, le passant agenouillé pourra voir au haut de ces quatre marches blanches qu'aucun pied humain ne touchera plus, sur un fauteuil de marbre écaillé d'or, la couronne au front, le globe à la main, resplendir vaguement dans les ténèbres, ce fantôme impérial qui aura été Charlemagne.

Ce sera une grande apparition pour quiconque osera hasarder son regard dans ce caveau, et chacun emportera de cette tombe une grande pensée. On y viendra des extrémités de la terre, et toutes les espèces de penseurs y viendront. Charles, fils de Pepin, est en effet un de ces êtres complets qui regardent l'humanité par quatre faces. Pour l'histoire, c'est un grand homme comme Auguste et Sésostris; pour la fable, c'est un paladin comme Roland, un magicien comme Merlin; pour l'église, c'est un saint comme Jérôme et Pierre; pour la philosophie, c'est la civilisation même qui se personnifie, qui se fait géant tous les mille ans pour traverser quelque profond abîme, les guerres civiles, la barbarie, les révolutions, et qui s'appelle alors tantôt César, tantôt Charlemagne, tantôt Napoléon.

En 1804, au moment où Bonaparte devenait Napoléon, il visita Aix-la-Chapelle. Joséphine, qui l'accompagnait eut le caprice de s'asseoir sur le fauteuil de marbre. L'empereur qui, par respect, avait revêtu son grand uniforme, laissa faire cette créole. Lui, resta immobile, debout, silencieux et découvert devant la chaise de Charlemagne.

Chose remarquable, et qui me vient ici en passant, en 814 Charlemagne mourut. Mille ans après en quelque sorte heure pour heure, en 1814, Napoléon tomba.

Dans cette même année fatale, 1814, les souverains alliés firent leur visite à l'ombre du grand Charles. Alexandre de Russie, comme Napoléon, avait revêtu son grand uniforme; Frédéric-Guillaume de Prusse portait la capote et la casquette de petite tenue; François d'Autriche était en redingote et en chapeau rond. Le roi de Prusse monta deux des marches de marbre et se fit expliquer par le prévôt du chapitre les détails du couronnement des empereurs d'Allemagne. Les deux empereurs gardèrent le silence.

Aujourd'hui Napoléon, Joséphine, Alexandre, Frédéric-Guillaume et François sont morts.

Mon guide, qui me donnait ces détails est un ancien soldat français d'Austerlitz et d'Iéna, fixé depuis à Aix-la-Chapelle et devenu prussien par la grâce du congrès de 1815. Maintenant il porte le baudrier et la hallebarde devant le chapitre dans les cérémonies. J'admirais la Providence qui éclate dans les petites choses. Cet homme qui parle aux passans de Charlemagne est plein de Napoléon. De là, à son insu même, je ne sais quelle grandeur dans ses paroles. Il lui venait des larmes aux yeux quand il me racontait ses anciennes batailles, ses anciens camarades, son ancien colonel. C'est avec cet accent qu'il m'a entretenu du maréchal Soult, du colonel Graindorge, et sans savoir combien ce nom m'intéressait, du général Hugo. Il avait reconnu en moi un Français, et je n'oublierai jamais avec quelle solennité simple et profonde il me dit en me quittant: — « *Vous pourrez dire, monsieur, que vous avez vu à Aix-* « *la-Chapelle un sapeur du trente-sixième régiment, suisse de la* « *cathédrale.* »

Dans un autre moment il m'avait dit: — *Tel que vous me voyez, monsieur, j'appartiens à trois nations, je suis Prussien de hasard, suisse de métier, Français de cœur.*

Du reste je dois convenir que son ignorance militaire des choses ecclésiastiques m'avait fait sourire plus d'une fois pendant le cours de cette visite, notamment dans le chœur lorsqu'il me montrait les stalles en me disant avec gravité: *Voici les places des chamoines.* — Ne pensez-vous pas que cela doive s'écrire *chats-moines?*

En quittant la Chapelle, j'étais tellement absorbé par une pensée unique que c'est à peine si j'ai regardé à quelques pas de l'église une façade, pourtant fort belle, du quatorzième siècle, ornée de sept fières statues d'empereurs, qui donne passage aujourd'hui dans je ne sais quel cloaque.

Quelques instans après j'étais sur la place de l'Hôtel-de-Ville où j'avais hâte d'arriver.

L'Hôtel-de-Ville d'Aix est, comme la Chapelle, un édifice fait de cinq ou six autres édifices. Des deux côtés d'une sombre façade à fenêtres longues, étroites et rapprochées qui date de Charles-Quint, s'élèvent deux beffrois, l'un bas, rond large et écrasé; l'autre haut, svelte et quadrangulaire; le second beffroi est une belle construction du quatorzième siècle. Le premier est tout simplement la fameuse tour de Granus, qu'on a peine à reconnaître sous l'étrange clocher contourné dont elle est coiffée. Ce clocher, qui se répète plus petit sur l'autre tour, semble une pyramide de turbans gigantesques de toutes les formes et de toutes les dimensions mis, les uns sur les autres et décroissant selon un angle assez aigu. Au bas de la façade se développe un vaste escalier composé comme l'escalier de la cour du Cheval-Blanc à Fontainebleau. Vis-à-vis, au centre de la place, une fontaine de marbre de la renaissance, quelque peu retouchée et refaite par le dix-huitième siècle, supporte au dessus d'une

(1) La chose est diversement racontée par les historiens. Selon d'autres chroniqueurs, c'est en voulant traverser le Cydnus ou le Cyrocadnus de vive force, que l'illustre empereur Frédéric II, atteint d'une flèche sarrasine au milieu du fleuve, s'y noya. Selon les légendes, il ne s'y noya pas, il y disparut, fut sauvé par des pâtres, au dire des uns, par des génies, au dire des autres, et fut miraculeusement transporté de Syrie en Allemagne, où il fit pénitence dans la fameuse grotte de Kaiserslautern, si l'on en croit les contes des bords du Rhin, ou dans la caverne de Kiffhæuser, si l'on en croit les traditions du Wurtemberg.

large coupe d'airain, la statue de bronze de Charlemagne armé et couronné. A droite et à gauche deux autres fontaines plus petites portent à leur sommet deux aigles noirs effarouchés et terribles, à demi tournés vers le grave et tranquille empereur.

— C'est là, sur cet emplacement, dans cette tour romaine peut-être, qu'est né Charlemagne.

Cette fontaine, cette façade, ces beffrois, tout cet ensemble est royal, mélancolique et sévère. Charlemagne est encore là tout entier. Il résume dans sa puissante unité les disparates de cet édifice. La tour de Granus rappelle Rome, sa devancière; la façade et les fontaines rappellent Charles-Quint, le plus grand de ses successeurs. Il n'y a pas jusqu'à la figure orientale du beffroi qui ne vous fasse vaguement songer à ce magnifique kalife Haroun-al-Raschid, son ami.

Le soir approchait, j'avais passé toute ma journée en présence de ces grands et austères souvenirs; il me semblait que j'avais sur moi la poussière de dix siècles; j'éprouvais le besoin de sortir de la ville, de respirer, de voir les champs, les arbres, les oiseaux. Cela m'a conduit hors d'Aix-la-Chapelle, dans de fraîches allées vertes où je suis resté jusqu'à la nuit, errant le long des vieilles murailles. Aix-la-Chapelle a encore sa ceinture de tours. Vauban n'a point passé par là. Seulement les souterrains, qui allaient des chambres basses de l'Hôtel-de-Ville et des caveaux de la Chapelle jusqu'à l'abbaye de Borcette et même jusqu'à Limbourg, sont aujourd'hui comblés et perdus.

Comme la nuit tombait, je me suis assis sur une pente de gazon. Aix-la-Chapelle s'étalait tout entière devant moi, posée dans sa vallée comme dans une vasque gracieuse. Peu à peu la brume du soir, gagnant les toits dentelés des vieilles rues, a effacé le contour des deux beffrois qui, mêlés par la perspective aux clochers de la ville, rappellent confusément le profil moscovite et asiatique du Kremlin. Il ne s'est plus détaché de toute cette cité que deux masses distinctes, l'Hôtel-de-Ville et la Chapelle. Alors toutes mes émotions, toutes mes pensées, toutes mes visions de la journée me sont revenues en foule. La ville elle-même, cette illustre et symbolique ville, s'est comme transfigurée dans mon esprit, sous mon regard. La première de ces deux masses noires que je distinguais encore, et que je distinguais seule, n'a plus été pour moi que la crèche d'un enfant, la seconde que l'enveloppe d'un mort; et par momens, dans la contemplation profonde où j'étais comme enseveli, il me semblait voir l'ombre de ce géant que nous nommons Charlemagne, se lever lentement sur ce pâle horizon de nuit entre ce grand berceau et ce grand tombeau.

VICTOR HUGO.

LA VIE D'UN PIRATE ALBANAIS.

(LE MOINE HILARION.)

Constantinople, 12 novembre.

Un journal donnait il y a peu de temps, d'après une lettre de Constantinople, quelques détails sur l'exécution à mort d'un personnage connu sous le nom du moine Hilarion. Notre correspondant nous transmet les détails suivans sur cet homme qui vient de subir le dernier supplice non pas à Constantinople, comme on l'a dit, mais à Salonique.

« A côté des faits dont je puis vous garantir l'authenticité, nous dit notre correspondant, car ils ont été judiciairement constatés, il est quelques détails relativement à la jeune grecque Fédors qui n'ont été révélés que par la rumeur populaire, et que je vous transmets tels qu'ils sont généralement accrédités. »

Vouzy Djioikely, connu sous le nom du moina Hilarion, est né en Albanie en 1784. A l'âge de seize ans, il devint amoureux de la femme d'un aga turc; aidé de quelques amis, il met le feu à la maison de l'aga Youssouf. Celui-ci veut en vain résister avec ses esclaves : il est blessé par Vouzy, qui le laisse pour mort sur la place, enlève sa femme et s'enfuit avec elle à Salonique. Là Vouzy embrasse l'islamisme, épouse la femme qu'il avait enlevée et entre comme volontaire dans le corps des Albanais : son activité et sa bravoure le font distinguer de ses chefs, et bientôt il devient *juz-bachi* ou capitaine. Alors il change ses noms de Vouzy Djioikeley contre ceux de Osman Arif.

Un jour Osman Arif reçut, en sa qualité de juz-bachi, l'ordre de se rendre au devant d'un nouveau muezzelin qui arrivait de Constantinople. Quand il rencontra le muezzelin, quel ne fut pas son étonnement en le reconaissant pour l'aga Youssouf, qu'il croyait avoir tué et dont il avait enlevé la femme! Bien que le muezzelin semblât ne pas le reconnaître, Osman, dès qu'il fut revenu à Salonique, sauta sur un cheval, quitta la ville pour n'y plus rentrer et s'enfonça dans la montagne. Plus tard, comme on le verra, il devait se retrouver encore en face de Youssouf. Mais par une de ces atroces précautions de la jalousie orientale, et pour empêcher que sa femme ne retombât peut-être entre les mains de Joussouf, il contraignit cette malheureuse à avaler un poison et la quitta en proie à toutes les convulsions de la mort.

Peu de temps après cet événement, les pays voisins du mont Athos furent ravagés par une troupe de brigands qui commettaient les plus atroces cruautés. Entre autres faits on cite le suivant, qui peut donner une idée de ce dont était capable cette bande de pillards et d'assassins: une nuit ils s'introduisirent dans la maison du juif Ben-Juda, banquier du pacha; et comme ce banquier refusait de leur donner son or, pour le contraindre à faire connaître où il l'avait caché, ils le saisirent, lui passèrent une corde sous les bras, le suspendirent à un arbre; puis ils prirent les porcs qui étaient dans la basse-cour, les poussèrent au-dessous de Ben-Juda... Ce malheureux, pour défendre ses pieds nus contre la voracité de ces animaux, ramena ses jambes sous lui... Bientôt la fatigue l'accabla, et Ben-Juda, pour se soustraire à un horrible supplice, livra enfin ses trésors, mais en vain il espéra sauver sa vie en perdant ses richesses; le chef farouche des brigands, Osman, car c'était lui, déchargea sur Ben-Juda sa carabine, puis fit couper les cordes, et le malheureux fut dévoré par ces animaux immondes.

Transporté de fureur à la nouvelle de ce dernier attentat, le pacha de Salonique mit des forces sur pied et fit poursuivre vigoureusement ces audacieux bandits. Osman se voyant traqué quitta la montagne, gagna le rivage de la mer, et acheta un petit bâtiment qui le transporta lui et les siens aux *îles du Diable*, golfe de Salonique.

Osman s'établit dans ce nouvel asile, arma son bâtiment en corsaire-pirate et continua sous une autre forme ses brigandages, toujours avec la même cruauté. Ainsi, un jour ils s'emparèrent d'un navire appartenant à un négociant d'Alep, qui venait de vendre à Constantinople une riche cargaison de cachemires et d'orfèvrerie. Le navire était monté par le négociant alépien, qui en était à la fois le propriétaire et le capitaine, par sa femme, leur enfant âgé de six ans et par quelques matelots. En un instant les pirates sont à bord du navire dont l'équipage, hors d'état d'opposer aucune résistance, est aussitôt garrotté. Les pirates fouillent le navire, mais ils ne trouvent l'or provenant de la vente de la cargaison. Osman demande à l'Alépien où il a caché ses trésors: l'Alépien refuse de répondre. Osman alors le fait lier au grand mât du navire et le menace, s'il ne parle pas, d'exercer sur sa femme et sur son enfant les plus horribles violences. L'Alépien et sa femme se taisent.

Alors commence pour eux la plus horrible torture: on répand sur eux de l'eau bouillante, les brigands les piquent avec la pointe de leurs poignards, les malheureux poussent des cris horribles, mais gardent leur secret. Enfin Osman ordonne de plonger l'enfant dans l'eau bouillante... Cet ordre va s'exécuter; mais à cette vue la mère est vaincue, et d'une voix mourante elle indique le lieu qui recèle leurs richesses. Osman s'empare de l'or et de l'argent, transporte sur son bord les matelots du navire alépien pour les vendre ou les enrôler dans la troupe.

fait attacher la femme et l'enfant au mât où déjà est lié le malheureux négociant, fait déployer toutes les voiles du navire et l'abandonne au gré des vents et des flots. Le bâtiment arriva ainsi dans le golfe d'Enos, où des pêcheurs l'ayant rencontré le conduisirent au port. L'Alépien était mourant; sa femme et son fils avaient succombé.

Il faut oublier notre civilisation et notre police européenne pour comprendre que de pareils crimes aient pu se commettre et se renouveler impunément durant des années.

Retiré dans les Iles du Diable, Osman vivait dans de continuelles orgies, et l'inerte gouvernement turc ne songeait point à l'inquiéter; Osman n'en sortait que pour se jeter sur quelque riche proie. L'insurrection grecque vint le tirer de son repos. A cette époque les Hellènes lui envoyèrent demander des secours, mais le pirate refusa sous le prétexte qu'il professait la religion musulmane; son véritable motif était sans doute qu'il avait plus d'intérêt à servir le gouvernement turc. En effet, il arma ses hommes et vint à leur tête se présenter à Omar-Pacha sous les murs de Missolonghi; mais quel ne fut pas son étonnement de reconnaître dans le lieutenant du pacha ce même Joussouf-Aga dont il avait, au début de sa carrière de crimes, enlevé la femme, et en face duquel il s'était retrouvé, il y avait déjà de longues années, à Salonique. Il sut toutefois se contenir et ne fut pas reconnu de Joussouf.

On se rappelle la prise de Missolonghi et les cruautés qui furent commises sur ses malheureux habitans. On peut croire que Osman et ses bandits prirent une large part à des actes d'atrocités tels qu'ils étonnèrent les Turcs eux-mêmes. Après le combat, Joussouf, lieutenant du pacha, fut trouvé poignardé près de son cheval, resté seul pour le garder. Il était évident qu'il avait péri victime d'un assassinat. L'auteur de ce crime resta inconnu. Omar nomma Osman à la place de Joussouf pour son lieutenant. Il ne devait pas remplir long-temps ce poste. Osman avait auprès de lui une jeune Grecque de Patras, nommée Fédora: elle portait le costume d'homme, montait à cheval et l'accompagnait dans toutes ses expéditions. Sa beauté excita la convoitise de deux jeunes Turcs, propres neveux du pacha. Un jour, ils surprirent Fédora, l'entraînèrent dans leurs tentes et usèrent envers elle de la plus brutale violence. Osman arriva furieux, poignarda les deux jeunes gens, et, dans sa rage jalouse, frappa aussi la jeune Grecque. Il fallait fuir la colère et la vengeance du pacha. Osman alors abandonna l'étendard et le culte du prophète, reçut l'eau du baptême, prit la croix et se battit dans les rangs des Hellènes.

Il combattit pour eux tant que dura la guerre de l'Indépendance: lorsqu'elle fut finie, le monastère du mont Athos s'ouvrit pour recevoir un nouvel habitant: c'était Osman, qui entrait en religion sous le nom de frère Hilarion. Dans cette nouvelle carrière, Hilarion se distingua si bien par l'ardeur de sa piété et sa sévérité envers lui-même, qu'il s'acquit dans le couvent beaucoup de considération. Aussi était-il souvent chargé de porter les secours de la religion aux pauvres et aux malades.

Un jour, c'était en 1839, il fut appelé à Salonique près d'une malade. Quelle ne fut pas son émotion lorsqu'il reconnut dans la mourante qui réclamait ses secours Fédora, la jeune grecque de Patras. Grâce à son nouveau costume, qui lui cachait en partie le visage, il ne fut pas reconnu. Il se mit en devoir d'entendre la confession de Fédora. Il apprit alors comment, après l'horrible événement qui l'avait séparée de lui, Fédora était devenue la maîtresse de Giorgio Carendudji, drogman du pacha, qui ensuite l'avait abandonnée. Lorsqu'elle eut terminé sa confession, Hilarion se leva vivement et découvrant son visage se nomma. Fédora jeta un cri d'effroi et s'échappa. Deux jours après, elle expirait dans un accès de folie.

Cette lugubre aventure vint réveiller les passions vindicatives et les ardeurs sanguinaires de l'ancien brigand. Il ne rentra plus au mont Athos. Il se retira dans les montagnes de la Thessalie, retrouva quelques uns de ses anciens complices, leur adjoignit de nouvelles recrues, et portant la croix sur la poitrine, sous le prétexte de continuer la guerre de l'indépendance, il se jeta sur tous les marchands musulmans et juifs qu'il put atteindre.

Ses brigandages, commis jusqu'aux portes de Salonique, jetaient la terreur dans la ville. Joignant au vol, au pillage et à l'assassinat des cruautés inutiles, Hilarion pendait les cadavres des osmanlis autour des murs. Il poussa même l'audace jusqu'à pendre devant la propre maison du pacha le corps d'un malheureux assassiné.

Un jour il écrivit au pacha qu'il ne lui laisserait aucun repos avant de s'être vengé de Giorgio Carendudji, son drogman. Dans le courant du mois de mai dernier, un matin, à l'audience du pacha, se présenta un derviche qui, après l'avoir salué, s'assit. Suivant l'usage, on offre au derviche la pipe et le café.

Après avoir usé de l'un et de l'autre avec toute la gravité musulmane, le derviche se mit en devoir de prier. Tout à coup, et au milieu d'un élan de dévotion, le prétendu derviche se jeta comme un tigre sur le drogman, Giorgio, qui était au pieds du pacha et le poignarda avant que Giorgio ni son maître eussent pu se mettre en défense. Les gardes du pacha accoururent à ses cris; l'assassin essaya de faire résistance, mais inutilement. Il fut saisi et mis dans l'impuissance de faire aucun mouvement.

Soumis à la question, Hilarion avoua tous ses crimes, s'en glorifiant, et comptant sur son rosaire le nombre de ses victimes.

Après sa condamnation à mort, il fut conduit à Constantinople. C'est sans doute cette circonstance qui avait donné lieu à la fausse nouvelle qu'il avait été exécuté dans cette capitale. De Constantinople il fut conduit à Salonique, et c'est dans cette dernière ville qu'il a subi son supplice.

(Gazette des Tribunaux.)

LE CITOYEN FAURE.

En 1794 vivait à Marseille un petit homme qui portait sur un corps mince, fluet, et d'une très courte dimension une tête énorme, surmontée d'un vaste chapeau à cornes, décorée d'une brillante paire de lunettes et dont la nuque se terminait par une queue poudrée, plus large que longue. Ce petit homme soignait extrêmement son costume qui se composait d'une veste à ramages dont les extrémités refluaient sur le ventre, d'un habit nankin, d'une culotte courte en soie, de deux bas bien blancs et bien tirés sur les deux os dont le revêtement en chair était à peu près illusoire, et de deux souliers chargés chacun d'une boucle d'argent. J'allais oublier la partie essentielle de la toilette de ce digne citoyen, laquelle consistait en une cravate triomphante, où la tête entière aurait pu disparaître, au besoin, dans un abîme sur la surface duquel flottait un menton pointu.

Tout cela s'appelait le citoyen Faure. Le citoyen Faure était né à Genève et avait choisi Marseille pour le lieu de sa résidence, à cause d'un rhumatisme aigu, et qu'il attrapa dans une excursion au Mont-Blanc. Dès qu'il fut établi dans notre ville, il s'y maria et assista assidûment aux séances du club de la rue Tubaneau, où il pérorait à merveille sur les droits de l'homme.

Son éloquence était très emphatique; il se piquait de savoir Rousseau par cœur, et plaçait en tête de toutes ses périodes ces mots sacramentels: *Bons Citoyens*. Ensuite il faisait un tableau touchant de la vie sauvage, et déplorait le sort des bœufs et des moutons destinés par l'insatiable voracité humaine à figurer sur nos tables, en filets, en daube, en côtelettes, vantait les qualités hygiéniques et les sucs réparateurs des plantes et des pommes de terre, et tonnait surtout avec force contre la tyrannie des tailleurs et des modistes qui emprisonnent nos membres, les déforment et imposent aux femmes le supplice éternel du cilice. Au sortir de ces séances, où il avait si bien parlé, il grondait sa servante parce qu'elle avait laissé brûler le filet de bœuf, et dévorait, tout en se lamentant sur

la condition des moutons, trois ou quatre côtelettes panées; car ce petit homme avait rapporté de son excursion au Mont-Blanc un rhumatisme à la cuisse et un appétit féroce. Sa femme, à laquelle il faisait subir une seconde édition, augmentée et non corrigée, de ses discours du club, était vivement tancée par lui toutes les fois qu'elle négligeait de mettre sa taille svelte et délicate dans l'étau de son corset raidi par les baleines. M. Faure négligeait beaucoup, dans tous les actes de sa vie, de mettre en harmonie sa conduite et ses discours. Que voulez-vous, il ressemblait sous ce rapport à tout le monde.

Mais sa femme, qui avait du bon sens naturel, s'avisa parfois, avec tout le respect dû à l'orateur génevois, qui supportait assez impatiemment la contradiction, de signaler à M. Faure le désaccord évident de ses paroles et de ses actions.

Un soir d'été, son mari avait tant déclamé contre les tailleurs et reproché à ses concitoyens la bonhomie avec laquelle ils se soumettaient au régime despotique de la culotte, de la veste et de l'habit, qu'elle enleva de la chaise sur laquelle M. Faure, avant d'entrer dans son lit, avait accumulé ses vêtemens, la culotte, la veste, l'habit et les remplaça par la longue robe d'un Turc dont elle s'était affublée, six ans avant, pour aller à un bal masqué.

Le matin, M. Faure se réveille, quitte son lit avec toute la majesté que comportait le léger costume de la nuit, car M. Faure était plein de respect pour son osseuse et petite personne, et se met en devoir de s'habiller : c'était de tous les actes dont se composait sa journée celui auquel il procédait avec le plus de lenteur et d'attention. Couvert du vêtement *nécessaire*, il furète dans tous les coins de sa chambre pour chercher ses habits de la veille, et ne trouve qu'une robe orientale : il appelle, personne ne répond; il ouvre la porte, outré de paraître devant sa servante dans un état voisin de celui où se met habituellement un Osage quand il chasse ou qu'il pêche, et fait retentir l'escalier de sa maison de ses cris qui se perdent dans le silence. On l'avait laissé seul, sa femme et sa servante étaient parties de bon matin pour la bastide. Force lui fut d'endosser la robe orientale et de se promener de long en large dans tous ses appartemens, déguisé en Turc, sauf le turban. Il se consolait toutes les fois que, posant devant une glace, il se voyait dans toute la splendeur du costume d'un Osmanli. Cette longue robe grandissait sa taille et donnait à M. Faure un air assez majestueux; mais une pensée dissipait vite ses bouffées d'orgueil ; à deux heures on l'attendait au club : il avait promis d'y débiter un nouveau discours sur les droits de l'homme, et sa femme avait eu l'infernale idée de le priver de celui de sortir; car pouvait-il traverser la ville, exposer sa personne aux brocards des passans et paraître à la tribune vêtu en Turc, sans se perdre à jamais dans l'opinion de ses concitoyens? Il résolut donc de rester chez lui jusqu'à ce qu'il plût à sa femme, qui avait emporté toute la garde-robe maritale, de lui restituer pièce à pièce, son costume de citoyen français.

On remarqua son absence au club ; et, après la séance, ses amis, le président en tête, se rendirent en toute hâte dans sa maison pour savoir le motif qui avait empêché l'orateur des droits de l'homme de les régaler de son discours. M. Faure les reçut dans sa robe de Turc. Trop pénétré de son importance pour leur donner la véritable explication de son singulier costume, il s'excusa de paraître devant eux en robe de chambre et se plaignit d'une prétendue attaque rhumatismale qui l'avait contraint de garder ses appartemens. Quand la nuit fut venue, il prit la résolution de s'acheminer vers sa bastide, où il espérait trouver sa femme, sa servante, une paire de culottes, une veste et un habit.

Son costume était bizarre, car, au lieu d'un turban, il avait mis sur sa tête son chapeau à cornes. Ainsi déguisé, il rase les murs des maisons et se hâte d'arriver aux portes de la ville, prodigieusement déconcerté toutes les fois qu'à la lueur des réverbères il voit un passant jeter une exclamation de surprise devant sa remarquable apparition. Il était sur le point de gagner la campagne, quand une patrouille vint brusquement lui barrer le passage : un caporal le saisit par le bras et le regarde d'un air ébahi; le costume étrange de M. Faure autorisait les suppositions les plus fâcheuses ; on le prit pour un suspect qui cherchait à se sauver à l'aide d'un déguisement, et on le conduisit au général Quetin, qui se trouvait dans sa loge, au théâtre. Quetin, qui passait une partie de la journée à sauter devant son miroir, en disant : « Allons, saute Quetin ! tu étais caporal, et te voilà général! » fut donc informé qu'un suspect masqué en Turc venait d'être arrêté; il donna ordre qu'on le lui amenât dans sa loge.

M. Faure était anéanti; paraître ainsi vêtu, dans une loge, à la clarté du lustre, devant une nombreuse assemblée, c'était une chose horrible pour lui, un affreux cauchemar! Les soldats de la patrouille ne le connaissaient pas; il fallait donc se montrer à ce Quetin qui avait une gaieté impitoyable et de mauvaise compagnie. Quetin n'aimait pas M. Faure, il avait en horreur les orateurs des clubs. M. Faure monte, escorté des fusiliers, l'escalier du théâtre et arrive dans la loge où Quetin armé d'un énorme lorgnon, murmurait entre ses dents son refrain favori : « Qui l'aurait dit ça, tu n'étais que caporal et te voilà général ! » Celui-ci se tourne et voit un Turc consterné sur le seuil de sa loge.

— Que diable m'amenez-vous là, cria-t-il, stupéfait, en toisant le malheureux Faure !

— C'est un suspect qui cherchait à s'échapper, reprend le caporal de la patrouille.

— Un suspect, voyons ça, dit Quetin qui fait approcher le faux Turc de la rampe de la loge.

M. Faure aurait voulu être à mille lieues!

— Tiens, tiens, dit Quetin, foi de général, c'est le citoyen Faure que je vois là ! Quelle lubie vous a passé par la tête, est-ce que nous sommes en carnaval ? Allez-vous à quelques bal masqué ? Oh! la drôle de figure !

En effet, M. Faure était excessivement drôle. Son chapeau à cornes s'élevait triomphalement sur sa robe de pacha ; il envoyait en lui-même sa femme à tous les diables, et ne savait quelle honnête interprétation donner à l'étrangeté de son vêtement. De tous les coins de la salle les lorgnons et les regards étaient braqués sur la loge de Quetin : un immense éclat de rire s'éleva et vint fondre sur le faux Turc; tous les doigts le désignaient, son nom, lancé comme un volant, partait du parterre, était recueilli par les premières loges qui le renvoyaient aux autres parties du théâtre ; ce nom, ainsi ballotté, percé de plaisanteries aiguës, retentissait alors fort désagréablement aux oreilles de celui qui l'avait toujours porté avec dignité. Quelqu'un dit : « Il a fini par le faire, comme il le disait ; il a destitué le costume français. »

Ce quelqu'un était un tailleur qui avait gardé un bon souvenir d'une tirade de M. Faure contre les modes despotiques de son siècle. Quetin prolongeait avec une affreuse joie l'exhibition du Turc, qui, ainsi humilié, finit par apercevoir au fond de la loge un jeune officier d'artillerie, seul, grave et sérieux au milieu de cette infernale gaieté. La vue de cet officier fut un trait de lumière pour le martyre de Quetin et de la foule. Un rapide souvenir éclaira tout à coup la figure du citoyen Faure.

— Ah ! citoyen, dit-il en tendant les mains vers le jeune officier ; ne me reconnaissez-vous pas. Il y a un mois, j'avais vos deux sœurs, deux admirables personnes, sous le bras, à la promenade de Meilhan (1) ; vos sœurs avaient un costume qui exaspéra singulièrement les Marseillais ; ceux-ci firent preuve d'une pudeur farouche, et, sans moi, elles couraient un grand danger.

Le citoyen Faure disait l'exacte vérité ; un mois avant, un jour de décade, il s'était poliment offert pour conduire à la promenade deux jeunes étrangères arrivées depuis peu à Marseille, celles-ci outraient les modes grecques du temps; belles et coquettes, elles reculaient singulièrement les limites auxquelles s'arrêtaient chez les dames les échancrures des robes dans la partie supérieure du buste. Grâce à une excessive in-

(1) Historique.

dulgence de la faiseuse, autorisée d'ailleurs par les enfantins caprices des deux jolies étrangères, leurs robes qui découvraient d'opulentes épaules à la carnation ferme, s'éloignaient assez du cou pour ménager à l'œil contemplateur masculin d'adorables perspectives. Ainsi décolletées ces deux étrangères avaient accepté avec empressement le bras protecteur du citoyen Faure, qui s'était pris pour elles d'un vif enthousiasme, parce que leur mère, femme d'un grand caractère, avait mieux aimé s'imposer les douleurs et les privations de l'exil, que de vivre sous la domination étrangère.

Le jour que le citoyen Faure, dont l'austérité républicaine s'amollissait aisément au contact de la beauté, avait choisi pour paraître entre les deux belles étrangères aux allées de Meilhan, étant arrivé, notre orateur fit une toilette brillante, frotta ses boucles, poudra sa queue, choisit la plus étincelante de ses vestes, le plus soyeux de ses habits, et vint, à l'heure prescrite, chercher les deux jeunes filles de l'exilée dont la toilette devait causer un si grand scandale. Le citoyen Faure, lui, ne s'effaroucha pas de toutes ces suaves ondulations d'épaules et de sein, il tendit ses deux bras aux jeunes filles et s'achemina, la tête haute et le port assuré, vers la promenade de Meilhan où la pudeur Marseillaise se tenait en embuscade. Faure, tout entier aux devoirs de la galanterie, ne remarqua d'abord pas l'étonnement que l'apparition de ses deux compagnes produisait; avec un peu plus d'attention, il eût recueilli bien des murmures et surpris bien des regards courroucés. En effet la pudeur marseillaise s'indignait : les femmes détournaient la tête avec mépris, les hommes poussaient des exclamations ironiques : le citoyen Faure comprit enfin la signification de ce tumulte qui s'élevait à ses côtés, il prit alors son maintien le plus digne et essaya par des airs de tête imposans de dissiper l'orage qui s'amoncelait sur un magnifique étalage d'épaules. Ses deux compagnes, non moins intrépides que lui, malgré leur extrême jeunesse, opposaient un sourire dédaigneux à cette étrange ovation; loin de rougir et de baisser timidement les yeux, elles regardaient en face les insolens qui, au lieu de leur savoir gré de leur toilette complaisante, la désapprouvaient avec des termes et des gestes d'une effronterie blessante. Le citoyen Faure et les deux étrangères faisaient donc bonne contenance, mais leur obstination à ne pas quitter la promenade faillit leur coûter cher. Les épigrammes se changèrent en huées, aux huées succéda le jet de quelques projectiles dont l'un atteignit incivilement le nez du citoyen Faure. Exaspéré par cet attentat à la sûreté de son nez, le citoyen Faure se redressa de toute sa petite taille, mit les deux étrangères entre un arbre de la promenade et lui, et saisit l'occasion de débiter un discours aux descendans des Phocéens. La voix de M. Faure était vibrante et sonore, il se plaignit vivement d'une aussi odieuse infraction aux lois de l'hospitalité.

— Le frère des femmes que vous insultez, s'écria-t-il, est un brave qui a déjà versé son sang pour la patrie; leur mère a pris les armes pour défendre son pays contre l'invasion anglaise; elles ignorent vos modes, les rendrez-vous coupables de celles de leur ville natale? Voyons, ouvrez vos rangs et laissez-nous regagner en paix nos demeures, sinon, je vous déclare mauvais citoyens et indignes du nom marseillais.

Le *Si quem forte virum* de Virgile sera éternellement vrai avec le peuple. L'émotion du citoyen Faure, la fermeté de ses paroles, eurent un plein succès; il put ramener chez elles ses deux compagnes, dont cette scène n'avait nullement précipité les battemens du cœur.

Et c'était cette scène que le citoyen Faure, malencontreusement vêtu en Turc, rappela rapidement au frère des jeunes étrangères. Celui-ci se leva, et, prenant vivement les mains du citoyen conspué, il lui dit :

— Venez avec moi, il ne vous arrivera rien de fâcheux.

Quetin, qui voyait une proie échapper à sa gaieté avinée, voulait retenir le Turc, mais le jeune officier d'artillerie lui lança un regard qui le cloua sur sa chaise. Comme on vit dans la salle que le Turc allait se retirer, presque tous les spectateurs abandonnèrent leur place pour aller continuer dans le corridor et l'escalier du théâtre la bruyante manifestation d'enthousiasme que la vue de M. Faure, avec sa robe et son chapeau à cornes, avait excitée. Celui-ci avait pris le bras du jeune officier d'artillerie, et se disposait à suivre la voie douloureuse par laquelle il lui fallait passer pour atteindre son domicile. Dès qu'il eut paru dans le corridor, les rires éclatèrent encore avec une frénésie diabolique; des voies de fait allaient avoir lieu, déjà une main indiscrète avait soulevé la robe du citoyen Faure, qui n'avait pu, comme on sait, passer une culotte; une insulte outrageante pouvait le ramener brusquement à sa plus jeune enfance; la liqueur amère que contenait le calice dont il s'abreuvait depuis le matin de cette fatale journée n'était pas encore tarie, la lie allait monter à ses lèvres; il se tourne et pousse un cri de terreur! Son jeune compagnon l'entraîne sous le réverbère du grand escalier, et là, faisant face à l'émeute, il croise les bras sur la poitrine et donne à sa maigre et pâle figure une expression surnaturelle. Ses yeux profondément enfoncés sous son vaste front, sur la tempe duquel tombaient aplatis de longs cheveux noirs, lançaient des éclairs; il ne dit que ces mots, prononcés d'un ton bref et impérieux :

— Laissez-nous passer, citoyens.

Et sa main dessina un geste souverain. Ce fut une vraie fascination! Toutes les bouches se turent, tous les gestes insolens furent réprimés; le jeune officier descendit lentement, au milieu d'un silence qui planait sur quelques murmures étouffés, l'escalier, et ramena paisiblement le citoyen Faure chez lui.

En prenant congé de lui, il lui dit :

— Nous sommes quittes, citoyen Faure, ôtez-vous votre robe?

Ce jeune officier d'artillerie était Napoléon Bonaparte.

Z.....

(*Sémaphore*).

LE TUEUR DE DAIMS.

Suite. — Voir les numéros des 20, 25, 30 novembre, 10, 15, 20, 25 et 31 décembre 1841, 5, 10 et 15 janvier 1842.)

CHAPITRE XIV.

> Jamais assurément animal plus étrange n'a existé sous le soleil : un corps de lézard, une tête de poisson, une langue de serpent, une patte armée de trois griffes; et quelle longue queue!
>
> MERRICK.

Le premier soin du Délaware, lorsqu'il eut rejoint son ami, fut de se débarrasser de son accoutrement d'homme civilisé, et de se montrer de nouveau en guerrier indien. Il répondit aux objections faites à ce sujet par Nathaniel, en lui disant que la présence d'un Indien était connue des Iroquois. Quand le chasseur eut appris qu'il avait supposé à tort que le chef fût entré dans l'arche sans être découvert, il consentit gaîment à la métamorphose, et convoqua son compagnon à une espèce de conseil de guerre, dans lequel ils devaient arrêter leurs futurs plans de conduite. Ils se communiquèrent réciproquement ce qui s'était passé pendant leurs différentes entrevues. Vous voyez, dit Tueur de Daims, que les Mingos peuvent faire servir les troncs d'arbres à leurs projets, aussi bien que les meilleurs constructeurs de radeaux sur les rivières, et il ne leur serait pas très difficile de faire sur nous une irruption en masse. Je me suis demandé s'il ne serait pas sage de mettre dans l'arche tout ce que possède le vieux Tom, de barrer et de fermer le château, et de nous en tenir entièrement à l'arche; en gardant la voile larguée et en changeant de place, nous pourrions à la rigueur passer un grand nombre de nuits sans être inquiétés.

Le Délaware et Judith approuvèrent ce plan, et tous ensemble se mirent en devoir de l'exécuter. Deux lits, quelques vêtemens, les armes et les munitions, un petit nombre d'ustensiles de cuisine, formaient, avec la caisse mystérieuse à demi examinée, à peu près tout ce que possédait le vieux Tom. Ce petit mobilier fut bientôt déménagé, car l'arche avait été halée à l'est de la maison, afin que, du rivage, on ne pût découvrir cette opération. Quelques meubles pesans et communs dont on n'avait pas besoin dans l'arche, et qui d'ailleurs n'avaient que peu de valeur intrinsèque, furent laissés dans le château. Comme il fallait user de grandes précautions pour transporter les différens objets, qui, pour la plupart, furent passés par la fenêtre afin que l'ennemi n'aperçût pas ce qui se faisait, deux ou trois heures s'écoulèrent avant que tout fût terminé. On vit alors le radeau qui s'éloignait du rivage. Nathaniel prit aussitôt sa longue-vue, à l'aide de laquelle il découvrit que ce radeau était monté par deux guerriers, qui du reste paraissaient être sans armes. Cette espèce d'embarcation avançait lentement, ce qui, pour le cas d'une collision, promettait une très grande supériorité à l'arche, dont le mouvement était comparativement léger et rapide. Les deux sœurs se retirèrent dans la maison, ainsi que le Serpent qui se tint près de la porte, bien muni de carabines, pendant que Judith observait ce qui se passait au dehors par une ouverture en forme de meurtrière. Quant à Nathaniel, il avait porté un tabouret au bord de la plate-forme, au point vers lequel le radeau s'avançait, et il s'était assis avec sa carabine négligemment appuyée entre ses jambes.

Quand le lourd radeau se trouva à environ cinquante pieds, le chasseur héla les Hurons en leur disant de ne pas ramer plus longtemps, attendu que son intention n'était pas de les laisser débarquer. Obligés de se conformer à cette injonction, les deux guerriers, à l'air rébarbatif, quittèrent aussitôt leurs siéges, bien que le radeau continuât d'approcher lentement, jusqu'à ce que la dérive l'eût porté beaucoup plus près de la plate-forme.

— Etes-vous chefs? demanda Tueur de Daims, avec dignité, ou bien les Mingos m'ont-ils envoyé des guerriers sans noms pour remplir une telle mission? S'il en est ainsi, plus vous vous hâterez de vous en retourner, plus nous pourrons espérer de voir arriver bientôt celui avec lequel pourra s'entretenir un guerrier.

— Hugh! s'écria le plus âgé des deux hommes du radeau en promenant ses yeux sur les différens objets visibles dans le château et ses alentours. Mon frère est très fier; mais Rivenoak est un nom capable de faire pâlir un Délaware.

— Cela n'est ni absolument vrai ni absolument faux, Rivenoak; mais probablement je ne pâlirai pas, attendu que je suis visage pâle. Quelle est votre mission, et pourquoi venez-vous au milieu de légers canots d'écorce, sur des arbres qui ne sont pas même creusés?

— Les Iroquois ne sont pas des canards pour marcher sur l'eau! Que les visages pâles leur donnent un canot, et ils viendront dans un canot.

— Nous n'avons que quatre canots, et comme nous sommes quatre, ce n'est qu'un canot pour chaque personne. Quoi qu'il en soit, Iroquois, vous êtes les bien venus sur vos troncs d'arbres.

— Merci. Mon jeune guerrier visage pâle a un nom. Comment l'appellent les chefs?

Nathaniel hésita un instant, et un soudain mouvement d'orgueil s'empara de lui. Il sourit, puis levant des yeux pleins de fierté, il dit :

— Un de vos guerriers, dont l'esprit est parti pour les forêts giboyeuses destinées à votre peuple, hier matin me jugea digne d'être connu sous le nom d'OEil de Faucon, parce que mon coup d'œil s'est trouvé plus prompt que le sien dans un moment où il y allait de la vie ou de la mort pour l'un de nous.

Chingachgook entendit ces paroles, et plus tard il ne manqua pas d'en faire part à sa tribu, et depuis ce temps le jeune chasseur fut universellement connu sous un surnom qu'il avait si honorablement gagné.

L'Iroquois savait la mort de son camarade. Cette rencontre avait eu pour témoins plusieurs sauvages qui avaient été postés sur différens points à la lisière des buissons pour surveiller les canots entraînés à la dérive, mais qui n'avaient pas eu le temps de se porter sur la scène du combat, avant la retraite du vainqueur. L'émotion qu'éprouva cet habitant des forêts se manifesta par une exclamation à laquelle succédèrent un sourire et un mouvement de la main qui aurait fait honneur à la courtoisie d'un diplomate asiatique.

— Mon frère, OEil-de-Faucon a envoyé un message aux Hurons, reprit Rivenoak, et leurs cœurs en ont été réjouis. Ils ont appris qu'il a des images de bêtes à deux queues! les montrera-t-il à ses amis?

— Ennemis serait un mot plus vrai, répondit Nathaniel; voici une de ces images; je vous la passe sous la foi des traités. Si elle n'est point rendue, la carabine décidera la question entre nous.

L'Iroquois parut consentir à ses conditions, et Nathaniel jeta un des éléphans sur le radeau. En examinant la pièce d'échecs si curieusement travaillée, les deux vieux guerriers à mine rébarbative manifestèrent encore plus d'émotion que n'en avait laissé paraître le jeune homme.

La lèvre de l'élan est peut-être ce qui se rapproche le plus de la trompe de l'éléphant dans les forêts d'Amérique; mais cette ressemblance était bien loin d'être assez frappante pour mettre cette créature nouvelle à la portée de leurs habitudes et de leurs idées; aussi, plus ils l'examinaient, plus leur étonnement redoublait.

— Mon frère à visage pâle a-t-il d'autres bêtes de cette espèce? demanda à la fin le plus âgé des Iroquois.

— Il y en a d'autres dans l'endroit d'où vient celle-ci, Mingo; mais une seule suffit pour racheter cinquante chevelures.

— L'un de mes prisonniers est un guerrier, grand comme un pin, fort comme l'élan, agile comme un daim, furieux comme une panthère! Il sera quelque jour un grand chef, et il commandera l'armée du roi George!

— Bah! bah! Mingo; Hurry Harry est fort, mais des membres forts ne rendent pas la tête forte, et on ne choisit pas les généraux du roi pour leurs bras nerveux.

— Mon vieux prisonnier très sage, roi du lac, grand guerrier, habile conseiller!

— Eh bien, il est des gens qui pourraient nier cela aussi, Mingo. Un homme très sage ne se laisserait pas prendre aussi sottement que s'est laissé prendre maître Hutter; et s'il donne de bons conseils, il doit en avoir écouté de mauvais en cette affaire. Une bête à deux queues vaut bien deux semblables chevelures!

— Mais mon frère a une autre bête. Il en donnera deux, ajouta-t-il en levant deux doigts, pour le vieux père.

Le vieux Tom n'est pas mon père, mais il n'en sera pas moins bien traité. Quant à donner deux bêtes pour sa chevelure quand chacune de ces bêtes a deux queues, cela est tout-à-fait contre le bon sens. Estimez-vous heureux, Mingo, même si vous faites un marché bien moins avantageux.

En ce moment l'admiration de Rivenoak avait fait place au sang-froid, et il commença à revenir à ses habitudes de ruse, afin de conclure le marché possible.

Il prétendit même qu'il était inutile de continuer la négociation, attendu qu'il ne pouvait pour un aussi faible prix commettre, à l'égard de sa tribu, l'injustice de renoncer à la gloire et aux bénéfices que devaient procurer deux excellentes chevelures mâles, et il se disposa à partir.

Il fallut quelque temps pour surmonter la force d'inertie des troncs d'arbres qui composaient le radeau, et tandis que son compagnon

:cupait de cette manœuvre, Rivenoak marchait d'un air fier et fu-ux sur les branches de chêne noir placées entre les troncs d'arbre, s cesser de jeter des regards perçans sur la hutte, la plate-forme la personne du chasseur. Une seule fois il parla à l'autre Indien, il remua les branches avec ses pieds comme un animal rétif. cet instant, la vigilance de Nathaniel s'était un peu endormie, il était assis, songeant au moyen de rouvrir la négociation sans mer trop d'avantage à la partie adverse. Par bonheur pour lui, ıt-être, les yeux vifs et perçans de Judith étaient aussi vigilans que nais.

— Prenez garde à vous, Tueur de daims, s'écria-t-elle; à l'aide de longue-vue, j'aperçois des mousquets sous les branches d'arbres, l'Iroquois les dégage avec les pieds.

La conversation qui avait précédé avait eu lieu en iroquois; mais a rapidité avec laquelle la physionomie de Rivenoak changea son pression de férocité en un sourire affable, il fut évident qu'il avait mpris les paroles de Judith. Faisant signe à son compagnon, qui erchait à mettre le radeau en mouvement, de rester en repos, il vança à l'extrémité la plus rapprochée de la plate-forme, et prit la role.

— Pourquoi Rivenoak et son frère laisseraient-ils aucun nuage en-ı eux? dit-il. Ils sont tous deux sages, tous deux braves et généreux; devraient se quitter en amis. Une bête sera le prix d'un prisonnier.

— Hé bien, Mingo! répondit Nathaniel, vous verrez qu'un visage le a le cœur libéral. Gardez la bête que vous aviez oublié de me ndre, et que j'avais oublié de vous redemander, montrez-la à vos efs. Deux autres seront ajoutées à la première, quand vous nous ménerez nos amis. Et si nous les voyons avant le coucher du so-il, nous en trouverons peut-être une quatrième pour faire un mpte rond.

Cela trancha la question. Toute trace de mécontentement disparut ı sombre visage de l'Iroquois. Tueur de daims et lui avaient mo-entanément oublié ce qui était devenu l'objet de leur discussion ıns la chaleur des débats; mais il n'en avait pas été de même du ›mpagnon de Rivenoak. Cet homme avait gardé la pièce, et il avait ris la ferme résolution de la laisser tomber dans le lac, au cas ı il eût été nécessaire de la rendre, bien convaincu qu'il saurait la etrouver quelque jour. Après avoir répété les conditions du marché, s deux Indiens partirent enfin, en se dirigeant lentement vers le vage.

Peu d'instans avant la disparition des derniers rayons du soleil, on perçut le radeau qui sortait de nouveau des buissons qui couvraient le vage, et lorsqu'il fut plus près, Judith annonça que son père et Hurry, us deux garrottés, étaient couchés au milieu sur les branches. Les In-iens semblaient comprendre que l'heure avancée réclamait des efforts xtraordinaires; et, contre les habitudes de leur nation, toujours en-emie du travail, ils maniaient avec vigueur leurs grossières pagaies. râce à cet ardeur, le radeau arriva à son ancienne station en moins e temps qu'aux deux voyages précédens.

Quoique les conditions fussent parfaitement comprises, et que les hoses eussent été amenées à ce point, le transfert des prisonniers 'était pas une tâche facile à accomplir. Les Iroquois furent forcés de 'en rapporter en grande partie à la bonne foi de leurs ennemis, et ien à contre cœur.

— Mon frère sait que je me fie à lui, dit Rivenoak en s'avançant avec lutter dont les jambes avaient été dégagées de leurs liens, pour qu'il ût monter sur la plate-forme. Une chevelure, une bête de plus.

— Arrêtez, Mingo, interrompit le chasseur, gardez un instant votre risonnier. Il faut que j'aille chercher le prix de la rançon.

Cette excuse, quoique vraie en partie, était avant tout un prétexte. Nathaniel quitta la plate-forme, et étant entré dans la maison, il invita Judith à réunir toutes les armes et à les cacher dans sa chambre. Ensuite, il parla gravement au Délawarre, toujours placé en sentinelle à l'entrée du logis, puis il mit dans sa poche les trois dernières tours, et il retourna sur la plate-forme

— Vous êtes le bienvenu, à votre retour dans votre ancienne demeure, maître Hutter, dit-il en aidant le vieillard à monter sur la plate-forme, et en passant en même temps avec adresse une autre tour dans la main de Rivenoak.

Le chasseur cessa alors de parler, et se livra à un de ses francs et silencieux accès de rire. Hurry, dont les jambes venaient d'être délivrées de leurs liens, avait été mis sur ses pieds; mais ses liens avaient été si étroitement serrés qu'il ne put recouvrer immédiatement l'usage de ses membres, et le jeune géant offrit un spectacle réellement pitoyable et quelque peu grotesque. Ce fut surtout son air égaré qui provoqua la gaieté de Nathaniel.

— Hurry Harry, dit-il, je vois avec plaisir que vos cheveux n'ont été confiés aux soins d'aucun barbier iroquois pendant votre dernière visite dans leur camp.

— Ecoutez, Tueur de daims, répartit March avec une certaine véhémence, il sera prudent à vous de montrer en cette occasion moins de gaieté et plus d'amitié. Une fois en votre vie, conduisez-vous en chrétien, et dites-moi s'il y a des pieds au bout de mes jambes. Je crois les voir, mais je ne les sens pas.

— Vous vous êtes tiré d'affaire avec tous vous membres, Harry, répondit Nathaniel en passant secrètement à l'Indien le reste de la rançon stipulée, et en lui faisant au même moment un signe expressif pour l'engager à battre en retraite. La nature rétablira bientôt la circulation du sang, et vous pourrez alors vous mettre à danser pour célébrer ce que j'appelle une délivrance des plus miraculeuses et des plus inattendues.

Le chasseur délia les bras de ses amis au moment de leur débarquement, et tous deux arpentèrent la plate-forme en clopinant, en murmurant et lançant des imprécations au milieu des efforts qu'ils faisaient pour favoriser le retour de la circulation. Ils étaient cependant restés trop long-temps garrottés pour recouvrer promptement l'usage de leurs membres; et les Indiens s'étant éloignés avec autant de diligence qu'ils en avaient déployé pour arriver, le radeau se trouva à une bonne distance du château, quand Hurry, en se tournant par hasard de ce côté, vit avec quelle rapidité ses ennemis se dérobaient à sa vengeance. En ce moment, il pouvait se mouvoir avec assez de facilité, quoique ses membres fussent toujours engourdis et pesans. Oubliant son état, il s'empara de la carabine appuyée contre l'épaule de Nathaniel, et il se mit en mesure de l'armer et de mettre en joue. Le jeune chasseur était trop prompt pour lui en laisser le temps. Il saisit l'arme, et l'arracha des mains du géant, mais cependant sans pouvoir, durant la lutte, empêcher le coup de partir en l'air. Il est propable que Tueur de daims aurait pu avoir l'avantage, à cause de la faiblesse accidentelle de Hurry; mais après la détonation de l'arme, ce dernier lâcha prise, et se dirigea vers la maison en boitant. Heureusement il avait été devancé par Judith: toutes les armes de Hutter, laissées dans l'habitation comme ressource en cas d'une attaque soudaine, avaient été enlevées, et elles étaient déjà en lieu de sûreté, conformément aux instructions de Tueur de daims. Grâce à cette précaution, il ne fut plus possible à March d'exécuter son dessein.

Désappointé dans son désir de vengeance, Hurry s'assit, et pendant une demi-heure, il fut, ainsi que Hutter, trop occupé à rétablir la circulation du sang, et à recouvrer l'usage de ses membres, pour se livrer à d'autres réflexions. Au bout de ce temps le radeau avait disparu, et la nuit commençait à jeter ses ombres sur toutes les parties de la forêt.

CHAPITRE XV.

> Tant que Edward régnera sur ces contrées, vous ne jouirez d'aucun repos; vos fils et vos époux seront massacrés, et il coulera des ruisseaux de sang.
>
> CHATTERTON.

Le soleil était couché, et ses derniers rayons avaient cessé de dorer les contours des quelques nuages qui fournissaient un passage suffisant à sa lumière expirante. Le ciel était chargé; il présageait une autre nuit ténébreuse; mais la surface du lac était à peine ridée. Il y avait un peu d'air, mais il méritait à peine le nom de vent. Les habitans du château étaient aussi tristes et aussi silencieux que la nature. Les deux prisonniers rachetés se sentaient humiliés et cette humiliation excitait en eux une colère vindicative. Quant aux autres, le regret et la joie les rendaient également pensifs. Ce fut dans ces dispositions d'esprit qu'ils commencèrent le repas du soir.

Quand ils quittèrent la table, Hutter conduisit Nathaniel dans la chambre du fond, où il apprit quel était le prix donné pour sa délivrance. Le vieillard n'exprima ni surprise, ni ressentiment de l'ouverture de sa caisse, quoi qu'il se montrât un peu curieux de savoir à quel point avait été poussé l'examen des choses qu'elle contenait; après quoi ils retournèrent dans la première chambre.

— Je voudrais bien savoir si nous sommes en guerre ou en paix avec les sauvages! s'écria Hurry au moment même où Tueur de daims, qui avait gardé le silence pendant quelques secondes, prêtait une oreille attentive et passait par la porte extérieure sans s'arrêter. Quand des hommes ont fait un marché à d'honnêtes conditions, ils devraient se quitter amis. Revenez, Tueur de daims, et donnez-nous votre opinion, car depuis les derniers événements je commence à avoir meilleure idée de vous.

— Voilà une réponse à votre question, Hurry, puisque vous êtes si pressé d'en venir aux mains de nouveau.

En parlant ainsi, Nathaniel jeta sur la table une espèce de petit fagot composé d'une douzaine de baguettes fortement attachées par une courroie en peau de daim. March le saisit précipitamment, et l'approchant d'un tison de pin enflammé qui brûlait dans le foyer et qui fournissait la seule lueur dont la chambre fût éclairée, il reconnut que les bouts de chaque baguette avaient été trempés dans le sang.

— Ce langage est clair, dit le nonchalant habitant de la frontière, voici ce qu'on appelle une déclaration de guerre à New-York, Judith. Comment avez-vous trouvé ce défi, Tueur de daims?

— Assez facilement. Il était, il y a moins d'une minute, dans ce que vous appelez la cour de Tom le Flotteur.

En disant ces mots, il s'était approché d'une fenêtre, d'où il jeta un regard sur le sombre aspect du lac. Comme s'il eût été satisfait de ce qu'il avait vu, il s'avança près de Hurry, et il se mit à examiner attentivement le faisceau de baguettes après l'avoir pris à la main.

— Les brigands! s'écria Hurry; mais donnez-moi ma carabine, Judith, et je vais leur renvoyer une réponse.

— Non pas tant que je serai près de vous, maître March, dit Tueur de daims avec sang-froid; la foi jurée doit être respectée. Le jeune homme qui a apporté ce faisceau est venu ouvertement à la lueur d'une torche pour nous donner cet avertissement; personne ici ne touchera à sa personne tandis qu'il remplira sa mission. Du reste, il est trop fin pour garder sa torche allumée, maintenant que sa tâche est remplie, et la nuit est déjà trop obscure pour qu'on puisse tirer une carabine à coup sûr.

— Cela peut être assez vrai, mais il y a encore de la ressource dans un canot, répondit Hurry en s'avançant rapidement vers la porte, et tenant sa carabine à la main.

Le géant arriva bientôt à l'endroit où le canot était amarré ; auparavant Tueur de daims avait parlé en délaware à Chingac d'un ton vif et animé. Celui-ci avait, il est vrai, entendu le prem bruit des rames, et il s'était avancé sur la plate-forme pour déc ce qui se passait. En apercevant la lumière, il fut certain qu'il vait un message, et il n'éprouva ni colère ni surprise quand le homme jeta à ses pieds son faisceau de baguettes. Il se conten se tenir sur ses gardes, la carabine à la main, dans la crainte qu défi ne couvrît quelque trahison. En cet instant, son ami lui a parlé, il sauta dans le canot, et on enleva les rames avec la rapidi la pensée. Hurry devint furieux en voyant la nacelle rendue inuti ce moyen. Il s'approcha d'abord de l'Indien en faisant de bruy menaces, et Nathaniel lui-même frémit en songeant à ce qui po arriver. March agita ses poings, semblables à des marteaux d'enc tout en avançant sur l'Indien, et tous s'attendaient à le voir es d'étendre le Délaware à ses pieds; une pareille tentative aura aussitôt couler le sang. Mais le maintien calme et résolu du che posa à Hurry lui-même. Hutter saisit le bras de March et le cond dans l'arche où ils eurent un long et secret entretien. De leur c l'Indien et son ami se consultèrent entre eux; car l'étoile ne de paraître que deux ou trois heures plus tard. Judith aussi, obé à sa sensibilité, écouta dans tous ses détails le récit naïf que Hetty fit de ses aventures depuis son débarquement.

Enfin, Hutter revenant sur la plate-forme fit cesser les diverses c férences. Il rassembla en cet endroit tous les habitans du château leur fit part de ses intentions autant qu'il jugea convenable. Il a prouva entièrement la proposition faite par Tueur de daims, d'a donner le château pendant la nuit, et il invita tous ses amis à se prêts le plus tôt possible et à se réfugier dans l'arche.

Cette détermination prise, le château fut bien fermé, les canots rent retirés du bassin, et amarrés à l'arche à côté de celui qui trouvait déjà; le peu d'objets nécessaires qui avaient été laissés la maison, furent transportés dans la cabine, le feu fut éteint, et s'embarquèrent.

Hutter établit sa voile, apparemment dans l'unique but de s gner du château : l'air gonfla bientôt la toile et on reconnut que la venait du sud, et portait vers la rive orientale; on se laissa alle cette impulsion pendant plus d'une heure : mais alors un nouv courant d'air poussa la barque du côté du camp des Indiens.

Tueur de daims surveillait tous les mouvemens de Hutter et Harry avec une attention infatigable. Il était aisé, pour un hom qui connaissait le lac comme Hutter, de cacher son projet; et qu que fussent ses intentions, en moins de deux heures, l'arche trouva à très peu de distance du rivage, précisément par le tra de la position bien connue du camp. Long-temps avant d'y arri Hurry, qui connaissait quelque peu la langue des Algonquins, s était servi pour avoir un entretien secret avec le Délaware; et cel ci en apprit le résultat à son ami.

— Mon vieux père et mon jeune frère, le Grand-Pin, car le Dé laware avait ainsi nommé March, veulent avoir des chevelure Hurons à leurs ceinturons, dit Chingachgook à son ami. Il y a p pour quelques unes à celle du Serpent, et les guerriers de sa s'attendent à les y voir, quand il retournera dans son village. Je sais mon frère ne scalpera pas même les morts. Il nous attendra, et notre retour, il ne détournera pas les yeux en rougissant de son Le Grand-Serpent des Mohicans doit être digne de marcher dans sentier de guerre avec OEil de Faucon.

—Sans l'envoi de ces baguettes ensanglantées, personne ne devait marcher contre les Mingos cette nuit, répondit Nathaniel; mais ceux qui ont soif de sang ne peuvent se plaindre si l'on en répand. Toutefois Serpent, ne commencez pas votre carrière en massacrant des femmes et des enfans. Allez donc, et que le Grand-Esprit vous protége!

fon frère restera ici, Wah sera bientôt sur le rivage, et Chingak doit se hâter.

ndien rejoignit alors ses deux compagnons d'aventures ; puis, avoir amené la voile, ils entrèrent tous trois dans le canot, et rnèrent de l'arche. Dès que le canot fut hors de vue, Tueur de i prit les mesures qu'il jugea les plus convenables pour maintenir e aussi stationnaire que possible; puis il s'assit pour se livrer à mères réflexions. Il ne tarda pourtant pas à être rejoint par h.

tter gouvernait le canot ; Hurry avait bravement pris son poste avant, et Chingachgook se tenait debout au centre. Ils s'approent du rivage avec circonspection, et le débarquement fut effectué reté. Ils préparèrent leurs armes, et commencèrent à s'approdu camp. L'Indien marcha en tête, suivi de près par ses comms, et ils se glissèrent en avant avec tant de précautions, que pas faisaient à peine le plus léger bruit ; l'Indien, surtout, anmarché dans l'air, que ses pas n'eussent pas paru plus légers. et essentiel était de découvrir d'abord la position du feu qu'ils ent être au centre du camp. A la fin, l'œil perçant de Chingachentrevit un indice de ce guide important : c'était une faible lueur apercevait à travers les arbres, à quelque distance. On ne voyait le flamme, mais seulement un tison fumant, car il se faisait tard, sauvages se couchent et se lèvent avec le soleil.

s'avancèrent aussitôt à pas plus sûrs et plus rapides. En quelminutes ils arrivèrent à la ligne du cercle tracé par les petites s; ils s'y arrêtèrent pour concerter leurs mouvemens. L'obscurité si profonde qu'il leur fut difficile de distinguer autre chose que on allumé et les troncs des arbres les plus voisins. Néanmoins, ssurèrent qu'ils étaient tous près d'une hutte, et Chingachgook se gea d'en examiner l'intérieur. L'Indien s'approcha du lieu où pposait que se trouvait l'ennemi, avec la ruse du chat qui veut un oiseau. Arrivé tout près, il rampa sur les genoux et les s, car l'entrée était si basse que cette attitude était nécessaire. it de passer la tête dans l'intérieur, il écouta long-temps, dans oir d'entendre la respiration des individus endormis. Aucun son rvint à son oreille, et il alongea sa tête par la porte, ou l'ouver, comme l'aurait fait un serpent arrivant à un nid d'oiseau. Cette tive hasardeuse n'eut aucun résultat; il reconnut que la hutte était rte.

Délaware examina une ou deux autres huttes, avec les mêmes autions, et il trouva tout dans le même état. Il rejoignit alors ses pagnons, à qui il apprit que les Hurons avaient abandonné leur p. Hurry et Tom purent à peine se contenir. Ils allèrent rôder toutes les huttes, comme s'ils se fussent attendus à y trouver que enfant oublié ou quelque dormeur imprudent ; à plusieurs ises, ils firent tomber leur dépit sur les huttes dont plusieurs nt mises en pièces. Ils en vinrent même à se quereller, mais le ware intervint pour leur représenter le danger d'une conduite i imprudente, et quelques minutes après ils se mirent à ramer l'arche où ils rentrèrent.

i Hutter ni Hurry ne parlèrent de ce qui était arrivé ; mais le ware, en passant auprès de son ami, murmura ces seuls mots, éteint ; explication qui, si elle n'était pas littéralement exacte, sufour instruire le chasseur de la vérité. Il fallut alors déterminer la e à suivre. Après une courte conférence, dont le ton ne fut pas amical, Hutter décida que le plus sage parti était de tenir le bânt sans cesse en mouvement pour mieux déjouer toute tentative surprise, et il annonça que March et lui avaient l'intention de se cher pour s'indemniser de ce qu'ils avaient perdu de sommeil dul leur captivité. Comme la brise était toujours légère et varia, il fut enfin arrêté qu'on voguerait vent arrière de quelque nt qu'elle soufflât, tant qu'elle ne pousserait pas l'arche vers le rie. Cette question résolue, les captifs libérés aidèrent à établir la voile, puis ils se jetèrent sur deux des couchettes, laissant à leurs compagnons la direction du gouvernail. Comme ni l'un ni l'autre de ces derniers n'était disposé à dormir à cause du rendez-vous donné par Hist, cet arrangement fut du goût de tous, et la présence de Judith et de Hetty qui ne voulurent pas se coucher, ne rendit pas cet arrangement moins agréable.

Pendant quelque temps, l'arche dériva plutôt qu'elle ne fit voile le long du rivage occidental, poussée par un léger courant d'air venant du sud. Elle ne faisait pas deux milles par heure ; mais les deux amis reconnurent qu'elle était chassée vers la pointe où ils désiraient arriver. Nathaniel fit entrer l'arche dans les baies, dans le double but de naviguer à l'ombre des bois, et de découvrir tous les indices de campement qui pourraient être aperçus sur le rivage. Ils avaient ainsi doublé une pointe basse, et déjà ils étaient dans la baie à l'extrémité septentrionale de laquelle ils devaient s'arrêter. Ils n'avaient plus qu'un quart de mille à faire, quand Chingachgook s'approcha silencieusement de son ami, dont il dirigea l'attention vers un point situé directement devant eux. Un petit feu brillait sur l'extrême lisière des buissons qui couvraient la rive au sud de la pointe ; circonstance qui ne leur permit pas de douter que les Indiens n'eussent soudainement transféré leur camp précisément à la langue de terre où Hist leur avait donné rendez-vous.

—

CHAPITRE XVI.

Je l'entends gazouiller dans la vallée émaillée de fleurs.

WORDSWORTH.

Cette découverte était d'une grande importance aux yeux des deux amis. D'abord, il y avait le danger presque certain que Hutter et Hurry ne fissent une nouvelle tentative d'attaque contre ce camp, s'ils venaient à s'éveiller et à en reconnaître la position, et ensuite il devenait plus dangereux de débarquer pour enlever Hist. Sachant que l'heure du rendez-vous était proche, le Délaware ne songea plus à enlever des chevelures, et l'une des premières mesures sur lesquelles il s'accorda avec Tueur de daims, fut de laisser dormir leurs compagnons de peur qu'ils ne dérangeassent l'exécution de leurs plans en y substituant les leurs. Ils remarquèrent que les Indiens pour rendre leur feu invisible aux habitans du château l'avaient placé très près de la rive méridionale de la pointe, de telle sorte que les buissons le cachaient à peine de ce côté.

Quand Tueur de daims se vit enfin arrivé, il fit tomber l'ancre et amener la voile. Il savait que le lac était très profond un peu plus loin, et, dans les circonstances où il se trouvait, il devait éviter, si cela était possible, de mouiller dans une eau profonde. Il croyait aussi qu'il ne pouvait y avoir aucun radeau à une distance de plusieurs milles, et qu'il serait difficile d'arriver à l'arche sans canot. En raison de l'épaisse obscurité qui enveloppait ce bâtiment ; il n'y avait pour eux que peu ou point de danger d'être découverts, tant qu'ils auraient soin de ne faire aucun bruit. Nathaniel communiqua toutes ces remarques à Judith et lui prescrivit ce qu'elle auraient à faire en cas d'alarme.

Les deux amis partirent pour exécuter leur hasardeuse et délicate entreprise, avec un sang-froid et une méthode qui auraient fait honneur à des hommes marchant pour la vingtième fois dans le sentier de guerre. Ainsi que le demandait sa position vis-à-vis de la jolie fugitive, l'Indien se plaça sur l'avant du canot, dont le chasseur prit le

gouvernement. De cette façon Chingachgook devait être le premier à débarquer, et naturellement le premier à saluer sa maîtresse.

Au lieu de diriger le canot directement vers la pointe qui se trouvait alors à moins d'un quart de mille de l'arche, Tueur de daims lui fit suivre une diagonale vers le centre du lac, dans le but de prendre une position qui lui permît, en approchant du rivage, de n'avoir ses ennemis qu'en face. L'endroit où Hetty avait débarqué et où Hist avait promis de les rejoindre, se trouvait sur le côté le plus élevé de la pointe. Pour y arriver les deux jeunes gens auraient été forcés de la doubler presque entièrement, en longeant de fort près le rivage, s'ils n'eussent pas fait la manœuvre dont nous parlons; quelques minutes leur suffirent pour faire parcourir au canot la distance nécessaire, et ils cessèrent de ramer comme par un accord d'instinct, et la nacelle resta stationnaire.

L'obscurité augmentait au lieu de diminuer; mais on pouvait encore, de l'endroit où ils se trouvaient, distinguer les contours des montagnes. Le Délaware tourna vainement les yeux à l'est pour entrevoir l'étoile promise; car quoique, de ce côté, les nuages fussent moins épais à l'horizon, le rideau qu'ils formaient s'étendait si loin qu'il cachait tout ce qui était derrière. En face, à la distance d'environ mille pieds, s'avançait la pointe. Il était impossible d'apercevoir le château, et d'entendre aucun bruit venant de cette partie du lac. Cette dernière circonstance pouvait également être attribuée à la distance de plusieurs milles qui les en séparait, où à l'absence de tout mouvement. Quant à l'arche, quelqu'elle fût à peine plus éloignée du canot que de la pointe, elle était si complétement ensevelie dans les ombres du rivage, qu'elle eût été invisible, quand même il eût fait beaucoup plus clair.

Les deux amis s'entretinrent alors à voix basse, et cherchèrent à deviner quelle heure il pouvait être. Suivant Nathaniel, l'étoile ne devait paraître que dans quelques minutes, tandis que dans son impatience, le chef s'imaginait que la nuit était bien plus avancée, et il croyait que sa fiancée l'attendait déjà sur le rivage. Naturellement, l'opinion de ce dernier prévalut, et son ami se disposa à atteindre le lieu du rendez-vous. Il fallut alors user de toute leur habileté, et prendre les plus grandes précautions pour manœuvrer le canot. Les rames étaient levées et replongées dans l'eau sans aucun bruit, et lorsqu'ils ne furent plus séparés de la rive que par une cinquantaine de toises, Chingachgook déposa sa rame pour saisir sa carabine. Arrivés plus près encore de la ceinture ténébreuse qui entourait les bois, ils s'aperçurent qu'ils allaient trop au nord, et ils changèrent la direction du canot, qui semblait se mouvoir par instinct, tant tous ses mouvemens étaient circonspects et réfléchis. Il continua cependant à avancer jusqu'au moment où l'avant porta sur le sable de la plage, à l'endroit même où Hetty avait débarqué, et d'où sa voix avait été entendue, la nuit précédente, lorsque l'arche vint à passer. Là comme ailleurs, le rivage était étroit, mais les buissons formaient une frange au pied des bois, et presque partout ils étaient suspendus au dessus de l'eau.

Chingachgook s'avança sur le rivage, qu'il examina avec soin. Il fut souvent obligé de marcher dans l'eau jusqu'aux genoux, sans en être récompensé par la vue de Hist. A son retour, il trouva son ami qui avait aussi débarqué. Ils se consultèrent à voix basse, car l'Indien craignait qu'ils ne se fussent mépris sur le lieu du rendez-vous. Nathaniel pensait que probablement ils s'étaient trompés d'heure. Il n'avait pas fini de parler, qu'il saisit le bras du Délaware, lui fit tourner les yeux du côté du lac en lui montrant le sommet des montagnes situées à l'est. Les nuages s'étaient faiblement entr'ouverts, plutôt au delà qu'au dessus des collines, ainsi qu'il leur sembla, et l'étoile du soir scintillait entre les branches d'un pin. En tout cas c'était un doux présage, et les jeunes gens s'appuyèrent sur leurs armes, en prêtant une oreille attentive. A maintes reprises, ils entendirent des voix auxquelles se mêlaient des cris interrompus d'enfans, et les rires peu bruyans, mais harmonieux, des femmes indiennes. Comme les indigènes d'Amériqu généralement pleins de circonspection, et qu'il leur arrive rare de prendre un ton élevé dans leurs entretiens, les deux amis en clurent qu'il devait être fort près du camp. Aux rayons de la qui illuminaient les cimes de quelques arbres, il était aisé de voi y avait un feu dans les bois, mais, de l'endroit où ils se trou ils ne pouvaient calculer exactement la distance qui les séparait feu. Un quart d'heure se passa, et alors Tueur de daims proj faire le tour de la pointe dans le canot, et de prendre une po avancée, d'où ils pourraient voir le camp et observer les Indi qui les mettrait à portée de former des conjectures plausibles l'absence de Hist. Le Délaware refusa résolument de quitter ce en objectant, avec assez de raison, le désappointement qu'éprou la jeune fille, si par hasard elle arrivait après leur départ. Na partagea les inquiétudes de son ami, et s'offrit à faire seul le to la pointe, en le laissant caché dans les buissons pour y att les événemens favorables à ses projets. Cette proposition ayan acceptée, ils se séparèrent.

Aussitôt que le chasseur eut repris son poste sur l'arrière du il s'éloigna du rivage avec autant de précaution et de silence qu qu'il s'en était approché. Cette fois il s'écarta peu de la terre, ca buissons lui offraient un abri suffisant, pourvu qu'il en passât auss que possible. Dans le fait, il eût été difficile d'inventer un me moyen pour faire une reconnaissance autour d'un camp Indien, celui que lui procurait la situation actuelle des choses. La confor de la pointe permettait qu'on la côtoyât de trois côtés, et le canot sait si peu de bruit, qu'il n'y avait pas lieu de craindre qu'il do l'éveil.

Nathaniel se trouvait presque en ligne droite entre l'arche et camp avant d'avoir aperçu le feu. La lueur frappa ses yeux tout à co et un peu à l'improviste. Après avoir arrêté le canot dans la posi la plus favorable qu'il pût trouver, il commença ses observations.

Du point où était le canot l'œil découvrait aisément par une ouv ture naturelle qui existait entre les arbres et les buissons, tout le ca des Mingos. Ceux-ci ne s'étaient point encore retirés dans leurs hut Ils avaient allumé un grand feu, et en ce moment la flamme s'élev vive et brillante dans les airs. Les arches de verdure de la forêt étai comme illuminées, et l'espace occupé par le camp était éclairé com si l'on y eût allumée plusieurs centaines de torches. La plupart de travaux avaient cessé, et l'enfant même le plus affamé avait sati son appétit. En un mot, c'était ce moment de relâchement et d'ind lence générale qui suit ordinairement un bon repas.

Nathaniel vit du premier coup d'œil que plusieurs des guerri étaient absens. Il aperçut pourtant Rivenoak, assis au premier p et montrant à un autre Indien un des éléphans qui avaient cause u telle sensation dans sa tribu. Plus loin, sur l'arrière plan, huit à guerriers étaient à demi couchés par terre, ou assis le dos app contre des arbres. Chacun d'eux avait ses armes près de lui, ta appuyées contre le même arbre, tantôt jetées avec insouciance en vers du corps. Mais le groupe qui attira le plus l'attention chasseur fut celui qui était composé des femmes et des enfans. T tes les femmes semblaient être réunies, et chaque mère, comme raison, avait près d'elle ses enfans. Elles riaient et causaient avec retenue et leur tranquillité habituelles; une vieille sorcière à figure chignée et assise à quelque distance avait l'air de surveiller tout qui se passait; c'était une preuve, Tueur de daims le savait, qu avait été chargée par les chefs de quelque devoir d'une nature agréable, mais qui devait avoir rapport à son propre sexe, les vie femmes n'étant chargées que de pareils emplois.

Enfin la vieille femme parla tout haut avec un accent de col et il vit deux ou trois figures sombres s'avancer vers la partie camp qui était le mieux éclairée. Un jeune guerrier fut le premier

se montrât distinctement. Deux jeunes filles le suivaient à quelques pas, et l'une d'elles était la Délaware prisonnière. Tueur de daims en conclut avec raison que Hist était surveillée peut-être par son jeune compagnon et à coup sûr par la vieille femme. Le jeune homme était sans doute quelque admirateur de Hist ou de sa compagne. Le voisinage de ceux qu'ils pouvaient regarder comme amis de la jeune fille, et l'arrivée d'un homme rouge étranger sur le lac, avaient fait prendre aux Indiens des précautions inusitées, de sorte qu'elle n'avait pu se soustraire à leur vigilance pour se trouver au rendez-vous. Le chasseur remarqua son agitation, en la voyant à plusieurs reprises lever les yeux comme pour chercher l'étoile, signal du rendez-vous. Tous ses efforts furent inutiles, et après avoir erré quelques instans encore autour du camp avec une indifférence affectée, les deux filles quittèrent leur escorte, et allèrent s'asseoir parmi les personnes de leur sexe. Immédiatement après, la vieille sentinelle prit une place plus à sa guise, ce qui prouvait bien que jusqu'à ce moment elle n'avait pas cessé d'être sur le qui-vive.

Tueur de daims se trouva alors fort embarrassé. A certains indices il crut voir chez les femmes l'intention de se retirer pour la nuit, et si le feu continuait à répandre sa clarté, il pouvait, en restant à son poste, découvrir la hutte occupée par Hist. S'il tardait pourtant beaucoup plus long-temps, il était à craindre que l'impatience de son ami ne l'entraînât dans quelque imprudence. Il en vint à conclure qu'il ferait mieux de le rejoindre. Deux minutes lui suffirent pour mettre ce plan à exécution, et le canot retourna vers la plage.

Il trouva l'Indien à son poste, et lui fit connaître ce qui se passait dans le camp. Ils eurent bientôt arrêté le parti qu'ils avaient à prendre.

Après avoir placé le canot de manière à ce qu'il fût aperçu de Hist, au cas où elle viendrait au rendez-vous avant leur retour, ils se disposèrent à entrer dans le bois. La langue de terre qui s'avançait dans le lac pouvait contenir en tout deux acres, et la partie qui formait la pointe, et sur laquelle le camp était assis, n'occupait pas plus de la moitié de cette surface. Elle était principalement couverte de chênes qui, comme on le voit ordinairement dans les forêts d'Amérique, s'élevaient à une grande hauteur sans projeter une seule branche, formant à leur cime une voûte d'épais feuillage. Au-dessous, à part les buissons qui bordaient le rivage, il y avait fort peu de broussailles, quoique les arbres fussent plus rapprochés qu'ils ne le sont dans des lieux où la hache a été souvent employée. La surface du sol était assez unie; mais près du centre elle formait une légère élévation qui la partageait en deux parties, l'une au nord, l'autre au sud. Sur cette dernière, les Hurons avaient allumé leur feu. La petite élévation empêchait la lueur du feu de se répandre sur l'espace par lequel les deux amis s'avançaient. On voyait aussi un ruisseau qui descendait en murmurant le long des collines adjacentes, pour aller se jeter dans le lac, au sud de la pointe. Il s'était creusé un lit profond dans la portion la plus élevée du terrain. Il coulait à l'est du campement, et ses ondes allaient se perdre du même côté, tout près de l'endroit qu'on avait choisi pour allumer le feu.

Marchant avec la plus grande prudence, et traînant sa carabine, tant pour en cacher le canon que pour la tenir prête à lui servir, le chasseur plaçait tour à tour un pied devant l'autre, jusqu'au moment où il se trouva assez haut pour voir au dessus de la colline, sa tête seule étant exposée à la lumière. Chingachgook était à son côté, et tous deux s'arrêtèrent pour faire un nouvel examen du camp. Cependant, pour se mettre à l'abri de tout rôdeur qui serait en arrière, ils s'appuyèrent tous deux sur le tronc d'un gros chêne, du côté du feu.

La vue que Nathaniel obtint alors du camp était exactement le contraire de ce qu'il avait aperçu lorsqu'il était sur l'eau. Les figures sombres qu'il avait vues alors devaient avoir été sur le haut de la colline, à quelques pieds en avant du lieu où il était posté en ce moment. Le feu brillait encore, et tout autour étaient assis sur des troncs d'arbres treize guerriers. Ils causaient avec beaucoup de vivacité, et un des éléphans passait de main en main.

Les femmes étaient réunies ensemble, presque en ligne entre le feu et l'endroit où étaient Tueur de daims et son compagnon qui se trouvaient ainsi à quinze pas d'elles et à trente pas des guerriers. Nathaniel sentit le tremblement qui agita tout le corps de son ami, quand celui-ci reconnut pour la première fois les doux accens qui sortaient des jolies lèvres de Hist.

Le Délaware fit signe à son ami de se baisser, de manière à se cacher complètement, et il imita si parfaitement ensuite le cri de la plus petite espèce d'écureuil d'Amérique, que Nathaniel lui-même y fut trompé. Ce son est si commun dans les bois, qu'aucun des Hurons n'y fit la moindre attention, mais Hist cessa de parler sur-le-champ, et elle resta immobile; cependant elle eut assez d'empire sur elle-même pour ne pas tourner la tête. Elle avait reconnu le signal par lequel son amant avait coutume de l'appeler de son wigwam à une entrevue secrète.

Dès ce moment, Chingachgook fut persuadé que sa présence était connue; et Hist, qui affecta de continuer la discussion, parla de manière à procurer à ses adversaires une victoire facile. A la fin, la discussion se refroidit et toutes les femmes se levèrent comme pour se séparer. Ce fut alors que Hist s'aventura pour la première fois à tourner la tête vers l'endroit d'où le signal était parti. Elle fit ce mouvement d'un air naturel, mais avec circonspection, et elle étendit les bras en bâillant, comme si le sommeil l'eût accablée. Le cri de l'écureuil prétendu se fit entendre de nouveau, et la jeune fille fut convaincue qu'elle connaissait la position occupée par son amant, quoique la vive lumière dont elle était entourée, et l'obscurité relative où se trouvaient les deux amis, l'empêchassent de voir leurs têtes, seules parties de leurs corps qui s'élevassent au dessus de la colline. L'arbre contre lequel ils étaient appuyés était caché par l'ombre d'un énorme pin qui le séparait du feu. Cette dernière circonstance eût suffi pour rendre invisibles, à quelque distance que ce fût, les objets placés dans cette masse de ténèbres.

Hist allait être dans la nécessité d'agir. Elle devait se coucher dans une petite hutte ou cabane de feuillage construite près de l'endroit où elle se trouvait, et sa compagne était la vieille dont il a déjà été parlé. Une fois entrée dans la hutte à l'entrée de laquelle la vieille devait se coucher en travers, elle devait à peu près renoncer à tout espoir d'échapper. Elle demanda donc à boire de l'eau. Il y en avait une source excellente au nord de la pointe, et la sorcière ayant pris une gourde attachée à une branche, se dirigea vers le sommet de la colline dans l'intention de la descendre et de traverser la pointe pour se rendre à la source. Tout cela fut vu et compris par le Délaware et son compagnon, qui reculèrent dans l'ombre, et se cachèrent derrière les arbres pour laisser passer les deux femmes. La vieille tenait la main de Hist serrée dans la sienne, tout en marchant.

Lorsqu'elles furent un peu plus loin, le signal fut répété, et la Huronne s'arrêta en portant ses regards sur l'arbre d'où le bruit semblait être venu; elle n'était pas alors à plus de six pieds de ses ennemis. Elle exprima sa surprise qu'un écureuil fût éveillé à une heure si avancée, et elle assura que c'était un mauvais présage. Hist répondit que depuis vingt minutes elle avait entendu trois fois le même écureuil, qui sans doute guettait l'occasion de ramasser les miettes du dernier repas. Cette explication parut satisfaire la vieille, et toutes deux s'avancèrent vers la source, suivies de près et à pas de loup par les deux amis. La gourde remplie, la vieille s'empressait de rebrousser chemin sans lâcher le poignet de la jeune fille, lorsqu'elle fut soudain saisie à la gorge avec tant de violence, qu'elle fut forcée de rendre la liberté à sa prisonnière, sans pouvoir faire entendre autre chose qu'une sorte de râlement étouffé.

Le Serpent entoura d'un bras la taille de sa maîtresse, et l'entraîna à travers les buissons, du côté septentrional de la pointe. Dès qu'il

fut sur le rivage, il tourna pour le suivre, et courut sans s'arrêter jusqu'au canot. Il aurait pu prendre un chemin plus direct, mais c'eût été risquer de faire découvrir le lieu de l'embarquement. Pendant ce temps les doigts de Nathaniel battaient sur le cou de la vieille comme sur les touches d'un buffet d'orgue; car il les desserrait tant soit peu de temps en temps pour lui permettre de respirer, et au même instant il se hâtait de lui presser la gorge presque jusqu'à l'étouffer. Elle sut pourtant profiter des courts intervalles qui lui étaient accordés, et elle réussit à pousser un cri qui alarma le camp. Nathaniel entendit le bruit que firent les guerriers en se levant avec précipitation, et un moment après il en vit paraître trois ou quatre sur le haut de la colline. Il était temps que le chasseur battît en retraite. Donnant un croc-en-jambes à la vieille, et lui serrant la gorge plus que jamais pour lui faire ses adieux, il la laissa étendue sur le dos, et se mit à courir vers les buissons, tenant sa carabine à sa main.

Fénimore Cooper.

(*La suite au prochain numéro.*)

THÉATRES.

Théatre des Variétés. — *La Chaîne électrique*, vaudeville en deux actes, par MM. Gabriel et Frédéric Thomas. — Le marquis de Beaupinson est marié depuis deux ans. Il arrive à Paris et ne tarde pas à exciter la jalousie de la marquise qui est une femme d'esprit et qui entreprend de le corriger. A cet effet elle s'efforce de lui persuader qu'il existe entre un mari et sa femme un lien mystérieux, électrique, qui ne permet pas à l'un d'éprouver certains accidens sans qu'il en soit de même pour l'autre. M. de Beaupinson qui croit au magnétisme ne sait pourtant s'il doit ajouter foi à une telle assertion. C'est assurément le plus qu'il puisse faire pour prouver sa politesse.

Le marquis a un procès à Rouen; il s'y rend et y voit la femme d'un conseiller au Parlement, Mme Paturel, dont les charmes produisent sur son cœur une impression profonde et soudaine: se sentir amoureux de cette dame et lui presser le pied, c'est tout un pour le marquis. La conseillère ne repousse pas ces avances et se laisse même serrer la main. Beaupinson se livre déjà à une joie immodérée, quand il reçoit une lettre de sa femme qui annonce que le même jour, à la même heure, un sien cousin, un mousquetaire des plus séduisans, lui a pressé le pied et serré la main. Cette confidence rappelle au marquis le lien électrique dont il a révoqué en doute l'existence; mais son amoureuse ardeur l'emporte sur ses craintes: il dérobe à Mme la conseillère une rose et un baiser, et obtient d'elle la promesse d'un rendez-vous. Le lendemain, une nouvelle lettre lui apprend que le même jour, à la même heure, l'entreprenant mousquetaire a ravi à Mme la marquise une rose et un baiser, et lui a extorqué également la promesse d'un rendez-vous. Dès lors, l'existence de la chaîne mystérieuse n'est plus une chose problématique pour le noble plaideur. Il s'agit seulement de savoir si, pour triompher de la vertu de Mme Paturel, il abandonnera celle de Mme la marquise au mousquetaire.

Mais l'heure du rendez-vous a sonné, l'amour parle plus haut que l'honneur dans le cœur de Beaupinson; l'insensé vole chez la conseillière et tombe à ses pieds. On annonce M. Paturel. Désespéré d'un si fâcheux contre-temps, inquiet de ce qui peut se passer au même instant dans le boudoir de sa femme, le marquis se sent défaillir et se laisse choir sur un fauteuil. Mais une douce et blanche main vient lui prêter assistance, c'est celle de Mme de Beaupinson qui conduit toute cette intrigue, d'accord avec Mme Paturel, son amie intime.

La *Chaîne électrique* a obtenu un brillant succès. Lafond s'est acquis de nouveaux droits à la bienveillance du public, et Mlle Marie Munier, [illegible] jolie débutante, a joué le rôle de la marquise d'une manière [illegible].

Palais-Royal. — *Robinson dans son île*, monologue en un acte. — Cette bluette est un à-propos de carnaval. Nous n'en signalerons l'apparition que pour en constater le succès. En effet de telles choses ne s'analysent pas: nous conseillerons seulement à ceux qui aiment à entendre débiter, avec une bêtise étourdissante les calembourgs les plus prodigieux, d'aller voir Alcide Tousez sous le costume historique de Robinson.

B. G.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

15 Janvier. — La ville de Hereda (Amérique centrale) vient de ressentir la forte commotion d'un tremblement de terre. Cartago est entièrement ruinée, et l'on ne distingue plus, au milieu des décombres entassés, les lieux où étaient situés les édifices publics; c'est un pêle-mêle effroyable. Il a péri beaucoup de monde. La destruction s'est étendue à tous les départemens; la détresse la plus grande règne à Turudaba-Tros-Rios, Cartago, Paraiso, Ajames. Les survivans, par ordre de l'autorité, travaillent à retirer du milieu des ruines les cadavres de leurs frères, afin de leur donner la sépulture. Il n'y a pas eu de nouvelles éruptions du volcan voisin. B. Carillo, chef de l'état de Costa-Rica (riche côte), a adressé une proclamation aux habitans de San-Jose, les engageant à venir au secours de leurs frères malheureux.

16. — M. Arago a annoncé à l'Académie des sciences que les efforts habiles et persévérans de M. Mullot, pour arracher du puits artésien de Grenelle la partie des tuyaux qui s'étaient aplatis à deux cents mètres de profondeur, ont été couronnés d'un plein succès. Il a ajouté que, durant un certain intervalle entre les manœuvres employées et la reprise du tubage, l'eau est arrivée à la surface du sol pure et limpide. Tout fait donc espérer que, lorsque le tubage définitif aura été conduit à bonne fin, l'eau jaillissante du puits artésien le plus profond qui existe sera aussi potable que les eaux de source ordinaire.

17. — La monnaie de cuivre en circulation se compose de sous, de décimes, de liards, de pièces de six liards et de centimes, tous frappés ou coulés antérieurement à 1799, soit en métal de cloche, soit en cuivre pur. A cette époque il y en avait pour cinquante-trois millions de répandus dans le royaume. On pense qu'il en reste encore pour cinquante millions, savoir: dix millions en sous royaux, dix-neuf millions en métal de cloche, et vingt-un millions en sous de la république, masse métallique dont le poids total s'élève à onze millions cent soixante mille kilogrammes.

18. — On lit dans le *Kent Herald*:

« Il y a quelques jours nos pêcheurs ont pris un de ces énormes poissons qui avaient été aperçus sur nos côtes, et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que le monstre s'est laissé prendre au moyen des rames, les lignes n'étant pas assez fortes pour le tirer à bord; et il a fallu plus d'une heure et demie pour s'en rendre maître et le traîner sur la grève. On dit qu'il est quatre fois plus gros qu'un lougre, et presque aussi gros qu'un navire charbonnier, qu'il a des yeux très petits, et la forme d'une grosse barrique; son dos est entièrement noir et son ventre blanc. Ce cétacée, auquel on ne peut encore donner aucun nom connu, ne ressemble à aucun des poissons qui fréquentent ordinairement nos parages.

19. — Par suite de la fonte des neiges et du dégel, la Seine a cru cette nuit d'environ soixante-quinze centimètres. Ses eaux sont encore une fois chargée de boue et de débris de végétaux. Aujourd'hui, à midi, les eaux s'élevaient à près de trois mètres aux échelles des ponts.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.

13e Année. — No 5. Mardi 25 Janvier 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vte DE TESSIÈRES-BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu, no 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

LE CABINET DE LECTURE paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 2 colonnes: 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

ERRATA. — *Dans le numéro du 20 janvier, la première ligne de la deuxième colonne de la page 72 doit être précédée de ces mots* : armes à ma pauvre mère, qui résolut de quitter ses vêtemens de deuil.

Aux lignes 57e et 58e de la même colonne, au lieu de : cet épanchement larmes à ma pauvre mère, qui résolut de quitter ses vêtemens de deuil maternel la soulagea, *lisez :* cet épanchement maternel la soulagea.

A la première ligne de la première colonne de la page 73, au lieu de : prononce, *lisez :* prononcer.

SOMMAIRE.

Au présent numéro est joint un Supplément.

L'AGATE.

En 1793, M. le marquis de Fosseret était un des plus heureux marquis de France, ce qui alors n'était pas très difficile; arrivé depuis quelques jours à Paris, inconnu à tous, ne regrettant pas une cour qu'il ne connaissait pas, un roi et une reine qu'il n'avait jamais vus habillé d'une carmagnole et coiffé d'un bonnet rouge, il était pour son hôtesse le citoyen Fosseret, comme le portait son passeport. Il ne faut pas croire que le marquis partageât le moins du monde les opinions d'alors, c'était tout simplement un provincial indifférent en matière politique; la Royauté, la République, la Gironde, la Montagne, c'étaient là des choses qui ne méritaient pas, suivant lui, de troubler sa vie. Son bien, qui était considérable, était en sûreté hors du royaume; un ami d'enfance, la seule personne qu'il aimât, M. le chevalier de Bapaume, venait d'émigrer heureusement et de gagner la Sicile avec sa jeune femme et une petite fille âgée de trois ans, qui se nommait Augustine, diminutif du prénom de son parrain, M. Auguste de Fosseret. Le marquis, après avoir vu Paris, comptait visiter l'Italie et rejoindre ensuite son ami, M. de Bapaume, à Messine. Il fréquentait les clubs, les théâtres, et grâce à son costume, à sa figure commune et à ses manières provinciales, personne ne se serait avisé de le prendre pour un marquis. Le marquis ne s'occupait pas de la république qui de son côté le laissait fort tranquille; il assistait aux fêtes civiques et employait paisiblement son temps à mener à bien des intrigues amoureuses. Un jour, dans une rue déserte du Marais, il rencontra une jeune fille accompagnée de sa mère qui, rasant les murailles et marchant d'un pas hâtif, regagnait sa demeure. Toutes deux étaient vêtues de deuil. La beauté singulière de cette jeune personne le frappa, et il s'éprit pour elle d'une passion d'autant plus subite qu'il était plus étranger à toutes les agitations du moment. Suivre ces deux dames, connaître leur demeure et apprendre leur nom d'une voisine charitable, tout cela fut fait avec la rapidité naturelle à un jeune homme amoureux.

— Et vous êtes sûre qu'elles demeurent là ? dit-il à une fruitière en désignant la maison où les deux dames étaient entrées.

— Oui, citoyen, répondit la fruitière, ce sont des ci-devant, la mère et la fille; on les appelle Vergnes, avant la république de Vergnes; ça n'a pas le sou, tellement qu'elles me doivent je ne sais combien d'assignats; mais ce sont de bonnes gens.

Ce peu de mots suffit au marquis; il monta chez ces dames, se

nomma et offrit ses services. Dans ces temps d'orage une parité de naissance et d'opinion était un lien. Le marquis fut bien accueilli, et il apprit de Mme de Vergnes que son mari, émigré depuis deux ans, la laissait en France sans nouvelles et sans fortune. Une liaison étroite se forma entre ces trois personnes, auxquelles il faut ajouter le domestique de M. de Fosseret, un nommé Guérard, qui le servait depuis l'enfance. Le marquis quitta son hôtesse; il vint loger dans la maison qu'occupait Mlle de Vergnes, et sa passion s'augmentant tous les jours, il offrit sa main et sa fortune. Le mariage fut célébré dans une chambre transformée en chapelle, Guérard et un vieux commandeur, ami de Mme de Vergnes, furent les témoins et un prêtre assermenté bénit les époux.

— Tenez, dit le marquis à la jeune fille en quittant l'autel, le moment où nous sommes ne me permet de vous offrir ni bijoux, ni robes élégantes, ni rien de ce qu'on donne d'ordinaire à une jeune mariée; prenez cette agate gravée; elle est d'un grand prix et me vient de ma mère: elle est trop lourde et trop massive pour que je vous demande de la porter; mais conservez-la toujours, cachez-la dans votre cassette la plus précieuse, et tant que vous m'aimerez, que les deux agates ne se quittent jamais.

Mlle de Vergnes se nommait Agathe, et en faisant ce mauvais calembourg le marquis donna à sa femme une belle agate antique sur laquelle se dessinait en relief un petit amour au doigt mystérieux.

La possession, au lieu de diminuer l'amour de M. de Fosseret, ne fit que l'augmenter; il aurait été heureux, disait-il, sans la froideur de sa femme. Une année se passa dans le repos et la solitude. Au bout de ce temps, deux événemens vinrent troubler le nouveau ménage. Une lettre du chevalier de Bapaume apporta de mauvaises nouvelles.

« Mon ami, disait au marquis l'émigré, depuis que j'habite une petite villa aux environs de Messine, j'ai cent fois regretté, au milieu du calme et du bonheur dont je jouis, de ne t'avoir pas pour compagnon, et de te savoir en France entouré de périls; aujourd'hui que la mort vient de m'enlever ma femme, c'est pour moi que je suis fâché de ne pas pouvoir serrer ta main et entendre ta voix qui seule adoucirait un peu ma douleur. Ta petite filleule Augustine, qui vient d'atteindre sa quatrième année, augmente encore mes chagrins. Viens, mon ami, j'ai besoin que tu m'aides à supporter la vie. »

Mme de Vergnes était gravement malade au moment où le marquis reçut cette lettre du chevalier; elle ne tarda pas à mourir, et le séjour de Paris devint alors aussi insupportable à la jeune femme qu'au marquis lui-même. Ils quittèrent la capitale, traversèrent la France et arrivèrent bientôt à Marseille, où ils s'embarquèrent pour la Sicile. Tandis qu'ils voguaient sur cette belle mer azurée, où chaque écueil rappelle un souvenir, le marquis, aussi peu curieux d'histoire que de politique, parlait à sa femme de l'ami qu'il allait retrouver:

— Ma chère Agathe, lui disait-il, jusqu'ici nous avons toujours vécu isolés; maintenant l'amitié de M. de Bapaume va embellir notre vie... Ce bon Christian! avec quel plaisir je vais le serrer dans mes bras.

Il appelait ensuite Guérard, son domestique, qui les avait suivis, et lui faisait raconter son enfance passée auprès de Christian de Bapaume, la grâce et la gentillesse de la petite Augustine, sa filleule, et la vie heureuse qu'ils allaient passer dans un exil volontaire et nécessairement court, car on ne quitte jamais la France sans l'espoir d'y revenir. Ils arrivèrent heureusement. Christian de Bapaume les attendait au rivage; c'était un beau jeune homme de vingt-huit ans, d'une pâleur mélancolique, et dont la figure pensive et les vêtemens de deuil faisaient ressortir encore la grâce et l'élégance. Il se jeta dans les bras de son ami, et après avoir fait un salut respectueux à la marquise, il conduisit les nouveaux venus à sa villa, habitation sicilienne, spacieuse, revêtue de marbres et de mosaïques, mais dans laquelle on aurait cherché vainement le luxe commode qui entoure une Française.

Quelques chaises éparses, des tables d'un bois raboteux, des lits communs et sans rideaux, et une demi-douzaine de ces vases poreux dans lesquels l'eau acquiert la fraîcheur de la glace; voilà ce que l'hospitalit de M. de Bapaume offrit à la marquise et à son mari. C'était, au rest à peu de chose près ce que M. de Fosseret aurait trouvé ailleurs: dan les pays chauds les besoins sont restreints, et la paresse qu'engendr le climat fait négliger les aisances de la vie. La petite Augustine s jouait dans les bras d'une robuste et brune Sicilienne; dès qu'elle vi M. de Fosseret, elle courut à lui avec la gaieté d'une enfant étourdi qui, élevée à la campagne, caresse indistinctement toutes les personne étrangères qui veulent bien lui sourire. C'était la plus belle enfant qu'o pût voir; ses yeux noirs brillaient de toute l'ardeur et de tout l'écla des feux du midi, et son teint avait cette blancheur de cygne qui caractérise les femmes du nord; ses petits mouvemens gracieux, sa taill souple et ronde faisaient présumer que dix ou douze années plus tard ce serait une jeune personne accomplie. Le marquis caressa beaucoup cette enfant et fit remarquer au père que quelque malheureux qu'il dû être par suite de la perte prématurée de Mme de Bapaume, une fill semblable devait adoucir sa douleur. Le chevalier baissa les yeux et serr la petite Augustine dans ses bras.

Toutes les maisons en Sicile ont une cour intérieure protégée contr la chaleur par de hautes murailles, et au milieu de laquelle on a creus un bassin d'où s'élance un jet d'eau; autour du bassin sont rangés des divans, et c'est là que les indolens Siciliens passent dans un doux repos les heures les plus étouffantes du jour. Le chevalier conduisit d'abord ses hôtes dans ce lieu retiré, et les deux amis se firent part de leur fortune diverse depuis le jour de leur séparation. Le marquis était riche et l'époux d'une jeune femme; le chevalier veuf vivait de quelques secours secrets qu'en sa qualité d'émigré français il recevait des états romains; mais toute sa richesse, M. de Fosseret l'aurait donnée pour avoir une enfant semblable à la petite Augustine. Il loua une villa qui touchait à celle de son ami; il la meubla avec luxe, et, au bout de quelques mois, il se félicita d'être venu habiter la Sicile, dont le climat plaisait à sa femme, et dont les coutumes convenaient particulièrement à lui-même. Homme violent et irascible, il était peu fait pour les mœurs polies des villes; attentif à ne pas blesser autrui, il s'en serait remis difficilement à la loi du soin de venger ses injures; ami dévoué, il était ennemi implacable, et ce trait de ressemblance avec le peuple qui l'entourait lui faisait aimer les Siciliens. Toujours aussi amoureux de sa femme, mais cependant désœuvré comme un homme dont la passion est satisfaite, il employait à la chasse ses longues journées. Le matin il partait avec le chevalier, et ils rentraient le soir tous deux chargés de gibier; un seul jour ne se passait pas sans qu'il demeurât une heure ou deux auprès de la petite Augustine; il la disputait aux soins de Catanea, la servante sicilienne; il écoutait le babil moitié français moitié italien de l'enfant; il la berçait sur ses genoux et ne revenait chez lui que lorsqu'Augustine endormie ne pouvait plus répondre à ses caresses. Bientôt le chevalier se fatigua de ses longues chasses, et il laissa le marquis s'y livrer tout seul. Un jour M. de Fosseret trouva le soleil si ardent et le gibier si rare qu'il se résolut à retourner chez lui plus tôt que d'habitude, et il reprit le chemin de sa villa; avant de rentrer chez lui, il voulut voir la petite Augustine, et il se glissa doucement dans la maison de son ami. Le chevalier était absent, Catanea, la servante sicilienne, dormait étendue sur une natte. Après bien des recherches, le marquis découvrit sa petite filleule dans cette cour intérieure dont nous avons parlé. L'enfant était étendue sur le sol auprès du bassin et plongeait ses petits bras dans l'eau pour retrouver un objet perdu.

— Augustine, lui dit le marquis avec effroi, que fais-tu là?... Tu vas tomber dans le bassin, malheureuse enfant!

Il courut à l'enfant et la releva. Augustine lui appliqua son doigt mouillé sur la bouche pour lui imposer silence.

— Chut, chut! lui dit-elle, si Catanea me voyait, elle le dirait à papa, et tout serait perdu,

— Catanea dort, ne crains rien... Que t'est-il donc arrivé?

— La bague de papa est tombée dans l'eau.

— La bague de ton père? Quelle bague?

L'enfant se dépita, elle pleura, et sans pouvoir expliquer de quelle bague il s'agissait, elle pria son parrain de la chercher lui-même, toujours en jetant des yeux craintifs sur la porte de la cour de peur de voir arriver Catanea. Le marquis plaça son fusil à l'angle de deux murs, ôta son léger habit de chasse, retroussa sa chemise et plongea dans l'eau son bras nu. L'opération difficile pour un enfant était aisée pour un homme, parce que le bassin était peu profond; mais trouverait-on l'objet perdu parmi les herbes et les mousses qui tapissaient le fond du bassin? C'est ce dont désespéra d'abord le marquis qui passait inutilement sa main sur l'endroit indiqué par la petite fille.

— Ne crains rien, disait-il à sa filleule qui pleurait toujours, j'arrangerai l'affaire avec Catanea et au besoin avec ton père. Si cette bague ne se trouve pas, nous ferons vider le bassin... Ah! je crois que la voici, je la tiens.

Le marquis retira son bras de l'eau et tendit sa bague à l'enfant avant même d'y jeter un coup d'œil.

— Oh! mon parrain, s'écria Augustine, c'est bien elle.

Le marquis se releva alors, il essuya sa main et son bras mouillés, il remit son habit :

— Voyons cette bague? dit-il.

— Tiens, la voilà, mon parrain, répondit la petite fille en lui mettant la bague dans la main.

Le marquis prit le bijou et à peine y eut-il jeté un coup d'œil, que ses mains tremblèrent, et que son visage se couvrit d'une pâleur mortelle. C'était l'agate gravée que quinze ou dix-huit mois auparavant il avait donnée à sa femme le jour même de ses noces; il la tourna, il la retourna dans ses mains pour voir si par hasard un accident arrivé à la pierre ou à la monture n'avait pas forcé sa femme à donner cette bague à M. de Bapaume pour la faire réparer : elle était entière et brillante comme si elle sortait des mains de l'ouvrier.

— C'est là la bague de ton père, dit-il à Augustine.

— Ne dis rien, ne dis rien, mon parrain, je vais tout te raconter.

Augustine prit le marquis par la main et elle le conduisit hors de la cour; ils entrèrent dans le vestibule. Augustine s'assura que Catanea, étendue sur sa natte, y dormait toujours; elle prit ensuite l'escalier qui conduisait à l'appartement de son père, et s'arrêta sur une des marches :

— Tiens, dit-elle, c'est ici que j'ai trouvé la clef.

— Quelle clef? reprit le marquis hors de lui.

— Eh bien! la clef du tiroir où papa renferme sa bague.

— Ah! ah! dit le marquis.

Et il se laissa conduire dans la chambre à coucher de M. le chevalier de Bapaume; c'était une chambre sicilienne : un petit lit sur lequel retombait une moustiquaire, deux fauteuils dépareillés et un vieux secrétaire plaqué en bois de rose et à nervures de cuivre en formaient tout l'ameublement. Augustine s'avança vers ce secrétaire où était la clef que le matin même le chevalier de Bapaume avait laissé tomber dans son escalier en sortant de chez lui. La petite fille n'eut qu'à tirer la clef vers elle pour ouvrir un tiroir qu'elle désigna du doigt au marquis.

— Tiens, lui dit-elle, c'est là que papa avait caché sa bague.

Le marquis se précipita vers le tiroir, et il le trouva rempli de lettres dont à la suscription il reconnut l'écriture. C'étaient des lettres de la marquise. Il s'en empara et les mit dans sa poche; il garda la bague, ferma le tiroir dont il prit aussi la clef; puis, par un raisonnement qui ne pouvait tromper qu'un enfant de quatre ans et demi, il fit comprendre à sa filleule que, pour que son père ne se doutât de rien, il était nécessaire d'emporter la clef, et surtout de ne pas ouvrir la bouche sur ce qui venait de se passer. L'enfant le promit, mais comme la bague était un jouet qui lui plaisait, elle la réclama; le marquis, pour l'apaiser, lui donna un rubis qu'il portait habituellement, et aussi jaloux de n'être pas vu de Catanea que l'était auparavant sa filleule elle-même, il la prit dans ses bras, descendit légèrement l'escalier, remit Augustine dans la cour où il l'avait trouvée, et, s'emparant de son fusil, il s'échappa sans être vu, en réclamant toujours le silence de l'enfant.

Trop agité pour reparaître chez lui, il reprit le chemin d'un taillis où il avait l'habitude de se reposer. Une fois arrivé là, il se jeta sur la terre desséchée et pleura amèrement. La perte de son rang, le bouleversement de la société, l'exil loin de son pays, tout cela lui avait été indifférent et lui avait semblé des accidens naturels; mais il s'était attaché à deux personnes; à l'une d'amitié, à l'autre d'amour, et il avait dans les mains les preuves de la perfidie des deux objets de son affection. Il sécha enfin ses pleurs, s'adossa contre un arbre et lut la lettre de la marquise. C'était l'histoire d'une femme qui, dans un moment de misère et d'abandon, a épousé un homme qu'elle n'aime pas. Mme Agathe de Fosseret exposait longuement toutes ses raisons pour ne pas aimer son mari; elle disait que du moment où elle avait vu le chevalier, un sentiment nouveau s'était révélé à elle; c'était donc un cœur neuf qu'elle offrait à M. de Bapaume, c'était un premier amour. Puis elle se plaignait languissamment de l'amour qu'avait eu le chevalier pour sa défunte femme; elle montrait une jalousie rétrospective, et finissait sa lettre par des sermens d'une tendresse éternelle. Rien qui témoignât ni remords, ni regrets. Cependant le malheureux marquis découvrit enfin un petit billet, probablement le premier, où les hésitations de sa femme prouvaient la séduction et l'insistance du chevalier.

C'était donc M. de Bapaume qui avait préparé la chute de la marquise! En rassemblant les dates, l'époux outragé vit que depuis trois mois il était le jouet d'êtres sans foi, et que le moment où il avait été trompé coïncidait parfaitement avec celui où M. de Bapaume avait cessé d'aimer la chasse. Une dernière lettre frappa le marquis.

« Mon ami, écrivait Agathe au chevalier, recevez la bague que je vous envoie; c'est maintenant le don le plus précieux que je puisse vous faire; elle a des vertus qui, si votre attachement pour moi est sincère, vous la rendront précieuse: elle force la personne qui l'a donnée à aimer celle qui la possède; ainsi le marquis de qui je tiens ce bijou m'aime malgré moi, Dieu fasse que jamais, mon ami, je ne vous aime malgré vous. »

La honte du marquis était complète: trompé dans toutes ses affections, trahi dans tous ses sentimens, il jeta les yeux autour de lui et se souvint qu'il était en Sicile; alors il replia soigneusement les lettres, plaça dans sa poche son agate gravée, et continua sa chasse si malheureusement interrompue. Le soir il rentra chez lui, soupa avec sa femme comme à l'ordinaire, et à l'heure habituelle il se retira dans son appartement suivi de Guérard, son domestique.

— Guérard, lui dit-il, je suis attaché à trois personnes dans le monde, à ma femme pour laquelle j'ai une passion violente, tu le sais; à Christian de Bapaume, mon ami d'enfance, et à toi : je ne parle pas de la petite Augustine, ce n'est encore qu'un enfant. De ces trois personnes, Guérard, deux assurément me trahissent, et peut-être la troisième est leur complice.

Guérard, étonné, protesta de son ignorance et de son dévouement. Le marquis, dont le parti était pris, mit sous les yeux de son domestique les lettres de sa femme, et quand il se fut assuré de la fidélité de ce seul ami qui lui restât encore, ils cherchèrent ensemble quel moyen employaient les coupables pour se voir sans témoins. Durant les longues absences du marquis, la marquise ne sortait pas de la maison; M. le chevalier de Bapaume ne venait pas la voir; ou, s'il le faisait, c'était

d'une manière ostensible. Enfin Guérard se rappela que Mme la marquise passait tout son temps dans une petite pièce du rez-de-chaussée qui était située à l'angle du bâtiment. Tous deux se rendirent dans cette pièce, et un examen attentif leur fit découvrir une porte secrète qui s'ouvrait en dedans. Les deux villas étaient voisines ; il n'était pas difficile de deviner où aboutissait ce passage mystérieux.

— Maintenant, dit le marquis, je vais me venger. Puis-je compter sur vous, Guérard ?

— Toujours, monsieur le marquis.

— Réfléchissez bien, Guérard, ajouta M. de Fosseret, en tirant un poignard de dessous ses habits, je ne ferai point de grâce.

— Marchons, monsieur...

Et tous deux entrèrent dans ce chemin inconnu pour eux.

Il était à peu près minuit au moment où le marquis et son fidèle serviteur Guérard entrèrent dans le passage souterrain qu'ils venaient de découvrir ; la chaleur du jour avait été accablante et ils furent frappés de la vapeur humide du lieu. Bientôt le flambeau qui les éclairait leur permit de s'orienter. C'était un espèce de boyau long et étroit dont la voûte était peu élevée et le sol raboteux ; il conduisait en droite ligne à la villa voisine, qu'habitait M. de Bapaume. L'eau suintait à travers les pierres, la ronce croissait çà et là et témoignait par ses jets vigoureux de la puissante végétation d'une terre que ses habitans laissent aujourd'hui sans culture et qui autrefois a nourri les maîtres du monde. Toute la crainte du marquis était de trouver fermée la porte qui devait le conduire chez le séducteur de sa femme ; ils y arrivèrent bientôt, et la prévision était juste ; cette porte était effectivement fermée, mais elle était d'un bois si vieux et si vermoulu, qu'au premier effort du marquis elle céda sans bruit et abandonna ses gonds rouillés. Il se trouva alors dans le vestibule de la maison, et vis-à-vis même de la natte, où, quelques heures auparavant, il avait vu Catanea endormie, ce qui lui fit croire que cette servante était la confidente du chevalier et qu'elle gardait ordinairement le vestibule pour en éloigner les indiscrets. Suivi de Guérard, le marquis monta droit à la chambre à coucher de Bapaume qui n'y était pas entré depuis la veille et dont le lit n'était pas défait.

— Monsieur, lui dit Guérard, M. le chevalier doit être dans la cour.

A Messine les personnes dont les maisons ne sont pas pourvues de cours intérieures couchent, dans l'été, sur des terrasses, tandis que ceux qui habitent les maisons de campagne dont la ville est entourée, préfèrent avec raison passer la nuit dans les cours, où le murmure et la fraîcheur de l'eau invitent au sommeil. M. de Bapaume suivait l'usage adopté en Sicile.

— Ah ! il est dans la cour ; tant mieux, dit le marquis.

Et il s'achemina vers ce lieu, où le hasard lui avait révélé le crime qu'il allait punir.

— Reste à la porte, Guérard, et veille seulement à ce que Catanea ne nous surprenne pas ; si elle venait à paraître, par hasard, éloigne-la d'ici, et surtout qu'elle ne pousse pas un cri.

Le chevalier était couché sur un divan, auprès de la fontaine : au dessus de sa tête, suspendu à un piquet en bois, un lambeau d'étoffe pourpre venait tomber sur le pied du divan et empêchait l'humidité de pénétrer jusqu'à M. de Bapaume qui dormait profondément. La lune se levait ; elle éclairait la belle figure du jeune chevalier, et un de ses rayons semblait reposer sur ses lèvres qui souriaient. Le marquis s'assit sur le bord du divan, et il contempla quelque temps cet homme qu'il avait tant aimé et pour lequel la veille encore il aurait donné sa fortune et sa vie ; le chevalier fit un mouvement, et il murmura un nom qui fit tressaillir l'époux outragé. Alors celui-ci le toucha légèrement de la main. Le chevalier se réveilla calme comme un enfant et dit sans s'émouvoir :

— Ah ! c'est toi, marquis... qui t'amène si tard chez moi ?

— Christian, répondit M. de Fosseret, quel mal t'ai-je fait dans ma vie entière ? quelle injure ? quand mon dévouement t'a-t-il manqué ? Si tu ne possèdes par déjà la moitié de ma fortune, n'est-ce pas parce que tu l'as refusée ? Ta fille Augustine n'est-elle pas la mienne ? Ne t'ai-je pas solennellement promis que si le ciel ne m'accordait point d'enfant, elle serait mon unique héritière, et que, dans tous les cas, je la doterais ? Ne suis-je pas venu ici pour toi ? En arrivant, n'ai-je pas été ton hôte ? n'ai-je pas remis ma femme entre tes bras, comme je l'aurais remise aux bras de mon frère ? Eh bien ! regarde cette agate, cette bague que ma perfide femme t'a livrée après que vous m'avez trahi tous deux...... Regarde ces lettres où l'on se joue de mon amour et de ma crédulité, où l'on se vante de ne m'avoir jamais aimé et de t'avoir donné à toi un premier amour.... un amour unique et vrai, à toi, à toi seul.

Le chevalier voulut faire un mouvement, mais la main du marquis le retenait immobile sur le lit où il était couché ; il voulut se dégager, élever la voix, appeler au secours ; mais le marquis laissa s'échapper la bague qu'il tenait de sa main droite, saisit son poignard et en plongea la lame entière dans le sein du malheureux chevalier dont le sang jaillit à gros bouillons et se mêla à l'eau de la fontaine.

M. de Bapaume était frappé par une main sûre ; il retomba sur son divan et expira sans prononcer une parole.

— Guérard, dit ensuite le marquis, approche, c'est fini ; je suis vengé : un moment plus tard, je n'en avais pas la force.

Il rassembla les lettres sanglantes éparses sur la couche du malheureux et ordonna à Guérard d'aller chercher une bêche. Guérard obéit ; ils enlevèrent quelques unes des dalles qui pavaient la cour, creusèrent la terre légère et friable qui se trouvait en dessous, et y déposèrent le marquis ; puis ils replacèrent les dalles, et dans l'eau de la fontaine ils lavèrent les draps ensanglantés que Guérard jeta ensuite dans une cave dont le soupirail s'ouvrait sur la cour même.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria le marquis, et mon agate ! Je n'ai pas mon agate, Guérard ?

Le domestique fit remarquer à son maître que l'agate était probablement mêlée à la terre qu'ils venaient de remuer et que sans doute elle était enfouie dans la tombe du chevalier.

— Puisses-tu y demeurer toujours, talisman de honte et de malheur ! dit le marquis... Maintenant, Guérard, ajouta-t-il, il me faut Augustine. Comment ferons-nous pour transporter cette enfant chez moi et pour tromper Catanea ?

— La Sicilienne n'est pas auprès de l'enfant, répondit Guérard, nous ne sommes pas dans un pays où les jeunes femmes ne sachent pas profiter de la nuit pour aller trouver celui qu'elles aiment.

Ils montèrent dans la chambre qu'occupait Augustine ; Catanea était absente en effet ; le marquis enveloppa doucement sa filleule dans des couvertures et la prit dans ses bras. Le meurtrier et son complice reprirent alors le chemin secret qui les avait conduits chez la victime et Augustine fut déposée sur un lit sans avoir été réveillée.

— Cours à Messine, dit ensuite le marquis à Guérard, et loue une barque qui, avant le lever du jour, nous fasse quitter la Sicile.

Quand il fut seul, le marquis se demanda ce qu'il allait faire ; il tenait encore dans sa main le poignard sanglant et des deux coupables l'un encore restait à punir ; mais une scène de meurtre calme la colère et engourdit la haine : quand on vient de tremper sa main dans le sang d'un ami, on n'a plus la force de la souiller encore du sang d'une femme ; le marquis résolut de quitter Messine avec sa filleule et d'abandonner sa femme à ses remords et à la fortune. Le seul témoin de son crime en était le complice, et quelques soupçons qu'eût la marquise, il n'était pas probable qu'elle l'accusât jamais. D'ailleurs, après une action comme celle du marquis, on laisse nécessairement quelque chose au hasard ; il était donc décidé à quitter la marquise sans la revoir, lorsqu'une femme de chambre entra tout éplorée dans l'appartement.

— Madame se meurt, lui dit-elle, et avant de rendre le dernier soupir elle veut vous voir une dernière fois.

Agathe marquise de Fosseret touchait en effet à ses derniers instans.

— Vous savez tout, dit-elle à son époux trahi, et déjà vous êtes à moitié vengé : dans quelques instans vous le serez tout-à-fait. La fatale passion où nous nous étions engagés M. de Bapaume et moi n'avait que trois issues : ou la fuite ; nous n'avons pas pu prendre ce parti ; ou votre mort ; quelques coupables que nous fussions, cette pensée parricide ne nous est jamais venue ; ou bien ce qui arrive aujourd'hui : car nous n'avons pas pensé que notre liaison pût demeurer long-temps secrète. Adieu, monsieur, de quelque manière que vous ayez découvert ma faute, je meurs sans regret, puisque je me délivre ainsi du supplice de vous tromper.

La marquise, à ces mots, retomba sur son lit et expira sans douleur, du moins apparente ; elle s'était empoisonnée. Comment avait-elle appris un événement qui venait de se passer à l'instant même ? C'est ce que le marquis ne put pas savoir précisément : il interrogea la femme de chambre qui couchait dans un cabinet voisin ; cette fille lui dit qu'un bruit léger l'avait éveillée, et qu'étant accourue, elle avait cru apercevoir une ombre noire qui quittait la chambre de sa maîtresse. C'était quelques instans après que Mme de Fosseret avait fait appeler son mari. La seule idée à laquelle put s'arrêter le marquis, fut que cette ombre noire n'était rien autre que Catanea. Il fallait donc quitter au plus tôt Messine. L'arrivée de Guérard termina ces anxiétés ; il annonçait qu'un bâtiment allait lever l'ancre et partir pour Gênes. La distance à parcourir pour atteindre le port n'était guère que d'une demi-lieue. M. de Fosseret reprit Augustine dans ses bras, et le vaisseau qui protégeait sa fuite avait quitté le port, avait perdu même de vue le phare historique de Messine, avant que la petite fille eût ouvert les yeux.

De Gênes, il ne fut pas difficile au marquis de rentrer en France, et une fois en Provence, où il aborda, il gagna facilement Paris. On trompe sans peine un enfant de cinq ans, mais il faut le bien tromper, parce que, parvenu à cet âge, il n'oublie plus : M. de Fosseret s'étudia à composer une fable simple et naturelle pour expliquer à Augustine son départ subit de Sicile, la disparition du chevalier et celle de la marquise. L'orpheline demandait Catanea, et regrettait surtout cette pierre gravée, cette agate qu'elle n'avait possédée qu'un instant. Pour dérouter ses souvenirs, M. de Fosseret la confia à une dame respectable qui élevait plusieurs autres enfans, et plus tard il la mit dans une des meilleures pensions de Paris. Rien de ce qui pouvait embellir la vie de l'enfant ne fut épargné ; Augustine eut les meilleurs maîtres, les toilettes les plus élégantes ; le marquis prodiguait l'or pour l'éducation de sa filleule, tandis que lui-même vivait obscurément, non pas dans le Marais, quartier dans lequel il ne se hasardait plus à pénétrer, mais dans une petite maison du faubourg du Roule.

Cependant les gouvernemens s'étaient succédé les uns aux autres, le Directoire avait fait place au Consulat, et le Consulat lui-même à l'Empire. L'année 1806 était sur le point de s'achever. Augustine avait seize ans. C'était une belle et séduisante jeune fille ; son adolescence tenait tout ce qu'avait promis son enfance. Grande, bien faite et d'une figure aussi régulière que spirituelle, elle captivait tous les regards et faisait la joie et l'orgueil de son parrain. Celui-ci quitta alors sa petite maison, il loua un hôtel superbe, le meubla magnifiquement, et multiplia les fêtes autour d'une jeune fille qu'il aimait plus encore que si elle avait été son enfant. Quand les hasards de la conversation amenaient l'entretien sur la Sicile, il se gardait bien de nier son séjour dans ce pays ; il en parlait succinctement comme d'un lieu funeste pour lui, où il avait perdu une femme qu'il aimait et son meilleur ami, M. le chevalier Christian de Bapaume, le père de sa filleule ; il s'avouait riche ; quoique jeune, il assurait avoir pour toujours renoncé au mariage, et déclarait hautement devoir laisser tout son bien à Mlle Augustine de Bapaume, sauf un legs qui assurait l'indépendance de son fidèle serviteur Guérard. Les épouseurs se présentèrent en foule ; une belle fille et une belle dot sont deux choses qui étaient aussi prisées sous l'Empire, qu'elles le sont de nos jours. M. de Fosseret voulait pour sa filleule, un mari qui l'aimât et surtout qu'elle aimât ; cette condition était de rigueur.

— Je veux, disait-il, lui donner tout le bonheur qu'il dépend de moi de lui donner. Les femmes, ajoutait-il, sont plus constantes que nous ; une passion véritable suffit à leur vie entière. Augustine subira cette épreuve comme une autre ; je ne veux ni qu'elle transgresse ses devoirs, ni qu'elle maudisse l'heure de son mariage.

Il refusa de très beaux partis, seulement parce qu'il crut reconnaître qu'ils flattaient l'orgueil de la jeune fille sans satisfaire son cœur. Enfin un jeune homme se présenta, beau, bien fait, spirituel, et qui eut le bonheur d'intéresser vivement Augustine. Celui-ci fut agréé. Alors commencèrent les apprêts d'un trousseau magnifique. Mlle de Bapaume sortait tous les jours dans l'équipage de M. de Fosseret, et courait les magasins. Le soir, l'époux futur venait faire auprès de la jeune fille ces projets si doux d'un avenir sans nuages. Le riche parrain écoutait en souriant, et parlait ensuite de ses projets à lui.

— Quand tu seras mariée, mon Augustine, disait-il, quand ton bonheur sera aussi assuré que le bonheur peut l'être dans ce monde, je me ferai soldat.

— Comment, soldat ! mon parrain.

— Oui, je suis jeune encore, j'ai à peine quarante-cinq ans, je suis fort, vigoureux ; je veux servir mon pays, entrer dans l'armée de notre grand empereur, et me distinguer, si je peux, par quelques actions d'éclat.

— Vous voulez nous quitter ! lui disait Augustine, les larmes aux yeux.

— Si je succombe sur ce champ d'honneur où demeurent tant de braves soldats, vous vous rappellerez votre vieil ami ; si je reviens blessé, mutilé, j'aurai la croix, et vous accueillerez avec respect le soldat invalide.

Ainsi cet homme qui, dans sa jeunesse, ne s'était préoccupé que de passions personnelles, cherchait alors à honorer sa vie en la rendant utile au pays ; c'était une expiation.

Un jour, Augustine traversait la place du Carrousel pour aller rue du Bac chez Mlle Bertin, lorsqu'au guichet des Tuileries sa voiture fut arrêtée par un embarras d'équipages ; une pauvre femme assise sur la borne, tendit sa main jusque dans l'intérieur de la portière dont la glace était baissée. Les yeux noirs de la mendiante se fixèrent un moment sur l'œil velouté de la jeune fille, et un double cri s'échappa en même temps de ces deux personnes que rien ne semblait devoir rapprocher :

— Augustina ! Augustina carissima !

— Catanea ! Catanea !... Cocher, arrêtez ! Jean, Jean ! descendez, ouvrez la portière, faites monter cette femme.

En un instant la portière fut ouverte, la mendiante assise sur les coussins de soie de la voiture, et le cocher eut ordre de parcourir au pas la grande allée des Champs-Elysées pour que Mlle de Bapaume pût causer librement avec le personnage singulier qu'elle venait de rencontrer. Un des traits les plus remarquables des peuples du midi, c'est que rien ne les distrait de leurs passions, ni le temps, ni les circonstances extérieures ; ils marchent droit au but, et quand ils l'ont atteint ils éclatent comme si l'étincelle qui a couvé dans leur sein venait d'y être déposée dans le moment même. Catanea serra Augustine dans ses bras ainsi qu'elle le faisait onze ans auparavant dans la villa du chevalier de Bapaume.

— Enfin je te retrouve, ma chère enfant, dit la Sicilienne ; ils ne t'ont donc pas tuée, comme ils ont tué ton père, le beau Français. Hélas ! tu es belle comme lui ; que Dieu et sainte Rosalie te conservent ! C'est sa beauté qui l'a perdu.

— Sa beauté ! répondit, les larmes aux yeux, Augustine, à qui l'aspect de Catanea rappelait confusément son père... sa beauté !

M. de Fosseret avait raconté la mort du chevalier de Bapaume avec

des circonstances où la beauté du gentilhomme émigré n'entrait pour rien.

— Et que fais-tu maintenant? mon enfant, comment as-tu échappée aux assassins? qui t'a recueillie et enrichie?

La Silicienne comprenait parfaitement la vengeance du marquis contre celui qui avait séduit sa femme; mais dans ses mœurs sauvages et vindicatives, elle entendait que la haine du mari trompé s'étendît sur toute la famille du coupable, et pensait que M. de Fosseret avait dû se venger sur l'enfant comme sur le père.

— Qui m'a recueillie? dit Augustine, qui me fait riche et heureuse?... c'est l'ami de mon père, c'est un homme qui m'aime plus que mon père ne m'eût jamais aimée peut-être : M. de Fosseret.

A ce nom, Catanea poussa un cri aigu et se rejeta dans le fond de la voiture :

— M. de Fosseret! s'écria-t-elle, l'assassin de ton père! celui que j'ai vu plonger un poignard dans le sein du malheureux chevalier.

— Que dites-vous, Catanea, que dites-vous? M. de Fosseret, l'ami de M. de Bapaume, son compagnon, celui qui a consacré sa vie entière à m'élever, à m'enrichir!

Alors la Sicilienne raconta les amours du chevalier et de la marquise, amours dont elle avait été la confidente et la messagère ; elle dit la scène du meurtre telle que le lecteur la connaît déjà ; elle avait tout vu, c'était elle qui, le crime consommé, avait couru chez la marquise l'avertir que tout était découvert, et lui donner le poison dont elle était morte. Quand elle était revenue à la villa de M. de Bapaume, elle avait cherché vainement Augustine et ne s'était un peu rassurée sur son sort qu'en apprenant le lendemain que le marquis et son domestique avaient quitté Messine sur un vaisseau génois, en emmenant avec eux un enfant.

— Depuis ce moment, ajouta la Sicilienne en regardant fixement Augustine, je te cherche, et Dieu sait les pays que j'ai parcourus! Je voulais savoir si l'assassin, après s'être défait du père, avait aussi fait disparaître la fille ; alors tout était dit ; si au contraire tu vivais, si le ciel t'avait fait échapper à la rage du marquis où avait changé son cœur, alors je voulais te voir, t'apprendre la vérité, et t'indiquer l'homme qu'il faut frapper pour venger ton père... Que Dieu est bon! dit-elle encore ; que sainte Rosalie est grande! Je te retrouve miraculeusement aujourd'hui, et le crime sera puni.

Elle entr'ouvrit le haillon qui couvrait son cou, et en tira un cordon de velours usé auquel pendait un sachet de drap écarlate ; dans ce sachet était l'agate gravée du marquis, encore souillée du sang du chevalier. Catanea la mit dans les mains d'Augustine.

— C'est le sang de ton père, lui dit-elle ; il portait sans doute ce bijou sur lui, au moment où il a été frappé : je l'ai trouvé dans l'herbe qui croît autour de la fontaine.

— La fontaine! s'écria Augustine : cette agate!

— Oui, cette agate, continua la Sicilienne, qui était un don de la marquise au chevalier ; mais ce que je n'ai jamais pu savoir, c'est comment le marquis a pu découvrir une intrigue conduite avec tant de mystère...

— Eh! mon Dieu! c'est moi, dit Augustine ; c'est moi qui ai tout dit.

Et les événemens passés lui revenant à la mémoire, elle raconta à Catanea l'histoire de la clef trouvée dans l'escalier, de l'agate perdue dans la fontaine et de l'arrivée inopinée du marquis dans la cour de la villa.

— Cocher, à l'hôtel! cria-t-elle ensuite.

On regagna l'hôtel en silence ; la jeune fille, la tête cachée dans ses mains, paraissait rêver profondément.

— Où est M. de Fosseret? demanda Mlle de Bapaume au domestique qui était de planton dans l'antichambre.

— Monsieur est au salon, Mademoiselle.

Augustine, entraînant la Sicilienne, se précipita plus tôt qu'elle n'entra dans le salon. M. de Fosseret y était seul, debout devant la cheminée.

— Voilà votre bague, Monsieur, dit Mlle de Bapaume à son parrain en lui présentant l'agate ; voyez le sang dont elle est souillée... vous savez quel sang... et qui l'a versé... Reconnaissez-vous Catanea ?

On eût dit que M. de Fosseret avait depuis long-temps un parti pris, dans le cas d'une découverte pareille, et il est probable qu'il en avait un en effet. La seule chose qu'il pût craindre était celle qui arrivait ; il s'inclina devant la jeune fille :

— C'est bien, Mademoiselle de Bapaume, dit-il.

Et sans ajouter un mot, il passa dans son cabinet ; un instant après une détonation apprit le parti violent que venait de prendre le meurtrier du chevalier, non sans doute par aucun remords de son crime passé, mais parce qu'il ne put pas supporter l'idée de devenir odieux à la jeune fille qu'il aimait. M. de Fosseret avait fait un testament par lequel il institua Mlle de Bapaume sa légataire universelle. Celle-ci rompit le mariage qu'elle allait conclure, retourna à Messine, où elle prit le voile, et donna tous ses biens au couvent de Sainte-Rosalie. L'agate, dont la possession fut si funeste à trois personnes, fait partie encore aujourd'hui des trésors du couvent.

MARIE AYCARD.
(Courrier Français).

LES TEMPLIERS.

Nous avions annoncé, dans un de nos numéros de novembre, que le général Van Der Meer, un des chefs présumés de la conspiration récemment éventée par le gouvernement belge, s'occupait, vers l'époque de son arrestation, à constituer en Belgique une *société secrète de* TEMPLIERS *à l'instar de celle de Paris.*

Cette nouvelle, dont nous indiquions d'ailleurs la source, était empruntée par nous au *Journal de Bruxelles*, et nos lecteurs concevront de reste que le caractère de l'*Union Catholique* lui commandait de répandre, sous la responsabilité d'une feuille rédigée sur les lieux mêmes, un renseignement qui dénonçait l'usurpation du nom de Templiers, si long-temps glorieux dans l'histoire du monde, surtout lorsque des opinions de parti semblaient avoir voulu s'entourer de ce vénérable prestige pour renverser l'ordre établi dans un État catholique, reconnu par les cabinets, et de plus allié de la France.

Aujourd'hui, les informations ultérieures que nous avons obtenues, tant de ne nos correspondans de Belgique que par nos propres recherches, nous engagent à corriger la version du *Journal de Bruxelles*. Sans préjudice des *mystères* concentrés dans ses rangs supérieurs, comme cela se pratique parmi les Francs-Maçons, la société qui prend le nom de l'Ordre du Temple dans les deux capitales n'est point une société secrète, si l'on veut réduire cette expression au sens convenu dans le langage politique. Elle n'est secrète qu'en dépit d'elle-même, et ne demanderait certes pas mieux que de conquérir une vaste notoriété. Nous lui rendons, à cet égard, pleine justice. Publications emportées par le torrent de la librairie ; assemblées tenues dans le demi-jour d'un mystère transparent dont on multipliait comme à dessein les confidences ; résurrection des noms splendides, des nobles formules et des gracieux costumes de l'ordre au moyen-âge, les prétendus Templiers du dix-neuvième siècle n'ont rien épargné pour saisir la curiosité de la foule. De loin en loin, quelques personnes qui vont partout se souviennent encore d'avoir vu, dans le temps où les Saint-Simoniens et l'abbé Châtel avaient donné l'exemple de ce genre de travestissemens, un médecin et d'autres bourgeois, déguisés comme lui sous des costumes très peu templiers, parodier en public la célébration des

saints mystères du catholicisme. — Vaines tentatives! Ni le ridicule (1), ni le scandale, malgré leur excès, n'ont pu faire événement dans la mémoire.

Hâtons-nous de le dire, le *Grand-Maître* qui se posait de la sorte en chef de religion, et sur lequel nous aurons à revenir, était presque seul; tous les hommes notables qui, trop légèrement sans doute, s'étaient fait admettre dans son ordre, l'avaient déclaré déchu; un régent avait été élu par les chevaliers qui professaient obéissance à la cour de Rome, et ce fut cette fraction de la société qui se recruta successivement de plusieurs centaines de noms honorables.

Il n'est pas rare, dans le monde de Paris, qu'un membre distingué de la noblesse, de la magistrature, de l'administration, ou de quelque corporation de l'état, lorsqu'à la faveur d'une causerie intime vous l'interrogez sur ses titres, finisse par vous apprendre qu'il est Templier. — Templier! vous écriez-vous; depuis quand donc, de grâce, et par quelle puissance cet ordre a-t-il été rétabli? — Sur quoi votre interlocuteur vous répond négligemment que l'ordre du Temple n'est pas mort avec Jacques de Molay; que la transmission de la grande-maîtrise a persisté jusqu'à nos jours, d'abord dans le mystère, puis à ciel ouvert; qu'il a dans sa bibliothèque une publication templière où tout cela se trouve expliqué; qu'enfin il s'est fait recevoir dans l'ordre, parce que la beauté du costume, rétabli d'après l'histoire, le choix des banquets de cérémonie, et le prétexte des œuvres philantropiques l'ont séduit.

Si vous êtes en veine de malice et si vous ne craignez pas de déplaire, d'autres questions s'échapperont tout naturellement de vos lèvres : — Pour dîner ensemble, il suffit que des gens soient amis; pour faire de bonnes œuvres, la qualité d'homme et de chrétien est surabondante; dès lors, qu'exprime dans votre société le nom d'Ordre du Temple? La règle que le premier grand-maître reçut des mains de saint Bernard, vous sert-elle de règle? Etes-vous moines ou chevaliers? En outre du triple vœu spirituel de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, avez-vous prononcé le triple vœu temporel de fraternité, d'hospitalité et de service militaire? Avez-vous été successivement novice et servant dans un ordre religieux, page, écuyer, comme les aspirans de chevalerie? Quels infidèles allez-vous combattre par l'exemple, la vertu, les bonnes œuvres, et s'il le faut, par l'épée?

Il serait peut-être charitable de ne pas porter plus loin cette investigation, déjà trop embarrassante pour les chevaliers du Temple et surtout de leur épargner la dernière et la plus terrible question : — Existez-vous?

L'histoire de l'ordre du Temple va nous répondre pour eux.

Des monceaux immenses de volumes ont été publiés sur le grand événement qui signala l'ouverture du quatorzième siècle. Comme toujours, le choc des discussions a soulevé tant de poussière entre les yeux de l'esprit et la vérité, qu'après toute l'érudition dépensée, nous en sommes définitivement en France à connaître l'histoire des Templiers par la tragédie de feu M. Raynouard.

Nous ne faisons pas ici de critique littéraire, et nous pourrons nous abstenir de juger de la sincérité de M. Raynouard, ou la droiture de son jugement en matière d'histoire. Sous tous les points de vue, cela met à l'aise notre respect pour les morts.

Mais nous demanderons la permission de remonter à des sources d'une meilleure authenticité que la tragédie de l'empire, et même que les historiens du dix-huitième siècle, auxquels l'auteur de cet ouvrage en avait emprunté la donnée.

Les philosophes du dix-huitième siècle avaient sans doute beaucoup d'esprit, et surtout ils savaient le frapper comme une effigie frivole sur cette menue monnaie qui circule si vite et qui plaît tant à la multitude. Auxiliaires d'un penchant funeste, ils entrèrent dans le courant tracé par la régence et le favorisèrent. On sait ce que c'est que le journalisme belligérant de notre époque, et à quel monde il s'adresse! La vogue du moment, funeste ou salutaire, y fait la loi, et le journalisme en est le page et le vassal. Le pamphlet d'alors fut ce qu'est le journal aujourd'hui. Les libraires étrangers y trouvaient leur compte et payaient le bel esprit au poids de l'or. Bayle, avec ses froides colères, était à la mode parmi les réfugiés hollandais, et Voltaire en devint le plagiaire élégant. Avec un meilleur ton (quoique pas toujours), et grâce au frein des convenances du temps, les philosophes mettaient en relief, dans les cercles de leurs partisans émérites, ceux de leurs adversaires dont ils se flattaient d'avoir bon marché, sauf à passer les autres sous silence. Rien de plus facile que de montrer de l'esprit contre les gens qui n'en ont pas. Le jeu, pour lors, est sûr, s'il n'est pas magnanime. On ne s'attaquait pas, et pour cause, à l'abbé Guenée, aux conférences de la Sorbonne, aux mandemens de monseigneur de Beaumont, à Bergier. La victoire n'eût pas été si prompte, en dépit de l'étourderie des multitudes, et les conspirateurs ménageaient leur poudre. Qu'un pauvre écrivain, comme il s'en trouve partout, même chez les philosophes, s'avisât d'imprudence et de zèle en défendant avec maladresse la cause de la religion, vite on le prenait pour type et pour but; la clameur le plaçait sur le pavois, et l'infortuné payait pour les illustrations de l'Eglise.

Ainsi, d'une part, la défense ne se fit pas en aussi grande échelle que l'attaque, et d'autre part, la volubilité des brouillons étouffa des voix graves, fatalité commune à tous les temps de débâcle. Et voilà comment peut s'expliquer l'engouement des générations qui nous précédèrent, pour des argumens que, même à présent, on ne discute pas; car, à moins d'excuser la sottise par le fanatisme des partis pris, on ne discerne pas fort clairement à quel prestige ils ont dû leur influence. L'Eglise ne fut certainement ni sotte ni muette, mais les mœurs travaillaient au profit des philosophes, et, sous le feu du respect humain, les rangs de son auditoire s'étaient singulièrement dégarnis.

Ce n'est pas nous, ce sont les savans modernes, occupés en France à retourner le libre examen vers l'Encyclopédie elle-même, ce sont principalement les auteurs protestans de l'Allemagne contemporaine, édifiés par leurs propres travaux sur les monumens littéraires du moyen-âge, qui déclarent aujourd'hui, forts d'une science plus consciencieuse et plus profonde, que l'histoire, telle que le dix-huitième siècle l'a faite, et telle que la génération descendante la connaît encore, n'est qu'un mensonge ingrat, qu'une longue calomnie des enfans contre leurs pères.

(1) Nous n'inventons rien. Voici le costume historique et le costume fantastique mis en regard :

TEMPLIERS DES CROISADES.	TEMPLIERS DE LA COUR DES MIRACLES (1831).
Chlamyde longue en laine blanche de Ségovie, à croix rouge sur la poitrine.	Petite redingotte en serge blanche, descendant jusqu'au genou.
Manteau long à capuchon, en laine de Ségovie, à croix rouge sur l'épaule.	Petit manteau à la Leicester, en serge, à petite croix; toque vénitienne de la renaissance, à plume droite.
Hauts-de-chausses unis.	Hauts-de-chausses espagnols.
Large ceinturon à deux bélières, en cuir fauve.	Ceinturon en cuir verni blanc.
Epée de combat de chevalier à hauteur d'appui; poignée formant la croix de l'ordre et servant de sceau; fourreau garni de fer.	Epée de cour très courte; poignée dorée; fourreau garni de cuivre doré.
Eperons à grande étoile, et recourbés en col de cygne.	Eperons à molettes.
Chaîne à gros grains de chapelet, en or massif.	Ruban rouge et croix de l'ordre du Saint-Esprit.
Gants de chevalier, en daim.	Gants glacés.
Anneau en or, aux armes du Temple,	

De pareils témoignages ne sauraient être suspects aux yeux du monde. Nous renonçons cependant à nous en prévaloir, et cela d'autant plus volontiers que nous n'en avons pas besoin. Nos lecteurs aimeront mieux, sans doute, interroger avec nous les événemens connus de tous, pour les mettre en regard du droit et de la raison d'Etat, tels qu'ils ressortent de la constitution de l'ordre aboli par l'Église et par les souverains; des attributions respectives de ces puissances; enfin, de la situation de l'Europe à l'époque où se vida le fameux procès des Templiers.

Depuis les sanglantes persécutions qui refoulèrent les croyans dans les catacombes de Rome, sépulcres où descendaient vifs ces martyrs que la mort souvent ne tardait pas à relever du soin d'une migration nouvelle, jamais la chrétienté n'avait frémi d'aussi violentes appréhensions qu'à la fin du onzième siècle. Le vieux génie païen, réapparu sous une forme musulmane, présentait aux extrémités de l'Europe les deux cornes du croissant. A l'occident, l'islamisme pénétrait jusqu'au cœur du royaume très chrétien; à l'orient, ses armées couvraient la terre même où le Sauveur des hommes avait souffert pour eux la vie et la mort. L'Église répondit à l'Europe émue. Elle organisa la corporation militaire sur le modèle éternel de l'ordre pris en elle-même, et la chevalerie étonna le monde par le spectacle d'une vaste confraternité d'hommes qui ne se connaissaient par leurs noms, ni ne se comprenaient par leurs langages, mais seulement dans l'unité de la commune pensée de sacrifice et d'amour.

Déjà la grande apparition de la chevalerie européenne avait été devancée par des Lazaristes, des frères de Saint-Jean, congrégations humbles et dévouées, qui se groupaient à l'entour du Saint Sépulcre, pour y porter secours aux pélerins dans leurs besoins, dans leurs maladies et dans les persécutions qu'ils souffraient sous l'empire des Sarrasins. A leur tour, entre les premiers, Hugues de Payens et ses huit compagnons s'installèrent à Jérusalem, au service du temple de Salomon et pour rétablir la sûreté des chemins qui conduisaient les pieux voyageurs vers ce lieu vénérable. Pendant dix ans, leur petite confrérie se maintint à travers mille dangers, sans gagner ni perdre un seul homme, vêtue et nourrie par la charité chrétienne; si pauvre, qu'ils montaient à deux le même cheval, comme le rappelle encore l'emblème de leurs armes. Mais du jour où le pape Honoré II la convertit en ordre régulier au concile de Troyes (1128), et lui prescrivit une règle écrite par saint Bernard, la société des *pauvres frères du Temple* fit de nombreuses admissions et devint propriétaire de biens considérables, en sa qualité de garde armée, d'infirmière et d'aumônière du monde chrétien.

La participation des Templiers au grand mouvement des Croisades est universellement connue. Chacun sait que cette admirable corporation qui, suivant l'expression des chroniqueurs, *marchait toujours la première à la rescousse et la dernière au recul*, sut encore conquérir une gloire supérieure au milieu des hauts faits par lesquels toutes les armées chrétiennes s'illustrèrent aux dépens de l'ambition militaire des Sarrasins. Pendant deux siècles, la succession des Grands-Maîtres, toujours choisis néanmoins dans les rangs des hommes jeunes et forts, offre une série de règnes courts et multipliés, semblables aux règnes de ces vieillards courbés sous le poids du sacerdoce, que la prudence inspirée du conclave élève à de si fréquentes reprises au trône pontifical. Dignes représentans d'un clergé qui transportait l'esprit de sacrifice dans la guerre, les chefs de l'ordre du Temple de Jérusalem tombaient presque tous sur les champs de bataille, après quelques années d'un ministère pénible et glorieux.

Il nous reste à considérer la situation de l'Europe au quatorzième siècle, tant en elle-même que vis-à-vis des ordres militaires.

La mission défensive de la Croisade en Orient était accomplie: Rome désavoua les entreprises attardées des Chrétiens qui s'obstinaient à guerroyer en Palestine. Boniface VIII, dans l'intérêt général, venait de repousser le projet d'une Croisade nouvelle, exposé par Jacques de Molay dans un mémoire, d'ailleurs, plein de mérite. La plus urgente mesure à prendre en temps de paix, c'est le licenciement des troupes mises sur le pied de guerre; et l'Église devait désarmer, comme les souverains et les seigneurs du siècle, à la clôture de la grande expédition dont les besoins avaient absorbé la force des peuples au profit de la nécessité d'un jour.

Tandis que la chrétienté se reconstituait pour réparer dans le travail ses forces épuisées par tout le sang qu'elle avait perdu; que la religion et la politique calmaient de concert les dernières effervescences d'une crise mourante; que le clergé, la noblesse et le peuple se retournaient vers les arts pacifiques, vingt mille chevaliers du Temple, dont chacun emmenait ses écuyers, tous nourris dans la liberté des camps, au contact des mœurs de l'Asie, soldats cousus d'or, et revêtus d'un double pouvoir ecclésiastique et militaire, rentraient en Europe le même jour avec armes et bagages, prêts à se disperser comme les eaux de l'orage à travers les langues multiples de leur ordre, et prêts aussi, s'il en était besoin, à se rallier sur l'appel du Grand-Maître.

Ce retour menaçait la société d'un double péril. D'une part, il était notoire en haut lieu, et surtout à Rome, que le chapitre général de l'ordre servait de centre à la transmission d'une doctrine mystérieuse, empruntée à l'ancienne Egypte par l'intermédiaire des sectes secrètes d'Orient, et qui se cachait dans les degrés supérieurs de la hiérarchie templière, pour s'infiltrer inévitablement quelque jour au sein des croyances qui supportaient la constitution européenne. D'autre part, les souverains avaient tout à redouter d'une corporation mixte, plus puissante peut-être qu'aucun d'entre eux sous le point de vue militaire, indépendamment de ses prérogatives spirituelles; le roi de France, en particulier, ne pouvait voir sans appréhension, au cœur de ses États, la plus grande portion de ces quarante mille commanderies, dont les belliqueux habitans, s'il leur prenait fantaisie d'échapper au joug du Saint-Siége, pouvaient ébranler le trône de Philippe en se levant contre lui comme un seul homme.

Bref, avec le changement des affaires, le plus grand secours de la veille était devenu le plus grand danger du lendemain. L'inutilité de l'Institut pour l'avenir se montrait certaine autant que sa soumission volontaire paraissait douteuse; et la révolte des chevaliers de Prague et d'Aragon prouva depuis qu'on ne s'était point trompé.

Analysons rapidement cette fameuse procédure que les contemporains ont unanimement approuvée, et qui, depuis le dix-septième siècle, excita tant de tardives clameurs. Par l'autorité de Philippe-le-Bel, les Templiers de France furent tous arrêtés en un seul jour, le 13 octobre 1307.

A peine Clément eut-il appris cette mesure, qu'il s'en plaignit, dans une bulle adressée au roi de France, comme d'une usurpation sur la liberté de l'Église, qui seule pouvait juger les ecclésiastiques. Il suspendit en même temps le pouvoir des archevêques, évêques, prélats et inquisiteurs de France dans l'instruction du procès des Templiers. Philippe se récria d'abord; mais, sur l'avis des docteurs de la Sorbonne, ils satisfit les cardinaux qui se présentèrent devant lui par l'ordre du pape, et les principaux Templiers furent envoyés à Poitiers, où se trouvait alors le Saint-Père.

Clément les interrogea tous, au nombre de soixante-douze, et reçut avec douleur les plus accablants aveux. Le reniement du Christ et les pratiques infâmes qui pesaient déjà sur la réputation de l'ordre sont des faits établis par les révélations presque unanimes des accusés.

Convaincu, dès lors, que l'instruction suivait une marche régulière, le pape autorisa sur de nouveaux frais le clergé de France à la poursuivre, et permit aux ordinaires de procéder jusqu'à la sentence, qui serait donnée contre les chevaliers par les conciles provinciaux. Néanmoins il se réserva, comme au Saint-Siége, le jugement du grand-maître et des principaux dignitaires du Temple.

En conséquence, Philippe-le-Bel décerna commission à Guillaume de

VOIR LE SUPPLÉMENT.

Paris, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, inquisiteur de la foi en France, et aux gentilshommes les plus notables dans les localités diverses, pour informer sur les chevaliers tenus en son pouvoir royal, au nom de l'Eglise, et à la prière du pape et des prélats, pendant que Clément lui-même interrogeait le grand-maître et les hauts officiers, qui répétèrent les aveux de leurs inférieurs.

L'enquête générale marchait activement en France; mais la cour de Rome, toujours attentive à contrebalancer les préventions nationales par le poids de son impartialité suprême, chargea cette fois encore trois cardinaux de s'assurer par eux-mêmes de la réalité des réponses étranges que l'on obtenait des Templiers.

Enfin, ne voyant plus l'ombre d'un doute, le Saint-Père, en 1308, invita par des bulles tous les souverains à suivre dans leurs Etats l'exemple du fils aîné de l'Eglise. Comme chefs d'enquête, il leur posa quatorze articles fondés sur les charges déjà connues. Dans cette année, le concile général de Vienne en Dauphiné fut aussi convoqué pour achever l'œuvre entreprise par les prélats, abbés, chapitres, villes et communes de France, dans plusieurs synodes provinciaux.

Au bout d'une instruction de cinq ans, le concile général, composé de trois cents évêques, se réunit en 1313. Les témoins, les accusés et leurs procureurs entendus, l'abolition de l'ordre du Temple y fut prononcée, et le pape la confirma par une bulle célèbre.

Lorsqu'on examine les révélations de deux cent quarante Templiers, qui sont citées intégralement dans le grand ouvrage de l'historien Dupuis, et celles de deux mille témoins entendus contre eux dans toute la chrétienté, on est surpris, devant le poids des charges, de voir la multiplicité des acquittemens. Les condamnations ne portent que sur des crimes plus sévèrement châtiés par la justice du temps, et dont la plupart entraînent, même aujourd'hui, des peines analogues. Ainsi, les complots contre la sûreté de l'Etat mènent encore à l'incarcération les modernes imitateurs des Templiers qui les commirent, et le crime monstrueux, dont plusieurs furent convaincus, est puni de mort en Angleterre jusqu'à ce jour.

Il faut tenir compte de l'esprit miséricordieux du catholicisme, qui tempéra, pour sa part, la sévérité des lois temporelles, en attachant le pardon au repentir, pour concevoir que, dans une immense corporation visiblement dépravée, sur tant de milliers d'hommes, soixante à quatre-vingts seulement aient subi la peine capitale. Jacques de Molay lui-même et trois autres chefs de l'ordre, convaincus comme lui, obtinrent la commutation de la peine du bûcher en prison perpétuelle, sous la condition d'une amende honorable, et la terrible sentence ne fut exécutée que lorsque, au mépris de leurs promesses, ils eurent protesté contre leurs juges à la face du peuple.

Nous n'avons point qualité pour descendre dans les consciences; qu'il nous suffise d'enregistrer la régularité des jugemens.

Plus faibles dans les autres pays, les Templiers s'y soumirent généralement aux censures ecclésiastiques. Le rhingrave Hugues parut devant le concile de Mayence, à la tête de six chevaliers sous les armes, et demanda le jugement de Dieu. Nul champion ne s'étant présenté contre eux, ils furent absous, suivant la loi civile.

La presque totalité des Templiers, soit absous, soit pénitens et reçus en grâce, passèrent avec leurs dignités et leurs biens, dans les ordres militaires de l'Hôpital (dit de Saint-Jean ou de Malte), de Notre-Dame de Monteza et du Christ, chargés désormais de continuer la défense de l'Europe sur la Méditerranée, son nouveau théâtre, où le génie du Temple, sous ces formes diverses, servit long-temps encore la cause de la chrétienté.

On a parlé souvent de la confiscation que Clément V, Philippe-le-Bel et d'autres princes auraient exercée sur les possessions templières; ramenons d'un mot à ses véritables termes cette question si simple et si complaisamment obscurcie.

Comme l'ordre lui-même, ses propriétés, par leur titre, étaient complexes. Elles provenaient de donations faites par des rois, des seigneurs ou de riches communautés à la *langue*, c'est-à-dire au préceptorat spécial de leur pays. Chaque propriété, château, temple, chapelle, forêt ou terre, était, de la sorte, tout à la fois ecclésiastique et nationale.

De là, lors de l'abolition de l'ordre, nécessité d'une liquidation entre l'église et les souverains. Les uns réclamèrent, de droit, soit pour eux, soit pour leurs sujets, les biens constitués sur la tête de l'ordre; les autres permirent que des richesses données au Temple par eux ou par leurs pères, fussent transférées soit aux hospitaliers de l'ordre de Malte, soit à quelque autre institution pieuse, et ces richesses seules passèrent entre les mains de l'Eglise.

Aussitôt après la bulle de condamnation, le pape déclara, par une autre bulle, qu'en décrétant l'union des biens des Templiers à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, il avait entendu que ce fût sans préjudicier aux droits que les rois, princes, barons et autres seigneurs pourraient avoir sur ces biens lors de leur capture.

On pourrait demander si Philippe-le-Bel, par exemple, en regard de l'épuisement des finances, n'avait pas de justes raisons pour réintégrer dans les possessions de la couronne une partie au moins des commanderies templières de France? Il ne toucha cependant qu'aux meubles et à quelque argent qui se trouvait alors dans les maisons de son royaume. Tous les biens immeubles qui formaient la principale richesse de l'ordre, furent par lui cédés aux Hospitaliers de Malte.

Les dépenses du procès avaient été prodigieuses. On peut en juger par la main-levée que Louis-le-Hutin donna, le 14 février 1315, à Foulque de Villaret, grand-maître de l'Hôpital, en vertu de la restitution à couronne de France, de 260,000 livres et de plusieurs autres sommes non exprimées, pour laquelle Philippe-le-Bel avait engagé tous les biens du Temple remis aux Frères de Malte, comme il appert par le registre du trésor de l'an 1317, lettre 142ᵉ.

Terminons par le grand argument que les Templiers modernes, dont nous avons parlé dans le commencement de cet article, croient alléguer contre la décison par laquelle le souverain pontife, avec l'approbation du concile de Vienne, abolit l'institut qu'un autre pape et un autre concile avaient fondé. « Clément lui-même, disent-ils (1), déclare dans son décret d'abolition, qu'il n'a pas le droit de détruire l'ordre; » et, pour le prouver, ils citent une partie de la bulle de Vienne (6 *non, maii, pont. nost, ann.* 7, *sive* 2 *maii* 1312), qui déclare exactement le contraire.

Voici comme s'exprime ce document qui se trouve entre les mains de tout le monde :

« Ce n'est pas sans amertume de cœur et sans douleur qu'avec l'approbation du Saint-Concile, ne pouvant, d'après les enquêtes et les procédures auxquelles il (l'ordre du Temple) a été soumis, prononcer en justice une sentence définitive, nous soumettons, non par une telle sentence, mais par voie de provision ou d'ordination apostolique, cet ordre à une prohibition perpétuelle, et le soustrayons à notre sanction irrévocable et perpétuellement valable, défendant expressément que personne n'entre dans ledit ordre, n'en prenne ou n'en porte l'habit ou ne présume agir comme Templier; que si quelqu'un faisait infraction à cette défense, il encourrait, par le fait même, la sentence d'excommunication. »

L'assertion des Templiers modernes, confrontée avec les termes de la bulle papale, nous dispense du moindre commentaire, car la difficulté qu'ils ont élevée contre le caractère perpétuel d'une sentence provisoire, s'appuie simplement sur une interprétation vicieuse des mots. Personne, pas plus en bonne grammaire qu'en bonne jurisprudence, ne confondra *provisoire* avec *momentané*, ou *perpétuel* avec *éternel*.

(1) *Manuel des Chevaliers de l'Ordre du Temple, à Paris, chez le chevalier A. Guyot, imprimeur de la Milice du Temple*, 707 (*).

(*) Date templière qui prend pour ère la fondation de la chevalerie primitive du Temple à Jérusalem (1118), et qui par conséquent répond à l'an 1825 de N.-S. J.-C.

S'il restait une réflexion à faire sur l'acte apostolique, elle serait pour la modération de Clément V.

Ainsi disparaît devant un solide examen cette fantasmagorie de persécutions et de vengeances que la petite histoire pamphlétaire a soulevée sans pudeur autour d'un acte légal et politique, dont la prudente et ferme exécution licencia partout une corporation surannée, transfigura ses élémens selon les besoins du temps, concourut à rétablir les finances de l'Europe, et épargna peut-être une guerre civile à la France.

E. F.
(*Union catholique*).

LE TUEUR DE DAIMS.

Suite. — Voir les numéros des 20, 25, 30 novembre, 10, 15, 20, 25 et 31 décembre 1841, 5, 10 15 et 20 janvier 1842.)

CHAPITRE XVII.

Vous avez voulu être dupes et victimes, et vous l'êtes.

Le feu, le canot et la source près de laquelle Nathaniel commença sa retraite, auraient formé les angles d'un triangle presque équilatéral. La distance du feu au canot était un peu moindre que celle du feu à la source, tandis que la distance de la source au canot était à peu près égale à celle qui séparait les deux premiers points. Toutefois les fugitifs furent obligés de faire un détour pour se mettre à couvert dans les buissons, et de suivre ensuite la courbe que décrivait le rivage.

Quelque pressante que fût la circonstance, Tueur de daims hésita un instant avant de s'enfoncer dans les buissons qui bordaient le rivage. Quatre ennemis sur la hauteur se dessinaient à ses yeux sur un fond bien éclairé par le feu, et l'un d'eux était en avant. Le chasseur pouvait facilement le tuer, mais il jugea plus prudent de s'enfoncer dans les broussailles. Gagner le rivage et le suivre jusqu'à l'endroit où Chingachgook l'attendait dans le canot avec Hist, ce ne fut l'affaire que de quelques momens. Ayant jeté sa carabine au fond du canot, il se baissait pour pousser la nacelle en pleine eau, quand un Indien agile et vigoureux sauta du milieu des buissons et lui tomba sur le dos comme une panthère. Tout tenait alors à un fil; un seul faux pas, et tout était perdu. Avec une générosité qui aurait rendu un Romain illustre à jamais, Nathaniel réunit toutes ses forces et poussa le canot avec une vigueur qui, en un instant, l'éloigna à cent pieds du bord; mais il tomba lui-même dans l'eau, entraînant nécessairement son ennemi avec lui.

Quoique l'eau fût profonde à quelques toises du rivage, elle ne venait qu'à la hauteur de la poitrine d'un homme à l'endroit où les deux ennemis étaient tombés; mais c'en était assez pour faire périr le chasseur, qui se trouvait sous l'Indien. Cependant, il avait les mains libres, et le sauvage fut obligé de se relever pour respirer. Nathaniel fit de même, et pendant une demi-minute il y eut entre eux une lutte terrible : chacun d'eux tenait les bras de l'autre pour l'empêcher de faire usage du couteau meurtrier. Une demi-douzaine de sauvages s'étant jetés à l'eau pour donner du secours à leur compagnon, le chasseur se rendit avec une dignité égale à son dévouement.

Les Indiens s'éloignèrent avec leur prisonnier, les uns continuant à poursuivre Hist le long du rivage, la plupart retournant vers le feu. Presque étranglé dans la lutte, l'antagoniste de celui-ci avait alors repris haleine, et il raconta à ses compagnons de quelle manière Hist s'était échappée. Il n'était plus temps de chercher à la reprendre, car, dès que le Délaware avait vu emmener son ami dans les buissons, il avait pris les rames et dirigé sans bruit la légère nacelle vers le milieu du lac, pour la mettre hors de la portée du mousquet; après quoi il chercha à rejoindre l'arche.

Quand Nathaniel fut arrivé près du feu, il se trouva entouré de huit sauvages à figure farouche, parmi lesquels il reconnut son ancienne connaissance Rivenoak. Dès que celui-ci eut jeté les yeux sur le prisonnier, il parla à part à ses compagnons, qui ne purent retenir une exclamation de surprise et de plaisir en apprenant que le blanc, objet de leur merci ou de leur vengeance, était celui qui avait tout récemment donné la mort à un de leurs guerriers de l'autre côté du lac.

On ne lia pas les bras ni les mains de Tueur de daims, mais on lui retira son couteau. Les seules précautions qu'on prit pour s'assurer de lui, furent de le surveiller de près et de lui attacher les deux jambes avec une forte corde d'écorce, qui toutefois ne l'empêchait pas de marcher. Ces précautions devaient être considérées comme une preuve de l'estime que l'on avait pour sa valeur.

On lui permit de s'asseoir sur le bout d'un tronc d'arbre, près du feu, pour sécher ses habits. Celui qui venait d'être son antagoniste était en face de lui, exposant à l'action de la chaleur le peu de vêtemens qu'il avait, et portant quelquefois une main à son cou, sur lequel on apercevait encore les marques de la pression des doigts du jeune chasseur. Les autres guerriers se consultaient ensemble à deux pas; car ceux qui avaient été à la découverte étaient revenus, et avaient annoncé qu'ils n'avaient trouvé aucune trace d'ennemis dans les environs du camp. Tel était l'état des choses, quand la vieille femme dont Tueur de daims avait serré le col, et dont le nom signifiait l'Ourse en langue huronne, s'approcha de lui et l'injuria avec une véhémence qui eût peut-être engendré des voies de fait, si Rivenoak ne fût survenu.

Celui-ci ordonna à la sorcière de se retirer.

— Mon frère visage pâle est le bienvenu, dit l'Indien avec un air de familiarité; mon frère a un nom. Un si grand guerrier ne peut avoir vécu sans nom.

— Mingo, répondit le jeune chasseur, votre brave m'a nommé Œil-de-Faucon, quand il avait la tête appuyée sur mes genoux, avant que son esprit partît pour vos forêts bienheureuses, toujours pleines de gibier.

— C'est un beau nom. Le faucon est sûr de son coup. Mais Œil-de-Faucon n'est pas une femme: pourquoi vit-il avec les Délawares?

— Je vous comprends, Mingo; mais la Providence m'a placé tout jeune parmi les Délawares, et sauf ce que les usages chrétiens exigent de ma nature et de ma couleur, j'espère vivre et mourir dans leur tribu.

— Bon! un Huron est une peau rouge aussi bien qu'un Délaware, et Œil-de-Faucon ressemble plus à un Huron qu'à une femme.

— Je suppose que vous savez ce que vous voulez dire, Mingo : si vous ne le savez pas, je ne doute point que Satan ne le sache. Mais si vous désirez tirer quelque chose de moi, parlez plus clairement.

— Bon! Œil-de-Faucon n'a pas la langue fourchue, et il aime à dire ce qu'il pense. Eh bien! Œil-de-Faucon est une connaissance du Rat-Musqué; il a vécu dans son wigwam, mais il n'est pas son ami. Il n'a pas besoin de chevelures comme un pauvre Indien, et il a tout le courage d'un visage pâle. Le Rat-Musqué n'est ni blanc ni rouge, ni chair ni poisson; c'est un serpent d'eau, qui se tient tantôt sur le lac, tantôt sur la terre, et à qui il faut des chevelures. Œil-de-Faucon peut retourner chez lui, et lui dire qu'il a eu plus d'espri

que les Hurons, et qu'il leur a échappé; et quand les yeux du Rat-Musqué seront dans un brouillard, et qu'il ne pourra voir de sa maison jusque dans les bois, OEil-de-Faucon peut ouvrir la porte aux Hurons. Et comment se partagera le butin? OEil-de-Faucon prendra ce qu'il lui plaira, et les Hurons se contenteront du reste. Quant aux chevelures, elles peuvent aller au Canada, car les visages pâles ne s'en soucient point.

— Eh bien, Rivenoak, je sais ce que vous voulez dire à présent, et je dois dire que les Mingos sont plus diables que le diable. Oui, sans doute, il me serait assez facile d'aller dire au Rat-Musqué que je me suis tiré de vos mains, et de me faire quelque mérite de cet exploit.

— Bon! c'est justement ce que j'attends de vous.

— Oui, oui, cela est assez clair. Quand je serai chez le Rat-Musqué, mangeant son pain, riant et jasant avec ses jolies filles, il faut que je lui couvre les yeux d'un brouillard si épais, qu'il ne puisse voir sa porte et encore moins la terre.

— Bon! OEil-de-Faucon aurait dû naître Huron! Son sang n'est qu'à demi blanc.

— Quand le vieux Hutter aura les yeux dans un brouillard, que ses jolies filles seront endormies, et que le Grand-Pin, comme vous appelez Hurry Harry, rêvera à toute autre chose qu'à une trahison, je n'aurai qu'à mettre en vue quelque part une torche pour signal, ouvrir la porte, et laisser entrer les Hurons pour qu'ils prennent leurs chevelures.

— Mon frère se méprend sûrement : il ne peut avoir le sang blanc; il est digne d'être un grand chef parmi les Hurons.

— J'ose dire que cela serait vrai, s'il faisait tout cela. Mais écoutez-moi, Huron. Je suis né chrétien, et ceux qui viennent de cette souche ne peuvent jamais se prêter à telle perversité. Les ruses peuvent être et sont légitimes dans la guerre; mais l'astuce, la tromperie, la trahison à l'égard d'amis, ne conviennent qu'à ces visages pâles qui sont des démons; car je sais qu'il en existe assez parmi eux pour vous donner une fausse idée de notre nature; et pour être franc envers vous, je vous dirai qu'il en est de même des Délawares; quant aux Mingos, le cas peut être différent.

Rivenoak écouta ce discours avec un mécontement évident; mais il était trop rusé pour vouloir perdre toute chance d'arriver à son but, en cédant avec trop de précipitation à son ressentiment. Affectant de sourire, il réfléchit quelques instans avant de répondre.

—OEil-de-Faucon est-il ami du Rat-Musqué? demanda-t-il enfin, ou est-il amant d'une de ses filles?

— Ni l'un ni l'autre, Mingo. Le vieux Tom n'est pas un homme qui puisse gagner mon affection. Quant à ses filles, elles sont certainement assez belles pour conquérir le cœur de tout jeune homme; mais il y a des raisons pour ne pas avoir grand amour pour aucune d'elles. Hetty est une bonne âme, mais qui ne jouit pas de toutes ses facultés.

— Et la Rose-Sauvage? s'écria Rivenoak; le parfum n'en est-il pas assez doux pour qu'elle soit placée sur le sein de mon frère.

Nathaniel avait trop de délicatesse naturelle pour dire la moindre chose qui pût nuire à la réputation de cette jeune fille : il garda le silence. Le Huron supposa qu'un amour désappointé était la cause de cette réserve.

— OEil-de-Faucon parle à un ami; il sait que Rivenoak est homme de parole, car ils ont trafiqué ensemble, et le trafic ouvre l'âme. Mon ami est venu ici, parce qu'une jeune fille tenait une petite corde qui pouvait tirer à elle le corps du guerrier le plus robuste.

— Vous êtes plus près de la vérité, Huron, que vous ne l'avez été depuis le commencement de notre conversation. Oui, cela est vrai. Mais un bout de cette corde n'était pas attaché à mon cœur, et l'autre ne se trouvait pas entre les mains de la Rose-Sauvage.

— Cela est étonnant. L'amour de mon frère est-il dans sa tête et non dans son cœur? L'Esprit-Faible a-t-elle tiré si fort un guerrier si robuste?

— La petite corde dont vous parlez est attachée au cœur d'un grand Délaware, d'un rejeton de la souche des Mohicans, qui vit avec les Délawares depuis la dispersion de sa tribu, et qui est de la famille des Uncas; il se nomme Chingachgook. Il est venu ici tiré par cette corde, et je l'ai suivi, ou plutôt je l'ai précédé; car j'y suis arrivé le premier sans être tiré par autre chose que par l'amitié.

— Mais toute corde a deux bouts. L'un, dites-vous, était attaché au cœur d'un Mohican; et l'autre?

— L'autre était ici près du feu, il y a une demi-heure. Wah-ta! wah le tenait dans sa main, s'il ne tenait à son cœur.

— Je comprends ce que vous voulez dire, mon frère, répondit l'Indien d'un ton grave : le Grand-Serpent étant le plus vigoureux, a tiré le plus fort, et Wah-ta! wah a été forcée de nous quitter.

— Je ne crois pas qu'il ait eu besoin de tirer beaucoup, répliqua Nathaniel.

— Et OEil-de-Faucon et Chingachgook ne sont venus dans notre camp que dans ce dessein?

— Pour quelle autre raison y serions-nous venus? Cependant nous ne sommes pas entrés dans votre camp; nous ne nous sommes approchés que jusqu'à ce pin, dont vous pouvez voir la cime derrière cette hauteur. De là nous avons épié vos mouvemens aussi long-temps que nous l'avons voulu. Quand nous fûmes prêts, le Grand-Serpent fit son signal, et ensuite tout alla comme nous le désirions, jusqu'au moment où ce Mingo me sauta sur le dos; Wah-ta! wah est partie avec l'homme qui est presque son mari; et quoi qu'il puisse m'arriver, c'est décidément une bonne chose.

— Quel signal fit connaître à la jeune fille que le Grand-Serpent était si près d'elle? demanda Rivenoak avec plus de curiosité qu'il n'avait coutume d'en montrer.

— Vos écureuils sont de grands rôdeurs, Mingo; oui, ce sont certainement de grands rôdeurs. Quand les écureuils des autres sont chez eux à dormir, les vôtres courent les champs. Eh bien! il y a des écureuils à quatre pattes, et il y en a à deux jambes; et parlez-moi des derniers, quand il y a une bonne corde qui attache deux cœurs. Si on les réunit ensemble, l'un dit à l'autre quand il faut tirer le plus fort.

Le Huron parut piqué, mais il réussit à réprimer toute marque violente de ressentiment. Il quitta bientôt son prisonnier, et ayant rejoint ses guerriers, il leur communiqua en substance tout ce qu'il venait d'apprendre. L'audace et le succès de leurs ennemis leur inspirèrent, comme à lui, une admiration mêlée de courroux. Trois ou quatre d'entr'eux montèrent sur la colline et regardèrent l'arbre, près duquel Nathaniel avait dit que son ami et lui s'étaient postés; et l'un d'eux descendit même pour aller examiner les traces de pieds qui devaient se trouver sur la terre. Cet examen confirma pleinement le récit du prisonnier, et ils retournèrent près de leur compagnon avec plus de surprise et d'admiration que jamais. Le messager que leur avaient envoyé les autres Hurons campés plus haut sur les bords du lac, et qui était arrivé pendant que Tueur de daims et Chingachgook surveillaient leurs mouvemens, fut congédié avec une réponse, et remporta sans doute aussi la nouvelle de tout ce qui venait de se passer.

Jusqu'à ce moment, le jeune Indien, que le chasseur et son ami avaient vu avec Hist et une autre Indienne, n'avait cherché à avoir

aucune communication avec le prisonnier; il s'était tenu à l'écart, non seulement de ses compagnons, mais même des jeunes femmes qui étaient réunies ensemble, à quelque distance des hommes, suivant l'usage, et qui s'entretenaient à voix basse de l'évasion de leur compagne. Une d'elles ne put même s'empêcher de rire de l'air inconsolable du jeune Indien, qui pouvait se regarder comme un amant abandonné. Il s'en aperçut et s'approcha du tronc d'arbre sur lequel le prisonnier était assis, séchant ses vêtemens.

— Voici Catamount (1)! dit-il, frappant d'une main sa poitrine nue, et prononçant ces mots de manière à prouver qu'il comptait que ce nom produirait un grand effet.

— Et voici OEil-de-Faucon, répondit le visage pâle; mon coup d'œil est prompt. Mon frère saute-t-il bien loin?

— D'ici aux villages des Délawares. OEil-de-Faucon m'a volé ma femme; il faut qu'il me la ramène, ou sa chevelure, suspendue à un bâton, séchera dans mon wigwam.

— OEil-de-Faucon ne vole rien, Huron; votre femme, comme il vous plaît d'appeler What-ta! Wah ne sera jamais la femme d'aucune peau rouge du Canada. Son cœur est dans le wigwam d'un Délaware, et son corps est allé le retrouver. Le Catamount est actif, je le sais; mais il a les jambes trop courtes pour suivre les désirs d'une femme.

— Le Serpent des Délawares est un chien, un pauvre animal qui se tient dans l'eau; il n'ose se montrer sur la terre, comme un brave Indien.

— Eh bien, Huron, vous n'avez pas peu d'impudence, car il n'y a pas une heure que le Serpent était à cent pas de vous; et quand je vous ai montré à lui, il vous aurait envoyé une balle pour mesurer l'épaisseur de votre peau, si je n'avais placé sur sa main le poids d'un peu de jugement.

— Hist se moque de lui. Elle voit qu'il est boiteux, que c'est un pauvre chasseur, et qu'il n'a jamais été sur le sentier de guerre. Elle prendra pour mari un homme, et non un fou.

— Comment savez-vous cela, Catamount? répliqua Nathaniel en riant; vous voyez qu'elle est allée sur le lac, elle préfère peut-être une truite à un chat bâtard. Suivez mon avis, Catamount, et cherchez une femme parmi les Huronnes, car vous n'en trouverez jamais une de bonne volonté parmi les Délawares.

La main de Catamount chercha son tomahawk, et quand ses doigts en touchèrent le manche, ils furent agités de convulsions, comme s'il eût hésité entre la politique et le ressentiment. En ce moment critique, Rivenoak s'approcha, fit un geste d'autorité qui obligea le jeune Indien à se retirer, et reprit sa première position sur le tronc d'arbre, à côté de Tueur de daims. Il y resta quelque temps en silence avec la réserve et la gravité d'un chef indien.

— OEil-de-Faucon a raison, dit-il enfin; sa vue est si bonne, qu'il peut voir la vérité pendant la nuit la plus sombre, et nous avons été des aveugles. C'est un hibou à qui l'obscurité ne peut rien cacher. Il ne doit pas frapper ses amis, il a raison.

— Je suis charmé que vous pensiez ainsi, Mingo; car, à mon avis, un traître est pire qu'un lâche.

— Mon frère visage pâle a raison; il n'est pas Indien, et il ne doit oublier ni son Manitou, ni sa couleur. Des Hurons savent qu'ils ont un grand guerrier pour prisonnier, et ils le traiteront comme tel. S'il est destiné à la torture, ils lui réservent des tourmens qu'un homme ordinaire ne saurait supporter; et s'il doit être traité en ami, il sera l'ami de tous les chefs.

Tout en lui donnant cette assurance extraordinaire d'estime et de considération, le Huron jetait sur lui un coup d'œil à la dérobée, pour voir comment il prenait ce compliment. Nathaniel sentit son sang se glacer à cette annonce; mais il sut conserver un aspect si ferme, que l'œil perçant de son ennemi ne put y découvrir aucun signe de faiblesse.

— Dieu m'a fait tomber entre vos mains, Huron, et vous ferez de moi ce qu'il vous plaira. Quoi qu'il en soit, je prends Dieu à témoin que je suis entièrement de sang blanc; par conséquent, si les tourmens sont plus forts que moi et que je m'oublie, mettez-en la faute où elle doit être, et n'en accusez ni les Délawares ni leurs alliés et amis les Mohicans. Il n'est peut-être pas dans mes facultés de chanter et de raconter mes exploits comme une peau rouge.

— Nous verrons! OEil-de-Faucon a l'air ferme, et son corps est endurci. Mais pourquoi serait-il mis à la torture quand les Hurons sont ses amis? Il n'est pas né leur ennemi, et la mort d'un de leurs guerriers ne jettera pas un nuage éternel entre eux et lui.

En ce moment Nathaniel aperçut en face de lui une sorte de spectre dont l'apparition subite le fit douter un instant de la bonté de ses yeux: Hetty Hutter était debout près du feu, aussi tranquillement que si elle eût fait partie de la tribu.

Tandis que le jeune chasseur et le chef indien épiaient chacun l'émotion qui se peignait involontairement sur la physionomie de l'autre, la jeune fille s'était approchée sans qu'on fît attention à elle, ayant sans doute monté sur le rivage au sud de la pointe, ou près de l'endroit où l'arche avait jeté l'ancre, et elle s'était avancée vers le feu avec cette confiance qui caractérisait sa simplicité, et qui d'ailleurs était justifiée par la manière dont les Indiens l'avaient déjà traitée. Dès que Rivenoak l'aperçut, il la reconnut, et appelant deux ou trois des plus jeunes guerriers, il leur ordonna de faire une reconnaissance, de crainte que cette apparition ne fût l'annonce de quelque nouvelle attaque. Il fit alors signe à Hetty d'approcher.

— J'espère que votre arrivée, Hetty, est un signe que le Serpent et Hist sont en sûreté, dit Nathaniel, dès qu'elle eut obéi au geste du Huron.

— C'est Judith qui m'a dit de venir ici cette fois, Tueur de daims; elle m'y a conduite elle-même dans un canot, aussitôt que le Serpent lui eut fait voir Hist et lui eut conté son histoire, et elle m'a dit d'engager ces sauvages à accepter d'autres éléphans pour votre rançon. Mais j'ai apporté la Bible avec moi, et cela fera plus que tous les éléphans qui sont dans la caisse de mon père.

— Et votre père, ma bonne Hetty, et Hurry Harry, sont-ils instruits de votre départ?

— Non, ils dorment tous deux. Judith et le Serpent ont cru qu'il valait mieux ne pas les éveiller, de peur qu'il ne leur prît encore envie d'aller chercher des chevelures, car Hist leur a dit qu'il y a dans le camp beaucoup de femmes et d'enfans et peu de guerriers. Judith ne m'a pas laissé de repos que je ne fusse partie pour voir ce qui vous est arrivé.

— Eh bien, cela est remarquable en ce qui concerne Judith. Pourquoi a-t-elle tant d'inquiétude pour moi? Je vois ce que c'est à présent; oui, j'entends toute l'affaire. Vous devez comprendre, Hetty, que votre sœur craignait que Hurry March ne s'éveillât, et ne vînt se jeter encore une fois entre les mains des ennemis pour me tirer d'affaire, j'en conviens; mais je crois qu'il ne courrait pas volontiers pour moi autant de risques que pour son propre intérêt.

— Judith n'aime pas Hurry, quoique Hurry aime Judith, répondit Hetty naïvement, mais d'un ton positif. Une jeune fille qui aimerait Hurry conviendrait qu'il est beau. Moi, je le trouve très beau, et je suis sûre que quiconque a des yeux doit penser de même. Judith n'aime pas Harry March, et c'est pourquoi elle lui trouve des défauts.

— Eh bien! eh bien! ma bonne petite Hetty, pensez-en ce que vous voudrez. Moi je crois que Judith est fort éprise de Hurry, et

(1) Chat sauvage. *Note du trad.*

que tôt ou tard elle l'épousera ; et je le crois d'autant plus qu'elle en dit plus de mal. Je vois ce qui se passe parmi ces sauvages; Rivenoak nous a quittés pour aller causer là-bas avec ces jeunes gens. Il est trop loin pour que je puisse l'entendre; mais je comprends ce qu'il leur dit. Il leur ordonne de surveiller vos mouvemens, de découvrir l'endroit où le canot doit vous attendre, de vous reconduire à l'arche et de s'y emparer de tous ce qu'ils pourront. Je suis fâché que Judith vous ait envoyée ici, car je suppose qu'elle désire que vous retourniez près d'elle.

— Tout cela est arrangé, Tueur de daims, répondit Hetty, d'un ton confidentiel. Je sais que j'ai l'esprit faible, mais j'ai quelque bon sens, et vous verrez comme je m'en servirai pour m'en aller quand je n'aurai plus rien à faire ici. Judith m'a chargée de vous demander ce que vous croyez que les Hurons vous feraient si l'on ne pouvait réussir à racheter votre liberté, et ce qu'elle pouvait faire pour vous servir : j'allais l'oublier, et pourtant c'était la partie la plus importante de ma mission.

— Vous avez raison de le penser, Hetty; mais les jeunes filles sont sujettes à attacher le plus d'importance à ce qui touche leur sensibilité. Quand vous serez de retour dans l'arche, dites-leur que les troupes ne peuvent tarder à venir les délivrer, que la chasse aux chevelures ne peut plus être profitable parce que les Mingos ont maintenant l'éveil et qu'il faut conserver une bonne ceinture d'eau entre l'arche et la côte.

— Que dirai-je de vous à Judith, Tueur de daims? Je sais qu'elle me renverra ici, si elle ne sait pas la vérité.

— Eh bien! dites-lui la vérité; je ne vois pas de raison pour ne pas dire la vérité à Judith Hutter. Je suis prisonnier des Mingos, et la Providence seule sait ce qui en arrivera. Baissant alors la voix, il ajouta: Écoutez-moi, Hetty, vous avez l'esprit un peu faible, il faut en convenir, mais vous connaissez quelque chose des Indiens. Je suis en leur pouvoir, après avoir tué un de leurs plus braves guerriers, et ils ont essayé, en me faisant craindre les suites de cette victoire, de me décider à trahir votre père et tous ceux qui se trouvent dans l'arche. Ils m'ont attaqué d'un côté par la cupidité, de l'autre par la crainte, et ils ont cru qu'entre ces deux écueils l'honnêteté coulerait à fond. Mais que votre père et Hurry sachent que cela n'arrivera jamais. Quant au Serpent, il le sait déjà.

— Mais que dirai-je à Judith? Je vous dis qu'elle me renverra ici, si je ne mets pas son esprit en repos.

— Dites-lui la même chose. Sans doute les sauvages auront recours à la torture pour me faire céder, et pour se venger de la mort de leur guerrier; mais il faut que je lutte contre la faiblesse de la nature aussi bien qu'il me sera possible. Vous pouvez dire à Judith de n'avoir aucune inquiétude pour moi, ce sera un moment dur à passer, je le sais, parce que les hommes blancs n'ont pas le don de se vanter et de chanter au milieu des tortures. Mais vous pouvez lui dire qu'elle soit sans inquiétude: je crois que je saurai tout supporter; et elle peut compter sur une chose, c'est que, quelle que soit la faiblesse de ma nature, quand même je prouverais par mes plaintes, mes cris et même mes larmes, que je suis tout-à-fait blanc, je ne m'abaisserai jamais jusqu'à trahir mes amis. Quand ils en viendront à me faire des trous dans la chair avec des baguettes de carabine rougies au feu, à m'arracher les cheveux, et à me déchiqueter le corps, la nature peut l'emporter en ce qui concerne les plaintes et les gémissemens; mais là finira le triomphe des Mingos, car rien ne peut forcer un homme honnête à agir contre sa couleur et son devoir, à moins que Dieu ne l'ait abandonné au démon.

Hetty l'écouta avec beaucoup d'attention et ses traits doux, mais expressifs, montrèrent la compassion que lui faisait éprouver le tableau anticipé des tourmens qu'il se supposait destiné à souffrir. D'abord, elle parut ne savoir que faire; ensuite elle lui prit la main avec affection et lui proposa de lui prêter sa bible, afin qu'il pût la lire pendant que les sauvages le mettraient à la torture. Quand il lui eut avoué qu'il ne savait pas lire, elle lui offrit de rester avec lui et de lui en faire elle-même la lecture. Il refusa cette offre avec douceur, et Rivenoak paraissant vouloir s'approcher d'eux, il l'engagea à s'éloigner, et lui recommanda encore de dire à ceux qui étaient dans l'arche d'avoir toute confiance en sa fidélité. Hetty se retira, et se mêla au groupe de femmes avec autant de confiance et de sang-froid que si elle eût appartenu à leur tribu. De son côté, le chef huron reprit sa place auprès du prisonnier, et continua à lui faire des questions avec l'adresse astucieuse d'un Indien.

—

CHAPITRE XVIII.

> Ce fut ainsi qu'elle mourut ; elle ne connaîtra plus ni le chagrin ni la honte. Elle repose en paix sur le bord du rivage où elle aimait à demeurer.
>
> BYRON.

Les jeunes Indiens qui avaient été chargés de faire une reconnaissance lors de l'apparition subite de Hetty, revinrent annoncer qu'ils n'avaient rien découvert. L'un d'eux avait même suivi le rivage jusqu'en face de l'endroit où était l'arche; mais l'obscurité l'avait empêché de l'apercevoir.

On crut donc que la jeune fille était venue seule comme la première fois, et par quelque motif semblable. Les Hurons ignoraient que l'arche eût quitté le château; on plaça des sentinelles, et tous les autres se disposèrent à dormir.

On prit toutes les mesures nécessaires pour que le prisonnier ne pût s'échapper, sans toutefois lui causer aucune souffrance inutile. Quant à Hetty, on la laissa se placer comme elle le put parmi les jeunes filles de la tribu. Sa faiblesse d'esprit reconnue non seulement la mit à l'abri de la captivité et de tout mauvais procédé, mais lui valut une considération et des attentions très grandes. On lui donna une peau, et elle se fit un lit sur un monceau de feuilles, à quelque distance des huttes. Elle fut bientôt plongée dans un profond sommeil comme toutes ses compagnes.

Il ne se trouvait alors que treize hommes dans le camp, et trois étaient en sentinelle. L'un restait dans l'ombre, sans pourtant être bien loin du feu. Son devoir était de veiller sur le prisonnier, et de prendre garde que le feu ne s'éteignît ni ne brillât assez pour produire une clarté qui pourrait les trahir. Un autre passait sans cesse d'un rivage à l'autre, en traversant la base de la pointe, et le troisième se promenait à pas lents sur les sables, à l'extrémité opposée, pour empêcher la répétition d'une surprise semblable à celle qui avait déjà eu lieu cette nuit. Ces dispositions étaient loin d'être ordinaires parmi les sauvages, qui, en général, comptent plus sur le secret de leurs mouvemens que sur une vigilance de cette espèce.

Hetty se leva à minuit, et la fraîcheur de la nuit, jointe à celle de son lit, l'ayant un peu refroidie, elle s'avança innocemment, et sans chercher à se cacher, vers le feu à demi éteint et en rapprocha les tisons. Ils produisirent bientôt une légère flamme qui illumina le visage rouge du Huron qui était en sentinelle, et dont les yeux brillèrent comme les prunelles de la panthère que des chasseurs poursuivent jusque dans sa tannière à la lueur des torches. Mais Hetty ne sentit aucune crainte, et elle s'avança vers l'endroit où se trouvait l'Indien. Ses mouvemens étaient si naturels et annonçaient si peu le désir de ruser, qu'il les attribua uniquement au froid de la nuit. Hetty lui parla, mais il ne comprenait pas l'anglais. Elle resta près d'une minute à regarder le prisonnier endormi, et se retira à pas lents d'un air mélancolique.

Elle ne chercha point à cacher ses mouvemens. Tout expédient ingénieux de cette nature était au dessus de ses moyens ; mais son pas était habituellement léger, et à peine pouvait-on l'entendre. Lorsqu'elle se mit en marche vers l'extrémité de la pointe, c'est-à-dire vers l'endroit où elle avait débarqué lors de sa première excursion, la sentinelle la vit disparaître peu à peu dans les ténèbres sans s'en inquiéter et sans changer de position. Il savait que deux ou trois de ses compagnons veillaient aux deux extrémités de la pointe.

Hetty n'avait certainement pas une idée très distincte des localités, mais elle trouva le rivage, qu'elle atteignit du côté même où se trouvait le camp. Elle suivit le bord de l'eau en remontant vers le nord, et elle rencontra bientôt l'Indien qui était de garde sur les sables. C'était un jeune guerrier, et quand il entendit un pas léger s'approcher, il accourut à elle avec un empressement qui n'avait rien de menaçant. Le Huron parut désappointé en reconnaissant Hetty ; car il attendait sa maîtresse. Il ne savait pas l'anglais plus que son camarade; mais il ne fut pas surpris de voir la jeune blanche debout à une pareille heure. Contrarié de son désappointement, il fit signe à Hetty de continuer son chemin le long du rivage. Hetty obéit; mais, en s'éloignant, elle lui parla anglais.

— Si vous me preniez pour une Huronne, guerrier, je ne suis pas surprise que vous soyez si peu content. Je suis Hetty Hutter, fils de Thomas Hutter, et je n'ai jamais eu de rendez-vous la nuit avec aucun homme, car ma mère m'a toujours dit que cela était mal, et qu'aucune jeune fille modeste ne devait se le permettre. Je ne voudrais pas donner un rendez-vous même à Hurry Harry, quand il me le demanderait à genoux.

Tout en parlant ainsi, elle arriva à l'endroit où le canot l'avait mise à terre, et où, attendu les buissons et la courbe que décrivait le rivage, il aurait été complètement caché aux yeux de la sentinelle, même en plein jour. Mais d'autres pas avaient frappé l'oreille de l'amant indien, et il était loin de songer à écouter le son argentin de la voix de Hetty.

— Judith ! s'écria celle-ci, me voici, et il n'y a personne près de moi. La sentinelle huronne a un rendez-vous avec sa maîtresse, qui est une Indienne, comme de raison, et qui n'a jamais eu une mère chrétienne pour lui dire qu'il était mal d'avoir un...

Elle fut interrompue par un chut ! venant du côté de l'eau, et au même instant elle entrevit le canot qui s'approchait, et qu'elle entendit bientôt toucher le sable. Dès qu'elle y fut entrée, le canot s'éloigna, l'arrière en avant, et quand il fut à une cinquantaine de toises du rivage, Judith en mit le cap au large, tant pour doubler la pointe que pour ne pas risquer de faire entendre leurs voix, tout en se dirigeant vers l'arche. Elles gardèrent le silence quelques minutes, et alors Judith qui conduisait le canot presque avec autant de dextérité qu'un homme aurait pu le faire, entama la conversation qu'il lui tardait de commencer.

— Nous sommes ici en sûreté, Hetty, dit-elle, et nous pouvons nous entretenir. J'étais si près de la pointe durant une partie du temps que tu as passé à terre, que j'entendais les voix des Hurons.

— Je crois que les Hurons ne se doutent pas que je les ai quittés, Judith.

— As-tu vu Tueur de daims ? lui as-tu parlé ?

— Oh, oui ! il était assis près du feu, les jambes liées ; mais il avait les bras libres.

— Eh bien, que t'a-t-il dit ? Parle vite !

— Ce qu'il m'a dit ? le croiras-tu, Judith ? il m'a dit qu'il ne savait pas lire. Un homme blanc n'être pas en état de lire même la Bible ! il est impossible qu'il ait jamais eu une mère, ma sœur.

— Ne songe pas à cela, Hetty; tous les hommes ne peuvent savoir lire. Quoique notre mère sût tant de choses et nous ait donné de si bonnes leçons, tu sais que c'est tout au plus si mon père peut lire la Bible.

— Je n'ai jamais pensé que les pères pussent beaucoup lire ; mais toutes les mères doivent savoir lire, sans quoi comment pourraient-elles l'apprendre à leurs enfans ? Sois en sûre, Judith, Tueur de daims ne peut avoir eu une mère : sans cela il saurait lire.

— Lui as-tu dit que c'était moi qui t'avais envoyé à terre, s'écria Judith avec impatience, et combien je suis désolée du malheur qui lui est arrivé ?

— Je crois le lui avoir dit, Judith ; mais tu sais que j'ai l'esprit faible, et je puis l'avoir oublié. Au surplus je lui ai dit que c'était toi qui m'avais amenée à terre. Et il m'a dit bien des choses que je devais te répéter, et je me les rappelle fort bien, car mon sang se glaçait dans mes veines en l'écoutant. Il m'a chargée de te dire que ses amis... je suppose que tu en es, ma sœur ?

— Comment peux-tu me tourmenter ainsi, Hetty ? Certainement je suis du nombre des amis les plus vrais qu'il puisse avoir sur la terre.

— Te tourmenter ! oh ! je me souviens de tout à présent. Je suis charmée que tu aies prononcé ce mot, car il me rappelle tout ce qu'il m'a dit. Oui, il m'a dit que les sauvages pouvaient lui faire souffrir des tourmens, mais qu'il tâcherait de les supporter comme il convient à un chrétien et à un homme blanc, et que personne ne devait rien craindre.

— Quoi ! s'écria Judith respirant à peine, Tueur de daims pensait-il réellement que ces sauvages le mettraient à la torture ? Réfléchis-y bien, Hetty, car c'est une chose sérieuse et terrible.

— Oui, il me l'a dit, et tu me l'as rappelé en me disant que je te tourmentais. Oh ! j'en étais bien fâchée pour lui ; et il en parlait si tranquillement ! Tueur de daims n'est pas aussi beau que Hurry Harry, mais il est plus tranquille.

— Il vaut un million de Hurry ! Oui, il vaut mieux que tous les jeunes gens qui soient jamais venus sur les bords du lac, mis tous ensemble ! s'écria Judith avec une énergie qui surprit sa sœur. *Il est vrai*, il n'y a pas de fausseté en lui. *Toi*, Hetty, tu peux ne pas savoir quel mérite c'est pour un homme d'être vrai ; mais il peut venir un jour où tu l'apprendras.... Non ! j'espère que tu *ne le sauras* jamais.

Malgré les ténèbres, Judith se cacha le visage des deux mains et poussa un profond gémissement. Ce paroxysme soudain de sensibilité ne dura qu'un instant, et elle continua à parler à sa sœur avec plus de calme.

Lorsque Judith ne put trouver à faire aucune question, elle songea sérieusement à retourner à l'arche qui était restée à l'ancre aussi près du rivage que la prudence le permettait. Judith savait parfaitement conduire un canot d'écorce, dont la légèreté exigeait plus de dextérité que de force, et elle fit voler son petit esquif sur la surface de l'eau. Cependant l'arche était invisible. Plusieurs fois elles crurent l'entrevoir dans l'obscurité comme un rocher noir presque à fleur d'eau ; mais c'était une illusion d'optique occasionnée par une cause ou par une autre. Elles furent convaincues, à leur grand regret, que le bâtiment était parti.

— Il est impossible, Hetty, dit Judith, que les Indiens soient arrivés sur un radeau ou à la nage, et aient surpris nos amis pendant qu'ils dormaient.

— Je ne crois pas, répondit Hetty, que Chingachgook et Hist se soient endormis avant de s'être dit tout ce qu'ils avaient à se dire après une si longue séparation.

— Non, non, il est impossible que l'arche ait été prise sans que j'aie entendu aucun bruit ; et pourtant il n'est pas facile de croire qu'un père ait pu volontairement abandonner ses enfans.

— Mon père a peut-être cru que nous dormions dans notre chambre, et il sera parti pour retourner au château.

— Ce que tu supposes, Hetty, paraît vraisemblable ; le vent a passé un peu plus au sud, et ils auront remonté le lac pour...

Judith ne put finir sa phrase, une lueur semblable à celle d'un éclair

illumina un instant le lac et la forêt; un coup de carabine se fit entendre. Presque au même instant une voix de femme poussa un cri affreux et prolongé.

— C'est le cri d'une femme, dit Judith, et c'est un cri d'angoisse. Si l'arche a levé l'ancre, elle ne peut être allée qu'au nord avec le vent qu'il fait, et le coup de carabine aussi bien que le cri viennent de la pointe. Serait-il arrivé quelque accident à Hist?

— Allons-y voir, Judith; elle peut avoir besoin de notre aide. Il n'y a que des hommes avec elle sur l'arche.

Ce n'était pas le moment d'hésiter, et Hetty n'avait pas fini de parler que Judith ramait déjà. Elles n'étaient pas à une bien grande distance de la pointe en ligne droite, et l'inquiétude qu'ils avaient pour la jeune Indienne ne leur permettait pas de songer à prendre des précautions; elles avancèrent donc rapidement. Mais la même agitation qu'elles éprouvaient ferma d'autres yeux sur leurs mouvemens. Bientôt un rayon de lumière frappa les regards de Judith à travers une percée naturelle dans les buissons, et gouvernant son canot de manière à rester en face de cette ouverture, elle s'approcha de la terre autant que la prudence le permettait.

La scène qui s'offrit alors aux yeux des deux sœurs se passait dans le bois, sur le penchant de la hauteur dont il a été si souvent parlé, et elle était complétement visible à bord du canot. Tout ce qui composait le camp des Indiens y était réuni. Sept à huit sauvages portaient des torches de pin, qui répandaient une lumière vive, mais lugubre, sous les arches de la forêt. Assise, le dos appuyé contre un arbre, et soutenue d'un côté par la sentinelle dont la négligence avait permis à Hetty de s'échapper, on voyait la jeune Indienne dont la visite attendue lui avait fait oublier sa consigne. A la clarté d'une torche qu'on tenait près d'elle, on voyait évidemment qu'elle était à l'agonie, et le sang qui coulait de sa poitrine nue annonçait la cause de sa mort. L'air humide et pesant de la nuit conservait même encore une odeur de poudre, et il n'y avait nul doute qu'elle n'eût été tuée d'un coup de feu. Un seul coup d'œil fit tout comprendre à Judith. La lueur qui avait précédé l'explosion avait formé une ligne sur l'eau à peu de distance de la pointe; le coup de carabine devait donc avoir été tiré à bord soit d'un canot, soit de l'arche, passant près de la pointe. Une exclamation imprudente, ou quelque bruit dans les broussailles, devait en avoir été la cause, car celui qui avait tiré avait dû consulter le son et non la vue. Quant à l'effet que le coup avait produit, il fut bientôt encore plus visible. La tête de la victime tomba sur sa poitrine, son corps s'affaissa, et tout annonça qu'elle était morte. Les Indiens, sans doute par prudence, éteignirent toutes les torches, à l'exception d'une seule, et, à l'aide du peu de lumière qui restait encore, on les vit relever le cadavre, et l'emporter dans leur camp.

Judith frémit, et soupira en reprenant les rames pour doubler la pointe. Un objet qui avait frappé ses yeux se représenta alors à son imagination, et y fit une impression peut-être encore plus pénible que la mort prématurée de la pauvre Indienne. La vive clarté des torches lui avait fait voir Nathaniel debout près de la mourante, tous ses traits exprimant la compassion. Il ne montrait ni crainte ni inquiétude, mais les regards que jetaient sur lui les Hurons annonçaient les idées féroces qu'ils nourrissaient dans leur sein. Le prisonnier semblait n'y faire aucune attention; mais cette scène fut toute la nuit présente à l'esprit de Judith.

Les deux sœurs ne trouvèrent aucun canot près de la pointe. Elles ramèrent donc vers le centre du lac, et laissant ensuite leur canot dériver lentement vers le nord, elles prirent le peu de repos que leur permit leur situation.

FÉNIMORE COOPER.

(*La suite au prochain numéro.*)

EXPÉDITION DE L'ERÈBE ET DE LA TERREUR.

NOUVELLES DÉCOUVERTES DU CAPITAINE ROSS.

Le *Times* publie, dans l'un de ses derniers numéros, des extraits d'une dépêche du capitaine James Ross, commandant de l'*Erèbe*, datée de la terre de Van-Diemen (Hobart-Town, 7 avril 1841), et adressée au secrétaire de l'amirauté. L'illustre navigateur anglais poursuit avec succès le cours de ses brillantes découvertes.

Le 12 décembre 1840, l'*Erèbe* et la *Terreur*, quittèrent les îles Aukland et firent voile au sud. Dix-neuf jours après, c'est-à-dire le 1er janvier 1841, les deux bâtimens pénétraient dans le cercle antarctique. L'intention du commandant de l'expédition était de se diriger par le sud-ouest vers le pôle, plutôt que de l'approcher directement du côté du sud. La banquise, reconnue déjà par les Américains et les Français, ne lui sembla pas aussi formidable que la lui représentaient les relations de ces prédécesseurs. Cependant des circonstances défavorables l'empêchèrent, pendant plusieurs jours, de tenter le passage. Le 5, il franchit la banquise fort heureusement, et, parvenu au delà à une distance de quelques milles, il continua à se diriger au sud sans éprouver de trop grandes difficultés. D'épais brouillards, des vents contraires, une mer très houleuse et des ouragans de neige retardèrent encore sa marche jusqu'au 8; mais le matin du 9, après avoir parcouru un espace de deux cent milles au travers de cette banquise, l'*Erèbe* et la *Terreur* se trouvèrent enfin dans une mer parfaitement libre et firent voile au sud-ouest vers le pôle magnétique.

Le 11, dans la matinée, par 70° 41' latitude sud et 172° 36' de longitude est, on aperçut la terre à une distance d'environ cent milles, dans la direction que suivaient les deux bâtimens, entre eux et le pôle. Une telle découverte inspira d'abord au capitaine Ross quelques regrets, car elle devait l'empêcher de remplir l'une des parties les plus importantes de sa mission. Il continua cependant à courir sur cette terre, dont il fait une description pompeuse.

« C'étaient, dit-il, d'immenses montagnes à pic, de neuf mille à douze mille pieds d'élévation, entièrement couvertes de neiges éternelles; de superbes glaciers descendaient de leurs sommets jusque dans la mer, à une distance de plusieurs milles. A mesure que nous en approchions, nous découvrions quelques fragmens de roc nu. Nous nous dirigeâmes alors vers une petite baie, dans l'intention de débarquer; mais les blocs de glace étaient si nombreux, et les vagues si fortes, que nous dûmes renoncer à notre projet et gouverner au sud-ouest pour y chercher un lieu de débarquement moins périlleux. — Le matin du 12 janvier, je descendis enfin sur le rivage d'une île, accompagné du commandant Crozier et des officiers des deux navires, et nous prîmes possession de cette terre au nom de sa très gracieuse majesté la reine Victoria.

« L'île sur laquelle nous venions de débarquer se compose entièrement de roches volcaniques, dont j'ai recueilli de nombreux échantillons. Elle est située par 71° 56' latitude sud, et 171° 7' longitude est.

« Observant que la côte orientale du continent se dirigeait au sud et la côte occidentale au nord, j'espérai d'abord qu'en pénétrant au sud aussi loin que cela serait possible, je dépasserais le pôle magnétique, qui, selon nos observations, doit se trouver dans le 76e degré, et qu'ensuite, en gouvernant à l'ouest, j'en compléterais la circumnavigation. Nous suivîmes donc cette terre magnifique, et le 22 janvier, nous atteignîmes par 74° 15' sud, la plus haute latitude méridionale à laquelle soient jamais parvenus les navigateurs précédens, c'est-à-dire un seul d'entre eux, notre compatriote le capitaine James Weddell.

« Malgré les vents du sud, d'épais brouillards, et la neige qui ne cessait de tomber, nous relevâmes cette côte au sud, et le 27 nous débarquâmes sur une autre île située par 76° 8' longitude est, et entièrement composée, comme la première, de roches volcaniques.

« Le lendemain matin, au point du jour, nous aperçûmes une immense montagne qui s'élevait de douze mille quatre cents pieds au dessus du niveau de la mer et qui vomissait d'énormes tourbillons de flammes et de fumée. Ce volcan reçut le nom de mont Erèbe. Il est situé par 77° 32' latitude sud, et 167° longitude est. A l'est, il domine un cratère éteint, mais plus bas, que nous appelâmes le mont Terreur. Le continent conservait sa direction méridionale, et nous ne cessâmes point de la suivre, jusqu'au point où, dans l'après-midi du même jour, nous fûmes tout à coup arrêtés par une barrière de glace qui, partant d'un cap de la côte, se dirigeait à l'est-sud-est.

« Cette barrière extraordinaire, d'une hauteur de cent cinquante pieds, dépassait les mâts les plus élevés de nos navires et nous cachait entièrement la vue de tous les objets situés derrière elle, à part les sommets neigeux d'une chaîne de montagnes courant au sud-sud-est par 79° latitude sud. »

Le capitaine Ross suivit cette barrière à l'est jusqu'au 9 février, et il reconnut qu'elle s'étendait sur un espace de plus de 300 milles. Une banquise impénétrable l'arrêta, et ce fut avec beaucoup de peine qu'il se fraya un passage au travers de l'étroit canal qui lui avait permis de pénétrer si loin. — Sans une forte brise, il était pris dans les glaces. N'oublions pas de le remarquer, à 1 mille 1/2 de ce mur de glace, la sonde donnait 318 brasses, le thermomètre marquait alors 20° au dessous de zéro.

L'expédition se dirigea ensuite à l'ouest, et au 15 février, elle se trouvait par 76° sud; mais on ne put approcher du pôle à une distance moindre de 160 milles. Toutefois, les nombreuses observations recueillies par les équipages des deux bâtimens, sur tant de points différens, permettront au capitaine Ross de déterminer à son tour la véritable position du pôle magnétique presque avec autant d'exactitude que s'il eût pu l'atteindre.

De nouvelles tentatives de débarquement demeurèrent également infructueuses. Le capitaine Ross dut donc se borner à relever, du 70e au 79e degré de latitude, le continent qu'il venait de découvrir et auquel il donna le nom de la reine d'Angleterre (Victoria). Le 25 février, il reconnut que cette terre se terminait brusquement par 70° 40' latitude sud et 165° longitude est. — Pendant la fin du mois de février et toute la durée du mois de mars, il navigua dans ces parages, afin d'y achever et d'y compléter ses observations.—Ce fut seulement le 4 avril qu'il mit à la voile pour la terre de Van-Diemen et le port d'Hobart-Town.

Le capitaine Ross termine sa relation en annonçant au secrétaire de l'amirauté que, durant tout le voyage, c'est-à-dire pendant près de quatre mois, les médecins des deux équipages n'ont constaté aucun cas de maladie.

CAUSE CRIMINELLE DE LA CHINE.

LE TAILLEUR LETTRÉ (1).

(*Traduit du chinois, par* M. STANISLAS JULIEN, *membre de l'Institut.*)

Il y avait dans la province de Chan-Tong un bachelier dont le nom de famille était Pong et le surnom Ing-Fong. Il se rendit à la capitale avec sa femme Hiu-Tchi, pour prendre le grade de licencié. Arrivés à la porte appelée *Si-Hoa-Men)* ou Porte de la fleur d'Occident), ils descendirent dans l'hôtellerie de Mme Wang. Il eut le regret d'apprendre que l'époque de l'examen n'arrivait que dans six mois. Il voulut retourner dans sa famille, mais la route était longue et ses ressources étaient épuisées. Il fut donc forcé de rester à Péking et d'attendre l'examen. Sa femme Hiu-Chi se tenait tout le jour dans une chambre du premier étage, s'occupant à broder des oreillers et des souliers ornés de fleurs; puis elle sortait pour les vendre et subvenir ainsi à leur subsistance.

A cette époque, il y avait un licencié nommé Yao-hong-Iu, qui logeait dans la maison de M. Tchou, située en face de celle de Mme Wang. Ayant remarqué la figure de Mme Hiu, dont l'incarnat effaçait les fleurs de pêcher, il prit des informations sur elle auprès de Mme Wang, et lui demanda de quel arrondissement était cette jeune dame.

— C'est, répondit-elle, la femme du bachelier Pong.

— Je désirerais vivement, reprit Yao, m'entretenir un instant avec elle; j'ignore si Madame Wang pourrait m'en procurer l'occasion.

Mme Wang comprit l'intention secrète de Yao, et aussitôt elle imagina un stratagème.

— Je ferai mieux, lui dit-elle, que de vous mettre en relation ensemble. Maintenant ce bachelier est sans argent, et il ne sera pas fâché de vendre sa femme pour se procurer le nécessaire.

— S'il en est ainsi, répondit Yao, je vous laisse le soin de toute cette affaire, et je souscris d'avance aux arrangemens que vous prendrez.

Mme Wang, songeant que le bachelier Pong était actuellement sans argent et que de plus il devait le loyer de sa chambre, monta immédiatement au premier étage pour voir Mme Hiu. Elle la trouva assise près de son mari.

— Monsieur Pong, dit Mme Wang, vous feriez bien d'aller en dehors de la porte méridionale du palais; vous trouveriez l'occasion d'écrire des affiches et de vous procurer quelques ressources.

— Mme Wang a raison, s'écria sa femme; je vous en prie, allez-y tout de suite.

Ing-Fong se rendit à leurs instances, prit un pinceau et alla *immédiatement* à la porte méridionale du palais pour demander à copier quelques pièces d'écriture. Bientôt un officier attaché à l'Observatoire impérial arrêta Ing-Fong et lui demanda s'il était calligraphe. Sur sa réponse affirmative, il le conduisit à l'Observatoire impérial et le présenta à S. E. Li, qui lui ordonna d'aller dans la galerie de l'Est pour copier des rapports adressés à l'empereur.

Le soir, il revint à son hôtellerie et dit à Mme Wang et à sa femme:

— Grâce à vos bons avis, j'ai réussi à entrer à l'Observatoire impérial, où je suis employé dans le bureau de S. E. Li à copier des pièces officielles.

— Nos affaires vont à merveille, dit Mme Hiu; c'est à vous maintenant à faire preuve de zèle et d'application.

A ces mots, Mme Wang fut transportée de joie.

— M. Pong, dit-elle, S. E. Li aime les gens assidus et laborieux. Lorsque demain vous serez retourné à votre bureau, si vous y restez un mois entier sans revenir, S. E. sera remplie d'estime pour vous, et plus tard, quand vous solliciterez quelque emploi, peut-être devrez-vous votre succès à sa haute protection. Madame continuera à demeurer chez moi; vous pouvez être sans inquiétude sur son compte.

Ing-Fong se rendit à ces raisons, emmena avec lui son jeune fils et ne revint pas le lendemain ni les jours suivans à l'hôtellerie de Mme Wang.

Celle-ci courut aussitôt chez le licencié Yao et lui dit que le bachelier Pong était disposé à vendre sa femme. A ce récit, Yao fut au comble de la joie et lui demanda quelle somme il exigeait. Mme Wang répondit qu'il désirait seulement cent onces d'argent (750 francs).

Yao lui compta aussitôt les cent onces et y ajouta dix onces (75 francs) pour la remercier de sa commission.

— Monsieur Yao, dit Mme Wang, en quel pays allez-vous remplir la charge que vous venez d'obtenir?

— J'ai été nommé, répondit Yao, à la préfecture de Tchin-Lieou.

(1) La Chine a aussi ses recueils judiciaires, non pas précisément semblables aux nôtres, mais dans lesquels se retrouvent, sous la forme d'un récit, les principaux procès criminels qui ont été jugés. Nous devons à une obligeante communication de M. Stanislas Julien, membre de l'Institut, la traduction d'un de ces récits dans lequel on rencontre, dans toute leur naïveté, quelques détails curieux de mœurs et de caractère.

— M. Pong m'a dit, ajouta-t-elle, qu'au moment où vous serez sur le point de vous embarquer avec vos bagages, il vous enverra sa femme jusqu'au bateau, dans une chaise à porteur.

— Je pars à l'instant même, répondit Yao; je l'attendrai sur le bateau, à la baie de Tchang.

Mme Wang appela des porteurs de chaise et revint trouver Mme Hiu.

— Madame, lui dit-elle, votre mari est employé dans le bureau de S. E. Li, qui le loge, et près duquel il se trouve fort heureux. Il a envoyé des porteurs qui viennent pour vous prendre et vous emmener demeurer avec lui.

Mme Hiu prépara ses bagages et monta dans la chaise à porteurs. Mme Wang les conduisit auprès d'un bateau qui se trouvait dans la baie de Tchang. Mme Hiu ayant mis pied à terre, reconnut que c'était un bateau de mandarin qui l'attendait.

— Mon mari, dit-elle à Mme Wang, m'a envoyé chercher pour aller demeurer avec lui à l'Observatoire; pourquoi m'a-t-on amenée ici?

— Madame, lui répondit celle-ci, il faut que je vous dise la vérité : M. Pong se trouvant dans une extrême détresse, a craint de compromettre votre avenir, c'est pourquoi il vous a cédée pour que vous devinssiez l'épouse du seigneur Yao, qui est maintenant préfet de Tchin-Lieou. Ce seigneur ne s'étant pas encore marié, il vous traitera comme une femme du premier rang. Est-il possible d'avoir un sort plus heureux? Voici le contrat par lequel M. Pong vous cède à un autre époux, moyennant cent onces d'argent. Regardez-le, vous verrez si je dis vrai.

Mme Hiu n'eut pas la force de jeter les yeux sur ce prétendu contrat; elle baissa la tête sans proférer un seul mot. Elle se vit donc obligée d'accompagner le préfet Yao jusqu'à la ville où il devait remplir sa nouvelle charge.

Le bachelier Pong revint au bout d'un mois, et ne trouvant point sa femme, il interrogea Mme Wang et lui demanda où était allée Hiu-Tchi.

— Dernièrement, lui dit Mme Wang, en se plaignant de l'injustice de ses soupçons, vous avez envoyé des porteurs avec ordre de la venir prendre de votre part et de la conduire auprès de vous. Aujourd'hui, vous affirmez que vous ne l'avez point vue, afin de me faire perdre mon loyer. Je vais aller tout de suite chercher les soldats du tribunal; je saurai bien m'assurer de votre personne et me faire payer.

Comme Ing-Fong était sans argent, il supplia Mme Wang de ne point le poursuivre, et se retira en dévorant ses larmes.

Six mois après cet événement, il se trouva encore dépourvu de ressources et se mit à apprendre le métier de tailleur. Un jour, Teng, secrétaire du tribunal de la magistrature, eut besoin d'un tailleur qui vînt chez lui faire des habits. Il rencontra Ing-Fong et l'emmena dans sa maison. Il y avait déjà quinze jours qu'il était occupé à faire des habits, lorsque par hasard Tsin-Tsaï, jeune domestique attaché au bureau de Teng, apporta au tailleur deux gâteaux pour son goûter. Ing-Fong, voyant que son fils dormait profondément, garda les deux gâteaux dans l'intention de lui en donner une partie à son réveil.

« Monsieur, lui dit Tsin-Tsaï, d'où vient que vous ne touchez pas aux gâteaux? » Ing-Fong lui raconta de point en point le malheur qui lui était arrivé. « Monsieur, lui dit Tsin-Tsaï en pleurant, dès à présent je ne mangerai plus de gâteaux; je laisserai ceux qu'on me donnera pour apaiser la faim de votre fils. » Tsin-Tsaï étant rentré dans la maison de ses maîtres raconta à Mme Teng ce qu'il venait d'apprendre. Or, M. Teng était originaire de la province de Chan-Tong. Sa femme fut frappée du récit de Tsin-Tsaï. Elle lui ordonna d'appeler le tailleur, et, placée derrière un paravent, elle l'interrogea de point en point sur tout ce qu'il lui était arrivé. Ing-Fong raconta en pleurant toutes les circonstances de l'enlèvement de sa femme. « Monsieur le bachelier, lui dit-elle, vous n'avez pas besoin de faire des habits. Restez dans notre maison et attendez le retour de mon mari; je me charge de lui expliquer votre affaire, et je le prierai de vous procurer un emploi. » Quelques instans après M. Teng rentra dans son hôtel.

— Seigneur, lui dit sa femme, le tailleur n'est point un homme vulgaire, c'est un bachelier de la province de Chan-Tong, qui attend l'examen de la licence. Sa femme lui ayant été enlevée, il se trouva sans ressources et apprit le métier de tailleur pour subvenir à ses besoins. Seigneur, veuillez vous intéresser à lui en qualité de compatriote et l'aider de votre protection.

M. Teng fit appeler Pong-ing-Fong.

— Puisque vous êtes bachelier, lui dit-il, montrez-moi votre diplôme.

Ing-Fong tira de son sein un petit sac de soie, y prit son diplôme et le lui présenta. Teng reconnut la vérité du récit qu'on lui avait fait.

— Monsieur le bachelier, lui dit-il, l'époque de votre examen ne tombe qu'à la quatrième lune de l'année prochaine. Demain matin, rédigez une requête où vous exposerez que vous êtes originaire d'une province éloignée, et qu'en cette qualité il vous est impossible d'attendre aussi long-temps l'époque de l'examen de licence. J'appuierai votre demande, et je tâcherai de vous faire obtenir tout de suite un emploi.

Ing-Fong se conforma aux instructions du seigneur Teng, rédigea sa requête et la présenta au ministère de la magistrature. Teng le fit nommer immédiatement adjoint du préfet de Tchin-Lieou. Dès que Ing-Fong eut reçut sa nomination officielle, il alla chez Mme Wang pour prendre congé d'elle. Celle-ci lui adressa ses félicitations, et lui demanda dans quel pays il avait obtenu une charge.

— Je suis, dit-il, adjoint du préfet de Tchin-Lieou.

A ces mots, Mme Wang fut remplie d'effroi et resta dans une extrême perplexité.

— Seigneur Pong, lui dit-elle, votre excellence est restée dans ma maison pendant plusieurs années; j'ai peur de lui avoir manqué d'égards. Permettez-moi de vous offrir un vêtement d'étoffe bleue et de tresser vos cheveux avec des rubans de cinq couleurs. Quand part votre excellence?

— Demain matin, lui répondit Ing-Fong.

Il prit congé d'elle et s'éloigna. Mme Wang appela aussitôt son jeune frère nommé Wang-Ming-i, et lui dit :

— Pong, qui n'était précédemment qu'un bachelier, vient d'obtenir une charge élevée. Teng, secrétaire du ministère de la magistrature, l'a chargé de porter cinq cents onces d'argent dans sa famille. Cours après lui, tue-le, et rapporte-moi sa tête. Nous ferons trois parts de l'argent; tu en prendras deux et moi une.

Ming-i profita de cet avis, marcha jour et nuit et rejoignit Pong à Lin-Tsing.

— Halte là! dit-il à Pong en l'arrêtant et tirant un couteau.

Il voulut lui couper la tête; mais le couteau échappa de sa main et tomba derrière lui. Il renonça alors à son projet homicide, et demanda à Pong si pendant son séjour à Péking il s'était attiré la colère de quelqu'un. Ing-Fong lui raconta la conduite de Mme Wang. Ming-i lui fit connaître de son côté la mission cruelle qu'il avait reçue de cette femme. Alors il se contenta de couper la tresse de cheveux de l'enfant. Ing-Fong donna en outre à Ming-i le vêtement que Mme Wang lui avait offert quelques jours auparavant. Il prit ces objets et les apporta à Mme Wang.

— J'ai tué le bachelier Pong, lui dit-il; voici pour preuve la tresse de cheveux et son vêtement.

A ces mots elle fut remplie de joie et s'écria :

— Grâce à vous, la racine du malheur est arrachée.

Ing-Fong se rendit à Tchin-Lieou; il y avait déjà plusieurs mois qu'il était en charge lorsque son fils entra, en se promenant, dans la maison du préfet Yao. Sa femme ayant vu cet enfant, reconnut que c'était son fils, mais elle ignorait comment il avait pu venir en ce pays. Yao-Hong-lu ayant préparé un festin, invita son adjoint et sa femme. Mme Hiu était placée derrière un écran à jour; elle reconnut son mari Pong, et sortit précipitamment. Ing-Fong reconnut Hiu-Tchi; ils s'en-

brassèrent tendrement et versèrent un torrent de larmes, puis ils se racontèrent ce qui leur était arrivé depuis qu'ils s'étaient quittés. Le préfet Yao fut tellement effrayé qu'il resta immobile sans pouvoir proférer un mot. Les époux s'en retournèrent ensemble dans leur maison, et le fils et sa mère furent enfin réunis. Ing-Fong adressa une plainte au tribunal de Khaï-Fong-Fou. Le juge Pao-Kong fut indigné et présenta à ce sujet un rapport à l'empereur; il condamna le préfet Yao à servir en qualité d'esclave dans la garnison de Wou-Lin; il envoya ensuite deux satellites, appelés Tchang-Long et Tchao-Hou, dans la capitale, à la porte de la Fleur-d'Occident; ils se saisirent de Mme Wang et l'amenèrent devant son tribunal; il l'interrogea, lui fit appliquer cent coups de bambou, et la fit ensuite décapiter sur la place publique, à la grande satisfaction de tout le peuple.

(Gazette des Tribunaux).

LE MOINE-PROPHÈTE.

Saint-Pétersbourg.

Les amateurs du merveilleux, les bonnes gens qui croient aux signes célestes, aux concordances heureuses ou fatales des astres, et le nombre n'est pas moins grand ici qu'en France, s'occupent beaucoup des prédictions d'un moine que l'empereur a fait mettre en prison, il y a quelque temps, pour payer la témérité d'un de ses oracles.

Ce moine revient de Jérusalem. C'est un vieillard qu'on dit Russe; il se donne un âge qui rend son existence merveilleuse. De retour de la Terre-Sainte, il a, dit-on, vu le czar; et, dans l'audience qu'il en a obtenue, il a prédit à sa majesté une inondation et une sédition. C'était deux fois plus qu'il n'en fallait pour rendre suspect le vieux cénobite; aussi le czar l'a-t-il traité d'insensé, et l'a-t-il fait enfermer dans la forteresse. La solitude, le régime frugal de sa cellule bastionnée, n'ont pas rendu plus sage notre pauvre homme, et, sous ses verroux, il a prédit qu'en l'année 1842, *l'Angleterre disparaîtra du globe par submersion*. Quant à la France, *elle sera*, selon ce visionnaire, *comme un vaisseau battu des vents contraires.*

Le moine, en qui le don de seconde vue n'est que la terrible faculté de voir des choses effroyables, est, s'il faut l'en croire, le même qui, depuis Catherine jusqu'à Alexandre, a toujours dévoilé à nos souverains les catastrophes fatales dont ils ont été victimes. Ainsi, quand ennuyé de tirer l'horoscope de ses frères, dans le couvent où il végétait très illettré, très ignorant et très ignoré, il eut envie de briller sur un grand théâtre, peut-être aussi, quand il se crut appelé à donner, au nom du ciel, de salutaires avertissemens aux puissans de la terre, il vint à Pétersbourg, demanda à parler à l'impératrice Catherine, et fut d'abord repoussé par les gens du palais. Il persista, et fut rebuté de nouveau. Enfin, il s'établit sur la route où il savait que passait quelquefois l'impératrice, et attendit que le hasard la lui présentât. Quand il la vit, il s'approcha d'elle et lui tendit la main, pour que la suite de sa majesté ne chassât pas un religieux mendiant. L'impératrice lui donna de l'argent, et lui, après l'avoir remerciée, dit à l'épouse de Pierre III :

— *Madame, n'allez jamais seule nulle part; car il vous arrivera malheur.*

L'impératrice regarda le hardi demandeur d'aumône, et prenant son air simple pour un signe de démence, elle ordonna qu'on le claquemurât dans une prison d'Etat. Trois mois après, Catherine fut trouvée morte d'apoplexie dans ce lieu que M. de Châteaubriand a pu nommer tout haut à l'Académie française en racontant l'histoire d'un des empereurs de Rome, mais que nous ne pouvons désigner qu'en disant qu'elle y était allée seule, contrairement aux instructions du sorcier.

L'impératrice enterrée, Paul Ier se rappelant le moine qui avait prévu la mort de Catherine, le fit appeler et lui dit qu'il pourrait venir au palais librement, toutes les fois qu'il aurait à parler à l'empereur.

— Je n'ai rien à lui dire aujourd'hui, répondit le nécromancien; nous verrons plus tard.

Il rentra dans son couvent, et l'on n'en entendit plus parler pendant quatre ans. Alors, il reparut au palais, sollicita l'audience que l'empereur lui avait promise à sa volonté, et quand il fut en présence de Paul Ier, il lui dit :

— *Vos sujets sont mécontens, et Dieu me dit que si vous ne changez pas de conduite, vous serez étranglé.*

L'audace du pronostiqueur irrita l'empereur au point qu'il fit jeter encore une fois le Calchas chrétien dans un cachot. Le moine avait deviné juste. En 1801, Paul Ier fut étranglé.

Ce n'est pas tout. Alexandre succéda à Paul Ier. Frappé de la coïncidence des morts de Catherine et de son père avec les prédictions du moine, il rendit le cénobite à son couvent. Deux ans se passèrent après lesquels on vit venir le prophète au palais. Qu'allait-il prédire? Quand on l'annonça à l'empereur, qui sait ce qui se passa dans le cœur du czar? Alexandre voulut cependant l'entendre; on le fit entrer.

— Qu'as-tu à m'annoncer? Est-ce encore une mort violente?

— Ce n'est pas la mort d'un homme, Sire, mais celle d'une grande cité. Oui, une des plus belles, une des plus riches villes de l'empire périra bientôt. *Les Français pénétreront jusqu'à Moscou, et Moscou s'en ira en fumée comme une poignée de paille ou de feuilles sèches.*

— Insensé! va prier Dieu de guérir ta pauvre tête. Vas à Archangel; l'air en est bon pour les fous.

Un couvent d'Archangel reçut, en effet, le moine dont la destinée bizarre était de quitter toujours le couvent pour la prison, et la prison pour le couvent. 1812 amena la réalisation de la prophétie, et Alexandre rappela le devin, à qui il offrit une récompense pour le dédommager de ses captivités. Le moine demanda seulement une somme d'argent qui pût le conduire jusqu'à Jérusalem, où il voulait visiter les saints lieux. L'argent lui fut donné, il partit; et maintenant on détient dans la forteresse un moine revenu de la Palestine, et qui dit être le prophète de 1796.

(Moniteur parisien.)

SCIENCES.

PHOTOGRAPHIE. — M. Séguier a présenté à l'Académie des sciences, au nom de M. Berrès, professeur d'anatomie à Vienne, une épreuve tirée avec une planche d'argent soumise aux opérations photographiques. L'épreuve présentée est la cent quarantième fournie par la même planche.

Le travail de M. Berrès est un pas de plus dans la voie ouverte par M. Donné. L'épreuve que nous avons examinée nous a paru digne d'intérêt, et si elle laisse beaucoup à désirer encore, elle doit néanmoins être considérée comme ce que l'on a obtenu de plus satisfaisant jusqu'à ce jour. Il est permis actuellement d'espérer qu'avant peu on arrivera à un degré convenable de perfection. L'auteur ne donne pas connaissance de ses procédés.

DU COEFFICIENT DE DILATATION DES GAZ. — M. Regnault a communiqué à l'Académie les résultats d'un grand nombre d'expériences qu'il a faites pour déterminer la quantité dont se dilatent les gaz en passant de zéro à cent degrés. Le coefficient admis aujourd'hui par tous les physiciens, et introduit dans tous les calculs, est devenu très douteux depuis les expériences de Ruberg. Ce physicien a montré, il y a quelques années, que le coefficient indiqué par M. Gay-Lussac était beaucoup

trop fort, et qu'il fallait le diminuer d'un trente-septième environ. M. Regnault a pensé que de nouvelles expériences étaient nécessaires pour décider la question. Ces expériences, dont les principaux résultats ont été annoncés à l'Académie, se trouveront consignées dans un mémoire dont M. Regnault se propose de donner incessamment lecture.

Des poids et mesures de Russie. — M. Kupffer adresse un ouvrage imprimé sur les poids et mesures de Russie, qu'il vient de publier. Le deuxième volume contient un travail très étendu sur le poids d'un pouce cube d'eau, et le résultat est presque identique avec celui qui a été obtenu par la commission française relativement au kilogramme, et sur lequel repose tout le système des poids, aussi bien que le système des mesures de capacité de France, tandis que la commission anglaise, celle de Stockholm, celle de Vienne, sont arrivées à des résultats très différens et discordans entre eux.

Carte géologique de la France. — Le plan général de la France souterraine est l'objet de la carte géologique, que viennent de publier, après dix-huit ans de travaux, MM. Dufrénoy et Elie de Beaumont, ingénieurs en chef des mines. Une connaissance approfondie du sol cultivable et des mines est, sous le rapport industriel, le but final de tous les travaux de ce genre. « Chaque minéral, disait Cuvier dans son éloge du fondateur de la géognosie, peut recevoir quelque emploi, et de la plus ou moins grande abondance dans chaque lieu, du plus ou moins de facilité qu'on trouve à se le procurer, dépendent souvent la prospérité de chaque peuple, ses progrès dans la civilisation, tous les détails de ses habitudes. La Lombardie n'élève que des maisons de brique, ajoutait-il, à côté de la Ligurie, qui se couvre de palais de marbre. Les carrières de Travertin ont fait de Rome la plus belle ville du monde ancien; celle de calcaire grossier et de gypse font de Paris l'une des plus agréables du monde moderne. Mais Michel-Ange et le Bramante n'auraient pu bâtir à Paris dans le même style qu'à Rome, parce qu'ils n'y auraient pas trouvé la même pierre; et cette influence du sol local s'étend à des choses bien autrement élevées, etc. »

Ces aperçus lumineux de Cuvier suffisent pour faire comprendre comment un grand nombre de propriétaires, d'industriels et de savans doivent avoir intérêt à connaître quelles sont les matières dont se compose le sol en chaque point, et de quelle nature sont les assises que rencontrerait à différentes profondeurs un puits creusé en tel ou tel point de la terre.

Température d'Alger. — M. Aimé Martin adresse à l'Académie un tableau représentant la température moyenne d'Alger déduite des températures maxima et minima observées journellement. La température moyenne a été comme il suit, pour les six premiers mois des années 1838, 1839, 1840 et 1841: janvier, 11,65; février, 12,68; mars, 13,33; avril, 15,02; mai, 19,07; juin, 21,95; et pour les six derniers mois pendant les mêmes années, elle a été de 24,03 en juillet, de 24,71 en août, de 22,87 en septembre, de 20,27 en octobre, de 16,62 en novembre, de 12,86 en décembre. En résumé, l'hiver a donné une moyenne de 12,40, le printemps une moyenne de 15,47, l'été, une moyenne de 23,66, et l'automne enfin une moyenne de 19,92, ce qui indique à Alger une température moyenne pour toute l'année de 17,87. Toutes ces températures sont exprimées en degrés centigrades.

Éclosion des vers a soie. — M. le ministre de la marine adresse à l'Académie une série de questions extraites d'une note qui lui été remise par M. Perrotet, questions relatives à l'histoire des vers à soie. Dans le cours d'une mission qui avait pour but d'examiner les moyens de propager l'industrie séricicole aux Antilles, M. Perrotet, botaniste agriculteur, a reconnu que la difficulté et l'irrégularité des éclosions d'œufs de vers à soie, sont au nombre des principales causes du peu de progrès que cette industrie y a fait jusqu'ici. Ce sont des observations recueillies sur les lieux qui ont conduit M. Perrotet à poser la série de questions que le ministre soumet à l'Académie.

Voici quelques uns des faits observés par l'auteur de la lettre.

Les œufs provenant des vers à soie apportés de France aux Antilles, et qui y ont déjà vécu sept ou huit ans, ne peuvent éclore, malgré la température constante de vingt-deux à trente-trois degrés centigrades, qu'au bout de huit à neuf mois; et quand ces éclosions sont commencées, elles se continuent de jour en jour pendant sept ou huit mois consécutivement.

Lorsque ces mêmes œufs ont séjourné aux Antilles pendant quatre à cinq mois dans une glacière, ils éclosent tous ou presque tous ensemble huit à dix jours après qu'ils en ont été retirés et exposés à la température ambiante ordinaire.

Les vers provenant de ces œufs succombent presque tous à la quatrième mue, malgré la vigueur qu'ils présentaient lors de leur naissance; ceux qui résistent ne forment que de faibles cocons. M. Perrotet se demande aussi quel peut être l'effet des bains alcalinés que les Chinois font prendre à leurs œufs de vers à soie.

La note transmise à M. le ministre de la marine contient encore un nombre considérable de questions dont la solution présenterait le plus grand intérêt pratique.

Nouveau moyen de guérir la surdité. — M. Robisou est inventeur d'un petit appareil pneumatique propre à ramener à l'état normal les fonctions de certaines parties de l'appareil auditif. Déjà plusieurs praticiens avaient remarqué que chez beaucoup de sujets la surdité avait pour cause l'engorgement de la trompe d'Eustache par du mucus épaissi; mais on ne connaissait pas de moyen de déloger convenablement ce mucus. M. Robisou a imaginé d'agir sur l'orifice interne de la trompe, en y arrivant par la bouche.

L'appareil se compose d'un tube de verre recourbé à l'une de ses extrémités et un peu évasé de manière à présenter un petit pavillon; à l'autre extrémité est ajouté un tube flexible garni d'un robinet et qui communique avec le récipient d'une machine pneumatique. Le robinet étant fermé, on raréfie l'air dans le récipient, puis introduisant dans la bouche du patient le tube de verre, on applique le pavillon terminal à l'orifice de la trompe. On rétablit alors la communication entre le récipient et le tube dans lequel se produit aussitôt un mouvement d'aspiration qui tend à désobstruer la trompe. Les deux premiers sujets qui furent soumis à l'expérience étaient sourds depuis plusieurs années; ils furent guéris sur-le-champ, grâce à la sortie des tampons qui obstruaient la trompe. Quelques autres ont été depuis soumis à ce traitement; les uns ont été guéris de même; les autres sans l'être entièrement ont cependant éprouvé une grande amélioration.

Si les expériences de M. Robisou continuent avec autant de succès, ce sera là un grand service rendu à l'humanité qui est malheureusement trop sujette à cette infirmité. Cette méthode a depuis été appliquée avec un égal succès, pour remédier au dessèchement du conduit auditif externe causé par la suppression de la sécrétion habituelle du cerumen.

THÉATRES.

Théâtre de l'Opéra-Comique. — *Le Diable à l'école*, légende en un acte, paroles de M. Scribe, musique de M. Ernest Boulanger. — La donnée de cette pièce, qui se cache modestement sous le titre de *légende*, est aussi neuve que spirituelle. Histoire sacrée, traditions profanes, compositions dramatiques, tout jusqu'ici nous avait montré le diable inspirant à l'homme l'esprit du mal, l'initiant à toutes les ruses, à toutes les noirceurs de son génie malfaisant. Cette fois, au contraire, M. Scribe a voulu nous faire voir Satan venant s'instruire sur la terre et compléter son éducation à l'université des hommes.

Babylas, filleul de Lucifer, est un crétin des bords du Styx ou de l'Achéron. Pour en faire un *bon diable*, sa famille s'est décidée à l'en-

voyer étudier parmi les humains; mais ses premiers débuts n'ont été marqués que par des mésaventures. En accordant de trop longs crédits, il s'est laissé duper à plusieurs reprises dans les marchés d'âmes qu'il a conclus. Mais, suivant le proverbe, à force d'être dupe on devient fripon; Babylas a rencontré, dans une maison de jeu de Venise, Sténio, jeune dissipateur, et lui a escroqué son âme aux dominos. Il a bien voulu consentir encore cette fois à accorder quelque délai à son débiteur; mais il a pris toutes ses précautions et lui a fait signer un pacte infernal pour la livraison de son âme. Le jour du paiement est arrivé; minuit approche, c'est l'heure de l'échéance de toutes les lettres de change diaboliques. Sténio supplie son créancier de consentir à un renouvellement; Babylas reste sourd à sa prière et attend avec impatience le moment fatal. Fiamma, sœur de lait et servante de Sténio, vient alors secrètement offrir son âme à la place de celle de son maître: les diables, ne serait-ce que par reconnaissance, ne peuvent rien refuser aux femmes; elles leur amènent tant de cliens! Fiamma obtient donc ce qu'elle demande; mais Babylas exige, à cause des frais, que l'heure du paiement soit avancée et que l'âme de la jeune fille lui appartienne lorsque sera consumée une bougie qui touche à sa fin. La malheureuse y souscrit, Babylas triomphe et l'on est près de chanter avec lui:

Croyez-moi sur ma parole,
Diablotins trop ignorans,
Venez sur terre à l'école
Et vous deviendrez savans.

Soudain une inspiration céleste illumine la jeune fille; elle prend la bougie, l'éteint et la pose sur le piédestal d'une madone. Le diable ne peut approcher de la statue divine pour rallumer la bougie; il s'abîme dans les enfers, tandis que Sténio et Fiamma échappés au péril tombent dans les bras l'un de l'autre. M. Scribe avait rencontré, ou quelque anonyme peut-être avait trouvé pour lui une idée charmante; il est à regretter que le célèbre académicien ait répandu dans cette pièce une excessive profusion de calembourgs et de jeux de mots.

La musique de M. Boulanger, fils de l'actrice de l'Opéra-Comique, a été généralement applaudie et renferme des motifs gracieux et bien choisis. Henri et Roger ont parfaitement rendu les rôles de Babylas et de Sténio; Mlle Descot, dans celui de Fiamma, a montré de grands progrès, comme actrice et comme chanteuse. Ce n'est pas sans hésitation que nous parlerons ici des débuts de M. Flavio Puig, ancien lauréat du conservatoire, dans le rôle de Richard-Cœur-de-Lion. Ce ténor, doué d'un beau physique et d'une voix non moins belle, n'a pas obtenu tout le succès qu'on pouvait espérer. Les uns prétendent qu'il chante faux, les autres qu'il chante juste; c'est qu'ils n'ont pas tous assisté à la même représentation. Il faut convenir d'ailleurs que, dans *une fièvre brûlante*, la voix de Masset se marie beaucoup mieux avec celle de Roger qu'avec la sienne.

A. B. D'HAUTERIVE.

BALS. — Dimanche 30 janvier aura lieu le 6e grand bal masqué de l'Opéra-Comique. Les personnes qui ont retenu des loges sont priées de faire retirer les coupons avant midi; autrement on en disposerait.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

20 janvier. — Hier, dit le *Journal du Hâvre*, notre ville a été témoin d'un phénomène curieux qui n'est pas inconnu sur nos côtes, mais qui se présente rarement avec des caractères aussi complets.

Pendant toute la journée, une forte brume s'est répandue sur la ville et ses alentours, parfois se dissipant un peu, et revenant de nouveau plus épaisse. Sur le soir, vers quatre heures, elle a pris une telle intensité, qu'à vingt pas de distance, non seulement les individus, mais même les objets éclairés, tels que les boutiques et les becs à gaz, n'étaient plus visibles. Toutes les rues et places étaient enveloppées d'un nuage épais, d'où semblaient sortir subitement les personnes qui se rencontraient tout à coup. Les bruits divers, qui sortaient de cette atmosphère condensée, avertissaient seuls que l'on était au milieu d'une ville populeuse.

Cependant, au-dessus de ce banc de brume, qui ne s'élevait pas au-delà de 10 mètres approximativement, le ciel était bleu et le soleil brillait; et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'au bout de la jetée on jouissait de tout son éclat, tandis qu'en se retournant vers la ville, dont les toits apparaissaient, on la voyait comme pressée par un rempart épais et floconneux. La mer était calme, et roulait çà et là seulement quelques nuages de vapeur, qui tantôt dérobaient les navires dont la haute mâture restait seule visible, tantôt fuyaient légèrement sur l'eau pour entrer dans la vallée.

Ce phénomène, qui se voit rarement dans nos parages avec une telle intensité, et dont nous n'avons vu d'analogues que sur les côtes septentrionales de Terre-Neuve et du Labrador, a duré une partie de la nuit.

21. — Un cercle de carabiniers, ou de tireurs à la carabine, vient de s'organiser à La Chapelle-Saint-Denis, sous le patronage et avec le concours de la jeunesse dorée de la capitale. Il y a quelque temps, dans une réunion de 70 tireurs, ayant 25 balles chacun, le noir, de 16 centimètres, placé à 150 mètres de distance, fut touché 289 fois. Les chasseurs d'Afrique ne feraient guère mieux.

22. — Les officiers des régimens d'infanterie parmi lesquels on fait l'essai du nouveau modèle d'habillement, d'équipement et d'armement, dont nous avons déjà parlé, commencent à sortir dans cette nouvelle tenue. Avant-hier matin, à la parade des Tuileries, les passans remarquaient plusieurs officiers du 2e léger revêtu du nouveau costume en projet d'adoption, composé, savoir: d'un képi en drap *bleu de roi*, passepoillé et galonné en argent, et orné d'une chaînette *également* en argent; d'une tunique bleue de roi, d'un pantalon-blouse rouge, et d'un sabre à l'instar de ceux de la cavalerie légère, avec ceinturon rouge (ce ceinturon est remplacé par un noir pour la petite tenue). Ce nouveau costume est tout-à-fait remarquable; il donne à la fois un air plus distingué et plus militaire que l'ancienne tenue.

23. — Au moment où se juge ici l'affaire si affligeante de M. Lebon, nous recevons de Lyon la confirmation des bruits répandus sur la disparition d'un notaire de cette ville, M. Rozier, qui laisse un grand désordre dans ses affaires et un déficit énorme dans sa caisse.

(*Commerce.*)

24. — La goëlette anglaise *Camilla*, qui faisait anciennement le service de paquebot entre Southampton et le Havre pendant la saison d'hiver, vient d'être coulée en Manche par suite d'un violent abordage qu'elle a éprouvé avec un trois-mats, pendant la brume qui a régné ces jours derniers en mer. Le capitaine et l'équipage de la *Camilla* ont péri dans cet événement.

— On écrit de Nîmes, 15 janvier:

« Dans la commune de Saint-Jean-de-Marvejols, un jeune berger, âgé de quinze ans, vient de se distinguer par un trait de courage remarquable. Au moment où il était occupé à faire rentrer son troupeau, une louve énorme se précipite au milieu des brebis qu'elle disperse, en saisit une et se dispose à l'emporter, lorsque le jeune Michel, de Saint-Martin-de Valgagnes, lui lance une pierre et l'atteint à la tête. L'animal est étourdi un moment et lâche sa proie: le chien du berger s'élance, et, au moment où la lutte s'engage, le courageux Michel se jette à son tour et tombe à califourchon sur le dos de la louve et lui enfonce son couteau dans la gorge. L'animal est resté mort sur place. La conduite et la bravoure de ce jeune homme ont été signalées à l'autorité.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.

13e Année. — N° 6. Lundi 31 Janvier 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

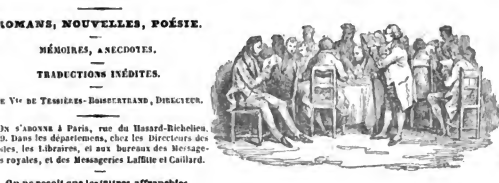
MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

E Vte DE TESSIÈRES-BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu, 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

LE CABINET DE LECTURE paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX : 15 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

u présent numéro sont joints une gravure de Mode et un Supplément.

ÉTAT SOCIAL DES POPULATIONS DE LA TURQUIE D'EUROPE (1).

Il n'y a point de pays qui présente de nos jours un sujet d'étude plus téressant que la Turquie d'Europe. Les hommes d'état, les philosophes, économistes y ont encore plus à apprendre que les poètes, accoutués à y venir chercher, de temps immémorial, des souvenirs et des spirations. Cette terre, si belle et si triste, est la seule aujourd'hui qui ssionne les plus grands esprits. Ses destinées ont failli mettre en estion le repos de l'Europe. Chacun sent qu'elle recèle dans son sein germes d'un avenir mystérieux et fécond qui ne l'intéresse pas toute ule. Aux yeux de la politique, le poids qu'elle peut mettre dans la lance est si grand, qu'il suffirait pour déranger l'équilibre du monde; x yeux de la religion, cette terre est plus importante peut-être, et le om de sa capitale dit assez les services que le christianisme en a reçus et ceux qu'il en peut espérer. Tous les regards sont fixés sur elle avec une sympathie mêlée d'anxiété. On voudrait résoudre à la fois les magnifiques problèmes qu'elle offre à la sollicitude publique, car la barbarie qui la désole semble un défi porté à la civilisation.

Il ne faut pas s'étonner pourtant que, malgré le vif intérêt qu'elle inspire, la Turquie soit encore si peu connue. Il n'y a pas très longtemps qu'on peut la parcourir avec impunité, car on y devient suspect aussitôt qu'on s'arrête. Les sultans n'y sont pas toujours maîtres, et les plus hardis voyageurs ne l'ont jamais visitée qu'en courant. Les meilleures cartes qu'on en ait levées, autrichiennes, russes, françaises, sont pleines d'erreurs incroyables, et plus faites pour égarer que pour conduire. Plusieurs rivières y sont prises pour des villes, des montagnes. On y indique des centaines de villages qui n'existent point, et on en a oublié des milliers qui existent. . . . .

A peine le voyageur a-t-il franchi le cours de la Save qui sépare Semlin de Belgrade, c'est-à-dire la Hongrie des provinces serbes, que toutes les surprises commencent à l'assaillir à la fois. L'Océan n'offre pas une barrière plus complète que cette rivière entre la barbarie et la civilisation. Sur la rive gauche, tout est animé, peuplé, cultivé; tout est solitaire et presque inculte sur la rive droite. La noble citadelle du prince Eugène tombe en ruines entre les mains des Turcs; Belgrade semble renaître entre les mains des Serbes, qui sont des chrétiens. Partout où brillent des croix s'élèvent des maisons nouvelles; partout la terre se couvre de décombres où rayonnent les minarets. Cette ville est comme un avant-goût de la Turquie tout entière. On dirait que la politique n'y a réuni les chrétiens et les Turcs que pour mieux faire ressortir l'incompatibilité des deux races, ou plutôt la supériorité, désormais incontestable, de la race chrétienne. La Servie est le laboratoire où se prépare le seul travail de fusion qu'on puisse espérer après tant d'oppression d'une part et de souffrances de l'autre. C'est là que les deux populations juxta-posées plutôt qu'unies essaient, sous une administration moitié chrétienne, moitié turque, la nouvelle existence sociale qui servira quelque jour de modèle à tout le reste de l'empire, ou tout au moins de transition vers un régime meilleur.

(1) Fragment du voyage fait par M. Blanqui, membre de l'Institut, au mois août dernier. (Extrait du *Journal des Economistes*.)

La Servie se présentait donc naturellement à nos observations au début du voyage dont je vais entreprendre d'exposer les résultats. Cette province, à moitié détachée de l'empire par le traité de Bucharest (16 mai 1812) et par celui d'Akerman (25 septembre 1826), forme une véritable tête de pont, excellente pour défendre, plus favorable encore pour attaquer le pays auquel elle ne tient plus que par les faibles liens d'une vassalité douteuse. Le fameux Tzerni-George jeta, au commencement de ce siècle, les bases de son indépendance, confirmées après sa mort par le prince Milosch, exilé à son tour, malgré les grands services qu'il a rendus à son pays. J'ai eu l'occasion de voir à Vienne cet homme si remarquable, quoique entièrement illétré, mais plein de ressources dans l'esprit et de fermeté dans le caractère. Il est bien évident qu'il était déjà plus qu'un vassal, quand il recevait à Constantinople l'investiture de la Porte, avec l'hérédité dans sa famille et des immunités presque égales à celles des têtes couronnées. Chrétien, il commandait à des populations chrétiennes; c'est le premier exemple de ce genre qui ait été donné en Turquie, où la race musulmane n'avait cessé jusqu'alors d'exercer le privilège du vainqueur sur toutes les castes de *rayas*. Les musulmans ont vu, depuis, la Grèce leur échapper, comme la Moldavie et la Valachie avaient échappé à leurs pères, et l'on ne saurait accorder trop d'attention à ce point de départ de l'ère toute nouvelle qui s'ouvre dès ce moment pour l'état social en Turquie.

Il a fallu moins de trente ans pour opérer ce changement radical dans la constitution de l'empire ottoman. Je dis que ce changement est radical, parce qu'il est devenu la source de tous les autres et le prélude naturel de toutes les réformes tentées avec plus ou moins de succès en ces derniers temps. Aussi convient-il d'arrêter un moment ses regards sur les principaux événemens qui en ont été la conséquence et qui me semblent devoir influer d'une manière si décisive sur le développement de la civilisation dans la Turquie d'Europe. La véritable cause de l'incompatibilité des deux races était l'intolérance religieuse des Turcs, qui ne leur permettait ni de contracter aucune alliance avec les chrétiens, ni de considérer ceux-ci comme leurs égaux devant la loi. De là, comme chacun sait, les partialités révoltantes de la justice musulmane, les impôts établis sur une caste, les privilèges et l'impunité assuré à l'autre.

Il a suffi d'un traité pour réduire en poussière les débris de la domination musulmane, et les Serbes jouissent aujourd'hui des mêmes garanties que les sujets de l'Autriche et de la Russie. La liberté des cultes chez eux est entière; ils ont une administration centrale et locale toute chrétienne; une petite armée parfaitement disciplinée, des milices nombreuses, des écoles naissantes et même notre régime pénitentiaire, armée des rigueurs assez peu philantropiques du système cellulaire. La poste aux lettres, l'imprimerie, les journaux, leur ont été improvisés d'une manière peut-être trop hâtive pour des mains encore inhabiles à user de ces instrumens redoutables. En même temps le prince Milosch, qui en a été la première victime, ouvrait des routes praticables au travers des forêts, jetait des ponts ou des bacs sur les rivières, fondait les quarantaines sur la frontière, des hôpitaux dans les villes et une foule d'institutions utiles.

Puisque j'ai à constater l'état sociale de ce démembrement important de la Turquie d'Europe, il me semble nécessaire de signaler la part remarquable que les femmes n'ont cessé de prendre à tous les mouvemens qui l'ont préparé, et particulièrement la princesse Lioubitza, épouse du prince Milosch. Il faut avoir vu de près l'insolence des Turcs envers les femmes chrétiennes, eux habituellement si respectueux envers celles de leur religion, pour comprendre le ressentiment implacable des dames serbes contre les musulmans, qu'elles appellent des tyrans de harem. Aussi, durant les guerres de l'indépendance, sous Tzerni-George et sous Milosch, les femmes se sont-elles constamment distinguées par leur vaillance. La princesse Lioubitza montait à cheval pour combattre, et plus d'une fois elle a relevé les courages abattus dans des momens difficiles. Figurez-vous une dame de cinquante ans environ, d'une attitude presque martiale, la tête couverte de cheveux gris en désordre, vêtue d'une simple tunique, ouvrage de ses mains, le front haut et sillonné de rides nombreuses, telle était la princesse serbe, lorsqu'elle me fit l'honneur d[e] recevoir dans son palais de bois, entremêlant les questions qu'elle m'a[dres]sait aux récits les plus pittoresques et tout pleins d'une vive sollici[tude] pour le sort des femmes chrétiennes condamnées à vivre sous les [lois] musulmanes. Ici, je ne saurais tout dire; mais j'ai emporté la convic[tion] que le christianisme est bien puissant aux lieux où il produit et sou[tient] d'aussi grands caractères. De semblables rencontres me semblent c[ons]tituer aux yeux des hommes clairvoyans une véritable révélation.

La supériorité du nouveau régime serbe se manifeste d'une man[ière] encore plus éclatante au moment où les voyageurs pénètrent dans la T[ur]quie directement soumise à l'autorité du sultan. C'est sur les bords d['un] affluent du Danube, le Timok, que le passage s'effectue, le croirait-[on], dans une chaloupe formée d'un seul tronc d'arbre creusé à la man[ière] des sauvages. On débarque dans la vase, et l'unique moyen de transp[ort] dont on puisse disposer pour gagner la ville de Vidin, située à dix lie[ues] de distance et peuplée de vingt mille âmes, consiste en un char traî[né] par des bœufs sur quatre roues en bois d'une seule pièce, comme da[ns] les âges héroïques. Telle est la diligence ottomane qui circule le long d[u] Danube, en présence des bateaux à vapeur de la compagnie autrichien[ne], impuissante à réveiller les Turcs de la léthargie où s'éteignent leur ard[eur] et leur nationalité. C'est dans cet étrange équipage que j'ai dû me rend[re] à Vidin, auprès du visir Hussein, fameux par l'extermination des jan[is]saires et par le luxe de sa maison presque royale, la plus somptueu[se] de l'Orient. Je ne saurais dire de quels pénibles sentimens l'âme d[u] voyageur est oppressée en traversant cette magnifique plaine du Danube aussi fertiles que celle du Rhône, autour d'Avignon, et plongée dans un[e] solitude profonde; à peine y voit-on errer quelques malheureuses band[es] de Bohémiens ou Tsiganes demi-nus, ou quelques rares troupeaux d[e] moutons et de bœufs. Une population au teint hâve et flétri, des enfan[s] nus et étiolés, des femmes dont tous les traits expriment la souffrance errent parmi les chiens et le bétail dans des cabanes bâties d'osier et d[e] boue. Çà et là on rencontre quelques traces de vignes arrachées, quel[]ques restes de vergers abandonnés; mais le sol entier est en proie au p[a]cours et aux mauvaises herbes. Je n'ai vu nulle part sur cette immens[e] surface une seule pièce de blé, un seul carré de pommes de terre, rie[n] enfin qui annonçât la culture, si ce n'est quelques champs de maïs.

La ville de Vidin, chef-lieu du pachalick, est la digne capitale de c[e] désert. C'est un assemblage confus de maisons en bois, dont les ais ma[l] unis laissent à peine pénétrer l'air et le jour dans leurs sinistres profon[]deurs. Il n'y a point de régularité dans les rues. Les eaux ménagères séjournent en flaques fétides avec les dépouilles des animaux et des im[]mondices de toute espèce. Les bouchers, qui sont très nombreux, abatten[t] le bétail sur le seuil de leurs portes, et en font couler le sang dans d[e] grands trous creusés en terre, où les matières se putréfient et répande[nt] au loin une odeur méphitique. Souvent des cadavres de chiens, de cha[ts], de chevaux et même de bœufs gisent étendus dans les rues, qui devie[n]draient inhabitables, sans les nuées de vautours, d'aigles et de corbeau[x] qui planent incessamment au dessus de leur proie. Dans certaines co[n]trées de la Turquie, ces oiseaux carnassiers se comptent par milliers [et] ne craignent pas le voisinage de l'homme. Pour comble d'insalubrité, [la] plupart des rues sont couvertes de branchages ou même de planches [qui] obstruent la circulation de la lumière, comme dans les bazars, bi[en] connus dans tout l'Orient par leurs exhalaisons pestilentielles. On [ne] balaie jamais la voie publique, et jusque dans Andrinople, ville de c[ent] mille âmes, j'ai trouvé des monticules d'ordures qui datent de plus [de] vingt ans, et qu'il faut tourner comme des obstacles, même quand on [est] à cheval. Tel est l'aspect des villes turques heureusement parsem[ées] d'arbres, ornées de fontaines et assainies par de grands espaces vi[des] qui neutralisent les effets délétères de l'incurie municipale. Pour com[]pléter le tableau de Vidin, il convient d'y ajouter celui de deux énorm[es] potences qui s'élèvent en face de la citadelle, comme symbole de la just[ice] du visir.

Hussein, averti de mon arrivée et de ma qualité de Français, ne tar[da]

oint à m'envoyer un officier de sa maison, chargé de faire transporter nes effets au palais et de m'y conduire avec une sorte de pompe, au avers des quartiers les plus fréquentés de la ville. Il vint me recevoir u haut de l'escalier, d'une manière tout-à-fait cordiale, et, après avoir xaminé avec curiosité la cocarde que je portais au chapeau, il m'adressa ne foule de questions qui témoignaient vivement de sa sollicitude pour s grandes affaires de l'Europe. Hussein est un vieillard de soixanteuit ans, d'une corpulence extrême et d'une physionomie douce et ère. Tout le monde sera surpris d'apprendre que le redoutable exteriinateur des janissaires est devenu un spéculateur de premier ordre, n véritable accapareur à la façon du pacha d'Egypte, plus occupé des rifs de douane que de combats et d'administration. Possesseur d'un evenu évalué à près de deux millions de francs, il emploie ses nomreux capitaux en opérations gigantesques. Il achète en gros les blés de Valachie, les laines de la Crimée, les huiles de la Macédoine, pour s revendre en détail. Il entretient dans les plaines de Vidin et dans elles de la Thrace un haras de cinq cents chevaux. Quatorze cents nployés largement salariés suffisent à peine aux besoins de son service ommercial. Je ne parle pas de ses trente femmes, luxe étrange à son ge, ni de toutes les dépendances de son sérail, rival de celui du sultan. 'est un phénomène digne de l'attention des économistes, que l'existence de cette fortune colossale au sein de la plus horrible misère, et u'un tel ascendant exercé à la faveur des capitaux qui suffiraient à ivifier la province dont l'épuisement les a fournis. Aussi, quoique la lupart de mes entretiens avec Hussein aient roulé de préférence sur es questions d'économie politique, je ne me serais jamais attendu à rouver en lui un partisan de la liberté du commerce. Il faisait la guerre a plus originale et la plus spirituelle à nos tarifs. « Nos deux pays sont ien éloignés l'un de l'autre, me disait-il, et j'ai cru long-temps que 'était à cause de cette distance que nous faisions si peu d'affaires ensemble; mais il paraît que, grâce aux douanes, vous n'en faites pas eaucoup plus avec vos voisins. A qui vendrez-vous donc tout ce que ous produisez? Pour moi, je vous achèterais bien des choses, si vous ne permettiez de vous donner en échange ce que nous produisons ici; nais je vois que vous ne manquez de rien. Les Français doivent être ien heureux. »

Je n'étais pas médiocrement surpris, j'en conviens, de rencontrer un el auxiliaire sur les bords du Danube, et je livre aux méditations de os partisans du système prohibitif les observations naïves du pacha de 'idin. Au train dont marchent ces questions parmi nous, il ne serait as impossible que la liberté du commerce nous arrivât du pays des lulgares.

Je quittai à regret l'économiste-visir pour me rendre à Nissa, au foyer es derniers événemens dont la Turquie venait d'être le théâtre. Toute a contrée qui sépare le bassin du Danube de celui de la Nissava est ntièrement défigurée sur les cartes.

Il est vraiment surprenant que cette ligne importante qui longe la rontière serbe et qui couvre toute la Turquie de ce côté, soit assez peu onnue pour qu'il m'ait fallu employer cinq jours de marche forcée à la arcourir, tandis que la topographie n'indique pas plus de sept ou huit eures. Au point culminant de cette ligne, la ville de Belgrachik méritait seule la visite des géologues et des peintres, par le caractère écial et pittoresque des terrains tourmentés sur lesquels elle est assise. est un des sites les plus grandioses et les plus effrayant que j'aie vus ma vie. Dans le fond de ces gorges sauvages, j'ai vraiment découvert pt ou huit grands villages cachés comme des nids sous des forêts impénétrables, ils étaient tous composés de familles chrétiennes. Plus tard, us en avons rencontré beaucoup d'autres, et toujours si exclusivement bités par des chrétiens, que j'avais fini par me croire sorti de la rquie. On ne sait pas assez en Europe que toute la Bulgarie est chrénne, et que la race turque y est campée comme une espèce de garison en pays conquis. Ce qu'on ne sait pas non plus, c'est la mâle gueur des populations chrétienne, et la beauté admirable des pays qu'elles habitent. Les expressions me manqueraient pour décrire avec exactitude le bassin au centre duquel s'élève la ville de Nissa, si agréable de loin, si fétide de près, comme toutes les villes turques. Nulle part la nature ne déploie, dans notre Europe, une plus grande magnificence ; nulle part le hasard ou la main des hommes n'a semé les arbres avec plus de grâce et d'harmonie, pour embellir un paysage. Les étoiles ne brillent pas d'une couleur plus vive au front du firmament.

Mais, il faut le dire aussi, la plus affreuse misère règne au sein de ces beaux lieux. A l'aspect d'un soldat, et quels soldats! tout le monde se cache ou se tait ; les femmes surtout se précipitent comme sans cesse menacées dans leur honneur ou dans leur modestie. A peine étais-je descendu des derniers chaînons du Balkan dans la plaine, c'est-à-dire en pleine Turquie, qu'il m'a fallu lutter contre les gens de mon escorte. Ils se jetaient, comme des vainqueurs un jour d'assaut, sur les volailles de mes hôtes, sur les buffets, sur tous les objets à leur convenance, et je me suis bien des fois douloureusement demandé ce qu'était devenu le hatti-scheriff de Gulhané en assistant à ces déplorables excès. Les chrétiens les subissent avec une résignation stoïque, comme on souffre dans un mauvais climat la rigueur des saisons; mais il est facile de voir qu'ils en dévorent l'amertume en attendant des jours meilleurs, des jours qu'ils entrevoient. Que de patriotiques soupirs ces braves gens exhalaient devant nous, quand ils étaient bien sûrs que nous étions chrétiens! Que de questions sur nos usages religieux, sur nos églises, sur nos prêtres! quelle ardeur à nous interroger sur les cérémonies de nos baptêmes, de nos mariages, de nos enterremens! quelle éloquence dans leurs regards! quelle profonde signification dans leurs moindres paroles!

Avant d'entrer dans la ville, mes regards avaient été frappés à l'aspect d'un hideux monument, tristement caractéristique de l'état social du pays. Je veux parler de la fameuse pyramide quadrangulaire tronquée, incrustée de trois ou quatre mille crânes des chrétiens serbes qui succombèrent dans un combat contre les Turcs en 1816, et dont le fanatisme musulman a fait aux portes de Nissa, ce barbare trophée. Non loin de là, malgré la délicieuse physionomie de la plaine, plusieurs villages dévastés, heureusement en moins grand nombre qu'on ne le croit en France, attestaient le passage des bandes albanaises, plus redoutables que la peste, et plus difficiles peut-être à extirper du sol de la Turquie. On conçoit difficilement, dans nos contrées civilisées, l'existence de ces bandes, qui sont, pour ainsi dire, comme l'expression organisée de tous les fléaux. On ne peut pas se figurer, aussi près de nous, des populations entières systématiquement constituées pour le pillage, et n'ayant d'autre existence que le vol à main armé sur une grande échelle. Telles sont les hordes albanaises, que le gouvernement de la Porte n'a pu réduire encore à l'obéissance, et qui, distribuées sur une partie importante de son territoire, n'ont été contenues jusqu'à ce jour qu'en leur livrant, pour ainsi dire, à discrétion les familles chrétiennes. Cette écume de l'humanité s'exerce dès l'enfance au maniement des armes pour toute industrie. Ses instrumens de production sont le poignard, le fusil et le pistolet. Pour elle, tout chrétien est une proie légitime, naturelle, héréditaire. Les Albanais ont des rayas à piller comme nos paysans ont des terres à mettre en culture. Quand je leur exhibais parfois le firman du grand-seigneur pour adoucir leur insolence, ils me répondaient ironiquement : — Le sultan est maître chez lui, mais nous sommes maîtres chez nous...

Tel est l'état réel de la Turquie d'Europe en ce moment. Il y a deux populations en présence : la population chrétienne, qui s'avance vers des destinées nouvelles avec la force majestueuse et irrésistible de la marée montante; et la population turque, qui essaie en vain, comme feraient quelques rochers épars sur un rivage, d'arrêter le flot venu de la haute mer. Les chrétiens, en effet, viennent de loin en Turquie: ils datent de Byzance et de la chute de l'empire romain. Les musulmans euxmêmes ont pris soin de les multiplier, en les exemptant, comme infidèles, du service militaire, qui épuise aujourd'hui les derniers restes de vigueur de la race turque. Il y a quelque chose de providentiel dans

cette persécution opiniâtre qui dure depuis la prise de Constantinople, et qui a conservé intacte, durant quatre siècles, toute la famille chrétienne d'Orient. Il suffit de voir les deux races en face l'une de l'autre, de compter leur nombre et de lire dans leurs yeux, pour comprendre que de grands événemens se préparent, et que l'Europe chrétienne doit y être attentive.

La race turque s'appauvrit à vue d'œil sous l'influence du principe, religieux chez elle, de la polygamie. J'exposerai plus tard quelle part ce principe a faite à l'état social de la femme; en attendant, la part de l'homme est évidente. Quoiqu'il use de la polygamie beaucoup plus sobrement qu'on ne pense en Europe, le musulman lui paie un tribut bien amer, rien qu'en la conservant comme principe. Il s'abaisse en abaissant la femme, il se ruine en voulant la ruiner.

D'un autre côté, la race chrétienne s'élève radieuse du sein de la persécution religieuse et politique, et pénètre le voyageur attentif d'une douce espérance. Je n'ai pas vu sans respect et sans émotion la chasteté assise au foyer des populations bulgares, celles surtout qui appartiennent à la souche slave : c'est un spectacle admirable. Le long malheur qui a pesé sur elles semble les avoir épurées. Les caractères se sont retrempés dans les rudes épreuves que l'islamisme triomphant leur a fait subir. Les affections domestiques se sont fortifiées dans le sanctuaire sans cesse menacé de la famille. C'est là qu'on retrouve intactes des vertus qui s'affaiblissent dans nos pays de liberté précoce et d'émancipation hasardeuse : la déférence filiale, le respect des femmes, la fidélité conjugale, la dignité paternelle. Il fait beau voir aussi la récompense de ces vertus dans la robuste vigueur des paysans bulgares, dans la santé dont jouissent leurs enfans, et dans leur modeste bien-être, partout où l'influence turque ne se fait pas trop sentir, comme autour des résidences désolées des pachas ou dans le voisinage des bandes albanaises. J'ai quelquefois assisté, à Tatar-Bazardschik par exemple, au service divin célébré dans le petit nombre d'églises que la susceptibilité musulmane permet aux chrétiens de fréquenter le dimanche, et sans la présence de quelques Turcs autour de l'édifice, j'aurai pu, en voyant la haute stature des hommes et la vivacité recueillie des femmes, me croire dans quelque temple d'Allemagne ou dans quelque paroisse de Hongrie.

Je regrette de ne pouvoir entrer dans des considérations d'un autre ordre, qui ont été le fruit de mes nombreuses conférences, soit avec les pachas, soit avec les archevêques bulgares. C'est un devoir d'honneur de ne pas compromettre, même au profit de la science, et ne fût-ce qu'en les nommant, tant d'hommes respectables qui ont bien voulu rompre en ma faveur le silence, commandé aux uns par la politique, aux autres par la prudence. Je me prive du plaisir de leur rendre justice, mais je ne renonce point au droit de dire ici combien il serait à désirer que de tels hommes pussent s'entendre pour éviter à l'empire ottoman les secousses douloureuses qu'amènera tôt ou tard une séparation violente entre les deux races. A l'heure où nous parlons, ce but peut encore être atteint, malgré les plaies profondes dont la Turquie est rongée. Les pachas éclairés, ou simplement sensés, vivent en bonne intelligence avec le clergé chrétien; mais généralement les lumières manquent des deux parts. Les populations chrétiennes ne demandent en ce moment que la sécurité des personnes et des propriétés, et quelques garanties pour l'honneur des familles. Une telle concession, si elle était sérieuse et prompte, conjurerait, peut-être pour long-temps, l'orage toujours près d'éclater. S'il éclatait trop tôt, la race chrétienne indigène ne serait pas prête : puisse l'Europe être prête pour elle, et comprendre que la solution de ce grand problème ne saurait être l'affaire d'une seule nation, mais de toutes!

BLANQUI.

LA NUIT DE LA SAINT-NICOLAS.

Le 6 décembre n'attendait plus que peu d'instans pour naître. L'guille de la vieille pendule de Boule, accrochée contre les parois salon de ma mère, alongeait son petit bec ciselé, représentant une d'aigle, vers le gigantesque chiffre XII. Ce chiffre, il me semble le encore, était peint en émail noir, dans une rosace d'argent rehaus par un cercle de damasquinages fantastiques. Ma mère et mes sœ déposaient en d'énormes souliers de carton, qui semblaient la chauss antédiluvienne de quelque géant, des gâteaux, des bonbons, des fria dises et des jouets. Mon père, assis, les regardait faire en souriant, dis que Samuel aidait les trois femmes.

Samuel était un vieil oncle septuagénaire, et le poète de la famil Nul ne savait et ne contait, comme lui, des histoires étranges et me veilleuses. Humble et pauvre bourgeois, enchaîné toute sa vie, par l nécessité, dans une existence obscure et laborieuse, il avait fait comm les oiseaux captifs : s'il n'avait pu voler dans les airs, il avait du mo passé sa vie à regarder l'immensité du ciel. Il fallait l'entendre dire, s sa voix chevrotante et douce, les chroniques trouvées sur les pages mo cies de vieux bouquins que personne ne lisait plus : on oubliait le temp à l'écouter, quand il évoquait les traditions et les croyances supers tieuses de la Flandre. Tantôt c'était une légende apprise d'une vie femme accusée de sorcellerie; tantôt une histoire terrible racontée pa un fossoyeur qui, pour la révéler, suspendait son lugubre travail oubliait d'enfoncer sa bèche dans une fosse à demi creusée.

— Voici. dit ma sœur, tous nos apprêts de la Saint-Nicolas termin Il ne reste plus qu'à placer dans l'âtre éteint les grands souliers de ca ton. Demain, quand s'éveilleront les enfans, ils trouveront les tréso apportés du ciel par saint Nicolas et par son baudet. Leur joie se grande! Il me semble déjà que je les vois, en chemise, assis sur leu petits talons roses, déplier chacun de ces objets en jetant des cris surprise et de joie.

— Hélas! ajouta mon père, que ne sommes-nous encore petits en fans! Hélas! que sont devenues notre foi naïve et nos douces supersti tions!

— Il nous reste encore une des jouissances de ces temps heureux, hâta d'interrompre ma mère, — toujours comme le Samaritain de l parabole, prête à verser sur la plaie d'un chagrin le baume d'une conso lation. — C'est le plaisir d'écouter les histoires de nourrices de not excellent oncle Samuel.

— J'en sais une belle et une terrible, dit le vieillard, qui trouvait grand bonheur à se faire écouter, à exciter des émotions dans son pet auditoire, et à conquérir, comme il le disait, des succès dramatiques miniature.

Il se rapprocha du foyer, se consolida dans son fauteuil et com mença.

En 1809, on voyait encore dans la vaste salle de l'hospice Saint-Jul à Cambrai, un lit à haute colonnes : les magnifiques sculptures de meuble en chêne formait un singulier contraste avec les humbles co ches disposées alentour. Le lit noir, comme on l'appelait, malgré richesse, et quoiqu'il fût beaucoup plus commode que les autres, rest toujours vide. Plusieurs fois on avait essayé d'y placer des malades; s'y étaient toujours refusés, et préféraient renoncer aux soins des sœ de Saint-Vincent, plutôt que de les conserver au prix d'une pare concession. Un jour, un ancien militaire étranger au pays fut gra ment blessé, amené à l'hôpital et couché dans le lit noir. Le lendem au point du jour, on trouva le malheureux pâle, tous les membres agi par un frisson convulsif, et le visage baigné d'une sueur glacée. Sa rai paraissait troublée, tant il avait souffert durant cette nuit sinistre.

Le blessé voulut quitter sur-le-champ l'hôpital, malgré le danger son état, et quoi qu'il y allât de sa vie.

Le médecin de cette maison de charité était un homme de cœur.

sang-froid, et tout-à-fait étranger à l'esprit de superstition. Il résolut de démontrer le ridicule de pareilles terreurs, et déclara qu'il passerait, à son tour, la nuit dans le lit noir. En effet, il vint s'y installer vers dix heures, se fit donner de la lumière, déposa des livres sur les tablettes attachées contre le mur, et prit, en un mot, toutes les dispositions d'une personne qui compte se préparer, par l'étude, à un paisible et bon sommeil. Vers une heure du matin, on l'entendit se lever précipitamment. Il paraissait agité, ne répondit à aucune des questions que lui adressèrent les sœurs alarmées, passa la nuit à se promener dans l'immense dortoir, et resta livré à une lugubre méditation jusqu'au moment où parut le jour. Alors il fit venir des infirmiers, ordonna de démonter le lit, et en fit porter les différentes pièces dans une cour voisine. Les infirmiers les déposèrent contre les fenêtres d'un petit bâtiment occupé par le concierge. Les enfans de cet homme, qui dormaient paisiblement, s'éveillèrent en jetant des cris d'effroi, et l'un d'eux fut pris de convulsions qui se calmèrent seulement après que son père eut enlevé le lit noir et transporté toutes ses diverses pièces au fond du jardin. Une de ces pièces tomba sur la jambe du concierge et le blessa gravement. Prévenu de ces nouveaux accidens, le médecin voulut que l'on couvrît de paille le lit noir et qu'on le réduisît en cendres. La flamme eut à peine rencontré le bois maudit, qu'elle s'éleva comme une montagne de feu. Le vent souffla d'une manière étrange et mugit violemment; la terre trembla; enfin le clocher de la vieille cathédrale s'écroula tout à coup avec un bruit horrible. Il faillit engloutir sous ses ruines l'hospice Saint-Julien, et jeta ses plus larges pierres sur les débris embrasés que le feu achevait de dévorer.

De si lugubres accidens ne pouvait manquer d'exciter la curiosité générale. On pressa de questions le médecin, on l'interrogea sur les détails de la nuit qu'il avait passée dans le lit noir. Il éluda d'abord de répondre. Quand on l'eut poussé, à force d'indiscrétion, jusque dans ses derniers retranchemens, il déclara que personne ne saurait jamais rien de ce qu'il avait vu et de ce qu'il avait entendu. Pendant qu'il faisait cette réponse, ses yeux devenaient hagards, ses traits se décomposaient, et ses cheveux blancs se hérissaient sur sa tête.

Cependant, mille bruits mystérieux couraient encore sur le lit noir : on racontait que les sœurs de Saint-Vincent avaient jeté de l'eau bénite sur les cendres éteintes de ce meuble réprouvé, et que les cendres avaient frissonné sous l'eau sainte, comme si elles eussent été de fer rouge. Rien ne poussait, pas même un brin d'herbe, à la place qu'elles avaient couverte; enfin, depuis que leurs débris gisaient dans l'ancien cimetière où on les avait portées, le fossoyeur n'abordait plus qu'en tremblant l'enceinte dans laquelle naguère il creusait gaiement des fosses, même à minuit! même le vendredi!

Un vieux savant, homme laborieux, habitué à vivre plus parmi les in-folios que parmi ses voisines, ne vit pas sans surprise deux des plus jeunes et des plus jolies de ces voisines entrer, par une après-midi, dans son poudreux cabinet, et lui exposer qu'elles avaient besoin de recourir à sa science. A peine eurent-elles prononcé le mot de *lit noir*, que la physionomie douce et rêveuse du savant prit une expression inquiète.

Elles lui contèrent que le lit noir était détruit, et quelles circonstances sinistres en avaient signalé la destruction.

— Jamais, dit-il, je n'ai vu un plus précieux monument de l'art au quatorzième siècle, et cependant je ne puis m'empêcher, oui, moi, antiquaire, de penser avec plaisir qu'il n'existe plus. Je ne suis point de ceux-là qui nient la puissance des esprits rebelles, et qui ne croient point à la perfidie du démon. Depuis bien des années Satan a écrit de son ongle terrible, sur le lit noir, le mot *fatalité*. Dieu seul connaît les tristes nuits que l'ange du mal a données aux malheureux dont les membres se sont reposés sur cette couche de douleur! Bien des fois je suis allé considérer ses quatres colonnes tordues : elles supportaient un fronton sur lequel l'artiste avait ciselé des guirlandes de roses et de bluets; au milieu se dressait un écu surmonté de la couronne de comte; les armoiries en avaient été effacées; il n'y restait plus de reconnaissable que les traces d'un bras qui brandissait une épée et qui se détachait sur le champ. De grands rideaux d'une tapisserie de laine brodée à l'aiguille montraient leurs longues files de chevaliers avec leurs hommes d'armes. Des écuyers, des pages et des dames, le faucon sur le poing, chevauchaient sur leurs haquenées blanches avec une grâce naïve. On voyait, au milieu de la courte-pointe, façonnée de semblable étoffe, et ouvrée d'une façon non moins accomplie, une large étoile brune, de forme bizarre et irrégulière. On n'aurait pu dire si cette étoile avait été peinte à dessein sur la courte-pointe, ou bien si elle était une tache, résultat de quelque accident.

A quelle famille avait appartenu ce lit? Comment se trouvait-il dans l'hôpital? Pourquoi l'avait-on consacré au service des malades? On peut le savoir par une vieille charte de la maison de Saint-Julien, et plus encore par la tradition, cette légende souvent plus vraie et plus poétique que les histoires écrites sur le vélin des manuscrits, et même avec les lettres moulées des livres imprimés.

Il y avait, en 1296, sous l'épiscopat de Guillaume de Hainaut, dans les environs de Cambrai, une châtellenie nommée la comté d'Esnes. Toute la noble famille à laquelle appartenait cette châtellenie avait accompagné le roi Louis de France à la croisade. Le vieux comte n'avait point hésité à emmener avec lui son fils aîné Buridan, et même son fils cadet Guillaume. Il laissa, de la sorte, sous la seule protection de Dieu, ses deux brus, mère chacune d'un fils : encore le digne chevalier regrettait-il que les jeunes sires n'eussent point la force de tenir une épée, car il les eût conduits également en Terre-Sainte pour conquérir le tombeau du Rédempteur du monde.

Le fils de Buridan se nommait Jehan, et le fils de Guillaume René. Au bout de deux ans, la mère de ce dernier mourut.

— Voici que j'ai deux enfans! dit de sa douce voix la femme de Buridan, qui prit dans ses bras le petit orphelin.

Bien des années s'écoulèrent avant que la châtelaine, restée seule au manoir seigneurial, ouït parler du comte son beau-père, du vicomte son mari, et de sire Guillaume son beau-frère. Les uns prétendaient qu'ils avaient perdu la vie, les autres que les infidèles les retenaient en esclavage. Quoi qu'il en soit, la digne et vertueuse dame vivait dans la retraite et maintenait ses domaines contre les agressions des félons qui ne savaient pas combien était courageuse et hardie celle qu'ils regardaient comme une veuve faible et sans défense. Enfin, elle consacrait sa vie à élever son fils Jehan et son neveu René dans les devoirs d'un chrétien et dans la crainte de Dieu.

Après huit années, un jour elle entendit, sous les remparts du château, un cor qui sonnait la fanfare de la maison d'Esnes. Hélas! elle ne reconnut point l'expression que savait donner à cet air le vicomte Buridan, son mari; la joie qu'elle avait éprouvée d'abord se changea donc en noir pressentiment.

Ce fut le désespoir dans l'âme qu'elle alla reconnaître ceux qui demandaient à entrer dans le château. A peine parvenue sur les remparts, elle tomba sans connaissance; car sir Guillaume, seul, donnait du cor, au pied de la poterne.

Quand elle revint à elle, son beau-frère la soutenait dans ses bras, et cherchait à la ranimer. Elle leva les yeux sur lui, et vit qu'il portait au cimier de son casque la couronne de comte; alors elle comprit tout, et s'écria :

— Je suis veuve, hélas, mon Dieu! et mon fils reste orphelin!

— Non pas, dit sire Guillaume; car la volonté de monseigneur mon père, à son lit de mort, et la prière de mon frère, quand je le reçus dans mes bras, tout sanglant, sur le champ de bataille, vous prescrivent de devenir ma femme, afin que vous trouviez en moi un protecteur, et votre fils un père.

La châtelaine regarda le sire Guillaume avec indignation.

— Vous mentez! lui dit-elle; vous mentez. Vous vous êtes pressé trop vite de voler à votre neveu la couronne de comte dont vous parez

impudemment votre casque. Malheureuse! j'ai servi de mère à votre fils, tandis que vous nourrissiez le projet déloyal de perdre le mien. Retirez-vous, traître et félon!

Il reprit avec sang-froid :

— J'allais faire demander à notre saint père le pape la dispense nécessaire pour accomplir la volonté de deux mourans. Mais puisque vous interprétez ainsi mon obéissance à leurs ordres, qu'il n'en soit plus question! Je mettrai moi-même sur la tête de votre fils Jehan cette couronne de comte que vous me reprochez de lui avoir prise.

Bientôt le bruit du retour de sire Guillaume se répandit dans le pays, et l'on ne tarda point également à se redire tous bas, avec une morne surprise, que la veuve du comte Buridan était passée de vie à trépas, et que son fils Jehan l'avait précédé de quelques jours dans la tombe. On ne put s'empêcher d'abord de remarquer combien ce double malheur avait suivi de près le retour de sire Guillaume, et servait merveilleusement sa fortune. Le noveau comte témoigna pourtant un si vif désespoir de la mort de son neveu et de sa belle-sœur, il en garda toute la vie une tristesse si profonde, que bientôt les soupçons se turent, et firent place au respect et à la compassion; oncques ne le vit-on sourire depuis lors. L'anniversaire du trépas de René était en outre, pour lui, un jour de douleur mystérieuse, durant lequel on le voyait errer comme un insensé et on l'oyait proférer des mots sans suite.

De pareilles secousses et des regrets d'une telle violence altérèrent vitement la santé du comte et le menèrent au tombeau quatre ans après la perte de son neveu. René resta donc unique héritier des grands biens de la famille. Seul, sans parent, sans une seule affection sur la terre, il résolut de prendre femme, et de demander la main de la jeune et jolie comtesse de Quiévy. Chacun, dans le Cambrésis, disait avec éloge la bonté, la piété et l'humeur loyale du jeune comte. Plus d'une fois d'ailleurs, la charmante Giselle avait rougi quand la fanfare d'Esnes annonçait à son père la visite du comte René. Le mariage fut donc bien vite conclu : toute la noblesse du pays se réunit au château pour le célébrer avec pompe. Une brillante cavalcade ramena l'épousée jusque dans son nouveau manoir, et prit congé d'elle et de son noble mari.

Dès que le bruit des chevaux s'était fait entendre, le chapelain avait en toute hâte pris les dispositions nécessaires pour bénir la chambre nuptiale. A sa grande surprise, les cierges ne brûlèrent que d'une lueur verdâtre; un souffle invisible semblait en tourmenter la flamme, et un orage terrible éclata tout à coup, malgré la sérénité du ciel, lorsqu'il prononça les oraisons et qu'il jeta de l'eau sainte sur le lit.

Cependant les jeunes époux, agenouillés devant le prie-dieu, ne prêtèrent point d'attention à ces présages sinistres, tant ils priaient avec ferveur. Ils continuèrent à demander les bénédictions du ciel, jusqu'au moment où un silence profond leur apprit que le prêtre et les serviteurs s'étaient retirés. Alors ils se levèrent. Jugez de leur effroi! deux spectres se tenaient debout devant le lit nuptial. Dans le premier, René reconnut sa tante, la comtesse Buridan; le second était un enfant qui se débattait sous le poids d'un énorme casque de fer, orné d'une couronne de comte. L'infortuné se tordait et faisait d'inutiles efforts pour arracher de son visage la visière qui l'étouffait. En vain ses doigts sanglans se déchiraient sur le masque de fer; en vain ses pieds frappaient convulsivement la terre, rien ne parvenait à le délivrer du fatal fardeau. On voyait ses veines se gonfler et son cou bleuir; on comprenait qu'il étouffait et qu'il agonisait. Au lieu de lui venir en aide, une main armée d'un gantelet frappait à coups précipités sur le casque, et achevait la victime. Pendant ce temps-là, la comtesse, agenouillée, s'efforçait, mais en vain, de secourir le mourant; deux démons la retenaient captive et riaient de son désespoir.

Le lendemain au point du jour, quand le chapelain, au bruit du sifflet d'or de René, entra dans la chambre des mariés, il les trouva en prière, à la place où il les avait laissés la veille.

— Mon père, lui dit le jeune comte, je vais partir avec ma femme pour le château de son père; ni elle ni moi ne reviendrons jamais dans le manoir d'Esnes. Veuillez prévenir Mgr. l'évêque de Cambrai que je donne en toute propriété cette châtellenie à la cathédrale de Notre-Dame, sous la condition de faire célébrer tous les jours, à perpétuité, trois messes : l'une, pour le repos de l'âme de ma noble tante, la comtesse Buridan; la seconde, à l'intention de mon cousin Jehan, son fils, et la troisième, pour demander à Dieu sa miséricorde pour l'âme de mon père.

Sur les biens que j'abandonne au chapitre de Notre-Dame de Grâce, j'entends seulement prélever le revenu nécessaire pour la fondation et pour l'entretien d'un lit à l'hospice Saint-Julien de Cambrai. Le lit noir que voici sera transporté dans cet hospice, et servira à des œuvres pies, sous la condition toutefois que les malades qu'on y placera réciteront aussitôt, et chaque soir, trois De profundis.

La comtesse Giselle, ma femme, va se retirer à l'abbaye de Préaux pour y consacrer le reste de sa vie au culte de Dieu. Quant à moi, je pars à l'instant, pieds nus, pour un pélerinage au tombeau du Sauveur. Je fais vœu de marcher à reculons un pas sur trois, de ne jamais approcher de mes lèvres un seul morceau de viande, et de réciter de lieue en lieue les sept pseaumes de la Pénitence. Puissé-je obtenir, par cette pénitence, le pardon de mes péchés, et des péchés de ma famille!

Depuis lors, on n'a plus parlé du comte René d'Esnes, que pour raconter son retour de Terre-Sainte après quinze ans de voyage, et sa retraite dans un ermitage de la forêt de Mormal, où il passa le reste de sa vie soumis aux plus rudes exercices de la pénitence.

Il fallait que les crimes commis par Guillaume d'Esnes, sur le lit noir, fussent bien grands, puisque le dévouement de son fils et de sa belle-fille, et les expiations qu'ils en firent, ne purent obtenir le pardon céleste. Jamais personne n'a pénétré, la nuit, dans cette couche maudite qui avait vu périr la mère et le fils, jamais personne n'y a reposé sans être assailli bientôt par des fantômes et des visions infernales.

— Voici une histoire bien étonnante, dit mon père, en souriant.

Puis il ajouta avec une douce taquinerie

— J'en sais néanmoins une autre qui dépasse de beaucoup celle-ci en merveilleux; de plus, elle a l'avantage d'être vraie.

— Qui vous prouve que la mienne ne l'est pas? s'écria l'oncle Samuel, quelque peu froissé dans son amour-propre de narrateur.

Mon père ne répondit point à cette boutade, étendit la main pour obtenir le silence et l'attention de l'assemblée, et prit la parole :

— En 1807, vers le commencement de l'été, un régiment de hussards traversa Carcassonne. Les officiers de dragons qui tenaient garnison en cette ville offrirent un banquet à leurs camarades, et jamais repas de corps ne fut aussi gai et aussi bruyant. On but tant de fois à la santé des braves cavaliers, on porta de si nombreux toasts à l'empereur Napoléon et à la gloire des armes françaises, que fort peu des convives gardèrent leur sang-froid; les plus calmes s'amusaient à casser les glaces du salon et à jeter par la fenêtre les porcelaines. Le banquet se prolongea jusques vers onze heures du soir.

Quand on sortit de table, à peine restait-il dans Carcassonne quelques maisons éclairées. Tout le reste de la ville dormait. Jugez de la joie qu'éprouvèrent les officiers échauffés par le vin, à réveiller par leur tapage les bourgeois pleins de frayeur. Tantôt ils criaient au feu, et saluaient de huées les têtes effarées qui se montraient tout à coup aux fenêtres ouvertes avec effroi. Tantôt ils décrochaient les enseignes, frappaient aux portes et se livraient à mille extravagances. Le temps se montrait complice de ces folies, car un orage affreux éclatait sur la ville, la pluie tombait par torrens, le tonnerre grondait et de larges éclairs venaient tout à coup jeter une lueur rouge dans l'obscurité profonde des rues.

Ce fut à la clarté rapide d'un de ces éclairs qu'un groupe de sept ou huit sous-lieutenans aperçut un homme abrité sous un large parapluie, et qui semblait s'être perdu dans la ville; car il marchait en hésitant et comme quelqu'un qui ne sait de quel côté diriger ses pas. A la fin, il parut éprouver une sorte de joie en apercevant l'écriteau d'une rue à demi

éclairée par la lampe vacillante d'un réverbère. Il s'approcha pour mieux lire, mais au même instant une pierre lancée par un des hussards, brisa le réverbère. Les jeunes fous, après avoir ri aux éclats de cette belle équipée, entourèrent la victime que leur livrait le hasard et lui demandèrent bruyamment une place sous son parapluie.

— Messieurs, leur répondit une voix douce mais ferme, si je pouvais être utile à l'un de vous et le garantir de la pluie, je le ferais avec empressement. Mais comme les officiers n'ont guère l'habitude de se servir de parapluie, et que le mien, quelque grand qu'il soit, ne saurait abriter neuf personnes, je vous prie de me laisser continuer ma route et gagner un gîte.

— Le parapluie! il nous faut le parapluie!

Avec un sang-froid et une résignation qui eussent touché et désarmé les écervelés si le vin n'eût point troublé leur raison, l'ecclésiastique leur remit le parapluie, rajusta son manteau sur ses épaules et voulu s'éloigner. Mais ce n'était pas le compte des jeunes gens.

— Halte-là! qui vive? dit l'un d'eux en imitant le cri d'une sentinelle; où allez-vous? qui êtes-vous? que venez-vous faire ici?

— Vous me permettrez, Messieurs, de ne point répondre à ces questions, interrompit celui à qui s'adressaient tant d'impertinentes paroles.

Et il marcha en avant.

Peut-être allaient-ils lâcher leur proie, quand, par malheur, un nouvel éclair resplendit et leur montra que celui dont ils venaient de prendre le parapluie était vêtu d'une soutane; que ses cheveux poudrés se cachaient sous un tricorne, qu'en un mot c'était un prêtre. A l'époque dont nous parlons, la plupart des militaires ressentaient contre ceux qu'ils nommaient *un calotin* presque autant d'aversion qu'ils professaient de mépris pour les *péquins*. L'esprit révolutionnaire et ses tristes erreurs, encore tout-puissant sous ce rapport dans les idées de l'armée, montrait comme odieuses ou comme ridicules la croyance en Dieu et les pratiques religieuses. On n'en était même plus à la philosophie de Voltaire; on ne connaissait que celle de Pigault-Lebrun et du *Citateur!* de grossiers sarcasmes et de brutales railleries contre le saint Evangile!

Vous pouvez juger de la joie des sous-lieutenans quand ils s'aperçurent que le vieillard était un prêtre! ils lui adressèrent mille propos insolens, et finirent par former autour de lui une ronde, non sans chanter des couplets égrillards, non sans répéter des refrains impies. Le prêtre croisa paisiblement les bras sur sa poitrine, et souffrit ces insultes avec une force et une patience qui certes eût désarmé les officiers, si le vin n'eût point troublé tout-à-fait leur raison.

Cela dura jusqu'au point du jour, c'est-à-dire près de quatre heures. A la fin, trempés jusqu'aux os par l'orage, vaincus par la fatigue, et désarmés par l'inaltérable résignation du vieillard, ils cessèrent leur persécution et se retirèrent chacun chez eux, laissant le prêtre libre de continuer son chemin.

Le lendemain, toute la ville de Carcassonne s'occupait de cette aventure; les personnes qui habitaient le quartier où la ronde s'était dansée avaient vu, de leurs fenêtres, la scène scandaleuse, sans oser cependant venir en aide à l'ecclésiastique; car c'était s'exposer inutilement aux mauvais traitemens des étourdis.

Quoi qu'il en soit, malgré la crainte qu'inspirait la force militaire, on se demandait à haute voix, parmi les gens du peuple, si, parce que l'on portait un sabre, on pouvait impunément troubler, durant la nuit, le repos d'une ville, insulter aux passans inoffensifs, et se livrer à de mauvais traitemens sur un vieillard et sur un prêtre.

Ces bruits arrivèrent jusqu'au général qui commandait la division, et qui résidait alors à Carcassonne. C'était un vieux soldat, criblé de blessures et dont l'armée entière connaissait la bravoure. Lorsqu'il reçut des hussards, le lendemain dans la journée, la visite de corps que l'état-major de chaque régiment doit, suivant l'usage, au chef militaire du département qu'il traverse, le général se plaignit au colonel du scandale commis la veille, et demanda que les coupables fussent signalés. Un silence profond suivit cette question adressée d'un ton sévère.

— Puisque vous ne voulez point me répondre, dit-il, je répondrai pour vous, Messieurs. Les sous-lieutenans que je vais nommer monteront sur-le-champ à cheval, et attendront mes ordres dans la cour de l'hôtel.

Et il nomma les huits étourdis, qui, la veille avaient insulté le prêtre.

La discipline militaire exige une obéissance passive et sans réplique; les jeunes gens allèrent donc chercher leurs chevaux et revinrent immédiatement chez le général. Celui-ci, accompagné du colonel, monta lui-même à cheval, et fit signe aux sous-lieutenans de le suivre.

Ils obéirent. Après une marche qui dura plusieurs heures, ils arrivèrent à la petite ville de Quillan, et la traversèrent sans s'arrêter. Jusque-là, le général n'avait point prononcé une seule parole; il ne se montra pas plus communicatif au sortir de Quillan. Cette taciturnité de leur chef, le sentiment de leur faute et l'incertitude du motif et du terme de leur excursion, ajoutaient encore à la tristesse des lieux que traversaient les officiers. Certes, on ne saurait imaginer une nature plus sauvage que celle des flancs inférieurs de la montagne de Quirbajou; et néanmoins, au delà de ces flancs, sur les hauts plateaux qui s'échelonnent jusqu'aux Pyrénées, tout devient encore plus désolé. A peine rencontre-t-on çà et là quelques sapins; enfin le sol ne produit, dans ses parties fertiles, que de la bruyère.

Les officiers virent le Quirbajou, qui se déploie à droite en sortant de Quillan, s'effacer peu à peu derrière les croupes intermédiaires dont les versans se rapprochaient si fort, que les arbres, dont était couronnée chacune de leurs crêtes, se confondaient et formaient une sorte de berceau de verdure. La route s'inclina tout à coup brusquement, les pentes s'évasèrent, et un bruit étrange se fit entendre. C'était le fracas de l'Aude qui débouchait à droite, d'un canal percé dans la montagne et qui faisait mouvoir les rouages d'une forge.

Les voyageurs tournèrent ensuite le coude de la montagne à laquelle la forge est adossée: le Quirbajou reparut sur leurs têtes, d'autant plus rapproché, que les officiers touchaient presque à la courbure de son arc. Plus bas, à un demi mille devant eux, ils trouvèrent le village de Belvianes, sur le bord de l'Aude.

Là, cette rivière cessa de se montrer à leurs regards; une vaste montagne se dressait sur ce point, et semblait se réunir au Quirbajou sans solution de continuité. Que devenait donc l'Aude? où se trouvait son issue?

Tandis que le petit escadron cherchait à deviner ce problème, ils tournèrent la base du mamelon, et le Quirbajou, un instant caché par le village, se montra de nouveau à leurs regards, mais fendu du sommet à sa base par une brèche immense, hérissée confusément de pointes de rochers: c'était à travers cette brèche que l'Aude rampait et se frayait un passage.

Cette brèche se nomme la *Pierre-Lis*. Là, plus de sentier possible; il fallut que les officiers missent pied à terre. Quand ils eurent franchi les sentiers escarpés qui conduisent à travers cette brèche redoutable et périlleuse, le chemin se replia à droite, et ils arrivèrent près de l'abbaye en ruine de Saint-Martin-du-Leez.

Non loin de là, sur le versant de la rive droite, à quelques centaines de pieds au dessus du fleuve, deux rocs gigantesques, surmontés de croix et inclinés l'un vers l'autre comme deux cornes menaçantes, abritaient sous leur voûte tout un village avec son modeste clocher. Les champs se pressaient à l'entour, laborieusement étagés par des murs sans ciment, façonnés des pierres plates dont le sol est couvert; ils se hérissaient de maigres et rares moissons, d'arbres rabougris, et de frêles ceps de vigne, dont les racines, dénudées de la couche de terre végétale que ces murs sont chargés de contenir, pendaient le long des ravines et des brèches dont les orages les avaient criblés de toutes parts.

Le village lui-même n'était qu'une misérable agrégation de masures: un ravin profond le traversait dans toute son étendue. Dans la saison des pluies, il débordait souvent à l'improviste, emportait dans la ri-

vière, devenue elle-même un indomptable torrent, masures et habitans; ou bien un bloc de rocher se détachait comme la foudre et écrasait les malheureux dans leur sommeil.

Quelques poutres jetées sur la rivière servaient de pont aux habitans. Ce village portait le nom de *Saint-Martin-Pierre-Lis*.

— Messieurs, dit alors le général, voici, n'est-ce pas, un pays triste et malheureux? Eh bien ! vous ne connaissez point encore toute l'étendue de cette tristesse et de ce malheur. Emprisonnés à droite par le Quirbajou et par la forêt de Fanges que vous voyez couvrir les plateaux de l'autre part de la brisure, bornés à gauche par un pays encore plus escarpé que le leur, les habitans de Saint-Martin n'ont d'autre ressource, pour gagner leur vie durant la mauvaise saison, que d'aller vendre du bois à Quillan. Une distance d'une lieue et demie les sépare à peine de cette ville; et cependant, naguère il leur fallait employer toute une journée et s'exposer à mille périls pour faire ce trajet. L'été, ces braves gens, qui abattent les sapins nécessaires au commerce et à la marine, se trouvaient obligés de traîner ces arbres à force de bras, de la forêt de Fanges jusqu'au sommet de la brisure de la Pierre-Lis. Là, ils les précipitaient dans l'Aude ; une fois le bois à l'eau, il fallait qu'un bûcheron montât sur l'arbre et le guidât à travers les rochers de l'abîme, des anfractuosités desquels il devait souvent l'arracher au moyen de harpons et au péril de sa vie. Car les bûcherons accomplissaient dans l'obscurité ce périlleux travail, et de grosses pierres, qui se détachaient des parois, les écrasaient souvent.

Un homme, Messieurs, a conçu la généreuse pensée de vaincre la nature de ces lieux redoutables et de devenir le bienfaiteur du malheureux pays que vous voyez.

Pour cela il fallait créer une route qui formât la corde de l'arc immense de la brèche, c'est-à-dire ouvrir une voie à travers une masse énorme de rochers. L'homme qui rêva ce projet gigantesque est pauvre et obscur, mais il a mis sa foi en Dieu, et il réussira.

Prêtre instruit et d'un haut mérite, on lui offrit une cure productive; il la refusa, et demanda celle de Saint-Martin. Là, il étudia les lieux, médita sans cesse son projet ; enfin, un jour il monta en chaire et exposa en peu de mots à ses paroissiens ce qu'il voulait entreprendre. Ces hommes simples comprirent l'importance d'un pareil dessein et promirent de le seconder. Le lendemain on se mit à l'œuvre, et les travaux ne furent plus interrompus. Le digne curé, durant cet espace de quinze années environ, sut miraculeusement multiplier les ressources qu'il obtenait de la charité publique, incessamment sollicitée par lui. Aucune démarche ne le rebutait; quand, harassé de fatigue, il rentrait au village, il ne s'en mettait pas moins à la tête des travailleurs, dont il venait d'assurer le salaire.

Après trois ans d'efforts, on arriva à des masses de granit qui fermaient l'entrée du défilé du côté de Belvianes.

A la vue de ces rocs indestructibles en apparence, le découragement s'empara de tout le monde. M. Armand, c'est ainsi que se nomme le prêtre, garda seul de la force et de l'espoir; il vendit une partie de son patrimoine, rassembla de nouvelles ressources.

Après six années de combat contre la masse de granit elle s'ouvrit et livra passage.

Désormais on put traverser en deux heures la distance qu'on mettait une demi-journée à franchir: c'était beaucoup, mais il y avait encore loin de cette amélioration à un résultat complet. Il fallait continuer. Mais la Révolution était devenue la Terreur, et le prêtre dut, je vous l'ai déjà dit, se cacher comme un criminel, et renoncer à ses travaux.

Enfin l'ordre se rétablit, grâce au premier consul. Le curé revint parmi ses paroissiens, reprit son projet de route avec ardeur, et ne le quitta que pour combattre un terrible incendie par lequel fut dévoré la forêt de Fanges. Grâce au courage du pasteur, qui exposa sa vie avec une sublime témérité, les paysans ne cessèrent point de lutter, pendant trois jours, contre le fléau, et parvinrent à sauver ainsi à l'État une propriété de plusieurs millions. M. de Barante, alors préfet du département, écrivit à M. Armand pour le féliciter d'une si belle action, et lui propos une récompense.

M. Armand demanda des secours pour continuer la route du Quirbajou.

On les lui accorda.

Souvent, pour briser les rochers qui barraient sans cesse le passage, la sape était impuissante, et il lui fallait recourir à la mine. Un jour, on allait faire sauter un rocher énorme, et déjà la mèche était allumée, quand tout à coup on vit paraître, de l'autre côté de la route, un muletier. Il allait périr: chacun resta glacé d'effroi.

M. Armand, sans hésiter, s'élança, arracha la mèche et l'éteignit sous ses pieds... Quand un soldat donne une pareille preuve de courage dans les camps, Messieurs, on le cite avec admiration!... Ce trait d'héroïsme fut connu de l'empereur. Il écrivit de sa propre main une lettre à M. l'abbé Armand.

Voici comment se termine cette lettre autographe de Napoléon:

« L'État deviendra désormais votre trésorier, puisque entre vos mains « le billon se change en or massif. »

Je prierai M. Armand, tout à l'heure, de nous montrer ce précieux autographe, car c'est chez M. Armand que nous nous rendons ! Des officiers qui se trouvaient dans ma division ont eu la lâcheté d'outrager un vieillard, un prêtre, un homme d'un dévouement héroïque et devant lequel ils eussent dû s'incliner avec respect ! Une pareille faute ne pouvait être réparée que par une démarche solennelle. Je me rends donc avec les coupables chez celui qu'ils ont insulté, en déshonorant leur épaulette.

— Général, répondit un des coupables au nom de ses camarades, vos paroles sont sévères, mais nous les méritons. La vivacité de notre repentir et l'empressement que nous allons mettre à obtenir notre *pardon* de M. Armand, diminueront, je l'espère, la gravité de notre faute.

— Voilà qui me réconcilie un peu avec vous, répliqua le général.

Sur ces entrefaites, il étaient arrivés à la porte du presbytère. Le curé, entouré d'ouvriers, donnaient des ordres. A la vue du général et des officiers qui l'accompagnaient, il resta tout surpris.

— Monsieur l'abbé, dit le général, voici des étourdis bien coupables, qui me chargent de vous présenter leurs excuses.

M. Armand rougit avec la candeur d'une jeune fille.

— J'avais oublié déjà cette espièglerie, se hâta-t-il de répondre. Messieurs, à votre âge, on peut bien faire quelques folies ; mais vous devez être fatigués, daignez accepter l'hospitalité sous mon pauvre toit.

Le général se rendit à cette offre. Le curé fit les honneurs du frugal repas qu'il offrit à ses hôtes avec une gaieté et un esprit qui charmèrent les officiers et ajoutèrent à leur confusion. En sortant, ils remirent au bon prêtre tout l'or que contenaient leurs bourses.

— Voilà pour vos travailleurs, dirent-ils, monsieur le curé.

— Merci, Messieurs ! s'écria le prêtre; oh ! merci ! Si vous saviez le bonheur que je ressens à continuer cette œuvre et la reconnaissance que j'éprouve pour ceux qui m'en donnent les moyens ! Que Dieu m'accorde la grâce de terminer ma route, ajouta-t-il avec émotion, et qu'ensuite il me rappelle à lui !

Dieu exauça cette prière du bon prêtre. Au mois de novembre 1814 la route était achevée telle que l'avait conçue son inventeur. En 1822, elle fut classée parmi les routes départementales. Le rapport fait à ce sujet par M. Destrem, ingénieur en chef des ponts et chaussées, exprime dans les termes les plus vifs, l'admiration de l'art pour l'œuvre de M. Armand.

A partir de cette époque, un service de cantonnement fut établi dans le pays, et l'administration des ponts et chaussées, par une exception

VOIR LE SUPPLÉMENT.



unique et sans autre exemple assurément, confia la direction de ces ouvriers à une personne étrangère à son corps... Elle l'offrit à M. Armand, qui accepta de faire travailler les pontonniers sous ses ordres.

En outre, M. le marquis d'Axat, propriétaire de forges dans le pays, reprit la route à la sortie du défilé et la conduisit jusqu'à Axat.

M. Armand comptait quatre-vingts ans lorsque son œuvre, comme il l'appelait, se trouva complétement achevée. Alors, comme il l'avait demandé souvent à Dieu, Dieu le rappela vers lui.

Un matin que, étendu sur la couche d'où il ne devait plus se relever, il priait et tournait ses regards vers le ciel, son vicaier vint lui lire une lettre qui portait le cachet de la chancellerie de France. Cette lettre annonçait que, sur le rapport du conseil général des Ponts et Chaussées, le roi avait nommé M. l'abbé Félix Armand chevalier de la Légion-d'Honneur.

— La croix! mon cher vicaire, dit en souriant l'abbé. J'en attends bientôt une plus glorieuse de la bonté céleste.

Il ne se trompait point: quelques instans après il souleva la tête, regarda de la fenêtre, une dernière fois, la route qui avait chassé le péril et la misère loin de ses paroissiens, bénit Dieu et mourut.

— Vous avez raison, dit Samuel un peu ému. Votre histoire vaut mieux que la mienne; elle la dépasse même en merveilleux. Votre pauvre prêtre a opéré un véritable miracle; un miracle tel qu'il en faut à l'époque où nous vivons; un miracle aussi surprenant que la résurrection d'un mort; car, dans nos temps d'égoïsme, ressusciter de la générosité et de nobles sentimens dans le cœur des hommes, c'est plus que rendre la vie à un cadavre.

S. Henry Berthoud.
(Musée des Familles).

FANATISME D'UN DERVICHE.

Une lettre que nous adresse d'Erzeroum celui de nos correspondans qui nous transmettait récemment des détails si curieux sur les derniers momens du moine Hilarion, contient le récit d'un événement tragique d'après lequel on pourra juger de l'influence qu'après douze cents années d'existence la loi de Mahomet conserve encore sur l'esprit des Orientaux.

Dans la ville d'Ahaltchyz, que le gouvernement turc céda à la Russie par le fameux traité de 1834, dont les négociateurs furent M. de Nesselrode et Ahmet-Fevzy-Pacha, ce même capitan qui livra plus tard la flotte à Méhémet, pacha d'Égypte, vivait Sehin-Bey, fils de l'ancien muhessil (gouverneur). Sehin n'avait que seize ans lorsque les Moscovites avaient pris possession de sa patrie, mais son père, mort dans les prisons d'Anapa, lui avait légué sa haine contre les ennemis de sa croyance et de son pays. En toute occasion, en toutes rencontres, le jeune homme manifestait les sentimens dont il était animé; et malgré cette haine invétérée, ou plutôt à cause d'elle, Sehin-Bey était resté à Ahaltchyz. Il s'était fait derviche tourneur, espèce de religieux musulmans qui prient Dieu en tournant sur leurs talons, les bras étendus en croix, et les yeux élevés vers le ciel. Les malheurs de ce jeune homme, sa piété, son zèle, lui avaient attiré l'estime et la confiance des vieux croyans qui s'inclinaient respectueusement sur son passage, lorsque, vêtu de l'espèce de chape de peau de mouton blanc et du colback pareil, costume des derviches tourneurs, il traversait les rues d'Ahaltchyz. Cependant vers la fin de l'année 1840, le jeune derviche, au grand étonnement de tous, se rapprocha des Russes et chercha à capter les bonnes grâces du général Krabbe, commandant en chef de l'armée. Ce brusque changement parut d'autant plus extraordinaire que Sehin regardait à juste titre le général Krabbe, militaire d'une haute distinction et d'une grande valeur personnelle, comme le plus dangereux des giaours, et, qu'en plusieurs circonstances, il avait répété avec fureur que si le général n'existait pas, il serait facile aux musulmans de battre les Russes, et de remettre le territoire sous l'obéissance du grand seigneur.

Le général Krabbe, fidèle au système de son gouvernement, entourait d'une bienveillance toute particulière les ministres de la religion, qui ont dans ce pays tant d'influence sur l'esprit des peuples. Il accueillit donc avec empressement le derviche, qui, de son côté, chaque fois que le général venait visiter la ville, se présentait à lui et ne manquait pas de le complimenter.

Le général Krabbe, quoique habitant d'ordinaire son quartier-général, entretenait des relations très intimes avec une jeune femme de la ville d'Ahaltchyz, Esma-Kasla Ohlou, veuve à vingt ans d'un juif arménien. Chaque fois qu'il venait à Ahaltchyz, il logeait chez la jolie Arménienne, et c'était là que le derviche Sehin-Bey venait lui présenter ses devoirs. Le bruit de ces assiduités s'était rapidement répandu dans la ville, et le peuple, toujours disposé à s'arrêter aux pires interprétations, disait publiquement que Sehin était un espion, un infâme vendu aux Moscovites, un hypocrite qui se revêtait d'un costume respecté pour mieux trahir son pays et vendre sa foi aux étrangers. Bientôt cette opinion prit tant de consistance que les vrais croyans évitèrent jusqu'à la rencontre du derviche, et que l'iman (prêtre régulier) fut obligé de lui interdire l'entrée de la mosquée. Sehin-Bey ne proféra aucune plainte, ne fit entendre aucune récrimination, mais on remarqua qu'il était devenu plus sombre, sans cependant avoir rien changé à sa manière de vivre ordinaire.

Vers le commencement du mois de septembre, le bruit se répandit à Ahaltchyz que le général Krabbe devait prochainement arriver en ville, et qu'on allait lui préparer un fête magnifique à l'occasion de la promotion dont il venait d'être l'objet de la part de l'empereur qui lui avait accordé le grand cordon de l'ordre de Sainte-Anne. Sehin-Bey répondit aux officiers russes qui lui apprenaient cette nouvelle:

— Je veux avoir aussi ma part dans la fête que l'on offrira au général; il est mon bienfaiteur et mon palmier tutélaire; il faut que l'arbrisseau donne aussi sa fleur.

Sehin acheta un cheval circassien de la plus grande beauté, prit congé de sa femme, de ses enfans, se munit d'une forte somme d'argent, et prit seul le chemin d'Ouel-Kasar, l'entrepôt, dans ces contrées, de toutes les riches marchandises de la Mecque, d'Antioche, d'Alep et du Caire. Au moment où il disait adieu à sa femme, on l'entendit répeter à plusieurs reprises ces paroles:

— Je vais chercher un cadeau, mais non pour toi, ni pour nos enfans, ni pour moi, ni pour les miens!

Le 15 septembre au matin, jour fixé pour la réception du général Krabbe, on vit arriver sur la grande place d'Ahaltchyz Sehin en personne. La poussière et l'écume qui couvraient son cheval attestaient la rapidité de sa marche Sans s'arrêter à son logis, il courut à la maison d'Esma, où le général était arrive depuis quelques instans seulement. Sehin, entra librement comme de coutume, pénétra jusque dans la pièce principale, et jetant sur un guéridon, placé au milieu, un volumineux paquet dont il était porteur:

— Puissant général, dit-il, j'apporte pour toi les plus riches et les plus fins tissus de l'Inde; acceptes-en le don, et que Dieu te conserve en cette vie et en l'autre.

La jeune veuve arménienne et les femmes qui l'entouraient s'étaient précipitées sur le mystérieux paquet aussitôt que Sehin l'avait placé sur la table. Après avoir décousu l'enveloppe, elles examinèrent les précieux cachemires qu'elle contenait; puis les déployant, en entourant leur taille, leur chevelure, elles en admirèrent la finesse, la beauté, les soyeuses ondulations. Durant ce temps, Sehin conservait son attitude

impassible; mais, portant les yeux sur le général, il l'engageait à s'assurer par lui-même de la perfection de ses cachemires.

— Regarde, touche, général, lui disait-il; que Mahomet te guide, et tu sentiras sous ta main la plus douce toison que jamais le soleil ait fait mûrir dans les entrailles amoureuses de la gazelle.

Trois fois Sehin répéta cette invitation avec une sorte d'impatience.

— Tu vois bien, derviche, répondit le général Krabbe en étendant vers lui sa main droite, que je suis blessé; le sang qui souille mes doigts et mon gant tacherait tes précieux tissus. Mais, ajouta-t-il dans la crainte de désobliger le derviche, je vais aller tremper à l'instant ma main dans une aiguière et je reviendrai aussitôt partager l'admiration de ces jeunes femmes.

— Le sang des lions ne tache pas, répondit Sehin; il honore au contraire, il embellit les étendards de la guerre et les trophées de l'amour.

— Je veux te croire, répartit le général en souriant; mais je ne suis ni lion, ni amoureux, et je me reprocherais d'ensanglanter un vêtement auquel la beauté attache tant de prix.

Le général Krabbe, qui se retirait en ce moment, s'était en effet, dans le cours de la matinée, fait une légère blessure à la main. La nouvelle grand'croix de l'ordre de Sainte-Anne, qu'il portait suivant l'usage à son cou, s'étant embarrassée, par le mouvement du cheval, avec sa croix de commandeur de l'Aigle-Blanc de Pologne, une des pointes de l'une d'elles l'avait profondément piqué à l'index, alors que, tout en galopant, il cherchait à les dégager l'une de l'autre. De cette blessure, sans aucune gravité sans doute, mais fort incommode, le sang n'avait cessé de couler jusqu'au moment où il sortit pour l'étancher.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé, et le général rentrait dans le salon, quand un officier cosaque s'y précipita en criant que l'ennemi venait d'attaquer les lignes à l'improviste, et que les avant-postes avaient été culbutés. Pour toute réponse, le général Krabbe, sans prendre congé de personne, descendit rapidement les degrés du péristyle, s'élança sur son cheval, et partit en mettant le sabre hors du fourreau.

A ce brusque départ, un mouvement d'inquiétude succéda, puis chacun se remit en pensant que de semblables attaques se renouvellent fréquemment, et sont toujours facilement réprimées; le seul Sehin devint pâle, ses yeux s'enflammèrent, un tremblement convulsif sembla l'agiter, et des larmes de rage coulèrent lentement sur ses joues.

— Oui! oui! s'écria-t-il, le giaour vivra! Allah le veut; mais vous, femmes, Youmoudjar (la peste) est votre hôte; je l'ai apporté d'Erzeroum avec ces châles que Chajsan (le démon) a empêché le Moscovite de toucher.

En prononçant ces mots, Sehin, contre l'usage des musulmans, parlait avec une grande volubilité; tout à coup, s'élançant sur le balcon de la maison devant laquelle un grande foule de peuple était rassemblée:

— Ecoutez-moi, s'écria-t-il; écoutez-moi, serviteurs de Mahomet! Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète! Non, je ne suis pas un serviteur des giaours, je suis leur ennemi, vous saurez ce que j'avais fait pour les perdre, pour les anéantir!

Cependant l'épouvante s'était répandue parmi le peuple, qui fuyait de toutes parts, et les cris de la multitude se mêlait au retentissement du canon qui grondait aux avant-postes. Le gouverneur, instruit de ce qui venait de se passer, arriva en toute hâte à la tête d'un bataillon, armes chargées, baïonnettes au bout des fusils. Il fit établir un cordon autour de la maison empestée, et ordonna, malgré les protestations de Sehin de n'avoir pas mis les pieds dans sa maison, que sa femme, ses deux enfans et ses serviteurs seraient enfermés en quarantaine dans le logis de la jeune veuve arménienne.

A cette sentence prononcée d'une voix formidable, le fanatique Sehin-Bey redevint époux et père; il voulut se jeter aux pieds du gouverneur, mais les baïonnettes lui barrèrent le passage. Il fallut se soumettre et l'ordre fatal fut obéi. La quarantaine fut strictement gardée comme c'est l'usage en Russie où malgré le voisinage de ce redoutable fléau il pénètre rarement, grâce aux soins du gouvernement. Ce fut seulement le septième jour que la peste se déclara; elle fut terrible. Le gouverneur avait ordonné que la femme de Sehin servirait toutes les femmes pestiférées, tandis que le derviche donnerait ses soins aux hommes. De toutes les personnes mises en quarantaine quelques unes seulement survécurent, parmi lesquelles l'aide-de-camp du général Krabbe, qui avait déjà eu la peste, une vieille femme et Sehin-Bey, le fatal artisan de tant de malheurs et de souffrances (1).

Sehin-Bey contempla la mort de sa femme et de ses deux enfans d'un œil stoïque. Mais la nature, au bout de quelques jours, reprit tous ses droits. On vit le malheureux derviche s'arracher les cheveux et la barbe, se rouler dans la poussière et pousser des gémissemens affreux. Mais dans toute cette profonde douleur, il ne maudissait pas le destin, il se contentait de vomir contre les Moscovites les plus épouvantables anathèmes: « Allah! Allah! s'écriait-il, tu n'as pas voulu que ma main délivrât l'islamisme du giaour persécuteur! Puisse Mahomet inspirer plus heureusement à un autre la pensée que tu avais mise en mon cœur! »

Amené des prisons devant le gouverneur et interrogé par celui-ci sur les motifs qui l'avaient déterminé à commettre une si détestable action: « Le grand prophète, répondit Sehin, m'est apparu, monté sur sa jument blanche; il m'a ordonné de faire ce que j'ai fait. J'ai été à Erzeroum dans l'hôpital des pestiférés; j'ai frotté sur les cadavres de plus de vingt malheureux morts de la peste les cachemires que j'avais achetés. Je suis revenu ensuite, portant la mort en croupe; j'ai repassé par une nuit sombre le cordon militaire ainsi que je l'avais traversé en allant. Mon destin a été grand et beau d'abord; mais Dieu n'a pas voulu qu'il continuât. J'ai échoué dans mon entreprise, qu'Allah soit bénit! peut-être quelque autre sera-t-il plus heureux que moi; peut-être le lion de l'Abyssinie retrouvera-t-il sa crinière et sa vigueur; que tous les adorateurs du vrai Dieu soient glorifiés jusqu'à la consommation des siècles! »

Ainsi le coupable avouait son crime: il en tirait une espèce de vanité, et son sauvage fanatisme se félicitait d'avoir donné le signal de la plus hideuse guerre que les hommes puissent se faire entre eux. La conscience des juges était parfaitement éclairée et leur sentence ne pouvait être douteuse: Sehin-Bey fut condamné à être fusillé sur la grande place de Ahaltchyz.

La matinée du jour indiqué pour son supplice il commença par réciter soixante versets du Koran; il fuma ensuite quelques pipes, prit deux tasses de café, et se mit à causer familièrement avec ceux qui l'entouraient. « Je vais me trouver bientôt face à face, disait-il, avec le prophète, avec le grand sultan Orkan et le grand sultan Mahomet II qui déploya son croissant d'argent sur la tête des chrétiens. » Et il énuméra ainsi tous les sultans, omettant seulement, et sans doute à dessein, Selim et Mahmoud, les deux réformateurs que les vrais croyans traitent d'impies.

(1) Il n'est pas exact, comme certains ouvrages de médecine le prétendent, que la peste ne revienne pas envahir les mêmes individus: on a vu des hommes qui l'ont eue jusqu'à sept fois. Il est vrai qu'à chaque attaque elle est moins forte, et que le malade finit par en être si peu incommodé qu'elle ne le fatigue pas plus qu'un fort rhume. Mais aussi elle se communique plus facilement de celui qui l'a eue plusieurs fois aux autres. On a vu des gardes de santé qui soignaient et veillaient les pestiférés sans être atteint de la contagion, tomber tout à coup malades lorsqu'un de ceux-ci déjà précédemment sauvé, n'avait qu'une peste bénigne. Ordinairement on est obligé de prendre pour gardes des hommes qui ont eux-mêmes eu la peste. Une superstition heureuse persuade au peuple qu'un homme une fois sauvé des ravages du fléau ne peut plus en être atteint. Grâce à cette croyance bienfaisante, on trouve beaucoup de pauvres gens prêts à se dévouer.

A dix heures un peloton de soldats vint prendre le captif pour le mener au lieu de l'exécution. Deux soldats voulurent le soutenir :

« Giaours, dit le derviche en les repoussant, a-t-on peur lorsqu'on marche, non pas à la mort, mais à la gloire ! »

Arrivé sur le lieu du supplice, il mit la main à son turban de peau d'agneau blanc, et cria d'une voix forte : « Je meurs pour mon pays, pour ma croyance; rappelez-vous ma fin, musulmans ! »

Après la mort de ce fanatique, les Russes parcoururent les rues de la ville et mirent le feu à la maison de la veuve arménienne, d'après les ordonnances en vigueur sur les quarantaines.

Le peuple regardait avec une curiosité fatidique la lueur qui s'échappait de ce vaste incendie, et les plus religieux parmi cette multitude contemplaient ce spectacle affreux avec une morne tristesse, comme si l'espérance et la foi musulmane se fussent dissipées dans les airs avec la flamme.

(*Gazette des Tribunaux.*)

LE VOYANT.

ANECDOTE.

Il y a quelques années M. Edouard Chaverny, auquel la lecture de Walter-Scott avait inspiré le désir de visiter l'Ecosse, se trouvait dans une auberge de Killin, petite ville du comté de Perth, en compagnie de M. Mac-Lean, jeune écossais de son âge, son hôte, auquel des amis communs l'avaient recommandé. Tous deux déjeûnaient suivant la mode du pays, avec du porc frais, d'excellent ale et ce fameux fromage de Dunlap dont Jennie Deau donna la recette au duc d'Argyle et qui n'a ni l'âcreté du fromage anglais, ni la dureté et la sécheresse des fromages de Hollande. La conversation roulait sur l'Ecosse, sujet interminable de questions de la part de M. Edouard Chaverny. Son hôte était en fonds pour lui tenir tête. Il descendait, disait-il, d'un ancien roi de Duart, dont le mariage avec une princesse espagnole est le sujet d'une ballade encore populaire en Ecosse. M. Mac-Lean avait reçu une éducation distinguée : quoique jeune, il avait parcouru l'Europe, et aux croyances supertitieuses de son pays dont il ne s'était pas tout-à-fait débarrassé, il joignait les connaissances positives du siècle où nous vivons. On prétend que Walter-Scott lui-même n'était pas exempt de cette faiblesse et qu'il n'a si bien reproduit les anciennes légendes que parce qu'il y croyait un peu. M. Edouard Chaverny était sceptique et railleur. M. Mac-Lean ne lui abandonnait les superstitions écossaises qu'avec la gravité d'un homme qui a un respect involontaire pour les croyances de ses ancêtres.

— Mais enfin, lui disait Edouard, vous ne croyez pas aux sorcières ?

— Oh ! non, répondit Mac-Lean, je ne suis point un Macbeth ; elles pourraient sans inconvénient me prédire la royauté, je ne tuerais point de Duncan pour cela. Je ne crois pas que ces dames puissent se changer en pierre pour briser dans le sillon le soc d'une charrue, ni en corbeaux pour apporter les tempêtes ou annoncer les morts, ni en chats pour s'introduire dans les maisons, ni un lièvre comme la jacobite comtesse de Kilmarnock avant la bataille de Falkirk, ni en.....

— Mais, lui dit en l'interrompant Edouard, vous croyez à la seconde vue ?

M. Mac-Lean prit un air sérieux :

— La seconde vue, dit-il, est un phénomène dont la physiologie s'est occupée, qu'elle a analysé et qu'elle regarde comme une manière d'être propre à certains tempéramens, à certaines organisations.

— Allons donc ! dit Édouard que le mot de physiologie fit sourire.

— Oui, répondit le jeune Écossais, je ne sais plus quel savant en a fait une variété de la catalepsie. Quoi qu'il en soit, c'est un de ces miracles qui peuvent impunément subir l'examen des gens instruits. La seconde vue existe ; reste à l'expliquer.

— Comment ! dit Édouard ; à l'heure qu'il est il y a en Écosse des gens doués de seconde vue ?

— Oui, des voyans.

— Et des hommes pareils exercent tranquillement leur industrie dans un pays qui a des lois et des magistrats.

— C'est que, répondit l'Écossais, ce n'est pas une industrie, ce sont des hommes qui cèdent ou du moins qui paraissent céder à une obsession involontaire, qui, bon gré mal gré, sont forcés de correspondre avec les malins esprits, qui ont le don de les voir en tous lieux, à toute heure. Ces personnes sont nées le jour de Noël ou le Vendredi-Saint. Singulier privilége qui remonte à l'époque où le catholicisme régnait dans tout le royaume de Bruce, mais dont la réforme n'a point privé les Écossais... Eh ! mon Dieu, ajouta M. Mac-Lean, votre curiosité peut se satisfaire aisément ; voici un voyant.

Édouard Chaverny leva les yeux : la porte de la salle où il se trouvait venait de s'ouvrir, et il vit entrer un homme de cinquante-cinq ans environ, petit, mais fort et vigoureux ; ses cheveux, qui tombaient jusque sur ses épaules, commençaient à grisonner ; sa figure, un peu massive, avait une expression de bonne humeur qui contrastait avec le rôle tragique que lui attribuait M. Mac-Lean ; ses petits yeux gris étaient néanmoins pleins de feu et de vivacité. Il était vêtu d'un habit poivre et sel, une culotte de velours usée se rattachait sur ses bas de laines, et des guêtres de cuir montaient jusqu'à la moitié de ses jambes et recouvraient ses gros souliers ferrés ; d'une main il tenait son chapeau à larges bords ; de l'autre, un fouet commun et usé. Point de plaid bariolé, point de toque à plumes d'aigle, point de claymore, rien qui rappelât le highlander ; Donald, c'était son nom, avait l'air d'un petit fermier qui serait venu à Kilin pour vendre sa laine et l'échanger contre des fers de charrue ou des grains pour les semailles. Dès qu'il aperçut Mac-Lean, il s'avança respectueusement vers lui.

— Comment se porte Votre Honneur ? dit-il en le saluant.

— Fort bien, Donald, lui répondit l'écrivain en lui présentant la main ; et les affaires comment vont-elles ?

— A merveille, Votre Honneur ; nous aurons de belles laines cette année, et la récolte s'annonce bien.

M. Mac-Lean, pour satisfaire pleinement la curiosité de Chaverny, et par un sentiment d'hospitalité écossaise, pria Donald de s'asseoir auprès de lui et de faire honneur au dejeûner qui était encore servi. Le fermier accepta sans façon ; il s'assit auprès d'Édouard, coupa une énorme tranche de porc frais qu'il fit passer dans son assiette et fit honneur, en effet, à l'invitation de M. Mac-Lean avec l'appétit qui caractérise, dit-on les fermiers écossais ; le fromage de Dunlap eut son tour ; quand sa faim fut apaisée, Donald fêta l'ale de Killin et l'eau-de-vie, qu'en son honneur M. Mac-Lean fit apporter.

— Il est bien rare, lui dit enfin Mac-Lean, de vous voir à Killin, Donald ; quelle affaire vous y amène ?

— Oh ! ce n'est rien, Votre Honneur, une petite affaire de ménage : Vous savez que j'ai un fils chamoiseur à Perth ?

— Non, Donald, j'ignore cela.

— Richard Donald, dit le voyant, *A la Peau de Daim*, la plus belle boutique de Perth, et où l'on trouve les meilleurs gants de tout le comté. Richard fera fortune, Votre Honneur, pourvu qu'il trouve une femme sage et économe comme lui, et il prétend qu'il l'a trouvée.

En parlant ainsi, Donald tira de sa poche un beau portefeuille de maroquin, ouvrage de son fils le chamoiseur, et l'ayant ouvert, il y chercha une lettre enfouie au milieu d'une douzaine de billets de cinq ou de dix pences de la banque d'Édimbourg. Donald déploya soigneusement cette lettre et la mit sous les yeux de Mac-Lean. Le jeune chamoiseur écrivait à son père avec l'enthousiasme et la loquacité d'un amoureux : il avait rencontré, disait-il, dans un bal, donné par des citoyens recommandables de Perth, la jeune Élisabeth Krittson, fille de M. Krittson, marchand de fers, et depuis ce moment des distractions nouvelles l'as-

siégeaient pendant qu'il coupait ses gants, et les broderies qu'il exécutait sur ses peaux de daim ou de chamois n'avaient plus leur régularité accoutumée. Bess était si jolie, que ces symptômes étaient naturels. Cette première nuit d'amour s'était écoulée tout entière pour le jeune Richard avec une rapidité dont il ne s'était rendu compte qu'au matin, quand il avait fallu quitter la jeune fille ; alors, l'image de Bess Krittson le poursuivant toujours, il avait reconnu qu'il était amoureux, et certains incidens lui revenant à l'esprit, il n'avait pas désespéré d'attendrir la fille du marchand de fers. Le lendemain, en effet, M. Krittson vint chez lui, et le félicitant d'avoir fait sa connaissance la veille, il l'invita à dîner. Les jeunes gens firent plus ample connaissance, et Richard, saisissant la main blanche, mais un peu forte de Bess, lui demanda si elle ne trouvait pas les fers de son père trop rudes à manier. Une aussi belle main que la sienne, lui disait-il, n'était pas faite pour s'épaissir au contact raboteux d'un métal trop pesant pour elle ; cette main semblait au contraire destinée à assortir des peaux moelleuses et à porter toujours ces beaux gants que lui, Richard, savait si bien faire. Bess rougit, et M. Krittson, malgré sa rudesse habituelle, convint de la justesse de l'observation de Richard. Les dîners se multiplièrent chez le marchand de fers, l'intimité des jeunes gens s'accrut, et enfin on parla mariage. Bess y souscrivit avec joie, M. Krittson ne demandait pas mieux ; restait à obtenir le consentement de Donald, père de Richard.

— C'est fort bien, dit M. Mac-Lean, quand il eut lu cette lettre; je vois que ce consentement ne se fera pas attendre.

— Vous avez raison, Votre Honneur, répondit le fermier ; mes amis de Perth m'ont écrit que ce Krittson était un honnête homme, quoique brutal ; il est riche, et la position de Richard paraît lui convenir : il faut maintenant que je lui montre ma ferme ; il faut que le marchand de fers voie que le marchand de laines peut donner une assez jolie dot à son fils, et que le jeune ménage ne manquera pas de gigots de moutons. Je suis venu à Killin pour le recevoir ; il arrivera demain, et je le conduirai à ma ferme.

M. Édouard Chaverny regardait cet homme avec une pitié presque dédaigneuse ; il ne voyait en lui qu'un paysan, grossier, prudent et intéressé comme le sont, dit-on, les Écossais, et chez lequel rien ne décélait le prophète. M. Mac-Lean prit alors un air mystérieux, et, baissant la voix, il dit à Donald :

— Ce mariage sera heureux ?

— Je ne sais pas, répondit le fermier ; l'esprit n'a pas parlé.

Au moment même un nouveau consommateur entra dans la salle à manger de l'auberge et demanda d'une voix haute à déjeûner. C'était un homme de quarante ans à peu près, grand, d'une figure dure, revêtu d'un habit de voyage assez négligé et porteur d'un large ceinturon auquel était attaché un couteau de chasse. Donald, dont les yeux étaient attachés sur M. Mac-Lean, ne le vit pas d'abord, mais quand le personnage eut répété :

— Holà, la fille ! de l'avoine à mon cheval ; à moi du bœuf et votre meilleure eau-de-vie ; dépêchons.

Donald, étonné de cette voix qui paraissait ébranler tous ses nerfs, tourna lentement la tête vers lui, et tout son corps commença à trembler ; ses yeux devinrent hagards, son front se mouilla de sueur, une espèce d'insanité se répandit sur les traits de son visage; il se leva et prit à toutes jambes le chemin de la porte.

— Qu'est-ce donc ? lui cria M. Mac-Lean ?

Édouard Chaverny se pencha vers l'oreille du jeune écossais :

— Ce grand drôle qui vient d'entrer, dit-il, est sans doute, un de ses créanciers.

— Courez après cet homme, dit Mac-Lean aux garçons de l'auberge et ramenez-le.

Cependant la fuite de Donald avait étonné tout le monde, et M. Mac-Lean étant connu pour le fils d'un des riches propriétaires de Killin on s'empressa de lui obéir. Le voyant, qui était évidemment sous l'empire d'une de ses hallucinations ordinaires, fut facilement atteint par les garçons qui s'étaient mis à sa poursuite ; on le ramena tremblant de crainte et il fut déposé auprès des deux amis sur le siége même qu'il venait de quitter.

— Calmez-vous, lui dit M. Mac-Lean en cherchant à le retenir, vous êtes avec des amis et aucun danger ne vous menace.

Donald tourna vers son compatriote des regards empreints d'une terreur profonde :

— Par saint Duncan, lui dit-il, je suis perdu.

Puis se dégageant des bras de M. Mac-Lean et surmontant l'effroi qui le dominait, il s'avança vers le personnage dont la présence l'avait tant ému, et se plaçant devant lui :

— Malheureux, lui dit-il, hâtez-vous de mettre ordre à vos affaires et songez au compte que vous avez à rendre à celui qui nous jugera tous car dans deux jours vous serez pendu.

Le personnage ainsi interpellé, qui avait déjà bu quelques rasades d'eau-de-vie, se leva, la figure cramoisie de colère :

— Malheureux ! s'écria-t-il, c'est pour toi que sont faites les cravates de chanvre.

Mais Donald ne tremblait plus, l'esprit, ou si l'on veut, ce phénomène physiologique que l'on appelle en Écosse seconde vue, s'était tout-à-fait emparé de lui, et debout devant l'étranger, une main sur son épaule, il continua sa sinistre prophétie :

— Oui, dit-il d'une voix retentissante, dans deux jours tu seras pendu ; je vois l'échelle où tu monteras, je vois la corde qui serrera ton cou ; je vois Jack, le bourreau, dont les deux mains s'appesantiront sur tes épaules.

A ces dernières paroles, la fureur de l'étranger ne se contint plus ; de sa main gauche il contint Donald, et de l'autre, tirant le couteau de chasse qu'il portait à sa ceinture, il le plongea tout entier dans le sein du malheureux voyant. Le coup avait été porté avec tant de violence que Donald tomba sur le plancher sans pousser un cri, et que le couteau quitta la main du meurtrier et resta dans la plaie. A cet événement tragique que tous virent et que personne n'avait pu ni prévoir, ni empêcher, un silence général régna dans la salle. La fille d'auberge s'appuya contre la muraille prête à défaillir, les garçons, qui avaient ramené l'infortuné Donald, tressaillirent d'épouvante ; le meurtrier retomba sur sa chaise, M. Édouard Chaverny consterné, avait perdu l'envie de plaisanter ; M. Mac-Lean seul conservant son sang-froid, poussa un garçon hors de la salle en lui disant d'aller chercher un constable, puis ferma la porte et mit la clef dans sa poche afin que le meurtrier ne pût s'échapper ; ce ne fut qu'après avoir pris cette précaution qu'il s'agenouilla auprès de Donald, et que mettant sa main sur ses lèvres déjà glacées, il s'écria :

— Il est mort !

Au moment même on frappa violemment à la porte.

— Le constable ! le constable ! s'écria-t-on.

Mac-Lean se leva ; il courut ouvrir la porte, et le constable entra suivi de cinq ou six hommes de police. Un meurtre soulève en Angleterre plus d'indignation que partout ailleurs ; un homme qui a porté la main sur son semblable et a coupé la trame d'une vie qu'aucune puissance humaine ne peut renouer, inspire à tous le désir de voir son crime puni de la peine du talion. D'un autre côté, le crime était patent, le sang de la victime coulait encore, et les témoins rassemblés n'attendaient qu'un mot du juge pour faire leur déposition ; de l'autre, les assises du comté étaient ouvertes à Killin même, à deux pas de l'auberge ; les juges étaient en séance. Le constable s'empara du coupable, invita les témoins à le suivre, et se dirigea vers la salle où les jurés étaient assemblés ; il y entra précédé par une émotion générale qui s'accrut encore quand les hommes de police déposèrent au pied du tribunal le corps sanglant et livide de Donald.

— Un meurtre ! un meurtre ! s'écriait-on de toutes parts.

Un avocat plaidait pour un petit voleur qui avait enlevé à une fermière un mouchoir dans lequel était renfermé le prix de son beurre et de ses

œufs; il se tut et quitta le banc. Quand l'agitation fut calmée, le juge qui présidait le jury se leva, et s'adressant au prévenu :

— Comment vous nommez-vous? lui dit-il.

— John Krittson, répondit celui-ci.

— Krittson ! s'écria involontairement Mac-Lean.

— Silence! dit le juge, le témoin parlera quand il sera interrogé.

L'interrogatoire continua dans les formes ordinaires; Krittson raconta qu'il habitait la ville de Perth où il était établi et qu'il venait voir à Killin un nommé Donald, fermier, au fils duquel sa fille était fiancée; il paraissait ignorer encore que ce même Donald venait d'être sa victime.

Il ne pouvait pas nier le meurtre, il chercha du moins à l'atténuer en racontant de quelle horreur il avait été saisi lorsqu'un homme inconnu et furieux était venu lui prophétiser que dans deux jours il mourrait de la mort ignominieuse des criminels; il était naturellement colère et jamais son naturel irascible n'avait été mis à une si dure épreuve; il en appelait à ses juges eux-mêmes : auraient-ils pu conserver leur raison devant une injure pareille? Les témoins furent entendus à leur tour, ils dirent le fait tel qu'il s'était passé, et M. Mac-Lean ne craignit pas d'exposer au tribunal la faculté singulière dont Donald était doué. Il fut bien établi que le voyant avait abordé John Krittson sans aucune intention de violence personnelle, mais au contraire rempli de frayeur et dominé par une obsession irrésistible : on fit même remarquer que le malheureux Donald avait laissé auprès de son chapeau le fouet dont il était armé et qui aurait pu le défendre ou détourner le couteau meurtrier de Krittson. L'affaire ainsi entendue, et Krittson ayant déclaré qu'il n'avait rien à ajouter pour sa défense, sinon que son crime n'était pas prémédité, puisque l'homme auquel il avait donné la mort, était précisément celui qu'il venait chercher à Killin pour se lier de parenté avec lui, circonstance qu'il apprenait au moment même, les jurés se retirèrent. Après une courte délibération, ils rentrèrent en séance, et le chef du jury prononça son verdict. — C'était un arrêt de mort. — Les jurés avaient pensé qu'un homme, quelque injurié qu'il fût, n'avait jamais le droit de se faire justice à lui-même, et que l'exaltation ou la folie de Donald ne légitimait pas la cruelle vengeance de Krittson.

Le condamné fut conduit dans la prison de la ville; on lui donna le jour qui finissait et la journée entière du lendemain pour mettre ordre à ses affaires de ce monde et de l'autre, et le surlendemain, au moment même fixé par le voyant, John Krittson montait à l'échelle fatale et sentait sur ses épaules l'attouchement ignominieux de Jack le bourreau.

M. Edouard Chaverny demeura quelque temps abattu sous l'impression pénible produite par cet événement. Quand elle se fut un peu dissipée, il reprit avec M. Mac-Lean la conversation interrompue par le meurtre de Donald.

— Pourquoi, dit-il, ce Krittson est-il arrivé à Killin un jour plus tôt qu'il ne l'avait annoncé? S'il se fût moins hâté il n'aurait peut-être pas été pendu.

— Et pourquoi, répondit douloureusement M. Mac-Lean, ai-je fait courir après le malheureux Donald? si je l'avais laissé fuir il vivrait peut-être encore.

— Voilà, ajoutait Edouard, qui surpasse tout ce que les anciens disaient et croyaient de ce pouvoir indéfinissable et supérieur aux dieux : la fatalité.

— Vous avez raison, lui répondit M. Mac-Lean, les *voyans* sont des êtres à part en Ecosse; ils sont écoutés avec respect et consultés sérieusement. Après ce dont vous avez été témoin, vous ne devez plus douter de leur pouvoir; heureusement le nombre en devient plus rare tous les jours.... Vous avez pu vous convaincre combien les prophéties de ces hommes inspirés ou malades sont indépendantes de tout calcul. Voilà ce que nous appelons la *seconde vue*.

M. Edouard Chaverny quitta Killin quelques mois plus tard, et il ne voulut pas traverser la ville de Perth sans acheter une paire de gants à *la Peau de Daim*. La boutique était fermée; le fils de Donald n'habitait plus la ville, et comme sa disparition avait coïncidé avec celle de Bess Krittson, la fille du marchand de fer, on supposait que tous deux s'étaient embarqués pour les Etats-unis.

MARC PERRIN.
(*Le Temps.*)

LE TUEUR DE DAIMS.

Suite. — Voir les numéros des 20, 25, 30 novembre, 10, 15, 20, 25 et 31 décembre 1841, 5, 10, 15, 20 et 25 janvier 1842.)

CHAPITRE XIX.

> Prenez vos armes et gardez la porte. — Tout est perdu, à moins qu'on ne fasse taire bientôt cette cloche effrayante. L'officier s'est égaré, ou a oublié sa mission, ou a rencontré quelque obstacle affreux et imprévu. — Anselme, va droit à la tour avec la compagnie, et que les autres restent avec moi.
>
> MARINO FALIERO.

La conjecture de Judith sur la manière dont la jeune Indienne avait été tuée était exacte. Après avoir dormi quelques heures, son père et March s'éveillèrent. Cela arriva peu de minutes après qu'elle était repartie de l'arche pour aller chercher sa sœur, et après l'arrivée de Chingachgook et de sa fiancée. Hutter, en s'éveillant, apprit du Délaware la position du camp des Indiens, tout ce qui venait de s'y passer et l'absence de ses deux filles. Cette dernière circonstance l'inquiéta peu, car il comptait beaucoup sur la sagacité de sa fille aînée. Il alla s'asseoir sur l'avant du bateau, où Hurry ne tarda pas à aller le joindre, laissant Chingachgook et Hist à l'arrière.

— Tueur de daims a prouvé qu'il n'était qu'un enfant en allant au milieu des sauvages à une pareille heure, murmura le vieillard. S'il faut que sa chair paie pour sa stupidité, il ne peut en accuser personne que lui-même.

— Je suis pourtant surpris qu'un garçon aussi adroit et aussi vigilant que Tueur de daims se soit laissé prendre dans une pareille trappe, répondit Marc. Mais savez-vous ce que sont devenues vos filles?

Hutter lui expliqua brièvement la manière dont elles étaient parties, comme le Délaware le lui avait raconté.

— Voilà ce que sont les inclinations d'une sotte fille, s'écria le géant. Vous ferez bien d'y regarder de près, vieux Tom. Vous et moi nous avons été prisonniers des sauvages; il lui convenait de s'en souvenir en ce moment, et pourtant Judith n'a rien fait pour nous servir. Elle a été ensorcelée par ce squelette de Tueur de daims. Je ne suis pas homme à digérer tranquillement un tel affront, et l'on fera bien d'y prendre garde. Mais levons le grappin, vieux Tom, et approchons davantage de cette pointe pour voir un peu ce qui s'y passe.

Hutter ne fit aucune objection à cette proposition; et, comme le vent passait en ce moment au nord, l'arche arriva bientôt assez près de la pointe pour qu'on pût entrevoir le sombre contour des arbres qui bordaient la côte. Le vieux Tom gouvernait. Il était impos-

sible de distinguer rien de ce qui se trouvait dans l'ombre sur le rivage; mais la jeune sentinelle aperçut la forme d'une voile el le haut de la cabine du bâtiment, et, dans le premier moment de surprise, il poussa une exclamation en indien à haute voix. Avec cet esprit d'insouciance et de férocité qui était l'essence de son caractère, Hurry prit sa carabine et fit feu dans la direction du son. La jeune fille tomba. Eut lieu alors la scène des torches que nous avons déjà rapportée.

Au moment où Hurry commettait cet acte irréfléchi de cruauté, le canot de Judith n'était guère qu'à cent pieds de l'endroit où l'arche était à l'ancre si peu de temps auparavant. Le cri poussé par l'Indienne blessée fit connaître à celui-ci l'effet du coup qu'il avait tiré, et lui annonça en même temps que sa victime était une femme. Il tressaillit à ce résultat imprévu, et il fut un moment en proie à des émotions contradictoires. D'abord il se mit à rire avec l'insouciance d'un esprit brutal et grossier, et ensuite sa conscience lui fit entendre ses reproches; mais enfin l'orgueil reprit son ascendant. Il frappa de la crosse de sa carabine les planches du bâtiment, et se mit à siffler un air avec une affectation d'indifférence. Pendant ce temps, l'arche continuait à voguer, et elle était déjà à la hauteur d'une baie au delà de la pointe; par conséquent elle s'éloignait de la terre.

Les compagnons de Hurry ne virent pas sa conduite avec la même indulgence qu'il était disposé à avoir pour lui-même. Hutter murmura tout bas, car ce meurtre ne conduisait à aucun avantage, et il menaçait de donner à la guerre un caractère encore plus vindicatif. Chingachgook se leva, et oublia un instant l'ancienne inimitié des deux tribus pour songer seulement qu'elles étaient de même couleur; mais il recouvra son sang-froid assez à temps pour prévenir les suites qu'auraient certainement eues ce qu'il avait un moment voulu faire. Il n'en fut pas de même de Hist. Traversant à la hâte la cabine, elle se trouvait près de Hurry à l'instant même où la crosse de son mousquet touchait le plancher; et, avec une hardiesse qui faisait honneur à son cœur, elle lui adressa de vifs reproches.

Pendant ce temps l'arche avançait toujours, et, quand les torches brillaient sous les arbres, elle était déjà en plein lac. Le vieux Tom voulut pourtant l'éloigner encore davantage, comme si un secret instinct lui eût fait craindre des représailles. Une heure se passa dans un sombre silence, personne ne semblant disposé à l'interrompre. Hist s'était jetée sur un lit dans la cabine; Chingachgook dormait étendu sur l'avant; Hutter et Hurry veillaient seuls. Ce fut en ce moment que Judith et Hetty arrivèrent au centre du lac, et que, laissant aller leur canot à la dérive, elles s'y étendirent pour dormir.

Dès qu'il fit assez jour pour qu'on pût voir distinctement le lac et ses côtes, Hutter tourna le cap vers le château, dans le dessein avoué d'y passer au moins la journée, cet endroit lui paraissant le plus favorable pour retrouver ses filles et pour diriger ses opérations contre les Indiens. Ils n'en étaient qu'à un mille, et le vent était assez favorable pour y arriver sans autre aide que la voile. En ce moment, comme pour que toutes les circonstances fussent également de bon augure, on vit le canot de Judith flottant au nord, dans la partie la plus large du lac. Il avait dépassé l'arche pendant la nuit, tandis qu'il allait à la dérive. Hutter prit sa longue-vue et s'en servit long-temps pour s'assurer si ses filles étaient ou non dans cette nacelle, et une légère exclamation de joie lui échappa, quand il entrevit au fond du canot quelque chose qui lui parut faire partie des vêtemens de sa fille aînée. Un moment après, Judith se leva, et il la vit regarder autour d'elle, comme pour reconnaître sa situation. Une minute plus tard, il vit, à l'autre bout du canot, Hetty à genoux, répétant ses prières. Hutter ayant déposé sa longue-vue où il l'avait prise, en la laissant tirée au point visuel, Chingachgook la prit, l'approcha de son œil et la dirigea vers le canot. C'était la première fois qu'il se servait d'un tel instrument, et à son exclamation, Hugh! à l'expression de sa physionomie et à tous ses gestes, Hist comprit que quelque chose de merveilleux excitait son admiration. Cependant le Grand-Serpent avait acquis assez d'impassibilité pour ne pas compromettre sa dignité en montrant trop de surprise. Mais Hist n'était pas soumise à une telle contrainte, et quand son amant eut placé la longue-vue en ligne avec le canot, et qu'elle eut appliqué l'œil au petit bout, elle battit des mains et se mit à rire. Quelques minutes suffirent pour la mettre en état de se servir seule de cet instrument, et elle le dirigea successivement sur différens objets. En ayant appuyé le bout sur l'appui d'une croisée de la cabine, le Délaware et elle examinèrent le lac, les côtes, les montagnes et enfin le château. Ce dernier objet fixa plus long-temps l'attention de Hist, après quoi elle parla à Chingachgook à voix basse, mais avec vivacité. Le Grand-Serpent approcha sur-le-champ son œil du verre, resta plusieurs minutes dans cette position, et enfin, laissant de côté la longue-vue, le jeune guerrier quitta la cabine pour aller rejoindre Hutter et Hurry.

L'arche continuait sa route, quoique lentement, et elle n'était plus qu'à un demi-mille du château quand Chingachgook arriva près des deux hommes blancs sur l'arrière.

— Pas bon aller au château, dit-il; Huron là.

Hutter demanda la longue-vue, et examina le château avec grand soin avant d'émettre une opinion. Alors il déclara assez cavalièrement qu'il ne partageait pas celle de l'Indien.

— Délaware, dit Hurry, ni Tom ni moi nous ne pouvons voir aucune trace.

— Plus de trace sur l'eau, s'écria Hist avec véhémence. Arrêtez bateau! Huron là!

— Huron là! Et où le voit-on? demanda le Géant.

— Pas voir mocassin? s'écria Hist avec impatience. Pourquoi pas regarder? Le voir aisément.

— Donnez-moi la longue-vue, Hurry, et amenez la voile, dit Hutter. Il est rare qu'une Indienne se mêle à la conversation, et quand elle le fait, c'est qu'elle en a quelque raison. Oui, je vois un mocassin flottant sur l'eau près de la palissade, et ce peut être ou n'être pas un signe que le château a été visité en notre absence. Cependant les mocassins ne sont pas une rareté, car j'en porte moi-même; vous et Tueur de daims vous en portez; Hetty en porte aussi souvent que des souliers; il n'y a que Judith qui n'en porte jamais.

Hurry avait amené la voile, et l'arche était alors à environ cent toises du château. Elle en approchait davantage à chaque instant, quoique assez lentement. Le mocassin s'était accroché à l'écorce raboteuse d'un des arbres qui formaient la palissade entourant le château, ce qui l'avait empêché de dériver. Hist offrit de prendre un canot et d'aller le chercher, mais le Délaware s'y opposa, en disant que si une telle entreprise paraissait nécessaire, il convenait mieux que ce fût lui qui s'en chargeât

Hist vit partir son amant avec la soumission silencieuse d'une Indienne, mais non sans les inquiétudes et les craintes naturelles à son sexe. Depuis leur réunion jusqu'au moment où ils s'étaient servis ensemble de la longue-vue, Chingachgook lui avait montré toute la tendresse qu'un homme civilisé doué des sentimens les plus délicats, aurait pu témoigner à sa maîtresse; mais dès qu'il fut dans le canot, tout signe de faiblesse disparut pour faire place à un air de ferme résolution; et quoique Hist le suivît des yeux pendant que le canot s'éloignait, dans l'espoir de rencontrer les siens et d'en recevoir un regard d'affection, la fierté de l'Indien ne lui permit pas de payer d'un seul coup d'œil cette marque de sollicitude.

Chingachgook continua à avancer vers le château, les yeux toujours fixés sur les petites meurtrières, qui y avaient été pratiquées, et s'attendant à chaque instant à en voir sortir le canon d'une carabine, ou à entendre l'explosion d'un coup de feu. Il arriva pourtant sans accident aux pilotis. Là il se trouvait protégé jusqu'à un certain point, car le haut de la palissade le mettait à peu près à l'abri, et le nombre des chances qu'il avait contre lui était considérablement diminué. Le cap de son canot inclinait vers le nord à son arrivée, et il n'était plus qu'à peu de distance du mocassin; mais au lieu de changer de route pour le ramasser, il fit lentement tout le tour du bâtiment pour voir s'il apercevrait quelque signe qui annonçât la présence de l'ennemi dans l'intérieur, ou quelque effraction commise pour y pénétrer. Il ne vit pourtant rien qui tendît à confirmer ses soupçons, et il se mit en route vers l'arche sans donner à ses rames un mouvement plus accéléré qu'il ne l'avait fait en venant, et sans même se permettre de jeter un regard en arrière.

— Voici, dit Chingachgook, montrant sa prise à ses compagnons.

Le mocassin fut examiné. Hist prononça avec un ton de confiance que c'était la chaussure d'un Huron, d'après la manière dont les piquans de la peau d'un porc-épic étaient arrangés sur le devant. Hutter et le Délaware furent décidement du même avis. Cependant ce n'était pas une preuve positive que des Hurons fussent dans le château. Ce mocassin pouvait y être venu de bien loin à la dérive, ou il pouvait s'être échappé du pied de quelque espion chargé d'examiner la place, et qui se serait retiré après avoir accompli sa mission.

Dans de telles circonstances, Hutter et Hurry n'étaient pas hommes à se laisser détourner dans leurs projets par une circonstance si légère. Ils établirent de nouveau la voile, et l'arche fut bientôt en route vers le château. Le vent étant très faible, le mouvement de l'arche était assez lent pour leur donner le temps de bien examiner le bâtiment tandis qu'ils en approchaient. Le même silence y régnait. Le Délaware était avec Hist dans la cabine lorsque Hurry l'appela, pour qu'il vînt l'aider à serrer la voile et à amarrer l'arche.

Chingachgook obéit, et à peine était-il arrivé sur l'avant de l'arche que Hurry sauta sur la plate-forme, frappa des pieds et déclara, avec le ton bruyant et dogmatique qui lui était ordinaire, qu'il se moquait de toute la tribu des Hurons. Hutter avait halé un canot à l'avant de l'arche, et il s'occupait déjà à ouvrir la fermeture de la porte de la palissade, afin d'entrer dans le bassin sous la maison. March n'avait eu d'autre motif qu'une bravade puérile pour sauter sur la plate-forme, et après avoir secoué la porte de la maison de manière à en mettre la solidité à l'épreuve, il alla joindre Hutter sur le canot pour l'aider dans ses opérations. En entrant dans le canot, Hutter avait remis un câblot à l'Indien, en lui disant d'amarrer l'arche à la plate-forme et de serrer la voile. Mais au lieu de suivre ces instructions, le Délaware laissa la voile dans sa position, jeta le double du câblot par dessus le haut d'un pilotis, et laissa dériver l'arche jusqu'à ce qu'elle se trouvât placée contre les défenses extérieures, et en dehors, de manière qu'on ne pût y arriver qu'à l'aide d'un canot, ou en marchant sur le haut de la palissade.

Par suite de ce changement dans la position de l'arche, changement qui fut exécuté avant que Hutter eût réussi à ouvrir la porte du bassin, l'arche et le château se trouvaient, comme le diraient les marins, vergue à vergue, à la distance de dix à douze pieds l'un de l'autre, et séparés par la palissade. La palissade formait une sorte de parapet qui s'élevait à la hauteur de la tête d'un homme, et couvrait jusqu'à un certain point les parties de l'arche qui n'étaient pas protégées par la carabine.

Un seul coup de rame suffit pour faire arriver le canot à l'endroit où se trouvait la trappe sous le château. Hutter la trouva bien fermée: on n'avait touché ni au cadenas, ni à la chaîne, ni à la barre. Il ouvrit le cadenas, lâcha la chaîne, tira la barre, et ouvrit la trappe en la poussant. Hurry passa la tête par l'ouverture, puis les bras, et enfin ses jambes colossales, sans paraître avoir besoin d'aucun effort. Le moment d'après on l'entendit marcher pesamment dans le passage qui séparait la chambre du père de celle des deux filles, et il poussa un cri de triomphe. Hutter le suivit presque immédiatement.

Un moment de silence suivit, et l'on entendit ensuite un bruit semblable à celui que produirait un corps pesant. Un jurement énergique, proféré par Hurry, y succéda; et un instant après ce ne fut plus que tumulte dans l'intérieur de l'édifice. On ne pouvait se méprendre au bruit qui éclata d'une manière si soudaine, et si inattendue, même pour Chingackgook.; il ressemblait aux rugissemens de tigres enfermés dans la même loge et s'entre-déchirant. Une fois ou deux, le cri de guerre des Indiens fut poussé, mais il était faible et semblait étouffé. Il semblait que des corps étaient constamment jetés sur le plancher avec violence, et se relevaient au même instant pour recommencer la lutte. Chingachgook ne savait que faire. Il avait dans l'arche toutes les armes, Hutter et Hurry n'en ayant emporté aucune, mais il ne pouvait ni s'en servir, ni les passer à ceux à qui elles appartenaient. D'une autre part, Hist gênait les mouvemens du Délaware, et mettait obstacle à ce qu'il aurait voulu faire. Pour sortir d'embarras, il lui dit de prendre le canot qui restait, et d'aller joindre les filles de Hutter, qui s'approchaient imprudemment, afin de les avertir du danger qu'elles couraient, et de se sauver elle-même. Mais elle refusa positivement et avec fermeté de lui obéir, car en ce moment nul pouvoir humain, si ce n'est l'emploi d'une force physique supérieure, n'aurait pu la déterminer à quitter l'arche. Chingachgook ne voyant aucune possibilité de servir ses amis, coupa son amarre, et repoussant l'arche de toutes ses forces, la fit aller à environ vingt pieds de la palissade. Prenant alors les avirons, il s'éloigna encore à une courte distance au vent, si l'on peut donner le nom de vent au peu d'air qu'il faisait; mais tous ses efforts ne purent le faire aller plus loin, et le temps ne le permettait pas. Quand il cessa de ramer, l'arche pouvait être à une cinquantaine de toises de la plate-forme. Judith et Hetty avaient découvert que quelque chose allait mal, et elles étaient stationnaires à environ deux cents toises de l'arche.

Pendant ce temps, une lutte furieuse continuait dans la maison. Dans de semblables scènes, les événemens se passent avec plus de rapidité qu'on ne peut les raconter. Depuis le moment où le bruit de la première chute avait été entendu, jusqu'à celui où le Délaware cessa ses efforts infructueux pour s'éloigner davantage à l'aide des avirons, il pouvait s'être passé trois à quatre minutes; mais ce court espace de temps avait évidemment affaibli les combattans. On n'entendait plus les juremens de Hurry; la lutte semblait même avoir perdu quelque chose de sa fureur, mais elle n'en continuait pas moins sans interruption. En cet instant la porte s'ouvrit, et le combat se renouvela sur la plate-forme.

Un Huron avait réussi à ouvrir la porte, et deux ou trois de ses compagnons s'étaient précipités après lui sur la plate-forme, comme s'ils eussent voulu échapper à quelque scène terrible qui se passait dans l'intérieur. Au même instant le corps d'un autre sauvage fut lancé à travers la porte sur la plate-forme, avec une force effrayante. March parut ensuite, furieux comme un lion aux abois, et délivré pour un moment de ses nombreux ennemis. Hutter était déjà prisonnier et garrotté. Il y eut une pause semblable à un moment de calme dans une tempête. Tous les combattans avaient également besoin de respirer; et ils se regardaient les uns les autres comme des mâtins qu'on a empêchés de se battre, et qui attendent l'occasion de recommencer. Nous profiterons de cette pause pour faire connaître au lecteur la manière dont les Indiens s'étaient emparés du château, d'autant plus qu'il peut être être nécessaire de lui expliquer pourquoi un combat qui avait été si acharné n'avait pas encore fait couler de sang.

Rivenoak et son compagnon, particulièrement le dernier, avaient tout observé avec le plus grand soin pendant leurs visites au château. Le jeune homme même avait rapporté avec lui des renseignemens exacts et minutieux. C'était par ce moyen que les Hurons avaient obtenu une idée générale de la manière dont le château avait été construit et fortifié, et des détails qui les mettaient en état d'agir avec intelligence pendant l'obscurité. Des espions avaient été placés sur les deux rives du lac, et ils avaient vu tout ce qui s'était passé. Dès que la nuit fut venue, deux radeaux partirent des deux rives pour faire une reconnaissance, et l'arche avait passé à cinquante pieds de l'un d'eux sans l'apercevoir, les Indiens qui s'y trouvaient s'étant étendus sur les troncs d'arbres, de manière que leurs corps et leur radeau se confondaient avec l'eau. Lorsqu'ils se rencontrèrent devant le château, ils se communiquèrent les observations respectives qu'ils avaient faites, et s'approchèrent ensuite du bâtiment sans hésiter. Ils virent, comme il s'y attendaient, qu'il ne s'y trouvait personne. Les Indiens envoyèrent les radeaux à terre pour leur amener du renfort, et deux d'entre eux restèrent sur la plate-forme pour profiter de leur situation. Ces deux hommes réussirent à monter sur le toit, et ayant enlevé quelques morceaux d'écorces qui le couvraient, ils entrèrent dans ce qu'on pourrait appeler le grenier. Leurs compagnons ne tardèrent pas à arriver, et alors ils pratiquèrent un trou dans les bois qui formaient le plafond de la chambre en dessous, dans laquelle huit des plus vigoureux d'entre eux descendirent. Ils y furent laissés bien munis d'armes et de provisions pour y soutenir un siége ou faire une sortie, suivant que l'occasion l'exigerait. Ils passèrent la nuit à dormir, comme c'est l'usage des Indiens quand ils sont en activité de service. Le retour du jour leur fit voir, à travers les meurtrières, l'arche qui s'approchait, car les fenêtres était solidement fermées. Dès qu'ils se furent assurés que les deux hommes blancs allaient entrer par la trappe, le chef de la petite troupe prit ses mesures en conséquence. Il se fit remettre toutes les armes de ses compagnons, et même leur couteaux, se méfiant de leur férocité sauvage, si elle était éveillé par la résistance ; il les cacha dans un endroit où ils ne pouvaient aisément les trouver ; il prépara les cordes destinées à garrotter les prisonniers qu'il voulait faire, et qu'il se promettait de livrer sans blessures à la torture ; puis il plaça ses guerriers en station dans les différentes chambres, il leur ordonna d'attendre son signal pour tomber sur les visages pâles. Dès que les huit guerriers étaient entrés dans le bâtiment, les Indiens restés en dehors avaient replacé les écorces qui avaient été enlevées du toit, fait disparaître jusqu'à la moindre marque qui aurait pu faire connaître leur visite, et étaient ensuite retournés à terre sur leurs radeaux. C'était l'un d'eux qui avait laissé tomber son mocassin, et il l'avait inutilement cherché dans l'obscurité.

—

CHAPITRE XX.

J'ai fait tout ce qu'un homme peut faire,
et j'ai fait tout en vain !
BALLADE ÉCOSSAISE.

Accoutumé aux amusemens de la lutte et du saut, comme l'étaient alors les habitans des frontières, Hurry, indépendamment de sa force prodigieuse, avait un avantage qui avait rendu le combat moins inégal qu'il ne pouvait le paraître. Cela l'avait mis en état de résister si long-temps à un si grand nombre d'ennemis ; car l'Indien n'est nullement remarquable par sa force et par son adresse dans les exercices gymnastiques. Jusqu'à ce moment, personne n'avait été sérieusement blessé, quoique plusieurs sauvages eussent été rudement renversés, et que celui qui avait été jeté par la porte, sur la plate-forme, fût momentanément hors de combat. Quelques autres boitaient, March lui-même avait reçu quelques contusions, mais le besoin de respirer était commun à tous.

Il fut le premier à recommencer les hostilités ; il attaqua avec fureur, et, dans le premier moment, tout céda devant lui. Il saisit au corps le Huron placé le plus près de lui, l'enleva de terre, et le jeta dans l'eau comme un enfant. En une demi-minute, deux autre suivirent celui-là, et l'un d'eux fut assez grièvement blessé en tombant sur celui de ses compagnons qui l'avait précédé. Il restait quatre autres sauvages.

— Hourra, vieux Tom ! s'écria le jeune géant, les vagabonds vont dans le lac l'un après l'autre, et je les aurai bientôt mis tous à la nage.

Tandis qu'il prononçait ces mots, d'un violent coup de pied dans le visage, il renvoya dans l'eau l'Indien qui s'était blessé en y tombant, et qui s'étant accroché au bord de la plate-forme faisait tous ses efforts pour y remonter. Quand le combat fut terminé, on vit à travers les eaux limpides du Glimmerglass, le cadavre de ce sauvage couché sur le banc qui servait de base au château. Un coup de poing que Hurry asséna dans le creux de l'estomac d'un autre, le fit tomber en convulsions. Deux Mingos étaient encore debout ; l'un d'eux était non seulement le plus grand et le plus fort des Hurons présens, mais un des guerriers les plus expérimentés de toute la tribu. Cet homme avait bien apprécié les forces de son gigantesque ennemi, et il avait eu soin de ménager les siennes. Il était en outre équipé de la manière qui convenait le mieux à un pareil combat, car il n'avait aucun autre vêtement qu'une ceinture autour de ses reins. En un mot, il fallait une vigueur, une dextérité plus qu'ordinaires pour le saisir. Hurry n'hésita pourtant point, et se précipitant sur ce formidable antagoniste, il fit tous ses efforts pour le jeter à son tour dans le lac. Il s'ensuivit une lutte véritablement effrayante, et les évolutions des deux athlètes variaient avec une telle promptitude, que le dernier Huron n'aurait pu intervenir dans ce combat, quand il en aurait eu le désir ; mais l'étonnement et la crainte le rendirent immobile. C'était un jeune homme sans expérience.

Hurry essaya d'abord de renverser son antagoniste. Il lui saisit un bras d'une main et le prit à la gorge de l'autre, en cherchant en même temps à lui donner un croc-en-jambe, avec la force et la promptitude d'un habitant des frontières. Mais cette tentative fut déjouée par l'agilité du sauvage, qui s'accrocha aux vêtemens de Hurry, et qui dégagea ses jambes avec une adresse égale à celle de son ennemi. Cette lutte désespérée avait à peine duré une minute, quand Hurry, furieux de voir sa force rendue inutile par l'agilité et la nudité de son adversaire, fit un dernier effort, et lui porta un coup terrible dont la violence le poussa contre les troncs qui formaient la muraille. Le sauvage fut un moment étourdi, et il ne put retenir un gémissement sourd, ce que l'agonie même peut à peine obtenir d'un Indien. Cependant il se lança sur-le-champ contre l'homme blanc, sentant que sa vie dépendait de sa résolution. Hurry le saisit par la ceinture, l'enleva de terre, le renversa, et se précipita sur lui. Ce nouveau choc épuisa tellement les forces du Huron qu'il resta à la merci de l'homme blanc. Celui-ci, passant les mains autour du cou de sa victime, le lui serra avec furie. L'Indien avait alors la tête penchée sur le bord de la plate-forme, le menton en l'air ; ses yeux sortaient de leurs orbites, sa langue avançait hors de sa bouche, et ses narines étaient dilatées presque à se fendre. En cet instant une corde, dont une extrémité formait un nœud coulant, fut passée adroitement sous les bras de Hurry, et ses

deux coudes furent serrés derrière son dos avec une force à laquelle toute la sienne ne put résister. Ce fut avec rage que le fougueux habitant des frontières sentit ses mains forcées de lâcher sa victime, tandis qu'on s'assurait en même temps de ses jambes par le même procédé. Il ne lui restait aucun moyen de se défendre, et l'on fit rouler son corps jusqu'au centre de la plate-forme, aussi cavalièrement que si c'eût été une souche de bois. Son antagoniste ne se releva pourtant pas sur-le-champ, car, quoiqu'il commençât à respirer, sa tête pendait encore sur le bord de la plate-forme, et l'on crut un moment qu'il avait le cou disloqué ; il ne revint à lui que peu à peu, et il se passa quelques heures avant qu'il pût marcher.

Hurry fut redevable de sa défaite et de sa captivité à l'ardeur avec laquelle il avait concentré toutes ses pensées sur son ennemi. Tandis qu'il ne songeait qu'à l'étrangler, deux des Indiens qu'il avait jetés dans le lac avaient réussi à remonter sur la plate-forme, et avaient rejoint leur jeune compagnon qui avait assez repris l'usage de ses facultés pour préparer les cordes.

Chingachgook et Hist avaient vu de l'arche la lutte qui avait eu lieu sur la plate-forme. Quand les trois Hurons se préparèrent à passer les cordes autour des bras de Hurry, le Délaware chercha sa carabine ; mais avant qu'il eût eu le temps de s'en servir, Hurry était garrotté, et tout le mal était fait. Il pouvait encore tuer un ennemi, mais il n'aurait pu enlever sa chevelure. Un regard jeté sur Hist et l'idée des suites que pouvait entraîner un seul coup de carabine arrêta en lui tout désir passager de vengeance. Il n'y a peut-être aucun travail des mains auquel les hommes soient si maladroits, quand ils commencent à l'essayer, que le maniement des rames. Le marinier et le batelier expérimenté, ne peuvent eux-mêmes rivaliser avec le gondolier. En un mot, il est pendant quelque temps impossible à un commençant de réussir avec une seule rame. Mais dans le cas où se trouvait Chingachgook, il fallait qu'il en employât deux en même temps, et d'une grande dimension. Il est vrai qu'un novice apprend plus vite à se servir des avirons ou des grandes rames que des petites, et c'était pourquoi le Délaware avait si bien réussi à ramer sur l'arche la première fois qu'il l'avait essayé ; mais cet essai avait suffi pour faire naître en lui la méfiance de lui-même ; et il savait parfaitement dans quelle situation critique Hist et lui se trouveraient placés si les Hurons prenaient le canot qui était sous la trappe et se mettaient à la poursuite de l'arche.

Hist était moins inquiète de son propre danger que de celui des deux sœurs. Leur canot, à l'instant où la lutte sur la plate-forme avait cessé était à environ cent cinquante toises du château, et Judith avait cessé de ramer, ayant reconnu qu'un combat y avait lieu. Elle et Hetty étaient debout, cherchant à s'assurer de ce qui s'y passait, mais ne pouvant éclaircir leurs doutes, parce que la scène de l'action était cachée en partie par le château.

Hist se montra sur l'arrière du bateau, et fit des signes et des gestes pour les engager à s'en approcher. Tout fut inutile. Elles étaient trop loin pour reconnaître Hist, et ses gestes excitèrent leur méfiance ou furent mal compris. Au lieu donc d'agir comme on l'y invitait, Judith s'éloigna davantage, et rama de manière à retourner vers le nord, c'est-à-dire dans la partie la plus large du lac. Ce fut en ce moment que le soleil se montra par-dessus les cimes des pins qui croissaient sur les montagnes du côté de l'orient, et qu'il s'éleva une légère brise du sud, qui se faisait sentir presque toujours à cette heure dans cette saison.

Chingachgook ne perdit pas de temps pour établir la voile. Il ne pouvait douter qu'il ne fût à propos d'éloigner l'arche du château, à une distance qui ne permît aux ennemis de s'en approcher qu'à l'aide du canot dont les chances de la guerre les avaient mis en possession. L'apparition de la voile déployée fut la première chose qui tira les Hurons de leur inaction ; l'arche avait déjà fait une abattée, mais malheureusement du mauvais bord. Le Délaware abandonna le bâteau à la conduite du vent, fit entrer Hist dans la cabine, l'y suivit, en ferma bien la porte et prépara ses carabines.

La situation de toutes les parties mérite une description particulière. L'arche était au sud, ou au vent du château, à environ trente toises, avec le vent dans la voile, et l'aviron servant de gouvernail était abandonné. Heureusement cet aviron n'était pas en place, car sans cela il aurait pu contrarier le mouvement de dérive de ce bâteau livré à lui-même. La voile étant, comme disent les marins, appareillée en bannières, les écoutes amarrées, mais les bras de la vergue largues, elle était poussée sur l'avant par le vent. Il en résulta un triple effet sur un bâteau dont le fond était parfaitement plat, et qui ne tirait que trois à quatre pouces d'eau ; cela le força d'arriver en arrondissant, et la pression de tout le bâteau sous le vent causa inévitablement un mouvement de vitesse sur l'avant. Tous ces changemens furent pourtant extrêmement lents, car le vent était non seulement léger, mais variable, comme à l'ordinaire. Deux ou trois fois la voile faseya ; une fois elle masqua complètement.

Le bateau tourna la plate-forme, mais comme la palissade s'avançait de plusieurs pieds, il ne put l'éviter, fut pris par l'avant entre deux pieux et y resta comme suspendu. En ce moment le Délaware épiait par une meurtrière le moment de faire feu, de même que les Hurons, qui se tenaient dans le château. Le guerrier à demi étranglé restait sur la plate-forme, le dos appuyé contre la maison, car on n'avait pas eu le temps de l'y transporter ; et Hurry, presque aussi hors d'état de se relever qu'un pin abattu, lié comme un mouton qui attend le couteau du boucher, en occupait à peu près le milieu. Chingachgook aurait pu à chaque instant tuer le premier, mais il n'aurait pu lui enlever sa chevelure, et il dédaigna d'ôter la vie à un homme dont la mort ne lui procurerait ni honneur ni avantage.

— Enlevez un des pieux, Serpent, si vous êtes serpent ! s'écria Hurry, au milieu des juromens que lui arrachaient des ligatures très serrées ; enlevez les pieux, et dégagez l'avant du bateau, la dérive vous emmènera plus loin ; et quand vous vous serez rendu ce service, rendez-moi celui d'achever ce vagabond que vous voyez là.

Ce discours ne produisit d'autre effet que d'attirer l'attention de Hist sur la situation de Hurry. Elle vit qu'il avait les jambes liées avec une forte corde d'écorce, qui en faisait plusieurs fois le tour, et qu'une autre corde attachée à ses bras au dessus du coude les serrait derrière son dos, laissant quelque jeu à ses mains et à ses avant-bras. Approchant sa bouche d'une des meurtrières de la cabine, elle lui dit d'une voix basse mais distincte :

— Pourquoi vous pas rouler ici, et tomber dans le bateau ? Chingachgook tirer sur Huron si poursuivre.

— Par le ciel, c'est une pensée judicieuse, et je l'essaierai, si l'arrière du bateau s'approche un peu plus. Jetez un matelas dans le fond pour que je tombe dessus.

Au même instant les Hurons, ennuyés d'attendre, firent une décharge générale sur le bateau mais sans blesser personnes, quoique plusieurs balles passassent par les meurtrières. Hist avait entendu une partie des paroles de Hurry, mais le reste avait été perdu dans le bruit des armes à feu. Elle détacha la barre de la porte de la cabine qui conduisait sur l'arrière, sans exposer toutefois sa personne. Pendant ce temps l'avant de l'arche était encore soulevé, mais il se dégageait peu à peu, à mesure que l'arrière se rapprochait de la plate-forme. Hurry, se tordant et se tournant de temps en temps comme un homme qui éprouve de grandes souffrances, suivait des yeux chaque changement de position de l'arche ; il vit enfin qu'elle était entièrement dégagée, et qu'elle commençait à frotter lentement contre les pilotis qui soutenaient la plate-forme. Il se mit tout à coup à rouler rapidement sur lui-même, en se dirigeant, comme il le croyait, vers l'arrière de l'arche. C'était une tentative désespérée ; mais il n'avait aucun espoir d'éviter autrement la mort que les Mingos lui auraient déjà donnée

s'ils n'avaient voulu lui faire subir au préalable les plus cruels tourmens. Malheureusement les épaules de Hurry exigeaient pour tourner plus de place que ses jambes; quand ses évolutions le conduisirent sur le bord de la plate-forme, sa ligne de rotation avait tellement changé qu'il avait dépassé l'arrière, et il tomba dans l'eau. En ce moment, Chingachgook, qui agissait de concert avec Hist, trouva le moyen d'attirer de nouveau sur l'arche le feu des Hurons, dont aucun ne s'aperçut de la manière dont un homme qu'ils savaient être solidement garrotté avait disparu. Mais Hist prenait un vif intérêt à la réussite d'un stratagème si hardi, et elle avait surveillé les mouvemens de Hurry comme un chat surveille ceux d'une souris. Du moment qu'il avait commencé à rouler, elle avait prévu ce qui en arriverait, et elle avait songé aux moyens de le sauver. Avec une promptitude qui tenait de l'instinct, dès que la détonation des mousquets se fut fait entendre, elle ouvrit la porte; protégée alors par la cabine, elle courut sur l'arrière, et y arriva assez à temps pour voir Hurry tomber dans le lac. Elle avait le pied placé sur le bout d'une des écoutes de la voile qui était attachée sur l'arrière, et prenant tout ce qui restait de ce cordage, elle le jeta à l'eau. L'écoute tomba sur la tête et sur le corps de Hurry, et il eut l'adresse de la saisir non seulement avec les mains, mains avec ses dents. Il était excellent nageur, et il laissa enfoncé son corps, qui était déjà submergé à l'exception de sa tête, quand le cordage tomba sur lui, le mouvement du bateau raidit l'écoute, ce qui lui permit de maintenir sa tête hors de l'eau.

Dans la position où il se trouvait, il était caché aux yeux des Hurons par la plate-forme, et à mesure que l'arche avança, le vent étant alors dans la voile, la palissade lui rendit le même service. Les Hurons étaient d'ailleurs trop occupés de leur dessein de tuer leur ennemi délaware en lui envoyant une balle par une des meurtrières ou des fentes de la cabine, pour songer à un homme dont ils se croyaient assurés. Enfin on vit le bateau s'écarter tout-à-fait de la palissade, et avancer vers le nord.

L'écoute à laquelle Hurry était cramponné conduisait à l'avant; le Délaware se hâta de la larguer du taquet auquel elle était amarrée sur l'arrière, et Hist se mit aussitôt à haler ce cordage. En ce moment, Hurry était traîné à cinquante ou soixante pieds en arrière, n'ayant que la tête hors de l'eau. Lorsqu'il ne fut plus caché par la plate-forme ni par la palissade, il fut aperçu par les Hurons, qui poussèrent sur-le-champ des rugissemens affreux, et qui commencèrent à faire feu contre lui. La première balle frappa le lac à l'endroit où se montrait à travers l'eau la large poitrine du géant, et si elle eût été tirée à un angle moins aigu, elle aurait pu lui percer le cœur. Cependant au lieu d'entrer dans le lac, elle rejaillit sur la surface. Une seconde, une troisième et une quatrième balle suivirent la première, et toutes trouvèrent la même résistance sur la surface de l'eau, quoique Hurry sentît la violence des coups qu'elles frappaient au dessus de lui, et si près de sa poitrine. Reconnaissant enfin leur méprise, les Hurons changèrent de plan et ajustèrent la tête qui était hors de l'eau; mais pendant qu'ils ajustaient, Hist continuait à haler l'écoute, et les balles frappaient l'eau sans arriver à leur but. Un moment après Hurry fut tiré par le travers du bateau, et son corps fut complètement caché aux Hurons. Chingachgook et Hist étaient également couverts par la cabine, et le Délaware eut bientôt coupé la corde qui liait Hurry. Ce fut une tâche moins facile de l'élever assez hors de l'eau pour le faire entrer dans l'arche, car il pouvait à peine se servir de ses bras. Ils y réussirent pourtant, et dès qu'il y fut entré, il chancela et tomba presque entièrement épuisé sur le plancher.

Les trois plus agiles d'entre les Hurons descendirent par la trappe et entrèrent dans le canot pour poursuivre le prisonnier. Comme l'arche voguait nécessairement vent arrière, elle était alors à environ cent toises du château, et s'en éloignait davantage à chaque instant, quoique lentement. Le canot des deux filles de Hutter était au moins à un quart de mille de l'arche, et il était évident qu'elles voulaient se tenir à l'écart. Une longue habitude faisait qu'elles maniaient les rames avec beaucoup de dextérité, surtout Judith, qui avait souvent gagné le prix des courses en canot avec les jeunes gens qui venaient quelquefois sur le lac.

Sur un canot d'écorce, les trois Hurons étaient sans aucune espèce de couvert, et la prudence indienne ne leur permettait pas d'attaquer un ennemi aussi bien retranché que l'était le Délaware. Au lieu donc de poursuivre l'arche, ces trois guerriers se dirigèrent vers la rive orientale, en ayant soin de se tenir hors de la portée des carabines de Chingachgook. Judith se mit tout de suite en retraite vers le sud, en se tenant à peu de distance du rivage et les Indiens lui donnèrent la chasse.

Quand le Délaware vit que les deux sœurs cherchaient à l'éviter, ne pouvant gouverner son lourd esquif, il amena sa voile, dans l'espoir de déterminer les deux sœurs à changer de projet, et à se réfugier à bord de l'arche. Cette démonstration ne produisit d'autre effet que de maintenir le bateau plus près du théâtre de l'action. Le canot de Judith était un quart de mille au sud de celui des Hurons, un peu plus près de la rive orientale, et environ à la même distance du sud du château que du canot ennemi.

Au moment où les Hurons avaient si subitement changé de résolution, leur canot n'était pas dans le meilleur état possible pour une chasse; ils n'avaient que deux rames, par conséquent le troisième n'était que du lest inutile, et la différence de poids entre les deux sœurs et les deux autres Indiens, surtout dans des nacelles si légères, rétablissait l'équilibre des forces. Judith ne commença à redoubler d'efforts que lorsque l'autre canot fut assez proche pour ne laisser aucun doute sur ses intentions, et alors elle engagea sa sœur à l'aider de toutes ses forces et de toute son adresse.

Quelques minutes suffirent pour prouver aux Hurons que les jeunes filles savaient manier les rames, et qu'ils n'avaient presque aucune chance de les atteindre.

Aussi renonçant à poursuivre le canot de Judith qui fendait l'eau rapidement en courant vers le sud, se dirigèrent-ils vers le château, où ils ne tardèrent pas à aborder; les deux sœurs continuèrent à s'éloigner jusqu'à ce qu'elles fussent à une distance qui leur donnait toute chance d'échapper à leurs ennemis, s'ils se remettaient à leur poursuite. Il paraît que les sauvages n'avaient pas ce dessein, car, au bout d'une heure, elles virent leur canot, rempli d'Indiens, partir du château et se diriger vers le rivage. Elles n'avaient pris aucune nourriture, et elles commencèrent à se rapprocher du château, sans chercher à éviter l'arche, dont les manœuvres les avaient enfin convaincues qu'elles n'y trouveraient que des amis.

Malgré la solitude qui semblait régner dans le château, Judith n'en approcha qu'avec beaucoup de circonspection. Quand elle fut à une cinquantaine de toises du château, Judith en fit le tour pour s'assurer s'il était entièrement évacué. Elle n'aperçut aucun canot, ce qui l'enhardit à en approcher davantage. Enfin, ayant fait le tour de la palissade, elle arriva à la plate-forme.

— Entre dans la maison, Hetty, dit Judith, et vois si tous les sauvages sont partis; s'il en reste encore quelques uns, tu sais qu'ils ne te feront aucun mal, et tu pourras me donner l'alarme. Je ne crois pas qu'ils fassent feu sur une pauvre fille sans défense, et je pourrai m'échapper, jusqu'à ce que je sois prête à me rendre volontairement au milieu d'eux.

Hetty fit ce que sa sœur désirait, et, dès qu'elle fut hors du canot, Judith s'éloigna à quelques toises de la plate-forme, pour être prête à prendre la fuite si les circonstances l'exigeaient. Mais cela ne fut pas nécessaire, car une minute s'était à peine écoulée quand Hetty vint lui annoncer qu'elles étaient en sûreté.

— J'ai été dans toutes les chambres, dit-elle, et je les ai trouvées vides, excepté celle de mon père. Il dort dans la sienne, quoique pas aussi tranquillement que nous pourrions le désirer.

— Lui est-il arrivé quelque chose? demanda Judith avec vivacité, en montant sur la plate-forme.

— Tu sais ce qui arrive quelquefois à notre père, Judith, répondit Hetty, quand il a bu un peu trop; il semble être dans cet état maintenant.

— Cela est étrange, les sauvages auraient-ils bu avec lui, et l'auraient-ils ensuite laissé chez lui? — Mais c'est un triste spectacle pour une fille, que de voir un père dans une telle situation, et nous n'entrerons dans sa chambre que lorsqu'il sera réveillé.

Un profond gémissement, changea pourtant cette détermination, et les deux sœurs se hasardèrent à entrer dans la chambre de leur père. Il était assis par terre dans un coin de sa chambre, les épaules appuyées contre la muraille, et la tête tombant sur sa poitrine. Une impulsion soudaine fit courir Judith à lui, et elle enleva un bonnet de toile qui lui couvrait toute la tête jusqu'aux épaules. Dès qu'il eut été retiré, les chairs palpitantes et ensanglantées, les veines et les muscles mis à découvert, tous les signes horribles qui s'offrent aux yeux quand la peau ne couvre plus la chair, prouvèrent qu'il avait été scalpé, quoiqu'il vécût encore.

Fénimore Cooper.

(*La suite au prochain numéro.*)

MODES.

Dans les bals qui se donnent depuis quelques semaines, l'on remarque que la majeure partie des robes des danseuses se font en étoffes transparentes, presque toujours à plusieurs jupes. Voici le détail de quelques toilettes de ce genre.

— Robe de tulle blanc à deux jupes dont l'une, couvrant l'autre et plus courte de quinze centimètres, a le bas taillé en dents larges, peu profondes, arrondies; ruche de tulle découpée, garnissant le bas de de chacune de ces jupes; rosette de satin à longs bouts placée au milieu de la ruche, aux endroits où elle garnit le creux des dents; manches courtes et berthe à échancrures ornées de ruches attachées par des rosettes de satin. Pour coiffure, couronne de marguerites en satin blanc à cœur de diamans.

— Robe de satin blanc, dont le bas est garni d'une frange d'or et soie blanche; tunique en mousseline Danaé ou à pluie d'or; corsage en cœur très ouvert; manches courtes ouvertes; franges d'or et soie garnissant le haut du corsage du dessous de satin blanc et les sous-manches courtes en même étoffe, aussi bien que toutes les parties de la tunique. Pour coiffure, écharpe en étoffe Danaé arrangée en demi-turban mauresque et dont les extrémités frangées retombent très bas sur le col.

— Robe en crêpe lisse rose, ayant cinq grands plis relevés sur les côtés par de légères couronnettes de jasmin blanc; corsage drapé; couronnettes pour relever le trop de longueur des manches. Pour coiffure, guirlande de jasmin qui, après avoir ceint la tête par deux fois, s'attache autour du chignon.

— Robe de satin citron, recouverte d'une robe de crêpe de même couleur, que tiennent ouverte des agrafes de coquelicots à cœur de diamans enchâssés dans de l'émail noir; corsage drapé sur le devant duquel cinq coquelicots semblables sont alignés; autres coquelicots servant à relever la manche de crêpe de façon à laisser à découvert celle de satin. Pour coiffure, chatons de brillans mêlés aux boucles de cheveux qu'accompagne une coiffure moyen-âge en velours rouge bordé d'or.

— Robe en satin rose, garnie d'un volant de dentelle, et recouverte d'une robe en dentelle semblable qui ne descend qu'à la hauteur du volant; manches plates terminées par des flots de dentelle; dentelle froncée autour du corsage: pour coiffure, plumes attachées par un riche nœud de brillans.

—Robe en satin bleu pâle, servant de support à une tunique de gaze bleue fendue sur les côtés; ganses argent et bleu, terminés par des glands rattachant les fentes; passementerie argent et bleu ornant la robe, galon du même genre entourant la tunique: corsage à la grecque, coiffure grecque en velours lamé d'argent.

Dans les toilettes que nous venons de décrire il y en a plusieurs où il semble que l'on se soit plu à réunir les contrastes. La bigarrure est de mode en ce moment.

Les petits peignes de côté, en or, sont devenus un véritable ornement, ils sont souvent enrichis de pierreries et même de diamans. Les peignes à chignon faits simplement en vermeil et dont le haut est terminé par quelques enroulemens en or, se portent le jour.

TABLETTES DES SIX JOURS.

Faits divers.

25 Janvier. — Les journaux ont parlé, il y a plusieurs mois, d'un différend survenu entre M. le général Levasseur et M. Arrighi, chef de bataillon. Nous nous sommes abstenus de reproduire les détails de cette affaire, qui, à notre avis, n'eût pas dû être rendue publique jusqu'au jour où elle a reçu sa fatale conclusion.

Il paraît que M. Arrighi, croyant avoir à se plaindre de M. Levasseur, à raison de certains faits relatifs au service militaire, avait obtenu de cet officier général la promesse d'un rendez-vous à main armée; que des obstacles indépendans de la volonté de M. Levasseur, ayant retardé l'accomplissement de cette promesse, M. Arrighi, qui avait pris sa retraite pour n'être point entravé dans l'exécution de ses projets de vengeance, avait abordé son adversaire au milieu de l'état-major du général Lamoricière, et l'avait outragé de la manière la plus intolérable; qu'enlevé du territoire Algérien et transporté en France, il avait attendu à Marseille M. Levasseur pour lui rendre raison.

Arrivé à Marseille aussitôt que ses devoirs militaires les lui ont permis, M. Levasseur a chargé des témoins de s'entendre avec M. Arrighi, sur les conditions du combat. Ces témoins proposèrent au commandant le duel au pistolet et à trente pas. M. Arrighi déclara qu'il voulait se battre au pistolet, mais à la distance de six à dix pas. Cette prétention parut inadmissible aux amis de M. Levasseur, qui déclarèrent dans une lettre rendue publique qu'ils refuseraient leur concours au général s'il consentait à l'accepter.

A la nouvelle de ce qui se passait à Marseille, une partie de la famille Levasseur s'était hâtée d'accourir. Apprenant sa prochaine arrivée, le général voulu hâter la solution; il fit savoir à M. Arrighi qu'il acceptait tout, et ferait choix de deux nouveaux témoins qui ne lui refuseraient plus leur assistance. Trompant tous deux l'activité de la police, qui malheureusement se bornait à une simple surveillance, MM. Levasseur et Arrighi prirent la route d'Aix et arrivèrent à une maison de campagne près du village de Bône. Un lieu si rapproché de la grande route aurait dû être facilement découvert; mais la police, qui était parvenue à se mettre sur la trace des combattans, s'était arrêtée à la limite du territoire, faisant ainsi d'une question d'humanité une affaire de compétence.

Le général Levasseur, rendu le premier sur les lieux, était encore à jeun; pressé par la faim, il entra chez le métayer de ce domaine, qu'il trouva à son dîner, et lui demanda de partager sa soupe de ménage; bientôt après, M. Arrighi se présenta. Les deux adversaires, sans s'adresser un mot, firent mesurer les dix pas convenus : un des témoins paraissant les faire un peu trop longs au gré de M. Arrighi, celui-ci interrompit le silence que tous avaient gardé jusque-là, et exigea que la distance fût mesurée de nouveau à raison de deux semelles seulement par pas; puis jugeant encore que les semelles du témoin étaient d'une trop grande dimension, il fit mesurer par une autre personne, dont le pied se trouvait moins fort. Cela fait, les conventions écrites furent échangées; un écu lancé en l'air par un des témoins de M. Arrighi décida du sort : c'était M. le général Levasseur qui devait tirer le premier. Un instant après, son adversaire, atteint au bras et à la poitrine, fit un vain effort pour ajuster. Il chancela aussitôt, et, vomissant le sang par la bouche, ne donna plus signe de vie.

Qu'on juge de ce qui se passait dans la maison voisine, où le frère de M. Levasseur attendait en tremblant l'issue du combat. Au coup de feu qu'il entendit, il s'élança, et, voyant son frere encore debout, il se précipita dans ses bras. L'un et l'autre ne purent résister à une telle émotion, et ils tombèrent à genoux en se tenant toujours serrés d'une étreinte convulsive.

On assure que M. Levasseur, après la mort de son ennemi, a dit : « Il l'a voulu : je jure devant Dieu que jamais je ne lui avais fait aucun mal. »

26. — Les journaux de Marseille, du 20, annoncent que les quatre témoins du duel ont été arrêtés à Marseille par l'ordre du procureur-général d'Aix, M. Borelly, qui était venu d'Aix tout exprès. Le général Levasseur, qui était déjà parti, est revenu pour se mettre à la disposition de la justice, dès qu'il a connu l'arrestation des témoins. Tous cinq ont été conduits à Aix, où va se poursuivre l'instruction; la gendarmerie escortait les voitures.

— Le projet d'archevêché de Paris, que deux jeunes architectes fort habiles, MM. Lassus et Viollet-Leduc viennent d'exécuter sur la demande du ministre de l'intérieur, résolut toutes les difficultés que pouvait présenter l'emploi des précieux matériaux provenant de la démolition de l'hôtel de La Trémouille; car, sans parler de l'économie de 155,000 fr. qui exigerait leur placement au palais des Beaux-Arts, les convenances du nouveau projet de l'archvêché se prêtent on ne peut mieux à la conservation des moindres fragmens de l'hôtel de La Trémouille, qui, placés ainsi, perpétueront le souvenir de cet édifice élevé vers la fin du quinzième siècle, par l'un des plus grands hommes de guerre de ce temps, Louis de La Trémouille, vicomte de Thouars, prince de Talmont.

Le ministre de l'intérieur vient de présenter le projet d'archevêché de MM. Lassus et Viollet-Leduc au ministre des cultes, qui l'a accueilli favorablement et sera chargé de son exécution.

27 — Le commerce comme l'industrie a pris depuis un demi-siècle un développement considérable; on en jugera en rapprochant ces deux chiffres : en 1791, le nombre des patentables était 659,712 pour toute la France : aujourd'hui il s'élève à peu près à 1,500,000.

28.— En fait de singularités nouvelles, on cite quelques bals où l'orchestre se compose, non pas d'instrumens, mais de voix. Une douzaine d'amateurs des deux sexes chantent une contredanse, une valse ou un galop que les danseurs exécutent. L'effet de cette innovation est très piquant.

29 — Un horrible sinistre vient d'avoir lieu sur la Loire. Le bâteau à vapeur le *Riverain*, n. 1, qui se rendait de Nantes à Angers, a fait explosion à Ancenis. Le bruit s'en est répandu dès hier soir à Angers, dans la ville, et particulièrement au spectacle, où il était l'objet des questions que de toutes parts on s'adressait avec inquiétude. Aujourd'hui il est malheureusement confirmé.

L'explosion a eu lieu à Ancenis pendant l'escale. La chaudière a éclaté, on ne sait encore sous l'influence de quelle cause, et la vapeur s'est répandue avec fureur dans le bateau. Les premières places, où plusieurs personnes se trouvaient à dejeûner en ce moment, sont à peu près restées intactes; mais presque toutes les personnes qui se trouvaient aux secondes et plusieurs de celles qui se tenaient sur l'entrepont ont été victimes.

Vint-cinq personnes selon les uns, et plus de trente selon d'autres ont été atteintes. Les trois chauffeurs, nous assure-t-on, ont été tués sur le coup, et leurs corps disloqués et mis en lambeaux. Neuf ou dix passagers sont dans un état à peu près désespéré, et le reste plus ou moins grièvement blessé, mais non sans espérance de salut. Le capitaine a été contusionné, mais très légèrement. Le patron a eu les mains et plusieurs autres parties du corps assez vivement brûlées. La bonne du bateau a été également brûlée.

Les victimes de ce sinistre ont été extraites des chambres dans un état affreux de mutilation et de douleurs. Pour pénétrer jusqu'à eux on a dû briser les stores, la vapeur rendant impossible le passage ordinaire. Elles ont été portées à l'hôpital et dans des ambulances improvisées. Tous les médecins, non seulement d'Ancenis, mais des environs, ont été mis en réquisition pour le pansement.

Nous ne savons encore les noms des morts ni des blessés. Nous savons seulement que plusieurs personnes d'Angers se trouvaient sur ce bateau.

Le corps du bâteau où a eu lieu l'explosion n'a pas été atteint, et n'a fait eau d'aucun côté.

30. — M. Verdennes, de Nantes, témoin des faits, les raconte ainsi :

« La détonation qui a eut lieu peut se comparer à celle que produirait une pièce de gros calibre tirée dans une cave et entendue par les personnes qui se trouveraient au dessus.

Immédiatement, des cris affreux se sont de toutes parts fait entendre. C'étaient les plaintes et les gémissemens des victimes. La seconde chambre et l'entrepont étaient enveloppés de vapeur.

Je n'essaierai pas de vous retracer l'horrible scène dont j'ai été témoin; elle n'a duré que dix minutes, dix minutes d'angoisses et d'inexprimables douleurs. On ne pouvait pénétrer dans la chambre de l'avant par l'escalier. Les gens de l'équipage brisèrent les stores et les passagers se précipitèrent par ces issues. On les voyait mutilés, saignans, pantelans, la tête et les bras passés au dehors, appelant au secours.

Cependant des mariniers étaient arrivés avec des bateaux; ils purent retirer par les sabords plusieurs personnes, au nombre desquelles je remarquai une femme affreusement défigurée, dont la chair était en lambeaux, et dont les cheveux brûlés tombaient d'eux-mêmes. Il était impossible de reconnaître qui que ce fût. Toutes les figures étaient monstrueuses et sanglantes.

La première victime du sinistre a été le chauffeur, tué sur le coup, et dont le cadavre a été jeté à vingt pieds environ de la place qu'il occupait, disloqué par les barreaux de fer des fourneaux qui l'avaient atteint. Les blessés sont au nombre d'environ 20 à 25; 14 ont été portés à l'hôpital, plusieurs ont été recueillis par les habitans. Parmi les personnes qui ont fait acte de dévouement et de charité, on peut citer le curé d'Ancenis, qui a prodigué à tous des secours et des consolations.

On ignore encore la cause de ce déplorable accident. On pense qu'il faut l'attribuer à la compression éprouvée par la vapeur pendant l'escale, qui a duré plus que d'ordinaire. Les sorties ont été lentes, et quelques personnes se sont lentement embarquées. C'est à ce moment et dans cet intervalle que l'explosion a eu lieu.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.

13e Année. — N° 7. Samedi 5 Février 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vte DE TESSIÈRES-BOISSERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES,

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

LE CABINET DE LECTURE paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

Au présent numéro est joint un Supplément.

FRANCFORT-SUR-LE-MEIN (1).

Mayence, septembre.

Mayence et Francfort, comme Versailles et Paris, ne sont plus aujourd'hui qu'une même ville. Au moyen-âge il y avait entre les deux cités huit lieues, c'est-à-dire deux journées; aujourd'hui cinq quarts d'heure les séparent ou plutôt les rapprochent. Entre la ville impériale et la ville électorale notre civilisation a jeté ce trait d'union qu'on appelle un chemin de fer; chemin de fer charmant, qui côtoie le Mein par instans, qui traverse une verte, riche et vaste plaine, sans viaducs, sans tunnels, sans déblais ni remblais, avec de simples assemblages de bois sous les rails; chemin de fer que les pommiers ombragent paternellement ainsi qu'un sentier de village; qui est livré sans fossés ni grilles, de plain-pied, à la bonhomie saturnienne des gamins allemands, et tout le long duquel il semble qu'une main invisible vous présente l'un après l'autre les vergers, les jardins et les champs cultivés, les retirant ensuite en hâte et les enfonçant pêle-mêle au fond du paysage comme des étoffes dédaignées par l'acheteur.

. . . .

J'étais à Francfort un samedi. Il y avait long-temps déjà que, marchand au hasard, je cherchais mon vieux Francfort dans un labyrinthe de maisons neuves fort laides et de jardins fort beaux, lorsque je suis arrivé tout à coup à l'entrée d'une rue singulière. Deux longues rangées parallèles de maisons noires, sombres, hautes, sinistres, presque pareilles, mais ayant cependant entre elles ces légères différences dans les choses semblables qui caractérisent les bonnes époques d'architecture; entre ces maisons toutes contiguës et compactes et comme serrées avec terreur les unes contre les autres, une chaussée étroite, obscure, tirée au cordeau ; rien que des portes bâtardes surmontées d'un treillis de fer bizarrement brouillé, toutes les portes fermées; au rez-de-chaussée rien que des fenêtres garnies d'épais volets de fer, tous ces volets fermés; aux étages supérieurs, des devantures de bois presque partout armées de barreaux de fer; un silence morne, aucun chant, aucune voix, aucun souffle, par intervalles le bruit étouffé d'un pas dans l'intérieur des maisons; à côté des portes un judas grillé à demi entr'ouvert sur une allée ténébreuse ; partout la poussière, la cendre, les toiles d'araignée, l'écroulement vermoulu, la misère plutôt affectée que réelle; un air d'angoisse et de crainte répandu sur les façades des édifices; un ou deux passans dans la rue me regardant avec je ne sais quelle défiance effarée; aux fenêtres des premiers étages, de belles jeunes filles parées, au teint brun, au profil busqué, apparaissant furtivement, ou des faces de vieilles femmes au nez de hibou, coiffées d'une mode exhorbitante, immobiles et blêmes derrière la vitre trouble ; dans les allées des rez-de-chaussées des entassemens de ballots et de marchandises; des forteresses plutôt que des maisons, des cavernes plutôt que des forteresses, des spectres plutôt que des passans. — J'étais dans la rue des Juifs, et j'y étais le jour du sabbat,

A Francfort il y a encore des juifs et des chrétiens; de vrais chré-

(1) Extrait du *Rhin*.

tiens qui méprisent les juifs, de vrais juifs qui haïssent les chrétiens. Des deux parts on s'exècre et l'on se fuit. Notre civilisation, qui tient toutes les idées en équilibre et qui cherche à ôter de tout la colère, ne comprend plus rien à ces regards d'abomination qu'on se jette réciproquement entre inconnus. Les juifs de Francfort vivent dans leurs lugubres maisons, retirés dans des arrière-cours pour éviter l'haleine des chrétiens. Il y a douze ans, cette rue de juifs, rebâtie et un peu élargie en 1662, avait encore à ses deux extrémités des portes de fer, garnies de barres et d'armatures extérieurement et intérieurement. La nuit venue, les juifs rentraient et les deux portes se fermaient. On les verrouillait en dehors comme des pestiférés, et ils se barricadaient en dedans comme des assiégés.

La rue des Juifs n'est pas une rue, c'est une ville dans la ville.

En sortant de la rue des Juifs, j'ai trouvé la vieille cité. Je venais de faire mon entrée dans Francfort.

Francfort est la ville des cariatides. Je n'ai vu nulle part autant de colosses portefaix qu'à Francfort. Il est impossible de faire travailler, geindre et hurler le marbre, la pierre, le bronze et le bois avec une invention plus riche et une cruauté plus variée. De quelque côté qu'on se tourne, ce sont de pauvres figures de toutes les époques, de tous les styles, de tous les sexes, de tous les âges, de toutes les fantasmagories, qui se tordent et gémissent misérablement sous des poids énormes.

Satyres cornus, nymphes à gorges flamandes, nains, géans, sphinx, dragons, anges, diables, tout un infortuné peuple d'êtres surnaturels, pris par quelque magicien qui pêchait effrontément dans toutes les mythologies à la fois, et enfermé par lui dans des enveloppes pétrifiées, est là enchaîné sous les entablemens, les architraves, et scellé jusqu'à mi-corps dans les murailles. Les uns portent des balcons; les autres, des tourelles; les plus accablés, des maisons. D'autres exhaussent sur leurs épaules quelque insolent nègre de bronze vêtu d'une robe d'étain doré, ou un immense empereur romain de pierre dans toute la pompe du costume de Louis XIV, avec sa grande perruque, son ample manteau, son fauteuil, son estrade, sa crédence où est sa couronne, son dais à pentes découpées et à vastes draperies; colossale machine qui figure une gravure d'Audran complètement reproduite en ronde bosse dans un monolithe de vingt pieds de haut.

Ces prodigieux monumens sont des enseignes d'auberges. Sous ces fardeaux titaniques les cariatides fléchissent dans toutes les postures de la rage, de la douleur et de la fatigue. Celles-ci courbent la tête, celles-là se retournent à demi; quelques unes posent sur leurs hanches leurs deux mains crispées ou compriment leur poitrine gonflée prête à éclater; il y a des Hercules dédaigneux qui soutiennent une maison à six étages d'une seule épaule et montrent le poing aux gens; il y a de tristes Vulcains bossus qui s'aident de leurs genoux, ou de malheureuses sirènes dont la queue écaillée s'écrase affreusement entre les pierres de refend; il y a des chimères exaspérées qui s'entremordent avec fureur; d'autres pleurent, d'autres rient d'un rire amer, d'autres font aux passans des grimaces effroyables. J'ai remarqué que beaucoup de salles de cabaret, retentissant du choc des verres, sont posées en surplomb sur des cariatides. Il paraît que c'est un goût de vieux bourgeois libres de Francfort de faire porter leurs ripailles par des statues souffrantes.

Le plus horrible cauchemar qu'on puisse avoir à Francfort, ce n'est ni l'invasion des Russes, ni l'irruption des Français, ni la guerre européenne traversant le pays, ni les vieilles guerres civiles déchirant de nouveau les quatorze quartiers de la ville, ni le typhus, ni le choléra; c'est le réveil, le déchaînement de la vengeance des cariatides.

Une des curiosités de Francfort, qui disparaîtra bientôt, j'en ai peur, c'est la boucherie. Elle occupe deux anciennes rues. Il est impossible de voir des maisons plus vieilles et plus noires se pencher sur un plus splendide amas de chair fraîche. Je ne sais quel air de jovialité gloutonne est empreint sur ces façades bizarrement ardoisées et sculptées, dont le rez-de-chaussée semble dévorer, comme une gueule profonde toute grande ouverte, d'innombrables quartiers de bœufs ou de moutons. Les bouchers sanglans et les bouchères roses causent avec grâce sous des guirlandes de gigots. Un ruisseau rouge, dont deux fontaines jaillissantes modifient à peine la couleur, coule et fume au milieu de la rue. Au moment où j'y passais, elle était pleine de cris effrayans. D'inexorables garçons tueurs, à figures hérodiennes, y commettaient un massacre de cochons de lait. Les servantes, leur panier au bras, riaient à travers le vacarme. Il y a des émotions ridicules qu'il ne faut pas laisser voir; pourtant j'avoue que, si j'avais su que faire d'un pauvre petit cochon de lait qu'un boucher emportait devant moi par les deux pieds de derrière et qui ne criait pas, ignorant ce qu'on lui voulait et ne comprenant rien à la chose, je l'aurais acheté et sauvé. Une jolie petite fille de quatre ans, qui comme moi le considérait avec compassion, semblait m'y encourager du regard. Je n'ai pas fait ce que cet œil charmant me disait, j'ai désobéi à ce doux regard, et je me le reproche. — Une superbe et grandiose enseigne dorée, soutenue par une grille en potence, la plus belle et la plus riche du monde, composée de tous les emblèmes du corps des bouchers et surmontée de la couronne impériale, domine et complète cette magnifique écorcherie digne de Paris au moyen-âge, devant laquelle, à coup sûr, se fussent ébahis Calatagirone au quinzième siècle et Rabelais au seizième.

De l'écorcherie on débouche dans une place de grandeur médiocre, digne de la Flandre et qui mériterait d'être célébrée et admirée, même après le Vieux-Marché de Bruxelles. C'est une de ces places trapèzes autour desquelles tous les styles et tous les caprices de l'architecture bourgeoise au moyen-âge et à la renaissance se dressent représentés par des maisons-modèles où, selon l'époque et le goût, l'ornementation a tout employé avec un à-propos prodigieux, l'ardoise comme *la pierre*, le plomb comme le bois. Chaque devanture a sa valeur à part et concourt en même temps à la composition et à l'harmonie générale de la place. A Francfort comme à Bruxelles, deux ou trois maisons neuves, de l'aspect le plus bête et qui ont l'air de deux ou trois imbéciles dans une assemblée de gens d'esprit, gâtent l'ensemble de la place et rehaussent la beauté des vieux édifices voisins. Une merveilleuse masure du quinzième siècle, composée, je ne sais pour quel usage, d'une nef d'église et d'un beffroi d'hôtel-de-ville, remplit de sa superbe et élégante silhouette un des côtés du trapèze. Vers le milieu de la place, à des endroits quelconques que n'a évidemment désignés aucune symétrie, ont germé, comme deux buissons vivaces, deux fontaines, l'une de la renaissance, l'autre du dix-huitième siècle. Sur ces deux fontaines se rencontrent et s'affrontent, par un hasard singulier, debout chacune au sommet de sa colonne, Minerve et Judith, la virago homérique et la virago biblique, l'une avec la tête de Méduse, l'autre avec la tête d'Holopherne.

Judith, belle, hautaine et charmante, entourée de quatre Renommées-Sirènes qui soufflent à ses pieds dans des trompettes, est une héroïque fille de la renaissance. Elle n'a plus la tête d'Holopherne qu'elle élevait de la main gauche, mais elle tient encore l'épée de sa main droite, et sa robe, chassée par le vent, se relève au dessus de son genou de marbre, et découvre sa jambe fine et ferme avec le pli le plus fier qu'on puisse voir.

Quelques explicateurs prétendent que cette statue représente la Justice, et qu'elle tenait à la main, non la tête d'Holopherne, mais une balance. Je n'en crois rien. Une Justice qui tiendrait la balance de la main gauche et l'épée de la main droite serait l'injustice. D'ailleurs la Justice n'a le droit d'être ni si jolie ni si retroussée.

Vis-à-vis de cette figure s'élèvent, avec leur cadran noir et leurs cinq graves fenêtres de hauteur inégale, les trois pignons juxta-posés du Rœmer.

C'est dans le Rœmer qu'on élisait les empereurs; c'est dans cette place qu'on les proclamait.

C'est aussi dans cette place que se tenaient et que se tiennent encore les deux fameuses foires de Francfort : la foire de septembre, instituée en 1240 par lettre de haut-conduit de Frédéric II, et la foire de Pâques, établie en 1330 par Louis de Bavière. Les foires ont survécu aux empereurs et à l'empire.

Je suis entré dans le Rœmer.

Après avoir erré, sans rencontrer personne, dans une grande salle, basse et tortue, voûtée en ogive et encombrée des baraques de la foire, puis dans un large escalier à rampe de Louis XIII, tapissé de mauvais tableaux sans cadres, puis dans une foule de corridors et de degrés obscurs, à force de frapper à toutes les portes, j'ai fini par trouver une servante qui, sur ce mot : *Kaisersaal*, a pris une clef à un clou à sa cuisine et m'a conduit à la salle des empereurs.

La brave fille souriante m'a fait passer d'abord par la salle des électeurs, qui sert aujourd'hui, je crois, aux séances du haut-sénat de la ville de Francfort. C'est là que les électeurs ou leurs délégués déclaraient entre eux l'empereur roi des Romains. Sur un fauteuil entre les deux fenêtres l'archevêque de Mayence présidait. Puis venaient par ordre, assis autour d'une immense table couverte en cuir fauve, chacun au dessous de son blason peint au plafond, à droite de l'archevêque de Mayence, Trèves, Bohême et Saxe; à sa gauche, Cologne, le Palatinat, Brandebourg; en face de lui Brunswich et Bavière. Le passant éprouve l'impression que produisent les choses simples qui contiennent de grandes choses, lorsqu'il voit et qu'il touche le cuir roux et poudreux de cette table où l'on faisait l'empereur d'Allemagne. Du reste, à part la table qu'on a transportée dans une salle voisine, la salle des électeurs est aujourd'hui dans l'état où elle était au dix-septième siècle : les neuf blasons au plafond encadrant une mauvaise fresque, une tenture de damas rouge, des appliques-candélabres en cuivre argenté figurant des Renommées, une grande glace à baguettes contournées, en face de laquelle on a mis pour pendant, au siècle dernier, un portrait en pied de Joseph II; au dessus de la porte, en trumeau, un portrait de ce dernier des petits-fils de Charlemagne, qui mourut en 910, au moment de régner, et que les Allemands appelaient l'*Enfant*. Rien de plus. — L'ensemble est austère, sérieux, tranquille, et fait plus songer que regarder.

Après la salle des électeurs, j'ai vu la salle des empereurs.

Au quatorzième siècle, les marchands lombards qui ont laissé leur nom au Rœmer et qui y tenaient boutique, eurent idée de faire entourer la grande salle de niches, afin d'y étaler leurs marchandises. Un architecte, dont le nom s'est perdu, mesura le pourtour de la salle et y construisit quarante-cinq niches. En 1564, Maximilien II fut élu à Francfort et montré au peuple du balcon de cette salle qui, à partir de Maximilien II, s'appela le Kaisersaat et servit à la proclamation des empereurs.

On songea alors à la décorer, et la première pensée qui vint, ce fut d'installer dans les niches développées autour de la salle impériale les portraits de tous les césars allemands élus et couronnés depuis l'extinction de la race de Charlemagne, en réservant aux césars futurs les niches vacantes. Seulement depuis Conrad Ier, en 911, jusqu'à Ferdinand Ier, en 1556, trente-six empereurs avaient déjà été sacrés à Aix-la-Chapelle. En y joignant le nouveau roi des Romains, il ne restait plus que huit niches vides pour l'avenir. C'était bien peu. La chose fut pourtant exécutée, et l'on se promit d'agrandir la salle, quand besoin serait. Les cases se meublaient peu à peu, à quatre empereurs encore par siècle. En 1764, quand Joseph II monta sur le trône impérial sacro-césaréen, il ne restait plus qu'une place vide. On songea de nouveau sérieusement à alonger le Kaisersaal et à ajouter de nouvelles cases aux compartimens préparés cinq siècles auparavant par l'architecte des marchands lombards. En 1794, François II, le quarante-cinquième rois des Romains, vint occuper la quarante-cinquième case. C'était la dernière niche, ce fut le dernier empereur. La salle remplie, l'empire germanique s'écroula.

Cet architecte inconnu, c'était la destinée; cette salle mystérieuse aux quarante-cinq cellules, c'est l'histoire même d'Allemagne, qui, la race de Charlemagne éteinte, ne devait plus contenir que quarante-cinq empereurs.

Là, en effet, dans cette salle oblongue, vaste, froide, presque obscure, encombrée à l'un de ses angles de meubles de rebut, parmi lesquels j'ai vu la table de cuir des électeurs; à peine éclairée à son extrémité orientale par les cinq étroites fenêtres inégales qui pyramident dans le sens du pignon extérieur; entre quatre hautes murailles chargées de fresques effacées, sous une voûte en bois à nervures jadis dorées, seuls dans une espèce de pénombre qui ressemble au commencement de l'oubli, tous grossièrement peints et figurés en bustes d'airain, dont le piédouche porte les deux dates qui ouvrent et ferment chaque règne; les uns coiffés de lauriers comme des césars romains, les autres fleuronnés du diadème germanique, là, s'entre-regardent silencieusement, chacun dans sa sombre ogive, les trois Conrad, les sept Henri, les quatre Othon, l'unique Lothaire, les quatre Frédéric, l'unique Philippe, les deux Rodolphe, l'unique Adolphe, les deux Albert, l'unique Louis, les quatre Charles, l'unique Wenceslas, l'unique Robert, l'unique Sigismond, les deux Maximilien, les trois Ferdinand, l'unique Mathias, les deux Léopold, les deux Joseph, les deux François, les quarante cinq fantômes qui, pendant neuf siècles, de 911 à 1806, ont traversé l'histoire du monde, l'épée de saint Pierre dans une main et le globe de Charlemagne dans l'autre.

A l'extrémité opposée aux cinq fenêtres, près de la voûte, noircit et s'écaille une peinture médiocre, qui représente le Jugement de Salomon.

Quand les électeurs avaient enfin désigné l'empereur, le sénat de Francfort se réunissait dans cette salle; les bourgeois divisés en quatorze sections, selon les quatorze quartiers de la ville, se rassemblaient au dehors dans la place. Alors les cinq fenêtres du Kaisersaal s'ouvraient faisant face au peuple. La grande fenêtre, celle du milieu, était surmontée d'un dais et restait vide. A la moyenne fenêtre de droite, ornée d'un balcon de fer noir, d'où j'ai remarqué la route de Mayence, l'empereur apparaissait, seul, en grand costume, la couronne en tête. A sa droite il avait, réunis dans la petite fenêtre, les trois électeurs archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne. Aux deux autres fenêtres, à gauche de la grande fenêtre vide, se tenaient, dans la moyenne, Bohême, Bavière et le palatin du Rhin; dans la petite, Saxe, Brunswick et Brandebourg. Dans la place, devant la façade du Rœmer, au milieu d'un vaste carré entouré de gardes, il y avait un grand monceau d'avoine, une urne pleine de monnaies d'or et d'argent, une table portant un lavoir d'argent et un bocal de vermeil, et une autre table chargée d'un bœuf rôti tout entier. Au moment où paraissait l'empereur, les trompettes et les cymbales éclataient, et l'archimaréchal du saint empire, l'archichancelier, l'archiéchanson, l'architrésorier et l'architranchant entraient en cortége dans la place.

Au milieu des acclamations et des fanfares, l'archimaréchal, à cheval, montait dans le tas d'avoine jusqu'à la sangle de la selle et y remplissait une mesure d'argent; l'archichancelier prenait le lavoir sur la table; l'archiéchanson remplissait le bocal de vermeil de vin et d'eau; l'architrésorier puisait des monnaies dans l'urne et les jetait au peuple à pleines mains; l'architranchant coupait un morceau de bœuf rôti. En ce moment-là surgissait le grand référendaire de l'empire, qui proclamait à haute voix le nouveau césar et lisait la formule du serment. Quand il avait fini, le sénat dans la salle et les bourgeois dans la place répondaient gravement : *Oui*. Pendant la prestation du serment, le nouvel empereur, déjà formidable, ôtait la couronne et tenait le glaive.

De 1564 à 1794, cette place aujourd'hui ignorée, cette salle aujourd'hui déserte, ont vu neuf fois cette cérémonie majestueuse.

Les grandes charges de l'empire, étant héréditairement acquises aux électeurs, étaient remplies par des délégués. Au moyen-âge les monarchies secondaires tenaient à insigne honneur et à bonne politique d'occuper les grands offices des deux empires qui avaient remplacé l'empire romain. Chaque prince gravitait vers le centre impérial le plus voisin de lui. Le roi de Bohême était archiéchanson de l'empire d'Allemagne; le doge de Venise était protospataire de l'empire d'Orient.

Après la proclamation au Rœmer, venait le couronnement à la collégiale.

J'ai suivi le cérémonial. En sortant du Kaisersaal, je suis allé à l'église.

L'église collégiale de Francfort, dédiée à saint Barthélemy, se compose d'une double nef croisée du quatorzième siècle, surmontée d'une belle tour du quinzième siècle, malheureusement inachevée. L'église et la tour sont en beau grès rouge noirci et rouillé par les années. L'intérieur seul est badigeonné.

Encore ici une église belge. Des murs blancs; pas de vitraux; un riche mobilier d'autels sculptés, de tombes coloriées, de tableaux et de bas-reliefs. Dans les nefs, de sévères chevaliers de marbre, des évêques moustachus du temps de Gustave-Adolphe, qui ont des têtes de lansquenets, d'admirables clochetons de pierre évidés et fouillés par les fées, de magnifiques luminaires de cuivre qui rappellent la lampe de l'alchimiste de Miéris, un Christ au tombeau peint au quatorzième siècle, une Vierge au lit de mort sculptée au quinzième. Dans le chœur, de curieuses fresques, horribles avec saint Barthélemy, charmantes avec la Madeleine; une rude et sauvage boiserie menuisée vers 1400; boiseries et fresques données par le chevalier d'Ingelheim, qui s'est fait peindre à genoux dans un coin et qui portait d'or aux chevrons de gueule. Sur les murailles une collection complète de ces morions fantasques et de ces cimiers effrayans propres à la chevalerie germanique accrochés à des clous comme les poêlons et les écumoires d'une batterie de cuisine. Près de la porte une des ces énormes horloges qui sont une maison à deux étages, un livre à trois tomes, un poème en vingt chants, un monde. En haut, sur un large fronton flamand, s'épanouit le cadran de la journée; en bas, au fond d'une espèce de caverne où se meuvent pêle-mêle dans les ténèbres une foule de gros fils qu'on prendrait pour des antennes d'insectes monstrueux, rayonne mystérieusement le cadran de l'année. Les heures tournent en haut, les saisons marchent en bas. Le soleil dans sa gloire de rayons dorés, la lune blanche et noire, les étoiles sur fond bleu, opèrent des évolutions compliquées, lesquelles déplacent à l'autre bout de l'horloge un système de petits tableaux où des écoliers patinent, où des vieillards se chauffent, où des paysans coupent le blé, où des bergères cueillent des fleurs. Des maximes et des sentences un peu dévernies reluisent dans le ciel à la clarté des étoiles un peu dédorées. Chaque fois que l'aiguille atteint un chiffre, des portes s'ouvrent et se ferment sur le fronton de l'horloge, et des jaquemarts armés de marteaux, sortant ou rentrant brusquement, frappent l'heure sur le timbre en exécutant des pyrrhiques bizarres. Tout cela vit, palpite et gronde dans la muraille même de l'église avec le bruit que ferait un cachalot enfermé dans la grosse tonne de Heidelberg.

Cette collégiale possède un admirable Crucifiement de Van Dyck. Albert Durer et Rubens y ont chacun un tableau, un Christ sur les genoux de la Vierge. Le sujet est le même en apparence; les deux tableaux sont bien différens. Rubens a posé sur les genoux de la divine mère un Jésus enfant, Albert Durer y a jeté un Christ crucifié. Rien n'égale la grâce du premier tableau, si ce n'est l'angoisse du second. Chacun des deux peintres a suivi son génie. Rubens a choisi la vie. Albert Durer a choisi la mort.

Un autre tableau, où l'angoisse et la grâce sont mêlées, c'est une précieuse peinture sur cuir, du seizième siècle, qui représente l'intérieur du sépulcre de sainte Cécile. L'encadrement est composé de tous les principaux instans de la vie de la sainte. Au milieu, sous une sombre crypte, la sainte est couchée tout de son long sur la face, dans sa robe d'or, avec l'entaille de la hache au cou, plaie rose et délicate qui ressemble à une bouche charmante et qu'on voudrait baiser à genoux. Il semble qu'on va entendre la voix de la sainte musicienne sortir et chanter *por la boca de su herida*. Au dessous du cercueil ouvert ceci est écrit en lettres d'or: *En tibi sanctissimæ virginis Ceciliæ in sepulchro jacentis imaginem prorsus eodem corporis situ expressam.* En effet, au seizième siècle, un pape, Léon X, je crois, fit ouvrir la tombe de sainte Cécile, et cette ravissante peinture n'est, dit-on, qu'un portrait exact du miraculeux cadavre.

C'est au centre de la collégiale, à l'entrée du chœur, au point d'intersection du transept et de la nef, que, depuis Maximilien II, on couronnait les empereurs. J'ai vu dans un coin du transept, enveloppée dans un sac de papier qui lui donne la forme d'un bourrelet d'enfant, l'immense couronne impériale en charpente plaquée d'or, qu'on suspendait au dessus de leur tête pendant la cérémonie, et je me suis souvenu qu'il y a deux ans j'avais vu le tapis fleurdelisé du sacre de Charles X roulé, ficelé et oublié sur une brouette dans les combles de la cathédrale de Reims. A la droite même de la porte du chœur, précisément à côté de l'endroit où l'on couronnait l'empereur, la boiserie gothique étale complaisamment cette antithèse sculptée en chêne: saint Barthélemy écorché, portant sa peau sur son bras, et regardant avec dédain à sa gauche le diable juché sur une magnifique pyramide de mitres, de diadèmes, de cimiers, de tiares, de sceptres, d'épées et de couronnes. Un peu plus loin, le nouveau césar pouvait, sous les tapisseries dont on le cachait sans doute, entrevoir par instans, debout dans l'ombre contre le mur, comme une apparition sinistre, le spectre de pierre de cet infortuné pseudo-empereur Gunther de Schwarzburg, la fatalité et la haine dans les yeux, tenant d'un bras son écu au lion rampant et de l'autre son morion impérial; fier et terrible tombeau, qui pendant deux cent trente ans a assisté à l'intronisation des empereurs, et dont la tristesse de granit a survécu à toutes ces fêtes de carton peint et de bois doré.

J'ai voulu monter sur le clocher. Le glockner qui m'avait conduit dans l'église et qui ne sait pas un mot de français m'a abandonné aux premières marches de la vis, et je suis monté seul. Arrivé en haut, j'ai trouvé l'escalier obstrué par une barrière à pointes de fer: j'ai appelé, personne n'a répondu; sur quoi j'ai pris le parti d'enjamber la barrière.

L'obstacle franchi, j'étais sur la plate-forme du Pfarrthurm. Là, j'ai eu un charmant spectacle. Sur ma tête un beau soleil; à mes pieds toute la ville, à ma gauche la place du Rœmer, à ma droite la rue des Juifs posée comme une longue et inflexible arête noire parmi les maisons blanches, çà et là quelques chevets d'antiques églises par trop défaites, deux ou trois hauts beffrois flanqués de tourelles, sculptés à l'aigle de Francfort et répétés, comme par des échos, au fond de l'horizon, par les trois ou quatre vieilles tours-vigies qui marquaient autrefois les limites du petit état libre; derrière moi le Mein, nappe d'argent rayée d'or par le sillage des bateaux; le vieux pont avec les toits de Sachshausen et les murs rougeâtres de l'ancienne maison teutonique; autour de la ville, une épaisse ceinture d'arbres; au delà des arbres, une grande table ronde de plaines et de champs labourés, terminées par les coupes bleues du Taunus. Pendant que je rêvais je ne sais quelle rêverie, adossé au tronçon du clocher tronqué de 1509, des nuages sont venus et se sont mis à rouler dans le ciel, chassés par le vent, couvrant et découvrant à chaque instant de larges déchirures d'azur et laissant tomber partout sur la terre de grandes plaques d'ombre et de lumière. Cette ville et cet horizon étaient admirables ainsi. Le paysage n'est jamais plus beau que quand il revêt sa peau de tigre.—Je me croyais seul sur la tour, et j'y serais resté toute la journée. Tout à coup un petit bruit s'est fait entendre à côté de moi; j'ai tourné la tête; c'était une toute jeune fille de quatorze ans environ, à demi sortie d'une lucarne, qui me regardait avec un sourire. J'ai risqué quelques pas, j'ai dépassé un angle du

'farrthurm que je n'avais pas encore franchi, et je me suis trouvé au milieu des habitans du clocher. Il y a là tout un petit monde doux et heureux. La jeune fille qui tricote; une vieille femme, sa mère sans doute, qui file son rouet; des colombes qui roucoulent perchées sur les gargouilles du clocher; un singe hospitalier qui vous tend la main du fond de sa petite cabane; les poids de la grosse horloge qui montent et descendent avec un bruit sourd et s'amusent à faire mouvoir des marionnettes dans l'église où l'on a couronné des empereurs. Ajoutez à cela cette paix profonde des lieux élevés, qui se compose du murmure du vent, des rayons du soleil et de la beauté du paysage, n'est-ce pas là un ensemble pur et charmant? — De la cage des anciennes cloches, la jeune fille a fait sa chambre; elle y a mis son lit dans l'ombre, et elle chante comme chantaient les cloches, mais d'une voix douce, pour elle et pour Dieu seulement. De l'un des clochetons inachevés, la mère a fait la cheminée du petit feu de veuve où cuit sa pauvre marmite. Voilà le haut du clocher du Francfort. Comment et pourquoi cette colonie est-elle là, et qu'y fait-elle? Je l'ignore; mais j'ai admiré cela. Cette fière ville impériale, qui a soutenu tant de guerres, qui a reçu tant de boulets, qui a patronisé tant de césars, dont les murailles étaient comme une armure, dont l'aigle tenait dans ses deux serres les diadèmes que l'aigle d'Autriche posait sur ses deux têtes, est aujourd'hui dominée et couronnée par l'humble foyer d'une vieille femme, d'où sort un peu de fumée.

VICTOR HUGO.

GABRIELLI.

I

En 1777, sous le règne de Métastase, le grand poète italien, un jeune seigneur français voyageait en Italie, et il venait d'arriver à Venise, quand le hasard, ou plutôt son propre bonheur, le fit le héros de l'aventure que voici :

Notre jeune homme habitait une vieille et solennelle maison de la place Saint-Marc, un ancien palais tout chargé d'armoiries, sombre et silencieux comme le front d'un noble Vénitien, demeure ouverte à tous les vents et à tous les voyageurs de bonne famille. Dans cette maison, et quel que fût l'étranger qui l'habitât, régnait toute l'année un silence vénitien : c'est tout dire. Voilà pourquoi le jeune seigneur qui fut le héros de cette histoire s'ennuyait fort de cette maison silencieuse, et de cette grande ville masquée, Venise, qu'il s'était figurée si remplie de luxe, de bruit et d'intrigues d'amour.

Un jour, un jour d'hiver, que le nuage vénitien était plus épais que de coutume, et le vent encore plus aigu, où toute la ville appartenait à la tristesse de ces gondoles noires qu'on eût prises pour autant de tombes qui glissaient jusqu'à l'asile des morts, le jeune comte entendit qu'il se faisait un grand bruit à la porte de la maison qu'il habitait. Les portes s'ouvraient à deux battans, les vastes escaliers de marbre retentissaient sous les pas des valets; les longs corridors se remplissaient de bagages, et tout d'un coup le gardien de cette maison, entrant d'un air effaré dans la chambre occupée par notre jeune homme :

— Ah! seigneur! ah! seigneur! s'écria cet homme, nous sommes perdus! je suis perdu! Malédiction à moi! ajoutait-il en s'arrachant les cheveux. J'ai trahi la confiance de ma maîtresse, j'ai violé son asile. Elle m'avait confié son palais pour que j'en prisse soin en bon et fidele domestique, et ce palais, je l'ai loué à des étrangers, au premier venu qui a voulu me payer! Malédiction sur moi! malédiction! Un autre que ma maîtresse a foulé ces vieux tapis, un autre que ma maîtresse a, sans sa permission, couché dans son lit de chêne et de damas. Malédiction sur moi! malédiction! Et cependant, que faire? que devenir? Ma maîtresse, que je croyais bien loin, ah! oui, je la croyais bien loin, elle arrive tout d'un coup. Elle est là, l'entendez-vous venir? Là, vous dis-je? Voici ses domestiques, voici ses officiers, voici ses bagages, voici son majordome, voici l'armée de ses femmes! les entendez-vous! Où fuir? Ah! seigneur étranger, illustre comte, venez, de grâce, venez à mon secours. Protégez-moi, fuyez vite, fuyez. Emportez avec vous votre bagage. Voulez-vous que j'appelle votre valet, Monseigneur! Voulez-vous que j'accompagne votre altesse à l'hôtellerie voisine? Nous avons peut-être encore le temps de fuir, vous et moi, avant que ma maîtresse n'ait appris que vous habitez sa maison, que vous avez dormis dans sa chambre et dans son lit. Oh! fuyons, fuyons, fuyons! Disant ces mots, l'honnête Bénédict paraissait véritablement consterné.

Je ne vous ai pas dit le nom du jeune homme : il s'appelait le comte de Rochetaillé. Il avait un beau nom pour un nom de province! C'était un beau jeune homme de vingt ans qui appartenait tout entier, corps et âme, à cette douce oisiveté de vingt ans, que la jeunesse appelle ses passions. Il avait quitté le château paternel, moins encore pour voyager que pour chercher des aventures, et depuis tantôt six mois qu'il était en marche, il n'avait pas rencontré l'ombre d'une aventure. Quand donc il entendit tout ce mouvement inaccoutumé qui se faisait autour de lui, et qu'il vit toute cette maison déserte se remplir, il comprit que quelque chose d'extraordinaire lui arrivait enfin. Aussi le malheureux Bénédict fut-il fort mal reçu de notre jeune homme, quand il vint, pâle d'effroi, lui proposer de quitter cette maison, à l'instant même où cette maison devenait une maison extraordinaire remplie d'événemens extraordinaires, cette maison appartenant à un être extraordinaire et qui allait venir.

— Seigneur Bénédict, répondit le jeune comte au malheureux concierge qui se tordait les mains, j'en suis bien fâché pour vous; mais ce que vous me demandez est impossible. Il ferait le plus beau temps du monde, votre ciel vénitien serait aussi bleu qu'il est noir à l'heure qu'il est, le vent qui souffle deviendrait zéphir, au lieu d'être un vent de bise; au lieu de ce tourbillon de poussière que je vois là-bas, ce serait un tourbillon de fleurs, que pour tout au monde je ne quitterai pas la place. La maison est à moi; je l'ai louée pour six semaines, n'est-ce pas? C'est vous qui l'avez voulu. Six semaines! je ne vous demandais pas quinze jours. Ainsi donc, j'y resterai six semaines, tout autant. Cependant, quoique la maison soit à moi tout entière, je veux être plus hospitalier que vous ne l'êtes vous-même. Par le temps qu'il fait, on ne mettrait pas un espion à la porte. Ainsi, puisque votre noble maîtresse est assez mal avisée pour venir vous surprendre à l'improviste, honnête Bénédict, je serai moins cruel pour elle que vous-même vous voulez l'être pour moi. Je partagerai avec elle cette maison, qui est la mienne, jusqu'à la fin de mon contrat avec vous, qui êtes le chargé d'affaires de cette noble dame, et je tâcherai de lui en faire les honneurs de mon mieux.

Ainsi parla le comte de Rochetaillé à Bénédict. Il avait la parole si assurée, que Bénédict comprit tout de suite qu'il n'y avait rien à espérer d'un pareil homme.

— Au moins, seigneur, dit Bénédict, les mains jointes, s'il plaisait à votre excellence de choisir un autre appartement dans cette maison! Votre seigneurie habite justement la chambre de ma maîtresse, et vous ne voudrez pas lui faire ce chagrin-là, seigneur!

Mais le comte ne daigna pas répondre à Bénédict. Il était trop occupé déjà, épiant du regard les nombreux préparatifs qui se faisaient devant lui dans la chambre qu'il habitait. Comme Bénédict parlait encore, plusieurs valets de pieds étaient entrés dans la chambre du comte, et, sans paraître l'apercevoir, ils disposaient toutes choses pour leur maîtresse. Le comte les laissa faire. Étendu dans un grand fauteuil, au coin du feu, il rendit aux arrivans indifférence pour indifférence. Peu d'instans suffirent aux domestiques de Madame pour changer entièrement cette chambre, qui d'abord ressemblait à s'y méprendre à la chambre à

coucher de quelque somptueuse hôtellerie. Le tapis de pied, sale et usé, fut remplacé par un magnifique tapis aux mille couleurs variées; les vieux meubles qu'enveloppait une serge noire, débarrassés de ce triste linceul, laissèrent éclater tout à coup le velours et la dorure, vieux velours tout neuf, vieille dorure tout éclatante et sculptée à jour. En même temps, d'autres valets apportèrent dans cette chambre magnifique les mille petits meubles précieux à l'usage d'une belle femme : des vases de la Chine, des vases de vieux laque, des corbeilles magnifiques, des candelabres d'or chargés de bougies, ces mille délicieuses chiffonneries à l'usage des élégantes petites-maîtresses de tous les temps. Surtout, ce qui frappa d'étonnement notre gentilhomme, ce fut une magnifique toilette de marbre et d'or, que deux esclaves noirs eurent grand'peine à traîner dans un coin de la chambre. A coup sûr, c'était la toilette d'une reine. L'or, le cristal, les cornalines, la recherche la plus infatigable, éclataient de toutes parts.

Quand ce meuble fut disposé, une jeune et habile servante le couvrit des essences les plus précieuses. On eût dit que tous les parfums de l'Orient s'étaient donné rendez-vous dans ces riches flacons.

— Que cette femme-là doit être belle! se dit à lui-même Rochetaillé.

Et plus il voyait d'étranges choses, plus il se tenait immobile et muet dans son coin.

Il avait été si occupé à regarder tous ces changemens, et surtout son attention avait été si fort excitée par les mille détails de cette toilette d'or, qu'il n'avait pas remarqué que les rideaux de la fenêtre, sales guenilles de coton jaunies par le temps, avaient été remplacés par de magnifiques rideaux de soie, comme aussi la vieille tenture de l'appartement avait cédé la place à un magnifique velours parsemé d'or. La métamorphose du lit n'avait pas été moins rapide ni moins complète. Que de broderies! que de fines dentelles! On eût dit un autel élevé tout d'un coup par quelque génie à quelque déesse de l'antiquité profane.

A peine la nouvelle tenture fut-elle posée, que d'autres domestiques apportèrent plusieurs tableaux précieux, de molles et voluptueuses peintures, têtes d'anges, têtes de vierges : le plus charmant pêle-mêle de l'amour chrétien et du profane amour; sans compter un Christ magnifique trouvé dans l'ivoire par quelque artiste de Florence, sans compter les plus beaux marbres, les plus riches porcelaines, les plus magnifiques vases d'argent; sans compter la magnifique pendule qui chantait les heures; sans compter les glaces portatives; sans compter les épais coussins; sans compter tout ce luxe grand et petit, noble et frivole, enfin ce luxe à part, ce luxe de quelques heureux des siècles, ce luxe qui est le luxe des rois, ou plutôt qui était le luxe des rois, luxe de la plus belle époque du luxe, le seizième siècle, le siècle de François I[er].

Je vous laisse à penser si le jeune comte de Rochetaillé fut ébloui à l'aspect de ces magnificences qu'il n'avait vues encore nulle part, pas même dans les *Mille et une Nuits*, cet idéal de l'Orient! Notre jeune homme, qui se croyait riche, n'avait jamais pourtant rien vu de si riche même dans ses rêves. Ce qui ajoutait encore à sa stupeur, c'était la rapidité incroyable de tous ces changemens, c'était l'arrivée spontanée de toutes ces merveilles qui venaient se poser là en même temps et à la fois chacune à sa place et sans confusion, comme si elles en avaient reçu l'ordre de quelque fée. Ce qui l'étonnait encore, c'était surtout le zèle et le silence des serviteurs empressés qui avaient envahi cette maison tout d'un coup, et qui l'avaient métamorphosée ainsi en un clin d'œil.

Voilà ce qui se passait dans cette chambre à coucher; dans les autres parties de la maison, la même révolution s'opérait presque avec le même silence. Les marches des escaliers se couvraient de tapis et de fleurs; tous les vieux lits se couvraient de duvet et de linge plus fin que la soie; les cuisiniers si long-temps oisifs, allumaient leurs fourneaux, les buffets se remplissaient de vins exquis; toute la maison se remplissait de richesses, d'éclat, de propreté, d'élégance. Bientôt le sombre monument fut illuminé de haut en bas, et l'éclat de mille bougies replongeait sur la place Saint-Marc. Ceci dura à peine trois heures. Au bout de trois heures, tout était prêt entièrement : la maîtresse de ce riche palais pouvait venir.

Le comte de Rochetaillé restait toujours muet à toutes ces merveilles. Nul ne lui avait adressé la parole au milieu de tous ces préparatifs. Il était si près de la cheminée, qu'on ne l'avait même pas dérangé pour poser le tapis de la chambre. Un esclave respectueux avait attendu qu'il se levât pour remplacer par un petit sopha oriental le vieux fauteuil sur lequel il était assis; puis, le vieux fauteuil avait disparu comme les autres.

Rochetaillé croyait alors que la chambre où il se trouvait était complète, et il n'imaginait pas qu'on pût rien y ajouter. Cependant, à chaque instant, de nouveaux domestiques entraient, apportant de nouvelles richesses qui trouvaient leur place à côté de toutes ces richesses. L'un d'eux surtout, un homme âgé, qui portait un habit de velours noir, et sur sa toque une plume noire, se présenta tenant à la main un portrait de femme et une épée. Le vieillard déposa l'épée sur le marbre de toilette; puis il chercha vainement une place pour le portrait. Il déposa ce portrait sur une console dorée qui était en face du comte. Le vieillard sortit.

Un autre domestique entra; il alluma toutes les bougies de la chambre, les candélabres, les flambeaux; un autre domestique vint jeter du bois dans le feu; puis, sur un petit réchaud d'argent, il fit brûler quelques morceaux de bois de sandal; après quoi il sortit comme les autres, et la lourde portière de damas retomba sur lui.

— Par le ciel! se disait le comte, voilà qui est étrange. Une reine n'aurait pas un plus riche attirail. C'est peut-être une reine, en effet, mais quelle reine?

En même temps ses regards s'arrêtèrent sur ce portrait de femme qui semblait lui sourire et l'appeler du regard. C'était une merveilleuse peinture. Une tête italienne dans tout son éclat et dans toute sa beauté, l'œil italien tout noir, les cheveux italiens tout noirs, la peau italienne de cette belle pâleur de l'ambre sous laquelle le sang éclate comme le feu sous la cendre; et dans le sourire tant d'amour, et dans le regard tant de fierté, et des mains si blanches, et des doigts si effilés, et tout cela si jeune!

Rochetaillé oublia, à la vue de ce tableau, toutes les magnificences qui l'entouraient. Il admira comme le peintre admire. Sa position durerait encore, s'il n'eût pas été retiré de sa contemplation muette par un grand bruit qui, cette fois, venait du dehors.

Ce grand bruit, c'était cette reine si impatiemment attendue, qui arrivait dans une gondole. Rochetaillé la vit descendre, ou plutôt il vit comme une forme humaine enveloppée dans sa mantille, et d'un saut elle fut sur le péristyle du palais, et d'un bond elle franchit l'escalier. Rochetaillé ne l'entendit pas venir. Elle était dans la chambre avant qu'il eût pu songer lui-même à la recevoir.

Elle, cependant, elle entra sans façon et comme si elle eût été seule dans cette chambre où se tenait le jeune comte. Celui-ci commençait à se trouver fort embarrassé de son inaction. Etre compté pour si peu de chose, lui, beau jeune homme, avide et curieux de tout voir, par cette belle personne, cela lui paraissait au moins étrange! Cependant, après un premier instant d'embarras, il résolut de garder tout l'avantage de sa position et de ne pas en avoir le démenti.

Il resta donc assis à sa place, comme l'Italienne resta assise devant la glace de la toilette. D'abord elle prit plaisir à regarder dans la glace sa figure noble et transparente, puis bientôt elle frappa des mains, et alors entrèrent deux ou trois femmes de son service.

— Allons, dit-elle, il faut qu'on m'habille!

En même temps elle découvrit sa belle tête, et dans ses cheveux noirs qui s'échappèrent, Rochetaillé reconnut les cheveux noirs du portrait. Bientôt ces beaux cheveux furent relevés avec beaucoup d'art. On lui apporta un bassin d'argent dans lequel elle plongea ses belles mains et



ses deux bras faits au tour. Dans un autre bassin elle plongea sa belle figure, comme fait un cigne qui plonge dans le cristal du lac. Une robe de velours noir couvrait encore ses blanches épaules : la robe tomba et elle fut remplacée par un élégant vêtement de satin, qui laissait la gorge et le cou à découvert.

Sur son cou elle plaça un collier de perles, sur ses cheveux une couronne de roses, à ses bras des bracelets d'or, à ses oreilles des diamans qui brillaient comme des étoiles. En un mot, on eût dit, à la voir ainsi s'arranger, se parer, s'admirer, changer sa chaussure brune contre un soulier de satin, choisir ses bijoux, placer des dentelles, couvrir et découvrir cette poitrine, se sourire à elle-même, charmée et contente comme une belle femme qui sait qu'elle est belle et qui se trouve plus belle que jamais, on eût dit qu'en effet elle était seule à s'admirer et à se voir.

Elle allait, elle venait, elle montait, elle fredonnait ses plus doux airs, elle distribuait à ses femmes sa parure du matin, elle s'approchait de la cheminée et elle présentait au foyer ardent son pied si souple qui semblait se dilater à la douce chaleur ; elle regardait l'heure à la pendule, ou bien encore elle s'agenouillait auprès de son portrait et le regardait avec la complaisance d'une femme qui regarde son enfant, l'image vivante de ses quinze ans. Et comme elle regardait son portrait, Rochetaillé regardait à la fois le portrait et le modèle, et il trouvait que le peintre n'avait pas flatté cette belle personne. Mais comment aurait-il pu la faire plus belle ? se disait-il.

Cela dura plus d'une belle heure, une heure de féerie et d'enthousiasme. Rochetaillé qui, comme tous les hommes trop heureux, avait la superstition que donne le bonheur, commençait à se demander si par hasard il n'était pas invisible ; car, pour être le jouet d'un rêve, il était sûr qu'il ne rêvait pas. Son cœur battait si vite et si fort !

Il en restait là, quand le majordome, entrant dans la chambre d'un air grave et sérieux, s'approcha de la dame, la salua en silence, puis tout d'un coup faisant volte-face et se retournant vers le comte de Rochetaillé ;

— Monseigneur est servi, lui dit-il.

— Il ne sera pas dit, pensa Rochetaillé, que je reculerai encore cette fois.

En même temps il se leva, et présentant la main à cette belle dame, qui le regardait enfin :

— Madame, lui dit-il, ferez-vous tant d'honneur à un étranger, que de partager avec lui son modeste repas comme vous partagez sa maison ?

La dame prit sérieusement la main de l'étranger.

II

Je vous ai dit comment le sombre et triste hôtel, habité à Venise par le jeune comte de Rochetaillé, s'était rempli en un clin d'œil, et comme par enchantement, de toutes les merveilles que peuvent entasser sur un seul point le goût, le luxe, l'amour des arts et la très grande fortune. La chambre à coucher de notre jeune homme n'était pas le seul endroit de la maison qui eût subi cette métamorphose. Les vastes salons qui menaient à la salle à manger étincelaient de lumières et de dorures ; la salle à manger, si froide et si déserte, était remplie de vaisselle d'argent et d'or, étalée sur de magnifiques buffets d'ébène qui étaient eux-mêmes des merveilles de l'art ; la table était chargée de grands plats d'argent ciselés avec cette infatigable coquetterie de formes qui est l'attribut du seizième siècle vénitien. Rochetaillé donna donc la main à cette belle dame, dont il était l'hôte, et il fit de son mieux les honneurs de ce riche palais qui lui avait si peu coûté. La dame, de son côté, parut sensible à toutes ces politesses ; elle prit place à la table dans un grand fauteuil de cuir noir, qu'encadraient merveilleusement toutes ces resplendissantes beautés. Le repas répondait à tout cet appareil. Les mets les plus exquis et les vins les plus vieux furent servis tour à tour.

Notre gentilhomme, qui était entré tout-à-fait dans son rôle, pria la dame de l'excuser s'il ne l'avait pas mieux reçue.

— Mais, lui disait-il, votre visite était si peu espérée ! Nous avons eu si peu de temps pour nos préparatifs ! qu'en vérité, Madame, vous me voyez bien honteux.

A peine le repas était-il achevé, qu'on vint avertir les deux convives que la gondole les attendait et que l'opéra de Métastase allait tout de suite commencer.

— Métastase ! Métastase ! s'écria la jolie dame ; vite de l'eau sur mes mains ! En même temps elle tendait à l'aiguière d'or ses deux petites mains blanches avec une grâce enfantine ; et, pendant qu'une jeune servante versait sur les mains de sa maîtresse une eau tiède et parfumée :

— L'abbé Métastase ! c'est lui qui nous a donné notre théâtre, Monsieur ! Il est notre Eschyle, il est notre Sophocle, il est notre Euripide, disait la dame, c'est lui qui a fait la *Didon, Didone abbandonnata* ! Vite, vite, ma gondole ; votre main, seigneur. Et en même temps la jeune femme tendait sa main à son jeune convive, et elle l'entraînait dans sa gondole.

Ils arrivèrent au théâtre en trois coups de rame. Rochetaillé croyait que son rêve recommençait. Toute cette grande salle vénitienne était remplie jusqu'aux combles. Quatre mille personnes, les plus belles et les plus riches, les plus puissans et les plus nobles, attendaient en ces lieux leur belle heure d'enthousiasme et de plaisir : c'était le plus magnifique pêle-mêle qui se pût voir. Nobles, prêtres, soldats, étrangers, grands artistes, filles de joie, si belles et si nues, qu'on les eût prises pour la vertu ; tout Venise s'était donné rendez-vous au théâtre : les espions eux-mêmes se faisaient hommes dans cette vaste et magnifique enceinte.

Une seule loge était restée vide, et naturellement tous les regards étaient tournés vers cette loge, et dans la plus grande impatience. La loge s'ouvrit ; Rochetaillé se plaça sur le devant, à côté d'elle ! Alors elle ôta son masque, et à peine ce masque fut-il tombé, que ce furent de toutes parts, dans la salle, mille clameurs à faire crouler les murs. On applaudissait, on la saluait, on lui disait : *Viva ! viva !* Il y en avait qui pleuraient à la revoir. Figurez-vous ces quatre mille personnes battant des mains à outrance.

Un nom courut de bouche en bouche, de cœur en cœur ; le frisson fut universel : Gabrielli ! Gabrielli ! On se levait pour la regarder, on se penchait pour la regarder ; toute la salle lui envoyait mille baisers en portant sa main sur son cœur :

Gabrielli ! Gabrielli ! Elle, cependant, elle avait pour tous un geste, un regard, une larme, une émotion de joie ; elle eût voulu que Venise n'eût qu'une seule tête pour l'embrasser tout d'un coup. On criait toujour : Gabrielli ! Gabrielli !

Heureusement la toile se leva. Aussitôt le plus grand silence tomba sur ce grand bruit. Ce jour-là c'était la Romanina qui jouait le rôle de la Didone. En l'absence de Gabrielli, Romanina était la reine de Venise et de Métastase. C'était aussi une admirable Italienne qui avait toutes les passions de l'Italie. D'abord, entendant la foule applaudir, Romanina, heureuse et fière, avait pensé que ces applaudissemens furibonds s'adressaient à elle ; mais que devint-elle, Grand Dieu ! quand la toile fut levée et quand, avec le regard d'une rivale, elle découvrit dans sa loge, heureuse, triomphante, adorée, sa rivale, Gabrielli ? Gabrielli elle-même, qu'elle croyait pour long-temps encore, pour toujours peut-être, à la cour de l'impératrice Catherine II, dans le palais de l'Ermitage ! Gabrielli plus jeune et plus belle que jamais ! A cette vue, Romanina voulut, mais en vain, accomplir sa tâche ; elle pâlit, ses genoux fléchirent sous elle ; la voix lui manqua ; elle tomba évanouie dans les bras de l'*Anna soror*, et cet ingrat public, ce public qui l'adorait hier, sans s'inquiéter de ce malaise, se tournant vers la loge de Gabrielli, se mit à battre des mains de nouveau, et à crier Gabrielli !

Gabrielli alors, pendant qu'on emportait la Romanina évanouie, se penchant vers le parterre, et tendant ses petites mains, elle s'écria de sa douce voix :

— J'y vais, j'y vais, seigneurs ! Puis elle disparut tout d'un coup. Rochetaillé tourna la tête ; il était seul dans cette loge, Gabrielli s'était éclipsée par une petite porte qui menait de la loge au théâtre. Tout d'un coup la toile se relève, voici Didon qui reparaît sur le théâtre, mais une nouvelle Didon plus belle que la première. C'est elle, c'est Gabrielli ! Quel regard ! quelle belle tête ! quelle voix ! quelle passion ! Cette fois l'admiration fut muette et silencieuse. Chacun retenait son souffle, son esprit, ses transports. Gabrielli était bien en effet la noble et belle reine de Carthage ! Elle dominait la foule de toute la hauteur de sa passion ; elle commandait même à l'admiration, même à l'enthousiasme de ces Italiens qui n'ont jamais su contenir ni leur admiration ni leur enthousiasme. Tout le théâtre de Saint-Benoît était dans le ciel. A peine eut-elle paru, que Pacchiaroli, qui jouait ce soir pour la première fois, s'écria plein d'effroi :

— *Malheureux que je suis : c'était un prodige !*

— Vous décrire cependant l'étonnement, l'admiration, l'ivresse de Rochetaillé, à la vue de ce triomphe de Gabrielli, sa compagne, c'est impossible.

Il se demandait à lui-même si c'était bien là la même femme avec laquelle il avait dîné tête-à-tête ; comme il s'était déjà demandé, en présence de son portrait, si c'était bien la même belle personne qui avait posé pour ce portrait. Il passait ainsi d'enchantemens en enchantemens. A la fin, cependant, le drame commencé s'arrêta, le silence fit de nouveau place au bruit ; Gabrielli, redemandée à grands cris, reparut sur le théâtre, conduite par un jeune sénateur de la maison de Bragadini. Et que de fleurs, et que de dentelles, que d'enthousiasme et quelle pluie de sonnets italiens tombèrent sur sa tête, à ses pieds, sur son cœur !

Il fallut faire évacuer la salle de Saint-Benoît par la force armée. Les soldats eux-mêmes s'arrêtaient pour applaudir. Quant à Rochetaillé, il était encore dans sa loge, quand la petite porte du théâtre s'ouvrant de nouveau, une jeune fille du théâtre, Catharina, les joues encore chargées de rouge et dans son attirail de jeune Romaine, vint lui dire de la suivre, que la signora Gabrielli le demandait. En même temps, la jolie fille marchait devant Rochetaillé, relevant gracieusement sa toge bordée de pourpre, dont les longs plis flottans faisaient ressortir merveilleusement la blancheur de ses fraîches épaules.

Gabrielli était dans sa loge, entourée déjà de toute l'aristocratie vénitienne. Venise, en ce temps-là, s'en allait chaque jour au néant par un sentier de fête, de voluptés et de plaisirs. Venise s'était faite française tant qu'elle avait pu, et elle ne se doutait guère qu'un jour elle deviendrait autrichienne. Le dix-huitième siècle l'avait saisie corps et âme, et elle obéissait en esclave à ces voluptés venues d'une si belle cour.

Au milieu de tous ces galans seigneurs, jeunes et vieux, Gabrielli avait redoublé d'orgueil. Elle se servait de cette foule d'admirateurs comme elle se serait servie d'une femme de chambre : celui-ci lui présentait ses dentelles de la nuit, celui-là tendait la main pour recevoir son collier de perles ; il y en avait qui se disputaient à qui remettrait à ses pieds ses petites pantoufles d'or et de soie ; d'autres murmuraient doucement à ses oreilles de douces et tendres paroles vénitiennes, spirituels concetti devant lesquels Marivaux lui-même eût baissé pavillon. Gabrielli, triomphante, heureuse, se laissait ainsi admirer, fêter, adorer. Magnifique Venise, disait-elle à ces jeunes gens qui l'entouraient, il n'y a qu'une mer Adriatique, il n'y a qu'un théâtre de Saint-Benoît ! Seigneurs, votre pauvre Gabrielli vous a bien pleurés, allez, au milieu des glaces à moitié fondues et des fleurs à moitié écloses de la Russie. Parlez-moi tant que vous pourrez ce soir le langage vénitien, chantez à mes oreilles alarmées cette musique vénitienne : depuis si long-temps je n'ai entendu que des barbares ! Ainsi parlait-elle ; et elle avait la voix si tendre, le regard si doux, le geste si poli ; et elle avait si fort l'air de les aimer tous de toute son âme et de tout son cœur, qu'ils furent tous sur le point de se mettre à genoux devant elle.

En même temps, c'était parmi ces jeunes gens à qui lui ferait honneur et fête.

— Viens dans mon palais, disait l'un, nous voulons tous nous enivrer ce soir à Tarente, avec du vin de Chypre, Gabrielli !

— Je viens de faire bâtir une chapelle, disait l'autre, je veux te la dédier ce soir, Gabrielli !

— Gabrielli disait un troisième, si vous me croyez, vous tirerez au sort, et celui que le sort désignera aura l'honneur de vous donner à souper ce soir.

Mais Gabrielli, émue jusqu'aux larmes : Seigneurs, leur dit-elle, si vous le permettez, ce n'est pas moi qui irai chez vous ; ce sera vous qui viendrez souper chez moi cette nuit ; ou plutôt tenez, messeigneurs, regardez ce jeune étranger (en même temps elle montrait Rochetaillé) ; c'est lui, s'il vous plaît, qui aura l'honneur de vous recevoir. Les dés, les instrumens harmonieux, les belles personnes, les improvisations, les chanteurs ambulans, les masques de soie et les habits brodés, et les belles femmes ne manquent pas chez lui. D'ailleurs, il est mon hôte, ne vous en déplaise ; il a annoncé le premier dans la ville que j'allais revenir, et grâce à lui j'ai trouvé mon palais rempli de luxe et de fêtes. Il sera donc aussi votre hôte pour cette nuit. Il vous invite par ma voix, seigneurs, à honorer de votre présence la fête ; venez donc ; la table, le vin, les dés, les instrumens sonores, les poésies mélodieuses, les flambeaux, astres de la nuit, nous attendent ; ainsi donc, qui m'aime me suive ! En même temps elle se levait et tendait la main à Rochetaillé :

— Venez, dit-elle, seigneur comte, donnez-moi la main comme c'est votre droit.

Et le lendemain dans Venise, après toute une nuit de plaisirs et d'ivresse, où le bal, le vin, le jeu, les chansons, les poésies, les perles de la plus belle eau, les parfums de l'Orient, les pierres précieuses, avaient joué leur rôle jusqu'au matin, toute la jeunesse de Venise ne parlait que de la beauté de Gabrielli, de la munificence pleine de goût du Français, l'opulent et beau jeune homme, le comte de Rochetaillé.

III

Où en étions-nous de cette histoire ? Quelle que soit la futilité de nos récits et leur peu de durée, le temps marche plus vite encore ; il vous emporte un conte léger comme il ferait d'une grande histoire !

Nous dirons donc que cette belle Gabrielli, l'honneur de l'Europe musicale au dix-huitième siècle, la Malibran d'Italie, après avoir quitté brusquement Venise, sa patrie, avait été refaire pour la quatrième ou la cinquième fois sa fortune à Saint-Pétersbourg, cette Athènes improvisée dans les glaces par le génie de Catherine-le-Grand. Gabrielli avait dit adieu à Venise pour ne plus la revoir, disait-elle ; elle avait pris congé de Métastase pour jamais, disait-elle ; elle avait quitté l'Italie sans retour, disait-elle ; la Russie avait déjà mérité tout son amour. Et en effet, la Russie étonnée avait applaudi avec des transports tout-à-fait français à la voix de la grande cantatrice. Pétersbourg s'était prosterné aux pieds de l'enchanteresse ; pour elle, Potemkim avait oublié un instant celle qui était doublement sa souveraine ; les éclats, les nuits orientales de Saint-Pétersbourg, la famille impériale, cette ville moscovite qui tendait sa tête rebelle à ce joug de fleurs, tous ces triomphes si complets et si nouveaux avaient trouvé Gabrielli ravie, enchantée ; elle en avait oublié le ciel. — Enthousiasme d'une heure ! Un jour que par grand hasard le soleil s'était montré à Saint-Pétersbourg, cette folle et charmante Gabrielli avait pensé au soleil italien, et à l'instant même elle s'était mise en route ; elle avait dit adieu du fond du cœur aux bar-

VOIR LE SUPPLÉMENT.

bares civilisés dont elle était l'idole, et elle était revenue au pas de course du palais impérial de l'Ermitage à son vieil hôtel de la place Saint-Marc où elle avait trouvé le jeune comte de Rochetaillé. Vous savez le reste. Rochetaillé eut l'esprit de prendre en riant cette bonne fortune inattendue; d'abord la dame avait voulu rire aux dépens d'un gentilhomme étranger, qui ne voulait lui céder ni sa chambre ni son lit; puis quand elle l'eut vu de si bonne composition, il se trouva qu'elle fut séduite par l'esprit et la bonne grâce de son nouveau chevalier. — Elle était si bien une femme habituée à l'imprévu.

Cependant tout Venise s'occupait du jeune comte.—Qui était-il ?—et d'où venait-il? On disait partout qu'à coup sûr il fallait que ce fût un gentilhomme d'une grande distinction, d'une immense fortune, et d'un rare bonheur. Quoi donc! cette Gabrielli, cette adorée qu'aucune prière n'avait pu ni retenir en Italie, ni arracher à Saint-Pétersbourg, ce jeune homme l'avait fait revenir à son premier signal! Et non seulement elle était revenue, mais encore elle avait reparu sur la scène aux applaudissemens de cette Venise disgraciée par elle! En même temps on savait bon gré à Rochetaillé de sa discrétion et de sa retenue. Il était arrivé à Venise comme un simple voyageur; il avait dissimulé avec soin tous ces riches préparatifs; il avait dit si habilement et si discrètement à Gabrielli : « Je ne suis ici que pour toi! » Bref, dans tout Venise on ne parlait que de Gabrielli et du jeune comte de Rochetaillé. Tous les hommes entouraient la belle cantatrice, toutes les jeunes femmes voulaient obtenir un regard de cet élégant jeune homme. Les Français et les Françaises qui étaient à Venise écrivaient à Paris et à Versailles, afin qu'on pût leur dire qui était ce jeune et brillant comte de Rochetaillé.

Gabrielli cependant s'entretenait ainsi avec le jeune homme qui lui faisait de tendres déclarations d'amour :

— Mon hôte, lui disait-elle avec cette voix mélodieuse, si mélodieuse qu'on eût dit qu'elle chantait toujours, prenez garde de me trop aimer, car je ne puis vous aimer encore que huit jours. Je ne suis pas venue ici pour vous, seigneur, quoi qu'en dise toute la ville; je suis venue ici pour mon poète favori, pour mon très sage et très grand Métastase; vous voyez donc que je suis honnête et loyale; je vous avertis quand il est encore temps, ne m'aimez pas trop, seigneur. Je vous ai trouvé chez moi par la faute de mon serviteur de confiance, et je vous garde par vanité et par faiblesse; mais, encore une fois, il ne faut pas trop m'aimer, seigneur. Venez, cependant, profitez de mon ombre pour vous mettre en relief. Vous êtes jeune et beau; les femmes et les hommes le sauront bien vite, vous voyant à mes côtés. Ce que vous auriez fait à peine en deux années de soucis et de fatigues, vous le ferez en quinze jours, quand Venise verra l'heureuse et fière Gabrielli suspendue à votre bras. Vous, cependant, servez-moi comme je veux vous servir moi-même. Rendez-moi mon poète fugitif, et je vous donne Venise la belle tout entière. Allons, du courage, ne me regardez pas ainsi; votre amour pour moi vous est venu par surprise, il s'en ira par une autre surprise. Tenez, voulez-vous être loyal à votre tour : je parie qu'avant de m'avoir vue, votre cœur était occupé ailleurs?

Alors Rochetaillé, qui venait de comprendre au premier mot qu'il n'y avait pas de place pour lui dans le cœur de cette folle beauté :

— En effet, lui dit-il en lui prenant la main, comme on prend la main d'un ami, je vous avouerai, chère Gabrielli, qu'avant votre arrivée dans mon palais, j'étais en effet passionnément amoureux d'une jeune et belle personne de mon pays, ma voisine, mais si belle et si riche, que jamais je n'oserai lui adresser mes vœux. D'ailleurs, elle est si fière, plus fière que vous, Gabrielli, quand vous vous appelez la reine de Carthage! Celle pour qui je soupire, ou plutôt celle pour qui je soupirais avant de vous voir, elle s'appelle la marquise de Caure, elle est la veuve d'un amiral de mon pays, elle a été à Versailles, et le roi Louis XV lui a donné la main pour la faire monter dans les carrosses de la Cour. C'est en outre une dame de beaucoup de vanité et de vertu.

Mais à présent que je vous ai vue, à présent que j'ai été votre chevalier et votre hôte, Gabrielli, à présent que Venise tout entière vous a donnée à moi et moi à vous, voyez ce qui m'arrive! Maintenant vous me dites : « Va-t'en! il n'y a rien ici pour toi! il n'y a rien pour toi que de doux regards, de tendres soupirs, tout le bonheur apparent de l'amour, et puis rien! » Cependant celle que j'aimais avant de vous voir, celle que j'osais aborder à peine, cette orgueilleuse marquise que je suivais de loin par toute l'Italie, que va-t-elle penser de moi? Moi, votre amant! moi, votre hôte! moi, qui vous donne les plus belles fêtes du monde vénitien! elle ne voudra plus me revoir ni me reconnaître; encore moins voudra-t-elle jamais entendre parler de mon amour. Oh! madame! vous voyez dans quelle abîme, grâce à vous, je suis tombé.

Gabrielli, qui l'écoutait en souriant :

— Ce n'est que cela, dit-elle. Quoi! vous êtes si novice! Vous verrez qu'au lieu de vous nuire auprès de celle que vous aimez, une belle femme d'esprit et de renommée, toute à vous, ne peut au contraire que vous faire aimer en prouvant que vous êtes aimable. Vous n'êtes pas galant, mon gentilhomme, et surtout vous n'êtes pas habile! Laissez-moi faire et laissez-vous conduire; je veux qu'avant peu cette belle marquise de Caure, non seulement vous aime, mais encore soit fière d'obtenir un de vos regards. Mais, je vous le répète, il faut vous laisser conduire par moi et m'obéir en toutes choses. Je veux vous servir comme je veux que vous me serviez à votre tour. Ainsi, voilà qui est bien convenu. Vous m'adorerez plus que jamais. Plus que jamais vous m'entourerez de soins et de prévenances; il faut me combler de présens! Voici des diamans et des perles; il faut me donner les fêtes les plus magnifiques et les plus galantes; ordonnez! Il faut qu'on ne parle que de vos profusions. Il faut que vous soyez toujours avec moi, près de moi, à mes côtés, me souriant, m'écoutant, me regardant, me disant des regards: « Tu es la plus belle des plus belles, Gabrielli! » Et moi je ferai parler mes yeux comme vous les vôtres. Oh! c'est cela! c'est cela! Comme nous relevons notre valeur personnelle l'un et l'autre! comme notre passion mutuelle va éveiller d'inquiétudes, de terreurs, de jalousies et de désespoirs sur notre chemin! Que de soupirs étouffés! que de larmes réprimées! Dans un mois, il faut que mon poète soit à mes pieds de nouveau, humilié, repentant, amoureux; il faut que mon indigne rivale, la Romanina, soit mise à la porte de Métastase, comme elle a été mise à la porte du théâtre; il faut aussi que votre fière marquise se mette à vous suivre; il faut qu'elle pâlisse et que son front se couvre tour à tour d'une vive rougeur et d'une sueur glacée, quand par hasard vous tournerez les yeux du côté où elle sera cachée pour vous voir. Voilà notre manœuvre. Allons donc, de l'amour, et faisons-nous beaux, vous et moi! et laissons de côté tout futile propos de galanterie et d'amour!

Puis elle reprit :

— Au fait, vous ne savez pas encore mon histoire. Vous ne savez pas qui je suis. Je suis pour vous une belle femme de talent, et tout au plus; voici que vous êtes amoureux de moi, parce que je suis tombée tout à coup auprès de vous et sans crier gare! Allons, prenez place, mettez-vous à l'aise avec moi, à présent que vous n'avez plus d'amour pour moi, ni moi pour vous! Quand vous avez entendu mon nom et que vous avez vu ma gaîté, dites-moi, qu'avez-vous pensé?

— J'ai pensé, lui répondit Rochetaillé, que vous étiez quelque belle arrière-petite-fille de ce poète, de ce savant et sévère Gabrielli, qui condamna Pétrarque à l'exil, et je me disais : « Il faut bien qu'elle expie par sa beauté, par sa jeunesse et par son amour, la sévérité de son aïeul. »

— Eh bien! eh bien! seigneur comte, je suis en effet de cette savante et sévère maison Gabrielli; nous avons eu un cardinal dans notre famille, Jean-Marie Gabrielli, le même homme d'esprit qui a défendu votre Fénélon contre votre sévère Bossuet, qui voulait mettre des bornes à l'*amour de Dieu*. Ainsi, pardonnez à Gabrielli, qui a exilé le poète amoureux, Pétrarque, en faveur du cardinal Gabrielli qui a défendu le poète amoureux, Fénelon! Je suis donc de cette noble maison, seigneur,

mais je ne suis pas née dans le plus bel endroit de la maison. Je suis venue au monde à la douce lueur du fourneau domestique. Enfant, je chantais déjà les plus beaux airs.

Un jour que j'avais entendu une ariette de Galuppi, je revins chez mon père en chantant le nouvel air, mais si doucement et avec tant de belle voix, que tout à coup le prince notre maître, qui passait dans ses jardins, s'arrêta pour m'entendre. Après m'avoir entendue, il m'applaudit. Quand il m'eût applaudie, il voulut me voir, et il vit en effet une petite fille de quatorze ans, jolie, déliée, svelte, un peu louche, mais louche comme la Vénus de Médicis; toutes les belles statues de la Grèce sont louches, ainsi que me l'a dit Métastase. Aussitôt voilà le prince qui s'écrie: « Quelle voix! quelle jolie personne! Il ne faut pas que tout ce trésor soit perdu, mon enfant! » Bref, me voilà devenue virtuose. Les plus grands maîtres de l'Italie, Garcia, Porpora, deux habiles chanteurs, m'apprirent les secrets de l'art, les premiers secrets que j'avais devinés déjà, si bien qu'à seize ans, je chantais pour la première fois en public, dans ce même opéra de Galuppi, la même ariette qui avait commencé ma fortune. Et puis vint, pour moi, la *Didone* de Métastase; cher et beau Métastase! Et tout d'un coup il se trouva que le nom de la petite cuisinière Gabrielli *(cocbetta di Gabrielli)* fut aussi illustre et non moins fêté que si elle eût été la princesse Gabrielli!

Seigneur, ma fortune date de cet air de la *Didone: Son regina e sono amante!* Je fus entendue de Venise jusqu'à la cour d'Autriche; l'empereur m'appela. C'était l'empereur François Ier, un grand prince, un ami de Métastase! Oh! quelle fête pour moi de charmer tous ces Allemands, et d'en faire des Italiens enthousiastes et passionnés! Oh! quelle fête de se voir adorée ici et là-bas, applaudie ici et là-bas! Tous ces grands seigneurs prosternés à mes pieds! implorant un sourire, et moi leur préférant un poète! Ils m'aimaient tous, ils m'entouraient, ils criaient: *Viva! viva!* Moi, j'étais insolente et fière; j'avais la suite d'une reine. J'avais deux amans, et deux noble amans, l'ambassadeur de France et l'ambassadeur de Portugal; l'un, galant, plein d'esprit et d'ironie; l'autre, emporté, violent, riche comme un vieil Espagnol. Ils m'aimaient tous les deux, l'un avec grâce, l'autre avec rage. Un jour le Portugais surprit le Français à mes genoux: il me frappa de son épée. Le Français tira la sienne; et, innocente que j'étais! je me jetai entre ces deux épées qui me faisaient peur. Ces deux seigneurs s'arrêtèrent à ma voix.

— Il faut nous dire qui vous aimez, Gabrielli, me dit le Français en souriant.

— Il faut le dire, s'écria son rival, ou malheur à toi!

— Seigneurs! seigneurs! leur répondis-je, vous allez le savoir; mais rengaînez vos épées. J'aime Métastase.

En même temps mon sang coulait, ma robe de satin blanc se teignait en pourpre. Mon Portugais épouvanté se jeta à genoux devant moi en s'écriant:

— Pardon! pardon!

— Prince, lui dis-je, je vous pardonne, à condition que vous me rendrez votre épée.

Et tenez, seigneur comte, la voici, cette épée; elle ne me quitte guère plus qu'un flacon de ma toilette.

En même temps Gabrielli tirait la lame du fourreau, et sur cette lame Rochetaillé put lire ces mots en lettres d'or: *Epée sans vergogne qui a frappé Gabrielli!*

Elle reprit bien vite en riant:

— Mais tenez, mon ami, il n'y a dans le monde qu'un soleil, le soleil de l'Italie; qu'un enthousiasme, l'enthousiasme de l'Italie! Cette ville de Vienne, où j'insultais même les épées des gentilshommes, je l'eus bien vite prise en haine. Reprenant mon vol aux cieux paternels, je m'abattis à Palerme, comme fait le rossignol, de retour des pays lointains!

A Palerme, j'étais loin du Métastase; j'étais libre, et que je fus coquette, et méchante et cruelle! Un jour, le vice-roi, le vice-roi lui-même m'avait priée de chanter, et j'avais promis. L'heure venue, je me dis: A quoi bon? le vice-roi! qu'il attende. Je ne chante pas, et je m'en vais me promener sous les orangers de Naples. Voilà le vice-roi qui s'impatiente! Il appelle! il attend! il envoie chez moi son gentilhomme! Soyez donc gentilhomme! Pas de Gabrielli! Gabrielli se promenait en chantant sur le rivage de la mer! Le vice-roi m'envoie prendre de force et jeter de force en prison! Moi, je m'arrange à merveille, j'appelle à moi toutes les misères que renferment ces tristes murs je les invite à ma table, je leur verse du vin, je leur partage mon linge, mes habits, mes dentelles; je suis la fête et la joie de cette prison. — La prison est devenue palais! Oh! que j'étais heureuse! ces malheureux me baisaient les mains! ils appelaient sur ma tête les bénédictions du ciel! Cependant la ville s'ameutait devant mon cachot, on s'inquiétait, on m'appelait, on voulait me voir, on voulait m'entendre; moi je chantais les vers de Métastase aux pauvres prisonniers!

Le vice-roi, éperdu, tremblant, amoureux, honteux, me suppliait de sortir de ma prison, de reprendre ma liberté, et de monter de nouveau sur mon théâtre; mais je répondis: Non pas, seigneur, vous m'avez jetée dans cette prison; j'y suis bien, j'y reste. Bonjour.

Que vous dirai-je? Il fallut capituler avec moi et traiter de puissance à puissance. Voici le traité passé entre Gabrielli et le vice-roi de Naples

1° Le vice-roi accorde la liberté à tous les prisonniers de la ville de Naples;

2° Le vice-roi paie toutes les dettes des prisonniers de la ville de Naples;

3° Le vice-roi demandera pardon à Gabrielli le même soir.

Et je revins triomphante, adorée, sur mon théâtre, entourée de mes prisonniers et de mes pauvres, dans le palais du vice-roi!

— Et j'imagine, répondit Rochetaillé à cette aimable Gabrielli qui lui racontait sa vie passée avec l'abandon d'une femme jeune et belle, qui sent que sa jeunesse et sa beauté rachètent toutes ses fautes, et j'imagine que, malgré toutes les joies de votre prison, vous n'avez guère été tentée d'y rentrer, Gabrielli?

— C'est justement là ce qui vous trompe, seigneur comte. La prison, voyez-vous, un humble endroit où l'on est seul, vaut beaucoup mieux que le palais qu'on habite avec qui vous est odieux, ou, qui pis est, vous est indifférent. En prison, j'étais reine et maîtresse; dans le palais du duc de Parme, j'étais une pauvre esclave obligée de sourire et d'être heureuse. Non, par le ciel! je n'étais pas née pour cette infâme servitude! Aussi, quand je me vis rendue à cette triste liberté, je me sentis saisie d'un grand désir de retourner en prison. Je regrettais le bruit des verrous, comme on regrette les sons de la douce musique ou de la langue maternelle. Donc, un jour que j'étais plongée dans mes plus vifs regrets, l'infant don Philippe de Parme, qui était mon mentor alors, ce grand prince voulut me forcer à sourire, je m'écriai tout haut: Au diable le bossu! *(Gobbo maledetto!)* Vous voyez, seigneur, que j'en usais sans façon avec les puissances de la terre; pardonnez-moi donc d'en user avec vous sans façon.

Pour cette fois encore je fus envoyée *aux carrières*. Six mois de prison, seigneur, parce qu'on m'avait surprise à être triste! six mois de prison, parce que le prince de Parme était jaloux! Et cette fois, dans cette prison nouvelle, j'y étais seule, sans un pauvre à secourir, sans un prisonnier à consoler! Quel ennui! Enfin, un jour que mon geôlier avait été me chercher une robe nouvelle, je m'échappai, je pris la fuite; et alors où aller?

L'Italie m'était fermée! Je suivis tout droit mon chemin. Plus je marchais, et plus le soleil devenait terne et froid. Je marchai ainsi long-temps dans les neiges, dans les glaces, Dieu sait par quels chemins et sur quelles routes! cependant j'allais toujours, car on m'avait dit qu'au milieu de ces frimas je trouverais une autre cité vénitienne, un autre Paris; Saint-Pétersbourg, le Paris de la grande Catherine! J'y arrive. A peine arrivée, je me présente au palais de l'impératrice; on m'annonce:

— Gabrielli ! Oh ! seigneur ! ce nom italien de Gabrielli était comme un coup de tonnerre ! Il y avait des Calmouks qui savaient le nom de Gabrielli ! Voilà la gloire ! On envoie au devant de moi ; on m'introduit devant l'impératrice, celle qui soumettait des peuples, qui gagnait des batailles ! Figurez-vous une petite femme, si modestement habillée que j'eus honte de ma parure. L'œil vif et fin, le sourire tendre et fier, le front haut, la taille bien prise, et quelles mains ! On dit que j'ai les mains belles ; fi donc ! Il faut les voir, les petites mains de cette grande impératrice ; ces mains qui portent l'épée et le sceptre avec le même courage ! Elle me les tendit avec tant de grâce ! et moi je les embrassai avec autant d'ardeur que si je me fusse appelée le prince de Potemkim.

— Ma mignonne, me dit-elle, soyez la bienvenue, comme une hirondelle des pays lointains qui se serait abattue sur les orangers de l'Ermitage. Vous verrez, j'espère, que nous ne sommes pas si sauvages qu'on a pu vous le dire. Nous avons ici des fêtes, des bals et concerts tous les jours. J'ai fait venir de France des poètes, des philosophes, des danseurs, des hommes d'état, des pêches veloutées et des grands seigneurs. Vous serez la plus belle fleur de notre couronne poétique ; ainsi donc, préparez votre voix, votre âme et votre cœur ; voulez-vous ?

Puis, se tournant vers un jeune capitaine qui paraissait lui parler de fort près, elle lui dit :

— Que ferons-nous pour cette belle voix qui vient de Naples tout exprès pour nous ? Ou plutôt, me dit-elle, parle, mon adorable enfant ; que veux-tu ?

— Madame, lui dis-je, est-ce donc trop de vingt mille roubles ? Je suis une pauvre Italienne qui sort de prison, et je prévois que j'aurai besoin de chaudes fourrures cet hiver.

Au mot *vingt mille roubles !* le sourcil de sa majesté éprouva comme un léger frisson, sa joue pâlit, et un éclair passa dans son regard.

— J'eus peur ; je regrettai mes paroles ; mais j'étais femme, et pour tout au monde je n'aurais pas reculé en présence de ce bel officier qui me regardait avec tant d'intérêt.

— Vingt mille roubles ! dit Catherine. Y pensez-vous, Madame ? Pour vingt mille roubles, j'aurai deux feld-maréchaux.

— En ce cas, votre majesté fera chanter ses feld-maréchaux, répondis-je de l'air le plus délibéré.

En ce moment, je me vis placée entre la Sibérie et le palais de l'Ermitage ! Ma fortune me sauva.

— Te voilà bien hardie, petite ! me dit la reine ; va pour deux feld-maréchaux.

— Sans compter les autres, ajouta le petit capitaine en se penchant à l'oreille de sa majesté qui sourit doucement.

Vous dirai-je toute ma gloire impériale ? Mais non : c'est toujours le même récit. Italiens ou Russes, policés ou barbares, qu'importe ! La musique est la langue universelle. Pourtant, voyez-vous, la gloire est une fumée qui passe bien vite. J'aurais pu être une reine là-bas, j'aime mieux être une humble artiste en Italie. Je suis donc revenue à vol d'oiseau en Italie, et à peine sur le sol, mon ancien amour m'est revenu au cœur.

Tel fut le récit de cette grande cantatrice. Si nous avons rapporté cette histoire avec tant de détail, c'est qu'à notre sens Gabrielli représente à merveille l'existence de l'artiste à cette époque. Elle en a toute la naïveté, tout l'abandon, toutes les passions, bonnes et mauvaises. Femme d'esprit, mais d'un esprit futile ; femme de cœur, mais d'un cœur changeant ; honnête dans ses amitiés, emportée dans ses amours, dépensant sa vie et son argent comme si l'une ne valait pas plus que l'autre ; partie de très bas, mais ayant apporté en ce monde le tact exquis des plus grands seigneurs ! plus fière de son talent que de sa beauté ! Humiliant à outrance les grands seigneurs qui passaient sous son joug ! Arrachant à celui-ci son épée, à cet autre sa toison d'or. Reprochant à un prince ses difformités physiques, et l'appelant bossu ! en pleine cour. On a beaucoup dit et beaucoup répété que c'étaient les philosophes qui, les premiers, avaient jeté dans le monde les idées d'égalité ; ce ne sont pas les philosophes, ce sont quelques femmes appuyées sur leur beauté, sur leurs grâces et sur leur esprit. Telle fut l'héroïne de ce très véridique récit.

Quand elle se fut bien mise à l'aise avec le jeune Rochetaillé, son confident ; quand elle lui eut bien prouvé qu'elle ne voulait être que son amie, Rochetaillé, fidèle à ses instructions, se mit à l'aimer avec fureur, en public. Elle, de son côté, sut lui rendre amour pour amour, aussi en public. Ils occupèrent l'un et l'autre tout Venise pendant trois grands mois, et c'était une folie, et c'était un luxe, et c'étaient des fêtes sans pareilles. Quant à ce jeune gentilhomme français, qui était arrivé en Italie, à peine suivi d'un vieux domestique de son père, grâce à cette illustre conquête dont l'Italie lui faisait honneur, il était maintenant le favori du jour. Il était l'homme à la mode et le héros de mille plaisirs. Chaque jour il se liait avec les plus grands noms de la république de Venise ; les plus grandes maisons tenaient à honneur de recevoir comme un de leurs hôtes l'illustre et fastueux amant de la Gabrielli. On faisait cercle autour de lui pour le voir ; on le regardait, on l'admirait, on l'écoutait : il était l'oracle de la mode et du goût dans toute l'Italie. Ce nom de Rochetaillé sonnait plus haut que le nom d'un cordon-bleu et d'un maréchal de France, dans cette ville frivole, qui allait à sa perte par un sentier de roses et de plaisirs.

Le succès de Gabrielli et de son amant supposé surpassa donc toutes leurs espérances. Un jour qu'ils étaient au bal l'un et l'autre, chez l'ambassadeur de France, elle dans tout l'éclat de sa beauté, lui dans toute la grâce de sa jeunesse, Gabrielli, tout en dansant, vit entrer dans les salons, et se perdre dans la foule des courtisans, le grand poète, son amant, Métastase qui revenait à elle, enfin, rappelé qu'il était par tout ce grand bruit et toute cette vive adoration qu'elle jetait autour d'elle.

En même temps, Rochetaillé, non moins heureux, se trouvait en présence de cette belle et riche veuve qui, avant son départ de France, n'avait eu pour lui ni un sourire, ni un regard. Le bonheur public de ces deux amans avait été un appât habilement jeté sur leur passage ; Métastase et la belle comtesse s'étaient laissé prendre à ce piége, auquel bien peu d'âmes résistent. Métastase s'était dit qu'une femme ainsi aimée et si belle était bien digne qu'il oubliât ses inconstances ; de son côté, la belle Française, voyant ce jeune homme préféré par cette belle et illustre Italienne aux plus beaux, aux plus élégans et aux plus riches, s'était mise à réfléchir qu'elle avait été bien cruelle pour son compatriote, qu'elle l'avait découragé mal à propos ; qu'elle n'avait pas assez vu combien il était jeune, beau, bien fait, galant, et que si elle avait voulu pourtant, il serait à ses pieds. Elle vint à se demander s'il ne serait pas temps d'essayer encore sur ce jeune cœur, qui avait été à elle, le pouvoir de ses beaux yeux, et à se dire que sa gloire serait bien grande dans toute l'Italie et dans toute l'Europe si, en effet, elle pouvait ôter son amant à cette heureuse et adorée Gabrielli !

Gabrielli, qui était plus habile que Rochetaillé, comprit d'un coup d'œil toutes ces nuances ; d'un coup d'œil aussi, elle avertit son jeune compagnon. Ce coup d'œil voulait dire : Encore un pas ! soyez aussi beau que je vais être belle ! Réussissez ce soir auprès des femmes comme je vais réussir auprès des hommes ; demain vous serez aux pieds de votre comtesse, demain mon poète sera à mes pieds ? Et comme l'avait dit le coup d'œil ils se comportèrent l'un et l'autre.

Jamais Gabrielli n'avait été plus séduisante, plus heureuse et plus épanouie. On l'entourait, on la regardait, on la saluait en passant. Une seule fois son regard distrait à dessein tomba sur Métastase, ce Métastase qu'elle appelait depuis trois mois de tout son cœur. Ce doux regard acheva sa conquête : Métastase fut vaincu.

Rochetaillé, de son côté, se trouva aussi par hasard le partner de cette belle dame qu'il aimait, et qu'il n'avait jamais vue plus belle. Il fut son danseur toute la nuit, et elle lui tendit la main avec un empressement plein de trouble et d'espoir. Elle était si tremblante ! elle était si émue !

Rochetaillé se hasarda enfin à lui parler de son amour. Chose étrange! elle l'écouta sans colère.

— Vous m'aimez? lui dit-elle tout bas.

— Si je vous aime!

— Et Gabrielli?

— Je n'aime que vous, répondit-il.

— Et si je vous disais : Partez avec moi!

— Je dirais : Allons!

— Mais s'il fallait partir ce soir?

— Je répondrais : Ce soir,

— A l'instant même?

— A l'instant!

La conversation du jeune homme et de la jeune dame, c'était mot pour mot, dans un salon voisin, la conversation de Métastase et de Gabrielli.

A peine Rochetaillé put-il la rejoindre un instant pour lui dire: Adieu, je pars! je pars avec elle! — Je vous l'avais bien dit, répondait Gabrielli.

Et le lendemain dans tout Venise, on ne parlait que de la belle dame française qui avait enlevé au bal de l'ambassadeur l'amant de Gabrielli, et de Gabrielli qui avait enlevé Métastase!

L'Europe fut en émoi fort long-temps de cette aventure. Pendant ce temps, Rochetaillé épousa sa veuve, et la première chose qu'il acheta avec sa riche dot, ce fut un régiment pour lui et un collier de perles pour Gabrielli.

C'est depuis ce temps-là qu'on a fait à Venise ce nouveau proverbe : On dit d'un homme à grandes prétentions de magnificence ou d'esprit : Ce n'est pas Gabrielli! ce n'est pas le diable! *Chi è?... la Gabrielli.*

Gabrielli est morte tranquillement en 1796, pleurée par ses amis, et laissant deux millions de dettes, après en avoir prodigué trois fois plus.

Le comte de Rochetaillé, qui était un homme rangé et riche, mourut quelques années plus tard, en 1798.

Ceci vous prouve que le talent a toujours valu la noblesse, et qu'il n'y a dans ce monde, comme le disait souvent la Gabrielli, qu'une chose qui serve, l'imprévoyance et le plaisir.

J. Janin.
(*Gazette musicale.*)

LE TUEUR DE DAIMS.

(Suite.—Voir les derniers numéros.)

CHAPITRE XXI.

> On parlera légèrement de l'esprit qui vient de s'envoler; on adressera des reproches à ses cendres froides; mais il s'en inquiétera peu, si on le laisse dormir dans la tombe où un Breton l'a placé.
>
> *Anonyme.*

Le lecteur peut se figurer l'horreur que durent éprouver les jeunes filles à cet affreux spectacle. Elles entourèrent de bandages la tête de leur père, et lui donnèrent tous les soins que les circonstances rendaient possibles. Il leur apprit ensuite ce qui s'était passé. Dans le commencement de la lutte avec les Hurons, il avait eu affaire au vieux chef qui avait eu la précaution de se faire remettre les armes de ses compagnons, mais qui avait gardé les siennes. Le sauvage, se trouvant trop pressé par son adversaire, s'en était défait par un coup de couteau. Cet événement avait eu lieu à l'instant où la porte fut ouverte et quand Hurry se précipita sur la plate-forme. C'est par cette raison que ni le chef des Hurons ni Hutter n'avaient pris part au reste du combat; car le second était très dangereusement blessé et le premier n'osait se montrer à ses compagnons, couvert du sang d'un des deux blancs, après l'ordre sévère qu'il avait donné de les prendre tous deux en vie.

— De l'eau! s'écria Hutter, de l'eau.

Elles s'empressèrent de lui en apporter.

— Mon père, dit Judith désolée, que pouvons-nous faire encore pour vous? Mon père, Hetty et moi pouvons-nous vous soulager?

— Votre père! répéta lentement Thomas Hutter; non, Judith, non Hetty, je ne suis pas votre père. *Elle* était votre mère, mais ce n'est pas moi qui suis votre père. Cherchez dans la caisse, tout est là. Encore de l'eau!

Les deux sœurs se mirent en prières auprès du mourant.

Durant l'heure qui se passa ensuite, aucune des sœurs ne pensa assez aux Hurons pour craindre leur retour; et quand on entendit enfin un bruit de rames, Judith même ne tressaillit pas; elle comprenait que c'était l'arche qui approchait, elle s'avança sans crainte sur la plate-forme; Chingachgook, Hist et Hurry étaient debout sur l'avant.

Judith ne dit pas un seul mot sur la situation de son père; mais Hurry entra le premier dans la maison, où il trouva Hutter couché sur le dos, et Hetty, qui, assise à son côté, l'éventait avec un soin vraiment filial.

Il fut aussi surpris que fâché de voir son compagnon dans une situation si désespérée.

— Eh bien! vieux Tom, lui dit-il, ces vagabonds l'ont donc emporté sur vous?

Hutter entr'ouvrit ses yeux à demi éteints, et jeta un regard égaré sur celui qui lui parlait ainsi.

— Qui êtes-vous? lui demanda-t-il à demi voix, vous ressemblez au lieutenant de la Neige; c'était un géant, et peu s'en fallut qu'il ne nous donnât notre compte.

— Je suis votre lieutenant, Tom, et votre camarade, mais je n'ai rien de commun avec la neige. Nous sommes en été, et Henry March quitte toujours les montagnes le plus tôt possible quand viennent les gelées.

— Ah! c'est vous, Hurry Hurry! avez-vous une chevelure? La mienne est partie. Comment se trouve-t-on avec une chevelure! Je sais ce qu'on sent quand on n'en a plus, du feu et des flammes autour du cerveau. Non, non; tuez d'abord, Hurry, et scalpez ensuite.

— Que veut dire le vieux Tom, Judith? Pourquoi lui avez-vous entouré la tête de bandages? Ces brigands lui ont-ils donné un coup de tomahawk sur le crâne?

— Ils lui ont fait ce que vous et lui, Hurry March, vous auriez été si contens de leur faire il n'y a pas long-temps; ils lui ont pris sa chevelure, comme vous auriez voulu enlever les leurs pour les vendre au gouverneur de New-York.

Judith faisait tous ses efforts pour s'exprimer avec calme; mais ce qu'elle éprouvait ne lui permettait pas de parler sans amertume. Hurry leva les yeux sur elle avec un air de reproche.

— Voilà de bien gros mots, dit-il, pour sortir de la bouche d'une fille de Thomas Hutter, quand son père est mourant devant ses yeux.

— Quelque reproche que ce puisse être pour ma mère, je ne suis pas fille de Thomas Hutter.

— Vous n'êtes pas fille de Thomas Hutter! Mais si vous n'êtes pas fille de Thomas Hutter, qui donc est votre père?

Cette question dompta l'esprit rebelle de Judith.

En ce moment des signes peu équivoques annoncèrent que le der-

er instant de la vie de Hutter approchait. Judith et Hetty n'avaient s quitté le lit de mort de leur mère ; ni l'une ni l'autre n'eurent soin d'être averties que la crise était prochaine, et tout signe de ssentiment disparut du front et des yeux de la première. Hutter vrit les yeux, et avança une main pour tâter autour de lui, signe ie la vue lui défaillait ; puis sa respiration devint pénible ; elle cessa entôt tout-à-fait, et il rendit le dernier soupir.

La journée se termina sans autre événement ; et l'on fit les prépatifs nécessaires pour l'ensevelissement de Hutter. L'enterrer était ipraticable, et Hetty désirait que son corps fût placé à côté de celui sa mère dans le lac.

Le moment fixé pour la cérémonie fut celui où le soleil se couait. Le corps fut déposé sur le bateau, enveloppé d'un drap dans quel on avait placé une centaine de livres de pierres, prises à l'enoit qui servait de cheminée, afin qu'il ne pût manquer de desndre jusqu'au fond de l'eau. Quand ils furent tous à bord de l'are, Hurry prit les rames. Judith était touchée jusqu'aux larmes, et urry lui-même était vivement ému. Hetty conservait tous les signes térieurs de la tranquillité ; Hist était sérieuse, attentive, et voyait ec intérêt tout ce qui se passait ; car elle avait vu souvent onrrer des visages pâles, mais jamais d'une manière aussi étrange. Délaware, quoiqu'il observât tout avec soin, avait l'air grave et lme d'un stoïcien.

— A présent, Hurry, vous pouvez cesser de ramer, dit enfin Hetty, i servait de pilote, voici le tombeau de ma mère.

March laissa tomber son grappin, et à travers une eau presque ssi pure que l'air, il vit ce que Hetty avait coutume d'appeler le nbeau de sa mère. C'était un petit monceau de terre élevé sur le nc. March annonça à Judith que tout était prêt ; il reçut ses insıctions, souleva le corps, et le porta sur le bord du bateau ; puis l'aide d'une corde placée sous les jambes et sous les épaules du funt, il le descendit lentement au fond du lac.

— Voilà la fin du vieux Tom ! s'écria Hurry ; ne pleurez pas, Juh ; ne vous désolez pas, Hetty ; la mort de votre père est une rte pour vous. C'en est une grande, surtout pour des filles non maées. Mais il y a un moyen de réparer ce malheur. Quand il pourra us être agréable, Judith, d'entendre ce qu'un homme honnête sans prétention a à vous dire, veuillez m'accorder un moment entretien particulier.

Quoiqu'un pareil discours fût hors de saison, il ne produisit pas r Judith ces signes de mécontentement qu'on pouvait attendre d'une mme de son caractère. Au contraire, elle parut frappée de quelje idée soudaine, regarda fixement celui qui le lui adressait, et lui isant signe de la suivre, elle se rendit à l'autre extrémité du baau. Là elle s'assit, et invita Henry March à se placer à son côté. out cela fut fait d'un air si sérieux et si décidé, que son compagnon n fut presque intimidé, et elle fut obligée d'entamer la conversation.

— Vous désirez me parler de mariage, Henry March, lui dit-elle, t c'est sur la tombe de ma pauvre mère que je dois entendre ce que ous avez à me dire !

— C'est du nouveau, Judith, et vous avez ce soir une manière d'è e qui m'abasourdit, répondit Hurry ; mais il faut que la vérité sorte. 'ous savez, Judith, que je vous regarde depuis long-temps comme la une fille la plus avenante que j'aie jamais vue ; et je n'en ai fait un ecret, ni ici sur ce lac, ni parmi les chasseurs et les trappeurs, ni ans les établissemens.

— Oui, oui, je l'ai déjà entendu dire, et je suppose que cela est rai, répondit Judith avec une sorte d'impatience fébrile.

— Quand un jeune homme parle ainsi d'une jeune fille, il est raionnable de supposer qu'il attache du prix à elle.

— Cela est vrai, Hurry ; vous m'avez déjà dit et redit tout cela.

— Hé bien ! si cela est agréable à entendre, je pense qu'on ne eut pas le répéter trop souvent. Tout le monde me dit que c'est ce qu'il faut faire avec tout votre sexe, et que rien ne plaît tant à une femme que d'entendre un jeune homme répéter pour la centième fois combien il l'aime, à moins qu'il ne lui parle de sa beauté.

— Sans doute, nous aimons l'un et l'autre, en certaines circonstances. Mais dans celle où nous nous trouvons, Hurry, toute parole inutile est déplacée, et je désire que vous me parliez clairement.

— Il faut que votre volonté se fasse, Judith, et j'ai dans l'idée qu'il en sera toujours de même. Je vous ai souvent dit que je vous aimais mieux qu'aucune autre jeune fille, mais vous devez avoir remarqué que je ne vous ai jamais clairement et nettement demandé de m'épouser.

— Je l'ai remarqué, répondit Judith, parce que cela était remarquable dans un homme aussi décidé et aussi hardi que Hurry Harry.

— Il y avait une raison pour cela, Judith, et c'est une raison qui me tourmente encore même en ce moment ; mais n'ayez pas l'air de vous fâcher, car il y a des idées qui s'attachent à l'esprit d'un homme, comme il y a des paroles qui s'attachent à son gosier, sans pouvoir jamais en sortir. Cependant j'ai au fond du cœur un sentiment qui l'emporte sur tout cela, et je vois qu'il faut que je cède à ce sentiment. Vous n'avez plus ni père ni mère, Judith, et il est impossible que vous et Hetty vous puissiez vivre ici toutes seules, même en temps de paix. Il est donc temps que vous songiez à prendre un mari, et si vous voulez m'accepter, tout ce qui s'est passé sera oublié.

— En voilà assez, Hurry, je vous comprends aussi bien que si vous me parliez pendant tout un mois. Vous désirez m'épouser.

— Vous exprimez mes pensées en meilleurs termes que je ne pourrais le faire, Judith.

— Vos paroles ont été assez claires, Hurry, et il convenait qu'elles le fussent. Ma réponse sera aussi sincère que votre proposition. Il y a une raison, Henry March, qui fait que jamais je ne...

— Je crois que je vous comprends, Judith ; mais si je consens à passer par-dessus cette raison, cela ne concerne que moi. Pourquoi vos joues rougissent-elles comme le firmament quand le soleil se couche ? Vous ne devez pas trouver dans mes paroles un sujet d'offense, quand je n'ai pas le moindre dessein de vous offenser.

— Je ne rougis pas, et je ne veux pas m'offenser, Hurry, répondit Judith ; je vous le répète, il y a une raison qui fait que je ne pourrai pas être votre femme. Je ne vous aime ni ne vous aimerai jamais assez, j'en suis sûre, pour y consentir. Nul homme ne peut désirer d'épouser une femme qui ne le préfère pas à tout autre ; et quand je vous parle avec cette franchise, je crois que vous me remercierez de ma sincérité.

— Ah, Judith ! ce sont ces élégans à habit écarlate, ces officiers des forts, qui ont fait tout le mal.

— Silence, March ! ne calomniez pas une fille sur la tombe de sa mère. Quand je n'ai d'autre désir que de vous parler avec franchise, ne me forcez pas à appeler des malheurs sur votre tête dans l'amertume de mon cœur. N'oubliez pas que je suis femme et que je n'ai ni père ni frère pour me venger de vos discours.

— Il y a quelque chose de raisonnable dans ces derniers mots, et je n'ajouterai pas une parole. Mais prenez du temps, Judith, et réfléchissez-y mieux.

— Je n'ai pas besoin de délai, mon parti était pris depuis longtemps. A présent, nous nous comprenons l'un l'autre, et il est inutile d'en dire davantage.

— Le Glimmerglass n'a plus rien d'attrayant pour moi à présent, dit Hurry après une minute de silence. Le vieux Tom n'existe plus ; les Hurons sont en aussi grand nombre sur le rivage que les pigeons dans les bois ; et au total c'est un endroit qui commence à ne plus me convenir.

— Hé bien, quittez-le. Vous voyez qu'il est entouré de dangers. Pourquoi risqueriez-vous votre vie pour les autres ? D'ailleurs, je ne

vois pas quel service vous pouvez nous rendre. Partez cette nuit; personne d'entre nous ne vous en fera jamais un reproche.

— Si je m'en vais, ce sera le cœur gros à cause de vous, Judith; j'aimerais mieux vous emmener avec moi.

— C'est ce dont il ne faut point parler plus long-temps, March. Dès que la nuit sera venue, je vous conduirai moi-même à terre sur un canot, et il vous sera facile de gagner le fort le plus voisin. Quand vous y serez arrivé, si vous pouvez nous envoyer un détachement de...

Judith cessa de parler, car elle sentit qu'il était humiliant pour elle de s'exposer ainsi aux réflexions et aux commentaires d'un homme qui n'était pas disposé à voir sous un jour favorable les rapports qu'elle avait eus avec les officiers des forts. Mais Hurry comprit son idée, et il en suivit le fil sans rien mettre de caustique dans son ton ni dans ses manières.

— Je comprends ce que vous voulez dire, et je sais pourquoi vous ne le dites pas. Si je puis arriver au fort, un détachement en partira pour venir relancer ces vagabonds, et je l'accompagnerai moi-même; car je voudrais vous voir, vous et Hetty, en lieu de sûreté, avant de vous quitter pour toujours.

— Ah! Hurry March! si vous aviez toujours parlé et pensé ainsi, mes sentimens pour vous auraient pu être bien différens!

— Est-il donc trop tard à présent Judith? Je suis brusque, mais nous pouvons tous changer.

— Oui, March, il est trop tard. Je ne puis jamais éprouver pour vous ni pour aucun autre homme, un seul excepté, le sentiment que vous voudriez trouver en moi. Nous restons amis, Hurry, et je puis compter sur vous, n'est-il pas vrai?

— Certainement; quoique notre amitié en eût été plus chaude, si vous pouviez me regarder comme je vous regarde.

Judith hésita, et une forte émotion parut l'agiter. Alors, comme si elle eût résolu de surmonter toute faiblesse, elle parla sans détour.

— Vous trouverez au poste le plus voisin un capitaine nommé Warley, dit-elle, devenant pâle comme la mort; je désirerais beaucoup que le commandement du détachement fût donné à tout autre officier.

— Cela est plus facile à dire qu'à faire, Judith: le major donne ses ordres, et il faut que les capitaines obéissent. Je connais l'officier dont vous parlez; c'est un gentleman à joues vermeilles, ami de la joie, et qui mettrait à sec le Mohawk, si l'eau de cette rivière était du vin de Madère; un homme dont la langue est bien affilée, que toutes les filles de la vallée admirent, et qui, dit-on, admire toutes les filles.

La jeune fille se leva et dit à Hurry qu'elle n'avait rien de plus à lui communiquer.

—

CHAPITRE XXII.

> Cet excès de misère qui fait que l'homme opprimé ne tient plus compte de sa propre vie, le rend aussi maître de l'oppresseur.
>
> COLERIDGE.

La jeune fille se leva et alla rejoindre sa sœur. En cet instant, Hist et le Délaware s'avancèrent vers Hurry à l'autre extrémité du bateau, laissant les deux sœurs parler de la nouvelle position où elles se trouvaient. Elles descendirent dans le canot et suivirent l'arche en ramant.

— N'est-ce pas un canot qui passe derrière le château? s'écria Judith. Ici... dans la direction de la pointe. A présent il est caché, mais je l'ai vu certainement passer derrière la palissade.

— Je l'ai déjà vu, répondit Hetty tranquillement. Ce canot venait du camp des Hurons, et il était conduit par un seul homme. Ce n'était pas un Indien, et il m'a semblé que c'était Tueur de daims.

Hetty ne se trompait pas. La légère nacelle du chasseur s'avançait lentement vers l'arche, et Judith dirigea la sienne de manière à le rencontrer avant qu'il arrivât à l'arche.

— Vous êtes le bienvenu, Tueur de daims, s'écria Judith, tandis que les canots flottaient bord à bord. Nous avons eu une journée terrible; mais votre retour nous épargne un malheur de plus. Les Hurons vous ont-ils rendu la liberté, ou leur avez-vous échappé?

— Ni l'un ni l'autre, Judith: un Indien dont les yeux se sont ouverts après qu'il a été trompé ne les ferme plus, surtout tant qu'il reste dans le même endroit.

— Cela est vrai, Tueur de daims, mais si vous ne vous êtes pas échappé des mains des sauvages, comment vous trouvez-vous ici?

— C'est une question toute naturelle, et vous la faites d'une manière charmante. Vous êtes étonnamment belle ce soir, Judith, ou Rose Sauvage, comme le Serpent vous appelle; et je puis bien vous donner le même nom, puisque je pense réellement que vous le méritez. Quant à ces Mingos, ils sont enragés de la perte qu'ils ont faite ici lors de la dernière escarmouche, et ils brûlent de s'en venger sur toute créature de sang anglais qu'ils rencontreront.

— Ils ont tué mon père, dit Hetty.

— Je le sais. Si vous avez perdu un brave ami, Dieu vous en enverra d'autres pour le remplacer; et je regarderai désormais comme un devoir pour moi de veiller à ce que la nourriture ne manque pas dans votre wigwam, si cela est nécessaire.

— Nous vous comprenons, Tueur de daims, répondit Judith, et nous vous remercions. Mais expliquez-nous comment vous pouvez être ici.

— Moi! Judith, je suis en congé.

— En congé! Je sais ce que ce mot signifie parmi les soldats, mais non quand il est employé par un prisonnier.

— La signification en est tout-à-fait la même. On dit qu'un homme a un congé quand il a la permission de quitter un camp ou une garnison pour un certain temps spécifié, à la fin duquel il doit y retourner pour reprendre son service, ou pour souffrir la torture, suivant qu'il est soldat ou prisonnier. Or, je suis prisonnier.

— Quelle garantie les Hurons ont-ils que vous retournerez parmi eux?

— Ma parole que je leur ai donnée; et ils auraient été de grands sots s'ils m'avaient laissé partir sans cela; car, en ce cas, je n'aurais pas été obligé de retourner parmi eux et de souffrir tout ce que leur fureur infernale peut inventer de pire.

— Est-il possible que vous ayez dessein de commettre un tel acte de témérité, un suicide?

— Comment dites-vous?

— Je vous demande s'il est possible que vous vous remettiez au pouvoir de vos ennemis implacables en tenant une pareille promesse?

Nathaniel la regarda un instant avec mécontentement; mais sa physionomie reprit bientôt l'air de bonne humeur qui lui était naturel.

— Je ne vous entendais pas d'abord, Judith. Vous croyez que Chingachgook et Hurry Harry m'en empêcheront; mais le Délaware serait le dernier homme du monde à me détourner de faire ce qu'il croit être mon devoir; et, quant à March, s'il songe beaucoup à lui-même, il se soucie fort peu des autres. Quand il l'essaierait, au surplus, cela ne ferait pas une grande différence. Ne soyez donc pas inquiète, Judith; personne ne m'empêchera de m'en retourner à la fin de mon congé.

Judith, stupéfaite, fut quelques instans sans lui répondre.

— Et quand votre congé expire-t-il, Tueur de daims? demanda-t-elle enfin.

— Demain à midi. Mais nous ne parlons que de moi, Judith; vous pouvez désirer de consulter un ami sur ce qui vous concerne.

— Vous avez raison de penser que je désire vous consulter.

Hurry Harry est sur le point de nous quitter : quand il sera parti, j'espère que vous m'accorderez une heure de conversation particulière. Hetty et moi nous ne savons quel parti prendre.

— Cela est tout naturel. Mais nous voici près de l'arche.

—

CHAPITRE XXIII.

Le vent est violent sur les plus hautes montagnes; la tranquillité se trouve dans la vallée qui est à leurs pieds.

Le Cimetière.

La réunion de Tueur de daims avec ses amis à bord de l'arche fut triste. Dès que ce bâtiment fut amarré à sa place ordinaire, les femmes se mirent à préparer le repas du soir.

Hurry s'occupa à raccommoder ses mocassins à la lueur d'une torche de pin ; Chingachgook s'assit, enfoncé dans de sombres réflexions, et Nathaniel se mit à examiner Killdeer, la carabine de Thomas Hutter, qui devint si célèbre par la suite. Il était évident que cette arme avait été fabriquée par un armurier de premier ordre, et, quoiqu'elle eût quelques ornemens en argent, elle aurait passé pour une carabine ordinaire aux yeux de la plupart des habitans de la frontière. Son grand mérite consistait en la perfection de son calibre et de tous ses détails, et en l'excellence du métal.

— C'est une arme admirable, Hurry, s'écria-t-il enfin ; les chasseurs m'en ont souvent parlé; et, d'après tout ce que j'en vois, je l'appellerais mort certaine, si elle se trouvait placée en bonnes mains.

— Oui, le vieux Tom avait coutume de vanter cette carabine, répondit March. J'ai eu quelque espoir que Judith aurait l'idée de m'en faire présent.

— Elle est digne d'une prince. Avec elle, un homme ayant la main ferme et l'œil sûr serait le roi des forêts.

— Hé bien! gardez-la, Tueur de daims, et soyez le roi des forêts, dit Judith dont les yeux avaient toujours été fixés sur la figure du jeune chasseur. Elle ne peut jamais être en de meilleures mains que les vôtres, et j'espère qu'elle y restera cinquante ans et plus.

— Vous ne pouvez parler sérieusement, Judith ! s'écria Nathaniel. Un tel présent pourrait être fait par un roi véritable, et un véritable roi pourrait l'accepter.

— Je n'ai de ma vie parlé plus sérieusement, Tueur de daims.

— Hé bien! Judith, hé bien, nous trouverons plus tard le temps d'en parler. Que cela ne vous contrarie pas, Hurry. Judith sait que la réputation de la carabine de son père est plus sûre entre mes mains qu'elle ne pourrait l'être dans les vôtres. Sur d'autres objets, et qui seront plus de votre goût, elle vous donnera la préférence.

Le souper se passa en silence.

Quand ils eurent fini de manger, tous les convives se rendirent sur la plate-forme pour entendre le message dont Tueur de daims avait été chargé par les Hurons. On apporta des escabelles, et tous six se placèrent en cercle près de la porte, se regardant les uns les autres.

— Maintenant, Tueur de daims, dit Judith, dites-nous tout ce que les Hurons vous ont chargé de nous faire savoir.

— Quand le détachement de Hurons revint du château, les chefs tinrent conseil, et des idées sinistres les occupaient. Après qu'ils eurent fumé, prononcé des discours, et que leur feu commença à s'éteindre, le résultat fut connu.

Ils me remirent cette ceinture de wampum et me tinrent ce discours : — Dites au Grand-Serpent qu'il s'est bien comporté pour un commençant. Il peut maintenant traverser les montagnes et retourner dans les villages de sa tribu; aucun de nous ne suivra sa piste. S'il a enlevé quelque chevelure, il peut l'emporter. Les Hurons sont braves, et ils ont un cœur. Ils sentent qu'un jeune guerrier n'aime pas à rentrer chez lui les mains vides. S'il est agile, il pourra se mettre à la tête d'un parti et nous poursuivre. Mais il faut que Hist revienne parmi les Hurons. En les quittant pendant la nuit, elle a emporté par méprise ce qui ne lui appartenait pas!

— Cela ne peut être vrai, dit Hetty avec vivacité. Hist n'est pas fille à agir ainsi : elle veut rendre à chacun ce qui lui est dû, et...

Sa remontrance aurait été plus longue; mais Hist, riant et rougissant, lui couvrit la bouche d'une main, et l'empêcha d'en dire davantage.

— Vous n'entendez rien aux messages des Mingos, Hetty, reprit Nathaniel. Ce n'est pas à la surface qu'il faut chercher le sens de ce qu'ils disent. Ils entendent par ces paroles que Hist a emporté avec elle le cœur d'un jeune Huron.

Le second message s'adresse à vous, Judith. Ils disent que le Rat-Musqué, comme ils appellent votre père, a fait le plongeon dans le lac, qu'il ne reviendra jamais à la surface, et que ses petits auront bientôt besoin de nourriture. Ils croient que les huttes des Hurons valent mieux que celles de New-York, et ils désirent que vous en fassiez l'essai. Votre couleur est blanche, ils en conviennent; mais ils croient que de jeunes filles qui ont si long-temps vécu dans les bois perdraient leur chemin au milieu des défrichemens. Un de leurs grands guerriers a vu mourir sa femme récemment, et il serait charmé de placer la Rose-Sauvage sur un banc, à côté de son feu. Quant à l'Esprit-Faible, elle sera toujours respectée par les guerriers rouges, et ils veilleront à ce qu'elle ne manque de rien. Ils pensent que les biens de votre père doivent enrichir leur tribu; mais les vôtres entreront dans le wigwam de votre mari.

— Et c'est à moi que vous apportez un tel message! s'écria Judith. Suis-je fille à devenir l'esclave d'un Indien?

— Si vous voulez que je vous dise franchement ce que je pense à ce sujet, Judith, je ne crois pas que vous deveniez jamais de votre consentement l'esclave d'aucun homme. Mais vous ne devez pas me savoir mauvais gré de vous avoir rapporté mon message. C'est à cette condition qu'ils m'ont donné un congé. Maintenant voulez-vous savoir ce que je pense que chacun de nous devrait y répondre?

— Oui, dites-nous cela, Tueur de daims, s'écria Hurry; je serais très curieux de savoir quelles sont vos idées à cet égard.

— Si j'étais à votre place, Hurry, je répondrais : Tueur de daims, dites à ces vagabonds qu'ils ne connaissent pas Henry March. Il est homme, et ne peut pas abandonner des femmes de sa propre race au milieu du danger. Ainsi, ne comptez pas sur moi comme partie dans votre traité, quand vous fumeriez une barrique de tabac.

— Vous n'êtes qu'un blanc-bec, maître Tueur de daims, répondit Hurry d'un ton presque menaçant. Dites à ceux qui vous envoient qu'ils connaissent bien Hurry March, ce qui est une preuve de leur bon sens aussi bien que du mien. Si Judith change d'avis, elle aura, ainsi que Hetty, un compagnon pour gagner la rivière; dans le cas contraire, je partirai dès que je croirai que ces espions de l'ennemi commencent à se nicher dans les feuilles et les broussailles pour y passer la nuit.

— Judith ne changera point d'avis, March, répondit la jeune fille.

— Voilà une affaire décidée, reprit Tueur de daims. Maintenant, c'est à Hist à faire sa réponse. Qu'en dites-vous, Hist? Prendrez-vous un Huron pour mari? Et cela, par crainte pour votre chevelure?

— Pourquoi vous parler ainsi à Hist? demanda la jeune fille à demi offensée. Vous croyez jeune fille peau rouge être comme femme d'un capitaine? Non, pas rire et plaisanter avec le premier officier.

Dites aux Hurons, continua-t-elle en reprenant le langage de sa nation, qu'ils sont aussi aveugles que des taupes, s'ils ne savent pas distinguer le loup du chien. Parmi mon peuple, la rose meurt sur

la tige où elle a fleuri; les larmes de l'enfant coulent sur la tombe de ses parens; le grain croît sur la place où la semence a été jetée. Le rouge-gorge et la martre reviennent d'année en année à leurs anciens nids; une femme sera-t-elle moins constante qu'un oiseau? Les filles des Délawares ne sont pas des messages qu'on envoie de tribu en tribu comme une ceinture de wampum. Qu'est un jeune Huron pour une fille de la vieille tribu de Lenni-Lenapé? Il peut être agile; mais elle ne le suivra pas des yeux dans sa course. Ses chants peuvent être doux à l'oreille d'une Canadienne; mais il n'y a de musique pour Wah que dans la langue qu'elle a entendue dès son enfance. Si le Huron était né chez le peuple qui habitait autrefois les bords du grand lac d'eau salée, cela ne lui servirait à rien, à moins qu'il ne fût de la famille d'Uncas. Wah-ta! wah n'a qu'un cœur, et elle ne peut avoir qu'un mari.

— Voilà qui vaut tout le wampum des Mingos, s'écria Nathaniel. Chingachgook, quelle réponse dois-je leur faire en votre nom?

De même que sa fiancée, le jeune chef se leva pour donner à sa réponse plus de force et de dignité.

— On doit envoyer wampum pour wampum et message pour message, dit-il. Écoutez ce que le Grand-Serpent des Délawares fait dire aux prétendus loups des grands lacs qui viennent hurler dans nos bois. Ils savent voler des jeunes filles, mais ils ne savent pas les garder. Chingachgook prend ce qui lui appartient où il le trouve, et il n'en demande la permission à aucun des roquets du Canada. Quand ils avaient dans leur camp une jeune fille délaware, c'était une raison pour les chercher; à présent ils seront oubliés, à moins qu'ils ne fassent du bruit. Chingachgook gardera avec lui Wah-ta! wah pour faire cuire le gibier qu'il aura tué, et ces deux Délawares verront les Hurons fuir vers leur pays.

— Voilà un noble message! comme disent les officiers, s'écria Tueur de daims. Et maintenant, Judith, c'est votre tour de parler.

— Je vous donnerai ma réponse, Tueur de daims, répondit Judith, lorsque tous les autres se seront retirés.

La séance fut levée à neuf heures, et Hurry déclara qu'il allait partir.

Au lieu de faire ses adieux avec cordialité, il prononça d'un ton froid le peu de mots qu'il crut ne pouvoir se dispenser de dire. Judith lui tendit la main; mais cette marque d'intérêt était accompagnée d'autant de joie que de regret. Hetty fut la seule qui lui donna des signes d'une véritable sensibilité. La retenue et la timidité de son sexe et de son caractère l'avaient fait rester à l'écart jusqu'à ce qu'il descendit dans le canot où Nathaniel l'attendait déjà. Mais elle entra dans l'arche à l'instant où le canot commençait à s'en écarter, et dit d'une voix douce :

— Adieu Hurry! adieu! cher Hurry! prenez bien garde à vous dans les bois, et ne vous arrêtez pas avant d'être arrivé au fort. Les Hurons ne traiteraient pas un homme comme vous avec la même bonté qu'ils ont eue pour moi.

Hurry avait reçu si peu de marques de bienveillance en partant, que le ton affectueux de Hetty le toucha et le consola. D'un coup de rame il remit le canot bord à bord avec l'arche.

— Vous êtes une bonne fille, Hetty! s'écria-t-il en sautant sur le bateau, et je ne puis vous quitter sans vous serrer la main : vous valez une douzaine de Judith.

— Ne dites rien contre Judith, Hurry, s'écria Hetty d'un ton suppliant. Mon père est parti, ma mère l'avait précédé; il ne reste que Judith et moi, et il ne convient pas que deux sœurs parlent mal ou entendent mal parler l'une de l'autre.

— C'est vrai, Hetty. Eh bien! si nous nous revoyons jamais, vous trouverez toujours en moi un ami.

— Adieu, Hurry, dit Hetty, qui désirait alors le voir partir aussi vivement qu'elle avait désiré le retenir quelques instans auparavant. Adieu, Hurry; prenez bien garde à vous dans le bois, et ne vous arrêtez pas avant d'être arrivé dans le fort. Je ne vous oublierai pas dans mes prières.

Hurry serra cordialement la main de la jeune fille, et rentra dans le canot. Hetty poussa un profond soupir, et alla rejoindre sa sœur et Hist.

Il avait été décidé que March serait mis à terre au même endroit où on l'a vu s'embarquer sur le lac au commencement de cette histoire. Les deux chasseurs y arrivèrent en moins d'un quart d'heure.

— Dès que vous serez au fort, Hurry, dit Tueur de daims, vous ferez bien d'engager le commandant à envoyer un détachement contre ces vagabonds; et vous ferez encore mieux si vous lui offrez de servir de guide vous-même. Vous connaissez les chemins, la forme du lac, la nature du pays, et vous pourrez conduire les soldats beaucoup mieux que ne ferait un guide ordinaire. Marchez d'abord vers le camp des Hurons, et suivez leur piste s'ils n'y sont plus. Cela ne fera probablement pas une grande différence pour moi, car mon affaire sera décidée demain avant que le soleil se couche; mais cela peut faire un grand changement dans le destin de Judith et de Hetty.

— Mais vous, Nathaniel, demanda Hurry, montrant plus d'intérêt qu'il n'avait coutume d'en porter à qui que ce fût; mais vous, prévoyez-vous ce qui vous arrivera?

— Dieu seul peut le dire, Hurry March. Les nuages sont noirs et menaçans, la soif de la vengeance dévore le cœur des Mingos; ils sont furieux qu'on leur ait enlevé Hist; ils ne me pardonnent pas d'avoir tué un de leurs guerriers.

— Vous ne pouvez avoir dessein de vous remettre entre les mains de ces sauvages, ce serait le fait d'un fou.

— Il y a des gens qui pensent que c'est une folie de tenir sa promesse, et d'autres qui ne le pensent pas, Hurry Harry. Je ne veux pas qu'il soit au pouvoir d'une seule peau rouge de dire qu'un Mingo tient plus à sa parole qu'un homme de sang blanc. Adieu, Henri March; il est impossible que nous ne nous revoyions plus; mais je vous engage à ne jamais manquer à vos sermons.

March ne songea plus qu'à s'en aller, et Nathaniel revint à l'arche.

Fénimore Cooper.

(*La fin au prochain numéro.*)

SOUVENIRS DE SAINT-PÉTERSBOURG.

LES DOMESTIQUES.

Depuis un temps immémorial, les seigneurs féodaux ont partagé leurs serfs en deux classes, composées l'une de paysans qui cultivent la terre, et la seconde de domestiques proprement dits. Ces derniers jouissent de plusieurs faveurs; on ne les fait pas labourer; on ne prend pas parmi eux les hommes que le seigneur fournit pour le service militaire. Dans les provinces, l'entretien de ces serviteurs n'est pas fort dispendieux. Ils ne sont guère mieux nourris ni mieux vêtus que sous le toit paternel. Aussi les seigneurs ont-ils toujours des compagnies entières de garçons d'écurie et de table, de chauffeurs, de marmitons, de courriers, etc.

Les exigences toujours croissantes du luxe, à Saint-Pétersbourg, y ont attiré un nombre prodigieux de domestiques de toutes les nations. Suivant des relevés statistiques qui paraissent exacts, il n'y en a pas moins de quatre-vingt-cinq mille dans cette capitale.

La classe la plus nombreuse des domestiques se compose de jeunes fils de paysans serfs, que leurs seigneurs envoient dans les villes, pour y exercer une profession libre, avec un passeport conçu en ces termes :

« Je donne à mon serf Jéphim, moyennant une redevance annuelle de soixante, soixante-dix, quatre-vingts roubles, etc, qu'il m'enverra tous les six mois, un congé pour aller dans toutes les villes et les villages de la Russie, gagner sa subsistance en exerçant une profession quelconque. Cette autorisation sera valable pendant autant d'années qu'il me plaira, et jusqu'à ce que je le rappelle à mon domaine de N..., où il est inscrit. »

Ces jeunes serfs, ainsi temporairement libérés, s'engagent dans les cafés, les auberges, les fabriques, les maisons particulières ; mais comme ils dépendent toujours de leurs seigneurs, qui peuvent les réclamer à tout instant, on leur préfère naturellement ceux qui sont entièrement libres.

C'est une chose remarquable que la promptitude avec laquelle ces jeunes gens, enlevés à la charrue, se forment à leur nouvelle condition. Quelques mois leur suffisent, en général, pour devenir des serviteurs élégants et accomplis.

L'armée fournit un nombre considérable de domestiques. Après avoir servi vingt ou vingt-cinq ans, les soldats congédiés ont oublié le métier qu'ils avaient appris ; ils ont perdu leurs premiers maîtres, car en entrant au service de l'empereur ils ont été libérés du servage ; leurs parens sont souvent morts. Habitués à une obéissance absolue, ils cherchent de préférence à se placer, comme domestiques, chez des officiers, ou comme portiers, messagers, gardiens de châteaux chez des particuliers. Un grand nombre d'entre eux obtiennent des emplois dans les établissemens publics ; on les préfère ordinairement à tous les autres candidats.

Si quelqu'un veut pour domestique un homme dépourvu de toute volonté propre, de tout sentiment d'égoïsme, capable de se dévouer corps et âme au service d'un autre, un homme qui soit assez patient pour supporter, sans se plaindre, les caprices, la mauvaise humeur, la colère même, qui oublie la faim, la soif, le sommeil, lorsqu'il s'agit de mettre à exécution les ordres du maître, qui n'ait pour toute réplique aux injonctions qu'on lui fait que le mot *j'obéis*, celui-là doit chercher un tel serviteur parmi les soldats congédiés de l'armée russe.

Les Allemands, les Finlandais, les Livoniens, forment une quatrième classe de domestiques. Les Français et les Tartares ne se destinent qu'à certaines charges, ainsi que les Anglais qui sont les moins nombreux. Pour indiquer les emplois remplis par chacune de ces catégories d'étrangers, nous devrons d'abord passer en revue le personnel qui compose une grande maison russe.

Outre une foule de vieilles tantes, de nièces, de cousines, d'enfans adoptifs du maître, de gouverneurs, de gouvernantes, de professeurs, de musiciens étrangers, de dames de compagnie et un médecin, il y a dans une maison de haut rang et bien montée, tant de serviteurs divers, qu'on ne trouverait probablement rien de semblable en aucune autre partie du monde. Ce sont : le chef de la chancellerie, les écrivains, les secrétaires ; le maître d'hôtel, les valets de chambre de monsieur, les surveillans des enfans, les laquais, le maître du buffet et ses subordonnés, le conservateur du mobilier et ses aides, les garçons de table ; les chefs de l'écurie, les cochers, les postillons de monsieur ; les cochers, les postillons de madame ; les domestiques et valets de chambre des fils ; les instituteurs de la maison ; le portier ; les cuisiniers en chef et les marmitons ; le boulanger et le confiseur ; le brasseur de bière ; les femmes de chambre et la maîtresse de la garde-robe de madame, les femmes de chambre des demoiselles ; les nourrices, les bonnes et sous-bonnes des petits enfans, et enfin le maître et les musiciens de la chapelle.

Quand toutes ces places sont occupées par des gens libres, on conçoit aisément qu'un tel train de maison exige de très grands frais, en raison de l'élévation des traitemens et gages. Les employés de premier rang, le maître d'hôtel, les valets de chambre, le conservateur du mobilier, le confiseur, reçoivent ordinairement mille roubles par an ; un cuisinier français a deux mille roubles et plus ; les laquais et les cochers de cinq cents à six cents roubles. Une femme de chambre étrangère a soixante ou quatre-vingts roubles par mois ; les plus humbles fonctions sont rénumérées avec vingt ou trente roubles par mois. Beaucoup de ces emplois existent également sur quinze ou vingt domaines que la famille possède dans diverses parties de l'empire ; il faut même y ajouter alors un nombre considérable d'économes, de régisseurs, de jardiniers allemands, d'inspecteurs des troupeaux saxons, d'employés aux mines, de commissionnaires, de domestiques pensionnés, etc., etc. Toute cette armée d'employés reçoit ses instructions et ses appointemens de Saint-Pétersbourg, principale résidence de la famille. Pour l'encaissement et l'envoi des fonds, la tenue de la correspondance et la centralisation de toute l'administration de leurs domaines, les grands seigneurs russes ont à Saint-Pétersbourg des chancelleries ou des comptoirs qui ne le cèdent guère en importance à ceux des premiers négocians. C'est à ces comptoirs que tout se paie, que les pauvres touchent les secours qu'on leur accorde et que le seigneur lui-même prend sa monnaie de poche. Le chef du comptoir, qui est très souvent un proche parent ou un ami de la maison, rend, à des époques fixes, compte des centaines de mille roubles qu'il a reçus et qui sont le produit des mines de l'Oural, des champs de blé de la Moscovie, des vignobles de la Crimée et du Caucase, de la laine et du suif des troupeaux, ou des mines de sel de Viatka.

Le *Dworski*, qui est considéré comme le chef de toute la domesticité et qui jouit de toute la confiance du maître, est ordinairement un homme gros, à joues bouffies, d'une stature remarquable ; ordinairement aussi il est né en Russie, et parvenu par degrés à ce poste important. Comme il a le pouvoir d'admettre ou de congédier un grand nombre d'entre eux, et que les clefs de toute la maison lui sont confiées, tous les domestiques ont les plus grands égards pour lui, et les femmes de chambre elles-mêmes n'oseraient pas se dispenser d'aller à Pâques lui souhaiter la bonne fête et lui donner le baiser d'usage.

Les valets de chambre et les laquais, qui ont toujours la toilette la plus soignée et qui sont choisis parmi les jeunes gens de la meilleure mine, portent des livrées de coupe française aux couleurs de leurs maîtres ; il y en a toujours une vingtaine dans chaque maison. Ils ont une livrée ordinaire pour l'intérieur de la maison, une autre pour les courses et une troisième pour les bals et les visites à la Cour ; la soie et le velours entrent à profusion dans la confection de cette dernière. Ils ont également un deuil complet et toujours prêt. On peut considérer ces valets-là comme les plus adroits, les plus lestes et les plus polis du monde. Ce sont de vrais Figaros qui pour la tournure peuvent soutenir la comparaison avec des maîtres de danse. Ils savent exécuter toute sorte de tours d'adresse et sont la plupart de forts joueurs de dames et d'échecs ; ils épargnent sur leurs gages de petits capitaux, qu'ils prêtent, pour en retirer un intérêt usuraire, aux habitans de l'hôtel même ; car il s'y trouve toujours bon nombre de gens qui ont besoin d'argent.

Il n'est pas rare de voir dans ces grandes maisons des Serviens, des Arméniens, des Albanais, des Cosaques, des Tscherkesses vêtus de leur costume national ; on y rencontre aussi des nègres. Nous ne pouvons passer sous silence le *Datka*, qui remplit auprès des fils du maître le même emploi que les bonnes auprès de petites filles ; il doit les promener, les porter, veiller auprès d'eux quand ils sont malades ; il est choisi ordinairement parmi les anciens soldats. On ne saurait croire à quel point ces bons vétérans sont patiens et doux envers leurs petits élèves.

Le maître du buffet a la garde de toute l'argenterie ; il veille au service de la table et à ce que tout y soit dressé avec goût. Aux bals, dîners, festins, on a souvent l'occasion d'admirer l'habileté de ces domestiques-là en fait de décorations et d'arrangemens intérieurs, aussi bien que leur extrême promptitude.

Il y a beaucoup de maisons qui tiennent à n'avoir que des domestiques français ; d'autres qui n'ont que des nobles dans les hauts emplois de leur maison. Les cochers russes seuls n'ont pas de concurrens, si ce n'est parmi les tartares. Ils portent toujours l'ancien costume national, c'est-à-dire, un cafetan de drap bleu très fin, serré par un ceinturon de soie

d'une autre couleur; ce vêtement tombe en larges plis jusqu'au bas des jambes. Ils ont la tête couverte d'un bonnet carré, très élevé, garni de peaux précieuses; une barbe longue et épaisse descend sur leur poitrine.

Dans la plupart des villes russes les personnages éminens ne vont qu'en équipages à quatre et six chevaux. Le maître et la maîtresse de la maison, aussi bien que leurs fils lorsqu'ils ont quinze ans, ont chacun leur équipage, leurs chevaux, leur cocher particuliers.

Le plus célèbre cocher russe est celui de l'empereur Alexandre. Bien qu'il soit d'une basse extraction, il est devenu pour ainsi dire un personnage historique; il se nomme Ilia; pendant trente ans, il fut fidèlement attaché à l'empereur, qu'il ne quittait guère. Alexandre l'aimait à cause de son adresse et de son originalité; il le mena dans tous ses voyages et dans toutes les capitales. Ilia n'abandonna pas même son maître à la mort. Couvert de sa pelisse, il accompagna le char funèbre depuis Taganrog jusqu'à Saint-Pétersbourg. Comme il s'est souvent trouvé seul avec l'empereur, il doit avoir eu avec lui plus d'une conversation intéressante. Nombre de courtisans ont brigué la faveur du cocher. Ilia vit aujourd'hui retiré, comblé d'honneurs et avec le rang de conseiller d'État, dans un palais de Saint-Pétersbourg; il y donne des fêtes à ses parens et amis et leur raconte des anecdotes relatives à feu l'empereur, son maître.

Tout est Russe et Tartare à l'écurie; tout est Français à la cuisine; les Russes sont heureux quand ils ont trouvé un cuisinier français qui veuille bien avoir la bonté de recevoir d'eux un traitement de deux mille à trois mille roubles, et aux caprices duquel ils se soumettent entièrement. « Nous autres, pauvres diables, me disait un cuisinier russe, quand un de nos plats n'est pas du goût du maître, on nous menace de la police, de la Sibérie, de coups de bâton; mais un cuisinier français a-t-il gâté un ragoût, si l'on s'en plaint, le seigneur répond aussitôt: « Cependant c'est mangeable; à la vérité ce n'est pas bien bon, mais c'est sain. »

Il y a des maisons à Saint-Pétersbourg dont la table seule coûte annuellement quelques centaines de mille roubles. Là les cuisiniers qui sont des personnages importans, qui ne vont guère au marché qu'en équipage, fournissent des comptes incroyables. C'est pourquoi beaucoup de seigneurs préfèrent payer à leurs cuisiniers pour chaque dîner un prix fixe par couvert; dix roubles est le prix le plus commun. Dans des cas extraordinaires le couvert revient à cinquante, à cent roubles, et même à plusieurs centaines de roubles. C'est à Saint-Pétersbourg que se trouvent les hautes écoles pour l'étude de l'art culinaire. Un seigneur qui réside dans l'intérieur de l'Empire a toujours quelques jeunes gens en pension dans les cuisines de la capitale.

Nous avons parlé des courriers; c'est un luxe particulier à la Russie. Les grandes maisons nobles et les riches négocians ont des courriers qui partent régulièrement à certaines heures du jour pour remettre en ville, les lettres, les paquets, etc.

Beaucoup de domestiques sont mariés et habitent l'hôtel du seigneur avec toute leur famille. On leur abandonne ordinairement la partie souterraine de la maison; chacun d'eux prend le plus d'espace qu'il peut et y entasse son mobilier qu'il a le plus souvent fabriqué lui-même et qu'il place sous la protection de ses images de saints devant lesquelles brûlent des lampes éternelles.

Dans beaucoup de maisons, il y a un si grand nombre de domestiques, que quand on y donne des bals, on place sur chaque marche des deux côtés de l'escalier, alternativement un vase à fleurs et un laquais richement galonné. Cependant il est constant que malgré le grand nombre de leurs domestiques ou plutôt à cause de ce grand nombre, les seigneurs russes sont ordinairement assez mal servis; mais ils ne croient pas pouvoir se passer d'une suite nombreuse.

— Ah! mon Dieu, vous me mettez dans un grand embarras, dit un jour le prince de N... au général X..., qui venait lui demander à dîner, j'aurai certainement des excuses à vous faire, car vous serez bien mal servi chez moi. La moitié de mes gens sont allés à la chasse avec mon fils; moi-même j'en ai malheureusement envoyé plusieurs en ville, et ma mère qui est allée rendre une visite à la campagne, a emmené tous les autres. Il se trouva cependant qu'il restait encore dix gaillards très alertes pour servir une table de douze couverts.

Toute cette domesticité est partagée en plusieurs classes très distinctes. A la première classe appartiennent, surtout lorsqu'ils sont étrangers, les valets de chambre, les conservateurs du mobilier, etc. Ceux-ci dînent des restes de la table du maître, lesquels leur sont servis par les laquais et les garçons de table; ces derniers forment, avec les cuisiniers, les chefs d'écurie et les portiers, la deuxième classe; ils ont leur cuisine particulière et se font servir par les chauffeurs et les marmitons, qui composent avec les lampistes et les cochers la dernière classe. Cette dernière classe a cependant ses subdivisions et trouve encore quelque chose qui rampe au dessous d'elle. Parmi les domestiques du sexe féminin, les femmes de chambre sont naturellement placées au premier rang. On les prend dans toutes les nations. Elles doivent toujours avoir une mise élégante, être souples et dociles, et se soumettre avec patience aux nécessités de leur position. On raconte des choses affreuses sur les traitemens que ces chambrières ont à supporter de la part des nobles dames russes. Je n'ai jamais rien vu de semblable par moi-même; et je puis assurer que, à en croire le témoignage de plusieurs jeunes étrangères, elles se trouvent beaucoup plus agréablement en Russie que dans leur pays.

Les nourrices aussi ont une condition très brillante à Saint-Pétersbourg. Cette condition ressemble à celle qu'elles ont chez les peuples du Caucase, où la nourrice est, pendant toute la vie de son nourrisson, sa conseillère la plus intime. En Russie, la nourrice est toujours l'objet d'une attention particulière de la part de toute la famille. On satisfait à tous ses caprices, et on se garde bien de la contrarier en rien. Elle accompagne partout sa maîtresse, à l'église, à la promenade, au boudoir, en calèche. Comme les cochers, les nourrices portent toujours un brillant costume russe; leurs coiffes immenses sont enrichies de perles; elles ont un ton et des manières qui annoncent, dès l'abord, combien elles sont assurées de conserver leur position. Les splendides présens qu'on leur fait doublent quelquefois leurs gages, *déjà* très considérables. Le frère de lait du nourrisson russe n'est pas oublié dans toutes ces faveurs. On désire le voir heureux; car parmi les superstitions nationales, il en est une qui attribue à la nourrice et au frère de lait une grande influence sur la destinée du nourrisson, et l'on croit que le bonheur de l'un est intimement lié au bonheur des autres.

Des professeurs de musique, assez habiles, sont attachés à toutes les riches maisons russes. Dans les provinces, ces maisons ont toujours une chapelle. L'extérieur des chapelles particulières ne coûte pas cher, car les paysans russes apprennent facilement à jouer du violon. On fait venir quelques musiciens allemands qui donnent l'instruction et forment des élèves jusqu'à ce que la chapelle soit complète, et puis quand il plaît au maître de donner un bal ou toute autre fête, chauffeurs, garçons de table, marmitons, viennent tenir leur partie et font une musique très supportable.

Beaucoup de seigneurs russes ont érigé des écoles dans leurs domaines, et ils y font apprendre à lire et à écrire à des jeunes gens choisis parmi les fils de leurs paysans, pour les employer plus tard comme économes, jardiniers, régisseurs, etc., ou pour les envoyer à Saint-Pétersbourg comme écrivains ou valets de chambre. Mais le plus souvent les jeunes serfs acquièrent ces premiers élémens de toute instruction presque sans le secours de personne. Il n'est pas rare de trouver de petits postillons, blottis dans un coin de l'écurie, s'exerçant d'une main que le froid engourdit, à former des lettres. C'est une chose incroyable que l'ardeur avec laquelle les domestiques russes se livrent à la lecture. Les antichambres des grands personnages à Saint-Pétersbourg qui sont toujours remplies d'une foule de leurs gens, ressemblent à des cabinets de lecture. Les valets y partagent tous leurs loisirs entre la lecture et le jeu de dames, qu'ils aiment avec passion et qu'ils connaissent parfaitement. L'étranger qui vient en Russie, et qui n'a cru y trouver que

ces mœurs barbares, l'indolence et la paresse, est singulièrement surpris lorsqu'il voit le genre d'ouvrages dont s'occupent ces gens-là : ce sont, une traduction des mémoires de Bourrienne; l'histoire de la Russie, par Karamzin; les fables de Kruilow; une esquisse de l'histoire universelle; une traduction de l'Énéide, etc.

J'ai connu un maître d'hôtel qui avait appris par cœur toutes les fables de Kruilow, et qui en était à la sixième lecture de l'histoire de la Russie, de Karamsin; aussi se trouvait-il en état de soutenir une discussion sur quelque point de l'histoire de la Russie que ce fût. Un autre domestique avait étudié toute une série des sciences mathématiques; il savait la géométrie, la trigonométrie et l'algèbre. Tout ce qui a été écrit sur Napoléon est traduit en langue russe. Ces traductions sont entre les mains de tout le monde, et se lisent avec avidité dans les chambres des domestiques. Le passeport qu'on délivre aux domestiques contient souvent la preuve que leur éducation est, sous certains rapports, plus avancée en Russie que dans d'autres pays : indépendamment du signalement ordinaire, le passeport porte le plus souvent cette formule : « il parle plusieurs langues, » et ces langues, mentionnées en même temps, ne sont souvent rien moins que le russe, le français, l'anglais, l'allemand et le turc.

Mais la légèreté, l'insouciance, l'imprévoyance dominent dans le caractère des domestiques russes, comme elles règnent généralement dans toutes les classes de la nation. Ils ont cette résignation philosophique avec laquelle une foule d'aventuriers, dont l'histoire de la Russie fait mention, supportèrent un renversement soudain de fortune et leur bannissement en Sibérie.

Paul Wassiliéwitsch, qui devait sa naissance à la fille d'un paysan de la Finlande et à un noble Suédois, était venu, dès l'âge de 15 ans, à Saint-Pétersbourg, et s'y fit d'abord marchand ambulant de bière et de petits pâtés. Comme il était bien fait et doué d'une belle figure, un seigneur russe le prit à son service à la recommandation de sa femme; et le gentilhomme domestique voyagea avec ses maîtres par toute l'Europe. mais il ne tarda pas à se faire renvoyer de cette place, ce qui ne l'empêcha pas de trouver un autre maître, dont il devint bientôt le fac-totum. Pendant huit ans il mena une conduite exemplaire, mais le démon de la cupidité s'empara de lui et le poussa à s'approprier une petite somme de 15,000 roubles en billets de banque, avec lesquels il s'enfuit dans les landes d'Odessa. Ce pays était alors l'asile de tous les fugitifs. Comme il s'y fit passer pour noble et qu'il menait grand train, il réussit à y épouser une riche veuve et se retira avec elle à la campagne où il se livra tranquillement à l'agriculture. Sa femme mourut, et il devint seul possesseur de toute sa fortune. Pour son malheur, il s'avisa aussi d'établir, sur la grande route, un cabaret qu'il faisait exploiter pour son compte. Un hasard fatal voulut qu'il s'y rencontra un jour, avec l'ancien maître qu'il avait volé. Celui-ci le reconnut à l'instant, il s'en fit reconnaître. Paul, effrayé, pâlit et avoua le crime qu'il avait commis. Son ancien maître lui donna à choisir entre deux alternatives: la première était de recevoir le knout et d'être exilé en Sibérie; la seconde, de reprendre son ancienne condition de domestique, après avoir restitué la somme volée et lui avoir fait l'abandon de tous les biens de sa femme, au moyen d'une vente simulée. Le coupable préféra naturellement ce dernier parti. Depuis ce temps-là, il vécut fort tranquille et fort content, servant fidèlement son maître, avec lequel il s'accorda parfaitement; car leur intérêt commun leur faisaient à tous les deux une nécessité du silence.

Tous ces valets qui se font raser, qui s'habillent à la française et dont l'esprit est un peu cultivé, ne jouissent pas d'une fort bonne réputation à Saint-Pétersbourg. L'Allemand qui se vante de connaître la Russie, prétend, qu'en faisant le sacrifice de sa barbe, le Russe fait en même temps le sacrifice de sa probité, et que le vrai Russe, le Russe antique, le Russe à barbe est le seul qui vaille quelque chose.

THÉATRES.

Théatre des Variétés. — *Le Bas-Bleu*, vaudeville en un acte, de MM. Langlé et Villeneuve. — *Les Maçons*, tableau populaire, de MM. Anicet et Brisebarre. — Pour terminer gaiement le carnaval, les Variétés viennent de donner coup sur coup deux petites pièces aussi amusantes que spirituelles. Ce ne sont pas des bouffonneries purement grotesques comme l'*Ours et le Pacha*, les *Sallimbanques*, les *Deux Dames au violon*, ou la *Descente de la Courtille*; ce sont des tableaux de mœurs qui cachent une idée morale, une leçon excellente sous le voile d'une grosse gaîté et sous les apparences d'un comique dont le bon ton n'ose pas malheureusement approuver tous les détails.

Le *Bas-Bleu* est une jeune fille, nommée Athénaïs, qui a puisé dans les rêveries d'un romancier de son sexe le plus vif amour de l'indépendance. Les caprices d'un mari, l'éducation des enfans et tous les autres *dividendes du mariage* lui ont inspiré de l'antipathie contre les unions indissolubles: elle s'est condamnée au célibat, elle s'est même réduite à l'état *de fruit sec*. Pour triompher de la résistance d'Athénaïs, son jeune cousin Polydore revêt divers déguisemens, se présente tour à tour chez elle comme fermier, médecin, bas-bleu, étudiant. Il environne la jeune fille de piéges, de séductions; il compromet sa fortune et son honneur, et la force d'avouer, en se jetant dans ses bras, qu'une jeune femme abandonnée à elle-même ne saurait faire un bon usage de sa liberté. Cette apologie du mariage est entremêlée de situations comiques et de plaisantes saillies qui, en excitant un fou rire, font, sans que le public s'en aperçoive, accueillir le précepte, tout bon qu'il est.

Mlle Boisgontier, dans le rôle d'Athénaïs, a été pleine de chaleur et de naturel. Levassor, sous le déguisement de l'étudiant en droit et sous celui de Pasiphaé de Pontchameau, présidente du club des Bas-Bleus, a retrouvé toute la verve dont il avait donné des preuves au Palais-Royal. Il ne lui manquait que l'occasion pour redevenir lui-même.

Les *Maçons*, sous une écorce plus triviale et plus populaire encore que le *Bas-Bleu*, renferment un enseignement non moins utile. Les idées du *communisme*, c'est-à-dire de l'abolition de la propriété et de la famille, ont pénétré dans la grossière intelligence de gâcheux et de tailleurs de pierre. Guidés par Réséda, le plus fainéant et le plus pauvre de tous, ils quittent le chantier de construction et font *grève* afin d'obtenir une augmentation de salaire. Femmes et argent, ils doivent ensuite tout mettre en communauté: *T'as quelque chose, moi je n'ai rien, partageons;* telle est la base de l'association nouvelle. Heureusement, pour les ramener à des idées plus saines, il suffit de deux circonstances légères. Réséda reçoit cent écus de son oncle; Lariole, autre meneur de la troupe, apprend que sa femme a donné un rendez-vous à un amant. Dès lors plus de communauté, plus de partage; les deux chefs n'entendent plus de cette oreille, et tous les compagnons détrompés se rangent du côté d'un cousin de Réséda, François Bachot, excellent ouvrier, laborieux et charitable camarade, dont ils avaient méconnu les sages conseils.

Si l'on veut rire, il faut aller voir le jeu franchement stupide de Dumesnil, la rondeur et la bonhomie de Dussert dans le rôle de Lariole, et la prétentieuse sottise d'Hyacinthe (*Réséda*). Quant à Mlle Flore (Mme Lariole), nous n'avons point d'éloges à en faire; pourquoi admettre au théâtre ce qu'on ne tolèrerait pas sous les piliers des halles?

Nous applaudissons vivement aux efforts que fait l'administration des Variétés pour retourner au vieux bon goût. C'est la seule voie possible de succès.

A. B. d'H.

Palais-Royal. — *La Tante mal gardée*, vaudeville en un acte, par M. Bayard. — C'est encore là un de ces petits vaudevilles sans conséquence qui rachètent la pâleur du fond, la banalité de l'intrigue, par les

bons mots, les calembourgs et les situations divertissantes dont ils fourmillent.

Il s'agit d'un nommé Bonvreuil qui a vu à regret son vieil oncle s'unir à une femme belle, coquette et légère ; car une telle union peut fort bien compromettre l'héritage qu'il convoite depuis long-temps. En effet, si le grand âge de son oncle le rassure, en revanche l'extrême jeunesse et l'agaçante coquetterie de la tante l'inquiètent. Aussi soumet-il sa tante à la surveillance la plus attentive ; mais qui peut percer entièrement le voile dont les femmes savent entourer le mystère de leurs amours ? Bonvreuil est doublement dupe : dupe d'un galant entreprenant qui, à son insu, fait la cour à sa tante ; dupe d'un rival heureux qui s'empare du cœur de sa fiancée.

Cette action est médiocrement ingénieuse ; elle n'a pas laissé cependant que d'intéresser, grace à M. Bayard, l'un des plus féconds et des plus spirituels faiseurs de ce théâtre privilégié, où les chutes sont aussi rares qu'ailleurs le sont les succès.

B. G.

BALS.

Les bals masqués qui ont été donnés dimanche et jeudi au théâtre de l'Opéra-Comique ont attiré le monde le plus élégant et le mieux choisi. A l'empressement que l'on met à s'inscrire au bureau de la location pour le bal de dimanche prochain, il est probable qu'il sera encore plus brillant et plus animé. Tous les jours la location est ouverte au théâtre jusqu'à quatre heures, et les loges à salon sont distribuées par ordre d'inscription.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

31 janvier. — Un célèbre sculpteur, Schwanthaler, travaille sans cesse au modele de la statue colossale de *la Bavière*, dit une lettre de Munich. Elle aura 54 pieds de hauteur. M. Schwanthaler y travaille déjà depuis le mois de juin dernier, et ne pourra guère l'achever avant la fin de l'année prochaine. L'exécution en bronze durera au moins sept années. A côté de la statue, il y aura un lion debout, de 29 pieds de hauteur. *La Bavière*, avec le lion, sera placée sur la colline qui domine le Pré dit de Sainte-Thérèse, près Munich, et derrière le monument sera construit un portique où seront posées les statues de deux cents célèbres Bavarois.

1er février. — Dernièrement, dans la rotonde du café de Paris, à l'heure où les dîners sont achevés, le jeune lord B... fumait; la cendre de son cigare tombait à chaque instant sur sa cravate de satin. Sir Ed..., qui se trouvait debout devant la cheminée, tournant le dos au feu, revêtu de son paletot et prêt à partir, l'avertit trois fois de ce petit accident. Au quatrième avertissement, lord B..., impatienté d'être interrompu dans sa conversation, s'écria avec humeur : Eh ! Monsieur, de quoi vous mêlez-vous? il y a une demi-heure que votre paletot brûle et je ne vous dis rien.

2. — On a reçu des nouvelles satisfaisantes des Belges cultivateurs de chanvre que le gouvernement anglais a réussi à attirer aux Indes-Orientales. Les essais de culture du chanvre réussissent complètement dans le delta de l'Indus, et sur le versant méridional de l'Himalaya. Les émigrés comparent la qualité du chanvre indien aux meilleures qualités du chanvre de l'Europe septentrionale. Dans les contrées méridionales de l'Himalaya, la culture de cette plante était déjà connue ; mais la manière d'en préparer les produits pour le commerce était si imparfaite qu'on ne pouvait guère les utiliser que pour en faire des cordes et des sacs d'une confection excessivement grossière. Les habitans de la Germanie primitive employaient les feuilles de chanvre pour la préparation d'une bière très enivrante. Les colons Belges ont retrouvé cet usage dans l'Himalaya où l'on en tire la boisson nommée bang qui se vend très bien à la foire de Hurdwar. Le *bang* est la même boisson que les musulmans de l'Europe orientale appellent *haschisch* et dont ils font un usage immodéré.

3. — Le phénomène qui a causé l'aplatissement du tube du puits de Grenelle est encore inexpliqué. On a essayé de reproduire ce phénomène en plaçant deux tubes l'un dans l'autre, et en pressant de l'eau entre les deux tubes avec un bélier hydraulique. Il a fallu, pour faire céder le tube intérieur, employer une force de 12 à 15 atmosphères. Il n'est pas probable que les sables qui se seraient, dit-on, introduits dans le trou, entre le tube de tôle et le tube en cuivre, aient été pressés avec la même force. Il faut donc trouver la cause ailleurs,

Le puits est parfaitement libre et coule toujours comme un torrent ; les eaux fumantes qui sortent présentent toujours cette singularité qu'elles sont claires un jour, et puis que le lendemain, ou même une heure après, elles sont noires et fangeuses comme sont celles des égouts de Paris.

En ce moment M. Mulot père fait fabriquer dans ses ateliers, rue de Rochechouart, un nouveau tube que son fils descendra dans le puits à son retour des frontières de Prusse ; mais cette fois le nouveau tube est fait en tôle d'une telle épaisseur qu'il supportera, dit-on, la pression de 50 à 60 atmosphères avant de s'aplatir.

— L'académie impériale de Saint-Pétersbourg a été réunie à l'académie des sciences comme section spéciale de langue et de littérature russes. C'est l'empereur qui a voulu la fusion de ces deux instituts supérieurs, voués désormais à des travaux combinés. Il s'agit déjà en Russie, comme en France, sous Louis XIV, de *conserver* et de *fixer* la langue.

4. — Nous lisons dans le *Morning-Advertiser* :

« M. Thompson, qui réside près de Hampstead et qui possède une immense fortune, vient de faire présent au jeune prince de Galles d'un magnifique bois de lit en ébène, avec incrustations d'ivoire, d'un travail exquis, qui a appartenu au cardinal Wolsey, et dont il avait refusé 1,500 livres sterl. (37,500 fr.) de M. Rotschild.

Ce superbe spécimen de l'art et de la sculpture au quinzième siècle a été gracieusement accueilli par la reine au nom de son auguste fils le prince de Galles. Sa majesté a ordonné qu'il fût placé au château de Windsor. La fameuse chaise du cardinal Wolsey a été également donnée au prince par M. Thompson, ainsi que des tables de toilette, de vastes sophas et ottomanes, couverts de brocard d'argent, ces présens sont un objet de la plus grande valeur, et qui ne seront pas les moins beaux ornemens de cette résidence royale. »

— Le bœuf qui sera promené dans Paris cette année, pendant les jours gras, pèse sur pied 2,000 kilogrammes. Voici les proportions de cet énorme animal : hauteur sur le garrot, 1 mètre 98 centimètres ; hauteur sur la croupe, 2 mètres ; longueur 3 mètres 17 centimètres ; circonférence, 3 mètres 91 centimètres. Les plus anciens bouchers et marchands de bestiaux disent ne pas encore avoir vu un bœuf d'une si haute stature.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.



13e Année. — N° 8. Jeudi 10 Février 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vte DE TESSIÈRES-BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

LE CABINET DE LECTURE parait tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

Au présent numéro sont joints une lithographie et un Supplément de trente-deux colonnes.

LA MÈRE DES ÉCOLIERS.

En 1365, pendant la nuit de la veille de Saint-Nicolas, les écoliers, suivant la coutume d'alors, ayant élu un d'entre eux évêque, et l'ayant revêtu d'ornemens pontificaux, le menèrent processionnellement chez le recteur. En revenant, le cortége, qui signalait son passage dans les rues de Paris par des cris, des huées et des clameurs, fut rencontré par le guet. Cette rencontre produisit de part et d'autres des injures et des coups. Les sergens qui composaient le guet se voyant maltraités, sans respect pour l'évêque et son cortége, tombèrent brutalement sur eux, les mirent en déroute, les poursuivirent jusqu'aux écoles de la rue de la Bûcherie, en enfoncèrent les portes, firent prisonniers plusieurs écoliers et les traînèrent dans les prisons du Châtelet.

Le lendemain, 6 décembre, l'Université délibéra sur cet attentat à ses priviléges, poussa des cris de vengeance et parvint, par ses vives réclamations, à faire arrêter les sergens du guet, qui furent condamnés à la prison, à faire amende honorable, et à perdre leurs offices. Quant aux écoliers, quoiqu'ils eussent commencé la rixe et attaqué les premiers le chevalier du guet, ils demeurèrent impunis (1).

Mais le Parlement qui, en cette occasion, avait abandonné malgré lui les suppôts de l'ordre public à la vengeance de l'Université, attendit patiemment l'occasion de se venger, ou plutôt de venger les lois, la morale, la sécurité civique si impudemment outragées par des jeunes gens qui, la plupart étrangers à Paris, se faisaient une maligne joie de troubler la ville au dedans et au dehors, et de porter au sein même des familles la perturbation, souvent le déshonneur. Cette occasion ne tarda pas à se presenter.

Il y avait à Paris, aux treizième et quatorzième siècles, des établissemens publics connus sous le nom d'Étuves (2). Chaque matin, des hommes attachés à ces maisons parcouraient les rues en criant : *Seigneurs bourgeois, baignez-vous et étuvez-vous, bains sont chauds et tout paratés.* Or, une de ces étuves était établie sur le mont Saint-Hilaire, dans un logis contigu à celui qu'habitait la *mère des écoliers*.

Disons, avant de passer outre, ce qu'on entendait aux quatorzième, quinzième et seizième siècles, par la mère des écoliers.

L'Université de Paris, qui était célèbre, comptait au nombre de ses écoliers, non seulement des jeunes gens de toutes les provinces françaises, mais encore des pays étrangers : de la Hongrie, de l'Espagne, de la Lombardie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Ecosse et même de la Moscovie. Eloignés de leurs familles par des centaines de lieues, ces jeunes gens se trouvaient parfois dénués d'ar-

(1) Registres manuscrits du Parlement. Tournelle criminelle, registre 8. 6 décembre 1365.

(2) Plusieurs rues à Paris portent encore le nom d'Etuves. Les hommes qui tenaient ces sortes d'établissemens s'appelaient barbiers étuvistes. Ces lieux qui furent toujours des rendez-vous de plaisir, subsistèrent jusqu'au milieu du dix-huitième siècle.

gent, et partant de pain et de livres. Sous le règne de Saint-Louis, une veuve riche et respectable, Madeleine Huguet, voulut prévenir les délits, les crimes même que pouvait faire commettre l'indigence à une foule de jeunes hommes appartenant à des familles honorables. Dans sa charitable et prévoyante sollicitude, elle donna donc par testament une maison sise au mont Saint-Hilaire, près le Trou aux Rats (aujourd'hui la rue des Rats, et une rente perpétuelle de vingt-quatre sous parisis, à peu près deux mille francs de notre monnaie actuelle), pour le logement l'entretien et le *thrésor* d'une femme veuve, d'une matrone respectable, dont l'office serait de venir en aide aux pauvres écoliers, de donner de l'argent aux plus nécessiteux pour *pain et sapience*, et même d'en loger quelques uns, si le cas échéait. Cette matrone, qui devait être nommée à vie par le recteur de l'Université de Paris, devait en outre, par ses bonnes œuvres, par ses conseils et ses remontrances, prévenir les écarts de la jeunesse, réprimer ses mauvais penchans, et agir enfin vis-à-vis de tous avec la sévérité, la sollicitude et la miséricorde d'une véritable mère.

Depuis le règne de Saint-Louis, des dames d'une grande vertu et d'une fortune considérable avaient continué l'œuvre de Madeleine Huguet, et les dons volontaires qu'elles avaient faits à la maison du mont Saint-Hilaire, les qualités éminentes dont elles avaient donné des preuves, les efforts qu'elles avaient contribué à favoriser pour déraciner des mœurs des écoliers la turbulence, les excès et les débordemens de toute espèce avaient rendu ce titre de *mère des écoliers* aussi populaire, aussi respectable que celui des fonctions les plus importantes de la magistrature et de la bourgeoisie. C'était une espèce de sacerdoce d'autant plus saint et d'autant plus glorieux, que la vertu seule en était digne, et qu'il était décerné par l'estime publique.

A l'époque que nous essayons de retracer, Philippine Hauxoy, veuve d'un des médecins du roi Jean, était *mère des écoliers*. « C'était une « femme d'une rare intelligence et d'une grande science, dit le moine « Célestin Onfroy, et qui passait, même du temps de son mari, pour « avoir eu de grandes familiarités avec les principaux seigneurs de la « cour. »

Quoi qu'il en soit, Philippine Hauxoy avait oublié les fautes ou la légèreté de sa jeunesse par des vertus solides, par des qualités incontestables. Elle avait été belle et fastueuse, elle devint pieuse et d'une grande simplicité; elle avait été célèbre à la ville par la somptuosité de ses atours et la prodigalité de ses dépenses, elle devint charitable, et mit un si bon ordre dans le logis du mont Saint-Hilaire, « que c'était, dit encore le moine Célestin, un vrai miracle que de voir la lingerie, les estages et les chambres, où on se mirait comme dans un lac d'acier. »

Philippine Hauxoy avait conservé une grande aisance, et ses revenus particuliers s'élevaient à environ six cents écus d'or. Elle employait cette fortune au soulagement des écoliers malades, infirmes ou en détresse; encore sa charité ne s'arrêtait-elle pas là. Elle jetait de grandes aumônes dans le quartier, et les pauvres de Saint-Jean de Latran trouvaient à sa porte, chaque dimanche, une ample gamelée de soupe pour chacun d'eux, un morceau de pain de seigle mêlé de froment, et un denier à l'effigie du roi Jean. Or, cela était une munificence qui n'avait pas encore eu d'exemple en ce temps.

A l'époque où Philippine fut nommée *mère des écoliers* elle pouvait avoir cinquante ans, mais à peine en paraissait-elle avoir quarante. De beaux yeux, un teint vif et rose, une stature élevée, de blanches mains et une physionomie dont sa chevelure qui commençait à s'argenter, n'altérait nullement la grâce, imprimaient à toute sa personne un caractère étrange et puissant de séduction. Cette prestance en quelque sorte royale, cette beauté grave, l'assurance que donne la fréquentation du monde élégant, venaient admirablement en aide à la noble dame dans l'accomplissement de ses fonctions difficiles. Aussi enchaînait-elle souvent par un regard, par un geste digne, par une parole calme et énergique les tempêtes soulevées par les emportemens des démêlés scolastiques. Les plus tumultueux, les plus téméraires parmi les écoliers n'osaient bouger devant l'imposante veuve; on ne lui parlait que le chaperon abattu et les yeux baissés : c'était une reine pour les uns, une idole pour les autres, une mère pour tous Aussi, selon la coutume du temps, pour expliquer par un sobriquet caractéristique sa haute sagesse et sa puissante influence, les écoliers l'appelaient-ils *la reine de Saba*, l'assimilant ainsi à l'héroïne biblique qui par ses mérites et sa vertu fut jugée digne d'être associée au trône de Salomon.

Philippine, soit par amour pour les sciences que, dans son âge mûr, elle avait étudiées avec succès, soit par vénération pour la mémoire de son mari, savant alchimiste, botaniste et physicien, Philippine, disons-nous, avait conservé dans une salle de son logis toutes les fioles, toutes les plantes sèches, tous les fruits médicinaux qu'il avait fait venir à grands frais des trois parties du monde. Des manuscrits précieux, des animaux et des reptiles conservés dans l'esprit de vin ou empaillés, des ossemens d'éléphans et de baleines, tapissaient les murs de ce réduit où elle se retirait tous les jours, soit pour composer des remèdes destinés aux pauvres écoliers confiés à ses soins, soit pour étudier dans de précieux manuscrits les maladies qu'elle était appelée à combattre et à guérir. Le peuple disait tout bas qu'elle était charmeresse et sorcière; les écoliers, moins barbares, le niaient, tout en le croyant aussi; mais comme Philippine était toujours vigilante et dévouée pour les uns et pour les autres, comme elle enveloppait dans les réseaux de son immense charité, citadins, écoliers, femmes, vieillards, enfans, malvoitres et clercs, le nom de charmeresse qu'on lui appliquait ne faisait aucun tort à l'estime, à l'admiration dont elle recevait à chaque moment les témoignages; on la vénérait parce qu'elle était bienfaisante, et la crainte de sa sorcellerie s'évanouissait devant un des regards tendres et compatissans de ses beaux yeux, devant un geste de sa blanche main, toujours chargée d'aumônes et de largesses prévoyantes.

Cependant ce *réduit aux étoiles* (1), qui anoblissait la maison de la mère des écoliers, devait être la cause de sa ruine et de sa perte.

Un barbier-étuviste, nous l'avons dit, logeait dans la maison voisine de celle de la mère des écoliers. Cet homme, nommé Nicaise Tropetant ou Troptan, fut dénoncé au Parlement comme prêtant sa maison à de jeunes débauchés qui venaient y passer des nuits entières avec des filles ou femmes de bourgeois qu'ils avaient séduites ou enlevées. Le Parlement informa, et bientôt Nicaise Troptan, enfermé dans les prisons du Grand-Châtelet, puis dans celles de la Conciergerie, parut à la Tournelle criminelle, accusé « d'avoir aidé à la débauche, de s'être rendu « coupable de rapt, de sorcellerie et de violence, pour attirer dans sa « maison des filles ou femmes de bons bourgeois, enfin de s'être rendu « complice, par cupidité et mauvaiseté, de plusieurs jeunes hommes, « seigneurs, pages ou écoliers, qui avaient transformé sa maison en lieu « de plaisir et d'ébats illicites et dangereux (*lupercalia*). »

Deux bourgeois de Paris très influens et très notables, Gaspard Pamaret, échevin, et Julien de la Ratounière, s'étaient portés parties civiles. L'un avait surpris sa femme dans la maison du barbier-étuviste *flagrante delicto;* l'autre y avait perdu sa nièce, jeune fille de moins de dix-sept ans, dont le repentir avait causé la mort après cinq semaines de disparition. Beaucoup d'autres pères, d'autres tuteurs et d'autres maris de la cité venaient appuyer par leurs larmes et leurs plaintes les poursuites de l'avocat du roi.

Nicolas Troptan avoua une partie des faits qui lui étaient imputés sans vouloir toutefois faire connaître les jeunes débauchés qui achalandaient son établissement clandestin. Mais, soit que cet homme fût poussé par un esprit de vengeance et de mensonge, soit que des ennemis pervers l'engageassent sous main à verser une part du fardeau de l'accusation sur une autre tête, il arriva qu'au moment d'être jugé, et après la plaidoirie de son avocat, il accusa hautement Philippine Hauxoy, la

(1) Le peuple, aux treizième et quatorzième siècles, avait coutume d'appeler *réduit aux étoiles* les chambres élevées où l'on pouvait se livrer aux études d'astrologie.

mère des écoliers, de l'avoir assisté dans ses crimes en préparant des philtres amoureux qu'il vendait ensuite à ceux qui fréquentaient sa maison, moyennant *un mouton à la grande laine* (ducat de onze francs de notre monnaie) ou moyennant une pistole d'argent.

Le président de la Tournelle et tous les juges éprouvèrent un vif sentiment de surprise à cette accusation, mais Nicaise persista, et la malheureuse Philippine fut à son tour décrétée de prise de corps, appréhendée, et amenée dans les cachots de la Conciergerie.

Elle parut devant ses juges avec un calme et une fermeté admirable ; à toutes les questions elle répondit avec une grande modération, ne s'emportant ni contre l'audacieuse perversité de celui qui la chargeait, ni contre la colère des témoins qui ne lui épargnaient pas les affronts et les apostrophes outrageantes :

— « Je n'ai jamais composé de philtres amoureux, répondit-elle ; « tous mes sortiléges consistent à soigner les malades, les pauvres écoliers et les pélerins. Ma maison est ouverte à tout le monde, et si les « femmes qui ont succombé aux piéges et aux embûches du démon et « de Nicaise ont pu, d'aventure, entrer chez moi, c'est qu'elles n'ignoraient pas que mon huis n'est jamais fermé aux affligés, aux pécheurs, « et à ceux qui veulent racheter leurs fautes par de bonnes actions. »

On lui fit un crime de s'être concilié l'affection des écoliers de l'Université ; l'avocat du roi alla même jusqu'à lui dire : « *qu'il pouvait y* « *avoir du sortilége dans cette tendresse excessive qu'on lui* « *portait.* »

— Je ne sais, répondit-elle avec fierté, si j'ai eu besoin d'amulettes et d'évocation pour m'attirer l'affection des écoliers ; je n'ai employé pour m'en faire aimer que des moyens que la morale et la religion m'indiquaient. Je me suis toujours appliquée à les ramener de leurs fureurs, et à leur faire comprendre que la première et la meilleure des obligations était le respect à Dieu, au roi et au Parlement. M. l'avocat du roi, ajouta-t-elle avec un sourire amer, M. l'avocat du roi pourrait se rappeler que l'influence exercée par moi sur les écoliers de l'Université de Paris est toute charitable et toute chrétienne.

En effet, cet avocat du roi, nommé Claude Maignon, n'avait dû son salut, dans une sédition des écoliers, qu'à l'intervention de Philippine Hauxoy, et voici dans quelle circonstance :

La justice voulait s'emparer de quelques écoliers barricadés dans le collége des Chaulets. Claude Maignon, séparé de son escouade de sergens du guet, fut fait prisonnier par les assiégés dont une partie avait escaladé les murs donnant sur la rue de Reims. Le jeune magistrat, sans aucun doute, allait être massacré par les écoliers furieux, lorsque *la mère* étant accourue avait désarmé leur colère en couvrant Claude Maignon de son corps.

Etayée par tant de services et de bienfaits, Philippine Hauxoy aurait peut-être triomphé de la haine et de la malice de ses accusateurs, si, dans une descente que la justice fit à son logis, on n'eût pas trouvé *dans son réduit aux étoiles* des fioles absolument semblables à celles que l'accusation produisait. Philippine nia énergiquement que ces objets lui appartinssent ; mais, dans la déplorable manière d'instruire les affaires et de les juger en ces temps, ces indices étaient plus que suffisans. En vain Pierre Duhaume, son avocat, et l'une des gloires du barreau de cette époque, chercha-t-il à prouver l'inanité des accusations et la mauvaise foi des accusateurs ; en vain voulut-il dérouler la longue série de bienfaits dont Philippine avait orné sa vie depuis le moment de son veuvage ; il ne retira d'autre avantage de son éloquence et de ses efforts que de faire verser des larmes à l'auditoire et d'émouvoir les juges assis sur leurs chaires.

« Messieurs, dit-il en terminant un discours que nous voudrions pouvoir citer en entier, je rougis, oui, je rougis d'avoir à défendre une femme que ses vertus, à défaut des lauriers des anciens Romains, auraient dû protéger des coups de la foudre. On a parlé de la vie dorée, de la vie chargée de plaisirs, de baumes, de fleurs et de miel de cette femme. Mais si, emportée par le souffle impur de Satan, elle a sacrifié quelques uns des jours de sa jeunesse aux délices du monde et de la cour ; si elle a, et à Dieu ne plaise que je me rende ici l'écho des mauvaises paroles et des mauvaises pensées, si elle a oublié autrefois ses devoirs d'épouse et de chrétienne, est-ce à dire qu'elle soit capable, aujourd'hui que le temps a transformé son diadème de roses en couronne de cheveux blancs, linceuls des amours, de travailler à la corruption publique ? Quoi ! parce que cette femme aura sacrifié à Baal, aimé la toilette, les danses, les assemblées, les discours aimables, il faudra qu'elle soit destinée dans ses vieux jours, elle riche, honorée, hautement placée, à servir en infâme des amours adultères, d'arcanes tendresses, de sordides ébattemens ! Elle se fera, elle, si polie, si noble par ses manières, par ses sentimens, si délicate dans ses plaisirs, dans ses délassemens, elle se fera la complice, disons plus, la servante d'un misérable étuviste ? Ah ! Messieurs, vous ne le croyez pas, vous ne pouvez pas le croire. Que celui qui n'a point péché lui jette la première pierre ; que celle qui n'a jamais failli vienne vomir à sa face les imprécations et les anathèmes ! Mais si personne ne se présente pour reprocher à cette femme jadis si brillante ses pompes, ses grandeurs, ses atours et ses prodigalités, apparaissez vous tous qui devez à sa pieuse sollicitude, à son ardente charité des consolations, des secours et des espérances. Venez, vous, écoliers, dont elle est la mère attentive et la directrice dévouée ; venez, pauvres pélerins ; venez, malades abandonnés, orphelins sans obole, femmes sans appui, vieillards sans guide, venez tous à votre tour déposer au pied de cet auguste et redoutable tribunal ce que vous savez de la vie de cette femme ! Ah ! Messieurs, si tous ceux dont j'invoque le témoignage pouvaient apparaître dans cette enceinte, que votre conscience serait vite illuminée, que vos convictions deviendraient sûrement inébranlables. Un unanime, un magnifique témoignage de l'innocence de cette femme surgirait aussitôt, et ce témoignage irréfragable, éclatant, digne de la majesté de Dieu et digne aussi de la majesté de la justice, puiserait sa source dans les larmes de tant de malheureux qu'elle a sauvés de l'opprobre, du désespoir et de la faim. »

Ce plaidoyer, écrit dans une latinité assez élégante pour le temps, et qui nous a paru digne de fixer l'attention du lecteur comme monument historique ; ce plaidoyer, disons-nous, dont nous avons nécessairement affaibli la virilité en le traduisant, produisit sur les juges une impression profonde. L'étonnement du public n'en fut que plus grand, lorsque, à la lecture de la délibération des juges de la Tournelle criminelle, on reconnut que l'éloquence du défenseur avait échoué contre les préventions ou le parti pris des magistrats.

Nicaise Troptan fut condamné à la peine de la geôle et des corvées criminelles jusqu'à la fin de ses jours, en outre aux frais du procès et à la confiscation de ses biens meubles et immeubles. Sa maison fut rasée et convertie *en juiverie* (1).

Philippine Hauxoy, la mère des écoliers, fut condamnée au fouet et au bannissement perpétuel, avec une amende de trois cents écus d'or au profit des plaignans, et pareille somme pour être distribuée en aumônes aux maladreries de Saint-Magloire et de Sainte-Opportune. L'arrêt était exécutoire dans les trois jours qui suivraient sa proclamation.

Cette condamnation émut la cour et la ville, l'Église et l'Université. Le recteur et l'évêque de Paris allèrent à la tour du Louvre présenter une requête au roi, dans l'espoir de faire casser la sentence ou du moins de l'adoucir. Les évêques d'Amiens, de Chartres, de Saint-Flour, les comtes de Dammartin, de Sancerre, de Surgy et le marquis de Boucicault, oncle du maréchal du même nom, unirent leurs sollicitations à celles du recteur et de l'évêque de Paris. Tout fut inutile. Le roi fut

(1) Quand une maison était détruite à l'occasion d'un crime commis par son propriétaire ou celui qui la tenait à loyer, on permettait quelquefois aux Juifs d'établir sur cette terre deshonorée, sur cet emplacement déclaré immonde, des maisons qui prenaient le nom de *juiverie*.

inexorable et répondit à ses familiers qui le suppliaient aussi d'user d'indulgence, « que l'hypocrisie devait être châtiée d'une manière « exemplaire, et que Jésus-Christ lui-même avait appris au roi et aux « juges à frapper les impies qui prenaient le masque de la religion et de « la probité!!! »

La douceur de Charles V, son équité et sa clémence ne peuvent cependant être mises en doute. Il fallait donc que des exigences bien impérieuses lui eussent été démontrées. Les politiques du temps pensèrent que le Parlement n'était pas étranger à cette tenacité; d'autres, qui voient dans toutes les fortunes de la vie des vengeances, des amours ou des crimes, prétendirent que Philippine, la mère des écoliers, ayant inspiré, malgré ses cinquante-cinq ans, une violente passion au sire de Guergy, chevalier du guet de Paris, et n'ayant pas voulu répondre à l'amour de ce vieux seigneur, s'était attiré par ses mépris la haine dont elle recueillait alors le prix.

Quoi qu'il en soit de la cause véritable de cette accusation et de la condamnation qui la terminait, Philippine Hauxoy, au jugement du plus grand nombre, fut regardée comme une victime sacrifiée à la vengeance d'un pouvoir occulte. Elle avait entendu son arrêt sans se plaindre, et se prépara dans sa prison[1], par le jeûne et la prière, à la triste cérémonie dont elle devait être l'héroïne. Paris tout entier attendait avec crainte et anxiété le jour où il verrait une femme, célèbre jadis par sa beauté, illustre alors par ses bienfaits, apparaître dans les carrefours accompagnée du bourreau et recevoir de sa main la flagellation ignominieuse réservée jusque-là aux femmes de mauvaise vie, aux larronnesses et aux magiciennes.

Ce jour arriva enfin!

Il fut décidé que l'exécution de la sentence de la Tournelle criminelle aurait lieu le 4 mars 1366. Ce jour-là, de sourdes rumeurs, des attroupemens considérables se manifestèrent dans le quartier de l'Université. Les écoliers en théologie et en droit canon se faisaient surtout remarquer par leur exaspération et leurs cris : les rues du Fouare, de la Bûcherie, Pierre-Sarrazin et la place Maubert regorgeaient d'étudians qui avaient l'air de concerter entre eux un plan de campagne ou un système d'attaque. Les classes étaient désertes, et les marchands effrayés se hâtaient de fermer leurs boutiques dans la crainte d'une prochaine collision.

Le recteur de l'Université instruit de ces mouvemens voulut conjurer l'orage en abordant les groupes et en invitant les écoliers à la modération et à l'obéissance; mais sa voix fut méconnue: des huées, des clameurs couvraient ses paroles, et il fut obligé de se retirer. Il résolut alors de se rendre, accompagné de deux professeurs en Sorbonne et de quatre maîtres ès-arts, chez le premier président du Parlement et le prévôt de Paris, pour les avertir de ce qui se passait, et pour les engager à suspendre une exécution qui menaçait la tranquillité publique et pouvait entraîner les plus épouvantables malheurs.

Simon de Bucy, alors premier président du Parlement de Paris, vieillard austère et implacable, écouta la harangue du recteur avec une impassible sévérité; il lui répondit ensuite en quelques mots, qui peignaient une détermination prise d'avance et une inébranlable rigueur :

— « Depuis trois cents ans, dit-il, les écoliers de l'Université troublent la capitale du royaume; depuis trois cents ans ils se font un jeu de méconnaître le pouvoir royal et l'autorité du Parlement; il faut mettre un terme à ces débordemens et à ces actes criminels. Le roi et le Parlement sont résolus à maintenir les arrêts de la justice et à protéger les citoyens opprimés par quelques milliers de têtes folles qui puisent dans l'impunité la hardiesse de commettre de nouveaux méfaits. Retournez aux écoles, Monsieur le recteur, et dites aux écoliers que la volonté du roi et du Parlement est *que justice se fasse.* Recommandez-leur surtout l'obéissance à vous-même et à leurs professeurs, obéissance qu'ils oublient trop souvent. Le roi veut et le Parlement exige aussi que la science ne devienne pas la sœur de la sédition et de la révolte. »

Le recteur, suivi de ses acolytes, se retira, et courut de toute la vitesse de sa mule chez le prévôt de Paris. Mais ce magistrat militaire lui fit une réponse à peu près semblable, et même lui déclara que *si les écoliers bougeaient, il leur en cuirait.* Le charitable recteur voulut aller jusqu'à Beauté-sur-Marne, où se trouvait Charles V, pour implorer sa sollicitude royale; mais les professeurs s'y opposèrent, en alléguant que le temps leur manquerait et que d'ailleurs ils avaient fait tout ce qui était humainement possible de faire pour prévenir le mal qui devait nécessairement survenir. Toutefois, ils s'engagèrent tous, au nom de leurs confrères professeurs de l'Université de Paris, à ne point abandonner le recteur de toute la journée et à se porter avec lui sur les différens points où sa présence serait nécessaire pour calmer les esprits et arrêter le tumulte.

Cependant, à midi précis, heure fixée d'avance pour l'exécution, Philippine Hauxoy, *la mère des écoliers*, sortit des prisons de la Conciergerie, accompagnée du bourreau et de ses quatre valets. L'infortunée marchait à pied, les mains liées derrière le dos, et la tête ceinte d'une espèce de couronne de paille. Un des valets du bourreau portait devant elle un écriteau sur lequel étaient tracés ces mots en gros caractères : « Philippine Hauxoy, dite *Mère des écoliers*, condamnée à la peine du « fouet et du bannissement par arrêt de la Tournelle criminelle, comme « charmeresse et ribaude. »

Tant d'opprobre et d'ignominie n'avait point abattu le courage de cette femme; elle portait la tête haute, son regard était doux et calme, et sur son front brillait la résignation du martyre. Une foule immense du peuple suivait le funèbre cortège qui s'avançait flanqué à droite et à gauche de deux compagnies d'arquebusiers *avec leurs arcs bandés*, dit la chronique de Saint-Magloire, et de trois pelotons de hallebardiers de la ville ayant leurs officiers en tête. Le chevalier du guet et ses cent hommes d'élite fermaient la marche, et rabrouaient par-ci par-là le menu populaire que la curiosité poussait jusque sous le poitrail des chevaux.

Philippine devait être fouettée de verges dans douze places et carrefours : en face du Palais, sur la place Maubert, au carrefour de Vauvert, au coin de la rue de la Licorne, à l'entrée du Petit-Châtelet, à la fontaine de Bucy, et dans plusieurs autres lieux dont l'indication serait superflue. La dernière station de son supplice devait avoir lieu à la porte Baudet (aujourd'hui place Baudoyer), d'où elle serait jetée aussitôt par les bourreaux hors du mur d'enceinte.

Philippine récoltait sur son passage les fruits de ses bonnes œuvres et de sa charité. Le peuple, qui d'ordinaire excitait les bourreaux par ses lazzis barbares à frapper la victime, gardait pendant les exécutions successives le plus morne silence. Des larmes, des gémissemens partaient même de plusieurs groupes, et l'on entendait parfois sortir de ces amas de têtes qui se balançaient comme un vaste champ d'épis les mots *Assez! grâce! assez!*

Douze coups de fouet par station étaient le nombre déterminé par l'arrêt; mais les blanches épaules et la peau délicate de la mère des écoliers étaient pour les lanières de cuir et de fer des bourreaux une pâture trop délicate. A la quatrième station elle ruisselait de sang; mais toujours soutenue par son innocence et son courage, elle ne laissait pas trahir par ses traits la poignante douleur qu'elle éprouvait. Tout le monde pleurait, les bourreaux mêmes répandaient des larmes en accomplissant leur barbare office; seule elle restait ferme et sereine, et comme étrangère à tout ce qui se passait.

Une chose jetait dans l'admiration et dans l'étonnement le prévôt de Paris, le chevalier du guet, et le recteur qui suivait de loin et déguisé le fatal cortège, c'était de ne point voir paraître les écoliers. Le magistrat pensait qu'on devait leur absence aux mesures qu'il avait prises, à l'appareil militaire qu'on déployait; le recteur, de son côté, était persuadé que ses exhortations avaient déterminé la fougueuse jeunesse à se tenir en repos. Tous deux étaient également dans l'erreur.

La patiente, les bourreaux et leur escorte étant arrivés à la place du Petit-Châtelet, une multitude d'écoliers armés de dagues, de broches, de

barres de fer, de haches et de maillets, sortirent tout à coup et comme par enchantement des rues adjacentes, des maisons, des porches, des cabarets, des portes charretières, et se ruèrent avec violence sur le cortége qu'ils rompirent et mirent d'abord en déroute. Au même moment une troupe considérable de truands et de pélerins de Saint-Jean de Latran descendit comme une avalanche la rue Saint-Jacques, et se joignit aux écoliers en criant comme eux : *Grâce ! grâce !* Cette furieuse irruption, ces clameurs auxquelles se mêlaient les horions et les coups activement distribués, jetèrent un moment la perturbation et l'épouvante parmi les soldats, mais le chevalier du guet et le prévôt de Paris les eurent bientôt ralliés autour d'eux, et, au commandement de : *Tirez !* une grêle de flèches et d'arbalètes tomba sur les rangs pressés des truands et des écoliers, dont trente-quatre demeurèrent sur la place. Quinze soldats seulement furent tués dans cette première échauffourée.

Durant ce conflit, et pendant que cent combats singuliers s'organisaient dans cette foule où tout était confondu, peuple et truands, soldats, écoliers et pélerins, douze des plus déterminés parmi les enfans de la basoche s'avancèrent vers les bourreaux qu'ils maltraitèrent, et des mains desquels ils voulurent arracher *la mère*, Philippine Hauxoy.

Mais cette femme d'un indomptable courage les repoussa :

— Enfans ! s'écria-t-elle d'une voix puissante, voulez-vous donc me sauver à force de meurtres, et prétendez-vous réformer les arrêts de la justice en violant les lois de l'humanité ? Retirez-vous, retirez-vous, je vous en prie et je vous l'ordonne, et que ma mémoire ne soit pas, par votre fait, souillée d'un crime véritable.

A cette voix, qu'ils étaient habitués à respecter, les écoliers lâchèrent prise. Mais cette modération et cette obéissance devaient leur être fatales. En effet, ceux qui combattaient sous les arceaux du Petit-Châtelet, voyant leurs camarades abandonner la partie, pensèrent qu'ils étaient forcés de battre en retraite, et, de leur côté, ils gagnèrent confusément le Petit-Pont pour en faire autant. Le chevalier du guet, qui n'avait pas pu au milieu des rues sinueuses où le cortége était engagé, faire usage de sa cavalerie, lâcha alors son escadron sur le Petit-Pont, et ce fut de ce moment un spectacle horrible à voir. La foule des jeunes gens qui fuyait remplissait toute la largeur du pont, et cette cavalerie bardée de fer donnant en plein au milieu d'eux en fit un effroyable carnage. Les fuyards étaient à tout moment atteints par les coups d'estoc et de taille, les uns se jetaient à plat ventre pour éviter le choc des chevaux, les autres se fourraient sous les charrettes qui se trouvaient à proximité du pont, un grand nombre se jetèrent à l'eau et se noyèrent. Cent cinquante-huit écoliers et truands périrent dans cette funeste équipée; soixante soldats seulement y trouvèrent la mort (1).

Le cortége ignominieux reprit tardivement son chemin, et enfin, à cinq heures du soir, il arriva sans nouvel encombre à la porte Baudet. C'était là que la dernière flagellation devait s'accomplir, et que le bannissement devait commencer (1).

L'exécution terminée, Jean Roseau, le bourreau, couvrit les épaules de la patiente d'un lambeau de serge noir trempée dans du vinaigre, et lui donna un léger coup sur les épaules en prononçant ces mots :

— Par l'arrêt de nosseigneurs de la Tournelle, je te chasse de cette ville et du royaume de France à perpétuité. Va-t'en, et que Dieu t'accorde au jour de ta mort la rémission de tes crimes !

Puis, il ajouta tout bas : « Madame, pardonnez-moi toutes les indignités dont je vous ai abreuvée; dans mon âme et conscience je n'ai pas douté un moment de votre innocence ; mais il faut bien que je fasse mon office.

—Je te pardonne, Jean Roseau, répondit la mère des écoliers, mais si tu es charitable, maintenant que ton rôle de tourmenteur est fini, accomplis le personnage de chrétien. Je meurs de soif; donne-moi un verre d'eau, car voilà que nous franchissons le mur de Paris.

— Je le voudrais, répondit Jean Roseau, mais, je le sais, vous n'aurez pas fait quinze pas dans la campagne que vous trouverez des gens qui s'empresseront de prendre grand soin de vous, et qui regarderaient ma charité comme une nouvelle et volontaire infamie à votre égard. Tâchez de marcher jusqu'à cette maison que vous voyez là-bas, Madame, et qui vous mènera droit au bourg du Temple. Tenez, acceptez ce bâton pour soutenir votre marche, et surtout ne dites pas que vous le tenez du bourreau de Paris. »

Philippine s'éloigna. Elle était si affaiblie par tout le sang qu'elle avait répandu, par toutes les émotions de cette cruelle journée; elle avait le cœur et l'âme si tristes en quittant pour toujours, et sous quels auspices ! ce Paris, son berceau, la ville où elle avait été si honorée, qu'elle ne s'aperçut pas tout de suite que le charitable Jean Roseau avait attaché à son bâton une petite bourse pleine de menue monnaie, et un flacon de cuivre contenant du vinaigre. Cette délicate aumône d'un pauvre homme regardé comme infâme et immonde lui arracha des larmes de gratitude; aussi, levant les yeux vers le ciel, s'écria-t-elle : « Oh ! qui m'eût dit qu'un jour je recevrais l'aumône du bourreau de Paris ! »

Cependant Philippine Hauxoy devait, après tant d'humiliations et de souffrances, trouver un ample et glorieux dédommagement. A peine avait-elle dépassé, en se traînant à l'aide de son bâton, les premières maisons du bourg du Temple, qu'elle se trouva entourée d'une douzaine de jeunes hommes qui la saluèrent avec respect. « Madame, lui dit celui qui paraissait être le chef de cette troupe, en ôtant son chaperon, me reconnaissez-vous? »

Philippine leva la tête et le regarda quelque temps.

« Si je ne me trompe, répliqua-t-elle, vous êtes Samuel Desorveaux le Flamand ; vous êtes venu, il y a trois ans, étudier à Paris, et vous en êtes parti, il y a dix mois au plus, vos études terminées. »

« Vous dites vrai, madame ! répondit d'une voix respectueuse le jeune homme; eh bien, moi, Samuel Desorveaux, j'ai appris votre malheur, et je suis revenu à Paris, accompagné de ces onze compagnons d'études et de patrie, pour vous emmener dans notre chère ville de Bruges, où vous trouverez des cœurs reconnaissans et dévoués pour vous aimer filialement et au besoin vous défendre. »

La mère des écoliers, qui avait soutenu jusque-là l'excès de son malheur avec tant de noblesse et de sérénité, ne put résister à l'expression de la naïve tendresse de ces jeunes hommes, qui se pressaient autour d'elle avec une sollicitude inquiète ; son émotion profonde se trahit, malgré ses efforts pour la contenir, et de douces larmes sillonnèrent ses joues amaigries par le jeûne et les souffrances.

« Oh ! s'écria-t-elle avec émoi, je ne suis donc pas coupable à vos yeux, enfans ! et l'arrêt injuste qui prononce mon déshonneur devant le monde n'est donc pas pour vous un titre de proscription et de mépris?

(1) Le roi Charles V, à la nouvelle de cette affreuse boucherie, revint du château de Beauté-sur-Marne et manda aussitôt le premier président du Parlement, le prévôt de Paris et le chevalier du guet. Il admonesta rudement ces deux derniers, leur disant qu'ils avaient outrepassé les devoirs de la répression légitime. Il fit ensuite venir le recteur de l'Université au Louvre, et lui donna cent écus d'or pour les blessés, lui disant que son cœur était péniblement touché de ce qui avait eu lieu, et que cela n'arriverait plus.

— Ah ! sire, répondit le recteur, pourquoi n'étiez-vous pas à Paris !

— Je ne savais, dit le roi, que si grave chose dût s'y passer; on me l'avait caché. Mais j'y mettrai ordre, et je ne veux pas que mes sujets, même les plus mutins, soient traités comme Anglais et Navarrois. Le sang de France est trop précieux pour couler dans les ruisseaux d'une ville...

Ceci est une nouvelle preuve, ajoute le chroniqueur auquel nous empruntons ces détails, que le monarque n'était pas encore solidement établi sur le trône ébranlé par la captivité du roi Jean et par les malheurs de sa régence.

(2) C'était toujours par la porte Baudet que le bourreau renvoyait hors de Paris les gens condamnés au bannissement.

— Non, vous n'êtes point criminelle, Philippine Hauxoy, s'écrièrent les douze écoliers ; nous sommes venus ici comme les apôtres et en même nombre pour en donner témoignage. Toujours vous êtes notre mère, notre consolation et notre appui conseiller. »

Sur un signal de Samuel Desorveaux, une des longues voitures qu'on appelait alors *guimbardes* s'avança, traînées par quatre vigoureux chevaux. La mère des écoliers monta avec les douze jeunes gens dans ce char, somptueux pour l'époque, et l'on prit en grande hâte le chemin du bourg de Saint-Denis, puis de la Flandre.

Samuel Desorveaux, riche, et d'une famille noble et ancienne, occupait alors la dignité éminente de clerc de la ville de Bruges, correspondante à peu près à celle des préfets d'aujourd'hui. Il jouissait d'une haute et juste considération, et sa maison splendide était le rendez-vous de toutes les notabilités scientifiques de cette ville célèbre.

— Ma mère, dit-il une fois arrivé, à Philippine, vous serez la maîtresse et la directrice de mon logis ; à vous seule appartiendra le droit d'en faire les honneurs. Je ne suis point marié, j'ai perdu ma mère dès mon jeune âge ; vous me tiendrez lieu de compagne et de famille. Ne le voulez-vous point?

La mère des écoliers accepta avec dignité ce qui lui était offert avec tant de respect et d'amour ; elle fit de la maison du grand clerc de la ville de Bruges une espèce d'aréopage également remarquable par la politesse des manières, la distinction du langage et la noblesse de l'hospitalité.

On voit encore sur la place de l'Hôtel-de-Ville de Bruges une maison gothique dont les balcons de fer représentent des serpens et des monstres qui déchirent le sein d'une femme ; cette maison était celle du grand clerc, et ce fut Philippine qui l'orna de ces arabesques de fer allégoriquement travaillées et ciselées par un élève du célèbre Biscarnette, l'auteur des portes de Notre-Dame de Paris. C'est là qu'elle vécut heureuse pendant plus de trente années, au milieu d'une famille dont elle s'était rendue l'idole par ses vertus, par son esprit, par sa charité. On montre encore cette maison à Bruges, et on la désigne sous le nom du *logis à la vieille*.

Philippine mourut à Bruges à l'âge de quatre-vingt-seize ans.

Bien que Charles V eût ordonné, dès 1370, sa réhabilitation, la *mère des écoliers* ne voulut jamais quitter sa nouvelle patrie. Elle fit remercier le roi par Guy Serferw, évêque de Bruges, qui allait en France comme ambassadeur du Brabant, et lui écrivit une lettre que l'on conserve encore dans les archives de la bibliothèque royale.

Celui qui l'avait accusée et dont les pretendus aveux avaient entraîné sa condamnation, Nicaise Troptan, mourut en 1369, frappé par une maladie épidémique qui décimait les prisonniers de la Conciergerie où il était tenu renfermé. Au lit de mort, il avoua à son confesseur, devant l'avocat du roi et plusieurs témoins notables, qu'il avait faussement accusé Philippine Hauxoy, la mère des écoliers, et qu'elle était innocente de tout ce dont il l'avait chargée. Son confesseur voulut alors l'exhorter à avouer les instigateurs d'une si noire perfidie, mais l'avocat du roi, Manigaut, s'opposa à cette déposition *in extremis*, alléguant que, dans sa situation d'esprit, le moribond pourrait accuser injustement des personnes étrangères à cette machination. Le confesseur insistait, mais Nicaise succomba aux atteintes de la cruelle maladie qui emportait ses victimes en quelques heures.

Cette tardive confession et cette inflexible sévérité de l'avocat du roi Manigaut, qui s'était signalée d'une façon si véhémente à cause du procès de la mère des écoliers, firent soupçonner aux bonnes gens de l'époque que le Parlement de Paris n'était pas tout-à-fait étranger à l'affaire du Petit-Pont, et que nosseigneurs de la grande chambre avaient fait payer à l'Université les arrérages de ses vieilles révoltes, en jetant sous un futile prétexte une tache d'infamie sur la personne de la mère des écoliers.

H. R.
(*Gazette des Tribunaux*).

LE TUEUR DE DAIMS.

(Fin. — Voir les derniers numéros.)

CHAPITRE XXIV.

Tes plaisirs secrets sont devenus une honte publique, tes orgies privées un jeûne universel, ta langue mielleuse une source d'amertumes ; — tes violences orgueilleuses ne peuvent durer toujours.

Lucrèce.

Judith attendait sur la plate-forme le retour de Tueur de daims. Quand celui-ci arriva, Hist, Hetty et le Délaware dormaient déjà profondément.

Judith aida le jeune chasseur à amarrer le canot et elle lui manifesta le désir d'avoir un entretien particulier avec lui le plus tôt possible.

Nathaniel ne fit aucune objection, et tous deux furent bientôt dans la cabine. Deux escabelles étaient placées à côté de la caisse, et une table était préparée pour recevoir successivement les divers objets qu'on tirerait de la caisse.

— Je vois ce que vous voulez, dit Nathaniel ; mais pourquoi Hetty n'est-elle pas présente ?

— Hetty dort, répondit Judith, et elle m'a donné ce soir sa part de tout ce qui est contenu dans cette caisse, pour que j'en fasse ce que bon me semblera. Ainsi donc asseyez-vous et levez le couvercle. Je serai bien désappointée si nous n'y trouvons rien qui nous fasse connaître l'histoire de Thomas Hutter et de ma mère.

— Pourquoi l'appelez-vous Thomas Hutter, et non votre père, Judith ? on doit parler des morts avec le même respect que des vivans.

— J'ai long-temps soupçonné que Thomas Hutter n'était pas notre père. Il nous l'a dit lui-même avant de mourir.

Nathaniel s'assit, et se mit à tirer de la caisse les différens objets qui y étaient contenus. Judith jeta à l'écart tous ceux qu'elle connaissait. Bientôt il déroula une grosse toile pour savoir ce qu'elle enveloppait.

— Ce drapeau doit signifier quelque chose, s'écria Judith avec impatience ; déployez-le tout-à-fait, Tueur de daims, afin que nous puissions en voir les couleurs.

— Sur ma foi, il est assez grand pour faire une douzaine de ces drapeaux auxquels les officiers du roi attachent tant d'importance.

— Ce peut être le pavillon d'un navire, je sais qu'ils en portent de semblables.

Tueur de daims déplia ensuite une toile grossière sous laquelle il trouva un petit coffret d'un beau travail. L'intérieur en était rempli de lettres, de fragmens de manuscrits, de notes et d'autres papiers du même genre. Le faucon ne montre pas plus d'impétuosité à fondre sur sa proie que Judith n'en mit à se précipiter sur cette mine de renseignemens si importans pour elle. L'éducation qu'elle avait reçue était fort au-dessus de sa situation dans le monde, et son œil parcourut rapidement toutes ces lettres. Elles avaient été adressées par une mère pleine de tendresse à sa fille absente ; elles étaient remplies d'avis sages et prudens, et Judith sentit le sang lui monter au front quand elle en lut une dans laquelle la mère faisait de fortes remontrances à sa fille sur l'inconvenance de l'intimité trop étroite que celle-ci paraissait avoir contractée avec un officier venant d'Europe et qui ne pouvait avoir des vues honorables en faisant une cour assidue à une jeune américaine. Toutes les signatures de ces lettres avaient été coupées, et tous

les noms propres qui s'y trouvaient avaient été effacés avec soin. Judith se souvint alors d'avoir vu plusieurs fois sa mère ouvrir ce coffret à différentes époques.

Dans un autre paquet se trouvèrent des lettres contenant des protestations d'amour. Elles étaient certainement écrites avec passion; mais on y reconnaissait aussi ce vernis de duplicité que les hommes se croient si souvent permis d'employer envers l'autre sexe. Judith avait versé des larmes en lisant les lettres contenues dans le premier paquet; mais celles-ci éveillèrent en elle un sentiment d'indignation qui mit sa fierté en état d'en supporter la lecture. Cependant sa main trembla, et tout son corps frissonna de nouveau, quand elle découvrit des traits de ressemblance frappante entre certaines lignes de ces épîtres et quelques passages de lettres qu'elle avait reçues elle-même. Elle trouva dans une de ces lettres l'époque de sa naissance précisément indiquée, et elle y apprit que le nom qu'elle portait lui avait été donné d'après le désir de son père. Ce nom n'avait pas été effacé comme les autres. La naissance de Hetty, ou Esther, était aussi rapportée dans une autre; mais c'était sa mère qui lui avait donné ce nom, et même avant cette époque, le ton de froideur de toutes les lettres faisait prévoir l'abandon qui devait bientôt s'en suivre. Ce fut alors seulement que sa mère prit l'habitude de garder copie de ses propres lettres. Elles étaient en petit nombre, mais elles peignaient avec éloquence son chagrin et son repentir.

Il restait encore une liasse de lettres à examiner. Judith vit que c'était une correspondance entre sa mère et Thomas Hovey, qui avait par la suite quitté ce nom pour prendre celui de Hutter. Ces lettres faisaient clairement connaître le commencement de l'union de ce couple mal assorti. A la grande surprise de Judith, c'était de sa mère qu'était partie la première proposition de mariage, et elle éprouva un véritable soulagement en trouvant dans les premières lettres de cette malheureuse femme ce qui lui parut des traces de démence, ou du moins d'une tendance à cette maladie. Les réponses de Hovey annonçaient un homme grossier et sans éducation, mais qui manifestait un désir suffisant d'obtenir la main d'une femme dont la beauté était remarquable, et il se montrait disposé à oublier la faute qu'elle avait commise pour avoir l'avantage de s'unir à une personne qui lui était si supérieure sous tous les rapports, et qui n'était même pas sans fortune. Cette correspondance se terminait par quelques lettres d'affaires dans lesquelles la malheureuse femme pressait son mari d'accélérer ses préparatifs pour s'éloigner d'un monde qui était devenu aussi dangereux pour l'un des deux époux qu'il était désagréable pour l'autre. Une seule expression, échappée à sa mère, fit connaître à Judith le motif qui l'avait décidée à épouser Thomas Hovey : c'était le ressentiment.

Parmi les pièces détachées qui se trouvaient au fond du coffret était un vieux journal contenant une proclamation du gouvernement qui offrait une récompense à quiconque livrerait à la justice certains pirates dont les noms y étaient énoncés, et parmi lesquels on voyait figurer celui de Thomas Hovey. L'attention de Judith avait été attirée sur cette pièce, parce qu'une ligne à l'encre avait été tirée en marge de l'article, et elle vit qu'il ne lui restait aucun espoir de pouvoir connaître sa famille. Elle pria son compagnon de finir l'examen de ce qui restait dans la caisse.

Deux assez belles épées, une paire de boucles d'argent et quelques parures à usage de femme furent les principaux articles qui s'y trouvèrent.

— Maintenant, Tueur de Daims, dit Judith, nous avons les moyens de vous tirer des mains des Iroquois. Hetty et moi nous leur donnerons bien volontiers ce qui se trouve dans cette caisse pour racheter votre liberté.

— Cela est généreux, Judith; mais une raison s'oppose à ce que ce vœu se réalise.

Que les Mingos soient disposés à prendre tout ce qui se trouve dans cette caisse, et tout ce que vous pourriez avoir encore à leur offrir, c'est ce qui est probable; mais qu'ils veuillent en payer la valeur, c'est une autre affaire. Ils pensent que tout ce que vous possédez leur appartient déjà, et ils n'achèteront à personne la clef de cette caisse.

— Je vous comprends; mais nous sommes encore en possession du lac, et nous pouvons nous y maintenir jusqu'à ce que Hurry nous envoie un détachement pour chasser l'ennemi des environs. Nous y réussirons certainement, si vous restez avec nous, au lieu d'aller vous mettre entre les mains de ces sauvages, comme vous y paraissez déterminé.

— Si Hurry Harry parlait ainsi, cela serait naturel; mais, Judith, je le demande à votre cœur et à votre conscience, pourriez-vous conserver de l'estime pour moi, si je ne retournais pas au camp?

— Je crois que vous avez raison, répondit Judith d'un ton mélancolique, après quelques instans de réflexion. Oui, il faut que vous retourniez au camp. N'en parlons plus. Vous n'aurez pas à dire que Judith..... Je ne sais plus quel nom ajouter à celui-là.

— Et pourquoi cela? Hutter était le nom du vieux Tom, et Hutter doit être celui de ses filles, du moins jusqu'à ce que le mariage vous ait donné des droits légitimes à un autre.

— Je me nomme Judith, et je n'ai pas d'autre nom. Jamais je ne reprendrai celui de Hutter; Hutter n'était pas mon père, grâce au ciel! quoiqu'il soit possible que je ne doive pas être fière du mien:

— Si vous n'aimez pas le nom de cet homme, il y a celui de votre mère que vous pouvez prendre.

— Je ne le connais pas, j'ai parcouru tous ces papiers dans l'espoir de l'y rencontrer; mais il ne s'y trouve pas.

— Cela est extraordinaire. Les parens sont tenus de laisser leurs noms à leurs enfans, quand même ils ne leur laisseraient pas autre chose. Moi, par exemple, je sors d'une humble souche, mais nous ne sommes pas assez pauvres pour ne pas avoir de nom. Nous nous appelons Bumppo, et j'ai entendu dire qu'il fut un temps où la famille Bumppo figurait dans le monde dans un rang plus élevé qu'à présent.

Mais il est temps de prendre un peu de repos, car demain sera un jour d'épreuve pour quelques uns de nous.

Tueur de daims se leva en parlant ainsi, et après avoir refermé la caisse, ils se quittèrent en silence. Judith alla prendre sa place à côté de Hist et de Hetty, et le jeune chasseur, s'enveloppant d'une couverture, s'étendit sur le plancher de la cabine où il était. Cinq minutes ne se passèrent pas avant qu'il fut profondément endormi.

CHAPITRE XXV.

> Mais à présent, ma mère, une ombre est tombée sur mes plus brillantes visions; un sombre brouillard a couvert ce qui reste de ma courte carrière!
>
> MARGUERITE DAVIDSON.

Hist et Hetty se levèrent au retour de la lumière, laissant Judith encore ensevelie dans le sommeil. Il ne fallut qu'une minute à la première pour faire sa toilette. Ses longs cheveux, noirs comme le jais,

furent réunis pour fermer un simple nœud; son vêtement de calicot fut serré sur sa taille svelte, et ses petits pieds furent cachés dans des mocasins ornés suivant la mode de sa tribu. Elle laissa sa compagne occupée des soins domestiques, et se rendit sur la plate-forme où elle trouva Chingachgook étudiant les rivages du lac, les montagnes et le firmament, avec la sagacité et la gravité d'un Indien.

La rencontre des deux amants fut simple, mais affectueuse. Le chef lui montra une affection mâle, également éloignée de la faiblesse et de l'empressement d'un jeune homme, tandis que la jeune fille laissait voir dans son sourire et dans ses regards à demi détournés la tendresse timide de son sexe. Ni l'un ni l'autre ne parla, à moins que ce ne fût des yeux. Hist avait reçu de Judith quelques ornements choisis parmi les siens, et qui ne contribuaient pas peu à relever les grâces naturelles de la jeune Indienne. Son amant le remarqua, et un rayon de plaisir brilla sur sa physionomie; mais elle reprit bientôt son air grave, et devint même triste et inquiète. Les escabelles dont on s'était servi la veille étaient encore sur la plate-forme; il en prit deux, les plaça contre le mur de la maison, s'assit sur l'une et fit signe à sa compagne de s'asseoir sur l'autre. Cela fait, il resta pensif et silencieux plus d'une minute.

—Quand le soleil sera là, dit enfin le Délaware montrant le zénith, le grand chasseur de notre tribu retournera chez les Hurons, pour y être traité comme un ours qu'ils écorchent et qu'ils font rôtir, même quand ils ont l'estomac plein.

Le Grand-Esprit peut adoucir leurs cœurs, et les détourner de leurs projets sanguinaires. J'ai vécu chez les Hurons, et je les connais. Ils ont un cœur, et ils n'oublieront pas leurs propres enfans, qui peuvent tomber entre les mains des Délawares.

—Ils ont perdu des guerriers, leurs femmes mêmes crieront vengeance. Notre ami à visage pâle a les yeux d'un aigle, et il peut voir dans le cœur d'un Mingo, il n'attend aucune merci. Il y a un nuage sur son esprit, quoiqu'il n'y en ait pas sur ses traits.

Ces paroles furent suivies d'une longue pause, pendant laquelle Hist passa une main sous le bras du chef comme si elle eût eu besoin de son appui.

—Que dira le fils d'Uncas? demanda-t-elle enfin d'une voix timide. C'est un des chefs de la tribu, et il est déjà célèbre dans le conseil, quoique jeune encore.

—Que dit Wah-ta! wah, dans un moment où mon plus cher ami est en si grand danger? Les petits oiseaux sont ceux qui chantent le mieux; il est toujours agréable d'entendre leurs chants. Je voudrais entendre chanter le roitelet des bois dans la difficulté où je me trouve.

—Wah-ta! wah dit que ni elle ni le Grand-Serpent ne pourront plus rire, et qu'ils ne dormiront jamais sans rêver aux Hurons, si Tueur de daims périt sous le tomahawk des Mingos, sans qu'ils fassent rien pour le sauver. Elle aimerait mieux retourner en arrière et faire son long voyage toute seule, que de laisser un nuage si noir couvrir le bonheur de toute sa vie.

—Bon! le mari et la femme n'auront qu'un cœur, ils verront des mêmes yeux, et seront animés des mêmes sentimens.

L'on saura plus loin qu'elle détermination prit le jeune couple. Nathaniel sortit en ce moment de la cabine de l'arche, et monta sur la plate-forme. Puis il se mit à considérer à son tour le lac et le firmament; il fit un signe de tête à son ami, et adressa un sourire enjoué à la jeune Indienne.

—Quand les rayons du soleil tomberont demain sur ce pin, où sera mon frère Tueur de daims? dit le Délaware après un instant de silence.

Le jeune chasseur tressaillit et regarda fixement son ami, quoique sans montrer aucune alarme. Il lui fit signe de le suivre, et le conduisit dans l'arche. Là il s'arrêta, et reprit la parole : — C'est une question plus facile à faire qu'il ne l'est d'y répondre. Je vous en adresserai une semblable à vous-même, Serpent, et je suis curieux de savoir comment vous y répondrez.

—Chingachgook sera avec son ami Tueur de daims. S'il est dans le pays des esprits, le Grand-Serpent y rampera à son côté; s'il est encore sous le soleil, la lumière et la chaleur de cet astre tomberont sur l'un et sur l'autre.

—Je vous entends, Délaware, répondit le chasseur touché du dévouement de son ami; un tel langage est clair dans toutes les langues: il vient du cœur et il va au cœur. Mais vous oubliez que vous n'êtes plus seul dans le monde; car, quoique vous ayez à changer de loge et à accomplir d'autres cérémonies avant que Hist soit votre femme légitime, vous êtes déjà comme mariés en tout ce qui concerne les sentimens du cœur.

—Hist est une fille des Mohicans; elle sait obéir à son mari. Où il ira, elle le suivra. Tous deux seront avec le grand chasseur des Délawares, quand le soleil se montrera par dessus ce pin demain matin.

—Que le ciel vous protége, chef! c'est de la folie véritable. Pouvez-vous l'un ou l'autre ou tous deux modifier la nature d'un Mingo? Vos regards menaçans, les larmes et la beauté de Hist, ne peuvent changer un loup en écureuil, ni rendre un chat sauvage doux comme un faon. Non, Serpent, vous y penserez mieux, et vous me laisserez entre les mains de Dieu.

—Ecoutez-moi, Tueur de daims, reprit l'Indien avec une emphase qui annonçait sa détermination : si Chingachgook était entre les mains des Hurons, que ferait mon frère visage pâle? S'il était à ma place, s'enfuirait-il dans nos villages, pour dire aux chefs, aux vieillards et aux jeunes guerriers : Regardez, voici Wah-ta! wah, un peu fatiguée, mais en sûreté; et voici le fils d'Uncas, également en sûreté, et moins fatigué que le Chèvrefeuille, parce qu'il est plus fort? Ferait-il cela?

—Eh bien, voilà qui est singulièrement ingénieux. Ce que je ferais! D'abord, Hist ne serait pas en ma compagnie, car elle resterait aussi près de vous qu'il lui serait possible, et par conséquent tout ce que je pourrais dire relativement à elle ne serait que sottises; et quant à être fatiguée, elle ne pourrait l'être puisqu'elle n'aurait pas fait ce voyage. Vous voyez donc, Serpent, que la raison est contre vous : et raisonner contre la raison est indigne d'un chef de votre caractère et de votre réputation.

—Mon frère n'est pas lui-même. Il oublie qu'il parle à un homme qui s'est assis autour du feu du conseil de sa nation. Quand les hommes parlent, leurs paroles ne doivent pas être comme des plumes légères qu'un vent qui ne ride pas la surface de l'eau peut emporter. Quand un chef fait une question, son ami ne doit point parler d'autre chose.

—Je vous comprends, Délaware; cependant il n'est pas aussi aisé de vous répondre que vous paraissez le croire. Vous voulez que je vous dise ce que je ferais si j'avais, comme vous, une fiancée ici, sur ce lac, et un ami là-bas, dans le camp des Hurons, exposé à subir la torture; n'est-ce pas cela?

L'Indien fit un signe affirmatif, sans rompre le silence, et avec gravité, quoique son œil étincelât en voyant l'embarras de son ami.

—Eh bien, jamais aucune jeune fille n'a fait naître en moi le même sentiment que vous éprouvez pour Hist, par conséquent je ne puis dire ce que je ferais. Un ami tire fort, mais je crois qu'une fiancée tire plus fort encore.

—Très vrai; mais la fiancée de Chingachgook ne le tire pas vers les villages des Délawares, elle le tire vers le camp de Hurons.

—C'est une noble fille, avec ses petites mains et ses petits pieds, qui ne sont pas plus gros que ceux d'un enfant, et une voix qui est aussi agréable que celle de l'oiseau moqueur, et elle est digne de la souche dont elle sort. Eh bien, de quoi s'agit-il, Serpent? Qu'est-ce que vous voulez faire?

—Wah-ta! wah a de petits pieds, mais ils sont en état de la porter jusqu'aux villages de son peuple; elle a de petites mains, mais son esprit est grand. Mon frère verra ce que nous pouvons faire

quand le moment en sera venu, plutôt que de le laisser périr dans les tortures.

— Délaware, je sais que vous ferez ce qu'il vous plaira, et peut-être est-il bon que vous le fassiez, car vous ne seriez pas heureux si vous ne tentiez quelque chose; cependant ne commettez point de témérité. Souvenez-vous-en bien, Serpent, les Mingos peuvent m'arracher les ongles, me brûler à petit feu, m'écorcher; mais rien ne me fera autant souffrir que de vous voir, vous et Hist, tomber entre les mains de l'ennemi en cherchant à faire quelque chose pour moi.

— Les Délawares sont prudens. Tueur de daims ne les verra pas entrer les yeux fermés dans un camp ennemi.

Là se termina leur conversation, Hetty étant venue annoncer que le déjeûner était prêt, et ils se furent bientôt tous assis devant une table couverte de mets simples, suivant la coutume des frontières.

Les trois femmes n'avaient pas d'appétit, mais les deux hommes en montrèrent autant qu'à l'ordinaire. On quitta la table de bonne heure, et il restait encore plusieurs heures à s'écouler avant que le prisonnier en congé fut obligé de dire adieu à ses amis. Ils se rassemblède nouveau sur la plate-forme pour rester près de lui, écouter ses discours, et lui prouver leur affection en allant au devant de tous ses désirs. Nathaniel causait d'un ton naturel et enjoué, quoiqu'il évitât toute allusion directe au grand événement qui devait avoir lieu dans la soirée.

Bientôt il pria Judith de l'accompagner dans l'arche, où il désirait lui parler en particulier. Judith y consentit avec un plaisir qu'elle put à peine cacher. Suivant le jeune chasseur dans la cabine, elle s'assit sur une escabelle, et Tueur de daims ayant pris dans un coin Killdeer, la carabine qu'elle lui avait donnée, il s'assit à son tour, et plaça cette arme sur ses genoux.

— J'ai compris, Judith, dit-il, que vous m'avez fait présent de cette carabine, et j'ai consenti à l'accepter parce qu'une arme à feu ne peut être d'une grande utilité à une jeune femme. Celle-ci a une grande réputation, et elle la mérite : elle ne doit donc être confiée qu'à une main sûre.

— Peut-elle être en des mains plus sûres que celles dans lesquelles elle se trouve en ce moment, Tueur de daims; Thomas Hutter, quand il s'en servait, manquait rarement son coup; avec vous elle sera...

— Mort certaine, dit le jeune chasseur en riant. Je conviendrai qu'il ne serait pas très facile de placer cette carabine en de meilleures mains que les miennes; mais combien de temps y restera-t-elle? De vous à moi, il faut que je dise la vérité, quoique je n'aimasse pas à la dire aussi clairement au Grand-Serpent ou à Hist, parce que me connaissant depuis bien plus long-temps, ils doivent avoir pour moi des sentimens plus vifs que les vôtres : or, si ce soir il m'arrivait malheur, Killdeer se trouverait sans maître.

Judith éprouvait elle-même une torture morale en l'entendant parler ainsi; mais appréciant le caractère singulier de son compagnon, elle réussit à conserver une apparence de calme, et elle eût assez d'empire sur elle-même pour lui répondre d'un air tranquille :

— Que voudriez-vous que je fisse de cette arme, si les choses venaient à se passer comme vous semblez vous y attendre?

— C'est précisément ce dont je voulais vous parler, Judith; Chingachgook est certainement bon tireur, quoiqu'il soit loin d'être parfait, et peu de peaux rouges le sont jamais. Mais comme je le disais, il tire bien, il se perfectionne tous les jours. En outre il est mon meilleur ami. Je voudrais donc laisser Killdeer au Grand-Serpent, s'il m'arrivait quelque chose qui me mît hors d'état de faire honneur à un présent si précieux, Judith, et d'en soutenir la réputation.

— Laissez Killdeer à qui bon vous semblera, Tueur de daims; Chingachgook l'aura, si tel est votre désir, dans le cas où vous ne viendriez pas le réclamer vous-même.

Le jeune chasseur parut alors complétement satisfait.

Remontant sur la plate-forme, il prit à part le Délaware, lui dit que cette célèbre carabine lui appartiendrait dans le cas où quelque malheur lui arriverait à lui-même, et il lui annonça l'intention de la mettre à l'épreuve avant son départ.

Comme cette proposition tendait à donner une nouvelle direction aux idées mélancoliques, elle fut accueillie avec empressement, et les deux sœurs apportèrent toutes les armes à feu avec une vivacité voisine de l'enjouement. L'arsenal de Hutter était bien garni. On n'eut besoin que de renouveler les amorces, et comme les femmes entendaient cette besogne, ce fut l'affaire d'un instant.

— Voici des oiseaux en abondance, les uns dans le lac, les autres au-dessus et à distance convenable, dit Tueur de daims; voyons, Délaware, choisissez celui que vous voulez alarmer. Le plus près de nous est un plongeon; c'est un animal qui plonge à la première lueur d'une amorce et qui met à l'épreuve la bonté de l'arme et celle de la poudre.

Chingachgook n'était pas grand parleur. Dès que le plongeon lui eut été montré, il l'ajusta et fit feu. L'oiseau plongea à la première lueur de l'amorce, et la balle glissa, sans le toucher, sur la surface du lac. Bientôt un point noir parut sous l'eau, et un instant après le plongeon se remontra pour respirer et secouer ses ailes. En ce moment même, une balle sortie de la carabine de Nathaneil, lui traversa la poitrine, et il resta mort, étendu sur le dos.

— Il n'y a pas grand mérite à cela, dit le chasseur, comme s'il eût craint qu'on ne fît trop de cas de son adresse. J'ai pris l'oiseau à son désavantage, sans quoi il aurait pu plonger une seconde fois avant que la balle l'atteignît. Mais le Serpent est trop sage pour se fâcher de pareils tours, y étant d'ailleurs habitué depuis long-temps. — Ah! voici l'oiseau qu'il nous faut, car il est bon à rôtir. — Un peu plus au nord, Serpent.

Chingachgook regarda du côté indiqué, et y vit un grand canard noir flottant majestueusement sur l'eau. A cette époque tous les petits lacs dont l'état de New-Yorck est rempli étaient le rendez-vous des oiseaux aquatiques de passage, et celui de Glimmerglass, comme les autres, avait été fréquenté par toutes les variétés du canard, de l'oie, de la mouette et du plongeon. En ce moment on y voyait une centaine d'oiseaux dormant sur l'eau ou y lavant leurs plumes. Toujours silencieux, le chef délaware ajusta l'oiseau avec plus de soin que la première fois, et il réussit en proportion; l'oiseau eut une aile cassée, et il s'enfuit sur l'eau en glapissant.

— Voici un oiseau dont il faut finir les souffrances, dit Tueur de daims en le voyant faire un effort inutile pour prendre son vol.

Le canard continuait à se débattre sur l'eau, quand la balle fatale le frappa, et lui sépara la tête du cou. Hist avait poussé un cri de plaisir en voyant le succès du jeune Indien, mais elle affecta un air de mécontentement en reconnaissant l'adresse supérieure de son ami. Le chef au contraire poussa son exclamation ordinaire de joie et de surprise, prouvant qu'il savait admirer un rival, et qu'il était inaccessible à l'envie.

Un aigle de l'espèce de ceux qui fréquentent l'eau et qui vivent de poisson, volait en ce moment à une grande hauteur au dessus du château, attendant l'occasion de fondre sur quelque proie. Nathaniel le vit et le montra à son ami. Chingachook prit en silence une autre carabine, et, après avoir bien ajusté l'oiseau, fit feu. Un cercle plus étendu, que l'aigle commença alors à décrire, indiqua que la balle avait passé près de lui sans l'atteindre. Tueur de daims, dont le coup d'œil était aussi sûr que sa main était prompte, tira dès qu'il fut certain que le Délaware avait manqué son coup. L'aigle descendit si rapidement

que le jeune chasseur crut un instant l'avoir blessé; mais voyant l'oiseau commencer à décrire un nouveau cercle :

— Je crois lui avoir enlevé quelques plumes, Serpent, dit-il, mais son sang n'a pas coulé, et ce vieux fusil n'est pas ce qu'il faut. Vite, Délaware; l'arme que vous tenez est meilleure que la précédente. Judith, donnez-moi Killdeer, c'est le moment de voir s'il mérite sa réputation.

Chacun des deux amis se prépara à faire feu, et les trois femmes attendaient le résultat avec impatience. Après sa descente rapide, l'aigle avait parcouru un circuit plus étendu que les premiers, et s'était enlevé ensuite au dessus du château à une hauteur encore plus grande qu'auparavant. Chingachgook mesura des yeux la distance, et dit qu'il croyait impossible de tuer un oiseau à cette hauteur, surtout quand il était précisément au dessus de leurs têtes. Un léger mouvement de Hist fut pour lui une inspiration soudaine, et il fit feu : l'aigle continua son vol.

— Faites-moi place, Serpent, s'écria Nathaniel dont les yeux étincelaient, et voyez comme je vais l'ajuster.

Il coucha l'aigle en joue et l'ajusta avec le plus grand soin. L'éclair brilla, la détonation le suivit; l'aigle tourna sur un côté, et descendit lentement en se soutenant, tantôt sur une aile, tantôt sur l'autre, et quelquefois battant de toutes les deux avec une sorte de désespoir, comme s'il se fût senti blessé à mort. Enfin il tomba comme une masse sur l'avant de l'arche; on vit que la balle l'avait percé entre l'aile et l'os de la poitrine.

—

CHAPITRE XXVI.

> Devant ses yeux était ouvert le compte de toutes nos dettes; le registre où sont inscrits le bien et le mal, la vie et la mort. Jamais mortel n'a eu le cœur assez pur pour ne pas trembler à la lecture de ce compte.
>
> G. FLETCHER.

— Nous avons agi inconsidérément, Serpent, en ôtant la vie à une créature, sans autre motif que la vanité, s'écria Tueur de daims, tandis que le Délaware soulevait par ses ailes l'oiseau énorme, dont les yeux mourans fixaient sur ses ennemis ce regard que l'être sans défense jette toujours sur ses persécuteurs. Il aurait mieux convenu à deux enfans de satisfaire ainsi leur caprice, qu'à deux guerriers marchant sur le sentier de guerre. Eh bien! pour m'en punir, je vous quitterai sur-le-champ, et quand je serai seul avec ces barbares Mingos, il est probable que j'aurai occasion de me rappeler que la vie est douce.

Le jeune chasseur quitta l'arche d'un air chagrin, et alla s'asseoir en silence sur la plate-forme. Le soleil était déjà parvenu à une certaine hauteur, et cette circonstance, jointe aux idées qui l'occupaient, le porta à faire ses préparatifs de départ. Dès que le Délaware s'aperçut du dessein de son ami, il alla apprêter le canot, et Hist s'occupa des petits arrangemens qu'elle crut devoir lui être agréables. Tout cela se fit sans aucune ostentation; mais Nathaniel s'en aperçut et sut en apprécier le motif. Lorsque tout fut prêt, ils vinrent rejoindre les deux sœurs, qui n'avaient pas quitté l'endroit où le jeune chasseur s'était assis.

— L'amitié ne peut rien changer aux voies de la Providence, dit celui-ci, et quels que puissent être nos regrets, il faut que nous nous quittions. J'ai souvent pensé qu'il y a des momens où nos conseils font sur l'esprit d'autrui une vive impression : c'est quand il est probable que celui dont ils émanent n'en donnera plus.

Si vous voulez tous, à l'exception d'un seul, passer sur l'arche, je vous parlerai tour à tour, et j'écouterai ce que vous aurez à me dire.

Les deux Indiens se retirèrent aussitôt, laissant les deux sœurs à côté de lui; un regard de Nathaniel engagea Judith à s'expliquer.

— Vous pouvez donner vos avis à Hetty en vous rendant à terre, dit-elle précipitamment, mon intention est qu'elle vous y accompagne.

— Cela est-il sage, Judith? Il est vrai qu'en général la faiblesse d'esprit est une grande protection parmi les peaux rouges, mais quand les Indiens sont courroucés et altérés de vengeance, on ne saurait dire ce qui peut arriver. D'ailleurs..... d'ailleurs.....

— D'ailleurs? Que voulez-vous dire, Tueur de daims, demanda Judith, dont la voix et les manières avaient une douceur qui allait presque jusqu'à la tendresse, quoiqu'elle fit les plus grands efforts pour maîtriser son émotion et ses craintes.

— D'ailleurs il peut se passer des choses dont il vaut mieux qu'une jeune fille ne soit pas témoin.

— Ne craignez rien pour moi, Tueur de daims, dit Hetty; je suis faible d'esprit, et l'on dit que c'est une sauvegarde pour pouvoir aller partout : si ce n'en est pas une, j'en trouverai une autre dans la Bible que je porte toujours avec moi.

— Je suis convaincu que tu n'as réellement rien à craindre, Hetty, dit Judith, et ta présence peut être fort utile à Tueur de daims.

— Ce n'est pas le moment de disputer, Judith; il en sera donc ce qu'il vous plaira. Allez vous préparer, Hetty, et attendez-moi sur le canot.

Judith et son compagnon gardèrent le silence jusqu'à ce que Hetty les eût laissés seuls. Alors Tueur de daims reprit la parole :

— Judith, je vous parlerai comme un frère, car je ne suis pas assez vieux pour pouvoir dire comme un père. D'abord je veux vous mettre en garde contre vos ennemis. Vous en avez deux : *le premier* est une beauté peu commune, ce qui est pour quelques jeunes filles un ennemi aussi dangereux que toute une peuplade de Mingos, et ce qui exige beaucoup de vigilance, non pour se soustraire à l'admiration et aux éloges, mais pour s'en méfier et pour en déjouer l'astuce. Pour cela il faut se souvenir que la beauté fond comme la neige, et qu'une fois partie elle ne revient plus. Comme je n'ai jamais vu une jeune fille que la Providence ait traitée à cet égard avec autant de libéralité que vous, Judith, je vous donne cet avis, comme si c'étaient mes dernières paroles. Méfiez-vous de votre beauté; car c'est un don qui peut vous nuire ou vous être utile suivant la manière dont vous en userez.

— Je vous comprends, Tueur de daims, répondit la jeune fille avec une douceur et une humilité qui surprit un peu le chasseur, et j'espère être en état de profiter de vos conseils. Mais quel est l'autre ennemi?

— Votre second ennemi, Judith, c'est que vous savez trop bien vous-même que vous possédez cet avantage : si le premier est à craindre, le second ne le rend que plus dangereux pour le repos de votre cœur, en sorte que....

A ces mots, Judith fondit en larmes et s'abandonna à un accès de sensibilité d'autant plus violent qu'il lui avait été difficile de le réprimer jusqu'alors. Ses sanglots lui coupaient la respiration à un tel point que Tueur de daims en fut presque effrayé; il se leva comme si une vipère l'avait mordu, et les accens d'une mère qui cherche à consoler sa fille ne sont pas plus doux que le ton avec lequel il exprima son regret.

— J'avais de bonnes intentions, Judith, lui dit-il; je n'avais pas dessein d'émouvoir à un tel point votre sensibilité; mes avis ont été trop loin, et je vous en demande pardon. L'amitié est une chos

bien étrange ! elle nous reproche, tantôt de ne pas avoir fait assez, et tantôt d'avoir trop fait. Je reconnais que je m'étais exagéré vos dangers ; cela me prouve que vous valez encore beaucoup mieux que ma vanité et mes idées ne m'avaient porté à le supposer.

Judith s'était couvert le visage des deux mains ; elle les laissa tomber, et ses yeux ne versaient plus de larmes. Sa physionomie avait en ce moment quelque chose de si attrayant, que le jeune chasseur la regarda un instant avec une extase qui le rendit muet.

— N'en dites pas davantage, Tueur de daims ! s'écria-t-elle à la hâte ; je ne puis supporter de vous entendre vous adresser ainsi des reproches à vous-même. La leçon que vous m'avez donnée, quelque amère qu'elle m'ait paru un instant, ne sera pas oubliée.

Adieu, Tueur de daims ! que Dieu vous protége comme votre cœur franc et honnête le mérite : j'aime à croire qu'il le fera.

Judith prit la main du jeune homme, la serra vivement, entra dans la maison et ne reparut plus. On l'entendit pourtant parler à Hist par la fenêtre pour l'avertir que leur ami l'attendait.

— Vous connaissez assez la nature et les usages des peaux rouges, Wah-ta ! wah, pour savoir dans quelle situation mon congé m'a placé, dit Tueur de daims en délaware, dès que la jeune Indienne, avec l'air de patience et de soumission de toutes les femmes de sa race se fut approchée de lui ; je vous parle pour la dernière fois. J'ai peu de chose à vous dire. Vous savez que, selon toutes les apparences, la vie d'une femme est pénible dans tous les pays ; mais je dois dire, sans avoir de préjugé en faveur de ma couleur, qu'elle est plus pénible chez les peaux rouges que chez les visages pâles. Portez convenablement votre fardeau, et si vous le trouvez un peu lourd, songez qu'il est plus léger que celui de la plupart des Indiennes. Je connais bien le Grand-Serpent, il ne sera jamais le tyran d'une femme qu'il aime, mais il s'attendra à être traité en chef, en chef Mohican. Il y aura quelques jours nuageux dans votre wigwam ; il s'en trouve chez toutes les nations, n'importe leur couleur ; mais en ayant soin de tenir ouvertes les fenêtres du cœur, les rayons du soleil pourront toujours y entrer. Vous sortez vous-même d'une bonne souche, ainsi que Chingachgook ; il n'est pas vraisemblable qu'aucun de vous l'oublie et fasse quelque chose qui puisse déshonorer ses pères. Que le sol de votre bonheur en mariage ne soit donc humecté que par la rosée de la tendresse.

— Mon frère visage pâle est fort sage. Wah conservera dans sa mémoire tout ce que sa sagesse vient de lui dire.

— C'est parler en femme judicieuse, Wah-ta ! wah. Ecouter avec attention de bons conseils et les suivre avec résolution, c'est ce qu'une femme peut faire de mieux. A présent, priez le Serpent de venir me parler, et emportez avec vous mes désirs et mes prières pour votre bonheur. Quoi qu'il puisse m'arriver, je penserai à vous et à votre mari futur jusqu'à la fin, et mes souhaits seront pour que vous soyez heureux l'un et l'autre en ce monde et dans celui qui vient après.

Hist ne versa pas une larme en le quittant ; mais les sentimens qui l'animaient faisaient étinceler ses yeux noirs, et ses jolis traits exprimaient une détermination qui faisait contraste avec leur douceur habituelle. Une minute s'était à peine écoulée quand le Délaware s'avança du pas léger et silencieux d'un Indien.

— Approchez, Serpent ; mettons-nous hors de la vue des femmes, dit Tueur de daims, car j'ai plusieurs choses à vous dire qu'il ne faut pas qu'elles entendent, ni même qu'elles soupçonnent. En premier lieu, chef, je désire vous parler de Wah-ta ! wah, et de la manière dont vous autres peaux rouges vous traitez vos femmes ; je suppose qu'il est dans la nature de votre race que les femmes travaillent et que les hommes chassent ; mais il faut en tout de la modération. Quant à la chasse, je ne vois pas de bonne raison pour qu'il soit nécessaire d'y mettre des bornes ; mais Wah sort de trop bonne souche pour se fatiguer à travailler comme une squaw ordinaire. Un homme ayant vos moyens et votre rang n'aura jamais besoin de blé, de pommes de terre, ni de rien de ce qui croît dans les champs. J'espère donc qu'une houe ne sera jamais placée dans les mains de votre femme. Vous savez que je ne suis pas tout-à-fait un mendiant, et tout ce que je possède en armes et en munitions, en peaux et en calicot, je le donne à Wah-ta ! wah, si je ne viens pas le réclamer à la fin de cette saison. Il me semble que cela devra la dispenser de tout travail dur. Je suppose qu'il est inutile de vous recommander de l'aimer, puisque vous l'aimez déjà ; et quand on aime véritablement, il est probable que l'on continuera.

— Mes oreilles sont ouvertes, répondit gravement le Délaware ; les paroles de mon frère y ont pénétré si avant qu'elles ne peuvent plus en sortir. Que mon frère continue à parler : le chant du roitelet et la voix d'un ami ne fatiguent jamais.

— Oui, j'ai encore quelque chose à vous dire, chef ; et si je vous parle de moi, vous m'excuserez en raison de notre ancienne amitié. Si les choses en viennent au pire, il ne restera guère de moi que des cendres avant la fin de la nuit prochaine. Je n'aurai donc pas besoin de sépulture ; ce ne serait qu'une vanité à laquelle je ne tiens pas. Cependant il ne serait peut-être pas mal de chercher dans les cendres du bûcher, et s'il s'y trouvait des restes de mes os ou quelque débris de mon corps, il serait plus décent de les ramasser et de les enterrer que de les laisser exposés à la dent des loups.

— Tout cela sera fait comme le dit mon frère. Si son esprit est plein, qu'il le vide dans le cœur de son ami.

— Je vous remercie, Serpent ; mon esprit est à l'aise maintenant. Je ne puis vous en dire davantage, car Hetty m'attend sur le canot, et mon congé va expirer. Adieu, Délaware ! voici ma main ; vous savez que c'est celle d'un ami, et vous la serrerez comme telle, quoiqu'elle ne vous ait jamais rendu la moitié des services que j'aurais désiré.

L'Indien prit la main qui lui était offerte, et la serra avec toute la chaleur de l'amitié. Rentrant ensuite dans ses manières stoïques, que tant de gens confondent avec l'indifférence, il se disposa à se séparer de son ami avec dignité.

— Que Dieu vous protége, Serpent, s'écria Nathaniel en sautant dans le canot. Je regarderai comme une ample récompense du peu de bien que j'ai pu faire pendant ma vie, s'il nous est possible de nous retrouver par la suite, et de vivre ensemble comme nous l'avons fait si long-temps dans les belles forêts qui nous entourent.

Chingachgook lui fit de la main un signe d'adieu. Tirant ensuite sur sa tête la légère couverture qu'il portait, comme un Romain se serait couvert le visage de sa toge pour cacher son chagrin, il se retira à pas lents dans l'arche pour se livrer dans la solitude à sa douleur et à ses réflexions.

Le canot s'approcha rapidement de la pointe sur laquelle Nathaniel savait que ses ennemis l'attendaient, et où il commençait à craindre de ne pas arriver assez tôt pour tenir sa promesse à la lettre. Hetty, voyant son impatience, quoiqu'elle n'en comprît pas précisément la cause, seconda ses efforts.

CHAPITRE XXVII.

Tu as été bien occupée aujourd'hui, ô mort, et cependant tu n'as fait que la moitié de ta besogne.

SOUTHEY.

Il s'en fallait encore de deux ou trois minutes que le soleil fût à son zénith, quand Tueur de daims débarqua sur la pointe où les Hu-

rons étaient alors campés presque en face de château. Ce campement était semblable à celui qui a déjà été décrit, si ce n'est que la surface du sol, dans tous les environs, était plus unie et moins couverte d'arbres. A cause de sa position et de la source qui s'y trouvait, cet endroit avait souvent servi de rendez-vous aux sauvages et aux chasseurs; il était tapissé d'une sorte de pelouse, beauté qui est assez rare dans les forêts vierges. L'œil pénétrait dans les bois dès qu'on avait mis le pied sur le sable, et on voyait d'un seul coup d'œil presque toute l'étendue de la pointe.

Si c'était un point d'honneur chez les guerriers indiens de tenir leur parole, quand ils avaient promis de revenir à une heure fixe pour recevoir la mort, un autre trait qui les caractérisait était de ne montrer aucune impatience de connaître leur destin, et de n'arriver que le plus près possible du moment qui avait été fixé. S'il était bien de ne pas excéder le temps qui avait été accordé par la générosité de l'ennemi, il était encore mieux de ne pas le devancer.

Lorsque Tueur de daims mit le pied sur la pointe, et s'avança d'un pas ferme vers le groupe de chefs gravement assis sur un arbre tombé, le plus âgé d'entre eux fit remarquer à ses compagnons que le soleil arrivait en ce moment à l'endroit connu pour marquer le zénith. Une exclamation à voix basse, mais générale, annonça la surprise et l'admiration des Hurons, et les chefs se regardèrent entre eux, éprouvant les uns de l'envie et du désappointement, quelques autres un sentiment plus généreux et plus libéral. L'Indien américain regardait toujours ses victoires morales comme les plus nobles. Il faisait plus de cas des cris et des gémissemens arrachés par les tourmens à sa victime, que de sa chevelure, et de ce trophée que de sa mort.

La majeure partie des Hurons avait consenti à l'absence momentanée du prisonnier, moins dans l'espoir de le voir tenir sa promesse que pour pouvoir faire un reproche aux Délawares du manque de parole d'un homme qui avait passé une si grande partie de sa vie dans leurs villages.

Dans le dessein de rendre leur triomphe plus signalé s'il se passait une heure sans que le jeune chasseur reparût, les chefs avaient rappelé tous les détachemens et tous les individus. Un grand radeau, ayant un parapet de troncs d'arbres, avait été préparé pour l'attaque de l'arche ou du château qui étaient en vue; car les chefs avaient pensé qu'il commençait à être dangereux de différer leur départ pour le Canada au delà de la nuit suivante.

A la droite des chefs étaient les guerriers armés; à leur gauche, les femmes et les enfans; au centre, devant eux, était un espace d'une étendue considérable, couvert partout par la cime des arbres, mais où il ne se trouvait ni broussailles, ni bois mort, ni aucun autre obstacle à la marche.

Comme cela n'était pas rare chez les tribus errantes de aborigènes, deux chefs, entre tous les autres, partageaient, à un degré presque égal la principale autorité sur ces enfans de la forêt. Suivant l'usage, lorsqu'ils étaient d'accord, personne ne contestait leurs ordres; et quand ils étaient d'avis contraire, la tribu hésitait. L'un de ces chefs était un vieillard connu par son éloquence dans la discussion, par sa sagesse dans le conseil, et par sa prudence dans toutes ses mesures; l'autre était un guerrier d'une bravoure distinguée, d'une férocité extraordinaire, et dont l'intelligence ne se faisait remarquer que par l'astuce. Le premier était Rivenoak; l'autre se nommait la Panthère. Le nom de celui-ci était censé indiquer ses qualités, suivant l'usage des hommes rouges, et lui avait été donné par les Français.

Rivenoak et la Panthère étaient assis à côté l'un de l'autre. Ni l'un ni l'autre ne prononcèrent une syllabe avant que le jeune chasseur se fût avancé au milieu du cercle, en face d'eux, et qu'il eût lui-même proclamé son arrivée. Il le fit d'un ton ferme.

— Me voici, Mingos, dit-il, dans le dialecte des Délawares, que la plupart des Hurons comprenaient, et voilà le soleil. Mes affaires avec les hommes sont terminées; il ne me reste qu'à aller trouver le Dieu des hommes blancs.

Un murmure d'approbation échappa même aux femmes après qu'il eut prononcé ces paroles, et le désir d'adopter dans la tribu un homme d'un caractère si intrépide fut pendant un instant presque général. Cependant tous ne le partageaient pas; parmi les principaux opposans se trouvaient la Panthère, et sa sœur le Sumac, (ainsi nommée à cause du grand nombre de ses enfans), qui était veuve du Loup-Cervier, le guerrier que Nathaniel avait tué d'un coup de carabine, comme les Hurons le savaient alors. Il n'en était pas de même de Rivenoak. Ce chef se leva, et faisant un geste de courtoisie, il parla au prisonnier avec aisance et dignité.

— Visage pâle, vous êtes honnête, dit le plus sage et le plus éloquent des Mingos, mon peuple est heureux d'avoir pour prisonnier un homme, et non un renard cauteleux. Nous vous connaissons à présent, et nous vous traiterons en brave. Si vous avez tué un de nos guerriers et aidé à en tuer d'autres, vous avez une vie qui vous appartient, et vous êtes prêt à la donner en retour. Quelques uns de mes guerriers pensaient que le sang des visages pâles ne voudrait pas couler sous les couteaux des Hurons; vous leur avez prouvé qu'il n'en est rien. C'est un plaisir de faire un prisonnier comme vous. Si mes guerriers disaient que la mort du Loup-Cervier ne peut être oubliée, qu'il ne doit pas voyager seul vers la terre des esprits, qu'il faut lui envoyer son ennemi pour le rejoindre et lui tenir compagnie, ils n'oublieront pas qu'il est tombé sous la main d'un brave, et nous vous enverrons à lui avec de tels signes de notre amitié, qu'il ne sera pas honteux de voyager avec vous. J'ai parlé; vous savez ce que j'ai dit?

— Oui, Mingo; j'ose dire que votre guerrier, le Loup-Cervier, était un homme brave, digne de votre amitié et de votre respect; mais je ne me sens pas indigne de lui tenir compagnie sans avoir un passeport de vos mains. Au surplus, me voici prêt à entendre le jugement que portera votre conseil, si toutefois l'affaire n'était pas déjà décidée avant mon retour.

— Les chefs ne voudraient pas siéger en conseil pour juger un visage pâle avant de l'apercevoir au milieu d'eux, répondit Rivenoak en regardant autour de lui d'un air un peu ironique; ils disent que ce serait la même chose que de siéger en conseil pour juger les vents, qui s'en vont où ils veulent, et reviennent si bon leur semble. Il y a eu une voix qui a parlé en votre faveur, Tueur de daims; mais c'était une voix solitaire, comme celle du roitelet dont la compagne a péri sous les serres du faucon.

— Je remercie cette voix, Mingo, elle était aussi véridique que les autres étaient menteuses.

Rivenoak eut une courte conférence avec les chefs. Dès qu'elle fut terminée, quelques jeunes guerriers sortirent des rangs des hommes armés et disparurent. Il fut ensuite signifié au prisonnier qu'il avait la liberté de se promener où il voudrait sur la pointe, pendant que le conseil délibérerait sur son sort. Cette marque de confiance était plus apparente que réelle, car les jeunes guerriers dont il vient d'être parlé formaient déjà une ligne de sentinelles à l'endroit où la pointe se réunissait à la terre, et le prisonnier ne pouvait s'échapper d'aucun autre côté. On avait même reculé le canot, sur lequel il était arrivé, au delà de la ligne des sentinelles. Si le prisonnier avait réussi à s'échapper, les Hurons eux-mêmes auraient regardé cette action comme honorable pour lui. Les sauvages laissent quelquefois à leurs victimes une chance pour se soustraire à la torture, pensant qu'il est glorieux pour eux de reprendre un prisonnier dans le moment où il fait pour se sauver des efforts proportionnés au danger de sa situation.

Nathaniel n'ignorait pas ses droits, et il se promettait de ne négliger aucune occasion d'en user, quoiqu'il n'espéra guère y réussir. Il n'aurait pas trouvé très difficile de gagner le château à la nage; mais à



l'aide du canot, les sauvages l'auraient atteint avant qu'il y fût arrivé.

Pendant qu'il se promenait en examinant le terrain avec le plus grand soin, l'affaire se discutait dans le conseil des chefs, personne autre que le Sumac n'était admis parmi eux; car la veuve du guerrier tué avait le droit exclusif d'être entendue dans pareille occasion. Les jeunes guerriers devisaient entre eux, les femmes préparaient le repas qui devait terminer la journée, personne ne montrait la moindre émotion. Cet état de chose dura environ une heure. On rappela enfin le prisonnier.

— Tueur de Daims, dit Rivenoak, les chefs ont écouté des paroles sages, et ils sont prêts à parler. Vous êtes un homme dont les pères sont venus du côté du soleil levant; nous, nous sommes les enfans du soleil couchant. Nous tournons le visage vers les grands lacs d'eau douce quand nous regardons du côté de nos villages. Nous aimons à porter nos regards dans cette direction. Quand nous regardons du côté de l'est, nous avons de l'inquiétude, car il en arrive tous les jours, à la suite du soleil, de grands canots qui amènent ici de nouveaux hommes blancs. Les hommes rouges ont besoin de remplir leurs rangs. Un de nos meilleurs wigwams est devenu vide par la mort de son maître, et il se passera long-temps avant que le fils soit assez âgé pour s'asseoir à la place de son père. Voilà la veuve du guerrier que vous avez tué; elle a deux devoirs à remplir, l'un envers son mari, le Loup-Cervier; l'autre envers ses enfans. Chevelure pour chevelure, sang pour sang, mort pour mort, voilà le premier. Le second est de donner la nourriture à ses enfans. Nous vous connaissons, Tueur de daims, vous n'avez qu'une langue, et elle n'est pas fourchue comme celle d'un serpent. Vous êtes juste : quand vous avez fait le mal, vous désirez le réparer le plus tôt possible. Eh bien! voici le Sumac, elle est seule dans son wigwam; ses enfans crient autour d'elle pour lui demander de la nourriture. Voici une carabine chargée et amorcée; prenez-là, allez tuer un daim, portez-le au Sumac, nourrissez ses enfans, et dites-lui que vous la prenez pour femme. Après cela, votre cœur ne sera plus Délaware, il deviendra Huron; le Sumac n'entendra plus crier ses enfans, et ma tribu retrouvera le guerrier qu'elle a perdu.

— Je craignais cela, Rivenoak, répondit Nathaniel. Quoi qu'il en soit, la vérité sera bientôt dite, et elle mettra fin à toute proposition de ce genre. Je suis blanc et chrétien; et il ne me convient pas de prendre une femme rouge et païenne. Ce que je ne ferais pas en temps de paix et sous le soleil le plus brillant, je le ferais encore moins pour sauver ma vie quand ma tête est sous un nuage.

Quant à fournir de la nourriture aux enfans de votre guerrier, le Loup-Cervier, je le ferais de tout mon cœur, si je le pouvais sans me déshonorer; mais cela est impossible, car je n'habiterai jamais un village de Hurons. Que vos jeunes guerriers fournissent de la venaison au Sumac, et lorsqu'elle se remariera, qu'elle prenne un mari dont les jambes ne soient pas assez longues pour le conduire sur un territoire qui ne lui appartient pas.

Le chasseur avait à peine cessé de parler, qu'un murmure général annonça le mécontentement avec lequel on l'avait entendu. Les vieilles femmes surtout exprimaient hautement leur ressentiment; et le Sumac elle-même, qui était assez vieille pour être la mère du captif, n'épargnait pas les imprécations; mais toutes ces manifestations de désappointement et de colère n'étaient rien auprès de la rage dont était transporté la Panthère. Ce chef féroce avait regardé comme une dégradation de permettre à sa sœur de devenir la femme d'un Anglais; il n'avait cédé qu'aux instances de sa sœur.

— Vil roquet des visages pâles, s'écria-t-il, va hurler avec les chiens de ta race dans les bois sans gibier qui leur sont destinés!

L'action suivit de près ces paroles. Il avait saisi son tomahawk, et il le lança contre Tueur de daims. Heureusement le son de la voix de l'Indien avait attiré les yeux du prisonnier. L'arme dangereuse fut lancée avec tant de dextérité, qu'elle aurait fendu la tête de celui-ci s'il n'eût levé le bras, et saisi le manche du tomahawk qui arrivait en tournant. La violence du coup était telle qu'il porta le bras de Tueur de daims au dessus de sa tête, et précisément dans l'attitude convenable pour une attaque semblable à celle qu'il venait de subir. L'œil de l'homme blanc étincela, une petite tâche rouge parut sur chacune de ses joues; réunissant toute son énergie, il lança à son tour le tomahawk contre son ennemi. Ce coup était inattendu, et ce fut ce qui en assura le succès. La Panthère n'eut le temps ni de lever le bras, ni de baisser la tête pour l'éviter. La petite hache le frappant en ligne perpendiculaire au dessus du nez et entre les yeux, lui fendit littéralement le front en deux parties. Le sauvage fit un saut pour s'élancer sur le prisonnier; mais il tomba tout de son long au milieu de l'espace vide laissé dans le demi-cercle, et rendit le dernier soupir. Tous les Hurons coururent à la Panthère pour le relever et lui donner des secours, et aucun d'eux ne songea plus au prisonnier. Celui-ci profita de ce moment pour faire un effort désespéré; et il prit la fuite avec la rapidité d'un daim. Quelques instans après, tous les Hurons, hommes, femmes et enfans, abandonnant le corps inanimé de la Panthère, étaient à sa poursuite en poussant des cris horribles.

Les bords de la pointe n'étaient pas garnis d'une frange de buissons comme presque toutes les autres rives du lac, parce que les chasseurs et les pêcheurs qui fréquentaient cet endroit, les coupaient pour en faire du feu. Cette frange reparaissait à l'endroit où la pointe se rattachait à la terre; elle y était aussi épaisse que partout ailleurs, et s'étendait en longue ligne du nord au sud. Ce fut de ce côté que Nathaniel dirigea sa course rapide; et comme les sentinelles étaient un peu au delà de l'endroit où commençaient les buissons, il avait gagné le couvert avant que l'alarme leur fût communiquée. Il était impossible de courir au milieu d'épaisses broussailles, et pendant trente à quarante toises il marcha dans l'eau sur le bord du lac, où il n'en avait que jusqu'aux genoux; c'était un obstacle qui nuisait à la vitesse de ceux qui le poursuivaient aussi bien qu'à la sienne. Dès qu'il trouva un endroit favorable, il traversa la ligne des buissons et entra dans le bois.

Plusieurs coups de fusils furent alors tirés sur lui, mais la direction de la ligne de sa fuite qui croisait celle du feu, la confusion générale qui régnait parmi les Hurons, firent qu'il ne reçut aucune blessure. Le délai causé par ces tentatives infructueuses fut très utile au fugitif, qui avait une avance de plus de cinquante toises sur tous les Hurons, avant qu'on eût pu mettre de l'ordre et du concert dans la poursuite. Le poids de leurs mousquets retardait leur course, et après les avoir déchargés dans un espoir vage de le blesser, ils les jetèrent par terre, en criant aux femmes et aux enfants de les ramasser le plus tôt possible.

Le fugitif savait que sa seule ressource était de suivre une ligne droite, et que, s'il tournait d'un côté ou de l'autre, le nombre de ses ennemis ferait qu'il serait bientôt devancé. Il prit donc une route diagonale pour gravir la montagne, qui n'était ni très haute, ni très escarpée. Il se trouva bientôt auprès du sommet de la montagne, et il vit, d'après la conformation du terrain, qu'il devait descendre dans une vallée profonde avant d'arriver à la base d'une seconde montagne; il aperçut un gros arbre tombé à quelques pas de lui et couché en ligne parallèle à la vallée près du sommet de la montagne : il sauta sur cet arbre et se plaça en long presque sous son tronc énorme.

Bientôt les voix des Hurons ne tardèrent pas à annoncer leur arrivée. Les premiers venus sautèrent par-dessus l'arbre tombé, et entrèrent dans le ravin. D'autres les suivirent, et Tueur de daims commença à espérer qu'ils étaient tous passés. Il survint pourtant encore quelques traineurs, et il en compta jusqu'à quarante; ils ne tardèrent pas à arriver dans la vallée, à plus de cent pieds au dessous de lui, et quelques uns avaient même commencé à gravir la seconde montagne, quand ils s'arrêtèrent et eurent l'air de se consulter ensemble.

Tueur de daims resta immobile à sa place, surveillant tous les mouvemens des Hurons et achevant de prendre haleine.

Les sauvages parlèrent peu; mais ils se mirent à courir çà et là, examinant les feuilles mortes qui couvraient la terre. Le grand nombre des mocassins qui y avaient laissé leur empreinte rendait cet examen difficile, quoique les traces formées par le pied tourné en dedans d'un Indien les fassent aisément distinguer de celles que laisse le pied d'un homme blanc. Croyant enfin qu'il n'y avait plus de Hurons à sa poursuite derrière lui, Nathaniel sauta tout à coup de l'autre côté de l'arbre et marcha à grands pas, mais sans courir, dans une direction contraire à celle qu'il avait suivie en commençant à fuir. De grands cris qu'il entendit tout à coup lui annoncèrent qu'il était découvert, et les Hurons se remirent à sa poursuite. Comme on avait le pied plus sûr en suivant la chaîne des hauteurs, Tueur de daims ne voulut pas redescendre la colline, mais les Hurons, jugeant, d'après la conformation générale du terrain, que les hauteurs ne tarderaient pas à descendre au niveau de la vallée, suivirent ce dernier chemin, tandis que quelques uns couraient vers le sud pour l'empêcher de s'échapper de ce côté, et que d'autres s'avançaient vers le lac pour lui couper la retraite le long des rives.

La situation du fugitif était alors plus critique qu'elle ne l'avait encore été. Il était entouré de trois côtés, et il avait le lac du quatrième. Cependant, agile et vigoureux comme la plupart des habitans des frontières, il n'aurait craint à la course aucun des Indiens qui le poursuivaient. Quand il vit que la hauteur commençait à s'incliner vers la vallée, il coupa sa première course à angle droit, descendit rapidement la colline en se dirigeant vers le rivage, et s'avança à la hâte vers le canot; il n'avait donc à redouter que quelques tardifs coups de carabine, s'il parvenait jusqu'à cet esquif, car aucun des guerriers n'avait gardé ses armes.

Pendant qu'il se rapprochait ainsi de la pointe, il rencontra plusieurs femmes et quelques enfans. Les premières essayèrent de lui jeter des branches sèches entre les jambes; mais la terreur inspirée par la mort de la Panthère était telle, qu'aucune n'osa s'approcher de lui assez près pour l'inquiéter. Il arriva enfin à côté du canot. Le premier coup d'œil qu'il y jeta lui apprit qu'on en avait retiré les rames. Ayant donné une direction convenable à l'avant du canot, il le poussa devant lui, et, réunissant toutes ses forces, il s'élança de manière à y tomber sans nuire à l'impulsion qu'il avait donnée. Il s'y coucha sur le dos, tant pour reprendre haleine que pour se mettre à l'abri des coups de fusil.

Il resta deux ou trois minutes sans oser faire aucun mouvement, se fiant à son oreille, et comptant que si quelque Huron tentait d'approcher de lui à la nage, le bruit de l'eau le lui apprendrait. Tout-à-coup toutes les voix se turent: un coup de feu partit, et la balle perça les deux côtés du canot, à moins de dix-huit pouces de l'endroit où était sa tête. Il resta tranquille encore une demi-minute, et alors la cime d'un chêne se montra à ses yeux.

Ne pouvant s'expliquer la cause de ce changement, il appliqua un œil à l'un des trous faits par la balle, et il put ainsi reconnaître la pointe. Le canot avait incliné vers le sud, et descendait lentement le lac. Heureusement il avait été poussé assez vigoureusement en partant pour doubler l'extrémité de la pointe, avant de prendre cette direction, sans quoi il serait retourné vers le rivage. Cependant Nathaniel passa assez près de terre pour voir encore la cime de quelques autres arbres, mais un léger courant d'air, venant du sud-ouest, commençait à l'en éloigner.

Le jeune chasseur sentit la nécessité urgente de recourir à quelque expédient pour s'écarter davantage de ses ennemis, et, s'il était possible, pour informer ses amis de sa situation. Une grande pierre ronde et lisse était, suivant l'usage, à chaque extrémité du canot, pour servir de lest et de siége. Celle qui était à l'arrière était à la portée de ses pieds, et il réussit à la tirer entre ses jambes jusqu'à ce qu'il pût la saisir avec ses mains, après quoi il la fit rouler jusqu'à ce qu'elle fût à côté de l'autre sur l'avant, ce qui maintint l'assiette de la nacelle, tandis qu'il se glissait lui-même le plus loin possible sur l'arrière. Avant de quitter le rivage, il avait jeté dans le canot une branche de bois mort, et elle était à portée d'une de ses mains. Otant le bonnet de chasse qu'il portait, il le mit sur un bout de ce bâton, et le laissa paraître au dessus du bord du canot, aussi loin de lui qu'il le put. Au mépris de cet artifice, un coup de carabine fut tiré vers une autre partie du canot, et la balle lui effleura la peau du bras gauche. Il reprit son bonnet, et le remit sur-le-champ sur sa tête comme une sauve-garde.

Pendant quelques minutes, Nathaniel resta immobile; mais ayant l'œil toujours appliqué au trou fait par la première balle, et regardant le rivage, il reconnut qu'il s'éloignait de plus en plus de la terre. Il remarqua bientôt que sa nacelle tournait lentement, car les deux trous faits par la même balle ne lui offraient plus que les deux extrémités du lac. Il pensa alors à son bâton, dont un bout était en crosse, ce qui lui donnait quelque facilité à s'en servir pour ramer sans être obligé de se lever. Il en fit l'épreuve, et elle réussit mieux qu'il ne l'avait espéré: mais la grande difficulté était de faire voguer son canot en droite ligne. Les clameurs qui recommencèrent sur le rivage lui apprirent qu'on avait découvert sa nouvelle manœuvre, et, un instant après, une balle entrant par l'arrière lui passa sous le bras. Cela lui persuada qu'il continuait à s'éloigner, et le porta à redoubler ses efforts. Il faisait mouvoir avec plus d'ardeur que jamais le bâton qui lui servait de rame, quand une autre balle le cassa. Le son des voix qu'il entendait paraissant s'éloigner de plus en plus, il résolut de s'abandonner à la dérive jusqu'à ce qu'il se crût hors de portée des balles.

—

CHAPITRE XXVIII.

> Ni les pleurs de la veuve, ni les cris de l'orphelin ne peuvent arrêter le conquérant dans sa marche; ni la mer en fureur ni le ciel menaçant ne suspendent la course du pirate; leur vie, dévouée à l'écume, se passe au milieu du sang et du pillage
>
> CONGRÈVE.

Il y avait environ vingt minutes que Nathaniel était dans le canot, et il commençait à s'impatienter de ce qu'aucun signe ne lui annonçait le secours qu'il espérait de ses amis. Le profond silence, qui régnait autour de lui, l'inquiétait. Enfin, fatigué d'écouter sans rien entendre, et de regarder sans rien voir, il resta couché sur le dos. Dix minutes s'étaient écoulées, quand il crut entendre un léger bruit qui semblait venir du frottement de quelque corps contre la cale du canot. Il se leva un instant, et le premier objet qui frappa ses yeux fut Rivenoak.

— Venez, dit le Huron avec calme, en faisant un geste d'autorité.

— L'avantage est à vous, Mingo, répondit Nathaniel en sautant lestement sur la terre, et en suivant le chef indien.

— Mon frère a fait une longue course sur les montagnes, et une promenade agréable sur l'eau, dit Rivenoak d'un ton plus doux. Il en a peut-être vu assez pour changer d'avis, et être disposé à écouter la raison.

— Expliquez-vous, Huron. Vous avez quelque chose dans l'esprit, et plus tôt vous me le direz, plus tôt vous aurez ma réponse.

— C'est aller droit au but. Il n'y a pas de détours dans les paroles

de mon frère, quoiqu'il soit un renard à la course. Je lui parlerai. Le Sumac est plus pauvre que jamais. Naguère, elle avait un mari, un frère et des enfans. Son mari est parti sans lui faire ses adieux; et le Loup-Cervier était un bon mari. C'était un plaisir de voir la quantité de canards, d'oies sauvages et de chair d'ours qu'il suspendait dans son wigwam pour sa provision d'hiver. Qui fournira des vivres à sa veuve et à ses enfans maintenant? Quelques uns de nous pensaient que le frère n'oublierait pas sa sœur; mais la Panthère a suivi le mari de sa sœur sur le sentier de mort. Tous deux maintenant courent à qui arrivera le premier dans la terre des esprits. Les uns croient que le Loup-Cervier court le plus vite, les autres que la Panthère saute le plus loin. Le Sumac pense qu'ils voyageront tous deux si vite, et qu'ils iront si loin, que ni l'un ni l'autre ne reviendra jamais ici. Qui donc la nourrira, elle et ses enfans? Ce doit être l'homme qui a dit au mari et au frère du Sumac de quitter son wigwam. C'est un grand chasseur, et nous savons qu'il empêchera le besoin d'en approcher.

— Oui, Huron, oui; cela est conforme à vos idées; mais c'est contraire aux principes d'un homme blanc.

— Mon frère y réfléchira pendant que les chefs se prépareront pour le conseil. Quand nous aurons besoin de lui, le nom de Tueur de daims sera prononcé.

Rivenoak s'enfonça dans la forêt, et laissa Nathaniel absolument seul. Celui-ci, affectant une indifférence qu'il était loin d'éprouver, se promena en long et en large, s'approchant toujours davantage de l'endroit où il avait débarqué. Tout à coup, il doubla le pas, sans avoir l'air de vouloir fuir, et, traversant les buissons, il s'avança sur le rivage. Il remarqua un endroit où l'on avait formé un monceau de branches de buissons. Il en écarta quelques unes, et vit qu'elles couvraient le corps de la Panthère. Il regarda douloureusement le château; tout y paraissait silencieux et désolé, et un sentiment d'abandon s'emparant de lui, ses idées devinrent encore plus sombres.

Il retourna alors à l'ancien camp des Hurons, et il y trouva Hetty, qui l'attendait évidemment.

Ils commencèrent alors une conversation religieuse qui fut interrompue par l'arrivée des Mingos.

Ceux-ci entourèrent l'espace découvert qui devait être le théâtre de la dernière scène de ce drame, et au centre duquel se trouvait la victime; les hommes armés étaient distribués parmi les femmes et les enfans, de manière à rendre la fuite impossible au prisonnier. Mais Nathaniel ne songeait plus à fuir; la tentative qu'il venait de faire lui avait démontré l'inutilité de ses efforts. Il se disposa à subir son destin avec courage et sans jactance.

Quand Rivenoak arriva dans le cercle, il y reprit la place qu'il y avait occupée la première fois. Plusieurs des guerriers les plus âgés étaient près de lui; mais depuis la mort de la Panthère, il n'existait aucun chef dont l'influence pût balancer la sienne. On sait pourtant qu'il n'entrait rien de ce qu'on peut appeler monarchique ou despotique dans l'association des tribus sauvages du nord de l'Amérique, quoique les premiers colons accordassent souvent les titres de rois et de princes aux principaux chefs héréditaires de ces peuplades. Quant à Rivenoak, il ne devait son rang qu'à ses talens et à sa sagacité.

Ce chef, comme tous les hommes qui raisonnent, n'était pas porté à rendre toujours la bride aux passions les plus terribles de sa tribu; mais dans la circonstance présente, il n'espérait guère les dominer.

Quand toute la troupe fut rangée autour du prisonnier, un silence, d'autant plus menaçant qu'il était plus profond, régna dans toute l'assemblée. Nathaniel vit que les femmes et les enfans préparaient des éclats pointus de racines de pins; et il savait que c'était pour les lui enfoncer dans la chair et les allumer ensuite. Deux ou trois jeunes gens tenaient en mains les cordes d'écorce qui devaient l'attacher. La fumée d'un feu allumé à quelque distance annonçait que des tisons enflammés s'y préparaient. Plusieurs guerriers passaient leurs doigts sur le tranchant de leur tomahawk pour voir s'il avait le fil; d'autres s'assuraient si leur couteau ne tenaient pas dans le fourreau; tous semblaient impatiens de commencer leur horrible besogne.

— Tueur de Daims, dit Rivenoak, il est temps que mon peuple sache ce qu'il a à faire, le soleil commence à descendre vers les pins qui couvrent cette montagne, et c'est pour avertir ses enfans que leur wigwams sont vides et qu'ils devraient déjà être chez eux. Le loup qui rôde dans les bois a sa tanière, et il y retourne quand il veut voir ses petits. Les Iroquois ne sont pas plus pauvres que les loups. Ils ont leurs villages, leurs wigwams, leurs champs de blé. Il faut que mon peuple s'en retourne et prenne soin de ses affaires. Il y aura de la joie dans le village, quand notre cri s'y fera entendre; cependant ce cri sera un cri de douleur, qui fera comprendre que le chagrin doit suivre la joie; un cri de douleur pour une chevelure perdue, seulement pour une, car nous avons celle du Rat-Musqué, dont le corps est avec les poissons. Tueur de daims doit décider si nous en emporterons une autre attachée à côté de la première. Deux de nos wigwams sont vides, il nous faut à chaque porte une chevelure, morte ou vivante.

— Emportez-les mortes, Huron, répondit Nathaniel d'un ton ferme, mais sans jactance. Si vous êtes déterminés à me faire mourir dans les tortures, je ferai de mon mieux pour les supporter.

Rivenoak ordonna qu'on liât le prisonnier, mais de manière à ne pas le faire souffrir. Dès que Nathaniel se trouva ainsi privé de la faculté de se remuer, on le porta près d'un jeune arbre, ses bras furent étendus le long de ses cuisses, et on l'attacha debout au tronc; puis on lui ôta son bonnet.

Rivenoak voulait mettre à l'épreuve la résolution de son prisonnier par une nouvelle tentative pour amener une transaction; ce qui ne pouvait avoir lieu que d'une seule manière: il fallait que la veuve du Loup-Cervier renonçât à la vengeance à laquelle elle avait droit. Il lui fit donc dire d'avancer dans le cercle et de veiller à ses intérêts.

Le Sumac ne s'était pas fait prier pour y consentir, car elle souhaitait vivement avoir pour mari un chasseur célèbre dans toutes les tribus. Comme on supposait que les devoirs d'une mère étaient l'objet principal qui la faisait agir, elle n'éprouva aucun embarras, et elle s'approcha du jeune chasseur, tenant par la main deux de ses enfans.

— Vous me voyez devant vous visage pâle, lui dit-elle, et vous devez en savoir le motif. Je vous ai trouvé, et je ne puis trouver ni le Loup Cervier ni la Panthère. Je les ai cherchés sur le lac, dans les bois, dans les nuages. Je ne sais où ils sont allés.

—Personne ne le sait, Sumac, répondit le prisonnier; quand l'esprit quitte le corps, il passe dans un monde que nous ne connaissons pas, et le plus sage pour ceux qui restent en arrière, c'est d'espérer qu'il arrive en un lieu de repos. Sans doute vos deux guerriers sont allés dans le pays des esprits, où vous les reverrez en temps convenable. La femme et la sœur d'hommes si braves devait s'attendre à quelque événement de ce genre.

— Que vous avaient fait ces guerriers, cruel, pour les tuer ainsi? C'étaient les meilleurs chasseurs et les plus intrépides jeunes gens de toute leur tribu. Le Grand-Esprit voulait qu'ils vécussent jusqu'à ce qu'ils fussent desséchés comme les branches du chêne, et qu'ils tombassent par leur propre poids.

— Allons, allons, Sumac, reprit Tueur de daims, c'est porter un peu trop loin les privilèges d'une peau rouge. Ni l'un ni l'autre n'était pas plus un jeune homme qu'on ne pourrait vous appeler une jeune femme, et quant à ce que le Grand-Esprit voulait qu'ils mourussent autrement qu'ils ne l'ont fait, c'est une grande méprise, puisque tout ce que veut le Grand-Esprit doit toujours arriver. Ensuite il est assez clair qu'aucun de vos amis ne m'a fait aucun mal; mais si je leur en ai fait, c'est parce qu'ils voulaient m'en faire.

— Cela est vrai, le Sumac n'a qu'une langue, et elle n'a pas deux manières de raconter une histoire. L'homme blanc a tué les peaux rouges pour ne pas être tué par eux. Les Hurons sont justes, ils l'oublieront. Les chefs fermeront les yeux et feront semblant de ne pas l'avoir vu. Les jeunes gens croiront que le Loup-Cervier et la Panthère sont allés chasser dans des bois bien loin d'ici, et le Sumac prendra ses enfans par la main, entrera dans le wigwam de l'homme blanc, et lui dira : Voyez! voici vos enfans; ils sont aussi les miens, nourrissez-nous, et nous vivrons avec vous.

— Ces conditions sont inadmissibles, Sumac; je suis sensible à vos pertes, et je sens qu'elles sont pénibles à supporter; mais je ne puis accepter vos conditions. Quant à vous fournir de la venaison, si nous vivions dans le voisinage l'un de l'autre, cela ne me serait pas bien difficile; mais pour devenir votre mari et le père de vos enfans, je vous dirai, pour vous parler franchement, que je n'en ai aucune envie.

— Regardez cet enfant, barbare! il n'a plus de père pour lui apprendre à tuer un daim et à enlever une chevelure. Voyez cette petite fille, quel jeune homme viendra chercher une femme dans un wigwam qui n'a plus de chef! J'en ai encore d'autres dans mon village, et le Tueur de daims aura autant de bouches à nourrir qu'il peut le désirer.

— Je vous dis, femme, s'écria le captif, que tout cela n'est rien pour moi. Des orphelins doivent être nourris et soignés par leurs parens et les membres de leur tribu, non par d'autres.

S'il y avait dans le sein de la veuve quelque chose qui ressemblât à de la tendresse, et quel cœur de femme fut jamais entièrement dépourvu de cette qualité de son sexe? ce sentiment disparut à une réplique si peu équivoque. Poussant des cris de rage qui firent retentir la forêt, elle se jeta sur le prisonnier et le saisit par les cheveux, qu'elle semblait résolue à lui arracher. Il se passa quelques instans avant qu'on pût l'éloigner de sa victime.

Cette insulte à la veuve fut regardée comme faite à toute la tribu. Les jeunes gens manifestèrent leur désir de commencer les tortures; les vieux chefs ne montrèrent aucune disposition à permettre un plus long délai, et Rivenoak se trouva obligé de donner le signal de cette œuvre infernale.

—

CHAPITRE XXIX.

> Le cerf était paisible dans son fort; le sanglier ne redoutait pas l'épieu du chasseur : ronces et buissons, tout était tranquille dans le désert.
>
> DORSET.

C'était une des pratiques ordinaires aux sauvages, en pareilles occasions, de mettre à l'épreuve la fermeté des nerfs de leurs victimes. D'une autre part, l'Indien à la torture se faisait un point d'honneur de ne montrer aucune crainte et de paraître insensible à la douleur; on a vu plus d'un guerrier exciter la rage de ses ennemis par des sarcasmes et par des injures afin d'accélérer la fin de tourmens plus cruels que tous ceux qui furent inventés par le fanatisme religieux.

Quand les jeunes guerriers apprirent qu'il leur était permis de commencer, quelques uns des plus hardis et des plus empressés s'avancèrent dans l'arène, leur tomahawk à la main, et se préparèrent à lancer cette arme dangereuse. Leur but devait être de frapper l'arbre le plus près possible de la tête de la victime, mais sans la toucher. C'était une tentative hasardeuse, qu'on permettait seulement à ceux qui étaient connus pour être les plus experts dans l'art de lancer le tomahawk, de peur qu'une mort trop prompte ne mît fin à ce cruel amusement. Cependant il était rare que le prisonnier échappât sans blessure à cette épreuve.

Le premier qui se présenta fut un jeune homme nommé la Corneille, ceux qui le connaissaient bien crurent que la vie du prisonnier courait un grand risque; il était pourtant sans malveillance. Après avoir pris différentes attitudes, pour se donner un air d'importance, la Corneille lança son tomahawk, qui, après avoir fait en l'air ses évolutions ordinaires, passa à trois ou quatre pouces de la joue du prisonnier, et s'enfonça dans un gros chêne à quelques toises plus loin. C'était décidément un coup manqué, et un ricanement général le proclama, à la grande mortification du jeune homme; en même temps il s'éleva un murmure d'admiration étouffé, mais universel, quand on vit la fermeté avec laquelle Nathaniel avait attendu le coup. La tête était la seule partie de son corps qu'il pût remuer, et l'on s'attendait à le voir la tourner d'un côté ou de l'autre pour éviter le coup, ce qui aurait permis de lui en faire un reproche et une honte. Mais il ne voulut pas même avoir recours à l'expédient naturel et ordinaire de fermer les yeux; les guerriers indiens, les plus vieux et les plus braves, ne s'étant jamais, en pareilles circonstances, refusé cet avantage avec plus de dédain.

A la Corneille succéda l'Élan. C'était un guerrier connu particulièrement par son adresse à lancer le tomahawk, et pour la haine qu'il portait aux blancs. Il prit sa place tranquillement, leva sa petite hache, avança rapidement un pied, et lança son arme au même instant. Tueur de daims vit arriver le tomahawk en tournant, et crut qu'il lui apportait le coup de la mort. L'instrument fatal ne le toucha pourtant pas, mais il attacha sa tête à l'arbre en s'y enfonçant avec une touffe de ses cheveux. Des exclamations générales exprimèrent la satisfaction des spectateurs, et l'Élan lui-même prit, malgré lui, quelque intérêt au prisonnier, dont la fermeté l'avait seule mis en état de donner une telle preuve d'adresse.

Après lui vint le Garçon-Bondissant. Il entra dans le cercle comme un chien qui saute ou une chèvre qui cabriole. C'était un jeune homme qu'une habitude contractée dès son enfance rendait incapable de se mouvoir autrement. Il était d'ailleurs aussi brave qu'adroit. Il aurait obtenu depuis long-temps un nom plus noble s'il n'avait tenu lui même à conserver celui-là qui lui avait été donné par un Français de haut rang. Le Garçon-Bondissant se plaça en face du prisonnier, et se mit à sauter en le menaçant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, tantôt en front, espérant lui arracher quelque signe de crainte. Cette manœuvre plusieurs fois répétée épuisa enfin la patience de Nathaniel, et il parla pour la première fois depuis qu'il était attaché à l'arbre.

— Lancez votre tomahawk, Huron, s'écria-il, lancez-le donc! Vous avez l'air d'un faon qui veut montrer à sa mère qu'il est en état de sauter. Ne craignez-vous pas que vos jeunes filles se moquent de vous?

Ces dernières paroles mirent en fureur le jeune guerrier Bondissant, et à peine furent-elles prononcées, que le tomahawk partit. Et il ne fut pas lancé sans bonne volonté, car l'Indien avait pris la ferme détermination de tuer l'homme blanc. Sa colère ne lui avait pas permis de bien calculer son coup, et son arme, passant près de la joue du prisonnier, lui effleura la peau de l'épaule. Les compagnons du Garçon-Bondissant qui pénétrèrent sa pensée, le firent sortir de la lice.

A ce personnage irritable succédèrent plusieurs autres guerriers, qui lancèrent le tomahawk avec un air d'indifférence insouciante, et dont quelques uns jetèrent même le couteau, entreprise encore plus délicate et plus dangereuse. Cependant ils montrèrent tous une adresse qui fut heureuse pour le prisonnier. Il en fut quitte pour quelques égratignures. La fermeté inébranlable avec laquelle il supporta toutes les attaques le fit respecter par tous les spectateurs, et quand les chefs déclarèrent que le prisonnier avait soutenu honorablement les épreuves du tomahawk et du couteau, il n'existait pas un seul individu qui conservât réellement des sentimens hostiles contre lui, sauf le

VOIR LE SUPPLÉMENT.

Sumac et le Garçon-Boudissant. Rivenoak s'étant levé dit que le visage pâle pouvait avoir vécu parmi les Délawares, mais que cette tribu ne l'avait pas changé en femme. Enfin il demanda si les Hurons désiraient pousser les choses plus loin. Malheureusement la scène qui venait d'avoir lieu avait trop amusé même les femmes les plus douces, pour qu'on pût consentir à ce qu'elle se terminât ainsi, et la continuation en fut unanimement demandée. Le chef politique, qui désirait incorporer dans sa tribu un chasseur si célèbre, appela près de lui quatre ou cinq des meilleurs tireurs de sa tribu, leur ordonna de soumettre le prisonnier à l'épreuve de la carabine, et leur recommanda de prouver leur adresse, en envoyant leurs balles le plus près possible de lui sans le toucher.

Dans cette épreuve de la carabine un habile tireur ne devait laisser qu'un espace à peine perceptible entre sa balle et la tête du patient. Tueur de daims le savait; il croyait fermement toucher à la fin de sa carrière, et il éprouvait une sorte de plaisir mélancolique à penser que ce serait son arme favorite qui terminerait ses jours.

Cependant Hetty avait vu tout ce qui s'était passé, et son faible esprit en avait été ému au point de se trouver entièrement paralysé. Peu à peu elle était sortie de cet état presque léthargique, et elle avait été indignée de la manière dont les Indiens traitaient son ami, sans qu'il l'eût mérité. Elle s'avança dans le cercle et parlant comme si elle se fût sentie soutenue par l'autorité de Dieu :

— Pourquoi tourmentez-vous ainsi Tueur de daims, hommes rouges? s'écria-t-elle. Qui vous a donné le droit de le juger? quand mon père et Hurry Harry sont venus pour enlever vos chevelures, il a refusé de les accompagner, et il est resté dans le canot. Vous tourmentez votre ami en le tourmentant.

Les sauvages l'écoutèrent avec attention, et quand elle eut cessé de parler, Rivenoack lui répondit avec douceur et en souriant :

— Ma fille est la bien-venue. Les Iroquois (1) sont charmés d'entendre sa voix, et ils écoutent ce qu'elle dit; mais, pour cette fois, elle n'a pas ouvert les yeux assez grands pour voir tout ce qui s'est passé. Que ma fille regarde autour d'elle. Si j'avais autant de mains que quatre guerriers, mes doigts seraient en moindre nombre que mes Hurons ne l'étaient quand ils sont arrivés ici. Maintenant il me manque une main entière. Où sont les doigts de cette main? Deux ont été coupés par le visage pâle, et mes guerriers veulent voir s'il l'a fait avec bravoure ou par trahison, comme le renard cauteleux.

—Vous savez vous-même, Huron, comment l'un d'eux a succombé : votre guerrier en voulait à sa vie, et l'homme blanc s'est défendu; tout homme en aurait fait autant. Si vous voulez savoir quel est ici le meilleur tireur, donnez un mousquet à Nathaniel, et vous verrez qu'il tire mieux qu'aucun de vos guerriers, et même que tous ensemble.

Si quelqu'un avait pu regarder une pareille scène avec indifférence, il se serait amusé de l'air de gravité avec lequel les sauvages écoutèrent la traduction de cette requête extraordinaire : nul sarcasme, nul sourire ne se mêlèrent à leur surprise.

— Ma fille ne parle pas toujours comme un chef devant le feu du conseil, répondit Rivenoak avec respect. Deux de mes guerriers sont déjà tombés sous les coups du prisonnier, et leur tombe est trop étroite pour en contenir un troisième. Les Hurons n'aiment pas que leurs morts soient si serrés. Si quelque autre esprit doit partir pour un monde éloigné du nôtre, il faut que ce soit l'esprit d'un visage pâle. Allez, ma fille, allez vous asseoir près du Sumac.

Hetty n'était pas en état de soutenir une longue discussion; habituée à obéir, elle alla s'asseoir sur un tronc d'arbre à côté du Sumac, et détourna la tête.

(1) Les Iroquois étaient divisés en quatre tribus dont les Hurons étaient une. C'est pourquoi l'auteur donne indifféremment à la peuplade dont il s'agit ici le nom d'Iroquois. (NOTE DU TRADUCTEUR.)

Les guerriers se disposèrent de nouveau à donner des preuves de leur adresse. Ils étaient placés aussi près du captif qu'il était nécessaire pour ne pas lui brûler les yeux avec la poudre. Plusieurs coups furent tirés successivement, et toutes les balles passèrent à quelques lignes de la tête de Tueur de daims, sans qu'aucune le blessât. Cependant personne ne put découvrir en lui la moindre agitation ; quand cinq à six Hurons eurent logé chacun leur balle dans l'arbre, il ne put s'empêcher de leur exprimer le dédain que lui inspirait leur inhabilité.

— Vous pouvez appeler cela tirer, Mingos, dit-il; mais nous avons des squaws chez les Délawares, et j'ai connu de jeunes Hollandaises sur les bords du Mohawk qui tirent mieux que vous. Déliez-moi les bras, mettez-moi une carabine entre les mains, et je me charge de clouer, à tel arbre que vous voudrez, la plus mince touffe de guerre qu'aucun de vous ait sur la tête, à la distance de cinquante toises, et même de cent, pourvu qu'on puisse voir l'objet et que la carabine soit bonne.

Un murmure sourd et menaçant suivit ce froid sarcasme. Rivenoack reconnut que le moment était critique.

— Je vois ce que c'est, dit-il; nous avons trop serré les liens du prisonnier ; les cordes empêchent ses membres de trembler. Détachez-le.

L'idée du chef fut adoptée à l'instant, et le chasseur se trouva libre. Il lui fallait pourtant quelques instans pour recouvrer l'usage de ses membres, et le politique Rivenoak les lui accorda.

Les Hurons se formèrent en cercle autour de lui pour lui ôter tout moyen de s'échapper. Il importait à leur honneur qu'ils domptassent sa fierté; et les femmes perdirent tout sentiment de compassion. Les voix des jeunes filles, douces et mélodieuses comme la nature les avait faites, se mêlèrent aux cris menaçans des hommes. Cédant à ce tumulte naissant, les hommes se retirèrent un peu à l'écart, abandonnant aux femmes le prisonnier pour quelque temps; car c'était l'usage, en pareilles occasions, que les femmes cherchassent à inspirer une sorte de rage à la victime par leurs injures et leurs sarcasmes, afin de le rendre moins capable de supporter les souffrances corporelles. Cette explosion de paroles outrageuses, prononcées par des furies du désert, n'était autre chose que l'application faite au patient des noms et des épithètes propres aux animaux les plus vils.

L'esprit de Tueur de daims était trop occupé de ses projets d'évasion pour qu'il s'inquiétât de tels propos. Voyant que cette tentative échouait, les sauvages firent très sérieusement des préparatifs pour le commencement des tortures; mais un jeune éclaireur des Hurons vint annoncer aux chefs une nouvelle qui captiva toute leur attention.

—

CHAPITRE XXX.

Mais ici une autre moisson fut faite par des mains plus sévères.

SCOTT.

L'explication de ce mystère ne se fit attendre que deux ou trois minutes. Judith parut à l'extérieur de la ligne formée par le cercle, et et elle fut admise sur-le-champ dans l'intérieur.

Elle avait quitté la parure simple, mais élégante, qu'elle portait habituellement, pour se revêtir de la riche robe de brocard dont il a déjà été parlé.

Les vieux guerriers à figure rébarbative firent entendre leur exclamation favorite, Hugh! et la belle chrétienne fit une impression encore

plus vive sur les jeunes gens. Les femmes mêmes laissèrent échapper des exclamations de plaisir. Il était rare que ces enfans de la forêt vissent une femme blanche élevée au dessus des derniers rangs de la société, et, quant au costume, jamais pareille splendeur n'avait brillé à leurs yeux.

— Lequel de ces guerriers est le principal chef? demanda Judith à Tueur de daims. Traduisez ma question aux Hurons.

Le chasseur obéit sur-le-champ, et Rivenoack s'avança avec dignité.

— Que la Fleur-des-Champs parle, dit le vieux chef, si ses paroles sont aussi agréables que ses regards, elles ne sortiront jamais de mes oreilles.

— Huron, reprit Judith, vos yeux vous disent qui je suis. Vous pouvez trouver en moi une ennemie redoutable ou une amie utile, suivant l'accueil que vous me ferez.

Ces paroles furent prononcées d'un ton ferme et imposant. Elles furent traduites en dialecte indien par Nathaniel, et il fut écouté avec un respect et une gravité qui étaient d'un augure favorable.

— Ma fille est plus belle que les roses sauvages de l'Ontario, et sa voix est aussi agréable à l'oreille que le chant du roitelet, répondit le chef, qui, seul de tous les Hurons, ne s'était pas laissé tromper par la parure magnifique de Judith. L'oiseau-mouche n'est guère plus gros que l'abeille, et pourtant son plumage est aussi brillant que les plumes de la queue du paon. Ma fille a sans doute un très grand wigwam quelque part dans les environs du lac; les Hurons ne l'ont pas découvert à cause de leur ignorance.

— Quoi qu'il en soit à cet égard, Huron, apprenez pourquoi je me suis rendue seule au milieu de vous. Les Anglais ont de jeunes guerriers aussi bien que les Hurons. Si j'avais amené du monde avec moi, mes jeunes guerriers et les vôtres auraient pu se regarder de mauvais œil, surtout si les miens avaient vu ce jeune blanc prêt à subir la torture. C'est un grand chasseur estimé dans tous les forts voisins ou éloignés. Il y aurait eu une querelle, et la piste des Iroquois retournant dans le Canada aurait été couverte de sang.

— Il en a déjà été tant répandu que nos yeux en sont fatigués, répondit le chef d'un air sombre; et mes guerriers se plaignent de ce que tout ce sang est huron.

—J'ai entendu parler de Rivenoack. Il aime les animaux d'ivoire et les petits fusils : je lui en ai apporté, car je suis son amie. Quand il les aura placés parmi tout ce qui lui appartient, il partira pour son village, et j'emmènerai avec moi ce grand chasseur. Cette offre fit une forte sensation parmi les Indiens en général; mais Rivenoack ne se laissa pas éblouir aussi aisément que ses compagnons.

— Que ma fille garde ses pourceaux à deux queues pour les manger quand elle manquera de venaison, dit-il, et qu'elle garde aussi ses petits fusils à double canon. Ce chasseur ne peut quitter mes jeunes guerriers maintenant. Ils veulent voir s'il a un courage aussi ferme qu'il s'en vante. Nous serions honteux de retourner dans notre village et d'avouer à nos frères que, séduits par le chant et les belles plumes de cet oiseau, nous avons rendu notre prisonnier, sans pouvoir leur dire quel est son nom. On ne voudrait plus permettre à nos jeunes gens de parcourir les bois sans avoir leurs mères avec eux pour leur apprendre les noms des oiseaux.

— Vous pouvez demander mon nom à votre prisonnier; il vous dira que je me nomme Judith, et il est beaucoup parlé de l'histoire de Judith dans le meilleur livre des visages pâles, la Bible.

— Non, répondit le chef, en parlant anglais de manière se faire comprendre, non; pas demander au prisonnier; est fatigué, a besoin de repos. Demander à ma fille l'Esprit faible. Près de moi, ma fille ; vous répondre. Hetty votre nom, n'est-ce pas?

— Oui, c'est ainsi qu'on m'appelle, quoique ce nom soit écrit Esther dans la Bible.

— Ecrit aussi dans la Bible! Tout écrit dans la Bible donc? N'importe ! Son nom à elle ?

— Judith; et c'est ainsi qu'il est écrit dans la Bible : c'est ma sœur Judith, fille de Thomas Hutter.

Un sourire de triomphe parut sur le visage ridé du vieux chef. Judith vit alors que tout était perdu, et elle jeta un coup d'œil sur Nathaniel, comme pour l'inviter à faire un effort qui les sauvât tous deux.

— Cela est impossible, Judith, répondit le jeune chasseur à cet appel muet qu'il comprit. Vous avez eu une idée hardie et digne de la femme d'un général; mais ce Mingo là bas (Rivenoack s'était retiré à quelque distance avec les chefs), ce Mingo là-bas est un homme d'un esprit élevé. Il faut, pour le tromper, des apparences plus naturelles.

— Dans tous les cas, Tueur de daims, ils n'essaieront pas de vous torturer sous mes yeux.

— Pourquoi non, Judith? Il est probable que votre sexe vous mettra à l'abri des tourmens, mais il ne sauvera pas votre liberté, ni peut-être votre chevelure. Je regrette que vous soyez venue ici.

— Je puis partager votre destin, répondit-elle avec un généreux enthousiasme. D'ailleurs...

— D'ailleurs, quoi, Judith? Quel moyen avez-vous d'empêcher la cruauté diabolique des Indiens?

— Peut-être aucun. Une demi-heure est tout pour nous. Aucun de vos amis n'est resté oisif, répondit-elle à voix basse.

Quand Rivenoack revint près de son prisonnier, sa physionomie n'était plus la même; il avait renoncé au désir de le sauver, et il n'était plus disposé à retarder plus long-temps les tortures. Des branches sèches furent rapidement amoncelées près d'un jeune arbre. Les éclats de racines de pins, qui devaient lui être enfoncés dans la chair avant qu'on ne les allumât, furent rassemblés et les cordes destinées à l'attacher à l'arbre furent apportées. Tout cela se fit en profond silence. Judith suivait des yeux tous ces mouvemens presque sans pouvoir respirer. Il fut attaché à l'arbre une seconde fois, exposé à toutes les insultes et à tous les actes de cruauté. Le feu fut bientôt mis au bûcher, et l'on en attendit le résultat avec impatience.

L'intention des Hurons n'était pourtant pas d'ôter la vie à leur victime par le moyen du feu, c'est pourquoi le bûcher n'avait pas été placé très de l'arbre; mais comme cela arrivait souvent en pareilles occasions, la distance n'avait pas été bien calculée, et les flammes commençaient à menacer son visage d'une manière alarmante, quand Hetty, armée d'un bâton, se précipita à travers la foule, et dispersa de tous côtés les branches embrasées. Plus d'une main se leva pour punir cette audace, mais les chefs réprimèrent le courroux de leurs jeunes compagnons. Hetty était insensible au risque qu'elle courait; dès qu'elle eut exécuté cet acte audacieux, elle resta debout au milieu du cercle, regardant autour d'elle, les sourcils froncés.

Sur un geste de Rivenoack, on réunit les tisons épars, tandis que les femmes et les enfans s'occupaient à ramasser et à apporter de nouvelles branches sèches.

La flamme se montrait pour la seconde fois, quand une jeune Indienne se fit jour pour entrer dans l'intérieur du cercle, et dispersa avec le pied les branches qui commençaient à s'enflammer. A ce second désappointement, tous les Hurons poussèrent de grands cris; mais quand l'Indienne releva la tête vers eux, et qu'ils reconnurent les traits de Hist, les cris de fureur firent place à des exclamations de surprise et de plaisir. Pendant une minute personne ne songea au prisonnier, et tous les Hurons, jeunes et vieux, se groupèrent autour de Hist pour lui demander la cause de son retour soudain et inattendu. Elle se tourna vers les jeunes Huronnes, qui avaient toutes de l'amitié pour elle, et entra avec elles en conversation. De son côté, Judith remit à Hetty un petit couteau à lame bien tranchante, croyant que c'était le moyen le plus sûr de le faire passer à Natha-

niet. Mais au lieu de rendre au prisonnier la liberté des mains, et de lui remettre le couteau pour qu'il s'en servit quand il jugerait le moment favorable, Hetty commença par couper ouvertement le bandeau qui attachait son front à l'arbre. Les Hurons s'en aperçurent, ils coururent à elle, et ils l'entraînèrent à l'instant où elle coupait une corde passée autour de la poitrine du captif. Cette découverte reporta leurs soupçons sur Hist, et quand on la questionna, l'Indienne intrépide, à la grande surprise de Judith, avoua sans hésiter la part qu'elle voulait prendre à la délivrance de Tueur de daims.

— Et pourquoi n'aurais-je pas cherché à secourir Tueur de daims? demanda-t-elle d'un ton ferme. Il est frère d'un chef délaware, et mon cœur est tout délaware. Avancez, misérable Briarthorn; effacez de votre visage les couleurs iroquoises, et montrez aux Hurons le lâche que vous êtes. Mettez-le en face de Tueur de daims, chefs et guerriers, et vous verrez quel misérable vous avez reçu dans votre tribu.

Ce discours hardi, prononcé dans leur propre dialecte, et d'un air plein de confiance, produisit une forte sensation parmi les Hurons. La trahison fait toujours naître la méfiance, et quoique Briarthorn se fût efforcé de bien servir les ennemis de sa tribu, ses efforts n'avaient abouti qu'à le faire tout au plus tolérer parmi eux, sans lui faire obtenir la main de Hist. Il avait eu le plus grand soin de ne pas se montrer à Nathaniel, qui, jusqu'à ce moment, avait même ignoré qu'il fût dans le camp des Hurons. Interpelé de cette manière, il lui était impossible de rester derrière les autres.

— Que désire-t-on de Briarthorn? demanda-t-il avec arrogance. Si l'homme blanc est las de la vie, s'il craint les tourmens, parlez, Rivenoack, et je l'enverrai rejoindre les guerriers que nous avons perdus.

— Non, Rivenoack! s'écria Hist avec vivacité; Tueur de daims ne craint personne. Faites couper ses liens, placez-le en face de cet oiseau croassant, et nous verrons lequel des deux ira joindre vos guerriers.

Hist fit un mouvement en avant pour prendre le couteau d'un jeune homme et faire elle-même ce qu'elle avait proposé; mais, à un signe de Rivenoak, un vieux guerrier la retint.

Le chef ordonna alors que tout le monde reprît sa place dans le cercle, et qu'on préparât encore une fois le bûcher pour l'allumer.

— Attendez, Hurons! attendez, chef! s'écria Judith, sachant à peine ce qu'elle disait; une minute de plus! un seul instant!

Elle fut interrompue par un nouvel incident, encore plus extraordinaire que les autres. Un jeune Indien perça le cercle des Hurons, et se trouva au centre en un instant. Les mouvemens de l'étranger étaient si rapides et la peinture dont était couvert son corps avait si peu de signes distinctifs, qu'il fut impossible, dans le premier moment, de reconnaître s'il était ami ou ennemi. Trois bonds l'avaient porté à côté de Tueur de daims, dont il coupa tous les liens en un clin d'*œil*, avec une précision qui rendit au prisonnier l'usage de tous ses membres. Il se redressa alors, se retourna, et promena sur les Hurons stupéfaits son terrible regard. Il tenait de chaque main une carabine dont la crosse reposait sur la terre, et à l'une desquelles étaient attachés le couteau, le sac à balle et la poire à poudre : c'était Killdeer, et il la remit à son maître. La présence de deux hommes armés au milieu d'eux, fit tressaillir les Hurons. Leurs carabines, la plupart non chargées, avaient été laissées à l'écart sous différens arbres, et ils n'avaient d'autres armes que leurs couteaux et leurs tomahawks. Cependant il n'était guère probable que deux hommes osassent attaquer une troupe si nombreuse, et chacun pensait que quelque proposition allait suivre une démarche si audacieuse. L'étranger leur adressa la parole.

— Hurons, dit-il, la terre est grande; il y a place derrière les grands lacs d'eau douce pour les Iroquois, et de ce côté-ci pour les Délawares. Je suis Chingachgook, fils d'Uncas, et parent de Tamenund. Wah est ma fiancée, et cet homme blanc est mon ami. Mon cœur fut percé quand je vis qu'il me manquait, et je le suivis dans votre camp pour veiller à ce qu'il ne lui arrivât aucun mal. Toutes les jeunes filles délawares attendent Wah, et sont surprises qu'elle soit absente si long-temps. Disons-nous adieu, et partons chacun de notre côté.

— Hurons, s'écria Briarthorn, cet homme est votre ennemi mortel; c'est le Grand-Serpent des Délawares. S'il vous échappe, vos mocasins laisseront des traces de sang depuis l'endroit où nous sommes jusqu'au Canada. Moi, je suis tout Huron.

En parlant ainsi, le traître lança son couteau contre la poitrine nue du Délaware. Hist, qui était près de Briarthorn, détourna le coup en lui poussant le bras, et l'arme meurtrière alla s'enfoncer dans un pin. Aussitôt, une arme semblable brilla dans la main du Grand-Serpent, partit, et perça le cœur du transfuge. La rapidité des événemens avait tenu les Hurons dans l'inaction; mais cette catastrophe leur fit sentir qu'il était temps d'agir; ils poussèrent leur cri de guerre, et tous se mirent en mouvement. En cet instant, un bruit inusité se fit entendre dans la forêt, et tous les Hurons, hommes et femmes, s'arrêtèrent pour écouter. C'était un son sourd et régulier, comme si l'on eût frappé la terre avec des marteaux de paveurs. Quelque chose se montra dans le lointain à travers les arbres: on distingua ensuite une troupe de soldats marchant d'un pas mesuré; ils avancèrent au pas de charge dès qu'ils aperçurent l'ennemi, et l'on reconnut l'uniforme écarlate des Anglais.

Il serait difficile de décrire la scène qui suivit. Les Hurons poussèrent des cris de fureur; les soldats y répondirent par des acclamations joyeuses. Aucun coup de fusil ne fut tiré; mais la troupe continuait à marcher, la baïonnette en avant. Les Hurons se trouvaient dans une position très désavantageuse : ils étaient entourés de trois côtés par l'eau du lac, et de l'autre un détachement d'environ soixante soldats bien armés et bien displiués leur coupait la retraite. Les guerriers indiens coururent chercher leurs armes. Au milieu de cette scène de confusion, le Tueur de daims ne perdit pas son sang-froid. Après avoir placé Hist et Judith derrière deux gros arbres, il chercha Hetty pour la mettre également en sûreté; mais elle avait été entraînée par un groupe de femmes huronnes. Se plaçant ensuite sur le flanc des Hurons qui fuyaient vers le sud de la pointe dans l'espoir de se sauver à la nage, il vit deux de ceux qui s'étaient montrés les plus acharnés contre lui, marchant à côté l'un de l'autre. Ce fut de sa carabine que partit le premier coup qui se fit entendre, et la même balle les fit tomber tous deux. Les Hurons firent alors une décharge générale. Le Grand-Serpent y répondit par son cri de guerre, joint à un coup de sa carabine; mais les soldats continuèrent à avancer sans faire feu; un seul coup de mousquet partit de leur rang, et il avait été tiré par Hurry, qui avait été leur guide, et qui les suivait comme volontaire. Bientôt après, on entendit les gémissemens et les malédictions qui accompagnent ordinairement l'emploi de la baïonnette. Ce fut une scène semblable à celles que nous avons vues si souvent de nos jours dans les guerres contre les sauvages, et dans lesquelles ni l'âge ni le sexe ne mirent personne à l'abri de la mort.

—

CHAPITRE XXXI.

Que sont les plaisirs de ce monde? un éclair pendant la nuit, aussi court qu'il est brillant.
SHELLEY.

Quand le soleil se leva, tout signe d'alarme et d'hostilités avait disparu sur les bords du Glimmerglass. Une sentinelle, portant l'u-

niforme de l'infanterie légère, se promenait sur la plate-forme du château, et une vingtaine d'hommes, appartenant au même corps, y passaient le temps comme bon leur semblait, ou étaient assis sur l'arche. Deux officiers examinaient le rivage à l'aide de la longue-vue dont il a été si souvent parlé. Leurs regards se dirigeaient vers la fatale pointe où l'on voyait encore entre les arbres des soldats occupés du triste devoir d'enterrer les morts. Plusieurs hommes du détachement portaient sur leur personne la preuve que les Indiens n'avaient pas été vaincus sans faire résistance, et le plus jeune des deux officiers avait un bras en écharpe. On l'appelait l'enseigne Thornton ; l'autre était le capitaine Warley dont il avait été fait mention dans la dernière conversation qui avait eu lieu entre Hurry et Judith.

Il avait environ trente-cinq ans ; ses traits étaient fortement prononcés et ses joues rouges; mais il se distinguait par une tournure militaire et un air à la mode, qui pouvaient faire impression sur l'esprit d'une jeune fille telle que Judith.

— Arthur, dit-il à son jeune compagnon, votre bras vous fait souffrir; allons voir ce qu'est devenu le docteur Graham.

Le chirurgien, qui avait accompagné le détachement, était occupé à remplir un triste devoir : après le combat, la pauvre Hetty avait été trouvée parmi les cadavres ; une balle lui avait traversé le corps, et cette blessure avait été déclarée mortelle ; personne ne put dire comment elle l'avait reçue. Le Sumac, toutes les vieilles femmes, et quelques jeunes filles avaient péri par la baïonnette. Quelques guerriers avaient échappé en se jetant à la nage; quelques autres avaient été faits prisonniers étant blessés; Rivenoack était de ce nombre. Quand le capitaine Warley et l'enseigne entrèrent dans l'arche, il le trouvèrent assis sur l'avant; sa tête et une de ses jambes étaient entourées de bandages, mais il ne montrait aucune faiblesse.

Les deux officiers trouvèrent le chirurgien dans la principale chambre de l'arche où était le lit de la malheureuse Hetty. Tous ses soins avaient été inutiles, et il n'espérait pas qu'elle vécût encore plus de deux à trois heures. Il emmena l'enseigne dans la chambre voisine.

Le capitaine jeta alors un coup d'œil autour de lui : Judith et Hist étaient près de Hetty ; la première, plongée dans une profonde affliction, était assise; la seconde prodiguait à son amie des soins infructueux ; Nathaniel était debout au pied du lit, appuyé sur Killdeer. Le Grand-Serpent se tenait en arrière, droit et immobile, mais observateur si attentif, que rien de ce qui se passait ne lui échappait ; Hurry était assis sur une escabelle près de la porte, comme un homme qui se sentait déplacé dans une telle scène, mais qui aurait eu honte de s'y soustraire sans motif.

— Qui est cet homme en habit écarlate? demanda Hetty, dès qu'elle eut aperçu l'uniforme du capitaine.

— C'est l'officier qui commande le détachement et qui nous a sauvés tous des mains des Hurons, répondit Judith à voix basse.

— Je suppose, Judith, que tu connais quelques uns des officiers; tu en connaissais tant!

Judith ne répondit rien ; elle se couvrit le visage des deux mains et poussa un profond soupir.

— Ne te désole pas ainsi, chère Judith, reprit la jeune fille; je ne souffre pas, et s'il faut que je meure, ma mère et mon père sont morts avant moi. Tu sais que de toute la famille je suis la personne à qui l'on doit le moins penser; et quand une fois je serai au fond du lac, tout le monde m'aura bientôt oubliée.

— Non, ma pauvre Hetty ! non ! s'écria Judith; moi, du moins, je ne t'oublierai jamais. Oh ! que je me trouverais heureuse si je pouvais changer de place avec toi!

Le capitaine Warley était resté jusqu'alors debout, le dos appuyé contre la porte de la chambre. A l'instant où cette manifestation irrésistible de chagrin, peut-être de repentir, échappa à Judith, il se retira à pas lents d'un air pensif, et ne fit même aucune attention à l'enseigne près duquel il passa, pendant que le chirurgien lui pansait le bras.

— Je n'ai pas perdu ma Bible, Judith, je l'ai ici, reprit Hetty, mais je ne puis la lire; je ne sais ce qui trouble ma vue aujourd'hui; tu me sembles couverte d'un brouillard et comme dans l'éloignement, et il en est de même de Hurry, à présent que je te regarde. Eh bien! je n'aurais jamais cru que Hurry March pût paraître à mes yeux enveloppé d'une telle obscurité. Pourquoi donc vois-je si mal aujourd'hui, Judith? Ma mère avait coutume de dire que j'avais les meilleurs yeux de toute la famille.

En ce moment, obéissant à une impulsion secrète à laquelle il ne put résister, Warley rentra dans la chambre. Au lieu de s'arrêter à la porte, il s'avança près du lit, et Hetty l'aperçut.

— Etes-vous l'officier qui est venu avec Hurry? lui demanda-t-elle. Si cela est, nous devons tous vous remercier, car, quoique j'aie été blessée, vous avez sauvé la vie des autres. Henri March vous a-t-il dit où vous nous trouveriez et combien nous avions besoin de votre secours?

— La nouvelle de l'incursion des Iroquois, répondit Warley, charmé de pouvoir soulager son cœur par cette communication amicale, nous a été apportée par un coureur indien d'une tribu qui nous est alliée, et je reçus ordre de marcher à l'instant contre eux. Chemin faisant, nous rencontrâmes Hurry, et il nous servit de guide dans les bois. Par bonheur nous entendîmes quelques coups de fusil, qui non seulement nous portèrent à accélérer notre marche, mais nous dirigèrent vers l'endroit où notre présence était nécessaire. Le Délaware nous vit sur le rivage à l'aide d'une longue-vue, et lui et sa squaw nous rendirent d'excellens services. Au total, miss Judith, ce fut réellement un heureux concours de circonstances.

— Ne me parlez de rien d'heureux, Monsieur, répondit Judith dont le visage était appuyé sur ses mains; le monde ne m'offre que misère, et je voudrais ne plus entendre parler, ni de combats, ni de soldats, ni d'hommes.

— Connaissez-vous ma sœur? demanda Hetty au capitaine avant qu'il eût le temps de préparer une réponse. Comment savez-vous qu'elle se nomme Judith? Vous ne vous trompez pas, c'est bien son nom; et moi je suis Hetty, fille de Thomas Hutter.

— Pour l'amour du ciel, chère sœur, s'écria Judith d'un ton suppliant, ne parlez plus de tout cela.

Hetty parut suprise; mais, accoutumée à déférer aux désirs des autres, elle cessa d'adresser à Warley des questions qui étaient si pénibles à Judith, et baissa ses yeux sur sa Bible, qu'elle tenait entre ses mains comme un avare tiendrait un écrin de pierres précieuses dans un naufrage ou un incendie.

— Quand je serai morte, Judith, reprit-elle, Dieu me donnera peut-être tout mon esprit ; et alors je serai une compagne plus convenable pour ma mère, que je ne l'ai jamais été; mais comme il fait sombre, à peine puis-je vous voir. Où est donc Hist?

— Moi ici, pauvre fille? Vous pas voir?

— Je vous vois; mais je ne pouvais dire si c'était vous ou Judith, Je crois que je ne vous verrai plus long-temps, Hist.

— Moi bien fâchée, pauvre Hetty; mais vous tranquille ; un ciel pour jeune fille à visage pâle comme pour guerrier rouge.

— Où est le Serpent! je voudrais lui parler. Qu'il me donne sa main. Bien, je la sens. Délaware, chérissez tendrement cette jeune Indienne; je sais combien elle vous aime, et vous devez l'aimer aussi. Ne la traitez pas comme tant d'Indiens traitent leurs femmes, et soyez pour elle un véritable mari. Maintenant, faites venir Tueur de daims près de moi, et qu'il me donne la main.

Le chasseur s'approcha du lit, et se soumit à tous les désirs de la pauvre Hetty avec la docilité d'un enfant.

— Je sens, Tueur de daims, lui dit-elle, que vous et moi nous n'allons pas nous séparer pour toujours. Avez-vous dessein aussi d'être enseveli dans ce lac?

— Il est plus probable, Hetty, que mon corps sera enterré dans une forêt, mais j'espère que mon esprit ne sera pas loin du vôtre.

— Tueur de daims, je sens que vous et moi nous nous reverrons. Mais où es-tu donc, ma sœur? Où êtes-vous tous? Je ne vois plus rien.

— Je suis ici, chère sœur, à tes côtés; ce sont mes bras qui t'entourent. Parle, Hetty, désires-tu quelque chose?

Hetty était pâle comme un cadavre. Néanmoins, quand sa sœur lui fit cette question, une rougeur presque imperceptible se répandit sur ses joues décolorées, Judith fut la seule qui remarqua cette douce expression de la sensibilité d'une femme, et elle en comprit aisément la cause.

Approchant sa bouche de l'oreille de sa sœur, assez près pour n'être entendue que par elle, Judith lui dit:

— Hurry est dans cette chambre, ma chère Hetty; le ferai-je approcher pour recevoir tes vœux?

La mourante répondit par un léger serrement de main. Judith alla chercher Hurry et l'amena près du lit de sa sœur. Puis, plaçant les mains du géant dans celles de Hetty:

— Voici Hurry, chère sœur, dit-elle, osant à peine parler assez haut pour s'entendre elle-même, parle-lui et laisse-le se retirer.

— Que lui dirai-je, Judith?

— Tout ce que ton cœur pur te suggèrera.

— Adieu, Hurry! murmura Hetty en lui serrant doucement les mains. Je voudrais que vous fissiez tous vos efforts pour ressembler davantage à Tueur de daims.

Elle prononça ces mots avec difficulté; une rougeur encore plus faible que la première se répandit sur ses joues; elle laissa aller les mains de Hurry, et tourna la tête de l'autre côté comme si elle n'eût plus eu rien de commun avec le monde.

— A quoi penses-tu, chère sœur? lui demanda Judith à voix basse; désires-tu quelque chose?

— Je vois ma mère, je la vois dans le lac, entourée d'une foule d'êtres brillans. Mais pourquoi n'y vois-je pas mon père? cela est bien étrange! je vois ma mère; et toi, je ne puis le voir. Adieu, Judith!

Elle n'articula ces derniers mots que quelques minutes après les autres, et Judith resta encore quelque temps courbée sur sa sœur, avant de s'apercevoir que son esprit s'était envolé.

—

CHAPITRE XXXII.

Ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'aller dans la forêt et d'y vivre en solitaire, en banni

Nutbrowne Mayde.

Cette journée se passa dans la tristesse; quand le soir fut venu on rendit les derniers devoirs à la pauvre Hetty. Son corps fut placé dans le lac à côté de celui de la mère qu'elle avait tant aimée et respectée. Le chirurgien, tout esprit fort qu'il était, remplit le devoir prescrit par les convenances et l'usage, en lisant sur sa tombe limpide le service funèbre. Les larmes de Judith, de Nathaniel et de Hist coulèrent librement, Chingachgook lui-même se détourna pour ne pas laisser apercevoir une émotion qui lui semblait une faiblesse, et les militaires qui accompagnaient le corps sur l'arche assistèrent à la cérémonie d'un air grave et compatissant.

Le capitaine Warley annonça qu'il se remettrait en marche, pour retourner à sa garnison, le lendemain au lever du soleil. Immédiatement après les obsèques de Hetty, il avait fait partir un détachement escortant les blessés et les prisonniers, qui devaient regagner le fort à petites journées, sous la conduite de Hurry. L'arche les débarqua à l'endroit où l'on a vu Hurry March et Tueur de daims arriver au commencement de cette histoire, et ils étaient déjà campés sur le haut de la longue chaîne de montagnes qui descend jusqu'à la vallée du Mohawk, quand le soleil se coucha. Dès le premier rayon de l'aurore, le tambour battit le réveil.

Après avoir fait à la hâte un déjeûner frugal, la troupe s'avança vers le rivage. La caisse de Hutter et tout ce qu'il y avait de passable dans son mobilier avaient été emportés avec les bagages de la troupe. Chacun savait que le château allait être tout-à-fait abandonné.

Les soldats s'embarquèrent sur l'arche, ayant leur capitaine à leur tête. Warley avait demandé à Judith de quelle manière elle voulait partir, et ayant reçu pour réponse qu'elle désirait rester au château avec Hist jusqu'au dernier moment, il ne voulut pas risquer de l'offenser par des offres de service ou par des avis. Comme il n'y avait qu'un seul chemin sûr pour arriver sur les bords du Mohawk, il ne doutait pas qu'ils ne se rencontrassent et qu'il ne pût renouer connaissance avec elle.

Quand toute la troupe fut à bord de l'arche, on la dirigea vers le point de débarquement désigné plus haut. Nathaniel et Chingachgook tirèrent alors de l'eau deux canots et les placèrent dans le château. Ils barricadèrent ensuite les portes et les fenêtres, et sortirent par la trappe de la manière qui a déjà été décrite. En quittant les palissades sur un autre canot, ils trouvèrent Hist sur le dernier; le Délaware alla sur-le-champ l'y joindre, et prenant les rames, il commença à s'éloigner, laissant Judith sur la plate-forme. Nathaniel y aborda avec son canot, où il fit descendre Judith, dont les yeux étaient encore pleins de larmes, et il suivit le sillage des deux Indiens.

Après qu'elle eut gardé pendant quelques instans le silence, les regards de Judith se fixèrent sur le jeune chasseur.

— Ce lac va bientôt se trouver entièrement abandonné, dit-elle, et cela dans un moment où l'on y serait plus en sûreté que jamais. Ce qui vient de s'y passer empêchera les Iroquois de s'en approcher d'ici à long-temps.

— Oui, je crois qu'on peut y compter, répondit Nathaniel; quant à moi, je n'ai pas dessein de revenir de ce côté jusqu'à la fin de cette guerre; car, à mon avis, nul mocassin huron ne laissera son empreinte sur les feuilles de cette forêt tant que la tradition rappellera à ces sauvages la défaite qu'ils y ont essuyée.

— Aimez-vous donc tant les actes de violence et l'effusion du sang? je pensais mieux de vous, Tueur de daims. Je vous croyais capable de trouver votre bonheur dans une maison tranquille avec une femme que vous aimeriez et qui vous aimerait, et entouré d'enfans bien élevés et soumis.

— Je crois comprendre ce que vous voulez dire, Judith; mais je ne pense pas que vous me compreniez tout-à-fait. Je suis sans doute un guerrier à présent, car j'ai combattu et j'ai été vainqueur, ce qui suffit pour mériter ce titre chez les Délawares. Je ne nierai pas que j'aie quelque penchant pour ce métier qui est honorable, mais je n'aime nullement l'effusion du sang. Cependant si les jeunes gens de cette contrée restaient tranquilles chez eux et souffraient que les Mingos parcourussent tout le pays, autant vaudrait nous faire Français tout de suite.

— Nulle femme ne voudrait jamais voir son mari ou son frère se soumettre tranquillement aux insultes et aux injustices, Tueur de daims, quoiqu'elle pût déplorer la nécessité de le voir s'exposer aux dangers de la guerre. Mais écoutez-moi avec patience, et répondez-moi avec cette franchise qui est si rare chez les personnes de votre sexe.

Judith resta alors quelques instans en silence; ses joues qui auparavant étaient pâles, se couvrirent de rougeur, et ses yeux brillèrent du plus vif éclat.

— Tueur de daims, dit-elle enfin, ce n'est pas le moment d'user de réticences, et ici sur la tombe de ma mère, sur celle de ma sœur, tout ce qui ressemblerait à de la dissimulation serait déplacé. Vous aimez les forêts, et vous préférez à tout autre le genre de vie que nous menons ici, loin des villes et des demeures des blancs.

— J'aime les forêts comme j'aimais mes parens lorsqu'ils vivaient, Judith. L'endroit où nous sommes serait pour moi tout l'univers, si cette guerre était une fois terminée, et que les colons voulussent bien en rester à quelque distance.

— Pourquoi donc le quitter? Il n'appartient à personne; personne du moins n'y a de meilleurs droits que moi; et ces droits, je consens à les partager avec vous. Si c'était un royaume, Tueur de daims, je dirais la même chose avec autant de plaisir. Retournons donc au château, dès que nous aurons paru au fort devant le prêtre, et ne le quittons plus avant que nous soyons appelés dans ce monde où nous trouverons les esprits de ma mère et de ma sœur.

Un assez long intervalle de silence s'ensuivit, Judith s'étant couvert le visage des deux mains après l'effort qu'elle avait fait sur elle-même pour offrir si clairement sa main au jeune chasseur, et celui-ci réfléchissant avec surprise et chagrin à la proposition qu'il venait d'entendre. Ce fut lui qui rompit enfin le silence, et il donna à sa voix un accent de douceur singulière.

— Vous n'y avez pas assez pensé, Judith. Votre cœur a été trop vivement affecté par tout ce qui vient de se passer; et, vous imaginant que vous êtes sans parens dans le monde, vous vous pressez trop de chercher quelqu'un pour remplacer ceux que vous avez perdus.

— Si je vivais au milieu d'une foule d'amis, Tueur de daims, je penserais comme je le fais, et je tiendrais le même langage, répondit Judith sans se découvrir le visage.

— Je vous en remercie, Judith; je vous en remercie du fond du cœur; mais je ne suis pas homme à vouloir profiter d'un moment de faiblesse, quand vous oubliez tous les avantages que vous avez sur moi; non, Judith, ce serait manquer de générosité, et je ne puis accepter une telle proposition.

— Vous le pouvez! s'écria Judith avec impétuosité, et sans songer davantage à se cacher; vous le pouvez, et sans laisser à aucun de nous le moindre sujet de repentir. Nous pouvons dire aux soldats de laisser sur la route tout ce qui nous appartient, et nous trouverons le moyen de le remporter au château à notre retour. Il vous sera aisé de vendre vos peaux et d'acheter le peu de choses qui pourront nous être nécessaires; car, pour moi, une fois que nous en serons partis, je désire n'y retourner de ma vie. Et pour vous prouver, Tueur de daims, ajouta-t-elle avec un sourire attrayant auquel le jeune chasseur eut peine à résister, pour vous prouver que je ne désire rien au monde que de vous appartenir, le premier feu que nous ferons au château quand nous y serons de retour, sera allumé avec la robe de brocart, et alimenté par tout ce que vous jugerez peu convenable à une femme destinée à vivre avec vous.

— Hélas! vous êtes une créature bien aimable et bien séduisante, Judith, personne ne le niera, s'il veut dire la vérité. Ces tableaux sont toujours agréables à l'imagination, mais ils peuvent ne pas se réaliser aussi heureusement que vous le pensez. Oubliez donc tout cela, Judith; reprenons nos rames pour rejoindre le Serpent et Hist, et n'y songeons pas plus que si rien n'eût été dit sur ce sujet.

Judith se sentit humiliée et profondément affligée; car il y avait dans les manières de Tueur de daims une fermeté tranquille qui ne lui laissa aucun espoir. On dit que les femmes pardonnent rarement à ceux qui méprisent leurs avances; mais toute fière et impétueuse qu'elle était, Judith ne conçut pas une ombre de ressentiment contre le jeune et ingénu chasseur. La seule idée qui l'occupait en ce moment était de bien s'assurer qu'il n'existait entre eux aucun malentendu. Après un autre intervalle de silence, elle résolut de décider l'affaire par une question trop directe pour que la réponse pût être équivoque.

— A Dieu ne plaise que nous nous préparions des regrets pour l'avenir, par manque de sincérité en ce moment! dit-elle. Je crois vous avoir bien compris. Vous ne voulez pas m'accepter pour femme, Tueur de daims?

— Il vaut mieux pour l'un et pour l'autre que je ne prenne pas avantage de votre offre, Judith. Nous ne pouvons jamais nous marier.

— Vous ne m'aimez donc point? Peut-être même ne pouvez-vous trouver d'estime pour moi au fond de votre cœur!

— J'y trouve toute l'amitié d'un frère, Judith; je vous rendrais tous les services possibles, même au risque de ma vie. Oui, je m'exposerais volontiers pour vous aux mêmes dangers que pour Hist, et c'est autant que je puisse dire pour quelque femme que ce soit. Mais je n'éprouve ni pour l'une ni pour l'autre un sentiment qui pût me porter à quitter mon père et ma mère, s'ils vivaient encore.

— Cela suffit, répondit Judith d'une voix presque étouffée. Je comprends ce que vous voulez dire. Vous ne pouvez vous marier sans amour, et cet amour vous ne l'éprouvez pas pour moi. Ne me répondez pas, s'il en est ainsi; je comprendrai votre silence, et cela me sera assez pénible.

Nathaniel obéit; il ne fit aucune réponse. Pendant plus d'une minute, Judith eut les yeux fixés sur lui, comme si elle eût voulu lire au fond de son âme, tandis qu'il était assis sur l'arrière, agitant sa rame et tenant les yeux baissés comme un écolier qui a été grondé. Judith, sans dire un mot de plus, prit sa rame et mit le canot en mouvement. Tueur de daims alors seconda ses efforts.

Pendant le reste de la route qu'ils avaient à faire, nulle parole ne fut échangée entre le jeune chasseur et sa belle compagne.

L'arche était arrivée, et les soldats avaient débarqué quand le canot toucha au rivage. Chingachgook s'était arrêté avec Hist pour attendre son ami dans un endroit d'où il fallait suivre deux routes différentes pour aller, d'un côté sur les bords du Mohawk, et de l'autre dans les villages des Délawares. Les soldats avaient pris le premier chemin, après avoir repoussé l'arche dans le lac, sans s'inquiéter de ce qu'elle deviendrait. Judith vit tout cela, mais sans y faire attention: le Glimmerglass n'avait plus de charmes pour elle. Dès qu'elle eut mis le pied sur le sable, elle marcha rapidement en avant sans jeter un seul coup d'œil en arrière; elle passa même près de Hist sans faire attention à elle, peut-être sans la voir, et la jeune Indienne timide n'osa pas essayer d'attirer sur elle les regards de la belle chrétienne.

— Attendez-moi ici, Serpent, dit Tueur de daims qui suivait les pas de Judith, quand il arriva près de Chingachgook; je vais conduire Judith jusqu'au détachement, et je viendrai vous rejoindre.

Quand ils furent à une centaine de toises des deux Délawares, et à peu près à la même distance du détachement, Judith se retourna.

— C'est assez, Tueur de daims, dit-elle d'un ton mélancolique; je suis sensible à votre attention, mais elle est inutile; comme nous ne pouvons faire ensemble le voyage de la vie, je ne désire pas que vous continuiez plus long-temps celui-ci avec moi. Cependant avant de nous séparer, je voudrais vous faire une seule question, et je vous en conjure, au nom de votre amour pour la vérité, au nom du Très-Haut, ne me trompez point par votre réponse. Je sais que vous n'aimez aucune autre femme, et je ne vois qu'une raison qui vous empêche de pouvoir, de vouloir m'aimer. Dites-moi donc, Tueur de daims, — ici elle s'arrêta; les mots qu'elle allait prononcer semblaient l'étouffer; toutefois, ralliant tout son courage, tandis que ses joues passaient rapidement de la rougeur la plus vive à la pâleur de la

mort, elle ajouta : — dites-moi si Henri March ne vous a rien dit qui ait pu avoir de l'influence sur vos sentimens.

Nathaniel n'avait jamais pu dissimuler la vérité, même quand la prudence exigeait le silence. Judith lut sa réponse dans ses traits; elle lui fit à la hâte un signe d'adieu, et s'enfonça dans la forêt en courant. Pendant quelques instans, Tueur de daims resta indécis sur ce qu'il devait faire; mais enfin il retourna sur ses pas, et alla rejoindre les deux Délawares. Ils campèrent tous trois cette nuit sur les bords de la rivière qui porte le nom de cette tribu, et le lendemain soir ils arrivèrent dans un de leurs villages. Ils y entrèrent en triomphe; mais Nathaniel, admiré et aimé par toute la tribu, resta pendant plusieurs mois en proie à un chagrin profond.

La guerre qui venait de commencer fut sanglante. Chingachgook s'illustra par ses exploits, et un an après, un autre Uncas, le dernier de sa race, fut ajouté à la longue ligne de guerriers qui avaient porté ce nom glorieux dans la tribu des Mohicans. Quant à Tueur de daims, il se fit une grande réputation sous le nom d'OEil-de-Faucon, et le son de sa carabine devint aussi redoutable aux oreilles des Mingos que la foudre du Manitou.

Quinze ans se passèrent avant que Tueur de daims eût l'occasion de revoir le lac de Glimmerglass. Après plusieurs années de paix, au moment de prendre part à une nouvelle guerre, il marchait vers les forts du Mohawk avec son ami constant Chingachgook pour se joindre aux Anglais. Un jeune homme de quatorze ans les accompagnait, car Hist sommeillait déjà sous les pins des Délawares. Il arrivèrent sur les bords du lac comme le soleil se couchait. Rien n'y était changé.

Le lendemain, le jeune homme trouva sur le rivage un des canots, qu'un peu de travail remit en état de service. Ils s'y embarquèrent tous trois, et les deux guerriers montrèrent au jeune Uncas l'emplacement du camp des Hurons d'où Chingachgook avait enlevé Hist. Ils descendirent sur la pointe. Des animaux féroces avaient déterré plusieurs corps, et des ossemens humains étaient épars çà et là sur la terre.

De cette pointe, le canot se dirigea vers le bas-fond sur lequel on voyait encore les restes du château, qui formaient une sorte de ruine pittoresque. Les tempêtes d'hiver en avaient renversé le toit, et la pourriture avait attaqué les troncs d'arbres qui en formaient les murailles. On n'avait touché à aucune des fermetures; mais il était évident que bientôt la tempête ferait disparaître à jamais de cette magnifique solitude les restes de l'édifice. Ils ne purent retrouver le banc sur lequel avaient été ensevelis Hutter, sa femme et Hetty : ou les élémens en avaient dispersé le sable, ou ceux qui le cherchaient en avaient oublié la position.

L'arche était échouée sur la rive orientale; elle était pleine d'eau, la carie en attaquait les bois, et la cabane n'avait plus de toit. Quelques meubles massifs y restaient encore, et le cœur de Nathaniel battit quand il trouva dans le tiroir d'une table un ruban qui avait appartenu à Judith. Cette vue lui rappela la beauté et l'amour de cette jeune fille à laquelle il prenait encore le plus tendre intérêt. Il attacha ce ruban à la crosse de Killdeer.

A quelques milles plus loin il trouva un autre canot.

D'après tous ces signes, il était probable que le pied de l'homme n'avait pas marché depuis quinze ans sur les bords de ce lac. Chingachgook et son ami s'en éloignèrent avec des idées mélancoliques. C'était là ce qu'ils appelaient leur premier sentier de guerre, et cette pensée leur rappelait des heures de tendresse, de dangers et de triomphe. Ils se remirent en route vers le Mohawk en silence, pour aller chercher de nouveaux périls. A une époque éloignée, ils revinrent au même endroit, et l'Indien y trouva son tombeau.

Le temps a jeté un mystère impénétrable sur tout ce qui concerne Hutter et sa femme.

Le destin de Judith n'est pas moins mystérieux. Quand OEil-de-Faucon arriva dans les forts du Mohawk, il chercha à découvrir ce qu'elle était devenue, mais il ne put y réussir.

FÉNIMORE COOPER.

FIN.

TOLÈDE.

Nous avions épuisé les curiosités de Madrid, nous avions vu le palais, l'*Arméria*, le *Buen-Retiro*, le Musée et l'Académie de peinture, le théâtre *del Principe*, la *plaza de Toros;* nous nous étions promenés sur le Prado, depuis la fontaine de Cybèle jusqu'à la fontaine de Neptune, et l'ennui commençait à nous envahir. Aussi, malgré une température de trente degrés et toutes sortes d'histoires horripilantes sur les factieux et les *rateros*, nous nous mîmes bravement en route pour Tolède, la ville des belles épées et des dagues romantiques.

Tolède est une des plus anciennes villes non seulement de l'Espagne, mais de l'univers entier, s'il faut en croire les chroniqueurs. Il y en a qui placent l'époque de sa fondation avant le déluge (pourquoi pas sous les rois préadamites, quelques années avant la création du monde ?). Les uns attribuent l'honneur d'avoir posé sa première pierre à Tubal, les autres aux Grecs ; ceux-ci à Telmon et Brutus, consuls romains ; ceux-là aux Juifs, qui entrèrent en Espagne avec Nabuchodonosor, s'appuyant sur l'étymologie de Tolède, qui vient de *Toledoth*, mot hébreu, signifiant générations, parce que les dix tribus avaient contribué à la bâtir et à la peupler.

Quoi qu'il en soit, Tolède est très certainement une admirable vieille ville, située à une douzaine de lieues de Madrid, des lieues d'Espagne bien entendu, qui sont plus longues qu'un feuilleton de neuf colonnes ou qu'un jour sans argent, les deux plus longues choses que nous connaissions. On y va soit en calessine, soit dans une petite diligence qui part deux fois par semaine ; on préfère ce dernier moyen comme plus sûr, car au-delà des monts, comme autrefois en France, on fait son testament pour le moindre voyage. Cette terreur de brigands doit être exagérée, car, dans un très long pélérinage à travers les provinces réputées les plus dangereuses, nous n'avons jamais rien vu qui pût la justifier. Néanmoins, elle ajoute beaucoup au plaisir, elle vous tient en éveil et vous préserve de l'ennui; vous faites une action héroïque, vous déployez une valeur surhumaine; l'air inquiet et effrayé de ceux qui restent vous rehausse à vos propres yeux. Une course en diligence, la chose la plus vulgaire qui soit au monde, devient une aventure, une expédition ; vous partez, il est vrai, mais vous n'êtes pas sûr d'arriver ou de revenir. C'est quelque chose dans une civilisation si avancée que celle des temps modernes, en cette prosaïque et malencontreuse année 1840.

On sort de Madrid par la porte et le pont de Tolède, tout orné de pots à feu, de volutes, de statues, de chicorées d'un goût médiocre, et cependant d'un assez majestueux effet ; on laisse à droite le village de Caramanchel, où Ruy-Blas allait chercher, pour Marie de Neubourg, *la petite fleur bleue d'Allemagne* (Ruy-Blas ne trouverait pas aujourd'hui le moindre *vergiss-mein-nicht* dans ce hameau de liége, bâti sur un sol de pierre ponce), et l'on s'engage, par un chemin détestable, dans une interminable plaine poussiéreuse, toute couverte de blés et de seigles dont le jaune pâle ajoute encore à la monotonie du paysage. Quelques croix de mauvais augure qui étirent çà et là leurs bras décharnés, quelques pointes de clochers qui révèlent au loin un bourg inaperçu, quelque lit de ravin desséché, traversé par une arcade de pierre, sont les seuls accidens qui se présentent. De temps à autre, l'on rencontre un paysan sur son mulet, la carabine au côté ; un *muchacho* chassant devant lui deux ou trois ânes chargés de jarres ou de paille hachée, retenue par

des cordelettes; une pauvre femme hâve et brûlée par le soleil, traînant un marmot à l'air farouche, et puis c'est tout.

A mesure que nous avançions, le paysage devenait plus aride et plus désert, et ce ne fut pas sans un sentiment de satisfaction intérieure que nous aperçûmes, sur un pont de pierre sèche, les cinq chasseurs verts à cheval qui devaient nous servir d'escorte, car il faut une escorte pour aller de Madrid à Tolède. Ne dirait-on pas que l'on est en pleine Algérie, et que Madrid est entouré d'une Mitidja peuplée de Bédouins?

On s'arrête pour déjeûner à Illescas, ville ou bourg, nous ne savons trop lequel, où l'on voit quelques traces d'anciennes constructions moresques, et dont les maisons ont des fenêtres grillées de serrurerie compliquée et surmontées de croix.

Ce déjeûner se compose d'une soupe à l'ail et aux œufs, de l'inévitable *tortilla* aux tomates, de *almendras tostadas* et d'oranges, le tout arrosé d'un vin de Val de Peñas assez bon, quoique épais à couper au couteau, sentant la poix et ayant la couleur du sirop de mûres. La cuisine n'est pas le côté brillant de l'Espagne, et les hôtelleries n'ont pas été sensiblement améliorées depuis don Quixote; les peintures d'omelettes emplumées, de merluches coriaces, d'huile rance et de pois chiches pouvant servir de balles pour les fusils, sont encore de la plus exacte vérité; mais, par exemple, je ne sais pas où l'on trouverait aujourd'hui les belles poulardes et les oies monstrueuses des noces de Gamache.

A partir d'Illescas, le terrain devient plus accidenté, et il résulte de là une route encore plus abominable; ce ne sont que fondrières et casse-cous. Cela n'empêche pas que l'on aille grand train; les postillons espagnols sont comme les cochers morlaques, ils se soucient assez peu de ce qui se passe derrière eux, et, pourvu qu'ils arrivent, ne fût-ce qu'avec le timon et les petites roues de devant, ils sont satisfaits. Cependant nous parvînmes à notre destination sans encombre, au milieu du nuage de poudre soulevé par nos mules et les chevaux des chasseurs, et nous fîmes notre entrée dans Tolède, haletans de curiosités et de soif, par une magnifique porte arabe, à l'arc élégamment évasé, aux piliers de granit surmontés de boules, et chamarrés de versets de l'Alcoran; cette porte s'appelle *la puerta del Sol*; elle est rousse, cuite et confite de ton, comme une orange de Portugal, et se profile admirablement sur la limpidité d'un ciel de lapis-lazuli. Dans nos climats brumeux, l'on ne peut réellement pas se faire une idée de cette violence de couleur, de cette âpreté de contour, et les peintures qu'on en rapportera sembleront toujours exagérées.

Après avoir passé *la puerta del Sol*, l'on se trouve sur une espèce de terrasse d'où l'on jouit d'une vue fort étendue; l'on découvre la *Vega* pommelée et zébrée d'arbres et de cultures qui doivent leur fraîcheur au système d'irrigation introduit par les Mores. Le Tage, traversé par le pont Saint-Martin et le pont d'Alcantara, roule avec rapidité ses flots jaunâtres, et entoure presque entièrement la ville dans un de ses replis. Au bas de la terrasse papillotent aux yeux les toits bruns et luisans des maisons, et les clochers des couvens et des églises, à carreaux de faïence verte et blanche, disposés en damier; au-delà l'on aperçoit les collines rouges et les escarpemens décharnés qui forment l'horizon de Tolède. Cette vue a cela de particulier, qu'elle est entièrement privée d'air ambiant et de ce brouillard qui, chez nous, baigne toujours les larges perspectives; la transparence de l'atmosphère laisse toute leur netteté aux lignes, et permet de discerner le moindre détail à des distances considérables.

Nos malles visitées, nous n'eûmes rien de plus pressé que de chercher une *fonda* ou un *parador* quelconque; on nous conduisit par des ruelles si resserrées, que deux ânes chargés n'y eussent point passé de front, à la *Fonda del Caballero*, un des plus confortables endroits de la ville. Là, réunissant le peu d'espagnol que nous savions, et nous aidant d'une pantomime pathétique, nous parvînmes à faire comprendre à l'hôtesse, douce et charmante femme, de l'air le plus intéressant et le plus distingué, que nous mourions de faim, chose qui paraît toujours étonner beaucoup les naturels du pays, lesquels vivent d'air et de soleil, à la mode économique des caméléons.

Toute la marmitonnerie se mit en l'air, l'on approcha du feu les innombrables petits pots où se distillent et se subliment les ragoûts épicés de la cuisine espagnole, et l'on nous promit un dîner au bout d'une heure. Nous profitâmes de cette heure pour examiner la *fonda* plus en détail.

C'était un beau bâtiment, quelque ancien hôtel sans doute, avec une cour intérieure dallée de marbres de couleur formant mosaïque, ornée de puits de marbre blanc et d'auges revêtues de carreaux de faïence pour laver les verres et les jattes.

Cette cour se nomme *patio*; elle est habituellement entourée de colonnes et d'arcades, avec un jet d'eau dans le milieu. Un *tendido* de toile, qu'on replie le soir, afin de laisser pénétrer la fraîcheur nocturne, sert de plafond à cette espèce de salon retourné. Tout autour circule, à la hauteur du premier étage, un balcon de fer élégamment travaillé, sur lequel s'ouvrent les fenêtres et les portes des appartemens, où l'on n'entre que pour s'habiller, dîner, ou faire la sieste. Le reste du temps, l'on se tient dans cette cour-salon, où l'on descend les tableaux, les chaises, les canapés, le piano, et que l'on enjolive de pots de fleurs et de caisses d'orangers.

Notre inspection était à peine achevée, que la Celestina (fille d'auberge fantasque et bizarre) vint nous dire, tout en fredonnant sa chanson, que nous étions servis. Le dîner était assez passable: côtelettes, œufs aux tomates, poulets frits à l'huile, truites du Tage, avec une bouteille de Peralta, vin chaud et liquoreux, parfumé d'un certain petit goût muscat qui n'est pas désagréable.

Notre repas achevé, nous nous répandîmes à travers la ville, précédés d'un guide, barbier de son état, et promeneur de touristes à ses momens perdus.

Les rues de Tolède sont extrêmement étroites; l'on pourrait se donner la main d'une fenêtre à l'autre, et rien ne serait plus facile que d'enjamber les balcons, si de fort belles grilles et de charmans barreaux de cette riche serrurerie dont on est si prodigue par-delà les monts n'y mettaient bon ordre et n'empêchaient les familiarités aériennes. Ce peu de largeur ferait jeter les hauts cris à tous les partisans de la civilisation, qui ne rêvent que places immenses, vastes squares, rues démesurées et autres embellissemens plus ou moins progressifs; pourtant rien n'est plus raisonnable que des rues étroites sous un climat torride, et les architectes qui font de si larges trouées dans le massif d'Alger s'en apercevront bientôt. Au fond de ces minces coupures faites à propos aux pâtés et aux îles de maisons, l'on jouit d'une ombre et d'une fraîcheur délicieuses, l'on circule à couvert dans les ramifications et les porosités de ce polypier humain, que l'on appelle une ville; les cuillerées de plomb fondu que Phœbus Apollon verse du haut du ciel aux heures de midi ne vous atteignent jamais; les saillies des toits vous servent de parasol.

Si par malheur vous êtes obligé de passer par quelque *plazuela*, ou *calle ancha* exposée aux rayons caniculaires, vous apprécierez bien vite la sagesse des aïeux qui ne sacrifiaient pas tout à je ne sais quelle régularité stupide; les dalles sont comme ces plaques de tôle rouge sur lesquelles les bateleurs font danser la cracovienne aux oies et aux dindons; les malheureux chiens, qui n'ont ni souliers ni *alpargatas*, les traversent au galop et en poussant des hurlemens plaintifs. Si vous soulevez le marteau d'une porte, vous vous brûlez les doigts; vous sentez votre cervelle bouillir dans votre crâne comme une marmite sur le feu; votre nez se cardinalise, vos mains se gantent de hâle, vous vous évaporez en sueur. Voilà à quoi servent les grandes places et les rues larges. Tous ceux qui auront passé entre midi et deux heures dans la calle d'Alcala à Madrid seront de mon avis. En outre, pour avoir des rues spacieuses, l'on rétrécit les maisons, et le contraire me paraît plus raisonnable. Il est bien entendu que cette observation ne s'applique qu'aux pays chauds, où il ne pleut jamais, où la boue est chimérique et où les voitures sont extrêmement rares. Des rues étroites dans nos climats pluvieux seraient d'abominables sentines. En Espagne, les



femmes sortent à pied, en souliers de satin noir, et font ainsi de longues courses; en quoi je les admire, et surtout à Tolède, où le pavé est composé de petits cailloux polis, luisans, aigus, qui semblent avoir été placé avec soin du côté le plus tranchant; mais leurs petits pieds cambrés et nerveux sont durs comme des sabots de gazelle, et elles courent le plus gaiement du monde sur ce pavé taillé en pointe de diamant qui fait crier d'angoisse le voyageur accoutumé aux mollesses de l'asphalte Seyssel et du bitume Polonceau.

Les maisons de Tolède présentent un aspect imposant et sévère; elles ont peu de fenêtres sur la façade, et ces fenêtres sont habituellement grillées. Les portes, ornées de piliers de granit bleuâtre, surmontées de boules, décoration qui se reproduit fréquemment, ont un air de solidité et d'épaisseur auquel ajoutent encore des constellations de clous énormes. Cela tient à la fois du couvent, de la prison, de la forteresse, et aussi un peu du harem, car les Mores ont passé par-là. Quelques unes de ces maisons, par un contraste assez bizarre, sont enluminées et peintes extérieurement, soit à fresque, soit en détrempe, de faux bas-reliefs, de grisailles, de fleurs, de rocailles et de guirlandes, avec des cassolettes, des médaillons, des amours et tout le fatras mythologique du dernier siècle. Ces maisons *trumeau* et *Pompadour* produisent l'effet le plus étrange et le plus bouffon parmi leurs sœurs renfrognées d'origine féodale ou moresque.

L'on nous conduisit à travers un inextricable réseau de petites ruelles, où mon compagnon et moi nous marchions l'un derrière l'autre, comme les oies de la ballade, faute d'espace pour nous donner le bras, à l'Alcazar, situé en manière d'acropole sur le haut point de la ville, et nous y entrâmes après quelques pourparlers, car le premier mouvement des gens à qui l'on s'adresse est toujours de refuser, quelle que soit la demande : « Revenez ce soir ou demain, le gardien fait la sieste, les clefs sont égarées, il faut une permission du gouverneur. » Telles sont les réponses que l'on obtient d'abord; mais en exhibant la sacro-sainte piécette, ou le rayonnant *douro* en cas d'extrêmes difficultés, on finit toujours bien par forcer la consigne.

Cet Alcazar, bâti sur les ruines de l'ancien palais more, est aujourd'hui tout en ruines lui-même; on dirait un des merveilleux rêves d'architecture que Piranèse poursuivait dans ses magnifiques eaux-fortes; il est de Covarrubias, artiste peu connu, bien supérieur à ce lourd et pesant Herrera, dont la renommée est de beaucoup surfaite.

La façade, ornée et fleurie des plus pures arabesques de la renaissance, est un chef-d'œuvre d'élégance et de noblesse. L'ardent soleil d'Espagne, qui rougit le marbre et donne à la pierre des tons de safran, l'a revêtue d'une robe de couleurs riches et vigoureuses, bien différentes de la lèpre noire dont les siècles encroûtent nos vieux édifices. Selon l'expression d'un grand poète, le temps a passé son pouce intelligent sur les arêtes du marbre, sur les contours trop rigides, et donné à cette sculpture déjà si souple et si moelleuse le suprême poli et le dernier achèvement. Je me souviens surtout d'un grand escalier d'une élégance féerique, avec des colonnes, des rampes et des marches de marbre déjà à moitié rompues, conduisant à une porte qui donne sur un abîme, car cette partie de l'édifice est écroulée. Cet admirable escalier, qui n'aboutit à rien, a quelque chose de prestigieux et de singulier.

L'Alcazar est bâti sur une grande esplanade entourée de remparts crénelés à la mode orientale, du haut desquels on découvre une vue immense, un panorama vraiment magique : ici la cathédrale enfonce au cœur du ciel sa flèche démesurée; plus loin brille, dans un rayon de soleil, l'église de *San Juan de los Reyes*; le pont d'Alcantara, avec sa porte en forme de tour, enjambe le Tage de ses arches hardies; l'*Artificio* de Juanello encombre le fleuve de ses superpositions d'arcades de briques rouges qu'on prendrait pour des débris de constructions romaines, et les tours massives du *Castillo* de Cervantès (ce Cervantès n'a rien de commun avec l'auteur de *Don Quixote*), perchées sur les roches rugueuses et difformes qui bordent le fleuve, ajoutent une dentelure de plus à l'horizon déjà si profondément découpé par les crêtes vertébrées des montagnes.

Un admirable coucher du soleil complétait le tableau; le ciel, par des dégradations insensibles, passait du rouge le plus vif à l'orange, puis au citron pâle, pour arriver à un bleu bizarre couleur de turquoise verdie, qui se fondait lui-même à l'occident dans les teintes lilas de la nuit, dont l'ombre refroidissait déjà tout ce côté.

Accoudé à l'embrasure d'un créneau et regardant à vol d'hirondelle cette ville où je ne connaissais personne, où mon nom était parfaitement inconnu, j'étais tombé dans une méditation profonde. Devant tous ces objets, toutes ces formes, que je voyais et que je ne devais probablement plus revoir, il me prenait des doutes sur ma propre identité, je me sentais si absent de moi-même, transporté si loin de ma sphère, que tout cela me paraissait une hallucination, un rêve étrange dont j'allais me réveiller en sursaut au son aigre et chevrotant de quelque musique de vaudeville sur le rebord d'une loge de théâtre. Par un de ces sauts d'idée si fréquens dans la rêverie, je pensai à ce que pouvaient faire mes amis à cette heure, je me demandai s'ils s'apercevaient de mon absence, et si par hasard, en ce moment même où j'étais penché sur ce créneau dans l'Alcazar de Tolède, mon nom voltigeait à Paris sur quelque bouche aimée et fidèle. Apparemment la réponse intérieure ne fut pas affirmative, car, malgré la magnificence du spectacle, je me sentis l'âme envahie par une tristesse incommensurable, et pourtant j'accomplissais le rêve de toute ma vie, je touchais du doigt un de mes désirs les plus ardemment caressés; j'avais assez parlé, en mes belles et verdoyantes années de romantisme, de ma bonne lame de Tolède pour être curieux de voir l'endroit où l'on en fabriquait.

Il ne fallut rien moins, pour me retirer de ma méditation philosophique, que la proposition que me fit mon camarade de nous aller baigner dans le Tage. Se baigner est une particularité assez rare dans un pays où l'été l'on arrose le lit des rivières avec l'eau des puits, pour ne point en négliger l'occasion. Sur l'affirmation du guide que le Tage était un fleuve réel et pourvu d'assez d'humidité pour y tirer sa coupe, nous descendîmes en toute hâte de l'Alcazar, afin de profiter d'un reste de jour, et nous nous dirigeâmes du côté du fleuve. Après avoir traversé la place de la *Constitucion* bordée de maisons dont les fenêtres, garnies de grands stores de sparterie roulés ou relevés à demi par les saillies des balcons, ont un faux air vénitien et moyen-âge des plus pittoresques, nous passâmes sous une belle porte arabe au cintre de briques, et nous arrivâmes par un chemin en zigzag très raide et très abrupt, serpentant le long des rochers et des murailles qui servent de ceinture à Tolède, au pont d'Alcantara, près duquel se trouvait une place favorable pour le bain.

Pendant le trajet, la nuit, qui succède si rapidement au jour dans les climats du midi, était tombée tout-à-fait, ce qui ne nous empêcha pas d'entrer à tâtons dans cet estimable fleuve, rendue célèbre par la romance langoureuse de la reine Hortense et par le sable d'or qu'il roule dans ses eaux cristallines, disent les poètes, les domestiques de place et les guides du voyageur.

Le bain achevé, nous remontâmes en toute hâte pour arriver avant la fermeture des portes. Nous savourâmes un verre d'*orchata de Chufas* et de lait glacé d'un goût et d'un parfum exquis, et nous nous fîmes reconduire à notre *fonda*.

Notre chambre, comme toutes les chambres espagnoles, était crépie à la chaux et revêtue de ces tableaux encroûtés et jaunis, de ces barbouillages mystiques peints comme des enseignes à bière, qu'on rencontre si fréquemment dans la Péninsule, le pays du monde où il y a le plus de mauvais tableaux; cela soit dit sans faire tort aux bons.

Nous nous dépêchâmes de dormir le plus vite et le plus fort possible, pour nous réveiller le matin de bonne heure et aller visiter la cathédrale avant le commencement des offices.

La cathédrale de Tolède passe, et avec raison, pour une des plus belles et surtout des plus riches d'Espagne. Son origine se perd dans la nuit

des temps, et, s'il faut en croire les auteurs indigènes, elle remonterait jusqu'à l'apôtre saint Jacques, premier évêque de Tolède, qui en aurait désigné la place à son disciple et successeur Elpidius, ermite du mont Carmel. Elpidius éleva à l'endroit marqué une église qu'il mit sous l'invocation et le titre de Sainte-Marie. Notable félicité! blason illustre des Tolédans! le plus excellent trophée de leurs gloires! s'écrie dans une effusion lyrique l'auteur dont nous extrayons ces détails.

La sainte Vierge, suivant la même légende, descendit visiter l'église de Tolède, et apporta de ses propres mains au bienheureux saint Ildefonse une belle chasuble *en toile du ciel*. La chasuble existe, et l'on voit enchâssée dans le mur la pierre où se posa le pied de la Vierge, dont elle garde encore l'empreinte. Une inscription ainsi conçue atteste le miracle:

QUANDO LA REINA DEL CIELO
PUSO LOS PIES EN EL SUELO
EN ESTA PIEDRA LOS PUSO.

La légende raconte en outre que la sainte Vierge fut si contente de sa statue, la trouva si bien faite, si bien proportionnée et si ressemblante, qu'elle l'embrassa et lui communiqua le don des miracles. Si la reine des anges descendait aujourd'hui visiblement dans nos églises, je doute qu'elle fût tentée d'embrasser son image.

Plus de deux cents auteurs des plus graves et des plus honorables racontent cette histoire aussi prouvée pour le moins que la mort de Henri IV; quant à moi, je n'éprouve aucune difficulté de croire à ce miracle, et j'admets parfaitement cette histoire au rang des choses authentiques. L'église subsista telle quelle jusqu'à saint Eugène, sixième évêque de Tolède, qui l'agrandit et l'embellit autant que le lui permirent ses moyens, sous le titre de Notre-Dame de l'Assomption, qu'elle conserve encore aujourd'hui; mais en l'an 302, époque de la cruelle persécution que firent souffrir aux chrétiens les empereurs Dioclétien et Maximin, le préfet Dacien ordonna de démolir et de raser le temple, de sorte que les fidèles ne surent plus où demander et obtenir le pain de grâce. A trois ans de là, Constance, père du grand Constantin, étant monté sur le trône, la persécution cessa, les prélats revinrent à leur siége, et l'archevêque Melancius commença à relever l'église, toujours à la même place. Peu de temps après, environ vers l'an 312, l'empereur Constantin, s'étant converti à la foi, ordonna, entre autres bonnes œuvres où le poussa son zèle chrétien, de réparer et de bâtir à ses frais le plus somptueusement possible l'église basilique de Notre-Dame de l'Assomption de Tolède, que Dacien avait fait détruire.

Tolède avait alors pour archevêque Marinus, homme docte, lettré, jouissant de la familiarité de l'empereur; cette circonstance lui laissa toute liberté d'agir, et il n'épargna rien pour bâtir un temple remarquable, de grande et somptueuse architecture: ce fut celui qui dura tout le temps des Goths, celui que visita la Vierge, celui qui fut mosquée pendant la conquête d'Espagne, celui qui, lorsque Tolède fut reprise par le roi don Alonzo VI, redevint église et dont le plan fut emporté à Oviedo par l'ordre du roi don Alonzo-le-Chaste, afin de bâtir, conformément à ce tracé, l'église de San Salvador de cette ville, en l'an 803. — Ceux qui seraient curieux de savoir la forme, la grandeur et la majesté qu'avait la cathédrale de Tolède en ce temps-là, lorsque la reine des anges descendit la visiter, n'auront qu'à aller voir celle d'Oviedo, et ils seront satisfaits, ajoute notre auteur. Pour notre part, nous regrettons beaucoup de n'avoir pu nous donner ce plaisir.

Enfin, sous le règne heureux de saint Ferdinand, don Rodrigue étant archevêque de Tolède, l'église prit cette forme admirable et magnifique qu'on lui voit aujourd'hui, et qui est, dit-on, celle du temple de Diane à Éphèse. — O naïf chroniqueur, permettez-moi de n'en rien croire, le temple d'Éphèse ne valait pas la cathédrale de Tolède! — L'archevêque Rodrigue, assisté du roi et de toute la cour, ayant dit une messe pontificale, en posa la première pierre un samedi de l'an 1227; l'œuvre se poursuivit avec beaucoup de chaleur jusqu'à ce qu'on y eût mis la dernière main et qu'on l'eût portée au plus haut degré de perfection où puisse atteindre l'art humain.

Qu'on nous pardonne cette petite digression historique. Nous ne sommes pas coutumier du fait, et nous allons revenir bien vite à notre humble mission de touriste descripteur et de daguerréotype littéraire.

L'extérieur de la cathédrale de Tolède est beaucoup moins riche que celui de la cathédrale de Burgos; point d'efflorescence d'ornemens, point d'arabesques, point de collerettes de statues épanouies autour des portails; — de solides contreforts, des angles nets et francs, une épaisse cuirasse de pierre de taille, un clocher d'un aspect robuste qui n'a rien des délicatesses de l'orfévrerie gothique, tout cela revêtu d'une teinte rousse, d'une couleur de rôtie grillée, d'un épiderme hâlé comme celui d'un pélerin de Palestine; en revanche, l'intérieur est fouillé et sculpté comme une grotte à stalactites.

La porte par laquelle nous entrâmes est de bronze et porte l'inscription suivante: *Antonio Zurreno, del arte de Oro y Plata, faciebat esta media puerta.* — L'impression qu'on éprouve est des plus vives et des plus grandioses; cinq nefs partagent l'église, celle du milieu est d'une hauteur démesurée, les autres semblent à côté d'elle incliner la tête et s'agenouiller en signe d'adoration et de respect; quatre-vingt-huit piliers, gros comme des tours et composés chacun de seize colonnes fuselées et reliées entre elles, soutiennent la masse énorme de l'édifice; une nef transversale coupe la grande nef entre le chœur et le maître-autel, et forme ainsi les bras de la croix. Toute cette architecture, mérite bien rare dans les cathédrales gothiques ordinairement bâties à plusieurs reprises, est du style le plus homogène est le plus complet; le plan primitif a été exécuté d'un bout à l'autre, à part quelques dispositions de chapelles qui ne contrarient en rien l'harmonie de l'aspect général. Des vitraux, où l'émeraude, le saphir et le rubis étincellent, enchâssés dans des nervures de pierre ouvrées comme des bagues, tamisent un jour doux et mystérieux qui porte à l'extase religieuse, et, quand le soleil est trop vif, des stores de sparterie qu'on abat sur les fenêtres entretiennent cette demi-obscurité pleine de fraîcheur qui fait des églises d'Espagne des lieux si favorables au recueillement et à la prière.

Le maître-autel ou *retablo* pourrait passer à lui seul pour une église; c'est un énorme entassement de colonnettes, de niches, de statues, de rinceaux et d'arabesques, dont la description la plus minutieuse ne donnerait qu'une bien faible idée; toute cette architecture, qui monte jusqu'à la voûte et qui fait le tour du sanctuaire, est peinte et dorée avec une richesse inimaginable. Les tons fauves et chauds de l'antique dorure font ressortir splendidement les filets et les paillettes de lumière accrochés au passage par les nervures et les saillies des ornemens, et produisent des effets admirables de la plus grande opulence pittoresque. Les peintures sur fond d'or qui garnissent les panneaux de cet autel valent, pour la richesse de la couleur, les plus éclatantes toiles vénitiennes; cette union de la couleur avec les formes sévères et presque hiératiques de l'art au moyen-âge, ne se rencontre que bien rarement; l'on pourrait prendre quelques unes de ces peintures pour des Giorgione de la première manière.

En face du grand autel est placé le chœur ou *silleria*, suivant l'usage espagnol; il est composé de trois rangs de stalles en bois sculpté, fouillé, découpé, d'une manière merveilleuse, avec des bas-reliefs historiques, allégoriques et sacrés. L'art gothique, sur les confins de la renaissance, n'a rien produit de plus pur, de plus parfait, ni de mieux dessiné. On attribua cette œuvre effrayante de détails aux patiens ciseaux de Philippe de Bourgogne et de Berruguète. La stalle de l'archevêque, plus élevée que les autres, est disposée en forme de trône et marque le milieu du chœur; des colonnes de jaspe d'un ton brun et luisant couronnent cette prodigieuse menuiserie, et sur l'entablement s'élèvent des figures d'albâtre, aussi de Philippe de Bourgogne et de

ruguète, mais dans une manière plus souple et plus libre, d'une élé-ce et d'un effet admirables. D'énormes pupitres de bronze couverts nissels gigantesques, de grands tapis de sparterie, et deux orgues de ension colossale, posés en regard, l'un à droite, l'autre à gauche, plètent la décoration.

errière le *retablo* se trouve la chapelle où sont enterrés don Alvar Luna et sa femme, dans deux magnifiques tombeaux d'albâtre iposés; les murs de cette chapelle sont historiés des armes du iétable, et des coquilles de l'ordre de Santiago, dont il était grand-re. Tout près de là, à la voûte de cette portion de la nef, qu'on ap-i ici le *trascoro*, l'on remarque une pierre avec une inscription fu-e: c'est celle d'un noble Tolédan, dont l'orgueil se révoltait à e que sa tombe serait foulée aux pieds par des gens de peu et d'ex-tion suspecte : « Je ne veux pas que des manans me passent sur le re, » avait-il dit à son lit de mort, et comme il laissait de grands s à l'église, on satisfit cet étrange caprice en logeant son corps dans maçonnerie de la voûte, où personne assurément ne lui marchera us.

ous n'essaierons pas de décrire les chapelles les unes après les au-, il faudrait un volume pour cela ; nous nous contenterons de men-ner le tombeau d'un cardinal, exécuté dans le goût arabe, avec une catesse inimaginable; nous ne pouvons mieux le comparer qu'à de la pure sur une grande échelle, et nous arriverons sans plus tarder à la pelle mozarabe ou muzarabe, les deux se disent, une des plus cu-ses de la cathédrale. Avant de la décrire, expliquons ce que veulent ces mots : chapelle mozarabe.

u temps de l'invasion des Mores, les habitans de Tolède furent for-de se rendre après un siége de deux ans; ils tâchèrent d'obtenir la itulation la plus favorable, et au nombre des articles convenus était ti-ci : à savoir que l'on garderait six églises pour les chrétiens qui dési-ient vivre avec les barbares. Ces églises furent celles de Saint-Marc, Saint-Luc, de Saint-Sébastien, de Saint-Torcato, de Sainte-Olalla et de te-Juste. Par ce moyen, la foi se conserva dans la ville pendant les re cents ans qu'y dura la domination des Mores, et pour cette rai-les fidèles Tolédans furent appelés Mozarabes, c'est-à-dire mêlés aux ibes. Sous le règne d'Alonzo VI, lorsque Tolède retourna au pouvoir chrétiens, Richard, légat du pape, voulut faire abandonner l'office zarabe pour le rite grégorien, soutenu en cela par le roi et la reine a Constanza, qui préféraient le rite de Rome. Tout le clergé s'in-gea et poussa les hauts cris; les fidèles se montrèrent fort indignés, peu s'en fallut qu'il n'y eût mutinerie et soulèvement du populaire; le, effrayé de la tournure que prenaient les choses, et craignant que n en vînt aux dernières extrémités, calma les esprits comme il put et posa aux Tolédans ce mezzo-termine singulier et tout-à-fait dans l'es-t du temps, qui fut accepté avec enthousiasme de part et d'autre : les tisans du rite grégorien et ceux du rite mozarabe devaient choisir x champions et les faire combattre, afin que Dieu décidât dans quel ome et dans quel rite il aimait mieux être loué.

Le champion des mozarabes se nommait don Ruiz de la Matanza; l'on t jour. La Vega fut choisie pour lieu du combat. La victoire fut quel-e temps incertaine; mais à la fin don Ruiz eut l'avantage et sortit inqueur de la lice, aux cris d'allégresse des Tolédans, qui, pleurant de e et jetant leurs bonnets en l'air, s'en furent aux églises s'agenouiller rendre grâce à Dieu. Le roi, la reine et la cour furent très contrariés ce triomphe. S'avisant un peu tard que c'était une chose impie, témé-ire et cruelle, de faire résoudre une question théologique par un com-t sanglant, ils prétendirent qu'on ne devait s'en rapporter qu'à un iracle et proposèrent une nouvelle épreuve, que les Tolédans, confians ns l'excellence de leur rituel, voulurent bien accepter. L'épreuve con-sistait, après un jeûne général et des prières dans toutes les églises, à ettre, sur un bûcher allumé, un exemplaire de l'office romain et un tre de l'office tolédan ; celui qui resterait dans la flamme sans se brû-r serait réputé le meilleur et le plus agréable à Dieu.

La chose fut exécutée de point en point. On dressa un bûcher de bois sec et bien flambant sur la place Zocodover, qui, depuis qu'elle est place, ne vit jamais une telle affluence de spectateurs; l'on jeta les deux bré-viaires dans le feu, chaque parti levant les yeux et les bras au ciel, et priant Dieu pour la lithurgie dans laquelle il préférait le servir; le ri-tuel romain fut rejeté, les feuilles éparses, par la violence du feu, et sor-tit de l'épreuve intact, mais un peu roussi. Le tolédan resta majestueu-sement au milieu de la flamme, à l'endroit où il était tombé, sans bou-ger et sans ressentir aucun dommage. Quelques Mozarabes enthousiastes prétendent même que le missel romain fut entièrement consumé. Le roi, la reine et le légat Richard furent médiocrement satisfaits, mais il n'y avait pas moyen de revenir là-dessus ; le rite mozarabe fut donc conservé et suivi avec ardeur pendant de longues années par les Moza-rabes, leurs fils et leurs petit-fils; mais à la fin, l'intelligence du texte se perdit, et il ne se trouva plus personne en état de dire ou d'entendre l'office, objet de si vives contestations. Don Francisco Ximenès, arche-vêque de Tolède, ne voulant pas laisser tomber en désuétude un usage si mémorable, fonda une chapelle mozarabe dans la cathédrale, fit tra-duire et imprimer en lettres vulgaires les rituels qui étaient en carac-tères gothiques, et institua des prêtres spécialement chargés de dire cet office.

La chapelle mozarabe, qui subsiste encore aujourd'hui, est ornée de fresques gothiques du plus haut intérêt, elles ont pour sujet des com-bats entre les Tolédans et les Mores ; la conservation en est parfaite, les couleurs sont vives comme si la peinture était achevée de la veille; l'ar-chéologue y trouverait mille renseignemens curieux d'armes, de costu-mes, d'équipement et d'architecture, car la fresque principale représente une vue de l'ancienne Tolède, qui a dû être d'une grande exactitude. Dans les fresques latérales sont peints avec beaucoup de détails les vaisseaux qui apportèrent les Arabes en Espagne; un homme du métier pourraient en tirer d'utiles renseignemens pour l'histoire si embrouillée de la marine au moyen-âge. Le blason de Tolède, cinq étoiles de sable sur champ d'argent, est répétée en plusieurs endroits de cette chapelle à voûte surbaissée, fermée à la mode espagnole par une grille d'un beau travail.

La chapelle de la Vierge, entièrement revêtue de porphyre, de jaspe, de brèches jaunes et violettes d'un poli admirable, est d'une richesse qui dépasse les splendeurs des *Mille et une Nuits*; on y conserve beaucoup de reliques, entre autres une châsse donnée par saint Louis, et qui renferme un morceau de la vraie croix.

Pour reprendre haleine nous allons, s'il vous plaît, faire un tour dans le cloître, dont les arcades élégantes et sévères encadrent de belles masses de verdure à qui l'ombre de l'église conserve de la fraîcheur malgré l'ardeur dévorante de la saison ; tous les murs de ce cloître sont couverts d'immenses fresques dans le goût Vanloo, d'un peintre nommé Bayeu. Ces compositions, d'un arrangement facile et d'un coloris agréable, ne sont pas en rapport avec le style du monument, et doivent sans doute remplacer d'anciennes peintures dégradées par les siècles ou trouvées trop gothiques par les gens de bon goût de ce temps-là. Un cloître est fort bien situé auprès d'une église ; il ménage heureusement la transition de la tranquillité du sanctuaire à l'agita-tion de la cité. On peut aller s'y promener, rêver, réfléchir, sans toute-fois être astreint à suivre les prières et les cérémonies du culte ; les catholiques entrent dans le temple, les chrétiens restent plus souvent dans le cloître. Cette disposition d'esprit a été comprise par le catho-licisme, si habile psychologue. Dans les pays religieux, la cathédrale est l'endroit le plus orné, le plus riche, le plus doré, le plus fleuri ; c'est là que l'ombre est la plus fraîche et la paix la plus profonde ; la musique y est meilleure qu'au théâtre, et la pompe du spectacle n'a pas de rivale. C'est le point central, le lieu attrayant, comme l'Opéra à Paris. Nous n'avons pas l'idée, nous autres catholiques du nord, avec nos temples voltairiens, du luxe, de l'élégance, du confortable des églises espagnoles ; ces églises sont meublées, vivantes, et n'ont pas l'aspect

désert des nôtres : les fidèles peuvent y habiter familièrement avec leur Dieu.

Les sacristies et les salles capitulaires de la cathédrale de Tolède sont d'une magnificence plus que royale ; rien n'est plus noble et plus pittoresque que ces vastes salles décorées avec ce luxe solide et sévère dont l'église a seule le secret. Ce ne sont que menuiseries sculptées de noyer ou de chêne noir, portières de tapisseries ou de damas des Indes, rideaux de brocatelle à plis larges et puissans, tentures historiées, tapis de Perse, peintures à fresque ; nous n'essaierons pas de les décrire les unes après les autres, nous parlerons seulement d'une pièce, ornée d'admirables fresques, représentant des sujets religieux dans le style allemand, dont les Espagnols ont fait de si heureuses imitations, et qu'on attribue au neveu de Berruguète, si ce n'est à Berruguète lui-même, car ces prodigieux génies parcouraient à la fois la triple carrière de l'art. Nous citerons aussi un immense plafond de Luc Jordan où fourmille tout un monde d'anges et d'allégories dans les attitudes les plus strapassées du raccourci, et qui présente un singulier effet d'optique. Du milieu de la voûte jaillit un rayon de lumière qui, bien que peint sur une surface plane, semble tomber perpendiculairement sur votre tête de quelque côté qu'on le regarde.

C'est là que l'on garde le trésor, c'est-à-dire les belles chapes de brocard, de toile d'or frisé, de damas d'argent ; les merveilleuses guipures, les châsses de vermeil, les ostensoirs de diamant, les gigantesques chandeliers d'argent, les bannières brodées, tout le matériel et les accessoires de la représentation de ce sublime drame catholique qu'on appelle la messe.

Dans les armoires d'une de ces salles est contenue la garde-robe de la sainte Vierge, car de froides statues de marbre ou d'albâtre ne suffisent pas à la piété passionnée des méridionaux ; dans leur emportement dévot, ils entassent sur l'objet de leur culte des ornemens d'une richesse extravagante ; rien n'est assez beau, assez brillant, assez ruineux ; sous ce ruissellement de pierreries la forme et le fond disparaissent, ils s'en inquiètent peu. La grande affaire, c'est qu'il soit matériellement impossible de suspendre une perle de plus aux oreilles de marbre de la statue, d'enchâsser un plus gros diamant dans l'or de sa couronne, et de tracer un autre ramage de pierreries sur le brocard de sa robe.

Jamais reine antique, pas même Cléopâtre qui buvait des perles, jamais impératrice du Bas-Empire, jamais duchesse du moyen-âge, jamais courtisane vénitienne du temps de Titien n'eut un écrin plus étincelant, un trousseau plus riche que Notre-Dame de Tolède ; l'on nous fit voir quelques unes de ses robes. L'une d'elles est entièrement recouverte, de manière à ne pas laisser soupçonner le fond, de ramages et d'arabesques de perles fines parmi lesquelles il y en a d'une grosseur et d'un prix inestimables, entre autres plusieurs rang de perles noires d'une rareté inouïe : des soleils et des étoiles de pierreries constellent cette robe prodigieuse dont l'œil a peine à soutenir l'éclat, et qui vaut plusieurs millions de francs.

Nous terminâmes notre visite par une ascension au clocher, au sommet duquel on arrive par des superpositions d'échelles assez raides et d'un aspect peu rassurant. A mi-chemin à peu près on rencontre, dans une espèce de magasin que l'on traverse, une série de mannequins gigantesques, coloriés et vêtus à la mode du siècle dernier, qui servent à nous ne savons plus quelle procession dans le genre de celle de la tarasque.

La vue magnifique que l'on découvre du haut de la flèche, est un large dédommagement de la fatigue de l'ascension. Ces roches bossues et tourmentées de granit bleu qui encaissent le Tage et cerclent un côté de l'horizon de Tolède, ajoutent encore à la singularité de ce paysage, inondé et criblé d'une lumière crue, impitoyable, aveuglante, que nul reflet ne vient tempérer et qu'augmente encore la réverbération d'un ciel sans nuage et sans vapeur, devenu blanc, à force d'ardeur, comme du fer dans la fournaise.

Théophile Gautier.

(*Revue de Paris. — La suite au prochain numéro.*)

LA MORT DE DEUX GRANDS MUSICIENS.

C'est une singulière étude à faire, me disait l'autre jour lord B... que de considérer comment ont fini les grands génies dont les arts ont fait la gloire de leurs siècles. C'est pour la philosophie un vaste et profond sujet d'études que ces hommes que la mort vient surprendre au milieu des inspirations les plus grandes et les plus sublimes, comme si le ciel était jaloux de leurs chants si harmonieux, des torrens de mélodie qu'ils répandent sur la terre. Témoins Haydn et Mozart.

— Est il vrai, Milord, lui dis-je, que vous ayez connu Haydn intimement ?

— Parbleu ! mon cher, me répondit l'Anglais, comme je vous connais. Il est venu en 1803 dans notre vieille Albion ; tenez, regardez dans ce cabinet, voilà son buste.

— Couronné de lauriers ! dis-je avec surprise ; c'était un allemand, et vous le mettez au rang de vos compatriotes les plus célèbres !...

— C'était un Anglais, répondit lord lord Bennet, car c'est chez nous qu'il a trouvé ses plus belles inspirations, qu'il a composé ces chants écossais qui feront éternellement l'admiration des musiciens.

— C'est vrai, répondis-je.

— Oh ! Monsieur, si vous aviez pu voir comme moi Haydn se mettre à travailler... c'était un singulier spectacle. Il n'imitait pas ces compositeurs qui travaillent en robe de chambre et en bonnet de nuit : non... Haydn, avant de se mettre à l'ouvrage, se faisait coiffer, il mettait une chemise à jabot, un habit magnifique, une épingle de diamans à sa cravate et au doigt une magnifique bague que Frédéric II lui avait donnée. Alors, en costume d'étiquette, il se mettait au clavecin et se livrait à toute la fougue de son génie.

— Et comment est-il mort ?

— Oh ! c'est une singulière histoire, répondit mon narrateur. Déjà, en 1805, on l'avait fait passer pour mort, et l'Institut de France, dont il était membre correspondant, avait fait célébrer une messe en son honneur.

« *Si, ces Messieurs m'avaient averti*, dit Haydn en apprenant cette nouvelle, *je serais allé moi-même battre la mesure de cette belle messe de Mozart, chantée pour le repos de mon âme.* »

L'avant-dernière fois que je le vis, c'était à Vienne. La veuve et le fils de Mozart donnaient un concert au théâtre de *la Weiden*, pour célébrer le jour de sa naissance. Ce jour-là, on exécuta *la Création*, cent soixante musiciens étaient à l'orchestre ; trois artistes éminens, Weitmüller, Radechi et madame Frescher chantaient les solos ; la salle était comble. Le pauvre Haydn, déjà mourant, voulut voir cette fête lyrique dont il était le héros... On l'apporta sur un fauteuil, le pauvre vieux compositeur... son arrivée fut annoncée à son de fanfares... La princesse Esterhazy vint, avec toutes les dames de l'aristocratie, à sa rencontre, et un triple tonnerre de bravos éclata à son entrée. Le chef d'orchestre Saliéri, avant de donner le signal, mit un genou à terre devant Haydn, et lui dit :

— Maître, j'attends vos ordres.

— Saliéri, répondit Haydn, suffoqué par les larmes... je vous ordonne... d'embrasser votre vieux camarade.

Les deux musiciens se jetèrent dans les bras l'un de l'autre...

Il y eut durant cette représentation un incident charmant, qui montre jusqu'à quel point les Viennois savent honorer le génie. Le médecin de

ydn s'aperçut que le pauvre malade n'avait pas les jambes assez uvertes...

— Attendez, attendez, lui criait-on de toutes parts.

En un instant, toutes ces femmes charmantes, venues pour applaur le vieux compositeur, jetèrent leurs beaux châles pour réchauffer le eillard chéri!!!

Hélas! je le vis emporter à la fin de la représentation... Il fit arrêter s porteurs passant devant l'orchestre, et étendant ses deux bras tremlans sur les musiciens, il dit, avec un accent sublime :

« Dieu vous bénisse toujours, mes enfans bien aimés... »

C'était la dernière fois que je le vis vivant... Lorsque je retrouvai aydn, ce n'était plus qu'un cadavre!...

— Est-il vrai, Milord, demandai-je, que l'auteur de la *Création* iourut violemment?

— Oui, répondit l'Anglais : le son du canon français hâta sa fin. 'armée de Napoléon était à Schœnbrunn, à un quart de lieue du jardin e Haydn. On tira quinze cents coups de canon sur cette ville de ienue que le vieux musicien aimait tant... Haydn, agité par la fièvre, it les murs de sa maison troués par les obus... Il se leva, sans écouter es représentations de ceux qui le soignaient, il courut à son piano, et e mit à chanter en improvisant,

Dieu sauvez François,
Empereur d'Allemagne.

Ce fut le chant du cygne, il mourut à son piano comme le soldat à on rang, et son âme s'était déjà peut-être envolée vers le cieux que ses loigts glacés, retombant sur les touches, faisaient entendre d'admirables accords.

— Votre récit me fait mal, dis-je à lord Bennet : cet homme est nort d'une manière affreuse.

— Que dites-vous là? répondit lord Bennet, Haydn est mort glorieusement, il est tombé avec la liberté de son pays, il a été enterré dans les crêpes funèbres de sa patrie! Que direz-vous donc de Mozart?

— Mozart!... savez-vous aussi l'histoire de ses derniers momens. Ce grand musicien était devenu fou... Son *Don Juan* l'avait frappé!... Mozart voyait toujours devant ses yeux le diable qu'engloutit le vicieux maître de Léporello... Cette vision était éternelle... Mozart, doué de principes religieux, ne se pardonnait pas d'avoir fait paraître sur la scène un mort... le fantôme du commandeur!

« Cela me portera malheur, disait-il à Constance Wéber, sa compagne. »

Ses prévisions ne se réalisèrent que trop vite... Mozart devint plus triste que jamais.

« On viendra bientôt me dire de quitter ce monde, disait-il. »

Un soir, un inconnu vêtu de noir se présente chez Mozart. L'étranger a l'air dur et hautain... quelque chose de cruel se lit sur son visage.

— Voulez-vous me faire un *Requiem*? dit-il à l'artiste.

— Un *Requiem*, pour qui?

— Que vous importe... Quelqu'un va mourir, il faut un *Requiem*, combien exigez-vous pour le faire?

— Cent ducats et quatre semaines, dit Mozart pâle et effaré.

L'inconnu posa cent ducats sur la table et s'enfuit.

Mozart saisit alors sa plume et écrivit... C'était un dernier adieu à la vie que ce *Requiem*; ce chant de mort, c'était peut-être le sien... Mozart travailla tout un mois.

L'étranger revint... le *Requiem* n'était pas fini.

— S'il faut encore quatre semaines, dit-il au pauvre malade, prenez-les, et prenez encore ces cinquante ducats comme gratification.

Et le mystérieux visiteur se sauva.

— Courez après cet homme, dit Mozart, sachez quel est son nom.

Un valet courut après l'étranger, mais... il avait disparu.

— C'est le diable, dit Mozart; il vient chercher mon âme. Constance, ma pauvre amie, mets à part ces cent cinquante ducats, ils viennent du démon, tu les donneras pour les pauvres.

Et Mozart se remit à son *Requiem*. Il le composa en pleurant et en priant Dieu... en apostrophant l'esprit infernal qu'il croyait voir sans cesse à ses côtés.

Quatre semaines plus tard, quand l'inconnu revint... le *Requiem* était fini... mais Mozart était mort!

— Milord, dis-je à mon narrateur, vous m'avez horriblement agacé les nerfs; aussi quelle folie de me raconter tout ceci le soir quand il fait noir au dehors, et que la bûche gémit dans l'âtre!... Je n'ose plus tourner la tête... j'ai peur de voir le diable riant derrière mon épaule...

— En ce cas, dit lord Bennet en souriant, pour chasser votre effroi, avalez-moi un ou deux verres de ce vin d'Andalousie, et après cela, si le diable vous apparaît, au moins vous ne verrez plus ses cornes.

Léo Lespès.
(France musicale.)

HISTORIETTES CONTEMPORAINES.

Dans un petit livre intitulé, *Historiettes contemporaines*, que M. Eugène Briffault, à dater du 31 janvier, publiera le dernier jour de chaque mois, nous lisons les anecdotes suivantes :

A l'Académie française, les séances du Dictionnaire sont fort animées et souvent fort amusantes. L'esprit, les saillies, les anecdotes, les bons mots, les souvenirs, les doctes observations et les explications fines et délicates y abondent. Les membres qui viennent le plus assiduement à ces séances peuvent être ainsi divisés: les philologues, les oisifs, les passans et les *jetoniers*. MM. Charles Nodier, Villemain, Cousin et Victor Hugo se font remarquer parmi les premiers; nous ne voulons pas troubler la quiétude des seconds, l'indolente curiosité des troisièmes et les petits profits des quatrièmes. M. Scribe ne se mêle jamais à ces travaux; il sait assez de français pour écrire un vaudeville, un opéra-comique un *libretto*.

Dernièrement, on en était, comme toujours, à la lettre A; il s'agissait de la préposition *à*; pour donner un exemple, on citait des vers ainsi conçus:

« Epargnez votre sang, j'ose vous en prier;
« Sauvez-moi la douleur de l'entendre crier;
« Ne me préparez pas la douleur éternelle
« De l'avoir vu répandre à la main paternelle.

Malgré tout le respect dû à Racine dont le nom était invoqué et qui décidément n'est pas un polisson, M. Victor Hugo repoussait cette citation comme étant peu digne de l'auteur et du Dictionnaire de l'Académie française. Il faisait observer que *sauvez-moi la douleur* n'était pas suffisamment correct; il ajoutait que la répétition du mot *douleur*, d'un vers à l'autre, lui paraissait vicieuse. Il exposait ces griefs avec une noble modération.

M. T... s'emporta; il insinua d'abord que c'était de la part des jeunes immortels une résolution arrêtée de s'attaquer à toutes les renommées; il rejeta le *sauvez-moi la douleur* sur les licences de la poésie; quant au double mot *douleur*, il y voyait une admirable progression : d'abord c'était la douleur d'une simple créature mortelle; bientôt, par le sublime imagination du poète, cette souffrance se changeait en douleur éternelle. Vraiment, il parlait bien.

M. Victor Hugo, peu frappé de cette boutade d'école, réfléchissait; tout à coup il se prit à dire qu'il doutait que Racine eût écrit de pareils vers. On se récriait, lorsque M. Charles Nodier, avec cette malicieuse

bienveillance qu'on lui sait, ouvrit l'avis de puiser la citation dans l'auteur lui-même, au lieu de s'en rapporter à l'extrait du copiste.

Racine, qui sommeillait sur un des rayons de la bibliothèque Mazarine, fut éveillé, secoué et parut en personne.

Interrogé, il répondit par ces quatre vers :

« *Respectez* votre sang, j'ose vous en prier ;
« Sauvez-moi *de l'horreur* de l'entendre crier ;
« Ne me préparez pas la douleur éternelle
« De l'avoir *fait* répandre *à* la main paternelle.
(*Phèdre* acte IV, scène 4.)

M. T..... garda le silence ; M. Victor Hugo eut le bon goût de ne rien dire.

— Depuis le commencement de la session, M. Sauzet n'a encore fait qu'un seul calembourg. Un de ses collègues d'un tempérament sanguin, dont la vie dissipée a souvent attiré l'attention, et qui est revenu maintenant à des mœurs meilleures, lui disait :

— Je me conduis bien, mais je me porte mal : l'apoplexie me menace sans cesse.

— Ainsi, lui répondit le président, depuis que vous ne faites plus les *cent coups*, vous craignez les coups de sang.

— Le jeune marquis de D..., qui affectait avec tant de bonheur les formes du dernier siècle, reçut un jour, en dînant au café Anglais, la nouvelle que son père était mort dans sa terre du Languedoc. Il se hâta de faire ses préparatifs de départ pour aller prendre possession du riche héritage ; mais il se fit précéder par une lettre. Arrivé à quelque distance du château paternel, il entend résonner une joyeuse fanfare de chasse ; il approche ; il se trouve dans les bras de son père, au milieu de son équipage de vénerie.

— Sois béni ! lui dit le vieillard, on me croyait mort, la nouvelle de ton arrivée m'a rendu à la vie.

TRIBUNAUX.

COUR CRIMINELLE DE STOCKHOLM (SUÈDE).

UN CRIME DANS LES MONTAGNES.

Sur le banc des accusés est assis un jeune homme d'une taille élégante, d'une figure agréable, et qui porte le costume de montagnard. Son visage pâle et abattu démontre le trouble de son âme. On voit qu'il s'agit pour lui dans ce procès d'une question de vie et de mort.

Le chef accusateur se lève, et devant le tribunal il commence le récit qui amène Baptisto Wern devant la justice :

Le 21 octobre, un garde des champs traversait les montagnes, porteur d'un ordre de service pour le principal magistrat de Stockholm, lorsqu'en passant à travers les chaînes de montagnes arides, son chien s'arrêta tout à coup et se mit à hurler d'une façon lamentable... Le garde chercha à faire marcher l'animal, mais celui-ci au lieu d'écouter la voix de son maître, se mit à flairer le pied d'un arbre situé au bas de la montagne et à gratter la terre avec ses pattes tout en continuant des hurlemens affreux.

Frappé de l'obstination de son chien, le garde descendit de cheval et se mit à considérer le lieu devant lequel il s'était arrêté, et vit à quelques pas de l'arbre plusieurs gouttes de sang, et elles le menèrent au haut de la montagne... Là il trouva quelques poignées de cheveux, débris de vêtemens, qui semblaient avoir été arrachés en morceaux enfin une main entière qui paraissait avoir été séparée du bras avec dents !...

A la vue de ces objets d'horreur, le garde redescendit avec terre montagne et se mit en devoir d'éclaircir ce mystère, comme son devoir le lui ordonnait. Il tira son sabre, et à l'aide de la lame, il creusa pied de l'arbre où son chien était demeuré hurlant.

Quand il eut bien creusé, il trouva enfin des preuves terribles qu'un grand crime avait été commis ; il trouva des ossemens humains, pas tels que ceux d'un squelette, mais encore rouges de sang, quoique chair qui les couvrait eût entièrement disparu !

Le garde se jeta aussitôt sur son cheval, et à bride abattue il se rendit à Stockholm, où il déclara ce qu'il avait vu.

La police suédoise envoya immédiatement une délégation sur les lieux ; mais quand les représentans du pouvoir arrivèrent, ils ne trouvèrent que la fosse creusée au pied de l'arbre ; les os et les gouttes de sang avaient disparu.

On fit aussitôt des recherches actives pour savoir quelle pouvait être la victime qui avait péri dans la montagne. Ce qui excitait au plus haut degré l'étonnement général, c'était que si elle n'avait pas péri sous les dents d'un antropophage, il n'était pas possible d'expliquer sa mort.

Cependant, deux jours après l'événement, Marita, jeune fille fiancée de Baptisto Wern, entra dans son logement pendant son absence, et, par une curiosité féminine, qui se conçoit en une femme qui doit épouser bientôt le maître des lieux, elle fureta dans sa maison.

« Je veux savoir, disait-elle, s'il a encore quelque maîtresse qui lui écrive... »

Marita, après avoir bouleversé tous les papiers avec une *joie* enfantine, poussa tout à coup un grand cri : elle venait d'ouvrir un *tiroir* de commode dans lequel se trouvaient quelques débris sanglans et informes d'un cadavre rongé !...

Les cris que poussait la pauvre jeune fille en se sauvant à travers la ville attirèrent toute la population. On courut chez Baptisto Wern. Celui-ci apparut sur le seuil de sa maison, pâle, défait, consterné ; on l'arrêta aussitôt.

Dans sa prison, Wern a tout avoué, l'amour l'a rendu assassin et voleur. Il aimait Marita, et elle lui était refusée parce qu'il n'était pas assez riche : il a trouvé, une nuit, dans les monts, un étranger, un homme chargé d'or, il l'a livré à la mort !... Messieurs, faites lui réitérer l'aveu de son crime.

Le président. — Accusé, où avez-vous rencontré l'homme que vous avez assassiné ?

Wern. — Au pied du mont, en sortant son mouchoir, il fit tomber de l'or à terre, je vis alors qu'il en avait beaucoup... je le fis passer devant moi, et quand il fut au milieu du bois, je tirai mon couteau et je le frappai dans le ventre (vive émotion).

Le président. — Combien de fois avez-vous frappé la victime ?

Wern. — Une seule fois, elle tomba du premier coup... je pris son or et je me relevai bien certain de l'impunité, car en ma qualité de garde je connais la montagne, et je savais que toutes les nuits il venait un ours qui dévastait tout ce qui se trouvait sur son passage.

Le président. — Vous comptiez donc, comme vous l'avez dit dans l'instruction, sur la faim de l'ours qui dévorerait votre victime.

Wern. — Oui, j'étais perché sur un arbre quand l'animal vint.... Le voyageur respirait encore.... l'ours le flaira, le retourna, et sentit le sang chaud... alors il le serra contre sa poitrine pendant que le mourant criait *grâce* et il l'étouffa (mouvement d'horreur dans l'auditoire). Quand il ne bougea plus, l'ours le dévora et n'en laissa que les os que j'ai moi-même enterrés.

Ici l'accusé reconnaît que rôdant le lendemain du crime sur le lieu qui en fut le théâtre, il avait vu que la fosse avait été ouverte, et qu'il

avait cru devoir ôter les os, sans réfléchir que ces restes muets ne pouvaient en rien faire planer sur lui les soupçons.

L'accusé montre les morsures du chien du garde des champs qui voulait s'opposer à l'enlèvement des os. Il termine en demandant pardon à Dieu de son crime.

Son avocat a renoncé à la parole.

La Cour a rendu son arrêt à minuit, elle a condamné Baptiste Wern à être pendu sur le lieu même où le crime avait été commis.

L'exécution a eu lieu le lendemain devant un immense concours de spectateurs. Quand on voulut plus tard démolir la potence et dépendre le cadavre du supplicié, le bourreau trouva au pied de l'instrument de mort un corps mort...... celui d'une femme.

C'était celui de Marita, morte aux pieds de son amant coupable.

(*Audience*).

THÉATRES.

ODÉON, SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — *Les Philantropes*, comédie en trois actes et en vers de MM. DE COURCY et TH. MURET. — Tartuffe ne porte plus la robe noire, il n'a plus de désirs charnels, il ne songe plus qu'à se faire une position, à devenir riche par l'hypocrisie. Tel est le fond de la comédie donnée par l'Odéon, sous le titre *des Philantropes*; l'intrigue n'est pas des plus nouvelles, mais elle a le mérite d'être vraie et habilement mise en œuvre.

Quelques hommes du monde se sont réunis et, de toutes parts, ils font grand étalage de leur amour pour l'humanité; mais leurs actions démentent tout-à-fait leurs paroles, car s'ils répandent force prospectus en faveur des pauvres, ils laissent leurs amis dans la plus affreuse misère; aussi le monde n'est-il pas long-temps leur dupe, et chacun reçoit d'eux pour récompense, à la fin de la pièce, un titre *honorifique* au lieu des profits en argent comptant qu'ils convoitaient.

Cette comédie, remplie de détails fort spirituels et de positions très comiques, a obtenu un légitime succès, et l'on ne peut lui reprocher qu'un peu de ressemblance avec le *Comité de bienfaisance*. L. Monrose, Munié, Deroselle, L. Barré et Mlle Bertault ont rempli leurs rôles avec tout le talent désirable.

ARMAND DUPLESSIS.

AMBIGU-COMIQUE. — *Nicolas Nickleby*, drame en cinq actes et six tableaux, par MM. DINAUX et GUSTAVE LEMOINE. — Nicolas Nickleby, chassé par son oncle, l'un des plus habiles voleurs de Londres, est réduit à servir en qualité de professeur chez un pauvre maître d'école de campagne; là, il endure toutes sortes d'outrages et de dégoûts. Le cœur de Nickleby est pur; son âme, froissée chaque jour, se révolte contre ces humiliations qu'il souffre avec un jeune enfant, Smith, arraché tout jeune à sa famille et confié à ce stupide maître d'école. Un jour, Nicolas Nickleby et son petit camarade fuient le toit inhospitalier de l'école et se réfugient à Londres. De nouveaux malheurs les y attendent. Smith est jeté dans un cachot, et ce n'est qu'à force de courage, de patience, que Nicolas parvient à l'en arracher. Enfin, le voile qui enveloppe les premières années de Smith est déchiré : cet enfant est de haute naissance, et fut enlevé jadis à son père, lord Clarendon, par l'oncle de Nicolas Nickleby. Les deux amis voient se terminer leurs malheurs; car Smith reprend sa fortune et son rang avec le nom de ses ancêtres.

Cette pièce, tirée du roman anglais, a été jouée avec beaucoup d'ensemble, et attirera long-temps la foule au théâtre de l'Ambigu.

ARMAND DUPLESSIS.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

5 février. — On lit dans le *Mercure de Souabe* les détails suivans sur la variation de la population des capitales allemandes, depuis 1821 jusqu'à 1841 :

« A Vienne, la population s'est augmentée de 273,242 à 357,927 âmes; à Berlin, de 192,217 à 315,541; à Munich, de 60,024 à 106,351; à Dresde, de 52,000 à 80,980; à Hanovre, de 24,000 à 29,000; à Stuttgard, de 27,600 à 42,217; à Carlsruhe, de 16,021 à 23,484; à Cassel, de 23,692 à 31,349; à Darmstadt, de 15,450 à 29,007; à Weimar, de 8,917 à 11,485, etc., etc. »

— Le roi de Sardaigne vient de faire recenser ses états. La population du royaume de terre ferme est de 4,125,735 individus.

celle de l'île de	524,633
Total général,	4,650,368 individus,
appartenant,	4,097,576 au culte catholique.
	6,798 au culte israélite,
	21,360 protestans,

En 1819, la population n'était que de 3,419,638 individus.

Enfin, ces 4,650,368 Sardes forment 847,103 familles logées dans 600,280 maisons.

On compte en Sardaigne quinze centenaires, dont cinq hommes et dix femmes.

— M. le ministre de la guerre vient d'arrêter la création de bibliothèques à l'usage des principaux postes militaires en Algérie; cinq de ces bibliothèques seront instituées dans les places principales de Bone, Constantine, Oran, Mascara, Philippeville. (Alger possède depuis long-temps une bibliothèque et un musée.) Les onze autres seront affectées aux postes secondaires, savoir : Blidah, Bouffarick, Bougie, Cherchell, Djidjeli, Guelma, Koléah, Médeah, Miliana, Mostaganem et Sétif.

— Paris compte 1,850 voies publiques, 1,090 sont déjà éclairées par le gaz, et d'ici quatre ans, les reverbères qui ne datent pas d'un siècle, auront entièrement disparu.

6. — On nous écrit de Gibraltar que, pendant la nuit du 9 janvier, une rencontre a eu lieu en dehors du détroit entre le bateau à vapeur anglais l'Oriental, faisant route pour Alexandrie, et la corvette du roi l'Embuscade. L'Oriental a été obligé de rentrer dans le port pour se réparer. La corvette française n'a eu que peu d'avaries, puisqu'elle a pu continuer sa route pour Cadix.

— On lit dans le *Courrier des Ardennes :*

« Les loups se montrent par troupeaux sur tous les points. Des battues ont déjà été faites, et plusieurs de ces animaux nuisibles ont été détruits. Dans la commune de Libin, on vient encore d'en tuer deux, l'un s'est pris dans un piége, et une jeune fille nommée Marie-Elisabeth Marchal, l'a amené vivant au village. »

— Nous sommes dans l'année des poissons monstres. On a amené ces jours derniers à Anvers une raie du poids de 41 kilog.

— Un journal d'Anvers cite comme preuve de l'antipathie des Belges pour l'état militaire, l'emprisonnement de 3,000 soldats, dont la plupart se font condamner pour être libérés du service.

7. — Plusieurs compagnies du 11e de ligne, en garnison à Paris, portent déjà un nouvel uniforme que les bureaux de la guerre viennent d'imaginer, et qui va être, dit-on, donné à tous les régimens d'infanterie. Le pantalon est toujours garance. Il n'y a plus d'habit ni de capote; ces vêtemens sont remplacés par une lévite bleu foncé, froncée à la taille et

boutonnant droit. Un ceinturon blanc supporte le sabre ; les épaulettes sont en laine rouge et très grosses ; le schako est conique, en drap bleu, avec visière et cocarde ; ce schako est infiniment plus gracieux que celui que portent le 2e de ligne et le 13e léger. Au point de vue artistique, cet uniforme est mieux que l'ancien et il paraît plus commode.

— La question de préséance entre le prince Albert et son fils est déjà décidée. Dans la séance d'ouverture du parlement, le fauteuil vide du prince de Galles était à droite du fauteuil de la reine, et celui du prince Albert à gauche.

— On écrit d'Anvers :

Un adjudant sous-officier du 3e, en garnison ici, vient de donner un bel exemple de charité. S'étant réengagé, comme remplaçant, il a reçu les 1,000 fr. de la société, et les a donnés immédiatement aux pauvres.

— Pendant que nous avons en France un hiver très modéré et fréquemment interrompu par les vents du sud, le midi de l'Europe, la Huerta de Valence, avec ses forêts d'orangers, Alger et la plaine de la Métidja ont été couverts de neige, et le thermomètre est descendu à 3 degrés de glace, ce qui ne s'était pas vu depuis 30 ans dans ces contrées, situées sous le 36e degré de latitude.

Dans le nord, au contraire, à Saint-Pétersbourg, à Stockholm, c'est à dire à 6 degrés seulement du cercle polaire, on jouit présentement de la plus douce température.

On écrit de Saint-Pétersbourg, le 22 janvier :

« Nous avons ici l'hiver le plus extraordinaire que de bien long-temps on ait vu par le 60e degré de latitude. Les prés sont verts. Le 15 décembre, il a été cueilli en plein air, à Wasili-Ofgrod, un bouquet d'auricules, des primevères et des feuilles de menthe, de mélisse et d'artemisia abrotonum. »

On écrit également de Stockholm, à la même date, que les lilas bourgeonnent et poussent en feuilles dans les environs, et que les fleurs de pensée (*viola tricolor*), cueillis en plein champ, sont en vente chez les bouquetières de ville.

8. — Nous apprenons que M. le juge d'instruction chargé d'informer dans l'affaire du duel du général Levasseur, a autorisé déjà depuis plusieurs jours la mise en liberté, sous caution, de M. le major du 20e léger, l'un des témoins du général, et de M. le capitaine Perretti, l'un des témoins de M. Arrighi.

— Sur l'appel d'un jugement rendu par un des juges de paix de Paris, le tribunal de première instance de la Seine vient de décider que celui qui, par accident, brise une devanture sur la voie publique, n'est pas tenu de la rétablir de la même nature et valeur ; la réparation due alors ne peut consister que dans la pose ou le prix de matériaux nécessaires, indispensables, pour rétablir convenablement la clôture endommagée.

— Le bâtiment à vapeur le *Véloce* a rencontré en mer un navire anglais ; il y a eu abordage, et le choc a été assez violent pour causer des avaries graves aux deux navires : le capitaine anglais s'est, dit-on, refugié à bord du *Véloce*. C'est en quelques jours le second abordage qui a eu lieu sur les côtes d'Espagne entre des bâtimens français et anglais. »

— Cinq maisons de Charles-Street Drury-Lane, à Londres, occupées par les familles de pauvres ouvriers anglais et irlandais, se sont brusquement écroulées. Ces maisons étaient très vieilles ; elles dataient du règne de Charles II. Deux individus ont été tués ; plusieurs ont été blessés.

9. — Plusieurs milliers de tombereaux de neige et d'ordures des rues ont été jetés dans la Seine, en face des Champs-Elysées. Ces immondices forment des monticules dont le sommet s'élève presque à la hauteur du parapet du quai. En ce moment, de nombreux individus sont occupés à faire fondre la neige en jetant de l'eau dessus, puis ils lavent les résidus au fond d'une sébile de bois. Ils font d'assez bonnes trouvailles, à en juger par l'affluence des travailleurs.

— On ne s'entretient ici, dit une lettre de Tarbes, que des désastres occasionnés à Barèges, la semaine dernière, par la chute d'une avalanche. Elle dépasse infiniment en immensité et en violence toutes celles dont la mémoire des Barègeois conserve de tristes souvenirs. Une vingtaine de maisons, plus ou moins considérables, ont été rasées. Les bâtimens de l'hôpital eux-mêmes, quoique protégés par un immense enrochement, ont été entamés, et ont éprouvé, dans certaines parties, des avaries considérables. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que cinq ou six personnes de tout âge et de tout sexe ont péri dans cette tourmente.

— Une feuille anglaise rapporte que la reine Victoria ne voyage jamais sur les chemins de fer. Le prince Albert l'accompagne presque toujours ; mais toutes les fois qu'il vient à Windsor, il prend le chemin de fer du Great-Western. Toutefois le prince ne manque jamais de dire à chaque course :

« Monsieur le conducteur, pas si vite la prochaine fois, s'il vous plaît. »

— On lit dans le *Courrier du Pas-de-Calais* :

« On raconte avec terreur les nombreux désastres occasionnés par la présence d'une bande de loups dans les bois situés au sud du département, et notamment dans les cantons de Pas et de Berlincourt. Ils ont pénétré dans plusieurs bergeries de ce dernier canton et y ont commis de grands dégâts. Dans celui de Pas, à Hébuterne, des enfans jouaient au bord du village, à la chute du jour, quand tout à coup un de ces terribles animaux se présenta à eux ; ils s'enfuirent, mais en courant une petite fille de neuf à dix ans tomba. Le loup se jetta sur elle, l'éventra et l'emporta. Les cris d'horreur poussés par ses petits camarades appellèrent du secours ; on s'arma de bâtons, de fourches, et l'on poursuivit la bête. Chemin faisant, on trouva les souliers de la pauvre enfant, et dans le bois son corps sans vie, horriblement mutilé. »

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.

13e Année. — N° 9. Mardi 15 Février 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vte DE TESSIÈRES-BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

LE CABINET DE LECTURE paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

Au présent numéro est jointe une gravure de Mode.

LE GOUVERNEUR DE LA SAMARITAINE.

Je me rappelle très bien avoir vu un singulier bâtiment carré, aussi vieux que le *Pont-Neuf* sur lequel il était construit. Il y avait sur la façade une pompe-fontaine qui pleurait à peine quelques gouttes d'eau, une horloge qui retardait toujours, et, tout en haut, une grappe de clochettes dont les timbres fêlés carillonnaient boiteusement, à certains jours, des moitiés d'anciens airs et des *noëls* guillerets : c'était *la Samaritaine*. Je vois encore ce joli castel détérioré, assis un peu de travers sur ses pilotis, à la deuxième arche du pont, avec son toit bordé d'une balustrade ; son grand bassin à la hauteur du premier étage, et aux deux coins duquel se tenaient les figures de Notre-Seigneur et de la Samaritaine en plomb bronzé ; son large cadran au-dessus, ayant l'air de dire que l'heure fuit comme l'onde ; et, sur le comble, un campanille de plomb doré tout rempli des clochettes dont je viens de parler, et dans lequel était autrefois un Jaquemart de fer, représentant un homme armé, qui frappait les heures sur la cloche de l'horloge. Il me semble que je lis encore, au dessus du bassin, cette inscription :

FONS HORTORUM.
PUTEUS AQUARUM VIVENTIUM.

Application heureuse des paroles de l'Ecriture, parce que les eaux élevées par la machine renfermée dans l'édifice alimentaient les jets du jardin des Tuileries.

Ce monument, commencé sous Henri III, fut achevé sous Henri IV, en 1608. C'était en même temps une pompe, une horloge et un carillon; les mécanismes, fort compliqués et fort ingénieux pour le temps, étaient l'œuvre du célèbre mécanicien flamand Jean Linthaër. La *Samaritaine* avait le titre de gouvernement, et le roi appointait richement le gouverneur. Mais déjà la sonnerie était fort en désarroi sous Louis XIV, comme nous l'apprend une pièce de vers intitulée : *Complainte de la Samaritaine sur la perte de son Jacquemart et le débris de la musique de ses cloches*, par le rimeur d'Assoucy. Ravitaillée depuis à plusieurs reprises, elle ne cessa, pendant le dernier siècle, d'égayer par son joyeux carillon et d'encourager les plaideurs qui passaient devant elle pour aller au *Palais*, et elle tenait les juges éveillés... jusqu'au moment de l'audience. Et moi-même, lorsque, dans les derniers temps de l'Empire j'allais, pauvre petit écolier, chercher mon savoir quotidien dans le pays latin, je ne manquais jamais de faire un bon détour, qui avait le double avantage d'allonger ma route et de la diriger par la *Samaritaine*, dont les échos argentins me ragaillardissaient et me donnaient cœur à l'ouvrage pour toute la matinée. Hélas! un beau jour, après les vacances, c'était en 1813, je reprenais mon chemin du *Pont-Neuf*... Plus de carillon, plus de *Samaritaine*; l'empereur l'avait fait démolir ! Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux.., ni de pis; il ne faut rien exagérer.

Pour être justes, convenons que depuis l'empereur, et surtout depuis quelques années, il s'est exécuté dans la ville de Paris un grand nombre de travaux salutaires et de beaux monumens, dont les Parisiens jouissent et profitent avec indolence, et qui font la surprise et l'admiration des étrangers; mais ne cachons pas non plus que d'autres monumens, très intéressans par leur ancienneté et leur caractère, ont été renversés sous la fureur des alignemens et d'un fanatisme de régularité peu éclairé, comme tous les fanatismes. La *Samaritaine* fut une des victimes de ce culte aveugle et une des plus regrettables. C'était un témoignage naïf de l'état des arts mécaniques à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième; c'était une sœur aînée de la machine de Marly; il devrait y avoir pour nous quelque chose de sacré dans ces exemplaires de la science de nos aïeux, dont la comparaison ferait d'ailleurs ressortir davantage les progrès de la science actuelle, et qui formeraient, par leur contraste, une variété de jour en jour plus rare dans nos cités, qu'envahit une belle mais fastidieuse monotonie. Il ne faut pas ôter tous les vieillards d'une fête: les danses des jeunes filles sont plus charmantes devant les grands-pères; les nymphes n'avaient jamais tant de grâce, dit-on, que lorsqu'elles escortaient le vieux Silène.

I

Quoi qu'il en soit, sur la fin du règne de Louis XV, le gouverneur de la *Samaritaine* se nommait le chevalier de Rancé, ancien major au régiment des dragons de la Reine. Était-il de la famille du fameux abbé de Rancé, qui parvint à la sainteté après un pur et fidèle amour, deux exemples aussi miraculeux l'un que l'autre? Ce qui est certain, c'est que le chevalier avait le sentiment exalté de l'honneur, une fille adorable et un bras de moins. Ce fut lui qui, n'étant encore que sous-lieutenant, à la bataille de Fontenoy, vit son bras emporté par un boulet, et s'écria aussitôt: « Ah! ma bague!..... » Et malgré ses soixante-quatre ans actuels et tous ses malheurs passés, il avait toute cette jeunesse de cœur et d'esprit que nous n'avons plus guère aujourd'hui après vingt ans. Les vieux étaient jeunes; les jeunes sont vieux: quelle est la meilleure philosophie?

Mais laissons le chevalier de Rancé dans son gouvernement de la Samaritaine, et jetons un coup d'œil rétrospectif sur sa carrière, en reprenant les choses de loin:

Son père avait une terre et un château en Touraine, la province des châteaux; c'est là que, après avoir bien servi le roi, il vivait de cette vie simple et noble, également éloignée de la vanité luxueuse des courtisans et de l'économie mesquine des propriétaires bourgeois. Aucune idée d'ambition n'avait germé dans la tête, aucune plainte ne s'était élevée dans le cœur de ce brave officier, qui avait sacrifié au service de son pays une bonne partie de son sang et de son patrimoine, et qui s'en trouvait largement récompensé par un peu d'honneur. C'est une tradition de désintéressement qui s'est perpétuée de siècle en siècle dans l'armée française, et dont nous verrions encore chaque jour de nouvelles et éclatantes preuves, si nous avions le loisir de regarder. Tandis que toutes les digues se rompent et que toutes les cupidités font irruption dans les différentes classes de la société, il est beau et consolant d'observer à quel point le sentiment du devoir et de la dignité désintéressée est demeuré puissant dans les rangs de nos braves légions. Quand on risque tous les jours le plus grand intérêt, la vie, comment pourrait-il y avoir place pour un intérêt secondaire? Et voilà pourquoi le métier des armes ne pourra jamais déchoir de sa noblesse, malgré toutes les tirades philosophiques qui s'écrivent au coin de la cheminée, et qu'on ferait bien d'y jeter. Même gloire est due au désintéressement du clergé et de la magistrature. Chose digne de remarque, c'est dans les carrières les moins bien rétribuées que l'avidité n'a point pénétré. Tant l'habitude d'une vertu en rend l'exercice facile; tant, d'un autre côté, le maniement de l'argent salit l'âme comme les doigts!

Né d'un tel père, le jeune Paul de Rancé ne devait avoir que de nobles instincts.

« La générosité suit la belle naissance », a dit Corneille; et, en effet, les qualités du cœur se transmettent habituellement avec le sang, dont la source est au cœur. Il n'en est pas ainsi des qualités de l'esprit. La génération du cerveau est la plus phénoménale de toutes; on dirait qu'elle ne procède que de Dieu seul, qui distribue l'imagination et les facultés intellectuelles selon son bon plaisir et sans la participation des parens. Aussi voit-on, dans l'histoire, des races d'excellens guerriers, des familles d'excellens magistrats, et pas une famille, pas une race de poètes ou de grands écrivains. Les talents et l'esprit sont choses exceptionnelles et personnelles: c'est un des innombrables mystères qui confondent l'ignorance des savans. — Donc Paul, qui tenait de son père le germe des vertus, ne tenait que de Dieu les brillantes facultés de l'intelligence. Le vieux capitaine était un homme d'un sens droit et même d'un esprit assez agréable: mais l'horizon de ses idées ne s'était pas étendu plus loin que celui de sa destinée, et le monde des arts était pour lui une terre étrangère. Son fils avait été doué, faut-il dire plus heureusement?... Hélas! tout se paie dans la condition humaine; nous ne recevons un avantage qu'au prix de quelque bonheur. Paul ne connut point sa mère, qui perdit le jour en le lui donnant. Il débuta ainsi dans la vie par le plus grand des maux. O Dieu! n'avoir pas eu autour de son berceau les sourires et les chansons d'une mère! Pauvre enfant! n'avoir jamais dit: Maman! n'avoir pas eu le sein maternel pour cacher ses premières larmes et reposer ses premières douleurs! et, plus tard, n'avoir pas senti auprès de soi cet ange gardien qui conseille, garantit ou pardonne!... et qui épie et devine nos passions naissantes afin de les diriger, et qui s'oublie sans cesse, et qui n'existe que dans son fils, veillant sur son âme comme sur ses jours!... Ah! que l'on doit être indulgent à qui n'a pas eu de mère!

Mais Paul n'avait pas besoin d'indulgence. C'était une de ces natures portées au bien, sensibles au beau, et trop intelligentes pour ne pas être douces. Tout jeune encore, ses occupations étaient l'étude des langues et des sciences naturelles. Dès le matin, il allait dans les prairies voir poindre les fleurs, et, le soir, il regardait long-temps éclore les étoiles dans le ciel. On le menait, à Tours, à des leçons publiques qu'il suivait avec ardeur. Ses plaisirs étaient la poésie et les arts. Cependant il se livrait avec conscience aux exercices du corps, parce qu'un homme, un gentilhomme, devait exceller dans l'équitation et le maniement des armes; mais il ne s'en faisait point une passion, ni surtout une vanité. Il allait peu aux courses et à la chasse, trouvant à employer mieux son temps dans la journée, et il ne jouait aucun jeu, aimant mieux abréger la veillée par des conversations agréables avec quelques dames et demoiselles du voisinage, qui venaient tenir compagnie à une vieille sœur de son père; tellement que les autres jeunes gens le raillaient souvent, en l'appelant le nouvel *Amadis*, le chevalier des soupirs, le poète!... Il laissait dire, et continuait de faire à sa fantaisie.

Un jour pourtant, les plaisanteries devinrent si gaies, qu'il crut les devoir prendre au sérieux. Il s'expliqua de telle sorte, dans les fossés du château, avec *le plaisant*, que personne n'eut plus envie de rire. On reconnut que s'il laissait vivre les lièvres, c'était qu'il le voulait bien. Ce fut ainsi qu'il atteignit sa vingtième année. Son père alors lui dit:

— Mon ami, voici un brevet de sous-lieutenant; vous allez partir pour le camp du roi et faire la guerre, comme je l'ai faite, et comme c'est le devoir de toute noble famille. Que Dieu vous soit en aide... En tout cas, vive le roi!

En ce temps-là, les paysans tiraient à la milice pour être soldats, et les jeunes gentilshommes partaient officiers. On a trouvé plus tard que c'était une distinction choquante, et on a fait tirer tout le monde: vive l'égalité! Oui, cela est superbe le jour du tirage; mais le lendemain, les riches s'en tirent en payant de pauvres diables qui vont se faire casser la tête à leur place. Quelle égalité! Autrefois, du moins, le noble ne pouvait pas se faire tuer par procuration comme le riche d'aujourd'hui,

et s'il n'y avait point parité de grade et de position, il y avait égalité devant le canon. Où est le progrès ?...

Le jeune chevalier de Rancé partit, après avoir demandé la bénédiction de son père et un talisman à Mlle Esther de G... Les deux pauvres enfans s'aimaient bien plus qu'ils ne se l'étaient dit, bien mieux que nous ne pouvons le dire ; les deux familles se convenaient, et le mariage devait se faire au retour de la première campagne. Il fut permis à Esther de donner une bague de ses cheveux à son fiancé pour ui porter bonheur... Ce fut cette bague qu'il regretta en perdant son bras à Fontenoy ; mais il la fit chercher, et l'ayant retrouvée, il la mit à son autre main et continua la campagne. Quand elle fut terminée, il reprit la route de la Touraine, où l'attendaient toutes ses consolations. Voici le château : il ouvre la grille... Personne dans les cours ni dans le vestibule ; enfin il trouve un prêtre qui lui dit :

— Votre père est mort subitement avant-hier, ses funérailles se font en ce moment.

Le malheureux fils s'y traîne, presque mort lui-même. Le lendemain, il s'informe d'Esther.

— Elle a pris le voile la semaine dernière, au couvent des Ursulines de Tours, lui dit la vieille tante. Depuis votre fatale blessure, ses parens ont changé d'avis. Ils ont voulu la forcer de contracter un autre mariage... elle s'est réfugié dans les bras de Dieu. Votre père a succombé au chagrin que vous auriez.

Le chevalier repartit le plus vite possible pour l'armée ; les dangers seuls lui souriaient. Mais quand on est très malheureux, il n'y a pas de danger. Il avait déjà obtenu un grade sur le champ de bataille et la croix de Saint-Louis. Il fut fait capitaine à la première occasion ; puis il resta vingt ans dans ce dernier grade, voyant passer devant lui tous ses cadets. Le hasard, ou plutôt le choix, avait placé à la tête de son régiment un nouveau colonel, homme médiocre et jaloux de la supériorité d'un de ses inférieurs, et s'en dédommageant par toute sorte de mauvais procédés et d'injustices. Mais le chevalier de Rancé ne les sentait guère ; son cœur appartenait à d'autres chagrins, et son esprit philosophique souriait de ces petitesses, dont les autres officiers se fâchaient pour lui. Enfin, à force de vivre, il arriva au grade de major... A cette époque, la France était en paix, les boulets ne s'étaient pas souciés de lui ; il prit sa retraite, mais il ne voulut pas remettre les pieds dans le château de ses pères, qui n'était peuplé que de souvenirs cuisans. Il vendit toutes ses propriétés et vint se retirer à Paris, le grand refuge, la ville d'intelligence, d'hospitalité et de liberté. Les arts et le monde l'environnèrent de leurs prestiges. Il connut ces entretiens délicats, ces élégantes causeries, cette exquise politesse qui suppléent à bien des choses et que rien ne remplace... ; et, un beau jour, on le maria, l'âge lui rendant la solitude trop vide. Notre propre jeunesse nous tient compagnie, comme le feu ; et puis, elle évoque tant de charmans fantômes, elle fait naître et colore tant de beaux rêves, que nous ne sommes jamais seuls. Tout ce brillant cortége nous quitte au milieu de la vie, et il nous faut quelqu'un pour achever la route. Alors quand on n'a pas pu se marier selon son cœur, dans la saison où l'on avait un cœur, on se marie par sagesse au moment de prendre ses quartiers d'hiver. Mme de Rancé était une personne d'un vrai mérite, une compagne dévouée. Aussi ne tarda-t-elle pas à être atteinte d'une maladie qui l'emporta... Et voilà encore le pauvre chevalier avec un nouveau malheur : continuation de cette fatalité qui poursuit les personnes *heureusement douées*. Mais, en le quittant, sa femme lui avait laissé une fille au berceau, qui s'appelait Esther : vous savez pourquoi.

II

Ici commence une autre existence pour le chevalier de Rancé. Son cœur si tendre, mais déshabitué d'aimer, retrouva pour sa fille tous ses trésors de tendresse, et se ranima comme un foyer long-temps étouffé auquel l'air est rendu. Il lui paraissait même qu'en grandissant son Esther prenait d'étonnantes ressemblances avec celle qui avait été le rêve de sa première jeunesse, qui aurait dû être la bienheureuse réalité de toute sa vie, et qui s'était ensevelie dans le cloître, tombeau terrible, où ne peuvent pas même aller pleurer ceux qui survivent. Pendant toute l'enfance de sa fille, le chevalier fut pour elle une mère, et redevint ensuite le père le plus sérieusement occupé de son éducation. A quinze ans, ce bel âge qui lui vint le jour même de la soixantième année de son père, la jeune Esther savait plusieurs langues modernes, non certes pour le plaisir puéril d'échanger tout haut, et avec prétention, quelques paroles insignifiantes avec des Anglais ou des Italiens, mais pour étudier et apprécier la poésie des différens peuples. Elle savait aussi la peinture et la musique, mais elle en avait l'amour sans aucun mélange d'amour-propre ; elle savait surtout être bonne et pieuse, ce qui ne la rendait que plus aimable et plus gaie, dans la véritable acception du mot, car il n'y a pas de gaieté réelle sans sérénité. C'est dans un ciel pur que les rayons du soleil brillent le mieux. Du reste, elle se plaisait beaucoup aux bons spectacles et au bal, quand l'occasion s'en offrait. Elle était tout-à-fait de son âge pour les plaisirs distingués. Enfin, quoiqu'elle fût très habile ménagère, et toujours fort bien mise, elle ne parlait jamais emplettes ni toilette (inappréciable vertu !), et quoiqu'elle eût, ou plutôt parce qu'elle avait infiniment d'esprit, elle n'était pas moqueuse ; elle trouvait cela trop facile apparemment. D'une bienveillance et d'une confiance naïves, elle sympathisait vite avec les gens qu'elle voyait. Ingénieuse à supposer dans les autres ses propres qualités, il fallait qu'elle connût bien une personne pour ne pas l'aimer.

Le chevalier de Rancé entendait tous les échos des salons retentir des louanges de son Esther, et son orgueil était du bonheur.

— J'ai donc vaincu ma mauvaise étoile, se disait-il un matin en embrassant sa fille. Un laquais entre et lui remet une grosse lettre venant de Suisse ; l'enveloppe est à peine déchirée, qu'il en sort une avalanche sinistre de papiers griffonnés sur toutes les marges, et, au milieu de tout ce fatras, quelques lignes d'une écriture anglaise qui annonçaient au chevalier de Rancé que le banquier de Genève, dans les mains duquel se trouvait toute sa fortune, venait de faire une banqueroute effroyable.

Le chevalier de Rancé fut atterré, pour la première fois, d'un malheur qui n'était pas la perte d'un être chéri. Les injustices des hommes, les rigueurs du sort, son corps mutilé, sa carrière manquée, et bien d'autres pertes d'argent, dont nous n'avons point parlé..., il avait foulé tout cela aux pieds, ou du moins l'avait déposé au pied de la croix... ; et il en eût été de même de cette catastrophe, si elle n'eût frappé que lui ; mais sa fille !... L'avenir de son Esther brisé au moment où il se présentait si riant ! Mais renoncer pour elle aux beaux projets d'établissement dont elle avait le choix, une heure encore auparavant ! mais souffrir dans son enfant chérie, et s'accuser soi-même d'imprévoyance !... c'en était trop ! Esther, le voyant pâlir et trembler, le crut sous le coup d'un mal subit et mortel...

— Tiens, mon enfant, lui dit-il, prends cette lettre, et vois ce qui nous accable.

Esther la parcourut des yeux, et un sourire angélique se répandit sur son visage... Ce n'était que sa ruine ; elle n'avait pas à craindre pour les jours de son père ?

— Ah ! mon père ! s'écria-t-elle en lui sautant au cou avec amour et gentillesse, ne pleurez pas ainsi ; le vrai malheur dans tout cela, c'est votre chagrin. Ecoutez : nous allons quitter tout de suite ce bel appartement et tous nos domestiques, excepté ma bonne, qui voudra nous suivre sans gages, j'en suis sûre ; nous irons nous loger bien loin, et avec les débris de votre fortune..., et ce que je gagnerai...

— Ce que tu gagneras, ma fille ! Ah ! voilà mon désespoir !... Mais non, non. Il me reste des ressources ; j'ai des amis, et des amis puissans. Il y a, dans le royaume, des places que peut occuper un pauvre manchot.

Une heure après, le chevalier de Rancé, qui de sa vie n'avait fait une démarche, qui avait en horreur de demander quoi que ce soit, frappait de porte en porte, comme un solliciteur de profession. Que ne peut l'amour paternel ! Il commença la tournée d'amis par un lieutenant-général fort bien en cour :

— Vous me désolez, mon cher chevalier ; j'ai précisément un parent de ma femme qui vient d'éprouver le même malheur que vous, et pour qui je sollicite un emploi tout pareil à celui qui vous conviendrait... Je m'occuperai de vous lorsque j'aurai obtenu pour ce parent... Les deux démarches se nuiraient... Mais je crains que ce ne soit long ; les amis ont si peu de zèle aujourd'hui !

Un président lui dit :

— Nous verrons, nous verrons... Mais je vous conseille de vous retirer au plus tôt dans quelque lointaine province où l'on vit à bon compte. Allez, et nous saurons bien vous trouver là.

C'est comme un médecin qui envoie aux eaux un malade dont il ne sait que faire.

L'ami de cœur, le camarade du ministre de la guerre, qui était aussi intimement lié avec le chevalier de Rancé, prit une grande part à son malheur et en causa longuement et avec effusion, lui serra toutes les mains avec toutes les siennes.....

— Quand au ministre, dit-il, Son Excellence a tant de bontés pour moi, que je me suis fait une loi de ne jamais rien lui demander... C'est un vœu sacré... qu'il m'est bien cruel de tenir aujourd'hui. Mais, vous comprenez !

Le chevalier continua cependant son cours de démarches et d'expériences philosophiques. Plusieurs personnes, avec qui il était dans les meilleurs rapports de société, mirent tout de suite entre elles et lui la distance d'une pétition sur grand papier. — L'homme qui demande quelque chose à son égal, obtient, pour commencer, un brevet d'infériorité. — D'autres personnes, plus chaudes de ton, assurèrent le chevalier qu'elles allaient se mettre au feu pour lui ; ce qui est synonyme de : Votre très humble et très obéissant serviteur, au bas d'une lettre.

Bref, le chevalier et sa fille, au bout de quatre mois, étaient dans deux petites chambres, derrière le Luxembourg, avec la vieille *bonne*, et n'entendaient plus parler du moindre ami... Je me trompe : quelques dames, qui n'étaient pas plus heureuses elles-mêmes, et le poète Lemierre n'avaient pas abandonné les pauvres exilés, et s'étaient donné mille soins pour trouver à Esther des élèves de chant et de dessin. Bientôt Laure Pigal (c'est le nom qu'elle avait pris) put suffire par ses leçons aux nécessités du ménage et aux besoins de son père ; et elle portait, légère, son fardeau de douleurs, comme Diane son carquois. Mais le chevalier ne pouvait s'accoutumer à cette idée et à la vie que menait sa fille, et il dépérissait de jour en jour. Esther s'en aperçut ; alors elle se cacha pour pleurer, et le découragement la prenait au cœur... Un dimanche, qu'ils passaient tous trois sur le Pont-Neuf, la *bonne* fit remarquer à Esther que la *Samaritaine* carillonnait un air lugubre et qu'une grande foule était assemblée devant le bâtiment. Ils s'informèrent : c'était le gouverneur, qui, dans un accès subit de fièvre chaude, s'était jeté de sa fenêtre dans la rivière ; et la foule était beaucoup moins triste que le carillon de la *Samaritaine* ; car ce gouverneur, disait-on, devait faire une mauvaise fin après sa mauvaise vie. Quelquefois..., dans ces temps-là, les ministres faisaient de détestables choix pour les places importantes. Le front d'Esther s'illumina d'une pensée soudaine. A peine rentrée, elle se rendit en toute hâte, et en secret, à un couvent voisin, où depuis trois semaines elle donnait des leçons ; et là, se jetant tout à coup aux genoux de la supérieure :

— Madame, exaucez une fille qui vous implore pour son père !

— Qu'y a-t-il, ma chère Laure ?

— Madame... d'abord, je ne m'appelle point Laure Pigal, c'est un nom emprunté... ; mon père est d'une des premières familles de la Touraine..., un ancien officier,.., qui a perdu un bras...

— Qui a perdu un bras, dites-vous? reprit la supérieure, et il est de la Touraine ?...

— Oui, Madame.

— Et... son nom ?

— Le chevalier de Rancé.

— Le chevalier de Rancé !...

— Qu'avez-vous, Madame ? Est-ce que ce nom ?...

— Rien, rien, ma fille. Hé bien ! votre père?...

— Il a été entièrement ruiné, Madame, et il se meurt, je le vois, de la peine que je lui cause... C'est une faiblesse, sans doute ; car, moi, je ne me plains pas, et s'il me croyait heureuse, je le serais... ; mais cette faiblesse vient de son amour pour sa fille... Ah ! Madame, vous avez, je le sais, un neveu qui peut tout auprès du roi... et si une pauvre enfant pouvait quelque chose sur vous !..

— Parlez, parlez, ma fille ; que faut-il faire ?

Et Esther raconta en peu de mots à la supérieure ce que le hasard venait de lui apprendre.

— On ne sait pas encore cet événement à la cour, ajouta-t-elle ; si vous demandiez pour mon père !... Vraiment, je suis insensée ; mais pardonnez, et bénissez-moi.

— Allez, mon enfant, et reposez-vous en Dieu.

Il y avait une telle douceur dans la voix de l'abbesse, qu'Esther ne put s'empêcher d'espérer ; et, quand elle fut seule, se jetant sur la pierre du parloir :

— O mon Dieu ! s'écria-t-elle, si j'obtiens de votre miséricorde la grâce que j'implore pour mon père, s'il revient à la santé, au bonheur, je fais le vœu, au pied du crucifix, de prendre, un jour, dans ce cloître le voile de vos bienheureuses servantes ; à moins, ô mon Dieu, que vous ne m'appeliez dans votre éternité avant mon père..., car je lui dois mon amour, mes soins, ma joie, tant que vous le laisserez sur la terre !

Quatre jours n'étaient pas écoulés, qu'un brigadier du guet apportait au chevalier de Rancé sa nomination au poste de gouverneur de la *Samaritaine*. Le chevalier croyait rêver.

— Mon père, dit aussitôt Esther, je vous expliquerai ce miracle ; mais, avant tout, venez avec moi glorifier et bénir l'ange mortel à qui nous le devons.

Et, tandis qu'ils prenaient la route du couvent, elle lui raconta son entretien avec la supérieure.

— Oui, ma fille, c'est sans doute un ange ; les anges seuls font ainsi le bien sans se montrer ; excepté celui que j'ai là près de moi.

Arrivée au couvent, Esther fit prévenir l'abbesse que deux personnes avaient absolument besoin de lui parler un instant. Elle ne voulut pas qu'on les nommât, de peur que, par un sentiment d'humilité, la bienfaitrice ne songeât à se dérober aux témoignages de leur reconnaissance. L'abbesse vint au parloir.

— Ah ! Madame, dit la jeune fille, recevez mes bénédictions et celles de mon père.

La supérieure, sans lever les yeux, balbutia quelques paroles...

— Esther!!!... s'écria le chevalier.

Et il ne regardait pas sa fille... Son cœur avait reconnu à travers les grilles et tant d'années, celle dont l'image ne s'y était jamais effacée.

— Madame, continua-t-il en se reprenant, je savais bien que ce talisman me porterait bonheur.

Et il avançait la main pour montrer qu'il avait encore cette bague..., et deux grosses larmes s'échappèrent de ses yeux. Deux grosses larmes roulèrent en même temps dans les yeux de l'abbesse.. Et ils firent ensemble le signe de la croix. La jeune Esther, stupéfaite de ce qu'elle devinait, baissait son front couvert de rougeur... La supérieure rompit enfin ce long silence de quelques minutes :

— Adieu, dit-elle, soyez heureux... Je vais prier pour vous ; priez aussi pour moi.

Et elle s'éloigna sous les noirs arceaux du cloître.

Le lendemain, la petite garnison de la *Samaritaine* était en grande

tenue et sous les armes devant la façade; le maréchal de Soubise installait le nouveau gouverneur. Le carillon sonnait tout son répertoire. Quelques heures après, tous *les amis* vinrent féliciter le chevalier de Rancé, et plusieurs firent entendre qu'ils n'étaient pas étrangers à cet acte de justice. Le chevalier et sa fille sourirent le moins malicieusement qu'il leur fut possible. Au surplus, il faut encore être fort reconnaissant qu'on vienne visiter notre bonheur et regarder nos succès! car l'envie nous abandonne autant dans la prospérité que l'intérêt dans l'infortune.

De ce moment, le chevalier de Rancé retrouva toute cette gaieté d'esprit qui s'allie si bien avec la douce mélancolie du cœur. L'étendue de ses connaissances et le charme de son amabilité, les brillans talens et les grâces modestes de sa fille, attiraient tout ce que Paris avait de distingué dans le monde et dans les lettres. Le luxe et l'orgueil n'avaient pas encore inventé les *raout* et le *spleen*, et c'était à qui se ferait engager aux fêtes intellectuelles du *gouverneur de la Samaritaine*...

On ne nous a pas raconté ce que devinrent, plus tard, la fille et le père, et comment ils ont fini. Hélas! il n'y a qu'une manière de finir : elle est bien triste.

ÉMILE DESCHAMPS.

LES LIEUTENANS GÉNÉRAUX DE POLICE.

XI.

SARTINES (ANTOINE-RAYMOND-JEAN-GUALBERT-GABRIEL), COMTE D'ALBY.

M. de Sartines naquit en 1729, à Barcelone, d'une famille française, originaire d'Espagne. Il n'avait que dix-huit ans lorsqu'il vint à Paris; quoi qu'il fût pauvre, les grâces de sa personne et de son esprit le firent bien accueillir dans le monde. La duchesse de Phalaris, qui avait été la dernière maîtresse du régent, prit en affection ce jeune homme; elle résolut de l'appuyer de tout le crédit qu'elle avait conservé, et grâce peut-être autant à cette puissante protection qu'à son mérite réel, M. de Sartines fut reçu, à l'âge de vingt-trois ans, conseiller au Châtelet. Le premier pas était fait, et le jeune conseiller pouvait désormais se soutenir seul : trois ans après, il était lieutenant criminel, puis il devint maître des requêtes, et le 1er décembre 1759, il fut nommé lieutenant général de police en remplacement de M. Bertin.

Doué d'une grande perspicacité, M. de Sartines ne tarda pas à introduire dans cette partie de l'administration d'importantes réformes : il augmenta le nombre des agens de police, introduisit dans leur service une régularité plus sévère qu'auparavant, et il acquit en peu de temps une grande réputation d'habileté et de vigilance. L'approvisionnement de Paris attira surtout son attention : par plusieurs arrêtés, postérieurs seulement de quelques jours à son entrée en fonctions, il régla la vente des principales denrées dans les halles et marchés, ainsi que celle du bois et du charbon. Il hâtait en même temps, par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, la construction de la halle au blé et aux farines, commencée en 1755.

A cette époque, de fréquens incendies désolaient la capitale, et jusqu'alors on n'avait rien fait pour combattre ce fléau d'une manière efficace; M. de Sartines doubla le nombre des gardes-pompes, et porta de quatre à seize les corps-de-gardes qu'ils devaient occuper. Une guerre active et incessante fut faite aux voleurs; la mendicité et le vagabondage furent sévèrement réprimés; enfin l'on peut dire que la police commença sous M. de Sartines, à marcher d'un pas ferme dans la voie des améliorations.

Depuis six mois seulement ce magistrat remplissait les fonctions de lieutenant général de police, lorsqu'arriva, sur la place Louis XV, à l'occasion des fêtes du mariage du dauphin et de la dauphine (depuis Louis XVI et Marie-Antoinette), l'épouvantable catastrophe qui coûta la vie à plus de quatre cents personnes. Le feu d'artifice avait été disposé à l'entrée des Champs-Élysées, et un immense concours de peuple s'était rendu sur la place; quand le feu eut été tiré, la foule voulut s'écouler par la rue Royale (la rue de Rivoli n'existait pas alors); l'obscurité était profonde, et des filous avaient tendu des cordes à environ un pied d'élévation. Des centaines de personnes tombèrent les unes sur les autres; les cris, les imprécations jetèrent dans les dernières profondeurs de la foule l'épouvante et le désordre : les uns, en voulant fuir, se jetèrent dans les fossés, d'autres se cramponnèrent aux échafaudages et en déterminèrent la chute qui les écrasa; plusieurs s'attachèrent imprudemment aux équipages dont on n'avait pas même songé à défendre la circulation. On ne connut que le lendemain toute l'étendue de ce désastre dont le Parlement voulut connaître la cause. M. de Sartines et le prévôt des marchands donnèrent des explications d'où il résulta que les prétentions des magistrats de l'Hôtel-de-Ville avaient entravé les dispositions de la police, et que ce déplorable événement ne pouvait être imputé qu'à l'imbécille vanité de quelques échevins.

Lorsque M. de Sartines fut nommé lieutenant de police, la Bastille, Vincennes, Bicêtre même, contenaient un assez grand nombre de prisonniers d'état, dont il importait d'améliorer la situation. Il fit élever dans la première de ces prisons un corps de bâtiment, qui y manquait, pour le service des détenus. Une inscription en lettres d'or sur marbre noir, placée dans une des cours, atteste la part qu'il eut à cette construction.

On a souvent et amèrement reproché à ce magistrat les persécutions qu'il exerça contre les philosophes et leurs écrits, et c'est là une grande injustice : les *Lettres de la montagne*, le *Contrat social*, le *Livre de l'esprit*, le *Traité de la tolérance*, et tant d'autres ouvrages diversement apréciés dont il empêchait la libre circulation, n'avaient-ils pas été condamnés par le Parlement? Le lieutenant de police était, dans ce cas, légalement chargé de l'exécution des arrêts, et il ne pouvait, sans manquer à ses devoirs, refuser son concours.

M. de Sartines est le premier qui ait conçu l'idée d'établir des impôts sur les vices : les maisons publiques de jeu qu'il tolérait pour éviter les dangers de celles qui auraient pu échapper à sa surveillance, et des maisons d'un autre genre, n'obtenaient cette tolérance qu'en payant à la ville de fortes redevances, employées ensuite à défrayer la police. Comme on aurait répugné à rendre des comptes patens de ressources aussi honteuses, la recette et l'emploi de ces fonds étaient soustraits à la vérification de la chambre des comptes. Telle est l'origine des fonds secrets, et quelque mauvais que puisse paraître ce moyen, il n'en est pas moins certain que l'administration de la police y puisa une régularité que nous ont enviée d'autres pays. Cinquante ans auparavant, il n'avait pas fallu moins que les avertissemens du grand-pénitencier pour éclairer l'autorité sur les empoisonnemens si fréquens qui désolaient alors la capitale et d'autres grandes villes du royaume.

Cependant le déréglement des mœurs allait croissant : M. de Sartines surveilla ceux qui donnaient de scandaleux exemples, et il apprit à l'archevêque de Paris que le clergé comptait jusqu'à cent quatre-vingt-seize membres indignes, parmi lesquels il y avait douze curés. La cour corrompue de Louis XV, bien loin de s'effrayer de ces inconcevables déportemens qui conduisaient rapidement la monarchie sur les bords de l'abîme, s'en amusait au contraire, et les rapports de M. de Sartines, qui auraient dû être communiqués au roi seul, devenaient, dans les petits soupers de la cour, l'occasion des plus étranges commentaires.

M. de Sartines dut encore aux grâces de sa personne quelques uns

des succès qu'il obtint dans son administration. Il était fort recherché dans la haute société, et beaucoup de grandes dames faisaient, sans s'en douter, la police à son profit. Il voyait tout par ses propres yeux, et ne laissait jamais à ses commis le soin de dépouiller la correspondance. Il faisait venir dans son cabinet, et à tour de rôle, chaque commissaire de quartier; il l'interrogeait sur les mœurs, sur les besoins, sur les opinions des gens dont il lui confiait la surveillance. Il avait ordonné à ses exempts de se rendre trois fois par jour dans son bureau particulier, pour lui rendre compte des affaires qui ne devaient être l'objet d'un rapport écrit; il avait enfin déclaré à tous ses employés qu'il était prêt à les écouter la nuit, le jour, à toute heure, et sa prodigieuse mémoire lui permettait de retenir jusqu'aux moindres détails des nombreuses affaires dont on l'entretenait. Un jour, une dame de la cour, une marquise arrive à l'hôtel du lieutenant de police; elle pleurait et se lamentait. On lui avait volé ses diamans et une somme de vingt mille écus en or qu'elle conservait dans son secrétaire. Elle supplia M. de Sartines de mettre tous ses limiers sur la trace du voleur; elle accusa ses domestiques, presque ses enfans.

— N'accusez personne, Madame, lui dit le lieutenant de police : hier, à minuit, vous avez reçu secrètement un homme; c'est lui qui vous a enlevé votre or et vos bijoux. Il en est encore nanti, et je puis le faire arrêter à l'instant, mais il faudra qu'on le juge...

— De grâce, Monsieur, qu'il reste libre! dit la marquise en cachant son visage que couvrait la rougeur de la honte.

Voici deux autres anecdotes que nous empruntons à un chroniqueur, dont la véracité est assez généralement reconnue :

Pupil de Myons, premier président du parlement de Lyon, qui était fort lié avec M. de Sartines, soutenait un jour devant ce magistrat que la clairvoyance de la police pouvait être fort aisément mise en défaut, et que, par exemple, lui, de Myons, pourrait venir à Paris et y demeurer plusieurs jours sans que la police en fût informée. Le lieutenant de police soutint le contraire, et offrit une gageure qui fut acceptée. Quelques mois après, M. de Myons, qui était retourné à Lyon, en partit secrètement; il courut jour et nuit, arriva à Paris à onze heures du matin et alla loger dans un quartier fort éloigné de celui où il habitait ordinairement. A midi précis, il reçut un billet du lieutenant général de police, qui l'engageait à venir dîner ce jour là chez lui.

La réputation de M. de Sartines était si bien établie, non seulement en France, mais à l'étranger, qu'un ministre de l'empereur d'Allemagne lui écrivit un jour pour le prier avec instance de faire arrêter, à Paris, un fameux voleur qu'on croyait s'y être réfugié, et dont le gouvernement autrichien voulait à tout prix s'assurer. Il répondit peu de jours après, que le voleur n'était point à Paris, mais à Vienne même, logé dans une maison d'un des faubourgs qu'il désigna, indiquant en même temps les heures auxquelles il avait coutume de sortir et les déguisemens sous lesquels il se cachait. Tout ces renseignemens se trouvèrent exacts, et le voleur fut arrêté.

M. de Sartines ne pouvait arriver à un tel résultat qu'en déployant une activité prodigieuse. Il passait souvent des nuits entières dans son cabinet; aussi lui arrivait-il quelquefois, au milieu d'une société nombreuse, de se laisser aller à un sommeil de quelques minutes, qui semblait être le silence de la réflexion.

Un maître des requêtes se trouvant un soir chez le lieutenant de police, et voyant que ce magistrat ne prenait aucune part à la conversation générale, crut l'occasion favorable pour appeler sa bienveillance sur un homme auquel il voulait procurer une place d'agent de change. Il s'approcha donc de M. de Sartines, exposa tous les mérites de son protégé et présenta sa demande. Le lieutenant de police faisait en ce moment un rêve fort étranger à ce qui se passait autour de lui, et il prononça assez distinctement ces paroles : « *C'est inutile, nous allons les mettre en boutique.* » Le maître des requêtes se retira très confus, et alla aussitôt raconter cette réponse dans les mêmes termes à son protégé, qui lui-même courut avertir les agens de change qu'il connaissait du sort dont ils étaient menacés. Ceux-ci se rassemblèrent en toute hâte, consternés d'un événement si imprévu; et ils décidèrent que, dès le lendemain, ils présenteraient au ministre une requête appuyée de la signature des principaux négocians et banquiers de Paris, par laquelle ils protesteraient contre un tel avilissement de leur état, et offriraient leur démission. Ils nommèrent des députés qui se rendirent à Versailles, et soumirent respectueusement le vœu général de leurs confrères au ministre. Celui-ci, fort étonné du plan ridicule qu'on lui supposait, voulut connaître l'origine d'une pareille sottise. Le maître des requêtes fut mandé, et déclara tenir cette nouvelle de M. de Sartines qui, appelé à son tour, s'empressa naturellement de le contredire. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à découvrir la vérité (1).

Une particularité singulière en M. de Sartines, et qui, au premier aspect, pourrait passer pour puérile, est le goût qu'il avait pour les perruques; il en possédait une immense collection. Il s'en servait pour donner à sa physionomie des caractères différens et appropriés aux diverses circonstances où il devait se trouver.

Tant qu'il fut lieutenant de police, M. de Sartines eut pour la cour des complaisances excessives; mais quelques écrivains en ont voulu faire un assassin ou un bourreau, et en cela ils l'ont calomnié. Ainsi, par exemple, après la prise de la Bastille, on publia une brochure intitulée : *Copie des lettres originales manuscrites trouvées dans les ruines de la Bastille, le 15 juillet 1789*, et voici une de ces prétendues lettres originales.

« *Lettre de M. de S., lieutenant général de police, à M. Delaunay* « *gouverneur de la Bastille.* »

« Le ... juin 17..

« Je vous envoie, mon cher Delaunay, le nommé F.... C'est un très « mauvais sujet; vous le garderez pendant huit jours, après lesquels « vous vous en déferez.

« Signé, de S... »

Note mise au bas de la lettre par M. Delaunay.

« Le ... juin, fait entrer le nommé F..., et, après le temps fixé, ren« voyé chez M. de S... pour savoir sous quel nom il voulait le faire « enterrer. »

En admettant que la mort du nommé F... ait pu être utile à M. de Sartines ou au gouvernement, on se demande pourquoi le lieutenant de police aurait eu besoin de faire enterrer un individu aussi peu connu, sous un nom supposé? Un homme mis en prison peut y mourir de maladie au bout de huit jours, et si le gouverneur de la Bastille avait assigné à cette mort une cause naturelle, personne n'aurait eu les moyens de prouver le contraire. Ces lettres sont fausses, ceux qui les ont fabriquées voulaient une révolution complète, et ils pensaient sans doute que la fin justifiait les moyens.

Voici toutefois un fait que nous regrettons de trouver dans l'histoire de cet habile magistrat et qui paraît incontestable (2).

« Le chevalier de Pompignan de Mirabelle, vieillard vénérable, ayant entendu réciter quatre vers contre la marquise de Pompadour, avait eu le malheur de les répéter dans une compagnie nombreuse. Voici comment il rapporte lui-même les suites de son imprudence :

« Averti que M. de Sartines allait lancer contre moi une lettre de cachet, je me présentai chez ce magistrat, en le priant de me dire, dans quelle prison il voulait que je me rendisse? A Vincennes, me répondit-il.

(1) Cette anecdote, qui peut paraître invraisemblable, est rapportée par plusieurs biographes; elle se trouve aussi dans l'*Histoire de la police*, par Manuel. Paris, 1792, tome 1.

(2) Cette anecdote est rapportée par tous les biographes; elle se trouve encore dans *la Bastille dévoilée* et dans l'*Histoire de la police, par Manuel*.

Je montai dans mon carrosse, et, sans retourner chez moi, je vins me constituer prisonnier au donjon. A peine y fus-je sequestré, que l'ordre de ma détention arriva. Je crus, dans le premier moment que ce n'était qu'un jeu : il dure *depuis onze ans* ! J'ai vu divers fois M. de Sartines, dans les visites qu'il a coutume de faire une fois par an, et je n'ai jamais pu en tirer que ces mots : « Ou vous êtes l'auteur des vers en question, ou vous connaissez celui qui les a faits; dans le second cas, votre silence opiniâtre vous rend aussi coupable ; nommez-le, et vous redevenez libre. Il m'aurait été bien difficile de révéler ce nom, si j'avais été capable de cette indignité, puisqu'il m'était absolument inconnu. »

Ceci ne doit point faire oublier que M. de Sartines apporta dans les fonctions de lieutenant général de police, un zèle, une activité, une habileté qui n'avait été déployées par personne avant lui, et que sous son administration les habitans de Paris vécurent dans une sécurité parfaite.

Après avoir exercé pendant quinze années cette terrible magistrature, M. de Sartines fut, en 1774, appelé au ministère de la marine, par Louis XVI qui venait de monter sur le trône. Cette nomination, conseillée par le vieux Maurepas, causa un étonnement général.

Peut-être Sartines n'avait-il pas toutes les connaissances nécessaires pour remplir ses nouvelles fonctions. Il passait pour ignorant en géographie, et on lui a attribué à cet égard de singulières bévues. Par exemple, on rapporte qu'un jour étant en présence du roi et voulant parler de la baie d'Hudson, il dit l'*abbaye* d'Hudson (1), et qu'une autre fois il se récria contre les dangers qu'il y aurait pour une escadre à approcher trop près de la *Terre-de-Feu*. Mais rien de tout cela ne nous paraît probable.

Quoi qu'il en soit, on peut dire à la louange de M. de Sartines, que, secondé par le chevalier de Fleurieu, dont il avait su apprécier le mérite, il se conduisit dans les conjonctures les plus embarrassantes avec une grande prudence et avec le zèle qui l'avait déjà distingué. Il répara même beaucoup de fautes de ses prédécesseurs ; mais il négligea beaucoup trop la comptabilité. Les opérations très mal combinées des flottes de France et d'Espagne, en 1780, pendant la guerre de l'indépendance d'Amérique, eurent pour unique résultat un surcroît de dépense de douze millions. Ces abus furent dévoilés par M. Necker à Louis XVI, en l'absence et à l'insu de M. de Maurepas. Le portefeuille de la marine fut aussitôt donné à M. de Castries, et M. de Sartines se vit expulsé par une intrigue de cour à peu près semblable à celle qui l'avait amené au ministère. C'est ce que retrace assez bien une épigramme insérée dans les écrits du temps. On y faisait tenir, en assez mauvais vers, ce langage au ministre disgracié :

> J'ai balayé Paris avec un soin extrême;
> Et voulant sur les mers balayer les Anglais,
> J'ai vendu si cher mes balais,
> Que l'on m'a balayé moi-même.

Toutefois, pour le consoler, le roi lui donna à sa sortie du ministère une gratification de cent cinquante mille francs, et une pension de soixante-dix mille francs.

Depuis ce temps, M. de Sartines vécut dans la retraite. Au moment où la révolution sembla menacer les jours de tous ceux qui avaient joui de la confiance royale, M. de Sartines dut croire sa vie en danger. Cependant il ne voulait point quitter la France ; mais, cédant enfin aux instances de ses amis, il se retira à Taragone, en Espagne. Il y mourut le 7 septembre 1801 entouré de Français que la tourmente révolutionnaire avait jetés sur le sol étranger et auxquels, malgré la médiocrité de sa fortune, il avait offert une généreuse hospitalité. Moins heureux que lui, son fils, resté en France, a péri sur l'échafaud révolutionnaire le 17 juin 1794.

(1) *Dictionnaire de la Conversation.*

XII.

LENOIR (Jean-Pierre-Charles).

On lit dans le *Tableau de Paris*, de Mercier : *Monsieur Lenoir a changé plusieurs fois en un ministère de compassion et d'indulgence un ministère de justice et de rigueur, et l'ordre public n'en a pas souffert.*

Cet éloge donné par un homme habitué à ne voir, pour ainsi dire, que le mauvais côté de chaque chose, ne saurait être suspect, et nous n'hésitons pas à reconnaître qu'il est mérité.

Né en 1732, et issu d'une famille qui avait toujours tenu une place dans la magistrature et dans la finance, M. Lenoir fut destiné, dès sa première jeunesse à la carrière judiciaire ; ses études furent dirigées dans ce sens, et à peine eût-il atteint sa vingtième année, qu'il obtint une charge de conseiller au Châtelet. Deux ans après, en 1754, il succéda à son père dans la place de lieutenant particulier, et en 1759, il fut nommé lieutenant criminel au même siége. Il remplit pendant six ans ces fonctions importantes. Pourvu, en 1765, d'une charge de maître des requêtes, il ne tarda pas à se faire remarquer par son esprit, son amour du travail, et une facilité d'élocution dont il avait déjà tiré de grands avantages. Cette même année, il figura comme rapporteur dans la commission formée pour juger M. de La Chalotais, procureur général au parlement de Bretagne, lequel était accusé d'avoir trempé dans les troubles parlementaires de cette province, et d'avoir manqué de respect et d'obéissance au garde des sceaux. Un caractère ardent, passionné, factieux, l'avait mis en dissidence avec les ministres du roi. Condamné et renfermé au château-fort de Saint-Malo, La Chalotais composa ce fameux mémoire qui fit tant de bruit à cette époque, et que l'on réimprima avec tant d'éclat un peu avant la révolution de juillet. Ce mémoire fut, dit-on, écrit sur du papier à sucre, à l'aide d'un cure-dent, avec un peu de suie délayée dans de l'eau sucrée. Voltaire écrivait à ce sujet : « Le cure-dent de La Chalotais grave pour l'immortalité. » Mais on sait que le seigneur de Ferney n'était pas avare de ces brevets d'immortalité. Quoi qu'il en soit, M. Lenoir, qui s'était vu à regret nommer membre de la commission royale, se conduisit, dans cette circonstance difficile, avec une activité, une prudence et une fermeté rares ; il ne montra ni animosité, ni bassesse, et ce fut à lui que l'accusé dut la conservation de sa fortune, de son honneur et de sa vie.

Peu de temps après cet événement, M. Lenoir, dont le mérite était dès lors reconnu, fut nommé à l'intendance de Limoges ; mais à peine était-il entré en fonctions qu'on le rappela à Paris où l'attendait sa nomination de lieutenant général de police, en remplacement de M. de Sartines, appelé par Louis XVI au ministère de la marine (août 1774).

Quelques mois s'étaient à peine écoulés, et déjà M. Lenoir avait essuyé bien des larmes, et prévenu bien des désordres par sa prudence toute paternelle, lorsqu'une dissidence éclata entre lui et Turgot, alors ministre des finances, au sujet des approvisionnemens de Paris. Il fallait que l'un des deux se retirât ; M. Lenoir offrit sa démission qui fut acceptée avec d'honorables témoignages de regret, et il quitta la direction de la police le 14 mai 1775. Presque en même temps, il fut nommé conseiller d'état, et envoyé en cette qualité, avec des pouvoirs très étendus, pour rétablir le parlement de Pau et sévir contre le parlement d'Aix, où quelques brouillons avaient jeté le désordre et fait prévaloir l'esprit de sédition, missions périlleuses et difficiles dont il parvint à s'acquitter à la satisfaction générale.

Les intensions de Turgot était bonnes sans doute ; mais l'essai de son système ne fut pas heureux. Une violente émeute éclata à Paris, à propos de la libre exportation des grains que ce ministre croyait juste et utile à l'agriculture ; le roi en fut vivement affligé, et Turgot ne

craignit pas d'accuser le prince de Conti d'avoir fomenté le désordre ; mais ne pouvant produire de preuves, il se retira, et presque aussitôt la direction de la police fut rendue à M. Lenoir (19 juin 1776), qui signala son deuxième avénement par une activité prodigieuse : outre de nombreux réglemens relatifs à la police des marchés, aux porteurs d'eau, aux brocanteurs, à l'éclairage et à l'assainissement de Paris, on lui doit une foule de créations utiles. Mercier, que nous avons déjà cité, écrivait à cette époque : « Il y a plus de deux mille ans que l'on fait du pain, « et il y deux mille ans qu'on ne sait pas lui donner sa perfection. » M. Lenoir qui savait mettre à profit les bons avis, de quelque côté qu'ils lui vinssent, fut frappé de la justesse de cette observation, et il créa aussitôt une école gratuite de boulangerie. La même année (1777), il institua le Mont-de-Piété. Il établit à Vaugirard un hôpital destiné aux enfans à la mamelle atteints de certaines maladies, et il ordonna la suppression des vaisseaux de cuivre des laitières et des comptoirs de plomb des marchands de vin.

C'était aussi le lieutenant général de police qui avait, à cette époque, la direction de la librairie, et, sous ce rapport, sa tâche n'était pas facile. Comme son soin principal était de prévenir la propagation et la vente des livres philosophiques qu'on appelait de *mauvais livres*, parmi lesquels il y en avait effectivement de bien *mauvais*, et comme la police recevait chaque jour des ordres pour faire saisir les productions de cette espèce, c'était à M. Lenoir que les auteurs adressaient leurs plaintes et leurs réclamations ; c'était aussi à lui que les littérateurs mécontens de quelque critique amère de leurs écrits, demandaient vengeance, et ce n'était pas une petite affaire de répondre à tant d'exigences souvent ridicules et puériles.

Tout cela n'empêchait pas M. Lenoir de s'occuper particulièrement de la police de sûreté; son activité suffisait à tout, et jamais les voleurs n'avaient eu affaire à plus forte partie. Un jour, le garde des sceaux, Miromesnil, fait mander le lieutenant de police.

— Monsieur, lui dit-il, il ne se passe pas de semaine qu'on ne me vole quelques pièces d'argenterie ; voyez, je vous prie, à mettre ordre à cela.

— Monseigneur, je m'engage à vous livrer le voleur, à condition que vous me remettrez une invitation en blanc, pour le premier jour où vous aurez du monde à dîner.

Le ministre donna l'invitation, et au jour indiqué un convive du choix de M. Lenoir se trouva à la table du garde des sceaux. Le lendemain le lieutenant de police arriva chez M. de Miromesnil.

— Avez-vous trouvé mon voleur ? dit le ministre.

— Oui, Monseigneur.

— Quelque pendard de valet, sans doute ?

— Monseigneur, le voleur est maître des requêtes, et il se nomme Beaudoin de Guémadeuc.

Le ministre refusant d'ajouter foi à ces paroles, manda néanmoins le maître des requêtes qui, pressé par le lieutenant de police, avoua sa faute. Ce misérable fut enfermé à Vincennes au moment même où la mort de Mme de Cuisi l'appelait pour un tiers au partage d'une succession évaluée à plus de cinq millions.

Voici une autre aventure qui montre tout le parti que ce magistrat savait parfois tirer des renseignemens les plus simples. Le fils d'un riche négociant d'Amiens, nommé Dargent, avait obtenu une place de vice-consul en Espagne; il passa un assez long-temps hors de France et fit preuve de quelque capacité. Quand il revint en 1780, la ville d'Amiens l'envoya près de M. Necker, alors ministre des finances, pour traiter de certaines affaires de commerce. Il se rendit à Paris; mais bientôt sacrifiant les affaires aux plaisirs, il étala un luxe ruineux : il eut des maîtresses, des chevaux, joua gros jeu, et mena le train d'un homme ayant cent mille livres de revenu, bien qu'en réalité il possédât pour tout bien une pension de mille écus que lui faisait son père. Une actrice des Italiens, nommée Colombe, devint sa maîtresse en titre, et bien qu'elle lui coûtât cher, il en était aimé, chose assez rare. C'était à la vérité un fort joli cavalier, dans toute la fleur de la jeunesse, et il avait eu l'art de flatter l'ambition de sa maîtresse en lui faisant croire qu'il disposait d'une grande fortune.

Quels moyens ce jeune homme employait-il pour subvenir aux dépenses extraordinaires qu'il faisait chaque jour ? Les voici : M. Necker avait, quelques mois auparavant, ouvert un emprunt ; Dargent s'était procuré quelques actions de cet emprunt, et il était parvenu à en faire fabriquer de semblables dont il avait lui-même rempli les chiffres et les signatures. Il en passa d'abord quelques unes à la Bourse où la mission dont il était chargé l'obligeait à se montrer de temps en temps ; mais bientôt cette allure lui parut trop lente : il voulut opérer en grand. Comme il lui fallait une dupe parmi les agens de change, il résolut de s'adresser à leur doyen, nommé Dumaine, homme honnête, confiant, un peu affaibli par l'âge, et par conséquent plus facile à tromper qu'un autre. Il se présenta chez lui sans se faire connaître, le 2 février 1781, et lui vendit soixante actions, au prix de douze mille francs chacune, ce qui faisait une somme de soixante-douze mille francs, que l'agent de change paya sur-le-champ en espèces.

Dargent ne s'en tint pas là, et il continua à fabriquer des actions qu'il vendait ou qu'il faisait vendre. Bientôt des actions sous le même numéro parurent à la Bourse; on en conclut qu'il y en avait de fausses, et l'alarme se répandit dans le monde financier; enfin on reconnut que toutes celles qui avaient été émises par le doyen Dumaine, étaient fausses. Instruit de ce fait, le ministre des finances se hâta d'en faire part à M. Lenoir, lequel reconnut promptement que le doyen avait été trompé : la réputation de ce vieillard était bien établie ; aussi, non seulement la compagnie entière des agens de change répondit de sa probité, mais même, comme elle connaissait la médiocrité de sa fortune, elle prit des mesures pour le remboursement de la valeur des fausses actions.

C'était à M. Lenoir à trouver le coupable. Il donna des ordres : une foule d'agens se livrèrent aux recherches les plus actives, mais aucun ne put parvenir à se mettre sur la voie. Le lieutenant de police fit alors ce raisonnement : une somme de soixante-douze mille livres, dont un quart en écus, ne s'emporte pas dans la poche ; le faussaire a *donc* dû se servir d'une voiture de place ; car lors même qu'il en aurait en une à lui, il n'en eût pas fait usage dans cette circonstance, de peur d'être, par ce moyen, facilement reconnu.

Là dessus M. Lenoir fit appeler successivement tous les cochers de fiacre, et il les interrogea lui-même. Ce moyen si simple eut tout le succès qu'il en avait espéré : l'un de ces cochers déclara en effet qu'il se rappelait parfaitement avoir conduit, le jour de la Chandeleur, un jeune homme de bonne mine, de grand air même, avec une forte somme d'argent dans la rue Mauconseil, à l'hôtel des Trois-Evêchés. Ce jeune homme lui avait donné six francs, bien qu'il n'eût fait qu'une très petite course, circonstance qui aidait singulièrement à la mémoire du cocher.

Il n'en fallut pas davantage. Un inspecteur reçut l'ordre de se rendre, avec un commissaire et quelques agens, rue Mauconseil, à l'hôtel indiqué, entre onze heures et minuit. Il s'informa des noms et de l'état des personnes qui logeaient dans cette maison, pendant que les agens la surveillaient au dehors. Ce qu'il apprit au sujet de Dargent excita ses soupçons. Il l'attendit. Le faussaire était dehors, et ne rentra qu'à minuit. On le laissa monter à son appartement, et à peine fut-il couché, que la police se présenta ; il fut arrêté ; on ouvrit ses armoires, son secrétaire : le malheureux avoua tout. Ses papiers furent envoyés à l'hôtel de la police ; lui-même fut conduit devant M. Lenoir ; il se jeta aux pieds du magistrat et le supplia de le sauver de la potence. Après lui avoir fait subir un interrogatoire, on l'envoya à la Bastille.

Ainsi que nous l'avons dit, la famille de ce jeune homme était riche, et il est permis de penser qu'avec du temps et des démarches, on serait parvenu à ensevelir dans l'oubli cette honteuse affaire ; mais Dargent acheva de se perdre par une tentative d'évasion. Plein de l'idée qu'il n'échapperait pas à la potence, il s'affubla un jour d'un bonnet de coton,



et mit une serviette devant lui en guise de tablier; après quoi il se coucha tout chaussé et habillé, et ferma les rideaux. Le porte-clefs qui entra dans la chambre pour faire sa garde-robe, voyant ses pantoufles devant le lit, se contenta, en sortant, de pousser la porte, et ne crut pas devoir fermer les verroux. Dargent sortit doucement; au bas de l'escalier, et à l'entrée de la cour, il trouva un panier de bouteilles, le mit à son bras, et se présenta à la sentinelle qui, le prenant pour un garçon d'office, lui ouvrit la porte; la seconde sentinelle le laissa passer sans plus de difficulté. Déjà il était dans la cour du Gouvernement, lorsque les bas officiers invalides, remarquant l'étrangeté de son accoutrement, conçurent quelques soupçons et l'arrêtèrent.

M. Lenoir, averti, accourut. On interrogea les sentinelles, on les mit aux arrêts. On craignit qu'il n'y eût un complot formé dans l'intérieur, pour l'évasion du prisonnier. Bientôt une commission de juges du Châtelet fut nommé; Dargent fut condamné à être pendu.

Toute sa nombreuse famille se mit en deuil et courut à Versailles, pour se jeter aux pieds du roi et de la reine, et demander sa grâce. Cette démarche sauva la vie au coupable : le roi commua la peine en une réclusion perpétuelle, et Dargent fut, en conséquence, transféré de la Bastille à Saint-Yon de Rouen.

Nul ne poussa plus loin que M. Lenoir l'art de se procurer des espions gratuits ou salariés. Un très grand nombre de domestiques étaient placés par l'effet des intrigues secrètes des agens de police; les colporteurs n'avaient d'autorisation qu'autant qu'ils se soumettaient à rendre compte de tout ce qu'ils voyaient ou entendaient. Un homme était-il surpris en flagrant délit d'outrage aux mœurs, on lui faisait entrevoir les peines sévères et l'infamie qui en résulteraient, et on lui offrait l'alternative d'être livré à la justice ou de devenir espion. Il en était de même à l'égard de quelques membres des corps les plus considérables de l'état; on trouvait facilement des gens qui avaient des secrets à cacher, et la police en profitait. Des conseillers au Parlement, des maîtres des requêtes, servaient ainsi gratuitement les vues de M. Lenoir. L'espion le plus coûteux était une femme, alors fort répandue dans le monde, et dont le lieutenant de police payait les services deux mille livres par an.

Un jour que M. Lenoir se trouvait chez le duc d'Orléans, on raconta devant ce prince d'étranges anecdotes de filouterie. Le duc dit qu'en pareil cas, il y avait toujours de la faute de la personne volée, et qu'en évitant la foule, en se tenant sur ses gardes, on pouvait défier tous les filous du monde.

— Monseigneur, dit M. Lenoir, qu'il me soit permis de vous faire observer, qu'étant toujours entouré de personnes considérables et ne pouvant être approché que par ceux qui ont l'honneur d'être connus de vous, il vous est fort difficile de juger de l'habileté de ces rusés coquins; mais si votre altesse voulait sortir trois ou quatre fois, vêtu comme un simple particulier, et sans prendre aucune précaution extraordinaire, on lui volerait sa boîte ou sa montre et peut-être l'une et l'autre.

Le prince accepta cette sorte de défi, et dès le lendemain, vêtu d'un costume simple, il sortit avec le lieutenant de police. Ils allèrent ensemble sur les boulevarts neufs, l'un des endroits les moins fréquentés de Paris, où, par conséquent, il n'y avait point de foule à craindre. La conversation et la promenade firent bientôt perdre de vue l'objet de la démarche. Mais à peine eurent-ils fait deux cents pas dans la campagne, qu'ils aperçurent une femme qui battait avec la plus grande inhumanité un petit garçon d'environ dix ans. Le duc d'Orléans s'étant avancé vers cette femme, lui reprocha sa cruauté; aussitôt l'enfant dont le visage était baigné des larmes, vint se jeter dans les bras du protecteur que le ciel lui envoyait.

— Monseigneur, dit quelques instans après M. Lenoir au prince, veuillez regarder dans vos poches, et vous croirez désormais à l'adresse des filous.

Le duc d'Orléans se fouilla et reconnut qu'on lui avait volé sa tabatière. Affligé de ce qu'un enfant si jeune fût livré à un aussi infâme métier, le prince résolut de le faire élever dans une pension.

— Il en sera ce qu'il plaira à votre altesse, dit M. Lenoir; mais il faudra, pour cela, le faire sortir définitivement de la prison d'où il a été tiré ce matin tout exprès pour vous voler votre tabatière.

Le prince ne persista pas moins dans sa résolution.

M. Lenoir était lié d'amitié avec M. de Calonne, et il l'instruisait très exactement des bruits publics et des manœuvres de ses ennemis; en échange, ce ministre le défendit autant qu'il le pouvait contre le baron de Breteuil qui avait le département de Paris. Mais enfin M. de Breteuil suscita tant de désagrémens au lieutenant général de police, que ce magistrat donna sa démission, laquelle fut acceptée le 11 août 1785. Le même jour le roi nomma M. Lenoir son bibliothécaire, et lui donna la présidence de la commission des finances, emplois qu'il conserva jusqu'en 1790.

Bientôt la révolution, dont il avait prévu les rapides développemens, l'obligea à chercher un asile en Suisse, d'où il se rendit en Autriche et en Russie. Enfin, en 1802, il revint à Paris, et l'on assure que les ministres le consultèrent avec fruit sur plusieurs points d'administration.

A cette époque, la fortune de M. Lenoir était entièrement perdue; mais il avait conservé des amis qui pourvurent à ses premiers besoins. Le gouvernement permit au Mont-de-Piété, dont il était le créateur, de lui faire une pension de quatre mille francs; en même temps, un homme riche, à qui il avait autrefois rendu service, lui offrit une maison de campagne à Crosne, près Villeneuve-Saint-Georges. M. Lenoir mena dès lors une vie très retirée. En 1807, il fut atteint d'une maladie qui l'emporta en quelques jours.

Cet homme d'état dont le mérite était, si non transcendant, au moins très distingué, vit venir sans effroi sa dernière heure, et il expira le 17 novembre 1807, avec la conscience d'avoir fait le bien autant qu'il l'avait pu.

J. P.

TOLÈDE.

(Suite et fin. — Voir notre dernier numéro.)

Il faisait une chaleur atroce, une chaleur de four à plâtre, et il fallait réellement une curiosité excessive pour ne pas renoncer à toute exploration de monumens par cette température sénégambienne; mais nous avions encore toute l'ardeur de touristes parisiens enthousiastes de couleur locale! Rien ne nous rebutait; nous ne nous arrêtions que pour boire, car nous étions plus altérés que du sable d'Afrique. Je ne sais vraiment point comment nous ne sommes pas devenus hydropiques; sans compter le vin et les glaces, nous consommions sept à huit jarres d'eau par jour. *Agua! agua!* tel était notre cri perpétuel, et une chaîne de *muchachas*, se passant les pots de main en main de notre chambre à la cuisine, suffisaient à peine pour éteindre l'incendie. Sans cette inondation obstinée, nous serions tombés en poussière comme les modèles d'argile des sculpteurs, lorsqu'ils négligent de les mouiller.

La cathédrale visitée, nous résolûmes, malgré notre soif, d'aller à l'église de *San Juan de los Reyes*, mais ce ne fut qu'après de longs pourparlers que nous réussîmes à nous en faire donner les clefs, car l'église de *San Juan de los Reyes* est fermée depuis cinq ou six ans, et le couvent dont elle fait partie est abandonné et tombe en ruines.

San Juan de los Reyes est situé au bord du Tage, tout près du pont Saint-Martin; ses murailles ont cette belle teinte orange qui distingue les anciens monumens dans les climats où il ne pleut jamais. Une collection de statues de rois dans des attitudes nobles, chevale-

resques, et d'une grande fierté de tournure, en décore l'extérieur, mais ce n'est pas là ce qu'il y a de plus singulier à *San Juan de los Reyes*, car toutes les églises du moyen-âge sont peuplées de statues. Une multitude de chaînes suspendues à des crochets garnissent les murs du haut en bas : ce sont les fers des prisonniers chrétiens délivrés par la conquête de Grenade. Ces chaînes suspendues en manière d'ornement et d'*ex voto*, donnent à l'église un faux air de prison assez étrange et rébarbatif.

On nous a conté à ce propos une anecdote que nous placerons ici parce qu'elle est courte et caractéristique. — Le rêve de tout *gefe politico*, en Espagne, est d'avoir une *alameda*, comme celui de tout préfet, en France, une rue de Rivoli dans sa ville. Le rêve du *gefe politico* de Tolède était donc de procurer à ses administrés le plaisir de la promenade; l'emplacement fut choisi, les terrassemens ne tardèrent pas à s'achever, grâce à la coopération des travailleurs du *Presidio*; il ne manquait donc plus à la promenade que des arbres, mais les arbres ne s'improvisent pas, et le *gefe politico* imagina judicieusement de les remplacer par des bornes de pierre reliées entre elles au moyen de chaînes de fer. Comme l'argent est fort rare en Espagne, l'ingénieux administrateur, homme de ressource s'il en fut, avisa les chaînes historiques de *San Juan de los Reyes*, et se dit : — Parbleu, voilà mon affaire toute trouvée! — Et l'on attacha aux bornes de l'*alameda* les chaînes des captifs délivrés par Ferdinand et Isabelle-la-Catholique. Les serruriers qui avaient fait cette besogne reçurent chacun quelques brasses de cette héroïque ferraille; quelques personnes intelligentes (il s'en trouve partout) crièrent à la barbarie, et les chaînes furent reportées à l'église. Quant à celles que l'on avait données en paiement aux ouvriers, ils en avaient déjà forgé des socs de charrue, des fers de mules et autres ustensiles. Cette histoire est peut-être une médisance, mais elle a tous les caractères de la vraisemblance : nous la rapportons comme on nous l'a racontée; revenons à notre église. La clef tourna avec peine dans la serrure rouillée. Ce léger obstacle surmonté, nous entrâmes dans un cloître dévasté d'une élégance admirable; des colonnes sveltes et découplées soutenaient sur leurs chapiteaux fleuris des arcades ornées de nervures et de broderies d'une délicatesse extrême; sur les murailles couraient de longues inscriptions à la louange de Ferdinand et d'Isabelle, en caractères gothiques entremêlés de fleurs, de ramages et d'arabesques; imitation chrétienne des sentences et des versets du Coran employés par les Mores comme ornement d'architecture. Quel dommage qu'un si précieux monument soit abandonné de la sorte!

En donnant quelques coups de pied à des portes barrées par des ais vermoulus, ou obstruées de décombres, nous parvînmes à nous introduire dans l'église, qui est d'un style charmant, et semble, à part quelques mutilations violentes, avoir été achevée hier. L'art gothique n'a rien produit de plus suave, de plus élégant ni de plus fin. Tout autour circule une tribune découpée à jours et fenestrée comme une truelle à poisson, qui suspend ses balcons aventureux aux faisceaux des piliers dont elle suit exactement les retraits et les saillies; des rinceaux gigantesques, des aigles, des chimères, des animaux héraldiques, des blasons, des banderolles et des inscriptions emblématiques dans le genre de celles du cloître complètent la décoration. — Le chœur, placé en face du *retablo*, à l'autre bout de l'église, est supporté par un arc surbaissé d'un bel effet et d'une grande hardiesse.

L'autel, qui sans doute était un chef-d'œuvre de sculpture et de peinture, a été impitoyablement renversé. Ces dévastations inutiles attristent l'âme et font douter de l'intelligence humaine : en quoi les anciennes pierres gênent-elles les idées nouvelles? Ne peut-on faire une révolution sans démolir le passé. Il nous semble que la *constitucion* n'aurait rien perdu à ce qu'on laissât debout l'église de Ferdinand et d'Isabelle-la-Catholique, cette noble reine qui crut le génie sur parole et dota l'univers d'un nouveau monde.

Nous risquant sur un escalier à moitié rompu, nous pénétrâmes dans l'intérieur du couvent : le réfectoire est assez vaste et n'a rien de particulier qu'une effroyable peinture placée au dessus de la porte; elle représente, rendu encore plus hideux par la couche de crasse et de poussière qui le recouvre, un cadavre en proie à la décomposition, avec tous ces horribles détails si complaisamment traités par les pinceaux espagnols. Une inscription symbolique et funèbre, une de ces menaçantes sentences bibliques qui donnent au néant humain de si terribles avertissemens, est écrite au bas de ce tableau sépulcral, singulièrement choisi pour un réfectoire.

Au-dessus, de chaque côté d'un long corridor, sont rangées, comme les alvéoles d'une ruche d'abeilles, les cellules désertes des moines disparus; elles sont exactement pareilles les unes aux autres, et toutes crépies à la chaux. Cette blancheur diminue beaucoup l'impression poétique en empêchant les terreurs et les chimères de se blottir dans les coins obscurs. L'intérieur de l'église et le cloître sont également blanchis, ce qui leur donne quelque chose de neuf et de récent qui contraste avec le style de l'architecture et l'état des bâtimens. L'absence d'humidité et l'ardeur de la température n'ont pas permis aux plantes et aux mauvaises herbes de germer dans les interstices des pierres et des gravois, et ces débris n'ont pas le vert manteau de lierre dont le temps recouvre les ruines dans les climats du nord. Nous errâmes long-temps dans l'édifice abandonné, suivant d'interminables corridors, montant et descendant des escaliers hasardeux, ni plus ni moins que des héros d'Anne Ratcliffe, mais nous ne vîmes en fait de fantômes que deux pauvres lézards qui se sauvèrent à toutes jambes, ignorant sans doute, en leur qualité d'Espagnols, le proverbe français : « Le lézard est l'ami de l'homme! » Au reste, cette promenade dans les veines et dans les membres d'une grande construction dont la vie s'est retirée, est un plaisir des plus vifs qu'on puisse imaginer; on s'attend toujours à rencontrer au détour d'une arcade un ancien moine au front luisant, aux yeux inondés d'ombre, marchant gravement les bras croisés sur sa poitrine et se rendant à quelque office mystérieux dans l'église profanée et déserte.

Nous nous retirâmes, car il n'y avait plus rien de curieux à voir, pas même les cuisines, où notre guide nous fit descendre, avec un sourire voltairien que n'aurait pas désavoué un abonné du *Constitutionnel*. L'Église et le cloître sont d'une rare magnificence; le reste est de la plus stricte simplicité : tout pour l'âme, rien pour le corps.

A peu de distance de *San Juan de los Reyes* se trouve ou plutôt ne se trouve pas la célèbre mosquée synagogue, car, à moins d'avoir un guide, on passerait vingt fois devant sans en soupçonner l'existence. Notre cornac frappa à une porte pratiquée dans un mur de pisé rougeâtre le plus insignifiant du monde; au bout de quelques temps, car les Espagnols ne sont jamais pressés, l'on vint nous ouvrir, et l'on nous demanda si nous venions pour voir la synagogue; sur notre réponse affirmative, l'on nous introduisit dans une espèce de cour remplie de végétations incultes, au milieu desquelles s'épanouissait un figuier d'Inde aux feuilles profondément découpées, d'une verdure intense et brillante comme si elles eussent été vernies. Dans le fond s'élevait une masure sans caractère, ayant plutôt l'air d'une grange que de toute autre chose. On nous fit entrer dans cette masure. Jamais surprise ne fut plus grande que la nôtre : nous étions en plein orient; les colonnes fluettes aux chapiteaux évasés comme des turbans, les arcs turcs, les versets du Coran, le plafond plat aux compartimens de bois de cèdre, les jours pris d'en haut, rien n'y manquait. Des restes d'anciennes enluminures presques effacées teignaient les murailles de couleurs étranges, et ajoutaient encore à la singularité de l'effet. Cette synagogue, dont les Arabes ont fait une mosquée et les chrétiens une église, sert aujourd'hui d'atelier et de logement à un menuisier. L'établi a pris la place de l'autel; cette profanation est toute récente. L'on voit encore les vestiges du *retablo*, et l'inscription sur marbre noir qui constate la consécration de cet édifice au culte catholique

A propos de synagogue, plaçons ici cette anecdote assez curieuse : les Juifs de Tolède, probablement pour diminuer l'horreur qu'ils inspiraient aux populations chrétiennes en leur qualité de déicides, prétendaient n'avoir pas consenti à la mort de Jésus-Christ, et voici comment : Lorsque Jésus fut mis en jugement, le conseil des prêtres, présidé par Caïphe, envoya consulter les tribus pour savoir s'il devait être relâché ou mis à mort : l'on posa la question aux Juifs d'Espagne, et la synagogue de Tolède se prononça pour l'acquittement. Cette tribu n'est donc pas couverte du sang du juste, et ne mérite pas l'exécration soulevée par les Juifs qui ont voté contre le fils de Dieu. L'original de la réponse des Juifs de Tolède avec une traduction latine du texte hébreu, est conservé, disent-ils, dans les archives du Vatican. En récompense, on leur permit de bâtir cette synagogue, qui est, je crois, la seule que l'on ait jamais tolérée en Espagne.

L'on nous avait parlé des ruines d'une ancienne maison de plaisance moresque, le palais de la Galiana; nous nous y fîmes conduire en sortant de la synagogue, malgré notre fatigue, car le temps nous pressait, et nous devions partir le lendemain pour l'Andalousie.

Le palais de la Galiana est situé hors la ville, dans la Vega, et l'on passe, pour y aller, par le pont d'Alcantara. Au bout d'un quart d'heure de marche à travers des champs et des cultures, où couraient mille petits canaux d'irrigation, nous arrivâmes à un bouquet d'arbres d'une grande fraîcheur, au pied desquels fonctionnait une roue d'arrosement de la simplicité la plus antique et la plus égyptienne. Des jarres de terre, attachées aux rayons de la roue par des cordelettes de roseaux, puisaient l'eau et la reversaient dans un canal de tuiles creuses, aboutissant à un réservoir, d'où on la dirigeait sans peine par des rigoles sur les points que l'on voulait désaltérer.

Un énorme tas de briques rougeâtres ébauchait sa silhouette ébréchée derrière le feuillage des arbres : c'était le palais de la Galiana.

Nous pénétrâmes par une porte basse dans ce monceau de décombres habités par une famille de paysans ; il est impossible d'imaginer quelque chose de plus noir, de plus enfumé, de plus caverneux et de plus sale. Les Troglodytes étaient logés comme des princes en comparaison de ces gens-là, et pourtant la charmante Galiana, la belle More aux longs yeux teints de henné, aux vestes de brocard constellées de perles, avait posé ses petites babouches sur ce plancher défoncé; elle s'était accoudée à cette fenêtre, regardant au loin dans la Vega les cavaliers mores s'exercer à lancer le djerrid.

Nous continuâmes bravement notre exploration, montant aux étages supérieurs par des échelles chancelantes, nous accrochant des pieds et des mains aux touffes d'herbe sèche qui pendaient comme des barbes au menton renfrogné des vieilles murailles.

Parvenus au faîte, nous nous aperçûmes d'un bizarre phénomène ; nous étions entrés avec des pantalons blancs, nous sortions avec des pantalons noirs, mais d'un noir sautillant, grouillant, fourmillant; nous étions couverts de petites puces imperceptibles qui s'étaient précipitées sur nous en essaims compacts, attirées par la froideur de notre sang septentrional. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût au monde tant de puces que cela!

Quelques tuyaux de conduite, pour amener l'eau dans les étuves, sont les seuls vestiges de magnificence que le temps ait épargnés ; les mosaïques de verre et de faïence émaillée, les colonnettes de marbre aux chapiteaux couverts de dorures, de sculptures et de versets du Coran, les bassins d'albâtre, les pierres trouées à jour pour laisser filtrer les parfums, tout a disparu. Il ne reste absolument que la carcasse des gros murs et des tas de briques qui se résolvent en poussière; car ces merveilleux édifices, qui rappellent les féeries des *Mille et Une Nuits*, ne sont malheureusement bâtis qu'avec des briques et du pisé recouvert d'une croûte de stuc ou de chaux. Toutes ces dentelles, toutes ces arabesques, ne sont pas, comme on le croit généralement, taillées dans le marbre ou la pierre, mais bien moulées en plâtre, ce qui permet de les reproduire à l'infini et sans grande dépense. Il faut toute la sécheresse conservatrice du climat d'Espagne pour que des monumens bâtis avec de si frêles matériaux soient parvenus jusqu'à nos jours.

La légende de la Galiana est mieux conservée que son palais. Elle était fille du roi Galafre, qui l'aimait par dessus tout et lui avait fait bâtir dans la Vega une maison de plaisance avec des jardins délicieux, des kiosques, des bains, des fontaines et des eaux qui s'élevaient et s'abaissaient selon le décours de la lune, soit par magie, soit par un de ces artifices hydrauliques si familiers aux Arabes. La Galiana, idolâtrée par son père, vivait le plus agréablement du monde dans cette charmante retraite, s'occupant de musique, de poésie et de danse. Son travail le plus pénible était de se dérober aux galanteries et aux adorations de ses poursuivans. Le plus importun et le plus acharné de tous était un certain roitelet de Guadalajara, nommé Bradament, More gigantesque, vaillant et féroce; Galiana ne le pouvait souffrir : et comme dit le chroniqueur : « Qu'importe que le cavalier soit de feu, quand la dame est de glace? » Cependant le More ne se rebutait pas, et sa passion de voir Galiana et de lui parler était si vive qu'il avait fait creuser de Guadalajara à Tolède un chemin couvert par où il venait la visiter tous les jours.

Dans ce temps-là, Karl-le-Grand, fils de Pepin, vint à Tolède, envoyé par son père, pour porter secours à Galafre contre le roi de Cordoue, Abderrahaman. Galafre le logea dans le palais même de la Galiana, car les Mores laissent volontiers voir leurs filles aux personnes illustres et considérables. Karl-le-Grand avait le cœur tendre sous sa cuirasse de fer, et ne tarda pas à devenir fort éperdument amoureux de la princesse more. Il supporta d'abord les assiduités de Bradamant, n'étant pas encore sûr d'avoir touché le cœur de la belle; mais comme Galiana, malgré sa réserve et sa modestie, ne put lui cacher long-temps la secrète préférence qu'elle lui accordait, il commença à se montrer jaloux et demanda la suppression de son rival basané. Galiana qui était déjà Française jusqu'aux yeux, dit la chronique, et qui d'ailleurs haïssait le roitelet de Guadalajara, donna à entendre au prince qu'elle et son père étaient également ennuyés des poursuites du More, et qu'elle aurait pour agréable qu'on l'en débarrassât. Karl ne se le fit pas dire deux fois: il provoqua Bradamant en combat singulier, et, quoique ce fût un géant, il le vainquit, lui coupa la tête et la présenta à la Galiana, qui trouva le présent de bon goût. Cette galanterie mit le prince français fort avant dans le cœur de la belle More, et l'amour s'augmentant de part et d'autre, Galiana promit d'embrasser le christianisme, afin que Karl pût l'épouser; ce qui s'exécuta sans difficulté, Galafre étant charmé de donner sa fille à un si grand prince. Sur ces entrefaites, Pépin mourut, et Karl revint en France, emmenant avec lui Galiana, qui fut couronnée reine et reçue avec de grandes réjouissances. C'est ainsi qu'une More eut l'industrie de devenir reine chrétienne, « et le souvenir de cette belle histoire, encore qu'il soit attaché à un vieil édifice, mérite d'être conservé dans Tolède, » ajoute le chroniqueur par manière de réflexion finale.

Il fallait avant tout nous débarrasser des populations microscopiques qui tigraient de leurs piqures les plis de nos ex-pantalons blancs : heureusement le Tage n'était pas loin ; nous y conduisîmes directement les puces de la princesse Galiana, et nous employâmes le même moyen que les renards qui se plongent dans l'eau jusqu'au nez, tenant du bout des dents un morceau d'écorce qu'ils abandonnent ensuite au fil de la rivière, lorsqu'il le sentent garni d'un équipage suffisant, car les infernales petites bêtes, progressivement envahies par les ondes, se réfugient et s'y pelotonnent. — Nous demandons pardon à nos lectrices de ce détail fourmillant et picaresque qui serait mieux à sa place dans la vie de Lazarille de Tormes ou de Guzman d'Alfarache ; mais un voyage d'Espagne ne serait pas complet sans cela, et nous espérons d'être absous en faveur de la couleur locale.

La rive du Tage est de ce côté-là cernée de rochers à pic d'un abord difficile, et ce ne fut pas sans peine que nous descendîmes à l'endroit où nous devions opérer la grande noyade. Je me mis à nager et à tirer ma coupe marinière avec le plus de précision possible, afin d'être digne d'un fleuve aussi célèbre et aussi respectable que le Tage, et au bout de quelques brassées, j'arrivai sur des restes de mâçonneries informes qui dépassaient de quelques pieds seulement le niveau du fleuve. Sur la rive, précisément du même côté, s'élevait une vieille tour en ruines avec une arcade en plein cintre, où quelques linges suspendus par des lavandières séchaient fort prosaïquement au soleil.

J'étais tout simplement dans le *bano de la Cava*, autrement, pour le Français, le bain de Florinde, et la tour que j'avais en face de moi était la tour du roi Rodrigue : c'est du balcon de cette fenêtre que Rodrigue, caché derrière un rideau, épiait les jeunes filles au bain et aperçut la belle Florinde mesurant sa jambe et celles de ses compagnes pour savoir qui l'avait la plus ronde et la mieux faite ! — Voyez à quoi tiennent les grands événemens? Si Florinde avait eu le mollet mal tourné et le genou disgracieux, les Arabes ne seraient pas venus en Espagne. Malheureusement Florinde avait le pied mignon, les chevilles fines et la jambe la plus blanche et la mieux tournée du monde. Rodrigue devint amoureux de l'imprudente baigneuse et la séduisit. Le comte Julien, père de Florinde, furieux de l'outrage, trahit son pays pour se venger et appela les Mores à son secours. Rodrigue perdit cette fameuse bataille, dont il est tant question dans les romanceros, et périt misérablement dans un cercueil plein de vipères, où il s'était couché pour faire pénitence de son crime. La pauvre Florinde, flétrie du nom ignominieux de la Cava, resta chargée de l'exécration de l'Espagne entière. Aussi quelle idée saugrenue et singulière d'aller placer un bain de jeunes filles devant la tour d'un jeune roi !

Puisque nous en sommes à parler de Rodrigue, disons ici la légende de la grotte d'Hercule, qui se rattache fatalement à l'histoire du malheureux prince goth. La grotte d'Hercule est un souterrain qui s'étend, dit-on, à trois lieues hors des murs, et dont la porte fermée et cadenassée soigneusement se trouve dans l'église de San-Ginès, sur le point le plus élevé de la ville ; à cette place s'élevait autrefois un palais fondé par Tubal; Hercule le restaura, l'agrandit, y établit son laboratoire et son école de magie, car Hercule, dont plus tard les Grecs firent un dieu, fut d'abord un puissant cabaliste. Au moyen de son art, il construisit une tour enchantée, avec des talismans et des inscriptions portant que, lorsque l'on pénétrerait dans cette enceinte magique, une nation féroce et barbare envahirait l'Espagne.

Craignant de voir se réaliser cette funeste prédiction, tous les rois et surtout les rois goths, ajoutaient de nouvelles serrures et de nouveaux cadenas à la porte mystérieuse, non pas qu'ils eussent positivement foi à la prophétie, mais, en personnes sages, ils ne se souciaient nullement de se mêler à ces enchantemens et à ces sorcelleries. Rodrigue, plus curieux ou plus nécessiteux, car ses débauches et ses prodigalités l'avaient épuisé d'argent, voulut tenter l'aventure, espérant trouver des trésors considérables dans le souterrain enchanté : il se dirigea vers la grotte, en tête de quelques déterminés munis de torches, de lanternes et de cordes, arriva à la porte creusée dans le roc vif et fermée d'un couvercle de fer plein de cadenas, avec une tablette où on lisait en caractères grecs : « *Le roi qui ouvrira ce souterrain et pourra découvrir les merveilles qu'il renferme, verra des biens et des maux.* » Les autres rois, effrayés par l'alternative, n'avaient pas osé passer outre; mais Rodrigue, risquant le mal pour avoir la chance du bien, ordonna de briser les cadenas, de forcer les serrures et de lever le couvercle ; ceux qui se vantaient d'être les plus hardis descendirent les premiers, mais ils revinrent bientôt, leurs torches éteintes, tremblans, pâles, effarés, et ceux qui pouvaient parler racontèrent qu'ils avaient été effrayés par une épouvantable vision. Rodrigue, ne renonçant pas pour cela à rompre l'enchantement, fit disposer les torches de manière à ce que le vent qui sortait de la caverne ne pût les éteindre, se mit en tête de la troupe, et pénétra hardiment dans la grotte : il arriva bientôt à une chambre carrée d'une riche architecture, au milieu de laquelle il y avait une statue de bronze de haute stature et d'un aspect terrible. Cette statue avait les pieds posés sur une colonne de trois coudées de haut, et tenait à la main une masse d'armes dont elle frappait le pavé à grands coups, ce qui produisait le bruit et le vent qui avaient causé tant de frayeur aux premiers entrés. Rodrigue, brave comme un Goth, résolu comme un chrétien qui a confiance en Dieu et ne s'étonne pas des enchantemens des païens, alla droit au colosse et lui demanda la permission de visiter les merveilles qui se trouvaient là.

Le guerrier d'airain, en signe d'adhésion, cessa de frapper la terre de sa masse d'armes : l'on put reconnaître ce qu'il y avait dans la chambre, et l'on ne tarda pas à rencontrer un coffre sur le couvercle duquel était écrit : *Celui qui m'ouvrira verra des merveilles.* Voyant l'obéissance de la statue, les compagnons du roi, revenus de leur frayeur et encouragés par cette inscription de bon augure, apprêtaient déjà leurs manteaux et leurs poches pour les remplir d'or et de diamans ; mais l'on ne trouva dans le coffre qu'une toile roulée sur laquelle étaient peintes des troupes d'Arabes, les uns à pied, les autres à cheval, la tête ceinte de turbans, avec leurs boucliers et leurs lances, et une inscription dont le sens était : *Celui qui arrivera jusqu'ici et ouvrira le coffre, perdra l'Espagne et sera vaincu par des nations semblables à celles-ci.* Le roi Rodrigue tâcha de dissimuler l'impression fâcheuse qu'il éprouvait pour ne pas augmenter la tristesse des autres, et l'on chercha encore pour voir s'il n'y aurait pas quelque compensation à de si désastreuses prophéties. En levant les yeux, Rodrigue aperçut sur la muraille, à la gauche de la statue, un cartouche qui disait : *Pauvre roi ! tu es entré ici pour ton malheur* ; et, à la droite, un autre signifiant : *Tu seras dépossédé par des nations étrangères, et ton peuple souffrira de rudes châtimens.* — Derrière la statue, il y avait écrit : *J'invoque les Arabes;* et par devant : *Je fais mon devoir.*

Le roi et ses courtisans se retirèrent pleins de trouble et de pressentimens funèbres. La nuit même, il y eut une tempête furieuse, et les ruines de la tour d'Hercule s'écroulèrent avec un fracas épouvantable ; les événemens ne tardèrent pas à justifier les prédictions de la grotte magique, les Arabes peints sur la toile roulée du coffre firent voir en réalité leurs turbans, leurs lances et leurs boucliers de formes étranges, sur la malheureuse terre d'Espagne. — Tout cela, parce que Rodrigue regarda la jambe de Florinde, et descendit dans une cave !

Mais voici la nuit qui tombe, il faut rentrer à la fonda, souper et nous coucher, car nous avons encore à voir l'hôpital du cardinal don Pedro Gonzalez de Mendoza, la manufacture d'armes, les restes de l'amphithéâtre romain, mille autres curiosités, et nous partons demain soir. — Quant à moi, je suis tellement fatigué par ce pavé en pointe de diamant, que j'ai envie de me retourner et de marcher un peu sur les mains, comme les clowns, pour reposer mes pieds endoloris.— O fiacres de la civilisation ! omnibus du progrès ! je vous invoquais douloureusement ; mais qu'eussiez-vous fait dans les rues de Tolède ?

L'hôpital du Cardinal est un grand bâtiment de proportions larges et sévères, qu'il serait trop long de décrire. Nous traverserons rapidement la cour entourée de colonnes et d'arcades, qui n'a de remarquable que deux puits d'air avec des margelles de marbre blanc, et nous entrerons tout de suite dans l'église pour examiner le tombeau du cardinal, exécuté en albâtre par ce prodigieux Berruguete, qui vécut plus de quatre-vingts ans couvrant sa patrie de chefs-d'œuvre d'un style varié et d'une perfection toujours égale. Le cardinal est couché sur sa tombe dans ses habits pontificaux ; la mort lui a pincé le nez de ses maigres doigts, et la contraction suprême des muscles cherchant à retenir l'âme près de s'échapper, lui bride les coins de la bouche et lui effile le menton; jamais masque moulé sur un mort n'a été plus sinistrement fidèle; et cependant, la beauté du travail est telle que l'on oublie ce que ce spectacle peut avoir de repoussant. De petits enfans dans des attitudes désolées, soutiennent la plinthe et le blason du cardinal ; la

erre cuite la plus souple et la plus facile n'a pas plus de liberté et de mollesse; — ce n'est pas sculpté, c'est pétri!

Il y a aussi, dans cette église, deux tableaux de Domenico Théotocopouli, dit le Greco, peintre extravagant et bizarre, qui n'est guère connu hors de l'Espagne. Sa folie était, comme vous le savez, la crainte de passer pour imitateur du Titien, dont il avait été l'élève; cette préoccupation le jeta dans les recherches et les caprices les plus bizarres.

L'un de ces tableaux, celui qui représente la *Sainte-Famille*, a dû le rendre bien malheureux le pauvre Greco, car, au premier coup d'œil, on le prendrait pour un Titien véritable. L'ardente richesse du coloris, la vivacité de ton des draperies, ce beau reflet d'ambre jaune qui réchauffe jusqu'aux nuances les plus fraîches du peintre vénitien, tout concourt à tromper l'œil le plus exercé! la touche seule est moins large et moins grasse. Le peu de raison qui restait au Greco dut chavirer tout-à-fait dans le sombre océan de la folie après avoir achevé ce chef-d'œuvre; il n'y a pas beaucoup de peintres aujourd'hui en état de devenir fous pour de semblables motifs.

L'autre tableau, dont le sujet est le *Baptême du Christ*, appartient tout-à-fait à la seconde manière du Greco: il y a des abus de blanc et de noir, des oppositions violentes, des teintes singulières, des attitudes strapassées, des draperies cassées et chiffonnées à plaisir, mais dans tout cela règne une énergie dépravée, une puissance maladive qui trahissent le grand peintre et le fou de génie.

De l'hôpital nous nous rendîmes à la manufacture des armes. C'est un vaste bâtiment symétrique et de bon goût, fondé par Charles III, dont le nom se retrouve sur tous les monumens d'utilité publique; la manufacture est bâtie tout près du Tage, dont les eaux servent à la trempe des épées et font mouvoir les roues des machines. Les ateliers occupent les côtés d'une grande cour entourée de portiques et d'arcades, comme presque toutes les cours en Espagne. Ici on chauffe le fer; là il est soumis au marteau; plus loin on le trempe; dans cette chambre sont les *meules* à aiguiser et à repasser; dans cette autre se fabriquent les *fourreaux* et les poignées. Nous ne pousserons pas plus loin cette investigation qui n'apprendrait rien de particulier à nos lecteurs, et nous dirons seulement qu'il entre dans la composition de ces lames justement célèbres des vieux fers de chevaux et de mules, recueillis avec soin dans ce but.

Pour nous faire voir que les lames de Tolède méritaient encore leur réputation, l'on nous conduisit à la salle d'épreuve: un ouvrier d'une taille élevée et d'une force colossale prit une arme de l'espèce la plus ordinaire, — un sabre droit de cavalerie, le piqua dans un saumon de plomb fixé à la muraille, fit ployer la lame dans tous les sens comme une cravache, de façon à ce que la poignée rejoignait presque la pointe; — la trempe élastique et souple de l'acier lui permit de supporter cette épreuve sans se rompre. Ensuite, l'homme se plaça devant une enclume, et y donna un coup si bien appliqué, que la lame y entra d'une demi-ligne; ce tour de force me fit penser à cette scène d'un roman de Walter Scott, où Richard-Cœur-de-Lion et le roi Saladin s'exercent à couper des barres de fer et des oreillers.

Les lames de Tolède d'aujourd'hui valent donc celles d'autrefois; le secret de la trempe n'est pas perdu, mais bien le secret de la forme: il ne manque vraiment aux ouvrages modernes que cette petite chose, si méprisée des gens progressifs, pour soutenir la comparaison avec les anciens! Une épée moderne n'est qu'un outil, une épée du seizième siècle était à la fois un outil et un joyau.

Nous comptions trouver à Tolède quelques vieilles armes, dagues, poignards, cochelimardes, espadons, rapières, et autres curiosités bonnes à mettre en trophée le long de quelque mur ou de quelque dressoir, et nous avions appris par cœur, à cet effet, les noms et les marques des soixante armuriers de Tolède, recueillie par Achille Jubinal, mais l'occasion de mettre notre science à l'épreuve ne se présenta pas, car il n'y a pas plus d'épées à Tolède que de cuir à Cordoue, que de dentelles à Malines, que d'huîtres à Ostende, et de pâtés de foies gras sur les tables de Strasbourg; c'est à Paris que sont toutes les raretés, et si l'on en rencontre quelques unes dans les pays étrangers, c'est qu'elles viennent de la boutique de M[lle] Delaunay, quai Voltaire!

L'on nous fit voir aussi les restes de l'amphithéâtre romain et de la naumachie, qui ont parfaitement l'air d'un champ labouré, comme toutes les ruines romaines en général. Je n'ai pas l'imagination qu'il faut pour m'extasier sur des néants si problématiques; c'est un soin que je laisse aux antiquaires, et j'aime mieux vous parler des murailles de Tolède qui sont visibles à l'œil nu et d'un admirable effet pittoresque. Les constructions se marient très heureusement aux aspérités du terrain; il est souvent difficile de dire où finit le rocher, où commence le rempart; chaque civilisation a mis la main au travail: ce pan de mur est romain, cette tour est gothique, et ces créneaux sont arabes. Toute cette portion qui s'étend de la porte Cambron à la Puerta Visagra (*via Sacra*), où aboutissait probablement la voie romaine, a été bâtie par le roi goth Wamba. Chacune de ces pierres a son histoire, et si nous voulions tout raconter, il nous faudrait un volume au lieu d'un article; mais ce qui ne sort pas de nos attributions de voyageur, c'est de redire encore une fois la noble figure que fait à l'horizon Tolède assise sur son trône de rochers, avec sa ceinture de tours et son diadème d'églises: on ne saurait imaginer un profil plus ferme et plus sévère, revêtu d'une couleur plus riche, et où la physionomie du moyen-âge soit plus fidèlement conservée. Je restai là plus d'une heure en contemplation, tâchant de rassasier mes yeux, et de graver au fond de ma mémoire la silhouette de cette admirable perspective: la nuit vint trop tôt, hélas! et nous allâmes nous coucher, car nous devions partir à une heure du matin pour éviter les trop grandes chaleurs.

A minuit, en effet, notre calessero arriva ponctuellement, et nous grimpâmes tout endormis, et dans un état de somnambulisme prononcé, sur les maigres coussins de la calessine. Les cahots épouvantables causés par le pavé chausse-trappe de Tolède nous eurent bientôt assez réveillés pour jouir de l'aspect fantastique de notre caravane nocturne. La calessine aux grandes roues écarlates, au coffre extravagant, semblait, tant les murailles étaient rapprochées, fendre, pour passer, des flots de maisons qui se refermaient derrière elle! Un *sereno*, aux jambes nues, avec le caleçon flottant et le mouchoir bariolé des Valençais, marchait devant nous, portant au bout de sa lance une lanterne dont les vacillantes lueurs produisaient toutes sortes de jeux d'ombre et de lumière que Rembrandt n'eût pas dédaigné de placer dans quelques unes de ses belles eaux-fortes de rondes et de patrouilles de nuit; le seul bruit qu'on entendît, c'était le frémissement argentin des grelots au col de notre mule et le grincement de nos essieux. Les citadins dormaient aussi paisiblement que les statues de la chapelle des *los Reyes nuevos*. De temps en temps, notre *sereno* avançait sa lanterne sous le nez de quelque drôle endormi en travers de la rue, et le faisait ranger avec le bois de sa lance; car en quelque endroit que le sommeil prenne un Espagnol, il étend son manteau à terre et se couche avec une philosophie et un flegme parfaits. Devant la porte qui n'était pas encore ouverte, et où l'on nous fit attendre deux heures, le sol était jonché de dormeurs qui ronflaient sur tous les tons possibles; la rue est la seule chambre à coucher où l'on ne soit pas livré aux bêtes, et il faut, pour entrer dans une alcôve, la résignation d'un fakir indien. Enfin la damnée porte tourna sur ses gonds, et nous reprîmes le chemin par où nous étions venus. Le soir même nous étions à Madrid, où nous devions prendre la diligence de Grenade.

THÉOPHILE GAUTIER.

(*Revue de Paris*).

UNE PRINCESSE DE RUSSIE A L'ILE DE FRANCE.

Charlotte-Christine-Sophie de Wolfenbuttel, femme du czarévitz Alexis, fils de Pierre-le-Grand, et sœur de l'impératrice, épouse de Charles VI, était née le 25 août 1693. Cette princesse, belle, aimable, douée de grâces et de vertus, devint un objet de haine pour le prince son époux, homme d'un caractère féroce.

Après avoir été empoisonnée par son mari et avoir fait usage d'antidote pour sauver sa vie, elle reçut de lui, pendant sa grossesse, un coup de pied qui la fit accoucher d'un enfant mort. Le czar Pierre était absent. La comtesse de Kœnigsmark, mère du maréchal de Saxe, soigna la princesse avec un zèle admirable; et prévoyant qu'elle serait tôt ou tard victime de la férocité du prince, elle gagna ses femmes et fit répandre le bruit qu'elle avait succombé avec son enfant. Alexis ordonna que la Grande Duchesse fût enterrée sans cérémonie. La nouvelle de sa mort fut communiquée à toutes les cours de l'Europe, et on fut convaincu en Russie et surtout ailleurs que cette princesse était en effet décédée.

Cependant elle avait été transportée en secret dans une retraite sûre, et lorsqu'elle fut bien remise la comtesse de Kœnigsmark la fit partir pour Paris avec un ancien domestique allemand qui passait pour son père. Elle ne s'arrêta en France que très peu de temps; elle y prit une femme de chambre et se rendit à un port de mer, où elle s'embarqua pour la Louisiane.

Sa figure attira l'attention des habitans de la Nouvelle-Orléans, et un officier nommé d'Auband, qui avait été à Saint-Pétersbourg, la reconnut. Il avait peine à en croire ses yeux; et, en effet, il était difficile de se persuader que la bru de Pierre-le-Grand pût se trouver en Amérique, et réduite à une telle position. Animé par un intérêt qui était plus que de la curiosité, il rechercha le prétendu père de la princesse, se lia avec lui, et se logea même dans la maison qu'il occupait.

Quelques temps après, les gazettes ayant annoncé la mort du czarévitz Alexis, d'Auband déclara à la princesse qu'il l'avait reconnue et lui offrit de tout abandonner pour la reconduire en Russie; mais elle se trouvait trop heureuse dans la vie obscure et tranquille qu'elle menait, pour vouloir recouvrer son rang à la cour de Russie : elle exigea seulement de d'Auband qu'il lui gardât le secret et qu'il continuerât à se conduire comme il l'avait fait jusque-là; d'Auband était intéressé à tenir cette promesse. La beauté, l'esprit et les qualités de cette princesse avaient fait sur lui une impression profonde. Il était jeune et aimable, elle devint sensible à ses avantages, et ils s'attachèrent fortement l'un à l'autre.

Le vieux domestique, qui passait pour le père de la princesse, étant mort, d'Auband ne pouvait plus demeurer sous le même toit qu'elle sans donner lieu à des conjectures désagréables. Il lui proposa de l'épouser, et elle y consentit. Celle qui avait été destinée à porter la couronne de Russie devint la femme d'un lieutenant d'infanterie.

Dès la première année de son mariage, elle eut une fille, qu'elle nourrit elle-même et éleva avec beaucoup de soin. Ils vécurent dix ans dans une heureuse obscurité. Au bout de ce temps-là, d'Auband fut attaqué d'une fistule qui exigeait une opération. La princesse, n'ayant confiance pour cela qu'aux chirurgiens de Paris, exigea de lui de faire ce voyage. Ils vendirent leur habitation et s'embarquèrent pour la France. D'Auband fut opéré avec succès, et pendant toute la durée d'un long traitement, sa femme ne s'en fia à personne pour les soins que son état exigeait : elle le servit avec tout le dévouement imaginable.

Lorsque d'Auband fut remis, il sollicita et obtint une majorité dans l'île de Bourbon.

Pendant qu'il était occupé des démarches que demandait cette affaire, sa femme allait tous les jours aux Tuileries. Un jour qu'elle était assise sur un banc, faisant la conversation en Allemand avec sa fille, pour n'être pas comprise des promeneurs, le maréchal de Saxe vint à passer dans la même allée; entendant parler sa langue, il tourna les yeux vers la princesse et il la reconnut; elle le reconnut de même et fut très embarrassée. Il s'approcha en s'écriant :

— Est-il possible, Madame !

Elle se leva en lui faisant signe de se taire et de la suivre dans une partie du jardin moins fréquentée; elle le pria de venir la voir chez elle et de lui garder le secret. Le maréchal fut exact au rendez-vous, et il apprit d'elle ses aventures et la part que la comtesse de Kœnigsmark, sa mère, y avait prise.

Pendant les trois mois qui se passèrent depuis cet événement, le maréchal alla voir tous les jours M. et Mme d'Auband, en gardant religieusement leur secret; mais un jour qu'il venait, comme à l'ordinaire, leur faire sa visite, il apprit qu'ils étaient partis, et que d'Auband était nommé major de l'île Bourbon. Il courut à Versailles et raconta le fait au roi. Le roi fit venir M. de Machault, ministre de la marine, et sans lui en donner la raison, il lui ordonna d'écrire au gouverneur de l'île de France et de Bourbon de traiter M. d'Auband avec la plus grande distinction.

Le baron de Grant, qui était alors à l'Ile-de-France, dit que cet ordre fut parfaitement exécuté.

Il connut particulièrement M. et Mme d'Auband et il raconta le fait remarquable que cette princesse devint grosse, âgé de plus de cinquante ans. Le roi écrivit à la reine de Hongrie, avec laquelle il était alors en guerre, pour l'instruire du sort de sa tante. Marie-Thérèse joignit à la lettre de remercimens qu'elle écrivit à Louis XV une lettre pour la princesse : elle l'invitait à venir résider à sa cour, mais elle exigeait qu'elle se séparât de son époux et de sa fille, au sort desquels le roi offrit de pourvoir. La Grande Duchesse n'hésita point à refuser. Elle resta à l'Ile-de-France jusqu'en 1747, époque de la mort de son mari.

Elle avait déjà perdu ses enfans; et se trouvant isolée dans sa douleur, elle revint à Paris, où elle séjourna quelque temps. Elle voulait se retirer dans un couvent; mais la reine de Hongrie lui offrit une pension de vingt mille florins pour la fixer à Bruxelles, où elle s'établit.

H. Herlacq.
(*Echo Français*).

THÉATRES.

Opéra-Comique. — Le *Duc d'Olonne*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Scribe et Saintine, musique de M. Auber. — Archimède, je crois, ne demandait qu'un levier et un point d'appui pour remuer l'univers; M. Scribe, moins exigeant encore, se contenterait d'un simple verre d'eau. C'est pour lui le *Deus e Machinâ* des anciens, le Dieu dont l'intervention tranche toutes les difficultés et tire d'embarras l'auteur fatigué de chercher en vain un dénouement dramatique.

Dans un premier verre d'eau l'académicien-vaudevilliste avait découvert, au microscope sans doute, les causes de la disgrâce de Marlborough, de la conclusion de la paix d'Utrecht et des événemens politiques qui ont changé la face de l'Europe au commencement du dix-huitième siècle; dans un second verre, l'auteur du *Duc d'Olonne*, vient d'apercevoir, à la même époque, la véritable source des victoires de Vendôme en Espagne et de l'affermissement des couronnes de Castille et d'Arragon, sur la tête du petit-fils de Louis XIV. Arrive un troi-

sième verre d'eau, M. Scribe y reconnaîtra sans doute le principe des désordres de la régence et des idées subversives qui, après avoir germé long-temps, ont porté leur fruit à la fin du siècle dernier. Avec un peu de complaisance, que de guerres, que de chutes de rois, que de révolutions d'empires ne pourra-t-il pas distinguer encore par de semblables analyses; mais qu'il y prenne garde, on n'amuse pas long-temps le public avec de l'eau claire.

Le duc d'Olonne est un grand d'Espagne, de la façon de M. Scribe; galant jusqu'à la débauche, emporté jusqu'à la fureur, il n'aime pas les femmes, il les *dévore*; il ne maltraite pas ses gens, il les assomme, et quand ses domestiques n'arrivent point au premier drelin de la sonnette, il tire un coup de pistolet pour se faire mieux entendre. C'est là ce qu'au lever du rideau l'intendant Muños (Henri) raconte à sa femme (Mlle Revilly) et à la fleuriste Bianca (Mme Thillon), fraîche et jolie Aragonaise dont le père, pauvre gentilhomme, est simple sous officier dans le régiment du duc d'Olonne. La jeune fille raconte à son tour comment elle aime depuis trois mois un bel officier français qui, exténué de fatigues, est venu tomber mourant à la porte de sa chaumière et qui a reçu d'elle le bienfait de la vie, grâce à un salutaire *verre d'eau*. Ce service a fait naître dans les deux cœurs une passion réciproque; mais Bianca ignore le nom du gentilhomme et ne l'a pas revu depuis. A l'exception du trio : *Que le ciel nous garde de son œil jaloux*, aucune beauté musicale ne rachète la froideur de cette longue et pénible exposition.

Le duc d'Olonne (Mocker) survient et confirme les récits de son intendant par les soufflets qu'il lui donne sans motifs et par le tapage qu'il fait à tort et à travers. Ce duc écervelé, ce précurseur des roués de la régence, a conspiré contre l'archiduc d'Autriche en faveur de Philippe d'Anjou, son compétiteur au trône d'Espagne; mais le complot est découvert, l'ordre est donné d'arrêter le traître et de confisquer ses biens. Prévenu du péril par le chevalier de Villehardouin, messager de l'armée française, le duc d'Olonne n'a plus d'autre moyen de sauver sa fortune que de se marier immédiatement, et de faire dans son contrat une donation universelle. Comme il n'a pas de temps à perdre, il s'accroche à la première femme qui lui tombe sous la main; c'est d'abord la femme de Muñoz, qu'il n'a pas encore vue, mais il apprend qu'elle est mariée et se met en fureur. Il se rejette alors sur Bianca qui vient demander la grâce de son père condamné à mort pour avoir insulté un chef. Par dévouement filial, elle consent à donner sa main au duc d'Olonne; mais, comme on le devine, elle ne peut y joindre son cœur, d'autant plus que dans Villehardouin elle a reconnu l'officier au *verre d'eau*. N'importe, il faut qu'il épouse; l'union est à peine consommée qu'un alcade vient procéder à l'arrestation du duc.

Au second acte, du haut de la terrasse d'un couvent, on entend le canon des premières escarmouches de la bataille de Villaviciosa. Les nonnes sont en prières, et leurs chants mêlés au bruit de la canonnade produisent un de ces magnifiques effets dont la musique sacrée fournit seule les plus beaux exemples. Le chevalier de Villehardouin (Roger), à la tête d'un détachement français, vient prendre possession du couvent et choisit la terrasse pour y dresser sa tente. Un jeune moine franciscain tombe au pouvoir de ses avant-postes; on lui amène le prisonnier; c'est la duchesse d'Olonne qui a revêtu ce déguisement pour échapper aux horreurs de la guerre. Villehardouin ne reconnaît pas d'abord Bianca, mais un évanouissement trahit son incognito. La jeune fille avoue au chevalier qu'elle l'aime, mais elle n'ose lui dire qu'elle est devenu duchesse d'Olonne. La situation est dramatique, l'air *Je suis aimé, je suis heureux*, que chante Roger, est plein de mélodie.

Cependant Villehardouin, forcé de s'éloigner de Bianca, la recommande aux soins de l'officier qui vient le relever de son poste et qui n'est autre que le duc d'Olonne, parvenu à s'évader de sa prison. Le duc est loin de soupçonner le sexe du prétendu moine avec lequel il reste en tête-à-tête sous sa tente. Il s'amuse à le faire boire, chanter et fumer, et l'effarouche par ses familiarités. Au retour de Villehardouin, le duc d'Olonne apprend qu'il vient d'avoir affaire à une jolie femme; il entre en fureur et provoque le chevalier. Les deux amis sont près d'en venir aux mains, lorsque le bruit du canon leur annonce que le combat s'engage; ils volent tous deux dans la mêlée en jurant de se retrouver après la bataille. Ce second acte, le plus beau de la pièce, se termine par un chœur militaires, *France, ma patrie,* qui électrise toute la salle.

Au troisième acte, Philippe V est rentré dans Madrid; Bianca, protégée par la princesse des Ursins, a pris rang parmi les dames de la cour. Le duc d'Olonne, devenu ambassadeur près du Saint-Siége, et Villehardouin, créé marquis de Guadalaxara, se disputent encore le cœur de la jeune Arragonaise. Mais elle ne peut épouser le chevalier qu'elle aime, elle ne veut pas se faire reconnaître de son mari qu'elle déteste. Heureusement le duc d'Olonne a rapporté de la cour de Rome un acte de divorce auquel il ne manque plus que la signature de sa femme. Bianca s'empare du papier, y appose son nom, et, redevenue maîtresse d'elle-même, elle accorde sa main à l'heureux buveur de *verre d'eau*.

Tel est le canevas de cet opéra-comique, qui, comme pièce et comme partition, est généralement assez froid. La vieille expérience des auteurs s'est trop substituée au travail de l'imagination.

Roger et Henri ont parfaitement chanté. Mocker, sans pourtant mériter aucun blâme, est un véritable contresens dans le rôle du duc d'Olonne. Quant à Mlle Revilly, c'est une jolie et excellente cantatrice dont la voix fait tous les jours des progrès. Nous donnerons aussi des éloges à Mme Thillon.

A. BOREL D'HAUTERIVE.

MODES.

Parmi les mille nouveautés que cette saison a vues naître, voici celles que la mode a définitivement consacrées :

Les coiffures historiques de toutes les nations sont en grande vogue. On porte principalement de jolis turbans formés d'une écharpe de gaze lamée, bordée tout autour d'une frange dont les brins simulent des aiguilles mouvantes d'or ou d'argent et enrichies de perles. Les couronnes de fleurs renflées sur les côtés, et ayant à cet endroit des fleurs qui tombent de façon à garnir les joues, les diadèmes en fleurs, les guirlandes de fleurs peuvent être considérées comme une nouveauté, aussi bien que les fleurs détachées, répandues sur la robe de bal, à cause de leur grand nombre.

Des peignes ornés de camées, de pierreries, de diamans même, servent à fixer le chou qu'on ne place plus tout-à-fait aussi bas. Les coiffeurs renommés tordent les cheveux au lieu de se servir de cordon. Les berthes-pélerines en blonde, en dentelle, ou en étoffe semblable à celle de la robe, quand elle est légère, sont très gracieuses; elles descendent presque jusqu'à la taille qu'elle ne peuvent cacher en raison de la transparence de leur tissu.

Les étroites écharpes en ruban, quelquefois richement brodées, servent à former de jolis turbans et à ceindre la taille; employées à ce dernier usage, elles produisent un effet charmant quand elles accompagnent une tunique blanche en étoffe diaphane. Les franges en soie, en chenille, en plume, à nœud de perles, ayant des crêtes dans lesquelles les perles se trouvent en grand nombre, sont un ornement fort recherché.

Les robes se font à double jupe en étoffe de couleurs et même de nature différentes, quand elles sont en haute soierie, et souvent à triple jupe, quand elles sont en étoffes légères : les jupes destinées à être très relevées sont fort amples, afin d'éviter des plis disgracieux. Les

jupes des robes d'un genre sévère font un peu la *traîne*. Quelques corsages se terminent en pointe par derrière. Les manches sont cette année fort courtes. On termine souvent le haut du corsage avec des draperies.

Les sorties de bal sont un luxe de cette année ; les crispins en velours épinglé, rose, bleu, blanc, jaune, lilas, garnis de cygne, de peluche, sont généralement adoptés par les jeunes personnes ; les mères préfèrent les pelisses élégantes garnies de velours, de dentelle ou d'hermine, ou bien les camails et les petits manteaux de velours.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

10 février. — On lit dans l'*Echo de Lodève* :

Nous apprenons de Paulhan qu'au moment où l'on portait en terre le corps de la femme Boyer, accoucheuse, des mouvemens ont agité le cercueil ; les porteurs, saisis d'étonnement et d'effroi, se sont aussitôt arrêtés : la bière a été découverte, et l'accoucheuse ramenée vivante à son domicile. Là, malgré tous les soins qui lui ont été prodigués, elle est retombée dans le même état ; mais cette fois sa léthargie a été une mort définitive.

— Il a été consommé dans le mois de janvier dernier : 6,724 bœufs, 1,471 vaches, 4,568 veaux, et 39,128 moutons ; le commerce a reçu 509,096 kil. de suif fondu.

Il avait été consommé en janvier 1841 : 6,232 bœufs, 2,184 vaches, 5,507 veaux, et 39,008 moutons ; le commerce avait reçu 531,367 kil. de suif fondu.

De ces deux mois comparés, il résulte : que la consommation, en janvier dernier, a augmenté de 492 bœufs et de 120 moutons, et qu'elle a diminué de 713 vaches et de 939 veaux ; il y aussi une diminution de 22,471 kil. dans la fonte des suifs.

11. — On écrit d'Aix-en-Othe (Aube) :

Une lutte, qui annonce de la part de celui qui a eu à la soutenir un courage et une présence d'esprit rares, s'est engagée tout récemment entre un sanglier et un de nos villageois. La forêt d'Othe était parcourue par quelques chasseurs disséminés, lorsque l'un d'eux, sans armes, employé seulement à battre la lisière avec un bâton de bois vert, se trouva tout à coup en présence d'un sanglier d'une taille peu ordinaire. Ses cris pour attirer à lui les chasseurs trop éloignés, ne firent qu'irriter l'animal, qui se jeta immédiatement sur lui. Le traqueur, conservant heureusement son sang-froid, asséna sur la bête un violent coup de bâton, et, la voyant étourdie, la terrassa aussitôt, se coucha sur elle, tira d'une main et ouvrit avec les dents un simple couteau de poche, qu'il plongea à plusieurs reprises dans le cou de l'animal, qui expira bientôt sous ses coups. Sur ces entrefaites arrivèrent les chasseurs, qui, enchantés de l'issue de cette lutte périlleuse, transportèrent le sanglier sur leurs épaules, et firent décerner au héros les honneurs qui lui étaient dus.

12. — Le jeune ramoneur Jones déjà saisi une fois dans le palais de Buckingham, tient encore à faire parler de lui. Le *Sun* annonce qu'il vient de disparaître de rechef d'une manière mystérieuse. Sorti vendredi de chez son père, en manches de chemise, il n'a plus reparu. Une lettre dictée par lui et écrite par une main étrangère, vient d'arriver à son père, timbrée de Portsmouth. On retrouvera probablement bientôt le jeune ramoneur dans le palais de la reine Victoria.

13. — Mme la comtesse de S... se disposait à sortir du Théâtre-Français pour aller au bal chez Mme Demidoff, lorsqu'en mettant sur ses épaules son manteau d'hermine, elle s'aperçut que la soie qui rattachait les rangs de perles de son collier s'était rompue, et que toutes les perles égarées roulaient sur le parquet de la loge. Les personnes qui savaient que le collier de la comtesse de S... était un collier de deux cent mille francs, et que chaque perle valait cinq cents francs, s'émurent d'abord ; on voulut se procurer une bougie pour chercher les perles éparses et les ramasser ; mais la comtesse, en sortant de la loge avec une insouciance de grande dame, dit à ceux qui s'empressaient de ramasser ces précieuses perles :

— Oh ! laissez, laissez, cela ne vaut vraiment pas la peine que vous prenez.

Un pareil désintéressement méritait une récompense ; le lendemain l'inspecteur du théâtre fit démonter le parquet de la loge ; toutes les perles furent retrouvées et fidèlement rapportées à l'hôtel de la comtesse.

14. — Les décorations de l'église royale de Saint-Germain-l'Auxerrois continuent de se poursuivre avec une rare activité tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Toutes les niches qui existent sur les piliers de la façade principale, au dessous du premier ordre d'architecture et de chaque côté des petites portes d'entrée, reçoivent en ce moment des statues. Hier et aujourd'hui on en a monté trois, représentant saint Louis, Charlemagne et saint Denis. Les deux premières décorent les côtés de l'archivolte de la grande arcade, et l'autre est sur le perron, du côté droit de la petite porte d'entrée. Ce matin, à dix heures, M. le comte de Rambuteau, préfet de la Seine, était présent au moment où l'on mettait en place la statue de saint Louis. Il reste encore onze niches à garnir de statues ; cette opération va successivement recevoir son exécution.

Les nouvelles chapelles, au nombre de cinq, dont on décore l'hémicycle du chœur, touchent au terme de leur entière exécution : celles Saint-Germain et des Morts, sont maintenant découvertes. Ce sont deux chefs-d'œuvre de sculpture gothique qui attirent vivement l'admiration des visiteurs, notamment la chapelle sépulchrale de Jésus-Christ. Cette dernière a tout le pourtour garni d'inscriptions en or, tirées des divers chapitres de l'Evangile, au sujet de la mort et de la résurrection, et la coupole est décorée d'un magnifique bleu de ciel parsemé d'étoiles d'or. Enfin, une des petites chapelles du côté latéral gauche vient aussi de recevoir une nouvelle statue, représentant saint Denis.

Aussitôt que tous les travaux d'art qui restent encore à faire dans l'intérieur, seront terminés, on redallera à neuf toute la nef et les bas-côtés.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU
rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.

13e Année. — N° 10. Dimanche 20 Février 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

Le Vte de Tessières-Boisbertrand, Directeur.

On s'abonne à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS,

TRIBUNAUX, THÉATRES,

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

Le Cabinet de Lecture paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. Prix : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

Au présent numéro est joint un Supplément.

VASCO NUNEZ DE BALBOA.

I

Si l'on étudie l'histoire des conquérans espagnols du Nouveau-Monde, l'on ne remarque pas sans étonnement que peu de temps après les premières découvertes, une foule d'expéditions importantes furent dirigées par des hommes étrangers au métier de la mer. Rodrigo de Bastides, qui explora avec succès les côtes-nord de l'Amérique méridionale, était un simple notaire de Triana; Ponce de Léon, qui rencontra les bords rians de la Floride en cherchant une fontaine de Jouvance imaginaire, avait vieilli sous l'armure du soldat; Ojeda, l'ancien page du duc de Médina-Céli, s'était fait admirer au siége de Grenade, comme un élégant cavalier, avant de devenir un célèbre navigateur.

Tout homme doué d'un esprit entreprenant, se croyait alors capable d'imiter Christophe Colomb, de se frayer, comme lui, une route à travers des régions inconnues, et de jeter les fondemens d'une colonie nouvelle. La crédulité remplaçait le scepticisme avec lequel furent d'abord repoussées les spéculations de l'immortel Génois, et le succès avait tellement popularisé les campagnes lointaines, qu'on trouvait toujours assez d'aventuriers du second ordre pour entreprendre les plus téméraires tentatives. Aussi, malgré ses antécédens pacifiques, le bachelier Martin Fernandez de Enciso enrôla facilement de nombreux volontaires qui le suivirent à bord d'une caravelle équipée à ses frais; il donna au navire le nom de Notre-Dame-d'Antigua, dont l'image est honorée à Séville, et mit sous voiles, vers le milieu de l'an 1510, pour aller ravitailler la ville naissante de Saint-Sébastien, gouvernée par son ami Alonzo de Ojeda.

Les hautes terres d'Hispaniola, d'où l'on avait appareillé, disparaissaient à l'horizon, une brise favorable gonflait les voiles, et les compagnons d'Enciso achevaient de se caserner dans l'intérieur du bâtiment, lorsqu'un homme, que personne n'avaient encore vu, sortit de la cale et monta sur le pont. Une foule de passagers et de matelots le suivaient en l'accablant de questions, mais il ne répondait pas et se dirigeait d'un air fier et dégagé par le gaillard d'arrière, où se tenait le bachelier. Celui-ci ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'il entra dans une violente colère.

— Quel est ce misérable? s'écria-t-il, qui de vous le connaît? qui lui a permis de s'embarquer? comment se trouve-t-il ici? Je t'apprendrai à méconnaître les ordres de l'amiral-gouverneur et les miens.

— Je m'appelle Vasco Nunez de Balboa, seigneur commandant; mon nom n'est pas sans quelque célébrité parmi ces braves gens, et je n'avais pas lieu de m'attendre à un pareil accueil. Votre lieutenant Garabito m'a rencontré dans des temps meilleurs : il pourra vous dire qui je suis. Vos menaces d'ailleurs sont déplacées vis-à-vis d'un cavalier de cœur et de résolution, dont les connaissances et les services vous seront plus utiles peut-être que vous ne pensez. Je voulais prendre

part à cette campagne, et je me serais enrôlé régulièrement, si l'amiral Diégo Colomb n'avait défendu aux débiteurs malheureux de partir d'Hispaniola. Il fallait donc user de ruse, je l'ai fait, voilà tout mon crime.

Ce discours, prononcé avec une orgueilleuse emphase, n'était pas propre à calmer le bouillant bachelier, tout enivré de son autorité nouvelle; mais l'impression produite sur les assistans fut bien différente. Les marins se rappelèrent que, huit ans auparavant, Nunez avait navigué sous les ordres de Rodrigo de Bastides, et qu'il connaissait les parages dans lesquels on se rendait; plusieurs des volontaires racontaient de lui des traits d'audace faits pour éveiller l'intérêt, et les cavaliers de la troupe lui tenaient compte d'être d'origine noble.

Réduit à la dernière misère, poursuivi par ses créanciers, et à la veille d'être jeté en prison, le colon fugitif s'était fait porter à bord dans un tonneau, et avait attendu pour se montrer qu'on eût perdu les côtes de vue. Le stratagème prédisposait encore les aventuriers en sa faveur, et tendait à prouver qu'il avait des intelligences dans la garnison du navire.

Son extérieur enfin était tel qu'il le fallait pour plaire à des soldats de fortune: sa physionomie ouverte et prévenante ne manquait pas de dignité, bien qu'elle portât les traces d'une vie irrégulière et débauchée; il était grand, bien fait, robuste, et paraissait avoir environ trente-cinq ans.

De semblables avantages naturels, réunis aux antécédens de celui qui les possédait, ne désarmèrent point le bachelier Enciso: en véritable homme de loi, il était jaloux de ses moindres prérogatives. Loin d'accepter avec plaisir une recrue qu'auraient convoitée des chefs plus expérimentés, il ordonna de mettre Vasco Nunez aux fers, en jurant de le jeter sur la première île déserte qu'on rencontrerait.

A ces paroles, un murmure désapprobateur se fit entendre.

— Il restera avec nous, nous le voulons! Vive Vasco Nunez! crièrent les plus hardis.

Le bachelier, transporté de rage, saisit une arquebuse, et la mit en joue:

— Je fais feu sur celui de vous qui ajoute un mot. Lieutenant, qu'on exécute mes ordres.

Cette énergique démonstration dissipa le rassemblement; mais les symptômes de l'esprit factieux de l'équipage venaient de se manifester dès le début de l'expédition.

— Triste présage, seigneur commandant, dit en s'approchant d'Enciso un vieillard d'une figure austère qui s'était tenu à l'écart pendant le tumulte.

— Pourquoi, Micer Codro? Vous voyez bien qu'un geste m'a suffi pour les faire rentrer dans le devoir.

— Vous ne connaissez pas assez les hommes: la colère est un mauvais conseiller; modérez-vous, ou vous ne ramènerez jamais votre caravelle à Hispaniola.

Cependant Garabito conduisait aux fers Vasco Nunez, qui s'y rendit sans opposer de résistance et se contenta de jeter un regard de haine méprisante sur le capitaine.

Ce regard n'échappa point à l'œil observateur de Micer Codro. Quelques heures à peine se sont écoulées depuis notre départ, ajouta-t-il, et vous avez déjà un ennemi.

— Je le débarquerai.

— Non, commandant, c'est impossible: Vasco Nunez, avec qui j'ai déjà navigué autrefois, est un excellent pilote; il connait mieux que moi-même les côtes sur lesquelles nous gouvernons. Du reste, je vous le dis, il est à jamais lié aux destinées de la Santa-Maria de la Antigua.

Enciso aurait volontiers repoussé les conseils de son interlocuteur; mais le vieillard lui inspirait une crainte respectueuse.

Micer Codro était un savant italien, protégé par la famille des Colomb; il ne s'embarquait pas dans le but d'acquérir des richesses: l'amour seul des sciences naturelles l'avait déterminé à faire campagne; depuis long-temps ses connaissances astronomiques, sa prudence et la justesse de ses prévisions, lui avaient valu le surnom d'Astrologue parmi les Espagnols.

Toutefois, l'éloge sententieux qu'il faisait de Vasco Nunez augmentait encore le dépit secret du bachelier, qu'une circonstance aggravante ne tarda pas à raffermir dans ses résolutions. Le lieutenant Garabito remonta de la cale et rendit compte de la mise aux fers de l'arrogant fugitif.

— Commandant, dit-il, tandis qu'on lui rivait les menottes, il s'est mis à siffler une note aiguë, et nous avons vu bondir à ses côtés un chien caché jusque-là derrière les câbles. Cet animal allait s'élancer sur nous si son maître ne l'eût apaisé, en ajoutant: — Il me suffirait de faire un signe pour que mon fidèle Leoncico vous déchirât à belles dents; il me suffirait de dire un mot pour soulever les soldats passagers; mais je ne veux pas être un sujet de discorde. Sachez seulement que j'ai résolu de rester à bord, et que j'y resterai.

— Ah! on brave mon autorité! s'écria le fougueux Enciso. On ose parler de révolte! On apprendra à me connaître et à me craindre. Garabito, découvrez avant tout qui a prêté son secours à ces ruses, qui a embarqué le chien dont vous me parlez, qui a aidé Nunez dans son évasion, et malheur aux coupables!

— Si je vous disais, seigneur commandant, que je suis l'un d'entre eux, dit l'Astrologue en s'avançant; si j'ajoutais que le sergent Zamudio, le plus brave de vos gens de guerre, a concouru à cet innocent stratagème, que feriez-vous? Vasco Nunez, je vous le répète, est un homme vaillant dont l'acquisition nous est précieuse. Eluder les ordres du gouvernement sans vous en instruire, c'était, selon moi, vous rendre un véritable service. Quant à vous, Garabito, vous avez tort de chercher à noircir un noble cavalier dans l'esprit du capitaine.

Le lieutenant se mit aussitôt sur la réserve et reprit d'un ton obséquieux:

— Je n'ai dit que la vérité, docteur; j'ai ponctuellement exécuté les ordres qu'on m'a donnés; mais Vasco Nunez *lui-même n'a pas* à se plaindre de mes traitemens.

Micer Codro leva les yeux sur l'officier, et, comme s'il eût pénétré le fond de ses pensées:

— Le juste marche dans les voies droites, dit-il, et sa langue n'est jamais fourchue. L'iniquité de chacun retombera sur sa tête.

Après ces citations bibliques, il se retira lentement, laissant le lieutenant déconcerté, et le bachelier dans une muette indécision.

Sur l'avant de la caravelle se passait une autre scène; le sergent Zamudio engageait sa cohorte militaire à rester soumise aux volontés de Fernandez de Enciso:

— Vasco Nunez est notre ami, disait-il; on lui inflige un injuste châtiment, mais nous ne devons pas nous soulever pour de vaines menaces.

— Et si on les exécute? demandèrent plusieurs voix.

— Si on les exécute, répéta le sergent en regardant autour de lui avec défiance, eh bien! alors, il sera temps de nous concerter.

— C'est-à-dire, s'écria un vétéran, que nous repousserons la force par la force.

— Silence, séparons-nous, interrompit Zamudio en voyant Garabito se diriger vers lui.

Le lieutenant connaissait trop bien le caractère des aventuriers pour essayer de lutter plus long-temps contre leur volonté arrêtée: la présence de Vasco Nunez à bord détruisait tous ses calculs ambitieux, car il avait compté sur les fautes du bachelier pour s'emparer un jour du commandement; mais déjà les sympathies de la masse étaient acquises à un rival plus heureux. Micer Codro, vénéré à cause de la mystérieuse prescience qu'on lui attribuait, Zamudio, aimé de la soldatesque, et la plupart des matelots semblaient tout dévoués au prisonnier; l'officier comprit avec douleur que c'en était fait de ses rêves personnels, et résolut de ménager adroitement les mécontens dans la

cas où la révolte éclaterait. Il déclara donc au sergent qu'il prenait, lui aussi, un vif intérêt au sort d'un ancien camarade, et promit de s'employer activement pour le faire sortir des fers. Enciso, ébranlé par les paroles de l'astrologue, céda aux insinuations du lieutenant; Vasco Nunez fut rendu à la liberté peu de jours avant d'arriver en vue de Saint-Sébastien.

Cette mesure, prise pour le maintien du bon ordre, tourna cependant au détriment du chef de l'expédition; personne n'admit qu'il en eût usé librement. Sa sévérité lui avait d'abord attiré des reproches d'injustice, son indulgence fut taxée de faiblesse. Garabito sut se faire un mérite auprès de Nunez et de ses partisans d'avoir arraché un consentement donné de mauvaise grâce; l'on commençait à blamer ouvertement tous les actes de Fernandez de Enciso. Micer Codro seul ne prenait aucune part à ces intrigues; son estime pour le favori des volontaires ne l'empêchait pas de prodiguer au bachelier les plus utiles conseils; mais l'étoile d'Alonzo de Ojeda avait pâli, et celui qui arrivait à son aide devait être entraîné dans sa ruine.

Lorsque la caravelle mouilla devant Saint-Sébastien, la colonie était réduite aux plus tristes extrémités; son fondateur, parti pour aller lui-même chercher du secours, n'avait pas reparu; la population, décimée par les flèches empoisonnées des sauvages et par les maladies épidémiques, était entièrement démoralisée. Le petit nombre d'Européens qui survivait aux désastres s'était réfugié à bord de l'unique brigantin qui leur restât; ils se rangèrent aussitôt sous les ordres de Enciso, et l'on s'éloigna avec terreur du théâtre de cette calamité encore récente.

Le mauvais résultat d'une pareille tentative irrita les aventuriers qui s'étaient attendus à faire un riche butin dès la première relâche; des cris séditieux se firent entendre de nouveau; les uns demandaient à retourner à Hispaniola, d'autres voulaient piller les rivages avoisinans et s'en aller directement en Europe, les plus violens proposaient de jeter le bachelier à la mer, et de s'emparer du navire pour faire la piraterie.

— Compagnons, s'écria Vasco Nunez, que le capitaine m'y autorise, et je me charge de conduire la caravelle sur les bords d'une rivière où nous trouverons des vivres et de l'or en abondance.

Enciso ralliait à lui le peu d'hommes sur lesquels il pouvait compter, et voulait reconquérir le pouvoir absolu les armes à la main; mais les soldats de Zamudio entouraient Nunez, aux pieds duquel grondait le farouche Léoncico.

Le combat allait s'engager, et cette fois force ne serait point restée au chef légitime, si Micer Codro, brusquement arraché à ses méditations, ne se fût avancé en réclamant l'attention. Le respect qu'on professait pour le vieil Italien modéra les révoltés: ils déclarèrent à l'unanimité que le commandant suivrait les indications de Vasco Nunez, et qu'on irait s'établir sur les rives du Darien.

Cette décison affaiblit encore la chancelante autorité du bachelier, en augmentant l'influence de son rival. Garabito sentant que les factieux l'emporteraient tôt ou tard, se fit admettre dans leurs rangs, sans toutefois abandonner ouvertement la cause du capitaine.

Micer Codro s'efforçait vainement de calmer le ressentiment de son protégé; celui-ci se souvenait de la manière brutale dont il avait été reçu à bord.

— Docteur, dit-il, je ne soulèverai pas les Espagnols en ma faveur, mais j'ai de trop justes griefs contre Enciso pour prendre jamais sa défense.

— Mon fils, reprit l'astrologue, ne te fie pas aux caprices de cette populace turbulente, ou je t'annoncerai aussi des malheurs qu'il plaise à Dieu de détourner de ta tête.

Les prudentes remontrances d'une amitié paternelle ne purent dissuader Vasco Nunez, qui resta inébranlable dans ses projets d'hostile neutralité.

A peine la ville de Santa-Maria de la Antigua était-elle fondée, qu'une dernière émeute éclata. Conformément aux volontés du roi, le bachelier avait interdit le trafic de l'or pour le compte des particuliers. Un pareil édit s'attaquait à la plus violente passion des volontaires, qui s'étaient enrôlés dans le but d'amasser des trésors et de jouir d'une entière liberté de commerce. La plupart coururent aux armes, et tandis que les autres restaient dans une coupable inaction, ils s'emparèrent du commandant, le mirent aux fers et le condamnèrent à quitter la colonie sous le plus bref délai. Enciso avait eu beau se distinguer par une bravoure constante, on ne lui tint aucun compte de ses exploits, on dédaigna d'écouter sa justification; Vasco Nunez et Zamudio furent choisis pour le remplacer et gouverner de concert.

Le nouvel établissement, bouleversé au dedans par les factions, n'était pas moins menacé à l'extérieur: les Indiens maltraités par les Espagnols, leur faisaient une terrible guerre de représailles; de sanglans combats interrompaient les travaux de construction et les vivres commençaient à manquer. La rébellion grondait encore et déjà les partisans du bachelier parlaient de le rétablir au pouvoir, mais Vasco Nunez semblait avoir grandi avec les événemens. Il faisait face à tous les dangers qui l'entouraient, apaisait les mécontens, repoussait les sauvages et prenait de salutaires mesures pour l'avenir. Enfin, sous le prétexte de plaider à la cour la cause commune des aventuriers, il détermina son collègue à partir à bord du brigantin qui ramenait en Espagne l'infortuné Fernandez de Enciso. Il sentait bien que le bachelier, plus habile dans l'étude de la chicane que dans l'art de diriger une expédition, aurait d'immenses avantages sur le sergent; toutefois, il acceptait volontiers les chances d'un procès éloigné en se voyant parvenu à la dictature du Darien.

D'une éminence située au bord du fleuve, Vasco Nunez et Micer Codro suivaient les mouvemens du petit navire qui appareillait.

— Moins d'une année s'est écoulée, depuis ta fuite d'Hispaniola, disait l'astrologue, et te voici maître absolu d'une troupe dont tu ne devrais pas faire partie. Tu as usé de ruse et de violence, tu as repoussé mes conseils, des malheurs sans nombre te menacent et cette voile qui s'éloigne t'en prépare de nouveaux.

— Je triompherai de tout, docteur; sans moi, cette colonie périssait au berceau, et si j'avais refusé le commandement, un autre moins digne s'en serait emparé.

Le vieillard ne pouvait approuver l'usurpation de son ami, et cependant il aurait voulu le préserver d'un sort semblable à celui du bachelier. En ce moment un canot accosta à la rive, un officier armé de toutes pièces s'avança vers le nouveau gouverneur.

— Vos ordres sont exécutés, dit-il, don Fernandez de Enciso est parti sous l'escorte du sergent Alcade, et la colonie se réjouit d'obéir uniquement au noble Vasco Nunez de Balboa.

L'astrologue ne put réprimer un sourire méprisant qui échappa aux deux interlocuteurs.

— C'est bien, Garabito, dit le commandant, retournons ensemble à la ville.

Le second de la caravelle, au milieu des mouvemens séditieux, s'était habilement maintenu dans ses fonctions primitives; adroit et insinuant auprès de tous, il avait même conquis une certaine popularité et ne perdait aucune occasion de l'accroître. Il encensait alors le soldat de fortune par de grossières flatteries, et tout à l'heure encore il s'efforçait de prouver à l'ancien capitaine qu'il avait toujours agi avec une loyauté désintéressée.

Le vieil italien seul devina ce caractère double et servile; il tenta plusieurs fois de faire partager son opinion à Vasco Nunez; mais celui-ci n'en accordait pas moins au lieutenant une aveugle confiance.

Quand les trois personnages arrivèrent aux portes de Santa-Maria, la foule ameutée criait famine, et demandait du pain avec menaces. Le gouverneur lui imposa silence d'un geste d'autorité:

— Vous en aurez! s'écria-t-il, qu'on délivre double ration à tout le monde, et que cent trente hommes de bonne volonté soient prêts à me

suivre ce soir, pour une course qui remettra la colonie dans un état florissant,

Cette promesse faite avec assurance calma subitement les esprits.

Lorsque le soleil eut disparu derrière les hauteurs de Zémaco, la population pleine d'espérance vit s'éloigner la petite armée qui sous la conduite de Nunez et de Garabito se dirigeait vers le territoire de Coyba. Chacun s'attendait à la voir revenir chargée de riches dépouilles et de provisions de toute espèce; les aventuriers passant d'un extrême à l'autre, faisaient un pompeux éloge de leur commandant, et n'avaient pas besoin des encouragemens de Micer Codro pour se préparer à défendre vaillamment la place pendant l'absence des chefs principaux.

Cependant l'alarme s'était répandue dans l'intérieur des terres, où n'avait jamais pénétré une aussi puissante troupe d'Européens. Ce fut inutilement que les plus belliqueuses peuplades s'efforcèrent de lui barrer le passage. Foudroyés par les armes à feu, impuissans avec leurs flèches contre des gens cuirassés de fer; frappés de terreur par les chevaux, déchirés par les chiens, les naturels prenaient la fuite à travers les forêts,

Au centre des huttes de Coyba, sur une petite place ombragée de palmiers, la tribu des Guacanas était réunie en conseil; Careta, le vieux cacique, présidait l'assemblée avec la majestueuse gravité des Indiens; à ses pieds était couchée une caressante jeune fille, qui recueillait respectueusement chacune des paroles de son père. Seule de toutes les femmes, elle n'était pas reléguée dans les cabanes, mais elle gardait un profond silence; elle savait qu'il n'appartenait qu'aux anciens et aux guerriers d'émettre leurs avis. D'instant en instant, des messagers entraient dans l'enceinte et rendaient compte des mouvemens des Espagnols.

— Trois portées de flèche nous séparent des hommes barbus, s'écria tout à coup un sauvage qui arrivait en courant, ils ont passé la rivière Jaune et prennent le chemin de notre camp.

Le cacique fit un mouvement, et tous les naturels prêtèrent une oreille attentive :

— Chefs Guacanas, armez-vous, et suivez-moi à la rencontre des hôtes célestes qui descendent à Coyba.

A ces mots il se leva, et posant la main sur la tête de sa fille :

— Guaémi rentrera dans les kijemès, et dira à ses sœurs d'apprêter le festin.

La jeune indienne ne répondit que par un signe de soumission, et courut vers les cases en bondissant. Careta jeta sur ses épaules la peau de jaguar qui lui servait de manteau; puis les guerriers sortirent silencieusement du village pour aller au devant de Nunez et de ses compagnons.

II

Après avoir traversé la rivière Jaune, les aventuriers se trouvèrent dans une savanne marécageuse, couverte de hautes herbes, de mangliers et de plantes rampantes. Du côté de l'est, ils apercevaient à l'horizon les eaux calmes de l'Océan Atlantique; au sud, derrière eux, s'étendaient trente lieues de terrains accidentés et d'épaisses forêts qu'ils avaient parcourues en moins de six jours; de l'ouest au nord se dressaient comme des barrières menaçantes, les crêtes majestueuses des Cordillières. Depuis le départ de Santa-Maria de la Antigua, la petite armée s'était grossie de prisonniers indiens qui lui servaient de guides; on savait d'eux qu'au versant d'un coteau voisin on découvrirait le village de Coyba; les Espagnols devaient s'attendre à de nouvelles attaques. Avant de s'engager dans une affaire décisive, il était prudent de prendre quelques heures de repos; Vasco Nunez dirigea donc sa troupe vers un plateau garanti des ardeurs du soleil par un masssif touffu, et ordonna de faire halte. Les environs paraissaient entièrement déserts, on se contenta de poser des sentinelles et de lâcher les chiens pour faire bonne garde autour du campement.

Tout à coup des aboiemens retentirent à la lisière des bois, les joncs se courbèrent en ondulations; les vedettes crièrent : Alerte! en se repliant sur le corps expéditionnaire. Léoncico, le poil hérissé, vint tomber en arrêt aux pieds de son maître. Les soldats, brusquement arrachés aux douceurs de la sieste, s'armèrent à la hâte et se formèrent en ordre de marche, les captifs placés au centre, sous la surveillance des arquebusiers. La colonne s'ébranla, puis, tournant les hauteurs, elle se rendit au lieu d'où les premiers coups de gorge étaient partis. Les aventuriers virent alors s'avancer lentement à leur rencontre les Guacanas, précédés du vieux cacique qui tenait dans sa main une branche de palmier.

— Castille et Léon! saint Jacques! saint Jacques! crièrent les Espagnols.

— Silence! commanda Vasco Nunez, que personne ne fasse feu sans mon ordre.

A ces mots, il sortit des rangs et s'approcha de Careta en faisant caracoler son cheval. Dès qu'il fut à portée de voix, il prit la parole, et, s'adressant aux Indiens dont la langue et le style lui étaient également familiers :

— La tribu de Coyba est sage, dit-il, elle demande la paix à mon peuple, elle vient au devant des hommes blancs pour leur proposer son alliance.

— La paix est une brise caressante, répondit le cacique, la paix est un fruit parfumé; que tes guerriers soient les frères des Guacanas.

— Mes guerriers, reprit le cavalier, sont fidèles à ceux qui les aiment et sont puissans pour les défendre. Ils ont le tonnerre entre les mains, ils sont invincibles dans les combats; mon peuple est un torrent de feu pour ses ennemis.

— Que nos frères descendent à Coyba, nous partagerons nos biens avec eux, ils mangeront avec nous, ils dormiront dans nos kijemès, ils s'asseoieront au conseil et les chefs guacanas les écouteront.

Vasco Nunez mit pied à terre et présenta la main à Careta. Aussitôt les sauvages manifestèrent leur joie par des cris et des bonds désordonnés; ils chantaient en dansant autour de la troupe des aventuriers et les conduisaient en triomphe à la clairière où les femmes avaient préparé le repas.

Les Espagnols avaient cru marcher à la conquête d'un Eldorado; en s'apercevant que Coyba n'était qu'un misérable amas de cases couvertes en lataniers, ils commencèrent à murmurer sourdement. Loin de se féliciter du bon accueil qu'on leur faisait, ils regrettaient de s'être laissé prendre aux promesses du gouverneur, et en effet rien ne prouvait qu'on dût retirer le moindre avantage d'une expédition aussi périlleuse. Careta venait de déclarer que sa province ne produisait pas d'or, et quand Nunez lui demanda des provisions pour la colonie du Darien, il répondit que son territoire ayant été récemment dévasté par la tribu de Ponca, il se trouvait réduit lui-même à la plus grande disette.

— Seigneur, demanda Garabito, que faut-il faire de nos prisonniers?

Cette question était embarrassante pour le commandant; il sentit cependant qu'il était de son intérêt de paraître généreux aux naturels, et, se retournant vers le cacique :

— Je rendrai la liberté à ceux pour qui tu la demanderas.

Le chef indien examina attentivement le groupe des captifs. Bientôt reconnaissant dans leur nombre un ennemi redouté de sa peuplade, il poussa le cri de guerre et jeta l'alarme. Les Guacanas saisirent leurs javelines, les Espagnols se mirent sur la défensive, les femmes sortirent en foule des cases. Guaémi accourut auprès de son père.

— Eh bien? dit Nunez, calme au milieu du tumulte.

— Qu'il meure! qu'il meure! vociféraient les sauvages.

— J'affranchirai tes amis, s'écria l'Espagnol, mais tu ne disposeras pas de la vie de celui-ci : elle m'appartient.

L'indigène de Ponca, cause du différend, regardait dédaigneusement les guerriers guacanas; enfin il s'adressa à Nunez :

— Livre-moi, dit-il, tu verras qu'un Piagué ne craint pas la tribu de Coyba tout entière.

Cette proposition, qui pouvait terminer le débat, était contraire au point d'honneur du Castillan.

— Seigneur, proposa le lieutenant, si vous voulez, nous l'emmènerons à deux portées d'arquebuse, et là nous le laisserons libre de s'enfuir.

Careta et le prisonnier applaudirent à ce dernier moyen; Nunez y consentit.

Dès que le Piagué fut livré à lui-même, il se retourna d'un air de défi, hurla un chant sauvage et se jeta bientôt au plus épais des bois. Les jeunes guerriers de Coyba s'élancèrent à sa poursuite; long-temps les alentours retentirent de clameurs barbares, puis le bruit s'éloigna peu à peu, les femmes rentrèrent dans les kijemès. Guaémi elle-même, que Garabito avait contemplée avec admiration, abandonna son père et se retira. Alors les Espagnols et les anciens de la tribu s'assirent en cercle, et le repas d'alliance commença.

Les chefs guacanas revinrent successivement la tristesse sur le front, ils déposaient leurs arcs et prenaient place autour du cacique : l'audacieux Piagué avait échappé à leur vengeance. Cependant Nunez accablait Careta de questions sur les ressources du pays, mais il n'en obtenait aucune réponse favorable. L'Indien s'ingéniait à démontrer que les aventuriers ne trouveraient rien de ce qu'ils cherchaient, et que leur plus sage parti était de retourner au delà des mers dans la patrie des hommes blancs. Malgré l'adroite éloquence dont usait le vieux chef, le commandant pénétra ses mauvaises dispositions envers les Espagnols; aussi, au lieu d'accepter l'hospitalité pour la nuit, il se détermina à aller camper une seconde fois sur le plateau de la rivière Jaune.

Les volontaires, qui jusque-là avaient dissimulé leur mécontentement, ne tardèrent pas à le laisser éclater.

— A quoi nous ont menés nos marches et nos combats? demandaient-ils? rentrerons-nous à Santa-Maria les mains vides? Vasco Nunez semble craindre les Indiens; il recule devant eux et se fie à de stériles protestations. Il faut piller Coyba et emmener tous les Guacanas en esclavage.

Garabito se taisait et feignait une impassibilité complète; mais au fond du cœur il se réjouissait des nouveaux embarras qui surgissaient autour du gouverneur.

Celui-ci s'efforçait de calmer ses gens par des promesses dont il doutait lui-même : heureusement un nouvel incident vint captiver l'attention des aventuriers.

Un Indien poursuivi par Léoncico dont les yeux lançaient des éclairs, se réfugia dans le camp; il était tremblant et harassé. Au moment où le chien allait l'atteindre, il se jeta à genoux devant Nunez. Les soldats reconnurent avec étonnement le même Piagué, qui, quelques heures auparavant, s'était si merveilleusement soustrait à la fureur des Guacanas. En se voyant enfin au milieu des Espagnols, il sourit et s'écria :

— Mes ennemis t'ont menti, cacique blanc, ordonne à tes guerriers de me suivre, je leur montrerai où Careta cache ses trésors.

Vasco Nunez n'avait plus l'air de céder à la violence.

— Ah! ils nous ont trompé, dit-il; en ce cas notre colère est légitime; partons!

La petite armée, guidée par l'Indien de la tribu de Ponca, s'enfonça bientôt dans les forêts qu'enveloppait la plus profonde obscurité.

Le jour suivant éclaira une scène de désolation. Pour prix de leur hospitalité, les Guacanas surpris pendant leur sommeil étaient au pouvoir des aventuriers; le cacique et les guerriers chargés de fer gardaient un morne silence; le Piagué triomphant insultait à leur malheur, et se vantait du succès de sa ruse avec l'emphase ordinaire des sauvages. Cependant, après avoir vomi un torrent de malédictions, il profita de l'inattention des vainqueurs et disparut. Les Espagnols qui avaient trouvé un immense amas de provisions, forçaient leurs prisonniers à s'en charger; Vasco Nunez organisait un convoi pour retourner au Darien, et surveillait les préparatifs de départ.

Les femmes confiées à la garde de quelques soldats pleuraient et se lamentaient. Guaémi surtout se livrait au plus violent désespoir. Garabito la tenait par la main et tâchait de l'apaiser, mais elle le repoussait avec une dédaigneuse fierté; enfin, se dégageant de son étreinte par un mouvement rapide, elle courut se jeter aux pieds de Vasco Nunez.

— Cette jeune fille est ma prisonnière, dit le lieutenant, irrité d'une résistance à laquelle il était loin de s'attendre.

— Votre prisonnière! répondit le commandant avec vivacité! a-t-on fait les partages? et qui a le droit de choisir avant moi?

— Je l'ai arrachée de son kijemè, je l'ai gardée jusqu'à cette heure, elle m'appartient.

— Non, non; et si je la veux, elle sera à moi et à nul autre. Je la donnerai à qui bon me semblera. Ne bravez pas mon autorité, entendez-vous ; sinon vous expierez cruellement votre désobéissance.

Cette querelle des deux chefs avait attiré les aventuriers, que le succès rendait désormais favorables à leur capitaine, et qui appuyèrent ses prétentions par des murmures approbateurs. Garabito étouffa sa colère jalouse et s'éloigna, tandis que Nunez relevait la jeune Indienne.

Guaémi était belle parmi les filles de Coyba; son pagne étroit déguisait mal la perfection de ses formes; svelte et légère comme Atalante, elle eût défié à la course tous les guerriers de la tribu; ses cheveux lisses flottaient au gré de la brise, et les deux mains jointes dans l'attitude de la prière, tremblante et consternée, elle levait sur le cavalier espagnol ses grands yeux noirs baignés de larmes.

— Puissant cacique des hommes blancs, détourne ta colère, dit-elle; prends pitié de Careta et de son peuple, ne nous emmène pas loin de nos kijemès, ne laisse pas à la merci des Piagués le territoire de Coyba. Quand tu es venu dans nos demeures, les Guacanas n'ont pas poussé le cri de guerre, ils n'ont pas marché contre toi la javeline à la main; tu t'es assis dans le conseil, tu as bu et mangé avec les chefs. Rends la liberté à mon père et à sa tribu, ses fils seront tes serviteurs, ils te suivront au combat, ils t'aideront dans les travaux.

Les aventuriers remarquaient que leur capitaine était vivement ému et semblait lutter intérieurement avec lui-même; enfin il s'approcha du cacique :

— Pourquoi nous as-tu accueilli par des mensonges? Lorsque je t'ai interrogé, ta langue a été double, et comment croirais-je ta fille maintenant?

— Les hommes barbus sont forts et invincibles, dit Careta. Si tu nous laisses dans notre province, nous te fournirons des provisions en abondance, nous serons pour toujours tes sujets; tes compagnons s'en retourneront chargés d'or, et je t'apprendrai des contrées où ce métal, si précieux pour les guerriers de ta nation, est aussi commun que les feuilles de nos forêts.

Vasco Nunez ordonna de faire sortir des fers le vieux chef indien, qui entra aussitôt dans le plus vaste kijemé. Avec l'aide de quelques soldats, Careta découvrit une fosse où se trouvait cachée une grande quantité d'ornemens en or artistement travaillés, et, les rapportant à Nunez :

— Au delà de ces montagnes, dit-il, il existe une mer immense; tous les fleuves qui s'y jettent sont remplis d'or; l'or se trouve à la surface de la terre, et plus on descend vers le couchant, plus on rencontre de mines d'or. Le peu que je t'offre provient de ces régions. Accepte nos présens, et ne sois pas sans pitié pour mon peuple. Mes fils t'accompagneront jusqu'à ta ville, mes guerriers y porteront ton butin, et, si tu doute de ma bonne foi, regarde ma fille, reçois-la en ôtage, prends-la pour ta femme, et sois le fils de mon sang.

Guaémi croisa les mains sur sa poitrine et baissa les yeux. Nunez s'avança vers elle non plus avec l'assurance d'un maître, mais avec une certaine défiance.

— La fille de Careta veut-elle suivre le cacique blanc dans son kijemé? Le cœur de Guaémi est-il attaché à Coyba?

Un silence de quelques secondes suivit cette question; puis la jeune Indienne, relevant la tête, répondit timidement :

— Guaémi est soumise aux volontés de son père.

— Qu'on rende la liberté à tous les Guacanas, commanda Nunez sans hésiter; alors, ramassant l'or que Careta avait déposé à ses pieds, il le distribua par portions égales entre ses compagnons, et ajouta :

— Je vous promets une récolte de richesses telle qu'Européen n'en a jamais imaginé de semblable.

La plupart des volontaires n'avaient rien compris aux négociations faites dans la langue indienne; mais, se voyant suivis par une troupe de sauvages chargés de provisions, ils s'abandonnèrent entièrement à la volonté de leur généreux capitaine.

Cinq jours après, l'expédition triomphante rentrait à Santa-Maria de la Antigua. Le gouverneur expédiait sa caravelle à Coyba pour achever d'y prendre des vivres. Quelques troupes furent aussi envoyées à Careta pour l'aider à subjuguer les Piagués, et le naturel qui avait servi de guide aux Espagnols devint une de leurs premières victimes.

Guaémi, vivement éprise de Vasco Nunez, renonça pour lui à sa famille et à son pays : elle l'initiait aux coutumes des Indiens, et lui apprenait à gagner leur amitié. La paix vint ainsi consolider sur ses bases la colonie naissante; les soldats avaient pris leur chef en vénération, et, comme pour raffermir son pouvoir, il ne tarda pas à recevoir d'Hispaniola l'autorisation légale de conserver le commandement du Darien.

Micer Codro seul concevait encore des craintes et redoutait les rapports d'Enciso à la cour de Castille.

— Avant peu la gloire de Nunez égalera celle du grand Christophe Colomb, répondit l'aventurier.

— Colomb revint pour être chargé de fers des contrées qu'il avait découvertes, répliqua l'astrologue, Colomb est mort pauvre et dédaigné.

Cependant Garabito, jaloux de la prospérité et des amours du gouverneur, ne lui pardonnait pas la scène de Coyba, et attendait impatiemment l'heure de la vengeance.

III

Les pensées de Vasco Nunez le reportaient sans cesse vers cette mer inconnue dont Careta lui avait révélé l'existence; il voulait en explorer les bords, et son imagination, exaltée par les récits des Indiens, lui faisait concevoir les plus gigantesques plans de campagne. Guaémi le confirmait encore dans ses intentions en lui apprenant les traditions des naturels, relatives aux contrées situées au delà des montagnes. Micer Codro, toujours fidèle aux véritables intérêts de son ami, l'engageait à tenter une entreprise qui pût couvrir sa double usurpation, car la déchéance du bachelier Enciso n'était pas le seul acte de rebellion des aventuriers; ils s'étaient également refusés à reconnaître Diego de Nicuesa, gouverneur légitime de la province.

La colonie sagement administrée prenait de l'extension et acquérait chaque jour de l'importance; déjà de nombreux navires abordaient dans son port; des relations fréquentes étaient établies avec les îles espagnoles, et même avec l'Europe.

Nunez organisait une expédition digne du but qu'il se proposait, et attendait des troupes d'Hispaniola; mais une circonstance capable de décourager tout autre que lui, le força à précipiter l'exécution de ses desseins. Il apprit par une lettre de Zamudio, que les plaintes du bachelier avait eu du retentissement à la cour de Castille; le roi enflammé de colère destinait une forte escadre à aller prendre possession du Darien. Don Pedrarias Davila était nommé gouverneur, et devait partir sous peu de jours pour s'emparer de gré ou de force de Santa-Maria de la Antigua.

A ces nouvelles, Vasco Nunez ne différa plus; renonçant à tout secours extérieur, il choisit deux cents soldats parmi les plus dévoués à sa personne, les embarqua sur un brigantin et sur quelques grandes pirogues, nomma au commandement provisoire de la ville un de ses officiers, et se prépara à partir. Le lieutenant Garabito l'accompagna encore dans cette expédition : mais cette fois Micer Codro n'avait pas voulu rester dans l'inaction; malgré son âge, il tenait à marcher à la découverte des mystérieuses régions qu'on voulait reconnaître.

La flottille, poussée par une brise favorable, accosta bientôt aux rivages amis des Guacanas; Guaémi, qui ne quittait jamais le gouverneur, se jeta dans les bras du vieux cacique, heureux de la revoir et fier d'être uni par les liens du sang avec le chef des Espagnols; les kijemés furent ouverts aux aventuriers, la plus franche hospitalité leur fut offerte, mais ils n'en profitèrent pas long-temps, et guidés par les Indiens, ils s'enfoncèrent dans les montagnes.

Dès lors commença pour eux une série non interrompue de dangers, de difficultés et de fatigues infinies; forcés de se frayer un chemin à travers les inextricables forêts du Nouveau-Monde, ils n'avançaient qu'avec une extrême lenteur, et pour ainsi dire à coups de hache; les torrens débordés les forçaient souvent à dévier de leur route; souvent les caïmans et les reptiles venimeux leur faisaient éprouver des pertes déplorables, ou bien encore ils voyaient disparaître dans les fondrières et rouler dans les précipices quelques braves de leur troupe. Les populations indigènes se levaient en masse à leur passage; pendant vingt jours consécutifs leur marche ne fut qu'un combat continuel; mais soutenus par une inconcevable énergie, ils triomphaient de tous les obstacles et de toutes les douleurs. Bravant la chaleur du soleil intertropical, la froidure des nuits, la faim, la soif et les maladies, ils gravissaient les mornes sans perdre courage, et ce fut ainsi qu'ils arrivèrent dans une région dégarnie de bois et aérée, où le commandant ordonna de faire halte.

Les guides montraient de la main un rocher nu qui se dressait au dessus de leur tête :

— De là, dirent-ils à Nunez, de là tu apercevras la mer au couchant.

Le cœur de l'intrépide capitaine bondit de joie. Il fit signe à ses frères d'armes de ne point bouger, et s'élança seul sur l'aspérité la plus élevée.

On le vit rester en extase pendant quelques secondes, puis tomber agenouillé et remercier Dieu d'avoir couronné ses efforts; il se releva enfin :

— Castille! Castille! s'écria-t-il, accourez tous, venez contempler le glorieux aspect qui vous était réservé.

Les aventuriers se hâtèrent de le rejoindre, et alors, dit l'historien, un prêtre nommé Andrès Vara, qui les avait suivis dans leur périlleuse expédition, les bénit en versant des larmes de joie. Ils embrassèrent leur commandant, et jurèrent de le suivre jusqu'à la mort.

— Seigneur, vous venez d'acquérir aujourd'hui une immortelle renommée, dit Garabito, le roi vous récompensera, et vous aurez la plus grande part à ses bonnes grâces. Permettez-moi, pour compléter votre triomphe, de prendre quelques uns de nos braves et de retourner au Darien porter la nouvelle de votre découverte.

— Je n'osais te proposer une mission aussi dangereuse, répondit chaleureusement Vasco Nunez, je te remercie de la solliciter; choisis vingt hommes, emmène avec toi la moitié des Guacanas, et que le ciel te conduise!

Guaémi conservait toujours une invincible antipathie contre le lieutenant, elle se réjouit de son départ; Micer Codro en déduisit au contraire les plus fâcheux pronostics; mais Vasco Nunez ne fit aucune attention aux paroles de l'astrologue. Stimulant sa poignée de braves par de nobles exhortations, il abandonna la cime des Cordillières, et descendit vers l'Océan pacifique.

D'autres combats attendaient les Espagnols au delà des montagnes; chaque jour de nouvelles tribus venaient les assaillir, chaque jour était

marqué par une nouvelle victoire. Les peuplades effrayées ne résistaient pas long-temps à la supériorité des armes à feu. Nunez, habile à profiter de ses avantages, ménageait les vaincus et s'en faisait d'utiles auxiliaires. Quand les Espagnols arrivèrent au bord de la mer, ils étaient réduits au nombre de soixante-sept, et cependant en moins de trois mois ils se rendirent entièrement maîtres du pays.

D'après les rapports des indigènes, de riches contrées s'étendaient sur les rivages de leur Océan; dans le sud se trouvaient des peuples puissans, obéissans à des rois, habitant des villes immenses et des palais somptueux, semblables aux Européens par leur sciences et leur industrie. L'or et les perles étaient tellement communs chez eux, qu'ils les employaient aux plus vils usages.

Il n'en fallut pas davantage pour enflammer l'esprit aventureux de Nunez; mais sa troupe n'était plus en état de s'engager dans une pareille tentative : il manquait en outre de bâtimens, d'ouvriers et de bois de construction. Prompt à adopter les plus extraordinaires résolutions, il reprit le chemin de Coyba avec le dessein arrêté de transporter, pièce à pièce, des navires et tout leur matériel à travers l'isthme montagneux qui sépare les deux Océans. La sagesse et la générosité du capitaine espagnol lui avaient acquis l'affection des nations indigènes; les caciques lui faisaient leurs adieux en pleurant, son retour était une sorte d'ovation; les naturels s'empressaient à la suite des Espagnols pour porter les munitions et le butin. Guaémi, révérée comme une reine, avait grandement contribué aux bonnes dispositions des Indiens qui s'enorgueillissaient de voir une de leurs femmes aimée du grand chef des hommes blancs.

Cependant, Vasco Nunez ne tarda pas à apprendre que don Pedrarias s'était emparé du pouvoir dans le Darien; il reçut même l'injonction de se rendre à Acla, où son successeur avait transporté le siége du gouvernement; mais jaloux de consommer la conquête des mers du sud, il ne tint aucun compte de cet ordre, recruta facilement des troupes fraîches et des ouvriers habiles, pressa les travaux, et avec le concours des Guacanas, ses alliés, il parvint à réaliser le plus étrange projet que l'imagination humaine ait jamais enfanté.

Quelques mois plus tard, quatre brigantins, leurs ancres, leurs agrès et leur artillerie avaient franchi les Cordillières; Nunez était déjà revenu du riche archipel des Iles des Perles, qu'il avait découvert dans ces mers nouvelles, et se disposait enfin à partir pour sa grande campagne si péniblement préparée.

Dans une petite case construite au bord de la baie Saint-Michel, Micer Codro, Guaémi et son époux étaient rassemblés et parlaient avec enthousiasme de la future expédition. Le fidèle Léoncico, couché aux pieds de son maître, levait la tête par momens, comme s'il eût été inquiété par quelque bruit inusité; bientôt il se dressa, se mit à aboyer avec force, et l'on entendit distinctement les fers d'un cheval résonner sur les galets du rivage. Un officier armé de toutes pièces descendit devant la porte et entra; Léoncico le flaira en grondant, Guaémi poussa un cri de terreur, Micer Codro fronça les sourcils et soupira :

— C'est toi, lieutenant Garabito, dit cordialement Vasco Nunez, sois le bienvenu; tu veux sans doute me proposer tes services pour notre prochaine campagne : je les accepte.

— Seigneur commandant, je serai toujours flatté de marcher sous vos ordres, mais d'autres devoirs m'amènent aujourd'hui.

— Cependant il serait temps de te décider; mes bricks sont prêts à mettre sous voiles; nous n'attendons plus que les vents.

— Je suis envoyé par don Pedrarias Davila, gouverneur-général de la Castille-d'Or et du Darien, au nom de nos très hauts et puissans monarques don Ferdinand et dona Juana, souverains de Castille, de Léon et d'Arragon.

Vasco Nunez se leva, s'inclina avec respect, puis se rassit et écouta gravement le discours de Garabito.

— Instruit des éminens services que vous avez rendus à la couronne, le roi et la reine vous ont nommé adelantado de la province. Le gouverneur, heureux de vous savoir rentré en faveur auprès de la cour, vous invite à différer votre expédition, à vous rendre auprès de lui pour l'aider de vos conseils, et à concourir ainsi au service de leurs majestés catholiques.

Il m'a chargé, en outre, de vous proposer son amitié; enfin son estime pour vous est telle, qu'il a l'intention de vous offrir la main de sa fille dona Mariquita Bobadilla y Pedrarias.

— Mille grâce, lieutenant, tu ne pouvais m'apporter de meilleures nouvelles.

Guaémi, en écoutant la dernière partie du message, avait frémi; mais fière comme la fille d'un cacique, elle gardait le silence et retenait ses pleurs avec efforts.

Nunez s'en aperçut.

— Pourquoi cette tristesse subite, dit-il; ne crains rien, Guaémi, je ne renoncerais pas à ton amour pour celui d'une infante de Castille.

La jeune Indienne, qui avait su lutter stoïquement contre l'approche du malheur, ne put contenir sa joie; sa figure était baignée de douces larmes; elle embrassait et bénissait son époux.

— Tu le vois, Garabito, il est une des faveurs de Pedrarias que je refuse, quoiqu'elle m'honore; demain je serai prêt à partir pour Acla.

L'impassible lieutenant salua et sortit.

— Non, non ! s'écria alors l'astrologue, tu n'iras pas de gaieté de cœur te livrer à tes ennemis jurés. Don Pedrarias est le protecteur de Garabito qui t'abhorre, et d'Enciso que tu as dépouillé de son commandement; il est de la famille de Nicuesa, dont tu as causé la ruine. Oh ! mon fils, ne pars pas !

— Craintes puériles ! Qui oserait outrager celui qui a découvert l'Océan Indien? Parmi les colons du Darien, qui ne prendrait la défense de Vasco Nunez ?

Le vieil Italien serrait les mains de son ami, le priait, le conjurait de renoncer à sa funeste résolution; Guaémi, à genoux, suivait cet exemple et suppliait.

En ce moment, un matelot entra pour annoncer que les bons vents commençaient à souffler.

— C'est un avis du ciel, s'écria Micer Codro; en mer ! en mer ! Dans un an tu seras protégé par une gloire inattaquable; mais si tu cèdes aux perfides insinuations du lieutenant, tu es perdu, perdu à jamais.

IV

Don Pedrarias Davila n'avait pas marché sur les traces de Vasco Nunez; peu soucieux de ménager les tribus indiennes, il ne régnait que par la terreur. Sur la place d'Acla, un bûcher était dressé en permanence, et les prisonniers de guerre, traités de païens rebelles, périssaient chaque jour dans les flammes.

Ces cruautés, en rendant le nom du gouverneur terrible parmi les naturels, contribuaient puissamment à faire trembler les Espagnols eux-mêmes. Nul n'osait parler à haute voix; les conquérans du Nouveau-Monde, ces aventuriers indisciplinés qui ne pouvaient naguère se soumettre aux chefs les plus généreux, restaient muets alors, courbés qu'ils étaient sous un joug de fer.

La ville, morne et triste comme un tombeau, sembla cependant se réveiller en sursaut, quand Garabito rentra dans ses murs, ramenant l'ancien commandant du Darien. Quelques uns de ses serviteurs, Micer Codro, Careta, et une nombreuse troupe de Guacanas lui servaient de cortége. On présageait les plus heureux résultats du retour inespéré du brave fondateur de Santa-Maria; on parlait avec admiration de son habileté à mener à fin toutes ses entreprises, et à se concilier les peuplades indigènes. Don Pedrarias, de la fenêtre du palais, ne vit pas sans un vif déplaisir la manière dont le peuple se portait au devant de son rival, et se tournant vers l'alcade mayor de la colonie :

— Bachelier Enciso, dit-il, voyez-vous comme cette vile populace le reçoit et le fête! Ne dirait-on pas qu'il est leur souverain bien-aimé?

— Seigneur Davila, répondit l'homme de loi, tout est à craindre de la part d'un pareil misérable; il sait depuis long-temps organiser la rébellion: l'émeute a fait sa fortune, l'intrigue est son élément.

Vasco Nunez se trouvait sous le balcon du gouverneur; il salua avec dignité, descendit de cheval, congédia du geste son escorte, en désignant à Micer Codro et à Guaémi le maison où ils devaient l'attendre, et entra, toujours accompagné par le lieutenant Garabito.

L'Indienne et l'astrologue s'éloignèrent; ils étaient suivis de Léoncico, que les gardes avaient repoussé.

— Jour néfaste! murmurait le vieillard; malgré tous nos efforts, il est venu se rendre à ses ennemis. Malheur! malheur!

Les compagnons de Nunez faisaient ouvertement l'éloge pompeux de leur capitaine, et la population entière, animée de la plus vive curiosité, se pressait autour de la demeure du gouverneur. A chaque instant, des pelotons d'arquebusiers et de cavaliers se rangeaient sur la place en ordre de bataille, armés comme pour le combat. Les colons disaient: On va proclamer Vasco Nunez adelantado du général. Les soldats formaient une triple haie; les habitans couvraient les terrasses voisines, et sur l'une d'elles l'on remarquait Micer Codro, Careta et Guaémi au milieu d'un groupe d'Indiens et de vétérans.

Plusieurs heures se passèrent dans l'attente.

Deux fois Garabito vint donner des instructions à voix basse aux principaux officiers; les rangs se serrèrent, et le peuple battit des mains en criant:

— Vive Vasco Nunez! vive l'adelantado de la Castille d'Or!

Deux fois Garabito rentra dans le palais et le silence se rétablit. Tout à coup les yeux se portèrent vers la mer, une voile paraissait à l'horizon. A cette époque, l'arrivée d'un navire était toujours un grand événement pour les Espagnols; mais la brise était faible; l'on fut long-temps avant de reconnaître pour une caravelle le bâtiment aperçu. Quelques marins répandus dans la foule dirent alors:

— C'est bien certainement la *Carmencita*, commandée par Zamudio, qui appareilla de Palos peu de jours avant nous; elle aura sans doute relâché à Hispaniola avant de venir ici.

Ces paroles n'échappèrent pas à l'astrologue, qui les recueillit avec empressement.

Don Pedrarias s'était mis à son balcon, il examinait aussi le navire signalé. Enfin, comme si cette circonstance eût influé sur sa détermination, il donna l'ordre de faire aligner les troupes; les trompettes sonnèrent une fanfare, et les portes du palais s'ouvrirent à deux battans. Personne ne prit plus garde à la caravelle, quoique le vent, devenu plus sensible, lui permit d'avancer rapidement. On vit paraître d'abord un peloton des gardes du gouverneur, puis marchait Garabito l'épée nue à la main; à sa droite était le bachelier Enciso, à sa gauche un crieur public; Vasco Nunez chargé de fers, et le bourreau, la hache sur l'épaule, suivaient de près.

Alors on entendit la voix du hérault qui annonçait la condamnation à mort de l'ancien gouverneur.

— Par ordre du roi et de son lieutenant don Pedrarias Davila, cet homme sera décapité comme un traître et un usurpateur des territoires de la couronne.

Un double cri de détresse et de menace retentit de toutes parts:

— Grâce! grâce! vive Vasco Nunez! à bas les bourreaux!

Mais les arquebusiers mirent les assistans en joue; le silence se rétablit, et le condamné dit solennellement:

— J'ai toujours servi le roi avec fidélité et loyauté; je n'ai cherché qu'à accroître ses domaines.

Le crieur public répétait la fatale proclamation, et le cortége continuait à se diriger vers le lieu du supplice. Cependant le soleil avait disparu derrière les montagnes: un sombre crépuscule éclairait seul cette scène de désolation. Careta et Guaémi échangèrent un regard et poussèrent le cri de guerre des Guacanas. Les Indiens et les serviteurs de Nunez se précipitèrent en masse sur les troupes; les colons, profitant de ce mouvement spontané, se soulevèrent aussi, et dès lors commença un combat désespéré.

Le lieutenant et le bachelier veillaient à la garde de leur ennemi commun, les arquebusiers décimaient les assaillans par un feu nourri; un tumulte effroyable régnait dans la ville, qu'enveloppèrent bientôt d'épaisses ténèbres. On sait combien est courte la transition du jour à la nuit dans les régions intertropicales.

Tandis que le supplice restait suspendu par l'effet de la révolte, Micer Codro se rendait en toute hâte à bord de la caravelle de Zamudio pour y demander du secours.

Au milieu de l'obscurité le combat continuait avec acharnement; les vieux soldats de Nunez périrent tous pour leur capitaine; les Guacanas se faisaient tuer pour l'époux de Guaémi. Elle, furieuse, échevelée, se fraya un chemin jusqu'aux troupes de Pedrarias; à ses côtés rugissait Léoncico, couvert de sang et de blessures. A la lueur d'un coup d'arquebuse l'Indienne reconnut Garabito. Vengeance! vengeance! dit-elle en l'indiquant du geste au redoutable limier, qui bondit à travers les rangs et saisit à la gorge l'officier bardé de fer. Careta et ses Indiens se jetaient avec frénésie au plus fort de la mêlée, les colons les soutenaient; la victoire semblait se prononcer pour les partisans de Nunez; car les troupes en désordre ne pouvaient se reformer en bataille et ne se défendaient plus qu'à l'arme blanche. Enciso cherchait à dégager le lieutenant des étreintes du chien, qui l'étranglait; son secours fut inutile; le cadavre défiguré devint la proie des sauvages. Léoncico, abandonnant sa première victime, s'élança sur le bachelier avec la même rage et le déchira en mille pièces.

Déjà des cris de victoire se perdaient dans les airs, lorsqu'une charge de cavalerie conduite par Pedrarias lui-même mit fin à cette lutte opiniâtre, une dernière arquebusade couvrit la place de cadavres; les colons épouvantés prirent la fuite; Careta et Guaémi furent faits prisonniers.

Alors, Vasco Nunez présenta ses mains enchaînées à la jeune Indienne.

— Nous nous retrouverons au ciel, ô ma douce compagne, lui dit-il d'une voix calme et pénétrante; nous allons être réunis dans un séjour d'éternelles délices; prie avant de mourir, prie le Dieu que je t'ai enseigné.

Guaémi, obéissant à la voix de son époux, lui baisa les mains et pria.

— Et toi, généreux cacique, reprit Nunez, prie aussi le Dieu des chrétiens pour qu'il te réunisse à nous dans son paradis.

— Y trouverai-je d'autres Espagnols que toi? demanda naïvement le chef indien; et comme Nunez répondit affirmativement, il remua la tête avec mépris.

— Mon Dieu est grand et miséricordieux, il aura pitié de ton aveuglement, continua le capitaine.

Le gouverneur l'interrompit en ordonnant d'attacher sur le bûcher le cacique de Coyba et sa fille:

— Maintenant, bourreau, fais ton devoir.

Un silence funèbre régnait sur la place; les habitans groupés à ses extrémités n'osaient élever la voix; le bruit sourd d'une hache leur apprit que Vasco Nunez avait cessé de vivre.

Comme pour illuminer cette sanglante exécution, les flammes du bûcher s'élevèrent aussitôt vers le ciel en pétillant; Careta chantait son hymne de mort; Guaémi, les yeux fixés sur le lieu où avait péri son époux, souriait tristement; tous deux semblaient insensibles aux affreux tourmens qu'ils enduraient.

Don Pedrarias, à la tête d'un peloton de ses gardes, présidait à cette scène avec un lugubre sang-froid; les soldats eux-mêmes paraissaient profondément émus.

VOIR LE SUPPLÉMENT.



Alors bondit, au milieu des flammes, un chien qu'enveloppa bientôt un épais torrent de fumée, et tout disparut, car Léoncico en se jetant aux pieds de sa maîtresse, avait déterminé la chute des faisceaux embrâsés. Pourtant, aux dernières lueurs des tisons, on vit encore le bourreau ramasser une tête et l'exposer sur un pieu, d'après les ordres du gouverneur.

La foule muette d'horreur s'écoula dans les rues voisines, et la colonne des cavaliers précédée par des esclaves porteurs de torches, se dirigea enfin vers le palais.

Au milieu de la place, elle fit halte en rencontrant une troupe de gens de guerre guidée par le vieil astrologue.

— Au nom du roi et de la reine, seigneur Pedrarias, s'écria celui qui commandait les nouveaux arrivans, les habitans de la Castille d'Or reconnaîtront désormais pour leur gouverneur légitime don Vasco Nunez de Balboa, élevé à cet honneur en récompense de ses bons et loyaux services.

— Qui es-tu ? demanda le gouverneur avec colère.

— Je suis l'alcade mayor de la colonie, et j'ai des pouvoirs pour exécuter ma mission. Soldats, bas les armes ! Rappelez-vous que c'est de la part de leurs majestés que je l'ordonne.

Don Pédrarias d'Avila se contenta de conduire Zamudio jusqu'au lieu de l'exécution, et prenant une torche lui-même, il lui montra la tête sanglante de Vasco Nunez.

— C'en est fait ! ô mon Dieu ! s'écria Micer Codro, en pâlissant. Zamudio ! Zamudio ! Nous sommes arrivés trop tard.

Les deux amis du noble aventurier restèrent dans une muette consternation ; Pédrarias en profita pour imposer à la troupe sa redoutable autorité. Il la conserva encore pendant plusieurs années ; et quand il fut de retour en Espagne, personne ne lui demanda compte ni de ses persécutions, ni de la condamnation à mort de l'illustre Vasco Nunez.

La rapidité de la fortune du débiteur fugitif d'Hispaniola, les difficultés de toute espèce qu'il eut à surmonter, la manière dont son caractère s'ennoblit en raison des événemens qu'il dirigeait, ses amitiés, ses amours et sa fin dramatique suffiraient pour répandre un vif intérêt sur des faits à jamais mémorables, lors même qu'une immense révolution dans les idées du genre humain n'eût pas été leur conséquence immédiate. Jusqu'alors, en effet, on croyait avoir atteint l'extrémité orientale de l'Asie ; l'on s'attendait à rencontrer les contrées visitées et décrites deux cents ans auparavant par le voyageur vénitien Marco Polo, à trouver l'empire du grand khan, le Cathay ou la fameuse île de Zipanga, et Christophe Colomb avait emporté dans la tombe ces convictions de toute sa carrière. L'expédition de Vasco Nunez prouva que les navigateurs espagnols avaient abordé sur un continent entièrement indépendant de l'ancien ; elle démontra l'existence de ce *nouveau monde* que l'immortel Génois ne soupçonna jamais, encore qu'il l'eût découvert ; elle prépara la conquête du Pérou et ouvrit une nouvelle carrière aux audacieux aventuriers du seizième siècle.

G. DE LA LANDELLE.
(*France.*)

LE MURAT DU NOUVEAU-MONDE.

Tout Paris connaît la grande épopée du Cirque-Olympique en l'honneur de Joachim Murat : c'est une œuvre littéraire, dans laquelle les auteurs ont fait une énorme consommation de poudre ; chaque phrase est accompagnée de coups de fusil, chaque tableau représente une bataille ; on y tue tous les soirs cent mille soldats pour le moins, et les chevaux et les soldats, faisant assaut de talens, d'intelligence et de courage, combattent, meurent ou triomphent pour la gloire de la France, à la plus grande joie des faubouriens et des moutards.

J'avais déjà suivi l'héroïque sabreur en Allemagne, en Italie et en Prusse ; on m'avait accordé vingt minutes de répit pour aller en Russie ; je profitai de l'armistice pour demander à un vieil invalide, placé près de moi, ce qu'il pensait de ces batailles de quinze années qui défilaient en moins de quatre heures.

— *Connu*, répondit mon homme souriant, j'ai été figurant dans le mélodrame en question, et je crois y être encore.

— Ah ! vous avez servi ce roi-hussard, dont la vie fut un temps de galop perpétuel !

— Mon Dieu, oui, j'ai galopé avec lui de capitale en capitale, et je vous prie de croire que les figurans de ce temps-là, auxquels on donnait cinq sous par jour, avaient un peu plus de mal à jouer leur rôle que ceux qui sont payés à raison d'un franc cinquante centimes par soirée.

— Et le grand sabreur valait-il sa réputation ?

— Je n'ai connu qu'un homme aussi brave que lui, c'était le Murat du Napoléon du Nouveau-Monde.

— Quel est celui-là ?

— Le général Paez, l'intrépide lieutenant de Bolivar.

— Est-ce que vous l'auriez servi aussi, par hasard ?

— J'ai eu cet honneur après 1815, et je vous jure que je serais fort en peine de décider auquel des deux je devrais donner la préférence.

— Diable ! c'était donc véritablement un autre Murat ?

— C'était le second volume relié en peau de chrétien, et pourtant à peine connaît-on ses exploits. Ah ! si je vous racontais cette vie de héros sauvage...

— Racontez, mon cher voisin, nous sommes sur la route de Moscou ; nous n'y arriverons que dans un quart d'heure, vous avez le temps de me narrer cette histoire en allant au galop.

— M'y voilà ; suivez-moi, si c'est possible. « Après le désarmement de l'armée de la Loire, mon métier de hussard se trouvant perdu, je cherchai à utiliser mon bancal, le seul soutien que m'avaient laissé ici-bas le bon Dieu et la Sainte-Alliance. Je pris des informations, on me dit qu'on se battait dans l'Amérique du Sud et principalement dans la Colombie, où le citoyen Bolivar reproduisait en *détrempe* le portrait de mon empereur.

« J'y allai : le *libérateur* me reçut au nombre de ses soldats, en me disant : « Vous n'êtes pas de trop, mon brave ; il y a ici des balles pour tout le monde. » Le fait est qu'il y en avait beaucoup plus que de pains de munition ; mais quand on se bat en amateur, on ne regarde pas à une ration de plus ou de moins ; et pour ce qui concerne les appointemens, je n'ai jamais songé à régler mes comptes avec la république, de peur de la ruiner.

« Pour débuter, on m'incorpora dans la cavalerie des *llaneros* (il prononça ce mot à la manière espagnole). Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que des llaneros ? C'est tout ce qu'il y a de plus solide en fait de cavalerie légère ; c'est pis que les Bédouins ; c'est bien mieux que les Cosaques. Ces hommes-là, je dis hommes, parce que ça y ressemble un peu et qu'ils se disent chrétiens, drôles de chrétiens, tout de même !... ces hommes-là, donc, vivent avec leurs chevaux comme vous pourriez vivre avec monsieur votre frère, si vous en avez un, au milieu de prairies à perte de vue, dans lesquelles manœuvreraient à l'aise et brouteraient pendant des siècles toutes les cavaleries du monde, et bien d'autres encore. Ils vivent donc là en vrais rentiers (pas les chevaux, les hommes), sous la pure calotte des cieux, et sans avoir ni sou ni maille ; le bon Dieu leur donne de l'air chaud, de la viande et du lait à discrétion ; quant au pain, c'est un luxe inusité dans leur ménage.

« Lorsque les insurgés des villes appelèrent à leur secours ces paysans d'une singulière espèce, ils virent arriver tout aussitôt une superbe

division de cavalerie, équipée d'une manière économique. D'abord le fourniment n'est pas cher, attendu qu'il consiste en un simple caleçon de toile de coton; quarante-cinq degrés de chaleur les dispensent d'avoir autre chose : si c'était comme cela en France, dites donc, bourgeois, quelle jolie économie pour le budget! Et puis, pas de bagage, pas de cantines, pas d'hôpitaux; les rations se trouvent à point nommé à chaque étape, c'est la providence qui est le munitionnaire général; elle vous amène un bœuf à l'heure de votre dîner; on trouve toujours des bœufs sauvages sous la main, on les fait rôtir à moitié, et l'on a des beefteeks au naturel; puis, par là-dessus, on boit du lait de jument, et au dessert on a un petit verre de jus de palmier en guise de pousse-café. Cette cuisine-là a cela d'avantageux qu'elle ne coûte rien au gouvernement. Après quoi, l'on fume, gratis aussi, de vrai macouba, inconnu à la régie; on fait son lit en plein air en suspendant son hamac entre deux arbres, et l'on s'endort, bercé par les zéphirs ou rafraîchi par une averse chaude, que c'est une vraie félicité.

« J'ai oublié de vous dire qu'il n'y a pas de cuirassiers dans la cavalerie des *llaneros*, c'est tout lanciers. La lance équivaut à une carabine et à une paire de pistolets; elle tue un bœuf ou un homme à trente pas, sans qu'ils s'en doutent, attendu que, dès que vous apercevez un *llaneros*, il est déjà sur vous; et si par hasard vous avez eu le temps de vous mettre en garde, il tourne autour de vous comme un moustique, et vous perce de part en part par derrière, lorsque vous croyez le pourfendre par devant: c'est une manœuvre qu'on leur enseigne dès qu'ils sortent de nourrice.

« Leur général Paez, qui a gagné tant de batailles à leur tête, n'est qu'un vrai *llanero*; on n'aurait pas voulu de lui pour faire seulement un brigadier en France, attendu qu'il ne savait pas le premier mot de la théorie de l'escadron. Eh bien, il enlevait la victoire au pas de course; aussi ses cavaliers le regardaient comme un dieu et le mettaient bien au dessus de Napoléon, ma parole d'honneur! Ah! dame! c'est qu'il n'était pas fier; il mangeait du bœuf sauvage ou du cheval, couchait sur la terre avec ses soldats, et se précipitait au milieu de ses ennemis sans jamais prendre la peine de les compter. Comme il vous enlevait son monde, en arrachant le commandement du fond de son estomac! On se précipitait sur les bouches à feu comme des avalanches.

« Vous savez que le tremblement politique eut lieu en même temps qu'un tremblement de terre à Carracas; c'est le bon Dieu qui avait donné le signal. On cria : Vive la liberté! à bas le gouvernement et les oppresseurs! et on dit au citoyen Bolivar, qui arrivait de Paris :

« Tu vas être notre Napoléon, jusqu'au grade de général et de consul inclusivement, s'entend. » Bolivar répondit : « Je serai votre libérateur d'abord, et un Napoléon après, si c'est possible; » et il appela tout le monde aux armes. Paez, accouru du fond des prairies, fut le premier à dire: « Présent! » Il organisa un beau bataillon de *llaneros*, qui démoralisa tant soit peu les Espagnols, sous le nom de *descamisados*, ce qui veut dire à peu près les *sans culottes* colombiens; le fait est qu'ils n'avaient qu'un caleçon de calicot, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire. Mais les Espagnols, qui voulaient s'emparer du chef de ces messieurs, lequel les avait déjà pas mal ensorcelés, inventèrent une ruse diabolique: vous allez voir. Ils avaient su que la mère de Paez, qui était rentière de la ville de Barinas, était morte en laissant à son fils un honnête patrimoine; le gouverneur proclama une amnistie pour tous ceux des insurgés qui voudraient rentrer dans leurs propriétés, et Paez, afin de profiter de l'absolution et de toucher sa part de la succession maternelle, se présenta bien monté et bien armé devant le gouverneur de la ville. Tous ses anciens amis l'accueillirent avec joie; mais quand les soldats espagnols eurent appris du perfide gouverneur que le nouveau rentier, qui venait ainsi chez lui avec tant d'assurance, n'était autre que le fameux Paez, leur ennemi intime, ils coururent aux armes et vinrent sous les fenêtres du gouverneur pour réclamer la tête du chef des *llaneros*.

« Le gouverneur ne demandait pas mieux que de leur faire ce cadeau; mais il savait que le cher Paez était homme à se défendre d'une manière tant soit peu vigoureuse; puis ses amis pouvaient soulever toute la ville. Il pensa donc qu'il était prudent de remettre la partie à un autre jour, et l'on apaisa les soldats en leur promettant qu'ils ne perdraient rien pour attendre. En effet, quelques jours après, le gouverneur fut informé par ses espions que Paez était sorti sans armes : l'occasion était trop belle pour ne pas en profiter; il envoya au logis du terrible capitaine des soldats qui s'emparèrent, pendant son absence, de son épée et de ses pistolets.

« Paez, en rentrant chez lui, apprit ce qui s'était passé. Il court chez le gouverneur, lui parla avec tant de fermeté que l'excellence, effrayée, lui fit rendre ses armes. Mais la garnison entière voulait sa mort, et, pendant la nuit, on pénétra dans sa maison, on se jeta sur le capitaine, qui fut chargé de fers et conduit en prison. Là, Paez trouva cent cinquante prisonniers de guerre, et parmi eux Garcia, son ami intime. Tous se plaignaient du poids de leurs chaînes et du triste sort qui les attendait.

« — Vos chaînes vous pèsent! leur répondit Paez; eh bien, il faut vous en délivrer comme moi; et il brisa les siennes sous leurs yeux. Nos ennemis veulent nous fusiller dès demain; il faut les tuer dans une heure. Et dirigeant les efforts de tous, il les délivra de leurs fers.

« Le lendemain matin, le geôlier vient ouvrir la porte. Paez s'élance sur lui, le terrasse, l'enchaîne à son tour; puis, à la tête de ses cent cinquante braves, il désarme la garde, court à la caserne, égorge, met en fuite toute la garnison et proclame la liberté. Ce gaillard-là avait fait une révolution en un tour de main, et les habitans de Barinas, qui s'étaient couchés esclaves des Espagnols, se réveillèrent libres et républicains.

« Quand les *llaneros* eurent appris la chose, ils proclamèrent Paez leur général à l'unanimité; bientôt il se vit à la tête de trois mille cavaliers qui l'adoraient comme le bon Dieu, et l'auraient suivi jusque chez le diable. Il fallait voir comme ces démons-là vous gouvernaient les Espagnols, dans les plaines d'Apure, d'Achaguas et de Casanase! Pendant que Bolivar méditait le plan de la bataille, Paez avait déjà culbuté l'ennemi. Le général Morillo, qui avait *eu l'honneur de* combattre des maréchaux de l'Empire, n'y voyait que du feu et s'indignait d'avoir été battu par un général qui n'était pas du tout tacticien; oh! c'est qu'à défaut de tactique ce diable d'homme avait un toupet d'enfer.

« A propos de cela, il faut que je vous conte comment il s'y prit un jour pour apaiser en douceur une petite sédition. C'étaient les soldats de la légion étrangère qui s'étaient révoltés contre leur commandant; ils avaient déjà tué leur major et allaient en faire autant du colonel, qui essayait en vain de les haranguer, lorsque le général Paez accourt le sabre à la main, tombe sur les rebelles, en tue trois pour commencer, casse son sabre sur la tête du quatrième, renverse les plus furieux à coups de poing et les fait jeter en prison. Dix minutes après, les Anglais qui voulaient tout pourfendre étaient devenus doux comme des moutons; ils rentraient la tête basse dans leurs quartiers, sans s'occuper des chefs de la révolte que Paez fit fusiller lestement pour terminer l'affaire.

« On a dit que le général des llaneros était presque aussi sauvage que ses gardeurs de bœufs: le fait est qu'il n'était pas aussi muscadin que le beau Murat, qui se faisait friser et pommader une heure avant la bataille, tout comme s'il s'agissait d'un bal de société.

« Le commandant Paez, lui, ne dépensait pas beaucoup d'argent pour sa toilette, et était quelquefois fort passablement brutal; cependant il entendait assez bien la plaisanterie. Par exemple, après la bataille de Calabozo, Paez, qui venait de mettre les royalistes en fuite, était de la plus belle humeur du monde. Ses soldats lui amenèrent un officier à cheval; Paez adressa quelques questions au prisonnier, puis faisant un signe à l'exécuteur militaire, qu'il appelait en riant son *homme d'affaires*, il le charge de faire celle du pauvre diable d'officier. Celui-ci, qui remarqua la belle humeur du général, s'avisa de lui demander sa grâce. Nous

nous regardions tous en clignant de l'œil et nous nous disions : « Pour sûr, voilà un monsieur bien hardi; et le général, qui est farceur en diable, va lui faire connaître sa réponse par la petite poste en lui envoyant une balle dans la mâchoire. » Pas du tout! le signor Paez regarda mon homme d'un air bon enfant et lui dit : « Eh bien, soit! votre vie est dans les jarrets de votre cheval; allez jusqu'à un arbre que vous voyez là-bas. Quand vous y serez, partez au galop, et si vous n'êtes pas embroché par moi quand vous serez au bout de la prairie, vous pourrez vous vanter d'être le premier Espagnol auquel Paez aura fait grâce. » L'officier, faute de mieux, accepta la partie, et pour lors le spectacle commença. On aurait payé sa place : c'était bien plus drôle qu'une course au clocher, et je gage que ça ferait joliment de l'effet à Paris, dans le Champ-de-Mars; nous nous rangeâmes sur deux files pour voir.

« L'Espagnol alla jusqu'à l'arbre indiqué; puis, jetant un regard en arrière sur la terrible brochette de son ennemi, il recommanda son âme à Dieu et lança son cheval au galop. Bah! en moins de quelques secondes, le cheval du général emboitait le pas avec son bidet et la brochette de trente pieds lui caressait les côtes...

« Mon officier, qui n'était pas mal farceur aussi, lui, sauta lestement à terre, et, d'un air dégagé, il dit au démon qui le poursuivait :

« — Général Paez, vous ne voudriez pas abuser de vos avantages; mon cheval est fatigué, le vôtre est frais et vigoureux : changeons de monture pour la seconde épreuve; cette fois elle sera décisive et votre triomphe sera plus glorieux.

« — Oh! pour le coup, ça passait la plaisanterie et nous nous disions : Le général va lui faire rentrer ses paroles dans le ventre... Pas du tout; le général, qui était ce jour-là d'une humeur charmante, ainsi que je me suis fait l'honneur de vous le dire, se prit à rire comme un bossu :

« — Eh bien! soit, s'écria-t-il, j'accepte; mais l'épreuve sera décisive, et si je touche cette fois, j'embroche tout de bon...

« — Ça me va, dit l'autre, qui croyait bien s'esquiver sain et sauf.

« Pour lors, Paez saute de son beau cheval sur l'alezan espagnol qui avait l'air d'être exténué; l'officier se met en selle, et au signal donné, il part le premier et la course recommence. Je dis que c'était un drôle de spectacle, comme on n'en a pas encore inventé de pareil au Cirque-Olympique des Champs-Elysées. Mon officier détalait au plus vite et jouait de l'éperon, il fallait voir, en se disant : *Enfoncé le llanero*! mon cheval va faire la révérence à quinze pas. Mais le malin ignorait que le llanero avait le secret d'électriser les chevaux comme les hommes; et, en effet, avec trois *hupp!* en espagnol, aspirés du gosier, le général relève sa monture qui tirait déjà la langue et allait s'asseoir sur les genoux, il vous la lance au triple galop, en imitant les cris des bêtes sauvages, si bien que le pauvre animal, qui croyait avoir une douzaine de léopards sur sa croupe, allait le diable. Cependant l'Espagnol allait bien de son côté, et pour cause; déjà il arrivait au bout de la prairie, son affaire était sûre; mais au moment où, avant de franchir la barrière, il se retournait pour dire : *Merci général!* la brochette l'enfilait de part en part, comme une poule-dinde, et Paez criait en riant : *Touché, capitaine!*... Jamais je ne l'avais vu aussi farceur que ce jour-là. »

— Comment! m'écriai-je en interrompant mon voisin, vous trouviez qu'il était farceur parce qu'il venait de tuer un homme?

— Dame! répondit le vieux soldat avec un très beau sang-froid, puisque c'était convenu entre eux, et que l'Espagnol avait toutes les chances, il a été tué de franc jeu. D'ailleurs il n'avait rien à dire, puisque si le général n'avait pas été en train de rire, il aurait dû être fusillé.

« — Au fait, il n'avait rien à dire, c'était le droit de la guerre.

— Ah! reprit le narrateur, le général n'était pas toujours de si belle humeur. Je me rappelle qu'en 1818, à la bataille d'Ortiz, où les *llaneros* se comportèrent crânement, le général eut la douleur de voir l'infanterie de Bolivar mise en déroute par les Espagnols. Paez couvrit la retraite en dirigeant lui-même de belles charges à la Murat; ce n'était plus un homme, c'était un diable; il s'élançait dans les rangs des Espagnols comme un furieux : il tua quarante hommes de sa main. Au quarantième coup de lance, et quand il vit que l'ennemi n'avait plus envie de nous suivre, il sauta de cheval, tomba sur l'herbe en se roulant, en écumant comme un possédé; il fallait le laisser, car dans ces momens-là, il ne connaissait personne, il aurait tué ses meilleurs amis. Cependant le colonel English, qui commandait la légion étrangère, s'approcha du général, malgré tout ce que nous pûmes lui dire; il lui jeta de l'eau sur le visage et le força d'en avaler un peu. Nous croyions qu'il allait s'élançer sur le colonel et le mettre en pièces : eh bien, non, au contraire, il lui serra la main en lui disant merci; puis il lui fit cadeau de la lance qui venait d'embrocher quarante Espagnols, et de trois beaux chevaux colombiens. Ça prouve un bon naturel, pas vrai, bourgeois?

« Et qui croirait que cet homme qui avait été élevé avec les bœufs sauvages, était susceptible d'aimer une beauté sensible et vertueuse, comme vous et moi pourrions le faire!... J'en sais quelque chose, allez, car j'ai été son confident et son messager dans la seule intrigue, qu'il ait eue, je pense, une intrigue joliment dramatique, qui a fini comme un mélodrame. Je vais vous conter ça.

« C'était dans le temps que les insurgés de Santa-Fé, commandés par Santander, cherchaient à chasser les Espagnols de la ville, de concert avec les habitans qui les secondaient en cachette.

« Un soir, que je commandais les avant-postes du général Paez, j'entendis un cavalier qui accourait vers nous; j'envoyais reconnaître, et il se trouva qu'au lieu d'un cavalier, c'était une amazone belle comme la plus belle des Andalouses aux yeux noirs, avec de petites moustaches idem, vous savez!... Elle paraissait exténuée, et voulait parler sur-le-champ au général. Je m'empressai de l'introduire auprès du commandant, dont la chambre à coucher se trouvait en ce moment placée à la belle étoile, et était garnie d'un hamac accroché à deux branches d'arbres qui composaient tout l'ameublement.

« A peine la jeune fille eut-elle aperçu le seigneur Paez, qu'elle se jeta à ses genoux, en le suppliant de venir au secours des patriotes de Santa-Fé, qui voulaient se joindre à Santander et allaient devenir les victimes des Espagnols, si l'on n'accourait pas à leur aide; ils s'engageaient à faire soulever les habitans de la ville, dès que Paez, réuni à Santander, paraîtrait aux portes.

« Paez écoutait et regardait la jeune fille d'un air tout-à-fait extraordinaire : il lui demanda qui elle était, elle lui répondit qu'elle était habitante de Santa-Fé, qu'elle se nommait Polycarpa Salvatariella, et que depuis plusieurs mois elle était devenue l'émissaire chargée de la correspondance des patriotes de la ville avec les partisans de Santander. L'amour de la liberté, ajoutait-elle, lui faisait braver tous les dangers. Le général, qui ne sourcillait même pas quand un ami intime tombait à côté de lui, paraissait tout bouleversé, en écoutant le récit de la jeune messagère; il était prêt à pleurer d'attendrissement, puis, lui serrant tendrement les mains, il lui dit de sa voix la plus douce, une voix que je ne lui connaissais pas, qu'il partirait dès le lendemain pour aller secourir ses frères. Aussitôt la petite amazone baisa la main du général, jeta un cri de joie, et, sans vouloir se reposer un instant, s'élança sur son alezan et disparut.

« Paez restait planté comme une statue à la même place, les yeux fixés à quinze pas devant lui, et souriant comme un chérubin qui vient de voir la bonne Vierge. Il en tenait pour la petite, rien de plus sûr..... Il disait tout bas, comme s'il se parlait à lui-même : « Oui, oui! j'irai la délivrer, elle et les siens... je le veux. » Ah! mais il avait affaire à des gaillards qui n'étaient amoureux que de leurs femmes. Aussi, le lendemain, lorsqu'il annonça à ses soldats qu'il allait les emmener jusqu'à Santa-Fé, les llaneros, qui ne quittent jamais leurs prairies, refusèrent, pour la première fois, d'obéir à leur général. Paez s'emporta, supplia :

peine inutile, les llaneros tinrent bon et menacèrent de déserter en masse, si on voulait les obliger à abandonner leurs troupeaux et leurs familles. Le général entra dans un accès de rage que c'était terrible à voir ; quand ça fut passé, il me fit appeler et me dit :

— « Capitaine, il faut *la sauver*, les sauver tous ! Vous êtes Français, les Espagnols vous respecteront ; courez trouver Santander, dites-lui de protéger le départ des patriotes de Santa-Fé, de la jeune fille avant tout ; qu'ils viennent ici, ils seront mes frères. Allez, ne perdez pas un instant... Sauvez-la, sauvez Salvatariella !

« Je lui promis de faire pour le mieux ; il me donna son meilleur cheval, et je partis au triple galop. Le surlendemain, j'étais auprès de Santander et lui communiquais le message du général.

« — Paez veut sauver nos frères de Santa-Fé, s'écria-il ; il est trop tard. Je viens d'apprendre que les Espagnols ont surpris un de mes messages, confié à Salvatariella, entre les mains de son amant, un jeune officier de l'armée royaliste qui était des nôtres ; tous deux sont arrêtés, tous deux vont mourir aujourd'hui même.

« — Aujourd'hui ! m'écriai-je, c'est impossible ; il faut que je sauve la jeune fille, mon général le veut,

« Et en disant cela je remontai à cheval, et je courus ventre à terre jusqu'à Santa-Fé.

« — Pourvu, me disais-je que j'arrive à temps !...

« Il me semblait que j'étais aussi, moi, l'amant de la jeune fille.

« En approchant de Santa-Fé, j'aperçus une foule nombreuse et toute la garnison rangée sur le glacis. Je demandai ce que c'était, on me répondit qu'on allait fusiller un jeune officier qui entretenait une correspondance avec les insurgés par l'entremise de sa maîtresse ; celle-ci avait déclaré que son amant était innocent, mais l'officier s'était accusé lui-même, et les juges avaient pris le parti de les condamner tous les deux.

« Je m'élançai pour voir si c'était bien notre jeune messagère : au même instant j'entendis un feu de peloton, c'était l'officier qui venait de tomber mort, je levai les yeux, j'aperçus une jeune fille debout près du peloton : c'était Salvatariella... Elle n'avait pas bougé en entendant la fusillade ; mais elle était pâle comme une morte, ses dents étaient serrées et ses beaux yeux noirs, levés vers le ciel, semblaient lancer des éclairs... Le commandant fit un signe, et le bourreau s'approcha d'elle. Pour lors, d'une voix éteinte, elle demanda un verre d'eau ; un soldat espagnol s'empressa de lui en offrir un.

— « Je ne veux rien recevoir d'un ennemi, dit-elle fièrement.

« Aussitôt j'accourus, et saisissant le verre, je le lui présentai ; elle me reconnut.

« — Signora, lui dis-je, le général Paez m'envoyait pour vous sauver.

« — Il est trop tard, me répondit-elle en me montrant le cadavre de son amant ; je vais le rejoindre là-haut.

« — Le général Paez vous aimait, ajoutai-je en tremblant et prêt à pleurer.

« — Eh bien ! reprit-elle, qu'il me venge !

« En ce moment, l'exécuteur coupait sa belle chevelure ; Salvatariella me donna une de ses tresses noires.

« — Pour lui, dit-elle. Adieu !

« Et elle monta sur l'échafaud. Je l'aperçus qui se retournait vers le peuple, en criant d'une voix forte :

« — *Viva la patria !*

« Je ne voulus pas en voir davantage : je m'élançai sur mon cheval ; mais à peine étais-je à quelques pas, j'entendis un coup qui me fit tressaillir ; puis un cri terrible... celui de la foule... Tout était fini...

« Quand je reparus devant Paez, il accourut au devant de moi, et son premier mot fut :

« — Eh bien ! où est Salvatariella ?

« Pour toute réponse, je lui présentai la tresse de cheveux qu'elle m'avait donné pour lui. Il comprit tout.

« — Morte ! s'écria-t-il ; ils l'ont tuée... Oh ! je la vengerai !...

« Depuis ce moment, Paez cessa de faire des prisonniers ; il tua tous les Espagnols qui lui tombèrent sous la main ; et à la bataille de Carabobo, qui fut la bataille d'Austerlitz de la Colombie, Paez, après avoir taillé en pièces l'armée des royalistes, à la tête de ses llaneros, reçut les embrassemens du dictateur Bolivar, qui le proclama le sauveur de la patrie. Le général ne répondit qu'un mot :

« — Je l'ai vengée (1) !...

En ce moment, le narrateur s'arrêta ; nous étions arrivés à Moscou.

UN CHRONIQUEUR INCONNU.

(Globe.)

LA PETITE FILLE D'UN ROI.

« Du pain ! du pain ! à la petite fille d'un roi. »

Cet appel à la charité retentissait jadis dans les rues de Grenoble, sous les pas d'une jeune fille.

La Révolution de 1793 s'était posée, les clubistes s'alarmèrent, et au cri de détresse de la fille d'un roi, ils rugirent de haine et ne firent point l'aumône.

L'infortunée qui promenait sa douleur dans les ruelles de la cité dauphinoise était l'arrière petite-fille de Casimir V, roi de Pologne, et de Marie Mignot. Cet enfant délaissé tenait au sang de la maison de Vasa et à celui d'une humble bergère.

Casimir V, fils de Sigismond III et de Constance d'Autriche, avait été accueilli dans son exil par Louis XIV. Un incognito de cœur lui avait fait aimer les montagnes du Dauphiné ; là, il avait rencontré une jeune villageoise surnommée Lhauda. Sa fraîcheur, sa gaieté, sa candeur étaient en renom dans le hameau de Meylan, c'était *Marie Mignot*.

Le prince chercha à lui plaire, il emprunta le costume d'un pâtre, mais la jeune fille trouvait qu'il parlait mal le patois du pays et sa prévention contre l'étranger éloigna pour elle le danger de l'âme. Le roi déchu oublia Lhauda, et alla s'enfermer dans l'abbaye de Saint-Germain que Louis-le-Grand lui octroya.

Marie attira sur ses pas les jouvenceaux ; ils vinrent lui conter « gentille Fleurette » (2), et plusieurs demandèrent sa main. Thiévena, sa mère répondait aux prétendans :

— « N'est pas assez avenante votre offre ; ma fille sera reine un jour. »

C'était la prédiction du nécromancien de la montagne. Tous les

---

(1) On sait que le général Paez est maintenant président de la république de la Colombie.

(2) On trouve dans les recueils du temps les ballades adressées à la jeune Lhauda. La famille Mignot possède un manuscrit qui rappelle tous les tensons qui furent redits par les chevaliers ; Marie fut célébrée dans les virelais de Janin, le trouvère d'Amblérieux. Voici l'une des traductions de ces strophes :

« Le printemps est la saison des amours : voici le mois de mai ; la vigne « s'élance et s'attache aux rameaux de l'orme, le chèvrefeuille embrasse « l'aubépine, les fleurs se penchent vers les fleurs, l'herbe épaisse invite au « repos, et le feuillage offre des voiles mystérieux. Vois les troupeaux dans « les champs, les oiseaux dans les bois ; ils s'appellent, se répondent, s'approchent et se font de vives caresses : ô toi qui es plus belle que la blanche « colombe, dont les accens sont plus tendres que ceux de la tendre tourterelle, imite la compagne du ramier dans ses doux ébats. — J'aime mieux, « répondait Marie, imiter la lune, qui reçoit les regards du soleil, mais qui « l'évite sans cesse, quoique jour et nuit il tourne autour d'elle.

devins ont une couronne à donner à la mère qui quête un avenir pour sa fille.

Cependant le seigneur d'Amblérieux était aussi épris de la bachelette; il n'était pas roi, mais il avait des vassaux, des écuyers, des mentes et des tourelles.

La jeune paysanne était reçue au château d'Amblérieux, on chômait avec allégresse son arrivée; mais dans ces fêtes, Marie baissait les yeux et était rêveuse; elle avait un secret de cœur : elle aimait Julien son frère de lait, et il n'était pas là pour partager ses plaisirs.

Le seigneur d'Amblérieux, riche, vieux et célibataire, avait fané ses ans et se croyait toujours jeune et toujours avenant.

Thiévena vint lui révéler que Marie allait devenir la fiancée de Julien. Le seigneur d'Amblérieux répartit qu'il se chargerait du cadeau de noce.

Peu de jours après, Thiévena vit arriver dans sa chaumière le galant seigneur. Il venait offrir le cadeau de noce, mais c'était en brisant une modeste corbeille. Il proposa sa fortune pour la main de Marie; Thiévena resta interdite : « Le seigneur d'Amblérieux aspire à la main d'une simple paysanne? » Cette offre loin de répandre la joie sous le toit agreste n'y jeta que l'inquiétude. Le trouble qu'il causa et le silence qui fut la réponse à ses vœux, lui firent deviner que la mère de la bachelette : « mieux aimait, pour sa fille, bonheur que fortune. » Alors il ajouta :

— « Des rois ont abaissé le diadème pour parer le front des plus « humbles bergères; moi, je n'ai point de sceptre à donner, mes pâtu- « rages, mes troupeaux, mes terres, mes étangs, mes bois et le vieux « castel de mes pères, voilà mon héritage; il ne fera qu'un avec la « chaumière où est née Marie. »

Ainsi parla le sire d'Amblérieux, puis il se retira pour laisser à Thiévena le temps de réfléchir.

La bonne mère pensait à la prédiction; elle souriait aux grandeurs; elle serra sur son cœur Marie, en s'écriant :

— « Viens, mon enfant, viens, j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre. Point ne seras reine, mais châtelaine d'un beau castel. »

Et aussitôt elle raconta à sa fille son entrevue avec le seigneur d'Amblérieux. Pendant que Thiévena parlait, les yeux de Marie se remplissaient de larmes; son père était là, il les vit et voulut abriter sa destinée.

— « C'est assez, s'écria-t-il, point n'aime que ma fille vise à la haute tourelle d'un châtelain; humble est née, humble restera. Quelle figure irais-je faire au banc du seigneur, quand viendrait le curé à la grand'-messe encenser la dame d'Amblérieux? Que dirais-je au suisse qui frapperait trois coups de hallebarde sur la dalle en marchant devant ses pas? Ce Suisse est cousin-germain de Marie. Plus aussi ne pourrais trinquer et chanter un gai refrain avec le sacristain, lorsque je l'aurais vu passer avant moi le goupillon à ma suzeraine de fille... Tant d'honneurs seraient un affront pour mes cheveux blancs?

« Place à Mme d'Amblérieux, et moi, moi son père, serais forcé « de me resserrer dans la foule des vassaux pour laisser passer celle « qui, au soir, venait quérir ma bénédiction après la prière! Non, non... « il n'en sera pas ainsi.

Et le vieux métayer, avec son bâton noueux, frappait la terre en disant :

« Là, il n'y a pas d'orgueil, c'est notre demeure à tous, nous avons « peu de jours à attendre, viennent les mauvaises chances pourvu que « nous les supportions ensemble; l'hiver, nous avons un foyer pour « tous, et le fagot glané aux frimas pétille de douce flamme à l'heure « du repos; l'été, la fatigue est aux champs, mais au retour, l'union; « le travail est une dot, et Marie est laborieuse, elle sera toujours bien « dotée.

« N'est pas Julien un gros seigneur, mais aime bien Marie et vaut « à lui seul tous les seigneurs d'Amblérieux. Bravement et sagement il « gagne le pain qu'il mange... c'est lui qui aura ma fille. »

Le bon Mignot raisonnait juste, mais Thiévena n'était pas de son avis, et dans le ménage dauphinois, la femme avait presque toujours raison. La fortune du seigneur d'Amblérieux finit par éblouir la mère; la fille pleura, mais obéit; le seigneur devint l'époux de Marie.

A cette nouvelle, Julien fuit le village, il s'enrôla parmi les miliciens, et de long-temps on n'entendit parler de lui.

Le mariage de Marie ne fut pas heureux, la fierté du seigneur d'Amblérieux repoussa le père et la mère, et tous les pauvres et vieux parens de la villageoise; son blason fut barré, et les portraits de ses ancêtres furent retournés, il craignait de les voir; leur regard semblait poursuivre son méfait de mésalliance.

Marie, élevée dans l'exercice de ses devoirs, les remplissait avec résignation, et ce n'était que dans le secret de son oratoire qu'elle pleurait.

Le sire d'Amblérieux fit une maladie grave; il sentit sa fin approcher et voulut autant que possible, réparer avant de mourir, les peines qu'il avait causées à sa jeune compagne. Il l'institua son héritière et mourut peu de temps après.

Marie Mignot devenait une puissante dame, mais les collatéraux du sire d'Amblérieux vinrent contester son héritage : ils tentèrent de faire annuler et le mariage et le testament du vieux seigneur d'Amblérieux, en accusant de captation la jeune veuve. Il fallut plaider et long-temps plaider; les biens de la dame d'Amblérieux furent mis sous la main de la justice, et pendant ce séquestre, elle vécut pauvre. Elle était redevenue l'humble Marie Mignot.

Advint un jour qu'un grand seigneur vint encore frapper à sa chaumière, c'était le maréchal de Lhospital, gouverneur pour le roi, de la province du Dauphiné; il venait offrir son appui à Mme d'Amblérieux; il avait connu ses droits, il était l'exécuteur testamentaire du sire son mari; elle lui livra son sort, et le maréchal de Lhospital se mit à l'œuvre pour réclamer du parlement la réintégration de la dame d'Amblérieux dans les biens et fiefs qui lui avaient été légués. Son crédit, sa sollicitude firent changer l'opinion, et l'intérêt se porta sur la cause de la veuve délaissée.

Le maréchal de Lhospital voulut donner à ses sollicitations un titre qui commandât le respect, il demanda la main de la châtelaine; il fut refusé, car Marie était redevenue pauvre. Le procès fut gagné, Marie devint opulente, elle accueillit alors la demande du maréchal; il avait des dettes : elle l'épousa pour avoir à son tour un titre honorable qui lui permît de les payer : la fillette de Meylan devint donc la maréchale de Lhospital.

Paris fut sa résidence. Douée de cet esprit naturel et de cet abandon qui jette de la grâce dans le langage, Marie n'était point empruntée dans ses manières; elle brilla, même aux cercles de la cour. On ne parlait que de la belle et bonne maréchale de Lhospital.

La prédiction marchait; un voile de veuve remplaça encore une fois son voile d'hyménée, puis un bandeau royal finit par tomber sur son front : Casimir V avait été relevé de ses vœux; Marie se rappela le pâtre qui avait quitté les insignes royaux pour se rapprocher d'elle comme humble bergère. Elle le retrouva fidèle. Les distances commençaient à s'effacer, et la maréchale de Lhospital s'unit au roi de Pologne.

Marie, reine, fit le bien; elle fut la mère des pauvres; elle créa dans ses terres des institutions modèles; elle fonda des prix qui servirent de dot aux orphelines; elle établit des lits dans plusieurs hospices; le village d'Amblérieux eut des salles d'asile pendant l'hiver, et des ouvroirs pour occuper la classe nécessiteuse. Marie était aimée; elle eut une fille qu'elle éleva sans grandeur, mais dont l'éducation fut entourée de bons exemples : Alphonsine secondait sa mère dans toutes ses œuvres; elle n'avait appris d'elle que les actions qui relèvent l'âme, et elle les accomplissait.

Casimir V mourut. Ses obsèques furent célébrées à Paris avec pompe; il avait fait oublier ses fautes, il fut regretté.

Marie Mignot, après avoir parcouru tous les échelons sociaux, revint abriter sa vie dans le lieu où elle était née. La province du Dauphiné chérit celle qui d'une chaumière avait atteint à une couronne; cette fille du hameau resta humble au milieu des dignités; sur ses pas elle sema les bienfaits; l'affection s'unit à son nom; Marie Mignot fut honorée.

Cependant, dans ce cœur si agité, il y avait une pensée profonde et douloureuse: tous ces mariages de convenance avaient laissé un vide, et un vide dans l'âme d'une femme est une souffrance que rien n'apaise.

Ses premières impressions n'avaient point été effacées: le souvenir de Julien était un poids qui n'avait reçu aucun allégement; elle avait cherché à l'oublier; mais quand les liens du devoir s'étaient rompus, qu'elle était redevenue libre, il lui avait toujours semblé qu'elle n'était plus à elle, mais à lui. Elle était reine, mais elle ne jouissait pas de ce titre; ses pensées le répudiaient; son vœu était d'en faire le sacrifice à son frère de lait. Mais Julien n'avait plus reparu; il avait appris toutes les grandeurs de sa sœur adoptive, et il s'était tenu caché sous les drapeaux.

Marie aimait à s'environner des souvenirs de son enfance. Dans une de ses excursions près de Meylan, elle s'arrêta au village de Bachet pour visiter la maison de sa nourrice. Cette maison ramenait dans son cœur une douce souvenance: là était né Julien; là Marie avait été bercée, et la reine de Pologne voulait avoir tout son hameau près de ses tourelles. Elle acheta cette chaumière, elle en fit numéroter les pierres, la fit abattre, et la fit reconstruire dans son parc d'Amblérieux. Là, elle créa une nature factice; le site qui environnait la maisonnette de Bachet fut créé, le jeu des collines imité; les ruisseaux, par d'ingénieux canaux, dirigèrent leur cours selon le paysage qui avait été dessiné pour reproduire un tableau de cœur; les rochers, les arbres, les haies, les chemins, tout était accidenté à l'instar de la vallée de Bachet. Marie Mignot attendait un visiteur..... Julien avait obtenu son congé..... Mais la mort n'attend pas, et cette bachelette reine succomba: son tombeau fut creusé au sein de la chaumière qu'elle avait fait transporter près la demeure des sires d'Amblérieux.

Cependant quelques mois s'étaient écoulés lorsqu'un officier de Royal-Pologne vint en semestre à Grenoble. En allant visiter la grotte de Notre-Dame de la Balme, il entendit parler d'une autre merveille dauphinoise, du « *Double vallon de Bachet.* » A ce nom, l'officier fut ému; il n'avait point entendu parler dans la province d'une huitième merveille. Il était près d'Amblérieux; il ignorait que c'était là que la transfiguration de ce vallon avait pris naissance: il fut conduit dans le parc de feu la reine de Pologne.

Quel est l'étonnement du voyageur! il se trouve à Bachet; la baguette d'une fée semble avoir passé sur ses yeux, il croit rêver; son pays! sa chaumière et ses amours! C'était Julien...

Il se réveilla près d'un tombeau; le bonheur qu'il crut saisir venait de lui échapper; ce tombeau, c'était celui de *Marie*: à ce nom il tressaillit et fut défaillant, car il lut cette épitaphe, humble comme le cœur qui était froid sous la pierre: « Ici repose Marie Mignot. » La réalité était la mort; tout ce que sa vue contemplait apportait la souvenance de celle qu'il pleurait.

Il parcourut seul et lentement cette vallée d'illusions: elle avait fait battre son cœur de joie, et maintenant elle y portait le désespoir: à chaque pas il voyait une déception: Julien n'était plus à lui, son trouble avait abîmé toutes ses facultés: un mystère se posa sur ses dernières pulsations. Dans la vallée de Bachet que Marie Mignot, reine de Pologne, avait inaugurée à Amblérieux, il tomba pour ne plus se relever; son dernier souffle s'exhala dans le sentier fictif de ses belles années, et son corps fut enseveli sous le tertre qui avait porté la maisonnette où il était né.

Ainsi deux destinées qui étaient liées par le lien de l'âme furent séparées; l'une vint s'éteindre naturellement au foyer natal, l'autre vint s'éteindre dans une région de déception. Un peu de terre entre deux métairies: ce fut toute la distance de la grandeur des tombeaux.

Tels furent les événemens qui marquèrent la vie de Marie et de Julien.

Le temps avait fourni sa course; l'orpheline de la maison de Vasa, Alphonsine, s'allia à la famille de Simiane, qui tenait aux Terrail. Ces preux étaient nommés: « l'écarlate de la noblesse. » Ils vécurent obscurs, car ils étaient pauvres. Alphonsine eut une fille, dont le nom n'a pas été révélé. Encore une secousse, et la révolution apparut.

Les âges, en se rapprochant, marquèrent la destruction de toutes les splendeurs monarchiques; un précipice fut ouvert, la tête de Louis XVI y tomba; mais cette tête ne le combla pas... La tempête abattit les donjons et les tourelles. Le château d'Amblérieux fut ravagé, les sépultures renversées; on fouilla les cercueils pour recueillir le plomb et jeter au vent les cendres: c'était l'ère de 1793. Le signal des incendies des vieux manoirs fut donné à la France par le Dauphiné; tous les rejetons des anciennes familles furent chassés du seuil paternel; et c'est dans ces jours d'orage qu'on entendit sous les murs de Grenoble ce cri:

— « Du pain!..... donnez!..... donnez du pain à la petite-fille d'un roi!..... »

DELANDINE DE SAINT-ESPRIT.
(*Echo Français*).

MINA.

Le 27 octobre 1817, dix hommes armés jusqu'aux dents et montés sur des chevaux du pays arrivèrent, à la nuit tombante, dans une habitation appelée *venadito*, voisine de la ville de Guanajuto, au Mexique. Cette habitation avait été dévastée la veille par les troupes insurgées: les soldats du général Linan étaient venus, plus tard, à leur tour, y apporter la désolation. A proprement parler, il ne restait même plus les quatre murs à cette demeure, que l'on avait, en outre, tenté d'incendier. Les cadavres des trois personnes qui l'habitaient naguère gisaient égorgés sur le seuil, et un chien mortellement blessé poussait des gémissemens lugubres.

— Voilà une sinistre bienvenue, don Pedro Moreno, dit un petit homme de mauvaise mine à un officier jeune encore, dont la physionomie noble et distinguée exprimait l'intelligence et le courage.

Don Pedro Moreno, sans répondre autrement que par un sourire mélancolique, disposa en sentinelles, autour de la maison, six des soldats qu'il commandait; puis il vint rejoindre ses autres compagnons, tira son épée, arma ses pistolets et se coucha sur la terre, comme s'il se fût préparé à dormir. Celui qui, tout à l'heure, avait déjà parlé prit de nouveau la parole.

— Don Moreno, dit-il, qu'allons-nous devenir?

— Ce qu'il plaira à Dieu, répliqua l'officier.

— C'en est fait de notre cause et de l'indépendance mexicaine! continua l'autre, qui ne semblait point partager la résignation religieuse de son compagnon. La fortune ne nous a guère été propice.

— La fortune est aveugle et femme, jeta en guise d'axiome don Moreno, qui allumait une cigarette.

— Six mois ont suffi pour détruire toutes nos espérances et pour nous livrer à nos ennemis, car il ne nous reste aucune chance de leur échapper.

— Jamais le vice-roi Apodacas, ni le maréchal-de-camp Linan, ni aucun des leurs ne me tiendront en leur pouvoir, interrompit don Mo-

reno ; j'en jure par mon épée et par le salut de mon âme... Vous me regardez avec surprise?... Oui, j'ai un moyen infaillible de leur échapper.

— Lequel?

— Ces armes. Qui sait mourir est libre!

— C'est une liberté que vous êtes certain de trouver également près du vice-roi.

— Mais je ne veux pas la lui devoir. Il ne faut jamais rien accepter de ses ennemis.

— Débarquer à Norfolk, dans la Virginie, au mois d'avril, opérer une descente près de Soto la Maresa, mettre en fuite le commandant don Philippe de la Gorza, battre à Procetto le colonel Arminau, se rendre maître de Réal de Penos, défaire Urdonès et Castenon dans le voisinage San Felipe, réduire à l'obéissance les villes de Léon et de San Luis de la Paz, quelle belle entrée en campagne! Devait-on s'attendre à une si fatale issue?

— Vous n'avez dit là que le premier volume du livre, seigneur général. Dans le tome second, les événemens se rembrunissent et deviennent moins rians. Huit défaites successives, la dispersion traîtresse et lâche de la plupart de ceux qui servaient notre cause; hier une dernière bataille perdue; aujourd'hui la fuite, et demain la potence pour ceux qui n'iront point au devant de la mort, voilà les dernières pages; le livre est fini! fermez-le, et que la volonté de Dieu soit faite!

— C'est une étrange destinée que la mienne, s'écria celui pour qui don Pedro Moreno semblait dire exclusivement ces paroles. Qui m'eût pu prédire, il y a douze ans, quand j'étais un pauvre étudiant, que deux mondes répéteraient mon nom, et que je viendrais mourir, moi, pauvre enfant de la Navarre, dans un pays si éloigné de l'Espagne, et dont je savais alors à peine le nom?

— Vous n'aviez alors, n'est-ce pas, d'autre amour qu'une belle jeune fille? Bah! vous avez agi sagement de la quitter pour la liberté et pour la gloire. Celles-là sont aussi, je le sais bien, trompeuses et inconstantes comme les autres femmes, mais elles ont l'avantage de ne pas laisser survivre au chagrin de leur trahison. Quelques uns de leurs nouveaux favoris se chargent toujours de consoler leurs rivaux déçus avec une corde bien solide, ou dix coups de fusil bien visés. Voilà pourquoi je les préfère.

— Oui, dit le Navarrais, pour qui les paroles du Mexicain avaient évoqué d'amers et vifs souvenirs; oui, don Pedro, j'ai aimé; oui, j'ai été trahi! Sans cet amour, sans cette trahison, je ne serais point, à l'heure qu'il est, fugitif, sans asile et sans espoir de salut dans un pays étranger!

— Ah! vous avez connu cette morsure cuisante que fait au cœur la trahison d'une femme, et ce que l'on souffre quand une dona répond par un éclat de rire aux reproches qu'on lui adresse, la mort dans l'âme et la pâleur au front!

— Oui, je l'ai connue, mais je me suis vengé.

— La vengeance est un baume pour les blessures de la colère... Mais nous voici quelque peu reposés : n'êtes-vous point d'avis que nous remontions à cheval, que nous gagnions au large et que nous cherchions un plus sûr asile?

— Où le trouver?

— Chercher n'est pas trouver, répliqua avec son sang-froid habituel le diseur de sentences. Vous avez raison, fuir de nouveau serait fatiguer sans raison nos montures et nous-mêmes. Attendons l'ennemi de pied ferme; s'il vient, vendons-lui chèrement une vie qui lui appartient : à bon acheteur, bon vendeur... Et comment se nommait votre maîtresse, seigneur général? Était-elle jolie?...

— Nous avions été élevés ensemble à Yzanos; la maison de mon père touchait à la maison de Manuel, père d'Ulpiana. Le matin, dans la journée, le soir, à toute heure, je la voyais, je lui parlais de mon amour, je lui demandais de m'épouser.

— Deviens autre chose qu'un étudiant, me disait-elle, et peut-être alors ta cousine Ulpiana songera-t-elle à son cousin Xavier! peut-être rougira-t-elle d'orgueil et de tendresse quand elle entendra dire son nom! Mais, par Notre-Dame des Douleurs, me marier à un garçon sans fortune, sans beauté et sans renommée, autant vaudrait m'envelopper dans un suaire et me coucher de suite sous une pierre sans inscription. Je veux que l'on sache le nom de mon mari, et que les passans le prononcent tout haut quand ils me verront traverser la rue.

— Eh bien! lui dis-je, je conquerrai pour toi de la célébrité, un rang et un nom. Adieu, Ulpiana; tu ne me reverras plus avant que j'aie gagné tout cela.

Quinze jours après, la jeune fille me rencontra et me dit avec un sourire moqueur :

— Faut-il vous appeler général, colonel, commandant, ou bien, au moins, seigneur capitaine?

— Alors je n'hésitai plus, don Moreno; je pris une espingole, et je partis pour Lumbier. Là, je peignis à quelques uns de mes camarades la honte de laisser envahir l'Espagne par les gavachos, et je n'oubliai point de leur glisser quelques mots de la bonne vie que mènent les guérilleros aux dépens de l'ennemi. Quand on parle à des Navarrais de coups de fusil et de pillage, on ne s'adresse jamais à des oreilles sourdes : trois jours me suffirent pour rassembler une troupe de trois cents hommes.

Quelqu'un qui n'aurait point connu la bravoure de ces guérilleros intrépides aurait pu sourire de leur misérable équipement, de leur longs fusils et de leurs sabres souvent sans autres baudrier qu'une corde. Mais il fallait les voir à l'œuvre, tirer de leur chemise les cartouches qu'ils y portaient, charger leurs armes en courant, se coucher le ventre contre terre, et frapper l'ennemi sans qu'il pût deviner qui l'attaquait. Je fus bientôt à même de juger de la bonté de mes soldats, car j'appris qu'une troupe de Français se préparait à franchir les défilés qui se trouvent dans les montagnes sur la route de Pampelune en France par Tolosa. Quand je vis les gavachos entrés dans ce passage étroit, sans pouvoir se replier sur eux-mêmes, je leur fermai la route par un corps d'hommes intrépides; un second se plaça devant eux, et de toutes parts mes guérilleros, cachés sur les hauteurs, firent feu sur les Français. Ah! par le bienheureux saint François, mon patron, il fallait les voir tomber sans défense, frappés par des soldats invisibles, et nous livrer tout, les armes, les bagages, les blessés et les provisions! Quand il ne resta plus un seul être vivant de tout ce bataillon, on s'occupa du pillage et des moyens de mettre en sûreté les prises qu'on avait faites; puis chacun des nôtres s'éparpilla pour huit jours, après avoir reçu de moi l'ordre de se retrouver, ce délai expiré, dans les environs de Montréal.

Pour moi, je me rendis à Yzanos, chez mon oncle, près de ma cousine, car le nom de Xavier Mina avait cessé d'être obscur, et les Français avaient appris à le connaître. Je trouvai le village militairement occupé par les gavachos; le capitaine logeait dans la maison de Manuel. Ce capitaine était blessé au bras, et quand j'arrivai, Ulpiana lui pansait sa blessure. J'embrassai ma cousine, ce qui ne parut que plaire médiocrement à l'officier.

— Bonsoir, cousine, dis-je.

— Votre cousine! demanda le capitaine; vous avez donc d'autres cousins que Xavier Mina? car si ce drôle était le guérillero qui a si lâchement assassiné une compagnie de notre régiment, son affaire serait bientôt faite.

— Mina serait bien fou de se livrer à ses ennemis, repartis-je sans me troubler. Tenez-vous en repos, capitaine; si j'étais celui dont vous parlez, vous ne tarderiez point à vous en apercevoir.

— Je vous réponds de mon cousin, ajouta Ulpiana avec un sang-froid qui dissipa les soupçons de l'étranger; Xavier est un bon garçon, qui n'a d'autre défaut que d'être amoureux de moi.

Je souris péniblement, et, pour tenir la promesse que je venais de faire au capitaine, j'allai, dans un fossé voisin, cueillir des plantes véné-

neuses, dont j'exprimai le jus de manière à en former une potion mortelle.

— Tiens, dis-je à Ulpiana, donne cela au capitaine.

— Quelle est cette boisson ?

— Un remède pour le guérir à tout jamais.

— Xavier, s'écria Ulpiana, empoisonner ses ennemis est d'un lâche, les combattre face à face est d'un Espagnol.

— Tout moyen est bon qui mène à bonne fin.

Pour toute réponse, elle jeta la potion par la fenêtre, et tomba quelques instans après dans une rêverie dont la jalousie ne me fit que trop deviner la cause.

— Xavier, reprit-elle en sortant tout à coup de cette préoccupation, j'ai trompé le capitaine, j'ai dissipé ses soupçons à ton égard; mais il se peut qu'ici tout le monde n'imite pas ma prudence et ma discrétion. Quitte Yzanos, et n'y reviens qu'après le départ des Français.

Je répliquai froidement :

— Vous avez raison, cousine, votre conseil est plein de prudence; je vous en remercie.

Je l'embrassai, et durant ce baiser aucun trouble n'émut ni son visage ni le mien. La rougeur de la colère n'empourpra point mes joues; la pâleur de la crainte ne blêmit pas les siennes; et pourtant j'avais la rage dans le cœur, et elle l'effroi dans l'âme.

Au lieu de quitter le village, je me cachai jusqu'à la nuit. Alors je vins rôder autour de la maison de mon oncle, et je ne tardai point de voir Ulpiana qui se rendait à la chambre du capitaine pour panser sa blessure. Quand elle eut fini, il l'attira vers lui, il mit un baiser sur la main de la jeune fille, et elle ne résista point. Non, l'insolent ne fut point repoussé! Don Moreno, les damnés en enfer ne sauraient souffrir ce que j'éprouvai durant cette nuit fatale. J'aurais donné mon âme, j'aurais donné ma vie pour tenir ma carabine et pouvoir les tuer tous deux.

Juan, mon lieutenant, qui avait eu, grâce à Dieu, le bon sens de m'épier, vint me prendre par le bras et m'entraîna bon gré mal gré. Je ne sais ni ce que je fis, ni ce que je souffris durant les six jours qui s'écoulèrent jusqu'à la nuit où j'avais donné rendez-vous à mes guérilleros. Ils arrivèrent enfin, et l'un d'eux m'annonça que le régiment en garnison à Yzanos avait reçu l'ordre de quitter cette ville et d'aller occuper le village de Montréal. Jugez de ma joie! je les tenais tous dans mes mains. Rien n'était facile comme de faire entourer ce petit village par mes troupes, d'y mettre le feu, de surprendre et d'égorger sans défense le régiment entier. Pas un seul ne pouvait échapper! rien ne faisait supposer aux gavachos la possibillité d'une attaque. Le pays semblait plongé dans une tranquillité profonde; l'alerte momentanée causée par le massacre des défilés de Lecumbery était calmée depuis long-temps et tout à fait oubliée. Je fixai à deux jours de là l'exécution de mon projet, afin d'avoir le temps de réunir le plus grand nombre possible de guérilléros. Mon oncle Manuel, qui faisait partie de notre réunion, promit de m'amener trente hommes d'Yzanos.

Enfin les deux longs jours qui me séparaient encore de ma vengeance s'écoulèrent : les guérilleros arrivaient de toutes parts, isolément et avec mystère, au lieu désert que j'avais désigné pour point de réunion. Minuit sonna, nous nous mîmes en marche, silencieux, rampant, et sans qu'on entendît même, dans cette nuit sombre, le souffle de nos lèvres. Malédiction! et que le diable torde le col au misérable! Un traître avait livré notre secret à l'ennemi, les Français se tenaient sous les armes! Il fallut nous retirer, il fallut fuir! Oui, la fuite au lieu de la victoire! la honte au lieu de la vengeance!

Restait à connaître qui nous avait trahis; on ne savait sur qui arrêter ses soupçons. Moi seul je compris d'où venait la perfidie. J'allai trouver mon oncle Manuel.

— Êtes-vous Espagnol? lui demandai-je,

Il porta la main à son poignard.

— Sacrifieriez-vous votre propre sang, moi, par exemple, moi, votre neveu, si j'avais trahi mon pays et sauvé les gavachos?

— Si c'est toi, dit-il, récite ton *in manus*, et que Dieu sauve ton âme!...

— Ce n'est point moi, lui dis-je; mais n'avez-vous point parlé de notre projet à votre fille?

Il devint pâle comme un mort.

— Je lui en ai parlé, répondit-il.

— Est-ce tout?

— Quand je suis revenu de Montréal, j'ai trouvé la jupe d'Ulpiana qui séchait devant le brazero, et ses souliers étaient pleins de boue humide.

— Et moi, il y a huit jours, j'ai vu le capitaine français logé dans cette maison baiser la main d'Ulpiana.

Manuel armait déjà sa carabine.

— Ne vous faites point justice vous-même, mon oncle, livrez la coupable au pays qu'elle a trahi; la justice décidera de son sort.

— Tu as raison, neveu.

Une heure après, les guérilleros emmenaient Ulpiana, les mains garrottées, et la conduisaient à Lumbier devant le conseil de guerre.

Ulpiana avoua tout dans l'interrogatoire que lui firent subir les juges militaires.

Manuel était le dénonciateur et moi le juge. Elle fut condamnée à mort.

Le lendemain, on la conduisit au supplice; son père fut témoin de l'exécution, et moi j'y présidai d'une fenêtre voisine.

Elle mourut en nous pardonnant à tous les deux. Moi, je n'eus point de pardon pour elle, car les derniers mots qu'elle murmura, sous les fusils de mes guérilleros, furent une invocation à la Vierge et le nom du capitaine français. Je fis un signe, et ma vengeance était accomplie.

Don Pedro Moreno jeta violemment la cigarette qu'il tenait à la main, et se leva pour quitter le bourreau de femme qui lui parlait : mais il avait juré de défendre Mina jusqu'à la mort; il se rassit, résolu de tenir son serment en fidèle Mexicain.

— Quelque temps après la mort d'Ulpiana, reprit Xavier Mina, comme je suivais paisiblement et sans crainte d'attaque, à la tête d'une petite troupe de partisans, le chemin d'Urroz à Pampelune, tout à coup je me vis entouré par un régiment entier de troupes françaises. Les gavachos usaient de représailles, et prenaient leur revanche du défilé de Lecumbery. Tous mes soldats furent massacrés; fait prisonnier moi-même, on m'emmena dans les prisons de Pampelune. Là, après avoir attendu quelque temps la mort, j'appris que l'empereur Napoléon avait résolu d'épargner ma vie. Je fus transféré en France et enfermé dans le donjon de Vincennes.

J'y restai prisonnier pendant que mon oncle Espoz, qui s'était emparé de mon nom et de ma gloire, combattait contre les Français, et leur faisait répéter encore avec terreur le nom de Mina. Enfin, la Restauration française vint me délivrer, et je pus rentrer en Espagne! Le monarque pour lequel j'avais si vaillamment combattu et tant souffert se montra fort peu soucieux de moi, et ne songea pas le moins du monde à me témoigner sa reconnaissance. Indigné, je me joignis alors à mon oncle Espoz, qui leva, avec les treize mille hommes qu'il commandait, l'étendard de la révolte contre Ferdinand. C'était à peu près les seules troupes qui composassent les forces de l'Espagne. Mais, au moment d'entrer dans Pampelune, les soldats s'insurgèrent contre leur général, et il ne resta d'autre ressource que la fuite, à moi qui avais embrassé les folles espérances d'Espoz, et à l'insensé qui se croyait, il y a quelques momens encore, prêt à régner sur le roi d'Espagne et à dominer le pays (1).

(1) Mina, dans ce récit, altère la vérité. Il obtint la vie, il est vrai; mais ce fut en adressant, de sa prison, une lettre pleine de peur et de lâcheté à ses

Vous savez le reste de ma vie, don Pedro. Désespérant de l'affranchissement de mon pays, je me suis réfugié en France, puis de là en Angleterre, et enfin je suis venu au secours de la liberté mexicaine. J'y ai trouvé encore la trahison et le malheur.

— C'est qu'il y a des hommes qui portent le malheur partout où ils vont, seigneur Mina. Le sang d'une femme, quand il souille les mains de son assassin, est un mauvais talisman. Dieu vous pardonne, mais je ne voudrais pas, même à la condition de me trouver en ce moment à l'abri de tout péril, avoir la mort de cette fille sur la conscience.

Là-dessus il s'enveloppa de son manteau, et il s'endormit d'un sommeil profond.

Il ne reposa pas long-temps néanmoins; une demi-heure s'était à peine écoulée qu'un coup de feu l'éveilla en sursaut : c'étaient les troupes du maréchal de camp de Linan qui arrivaient. Il se leva plus prompt que l'éclair, fit un rempart de son corps à Mina qui semblait frappé d'anéantissement, et il tomba mort et couvert de blessures aux pieds de l'Espagnol.

Celui-ci, sans imiter l'héroïque exemple de don Pedro Moreno, se laissa faire prisonnier. On le conduisit au quartier-général, et il fut passé par les armes le 11 novembre 1817. Il mourut sans énergie, et répéta plusieurs fois aux soldats, en marchant au supplice :

No me bayas sufrir (ne me faites pas souffrir), car il redoutait que les Mexicains exerçassent sur lui les représailles des tortures dont il avait entouré tant de fois la mort de ses prisonniers. Il n'en fut rien pourtant; il tomba pâle de terreur, en criant :

— La justice du ciel est terrible.

Ulpiana Manuel était morte en homme, Xavier Mina mourut en femme.

UNE CONTEMPORAINE (1).

guérilleros. Cette lettre, publiée en autographe par M. le général Saint-You, dans son livre si remarquable intitulé *les Deux Mina*, est conçue dans les termes les plus ignobles :

« Soldats, y est-il dit, vous n'ignorez pas, je suppose, que je suis prisonnier, et traité comme je l'espérais de la bénignité de M. le général Dufour, gouverneur de la Navarre ; mais comme lui-même doit obéir aux ordres de l'autorité supérieure, et que celle-ci a déjà décrété que je devais être mis à mort à l'instant où je serais pris, ce général m'a fait connaître cette détermination. Il n'y a donc plus qu'une ressource pour sauver la vie de celui qui tant de fois vous a donné des preuves de son fidèle attachement.

« Soldats ! je vous le répète, mes actions vous ont fait voir combien je vous estime; j'espère que vous ne permettrez pas qu'on décapite votre chef. Sachez bien que ma vie dépend de vous ; que vous pouvez en même temps sauver la vôtre, grandement menacée par les troupes nombreuses qui partent et se préparent à vous poursuivre. Oui, croyez-moi, puisque je vous parle à la veille de mon supplice. Empêchez un si grand malheur par des moyens qui ne vous coûtent pas beaucoup. Sachez, soldats, combien il faut peu de choses pour ma vie et votre salut. Ce bon général ne demande que ce qui est juste, c'est-à-dire que vous veniez dans cette ville ; et il promet à chacun de vous un sauf-conduit, à condition que vous irez vous présenter aux alcades de vos villages respectifs. Ceux qui seraient éloignés des leurs, comme les Allemands et les Italiens, n'auront qu'à se rendre à la Maison Rouge, où ils seront bien reçus; celui qui voudra servir sera habillé et payé dans une compagnie franche, s'il le désire, ou, sinon, il se retirera tranquille dans ses foyers.

« Qui de vous aurait la cruauté de s'y refuser ? J'espère qu'il ne s'en trouvera aucun; car non seulement on me laisserait condamner, mais on compromettrait sa propre vie.

» J'espère obtenir grâce de vos cœurs toujours affectionnés à ma personne.

« Pampelune, 22 mars 1810.

« MINA. »

(1) Extrait du *Musée des Familles* ainsi que le Gouverneur de la Samaritaine.

LE COMTE ALEXANDRE DE BONNEVAL.

Les Français naissent presque tous avec un penchant irrésistible pour les voyages et les grandes aventures ; de tout temps nos compatriotes ont aimé le merveilleux et l'extraordinaire; le calme et l'uniformité ne conviennent pas à notre caractère remuant, qui nous entraîne sans cesse vers de nouvelles entreprises ; le repos nous est insupportable. C'est sans doute à notre inquiétude naturelle, qui nous dégoûte rapidement de toutes choses, qu'il faut attribuer les destinées étranges des célèbres aventuriers. De nos jours, le goût des émigrations et le besoin d'aller chercher fortune ailleurs est un des signes caractéristiques de notre nation. L'Égypte n'est-elle pas civilisée par l'influence des idées françaises? N'a-t-on pas vu un matelot de la marine royale devenir roi de Madagascar? Le capitaine Dumont-d'Urville ne raconte-t-il pas, dans son *Voyage autour du monde*, qu'il rencontra dans le royaume de la Cochinchine, un vieux mandarin qui n'avait pas encore oublié le patois de la Gascogne, son pays natal ? Rien ne nous étonne par le temps qui court; les aventuriers sont si nombreux et réussissent si facilement, que leurs destinées, qui, autrefois, auraient paru fabuleuses, n'ont pas même le mérite de piquer notre curiosité, ni de soulever le moindre doute.

Mais, au dix-huitième siècle, le goût des aventures n'avait pas encore opéré tant de prodiges, et on mettait presque au rang des héros de la fable les hommes qui s'expatriaient pour explorer les pays étrangers ou y fixer leur séjour. Néanmoins, sous le règne de Louis XIV, quelques hommes, les uns poussés par la curiosité, les autres frappés de proscription, s'expatrièrent et portèrent le nom français jusqu'aux extrémités du monde. Le comte Alexandre de Bonneval est, sans contredit, le plus célèbre de tous ces aventuriers ; sa vie romanesque et féconde en épisodes bizarres nous a paru digne de la curiosité de nos lecteurs.

Issu d'une famille célèbre, Alexandre de Bonneval lui donna un genre d'illustration qui en vaut bien un autre. Il naquit au château de Coussac, en Limousin, le 14 juillet 1675. Dès la plus tendre enfance, il fut enfermé dans un collége dirigé par les jésuites, qui firent d'inutiles efforts pour dompter l'impétuosité et l'inconstance de leur jeune élève; il avait si peu de goût pour l'étude, que les maîtres conseillèrent à la famille de le retirer du collége. Alexandre attendait depuis long-temps sa délivrance ; il avait douze ans, et son père, le comte de Bonneval, pour s'en débarrasser, ou plutôt pour lui faciliter les honneurs de la carrière militaire, le fit entrer dans la marine royale. Ce corps commençait alors à ressentir l'heureuse influence des modifications opérées par le génie du cardinal de Richelieu et de Louis XIV; il préludait à la longue et glorieuse période des hauts faits qui depuis ont étonné tous les peuples de l'univers.

Alexandre de Bonneval, à peine incorporé dans la marine royale, se fit remarquer par son intrépidité chevaleresque ; ses chefs le recommandèrent au ministre qui le nomma, peu de temps après, enseigne de vaisseau. Le jeune officier ne tarda pas à se montrer digne de son nouveau grade; le port de Dieppe fut le premier théâtre de ses exploits ; le combat de la Hogue donna un nouvel éclat à sa réputation ; le nom de Bonneval fut une troisième fois mentionné avec honneur dans le rapport adressé au roi sur le terrible engagement qui eut lieu dans la rade de Cadix. Mais au moment où ses chefs sollicitaient pour lui un grade supérieur, il quitta le service de la marine pour entrer dans le régiment des gardes. Il suivit dans cette circonstance les conseils de quelques amis, qui lui dépeignirent avec les couleurs les plus brillantes le bonheur des gentilshommes admis dans les gardes-françaises. Toutes les personnes qui se sont occupées de statistique militaire savent que ce régiment, commandé par les plus riches héritiers des grandes familles de France, était alors une école de plaisir, de bravoure

romanesque et de coupables amours. Le jeune comte de Bonneval, avec son imagination ardente, son caractère inconstant et volage, se trouva tout à coup transporté dans son élément naturel. Sa réputation d'officier intrépide le devança au régiment, où il reçut l'accueil le plus flatteur. Les dames de la cour ne le virent pas avec indifférence, et s'il nous était permis de transcrire ici quelques pages de ses Mémoires, nous raconterions un grand nombre d'aventures galantes qui firent beaucoup de bruit à Paris et à Versailles.

Notre héros n'était pas homme à faire trève à ses habitudes d'inconstance. Ce qui lui plaisait la veille, il le trouvait insupportable le lendemain; aussi demanda-t-il à sortir des gardes; il jouissait déjà d'un grand crédit, et on lui accorda le régiment de Labour qui partit quelque temps après pour faire la campagne d'Italie (1701), sous les ordres de Catinat.

Bonneval, aussi passionné pour la gloire militaire que pour les succès de boudoirs, ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer, et Catinat, après la bataille de Chiari, loua publiquement son courage et son habileté. Cette campagne était à peine terminée, lorsqu'il demanda à servir sous les ordres de Luxembourg; il se couvrit de gloire dans les plaines de Fleurus, au siége de Namur et à la bataille de Nerwinde. Les plus célèbres généraux de l'Europe, et notamment le prince Eugène, faisaient le plus grand cas de ses talens militaires et de sa valeur dont il avait donné des preuves éclatantes. La carrière des armes s'ouvrait pour lui sous les plus heureux auspices : mais rarement les jeunes officiers réunissent la prudence, la réserve, à la pétulance, à l'impétuosité de caractère.

Bonneval, plus que tout autre, laissait à désirer du côté de la vie privée et des habitudes quotidiennes; il passait pour diseur de bons mots, homme d'esprit et à bonnes fortunes; il recherchait toutes les circonstances pour accroître et propager cette réputation; rien n'était sacré pour lui, et on disait du comte de Bonneval : *Epée de Roland, langue de vipère.*

Il commit l'imprudence d'offenser mortellement et de livrer au ridicule le ministre Chamillart.

— Le roi de France a donc perdu la tête? disait-il à ses nombreux amis. Il se fie à un homme qui, de maître des requêtes, est devenu successivement conseiller d'état et contrôleur des finances... Et ce grand crédit, ces honneurs, il les a obtenus parce qu'il joue parfaitement au billard, jeu qui divertit le roi. Ce misérable Chamillart est bien le plus roué coquin, le plus adroit concussionnaire qui ait jamais pris part aux délibérations du conseil d'état.

La hardiesse et les malices de Bonneval excitèrent au dernier point la colère du contrôleur des finances; il était alors tout puissant sur l'esprit du roi. De son autorité privée, il réunit un conseil de guerre qui condamna Bonneval à la peine capitale, comme traître et concussionnaire. Le coup avait été prévu, et le condamné avait déjà trouvé un asile en Allemagne, auprès du prince Eugène qui depuis long-temps appréciait le mérite du jeune officier; il lui fit très bon accueil et le combla de marques d'honneur et de distinction.

— Français comme vous, lui dit le prince Eugène, je me suis vu contraint à porter les armes contre ma patrie. L'implacable Louvois m'a écrit que je ne rentrerais plus en France; nous y rentrerons un jour ensemble, comte de Bonneval.

— A la tête de cent mille Impériaux, répondit le comte.

Secondé par la puissante protection du prince Eugène, le transfuge parvint en peu de temps aux premiers grades de l'armée autrichienne. Nommé général-major, il porta le fer et la flamme dans la Provence et le Dauphiné.

En 1708, l'archiduc Charles, ennemi juré du pape Clément XI, qui lui disputait le comtat Venaissin, confia le commandement d'une petite armée au comte de Bonneval, qui soutint fortement les prétentions de son protecteur. Le prince Eugène réclama bientôt le secours du général-major, qui fit, avec honneur, les pénibles campagnes de 1710, 1711 et 1712.

Cependant, le soleil de Louis XIV, éclipsé par la gloire et les exploits du prince Eugène, brilla tout à coup d'un nouvel éclat. Le maréchal de Villars, l'Achille de la France, remporta des victoires si fréquentes et si rapides, que les ennemis de la France demandèrent une suspension d'armes. La paix fut conclue à Utrecht.

Le comte de Bonneval n'était pas homme à se complaire dans les jouissances d'une vie tranquille et paisible; son caractère impétueux et remuant l'entraînait sans cesse vers de nouveaux périls, de nouvelles aventures. L'empereur Charles VI, successeur de Joseph Ier, informé par le prince Eugène de tout ce que le comte avait fait pour la gloire des armées autrichiennes, le nomma lieutenant-général et membre du conseil aulique. Ces grandes dignités sourirent un instant à l'*insatiable* ambition de l'aventurier français; mais bientôt il se dégoûta de ces honneurs, comme un enfant qui rejette ses jouets, et demanda au prince Albert si la guerre tarderait long-temps à recommencer. Les vœux ardens du comte de Bonneval furent bientôt exaucés.

L'empereur des Turcs, qui aurait pu accabler l'Allemagne pendant la longue guerre de 1701, fit entendre des paroles menaçantes. Le grand-visir Ali parut sur les frontières de l'Autriche, à la tête d'une armée de soixante mille hommes. Charles VI fut d'abord effrayé d'une attaque si inattendue; mais le prince Eugène le rassura, prit le commandement des troupes de Hongrie, battit les Ottomans à Téméswar et à la fameuse journée de Péterwaradin. Le comte de Bonneval, son compagnon inséparable, eut une grande part au gain de cette bataille; ayant le flanc ouvert par une lance, foulé aux pieds des chevaux, il soutint le choc des ennemis avec dix des siens qui l'arrachèrent sanglant et couvert de blessures, des mains des janissaires (1).

L'Europe chrétienne retentit de sa renommée, et les nombreux lauriers qu'il avait cueillis semblaient devoir le protéger contre la foudre. Sa pétulance, son humeur fantasque et chevaleresque le plongèrent dans de nouvelles vicissitudes.

Il habitait Bruxelles lorsqu'une aventure assez peu importante en elle-même donna pendant quelques jours une grande occupation aux mauvaises langues du Brabant.

La femme du jeune roi d'Espagne eut la fantaisie de se promener, pendant une belle soirée du mois de juillet, avec deux de ses femmes, dans le jardin du palais; quelques curieux la virent en déshabillé.

Quel scandale! dans un temps où la majesté royale ne sortait qu'entourée de tous ses insignes!... Non contente d'avoir enfreint, avec tant de hardiesse, l'étiquette de la cour, la jeune reine se baigna dans une pièce d'eau. Cette promenade et ces plaisirs nocturnes n'avaient rien qui blessât le moins du monde la pudeur la plus farouche. Mais le gouverneur de Bruxelles, M. de Prié, homme médisant par caractère, et jaloux d'ailleurs de l'accueil que les Brabançons avaient fait à la princesse, tint à ce sujet les propos les plus absurdes.

— Je me doutais bien, disait-il à qui voulait l'écouter, je me doutais bien que cette petite harpie ferait bientôt parler d'elle.

La femme et les filles du gouverneur mirent le plus grand empressement à répandre dans le beau monde de Bruxelles ces propos ridicules, indignes d'un homme d'honneur. Le comte de Bonneval, en vrai chevalier français, prit la défense de la jeune reine, et parla du gouverneur avec le plus grand mépris. Ces deux hommes se vouèrent dès lors une haine mortelle et cherchèrent toutes les occasions de se nuire mutuellement; le comte ne se borna pas à ridiculiser et à flétrir du nom de

(1) Le poète Jean-Baptiste Rousseau, exilé comme Bonneval dont il devint l'ami à la cour de Vienne, lui consacra une belle strophe dans une ode adressée au prince Eugène sur la bataille de Péterwaradin.

calomniateur le gouverneur de Bruxelles, il fit courir plusieurs billets parmi lesquels on remarque celui-ci :

« Si le comte de Bonneval connaissait le misérable qui a outragé et calomnié S. M. la reine d'Espagne, il lui donnerait cent coups de bâton de sa main, si son père était gentilhomme; et, s'il ne l'était pas, ses valets seraient encore assez bons pour lui donner les étrivières.

« A Bruxelles, le 30 octobre 1724.

« ALEXANDRE DE BONNEVAL. »

Le gouverneur ne parut pas offensé des bravades de son adversaire; cette indifférence apparente augmenta l'indignation et la colère de Bonneval qui envoya un cartel à M. de Prié; il ne garda plus aucun ménagement; il se déchaîna en injures contre la femme et les filles du gouverneur qu'il accusa de coupables relations. Poussé à bout, M. de Prié écrivit au prince Eugène pour se plaindre de la conduite du lieutenant-général. Le prince, qui aimait et protégeait le comte, le fit avertir d'agir avec plus de modération, et de respecter au moins dans le gouverneur la dignité attachée à sa place. Bonneval ne tint aucun compte des sages avis de son protecteur, qui se vit dans la nécessité de le priver de tous ses emplois et de le condamner à cinq ans de prison. Cet arrêt était trop sévère; aussi Bonneval, ne comptant pas sur la promesse d'une grâce prochaine, passa à la Haye, y séjourna quelque temps, et lança contre le prince Eugène un pamphlet si hardi, si virulent, que toute la cour de Vienne en fut indignée. On n'avait pas encore vu d'exemple d'une pareille audace, d'un si complet oubli de la discipline militaire.

Le comte savait bien, en attaquant le prince Eugène, qu'il brûlait ses vaisseaux et qu'il ne devait plus espérer de rentrer en grâce. Quelques jours après, on l'avertit que ses jours n'étaient pas en sûreté, il quitta la Haye et se réfugia à Venise. Cet homme indomptable, ce gentilhomme dont le nom avait si souvent été mis à l'ordre du jour en France et en Allemagne, forma le projet de rompre à jamais avec les princes chrétiens qui avaient si mal payé ses services. Il partit pour Constantinople, et pour mettre le comble à ses aventures romanesques, il embrassa la religion mahométane en 1730. A peine les grands dignitaires de l'empire eurent-ils appris que le héros de Belgrade et de Péterwaradin avait apostasié, qu'ils s'empressèrent de le visiter et de le complimenter; il prit le nom d'Achmet-Pacha. Dès qu'il fut guéri d'une fièvre qui ne dura que trois jours, on le présenta au sultan Mahmoud qui lui fit de grandes caresses, le combla d'honneurs et l'investit de plusieurs dignités.

« Admis aux pieds de sa Hautesse, dit le comte dans ses Mémoires, elle me dit qu'elle ne doutait pas que je ne lui fusse aussi fidèle que je l'avais été partout ailleurs. J'en fis le serment; quand je l'eus fait, un des secrétaires d'état me remit une patente : elle me déclarait pacha à trois queues. »

L'empereur Mahmoud et ses ministres comprirent de quelle grande utilité pouvait être, pour l'organisation de l'armée, cet illustre rénégat qui avait fait trente ans de guerre sous les plus habiles généraux de l'Europe. Bonneval fut nommé général de l'artillerie; il forma à l'européenne ce corps indiscipliné : il lui apprit à pointer les pièces et à se servir des bombes. Il enseigna aussi à la cavalerie à se ranger en escadrons et à exécuter les manœuvres usitées en France et en Allemagne. Mahmoud, pour lui témoigner sa vive reconnaissance pour une réforme si avantageuse, lui donna toute sa confiance. Il lui confia un corps de vingt mille hommes dans la guerre contre les Moscovites, et Achmet-Pacha conduisit souvent ses soldats à la victoire.

Le terrible Thamas-Kouli-Kan, qui avait usurpé le trône des rois de Perse et soumis presque tous les peuples de l'Asie, déclara vers le même temps, la guerre à l'empereur de Turquie. Achmet pacha fut investi du commandement de l'armée que Mahmoud envoya pour arrêter le redoutable ennemi. La victoire lui resta fidèle, et il remporta sur les troupes persanes de si grands avantages, que le farouche Thamas-Kouli-Kan renonça à son projet de conquérir l'empire ottoman.

Achmet fut reçu à Constantinople avec les honneurs qu'on décernait autrefois aux triomphateurs romains; l'empereur le remercia publiquement et le nomma gouverneur de Chio et de l'Arabie Pétrée. Il ne sut pas conserver le crédit dont il jouissait à si juste titre près de la Sublime-Porte. La guerre était son élément indispensable; il avait l'humeur trop inquiète, il méprisait trop l'ordre social pour supporter un repos de longue durée.

Des propos mal interprétés, quelques démarches que ses nombreux rivaux mirent habilement à profit pour le perdre, amenèrent une prompte disgrâce; l'empereur le priva de ses dignités et le relégua dans un pachalick aux extrémités de la mer Noire.

Achmet supporta ce dernier coup avec plus de calme qu'on ne devait en attendre d'un homme aussi fougueux, qui avait jeté des cartels à la face des princes de l'Europe. Un Français de distinction le visita dans son exil et lui demanda pourquoi il s'était fait Turc; le comte de Bonneval, après quelques instans de réflexion, lui répondit :

— Je me suis fait Turc pour passer mes jours bien à mon aise, en bonnet de nuit, en robe de chambre et en pantoufles.

— Ne désirez-vous pas revoir la France?

— Je suis vieux, répondit le comte en poussant un profond soupir, et vous savez que le vieillard exilé aspire toujours à revoir sa patrie; il existe dans nos cœurs un penchant irrésistible qui tend à réunir la tombe et le berceau. Je désire revoir la France, mais je n'en ai pas l'espoir.

Tourmenté par ses souvenirs, peut-être par le remords, il faisait ses préparatifs pour quitter la Turquie, lorsqu'il mourut subitement à l'âge de soixante-douze ans, le 27 mars 1747. L'empereur lui fit rendre les honneurs funèbres avec une grande pompe, et ses ennemis eux-mêmes exaltaient, après sa mort, la valeur, l'habileté et la grandeur d'âme d'Achmet-Pacha.

Si quelqu'un des lecteurs qui parcourront ces lignes consacrées à la mémoire de cet illustre aventurier, séjourne jamais à Constantinople, qu'il aille à Péra, dans le cimetière des Derviches-Tourneurs, non loin du palais de l'ambassade de Suède, il trouvera un tombeau avec cette belle inscription turque :

Dieu est permanent; que Dieu, glorieux et grand auprès des vrais croyans, donne la paix au défunt Achmet-Pacha, chef des bombardiers. L'an de l'hégire 1160 (1747).

Telle fut la vie à la fois romanesque et héroïque du comte Alexandre de Bonneval. Dans les Mémoires qu'il nous a laissés, il s'est peint avec franchise et loyauté; on y voit un homme d'une morale relâchée, qui tournait tout en dérision, qui professait le plus grand mépris pour les convenances sociales, en un mot un traître qui porta les armes contre la France, un rénégat qui abjura lâchement la religion de ses pères. Néanmoins on ne peut contester sa valeur à toute épreuve, son esprit vif et sa fierté indomptable; il conserva d'ailleurs un fond d'honneur français qu'il ne cessa jamais de manifester, même au milieu des cours étrangères, qui payèrent son épée.

CHARLES COMPAN.
(Mosaïque du Midi.)

THÉATRES.

GYMNASE-DRAMATIQUE. — *L'Oncle Baptiste*, vaudeville en deux actes, par M. EMILE SOUVESTRE. — La famille Dupont se compose de deux frères, tous deux mécaniciens, dont l'un est parvenu et dont

l'autre est resté ouvrier. Le premier veut marier sa fille à un ingénieur, ancien élève de l'École Polytechnique, qui a pour oncle un vieux noble rempli d'idées aristocratiques. On est sur le point de s'entendre : le baron consent à l'alliance projetée, en faveur des écus du beau-père; mais, pour qu'elle se fasse, il faut à tout prix lui cacher l'existence de l'oncle Baptiste, dont les manières et les habitudes grossières seraient, sans nul doute, un motif de rupture. Les deux frères se séparent donc, sur un prétexte quelconque; Baptiste Dupont reste à Montargis, son pays natal, et Paul Dupont vient s'établir à Paris.

Mais de ce côté, les affaires prennent une fâcheuse tournure; une maison de banque entraîne dans sa faillite la ruine de Paul Dupont, et par suite le malheur de sa fille. Un emprunt peut encore le sauver; mais voilà que l'oncle Baptiste, qu'on n'attend pas, arrive à la traverse, surprend le secret fatal, et dans une scène d'ivresse, le révèle à tous ceux qui ont intérêt à le connaître. Comme on le pense bien, l'emprunt est manqué et le mariage rompu; mais Baptiste revient bientôt à la raison, et il répare le mal qu'il a fait en forçant son frère à accepter toutes ses économies, et en contraignant le baron, qu'il a reconnu pour un ancien déserteur de Lutzen, a rendre son consentement.

Cette donnée assez vulgaire, a fourni à Bouffé l'occasion d'un nouveau triomphe. Ce comédien, sans contredit le premier de notre époque, sait nuancer tous les rôles d'une manière admirable. La scène d'ivresse de l'oncle Baptiste est destinée à produire un effet froudroyant, et assurera seule à l'ouvrage de M. Émile Souvestre, un certain nombre de représentations.

SAINT-Y.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

15 — Nous trouvons dans la *Gazette Médicale* un fait qu'il importe de publier. Un homme eut le crâne ouvert par un éclat de canon de fusil, il perdit trois onces de la substance du cerveau, et néanmoins un mois après il était guéri sans que ses facultés intellectuelles eussent subi aucun affaiblissement.

— La *Gazette de Cologne* assure que le roi de Prusse a résolu de consacrer désormais chaque année une somme de 50,000 thalers (au lieu de 10,000 thalers qu'il donnait auparavant) à l'achèvement de la cathédrale de Cologne. Il se pourrait, ajoute-t-on, qu'à son retour d'Angleterre, le monarque posât la première pierre des travaux qu'on se propose d'exécuter. On annonce, d'un autre côté, qu'il va s'organiser en Bavière, sous le protectorat du roi Louis, une société pour recueillir des fonds destinés à l'achevement de ce monument, le plus admirable chef-d'œuvre de l'architecture allemande.

— Les baleines, qui depuis plus de trois cents ans avaient abandonné le golfe de Gascogne, viennent d'y reparaître. Ce fait est presque journellement constaté depuis huit jours par les pêcheurs de la côte comprise entre Biarrits et le Socoa. Cet événement, dit un journal de Bayonne, est l'objet de tous les entretiens de nos braves marins basques, qui ont toujours eu la réputation d'être au nombre des meilleurs baleiniers. Tous leurs vœux sont pour que ces énormes cétacés se fixent de nouveau dans le golfe, et qu'une si grande source de richesses puisse encore être exploitée.

16. — Le nombre des élèves qui suivent les cours aux collèges de Paris et de Versailles est réparti de la manière suivante : Louis-le-Grand, 1097 ; Henri IV, 841 ; Saint-Louis, 1000; Charlemagne, 770; Bourbon, 1028 ; Stanislas, 218 ; Rollin, 282. — Total, 5330 élèves.

L'année dernière, il y avait 5253 élèves. Il y a à Versailles cette année 496 élèves.

17.— Un événement, qui rappelle celui qui s'est passé, il y a quelques années aux environs de Lyon et qui avait failli coûter la vie à l'ouvrier Dufavel, vient d'avoir lieu près de Fontenay-aux-Roses.

Les habitans de cette commune s'aperçurent, le 14 au matin, que deux ouvriers terrassiers, les nommés Fontaine et Maucuit, n'étaient pas rentrés la veille au soir à leur domicile, ainsi qu'ils en avaient l'habitude. On se rappela qu'ils travaillaient depuis plusieurs jours à une sablière voisine du village, et on craignit qu'il ne leur fût arrivé quelque malheur. L'alarme fut bientôt donnée, et aussitôt plus de trois cents travailleurs, armés de pioches, de pelles, etc., se rendirent en toute hâte à la sablière.

Un éboulement considérable avait eu lieu en effet, et présentait une masse qui s'élevait à une hauteur de plus de 12 mètres. Chacun se mit alors en devoir de délivrer les malheureux camarades. On travailla avec ardeur; mais à une heure de l'après-midi, on n'avait encore rien découvert. On continua cependant d'enlever le sable, on redoubla d'efforts; enfin, vers trois heures, des cris plaintifs se firent entendre. Les travaux furent dirigés vers le point d'où ils partaient, et en quelques instans Fontaine et Maucuit se trouvaient au milieu de leurs libérateurs qui leur prodiguaient les soins les plus empressés. Ils étaient restés pendant vingt-sept heures enfouis sous cette masse de sable, où s'était formée miraculeusement au dessus de leur tête une espèce de voûte. L'état de ces deux ouvriers n'inspire aujourd'hui aucune inquiétude.

18. — Le cabinet d'histoire naturelle de Paris possédera bientôt, dit la *Revue du Havre*, la plus belle collection de serpens vivans et morts qui se puisse voir : ces jours derniers, il est venu de Savannah au Havre plusieurs serpens à sonnettes de la grande espèce, aux couleurs diaprées, d'un éclat et d'une variété extraordinaires. Ces reptiles, les plus dangereux qu'on connaisse, ont de jolies petites têtes d'où sortent de petites langues roses si séduisantes, que messieurs de la douane, qui ne sont pas de leur nature très caressans pour les importations *étrangères*, ne purent s'empêcher de flatter de la main ces perfides voyageurs. Heureusement pour les hommes du fisc, les reptiles étaient encore un peu engourdis par le froid; sans cette circonstance, ces caresses eussent coûté cher à leurs auteurs.

17. — A Saint-Jean-le-Vieux (Ain), un sanglier blessé mortellement dans les environs, est venu, poussé par la douleur, se promener sur la place de cette jolie petite ville; là, un combat acharné a commencé entre lui et les citadins, qui, surpris de cette visite inopinée, n'avaient pour toute charge de fusil que le plomb destiné aux petits oiseaux. Néanmoins on se hâta d'attaquer l'animal, et chacun venait lâcher son coup inoffensif sur la hure de l'effronté visiteur; mais le sanglier, chatouillé seulement par cette légère décharge, secouait les oreilles et se mettait à la poursuite de son agresseur, qui, aussitôt, regagnait sa boutique à toutes jambes pour s'y barricader; son arme rechargée de nouveau, le chasseur épiait l'occasion favorable, et, dès que le sanglier était occupé à poursuivre un autre agresseur, il sortait, lâchait de nouveau son plomb sur l'animal, qui n'en paraissait nullement ému. Ce spectacle rappelait parfaitement les *picadores* et leurs fonctions dans les combats de taureaux en Espagne.

Plus de trente coups furent ainsi tirés inutilement, mais enfin on trouva une balle, et le sanglier fut abattu. Ici finit un spectacle assez amusant, qui sa transforma ensuite en action judiciaire entre les chasseurs. Cependant, grâce à l'esprit conciliateur du juge de paix, on finit par s'accorder sur le partage.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.



13e Année. — N° 11. Vendredi 25 Février 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vte DE TESSIÈRES-BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

LE CABINET DE LECTURE paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 3 colonnes: 75 centmes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

LA MAUVAISE ANNÉE.

Au commencement de l'été de 1684, un jeune homme de Londres, Richard Vanbrugh, quitta cette ville pour faire un voyage dans la province de Norfolk. C'était le fils d'un riche négociant de la Cité, qui s'était distingué par son attachement à la cause populaire et à qui le retour de Charles II inspirait des inquiétudes : il était disposé à supporter des amendes, des confiscations, mais il ne voulait pas exposer son fils à la prison qui l'attendait peut-être, ou aux vengeances des cavaliers, qui, par des duels incessans, se vengeaient de leur long exil sur les partisans de Cromwell. Le jeune Richard ne voyait dans ce voyage que le plaisir de changer de lieu, plaisir si naturel à un homme de vingt-deux ans ! et l'avantage de passer quelques mois dans la ville de Norwich auprès d'un de ses amis d'enfance, Jocelyn Stewarts. Il voyageait gaiement, monté sur un bon cheval, et quoique fils d'une tête-ronde, il était vêtu avec l'élégance qu'affectaient alors les cavaliers et qu'un jeune homme se défendait difficilement d'imiter; son large ceinturon soutenait une bonne épée plus courte que celles que portaient les gentilshommes, mais dont la lame forte et bien effilée lui paraissait une sauvegarde suffisante. Il avançait lentement, s'arrêtant dans les meilleures tavernes et fêtant sur le chemin les jolies filles et le clairet. Richard avait sa bonne part de l'intempérance commune aux Anglais de ce temps-là : du reste il était doux, affable et cité par sa loyauté ; non pas dans le sens politique, mais dans le sens moral du mot.

Le soleil déclinait vers le couchant lorsqu'il entra dans la ville de Norwich, but de son voyage. Il s'arrêta devant la maison de son ami, releva le marteau de cuivre et frappa en hôte d'importance : on l'introduisit au parloir où il était attendu par Jocelyn Stewarts, qui le présenta à son oncle (chez lequel il vivait), M. Tremery, et à sa cousine miss Sarah Tremery. Richard Vanbrugh se trouvait ainsi dans une famille de partisans des Stuarts, dont plusieurs membres, qui habitaient la ville même, avaient coopéré de leur épée au retour de Charles II, mais tous ces gentilshommes de province que le monarque avait reçus à Londres avec l'indifférence et la légèreté qui lui étaient habituelles, étaient las des dissensions politiques, et ils accueillirent avec joie l'hôte de M. Tremery et l'ami de Jocelyn. Richard, inoffensif, gai et plus soucieux des plaisirs de son âge que de querelles qu'il n'entendait pas, fut bien reçu par tous et admis à partager les plaisirs de la *gentry* campagnarde. C'était l'homme des chasses aux renard, des courses à cheval, des longs soupers qui se prolongent jusqu'au matin, et s'égaient de chansons et d'anecdotes scandaleuses. M. Tremery s'amusait aux récits du jeune homme, et il n'avait pas tardé à le prendre en amitié. Un soir qu'assis tous deux autour d'une table de chêne, Richard racontait au vieillard les aventures fabuleuses d'un alderman de Londres, il s'interrompit tout d'un coup :

— Mon bon monsieur Tremery, lui dit-il, savez-vous que vous avez ici un trésor?

— Vous voulez parler de mon vin des Canaries, Richard? lui répondit M. Tremery.

— Du tout, mieux que cela : le vin des Canaries n'est rien auprès.

— Ah! jeune homme, il s'agit de Sarah, ma fille?

— Oui, reprit Richard; jamais je n'ai vu de plus beaux yeux bleus sous des sourcils noirs, jamais une figure plus rose et plus blanche sous une forêt de cheveux d'ébène.

— Oui, oui, dit le vieillard, Sarah est bien belle.

— Et quelle taille divine! continua Richard, quelle grâce dans tous ses mouvemens! quel sourire charmant que le sien! Mon père serait heureux et fier si je lui ramenais une bru semblable; ce serait la plus belle femme de Londres, monsieur Tremery.

M. Tremery changea de conversation et versa à boire à son jeune partner. Richard était riche, mais les opinions connues de son père pouvaient être un obstacle à son mariage. Il n'était pas facile de décider un cavalier à s'allier à une tête-ronde. Le jeune homme n'insista pas davantage, et résolut de s'adresser directement à Sarah, qui lui paraissait le regarder de bon œil. Le lendemain même, il la suivit dans un petit jardin qui tenait à la maison, et il lui parla de son amour et de la demande de sa main qu'il avait faite la veille à M. Tremery.

— Et mon père ne vous a rien dit! lui répondit Sarah.

— Non, Sarah; mais son silence m'a paru si obligeant que, si vous m'aimez, je ne perds pas tout espoir.

— Ainsi donc, vous m'aimez? dit Sarah avec coquetterie.

— Oui, Sarah, et un mot de vous peut me rendre le plus heureux des hommes.

— Ce mot, reprit la jeune fille d'un ton sérieux, j'ai mille raisons pour ne pas le dire... Il faut cependant que vous connaissiez un de vos rivaux pour que vous ne me parliez plus à l'avenir de votre amour. Jocelyn m'aime et mon père veut que je devienne sa femme.

— Stewarts vous aime!

— Oui, jugez si mon père a dû approuver votre amour.

Richard comprit que le devoir et l'amitié devaient l'empêcher d'insister; il rougit, il pâlit, et sans ajouter un mot, il quitta Sarah et alla se renfermer dans sa chambre. Seul et les bras croisés sur sa poitrine, il laissa passer le premier moment de douleur, comme un malade qui s'isole après une opération cruelle pour ne pas montrer son abattement; puis il réfléchit au parti qu'il avait à prendre. Il résolut de se conduire en gentleman, d'aborder franchement Jocelyn, de lui conter ce qui s'était passé, de quitter ensuite une maison où sa présence pouvait inquiéter son ami, et comme il devait faire une promenade à cheval dans la matinée même avec le jeune homme, il saisirait cette occasion de parler pour la première et la dernière fois de son amour. M. Tremery et Sarah les virent partir tous deux une heure après ce petit événement qui devait avoir des suites terribles pour Richard. Quand ils furent hors de la ville, les deux jeunes gens se firent leurs mutuelles confidences.

— Je vous remercie, Richard, lui dit Jocelyn dès qu'il l'eut entendu; mais ne me quittez pas, demeurez au contraire auprès de moi : je ne suis pas assez heureux pour être jaloux, j'ai besoin d'un ami.

— N'allez-vous pas épouser Sarah?

— Telle est la volonté de mon oncle; cependant Sarah ne vous a pas tout dit; écoutez, Richard : j'aime Sarah avec plus d'ardeur que vous sans doute; vous la connaissez à peine, depuis un mois seulement vous la voyez; moi, j'ai grandi auprès d'elle, et je n'en ai été séparé que durant les quelques années que nous avons passées ensemble au collége. Quand je suis revenu, je l'aimais plus encore qu'au départ, et mon amour s'est toujours accru. Je n'ai jamais obtenu d'elle que l'amitié d'une sœur pour un frère, d'une cousine pour un cousin. Depuis qu'on parle de nous marier, elle s'est expliquée franchement avec son père et avec moi; elle ne m'aime pas... Mais comme M. Tremery possède des biens qu'il nous importe de ne pas laisser sortir de la famille des Stewarts, il est probable qu'on forcera la volonté de Sarah, et moi je n'ai pas la vertu nécessaire pour refuser la main d'une femme que j'adore.

— Elle en aime donc un autre? demanda Richard.

— Oui, et ce n'est pas vous, mon ami, dit tristement Jocelyn.

— Vous connaissez votre rival?

— Sarah ne m'a point fait d'aveu, reprit Jocelyn; elle est muette devant la volonté de son père; mais vous connaissez la clairvoyance des amans, et je crois avoir découvert son secret. Il y a, à dix milles de Norwich, un gentilhomme nommé Forster, jeune, beau et sans fortune: voilà le rival qu'elle me préfère. Jamais Sarah n'a prononcé son nom devant moi, et si je suis bien informé, John Forster est sur le continent. Que feriez-vous à ma place, mon ami?

— Pour moi, répondit Richard, mon parti est pris, j'ai toujours pensé qu'un homme sage devait s'arrêter devant certains obstacles, et comme ici j'ai contre moi la volonté de miss Sarah et celle de sa famille, je vais travailler à l'oublier; vous pouvez compter sur ma parole. Quant à vous, mon ami, c'est différent; à votre mariage tient une partie de la fortune de votre famille. Épousez miss Sarah : l'amour que vous craignez n'existe peut-être pas; c'est d'ailleurs une passion éphémère que ses devoirs d'épouse feront oublier à votre femme.

— Mon mariage est plus prochain que vous ne pensez, Richard; M. Tremery veut qu'il soit célébré avant la fin du mois.

Or, on était alors au 25 juin, et cinq jours à peine séparaient Jocelyn de l'époque fixée par M. Tremery. Richard voulut faire diversion aux pensées graves qui occupaient son ami, et il lui proposa de retourner à Norwich et de souper à la taverne de Saint-André. Ils s'arrêtèrent donc dans un village, pour faire reposer leurs chevaux et laisser passer la chaleur du jour. Ils se remirent en route à sept heures et arrivèrent à la nuit tombante à la taverne de Saint-André. Jocelyn renvoya chez M. Tremery les chevaux avec le domestique qui les avait accompagnés. Richard demanda une chambre particulière pour souper avec son ami, et l'hôte, les ayant conduits par un escalier dérobé qui s'ouvrait sur une cour, les fit entrer dans un appartement composé de deux pièces. Une table était déjà dressée et les couverts mis dans la première; dans la seconde, on avait déposé le vin et les épices nécessaires pour faire le *negus*, breuvage qu'on prenait volontiers alors après avoir épuisé tous les vins en usage dans les repas.

Dès que le souper fut servi, les deux jeunes gens se mirent à table et laissèrent toutes les portes ouvertes pour jouir d'un peu d'air. Ils se trouvaient donc dans un corps de logis séparé du logement principal, et hors de la vue des convives habituels de la taverne et des garçons qui les servaient. A l'étage au-dessus était une pièce qu'on leur dit inoccupée.

Le repas commença tristement, mais bientôt l'appétit des deux Anglais s'ouvrit, et les premières rasades dissipèrent leur mélancolie; Richard, surtout, rejeta loin de lui tout souci et toute préoccupation d'amour ou d'affaires, et il lui échappa de dire que le convive qu'il regrettait ce n'était pas miss Sarah, mais le bon et franc buveur M. Tremery.

— J'espère, dit-il à Jocelyn en lui portant une santé, qu'avant un an vous aurez un enfant dont je serai le parrain, et nous rirons bien alors, avec mistress Sarah Stewarts, de ce qui s'est passé ce matin entre elle et moi.

Jocelyn accepta cet augure favorable et promit que son premier né se nommerait Richard.

— C'est une folie de nous inquiéter, dit encore Richard, quand tout n'arrive pas comme nous le voulons; il faut accepter les événemens comme ils viennent; il n'y a que le vin que nous devons changer quand il est mauvais : celui de notre hôte est excellent.

Il cita alors des vers d'Horace dont tous les jeunes gens bien élevés d'alors avaient la mémoire remplie, et se leva pour demander des bougies et faire renouveler le vin.

Nous avons dit que la tempérance n'était pas la vertu de cette époque; les deux jeunes gens le prouvèrent ce soir-là. A force de porter des toasts au futur bonheur de Jocelyn et de boire à la naissance successive de ses enfans à venir, Richard perdit la raison; les objets tournèrent d'abord devant ses yeux, puis sa main chercha vainement son verre,

enfin sa tête s'appesantit sur la table et il s'endormit profondément. Il s'en fallait que vin produisît toujours cet effet sur le jeune habitant de Londres; mais ce jour-là une longue course à cheval avait donné à son sang une activité extraordinaire, ses membres étaient fatigués. et l'ardeur du soleil avait échauffé sa tête. Jocelyn, plus aguerri que Richard contre les excès de la table, parce qu'il était plus âgé de quelques années, ou peut-être ayant bu moins copieusement, allait vider son dernier verre, lorsqu'un individu se présenta inopinément à la porte de la salle, marcha droit sur lui, et le saisissant par le poignet :

— Jocelyn Stewarts, lui dit-il, venez; nous avons une affaire à régler ensemble.

— C'est bien, c'est bien, dit Jocelyn à qui les fumées du vin commençaient cependant à monter à la tête; laissez-moi avec mon ami, nous verrons demain.

— Vous avez raison, reprit l'agresseur; il ne faut pas que cet ivrogne nous entende.

Et il entraîna Jocelyn dans la seconde pièce dont nous avons parlé.

— Sir Stewarts, lui dit-il, me reconnaissez-vous? Je suis John Forster, qui aime votre cousine Sarah Tremery et qui en suis aimé. Vous le savez Jocelyn Stewarts, et néanmoins si, sur un avis de Sarah, je n'étais pas accouru à Norwich, vous l'épousiez dans quelques jours.

— Sans doute je l'épouserai, dit Jocelyn, qui reconnut alors John Forster et dont la colère augmentait l'ivresse... Demandez à Richard Vanbrurgh si ce n'est pas son avis et si nous n'avons pas bu à tous les enfans que j'aurai d'elle et dont il sera le parrain.

— Sir Richard Vanbrurgh, s'écria Forster, un cockney de Londres, qui s'avise aussi d'être amoureux de miss Sarah et de la demander à son père!

Forster était un homme d'un caractère ardent et impétueux, qui s'irritait facilement et à qui la colère donnait une ivresse plus dangereuse cent fois que celle du vin. Il ne put supporter cette idée de son rival venant de boire aux enfans qu'il aurait de miss Sarah, et cette rage s'augmentait de la certitude où il était presque de perdre celle qu'il aimait; car il savait que M. Tremery ne lui accorderait jamais la main de sa fille; il n'était pas venu non plus dans des intentions pacifiques; et quoiqu'il vît bien qu'il s'adressait à un homme ivre, il s'emporta jusqu'à lever la main sur Jocelyn. Lorsque celui-ci se vit sur le point d'être frappé, il voulut prévenir son adversaire et il porta le premier coup. Les deux rivaux s'entrelacèrent alors de leurs bras, et Jocelyn, dont le vin doublait les forces, terrassa d'abord son adversaire et l'abattit sous lui; mais John Forster avait du sang-froid dans sa colère même; il prit son temps et fit un soubresaut qui le dégagea; il se releva alors, et comme son adversaire venait de déployer une vigueur peu commune, il voulut fuir. Jocelyn le poursuivit, ils étaient tous deux sans épées, Forster n'en portait pas, car cet usage n'était pas aussi général dans le Norfolk qu'il était à Londres, et Jocelyn avait donné son couteau de chasse à son domestique en entrant dans la taverne de Saint-André.

Il était facile à Forster d'échapper à un homme ivre; mais la colère le possédait. En passant près de Richard endormi, il vit la garde de l'épée du jeune homme qui s'offrait d'elle-même à sa main; il la tira hors du fourreau, et repoussant Jocelyn dans la seconde pièce, il recommença la lutte qui, cette fois, fut inégale et meurtrière. L'assassin frappa d'abord du pommeau de l'épée, puis du tranchant, puis de la pointe; il s'enivra de la vue du sang qu'il faisait couler, et quand la vengeance fut satisfaite, quand l'infortuné Stewarts eut rendu le dernier soupir et versé sa dernière goutte de sang, Forster s'approcha de Richard toujours endormi, et il allait faire une seconde victime; mais une pensée infernale traversa son esprit, et il commit un crime plus lâche encore. Prenant à deux mains l'épée sanglante de Richard, il la fit couler doucement dans le fourreau; puis il quitta ce lieu qu'il avait rempli d'horreur, et il s'évada sans être vu de personne. Forster sortit de la ville; il prit un chemin peu fréquenté, et arriva chez lui avant le lever du jour. Aucun domestique, aucun témoin ne l'avait aperçu : Sarah elle-même ignorait son retour dans la province; il gagna son appartement, fit disparaître les traces du sang qui le souillait, et il put se flatter que son crime ne serait pas découvert, et que la rivalité de Jocelyn ne l'empêcherait jamais plus d'épouser Sarah. Lorsque la vengeance est satisfaite, la colère tombe, s'éteint, et la conscience commence alors à crier. Forster apaisait ses remords par des sophismes; il allait, se disait-il, chercher un duel et non un meurtre, et s'il avait trempé sa main dans le sang c'était pour défendre sa vie.

Cependant le sommeil de Richard, quelque profond qu'il fût, ne pouvait toujours durer; il se réveilla la tête lourde et les membres endoloris. Les bougies s'éteignaient dans leurs bobèches; à la lueur de leurs mèches mourantes, il consulta sa montre, elle marquait deux heures après minuit. Il jeta un regard hébété dans l'appartement et ne vit point Jocelyn.

— Il m'a laissé sur le champ de bataille, pensa-t-il, et il est parti pour voir un moment Sarah avant de se coucher. C'est mal; il aurait dû m'emmener.

Peu curieux de disputer le prix de la carte avec son hôte, et jaloux d'ailleurs de payer grandement, comme il appartenait à un riche habitant de Londres qui se trouve en province, il tira de sa poche une bourse pleine de guinées, et la laissa sur la table, il gagna ensuite l'escalier en trébuchant, et grâce au Dieu qui conduit et protége les buveurs, il sortit sans encombre de la taverne de Saint-André, et se dirigea vers la maison de M. Tremery. Il avait la clef d'une petite porte, et par ce moyen il parvint jusqu'à sa chambre sans éveiller personne. Sa toilette de nuit fut bientôt faite; il déboucla son ceinturon, jeta son épée sur un fauteuil, se déshabilla et se mit au lit. Bientôt il s'endormit profondément; quelques heures après il fut tiré de son sommeil par un bruit de pas et de voix. Il ouvrit les yeux : son lit était entouré de gens de justice, et un constable, étendant vers lui sa baguette blanche et noire, fit retentir à son oreille les paroles terribles que Dieu dit autrefois à Caïn :

— Richard Vanbrurgh, qu'avez-vous fait de Jocelyn Stewarts, votre ami?

— De Jocelyn Stewarts? répéta Richard d'un air étonné.

— Oui, de Jocelyn Stewarts, avec lequel vous avez passé la journée hier, que vous avez conduit ensuite à la taverne de Saint-André, et qui y a été trouvé assassiné.

— Jocelyn mort! s'écria Richard, Jocelyn assassiné!

Pour toute réponse, le constable étendit la main vers le fauteuil où était l'épée du jeune homme, il la tira du fourreau et il fit voir à tous les assistans la lame teinte d'un sang qui dégouttait encore.

On fit lever Richard, et sans lui donner plus d'explications ni lui permettre de parler à personne de la maison, on le conduisit devant le shériff.

La ville de Norwich, capitale de la province de Norfolk avait alors une population de trente mille âmes environ qui a doublé depuis; elle était manufacturière et produisait déjà des crêpes, des damas recherchés, ainsi que des satins et des étoffes de laine appelées camelot : elle était donc peuplée d'ouvriers et d'une partie de la noblesse du comté. Le crime de la veille n'y pouvait pas être ignoré long-temps; dès qu'il fut connu, la stupeur devint générale dans la ville, et le deuil presque public; le premier sentiment, cette opinion instantanée qui naît d'un mouvement soudain, tout cela fut d'abord favorable à Richard Vanbrurgh; on ne pouvait pas croire qu'un jeune homme issu d'une des meilleures familles de Londres et cité jusqu'alors pour la bonté de son naturel et la douceur de ses mœurs, se fût rendu coupable d'un aussi horrible forfait, qu'il eût lâchement assassiné son ami, au milieu de la joie d'un repas. Richard, livré à la solitude de sa prison, avait de la peine à comprendre lui-même ce qu'on lui reprochait; il ne pouvait pas se figurer

Jocelyn mort, et il lui semblait toujours que la porte de son cachot devait s'ouvrir et que Stewarts allait se jeter dans ses bras.

Par malheur pour l'accusé les assises annuelles du comté étaient sur le point de se terminer, et on crut devoir juger Richard sans délai pour qu'il ne fût pas renvoyé aux assises d'une autre année. Appelé devant ses juges et interrogé dans la formule ordinaire :

— Accusé, êtes-vous coupable, ou non ?

Il répondit d'une voix ferme et modeste :

— Non... Messieurs, ajouta-t-il, nul plus que moi n'aimait le malheureux jeune homme dont la perte afflige si vivement toute la ville ; c'est même pour le voir et pour passer quelque temps auprès de lui que j'ai quitté Londres et suis venu résider un ou deux mois à Norwich. Jocelyn était mon camarade d'enfance et l'ami de ma jeunesse. Je parais aujourd'hui devant vous entouré de circonstances accablantes et mystérieuses pour moi.....

Il s'interrompit, fit une pause et dit encore :

— Je me confie en mon innocence, je m'en remets aux lumières et à l'équité du jury, et en celui qui nous voit tous et qui me jugera après vous.

L'hôte de la taverne de Saint-André fut appelé à son tour ; il déclara n'avoir rien vu ni rien entendu, parce que, dit-il, les deux jeunes gens étaient dans un corps de logis séparé, duquel on pouvait sortir sans être aperçu des gens de sa maison ; il était vrai qu'on avait la même facilité pour y entrer; mais il affirmait n'y avoir reçu personne dans la soirée du meurtre. Le lendemain matin ses garçons montèrent pour mettre tout en ordre, et ils trouvèrent le cadavre de M. Stewarts assassiné ; ils trouvèrent aussi une bourse. L'hôte la déposa devant les juges. Richard reconnut la bourse pour lui appartenir et expliqua le motif qu'il avait eu en la laissant sur la table du repas. On passa à l'audition des témoins. Personne n'avait vu commettre le crime ; mais le juge fit observer que la Providence permet toujours que quelques circonstances accusatrices précèdent les grands attentats et dissipent ainsi l'ombre épaisse dont s'est entouré le coupable. M. Tremery et sa fille furent amenés devant les jurés. Ils étaient tous deux vêtus de noir et plongés dans une tristesse profonde. Le vieillard commença loyalement par faire l'éloge de l'accusé et parla de l'amitié qu'il lui avait inspirée depuis le peu de temps qu'il le connaissait. Il avoua que Jocelyn et Richard paraissaient s'aimer beaucoup, et que jamais il n'avait remarqué entre eux la moindre altercation, ni même le plus léger dissentiment.

— Je croirais, ajouta-t-il ensuite, ne pas remplir entièrement mon devoir de témoin, si je n'instruisais le jury d'une circonstance qui peut le conduire à la découverte de la vérité : la veille du meurtre de mon neveu, sir Richard m'a déclaré son amour pour ma fille Sarah et m'a demandé sa main.

— Et qu'avez-vous répondu ? dit le chef du jury.

— J'avais depuis long-temps disposé de ma fille en faveur de mon neveu Jocelyn, et, sans faire part à l'accusé de mes projets, je me suis contenté de changer la conversation.

La déposition de Sarah fut accablante pour Richard. Elle déclara que le jeune homme, le matin même du meurtre, l'avait suivie dans le jardin attenant à sa maison, que là il lui avait fait une déclaration d'amour, lui avait offert sa main et s'était vanté de l'assentiment de son père. Alors elle lui avait appris les véritables dispositions de M. Tremery et l'amour de Jocelyn Stewarts pour elle ; elle avait même reproché à Richard de s'adresser à une jeune fille qu'aimait son ami. A ces paroles, l'accusé avait changé de couleur, et laissant lire sur sa figure tout son désappointement, il l'avait quittée sans ajouter un seul mot, pour se renfermer dans sa chambre. Richard demanda à expliquer ce fait :

— J'ai laissé voir sur mon visage, dit-il, tout le regret que j'éprouvais de troubler le bonheur prochain de mon ami, par une présomption folle.

— Dieu le veuille ! dit Sarah en baissant la tête.

L'auditoire qui, comme nous l'avons dit, était favorablement disposé pour Richard, s'aperçut de l'effet produit sur les jurés par la déposition de Sarah Tremery ; la jeune fille elle-même comprit qu'elle venait peut-être de briser le fil léger auquel tenait encore la vie de son hôte, et incapable de résister à son émotion, elle s'évanouit profondément, et on l'emporta hors de l'audience.

L'avocat de Richard prit alors la parole ; il s'attacha d'abord à dissiper l'impression défavorable produite par la déposition de Sarah ; puis, bien instruit par son client, il s'arrêta sur tous les incidens de la dernière journée de Jocelyn, tels que le lecteur les connaît jusqu'au moment où Richard s'était si malheureusement endormi ; le reste était un secret que la victime avait emporté dans la tombe. L'avocat fit cependant remarquer qu'un ennemi, un assassin avait pu facilement se glisser dans une maison ouverte ; il alla jusqu'à dire que le fait avait eu lieu. Enfin, admettant la supposition contraire, il déclara que si Richard avait, en effet, tué son ami, ce qu'il niait, ce ne pouvait être que dans le sommeil de l'ivresse, dans ces songes furieux d'un malade qui marche sans voir, qui agit sans avoir la conscience de ses actions, *ægri somnia*. Alors quel homme équitable condamnerait un malheureux pour une aussi funeste hallucination? Il démentit ensuite cette assertion même, et fit remarquer qu'aucun témoignage portant le caractère d'une évidence absolue n'établissait la vérité.

Cependant l'épée sanglante qui avait servi à tuer Jocelyn était sous les yeux des jurés, et c'était celle de Richard ; d'un autre côté, la déposition de Sarah, qui prouvait une rivalité d'amour entre les deux jeunes gens, retentissait toujours aux oreilles des juges ; ils se retirèrent pour délibérer, et au bout d'une heure ils rentrèrent en séance et rendirent un verdict de culpabilité.

Les amis que s'était faits Richard durant son court séjour à Norwich et une grande partie des habitans, furent émus de compassion ; ils ne pouvaient pas croire à un crime, et ils donnèrent alors un grand exemple de leur amour pour la justice et de leur respect pour la vie des hommes, ce flambeau, comme dit Shakespeare, sur lequel on peut souffler, mais qu'on ne peut pas rallumer une fois éteint. Les plus influens se réunirent et firent le voyage de Londres pour présenter une supplique au roi Charles II. Il ne restait plus de recours, en effet, au condamné que dans la clémence du souverain. Ils supplièrent le roi de faire grâce, ou du moins d'accorder un sursis qui permettrait de se livrer à l'examen plus approfondi d'une cause qui laissait des doutes aux gens les plus éclairés et dans l'esprit d'une grande partie de la population de Norwich. Mais Richard était le fils d'un homme qui avait vivement soutenu la cause populaire, et si M. Tremery, se souvenant que le condamné était son hôte, ne faisait aucune démarche pour venger la mort de son neveu, il n'en était pas de même de la famille des Stewarts. Elle perdait par la mort de Jocelyn les biens qu'elle comptait recouvrer par son mariage avec Sarah, et les heureuses qualités de ce jeune homme l'avaient aussi rendu cher aux siens. Les Stewarts coururent donc à Londres, pour demander vengeance ; ils firent valoir leurs services si mal récompensés jusque-là ; ils représentèrent l'énormité du crime commis dans un festin, en attirant la victime avec les sermens d'une amitié fraternelle, et en l'enivrant pour en venir plus facilement à bout... Ils avaient sacrifié au roi, disaient-ils, leur sang et leurs biens ; ils ne voulaient rien de lui, ni places, ni argent, ni pensions, mais seulement la vie d'un lâche assassin. Et ce meurtrier était aussi un ennemi du roi, le fils d'un des partisans de Cromwell ! Le haut-shériff du comté appuya vivement leurs sollicitations, et le monarque refusa de faire usage de sa prérogative royale.

Le jour marqué pour le supplice se leva bientôt. Le malheureux jeune homme, vêtu de deuil et placé dans une voiture drapée de noir, fut conduit de la prison où il était détenu jusqu'à la place publique où l'échafaud était préparé. Les rues étaient remplies de monde ; les habitans de Norfolk étaient accourus pour voir le héros de cette sanglante tragédie, qui occupait leur esprit depuis plus d'un mois ; et tandis que les uns le regardaient comme une triste victime de l'erreur des jugemens

humains, les autres voyaient en lui un être dépravé qu'un amour insensé et une jalousie furieuse avaient rendu le meurtrier de son ami. Le nom de miss Sarah Tremery se plaçait naturellement sur toutes les bouches; on se demandait si elle était assez belle pour porter ses adorateurs à des actes aussi violens; et comme la figure de Richard était aussi noble que régulière, on savait mauvais gré à miss Tremery d'avoir repoussé l'amour d'un aussi beau garçon. Ceux qui étaient favorables au condamné le saluaient avec des signes de douleur. Un d'entre eux lui tendit la main :

— Dieu va vous ouvrir ses bras, dit-il.

— Et mon ami Jocelyn aussi, répondit Richard.

Le malheureux jeune homme pensait ensuite à son arrivée à Norwich, lorsque gai, joyeux, il voyait dans l'avenir une vie entière de bonheur; et maintenant une inexplicable fatalité le faisait sortir de ce monde d'une manière honteuse et cruelle, objet d'horreur et de pitié pour tous. Ah! qu'il eût mieux valu demeurer à Londres et s'exposer au fer des cavaliers! M. Tremery avait eu aussi part à ses souvenirs; il lui pardonnait, ainsi qu'à Sarah, une déclaration qui le conduisait à l'échafaud, mais qui était vraie. On remarqua que durant tout le temps écoulé depuis la sortie du patient de sa prison, jusqu'au moment où le supplice fut consommé, les cloches de Saint-Pierre de Mancrott et celles de Saint-Etienne, les deux principales églises de Norwich, ne cessèrent de faire retentir l'air de leur glas funèbre, quoique ce ne fût nullement l'usage en pareille circonstance et que l'ordre n'en eût pas été donné.

Cependant M. Tremery dont les entrailles s'étaient émues à l'approche de ce cruel spectacle et qui ne voulait pas en être le témoin, avait quitté la ville. Sarah s'était renfermée dans son appartement le plus reculé, et les domestiques étaient sortis pour voir passer le condamné; la jeune fille était seule... Elle entendait le bruit confus de la rue et écoutait avec frémissement le son inaccoutumé des cloches. Tout à coup elle ouït la porte de son antichambre céder à une pression violente, et pleine d'effroi, elle appela la fille qui la servait.

— Débora, dit-elle, Débora, est-ce vous?

— Vous êtes seule, n'est-il pas vrai? demanda une voix d'homme qu'elle ne reconnut pas d'abord.

L'aspect du danger lui donna du courage; ne croyant pas d'ailleurs que tous les domestiques fussent loin de sa maison, elle ouvrit hardiment la porte de sa chambre et se trouva face à face avec Forster.

— Forster! s'écria-t-elle. Oh! que j'avais besoin, aujourd'hui surtout, de rencontrer un visage ami! Il me semblait que vous ne pouviez pas tarder à venir, John, et quoique notre amour ne doive nous apporter que du trouble et de la douleur, nous n'aurions jamais deviné ni l'un ni l'autre les circonstances présentes... Vous savez ce qui se passe, John?... Vous savez le malheur qui a frappé notre famille, et vous entendez ces cloches funèbres?

Sarah parlait et multipliait ses questions, en attachant sur Forster ce regard inquisiteur qui est particulier à l'amour. Elle fut étonnée de sa pâleur, de la maigreur de son visage et des rides précoces qui sillonnaient son front.

— Que vous est-il arrivé, Forster, depuis que nous nous sommes vus? Vous arrivez de France, n'est-il pas vrai?

— Ces cloches finiront-elles, s'écria l'assassin, le bruit de ces cloches me fait du mal.

— Ah! John, reprit Sarah, si vous saviez ce que j'ai souffert durant votre absence, et combien mes paroles ont été des paroles de mort! le son des cloches vous troublerait bien davantage encore.

— Eh bien! venez, dit Forster.

— Venir! et où donc, Forster, s'il vous plaît?

— Où? je ne sais, mais quittons l'Angleterre, l'air y pèse sur ma poitrine, la lumière du jour y blesse mes yeux.

Sarah prit la main tremblante de celui qu'elle aimait, elle conduisit Forster sur un fauteuil, s'appuya sur le dossier relevé, et d'une voix pleine de douceur, elle lui dit :

— Croyez-moi, Forster, retirez-vous; quelque chagrin que vous ayez, remettez à un autre moment nos confidences, le jour est mal choisi pour penser à nous... Retournez à Forsterhall, et quand la douleur de mon père sera un peu calmée, quand il cessera de demander à tous les survenans le malheureux Jocelyn...

— Vous m'aimez? dit Forster d'un ton bref et en se levant, venez donc, encore une fois; je ne veux plus voir votre père; il faut même qu'avant la nuit prochaine nous ayons l'un et l'autre quitté l'Angleterre.

— Abandonner mon père! répondit Sarah, est-ce que mon amour vous a jamais fait une promesse aussi éloignée de mon cœur?

— Vous viendrez, Sarah.

— Jamais!

— Et que me disait donc cette lettre qui m'a rappelé à Norwich?

— Elle vous disait, John, qu'il fallait faire mourir votre amour dans votre cœur; que je serai heureuse si je pouvais en faire autant, et que j'obéirais à mon père... Elle vous disait de ne pas revenir à Norwich, John.

— C'est pour vous, cependant, que je suis venu.

— Dieu a tout disposé, répondit Sarah avec calme.

— Aimez une femme! dit Forster en se promenant à grands pas dans l'appartement; sacrifiez, pour elle, repos, honneur, conscience, vie même! quand vous avez tout bravé pour elle, tout foulé aux pieds, si vous venez lui demander le prix de votre amour, elle vous parle froidement de ses devoirs.

— Je ne vous ai jamais demandé, John, d'aussi grands sacrifices, dit Sarah d'une voix timide.

— Et si je les ai faits, moi! s'écria alors Forster, que la résistance de Sarah fit entrer dans un violent accès de désespoir..... Ah! je vois ce que c'est, vous ne m'aimez plus..... vous regrettez ce Stewarts qui est tombé avant de me ravir votre main, et peut-être aussi ce jeune freluquet de Londres qui vous aimait, dit-on, et dont le gibet va faire justice.

L'inconvenance de ces paroles, au moment même où le malheureux Richard marchait au supplice, souleva d'indignation le cœur vertueux de Sarah et lui rappela plus vivement que jamais l'amitié de sœur qu'elle avait toujours eue pour son parent Jocelyn; elle regarda fixement Forster :

— Oui, j'aimais Jocelyn, lui dit-elle, je l'aimais de tout mon cœur...

— Vous l'aimiez, dit Forster, dont la tête était perdue... Vous les aimiez l'un et l'autre. Eh bien! ajouta-t-il avec un rire sauvage, je l'ai tué votre Jocelyn, et tué de façon à ce que sa mort enlève l'honneur et la vie à votre *cockney* de Londres.

A peine Forster eut-il dit ces dernières paroles que Sarah en trois sauts fut hors de son appartement et de la maison. Ses pieds agiles et mus par une agitation fiévreuse ne touchaient pas la terre; on eût dit un oiseau qui déploie ses ailes, rase d'abord le sol, puis fond comme un trait vers le but qu'il s'est marqué. Ainsi Sarah courait dans les rues de Norwich, culbutant tout sur son passage, et se dirigeant avec rapidité vers la place publique où se faisait l'exécution. Les boucles noires de ses cheveux, trempées de sueur, s'étaient déroulés, ses joues étaient couvertes d'une rougeur pourprée, ses prunelles étaient immobiles et dilatées. La place regorgeait de monde; elle y arriva au moment fatal où l'échelle par laquelle l'infortuné Richard était monté au gibet fut retirée de dessous lui, et où, suivant l'expression anglaise, l'innocent fut lancé dans l'éternité. Sarah poussa un grand cri et tomba par terre; ce cri fut répété par la foule avec une unanimité si générale et si douloureuse, que l'effroi s'empara de tous les spectateurs et les glaça d'épouvante. On releva miss Sarah Tremery, qui ne put donner aucun éclaircissement à la foule : elle était folle! Ce nouveau malheur occupait la ville entière, et chacun cherchait à l'expliquer, lorsque quelques heures après on apprit que les domestiques de M. Tremery, en rentrant chez eux après l'exécution, avaient trouvé John Forster expirant dans l'apparte-

ment de miss Sarah. Forster était catholique, il eut encore assez de force pour demander un prêtre auquel il fit une confession détaillée : par son ordre ses aveux furent rendus publics, et voilà la source de laquelle nous avons tiré le récit qu'on vient de lire. Forster expira quelques momens après : il s'était donné la mort.

Miss Sarah ne revint jamais à la raison. Elle mourut jeune et dans cet état de stupidité qui indique aux gens de l'art que toute intelligence est à jamais éteinte chez le malade... dans ce monde du moins. M. Tremery suivit de près sa fille au tombeau, et ses biens si convoités par les Stewarts leur retournèrent.

Le malheureux Richard Vanbrurgh a trouvé beaucoup d'historiens, et la tradition de la méprise judiciaire dont il a été victime s'est long-temps conservée dans le comté de Norfolk. Il n'y a pas long-temps encore, on n'appelait à Norwich l'année 1684 que *la mauvaise année*.

MARIE AYCARD.
(*Courrier Français*).

LE FOU D'UNE VILLE.

C'est un dimanche matin, tous les travaux sont interrompus ; l'heure sonne où le matelot va à la messe, où le négociant part pour la Bastide, où le portefaix oisif fait des projets pour les plaisirs de la journée ; les quais de Marseille si bruyans, si animés la veille, sont à peu près déserts ; un mousse napolitain qui lave la figure du saint taillée sur l'avant du navire, un Espagnol qui coupe méthodiquement une énorme carotte de tabac, sont les seuls travailleurs que l'on remarque au milieu de l'indolence universelle. Les rayons d'un beau soleil inondent les larges dalles ; c'est à peine si la brise a assez de force pour soulever les pavillons des vaisseaux ; le mistral, lui aussi, semble faire son dimanche. Toutes les boutiques sont fermées, le douanier de garde, à demi couché sur des ballots immobiles, exerce sa surveillance sur le vide ; nul roulement de charrettes ne trouble la tranquillité des rues voisines du port. Tout à coup, et comme par enchantement, une rumeur sourde se fait entendre ; peu à peu le bruit approche, grossit, devient plus distinct, bientôt l'air retentit de mille cris, et l'on voit déboucher de quelque palissade une foule immense composée de gens de tout sexe, de tout âge, de tout pays. Hâtez-vous de vous ranger sous l'enfoncement d'une boutique, si vous ne voulez pas être écrasé ou bousculé jusque dans les eaux stagnantes du port. Quel pandæmonium de figures grotesques et terribles ; quelle variété, et en même temps quelle unanimité de clameurs ; les uns miaulent, les autres aboient ; là, c'est une basse-taille tonnante, plus loin, un fausset des plus aigus ; celui-ci mugit, celui-là glapit, son voisin hurle, et toutes ces notes mêlées, réunies, fondues, forment un accord si parfait, si immense, qu'on dirait que tous ces cris partent d'une même poitrine, et que cette foule n'a qu'un seul poumon. Que signifie ce tumulte, quelle cause inattendue a précipité ainsi cette avalanche humaine du haut des vieux quartiers ? Est-ce un incendie, une émeute, ou une révolution ? Les pompiers n'ont point quitté le poste de la mairie, la violence des opinions méridionales s'est depuis long-temps calmée, les sergens de ville n'arrêtent personne. Cependant le bruit s'accroît, la foule augmente, toute une population semble être devenue folle ce matin ; le défilé de cette multitude dure depuis plusieurs minutes, enfin on voit apparaître les derniers rangs et comme l'état-major de la turbulente procession ; ceux qui le composent sautent, gambadent, et font mille contorsions autour du brancard sur lequel est assis un vieillard en cheveux blancs. C'est à lui que s'adressent les honneurs de cette terrible ovation. Dès que les derniers flots de cette mer vivante se sont retirés, le touriste qui a assisté par hasard à cette cérémonie, sort de sa cachette, tire son crayon, et écrit la phrase suivante sur son album : « Chaque année, le premier dimanche du mois de mai, les habitans de « Marseille ont la coutume de célébrer la fête des Fous ; ils choisissent « ordinairement un vieillard pour remplir les fonctions de la papauté ; « cet usage, évidemment emprunté au moyen-âge, ne contribue pas « peu à l'originalité des mœurs marseillaises qui tranchent déjà d'une « façon si éclatante sur le fonds uni des habitudes du reste de la « France. »

Non, ce n'est point là l'explication du spectacle que nous venons de voir ; sur les traits du triomphateur de tout à l'heure, on ne lisait ni le contentement puéril, ni cette fierté niaise dont un vrai pape des fous n'aurait pas manqué de faire preuve à sa place. Quelle sombre résignation dans le regard du vieillard, quelle humiliation dans son attitude ! Ne vous a-t-il pas semblé que de temps en temps, il essuyait une larme furtivement tombée de ses yeux ? Non, vous n'assistez point à un jeu populaire, à la renaissance d'une vieille tradition : la joie de ce peuple avait quelque chose de trop cruel ; son enthousiasme était presque furieux comme l'ivresse. Si vous êtes curieux de savoir ce que va devenir ce vieillard, nous aurons tout le temps de rejoindre le cortége, car il a encore bien des stations à faire sur les places publiques, et à la porte des cabarets avant de lâcher sa proie ; nous allons vous dire en attendant quels sont les héros et la victime de ces burlesques gémonies.

Il y avait dans les anciennes cours, un personnage dont l'unique métier consistait à servir de risée à tout le monde, depuis le roi jusqu'au dernier page. Sitôt que le fou en exercice venait à mourir, vite il fallait le remplacer. Triboulet est mort, vive Caillette ! Monarque et courtisans, reine et dames d'honneur, comment tout ce monde blasé, ennuyé, désœuvré, aurait-il pu se passer de bouffon ? Le fou était un des élémens de l'ancienne monarchie, c'était l'humiliation absolue à côté de la toute-puissance, la laideur auprès de la beauté, la faiblesse faisant ressortir la force, c'était l'antithèse vivante de l'existence humaine. Cette vie en apparence si ignoble avait ainsi son côté d'éclat et de moralité. Comment les rois n'ont plus eu d'autres fous que leurs ministres, ce serait une chose trop longue à raconter ; sachez seulement que *Triboulet* existe, non plus dans les palais, mais dans la rue, non plus à Paris, mais à Marseille, en pleine civilisation, et sous les yeux d'une compagnie de sergens de ville. Ce peuple marseillais a vraiment tous les goûts d'un grand seigneur, il lui faut des individus qui paient de leur vie le bonheur de le distraire ; n'allez pas croire qu'il se contente d'un bossu comme un simple roi de France, d'un être rachitique, malingre, illettré ; de pareilles victimes ne sont pas dignes de lui, il prendra un homme dans la force de l'âge, un littérateur, un bachelier, presque un académicien comme ce pauvre maître d'école qu'on a laissé dévorer par des chiens de boucher, après l'avoir abandonné dans le ruisseau à la suite d'une orgie, ou bien des vieillards à cheveux blancs comme celui que nous venons de voir tout à l'heure.

Avec le secours de la tradition on pourrait faire, règne par règne, l'histoire de tous les fous de Marseille. A aucune époque, cette ville n'a chômé de bouffons, et, dans cette triste succession d'infortunes, il y a même des femmes, oui, des femmes que l'on a assassinées, car les distractions de ce peuple ne sont qu'un long meurtre consommé avec préméditation, l'assassinat d'un homme par toute une ville. Le crime dont cent mille individus sont les complices est long à s'accomplir, quand la victime est jeune, qu'elle a un tempérament robuste. D'abord les huées, puis les coups, enfin les immersions improvisées, la raillerie qui prend toutes les formes, le sarcasme qui finit par une blessure, les bourrades de la foule, les pierres lancées, les cordes tendues au coin d'une rue, les baquets d'eau lancés des fenêtres, les morceaux de papier attachés à l'habit, le gamin qui vous jette de la boue, le marin qui vous assène un renfoncement, le cocher qui vous décoche un coup de fouet en passant ; on a vu des malheureux supporter tout cela pendant plusieurs années. Que faisait la police pendant qu'on brûlait ainsi un homme à

petit feu? Apparemment, la police écoutait à toutes les portes pour épier si elle n'entendrait pas le bruit que fait le plomb en tombant dans le moule, à moins pourtant qu'elle ne flanât la canne à la main, pour voir si, par hasard, on ne faisait pas une révolution dans quelque guinguette de la banlieue!

Quel instinct secret dirige ce peuple dans ses choix, quelle voix lui crie de prendre telle victime? pourquoi celui-ci et non pas celui-là? pourquoi entoure-t-il de ses respects ce fou qui arrête les petits enfans pour leur dire qu'il est le centre universel du globe, et pourquoi se croit-il le droit d'assassiner cet autre qui ne manifeste pas une prétention plus exorbitante, assurément? c'est ce que nous ne saurions faire connaître. Il y a là dedans des lois mystérieuses, une filière que l'on ne peut saisir. Cela dépend souvent d'une seule cause, et souvent aussi de plusieurs. Il faut avoir vu les premières atteintes du mal pour bien juger ensuite les caractères généraux d'une maladie. Il y a cinq ans que notre vieillard est officiellement le fou de la ville; qui pourrait préciser cependant le moment, l'heure, le jour où sa royauté a été inaugurée, et raconter comment il est monté sur le pavois?

Recueillons nos souvenirs. Vers l'année 1831, un capitaine marin, nommé *Agnelo di Lucca*, fit imprimer un livre intitulé de l'*Influence de la vierge Marie sur la navigation des côtes de la Méditerranée.* Surpris en mer par la tempête, sur le point de périr corps et biens, le pauvre capitaine s'avisa comme dernier expédient de faire un vœu à la madone. Aussitôt le vent de s'apaiser, et les vagues de se calmer. Arrivé au port sans encombre, Agnelo di Lucca renonça à la navigation comme il l'avait promis à la Vierge, et s'arrangea pour vivre à Marseille du produit de la vente de son vaisseau l'*Immaculée-Conception* du port de cent cinquante tonneaux. Son imagination d'Italien avait été vivement frappée de l'espèce de miracle que le ciel avait fait en sa faveur, sa dévotion s'en accrut, il se persuada qu'il était prédestiné à éclairer les hommes, et il publia ce fameux livre qui devait être la source de tous ses malheurs. Cet in-octavo contenait la plupart des règles et des théories ordinaires de la navigation commentées au point de vue des nécessités célestes et du salut éternel; c'était du moins l'explication qu'il donnait lui-même de son système, et généralement on l'en croyait sur parole, car son livre encombrait les magasins de son imprimeur. Ce n'était point là le compte de l'auteur, non qu'il fût guidé par le désir du gain, mais parce qu'il voulait le salut de ses semblables. Alors on le vit colporter son traité dans tous les lieux où se réunissent les capitaines marins pour leurs plaisirs ou pour leurs affaires. Dans ce but, il devint l'un des habitués les plus assidus des bureaux de courtiers de nolissement. Rien ne ressemble plus à un café que ces bureaux. Il y a toujours là une douzaine de commis qui causent et qui fument en attendant qu'on vienne leur demander le taux du fret pour les diverses parties du monde. Ces commis amphibies, ces négocians qui ont un pied sur terre, l'autre sur mer, sont bien l'engeance la plus maligne qui soit au monde. Les nouvelles de la ville, les cancans du théâtre, les bruits de bourse, sont analysés, expliqués, commentés par cette population de flâneurs industriels. Toutes les médisances, tous les ridicules, toutes les mystifications qui font irruption dans la société, sortent à coup sûr d'un bureau de courtier de nolissement. Vous devinez quel empressement ironique, quels éloges exagérés, quelles approbations ébourifantes accueillaient notre mystique italien. Le passé n'avait pour lui aucun enseignement, il accueillait le lendemain la bourde qu'il avait reconnue la veille; le fanatisme du révélateur, et peut-être aussi l'amour-propre de l'écrivain l'aveuglaient sur le succès, et lui rendaient les chutes moins amères.

Tout cela n'a rien de bien extraordinaire jusqu'ici. Voici que les choses vont devenir plus graves. L'année 1832 commence, Marseille, comme les autres villes, est saisie de la fièvre de juillet. Le capitaine *di Lucca*, nous devons le dire, n'avait pas vu notre révolution d'un bon œil. Elevé par son oncle, un curé sarde, il avait pris de bonne heure les principes ultramontains; un peu noble d'ailleurs, comme son nom l'indique, et descendant de quelque Gonfalonnier, il croyait que la cause de Charles X était la sienne, et il ne craignait pas de faire étalage de ses sympathies et de ses regrets. D'abord on n'y prit point garde. Un jour cependant, dans un de ces bureaux où il allait toujours offrir ses livres, on voulut le forcer à arborer la cocarde tricolore. Etaler l'emblème révolutionnaire, lui, l'homme religieux, le gentilhomme? Lucca n'y consentira jamais, il arrache son chapeau des mains de celui qui veut violer la conscience de son feutre, il prend la fuite, il va chercher un refuge dans un autre bureau; mais partout le mot d'ordre est donné, partout les mêmes violences l'accueillent, partout aussi il fait la même résistance. Ne pouvant arracher son bolivar à cette tête indomptable, on fait pleuvoir sur lui une grêle de ces coups qu'on appelle renfoncemens en français, et *bottes* en marseillais. Enfin, après avoir été pris et repris plusieurs fois dans la journée, sur les quatre heures du soir, le chapeau de di Lucca fut obligé de se rendre, et de laisser flotter le drapeau du vainqueur sur ses rebords humiliés.

Tel fut le premier jour de la Passion de di Lucca. Marseille va devenir son calvaire. Le voilà livré aux Pharisiens. Une fois que le public a pris des habitudes de violence envers quelqu'un, il lui est impossible de revenir sur ses pas. A partir de ce moment, notre héros ne peut se présenter dans aucun endroit son livre à la main, sans qu'aussitôt une avalanche de *bottes* ne vienne l'assaillir. Se voyant ainsi l'objet d'attentats quotidiens, di Lucca songea à abandonner une terre inhospitalière et à se retirer dans quelque couvent; mais son livre avait-t-il produit sur les âmes l'effet salutaire qu'il en attendait? Pieux scrupule, doute grave qui tient sa conscience en suspens. Tout bien considéré, di Lucca se dévouera encore à sa mission; pendant ces temps de douloureuse persécution, était-il le seul à souffrir? D'ailleurs n'avait-il pas devant les yeux l'exemple glorieux des apôtres et de son patron saint Agnel qui fut décapité pour n'avoir pas voulu sacrifier à Mercure, Trismégiste? Les bourreaux idolâtres le verront encore, mais pour se soustraire à leurs *bottes*, il aura recours à un stratagème: il cachera son front sous une casquette populaire; mais en même temps, pour faire voir que le gentilhomme n'abdique jamais entièrement, il portera son chapeau à la main!

C'est ainsi que les courtiers de nolissement le virent paraître un matin. Tant d'innocence et de candeur, un tel sacrifice et un pareil abaissement auraient dû toucher le cœur de ces barbares; mais ils ne comprirent rien, ils ne virent rien, sinon que di Lucca avait voulu les frustrer de leur passe-temps habituel; aussitôt les horions de pleuvoir de plus belle; malheureusement ce qui est *botte* sur un chapeau devient coup de poing sur une casquette, bientôt l'infortuné navigateur tomba privé de connaissance sur la place publique. Les sergens de ville avaient été les témoins du traitement cruel qu'on lui avait fait subir depuis une semaine, et ils étaient restés inactifs; comme c'était le septième jour, les sergens de ville se reposèrent.

Di Lucca vit bien alors qu'il ne pourrait jamais faire luire la lumière dans ces âmes perverties, il résolut de fuir, et de les abandonner à leur malheureux sort, mais où ira-t-il, que fera-t-il? tous les couvens sont fermés; après les humiliations qu'il a subies, il n'ose plus retourner dans sa patrie, il se réfugiera dans quelque quartier isolé et retouchera plusieurs chapitres de son *Traité de Navigation*.

Hélas! ce vœu modeste ne pourra pas être exaucé: di Lucca doit dire pour jamais adieu au calme et à la retraite; les courtiers de nolissement lui ont fait une célébrité universelle; dans quelque quartier qu'il paraisse, on le salue de furibondes acclamations, *oh Lucca! capitani Lucca!* s'écrient les gamins en le couvrant de boue; les marchands se mettent sur leur porte, les fenêtres s'ouvrent pour le voir passer, on lâche les chiens à ses trousses; hier, une bande d'ouvriers pris de vin, l'ont saisi de vive force et l'ont englobé dans une ronde infernale; son pantalon est déchiré, une des basques de son habit a été violemment séparée du tronc! le peuple est las de faire l'émeute buissonnière, de chanter la *Marseillaise*, et de crier: *A bas les Carlistes!* Il se souvient

qu'il a passé deux ans sans songer à remplacer le dernier fou qu'il a tué ; l'interrègne a été long, mais la politique l'a dignement rempli, allons pauvre vieillard drape-toi fièrement dans tes loques, ton diadème c'est ton chapeau cabossé ; place à Triboulet vingtième du nom ! salut au fou d'une ville.

Si vous êtes allé à Marseille, on ne vous aura pas montré, derrière le port, une rue sale, boueuse, enfumée, dont toutes les maisons sont des hôtelleries, toutes les boutiques des cuisines. C'est là que se fabriquent les ragoûts féroces des matelots, les fricots dévergondés des gens du peuple, tous les mets mystérieux de l'arrière-cuisine provençale. Là, l'ail est passé à l'état de miasme, la friture répand partout comme un espèce de brouillard nauséabonde. Au milieu de ce purgatoire rissolé, dans la plus infime de ces locandes, di Lucca occupait une chambre, il couchait là sous un toit défoncé par la pluie, sur quatre planches, dévoré par l'insecte qu'on ne nomme pas, contre un mur miné par les rats qui venaient toutes les nuits, supplice atroce, promener sur ses joues leurs queues grasses et froides. Eh bien ! on le chasse de ce taudis où du moins il est à l'abri de la crusuté des hommes ; di Lucca, quand il se retire le soir, a beau se faire petit, choisir le côté de l'ombre, glisser le long des murailles, il ne peut empêcher qu'on l'aperçoive, et aussitôt tous ces ignobles fricotteurs, tous ces marmitons huileux se mettent à le poursuivre, à le huer, à le tourmenter de toutes les manières. Aujourd'hui, c'est à coup de poêles qu'on le pourchasse, demain on fera pleuvoir sur lui de l'huile bouillante ; s'il veut éviter ce dernier supplice, il faut qu'il se résigne à passer la nuit sous le porche d'une église, sous le pérystile du théâtre, ou dans un ponton, flottante cour des Miracles où vont s'entasser chaque soir le mendiant, le voleur, le matelot insoumis, le Génois, le Mahonnais, le Grec, les bandits de tous les archipels, le rebut de toute la Méditerranée !

A force de se voir ainsi abandonné, et livré sans protection à toutes les mauvaises passions de la populace, di Lucca a perdu toute espérance, il n'a même plus le courage de se plaindre, il est vaincu, il est abruti, il est bien ce qu'il faut à ce peuple, une machine inerte, un lion bon à recevoir les coups de pied de tous les ânes. Ce qui le tourmente encore quelquefois, c'est de ne pouvoir pas remplir ses devoirs religieux. Quel prêtre voudrait, en effet, recevoir la confession d'un tel bouffon, et lui donner l'Eucharistie ?

S'il veut se joindre à la procession qui accompagne le viatique chez un mourant, tous les assistans le repoussent ; s'il entre dans une église pour entendre la messe, des gamins se glissent silencieusement derrière lui, et le plus hardi de la bande lui tire les cheveux pendant qu'il est à genoux ; lui cependant ne peut s'empêcher de maudire ces enfans qui n'ont pas peur même de Dieu : alors le suisse intervient et le met à la porte sous prétexte qu'il trouble l'ordre et nuit à la décence du service divin. L'une après l'autre, toutes les églises lui ont été interdites ; une seule lui restait, pauvre chapelle bâtie au sommet d'un rocher et dédiée à la Notre-Dame de la Garde. Avec quelle joie, avec quelle force, avec quelle vigueur mêlée de componction, malgré les bises de l'hiver et les chaleurs de l'été, il gravissait le rude sentier qui conduit à la chapelle en serpentant sur la colline. Ce fort de Notre-Dame n'a même plus le suisse peint avec sa hallebarde qui le défendait au temps de Scarron. Le seul canon qui soit braqué sur ses créneaux démolis, est une longue-vue ; l'unique garnison qui l'habite est un individu dont toute l'occupation consiste à épier continuellement l'horizon et à signaler aux armateurs l'arrivée de leurs navires. Cette sentinelle perdue du commerce, absorbée dans son éternelle contemplation, laissait di Lucca pénétrer tranquillement dans l'église sans lui adresser aucune mauvaise parole, aucune injure. Malheureusement un autre vint prendre sa place, et cet autre n'avait pas le même caractère. Il considéra di Lucca comme une distraction que le ciel lui envoyait dans la solitude. Dès que le vieillard paraissait et faisait mine de franchir la porte, aussitôt une pluie de projectiles tombait sur sa tête ; ce furent d'abord de petites pierres et du gravier, puis des cailloux, puis enfin des moellons arrachés aux vieux remparts, si bien que le malheureux, sous peine d'être écrasé, dut renoncer à ses visites. Je ne suis pas plus méchant qu'un autre, je n'ai jamais dévoué personne aux dieux infernaux, mais cette fois l'indignation et la colère l'emportent. Puisse un démon brouiller tous tes signaux ! puisse une brume épaisse s'interposer sans cesse entre ton télescope et l'horizon ! barbare sans cœur qui n'a pas craint d'enlever à un infortuné la dernière ressource qui lui restait, la prière !

Encore quelque jours d'un tel martyre, di Lucca aurait succombé. Ce fut un fléau qui le sauva. Au milieu de la plus complète tranquillité, le bruit se répand que le choléra vient d'éclater à Marseille. Les anciens souvenirs de la peste se réveillent, les boutiques se ferment, le commerce est interrompu, plus de cent mille personnes émigrent en un jour, la ville n'est plus qu'un vaste désert. Ceux qui sont restés, remplis de crainte, effarés, palpitans sous les coups de l'épidémie, ont vraiment bien autre chose à faire qu'à s'apercevoir que di Lucca existe. Qu'il se joigne au viatique qui passe, qu'il entre dans une église, nul ne songe à le repousser, à l'empêcher d'achever en paix sa prière. Bien plus on l'accueille dans les ambulances, on lui distribue, tant la peur rend compatissant, des alimens et des habits. Qu'importe à di Lucca l'existence du fléau ? S'il gémit c'est sur les autres et non pas sur lui, car il sait que la sainte Vierge le protége ; il se promène sur les quais, il contemple les navires, personne ne lui dit rien ; il oublie le passé, il serait heureux si on pouvait l'être sans crime dans les temps de calamité publique !

L'épidémie dure depuis un mois, elle est moins intense ; déjà quelques boutiques se sont rouvertes, quelques familles sont revenues ; di Lucca a frissonné en entendant éclater tout à coup son nom dans les airs ; bientôt, il s'est rassuré en voyant autour de lui les rues presqu'aussi désertes qu'auparavant. Hélas ! ses appréhensions n'étaient que trop fondées : premier cri des moineaux après l'orage, première insolence du gamin après le danger, ce cri néfaste : *oh ! capitani Lucca !* lui indiquait la reprise des hostilités. En effet, ce fléau a disparu, la vie renaît, les exilés, de retour, saluent leurs pénates, la ville reprend son ancienne allure ; avec quel délire, avec quel enthousiasme le peuple retrouve son fou, son Triboulet, qu'il n'a pas vu depuis deux mois ! A moins de le mettre en pièces, la joie ne saurait aller plus loin.

Voilà un an que le peuple constate de mille manières sa nouvelle prise de possession. Cette cérémonie, ce triomphe burlesque que nous avons vu décerner à di Lucca au commencement de cet article, est probablement le dernier acte du drame auquel nous vous avons fait assister. Rejoignons en courant la foule : elle est sur le cours, hurlant, gesticulant, vociférant de plus belle : où est le trône du triomphateur lui-même ? qu'est-il devenu ? Ne l'apercevez-vous point là-bas porté sur les épaules de ces forcenés qui se le rejettent les uns aux autres comme une balle vivante lancée par des raquettes humaines. Sa figure est en sang, son habit, sa chemise déchirés laissent voir la trace des meurtrissures dont il est couvert ; ses cheveux blancs, sa dernière couronne, lui ont été arrachés par poignées ; la foule ivre, furieuse, ne fait plus entendre qu'un cri : *mort à Lucca ! à l'eau le capitani Lucca !* Heureusement, nous sommes loin du port, les fontaines de Marseille ne coulent jamais ; pour cette fois encore, s'il survit à ses blessures, il est sauvé. Dieu n'a pas voulu qu'un tel crime s'accomplit !

Respectons les décrets de la Providence. Par un de ces mystérieux hasards qui décident du sort des empires et des hommes, un orage inattendu s'est appesanti hier sur la ville. Le bassin des Méduses est plein d'eau. Déjà on a plongé une fois di Lucca dans les flots, et on l'en a retiré pour l'y replonger encore. Le vieillard n'a plus la force de lutter, la main qui le retient à la surface l'abandonne : c'en est fait, un dernier cri se fait entendre et la cohorte trépigne et applaudit !

Dans ce moment solennel, un agent de police (nous demandons qu'on place une inscription sur sa porte, qu'on lui donne la croix, qu'on institue des jeux en son honneur, et qu'on le nomme commissaire central à Toulouse), fendit la foule, retira lui-même le vieillard de l'eau et le fit transporter à l'hôpital, après avoir adressé une allocution pater-

nelle aux plus furieux et les avoir menacés d'un procès-verbal s'ils s'avisaient de recommencer leurs jeux. Je déclare que si j'étais Dieu et que j'eusse l'intention de détruire Marseille, j'y renoncerais parce que ce juste l'habite.

Eux pourtant, les meurtriers, s'éloignèrent tranquilles et le cœur content; on les eût bien étonnés si on leur eût dit qu'ils venaient d'assassiner un homme. Au moment où nous écrivons, ils s'occupent probablement à tuer en détail une autre victime, car l'agent de police n'envoya qu'un moribond à l'hôpital; c'est à peine si le dernier descendant de l'illustre maison des di Lucca recouvra un moment ses esprits pour recevoir l'extrême-onction. Une heure après son entrée dans la salle des blessés, l'infirmier de ronde rejeta le linceul sur le visage de ce cadavre promis au vulgaire scalpel d'un carabin de province!

TAXILE DELORD.
(*La Patrie.*)

LE DUC DE PENTHIÈVRE.

L'histoire a, comme la poésie, des noms qui, pour n'être pas redits bruyamment par la gloire, éveillent toutefois dans les cœurs simples et honnêtes des sympathies que n'y rencontrent pas toujours des renommées plus retentissantes : noms modestes et chastement voilés qu'on ne saurait entourer de trop d'amour et de respect. Tel est à coup sûr le nom que nous venons d'écrire en tête de cet article. Il est difficile, en effet, de ne pas se laisser prendre au charme de cette figure qui, sous son attitude à la fois tendre, sévère et mélancolique, contraste d'une façon étrange et imprévue avec la société du dix-huitième siècle au milieu de laquelle elle nous apparait. Nous dirons bientôt ce qui nous a conduit à parler du duc de Penthièvre; mais quand même nous n'aurions rien de neuf à révéler sur cette belle vie, encore serait-il bon de revenir parfois aux nobles et pieux exemples, et de ne pas oublier trop long-temps la vertu à l'ombre du génie. Dans le vaste champ du passé, l'admiration et la curiosité s'attachent de préférence aux traces des grands hommes; mais il est doux aussi de respirer le parfum de violette qu'a laissé le long des sentiers moins frayés le passage de quelque homme de bien.

Le duc de Penthièvre fut un homme de bien dans toute l'acception du mot. Notre intention n'est pas d'écrire une biographie qu'assez d'autres ont écrite avant nous. Fortaire, qui fut durant quarante ans et plus valet de chambre du duc Penthièvre, a laissé sur la vie de ce prince un volume rempli de détails oiseux qu'a reproduits l'abbé Carron avec une heureuse sobriété. Plus tard, tout récemment, pour ainsi dire, M. Villenave a publié sur le même sujet quelques pages d'un sentiment exquis. Quant à nous, il nous suffira de rappeler seulement quelques traits qui nous amèneront naturellement à un fait moins connu, dans lequel ce tendre cœur semble se résumer en entier avec toutes ses adorables délicatesses.

Fils du comte de Toulouse et de Marie de Noailles, le duc de Penthièvre fut le dernier des héritiers des fils légitimés de Louis XIV. Ce qui frappe d'abord en lui, c'est une disposition triste et très rêveuse qu'il tenait sans doute de Dieu ou de sa mère, car le siècle n'y prêtait pas, et qui grandit et se développa sous les ombrages de Rambouillet. Il avait douze ans à peine, quand la mort lui enleva son père; la cruelle, l'impitoyable mort qu'il devait voir, durant sa vie entière, abattre autour de lui les êtres qu'il aimait; son âme, déjà mélancolique et sombre, ne se releva jamais de ce terrible coup. Il n'était pas d'ailleurs de ces rêveurs oisifs qui nous ont fatigué plus tard de leurs lamentations poétiques. Brigadier des armées à dix-sept ans, à dix-huit il se battit comme un lion à la journée de Dettingen et fut fait maréchal-de-camp. A la bataille de Fontenoy, il enfonça la fameuse colonne ennemie à la tête du régiment de Fitz-James cavalerie. En 1747, il obligea la flotte anglaise à se retirer des côtes de Bretagne. Ces qualités guerrières, ces belliqueuses aptitudes qui signalèrent sa jeunesse, rehaussent singulièrement le prix des vertus paisibles qui remplirent le reste de ses jours. Jeune, comblé de toutes les faveurs du rang, de la gloire et de la fortune, le duc de Penthièvre aurait pu se complaire dans les jouissances d'un légitime orgueil; mais c'était vers d'autres joies et vers d'autres félicités que le portait son cœur. En 1744, il avait épousé une princesse de la maison d'Este, fille aînée du duc de Modène. Elle était jeune et belle; tous deux s'aimaient d'un grand amour. Sa mission accomplie, le prince quitta la Bretagne et revint à Rambouillet chercher près de sa mère et de son épouse le seul bonheur dont il fût avide, le bonheur d'aimer et de se sentir aimé. Il ne trouva que le désespoir et des larmes. En moins de quelques années, il eut trois fils et une fille, fleurs à peine écloses, moissonnés au berceau. En 1754, Mme de Penthièvre mourut en couches, à l'âge de vingt-sept ans, et l'infortuné prince suivit du même pas le double convoi de son épouse et de son enfant. Dès lors, ce fut fait, dans cette âme naturellement portée à la mélancolie, de toute joie et de tout bonheur. Il voyagea. Mais on a beau fuir les lieux où l'on a souffert, on ne se fuit pas soi-même, et l'on traîne partout le trait fatal dans son cœur saignant. La religion seule le consola, et aussi le bien qu'il répandit à profusion autour de lui. Les distractions que le vulgaire cherche ordinairement dans le tourbillon du monde et dans l'étourdissement des plaisirs, il les chercha, lui, dans la piété, dans la bienfaisance et dans la vertu; nulle piété ne fut plus douce, nulle vertu plus vigilante, nulle main royale n'essuya plus de larmes et ne versa plus de bienfaits. Ses libéralités durent plus d'une fois humilier la couronne et pourraient encore aujourd'hui servir de leçon aux rois. Plus heureux que Titus, jamais il n'eut à regretter d'avoir perdu une journée. Celui-là fut véritablement le père des pauvres et des affligés. Ainsi il est de saintes douleurs qui, pareilles aux orages qui fécondent la terre, s'épandent sur ce qui les entoure en bénédictions de tout genre. Cependant la destinée lui réservait de nouvelles épreuves. En 1766, la comtesse de Toulouse rendit le dernier soupir entre les bras de son fils. Deux ans après ce nouveau malheur, le prince de Lamballe mourait à vingt et un ans entre les bras de son père. On sait quels bruits ténébreux coururent sur cette fin prématurée. Toujours est-il que le 1er janvier de l'année suivante, fut déclaré le mariage du duc de Chartres avec Mlle de Penthièvre, désormais unique héritière des biens immenses de sa famille. Meurtri par tant de coups et saignant de tant des blessures, certes le duc de Penthièvre put croire alors qu'il avait épuisé la part d'infortunes que le ciel assigne à chacun ici-bas, et cependant il devait, quelques années plus tard, apprendre que des bêtes féroces avaient déchiré le corps de la princesse de Lamballe et promené au bout d'une pique sa tête ensanglantée.

Il est dans cette vie plus d'un trait de bienfaisance que nous aimerions à citer, si le bien qu'a fait le duc de Penthièvre n'était, encore aujourd'hui, dans la mémoire de tous. Sa bienfaisance était délicate, ingénieuse, habile à se cacher en des détours charmans. On sait qu'il n'embellit Sceaux que parce que le peuple de Paris en avait fait un but de plaisir et de promenade. Sceaux ne lui plaisait pas. Il aimait Rambouillet, sa résidence de prédilection. C'était là, sous ces beaux ombrages, qu'il avait promené son enfance déjà réfléchie et rêveuse, là qu'il avait goûté ses premières joies, souffert ses premières douleurs et versé ses premières larmes; c'était la patrie de son cœur, le berceau de ses jeunes années, le tombeau des chers et augustes morts qu'il pleurait. Plus d'une fois le roi Louis XVI avait manifesté le désire d'acquérir Rambouillet; mais le duc de Penthièvre avait toujours éludé la fantaisie royale. Enfin, le roi lui ayant dit un jour qu'à la possession de Rambouillet tenait le bonheur de sa vie;

— Ah ! sire, s'écria le prince, votre majesté a prononcé le grand mot : Rambouillet n'est plus à moi.

Quelques mois après, on put voir dans ces campagnes que le duc de Penthièvre venait de céder à la couronne, un spectacle solennel, empreint d'une poésie tout-à-fait digne d'un autre âge. C'était au mois de novembre ; sous un ciel gris et froid, au milieu des champs blanchis par la neige, plusieurs chars funèbres, suivis de voitures de deuil, s'avançaient lentement, transférant du caveau de l'église de Rambouillet à l'ancienne église collégiale de Saint-Étienne de Dreux, les dépouilles mortelles de la famille de Penthièvre.

Le clergé et les habitans des paroisses marchaient processionnellement et se relevaient aux limites de leurs communes. Le duc suivait religieusement le convoi, à pied et le front découvert. Tous les cœurs étaient émus ; des populations entières fondaient en pleurs, et, lorsqu'à chaque limite, il fallait se séparer, c'étaient des adieux déchirans et sur les mains du duc de Penthièvre des baisers de respect mêlé d'amour et de larmes de désespoir.

— Mes enfans, disait-il pour les consoler, le roi est un bon maître, il veillera sur vous.

— Ah ! s'écriaient-ils, nous avons perdu notre père !

Et ils s'en retournaient éclatant en sanglots.

Dans cette scène que nous n'avons fait qu'esquisser, mais que l'imagination des lecteurs achèvera sans peine et sans efforts, n'y a-t-il pas quelque chose d'antique et de religieux, qu'on est surpris de rencontrer en plein dix-huitième siècle ? Mais, dans cette époque de mœurs faciles, le duc de Penthièvre apparaît lui-même comme un vivant anachronisme. Sa vertu fut si pure et si belle, qu'on la respecta dans une société qui ne respectait rien, et jamais on n'osa s'en railler dans une cour où l'on raillait sur tout.

Un jour, le roi Louis XV se trouvait près de Sceaux, à un rendez-vous de chasse, au milieu de courtisans jeunes et vieux. On causait, et de choses quelques peu légères, j'imagine, car, tout d'un coup, un cavalier ayant paru au détour du chemin, s'avançant, au galop de son cheval, vers le groupe qui entourait sa majesté :

— Silence ! Messieurs, s'écria sévèrement le roi. Voici M. de Penthièvre.

Et l'on changea sur-le-champ le sujet de la conversation.

En un mot, cette vertu fut telle, qu'après avoir échappé à l'esprit railleur d'une cour corrompue, elle en imposa à la hache révolutionnaire. Le 15 juillet 1789, le prince de Conti alla chercher un refuge à Châteauvillain.

— Monsieur, dit-il au duc de Penthièvre, vous voyez un malheureux fugitif qui ne sait où porter ses pas et qui vous demande l'hospitalité. Je suis venu me mettre en sûreté sous l'égide de vos vertus et de l'amour qu'on vous porte. Il n'y a plus que vous qui puissiez être assuré de l'affection des Français ; il n'y a plus que votre belle âme qui puisse se permettre quelque calme au milieu de l'agitation universelle.

Et cela était vrai. La révolution n'osa pas toucher à un cheveu de cette noble tête ; mais elle le frappa cruellement au cœur dans tout ce qui lui restait de cher et de précieux. Après avoir vidé jusqu'à la lie le calice de la douleur, il mourut à Vernon, en priant dans son oratoire, quarante-deux jours après la mort du roi, et trente-six jours avant le décret de la Convention qui ordonna l'arrestation de tous les Bourbons et le sequestre de leurs biens.

On le voit, ceci n'est pas une biographie. Nous renvoyons, pour plus amples détails, aux ouvrages que nous avons déjà cités. Toutefois, il est un fait qu'on y chercherait vainement et dont nous pouvons garantir l'authenticité. C'est une histoire simple, courte et touchante, qui complète et résume, à notre sens, la vie et le cœur que nous venons d'esquisser à peine.

Après la mort de la duchesse de Penthièvre, morte à Rambouillet dans tout l'éclat de la beauté et de la jeunesse, le prince fut pris d'un désespoir sans pareil, de ce désespoir connu seulement de l'époux qui perd une épouse adorée. Il n'est point de plus grande douleur ; la douleur maternelle elle-même s'humilie devant celle-là. Ce fut un désespoir morne, silencieux, immobile, sans larmes ni sanglots. Long-temps on craignit pour sa vie. Enfin, à force de prières, la comtesse de Toulouse décida son fils à voyager. Le duc de Penthièvre partit pour l'Italie, terre confidente de tous les affligés. Pour échapper aux importunités, il partit avec un train modeste, sous le nom du comte de Dinan. Le but de son voyage était Rome ; mais un douloureux et irrésistible attrait le poussa vers le duché de Modène, berceau de l'ange envolé. Il fut accueilli au palais ducal avec toute sorte de tendresse ; le duc et la duchesse de Modène savaient bien que si l'amour d'un époux avait pu sauver leur fille, leur fille aurait été sauvée. Arrivé le soir, le duc de Penthièvre, épuisé, moins par la fatigue de la journée que par l'émotion d'une première entrevue, se retira de bonne heure dans ses appartemens. Dans ce palais tout rempli de l'objet aimé, le prince dormit à peine d'un sommeil léger et troublé, et l'aube le trouva mélancoliquement accoudé sur l'appui d'un balcon qui donnait de plain-pied sur de vastes jardins plantés d'orangers en fleurs, de myrtes verts et de lauriers roses. Il sortit au soleil levant et se prit à errer dans les allées. Ces lieux étaient remplis de son amour et de ses regrets ; à chaque pas il retrouvait la chère image ; ses pieds d'enfant avaient couru sur ce sable fin et doré ; elle avait rêvé sous ces bosquets ombreux ; ce n'était pas le parfum des fleurs, mais son âme qu'il respirait. Il marchait donc, faisant lever les souvenirs, comme des oiseaux, sous ses pas ; il marchait ému, attendri, lorsqu'il s'arrêta soudain, éperdu, tremblant, tendant les bras vers une apparition céleste. C'était elle, c'était la duchesse de Penthièvre, non triste, pâle et flétrie comme il l'avait vue à son heure suprême, mais jeune, mais belle, mais charmante, telle enfin qu'elle lui était apparue pour la première fois dans toute la splendeur de sa beauté et de sa jeunesse ! Le prince jeta un cri ; à ce cri, l'ombre effarouchée s'échappa ; vainement il essaya de la poursuivre et de l'atteindre ; ses pieds ailés n'effleuraient pas la terre et sa robe blanche disparut bientôt au travers des citronniers et des cytises. Le duc de Penthièvre se laissa tomber sur un banc de gazon et demeura long-temps anéanti. Etait-ce une illusion des sens ? un mirage de l'amour ? l'erreur d'une imagination exaltée ? Lorsqu'au bout de quelques heures il rentra au palais, il aperçut le gracieux fantôme suspendu au bras de la duchesse de Modène ; c'était sa jeune belle-sœur, la princesse Mathilde qu'il ne connaissait pas et qu'il avait vue le matin, pour la première fois.

La duchesse de Penthièvre revivait en effet tout entière dans sa jeune sœur. C'étaient les mêmes traits, les mêmes attitudes, le même charme, le même son de voix. Deux roses épanouies sous le même rayon et sur la même tige, deux colombes écloses à la même heure et dans le même nid, ne se ressemblent pas mieux entre elles. C'étaient aussi les mêmes goûts, les mêmes instincts, le même parfum du cœur et de l'âme, à ce point que le duc aurait pu aimer la princesse Mathilde sans être infidèle à la mémoire de la duchesse de Penthièvre. Il arriva ce qui devait arriver : il l'aima.

Il l'aima d'abord à l'insu de lui-même ; long-temps il pensa n'aimer en elle qu'un souvenir. Aussi s'abandonna-t-il sans défiance au charme de ce culte nouveau qu'il croyait être la religion des morts. Il n'était venu que pour quelques jours : il s'oublia des mois entiers à la cour du duc de Modène. De son côté, la princesse Mathilde obéissait aux séductions involontaires qu'exerçait sur elle le prince étranger. M. de Penthièvre était jeune et beau, et on comprendra sans peine, qu'il ait, sans y songer, troublé ce jeune et noble cœur.

« M. de Penthièvre vous oblige en vous regardant, et lorsqu'il vous a « parlé, vous vous sentez attiré à l'aimer autant qu'à le respecter. Son « âme est d'une trempe si peu commune ! Toutes les vertus y sont dans « un équilibre parfait, parce que la sagesse les contient toutes dans les « bornes qu'elles ne peuvent franchir sans devenir vices ou défauts. « Généreux sans prodigalité, charitable sans imprudence, dévot sans « minutie, tendre sans faiblesse, modeste avec dignité, secret et discret

« sans être mystérieux ; tout est à sa place : paroles, maintien, actions, « égards, rien n'est omis, rien ne paraît coûter. Ce prince m'a paru être « si différent des autres hommes, que j'avoue que, pendant deux an- « nées, j'ai plusieurs fois épié ses défauts, pour essayer de consoler mon « amour-propre. Recherches vaines ! mes observations n'ont servi qu'à « me faire mieux sentir sa supériorité sur les plus parfaits..... (1) »

C'est là beaucoup plus qu'il n'en faut pour captiver et subjuguer une imagination de vingt ans. Et puis, comment se seraient-ils défiés l'un et l'autre de cette tendresse mutuelle qu'ils échangeaient sans s'en douter, qu'ils nourrissaient sans se l'avouer chacun à soi-même? Leurs âmes se rencontraient dans la même douleur, leurs larmes coulaient de la même source, leurs cœurs souffraient de la même blessure. Elle croyait n'aimer en lui que l'époux de sa sœur, il croyait n'aimer en elle que l'image de son épouse. Ainsi tous deux s'habituèrent à mêler et confondre leurs idées et leurs sentimens; ainsi l'un et l'autre en arrivèrent un jour à sentir, à comprendre, à s'avouer enfin qu'ils s'aimaient. Au lieu de s'irriter de ce nouvel amour, la duchesse de Penthièvre dut s'en réjouir dans la tombe; car n'était-ce pas elle en effet qu'on aimait une deuxième fois! cet amour n'était-il pas le plus beau, le plus tendre hommage que put recevoir sa mémoire?

M. de Penthièvre demanda la main de la princesse Mathilde au duc et à la duchesse de Modène, qui la lui accordèrent d'un commun et joyeux accord, tant ils étaient pénétrés d'estime et d'affection pour ce grand caractère, tant ils savaient que leur fille aînée avait goûté près de ce prince toutes les joies que peuvent donner sur la terre la tendresse la plus pieuse et l'amour le plus dévoué! Il ne s'agissait plus que d'obtenir de la cour de Rome les dispenses nécessaires à la célébration du mariage. On ne doutait pas que le Saint-Père ne les accordât avec empressement. Le duc de Penthièvre partit donc aussitôt pour Rome, afin de les solliciter.

Le pape Benoît XIV (Prosper Lambertini) le reçut avec bonté, l'écouta avec bienveillance, et lui répondit avec affabilité qu'il en référerait à la chambre apostolique. Le duc de Penthièvre pensa que ce n'était qu'une formalité à remplir, et, loin de s'en inquiéter autrement, il écrivit à la princesse Mathilde une lettre pleine d'amour et d'espoir. Il semblait avoir retrouvé, avec l'image de sa première épouse, tous les trésors de la jeunesse. Il se faisait en lui comme un nouveau printemps, ainsi qu'il l'écrivait lui-même.

« Non, chère princesse, » ajoutait-il en terminant, « notre union ne saurait offenser Dieu, qui nous voit nous aimer dans la pureté de nos cœurs. Elle ne saurait non plus troubler l'ombre de votre sœur; mais au contraire, le tableau de notre bonheur réjouira son âme dans le ciel. Cette âme tendre vous bénira pour avoir continué son œuvre. Elle sait déjà que ce n'est pas un lien nouveau que je veux former; que c'est le même qui se renoue; qu'en vous aimant, je lui suis fidèle. C'est elle que je cherchais, que je retrouve en vous et que j'épouserai pour la deuxième fois. Dieu a pensé sans doute que c'était trop pour la terre de deux créatures si parfaites : qu'il soit béni, puisque, m'ayant ravi dans sa rigueur la meilleure moitié de moi-même, il me l'a rendue presque aussitôt dans son inépuisable bonté. »

Cependant les semaines s'écoulaient. Un jour enfin, le cardinal Pozzobonelli vint présenter au duc de Penthièvre la décision du consistoire. La chambre apostolique avait déclaré que le mariage entre beaux-frères et belles-sœurs étant contraire à l'esprit de l'Eglise, on ne pouvait en accorder la dispense que dans le cas où il faudrait absolument réparer un scandale public; qu'autrement on ne pouvait permettre ni autoriser ces sortes de mariages.

A cette déclaration inattendue, le duc de Penthièvre demeura atterré. Le cardinal Pozzobonelli était de ceux qui pensent qu'il est avec le ciel des accommodemens. Voyant la douleur du prince, il dit en souriant qu'il n'y avait pas lieu de se désoler de la sorte, et, partant de là, l'Eminence lui fit comprendre que rien n'était si facile que de concilier son attachement terrestre avec son respect pour la cour de Rome. Ne pouvait-il s'entendre, par exemple, avec la princesse Mathilde pour simuler un tête-à-tête amoureux? Le duc de Modène feindrait de les surprendre; on écrirait au pape d'un grand scandale à réparer, et le pape donnerait aussitôt les dispenses. Rien ne semblait en effet plus simple ni plus facile. Mais le duc de Penthièvre se récria. Le bonheur à ce prix répugnait à son cœur délicat. La comédie qu'on lui proposait de jouer offensait la dignité de son caractère. Ses sentimens religieux se révoltaient en même temps à l'idée de surprendre l'esprit de l'Église par la ruse et par le mensonge. Enfin, il s'agissait de compromettre publiquement la réputation de sa fiancée, et, bien que ce ne dût être qu'un jeu, son amour reculait avec effroi devant l'apparence d'une souillure.

Ne sachant que résoudre, le duc de Penthièvre se rendit de nouveau à la cour du duc de Modène, et là, dans une entrevue qui devait être la dernière, il soumit à la princesse Mathilde les difficultés qu'élevait la cour de Rome, et à quel prix le bonheur leur était offert et permis, s'en remettant à la princesse du soin de décider de leur destinée. Or on vit bien en cette occasion ce que peut, chez les grandes âmes, le sentiment du devoir, de l'honneur et de la vertu. Tous deux s'aimaient avec passion et tous deux préférèrent renoncer volontairement au bonheur plutôt que de l'obtenir par des voies indignes, pensant qu'il valait mieux vivre dans la douleur, exilés l'un de l'autre, que dans la joie, unis par le scandale et par la honte. Ils s'aimaient cependant d'une tendresse peu commune, jeunes tous deux et tous deux brûlans des chastes ardeurs de l'amour et de la jeunesse; mais ce fut le devoir qui triompha. Ils se séparèrent le jour même pour ne plus jamais se revoir. Ainsi, le duc de Penthièvre acheva ses jours dans un double veuvage. Il avait perdu deux fois son épouse, il la pleurait morte et vivante.

Telle est cette simple histoire. Une plume habile et féconde en eût aisément tiré quelque longue et bonne nouvelle; il nous a plu de la conter aussi simplement, aussi succinctement que possible, creusant à peine la source de l'intérêt et nous contentant de l'indiquer à nos lecteurs. En y songeant bien, cette histoire est touchante, et les cœurs naïfs, s'il en est encore, trouveront peut-être quelque charme à rêver et à réfléchir sur ce sacrifice volontaire de deux nobles et belles âmes.

Quelques lignes encore... Il s'est rencontré de nos jours un homme qui, par ses grandes vertus et par les nombreux bienfaits qu'il a répandus autour de lui durant sa vie entière, nous a rappelé souvent le duc de Penthièvre : nous voulons parler du duc de Doudeauville, mémoire révérée de tous, chère surtout aux malheureux.

JULES SANDEAU.
(*La Mode*).

ANECDOTES SUR LE SUPPLICE DE LA POTENCE.

RACONTÉES PAR LE BOURREAU DE LONDRES.

Un soir, trois années après mon installation, un jeune chirurgien que j'avais connu lorsque j'étais marchand de cadavres et non bourreau, vint chez moi, et envoya ma femme chercher une pinte de genièvre. Après quoi, allumant un cigare et s'asseyant, il me dit :

« M. Ketch, notre métier de chirurgien est un métier délicat; mais le vôtre l'est encore davantage. Je vous dis que si vous ne faites votre besogne un peu mieux, et si vous n'y donnez pas plus d'attention, je serai forcé d'aller chez le shériff pour lui apprendre quel négligent personnage vous êtes; il ne vous manquera pas, je vous assure, M. Ketch : mais en vérité, vous devriez mieux savoir votre métier.

Comme mon ami le chirurgien plaisantait toujours, je crus qu'il s'amusait encore.

(1) Mémoires de Mme de Créquy.

— Qu'y a-t-il donc? m'écriai-je.

— Comment, ce qu'il y a? Vous paie-t-on pour pendre les gens, ou non? Répondez à ce que je vous demande!

— Pour les pendre.

— Eh bien, continua-t-il, le dernier pendu que vous avez exécuté est arrivé vivant sur notre table de dissection, quoiqu'on ne l'y ait porté que le soir, treize heures après son exécution.

— Que dites-vous! m'écriai-je, cela est impossible.

— Taisez-vous donc, dit le chirurgien, et écoutez ce que je vais vous raconter. L'homme était vivant, aussi vrai que vous l'avez cru mort. Vers les neuf heures et demie, on le déposa sur la table, au milieu de l'amphithéâtre. L'aide-chirurgien appela une dizaine d'élèves, et nous dit qu'il allait ouvrir l'abdomen, afin que tout fût prêt pour la leçon du lendemain matin. Avant de commencer son opération, il plaça la main gauche sur le corps du sujet, puis la retirant subitement :

— Cet homme est vivant, il est tout chaud!

S'avançant de nouveau, après une courte pause, il pressa la poitrine du cadavre prétendu; et l'homme fit entendre un profond gémissement. Les élèves furent saisis d'étonnement; les uns proposèrent de le saigner, d'autres, de préparer un bain chaud.

— Un moment, reprit l'aide, vous savez tous pour quel délit cet homme a été exécuté, pour un crime atroce! Il a tué sa mère! Il vit encore, nous ne pouvons en douter; réfléchissons sur ce qu'il nous faut faire. Ketch a négligé son devoir, mais nous ne sommes pas des bourreaux. Qu'il meure, ce monstre, ce misérable; je le désire! Rendre un tel homme à la vie, ce serait un crime! Parlez, messieurs, qu'en ferons-nous?

Quelques élèves proposèrent de vous envoyer chercher, Ketch; mais un autre, dont le père est avocat, prit la parole. Il dit que vous n'aviez aucun pouvoir légal hors de vos fonctions, et nous renonçâmes à votre ministère. Tout le monde, cependant, décida qu'on ne devait faire aucune tentative pour sauver la vie du malheureux.

A la fin, on proposa de remettre la discussion au lendemain. L'air froid de la chambre avait eu le temps de saisir le corps pendant que nous étions en discussion, et notre succès eût été incertain, quand même nous aurions tenté de ressusciter le pendu. Déterminés à rester neutres dans cette lutte de la vie et de la mort, nous fermâmes la porte avec soin, et nous nous retirâmes.

Le lendemain matin, à notre retour, nous vîmes que la mort avait eu le dessus, quoique le drap que nous avions jeté sur le corps, étant un peu dérangé, nous indiquât le terrible combat livré dans le paisible amphithéâtre par ses deux puissans ennemis : la mort et la vie.

Alors, le chirurgien me regardant en face, et prenant un ton plus grave :

— Que ceci, continua-t-il, vous apprenne à mieux faire votre devoir à l'avenir. Nous sommes convenus, par faveur spéciale, de garder la chose secrète; elle ne sera donc jamais connue, à moins que vous ne jugiez à propos d'en informer le monde dans les mémoires que vous écrivez.

Puis tournant sur le talon il s'en alla.

Quand il fut parti, je pensai long-temps et tristement à cette histoire du pendu mal pendu. J'avais peine à le croire.

J'allai donc aux informations; elles ne me laissèrent aucun doute sur la réalité de ce que m'avait appris le docteur. Mon pendu se sentant coupable et sûr d'être exécuté, avait engagé un chirurgien, prisonnier pour un autre délit, à faire sur lui l'opération de la *pharyngotomie*. Voici en quoi elle consiste. Une petite ouverture est pratiquée dans la partie inférieure du larynx; ouverture assez grande pour admettre une cheville de la grosseur et de la forme d'un tuyau de pipe. Pendant quatre mois qui précédèrent son exécution, il porta cet étrange appareil; un prisonnier affirma l'avoir vu fermer sa bouche et ses narines, et continuer pendant un temps considérable à respirer par ce trou du larynx.

Ces circonstances me justifièrent devant les shérifs. Car les jeunes chirurgiens, malgré leur promesse de silence, causèrent tant que le fa[it] parvint aux oreilles des magistrats. Le président m'envoya chercher et, croyant que j'avais été payé pour sauver le criminel, m'accabl[a] d'invectives.

—Mais réfléchissez donc, monsieur, lui dis-je, combien il eût été d[é]sagréable pour moi de me trouver dans la rue face à face avec mo[n] pendu! En outre, je tiens à remplir mon devoir; et s'il y a eu méprise erreur, faute, personne ne peut me les imputer. Ma corde est toujours bonne, le verdict ne l'est pas toujours.

— Insolent! je sais ce que vous dites et ce que vous pensez! N'avez-vous pas crié l'autre jour, en pleine rue, que l'on pendait trop de gens? Mêlez vous de vos affaires, et sortez d'ici. Allez!

Je me retirai en protestant que c'était une calomnie. Le vent ne m'était pas favorable. La province venait de m'ôter mes profits, et de les remplacer par une paie régulière, pour moi et mon valet. Je fus donc obligé de plier la tête.

Si le pendu n'avait pas été le plus misérable et le plus détesté des coquins, s'il eût possédé dans le monde un seul cœur qui l'aimât, on l'eût réclamé, *dépendu*, ressuscité, et ma place était assurément perdue. Trois ou quatre années auparavant un autre matricide, le capitaine Nickolls, avait été pendu comme celui-ci, et n'avait pas trouvé un seul ami qui voulût le faire enterrer.

Pendant le mois de mai 1807, l'île de Jersey fut le théâtre d'un événement bizarre digne d'être rapporté, dont je ne fus pas témoin, mais qui plus tard me fit appeler dans cette île pour exécuter plusieurs criminels.

Un soldat nommé Hales, du 34e régiment d'infanterie, condamné à mort pour vol, fut exécuté. Il était pendu depuis une minute et demie, lorsque le bourreau lui-même se pendit à ses pieds pour l'achever. Ce nouveau poids tendit la corde de telle sorte, que les pieds du criminel touchèrent terre. Le bourreau essaya de le tirer de côté afin de l'étrangler; mais ne pouvant y réussir, il monta sur les épaules du patient. Jugez de la surprise des spectateurs, lorsque le criminel ressuscité, portant toujours le bourreau sur son dos, se redressa, ouvrit les yeux, et levant la main vers le lacet, en dégagea son cou. Le shériff ordonna de préparer une autre corde; mais le peuple s'ameuta. Il fallut surseoir à l'exécution, jusqu'à de nouveaux ordres venus de Londres. Le cas ayant été soumis à sa majesté, le soldat fut gracié. Il est, je crois, encore vivant, du moins il l'était il y a quelques années, et on le connaissait sous le nom de Hales le *demi-pendu*. Il se maria, et devint chef d'une nombreuse famille. Sa résurrection fit grand tort au bourreau de Jersey; car je fus désormais chargé des opérations de cette île.

L'année précédente, le 11 janvier 1806, un homme avait été pendu à Dublin. Son délit était peu de chose, il avait volé une vache. La corde se rompt, le patient tombe contre une palissade et reçoit une forte contusion. On prépare une seconde corde; il est rependu, et cette fois il n'échappe pas à la mort.

Un autre fait, arrivé à Botany-Bay, en septembre 1804, est encore plus singulier. Trois fois la corde à laquelle était suspendu un nommé Samuel se rompit sous son poids. On était sur le point de faire une quatrième tentative, lorsque le prévôt ordonna d'arrêter l'exécution. Le criminel fut gracié.

Ces trois exemples attestent une négligence impardonnable dans le choix des lacets qu'on devrait toujours soumettre à une épreuve préalable. De pareils accidens mettent le peuple en fureur et décrédite le métier de bourreau.

Au premier rang près de l'échafaud, j'ai remarqué surtout et toujours une famille composée de femmes. Elles ne manquent jamais, depuis quinze ans, de louer les fenêtres d'un premier étage donnant sur la place où l'on dresse l'échafaud. Quand les demoiselles se marient, leurs enfans viennent avec elles. Elles n'étaient d'abord que trois, elles sont huit aujourd'hui. Je suis sûr de les retrouver là, blondes et jolies, toutes les fois que je pends quelqu'un.

En 1806, un jeune homme de seize ans assista à plusieurs exécutions successives. Cela produisit un tel effet sur lui qu'il vint me rendre visite et me questionna sur mon état. Il se nommait Mathieu Mark Watson. Un soir, après avoir vu pendre plusieurs criminels, il retourna chez lui et se mit la corde au cou pour se rendre compte des sensations d'un pendu : expérience qui lui coûta la vie.

Edouard Barlow, âgé de soixante ans, bourreau du comté de Lancastre, qui pendant vingt années d'exercice, avait exécuté quarante-huit criminels, fut accusé et convaincu d'avoir volé un cheval. Condamné à mort, il subit le sort de cet ancien artiste, rôti dans le taureau d'airain qu'il avait inventé.

Quelques années plus tard, deux ouvriers allèrent à la taverne jouer à pile ou face quel serait celui qui pendrait l'autre. Le perdant consentit à se laisser suspendre à une lanterne de la route d'Hamstead. Le garde de nuit l'ayant aperçu, coupa la corde. Le pendu tomba sur ses jambes, entra en fureur, se jeta sur le watchman, reconnut son service à coups de poings, déclara qu'il avait le droit de se faire pendre, qu'il avait joué à la pendaison, qu'il avait perdu, et que son camarade avait agi en homme de cœur. Puis il rejoignit ce dernier et le pria de recommencer l'affaire. On les conduisit tous les deux en prison.

Une fois sortis de captivité, ils se pendirent tous deux!...

(*Audience*).

DES SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

. . . .

Tout sauvage de l'Amérique du Nord, parvenu à l'âge de quatorze ou quinze ans, quitte, un beau matin, la hutte paternelle, et s'enfonce dans les solitudes environnantes, sans se préoccuper des dangers qu'il y peut courir. Là, observant un jeûne rigoureux, et ne cessant d'invoquer à haute voix le *Grand-Esprit*, il erre au hasard, jusqu'à ce qu'il tombe de fatigue, de besoin et de sommeil. Le premier oiseau ou le premier reptile qu'alors lui offrent ses songes, il le considère comme désigné par le *Grand-Esprit* pour être son mystérieux protecteur à travers les vicissitudes de l'existence. De retour dans sa famille, il raconte son rêve; ensuite, après avoir satisfait sa faim et sa soif, il repart; mais, cette fois, muni d'armes et de piéges, et il ne revient que quand il s'est procuré le reptile ou l'oiseau rêvé. Il l'écorche avec des soins minutieux, pour que la peau en reste bien entière : de cette peau il fait un sachet qu'il orne de son mieux, et que, dès lors, il doit toujours porter sur lui; c'est pour lui un précieux talisman, c'est son préservatif, sa sauvegarde; c'est presque son dieu, car il lui rend une sorte de culte : souvent il lui sacrifie et des chiens et des chevaux; souvent, pour peu qu'il s'imagine l'avoir offensé, il s'impose, en expiation de sa faute, un jour, une semaine de jeûne, ou quelque autre rude pénitence. A sa mort, avec ses restes sera enterré son fétiche, auquel il devra d'entrer tout droit dans le bienheureux pays des chasses éternelles. Chose plaisante! cet objet sacré porte le nom de *sac de médecine* ou seulement de *médecine*; et voici pourquoi : ces bonnes gens appellent *médecine* tout ce qui leur semble inintelligible, inexplicable, mystérieux, tout ce dont ils ne peuvent se rendre raison. Par exemple, dans leur indigente langue, un bateau à vapeur est une gigantesque *médecine*; et ce serait le plus innocemment du monde qu'ils traiteraient de *docteur en médecine*, un habile jongleur. Or, la valeur d'un *sac de médecine* dépasse toute appréciation. Aussi l'individu qui vendrait ou donnerait le sien tomberait-il dans le mépris de sa tribu, mépris dont il ne se releverait jamais; et sa disgrâce ne serait guère moindre s'il venait à le perdre, fût-ce même au milieu de la mêlée, en combattant vaillamment pour la cause commune; flétri de la dégradante épithète d'*homme sans médecine*, il faudrait, pour reconquérir la considération, qu'il remplaçât son bijou tutélaire par celui d'un ennemi tué de sa main sur le champ de bataille.

. . . .

Quand le chef d'une tribu de Sioux s'est déterminé à changer de lieu, il envoie ses *crieurs* proclamer sa résolution et l'heure du départ. Au moment fixé, on voit la pointe de sa tente s'agiter; c'est le signal : une minute après, toutes les autres tombent en même temps que la sienne; et bientôt on se met en route. Ces sortes de caravanes présentent l'aspect le plus bizarre. Les pieux de chaque tente sont partagés en deux faisceaux attachés par un bout, l'un à la gauche, l'autre à la droite d'un cheval, derrière lequel traîne le bout opposé; une forte perche transversale maintient une distance toujours égale entre ces deux faisceaux; et faisceaux et perche supportent, outre la tente soigneusement roulée, les effets, les ustensiles, les provisions du ménage, le tout surmonté de deux, trois et jusqu'à quatre femmes, avec autant d'enfans. Une autre femme dirige le cheval; elle marche en avant, courbée sous un énorme fardeau, ou bien elle se tient à califourchon sur sa bête, ayant souvent un poupon à son sein, et en croupe un marmot plus âgé, qui d'un bras s'accroche à sa ceinture, tandis que de l'autre il presse affectueusement un chien contre sa poitrine. Cinq ou six cents familles s'acheminent ainsi à travers les hautes herbes de cet immense pays plat. Les hommes, parfaitement montés, précèdent, flanquent ou suivent ce convoi grotesque, au nombre de quinze ou dix-huit cents; et la marche est fermée par un gros troupeau de chiens, parmi lesquels on a chargé, à l'instar des chevaux, ceux qui sont assez forts pour être utilisés de la sorte, et pas assez rusés pour se soustraire à cet honneur.

. . . .

En 1837, la tribu de Mandans se trouvait réduite à deux mille individus : aujourd'hui il n'en reste pas un seul; la race est éteinte. La petite vérole, qui leur était inconnue avant leurs relations avec nous, éclata subitement au milieu d'eux, et tous y succombèrent, sauf trente-cinq, lesquels, plus tard, furent massacrés par une tribu ennemie. Les Mandans formaient une peuplade vraiment intéressante, et différant beaucoup des autres pour les coutumes, les usages, ainsi que pour le physique. Ils n'étaient point d'une humeur belliqueuse; rarement ils portaient la guerre chez leurs ennemis; mais, quand leurs ennemis la portaient chez eux, ils trouvaient à qui parler. Du reste, cette petite nation, voyant bien qu'elle ne pourrait tenir tête, dans les vastes prairies de l'Amérique, aux Sioux ni aux autres tribus nomades, dix fois aussi nombreuses qu'elle, avait très judicieusement pris le parti de construire un village, de le fortifier et de s'y établir à demeure. Aussi avaient-ils fini par faire quelques progrès dans les arts mécaniques; on trouvait même sous leur toit de planches un certain confortable, un certain luxe, pour ainsi dire; et, s'il m'est permis d'employer une telle expression en parlant de sauvages, une ombre des raffinemens de la civilisation. Leurs mœurs, leurs manières se ressentaient naturellement de leur vie industrieuse; et c'est avec raison que les commerçans qui les avaient visités les appelaient *les aimables et bons Mandans*.

Lors de mon séjour parmi eux, je m'amusai à peindre leurs deux principaux chefs. Jamais peut-être ils n'ont éprouvé un étonnement pareil à celui que leur causèrent ces portraits. Ils n'avaient pas la moindre idée de l'art de la peinture, et mon apparition dans leur bourgade commença pour eux une ère nouvelle dans l'histoire de la *médecine*. Pendant mon travail, on ne se douta point de ce que je faisais, car je ne laissais pénétrer auprès de moi que mes deux modèles; et ceux-ci, soit par discrétion, soit par indolence, semblaient ne pas même soupçonner l'objet de ce travail; mais, dès qu'il fut terminé, j'eus un spectacle fort divertissant : ils poussèrent d'abord un cri d'admiration; puis, avec les mines les plus burlesques, chacun protestait à l'autre que sa ressemblance était parfaite; puis, se taisant tout à coup, et appuyant une main contre leur bouche (ce qui, chez la plupart des tribus de ce pays, est le témoignage d'une excessive surprise), ils promenaient des regards investi-

gateurs sur leurs portraits, sur moi, sur ma palette, sur ces couleurs dont ils ne pouvaient s'expliquer les effets. Enfin, ils vinrent me serrer la main avec une expression pleine d'affabilité; après quoi ils s'inclinèrent, prononcèrent à mi-voix les mots *te-ho-penee wash-ee*, et disparurent. On n'imaginait guère qu'ils venaient de me conférer ainsi une éminente dignité, la dignité la plus honorable, la plus enviée de l'état, le grade de *maître ès-arts, ès-mystères, ès-magie, ès-jonglerie*, c'est-à-dire, pour formuler tout cela en trois mots, la magnifique qualité de *docteur en médecine*. Chacun d'eux, rentré chez lui, alla s'asseoir gravement au coin de son feu; et, après avoir fumé quelque temps en silence, commença peu à peu à raconter ce qui avait eu lieu; de sorte qu'insensiblement ils se trouvèrent environnés de curieux ébahis qui les écoutaient bouche béante; leurs huttes ne désemplissaient pas. Ce n'est pas tout : une volée de femmes et de jeunes filles vint s'abattre autour de la mienne. Les yeux collés à toutes les fentes des parois, elles m'épialent avidement; d'instant en instant le foule grossissait; au bout d'une heure ma cabane représentait assez exactement une ruche assiégée par un nombreux essaim, et l'essaim ne se faisait pas faute de bourdonner. Aucun homme ne se montra d'abord : j'en vis ensuite quelques uns se glisser le long de la hutte, enveloppés dans leur robe, et avec l'air honteux de gens que la curiosité poussait là en dépit d'eux-mêmes, mais à qui la vanité reprochait d'y venir. Bientôt cependant l'affluence devint générale. Les chefs et les *docteurs en médecine* prirent possession de ma chambre, plaçant des sentinelles à la porte et ne permettant qu'à un petit nombre de privilégiés d'en franchir le seuil. Je témoignai alors devant l'auguste assemblée dans quels sentimens de gratitude et d'affection j'avais voulu reproduire les traits de leurs deux illustres concitoyens, et par des démonstrations aussi simples, aussi précises que possible, je m'efforçai de mettre à leur portée les procédés généraux de la peinture. On parut m'écouter avec beaucoup d'intérêt. Du reste, on ne tarda pas à reconnaître l'impérieuse nécessité de céder à l'impatience de la multitude agglomérée au dehors en lui laissant enfin voir ces tableaux. Ils furent donc suspendus au haut de la porte, et la peuplade toute entière put les contempler à son aise. L'effet de cette exhibition fut immense, il fut en effet fantastique. Les uns se mettent à glapir comme des renards effarouchés; les autres s'abandonnent lourdement aux transports dévergondés d'une danse frénétique; ceux-ci chantent à tue-tête; ceux-là, silencieux, portent sur leur bouche une main frémissante; il y en a qui, d'un geste terrible, plantent leur lance en terre, comme saisis d'une violente indignation; il y en a aussi qui dardent vers le disque du soleil une flèche ensanglanté, et courent s'enfermer chez eux.

Les jours suivans, les docteurs ne manquèrent pas de raisonner à perte vue sur cette nouveauté, et généralement les vieux se prononcèrent contre moi. « Pour qu'il soit possible, en regardant un individu, disaient-ils, de créer ainsi un autre lui-même, il faut nécessairement que par ce regard on s'approprie quelque chose de sa substance pour l'amalgamer avec les couleurs, ce qui ne saurait s'effectuer sans abréger sa vie. C'est donc une opération destructive, une opération des plus condamnables. D'ailleurs, quand l'étranger aura emporté loin d'ici cette portion de notre être, pouvons-nous espérer qu'après notre mort nous reposerons en paix dans nos tombeaux? Enfin, nos idées fussent-elles fausses, nos craintes exagérées, l'étranger est toujours un homme dangereux; car son pouvoir est sans bornes, et, puisqu'il est un homme, son âme n'est point sans passions. L'étranger en sait trop pour les Mandans : renvoyons, renvoyons l'étranger! » Puis ils entonnaient contre moi un chant lugubre et plaintif. Ne dirait-on pas que cela s'est passé chez nous?

A la longue pourtant je parvins à leur faire entendre raison; et je fus définitivement confirmé avec acclamations, avec toutes les cérémonies d'usage, dans l'éminentissime, dans la suprême dignité de docteur en médecine. Dès qu'ils furent bien persuadés que je n'étais point un esprit; ils ne crurent pas devoir s'opposer à ce que je fusse un docteur.

(*Commerce*.)

TENTATIVE D'ÉVASION AU MONT-SAINT-MICHEL.

Les détails suivans sont extraits d'un récit publié par le *Journal du Peuple* :

« Les quatre prisonniers qui viennent d'échouer, dans la dernière tentative d'évasion essayée au Mont-Saint-Michel, étaient Barbès, Martin Bernard, Blanqui et Hubert. Ce fut dans la nuit du 10 au 11 de ce mois, à trois heures du matin et par un de ces brouillards dont les habitans du centre et du midi de la France ne sauraient se faire une idée exacte, que le projet fut mis à exécution. Après avoir scié les barreaux de leurs cabanons, les détenus, arrivés au bas du grand escalier, parvinrent à le franchir sans obstacle, et atteignirent jusqu'à une espèce de terrasse fort élevée et qu'on appelle le Saut-Gauthier. Ce nom indique assez la hauteur du lieu et l'escarpement du mur qui l'environne; c'était de cet endroit qu'il s'agissait de descendre dans un chemin de ronde du côté des grèves, et qui aboutit à la caserne; une fois dans ce chemin, il n'y avait plus qu'un dernier mur à franchir pour gagner le bord de la mer, et une haute marée de trois ou quatre heures devait alors favoriser la fuite des évadés.

On attacha donc au parapet de la terrasse une longue corde qu'on avait pu, à force de soins et d'adresse, dissimuler à la surveillance des gardiens; et quand cette corde fut solidement fixée, l'un des prisonniers put se lancer le premier dans l'espace. Ce fut Barbès qui tenta l'aventure; ses trois compagnons, penchés sur l'abîme, respirant à peine, le perdirent presque aussitôt de vue dans cette atmosphère épaisse qui laissait difficilement arriver jusqu'à eux le bruit lointain de cette périlleuse descente.

Un moment, tout bruit avait cessé, et les trois prisonniers restés sur la plate-forme du Saut-Gauthier, persuadés que Barbès, arrivé au talus en pente rapide qui va du bas du mur de la terrasse jusqu'au chemin de ronde, n'éprouvait plus d'obstacles, se disposaient à lancer un second compagnon sur cette route aérienne, lorsque tout à coup un grand bruit parvint à eux : c'est le fracas causé par un corps qui roule impétueusement sur une pente rapide, emporté par un mouvement qui s'accélère, et que rien ne peut arrêter! Plus de doute, c'est le malheureux Barbès qui, arrivé à ce talus, n'a pu se maintenir, et roule comme un tourbillon au milieu de cette obscurité effrayante qui ne permet ni de voir ni de conjurer le danger.

Quelle affreuse position pour ces trois hommes, debout, les yeux attachés sur ce gouffre brumeux et sans fond, et qui leur renvoie le bruit d'une chute terrible, mortelle sans doute!

Barbès! Barbès! ce cri s'échappe à la fois de ces trois poitrines oppressées, et l'alarme donnée ainsi à la sentinelle voisine, est bientôt communiquée à toutes. Les gardiens sont sur pied, les soldats prennent les armes, les clefs et les verroux retentissent, mais les feux de vingt lanternes errantes dans cette nuit impénétrable, ne parviennent pas à vaincre l'obscurité qui règne partout.

Les trois prisonniers sont saisis sur la terrasse et ramenés dans leurs cabanons, mais le quatrième, qu'est-il devenu? Sauvé peut-être! mort ou mortellement blessé, sans doute, par cette chute dont on ignore les circonstances, mais que tout conspire à présenter sous d'effrayans indices. Les recherches continuent dans le mur de ronde, au milieu de ces rochers sur lesquels repose tout entier le vieil édifice de Saint-Michel, et c'est là qu'une fatalité inouïe fait découvrir le malheureux Barbès, qui, tout contusionné d'une chute aussi horrible, s'était pourtant traîné à plus de cent pas de l'endroit où il était tombé et s'était blotti dans l'intervalle de deux rochers. Deux fois les gardiens ont déjà passé près de lui sans l'apercevoir; deux fois, en s'appelant et se cherchant les uns et les autres, ils ont dirigé la lumière de leurs lanternes de son côté sans rien découvrir. Immobile et les yeux fermés, le pauvre prisonnier comprime

les battemens de son cœur, voudrait pétrifier pour un moment tout son être et devenir semblable à la pierre qui lui sert d'abri; pourtant il veut voir si le danger se rapproche encore ou s'éloigne, il ouvre les yeux et la lueur de son regard, si passagère qu'elle ait pu être, se rencontrant par un hasard fatal sous l'œil scrutateur d'un de ceux qui le cherchent, suffit à le trahir.

Bientôt on le ramène ou plutôt on le rapporte dans son cabanon; le médecin de la prison est averti, on entoure le lit du blessé, et ce fut un instant solennel et singulier que celui-ci : au milieu de la nuit, sous les voûtes froides et noires de la prison, à la lumière chancelante de lanternes mal éclairées, les gardiens et les trois compagnons de Barbès, pêle-mêle autour de ce lit de douleur, où le médecin examine avec soin quels sont les suites de cette funeste tentative.

Enfin, le médecin a parlé : beaucoup de contusions, mais pas une fracture, rien de lésé dans les régions importantes, une forte saignée et un long repos!

Au bout de quatre ou cinq jours, Barbès a pu se lever, et ses amis peuvent être complètement rassurés sur les suites de cet événement.

THÉATRES.

ODÉON. — *L'Avocat de sa cause*, comédie en un acte et en vers de M. CAMILLE DOUCET. — Un jeune avocat est fort épris d'une charmante femme qui n'a qu'un seul défaut, celui de viser à l'esprit. Pour la punir, il feint de vouloir la quitter et rompre un mariage depuis long-temps arrêté; enfin il parvient à lui faire comprendre tout le ridicule de sa position, et lui apprend que jamais il n'a cessé de l'aimer.

Cette comédie, à laquelle on ne peut reprocher que le manque d'action, a réussi complètement. C'est une fine critique de nos femmes de lettres, qui ne pardonneront jamais à l'auteur d'avoir mis dans sa pièce plus d'esprit qu'elles n'en sèment d'ordinaire dans leurs ouvrages. *Il entre bien du fiel dans l'âme d'un bas-bleu* : aussi, était-ce chose risible que de voir la figure de ces dames à la première représentation; la mine de leurs maris pouvait seule y faire pendant.

Les trois fils, comédie en trois actes de M. M*** — Voici un ouvrage dont le dénouement a été fort triste, puisque l'auteur n'a pas pu même être nommé; cependant cette comédie, dont les caractères sont tracés avec hardiesse et qui renferme de belles situations dramatiques, méritait assurément un sort moins rigoureux.

M. Dorban a trois fils : Rodolphe, jeune homme au cœur chaud, à la tête bouillante, plein d'énergie, de courage, mais rebelle à toute loi, ne pouvant supporter aucun frein; puis ses deux frères dont le caractère est en tout point un contraste avec le sien. Tous deux sont doux, charmans en apparence, rangés, mielleux; enfin le premier est un mauvais garnement, et les deux autres seraient des modèles de vertus s'ils n'étaient des hypocrites. Rodolphe a des duels, des maîtresses; il bat les gens de la maison, fait des dettes, et finit par épuiser la patience de son père qui le chasse de sa présence.

Un matin les deux derniers fils de M. Dorban se présentent chez leur père; ils lui avouent que le commerce entrepris par eux a pleinement réussi, et le prient de recevoir une somme assez importante en dépôt chez lui. En ce moment, leur mère arrive et apprend à son mari qu'un affreux malheur vient de les frapper; ils sont ruinés, car leur banquier a fait faillite et s'est brûlé la cervelle. Dorban reste accablé d'abord en apprenant cette nouvelle, mais il se rappelle le dépôt que ses fils veulent lui faire, et les prie de lui laisser pour quelque temps cette somme. Les deux frères s'y refusent en l'accablant de leurs reproches et de leur froideur; alors Dorban s'aperçoit de la faute qu'il a commise en chassant Rodolphe et en se laissant prendre à l'hypocrisie de ses deux autres enfans.

— Qui donc me sauvera, s'écrie-t-il avec douleur?

— Moi! mon père, répond Rodolphe en se jetant dans ses bras.

Tout est pardonné, comme on le pense bien, et le père oublie, dans la tendresse de ce fils, l'ingratitude des deux autres.

Tel est le fond de cette comédie si mal accueillie par le public et les journaux.

Pour ne faire pourtant aucune injustice à la presse ni au public de l'Odéon, nous devons dire que beaucoup d'expressions nous ont semblé hasardées, que le second acte s'enchaîne mal avec le premier, et qu'il y a trop de vague dans l'intrigue. Nous avons été surpris de voir que *la claque*, qui d'ordinaire *chauffe* si bien les premières représentations, ne faisait pas le plus petit effort pour soutenir cet ouvrage, et même mêlait ses cris et ses sifflets aux cris et aux sifflets de la salle. Dès la première scène, des gens mal intentionnés avaient fait entendre des huées de mauvais augure qu'ils ont continuées jusqu'au moment où le rideau fut baissé. Nous devons rendre justice à Pierron qui a joué avec un talent remarquable le rôle de Rodolphe, et à Achille qui a mis beaucoup de chaleur dans celui de Firmin; quant à l'auteur, c'est un homme d'esprit qui se consolera facilement dans le souvenir de ses anciens succès et prendra sans doute bientôt sa revanche.

Le maréchal de Montluc, drame en trois actes et en vers par M. MARY LAFON. — Le maréchal de Montluc cache avec soin l'existence d'un fils qu'il aime, lorsqu'il apprend que ce fils est accusé de haute trahison et doit périr. Le vieux guerrier se jette aux pieds de la reine qu'il a servie avec tant de dévouement, et ne peut obtenir la grâce de son fils qu'avec beaucoup de peine. Enfin il y parvient, mais il a promis de faire assassiner un ami de son fils, d'Aubigné, et il rassemble ses bourreaux. Ceux-ci, en voulant exécuter la volonté du maréchal, tuent son fils qui vient expirer dans ses bras. Il est fâcheux que cette dernière scène soit une imitation complète du cinquième acte de *la Tour de Nesle*, car elle serait d'un bel effet.

ARMAND DUPLESSIS.

— Le comité de lecture du second théâtre français vient de recevoir, par acclamation, une comédie en trois actes, en vers, de M. Lesguillon, intitulée *les Prétendans ou les Glinet de 1840*. Cette comédie qui s'attaque à de graves ridicules, offre, dit-on, un tableau animé de la politique actuelle.

FOLIES-DRAMATIQUES. — *Le Peintre d'Animaux*, vaudeville en deux actes par M. ROCHEFORT. — Un imbroglio, spirituellement mis en scène, a fourni toute l'intrigue de ce petit vaudeville. Bouché, peintre d'animaux, a peu de pratiques et peu d'argent, tandis que son homonyme, qui vient de terminer le portrait de Mme de Pompadour, est en faveur à la cour. La misère s'est emparée de l'intérieur du pauvre peintre d'animaux, lorsqu'on vient le chercher mystérieusement en voiture pour faire le portrait de la belle Hermine. C'est sans doute une chaste favorite, se dit Bouché qui reçoit le premier quartier d'une pension de dix mille francs qu'on lui assure.

Arrivé à Chambéry, Bouché est mis en présence de la personne qu'il doit peindre, c'est une charmante princesse qui tient sur ses genoux une fort belle chatte. Bien, se dit le peintre, j'avais deviné juste, et il se mit à peindre avec ravissement l'animal sans plus penser à la princesse qu'il regarde comme un accessoire assez inutile. La miniature terminée, on l'emballe avec soin et elle est envoyée au duc de Parme. Le duc qui pensait recevoir le portrait de la princesse Hermine et qui ne voit qu'une jolie chatte, prend cette aventure pour une mystification, et le pauvre Bouché est accusé d'avoir des intelligences avec des ennemis de la Savoie. Par bonheur pour lui, tout se découvre, et la pièce se termine par de nombreux bravos qui ont dû prouver à Bernard Léon le plaisir que le public éprouvait à le revoir.

ARMAND DUPLESSIS.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

20 février. — La rigueur de l'hiver augmente chez nous de jour en jour, dit une lettre de Vienne, du 9 février, à un tel point que le thermomètre de Réaumur marque régulièrement le matin et le soir de 12 à 13 degrés. La cherté du bois est cause que les pauvres de Vienne souffrent beaucoup, malgré la bienfaisance connue des classes aisées qui rivalisent d'efforts pour les soulager.

Les nouvelles de Hongrie, de Transylvanie, de Valachie et de Servie parlent également du froid extraordinaire et des masses énormes de neiges qui ont rendu les chemins presque impraticables. Dans la Valachie ainsi que dans la Transylvanie et dans plusieurs parties de la Hongrie, des troupes de loups sont venues augmenter les maux de la saison. L'avant-dernier courrier de Buckarest a été attaqué sur la route d'Hermanstadt par ces animaux poussés par la faim. Le dernier courrier annonce que la diligence a été trouvée sur la route sans guide et sans chevaux, mais avec les lettres et les marchandises intactes: de deux hommes et de plusieurs chevaux, on n'a retrouvé autour de la voiture que très peu de traces; ce sont des ossemens.

— La *Guienne* rapporte qu'à sa mort, le 29 avril 1792, Gustave III fit placer dans une salle de l'université d'Upsal, ville où les rois de Suède sont sacrés, un grand coffre surmonté d'un autre plus petit, tous les deux fermés avec des verroux et des chaînes de fer. Ces deux coffres ont été légués à l'université avec ordre de ne les ouvrir que 10 ans après sa mort. N'est-il pas curieux de savoir ce que contiennent ces deux mystérieuses boîtes? et songe-t-on à Upsal à exécuter religieusement, le 30 avril prochain, les dernières volontés du monarque suédois?

21.—La cour royale de Paris, réunie en audience solennelle, était saisie de la question de savoir si un prêtre peut adopter. Il s'agissait dans l'espèce d'une adoption faite par M. Charles Houel, qui, entré dans les ordres sacrés en 1791, avait cessé l'exercice du ministère ecclésiastique en 1793, et après avoir parcouru la carrière diplomatique, avait été appelé sous l'empire à un poste éminent dans l'administration de la guerre. La cour, après avoir entendu Mᵉ Ferdinand Barrot, avocat des appelans, Mᵉ Moulin, avocat de l'intimé, et les conclusions de M. l'avocat-général Glandaz, a confirmé le jugement qui avait validé l'adoption. La cour s'est fondée sur ce que M. Charles Houel avait, depuis 1793, quitté les fonctions ecclésiastiques, et elle a déclaré que dès-lors rien ne s'opposait à ce qu'il adoptât.

22. — Une évasion opérée avec beaucoup d'adresse vient de mettre en émoi l'administration de la prison de Saint-Lazare.

Une dame de charité, dont l'occupation constante est d'aller dans les greniers, dans les hospices et dans les prisons porter des consolations et des secours, se rendit hier dans la maison de Saint-Lazare pour distribuer des aumônes à quelques-unes des malheureuses femmes renfermées dans cet établissement pénitentiaire. Arrivée dans la salle d'entrée, elle y déposa son chapeau, orné d'un voile de dentelle noire, sa pelisse et son manchon; puis, conduite par une des sœurs, elle monta dans les salles pour y accomplir sa pieuse mission. Une des détenues, qui avait tout observé, profita de l'absence momentanée de la sœur, revêtit à la hâte les effets déposés sur une chaise par la charitable visiteuse, et, baissant son voile, elle se présenta hardiment à la grille, dont la porte lui fut immédiatement ouverte, et elle sortit sans qu'aucun des gardiens eût soupçonné la ruse. Indépendamment des vêtemens qu'elle s'était appropriés, la fugitive s'était emparée d'une timballe d'argent abandonnée par la sœur au moment où celle-ci était sortie pour servir de guide à la dame de charité.

23. — M. Jobart publie l'article suivant dans le *Courier belge*. « Un essai mystérieux vient d'être fait sur la Tamise avec un succès tellement concluant, que les inventeurs se sont empressés de démonter leur appareil pour attendre la délivrance de leur patente. Il s'agit de l'emploi direct de la vapeur sortant des chaudières, pour donner l'impulsion au navire. Voici ce qui nous en est revenu: deux trombes placées à l'arrière du navire donnent successivement entrée à l'eau, qui est alternativement refoulée par la vapeur, sans que celle-ci vienne en contact avec l'eau, dont elle est séparée par un matelas d'air. L'intérieur des trombes est garni de bois pour diminuer la condensation. Ces trombes sont infléchies; de cette manière, l'eau n'occupe que la partie inférieure, tandis que l'air vient remplir la partie élevée au-dessus de la flottaison. Chaque bouffée de vapeur, lancée dans l'air emprisonné, produit à peu près tout l'effet utile que l'on peut en obtenir.

« Cette invention rendrait donc les 40 à 50 pour cent de force perdue dans les frottemens du mécanisme ordinaire des bateaux à vapeur; elle épargnerait en outre les frais de la machinerie, la place et le poids qu'elle occupe dans les bateaux. Les dangers seraient moindres et le personnel serait réduit à celui des chauffeurs. Il est à regretter que cet artifice ne soit pas applicable à toutes les autres machines à vapeur; mais patience, c'est là un résultat auquel on parviendra. »

24. — En Angleterre, la dépense d'un soldat est de 540 fr.: c'est fort cher; aussi l'Angleterre a-t-elle peu de soldats. Elle est en France de 340 fr., en Prusse de 212 fr., de 240 en Autriche, et de 120 en Russie.

— Depuis long-temps on était sans nouvelles de l'expédition d'exploration américaine, et l'on commençait à ressentir quelque anxiété sur son sort. Mais des journaux des îles Sandwich, reçus par la voie de Vera-Cruz et de Mazatlan, ont appris que les navires de l'expédition se trouvaient au commencement d'août dans ces parages. Le vaisseau le *Peacock* et la goëlette *Flying Fish* ont découvert, dans le groupe de l'archipel Vamora, une nouvelle île dont les habitans n'avaient encore vu aucun homme blanc et se sont enfuis à leur approche. Dans une autre île, les autorités ayant refusé de leur livrer un chef qui, quelque temps auparavant, avait tué un Américain, ces deux bâtimens dispersèrent les habitans à coups de mitraille, débarquèrent leurs équipages et brûlèrent trois villages. A King's-Mill, un de leurs matelots ayant été tué, un nouveau conflit s'en suivit, dans lequel un grand nombre d'habitans furent massacrés. Les journaux américains qui naguère avaient traité de barbares, d'infâmes, etc., les représailles d'un navire français dans un cas semblable, ne disent mot cette fois?..... Un des bâtimens de l'expédition, le *Peacock*, s'est perdu dans la rivière Colombia, sur le territoire d'Oregon qui était le but final de leur voyage. Rien n'a pu être sauvé, excepté les instrumens nautiques; mais aucun homme n'a péri.

— M. le docteur Braun, de Fuerth, rapporte qu'il a conseillé à l'un de ses frères, atteint de phthisie avancée, et n'ayant plus que quelques mois à vivre, l'usage du sang chaud. Le malade se rendit chaque jour à l'abattoir, et là il prit un verre de sang de veau: on recueillait ce liquide sur un tamis, au moment où l'on saignait l'animal, et l'ingestion avait lieu immédiatement après, c'est-à-dire sans donner au refroidissement le temps de s'opérer.

Sous l'influence de cette médication si simple, mais en même temps si dégoûtante, la maladie cessa de progresser, puis l'amélioration se prononça de plus en plus, et enfin la santé se rétablit complétement. M. Braun annonce que dix ans se sont écoulés depuis cette époque, et que son frère, qui s'est marié, est aujourd'hui père d'un enfant bien portant.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU
rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.

13e Année. — N° 12. Lundi 28 Février 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

Vte DE TESSIÈRES-BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

On s'abonne à Paris, rue du Hasard-Richelieu, 6. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

Le Cabinet de Lecture paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. Prix : 15 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 45 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 centmes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

Au présent numéro est jointe une gravure de Mode.

LA CICATRICE.

I

M. de Bréard demande si Mademoiselle peut le recevoir.
— Il est seul?
— Oui, Mademoiselle.
— Faites entrer.
— Ici, dans l'atelier?
— Ici même.

Celle qui donnait cet ordre, et qu'on appelait mademoiselle, n'avait plus rien à craindre des conséquences d'un tête-à-tête. Qu'on se figure une grosse et courte personne, ayant le port d'une reine de théâtre et le visage d'un chanoine du bon temps, la tête habituellement nue et les cheveux tout-à-fait blancs; mais, à part ces premiers dehors, qui étonnaient et faisaient sourire, Mlle Elise Dévigne avait une physionomie ouverte où se peignaient l'esprit le plus vif, le jugement le plus prompt comme le plus subtil, et elle possédait un talent d'artiste pour lequel elle ne trouvait de rivaux que parmi les maîtres. Tout ceci explique assez le court dialogue qu'elle venait d'avoir avec sa femme de chambre, mais non pas encore la promptitude qu'elle mit à couvrir son ouvrage et à s'éloigner de son chevalet.

Maxime de Bréard entra presque aussitôt. C'était un homme d'une trentaine d'années, de tournure noble, de mise aristocratique, dont le visage et les manières respiraient une distinction parfaite; seulement la sévérité habituelle de sa physionomie, en contraste avec la douceur de ses traits, sa réserve absolue, en contraste avec son âge, accusaient en lui l'inquiétude d'un homme qui ne marche pas dans ses voies, qui cherche même ou qui attend sa condition d'existence. Que manquait-il donc à sa vie? Il se croyait bien impénétrable; voyons s'il avait trompé tout-à-fait Elise Dévigne.

— Bonjour, cher Monsieur, lui dit-elle tout de suite en allant à sa rencontre. Voilà une aimable surprise: car vous n'êtes pas visiteur.

— Et vous, Mademoiselle, vous n'êtes pas abordable, répliqua Maxime en souriant. Voyez, je suis à peine sur votre seuil, que déjà vous m'attaquez au défaut de l'armure.

— Eh bien! asseyez-vous et mettez-vous en garde. Voilà deux mois que vous êtes à Blois. Vous vous êtes présenté chez tout le monde en arrivant, vous avez reçu des invitations de tout le monde, et vous n'avez encore rendu aucune visite.

— Je viens de les rendre toutes ce matin.

— Ah! c'est différent, je suis prise... et je n'ai rien à répondre, à moins de vous demander pourquoi je suis la dernière sur votre liste.

— Parce que je voulais rester plus long-temps auprès de vous.

— A merveille! Vous êtes en répartie. On dirait qu'il vous arrive aujourd'hui quelque chose d'heureux.

— Au contraire, quelque chose de fort triste. Les visites que je fais sont des visites d'adieu.

— Des visites d'adieu!

— Oui, Mademoiselle, je pars demain.

— Demain? En êtes-vous bien sûr?

— A moins que vous ne trouviez le secret de me retenir, que vous ne lisiez dans les cœurs...

— Je n'ai pas tant de puissance; mais déjà vous avouez l'existence d'un secret. Voulez-vous parier que j'en sais la moitié?

— Soit, et de grand cœur! car je suis trop sûr de conserver la première, pour avoir peur de perdre la seconde.

— Eh! bien, levez-vous.

Et marchant vers son chevalet, Mlle Dévigne releva le papier de soie qui couvrait son ivoire. A la vue de la miniature presque terminée qu'elle lui montrait ainsi, et qui était un portrait de femme, Maxime ne put réprimer un vif mouvement de stupéfaction. La maligne demoiselle le regarda en riant:

— Et bien, dit-elle, partez-vous encore demain?

— Non, certes! répondit le jeune homme malgré lui.

— Cependant le visage que je vous montre vous est inconnu?

— Complètement.

— Ce n'est pas l'objet égaré de votre passion que vous retrouvez sous mon pinceau. Ces hasards-là sont trop commodes pour être fréquens.

— Sans aucun doute, et je n'ai jamais vu l'original de cette peinture.

— Et cependant vous resterez, vous me demanderez son nom, sa demeure, son histoire; vous la verrez, vous serez assidu, amoureux peut-être; car, vous pouvez en juger, elle est jeune et fort jolie; et puis, quand vous aurez dansé avec elle...

— Achevez!

— Oh! non pas, je ne veux rien risquer. Je ne me suis engagée à à savoir que la moitié du secret, c'est à vous à me dire l'autre. Remarquez maintenant que cette jeune fille n'a sur les traits aucun signe particulier, reconnaissable. C'est une beauté pure et correcte, et rien n'a pu vous frapper en elle, si ce n'est peut-être qu'elle est en costume de ville, et que vous donneriez beaucoup pour la voir en toilette de bal.

— Est-il possible!

— Ah ça, monsieur de Bréard, vous nous supposez donc bien peu clairvoyante?... Revenez vous asseoir.

Maxime obéit machinalement, et Mlle Dévigne reprit:

— Tenez-vous bien, je vais vous interroger.

— Je suis à vos ordres.

— Monsieur de Bréard, vous avez à peu près trente ans; il y a quatre ans, en 1812, vous étiez officier de cavalerie, et cette année-là vous avez donné votre démission.

— Oui, c'est moi-même qui vous ai fait connaître ces détails.

— Monsieur, depuis ce temps, vous habitez Paris; vous êtes peu voyageur, peu soucieux même des distractions qu'autorisent votre rang et votre fortune; et cependant vous allez beaucoup dans le monde, sans vous y plaire; et cependant vous êtes arrivé tout à coup à Blois, dans le plus triste évêché de France, où vous ne connaissiez personne. Là, depuis deux mois, vous vous faites accueillir dans les maisons importantes, surtout quand il s'y trouve de jeunes femmes ou de jeunes filles, montrant beaucoup d'empressement auprès de chacune, à tour de rôle, tant que vous les voyez dans leur intérieur ou à la promenade, apportant à cette tactique une exquise convenance et une circonspection extrême, mais la trahissant par le fait même de son application à tout le monde,

— Qui vous a dit cela?

— Laissez-moi finir. On ne vous voit jamais vous fixer auprès de celles qui souvent pourraient vous captiver, et que séduisent quelquefois en secret vos nombreux avantages. Aussitôt que vous êtes parven[u à] provoquer quelques bals, quelques soirées, aussitôt que vous avez vu [les] plus gracieuses personnes sous cet uniforme impitoyable de la fête [qui] ne garde aucun de leurs secrets, vous les négligez de la manière la p[lus] dédaigneuse et la plus absolue. On s'attendait parfois à une demande [de] mariage, on ne reçoit pas même une visite. Vous paraissez de plus e[n] plus triste, abattu, découragé, jusqu'au jour où vous revenez à l'as[sis]tence en annonçant votre départ... comme aujourd'hui.

— Mais, mademoiselle, comment savez-vous?...

Mlle Dévigne s'écria en riant:

— Par vous-même, en ce moment. J'ai observé, j'interroge et [vous] me répondez: donc ce qui n'était qu'une conjecture est à présent u[ne] certitude.

Maxime se mordit les lèvres et se promit de prendre sa revanche.

— Ah ça! dites-moi, monsieur l'officier: est-ce que le fanatisme d[e] l'art aurait aussi embrasé votre âme? Est-ce que vous avez vu, dans v[os] étapes glorieuses au sein des contrées antiques, la taille d'une Galathée, le buste d'une Isis, l'épaule d'une Cythérée de marbre ou de gran[it] que vous cherchez partout, que possède votre imagination et qui manqu[e] à vos yeux? Est-ce qu'un avis secret donné par quelque amateur...

— Oh! pour le coup, interrompit le jeune homme, vous perdez l[a] gageure; car vous vous égarez avant d'être au milieu de la vérité.

— Peut-être, repartit Mlle Dévigne, qui avait, comme on dit, plai[dé] le faux pour savoir le vrai. Ainsi, ce n'est pas là ce que vous cherche[z]; ainsi, ce n'est pas seulement à Blois que vous êtes venu; ce n'est p[as] seulement la France que vous avez parcourue autrefois; c'est l'Europe... Monsieur de Bréard, vous avez été en Italie.

— Cela n'est pas impossible.

— En Toscane.

— Ciel!

— Vous avez été en Toscane, à la cour de la princesse Elisa.

— Mademoiselle!...

— Vous étiez à la cour de Florence en 1812. J'en étais sûre!... N'a[i]-je pas gagné mon pari?

— Eh bien! oui, s'écria Maxime décontenancé; mais du diable si je sais comment!..... Si c'était!..... dit-il en s'avançant vers le portrait... Mademoiselle, au nom du ciel! je vous conjure de me faire connaître cette personne!

— Vous paierez votre enjeu?

— Sans doute.

— Eh bien!... ma foi, la voici!

En effet, comme si Mlle Dévigne eût possédé la baguette d'une fée, une dame et une jeune fille entrèrent au même instant dans l'atelier. L'artiste alla vivement au devant d'elles et pressa amicalement les mains de la première en l'appelant Mme Pernaux, puis elle embrassa tendrement la seconde en la nommant sa chère Irma. C'étaient la mère et la fille.

Maxime se tenait à l'écart, fort ému, et observant avec une grande préoccupation les nouvelles venues. Irma était d'une beauté pure et d'une fraîcheur éblouissante. C'était, je ne puis mieux m'exprimer, un[e] chaste brune. Puis on voyait déborder en elle cette amabilité que donne le bonheur assidu aux cœurs innocens, ce quelque chose d'épanoui et de rayonnant qui ranime les autres cœurs et semble tout à coup leur don[ner] la vie. Son visage ovale, au profil grec, ses grands yeux d'un bleu fon[cé] qui brillaient d'âme et de santé, sa taille svelte, son air de candeur e[t] de bonne volonté, la rendaient cependant plutôt sympathique pour un[e] femme artiste comme Mlle Dévigne, qui paraissait en raffoler, que pou[r] un homme romanesque comme Maxime, dont le trouble, en ce moment, n'était pas causé par cette virginale perfection. Je ne sais même pourquoi un instinct secret le portait à s'occuper davantage de la mère, peti[te] femme nerveuse et mince, encore gracieuse, encore jolie, mais déjà f[a]née, sur le visage de laquelle on surprenait facilement la trace des pa[ssions]

sions légères et l'empreinte d'une coquetterie vainement abjurée avec la jeunesse.

Mme Pernaux ne fit pas d'abord grande attention à Maxime de Bréard qu'elle semblait n'avoir jamais vu; elle dit à Mlle Dévigne, après les premiers complimens :

— Vous croyez peut-être que nous venons prendre séance? Eh bien! pas du tout, nous venons vous enlever.

Et comme Mlle Dévigne faisait un signe de tête qui présageait de la résistance :

— Oh! poursuivit-elle, n'essayez pas de vous défendre. Il y a plus d'un mois que vous n'êtes venue aux Terrasses; il fait beau, les chemins sont superbes, j'ai deux places dans ma voiture, et nous vous emmenons. D'ailleurs, Annette que vous aimez, veut vous montrer une aquarelle dont vous serez contente.

—Vraiment, je ne le puis, répondit Elise en riant. Je me suis engagée précisément avec monsieur qui vient d'accepter mon dîner de religieuse, et vous comprenez...

Cet heureux mensonge ne laissa pas à Mme Pernaux d'autre ressource que d'interrompre Mlle Dévigne, en disant :

— Présenté par vous, monsieur sera le bienvenu, et c'est lui que je supplierai de venir sans façon, de vous entraîner à sa suite. Les parties impromptues sont les meilleures, et notre plaisir d'aujourd'hui est entre ses mains.

— Et je n'ai garde de le compromettre, Madame, s'empressa de répondre le jeune homme.

— Vous acceptez?

— De tout mon cœur; et sans façon, comme vous voyez.

Mais plus il l'examinait, plus il l'entendait, plus aussi Maxime se sentait agité par la rencontre de cette femme. Elle-même, en le remerciant et en l'envisageant pour la première fois, ne put réprimer une fugitive expression de surprise qui passa sur ses traits, ni commander à son regard, qui plongea rapidement dans le regard interdit de Maxime.

Pendant ce temps Irma disait tout bas, en riant, à Mlle Dévigne :

— Mais, ma bonne amie, présentez donc au moins ce monsieur à maman.

— Ah! c'est vrai! A propos, chère dame, je vous présente M. de Bréard, ancien officier de chasseurs au service de l'empereur et roi.

— M. de Bréard! dit Mme Pernaux en tressaillant; mais elle surmonta vite son premier mouvement, et l'expliqua en ajoutant :

— Oh! mais nous sommes en pays de connaissance; Mlle Dévigne nous a beaucoup parlé de Monsieur depuis son arrivée à Blois.

Et pendant que Maxime répondait de son mieux, en tâchant de déguiser son propre embarras :

— Quoi! disait encore Irma à l'oreille de l'artiste, c'est là ce monsieur de Bréard qui est si original et si difficile?... Oh! tant mieux!

— Comment, mademoiselle?

— Oui, dit la jeune fille en rougissant et en se reprenant, nous verrons ce qu'il pensera d'Annette.

— Ange et démon! dit Elise en lui montrant le doigt.

— Eh bien! reprit Mme Pernaux d'un ton enjoué, voilà qui est entendu; je vous donne une demi-heure; nous faisons quelques courses, et nous revenons.

Et en se retirant avec Irma, Mme Pernaux se trahit encore, malgré tout, par ce regard tragique et prompt comme l'éclair, qui s'échappait vers Maxime du milieu de ses sourires.

A peine ce dernier fut-il seul avec Mlle Dévigne, que, lui saisissant la main, et éprouvant un trouble inexprimable :

— L'histoire, dit-il, l'histoire de cette dame?

— Comment! vous me prenez donc pour un dictionnaire! s'écria gaiement la grosse demoiselle. Et quel ton tragique!

— Parlez, de grâce!... Son mari?...

— Il n'existe pas de M. Pernaux.

— Un nom d'emprunt!... Sa demeure?...

— Elle vous l'a dit elle-même : ce sont les *Terrasses*, à deux lieues d'ici; une habitation charmante, à mi-côte, au bord de la Loire, avec un parc sur le plateau, et les jardins en terrasses qui descendent jusqu'au fleuve.

— On ne la rencontre pas dans le monde?

— Elle ne voit personne.

— Son histoire?

— Voilà où je vous admire! Il semble que je fasse collection d'histoires. Mais, hélas! je suis pour la sienne comme pour la vôtre; je n'en sais que la moitié... Enfin, n'importe! la voici : Nous sommes dans le printemps de 1796, aux environs de Gênes...

— Oh! très bien : armée d'Italie.

— Vous y êtes. Figurez-vous maintenant un officier de la République; vous savez? habit large et râpé, pantalon rayé de rose, chapeau plat, aigrette tombante, moustaches énormes, en marche dans les montagnes à côté de sa compagnie. On descend pour la première fois dans le bassin de la Bormida. La joie et la confiance rayonnent sur les rudes visages. Depuis Saorgio, on n'a fait que vaincre; en quelques jours on a franchi ces Apennins qui nous arrêtaient depuis quatre ans, et voici qu'avec le printemps on entre en Italie. C'est à n'en pas croire ses yeux, et voilà ces pauvres gens tout heureux et tout rassurés parce que tout à l'heure ils vont avoir des habits neufs à Milan. Notre officier, qui est un lieutenant, marche joyeux comme les autres, en regardant devant lui les vallons qui s'élargissent, l'horizon qui s'égale; mais bien souvent aussi son regard se détourne et se porte encore plus radieux vers les derniers rangs de sa troupe, que suivent deux ou trois chariots. Dans le premier de ces chariots, il y a sa femme, jeune et gentille, et comme lui plébéienne; dévouée à son mari, dévoué à la France, enthousiaste par amour, elle a voulu le suivre, elle est enceinte de six mois, et l'Italie sera conquise avant que la jeune femme soit devenue mère. Ce lieutenant s'appelle Philippe Méliot.

— Méliot!

— Qu'avez-vous donc?

— Rien... Continuez, je vous supplie.

— Mais une femme enceinte ne pouvait résister aux émotions et aux fatigues d'une pareille expédition. Celle de Méliot mourut en donnant le jour à une fille, aux environs de Mantoue, quelque temps après l'investissement; et le pauvre officier s'en fut, pleurant, chercher une nourrice dans les campagnes où Virgile avait eu la sienne; et depuis lors ce fut un homme qui se battait bien, qui faisait son devoir, mais qui ne vivait plus des impressions de son époque et qui ressemblait à une machine de guerre. Rude et triste, sans peur, mais sans enthousiasme, acteur automate dans le drame merveilleux qui commençait alors, il revenait, deux ans après, par le même chemin, escortant encore les convois à l'arrière-garde, et tournant encore les yeux vers une des voitures qui le suivaient; mais quelle différence! On fuyait, sous Schérer, les bords de l'Adige; on frémissait, dans les rangs, de colère et de honte; et l'ennemi, grossi de Cosaques, n'était plus en avant, mais en arrière, en arrière de ce convoi, où Philippe ramenait sa petite orpheline, confiée aux soins d'une vivandière. A Gênes pourtant on s'arrêta, et, Dieu merci! pour ne plus reculer de la sorte. Philippe faisait partie de la garnison. Hélas! le reste est une histoire trop vulgaire. Trois ans de deuil avaient amorti ses regrets; il distingua, au théâtre, une cantatrice de second ordre, qu'on appelait Eucharis.

Lieutenans et capitaines se pressaient autour d'elle. Jeune, presque novice au théâtre, où son talent pouvait un jour la porter au premier rang, mais où déjà sa beauté mignonne et agaçante, son charme provocateur, ses manières pétillantes la mettaient hors ligne, elle devait, elle pouvait seule s'emparer d'une âme simple émoussée par le chagrin. Philippe en fut sérieusement épris, et il l'emporta sur ses rivaux en épousant la cantatrice.

— Est-il possible! Eucharis était Mme Méliot?

— Qu'y a-t-il d'étonnant? Elle était digne de ce nom au moment où

elle le prit. Elle ne le fut pas long-temps. A peine deux mois s'étaient-ils écoulés que Gênes fut bloquée par les Autrichiens; et, bien qu'on pût compter sur l'homme qui s'appelait alors le premier consul, comme il avait ordonné une résistance désespérée, la confiance abandonna plus d'un cœur bourgeois, plus d'une âme étrangère. Les Français devinrent odieux à la population. Un voile tomba des yeux d'Eucharis; elle se vit enchaînée à la fortune incertaine d'un soldat assez ordinaire, à l'heure même où, devenue femme, elle se comprenait tout entière, à l'heure où se révélaient à son amour-propre tous les dons exquis, toutes les puissances de sa nature. Tristement reléguée dans le modeste logement du capitaine, condamnée, elle qui se sentait une royauté, aux soins vulgaires du ménage, à la surveillance d'un enfant en bas âge qui n'était pas le sien, à la perspective de prochains devoirs bien autrement pénibles et rebutans, car elle était enceinte elle-même, Eucharis commença à rêver des villes brillantes de sa belle Italie, où se pressait la noblesse, où ruisselait l'opulence, où triomphaient le talent, l'intrigue et la beauté; et ce fut avec ce beau rêve et ces ternes réalités qu'il lui fallut passer par toutes les horreurs du siége effroyable que soutint Masséna. Puis vint la capitulation, et ce fut sur la route, en fuyant vers Nice, qu'Eucharis accoucha: Méliot emporta une fille de plus devant les baïonnettes ennemies qui alors hérissaient la route de la Corniche.

Dans les affaires de la France, ceci déjà se réparait convenablement à Marengo; mais, dans le ménage du pauvre officier, le coup fatal était porté pour toujours. On eut beau sortir magnifiquement de ces heures d'épreuve, l'intérieur de Philippe n'en fut guère plus brillant, et la signora ne lui pardonna ni la souffrance passée, ni la roture actuelle; elle prit en haine surtout l'enfant de la plébéienne, cette première fille que l'histoire de sa naissance rendait chère à Méliot. Ni vous, ni moi, M. de Bréard, ne pouvons approfondir les passions paternelles, mais nous devons admettre tout ce qu'établissent d'extrême dans la tendresse d'un père des chagrins tels que ceux de Philippe, surexcités encore par les persécutions d'une marâtre. Il protégea sa fille aînée avec emportement, et l'enrichit de tout l'amour qu'il retira dès lors à sa nouvelle femme et à son autre enfant. Il y eut deux camps dans la maison, et ces déchiremens domestiques, dans lesquels s'épuise en détail la valeur d'un homme, ayant encore retardé l'avancement de Philippe, il n'était que commandant lorsque la loi permit le divorce. Eucharis et lui en profitèrent avec empressement. Le père garda la première fille; la mère emmena la seconde.

Alors l'Italie entière était française, depuis Venise que Bonaparte avait effacée avec une ligne de traité, jusqu'à Naples que Championnet avait conquise avec une escouade. — Abattu, énervé, n'ayant plus ni élan ni ambition, Philippe demanda et obtint un emploi militaire honorable dans la maison de la grande-duchesse Elisa Bacciochi. Là il vivait, sombre, dur, isolé, consacrant tous les instans de liberté que lui laissaient ses fonctions à l'éducation de sa fille, enfermée dans l'appartement qu'il occupait au palais, la couvant comme un trésor, le seul qu'il lui restait,... lorsqu'une femme jeune et brillante parut à la cour de la grande-duchesse, et, en peu de jours, occupa tout le monde du bruit de ses succès. Un beau nom, un grand talent, une figure ravissante, une coquetterie consommée, il n'en fallait pas tant pour jeter le vertige à tous les cœurs et à toutes les têtes, dans un lieu et dans une époque où régnait en souveraine la pensée du plaisir. On appelait cette femme la marquise de Nibello.

— C'était Eucharis!

— Justement, et Philippe le sut bientôt. Elle avait suivi sa destinée. Son talent et ses attraits n'avaient pas tardé à la mettre en évidence dans un monde brillant, et elle n'avait eu qu'à choisir parmi de nombreux adorateurs. Le marquis de Nibello, gentilhomme florentin, avait eu la préférence, et venait de l'introduire au palais Pitti. Vous jugez de ce qui se passa dans l'âme de Méliot et à quels excès il devint capable de se porter contre quiconque attenterait à son repos ou pénétrerait dans sa retraite. Le voisinage de cette femme, qu'il trouvait impie, qui l'avait puni du malheur comme d'une injure, l'irritait et l'insultait assidument. Quant à la marquise, rien ne l'embarrassait dans ce rapprochement si délicat, et même, comme sa fille à elle, celle qui l'avait suivie, était en pension à Florence et venait souvent au palais, Eucharis trouva tout simple de lui faire voir son père et sa sœur, et elle en demanda par écrit la permission au commandant. Bonne créature! qui prenait ses aises au milieu des entraves sociales et des saintes obligations de la nature. Cependant, par incertitude et par crainte du scandale, Philippe y consentit; il accueillit cette enfant, s'y attacha malgré lui, et ne la vit pas sans soulagement s'unir avec sa sœur aînée d'une pure et touchante amitié. De son côté, Eucharis se tint pour satisfaite et ne lui demanda rien de plus. Mais il me semble à moi que tôt ou tard il devait sortir un malheur d'une situation aussi critique, et, si j'ose dire ce que je pense, il me semble que ce malheur est arrivé; car celle qui alors, toute légère qu'elle fût, ne se voyait pas coupable et vivait en paix avec sa conscience évaporée, aujourd'hui se consomme évidemment sous l'action de quelque remords.

— Et celle-là, c'est Mme Pernaux, n'est-ce pas? et les deux jeunes filles qui sont auprès d'elle sont les enfans du commandant Méliot?

— Voilà; et je n'en sais pas plus long.

— Mais ses deux maris?

— Elle les dit morts, bien entendu. Cependant, le soin qu'elle a de porter un autre nom, la retraite dans laquelle elle vit, me font douter....

— Et moi, mademoiselle, dit Maxime emporté par un sentiment involontaire, je puis vous certifier qu'ils sont bien morts!

— Comment le savez-vous?

— Oh! je vous le dirai; car il le faut. Mais, de ces deux enfans, quelle est l'aînée, celle que préférait le commandant, qu'il cachait, à Florence, comme un trésor?...

Et Maxime semblait attendre avec angoisse la réponse de Mlle *Dévigne*.

— C'est Irma, dit celle-ci avec simplicité.

— Irma?... vous êtes sûre?

— Sans doute, mais comme vous me dites cela!

— C'est que vous ne savez pas, répliqua le jeune homme d'une voix basse, mais saisissante, ce qui est arrivé à cette vierge dans son sanctuaire!

— Ah! mon Dieu! vous me faites peur... Mais aussi, parlez donc à la fin; c'est votre tour.

— Et je vais le faire.

Mais comme Maxime, ému, agité, ouvrait la bouche pour révéler enfin son funeste secret, Mme Pernaux et sa fille entrèrent tout à coup. La demi-heure était passée, et Mlle Dévigne n'était pas prête. Eucharis soupçonna bien sans doute les explications dont elle venait d'être l'objet; néanmoins elle ne laissa rien paraître, et fut bien plus maîtresse d'elle-même qu'avant cette demi-heure d'absence pendant laquelle son premier trouble avait pu s'effacer. Etait-ce convenance du moment? était-ce parti pris pour l'avenir? c'est sur quoi la suite nous éclairera.

On partit donc pour les Terrasses; mais en s'asseyant à côté d'Irma sur le devant de la calèche, et en respirant l'atmosphère de fraîcheur et de tranquillité qui environnait cette enfant, Maxime se dit encore:

— C'est impossible!

II

Un tout autre sentiment s'empara de Maxime dès qu'il vit Annette.

C'était aussi une tout autre jeune fille, bien que l'aspect des deux sœurs fût comme celui de deux types de nymphe copiés sur le même camée. Brune comme Irma, et, comme Irma plutôt petite que grande, ayant les mêmes traits, la même apparence flexible et délicate, la même forme indécise et pudique, Annette avait cependant une physionomie

moins vague, un profil plus français, la taille plus hardiment prise, les contours mieux sentis, plus de pâleur et de langueur aussi; ses yeux étaient noirs, son regard triste et plein d'expression, son sourire touchant, et, sans y penser, elle jetait dans l'âme ce trouble secret, cette chaleur sainte, qui font germer la passion.

Quand on entra dans le salon, elle était seule, assise auprès d'une fenêtre d'où l'on voyait la Loire et les horizons de la Sologne, et elle s'occupait d'une magnifique broderie en soie de couleur, dont elle enrichissait les bordures d'un rideau de damas. Elle se leva doucement, et vint présenter son front au baiser de sa mère et d'Élise Dévigne; puis elle s'avança pour embrasser Irma qui les suivait; mais apercevant tout à coup Maxime qui entrait le dernier, elle rougit, et entraîna sa sœur par les mains dans une autre partie de la pièce, en lui demandant tout bas avec anxiété:

— Quel est ce monsieur?

— M. de Bréard, répondit naturellement Irma; tu sais? celui qui est si singulier.

— Ah!.... je m'en doutais...

Et Annette ne dit plus rien; mais, semblable à celui de sa mère, quoique plus innocent, son coup d'œil furtif et saisissant se dirigea comme un trait vers Maxime, qui s'était arrêté à la regarder aussi, et qui la salua alors sans trop savoir ce qu'il faisait. Annette répondit par une timide révérence, en se serrant contre sa sœur, les yeux baissés, le sein ému, comme si l'attention et le salut du jeune homme eussent été un premier contact qu'elle redoutait déjà, et qu'elle pensait éviter.

— Ah çà! se prit à dire Mlle Dévigne, je veux vous mettre tous à votre aise; car nous sommes bien plus en pays de connaissance que ne pensait Mme Pernaux. Je vous ai parlé de M. de Bréard, c'est vrai; mais je ne vous ai pas dit qu'il avait été en Italie.

— En Italie! dit encore tout bas Annette, sans s'éloigner de sa sœur.

— Et même à Florence.

Et même à la cour.

A Florence!

A la cour!

Et à mesure que ces exclamations contenues lui échappaient, sans que personne les entendît, le visage et l'accent d'Annette trahissaient une émotion croissante, tandis qu'Irma ne semblait éprouver qu'une surprise assez tranquille. Quant à Mme Pernaux, elle demeura impénétrable.

— Ah! c'est donc cela! dit-elle d'une voix légère et assurée; — il me semblait bien aussi que j'avais vu monsieur quelque part.

— C'est comme moi, Madame, répliqua de Bréard avec moins de sécurité; vos traits ne m'étaient pas inconnus, et je croyais me rappeler aussi qu'à cette cour...

— Allons, interrompit en riant l'inexpugnable étrangère, je vois qu'il faut vous initier. Apprenez donc de ma bouche ce que vous soupçonnez sans doute. Notre secret, c'est le mal du pays; notre mot d'ordre, c'est l'Italie. Forcées de nous expatrier, nous sommes venues en Touraine, et nous y avons choisi des collines qui regardent le soleil et qui ont un fleuve à leur pied, comme celles de l'Arno; notre habitation même nous rappelle autant que possible les villas de Toscane; nous fuyons les plaisirs froids, les mœurs gênées, les préoccupations vides et intéressées, les petites fortunes du monde de la province, où nous serions des pierres de scandale. Nous ne vivons que de ce qui est libéral, nous le cherchons comme un air pur; mais nous ne le trouvons guère, excepté quand nous voyons notre seule amie, Mlle Dévigne; et cela arrive si rarement, que vous croirez bien maintenant à ma vieillesse.

— Oh c'est trop joli! je vous embrasse! s'écria l'aimable artiste en joignant le geste à la parole. Mais je n'en crois pas un mot, dit-elle du regard à Maxime, qui, de son côté, ne se tenait pas pour battu.

— Eh bien! M. de Bréard, poursuivit Mme Pernaux, soyez, puisqu'il le faut, de notre république; mais, ajouta-t-elle en posant avec grâce son doigt sur ses lèvres, n'oubliez pas notre mot d'ordre: l'Italie!

— Je ne l'oublierai pas, madame, répondit Maxime avec une intention profonde, qui ne produisit en apparence aucun effet sur Mme Pernaux, mais qui fit tressaillir Annette.

Cette manière d'aborder la situation, moitié de front, moitié en la tournant, ne pouvait conduire qu'à une trêve momentanée, d'autant plus que Maxime, malgré son trouble, semblait pressé d'arriver au but; mais quels que fussent les soupçons, les craintes, les désirs de chacun, cette soirée se passa tout entière dans le sens indiqué par la maîtresse du logis. Bréard fut homme du monde comme il savait l'être, Mme Pernaux fut d'une habileté invulnérable, Mlle Dévigne d'une gaieté charmante. Le plan de la marquise, on peut le dire d'avance, était d'éviter toute explication et d'accepter, dès ce moment, M. de Bréard comme prétendant à la main d'Irma. Mais Maxime n'y répondit qu'imparfaitement; et il sortit même avec une impression toute contraire.

Placé entre deux jeunes filles dont l'une devait absolument lui rester étrangère, c'était précisément vers celle-là qu'il se sentait entraîné. Ce fut comme une fatalité. Irma, on le lui avait formellement signifié, était la fille aînée du commandant Méliot, celle que la cantatrice avait repoussée jadis et que la marquise semblait préférer aujourd'hui, sans doute par expiation, celle que son père avait tant aimée et si soigneusement cachée, celle à qui Maxime se montrait enchaîné par un devoir mystérieux. Irma était ravissante d'éclat, de naïveté, de grâce, et comme si cela n'eût pas suffi, on la mettait en évidence, on la lui destinait déjà. Eh bien! il ne vit qu'Annette, Annette qui se cachait, qui se taisait, qu'on négligeait, et qui semblait vivre dans cette maison comme une orpheline; il est vrai qu'elle paraissait souffrir de quelque peine inconnue, et subir, chez sa mère, un châtiment ou une injustice; il est vrai qu'elle-même était agitée par la présence de Maxime, et que parfois il surprenait ce regard éloquent dont nous avons parlé.

Maxime croyait y lire une terreur et un espoir, une prière et une sympathie, et, en attendant, il subissait la puissance magnétique dont ce timide regard était armé à son insu. Il le sentit; il vit qu'il allait aimer en dehors du vœu secret formé par lui; qu'il allait tomber sous le joug de deux destinées opposées, et cela sans pouvoir les séparer, sans pouvoir fuir l'une ou l'autre, puisque deux sœurs, qui ne se quittaient jamais, en étaient les deux instrumens; et il monta, morne et silencieux, à côté de Mlle Dévigne, dans la voiture qui devait les ramener à la ville.

— Qu'avez-vous donc? lui dit celle-ci, lorsque la calèche roula hors des grilles dans la campagne muette et sombre; pour un initié, vous n'avez pas l'air trop enthousiasmé. On dirait que vous sortez de l'antre de Trophonius, et que nos mystères ne sont pas plus gais que les siens. De la tristesse, de l'abattement, du sérieux enfin, voilà ce que vous rapportez des Terrasses!

— C'est qu'il faut que j'y retourne, répondit simplement Maxime, afin qu'Irma devienne ma femme; et, si j'y retourne, c'est Annette que j'aimerai.

— Et pourquoi faut-il qu'Irma devienne votre femme!

— J'appartenais à l'état-major du vice-roi, et j'avais reçu du prince une mission toute privée, toute de famille, qui pouvait me conduire du palais Pitti aux Tuileries; j'étais donc officier en mission. Ce n'était plus là votre homme de la République, fort de sa force, fier de ses privations, heureux de son avenir; c'était le produit le plus extrême des travaux accomplis de cet homme. Forts de la puissance créée par lui, récompensés de ses mérites, jouissant d'un présent radieux, nous nous croisions avec orgueil sur toute la surface de l'Europe, nous étions les phrases du dialogue que l'Empereur tenait avec ses grands vassaux placés sur tous les trônes. Officier en mission! sur ces routes où l'autre marchait pieds nus, sans pain, sans alliances, il n'y avait pas pour nous assez de chevaux aux relais, assez d'abondance dans les hôtelleries, assez de bienvenue dans les palais. Je vous dis toutes ces choses, parce qu'elles renferment l'excuse

de ma conduite dans une fatale occasion. Déjà, comme officier de l'Empire, je partageais avec mes camarades l'ivresse de cette royauté militaire qui nous appartenait à tous. Jeunes et marchant la tête haute, respirant le triomphe avant d'avoir été vaincus, le bonheur avant d'avoir souffert, gonflés du sentiment de la domination, et portant au côté une épée de combat dans un fourreau d'une épée de cour, nous allions d'une conquête à un bal, d'une parade à un festin, d'un ennemi terrassé à une femme qui donnait son cœur.

—Ah !...

— Vous comprenez, n'est-ce pas, Mademoiselle? Vous soupçonnez qu'un de ces jeunes fous a pu manquer de prudence, une de ces femmes de modestie, et qu'on peut cependant leur pardonner, aujourd'hui que ces temps de vertige sont passés, s'ils consentent à réparer le mal dont ils furent les auteurs involontaires.

— Vous et Eucharis ?...

— Elle et moi, oui ! j'étais à Florence depuis quelques jours. Au milieu des fêtes de toute sorte qui s'y donnaient, du tourbillon de plaisirs où m'entraînaient mes frères d'armes, je l'avais à peine remarquée ; je la connaissais seulement de réputation pour une femme aussi légère que séduisante, et ces Messieurs n'épargnaient guère Eucharis au dessert, entre le vin de Champagne et le punch obligés. Ce fut au sortir d'un de ces repas et d'une de ces confidences que je me rendis, un soir, au bal masqué de la cour. Vers minuit, un domino de petite taille, mais richement enveloppé, s'approche de moi, me glisse un billet et se perd dans la foule. Assez peu étonné d'abord, je m'écarte nonchalamment, et, sans trop me cacher, j'ouvre ce billet, il renfermait une clef, et j'y lis ces mots que je vous rapporte textuellement :

« Si tu es brave, tu viendras souper dans un quart d'heure chez le marquis de Nibello.

« Voici la clef qu'il te faut. »

C'était une petite clef, mignonne, élégante et discrète, qui sentait bien son boudoir d'une lieue. Je ne me demandai pas s'il y avait là-dessous une erreur, une mystification, ou autre chose. Je me figurai une de ces Italiennes amie de la marquise ; je me figurai la marquise elle-même, m'attendant seule auprès d'une fine collation. C'était dans les mœurs du pays et de l'époque, et cela nous arrivait tous les jours. Sans rien approfondir davantage, je m'éloignai du centre illuminé de la fête, gagnant les vastes corridors et demandant avec négligence à quelques valets que je rencontrai le chemin de l'appartement du marquis. Malgré leurs indications je m'égare ; puis je crois me retrouver, je crois reconnaître à des signes certains la grande porte et l'emplacement du logis en question ; je cherche une petite porte qui ait la physionomie tant soit peu dérobée ; je la trouve sur un palier obscur. En tout cas, la clef que je porte m'en assurera. J'essaie : la clef pénètre et tourne dans la serrure. Je ne doute plus, et j'entre..... Ah ! Mademoiselle, que n'ai-je fui plutôt au bout du monde, loin de ce seuil funeste, de ce palais maudit?

— Parlez ! parlez ! dit l'artiste d'une voix altérée.

— Au lieu de la douce lumière que j'espérais, du crépuscule auquel j'étais convié, une nuit profonde ; au lieu de la signora discrète et dévoilée qui devait me recevoir en mettant le doigt sur ses lèvres, un cri terrible et perçant, et, dans les ténèbres, une forme blanche de femme ou de jeune fille qui semble fuir épouvantée autour de la chambre... Voilà tout ce que je me rappelle clairement. Le reste est un mauvais rêve, un éblouissement. Au moment où je m'écriai: Grand Dieu ! ne suis-je pas chez la marquise de Nibello ?.., une porte s'ouvre, une lumière frappe mes yeux : cette lumière part d'une pièce voisine... un homme à moitié vêtu, d'un aspect terrible, se dessine sur la lueur qui vient d'apparaître, deux pistolets arment ses mains ; il en dirige un sur moi... A ce moment celle qui fuyait tout à l'heure et qui sans doute a déjà tout compris, se jette au devant de moi.

— Ne tirez pas, mon père... c'est une méprise !....

— Le coup était parti déjà, Mademoiselle ! Et la malheureuse qui m'avait protégé de son corps tombait, frappée à ma place ! Je me baisse éperdu, je relève dans mes bras un corps souple et délié, un corps de jeune fille... Mais l'homme s'est approché avec un rugissement affreux, il s'est penché sur elle... et moi, frappé d'horreur à la vue de son visage de fou qui touchait le mien, j'ai reculé, laissant tomber cette enfant sans vie...

— Ma fille !... ma fille est morte !... et c'est moi qui l'ai tuée !... dit-il sourdement.

Puis, posant l'autre pistolet sur son front, avant que j'eusse pensé même à faire un mouvement pour l'arrêter, il se fit sauter la cervelle !...

— Ah ! mon Dieu !

— ... Au bruit, du monde est accouru... Vingt flambeaux éclairent cette horrible scène ;... on s'est emparé de ma personne, on relève et on emporte le cadavre du père, on s'empresse autour de la jeune fille ; elle n'est pas morte. Une légère blessure à l'épaule, c'était tout son mal ; le reste, elle l'ignorait encore. Je ne sais comment on le lui apprit ; je ne sais si on l'instruisit jamais complètement de tout ce qui s'était passé. Moi, on me reconnut promptement ; j'expliquai, sans nommer personne, l'affreux hasard qui avait amené ce malheur ;... mais la jeune fille parla sans doute, et dit le nom, le seul mot que j'avais prononcé. Le lendemain, la princesse me fit appeler, et, sans me rien dire à ce sujet, me chargea d'un message pressé pour l'Empereur, avec ordre de partir sur le-champ. J'obéis. L'Empereur ouvrit la lettre de sa sœur, et me dit seulement, avec un ton et un regard glacés :

— Vous savez mieux que moi, Monsieur, ce qui vous reste à faire.!

— Oui, sire, répondis-je en pâlissant. J'ai l'honneur d'offrir ma démission à votre majesté.

— Et je l'accepte.

— Voilà tout, Mademoiselle ; vous savez maintenant la seconde moitié du secret. Le commandant Méliot mort misérablement ; la mère et la fille déshonorées ; le marquis de Nibello tué en duel à la suite de cette lugubre aventure ; tels furent les premiers résultats d'un seul moment de folie. La marquise, accusée de la mort de ses deux époux, n'a pu rester à cette cour où sa présence était un affreux scandale, et j'ai su qu'elle était partie en emmenant les deux filles du commandant. Mon devoir était tracé ; autant on prenait naturellement à tâche d'effacer ce souvenir, qui, sans doute, ne franchit guère les murs du palais, autant je devais être attentif à en retrouver la trace. Autant cette femme mettait de soin à cacher dans un autre monde son nom et son existence flétris, autant je devais en mettre à la découvrir, afin de relever au moins celle qui souffre avec elle et qui n'est pas coupable comme elle. Devinez-vous maintenant ce que j'ai trouvé, et comprenez-vous pourquoi il faut qu'Irma devienne ma femme ?

— Oui, celle envers qui vous voulez expier un crime involontaire, celle qui vous semble destinée à porter votre nom, doit avoir sur l'épaule une cicatrice...

— Depuis le moment suprême où, sans le voir, j'ai tenu dans mes bras ce corps de vierge, il m'a toujours semblé qu'elle m'appartenait comme toute chose profanée appartient au sacrilége ; j'ai toujours eu présent à l'esprit le droit sauvage que j'avais acquis sur sa personne et celui que des fiançailles fatales lui imposaient sur la mienne ; il m'a toujours semblé que je la reconnaîtrais entre mille, et l'image que je m'en formai m'a poursuivi partout ; mais cette image qui, en me rappelant un devoir de fer, s'emparait de toute ma puissance d'aimer, cette image n'était pas celle d'Irma. J'ai retrouvé séparés l'objet du devoir et le fantôme du rêve d'amour. L'enfant blessé, c'est Irma ; la femme rêvée, je vous l'ai dit, c'est Annette.

— Annette... Irma... cependant il n'y a pas à douter ; et quand vous aurez recueilli la dernière preuve, il n'y aura pas à hésiter.

— Mais, répliqua vivement Maxime avec le geste aventureux d'un homme qui se décide à soutenir un jugement téméraire, savez-vous bien, Mademoiselle, que nous pourrions être trompés sur l'âge respec-

le ces deux jeunes filles !... Savez-vous qu'il y a un calcul possible, la part d'une belle-mère comme Eucharis à transporter sur l'enfant elle préfère les avantage d'un droit d'aînesse qui ne lui appartienit pas ? Ne fût-ce que pour lui réserver l'occasion de fixer la pre re le choix d'un prétendant, ne fût-ce que pour lui donner plus fament un beau parti, elle a pu suivre jusque-là son ancien goût pour trigue. Puis, dans le cas où je me présenterais un jour, prêt à une ration qu'on pouvait espérer de mon caractère, avec un nom et une une capables de tenter l'ambition d'Echaris pour la fille qui est de sang et dont elle peut partager la destinée, alors la combinaison deait triomphante; alors elle exploitait le malheur de sa belle-fille au fit de sa fille, le résultat de sa faute à elle au profit de ses sentins coupables, et d'une cause de remords sans appel elle faisait une rce de satisfaction victorieuse. Et comprenez-vous qu'elle a pu y ssir sans peine, grâce au mystère et à la solitude qui l'entourent, lee aussi à la résignation de la victime, dévouée malgré tout peute à son heureuse sœur ?...

— Je comprends que vous raisonnez au gré de votre penchant. On ne ut admettre une telle hypothèse sans admettre aussi la complicité des ux jeunes filles, et je suis trop sûre du caractère d'Irma pour croire 'elle ait consenti à prendre la place de sa sœur.

— Et si, par je ne sais quel artifice, on est parvenu à les tromper es-mêmes sur le but coupable de cet échange ?...

— Mais oubliez-vous, s'il vous plaît, que, dès les premiers pas léux dans les formalités d'un mariage, la vérité tout entière doit être se au jour ? Peut-on faire un contrat, publier des bans, sans produire actes de naissance ?

— Non, sans doute, mais tout est possible à une femme telle que la rquise. Un sentiment plus fort que tout me domine et me rendra fiant sur tous les témoignages, excepté sur un seul... Il n'y a qu'une uve pour moi, la cicatrice... Et laquelle des deux possède ce mystéux talisman ?

— Laquelle des deux ?... Oui, c'est là toute la question, interrompit tiste d'un air pensif.

Tout à coup elle s'écria :

— Demain, vous le saurez. Soyez aux Terrasses, à midi. Après tout, and ce serait Irma, auriez-vous donc tant sujet de vous plaindre ?

Le jeune homme sourit péniblement en secouant la tête ; et, comme voiture venait de s'arrêter à la porte de l'artiste, il lui offrit la main ur descendre, en répétant seulement : à demain !

III

Le lendemain, Mlle Dévigne entrait, à dix heures précises dans l'aprtement de Mme Pernaux, qui terminait sa toilette, et se préparait à scendre pour le déjeuner.

— Je viens, dit-elle, me mettre en pension pour toute la journée ; ais d'abord je veux causer avec vous, seulement pendant un quartheure... et... franchement.

Mme Pernaux se contenta de sourire, comme quelqu'un qui a tout évu et qui devine tout.

Une fois seules ensemble et les portes étant fermées :

— Eucharis, se prit à dire la bonne demoiselle avec la meilleure foi u monde, vous m'avez trompée.

— Voyons cela, répliqua Eucharis en se renversant doucement dans on fauteuil.

— En ce que vous m'appelez votre amie, et que vous ne m'avez rien fié de votre histoire.

— Rien ?... mais vous la savez donc maintenant ? C'est M. de Bréard, 'est-ce pas ? mais certes, M. de Bréard ne vous aurait pas conté la fin i vous ne lui aviez appris le commencement. D'où le saviez-vous ?

Elise fut troublée, mais elle reprit :

— C'est une supposition que vous faites, et vous pourriez vous tromper. M. de Bréard m'a raconté le commencement et la fin.

— C'est donc qu'il a entendu le commencement quelque part ailleurs; mais je veux bien ne pas m'en occuper. Et vous dites que je vous ai trompée en ne vous faisant pas savoir tout cela moi-même.

— Il me semble.

— Il vous semble à tort. On ne trompe pas en se taisant, on trompe en parlant. On a toujours le droit de cacher ce qui n'importe pas à des amis silencieux, on a tort de mentir quand l'amitié vous interroge pour vous soulager. M'avez-vous jamais demandé mes secrets, et ne vous aije pas vingt fois, et bien naïvement, demandé les vôtres... Elise ?

— C'est que...

— C'est que vous êtes froide, et que je suis... prudente ; voilà tout.

L'artiste en miniature perdait du terrain ; elle le ressaisit d'un seul pas. Elle était froide, mais elle avait de l'esprit.

— Et toute prudente que vous êtes, dit-elle, je sais tout maintenant.

— Vous savez tout sur moi, peut-être ; et moi, je ne sais rien sur vous ; c'est ce que vous voulez dire. Eh bien ?

— Eh bien! M. de Bréard me charge de vous demander la main d'une de vos filles, de celle qui est née aux environs de Mantoue, qui demeurait avec le commandant Méliot son père, et qui...

— Et qui doit avoir une cicatrice sur l'épaule, n'est-ce pas? Vous savez bien que c'est Irma. Pourquoi ne la nommez-vous pas ?

— Faut-il vous le dire ?... Précisément parce que nous en doutons : je suis franche.

— Trop franche. Mais, d'abord, je veux bien répondre à M. de Bréard, en votre personne, que j'accepte sa recherche en faveur de la fille aînée du commandant Méliot, née à Roca d'Anfo, près Mantoue... Et maintenant je vais vous prouver que cette fille aînée est Irma.

C'était tout ce que demandait Mlle Dévigne.

— Songez bien, dit encore Mme Pernaux en se levant, que je vous fais concession sur concession ; que, si je fléchis aussi facilement et aussi vite, c'est parce que je comptais tôt ou tard sur M. de Bréard, soit qu'il vînt de lui-même, soit que la Providence me l'envoyât...

— Soit enfin, interrompit Elise, qu'une phrase de deux lignes intercalée négligemment et sous forme de conjecture dans un journal à la mode, vînt apprendre au monde élégant dans quels lieux à peu près se cachait la marquise de Nibello...

— Je veux bien, répondit paisiblement Eucharis ; quoique le journal eût pu dire aussi sous quel nom...

— Ce qu'il n'a pas fait, justement pour vous fournir cette défaite; puis encore parce que c'était inutile, et qu'il fallait savoir si M. de Bréard vous chercherait.

— Vous voyez donc bien qu'on pouvait compter sur lui, puisqu'il est venu et qu'il a cherché ; et même sur vous, puisqu'il a trouvé. Je cède donc; mais rien ne m'oblige à donner mon consentement en retour de la méfiance qu'on me témoigne.

— Ce serait ne pas vouloir qu'une grande faute fût réparée...

— Une grande faute... soit... Mais s'est-on bien assuré que j'étais la coupable avant de mettre en question ma sincérité ?

— Cependant, ma chère Eucharis, il faut excuser et comprendre M. de Bréard. En affaires, il est toujours permis de prendre ses sûretés.

— D'accord, mais il pourrait m'être permis de prendre les miennes contre l'avenir incertain des procédés de mon gendre, en répondant à celui-ci par un refus...

— Qui devrait être ratifié par Irma ; car celle que poursuit M. de Bréard n'est pas votre fille et ne dépend pas de vous.

— Ah ! ma chère Elise, se contenta de répondre Eucharis, vous ne connaissez pas mes deux filles.

Et, passant devant l'artiste, Mme Pernaux descendit avec elle pour la conduire au salon, où les deux sœurs se trouvaient alors. C'était l'heure de la leçon de musique, et, pendant l'entretien précédent, Mlle Dévigne avait pu entendre les accords qui s'élevaient par les fenêtres ouvertes.

Rien n'est gracieux comme deux sœurs dans la maison. L'œil ravi les trouve toujours unies dans des rapprochemens aussi heureux que variés, et déjà l'artiste s'oubliait à contempler le tableau simple mais harmonieux que présentaient celles-ci, Irma se tenant au piano, Annette se penchant sur sa harpe, lorsque la voix de Mme Pernaux ramena tout le monde au positif de la situation.

— Mes filles, dit-elle, voici notre amie Elise Dévigne qui vient à vous, chargée d'une mission délicate et solennelle. Que celle de vous qui se nomme Irma s'approche et lui réponde.

Les deux vierges se levèrent d'abord, et se retournèrent toutes surprises, puis se regardèrent entre elles avec émotion, car elles comprenaient tout, puis enfin Irma s'avança timidement et vint auprès de Mlle Dévigne, qui la fit asseoir à son côté, sur le grand sopha du salon, et garda une des mains de la jeune fille dans les siennes. Mme Pernaux s'était posée sur un fauteuil en face, et s'accoudait au guéridon couvert d'albums, de brochures et de romances, et Annette, debout, près du même guéridon, feuilletait avec préoccupation une sonate dont elle ne voyait pas les notes.

— Mon enfant, dit Mlle Dévigne, j'attends de toi que tu répondes sans détour et sans étonnement à des questions dont tu pourras ne pas comprendre le but. Il te suffira de savoir que le bonheur de plusieurs personnes, sans parler de ma responsabilité personnelle, dépend de la sincérité de tes réponses, et que ta mère me donne un plein pouvoir. Maintenant, dis-moi quels sont tes souvenirs, du plus loin que tu puisses les évoquer.

— Mes souvenirs? reprit la jeune fille, qui parut d'abord chercher un peu dans sa mémoire : — Mon Dieu, voici, je crois, les plus anciens. Je me rappelle une grande ville, triste, aux maisons fermées, aux rues vides, dans lesquelles on ne voyait passer que des soldats au pas de charge, et de l'artillerie au galop qui ébranlait nos fenêtres, ou bien des groupes de populace à la fois furieuse et craintive, qui criaient en italien : « Du pain ! du pain !... » Et puis des coups de canon toute la journée sur la mer et dans les montagnes;... et puis, le soir, de temps en temps, un militaire qui entrait chez nous, pâle, abîmé de fatigue, couvert de sang et de poussière, et qui jetait sur la table un pain de munition apporté sous son manteau, en nous disant à ma mère et à moi : Ménagez-le, et cachez-vous pour le manger. Et mon père, car c'était lui, m'embrassait à me faire mal avec ses moustaches ; et puis il s'approchait de ma mère, qui lui disait quelquefois : « — Mon dieu, Monsieur, est-ce qu'on ne se rendra pas?» Et quand ma mère lui disait cela, il la regardait d'un air méchant qui me faisait pleurer, et s'en allait sans l'embrasser...

— Le siége de Gênes, interrompit simplement Elise, et ensuite ?

— Ensuite, je me souviens de voyages dans les montagnes, et puis d'une autre grande ville pleine de soleil et de gaieté, où nous n'avions plus faim et où nous étions bien plus heureuses : car il y avait des fêtes tous les jours, et des cortéges et des fanfares et des drapeaux dans la rue, et du peuple qui criait, toujours en italien : « Vivent les Français ! » Et mon père ne nous quittait plus ; mais lui et ma mère ne semblaient pas jouir de toute l'allégresse qu'on respirait dans l'air à cette époque-là.

— Nous sommes à Milan, dit Eucharis à Mlle Dévigne qui paraissait l'interroger du regard.

— Et après cela ? continua cette dernière.

— Après cela, je me souviens de ma sœur, que j'aimais de toute mon âme, que je faisais jouer, que je berçais, que je caressais..... et puis du jour où mon père me fit tant pleurer en me disant que j'étais seule avec lui, et que je ne verrais plus ni ma mère ni ma sœur ; pourtant je l'aimais bien lui ! mais à partir de ce jour-là, je ne fus plus heureuse, et nous vivions bien tristement lui et moi... lorsque ma sœur nous fut rendue. Il paraît que nous habitions alors un palais à Florence ; ce que je sais c'est que j'y pensai pour la première fois en revoyant Annette, d'autant plus qu'elle me faisait des récits merveilleux de tout ce qui passait.

— Et ta mère...

— Oh ! assurément un jour nous aurions été tous réunis ; car mon pauvre père la regrettait bien, et l'accusait souvent d'avoir été la cause de leur... séparation ; mais une nuit...

Et Irma hésitait à continuer.

— Assez, mon enfant, interrompit l'artiste, touchée malgré elle de ce mélange d'ignorance et de vérité qui écartait un à un tous ses soupçons. Je ne veux pas abuser de mon droit en ce moment jusqu'à exiger le détail de ce souvenir-là. Cependant, réponds-moi encore ; je viens te demander plus, si ta mère le permet.

— Je vous supplie, mon amie, dit Eucharis, de ne rien craindre, de ne reculer devant aucune question, de rassembler au plus grand complet, et sans ménagement, tout ce qui peut éclairer votre conscience. Le moment est trop solennel, et l'explication est trop avancée. Moi-même, je comparais devant mes filles ; et, si je ne fus pas toujours parfaite, du moins je n'ai pas à redouter de leur rendre mes comptes.

— Eh bien! dit Mlle Dévigne à Irma, sais-tu quelle est ta mère?

— Celle qui m'a donné le jour, répliqua la jeune fille avec émotion, était une pauvre femme, dont ma naissance a causé la mort. Celle qui m'a élevée était aussi la femme de mon père ; c'est la mère de ma sœur, c'est la mienne ; et la seule chose qui en résulte, c'est que j'ai deux mères.

— Vous voyez, dit Eucharis, que je ne leur ai fait mystère de rien.

— Excepté, sans doute, reprit Élise, des suites de cet accident nocturne...

Annette et Irma baissèrent les yeux en frissonnant.

— Vous voyez bien que non, répondit Eucharis, et qu'elles savent que le dénouement de cette affreuse scène fut la mort de leur malheureux père.

— Et le premier auteur de cette catastrophe?

— Elles le connaissent.

— Est-il possible?..... l'auteur du billet anonyme, le domino mystérieux...

— Oui, mon amie; et en cela elles sont mieux instruites que vous qui ne le connaissez pas.

Et Mme Pernaux accompagna ces mots d'un certain demi-sourire qu'Élise fit semblant de ne pas apercevoir.

— Mais, continua-t-elle, le nom de celui qui, dans cette fatale nuit, pénétra chez le commandant...

— C'est la seule chose que je leur aie laissé ignorer ; mais le jour est venu où l'on peut le leur apprendre, si déjà elles ne s'en doutent pas un peu.

— Auparavant, dit encore Mlle Dévigne qui se sentait vaincue, une seule et dernière question?

Ici la réponse devait être péremptoire et comportait un argument matériel sans réplique. Ici était le fondement et le but de l'interrogatoire, la grande pièce à conviction, la dernière ressource et la principale instruction de l'ambassadrice, qui n'y arrivait plus cependant que pour l'acquit de sa conscience, tant elle était influencée par le langage candide de la jeune fille.

— Mon enfant, dit-elle, dans cette nuit dont nous parlons, ce qui t'empêcha d'être témoin d'une conclusion tragique, et ce qui la causa néanmoins en te faisant perdre connaissance, ce fut une blessure à l'épaule...

Irma tressaillit naturellement, comme si elle ressentait encore la commotion du coup de feu ; et même le mouvement involontaire de sa tête, qui se tourna légèrement à gauche, sembla montrer de quel côté était la blessure. Aucune de ces nuances n'échappait à l'habile demoiselle, qui prononça enfin le grand mot, mais pour la forme seulement :

— Et de cette blessure, dit-elle, il doit rester une trace enco

visible. Puisque la force du coup a pu amener un évanouissement profond, tu dois en conserver aujourd'hui la... cicatrice...

A ce mot solennel, la mère et les deux filles se regardèrent en souriant; et l'artiste qui ne vit pas la tristesse et la contrainte du sourire d'Annette, commença à perdre contenance. La réponse de l'enfant lui porta le dernier coup :

— Autant que je puisse me souvenir, dit-elle avec simplicité, c'est l'épouvante, c'est la détonation qui m'a renversée. Quant à la blessure, elle était si légère, qu'au bout de huit jours il n'en restait pas de trace...

Ainsi, le nœud du mystère, le signe de reconnaissance, la chose tant cherchée, la solution suprême et irrécusable et la preuve sans appel, — la cicatrice — n'existait pas.

Que faire, et quel parti prendre? Mme Pernaux regardait l'artiste d'un certain air de moquerie retenue qui la faisait horriblement souffrir. Pour avoir eu des intentions honnêtes d'une part et rusées de l'autre, elle subissait le triomphe d'une honnêteté plus grande que la sienne ou d'une ruse supérieure. Mais comment supposer encore de la ruse dans tout ceci? En vérité, elle n'osait plus; c'eût été se faire tort à elle-même, et il y avait assez long-temps que Mme Pernaux avait l'avantage. Comment soutenir, en voyant et en écoutant Irma, le bizarre échafaudage d'intrigue imaginé par M. de Bréard. Évidemment il était fou.

Mlle Dévigne n'avait plus qu'à s'expliquer.

— Irma, dit-elle, as-tu compris que cet épisode était solennel dans ta vie?

— Oui, répondit la jeune fille, puisqu'il m'enlevait mon père et me rendait ma mère.

— Ce n'est pas tout. As-tu songé que vous étiez compromises, ta mère et toi, qu'il fallait fuir et changer de nom?

— L'évènement me l'a prouvé.

— As-tu pensé enfin que ce malheur avait besoin d'une expiation, et que celui qui l'a causé voudrait peut-être le réparer un jour en t'offrant sa main. L'as-tu espéré?

— Je l'ai craint! s'écria vivement Irma en se levant; car je ne puis être la femme de celui qui a causé la mort de mon père!

—Est-il possible! s'écria de son côté Élise Dévigne, au comble de la surprise, et désormais convaincue; tu es sincère dans cette répugnance? tu refuserais?

— Mais absolument! dit la jeune fille avec le plus entier abandon.

— Comment! quand il n'a pas d'autre espoir de soulagement, lui dont l'existence fut changée aussi par cette violente aventure! quand depuis quatre ans il est pour ainsi dire sur vos traces! quand il a juré de n'avoir pas d'autre femme que toi, quand il t'attend partout, toi, la blessée de Florence, pour te dire : « Pardonnez-moi, et souffrez que je consacre ma vie entière à celle dont j'ai détruit le bonheur!...» La mort de ton père, enfant, n'est-ce pas un accident dont lui, lui, entends-tu, n'est nullement coupable? et, quand il le serait, sa faute n'est-elle pas involontaire? Ce qu'il fait aujourd'hui, ce qu'il a souffert ne l'efface-t-il pas? Existe-t-il un autre moyen de la réparer? Toi-même, pauvre Irma, as-tu la prétention de t'unir jamais à un autre homme? Sais-tu bien que, hors de cette union, tout votre avenir repose sur le mystère dont la prudence de votre mère vous a entourées, et que la première calomnie bâtie sur l'événement douteux de Florence peut éloigner le prétendant ou ruiner la foi du mari! Le sais-tu?

Irma paraissait fortement ébranlée; on eût dit qu'elle sortait d'un rêve, et elle consultait du regard sa mère et sa sœur. Sa mère lui répondait par un autre regard qui semblait dire : « Consens, puisqu'il le faut. » Quant à sa sœur, son émotion, toujours croissante et inaperçue pendant le dialogue précédent, devint si manifeste que, pour la cacher, elle fut contrainte de s'en aller vers la fenêtre et de regarder avec affectation ce qui se passait dans le jardin. Élise le remarqua bien, mais en ce moment Annette lui était devenue trop indifférente pour qu'elle s'occupât d'interpréter ses mouvemens :

— Consens-tu? dit-elle à Irma.

— Il le faut bien, répliqua celle-ci, prise au dépourvu. et traduisant, faute de mieux, l'expression du regard de sa mère.

— Et as-tu deviné que celui dont je viens de te parler était M. de Bréard?

— Lui! s'écria Irma stupéfaite.

Au même moment, Annette, qui était debout et le dos tourné près de la fenêtre, se retourna vivement et involontairement, puis s'en fut du côté du piano; mais, cette fois, Mlle Dévigne avait eu le temps d'entrevoir son visage baigné de larmes.

Comme elle retombait à corps perdu dans ses perplexités, le pas d'un cheval retentit sur le sable du jardin; c'était là ce qui avait forcé Annette à se déranger. Presque aussitôt le cavalier mit pied à terre au bas du perron et entra dans le salon, dont la porte était tout ouverte. C'était Maxime, à qui son impatience n'avait pas permis d'attendre l'heure du rendez-vous.

Étourdie, fatiguée, presque irritée, Mlle Dévigne fut à sa rencontre, et lui dit tout de suite en montrant Mme Pernaux :

— Monsieur, saluez votre belle-mère.

Maxime s'inclina, pâle et palpitant; sa vie entière paraissait suspendue aux paroles qui allaient suivre :

— Et votre femme, ajouta froidement Élise en désignant Irma.

Le jeune homme tressaillit visiblement; puis, faisant effort sur lui-même, il s'avança et baisa la main d'Irma; mais il ne put s'empêcher ensuite de tourner les yeux du côté d'Annette; et le regard rapide qu'il rencontra encore cette fois était bien autrement expressif et profond que de coutume.

— Vous nous arrivez merveilleusement à propos, se mit à dire Mme Pernaux à M. de Bréard. On n'attendait plus que vous pour la conclusion de cette affaire de famille et pour le déjeûner.

Et, pendant que Maxime la conduisait machinalement dans la salle à manger :

— Demain, lui dit-elle confidentiellement, avant midi, vous trouverez chez mon notaire, à Blois, le projet de contrat pour ce qui me co' cerne et les *actes civils* de ma fille.

Elle appuya même sur ces derniers mots.

IV

Chez le notaire, comme chez la marquise, Maxime devança l'heure indiquée, et n'y trouva pas moins les pièces décisives que Mme Pernaux lui avait promises la veille. Il s'empara avidement du dossier, et, laissant de côté tous les détails d'intérêt, il courut tout d'abord à l'extrait de l'acte de naissance. Cet acte, timbré des armes du duché de Mantoue, était péremptoire, inattaquable, et formellement conçu à l'égard de Caroline-Irma, fille de Charles Méliot, lieutenant dans l'armée française, et de Marie Berton, son épouse légitime, laquelle Caroline-Irma était encore désignée comme née à Roca-d'Anfo, le 30 mai 1796, et la déclaration était datée du quartier-général des avant-gardes françaises, qui s'étendaient alors jusqu'au sommet du lac de Garda.

Il ne restait plus à M. de Bréard qu'à se résigner. Il tâcha de surmonter les instincts étranges dont la force avait été assez grande pour lui faire révoquer en doute des apparences aussi impérieuses, et que l'évidence matérielle lui présentait enfin comme des visions romanesques et chimériques. Il se demanda, comme l'avait fait Mlle Dévigne, si l'époux d'Irma devait avoir tant à se plaindre; et, obéissant à sa destinée, il se rendit habituellement aux Terrasses pour faire, suivant l'usage, sa cour à Irma.

Il en résulta qu'au bout d'un mois il était complètement tombé dans cette situation redoutable, prévue par lui avec tant de justesse et récusée

l avec tant de franchise. Il devait, il ne pouvait épouser qu'Irma, nait éperdument Annette, à ne pouvoir l'oublier, à ne pouvoir la ·ssis auprès de sa fiancée, en lui parlant, en lui adressant ces s aimables que commande l'usage en pareil cas, et qu'Irma écou-ssi superficiellement qu'elles étaient prononcées, c'était à l'autre lle qu'il pensait, c'était elle souvent qu'il regardait malgré lui, ıjours triste, résignée, silencieuse, et aujourd'hui peut-être plus ar les regrets qu'elle inspirait, plus souffrante par ceux qu'elle it éprouver. Car, à la voir maintenant, on pouvait soupçonner luttait à l'intérieur entre une force qui l'attirait vers Maxime et son qui l'en éloignait, et cette passion naissante, mais comprimée, éfendue, n'en avait que plus de charme quand elle se trahissait. ıit impossible qu'Irma et Mme Pernaux ne fussent pas frappées de nptômes, et Maxime avait souvent la preuve qu'elles s'en aper-t; mais il ne voyait pas que la jalousie de la fille ou l'inquiétude ıère en fussent éveillées. Dans ces cas là, Irma devenait pensive, ernaux légèrement moqueuse; mais ni l'une ni l'autre ne se mon-irritées: la première demeurait indifférente, la seconde tran-; quant à Mlle Dévigne, elle ne sortait plus de chez elle.

ɔout de ce mois là aussi, tous les préliminaires de la froide céré-étaient terminés, les bans étaient publiés, et l'on étaient à la du jour fixé pour la signature du contrat. Tout se disposait, tout ait à sa fin promptement et paisiblement, et personne, aux Ter-ne témoignait le désir de reculer le dénouement.

en était pas de même partout ailleurs. Le matin même du jour Maxime entra chez Mlle Dévigne qu'on ne voyait presque plus, et ectait, lors de ses rares apparitions, une neutralité absolue, un ement complet dans une question désormais tranchée.

ime posa son chapeau, et commença par faire deux ou trois tours ds pas dans l'atelier. Mlle Dévigne avait levé la tête à son arrivée, ıt remise à peindre avec une application affectée. Enfin le jeune e, s'arrêtant devant elle et croisant les bras, entra impétueuse-n matière:

Est-ce que vous êtes convaincue? dit-il avec un sourire empreint tume, qui témoignait à l'avance de son incrédulité en cas d'affir-.

e vous le dirai demain matin, répondit Mlle Dévigne après un ins-'hésitation.

Vous ne l'êtes pas! s'écria Maxime en reprenant sa promenade. n, je suis comme vous.

En vérité, dit l'artiste avec intention, vous faites bon marché de science des gens. Soyez ce que vous voudrez: mais moi, est-ce i le droit de douter maintenant? N'ai-je pas entendu la candeur érité même? Les preuves positives ont-elles manqué depuis lors? ɔulez-vous que je fasse? Je n'aime pas à lutter sur un terrain que connais pas, et je ne me mêle plus de rien. La seule ressource t nous venir en aide dans une telle entreprise, la cicatrice n'existe

N'existe pas... chez Irma.

Allons, vos idées ne sont plus nettes. Voilà que vous tombez dans ontradiction. Caroline Irma, née à Roca d'Anfo, le 30 mai 1796, seule qui puisse avoir ce signe tout puissant. Elle ne l'a pas; donc iste pas.

Ah! je ne sais; mais depuis qu'un lien de famille nous unit, tte et moi, depuis que je vais tous les jours dans la maison de sa si je prends sa main en l'appelant ma sœur, je sens sa main trem-t je vois son front rougir; cent fois j'ai vu, j'en suis sûr, Irma et re saisir au passage l'échange de nos pensées, et jamais l'indiffé-de ma fiancée ni la bienveillance de ma belle-mère n'en ont été lées. Voyons, mademoiselle, ajouta Maxime avec une force concen-vous qui êtes une femme logique et pénétrante, me direz-vous ce ignifie tout cela?

Rien du tout, répondit nettement Mlle Dévigne. Je vois ce que voient, selon vous, Irma et sa mère, et ce que, selon moi, elles ne voient pas; je vois que vous aimez Annette, et que peut-être Annette vous aime. Il y a long-temps que je le savais.

— Vous le saviez?

— Oui; le jour même où j'ai dû céder à l'évidence dont je vous parlais tout à l'heure, le jour où, devant Annette, j'ai demandé pour vous la main d'Irma, j'ai vu couler les larmes d'Annette.

— Vous l'avez vu! et vous dites que *peut-être* elle m'aime! et vous dites que vous ne doutez plus! Mais, mademoiselle, est-ce qu'Annette aurait osé trahir et même accueillir dans son cœur une sympathie pour moi, si cette sympathie ne s'était appuyée sur un droit? Est-ce qu'elle l'aurait osé au moment où sa sœur exerçait ce droit en acceptant ma main, si ce droit ne lui avait appartenu, à elle, Annette, et si cette circonstance même ne lui avait démontré le vol qu'on lui faisait? Est-ce qu'elle l'aurait osé depuis, sans un secret espoir de le reconquérir? Est-ce que sa mère ou sa sœur supporteraient les démonstrations actuelles, sans l'existence de ce droit, contre lequel elles ont engagé leur dernier enjeu, contre lequel elles n'ont plus d'autre arme que la précipitation ou la résignation?

— Vous les calomniez...

— Allons donc!

— Vous les calomniez, vous dis-je! Irma, du moins; car voici ce que j'ai entendu.

— Ah! ah! vous n'êtes donc pas aussi neutre que vous le paraissez?

— Peut-être bien; mais voici ce qu'Irma disait à Mme Pernaux. Ce sont deux mots seulement que j'ai surpris et que je n'explique pas. On ne me savait pas là; elles passaient près de moi dans le jardin: Ma mère, disait Irma, si ma sœur aimait M. de Bréard..., que faudrait-il faire? Et la mère répondit après une courte réflexion: je te dirai. — C'est tout.

— Et vous voulez me faire croire que vous ne comprenez rien! s'écria Maxime hors de lui.

Il saisit même sur la cheminée un appuie-main qu'il se mit à agiter comme une cravache en recommençant à marcher vivement par l'atelier.

— Vous avez surpris les larmes d'Annette; vous avez entendu les paroles que vous me citez, et vous dites que *peut-être* elle m'aime, et vous dites que je les calomnie, et vous ne doutez plus, et depuis un mois vous demeurez impassible? Ah! mademoiselle, soyez donc de bonne foi: vous avez au moins pensé quelque chose.

— Eh bien, oui! dit Mlle Dévigne en quittant ses pinceaux; voyons, ne cassez pas mon appuie-main. J'ai mieux fait que de penser, j'ai agi.

— Ah! Dieu merci! s'écria Maxime en respirant, je retrouve donc un allié.

— Je vous cède, reprit l'artiste, parce que vous me flattez en invoquant, malgré tout, mon intelligence. C'est que, voyez-vous, M. de Bréard, l'amour-propre est le grand mobile des actions des femmes, surtout de celles qui sont filles, et c'est parce que cet amour-propre était froissé chez moi que j'avais résolu de me taire pour mieux assurer ma vengeance en la dirigeant sans conseil. Oui, vous n'êtes pas seul dans l'arène aujourd'hui; j'y suis aussi, moi, et j'ai pour adversaire Eucharis. Elle m'a vaincue dans ma première épreuve où je n'étais pas sur mes gardes. J'aurai ma revanche dans une seconde.

— Mais qu'avez-vous fait?

— J'ai compris, malheureusement après coup, tout ce que vous dites. J'ai compris qu'Annette regrettait son droit au moment où elle en perdait le résultat, au moment où elle le découvrait en vous aimant; j'ai compris qu'elle ne pouvait trahir cet amour sans avoir la conscience de ce droit, qu'il y avait un mystère entre Irma et Eucharis, enfin qu'Irma seule avait renié la cicatrice.

— Mais qu'avez-vous fait?

— J'ai fait que, ce soir même, avant de signer au contrat, il faut

que vous sachiez tout, que vous voyiez la cicatrice, si elle existe chez Annette.

— Mais quoi encore ?...

— Vous ne devinez pas? J'ai commencé par désirer que cette signature du contrat fût signalée par une petite fête, qu'il y eût un dîner de famille, une soirée de musique; je me suis chargée des invitations: puis, quinze jours après, j'ai envoyé mon cadeau... deux robes de tulle anglais, achetées et commandées par moi à la couturière de ces demoiselles, avec prière et injonction de les mettre pour le soir du contrat.

— Parbleu! nous verrons bien! s'écria Maxime après une courte réflexion.

— De toute manière, reprit Elise, si nos soupçons sont fondés, il y aura une catastrophe. Ma foi, M. de Bréard, je ne réponds pas du reste. Si nous nous trompons, il faudra vous résigner, et tout de suite. — Allez maintenant à votre toilette, et laissez-moi à la mienne.

Presque au même moment, une scène d'un autre genre avait lieu aux Terrasses. Il était quatre heures. On attendait M. de Bréard d'un instant à l'autre. A cinq heures, le notaire devait arriver, et le dîner était pour six heures, après la cérémonie. Annette et Irma devaient, à quatre heures, être habillées pour toute la soirée, et, comme on pense bien, les robes envoyées par Elise Dévigne étaient des robes décolletées. Comme on se le rappelle bien d'ailleurs, les robes de tulle anglais, en 1817, ne pouvaient se couper autrement.

A quatre heures donc, Irma, la jolie fiancée, était prête. Seulement elle n'avait pas encore placé dans ses cheveux la guirlande d'oranger qu'elle voulait y mettre, et la tenait encore à la main quand elle sortit de sa chambre. Elle alla tout de suite à la porte de celle d'Annette, sans doute pour que celle-ci l'aidât à compléter sa coiffure avec cette branche symbolique. Elle entra. Annette n'était pas prête; Annette n'avait pas même commencé à s'habiller. Annette était assise devant son lit, immobile, rêveuse, et ne quittant pas du regard la robe fatale étendue sur ce lit...

Irma s'approcha doucement, et, posant sa main sur l'épaule de sa sœur:

— Annette, dit-elle.

— Irma!... s'écria la jeune fille en s'éveillant et en se mettant debout, pâle et troublée, comme si elle s'attendait à quelque scène significative.

Mais Irma sut se contenir et dit seulement, en montrant la robe:

— Tu ne t'habilles pas?

— Mais... si, ma sœur, balbutia la pauvre Annette en refoulant dans son cœur toutes les pensées qui allaient peut-être s'en échapper.

— C'est qu'il est quatre heures, reprit doucement Irma. Crains-tu de mettre cette robe? Reculerais-tu devant cette épreuve qui doit renverser les conjectures obstinées de Mlle Dévigne et décider sans retour de mon sort, de mon mariage.

— Oh non! s'empressa de répondre Annette; mais, pour la première fois de notre vie, nous habiller ainsi...

— Ah! ma sœur, interrompit Irma en riant, ne voilà-t-il pas un bel enfantillage! Vois, je te donne l'exemple, je suis prête. Veux-tu que je fasse mieux, que je te serve de femme de chambre?

— Non, non, répliqua vivement Annette, merci, ma sœur. Va, laisse-moi, ce ne sera pas long.

— Auparavant, tiens, aide-moi à placer cette fleur dans mes cheveux: car il faut bien qu'on reconnaisse la mariée à quelque chose, et je n'ai rien trouvé de mieux que d'aller cueillir des fleurs d'oranger naturelles. Qu'en dis-tu?

Annette avait pris les fleurs sans répondre et essayait en tremblant de les disposer dans la coiffure de sa sœur, qui continuait de parler:

— C'est une singulière femme que notre amie Élise Dévigne. Je crois bien qu'au fond elle ne serait pas fâchée de faire de la peine à notre mère; mais elle perdra son temps, n'est-ce pas? Tu sais ce dont nous sommes convenues nous deux, ce que tu dois dire tout à l'heure: c'était peut-être à cela que tu pensais? Tu n'hésites pas, au moins?

— Sois tranquille, dit Annette d'une voix faible. Il s'agit de faire respecter notre mère. Je ferai mon devoir.

— A la bonne heure. Tout ce qu'aura gagné Élise, ce sera de nous avoir habillées toutes les deux de même, et de telle façon que, pour changer la mariée, il n'y aurait qu'à changer de tête le bouquet que tu tiens... mais tu n'en finis pas...

— Ah! je ne puis, dit Annette découragée, je n'ai pas la tête à moi..., et laissant tomber ses bras, elle s'assit, le bouquet à la main, et se détourna pour cacher à sa sœur les larmes qui lui échappaient en silence...

— Ce n'est rien, dit seulement Irma, c'est l'émotion; remets-toi et habille-toi vite, je m'en vais.

Et, feignant de croire que les fleurs étaient attachées sur sa tête, Irma se retira doucement.

Elle trouva Mme Pernaux encore seule dans le salon. Celle-ci vint avec empressement au devant de sa fille.

— Eh bien? lui demanda-t-elle.

— Eh bien, ma mère, elle l'aime... répondit Irma.

— Allons, reprit la marquise en soupirant, cela ne m'empêchera pas d'être justifiée et de l'emporter jusqu'à la fin sur Élise.

— Oh! non, ma mère, comptez sur vos filles dévouées.

Cette singulière conversation entre la mère et la fille fut interrompue par l'arrivée du notaire, qui salua ces dames et s'assit auprès d'elles, tandis que son clerc disposait sur une table les papiers nécessaires à l'acte solennel qui allait s'accomplir. Presque aussitôt Maxime entra à son tour, donnant le bras à Mlle Dévigne.

Il était pâle, et son cœur battait violemment dans sa poitrine. Son premier mouvement fut d'embrasser d'un regard rapide toutes les personnes présentes. Irma rougit et se serra contre sa mère, sachant bien, dans sa pudeur ce que cherchait ce coup d'œil investigateur; mais déjà cette pudeur avait subi son épreuve. Tout était fini pour elle. Il n'en était pas de même pour Maxime et Mlle Dévigne. Rien n'était découvert, il est vrai; on s'y attendait bien. Mais Annette n'était pas au salon.

Enfin la porte s'ouvre. Maxime est entre la vie et la mort. Le regard perçant de Mlle Dévigne se dirige sur Annette qui vient d'entrer, et qui tient encore le bouquet de sa sœur. Elle a revêtu la robe révélatrice; ses chastes épaules son découvertes.... Elle s'arrête et frémit à son tour sous le prompt mais profane examen... Rien non plus: rien... La cicatrice n'existait pas!

Mlle Dévigne était vaincue, et son regard plein de dépit se rencontra avec le regard de triomphe d'Eucharis. Quant à Maxime, à partir de ce moment, il laissa marcher les choses comme dans un rêve, ayant perdu toute volonté de résistance, tout espoir de bonheur. Le notaire s'assit devant ses papiers et donna lecture du contrat; Maxime subit cette formalité sans rien entendre. On le pria de s'approcher pour signer; il vint et signa froidement, sans prononcer un mot, comme un homme qui s'acquitte d'un rigoureux devoir. Voilà tout. Puis il alla reprendre sa place, se disant à lui-même que tout était fini, et ne trouvant rien autre chose à se dire.

Après cela, le notaire appela Mlle Irma Méliot, la future conjointe, pour qu'elle eût à venir apposer son nom près de celui de l'époux.

Personne ne se leva.

Maxime tressaillit et se réveilla; Mlle Dévigne s'émut, Annette commença à trembler et à pâlir en promenant ses regards sur tout le monde. Irma et Mme Pernaux demeurèrent paisibles; seulement un petit sourire moqueur effleura les lèvres de la marquise:

— De ces deux demoiselles, dit alors l'homme public, je ne puis deviner laquelle est la mariée; elles sont aussi jolies, aussi jeunes l'une que l'autre, et vêtues de la même manière. Ce bouquet seul que je vois dans les mains de l'une d'elles pourrait fixer mon indécision; mais ce n'est pas assez pour moi, et je ne puis que prier Mlle Irma-Caroline Méliot de n'avoir pas peur de moi, et de s'approcher pour

signer. Si sa main tremble, tant mieux ! c'est rare au bas d'un riche contrat.

Personne ne bougea encore.

Mlle Dévigne, dit d'une voix agitée, en désignant la jeune fille sans bouquet, assise près de sa mère :

— N'est-ce donc pas celle-là qu'on appelle Irma ?

— Oui, dit Mme Pernaux, mais ce n'est pas celle qui peut signer ce nom au bas d'un acte public. Le moment est venu de rendre à chacune ce qui lui appartient. Que la véritable Irma s'avance et signe.

Mlle Dévigne fut confondue de cette solution si simple et si peu soupçonnée; la rusée marquise n'avait fait que changer les noms. Avec cela elle pouvait tout faire ; mais son cœur n'était pas dépravé, et elle s'était arrêtée devant le malheur de ses enfans. En ce moment, elle triomphait deux fois en donnant un échantillon de son adresse et de sa générosité.

Maxime éperdu s'est précipité vers celle que nous nommions Annette; il l'entraîne à demi évanouie vers le contrat, guide sa main, la force à tracer ce nom d'Irma qui est le sien, et l'autre jeune fille venant signer comme témoin, saisit le bouquet virginal et le place en riant dans les cheveux de son heureuse sœur.

— Venez maintenant, dit-elle ensuite à Elise et à Maxime, en les prenant chacun par une main et en les entraînant dans une autre partie du salon, tandis que Mme Pernaux restait près du notaire. Il me reste à vous donner une courte explication. Vous d'abord, Monsieur, dans cette nuit de Florence qui se termina si tragiquement, votre vanité vous a trompé. Dans le domino voilé, dans le billet sans signature, vous avez voulu absolument reconnaître la marquise de Nibello..

— Et quoi ! s'écria le jeune homme, c'était...

— Votre servante, Monsieur ; et un peu plus vous deveniez la fable de toute la cour. Moi et mes compagnes, nous étions fatiguées de l'importance de Messieurs les officiers, de leur assurance auprès de nos mères, de leurs dédains pour nous, et nous vous avions choisi pour servir d'exemple. Vous étiez étranger, vous partiez dans quelques jours, c'était à merveille, et nous ne courions aucun risque à vous mystifier. Ce jour-là, nous avions toutes congé, j'avais dérobé une clef de notre appartement, mais j'en avais une aussi pour pénétrer chez ma sœur... et le malheur a voulu que je me sois trompée.

— Singulière fatalité ! dit Mlle Dévigne. Ainsi, pauvre enfant, ton étourderie seule...

— Oui, secondée par celle de Monsieur... Mais, comme lui, j'en ai bientôt compris les affreuses conséquences, et, comme lui encore, j'ai voulu la réparer autant que cela m'était permis. Après m'être consultée avec ma mère, je suis venue trouver ma sœur, et je lui ai dit : Irma, c'est moi qui suis coupable, c'est à moi de subir les résultats de ma faute; notre mère a trouvé un moyen aussi simple qu'heureux. Changeons de nom. Je deviens l'aînée ; tu restes pure. Je trouve dans mon nouveau titre une compensation à la tache de mon nouveau nom, et si le souvenir qui s'y rattache est réveillé par quelque âme charitable, s'il me fait manquer un ou deux mariages, au moins je l'aurai mérité moi, et ces mariages-là te reviendront.

— Cela est vrai, dit avec son touchant sourire la nouvelle Irma qui venait de s'approcher. Ma sœur m'a parlé ainsi.

— Oui, continua l'autre; et en fait de mariage, j'étais loin de m'attendre à celui qui se présenterait ; mais ma chère sœur s'y attendait sans doute, car elle consentit avec une facilité qui aurait dû m'éclairer, et qui ne pouvait cacher que l'intention d'un dévouement. Vous avez été témoins de mon étonnement quand j'ai connu l'histoire et les résolutions de M. de Bréard. Cependant j'ai accepté provisoirement mon rôle, dans la crainte que cette union n'inspirât de la répugnance à Irma ; j'ai dû renoncer, dit-elle en tendant la main à sa sœur, quand j'ai vu que c'était tout le contraire.,. Dis donc aussi que cela est vrai, toi, ajouta-t-elle finement.

— Ce n'est pas la peine, répliqua la mariée toute confuse en l'embrassant.

— Vous voyez que mon air d'innocence ne cache rien de bon et qu'il m'est très utile, reprit la maligne et généreuse enfant.

Pour toute réponse, Maxime transporté l'embrassa à son tour, et Mlle Dévigne lui serra les mains en disant d'un air attendri :

— Je l'ai déjà baptisée : ange et démon !

Presque aussitôt l'artiste se dirigea vers Mme Pernaux, et la prenant à part :

— Décidément, lui dit-elle en riant, vous êtes une femme de génie, et vous méritez que je vous apprenne enfin quelque chose de mon histoire.

— Voyons, dit Eucharis.

— Je puis d'autant mieux admettre les faits avancés par votre plus jeune fille, que je suis à même de les certifier au besoin. En 1812, et à l'époque de l'événement, il y avait trois ans que je m'étais retirée comme pensionnaire dans la maison religieuse où Annette, puisque c'est maintenant son nom, était élevée... et je puis dire si elle était sortie ce jour-là...

— Je le sais bien, répondit simplement la marquise à cette mordante déclaration, vous êtes Elisa Dalvita, dernier rejeton d'une famille italienne aussi ruinée que noble. La princesse vous avait attachée à son service et prise en affection, comme vous le méritiez, bien avant mon arrivée à la cour; elle vous avait même dotée richement; mais cela n'a pas aidé à ce que vous désiriez le plus, pauvre Elisa, car, poursuivit la marquise en baissant la voix, vous n'aviez pas de beauté, et vous avez souffert le plus cruel des chagrins d'une femme, celui de n'être jamais aimée. Vous l'avez souffert avec toute la rigueur que pouvaient y ajouter votre imagination ardente, votre âme tendre et votre esprit supérieur... Ma présence à la cour n'a peut-être pas été inoffensive pour vous ; car, sans vouloir me vanter, votre retraite a singulièrement coïncidé avec mes premiers succès... Voilà tout votre secret, ma pauvre amie, et voilà aussi, ajouta Eucharis en touchant du bout des doigts les boucles argentées de la coiffure d'Elisa, pourquoi vous avez des cheveux blancs.

Elisa était trois fois vaincue. Une larme brilla même dans ses yeux; mais Eucharis reprit :

— Vous méritiez une punition : vous m'aviez supposée trop méchante. Maintenant, puisque nous n'avons plus rien qui nous divise, ni secret, ni rivalité, et puisque nous venons de nous rencontrer dans une bonne action, soyons désormais sincèrement amies, et embrassons-nous comme tout le monde.

La bonne nature d'Elisa l'emporta alors, et elle accepta avec une entière effusion ce traité de paix. Mais l'incorrigible et impitoyable marquise lui gardait encore un dernier trait.

Le lendemain de son mariage, Maxime dit à l'oreille de Mlle Dévigne, en contenant son envie de rire :

— La cicatrice qui existe!

Et la pénétrante demoiselle se mordit les lèvres. Cette fois encore, elle s'était égarée à plaisir dans ce pudique mystère, en ne voulant rien soupçonner à une ligne seulement au dessous des limites d'une toilette de bal.

MAURICE SAINT-AGUET.

(*Commerce.*)

LE CORAIL.

Le corail rouge est l'*isis nobilis*, à qui le naturaliste Pallas a donné ce dernier nom. Les animaux des isis sont à peu près inconnus. Si Pallas et d'autres auteurs en ont parlé, c'est parce qu'ils rangeaient dans ce genre le corail, dont on connaît beaucoup mieux l'organisation aujourd'hui, et avaient confondu ces deux polypes.

Linnée a le premier établi le genre isis, auquel il a réuni le corail rouge sous le nom d'*isis nobilis*. Les isis, un peu diversement colorées, existent à ce qu'il paraît dans toutes les mers, probablement à d'assez grandes profondeurs. Les plus grandes ont de cinq à six décimètres. Elles s'attachent sur les corps solides sous-marins au moyen d'un empâtement, comme le corail et les gorgones; elles ne sont d'aucun usage, et sont en général fort communes dans les collections.

Il est très essentiel de distinguer le polype du corail d'avec ce qu'on appelle le corail proprement dit. Le premier croît selon les règles de la génération particulière aux polypes; le corail, au contraire, produit par les polypes, n'augmente, comme les minéraux, que par juxta-position, à peu près comme la coquille du limaçon, par de nouvelles couches appliquées successivement sur les premières. Une branche de corail n'est donc plus une pierre, ce n'est plus une plante, ce n'est pas non plus un animal, mais une simple production animale : c'est la métamorphose d'un millier de polypes; c'est un très bel arbre généalogique, où le polype aïeul est recouvert par la postérité de ses enfans, où le fils devient le tombeau du père, et où tous ensemble ne perdent l'existence que pour retrouver, sous une forme nouvelle et dans des générations confondues et réunies, un état plus durable, plus brillant, acquérant par la vieillesse et se fortifiant avec les années.

Le meilleur corail est toujours le plus vieux, le plus dur, celui que la vase a recouvert et qui ne sort de l'eau que chargé de fange. Quand le corail n'a plus de polypes, il n'augmente plus en étendue; il ne produit plus de branches; mais il se bonifie, il durcit. Celui que l'on retire en cet état est beaucoup plus serré, plus pesant que celui où il y a des polypes. Les corailleurs l'apprécient davantage.

Le corail sort de la mer sous trois états différens. Chaque état justifie en quelque sorte le rang qu'on lui a donné successivement dans les trois règnes de la nature. Lorsqu'une branche de corail est tirée vivante du fond de la mer, elle se présente avec une écorce chargée de tubercules arrondis et converts d'une humeur gluante et visqueuse, qui paraît découler particulièrement du sommet des branches, où l'on remarque des espèces de très grosses gouttes laiteuses. Plongés de nouveau dans l'eau, ces tubercules et cette prétendue goutte de lait s'entr'ouvrent, s'épanouissent et présentent une étoile à huit rayons.

Des expériences ont démontré que ces fleurs (tubercules) étaient de véritables animaux, des polypes à bras, logés dans des cellules situées au sommet et le long des branches du corail.

Quels que soient l'âge et la grandeur du corail, tant qu'il est couvert par des animaux vivans, on y remarque la substance intérieure, qui est dure, compacte, très propre à recevoir le poli, et l'écorce extérieure, qui est molle, spongieuse, peu épaisse, qui se sèche et devient friable lorsqu'elle est restée quelque temps à l'air. C'est dans cette écorce que se trouvent les loges d'un grand nombre de polypes mous et blancs, fixés et logés dans de petits tubes membraneux.

Il est encore essentiel de remarquer que les branches de corail sont très fortes à leur base et diminuent de grosseur à mesure qu'elles s'élèvent; que, dans le corail vivant, l'extrémité des branches est tendre, friable; qu'il y a très peu de substance intérieure; que la matière de l'écorce y est en très grande abondance; que l'on y voit de forts tubercules et un bien plus grand nombre de polypes, qui, de temps à autre, découlent le long des branches sous la forme d'une liqueur blanchâtre. Cette liqueur est probablement un composé de jeunes polypes ou d'œufs de polypes.

Le polype meurt; mais en mourant il n'est pas, comme le plus grand nombre des animaux, soumis à une dissolution qui en fait un objet de corruption. La mort du polype est une espèce d'ossification : il se dessèche, durcit et reste, avec sa postérité, attaché à la branche où il a pris naissance, pour ne faire avec elle par la suite qu'un tout de même nature.

On voit d'après cela comment le corail forme insensiblement des branches très étendues par des coupes, tant horizontales que perpendiculaires, de polypes durcis et ossifiés.

Le polype est mort, et il ne reste de lui, après sa mort, qu'une matière pierreuse, mais tendre. Cette matière est augmentée par les sécrétions abondantes des polypes vivans, par leurs propres enveloppes, c'est-à-dire par les loges qu'ils se sont formées, lesquelles, entassées les unes sur les autres, grossissent les branches, en forment de nouvelles qui d'abord sont grêles, faibles et quelquefois creuses; elles se brisent avec la plus grande facilité, et se réduisent en poudre très fine et même en pâte lorsqu'elles sortent de la mer.

Le corail rouge est le plus commun et presque le seul que l'on pêche dans les mers de Barbarie. Cette couleur offre des nuances très variées; il s'en trouve aussi, mais bien rarement d'une belle couleur de chair, et plus rarement encore d'un beau blanc de lait.

Le corail ne vient pas indifféremment dans toutes sortes de fonds : l'on n'en trouve point dans le sable ni dans la vase; il ne croît qu'autour des rochers, plutôt sur leurs côtés qu'à leur surface supérieure.

La manière dont se fait la pêche du corail est très simple. A deux pièces de bois en croix est attaché, à l'extrémité de chaque bras, un filet de chanvre à larges mailles, qui se développe et s'étend dans l'eau. Du milieu de la croix part un troisième filet, qui descend beaucoup plus bas que les autres. Il est plus long et plus large; il est destiné à raccrocher les morceaux de corail qui s'échappent souvent des autres filets.

Cet appareil se nomme *engin*. L'on y attache une pierre d'un poids suffisant pour faire descendre l'engin le long des rochers jusqu'à la profondeur que l'on désire; en faisant avancer lentement le bateau, on balaie, pour ainsi dire, les côtés du rocher. S'il s'y trouve du corail, il est accroché par les filets, qu'alors on tire à force de bras avec précaution et par secousses égales. Il en tombe quelquefois au fond de la mer; et, quand les morceaux paraissent de prix, l'on tâche de les repêcher, mais l'on réussit difficilement. L'on profite, pour cette opération, du calme des eaux : quand la mer est trop agitée, il faut renoncer à cette pêche.

L'escarre ou eschare *(eschara)* est un genre de polypier presque pierreux, à expansions minces, fragiles, dilatées en membranes ou lanières rameuses, poreuses intérieurement, et ayant en outre les deux surfaces garnies de pores disposés en quinconce.

Ce genre, qui avait été distingué par les premiers naturalistes qui se sont occupés de l'étude des productions marines, a été ensuite réuni par Linnée avec les millépores. Lamark l'en a de nouveau séparé; et en effet sa contexture extérieure est assez différente pour permettre l'établissement d'un genre particulier.

Les millépores *(millepora)* sont un genre de polypier pierreux, qui offre pour caractères des expansions solides, sinueuses, ou lobées, ou ramifiées, ou dendroïdes, ayant leur superficie complètement ou partiellement garnies de pores simples ou de trous cylindriques dépourvus de lames en étoiles.

Les espèces de ce genre ont été confondues par les anciens naturalistes avec les madrépores, dont elles ont la contexture et les formes variées. Linnée, le premier, a su connaître leur différence. Lamark a ressuscité trois de ces noms, en formant trois genres nouveaux aux dépens des millépores de Linnée.

Les tubipores *(tubipora)* polypiers pierreux, composés de tubes cylindriques ou prismatiques, subarticulés, perpendiculaires, parallèles, réunit les uns aux autres par des diaphragmes ou des cloisons transversales intermédiaires.

Les tubipores forment dans la mer des masses arrondies, quelquefois fort considérables. On a comparé les tubipores à des tuyaux d'orgue; et, en effet, leurs tubes en ont la disposition quand on n'en considère qu'une rangée. On pourrait aussi les comparer à une chaussée de basalte articulée, dont les prismes seraient renversés. Les espèces de ce genre vivent dans la mer à une plus grande profondeur que les madrépores. On en trouve de fossiles en France et en Afrique.

Adolphe Pezant.

(Musée des Familles).

CALMOUCKS ET BASKIRS.

A l'époque de la mémorable entrevue des deux empereurs sur le radeau de Tilsitt, pendant les quelques jours de trève qui précédèrent le traité de paix, plusieurs officiers supérieurs de notre armée obtinrent la permission de visiter la partie du camp russe où étaient établis les Calmoucks et Baskirs. Nous reproduisons ici la narration qu'a laissée un des visiteurs, nous bornant à faire remarquer que, parmi ces peuplades encore sauvages, l'action progressive de la civilisation étant presque entièrement nulle, on peut très bien se figurer que le récit date d'hier.

Les Calmoucks, au moins ceux que nous vîmes, se ressemblent tous d'une manière surprenante; on les croirait sortis du même œuf, officiers et soldats. Ils sont généralement courts de taille; le plus grand ne dépassant pas cinq pieds trois pouces. Leur uniforme se compose d'une veste bleue et d'un pantalon de même couleur, d'une largeur tout-à-fait asiatique. Un bonnet à poil, espèce de kolbach, leur couvre la tête, et dissimule assez heureusement leur laideur native; ils portent des bottines, la plupart sans éperons. Leurs armes consistent en une longue lance, comme celle des Cosaques; mais moins grossièrement faite, et plus soigneusement entretenue, à l'extrémité de laquelle est une petite flamme bleue et rouge; en un sabre à la houzarde, accompagné d'un seul pistolet. Leurs chevaux sont petits, de mauvaise mine, peu ou point pansés; mais ils sont vites et vraiment infatigables.

La couleur du teint de ces demi-sauvages (nous parlons des cavaliers), est d'un brun de suie; le front, naturellement découvert, est élargi par l'absence du toupet et des cheveux des tempes, qu'ils se rasent avec soin. Ils ont de petits yeux bruns, que la paupière supérieure ne découvre qu'incomplètement; leurs pommettes sont saillantes et très larges; ils ont le nez petit, et la ligne du profil est presque droite. Leur bouche n'a rien de précisément remarquable, mais leur mâchoire inférieure est large et évasée. En somme, l'ensemble de la figure a de l'originalité et nous a semblé plutôt singulier que désagréable. Ils se sont bâti des huttes fort basses, qu'ils paraissent habiter avec plaisir, et devant lesquelles ils mangent accroupis. Nous les vîmes prendre un repas; plusieurs étaient rassemblés autour d'une marmite renfermant de la soupe à l'orge ou à la farine à laquelle ils faisaient honneur en gens affamés. Toutefois, s'ils ne vivent pas d'une manière brillante, ils ne paraissent pas se porter plus mal pour cela. Les officiers sont assez bien costumés, et portent des galons d'argent sur la veste et le long du pantalon; leur armement est meilleur, surtout plus complet que celui des soldats.

A quelques pas plus loin, dans le même camp, nous trouvâmes les Baskirs : là, nous pûmes, en voyant les figures, le costume, les habitudes du corps, nous croire transportés en Chine ou au Japon. Le Baskir est, en général, de taille assez élevée; il a les yeux petits comme les Chinois; son nez est plus carré que celui de ses voisins de campement, ses pommettes sont plus saillantes que les nôtres; sa bouche est enfoncée, et il a les dents fort belles; sur sa face, assez peu avenante, règne cependant un certain caractère de bonhomie. Il paraît vif, alerte, enjoué, hospitalier et d'un commerce facile. Parmi les Baskirs, plus que chez les Calmoucks, on s'est prêté à nos désirs, et notre curiosité, presque constamment, a été aussitôt satisfaite qu'excitée; cependant quelques uns refusèrent de nous montrer leurs armes; mais ils le firent autant par un sentiment de patriotisme et de devoir, que par brusquerie ou mauvaise volonté.

Nous trouvâmes ceux-ci, de même que les premiers, mangeant, ou achevant de faire cuire leur souper. Quelques uns pétrissaient dans une petite auge en bois une pâte excessivement grossière, pour en faire des galettes de la grandeur de la forme d'un chapeau, qu'ils faisaient ensuite cuire à leur foyer, en les plaçant d'abord de côté, puis à plat, et les présentant ainsi au feu de toutes faces. Ce pain azyme, qu'aucun de nous n'aurait pu manger, bien certainement, leur plait beaucoup; ce goût leur vient des Asiatiques, de même que le plus grand nombre de leurs usages. D'autres remuaient avec une cuillère en bois, grossièrement travaillée, une espèce de brouet, composé de farine et de gruau, sans graisse ni sel. D'autres enfin préparaient de la soupe au fromage; et nous ne parvînmes à savoir ce que c'était qu'en approchant du nez les espèces de petits morceaux d'argile grise qui composaient ce potage nauséabonde. Ces hommes ne font qu'un repas, vers sept heures du soir. Ils sont sobres ainsi que les Calmoucks, et se tiennent accroupis en mangeant à la manière des Orientaux. Là point d'uniforme régulier: les uns portent une pelisse ou une redingote à l'européenne, ou à la mode chinoise; les autres sont couverts d'une sorte de mante à la manière des sauvages. Tous ont des bottes qu'ils façonnent eux-mêmes, ainsi que leurs vêtemens; car ils sont à la fois cordonniers et tailleurs.

Ce qui nous frappa le plus, ce fut leur bonnet qui, généralement, est uniforme; il est de poil de renard; les dimensions en sont énormes; nous remarquâmes qu'il était découpé en quatre parts égales, dont deux couvrent les joues et le col, et les autres la figure. Cette coiffure a de l'analogie avec celle des juifs polonais, et comme elle nous parut en fort bon état, nous fûmes fondés à croire qu'ils ne la mettent qu'en service, ou lorsque leur plus grande tenue est ordonnée. Dans le camp ou sous la hutte, ils portent de petits bonnets assez semblables à ceux des Chinois et des Japonais; quelques uns avaient la tête couverte simplement d'une petite calotte de cuir de laine; aucun ne s'est présenté à nous la tête nue; au contraire, les Calmoucks étaient tous découverts. Ils se montrent d'une réserve extrême avec les étrangers; ils ne sont point chrétiens. Les sachant païens, nous demandâmes à voir leurs fétiches', mais ils feignirent de ne pas nous comprendre, bien que notre interprète entendît et parlât parfaitement leur idiome. Chaque camp est occupé par une peuplade distincte, ayant son cheik, qui est craint et vénéré; celui-ci est de préférence un homme de grande taille, ayant de belles formes et portant une longue barbe. Il est vêtu d'une simarre écarlate, sans ceinture, porte un sabre turc, persan ou indien, et à le chef couvert d'un bonnet de velours noir brodé. Un de ces cheiks portait au cou un ruban de couleur ponceau, auquel pendait une médaille d'or à l'effigie d'Alexandre I[er]. Nous le saluâmes, et il nous rendit notre politesse avec un grand air de dignité. La tente de ce personnage de distinction était faite avec un beau tapis oriental. Un Baskir, qui nous fut présenté, jouait de la flûte, ou plutôt d'un tuyau de fer blanc, composé de deux morceaux de ce métal, rapprochés et soudés, et percé de sept trous, dont six dans le haut de l'instrument, et le septième en bas. Ce tuyau, gros dans sa partie supérieure comme l'index, et dans sa partie inférieure comme le petit doigt, est sans embouchure ou quelque chose qui le rapproche du sifflet. L'exécutant en place l'extrémité la plus large sur la lèvre inférieure, ne ferme pas la bouche, et joue en remuant les doigts et sans doute en coupant avec le bord du tuyau l'air qu'il introduit dans ce singulier instrument; le son est strident et paraît âpre et désagréable; on finit par le trouver assez agréable. Le musicien ne saurait souffler plus de deux à trois minutes sans reprendre haleine, et va toujours en décroissant; puis il aspire fortement, ce qui produit un son bruyant et monotone, après lequel l'air reprend comme devant. Cet air est mesuré, cadencé, mélancolique, et nous parut ressembler au fameux *ranz des vaches*. Un peu après, un camarade du virtuose accompagna celui-ci de sa voix, en faisant une horrible grimace, en contraignant sa respiration, et en tirant de sa poitrine des sons analogues à ceux qu'on obtient de l'instrument-tuyau; pendant ce duo, les veines jugulaires de l'accompagnateur étaient singulièrement enflées; somme toute, et la part faite à la surprise, un pareil duo ne manque pas de quelque charme.

Un troisième artiste, âgé d'environ trente ans, dont nous avions déjà remarqué la calotte ornée de graines d'Amérique, surmontée d'une

pointe d'étain, nous fut dénoncé par ses compagnons comme un habile danseur.

D'abord il se fit prier, puis nous ayant salués poliment, en ôtant son bonnet, il se prit à danser. La musique alors redoubla de force sans pour cela que le musicien changeât son air. (Je ne suis pas éloigné de croire que ces braves gens n'en savent qu'un.) Quoi qu'il en soit, le danseur, observant très bien la mesure, déploya beaucoup d'adresse et de grâce, et fit quelques pas difficiles, dont un ressemblait beaucoup à notre pas de basques. La danse finie, il nous salua de nouveau, toujours en se découvrant. Nous lui donnâmes quelques pièces d'argent, ainsi qu'aux musiciens; ce qui nous mit au mieux avec l'assemblée, et surtout avec les artistes dont nous avions exploité les talens.

Ces Tartares sont armés d'un arc en bois très fort et d'un carquois rempli de flèches à la pointe acérée. Ils se servent de ces armes avec adresse. Nous en vîmes quelques uns qui s'exerçaient au tir: ils avaient pour but deux petits bonnets pointus, éloignés d'environ cent vingt pas: ils atteignirent assez souvent ce but. Leur sabre varie de forme. Il y avait de ces guerriers qui étaient couverts de cottes de maille fort bien faites, et qui portaient un casque de forme asiatique, ayant des joues et une queue. Ainsi vêtus et armés, ils ressemblaient parfaitement aux anciens Parthes, tels que le peintre Lebrun les a représentés dans ses batailles d'Alexandre. C'est là, suivant nous, une preuve de plus de la vérité de ce que nous disions en commençant, relativement aux habitudes stationnaires de ces peuples.

L. Macogny.
(*Constitutionnel.*)

THÉATRES.

Odéon. — *Le Veuvage*, comédie en deux actes, par Mme Achille Comte. — Toujours la même activité, toujours le même zèle en dépit des criailleries de quelques journaux trop dévoués aux intérêts de la Comédie-Française; quand donc viendra la subvention, le ministère attend-il la fermeture? Mais parlons de la pièce nouvelle, le sujet est plus gai.

Une veuve encore fort jeune, a tout-à-fait secoué le joug de la société; elle s'est faite *femme libre*, réclame l'émancipation du jupon, crie beaucoup contre la tyrannie des hommes, monte à cheval et cherche même à faire des prosélytes. Elle réussit en partie auprès d'une de ses amies, veuve comme elle et fort éprise d'un beau jeune homme aux regards langoureux, au langage poétique, mais à la parole duquel elle a bien tort de se fier, car le perfide est marié.

Cette scène, où la jeune veuve apprend que son amant n'est pas libre, où elle lui reproche sa lâcheté, est d'un bel effet scéniques: c'est elle qui a décidé le succès de cette comédie fort spirituellement dialoguée. Nous y trouvons un peu de confusion dans l'action, de la froideur dans les scènes, et une intrigue principale trop noyée dans les détails. A côté de ces défauts, qui accusent seulement de l'inexpérience, nous avons dû remarquer quelques caractères heureusement tracés, et un style plein de verve. Louis Monrose s'est fait applaudir comme d'ordinaire; on dira bientôt de lui: tel père, tel fils; Mlle Berthault est fort gracieuse et d'une naïveté ravissante dans le rôle de la femme de l'avoué.

Variétés. — *Gringallet fils de famille*, vaudeville en trois tableaux, par MM. Dumersan et Dupeuty. — Qui se serait douté qu'il y eut une suite possible des *Saltimbanques*, de cette sublime parade à laquelle on ne saurait comparer que les deux chefs-d'œuvre de la comédie populaire, *Robert-Macaire* et l'*Auberge des Adrets*. Les aventures de Bilboquet et de sa troupe insouciante, scènes burlesques et décousues, ne présentaient ni ensemble, ni enchaînement; l'œuvre était complète dans chacune de ses parties. Si les auteurs des *Saltimbanques* ont cru devoir donner la continuation de cette pièce, ce n'est donc pas, comme on le dirait en style de prospectus, *pour combler une lacune, et pour répondre à des besoins qui se faisaient généralement sentir*, mais c'est pour travailler sur de nouveaux frais et pour dérober subtilement une réussite en l'entant sur un ancien succès. L'entreprise était audacieuse, Bilboquet manquait à l'appel et personne n'était assez hardi pour recueillir l'héritage d'Odry; l'issue a été telle qu'on pouvait l'attendre, un accueil froid, quelques applaudissemens mêlés de beaucoup de sifflets; en un mot une véritable chute.

Le premier acte, qui vit des souvenirs des *Saltimbanques*, a seul trouvé grâce devant le public. On ne peut s'empêcher de rire, en retrouvant Sosthène *décrotteur*; Zéphirine, *marchande de coco et rivale du Château-d'Eau*; Atala débitante de *mourons pour les petits oiseaux*, Gringalet, marchand d'*allumettes chimiques françaises*. Quant au vénérable père Ducantal, il est devenu, sous le nom de Duflouage, l'intendant du marquis de Saint-Amour, qui est à la recherche d'un fils qu'il croit perdu. Duflouage substitue Gringalet à l'enfant prodigue, et l'ex-saltimbanque devient le chevalier de Saint-Amour. Mais il ne reste pas long-temps en possession d'état de fils de famille; ses anciens compagnons découvrent sa retraite et l'obligent à reprendre le métier des ses pères.

Tout cela est mêlé de lazzis, de calembourgs et d'autres grossières plaisanteries, dont un petit nombre seulement rachètent leur trivialité par quelque chose de comique et de spirituel.

A. B. d'H.

Panthéon. — *Les Amours d'un rat*, vaudeville en un acte, par MM. Armand de Villevert et Jules de Rieux. — Tout le quartier Saint-Jacques voudra voir ce petit vaudeville empreint d'une gaieté, qui se propage promptement dans la salle. Rien n'est plus amusant que cette folie, dans laquelle Pernet, Pelvilain, et Mlle Victorine rivalisent de comique. Nous ne voulons pas faire l'analyse de ce joli vaudeville, ce serait lui faire perdre de son charme, nous croyons faire mieux en engageant le public à l'aller voir. L'intrigue est des plus comiques, les situations sont neuves et piquantes, enfin le fond de la pièce répond au titre déjà fort drôle par lui-même.

MODES.

Lever. — Sur le peignoir de jaconas à manches à la jardinière, dont les poignets, aussi bien que le col et l'ouverture du devant de la poitrine, sont garnis d'une bande plissée, l'on passe une robe de chambre en flanelle, souvent blanche, doublée et bordée de soie de couleur tranchante; sur les cheveux non encore peignés l'on pose un bonnet de batiste unie, garni d'une Valenciennes, et fait à la religieuse; pour chaussure, pantoufles appelées babouches.

Négligés du matin. — Robe de chambre turque en cachemire d'Écosse, à soutaches faites avec des lacets, doublée de soie de couleur, et reposant sur un peignoir garni soit de volants plissés, soit d'entre-deux brodés et de plis; bonnet à la duchesse, fichu garni de dentelle et se nouant sur le devant de la poitrine; mitaines et pantoufles en velours brodés.

—Redingote de lévantine de couleur demi-claire, à corsage et manches justes et à courte pèlerine carrée en velours de même nuance; bande de velours entourant la redingote et formant parements au bas des

manches; petit col carré garni de Valenciennes; bonnet en Valenciennes à barbes relevées; pantoufles piquées, bordées de velours.

COSTUME DE COURSE. — Amazone en casimir de couleur foncée, garnie de passementerie; grande pélerine et manchon de marte; chapeau de moire garni de coques de rubans posées sur le haut de la passe; bottines noires, col et manchettes chevalières.

NÉGLIGÉ DE VILLE. — Redingote en drap royal, à corsage et manches justes, garnie sur le devant de passementeries figurant brandebourgs et disposées de manière à former des lignes parallèles de plus en plus courtes depuis le bas jusqu'à la ceinture, de plus en plus longues depuis la ceinture jusqu'aux épaules; manchettes et col en batiste à haute rivière; schall de soie noire doublé de couleur claire et garni d'une haute frange; chapeau de soie noire recouvert d'un voile de dentelle; manchon de marte.

TOILETTES DE VILLE. — Robe de satin café brûlé garnie de plusieurs bandes de velours; écharpe de velours, doublée de satin bleu Louise; chapeau bleu Louise avec une longue plume à longs brins bleus et noirs; col et manchettes de guipure.

— Redingote de velours vert foncé garnie sur le devant d'une rangée de boutons de jais; manchon et grande pélerine d'hermine; chapeau de satin jaune garni d'une plume jaune et noire; bottines de velours semblable à celui de la redingote.

Il est à remarquer que les ornemens des chapeaux se placent à présent sur le haut de la passe; les fleurs en général ne sont plus montées de façon à former des grappes tombantes: elles sont disposées dans le sens que leur a donné la nature. Cette règle s'applique non seulement aux bouquets pour les chapeaux, mais aussi aux agrafes et guirlandes à placer sur les robes de bal.

Malgré la bigarrure qui règne dans le choix et l'emploi des couleurs des diverses parties d'une toilette de femme, il faut ne pas mettre une différence trop sensible entre la couleur du chapeau et celle du reste de la toilette de ville.

TABLETTES DES TROIS JOURS.

Faits divers.

25 février. — On écrit d'Alger :

Deux Français étaient allés à la chasse au sanglier entre Kirkadem et Kadden, sur les bords de l'Oued-Kerma, lorsqu'ils remarquèrent avec une certaine émotion les pas tous frais d'une grande lionne qui avait dû passer depuis peu de temps en compagnie d'un lionceau déjà fort, et qui devait bien avoir deux mètres de longueur.

Les chasseurs avaient à peine dépassé le ruisseau, que la lionne fut lancée et prit la fuite devant eux; l'un d'eux lui tira un coup de fusil, les balles sifflèrent sans doute d'une manière désagréable à l'oreille de cette bête, car, en fuyant, elle trouva par hasard deux Arabes de Zaoula qui s'étaient séparés des chasseurs pour se livrer à la chasse aux perdrix; ils étaient assis et fumaient leur pipe. Malgré leur frayeur à l'aspect de ce redoutable visiteur, ils tentèrent de se cacher dans des figuiers de Barbarie, au milieu desquels ils se trouvaient; mais le lionceau, qui était survenu, ne leur en donna pas le temps: il s'élança sur eux et les déchira successivement à coups de griffes; l'un d'eux a eu la poitrine ouverte et de profondes plaies aux bras et aux jambes; il est enflé de tout le corps et sa vie est en danger; quant à son camarade, il a été blessé, mais moins grièvement. »

26. — Un des premiers jours de ce mois, un entrepreneur de bâtimens, M. Ph..., perdit, en descendant de cabriolet au coin de la rue de Trévise et des anciens terrains dits de *la Boule-Rouge*, un petit portefeuille dans lequel se trouvait, avec d'autres valeurs, une somme de 11,500 francs en billets de banque. Le lendemain il reçut par la poste, sous enveloppe, son portefeuille et tous les papiers qui y étaient contenus, moins les billets de banque qui en avaient été retirés. Nulle lettre, nulle indication n'accompagnait, du reste, cet envoi; l'adresse était écrite en caractères visiblement contrefaits.

Depuis lors toutes les recherches, toutes les démarches de M. Ph... furent inutiles; en vain fit-il sa déclaration à la justice et promit-il par affiches une récompense de mille francs à qui opérerait la restitution. Il dut, malgré qu'il en eût, se consoler de cette perte, et déjà il commençait à n'y plus penser, lorsqu'hier il reçut la visite d'une personne qui vint lui faire la proposition suivante :

« Vos billets ont été trouvés par un tout jeune homme appartenant à une honorable famille; ce malheureux en quelques nuits de folies a dépensé plus de 3,000 fr. de votre somme, et ce n'est que lorsque sa santé, s'affaiblissant par les excès et les veilles, l'a contraint de rentrer au domicile de son excellente mère, qu'il lui a fait l'aveu de sa faute. C'est au nom de cette pauvre mère désolée que je viens vous trouver; son revenu est modique, mais avec du temps elle pourra vous rembourser; consentez à recevoir les 8,500 fr. qui sont demeurés intacts, acceptez de plus une obligation de 2,000 fr. payables en quatre ans, et vous ne perdrez en réalité que les 1,000 fr. que vous avez offerts à titre de récompense. »

M. Ph... s'est empressé d'accéder à la proposition qui lui était faite; il a même voulu, par un louable sentiment de délicatesse, ignorer le nom de la bonne mère et de son fils repentant, et sans vouloir qu'on lui souscrivît d'engagement, il a déclaré s'en rapporter à la loyauté de leur parole. Une heure plus tard la restitution des 8,500 fr. était opérée entre ses mains.

27. — Un événement affreux, arrivé hier après midi à la Courtille, a mis en émoi tout ce quartier. Le sieur Geoffroy, marchand de vins traiteur, avait envoyé son enfant, jeune garçon de onze ans, faire une commission dans le voisinage, en lui recommandant de revenir promptement. La commission faite, l'enfant revenait en courant, lorsqu'un énorme dogue s'élança sur ses traces en aboyant; le jeune garçon effrayé se retourne et pousse des cris perçans: le chien, excité par ces cris, se jette sur l'enfant, le renverse, lui fait d'horribles morsures au visage, puis le saisit à la gorge. En un instant, vingt personnes accoururent au secours de ce petit malheureux. Après des efforts inouïs, on parvient à faire lâcher prise au dogue; mais le pauvre enfant était dans un état horrible, et deux heures après, il expirait au milieu d'épouvantables tortures.

— Parmi les mélodies en vogue, on peut citer *Pauvrette* que vient de composer M. Clapisson sur des paroles de M. Charles Malo. Elle se vend chez Richault.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.

13e Année. — N° 13. Samedi 5 Mars 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vte DE TESSIÈRES-BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

LE CABINET DE LECTURE paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 centimes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

Au présent numéro est joint un supplément de trente-deux colonnes.

SOUVENIRS DE SAINT-PÉTERSBOURG.

LA TABLE ET LA CUISINE.

Il y a en Allemagne une ville où, les jours de fêtes, les cuisinières font une espèce de gâteau qu'on nomme *krullkuchen*. Les plus anciennes chroniques de la ville font mention de ce gâteau.

L'élection d'un bourgmestre, la réception d'un seigneur, l'installation d'un curé, une noce, une fête quelconque ne pouvait être dignement célébrée sans que l'on mangeât un *krullkuchen*.

Le costume espagnol que l'on y porta autrefois fut remplacé par le costume français ; celui-ci par le costume allemand, mais les *krullkuchen* ne changèrent point. Plus tard la ville perdit ses priviléges, son administration indépendante ; elle fut incorporée à l'empire français. Tout y changea encore : la langue, le costume, les lois, les idées, les habitudes, excepté les *krullkuchen*. Les habitans en mangent toujours, comme le faisaient leurs ancêtres.

Strabon nous parle de certaines saucisses de chair de cochon aplaties, qui étaient un mets favori du peuple de Byzance. Byzance passa, depuis ce temps-là, sous la domination des Romains, des Grecs, des Latins et des Turcs, et les saucisses plates de chair de cochon existent toujours à Byzance ou Constantinople, d'où l'on en fait des envois dans toutes les provinces.

A Saint-Pétersbourg la table des riches est toujours garnie d'une foule de plats étrangers, qui toutefois n'excluent pas les mets nationaux. Ceux-ci ne peuvent jamais faire défaut. Entrons en matière, mettons-nous à table et goûtons d'abord cette célèbre soupe aux choux (*schtschi*) aussi ancienne que la Russie elle-même, et dont la renommée s'étend d'un bout de l'empire à l'autre. Tous les jours elle coule dans l'assiette du pauvre ; tous les jours à la table des riches elle vient fièrement prendre sa place à côté des plus célèbres ragoûts français. On le croirait à peine ; la privation de son *schtschi* arrache au Russe le premier soupir qu'il pousse lorsqu'il met le pied sur la terre étrangère. Le *schtschi* est pour le Russe ce que le macaroni est pour l'Italien, le roast-beef pour l'Anglais, la pomme de terre pour l'Allemand. Les Russes attribuent la plus grande partie de leur force physique à l'usage de leur soupe aux choux.

Le *schtschi* représente le plat capital de tout homme qui respire entre le Kamschatka et les bords de la Vistule. Quarante millions de Russes prient tous les jours le bon Dieu pour qu'il leur accorde leur *schtschi* quotidien.

Voici la recette ordinaire de cette soupe universelle :

Chou blanc haché, six à huit têtes ; farine de gruau, une demi-livre ; beurre, un quart de livre ; mouton, deux livres, coupé en petits morceaux ; une poignée de sel ; deux cruchons de *kwas* ou bière ordinaire.

Tels sont les ingrédiens qui constituent un *schtschi* parfait. On comprend bien que, dans les ménages pauvres, on est obligé de retrancher

parfois quelques uns de ces ingrédiens. Dans les maisons aisées au contraire on raffine sur la recette, laquelle cependant est soumise à des règles générales invariables.

Il y a aussi le *posdnoï schtschi* ou *schtschi* de carême, que l'on mange aux jours du jeûne; ici le beurre se remplace par l'huile et la viande par le poisson. Le peuple emploie à cet effet de petits poissons appelés *snitkis* qui sont très abondans en Russie: on les broie chair et arêtes avec le chou pour n'en faire qu'une bouillie, que l'on arrose d'une huile épaisse pour la rendre plus appétissante encore.

La soupe aux choux est aussi la nourriture principale chez d'autres nations Slaves et figure aux repas du matin, du midi et du soir; elles l'appellent généralement *borschtsch*; la préparation subit quelque changement, mais au fond ce n'est qu'une variété de *schtschi*.

Les mots *schtschi* et *borschtsch* ne sont pas plus désagréables à l'oreille de l'étranger que l'aliment dont ils sont l'expression ne l'est à son palais, à moins cependant que ce mets n'ait été préparé dans la cuisine des riches; ceux-ci en font une nourriture délicate, comme ils convertissent une danse nationale grossière en un ballet charmant. Il est rare que les Russes mangent un légume sans viande, ou de la viande rôtie sans légume: ordinairement ils mêlent plusieurs légumes à la viande pour n'en faire qu'un seul pot-pourri. Parmi ces alliances de légumes et de viandes figure en première ligne le célèbre *botwina*. C'est encore un mets si éminemment national, qu'il se trouve inévitablement sur la table des grands et des pauvres. Le *schtschi* est de saison durant toute l'année; c'est le principe, c'est l'élément de la vie russe. Le *botwina* est un potage d'été; il contient froids et crus la plupart des ingrédiens que l'on trouve chauds dans le *schtschi*. Il y a là du *kwas* froid, des herbes vertes hachées, des cornichons hachés, des betteraves rouges, du saumon, du sterlet coupé en petits cubes; des citrons et enfin pour plus de fraîcheur quelques petits morceaux de glace: ajoutez encore à tout cela quelques morceaux de pain noir rôtis et beaucoup d'autres substances. Si maintenant le lecteur dit qu'il ne comprend pas comment toutes ces parties qui nagent dans le kwas et que l'on y pêche à la cuillère, peuvent s'harmoniser, ni comment tout cela peut être bon, je l'engagerai à aller en Russie manger du *botwina* pendant un ou deux ans; il reviendra converti.

En Russie, à chaque mets chaud que l'on mange en hiver, correspond un mets froid qui se consomme en été. C'est ainsi que le *schtschi* est opposé au *botwina*, le *kwas* froid au *sbitin* chaud; le nombre infini des poissons et des viandes marinées, aux rôtis et autres pièces de cuisine; enfin une foule de boissons froides, acidulées, faites de cornichons, de miel, de graines, aux boissons fortes et spiritueuses ou chaudes, l'eau-de-vie, le thé, etc.

Ces contrastes de la cuisine des Russes proviennent certainement des énormes variations de température qu'ils ont à subir. En Russie chaque saison a ses soupes, sa volaille, sa pâtisserie déterminées. Il est même des objets dont l'usage commence tous les ans à date fixe: c'est ainsi que le 8 du mois d'août, pour la première fois, on mange, du fruit; et on se sert de la glace le dimanche de Pâques; la religion, qui exerce une influence considérable sur la table des Russes, défend d'en faire plus tôt usage. Le dimanche on mange, dans toute la Russie, tout autre chose que le samedi. En d'autres pays les parens en deuil régalent leurs amis, au banquet funèbre, comme ils l'entendent: en Russie on ne peut manger que du *kudja*, plat de ris aux pruneaux et aux raisins. En Allemagne on peut offrir indifféremment toute espèce de gâteaux aux enfans à l'anniversaire de leur naissance; en Russie on leur donne une espèce de gâteau rempli de sucreries et que, conformément à l'usage, on doit casser sur la tête de celui à qui il est destiné. Les repas de noces, de fiançailles, de Noël, de Pâques, ont chacun leurs mets particuliers et exactement déterminés. Remarquons toujours que les prescriptions établies à cet égard régissent une population de quarante millions d'individus et un territoire de trois cent mille lieues carrées. Ailleurs on aurait de la peine à imposer une législation culinaire ou un code de table, à une population de trente mille âmes répartie sur un territoire d'un quart de lieue carrée.

On distingue parmi les mets mélangés les plus recherchés et les plus fins des Russes, leur *rassol*. C'est une soupe au sterlet avec cornichons salés, racines coupées en longues tranches, et dans laquelle nagent des boulettes de farine et des caviar ou œufs d'esturgeon. Ceux qui méprisent les soupes au poisson comme étant fades, en parleraient autrement s'ils avaient goûté le *rassol* moscovite ou *l'ucha*, autre soupe délicate pour laquelle on écrase la chair du poisson. Il n'y a que les femmes des négocians Russes qui sachent la préparer comme la désirent les connaisseurs.

Les Russes (nous parlons de ceux qui sont restés fidèles aux usages nationaux), mangent toute leur viande bouillie, salée ou marinée; il est rare qu'il la fassent fumer. Cette observation s'applique même au lard, au jambon, aux saucisses et au poisson... Les étuvées, les carbonnades, le bœuf à la mode, le beefsteak, leur sont inconnus.

Mais en revanche leur pâtisserie est extrêment variée. Pour parler d'abord de leur pain, nous dirons qu'en aucun lieu du monde on apporte autant de diversité dans la manière de préparer cet aliment; ils en ont de sucré, d'aigre, etc. Le goût des choses aigres est un trait caractéristique de ce peuple qui mange le fruit plus vert que mûr; car il lui serait très facile de laisser le fruit un peu plus long-temps sur l'arbre. En Russie les céréales sont excellentes. On donne au pain toutes sortes de formes, parmi lesquelles il y en a probablement quelques unes qui sont prescrites par la religion.

Chez nous les pâtés ne paraissent que sur la table des personnes qui jouissent d'une certaine aisance; en Russie, c'est un mets national et quotidien. L'étranger n'est pas peu surpris de le rencontrer en abondance chez le paysan russe. Ces pâtés se désignent par le terme générique de *piraghi*; mais il offrent des variétés à l'infini. Les *piraghi* à l'huile et au poisson sont les plus communes parmi le peuple. Tous les Russes connaissent parfaitement l'art de faire de petits pâtés au poisson, qui sont un véritable mets national et que l'on ne voit en aucun autre pays; ils en mangent d'énormes quantités au déjeûner, au goûter, en prenant leurs petits verres d'eau-de-vie, etc.

N'oublions pas non plus le *waréniki*, autre mets national très répandu. C'est une espèce de fromage jaune fait de lait caillé que l'on convertit en pâte pour la faire bouillir dans de l'eau et la manger ensuite au beurre fondu. C'est un mets dont les peuples nomades de la petite Russie, les Cosaques, sont très friands. Au reste les Russes mettent dans leurs pâtés tout ce qui se laisse hacher, viande, poisson, lait, herbes, fruits, champignons, etc.

Dans d'autres pays l'usage de certains mets nationaux se borne à une ville, à un seul endroit. Il en est autrement en Russie. Depuis la mer Noire jusqu'à la mer Glaciale, on s'entend à faire des *piraghi*, des *kolubaki*, des *waréniki*, des *bliny*. A l'époque où l'on mange du *bliny*, c'est-à-dire pendant la *semaine au beurre (maslénitsa)*, qui précède le carême, tout un grand empire souffre d'indigestions. Le *pierniki* est une espèce de pain d'épice, un gâteau au miel, rempli de fruits sucrés, gros comme un volume *in octavo*, orné d'arabesques et de devises que l'on trouve depuis les frontières de la Pologne, jusqu'aux confins de la Chine. Le savant qui s'occupe de statistique, l'homme d'état, peuvent, en Allemagne et ailleurs, sans faire tort à leur réputation, ignorer toutes les espèces de pâtisseries qui existent dans leur pays; mais en Russie il n'en peut être ainsi, car chacun de ces mets joue un très grand rôle dans l'économie politique de l'empire, et chaque genre de pâtisserie ou de gâteau doit nécessairement avoir sa statistique en Russie. Cette uniformité de nourriture produit certainement une grande uniformité dans l'état physique et les dispositions morales des individus.

Les Russes ont une prédilection pour toute nourriture mélangée, broyée et hachée; aussi voit-on figurer dans leur cuisine une infinité de purées, de soupes, de bouillies, de marmelades, de gelées, etc.

Ce serait une entreprise téméraire que de vouloir citer tous les fruits.

toutes les graines que chaque ménagère sait, en Russie, d'après des traditions antiques, sucrer, confire, conserver. Les Russes ont un goût décidé pour tout ce qui est sucré. Le peuple mange le miel à la cuillère comme les riches boivent les sirops. Il n'y a pas de pays en Europe où il se fasse une consommation aussi considérable de friandises qu'en Russie. A toutes les foires, il y a toujours une immense file de boutiques où l'on ne vend autre chose. Les caves des maisons opulentes en contiennent des provisions, comme elles renferment en Allemagne des provisions de haricots et de chou-croûte. Les Russes sont fort habiles dans l'art de préparer ces confitures. Il en a été établi de grandes fabriques à Moscou, Kiew et Nieshins, d'où l'on en expédie des masses considérables renfermées dans des vases de verre, dans des barils et des caisses. Des capitaux énormes sont engagés dans ce commerce. C'est chose incroyable que la quantité de confitures, bonbons, sucreries, dragées qui se consomment aux bals et autres fêtes. On en achète par puds (1) pour une fête où l'on doit danser. Il y a des femmes de négocians riches et désœuvrées qui passent la moitié de leur vie à manger des sucreries. Elles en ont constamment à la bouche.

Des sucs confits aux boissons, la transition sera toute naturelle. Parmi celles-ci, nous remarquerons d'abord le *kwas* comme la plus répandue et la plus estimée. Il occupe parmi les boissons le rang que le *schtschi* occupe parmi les mets. Le peuple russe ne peut pas se passer de *kwas*, et ne boit jamais d'eau ; il se sert de *kwas* pour faire la plupart de ses soupes, de ses potages, comme nous l'avons déjà vu. A la table des riches mêmes, il y a, au milieu des vins et des liqueurs, des carafes de *kwas* comme en d'autres pays on y voit des carafes d'eau.

Heureusement le *kwas* est une boisson très saine, très légère et qui n'enivre point. Voici la manière de le faire :

Mettez dans un vase de terre huit à dix litres d'eau, deux livres de farine d'orge, une demi-livre de sel et une livre et demie de miel. Laissez chauffer le tout pendant douze heures sur un feu faible ; remuez souvent ; laissez reposer ; transvasez le liquide clair dans un baril, et votre *kwas* est fait. Buvez-le après deux jours, ou mieux après huit jours ; c'est alors seulement que le *kwas* a acquis toute sa saveur et son bon goût.

Le *kwas* n'est jamais meilleur que lorsqu'il se fait par petites quantités ; aussi ne voit-on point en Russie de grandes brasseries de *kwas*, comme ailleurs de grandes brasseries de bière. Chaque ménage en fait sa provision. On y emploie un homme qui en fait sa profession. C'est une chose curieuse de voir l'importance que mettent les vieux préparateurs de *kwas* à leur besogne ; à les entendre, on croirait qu'il faut être sorcier pour bien faire cette liqueur si commune.

Le *kwas* est une boisson aigre-douce, agréable, rafraîchissante ; elle a la couleur de la bière ordinaire. L'étranger s'y habitue promptement et l'aime beaucoup ensuite. Il n'est pas de meilleure boisson pour les personne qui mènent une vie sédentaire et qui veulent conserver la tête libre. Elle est surtout utile aux hypocondriaques. Si nos médecins connaissaient un peu la Russie, ils enverraient plutôt ces malades-là aux sources du *kwas*, en Russie, qu'aux bains de Tœplitz, en Bohême.

Bien qu'il y ait encore maint vieux prince russe qui soit demeuré fidèle à l'antique boisson nationale, ce n'est cependant pas à Saint-Pétersbourg, mais dans les provinces, qu'elle figure encore aux dîners d'apparat. Comme toute homme de cette nation a horreur de l'eau pure, partout où s'établit une famille russe, elle fabrique son *kwas*.

L'hydromel est encore une boisson nationale ; on le fait excellent dans tout le nord. On le prépare de tant de manières qu'il serait impossible de les rapporter toutes ; mais il est si clair, si beau, si spiritueux, qu'on le préfère souvent au vin. L'hydromel semble être une boisson véritablement d'origine slave. Dans la plupart des langues slaves, on l'appelle *miod*, c'est-à-dire *miel*. Cette substance entre principalement dans la composition de l'hydromel.

Anciennement les Russes ne connaissaient pas d'autre boisson spiritueuse. Plus tard l'hydromel a été remplacé par l'eau-de-vie dans les classes inférieures, et par le vin dans les classes élevées. Toutefois il s'en fait encore une assez grande consommation ; le paysan et l'ouvrier boivent une bouteille d'hydromel quand le bourgeois et le marchand boivent une bouteille de vin. C'est aux noces du bas peuple que l'hydromel coule encore avec la même abondance qu'aux temps antiques.

Aujourd'hui l'usage de l'eau-de-vie domine avec tant de force chez toutes les nations slaves qu'on peut dire : l'eau-de-vie gouverne les Russes, comme on dit : l'argent gouverne le monde. En Russie, un pour-boire ordinaire c'est un *riumka-wodki* (un petit verre d'eau-de-vie). Veut-on récompenser ou séduire un homme du peuple, ce n'est pas de l'argent qu'on lui offre, mais de l'eau-de-vie. Il est certain qu'il ne témoignera pas autant de reconnaissance en recevant de l'argent qu'en recevant de l'eau-de-vie. Il n'est point de fête, point de dimanche, point de nuit de Noël ou de Pâques, sans eau-de-vie. C'est une chose vraiment incroyable que l'avidité avec laquelle le Russe avale ce poison que les étrangers ont introduit dans le pays. Les Russes l'appellent *wodka* « la petite eau, » et, chez eux, ce nom donne lieu à une foule d'allusions poétiques.

Ce sont les Allemands qui ont fait ce funeste présent aux nations slaves. L'eau-de-vie était connue en Allemagne long-temps avant de l'être en Russie. C'est une calamité pour le pays, une habitude funeste contractée par le peuple depuis le dernier siècle. Le soin de se procurer de l'eau-de-vie fait oublier tous les autres soins. « *Wodka ! wodka ! riumka wodki !* » on n'entend que cela. La consommation de l'eau-de-vie enrichit des milliers d'invidus ; elle en appauvrit des millions d'autres. On pourrait faire un volume intéressant sur l'histoire de l'eau-de-vie en Russie.

Les Russes font encore une foule de liqueurs avec les groseilles, les framboises, les mûres, etc., qu'ils recueillent en abondance jusque dans leurs bruyères et leurs bois. Ils désignent ces liqueurs sous le nom général de *nalisken*. Elles sont l'objet d'un grand luxe dans les ménages. Les femmes savent toujours une foule de recettes et de procédés pour la préparation des *nalisken*.

Nous ne devons point passer sous silence le *kisliitschtschi*, boisson nationale aussi, qui se vend à profusion dans les cabarets. C'est proprement une sorte de *kwas* raffiné que l'on a fait fermenter avec des raisins secs ; on le prend au sucre, et il mousse comme du Champagne.

Le *klukwennoï-mors*, est une liqueur faite, je crois, avec des groseilles rouges, qui se trouvent en abondance dans tout l'empire. L'hiver, ces fruits se conservent encore beaux et frais sous la neige. On les laisse geler et c'est dans cet état qu'ils viennent aux marchés en quantités énormes. Pendant l'été on fait, en Russie, autant usage du *klukwennoï-mors*, comme limonade, que des sorbets en orient.

De tous les fruits, celui qui donne la boisson la plus exquise est le *mamurami*. C'est un produit des contrées les plus septentrionales de la Russie ; ses graines sont grosses comme les mûres, il a l'arôme de l'ananas, et, allié au champagne et au rhum, il forme le meilleur punch du monde.

Le climat sévère sous lequel ils vivent n'empêche pas les Russes de prendre leurs repas en plein air plus souvent qu'aucun autre peuple. Des marchands ambulans colportent constamment les comestibles dans les rues. Il y a des villes où le bas peuple se réunit sur une place publique, ou dans quelque vaste local pour y prendre ses repas. Le grand nombre de gens non mariés, sans ménage, qui habitent les villes, rend cet usage nécessaire.

C'est un fait que le peuple russe, malgré le grand nombre de ses jours de jeûne, consomme plus de viande que le commun des Allemands. Saint-Pétersbourg peut être regardé comme la ville du monde où l'on

(1) Poids russe de quarante livres, égal à trente-trois livres d'Allemagne et de France.

se nourrit le mieux, abstraction faite toutefois, des soixante mille hommes de la garnison qui n'usent pas d'alimens aussi excellens. La ville, à l'exclusion de ces soldats, consomme annuellement quatre millions de puds de céréales; cela fait deux cents livres de céréales par individu. En bœufs, la consommation est de cent mille têtes; c'est, sans compter les vaches et les veaux, un bœuf pour quatre individus et demi; la consommation des porcs et des moutons est moins considérable qu'à Paris. Celle du poisson est sans exemple en aucun autre lieu. Pendant l'année 1832 il a été mangé cinquante-trois mille tonnes de harengs. Tous ces renseignemens sont puisés dans les tableaux publiés par le ministère de l'intérieur. La consommation du sel, dans la même année, a été de cinq cents mille puds; c'est donc quarante livres par individu ou deux onces chaque jour par individu.

Les environs de Saint-Pétersbourg sont plus stériles et plus pauvres en productions agricoles que ceux d'aucune autre capitale de l'Europe, sans même en excepter Madrid. Saint-Pétersbourg a donc pu être appelée, avec raison, la moderne Palmyre, c'est-à-dire la ville la plus somptueuse, la plus luxueuse, la plus pressée de besoins, au milieu du désert le plus pauvre et le moins productif. Le blé que l'on y mange croît sur les bords du Volga et doit passer par une multitude de rivières et de canaux avant d'arriver aux boulangeries de la capitale. Le foin aussi y vient, par bateaux, des contrées lointaines. Les œufs mêmes y ont été apportés de cent à cent vingt-cinq lieues par de véritables caravanes, et il y a des maisons qui en font un commerce si colossal qu'on ne saurait s'en faire une idée ailleurs. Les vergers de la ville se trouvent, partie dans la Crimée, partie dans la Poméranie. Les neuf-dixièmes des bœufs viennent des landes de la Russie méridionale; le sel, du pays des Calmouks et de la Suède; le beurre, de la Finlande et de l'Estonie. On ne peut donc faire un dîner à Saint-Pétersbourg sans mettre à contribution tous les climats.

L'abondance qui règne à une table de cette capitale est vraiment incroyable, et il ne faut pas s'étonner si un homme qui y a passé sa vie croit encore avoir faim au sortir d'une bonne table de Vienne ou de Hambourg. Le goûté ordinaire qui précède le dîner et qui est destiné uniquement à ouvrir l'appétit, est composé de tant de mets que toute personne à laquelle les usages russes seraient inconnus le prendrait certainement pour le principal repas même. Chez les gens qui observent rigoureusement ces usages, le dessert est entièrement séparé du dîner proprement dit, ainsi que le goûter. On le sert dans une autre pièce où des sophas et des divans attendent les convives. Après, comme avant le dîner, on présente beaucoup de liqueurs.

Quelles que soient la richesse et la profusion d'un table russe à Saint-Pétersbourg, les repas durent peu. Les pièces de viande que les gens de service ont déjà dépecées sur le buffet, se succèdent sans interruption, et les assiettes s'enlèvent avec une rapidité extraordinaire. A chaque service, on sert une qualité de vin approprié aux mets; mais on présente ce vin dans des verres remplis. Les verres vides et les assiettes s'accumulent et figurent une espèce de forêt; mais la bouteille du vin que l'on préfère fait défaut à l'amateur; il ne peut se servir à volonté.

En portant des toasts, on ne se fait jamais aucun discours, aucune allusion, chacun se lève en silence, trinque avec son voisin en s'inclinant et se rassied immédiatement. Tendre son verre à une autre personne qu'à son voisin, pour trinquer avec elle en particulier, ce serait la plus grande gaucherie que l'on pût commettre. Quand on se trouve à un dîner russe, on doit se considérer comme attaché à un râtelier.

LE COMMANDANT.

Il y avait grand monde ce soir-là chez la baronne de Saint-Phar. Le ban et l'arrière-ban avaient été convoqués pour une solennité composée des quatre élémens sur lesquels se fondent toutes les réunions, toutes les fêtes de l'hiver : la danse, la musique, le jeu et le souper.

Ces divers plaisirs étaient très inégalement distribués dans les soirées de la baronne, qui occupait un vaste appartement au premier étage, rue d'Hanovre. Les deux plus beaux salons étaient réservés aux tables de jeu. Le bal devait s'arranger d'une pièce étroite et médiocrement éclairée. Du reste, cette distribution se trouvait conforme aux exigences de la société : d'une part, beaucoup d'hommes qui paraissaient très ardens à manier les cartes; de l'autre, une douzaine de femmes, nonchalantes aux appels de la danse, et qui semblaient prêter l'oreille au son de l'or roulant sur les tables de jeu plutôt qu'aux mélodieux accords de la contredanse et de la walse.

Un singulier ton régnait dans cette société. Les personnes qui entraient se contentaient de faire à la maîtresse de la maison un salut très léger; quelques uns même ne prenaient pas cette peine; — d'autres l'abordaient avec une familiarité toute cavalière, en lui donnant une poignée de main, à l'anglaise.

La baronne était une femme de quarante-cinq ans environ. Sans être doué d'une excessive perspicacité, on pouvait découvrir sur son visage et dans toute sa personne les traces d'une beauté dont l'Empire avait eu la fleur, et dont la Restauration avait vu le dernier éclat. Mais le temps avait éteint, effacé et flétri tous ces avantages; et à l'époque où se passe notre histoire, — février 1834, — les charmes de la baronne ne vivaient plus que dans le souvenir, n'étaient célébrés que par la reconnaissance. Il faut dire à sa louange qu'en vieillissant elle avait pris son parti bravement. Ses prétentions n'avaient pas survécu à ses attraits; elle avait renoncé à plaire pour se jeter dans les spéculations plus solides de l'âge mur. Toute sa coquetterie s'était reportée sur sa nièce Césarine, jeune fille d'une beauté remarquable.

Une mère ne montra jamais pour sa fille plus de soins, d'attention et de vigilance active et jalouse. La baronne, simplement mise, promenait dans ses salons Césarine parée avec une gracieuse recherche; elle la montrait avec orgueil; elle semblait dire à tous : voyez comme elle est belle! Admirez sa taille élégante, ses blanches épaules, son petit pied, ses beaux cheveux noirs et brillans, ses yeux fins et tendres, son sourire enchanteur! Voyez, admirez, mais de loin! Que les indiscrets, les flatteurs, les courtisans, se tiennent à distance respectueuse et se contentent d'effleurer de leurs regards ce trésor réservé à de hautes destinées.

La baronne était-elle obligée de s'éloigner pour un instant du salon de danse, elle se faisait accompagner de Césarine, qu'elle quittait le moins possible. Du reste, le soin de faire les honneurs de la maison l'occupait peu, et la plupart du temps, lorsqu'un domestique venait lui demander un ordre, elle répondait :

— Adressez-vous au commandant.

Recevoir une nombreuse société, donner trois fois par semaine à jouer, à danser et à souper, en un mot, tenir une grande maison, est une tâche souvent au-dessus des forces d'une femme. Pour alléger le poids de ce pénible fardeau, la baronne avait pris, non pas un mari, mais un collaborateur.

C'était le commandant Flambert.

Figurez-vous un homme de cinquante ans, grand, gros, taillé en force; une admirable tête de vieux soldat : les traits d'un lion avec une énorme crinière grise. Un peintre n'aurait pu rencontrer un meilleur type militaire, un représentant plus complet de cette race trempée pour les fatigues de la guerre et pour le choc des batailles, puissante famille que la République et l'Empire trouvèrent si à propos sous leur main belliqueuse.

Femme d'esprit et de tact, la baronne avait choisi l'homme le plus propre à tenir une maison comme la sienne, et à y faire régner le bon ordre. Avec sa taille d'Hercule, ses façons militaires, sa voix sonore, sa parole haute et brève, le commandant était un excellent porte-respect.

Elle régnait et il gouvernait.

Si les danseuses étaient en petit nombre chez la baronne de Saint-Phar, les danseurs étaient encore plus rares. A chaque instant, la contredanse manquait faute de cavaliers. Cependant, nous l'avons dit, c'était ce jour-là une soirée plus pompeuse qu'à l'ordinaire, une véritable solennité : — la fête de Césarine.

Les invités paraissaient ignorer cette particularité; les habitués, les amis de la maison, l'avaient sans doute oubliée, car deux personnages seulement se trouvèrent à la hauteur de la circonstance, et offrirent un bouquet à la nièce de la baronne. — Ces deux personnages étaient du reste les seuls pour qui Mme de Saint-Phar se relâchât de son active surveillance; les seuls qui eussent la permission de s'approcher de Césarine, de causer avec elle à voix basse, de lui donner le bras, de tenir son éventail et son mouchoir lorsqu'elle dansait avec le cavalier grave, mûr et silencieux que la baronne lui avait choisi.

L'un de ces deux privilégiés était un homme jeune et d'une figure assez agréable. Il avait adressé à Césarine un compliment passablement tourné et qui ressemblait beaucoup à une déclaration.

— Vous êtes un peu vif dans vos expressions, mon cher Maucroix, lui avait dit la baronne; mais vous savez que l'on vous passe tout, à vous!

— Oui, reprit Maucroix; je suis un homme sans conséquence, n'est-ce pas? Soit! c'est un rôle dont j'accepte les bénéfices.

Et en disant ces mots, il baisa la main de Césarine.

De part et d'autre, il y avait une arrière-pensée sous ces paroles prononcées d'un ton léger et accompagnées d'un aimable sourire. La baronne était guidée dans ses ménagemens par des motifs de haute politique, et Maucroix se tenait dans des limites habilement calculées.

— Votre nièce m'accordera-t-elle une contredanse? demanda le jeune homme, qui voulut par cette sollicitation indirecte rendre hommage à l'autorité de Mme Saint-Phar.

— Nous verrons cela plus tard, répondit la baronne; elle a déjà plusieurs engagemens.

— Je comprends, reprit Maucroix, vous voulez réserver les droits de M. Burtley, qui n'est pas encore arrivé?

— C'est possible! dit sèchement la baronne.... Mais tenez, M. de Flambert vous appelle; on a besoin de vous au jeu.

— Je me sacrifie pour un moment et je reviens.

Maucroix était de ces gens qui ne résistent pas aux tentations de la fortune. Si quelque puissance au monde pouvait le détourner de ses projets amoureux, c'était un tapis vert, semé de cartes et de pièces d'or. Le plus doux regard de Césarine n'aurait pu lutter en ce moment avec la voix du commandant.

— Voilà un moyen qui ne me manquera jamais pour éloigner le danger, dit tout bas la baronne, en voyant Maucroix s'élancer vers la table de jeu.

Vous devinez que l'autre privilégié était ce M. Burtley, dont la baronne réservait les droits. Elle agissait franchement avec celui-là : elle lui accordait une protection sincère, une bienveillance sans bornes et sans déguisement. M. Burtley méritait cette faveur par sa position et son caractère. Un Américain immensément riche devait être traité tout autrement qu'un jeune fat sans consistance et sans fortune. La tante savait compter, et la nièce, de son côté, n'était pas insensible aux splendides hommages du millionnaire, qui avait l'art de faire valoir ses avantages et de compenser par sa générosité les agrémens que la nature lui avait refusés et ceux que le temps lui avait ravis.

Quand M. Burtley entra, la baronne alla au-devant de lui avec un empressement gracieux; elle le gronda doucement de s'être fait attendre et le conduisit auprès de sa nièce. L'Américain présenta son bouquet, et commença un compliment qu'il avait étudié avec soin; mais sa mémoire le trahit, et il s'arrêta tout court au milieu de sa phrase.

— C'est délicieux! dit charitablement la baronne : embrassez ma nièce!

M. Burtley ne pouvait trouver une manière plus agréable de sortir d'embarras. Il obéit, et Maucroix, qu'un revers de fortune venait de frapper à la table de jeu, arriva tout juste pour assister au triomphe de son rival.

Mais ce n'était pas tout. L'Américain savait trop bien vivre pour se contenter d'offrir un simple bouquet de fleurs. La magnificence était au nombre des droits que lui réservait la baronne.

— Me permettrez-vous, dit-il, d'ajouter un modeste présent à ces fleurs, moins fraîches que vous?

Cette fois M. Burtley retrouvait toute sa mémoire et le compliment arrivait à bonne fin; mais le madrigal dont il espérait un grand effet fut couvert par le double cri d'admiration que la baronne et Césarine firent entendre en ouvrant une boite dans laquelle se trouvait une épingle composée d'une grosse émeraude entourée de diamans. L'éloquence de l'Américain ne pouvait être comparée à l'éclat de ces pierreries.

— Dieu! que c'est beau! s'écria la baronne; que c'est riche! et comme ces pierres sont montées avec goût!

— Vous trouvez? reprit M. Burtley.

— Je l'ai dit souvent, vous avez un talent merveilleux pour choisir les bijoux!

— Oui, je ne m'y connais pas mal.

— Vous êtes un homme unique dans ce genre-là!

— Trop heureux si cette bagatelle a le mérite de plaire à Mlle Césarine.

— J'en suis enchantée! répondit Césarine.

— On le serait certainement à moins, continua la baronne : qu'en pensez-vous? Monsieur Maucroix.

— Mais oui, répondit Maucroix; c'est bien là une de ces épingles qui peuvent prendre pour devise : Je pique, mais j'attache.... Je pique par la pointe, j'attache par la tête.

La mauvaise humeur du jeune homme se déguisa mal sous cette plaisanterie qui avait la prétention malheureuse d'être spirituelle et même méchante.

— Césarine vous attendait pour faire de la musique, dit la baronne à M. Burtley.

— Je croyais que mademoiselle était souffrante, et qu'elle ne chanterait pas aujourd'hui, reprit Maucroix.

— Je me sens mieux, dit Césarine en plaçant l'épingle au corsage de sa robe.

— Cette pauvre enfant n'a presque pas dansé! ajouta la baronne.

— Sept contredanses, dit Maucroix.

— Comment le sauriez-vous? vous n'avez pas quitté le jeu.

— Malheureusement!

— Vous avez perdu?

— Beaucoup.

— Eh bien! allez prendre votre revanche.

— Plus tard : j'ai autre chose à faire pour le moment.

Pendant ce colloque, Césarine s'était mise au piano; M. Burtley s'assit à côté d'elle, Maucroix se plaça de l'autre côté : les deux rivaux étaient en présence. La baronne prit position en face de sa nièce.

— Chanterez-vous de l'italien? demanda Maucroix.

— Mais si cela peut vous être agréable?...

— J'aimerais mieux une romance française, dit Burtley.

— Soit, reprit Césarine, je chanterai une romance et un morceau de la *Cenerentola* ou du *Barbier*. Il y en aura pour tous les goûts.

— Que cette épingle fait un bel effet vue d'ici! s'écria la baronne pour rappeler à sa nièce qu'elle ne devait pas traiter les deux rivaux sur le pied de l'égalité.

Mais Césarine croyait avoir assez fait pour M. Burtley en le remerciant. Elle ne trouvait pas dans une épingle qu'elle possédait déjà depuis un quart d'heure un motif suffisant pour affliger Maucroix. En bonne justice, le jeune homme ne devait pas être puni de ce que l'homme mûr et grisonnant avait les moyens de se montrer magnifique dans ses présens. Chacun faisait ce qu'il pouvait dans cette lutte : l'un y apportait des diamans, l'autre une taille svelte et de cheveux noirs. Celui-ci avait de l'esprit pour achever ses phrases, celui-là avait des bijoux; vis-à-vis

d'une jeune fille tendre et frivole, c'était presque combattre à armes égales. — Lequel des deux l'emportera? — L'un et l'autre, peut-être; — peut-être aussi, ni l'un ni l'autre; — à moins pourtant que la victoire ne se soit déjà sourdement déclarée...—Ce sont là des secrets que la suite révèlera.

Lorsque Césarine eut satisfait ses auditeurs en épuisant pour eux le répertoire italien et français, Maucroix lui dit :

— Vraiment! un talent comme le vôtre est une fortune si vous le voulez. Vous avez cinquante mille livres de rente dans le gosier!

— Oh! oh!... reprit Burtley, qui parlait volontiers par monosyllabes.

— Douteriez-vous du talent de mademoiselle? s'écria Maucroix.

— Non! je suis au contaire un de ses admirateurs les plus... les plus...

— Les plus quoi? demanda Maucroix qui n'était pas fâché de voir son rival s'embrouiller dans son admiration.

— Les plus grands, continua Burtley avec une simplicité américaine.

— Vous semblez cependant nier la valeur de sa voix?

—Ce n'est pas le prix que je discute, c'est la possibilité de le réaliser.

— Rien de plus facile! Nous vivons dans un temps où les talens sont recherchés, encouragés, enrichis. Nos premières scènes lyriques seraient heureuses d'offrir un magnifique engagement à une cantatrice aussi distinguée que mademoiselle.

— Chanter sur un théâtre? ah!...

— Quel inconvénient verriez-vous à cela?

— La nièce d'une baronne? allons donc!

— Quoi! vous avez de pareils préjugés! Vous, citoyen des Etats-Unis! Vous qui avez été élevé, qui avez vieilli au sein d'une république! Nous avons des idées plus libérales, nous autres aujourd'hui! La véritable aristocratie, celle du talent, est bien placée partout où elle brille, et la nièce d'une baronne ne sera ni moins honorée ni moins honorable, parce qu'elle ira chercher au théâtre la renommée, la gloire et la fortune qui l'attendent. Il n'y a pas de plus belle carrière que celle-là, lorsque l'on peut y occuper le premier rang. Ce sont des triomphes de tous les jours; c'est une richesse qu'il est doux de ne devoir qu'à soi-même; c'est une indépendance qui est le premier des biens pour un noble cœur!

— Vous ne parlez pas du revers de la médaille?... les difficultés du début? les cabales? les obstacles et les amertumes que l'on rencontre sur ce beau chemin...

— Et que peuvent les obstacles et les cabales contre un talent si parfait, si pur, si éclatant?

— L'enthousiasme est un imprudent conseiller !....

— C'est le doute et la froideur qui conseillent mal et qui arrêtent un brillant essor!....

La discussion s'animait, chacun des deux interlocuteurs plaidait sa cause; l'un voulait une émancipation glorieuse et productive, qui permît à Césarine de n'écouter que le penchant de son cœur, et il ne doutait pas que la préférence ne fût pour lui; l'autre combattait ces idées d'indépendance qui auraient eu pour résultat de lui enlever tous les avantages de sa fortune, tout le prestige de sa générosité. Des deux côtés, les répliques étaient si vives, que Mme de Saint-Phar n'avait pas pu s'interposer et prendre couleur dans le débat. Elle s'était pincé les lèvres en entendant argumenter sur sa qualité de baronne. Son embarras avait redoublé en voyant Césarine approuver par des mouvemens de tête significatifs, et des regards pleins de feu, la théorie que Maucroix soutenait avec une supériorité d'élocution accablante pour son adversaire. Le commandant vint à propos interrompre les deux orateurs:

— Messieurs, leur dit-il, dérobez-vous un instant au charme de la conversation; le jeu languit et réclame votre secours.

— Oui, oui, s'empressa d'ajouter la baronne; nous vous accordons votre liberté jusqu'à l'heure du souper.

Maucroix ne se fit pas prier, et Burtley le suivit moitié de gré, moitié de force. M. de Flambert l'avait pris par le bras, et il obéissait à un irrésistible ascendant.

Le salon de danse était vide et la soirée ne vivait plus qu'aux tables de jeu, quoiqu'il fût à peine dix heures. La baronne et Césarine allèrent rejoindre deux ou trois dames qui avaient pris place à une partie. Les cartes absorbaient si bien l'attention générale, que personne ne tourna la tête vers la porte, lorsqu'elle s'ouvrit pour livrer passage à un nouveau venu, qui paraissait pour la première fois dans la société de la baronne.

C'était pourtant un jeune homme qui valait la peine d'être remarqué: —vingt-trois ans, une tournure distinguée, une tête blonde et charmante, des traits qu'une femme eût enviés, un teint blanc et rose dont la fraîcheur contrastait avec les visages pâles de tous ces hommes que les veilles, le jeu, le tumulte des mauvaises passions et l'anxiété d'une fortune orageuse avaient flétris.

Il s'avança timidement, aussi embarrassé de n'être pas aperçu, qu'il l'eût été si tous les regards se fussent fixés sur lui.

Quelques minutes s'écoulèrent, et enfin le commandant tourna par hasard la tête du côté de ce jeune homme :

— Ah! vous voilà! dit-il. Et après lui avoir affectueusement serré la main, il le conduisit à la maîtresse de la maison.

— Madame la baronne, dit le commandant, permettez-moi de vous présenter M. le comte Frédéric de Valberg, dont j'avais étourdiment oublié de vous annoncer la visite.

Le commandant et le jeune comte Frédéric de Valberg se connaissaient depuis peu. Leurs relations dataient d'une rencontre dont le hasard avait seul fait tous les frais.

Deux jours avant la scène qui forme le début de cette histoire, les salons de la baronne étant fermés, le commandant voulut mettre à profit son congé. Il alla au Gymnase pour voir Ferville dans un de ces rôles de vieux troupiers, où il excelle. Le hasard conduisit Frédéric au même théâtre, et le plaça dans une stalle, à côté du commandant. Après la première pièce, Frédéric sortit, et lorsqu'il revint vers la fin de l'entr'acte, il trouva sa place prise par un jeune dandy, irréprochable sous le rapport de la frisure, du gant jaune, de la botte vernie et du petit lorgnon d'écaille qu'il tenait incrusté dans la cavité de l'œil gauche.

— Pardon, Monsieur, dit Frédéric, la place que vous occupez m'appartient. J'y étais tout à l'heure.

— Et moi j'y suis maintenant, répondit le dandy après avoir toisé son interlocuteur. Cette place était libre, et j'ai usé de mon droit en la prenant.

— Cependant, Monsieur...

— Monsieur est sans doute de province?

— Je suis Allemand.

— C'est la même chose. Si vous connaissiez les usages de Paris, Monsieur, vous sauriez que lorsque l'on quitte momentanément sa place au spectacle, il faut y laisser un gant, un mouchoir, un journal, quelque chose qui vous représente et qui fasse savoir que la place est occupée par quelqu'un qui veut la conserver. Sans cela on s'expose à la perdre, et c'est ce qui vous arrive.

— Je ne connaissais pas cet usage, Monsieur, et j'espère que vous voudrez bien avoir égard à mon ignorance.

— J'en suis fâché, mais il n'y a pas d'autre place libre, et je tiens essentiellement à voir le spectacle. Vous avez eu tort, et...

— Du tout! C'est moi qui ai eu tort, dit le commandant, qui jusque là avait écouté la discussion sans y prendre part, et qui jugea convenable d'intervenir en ce moment.

— Vous? reprit le dandy, en se retournant du côté de cet indiscret voisin, qu'il lorgna d'une façon assez impertinente.

— Moi: Monsieur m'avait prié de garder sa place; je ne vous ai pas vu la prendre, voilà mon tort: pour le réparer, il ne me reste plus qu'à faire restituer à son légitime propriétaire cette place usurpée.

— Ah!... Et comment vous y prendrez-vous? Vraiment! je vous trouve plaisant!

Il faut dire que le commandant était enfoncé dans sa stalle, et replié

sur lui-même d'une façon qui dissimulait entièrement ses avantages; mais au mot : *plaisant*, il bondit et se dressa de toute sa hauteur devant le dandy qui ne croyait pas avoir affaire à un homme de cette importance physique. Le petit monsieur aurait bien voulu retirer sa dernière phrase, mais il était trop tard. Le commandant étendit sur lui ses deux puissantes mains, le saisit par les revers de son habit et, après l'avoir rudement secoué, l'enleva comme une plume et le transporta jusqu'à la porte de l'orchestre, au milieu des murmures d'étonnement et des éclats de rire de l'assemblée. Là, il le déposa sur le plancher, et lui dit :

— Voilà comment je fais rendre une place prise par un insolent.

Et il retourna tranquillement s'asseoir à côté de Frédéric qui le remercia avec effusion.

— Oh! mon Dieu! répondit le commandant, c'est un bien petit service que je vous ai rendu là, et ce que j'en ai fait est autant pour ma propre satisfaction que pour la vôtre. Ce fat empestait le musc; je n'y pouvais plus tenir, et si vous n'étiez pas venu réclamer votre place, je n'aurais pas moins été obligé de le faire sortir d'une manière ou d'une autre.

Le dandy ne reparut plus. L'ennemi que le commandant s'était fait dans cette rencontre était peu dangereux, mais en revanche l'ami éprouvait pour lui une vive reconnaissance. Ils sortirent ensemble du spectacle; la soirée était belle, et ils continuèrent en se promenant sur le boulevart la conversation commencée pendant les entr'actes. Le commandant ne manquait pas de curiosité; Frédéric avait une âme expansive : c'étaient deux hommes faits pour s'entendre. Ils ne se séparèrent que lorsque le jeune Allemand eut achevé le récit que nous allons reproduire en l'abrégeant, car l'homme qui parle de lui est presque toujours diffus, surtout lorsqu'il a des malheurs à raconter.

— Ma première jeunesse, dit Frédéric, a été une longue suite de jours heureux. J'avais tout à souhait : l'amour d'une mère, de bons amis, des serviteurs dévoués, une fortune suffisante pour vivre à l'aise et faire un peu de bien autour de moi. J'avais plus encore que tout cela! Une jeune fille, qui pendant notre enfance avait été la compagne de mes jeux, plus tard fit naître et partagea les premières émotions de mon cœur. Elle se nommait Mathilde d'Areindorf; sa famille était plus riche que la mienne; mais bientôt un de mes oncles, qui était l'aîné de notre maison, mourut en me laissant un brillant héritage. Dès ce moment, les parens de Mathilde, qui s'étaient aperçus de nos sentimens mutuels, furent d'accord avec ma mère; on parla tout haut de nous unir un jour, et notre joie fut grande à tous deux, car alors, je le crois, Mathilde était sincère.

Cependant, comme nous étions trop jeunes encore pour nous marier, on ajourna les projets d'union à deux ans, et il fut décidé que pendant ce temps je voyagerais pour compléter mon éducation. J'allai en Angleterre d'abord, puis en Italie, m'inquiétant peu du pays que je parcourais et des villes où je m'arrêtais. Ma pensée était ailleurs; ma seule occupation était d'écrire à ma mère et de lire les lettres dans lesquelles elle me parlait de Mathilde. Je vivais tout entier dans l'avenir. Hélas! je ne savais pas quelles douleurs cruelles devaient me frapper avant le terme fixé pour mon bonheur!

Mon exil durait depuis dix-huit mois, lorsque je reçus à Naples une lettre cachetée de noir. — Ma mère était morte. »

Frédéric avait prononcé ces derniers mots d'une voix faible et tremblante; il s'interrompit un instant, puis il reprit :

— Morte presque subitement!... Et je n'avais pas été près d'elle pour recueillir ses dernières paroles et son dernier soupir! Ma présence l'aurait peut-être rappelée, retenue à la vie! Pauvre mère!... Je demeurai sans forces pour supporter mon désespoir; une fièvre ardente s'empara de moi, et je touchai aux portes du tombeau. Plût au ciel que je fusse allé rejoindre alors celle que je pleurais! la mort m'eût épargné de nouvelles douleurs!

Dès que l'état de ma santé me le permit, je me mis en route pour l'Allemagne. Je rentrai dans ma maison vide; je m'assis à mon foyer éteint. Une espérance et une consolation me restaient cependant; l'amour de Mathilde pouvait adoucir mes peines et fermer la blessure de mon cœur.

Jugez de mon étonnement lorsque j'appris que le jour même de mon arrivée, Mathilde était partie pour Vienne avec une de ses parentes. Le baron d'Areindorf me reçut avec une froide politesse, et me dit qu'il fallait renoncer aux projets formés avant mon départ. « Le temps, me dit-il, amène des événemens qui changent nos résolutions. » Il me parla d'une nouvelle carrière qui s'était ouverte devant lui; d'une place de chambellan qui lui était promise. Il avait besoin de protecteurs, et le général de Neubourg, favori du prince, lui avait fait l'honneur de lui demander la main de sa fille. C'était une alliance qui pouvait le conduire aux plus hautes dignités.

— Vous sacrifiez donc votre fille à votre ambition! m'écriai-je.

— Du tout, me répondit-il; Mathilde consent à épouser le général, et je n'ai usé d'aucune violence pour obtenir ce consentement.

Je ne voulus pas croire le baron et je partis pour Vienne. Mais il me fut impossible de me trouver seul avec Mathilde et de lui parler sans témoins. On la surveillait. Je lui écrivis plusieurs lettres qui restèrent sans réponse. Lui étaient-elles parvenues? Enfin, un soir, en sortant du théâtre de la cour, elle laissa tomber à mes pieds un petit billet qui contenait ce seul mot :

« Attendez. »

Ce mot me rendit toutes mes illusions. Insensé que j'étais! le baron d'Areindorf m'avait dit vrai; c'était Mathilde qui me trompait. Elle aussi s'était laissé séduire par les vanités de l'ambition. Le rang et les honneurs que lui offrait le général l'avaient charmée. Les splendeurs de la cour lui avaient tourné la tête et changé le cœur.

Je voulus douter long-temps, mais il fallut bien me laisser convaincre par l'évidence. Je rencontrai plusieurs fois Mathilde avec le général qui ne la quittait pas; elle paraissait être au mieux avec lui; elle lui prodiguait ses plus doux sourires. Et pas un regard pour moi! ses yeux évitaient les miens; elle semblait fuir les occasions qui pouvaient nous rapprocher.

Enfin, le mariage de Mathilde avec le général de Neubourg fut annoncé officiellement, et Mlle d'Areindorf reçut devant moi les complimens qu'on lui fit à ce sujet. — Mon malheur n'était que trop réel. J'étais trahi, abandonné!

Qu'auriez-vous fait à ma place?

— Moi? reprit le commandant étonné de cette brusque question?... Je me serais battu avec le général; je l'aurais tué. C'était un moyen.

— La mort du général ne m'aurait pas rendu ce cœur que je voulais pur, et où la perfidie était entrée!

— Alors, oubliant l'ingrate qui me trahissait, j'aurais cherché ailleurs des consolations.

— C'est ce que j'ai fait. Je suis parti. J'ai dit à l'Allemagne un éternel adieu. Je ne retournerai jamais dans ce pays qui me rappelle tous mes malheurs, dans ce pays où je rencontrerais Mathilde devenue l'épouse d'un autre. En partant, j'ai donné des ordres pour que tous mes biens fussent vendus sans délai et à tout prix. L'argent que j'en retirerai sera toujours plus que suffisant pour un malheureux qui n'a pas long-temps à vivre!

— Vous? s'écria le commandant; quelle folie! Vous entrez à peine dans la vie, et vous parlez d'en sortir!

— Je le sens bien! l'abandon de Mathilde m'a frappé mortellement.

— Laissez donc! on vit cent ans avec de pareilles blessures. Croyez en l'expérience d'un homme qui a passé plusieurs fois par de semblables épreuves, et qui, vous le voyez, se porte à merveille.

— Tout le monde n'a pas la même manière de voir, de sentir, de souffrir!

— Oui, cela dépend de la constitution, et je sais que vous autres, Al-

lemands, vous êtes d'un tempérament romanesque et mélancolique. Cela vous expose à être malades plus long-temps, mais ce n'est pas une raison pour que mort s'ensuive. Il faut chasser ces idées tristes: venez me voir; je serai votre médecin, si vous le voulez.

— Volontiers, Monsieur; vous avez été pour moi si obligeant; vous m'avez écouté avec tant d'intérêt...

— Voici ma carte. Si vous venez après demain soir, vous trouverez chez moi nombreuse société. On danse, on joue, on soupe; cela vous distraira. Viendrez-vous?

— Je vous le promets.

— J'y compte.

Revenons maintenant à la soirée de Mme de Saint-Phar. Lorsque le commandant eut présenté Frédéric, il ajouta :

— Je vous confie ce jeune homme, mesdames; il arrive d'Allemagne pour étudier nos mœurs et prendre part à nos plaisirs. Je lui ai promis qu'il s'amuserait ici; c'est à vous de tenir ma parole.

Puis M. de Flambert s'éloigna pour faire une partie d'échecs avec un de ses anciens camarades. Bientôt après, la baronne quitta le salon pour veiller aux apprêts du souper; Césarine la suivit, et Frédéric resta seul, accoudé à la cheminée, isolé au milieu de cette foule bruyante, et livré sans défense à ses tristes souvenirs.

Une heure s'écoula ainsi, une heure qu'il fallait ajouter à toutes celles qui avaient été si lourdes et si amères pour lui. Il pensait à Mathilde, lorsqu'une douce voix le tira de sa rêverie. Frédéric tressaillit, et relevant la tête, il vit devant lui le gracieux visage de Césarine.

— Vous vous ennuyez! Monsieur, lui demanda la jeune fille en souriant.

— Non, Mademoiselle, répondit Frédéric.

— Cette soirée doit être sans charme pour vous. Si vous étiez venu plus tôt, vous auriez trouvé une hospitalité plus aimable. On a dansé et on a fait de la musique. Aimez-vous la danse? Monsieur.

— Je l'ai beaucoup aimée.

— Et la musique?

— C'était autrefois un de mes plus chers délassemens.

— Autrefois?... Mais il me semble que vous êtes bien jeune pour vous servir de ce mot-là.

— Oui, bien jeune!..... Mais le temps n'est pas le seul maître qui change nos goûts et détruise le charme des plaisirs de notre jeunesse!

Ces paroles sentencieuses avaient été prononcées avec un sentiment si vrai, une mélancolie si profonde, que Césarine se sentit émue en les écoutant; le sourire disparut de ses lèvres, une tendre compassion se peignit sur son visage.

— Des chagrins! dit-elle... ah! Monsieur, pardonnez-moi si j'ai réveillé dans votre âme un douloureux souvenir.

— C'est à moi de vous demander pardon, Mademoiselle, car mes paroles vous ont attristée, je le vois.

— Oui, Monsieur, oui; j'ai compris que vous souffriez, et cela m'a fait mal. Je m'en veux de vous avoir parlé de fêtes, de bal, de concerts.

— Au contraire, Mademoiselle; parlez-moi de cela!... Vous voyez bien que je cherche le bruit, les plaisirs, pour me distraire. Que pourrait faire de mieux un malheureux qui n'a personne au monde pour le plaindre et le consoler?

L'entretien en était là, lorsque Mme de Saint-Phar rentra au salon et s'empressa de venir se mettre en tiers dans un tête-à-tête qui pouvait produire un très mauvais effet. M. Burtley s'en était déjà inquiété, et il rôdait autour des deux causeurs avec un air farouche. Quant à Maucroix, le jeu le possédait tout entier; la fortune se déchaînait contre lui, et si dans ce moment-là il avait vu enlever Césarine, il n'aurait pas quitté les cartes pour la disputer à son ravisseur.

— Dès que la baronne fut là, M. Burtley, tranquillisé et encouragé, s'approcha et dit à Césarine :

— Je viens prendre congé de vous, Mademoiselle.

— Vous partez déjà? lui demanda la baronne.

M. Burtley témoigna par son regard qu'il aurait voulu entendre ces bonnes paroles sortir de la jolie bouche de Césarine.

— Oui, reprit-il en soupirant; vous savez que ma santé exige des ménagemens. Mon médecin m'a défendu de veiller plus tard que minuit.

— C'est en vous soignant ainsi que vous restez jeune et florissant.

La baronne voyait bien que l'Américain avait besoin de complimens pour dissiper sa mauvaise humeur.

— Vous êtes trop bonne, reprit Burtley. — Mais mademoiselle Césarine se plaignait tout à l'heure d'une migraine? ajouta-t-il avec une intention marquée.

— Oui, dit Mme Saint-Phare; elle va se retirer aussi.

— Ah! tant mieux!

— Comment! reprit Césarine d'un air dédaigneux, M. Burtley est satisfait de me savoir indisposée?

— Non, ce n'est pas cela, dit l'Américain à demi voix; je suis satisfait de ce que vous ne restez pas au salon après moi.

Césarine lui lança un regard irrité; M. Burtley prit son chapeau et salua en disant :

— Demain, à deux heures, ma calèche sera à votre porte, pour vous conduire au bois de Boulogne, et le soir nous aurons une loge à l'Opéra. On donnera, je crois, *Guillaume Tell*, votre musique de prédilection.

— Vous vous trompez, dit sèchement Césarine; je préfère la musique allemande.

— Ah! c'est donc depuis peu.

— Infernal sort! s'écria Maucroix en frappant un coup de poing sur la table; voilà un valet de trèfle qui me coûte ce soir plus de mille écus!

— Madame la baronne est servie, dit un domestique en ouvrant les deux battans de la porte.

— Cela vient à propos, dit le commandant; ma partie d'échecs est finie. Monsieur de Valberg, offrez votre bras à la baronne, et allons souper.

En se déshabillant, Césarine était si préoccupée, qu'elle se piqua le le doigt à l'épingle de M. Burtley.

— Maudite épingle! s'écria-t-elle en jetant violemment sur le parquet le bijou qui se brisa.

Le lendemain matin, le commandant Flambert se rendit de bonne heure chez Frédéric; il le trouva plongé comme à l'ordinaire dans ses pensées mélancoliques.

— Décidément, mon jeune ami, dit le commandant, votre état m'inquiète. Hier, pendant la soirée, je vous ai vu triste; au souper, vous étiez sombre; vous n'avez ni parlé, ni joué, ni bu, ni mangé. Cela n'a pas le sens commun! Il faut en finir. Vous avez été malheureux, c'est vrai; mais vous êtes jeune, riche et bien portant; il n'y a pas de malheur qui tienne contre ces trois conditions. Le chagrin qui vous dévore sera éternel, dites-vous? — Eternel, c'est un mot allemand que nous ne comprenons pas ici. Je vous ai promis de vous guérir de vos peines; vous avez paru accepter mes offres; persistez-vous dans ces bonnes dispositions?

— Pouvez-vous en douter? répondit le jeune comte de Valberg.

— Ainsi, vous vous confiez à moi?

— De grand cœur!

— Mais je vous avertis qu'avant tout il faut me promettre une obéissance absolue. Vous vous laisserez guider par votre mentor; vous suivrez toutes les prescriptions de votre médecin?

— Je vous le promets.

— En ce cas, je réponds de vous. Et la cure ne sera ni longue, ni difficile. Vous avez été trahi par une femme, c'est là un accident tout-à-fait parisien; nous connaissons parfaitement la manière de le traiter. Je

vous ai dit que j'avais passé par là plusieurs fois ; c'est que j'ai été jeune, moi aussi, jeune et brillant quoiqu'il n'y paraisse plus guère. Sur ce chapitre, on aurait pu vous donner de mes nouvelles dans votre pays. Nous autres, vieux soldats de l'Empire, nous avons couru le monde et laissé un peu partout des traces de notre présence. C'était le bon temps ! le temps où l'on gagnait des grades et où l'on avait de bonnes fortunes. Alors, j'étais vaillant à tous les jeux ; je menais de front la guerre et l'amour : conquérant au nom de l'Empereur, conquérant pour mon propre compte. Quand je regarde en arrière, dans cette époque-là, j'y trouve d'agréables souvenirs... Un surtout ; dans votre Allemagne ; à la suite d'une blessure qui me valut bien du bonheur !... Mais ne parlons pas de cela ; il s'agit de vous et non pas de moi. Permettez d'abord que je vous adresse quelques questions. Depuis combien de temps êtes-vous à Paris.

— Depuis quinze jours.

— Qu'avez-vous fait, qu'avez-vous vu, pendant ces quinze jours ?

— Rien, ou bien peu de chose. Je restais presque toute la journée enfermé chez moi.

— Singulière façon de se distraire !

— Le soir, j'allais au spectacle.

— Plaisir qui n'est pas toujours très vif !

— Ordinairement, je m'y ennuyais.

— Autre question. Quelle fortune avez-vous ? Peut-être ma demande vous semblera-t-elle indiscrète, mais il est indispensable que je prenne ces renseignemens afin de pouvoir régler mon traitement sur vos moyens.

— Il n'y a pas d'indiscrétion à me demander une chose que nul motif ne m'engage à cacher ; mais il me serait difficile de vous répondre ; ma fortune consistait en terres ; je ne sais pas quel prix on en retirera en les vendant.

— Quel était votre revenu en Allemagne ?

— Environ vingt mille florins.

— C'est-à-dire quarante et quelques mille francs. En bonnes terres, le capital est de plus d'un million ; mais vous avez ordonné de vendre en toute hâte et à tout prix ; mettons que cette précipitation vous coûte deux cent mille francs ; accordons une pareille somme à la voracité des gens d'affaires qui ne manqueront pas de profiter de votre absence et de vos pleins pouvoirs : il reste deux cent mille écus. Avec cela on peut aller ; et il faudrait que votre chagrin fût étrangement tenace pour résister à toutes les distractions et consolations qu'on peut acheter à Paris pour six cent mille francs ; surtout si l'on considère que vous pouvez être guéri subitement, en cinq minutes, et sans mon secours.

— Comment cela ?

— En redevenant amoureux. Un ancien amour guéri par un amour nouveau, cela tient au système de l'homœopathie que vous avez inventé, vous autres Allemands.

— Moi ?... amoureux d'une autre femme que Mathilde ? C'est impossible !

— Ah ! vous êtes encore bien de votre pays, mon jeune ami ; mais cela vous passera. Nous vous donnerons des lettres de grande naturalisation.

— Si vous comptez sur ce moyen là !

— Nous vous y amènerons peu à peu.

— Je ne crois pas.

— Fort bien ! vous exprimez un doute maintenant, et tout à l'heure vous affirmiez ; il y a progrès : on fera quelque chose de vous. Mais il ne faut pas perdre de temps. Ainsi donc, mon cher malade, ou plutôt mon cher élève, — car vous ne souffrez que par inexpérience, — je vais vous donner ma première leçon en vous invitant à m'offrir un confortable déjeuner.

Le maître et l'élève se rendirent au Café-Anglais ; le commandant se chargea du soin de faire la carte, et rien ne fut épargné. On servit les mets les plus fins, les vins les plus exquis. Frédéric prétendit n'avoir ni faim ni soif ; mais il avait promis d'obéir, et son mentor lui ordonnait de vider son assiette et son verre chaque fois qu'il les remplissait. Il en résulta qu'à la fin du repas le jeune Allemand, qui avait toujours vécu dans la pratique d'une sobriété exemplaire, se sentit la tête un peu lourde et l'esprit très éveillé.

— Je suis content de vous, dit le maître à son élève lorsqu'ils furent sortis du restaurant ; vous avez du zèle, de la soumission, et même plus de capacité que je ne l'espérais. Je vais maintenant vous conduire chez un de nos tailleurs à la mode ; cet artiste vous donnera à juste prix une tournure parisienne et un brevet d'élégance. Je ne veux pas faire de vous un dandy ridicule comme le petit monsieur que nous avons rencontré l'autre jour au Gymnase ; mais il est important que vous fassiez valoir les agrémens de votre personne. Je sais un appartement vacant, rue de la Paix ; vous le prendrez. Il n'est pas convenable que vous restiez plus long-temps à l'hôtel garni. En huit jours, les peintres, les décorateurs et les tapissiers auront fait de votre demeure un véritable palais. Aucun de vos petits souverains de la confédération germanique ne sera logé comme vous. Dès que nous aurons pris ces mesures urgentes et réglé le chapitre essentiel de la toilette et du logement, nous irons acheter chez Crémieux un cheval pour vous, et en louer un pour moi.

— Mais voilà des dépenses ?...

— D'une absolue nécessité.

— A la bonne heure ! Mais encore faudrait-il que je fusse en état de les supporter.

— Croyez-vous donc que le tailleur, le tapissier et le marchand de chevaux vont vous prendre du premier coup vos six cent mille francs ?

— Vous oubliez que ces fonds ne sont pas encore réalisés.

— Sans doute ; mais vous n'avez pas quitté l'Allemagne sans emporter quelque argent ?

— Bien peu de chose. Il me reste tout au plus une centaine de louis.

— Et vous n'avez pas de crédit ouvert chez un banquier ?

— Non. J'avais pris tout simplement une lettre de change qui m'a été payée.

— Quelle imprudence ! s'aventurer ainsi sans provisions !

— Je croyais emporter assez d'argent pour attendre quelque temps.

— Cent louis ! A Paris ! cela file si vite, surtout quand on a des chagrins !

— Je puis écrire à mes gens d'affaires.

— Ce serait du temps perdu. Mais ne vous inquiétez pas ; je suis là !

— Comment, Monsieur, vous auriez l'obligeance de m'avancer des fonds ?

— Moi ? Pas précisément ; mais je vous mettrai en rapport avec des capitalistes qui se feront un vrai plaisir de vous ouvrir leur caisse et leur portefeuille moyennant quelques arrangemens.

Le commandant avait sous la main un élève docile qui se prêtait à toutes ses combinaisons. Ce qu'il avait décidé fut fait, et vers trois heures de l'après-midi, le comte Frédéric, monté sur un cheval qu'il venait d'acheter, galopait dans les allées du bois de Boulogne, escorté de son grave mentor.

Les deux cavaliers ne tardèrent pas à rencontrer la calèche de M. Burtley. Césarine se pencha vivement à la portière et fit un gracieux salut à Frédéric. L'Américain fronça le sourcil et se permit un murmure désapprobateur ; la baronne poussa le coude de sa nièce pour l'avertir qu'elle commettait une imprudence ; mais Césarine ne se souciait ni de l'avertissement de sa tante ni du déplaisir de M. Burtley. D'ailleurs le commandant était venu se placer à côté de la voiture et causer avec la baronne ; il était tout simple que Frédéric se plaçât du côté de Césarine et causât avec elle. Il n'y avait aucune raison de faire un mauvais accueil à ce jeune étranger qui paraissait aussi distingué par son éducation que par sa naissance. N'était-il pas l'ami du commandant ? le commandant n'avait-il pas sollicité pour lui les bonnes grâces de ces dames ?

— M. Burtley, dit la baronne, veuillez ordonner à votre cocher de

nous ramener à la maison ; notre promenade a été déjà bien longue et il faut que nous songions à notre toilette pour ce soir.

L'Américain s'empressa de donner l'ordre demandé.

— Ces messieurs vont sans doute faire le tour du bois ? continua la baronne.

— Non, reprit le commandant ; nous avons plusieurs courses à faire avant l'heure du dîner et nous rentrerons à Paris avec vous.

La calèche de M. Burtley descendit l'avenue de Neuilly avec son escorte ; les deux cavaliers ne quittèrent pas leur poste d'honneur ; Césarine, interrompue à chaque instant par sa tante, lui faisait de brèves réponses sans détourner la tête, et reprenait aussitôt sa conversation avec Frédéric. Ce manège dura jusqu'à la place Vendôme, et M. Burtley réprima non sans peine une exclamation de joie, lorsque le commandant dit à Frédéric :

— Prenez congé de ces dames, mon jeune ami, et venez avec moi.

Mais la satisfaction de l'Américain fut de courte durée. A l'heure du dîner, le commandant rentra, toujours accompagné de Frédéric.

— Monsieur, dit-il à la baronne, a bien voulu accepter une invitation sans façon ; il sera notre convive et votre chevalier pour toute la soirée. Vous savez que je n'aime guère l'Opéra, moi ; je lui cède la place que M. Burtley me réservait.

— Mais... répliqua M. Burtley.

— Oh ! je vous vois venir, interrompit le commandant ; vous allez me dire qu'il y a place pour cinq dans votre loge ? Mais je n'abuserai pas de votre politesse, je ne veux pas vous gêner ; et d'ailleurs, à parler franchement, je préfère aller au Cirque-Olympique.

M. Burtley n'osa pas dire que le commandant avait mal compris le sens d'une objection commencée dans un premier mouvement d'irritation, et que le flegmatique Américain se garda bien d'achever lorsque la réflexion lui eut rendu son sang-froid habituel et sa patience accoutumée.

M[me] de Saint-Phar avait fait à Frédéric un si froid accueil, que le commandant la prit à part et lui dit :

— Il me semble, ma chère baronne, que mes protégés devraient être mieux reçus par vous ?

— C'est selon, répondit la baronne.

— Mais ce jeune homme mérite tous vos égards !

— Je ne suis pas de cet avis.

— Qu'avez-vous à lui reprocher ?

— Vous qui avez le coup d'œil si exercé, vous ne voyez donc pas que votre protégé va devenir amoureux de Césarine ?

— Vraiment ! reprit le commandant avec un mouvement de surprise et de joie... C'est singulier ! je n'y avais pas pensé.

— Vous ne pensez à rien ! Regardez comment ils se parlent. Il est clair que Césarine le trouve fort à son gré.

— Je le crois. Il est très bien ce jeune homme !

— Trop bien pour qu'il continue à venir ici.

— Ce n'est pas cela que j'entends.

— Cependant vous ne pouvez pas vouloir que je laisse ma nièce exposée à une séduction ?

— Vous souffrez bien les assiduités d'un M. Maucroix, que vous connaissez aussi bien que moi, et qui ne cache guère ses prétentions.

— Je sais que Maucroix n'est pas dangereux pour Césarine.

— Cette confiance vous honore l'une et l'autre.

— Si j'ai un mérite, c'est celui d'observer juste.

— Surtout dans ces sortes d'affaires où vous êtes servie par une longue pratique.

— Des mots piquans entre nous, commandant ? Ah ! nous nous connaissons trop pour jouer ce jeu-là !

— Soit ! Je me bornerai donc à vous dire que je prétends continuer à recevoir ici, tous les jours et à toute heure, un jeune homme dont la présence ne peut que faire beaucoup d'honneur à votre maison : M. le comte de Valberg, qui vaut mieux à lui seul que toute votre société, et qui est peut-être plus riche que ce M. Burtley auquel vous tenez tant, je ne sais pourquoi !

— Fort bien ! Monsieur, j'oubliais que vous êtes le maître ici !

— Je sais mesurer vos droits et les miens. Quant à vos scrupules et à ce danger que vous faites sonner si haut, vous devez me connaître assez pour savoir qu'on ne se joue pas impunément de ma bienveillance et de mon amitié. J'ai toujours su vous faire respecter, vous et les vôtres. Je le ferais encore, si l'événement justifiait des craintes qui aujourd'hui me paraissent chimériques. Tranquillisez-vous donc et comptez sur moi. S'il y a injure, il y aura réparation.

Quand le commandant parlait sur ce ton, il n'y avait rien à répliquer. La baronne le savait depuis long-temps, et malgré sa bonne volonté de prolonger la discussion, elle garda le silence, et dissimula son dépit pour aller tenir compagnie à M. Burtley, tristement isolé dans un coin du salon, tandis que Césarine et Frédéric causaient d'un autre côté.

Au dîner le commandant fut d'une humeur charmante, et raconta ses anecdotes les plus présentables. Vers le milieu du repas, la baronne engagea Césarine à monter chez elle pour s'habiller, afin d'être prête à l'heure du spectacle. Césarine obéit, et reparut au bout d'un quart d'heure.

— Quoi ! c'est déjà fini ? dit M[me] de Saint-Phar. Tu ne nous avais pas habitués à cette diligence... Mais pourquoi es-tu si peu parée ? Comment ! une simple robe blanche et rien dans les cheveux ?... Pourquoi n'as-tu pas mis la belle épingle que t'a donnée hier M. Burtley ? — Et les charmantes boucles d'oreilles dont M. Burtley t'a fait présent au premier de l'an ? — Et les magnifiques bracelets de M. Burtley ? — Et la chaîne et la montre de M. Burtley ?... D'où vient donc qu'aujourd'hui tu n'as pris aucun de ces bijoux qui te plaisent tant et qui te vont si bien ?

A cet inventaire de son écrin, Césarine avait rougi ; chaque fois qu'il fut prononcé, le nom de M. Burtley lui fit l'effet d'un coup de poignard.

— Je te demanderai de mettre au moins l'épingle ! ajouta la baronne.

— Vous me permettrez de m'en dispenser, ma chère tante, répondit Césarine d'une voix ferme ; ma toilette est achevée, et il est inutile, je crois, d'y rien ajouter. J'ai voulu ce soir être simplement mise ; c'est une fantaisie que vous pouvez bien me passer.

— Ne la contrariez pas, reprit M. Burtley ; elle se parera une autre fois de ses bijoux, et si ceux qu'elle a ne lui plaisent plus, je lui en donnerai d'autres.

Ce coup fut plus rude que les autres. Césarine regarda M. Burtley d'un air de mépris, et lui répondit :

— Vous êtes trop bon, Monsieur, et je n'ai aucun droit à tant de générosité.

Rien de remarquable ne se passa pendant la représentation de *Guillaume Tell* ; seulement lorsque Nourrit chanta le délicieux air : *O Mathilde ! idole de mon âme !* Frédéric ne put maîtriser son émotion. Ce nom, prononcé avec des accens si suaves et si tendres, lui rappela toutes les joies du passé, toutes les misères du présent.

Césarine le regardait, et en voyant son trouble et le douloureux sentiment qu'exprimaient ses traits, elle se sentit attendrie comme la veille, lorsqu'il lui avait parlé pour la première fois de ses chagrins.

Frédéric leva la tête ; il rencontra le regard ému de Césarine ; il vit une larme briller au bord de sa paupière et couler lentement sur sa joue :

— Oh ! merci, dit-il tout bas, en lui serrant la main ; merci ! cette larme est tombée dans mon cœur !

Le court espace de quelques semaines amena des changemens notables dans la physionomie et dans la situation morale de notre jeune Allemand. Sans être un profond philosophe, le commandant connaissait passablement le cœur humain ; sa manière de traiter les questions sentimentales était sans contredit la plus efficace, et ce qui valait mieux encore, c'est qu'il joignait au mérite d'une bonne théorie le précieux avantage d'exceller dans la pratique. Frédéric était un élève admirablement fait pour un tel maître. La faiblesse de son caractère le livrait à toutes

influences, et il subit aisément l'ascendant d'un homme qui se dis-guait surtout par la force et le despotisme de sa volonté.

Suivant les conventions posées d'avance, Frédéric avait donc aveuglé-nt obéi aux conseils, ou plutôt aux ordres du commandant. Il avait s le bel appartement de la rue de la Paix, meublé et décoré dans le illeur goût et avec le plus grand luxe; il eut deux chevaux de selle, tilbury, un valet de chambre et un groom; il se fit remarquer parmi dandys les mieux stylés, et sans doute il aurait bientôt acquis une illante position dans le monde élégant, si le commandant ne s'y était posé. Le maître, en effet, voulait bien lancer son élève dans toutes les ssipations, mais il tenait surtout à le conserver sous sa tutelle, et il y ait tout à la fois dans cette jalousie de l'amour-propre, de l'affection un intérêt personnel. De ces trois sentimens, c'était le dernier qui do-inait, nous sommes obligé d'en convenir. Le commandant aimait à rtager le luxe et les consolations dont il avait entouré Frédéric. Il ontait ses chevaux, se promenait dans sa voiture et prenait une large rt dans les festins et les plaisirs qu'il ordonnait tous les jours.

La maison de la baronne n'était pas oubliée dans ces profits. Est-il soin d'expliquer de quel genre était cette maison? Pour en avoir une lée prompte et précise, il suffisait de suivre Mme de Saint-Phar lors-u'elle récoltait de sa blanche main le tribut qu'après chaque partie les eurs déposaient religieusement au flambeau. Cet impôt payait non ulement les frais de ses soirées, mais encore toutes les dépenses de la aison : le loyer, les domestiques, la table, la toilette, etc. Les habitués ses réunions étaient, pour la plupart, des joueurs de profession, des unes gens désœuvrés, des étrangers que des billets d'invitation allaient rcher dans les hôtels garnis. La plus belle moitié du genre humain nait une petite place dans ce monde-là; ne fallait-il pas s'adresser à us les goûts? attirer les chalands par toutes les séductions? Mais sur chapitre, la baronne observait une grande réserve, autant pour le re-ef de sa maison que pour ne pas nuire à l'établissement de sa nièce. lle ne recevait que des femmes dont l'émancipation n'était pas complè-ment affichée, et qui savaient garder, dans une position équivoque, un ertain décorum. Sous ce rapport, ses salons méritaient de ne pas être onfondus avec beaucoup d'autres de la même espèce. Ici, la compagnie vait une tenue et un vernis qui pouvaient produire de l'illusion auprès es personnes médiocrement clairvoyantes. Toutes les convenances taient à peu près respectées; les voix s'élevaient rarement au-dessus d'un iapazon harmonieux; on dansait modestement; on parlait sobrement; n jouait avec gravité. Un provincial ou un Allemand inexpérimenté ouvait se croire là avec la fine fleur de la société parisienne.

C'était à la collaboration du commandant que la baronne devait ce on ordre et ces belles apparences. Un singulier rôle que jouait là notre éros! direz-vous. Sans essayer de justifier complètement le comman-lant Flambert, nous vous répondrons qu'il ne faudrait pourtant pas se âter de le condamner à première vue. Il n'y avait dans son affaire, ni perversité profonde, ni calculs avides et odieux. Nous ne prétendons pas placer sur sa tête la couronne d'innocence, ou le présenter comme can-lidat au prix Monthyon; ce n'était pas l'homme pur dans la plus blanche acception du mot; mais, pour l'apprécier à sa juste valeur, il faudrait le connaître mieux, et peut-être alors trouverait-on dans sa conduite plus d'insouciance et d'entraînement que de bassesse et de dépravation.

En quittant l'armée, après le licenciement décrété par la restauration, Flambert apporta dans la vie civile une intacte réputation de brave sol-dat et d'honnête homme. Ses états de services étaient chargés de notes glorieuses, et il aurait pu prendre alors la devise du chevalier Bayard : « Sans peur et sans reproche. » Plus tard, l'oisiveté, la pauvreté et le contact d'une société corrompue, le poussèrent dans des voies difficiles et scabreuses, où la noble simplicité de son caractère devait s'altérer. Sa pension de retraite et les débris d'un mince patrimoine étaient insuf-fisans à ses besoins; il chercha les moyens d'améliorer son sort par une occupation honorable; mais à quoi pouvait être bon un homme qui, s'étant enrôlé à l'âge de seize ans, n'avait reçu que l'éducation des camps et de la guerre? Flambert savait se battre et commander un es-cadron; si les destins l'avaient voulu, il aurait su peut-être un jour com-mander une armée et gouverner une province; mais lorsque son épée fut rentrée au fourreau, il ne valut plus rien; sa bonne volonté et ses efforts furent inutiles, et il se sentit profondément impropre aux arts et aux industries de la paix. Il végéta pendant plusieurs années; puis il rencontra Mme la baronne de Saint-Phar, qui était encore belle et qui lui inspira une violente passion. La baronne se disait veuve d'un colo-nel; elle avait mené grand train, mais sa fortune commençait à suivre le déclin de ses attraits, et, en femme prudente, elle employa ses dernières ressources à fonder la maison où le commandant trouva un asile et un emploi; emploi sans nom, sans attributions précises, et qu'il exerça long-temps sans se rendre compte de sa position. La baronne exerçait sur lui l'empire de la ruse et de la séduction; elle le dominait par l'habileté de son esprit et par le sentiment qu'elle avait su lui inspirer; elle lui expliquait toutes choses à sa manière, et le commandant n'en demandait pas davantage.

Plus tard cependant, lorsque sa passion fut refroidie, sa position se dessina plus nettement à ses yeux. Le scrupule alors s'éveilla; mais le commandant puisa dans une morale facile de bonnes raisons pour le combattre et le vaincre.

— La baronne, disait-il, donne à jouer et tire de là son revenu; moi, je fais la police de sa maison. Où est le mal? Mme de Saint-Phar ne trompe personne; on sait ce qu'on fait en venant chez elle. Le jeu est un plaisir permis, et la spéculation de la baronne n'est pas plus cou-pable que l'exploitation d'un spectacle, d'un concert, ou de tout autre divertissement avoué. Mon emploi chez elle est assez utile et assujettis-sant pour qu'en retour je puisse accepter sans rougir le logement, la table et quelques autres avantages. Il n'y a ni conventions, ni appointe-mens entre nous; c'est tout simplement un échange de procédés.....

Après cela, le commandant s'apercevait bien que les choses ne se pas-saient pas très innocemment chez Mme de Saint-Phar; mais dans la sin-cérité de son ignorance, il croyait que le monde était ainsi fait, et qu'il en était de même partout. Il avait appris et retenu quelques généralités philosophiques sur la perversité humaine, et ce texte servait d'unique base à l'opinion qu'il s'était formée relativement aux mœurs et aux usages de la société. Les vices qu'il voyait s'agiter autour de lui n'étaient ni de son domaine, ni de sa compétence. Sa mission n'était pas de pé-nétrer de coupables mystères, et de réprimer des abus qui se cachaient sous de beaux dehors. N'était-ce pas déjà beaucoup que de résister à la contagion de l'exemple? Le fait est que jamais le commandant ne tou-chait une carte et ne risquait un écu au jeu. Il dédaignait les bonnes chances que la fortune lui offrait parfois très ouvertement. L'argent, et surtout l'argent mal acquis, ne le tentait pas. Il tenait à bien vivre, mais il ne voulait rien de plus. On pouvait lui reprocher la coupable faiblesse qui le retenait dans une position fâcheuse; mais hors de là, il y avait certaines règles d'honneur que le commandant observait avec une stoïque fermeté.

Sa conduite envers Frédéric était une conséquence de ces principes fa-ciles et commodes qui mettaient sa délicatesse à couvert quand les avan-tages et les bénéfices qu'il obtenait ne consistaient pas en espèces son-nantes. Il n'aurait pas demandé de l'argent au jeune comte de Valberg, mais il ne rougissait pas d'employer de misérables roueries pour lui faire faire d'énormes dépenses dont il profitait largement. Du reste, il était de bonne foi dans son système de dissipations coûteuses, et il ne songeait pas à lui seul, lorsqu'il lançait Frédéric dans toutes sortes de prodigalités.

Les fonds qu'attendait Frédéric n'étaient pas encore arrivés, mais le commandant, fidèle à sa promesse, l'avait mis en relation avec M. Graindon, capitaliste.

Ce M. Graindon était un des habitués du salon de la baronne. Il ne jouait pas, mais il regardait jouer, se tenant toujours prêt, comme le vautour, à se précipiter sur sa proie et à dévorer les victimes frappées

par la fortune et tombées sur le champ de bataille ; il offrait aux malheureux des ressources qui les achevainet ; il leur prêtait de l'argent selon leur mérite, et à des intérêts illimités.

Sur la recommandation de Flambert, M. Graindon, qui ne faisait aucune affaire sans prendre de minutieuses informations, se rendit chez le banquier qui avait payé l'unique lettre de change dont Frédéric s'était muni en quittant l'Allemagne.

— M. le comte de Valberg, dit le banquier, n'a pas de crédit ouvert chez moi ; mais mon correspondant m'a écrit quelques mots à son sujet, et si vous venez de sa part, vous pouvez lui répondre que je suis prêt à lui fournir tout l'argent dont il a besoin.

M. Graindon garda pour lui cette bonne réponse. Frédéric n'aurait pas manqué de prendre chez le banquier de l'argent à cinq pour cent, et l'usurier aurait perdu une bonne pratique. Ce n'était pas son compte.

— C'est à votre seul considération, dit-il au commandant, que je consens à prendre le papier de ce jeune étranger.

Une fois dans les mains de M. Graindon, on n'en sortait que plumé ; c'était l'usurier le plus fin, le plus retors, le plus terrible. Frédéric donna sa signature sans y regarder, avec le laisser-aller d'un homme sentimental qui se soucie peu des affaires d'argent et ne s'en est jamais occupé. Que lui importait l'avenir ? Quant au présent, il commençait à le trouver moins triste.

N'en déplaise aux poètes, les plus nobles douleurs de l'âme s'effacent bien souvent dans de vulgaires distractions. Frédéric ne perdit pas entièrement le sentiment de ses peines, mais son chagrin se renferma dans un repli caché de son âme. Il comprit que l'on pouvait vivre après une trahison, et que la blessure n'était pas mortelle. C'était déjà beaucoup ! Il est vrai que le commandant n'avait rien épargné pour l'amener là ; il avait opéré en lui une métamorphose à peu près complète ; il avait changé sa nature, ses goûts, ses inclinations ; il lui avait fait trouver du charme dans le luxe, le bruit, l'agitation des plaisirs, les longues veilles à table. Bien plus ; et comme une passion était indispensable pour combattre une douleur passionnée, le commandant avait fait de Frédéric un joueur.

Le jeune Allemand ne manquait pas une des soirées de Mme de Saint-Phar. Aussitôt arrivé, il se mettait à la table de jeu, et il fallait voir avec quelle rapidité son argent passait dans les mains de ses adversaires ! C'est à peine si, dans ces occasions-là, Césarine pouvait le retenir quelques instans auprès d'elle, et cependant l'entretien de Césarine était pour lui plein de douceur et d'enivrement. Il avait fait à la jeune fille la confidence de ses peines, de son amour brisé ; elle l'avait plaint et consolé ; elle lui avait montré dans l'avenir l'oubli de ses maux et l'espérance d'un sort meilleur.

La baronne ménageait Césarine malgré le dépit que lui causaient ses attentions pour le jeune Allemand. Elle connaissait le caractère de sa nièce et elle ne voulait pas risquer de perdre par une imprudence le fruit de plusieurs années de soins et les frais d'une éducation qui lui avait coûté fort cher. Césarine était bien réellement la nièce de Mme de Saint-Phar ; sa mère l'avait laissée orpheline à l'âge le plus tendre, et sa tante l'aurait abandonnée si elle n'avait remarqué sa charmante figure, ses dispositions à devenir une très jolie femme ; mais nous avons dit que la baronne était une prudente personne, qui savait voir de loin et composer avec l'avenir. Césarine fut recueillie, soignée, adoptée, elle grandit sous l'aile de sa tante qui voyait avec joie se développer chaque jour une beauté sur laquelle on pouvait fonder les plus brillantes espérances. Lorsqu'elle eut douze ans, la baronne ne voulut pas la garder dans une maison ouverte à tous venans, fréquentée par tous les vices ; il fallait d'ailleurs lui donner une éducation distinguée, l'orner de tous les talens : Césarine fut donc placée dans un des meilleurs pensionnats de Paris ; elle eût les maîtres les plus célèbres ; on lui enseigna tous les arts d'agrémens, et Mme de Saint-Phar exigea qu'elle apprît plusieurs langues vivantes ; l'anglais surtout. Elle considérait cette étude comme première nécessité pour une jeune personne qui avait sa fortune à faire.

A dix-sept ans Césarine sortit de pension. C'était dès lors une jeune fille accomplie, belle et gracieuse, excellente musicienne, dansant comme une sylphide. La baronne découvrit en elle avec joie les goûts et penchans qui devaient la rendre docile à ses projets : une grande cupidité, un ardent désir de plaire, la coquetterie, l'amour du luxe ; ces mauvais germes pouvaient être aisément étouffés : Mme de Saint-Phar au contraire les cultiva et fit de son mieux pour les développer et les exciter.

M. Burtley vint bientôt l'aider dans ces coupables soins ; l'Américain et la baronne s'entendirent parfaitement, et la jeune fille se trouva livrée à des manœuvres habilement ourdies. La tante faisait adroitement naître le désir d'une parure, d'un plaisir, qu'elle refusait sous prétexte que sa fortune ne lui permettait pas de folles dépenses ; M. Burtley se présentait alors, et le désir de Césarine, quel qu'il fût, était aussitôt exaucé. Rien ne coûtait au galant millionnaire, l'or et les *bijoux* ruisselaient de ses mains ; il avait toujours à la disposition de la tante et de la nièce des chevaux fringans, de brillans équipages et *des loges* à tous les théâtres. Césarine le trouvait vieux, laid et maussade ; *mais elle* était éblouie par ses prodigalités, entraînée dans la vie de *fêtes et de* plaisirs qu'il lui ouvrait sans cesse. Tout allait bien pour l'Américain et pour la baronne, lorsque Maucroix leur opposa une rivalité *qui*, sans être décisive, devait du moins suspendre le cours et retarder le résultat de l'intrigue.

La baronne avait raison quand elle disait que Maucroix n'était pas dangereux pour sa nièce ; mais il était dangereux pour Burtley. Il lui fit perdre du temps, et Frédéric arriva. La baronne eut encore raison cette fois en prévoyant l'impression que le jeune comte de Valberg devait produire sur le cœur de sa nièce. Les deux rivaux ne s'y trompèrent pas non plus, et ils cessèrent un instant leurs hostilités pour se liguer contre l'ennemi commun.

Mais que pouvaient-ils faire ?

— Je donnerais volontièrs vingt-mille francs à celui qui m'en débarrasserait, dit un jour Burtley.

Parole meurtrière qui ne devait pas être perdue en tombant dans l'oreille d'un duelliste consommé.

— Je vous comprends, répondit Maucroix, mais attendons un peu. Valberg est un joueur précieux que je veux laisser vivre jusqu'à ce qu'il ait perdu son dernier écu. Comme joueur, il vaut pour moi plus de vingt mille francs.

De son côté, la baronne avait risqué quelques observations pleines de douceur et de réserve. Césarine lui avait répondu sans détour :

— Vous voulez me perdre, mais vous n'y réussirez pas. M. Burtley m'est odieux ! Si l'on me parle encore de lui, je quitterai votre maison.

Et elle était de trempe à exécuter cette menace.

Etait-ce l'amour de Frédéric qui lui donnait tant de résolution ? Non. Le jeune Allemand éprouvait pour elle une douce sympathie ; il se plaisait à la voir, à l'entendre ; mais il se serait volontiers tenu à une amitié tendre, à une exaltation platonique. C'était un convalescent dont le cœur n'avait pas encore repris les forces nécessaires à un nouvel amour.

Cependant, M. Burtley perdait patience et parlait de battre en retraite pour aller chercher fortune ailleurs. La baronne avait vainement employé les voies de la persuasion pour décider le commandant à une rupture avec Frédéric ; Flambert s'obstinait à ne pas voir le danger ; il fallait absolument amener une circonstance qui lui ouvrît les yeux.

— Je vais satisfaire un de tes caprices, dit-elle un jour à Césarine. L'Opéra donne aujourd'hui son dernier bal masqué. Veux-tu que nous y allions !

Césarine accepta cette proposition avec joie, et à minuit la baronne et sa nièce entrèrent au bal où M. Burtley les conduisit. Le commandant et Frédéric y étaient allés de leur côté. Césarine le savait, et voilà pourquoi, malgré sa répugnance, elle avait accepté le bras de M. Burtley. A peine entrée au foyer, elle s'échappa lestement et se glissa dans la foule ; l'Américain voulut en vain la suivre ; mais Mme de Saint-Phar ne la perdit pas de vue.

ésarine trouva bientôt celui qu'elle cherchait. Elle prit le bras de léric, l'entraîna à l'écart, lui parla d'abord de l'Allemagne et de Male, puis elle lui parla d'elle et de lui, avec tant de charme et d'élonce, que le jeune Allemand sentit son cœur se dilater à ces paroles étrantes. Ils étaient seuls dans une loge. Césarine avait ôté son que.

– Je souffre, dit-elle à Frédéric; ce bruit, cette foule, vos regards, discours, tout cela trouble ma pauvre tête, et je me sens défaillir. aut que je sorte de cette salle brûlante, et je ne sais où retrouver ma e. Voulez-vous me reconduire?

'rédéric pouvait-il refuser? Il quitta furtivement le bal avec Césarine; voiture les ramena rue de Hanovre, et la jeune fille s'appuya sur le s de son cavalier pour monter dans sa chambre. Frédéric pouvait rêter là... il entra.

Quelques minutes après, on frappa rudement à la porte. La voix du mandant se fit entendre.

– Silence! dit Césarine en mettant un doigt sur sa bouche.

– Pourquoi? demanda Frédéric.

– Cette porte est fermée en dedans! dit le commandant.

– Comment cela se fait-il? reprit Frédéric à voix basse..... Je vous e que ce n'est pas moi qui l'ai fermée!

– Je vais l'enfoncer! continua Flambert.

Et d'un coup de poing il fit sauter la serrure.

– Monsieur le comte de Valberg, dit-il froidement, vous êtes un gat homme et vous savez ce qui vous reste à faire. Mme la baronne de nt-Phar vous accorde la main de sa nièce.

La surprise, le saisissement, que devaient lui causer cette scène inatdue, paralysèrent à la fois chez Frédéric la pensée et la parole. Il ut pas la force de répondre à la majestueuse apostrophe du commanat, et il sortit en silence et la tête baissée, ce qui pouvait être pris à fois pour la confusion du coupable et l'assentiment du condamné igné à subir l'expiation de sa faute.

L'abattement de ses facultés morales résista même à l'impression du nd air. En rentrant chez lui, Fréderic n'était pas encore parvenu à se adre compte de ce qui venait de se passer. Puis, lorsque la réflexion t retracé à son esprit tous les événemens de la soirée, et cela dans un dre précis, sans rien omettre, sans rien diminuer de la réalité et de la leur des faits, il pensa que le juge s'était laissé emporter trop loin dans ppréciation du crime et dans l'application de la peine. Sans doute on uvait lui reprocher un moment d'imprudence et d'égarement; peutre même se serait-il complètement égaré sans l'intervention du comandant; mais enfin son innocence défaillante n'avait pas succombé, de plus il n'y avait de sa part ni préméditation, ni guet-à-pens, ni ain armée, ni aucune des circonstances aggravantes qui soulèvent utes les sévérités de la justice contre l'accusé retenu sur les limites du ime par une cause indépendante de sa volonté.

Bien que sa conscience lui donnât raison sur tous les points, Frédéric ait loin de trouver dans cet appui le calme et la force nécessaires our prendre un parti, et parer à ce que sa situation avait de faux et de abreux. Il portait la peine de son caractère faible et indécis, et là ou n homme ferme et résolu aurait si aisément trouvé une issue honoble, il ne voyait qu'un abîme d'incertitudes, de scrupules et de tourens. La nuit qui porte conseil ne lui apporta qu'agitations, pensées quiètes et mauvais rêves. Le lendemain de bon matin le commandant riva chez lui.

– Mon cher ami, dit Flambert à son docile élève, vous vous doutez e ce qui m'amène? Je viens prendre avec vous des arrangemens au sujet e l'aventure de cette nuit. Vous êtes un honnête garçon, je le sais; vous vez d'excellens principes, et vous connaissez votre devoir. A quand le ariage?

– Mais, commandant, reprit Frédéric, je vous jure que vous êtes ans l'erreur...

– Qu'est-ce à dire? s'écria Flambert en fronçant le sourcil; chercheriez-vous maintenant des subterfuges? Je vous avertis que cela ne prendrait pas avec moi!

— Vous ne me comprenez pas. Je veux dire seulement que les choses ne sont pas telles que vous vous l'imaginez...

— A d'autres! un rendez-vous au bal de l'Opéra, un départ mystérieux, un tête-à-tête nocturne, une porte fermée en dedans : on sait en tous pays ce que cela signifie.

— Je conviens que les apparences sont contre moi.

— Eh bien! Monsieur, les apparences suffisent, si elles proviennent de vous et si elles ont perdu Césarine.

— Vous allez peut-être bien loin, reprit doucement Frédéric; l'aventure dont nous parlons n'est connue que de vous seul...

— C'est ce qui vous trompe, Monsieur. La baronne et M. Burtley sont revenus du bal en même temps temps que moi; ils ont tout vu, tout entendu; ils savent tout. Vous avez dû remarquer les assiduités de M. Burtley? Il était amoureux de Césarine, et il voulait l'épouser. Vous pensez bien qu'après le scandale de cette nuit, ce mariage n'est plus possible. Voilà d'abord un brillant établissement que vous faites perdre à Césarine. De plus, M. Burtley ne manquera pas de publier les motifs qui viennent changer ses projets. Ses amis lui demanderont des explications qu'il leur donnera largement, ne serait-ce que pour se venger. D'ailleurs, s'il se taisait, les gens de la maison parleraient pour lui. Vous voyez donc que pour vous et par vous, Césarine perd non seulement une fortune, mais encore sa réputation. Et, je vous le demande, un honnête homme doit-il faire gratuitement ce double tort à une jeune fille? Non, Monsieur! on attend de vous une réparation, et vous n'hésiterez pas, car c'est la voix de l'honneur qui vous impose ce devoir.

Les hommes d'un caractère faible se laissent volontiers persuader par un raisonnement qui les conduit à une conclusion nettement posée. Ce qu'ils redoutent, c'est de voir deux chemins ouverts devant leur embarras. Ils se résignent aisément à prendre le parti le plus fâcheux, lorsqu'une logique éloquente et serrée leur dit : Il le faut! Ces hommes-là, — et Frédéric était du nombre, — sont toujours prêts à se jeter dans les bras de la nécessité, ou de ce qu'on leur présente sous ce nom.

Aussi notre jeune Allemand n'hésitait-il déjà plus, lorsque le commandant lui dit de sa voix solennelle :

— J'espère, mon cher Valberg, que vous ne m'obligerez pas à employer des voies de rigueur?

— Non, répondit-il en prenant la main du commandant et en la serrant avec une noble assurance; non, mon cher Flambert, je ne reculerai pas devant la ligne qui m'est tracée. L'honneur parle, j'obéirai.

— Vous épouserez Césarine?

— Je l'épouserai.

— C'est bien. Je suis content de vous.

Cette détermination soulagea Frédéric d'un grand poids, et dès que son esprit ne flotta plus dans les vagues tourmens de l'incertitude, dès qu'il marcha sur un terrain solide vers un but impérieusement marqué, il ne manqua pas de bonnes raisons pour justifier sa prompte soumission et prêter de riantes couleurs à l'arrêt qu'il avait subi, à l'avenir qu'il avait accepté. Il amplifia tout ce que le commandant lui avait dit sur le devoir et l'honneur. Il fit sonner bien haut ces mots décisifs : « Il le fallait! » — Et après tout, ajoutait-il, maintenant que toutes mes espérances de bonheur sont détruites, que m'importe d'être garçon ou marié? A l'heure qu'il est, Mathilde appartient à un autre; je suis libre d'engager la foi qu'elle a dédaignée. Je lui apprendrai mon mariage, et peut-être son âme sera-t-elle troublée en pensant que je l'oublie et que je trouve ailleurs la félicité que nous avions rêvée ensemble. — Césarine est belle et bonne; elle connaît le secret de mes chagrins; elle sait me plaindre, elle saura me consoler; c'est une compagne, une amie que je me donne, et si l'amour pouvait jamais rentrer dans mon cœur, je sens qu'elle serait capable de faire ce miracle.

La baronne se montra médiocrement satisfaite, lorsque le commandant vint lui dire d'un air triomphant :

— Avais-je tort de ne pas redouter le danger dont vous me parliez ?... Le comte Frédéric de Valberg épouse votre nièce.

Mme de Saint-Phar aurait mieux aimé autre chose. Cependant, il s'agissait d'un mari distingué par son rang, son titre et sa fortune. Le pis-aller n'était pas trop affligeant. La baronne soupira, leva les yeux au ciel et se résigna, comme se résignent les femmes de son caractère : en rêvant à de nouvelles machinations.

Quant à Césarine, il n'y avait pas, ainsi qu'on pourrait le supposer, le moindre calcul dans sa conduite. La pensée de tendre un piége à Frédéric avait toujours été bien éloignée de son esprit. Elle ne savait pas que la baronne l'épiait; elle ignorait que ses démarches seraient suivies : bien au contraire, elle comptait sur le mystère. — Césarine avait obéi à l'impulsion de son cœur, à l'entraînement d'une tête ardente; et si elle était coupable, ce n'était du moins ni de ruse déloyale ni de manœuvre artificieuse.

Mais ce fut elle qui se sentit heureuse et le cœur plein de joie lorsque le commandant lui dit :

— Il vous épousera !

Elle ne songea pas alors que ces mots renfermaient contre elle une accusation. Que lui importait d'ailleurs? ou plutôt n'était-ce pas un grand bonheur que d'être ainsi accusée ? — Bénie soit l'injustice qui la frappait d'un si doux arrêt !

—Merci ! dit-elle en levant son front radieux ; merci à lui et à vous ; merci, mon Dieu ! car maintenant je puis avouer tout haut combien je l'aime !

— Vous êtes une folle ! lui répondit la baronne.

Mme de Saint-Phar voulut avoir une conférence avec Frédéric. Rien n'était plus naturel. En qualité d'ami et de conseil, le commandant assista à cet entretien où de graves intérêts devaient être réglés.

— Monsieur, dit la baronne à son futur neveu, vous avez abusé de ma confiance, mais je vous épargnerai toute récrimination, puisque vous réparez vos torts.

— J'épouse mademoiselle votre nièce; c'est convenu, répondit Frédéric.

— Et cela sans retard, n'est-ce pas? ajouta le commandant.

— Je ne demande que les délais indispensables, reprit Valberg.

— Le temps réclamé par la publication des bans ; c'est juste!

— Il faut encore que je fasse revenir d'Allemagne les papiers qui doivent constater mon état, ma position et le droit que j'ai de contracter un mariage sans que ma volonté soit soumise aux obstacles et aux empêchemens prévus par les lois.

— J'espère, dit le commandant, qu'on ne vous fera pas attendre ces papiers aussi long-temps que votre argent. Les notaires et les avoués allemands ne sont pas très expéditifs à vendre vos propriétés !

— Ils ont fait une partie de la besogne; j'ai reçu de leurs nouvelles ce matin.

— Ah !... ils vous ont envoyé des fonds ?

— Oui ; la moitié de mes biens a été vendue déjà, et mon homme d'affaires m'envoie le produit de cette vente.

— Quelle somme ?

— Cent mille écus environ,

— J'avais donc bien compté ?

— Oui ; on m'annonce que j'aurai, en tout, six cent mille francs.

— Vous savez, reprit la baronne, que nous avions en vue un plus riche parti pour ma nièce... Mais j'aurais mauvaise grâce de vous faire un reproche sur ce chapitre-là, puisque, de mon côté, je n'ai pas de fortune, et que je ne puis pas donner de dot à ma nièce.

— Fussiez-vous riche, Madame, je ne vous demanderais rien.

— Je comprends ce désintéressement, car j'ai toujours eu le plus souverain mépris pour les affaires d'argent.

— Oui ! dit le commandant, la baronne, dans son bon temps, roulait sur l'or et les billets de banque, mais il ne lui en est rien resté.

— Ou du moins, interrompit Mme de Saint-Phar, n'ai-je su conserver qu'une modeste aisance.

— C'est bien peu, quand on pourrait avoir des millions, ajouta Flambert.

— Je ne regrette cette opulence que pour ma nièce, reprit la baronne. Cette chère enfant ! Malgré ma répugnance à traiter ces sortes de questions, je dois m'occuper de ses intérêts, de son avenir. Ne lui ferez-vous pas quelques avantages, monsieur le comte ?

— Ceux que vous voudrez, Madame.

— Il ne m'appartient pas de taxer votre générosité !

— Et bien, je lui donnerai, en l'épousant, la moitié de ma fortune.

— C'est-à-dire, reprit le commandant, les cent mille écus que vous venez de recevoir ?

— Soit ! continua Frédéric en souriant ; les cent mille écus que j'ai reçus : c'est la bonne moitié ; l'autre, vous le savez, est un peu hypothéquée.

— Par vos créanciers ? oui !

— Je ne pensais pas à cela ! dit la baronne avec effroi.

— Moi non plus, reprit Flambert, je n'y pensais pas lorsque pour le distraire je le lançais dans toutes sortes de prodigalités. Si j'avais pu supposer qu'il trouverait si vite une consolation gratuite ! Si j'avais prévu qu'il entrerait un jour dans votre famille...

— Et à quel chiffre se montent vos dettes? demanda Mme de Saint-Phar.

— Je n'en sais rien, répondit Frédéric ; c'est un compte que je n'ai jamais fait.

— M. Graindon pourrait nous dire cela, reprit le commandant.

— Juste ciel ! s'écria la baronne, M. Graindon ! le plus vorace des oiseaux de proie.

— Que voulez-vous ? dit le commandant ; il nous fallait de l'argent à tout prix.

— Et nous n'y regardions pas ! ajouta gaiement Frédéric.

— Voilà votre tort, mon cher élève, continua Flambert avec gravité. Faire des lettres de change, c'est bien ; mais encore faut-il *les lire* avant de les signer,

— Tout cela pour jouer ! dit la baronne.

— Oui ! reprit Frédéric ; le jeu m'a coûté bien cher !

— Maudite passion !

— Allons ! baronne, calmez-vous. Ce jeune homme a été victime de la fatalité, mais il ne jouera plus. N'est-ce pas Frédéric ?

— Si vous l'exigez !...

— Vous l'entendez? continua le commandant. D'ailleurs, chère baronne, vous n'avez rien à craindre pour votre nièce, puisque sa fortune sera assurée par le contrat de mariage.

— Oui; mais d'ici là? les cartes vont si vite !

— Vous voilà bien avec vos terreurs chimériques !... Dès qu'il s'agit des intérêts de sa nièce, cette pauvre baronne perd la tête. Voyons ! il me semble que M. de Valberg mérite quelque confiance ! Il a promis de reconnaître à Césarine un apport de cent mille écus, et il tiendra sa parole. Au besoin, je serais sa caution. Et tenez, s'il le faut, afin de vous rassurer complètement, il déposera entre vos mains cette somme pour laquelle vous craignez les hasards funestes du tapis vert. N'est-il pas vrai, Frédéric, que vous consentez à cet arrangement?

— Très volontiers.

— C'est donc une affaire conclue. Tout à l'heure baronne, nous vous remettrons le trésor qui doit assurer l'avenir des deux jeunes époux.

Le soir même, en effet, la baronne reçut en dépôt les cent mille écus qui consistaient en diverses traites, à très courtes échéances, sur les principaux banquiers de Paris. Nantie de ces valeurs, Mme de Saint-Phar déplora beaucoup moins la rupture de ses négociations avec M. Burth. Mais l'Américain ne se résignait pas si aisément à perdre son temps et ses avances. La nouvelle du prochain mariage de Césarine lui porta un coup terrible, et ses fureurs jalouses s'alimentaient chaque soir en voyant le tendre accord qui régnait entre les deux jeunes gens. Rien ne s'opposait plus à leurs secrets entretiens. Frédéric faisait sa cour de bon

rée ; le charmant visage de Césarine rayonnait d'amour et de bonheur.

— Voici le moment où il va vous échapper, dit un soir Burtley à Mauroix ; une fois marié, la baronne ne le laissera plus jouer.

— J'en ai peur! reprit Maucroix en soupirant.

— Il n'est pas besoin de détours entre nous, n'est-ce pas? Vous m'avez compris?

— Parfaitement. Vous aimeriez à me voir donner un bon coup d'épée ce jeune Germain?

— Et si le coup d'épée me débarrassait de lui...

— Vous savez que j'ai la main sûre?

— Je mettrai vingt billets de mille francs dans cette main triomphante.

— J'accepte. Encore une séance seulement. Nous devons nous rencontrer lui et moi ce soir dans le petit salon bleu. La partie sera chaude!

— Et dès qu'elle sera finie, vous amènerez une discussion.

— Rien de plus facile!

— Je serai là pour envenimer la querelle.

— Oh! je n'ai pas besoin de vous pour cela.

Les choses se passèrent ainsi que les deux complices l'avaient arrangé. Malgré les prières de Césarine, Frédéric alla s'asseoir à la table de jeu. Au bout d'une heure, il avait perdu tout l'argent qu'il avait sur lui et cinq cents louis sur parole.

— C'est assez! dit-il en se levant.

— Quoi! déjà? reprit Maucroix.

— Vous avez un bonheur si étrange!

— Etrange? le mot me semble équivoque.

— Vraiment!

— Douteriez-vous de ma bonne foi? Monsieur.

— L'ai-je dit?

— Non, mais j'exige que vous disiez sur-le-champ le contraire.

— Vous exigez?... Et si cela ne me convient pas?

— Alors, Monsieur, je tiendrai l'insulte pour faite.

— Comme il vous plaira!

— Et je vous demanderai satisfaction!

— Eh bien! s'empressa de dire Burtley, vous ne répondez pas? hésiteriez-vous?

— Vous êtes donc un lâche! reprit Maucroix.

— Un lâche! s'écria Frédéric en levant la main sur Maucroix.

Le commandant, qui avait entendu les voix s'élever, entra fort à propos pour prévenir les voies de fait. Il se jeta entre les deux adversaires en disant :

— Messieurs, pour l'honneur de la maison, conduisez-vous en gens comme il faut. C'est une affaire que nous réglerons demain. Restez ici, Maucroix, et vous, monsieur de Valberg, retirez-vous.

— Un duel! disait Frédéric en regagnant sa demeure... Un duel avec un spadassin?... Eh bien! tant mieux.

Mécontent de lui-même, fatigué de cette vie de désordres dans laquelle il avait été jeté malgré lui, tourmenté par le souvenir du passé et par les inquiétudes de l'avenir, Frédéric était arrivé à ce point de découragement où l'on fait bon marché de sa vie.

Lorsqu'il entra chez lui, son valet de chambre lui dit :

— Il y a là une dame qui vous demande.

— Une dame? à cette heure de la nuit? s'écria Frédéric étonné.

— Oh! Monsieur, il y a long-temps qu'elle est là. Je lui ai dit que Monsieur ne rentrerait sans doute que fort tard, elle a répondu qu'elle voulait attendre, et elle s'est établie dans le salon auprès du feu. C'est une jeune dame très jolie.

Frédéric ouvrit la porte du salon, et en voyant la jeune dame qui s'était levée et qui venait vers lui, il crut être le jouet d'un songe trompeur.

— Mathilde! s'écria-t-il d'une voix tremblante, Mathilde! est-ce bien vous?

— Oui, c'est moi, répondit Mathilde en écartant les longues boucles de cheveux blonds qui ombrageaient son gracieux visage. Regardez-moi bien, ajouta-t-elle avec une expression de tendre reproche. Ne me reconnaissez-vous pas? Suis-je donc si changée à vos yeux? si oubliée dans votre cœur?

— Vous, Mathilde!... Vous ici! répétait Frédéric qui ne pouvait en croire le témoignage de ses yeux.

— Ne vous avais-je pas dit : « Attendez? » reprit Mathilde; et ce mot ne voulait-il pas dire « Je viendrai. » Seulement, je ne pensais pas alors que vous m'obligeriez à faire un long voyage pour tenir ma parole.

Frédéric était tombé à genoux; il avait pris les mains de Mathilde dans les siennes et il les baignait de larmes.

— Relevez-vous, lui dit-elle. Les dernières paroles que je voulais vous dire étaient celles-ci : Frédéric, je vous pardonne et je vous aime... Oui, continua-t-elle avec un doux accent de compassion, oui, vous avez été déjà assez puni, car vous avez dû bien souffrir, je le sens à mon cœur qu'un pareil doute aurait brisé. Moi aussi, mon ami, j'ai eu mes peines et mes douleurs. Il m'a fallu un bien grand courage, croyez-moi, pour suivre jusqu'au bout le chemin que je m'étais tracé! S'il m'avait été possible de tout vous dire, de vous confier mes espérances et mes projets, vous auriez eu le cœur tranquille, et moi, j'aurais été aidée et soutenue par vous. Mais on me surveillait si bien! La plus petite imprudence, la plus légère indiscrétion pouvaient tout perdre. Il m'a donc fallu marcher seule dans le mystère et dans la ruse. Oui, mon ami, moi dont le cœur était simple et sans détours, j'ai appris à mentir, à tromper; j'ai joué un pénible rôle dans une longue comédie, et aujourd'hui je remercie le ciel qui m'a donné la force de persévérer, et qui a mis le succès au bout de mon entreprise. Vous connaissez mon père. Le baron d'Areindorf n'a jamais souffert la moindre atteinte à l'exécution de sa volonté. Lorsqu'il me présenta le général de Neubourg, il me dit tout simplement : Vous l'épouserez. C'était un ordre formel qui n'admettait ni réplique ni résistance. Habituée à plier sous ce joug, je compris que les prières ou la révolte n'amèneraient pour moi qu'une prompte et irréparable défaite. Poussé par d'ambitieux désirs qui parlaient plus haut que la tendresse paternelle, le baron n'aurait pas hésité à employer la violence pour faire triompher sa tyrannie. Je résolus de m'adresser à la loyauté de M. de Neubourg, de lui ouvrir mon cœur et de lui dire que mon amour appartenait à un autre; mais je m'aperçus bien vite qu'il n'y avait aucun espoir de ce côté. Le général ne recherchait en moi que ma fortune.

Cette découverte, qui m'avait d'abord inspiré un profond désespoir, me révéla plus tard un moyen de salut. C'est alors que je formai un vaste et difficile projet. Il fallait m'armer de dissimulation, m'envelopper de mensonge, comprimer l'élan de mon cœur, sourire aux idées de grandeur dont mon père et le général m'entretenaient, feindre l'oubli de mes premiers sentimens, ne paraître occupée que de fêtes et de plaisirs, recevoir d'un air radieux les hommages qui m'environnaient, et dire bien haut qu'il n'y avait de bonheur au monde que dans le bruit, l'éclat et les vanités de la cour.

J'ai souffert autant que vous, Frédéric! Mais j'étais encouragée par la conscience de mon droit et la religion de mon amour; je comptais sur le secours de la Providence dans cette lutte que j'avais à soutenir contre l'ambition de mon père et l'avarice du général. Je marchai donc résolument dans la carrière que je m'étais ouverte, et dès les premiers pas mes espérances s'affermirent. Tout ce que je voulais, c'était de gagner du temps. Sous des prétextes habilement colorés, je demandai que le mariage annoncé publiquement et auquel je paraissais consentir de bon cœur fût retardé de quelques semaines. J'imaginai pour cela de si bonnes raisons, que mon père et le général cédèrent à mes vœux. Le succès alors me parut certain.

Vous savez que le baron d'Areindorf ne possède que des biens substitués. Toute la fortune que je devais avoir en dot, cette fortune égale à la vôtre, m'a été léguée par ma mère. Le général le savait aussi, et il se réjouissait à l'idée d'entrer tout de suite en possession de ces richesses

qu'ils convoitait. C'est là ce qui faisait de moi un si bon parti. Mon père était prêt à me rendre ses comptes de tutelle, le jour de mon mariage ou le jour de ma majorité.

Devinez-vous maintenant, Frédéric, pourquoi je tenais à gagner du temps ?

Etre libre, majeure et maîtresse de mes biens avant le jour de mon mariage, voilà le but que je voulais atteindre, et je l'atteignis ! L'heure bienheureuse sonna, et aussitôt, usant de mes droits, je fis à des établissemens pieux la donation entière de ma fortune. Précieuse charité qui devait recevoir immédiatement sa récompense !

Je vous laisse à penser quelle fut la colère du baron ! Si quelque chose pouvait l'égaler, c'était le désappointement de M. de Neubourg. Mais les actes de donation étaient réguliers, et rien ne pouvait défaire ce que j'avais fait.

Il ne me restait plus un seul florin de cette fortune que le général comptait épouser. M. de Neubourg me rendit ma parole, ainsi que je l'avais prévu. Mon père m'ordonna de quitter sa maison et me défendit de reparaître jamais devant lui.

Alors, proscrite, chassée, ruinée, je suis partie, je suis venue, et me voici !

Frédéric avait écouté ce récit avec une délicieuse émotion. Les blessures de son cœur étaient fermées ; il n'y avait plus que joie, amour et bonheur dans son âme. Plus de tristes pensées ! plus d'amères souvenirs ! Le passé disparaissait tout entier dans l'ineffable félicité de ce moment où Mathilde revenait à lui, où il la retrouvait belle, pure et tendre comme autrefois ; Mathilde qui avait tout quitté, tout perdu pour lui ! Mathilde qui, après tant de sacrifices et de dévouement, venait lui demander de sa douce voix :

— Voulez-vous encore de moi, pauvre fille qui n'ai plus rien à vous donner que mon amour ?

— Cet amour ! répondait Frédéric, n'est-il pas pour moi plus précieux que toutes les richesses ! N'est-ce pas mon seul bien, mon trésor, ma vie !...

De rapides et charmantes heures s'écoulèrent ainsi dans un entretien passionné. Les deux amans avaient tant de choses à se dire après une si longue et si douloureuse séparation !...

Le jour avait déjà paru, et ils étaient encore là, les mains dans les mains, échangeant de brûlantes paroles, se répétant mille fois ce qu'ils savaient si bien tous deux, et défiant le malheur de les atteindre, puisque la Providence les avait réunis.

C'était un beau rêve ! — Mais il devait finir.

Le valet de chambre frappa discrètement à la porte du salon et annonça la visite de M. de Flambert.

Frédéric eut besoin de se faire répéter plusieurs fois ce nom avant de se réveiller.

— Oui... oui, dit-il enfin avec un profond sentiment de terreur ; j'entends bien ! le commandant !...

— D'où vient ce trouble ? lui demanda Mathilde.

— Ce n'est rien ! reprit Frédéric en se faisant violence. Un importun... Dites que je n'y suis pas !

— J'a déjà dit que Monsieur était chez lui. M. de Flambert prétend qu'il s'agit d'une affaire très importante.

On entendit la voix du commandant murmurer quelques paroles d'impatience.

Il était homme à forcer toutes les consignes.

— Entrez dans ce cabinet, dit Frédéric à Mathilde ; je me débarrasse de cette visite, et puis je suis tout à vous.

La porte du cabinet n'était pas encore refermée sur Mathilde, que déjà le commandant entrait dans le salon.

— Ah diable ! dit-il, je suis indiscret ! je dérange un tête-à-tête.

— Quelle idée ! reprit Frédéric.

— Idée qui m'est venue sous la forme d'une très jolie tournure de femme ! continua Flambert.

— Vous vous êtes trompé. Mais passons dans ma chambre, se hâta de dire Frédéric.

— Pourquoi donc ? Nous sommes très bien ici.

— Non, non, venez !

— Ah ! je comprends, dit Flambert en se laissant entraîner dans la chambre de Frédéric ; vous ne voulez pas que la personne qui était avec vous entende notre conversation. Pourquoi ne pas me dire cela tout simplement ?

— Je vous répète que vous êtes dans l'erreur. J'étais seul quand vous êtes entré.

— Ah ! ceci est trop fort !... Quand je vous dit que j'ai vu ! Vous faut-il des preuves ? Elle est grande ; elle est blonde, elle a une robe de soie gris perle. Vous ne pensez pas qu'il y a une glace devant la porte de votre cabinet. Après cela, que vous me fassiez des mystères à moi, voilà ce que je ne puis comprendre. Suis-je donc un mentor bien sévère, et n'êtes-vous pas maître de vos actions ? Vous étiez avec une femme ! Est-ce donc là une chose qu'un jeune homme doive cacher ? Où est le mal ?... Ah ! j'y suis ! C'est à cause de votre prochain mariage avec Césarine ?

— Césarine !... mon mariage !... Parlez plus bas, commandant, je vous en supplie !

— Ah ! oui ! à cause de la dame blonde ? Scélérat ! vous la tromper donc !

— Moi la tromper !

— Il me semble que c'est assez clair ? Du reste, cela ne me regarde pas. Je suis enchanté seulement de voir que j'avais raison lorsque je vous prédisais que vous oublieriez bientôt votre passion malheureuse pour courir après les aventures. Vous êtes allé plus vite et plus loin que je ne l'espérais. Cela vous fait honneur. Quant à ma discrétion, je n'ai pas besoin de vous dire que vous pouvez y compter. Césarine ne saura rien.

— Césarine ! toujours Césarine ! s'écria Frédéric.

— Oui, reprit Flambert, vous l'aviez tant soit peu oubliée ! Et maintenant vous avez des remords ? Allons ! pas de faiblesse ! Les infidélités sont un de nos priviléges, à nous autres hommes. Cela ne compte pas. Parbleu ! dans le bon temps j'ai été dix fois sur le point de me marier, moi, et je n'en menais pas moins de front trois ou quatre intrigues. Changer, voltiger, tromper, c'était ma devise. Je n'ai été qu'une seule fois sérieusement touché au cœur, oui, et alors je dois en convenir, j'étais presque aussi absurde que vous l'êtes maintenant. Et même encore aujourd'hui, lorsque j'y pense, je sens là un je ne sais quoi !... C'est pourtant en Allemagne, comme vous, que j'ai été pris ! Il faut que les femmes de ce pays-là aient un pouvoir tout particulier !... Mais que faites-vous donc ? Vous ne m'écoutez pas !

— Non, commandant, non ; ce matin je ne suis pas bien disposé... Je n'ai pas l'esprit tranquille... Plus tard, si vous voulez, nous reprendrons cette conversation.

— C'est-à-dire que vous voudriez aller retrouver la dame blonde ? Rien de plus naturel ! Mais, avant tout, il faut que je vous dise deux mots de l'affaire grave qui m'amène.

— Une affaire, dites-vous ?

— Oui, votre duel.

— Quel duel ?

— Comment, quel duel ? Ah ! ça ! mon jeune ami, vous avez donc complètement perdu l'esprit ? Vous ne vous souvenez pas de votre querelle d'hier au soir avec Maucroix ?

— Je n'y pensais plus. Oui, j'avais oublié cela et le reste. Mais vous êtes là pour me rendre cruellement la mémoire !

— Tout est réglé ; vous vous battez demain à l'épée. Peut-être auriez-vous préféré le pistolet ? Mais, comme offensé, Maucroix avait le choix des armes.

VOIR LE SUPPLÉMENT.

— Que m'importe l'épée ou le pistolet! Je ne me battrai pas.

— Plaît-il?

— Je dis que je ne me battrai pas, que je ne veux pas me battre! Entendez-vous? Oh! vous avez beau me regarder d'un air d'étonnement et de mépris, je me soucie peu de ce qu'on pensera, de ce qu'on dira; mais je tiens à la vie, voyez-vous, maintenant. Hier, je pouvais me disputer, avoir un duel, me faire tuer, très bien! Mais aujourd'hui ce n'est plus cela! Aujourd'hui, je n'ai plus le droit de disposer de moi; ma vie appartient à une autre: il faut que je vive pour aimer Mathilde, pour la protéger. Elle n'a plus que moi au monde, elle! Plus rien, ni famille, ni fortune; elle a tout perdu pour moi, car elle m'aime toujours!...

— Pauvre garçon! décidément il est fou, dit le commandant en haussant les épaules. Se peut-il que la peur d'un duel mette un homme dans cet état!

— Insultez-moi! continua Frédéric au comble de l'exaltation; dites que j'ai peur! Que m'importe? il n'y a que Mathilde au monde pour moi; le reste n'est rien!... Mathilde qui est venue à moi, qui est là..... car elle est là, Monsieur, et c'est elle que vous avez vue tout à l'heure!

— Quoi! s'écria le commandant, votre Mathilde est à Paris? elle est ici, chez vous?

— Oui, Monsieur, elle est ici dans son dernier, dans son inviolable asile; près de moi, son protecteur, son époux.

— Oh! oh! reprit Flambert, ceci est une autre affaire! Son protecteur, je le veux bien, mais son époux, voilà ce que je n'admets pas. Vous oubliez, mon jeune ami, que vous êtes engagé ailleurs?

— Mathilde a reçu mes premiers sermens!

— Les seconds annulent les premiers. C'est de règle, en amour comme en politique. Les droits de Césarine, d'ailleurs, sont fondés sur une réparation d'honneur. Vous avez donné votre parole au commandant Flambert, et le commandant Flambert saura bien vous forcer à la tenir..... Pour commencer, je vais parler à Mlle Mathilde et lui faire entendre raison.

— Arrêtez! s'écria Frédéric en se plaçant devant la porte.

— Laissez-moi passer! reprit brusquement Flambert.

— Non!

— Enfant! vous ne savez donc pas que je vous briserais comme une plume!

— Eh bien! je vous en prie à genoux! n'y allez pas! ne lui parlez pas! ne lui dites rien! ce serait la tuer!

— Ne faudra-t-il pas toujours qu'elle sache ce qui en est?

— Oui, oui, sans doute!..... mais plus tard....., Je lui parlerai moi-même.

— Soit! mais vous allez vous calmer, revenir à la raison?

— Vous voyez bien que j'ai tout mon sang-froid.

— Alors, vous rétractez toutes les folies que vous me débitiez tout à l'heure? Et vous me promettez de vous conduire en homme d'honneur envers Césarine et envers Maucroix? Il n'y a pas à reculer, d'ailleurs. Je suis là pour Césarine, et Maucroix saura bien vous forcer à vous battre.

— Que ce soit donc tout de suite, et qu'il me délivre d'une vie qui m'est odieuse! Oui! il faut en finir. Je n'oserai jamais avouer mon crime à Mathilde et reparaître devant elle chargé d'un parjure. La mort est mon seul refuge contre la honte et le malheur!... Vous avez décidé que notre duel aurait lieu demain? Moi je veux que ce soit aujourd'hui... Quelques lignes à écrire seulement... Un adieu à Mathilde, et mes dernières volontés pour que ma fortune la mette à l'abri du besoin... Et puis, je cours chez Maucroix!

Frédéric ouvrit son secrétaire, et, sans écouter Flambert, il écrivit ses adieux et son testament.

Puis il dit au commandant:

— C'est vous qui m'avez perdu, mais je vous pardonne!... Me promettez-vous d'accomplir fidèlement la mission dont je vous charge en ce moment suprême?

— Allons! reprit le commandant avec émotion; voilà une autre folie! Tout à l'heure vous ne vouliez pas vous battre, et maintenant vous voulez mourir!... On a un duel, mais on en revient!... J'en ai eu vingt, moi!...

— Je sais le sort qui m'attend, dit Frédéric. Refusez-vous de me faire la promesse que je vous demande?

— Quelles que soient vos volontés, je vous jure de les remplir, si... par hasard... les chances du combat vous étaient fatales.

— C'est bien!... Prenez donc cette lettre que vous remettrez à Mathilde avec ce testament et ces papiers de famille. Je vais directement chez Maucroix; vous allez chercher des armes, et puis vous viendrez nous rejoindre au bois de Vincennes... et vous ne remplirez votre mission que lorsque tout sera terminé.

— J'espère que tout finira bien, et que je n'aurai pas de mission à remplir.

— Prenez encore ceci... Les lettres de ma mère... Et ce papier quel est-il?... Mon acte de naissance! dit Frédéric avec un sourire plein de tristesse.

Le commandant ouvrit machinalement ce dernier papier, et il reprit:

— Vous vous trompez! Cet acte ne porte pas votre nom! Il y a écrit: Frédéric d'Obersthal!

— C'est mon nom de famille. Je n'ai pris le titre de comte de Valberg qu'après la mort de mon oncle. Je croyais vous l'avoir dit. Adieu, commandant; à bientôt!

— Attendez! attendez! dit Flambert en continuant de lire... se pourrait-il, grand Dieu!..... mais oui... c'est bien cela... Frédéric d'Obersthal, né au château de Kerwell, le 8 avril 1810!..... Et ces lettres écrites par sa mère!... l'écriture d'Hélène!... Plus de doute! Frédéric! Frédéric!...

Frédéric était sorti, et personne ne recueillit les paroles du commandant lorsqu'il s'écria:

— Frédéric! tu es mon fils!

Blessé au combat de Ratisbonne, M. de Flambert, n'écoutant que son zèle et son ardeur, s'était hâté de quitter l'ambulance pour courir à de nouveaux dangers. Peu de temps après, ayant été détaché de son régiment avec quelques hommes pour aller porter un ordre sur la route de Vienne, il vit sa blessure se rouvrir et les accidens de cette rechute furent si graves, que le blessé se trouva dans l'impossibilité de continuer sa route. Cela se passait à peu de distance du château de Kerwell, où Flambert fut transporté; on le laissa sous la garde d'un seul cavalier, et le détachement se remit en marche sous la conduite d'un sous-officier. Kerwell était habité par Mme d'Obersthal, jeune et jolie femme d'un vieux conseiller aulique. Flambert reçut l'hospitalité la plus bienveillante; les bons soins qui lui furent prodigués amenèrent bientôt sa guérison complète; mais la campagne était finie et le jeune lieutenant s'oublia longtemps dans les délices de la convalescence.

Mme d'Obersthal vivait seule dans son château, où son mari, le grave conseiller, venait la voir quatre fois l'an. Cet isolement, cet abandon, étaient à la fois cruels et dangereux pour une âme sentimentale et rêveuse. En ce temps-là, ainsi qu'il se plaisait à le répéter, Flambert était jeune, brillant et paré de tous les avantages qui peuvent rehausser le mérite d'un conquérant. L'uniforme de hussard lui allait à merveille; sa moustache noire se dessinait gracieusement sur son visage que la souffrance avait pâli; ses yeux étaient vifs et tendres, et il peignait avec feu sa reconnaissance pour l'ange qui l'avait sauvé: — c'est ainsi qu'il appelait Mme d'Obersthal, ou plutôt Hélène, car bientôt il ne lui donna plus que ce doux nom.

Lorsque, trois mois après, Flambert quitta le château de Kerwell, ce fut une douloureuse séparation! On se promit de se revoir, de se retrouver, mais les événemens en avaient autrement décidé. L'Empereur accordait rarement à ses officiers de hussards la faculté de tenir leurs sermens

et de se consacrer au culte de la fidélité. Le régiment de Flambert fut envoyé en Espagne; puis il fit la campagne de Russie, et le jeune lieutenant, devenu capitaine et chef d'escadron, n'eut pas un seul instant de repos et de liberté depuis son départ de Kerwell jusqu'au jour où la carrière des armes lui fut fermée définitivement. Mais alors, six ans s'étaient écoulés; six années de fatigues, de périls, d'émotions de tout genre, qui laissaient bien loin et bien effacés les tendres souvenirs du château de Kerweil. — Cependant, et nous l'avons vu, le commandant n'oublia jamais entièrement cette halte dans sa vie active et dissipée, et c'est de cet amour qu'il parlait lorsqu'il disait: « Je n'ai été sérieusement amoureux qu'une seule fois dans mon meilleur temps. » Quelquefois aussi, il se demandait: — « Qu'est-elle devenue?... » Cette réflexion lui remuait le cœur, mais il n'allait pas plus loin. L'idée de s'informer, d'écrire, ne lui vint pas; encore bien moins pensa-t-il à retourner en Allemagne. — « Elle m'a oublié, disait-il. Hélène ne songe plus maintenant qu'aux choses sérieuses de la vie. Elle ne me reconnaîtrait plus, ou bien elle ne voudrait plus me reconnaître.... » — Il y avait quelque chose de vrai dans ce raisonnement, et la conduite de Flambert n'a pas besoin sans doute d'une autre justification.

Mais, lorsqu'une soudaine révélation fit revivre devant lui ce passé; lorsqu'en relisant de ses yeux pleins de larmes les précieux papiers qui lui apportaient une vérité inconnue, le commandant s'écria: « Mon fils! » — un sentiment nouveau s'éveilla en lui; son âme se remplit de joie, d'orgueil et de tendresse passionnée. — Puis, une triste pensée le saisit au milieu de ce bonheur. Il s'interrogea comme Dieu avait interrogé Caïn, et il se demanda:

— Qu'as-tu fait de ton fils?

Les paroles de Frédéric résonnèrent alors douloureusement à son cœur:

« C'est vous qui m'avez perdu, mais je vous pardonne! »

— Oui! dit le commandant en se frappant le front, oui, je l'ai perdu! Je me suis attaché à lui comme un mauvais génie! j'ai brisé son amour! j'ai anéanti sa fortune! je l'ai jeté au devant de l'épée d'un spadassin!... Et après cela je viendrais lui dire: Je suis ton père! Non! il ne me croirait pas, ou, s'il me croyait, il rougirait de moi; il me maudirait! Oh! je suis heureux qu'il ne m'ait pas entendu tout à l'heure lorsque je l'appelais mon fils! Il est une honte du moins que je lui épargnerai! — Je vous pardonne, m'a-t-il dit; mais moi, je ne me pardonne pas!

Le commandant était assis, la tête appuyée dans ses deux mains tremblantes; les sanglots le suffoquaient; pour la première fois de sa vie il se trouvait faible devant une douleur. — Mais bientôt il reprit courage. Le vieux lion se redressa; son regard brilla d'une noble flamme; une généreuse chaleur vint ranimer et purifier son âme.

— Je rachèterai le passé! s'écria-t-il fièrement; j'effacerai mes fautes à force de dévouement, et je sauverai mon fils!.. Oui, je le sauverai, fût-ce au prix de ma vie et de mon honneur!

Il fallait d'abord aller au plus pressé: — c'était le duel. Heureusement on devait l'attendre pour le combat qu'il voulait empêcher. Flambert courut chez Maucroix, et il apprit que l'adversaire de Frédéric n'était pas rentré chez lui depuis la veille; par conséquent Frédéric ne l'avait pas rencontré. — Il le cherche, sans doute, pensa le commandant; moi, je le trouverai.

Les habitudes de Maucroix étaient connues du commandant; il savait à peu près où on pouvait le voir à toute heure de la journée. Il ne tarda donc pas à le rejoindre, et allant droit au but, il lui proposa d'arranger l'affaire de la veille.

— Impossible! répondit froidement le spadassin.

Flambert pria, menaça: tout fut inutile.

— Eh bien! dit-il, si vous exigez absolument un duel, c'est à moi que vous aurez affaire.

— Cette proposition me flatte infiniment, reprit Maucroix; vous savez que je suis de force à me mesurer avec vous, et je serai vraiment enchanté de faire votre partie; mais M. de Valberg a un droit de priorité dont je ne le frusterai pas, quoi que vous fassiez pour m'obliger à commettre cette injustice, à moins qu'il ne refuse positivement le combat, et alors je prendrai seulement le temps de proclamer partout qu'il est un lâche.

Maucroix avait mis le doigt sur la plaie. Flambert comprit qu'il n'y avait pas moyen de l'empêcher de parler.

Nous avons dit que le commandant avait retrouvé toute l'énergie de son caractère pour lutter contre les dangers et les malheurs qui menaçaient Frédéric. Il prouva sa force dans cette circonstance pénible, en demeurant plein de calme et de dignité.

— C'est bien! dit-il à Maucroix; j'avais pensé devoir tenter cette démarche... ou plutôt, c'est la baronne qui m'y avait engagé pour des motifs que vous devinez aisément. Maintenant que j'ai fait de mon mieux, advienne que pourra!

— Allons donc! reprit gaiement Maucroix; vous voilà raisonnable! vouloir empêcher un duel! vous! vraiment je ne vous reconnaissais pas à ce trait là!

En quittant Maucroix, Flambert retourna chez Frédéric qui était revenu auprès de Mathilde, où l'attendaient encore l'oubli de ses malheurs et l'inépuisable trésor de consolations et d'espérances que la jeunesse et l'amour trouvent si aisément au milieu des souffrances les plus vives et dans les situations les plus terribles.

Une seconde fois, réveillé de ses illusions, Frédéric se rendit à l'appel du commandant qui eut besoin de toute sa résolution et de toute sa fermeté pour résister à l'entraînement de son émotion paternelle et rester dans la cruelle réserve qu'il s'était imposée.

— Vous étiez avec Mathilde, demanda Flambert d'une voix pleine de douceur.

— Oui, répondit Frédéric; ces derniers momens de bonheur ne me sont-ils pas permis? ajouta-t-il tristement.

— Est-ce que je vous ai fait un reproche? reprit le commandant; ai-je donc l'air d'un juge sévère? Non! non! et croyez bien que vous n'avez pas d'ami plus sincère que moi. Restez avec Mathilde, maintenant et toujours!

— Toujours, s'écria Frédéric en regardant Flambert avec étonnement.

— Puisque vous l'aimez! puisque votre bonheur est là!

— Que dites-vous? commandant. Quoi!... Vous consentiriez?... Et ce que vous me disiez ce matin... Césarine... ma promesse.

— Ne parlons plus de cela. Depuis ce matin, j'ai réfléchi; et je suis maintenant tout-à-fait de votre avis. Vos premiers sermens sont sacrés; il faut les tenir. D'ailleurs Mathilde n'a que vous au monde, n'est-ce pas? C'est une bonne et noble fille! un cœur pur et dévoué!

— Oh! que vos paroles me font de bien! dit Frédéric en se jetant dans les bras du commandant qui le pressa sur son cœur dans une étreinte convulsive.

— J'expliquerai tout à Césarine; je me charge de lui faire entendre raison, continua le commandant. Soyez sans remords!

— Je n'ai rien à me reprocher, je vous le jure! dit Frédéric.

— Et maintenant, reprit Flambert, j'espère que vous ne pensez plus à vous faire tuer?

— Non!... Mais pourtant ce duel?...

— Est malheureusement inévitable!

— Alors!... dit Frédéric en hochant la tête.

— Alors, il faut que vous vous en tiriez de votre mieux. Vous savez manier l'épée?

— Bien peu.

— Voyons: prenons des fleurets et mettez-vous en garde.

Le commandant s'aperçut bien vite que Frédéric n'était à ce jeu qu'un

maladroit écolier. Maucroix, au contraire, était passé maître dans cet art meurtrier; il possédait toutes les ressources, toutes les ruses de l'escrime, et il avait souvent fait un déplorable usage de son habileté. Le duel n'offrait donc à Frédéric qu'une chance funeste. Flambert comprit cela, mais il sut dissimuler la terreur que lui inspirait cette pensée.

—Retournez auprès de Mathilde, dit-il tranquillement à Frédéric. Dans une heure je reviendrai vous voir.

Dix minutes après cet entretien, le commandant entrait dans le salon de la baronne et lui disait :

— Vous savez ce qui s'est passé hier soir chez vous?

— Une querelle? répondit négligemment Mme de Saint-Phar.

— Oui; une affaire grave entre Maucroix et Frédéric.

— C'est un malheur!

— Oui, Madame; un malheur pour Frédéric et pour vous; car enfin si ce jeune homme succombe, adieu les brillantes espérances que vous fondiez sur le mariage de Césarine.

— Je ne serai jamais embarrassée d'établir ma nièce, reprit la baronne. J'aurai d'ailleurs l'héritage de M. de Valberg pour la doter.

— L'héritage?

— Mais, oui. Avez-vous donc oublié que je tiens cent mille écus dont je ne me dessaisirai pas, je vous le jure!

— Comment! vous garderiez le dépôt que ce jeune homme vous a confié,

— Dites plutôt l'argent qu'il m'a remis pour une réparation. Et si, par un événement qui ne dépend pas de moi, cette réparation n'est pas complète, eh bien! mon cher commandant, je me contenterai de la moitié.

— Mais croyez-vous que la justice vous le permettra?

— Pourquoi pas? Il n'y aura aucune trace de ce dépôt, fait sans témoins et sans preuve.

— Sans témoins!... Et moi?

— Vous, continua la baronne en souriant, vous n'êtes pas un témoin, vous êtes un complice.

— C'est juste, dit Flambert en se contenant.

— Vous aurez votre part dans les bénéfices, mon ami, car vous le savez, tout ce que j'ai est à vous. Mais la justice? mais un procès? mais une poursuite criminelle, même?... je m'en moque! Notre sentimental et mélancolique Allemand m'a remis des lettres de change acquittées par lui, sans dire à quel titre. J'en ai touché le montant; c'était mon droit, c'était de l'argent qui m'était dû très légitimement. Je l'ai, cet argent, je le tiens; il est en sûreté, et rien au monde ne me le ferait rendre pas même une condamnation.

Ces paroles firent pâlir le commandant, car il savait qu'elles exprimaient une volonté ferme et inébranlable.

Ce sera une autre lutte à soutenir, un autre combat à livrer, pensa-t-il, et reprenant courage, il revint à son premier sujet.

— Je croyais, dit-il, que votre intérêt vous porterait à empêcher ce duel, et je ne doutais pas que votre intervention ne fût toute-puissante en cette affaire. Vous m'avez dit si souvent que Maucroix n'était pas dangereux pour vous, et que vous aviez les moyens de le réduire, de le plier à votre volonté.

— Oui, reprit Mme de Saint-Phar; j'ai toléré ses assiduités auprès de ma nièce, parce que je savais bien qu'aux premiers indices d'un péril pour elle, je le forcerais à la retraite.

— Et comment?

— En le menaçant de dénoncer ses manœuvres plus qu'habiles, ses pirateries au jeu. Maucroix est un chevalier d'industrie, et je sais comment il s'y prend. Il ne joue jamais qu'avec des cartes à lui.

— Vous le saviez! s'écria Flambert, et vous avez continué à le recevoir! et vous ne m'en avez rien dit!

— Je me doutais que vous auriez des scrupules!

— Et vous avez fait de moi le protecteur d'une pareille infamie! continua le commandant furieux.

— Pensiez-vous donc que ma maison était l'asile de toutes les vertus? ajouta la baronne avec un sourire d'ironie.

— J'ignorais du moins que ce fut une caverne de brigands!

— Oh! vous allez trop loin!

— C'est vrai. Je m'emporte, et j'ai tort...

— Oui, commandant; prenez l'air, calmez-vous, et vous reviendrez de vos ridicules préjugés.

Certes! se disait Flambert en sortant, si j'avais su cela, je n'aurais pas eu besoin de retrouver un fils pour rompre tout pacte avec cette abominable baronne.... Mais ce qu'elle m'a appris doit me servir.

L'heure était à peine écoulée; le commandant revint chez Frédéric et lui dicta un billet conçu en ces termes :

« Monsieur, je vous dois une réparation, mais vous me devez une revanche. Avant de se couper la gorge il faut régler ses comptes. J'ai perdu avec vous cinq cents louis sur parole : j'en tiens mille tout prêts. Ce sera quitte ou double, en trois parties que nous jouerons demain, de dix à onze. Je serai seul et je vous attendrai. Nous nous rendrons ensuite sur le terrain. »

Maucroix fut ravi de recevoir cette provocation; dans l'une et l'autre rencontre, la victoire lui était assurée d'avance. Le lendemain, il fut exact au rendez-vous. Il trouva Frédéric en compagnie de trois personnes, un de ses compatriotes, le chevalier de Liebenstein, secrétaire d'ambassade; M. X..., habitué du salon de la baronne, et le commandant.

— Vous m'aviez annoncé que nous serions seuls? dit-il à Frédéric.

— Ces messieurs sont mes témoins, répondit Frédéric.

— Il est important, ajouta Flambert, qu'on ne puisse pas accuser M. de Valberg, d'une lâcheté. Mais il s'agit d'abord d'une partie de cartes, je crois? Allons, messieurs, ne perdez pas de temps, mettez-vous à la table de jeu.

— C'est inutile... dit Maucroix.

— Pourquoi? reprit le commandant... C'était convenu; nous connaissons la lettre qui vous a été écrite, et vous arrivez à l'heure fixée pour les trois parties proposées. Les mille louis sont là. Nous serons témoins des deux combats.

— Soit! dit Maucroix.

— Baptiste, continua Frédéric en s'adressant à son valet de chambre, apportez des cartes.

— C'est inutile, poursuivit le commandant, monsieur en a sans doute sur lui.

— Moi! reprit Maucroix en cherchant à déguiser son trouble.

— Oui, vous.

— Monsieur! prétendez-vous m'insulter par un soupçon injurieux?

—Non, mais je prétends fouiller dans vos poches, si vous n'en retirez tout de suite et de bonne grâce les cartes qui y sont.

— Et quand j'en aurais?.. continua Maucroix en plaçant deux jeux de cartes sur la table... C'est tout simplement une précaution.

— Allons donc! reprit le commandant, vous avez bien de la peine à vous exécuter!

—Maintenant, jouons, dit Frédéric... Baptiste, apportez des jetons.

— Non! dit Flambert; apportez du papier, une bougie allumée et de la cire à cacheter.

— Pourquoi faire? demanda Maucroix d'une voix tremblante.

— Vous allez le voir. Je prends ce papier, je mets vos cartes sous enveloppe, je cachète, ces messieurs signent le scellé, et nous envoyons le tout au procureur du roi, qui décidera si vous êtes digne ou non qu'un honnête homme risque sa vie contre la vôtre. Le duel n'aura lieu qu'après le jugement.

— Insolent! s'écria Maucroix.

— Vous m'attaquerez ensuite en calomnie si vous le jugez à propos.

— Non! je ne chargerai que moi du soin de ma vengeance! reprit Maucroix... Et s'élançant sur Flambert, il le frappa au visage.

Le commandant bondit comme un tigre blessé. Puis reprenant son sang-froid :

— Laissez sortir cet homme, dit-il; je le retrouverai.

Aussitôt après cette scène, Flambert, infatigable dans l'exécution de ses projets, retourna rue de Hanovre, et dit à la baronne :

— Tout est perdu ! Vous n'aviez que trop raison dans ce que vous me disiez de Maucroix ; mais son adresse a été déjouée : Frédéric l'a pris en flagrant délit d'escroquerie ; il y avait des témoins; on a parlé des sommes que Maucroix a gagnées chez vous à M. de Valberg, et une plainte contre votre maison va être déposée au parquet. Malgré votre bonne résolution, il se pourrait bien que la justice finît par mettre la main sur les cent mille écus. En tout cas, il vous faudrait acheter cette fortune par quelques mois, peut-être même quelques années de prison.

— Je supporterai tout plutôt que de livrer mes cent mille écus, maintenant surtout que je n'aurai plus d'autres ressources.

— Et s'il y avait un moyen de tout sauver?

— Comment?

— En vous dérobant au danger, en fuyant avec le dépôt. Nous avons de l'avance; une bonne chaise de poste nous transportera à Calais, et de là nous voguerons vers l'Angleterre.

— C'est une excellente idée, dit la baronne.

— Je me charge des préparatifs. Surtout ne dites rien à Césarine. Elle aime ce jeune Valberg, elle serait capable de commettre une indiscrétion. Du reste, Frédéric ne veut plus entendre parler d'elle; la femme qu'il aimait en Allemagne est arrivée hier à Paris. Ainsi vous pouvez être sûre que Césarine nous reviendra.

— Très bien ! reprit la baronne ; vous êtes un homme admirable; vous pensez à tout.

Tout fut prêt en quelques instans. Le commandant et la baronne montèrent en voiture, et la chaise de poste partit au galop de quatre vigoureux chevaux.

Entre le moment où Frédéric avait écrit à Maucroix sous la dictée du commandant et l'entrevue qui avait été le résultat de cette lettre, il s'était écoulé des heures précieuses que Flambert n'avait point perdues. La situation de Frédéric se compliquait de tant de circonstances fâcheuses et pressantes, qu'il fallait mener de front plusieurs démarches difficiles, manœuvres dont la moindre aurait réclamé tout le temps et toute la présence d'esprit d'un homme ordinaire. Le commandant tenait déjà en échec Maucroix et la baronne; Césarine devait être complètement immolée dans ses combinaisons; mais restait encore un ennemi puissant et rusé qui avait habilement attiré dans ses filets une bonne partie de la fortune que Flambert voulait sauver. — C'était M. Graindon.

Le terrible usurier ne lâchait pas prise aisément ; ses rapines étaient toujours solidement basées sur des titres en bonne forme, et il savait faire disparaître adroitement toute preuve et toute trace du profit illégal, exorbitant, frauduleux, que chacune de ses opérations lui rapportait.

— Mon cher, lui dit Flambert, vous vous êtes déjà mis à découvert pour des sommes très fortes avec mon petit Allemand, et vous ne m'en voudrez pas, si, dans une nouvelle affaire, je l'adresse à un autre capitaliste.

— Mais, reprit vivement l'usurier, je suis toujours disposé à traiter avec lui, et j'ai encore de l'argent à son service. Votre garantie et des renseignemens qui me sont venus d'Allemagne..., par hasard, lui assurent auprès de moi un crédit illimité.

— Oh! vous pouvez être tranquille ! Ses propriétés se vendent bien, l'argent arrive, et il sera parfaitement en mesure aux échéances convenues. C'est un débiteur comme il y en a peu.

— Et vous voulez me l'enlever ?

— Que voulez-vous ! mon cher Graindon, j'ai eu la main forcée. M. Burtley s'y est pris d'une façon si persuasive !

— Quoi ! c'est l'Américain ?

— Oui, il veut faire fructifier ses capitaux.

— L'intrigant! venir me couper l'herbe sous les pieds ! Et c'est pour un pareil homme que vous me faites du tort !

— Ecoutez donc ! M. Burtley est très rond en affaires. Parlons sans détours. Je vous ai déjà procuré un assez bon nombre de pratiques, et vous ne m'avez jamais rien fait gagner dans vos marchés.

— C'est vrai; mais vous ne m'avez jamais rien demandé?

— M. Burtley n'a pas attendu ma requête, il m'a offert tout de suite et de lui-même dix pour cent dans les bénéfices qu'il ferait avec M. de Valberg ; et c'est bien quelque chose, car notre jeune dissipateur a pour le moins encore trois ou quatre cent mille francs à dévorer.

— Oui, c'est bien là le calcul que j'avais établi !

— Vous n'avez pas à vous plaindre, vous qui pour les vingt mille écus que vous lui avez prêtés, encaisserez plus de deux cent mille francs.

— Je ne me plains pas de ce qui est fait !

— Mais vous regrettez ce que vous ne ferez pas. Je le conçois.

— N'y aurait-il donc pas moyen de nous arranger ensemble. Où en êtes-vous avec Burtley ?

— Il signera ce soir nos conventions, et demain il fera avec M. de Valberg une première affaire de cinquante mille francs. Le reste ira vite, car vous savez que notre jeune homme est un joueur effréné.

— Oui, oui ! c'était mon meilleur client ! s'écria Graindon avec l'accent du désespoir. Et le perdre au plus beau moment ! lorsque je croyais si bien le tenir !... Oh ! non, il ne m'échappera pas ! Voyons, Flambert, mon ami, si je vous offrais les mêmes avantages que Burtley ?

— Il a ma parole !

—Comment! vous me refusez la préférence? à moi, une vieille connaissance, un ami de dix ans !

— Vous voulez m'attendrir ! vous vous adressez à mon cœur! Mais je ne céderai qu'à une condition, c'est que nous traiterons pour le passé et pour l'avenir de vos affaires avec Valberg. Dix pour cent sur le bénéfice des prêts déjà faits et des futurs emprunts. C'est à prendre ou à laisser.

L'avidité de l'usurier était mise à une rude épreuve ; il hésita, il pria, il marchanda long-temps, mais Flambert était inébranlable dans les termes de sa proposition, et Graindon finit par se résigner à un sacrifice qui devait lui assurer des profits considérables. — Ce n'est pas tout, lui dit le commandant ; j'ai la plus grande confiance en votre probité; mais les affaires d'argent ne se traitent pas simplement sur parole; Burtley, qui sait cela aussi bien que vous, m'avait parlé d'un petit acte sous seing-privé qui fixait mes droits. J'attends de votre part la même sûreté. La nature de notre engagement réciproque vous répond de ma discrétion.

Graindon, qui ne faisait rien légèrement, trouva que l'exigence du commandant était très naturelle en pareille matière : il en aurait fait autant à sa place; les conventions furent donc signées, séance tenante, et Flambert emporta le précieux traité dans sa fuite avec la baronne.

Tandis que la chaise de poste roulait sur la route de Calais, Frédéric reçut l'avis suivant dans un billet sans signature :

« Mme de Saint-Phar vient de partir pour l'Angleterre avec le dépôt que vous lui avez confié. Mettez-vous sur-le-champ à sa poursuite, et vous la rejoindrez à Beauvais où elle doit s'arrêter quelques heures. Elle descendra à l'hôtel de France. Pas un instant de retard, ou bien Mathilde et vous serez réduits à la misère. »

Les voyageurs s'arrêtèrent à Beauvais pour dîner. Dès que le repas fut achevé, le commandant sortit pour presser les postillons ; il revint

un instant après, et, de l'air d'un homme vivement contrarié, il dit à la baronne :

— Fâcheux contre-temps! l'essieu de la voiture est cassé, et nous voilà retenus pour toute la soirée peut-être, car la réparation demandera plusieurs heures. Cependant, soyez sans inquiétude; nous regagnerons le temps perdu. Allez prendre un peu de repos dans la chambre que je vous ai fait préparer; moi, je profiterai de ce délai pour me rendre à la préfecture; le passeport dont je me suis muni en toute hâte, a besoin d'être régularisé. Tout bien examiné, le mal n'est pas grand; car en nous arrêtant ici, nous ne serons pas obligés de séjourner à Calais, où nous arriverons juste pour le départ du paquebot.

La baronne monta dans sa chambre avec mauvaise humeur, mais sans soupçon. Le commandant n'alla pas à la préfecture, car il n'avait pas de passeport à faire viser; il resta sur la porte de l'hôtel, les yeux tournés vers la route de Paris.

— Qu'il arrive donc! disait-il tout bas. Il viendra, puisque je lui ai parlé de Mathilde. Mais sera-t-il seul? S'il allait d'abord porter plainte et demander secours à l'autorité! Je serais donc arrêté moi aussi? Je passerais à ses yeux pour le complice d'un vol !... L'écriture de ma lettre serait reconnue et me justifierait!... A moins que la justice ne donnât à ma conduite une explication imprévue et funeste. Ce serait un coup terrible! Etre ainsi frappé dans mon honneur, et à ses yeux! Tomber victime de mon dévouement!... Mais lors même que ce malheur eût été certain, je n'aurais pas hésité. Je trouverai dans mon cœur du courage pour tous les sacrifices; heureux si en succombant je répare tout le mal que je lui ai fait!

Le commandant était en proie à ces pénibles réflexions, lorsqu'une voiture s'arrêta devant l'hôtel. — C'était lui, c'était Frédéric qui arrivait, accompagné du chevalier de Liebenstein.

— Assurons-nous toujours de cet homme-là! s'écria le chevalier en s'élançant sur Flambert.

Le commandant n'eut qu'à étendre le bras pour tenir M. de Liebenstein à distance; et s'adressant à Frédéric, il lui dit :

— Je vous attendais!

— Vous? reprit Frédéric avec une expression de surprise et de dédain.

— Je n'ai pas le temps de m'expliquer, continua Flambert; les momens sont précieux. Du reste, tout peut se terminer sans bruit et sans retard. Suivez-moi.

— Il faut d'abord que nous prenions nos précautions, dit le chevalier.

— Monsieur! s'écria le commandant, si vous êtes ici, c'est par moi; si M. de Valberg retrouve ce qu'il est venu chercher, c'est que je l'ai voulu. Je ne vous demande qu'une seule chose, c'est de ne pas faire d'esclandre. Voici deux pistolets que je vous remets, Frédéric; si dans un quart d'heure vous n'avez pas vos trois cent mille francs, brûlez-moi la cervelle.

— Eh bien! dépêchons-nous donc, dit M. de Liebenstein.

— Je vais vous conduire près de la baronne, ajouta Flambert.

Mme de Saint-Phar était étendue sur un canapé et enveloppée de son manteau de voyage. Ses yeux étaient à demi fermés par le sommeil; mais en entendant la porte s'ouvrir, elle se réveilla, et lorsqu'elle vit trois hommes entrer dans la chambre, lorsqu'elle reconnut Frédéric, elle jeta un cri de terreur et s'élança pour fuir.

— C'est inutile, lui dit le commandant; les issues sont gardées. Il faut se rendre.

— Il faut rendre ce que vous m'avez pris, dit Valberg.

— Où sont vos preuves, vos titres contre moi? demanda Mme de Saint-Phar avec une effronterie mal assurée.

— Ma chère baronne, reprit le commandant, c'est là un mauvais moyen de défense, je vous en ai avertie! La possession de trois cent mille francs ne peut qu'être suspecte entre vos mains, et puisqu'il ne vous est plus possible de soustraire votre proie aux investigations de la justice, le meilleur parti, je crois, est d'éviter un éclat fâcheux.

— Ah! vous m'avez trahie! s'écria la baronne.

— Je vous remercie de l'avoir dit!

— Vous avez raison, ajouta la baronne après un instant de silence, il ne me reste plus qu'à me résigner. Prenez donc ces clefs qui vous ouvriront les coffres de ma voiture.

Et en disant cela, Mme de Saint-Phar jeta sur le parquet un petit trousseau de clefs que M. de Liebenstein s'empressa de ramasser.

— Hélas! s'empressa d'ajouter le commandant, c'est encore là une défaite dont ces messieurs ne peuvent pas se payer. Vos coffres et vos malles ont été fouillés.

— Eh bien! reprit la baronne, si je n'ai rien, que me demande-t-on?

— Votre manteau, répondit Flambert.

Pendant la route, Flambert, qui n'avait reçu de la baronne que des demi-confidences, s'était aperçu que sa compagne de voyage interrogeait souvent d'une main furtive les plis de son manteau, et il avait pensé avec raison que le trésor était là. Ce fut en vain que Mme de Saint-Phar tenta de soustraire à l'ennemi ce précieux vêtement, qui fut pris et ouvert. Le commandant ne s'était pas trompé; le manteau contenait des billets de banque en guise de ouate.

— Je vous rends vos pistolets, dit Frédéric au commandant. Prenez aussi ces dix mille francs pour continuer votre voyage.

— Ah! c'est ainsi que vous me comprenez! s'écria douloureusement Flambert... Puis, reprenant sa fermeté, il ajouta : Laissez cet argent à la baronne, qui va continuer sa route vers Calais. Quant à moi, je vous suivrai à Paris, Frédéric, car vous aurez encore besoin de moi!

Les acteurs de cette scène se séparèrent. Frédéric et le chevalier de Liebenstein remontèrent dans leur chaise de poste, et Flambert, abandonnant la baronne à sa douleur, reprit de son côté la route de Paris, où il arriva le lendemain pour achever l'œuvre qu'il avait si bien commencée.

Etrangère aux derniers événemens qui s'étaient passés autour d'elle, tout entière aux douces illusions d'un bonheur prochain, Césarine avait attendu Frédéric pendant deux longs jours, et Frédéric, ordinairement si assidu, ne s'était pas montré. On ne lui avait rien dit de la querelle avec Maucroix, et ses alarmes se perdaient en vaines conjectures. Impatiente, inquiète, craignant tout parce qu'elle n'avait au monde qu'une seule espérance, qu'une seule pensée, la pauvre fille cherchait vainement à se rassurer contre les tourmens de cette absence, de cette solitude que son cœur ne pouvait plus supporter. Où est-il? que fait-il? pourquoi ne vient-il pas? Tristes questions qui restaient sans réponse dans son âme éperdue.

Lorsqu'elle apprit que la baronne et le commandant étaient partis, en chaise de poste, sans lui rien dire, un nouveau champ s'ouvrit à ses terreurs. Ce départ mystérieux était inexplicable. Quel parti prendre dans cet abandon? Césarine attendit jusqu'au lendemain, espérant qu'une lettre, un mot lui révélerait ce qu'elle ignorait, ce qu'elle redoutait; mais le lendemain n'apporta rien. — Peut-être pensa-t-elle en frémissant, Frédéric est parti, et la baronne et le commandant se sont mis à sa poursuite.

Cette idée était au-dessus de ses forces. Il fallait à tout prix s'éclairer; elle alla chez Frédéric.

On voulut l'empêcher d'arriver jusqu'à lui, mais il n'y avait pas d'obstacles assez puissans pour l'arrêter; elle ouvrit la porte du salon, elle entra, — et elle vit Frédéric à côté de Mathilde.

Elle savait tout! — Un cri douloureux sortit de son cœur brisé, et elle tomba évanouie dans les bras du commandant qui la suivait.

— Qu'est-ce donc? demanda Mathilde étonnée.

— Rien, répondit froidement Flambert... Une femme privée de sa

raison... une folle qui avait échappé à la surveillance de ses gardiens.

Après avoir ramené Césarine chez elle, le commandant vint retrouver Frédéric, et lui demanda un moment d'entretien.

— Il est temps, dit-il, que vous repartiez pour l'Allemagne; vous n'avez plus rien à faire ici, et vous ne devez pas exposer Mathilde à une seconde visite de Césarine. Vous voilà délivré de tous vos soucis. Maucroix n'est plus à craindre pour vous; je me suis battu avec lui ce matin, je l'ai laissé sur le pré, et je crois qu'il n'en reviendra pas. Peu s'en est fallu que la mauvaise chance du combat fût pour moi. Maucroix était un jouteur dangereux, et j'ai reçu le premier coup. — Tenez, ajouta le commandant en découvrant sa poitrine...

— Du sang! s'écria Frédéric.

— Oui! reprit Flambert, et je suis content qu'il ait coulé! Je suis heureux d'avoir ainsi exposé ma vie!... Mais revenons à vous. — Vous avez repris le dépôt imprudemment confié à la baronne, et quant à vos engagemens onéreux avec Graindon, voici de quoi le forcer à une bonne composition. Ce marché, qu'il a passé avec moi, prouve suffisamment le délit d'usure dont il s'est rendu coupable envers vous, et servira à faire rentrer sa créance dans de justes limites. Vous en serez quitte pour lui rendre les soixante mille francs qu'il vous a comptés, et votre fortune n'aura pas reçu d'autre brèche. Le séjour que vous avez fait à Paris sera une leçon pour vous; vous n'en sentirez que mieux le prix de la vie paisible et heureuse qui vous attend. Le château de Kerwell n'a pas encore été vendu; retournez-y bien vite et gardez-le; c'est là que vous devez vivre, là où vous êtes né, là où votre mère est morte!...

— Oui, répondit Frédéric, oui, tel est bien mon projet, mon vœu le plus cher!

— Maintenant, ajouta le commandant d'une voix émue, j'ai une grâce à vous demander pour moi... Permettez-moi de vous suivre; accordez-moi un asile près de vous, à Kerwell!

— A vous, monsieur, dit Frédéric.

— Oh! ne me refusez pas, je vous en conjure!

— Ecoutez, continua Frédéric; je vous ai dit que je vous pardonnais, et c'est vrai; vous vous êtes repenti, vous m'avez tendu une main secourable, et je vous en remercie du fond du cœur. Mais tout en ne conservant pour vous aucun ressentiment, je ne puis oublier à quels malheurs vous m'avez exposé. Un peu plus tard, Mathilde me trouvait marié, ruiné ou mort. C'est Mathilde que vous avez exposée au désespoir, à la misère, à l'abandon... Et, je vous le dis franchement, Flambert, votre vue me rappellerait de trop cruels souvenirs. Laissez-moi donc partir, et restez; Paris pour vous, l'Allemagne pour moi. Serrons-nous la main, et disons-nous un éternel adieu.

Frédéric ne savait pas combien ses paroles tombaient pesamment dans le cœur du commandant. Il le quitta sans pitié, et Flambert sortit le front baissé, l'âme brisée, en se disant : — « C'est la juste punition de mes erreurs. Je n'ai pas fait encore assez pour me relever, pour être digne de lui... Courage donc! et regardons l'avenir. Plus tard, après l'expiation, lorsque le travail, l'honneur et la souffrance m'auront réhabilité, lorsque le temps aura effacé de cruelles impressions, je partirai seul, à pied s'il le faut; j'irai à Kerwell; et je reverrai Frédéric... Je ne lui dirai pas ce qu'il est pour moi! Non, c'est un secret qui doit mourir avec le vieux soldat; mais à genoux devant lui et les mains jointes, je le supplierai de ne pas me chasser!... »

Le commandant passa la nuit à faire ces rêves. Puis il songea qu'il y avait près de lui un autre cœur qui souffrait, et qui avait besoin de ses consolations. — Il se trompait; Césarine ne souffrait plus; elle était morte; elle s'était tuée.

EUGÈNE GUINOT.
(*Courrier français.*)

L'EMPEREUR DE RUSSIE ET UN YANKEE (1).

Le *New-York Standard* rapporte l'anecdote suivante que M. Dallas, ancien ministre des États-Unis d'Amérique, à Saint-Pétersbourg, a racontée dernièrement dans un dîner public à Philadelphie.

« Un jour, dit M. Dallas, il se présenta à l'hôtel de notre légation à Saint-Pétersbourg, un jeune homme, type parfait d'un Yankee, Les manches de son habit étaient beaucoup plus courtes que ses bras, son pantalon descendait à peine jusqu'au dessous de ses genoux; ses deux mains étaient toujours dans ses poches, jouant avec quelques pièces de monnaie. Il pouvait avoir dix-neuf ans.

— Je suis arrivé ici, dit-il sans autre préambule, pour vendre quelques productions de l'industrie des Yankees. Je désirerais bien voir l'empereur.

— Et pourquoi désirez-vous voir l'empereur?

— Je lui ai apporté un présent directement de l'Amérique; j'estime beaucoup l'empereur; je désirerais pouvoir en approcher et lui remettre mon présent moi-même.

— Il n'est pas rare, mon cher, que l'on fasse des cadeaux aux princes... ordinairement dans l'espoir d'en recevoir un autre en compensation. Je crains bien que l'empereur ne prenne cela pour un tour de Yankee. Mais qu'avez-vous apporté?

— Un gland, répondit le jeune homme.

— Un gland! Mais d'où vous est donc venue l'idée d'apporter un gland à l'empereur de Russie?

— Hé bien! avant mon départ d'Amérique, je suis allé avec ma mère à Washington. Une fois dans cette ville nous pensâmes que nous pourrions bien faire encore une petite course jusqu'à Mount Vernon. C'est là que j'ai cueilli ce gland pour l'empereur; car, me suis-je dit, il doit avoir entendu parler de notre général Washington, et il admire sans doute nos institutions. Voilà pourquoi, voyez-vous, j'ai apporté ce gland, je désire voir l'empereur et être admis en sa présence.

— Mon cher garçon, un étranger n'approche pas facilement de l'empereur, et je crains bien qu'il ne fasse pas grande attention à votre cadeau.

— Mais je vous dis que je dois absolument lui parler. Je puis lui raconter toutes sortes de choses sur l'Amérique; je suis sûr que cela lui fera plaisir; je lui dirai quelque chose de nos chemins de fer, de nos écoles libres, quelle étonnante fumée nos bateaux à vapeur laissent après eux. Lorsqu'il apprendra combien notre peuple prospère, cela pourra l'engager aussi à faire quelque chose. Bref, je n'aurai pas de repos que je n'aie parlé à l'empereur. Il faut aussi que je voie sa femme et ses enfans; je veux savoir comment ces gens-là élèvent leur famille.

— Hé bien! lui dis-je, puisque vous y tenez, je ferai pour vous tout ce que je pourrai; mais attendez-vous à un refus. Commencez par vous adresser au vice-chancelier; priez-le de faire connaître votre désir à l'empereur; cela pourra peut-être vous être utile.

— Voilà qui est bon; je n'en veux pas davantage, je reviendrai vous dire ce qui se sera passé.

Deux ou trois jours après le Yankee revint et me dit: Hé bien! j'ai vu l'empereur; je lui ai parlé; quand je lui ai présenté le gland, il m'a dit que c'était un présent précieux pour lui. Il n'y a pas d'homme dans l'histoire ancienne et moderne qu'il admire autant que Washington. Il m'a dit qu'il voulait de sa propre main, planter le gland dans son jardin, et il l'a fait; je l'ai vu de mes yeux. Il m'a fait une multitude de question sur nos chemins de fer, sur nos écoles, etc. Il m'a prié de revenir voir sa femme, parce qu'elle parle mieux l'anglais que lui. J'y suis donc retourné hier. Je puis vous assurer

(1) Nom que l'on donne aux Américains d'origine anglaise.

que c'est une femme très jolie et très sage; ses filles sont aussi vraiment gentilles.

— Que vous a donc dit l'impératrice?

— Ah! elle m'a demandé plusieurs choses; croiriez-vous qu'elle pensait que nous n'avions pas de domestiques en Amérique? Je lui dis: Les gens pauvres doivent travailler pour eux-mêmes; mais les riches ont une foule de domestiques.

— Mais alors, dit-elle, vous ne les appelez pas domestiques; ce sont des aides.

— Je pense, Madame, que vous avez lu le livre de mistriss Trolloppe; nous avions ce livre à bord de notre navire. L'empereur battit des mains et pensa crever de rire. Vous avez raison, me dit-il; nous en avons fait venir un exemplaire en langue anglaise, et l'impératrice l'a précisément lu ce matin. Sur cela je lui ai raconté tout ce que je savais de notre pays et il en fut très content. L'empereur me demanda combien de temps je voulais encore rester à Saint-Pétersbourg. Je lui répondis que j'avais vendu tout ce que j'avais apporté et que je pensais m'en retourner par le même bâtiment qui m'avait amené. Sur cela j'ai pris congé de tout le monde. N'ai-je pas bien fait mes affaires? Je parie que vous n'aviez pas pensé qu'il en pût être ainsi.

— Effectivement non, mon garçon; vous pouvez vous estimer heureux. C'est chose rare que des têtes couronnées traitent un étranger avec tant de distinction.

Quelques jours après le Yankee revint chez moi et me dit: Je voudrais bien rester encore quelque temps; on me traite si bien ici! Hier un officier est venu dans ma chambre et m'a dit que l'empereur l'avait envoyé pour me montrer tout ce qui était digne d'être vu. Je suivis l'officier et il m'amena dans un brillant équipage à quatre chevaux. J'ai vu le théâtre, le muséum et tout ce qu'il y a de remarquable à Saint-Pétersbourg. Que dites-vous de cela, M. Dallas?

Cela me parut en effet incroyable.

Mais peu de temps après le singulier personnage reparut chez moi pour la troisième fois.

— Enfin, dit-il, je me suis décidé à retourner chez moi dans quelques jours. Je suis allé chez l'empereur pour prendre congé; car, me suis-je dit à moi-même, c'est le moins que tu puisses faire d'aller le remercier. L'empereur me demanda s'il y avait encore quelque chose que je désirasse voir avant mon départ pour l'Amérique. Je répondis que j'aurais bien voulu voir un *petit brin* de Moscou, que j'en avais beaucoup entendu parler, ainsi que du feu qu'on avait mis au Kremlin, et du général Bonaparte; mais que le voyage me coûterait trop d'argent, et que j'aimerais bien rapporter à ma mère ce que j'avais gagné. Sur cela j'ai pris congé de lui et me suis retiré. Mais que pensez-vous bien que l'empereur a fait ce matin? Il m'a envoyé le même officier en uniforme pour me conduire à Moscou dans une de ses propres voitures et me ramener ici quand j'aurai tout vu! Nous partons demain, Monsieur Dallas! hé bien! que vous en semble?

Effectivement le lendemain le Yankee partit dans une belle chaise de poste à quatre chevaux. Il passa devant l'hôtel de la légation et me souhaita le bon jour, en criant de toutes ses forces.

J'appris plus tard, de la bouche même de l'empereur, que tout s'était réellement passé comme le jeune aventurier me l'avait rapporté. »

VOYAGE AUX ANTILLES

Françaises, Anglaises, Danoises, Espagnoles, à Saint-Domingue, et aux États-Unis d'Amérique.

LA MARTINIQUE.

M. Duparquet, gouverneur particulier et sénéchal de la Martinique, acheta le territoire entier de cette île, avec Sainte-Lucie, la Grenade, et les Grenadins, en 1651, pour soixante mille livres, une fois payées, à la compagnie des îles d'Amérique. Deux ans auparavant, en 1649, M. le marquis de Boisseret avait acheté la Guadeloupe, Marie-Galante, la Désirade et les Saintes, pour la même somme augmentée d'une rente annuelle de six cents livres de sucre. En 1840, les deux îles de la Martinique et de la Guadeloupe seules ont vendu à la France pour plus de quarante millions de francs de produits, et lui en ont acheté pour une pareille somme. Voilà quelle valeur acquièrent les colonies américaines, même avec le régime si coûteux des ouvriers africains, et malgré une suite sans fin de révolutions et de guerres.

La Martinique a été le chef-lieu du gouvernement des petites Antilles françaises, depuis que M. d'Enambuc, gouverneur de Saint-Christophe, y établit les premiers colons, en 1635, jusqu'en 1775, époque où la Guadeloupe reçut une administration particulière; et même aujourd'hui, la Martinique est le siége des forces navales de la France dans l'Océan atlantique. La magnifique baie du Fort-Royal, protégée par le Fort-Saint-Louis et autrefois par le Fort-Bourbon, pourrait contenir toutes les flottes du monde, et des frais de défense peu considérables la mettraient à l'abri des attaques d'une escadre. Ce Fort-Bourbon, gardé par cinq ou six cents colons français, supporta, en 1794, trente-deux jours de siége et de bombardement, contre quinze mille hommes de troupes de débarquement, quatre-vingt-dix pièces de canon mises à terre, et une escadre anglaise par dessus le marché. Il supporta un nouveau bombardement, plus terrible encore, et un nouveau siége de vingt-sept jours, contre quinze mille Anglais, en 1809; et comme l'Angleterre, qui est une nation prévoyante, n'a pas voulu recommencer, elle a pris la précaution de miner en grande partie le Fort-Bourbon, en 1815, avant de rendre la Martinique à la France, par suite du traité de Paris. Du reste, c'est un préjugé de s'imaginer que l'Angleterre pourrait nous enlever nos colonies, si la France voulait les défendre. Les colonies se sont toujours livrées elles-mêmes, soit pour résister aux révolutionnaires de la métropole, soit pour comprimer les révoltes des nègres soulevés par la Convention; mais avec la haine inexprimable qui règne aujourd'hui dans nos colonies pour le gouvernement anglais, et avec l'union qui rapproche les habitans, on peut affirmer qu'aucune puissance européenne ne serait en état de les occuper militairement, malgré elles.

Pendant le blocus que les Anglais firent de la Martinique et de la Guadeloupe en 1809, et malgré les quarante bâtimens de guerre qui enveloppaient ces deux belles colonies, les caboteurs ne cessèrent d'aller incessamment de l'une à l'autre à travers les croiseurs. L'embargo que le gouvernement des États-Unis, en froideur avec l'Angleterre, mit sur les navires dans tous ses ports de commerce, empêcha le ravitaillement de nos Antilles; et ce fut la faim et non la guerre qui les livra aux Anglais. Du reste, aucun obstacle au monde ne pourrait empêcher des vaisseaux français de toucher à la Guadeloupe et à la Martinique, et même d'en sortir. La Martinique n'a pas oublié que Lamothe-Piquet, montant le vaisseau l'*Annibal*, et suivi de trois autres, sortit de la rade du Fort-Royal, malgré une escadre anglaise, pour aller au-devant d'un convoi qui venait de France, y fit entrer le convoi et y rentra lui-même. Il n'y a pas au Fort-Royal un enfant qui ne sache l'histoire de la frégate l'*Amphitrite*, entrée dans le bassin du Carénage en 1809, malgré vingt-cinq bâtimens de guerre anglais qui en bloquaient l'entrée. Le capitaine de vaisseau Trobriant, qui la commandait, arriva à l'entrée de la baie par une nuit très obscure, avec une de ces fortes brises de l'avent, que l'on connaît aux colonies. Il tomba, sans le savoir, au milieu de l'escadre anglaise, et courut des bordées toute la nuit pour tâcher d'entrer, en se tenant toujours assez éloigné des Anglais, afin de n'être pas reconnu. Au point du jour, l'*Amphitrite* était un peu hors de la ligne des Anglais; elle courut encore une bordée, pour se trouver assez près des canons du Fort-Bourbon et du Fort-Saint-Louis. A ce moment si ardemment désiré et presque inattendu, le commandant Trobriant hissa son pavillon tricolore, et l'assura d'un coup de canon. Les Anglais ébahis démasquèrent l'effroyable batterie de leur ligne, et commencé-

rent contre l'*Amphitrite* un feu terrible, auquel la frégate, louvoyant toujours, répondit bravement et coquettement, protégée par la pluie de fer qui tombait du Fort-Bourbon sur l'escadre anglaise. Elle entra donc, malgré l'escadre; et ainsi entrerait tout navire français qui voudrait ne tenir aucun compte d'un blocus anglais, à supposer que l'Angleterre, qui n'a plus que faire de ses colonies, pût avoir la moindre envie de prendre les nôtres.

Je partis de la Guadeloupe pour la Martinique le 10 février 1841. La goëlette de la marine royale la *Baucis*, commandée par M. Mesnard, lieutenant de vaisseau, un jeune officier fort distingué, vint me prendre à la Pointe-à-Pitre, et nous mîmes à la voile à cinq heures du matin. J'ai déjà raconté, au commencement de ce livre, ce charmant appareillage, fait au son fantastique d'une flûte, dans les ténèbres, au milieu du gazouillement des cocotiers des Ilettes, et du murmure éternel des brisans du Mazarin. Je fis tous les efforts imaginables pour tenir bon contre le mal de mer, au moins pendant la matinée, afin de voir les terres de la Dominique, sous le vent desquelles nous allions passer, à une portée de canon; mais il n'y a pas de volonté, pas de courage, pas d'héroïsme, capables de résister aux cabriolades que fait exécuter, surtout aux petits navires, la lame perpétuelle du canal des Saintes, soulevée sans relâche par les vents alizés. Je fus donc obligé de dire adieu au romantisme de mon voyage: et j'allai me coucher avec d'atroces douleurs, consolé par la seule idée de dormir cinquante heures, et d'aller me réveiller et dîner le lendemain au Fort-Royal.

La Martinique n'est qu'à vingt-cinq lieues de la Guadeloupe; mais le Fort-Royal est à quarante lieues de la Pointe-à-Pitre. Un bateau à vapeur pourrait aller d'une île à l'autre en huit heures; mais les navires à voiles mettent un jour et demi, quelquefois deux. La Dominique se trouve à peu près à moitié chemin des deux îles, et si bien sur la ligne droite, qu'elle les cache à peu près l'une à l'autre. Cependant, de la pointe sud-est de la Guadeloupe, et, par exemple, du Vieux-Fort, on aperçoit la Martinique dans le lointain, s'avançant un peu à droite de la Dominique. Cette apparition des terres élevées est, en mer, de l'aspect le plus magnifique, surtout lorsque les grandes distances estompent leurs contours, et donnent aux montagnes l'aspect de pâles fantômes dressés dans les nuages.

Je n'ai donc pas vu la Dominique, en allant. Pendant la nuit, néanmoins, les calmes habituels de ses atterrissages sous le vent ayant arrêté la *Baucis*, je me levai un peu pour voir l'effet des feux du Roseau, petite capitale de l'île. Je me rappelai alors les feux, bien plus beaux encore, de Dyle et de Douvres, quelques momens avant l'heure terrible où l'ouragan de la Manche saisit le *Phénix*, à son avant-dernier voyage de Londres au Havre; et cette idée seule ayant redoublé mon mal de mer, je quittai le pont et regagnai mon lit. Mais lorsque, trois semaines plus tard, je revins à la Guadeloupe, je pus contempler la Dominique tout à mon aise, parce que nous la doublâmes en plein jour.

La Dominique est une petite île montagneuse, un peu plus considérable que Marie-Galante. Christophe Colomb découvrit tout ce groupe de la Désirade, de la Guadeloupe, de Marie-Galante, des Saintes, de la Dominique, de la Martinique, de Sainte-Lucie, au mois de novembre 1493. Il ne s'y arrêta presque pas. Ces îles étaient alors habitées par les Caraïbes, qui en avaient autrefois chassé les Galibis. Ce n'est qu'en 1635 que les deux plus grandes furent peuplées par les Européens. L'île de Saint-Christophe, qui appartenait aux Français, fournit les colons de l'une et de l'autre. M. d'Enambuc, gouverneur de Saint-Christophe, en conduisit lui-même cinq cents à la Martinique; et son lieutenant-général, M. de l'Olive, accompagné d'un gentilhomme français, M. du Plessis, en conduisirent cinq cent cinquante à la Guadeloupe. Plusieurs années se passèrent à batailler contre les Caraïbes; ces tribus ne purent jamais, pas plus que celles de l'Amérique continentale, se fondre avec la race européenne. Elles se retirèrent de morne en morne, et d'île en île; la Dominique et Saint-Vincent leur servirent ensuite de lieu d'exil; et maintenant, c'est à peine si l'on trouve d'un bout à l'autre de l'archipel des Antilles quelques traces, aux trois quarts effacées, de ce peuple caraïbe qui les possédait autrefois. Chose digne de méditation! ce qui en reste n'a fait, depuis cinq cents ans, ni un pas en avant, ni un pas en arrière. En 1493, lorsque Christophe Colomb les découvrit, ils pêchaient et ils dormaient; en 1841, lorsque les philantropes sollicitent pour eux le droit de devenir électeurs, députés et pairs de France, ils pêchent et ils dorment; tous nus en 1493, tous nus en 1841.

L'aspect de la Dominique est grisâtre, et pareil à celui des campagnes du midi de la France, lorsque les blés sont coupés. Les montagnes qui s'élèvent par degrés de la circonférence au centre sont noires et pelées, et ne portent pas, comme celles de la Guadeloupe, un chaperon éblouissant de verdure éternelle. C'est aujourd'hui une terre de liberté, c'est-à-dire de misère; car il y a la liberté de l'Européen, qui travaille, et la liberté de l'Africain, qui se couche au soleil. Cette dernière est la liberté de la Dominique.

Les navires qui passent sous le vent de la Dominique, c'est-à-dire à l'ouest, sont fort sujets à y être surpris par des calmes. C'est ce qui arriva à la *Baucis*, lorsque j'allais à la Martinique, et à la *Daphné*, lorsque j'en revenais. Nous avions franchi le canal qui sépare les deux îles, et une belle mer nous poussait vers les terres brumeuses de la Guadeloupe, lorsque, vers huit heures du matin, la grand'voile se mit à ralinguer affreusement. Le commandant jura, le lieutenant jura, le commissaire jura, le major jura, et je jurai plus fort qu'eux tous, parce que j'avais des raisons infiniment plus plausibles : je souffrais et j'étais attendu. — Commandant Collier, demandai-je, combien estimez-vous que nous pourrons rester ici à tourner sur nous-mêmes comme des toupies? — Peut-être trois heures, peut-être trois semaines, me dit le commandant. — Merci, répondis-je; et j'allai m'asseoir dans le canot-major, suspendu à l'arrière de la goëlette. Il y avait en effet quelques momens que la *Daphné* ne gouvernait plus; toutes les voiles étaient masquées, et nous décrivions des ronds et des ovales dans la mer la plus bleue, la plus unie, la plus immobile, et par conséquent, à cette heure, la plus insupportable du monde. Si j'avais pu rattraper seulement vingt minutes de la tempête qui m'avait retenu quatorze jours par le travers du Portugal, je crois que j'aurais été le plus heureux des navigateurs. Ce qu'il y avait de plus atroce dans notre position, c'est que nous avions, à tribord et à babord, à moins d'une portée de canon, une goëlette et un brick, faisant même route que nous, et qui filaient comme des alouettes marines, cacatois, focs et bonnettes dehors. C'était là surtout ce qui nous faisait jurer. — Si nous pouvions seulement jeter un grelin au brick! disait le timonier. Et nous étions à considérer, sur le miroir étincelant de la mer, si quelque brise folle ne viendrait pas faire un pli à sa limpide surface.

En regardant ainsi autour de nous, nous vîmes au loin, et se rapprochant de la goëlette, le cortége le plus singulier qui puisse distraire des navigateurs impatiens. La mer grésillait à deux lieues, comme de l'huile bouillante dans une poêle à frire, et le soleil dessinait dans ces petites lames extraordinaires les iris les plus divers et les plus charmans. Les lunettes braquées de ce côté, nous découvrirent l'arrivée d'une baleine immense, accompagnée de deux ou trois millions de marsouins. Les baleines sont en effet très communes dans les parages de la Dominique et de la Martinique; et il y a deux ou trois navires américains qui viennent tous les ans, y faire leur pêche sans bruit, tandis que les autres s'en vont se transir dans les mers polaires. Notre baleine était monstrueuse et pouvait avoir soixante-dix pieds. Elle nageait à fleur d'eau, avec une placidité ineffable, soufflant à peine, montrant au soleil son museau pareil à la poupe d'un navire d'Amsterdam, et daignant soulever de minute en minute une immense nageoire brune qui coupait l'eau sans éclaboussure, comme la rame du plus habile canotier. Autour de cette incommensurable reine des flots, derrière et devant elle, sautaient, couraient, gambadaient, cabriolaient quelques millions de marsouins en goguette, les plus sémillantes et les plus folâtres créatures de l'empire

des flots. Ils n'étaient ni des plus petits, ni des plus gros que j'ai vus, et pouvaient avoir de six à huit pieds et l'épaisseur d'un jeune veau. Ils s'élançaient perpendiculairement à des hauteurs incroyables, et retombaient la tête en bas, avec un aplomb et une grâce dont n'approchent pas les plongeurs les plus coquets de l'école Deligny. Il y avait toujours en l'air plusieurs milliers de ces danseurs infatigables, et les matelots m'expliquèrent que c'était leur mode de faire la cour à mesdames les marsouines, qui se tenaient, en discrètes personnes, timidement voilées sous le manteau bleu de la mer. J'avais fini par prendre goût à cet étrange carrousel, et j'en suivais avec avidité tous les détails chorégraphiques, lorsque le commandant cria d'une voix satisfaite : « Largue partout! » La brise venait de se laisser fléchir par notre piteuse situation ; et, quatre heures après, l'ancre de la *Daphné* tombait sur la rade de la Basse-Terre.

Le calme qui avait surpris la *Baucis*, pendant la nuit, par le travers du Roseau, lorsque j'allais à la Martinique, ne dura pas tout-à-fait jusqu'au matin. Nous passâmes, d'assez bonne heure, en vue de Saint-Pierre, et nous entrions, avant midi, dans la baie du Fort-Royal. C'était la première fois que la *Baucis*, arrivée assez récemment de Brest, allait à la Martinique, et elle devait par conséquent le salut à l'amiral commandant la station, qui montait la gracieuse frégate l'*Armide*. Il y avait alors sur la rade divers bâtimens de guerre qui venaient de la Plata : entre autres la corvette la *Perle*, sur laquelle je fis plus tard deux mois de navigation, à travers les grandes Antilles, jusqu'à la Havane.

Les saluts m'ont toujours singulièrement amusé à bord des navires de guerre ; et le bruit du canon est la seule chose qui m'ait guéri du mal de mer. Lorsque plus tard j'allai aux Antilles anglaises, danoises et espagnoles, je demandais toujours, en arrivant sur les rades, s'il y avait des navires de guerre étrangers, parce qu'alors, c'étaient deux saluts à faire, au lieu d'un; et la perspective de quarante-deux coups de canon à donner, et d'autant à recevoir, me faisait immédiatement revenir de mort à vie. J'aurais été de force à prendre une part très active à l'incident qui signala l'arrivée du brick le *Hussard* au Port-au-Prince, en 1840. Le brave commandant Layrle, l'un des officiers éminens de notre marine royale, venait de jeter l'ancre, et d'envoyer un enseigne de vaisseau à terre, pour traiter du salut, comme c'est l'usage. Au retour de l'enseigne, il salua la rade de vingt et un coups de canon, ce qui est le salut de souverain à souverain. Quelques instans après, le fort qui domine la ville répondit peu à peu, avec son pauvre canon, qui fait du reste ce qu'il peut, et se montre plein de bonne volonté. Les maîtres du brick français comptèrent les coups avec soin, comme d'habitude..., dix-huit, dix-neuf, vingt... et le vingt et unième coup n'arriva pas. Grande rumeur à bord. L'équipage s'emporte contre la république *mal blanchie* ; et le commandant envoie un officier à terre, pour faire demander des explications au gouvernement haïtien, par l'intermédiaire du consul général de France. M. Levasseur fait immédiatement une démarche officielle, et on lui apprend que les canonniers nègres s'étaient presque tous tués ou blessés eux-mêmes ; qu'on était désolé de ce déplorable accident, qui n'avait du reste que la fausse apparence d'un manque de respect envers la France ; et que l'on allait envoyer chercher des canonniers, afin que le coup de canon demandé et dû fût accordé le lendemain matin. Cette réponse calma le commandant du brick, et défraya les loustics du gaillard d'avant, pendant la veillée; et le lendemain matin, vers dix heures, une petite fumée grisâtre, sortie d'une embrâsure du fort, et suivie d'une explosion qui vint mourir d'échos en échos, sur les ilettes de la rade annonça que l'honneur du pavillon tricolore était sauvé.

La *Baucis* devait à M. l'amiral Arnous Dessaulsays sept coups de canon ; elle les lui donna, sous voiles, et en exécutant sa manœuvre pour mouiller. La belle *Armide* nous en rendit trois, tout ce qu'elle nous devait; et puis elle rentra dans son superbe silence, qu'elle rompt du reste quand il faut. Comme nous passions sous son bossoir de tribord. et que j'étais tout yeux pour considérer la fière tournure de sa batterie de trente, un quartier-maître de la *Baucis*, qui l'avait montée à Navarin, me raconta, d'un air rempli d'une fort légitime satisfaction, que lorsque la bataille fut au moment de commencer, l'*Armide* alla se poster entre deux vaisseaux turcs, et à portée de pistolet de l'un et de l'autre. Elle achevait de prendre position, lorsque l'équipage entendit, par les sabords des vaisseaux turcs, des canonniers français renégats, qui disaient : « Pauvre petite frégate, où vas-tu te placer! » M. le vice-amiral Hugon, alors capitaine de vaisseau, qui montait l'*Armide*, répondit par un terrible : *Feu partout!* qui mit deux cents hommes hors de combat dans les deux vaisseaux turcs, et qui sauva la frégate. Sa fin fut digne d'un tel commencement; car, au plus beau de la bataille, les vaisseaux anglais cessèrent leur feu, pour battre des mains à une manœuvre de l'*Armide*. Le lendemain, lorsque j'allai faire visite à l'amiral, à son bord, j'avais le récit du quartier-maître présent à la mémoire, et je marchais avec une sorte de vénération sur le pont de ce beau navire, qui avait eu l'honneur de porter tant de braves; puis, quand l'amiral, qui me reconduisait, me montra les belles piles de boulets vernis qui étaient auprès des caronnades de sa batterie barbette, je me surpris à plaindre un peu moins les Turcs, s'ils furent tués avec des boulets aussi appétissans.

Lorsqu'on arrive à la Martinique, on n'a pas les yeux frappés de cette admirable et gigantesque végétation qui tapisse les côtes de la Guadeloupe. L'aspect lointain des terres est légèrement brun et grisâtre, et le sol est une montagne perpétuelle sur laquelle on marche de piton en piton. Il y a bien, au milieu de l'île, des gorges profondes et boisées, au fond desquelles roulent des torrens limpides, il y a des plaines vertes et fécondes, il y a des mornes dont l'abord est défendu par des forêts de fromagers et de courbarils séculaires, auprès desquels les chênes de Vincennes et les futaies de Chantilly sont des bruyères arides; mais la main de Dieu, jalouse de ses chefs-d'œuvre, n'a pas voulu qu'il y eût au monde deux exemples des bois de la rivière du Carbet à la Capesterre, des sources de Dolé, des caféyères du Matouba et des vergers du Vieux-Fort. Serrée à peu près vers son milieu par deux anses, qu'on nomme le cul-de-sac François et le cul-de-sac Royal, la Martinique est comme coupée en deux presqu'îles, réunis par un isthme, et a la forme d'un sablier. Six montagnes, assez élevées et couvertes de forêts, dans lesquelles habitent les nègres marrons, attestent la nature volcanique du sol, laquelle ne s'est, du reste, que trop manifestée par les derniers tremblemens de terre. La ville du Fort-Royal, bouleversée de fond en comble, était aux trois quarts sortie de ses ruines lorsque je l'ai visitée, et elle y aura gagné d'être plus régulière et mieux bâtie, si l'on gagne quelque chose aux malheurs.

La population de la Martinique se distingue par des qualités qui la font aisément reconnaître, même en France.

Les habitans y ont ce qu'on peut appeler une distinction personnelle plus marquée que dans les autres îles. L'habitant de la Guadeloupe est plus spécialement bon et affable; celui de la Martinique est plus spécialement homme du monde. Cette différence se retrouve partout, dans le maintien, dans le langage, dans l'accent, dans la toilette, dans l'intérieur du ménage. A la Guadeloupe, vous sentez que vous êtes chez vous ; à la Martinique, vous sentez que vous êtes chez vos hôtes.

Les dames créoles de la Martinique réunissent en elles un des plus charmans types de femmes que Greuse ou Vanloo eussent pu désirer. Elles sont en général de taille moyenne, excepté dans le quartier du Gros-Morne, où l'on retrouve les seules femmes grandes et blondes qui existent depuis que Rubens a emporté les siennes. Elles sont rarement brunes, malgré l'idée que l'on se fait des créoles; et elles possèdent de ces pieds et de ces mains que l'on ne trouve pas dans les pays chauds, où le repos perpétuel étiole les membres destinés au travail et la fatigue. A proportion que l'on va du midi au nord, les pieds et les mains des femmes grandissent, parce que les peuples des pays froids marchent beaucoup et travaillent toujours, ne serait-ce que par la seule nécessité d'entretenir la chaleur vitale. Les dames créoles de la Martinique ne

sont donc pas brunes, en général; elles seraient plutôt blondes; et cette couleur légèrement fauve de leurs cheveux donne à leur regard cet éclat à la fois doux et pénétrant, que l'usage de la poudre communique aux beaux pastels du temps de Louis XV ou de la régence.

Les mulâtresses de la Martinique, car un voyageur doit compte de tout, sont, dans la couleur du bronze corinthien, ce que sont les créoles dans la couleur du marbre de Paros ou des brèches roses de l'Egypte, je ne crois pas qu'il existe ailleurs que là une pareille élégance de tournure. Ces femmes de couleur ont emprunté aux blanches leurs petits pieds et leurs petites mains, et l'aristocratie de la beauté européenne a élevé à un degré singulier de finesse et de distinction la grossière ébauche des formes africaines. Les hommes de couleur de la Martinique offrent, en général, plus d'aisance, plus d'éducation que ceux de la Guadeloupe.

Peut-être dois-je faire observer qu'ils possèdent plus de treize mille nègres esclaves.

Les cultures de la Martinique sont les mêmes à peu près que celles de la Guadeloupe, c'est-à-dire la canne à sucre, le cafier, le cotonnier, le cacaoyer, le giroflier, le cannellier, le cassier, l'indigo et le tabac. C'est à la Martinique que se récolte le tabac si connu des priseurs sous le nom de Macouba, et qui tire son nom de celui d'un quartier où on le cultive.

J'aime beaucoup la Martinique, comme toutes les îles ravissantes qui forment l'archipel des Antilles, et où la moitié de l'Europe émigrerait, si elle avait du bon sens; mais si l'on m'y donnait, tout à l'heure, une campagne à mon gré, avec la condition expresse que je l'habiterais, je crois que je refuserais. A cause de quoi?

A cause des serpens!

Dieu, qui fait bien tout ce qu'il fait, s'est réservé le secret du motif étrange qui le porta à mettre des serpens venimeux, par millions, à la Martinique et à Sainte-Lucie, tandis que la Dominique, Marie-Galante, les Saintes, la Guadeloupe, terres voisines et en vue l'une de l'autre, n'en ont pas un seul. Ce qui est plus fort encore, c'est qu'en certains quartiers de la Martinique, par exemple, dans le quartier du Morne-Rouge, on ne les connaît pas, et on ne les a jamais connus. Pourquoi? Dieu seul le sait.

La Martinique a donc reçu du ciel, en compensation de faveurs sans nombre, un petit serpent jaune et un gros serpent marbré, dont la piqûre est à peu près toujours mortelle; et, en outre, ces serpens sont tout ce qu'il y a de plus commun. Ils ont presque détruit les nègres marrons dans les bois. Pendant mon séjour au Fort-Royal, j'eus l'honneur, à quelques reprises, d'aller dîner chez M. l'amiral Du Valdailly, gouverneur de la colonie; et il ne voulut jamais souffrir que je me retirasse sans être précédé d'un fanal pour éviter les serpens. Allez donc vous livrer à des promenades romantiques, au clair de la lune! Un soir, dans le palais même du gouverneur, on tua un de ces charmans hôtes dans la cuisine.

C'est principalement dans les champs de cannes que les serpens se tiennent; et lorsqu'on les coupe, les nègres font toujours double récolte. Lorsqu'ils en aperçoivent un, ils crient: Serpent! Alors chacun prend garde à soi; on suit des yeux la direction qu'il prend en fuyant, et on lance une pierre à quelques pas devant lui, ce qui le fait arrêter. On coupe les cannes en cercle autour du reptile, jusqu'à ce qu'on arrive à la couche qui le cache. Lorsqu'on en trouve plusieurs dans la même pièce, on les chasse vers le centre, et puis, pour ne pas exposer les nègres, on laisse une île de cannes auxquelles on met le feu. La flamme occasionne alors un sauve-qui-peut général de serpens; mais les nègres, qui sont prévenus et armés, les tuent toujours jusqu'au dernier.

J'ai vu des personnes du très petit nombre de celles qui, ayant été piquées par un serpent, n'en sont pas mortes. Lorsque le serpent pique, il ouvre sa bouche extraordinairement, et frappe, sans mordre, avec ses crochets, qui sont aigus comme des aiguilles, et à la racine desquels se trouve une alvéole remplie de poison. Lorsqu'on ne s'y attend pas, et qu'on n'a que la douleur sans l'effroi, la piqûre du serpent est tout aussi insignifiante que celle d'un chardon ou d'une ronce. Un habitant, ainsi piqué à la jambe, m'a raconté que sur le moment, et après avoir vu le petit serpent jaune s'enfuir dans les herbes, il conserva toute sa tranquillité d'esprit, n'augurant rien de bien terrible d'un accident accompagné de circonstances aussi vulgaires; et comme ses esclaves épouvantés lui offrirent de le porter à l'instant même à l'habitation, il se moqua d'eux, et leur dit qu'il irait bien tout seul, ne comprenant pas ce qui pourrait l'en empêcher. Mais il n'avait pas encore fait vingt pas, qu'il sentit un froid glacial monter le long de sa jambe. En six minutes, la jambe et le genou étaient tuméfiés et livides; et il se crut sérieusement perdu. Ses esclaves lui lièrent fortement le bas de la cuisse et le portèrent chez lui, où une négresse le guérit. En thèse générale, lorsque la piqûre d'un serpent ne porte que sur les chairs, on peut en guérir, quoique le danger soit grand; mais lorsqu'elle porte sur une veine ou dans le voisinage d'une artère, la mort suit inévitablement, en moins d'un quart-d'heure.

Quoique les serpens de la Martinique soient un grand fléau, ils rendent, d'un autre côté, d'immenses services en détruisant les rats, qui dévorent les plantations de cannes, et qui escaladent les caféyères. La plupart des colons seraient donc désolés de n'avoir pas de serpens; ce qui est le cas, ou jamais, de dire qu'on ne dispute pas des goûts. De cette façon, les serpens ont rendu inutile, à la Martinique, un personnage fort important dans les autres colonies, et que l'on nomme le ratier.

Le ratier est une sorte d'artiste par rapport aux autres nègres, ses compagnons. Il est rusé par devoir, flâneur par habitude, et philosophe par inclination. Il part, le matin, le nez au vent et les mains dans ses poches, sifflottant un petit air de chasse, et provoquant du geste les vingt-cinq chiens qui jappent sur ses talons. Qui n'a pas vu ces chiens, ne peut pas savoir le nombre exact de mésalliances dont est susceptible la race canine. Il y en a de petits, de gros, de noirs, de blancs, de camus, d'écourtés, d'essorillés, enfin toute la gamme qui va du boule-dogue au lévrier, et du basset à l'épagneul. Ils crient, ils hurlent, ils miaulent; c'est un pêle-mêle incroyable, indicible, infini de sons, de formes et de couleurs. Le Céphale africain conduit sa meute dans les cannes, et là, par des signes qu'elle comprend, il la met sur la trace des rats sortis le matin de leur trou, pour se livrer, à la fraîcheur, au délassement d'une rêverie péripathétique. Le rat, une fois flairé et dépisté, ne tarde pas à être pris, et le ratier le reçoit de la bouche de ses chiens fidèles et le met dans sa gibecière, comme un perdreau ou un faisan. Vers le soir, la prise monte ordinairement à deux douzaines, et le ratier les porte au maître, qui en fait lui-même l'inspection. Il s'est vu autrefois des ratiers peu scrupuleux qui rapportaient les mêmes rats deux ou trois jours de suite; depuis lors, on a imaginé de leur couper la queue, et c'est une opération à laquelle le ratier se livre lui-même avec une conscience qui n'est égalée que par son sang-froid.

Hélas! je n'en ai pas fini avec les fléaux de la Martinique, et j'arrive au plus terrible de tous, le poison.

L'art de l'empoisonnement est arrivé, à la Martinique surtout, à une habileté effroyable, et ce sont les nègres qui lui ont fait faire ce progrès. Ils empoisonnent à jour fixe, à l'échéance de trois mois, de six mois, d'un an, et ils ne se trompent jamais. Avec quoi? on l'ignore. M. Orfila et M. Raspail y perdraient leurs cornues, et tous les appareils de Marsh n'y verraient rien. Le pantouflier, le brinvilliers, le mancenillier et dix autres plantes et arbustes fournissent des poisons subtils, sans compter ceux dont les nègres ont seuls le secret.

Pourquoi donc les nègres empoisonnent-ils? On n'en sait rien. Est-ce l'esclavage qui les y pousse? Pas du tout; car le poison a toujours été inconnu dans les îles anglaises, et il l'est encore dans les îles espagnoles. Les empoisonneurs sont généralement exportés à Porto-Rico, et ils n'empoisonnent plus dès qu'ils y sont. Est-ce par vengeance? Mon Dieu non; car ils empoisonnent souvent leurs enfans, leurs frères, leurs

mis, et les maîtres qu'ils aiment quelquefois le plus. Ces empoisonneurs sont donc un redoutable fléau autant qu'un redoutable mystère. Quelquefois, les empoisonneurs procèdent comme la foudre, et ils tuent, en deux ou trois nuits, trente bœufs, vingt mulets, cent moutons et dix ou douze nègres, leurs compagnons. Cela est arrivé, au su de tout le monde, en dix endroits, et cela arrive presque chaque année. Quelquefois, ils donnent du poison qui tue minute par minute, et qui fait durer l'agonie pendant six mois. Cela est arrivé sous mes yeux, au Fort-Royal.

J'ai vu dans la famille de M. Cadéot, directeur de l'intérieur, une jeune fille de onze ans, belle et bonne comme les anges. Elle était fort précoce, comme les femmes des colonies; et il était impossible de considérer cet enfant, sans être frappé de la grâce divine et de la douce majesté de son visage. J'en faisais compliment à sa mère, qui l'idolâtrait; mais la pauvre femme me montrait, les larmes aux yeux, les traits légèrement amaigris et pâles de sa fille, en me disant que sa Laure avait été empoisonnée, six mois auparavant, par une vieille négresse; que les médecins y avaient perdu leur science, et que la maladie gagnait du terrain chaque jour.

— Je ne sais pas quand elle mourra, ajoutait la malheureuse mère; mais ce sera bientôt. Elle a sa place toute prête à la Maison-Royale de Saint-Denis, mais elle n'ira pas!

Nous étions alors dans la dernière semaine du carnaval. Mme Cadéot, invitée aux bals de famille du Fort-Royal, conduisit Laure au premier. Elle y dansa avec une joie douce et mélancolique, qui brisait le cœur de ceux qui savaient qu'elle allait bientôt mourir. Au second bal, je ne vis plus Laure. J'allai chez sa mère, car je partais le lendemain, pour lui faire mes adieux. Laure était au lit, avec une fièvre lente, et je baisai ses petites mains blanches, comme on baise la robe d'un saint. Six jours après, je reçus à la Basse-Terre une lettre de sa famille, qui m'annonçait que Laure Cadéot venait de mourir, âgée de onze ans. L'autopsie avait prouvé un empoisonnement par des agens inconnus et insaisissables.

A. Granier de Cassagnac.
(Globe).

PAGANINI.

Tout ce qui se rapporte à la vie d'un homme dont le passage sur la terre a laissé des traces en dehors de la ligne commune, tout ce qui touche à l'histoire d'un grand artiste, n'est plus indifférent après sa mort, lorsque le public, dégagé des préventions et des erreurs, recherche avec avidité les traits distinctifs, les moindres détails de son talent, de sa personne et de son caractère. Or, nul plus que Paganini n'a excité dans ces derniers temps l'admiration et la curiosité. Outre son intelligence et son profond savoir en matière musicale, l'originalité de ses manières, sa figure, la hardiesse, l'aplomb et la justesse de son archet, les tours de force prodigieux qu'il exécutait sans peine, le charme et l'étrangeté de ses compositions, tout en lui commandait la surprise et l'enthousiasme. Chez lui, tout était neuf, inouï, il produisait sur son violon des effets dont jusqu'alors on n'avait aucune idée, et qu'aucune parole ne peut rendre! Il avait fini par franchir les barrières que l'habitude avait élevées, mais pour l'enseignement de ceux dont la présomption se figure que l'imagination doit mépriser les règles et l'étude, et s'affranchir à jamais des lois transmises par les grands maîtres et consacrées par le temps, hâtons-nous de dire que ce n'est que sous l'influence des règles, et après les avoir d'abord sagement observées, respectées que Paganini acquit le droit et la force de les négliger. Il n'y a que les esprits paresseux et étroits qui puissent répandre, pour se l'approprier, cette maxime équivoque, savoir, que les hommes supérieurs n'ont besoin ni d'école ni de principes, en un mot qu'ils naissent avec la science infuse et n'ont rien à apprendre. Cela serait peut-être moins douteux, si les hommes supérieurs n'étaient pas précisément les plus érudits, ceux de qui les commencemens ont eu les plus difficiles épreuves, et si, à de très petites exceptions près, le manque de fonds et le défaut d'études spéciales n'arrêtaient point à chaque pas l'organisation la plus irrécusable.

Quant à Paganini, depuis l'enfance, toutes ses idées, toutes ses facultés se dirigèrent vers la musique; c'est par le travail le plus assidu, le plus exclusif, par une persévérance de tous les instans qu'il parvint à se rendre, dès son jeune âge, habile dans l'art qui lui dut depuis tant de progrès et d'éclat. Né en 1784, à Gênes, d'un père et d'une mère qui tous deux étaient ardens amateurs de musique, il avait à peine cinq ans que son père lui en enseigna, sur la mandoline, les premiers élémens.

Peu après, Paganini montra pour le violon les dispositions les plus heureuses, et son père n'étant pas assez fort pour le guider convenablement, il fut confié aux soins de Giacomo Costa, premier violon de la musique de la Chapelle, et chef d'orchestre estimé. Les progrès de l'enfant furent si rapides, qu'à huit ans il était en état d'exécuter à première vue. A onze ans, il donna son premier concert, sur le théâtre de Saint-Augustin. Le succès qu'il obtint, et le désir de développer cette nature prodigieuse, déterminèrent ses parens à le conduire à Parme, où il fut recommandé à la cour, au maëstro Paër et au célèbre Rolla. Ce violoniste fameux et Ghiretti, contrapuntiste érudit et violoncelliste remarquable, donnèrent au jeune Paganini d'excellentes leçons que firent fructifier, avec une surprenante rapidité, les dispositions merveilleuses de l'élève. Mais déjà le goût du jeune virtuose le portait aux fantaisies les plus bizarres; les germes de la révolution qu'il devait plus tard accomplir fermentaient dans son cerveau. C'est alors que plein de force et de confiance, poussé par une soif d'innovation qu'il ne faisait qu'entrevoir encore, mais dont il pressentait la puissance, Paganini, dont la réputation déjà considérable aurait pu enivrer le jeune cœur, et blaser le courage, accomplit tout à coup et de son propre mouvement la plus sage des résolutions. Il revint dans sa patrie, et se livra pendant trois ou quatre années dans la retraite, à l'étude épineuse et complète des œuvres de Viotti, Pagnani, Tartini, etc., et des violonistes français. En se familiarisant ainsi avec les progrès successifs de son instrument favori, il se mit en mesure d'augmenter ses ressources, et d'ouvrir une carrière plus large, plus éclatante à ses successeurs et à lui-même.

Dès ce moment, il composa de la musique difficile, et ne rechercha plus que ces incroyables effets qui l'ont rendu justement célèbre. Quiconque ne l'a point entendu ne peut se faire une idée de ces œuvres fantastiques, inouïes, d'une imagination si riche, si brillante, d'une science si profonde; où la force, la hardiesse, la sensibilité, l'élégance, la gaîté, la grâce, le disputent sans cesse à l'originalité, à la bizarrerie des effets, des moyens, des imitations. Tantôt exécutant sur deux cordes seulement, un duo charmant de style, d'expression, d'harmonie; tantôt représentant l'orage, les plaisirs des champs, la joie, la crainte; toujours piquant, neuf, entraînant, souvent mélancolique, quelquefois d'un comique achevé. Que dire enfin? c'était dans un seul homme, les talens réunis de dix virtuoses accomplis.

Depuis son apparition, un grand nombre de commentateurs ont cherché à découvrir le secret de cette exécution si hardie, si neuve, si extraordinaire. On a trouvé, par exemple, qu'il avait une manière particulière d'accorder son violon; manière dont il n'a jamais consenti à donner la clef. *Cherchez*, disait-il, *faites comme moi*. Un de ses plus puissans moyens d'effets, était l'emploi fréquent des sons harmoniques; mais avec quel charme, quelle suave poésie, ils les introduisait dans les redites de ces chants! Joignez à ces finesses, de l'âme, un maniement particulier de l'archet, et le travail de la main gauche dans les passages sentis, dans les modulations accentuées, vibrantes, vous aurez en substance tous les secours matériels dont son talent s'aidait. Mais que serait la connaissance parfaite de ce mécanisme auxiliaire, sans le génie particulier qui en faisait la source des plus enivrantes sensations! Ce n'était

point seulement ces ressources factices, ces subterfuges admissibles, tout surprenans qu'ils soient, c'étaient le feu divin, l'âme d'artiste qui le rendaient capable de dominer l'orchestre le plus formidable, déployant les forces immenses du *tutti* comme l'aigle surpasse les cris impuissans des pirates de l'air.

La santé languissante de Paganini, sa démarche anguleuse, pénible, sa maigreur, tout trahissait, au dehors, les ravages incesssans d'une nature puissante, d'une haute et brûlante organisation, dans un corps trop débile pour la contenir. Que l'on envisage aussi cette vie tout entière consacrée à l'étude, puis à l'exercice d'un art dont l'amour enivre, dont les émotions sont mortelles. Ne s'usait-il pas chaque jour avec prodigalité, lorsque, tenant sous les frémissemens de son archet divin, les âmes suspendues de ses admirateurs, il faisait passer sous ses doigts la fièvre dévorante, le délire puissant qui s'emparait de lui ? On lui a reproché d'aimer beaucoup l'argent, mais comment blâmer cette prétendue faiblesse en songeant que trop de sympathies et de secrets avertissemens lui montrant une fin prochaine, il n'avait d'autre but, d'autre pensée que d'assurer au plus vite une fortune indépendante, un avenir certain à son fils, qu'à chaque instant il craignait de laisser bien jeune, sans appui sur la terre !

Mille bruits étranges furent répandus, en Allemagne, sur Paganini, lors de son apparition merveilleuse et de ses succès éclatans, et ces bruits trouvèrent de la consistance dans l'imagination romanesque et la bonhomie des Allemands. Tantôt, il avait été jeté dans un cachot, soit comme carbonaro, soit comme chef d'une bande de brigands ; ou bien, il avait failli subir le dernier supplice, et avait gémi long-temps en prison, pour avoir, dans un accès de jalousie, donné la mort à sa femme. Alors, pendant cet emprisonnement, quelle qu'en fut la cause, sa seule distraction, son unique soutien, était son violon. L'isolement, le malheur, le temps, l'avaient donc forcé d'acquérir cette facilité, cette perfection si grande. Enfin, on ajoutait que les cordes de l'instrument venant à se rompre tour à tour, et la sévérité cruelle de ses geôliers, s'opposant à ce qu'il les renouvelât, il ne lui était bientôt plus resté que cette corde de *sol*, sur laquelle il trouva le moyen d'exécuter des morceaux tout entiers, et composa ces variations inouïes, diaboliques, admirables, dont lui seul avait le secret.

Paganini prit la peine de démentir lui-même ces bruits absurdes, dans une notice qu'il écrivit sur sa vie. Mais le motif et l'histoire de cette magique puissance sont d'un trop haut intérêt, et font trop d'honneur au talent, à la fermeté, à la digne confiance de l'artiste, pour que nous ne rapportions pas ce que plusieurs fois nous lui avons entendu répéter à lui-même.

C'était à Lucques, où il était attaché à la musique particulière de la princesse Élisa, sœur de Napoléon, en qualité de concertiste. Le directeur de l'orchestre de l'Opéra de cette ville était jaloux de Paganini, d'abord, parce que son talent lui avait gagné les faveurs de la cour, et puis, qu'il l'avait remplacé auprès de Bacciocchi comme professeur de violon. Cette animosité dont le virtuose ne faisait que rire, fournissait à l'amusement du prince une foule de scènes burlesques où la supériorité de Paganini faisait toujours succéder aux rires et aux sarcasmes l'admiration et le plaisir.

Un jour, à la suite d'une lutte, dont, comme d'ordinaire, Paganini était sorti vainqueur, la princesse s'avisa de dire que ce sublime artiste saurait toujours l'emporter sur les autres, son violon n'eût-il qu'une seule corde, et son archet fût-il une canne. Le chef d'orchestre, humilié, la rage dans le cœur, sortit en jurant de se venger, et le soir il déclara qu'il lui était impossible de diriger la représentation qui devait avoir lieu. Le prince, en étant informé s'adressa sur-le-champ à Paganini, qui accepta la tâche de son rival désorienté. Mais celui-ci, croyant trouver un sûr moyen de désoler son vainqueur, et de le couvrir à son tour de confusion, se glissa vers le pupitre quelque temps avant le commencement de l'ouverture, et scia avec un couteau trois cordes de l'instrument, de telle sorte qu'au premier effort, elles pussent se rompre à la fois, puis remit en place le violon, et fut se cacher en un coin de la salle, pour jouir du succès certain de sa perfidie. Or, à cette époque, les orchestres n'étaient point comme aujourd'hui, une réunion de talens émérites, le chef se trouvait presque toujours chargé des passages difficiles, et surtout des *solo*. Le public se place, les augustes personnages, la cour, toute la ville, s'étaient donné rendez-vous à cette solennité, que le nom de Paganini et l'attrait de ce changement de maestro avaient appelés.

L'ouverture commence. Paganini, élevé sur son siège, le geste hardi, l'œil fier, attire tous les regards. Mais nul, plus qu'un homme caché dans l'enfoncement d'une étroite colonnade, ne suivait avec un redoublement d'anxiété, de soin, de vigilance, les moindres mouvemens du héros de la fête. Il attendait le moment où les faibles filandres qu'il avait laissées aux trois cordes, venant à se briser sous les doigts, jetteraient le trouble et le désordre dans l'exécution, et la rage et la honte au cœur de l'exécutant.

Pourtant, l'ouverture marche, et c'est par un brillant et énergique *crescendo* que Paganini, plus inspiré, plus sublime que jamais, la termine vigoureusement aux applaudissemens unanimes de la foule transportée. Le malheureux disgrâcié n'en peut croire ses oreilles ; ses mesures étaient trop sûres, ses dispositions trop bien prises ; il était impossible que le violon pût tenir jusque-là ? Qu'était-il donc arrivé ? Paganini avait changé d'instrument ! c'était clair, et alors tout était perdu. Pour s'en convaincre, hors de lui, désolé, le conspirateur quitte son poste écarté, se glisse jusqu'à l'orchestre, et, rampant, s'effaçant, pas à pas, presque sans respirer, il se traîne de pupitre en pupitre, jusqu'à celui dont son rival heureux s'était fait un nouveau trône de gloire.

En ce moment, Paganini, seul, accompagnait d'une élégante et riche improvisation le chant de la prima dona, et sa légèreté, sa vitesse, l'étendue de ses gammes, de ses modulations, luttait sans désavantage avec la vocalisation merveilleuse de la cantatrice : le chef d'orchestre, interdit, muet, ébloui, se lève, regarde, sans songer à la présence de tout ce public imposant, son œil touche presque le violon... O surprise ! ô merveille !.. trois cordes manquent en effet, trois cordes ont disparu depuis le commencement, et c'est d'une seule que se sont élancés ces flots pressés d'harmonie, ces notes puissantes et précipitées, ces arpèges sonores, toute cette inspiration enfin, ravissante de force, de netteté, de fraîcheur et de mélodie ! Hors de lui, tout-à-fait insensé, le malheureux délire, un cri s'échappe de sa poitrine : « Il a joué sur une corde ! » et il tombe privé de sentiment. La représentation est aussitôt interrompue ; chacun se lève, s'informe, l'aventure se répand, on se la répète, on l'exalte, et Paganini se voit couvert des marques les plus magnifiques d'admiration et d'enthousiasme. C'est qu'en effet, dès les premières mesures, la ruse de son ennemi ayant produit l'effet attendu, Paganini, d'un regard prompt comme la pensée, avait vu et compris. Mais, loin de se laisser abattre, son génie avait doublé d'énergie ; exalté, piqué au vif, enflammé de colère et de vengeance, il avait pris soudain son parti, et, par des moyens presque surhumains, il s'était surpassé lui-même.

On se doute bien, que de ce jour, il comprit l'importance de la découverte qu'il venait de faire de ses propres forces, et que tous ses soins désormais s'appliquèrent à perfectionner cette nouvelle puissance qu'un imprudent rival lui avait donnée sans le vouloir. Ce fut en 1811 qu'il fit entendre, pour la première fois en public, ses variations sur la quatrième corde, dont il avait porté l'étendue jusqu'à trois octaves au moyen des sons harmoniques. Il était alors à Parme, et de là il porta dans toutes les capitales de l'Europe le résultat glorieux de ses immenses travaux et de son prodigieux talent.

Eugène Ponchard.
(*La Patrie*).

LE CURÉ DE SEIN.

L'île de Sein est une roche aride et désolée, située à l'extrémité occi-ıtale des côtes de France; elle est distante de deux lieues seulement de pointe du Raz. Pas un arbre ne croît sur son sol incessamment brûlé r les vents du large; c'est à peine si quelques champs d'orge étique et ıladif, quadruplent la semence et payent d'une misérable et précaire :olte, les sueurs des pauvres insulaires qui les cultivent.

Le village de Sein s'assied en face du continent, sur la côte orientale l'île. Une soixantaine de chaumières délabrées le composent.

Décrire la misère des habitans de l'île de Sein, serait affronter de ɔpos délibéré le reproche de mensonge ou tout au moins d'exagération. urs huttes sont hideuses à voir; il semble qu'un homme n'y puisse ourner une minute sans courir le risque d'être instantanément as-yxié. Elles sont basses, ténébreuses, enfumées; la pluie filtre de toutes rts à travers le chaume pourri de la toiture; le jour y pénètre par une verture oblongue de deux pieds de hauteur : c'est la porte. Et, quand tempête rugit en mer, cette ouverture est trop large encore. Le vent ngouffre avec d'affreux sifflemens; il secoue les frêles murailles de chaumière; il passe; bien souvent, derrière lui, il ne reste plus qu'un as de décombres.

Les poésies antique et moderne ont célébré les vierges de l'île de Sein; étaient à la fois des sibylles et des vestales. Dans leur temple, consacré la *Lune*, elles rendaient des oracles, respectés partout où dominait la ce celtique; ces neuf vierges furent remplacées depuis par un égal ombre de druides; vers le milieu du cinquième siècle, ceux-ci eurent ıx-mêmes pour successeurs quelques solitaires chrétiens.

Plusieurs géographes, d'accord avec les habitans du Finisterre, ap-llent l'ancienne *Sena*, l'île des Saints. Le long séjour qu'y firent de eux confesseurs de la foi nous autorise à ne point voir dans ce chan-ment une simple corruption du nom primitif.

Au moyen-âge, les gens de l'île de Sein avaient une terrible réputa-on; leur férocité était proverbiale dans toute la Basse-Bretagne; on les pelait les *démons de la mer*. Lorsque durant une nuit bien sombre, la mpête venait à éclater sur leurs côtes, ils quittaient la paille humide de urs couches, se munissaient de cordes et de long crocs, et se répan-ient dans l'île, chassant devant eux des vaches boiteuses. Aux cornes ces vaches étaient suspendues des lanternes; la marche irrégulière l'animal faisait osciller le phare : c'était comme un fanal attaché à la ulaine d'un navire et suivant les mouvemens du tangage. Ces vais-aux en souffrance se guidaient sur ce perfide signal; ils approchaient ur se briser contre les rescifs de la côte. Alors, les gens de l'île de ein entonnaient un sauvage cantique et adressaient à Dieu de blasphé-atoires actions de grâces. Les naufragés étaient dépouillés et leurs ca-avres nus rendus à l'Océan.

Quelques siècles se sont écoulés; le flambeau de la civilisation chré-enne a éclairé ces barbares contrées; maintenant, les gens de l'île se dé-ouent et meurent pour les malheureux qu'assassinaient leurs pères, longés dans les ténèbres de superstitions quasi païennes.

Nul parage au monde n'est plus tristement célèbre que le détroit du Raz, situé entre la pointe d'Audierne et l'île de Sein. Les documens dé-osés au ministère de la marine et publiés en partie par la *France Ma-ritime*, fournissent une effrayante nomenclature de naufrages et des inistres : ce n'est pas sans raison que la baie enclavée entre les deux angues qui forment la pointe d'Audierne a reçu le nom de *Baie des Trépassés*.

L'île de Sein, témoin obligé de tous ces désastres, a dû y jouer forcé-ent son rôle. Tantôt, aux siècles d'obscurité, elle est venue en aide vents, à la tempête, à la mort; tantôt, quand sont arrivés jusqu'à le les enseignemens civilisateurs du christianisme, elle est restée sen-nelle perdue de la société, au milieu des élémens en fureur; elle a brusquement retourné son rôle; ses phares ne sont plus menteurs, et si elle tend sa main encore, c'est pour combattre l'agonie et rendre l'espoir à ceux qui vont mourir.

Malgré leur excessive pauvreté, les insulaires sont bons et généreux; ils accueillent avec la plus grande humanité les naufragés jetés sur leurs bords; ils se privent même volontiers du nécessaire pour subvenir à leurs besoins. Nous avons sous les yeux un état semi-officiel qui prouve les immenses services que ces intrépides sauveteurs ont rendus à la marine. Cet état, trop long pour que nous le transcrivions en entier, renferme une nomenclature des sauvetages opérés de 1763 à 1817. Il ne constate pas moins de vingt navires ou vaisseaux tirés (leurs équipages) de détresse. Le nombre des hommes rendus à la vie dépasse trois mille.

A une époque plus voisine de nous encore, l'arrivée de M. Charlès à la cure de l'île de Sein apporta une nouvelle impulsion à ce dévouement passé pour ainsi dire à l'état de seconde nature. Les gens de l'île, tous pêcheurs de profession, tous marins dès l'enfance et habitués à se jouer du danger, étaient déjà sans doute d'inappréciables pilotes; ils étaient aussi des chrétiens charitables, et avaient fait leurs preuves d'abnégation. M. Charlès n'a pu que rendre meilleur ce qui était dès long-temps digne d'éloges; il l'a fait, et le résultat a dépassé ses espérances. Ces hommes, grossiers mais purs, possédés de cette foi ardente que les bourgeois de Brest appellent volontiers de la superstition (quand ils ne sont pas en péril dans le passage du Raz); ces hommes qui reçoivent, unique souvenir de la mère patrie, une maigre quantité de biscuit et de salaison pour compenser l'infécondité de leur sol, se vouent corps et âme à la noble tâche de secourir leurs semblables; ils veillent sans cesse, préparés à mourir s'il le faut; l'agriculture, la pêche, sont des occupations secondaires; sentinelles avancées de la civilisation qui les oublie, nous l'avons déjà dit, ils sont debout, jour et nuit debout! Que vienne la mer briser avec fracas sur la grève rocheuse, que mugisse la tempête au plus fort de sa rage, ils prient et ils écoutent. Ils prient afin d'obtenir la force qui vient de Dieu, et ils écoutent afin de saisir au loin le bruit du canon de détresse ou les clameurs étouffées des naufragés agonisans.

— Alerte! le canon a résonné dans la baie.

— Où?

— Sur le rocher de Tevennes, l'écueil fatal, autour duquel voltigent sans cesse les âmes des marins trépassés; alerte!

Une chandelle de résine s'allume dans chaque cabane; chaque porte s'ouvre; la plus hâtive à s'ouvrir est la porte du modeste presbytère.

Les hommes s'avancent vers le rivage, la corde du sauvetage en sautoir; à leur tête marche M. le *recteur*. Les femmes restent à genoux sur le seuil des cabanes; quelques unes, plus robustes ou moins timides, suivent leurs frères et leurs maris.

Et, s'il y a chance de salut, quelque faible qu'elle soit, pour les malheureux qui demandent pitié à Dieu et secours aux hommes, ils seront sauvés.

Des barques sont détachées, et bondissent déjà sur l'arête écumeuse de la lame; elles courent, elles cherchent comme le chien dressé par le chasseur. L'obscurité est profonde; les cris ont cessé; les barques, fatiguées par le flot, s'emplissent. Ne craignez pas que les intrépides marins se lassent. Quand la lame passe sur leurs têtes, ils font un signe de croix; quand leur embarcation grimpe au sommet de la lame, glisse et retombe comme si elle allait s'engloutir, ils disent un *Pater*, et vont toujours. Il semble qu'ils aient à tâche d'expier, par leur prodigieux courage, l'inhospitalité barbare de leurs aïeux.

Le jour vient; une barque manque à l'appel; une barque et un homme. Il y a une veuve et des orphelins qui pleurent. Mais l'équipage du navire a été sauvé : *De Profundis* et *Te Deum!*

Un soir, les insulaires virent le soleil disparaître à l'horizon, derrière une longue ligne de nuages couleur de sang. C'était pendant l'hiver de 1835.

— Dieu ait pitié de ceux qui sont en mer! dirent les vieillards; la nuit sera dure et le vent pousse à la côte.

Vers sept heures, la brise du large qui était restée molle jusqu'alors, fraîchit tout à coup. A huit heures il y avait tempête. Plusieurs navires avaient été en vue pendant le jour. Bientôt, de divers points de la baie, le canon d'alarme se fit entendre. Tout le monde était prêt; cette fois la tourmente avait été prévue.

Néanmoins on hésitait à mettre à l'eau les barques de pêche. La mer était affreuse, et d'ailleurs, auquel entendre? Les signaux de détresse arrivaient de trois ou quatre côtés à la fois.

Chaque minute augmentait la violence du vent; de mémoire d'homme on n'avait point vu à l'île de Sein une aussi effroyable tempête. Dieu sait pourtant si, en ce genre, la mémoire des insulaires est riche de souvenirs!

— Au large! mes enfans, dit enfin l'abbé Charlès; la Providence nous guidera.

Deux barques furent lancées; le saint prêtre sauta dans la première. La vague les rejeta à la côte. Par trois fois la même tentative fut répétée; impossible de franchir la lame; les gens de l'île durent prendre terre, et demeurer spectateurs oisifs, en face du drame mystérieux dont l'obscurité leur cachait les lugubres péripéties.

Peu à peu, les signaux de détresse se ralentirent; il était neuf heures; depuis vingt minutes la tempête seule rugissait au large. L'abbé Charlès fit agenouiller ses fidèles sur la grève.

— Prions, dit-il; quand tout secours humain est impossible, Dieu reste.

Au moment où il entonnait le premier verset du psaume funèbre, un coup de canon retentit si voisin, que toute l'assemblée tressaillit et se leva d'un commun mouvement.

— La lame est haute et la pluie épaisse, dit Michel Guilcher, l'un des pêcheurs; pourtant, j'ai vu la lueur du coup: j'en jurerais, ils vont toucher.

Une déchirante clameur couvrit l'instant d'après le bruit de l'ouragan. La prévision de Guilcher venait de se réaliser.

En même temps, à quelques centaines de pas du rivage, un fanal s'alluma. Dès lors, les insulaires connurent la position précise du navire naufragé. Ils unirent leurs voix et crièrent: Courage!

La tempête faisait fureur. Au premier éclair, le navire se montra tout entier; au second, l'avant seule parut au dessus des lames: l'arrière avait été brisé. Les insulaires crurent voir, à cette lueur fugitive, une douzaine de malheureux cramponnés aux bastingages.

Nous savons que les barques ne pouvaient tenir la mer; il fallait donc aviser à trouver un autre moyen. L'ardente charité du bon prêtre stimulait son imagination; mais la distance, si courte qu'elle fût, semblait infranchissable. Néanmoins, à tout hasard, M. Charlès et ses paroissiens se mirent courageusement à l'eau. Beaucoup furent rejetés, meurtris, dès l'abord. Au bout de quelques minutes, l'intrépide curé se trouva entre le navire et la côte, ballotté par le flot qui semblait redoubler de furie, et suivi seulement de trois braves, dont l'indomptable résolution avait triomphé de tous les obstacles (1).

Le plus malaisé restait à faire. L'espace qui les séparait encore du navire échoué, semé de rescifs à fleur d'eau, présentait l'aspect d'une immense chaudière en ébullition. La lame s'abattait là sans relâche; puis, déchiquetée par la dent des écueils, elle bondissait, se tourmentait, revenait choquer la vague qui lui succédait et s'élançait en gerbe écumante à une prodigieuse hauteur.

Les quatre sauveteurs s'étaient cramponnés au revers d'un rocher afin de prendre haleine. Leur repos ne fut pas long; ils entendaient de là les cris désespérés des malheureux en détresse.

(1) Jacques et Noël Milliner et Pierre-Michel Guilcher. — Nos lecteurs nous sauront gré d'avoir transcrit les noms de ces obscures et modestes héros.

Ici, nous nous reconnaissons incapable de décrire, même imparfaitement, la lutte qu'ils engagèrent contre la mer, et dont, Dieu aidant, ils sortirent vainqueurs. Pendant trois heures, ils combattirent. L'aîné des Milliner a dit souvent depuis que plus d'une fois il avait senti son courage faiblir dans cette épouvantable nuit. L'idée de sa femme et de ses enfans lui venait parfois, et alors il ne se sentait plus la force de mourir. Mais la voix et l'exemple de son curé le soutenaient. Ce dernier était toujours en tête, fendant la vague et gagnant à chaque instant un peu de mer. Moins vigoureux d'ordinaire que ses trois compagnons, il semblait, en ce moment suprême, posséder une force surnaturelle.

Vers minuit, après trois heures d'efforts et de luttes, les quatre sauveteurs atteignirent le rocher où restait cloué l'avant du navire. C'était un brick anglais: *la Bellissima*. Le brick avait huit hommes d'équipage et un passager. Ces malheureux, transis de froid et paralysés par l'épouvante, étaient incapables de se mouvoir.

Alors commença, de la part des quatre insulaires, un travail dont le récit paraîtrait fabuleux s'il n'était appuyé sur des pièces officielles. Le curé se mit dans l'eau jusqu'aux aisselles, sous l'avant du navire. Les deux Milliner et Guilcher s'échelonnèrent dans la direction de la côte. Les huit matelots anglais se laissèrent glisser du navire dans les bras du prêtre qui les passait à son voisin; celui-ci les soutenait quelques pas et les donnait au troisième: ainsi de suite.

Et cette incroyable tâche se répéta dix fois, vingt fois peut-être du navire au rivage. Chaque fois, les naufragés étaient déposés sur un rescif; puis la chaîne s'établissait un peu plus près de terre. La marée se retirait par bonheur, sans cela, tant d'admirable charité fut restée vaine (1).

Enfin, ils atteignirent le rivage. Pas un seul homme n'avait péri. Les Anglais, délivrés d'une mort certaine, se répandaient en actions de grâces, tandis que les habitans de l'île étaient presque honteux de n'avoir pu seconder leur curé. Les naufragés trouvèrent au presbytère et dans les cabanes une pauvre mais généreuse hospitalité.

D'habitude, les belles actions des habitans de Sein restent obscures et inconnues comme eux-mêmes. Mais ici, le dévouement avait été trop extraordinaire pour demeurer caché. Arrivés à Audierne, les marins anglais parlèrent; à Brest, ils parlèrent encore, et l'administrateur de la marine écrivit au saint prêtre pour le féliciter et lui demander un rapport.

Ce rapport fut fait, puis les choses en restèrent là. C'est la marche ordinaire.

Il fallut que des gens de Paris se mêlassent de cette affaire pour qu'une récompense minime fut enfin octroyée à ces héroïques et modestes pêcheurs. Ils s'étonnèrent; c'était la première fois qu'on daignait s'occuper d'eux. Ils se réjouirent, mais leur joie fut mêlée d'affliction. M. Charlès, cet homme de Dieu qu'ils entouraient de tant de respect et d'affection, cet homme qui avait encouragé, soutenu et partagé leur périlleuse abnégation, n'était point compris dans la récompense; son nom n'était pas même prononcé.

Quelques lignes du rapport de M. A. Gréhan à la *Société centrale des naufrages*, nous donnera le secret de cet oubli.

« Un fait remarquable, dit M. A. Gréhan, et qui mérite d'être signalé, c'est que le digne M. Charlès, dont la modestie égale le dévouement, lorsqu'il fit connaître la conduite de Milliner et de Guilcher, ne fit aucune mention de lui-même.

(1) Voici les propres termes du rapport du commandant de *la Bellissima*. « Ces braves, le recteur en tête, formèrent la chaîne..... Dans l'eau jusqu'au cou, repoussés par les vagues, ils ne purent réussir qu'à environ minuit... Presque épuisé par le froid et la fatigue, nous nous laissâmes couler un à un entre leurs bras, et ils nous traînèrent par dessus des rochers que peu d'entre nous auraient pu gagner sans leurs secours. »

(La France maritime).

« Quand l'administrateur de la marine à Audierne en eut connaissance, *ce recteur le pria instamment de ne point parler de lui.* »

C'est, en effet, une circonstance remarquable et qu'on pourrait nommer étrange, s'il ne s'agissait d'un prêtre. M. Charlès n'a fait que comprendre comme il faut sa mission ici-bas : dévouement silencieux et sans bornes.

Nous dirons, en terminant, que M. l'abbé Charlès a reçu de la Société des Naufrages, une médaille d'or. Ce témoignage d'estime l'a trouvé, dit-on, plein de reconnaissance et d'humilité. Pour continuer sa chrétienne et sublime tâche, il n'avait pas besoin de cette offrande; et néanmoins, il est consolant de penser que ce saint homme n'aura point accompli sa carrière, sans recevoir une marque de l'admiration excitée par son infatigable et périlleuse charité.

Paul Féval.
(Union catholique.)

SCIENCES.

Télégraphe de jour et de nuit. — M. Vilallongue avait soumis à l'examen de l'Académie un télégraphe de jour et de nuit. Ce système nouveau a été approuvé par l'Académie, sur les conclusions du rapporteur M. Mathieu.

Comète de Einck. — M. Arago a annoncé que M. Galle, de l'observatoire de Berlin, est parvenu à signaler la comète à courte période de Einck, que l'on n'espérait pas pouvoir observer cette année dans notre hémisphère. La position reconnue par M. Galle ne différait que d'une minute de celle que M. Einck avait indiquée dans l'éphéméride.

Dépression du sol de la Palestine. — M. Busiger vient de refaire tous les calculs relatifs à cette question tant controversée. Il les a établis sur des nivellemens barométriques, qui n'admettent aucun doute, et qui sont communiqués à l'Académie par MM. de Humboldt et Arago. Il en résulte un fait des plus surprenans, à savoir, que le niveau de la mer Morte est au moins de 219 toises, et la ville de Jéricho, au moins de 115 toises, *au dessous* du niveau de la Méditerranée. Il y a donc en Palestine une dépression énorme du sol. Ce fait fournira des données importantes, non seulement à la géographie physique, mais aussi à l'histoire profane et sacrée.

Propriété qu'ont les huiles de calmer les flots. — Ce fait fut connu et mis en pratique dans les temps les plus reculés par les navigateurs et les pêcheurs des différentes nations, bien avant que les physiciens ne s'en fussent occupés. M. Van Beeck, dans le mémoire qu'il soumet à l'Académie, s'est efforcé de réunir toutes les notions qu'il a pu recueillir sur ce sujet intéressant.

Il passe successivement en revue les auteurs anciens et démontre que Pline, Aristote, etc., ont parlé de ce phénomène.

Ce fut seulement au milieu du siècle passé que Benjamin Franklin étudia cette propriété extraordinaire de l'huile, qu'aucun savant n'avait tenté d'expliquer. Ce physicien, dans le cours d'un voyage qu'il entreprit en 1757 avec une flotte de 96 voiles, observa, par un vent frais, que le sillage de deux vaisseaux restait très uni, tandis que celui des autres était violemment agité. Il en exprima sa surprise au commandant du bâtiment sur lequel il se trouvait, qui lui répondit, en explication de ce phénomène, comme si c'eût été une chose vulgairement connue, que les cuisines des deux navires avaient probablement fait écouler de l'eau grasse qui s'était ensuite répandue autour d'eux.

Dès lors Franklin prit la résolution de faire lui-même des expériences sur ce fait curieux. Il prit tant de plaisir à ces expériences qu'il fit disposer la pomme de sa canne de manière à pouvoir y introduire de l'huile, et dans ses promenades, lorsque l'occasion s'en présentait, il en faisait usage pour apaiser les vagues sur des nappes d'eau d'une assez grande étendue.

Pendant une expérience qu'il fit dans les environs de Londres, il vit que l'eau d'un étang présentant une superficie de 2023 mètres carrés environ, devint aussitôt unie comme une glace dès qu'on y eût répandu une seule cuillerée d'huile du côté de l'étang où les vagues commençaient à se former sous l'influence d'un vent assez fort.

M. Van Beeck raconte plusieurs des expériences faites à Londres par Franklin, et, dans plusieurs localités, sur les eaux de la mer. Constamment un calme très remarquable survenait après que de l'huile avait été jetée dans la mer : ce calme durait pendant un temps assez long sur des surfaces très étendues. On constata que les huiles végétales opéraient mieux et plus promptement que les huiles animales.

Comme application, Franklin disait qu'un vaisseau, en versant une quantité considérable d'huile au milieu des flots pendant une tempête, pourrait, en suivant ses traces devant le vent, se mettre à l'abri des vastes vagues et des brisans.

En Russie, les faits annoncés par Franklin ont été vérifiés et reconnus. Les dernières expériences sur ce sujet ont été faites en Hollande, en 1837 par M. de Leenw; les résultats obtenus ont été en tout point conformes à ceux qui ont été annoncés en Russie.

L'auteur du mémoire transcrit avec détail tous les documens qu'il a rassemblés sur ce phénomène bien connu déjà; il s'efforce ensuite de donner une explication de cette propriété singulière de l'huile. Une commission examinera le travail de M. Van Beeck et en rendra compte à l'Académie.

Recherches sur le diluvium septentrional. — Ce phénomène a été l'objet des études savantes de M. Durocher. Le mémoire où il a consigné le résultat de ses investigations a été lu à l'Académie des Sciences par M. de Beaumont, pendant plusieurs séances. Les études de M. Durocher acquièrent un haut degré d'intérêt, si on les rapproche des savantes observations faites d'abord par MM. de Saussure, de Pallas, Buch, reprises depuis par MM. Charpentier, Agassiz, Sefstrom. Toutes les parties du continent qui ont subi le *diluvium* du Nord ont été explorées par M. Durocher. Dans cet immense espace se trouvent les îles Féroé, le Spitzberg, les côtes septentrionales et le plateau de la Laponie, la Finlande, l'intérieur de la Russie et de la Pologne, le Danemark et le nord de l'Allemagne. Nous sommes forcés de nous contenter d'indiquer ici les points saillans du système auquel M. Durocher s'est arrêté, pour expliquer le transport des blocs, connus sous le nom de *blocs erratiques*, à de grandes distances des montagnes dont ils ont fait partie. Le savant voyageur reprend une hypothèse, déjà mise en avant par quelques géologues anglais, d'après laquelle on suppose que les blocs, enveloppés par des glaces et entraînés par elles, en ont suivi le courant jusque sous des latitudes inférieures, phénomène qui se voit ailleurs, quoique sur une plus petite échelle, dans les eaux de l'Amérique du Nord.

M. Durocher examine ensuite quelle est la cause des stries, dont les traces se remarquent encore sur les roches transportées. Le vaste glacier, par lequel les roches auraient été enveloppées, serait-il la cause de ces érosions; ou bien, tous ces effets si extraordinaires auraient-ils été produits par des courans rapides, entraînant des pierres et des sables? D'après M. Durocher, tout ferait supposer l'existence de courans qui auraient sillonné la partie méridionale de la Suède : les détritus des montagnes, entraînés par ces courans, auraient creusé sur les rocs *erratiques* les stries que l'observation a fait reconnaître. A mesure que le mouvement d'impulsion diminuait, on éprouvait

quelque obstacle; ces détritus formaient des dépôts en bandes alongées, dont on retrouve encore les traces.

D'après l'opinion de M. Durocher, une grande masse d'eau, partie des régions polaires, et, selon toute apparence, accompagnée de glaces, serait venue inonder les contrées septentrionales, depuis le Groenland jusqu'à la chaîne des monts Ourals; le courant de ces eaux aurait entraîné une partie des montagnes, polissant la surface des blocs, y traçant des sillons et des stries. On voit que cette hypothèse diffère de celle qui a été adoptée par quelques savans anglais et dont nous avons donné tout à l'heure l'explication. Les travaux de M. Durocher et le rapport de M. de Beaumont méritent les plus grands éloges.

Chaleur naturelle des animaux dits a sang froid. — Il résulte des expériences de MM. Flourens et Becquerel, que l'expression d'animaux à sang *froid* est fausse dans un sens absolu, et que, par exemple, les reptiles, les batraciens, et même les insectes, ont tous une chaleur propre plus ou moins considérable.

Crane humain pétrifié. — M. Leschener (de Freiberg) a montré, à la réunion des mineurs allemands, réunis à Freiberg, un crâne humain pétrifié qu'il avait trouvé dans la collection de feu M. Teschen, mais sans nulle indication. M. Kersten a soumis cette pièce à quelques recherches chimiques, dont voici les résultats.

100 parties de la matière de ce crâne sont composées de:

46,15 substance organique semblable à la houille; 41,90 oxyde de fer et oxyde de manganèse très abondans en acide phosphorique; 9,00 eau, 2,40 matières terreuses insolubles dans les acides; traces de sulfate de chaux. — Total, 99,45.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

28 février. — Plusieurs journaux publient, d'après un feuilleton qui n'a rien avancé que *de visu*, l'article suivant :

« On s'entretient fort depuis quelques jours, dans *la haute société* des « *lions* et des *lionnes*, du fameux *bal Chicard* qui aura lieu dans peu « de jours. Les billets, qui coûtent dix francs, sont *fort recherchés*, et « se vendent *avec prime* à la Bourse. Le style de ces billets mérite d'être « conservé ; il peut servir à l'histoire des *mœurs élégantes* de notre « époque :

« Bal *feu* Chicard et *pittoresquement* masqué.
« Tenue CANAILLE de rigueur.
« Il y aura BÉQUILLADE.
« Jeudi 3 mars, à dix heures.
« Prix : 10 BALLES. — On paie d'avance.
« Les FÈES à volonté. — Salons Deffieux.
« La musique sera *bête aux veines*.
« Les MUFFLES et les PÉQUINS seront rejetés.

« Nous faisons grâce du reste qui, autant que nous avons pu com- « prendre cet *argot* de Bicêtre et des Porcherons, ne peut pas être mis « dans un journal. »

— La ville de Prades a été frappée d'une horrible épouvante, le 15 de ce mois. Un cirque de circonstance réunissait un grand nombre de spectateurs, venus pour visiter la ménagerie de Mme Poisson qui, selon sa coutume, s'était introduite dans la loge des tigres après avoir fait la visite de celle du lion. L'un des tigres, âgé de trois ans, dont le froid excessif avait sans doute aigri le caractère ordinairement très doux, se précipita sur cette dame et la blessa grièvement au visage. Sur sa demande, on s'empressa d'ouvrir la loge, et le tigre profita de cette circonstance pour s'élancer dans le cirque. On conçoit l'effroi des spectateurs et le désordre qui en fut la conséquence.

Le tigre sortit alors par une des ouvertures pratiquées à la hâte pour faciliter la sortie, mais, monté sur un énorme amas de neige, il donna heureusement le temps à la population de s'armer, et un coup de feu le terrassa sans le tuer. Le chien du cirque le tint en arrêt, et l'on s'en rendit maître.

1er mars. — Samedi dernier, des ouvriers étaient occupés, entre Brunoy et Montgeron, à extraire de la pierre meulière destinée aux fortifications; ils faisaient usage de la mine, et dans un moment où l'explosion avait dépassé le terme calculé, sans se faire entendre, ils supposèrent que la mèche s'était éteinte et s'avancèrent à trois pour disposer de nouveau ce qui manquait.

La mèche, en effet, n'était plus enflammée, et pour en replacer une autre, l'un d'eux introduisit dans le trou qui reçoit la charge une aiguille en fer. Mais pendant qu'il faisait cette opération, la mine éclata tout à coup, et il fut tué. Ses camarades ont été aussi atteints, et leurs blessures sont très graves. Il paraît que l'aiguille de fer a rencontré un caillou et fait jaillir un étincelle qui a déterminé l'explosion.

2. — Il est arrivé de Toulouse à Bordeaux, dit une lettre de cette ville, une voiture en tôle fort commode. Les roues de derrière sont en partie cachées, et l'intérieur est une chambre fort élégante, où l'on trouve un lit avec alcôve, quatre chaises, une commode, une table à jeu, et enfin un caveau pour le vin et les vivres. Cette voiture-maison a huit fenêtres à persiennes.

— Les travaux du port de Cette, se continuent avec activité, dit une lettre de cette ville. Il y a quelque jours, une partie de l'élite de la population de Montpellier s'était rendue à Cette pour voir lancer à la mer l'un des musoirs qui doivent former la passe approfondie du port. Le musoir est un grand cône en bois, de forme ronde et d'une grande capacité, qui sert ensuite de caisse pour recevoir la bâtisse hydraulique nécessaire.

Un second musoir est en construction et sera lancé d'ici à quelques mois. Le premier usage qui en fut fait dans le génie des constructions maritimes, eut lieu en 1783, à Cherbourg, lorsque Louis XVI songea à fonder ce port, qui eût été, suivant ses désirs, ce qu'est aujourd'hui Toulon dans la Méditerranée.

3. — M. l'abbé Audierne vient de déposer dans le musée de Périgueux, de la part de l'évêque de cette ville, une hache de sauvage. Cette hache, longue de 18 centimètres, est adaptée à un manche de bois très léger et d'une longueur de 90 centimètres. Elle est en basalte, d'un poli remarquable, avec un tranchant d'une conservation parfaite. Sa forme diffère essentiellement de celles de nos haches celtiques. Les liens qui l'assujettissent sont en roseaux admirablement tressés, et le manche lui-même est scuplté d'un bout à l'autre.

Cette hache rappelle de touchans souvenirs. Elle fut apportée en France par son éminence le cardinal de Cheverus, qui, l'ayant reçue des sauvages qu'il évangélisait, voulut toujours la conserver comme un gage d'affection.

4. — Un vieux plan représentant la ville de Lyon du temps de François Ier et de Henri II, découvert au fond d'une armoire des archives municipales, vient d'être restauré avec une grande habileté par M. Dignoscio, d'après les ordres du maire de cette ville. Ce plan, d'un grand prix pour l'histoire, paraît être le modèle qui a servi au père Ménétrier pour celui qu'il a mis à la tête de son histoire consulaire de Lyon. Sa grandeur, qui est d'un mètre dix-huit centimètres de hauteur et de deux mètres vingt-deux centimètres de largeur, a permis de reproduire le relief de toutes les maisons, des édifices publics, des fortifications de la ville et d'une foule de détails d'un haut intérêt,

---

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.

13e Année. — N° 14. Jeudi 10 Mars 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vte DE TESSIÈRES-BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

LE CABINET DE LECTURE paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

Au présent numéro est jointe une lithographie.

UN DÉSERTEUR EN ALGÉRIE.

Tunis, le 15 septembre 1841.

Mon cher Edouard,

Je crois que le moment n'est pas encore venu d'explorer l'intérieur de l'Algérie. et je vous engage à ne pas courir les hasards d'une excursion par trop périlleuse. Vous avez une fausse idée des dispositions des Arabes et des Kabyles; la civilisation procède plus lentement que votre imagination trop méridionale, elle n'a pu encore s'ouvrir aucune voie à travers les tribus de l'intérieur; c'est à peine si son contact avec les indigènes voisins de nos postes a pu refroidir le fanatisme musulman; son influence est presque imperceptible. Il y a cinq cents déserteurs européens dans l'intérieur de l'Algérie; ils y sont malheureux, mais leur passage laissera des traces, croyez-le bien, et ce sont eux qui planteront les premiers jalons de la civilisation future. Attendez les effets de leurs travaux. Ce qui a le plus fait d'obstacle à la propagation de nos mœurs dans les tribus arabes, c'est précisément que ces mœurs sont vicieuses, et que nous sommes, sous plusieurs rapports, presque inférieurs aux peuplades demi-sauvages de l'Afrique.

Pour que vous sachiez bien quel est le sort réservé aux Européens qui tombent au pouvoir des Arabes, permettez-moi de vous répéter le récit tout simple et naïf des tribulations d'un pauvre Allemand qui déserta de la légion étrangère, croyant, sans doute, trouver un Eldorado dans les montagnes de Zamorah, ou courant, bercé par ses rêves, vers un poste d'émir. Vous verrez ce qu'il a trouvé à la place des objets de son ambition. Cet homme a pris du service dans la cavalerie régulière du bey de Tunis; il est intelligent, et je crois que l'on peut compter sur l'exactitude des faits qu'il m'a racontés. Je le laisse parler, afin que son récit conserve toute sa candeur.

Je servais, me dit-il, dans l'armée prussienne, lorsque des Français m'engagèrent à déserter et à me rendre avec eux en Afrique, où nous attendaient la fortune et une position brillante. Séduit par ces promesses je partis, et j'entraînai même plusieurs de mes camarades. On nous donna quelque argent, comme prime d'encouragement; notre voyage nous fut léger, car nos têtes exaltées par les châteaux en Espagne qui se renouvelaient sans cesse, nous faisaient oublier les fatigues et les ennuis d'une longue route; mais, combien de déceptions nous attendaient à Alger. Au lieu de trouver l'abondance et les richesses qu'on nous avait montrées en perspective, il nous fut à peine possible d'acheter quelques provisions; nos épargnes eurent bientôt disparu, et force fut d'entrer dans la légion étrangère; là commencèrent nos malheurs.

Quelques jours après la prise de Bougie, mon bataillon, composé de Polonais, d'Autrichiens et de Prussiens, fut envoyé dans cette ville. En quittant Alger, il me semblait que notre position allait s'améliorer; c'était encore une illusion: elle s'évanouit promptement. Placés sur le pont d'un navire, nous eûmes à supporter dans une complète immobilité la pluie et le froid. En débarquant, nous trouvâmes la ville en ruines, il n'était pas resté un habitant, et la garnison était presque affamée. Enfin, on s'établit, comme on put, dans les maisons abandonnées. C'était le 28 janvier 1834. Le lendemain et les jours suivans, il y eut quelques

affaires assez chaudes avec les Arabes qui devenaient de plus en plus audacieux. L'état d'hostilité ayant suspendu les relations avec l'intérieur, les provisions manquèrent bientôt; on en attendait d'Alger, mais les vents contraires empêchaient les navires d'arriver. Un service pénible, le manque de pain et les mauvais traitemens que nous éprouvions de la part des chefs, tout cela excitait un mécontentement général qui eut pour résultat un assez grand nombre de désertions. On ne pouvait guère s'attendre à une pire situation chez les Arabes; puis, quelques vagues espérances, des rêves d'ambition me portèrent à fuir aussi le drapeau français ; j'avais fait une première sottise en quittant mon pays, j'en fis une plus grande en me livrant aux Arabes.

Le 29 mars, à dix heures du soir, je quittai Bougie, emportant quelques provisions, et, laissant à droite le Gouyara, je me dirigeai vers l'intérieur par la gorge étroite que forme cette montagne. Dès que le jour parut, je cherchai dans les broussailles un endroit caché pour me dérober à tous les regards ; je voyageai ainsi pendant soixante-dix heures, exposé la nuit aux bêtes féroces et le jour à la fureur des indigènes. Cependant, les vivres étaient épuisés, et il fallait songer à aborder les Bédouins sous peine de mourir de faim.

Je sortis donc de ma cachette au crépuscule, et ayant aperçu un douar, j'y courus résolument; mais, avant de l'atteindre, la nuit me surprit, et je fus tellement effrayé par l'aboiement de quelques centaines de chiens, que je m'éloignai de ce village. J'ai su depuis qu'il faisait partie de la tribu de Beni-Messaoud, placée à environ quarante-huit kilomètres de Bougie, et qu'il s'appelait Tremry. Je m'étais à peine remis en route que le terrible rugissement d'une bête féroce m'arrêta ; je me trouvais près d'un arbre, et j'y grimpai ; la faim avait affaibli mes jambes, et je résolus de passer la nuit sur ce lit incommode.

Adieu mes rêves dorés. La faim et la cruelle position dans laquelle ma faute m'avait placé firent naître dans mon esprit les plus noires réflexions ; j'aurais voulu mourir, mais les sentimens religieux, l'aspect d'une mort lente, car je n'avais plus d'armes pour me détruire, éloignèrent l'idée du suicide, et je goûtai quelques heures de repos.

Je fus éveillé au point du jour par un son qui m'effraya plus encore que le rugissement des bêtes féroces, c'est-à-dire par des voix d'hommes; deux Arabes bien armés étaient à une petite distance et se dirigeaient vers l'arbre qui me servait d'asile ; l'un d'eux m'aperçut, et prompt comme un chasseur qui voit une pièce de gibier, il m'ajusta avec son fusil ; je demandai grâce par paroles et par gestes ; il me fit signe de descendre, j'obéis immédiatement ; j'avais faim et froid, je tremblais, et je croyais que ma dernière heure était venue. Lorsque les indigènes virent que j'étais désarmé, ils me touchèrent la main en signe d'amitié et m'invitèrent à les suivre. J'ai su depuis qu'ils m'avaient pris d'abord pour une bête sauvage. Nous arrivâmes, après avoir parcouru environ trois kilomètres, à un endroit où se tenait un grand marché ; il y avait déjà beaucoup de monde; les affaires paraissaient très actives, mais à mon arrivée les marchands abandonnèrent leurs denrées pour venir m'examiner avec une curiosité indiscrète et importune.

Les deux individus qui m'avaient amené revinrent bientôt, et je leur fis comprendre combien j'étais mal à l'aise, et mes gestes leur annonçaient en même temps que j'avais faim ; je fus alors conduit dans une mauvaise barraque, espèce de grange ouverte à tous les vents, et l'on m'apporta des provisions pour trois jours ; je croyais être débarrassé des importuns ; mais j'avais à peine apaisé ma faim, que la foule vint encore m'importuner ; mon uniforme, mes cheveux, tout était pour eux un sujet de curiosité ; j'étais harassé, j'avais besoin de repos, et je tâchais cependant de ne pas paraître contrarié et de me faire un air gracieux.

Je fus enfin accosté par un Arabe qui savait quelques mots de français, et qui, à l'aide de la langue franque, put causer avec moi. Je ne puis vous dire avec quelle joie j'entendis prononcer des mots que je pouvais comprendre. La conversation passa bientôt des phrases de politesse à un entretien sérieux et je puis dire lugubre ; mon bonheur fut de très courte durée.

— Je suis très fâché, me dit mon interlocuteur, d'être le messager de mauvaises nouvelles ; vois ce yatagan tout neuf, il m'a été confié par les habitans de ce douar pour séparer ta tête de ton corps, et ce vase doit la contenir, ajouta-t-il lentement en me montrant un ustensile en terre qui paraissait sortir du four du potier.

Il est plus facile de se représenter ce qui se passait en moi, pendant que l'Arabe parlait, que de l'exprimer. Je rappelai toutes mes forces, car il me sembla tout d'abord que je devais mourir avec courage, pour prouver à ces barbares que la mort n'effrayait pas un Européen ; je demandai si la sentence était irrévocable, et je priai mon bourreau de ne pas différer l'accomplissement de sa mission. Il répondit que je pourrais dormir tranquillement parce que l'exécution n'aurait lieu que le lendemain matin; il me témoigna de nouveau tout le chagrin qu'il éprouvait d'avoir été choisi pour ce sacrifice, puis il fit sortir tout le monde et me laissa seul. Je réfléchis alors sur ma situation ; j'adressai quelques prières au ciel, et pendant que mon esprit était agité de mille pensées, qu'il me reportait dans ma patrie, au sein de ma famille, mon corps céda au sommeil, et je reposai quelques instans.

Au lever du soleil, ma case se remplit d'indigènes, hommes, femmes et enfans; à six heures, on me conduisit à la place du marché où se trouvait déjà un grand concours de monde; je m'attendais à chaque instant à voir paraître mon bourreau ; mais, vers les dix heures, je vis venir à moi un vieux derviche qui, avec un long bâton, frappait le peuple pour se frayer un passage. En m'abordant, il prit mon schako et le jeta au loin, il me prit par la main et me conduisit au pied d'un arbre où il me fit asseoir ; il enveloppa ma tête d'un turban, me dépouilla de mes habits et les remplaça par le costume du pays. Ce saint prêtre me lava ensuite les pieds et les mains ainsi que le pratiquent les mahométans avant la prière, puis il leva ma main droite vers le ciel et me fit répéter ces mot : *laila allah Mohamed rasool allah*, c'est-à-dire : il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. Enfin, il me serra dans ses bras avec effusion, et prononça quelques mots qui furent traduits par le pretendu bourreau de la veille, et qui signifiaient ceci : Maintenant, vous êtes mon frère, ne craignez personne ; car ceux qui vous feront du mal, ou qui vous diront des paroles offensantes, seront maudits. Ayez donc bon courage. — On avait cru faire de moi un sectateur de Mahomet, et certes je n'étais rien moins que cela.

Mon bourreau de la veille avait-il voulu se jouer de moi, en me menaçant de son yatagan, avait-il voulu m'effrayer pour qu'on me trouvât plus docile, ou bien le derviche m'avait-il sauvé la vie en proposant de me convertir à l'islamisme, c'est ce que je n'ai jamais pu savoir; mais, dès ce moment, les gens de la tribu et du dehors se montrèrent bons pour moi.

Je restai dans ce douar assez long-temps pour comprendre et parler l'arabe.

Cependant, la nouvelle de la prise de Bougie s'était répandue dans l'intérieur; le scheik de la tribu appela tous les hommes aux armes. Un marabout se présenta au milieu d'eux, et les excita avec une espèce de frénésie à combattre ces infidèles, leur rappelant les honneurs et les plaisirs dont ils jouiraient dans les cieux s'ils étaient tués dans les combats. Il récita, en psalmodiant, une des strophes de cette ode arabe de Bouteldja, qui a une grande vogue et que j'ai copiée plus tard :

« Le moment est venu où chacun de nous doit faire le sacrifice de sa vie, le fort aussi bien que le faible. Celui-là seul qui met tout son espoir dans les biens de ce monde trompeur n'osera pas affronter les dangers et rechercher les palmes du martyre qui ont déjà couronné un grand nombre de nos frères étendus sur l'arène sanglante, les uns morts, les autres glorieusement mutilés. Depuis le jour de leur naissance, ils étaient prédestinés à ce bonheur, et leurs péchés devaient leur être ainsi pardonnés. A l'instant du martyre, les portes du paradis leur sont ouvertes. Des places marquées d'avance dans les hiérarchies célestes réservent aux guerriers, morts dans la guerre sainte, tout ce qu'ils peuvent désirer d'honneur et de bien parmi les élus.

« O toi! qui peux me comprendre, comment te décrire ce ciel de délices? Le paradis est brillant de splendeur et les houris s'y épanouissent; elles se livrent dans les harems éternels aux plaisirs du bain et de la parure. Comment te décrire leurs palais ornés de damas vert, le luxe de leurs vêtemens et leur beauté impérissable (1)? »

On se disposa à partir, et le lendemain, avant le lever du soleil, 2,000 hommes environ, fournis par tous les douars des environs, se mirent en marche, les uns à pied, les autres montés sur des chevaux, des mules, des chameaux et des ânes; on ne se serait pas douté que ce fût là un corps d'armée. Je faisais partie des fantassins.

En arrivant près de Bougie, un camp fut installé au pied des montagnes qui nous cachaient la ville; le lendemain, les fantassins montèrent au marabout de la Gouyara, les cavaliers restèrent dans la gorge; le combat s'engagea, et il fut d'abord assez opiniâtre; mais, dès que les Arabes se virent assaillis par une grêle de balles et de mitraille, et entourés de cadavres, ils furent saisis d'une terreur panique.

— Eh quoi! disaient-ils à leurs derviches, vous nous aviez promis que Sidi-Aly devait combattre les infidèles avec sa grande épée, et vous nous avez trompés. C'est votre faute si un grand nombre de nos braves guerriers sont tombés sous les balles des infidèles, et restés entre leurs mains. Que leur sang retombe sur vos têtes!

Cependant, les Arabes profitèrent de l'obscurité de la nuit pour aller chercher les cadavres de leurs camarades, qui furent religieusement enterrés par leurs parens.

Les prêtres ou marabouts firent de nouveaux efforts pour exciter les Arabes à venger la mort de leurs amis mais, tout fut inutile. Alors un vieillard, qui pouvait bien être âgé de quatre-vingt-dix ans, prit un gros bâton, le bénit, et s'en servant comme d'un fusil, il l'ajusta dans la direction de Bougie, puis battant des mains en signe de joie, il dit au peuple: Maintenant, tous les infidèles sont morts; Sidi-Aly, le lieutenant de notre prophète, les a exterminés; Dieu s'est déclaré pour nous; rentrons tranquillement dans nos douars. Cette jonglerie terminée, on s'assit sur l'herbe pour prendre quelque nourriture, après quoi chacun prit le chemin de son douar.

J'étais depuis plusieurs mois dans la même tribu, et l'on me considérait comme membre de cette peuplade; je parlais l'arabe assez pour me faire comprendre; j'étais heureux autant qu'on peut l'être loin de sa patrie et dans un pauvre pays; mais il semble qu'une fatalité, contre laquelle je ne pouvais lutter, s'attachait à moi, et me poussait toujours à quelque nouvelle sottise. Un jour, j'étais allé au marché, suivant mon habitude, et je me liai avec un Arabe, nommé Farhal-Ben-Mosa, dont la physionomie franche et avenante m'inspira tout d'abord la plus grande confiance; il était de Chifza, petit village à trois journées de Tremry: j'acceptai la proposition qu'il me fit de partager son gîte et sa table, et trois jours après j'étais installé chez lui. Malgré mon costume mahométan, on reconnut mon origine, et j'eus bientôt autour de moi tous les habitans du village, avides de voir un chrétien nouvellement converti à l'islamisme.

Le soir, comme j'étais assis devant la cabane de mon hôte, plusieurs vieillards se réunirent autour de moi et m'accablèrent de questions sur les mœurs, les usages, les cérémonies religieuses des infidèles; je leur répondis de mon mieux. Un vieux marabout montrait surtout un grand désir de s'instruire; il fut interrompu par la voix du Muezzin qui appelait les fidèles à la prière; chacun se leva et fit ses dévotions; j'essayai de les singer. Après la prière, le marabout revint près de moi, et m'invita à réciter le *Credo* musulman, ce que je fis; il fut si satisfait, qu'il me serra affectueusement dans ses bras, et me supplia de loger chez lui tant que je resterais à Chifza.

Pour me prouver tout le plaisir qu'il avait à me recevoir, il me conduisit immédiatement chez lui, et m'y retint par son affabilité et ses attentions multipliées. Il employait une grande partie de la journée à m'enseigner les dogmes de la religion musulmane.

Mais, je ne fus pas peu surpris un matin de trouver la maison remplie d'hommes et de femmes et d'apprendre qu'ils étaient rassemblés pour assister à une cérémonie dont le nom seul me fit frémir; il s'agissait de compléter ma prétendue abjuration par la circoncision. Il y allait, me dit-on, de la vie, et force fut de se résigner; les femmes assistèrent à cette cérémonie, mon nom de Kuger fut échangé contre celui de Mohamed ben Abd-Allah, et, chose singulière, c'est ce nom que je porte encore.

Du reste, dès ce moment, je jouis d'une certaine considération; on me classa après les Thalebs, et le bas peuple ne tarda pas à me considérer comme un saint lorsque je lui indiquai des remèdes contre certaines maladies. Bientôt on vint de trois lieues à la ronde pour me consulter. A peine avais-je guéri quelques malades, qu'on me conduisit près des ruines d'une ancienne ville où, disait la tradition, se trouvaient enfouis d'immenses trésors que par ma puissance je pourrais découvrir. Reculer eût été me perdre; je compris ma position et je me tirai assez adroitement de cet embarras. Après avoir feint d'adresser ma prière à Dieu, je restai environ une demi-heure étendu sur une pierre, sur laquelle était gravée une inscription latine, comme pour écouter ce qu'on me disait du sein de la terre; enfin je déclarai que le trésor resterait encore caché vingt-cinq ans, qu'au bout de ce temps, un pauvre jeune homme serait assez heureux pour le découvrir, et que ce jeune homme deviendrait leur chef. Ces pauvres gens se montrèrent satisfaits de ma prédiction, et mon crédit ne fut pas ébranlé.

Quelques jours après cet événement, un autre déserteur arriva à Chifza; c'était un Allemand; il vivait chez les Arabes depuis deux ans, en vendant des remèdes contre les maux d'yeux, et des drogues qui devaient garantir le corps de l'atteinte des balles et des boulets; il aurait été tué depuis long-temps s'il avait refusé aux indigènes ignorans du désert ces especes de philtres qui doivent les préserver de tous les maux.

Ce déserteur avait été dans son origine très malheureux. Maltraité par les Arabes, forcé de faire de longues courses à pied, sous un soleil brûlant, sans souliers, et presque sans vêtemens, abîmé de coups lorsqu'il refusait de marcher, ne recevant qu'une nourriture grossière et insuffisante, il lui fallut une énergie, plus qu'humaine pour ne pas succomber. Dans les douars, il était donné en spectacle aux femmes et aux enfans qui lui jetaient des pierres et des immondices. Enfin, il échut à un cheick qui se montra à son égard plus humain que les gens de sa peuplade et insensiblement il parvint à la position misérable, mais tranquille, d'empirique.

Deux jours après son arrivée, nous nous décidâmes à parcourir ensemble le Haut-Atlas pour voir s'il ne serait pas possible de faire quelques opérations commerciales. Afin de voyager en toute sécurité, chacun de nous prit un habit de derviche, et ainsi affublés du costume d'hommes respectés, comme des saints, par les mahométans, nous prîmes la route du sud.

Nous étions très bien accueillis dans toutes les tribus que nous traversions; partout l'hospitalité nous fut généreusement accordée; chemin faisant, nous rendions quelques services, en pensant des plaies, ou en distribuant des remèdes qui ne pouvaient du moins être malfaisans. Nous rencontrions parfois des gens de mauvaise mine, des voleurs qui vont pillant et rançonnant les Arabes, mais nos costumes leur inspiraient assez de respect pour qu'ils passassent sans nous dévaliser, ni nous molester. Après six petites journées de marche, le hasard nous fit arrêter dans une tribu placée sous l'administration du cheick Ben-Samoun, qui avait eu quelques relations avec les Français, et qui nous accueillit avec de vives démonstrations d'amitié. Il fut surpris de voir des renégats sous l'habit de derviche, et nous demanda le motif de cette transformation; je lui répondis que c'était pour notre sûreté.

— Rien, dit-il, ne surpasse la sagesse des Européens. Cependant,

(1) Traduction de M. Azéma de Montgravier, capitaine d'artillerie, archéologue.

ajouta-t-il, vous n'avez rien à craindre ici, et vous pouvez prendre d'autres habits, si vous le jugez convenable.

Il nous envoya au bain, et à notre retour dans sa tente, il nous offrit des burnous tout neuf; il nous traita avec bonté, et lorsqu'il apprit que nous désirions continuer notre voyage, il nous donna une lettre pour un de ses amis, chef d'une puissante tribu, qui demeurait à Medianah, ou dans ses environs.

En arrivant à Medianah, on nous présenta au chef pour lequel nous avions une recommandation; mon compagnon de voyage l'eut à peine aperçu qu'il fut saisi d'une violente frayeur; il tremblait de tous ses membres et ne pouvait prononcer une seule parole. Le cheick le regardait avec des yeux d'aspic, et semblait éprouver une joie infernale.

— Quoi, Joseph! c'est donc vous! lui dit-il enfin — et se tournant vers ses gens, il leur ordonna de s'emparer de cet homme et de lui couper la tête.

— Dieu me l'a renvoyé, dit-il, afin que je le châtie, et que ses mauvaises actions reçoivent leur punition.

Ce malheureux demandait grâce, mais il fut entraîné par les Arabes, et je ne l'ai plus revu. Il paraît, d'après ce que j'ai appris, qu'il avait vécu chez le cheick et qu'il s'était rendu coupable de plusieurs abus de confiance.

Le lendemain, on me dit que je pouvais partir pour continuer ma route, et que je serais protégé dans tous les douars de la tribu; je réunis mes effets, et je me dirigeai au hasard vers le sud-est.

Mes souffrances, jusqu'à ce moment, étaient très supportables; mais, je n'avais pas épuisé la coupe de l'infortune, et des malheurs plus grands que ceux que j'avais éprouvés m'attendaient dans d'autres tribus.

A deux grandes journées de la tribu que je quittais, j'atteignis un village appelée Asemorn. Quatre déserteurs s'y étaient établis, et ils n'étaient pas heureux. La veille de mon arrivée, deux d'entre eux avaient été égorgés et brûlés pour n'avoir pas voulu répéter le *Credo* mahométan. Il ne restait donc qu'un Français et un Allemand; ils m'offrirent l'hospitalité, en m'engageant à continuer ma route si je ne voulais pas être maltraité, et ils se proposaient de tromper la surveillance de leurs persécuteurs pour me suivre. Je passai deux jours avec eux, attendant une occasion qui pût favoriser leur désertion, mais elle ne se présenta pas.

Un soir, pendant que nous causions, assis devant la porte de notre cabane, un vieux derviche s'approcha de nous, et nous invita à faire notre profession de foi musulmane; Ali (l'Allemand), obéit sans hésiter, et je suivis son exemple; mais Mustapha (le Français), encore indigné des cruautés commises envers ses camarades, maudit le derviche et blasphéma contre la religion mahométane; le vieux prêtre appela alors du monde, Mustapha fut renversé à terre, il reçut plusieurs coups d'une énorme pierre sur la tête, et, ainsi meurtri, il fut traîné au loin par une populace effrénée qui nous empêcha de le suivre.

Dès ce moment, je fus retenu comme esclave, et un notable de la tribu, nommé Molood, s'empara de moi sans façon, et m'a long-temps accablé de mauvais traitemens; quand il m'emmena chez lui, je venais d'être dépouillé de mes effets; on ne m'avait laissé qu'une chemise et un lambeau de burnous, et je restai dans ce piteux état. Je pense que le déserteur français a été massacré, car je ne l'ai plus revu; Ali souffrait patiemment les mauvais traitemens que son maître lui faisait essuyer; il était devenu maladif, et attendait que la mort le délivrât de tous ses maux.

Dans ces circonstances, vint à passer dans le village un Arabe, revêtu d'un riche costume et suivi d'un grand nombre de serviteurs; il venait de faire un long voyage et retournait dans sa tribu. Il dressa ses tentes près du douar pour y passer la nuit; je le visitai ainsi que le faisaient les habitans d'Asemorn, et je lui dis quelques mots sur ma triste position. Sur sa demande, je lui donnai le nom et l'adresse de mon maître; le lendemain matin, il alla le trouver et m'acheta en échange de trois chameaux. Je me rendis immédiatement sous sa tente et nous partîmes.

Mon nouveau maître était un homme de quarante-cinq ans environ, beau cavalier, et l'un des notables de la tribu des Orvlad; il se nommait Bouadzes, était chef d'un douar et possédait de nombreux troupeaux.

On m'avait donné pour monture une vieille et maigre jument, sans selle ni bride, nous allions bon train, et après quelques heures de marche, je me sentis si mal à l'aise que j'aimai mieux suivre la caravane à pied. Je voyageai ainsi pendant deux jours, supportant des douleurs atroces, car mes pieds étaient tous saignans. Je déclarai que je ne pouvais pas aller plus loin, si l'on ne me donnait pas une selle pour mon cheval. Bouadzes me dit d'un air sévère :

— Comment as-tu pu être si long-temps chez les Arabes sans apprendre à monter à cheval sans selle.

Puis appelant un de ces gens, il lui ordonna de me prêter sa selle.

Vers le soir du second jour, nous traversâmes l'oasis de Ma-Allah, qui venait d'être le théâtre d'un combat sanglant entre les troupes françaises et les Arabes des tribus voisines.

L'oasis est formée par le ruisseau d'eau thermale d'*Amman-beni-Kecha*, dont la source est au pied de la montagne Bou-Cherf, près de la route qui conduit de Constantine à Sétif; cette eau est reçue par trois bassins de construction romaine dans lesquels les Arabes vont se baigner; on voit encore sur ce point des restes de chambres pratiquées dans ce roc et une grande quantité de débris d'anciens édifices. L'eau est salée comme celle de la mer; elle répand une forte odeur de soufre, et sa température est très élevée (de quarante à quarante-cinq degrés, d'après le docteur Cardaillac).

Les nombreux Arabes qui fréquentent ces bains sont atteints de maladie de la peau et des os. L'Arabe, si sujet à la teigne dans son enfance, a presque toujours la gale le reste de ses jours. Il est très sujet aussi aussi à la carie, soit naturelle, soit par l'effet de fractures et de blessures.

(Aux sources d'*Amman-beni-Kecha* était probablement la station romaine, connue sous le nom de *Fons camerata*, — fontaine voûtée, — indiquée dans la table de Peutinger, comme étant à vingt-trois milles de Mileu, sur la route de Sétif, distance qui est à peu près celle qui existe entre cette ville — aujourd'hui Milah, — et les sources dont parle le déserteur).

Ainsi que je le disais plus haut, un engagement sérieux avait eu lieu près de là, entre une petite colonne de troupes françaises et les gens des tribus voisines; ceux-ci étaient occupés à enterrer leurs morts, et la désolation était parmi eux : les hommes poussaient des imprécations contre les infidèles, les femmes se lamentaient, et je me tins soigneusement caché au milieu des serviteurs de Bouadzes.

Le soir, j'entendis de nouveau le chant héroïque et élégiaque composé par l'Arabe Bouteldja après la prise d'Alger. Je puis vous en lire quelques strophes :

« Nous touchons à la fin du monde, et d'innombrables fléaux en sont les signes certains; les fléaux se succèdent sans relâche, comme les Thalebs l'avaient annoncé. Nos premiers prophètes eux-mêmes avaient prédit, dans leurs poésies inspirées, que des calamités inouïes seraient un jour le partage de l'islamisme. Ces temps désastreux sont arrivés, et la tête des enfans en a blanchi. O mon fils, la vertu n'habite plus parmi nous, nous sommes noyés dans nos péchés et débordés par l'iniquité. Il ne reste à ce peuple ni honte, ni pudeur, ni intelligence, ni respect pour les vieillards. Les mensonges, les nouveautés, les hérésies, sont nos occupations de tous les instans et les sciences dans lesquelles nous sommes passés maîtres. Oh! les temps sont bien changés. Qu'est devenue la gloire des anciens jours? Le siècle est rebelle et il entraîne les hommes dans sa rébellion.

« O Dieu, qui pardonnes ces crimes; ô chef sur les chefs, fait descendre ta force dans les cœurs, et ta miséricorde sur les musulmans;

fais passer dans ta bonté cette épreuve terrible écrite au livre des destinées.

« Il s'est élevé du côté de la mer une nuée aux flancs ténébreux, vomissant des fantassins et des cavaliers. Ils ont établi leurs tentes à Sidi-Ferruch, et se sont rapidement transportés à Staoueli. Chaque jour, ils marchent en avant. On disait que le mont Bouzarea arrêterait leur course; mais il a été avalé par ces serpens, et nous en avons tiré le plus funeste présage. Tout le Sahel est dans la désolation, car l'infidèle avance sans cesse, et s'il campe le soir dans un lieu, c'est pour reprendre le lendemain sa course fatale et inexorable. Ces signes de la colère de Dieu sur nous tous sont assez évidens, et, cependant, ils nous laissent dans l'aveuglement et l'insouciance.

« Voyez cette multitude maudite que chaque instant rapproche de nous, et dont tous les mouvemens sont réglés; elle couvre déjà le territoire des Beni-Rebia; elle a étouffé sous ses pas les montagnes et la plaine, et jette la terreur parmi les habitans du Faos, tout fuit devant elle; les propriétés sont abandonnées de leurs maîtres avec les fruits de la terre et des richesses de toute sorte; des hommes élevés dans l'aisance font le sacrifice de leurs biens, et pour chercher un lieu de refuge où n'ait pas pénétré l'iniquité, ils embrassent toutes les amertumes d'une vie de gêne et de pauvreté.

« La horde impie est venue fondre sur nous. Elle se répand dans les enclos, franchissant les haies; dans l'ardeur qui l'anime à saisir la proie qui lui est abandonnée, elle remplit la terre et la mer de désolation. Il n'est que trop certain que le vaincu va subir le joug du vainqueur, et durant cette nuit horrible les entrailles de tout bon musulman se tordent dans les sombres feux du désespoir. Le nombre des pauvres et des orphelins s'est augmenté, et nul ne pense à leur faire l'aumône; car les chefs qui nous gouvernent n'ont que des larmes à verser sur nos malheurs. Nos femmes, gazelles bien aimées, sortent sans voile; on les rencontre sur les routes sans kaïk, demi-nues, cherchant leur salut dans la fuite, comme des malheureuses qui ont perdu la raison; ô créature! que cette année est mémorable; l'amant abandonne l'objet aimé sans lui faire ses adieux, sans même lui donner le salam, tant son cœur est troublé; mais toutes ces choses étaient arrêtées d'avance dans la pensée de Dieu, dont la volonté est écrite sur le front de ses serviteurs. O Dieu bienveillant! que ton bras ne s'appesantisse pas sur nous. C'est ta main qui nous frappe, cette main qui tient aussi le pardon de tes créatures et de l'islamisme éperdu.

« Les hommes de cœur courent au combat : debout sous les armes, attentifs aux ordres des scheicks, de l'aurore au coucher du soleil, ils sont aux prises avec l'ennemi. Le brave n'hésite pas à se jeter au milieu de la mêlée, et le lâche qui s'esquive, ne peut cacher sa honte aux yeux des vaillans guerriers. On voit monter le long des sentiers des femmes désolées, oubliant les parures et le luxe, les cachemires et les mousselines; ces objets de notre amour n'éveillent plus la jalousie ni l'attention. Les grâces voluptueuses de leur démarche ont fait place à la précipitation et à la peur; avides de saisir le moindre bruit de victoire, l'air égaré, elles recueillent avec anxiété les nouvelles du champ de bataille; au moindre succès de nos armes, leurs récits viennent porter la joie dans l'âme des Turcs et des Arabes; mais, quand la victoire se déclare pour les chrétiens, ce malheur est annoncé par leurs cris et leurs gémissemens. La terreur passe sur leurs fronts, et leurs visages altérés prennent la couleur bleuâtre des fotas qui composent leur parure.

« Les jugemens du maître-souverain s'accomplissent, et il n'arrive que ce qu'il a ordonné. O mes enfans! quel grand événement nous a surpris. L'armée innombrable des infidèles nous enveloppe comme un vaste incendie; du matin jusqu'au soir elle fait retentir dans les vallées le redoutable tonnerre du canon et la grêle brûlante de balles. . . .

. . . .

« Tout est bouleversé dans ce monde qui va périr par la guerre, et nous assistons à ses derniers jours. Une révolution subite a changé les pôles de l'univers. L'islamisme n'a plus de chef, les jeunes hommes et les vieillards se courbent sous le poids du malheur; ce qui était léger est devenu lourd comme le plomb, le sage est devenu menteur, l'or s'est transformé en cuivre et ne supporte plus la pierre de touche. . . .

. . . .

« Nous nous sommes battus vingt-deux jours de suite contre les chrétiens, et plusieurs des soutiens de la foi sont tombés dans la voie de Dieu. Après ces désastres, l'émigration de nos frères a continué; les malheureux exilés ont fui avec la douleur de laisser au pillage leurs demeures et leurs biens; l'heure fatale d'Alger avait sonné, et toute résistance à la destinée devenait inutile. Les chrétiens s'y sont précipités, leur infanterie tout entière y a pénétré, après s'être emparée des clefs des portes de cette malheureuse cité, qui n'avait plus pour sa défense ni poudre ni plomb. Les mosquées ont été aussitôt dépouillées de leurs ornemens et de leurs chaires. Ces lieux respectés, que la piété décorait des étoffes les plus précieuses, dont le sol était couvert de nattes et de tapis, aujourd'hui profanés et foulés aux pieds, sont devenus la demeure des chiens qui les ont remplis d'ordures et de debris. Les voix pieuses qui lisaient le Coran ont cessé de se faire entendre, et le livre saint, captif, ne paraît plus à nos regards. Privé ainsi de tout ce qui faisait sa force et sa gloire, Alger est semblable à une ville démantelée dont les remparts ont été détruits jusqu'aux fondemens.

« O mes amis! pleurons, c'est un devoir; pleurons sur nos malheurs, que les journées s'écoulent dans les gémissemens et la tristesse du cœur; que les larmes nous fassent oublier le sommeil, mais souvenons-nous que la patience est une vertu précieuse pour les musulmans; pratiquons-la jusqu'à la fin de cette épreuve terrible. Que peut le désespoir contre la destinée.

« . . . . »

A un mille de distance des douars de Bouadzes, les hommes vinrent le recevoir et célébrèrent son retour par une *fantazia* et par de vives démonstrations de joie. Toute la nuit se passa à chanter, à jouer, à danser. Les gens de cette peuplade étaient plus bazanés que ceux que j'avais vus jusque là; aussi étais-je un objet de curiosité pour eux.

Mon maître me confia dès lendemain la charge de faire paître les chevaux. Nous ne restions jamais plus d'une semaine au même endroit; dès que le pâturage commençait à manquer, nous levions les tentes. Un jour, au moment où je conduisais les chevaux à un abreuvoir, quelques uns de nos gens accoururent en criant : *eladoo! eladoo!* (l'ennemi!) A ce cri d'alarme, tous les hommes valides de la tribu coururent à leurs chevaux, prirent leurs armes et partirent au galop, ayant à leur tête leur chef et ses deux fils; je les suivis; les femmes s'occupèrent d'enlever les tentes et se tenaient prêtes à partir au premier signal.

Dès que le premier cavalier eut aperçu l'ennemi, la troupe s'arrêta et se mit en bataille sur trois files, attendant les ordres du scheick; mais, Gellela, le fils aîné de ce dernier, jeune homme d'une adresse et d'une bravoure remarquables, s'élança en avant sur un magnifique cheval, et le chef ennemi vint à sa rencontre. Le combat s'engagea aussitôt : les cavaliers se tenaient à une certaine distance et échangeaient des coups de pistolet, ce qui était de bon augure pour nous, car Gellela maniait parfaitement cet arme; cependant, les deux champions avaient déjà reçu quelques blessures; Gellela perdait beaucoup de sang, et voulant profiter des forces qui lui restaient, il s'élança furieux contre son ennemi, le yatagan à la main; celui-ci évita le coup qui lui était porté, et tous les deux tombèrent en même temps de cheval; alors eut lieu un combat corps à corps, combat terrible, mais bien court, car au bout de quelques minutes, Gellela gisait sans vie sur le sol ensanglanté.

Ce résultat, quoique imprévu, était un effet de la justice divine. En l'absence de son père, Gellela avait pillé la tribu qui venait se venger, et il était puni de son crime.

Le malheureux scheick, ayant vu périr son fils, donna l'ordre à ses gens de se porter en avant; mais il fut à peine suivi de ses serviteurs qui ramassèrent le cadavre de Gellela; les autres Arabes, saisis d'une terreur panique, tournèrent bride et s'enfuirent vers leurs douars, en

criant : *saïdna Gellela maat!* (notre seigneur Gellela est mort). Les tentes et les effets furent en toute hâte chargés sur des chameaux, et l'on se dirigea précipitamment vers une montagne opposée à l'ennemi. Les effets, les femmes et les enfans, étaient à l'avant-garde ; les hommes se tenaient en arrière, afin d'arrêter l'ennemi s'il voulait nous poursuivre ; nous voyageâmes ainsi le reste du jour et toute la nuit. Enfin, voyant que nous n'étions pas poursuivis, nous dressâmes nos tentes dans une vallée entourée de petites collines qui nous cachaient à tous les yeux.

Le lendemain de notre installation, j'assistai à un spectacle que je ne connaissais pas encore ; c'était celui du deuil de Gellela. Dès le matin, tous les Arabes se vêtirent de leurs plus mauvais habits. Les jeunes chameaux, les veaux et les agneaux, furent attachés dans les tentes du scheick, pendant que leurs mères paissaient en liberté. On peut se représenter le bruit discordant que faisaient tous ces animaux. Les femmes vinrent dans la tente ; elles étaient couvertes de haillons, avaient les cheveux épars, pleuraient et criaient de toute la force de leurs poumons. Les hommes, assis par terre, conservaient l'immobilité d'une statue, ils avaient la tête couverte de sable ; les jeunes garçons frappaient les chiens pour les faire hurler. Cet infernal concert se fit entendre tout le jour, et fut renouvelé une heure ou deux les jours suivans durant trois semaines.

Pendant que l'on perdait ainsi un temps précieux, nous eûmes plusieurs attaques à soutenir contre la tribu ennemie qui nous tua quelques hommes. Notre infériorité et le manque d'eau nous contraignirent à nous éloigner.

J'étais depuis huit mois avec les Orvlad, et je désirais les quitter ; j'avais été deux fois malade, et chaque fois on m'avait laissé manquer de tout. Je résolus donc de saisir la première occasion qui se présenterait pour m'échapper. Elle ne tarda pas d'arriver.

Nous avions dressé nos tentes à Bou-Saïde, sur la rivière Chella. Le pays était magnifique et couvert d'excellens fourrages. On me dit qu'il y avait un renégat non loin de là ; je lui écrivis, et il vint aussitôt me voir. Grâce aux soins qu'il me prodigua, je fus bientôt rétabli. Ce renégat était, comme moi, un Allemand, déserteur de la légion étrangère. Nous fûmes bientôt étroitement liés ; il était aussi malheureux que moi, et un jour, que mon maître m'avait permis d'aller le voir, et que le sien le croyait près de moi, nous partîmes dans la direction du sud ; après dix-huit heures de marche nous atteignîmes Sidi-Hamaïdy, petite bourgade dans le désert ; là, on nous enrôla dans une caravane qui allait à Tugurt où nous arrivâmes après quatorze jours de marche, pendant lesquels nous eûmes à essuyer quelques ouragans de sable, qui nous obligeaient à rester couchés pendant plusieurs heures la face contre terre ; j'eus ainsi l'occasion de voir Natche, Zoof, Gereed, au pays des dattes, et quelques autres villages dont j'ai oublié les noms et qui tous sont placés au milieu de ces vertes oasis que l'on trouve dans le désert.

La caravane dont nous faisions partie conduisit à Tugurt outre les marchandises chargées sur des chameaux, une trentaine de personnes, dont deux Européens, qui devaient créer une fonderie de canons pour le compte du gouverneur de cette place. Nous fûmes donc très bien accueillis par ce chef ; il nous donna une vaste maison, et paraissait heureux en songeant qu'il allait posséder des canons ; il faisait de beaux rêves sur sa puissance future, et se promettait bien de conquérir toutes les oasis du voisinage. J'ai su depuis que les Italiens n'avaient pas pu fondre un seul canon, car le bey ne leur donnait qu'un mois pour cela, et qu'ils s'étaient enfuis pour sauver leurs têtes.

Nous étions heureux d'être revenus avec la caravane, lorsque nous eûmes le malheur de tomber dans la tribu qu'habite Achmed, l'ancien bey de Constantine, qui ne peut pas supporter la vue d'un Européen. Il nous fit enfermer dans une étroite prison, et il nous fallut quinze jours de pourparlers pour lui faire comprendre que nous n'étions pas Français.

Enfin, on nous remit en liberté, et sans perdre de temps nous prîmes route de Tunis, jurant, mais un peu tard, que si nous pouvions atteindre cette ville, les Arabes de l'Algérie ne nous reverraient plus. On nous apprit que le bey de Tunis était à Gereed, et c'est là que nous l'avons rejoint ; il était occupé à percevoir le tribut annuel. Je m'adressai à lui directement, et je me plaçai sous sa protection ; il me reçut avec bonté, me fit donner des vivres et une mule pour moi et mon camarade, et à notre arrivée à Tunis, après dix-sept jours de marche, Sidi-Ahmed nous fit admettre dans sa cavalerie régulière.

Voilà le récit qu'a fait de ses malheurs l'Allemand Kruger, aujourd'hui Mohamed-ben-Abdallah. Vous voyez, mon cher Édouard, qu'il n'est pas prudent de faire des pérégrinations dans l'intérieur de l'Afrique.

T. DE LARA.
(*Sentinelle de l'Armée.*)

LE NAVIRE PESTIFÉRÉ.

— Il faut convenir, s'écria le lieutenant Asthon en frappant la table de son verre, que je suis un des hommes les plus infortunés du globe et de la marine anglaise ! J'appartiens à un service où l'on ne monte en grade que par rang de succession, et personne n'y veut mourir ; tous ceux qui me précèdent semblent invulnérables. Vous, par exemple, Ellford, vous voilà ici entier et bien portant, malgré vos diaboliques excursions en Arabie, votre captivité et vos blessures. En voici un autre qui a remonté l'Euphrate à deux cents lieues dans les terres, et qui en est revenu après avoir failli être lapidé à Damas. Celui-ci a assisté à deux invasions de la peste à Bagdad, où elle a emporté quatre-vingt mille personnes sur une population de cent vingt mille âmes, et il ne s'en porte que mieux. Enfin, toi, Wellsted, tu viens d'échapper miraculeusement à cette même contagion, et tu vivras sans doute encore long-temps pour me faire damner !

— Eh mais ! à propos, dit l'un des quatre officiers fumeurs et buveurs de *grog* attablés en ce moment auprès d'un bon feu, dans un modeste appartement de West-End, à Londres, Wellsted nous doit le récit de ses aventures depuis que nous l'avons quitté ; allons, à lui la parole ; chargeons nos pipes et écoutons.

La pluie claquait contre les volets fermés de la chambre ; le vent s'enfournait par rafales dans la cheminée en hurlant des notes plaintives ; c'était pour tout dire en peu de mots, une nuit de novembre d'Angleterre. La table fut rapprochée du feu, qui se mit à pétiller joyeusement ; les verres furent remplis, chacun s'installa de son mieux et le lieutenant Wellsted commença ainsi (1).

« Ne trouvez-vous pas, Messieurs, que c'est un jeu bien bizarre de notre destinée qu'étant tous quatre officiers de marine au service de sa majesté la reine Victoria que Dieu protège, nous ayons presque constamment été employés sur terre ? Vous vous rappelez que, fidèle à cette habitude, j'avais préféré, lorsque nous nous séparâmes à Bombay, il y a trois ans, prendre, pour revenir en Angleterre, la voie de Suez à celle du cap de Bonne-Espérance, qui est la plus sûre, quoique la plus longue. Ce choix faillit me coûter cher, comme vous l'aller voir.

« Je vous fais grâce de mes aventures jusqu'à mon arrivée au Caire, en mars 1833, au moment où la peste exerçait de violens ravages à Alexandrie. Pour éviter d'entrer dans cette dernière ville, je résolus, ainsi qu'un officier de mes amis qui s'était joint à moi, de me rendre

---

(1) La relation qui suit, extraite d'une note communiquée par le lieutenant Wellsted, est de la plus exacte authenticité.

d'abord à Rosette et de là, par mer, au port d'Alexandrie, où je devais trouver facilement un navire en partance, sans être obligé de prendre terre. Comme nous arrivions, un petit brick, l'*Espirito-Santo*, mettait à la voile pour Livourne; nous nous y embarquâmes aussitôt, nous félicitant de réussir si promptement à fuir le foyer de la contagion. Tout était gaîté, vie et mouvement à bord : le léger bâtiment boudissait joyeusement sous l'impulsion d'une brise fraîche et propice, et nous voyions avec un indicible contentement s'abaisser et disparaître à l'horizon des flots les dômes et les innombrables minarets d'Alexandrie, brillant de tant d'éclat au soleil couchant, qu'on eût difficilement deviné que cette cité d'or et de pourpre était un vaste sépulcre.

« Nous étions en mer depuis sept jours, lorsqu'un des hommes de l'équipage tomba subitement malade et mourut dans la soirée. Un soupçon jaillit dans mon esprit que ce pourrait bien être la peste. Je requis un jeune médecin italien, qui s'était bien gardé d'approcher du malade, d'examiner le corps, ce qu'il fit avec répugnance, et son rapport me confirma dans l'opinion que le matelot avait succombé à l'effroyable contagion. Cette nouvelle frappa tout le monde de surprise et d'horreur; cependant, quoique tous parfaitement à même d'apprécier ce qu'il y avait de critique dans notre situation, mes compagnons et moi, nous affectâmes une impassibilité vraiment musulmane, passant notre temps à fumer ou à dormir sur une partie du tillac que nous nous étions appropriée.

« Un jour s'écoula sans accident, et nous nous livrions déjà à l'espérance que le mal ne ferait pas de progrès ultérieurs; mais le lendemain trois autres matelots furent attaqués simultanément et montrèrent les mêmes symptômes que le premier. Il devint alors urgent d'adopter des mesures de précaution, et je suggérai de débarrasser la chaloupe des objets qui l'encombraient pour y loger les malades et les y tenir séquestrés. On leur passait à boire au bout de grands bâtons. Deux moururent promptement, et leurs corps, qu'on retira au moyen de crochets amarrés à l'extrémité de longs pieux, furent jetés par dessus le bord.

« Cependant le troisième malade lutta pendant plusieurs heures contre l'agonie, et le délire qui précède ordinairement la mort chez les pestiférés s'étant emparé de lui, il se traîna en rampant hors de la chaloupe en dépit des efforts des matelots qui s'efforçaient de le repousser avec les avirons et les anspects. Le malheureux voulait venir nous rejoindre à l'arrière du navire, et de ma vie je n'ai vu un spectacle plus hideux. Dans la frénésie que lui inspiraient les obstacles qu'on opposait à son passage, il se cramponnait au pont, roulait ses yeux hagards et vitrés, et mordait d'une bouche écumante les barrières qu'on jetait devant lui. Voyant avec terreur que, malgré la résistance, il avançait toujours, je criai de passer un nœud coulant autour de son corps et de l'attacher ainsi à la chaloupe. Ce moyen fut, en effet, mis à exécution. Mais jugez, mes amis, de mon horreur, lorsqu'après l'avoir pris dans le nœud, je vis un matelot maltais sauter sur les haubans et couler dans une poulie placée au bout de la vergue de misaine, la corde, dont il jeta ensuite l'extrémité sur le pont! Je voulus en vain remontrer au capitaine la barbarie de son action :

— Laissez donc, me dit-il avec un sourire infernal, ce sera peut-être votre tour demain!

« L'équipage s'empara avec ardeur de la corde qui pendait et se mit à tirer dessus. Le malheureux, rendu à la raison par la perspective du sort qui l'attendait, implorait merci d'une voix éteinte et entrecoupée. Merci à bord d'un navire pestiféré!... Il fut hissé et lancé dans l'air par dessus le bord, se balança quelques instans dans l'espace, tandis que le matelot à cheval sur la vergue tirait son couteau de sa ceinture et l'ouvrait avec les dents; la corde fut coupée et l'onde s'ouvrit avec bruit sous le coup de la chute du malheureux, qui lutta faiblement une seconde et disparut pour toujours.

« Je ne suis point sujet aux vapeurs comme les dames, et mes nerfs sont peu délicats; cependant, jusqu'à la dernière heure de mon existence, jamais la figure de cet homme ne s'effacera de ma mémoire. Après que tout fut fini, je me sentis faible et souffrant, et je me rapprochai, pour me distraire, de mes compagnons, à qui un vieux marchand grec racontait comment la peste s'était introduite à bord. La soif du gain en était la cause, comme il arrive presque toujours en pareil cas. Le commandant, homme grossier et avide, avait consenti, six jours auparavant, à recevoir secrètement, et à prix d'or, cinq pestiférés provenant d'un autre bâtiment qui, au moment du départ, n'avait pas voulu conserver dans son sein des germes aussi actifs de destruction. Les malades furent relégués hors du brick, dans un bateau amarré à l'arrière, et comme deux d'entre eux survivaient avec quelque apparence de guérison au moment où nous mîmes à la voile, le capitaine, dans sa stupide insouciance, leur permit d'entrer à bord et de se mêler au reste de l'équipage. S'il y a lieu de s'étonner d'une chose, c'est de la longueur du temps que le mal avait mis à se déclarer. Il continua à faire des progrès, et, avant le coucher du soleil, deux autres hommes furent pris à leur tour; à huit heures du soir, la peste en frappa un troisième, et tous furent successivement confinés dans la chaloupe.

« Pas un de nous ne pouvait nourrir un seul moment l'espoir d'échapper à la mort, si nous restions plus long-temps en mer; en conséquence, la course du navire fut dirigé vers l'île de Rhodes.

« Il faisait nuit, et les mahométans, dont une partie de l'équipage était composée, s'étaient tous livrés au sommeil avec cette indifférence qu'enfante la croyance à la fatalité; les chrétiens, au contraire, la plupart grecs et italiens, erraient dispersés en groupes silencieux. Çà et là un passager solitaire arrêtait sur l'horizon un regard vague, en rêvant à son foyer, en soupirant au souvenir de sa femme ou de ses amis, et faisait peut-être en son cœur un vœu à la madone ou à la panagia, si elle lui donnait de les revoir un jour. La brise avait molli considérablement; une houle fatigante balançait lourdement le navire, et le clapottement irrégulier des flots se mêlait aux sourdes plaintes qui s'exhalaient de la chaloupe. Je ne puis décrire les sensations opposées qui m'oppressaient; j'ai vu la mort en face bien des fois et de bien des manières différentes, mais jamais je ne me suis senti si complètement abattu. Je veillai néanmoins la plus grande partie de la nuit, et ce ne fut qu'à la fin que je tombai dans cette espèce de torpeur qui suit une grande excitation morale. Lorsque je m'éveillai au point du jour, tout paraissait à bord dans la confusion : les cordages tombaient détendus sur le pont et flottaient en désordre aux oscillations du navire; les hommes avaient l'air pâle et effaré, un seul excepté : c'était un Turc de soixante-dix ans, qui s'était emparé d'un flacon de vin et en avalait le contenu à longs traits. Lui ayant demandé comment il osait enfreindre d'une manière aussi flagrante les préceptes de sa religion, il me répondit gravement que c'était comme médecine qu'il buvait ainsi la liqueur prohibée, et me cita un proverbe arabe qui équivalait à notre vieil adage : Aux grands maux les grands remèdes. J'étais peu disposé à discuter avec un philosophe d'une semblable force, d'autant plus que je continuais à éprouver un malaise étrange, et le jour s'écoula pour moi avec une lenteur désespérante. Vers midi un autre cadavre fut retiré du lazaret, et deux nouveaux malades y furent déposés.

« A souper, l'aspect des mets me souleva le cœur; je me sentis saisi d'un étourdissement, et, ne voulant alarmer personne, je me retirai dans ma cabine, où le frisson et bientôt une fièvre ardente s'emparèrent de moi. L'officier, qui m'avait accompagné, m'ayant vu pâlir et m'éloigner, conçut des soupçons et vint me voir. Il ne voulut cependant pas m'inquiéter, et il observa avec calme que nous ne pouvions manquer d'atteindre Rhodes dans la matinée; il retira mon argent de ma malle et eut l'attention de le placer sous mon oreiller. Il ne craignit même pas, et ce soin fait honneur à son courage, d'humecter mes lèvres desséchées avec du vinaigre et de l'eau; puis il me laissa, après m'avoir recommandé de prendre courage et fait espérer que je serais mieux le lendemain.

« Il paraît que je ne tardai pas à tomber dans un évanouissement complet, car mon compagnon s'approcha encore de moi une demi-heure après, et, ne recevant aucune réponse, présuma que je dormais. J'appris ensuite que le capitaine et lui revinrent plus tard dans la nuit, et, après d'inutiles efforts pour me réveiller, en conclurent que j'étais réellement mort comme j'en avais l'apparence. Quand le matin arriva, les plus poignantes douleurs m'arrachèrent de ma léthargie; mes tempes battaient avec violence, et il me semblait que mes yeux allaient s'élancer de leur orbite; une soif insupportable me dévorait, ma tête tournait, bouillonnait; on eût dit que mes veines roulaient du plomb fondu. Je m'aperçus aussi qu'un bubon s'était formé sous mon aisselle gauche, symptôme irrécusable qui aurait dissipé des doutes plus enracinés que les miens sur la nature de mon mal. Néanmoins avec la fatale certitude revint toute mon énergie morale et ma confiance dans la bonté divine.

« Je passai ainsi plusieurs heures en proie à des évanouissemens successifs, jusqu'à ce que mon attention fut enfin éveillée par le fracas que faisaient les chaînes des ancres qui filaient par les écubiers, en ébranlant le navire. Le bruit cessa, et fut suivit d'un concert de plaintes et d'imprécations qui grossissait toujours. Cependant, les bruits habituels de la manœuvre à bord d'un bâtiment avaient cessé de se faire entendre. Inquiet de cette étrange inaction et curieux de savoir ce qui se passait, je me traînai hors de ma couche, jusque sur le pont, où j'aperçus seulement le cuisinier et trois autres individus pleurant, se désespérant et frappant leurs poitrines. Ils m'apprirent que le capitaine et ceux de l'équipage et des passagers qui se trouvaient encore en bonne santé, jugeant qu'ils étaient suffisamment près de la terre qu'on découvrait alors parfaitement, avaient mis le canot à la mer, et, après s'y être embarqués précipitamment, avaient poussé au large et s'étaient dirigés de leur mieux vers la plage.

« Par un raffinement de barbarie, les misérables, craignant sans doute que la connaissance du mal dont nous étions atteints ne les fît repousser par les habitans du pays, avaient eu la précaution de jeter l'ancre avant de s'éloigner; mais comme il n'y avait pas de fond en cet endroit, le brick continua de dériver lentement vers la côte, chassé à la fois par le vent et le courant. L'effet des grandes souffrances physiques est de créer un égoïsme profond : mon premier mouvement fut de me traîner vers l'arrière, où je m'assis à côté d'une jarre d'eau, afin d'y satisfaire ma soif inextinguible. Mes quatre compagnons d'infortune se réunirent autour de moi : le mal ne sévissait pas encore sur eux avec violence; mais la chaloupe en renfermait quatre autres, deux morts et deux agonisans, dont l'un, vieux gentilhomme italien, occupait depuis trois jours, cette hideuse retraite; il ne cessait d'appeler ses enfans, en poussant des gémissemens à fendre le cœur, et s'efforçait de temps en temps de repousser, d'une main débile, le cadavre de son voisin, qui retombait sur lui à chaque oscillation du navire. A la distance de cent cinquante brasses du rivage, les ancres touchèrent le fond, le bâtiment s'arrêta, et nous pûmes contempler le pays qui offrait à nos yeux un aspect rocailleux et sauvage, avec une chaîne de hautes montagnes bornant au loin l'horizon. Nous apercevions sur la grève les matelots et les passagers qui nous avaient si lâchement delaissés. Cette vue augmentait le désespoir de notre situation; car ils avaient pris la seule embarcation que, par nos efforts réunis, nous fussions en état de mouvoir. A nos gestes supplians, ils répondirent par des signes d'indifférence ou de dérision qui nous firent clairement comprendre que nous n'avions rien à attendre de leur secours. Alors, exaspérés par tant de perfidie et de cruauté, mes compagnons se déterminèrent à couper les câbles, et y réussirent après beaucoup de peines et d'efforts. Délivré de ses liens, le navire se mit à dériver de nouveau vers le rivage, dont l'escarpement nous permit heureusement d'approcher de très près; ce fut seulement une distance de vingt brasses que le bâtiment fut arrêté par les écueils. La difficulté consistait alors à gagner la terre ferme; le maître d'équipage, qui était le moins malade de tous, n'ayant eu qu'un court accès de fièvre, se jeta à la nage avec une corde nouée autour de son corps, et arriva à terre; là, il en attacha un bout autour d'un rocher, tandis que les hommes du bord amarraient l'autre bout aux porte-haubans, et établissaient sur cette corde un va-et-vient aboutissant à un sabord.

« Et tous, à l'exception des deux malheureux de la chaloupe, nous nous y assîmes chacun à notre tour et fûmes tirés à terre par une seconde corde. Grâce à l'assistance du cuisinier, je parvins, avec des efforts incroyables, à me placer dans le va-et-vient; mais au moment où l'on me halait hors du sabord, je pirouettai, et mes yeux se reportant en arrière rencontrèrent ceux du pauvre vieux monsieur italien couché dans la chaloupe. Son regard fut si douloureux, si rempli de désespoir et de reproche, que je fermai mes paupières et me sentis défaillir; en approchant du rivage ma faiblesse et mon émotion furent telles, que, ne pouvant plus me soutenir, je tombai la tête la première dans la mer. Quand je reparus à la surface, un matelot me tendit un aviron que je saisis avec une force désespérée, et ce fut ainsi qu'on m'attira à terre où je demeurai étendu, privé de sentiment.

« Quand je repris connaissance, je trouvai mon ami l'officier assis à mes côtés : « Avant de quitter le bâtiment, me dit-il, je descendis à votre cabine, afin de vous faire lever s'il était possible et de vous emmener; mais sur mon chemin je rencontrai le capitaine qui me dit qu'il venait de vous quitter à l'instant, et que bien certainement vous étiez mort. Tout coquin qu'il est, je pensai qu'il le croyait véritablement. Cependant, comme je persistais à descendre pour m'assurer moi-même de votre état, il me déclara que si je ne m'embarquais à l'instant même dans le canot, il partirait sans m'attendre, et je fus contraint de lui obéir, mais avec l'espérance pourtant que je pourrais revenir visiter le navire et vous chercher. Cet espoir ne dura pas long-temps, car en approchant de la côte, l'embarcation heurta contre un rocher et chavira; un des passagers fut noyé. Mais voyez, continua l'officier en s'interrompant brusquement, vous êtes parti à temps. Regardez l'*Espirito santo*! »

« Le fatal navire pris entre les récifs s'y était heurté bruyamment durant quelque temps, battu par les flots. Tout à coup il se souleva, poussé sans doute par une lame plus forte que les autres, et se coucha pesamment sur babord. Les mâts craquèrent effroyablement et tombèrent avec tous leurs agrès; trois ou quatre énormes vagues fondirent sur le pont et le balayèrent complètement, engouffrant dans leur tourbillon la chaloupe et ceux qui l'habitaient. Morts et vivans furent engloutis si promptement, que nous n'en vîmes reparaître aucun.

« Il fallut alors se consulter quant à la direction future de nos mouvemens. Deux Turcs s'approchèrent à quelque distance et répondirent à nos questions, qu'au lieu de l'île de Rhodes, nous avions échoué sur la côte de Caramanie, près de Castel Rossa. Ils nous informèrent en outre qu'il n'y avait point de village à une moindre distance que celle de deux lieues; nous résolûmes donc de nous rendre à celui qu'ils nous indiquèrent.

« Ma faiblesse était excessive, mes vêtemens étaient entièrement mouillés, mes membres noirs de contusions et mes souffrances devenaient plus aiguës que jamais. Quand on parla de se mettre en route, je n'aurais pas cru pouvoir faire trente pas, et, cependant, je parvins, à force de courage, à accomplir cet effort. Les gens bien portant marchaient en tête, et les quatre pestiférés et moi nous formions un groupe à part. Au coucher du soleil, nous atteignîmes un misérable bourg, où nous rencontrâmes un individu appartenant au consulat russe. Notre capitaine se recommanda à lui comme naufragé, et lui demanda asile et protection, jusqu'à ce qu'on eût pu faire parvenir la nouvelle de notre malheureuse situation au consul anglais de Malte; mais il ne dit pas un mot de la peste. Cependant, les habitans, tout Turcs et fatalistes qu'ils étaient, ne voulurent pas s'exposer imprudemment, et dès qu'ils surent que nous venions d'Alexandrie, ils nous assignèrent une demeure à quelque distance du bourg. Je refusai, comme le voulait le capitaine, de me réunir aux malades dans le lieu où ils furent séquestrés; et, ne déses-

pérant pas encore de mon salut, je fis un marché particulier avec un Turc qui me permit de dormir dans son étable, au milieu des chevaux. Il me vendit un vieux tapis déchiré pour me servir de couverture, et ce fut dans ce misérable refuge que je m'installai avec une grosse pierre pour oreiller.

« Ma fièvre augmenta dans la nuit; à deux heures du matin, je tombai dans le délire, ce qui fut, je crois, la crise la plus terrible de ma maladie. Mille divagations effrayantes me traversaient le cerveau : c'était tantôt le pestiféré furieux qu'on avait laissé tomber de la vergue dans la mer, qui me saisissait la jambe entre ses dents et m'en déchiquetait la chair jusqu'aux os; tantôt le pauvre Italien abandonné dans la chaloupe m'enlaçait de ses bras glacés et cadavéreux, et m'étreignait à m'étouffer, avec un rire de démoniaque. Je conserve néanmoins le souvenir d'un moment où de grands cris se firent entendre, et je vis plusieurs personnes se précipiter dans le hangar. Je n'appris que le lendemain la cause de ce tumulte, ayant repris mes sens un peu après le lever du soleil. Il paraît que durant la nuit le cuisinier, ayant été pris aussi d'un violent délire, s'était traîné jusqu'à un feu qu'on avait allumé dans la cour, et ses jambes s'y étaient horriblement brûlées avant qu'on pût lui porter secours. Personne ne voulait le toucher, et ceux qui entrèrent dans mon réduit étaient venus y chercher une corde pour attacher ce malheureux par le corps et le retirer du feu. Une heure après il mourut et fut enterré par les Turcs; mais les soupçons s'élevèrent de tous côtés sur la nature de notre maladie, et les habitans commencèrent à proférer contre nous des menaces de mort. Mon état surtout fut considéré comme très suspect, et plusieurs individus vinrent m'examiner. Ce qu'ils virent confirma leurs craintes; déjà les plus féroces et les plus sanguinaires d'entre ces sauvages me couchaient en joue avec leurs carabines, enchantés de trouver un prétexte pour verser le sang d'un chrétien, lorsqu'un vieux mollah intervint en ma faveur.

« — Arrêtez! leur cria-t-il, je vois écris sur son front que son heure n'est pas encore venue.

« Les Turcs se retirèrent en murmurant et jetant des regards de haine sur la proie qu'on leur arrachait; alors le vieillard s'approcha, et fixant sur moi un regard plein de bienveillance et d'une douce pitié, il me demanda ce qu'il pouvait faire pour me soulager; je le suppliai de me donner de l'eau, ce qui était la chose que je souhaitais le plus ardemment : il en plaça un pot à côté de moi, et me laissa en faisant des vœux pour mon rétablissement. Dans la soirée, sa femme vint me trouver de sa part, et me fit les mêmes offres de service.

« A force de prière, le capitaine de notre brick et ceux qui l'accompagnaient obtinrent qu'on les laissât tranquilles jusqu'à ce qu'une réponse arrivât de Castel-Rossa, où l'on avait envoyé un messager avec une lettre expliquant notre situation : elle était des plus critiques, car le gouverneur de l'endroit n'avait qu'à lever le doigt, et nous étions tous massacrés.

« Ce fut dans cette position que je passai une autre nuit de misère. Le jour suivant, on reçut la nouvelle qu'un agent consulaire était arrivé de Castel-Rossa; mais il refusa de débarquer, et toute la troupe fut obligée de retourner à pied au lieu où le brick avait fait naufrage. Profondément dégoûté de mes compagnons, qui ne désiraient évidemment me garder avec eux que pour les défrayer de leurs dépenses, je m'efforçai de persuader à l'agent, par l'offre d'une somme considérable, de me fournir un bateau pour me transporter à Rhodes; mais tout ce que je pus obtenir, fut qu'on en accorderait un pour y conduire tout le monde. Cette promesse faite, l'officier nous quitta pour retourner à son poste, mais nos souffrances n'étaient pas à leur terme. Quand nous voulûmes revenir au village, les Turcs, qui nous avaient escortés, s'y opposèrent et restèrent sourds à toutes nos supplications. Ils nous désignèrent une petite prairie entourée de buissons. — « Voilà votre gîte! » nous dit leur chef. Et voyant que toute résistance serait inutile, nous dûmes contraints de nous résigner. On plaça de distance en distance un cordon de sentinelles, en nous faisant comprendre clairement que quiconque chercherait à franchir le cercle, serait fusillé sans cérémonie. Les autres malades et moi reçûmes l'ordre d'occuper un coin retiré du champ; notre lit était la terre humide, notre toit la feuillée rare et maigre d'un chêne rabougri et la voûte bleue du ciel. Les Turcs nous avaient envoyé un mouton, qui fut tué, et dont quelques morceaux grillés nous furent jetés; mais la vue de la nourriture m'inspirait une répugnance invincible; je cherchai à sommeiller; pour surcroît d'affliction, la pluie commença dans la soirée et ne cessa pas de tomber durant tout le temps que nous passâmes en ce lieu maudit.

« Je n'essaierai pas de vous détailler toutes les misères que j'endurai pendant les deux jours qu'il nous fallut passer, en attendant le secours promis. Je n'avais pu fermer l'œil une minute depuis que j'avais quitté le navire, et la seconde nuit je parvins à me traîner auprès du feu qu'un vieux Français avait réussi à entretenir malgré la pluie: il ne me repoussa pas; là, quoique la fièvre continuât de me harceler, mon épuisement était tel que je tombai dans un profond engourdissement durant plus d'une heure. Je me rappelle que mon idée fixe avait d'abord été de sécher mes bas trempés par la pluie, et je m'endormis en les tenant étendus au dessus du feu; quand je revins à moi, l'un d'eux était entièrement brûlé. En retournant à mon gîte, j'emportai quelques tisons, et après avoir creusé péniblement un trou en terre, j'y allumai un petit feu. Le bonheur est relatif, dit-on; pendant que je réchauffais mes membres raidis et glacés à cette flamme pétillante, et que je savourais une goutte de café oubliée dans un pot qui avait appartenu au cuisinier mort la veille, je sentis mon âme se dilater et s'épancher en une joie pleine de reconnaissance pour la céleste providence qui m'avait protégé si manifestement jusque là.

« Le matin suivant, arriva la goëlette qui devait nous transporter à Rhodes. C'était un misérable assemblage de planches; mais je n'oublierai jamais la sensation de plaisir que j'éprouvai en mettant le pied à bord. Je me sentais alors assez bien pour que mes compagnons de voyage perdissent la crainte de gagner par moi la contagion, et je fus admis parmi eux; mais les deux autres pestiférés qui restaient furent déposés dans un canot, remorqué au moyen d'une corde, à l'arrière du bâtiment. Les vents contraires furent cause que nous mîmes trois jours à gagner Rhodes, et n'ayant pris de vivres que pour un jour en nous embarquant, équipage et passagers tous se mouraient de faim; moi-même je commençai en abordant à en sentir les atteintes. A notre arrivée, nous fûmes mis en quarantaine. Mais le lazaret, ce comble des misères humaines pour les voyageurs, était pour nous le paradis terrestre; au moins nous y avions un lit, un toit et du feu.

« Depuis le moment du naufrage jusqu'à mon arrivée à Rhodes, il s'était écoulé sept jours, durant lesquels je n'avais ni mangé, ni dormi, ni quitté mes vêtemens, et pourtant je survécus seul, car les deux malades qui arrivèrent en même temps que moi moururent deux jours après. Quelque extraordinaire qu'ait été ma délivrance, quand on songe seulement à l'horrible fléau auquel j'ai échappé, je la trouve réellement miraculeuse, en réfléchissant aux misères et aux privations cruelles qui ont compliqué ma situation! »

— Vous le voyez, s'écria encore le lieutenant Ashton en vidant son verre, la peste elle-même y use ses dents; au moins ce qui nous console, nous autres pauvres aspirans, c'est qu'il nous reste ici le *steeple-chase* pour nous casser le cou et le punch pour nous empoisonner. Allons, Messieurs, à la santé du premier mort!

ALEX. DE JONNÈS.
(Globe).

UN MARIAGE SECRET.

Sophie-Auguste-Frédérique d'Anhalt Zerbst-Dornhburg, qui régna en Russie sous le nom de Catherine II, était fille du prince Chrétien-Auguste, major-général au service du roi de Prusse et gouverneur de la

ville et de la forteresse de Stettin. A l'époque de la naissance de Sophie, c'est-à-dire en 1729, la Prusse n'était pas encore une nation guerrière; mais les vastes états qui l'entouraient commençaient à l'inquiéter, et déjà elle préparait cette vigoureuse organisation militaire qui devait lui donner rang un jour parmi les premières puissances de l'Europe. Tous les esprits étaient donc portés en ce moment vers le métier des armes, et la noblesse prussienne, au lieu de se livrer aux plaisirs qui corrompaient alors les diverses cours de l'Allemagne, se formait en silence à l'art de la guerre et à la vie des camps. Sophie, élevée au milieu de ces mœurs rudes et altières, y avait puisé nécessairement un caractère mâle et décidé, qui ne contribua pas peu à pervertir en elle les vertus naturelles de son sexe. Une seule femme, de toute cette société, presque exclusivement composée de soldats, était parvenue à conquérir ses bonnes grâces et son amitié. Hélène de Corvidof, c'est ainsi qu'elle s'appelait, était une de ces belles et sentimentales filles du nord, vouées par leur nature aimante à de mystérieuses et romanesques destinées. Hélène possédait toute la confiance de la princesse; elle l'accompagnait sans cesse et recevait le précieux dépôt de tous les sentimens que la nature éveillait dans ce cœur de jeune fille imparfaitement métamorphosé.

Parmi les officiers de la garnison de Stettin se trouvait un jeune lieutenant, nommé le baron de Berkef. Ce jeune homme, sorti depuis deux ans à peine de l'école militaire de Berlin, avait encore toute la grâce de l'adolescence, et il y joignait une élégance que rehaussait singulièrement l'uniforme. La princesse Sophie, âgée de 14 ans environ à cette époque, l'avait remarqué plusieurs fois déjà pendant la parade; mais l'impression qu'il produisait sur la princesse n'était que passagère et s'effaçait aussitôt que Berkef avait disparu. Enfin le baron fut nommé adjudant du gouverneur; dès-lors ses fonctions l'obligèrent à prendre un appartement dans l'intérieur du château. A peine Sophie eût-elle été à même d'apprécier l'esprit et les brillantes qualités de ce jeune homme, qu'elle sentit poindre dans son cœur un sentiment nouveau pour elle; ses regards, peu habitués à la retenue et à la dissimulation, ne tardèrent pas à trahir son secret. Berkef, touché à son tour par ces témoignages non équivoques d'affection, en éprouva lui-même d'abord un trouble inconnu; mais bientôt, craignant de s'être mépris, et d'ailleurs trop modeste pour porter si haut ses espérances, il combattit courageusement sa passion naissante et répondit avec froideur à des marques de tendresse dont il n'osait se croire l'objet. Sophie avait déjà le cœur de Catherine; au lieu de la flatter, cette timidité modeste et respectueuse irrita souverainement l'impérieuse jeune fille. Un jour, en sortant de la salle à manger, le baron la rencontra qui sortait de ses appartemens pour entrer dans ceux de son père.

— Monsieur le baron, dit la princesse en passant près du jeune homme, n'exigez pas que l'on vous fasse trop d'avances.

Ces paroles plongèrent le baron dans une surprise profonde; il ne pouvait plus douter qu'il ne fût aimé. Aussitôt sa retenue, sa timidité tombèrent; autant il avait mis de soin jusque là à comprimer les élans de son cœur, autant il s'abandonna à ses fougueux transports. Éperdu, hors de lui, bouleversé par cette révélation inattendue, qui satisfaisait à la fois sa vanité et son amour, il se retira précipitamment chez lui pour se livrer plus librement à ses espérances et à son bonheur. Le baron demeura long-temps absorbé par ses réflexions, et, quand le soir arriva, il n'était pas encore revenu de sa joie et de sa surprise.

Cependant l'obscurité pénétrait déjà dans la chambre et projetait sur les objets une teinte mélancolique et sombre; tout à coup la porte s'ouvrit; un bras, blanc comme la neige, s'avança dans l'appartement, jeta une lettre sur le parquet et disparut. Berkef, rapide comme l'éclair, se leva vivement et courut après le mystérieux messager; mais il n'y avait plus personne, et aucun bruit ne se faisait entendre dans l'escalier. Il rentra alors, ramassa le billet, et lut en tremblant ce qui suit :

« Vous aimez et vous êtes aimé; mais soyez prudent; aimez toujours, parlez peu et espérez. »

Ce nouvel incident faillit rendre fou le baron; il baisa la lettre à plusieurs reprises et se jeta tout habillé sur son lit, afin de trouver, dans la libre divagation des songes, le bonheur que la réalité refusait encore de lui accorder.

Le lendemain, Berkef se leva avec le jour; et, rempli d'une impatience facile à comprendre, il alla follement se promener sous les croisées de la princesse, bien qu'il sût parfaitement que l'heure de son lever était loin d'être sonnée. Enfin le moment désiré arriva. Berkef rentra au château et monta à l'antichambre du gouverneur dont on venait ainsi chaque matin prendre les ordres. La princesse avait coutume aussi d'entrer chaque matin chez son père; le baron devait donc espérer de la voir, et, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, ce bonheur était un des plus grands qu'il pût ressentir. En effet, Sophie ne tarda pas à paraître dans l'antichambre; elle lança au jeune officier un sourire qui le pénétra jusqu'au fond de l'âme et disparut soudain sans s'arrêter. Berkef ne demandait pas davantage; on lui avait recommandé la prudence, il était naturel que celle qui lui avait prescrit cette vertu l'observât la première et lui en donnât l'exemple. D'ailleurs ce sourire ne valait-il pas à lui seul tous les discours du monde?

Quelques instans après, le major fit appeler l'adjudant de service. Le baron entra précipitamment; mais Sophie n'était plus là. Il reçut les ordres du gouverneur et descendit sur la place d'armes, où les officiers se réunissaient chaque jour pour la parade. Déjà les régimens étaient rangés en bataille autour de la place; les soldats avaient l'arme au pied, et les officiers, groupés au centre de leurs bataillons, causaient bruyamment entre eux des nouvelles du jour.

Berkef avait trop de joie dans le cœur pour qu'elle ne se reflétât pas sur son visage.

— Ah! ah! baron, dit un officier supérieur qui faisait partie du groupe dont il s'était approché, vous paraissez bien joyeux ce matin; vous connaissez donc déjà l'heureuse nouvelle?

— Il est naturel, dit un capitaine, que Berkef la connaisse avant nous; il demeure dans le château.

— Quelle nouvelle donc? mon colonel, demanda le baron étonné?

— Eh! parbleu, la fille de notre gouverneur se marie; comment! vous ne le savez pas?

— La princesse Sophie se marie, dit le baron en tremblant de tous ses membres?

— Mais tout Stettin sait cela, et vous l'ignorez?

— Et avec qui? reprit le baron dont la tête était à moitié perdue?

— Avec le grand-duc de Russie. Le prince et la princesse partent pour Saint-Pétersbourg demain.

A cette nouvelle, Berkef fut frappé comme d'un coup de foudre; il pâlit subitement, ses jambes chancelèrent et son sang ne circula plus que péniblement. Mais, craignant de trahir par son émotion le secret de sa douleur, il se retira précipitamment à l'écart, afin de recueillir ses forces défaillantes et de pouvoir faire son service sans rien laisser deviner de ses souffrances. Bientôt un roulement de tambours se fit entendre, et le bruit, en se prolongeant de bataillon en bataillon, enserra la place dans un tonnerre étourdissant. C'était le gouverneur qui sortait du château. Aussitôt les soldats reprirent leurs rangs; l'ordre et le silence se rétablirent sur toute la ligne; les officiers coururent à leur poste; les musiques jouèrent, les trompettes sonnèrent des fanfares et les tambours battirent aux champs. Mais ni ce bruit ni la présence de son chef ne purent tirer le malheureux jeune homme de sa torpeur; il fut distrait, soucieux, préoccupé pendant toute la parade; et lorsque les régimens eurent défilé pour regagner leurs casernes, le baron, au lieu de se réunir, suivant la coutume, à ses compagnons d'armes, rentra précipitamment chez lui, cette fois, pour se livrer à son juste désespoir.

En effet, autant, au début de sa passion, Berkef avait cru devoir mettre de réserve et de modération dans ses espérances, autant, depuis l'aveu explicite de Sophie, il avait donné carrière à son ambition. Pendant son délire, le jeune officier s'était épris de la possibilité de devenir

un jour l'époux de la princesse. Les regards de Sophie, ses sourires, ses lettres, tout concourait à lui confirmer que c'était là le seul but, le seul dénouement probable d'un amour auquel il eût rougi de donner une autre interprétation. Sans doute l'union d'un simple baron de l'empire avec une princesse était une monstruosité politique que tous les préjugés germaniques condamnaient; mais que sont les préjugés, que sont les obstacles, quand on se sent soutenu par un amour profond et partagé? Et pourtant Sophie allait se marier! Sophie l'avait-elle trompé? s'était-elle jouée de sa crédulité, ou bien une volonté plus puissante que la sienne la contraignait-elle à ce mariage? C'est ce qu'il fallait savoir; dans l'un ou l'autre cas, Sophie était victime ou perfide.

Le baron, accablé par ces réflexions pénibles, se prit le front à deux mains en appuyant ses coudes sur sa table; aussitôt il aperçut un nouveau billet à son adresse placé devant lui. Berkef s'empara vivement de cette lettre dont voici le contenu :

« Vous êtes triste, je le conçois; cependant ne craignez rien. Les événemens peuvent vous paraître contraires, mais il est un moyen de les conjurer tous; c'est de les devancer. Si vous êtes digne de l'amour qu'on ressent pour vous, si vous vous sentez assez de courage pour affronter les périls que souvent l'amour impose, nouez votre écharpe au balcon de votre fenêtre; on vous informera plus tard de ce qui restera à faire. »

Ce billet mit le baron au comble du bonheur; il était facile, sous les restrictions qu'il renfermait, de démêler le véritable sens qu'il s'efforçait en vain de cacher. Aussitôt toutes les douleurs, tous les soupçons du jeune officier disparurent. Sophie l'aimait toujours et l'aimait seul. Ce mariage avec le grand-duc, elle le repoussait de toutes les forces de son âme, et, dans sa détresse, la pauvre enfant faisait appel à son courage. Mais de quoi s'agissait-il? d'un enlèvement ou d'un mariage secret? L'un et l'autre en effet offraient de grandes difficultés à vaincre, de grands dangers à courir; quoi qu'il en soit, Berkef noua son écharpe ainsi qu'on le lui avait recommandé, et attendit en proie à la plus vive impatience.

La journée se passa sans aucun incident nouveau. Alors l'inquiétude commença à s'emparer plus fortement que jamais du baron. Il est vrai que les momens étaient précieux; il ne restait plus qu'une nuit jusqu'à l'instant fixé pour le départ de la princesse; rien ne justifiait donc le retard que l'on apportait à l'exécution de la promesse qui terminait la lettre. Mais vers le soir, à cette heure de mystère et d'amour tant chérie des amoureux, Berkef crut entendre prononcer son nom. Il se leva aussitôt; une voix lui ordonna de ne pas bouger et de garder le silence; Berkef s'arrêta immobile, l'oreille tendue, la bouche béante; alors la voix reprit :

— Cette nuit, vers une heure, deux personnes se présenteront dans votre chambre; vous aurez soin auparavant de congédier vos domestiques et de n'y point laisser de lumière. La troisième personne parlera; quant à vous et à moi, nous n'aurons autre chose à faire qu'à répondre oui à une seule question qui nous sera faite. Ne concevez aucune inquiétude de ce que vous verrez arriver ensuite.

Soit que cette voix fût dissimulée à dessein, soit qu'elle fût altérée par l'obstacle inconnu qu'elle avait à franchir pour arriver jusqu'à lui, Berkef ne put la reconnaître; mais cette particularité le troubla peu; ce qu'il venait d'apprendre avait complètement absorbé ses facultés. En effet, bien que, dès l'origine de son intrigue avec la princesse, le jeune officier eût déjà conçu les projets les plus extravagans et les plus audacieux; bien que la dernière lettre eût en partie justifié ses prétentions, ce dénouement rapide et imprévu le plongea dans un étonnement indicible; autant il s'était réjoui de ses espérances, autant leur réalisation l'épouvantait. Du reste, cette impression fut de courte durée; peu à peu ses esprits se rassirent, et bientôt il n'envisagea plus que l'étendue de son bonheur.

Tout à coup le carillon de l'horloge se fit entendre; tiré brusquement de ses réflexions par ce bruit, le baron prêta l'oreille; c'était une heure. Il souffla vivement ses deux bougies, et tout fut plongé dans les plus profondes ténèbres. Presque au même moment la porte s'ouvrit; deux personnes entrèrent dans la chambre; Berkef s'avança vers elles; une main fine et tremblante prit celle du jeune homme et la serra tendrement. Aussitôt le troisième personnage prononça la formule du mariage. A sa voix, il était facile reconnaître le chapelain de la princesse. Le baron répondit ce qu'il était convenu de répondre; la jeune fille murmura le même mot; un instant après, Berkef se trouva seul dans l'appartement.

A peine rendu à lui-même, le baron crut sortir d'un rêve. Ce mariage mystérieux, célébré dans l'ombre, en silence, avec la rapidité de la pensée, n'avait laissé aucune trace dans son esprit. Cependant, il lui était resté de cette cérémonie une sensation étrange; Berkef croyait sentir encore sur sa main la douce pression de celle de la jeune femme. Étonné d'un prodige dont, grâce à son trouble, il n'avait pas songé encore à se rendre compte, il ralluma à la hâte les bougies, et vit un anneau magnifique étinceler à son doigt. Il n'y avait plus moyen d'en douter, Sophie était sa femme; ses vœux les plus chers étaient exaucés. Mais tout n'était pas terminé, le baron se rappela aussitôt les dernières paroles de la princesse :

« Quoi qu'il arrive ensuite, avait-elle dit, ne concevez aucune inquiétude de ce que vous verrez. »

En effet, après ce qui venait de se passer, il était impossible que la jeune fille partît pour Saint-Petersbourg. Berkef, convaincu qu'il se tramait quelque chose à quoi on n'avait pas voulu l'initier, crut donc devoir se tenir prêt à tout événement, et attendit le jour avec impatience.

Enfin le jour parut; mais rien de particulier n'apparaissait. Plusieurs heures se passèrent ainsi, pendant lesquelles le jeune officier fut livré à la plus mortelle inquiétude. Bientôt il entendit grincer les chaînes du pont-levis; le château venait de s'ouvrir. Presque aussitôt un bruit de fouets retentit dans les airs, et plusieurs chaises de poste entrèrent au galop dans la cour. Sans aucun doute, le moment critique était proche. Berkef se promenait dans sa chambre, en proie à la plus vive agitation. Tout à coup un certain tumulte se fit entendre; le baron courut à la croisée. C'étaient des domestiques qui portaient des paquets et des valises, que d'autres chargeaient symétriquement sur les voitures. Au bruit qu'ils faisaient en causant entre eux, il était très facile de deviner que tout le monde, excepté les valets, dormait encore dans le château. Cette remarque rassura peu le jeune officier; car s'il avait plus de temps qu'il ne croyait devant lui, ces préparatifs témoignaient néanmoins que rien n'avait été changé jusque-là dans le projet de départ du major-général et de la princesse. Toujours aussi ému, le baron reprit sa promenade; il éprouvait le besoin de lutter par les mouvemens du corps contre l'agitation extrême qui bouleversait son âme. Enfin le fer des roues résonna sur le pavé. Berkef, aux aguets du moindre incident, retourna au balcon. Ce qu'il vit en ce moment manqua de le faire tomber de stupéfaction. La première voiture s'était approchée du perron; deux laquais en livrée en ouvrirent la portière, et se rangèrent ensuite respectueusement de chaque côté. Aussitôt le prince et sa fille parurent; Hélène de Corvidof les suivait, ainsi que quelques officiers, tous en habits de voyage. Pendant qu'elle descendait l'escalier, Sophie leva machinalement les yeux vers la croisée du baron, et l'ayant aperçu au balcon, elle le considéra un instant d'une façon étrange. Berkef, persuadé que personne ne le voyait, lui répondit par un regard dans lequel avait passé toute son âme, et appuya vivement sa main gauche sur son cœur; mais la jeune fille détourna brusquement les yeux en levant légèrement les épaules, et monta sur-le-champ dans la voiture; Hélène, puis le major la suivirent; les officiers se placèrent dans la seconde berline, et un moment après il ne resta plus que les laquais dans la cour.

Le baron s'expliqua naturellement le geste de la princesse; sans aucun doute, elle avait voulu lui reprocher son imprudence; mais, néanmoins, l'impression produite sur lui, par ce départ, fut si sensible qu'aussitôt après la disparition de Sophie, une sueur brûlante inonda le front de l'ardent amoureux; un tremblement nerveux agita ses membres, ses esprits se troublèrent, et bientôt après la fièvre se déclara.

Près de quinze jours se passèrent sans que l'état du baron se fût sensiblement amélioré. Enfin, un matin, pendant qu'il reposait doucement à la suite d'une crise terrible qui l'avait tenu agité et souffrant toute la nuit, il fut réveillé en sursaut par un bruit formidable; toutes les vitres, les murailles même du château tremblèrent en même temps. Berkef se leva sur son séant, fut étonné de ce que cela pouvait être. Mais aussitôt le même bruit retentit et continua à se faire entendre par intervalles.

— Le canon! dit Berkef; que se passe-t-il donc?

— Monseigneur, répondit le domestique qui le veillait pendant sa maladie, c'est en l'honneur du mariage de la princesse Sophie avec le grand-duc de Russie.

— Elle est donc mariée?

— Oui, Monseigneur; la nouvelle est arrivée ce matin.

Berkef n'ajouta pas un mot; il demeura un instant muet et immobile, comme anéanti; mais une révolution profonde s'accomplissait en lui. Tout à coup il releva la tête; ses yeux brillèrent d'un éclat merveilleux, ses lèvres pâles et livides s'agitèrent convulsivement; mais ce n'était plus de la maladie: le délire et la fièvre avaient disparu, c'était de l'indignation et de la colère, et en même temps de la force et de la résolution.

— Je suis joué indignement! murmura-t-il.

Puis reprenant plus haut:

— Fritz, dit-il, une voiture, des chevaux dans une heure, nous partons pour Saint-Pétersbourg!

En effet, Sophie, arrivée en Russie, avait embrassé la religion grecque; c'est dans cette cérémonie qu'elle reçut le nom de Catherine. Le lendemain elle avait épousé le grand-duc.

Berkef, plein de son projet, prit toutes les précautions possibles pour n'être point connu à Saint-Pétersbourg; il se sépara de son domestique, se logea dans un quartier éloigné, et ne forma de liaisons avec personne. Tous les soirs, enveloppé dans un grand manteau qui lui cachait la moitié du visage, il rôdait autour du palais, épiant un moment favorable; car son intention était de pénétrer secrètement jusque dans les appartemens de la grande-duchesse, et de lui demander l'explication de sa conduite au risque de tout ce qui pourrait lui arriver. Mais cette apparition fréquente et mystérieuse d'un inconnu, et à une telle heure, fut remarquée par quelques personnes de la cour; on donna ordre à la garde de le surveiller. Berkef s'en aperçut, et après un très grand nombre de tentatives inutiles, il jugea à propos de les suspendre pendant quelque temps pour se faire oublier. Lorsqu'il crut tous les soupçons dissipés, il revint avec plus de précautions qu'auparavant, et parvint un jour à pénétrer jusque dans l'antichambre de la grande-duchesse, au moment où l'on n'avait pas encore éclairé l'appartement. Là, tapi dans un coin, il attendait le moment propice; croyant enfin l'avoir trouvé, il s'élança vers la porte de Catherine et se disposa à entrer. Mais tout à coup la porte s'ouvrit et donna passage à un homme; Berkef n'ayant pu s'arrêter assez tôt se heurta contre lui.

— Qui va là? cria l'inconnu.

Berkef, épouvanté des suites que pouvait avoir l'indiscrétion de cet homme, se jeta sur lui et chercha à étouffer sa voix; mais celui-ci parvint à repousser son adversaire et appeler du secours. Aussitôt des soldats et des valets accoururent avec des flambeaux; c'était le grand-duc! Pierre était jaloux à l'excès; la première idée qu'il conçut de cette rencontre extraordinaire, fut qu'un amant mystérieux avait cherché à s'introduire chez la grande-duchesse. Il promena donc avidement les yeux autour de lui afin de le reconnaître; mais il n'aperçut que ses gens et ses soldats.

Justement surpris d'une disparition si extraordinaire, il ordonna de fouiller l'antichambre; mais on n'y trouva personne. Craignant alors de donner de l'éclat à une affaire de cette nature, Pierre feignit de s'être trompé; il enjoignit à ses serviteurs de sortir, et rentra lui-même soucieux et agité, dans son appartement.

Berkef était en effet parvenu à ses fins. Profitant de la confusion qui avait suivi l'entrée tumultueuse des domestiques et des gardes, il s'était glissé adroitement derrière le grand-duc et avait pénétré, par la porte restée entr'ouverte, dans les appartemens de Catherine. Il eut à traverser d'abord plusieurs salles longues et obscures au milieu desquelles il s'arrêta plus d'une fois, par la difficulté de découvrir son chemin. Enfin il aperçut des lumières au fond d'un long corridor. Dans la disposition d'esprit où se trouvait le baron, il n'hésita pas un instant et poursuivit résolument sa marche; quelques minutes après il se trouva au milieu du boudoir de la grande-duchesse.

A la vue d'un étranger, Catherine ne put contenir un premier mouvement de frayeur; mais ayant reconnu le jeune homme:

— Monsieur le baron de Berkef! dit-elle d'un ton sec et froid.

— Oui, Madame, répondit gravement l'officier, M. le baron de Berkef!

— Et que venez-vous faire en Russie? reprit la grande-duchesse.

— Ah! Madame, pouvez-vous le demander?

— Mais votre femme n'est plus ici.

— Ma femme? répondit le baron stupéfait.

En ce moment on frappa trois petits coups à l'un des panneaux qui recouvraient la muraille.

Ce bruit fit tressaillir Catherine.

— Sans doute, continua la grande-duchesse; elle m'a accompagnée, il est vrai, jusqu'à Saint-Pétersbourg; mais dès le lendemain de mon mariage, elle est repartit pour Stettin. Baron, il faut aller la rejoindre.

Berkef était consterné; il se croyait le sujet d'une amère raillerie, et tant d'impudence avaient anéanti toutes ses facultés.

Aussitôt trois nouveaux coups retentirent à la boiserie.

— Tenez, baron, reprit la grande-duchesse en ouvrant vivement une porte qui donnait sur une issue dérobée, passez par ici. Cet escalier conduit tout droit sur la grande place du Palais.

Berkef ne s'appartenait plus; il obéit machinalement à l'invitation qui lui était faite, sans avoir la conscience de son action ni la force d'exprimer son indignation.

Alors Catherine courut à la boiserie et fit jouer un ressort caché sous une draperie; aussitôt un homme sauta dans l'appartement. Cet homme était Soltikof, le premier amant de la grande-duchesse.

Cependant une fois dehors, le baron reprit ses esprits, et il apprécia la hardiesse de la mystification dont il venait d'être l'objet. Profondément blessé dans ses affections et dans sa dignité, il voua une haine profonde à la perfide Catherine, et quitta immédiatement Saint-Pétersbourg, pour retourner à Stettin. Lorsqu'il arriva, il ne faisait pas encore jour. Tristement accoudé sur sa table, le front dans les mains, près d'une petite veilleuse en albâtre, qui ne projetait autour d'elle qu'une clarté vacillante, il maudissait intérieurement le funeste égarement de son cœur, lorsque tout à coup il lui sembla voir sa porte s'ouvrir lentement et comme d'elle-même; puis une femme, ou plutôt un spectre, entra dans l'appartement; un voile immense et d'une blancheur éblouissante le recouvrait en entier; Barkef, surpris au dernier point se leva brusquement.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il.

— Baron de Berkef, répondit une voix douce et tremblante, je suis votre femme.

— Ma femme!

— Monsieur, reprit le fantôme, me pardonnerez-vous? Vous aimiez la princesse, et moi je vous aimais; voilà mon crime.

— Oui, oui, je vous pardonne, répondit le baron vivement ému au son de cette voix qui faisait revivre tout son amour. Mais qui êtes-vous donc?

A ces mots, l'être mystérieux rejeta son voile en arrière: c'était la confidente de la princesse Sophie, la belle, la romanesque Hélène de Corvidof.

Hipp. Étiennez.
(*Courrier français.*)

LES GUÊPES,

Par M. Alphonse Karr.

(*Extraits*) (1).

Que le vrai n'est presque jamais vraisemblable.

*** Il y a dans un adultère beaucoup plus de haine contre le mari que d'amour pour l'amant, — qui n'est, le plus souvent qu'un élément désagréable, mais malheureusement nécessaire d'un crime qu'on est décidé à commettre.

Quelques procès récens viennent à l'appui de ce que nous avançons.

Le jeune Charles *** est *traîné* devant les juges par un *époux* justement irrité; — ledit époux a des preuves accablantes, — il a trouvé *la correspondance.*

(Les amoureux sont comme les conspirateurs, ils se donnent une peine incroyable pour *fabriquer* des preuves contre eux. Dans tous les procès en adultère, — on trouve des correspondances. Dernièrement, M. D***, ancien notaire, qui, surprenant sa femme en flagrant délit, s'est contenté de faire signer au docteur R***, son complice, une lettre de change de soixante mille francs, — avait *découvert* la correspondance, — où? — sur le parquet de son salon.)

Dans l'affaire du jeune Charles ***, le ministère public s'est élevé avec force contre le *séducteur* qui, par des *manœuvres* coupables, un *art perfide*, avait détourné de ses devoirs les plus sacrés une femme jusque-là pure et innocente; — à l'appui de sa vertueuse indignation, il lisait une lettre où l'on remarquait ce passage:

« Penses-tu un peu à moi? Combien fais-tu de toilettes par jour? Mais écris-moi donc tout cela, grosse scélérate. »

En effet, comme dit M. le procureur du roi, résistez donc à cela; — on comprend qu'une mère de famille, une femme distinguée risque tout et perde tout — pour recevoir de semblables lettres.

Nous appelons sur ce sujet l'attention des femmes infidèles ou sur le point de le devenir. — Certes, pour un semblable usage, — pour s'entendre appeler, *grosse scélérate*, un mari est bien suffisant, et on peut se dispenser de prendre un amant.

Voici un autre exemple que nous tirons des mœurs de magasin:

Un marchand aime la femme d'un autre marchand, son voisin, le sieur D***.

Une première fois M. D*** surprend une correspondance coupable, — il pardonne.

Mais, une seconde fois, il s'irrite, fait incarcérer sa femme et son complice, et demande judiciairement à ce dernier quarante mille francs de dommages-intérêts, somme à laquelle il évalue les avaries et dégâts causés dans son honneur. Débat devant la... je ne sais la combien me chambre, — comme d'usage, M. D*** produit les lettres.

Une de ces lettres, que nous allons citer *textuellement*, — est écrite par le marchand amoureux à l'objet criminel de sa flamme adultère, — tout simplement sur une de ses *factures*, laquelle porte au tiers de la page son nom, sa profession, son adresse.

N*** tient magasin et assortiment
de couvertures
de laines de toutes qualités,
mérinos, sologne, et autres;
Il remet les vieilles à neuf,
Rue *** n° ***, Paris.

N. B. Autrefois les amoureux appelaient leur maîtresse leur *dame* ou leur *souveraine*, — et s'intitulaient leur *chevalier* ou leur *esclave*. M. N*** appelle celle qu'il aime *sa gamine*, et se donne à lui-même le titre de *gamin*. — Mais quels sont les amoureux qui seraient charmés de voir imprimés les *jolis* noms qu'ils ont donnés et reçus?

L'individu, c'est le mari.

Voici la lettre:

« A ma meilleure amie, mon ange idolâtré du plus sincère des amis jusqu'au tombeau, plutôt mourir que de vivre sans Éléonore. Jurement indissoluble, *ton gamin* ne peut vivre plus long-temps sans te voir; je suis *bani* de ta maison. J'ai reçu une lettre de l'*individu*. Je lui ai répondu. Mais comme je mettais bien des civilités respectueuses pour toi, il n'aura pas manqué de déchirer la lettre en *fronsant* le sourcil. Ah ma pauvre *gamine supportent* avec courage tes

N*** tient magasin et assortiment
de couvertures
de laines de toutes qualités,
mérinos, sologne et autres;
Il remet les vieilles à neuf,
Rue ***, n° ***, Paris.

maux, ayant devant nous un chemin qui nous conduira où nos cœurs *haspirent*. Ah mon idole, quand tu entends monter des sabots, c'est dit, il n'y a pas moyen de presser la main de ma *gamine* sur mon cœur, car *c'est* les sabots de *l'individu*. Je *redoulte l'individu*. Tâche, lorsque je passerai et que je pourrai monter, de ne faire qu'un signe de tête en la baissant pour le *oui*, et en la tournant pour le *non*. Quand nous sommes ensemble, c'est *tant* de pris sur l'ennemi. Mais, comme dit le proverbe, un bon os tombe toujours à un mauvais chien. O bonne amie, nos cœurs ne demandent qu'à prendre leur *volé*, il y a des hommes comme le *tient*, par exemple qui regardent leur femme comme leur *pissalé*.

« Adieu, *chère trésore*, reçois les *serment* inextinguible à la vie à la mort de ton ami. J'ai taut lu et baisé ma lettre, qu'elle est *salte*. Reçois-la avec ton indulgence et ta bonté *accoutumez*. Vaincre ou mourir. »

*** Nouvelles récentes du planteur de la Louisiane.

Les lecteurs des *Guêpes* connaissent le Monsieur qui a annoncé si long-temps, à la quatrième page des journaux, l'*Arbor sancta* ou *orgueil de la Chine*, — 1 fr. 25 c. la boîte de graine.

Nous avons suivi ce Monsieur dans les diverses phases de cette petite industrie.

Les premières annonces publiées dans le mois d'*octobre* n'annonçaient la chose que sous le nom d'*orgueil de la Chine*; — c'était un arbre haut et magnifique et il devait être semé d'*octobre à novembre.*

Au commencement de *novembre*, comme l'annonce continuait à paraître, seulement en ne parlant plus de l'époque du semis, les *Guêpes* firent remarquer au Monsieur qu'il offrait au public des graines que, de son propre aveu, il n'était plus temps de semer.

Le Monsieur tint compte de l'observation, et de nouvelles annonces prévinrent que l'*orgueil de la Chine* ne se semait pas le moins du monde d'octobre à novembre, mais de la *mi-octobre* jusqu'à la *mi-mars;* l'arbre dans l'intervalle avait gagné un nom: — il s'appelait *orgueil de la Chine, arbor sancta*; — puis arrivé au mois de février, — on vit paraître de nouvelles annonces — dans lesquelles on disait que l'*arbre saint, orgueil de la Chine*, — se sème avec succès au commencement du printemps.

Or, le printemps commence le 21 mars.

(1) *Les Guêpes* de mars ont paru rue du Faubourg-Montmartre, n. 17.

Le planteur colossal de la Louisiane, auquel il reste probablement beaucoup de graines, continue à étendre, par des locutions moins précises, le temps pendant lequel on peut les semer et surtout les vendre.

Il n'en reste, — dit-il, — que *quelques boîtes*; — or, quelques boîtes à 1 fr. 25 cent. ne peuvent pas former une somme énorme, — somme qui serait loin de suffire à payer les annonces des journaux.

Il paraît que ces *quelques boîtes*—s'obstinent à rester, — car le même planteur de la Louisiane (rue Laffitte, 40), offre maintenant des graines de cotonnier herbacé, voici en quels termes :

Pourquoi, se demande-t-il, le cotonnier herbacé ne réussirait-il pas sous la latitude de Paris?

La graine que nous annonçons au public, ajoute-t-il, nous est récemment *arrivée de la Louisiane*.

Mon bon planteur de la Louisiane—répondons-nous, vous auriez pu en faire venir tout aussi bien de chez M. Vilmorin, marchand grainetier, — qui demeure, je crois, sur le quai de la Mégisserie, à Paris, — et qui se serait fait un vrai plaisir de vous en céder. Il y a fort long-temps que le cotonnier herbacé, ou colossal, a donné pour la première fois, à Paris, ces fleurs jaunes au mois de juillet. — Pourquoi n'avertissez-vous pas le public qu'il faut le tenir en serre.

Il s'appelle en latin *gossipium herbaceum*; c'est un nom que je vous recommande pour vos prochaines annonces, et qui sera d'un assez bon effet, — quand il ne vous restera plus que *quelques boîtes*.

A cette annonce est joint un P. S. qui rappelle qu'on trouve à la même adresse de la graine du *lilas chinois*, dit orgueil de la Chine : — l'arbre est devenu arbrisseau, — sans doute, seulement pour ceux qui ne l'ont pas semé d'octobre à novembre ; — cela rappelle les livres de la sibylle : — si on attend encore, l'arbor sancta deviendra du coton herbacé — ou du millet, pour les petits oiseaux. — O orgueil (de la Chine), *vanitas! vanitatum!*

Le planteur de la Louisiane, qui, au lieu de retourner planter ses choux.... colossaux — sur les bords du Mississipi, continue à essayer de les faire planter aux autres, rue Laffitte, 40, assure qu'on en a semé énormément.

*** *Suite des documens que nous avons déjà donnés sur* L'INCRÉDULITÉ *qu'on reproche à notre époque, laquelle nous prétendons contradictoirement être aussi fertile en gobe-mouches qu'aucune époque antérieure.*

M. Lévy, imprimeur du *Siècle*, a toléré qu'on mît dans ce journal l'annonce que voici :

— Mme de Claire Alzin, qui s'est livrée spécialement à l'étude de la chiromancie, ou explication des cartes, a l'honneur de prévenir le public qu'elle reçoit chez elle depuis neuf heures du matin jusqu'à huit heures du soir.

*** Voici une histoire qu'il faut que je me hâte de raconter; elle aurait dû être imprimée pendant le carnaval; — les lecteurs des *Guêpes* sont invités à ne la lire que le jour de la mi-carême :

M. d'Houdetot, aujourd'hui aide-de-camp du roi, était, vers 1820, un poète fort passionné, un littérateur très enthousiaste, grand rimeur, et membre de ce petit club littéraire que, sous la restauration, on appelait *cénacle*, et dont faisaient partie M. Sainte-Beuve, M. Victor Hugo, M. Emile Deschamps, M. Alexandre Guiraud, M. David, le sculpteur, M. de Vigny, M. Gustave Planche, M. Souillard de S. Valery, etc., etc.

Un jour M. d'Houdetot, M. Guiraud et M. Sainte-Beuve se promenaient ensemble sur le boulevart Saint-Denis, alors très étroit et très encombré; — on agitait avec toute l'ardeur de la jeunesse les questions les plus hautes de l'esthétique et de la poésie; — comme il était difficile d'avancer trois de front sur ce boulevart hérissé de coudes malveillans, — les trois amis s'arrêtèrent par un instinct machinal. — M. d'Houdetot s'adossa à un arbre du boulevart et les deux autres se placèrent devant lui, — la foule prit le parti de tourner cet obstacle, cette sorte de roche qui gênait son cours, — et la conversation marcha de plus belles.

Malheureusement, près de là, de l'autre côté de l'arbre, s'était installé un crieur public — qui vendait sur le seuil d'une boutique abandonnée — de vieilles porcelaines de Sèvres, de Saxe, de Chine, etc., et de temps à autre sa voix aigre et enrouée mêlait à la discussion des trois membres du *cénacle* — ces mots :

A trois francs! — trois fr. 25 c. — trois fr. 50 c. — personne ne dit rien — quatre fr. — à quatre francs vingt-cinq, à quatre francs vingt-cinq, vous n'en voulez plus? c'est bien vu? c'est bien entendu! — à quatre fr. 25 c. — cinquante — soixante-quinze — à quatre fr. 75 c. — une fois — deux fois — trois fois, — personne n'en veut plus? — une fois, deux fois, trois fois, — adjugé — pour quatre fr. 75 c.

M. d'Houdetot — s'impatientait de toutes ces interruptions, et, quand il entendit le crieur annoncer *la dernière pièce*, — il dit au marchand, sans se retourner, — et bien décidé à ne plus entendre son cri monotone :

— C'est votre dernière pièce, combien ?

— Monsieur, dit le marchand, c'est une bien bonne occasion, c'est un rare morceau, c'est...

— A combien avez-vous l'intention de le crier ?

— A vingt-cinq francs; mais ça montera plus haut; c'est un morceau.....

— Je t'en donne cent francs, et tais-toi.

Puis, sans se retourner d'avantage, M. d'Houdetot reprit son argumentation. — Dix minutes après la foule s'était écoulée. — Le marchand s'approcha de M. d'Houdetot, — et, lui frappant sur l'épaule, lui dit :

— Monsieur, voici la pièce qui vous a été adjugée; voulez-vous m'en remettre le montant ?

— M. d'Houdetot se retourna alors et vit ce qu'il avait acheté.

Comment vous dire ce que c'était; — il y a un vers dans *les Racines grecques de Port-Royal*, — que les collégiens retiennent facilement — et qui a le don de faire disparaître tout l'ennui de la classe; — ce vers dit la chose en grec et en français — (en grec *amis*). A part sa destination singulière, — c'était du reste un objet rare et d'un grand prix, — c'était en porcelaine de Sèvres d'une fort belle pâte, — et sur le blanc extérieur se déroulait une suite de bergères galantes peintes avec une grande délicatesse, d'après des dessins de Boucher.

M. d'Houdetot, il faut le dire, qui alors était déjà colonel et qui avait fait ses preuves, — manqua de courage en cette occasion, il donna cinq napoléons au marchand et s'enfuit — sans oser emporter ce qu'il payait.

LES SAVANS sous la haute SURVEILLANCE des GUÊPES.

*** En général, je ne suis pas partisan de l'embaumement mis à la portée de tout le monde. — Si l'on réfléchit que sur la surface de la terre il *meurt un homme par seconde*, c'est-à-dire à chaque battement de pouls; si l'on songe que cette terre, sur laquelle nous vivons, est tout entière formée de la poussière humaine, — il deviendrait vite difficile de savoir où mettre les morts, — ou du moins où mettre les vivans, qui, eux, ne sont pas embaumés.

A quoi a-t-il servi à cinq *pharaons* d'Égypte, un peu avariés, du musée Charles X, d'avoir été embaumés en leur temps? — Ils ont été jetés sur la place du Louvre à la révolution de 1830, et ensuite enterrés sous la colonne comme héros de Juillet.

*** Les enfans conserveraient leur père. — Très bien. — Les petits-enfans conserveraient leur père et leur grand-père, — mais la troisième génération serait encombrée. Les administrations des cimetières n'accepteraient pas les morts embaumés aux fosses communes, — parce que le temps pendant lequel ils doivent occuper la terre, — qui ne leur est que louée, est prévu, — le temps après lequel ils doivent avoir divise

leurs molécules entre les élémens entre en ligne du compte. — Les cimetières seraient trop petits.

*** D'ailleurs, pour les idées pieuses attachées à la mort de ceux que l'on a aimés, — tant que le corps garde la forme, l'imagination ne voit qu'un cadavre sous la terre; quand il n'en reste plus rien, — elle songe à une âme dans le ciel.

Aussi les anciens avaient-ils bien raison de brûler leurs morts, — il n'y avait pas dans un sentiment pieux un mélange de dégoût dont on ne peut se défendre — pour un mort enterré.

. Mais voici quelque chose de plus dangereux; M. *Brière*, imprimeur du *Messager*, a permis à ce journal de rapporter le fait que voici :

— On lit dans un journal de Nantes, du 16 février :

Jeudi dernier, 12 février, M. Cornillier a fait une expérience publique du procédé Gannal. MM. le commissaire général et le directeur des subsistances de la marine, le directeur et l'inspecteur des douanes, le sous-intendant militaire, plusieurs de MM. les membres de la chambre de commerce et M. Guépin, docteur médecin, étaient présens.

M. Corniller leur a montré du mouton conservé depuis deux mois, qui avait l'aspect de viande fraîche.

Je déclare qu'à compter de ce jour, — je perds toute confiance à l'égard de la viande! A quelles côtelettes se fier, bon Dieu! — Un homme de trente ans ne sera pas assuré contre la chance de manger un beefsteack plus âgé que lui, — on recevra en héritage un pot-au-feu octogénaire et patrimonial, — resté de père en fils dans la famille; — les gigots seront des momies, — et nous aurons au lieu de côtelettes panées, des côtelettes empaillées.

Horace dit à Mécène : « Nous boirons d'un vin mis en pot, — le jour où le peuple salua par trois fois Mécène, chevalier, à son entrée au théâtre.

Dans vingt ans d'ici, un poète de ceux qui *tettent* aujourd'hui écrira, non pas à M. Mécène, — les Mécènes aujourd'hui coûtent trop cher et minent les poètes, — mais à un simple ami : Viens manger des côtelettes d'un mouton tué le jour où M. Pasquier fut élu membre de l'Académie française.

*** Je m'élève contre l'embaumement de la viande de boucherie. — Les bœufs de Poissy ne doivent pas être traités comme le bœuf *Apis*, parce que celui-là on ne le mangeait pas. Et puis, à force d'embaumer et d'empailler tout le monde, — les Pharaons, les doyens, les bourgeois, les moutons, les gardes nationaux, — il se mettra dans la boucherie une confusion fâcheuse. — Je ne veux pas être exposé à manger un jour, au café de Paris, M. Gannal au beurre d'anchois.

*** M. Alexandre Dumas, voyant que ce n'était pas encore son tour d'être de l'Académie, a dit en s'en retournant à Florence, où il demeure depuis quelque temps : Je demande à être le quarantième, — mais il paraît qu'on veut me faire faire quarantaine.

THÉATRES.

Théatre-Français. — *Lorenzino*, drame en cinq actes, par M. Al. Dumas. — Nous n'enregistrons ici que pour mémoire une petite pièce assez pâle, intitulée *M. de Maugaillard*, représentée, il y a une quinzaine de jours, et qui n'aurait jamais dû se produire sur la scène du Théâtre-Français.

Nous avons hâte d'arriver à une œuvre plus sérieuse, et qui, au moins par le nom de son auteur, a d'incontestables droits à l'attention de la critique.

En effet, malgré les rudes atteintes, qu'a subies depuis quelques années la réputation de M. Dumas, une pièce de cet écrivain sera longtemps encore un événement littéraire, on peut en juger par l'empressement avec lequel une foule nombreuse et choisie se pressait sous le péristyle du Théâtre-Français, le jour de la première représentation de Lorenzino.

L'action de ce drame, tiré de l'histoire de Florence, se passe sous le règne du bâtard Alexandre, qui fut, grâce à Charles-Quint, reconnu pour chef de la famille des Médicis. Ce prince offrait en lui la réunion de toute les bassesses et de tous les vices. Comme à tous les grands de ce monde, les courtisans ne lui manquaient pas; surtout un nommé Lorenzino, qui appartenait à la descendance légitime des Médicis, favorisait ses débauches et applaudissait à ses cruautés. Rien de plus timide de plus lâche, de plus avili que cet homme! La vue d'une épée le fait tressaillir, et toutes les fois qu'un danger menace le duc, Lorenzino l'abandonne à peu près comme le Sganarelle de don Juan. Cet homme, cependant, est aimé de Luiza, fille de Philippe Strozzi, proscrit illustre, qui est revenu clandestinement à Florence avec le bouffon Michel Scorocoucolo, pour travailler à une conspiration qui menace les jours et l'autorité du grand-duc.

Luiza a excité un caprice dans le cœur inconstant d'Alexandre, et Lorenzino, loin de s'effrayer de cette rivalité redoutable, révèle au duc la retraite de Strozzi, afin qu'Alexandre puisse ainsi triompher de la vertu de la fille en lui faisant espérer la grâce de son père. Mais le vieux proscrit, que Luiza vient embrasser dans sa prison, lui fait jurer, sous peine de sa malédiction, de ne pas implorer la pitié d'Alexandre, et lui remet pour protéger son innocence, un flacon qui contient un poison subtil, seul héritage qu'il puisse maintenant lui laisser.

Pendant ce temps, que fait Lorenzino? Il va trouver un moine, se met à genoux devant lui, et déchirant le masque épais dont jusqu'alors il a recouvert ses sentimens, il apparaît ce qu'il est en réalité, l'apôtre de la liberté et le vengeur des Florentins. Il lui annonce qu'il a juré la mort d'Alexandre, et lui demande l'absolution. « C'est un crime de vous absoudre, lui dit le moine; mais ce crime je le prends sur ma tête et le porterai devant le tribunal de Dieu. »

Il est possible qu'une telle scène soit dans les mœurs du temps; mais nous trouvons inouï qu'un poète ose l'écrire.

Le dénouement ne se fait pas attendre: Lorenzino arme la main du bouffon Michel Scorocoucolo, ennemi mortel du duc qui naguère a déshonoré sa fiancée. Introduit furtivement dans le palais d'Alexandre cet homme le frappe et le tue, tandis que Luiza, qui se croit livrée par Lorenzino à la merci du grand-duc, s'empoisonne et met ainsi fin à ce drame lugubre, qui aurait pu réussir il y a dix ans.

Mais aujourd'hui que le goût public, un instant perverti, s'est épuré, on ne peut s'empêcher de reconnaître que c'est là une œuvre imparfaite, travaillée à la hâte, sans grandeur, sans vérité, sans intérêt réel, défauts que ne rachètent point trois ou quatre scènes bien conduites et de brillans éclairs de style.

Le succès a été contesté et devait l'être, malgré tout le talent de Ligier et de Firmin, le jeu énergique de Guyon et de Beauvallet, et la candeur passionnée de Mlle Doze.

Bénédict Gallet.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

5 mars. — En faisant des fouilles dans le caveau de San-Felipe-el-Real, à Madrid, on vient de trouver au milieu de débris de corps humains et d'ossemens, le corps d'une femme admirablement conservé. Cette momie a été placée dans un endroit où le public a été admis à la voir. Le corps

a conservé sa forme naturelle. La défunte avait un embonpoint très-prononcé. La forme d'aucune partie du corps n'a varié. Aux mains se voient encore les ongles parfaitement conservés. A en juger par la figure, cette personne a été enlevée par la mort, à la fleur de l'âge. La physionomie n'a subi aucune altération. Les lèvres entr'ouvertes laissent voir deux rangées de dents magnifiques. Les vêtemens eux-mêmes sont dans un état de conservation étonnant. La robe est d'un vert foncé, bordée de soie; la richesse du vêtement annonce que la personne a appartenu à une classe aisée de la société. On fait à ce sujet mille conjectures: on ne sait pas encore si cette momie curieuse sera inhumée dans le cimetière, ou placée dans le cabinet d'histoire naturelle.

— Quatorze millions douze mille hommes ont passé sous les drapeaux en France, de 1791 à 1842, y compris la classe de 1842.

En voici la répartition sous chaque gouvernement que nous avons eu depuis cette époque.

Sous la monarchie de 1791 à 1792, il a été fourni un million deux cent soixante et dix mille hommes.

Pendant les assemblées, du 8 mars 1793 au 22 août même année, cinq millions neuf cent quatre-vingt douze mille hommes.

Sous le directoire, de 1798 à 1799, huit cent soixante mille hommes.

Sous le consulat, du 12 novembre 1799 au 24 mars 1804, quatre cent quarante-trois mille hommes.

Sous l'empire, du 5 août 1804 à 1814, trois millions huit cent soixante-cinq mille hommes.

Sous la restauration, de 1818 au 28 juillet 1830, six cent vingt-deux mille hommes.

Enfin, sous le gouvernement actuel, du 11 décembre 1830 à 1842 inclusivement, neuf cent soixante mille hommes.

Il résulte de cette statistique que les appels aux armes de 1791 à 1842 inclus, forment, par année, une moyenne de trois cent mille hommes.

6. — On commence déjà à garnir d'ouvrages d'art le palais des Thermes de l'empereur Julien, rue de la Harpe. Ce vieux manoir est décidément destiné à être converti en un musée d'antiquités nationales.

— Un firman du sultan, lu dans la mosquée de Constantinople, ordonne au peuple de reprendre l'ancien costume turc; il ne sera dorénavant permis qu'aux fonctionnaires publics de porter le costume franc.

7. — Un crime inouï vient d'être commis, dans la commune de Piazzole (Corse), sur deux malheureuses femmes, âgées de quarante à quarante-quatre ans. Le 20 février, les deux sœurs Chilara et Stella Ristori allaient à Casteldacqua pour y porter de la toile, en compagnie de Maria Casabona, jeune personne, et d'Angela-Felice, veuve Pastori. Arrivées à l'endroit dit le Pastinco, elles aperçurent le nommé Emanuelli, espèce de sourd-muet, qui les poursuivait. A l'air farouche de cet homme, qui tenait un stylet à la main, les deux sœurs Ristori, sachant que cet individu était animé de sentimens de vengeance contre elles, prirent la fuite en poussant les hauts cris. La veuve Pastori se jette alors au devant de l'assassin, en le suppliant de s'arrêter; mais tout fut inutile. N'écoutant que sa rage, il saisit la malheureuse Chilara, mit sa tête entre ses jambes et lui porta le premier coup. Sa sœur Stella accourt alors à sa défense; mais elle est bientôt atteinte au bas-ventre par un coup de revers de son assassin, et tombe évanouie. Alors, libre de tout obstacle, car les deux autres femmes avaient pris la fuite, Emanuelli se porte tour à tour sur les deux victimes, et ne les quitte qu'après s'être assuré qu'elles sont mortes.

L'on a trouvé sur l'une les marques de vingt-sept coups de stylet et de vingt-deux sur l'autre. L'on aura bien de la peine à croire à une semblable atrocité; mais l'on sera encore plus étonné lorsque l'on saura que ce même individu ayant tué d'un coup de couteau le jeune Ristori, frère de l'une de ces femmes, crime pour lequel il fut condamné et subit à Nîmes cinq ans de prison, espérait cependant pouvoir être aimé de l'une d'elles. Se voyant repoussé, il résolut de se venger, et c'est là le motif qui l'a porté à commettre ce double crime.

8. — Deux mariages fort extraordinaires, et dont on ne voit presque pas d'exemples, viennent d'avoir lieu dans la commune de Coussey, arrondissement de Neufchâteau: le père et le fils viennent d'épouser les deux sœurs.

9. — Mlle Rachel a atteint sa majorité le 28 du mois dernier; elle peut maintenant contracter légalement avec la Comédie-Française. Les parties sont, dit-on, tombées d'accord sur tous les points, et il n'y a plus que le contrat à rédiger et les signatures à mettre, ce qui se fera cette semaine. Mlle Rachel sera sociétaire à dater du 1er avril prochain; elle s'engage à donner au moins cinquante-quatre représentations en neuf mois, c'est-à-dire à jouer six fois par mois. Elle jouira chaque année de trois mois de congé, et recevra, outre sa part de sociétaire, 42,000 francs par an sur la subvention; et dans le cas où la subvention serait supprimée dans le cours des vingt ans de sa carrière de sociétaire, Mlle Rachel serait libre de se retirer si la Comédie ne jugeait pas à propos de continuer, sur ses fonds particuliers, les 42,000 fr. comme traitement annuel.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.

13e Année. — N° 15. Mardi 15 Mars 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

Le Vte de Tessières Boisbertrand, Directeur.

On s'abonne à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS,

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

Le Cabinet de Lecture paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. Prix : 15 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

Au présent numéro est jointe une gravure de Mode.

FLORITA.

I

Un soir d'été de l'année 1641, plusieurs cavaliers descendaient ensemble les allées du Prado et marchaient vers la rue d'Alcala, en s'entretenant d'un événement qui préoccupait fort la cour de Philippe IV et le public de la ville de Madrid. La conversation était très animée ; il n'était question cependant ni de la révolte des Catalans, ni de la révolution qui venait de mettre le duc de Bragance sur le trône de Portugal ; il s'agissait tout simplement d'une troupe chantante récemment arrivée d'Italie, et qui, la veille, avait eu l'honneur de jouer devant le roi. Les oisifs de la ville et de la cour ne parlaient que de la *prima donna*, et on s'annonçait mutuellement comme une grande nouvelle que les Italiens étaient engagés pour six mois au théâtre de la Cruz.

— Par saint Jacques ! s'écria l'un des admirateurs les plus passionnés de ces chanteurs étrangers et de cette musique exotique, je ne crois pas qu'il y ait en paradis de plus beaux concerts ! J'ai entendu plus de cent oratorios, non seulement dans la chapelle du roi, mais encore dans toutes les cathédrales d'Espagne, et je maintiens que, parmi cette multitude de chantres, il n'y en a pas un dont la voix puisse être comparée à celle de Marino le *gracioso*.

— Et moi, dit un autre avec feu, je soutiens qu'il n'y a pas en Espagne et dans le reste du monde une voix comme celle de la Magdalena ; quel éclat ! quelle agilité! quels sons limpides et perlés ! C'est comme une pluie de paillettes, un feu d'artifice musical. Sainte Cécile devait chanter ainsi. J'étais en extase, j'étais au ciel. Vive la Magdalena ! la première cantatrice du monde !

— Vive la Magdalena ! répéta la troupe avec enthousiasme.

Alors un cavalier qui jusque-là avait écouté en hochant la tête et dont personne n'avait remarqué les signes de désapprobation tacite, s'arrêta et dit brusquement :

— Mais elle ne chante ni ne chantera jamais en espagnol !

— Comment ! qui vous l'a dit, don Pedro ? s'écria-t-on tout d'une voix.

— Elle-même, Messeigneurs, elle-même, ce matin, quand je suis allé lui offrir un rôle dans le petit opéra dont j'ai fait hier les paroles, et que don Blas Minco va mettre en musique.

— Comment ! elle a refusé un rôle fait par l'auteur de tant de chefs-d'œuvre ?

— Eh ! oui, elle l'a refusé, elle m'a déclaré qu'elle ne chanterait ja-

(1) Cette nouvelle est extraite de deux volumes in-8° publiées par Mme Ch. Reybaud sous le titre de *Lucie et Gabrielle*. Cet ouvrage qui vient de paraître chez l'éditeur Dumont, Palais-Royal, 88, coûte 15 fr.

mais que des paroles italiennes, des airs italiens, et cela d'un ton fier et superbe, comme une reine sûre de son empire. Vous l'avez dit : elle est la première cantatrice du monde ; or, c'est une puissance souveraine qu'un talent sans égal, et tout doit plier devant ses arrêts.

A ces mots, prononcés avec une certaine ironie, le cavalier salua du geste ses compagnons, comme s'il ne se souciait pas de suivre la discussion que ses observations allaient soulever, et il se perdit dans une des allées qui descendaient à la porte d'Atocha. La nuit était alors tout-à-fait venue ; il faisait sombre sous les arbres, et l'on n'y voyait pas à deux pas devant soi. Le cavalier entra dans la ville et suivit lentement les rues solitaires qui avoisinent le couvent de Santa Isabel ; bien que l'heure fût avancée, la nuit obscure et le quartier mal fréquenté, il allait sans souci des mauvaises rencontres, se parlant à lui-même et parfois s'arrêtant la tête levée, comme pour compter les étoiles. A son allure distraite et saccadée, à ses monologues entrecoupés, à son regard en l'air, quiconque l'eût observé aurait deviné à coup sûr que c'était là un amoureux ou un poète. Il marcha long-temps ainsi sans s'apercevoir qu'il s'égarait dans le plus pauvre quartier de Madrid et qu'il était bien loin de la Plaza-Mayor où il demeurait. Enfin, revenant tout à coup de ses rêveries, et regardant autour de lui comme un homme tombé des nues, il murmura :

— Que la glorieuse sainte Vierge me soit en aide ! je crois que j'ai perdu mon chemin !

En ce moment, dix heures sonnèrent dans l'éloignement : le cavalier fit encore quelques pas en hésitant ; il se trouvait dans une espèce de carrefour formé par la jonction de plusieurs ruelles noires et tortueuses entre lesquelles il ne put même reconnaître celle qu'il venait de parcourir. Les maisons étaient hautes et percées de rares fenêtres où se penchaient çà et là quelques rosiers en fleurs ; de loin en loin on apercevait aux étages supérieurs une clarté douteuse qui annonçait qu'on veillait encore dans ces tristes réduits où vivait la population misérable et mendiante de la capitale des Espagnes. Les portes sans serrures de ces espèces de repaires étaient toutes ouvertes, et l'on pouvait pénétrer librement dans les allées sombres, basses et humides, à l'extrémité desquelles s'alongeait un raide escalier dont les marches inégales n'avaient pas été balayées de mémoire d'homme ; mais quel larron se serait aventuré dans ces barraques dont tout le mobilier ne valait pas vingt réaux ? La pauvreté de ceux qui les habitaient les gardaient mieux que les plus solides verroux ! A cette heure de la nuit, on eût dit qu'elles étaient désertes, tant le silence qui y régnait était déjà profond ; on n'entendait pas une voix humaine, pas un souffle ; seulement, quelque chien de mendiant aveugle aboyait sourdement dans une cave. Une faible lueur scintillait au milieu des ténèbres de la rue ; c'était celle d'un lumignon placé comme un phare à l'angle d'une maison, devant l'image de la Vierge qui, du haut de sa niche, semblait abaisser un regard miséricordieux sur les pauvres passans.

Le cavalier, dévot à Notre-Dame comme tout bon Castillan, tira son chapeau, dit un *Ave Maria* et s'assit sur un banc de pierre en face de la niche, pour reprendre haleine et voir s'il ne restait pas de quoi faire une cigarette dans sa boîte à tabac.

A cette époque, les rues de Madrid étaient fertiles en événemens ; les amoureux et les voleurs tenaient le haut du pavé depuis minuit jusqu'au premier angélus, et l'on s'y battait souvent sans que la justice intervînt. Mais dans ce quartier solitaire, il n'y avait ni duels, ni sérénades, et le cavalier ne s'attendait pas à la moindre aventure ; il regarda autour de lui comme pour s'orienter dans ces parages inconnus ; puis il ramena son manteau sur son épaule, et se mit philosophiquement à fumer sa cigarette. Le lumignon, qui donnait en plein sur lui, faisait ressortir sa figure comme un portrait au milieu d'un fond noir, et, certes, il y avait dans son ajustement de quoi tenter des gens moins besogneux que ceux qui habitaient les environs de la *Puerta de Embajadores*. Son manteau de fin drap noir de Ségovie laissait apercevoir un justaucorps de soie sur le devant duquel était brodée la croix rouge de Santiago ; un petit collet garni de points de Malines retombait sur une chaîne à double rang au bout de laquelle pendait une médaille de Notre-Dame de Guadalupe. Son chapeau de feutre à larges ailes cachait à demi un visage débonnaire, spirituel et fleuri, qui n'annonçait guère que quarante ans. Il était retombé dans ses rêveries, il songeait à la Magdalena qui avait refusé un rôle dans sa pièce ; bien qu'il fût d'un naturel bon et facile, il gardait une certaine rancune à la cantatrice, et il roulait dans son esprit des projets de vengeance.

— Eh ! eh ! il ne serait pas mal de rabattre un peu la superbe vanité de cette reine de théâtre, dit-il en se parlant à lui-même ; je veux qu'avant deux mois elle vienne me prier à genoux de lui faire un rôle, et je me laisserai long-temps supplier avant de le lui promettre. Je veux faire une pièce qui fera courir tout Madrid ; je veux que, tandis qu'on jouera ma comédie, la troupe italienne chante ses opéras devant les banquettes vides du théâtre de la Cruz. Ah ! ah ! la Magdalena refuse un rôle dans mon *Orphée* ; eh bien ! nous verrons, elle s'en repentira, ou je ne m'appelle pas Calderon de la Barca !

En ce moment, une musique, qui semblait venir d'une salle basse dont la fenêtre grillée donnait sur la rue, coupa court au monologue du cavalier. On jouait pianissimo d'un instrument à cordes, et ces sons doux et voilés troublaient à peine le silence de la nuit. Après ce prélude, une voix se fit entendre.

— Virgen santissima ! murmura Calderon de la Barca en joignant les mains avec une expression de surprise et de ravissement ; qu'est-ce que ceci ?

Jamais de tels accens n'avaient frappé son oreille ; cette voix, d'une merveilleuse étendue, d'une pureté, d'un éclat sans pareil, s'abandonnait à une capricieuse improvisation et luttait avec l'instrument en répétant les traits qu'une main agile essayait d'abord sur le clavier. Puis, on préluda encore, et la même voix chanta une hymne à la Vierge. Pendant ce lent adagio, Calderon de la Barca s'était rapproché de la maison et il écoutait, appuyé sur le banc de pierre devant la porte toute grande ouverte ; l'idée de se venger de la Magdalena en faisant une de ces comédies héroïques auxquelles le public allait applaudir tous les jours pendant six mois, était remplacée par une autre idée qui lui souriait bien davantage ; il venait de trouver une rivale à la cantatrice italienne, et il entrevoyait le moyen de faire jouer son *Orphée* sans la Magdalena. Il rôda un moment autour de la maison, ne sachant s'il pourrait la reconnaître le lendemain et fort embarrassé du chemin par lequel il devait s'en aller et revenir ; puis, prenant tout à coup son parti, il entra bravement dans l'allée, et, faisant sonner le talon de ses bottines de cuir fauve, il dit à haute voix :

— Holà ! y a-t-il quelqu'un de levé par ici ?

— Qui va là ? cria une voix au fond de l'allée, et un rayon oblique illumina la muraille.

— Un bon gentilhomme, chevalier de Santiago, perdu dans ce labyrinthe et qui cherche le fil qui doit le remettre en bon chemin, répondit Calderon ; s'il y a ici quelque honnête et chrétienne personne, qu'elle se montre, au nom du ciel !

Il y eut un silence ; puis, une porte qui donnait au bout de l'allée s'ouvrit, et une femme âgée, fort pauvrement vêtue, parut sa lampe à la main.

Le cavalier ôta son chapeau et dit poliment :

— Que Dieu soit avec vous, ma bonne dame ! je me suis égaré dans ce quartier que je ne connais pas, bien que j'habite depuis vingt ans la ville de Madrid ; je ne savais à qui demander mon chemin ; je ne pensais pas qu'il y eût ici âme qui vive, quand j'ai entendu une voix dont les divins accens m'ont guidé ; est-ce vous qui chantiez ainsi ?

La pauvre femme fit une humble révérence et répondit avec un sourire empreint tout à la fois de satisfaction et de tristesse :

— Non, Seigneur, c'est ma fille.

— Elle a, sur mon âme, la plus belle voix que j'aie jamais entendue !

Je serais bien aise de revenir pour mieux juger son talent ; je reviendrai demain s'il vous plaît de me dire où je suis et qui vous êtes.

— Seigneur, répondit-elle étonnée et presque tremblante, vous êtes dans la rue de *Mira-el-Sol*, tout près de la porte de *Embajadores*. Je suis une pauvre veuve qui n'ai pas le moyen d'habiter un autre quartier que celui-ci, et je m'appelle Ana Muller. Est-ce tout pour votre service ?

— Oui, ma bonne dame, je vois maintenant mon chemin ; vous m'avez tiré d'embarras ; Dieu vous le rende ! répondit-il en la saluant ; à demain. Et il s'en alla.

II

Le lendemain matin, Calderon de la Barca n'eut pas de peine à se reconnaître au bout de cette longue rue de *Embajadores* où il s'était égaré la veille ; il retrouva la rue de *Mira-el-Sol*, ainsi nommée, sans doute, par une triste ironie ; car on n'y voyait guère le soleil qu'un moment sur le midi, entre les toits délabrés des maisons dont chaque étage débordait comme un auvent l'étage inférieur. Il entra dans la plus vieille et la plus sombre de ces maisons et frappa à la porte vermoulue qui, la veille, s'était ouverte devant lui. Ana Muller parut sur-le-champ ; apparemment elle avait compté jusqu'à un certain point sur cette visite, car elle avait mis sa robe de serge noire et ses grandes coiffes de deuil. C'était une femme d'une physionomie simple et grave ; elle avait dû être belle, mais l'âge et peut-être les soucis et la misère avaient creusé ses joues et sillonné son front de rides profondes. Elle avait l'air humble et timide de quelqu'un qui ne vit pas en contact avec le monde.

— Ma chère dame, dit Calderon, vous voyez que je suis homme de parole ; je vous ai dit hier soir que je reviendrais ; me voici.

— Soyez le bienvenu, Seigneur, répondit-elle en l'introduisant dans une salle basse, sombre et démeublée, au fond de laquelle s'ouvrait une porte fermée par un lambeau de tapisserie. Calderon s'assit sur un vieux fauteuil de cuir qu'Ana Muller avança cérémonieusement, et il regarda autour de lui, un peu étonné de ce qu'il voyait, et de l'accueil que lui faisait cette femme. Le mobilier annonçait une étroite indigence ; deux ou trois escabelles étaient rangées devant une table boiteuse, et la vaisselle, étalée sur une planche accrochée au mur, semblait annoncer que dans cette pauvre demeure on jeûnait souvent au pain et à l'eau. Mais, en face de la fenêtre, il y avait un meuble qui n'eût pas déparé le salon d'un grand d'Espagne ; c'était un clavecin dont les pieds en colonne torse étaient emboîtés dans des ornemens de cuivre et sur la table duquel reluisaient des incrustations de nacre et d'argent.

— Voilà, certes, un magnifique instrument ! s'écria Calderon d'un air d'admiration et de surprise.

— C'est le chef-d'œuvre de mon pauvre Muller, dit la vieille femme avec une expression d'orgueil, de tristesse et d'attendrissement ; il y a travaillé dix ans de sa vie.

— Votre mari était facteur d'instrumens de musique ?

— Oui, Seigneur, et il était aussi fort bon musicien ; tous ceux qui l'ont connu disent qu'il avait un grand génie. Il y a vingt ans qu'il vint ici de son pays, de l'Allemagne, parce qu'on lui avait dit que les artistes prospéraient à Madrid. Effectivement, les commencemens ne furent pas mauvais ; il travailla pour toutes les églises ; ce fut alors que nous nous mariâmes. Mais Muller avait des idées à lui, il inventait, et ses confrères furent jaloux de son talent. On lui suscita une foule de chagrins, et il se découragea ; il ne chercha plus l'ouvrage, et l'ouvrage lui manqua ; alors nous fûmes bien malheureux.

— Pourtant il travaillait toujours ? dit Calderon en tournant les yeux vers l'instrument.

— Oui, il travaillait, il se consolait de notre misère en faisant son chef-d'œuvre.

En disant ces mots, Ana Muller se leva et alla essuyer quelques grains de poussière qui ternissaient la table du clavecin ; puis elle reprit avec un accent plein de mélancolie :

— Il y a là l'histoire de notre vie pendant dix ans ! chacun de ces ornemens, chaque pièce de ce clavier me rappelle une date ; souvent nous nous sommes privés du nécessaire pour que Muller pût acheter ce bel ivoire qu'il découpait lui-même, ces morceaux de nacre qu'il a façonnés. Souvent toute la nuit s'écoulait à chercher les combinaisons qui devaient donner au son plus de netteté, de justesse et de douceur. Mais la santé de Muller ne put pas résister à tant de travail et de privations ; la force qui le soutenait lui manqua subitement quand il eut fini son chef d'œuvre. Il tomba malade, et bientôt il n'y eut plus d'espoir. La veille de sa mort, après s'être confessé, il me dit : — Ana, tu as été une bonne femme, et je compte que tu rempliras ma dernière volonté. Je ne te laisse rien au monde que le clavecin, c'est la dot de notre fille ; ne le vends pas à moins de vingt mille réaux ; il vaut plus que cela... Je lui ai obéi, Seigneur ; j'ai eu faim, j'ai eu froid, ma fille a été malade, et au milieu de cet affreux dénuement, j'ai refusé de vendre le chef-d'œuvre de Muller, j'en ai refusé dix mille réaux ; bien des gens ont dit que j'étais folle ; mais je ne me repens pas de ce que j'ai fait.

En achevant ces mots, elle se rapprocha du clavecin et le regarda avec une sorte de respect et d'amour, comme l'artiste regarde l'œuvre de son cœur et de son imagination, comme les dévots regardent une sainte relique. Calderon gardait le silence ; le récit de cette pauvre femme l'avait touché ; il admirait sa foi, sa résignation, son dévouement, et il s'étonnait de trouver dans une personne de si humble condition ces façons de parler et ces manières qui annonçaient une certaine éducation.

— Pardon, Seigneur, de vous avoir entretenu si longuement de nos malheurs, reprit la veuve ; j'aurais dû vous demander d'abord à quel motif je dois l'honneur de votre visite.

— Je vous en ai dit un mot hier soir ; je désirerais entendre la voix de votre fille, qui m'a semblé de loin merveilleusement belle.

Ana Muller réfléchit un moment ; puis elle dit avec une dignité humble :

— Seigneur, avant de vous présenter ma fille, je voudrais savoir qui vous êtes ?

— Je suis don Pedro Calderon de la Barca, répondit-il en souriant.

A ce nom bien connu, à ce nom du plus célèbre auteur dramatique de l'époque, et qui était affiché tous les jours à la porte des théâtres et dans toutes les rues de Madrid, à ce nom couvert de tant d'applaudissemens, Ana Muller s'écria :

— Don Pedro Calderon ici, chez moi ! C'est un honneur que je n'oublierai jamais, Seigneur ! Mon pauvre mari était un de vos admirateurs passionnés ; il m'a menée voir *le Mercader de Tolède* et la fameuse comédie *Para vencer amor querer vencerle*. Jésus ! quelle foule ! quels transports ! comme nous avons applaudi !

Elle alla soulever la portière qui fermait la chambre.

— Viens, ma fille, dit-elle, viens voir le seigneur don Pedro Calderon de la Barca.

Une jeune fille parut aussitôt, et resta debout au milieu de la salle après avoir fait une timide révérence.

— Seigneur, reprit la veuve en regardant son enfant avec un sourire de joie et d'amour, voici ma fille, Flora Muller ; elle a été l'élève de son père, et elle a appris la musique pour ainsi dire en même temps qu'elle a appris à parler.

C'est ainsi qu'on forme les grands artistes, dit Calderon avec feu, votre fille est déjà une grande artiste, j'en suis sûr et j'ai le plus vif désir de l'entendre.

— Allons, Florita, dit la mère en la conduisant devant le clavecin.

La jeune fille était troublée et comme effarouchée par la présence de cet étranger ; la pauvre enfant vivait dans une solitude si absolue, qu'il se passait souvent des mois entiers sans qu'elle entendît une autre voix que celle de sa mère, sans qu'elle aperçût le visage d'un homme autre

part qu'à la messe, qu'elle allait entendre le dimanche de grand matin au couvent de Santa-Isabel. Elle s'assit tremblante, et préluda d'une main d'abord incertaine, en jetant des regards furtifs et timides autour d'elle. Calderon l'écoutait en la considérant avec un vif sentiment d'intérêt et de curiosité.

Florita n'était point belle; mais elle avait un de ces visages qu'on n'oublie jamais. Sa taille était frêle et élancée comme si elle eût trop vite grandi, et il y avait encore dans son geste, dans son attitude, quelque chose de la grâce débile de l'enfance; mais sa physionomie annonçait des facultés déjà développées, une intelligence vive, un esprit sérieux, une nature sensible et fière. Ses cheveux noirs descendaient en larges bandeaux sur ses joues; elle avait des yeux couronnés de longs sourcils, un front d'impératrice; le faible incarnat de son teint rappelait la pâleur veloutée de la fleur d'églantier, la fraîcheur délicate d'une rose épanouie à l'ombre. Mais lorsque ses traits sans éclat s'animaient, quand elle levait son regard calme et profond, alors elle était belle.

— Allons, chante, ma fille, dit Ana Muller en l'encourageant du regard, veux-tu ta musique?

Elle secoua sa tête et passa ses deux mains sur son front comme pour y ramener l'inspiration; puis elle se mit à chanter en s'accompagnant seulement de quelques accords. Sa voix, d'abord émue, retrouva bientôt ses magnifiques sons, sa merveilleuse étendue, sa rare expression. Calderon ne respirait plus; accoudé au bras de son fauteuil, les yeux fixés sur Florita, il semblait perdu dans une satisfaction profonde, une admiration infinie.

— Bien, ma fille! dit gravement Ana Muller lorsque Florita eut achevé le dernier trait de ce brillant morceau.

— C'est admirable! s'écria Calderon en se levant et en s'inclinant devant la jeune fille, dont il baisa respectueusement la main frêle et blanche; puis il déploya un rouleau de musique qu'il avait apporté, et ajouta en le plaçant sur le pupitre :

— Maintenant, je serais bien satisfait si vous vouliez me chanter cela?

C'était le grand air de la Magdalena, son triomphe,

— Volontiers, Seigneur, répondit Florita en souriant un peu, car elle crut qu'il voulait aussi juger son talent comme musicienne.

Elle lut le morceau du regard; puis elle le chanta de la même voix légère et brillante, avec la même aisance que celui qu'elle venait de dire un moment auparavant, en se laissant aller aux inspirations qui lui venaient sur ce thème, dont le motif principal était seul écrit.

Quand elle eut fini, Calderon se tourna vers Ana Muller, et lui dit :

— Votre fille est la première cantatrice qu'il y ait en Espagne et peut-être dans le monde entier. Il y a dans son talent les succès, la gloire, une fortune. Voulez-vous qu'elle débute au théâtre?

Ana Muller joignit les mains avec une profonde émotion de crainte, d'orgueil et de joie.

— Ce n'est pas à moi de répondre, dit-elle; c'est Florita qui doit dire ce qu'elle veut.

— Ma mère, répondit la jeune fille avec calme, n'est-ce pas pour devenir une grande artiste que mon père m'a élevée? Ne nous a-t-il pas dit qu'il voulait que j'eusse une renommée par mon talent? Ne m'a-t-il pas prédit plus de bonheur et de gloire que je n'ose en espérer? Que sa volonté s'accomplisse! Oui, ma mère, je veux chanter au théâtre!

— Eh! viva! s'écria Calderon; vous aurez un rôle dans mon *Orphée*, vous éclipserez la Magdalena et toutes les cantatrices italiennes, je vous le promets. C'est moi qui me charge de votre présentation, de vos débuts. Demain, aujourd'hui même, vous quitterez cette maison.

— Jésu-Maria! est-ce un rêve? murmurait Ana Muller en regardant alternativement Calderon et sa fille. Mais, Seigneur, comment paraître devant le monde? comment nous présenter? Nous avons l'air de si pauvres gens!

— Je vous dis que je me charge de tout; vous aurez des habits, des meubles, de l'argent...

— Sainte Vierge! interrompit-elle, et qui nous donnera tout cela?

— Le talent de votre fille, et j'en ferai volontiers l'avance.

Florita n'écoutait plus; elle faisait lentement le tour de la salle, comme pour dire adieu à toute cette misère. L'enfant avait déjà la conscience de son talent et le pressentiment de son avenir.

— Ma mère, dit-elle en revenant vers le clavecin, sur lequel elle s'appuya avec mélancolie; ma mère, nous n'emporterons que ceci; et maintenant, quand même on nous en donnerait cent mille réaux, nous ne le vendrions pas.

III

Un mois plus tard, la foule était grande au théâtre de la Cruz. Ce soir-là même, Florita Muller devait débuter dans la nouvelle pièce de Calderon de la Barca. La cour et la ville étaient là pour juger la jeune rivale de la Magdalena; les uns, admirateurs passionnés de la cantatrice italienne, prenaient en pitié cette enfant qui venait audacieusement lutter contre un talent jusque-là sans égal; les autres prenaient parti pour la protégée de Calderon de la Barca, et faisaient des vœux pour son succès. Un sentiment d'orgueil national les disposait en sa faveur, et la plupart désiraient que l'Espagnole l'emportât sur l'Italienne.

La vaste salle autour de laquelle s'échelonnaient toutes ces têtes animées et curieuses était assez mal éclairée; mais il y avait là tant de riches toilettes, tant de joyaux, tant de bouquets, que ces vives couleurs, ces dorures, ces pierreries qui chatoyaient dans l'ombre, semblaient illuminer les spectateurs de leurs reflets. L'orchestre était déjà rangé en avant de la rampe, et derrière la toile on entendait un bruit confus pareil à celui de la salle, comme si la moitié du public s'était emparée de la scène. En effet, des bancs disposés en avant des coulisses étaient déjà envahis par les spectateurs d'élite, par les amateurs privilégiés.

Enfin la toile se leva, et aussitôt il se fit un profond silence. La scène était faiblement illuminée par des bougies cachées sous des globes de gaze; dans le fond, de grands cartons peints en gris représentaient les rochers de la Thrace, et quelques arbres de papier vert, ressortant des coulisses, figuraient une forêt. C'était là tout le luxe de décors, tous les frais de la mise en scène de l'époque.

Toutes ces figures, maintenant immobiles et attentives, tournaient leurs regards sur le théâtre vide; l'orchestre jouait les premières mesures de l'ouverture; on écoutait avec une profonde attention. Florita, qui devait entrer la première en scène, était debout dans la coulisse entre sa mère et Calderon de la Barca. Personne ne parlait dans ce groupe isolé du reste des acteurs; la jeune fille était pâle sous son fard: mais rien, d'ailleurs, ne trahissait ses poignantes émotions. Elle avait le regard fixé sur la scène, et elle serrait ses mains jointes sur sa poitrine, comme pour réprimer les battemens de son cœur. Elle était belle en ce moment, avec sa robe de satin blanc brodée de feuillages verts, et ses cheveux flottans couronnés de roses, elle était bien la timide Euridice, la pâle nymphe que l'amour d'un époux devait aller arracher aux enfers.

Quand l'orchestre fit entendre avec un bruyant *crescendo* les derniers accords de l'ouverture, Calderon de la Barca prit la main de Florita, et lui dit d'une voix émue :

— Allons! voici l'instant!

Elle tressaillit, et regarda devant elle comme si un abîme se fût ouvert sous ses pas.

— Oh! murmura-t-elle défaillante, j'ai peur!...

— Florita! ma chère Florita! s'écria Calderon, je vous en supplie, reprenez courage!..... N'êtes-vous pas sûre de votre talent, de votre triomphe!... Songez à l'avenir ouvert devant vous!... Vous allez au devant de la fortune, de la gloire!...

La jeune fille passa la main sur son front couvert d'une sueur glacée et respira profondément, comme si la vie allait lui manquer.

— Allons! pour la fortune! répéta Calderon.

— Pour ma mère! dit-elle d'une voix profonde, en se tournant vers Ana Muller.

Et aussitôt elle entra en scène.

Ana Muller, aussi pâle, aussi tremblante que sa fille, s'appuya au bras de Calderon. Ses genoux fléchissaient; elle voulait voir, elle voulait entendre; mais un voile était sur ses yeux, un bourdonnement douloureux résonnait à ses oreilles; elle se sentait mourir. Calderon écoutait plein de trouble et d'anxiété, le regard attaché sur Florita; lui aussi avait peur. Mais cette incertitude, ces craintes, ne durèrent qu'un moment. Florita chanta au milieu du plus grand silence, les spectateurs ne respiraient plus; puis une salve d'applaudissemens, tels qu'on n'en avait jamais entendu sous les lambris du théâtre de la Cruz, salua l'aurore de ce magnifique talent. Cette première épreuve avait suffi, la Magdalena était vaincue. Un instant après, Florita rentra dans la coulisse, défaite, animée, les bras étendus.

— Ma mère! murmura-t-elle en se laissant aller dans les bras d'Ana Muller, ma mère! ah! j'ai cru que j'allais mourir!

— Viva Florita! Eh! viva! s'écria Calderon avec enthousiasme et en lui baisant la main; voilà le plus beaux début que j'aie vu de ma vie!

Les jeunes seigneurs assis sur les banquettes aux côtés de la scène s'étaient levés pour venir complimenter la jeune fille, qui, tout émue et souriante, accueillait avec une naïve joie ces premiers hommages.

— Messeigneurs, s'écria Calderon triomphant, maintenant vous pouvez dire que la première cantatrice du monde est une Espagnole!

L'opéra d'*Orphée* s'acheva au milieu des mêmes transports d'admiration; le public salua le nom des auteurs et la jeune cantatrice par des applaudissemens frénétiques. Les plus anciens habitués du théâtre ne se rappelaient pas un pareil triomphe. La Magdalena elle-même, cette maîtresse tant aimée de Philippe IV, n'avait pas eu dans ses plus beaux jours un succès pareil à celui de Florita.

A dater de ce jour, ainsi que Calderon l'avait prévu, la troupe italienne chanta devant les banquettes vides, et la Magdalena vint humblement solliciter un rôle que l'auteur d'*Orphée* ne lui promit même pas. Ce fut un changement de fortune inouï pour cette pauvre veuve, pour cette jeune fille qui avaient langui si long-temps dans la misère, qui avaient subi toutes les privations, toutes les douleurs de l'extrême indigence. Elles étaient riches maintenant, elles étaient comblées de toutes les joies que donne un grand succès; mais leur bonheur ne les avait pas éblouies: Ana Muller était encore la simple et digne femme qui avait supporté avec tant de courage et de résignation ses peines passées, et Florita avait toujours la même soumission envers sa mère; la même foi en ses devoirs, le même amour désintéressé pour son art.

Les jours où Florita jouait, on se battait à la porte du théâtre; chaque acte était marqué par une ovation, et à la dernière scène une pluie de bouquets tombait à ses pieds, un tonnerre d'applaudissemens couvrait le final. Alors, émue, tremblante d'une douce joie, elle s'inclinait devant ce public idolâtre, elle le remerciait d'un geste plein de sympathie et de reconnaissance; puis, quand la toile était tombée, elle se retrouvait près de sa mère qui, fière, heureuse, et les yeux pleins de larmes, lui disait:

— Que tu as bien chanté ce soir, ma Florita! comme on t'a applaudie!

C'était une belle et douce vie, les jours s'écoulaient rapides au milieu de ces triomphes que l'envie même respectait. Florita avait dans l'esprit et dans les manières une élégance innée; elle aimait d'instinct tout ce qui est riche et de bon goût; aussi se trouva-t-elle tout à coup à la hauteur de sa nouvelle position. En présence de tout ce luxe, elle se rappelait souvent sa misère d'autrefois; elle comparait souvent son bel appartement de la Plaza-Mayor à la triste maison de la rue *Mira-el-sol*. Souvent assise devant le clavecin qui occupait la place d'honneur dans la salle, elle disait en soupirant à sa mère:

— Hélas! si mon pauvre père vivait!

— Dieu ne donne pas à la fois tant de bonheur en ce monde, répondait Ana Muller avec résignation.

Après les premiers succès de Florita, tous les jeunes seigneurs de la cour avaient voulu être présentés chez elle; toutes les grandes dames l'avaient invitée à venir chanter dans ces brillans *saraos* où se réunissait la haute société de Madrid; mais Ana Muller s'était refusée à ces témoignages d'admiration, à ces empressemens d'un monde où sa fille n'était pas appelée à vivre; son instinct de mère, un sentiment de prudence, lui disaient qu'il y avait là des dangers pour Florita, et que dans la condition où la Providence l'avait placée, la jeune fille ne devait vivre que pour son art et pour le public dont elle était aimée. Elle comprit qu'il y allait de la tranquillité, de la bonne renommée de Florita, à se renfermer dans cette vie presque austère, et elle y persévéra. La belle cantatrice, dont tout le monde parlait, sur les pas de laquelle on se pressait, ne sortait de chez elle que pour aller au théâtre et à la messe.

Un seul homme vivait dans l'intimité de cette famille, c'était Calderon de la Barca. Il était devenu naturellement le conseil et l'ami de ces deux femmes; elles lui devaient tout, et, dans l'effusion de leur reconnaissance, elles le lui rappelaient chaque jour. Souvent Ana Muller lui disait:

— Si je venais à mourir, Florita ne resterait pas seule au monde; je sais que je lui laisserais en vous un protecteur, un ami, un second père.

— Oui, un second père; je l'aime comme si elle était ma fille, répondait en soupirant le pauvre Calderon.

Florita n'était au théâtre que depuis un an, et déjà elle avait atteint la maturité de son talent; déjà elle était parvenue aux limites les plus élevées de son art. Le génie de cette enfant avait deviné tout ce qu'il a de terrible et de pathétique dans les passions; son instinct lui avait révélé comment on fait vibrer les cordes qui résonnent dans l'âme humaine. Elle exprimait l'amour, la jalousie, la douleur avec des accens qui trouvaient un écho dans tous les cœurs, mais elle ignorait encore les sentimens qu'elle rendait avec tant de puissance: elle n'avait pas encore aimé. Cependant elle avait inspiré déjà beaucoup d'amour; plus d'un galant cavalier lui avait écrit des lettres qu'Ana Muller jetait au feu sans les lire, et donné des sérénades que la jeune fille n'entendait pas car la chambre où elle couchait, près de sa mère, n'avait point de balcon sur la rue.

Parmi cette foule qui l'environnait à distance, Florita avait pourtant remarqué quelqu'un, un homme qui se trouvait tous les jours sur son passage, et qui, seul peut-être, ne lui avait jamais adressé aucune de ces paroles flatteuses qu'elle recueillait au milieu de ses triomphes. Il se plaçait ordinairement sur une des banquettes de la scène, et là, attentif, immobile, il ne manifestait son approbation que par un sourire ou un geste expressif; il était jeune, élégant et beau, mais il y avait dans sa physionomie quelque chose de grave et de hautain qui contrastait singulièrement avec la finesse de ses traits et la grâce presque féminine de toute sa personne; ses cheveux, qu'ils portait longs selon la mode du temps, étaient d'un blond chatoyant, et leurs boucles dorées retombaient sur un cou mince et gracieux comme celui d'une jeune fille; mais une moustache raide et brune se dressait en long crochet sur sa joue rose, et ses larges sourcils souvent rapprochés amortissaient l'éclat et la douceur de ses yeux bleus.

Florita voyait toujours à la même place ce cavalier qui ne parlait à personne, que personne n'avait l'air de connaître, et elle finit par être plus sensible aux témoignage muet de son admiration qu'aux applaudissemens frénétiques dont on saluait sa jeune gloire. En entrant en scène, elle le cherchait des yeux, et quand elle l'avait rencontré, elle sentait au fond de son âme une émotion inconnue; elle trouvait de plus grandes inspirations, elle avait des élans de sensibilité, de passion sublimes, et de véritables larmes voilaient son regard. La présence de cet homme

jetait un intérêt puissant dans chaque incident de sa vie dramatique; elle était fière de le faire assister à ses succès, et quand les bouquets, les couronnes tombaient à ses pieds, elle se tournait vers lui avec un mouvement involontaire de triomphe et de joie, attendant un de ses regards, un de ses sourires. Cela dura quelque temps ainsi; puis tout à coup Florita éprouva une secrète inquiétude, une sorte d'impatience et de tristesse qu'elle ne pouvait dominer. Dans cette salle immense, sous les regards de cette foule idolâtre, elle ne désirait que l'admiration d'un seul homme, et elle n'était pas sûre de l'avoir obtenue; pour une parole de sa bouche, elle eût donné tous ses triomphes, et cette parole, il ne la lui avait jamais dite, et il assistait à ces drames émouvants, à ces succès d'enthousiasme, avec la même physionomie calme et contenue, avec les mêmes signes d'approbation silencieuse. Florita en vint à être sans cesse préoccupée de sa presence ou de son souvenir, à vivre de cet étrange sentiment que personne n'avait deviné et qu'elle-même ne comprenait pas; elle se perdait en conjectures sur cet homme dont elle ignorait jusqu'au nom; elle avait un ardent desir d'apprendre, de savoir quelque chose de lui, et pourtant elle n'avait jamais fait une question, dit une parole qui prouvât qu'elle l'avait seulement aperçu. Tout se passait au fond de son cœur, et sa mère elle-même ne la devina pas.

Un soir, Florita venait de reparaître dans le rôle d'Eurydice où elle avait débuté une année auparavant, et le public, qui s'était porté en foule à cet anniversaire, la saluait de longs applaudissemens; à la fin, on redemanda la jeune cantatrice, une pluie de fleurs tomba à ses pieds, une triple salve d'applaudissemens fit trembler les murs de la salle, tous les spectateurs étaient debout et battaient des mains. Florita s'inclina, pâle, animée, le cœur palpitant de reconnaissance et de joie; puis, en relevant les yeux, elle vit à deux pas d'elle cet homme, cet inconnu. Il mit une main sur sa poitrine et s'inclina devant elle comme elle venait de s'incliner devant le public, avec le même regard plein d'émotion et de bonheur.

A ce geste, Florita devint tremblante, elle baissa les yeux et resta là, oubliant tout ce qui l'environnait, ne sachant plus ni où elle était ni ce qui se passait autour d'elle; heureusement l'acteur qui lui donnait la main s'aperçut qu'elle pâlissait, et il se hâta de la ramener dans la coulisse où elle retrouva sa mère et Calderon de la Barca.

— Oui! c'est un beau jour, ma Florita! s'écria Ana Muller avec des larmes de joie.

— Oh! oui, oui, ma mère, répondit-elle en relevant timidement les yeux.

Celui qu'elle cherchait était encore sur la scène, debout et appuyé contre un pilier; son regard ému n'avait pas quitté Florita. Alors elle s'appuya au bras de Calderon de la Barca et lui dit avec un violent battement de cœur:

— Don Pedro, connaissez-vous ce seigneur qui est là devant vous? celui qui porte un pourpoint de soie noire et un nœud d'émeraudes à son chapeau?

— C'est un Français, répondit Calderon avec distraction; je crois qu'il s'appelle le marquis de Ribiers.

— Ah! il est étranger?

— Oui! c'est un grand seigneur qui voyage pour connaître le beau monde de tous les pays. Le voici depuis quelque temps à Madrid.

— Et il n'y est qu'en passant? reprit Florita dont le cœur cessa de battre, et qui attendit avec une horrible anxiété la réponse de Calderon; mais il ne l'avait pas entendue cette fois, et il garda le silence.

— Allons, viens, ma fille, dit Ana Muller avec sollicitude, cette soirée t'a fatiguée; Jésus! tu as les mains glacées et tu es toute tremblante; viens, rentrons!

Cette nuit-là Florita ne dormit pas, elle pleura jusqu'au matin, en répétant au fond de son cœur:

— Le marquis de Ribiers! un grand seigneur français!... Il partira bientôt peut-être! Jésus, mon Dieu! pourquoi est-il venu à Madrid! pourquoi l'ai-je rencontré!... Mais qu'est-ce qui me rend si malheureuse à présent? Qu'importe, qu'il parte ou qu'il reste!..... ce soir, il m'a regardée ainsi par hasard!... Oh! je suis folle, mon Dieu, de penser toujours à lui!...

(La fin au prochian numéro.)

LES LIEUTENANS GÉNÉRAUX DE POLICE.

XIII

ALBERT (Joseph-François-Ildefonse-Remond).

Né en 1746, dans le Dauphiné, M. Albert avait été envoyé de bonne heure à Paris, pour y terminer ses études; son heureuse étoile le mit tout d'abord en rapport avec le duc de la Vauguyon et Mme du Deffand, qui charmés tous deux des belles qualités de ce jeune homme, lui donnèrent leur protection. Bientôt, par leurs soins, il devint secrétaire du duc de la Vrillère, et ce dernier lui fit obtenir l'emploi de commissaire du roi aux états de Bourgogne. Deux ans après, M. Albert, à peine âgé de vingt-cinq ans, achetait une charge de conseiller au Parlement de Paris. Ce fut à cette époque qu'il se lia avec le ministre Turgot, lequel le proposa au roi pour succéder à M. Lenoir la première fois que ce dernier quitta la direction de la police.

Nommé lieutenant général de police, le 14 mai 1775, M. Albert apporta dans l'exercice de ces fonctions l'esprit de la magistrature et les idées sévères du ministre dont il était l'ami. Mais pendant l'année que dura son administration, personne ne fut mis à la Bastille en vertu des lettres de cachet. Il s'occupa particulièrement de l'approvisionnement de Paris; on lui doit plusieurs bonnes ordonnances sur la police des halles et marchés; il prit plusieurs mesures pour rendre la circulation plus facile dans les rues et diminuer le nombre des accidens causés par les voitures.

Il y avait quelques mois que M. Albert avait été appelé à la direction de la police, lorsque M. de Maurepas le fit mander et lui dit:

— Une comtesse italienne, Mme Brazzini, qui demeure rue d'Anjou, nous donne en ce moment d'assez vives inquiétudes: elle est jeune, jolie; c'est une femme à la mode; on la reçoit partout. Elle mène un assez grand train, et l'on ne sait d'où lui vient l'argent qu'elle dépense, car on ne lui connaît pas de propriétés. J'ai des raisons pour croire qu'elle s'occupe d'intrigues diplomatiques; c'est à vous, Monsieur, de nous éclairer sur ce point.

Grand fut d'abord l'embarras du lieutenant de police; car pour savoir à quoi s'en tenir, il fallait pénétrer assez avant dans l'intimité de la comtesse; or c'était un résultat auquel on ne pouvait parvenir au moyen d'un agent vulgaire, et M. Albert avait beau regarder autour de lui, il il ne voyait personne qui fût capable de mener à bonne fin cette entreprise.

—Eh bien! se dit-il, animé tout à coup d'un beau dévouement, puisque ce ne peut être un autre, ce sera moi.

Huit jours après la comtesse assistait à un bal masqué que donnait M. de Maurepas. M. Albert, caché sous un élégant domino, aborda la dame, et lui fit quelques confidences qui l'intriguèrent vivement. Avant le point du jour, les affaires du lieutenant de police étaient déjà fort avancées; il avait même sollicité et obtenu un rendez-vous au prochain bal de l'Opéra. Tous deux s'y trouvèrent exactement, et cette nuit se passa à peu près comme la première; mais M. Albert pénétra beaucoup plus avant dans les bonnes grâces de la dame; ce fut au point qu'elle l'invita à venir prendre le chocolat chez elle.

Nous avons dit que la comtesse était jolie et spirituelle; tout autre que le grave magistrat eût couru grand risque d'être pris dans ses pro-

pres filets ; mais M. Albert n'était pas homme à oublier un instant qu'il devait jouer cette comédie au profit du bien public. Il ne s'était fait connaître que sous le nom de Rémond ; il s'était dit cadet de famille, et obligé de se cacher, par suite de quelque aventure de jeunesse. Cela acheva de mettre le feu aux poudres chez la dame.

— Si vous avez le malheur d'être pauvre, mon cher Rémond, lui dit-elle quelques jours après, dans un moment d'expansion, je suis assez riche pour deux.

Puis emportée par sa passion, elle en vint aux confidences, et en définitive le lieutenant général de police acquit la certitude que cette femme dont on s'était si fort effrayé en haut lieu, n'avait d'autre fortune que sa beauté, et d'autre profession que celle de voleuse.

Un jour, M. Albert arriva chez elle, l'invita à sortir, et la fit monter dans sa voiture.

— Où me conduisez-vous donc, Rémond ? demanda la comtesse avec inquiétude en voyant la voiture entrer à l'hôtel de la police.

— Chez moi, Madame.

— Quoi ! vous seriez...

— Le lieutenant général de police ; pas autre chose.

La dame jeta un cri perçant et fit mine de s'évanouir.

— C'est assez de comédie comme cela, lui dit froidement M. Albert ; vous allez me suivre dans mon cabinet, et en échange des renseignemens que vous me donnerez, je vous permettrai de quitter Paris dans les vingt-quatre heures, et la France d'ici à huit jours.

La comtesse essaya de tendres reproches ; mais ayant promptement reconnu que cela ne la mènerait à rien, elle répondit avec sincérité à toutes les questions qui lui furent faites, et partit pour l'Angleterre, où elle continua à exercer ses talens.

Ainsi que nous l'avons dit dans l'article relatif à M. Lenoir (1), la chute du ministre Turgot entraîna celle du lieutenant général de police, son ami, qui abandonna ses fonctions le 19 juin 1776.

M. Albert vivait très retiré lorsque la révolution éclata.

Le chef d'escadre Albert, dit un biographe, cet illustre marin qui prit une si glorieuse part avec son vaisseau le *Sagittaire*, au combat de la Grenade où le bailli de Suffren battit les Anglais et l'amiral Byron ; Albert, qui s'empara la même année (1779) du vaisseau anglais l'*Expériment*, chargé de six cent cinquante mille francs d'argent monnoyé, était le proche parent du magistrat chargé de la police de Paris. Invariablement attaché au trône dont il avait contribué à augmenter la splendeur, le chef d'escadre Albert n'était pas moins attaché aux formes rudes et tutélaires de la discipline maritime. Quand il vit l'insubordination mise en quelque sorte à l'ordre du jour sur les vaisseaux de l'Etat, comme dans les corps de l'armée de terre, il commença à désespérer de la monarchie, et se décida à rejoindre à Coblentz l'armée que les princes émigrés y réunissaient. Avant de partir, il alla trouver son parent, son ami, l'ancien lieutenant général de police :

— Je pars pour Coblentz, lui dit-il ; viens-tu avec moi ?

Tu es homme de guerre, répondit Albert, et libre d'aller où tu crois que ta conscience t'appelle ; moi je reste à Paris ; là me semblent être le salut et l'honneur de la patrie.

— Tu es gentilhomme, repartit brusquement le marin, et tout gentilhomme doit se battre pour sauver son roi.

L'ancien lieutenant de police céda, et il prit avec le marin la route de Coblentz.

On sait le sort de cette armée d'émigrés, qui eut à souffrir plus encore des insolences de l'étranger que des boulets de la République. Après la dislocation du corps de Condé, le chef d'escadre et le lieutenant de police se retirèrent en Dalmatie. C'est là qu'exténué par les privations, par la fatigue, par les peines morales surtout, mourut Rémond Albert, âgé de quarante-six ans à peine, et dont la vie fut si courte et si bien remplie.

(1) Voir le *Cabinet de Lecture* du 15 février.

XIV.

CROSNE (LOUIS THIROUX DE).

Défigurée à l'âge de vingt-deux ans par la petite vérole, la mère de M. de Crosne avait renoncé au monde pour se livrer sans réserve aux plaisirs de l'esprit ; dès lors elle s'occupa d'histoire, de physique, de chimie, d'histoire naturelle, et même de médecine. Elle tint une correspondance suivie avec Voltaire, elle se lia avec la plupart des hommes célèbres de cette époque : Gresset, Sainte-Palaye, Turgot, Malesherbes, Monthion, Jussieu, Valmont de Bomar, furent ses amis.

Né à Paris le 14 juillet 1736, le jeune Thiroux profita des bons exemples qu'il avait constamment sous les yeux ; il fit d'excellentes études, et montra de bonne heure une grande aptitude aux affaires ; d'abord avocat du roi au Châtelet, il devint promptement conseiller au Parlement, et maître des requêtes. Il eut l'honneur d'être choisi pour rapporteur par le chancelier Maupeou dans l'affaire de la révision du fameux arrêt que le Parlement de Toulouse avait rendu contre la famille Calas. Le 7 mars 1763, tout le conseil d'état assemblé à Versailles, les ministres d'état y assistant, le chancelier y présidant, M. de Crosne fit son rapport avec l'impartialité d'un juge, l'exactitude d'un homme parfaitement instruit, et l'éloquence simple et vraie d'un orateur homme d'état, la seule qui convienne dans une telle assemblée. Une foule prodigieuse de personnes de tout rang, attendait dans les galeries du château la décision du conseil. On annonça bientôt au roi que toutes les voix, sans en excepter une, avaient ordonné que le Parlement de Toulouse enverrait au conseil les pièces du procès, et les motifs de son arrêt qui avait fait expirer Jean Calas sur la roue. Le roi approuva le jugement du conseil.

Appelé en 1767, à l'intendance de Rouen, M. de Crosne s'y conduisit de manière à se faire regretter des habitans ; il fit exécuter de nombreux embellissement dans la ville, et ne cessa de s'occuper d'objets d'utilité publique. Depuis huit ans déjà il administrait la province de Normandie, lorsqu'on lui confia l'intendance de la Lorraine, qu'il accepta sans abandonner la première, et il les conserva toutes deux jusqu'au 11 août 1785, époque à laquelle il fut choisi pour succéder à M. Lenoir comme lieutenant général de police.

M. de Crosne apporta dans cette grande administration un zèle infatigable et une habileté qui ne se démentit jamais. Paris lui est redevable de la destruction du cimetière des Innocens, situé au centre de la capitale, et dans lequel, depuis Philippe-le-Bel, on enterrait plus de trois mille cadavres par an. Il s'en exhalait des vapeurs méphytiques tellement actives qu'elles corrompaient les alimens dans les maisons voisines, et empoisonnaient l'atmosphère, en raison du peu de profondeur des fosses et de l'obligation où l'on était de déloger les ossemens, à mesure qu'il fallait faire place pour de nouvelles sépultures. Ces ossemens étaient déposés ensuite dans des soubassemens, tout autour d'une vaste enceinte, derrière des grilles de fer, où l'on voyait entassés les restes de plusieurs millions d'homme. M. de Crosne rendit un service signalé en exécutant avec courage et promptitude ce qu'avaient empêché jusqu'alors des préjugés de plus d'une espèce et la crainte du danger qui pouvait résulter d'un remuement général ; il fit ce que n'avaient pu faire les réclamations publique, les arrêts du Parlement, et le vœu de tant de magistrats. Des sommes considérables étaient indispensables pour venir à bout de cette grande opération : le lieutenant de police les prit sur ceux que le gouvernement laissait à sa disposition, et dont il ne devait pas rendre compte. Il obtint du clergé la destruction d'une église qui faisait partie du cimetière. Le travail entrepris en 1786, au milieu du charnier, par ordre de M. de Crosne, et avec les conseils des meilleurs chimistes de Paris, fit le plus grand honneur à tous ceux qui y prirent part. Nul désordre, nul accident ne troublèrent l'exécution d'un projet si digne d'éloges.

En succédant à M. Lenoir, M. de Crosne avait trouvé une police toute montée et organisée sur le modèle de celle de M. Sartines, il n'eut qu'à

tenir la main à l'exécution des ordonnances pour les différentes parties du service. L'époque où il prit les rênes de la police ne lui permit pas de se livrer aux détails qu'elle exige, avec autant d'application que son prédécesseur, et bientôt même il se trouva dans l'impuissance absolue de réprimer le désordre. Il rencontra de grands obstacles dans la volonté hostile du chevalier Dubois, commandant de la garde de Paris, chargé de la police d'exécution : homme sûr, insolent, exécré du peuple dont il avait plusieurs fois éprouvé le ressentiment.

« A la retraite du Parlement, au mois de septembre 1788, dit M. Sallier (1), le désir de conserver la faveur populaire autant que le besoin de veiller à la tranquillité de la ville, attira les regards du Parlement sur un objet essentiel de police. Depuis le renvoi du principal ministre, M. de Brienne, le peuple, conduit par de jeunes praticiens, et excité par les agens d'un prince du sang, se livrait tous les soirs à des témoignages d'allégresse qui avaient promptement dégénéré en licence. Cette troupe désœuvrée se rassemblait à la chute du jour, à côté du Palais, sur la place Dauphine ; elle forçait les habitans du quartier à illuminer leurs maisons, en réjouissance du renvoi du ministre et de la rentrée du Parlement, et cassait les vitres de ceux qui refusaient ou n'obéissaient pas assez promptement.

Ces séditieux commirent différens désordres. Leur nombre s'accroissait tous les jours. Réprimés d'abord par des détachemens de gardes-françaises, ils s'en étaient vengés sur le guet, garde munipale qui imposait moins que les militaires. Des désordres graves, et tels que nous en avons eu dans les premiers temps de la Révolution, avaient suivi ces scènes tumultueuses. Des corps-de-garde avaient été pillés et brûlés ; il avait fallu combattre à force ouverte ces provocateurs qui, encouragés par la modération dont on avait usé envers eux, avaient manifesté l'intention d'incendier les hôtels des ministres et du commandant du guet ; ils s'y étaient portés en foule avec des torches allumées. Pour parvenir à les dissiper, il avait fallu faire feu sur eux ; plusieurs d'entre eux avaient été blessés, quelques uns tués.

Le Parlement crut devoir prendre connaissance de ces événemens, et sa première délibération fut un hommage aux factieux ; une effervescence inexcusable, des scènes de révolte et de brigandage parurent choses innocentes à ses yeux, et ce furent les officiers de police et les chefs de la force armée qu'il trouva dignes d'être accusés. On les dénonça comme coupables d'imprudence, de provocation et presque de férocité. Les déclarations des chefs de parti furent respectées par les magistrats ; ils parlaient, comme avec une sainte indignation, du crime d'avoir tiré sur le peuple, d'un nombre inconnu, qu'on supposait prodigieux, de tués et de blessés.

A la suite de ces discours, le lieutenant de police et le commandant du guet furent mandés à la barre du Parlement. Le peuple répandu dans les salles, redoubla de joie et d'insolence. Les officiers mandés furent insultés à leur passage. Le Parlement termina sa séance, par un arrêt qui ordonnait d'informer, non pas sur les attroupemens et les actes séditieux, mais sur les excès commis par les préposés à la garde de Paris.

Un autre arrêt, plus sage, défendit qu'on s'attroupât et qu'on tirât des fusées ; mais pour ne rien perdre de l'affection de la multitude, dans ce même arrêt, le Parlement enjoignit de traiter le peuple avec prudence et modération. Le peuple comprit si bien cet arrêt, que les réjouissances continuèrent comme auparavant, et la garde de Paris fut régulièrement insultée tous les soirs.

Quelle que fut l'habileté de MM. de Sartines et Lenoir, on peut douter qu'ils se fussent tirés plus heureusement que M. de Crosne de cet embarras. Déjà les événemens, avant-coureurs de la Révolution absorbaient la police.

M. de Crosne avait été chargé de faire arrêter le comte de Mirabeau, qui, dans un mémoire en réclamation au conseil d'état, contre un arrêt du parlement d'Aix, avait insulté et bafoué le garde des sceaux, M. Hüe de Miromesnil ; mais l'exercice de ses fonctions rencontraient de telles difficultés que le lieutenant de police ne put exécuter cet ordre. Mirabeau se retira tranquillement à Liége, puis à Maëstricht, d'où il fit répandre son mémoire à Paris, malgré la police et la surveillance exercée aux barrières.

Vint enfin la prise de la Bastille ; le lendemain de ce grand événement, M. de Crosne résigna sa charge entre les mains de Bailly, maire de Paris, et reçut de ce magistrat des complimens sur la manière dont il avait occupé ce poste important.

Ainsi s'éteignit, après cent vingt-deux ans d'existence, la charge de lieutenant général de police que la sagesse de Louis XIV avait créée pour la gloire de son administration et la sécurité de la capitale.

Dans les premières années de la Révolution, M. de Crosne se retira en Angleterre ; mais vers la fin de 1792, il revint en France où il ne tarda pas à être arrêté. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort le 28 avril 1794, et exécuté le même jour. On le conduisit à l'échafaud avec le lieutenant civil Angran-d'Alleroy, le ministre de la guerre Latour-Dupin, le comte d'Estaing, ce héros qui fit baisser tant de fois le pavillon anglais devant nos flottes victorieuses, et plusieurs autres personnages célèbres.

L'ancien lieutenant général de police marcha à la mort avec la noble résignation d'un chrétien, et promis le dernier à la hache sanglante, il dit en souriant à d'Estaing qui le précédait sur l'échafaud :

— Allez ! dans quelques secondes, je suis à vous pour ne vous plus quitter !

J. P.

PASQUIER-DELISLE.

HISTOIRE DE L'AN 1320.

Il y avait grand mouvement et grand émoi en la royale cité de Paris le onzième jour du mois de mars de l'an 1320, et tout le populaire, la bourgeoisie, les seigneurs mêmes et les gens du roi, se pressaient par les rues et sur les places, aux environs de la tour du Louvre, de l'hôtel Saint-Paul, du Châtelet et de la Maison-de-Ville, modestement appelée alors le *Parlouer aux bourgeois*, tandis qu'Eudes de Bricontour, roi d'armes de France, précédé et suivi d'une troupe considérable d'archers, proclamait le fameux édit de Philippe V, ordonnant l'expulsion des juifs.

A quinze jours de là, par une magnifique nuitée de fin d'hiver, le couvre-feu sonné, et lorsque la ville paraissait plongée dans le repos et dans le sommeil, les nombreux essaims de cette nation vagabonde se dirigeaient mystérieusement vers les portes qui fermaient alors Paris.

Les Juifs, par leur usure et par leur crasseuse barbarie, s'étaient si violemment attiré la haine du peuple que, pour leur sécurité, ils avaient dû obtenir de Henri Capetal, le prévôt de Paris, la permission, chèrement achetée, d'abandonner la ville pendant la nuit pour se soustraire plus sûrement aux opprobres de la populace. Le prévôt avait donc désigné trois portes par lesquelles les descendans de Jacob et d'Aaron devaient gagner la campagne. C'étaient, au couchant, la porte de Bussy, à l'orient, la porte de l'Oursine ; au nord, celle du Grand-Châtelet.

Le magistrat avait eu soin de placer à chacune de ces portes un détachement assez nombreux de soldats, tant pour maintenir la police parmi

(1) *Annales françaises*, par M. Sallier, conseiller au Parlement.

cette multitude effarée, fuyant avec ses trésors, fruit de ses longues rapines, que pour déjouer la trahison de ce peuple immonde, si tant était que les enfans d'Israël eussent eu le temps de nouer une intrigue ou de stipuler quelque infamie avec les ennemis de la France.

Cependant le petit peuple de Paris, aussi malicieux que cette populace d'Athènes qui, au dire de Plutarque, ne dormait que d'un œil, avait pressenti la ruse des Juifs. Aussi, cette triple masse compacte et sordide qui croyait traverser les fossés de Philippe-Auguste avec autant de tranquillité qu'elle avait fait jadis de la mer Rouge, fut bien étonnée quand elle vit les tours et les courtines de la porte de Bussy et de l'Oursine, et les épaisses et noires murailles du Grand-Châtelet couvertes de têtes d'hommes, de vieillards, de femmes et d'enfans, veillant bouche béante et dans la plus complète immobilité, à la sécurité de la ville, compromise par un départ aussi insolite.

Mais ce silence, cette immobilité ne pouvaient durer. Le spectacle que ce peuple gai, vif, railleur, avait sous les yeux, lui devait faire bien vite oublier les motifs de sa curiosité primitive, et les dangers qu'il était venu conjurer par son attitude patriotique.

Wilkie, ce peintre que nous envions à nos voisins, a fait un admirable tableau des scènes du départ d'un régiment. Il aurait fallu assurement un aussi délicieux pinceau pour retracer les épisodes grotesques et saisissans qui se passaient, à la sombre lueur des flambeaux de résine, aux portes de Bussy, de l'Oursine et du Grand-Châtelet.

A cette dernière, surtout, l'affluence était plus considérable, et l'encombrement, partant, plus fâcheux.

Chaque famille, qui se composait, terme moyen, de vingt personnes, en comptant les ascendans et les descendans, emmenait une bête de somme portant le bagage. Les plus pauvres avaient des ânons, les gens aisés des chevaux ou des mulets, les riches des chameaux et des dromadaires. Tous ces animaux étaient chargés à rompre sous le faix. Les Juifs, comme à leur sortie d'Égypte, emportaient tout ce qui leur était tombé sous la main ; on voyait des chevaux superbes traîner jusqu'à des tuiles et des pans de bois qui avaient fait partie de leur écurie naguère ; des pots de cuivre, des fragmens de ferraille, des armes rouillées et incomplètes, des morions, des chanfreins, des hauberts, se trouvaient pêle-mêle avec des broches, des essieux de chariots et d'énormes barres de fer, sur lesquels le commerce des Juifs s'exerçait alors : par-dessus le cuivre, l'étain et le fer pendaient, en forme de housses, les plus ignobles haillons, les plus vieilles étoffes et les plus détestables tissus de lin, de laine ou de soie. Les chevaux et les chameaux, outre leurs fardeaux, portaient encore les vieilles femmes, les nourrices et les enfans, et donnaient ainsi à ce cortége l'aspect d'une caravane plus encore que celui d'un déménagement. Si l'on joint à l'aspect de ces divers groupes qui se mêlaient, s'agitaient et se pressaient tour à tour en s'engouffrant sous les immenses voûtes du Grand-Châtelet, les cris des femmes juchées sur les dromadaires, les hennissemens des chevaux, le braiment des ânes et le baragouinage chaldéen des conducteurs, on se fera à peu près une idée de cette mouvante tour de Babel.

Et qu'on ne nous accuse pas ici de présenter sous un faux jour l'expulsion des Juifs par Philippe-le-Long.

Les Juifs, au quatorzième, au quinzième et même au seizième siècle, n'avaient point de patrie ; l'expression *Juif français* n'existait pas; cette horde vagabonde, en horreur au peuple au milieu duquel elle venait se fixer, n'était, par sa religion, par ses mœurs, par ses habitudes, par ses lois, en analogie aucune avec les peuples européens : car, en réalité, qu'est-ce que la patrie ? c'est le sol ; et plus encore la collection inviolable de la croyance, des lois et des coutumes. Or les Juifs ne cultivaient pas la terre, ils n'obéissaient point aux lois générales, ils ne possédaient point la même foi. En échange de l'hospitalité qu'on leur accordait, ils apportaient l'usure, des trafics honteux et la peste, fruit inévitable de leur dégradation sociale. La France, pas plus que l'Espagne, que l'Allemagne, que l'Angleterre, n'était pour eux autre chose que des terres philistines, où ils se considéraient comme des oiseaux passagers. Les hommes du sol n'étaient ni des concitoyens, ni des frères à leurs yeux : c'étaient des mécréans, des infidèles sous lesquels ils ployaient, mais qu'ils ne demandaient qu'à trahir, qu'à ruiner. Aussi le peuple de Paris, avec cette admirable intelligence qui l'a caractérisé de tout temps, devinait-il les secrets sentimens de ces étrangers, et leur rendait-il haine pour haine, mépris pour mépris.

Et en vérité ce peuple était aussi clément que fort; car, ruiné en détail par les usuriers juifs, il laissait aux grands du royaume le soin de presser l'éponge, et lui, en voyant passer ces chevaux, ces mulets, ces dromadaires chargés du plus clair de ses dépouilles, il se contentait de battre des mains à la retraite des Juifs, et de crier à tue-tête assis sur les pierres moussues des remparts de Jules-César :

— Noël! Noël! Noël!

Mais ces cris de joies toutefois, ces trépignemens et ces démonstrations d'allégresse suffirent pour jeter l'épouvante dans la tourbe hébraïque. Et tandis qu'elle cherchait à franchir plus rapidement la triple porte du Châtelet, il y eut encombrement, désordre parmi cette multitude.

C'est alors que l'on vit paraître le prévôt de Paris, à cheval, armé de toutes pièces, et qui, entouré de ses gens d'armes, écuyers, pages et varlets portant des flambeaux, passa le pont de bois réunissant les deux rives, et vint se camper devant les murailles du Grand-Châtelet.

— Comment, canailles! s'écria-t-il en fixant ses regards courroucés sur la foule, ne vous lasserez-vous donc jamais de scandales? Le roi notre Sire chasse les Juifs de sa bonne ville de Paris, et vous y portez obstacle. Par saint Christophe! je jure que si vous ne me laissez pas passer librement, je lâche mon escorte à travers vous, et vous fais traiter sans miséricorde!

Le peuple resta d'abord stupéfait de cette incartade du prévôt Henri, qui était sorti de ses rangs, et que le roi n'avait élevé à ce poste qu'à cause de sa grande popularité; mais bientôt il se ravisa, et ce fut par des sifflemens et des huées que fut saluée la menaçante harangue.

Le prévôt piétinait de colère dans ses larges étriers, et regardait de temps en temps derrière lui pour voir si les renforts qu'il avait fait quérir arrivaient. L'ingrat appelait avec impatience l'instant de faire charger ce pauvre peuple dont les bras vigoureux l'avaient élevé.

— Vous désobéissez au roi! s'écria-t-il encore d'une voix tonnante et en regardant de rechef derrière lui, vous serez punis!

Un homme d'une haute stature, et dont les formes athlétiques décelaient la force, s'avança alors vers le prévôt, et d'un mouvement rapide saisissant la bride de son cheval :

— Non, prévôt, non, dit-il, nous ne désobéissons pas au roi, mais nous veillons au salut de la cité que tu n'as pas craint de compromettre, en permettant aux Juifs de partir en pleine nuit par les trois portes principales de la ville. Prévôt, quand tu n'étais encore que le fils de ton père, le riche parcheminier du mont Saint-Hilaire, tu voulus, désireux de gloire et d'honneurs, apaiser une sédition parmi les écoliers de l'université : sans moi, sans le forgeron de la rue du Fouare, tu aurais succombé, tu le sais. J'ai apaisé, moi, l'esprit de révolte, et je t'en ai laissé la gloire; aussi te voilà prévôt, toi, et moi je suis resté forgeron. C'est bien! mais apprends de moi que si tu oublies ton origine, j'oublierai aussi la promesse que je t'ai faite de garder le secret de ta victoire. La tour du Louvre est bien haute, prévôt, mais tout forgeron que je sois, je saurais y monter pour parler au roi.

Le prévôt Henri Capetal allait s'humilier peut-être devant la naïve et énergique raison du forgeron, mais il aperçut les archers qu'il avait mandés de la Conciergerie et qui traversaient le pont de bois au pas de course. La morgue et l'outrecuidance lui revinrent aussitôt au cœur, et, faisant faire une volte imprévue à son cheval, il se débarrassa du forgeron et fit entendre ce cri à ses soldats :

— Videz la place à coups d'estoc et nettoyez les murailles... Que toute cette canaille se hâte d'aller se coucher!

— Parbleu! s'écria le forgeron que le mouvement du cheval avait rejeté un instant en arrière, puisque tu veux faire coucher la canaille, donne donc l'exemple, renégat du peuple!

Et en disant ces mots il asséna sur la poitrine d'Henri Capetal un si furieux coup de poing, que son hoqueton en fut déchiré, et qu'il tomba sans connaissance entre les bras de ses soldats.

Les gens d'armes, voyant à la lueur des torches tomber le prévôt, voulurent le venger, et se ruèrent avec violence sur la foule. Il y eut alors un tumulte épouvantable. Juifs et chrétiens furent foulés aux pieds des chevaux, poursuivis et frappés sans miséricorde.

Les plus agiles s'échappèrent; ceux qui n'avaient pas trop chargé leurs chevaux et leurs dromadaires pressèrent leur marche et arrivèrent bientôt dans la campagne; mais ceux dont les montures étaient trop embarrassées tombèrent aux mains d'une soldatesque effrénée, qui leur fit payer à beaux deniers comptant le droit de passer les madriers du Châtelet.

Tandis qu'on relevait le prévôt de Paris et qu'on le ramenait à son hôtel, tandis que les cloches de Saint-Séverin, de Sainte-Geneviève et de Sainte-Madeleine tintaient pour éveiller les bourgeois, et que les huissiers de la ville parcouraient avec des flambeaux les rives embarrassées de la Seine pour tendre les chaînes qui fermaient en aval et en amont les deux bras du fleuve, un homme déjà sur le déclin de l'âge conduisait par la bride une superbe haquenée, sur laquelle se tenait, penchée et souffrante, une douce et noble fille dont les traits avaient quelque chose de céleste dans leur douleur. Le vieillard semblait encourager par des mots affectueux sa mélancolique compagne. Ils portaient l'un et l'autre un costume étrange, quoique riche, et on s'apercevait aisément à leur langage qu'ils devaient appartenir à la race proscrite.

Après avoir suivi le bord du fleuve en le remontant, l'homme à la haquenée passa contre le parlouer aux bourgeois ou la hanse à la marchandise (l'Hôtel-de-Ville), traversa la place étroite et obscure, et s'arrêta enfin devant un groupe de maisons nouvellement bâties, et dont la première était remarquable par l'incrustation en relief d'un mouton ciselé en pierre.

L'homme, la jeune fille et la haquenée se trouvaient là devant le logis de maître Pasquier-Delisle, peintre, à la fois sculpteur, favori du roi Philippe-le-Long et architecte de la chapelle de Saint-Jean-en-Grève, dont le portail élevé sur ses dessins, commençait à se dresser, parallèle et pour ainsi dire continu à la façade de l'Hôtel-de-Ville.

Le vieillard frappa plusieurs coups avant d'obtenir aucune réponse. Une vieille camériste parut enfin, et après avoir demandé dix fois ce que l'on voulait à une pareille heure, car il était bien près de minuit, elle consentit à ouvrir l'huis à deux battans, et à laisser entrer les voyageurs et leur monture dans la cour fort exiguë du logis du maître Pasquier-Delisle.

— Bonne dame, dit le vieillard en glissant dans la main sèche et jaunie de la vieille deux agnelets d'or, faites-moi parler sur-le-champ, je vous prie, à maître Pasquier-Delisle, quand même il serait déjà couché.

— Lui, couché? interrompit la vieille, eh! ne savez-vous donc pas que mon maître ne dort non plus que les douze apôtres de pierre de l'escalier de la Sainte-Chapelle? Il dessine la nuit, il peint des vitraux ou sculpte le jour; il rumine en tout temps. Hélas! mon Dieu! qu'il m'arrive de fois, moi qui l'ai nourri comme un fils, de le trouver encore debout dans son atelier lorsque je me lève au chant du coq! C'est une maladie qu'une veille et un travail perpétuels; et j'aimerais presque autant, je crois, le voir lépreux ou atteint du feu Saint-Antoine, que de le voir si âpre, si acharné à l'étude.

Là-dessus, tout en grommelant et en jetant un œil curieux sur les visiteurs, elle conduisit la jeune fille et le vieillard dans le modeste atelier de maître Pasquier-Delisle, situé au rez-de-chaussée, entre la cour et un petit jardin tout orné de roses, de lis, de jasmins d'Espagne, et d'œillets.

A l'arrivée de ses hôtes et au cliquetis de la langue de sa nourrice, le jeune architecte s'était levé.

— Eh quoi! s'écria-t-il à l'aspect des deux étrangers, Samuel Achab, le médecin du roi notre Sire?

—Lui-même, répondit le vieillard, oui, mon jeune ami, c'est bien lui, qui vient vous demander l'hospitalité, non pour lui, mais pour son unique enfant, sa fille adorée, sa chère Sarah!

Samuel, en disant ces mots, ôta le surcot de tiretaine noire qui couvrait son riche surtout de velours rouge, et ordonna à Sarah de lever son voile. Cette dernière action, dans les usages des Juifs, était la preuve d'une confiance illimitée. Cette remarque n'échappa pas au jeune artiste, qui, tout ébloui de la splendeur virginale des traits de la belle Israélite, se prit à dire d'une voix émue :

— Que je vous remercie, sage et illustre Samuel, d'avoir choisi mon modeste logis pour lieu d'asile au milieu de ce Paris qui n'est plus pour vous et vos frères qu'un désert vaste et périlleux!

— Si j'avais connu la maison d'un plus homme de bien, répondit le vieillard, j'y aurais conduit ma fille, maître Delisle.

Le jeune architecte s'inclina, puis il répondit :

— Mais êtes-vous donc forcé, Samuel, de quitter la capitale de la France? Vous, si aimé du roi, si courtisé des grands, si plein, hier encore, des faveurs de tous, devez-vous donc être enveloppé dans la proscription de votre malheureuse nation!

— On m'a offert, répliqua le vieillard, des trésors, des honneurs, des dignités, si je voulais abjurer la croyance de mes pères. Ma réponse a été la vôtre en pareil cas. On m'a engagé ensuite à rester, sans conditions. Mais devais-je abandonner mon peuple innocent et proscrit? Devais-je habiter le palais du roi de France, vivre au milieu du faste, de la grandeur et de l'abondance, lorsque les pierres, les ronces et les épines seront désormais la seule couche de tant de vieillards, de tant de faibles créatures, qui n'ont plus maintenant pour supporter le fardeau de la vie que le bâton de voyage du patriarche Jacob? Oh! maître Delisle! le roi de France traite aujourd'hui les Israélites comme son père a traité les Templiers : l'avarice, la soif de l'or ont dressé le bûcher des chevaliers du Temple, comme elles dressent nos listes de proscription. Veuille l'Éternel pardonner tant de cruauté unie à tant de noirceur!

— Samuel! Samuel! s'écria Pasquier-Delisle.

— Ah! pardon! pardon! mon jeune ami; n'attribuez qu'à l'amertume de mes pensées, qu'à l'affliction profonde de mon cœur des récriminations aussi sinistres... Parlons de ce qui m'amène ici, de ce que je veux, ou pour mieux dire, de ce que j'attends de vous.

— Parlez, Samuel, parlez en toute confiance.

— Je le répète, maître Pasquier-Delisle, je veux, je dois suivre mon peuple, dût-il retourner jusque dans les plaines désolées de Samarie et de Génésareth : ma vigoureuse vieillesse pourra supporter les fatigues et les périls d'un voyage sans but assuré; mais cette chère enfant, ajouta-t-il en étreignant Sarah sur sa poitrine, cette chère enfant, accoutumée aux aises d'une vie somptueuse, ne saurait se plier aux cruelles exigences d'une retraite, qui ressemble à une fuite, et ne saurait demeurer exempte de dangers et de tribulations. Il faut qu'elle reste cachée, inconnue à tous les yeux, jusqu'à ce que la colombe de l'arche vienne, un rameau d'olivier au cou, lui annoncer que son père a trouvé enfin un sol hospitalier. Maître Pasquier, c'est à vous que je confie ma Sarah; c'est sous votre toit que je la laisse, plaçant sa vertu sous l'égide de votre vertu, son honneur sous la tutelle de votre honneur.

Delisle ne s'attendait pas à cette ouverture; il l'avait écouté en portant des regards effrayés, tantôt sur Samuel, tantôt sur Sarah. Quand le vieillard eut achevé, semblant attendre sa réponse d'un air inquiet, le jeune architecte rougit tout à coup, puis ses traits se couvrirent d'une pâleur mortelle, et il se laissa choir sur un escabeau, comme un homme que le dard caché d'un aspic viendrait de frapper.

— Repousseriez-vous la prière d'un vieillard? reprit Samuel que le silence de son hôte jetait dans une cruelle perplexité; craindriez-vous

les suites de cet acte de charité pour votre quiétude! Rassurez-vous : j'ai des amis encore à la cour, et votre position auprès de Philippe ne permettrait pas qu'on vous inquiétât si Sarah était découverte : serait-ce l'or qui vous manquerait? car, à vous autres grands génies des arts, l'estime et la gloire sont vos richesses; n'ayez cure non plus de ce côté, j'en ai pour Sarah et pour vous plus que le plus prodigue de la cour n'en pourrait dépenser en dix années...

— Non, Samuel, interrompit maître Pasquier en rejetant sur ses épaules, d'un fier mouvement, la longue chevelure noire que sa courte méditation avait ramenée sur son visage; non, ce n'est ni l'or ni la crainte qui font en ce moment défaillir mon cœur... Vous me connaissez trop bien, Samuel, pour le supposer un instant... Non, ce ne sont pas de pareils motifs...

— Eh! qu'est-ce donc? dit Samuel en pressant avec effusion la main de Delisle.

— Bien que chargé d'importans travaux, je n'ai que vingt-six ans, Samuel; et Sarah, Sarah, Samuel! elle est bien belle!

Et l'artiste, comme par un mouvement d'effroi, se couvrit de la main les yeux.

— N'est-ce que cela, maître Pasquier, reprit le vénérable médecin israélite, en ce cas je demeure tranquille : oui, Sarah est belle, mais sa chasteté, votre vertu, Delisle, sont bien belles aussi, et vous ne voudriez pas sacrifier des dons immortels à une faute et à une beauté périssables.

Puis tirant avec effort un sac de cuir cramoisi qui était attaché à son surcot :

— Il faut aussi, maître Pasquier, que vous me conserviez ceci; ce sac contient dix mille écus d'or, des pierreries, et trois cent mille livres en lettres de change et titres de propriété. Je ne veux rien emporter de ces richesses; elles doivent rester avec ma fille : c'est sa fortune, sa dot, et la panetière de ses vieux jours.

— Oh! pour ce trésor-là, interrompit le jeune homme; il sera autant en sûreté ici que dans les caveaux de Saint-Pierre-aux-Bœufs ou de Saint-Martin-de-La-Châtre.

— L'autre le sera également, reprit Samuel, j'en ai pour garans, maître Pasquier-Delisle, votre foi, votre honneur et votre générosité. Ma fortune et mon enfant sont désormais sous la protection inviolable de votre caractère de chrétien, de maître en fait d'arts, et d'honnête homme.

Pasquier-Delisle mit sa tête dans ses deux mains; il réfléchit profondément pendant quelques instans; puis se relevant tout à coup, le front calme, les yeux purs, la tête haute :

— J'accepte, dit-il en tendant la main au vieux médecin, le double dépôt que voulez bien me confier, et je jure devant cette croix, symbole mystérieux de notre croyance, que je vous rendrai votre fille et votre or, tels que vous me les aurez confiés aujourd'hui.

— Je n'attendais pas moins de vous, maître Delisle, reprit le vieillard en embrassant l'artiste avec effusion. Sarah embrassez votre frère, votre protecteur; et tous deux, mes enfans, priez quelquefois l'Éternel pour mon peuple infortuné et pour moi.

Pasquier-Delisle tint avec une scrupuleuse fidélité l'engagement qu'il avait contracté. Malgré l'éclatante beauté de Sarah, malgré l'amour qu'elle lui inspirait, malgré surtout la facilité présumable d'un commerce que le mystère eût favorisé, il ne céda jamais rien à un transport de tendresse ni même à la douceur d'un épanchement amical. Seulement, dans ces belles nuits d'été, lorsque le jeune architecte, accablé des nombreux travaux du jour, le cœur brisé d'un mal incurable, allait chercher au milieu de son petit jardin un souffle d'air, un rayon de lune, une caresse de ces sylphes mystérieux qui semblent parfois voltiger dans l'air, et dont les capricieuses émanations pénètrent si profondément l'âme, on eût pu le voir s'arrêter devant son plus beau rosier, en détacher une fleur entr'ouverte, et l'aller suspendre au vitrail de la fenêtre de Sarah, pour qu'à son réveil la belle juive, en venant à son tour dans le fortuné jardinet, y portât lentement un langoureux regard dont l'expression tendre et résignée était bientôt rapportée à l'artiste par sa nourrice.

Les années se succédaient cependant, Philippe-le-Long ne tarda pas à mourir; et, succédant à Charles-le-Bel, son cousin-germain, Philippe de Valois monta sur le trône en 1328. Les Juifs respirèrent dans le commencement du règne de ce prince, et quelques hommes illustres qui professaient la religion d'Israël furent rappelés en France; Samuel Achab fut de ce nombre.

Quand il parut chez Pasquier-Delisle, sa joie fut extrême.

— Samuel, lui dit l'artiste d'un accent ému, voici votre fille; voici votre trésor : il ne manque rien à l'un; j'ai également respecté l'autre. Mon Sauveur seul sait ce que j'ai souffert de tourmens, ce que j'ai livré de combats; gloire à Dieu! et paix aux hommes de bonne volonté!

— Oui, gloire à Dieu! répondit Samuel, gloire surtout aux hommes tels que toi, maître Delisle, qui as si bien su observer les préceptes de ta religion! Pasquier-Delisle, ta foi n'ébranle pas la mienne, mais elle l'adoucit : garde mes trésors, garde ma fille... elle sera chrétienne pour être ta femme; car elle t'aime, et dans chaque rose de son vitrail a deviné une de tes vertus.

Pasquier-Delisle épousa Sarah : parvenu au faîte du bonheur et de la fortune, il continua à aimer les arts et à les pratiquer autant que faire était possible à cette époque de semi-barbarie et d'ignorance. L'église de Saint-Jean-en-Grève qu'il construisit à grands frais, bien qu'il ne pût avoir l'espérance de la voir finir (1), prouve le noble emploi qu'il sut faire de la fortune.

HORACE RAISSON.
(L'Artiste).

PROMENADE D'UN PROVINCIAL A PARIS

PENDANT LA TERREUR.

Le premier décadi de thermidor an II, un provincial débarqua dans une petite cour de messageries, rue du Bouloi.

Il était vêtu d'une petite carmagnole ou veste bleu de roi (c'est-à-dire bleu de tyran), d'une culotte de nankin clair et d'un chapeau rond à bords relevés. Il faisait le voyage de Paris pour son *agrément*, et venait visiter cette capitale dont on lui avait dit monts et merveilles. Ce jeune homme était de Gonesse, qui, pendant tout le temps de la révolution avait joué un rôle peu important, et en était encore à exposer, dans ses rues, des caricatures sur le tiers-état. Sa bourse était bien garnie, non pas d'assignats, mais de bel et bon numéraire à l'effigie du ci-devant Louis-Capet. Il n'avait pas oublié, aussitôt arrivé, d'acheter, sous l'arcade de la cour des Fontaines, un itinéraire d'*occasion*, mais dont par malheur il n'avait pas examiné le millésime. — Ce livre portait la date de 1786.

Muni de son *Itinéraire*, il se dirigea vers une marchande de jouets d'enfans, et lui adressa la parole :

— *Citoyenne* (il savait qu'on ne disait plus *madame*), voudriez-vous bien m'enseigner le chemin du *Palais-Royal?*

Il en était à deux pas.

La marchande le regarda avec surprise :

— Dis donc, beau *muscadin*, est-ce que t'est un aristocrate? Parle mieux qu'ça; tutoie.

Notre voyageur s'exécuta, recommença sa question, en mettant les *tu* à la place des *vous*; — mais il répéta encore le mot *Palais-Royal.*

— Dis donc *Palais-Egalité.* — Tiens, là, en face.

(1) Elle fut terminée seulement sous le règne de Charles-le-Bel, vers 1330.

Le jeune provincial se trouva dans le *Palais-Égalité*, où il se promena long-temps, occupé à regarder les boutiques qui s'y trouvaient déjà en assez grand nombre. Il tombait de surprise en surprise ; tout objet l'étonnait, et lui arrachait des exclamations. Chez un bijoutier, il vit des tabatières en argent aux emblêmes républicains, des boucles d'oreilles de femmes *à la guillotine ;* des bagues en argent et en or à la Marat, aux *martyrs de la liberté ;* des épingles de chemises *au bonnet de la liberté*, formées de pierres bleues, blanches et rouges ; de riches boutons d'habits ciselés et dorés avec les portraits de Marat, de Chalier, de Lepelletier de Saint-Fargeau, d'autres avec une guillotine ; enfin, un cachet de timbre en argent représentant également *une guillotine*.

Il ne comprit pas bien pourquoi toutes ces choses étaient si vénérées, Il ouvrit son *vade-mecum*, et voulut se renseigner lui-même sur la rue de *Richelieu*, qu'on lui avait assuré être fort belle.

Vous dire combien il chercha de temps — décidé qu'il était à ne rien demander aux passans, — nous semble chose inutile. Il voulait connaître la rue de Richelieu, et n'apercevait sur le fatal écriteau que le mot *rue de la Loi*. Par bonheur, une ancienne inscription, au coin de la rue Honoré n'avait pas été bien effacée. Il se promenait depuis une heure dans la rue qu'il cherchait, et s'expliqua, après mûre réflexion, que son *Itinéraire* n'était plus de circonstance, qu'on l'avait dupé, et qu'il fallait bien vite en acheter un autre.

L'occasion ne se fit pas attendre. Il se trouva devant la boutique d'un libraire ayant pour enseigne : *A Notre-Dame-de-la-Guillotine*. Il eut comme un frisson à cette lecture, mais enfin, il entra, et demanda un itinéraire... *pour l'année* 1794 — (*appuyant sur le mot*).

Le libraire était un tout jeune homme, aspirant à l'*École de Mars*, à devenir *page de Robespierre*. Il s'avança vers le provincial, et lui dit, avec un certain grognement significatif : Tu es un *suspect*, un *fédératiste* impuni.

— Non pas, citoyen, je t'assure, dit l'acheteur avec une excellente contenance.

— Tu ne sais donc pas que nous sommes dans l'an II de la liberté, de l'égalité, de la fraternité.

— J'oubliais..., pardon.

— A la bonne heure !

Cependant le libraire prit un livre dans les rayons, et le présenta au voyageur, en disant :

— Il coûte une livre vingt-cinq centimes.

Notre jeune homme paya et sortit, pendant que le marchand, lui faisant des offres de service, lui proposait, entre autres ouvrages, *la République* ou le *Livre de Sang*, qui, disait-il, était d'une grande énergie républicaine et formait les bons citoyens.

Le nouvel itinéraire avait bien la date voulue. En guise des anciennes approbations, le provincial lut ces mots, en forme de tableau :

UNITÉ, INDIVISIBILITÉ
DE LA RÉPUBLIQUE
OU LA MORT (1).

Puis, feuilletant, il rencontra cette phrase au milieu du livre : Cette barrière est celle des Vertus « bien moins rares chez les hommes libres qu'elles ne l'étaient parmi les esclaves ou les satellites des despotes (2). »

Et il parcourut une foule de rues, parmi lesquelles il remarqua les rues de la *Raison*, de *Marat*, du 31 *mai*, autrefois rue du *Petit-Bourbon*.

Au détour du *Champ du Repos* (des Martyrs) et du faubourg *Mont-Marat* (Montmartre), un homme lui donna une feuille volante. C'était le prospectus d'un fabricant cartier qui disait au public : « Il n'est pas de républicain qui puisse faire usage (même en jouant), d'expressions qui rappellent sans cesse le despotisme et l'inégalité. » — Aussi l'inventeur appelait-il ses cartes : Cartes de la Révolution.

Les *génies* remplacent les rois : *Génie de cœur* ou de *la guerre*.

Génie de trèfle ou de *la paix*.

Génie de pique ou des *arts*.

Génie de carreau ou du *commerce*.

Les *libertés* remplaçaient les dames : *liberté de cœur* ou *des cultes*, etc.

Les *égalités* remplaçaient les valets.

Les *lois* remplaçaient les as. Les points seuls restaient les mêmes et échappaient à l'allégorie.

— Mais comment faire ? se dit notre voyageur ; il faudra que j'apprenne de nouveau à jouer aux cartes. En faisant cette réflexion, il froissa le prospectus et envoya au diable l'inventeur, en ayant bien soin néanmoins de proférer à voix basse ses anathèmes, — de peur de se compromettre. Au même instant un crieur public annonça la condamnation à mort de cinq ou six contre-révolutionnaires, agens de Pitt et de Cobourg.

Le provincial conçut aussitôt l'idée d'assister à une séance de ce fameux tribunal révolutionnaire qui s'acquittait si franchement de sa besogne. Par malheur, c'était *décadi :* le tribunal ne jugeait pas. Donc la partie devait être remise au lendemain. Lorsque le promeneur arriva au boulevart Mont-Marat, il vit un cercle de monde formé autour de deux hommes, dont l'un paraissait chanter, l'autre jouer du violon. Il s'approcha : la curiosité est la passion du voyageur. Des musiciens en plein air, vêtus de la *carmagnole*, du bonnet rouge, et portant la décoration des sans-culottes, annonçaient au public qu'ils pouvaient lui vendre des recueils de chansons « propres à entretenir dans l'âme des bons citoyens la gaieté républicaine. »

Puis ils entonnèrent ce refrain :

Mettons-nous en oraison,
Maguingueraindon,
Devant sainte guillotinette,
Maguingueraindon,
Maguingueraingueтte.

Etourdi par ce vacarme, pour lui effrayant de toutes façons, il se sauva comme si on l'eût poursuivi.

Le jour commençait à baisser ; le provincial voulut aller au théâtre de la République. Il fit queue, paya sa place et s'assit au parterre. Avant le lever du rideau, l'orchestre joua la *Marseillaise*, le *Ça-ira*, le *Chant du Départ*, la *Carmagnole*, etc. : ce qui dura bien une demi-heure. On donnait une pièce à spectacle : il fut tout yeux et tout oreilles. Mais comme il hasardait quelques observations sur les données politiques de l'ouvrage qu'on représentait, un voisin charitable lui poussa le coude, et lui dit :

— Silence, citoyen ; prenez garde aux *sans-culottides* dernières. Champcenetz a été arrêté à cause d'un calembourg, arrêté pour avoir dit à propos de la pièce, la *Constitution à Constantinople :* « Quoi ! déjà la Constitution à la Porte ? »

— Merci, Monsieur... citoyen, dit le provincial. Et il se tint pour averti.

Dans la pièce, aucun intérêt, point de dialogue, point d'esprit ; mais des mots de circonstances et des allusions fréquentes. Notre spectateur, fort peu récréé, sortit avant la fin du spectacle, et parcourant encore de nuit le *Palais-Egalité*, il entra chez un limonadier pour lire les feuilles publiques, et prit une tasse de café.

Nouvel appât offert à sa curiosité. Quelques jeunes gens causaient assis devant une table située tout au fond de la boutique. Comme on se préoccupait déjà de la *tyrannie de Robespierre*, ils s'avouaient franchement ce qu'ils pensaient, peut-être au risque de leur tête. Ils appartenaient à la classe des *muscadins*.

— C'est une horreur ! disait l'un ; sous quel régime vivons-nous, bon Dieu ! nos puissans d'à-présent disent que « la liberté a perdu un jour,

(1) L'auteur a vu, dans une collection particulière, des livres ainsi approuvés.

(2) Nous l'avons lue nous-même dans un *Indicateur des rues de Paris* du temps.

lorsqu'on n'a pas guillotiné. » Tenez, citoyens, j'ai fait, dans ma tête, collection des synonymes du mot *guillotine*, d'après l'argot des *Robespierristes*. On n'y croira pas dans cent ans. Achard, l'un des amis du *tyran*, goûte assez la locution de « mettre la tête à la chatière. » L'un dit : « couper la parole ; » l'autre : « éternuer dans le sac » ; un autre : « déblayer le sol de la République ; » un dernier enfin : « faire le saut de carpe. » Voulland s'est écrié, il n'y a pas long-temps, rue de la Loi, au coin de la rue Honoré, en voyant s'approcher une *charretée* : « Partons, allons au pied du grand autel, célébrer la messe rouge ; » Vadier « rit de la mine que ces gueux-là, — les suppliciés,—font à la fenêtre ;» — et du « plaisant passage du vasistas. » Un autre dont je ne me rappelle pas le nom, a coutume de dire : Broyons, broyons du rouge. » Qu'on prétende encore, citoyens, que la langue française n'est pas riche en synonymes !

Le provincial retint son haleine, craignant qu'en l'apercevant, les *muscadins* ne missent un terme à leur conversation.

— En revanche, répondit un des trois causeurs, nous avons aussi, nous autres, nos petites locutions caractéristiques, et plus d'un condamné ose braver ses juges en face. Tu sais qu'un mien ami a surnommé spirituellement Barrère l'*Anacréon de la guillotine*, et que ce surnom a été partout adopté. Un individu s'en est venu offrir une forte somme « destinée aux frais d'entretien et de réparation de la guillotine.» Voilà pour nos moqueries des bourreaux ; quant à nos bravades, il suffit de citer celle-ci : une femme montant à l'échafaud a dit en riant à l'exécuteur : « Adieu, *Sanson*, » et au peuple : « Adieu, *sans farine*.» Et dans les prisons, que les *Robespierristes* appellent « habits de pierre de taille, paremens d'ardoises, doublures de briques, » nos amis persécutés s'amusent, composent des vers, des chansons, des morceaux de musique, font des réunions et donnent des concerts et des fêtes.

— A propos, en fait d'atroce bouffonnerie, le fils de l'immortel M. de Buffon était emprisonné à Saint-Lazare, lorsqu'on condamna des prisonniers du Luxembourg pour avoir conspiré ; celui-ci, invoquant l'alibi, reçut pour réponse : « C'est égal, tu as toujours conspiré», et partagea le sort des conspirateurs coupables. Et encore : Une vieille femme, accusée aussi de conspiration, s'écria : « Eh! comment aurais-je pu conspirer ? Je suis *sourde!* — Vous l'entendez, reprit un des juges, elle avoue son crime, elle a conspiré *sourdement*. » En condamnant à mort un maître d'armes, on des juges s'écria : « Allons, pare cette botte-là !...»

Après avoir entendu cette étrange conversation, notre provincial rentra à son hôtel, et se rendit en toute hâte le lendemain à une séance du tribunal révolutionnaire.

C'était *primidi*. Il se promena long-temps dans les salles de la *Liberté* et de l'*Egalité*, qui formaient l'antichambre du tribunal. Il alla se renseigner sur l'heure de la séance, dans les deux greffes et au bureau des huissiers. Il entra enfin dans le sanctuaire lui-même, et vit juger une *grande fournée*.

Le coupable, étant interrogé, disait son nom, sa demeure, ses qualités. L'accusateur public avait pour ainsi dire seul la parole. A peine si un défenseur officieux osait parler en faveur de son client. Ce jour-là un abbé fut interrogé. On lui demanda son nom ; il répondit :

— Je suis prêtre, je suis noble, je suis riche, c'est plus qu'il n'en faut pour être condamné.

Et il n'ajouta rien. Il fut convaincu de *royalisme* et voué à la mort.

Spectateurs et acteurs, dans l'enceinte du tribunal révolutionnaire, tous avaient des figures sinistres, des regards sombres. La *piscine des carmagnoles* était remplie d'hommes passionnés qui, les uns par amour frénétique de la patrie, les autres par ambition ou par calcul, condamnaient à mort des milliers de citoyens.

L'âme du provincial fut navrée de tristesse, et il se garda bien d'aller voir un de ses parens, qui était directeur d'une des prisons de Paris. Il eut d'ailleurs une occasion de se distraire : un ami de son père mariait sa fille et l'invita à assister à la noce, car on ne se privait pas de noces et de festins, même au plus fort de la terreur. Il s'y rendit. Au dîner, dont le rimeur Sylvain Maréchal faisait partie, les chansons se succédèrent comme de coutume. Lorsque ce fut autour de Sylvain à chanter, il entonna, sur l'air de la *Marseillaise*, — ce qui parut à notre jeune homme un air vraiment bien choisi pour la circonstance, un couplet qui se terminait ainsi :

> Aux armes, couple heureux, comblez votre destin,
> Neuf mois, neuf mois,
> Et donnez-nous un fier républicain !

Au reste, le provincial fit comme les autres, et dansa sur des *airs patriotiques*, puisque c'était l'usage, sans se permettre aucune observation, se rappelant l'avis qui lui avait été donné, quelques jours auparavant, au théâtre de la République ; il avait appris, de plus, que l'on était preste à trouver des suspects partout, à cause de tout, et que la veille, un jardinier de l'hôtel de Byron avait failli être condamné pour avoir seulement laissé venir des lis à floraison. Il ne se souciait pas que la noce finît par son enterrement.

Le lendemain de la noce, comme il s'était levé tard, il déjeuna promptement et alla lire les journaux dans un cabinet de lecture. Outre les feuilles ordinaires, telles que le *Courrier de Marseille, le Courrier du soir, la Feuille du Décadi*, il jeta les yeux sur d'autres gazettes dont les titres piquèrent sa curiosité. Il lut *l'Anti-Brissotin, le Régulateur républicain*, ainsi que le journal *Entendons-nous*, dialogue entre deux jacobins, et un autre, intitulé : *Guerre aux royalistes et aux modérés, ou Trompette du père Bellerose*. Enfin, il termina sa séance de lecture par le *Journal des fondateurs de la république*, dont il remarqua l'épigraphe : « Il y a deux sortes de conspirateurs, les scélérats qui oppriment le peuple, et les lâches qui le laissent opprimer. »

Il demanda des livres et des pièces de comédie les plus nouvelles. On lui présenta l'*Office des décades provisoires, ou discours, hymnes et prières en usage dans les temples de la Raison*, par Chénier, Dussaussoir, Dulaurens, etc. Mais il n'avait pas l'intelligence de ces étranges livres de messe. On lui présenta encore les *Décades des cultivateurs*, ou précis historique des événements de la révolution française. En fait de pièces, il eût désiré lire des comédies gracieuses ; il trouva la *Discipline républicaine*, la *Réunion du 10 août*, ou l'inauguration de la République française, les *Epreuves du républicain, A bas la calotte, ou les déprêtrisés*, les *Emigrés aux terres australes*. Pour comble d'infortune, il mit la main sur le *Chansonnier de la République pour l'an III*, avec les portraits gravés de Brutus, de Mucius Scævola, de Guillaume Tell et de Jean-Jacques Rousseau, sur l'*Almanach Républicain national*, et enfin sur les *Etrennes aux amateurs du bon vieux temps*, brochure à peu près défendue, dans laquelle l'auteur mettait à l'article des sept planètes : « *Saturne* — Ne dévorera plus les enfans mâles. — *Jupiter* — Remontera en pompe au Capitole. — *Mars* — Ne foudroiera plus que les rebelles. — *Le Soleil* — Ne reculera plus comme au festin d'Atrée. — *Vénus* — Rappellera les plaisirs, l'innocence et l'amour. — *Mercure* — Rendra au commerce son éclat et son activité. — *La Lune* — Ne montrera plus un visage sanglant, et éclairera les nuits douces et tranquilles qui nous sont destinées. »

Notre homme prit un fiacre pour aller visiter la manufacture des Gobelins. Quand il arriva, il entendit des gens assurer qu'on avait fait un auto-da-fé des plus riches tapisseries de l'établissement, parce qu'elles avaient le chiffre royal et les armes de France. Aussi la collection lui sembla-t-elle moins intéressante qu'il ne s'y était attendu.

Il se rendit à l'*Hôtel des Invalides*, où l'on avait affublé de bonnets rouges les saints et les empereurs qui décoraient le monument.

Il apprit qu'on avait supprimé toutes les académies, et qu'il ne lui restait à voir que le Conservatoire des arts et métiers, nouvellement créé, ainsi que l'École normale, d'aussi fraîche date, et destinée à rendre l'enseignement uniforme dans toute la République, et enfin la pyramide en bois élevée sur la place des Victoires nationales, et portant les noms de

départemens et des citoyens morts au 10 août, ainsi qu'une espèce de petite chapelle en l'honneur de Marat, sur la place du Carrousel, et devant laquelle une sentinelle se tenait jour et nuit.

Le 6 thermidor, notre provincial se décida à rendre visite à son parent le geôlier. Il arriva le soir, au moment où celui-ci signifiait aux prisonniers leurs actes d'accusation, ce qui s'appelait, en style adopté, le *Journal du soir*. Parmi les gens qu'on appela se trouvaient André Chénier, et Roucher, auteur des *Mois*, tous deux hommes de lettres, ainsi que Goesman et le baron de Trenck.

Il assista au *journal du soir*. Son parent, qui ne lui semblait pas aimable, à cause de ses fonctions, venait de faire l'appel des condamnés, qui tremblent au bruit des *bières roulantes* dans lesquelles on allait les emmener, accouraient au guichet et écoutaient avec une attention et une anxiété impossible à dépeindre.

On appela André Chénier, coupable d'avoir écrit, en 1790, dans le *Journal de Paris*, quelques articles contre les clubs des Jacobins, et que son frère, Joseph, n'avait pu ou n'avait voulu sauver des bourreaux.

On appela ensuite le poète Roucher, dont un de ses amis, le peintre Suvée, achevait au moment même le portrait. *Attendez un instant*, fut la réponse de Roucher au guichetier. Et il sortit après avoir écrit ces vers au bas de son portrait, quatrain adressé à sa femme et à ses enfans !

Ne vous étonnez pas, objets charmans et doux,
Si l'air de la tristesse obscurcit mon visage :
Lorsqu'un crayon savant dessinait cette image,
On dressait l'échafaud et je songeais à vous.

Le lendemain, ils étaient guillotinés.

Notre provincial avait lu les jolis vers de ces deux poètes qu'on envoyait à la mort. Le 7 thermidor, même, il repartit pour Gonesse, triste au delà de toute expression, mais heureux de rentrer dans sa petite ville, où les plus effrayantes choses, après le club, étaient seulement des caricatures sur le Tiers-État, — déjà bien passées de mode.

AUG. CHALLAMEL.
(France littéraire).

THÉATRES.

ODÉON, SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — *Cédric le Norwégien*, drame en cinq actes, par M. FÉLIX PYAT. — Les drames politiques sont en général peu favorablement accueillis au théâtre, surtout lorsque l'action et l'intérêt sont entièrement laissés de côté, comme dans *Cédric*. La pensée de M. Pyat était, dit-on, de représenter l'impossibilité de la monarchie et, par une conséquence naturellement déduite, de faire prévaloir l'excellence d'une république. Il a voulu prouver que tout roi devenait mauvais dès qu'il avait ceint la couronne, que tout homme, quel qu'il fût, même le plus grand, le plus généreux, devenait un tyran injuste et cruel en montant sur le trône. Nous sommes fort loin de partager une semblable opinion, mais l'auteur eût pourtant pu gagner sa cause au théâtre si le paradoxe eût été soutenu avec talent. Par malheur ce drame, curieux à voir du reste, n'est qu'un horrible chaos sans action, sans intrigue, sans intérêt, où l'on ne peut démêler la pensée de l'auteur que par un travail d'esprit fatigant. Un mot du sujet fera d'ailleurs comprendre la faiblesse du scenario.

Nous sommes en Norwège, aux temps les plus reculés de l'histoire, et pour l'intelligence du spectateur, un moine lit à haute voix le récit des derniers événemens qui ont troublé cette terre du nord. Thorer, fils d'un conquérant Danois, n'occupe le trône que par usurpation; le véritable roi est un certain Aïnar qui a dû être tué au berceau dans une proscription générale de tous les enfans. Mais Aïnar n'est pas mort : il est caché sous les habits de Cédric, l'esclave du roi Thorer lui-même, et ignore sa naissance. Autour du monarque Danois les passions populaires grondent de toutes parts, les nobles fomentent la révolte, et les bourgeois s'engagent à les soutenir. Une conspiration a lieu, c'est un des plus nobles enfans de la Norwège qui se met à sa tête; il promet à ses compagnons de placer dans leurs rangs le fils de leur ancien roi, cet Aïnar qu'ils croient mort, et en effet, il leur présente Cédric, fort étonné de se trouver du sang royal. La révolte éclate, Cédric est fait roi, et Thorer devient son esclave : les rôles sont changés. Une fois sur le trône, Cédric s'ennuie, il trouve que la royauté n'est pas aussi agréable qu'il le pensait, car les nobles qui l'ont mis à leur tête ne lui laissent aucune trêve. Il veut aller goûter le repos de la campagne, et on lui présente des députations; il veut épouser celle qu'il aime, et l'on veut le marier à une autre; enfin ce pauvre Cédric éprouve mille tribulations depuis qu'il n'est plus esclave. Il se révolte d'abord contre ce joug qui lui pèse, il fait enlever celle qu'il aime, jeter son père dans un cachot, et promet d'être bientôt un excellent tyran si on le laisse faire. Mais les nobles murmurent de nouveau, le peuple joint ses cris aux leurs, et la sédition qui le porta sur le trône va lui ravir la couronne. Alors Cédric devient plus lâche que jamais : ce n'était d'abord, dans les premiers actes, qu'un homme digne de la servitude, au cinquième acte, c'est un poltron qui a tellement peur d'être tué qu'il devient fou et se tue lui-même.

Telle est à peu près l'idée de ce pauvre drame. Nulle situation n'a semblé remarquable, nul acte n'a pu soutenir les autres, et l'ignorance la plus complète des ressorts dramatiques se montre à chaque pas. Le style est aussi faible que le fond de la pièce, et, si nous ne pouvons citer une multitude de phrases ampoulées, nous pouvons du moins en rapporter deux ou trois qui nous ont semblé fort ridicules. Ainsi :

Le désespoir s'embouche dans le crime, ...
L'amour est le tonique des âmes, ...
Sire, vous avez pris votre manteau d'hermine à l'envers, par son côté rugueux et difficile, ...

Nous ne voulons pas aller plus loin dans nos citations, mais nous devons déplorer de voir la langue française aussi malheureusement travestie. Néanmoins Cédric attire chaque soir beaucoup de monde au théâtre de l'Odéon; chacun semble curieux de juger cette œuvre bizarre.

Le Mari malgré lui, comédie en un acte, de M. POITEVIN. — Le théâtre de l'Odéon est plus heureux dans ses petites comédies que dans ses grands ouvrages; il est même plus favorisé que le premier Théâtre-Français sous ce rapport; car les jolies comédies semblent prendre la route du faubourg Saint-Germain, tandis que les Français ne donnent plus que des pièces de la force de *Maugaillard*.

Il y a plus d'*un Mari malgré lui*, témoin l'ancien capitaine en retraite de M. Poitevin. Le brave homme voyant sa pension triplée, songe qu'il est encore assez valide pour trouver une femme, et son ami le sergent Vincent, lui fait jeter les yeux sur la charmante Cécile. Tout est conclu entre les grands parens, il n'y a qu'une difficulté, Cécile aime un jeune homme, et le pauvre capitaine éconduit par la fille finit par épouser la mère.

Cette charmante comédie obtient un succès bien mérité. Elle est jouée d'ailleurs avec beaucoup de talent par Mlle Berthault; Saint-Léon remplit avec son naturel et sa verve accoutumée le rôle du capitaine Monrose est d'un comique délicieux dans celui de Vincent, et plus d'une fois Pierron se fait applaudir.

L'activité la plus grande règne à l'Odéon. Bientôt on y donnera *les Ressources de Quinola*, comédie en cinq actes avec prologue, par M. de Balzac, et *Lallier*, tragédie de M. le comte Devenne. En atten-

dant le théâtre va monter une comédie en un acte et en vers, que l'on dit fort jolie, dont le titre est *Un déshonneur posthume*, et dont l'auteur est notre collaborateur Armand Durantin.

ARMAND DUPLESSIS.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — *Quand on n'a rien à faire*, comédie-vaudeville en deux actes, de MM. LOCKROY et ARSÈNE DE CEY. — L'oisiveté est la mère de tous les vices, ou en d'autres termes, *Quand on n'a rien à faire*, le désœuvrement mène à l'ennui, et l'ennui conduit au mal. Cette maxime aussi ancienne que le monde est celle dont M. Lockroy vient de rajeunir heureusement la forme pour en tirer un vaudeville.

M. Rigaut, riche confiseur de Rouen et marié en secondes noces à une jeune et jolie personne, ne peut supporter l'esclavage qu'impose la direction d'une maison de commerce. Sous prétexte de ne pas s'occuper des *petits détails*, il renvoie à sa femme tous les importuns qui viennent lui parler d'affaires et il n'a d'autre souci que de bien dîner, bien fumer, bien dormir. Son insouciance pourrait devenir fatale à sa dignité de mari, car le jeune Ernest de Bréval, profitant de ses fréquentes absences s'insinue dans la maison et cherche à s'insinuer dans le cœur de l'aimable marchande. Mais la multiplicité des occupations de Mme Rigaut forme la sauvegarde de sa vertu, et le galant Ernest ne rapporte du magasin, au lieu d'espérances et d'encouragemens, que des achats de bonbons et de fortes factures dont il a payé le montant. Cependant le confiseur trouve encore trop pénible le joug des affaires; il vend sa maison pour venir à Paris se livrer aux douceurs de l'aisance et du *farniente* dont on jouit *Quand on n'a rien à faire*. Vainement son ami M. Ménier lui représente que si l'on *recensait* tous les maris qui ont à se plaindre du sort, les neuf-dixièmes appartiendraient à la classe des négocians retirés.

Au sein du désœuvrement, Mme Rigaut s'ennuie et cherche dans son cœur des distractions que les plaisirs bruyans ne sauraient long-temps lui offrir; quand à son mari, n'ayant pas la moindre occupation il se charge des affaires et des commissions de tout le monde. Ernest de Bréval qui a suivi les époux à Paris redouble d'assiduités auprès de Madame. Elle s'amuse d'abord de sa galanterie, puis elle l'écoute avec complaisance et finirait sans doute par se laisser séduire. Mais M. Rigaut s'aperçoit de l'intrigue, devient jaloux et furieux, intercepte une lettre et se cache derrière une tapisserie pour surprendre sa femme avec Bréval. Témoin d'une ardente déclaration il se croit déjà *recensé* et sort de sa retraite; l'éclat se prépare lorsque Ménier, se doutant de tout, arrive à propos, calme l'orage et persuade au mari que c'était une scène arrangée d'avance pour lui servir de leçon et l'arracher aux dangers de l'oisiveté.

Cette pièce est fort gaie, fort bien conduite et spirituellement dialoguée. Entre les mains de M. Scribe elle aurait pris les dimensions d'une comédie en cinq actes et serait devenue la sœur du *Verre d'eau* et d'*une Chaîne*; mais nous doutons qu'elle eût pu gagner autrement qu'en étendue.

Mlle Sauvage est comme toujours une grâcieuse et intelligente actrice dans le rôle de Mme Rigaut. Serres et Lepeintre ont déployé beaucoup de verve et d'originalité. En résumé la pièce a été parfaitement jouée et a obtenu un succès de bon aloi, qui doit prouver à l'administration que la gaîeté et l'intrigue d'une comédie-vaudeville n'exclut pas le bon ton.

A. B. D'H.

PALAIS-ROYAL. — *Mon Parrain de Pontoise*, vaudeville en un acte, par M. GUSTAVE VAEZ. — *Les Circonstances atténuantes*, vaudeville en un acte, par MM. MÉLESVILLE, LABICHE et LEFRANC. — *Le Roi de Cocagne*, vaudeville en deux actes, par MM. MÉLESVILLE et CARMOUCHE. — Le Palais-Royal vient de donner successivement trois nouveautés qui n'hériteront pas à coup sûr de la vogue si productive du *Vicomte de Létorières*.

Le parrain de Pontoise est un vieux garçon que le commerce des veaux a enrichi. De tous les hommes, c'est le moins intéressé et le plus débonnaire. Esclave de sa gouvernante, Mlle Doucet, il est menacé en outre de devenir victime d'un adroit industriel; mais Mlle Rose, sa filleule, arrive à propos pour évincer l'une et congédier l'autre.

En récompense de si précieux services, le parrain de Pontoise marie sa filleule à un jeune homme dont elle aimée, et la reconnait sa légataire universelle.

L'accueil qu'a reçu ce petit acte doit être considéré comme une chute pour un théâtre où les succès sont ordinairement si bien caractérisés.

Les *Circonstances atténuantes*, ont trouvé toutefois le public plus indulgent.

C'est une idée singulièrement hasardée cependant que celle de ce substitut qui, en l'absence de Mme Debray, jeune et jolie veuve, s'introduit une nuit dans sa chambre à coucher et se met tranquillement à forcer son secrétaire. L'arrivée imprévue de Mme Debray n'intimide pas le voleur, qui, non moins galant qu'intrépide, escamote cent mille écus en lui adressant les complimens les mieux choisis et les couplets les plus passionnés. Mais qui le croirait? Cet homme n'est coupable que par amour. Son but, en s'emparant de la fortune de Mme Debray, est d'éloigner d'elle un rival redoutable, auquel la jeune veuve est prête à donner sa main, et qui, la voyant ruinée, se hâte d'aller porter ailleurs ses hommages.

Mme Debray ne tarde pas à pénétrer les secrets de la criminelle conduite du substitut; elle y trouve plus d'une circonstance atténuante, et non contente de pardonner au coupable, elle consent à reprendre pour lui les chaînes de l'hyménée.

Il y a dans cette bluette de gracieux détails et des mots charmans; la fable seule est invraisemblable; c'est un défaut que nous reprocherons non aux auteurs qui figurent sur l'affiche, mais à un écrivain très spirituel, M. Henri Delatouche, auquel reviennent en bonne justice les honneurs de l'invention.

Ce vaudeville est, en effet, le plagiat ingénieux d'un proverbe, intitulé *Etre et paraître*, publié, il y a trois ans, dans la *Revue du Progrès*, et qui fut à la même époque, reproduit par le *Cabinet de Lecture*.

Quant au *Roi de Cocagne*, à l'exemple de la plupart de nos confrères, nous nous abstiendrons de rendre compte de plaisanteries, de calembourgs, de féeries et de tableaux grotesques qui ne peuvent s'analyser. Cette pièce, qui devait être représentée pendant le carnaval, se ressent de son origine; venue, en son temps, on l'eût accueillie comme une folie de circonstance; aujourd'hui, elle ressemble par trop aux pasquinades des théâtres en plein vent.

B. G.

MODES.

Les chapeaux habillés se font généralement en crêpe; on les orne d'une longue plume, d'un saule ou d'un bouquet de marabouts, et une voilette de prix les accompagne presque toujours; le dessous est garni de fleurs légères. En parlant de plumes pour les coiffures parées, nous ne devons pas oublier la folette giselle touchée de beaucoup de couleurs différentes, ni la plume moscovite qui, placée de côté, retombe sur les épaules en formant des ondulations. Les capotes de matin sont en velours d'Afrique, en gros grain, en satin, etc. L'on fait, pour demi-toilette, des chapeaux en satin blanc qui sont doublés soit de satin d'une autre couleur recouvert d'une dentelle, soit de crêpe de même nuance; la transparence de ce dernier tissu dispense d'avoir recours à la dentelle pour adoucir la trop grande crudité de la couleur.

Deux nouveautés sont les chapeaux en gros de Naples basiné, de deux couleurs reflétant l'une sur l'autre, et les capotes en gros de Naples

diaphane de chaque côté de la passe: on les orne de fleurs qui accompagnent de la dentelle.

On commence à porter un nouveau bonnet; c'est le bonnet à la jardinière, autrement nommé à la Babet; très court des joues, il est garni de chaque côté, soit d'une rose, soit d'un pompon fixé par un ruban qui retourne derrière former un nœud à longs bouts.

Le devant des robes habillées a la pointe très effilée; les manches sont très courtes: souvent le corsage est à la grecque et un bouquet retient les plis vers le milieu de la poitrine. Quelquefois, au lieu de porter une seconde jupe, on la simule par des lés d'une autre couleur placés aux ouvertures ordinaires. Les bords de l'ouverture se garnissent de toutes les manières déjà usitées pour les doubles jupes véritables.

L'on préfère à présent les volans d'étoffe découpés à l'emporte-pièce aux volans bordés de liserés, de franges, etc.; mais il faut que l'étoffe soit de nature à ne point s'effiler. Un seul volant à tête est une garniture bien portée. Les longues berthes serrant les épaules s'harmonisent bien avec les volans de même dentelle posée à plat au bas des robes.

Voici la description de deux jolies robes de bal:

— Sur un dessous de satin blanc bordé d'un plissé de satin blanc repose une robe de crêpe orange que relèvent de chaque côté, à distance inégale, des bouquets de coquelicots à feuillage d'argent, et noués par des rubans de satin blancs à longs bouts flottans. Les manches sont courtes, en satin, bordées d'un plissé de satin et recouvertes d'une seconde manche en crêpe formant draperie; cette draperie, aussi bien que celle du haut du corsage, est rattachée par le milieu avec des bouquets semblables à ceux du bas de la jupe, et la pointe est terminée par un semblable bouquet que tient des rubans tombant jusqu'en bas.

— Trois robes de tulle illusion, de hauteur inégale, sont terminées par une frange de plumes blanches nouées de perles de même couleur. Une haute frange forme berthe autour du corsage, et une semblable frange recouvre entièrement les manches très courtes. Cette garniture peut se faire en toute couleur.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

10 mars. — On lit dans l'*Observateur des Pyrénées*, journal de Bayonne:

« Un jeune homme fort bien mis se présente chez M. S..., banquier: il lui dit qu'au moment de partir pour Marseille, il désire, sur une maison sûre de cette ville, une traite de 1,800 fr. Le banquier fait la traite; le jeune homme compte la somme et se retire. Quelques jours après, il se présente de nouveau chez M. S..., la douleur est peinte sur son visage; il dit au banquier, d'une voix pleine d'émotion:

— Monsieur, je viens vous demander un service, j'apprends à l'instant que mon père est mort; cette affreuse nouvelle change la direction de mon voyage; je ne puis aller à Marseille; la traite que vous m'avez donnée me devient à charge, auriez-vous l'obligeance de la reprendre et de me rembourser, en faisant la retenue d'usage.

M. S... compte 1,800 fr., moins le demi pour 100, prend la lettre de change que lui présente le jeune homme et la déchire. Le même jour il écrit à la maison de Marseille pour contremander l'avis qu'il lui a donné de sa présentation, et courrier par courrier, on lui répond:

« Votre lettre de change a été acquittée, nous vous l'envoyons pour l'examiner. Seriez-vous dupe de quelque escroc? »

En effet, le billet examiné, il fut bien vérifié que c'était le véritable qui avait été payé à Marseille. M. S... avait remboursé et déchiré lui-même une contrefaçon de sa traite.

11. — Le tunnel construit à Londres, sous la Tamise, est terminé. La dépense totale s'est montée à 445,270 liv. sterl. (11 millions 131,7[illegible] francs); et dans le cours de dix-sept à dix-huit ans qu'ont duré les travaux, on n'a eu à déplorer la perte que de cinq travailleurs.

— La nuit dernière et ce matin, un violent ouragan a éclaté sur Paris. Un grand nombre de toitures ont été enlevées; deux voitures ont été renversées sur le pont de Neuilly et un homme a été tué par la chute d'un arbre sur la route de Saint-Denis.

Le sieur Labrut, brigadier d'une ronde de police, a reçu sur la tête les débris d'une cheminée renversée par le vent et a été grièvement blessé.

La cour du palais des Tuileries est jonchée d'ardoises enlevées de la toiture du palais. Aux pavillons Marsan et de Flore, les plombs ont été soulevés et roulés en plusieurs endroits; plusieurs persiennes ont été brisées. Deux gros arbres des quinconces du jardin ont été renversés.

La devanture de boutique de la maison isolée de la place du Carrousel (hôtel de Nantes) a été enfoncée par la violence du vent. Les carreaux sont brisés comme s'il y avait eu une explosion de gaz.

Un jeune homme a failli être tué ce matin en sortant de chez lui, dans la cour d'une maison de la rue de l'Abbaye. Il venait de quitter sa femme lorsqu'une partie de cheminée est tombée entre eux deux, et si près du jeune homme que ses habits ont été endommagés.

12. — La ville de Philippeville en Algérie prend chaque jour un surprenant accroissement. Dans huit mois de temps on y a bâti plus de quatre cents maisons; sa population, dans moins de deux années, s'est élevée de 1,800 habitans à 6,000. Il y a trois ans que le chiffre de ses importations n'arrivait pas à 800 mille fr.; l'année suivante, elles atteignirent celui de deux millions, et en 1841 elles sont montées à quinze millions. La douane y a perçu cette année-ci pour près d'un million de droits.

13. — On annonce la perte de la corvette de guerre anglaise le *Scout*, qui a péri sur les côtes de l'île de Chypre. La marine anglaise n'est pas heureuse depuis quelque temps: à cette perte il faut encore ajouter celle du bateau à vapeur de guerre le *Madagascar* dans les mers de la Chine, et celle du transport le *Mercury*, sur lequel un neveu de sir Robert Peel était embarqué en qualité de midshipman, et qui s'est perdu sur l'une des îles du canal Saint-Georges. Outre ces sinistres, il faut encore compter les avaries éprouvées par la frégate la *Vindicative*, qui est restée pendant plus de vingt-quatre heures échouée sur un rocher dans la rade de Portsmouth; par les bateaux à vapeur du gouvernement l'*Avon*, qui a pris feu en pleine mer; le *Styx*, qui, envoyé aux Bermudes pour son premier voyage, est revenu peu de jours après son départ avec des avaries qu'on n'a pas encore réparées; la *Dévastation*, arrêtée long-temps à Malte après un voyage de quelques jours; la *Locuste* qui a failli périr dans la courte traversée de Tunis à Malte, etc.

14. — On lit dans la *Sentinelle de l'Armée*:

Il a été question, l'année dernière, dans plusieurs journaux, d'un nouveau système de fusils de chasse à cinq et six coups, donnant des résultats tellement merveilleux, que nous avons pensé devoir suspendre notre opinion jusqu'à ce qu'une longue expérience eût levé tous les doutes que l'importance même de l'invention devait faire concevoir.

Aujourd'hui, nous devons le dire, tout ce qui avait été annoncé s'est vérifié. Nous avons nous-mêmes essayé plusieurs fusils à cinq coups, aussi légers et aussi commodes à manier que des fusils doubles ordinaires.

Nous reviendrons prochainement sur cette remarquable découverte de M. Philippe Mathieu.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre



13e Année. — N° 16. Dimanche 20 Mars 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vte DE TESSIÈRES-BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

LE CABINET DE LECTURE paraît tous les cinq jour les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

FLORITA.

(Fin.)

IV

Rien ne manquait aux succès ni à la gloire de Florita, rien! que l'honneur d'avoir chanté sur le théâtre de la cour, devant le roi. C'était une faveur que Calderon de la Barca ambitionnait fort pour elle et qu'elle aurait obtenue dès ses premiers pas dans la carrière dramatique, si la maladie à laquelle devait succomber, jeune encore, la reine Élisabeth de France, la fille de notre roi Henri, n'eût interrompu toutes les fêtes. Philippe IV vivait enfermé avec la reine dans son palais du Retiro, et depuis quelques mois sa cour était devenue aussi austère, aussi triste, qu'au temps de Philippe II. Le roi aimait cependant les fêtes, les brillans carrousels, et il avait fait brèche aux habitudes austères de ses prédécesseurs autant que le lui permettaient les inexorables lois de l'étiquette ; mais les désastres de son règne commençaient, ainsi que l'âge, à amortir ses goûts; il devenait vieux, triste, dévot, et son confesseur était près de prendre sur lui plus d'empire que son premier ministre. Il semblait voir avec une morne apathie les événemens qui le frappaient. Ce n'est pas que le vieux sang de la maison d'Autriche ne bouillonnât encore en lui, quand il considérait les malheurs de l'Espagne, quand il voyait la puissante monarchie de Charles-Quint s'ébranler et la révolte démembrer ces vastes états dont chaque province était un royaume : alors ses mains indolentes étaient près de ressaisir le sceptre : alors il songeait à prendre le bâton de commandement et à marcher vers l'ennemi à la tête de ses armées ; mais bientôt ses longues habitudes d'inaction et de mollesse l'emportaient, il retombait dans son inertie et laissait le comte-duc faire à son gré la paix ou la guerre.

Cependant le ministre tout-puissant, qui depuis tant d'années gouvernait l'Espagne, pressentait sa disgrâce, et il essaya de conjurer l'orage où allait périr sa fortune. Il n'y avait peut-être qu'un moyen : c'était d'arracher le roi à la vie triste et monotone où il s'enfermait ; c'était de l'entourer comme jadis de plaisirs, de fêtes splendides ; c'était de lui faire oublier qu'une conspiration avait livré à Juan de Bragance son royaume de Portugal et que sa principauté de Catalogne était en pleine rébellion.

Un prétexte s'offrit bientôt : la reine, depuis si long-temps souffrante sembla revenir tout à coup à la vie, son beau visage si pâle et si amaigri reprit une douce fraîcheur ; elle redevint un moment la plus belle princesse de l'Europe. Le comte-duc voulut que cette heureuse convalescence fut célébrée par une de ces magnifiques fêtes qu'il savait ordonner avec tant de luxe et de goût, et il se proposa de montrer au roi un spectacle nouveau dans les jardins du Retiro.

Rien de ce qui existe à présent ne peut donner l'idée de ce qu'était alors le palais royal du Retiro ; les constructions élevées par Charles-Quint et ses successeurs étaient environnées d'un vaste parc dont les profonds bosquets jetaient leurs paisibles ombres sur des allées sinueuses, sur d'élégans parterres disséminés sans ordre entre les massifs d'arbres, comme des bouquets tombés par hasard le long d'une verte prairie. Au milieu de ces silencieux ombrages étincelait, comme un immense miroir, la grande pièce d'eau où une légère flottille promenait chaque jour la reine d'Espagne ; ses ondes limpides et d'un azur pâle baignaient les bouquets de saules, les longs peupliers où le rossignol chantait toute la nuit.

C'est là que le comte-duc voulait donner au roi un spectacle nouveau, une représentation nautique. Calderon de la Barca fut mandé pour faire la pièce ; un libretto ne lui coûtait ordinairement que vingt-quatre heures. Le comte-duc n'avait point choisi le sujet.

— Monseigneur, lui dit le poète en jetant un regard sur cette vaste nappe d'eau où se miraient en ce moment les blanches étoiles ; Monseigneur, par une soirée comme celle-ci, à la clarté de mille bougies, et sur un théâtre auquel les jardins serviront de décoration, sa majesté pourra assister à la conquête de la Toison-d'Or...

— Quelle idée ! interrompit le ministre avec satisfaction, quelle ingénieuse allégorie ! Tu as bien trouvé, Calderon ! Sa majesté saisira toutes les allusions du sujet, en qualité de grand-maître de l'ordre de la Toison-d'Or. Oui, oui, tu relieras tout cela ensemble, la conquête et l'origine de l'ordre.

— Mais, Monseigneur, répondit Calderon un peu embarrassé, ce n'est pas tout-à-fait la même chose, et il y a bien des siècles entre Jason, ce prince païen qui conquit la Toison-d'Or, et les glorieux ancêtres de sa majesté.

— Qu'importe ? répliqua le comte-duc en regardant le bélier d'or suspendu à son cou par un ruban rouge, qu'importe ? tu trouveras toujours un moyen de rapprocher ces deux emblèmes. Je vais faire prévenir les acteurs ; la Florita jouera le rôle de Médée.

— Monseigneur, dit Calderon avec joie, elle aspirait depuis long-temps à l'honneur de chanter devant leurs majestés ; tant qu'elle n'en avait pas été entendue, il manquait un fleuron à sa couronne.

Quinze jours plus tard, le soir de Saint-Jean, toute la cour d'Espagne était réunie dans les jardins du Retiro. Une vaste salle avait été élevée au bord de la pièce d'eau, et la rampe de ce théâtre improvisé reposait sur des barques amarrées au rivage ; la scène qui s'ouvrait au-delà, représentait un bocage dont la mer baignait les bords ; et quand la toile se leva on vit là le flot sombre et mouvant se briser doucement au pied des rochers.

C'était un magnifique spectacle : d'un côté, la salle resplendissante, avec ses cristaux, ses torrens de lumière, ses longues draperies rouges, et au milieu le trône, surmonté des armes de Castille. Le roi, vêtu de noir, était assis sur son grand fauteuil à crépines d'or, et près de lui la reine telle que l'a peinte Velasquez, en longue robe bleue, avec ses beaux cheveux blonds relevés autour du front par des épingles en rubis, et ses belles mains croisées sous les flots de dentelle qui tombaient le long de ses bras. Des deux côtés du trône étaient rangés les grands et grandes d'Espagne ; puis, plus bas, la foule des courtisans. En face de cette salle étincelante apparaissaient la scène à demi éclairée, les bosquets où soupirait le vent de la nuit, et au-delà le flot sombre et le ciel voilé de nuages. C'était une magnifique décoration.

Au lever du rideau, Florita parut, vêtue de pourpre et le front ceint d'une double bandelette : c'était Médée qui, suivie de ses compagnes, errait sur les rivages de la Colchide, au bord de la mer d'Hellé. La redoutable magicienne préparait ses enchantemens en invoquant les puissances infernales. En entrant en scène, la jeune cantatrice devint tremblante, son regard ébloui se baissa devant cette noble assemblée ; elle ne retrouvait plus son public ordinaire, ce public qui l'aimait, et une sorte de crainte lui glaça le cœur. Il lui sembla que l'inspiration s'éteignait en elle, et que son génie l'abandonnait ; mais au moment où sa vue troublée se baissait vers l'orchestre, elle aperçut à dix pas devant elle le marquis de Ribiers. Alors elle sentit en son âme comme une commotion qui lui rendait toutes ses facultés, et plus noble, plus belle, plus puissante que jamais, elle commença son invocation aux dieux infernaux !...

Nous n'essaierons pas de donner l'analyse du libretto de Calderon de la Barca, ni de parler de la musique de don Blas Nunès ; nous dirons seulement que la noble assemblée qui les écoutait était sous l'influence d'un plaisir plein d'admiration et de terreur. Florita fut sublime ; jamais la Médée antique n'eut plus de grandeur, plus de passion, plus de poésie ; jamais cette sauvage tendresse, ce dévouement, ces fureurs, cette sanglante jalousie, n'eurent un si beau talent pour interprète.

On était au troisième acte ; le fils d'Éson venait d'emmener Glauce sous les regards de Médée furieuse, et la magicienne préparait les ornemens dont la flamme invisible devait dévorer sa rivale. Elle était belle, assise sur le rocher, les mains étendues sur le trépied, les cheveux en désordre, le front sombre et baissé. Le vent soulevait sa tunique de pourpre et mêlait ses tresses noires ; les longs gémissemens de l'orage s'unissaient à la voix de Florita ; les spectateurs ne respiraient plus sous l'impression de cette sauvage harmonie ; un silence profond régnait dans la salle, toutes ces poitrines haletantes se taisaient.

Cependant Calderon, debout dans la dernière coulisse, tournait un regard inquiet vers le ciel couvert de nuages noirs qu'un vent furieux déchirait ; il sentait craquer autour de lui le frêle échafaudage qui fermait la scène, et les bateaux sur lesquels les planches s'appuyaient se heurter dans leurs oscillations. Les lumières, cachées dans des tubes de verre, ne vacillaient point, mais les branches d'arbre s'entrechoquaient avec un sourd bruissement ; ces effets ajoutaient à l'illusion scénique, et les spectateurs assis dans la salle, sur la terre ferme, ne voyaient pas ce qui se passait au dehors. L'orchestre dominait le bruit de l'orage ; nul ne se douta du danger. Tout à coup on entendit un horrible craquement, le vent mugit avec une inexprimable violence, les toiles se déchirèrent, les lumières s'éteignirent, et le vaste échafaudage dressé sur la pièce d'eau tomba comme un château de cartes sous le souffle d'un enfant. Un long cri s'éleva dans la salle. Florita l'entendit encore ; puis elle ne vit, elle n'entendit plus rien, et elle se trouva dans l'eau, appuyée sur une planche qui s'enfonçait sous le poids de son corps, et la tête couverte comme d'un voile humide.

— Jésus, mon Dieu ! ma mère, s'écria-t-elle, oh ! sauvez-moi !

Au même instant un bras vigoureux la saisit au corps, et une voix lui dit :

— N'ayez point peur, Florita ! surtout ne bougez pas ! je vous sauverai.

Alors elle s'attacha instinctivement à celui qui la soutenait, et perdit connaissance. Ils étaient serrés entre deux bateaux ; un choc pouvait les écraser tous les deux ; le marquis de Ribiers réunit toutes ses forces, et parvint à se dégager d'un lambeau de toile qui les couvrait. La rive était à vingt pas devant eux ; mais, pour y arriver, il fallait traverser un chaos au delà duquel tout était encore cris et confusion. La voix de Calderon de la Barca dominait toutes les autres ; il se tordait les bras en criant :

— Florita ! ma chère Florita ! cent mille réaux à qui sauvera la Florita !

Ana Muller, entourée de quelques femmes qui essayaient de la retenir, poussait de sourds gémissemens, et voulait s'avancer parmi les décombres flottans.

— A moi ! cria le marquis, Florita est sauvée ! la voilà !

Un moment après on la déposait sur la rive, encore inanimée. Ana Muller se précipita vers elle et l'étreignit avec des cris de frayeur et de joie ; puis, s'apercevant qu'elle respirait, qu'elle était bien réellement sauvée, elle se mit à sangloter.

— Ma mère ! murmura Florita avec un long soupir et en rouvrant les yeux.

— Oh ! mon enfant ! s'écria Ana Muller avec transport, je t'ai cru perdue ; que bénit soit celui qui t'a sauvé la vie !

— C'est lui ! dit Florita en regardant le marquis de Ribiers, qui était là pâle et frissonnant sous son habit trempé ; puis, se tournant vers Calderon agenouillé près d'elle et dont les joues étaient couvertes de larmes, elle ajouta avec un faible sourire :

— Vous aussi vous avez cru que j'étais perdue !

Le roi et la reine s'étaient retirés avec leur suite, et les gardes wallones avaient fait reculer les spectateurs ; il n'y avait plus là que les victimes de cet étrange naufrage ; Jason avait un bras fracassé, le roi de

riothe était tout meurtri, et le reste des acteurs s'était retiré de l'eau ns un état presque aussi déplorable. On ne s'entendait plus au milieu tout ce désordre, et la pluie qui commençait à tomber par torrens, uerait de noyer ces pauvres gens. Calderon fit mettre Florita dans e chaise pour la ramener chez elle. Au moment où elle partait, le l envoya demander de ses nouvelles, et la reine lui fit remettre un agnifique bracelet. La jeune fille avait passé par des émotions de terur et de joie qui l'avaient anéantie, elle se laissa mettre dans sa aise et ferma les yeux, comme pour se recueillir dans un bonheur range et nouveau dont elle n'avait aucune idée, dont elle doutait esque; il lui semblait que le bras qui l'avait sauvée était encore noué tour de son corps; il lui semblait qu'une voix émue, tremblante, lui sait : « Florita! si je ne te sauve pas, nous mourrons ensemble! » s mots, elles les avait entendus comme dans un songe, lorsque, ible, inanimée, elle avait instinctivement attaché ses deux mains au u du marquis de Ribiers, et qu'elle avait laissé retomber sa tête sur poitrine de cet homme que depuis trois mois elle aimait, presque ns le savoir.

V

Le lendemain Calderon de la Barca se présenta chez le marquis de biers pour le remercier au nom de Florita et de sa mère. Le marquis pondit que bien des gens lui enviaient le bonheur qu'il avait eu d'exser sa vie pour sauver celle de la belle Florita, et il demanda la faur d'être reçu par elle le soir même.

— Car, ajouta-t-il sans affectation, qui sait si je serai demain à adrid? d'un moment à l'autre je puis recevoir l'ordre qui me rappelra en France.

Ces derniers mots rassurèrent Calderon; il aurait vu avec une secrète fiance, une vague jalousie, le marquis, ou tout autre, être admis sount dans cette maison dont lui seul jusqu'ici avait eu l'entrée.

— Ce soir, monsieur le marquis, répondit-il avec empressement, ce ir, je viendrai vous chercher, et nous ferons notre visite ensemble.

Jamais en sa vie, même le jour de ses débuts, même la veille, quand lle avait paru devant la cour d'Espagne, Florita n'avait été aussi proondément émue qu'au moment où elle vit entrer chez elle le marquis e Ribiers. Quand il s'approcha et que de cette voix qu'elle connaissait éjà bien, il lui adressa une de ces formules banales en usage dans le eau monde et qu'elle avait entendues mille fois, il lui sembla que ces xpressions avaient un nouveau sens plus étendu, plus complet : elle hangea de couleur et ne put répondre que par un geste muet de reerciement. Le marquis avait cette fleur d'esprit, cette aisance de grand eigneur qui trouve l'à-propos de toutes les situations, et dissimule galement l'ennui ou une préoccupation de cœur trop vive. Il fut gai, spiituel, brillant, tandis que la pauvre Florita, recueillie dans son émotion, ffrayée de son trouble, avait l'air distrait et taciturne. Elle sentait si ivement, qu'elle ne trouvait rien à dire; il lui semblait d'ailleurs que es paroles, le son de sa voix la trahiraient. Heureusement elle avait n moyen de traduire, sans danger qu'on les comprît, toutes ses impresions, et cette fois encore son talent lui vint en aide. Comme le marquis s'informait si l'accident de la veille n'avait point fatigué sa voix, lle se leva en souriant, ouvrit le clavecin, et pour toute réponse elle mprovisa un de ces chants suaves que Calderon comparait aux concerts le séraphins. Son cœur l'inspirait; le trouble de son âme donnait à sa voix un accent indicible; elle osait exprimer tout ce qu'il y avait n elle de joie craintive, de tendresse, de passion; elle chanta comme elle n'avait jamais chanté, et Calderon lui-même crut l'entendre pour la première fois. Cette soirée fut peut-être la plus belle de sa vie; sous les regards de celui qu'elle aimait, elle sentit la grandeur, la puissance suprême de son talent, le bonheur d'être belle, brillante, adorée.

Le marquis l'écoutait le front dans sa main, les yeux voilés de ses longues paupières, à travers lesquelles dardait son regard. C'était la même admiration silencieuse qu'au théâtre; seulement Florita pouvait voir la main du marquis serrée sur son pourpoint de soie, comme pour contenir les battemens de son cœur, elle pouvait entendre les soupirs qui soulevaient sa poitrine oppressée. Quand elle eut fini, faible, épuisée par la violence de sa propre émotion, elle laissa retomber ses mains et resta là un moment affaissée et les yeux fixés sur le clavier.

— Qu'as-tu, mon enfant? dit Ana Muller en touchant le front moite et froid de sa fille. Jésus! tu es pâle.

— Je suis bien, je suis contente, je suis heureuse, répondit-elle en serrant la main de sa mère sur son visage; vous voyez que je n'ai pas perdu ma voix.

Puis tout à coup, s'apercevant que l'heure avançait, et pensant que le marquis allait se retirer, elle se tourna vers lui et engagea vivement une conversation qui pouvait être fort longue. Elle l'interrogea sur ses voyages, sur son pays, et elle se prit d'une naïve admiration pour tout ce qu'il lui répondait. Florita avait un esprit juste, une vaste intelligence, mais elle était ignorante comme une Espagnole, elle ne savait rien, hormis son art. Calderon de la Barca aurait pu perfectionner cette éducation, mais il n'y avait pas seulement songé; le poète ne s'était adressé qu'à l'artiste. Le marquis, avec son esprit brillant et son savoir d'homme du monde, parla à l'intelligence de Florita autant qu'à son cœur. Elle s'aperçut tout à coup de ce qu'elle ignorait, et elle en eut une sorte de honte.

— Moi aussi, dit-elle ingénuement, je voudrais voyager, je voudrais voir, je voudrais apprendre. Jusqu'ici il m'avait semblé que l'univers entier était enfermé dans la ville de Madrid, et que, hors de notre Espagne, il n'y avait que des pays sauvages. Mais, je le vois bien, la France est aussi un beau pays.

— Il faut venir le visiter un jour, répondit le marquis; les grands talens y ont droit de bourgeoisie; la cour et la ville vous fêteront. Nos poètes vous feront des sonnets, et vous serez proclamée la première cantatrice du monde dans la salle du palais Cardinal.

— Oui, ce serait un beau triomphe, dit Calderon avec un sourire contraint; en attendant, seigneur marquis, vous répandrez en France la renommée de Florita. J'espère que vous pourrez l'entendre jusqu'à la fin dans son rôle de Médée avant votre départ.

— Vous partez, Seigneur? dit Florita avec un tressaillement intérieur.

— Peut-être dans une semaine, peut-être dans un mois, peut-être dans un an, répondit-il; cela dépend de moi.

— Je croyais qu'un ordre que vous attendiez d'un jour à l'autre allait vous rappeler, dit Calderon d'un air sec.

— Oui, l'ordre peut arriver, mais je puis ne pas obéir, répliqua le marquis en regardant Florita, je puis rester encore un an en Espagne.

La jeune fille baissa les yeux, et joignant les mains, elle murmura :

— Quelque jour j'irai en France!

A partir de ce jour le marquis de Ribiers vint souvent chez Florita; mais c'était toujours avec une sorte de précaution et de mystère qui empêcha que ses visites fussent remarquées. Au théâtre il ne lui parlait jamais, et même il affecta de quitter la place qu'il occupait sur les banquettes de la scène pour aller s'asseoir dans une loge.

Jamais il ne se trouvait seul avec Florita; Ana Muller ne quittait pas sa fille, et Calderon de la Barca surveillait aussi avec inquiétude les conversations de la jeune virtuose et du marquis. Pas une parole n'avait pu être échangée, pas un mot d'amour n'avait été prononcé; mais la mère et l'ami savaient bien ce que cachait ce silence. Tous deux avaient compris le trouble de Florita, ses tristesses, ses joies soudaines, et les regards amoureux du marquis. Ana Muller aurait bien voulu que Florita osât lui parler; mais la jeune fille était fière, dissimulée, et elle gardait obstinément son secret. Le pauvre Calderon avait la mort dans

le cœur, car il aimait Florita. Il l'aimait avec dévouement, sans espoir d'obtenir d'elle plus qu'un peu d'affection, sans autre désir que celui de la voir chaque jour. Son amour avait appris à se contenter de si peu ! Il était si résigné à son rôle d'ami ! D'ailleurs il y avait pour lui, dans l'intimité de Florita, mille jouissances qu'un cœur plus jeune et plus emporté n'aurait pas comprises. Un mot affectueux, un regard, faisaient souvent le bonheur de toute sa journée, et souvent il lui arriva de serrer précieusement sur son cœur une fleur que la jeune fille lui avait jetée en riant. Mais le pauvre Calderon fut malheureux et jaloux quand il soupçonna qu'un autre avait réveillé les émotions de cette âme qu'il avait espéré remplir par les succès, la gloire, et garder vierge de tout amour.

Un jour, Florita jouait Médée au théâtre de la Cruz où l'on représentait depuis deux mois la *Conquête de la toison d'or*. Elle fut admirable d'énergie et de passion ; la salle tremblait au bruit des applaudissemens, et à la fin on cria de toutes parts : Vive la Florita ! Quand le rideau fut tombé, Calderon s'avança pour lui donner la main jusqu'à sa loge, il la trouva sombre, muette, le regard fixe et comme perdue dans quelque affreuse pensée. En entrant dans sa loge, elle s'assit, rejeta loin d'elle les bouquets qui venaient de tomber à ses pieds et fondit en larmes.

— Ma fille, s'écria Ana Muller avec effroi, qu'as-tu ? Qu'est-ce? qui t'a parlé? qui t'a fait de la peine?

— Personne ! répondit-elle d'une voix brève et en essuyant ses yeux, personne, mais je suis fatiguée..... je suis fatiguée de chanter ainsi..... Quel métier que le mien !...

— Comment ! dit Calderon stupéfait, vous qui aimez votre art de passion.....

— J'en suis lasse ! dit-elle avec accablement.

— Lasse de la gloire, des plus beaux succès qu'une femme ait jamais obtenus !

— La gloire, les succès ! murmura-t-elle avec une sombre amertume; oh ! j'ai compris ce soir ce qu'ils valent !... Oui, jusqu'à présent, aveugle que j'étais ! j'avais l'orgueil de me croire quelque chose!... Eh ! que suis-je, grand Dieu ! une malheureuse femme forcée de comparaître devant le public, pour le plaisir duquel elle est obligée de pleurer ou de rire, et qui, selon son caprice, peut l'accueillir avec des couronnes ou avec des sifflets ! En effet, voilà des triomphes bien désirables !

— Qu'est-il donc arrivé ce soir? murmura Calderon consterné.

— Rien ! répondit-elle avec une tristesse plus calme; mais je vous l'ai dit, je suis horriblement fatiguée. Allons, ma mère, rentrons chez nous.

Puis, comme elle s'aperçut qu'Ana Muller pleurait, elle lui jeta les bras au cou, et ajouta :

— Priez Dieu, ma mère, afin qu'il me rende les forces que j'avais, et qu'il éloigne de moi tous ces dégoûts.

Deux heures plus tard, Florita se levait sans bruit et traversait d'un pas furtif la chambre où elle couchait près de sa mère. La jeune fille avait jeté sur ses épaules un manteau de nuit, et, pâle, troublée, les cheveux dénoués, elle glissait plutôt qu'elle ne marchait sur les carreaux recouverts de nattes. Elle s'assura d'un coup d'œil que sa mère dormait, ensuite elle descendit en laissant la porte ouverte derrière elle. Un silence complet régnait dans la maison, les domestiques s'étaient retirés, on n'entendait rien que le bruit du vent qui montait dans le vaste escalier et sifflait contre les vitrières. La jeune fille entra dans une salle basse qui donnait sur la rue et ouvrit en tremblant l'étroite fenêtre que défendait une grille; le marquis de Ribiers était là; depuis une semaine Florita lui parlait ainsi chaque nuit. Elle appuya son front aux barreaux de la grille et regarda dehors en frissonnant.

— Ma chère âme, me voici, dit le marquis; que j'étais impatient de vous revoir ! que je vous aime, ma Florita ! qu'elle est lente à venir l'heure de nos rendez-vous !

— C'est la seule qui compte dans ma triste vie ! murmura Florita.

— Savez-vous que vous avez été admirable ce soir ! reprit le marquis; il me semble que jamais je ne vous ai entendu chanter ainsi; c'était la plus sublime expression de l'amour, de la jalousie, de la haine.

— Quelle est cette femme en compagnie de laquelle vous étiez? demanda Florita.

— C'est une très grande dame, c'est la comtesse d'Ayamonte, répondit le marquis, elle habite ordinairement ses terres, et se trouvant à Madrid, elle a voulu voir la grande cantatrice, la merveille dont tout le monde parle. Elle vous a fort admirée, fort applaudie, ma Florita, et elle m'a dit en sortant que vous lui aviez fait passer la plus délicieuse soirée dont elle eût souvenir.

— Oui, je l'ai fort amusée, dit froidement Florita; mais d'où vient que vous étiez seuls? où était M. le comte d'Ayamonte?

— M. le comte d'Ayamonte? répondit le marquis en riant; oh! il ne va pas encore au théâtre. C'est un enfant de cinq ans, beau comme le jour, le fils unique de cette grande dame; elle est veuve.

— Ah ! je comprends ! dit Florita en retirant sa main que le marquis essayait de saisir à travers les barreaux serrés de la grille.

— Oui, vous avez été sublime, ma belle Florita, reprit-il vivement; je ne saurais vous dire tout ce qu'on vous a adressé de louanges; on a épuisé pour vous toutes les formules de l'admiration, et moi, je jouissais de vos triomphes, et je répétais dans mon cœur : La femme célèbre, la grande actrice, celle dont le nom est dans toutes les bouches, c'est Florita, mon amour ! Mais savez-vous que c'est à en devenir fou d'orgueil et de joie !

En entendant ces paroles, Florita couvrit son visage de ses mains et se prit à pleurer amèrement; cette gloire d'artiste lui faisait horreur; elle comprenait l'infranchissable distance que sa profession mettait entre elle et cette grande dame qu'elle venait de voir assise à côté du marquis; elle se disait, avec un affreux désespoir, que le talent ne donne pas ces titres, ces honneurs du rang qu'on accorde aux femmes de haute condition, et que jamais elle ne serait l'égale de la comtesse d'Ayamonte, de cette femme à laquelle le marquis de Ribiers se faisait un honneur de donner publiquement la main, et dont on ne parlait qu'avec des formules de respect, tandis qu'elle, la grande cantatrice, l'artiste célèbre, on l'appelait tout simplement la Florita. Le marquis ne comprit rien à cette explosion de larmes, et il s'écria avec l'expression d'un doux reproche :

— Que vous ai-je donc fait, mon âme ? Pourquoi ces pleurs, ce grand chagrin ! Nous étions si heureux hier, tous ces jours passés; qu'y a-t-il donc de changé aujourd'hui ?

Florita avait une de ces âmes fières et jalouses qui ne se manifestent pas ; elle serait morte plutôt que d'avouer au marquis la cause de cette amère douleur.

— Rien n'est changé, répondit-elle avec effort, mais aujourd'hui comme hier, je me repens d'être ici, seule avec vous, de tromper ma mère...

— Vous ne m'aimez plus, Florita ! interrompit le marquis.

— Moi ! dit-elle avec véhémence et en levant les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de ce qui se passait dans son cœur, moi ! ne plus vous aimer?... Eh ! serais-je ici alors !... Mais vous, Henri? hélas! parfois je doute, je doute de votre amour...

— Enfant ! s'écria-t-il avec un sourire, tu veux que je te répète ce que je t'ai dit mille fois..... Je t'aime, tu le sais, je t'aime, ma belle Médée, ma tendre Eurydice, ma noble dona Elvire...

— Oui ! vous aimez la pauvre Florita ! dit-elle avec un accent indicible de mélancolie et de passion.

Cette nuit s'acheva comme toutes les autres, dans un doux entretien à travers la grille jalouse, et aux premiers rayons du jour, Florita regagna la chambre où sa mère dormait, après avoir promis à M. de Ribiers de se trouver le lendemain au même rendez-vous. Mais c'en était fait de tout le bonheur de son premier, de son unique amour : la jalousie, un amer et profond sentiment de fierté, lui rendaient odieux sa position, son art, jusqu'à sa renommée. Elle ne comprenait pas que cette renommée était

tout ce que le marquis aimait en elle, qu'il ne la voyait qu'à travers e auréole, et que c'était son plus grand moyen de séduction. Dans ignorance de jeune fille, dans la candeur et le dévouement de amour, elle ne pouvait voir jusqu'au fond de ce cœur blasé qu'un grand prestige avait seul pu relever de son impuissance. Calon s'aperçut, avec un profond chagrin, que Florita prenait son art dégoût et qu'elle était indifférente aux applaudissemens qui jadis aient rendue si heureuse et si fière. Il devina ce qui se passait dans ne de la jeune fille; mais il ne savait comment la relever, ni par ls moyens la guérir. Ana Muller, moins clairvoyante, se bornait à veiller sa fille avec une sollicitude inquiète pendant les visites du rquis.

n soir, Calderon avait ramené Florita chez elle après une de ces résentations de *Médée*, qui étaient toujours pour elle l'occasion n nouveau triomphe. La jeune fille était pâle, distraite, et tous ses orts ne pouvaient parvenir à cacher une douloureuse préoccupation; s'assit à table sans rien dire et ne toucha pas à la collation que, on l'usage, on venait de servir dans la salle. Ana Muller sortit moment, alors Calderon se rapprocha de Florita, et après un mont de silence, il lui dit :

— Le marquis de Ribiers n'était pas ce soir au théâtre ?

Florita tressaillit; elle comprit que Calderon avait deviné le motif de tristesse, et une rougeur brûlante couvrit son visage, qui redevint ente d'une mortelle pâleur.

— Vous l'aimez, cet homme? reprit Calderon avec un accent inexprimable de douleur et de compassion.

— Oui, je l'aime ! répondit Florita.

En ce moment, Ana Muller rentra tenant une lettre à la main. C'était valet à la livrée du marquis de Ribiers qui l'avait apportée; elle était à dresse de Florita, et l'ordre était donné de la lui remettre secrètent; mais la suivante à laquelle le valet l'avait confiée s'était hâtée d'a-r sa maîtresse de ce mystère. La pauvre mère n'avait pas osé décar cette lettre ni la jeter au feu comme les autres billets doux que adorateurs inconnus écrivaient à la belle cantatrice; elle la remit à jeune fille, et s'assit devant elle, attendant avec anxiété une marque de ance, un moment d'abandon et d'épanchement. Florita, tremblante, née, frappée d'un funeste pressentiment, se rapprocha d'un candébre, à l'autre extrémité de la salle, et lut avec d'affreux battements de œur :

« Mon âme, c'en est fait de toutes les joies de ma vie, de tout mon onheur; car il faut vous quitter : l'ordre qui me rappelle en France est rrivé. Je n'aurais pas obéi si un message du comte-duc ne m'eût signié en même temps qu'il fallait quitter Madrid dans vingt-quatre heures. les amis ont essayé de faire révoquer cette décision du ministre, et ils n'ont proposé un moyen que j'ai refusé : j'ai refusé de rester en Espagne en épousant la comtesse d'Ayamonte.

« Je pars, Florita, je pars triste, désespéré, n'entrevoyant d'autre erme à mes peines que la fin d'un amour qui me suivra jusqu'au tomeau. Puisse la mort me délivrer bientôt d'une si douloureuse vie ! Et oi, ma Florita, poursuis ta destinée; sois belle, adorée, heureuse, et n'oublie pas ton infortuné Henri !

« P. S. Je m'arrêterai vingt-quatre heures à Guadalajara, chez le duc le l'Infantado. Si je recevais de vous un mot, un dernier adieu, ce serait encore un moment de bonheur dans ma triste vie. »

Florita resta une minute immobile, le regard fixé sur cette lettre; elle était d'une pâleur effrayante; mais nul autre signe ne trahissait son étonnement et son désespoir. Sa mère et Calderon gardaient le silence et l'observaient avec inquiétude. Elle revint vers eux, s'assit avec une apparence de calme, et parut réfléchir; puis elle dit tout à coup en se tournant vers Calderon :

— Voici tantôt un an et demi que je suis au théâtre; j'ai gagné beaucoup d'argent, n'est-ce pas?

— Sans doute, répondit-il étonné de cette question; nous avons bien surveillé vos intérêts, vous avez eu toute la part qui vous revenait dans les recettes du théâtre de la Cruz, et j'ai placé pour vous quatre cent mille réaux chez mon ami don Fadrique Moreno.

— Tant mieux! dit Florita; c'est pour ma mère!

— C'est pour toi, mon enfant! c'est ta dot! s'écria Ana Muller attendrie.

— Elle en a une plus belle, dit Calderon en souriant, c'est son talent.

En ce moment minuit sonna à l'église de San Salvador; Calderon se leva.

— Il est tard, dit-il; Florita est fatiguée de la représentation; je me retire. A demain, dona Ana.... Bonsoir, mon enfant, à demain.

Il allait sortir; Florita se mit devant lui et dit d'une voix émue en lui tendant la main :

— Adieu !

Il baisa cette main, et, la sentant froide et tremblante, il murmura :

— Pauvre Florita!

Puis il s'en alla. La jeune fille resta un moment debout, appuyée sur la table; Ana Muller la considérait avec une hésitation inquiète; puis elle lui dit :

— Mon enfant, cette lettre ?

— Demain, ma mère, vous saurez ce que c'est, répondit-elle avec des larmes dans les yeux et en serrant la lettre sous la pièce de velours de son corsage.

Comme d'habitude, les deux femmes firent ensemble leur prière, puis elles se couchèrent. Ana Muller ne tarda pas à s'endormir. Alors Florita, qui ne s'était pas déshabillée, se leva doucement. Une lampe de nuit posée sur un guéridon jetait dans cette vaste chambre de faibles clartés; les lourds rideaux de damas, baissés autour du lit d'Ana Muller, l'empêchaient d'entendre les pas légers de Florita et le faible bruit qu'elle fit en ouvrant le coffret qui contenait ses bijoux et une centaine de quadruples. La jeune fille prit une poignée d'or et le bracelet de perles, présent de la reine d'Espagne; puis elle se mit à genoux au pied du lit de sa mère et lui dit adieu avec de muets sanglots. Un moment après, elle descendit, tira les lourds verroux, et s'en alla en laissant la porte ouverte derrière elle.

On était alors aux longues nuits de l'année, le vent du nord faisait sentir son âpre influence, et sifflait dans les rues désertes; un froid piquant avait succédé à la tiède chaleur du soleil de novembre, et, par ce temps rigoureux, il n'y avait personne dehors, pas même les amans et les voleurs. Florita, couverte de sa mante, marchait d'un pas rapide et sans regarder autour d'elle. Ce silence, cette nuit, ne lui faisaient point peur, la mort même ne l'eût pas épouvantée en ce moment. Elle était sous l'empire d'une de ces situations où tous les sentimens secondaires disparaissent; elle ne pensait qu'à celui qu'elle allait trouver, à ceux qu'elle laissait, qui s'éveilleraient le lendemain dans l'inquiétude et la désolation. Elle ne regretta pas un moment ses succès, sa carrière perdue; mais son cœur se serrait en pensant à sa mère. Elle erra jusqu'au point du jour le long de la rue d'Alcala, et vers le matin, elle aperçut enfin une de ces voitures qui, dès cette époque, se louaient pour de courts voyages et promenaient les étrangers aux environs de Madrid.

Florita monta dans le lourd équipage, et mettant un quadruple dans la main du cocher, elle lui dit :

— Nous allons à Guadalajara.

VI

Le même soir, M. de Ribiers se reposait triste et seul dans une des chambres de l'hôtel de l'Infantado; il était arrivé le matin à Guadalajara, fatigué, souffrant de corps et d'âme. Son amour pour Florita n'avait pas ressemblé à ses autres amours; c'était un sentiment plus vif, plus désintéressé, plus chaste; une arrière-pensée de séduction était bien

au fond de tout cela, mais il aimait assez pour attendre et prendre en patience les obstacles. Il s'était contenté de ces rendez-vous à la fenêtre grillée, espérant gagner peu à peu cette enfant passionnée et farouche, qui lui disait si tendrement qu'elle l'aimait et qui lui refusait la plus légère faveur.

L'ordre qui le rappelait en France avait été pour lui comme un coup de foudre ; il ne s'était pas senti le courage d'aller faire ses adieux à Florita, il avait préféré lui écrire, et, il faut le dire, ce n'étaient pas les espérances qu'il avait conçues qu'il regrettait le plus, c'étaient les émotions tendres et pures que lui donnait l'amour de cette femme, si grande par son talent, par sa renommée, si simple et si adorable dans ses habitudes de jeune fille. Il savait bien que le temps et l'absence fermeraient cette blessure ; mais, en attendant, il souffrait et rêvait tristement aux moyens de se guérir promptement de cette passion dont il n'avait plus que faire.

Le duc de l'Infantado chez lequel il s'était arrêté ne se trouvant point à Guadalajara, il avait été reçu par le majordome, qui venait de se retirer après lui avoir fait servir à souper. Il avait congédié l'aumônier qui était venu lui rendre ses devoirs ; Chaville, son valet de chambre français, était seul resté, et lui tenait compagnie à distance.

Sept heures sonnèrent à l'horloge de cuivre attachée au mur.

— Chaville, dit le marquis, tu es bien sûr qu'il n'y a aucune lettre pour moi ?

— A moins qu'il n'en soit arrivé une depuis un petit quart d'heure que je suis allé m'informer ; j'ai dit que, s'il arrivait quelque chose, on montât sur-le-champ : pourtant, si monsieur le marquis veut, j'irai demander encore.

— Non, Chaville, non, pas à présent, dans un moment. Que cette soirée est longue ! j'ai froid !...

Chaville vint remuer les noyaux d'olive allumés dans le brasero d'argent, et donna au marquis sa boîte de pastilles.

Une minute après on frappa légèrement à la porte.

— C'est sa lettre ! s'écria le marquis avec un certain battement de cœur.

Et il alla lui-même au devant de ce message si impatiemment attendu ; mais aussitôt il recula stupéfait et balbutia :

— Florita !

Ce mot fut dit avec une telle expression, que la jeune fille s'arrêta glacée. Il y eut un silence pendant lequel Chaville s'esquiva ; le marquis avait eu le temps de se remettre, et il se prit en même temps à sourire de son premier mouvement.

— Ma belle Florita, s'écria-t-il en se rapprochant, c'est vous, c'est bien vous !... Je ne puis croire à tant de bonheur !

Elle tomba tremblante, épuisée sur un siége, et il se mit à ses genoux :

— Ma chère âme, reprit-il, comment avez-vous pu venir ainsi me faire vos adieux ? Je ne l'espérais pas...

— Mes adieux ! répéta-t-elle avec un singulier sourire.

— Ma Florita, continua le marquis, vous avez voulu me donner encore un moment de bonheur dans cette vie ! Oh ! que je vous rends grâce ! Oui, mon amour, une nuit de bonheur, et je ne me plaindrai pas de mon sort !... Il y aura assez de ce souvenir pour remplir toute ma vie !...

Florita se dégagea brusquement des bras qui la retenaient, et dit avec exaltation :

— Mais si c'était pour toujours que nous sommes réunis !...

— Pour toujours ! s'écria le marquis avec un grand étonnement.

— Oui, reprit-elle en arrêtant sur lui son beau regard, oui ; je vous aime mieux que ma gloire, que mon honneur, que ma mère... J'ai tout fui, j'ai tout quitté... Je vous suivrai en France, partout !...

En achevant ces mots, elle appuya sa tête sur l'épaule du marquis, et fondit en larmes.

— Ma Florita ! s'écria-t-il en la serrant dans ses bras avec un mouvement passionné.

Puis aussitôt il recula et s'assit à quelques pas.

Il y eut un moment de silence. M. de Ribiers regarda avec une sorte de compassion et de remords qui domina sa passion, cette créature si noble, si pure, si dévouée.

— Florita, dit-il avec une pénible émotion, je vous aime, et je veux vous donner la plus grande preuve de mon amour en refusant le sacrifice que vous avez voulu me faire. Vous allez repartir pour Madrid sur-le-champ ; car je ne puis pas vous emmener, et je ne veux pas que demain vous restiez ici seule et déshonorée.

Elle le regarda fixement et ne répondit pas : il semblait qu'elle ne l'eût pas compris.

— Écoutez, reprit-il doucement et en baissant les yeux, je n'accepte pas votre dévouement, parce que je suis un homme d'honneur, et que je ne veux pas sacrifier votre vie, votre bel avenir à la passion que *j'ai* pour vous. Je ne puis vous donner près de moi une place digne de vous. Florita ; je ne peux pas vous épouser, et je ne veux pas vous emmener pour faire de vous ma maîtresse. Me comprenez-vous ?

— Oui, répondit-elle en se levant.

Elle était fort pâle ; mais sa physionomie impassible ne révélait rien de ce qui se passait dans son âme. Le marquis, troublé, éperdu, sentit un moment sa résolution faiblir, et il reprit d'une voix plus basse :

— Un jour, Florita, vous me reprocheriez peut-être de vous avoir gardée ! votre vie est trop belle pour que vous ne regrettiez pas de la donner à moi seul... Allez, Florita, retournez vers la fortune, vers la gloire ! je vous aime assez pour renoncer à vous !

— Vous m'aimez ! répéta-t-elle d'une voix brisée, et les sanglots la suffoquèrent ; elle comprenait avec une sorte d'effroi, de honte, de désespoir que son amour à elle eût été plus fort que le remords, que l'honneur.

— Oh ! mon Dieu, murmura-t-elle, vous me sauvez !

Le marquis la regardait et sentait de nouveau son cœur faiblir ; le danger de cette situation l'effraya, il eut peur de ne pouvoir pas être jusqu'au bout un honnête homme : et, sans oser ajouter un seul mot, il sonna vivement. Aussitôt Chaville parut.

— Fais atteler ma chaise : tu vas ramener madame à Madrid, dit M. de Ribiers.

Le valet de chambre s'inclina et sortit. Florita resta debout appuyée contre une table, et le marquis à quelques pas d'elle ; tous deux gardaient le silence. Au bout de dix minutes, qui purent leur paraître une éternité d'angoisses et de douleurs, le pas des chevaux résonna sur le pavé de la cour. Alors le marquis se rapprocha ; il avait les larmes aux yeux.

— Adieu, Florita, dit-il, adieu pour toujours ; que la gloire vous console, soyez heureuse !.. la foule vous environnera long-temps de son admiration et de ses hommages, vous avez devant vous un long et bel avenir...

Il se tut, dominé par la violence de son émotion. Florita éleva son regard vers le ciel ; puis, sans dire une parole, elle serra sur son cœur la main que lui tendait le marquis et sortit vivement. M. de Ribiers éperdu, l'âme navrée, s'écria avec un amer regret :

— Florita ! ma chère Florita ! j'ai eu un barbare courage !...

Mais elle ne l'entendit pas. Une minute après, la chaise roulait sur le chemin de Madrid.

Le lendemain matin, Florita, morne, accablée, mourante, rentrait dans sa maison. Ana Muller et Calderon de la Barca avaient veillé toute la nuit. Ils accoururent, et la jeune fille, en les voyant venir, se mit à genoux. La malheureuse mère releva son enfant et l'embrassa en pleurant. Calderon lui prit les mains et la soutint pour monter dans la salle. Florita s'assit, le front appuyé contre le clavecin, le visage caché dans son mouchoir trempé de larmes. Ana Muller, la tête baissée, les mains jointes, la regardait avec une morne stupeur.

Mon enfant, dit enfin Calderon avec effort, vous avez fait une grande

ute; heureusement elle n'a été sue de personne.., vous êtes revenue à mps... Reprenez courage; votre mère vous pardonne, et il y a encore our vous beaucoup de gloire et de bonheur en ce monde.

Florita saisit la main de sa mère et la baisa en pleurant; puis élevant rs le ciel un regard morne et plein d'une sombre résolution, elle dit:

— Le monde, j'y renonce! jamais on ne me reverra sur la scène... a carrière ici-bas est finie... Ma mère, je suis revenue pour vous dire dieu!...

— Et où voulez-vous aller? s'écria Calderon, frappé de douleur et 'étonnement.

— Au couvent, répondit-elle; c'est à Dieu que je veux donner le reste e ma vie!

— Oh! ma fille, s'écria Ana Muller, tu l'aimais donc bien, cet omme?

— Comme il était digne d'être aimé, ma mère, répondit-elle avec une xpression indicible de candeur et de fierté, et je vais lui en donner ne dernière preuve.

Florita entra le lendemain au couvent des Carmélites, et pendant huit ours on ne parla à la ville et à la cour que de cet événement. Ana Iuller se sépara courageusement de sa fille; elle avait compris que cette me blessée si profondément ne pouvait être consolée que par la religion. 'ourtant elle ne résista pas long-temps à la douleur d'une telle perte; lle mourut après avoir légué le chef-d'œuvre de Muller à Calderon et a fortune aux pauvres de Madrid. Au bout de l'année, Florita prononça es vœux. Calderon de la Barca pleura long-temps l'objet de son dernier mour. Souvent on le trouvait le soir, pendant l'office, dans l'église des armélites, à deux genoux sur les dalles et le front dans ses mains; il coutait une voix qui s'élevait dans le chœur, semblable à celle des nges chantant les louanges de Dieu dans les tabernacles éternels.

Mme Ch. Reybaud.

LA FILLE DU QUAKER.

NOUVELLE AMÉRICAINE.

Dans le petit nombre de nos possessions d'Amérique, il est un lieu ravissant de beautés agrestes, enivrant par sa végétation parfumée, remarquable par la richesse de son fertile terroir; et cependant ce pays, si doux au souvenir de ceux qui l'ont visité, imprime la terreur à nos Européens, lorsqu'on prononce son nom, car il rappelle les justices révolutionnaires, les misères de l'exil, les tortures du malheur.

Ce pays, c'est Cayenne, avec ses exhalaisons fiévreuses, ses marais empoisonnés. Rien ne pourrait détruire dans la pensée des habitans de nos villes les préventions qu'ils ont conservées contre la Guiane; les martyrs de Sinnamary se présentent encore à leurs yeux comme des spectres et la terre qui les a reçus, comme un tombeau. Vainement essaierait-on de leur persuader que Cayenne est une colonie calomniée, qu'elle a jadis subi sa peine et qu'il est temps de lui pardonner sa mauvaise réputation; que des travaux importans, des criques disposées pour un écoulement régulier ont changé ses marais en rivières courantes, dont les pirogues parcourent, sous la pagaie des nègres, les plus étroites sinuosités, pour vous conduire à des habitations délicieuses; inutilement fera-t-on valoir les magnifiques beautés du port de Cayenne, la sécurité de sa rade, la sanité de l'air qu'on y respire, on aura bien de la peine à vaincre les préjugés qui flétrissent ce rivage américain du nom de Maudit.

Et pourtant quel admirable présent de la nature que cette terre généreuse; pelouse toujours verte, jardin toujours paré, où le fruit délicat et savoureux n'est pas encore cueilli que la fleur boutonne déjà sur une branche voisine, accusant ainsi par son activité la paresse du maître ou la négligence du passant. Quel tableau plus séduisant que ces jeunes taillis de sensitives, disposés en bouquets autour de la ville, et garantis par des citronniers, des bambous, des rimas, des acajous, qui vous protègent contre l'ardeur dévorante du soleil! Que pourrait-on imaginer de plus éblouissant pour le naturaliste passionné que ces mille variétés d'oiseaux de toutes couleurs, dont une main savante semble avoir peint les nuances indécises, myriades chatoyantes, commençant à l'espèce des ibis et finissant à celle des charmans colibris, ces papillons gracieux, ces topazes vivantes, qui voltigent si près de vous que leur odeur d'oranger vous parfume en passant, tandis que le soir les lucioles, par leur éclat lumineux, éclairent vos promenades, dirigent vos pas incertains, comme autant de petits phares allumés pour empêcher le voyageur de s'égarer; et ces savannes touffues, ces montagnes toujours couvertes de plantes frugifères, d'iris et de santoline; ces forêts de vanilliers, de cannelliers fleuris; ces labyrinthes de girofliers, ces immenses forêts de cacaoyers, avec leurs cabosses bizarrement incrustées dans le tronc de l'arbre, ce qui fait ressembler le fruit à un polype gommeux, ces grenades, ces mangoustans, ces pamplemousses dorées, dont la fraîcheur est entretenue par une pluie de toutes les nuits, et plus que tout cela encore, ce farniente national qui endort les habitans de ce climat favorisé dans la paresse du bonheur, comme si la nature, productive et vigilante, s'était seule chargée de leur fortune et de leur prospérité! Tout enfin concourt dans cette oasis, à répandre sur chaque jour de la vie un plaisir que nous ignorons en Europe, et que nous remplaçons par les artificieuses inventions d'une volupté factice.

J'ai parcouru la majeure partie de nos colonies françaises, mais je déclare que je n'ai rien vu de comparable à Cayenne. Cela s'explique par l'oisiveté toute spéciale de ses créoles; ils n'ont pas, comme à la Martinique, à la Guadeloupe et à Bourbon, tourmenté le sol pour tirer des bénéfices de sa dernière substance; ils ont vécu doucement, laissant la nature tranquille, aussi la moitié de l'île a-t-elle conservé, avec ses palétuviers, ses bois incultes, une partie de sa virginité primitive, c'est ce qui lui donne tant de charme et une physionomie si poétique.

C'était dans ce pays, occupé alors par les Anglais et à l'époque où Guillaume Penn venait de fonder Philadelphie ainsi que sa religion nouvelle, qu'une famille de quakers était venue s'établir, pour faire des adeptes à la secte encore peu connue des trembleurs; cette famille ne se composait que de trois personnes: Williams Patrix, sa femme, et Lina, leur fille, âgée de dix-sept ans.

Patrix était un apôtre fanatique, un séide ardent de la religion la plus froide qu'on puisse imaginer; il était quaker avec passion, observant, dans toute sa rigoureuse exactitude, le plus petit détail de la doctrine; ne rêvant que des conversions, cherchant sans relâche à faire des prosélytes, et remplissant enfin son devoir de missionnaire avec la plus honnête conviction.

Sa femme était douce, bonne, ignorante, ne comprenant pas trop comment un habillement sans plis sur les côtés, sans boutons sur les poches ni sur les manches, un large chapeau à bords rabattus, et des souliers sans talon, pouvaient faire d'un homme ordinaire, un philosophe doué de la suprême sagesse; mais elle se soumettait à toutes les idées de son mari, sans les approfondir.

La jeune Lina, leur fille, avait un caractère tout opposé; son âme forte, son cœur plein de chaleur, démentaient sourdement le calme forcé de sa croyance; toutes ses pensées étaient vertueuses, ses désirs innocens; mais elle avait une énergie qui pouvait un jour vaincre sa raison. Du reste, elle était belle; ses grands yeux, sa brillante chevelure d'ébène, ses traits pâles, son front entêté et sa bouche sérieuse, annonçaient en elle de puissantes résolutions, une volonté irrévocable, en même temps qu'ils en faisaient une créature ravissante de grâces et de poésie.

La propagande dont Patrix s'était institué le chef, dans toute la

Guiane, amenait dans sa maison une grande affluence de colons et d'étrangers: les uns y venaient pour s'éclairer, s'instruire, se convaincre; les autres, pour se moquer tout bas des ridicules inspirations du trembleur. Parmi ces derniers se trouvait le capitaine Purvis, jeune commandant d'une frégate anglaise, mouillée dans le port. Cet officier, né dans l'opulence, habitué aux triomphes de l'amour, avait laissé à Londres une réputation d'homme à bonnes fortunes, qui lui donnait beaucoup de confiance dans ses succès, une grande fatuité et toute l'assurance de la vanité favorisée par le bonheur.

Il était d'une figure charmante; son regard plein de gaieté, son air spirituel et fin, l'énergie passionnée de sa parole, qui révélait une âme ardente, l'habitude d'une raillerie distinguée, sa conversation amusante, le rendaient fort séduisant. Les dames de la colonie, parmi lesquelles se trouvaient encore beaucoup de Françaises, qui subissaient la conquête nouvelle que l'Angleterre venait de faire en s'emparant de Cayenne, les dames, dis-je, ne parlaient dans leurs conversations intimes que du capitaine Purvis. Il avait totalement éclipsé M. le chevalier d'Etrées, dont les galanteries faisaient encore quelque bruit. Ce chevalier, qui, sans succès, avait défendu courageusement notre possession française, était resté prisonnier à Cayenne sur parole; l'arrivée du capitaine Purvis, et surtout la faveur dont il se trouva tout à coup entouré, irritèrent la jalousie de d'Etrées, et il était facile de prévoir que les deux rivaux ne tarderaient pas à faire publiquement un dangereux éclat.

Purvis, en assistant aux conférences de Patrix, avait déjà remarqué la beauté de sa fille; il employa tous ses moyens de séduction pour s'en faire remarquer, et il crut s'apercevoir que, malgré le silence rigoureux dont la première règle de sa croyance lui faisait un devoir, Lina s'occupait moins d'écouter son père que de regarder le capitaine. Dès ce moment Purvis rendit de fréquentes visites au quaker, il se fit l'apologiste de sa religion, lui déclara qu'après avoir entendu ses sublimes leçons, il ne serait pas éloigné d'abjurer, pour faire partie d'une secte qui promettait d'autant plus sûrement le paradis qu'il voyait un ange auprès de lui. Et en disant ces derniers mots, il désignait Lina.

— Tu blasphèmes, anglican! lui répondit Patrix d'un ton sévère; les anges ne sont point du royaume de la terre, et ces comparaisons que toi et les tiens vous empruntez au ciel, sont des outrages à la divinité; ne la mesurons jamais à notre misérable espèce, pour lui conserver partout son caractère de grandeur et de majesté!

— Pardon! pardon, mon père, j'ai péché sans le vouloir; mais convenez cependant que les celestes messagers des cieux ne peuvent réaliser à l'imagination des hommes, plus de charme, de douceur et de beauté que votre fille; laissez-moi croire que Dieu vous l'a donnée pour vous aider à convertir, comme il vous a donné la parole pour persuader ceux qui vous écoutent!

Cet éloge, adroitement présenté, se glissa jusqu'au cœur du quaker; malgré son inflexible sagesse, il en fut ému et tendit la main au capitaine; Lina, qui avait tout écouté, n'avait point éprouvé d'émotion, ses yeux baissés ne pouvaient laisser deviner le sentiment qui la dominait; c'était une statue vivante, sans mouvement, et qu'on aurait crue sans pensée.

Les dispositions de Purvis paraissaient si favorables que Patrix lui proposa de l'initier. L'officier demanda du temps, et comme Patrix tenait à faire le plus promptement possible une conversion, le capitaine s'engagea à lui en procurer une dès le lendemain.

Rentré à bord de sa frégate, le capitaine fit appeler un nègre qui lui servait de domestique et qu'il avait acheté à la Jamaïque pour quinze aunes de toile bleue.

— Zambo, lui dit-il, de quelle religion es-tu?

— Moi, y sait pas, maître.

— C'est bien; alors je t'ordonne d'aller trouver le vénérable Patrix, et de lui dire de ma part que tu viens te faire quaker.

— Qui ça quaker, maître?

— Cela ne te regarde pas; tu obéiras aux ordres qui te seront donnés, tu exécuteras les cérémonies prescrites sans observation; je te donne à Patrix, il fera de toi ce qu'il voudra.

— Moi, plis voir vous du tout?

— Si! tu me reverras souvent, car tu auras une mission secrète à remplir. Tous les jours tu chercheras le moyen de parler de moi à la belle Lina, la fille de ton nouveau maître; tu lui tiendras son parasol à la promenade, tu attacheras son hamac quand elle voudra dormir; si elle laisse tomber son mouchoir, c'est toi qui le ramasseras; tu prépareras sa citronnade quand elle aura soif; tu cultiveras ses fleurs; tu lui chanteras souvent cette chanson que mes matelots ont faite à mon éloge; enfin tu te rendras nécessaire au père, indispensable à la fille, et tu viendras tous les soirs me rapporter ce qu'ils auront dit de moi tous les deux.

— Bon, maître, moi y comprends, et vous y seras content de Zambo.

Ces instructions furent exécutées à la lettre; le lendemain Patrix, un peu surpris d'abord de n'avoir qu'un nègre à convertir, l'accepta cependant comme premier début, en réfléchissant que le Dieu des chrétiens n'avait jadis refusé personne lorsque sa voix puissante faisait tomber partout les chaînes de l'esclavage, et Zambo reçut son affranchissement, tout en conservant volontairement ses fonctions premières. Il se mit à suivre minutieusement chaque jour la vie de Lina, pour en rendre compte au capitaine. Il y avait deux semaines environ qu'il exerçait cet emploi mystérieux; plusieurs fois il avait remarqué que sa jeune maîtresse se rendait en secret dans un petit carbet ou kiosque, situé au bout du jardin; il s'en approcha doucement, et il crut entendre deux voix qui parlaient bas, caché derrière les larges feuilles d'un bananier; il distingua, à travers les persiennes de rotin, Lina, assise, tenant un carton sur ses genoux et occupée à dessiner un portrait.

— Que me sert l'illusion douce et heureuse dont je me berce? disait Lina; ces traits que je reproduis ne reposeront jamais sur mon sein, je suis comme la fille de Jephté sacrifiée d'avance par un père inflexible! Mon Dieu! toi que j'adore, pourquoi as-tu fait descendre dans mon cœur un autre amour que celui que tu m'inspires! J'ai bien peu de forces pour le combattre, une raison trop faible pour le vaincre! Oh! mon Dieu, ne sois pas sans pitié pour moi! Défends-moi contre moi-même! contre lui!... contre lui surtout qui est là, devant mes yeux! qui ne demande rien! tremble de me déplaire, ose à peine m'aimer!... et qui croit!.....

En ce moment Zambo ouvrit brusquement un des côtés de la fenêtre. Lina, effrayée, pâle, et la terreur dans le regard, se jeta vivement devant lui comme pour l'empêcher de voir ce qui se passait dans le pavillon; elle saisit le bras du nègre, et le retenant d'une manière convulsive, elle s'écria :

— Que veux-tu? que demandes-tu?

— Rien, bonne maîtresse, moi y venais de cueillir un bouquet d'oranger, de sassafras et de roses pour donner à vous, avec des sapotilles que moi apportais dans petit pagara.

— Merci, l'ami, reprit alors avec calme et d'une voix douce sa maîtresse; mais il était inutile de me déranger pour une pareille offrande.

Quelques pas légèrement indiqués firent en cet instant crier les cailloux du jardin; Zambo qui crut reconnaître quelqu'un qui se sauvait derrière le carbet, voulut courir; mais Lina le retenant toujours, le fit entrer rapidement dans le kiosque; il obéit en ayant soin de remarquer l'endroit où Lina serrait son carton de dessin. Une cloche lointaine ayant sonné le dîner, tous deux se mirent en route pour obéir à cet appel.

Le soir, Zambo s'empressa d'aller raconter au commandant Purvis ce qu'il avait entendu dans le pavillon; les paroles de la fille du quaker, que le nègre reproduisit dans son langage, causèrent au capitaine de grands transports de joie; il s'attribua comme une chose toute naturelle, le tendre monologue de Lina; elle m'aime, répéta-t-il plusieurs fois! elle sait que son père ne consentira jamais à la marier qu'à un quaker, eh bien, il faut faire un coup hardi, un tour de corsaire, pour donner à l'aveu de sa passion secrète, une excuse qui la justifie. Soudain, il

appela son lieutenant, lui donna tout bas un ordre, et se fit servir un joyeux dîner, en recommandant à son cuisinier de lui en préparer un autre pour le lendemain, où rien ne serait épargné.

Zambo retourna à terre avec la mission précise de s'emparer à tout prix du carton où le portrait supposé avait été si vivement enfermé; il était évident, pour notre capitaine, que c'était son image que Lina avait retracée de souvenir. Le nègre ne manqua pas de se rendre, la nuit, dans le pavillon et d'apporter le carton qu'il cacha sous sa natte, afin de saisir un moment favorable pour le porter à Purvis.

Le matin, pendant que Zambo avait été envoyé en commission, le capitaine vint inviter Patrix et sa fille à dîner à son bord; il proposa, avant de se mettre à table, une promenade dans la rade de Cayenne, ajoutant que sa yole était assez solidement construite pour aller jusqu'à Sinnamary s'ils le désiraient. Lina voulait refuser, mais le quaker aurait cru, dans ses principes, qu'il faisait une insulte à son ami, et l'invitation fut acceptée avec toute la franchise d'un plaisir permis; la femme de Patrix étant souffrante, resta à l'habitation. Ils partirent; Lina paraissait émue et tremblante.

Deux heures après, la yole du capitaine, richement pavoisée et couverte d'une tente en cachemire, attendait sur le rivage les deux invités; ils arrivèrent, conduits par Zambo; le capitaine les fit placer sur l'arrière et donna gaiement à ses matelots l'ordre du départ.

Ils cotoyèrent lentement tous les bords fleuris de l'île; Purvis anima la conversation par des observations curieuses sur la nature des diverses productions commerciales que le pays fournissait à la métropole, raconta les mœurs, les usages des *Galibis*, peuple sauvage qui traversait chaque semaine des forêts inconnues, pour venir offrir aux habitans de Cayenne les faibles essais de son industrie, consistant en petits paniers colorés avec du rocou, en tabliers omnicolores et en cages d'oiseaux, faites au moyen du *vakoa*, qu'ils tressent avec beaucoup d'adresse; il fut reconnu que ces peuplades ne pouvaient être que les tribus éparses des anciens Péruviens, échappés de Lima; on expliquait qu'après avoir suivi le cours du fleuve des Amazones, ces nations nomades avaient dû trouver enfin une terre promise et qu'ils s'y étaient fixés pour échapper aux barbares persécutions des hommes *civilisés* de l'Europe.

Ces détails intéressaient vivement Lina; elle écoutait avec attention les observations instructives de Purvis; ses beaux yeux se fixaient avec satisfaction sur ceux du capitaine; ce dernier croyait y lire l'amour en traits de flamme, et son cœur animait son esprit de mille propos galans; le quaker, pendant tous ses discours, s'était arrêté à une seule pensée, c'était de convertir en bloc les Galibis, à la religion de Guillaume Penn.

On arriva enfin à la frégate; elle avait pour nom la *Magicienne;* c'était un bâtiment d'une coquetterie remarquable; mais par une bizarrerie qui avait coûté plus de huit cent mille livres de notre monnaie, à celui qui en avait le commandement, le capitaine l'avait fait faire en ébène; tout était d'un noir de jais sur ce navire; les mâts, le plancher, les taquets, le cabestan, et jusqu'au gouvernail; cette sombre uniformité donnait à la *Magicienne* une sévérité triste qui contrastait singulièrement avec la gaieté de celui qui la commandait; c'était une fantaisie extravagante, une idée anglaise qui n'avait aucun autre but que le désir de se faire remarquer.

Après avoir fait visiter avec orgueil son bâtiment par les deux étrangers, Purvis les conduisit à sa chambre, où un repas splendide était déjà servi. Lina examina avec curiosité des armes de toutes les espèces, qui se trouvaient suspendues dans cette chambre richement ornée de dorures; un cric ou poignard malais fixa surtout son regard, elle allait y porter la main, lorsque le capitaine lui dit vivement que la lame en était empoisonnée.

Cette remarque arrêta tout examen.

On se mit à table; Zambo avait trouvé un instant pour prévenir Purvis qu'il avait le portefeuille.

— C'est inutile, lui répondit le capitaine, maintenant je n'en ai plus besoin, mes projets vont plus loin que cela.

Un domestique, placé derrière le quaker, avait reçu l'ordre de remplir souvent le verre de Patrix; une bouteille de vin des Canaries était à sa disposition, car le disciple de Guillaume Penn n'étendait pas la rigueur de la règle jusqu'au mépris du bon vin; Lina plus sage dans ses goûts, se contentait, comme Rébecca, de l'eau pure des fontaines. Cette dernière habitude de la jolie quakeresse parut un instant contrarier Purvis, mais la gaieté vint bientôt éclaircir son front.

On était à peine au milieu du dîner que les yeux de Patrix, déjà troublés, se fermèrent tout-à-fait; sa fille, inquiète de ce sommeil imprévu, courut près de son père; mais Purvis la retint doucement en lui expliquant que la fatigue, la chaleur peut-être, étaient cause de l'assoupissement du quaker, et, sans hésiter, il ordonna à ses valets de porter le vieillard sur un lit de repos; ce qui fut soudain exécuté. Lina voulut suivre son père. Le capitaine s'y opposa.

— Il faut nous reconduire à terre, dit vivement la jeune fille!

— Impossible, aimable Lina, répondit en souriant le capitaine, nous ne sommes plus dans la rade.

— Et où sommes-nous donc, grand Dieu?

— En pleine mer, ma belle péri Orientale; un coup de vent d'ouest, des rafales qui menaçaient la sûreté de mon navire nous ont forcés d'appareiller subitement; mais calmez-vous, ce danger n'est rien; nous sommes libres, heureux de pouvoir sans obstacles parler de notre amour... J'ai deviné tes secrets, ton âme de feu, je t'aime Lina, et quand le ciel devrait s'armer contre nous de toute sa colère, quand la foudre tomberait à mes pieds, rien, ma Lina, ne pourra m'empêcher d'être à toi!

La figure de la jeune fille se colora de pourpre, son exaltation éclata par un sourire, qui exprimait tout le mépris qu'une âme vierge peut contenir; ses lèvres tremblaient, son regard brûlait, c'était une lionne en furie, dont les forces paraissaient supérieures à celles de son adversaire.

— Homme de crime et de mensonge, s'écria-t-elle, qui t'a donné l'audace de m'avilir en me croyant digne de toi! Qui t'a jamais parlé d'amour?... Est-ce dans ta vanité insolente que tu as trouvé des preuves du mien! Suis-je victime d'une trahison odieuse?... M'as-tu rendue ta prisonnière? Suis-je condamnée à ne plus revoir ma mère!... Ma mère qui mourra si tu m'arraches de ses bras!... Moi aussi j'ai deviné tes secrets!... Mais Dieu m'a donné assez de courage pour te combattre, et je t'attends!

Ces paroles firent comprendre à Purvis son erreur et la fausseté de sa position; cependant voulant calmer l'irritation de Lina, il fit un pas vers elle; soudain saisissant le poignard empoisonné qu'elle avait déjà remarqué, elle en menaça le capitaine; il ne put retenir un cri. Zambo qui était resté à la porte, se précipita devant le capitaine, et supposant Lina dominée par une fureur qui troublait ses sens, il crut que son maître courait un danger réel, et le couvrit de son corps. La jeune fille qui ne voyait plus rien, imagina qu'on appelait du secours pour la vaincre par la violence, et se jetant sur le malheureux nègre, elle lui enfonça dans les reins la lame de son poignard. Il tomba mort; ses poumons avaient été traversés.

A l'aspect de ce cadavre, une terreur muette se peignit dans les traits de Lina, l'arme lui échappa des mains; elle cacha son visage, des larmes jaillirent de ses yeux plutôt qu'elles n'en coulèrent, elle se précipita à genoux et fit sa prière: sa raison était revenue.

Purvis qui avait contemplé avec un calme incroyable cet affreux tableau, profita de la douloureuse situation de la jeune fille pour lui rappeler le crime qu'elle avait commis:

— Personne ne le saura jamais que moi, lui dit-il, je trouverai le moyen de couvrir cet attentat d'un motif qui ne laissera planer sur vous aucun soupçon; mais, Lina, n'oubliez pas que désormais je suis votre juge! Un mot que je prononcerais vous perdrait sans retour; vous

m'avez refusé votre amour, et vous venez de me livrer votre existence tout entière !

— Impie ! s'écria-t-elle, malheureuse ! maudite ! j'ai versé le sang !... la religion de mon père me le défend sous peine d'anathème ! Mais, ô mon Dieu, est-donc moi qui suis coupable ? Non !... non ! ma robe a conservé sa blancheur ! mon cœur est encore pur !... c'est lui !... cet homme qui ose m'adresser d'amers reproches, que le ciel chargera de ce crime !... oui, je le vois, il est couvert du sang de la victime !... c'est donc sa main qui l'a frappée, et non la mienne !... qu'il en garde le remords, qu'il en subisse l'expiation !... et que jamais sa présence ne vienne souiller ma vue !

Dominée par ce délire fiévreux, Lina sortit en désordre et courut s'enfermer dans la chambre où son père reposait calme et tranquille dans un paisible sommeil.

Elle s'était à peine éloignée que le capitaine avait fait passer le corps du nègre par la fenêtre de la chambre de son navire.

Au moment où il tombait à la mer, Purvis sonna fortement en appelant son maître d'équipage, afin que ce bruit amortît celui que faisait la chute du cadavre pendant la nuit.

Le matelot se rendit à l'ordre de son chef.

— Où sommes-nous, Tom ? lui dit l'officier.

— Mon capitaine, à cinq lieues de Cayenne environ.

— Dis à l'officier de quart de virer de bord, et que dans deux heures nous nous retrouvions mouillés dans la rade.

— Comment ! mon capitaine, je croyais que nous retournions à Londres ?...

— J'ai changé d'idée ; fais ce que je te commande et plus d'observations.

A la pointe du jour, la *Magicienne* était revenue à sa station.

Le débarquement du quaker et de sa fille ne se fit pas sans une grande surprise de la part du premier ; on lui raconta l'événement qui avait forcé le bâtiment de prendre la mer, et Patrix qui avait retrouvé Lina près de lui à son réveil, parut fort satisfait de l'explication.

On ramena les deux passagers à leur habitation, la bonne dame Patrix les attendait au milieu de la plus vive inquiétude que leur retour dissipa et tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Cependant ce voyage de plaisir fut expliqué dans toute la colonie comme un événement fort singulier ; on disait tout haut que le capitaine Purvis était trop renommé par ses amoureuses galanteries, pour avoir passé une nuit près de la belle Lina, sans avoir essayé de conquérir son cœur ; ces bruits se propageaient sans contradicteurs. Purvis ne les démentait que très faiblement, et Lina, qu'on avait soin d'instruire de ces calomnies, subissait toutes les douleurs d'une torture de chaque instant sans pouvoir confondre en face le misérable qui laissait flétrir sa réputation et son honneur.

A quelque temps de là, un riche colon français donna une fête où tous les principaux habitans de Cayenne furent invités ; le capitaine Purvis et le chevalier d'Estrées s'y trouvèrent ensemble. Pendant le dîner, la conversation ayant été amenée à dessein sur le quaker Patrix, une dame profita de l'occasion pour parler malicieusement de sa fille, et Purvis se trouva pressé de questions si directes que son amour-propre ne put résister au plaisir de se déclarer l'amant favorisé de la tendre Lina. D'Etrées lui donna un démenti public. Purvis, qui était aussi brave qu'il était dépravé, soutint avec emportement son mensonge ; il parla d'un portrait que Lina avait fait secrètement, d'un lien puissant et mystérieux qui existait entre elle et lui, dont l'importance était si grave que la fille du quaker serait elle-même forcée de confirmer ce qu'il venait de dire, s'il invoquait son témoignage. D'Estrées lança au capitaine un coup-d'œil étincelant ; mais il se tut, et sortit quand on quitta la table.

Le bal était à peine commencé, qu'un nègre vint apporter au capitaine un billet ainsi conçu :

« Vous êtes le plus vil des calomniateurs, mais vous serez le plus « lâche des hommes si vous ne vous rendez pas demain, à six heures « du matin, sur la grande savanne, derrière le jardin du gouverneur. Vos « armes seront les miennes.

« Le chevalier d'Estrées. »

— J'y serai, dit Purvis à l'envoyé en continuant une contredanse et en plaçant le billet dans sa poche.

Comment se fit-il que quelques instans après cette scène et l'explication qui la suivit, Lina fut instruite de tout ? c'est ce que nous dirons plus tard.

Quoiqu'il en soit, il y avait un quart d'heure qu'elle se trouvait seule avec le domestique du chevalier d'Etrées dans le pavillon que nous connaissons déjà ; elle parlait à cet esclave avec une grande vivacité, lui demandant comment il pourrait lui procurer des pistolets tout chargés, et lui offrant assez d'or pour acheter sa liberté s'il lui apportait ce qu'elle demandait. Le nègre trouva la chose très aisée : son maître avait plusieurs boîtes de pistolets, et il courut en chercher une qu'il rapporta. Lina lui donna ce qu'elle lui avait promis, mais à la condition qu'il trouverait le secret de gagner le domestique de Purvis, et de le payer pour qu'il fît avancer d'une heure les pendules de son maître.

Ce domestique était un matelot ivrogne que le nègre connaissait et qu'il pouvait séduire facilement, en lui faisant boire de l'arac et du flangourin. Ces points étant bien convenus, il quitta Lina pour aller faire sa commission.

Quelle était donc le projet de la fille du quaker ? Suivons-le sans nous arrêter, car les événemens nous pressent.

Lina passa en prières toute la nuit ; à cinq heures elle se déguisa, se couvrit la figure d'un voile, et se rendit à la grande savanne d'un pas ferme ; peu de momens après parut le capitaine Purvis. Sa surprise fut extrême quand il eut reconnu la victime de ses infâmes calomnies ; la jeune fille lui annonça qu'elle venait elle-même les venger ; mais Purvis ajouta la raillerie au refus de lui rendre raison. Lina ne pouvant plus maîtriser sa fureur, lui lâcha un coup de pistolet et le blessa mortellement au cœur ; elle jeta son arme et rentra chez son père avec autant de sang-froid que si elle eût passé la nuit la plus tranquille.

Cependant, une heure juste après ce cruel événement, d'Etrées arriva au rendez-vous ; il vit avec horreur le capitaine baigné dans son sang et rendant le dernier soupir. Comme il se baissait pour le secourir, plusieurs passans, s'arrêtant en groupe, murmurèrent contre d'Etrées ; des matelots de la *Magicienne* se présentèrent la menace et l'insulte à la bouche, et, malgré ses protestations, ils le conduisirent chez le grand prévôt de Cayenne ; sa lettre de provocation ayant été trouvée sur la victime, le pistolet étant reconnu par d'Estrées comme sa propriété, le malheureux chevalier fut accusé de meurtre commis en duel, crime puni, selon les lois anglaises, de la peine de mort.

Peu de jours après, l'audience solennelle s'ouvrait. D'Estrées, interrogé sur tous les points, avait en vain cherché à prouver son innocence ; l'accusateur public venait de conclure à la peine capitale, car toutes les présomptions se réunissaient contre l'accusé.

— Si ce n'était lui qui eût commis le crime, disait le magistrat, qui donc ce pourrait-il être ?

— Moi ! s'écria une voix sortie de l'auditoire !

Et soudain Lina, se levant avec véhémence, vint se placer au pied du tribunal ; l'étonnement était peint sur toutes les figures ; mais la jeune fille, sans se troubler, raconta d'un ton d'inspirée tous les faits que nous connaissons, termina son éloquent plaidoyer par ordonner au chevalier de descendre du banc des criminels, et se présenta pour occuper sa place !

— Ne croyez pas cette déclaration insensée, s'écria à son tour le jeune d'Estrées ! magistrats ! ne voyez-vous pas que ce dévouement généreux ne peut être inspiré que par l'amour ! Eh bien ! que tous les mystères

soient dévoilés ici. Depuis un an, cette jeune fille, si belle, si pure, si enviée, m'a donné son cœur ; nous nous aimons en secret ! Moi, pauvre prisonnier sans appui, je n'ai trouvé qu'elle pour adoucir mon exil, et maintenant elle veut offrir sa vie pour racheter la mienne ! mais vous repousserez comme moi cet horrible sacrifice ; je déclare que je suis le seul coupable, c'est moi qui ai tué le capitaine !

A ces aveux inattendus, le père de Lina qui avait accompagné sa fille à l'audience, sentit une sueur froide inonder son front, toutes ses idées venaient de changer. Il gardait le silence, mais des larmes roulaient dans ses yeux. Lina résistant avec obstination confondit d'Estrées par les dépositions du nègre et du matelot qui l'avaient servie dans ses projets.

Les juges, émus et embarrassés pour découvrir la vérité, réclamèrent de la fille du quaker la foi du serment.

— Je ne le puis, répondit-elle, ma religion me le défend !

— O ma fille ! ma Judith ! reprit vivement Patrix, soumets-toi à la volonté des hommes ! Je te délie de ton vœu sacré ! la première loi de ta religion est de sauver celui qui a la noblesse de s'accuser pour toi ? dussé-je user le reste de mes jours à pleurer ta mort !

Lina se jeta dans les bras de son père et fit avec joie le serment qu'on lui demandait.

Elle fut condamnée ; mais le grand-prévôt, pénétré d'admiration pour l'intéressante coupable, accorda un sursis pendant lequel il s'empressa de demander sa grâce pleine et entière au souverain. Elle fut accordée en même temps que la liberté du chevalier d'Estrées.

Patrix, éclairé par le danger que sa fille avait couru, pensa qu'il lui fallait un protecteur plus vigilant qu'un vieillard, pour la défendre des piéges d'un monde corrompu, et sur la demande de d'Estrées, il la lui donna pour épouse en consentant à ce qu'elle suivît la religion de son mari.

Tous quittèrent la colonie et allèrent vivre et mourir à Philadelphie.

ROCHEFORT.
(*La Patrie*).

LE FINMARK ET LES LAPONS.

Le Finmark, qui forme la partie la plus septentrionale de ces vastes contrées que les Suédois et les Lapons connaissent sous le nom de *Lapmark*, et que les nations les plus méridionales confondent sous le nom général de *Terre des Laps* (Laponie) forme une extrémité du royaume de Norwége auquel il appartient.

Sa limite actuelle, à l'ouest, est Loppen, première île du Finmark, et qui le sépare du Nordland. Au nord-ouest et au nord-est, il est baigné par l'Océan polaire, tandis qu'à l'est il est borné par la Laponie russe, qui, ainsi que le Nordland, la confine au sud. Du sud au nord, c'est-à-dire des frontières de la Russie au cap Nord, le Finmarck a environ trois degrés de latitude ; sa plus grande largeur étant d'est en ouest, c'est-à-dire depuis la côte occidentale de Soroë jusqu'à la côte au dessus de Waranger, près des frontières de la Laponie russe.

A l'extrémité orientale du Finmark est une région étendue sur laquelle la Russie et la Norwége ont des prétentions ; car elle se trouve entre les frontières des deux puissances. Cette région est donc regardée comme une terre neutre, et les Lapons des deux pays peuvent y chasser et y pêcher. Ce district s'étend un peu à l'ouest de Bugeford, en se dirigeant à peu près au sud vers le lac Enare, où il tend vers l'est, et ensuite le nord-est, où il va joindre la côte.

On peut regarder le Lapon du Finmark comme le plus pur échantillon de cette race singulière. La stérilité naturelle de ses rocs le mettra toujours à l'abri d'attaques contre sa liberté. L'aridité de ses montagnes ne présente aucune chance séduisante à l'agriculture, et il est probable qu'à la fin des siècles le Lapon se trouvera toujours ce qu'il est, un être rude et grossier, doué d'un dégoût inné pour la gêne de la vie civilisée et fortement empreint de ces idées d'indépendance que lui ont données dès le berceau les solitudes de ses montagnes.

Dans toutes les parties de la Laponie suédoise ou russe, il se trouve une classe nombreuse de pauvres Lapons, *skoys lappar* (Lapons des bois) qui habitent presque tous les districts forestiers et dont les troupeaux de rennes sont trop faibles pour les faire vivre dans la montagne. Pendant l'été ils habitent sous des tentes ; mais quand approche l'hiver ils se font une habitation plus solide avec des mottes de terre gazonnées et qui ressemblent assez aux *gammes* des Lapons de la côte. Pendant cette dernière saison ils sont stationnaires, se nourrissant en partie de leurs rennes, mais surtout de gibier, qu'ils se procurent facilement, car il abonde et ils sont habiles tireurs.

Le Lapon de cette espèce est inconnu dans la Laponie norwégienne, dont le pays est montueux et possède à peine quelques forêts. Les Lapons du Finmark peuvent se diviser en deux classes : le Lapon pêcheur ou de la côte, et le Lapon à rennes ou le Lapon montagnard, errant l'hiver comme l'été, qui n'a d'autre abri que sa tente et dont l'aspect et les manières sont un fidèle tableau de toute la race.

La vie du Lapon errant est en été très distincte de celle qu'il mène en hiver, et dans les deux saisons, son costume, sa nourriture, tout diffère essentiellement ; je ne parlerai en ce moment que de celle qu'il mène en été. L'île des Baleines, pendant les mois de cette saison, voit toujours arriver trois ou quatre familles de Lapons montagnards (*field-finner*) avec leurs troupeaux de rennes. Les causes qui engagent et contraignent même ces gens à entreprendre leurs longues et pénibles émigrations, tous les ans, des parties intérieures du pays à ses côtes, sont très puissantes. Il est bien connu, d'après les rapports des voyageurs qui ont visité la Laponie, que les terres de l'intérieur, les forêts immenses surtout, sont tellement infestées de différentes espèces de cousins et d'autres insectes, qu'il n'est pas un animal qui puisse échapper à leurs incessantes persécutions. On allume de grands feux, dans la fumée desquels les bestiaux se tiennent la tête, afin d'échapper aux attaques de leurs ennemis. Les naturels eux-mêmes sont obligés de se barbouiller la face de goudron, qui est le seul préservatif contre leurs piqûres.

Toutefois, il n'est pas d'être qui souffre plus que le renne de la grande espèce de taon (*œstrus tarandi*), qui ne se borne pas à lancer dans la peau son aiguillon, mais encore dépose ses œufs dans la blessure. Le pauvre animal est ainsi tourmenté à un tel point, que le Lapon, s'il restait dans les forêts pendant les mois de juin, de juillet et d'août, risquerait de perdre la plus grande partie de son troupeau, tant par maladie que parce que ces animaux s'enfuiraient pour échapper au taon. C'est pourquoi le Lapon quitte les forêts pour les montagnes qui dominent la Laponie et la Norwége ; sur ces sommets élevés règne le vent frais de la mer, et ce vent est contraire à l'existence de ces incommodes insectes. Il s'en trouve bien sur la côte, mais ils y sont bien moins nombreux, et ne quittent pas les vallées.

Il est encore d'autres raisons qui attirent le Lapon sur les rivages : il vient échanger contre du gros drap, de la farine, de la poudre et du tabac, les peaux et les plumes qui lui sont restées à la chasse. Il faut ajouter qu'il est absolument nécessaire à l'existence du renne qu'il boive au moins une fois en été de l'eau salée. Il paraît, en effet, que dès que les troupeaux arrivent de l'intérieur des terres, ils se précipitent sur la plage et boivent avidement de l'eau de mer, mais pour une fois seulement. On dit que ce breuvage a la vertu de détruire les larves du taon qui a déposé ses œufs dans leur peau.

Le Lapon commence son émigration annuelle dans les premiers jours de juin. A cette époque, la terre est ordinairement délivrée de la neige ; il ne voyage donc plus en traîneau. C'est pourquoi il laisse tous ses meubles d'hiver dans un magasin que possède presque tout Lapon près de son église. La distance qu'il lui faut parcourir pour gagner la côte,

varie de un à deux ou trois cents milles. En choisissant sa demeure d'été, le Lapon a pour objet principal la santé et le bien-être de son troupeau, dont son existence dépend, et ses aises ne sont que des considérations très secondaires. Les îles qui abondent sur les côtes occidentales de la Norwége et de la Laponie sont toujours préférées, tant à cause de la fraîcheur qui y est plus grande, que parce que les rennes y sont moins exposés aux attaques des loups et des ours. Le Lapon trouve, de son côté, un avantage très grand à habiter les îles qui présentent de bons ports et des stations de pêche commodes, où le poisson abonde dans les nombreux *fiords* et dans les canaux étroits. C'est ainsi que l'on peut s'expliquer comment les rochers qui s'élèvent au large de la côte sont presque tous habités, tandis que la terre ferme est à peu près déserte, hormis sur les bords des fiords (baies).

Le ménage et l'économie domestique des Lapons sont simples à l'excès. La tente (*lawo*) que l'on dresse presque toujours sur le bord de quelque lac, n'est guère plus qu'un lambeau d'une grosse étoffe de laine connue dans le nord sous le nom de wadmal, et que fabriquent les Lapons de la côte. Cette étoffe, portée par une perche de bouleau, qui se divise en plusieurs branches, est leur seule demeure. C'est sous cet abri sans consistance que le Lapon montagnard du Finmark endure son long et rude hiver dans l'intérieur des terres, quand le thermomètre monte rarement jusqu'à zéro et que le vent perçant pénètre sans difficulté à travers ce frêle obstacle. La hauteur de cette tente est de six pieds environ, et la circonférence à l'extérieur excède rarement quinze ou dix-huit pieds. Le Lapon, dans cet espace restreint, réussit à s'entasser avec sa femme, ses enfans et très souvent une seconde famille, qui appartient à celui qui lui est associé dans la propriété du troupeau ; encore faut-il que les coins restent libres pour les ustensiles de ménage, les tasses, les pots de fer, les cuillers, les boîtes de bois et autres objets. S'il se trouve encore de la place libre, les chiens, gardiens fidèles du troupeau, et que j'ai vus quelquefois au nombre de vingt, en prennent possession, et plusieurs dorment à leur aise sur le corps de leurs maîtres. Au centre est le feu, entouré de quelques grandes pierres. Une partie de la fumée sort par un trou au sommet de la tente, mais le reste se répand en un nuage épais, qui est si douloureux pour les yeux d'un étranger que le plus violent degré de froid que j'aie éprouvé m'a paru plus supportable.

Près de l'issue pratiquée au sommet de la tente pour la fumée, et par conséquent au dessus du feu, est suspendue une espèce de râtelier dans lequel on met les fromages pour qu'ils sèchent plus vite, but que l'on atteint à merveille, grâce à la chaleur et à la fumée. L'intérieur de la tente est ordinairement jonché de petites branches de bouleau garnies de leurs feuilles, que recouvrent des peaux de rennes, qui, dans toutes les saisons, servent de lit au Lapon. On n'entre dans la tente que par une petite ouverture d'un côté, fermée par une sorte de patte que l'on tire pour entrer et qui retombe d'elle. Cet expédient empêche assez bien l'air extérieur d'y arriver. Les tentes de montagnes que j'ai vues en Laponie ne manquent jamais d'une resserre ou espèce d'office qui y tient. La construction de cette annexe est tout aussi simple que celle de la tente. C'est là, sur des tablettes, que le Lapon dépose son magasin de fromage sec.

Les montagnards du Finmark sont pour la plupart sauvages, tant de mœurs que d'aspect. On a observé en eux un esprit hautain et d'indépendance qui n'existe point dans les Lapons qui habitent les plaines de la Laponie russe ou les côtes septentrionales. Ils ont le caractère morose et bourru, lorsqu'un présent ne vient pas le tempérer, et l'hospitalité, qui est si remarquable chez presque tous les peuples non civilisés, n'est pas aussi sensible en eux, tant elle est voilée par leur naturel soupçonneux.

Le costume des Field-finner (montagnards Lapons) ne diffère pas essentiellement de celui que portent les autres tribus qui vivent dans les différentes parties de la Laponie. Toutefois, pendant les mois de juillet, d'août et de septembre, dont les deux premiers seuls peuvent passer pour été, la chaleur de la température les force de substituer au *pæsk* de peau de rennes, un manteau court de drap de wadmal, blanc ou foncé ; un large ceinturon de cuir l'attache au milieu du corps et porte un couteau ; le *gappe*, ou manteau d'été, descend juste au dessous des genoux, et recouvre ordinairement des pantalons faits de peau mince de jeunes rennes. Ces pantalons tombent jusqu'aux chevilles où ils rejoignent les *komagers*, sorte de socques de cuir attachées au bas du pantalon par une longue bande de laine, pareille à une jarretière. La tête est coiffée d'un bonnet de laine bas et plat, nommé *gappier*, retroussé de tous les côtés, et bordé d'une large fourrure fine de renne.

L'habillement des femmes est, comme celui des hommes, à peu près semblable à celui des Laponnes de la côte. On peut aussi rencontrer en été des Lapons des deux sexes vêtus de peaux ; mais ce sont alors de légères peaux de faons qui sont à peu près aussi fraîches que le wadmal ; on ne porte point de chemises sous ces peaux, car la toile est chose inconnue aux Lapons ainsi que les bas. Ils mettent tout uniment leurs pieds nus dans le komager, après l'avoir rempli d'une herbe molle, séchée, nommée *sans*. Les pantalons des hommes et ceux des femmes ont des noms distincts : les premiers se nomment *belluk* et les autres *bousaks*.

En général, on ne peut parler des Lapons que comme d'une race d'hommes en diminutif. Il est cependant remarquable que le Lapon du Finmark n'est point aussi petit, à beaucoup près, que les Lapons russes et suédois. Le fait ne peut être attribué qu'à l'air fécondant et fortifiant des montagnes. La taille ordinaire du Lapon montagnard est de cinq pieds (anglais) à cinq pieds deux pouces, il est rare d'en voir de plus grands, et quand cela arrive, on peut soupçonner en eux un mélange de sang finlandais ou norwégien.

Les traits caractéristiques de la race sont les yeux petits et éloignés, les pommettes hautes, la bouche large et le menton pointu, avec peu ou point de barbe. Leur chevelure est ordinairement brune ou noire, et je ne me rappelle point avoir vu de cheveux tout-à-fait blonds dans les montagnes, ce qui est très fréquent sur la côte. Ils sont bien faits, et leur organisation ossue et musculeuse annonce une force plus grande que ne le ferait supposer leur petite stature ; leur genre de vie les rend actifs et capables de supporter des privations et des fatigues incroyables. Quant à l'agilité extraordinaire qu'on leur attribue je n'en ai jamais vu de preuves, et d'après les témoignages que j'ai recueillis, je ne suis pas porté à croire qu'ils en soient doués. Ils ont le pied et la main d'une petitesse remarquable, et c'est le trait saillant de plusieurs autres tribus du nord. La voix du Lapon est faible et grêle, et les sons qu'elle produit ont un effet criard sur l'oreille d'un étranger.

D'après ce que j'avais lu relativement à ce peuple, je m'attendais à le voir uniformément basané. C'était une erreur, et je pense que leur teint n'est point foncé en général, mais que la fumée, la saleté continuelle où ils vivent, et leur exposition constante au grand air en toute saison, peuvent être considérées comme les vraies causes de leur teint sombre. Quelques nuits passées dans la fumée m'avaient donné le teint de quelqu'un qui aurait été brûlé par le soleil. Le froid extrême produit en beaucoup de cas le même effet que l'extrême chaleur. C'est là, je m'imagine, la cause de la différence que l'on remarque entre les Lapons qui habitent les montagnes et ceux qui ne quittent point la côte ; ces derniers sont en général aussi blancs que les Norwégiens.

Le Lapon est nomade par nature et par nécessité : sa subsistance dépendant entièrement de ses rennes, il est leur esclave, et ses mœurs se modifient suivant les besoins de son troupeau : chaque troupeau se compose de trois à cinq cents bêtes ; avec ce nombre, un Lapon peut vivre dans l'aisance ; mais, s'il n'en a que cinquante, il n'est plus indépendant, c'est-à-dire capable de former un établissement séparé, et force lui est de joindre son petit troupeau à celui de quelque Lapon plus riche dont il devient en quelque sorte le serviteur. Il arrive aussi très souvent que si, par suite de maladies ou d'autres accidens, le troupeau d'un Lapon est réduit à ce petit nombre, il donne en charge à un autre ce qui lui reste,

et va à la côte se mettre au service d'un marchand norwégien, ou pêcher pour gagner de quoi remonter son troupeau. Dès qu'il a atteint ce but, il retourne bien vite dans la montagne.

Un Lapon qui a mille rennes est regardé comme un homme riche, et il n'est pas rare de voir des troupeaux de quinze cents à deux mille rennes en la possession du même individu.

La nourriture du Lapon, durant l'été, est chétive et frugale, il ne vit plus alors de sa viande favorite, de la vensison de rennes, qui est le luxe de l'hiver; il ne songe, en été, qu'à accroître son troupeau et à prévenir les nécessités futures. Il se contente alors de lait, et encore est-ce de ce qui y reste après la fabrication du fromage. Ensuite, vers la fin de l'été, qui est la seule saison où l'on traie les rennes, il met de côté un peu de lait pour le faire geler, et cette préparation est autant pour l'usage de sa famille que pour le commerce, qui le considère comme une chose exquise.

Le lait est parfait et a un excellent parfum d'aromates qui est dû probablement à l'espèce d'herbe que l'animal broute en été. Il a la couleur et la consistance d'une très bonne crème, et c'est au point que, quoiqu'il soit d'un goût délicieux, il est très difficile et très malsain d'en boire au delà d'une petite quantité. Il est alors fort singulier que le fromage soit mauvais; néanmoins, les Lapons le prisent et le mangent crû ou grillé. Quand il est sur le feu pour cette dernière préparation, il en sort une huile pure et riche, qui est très efficace pour dégeler une partie du corps saisi par le froid, et on y a recours quand on n'a pas réussi en frottant avec de la neige. Quant au beurre, si le Lapon en fabrique, ce n'est que par petites quantités. Comme le pain est inconnu chez eux, le beurre leur serait de très peu d'utilité. Celui que l'on fait avec le lait de rennes est, m'a-t-on dit, d'une blancheur remarquable.

Quelquefois le Lapon varie ses mets en mêlant au petit-lait différentes espèces de baies sauvages, telles que les mûres de ronces, que l'on fait d'abord réduire à la consistance de bouillie. Il mange de ce plat avec une avidité étonnante. Il aime beaucoup aussi les racines de l'angélique, dont le goût n'est certes pas très agréable; mais il la regarde comme très antiscorbutique, et je partage cette opinion. Le sang de rennes leur est aussi très utile pour beaucoup d'assaisonnemens.

On peut supposer, d'après la vie que mène le Lapon, que les maladies auxquelles il est exposé sont peu nombreuses.

Les Lapons venaient souvent à Fuglenaes acheter quelques denrées et me rendaient ensuite des visites de curiosité. Je vis, entre autres, une femme qui était vêtue de son costume serré de peau de mouton, ayant la laine à l'intérieur. Cet habilement était bien fait, et, comme la femme était petite, le vêtement était agréable, bordé, comme il l'était, aux manches et au collet, de fourrures de renne foncée. Le bonnet était entouré d'un ruban qui n'était pas sans grâce... et cette coiffure était de drap écarlate dans le haut, et la base se composait de cotonnade, de grosse dentelle, le tout de manufacture anglaise.

Le goût de ces peuples pour tout ce qui est de couleur éclatante se montre dans leur costume toujours pittoresque à cause des couleurs variées qui s'y combinent. Je ne parle ici que du vêtement d'été, car celui de l'hiver est plus monotone, et se compose du *pæsk* ou manteau serré de fourrure d'hermine, ou, ce qui est le plus ordinaire, du *mouadda* ou peau de mouton. En été, la couleur ordinaire de son *koften* ou costume de tous les jours est le blanc avec diverses bordures de drap bleu et rouge au bas et aux manches; mais celui du dimanche est plus gai, et l'étoffe, légère, est ordinairement brodée avec richesse en couleurs variées au collet et aux manches. On voit dans quelques parties de la Laponie des koftens de drap noir, et l'on m'a dit que les riches Lapons en portent quelquefois d'écarlate, quand ils ont l'occasion de s'approvisionner de ce drap chez les marchands de la côte; c'est là, en effet, leur couleur de prédilection.

Outre le koften, un article de nécessité et de luxe dans leur costume, est le ceinturon, qui, tout en servant à attacher le vêtement, porte leur tabac, leur couteau, etc.; c'est ordinairement une simple bande de cuir fort; mais tout Lapon qui le peut, en a un autre pour les jours de fêtes, et celui-là est orné richement, puisqu'il est entièrement couvert de petits carrés d'argent massif. Un ceinturon de cette espèce passe souvent de père en fils pendant plusieurs générations. Les Lapons sont aussi passionnés pour d'autres ornemens d'argent, tels que des boutons qu'ils suspendent au devant de leur koften.

On doit supposer que les femmes n'ont pas moins de goût pour la parure; les rubans des plus vives couleurs sont en particulier prodigués autour des bonnets. Puis, pour les mariages, la fiancée en porte toujours qui flottent derrière elle. Les deux sexes ont ordinairement une grosse bague massive d'argent.

Le Lapon montagnard, dans ses transactions avec les marchands, veut toujours être payé en argent; c'est ainsi qu'il amasse graduellement une grande quantité de dollars; il les regarde avec d'autant plus de plaisir, que c'est un bien plus solide que le papier, et qu'il connaît très bien la valeur intrinsèque du métal. Comme il a vraiment peu de besoins, il acquiert bientôt une somme très considérable en numéraire; il la contemple avec un plaisir d'enfant, et l'enterre ordinairement auprès de sa tente; lui seul connaît cette cachette; sa femme même l'ignore, et il arrive souvent que quand la vie nomade l'a tenu long-temps éloigné de son trésor, il oublie le lieu où il est et le perd ainsi pour toujours.

On peut bien supposer que les revenus de la couronne ne reçoivent pas grand accroissement des contributions des Lapons. Cependant, tout homme qui a quelque moyen d'existence, paie un tribut annuel de vingt-quatre skillins, qui peut être considéré comme une simple allégeance. Le Lapon contribuable est, en outre, dans l'obligation de faire présent d'un jambon et d'une langue de renne au juge (sorenseriver). Quant au prêtre, il a droit à un demi-renne, à une paire de gants, à neuf livres de suif et à un fromage. Cette donation se nomme *ritterbil*. Les Lapons de la côte l'acquittent en poisson.

On voit rarement un Lapon père d'une nombreuse famille, et il n'a jamais au delà de trois ou quatre enfans. Les Laponnes savent à peine ce que c'est qu'une sage-femme, et leur rude genre de vie leur en rend l'assistance inutile. Deux ou trois jours après leur accouchement, elles sortent et s'exposent, avec leur nouveau-né, à la fatigue de suivre le troupeau. Si, dans leurs douleurs, les femmes ont besoin des secours, les maris s'en acquittent, et emploient, m'a-t-on dit, le singulier moyen de les secouer.

Je n'ai pas été témoin de la cérémonie de frotter l'enfant avec de la neige, et je suis porté à reléguer cette assertion avec les autres contes plus extravagans encore qui ont été débités sur cette race. Le berceau (jaefken) peut passer pour une curiosité, et la commodité, aussi bien que la sécurité qu'il donne, devraient les faire imiter. Il a, à peu près, la forme d'un traîneau, le bas étant découvert, et le haut protégé par une couverture arrondie, qui garantit la tête de l'enfant. Cette couverture est faite de cuir, et tout le reste du berceau est de bois couvert de cuir également. Avant d'y placer l'enfant, on le remplit bien de mousse tendre, qui fait un matelas très doux et bien élastique. On couvre souvent la mousse de la peau d'un jeune faon.

Quand la mère veut prendre son enfant avec elle, elle l'attache à son dos avec son berceau, et la tête de l'enfant passe au dessus des épaules de la mère. Ce poids, très faible, la gêne à peine, et, comme ses mains restent libres, rien ne l'empêche de se livrer au soin du troupeau et aux autres occupations. Si la famille s'éloigne pour quelque temps et laisse l'enfant derrière, on rabat l'étoffe qui est attachée à la tête du berceau pour garantir l'enfant de la chaleur du soleil ou des atteintes des cousins, et, si c'est en hiver, pour le préserver du froid. On le suspend souvent aux branches de quelque arbre peu élevé qui le met à l'abri des attaques de tout animal vorace, et comme le berceau est alors naturellement bercé par le vent, l'enfant est bientôt endormi et reste tranquille jusqu'au retour de ses parens. S'il vient à s'éveiller cependant tandis qu'il

est seul, et à crier, la vue des chapelets suspendus au dessus du berceau, et que le vent fait aller çà et là, attire bientôt son attention et l'amuse jusqu'à ce qu'il se rendorme.

Quand le Lapon montagnard s'est occupé de ses rennes, il s'étend dans sa tente et se livre à l'oisiveté la plus complète, à moins que, de temps à autre, il ne se mette à faire une cuiller avec une corne de renne. Et quand les Lapons s'apprêtent à retourner dans leurs montagnes, voici quelles sont les dispositions qu'ils prennent : on démonte d'abord la tente et on la charge, avec les pieux qui la fixent, sur le dos d'un renne. Le fromage, la farine nécessaire à la consommation de l'hiver et les ustensiles de ménage, sont placés dans un long panier d'osier, recouvert de peaux ou d'écorce de bouleau, qui est suspendu de chaque côté du renne. Quelquefois, à la place d'un de ces paniers, est le berceau que je viens de décrire, et, s'il se trouve deux enfans du même âge, les deux berceaux remplacent les deux paniers. La famille se met en route à pied ; une moitié marche en tête, une autre partie surveille les rennes qui portent le bagage, ensuite vient le troupeau, et à l'arrière est le reste des Lapons avec les chiens. C'est ainsi qu'ils retournent dans leurs montagnes à petites journées et en faisant de fréquentes haltes.

Un seul meurtre avait été commis en Finmarck dans l'espace de vingt ans. Le v l aussi y est presque inconnu, car on emploie à peine les verroux et les serrures. Les portes restent ouvertes, et chacun laisse sans danger en plein air ce qui lui appartient..

Il ne faut pas douter que la race retienne beaucoup de ses superstitions et se rappelle son ancien culte pour la magie ; les missionnaires ont fait disparaître tout ce qui avait rapport à l'idolâtrie et à la sorcellerie, c'est pourquoi il est très difficile de trouver à présent un *rume bomme* ou tambour de cuivre, et une chaîne magique, qui produisait, étant secouée, un petit bruit clair et qui accompagnait sans doute cet instrument.

En ce qui touche leurs devoirs de famille, j'ai appris qu'il est peu de Lapons doués des sentimens d'affection de cette nature, et que toute affection filiale ou paternelle cesse dès que l'enfant est à peine élevé et capable de prendre soin de lui.

Le Lapon de la côte a le caractère plus doux et plus disposé à l'hospitalité que le Lapon des montagnes. Toutefois, cette vertu n'est, dans aucun cas, portée à un haut degré.

Les Lapons sont, sans aucun doute, doués de dispositions fort pacifiques et fort inoffensives, ne s'engageant jamais dans des querelles. Quant ils se battent, ce qui arrive rarement, les moyens qu'ils emploient pour dompter leurs adversaires est principalement la lutte, à laquelle ils sont très adroits; mais ils ne font jamais usage du couteau, que cependant ils portent toujours ; c'est là une preuve que leur colère ne va jamais jusqu'à l'excès.

La santé est l'un des bienfaits dont l'habitant du nord jouit d'une manière remarquable. La simplicité de son alimentation, la dureté de la vie qu'il est habitué à mener, de rares désirs, et un esprit qui, de sa nature, est presque sans agitation, le tout secondé par le climat, lui constitue une santé robuste. Aussi sa médecine est-elle bien simple ; s'il vient à être saisi d'un rhumatisme ou d'une douleur subite, un morceau de champignon enflammé est appliqué sur la partie souffrante, et ils l'y laissent brûler comme le moxa du Japonais. Une autre méthode consiste à pratiquer une ligature très serrée autour de ce point, et ensuite à la sucer violemment de manière à tirer le sang. Leur plus grand spécifique, en cas d'indisposition, est de l'eau-de-vie avec une forte infusion de poivre, et ce qui est assez singulier, c'est que la poudre à canon ainsi administrée, est, dit-on, d'un grand effet. On peut supposer que les rhumes sont entièrement inconnus aux Lapons ; et plus ils exposent la poitrine et le cou à l'air froid, plus ils deviennent robustes. Les affections cutanées se rencontrent quelquefois parmi eux, ainsi que beaucoup des maux d'yeux, causés par l'éclat de la [illegible] et la fumée.

Il est à peine besoin de dire que le Lapon de l'une et de l'autre race est adonné, à un point extraordinaire, à l'ivrognerie, et une grande partie de sa vie se passe dans l'ivresse. Dans une boutique seule, un baril d'eau-de-vie, comprenant trente-six gallons (cent quarante-quatre pintes) se buvait journellement par petits-verres.

A la chasse les Lapons se servent du fusil ; cependant il est certains districts, dans les forêts de l'intérieur surtout, où l'arbalète est encore employée pour tirer les écureuils. C'est la chasse à l'ours qui est leur plus importante expédition de ce genre, et ils en relèvent le mérite par la haute opinion qu'ils ont de la sagacité de cet animal. Aussi le traitent-ils avec une sorte de déférence et de respect qu'ils ne montrent pas aux autres animaux. Ils répètent souvent un proverbe qui dit que l'ours a la force de douze et l'intelligence de dix. Leurs idées superstitieuses les conduisent à croire qu'il comprend parfaitement leurs paroles ; c'est parmi eux une coutume fréquente de parler à l'animal au moment de l'attaquer.

La neige ayant couvert la terre d'une croûte solide, je pus enfin voir les Lapons se servir de leur skio, ou patins à neige, qui sont très étroits, mais ont souvent sept pieds de long. C'est au moyen de ces chaussures que le Lapon peut pénétrer dans des parties jusqu'alors impraticables. Rien n'est capable de l'arrêter, et il nage avec une égale aisance sur la blanche étendue des terres, des lacs et des rivières. Toutefois, ce qu'il y a de plus remarquable, est l'adresse avec laquelle il descend des montagnes et les précipices du Finmark, que tout autre œil que le sien jugerait impossible à franchir. D'après la longueur du skio on pourrait croire que l'usage en est très incommode, mais les matériaux en sont extrêmement légers ; et le Lapon ne le soulève point, mais glisse dessus avec la plus grande facilité, sans lui faire quitter la terre. Il s'en sert principalement pour poursuivre les rennes sauvages et les autres animaux dont le pays abonde. Souvent le Lapon montagnard, muni de ses patins, entreprend des voyages de cent cinquante milles de la montagne à la côte.

LE CAPITAINE COPPEL BROOCKE.
(*Echo Français*).

LE GUERDON.

Le 15 avril 1523, une chaloupe errait au hasard dans la mer du Nord. Une femme, deux enfans et un matelot se trouvaient seuls dans cette barque fragile, que les vagues menaçaient à tous momens de briser. La femme, enveloppée dans un large manteau sous les plis duquel elle abritait ses enfans, priait et pleurait ; le matelot, après avoir lutté long-temps contre la tempête et cherché en vain à donner une direction à l'esquif, avait fini par abandonner les rames ; les bras croisés sur la poitrine, il attendait en silence la mort.

Tout à coup il jeta un cri de joie :

— La côte ! dit-il, la côte !

Et il reprit les rames avec une nouvelle ardeur.

Hélas ! ses efforts, loin d'amener la chaloupe vers le rivage, semblaient au contraire l'en éloigner davantage. Pendant une demi-heure, il continua ses inutiles tentatives ; à la fin, il quitta les rames une seconde fois, se dépouilla des vêtemens qui pouvaient l'embarrasser, et se disposa à se jeter à la mer.

— Oh ! vous n'abandonnerez pas ainsi mes enfans ! s'écria la mère éperdue.

Le matelot porta tour à tour ses regards de ces infortunés au rivage. Tenter de sauver avec lui une seule des trois personnes qui se trouvaient à bord était impossible ; il le reconnut : alors il s'élança dans les flots, et la barque, ébranlée par l'élan qu'il prit, recula brusquement et faillit chavirer.

La pauvre mère leva vers le ciel un de ces regards désespérés, pour lesquels l'esprit du mal lui-même se sentirait de la compassion. Quand elle ramena les yeux vers les flots, elle vit quelque chose de raide et de sanglant qui flottait au hasard sur la mer : c'était le cadavre du matelot ; il s'était brisé sur un des rochers cachés sous l'eau. Au même instant, la barque se heurta à ces rochers et demeura engagée parmi les récifs.

La mère plongea son bras dans l'eau et sentit un terrain solide. Alors elle sortit de la chaloupe, descendit dans les flots jusqu'à la ceinture, prit ses enfans dans ses bras, et tenta de gagner le rivage. Parfois la mer s'élevait jusqu'à la poitrine de la naufragée et menaçait d'étouffer les enfans. Parfois, la courageuse femme reculait avec terreur, car elle sentait, sous ses pieds, un abîme prêt à l'engloutir. Enfin, après des transes épouvantables, durant lesquelles elle passa tour à tour du désespoir à la joie, du péril au salut, elle gagna le rivage, sortit de la mer, et tomba à genoux en bénissant Dieu ! Ses enfans étaient sauvés !

Il lui fallut quelques instans ensuite pour retrouver un peu de force, car tant de fatigues et d'émotions l'avaient brisée. Mais bientôt elle s'arma de résolution, prit ses deux enfans par la main et chercha à reconnaître les lieux sur lesquels l'avait jetée la tempête. Elle ne vit autour d'elle que de l'eau, du sable et des rochers.

Cependant le vent soufflait avec violence, la pluie tombait à torrens, les enfans se pressaient, pleins de terreur, contre leur mère. Le péril et l'abandon se montrèrent de nouveau ; la mer elle-même, comme si elle eût voulu ressaisir sa proie, grossissait et envahissait le rivage. En ce moment, un cri se fit entendre au loin. Bientôt la voix qui appelait devint plus distincte. Un homme parut sur les rochers et adressa des signaux aux naufragés.

Quelques momens après, il emportait dans ses bras l'étrangère évanouie, et une femme, dont il était accompagné, emmenait les enfans sur les rochers les plus élevés. Il était temps : car la mer déborda tout à coup et couvrit de vagues la plage qu'elle venait de quitter.

La cabane du pêcheur que Dieu avait envoyé pour sauver l'inconnue, se trouvait dans le voisinage. Le soin que donna le digne homme à son hôtesse ne tardèrent pas à la rappeler à la vie. Son premier regard fut pour ses enfans : elle les serra passionnément dans ses bras, sans pouvoir se lasser de les couvrir de baiser ; puis, détachant un riche collier que la petite fille portait au cou :

— Prenez ce gage de ma reconnaissance, dit-elle au pêcheur, prenez, vous à qui je dois la vie de ces deux êtres bien-aimés !

Le pêcheur refusa d'accepter le collier :

— Je ne saurais que faire de semblables richesses, dit-il ; mon travail me suffit de reste : cet or et ces pierreries vous seront plus utile qu'à moi ; gardez-les.

L'inconnue tendit la main au brave marin. C'était une femme jeune, d'une grande beauté, et qui, malgré les humbles vêtemens dont l'avait revêtue le femme du pêcheur, semblait pleine de majesté.

— Merci ! dit-elle, merci ! Oui, je le comprends, de services tels que les vôtres ne sauraient se payer avec de l'or. Dieu, je l'espère, me permettra de vous témoigner un jour ma reconnaissance d'une manière plus digne de vous.

— Notre récompense sera votre salut, répondit-il ; nous ne demandons et nous ne voulons rien de plus.

— Dites-moi, mes amis, sur quelles rives le naufrage m'a-t-il jetée ?

— Sur les côtes de Danemark.

Au mot de Danemark, elle fit un mouvement de terreur et de désespoir.

— Danemark ! Oh ! malheur ! malheur ! mes enfans sont perdus !

— Tant que Finn et sa femme vivront, vous n'aurez rien à redouter, Madame, ni pour vous, ni pour vos enfans.

— Mais vous ne savez pas, mes amis, que je fuyais le sol danois ; que ma tête, que celles de mes enfans sont mises à prix ! Je suis...

— Ne me dites pas votre secret, je n'ai pas besoin de le savoir pour vous venir en aide, interrompit Finn. Laissez apaiser l'orage ; les côtes des Pays-Bas ne sont pas éloignées : demain, ce soir peut-être, je vous conduirai en sûreté dans ce royaume, où la persécution de vos ennemis, quels qu'ils soient, ne saurait vous atteindre. Prenez du repos et fiez-vous à mon hospitalité.

En parlant ainsi, il achevait de préparer, près du foyer, un lit de peaux, sur lequel l'inconnue ne tarda pas à s'endormir, non sans presser contre elle ses deux enfans.

Quelques heures après, un bruit d'armes l'éveilla en sursaut, des soldats entouraient la cabane ; ils interrogeaient le pêcheur Finn.

— Cent pièces d'or ! disait ce dernier. Mon capitaine, qu'une pareille somme me serait douce à gagner ! Soyez sans crainte, je vais faire bonne garde ! Pas un naufragé n'abordera sur ce rivage sans que je ne l'arrête et ne l'amène au poste que vous venez d'établir au village voisin.

Puis il ajouta avec le sang-froid qui caractérise les paysans du nord.

— Ne voulez-vous point entrer quelques instans dans ma cabane pour vous y reposer.

— Non, répliqua l'officier ; fais bonne garde et tâche seulement de m'apporter quelques unes des têtes mises à prix.

Finn laissa les soldats s'éloigner et rentra dans la cabane.

— Madame, dit-il, ne perdons pas un instant, la tempête s'apaise. Il faut nous embarquer sur-le-champ ; les flots sont en ce moment moins à redouter que les hommes.

Elle avait retrouvé toute sa force et toute son énergie. Sans répondre un seul mot, elle donna la main à ses enfans, leur recommanda, par un signe, le silence, et suivit Finn qui les guida, à travers les rochers, par des détours connus de lui seul. Ils arrivèrent ainsi au bord de la mer à l'endroit où se trouvait attachée la barque du pêcheur.

Là, ils s'embarquèrent, et Finn avec une adresse et une vigueur peu communes se mit à jouer des rames si bien que six heures après il entrevoyait déjà les côtes des Pays-Bas. En ce moment, il s'aperçut que deux chaloupes armées lui donnaient la chasse. Sans se déconcerter et pour ne pas effrayer de ce nouveau péril celle qu'il était résolu de sauver, dût-il succomber lui-même :

— J'ai besoin de lest, dit-il, avec sang-froid, couchez-vous avec les enfans au fond de la barque, Madame, et ne faites aucun mouvement.

Elle achevait à peine d'obéir, que des balles sifflèrent aux oreilles de Finn, en même temps que des explosions d'armes à feu se mêlèrent au bruit des vagues.

Finn mesura de l'œil la distance qui le séparait encore du rivage. Il ne pouvait l'aborder avant que les deux chaloupes n'eussent elles-mêmes atteint la barque. Par une résolution hardie et désespérée, il cessa de fuir, s'arrêta, et faisant de ses mains une sorte de porte-voix :

— Ohé, cria-t-il, que me voulez-vous ?

— Tu n'es point seul à ton bord ?

— Il est vrai que j'ai une bonne cargaison de poissons. Si vous voulez vous en approvisionner, vous prendrez ce que vous voudrez. Il n'est pas besoin de faire feu sur moi pour cela.

— Avance, et viens recevoir mes ordres.

— Me voici, reprit-il gaiement.

Et il se dirigea aussitôt vers les deux chaloupes. Arrivé tout près, il feignit de n'être plus maître de la direction qu'il donnait à sa barque, heurta, par un mouvement plein d'adresse et d'audace, la plus proche des deux embarcations, la fit chavirer, et tandis que les matelots et les soldats, jetés à la mer, s'efforçaient en désordre de regagner leur canot, il marcha à l'autre chaloupe, essuya son feu, parvint également à la renverser, et s'enfuit à force de rames.

Dix minutes après, il faisait débarquer sur le rivage l'inconnue et ses deux enfans. Le soir, de retour à sa cabane, et assis près de sa femme, il racontait en riant les périls de la journée, et la déconvenue des soldats danois.

Six années s'étaient écoulées depuis le jour où la dame naufragée

avait reçu l'hospitalité chez Finn, lorsqu'un matin, le pêcheur et sa femme virent entrer des soldats dans leur cabane. Sans daigner leur donner un mot d'explications, on les chargea de liens, on les jeta sur une charrette et on les emmena dans une ville qui leur était inconnue.

Là on leur ôta leurs liens et on les embarqua sur un bâtiment prêt à mettre à la voile. Une fois à bord, sans les traiter avec la rigueur déployée lors de leur arrestation, on les enferma dans une cellule où toute communication leur était interdite avec les matelots. Chaque jour, un marin dont ils ne comprenaient pas la langue, et qui ne savait point un mot de danois, leur apportait des alimens.

La traversée dura quelque temps. Ensuite on débarqua Finn et sa femme, et on les fit monter dans une voiture hermétiquement fermée. Après un voyage assez long, on les délivra enfin de leur prison ambulante, et on les introduisit dans un palais magnifique. Sans qu'on leur eût donné le temps de se reconnaître, ils se virent tout à coup en présence d'un personnage à la figure sévère, et qu'entourait une cour nombreuse de seigneurs richement vêtus.

—Etes-vous le pêcheur Finn? demanda ce personnage d'une voix grave.

— Je suis le pêcheur Finn, répondit en tremblant le pauvre homme, interdit et confus.

— Vous habitez les côtes maritimes du Danemarck, près du village de Lorgen?

Finn répondit par un signe de tête.

— Vous avez donné l'hospitalité à une femme et à deux enfans proscrits?

— Je l'ai fait.

— Sans tenir compte des ordres qui mettaient leur tête à prix, vous les avez non seulement soustraits à la vengeance du peuple danois, mais encore vous avez combattu contre les marins envoyés à leur poursuite, et vous avez renversé leurs deux chaloupes.

— Tout cela est exact.

— Et saviez-vous quel châtiment encourait votre conduite?

— La mort!

— Connaissiez-vous, du moins, les proscrits que vous sauviez?

— Je savais que c'était la reine de Danemarck, sa majesté Isabelle, femme du roi Christian, mon souverain. J'avais également reconnu ses deux enfans; si j'ai mal fait, ma vie est entre vos mains.

Un murmure s'éleva dans l'assemblée, Finn crut que c'en était fait de sa vie, et que l'on allait prononcer son arrêt de mort et celui de sa femme.

— Tu as un noble et digne cœur, Finn, dit l'inconnu qui avait interrogé le pêcheur. Tu as sauvé au péril de ta vie la sœur et les neveux de l'empereur Charles-Quint. L'empereur Charles-Quint ne sera pas un ingrat. Lève-toi, Finn et viens baiser la main qu'il te présente. La fortune et les honneurs t'attendent; forme tous les vœux que tu voudras et je jure de les réaliser.

— Sire, répondit Finn, je suis vieux et je n'ai besoin que d'une cabane au bord de la mer. Si j'ai bien fait en accomplissant les devoirs d'un fidèle sujet, en sauvant les jours d'une femme, en exposant ma vie pour ma souveraine, les paroles d'approbation que vient de me dire votre majesté, devant cette noble assemblée, ne sont-elles pas une glorieuse et suffisante récompense?

— C'est assez pour toi, mais ce n'est point assez pour moi. Je te nomme chef de mes pêcheries d'Ostende et je t'anoblis. Levez-vous, chevalier Finn!

En achevant ces paroles, Charles-Quint jeta autour du cou de Finn la riche chaîne d'or qu'il portait lui-même.

Il y avait encore à Ostende, au commencement du dix-neuvième siècle une famille qui portait le nom de Finn et dont les armoiries consistaient en une aigle impériale et deux barques au naturel sur un champ de gueules.

S. Henry Berthoud.
(*La Mode.*)

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

15 mars. — Aujourd'hui à onze heures précises, les portes du Louvre ont été ouvertes; dès le matin, la place du Musée et la cour du Louvre étaient encombrées par une foule d'artistes et de curieux; mais surtout d'artistes inquiets sur le sort réservé à leurs œuvres par le jury. Il y a eu beaucoup de déceptions; comme toujours, quinze ou dix-huit cents ouvrages ont été refusés; le livret porte 2121 numéros qui se divisent ainsi: peinture, de 1 à 1883; sculpture de 1884 à 2021; architecture 2022 à 2041; gravure de 2042 à 2110, et enfin, lithographie de 2111 à 2121.

16. — Une nouvelle caricature attire la foule à l'étalage de tous les marchands d'estampes. C'est un immense dessin intitulé: Grand chemin de la postérité. L'auteur, M. Benjamin, a représenté une procession composée de presque toutes les notabilités littéraires de Paris, MM. Hugo, — Balzac, — Janin, — Frédéric Soulié, — Alex. Dumas, — Scribe, — Gozlan, — Paul de Kock, etc., etc. Ces personnages sont d'une ressemblance frappante, quoique l'auteur les ait dessinés en charge, et tout le monde les reconnaîtrait à défaut même de la légende qui fait connaître le nom de chacun.

— La cour d'assises des Bouches du Rhône, siégeant le 9 mars à Aix, a acquitté M. le général Levasseur et les quatre témoins du duel dans lequel M. le commandant Arrighi a perdu la vie. Il a été prouvé par les débats que le général Levasseur a été contraint de se battre par suite des plus sanglans outrages, et que loin d'avoir à se plaindre de lui, le commandant Arrighi en avait reçu de bons offices.

17. — Nous lisons dans le *Mémorial des Pyrénées* du 12 mars:

« Jeudi, un enfant, dont les parens sont domiciliés dans le quartier de la Porte-Neuve, à Pau, fut pris de spasmes si violens qu'on le crut mort. On s'empressa d'aller déclarer son décès à la mairie afin de pouvoir procéder à son inhumation. Déjà se faisaient les apprêts de cette triste cérémonie, lorsque, à la stupéfaction de tous, un cri vint interrompre ces lugubres apprêts. C'était le petit moribond qui reprenait ses sens après une longue léthargie. Il respirait encore!... il vivait!... Qu'on juge des transports de joie qui succédèrent au désespoir des parens! Ils s'étaient trop hâtés pour la constation officielle du décès de leur enfant; il leur fallut reprendre le chemin de la mairie, pour faire cette fois biffer sur le registre funèbre une mention qu'on n'est pas dans l'habitude de rectifier de cette sorte. »

18.—Le fer brut produit dans toute l'Europe s'élève annuellement à 50 1/5 milliers de quintaux: la Grande-Bretagne produit 29,632,000 quintaux; la France, 6,763,900; la Russie, y compris les provinces de l'Ural, 3,820,000; la Belgique, 2,917,350; l'Allemagne (pays de l'union des douanes), 2,550,762; l'Allemagne (pays qui ne font pas partie de l'union), 143,500; la monarchie autrichienne, 1,820,000; la Suède, 1,455,245. États italiens: Sardaigne, 245,000; Toscane, 120,000; Parme, 28,000; Modène et Naples, 15,000; Espagne, 252,000; Pologne, 184,000; Norwége, 107,420; Luxembourg, 60,000; la Suisse, 14,000; Portugal, 8,400.

Le fer en barres tiré immédiatement des mines peut être estimé à 236,565 quintaux.

19. — Un gardien de la maison centrale de Rennes est mort il y a quelques jours, laissant dans la plus profonde misère une femme et plusieurs enfans; les détenus, apprenant la triste position de cette famille, ont voulu se cotiser entre eux pour venir à son secours. L'autorité supérieure n'a pu qu'approuver un acte de cette nature, et la collecte faite s'élève, dit-on, à 420 fr.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.

13e Année. — N° 17. Vendredi 25 Mars 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

Le Vte de Tessières Boisbertrand, Directeur.

On s'abonne à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

Le Cabinet de Lecture paraît tous les cinq jour les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. Prix : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur à colonnes: 75 cent. la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

L'IMPÉRATOR DES ÉCOLIERS ET LE ROI DES RIBAUDS.

(1389.)

Le recteur de l'Université de Paris fit publier dans les colléges et salles communes des écoles le 19 de juin 1389 au matin un rescript par lequel il avertissait que vingt-quatre écoliers de l'Université de Paris, à savoir : six écoliers de la Faculté de Théologie, six écoliers de la Faculté des lettres, six écoliers de la Faculté de droit canon et six écoliers de la Faculté des sciences et arts, se rendraient dans la ville de Saint-Denis vers l'heure de midi, ayant à leur tête l'*imperator* en personne (1), à l'effet d'y complimenter et d'y saluer, au nom de l'Université, madame Isabeau de Bavière, nouvelle et chaste épouse de sa majesté le roi Charles sixième, qui devait faire, le lendemain 20 juin, son entrée solennelle dans la capitale. En invitant les professeurs et régens à choisir pour cette députation les jeunes gens « les plus idoines, les plus laborieux et les plus instruits, » le recteur recommandait à l'*imperator* d'employer la plus grande réserve et d'user de la plus grande prudence dans cette mission honorable et qui devait jeter un nouveau lustre sur l'Université.

Ce n'était point sans motifs que le vertueux Jacques Poisant adressait ces recommandations aux écoliers de l'Université. Ces jeunes gens, emportés par la fougue de leur âge, fiers de leurs priviléges, et souvent excités par des ambitieux adroits qui mettaient en jeu leur impétueuse turbulence, étaient craints et redoutés par les bourgeois, haïs et détestés par la noblesse, et soufferts avec peine par la populace qui rarement se trouvait bien des alliances passagères qu'elle contractait avec eux. Aussi, pour qu'un homme prudent et ami de la paix, comme était le recteur, se décidât à lâcher vingt-quatre jeunes gens qui se sentaient soutenus par douze mille autres écoliers, sur une grande route, dans une ville abbatiale et royale telle que Saint-Denis, il fallait de puissantes considérations. Mais Jacques Poisant avait appris que le roi de la basoche et l'empereur de Galilée (1), aidés des confrères de la Passion, devaient, en grande partie, faire les honneurs de l'entrée de la reine Isabeau. Il n'ignorait pas que le corps de ville, le prévost des marchands et les échevins avaient dépensé des sommes considérables pour donner à cette solennité un éclat, une magnificence, inconnus jusqu'alors, et que l'honneur des surprises, des jeux de mystères, des spectacles sur les échafauds dressés de distance en distance dans les lieux où devait passer la reine et dans les carrefours serait partagé entre les confrères de la Passion, les basochiens, et les membres de l'empire de Galilée, auteurs, acteurs et inventeurs de toutes ces *mignardises* (2).

(1) Chaque année, le jour de la *Saint-Jean-Porte-Latine*, les écoliers de Paris élisaient un chef qui prenait le titre d'*imperator*. Ce choix tombait d'ordinaire sur l'écolier le plus renommé par ses mœurs, par ses études, et assez heureux pour joindre la force de l'intelligence à la vigueur corporelle. L'*imperator* jouissait de grands priviléges et faisait partie du conseil du recteur. Il exerçait aussi une grande influence sur les écoliers, et pouvait arrêter ou précipiter la fougue de cette jeunesse. Au point de vue de l'étendue de sa puissance sur les écoles, l'*imperator* était une sorte de connétable.

(1) L'empire de Galilée était la corporation des clercs de la Cour des comptes. Cette confrérie, moins puissante que la basoche, avait cependant un grand éclat.

(2) L'entrée de la reine Isabeau de Bavière laissa pendant plus de deux sié-

L'Université était exposée à rester dans l'ombre, elle qui d'ordinaire occupait le premier rang à si juste titre, elle qui s'appelait la fille aînée des rois de France, elle qui conservait en dépôt, depuis Charlemagne, les flambeaux sacrés des arts, des sciences et des lettres. Céder, en une pareille circonstance, le pas à des confréries purement matérielles, à des corporations dont la joie ou les besoins physiques étaient les premiers élémens, c'était déserter le drapeau universitaire, c'était fouler aux pieds les immunités et les priviléges de cette sainte et robuste fille de Charlemagne et d'Hugues Capet, c'était renier son origine. Jacques Poisant, pénétré de ces vérités, ne balança donc pas à courir les chances d'un mal éventuel pour éviter une honte assurée. En agissant ainsi, le recteur était convaincu qu'il obéissait à ses devoirs, et que, dépositaire et gardien des priviléges et des augustes traditions de l'Université, il ne pouvait se dispenser de conserver, par tous les moyens permis, les prérogatives de cet illustre corps.

La députation des écoliers se mit en marche à dix heures du matin, et après quelques stations assez longues sur la place du Châtelet, où les clercs de la Basoche lui offrirent *l'hypocras des bonnes fêtes*, et à La Chapelle, où ils entendirent les vêpres dans la chapelle de Saint-Julien, fondée en 1206 par Raoul, comte de Clermont, connétable de France, ils arrivèrent dans la ville de Saint-Denis vers le deuxième tiers du jour, c'est-à-dire de trois à quatre heures après midi.

Il y avait grand tumulte dans la ville. Les palefrois, les litières des dames de la cour obstruaient toutes les rues : les destriers des chevaliers, des seigneurs et des pages, piaffaient sur la place de l'Abbaye, qui regorgeait de curieux et d'oisifs accourus de vingt lieues à la ronde. Ce n'était partout que cris de gens qui appelaient leurs valets, de valets qui répondaient à leurs maîtres, de pages et d'heiduques qui accouplaient les lévriers ou chaperonnaient les faucons, car la reine Isabeau, qui avait accepté l'hospitalité à l'abbaye, se disposait après le souper (il avait lieu à six heures du soir) à aller chasser au vol dans la plaine Saint-Denis. A ce tintamarre venaient se joindre le carrillon de toutes les cloches de la ville, les glapissemens des mendians et des ladres qui se promenaient en récitant les litanies, les sons aigus des trompettes des compagnies de gendarmes et d'arbalétriers de la garde du roi, les hennissemens des chevaux, les abolemens des chiens et le cliquetis des armes qui se choquaient à tous les coins de rue, tant le nombre de seigneurs et de gens de cuirasse et d'épée était considérable en ce moment.

Les écoliers furent d'abord un peu surpris de ce désordre, de ce bruit, de ce déluge de cris, de blasphêmes et de juremens dans un lieu honoré de la présence d'un jeune roi et d'une reine belle et chaste, comme on le supposait alors.

— Est-ce donc ici une représentation de la danse macabre ? s'était écrié l'*imperator*.

Mais bientôt l'outrecuidance juvénile, l'aplomb scolastique leur vint en aide : ils réfléchirent que le bruit, que la turbulence était leur élément ordinaire, et qu'ils ne devaient point s'étonner à Saint-Denis d'un tumulte dont eux-mêmes se faisaient assez volontiers les artisans dans la bonne ville de Paris. Ils prirent donc le mal en patience et s'acheminèrent vers l'abbaye où ils demandèrent, avec le plus de gravité qu'ils purent, aux officiers qui gardaient le logis royal la faveur d'être présentés à la reine.

— Qui êtes-vous, mes jeunes gars, dit le baron de Saint-Hermine, grand queulx de France (1) qui se trouvait sous le porche de l'abbaye, devisant avec le sire de Coucy, commandant les hallebardiers, et le marquis de Nangis, capitaine-lieutenant de la compagnie des gardes de la porte (2).

— Nous sommes, Monseigneur, répondit avec une noble assurance l'impérator, les envoyés de l'Université de Paris, nous venons au nombre de vingt-quatre, en mémoire des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, présenter à madame Isabeau, notre jeune et gracieuse souveraine, les hommages, les respects, et les services de notre mère l'Université.

— Ouais ! interrompit un gros évêque qui survint au milieu des seigneurs, que dit-il donc, ce garçon, avec sa mère l'Université ? Si l'Université est ta mère, bélître, que sera donc la sainte Eglise romaine ?

— Si l'Eglise, repartit froidement l'impérator en toisant d'un regard méprisant le dignitaire ecclésiastique, si l'Eglise n'avait que des ministres comme vous, Monseigneur, elle ne compterait pas beaucoup d'enfans, on ne lui verrait que des bâtards.

— Oh ! oh ! monsieur de Senlis, s'écria en riant le grand queulx de

---

cles des traces dans la mémoire des habitans de Paris. En aucun temps on n'avait déployé une aussi grande pompe, une telle profusion de richesses. Parmi toutes les merveilles qui naissaient pour ainsi dire à chaque pas sur la route du cortége royal, on remarquait surtout les ébats de la première porte Saint-Denis et ceux du moustier de la Trinité, près la porte aux Peintres. Ce dernier représentait une passe d'armes entre les Sarrasins et les chrétiens. « Les acteurs de cette scène étaient vêtus avec tant de richesse, *que nul n'avait vu de si opulens seigneurs de risée.* »

Nous ne pouvons résister au plaisir de mettre sous les yeux du lecteur le récit de ces naïves magnificences rapporté dans un manuscrit du temps (*Les Faits et Gestes de la cour et de la ville*, 1395. Bibl. royale).

« A la seconde porte Saint-Denis (où se trouve aujourd'hui la cour Batave),
« on avait ordonné, comme à la première porte, un ciel nu et étoilé très riche-
« ment, et Dieu, par figure, séant en sa majesté, le père, le fils et le saint
« esprit ; et là, dedans le ciel, petits enfans de chœur chantaient moult douce-
« ment en forme d'anges (laquelle chose on voyait moult volontiers), et, ainsi
« que la reine passa dans sa litière sous la porte de paradis d'amont (d'en haut),
« deux anges *issirent* hors en leur avallant (en descendant), et tenaient en leurs
« mains une très riche couronne d'or garnie de pierres précieuses, et la mirent,
« les deux anges, et l'assirent moult doucement sur le chef de la reine en
« chantant tels vers :

« Dame enclose entre fleurs de lys,
« Reyne estes vous de paradis,
« De France et de tout ce pays,
« Nous en r'allons en paradis.

« Et ils s'envolèrent.

« A la porte du Châtelet de Paris, une autre surprise attendait Isabeau et la
« cour. Sur un vaste théâtre on voyait un lit royal magnifiquement paré, sur le-
« quel reposait sainte Anne. Au-dessous de ce lit se trouvait un bois fort épais
« habité par toutes sortes d'animaux, lièvres, lapins, chevreuils, sangliers et
« même oiseaux de tous différens plumages. D'autre part *issirent* du bois et
« de la ramée un lion et un aigle qui se ruèrent sur un grand cerf blanc, lequel
« s'était accroupi contre le lit de justice, comme pour y chercher protection et
« sauve-garde. Lors *issirent* du bois jeunes pucelles, environ douze, très ri-
« chement parées en chapelets d'or, tenant épées nues en leurs mains, et se mi-
« rent entre le cerf, l'aigle et le lion, montrant qu'à l'épée elles voulaient gar-
« der le cerf et le lit de justice. »

Juvénal des Ursins nous apprend que le cerf était tellement fait et composé,
« qu'il y avait homme, qu'on ne voyait, qui lui faisait remuer les yeux, les
« cornes, la bouche et tous les membres, et avait au col les armes du roy, à
« savoir : l'écu d'azur à trois fleurs de lys d'or, bien richement fait, et sur le
« lit, auprès du cerf, avait une grande épée nue, brillante et claire ; et quand
« vint l'heure que la reine passa, celui qui gouvernait le cerf, au pied de devant
« dextre, lui fit prendre l'épée, et la tenait toute droite et la faisait trembler. »

Ce témoignage curieux d'un homme aussi grave que Juvénal des Ursins peut donner une idée vraie et précise de ces fêtes si somptueuses pour ce temps. Au surplus, trois hommes d'une rare intelligence dirigeaient sous l'œil du prévôt et des échevins, ces *mignardises*. C'était Roger Goulu, roi de la basoche ; André Lecaba, empereur de Galilée, et Pierre Gringoire, tour à tour poète, machiniste, orateur et géomètre.

(1) Grand queulx de France était alors une des grandes charges de la couronne. Cette charge existait encore sous Louis XIV.

(2) Les gardes de la porte étaient les plus anciens gardes de nos rois, *custodes regis antiquiores*. Ils dataient du règne de Hugues Capet.

France, le clou de votre mule la faisait boiter; on vient de vous le river de main de maître.

— Mais de quoi parle-t-il, de vingt-quatre vieillards et d'Apocalypse? reprit l'évêque, qui ne voulut point avoir l'air de comprendre le sarcasme de l'écolier; sur ma foi, il ne sait ce qu'il dit.

— Monseigneur l'évêque, s'il a étudié le droit canonique en l'Université de Paris, dit l'impérator, doit savoir que toutes ses députations se composent de vingt-quatre personnes, six de chacune de ses facultés.

— Et à quelles causes, mon petit savant? dit l'évêque.

— Aux causes que saint Jean-Porte-Latine, notre patron, a écrit dans son Apocalypse bien des choses qui sont entourées de mystères; et qu'il n'est donné qu'à la science, à la méditation et à la foi d'approfondir ces ténèbres et de faire luire, en les dissipant, les vérités qui sont déposées au fond de l'abîme et sur les livres des sept sceaux.

— Je ne savais pas cela! repartit naïvement le gros évêque.

— Je m'estime trop heureux d'avoir pu vous l'apprendre, Monseigneur, répondit l'impérator, qui savait que l'ignorance de l'évêque de Senlis le rendait la risée de la cour et de ses collègues, au nombre desquels sa naissance seule l'avait élevé.

Se retournant alors vers les seigneurs, dont sa boutade avait excité l'hilarité:

— Qui de vous, Messeigneurs, leur demanda-t-il, voudra bien faciliter l'accès des chambres royales aux vingt-quatre députés de l'Université et à l'impérator qui, quoique indigne, remplit ici le personnage du solitaire de Pathmos?

— Impérator! Pathmos! grommela l'évêque.

— Oui, Monseigneur, impérator, Pathmos! reprit l'écolier; *imperator* signifie chef, empereur, et j'ai l'honneur de l'être à un titre aussi juste que vous avez celui d'être évêque; *Pathmos* est une île où saint Jean a écrit son Apocalypse, et voilà pourquoi, en parlant de lui, je dis le *solitaire de Pathmos*, comme ces illustres personnages qui vous entourent pourraient dire *l'apôtre de Senlis* en parlant de vous, Monseigneur.

L'évêque ne résista pas à cette dernière attaque et se retira, mais non sans entendre les rudes quolibets des gens de guerre dont il se croyait l'ami.

Le grand queulx voulut bien se charger d'aller prévenir la reine de l'arrivée des écoliers, et leur promit qu'il ne négligerait rien pour que leur réception ne se fît pas attendre.

Après bien des pourparlers, bien des allées et venues, les vingt-quatre écoliers furent enfin admis dans la salle royale. L'impérator lut une harangue latine saupoudrée de citations grecques, hébraïques et syriaques. Isabeau, qui ne comprit pas une parole à tout ce vain étalage d'érudition, les remercia, leur promit sa protection, assura l'Université de son admiration et de sa gratitude royale, et les congédia, car les faucons venaient se percher sur le poing de ses demoiselles d'honneur, et les nains sifflaient le départ du faisan et du coq de Bruyère.

La reine, en se retirant, avait donné l'ordre à son grand-aumônier de veiller à ce que les écoliers fussent hébergés jusqu'au lendemain matin et à ce qu'on les traitât avec toutes sortes d'égards et de bontés. Malheureusement, ce grand aumônier était l'évêque de Senlis, le prélat ignorant qui voulut se venger de la raillerie scolastique par un jeûne orthodoxe.

— Je voudrais bien, dit-il à l'impérator, obéir aux intentions de la reine qui m'a enjoint de vous traiter et de vous recevoir selon vos mérites, qui ne sont pas petits, s'il en faut juger par la longueur de votre harangue, mais nous avons à peine, nous autres grands officiers de la couronne, quelque pauvre coin pour nous loger; tout est plein, tout regorge de monde, à tel point que deux présidens à mortier du Parlement de Paris, également vénérables par leur âge et leurs fonctions, ont été contraints de se jeter dans les moulins de l'abbaye. Jugez si nous pourrions accorder un manoir à des espiègles comme vous. Je suis mortifié de ne pouvoir vous accueillir, mais il y a impossibilité.

— Monseigneur, répondit l'impérator, le malheur n'est pas grand, nous sommes jeunes, nous avons de bonnes jambes, nous allons nous en retourner à Paris.

— Les portes y seront fermées, repartit l'évêque.

— Eh bien, nous coucherons dans les prés, à la belle étoile.

— C'est ce que vous avez de mieux à faire; mais il pleut.

Et en disant ces mots l'évêque s'en alla, le regard animé d'une étincelle de joie ironique.

Il pleuvait en effet: c'était un de ces violens orages de juin qui annoncent d'ordinaire une belle journée pour le lendemain. Les pauvres écoliers, à jeun depuis le matin, harassés par une longue route, fatigués par l'attente et les contrariétés de toutes sortes, ne savaient à quoi se décider.

— Retournons à Paris quand même, dit d'un ton de vive contrariété l'impérator.

— Et pourquoi? dit un huissier de la chambre du roi qui d'aventure passait en ce moment; allez trouver le roi des ribauds; son logis est à droite dans la rue de l'Abbaye. Il peut, s'il le veut, vous loger tous; et il le fera de grand cœur quand vous lui aurez expliqué les volontés de la reine,

— Allons chez le roi des ribauds, crièrent en chœur les écoliers. Il fera soleil demain matin, pour retrouver le chemin du bercail.

— Allons chez le roi des ribauds, répéta l'impérator, et puisse-t-il nous donner un peu de pain et un peu de paille!

Et, joyeusement, il se mirent en marche pour le *palais* du roi des ribauds.

Il importe ici de dire ce qu'était le roi des ribauds.

Philippe-Auguste, pour se garantir des assassins soudoyés par Richard, roi d'Angleterre, où, selon d'autres historiens, pour mettre sa personne à l'abri du poignard du Vieux-de-la-Montagne, lors du siége de Saint-Jean-d'Acre, s'entoura de soixante hommes courageux et dévoués qui se tenaient à la guerre sous sa tente, pendant la paix sous le porche et dans l'antichambre du retrait royal. Ces hommes, presque tous d'une force prodigieuse, endurcis aux fatigues et aveuglément soumis aux ordres de leur chef, étaient armés de *framées* ou massues de fer qui s'appelaient en arabe *ribal*. On les appela *ribauds*, et leur commandant prit le titre de *roi des ribauds*. Ce capitaine jouissait de grandes prérogatives: il couchait en campagne dans la tente du roi; dans les résidences royales son logis était contigu au château. Il menait ses soldats à l'armée quand le roi y était en personne et ne recevait d'ordres que du monarque. Enfin il connaissait des crimes commis dans l'enceinte du séjour du roi et prononçait des jugemens que, pour l'ordinaire, il mettait lui-même à exécution (1).

Dans la suite, ses fonctions s'amoindrirent, et il ne subsista presque rien de son autorité militaire. Une ordonnance de Philippe III, dit *le Hardi*, donnée à Vincennes, le 23 février 1280, fixe le traitement du *roi des ribauds* à six deniers de gages et une provende, plus quarante sous pour robe et un valet à gages. Une autre ordonnance du même roi porte:

« Que le roy des ribauds aura sa livraison et treize deniers de gages,
« et ne mangera point à court, et ne viendra en salle, s'il n'est
« mandé (2). »

Nous trouvons dans *la somme rurale* une curieuse description des attributions de ce roi. L'auteur après avoir dit que le prévôt doit juger de tous les délits qui se commettent dans le camp du roi, ajoute:

« Et le roi des ribauds en a l'exécution, et, s'il advenait que aucun

(1) Les droits, prérogatives et autorité du roi des ribauds furent transportés, vers la fin du treizième siècle, au prévôt de l'hôtel du roi, ou, pour mieux dire, le titre changea. Celui de roi des ribauds fut abandonné à un personnage très secondaire et sans appui politique.

(2) Trésor des Chartres, registre 57, ordonnance du roi Philippe III.

« forfasse, qui soit mis à exécution criminelle, le prévôt, de son droit, « a l'or et l'argent de la ceinture au malfaiteur, et les mareschaulx ont « le cheval et les harnois et tous autres hostils, se ils y sont, réservé les « draps et les habits quels qu'ils soient, dont ils soient vestus, qui sont « au *roi des ribauds qui en fait l'exécution*. Le roi des ribauds se « fait, toutesfois que le roi va en ost (à la guerre) ou en chevauchée, « appeler l'exécuteur des sentences et commandemens des maréchaulx « et de leurs prévôts. Le roi des ribauds a de son droit, à cause de son « office, connaissance sur tous jeux de dez, berlans, et aultres qui se « font en ost et chevauchée du roi; *item*, à l'exécution des crimes de « son droit, les vêtemens des exécutés par justice criminelle. »

On peut voir par ce curieux fragment de nos anciennes coutumes, que le roi des ribauds n'était plus sous Philippe III ce qu'il avait été sous Philippe-Auguste (1). Le prestige de la gloire militaire lui était arraché, et de toutes ses attributions il ne lui restait plus que celles qui devaient le moins l'ennoblir.

En 1389, un certain Joseph Gouillon, dit *Cape-d'Acier*, tenait la royauté des ribauds. Ce Joseph Gouillon était le fils d'un riche marchand de draps de Paris : une jeunesse orageuse, des passions violentes qui avaient survécu à la fougue de l'adolescence, l'avaient conduit à hanter les repaires de jeu, de débauche et de bonne chère dont la capitale était pleine au quatorzième siècle, comme elle l'est du reste encore aujourd'hui. Sa propre fortune, l'héritage de son père, tout avait disparu dans les plaisirs qui faisaient sa vie, et le triple gouffre avait ensuite englouti des sommes considérables qu'il avait empruntées à sa famille sous le prétexte de changer ses mœurs et d'embrasser une profession utile.

Joseph Gouillon, bientôt sans ressources, renié de ses honnêtes parens dont il avait trompé la religion, se jeta alors dans les bandes des *mauvais garçons* (2) où il acquit une réputation de bravoure et de témérité qui servit à son avancement. Le comte de Monfort, témoin d'un prodige d'adresse opéré par ce garnement sur la montagne Montmartre qu'il descendit au triple galop d'un cheval sans mords, sans bride et sans selle, s'intéressa à lui, l'engagea à quitter la compagnie des mauvais garçons, où il tenait le haut du pavé sous le nom de *Cape d'Acier*, (probablement à cause de sa dextérité à frapper ses adversaires au visage dans ses nombreux duels). Il le fit admettre dans sa compagnie d'arbalétriers en 1377 : le roi des ribauds étant venu à mourir deux ans après, le comte de Montfort obtint de Charles V cette charge pour son protégé.

Le poste était lucratif, car Joseph Gouillon, depuis dix années qu'il l'occupait, avait trouvé moyen de payer ses dettes, de racheter une partie des biens de l'héritage paternel, et de prêter de l'argent à gros intérêts à de forts marchands de Paris qui le tenaient, quoique roi des ribauds et ancien coupeur de bourses, pour un très honnête et très probe personnage. Du reste Joseph Gouillon possédait un riche hôtel à Paris, avait une jolie femme, de beaux enfans, un nombreux domestique, et se pavanait aux grandes fêtes dans l'œuvre de l'église de Saint-Landry, en la Cité, dont il était marguillier d'honneur.

(1) Du Tillet ajoute aux prérogatives et droits du roi des ribauds celui-ci : les femmes de mauvaise vie (*meretrices regiæ*) qui suivaient la cour étaient tenues de faire, pendant tout le mois de mai, le lit du roi des ribauds. La couronne de ce roi était en corne de cerf, parsemée de têtes de loups, de chiens et de renards en or, et surmontée d'une tête de l'amour. Une couronne de cette sorte existait avant la révolution dans le cabinet d'antiquités de M. le duc de Nevers.

Sauval prouve, par les comptes de la cour qu'il a publiés dans son histoire de Paris, qu'il existait encore un roi des ribauds au milieu du quinzième siècle. Etienne Musteau, qui mourut en 1448 dans sa maison, rue des Juifs, à Paris, était roi des ribauds.

(2) Les mauvais garçons étaient des duellistes des treizième et quatorzième siècles. Ils se battaient et assassinaient même pour de l'argent.

II

Le roi des ribauds atteignait en 1389 cet âge où les hommes d'une nature forte et vigoureuse jouissent de la plénitude de leurs qualités physiques : il avait quarante-huit ans, et l'âge, en modifiant les aspérités de son caractère, en tannant, pour ainsi dire, cet esprit rude, implacable et grossier, en avait fait une espèce de courtisan qui ne manquait ni de ruse ni d'expérience.

D'une taille presque colossale, Joseph Gouillon avait une figure belle, quoique dépourvue de noblesse et de régularité. Des rides prématurées gravées sur son front indiquaient que toutes les passions avaient germé dans cette tête déjà ombragée de cheveux blancs. Ses yeux avaient l'expression de ceux du tigre et du renard, et sa bouche arquée, garnie de dents blanches et pointues, imprimait à sa physionomie un caractère singulier qui lui donnait un air de famille avec les faunes et les satyres, tels que nous les représentent les poètes et les sculpteurs du paganisme.

Ce personnage trônait dans le logis qu'on lui avait assigné, au milieu d'une douzaine de ribauds qu'on reconnaissait à leur stature formidable, à leurs glaives recourbés qu'ils portaient à la mode sarrasine, et à leurs colliers de chardons d'argent qui tranchaient admirablement sur leurs justaucorps de tiretaine cramoisie, tailladé à la hongroise, avec le mahoître (surtout) à manches pendantes.

Cinq ou six jeunes femmes habillées avec élégance, mais dont la toilette obscène décelait la condition (*meretrices regiæ*) (2), versaient de l'hypocras dans des coupes d'argent, attisaient le feu sur lequel bouillait une large et profonde chaudière contenant les viandes et la venaison destinées au repas du soir, étendaient avec des couteaux d'ivoire et d'argent, des confitures de coings et de pêches sur des talmouses encore chaudes, et s'occupaient à disposer le lit du roi des ribauds.

Joseph Gouillon était vêtu superbement. Un justaucorps cramoisi, enrichi d'aiguillettes en argent, dessinait ses formes athlétiques ; au lieu de mahoitre, il portait un petit manteau court qu'on nommait alors chape ; un chaperon fait en manière de morion et doublé d'hermine tachetée couvrait sa tête à demi, et ses jambes, serrées dans une espèce de tissu vert tricoté, étaient ornées de bandelettes de velours brodées en or ; un sabre mauresque, suspendu à un baudrier de cuir parsemé de fleurs de lis d'or, tombait à son côté.

Quand les écoliers entrèrent, il était assis et penché vers une des courtisanes qui l'entouraient ; il tenait à la main une coupe d'hypocras.

Le roi des ribauds avait été prévenu de leur visite, car il se prit à dire en les voyant :

— Oh ! morbleu, voilà, si j'ai bon nez, les écoliers de l'Université !

— Vous l'avez dit, maître roi, répondit l'impérator en s'inclinant légèrement devant le monarque burlesque, nous venons, sur l'avis d'un huissier de madame la reine, vous demander un peu de place pour passer la nuit. La nuit est sombre et pluvieuse, et nous ne voudrions quitter Saint-Denis qu'au point du jour.

— Savez-vous, répondit Joseph Gouillou en s'étendant majestueusement sur l'escabeau qui lui servait de trône, que j'ai fait partie dans mon temps des écoliers de l'Université.

— C'est beaucoup d'honneur pour elle, repartit avec un imperturbable sang froid l'impérator, que les grands airs de ce faquin n'étonnaient nullement. Mais, de grâce, seigneur roi, faites-nous donner

(1) Les filles de mauvaise vie qui suivaient la cour étaient ainsi qualifiées *meretrices regiæ*. Sauval, dans son *Histoire de Paris*, assure qu'elles formaient une corporation ; qu'elles avaient pour patronne Sainte-Madeleine, et qu'elles étaient soumises à des réglemens particuliers, même avant que Saint-Louis les eût, par ses *établissemens*, obligées à porter la *ceinture dorée* qui a donné lieu au proverbe.



quelque masure abandonnée, pour que mes compagnons et moi puissions nous reposer jusqu'à l'aube ; la journée a été pour nous laborieuse, et nous sommes exténués de fatigue.

— J'étais dans mon temps un rude écolier, poursuivit Joseph Gouillon ; je me suis plus d'une fois attiré des affaires avec le guet et les hallebardiers du Dauphin. Mais il faut que jeunesse se passe, n'est-il pas vrai ? Aujourd'hui je suis placide comme un évangéliste et débonnaire comme un ermite du Sinaï.

— Vous avez toute l'allure d'un prudent, sage et clément personnage, repartit l'imperator, qui commençait à s'impatienter de la loquacité du ribaud, et c'est pour cela que nous comptons sur vous pour nous désigner un logis, tout mauvais qu'il pourra être.

— Vous chantez toujours la même antienne, mon féal, et il n'y a que pour vous à parler. Pourquoi donc, s'il vous plaît, ne laissez-vous pas aussi solliciter vos camarades ?

— Je suis l'impérator, répondit fièrement l'écolier ; je me nomme Augustin Goujon et j'ai remporté, quoique indigne, trois fois la palme de l'Université (1). Si je parle seul, c'est que j'en ai le droit. A chacun son devoir, à chacun son obéissance et ses services.

— Ah ! vous êtes l'impérator ! s'écria le roi des ribauds ; imperator augustus, imperator magnus, imperator celeberrimus, alleluia ! Mon très honoré jeune homme, moi je suis, comme vous savez, roi des ribauds. De roi à empereur il n'y a que la main. Touchez donc là, mon confrère, et embrassons-nous.

Joseph Gouillon tendit sa main large, velue et épaisse au jeune écolier qui y mit la sienne en souriant dédaigneusement. Le roi des ribauds serra violemment la main du jeune homme, mais Augustin Goujon, qui avait une force musculaire pour le moins aussi développée que celle du roi des ribauds, car, nous l'avons dit, pour être imperator, il fallait unir la force du corps à celle de l'intelligence, Augustin Goujon, de son côté, serra de si bon aloi la main du ribaud que celui-ci tout étonné s'écria :

— Peste ! quel étau, mon cher confrère en couronne ; votre main pourrait sans vergogne redresser la lame d'un cimeterre de Damas, ou arracher d'un seul coup la barbe d'un frère prêcheur.

— Je suis le plus faible de mes six frères, dit l'imperator d'un air modeste.

— C'est donc la famille des Machabées ? reprit le roi des ribauds en présentant sa coupe à l'impérator.

— Je ne bois que de la cervoise, répartit Augustin, et je vous rends grâce de votre courtoisie ; mais dites-moi, je vous en conjure, si nous pouvons, mes compagnons et moi, compter sur un lieu quelconque pour nous reposer ?

— Si vous pouvez y compter ! mais certainement, mon confrère. Il serait beau vraiment que le souverain du Val-d'Amour, que le roi du Champ-Gaillard, que l'argus des Thermes de Julien (2) ne pût pas offrir un hangar et quelques bottes de paille fraîche à ses anciens condisciples, à ces phénix de notre chère et honorable matrone l'Université. Holà ! ajouta-t-il en appelant plusieurs des femmes et des ribauds, allez préparer une bonne litière de foin, de paille et d'herbe fraîche pour ces Messieurs ; allez jusqu'à la grange de l'Abbaye, et demandez au compère Martorel, hérault d'armes de France, s'il veut me céder pour quelques heures une douzaine de places dans son taudis.

Les filles et les ribauds auxquels il s'était adressé partirent, et le roi parla ensuite aux écoliers de l'audience qu'ils avaient obtenue de la reine Isabeau, de la beauté de cette princesse, de l'amour du roi, et enfin des fêtes qu'on préparait dans la capitale pour l'entrée de la jeune épouse royale.

— Paris sera demain un vaste bouquet de fleurs, un vrai paradis, dit l'impérator ; de toutes parts on ne voit que préparatifs et travaux de grande importance !...

— Je le sais, répondit le roi des ribauds, et ces solennités nous couteront cher, je crois ; car on me mande de Paris que chaque maison est taxée pour les frais de cette réception à *trois deniers d'argent*, ce qui est une lourde somme à payer. Au surplus, nous tâcherons de nous exécuter de bonne grâce, car le bonheur du royaume paraît devoir être assuré pour long-temps.

Comme Joseph Gouillon achevait ces paroles, les filles et les ribauds entrèrent pour le prévenir que le hangar et la grange étaient prêts à recevoir les écoliers.

— Je suis fâché de ne point avoir pu vous mettre tous ensemble, messires écoliers, dit Joseph Gouillon ; mais les places sont si étroites partout que force m'a été de vous disséminer.

Les écoliers se séparèrent en deux bandes : la première prit possession du hangar du roi des ribauds ; la seconde, dont fit partie l'impérator, alla se réfugier dans la grange du roi d'armes de France.

Couchés sur la paille, les écoliers commençaient à goûter un repos dont ils avaient grand besoin, quand Jérôme Traquemilin, un de ceux qui étaient demeurés dans le hangar du roi des ribauds, arriva tout essoufflé dans la grange où se trouvaient l'impérator et ses douze compagnons.

— Accourez, accourez, impérator ! s'écria Jérome dont la figure ensanglantée et les vêtemens en désordre annonçaient qu'il avait pris part à un combat, le roi des ribauds nous a trahis ! Des valets, des écuyers, des pages, des serfs de l'abbaye viennent de nous attaquer violemment ; nous avons demandé justice, et à notre cri de merci le roi des ribauds n'a lui-même répondu que par des injures et par des coups. Ses ribauds et ses femmes se sont rués sur nous ; j'accours ici pour vous avertir de ce qui se passe et pour vous conjurer de venir au secours de nos camarades. Au péril de ma vie, j'ai traversé l'espace qui sépare le logis du ribaud de cette grange ; mais, de grâce, venez ! oserions-nous rentrer demain dans Paris sans nos camarades, sans nos frères.

L'impérator ne répondit pas, mais il se leva d'un bond et appela les douze écoliers endormis. Ceux-ci furent bientôt sur pied. Ils s'armèrent à la hâte de tout ce qui leur tomba sous la main et volèrent au secours de leurs camarades.

On ne sait pas tout ce qui se passa dans cette échauffourée nocturne ; ce qui fut avéré, c'est que des deux parts on mit dans l'attaque et dans la défense un acharnement sans exemple, et qu'il fallut l'intervention des hallebardiers de l'hôtel du roi pour mettre fin au carnage et à l'exaspération des combattans.

Le lendemain, à la pointe du jour, dix-sept écoliers seulement, au lieu de vingt-quatre, rentrèrent dans Paris en poussant des cris de rage. Le quartier de l'Université, qu'ils gagnèrent aussitôt au pas de course, fut en un instant couvert de groupes d'écoliers qui s'entretenaient à voix basse. Mais un mot, un mot terrible dans la bouche de cette jeunesse courageuse s'élevait par intervalles au milieu des groupes comme une colonne de flammes. Ce cri, qui devait être bientôt réalisé, était celui de « Vengeance ! »

L'entrée de la reine Isabeau de Bavière, qui eut lieu le 20 juin, à huit heures du matin suspendit ou plutôt endormit pour un instant la fureur des écoliers. Ils se mêlèrent aux fêtes populaires auxquelles ce grand événement donnait lieu et prirent leur part des gâteaux au miel et des cruches d'hydromel et d'hypocras qu'on distribu gratis au cinc-

(1) Chaque année, le jour des Rameaux, le recteur de l'Université décernait une palme à l'écolier le plus sage et le plus laborieux des quatre facultés. De cet usage plein de naïveté viennent sans doute nos distributions de prix. Cette palme était donnée par le recteur, mais décernée réellement par les écoliers qui désignaient entre eux le plus digne et le plus méritant.

(2) La rue de Glatigny, dans la Cité, se nommait autrefois *le Val d'Amour*, à cause des femmes qui l'habitaient. La rue d'Arras, autrefois *rue des Murs*, parce qu'elle se trouvait contre le mur d'enceinte de Philippe-Auguste ; le Champ-Gaillard, les rues Brise-Miche, du Champ-Fleury, du Grand-*Huleu*, du Petit-*Huleu* étaient également, à cette époque, affectées aux mêmes demeures. Le palais des Thermes devenait aussi chaque nuit un as e pour les débauchés.

tière des Saints-Innocens, à la place Maubert, à la porte Baudet, sur le parvis Notre-Dame, et au seuil de la Maison-aux-Piliers (l'Hôtel-de-Ville). Mais à leur air taciturne, à leur maintien sombre et farouche, on eût pu prévoir qu'une sourde vengeance couvait dans toutes ces jeunes têtes, et qu'une étincelle devait suffire pour causer une explosion d'autant plus dangereuse qu'elle était moins attendue.

Cette étincelle tomba en effet.

Sur les dix heures du soir, au moment où les écoliers quittaient le centre de la ville pour remonter dans le quartier escarpé de l'Université, trois des leurs, qui avaient fait partie de la députation envoyée à Saint-Denis et que l'on croyait avoir été tués dans le combat nocturne du logis du roi des ribauds, arrivèrent dans le plus misérable et le plus pitoyable état. Ils étaient presque nus : on les avait dépouillés de leurs capes, de leurs chaperons et de leurs sayes ; leurs corps portait en outre des traces sanglantes des violences et des traitemens barbares dont ils avaient été l'objet. L'un avait une oreille coupée, l'autre la joue percée d'un fer rouge, le troisième le dos dépouillé par les griffes d'un fouet à lanières de fer. Faits prisonniers et renfermés dans un cul-de-basse-fosse qui dépendait de la maison habitée par Joseph Gouillon, ces infortunés avaient profité de la nuit pour s'évader de ce trou infect où ils eussent inévitablement péri de froid et de faim. Ils déclarèrent qu'ils avaient été ainsi traités par l'ordre et le jugement du roi des ribauds, et que les corps de leurs camarades jetés avec eux dans l'oubliette étaient restés privés de sépulture après avoir été outragés de la manière la plus effroyable.

A ce récit que leur déplorable équipage appuyait d'un irrécusable témoignage, un cri de rage s'éleva de la masse compacte et vigoureuse des écoliers. Le mot de vengeance jeté dès le matin par les fugitifs de Saint-Denis retrouva de nouveaux échos. Mais sur le signal de l'empereur, qui éleva son *labarum* (1), cette exaspération tomba comme un brouillard au lever du soleil ; les écoliers se séparèrent et regagnèrent leur logis par groupes de cinq à six. Les cris se transformèrent insensiblement en un murmure confus, assez semblable dans le lointain aux clapotemens de la marée quand elle se retire des sables du rivage. Bientôt ces murmures même cessèrent tout-à-fait, et le mont Saint-Hilaire, le plateau Saint-Michel, la rue Saint-Jacques se trouvèrent plongés dans l'ombre et le silence ; seulement de temps à autre on voyait passer des hommes agiles comme des faons qui, s'arrêtant aux portes des logis des écoliers, frappaient légèrement à la verrière, et prononçaient ces mots à voix basse :

— Demain, à l'aube, à la vallée de Misère! (2)

Le peuple de Paris, les magistrats de la Cité et le Parlement lui-même avaient été trop préoccupés de la cérémonie du jour, cérémonie, il faut le dire, mémorable et sans exemple dans les fastes de la ville, pour s'apercevoir de l'orage qui grondait depuis les hauteurs du mont Saint-Hilaire et l'abbaye de Sainte-Geneviève jusqu'à l'hôtel du comte de Sancerre et au logis des dames de Beaujeu (3), rue de l'Hirondelle et rue Mâcon, limites redoutées du quartier de l'Université. Mais le soleil du lendemain 21 juin 1389 vint leur apprendre que ces cris sourds qu'ils avaient entendus, ces rumeurs qui avaient glissé sur les eaux de la Bièvre et de la Seine pour venir mourir sous les voûtes de la Maison-aux-Piliers, n'étaient point des manifestations d'allégresse, mais bien des promesses de mort, des menaces de pillage et d'incendie, des accens de haine et de vengeance implacable.

Aux premières lueurs du jour, une troupe considérable d'écoliers se précipitait dans une vaste maison de la rue de la Kalande, en la Cité, brisait les meubles et les vitraux, abattait les murs, tuait les animaux domestiques, se portait aux plus coupables excès envers les femmes et les filles, saccageait tout, depuis les caves jusqu'aux greniers, et achevait cette œuvre de destruction en livrant aux flammes les débris amoncelés des buffets splendides, des huches, des tables, des escabeaux sculptés et des draperies de velours, de brocard et de soie. Cette maison était celle du roi des ribauds.

Pendant que cette troupe furieuse, qui se montait environ à six cents, accomplissait cet acte de représailles au milieu de Paris, une autre troupe, de plus de quatre mille jeunes gens, ayant l'imperator à sa tête, se dirigeait de la vallée de Misère à la pleine des Muriglotes (appelée depuis le Petit et le Grand Pré aux Clercs). C'était là qu'étaient situés le manoir, la métairie et les propriétés rurales de Joseph Gouillon qui, pour le moment, s'y trouvait lui-même avec sa femme et ses enfans. Le roi des ribauds était venu s'installer depuis la veille dans son logis des champs pour se reposer des fatigues du voyage et des fêtes où il avait été forcé d'assister.

En voyant gravir les pentes escarpées qui séparaient son héritage du domaine de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés par un essaim noir, serré, et s'avançant toujours dans un silence menaçant, le roi des ribauds, que des serviteurs et des familiers avertissaient d'ailleurs simultanément, ne douta pas du péril que lui et les siens allaient courir. Mais, en homme de cœur, il prit son parti sur-le-champ; après avoir rassuré sa femme, ses enfans, et les avoir mis en lieu sûr, il dépêcha un exprès à la tour du Louvre et au chevalier du guet pour implorer du secours; puis, à la tête de ses ribauds et de ses serviteurs, il se prépara à opposer une vive résistance à ceux qui venaient l'assiéger. Les portes du manoir furent barricadées, il distribua des armes, et, tandis que les hommes s'emparaient de toutes les arbalètes, de tous les engins de guerre qu'il possédait, les filles faisaient bouillir dans d'énormes chaudières de la poix, du suif, des graisses d'animaux, pour être jetées brûlantes sur la tête des assiégeans.

Mais ces apprêts belliqueux ne produisirent pas le moindre effroi sur l'esprit des écoliers animés par le sentiment de la vengeance. Au bout de quelques instans, malgré une grêle de pierres et de flèches, malgré les flots enflammés de suif et de poix bouillante que les ribauds lançaient sur eux avec autant de précision que d'adresse, ils pénétrèrent de toutes parts dans le manoir, escaladèrent les terrasses et plantèrent le *labarum* sur le donjon du castel.

Plus de quatre-vingts écoliers trouvèrent la mort dans l'affreuse mêlée qui s'engagea et où il n'y avait ni merci ni quartier à espérer. D'autre part, plus de quarante ribauds, trente femme, soixante serviteurs ou villageois furent égorgés; le château fut pillé et brûlé, les champs ravagés, les vignes et les arbres arrachés. Joseph Gouillon, criblé de blessures, demeuré presque seul, allait être sacrifié à son tour lorsque l'imperator des écoliers arriva au moment comme un sanglier aux abois. Acculé contre l'angle d'une poterne il exhalait ses derniers blasphèmes et ses dernières forces.

— Ne le tuez pas! ne le tuez pas! s'écria d'une voix forte l'imperator; ne vous souvenez-vous pas qu'il a dit hier que de roi à empereur il n'y avait que la main. C'est à moi, à moi seul qu'appartient le droit de le punir.

—Joseph Gouillon, poursuivit l'écolier, roi des ribauds, tu as trahi indignement les lois de l'hospitalité, tu as été lâche et cruel, hypocrite et fourbe, scélérat et menteur. Il ne tiendrait qu'à moi de te faire expier par une mort cruelle l'agonie exécrable, les traitemens infâmes que tu as fait éprouver à nos frères. Je veux bien te faire grâce de la vie cepen-

(1) A l'exemple des empereurs chrétiens, l'imperator avait une enseigne qu'on appelait *labarum*. Cette enseigne ou drapeau qu'on portait devant lui, servait à faire connaître ses volontés souveraines, soit en s'inclinant, soit en s'élevant, soit en restant au repos. Le labarum des écoliers exista jusqu'au seizième siècle.

(2) La vallée de Misère, ainsi nommée à cause de fréquentes inondations de la Seine, existait où s'éleva plus tard le couvent des Augustins, et où se trouve aujourd'hui le marché à la volaille qui conserve le nom de la Vallée.

(3) Les dames de Beaujeu étaient une réunion de femmes, fondée par la reine Blanche, qui tenaient un hospice pour les pauvres femmes en couches.

dant; mais pour te punir d'avoir osé mettre ta main sacrilége dans celle d'un fils de l'Université, pour te punir d'avoir donné le signal du supplice de nos frères de cette même main sacrilége, je vais te la marquer d'un sceau qui ne s'effacera jamais.

Aussitôt, et sur l'ordre de l'impérator, douze vigoureux écoliers se jetèrent sur le roi des ribauds, le saisirent, l'entraînèrent contre un arbre, et là, lui tenant la main droite élevée et appuyée contre l'écorce, ils lui enfoncèrent dans cette main un énorme clou qui fut aussitôt rivé de l'autre côté de l'arbre justicier. L'impérator fit mettre en même temps cet écriteau au dessus de l'arbre :

« Ainsi les écoliers de l'Université de Paris punissent les traîtres et les perfides. »

III

Cette expédition terminée, les écoliers enterrèrent les corps de leurs camarades tués pendant l'action, puis ils vinrent siffler et couvrir de huées Joseph Gouillon, que le sang qui jaillissait de sa blessure rendait méconnaissable. Ils se hâtèrent ensuite de quitter ce lieu de meurtre et de désolation, le laissant seul au milieu des ruines fumantes.

Il était temps : le chevalier du guet arrivait avec ses archers, et les arbalétriers de la tour du Louvre, sous le commandement du capitaine Philippe de Clairvaux, avançaient tambour battant, enseignes déployées, vers le théâtre du désordre.

Quand ils parurent ils ne trouvèrent que des cadavres, des ruines, et le malheureux Joseph Gouillon se débattant dans les convulsions de la souffrance la plus atroce. Plus il cherchait à dégager sa main retenue par un invincible lien, plus il agrandissait ses blessures et augmentait ses angoisses. Les cris de sa femme et de ses enfans, dont le retentissement l'avertissait que les flammes gagnaient déjà le réduit secret où il les avait cachés, rendaient encore son agonie plus effroyable. On abattit l'arbre pour le délivrer, et tout pantelant il vola avec les archers et les gardes de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qui à la vue du renfort s'étaient enfin décidés à sortir de leurs murailles, au secours de sa famille qu'il sauva.

Les écoliers s'étaient essaimés comme des abeilles; malgré les recherches les plus actives on n'en retrouva pas un seul: ils avaient disparu pour ainsi dire par enchantement.

Cependant le Parlement, instruit de ces scènes déplorables, s'était assemblé. Il avait ordonné une enquête immédiate et une instruction criminelle et par provision avait décrété de prise de corps Augustus Goujon (1), impérator des écoliers, ainsi que les vingt-quatre jeunes gens, *morts ou vifs*, qui avaient fait partie de la députation de Saint-Denis. L'appréhension au corps était étendue sur tous ceux qui avaient été ou seraient reconnus pour avoir été les instigateurs et les fauteurs des bris, incendies, pillages et meurtres de la rue de la Kalende et du château, prés et dépendances des Muriglottes; tout écolier armé et voyageant dans les rues et places publiques avec bâton ou fronde (1) devait être saisi et emprisonné; défense était faite aux écoliers de s'attrouper et de se rassembler, ni dans leur logis ni au dehors, au nombre de plus de six. Enfin injonction au recteur, aux principaux des colléges et aux professeurs de diverses facultés de comparaître en personne, et *sans délai*, devant la Cour de Parlement assemblée extraordinairement, à l'effet de donner des explications sur ce qui s'était passé depuis deux jours, et d'y être *vilupérés* et *admonestés* s'il y avait lieu.

Le recteur et les professeurs répondirent à ce manifeste, qui heurtait si violemment les immunités et priviléges de l'Université et qui décelait, par les termes peu respectueux qu'on y employait, l'âcre rancune du Parlement, en donnant l'ordre de fermer les classes indistinctement (2), et en enjoignant aux écoliers de ne prendre part directement ou indirectement aux réjouissances publiques qui continuaient d'avoir lieu dans Paris (3), et de rester enfermés en leurs logis jusqu'à ce que la justice du roi et du Parlement fût parfaitement éclairée sur les causes des désordres et catastrophes qui avaient eu lieu. Les écoliers obéirent aux ordres du recteur et restèrent cois sur le haut des montagnes qu'ils occupaient au midi de Paris : c'était un nouveau mont Aventin; mais ils se préparèrent à une vigoureuse défense dans le cas où les sergens du Parlement et les estafiers du prévôt de Paris voudraient mettre à exécution les arrêts rendus contre eux. Chaque écolier se munit de pierres et de couteaux, et les hôteliers et marchands dont l'existence était en quelque sorte attachée au sort des écoles, se prêtèrent volontiers à leur fournir des armes et à leur promettre même au besoin une coopération active.

L'Université d'ailleurs avait dans cette circonstance les sympathies générales du peuple. On détestait, on méprisait les ribauds, qui, dans les chevauchées royales, pressaient le peuple et se faisaient une espèce de joie de commettre les dégâts les plus intolérables; on ajoutait qu'ils excitaient à la débauche les jeunes filles, et que le rapt même leur était familier. Il n'en fallait pas tant pour être honni et vilipendé par le populaire, toujours partisan, même lorsqu'il s'en écarte le plus, des principes de morale et de religion. Par une heureuse coïncidence, le prévôt de Paris, personnage alors très influent, avait eu un de ses neveux fustigé et maltraité à Saint-Denis par ordre du roi des ribauds. Ce jeune homme, écolier en théologie, et l'un des élèves les plus distingués de l'Université, était mort de saisissement et de honte, quelques heures après son évasion. D'un autre côté, les prédicateurs, presque tous attachés à la maison de Sorbonne, et affiliés par conséquent à l'Université, tout en regrettant dans leurs sermons les malheurs occasionnés par cette rixe déplorable, n'hésitaient pas à rejeter tout le blâme de ces massacres sur les ribauds, en les traitant d'excommuniés, de trafiquans de chair humaine et de soupiraux d'enfer. Parmi ces prêtres enflammés d'un zèle honorable pour l'Université, on remarqua les curés de Saint-Germain-l'Auxerrois, de Saint-Bathélemy, de Saint-Jacques, de Notre-Dame, et plusieurs prédicateurs des ordres religieux.

(1) Augustus Goujon, l'impérator, pour se soustraire aux poursuites du Parlement, se réfugia dans une des îles de la Seine qu'on appelait alors l'île aux Ormes, et qu'on nomme aujourd'hui l'île des Cygnes. Il y demeura, au milieu de bien des périls, pendant l'espace de trente-cinq jours, obligé de se se cacher dans un trou creusé en terre toutes les fois que les serfs de l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, auquel cette île appartenait, venaient y quérir du bois ou du feuillage pour les chambres abbatiales (les feuilles d'arbre étaient alors un luxe dans les appartemens, et ce luxe dura jusqu'à la fin du seizième siècle). Quelques camarades venaient en bateau lui apporter des provisions; mais les écoliers étaient surveillés et toutes leurs démarches étaient épiées. Ce secours lui manqua bientôt: il vécut alors de petits poissons qu'il péchait la nuit avec son chaperon. La rivière de Seine était alors si poissonneuse, qu'il prenait des milliers d'un petit poisson nommé alors *prilles* et qu'il mangeait cru. Par reconnaissance, et pour souvenir du salut de leur impérator, les écoliers appelèrent *goujons* ces petits poissons, et le nom leur est resté. (*Histoire des heurs et malheurs des écoliers de l'Université de Paris*, par Hugues-le-Mahoin. — Manuscrit 1479.)

(1) Les écoliers de l'Université de Paris étaient aussi adroits à la fronde que les enfans des îles Baléares, si célèbres dans l'antiquité. Un certain Honoré Pervillain, écolier de Paris, tua, dit un de nos vieux annalistes, trois corbeaux, *l'un après l'autre*, que l'on avait perchés tout exprès à l'angle nord de la tour gauche de Notre-Dame, et cela, non avec flèches ni dards, mais avec fronde et pierre même. Ce jeune écolier était placé sur le parvis où la foule le *mijotait* et le caressait, ravie de ce plaisant exercice et de cette adresse merveilleuse.

(2) Ordinairement les classes de théologie étaient hors du droit commun; mais dans cette circonstance tous les cours sans exception furent suspendus.

(3) Les fêtes pour l'entrée de la reine Isabeau durèrent onze jours. Le premier président de la Cour des comptes, le prévôt des marchands, la confrérie des bateliers de Paris et des buandières (confrérie fort riche, puisqu'elle possédait vingt maisons sur le bord de la rivière de Bièvre), offrirent ensuite des fêtes qui furent toutes de la plus grande somptuosité.

Le recteur n'obéit point aux injonctions du Parlement, mais il informa sur les faits, de concert avec les juges de l'officialité, juges naturels des écoliers de l'Université d'après leurs priviléges; il apporta du reste dans cette procédure toute l'exactitude et le scrupule que la gravité des faits méritait.

Soutenu dans la lutte qu'il allait engager avec le Parlement par le clergé, par le prévôt de Paris, par l'évêque, par l'officialité, par quelques grands seigneurs de la cour et par le peuple, le recteur se posa en narrateur inflexible des faits, en père irrité mais équitable, en juge rigoureux mais plein de pitié. Il adressa au roi, au Parlement, un récit fidèle de tout ce qui s'était passé à Saint-Denis, et, sans chercher à justifier et à atténuer les affreuses représailles des écoliers, il prouva victorieusement avec des témoignages rendus la plupart par des hommes d'une sagesse et d'une moralité reconnues, le grand queulx de France et le chambellan de la reine entre autres, que les premiers et les plus grands torts étaient du côté du roi des ribauds et de *ses adhérens*, qui avaient violé dans la personne de ces jeunes gens toutes les lois de la charité chrétienne et de la justice.

Le recteur et les juges de l'officialité adressèrent leur rapport au roi, et ce rapport, qui a été conservé, est écrit dans un latin assez pur; il peut être considéré comme offrant dans l'enchaînement des faits et des idées, dans la déduction des événemens et dans leur appréciation, un ordre, une lucidité, une intelligence des affaires criminelles qu'on ne trouve pas toujours dans les *Olim* non plus que dans les écritures du Parlement et des officiers du parquet.

« Nous sommes, sire, disent-ils en terminant, pénétrés de douleur des sinistres événemens d'une journée qui ne devait être consacrée qu'à la concorde et à la paix. Mais, Sire, ce qui nous soulage et nous console, c'est que votre clémence royale ne sera pas au dessous de votre puissance. Les écoliers de l'Université sont bien coupables, sans doute, et ont fait un bien grand oubli de l'axiome évangélique qui ordonne le pardon des injures; mais daignez, Sire, vous rappeler que ces jeunes hommes, mus par l'amour qu'ils portent à votre glorieuse majesté et à son auguste épouse, se sont rendus à Saint-Denis dans l'unique but de déposer aux pieds de votre royale épousée les fleurs de leur éloquence et de leur esprit. Considérez qu'au lieu de trouver aide et protection sous le pavillon royal, ils y ont été indignement traités *par les yeux, par les oreilles et par le cœur*. L'homme dont notre bouche se refuse à désigner ici les fonctions a oublié ce qu'il devait à la religion, à votre majesté, à l'humanité elle-même. Il a, sous l'ombre d'une hospitalité perfide, voulu corrompre le cœur et l'âme des sujets les plus excellentins de l'Université, de jeunes gens qui doivent devenir un jour la gloire et l'ornement de la patrie comme les serviteurs les plus utiles du trône et de notre mère sainte, l'Église.

« Certes, Sire, la vengeance que ces jeunes écoliers ont tirée des mauvais traitemens, jugemens iniques et meurtres dont leurs camarades avaient été les victimes, est détestable, affreuse, hors des lois de la raison et de l'humanité, nous l'avouons ici, et nous le regrettons dans toute la sincérité de notre cœur; mais ces jeunes hommes sont de race libre, ils sont nobles la plupart de naissance, et tous nobles d'intelligence et de cœur; faites la part, Sire, de ces délicats sentimens d'honneur qui résident dans toute la nation et particulièrement dans l'âme des écoliers de l'Université, et remettez-leur des péchés qu'ils déplorent aujourd'hui. Songez, Sire, qu'ils n'ont point été les agresseurs, qu'ils n'ont point été les perfides, que leur crime découle d'une excessive tendresse pour leur mère l'Université, la fille aînée des rois vos prédécesseurs et la vôtre. Songez aussi que plus de cent écoliers, la fleur de nos écoles et l'espérance de la patrie, ont péri dans ces funestes combats, et qu'il ne reste à leurs parens en pleurs, et à l'Université en deuil, que le souvenir douloureux de leurs bonnes qualités et de leur amour. Epargnez, Sire, le châtiment à tant d'esprits égarés, à tant de têtes coupables, qui puiseront dans cet acte de miséricorde de nouveaux motifs pour vous aimer, vous servir et vous défendre, s'il en était besoin un jour. »

Cette requête de l'officialité et de l'Université, lue à l'hôtel de Saint-Paul dans le conseil du roi, produisit l'effet sur lequel on comptait. Les plus graves conseillers de Charles VI opinèrent que le roi des ribauds, malgré sa juridiction, dont ceux qui le soutenaient, notamment l'évêque de Senlis et le comte de Montfort, faisaient grand bruit, avait outrepassé ses pouvoirs de juge, et s'était comporté envers les écoliers d'une manière indigne et sacrilége, et permettant à ses ribauds de troubler outrageusement une hospitalité qu'il avait librement accordée; qu'il avait forfait en leur déniant justice, et enfin en les faisant punir comme les derniers des vagabonds, avec toutes sortes d'opprobres et d'ignominie. Le prévôt de Paris et les familles puissantes des écoliers qui avaient été tués parlèrent en même temps de se porter parties civiles, si la procédure suivait son cours régulier. Le roi et son conseil, pour épargner ces poursuites qui n'auraient fait qu'envenimer les haines, ordonna au Parlement de suspendre la procédure; il intima d'un autre côté au roi des ribauds l'ordre d'être à l'avenir plus circonspect et plus respectueux envers les écoliers de l'Université, avec défense désormais d'arrêter, de juger et de punir « nulle personne, si ce n'est les gens s'ébattant avec les femmes suivant la Cour, et illec fautif sous quelque prétexte. » Le roi Charles, en outre, attribua par la même décision au prévôt de la prévôté de l'hôtel une partie des priviléges, droits et prérogatives du roi des ribauds, circonscrivant l'autorité de celui-ci dans un cercle étroit qu'il ne pouvait dépasser sous peine d'amende et de punition corporelle. Ainsi s'éclipsa la grandeur de cette charge, qui ne fut bientôt plus regardée que comme un poste fort lucratif, mais fort obscène et fort vil.

Le roi, à la prière de la jeune reine Isabeau, voulut bien déclarer au recteur et aux dignitaires de l'Université qui se transportèrent à l'hôtel Saint-Paul, qu'il oubliait ce qui s'était passé: seulement il tint à ce que douze écoliers choisis parmi les meneurs fussent enfermés depuis les fêtes de la Pentecôte jusqu'au premier dimanche de l'Avent, dans la prison de l'Officialité, au pain et à l'eau, pour expier par une pénitence salutaire tous les maux qu'ils avaient causés et les meurtres qui avaient été commis. Ce qui fut exécuté.

Charles VI, pour dédommager le roi des ribauds du sac de sa maison de Paris, de l'incendie et des dégâts de ses propriétés hors des murs, lui alloua une rente de vingt-cinq sous parisis, à prendre sur le marché aux poissons de Paris (1). Il lui donna en outre le droit de pêche de Neuilly et de la célèbre ville de Poissy (2), qui pouvait se monter à trente carolus d'or par année. Avant de réparer la fortune de cet homme, ou plutôt de sa famille, Charles VI et son conseil l'avaient condamné à un emprisonnement de trois mois dans la prison du Temple (3), et l'avaient en outre forcé à fonder une messe à perpétuité à l'église de Saint-Barthélemy, pour le repos des âmes de ceux que son outrecuidance et sa vanité avaient fait égorger tant à Saint-Denis qu'à Paris.

Cette déplorable querelle se termina ainsi, grâce à la sagesse de Charles VI, à la clémence d'Isabeau, qui ne se pardonnait pas de n'avoir point fait assez d'attention à l'accueil qu'elle désirait faire faire aux écoliers; grâce surtout à la modération du conseil privé. Dans cette circonstance la haine que le Parlement portait à l'Université se manifesta tout entière, et il fallut l'autorité d'un roi jeune et sollicité par une nouvelle épousée pour arrêter les arrêts fulminans, les procédures violentes de cette compagnie illustre, mais aveuglée souvent par les préjugés. Si le jeune roi n'avait pas audacieusement coupé court à ce

(1) De là sans doute est venue l'origine de certaine appellation triviale. Les ribauds, sujets du roi, étaient les collecteurs ordinaires de cet impôt, qui prit fin en 1540, époque où la ville se l'attribua.

(2) Urbs piscis, *Poissy* par corruption. Cette ville doit son nom à un poisson monstrueux qu'on pêcha sur ses bords sous le règne de Charles-le-Chauve. La pêche était florissante alors sur cette partie de la Seine. Il est assez singulier que la célébrité de la viande de boucherie ait remplacé pour Poissy celle du poisson de rivière.

(3) Le château du Temple, depuis l'abolition de l'ordre sous Philippe-le-Bel, servait de prison aux dignitaires et officiers de la couronne.

procès, peut-être la tranquillité du royaume et la paix de la capitale eussent-elles été long-temps troublées.

Les politiques de la cour de Charles VI pensèrent, avec quelque raison sans doute, que l'évêque de Senlis n'avait pas été étranger à tout ce grave conflit, et que la réception des écoliers par le roi des ribauds à Saint-Denis avait été une vengeance exercée par le dignitaire ecclésiastique en représailles des plaisanteries acérées de l'impérator. Nous ne chercherons pas ici à résoudre le problème, mais nous ferons remarquer que l'évêque de Senlis, devenu archevêque de Tours, se retrouva plus tard dans les splendides appartemens de l'hôtel Saint-Paul côte à côte avec celui qu'il avait voulu avilir ou assassiner. Augustus Goujon, impérator des écoliers en 1389, devint en 1406 président de la chambre des comptes, et rendit, par ses conseils, par sa haute sagesse, par sa fermeté surtout et sa prudence, de grands services à Charles VI, et il ne tint pas à lui que le monarque ne se rendît le seul administrateur des affaires de l'État sous la direction d'un conseil suprême de gouvernement d'où eussent été exclus les ducs de Bourgogne et d'Orléans (1).

Cette combinaison politique fut rejetée; mais telle était la vertu du magistrat qui l'avait proposée, qu'aucun des deux princes qu'elle menaçait ne lui en conserva de ressentiment. Augustus Goujon ne mourut qu'en 1456, après avoir eu la satisfaction de voir les Anglais chassés de la France, où ils étaient entrés, comme toujours, à la faveur de nos dissensions civiles.

Quant à Joseph Gouillon, roi des ribauds, il mourut en 1390 dans un âge avancé, plein de jours et de richesses, et fut enterré dans l'église de Saint-Landry. On lisait encore à la fin du siècle dernier, sur son épitaphe : *Hic jacet ribaldoncus rex, vir prudens et illustrissimus.* Il laissa une nombreuse postérité, et ses enfans mâles entrèrent presque tous dans le Parlement, où plusieurs se firent remarquer par leurs lumières et leurs vertus.

H. R.
(Gazette des Tribunaux)

L'EXPIATION.

I

Le jour de la fête de Saint-Jean-Baptiste, à Rome, et sous le pontificat de Sixte-Quint, deux hommes se tenaient à l'écart sur la placeRavena et paraissaient discourir avec vivacite. L'un d'eux, quoique enveloppé dans un long manteau et coiffé d'un chapeau à larges bords, faisait pressentir un jeune et élégant cavalier ou quelque bourgeois italien de bonne maison ; l'autre, vêtu d'une simple casaque de drap rouge, d'un haut-de-chausses de même étoffe, et la tête couverte d'une petite calotte brune, semblait être de basse condition.

En effet, le premier, du nom de Luigi d'Albenga, appartenait à une des meilleures familles de Rome et exerçait la noble profession d'avocat ; le second était Grégorio Borgnetti, vieux et fidèle serviteur de la maison d'Albenga.

(1) Charles VI étant devenu fou, les ducs de Bourgogne et d'Orléans se disputèrent, comme on sait, le droit de gouverner l'État. Cette fatale mésintelligence causa tous les malheurs du royaume. Le duc d'Orléans fut assassiné par Jean-Sans-Peur, et les deux factions rivales, en se déchirant mutuellement, facilitèrent aux Anglais l'entrée de la France. La malheureuse bataille d'Azincourt, perdue le 27 octobre 1415, acheva de tout ruiner. L'avis donné par le sage président Augustus Goujon aurait prévenu ces calamités, puisque des délégués nommés par les provinces devaient être seuls chargés du salut de l'État. Pour un magistrat du quinzième siècle, c'était assurément une idée *très avancée*, comme on dirait aujourd'hui. L'ex-impérator des écoliers avait deviné le gouvernement représentatif.

On était encore au matin, et la place se trouvait presque déserte : mais les deux individus que nous venons de dépeindre, fixés toujours au même endroit, virent enfin se succéder plusieurs passans et promeneurs. Aussitôt le vieux Grégorio, qui n'avait cessé de témoigner l'intention d'entraîner loin de là son jeune maître, fit de nouvelles et plus pressantes tentatives auxquelles Luigi résista comme auparavant.

« Maître, disait Grégorio, songez à ce que vous allez faire...

— J'y songe depuis deux ans, répliqua Luigi.

— Mais vous allez vous rendre coupable d'une mortelle offense, vous allez vous couvrir d'infamie ; vous allez adresser à des gens justement considérés, une sanglante insulte.

— Je te répète, Grégorio, que j'ai bien réfléchi... Je ne regarde aucunement l'action que je vais commettre comme injurieuse et offensante... Cesse donc de m'adresser des représentations inutiles, et laisse moi seul... je le veux !

— Si, au moins, mon bon maître, vous hasardiez encore quelques demandes, quelques supplications...

— Non, plus de prières, plus de bassesses... Ma famille vaut celle des Carioli... Ma fortune est égale à celle des premières maisons romaines... Il faut que je me venge de leur refus, que je punisse leurs dédains... Lucrezia sera ma femme... Je l'ai juré !

— Au nom de Dieu ! mon jeune maître, veuillez me suivre.

— Laisse-moi, te dis-je... Les cloches de l'église voisine résonnent ; la signora Lucrezia Carioli va traverser cette place pour se rendre selon son habitude à la messe dite par Sa Sainteté... Voici le moment que j'ai appelé de tous mes vœux, que j'ai bien des fois envisagé comme impossible. Laisse-moi, Grégorio, laisse-moi !

— Signor Luigi, je retourne chez votre père... que faudra-t-il lui dire ?

— Tu lui diras la vérité.

— Signor d'Albenga, que votre amour insensé ne fasse pas votre malheur et celui de tous vos parens !... Que Dieu pardonne à votre aveuglement, à votre folie ! »

Le vieux serviteur s'éloigna en pleurant ; le jeune homme resta seul.

II

Luigi d'Albenga, débarrassé de son serviteur, se retira dans un angle de maison, de manière à éviter l'attention de quelques promeneurs qui semblaient se demander ce que faisait, sur cette place et à pareille heure, un homme, dont le visage était caché sous un large chapeau et le corps entortillé dans une longue cape à l'espagnole. Au mouvement que fit Luigi, quelques uns s'éloignèrent sans faire plus attention à lui ; d'autres présumant avec raison des motifs sérieux à un homme qui évitait ainsi les regards, continuèrent à observer et à parcourir la place en tous sens. Ils n'attendirent pas long-temps le résultat de leurs observations; au dernier coup de cloche de l'église voisine, deux femmes parurent et débouchèrent sur la place Ravena. L'une était une jeune fille voilée et vêtue très élégamment à la façon d'une noble et riche damoiselle de l'époque ; l'autre, qui paraissait être sa mère, couverte qu'elle était d'une mante dorée et brodée, la suivait à peu de distance. Ces deux femmes marchaient avec lenteur et recevaient de temps à autre les saluts des passans; elles étaient arrivées au milieu de la place et avançaient alors avec plus de vivacité.

A ce moment notre jeune cavalier quitta sa retraite, marcha droit à la rencontre des deux femmes, et, arrivé devant la jeune fille... au regard de tous, il l'arrêta d'une main... de l'autre il leva son voile et la baisa au visage malgré sa résistance et les cris de celle qui l'accompagnait.

Les passans et les curieux accoururent. En un instant, la place fut envahie par la foule.

— Oh! Luigi, Luigi, s'écria douloureusement la jeune fille, qu'avez-vous fait ?

— En agissant ainsi, Lucrézia, je n'ai songé qu'à notre amour... Je

suis certain maintenant qu'on ne me refusera plus la main d'une fille que je viens de déshonorer publiquement.

Les assistans restèrent étonnés ; la jeune fille, toute émue et le visage couvert de rougeur, rabaissa son voile et continua son chemin : la femme qui la suivait se mit à marcher à côté d'elle, non sans pousser encore des plaintes et de sourdes imprécations.—Luigi d'Albenga, dont la tête était découverte et dont le manteau voltigeait loin de ses épaules, quitta lentement la place Ravena par le côté opposé à l'église où l'on célebrait en ce moment la solennité du jour.

III

Après l'insulte qu'il avait faite à l'héritière de la noble famille des Carioli, d'Albenga se crut assuré du succès et s'applaudit de son action hardie. Les parens de Lucrezia voulurent demander justice au pape ; mais les d'Albenga étaient alliés aux Colonna, puissante maison de Rome, et l'on finit par gagner les principaux membres de la famille Carioli, par étouffer même les plaintes du père et de la mère. Une entrevue fut ménagée entre les deux amans, et Luigi obtint fort aisément son pardon de la belle Lucrezia. Leur mariage fut arrêté et bientôt après célébré avec pompe. Les époux ne cachaient à personne leur bonheur ; tous deux recevaient les félicitations de leurs amis et alliés....... Et enfin vint le moment du festin nuptial auquel assistèrent Luigi et Lucrezia, la joie au front, le sourire sur les lèvres, entourés de tout ce qu'il y avait de noble, de riche et de distingué dans la cité romaine. Le peuple était admis à circuler autour de la table et mêlait son admiration naïve aux plaisirs de la fête.

Tout alla bien jusque-là..... Mais au moment où les convives se préparaient à quitter la table du festin et à passer dans la salle du bal, richement ornée et étincelante de lumières, une cohorte de sbires parut, précédée d'un officier des gardes de Sa Sainteté. Tout le monde se leva en tumulte, les visages devinrent pâles. L'officier s'avança et appela à haute voix le signor Luigi ; celui-ci se dressa au bout de la table et demanda ce qu'on lui voulait. Alors, au milieu d'un profond silence, l'officier se dirigea vers l'époux, lui posa la main sur l'épaule, et dit :

— Au nom de monseigneur le gouverneur de Rome, Luigi d'Albenga je vous arrête et je vous somme de me suivre !

On connaissait la rigueur et la volonté implacable du pape régnant ; les assistans restèrent consternés, et Luigi suivit l'officier sans prononcer une parole.

Lucrezia s'était évanouie ; sa mère et ses femmes s'empressèrent silencieusement autour d'elle. En un instant la salle se trouva vide.

IV

Le lendemain Rome entière apprit cet événement ; on sut aussi que Luigi d'Albenga était emprisonné au château Saint-Ange. Les parens des deux époux s'adressèrent au gouverneur, qui leur répondit que le pape lui-même leur rendrait raison.

Au jour fixé pour leur réception, le vieux père de Luigi, le signor Carioli, suivis de leurs femmes et de Lucrezia, étaient dans la salle de justice papale. Sixte-Quint parut : tous se prosternèrent à ses pieds, lui demandèrent pardon pour le coupable, et représentèrent humblement que le mariage avait réparé l'honneur de leur fille.

—Sixte-Quint prit place sur son trône, et s'adressant d'une voix grave aux supplians :

— Vous-êtes donc satisfaits ? leur dit-il.

— Nous le sommes, très Saint-Père.

— C'est bien ; il faut savoir maintenant si la justice est satisfaite aussi...

Puis se tournant vers le gouverneur, assis à sa droite, Sixte continua :

— Vous qui représentez la justice êtes-vous satisfait ?

— Non, répondit le gouverneur ; non, car la justice n'est point dédommagée du mépris qu'un jeune fou a témoigné pour la morale publique en faisant violence à une jeune fille. — Je demande réparation du crime ?

— Poursuivez-le donc, s'écria le Pape d'une voix tonnante, jusqu'à ce que la justice soit satisfaite. Certes ! si l'honneur des femmes n'est plus en sûreté dans les rues de notre capitale, il ne le sera bientôt plus dans les maisons. Qu'on marie les coupables, et bientôt il n'est point d'homme qui ne puisse à son gré choisir parmi les dames romaines !

Ce disant, le Pape fit signe aux supplians de se retirer et demeura seul avec le gouverneur.

V

Le 9 juillet, c'est-à-dire moins de quinze jours après l'attentat commis sur la place Ravena, Luigi d'Albenga fut attaché au poteau sur le lieu même où l'insulte avait été faite, puis envoyé aux galères.

JOANNY AUGIER.

(*Audience*).

LE DJEHAD.

OU GUERRE SAINTE DES MUSULMANS.

Le Djehad signifie la guerre contre les infidèles, guerre de propagande et d'envahissement ; les fondateurs de l'islamisme voulurent d'abord que les véritables croyans fissent un effort énergique et permanent pour amener tous les hommes à leur croyance. Les appels à la guerre, à la conquête, occupent dans le Koran une place considérable. L'histoire nous dit tout ce que les prédications des premiers sectateurs du prophète firent de prodigieux, au nom de leur religion ; ils étaient inspirés par le fanatisme. Après avoir conquis le pays d'Orient, le torrent se répandit dans le nord de l'Afrique : c'est là surtout que le Djehad agit avec puissance et accéléra la marche triomphante de l'islamisme. Aussi la conquête, commencée sur l'appel même des populations limitrophes de l'Égypte, était-elle consommée l'an 87 de l'hégire (an 706 du christianisme). Presque immédiatement, en 710, avait lieu l'entrée des Arabes en Espagne, et dès l'année suivante, Moussa-Ben-Nosaïr pénétrait en France. Mais là s'arrêta le mouvement d'invasion qui emportait les Arabes à l'islamisme d'Orient en Occident. La bataille de Poitiers, remportée sur eux par Charles-Martel, en 732, leur apprit que le temps de leurs victoires faciles était passé.

La guerre sacrée est déclarée, par le Koran, obligatoire pour tous les musulmans. Seulement, si, à l'appel de l'imam, un nombre suffisant de fidèles a répondu, le reste des musulmans est dégagé de l'obligation qui pesait sur tous. Dans le cas d'appel général, les seules exceptions admises sont en faveur des femmes, des enfans, des esclaves et des infirmes. L'esclave ne peut combattre sans l'autorisation de son maître, la femme sans celle du mari ; il n'y a d'exception que lorsque le danger est grand, par exemple, lorsqu'il y a irruption de l'ennemi ; cependant en Algérie, on n'a jamais vu de femme combattre.

Enrôlé au service de Dieu, le musulman n'a droit à aucune rémunération ; son service est l'acquittement d'une dette et l'accomplissement d'une prescription religieuse. En cas de mauvaise volonté, l'imam peut user de contrainte. Mahomet prenait les armes et les chevaux de ceux qui restaient dans leurs foyers, et les donnait aux guerriers ; il frappe d'anathème, dans la neuvième Surate, la désertion et le refus de contribuer aux frais de la guerre.

Dès qu'il y a danger sérieux à courir, le fidèle ne doit ni emporter on Koran, ni emmener sa femme; cette prescription ne s'applique pas ux concubines. La femme musulmane, quelle qu'elle soit, qui tombe u pouvoir de l'ennemi, doit préférer la mort au déshonneur.

Les musulmans doivent combattre les infidèles par tous les moyens, ans reculer devant aucun, ni le feu, ni l'eau. Si les infidèles étaient entés de se couvrir, comme d'un bouclier, des enfans ou des prisonniers musulmans, ce ne doit pas être un obstacle aux croyans; seulement, qu'ils visent aux infidèles, ils sont absous du résultat. Mais, les musulmans ne doivent tuer ni les femmes, ni les enfans, ni les vieillards, ni les infirmes, ni les insensés, à moins qu'ils ne prennent part à a guerre, ou que la femme dont il s'agit ne soit une reine. Tout ce que es musulmans peuvent prendre aux vaincus devient leur proie légitime; e qui ne peut être emporté doit être détruit. Le musulman vainqueur peut infliger aux infidèles vaincus la mort ou l'esclavage, mais la oi proscrit toute mutilation sur les prisonniers et toute espèce de ruauté.

Deux motifs, l'un purement religieux, l'autre purement humain, firent naître et entretinrent l'ardeur avec laquelle les musulmans répondirent long-temps d'eux-mêmes aux appels à la guerre sacrée. Le premier, puisé dans de magnifiques espérances pour la vie future, et dans le mépris de la mort, inspiré par un fanatisme absolu. Le prophète ne répète-t-il pas à toutes les pages de son livre, que le paradis est le prix de ceux qui combattent pour la foi; que le lâche et le déserteur sont dévolus à l'enfer; que tomber sur le champ de bataille, ce n'est pas mourir, mais vivre; que le martyr doit trouver dans sa mort bien au delà de ce qu'il laisse dans ce monde inférieur, etc.

Le second motif s'adresse, non plus à l'âme des croyans, mais à tous les instincts grossiers du bonheur présent et du bien-être matériel, obtenus même au prix du pillage et de la violence. Le partage du butin est combiné par les lois du Djehad, de manière à assurer à tous ceux qui y participent un intérêt personnel et positif dans le fruit de la victoire. En règle générale, tous les objets pris sur l'ennemi doivent être mis en commun, pour être répartis plus tard par l'imam. Un cinquième est d'abord prélevé pour les besoins généraux de l'islamisme; les quatre autres cinquièmes sont partagés entre les vainqueurs et ceux qui les touchent ou les représentent, tels que les femmes des guerriers morts au combat, leurs enfans, etc. Par exception, la loi permet à l'imam d'accorder au musulman la dépouille de l'ennemi tué par lui, dans le cas où sa vie a pu courir quelque péril. La loi donne aux cavaliers deux parts et une seule au fantassin. L'infidèle n'a pas droit au partage; l'imam peut, s'il le juge à propos, lui accorder une rétribution pour services rendus.

Si le sentiment religieux s'affaiblit bientôt et eut dans plusieurs contrées le sort de toutes les croyances humaines, l'amour du butin, développé dans la race arabe, fut loin de disparaître et de décroître. Ce mobile sembla, au contraire, grandir de tout ce que perdaient en énergie les idées purement religieuses. Divers erruptions, tentées du neuvième au onzième siècle, par les Arabes d'Afrique et d'Espagne, dans le Languedoc et la Provence, et sur le littoral méditerranéen, paraissent uniquement dictées par l'espoir du butin; c'est une série de courses entreprises pour piller les monastères, pour enlever les troupeaux, pour fournir d'esclaves chrétiens les marchés de Grenade, de Tunis, du Caire.

Enfin, le Djehad, après l'affaiblissement des musulmans, prit la forme exclusivement maritime, et la piraterie a désolé la méditerranée jusqu'en 1830.

Le Djehad se trouvait donc, au moment où l'armée française mit le pied en Afrique, réduit aux proportions non plus d'une guerre nationale et religieuse, mais d'une piraterie vulgaire, souvent heureuse et quelquefois durement punie. L'invasion du sol africain par les infidèles semblait une favorable occasion pour ranimer le vieux fanatisme des populations. Le souverain de la régence, Hussein-Pacha, dut chercher dans un appel à l'énergie des croyances musulmanes un de ses moyens de résistance à l'attaque dirigée contre lui par la France. Un nombre assez considérable de contingens arabes, et que quelques uns ont évalué vingt ou trente mille hommes, dut se joindre aux troupes régulières du pacha pour la défense de la cause commune; mais, là encore, on peut croire que l'amour d'un butin probable aux yeux des Arabes, vint réchauffer leur zèle religieux. Tel était, on le sait, l'aveuglement de Hussein-Pacha sur l'issue de la lutte qu'il avait si follement laissé engager, qu'il vit, lui, et les siens, dans l'arrivée de l'armée française, une occasion donnée par Dieu de saisir une proie assurée. Pour ne rien perdre, il ne mit presque aucun obstacle à un débarquement qu'il pouvait rendre plus difficile. Les premiers résultats de ce débarquement ayant été contraires aux espérances de Hussein-Pacha et des siens, les contingens irréguliers, ralliés à l'appel du Djehad, se dissipèrent presque immédiatement. Toute espérance de butin étant perdue, la nécessité de défendre leurs croyances, ou même l'indépendance du pays ne parut plus sans doute assez forte aux yeux des bandes arabes pour les contraindre à rester sous des drapeaux que la fortune venait de trahir.

Cependant, les circonstances qui accompagnèrent au début l'occupation française, vinrent bientôt leur rendre des espérances qui semblaient à jamais perdues. La mollesse et l'indécision qui se manifestaient à cette époque dans les projets de la France, à l'égard de l'ancienne régence, laissèrent penser aux indigènes que le gouvernement ne voulait point une occupation définitive. Cette opinion causa d'abord un mal immense et qui dure encore. Il fut certainement la cause de ces coalitions peu dangereuses, mais souvent renouvelées, qui, dès l'origine, vinrent menacer, aux portes même d'Alger, la domination française. Les preuves les plus nombreuses et les plus frappantes en pourraient être produites. C'est en propageant ces bruits de prochain abandon parmi les tribus de l'intérieur, que le maure Sidi-Sâdi ralliait, en 1831, les élémens de la première coalition arabe, et la consistance qu'il parvenait à donner à ces bruits contribuait bien plus que l'ardeur religieuse à concilier des partisans au Djehad. Une preuve bien plus puissante encore de l'influence de ces idées, se trouve dans la seconde coalition des chefs arabes de la province d'Alger, en 1832; on vit alors un chef, richement stipendié par la France, l'Aga-el-Hadj, Mahi-Eddin, fils d'Ali-Mbarek, céder tout d'un coup à l'entraînement qu'il avait d'abord paru condamner.

Les mêmes raisons et les mêmes craintes ont favorisé dans l'ouest les prétentions ambitieuses d'Abd-el-Kader. Une partie des populations, loin d'être poussées inflexiblement au Djehad par les haines fanatiques qu'on leur suppose trop facilement, semblaient, sur beaucoup de points nous appeler. C'est même sur cet appel des populations indigènes que la France dut occuper Mostaganem, Tlemcen et quelques autres points. Si, à défaut de l'exercice par la France du droit de souveraineté, nombre de tribus se placèrent sous la domination d'Abd-el-Kader, les rapides soumissions qui suivirent, en 1836, les expéditions de Mascara et de Tlemcen, prouvèrent combien la domination française, en s'exerçant réellement avec justice et modération, et en rétablissant l'ordre, soulevait peu d'antipathies. Au bout de quelques mois de campagne, l'émir, dépourvu de moyens énergiques pour contraindre les populations, ne recrutait déjà plus de partisans à la guerre que cependant il déclarait sainte. Le zèle ne parut se rallumer plus tard que lorsque la création, par l'émir, de forces régulières et mobiles put faire craindre aux tribus de payer chèrement, dans leurs personnes et surtout dans leurs biens, les suites d'une inertie que l'appel sacré ne suffisait pas à réveiller

Entre les mains d'Abd-el-Kader, les excitations à la guerre sainte n'étaient plus qu'un prétexte pour cacher son ambition. En cherchant à réchauffer, parmi les populations qui lui étaient soumises, les vieux souvenirs de la nationalité arabe et les inspirations du primitif Djehad, c'était au profit de sa puissance qu'il entendait travailler. La grande insurrection, qui a fait marcher contre nous de si nombreux rassemble-

mens de montagnards et de musulmans de l'ouest, a eu plusieurs causes, parmi lesquelles le zèle pour les intérêts de Dieu fut bien loin d'occuper le premier rang. Les chefs voulaient conserver le pouvoir. Les Kabyles et les Arabes combattaient pour le sol natal. Avec l'antipathie contre le nom chrétien, nos ennemis exploitaient la repugnance pour le joug étranger et les craintes de l'avenir. Qu'on ajoute à cela l'instinct du pillage, passion dominante de ces peuples, et l'on aura le secret de ces vives résistances, de ces agressions furieuses, que la force d'abord, et la sagesse après la victoire, sont parvenues à calmer.

Ce qui se passe dans la province de Constantine montre assez que la domination d'une puissance chrétienne peut être acceptée, quand elle sait protéger et qu'elle a la force de punir. Le Djehad de ce côté ne paraît pas avoir été prêché avec succès.

Dans la province d'Oran, les populations semblaient être plus attachées aux préceptes du Koran; mais lorsque le joug de l'émir est devenu par trop insupportable et odieux, elles ont trouvé dans les commentaires des docteurs de la loi des prétextes pour le secouer. L'histoire de l'islamisme leur présente des exemples frappans de la violation rigoureuse des prescriptions du livre saint; pour n'en citer qu'un seul, nous dirons qu'au premier siècle de l'hégire, le calife Moawiah consentit à payer à l'empereur Constantin V un tribut de cinquante esclaves et de cinquante chevaux. On pourrait citer plusieurs autres faits analogues qui prouveraient que la politique humaine l'emporta souvent sur les préceptes sacrés.

Il est permis d'espérer que bientôt, dans toute la régence d'Alger, ce mot jadis si magnifique de Djehad, dont le sens est à peine compris des Arabes obéissant à d'autres mobiles, ne présentera plus à leurs esprits que le nom d'une institution emportée par le temps.

(*Sentinelle de l'Armée.*)

DU CAFÉ EN ORIENT ET EN EUROPE.

I

On ne voit pas dans l'histoire des peuples anciens qu'ils aient connu le café. Il n'était, en effet, connu ni des Grecs ni des Romains, quoique quelques enthousiastes en aient prétendu, entre autres Pietro della Valle : il avance que le café est le *néphente* que reçut Hélène d'une dame Égyptienne, et qu'Homère vante comme propre à calmer l'esprit dans l'état le plus violent de la colère, de l'affliction et du malheur. Paschius, dans son traité *de novis inventis*, imprimé à Leipsick, en 1700, prétend que le café est désigné parmi les présens que fit Abigaïl à David, afin de l'apaiser, *I. Liv. des Rois*, chap xxv, vers. 18.

C'est dans la haute Éthiopie que l'on place généralement le pays originaire du café, on en a fait usage, dans ce pays, de temps immémorial. Les Persans furent le second peuple qui adopta le café; enfin les Arabes nous l'ont transmis.

On a débité bien des fables sur la découverte du café; on raconte, entre autres, celle d'un pauvre derviche qui habitait une vallée de l'Arabie, et ne possédait qu'une cabane et quelques chèvres. Un jour qu'elles revenaient du pâturage, il remarqua avec étonnement l'agitation de ces animaux. Il les suivit le lendemain, et observa qu'elles broutaient les menues branches et les fruits d'un arbrisseau qu'il n'avait pas encore remarqué. Il en essaya l'effet sur lui-même, et éprouva une gaieté surnaturelle, accompagnée d'une telle loquacité, qu'il passa auprès de ses confrères pour un homme extraordinaire et inspiré. Il fit part de cette découverte aux autres derviches, qui prirent également du café, et commencèrent à en propager l'usage.

Il est probable que cette fable, adoptée par Dufour, sur la foi de Fauste Nairon, Maronite, professeur de langue orientale à Rome, qui avait publié en cette ville le premier traité fait exprès sur cette matière (1), il est probable, dis-je, que cette fable a été inventée par les Arabes pour accréditer l'opinion que le café est originaire de leur pays.

Les Persans racontent que Mahomet étant malade, l'ange Gabriel inventa cette boisson pour lui rendre la santé.

On trouve encore l'histoire d'un supérieur de monastère, en Arabie, qui, ayant entendu parler de l'effet du café sur les chèvres du derviche, et remarquant que ses moines se laissaient aller au sommeil pendant les exercices nocturnes de leur religion, et n'y apportaient pas toute l'attention et tout le recueillement convenables, leur fit prendre une infusion de cette graine, qui produisit les plus heureux résultats. Il en établit ainsi l'usage, qui ne tarda pas à passer dans toute l'Arabie; le café jouit bientôt du plus grand succès, et fut recherché de tout le monde.

Quelques auteurs parlent d'un mollah nommé Chadely, qui, ne pouvant se livrer à ses prières nocturnes à cause de l'assoupissement continuel qu'il éprouvait, essaya de cette boisson, dont il reconnut les bons effets, et dont il parla à ses derviches, qui en propagèrent l'usage.

Quoi qu'il en soit, il est certain que ce fut dans le milieu du neuvième siècle de l'hégire, quinzième de l'ère chrétienne, que les Arabes commencèrent à cultiver le café.

Gémaleddin Abou Abdallah Mohammed-Ben-Saïd, surnommé Dhabhani, parce qu'il était natif de Dhabhan, petite ville de l'Yémen, était mufti d'Aden, ville et port fameux de l'Arabie, à l'orient de l'embouchure de la mer Rouge. Ayant été contraint de se rendre en Perse pour quelques affaires, il y demeura un certain temps, et observa que les habitans faisaient usage du café, et vantaient les propriétés de cette boisson.

De retour à Aden, il eut une indisposition, et, s'étant souvenu du café, il en but, et se trouva bien d'en avoir fait usage. Il remarqua qu'il avait la vertu de dissiper le sommeil et l'engourdissement, et de rendre le corps léger et dispos. Il introduisit donc cette boisson à Aden (2). A son exemple, les habitans de la ville, les jurisconsultes et les gens du peuple même prirent du café, les uns pour se livrer avec plus de facilité aux études de leur profession, et les autres à leurs travaux mécaniques.

Depuis cette époque, l'usage de cette boisson devint de plus en plus commun. Les fakirs en prenaient dans le temple même en chantant les louanges de Dieu. Le café était dans un grand vase de terre rouge; le supérieur en puisait dans ce vase avec une petite écuelle, et leur en présentait à tous successivement, en commençant par ceux qui étaient à sa droite, pendant qu'ils chantaient leurs prières ordinaires. Les laïques et tous les assistans en prenaient également.

Gémaleddin mourut en 857 (1459 de notre ère).

L'usage du café ne fut jamais interrompu à Aden, et l'on dit que les Arabes ne boivent jamais cette liqueur délicieuse, sans souhaiter le paradis à Gémaleddin en récompense du présent qu'il leur a fait.

D'Aden, le café, vers la fin du neuvième siècle de l'hégire, s'étendit graduellement à la Mecque et à Médine; l'usage s'en répandit bientôt dans toute l'Arabie; au bout de peu de temps, on avait établi, tant dans cette contrée qu'en Perse, des lieux publics où les oisifs passaient leur temps, et où les hommes occupés venaient se distraire; on y jouait aux échecs, jeu dans lequel les Arabes excellent et surpassent toutes les autres nations; les poëtes y récitaient leurs vers, et l'on y distribuait du café préparé. Le gouvernement d'alors, quoique très despotique, tolérа ces établissemens.

(1) *De saluberrima potione Cahue seu Cafe nuncupata Discursus* Fausti Naironi Banesii, Maronitæ, linguæ chaldaicæ seu syriacæ in almo Urbis archigymnasio lectoris; ad eminentis. et reverendiss. principem D. Jo. Nicolaum S. R. E. Card. de Comitibus. Romæ, 1691.

(2) Manuscrit arabe de la Bibliothèque du Roi, catalogué n° 944; traduit par Sylvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tome II, p. 224.

De l'Arabie le café passa en Égypte ; il gagna jusqu'au Caire, où il s'introduisit au commencement du dixième siècle de l'hégire, le seizième de Jésus-Christ.

De l'Égypte, il arriva ensuite en Syrie, principalement à Damas et à Alep, où il s'établit sans qu'on y apportât aucun obstacle, et enfin dans toutes les autres villes de cette grande province.

La première disgrâce que le café essuya eut lieu à la Mecque, l'an 917 de l'hégire (1511 de l'ère chrétienne). Deux frères, docteurs, natifs de Perse, parvinrent à persuader à l'émir Khaïr-Beg Mimar que le café était une liqueur enivrante, qui donnait lieu à des divertissemens que la loi de Mahomet ne permet pas. Khaïr-Beg convoqua une assemblée de docteurs et de médecins pour délibérer sur ce sujet. Les premiers déclarèrent que les cafés publics étaient contraires au mahométisme ; les seconds, que la liqueur qu'on y servait était préjudiciable à la santé. Plusieurs membres affirmèrent qu'elle leur avait été contraire. Un des assistans alla même jusqu'à dire qu'elle enivrait autant que le vin. Cette déclaration fit rire l'assemblée.

— Il a donc bu du vin ! s'écria-t-on.

Il fut contraint d'en convenir, et quatre-vingts coups de bâton furent le prix de sa naïveté.

Khaïr-Beg demanda un rescrit du sultan pour empêcher la vente du café à la Mecque, et fit provisoirement défendre d'en distribuer dans les lieux publics. Si l'on en buvait encore dans l'intérieur des maisons, c'était secrètement, afin de se soustraire à la cruauté de l'émir ; car, Khaïr-Beg ayant été informé qu'une personne de la ville en avait bu malgré sa défense, la punit rigoureusement et la fit promener sur un âne, et donner en spectacle dans les rues et sur les places publiques.

Bientôt arriva le rescrit du sultan qui contraria les vues des détracteurs du café ; ce rescrit déclarait que les docteurs du Caire, qui devaient être plus instruits que ceux de la Mecque, avaient reconnu l'innocuité du café, et ordonnait à l'émir de retirer sa prohibition. Chacun reprit donc avec sécurité l'usage de cette boisson en apprenant qu'elle était en vogue au Caire, résidence du sultan.

L'an 932, le scheik Sidi-Mohammed Ben-Arrak, ayant été instruit qu'il se passait dans les lieux où l'on prenait du café des actions criminelles, engagea les gouverneurs à supprimer les maisons où l'on débitait cette boisson ; il n'empêcha point pourtant d'en prendre chez soi. Après sa mort, les cafés furent rouverts et publics comme auparavant.

Le café devait causer de nouveaux troubles et de nouveaux soulèvemens.

L'an 941 de l'hégire (1534 de l'ère chrétienne), un fanatique déclama avec tant de force, dans la mosquée, contre le café, que le peuple, animé par les paroles du prédicateur, se porta en foule vers les cafés, brisa les meubles qui les décoraient, et les vases qui servaient à distribuer la liqueur, frappa les buveurs, et donna la bastonnade aux marchands.

La ville fut divisée en deux factions. Les partisans du café soutenaient que c'était un breuvage pur, d'un usage très sain, qui porte à la gaieté, qui facilite le chant des louanges de Dieu et les exercices de dévotion à quiconque désire s'en acquitter. Ceux, au contraire, qui le regardaient comme une boisson prohibée, ne mettaient aucune borne au mal qu'ils en disaient et à la censure des personnes qui en faisaient usage.

Les adversaires du café, enfin, poussèrent les choses jusqu'à prétendre que c'était une sorte de vin, et qu'il fallait le comprendre dans la même proscription. Ils allèrent même jusqu'à dire qu'au jour de la résurrection ceux qui en auraient bu paraîtraient avec un visage plus noir que le fond des vases dans lesquels on le prépare.

Il fut nécessaire d'avoir recours à une consultation juridique. Le scheik ayant convoqué tous les docteurs, ceux-ci déclarèrent la question décidée depuis long-temps en faveur du café. Le scheik, fort de l'opinion des hommes les plus distingués, fit préparer du café chez lui ; on en servit à toute l'assemblée, et il devint plus en vogue que jamais.

Toutes les tentatives qui eurent lieu depuis pour faire défendre le café à la Mecque, restèrent infructueuses ; il fut aussi prohibé plusieurs fois au Caire, mais il n'a jamais été long-temps sans triompher des obstacles qu'on lui opposait.

Ce fut l'an 962 de l'hégire (1554 de Jésus-Christ), sous le règne de Soliman II, dit le *Grand*, que l'on commença à prendre du café en Grèce, et surtout à Constantinople. Un Damasquin, nommé Schems, et un habitant d'Alep, nommé Hekem, venus dans cette ville, y ouvrirent chacun un café où l'on recevait les consommateurs sur des sofas. Ces établissemens étaient fréquentés par la plupart des savans, des juges, des professeurs, des derviches. Ces cafés, dans la suite, eurent une telle renommée, que les personnes de la première distinction, les pachas et les principaux seigneurs, enfin tous les hommes constitués en dignité, les honorèrent de leur présence. On donna alors aux cafés le nom d'*École des savans*.

Les Turcs s'adonnèrent avec fureur à l'usage de cette boisson, et la capitale fut bientôt remplie de *Kawa-Kanés*, où l'on distribuait le café ; les oisifs s'y réunissaient, et, semblables à ces musiciennes ambulantes qui s'introduisent aujourd'hui dans les endroits publics, des danseuses (*almés ghawasiés*), venaient amuser les consommateurs par leurs chants et leurs danses. Mais une furieuse tempête s'éleva. Les prêtres, prétextant qu'on délaissait les temples pour les cafés, firent grand bruit à Constantinople. Ils prétendirent que le café grillé était un charbon, et que tout ce qui avait rapport au charbon était défendu par Mahomet. Le mufti soutint les prêtres, défendit l'usage de cette liqueur dans la capitale, et fit fermer les cafés. Mais bientôt le culte s'en rétablit.

On avait commencé, dans les établissemens où l'on vendait du café, par jouer aux échecs, parler de prose, de vers, d'arts, de sciences ; bientôt on s'y entretint de politique et de religion.

Sous Amurath III, le mufti se fâcha, supprima les cafés, à cause des nouvellistes qui s'y rassemblaient ; mais cette prohibition n'ayant pas de rapport avec le café en lui-même, on en toléra l'usage dans l'intérieur des familles. Les Turcs se moquèrent bientôt du mufti, et ouvrirent d'autres cafés qui furent plus nombreux qu'auparavant.

Pendant la guerre de Candie, sous la minorité de Mahomet IV (1), le grand vizir Kuprugli, sous prétexte de politique, ferma encore les cafés. Cette rigueur ne fit qu'accroître l'empressement des Turcs pour cette boisson, et contribua à diminuer les revenus du gouvernement, qui ne put s'empêcher alors de lever la défense pour toujours ; et le café est devenu si commun aujourd'hui en Turquie et en Egypte, que, selon quelques écrivains, il tient lieu de vin. De même qu'en France et autres pays, on donne ce qu'on appelle *le pour-boire*, en Orient on donne *l'argent du café*. Le mari est obligé d'en fournir à sa femme ; le refus ou le manque de café à l'égard de celle-ci est une cause légitime de divorce.

II

En 1652, un marchand nommé Edward, à son retour du Levant, amena avec lui en Angleterre un Grec qui savait préparer le café. Il en introduisit l'usage à Londres, où il fut favorablement accueilli par les Anglais, qui le trouvèrent de leur goût.

Sous le règne de Charles II, le café éprouva les mêmes persécutions, les mêmes difficultés qu'il avait rencontrées en Turquie. En 1675, l'ordre fut donné de fermer les salles, au nombre de plus de trois mille, où l'on prenait le café, comme des foyers de troubles et des séminaires de sédition. Cette mesure en étendit probablement l'usage, car le nombre des cafés augmenta rapidement. Dans la suite, l'usage du café fut presque entièrement abandonné dans toute l'Angleterre, jusqu'à ces derniers temps, où la consommation en est devenue beaucoup plus considérable.

Ce fut seulement dix ans après que les Anglais eurent adopté l'usage du

(1) Ricault, *Histoire de l'empire Ottoman*.

café, qu'il commença à s'établir en France. Ce n'est pas qu'il y fût entièrement inconnu auparavant, car Léonard Rauwolf avait, dès 1583, fait mention du cafier pour la première fois. Prosper Alpin, fameux médecin de Padoue et grand botaniste, avait fait paraître, en 1591, à Venise, un ouvrage où il donnait la description de l'arbre qu'il avait vu en Égypte, et auquel il donnait le nom de *Bon*, *Ban* ou *Boun*. Cet ouvrage fut réimprimé, en 1640, à Padoue, avec les observations et les notes que Veslingius, autre célèbre médecin italien, avait faites sur ce traité; Bacon de Verulam, en 1624, dans sa *Sylva sylvarum*, avait parlé du café comme d'une boisson dont l'usage était répandu en Orient, et Meisner avait, dès 1621, composé un traité sur cette fève précieuse.

En Italie, on avait commencé à prendre du café vers l'année 1645, et nous apprenons que, dès 1644, un Vénitien, nommé Pietro della Valle, avait apporté du café à Marseille. C'est donc à tort qu'on a prétendu que ce fut Thévenot qui le premier fit voir du café en France; car le retour de son premier voyage n'eut lieu qu'en 1657.

Peu de temps après que le Vénitien dont nous avons parlé eut apporté le café à Marseille, un autre voyageur y apporta non seulement du café, mais encore tous les petits meubles et les petites serviettes de de mousseline bordée d'or, d'argent et de soie qui servent à son usage en Turquie; mais le café n'était encore à cette époque qu'un objet de curiosité.

Cependant, en 1660, plusieurs négocians de Marseille, qui avaient long-temps séjourné dans le Levant et y avaient contracté l'habitude du café, en firent venir quelques balles d'Égypte.

De Marseille, l'usage du café s'introduisit à Lyon, dans la Provence et les provinces voisines. Ce fut à Marseille, en 1671, que fut ouverte, pour la première fois en France, une boutique où l'on vendait du café. Elle était située aux environs de *la Loge*.

L'usage du café était donc devenu général à Marseille, malgré les déclamations des médecins, qui prétendaient qu'il ne convenait pas aux habitans de nos climats; mais il était presque inconnu à Paris.

Nous savons seulement que sous Louis XIII il se vendait, sous le Petit-Châtelet, de la décoction de café, sous le nom de *Cahové* ou *Cahovet;* mais cette boisson fut long-temps à obtenir quelque faveur en France. Il n'y avait point encore de cafés publics dans Paris en 1662. En général, le café ne commença à devenir un peu commun en Europe que vers le milieu du dix-huitième siècle.

Soliman Aga, ambassadeur de la Porte auprès de Louis XIV, en 1669, fut le premier qui introduisit à Paris l'usage du café. Il en fit goûter à plusieurs personnes, qui continuèrent d'en boire après son départ. Le café, dans le commencement, s'est vendu à Paris jusqu'à quarante écus la livre; mais ce prix exorbitant ne s'est pas maintenu.

Pascal, Arménien, quelques années après (1672), établit un café à la foire Saint-Germain. Le temps de la foire écoulé, il transporta son établissement au quai de l'École, vis-à-vis le Pont-Neuf. Mais ce n'était encore qu'une salle où se réunissaient des étrangers et quelques chevaliers de Malte. Son café étant peu fréquenté, Pascal partit pour Londres.

Un Sicilien, nommé Procope, remit le café en vigueur. A l'exemple de Pascal, il s'établit à la foire Saint-Germain, et attira la meilleure compagnie par la bonne qualité du café. De la foire, il alla, en 1689, s'établir en face du théâtre de la Comédie-Française, où le café existe encore.

Peu de temps après, Maliban, autre Arménien, ouvrit un nouveau café dans la rue de Bussy, près le jeu de paume, aux environs de l'abbaye Saint-Germain. Il passa de là dans la rue Férou, près Saint-Sulpice, mais bientôt il revint dans son premier local de la rue de Bussy. Quelques affaires l'ayant contraint de partir pour la Hollande, Maliban céda son café à Grégoire, son garçon, qui était venu d'Ispahan avec d'autres Arméniens.

Quelques autres petits établissemens s'était formés successivement, lorsqu'enfin un certain Étienne, d'Alep, ouvrit le premier, à Paris, une salle ornée de glaces et décorée de tables de marbre, rue Saint-André-des Arts, vis-à-vis le pont Saint-Michel. Ce café existe encore aujourd'hui au même endroit, sous le nom de *café Cuisinier*, et ne dément pas la bonne réputation dont il jouit depuis si long-temps.

Cependant le nombre des cafés ne s'augmentait pas sensiblement, et rien ne faisait présager le succès que cette boisson obtiendrait un jour. Tout le monde connaît ce mot de madame de Sévigné : « Racine passera comme le café. » Mais Racine n'a point passé, et le café est devenu un besoin si général, que de nos jours Napoléon, malgré sa toute-puissance, ne put parvenir à l'anéantir.

D'après l'exemple qu'avait donné Étienne d'Alep, les cabarets dans lesquels on vendait le café, étaient, suivant l'expression d'un auteur de ce temps, des réduits magnifiquement parés de table de marbre, de miroirs et de lustres de cristal, où quantité d'honnêtes gens de la ville s'assemblaient, moins pour y prendre du cafe, que pour y recueillir les nouvelles du jour. Nous le rappellerons ici, de l'introduction du café en France date la publication des gazettes ou journaux.

Les dames de première qualité faisaient très souvent arrêter leurs carrosses aux boutiques de café les plus renommées, et on leur en servait à la portière sur des soucoupes d'argent.

Dans ces premiers temps, un petit boiteux, nommé le Candiot, ceint d'une serviette fort propre, portait d'une main un réchaud surmonté d'une cafetière, et de l'autre une espèce de fontaine remplie d'eau, et devant lui un éventaire de ferblanc, garni de tous les ustensiles du café; il courait par les rues de Paris en criant : *Café*, *café*. Les personnes qui en desiraient le faisaient monter chez elles; pour deux sous six deniers, il en remplissait une tasse et fournissait le sucre. Candiot, le petit boiteux, eut pour compagnon dans ce genre de commerce le nommé Joseph, Levantin venu à Paris pour tenter de faire fortune par le moyen du cafe; il y réussit, et mourut fort riche, après avoir établi un café au bas du pont Notre-Dame.

Les maîtres des cabarets où l'on vendait le café en envoyaient aussi par la ville sur des cabarets portatifs; de là vient le nom de *cabarets*, donné à ces plateaux sans pieds sur lesquels on met les tasses et les soucoupes de porcelaine, destinées à prendre le café, le thé et le punch.

Les succès d'Étienne d'Alep et de Procope, dont le café était fréquenté par Voltaire, Piron, Fontenelle, Sainte-Foix, etc., engagèrent quelques spéculateurs à ouvrir plusieurs établissemens du même genre.

Le café de la Régence, situé sur la place du Palais-Royal, obtint une grande célébrité, surtout à cause des joueurs d'échecs qui le fréquentaient. Il y avait une telle affluence de spectateurs pour y voir jouer Jean-Jacques Rousseau, qui cependant n'était pas d'une grande force, que le lieutenant de police installa une sentinelle à la porte du café.

Les établissemens où l'on préparait le café se multiplièrent insensiblement. Sous le règne de Louis XV on en comptait plus de six cents; on en fait monter le nombre aujourd'hui à plus de trois mille.

C. E. Joubert d'Aulnay.

(*Musée des Familles*).

LA CHASSE AUX AUTRUCHES.

Parmi les nombreuses tribus de Bédouins qui errent dans le grand désert, et que des calculs approximatifs portent à une population flottante d'un peu plus de quatre millions d'âmes, en y comprenant celles de la Perse, il en est qui, moins adonnées au pillage ou moins puissantes que les autres, se livrent plus particulièrement à la chasse des autruches. La manière dont le Bédouin s'y prend pour s'enrichir des délicieuses dépouilles de cet oiseau présente quelques détails qui ne sont point sans intérêt.

L'époque la plus favorable est celle de la ponte. On n'ignore pas

qu'après avoir caché ses œufs dans le sable, la femelle de l'autruche se poste à une certaine distance où elle se tient immobile, l'œil constamment fixé sur le nid, jusqu'à ce que le mâle, que la faim a chassé loin d'elle, vienne la relever de faction. Alors elle va de son côté chercher fortune dans le désert, pendant que le mâle fait sentinelle à son tour.

Dès qu'un Bédouin en course devine où est placé l'un de ces nids, son premier soin est de construire, dans le voisinage, un petit mur de pierre derrière lequel il s'embusque, et attend patiemment, le canon de son fusil braqué sur le parapet, que le mâle, se séparant de la femelle, ait disparu dans l'éloignement; puis, quand il présume que la détonation du fusil ne peut arriver jusqu'à son oreille, il se décide à lâcher la détente, court à la femelle qui est tombée sous la balle, la redresse, l'arrange dans la même position qu'elle occupait auparavant, étanche le sang qui coule, en efface toute trace autour d'elle sur le sable, et se remet à l'affût. Au bout d'une heure ou deux, le mâle revient, il s'approche sans défiance. Le chasseur tire à coup sûr et se retire parfaitement satisfait, car la rencontre a été bonne.

Parfois cependant, au coup de feu qui tue la femelle, ou bien pour quelque motif, le mâle prend l'alarme aussitôt, il s'enfuit au galop de ses hautes jambes (lesquelles ressemblent assez à celle du chameau), en agitant précipitamment les ailes et décochant derrière lui, avec ses pieds de grosses pierres, dont plus d'une atteint souvent et blesse le chasseur qui s'est élancé à sa poursuite. La vitesse prodigieuse de l'oiseau lasse d'ordinaire les forces de l'homme; mais si celui-ci persévère et parvient à le joindre, sur-le-champ une lutte corps à corps, acharnée et terrible, s'établit entre eux. La colère de l'autruche est vraiment redoutable, elle déploie, dans toute leur largeur, la vigoureuse envergure de ses ailes, qu'elle secoue avec une rage impétueuse, continuant de fouiller le sable de ses pieds infatigables, et du bruit, du tourbillon de fine poussière dont elle s'enveloppe, étourdissant et aveuglant son adversaire. L'issue du combat lui est presque toujours fatale; mais il n'est pas rare non plus que le chasseur paie sa victoire de la perte d'un œil.

Quinze ou vingt jours après la fin de la saison, les bazars de Bagdad et de Damas s'emplissent de Bédouins qui, montés sur leurs ânes, y sont venus vendre leur butin. Bientôt ils retournent dans leurs tribus, chargés de divers objets de toilette ou de provisions de bouche qu'ils ont troqués contre leurs plumes d'autruches, et c'est alors qu'ils se choisissent une femme et qu'ont lieu de grandes réjouissances sous les tentes.

THÉATRES.

ODÉON, SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — *Les Ressources de Quinola*, comédie en cinq actes avec prologue, par M. de BALZAC. — Le nom de M. de Balzac avait attiré au théâtre une foule considérable, les places avaient même été vendues à l'enchère, et ce trafic d'auteur a paru à tout le monde fort peu littéraire. Essayons d'analyser cette pièce.

Un certain Fontanarès a été jeté dans les cachots de l'inquisition pour avoir soutenu qu'il ferait marcher un vaisseau sans voiles, ni rames; le malheureux a imaginé d'appliquer la vapeur à la navigation, et ses juges ont prétendu qu'il avait nécessairement des communications avec le malin esprit. Depuis long-temps il gémit dans la prison où tout le monde paraît l'avoir oublié: son valet Quinola, ancien voleur, lui est seul resté fidèle; cet homme a foi dans le génie de son maître et se dévoue à le secourir. Il réussit à le tirer des mains de l'inquisition, puis il lui donne de l'or qu'il vole; il lui procure des ouvriers qu'il ne paie pas, et le savant se met à l'œuvre. Mais à chaque pas Fontanarès rencontre de nouveaux obstacles. Tout semble conspirer contre lui, et les *ressources* de son valet Quinola ne suffisent pas à vaincre tant de difficultés. Fontanarès succombe, un faux savant profite de sa découverte, et l'infortuné inventeur est obligé de fuir en France avec son fidèle valet, après avoir perdu son temps, ses espérances et sa maîtresse.

L'auteur de cette comédie a voulu représenter la lutte du génie contre les préjugés, le mauvais vouloir et l'indifférence des hommes. C'était un sujet susceptible des plus beaux développemens. M. de Balzac ne l'a pas compris : il a fait une œuvre aussi triviale que *Vautrin*. On y trouve de l'esprit quelquefois, du mauvais goût souvent, une inexpérience complète de la scène partout. Quoi qu'il en soit, le public voudra voir *les Ressources de Quinola*; c'est une bonne fortune pour le théâtre de l'Odéon qui peut compter sur de fructueuses recettes. Il gagnera en argent ce que l'auteur perd en renommée, car la salle est pleine chaque soir.

ARMAND DUPLESSIS.

Un Déshonneur posthume, comédie en un acte et en vers, par M. ARMAND DURANTIN. — Voici venir après la grande pièce de M. de Balzac une petite comédie toute gaie, toute gracieuse, toute piquante. L'action est simple, marche vite et droit au but, sans jamais se ralentir, et sans aucune scène de remplissage; l'idée n'est pas tout-à-fait neuve, mais elle est adroitement mise en scène; le style enfin offre cette simplicité, ce naturel qui convient au théâtre.

M. Dufresne, riche agent de change, est sur le point de contracter un troisième mariage. Vainement son ami et notaire, M. Meynard, cherche-t-il à le dissuader de ce projet; Dufresne persiste dans ses vues matrimoniales, il fait une amusante peinture des ennuis de sa position, et conclut qu'une femme seule peut lui rendre le bonheur. Il a été fort heureux dans ses deux unions précédentes; pourquoi ne le serait-il pas dans une troisième?

Vous n'êtes plus jeune, dit Meynard. — Assez pour pouvoir me remarier, répond l'agent de change. — Vous avez cinquante ans, répond le notaire. — Je ne le parais pas, réplique Dufresne. — Vous grisonnez déjà, objecte son ami. — On ne s'en aperçoit pas, s'écrie Dufresne; d'ailleurs, c'est une affaire décidée, d'autant mieux que ma fille doit épouser le frère de Mme Vernemont, ma future. — Les projets de mariage vont donc grand train; rien n'arrête l'agent de change, pas même une histoire que raconte Henri, le fils de Meynard, et qui concerne une dame du monde dont il ne dit pas le nom. Cette dame, dans le château de laquelle il faisait un inventaire après le décès de son mari, s'est laissé séduire après une lecture d'Indiana; mais Dufresne ne veut rien écouter, et Meynard court s'enfermer dans son cabinet, pour dresser les clauses du contrat.

Pendant ce temps, la face des choses change tout à coup. Dufresne, en cherchant des papiers dans un secrétaire de sa première femme, a trouvé un portrait caché avec soin, et qui lui fait croire qu'autrefois elle pourrait bien avoir eu une quelque intrigue avec Belval, le frère de sa future, l'époux qu'il destinait à sa fille. « Plus d'union entre nous, s'écrie-t-il! » Mais le notaire revient; il présente à Dufresne son contrat que l'agent de change ne veut plus signer. — Je ne suis plus jeune, dit ce dernier. — Assez pour vous marier encore, répond le notaire! — J'ai quelques cheveux blancs, objecte Dufresne. — On les voit à peine, s'écrie Meynard. — Je crains les embarras du ménage, et puis j'ai des remords, car enfin j'aimais à l'excès la défunte. Enfin le notaire sort, emportant le contrat et maudissant de tout son cœur les gens qui changent d'avis.

Une scène charmante succède à celle-ci. Belval arrive, heureux de savoir qu'il va bientôt épouser la fille de Dufresne, et vient remercier son futur beau-père. Celui-ci lui montre le portrait qu'il a trouvé, lui reproche d'avoir trahi sa confiance, son amitié. Belval n'y comprend rien, et, pendant qu'il lui parle de sa fille, lui avoue qu'il l'aimait, que tout le monde le sait, que sa sœur elle-même approuvait cette passion,

L'indignation de Dufresne est au comble, lorsqu'un mot de Belval vient tout révéler à ce pauvre mari : c'est à sa fille que ce portrait avait été donné. Dufresne est dans le ravissement, et lorsque Mme Vernemont revient, irritée d'avoir appris par Meynard que son mariage était rompu, l'agent de change maudit son ami, le déclare seul coupable dans cette affaire, renie ses propres paroles, et accuse Meynard de lenteur pour la signature du contrat. Meynard arrive, Dufresne lui demande son contrat. — Pourquoi faire, dit le notaire ? — Pour me marier, répond l'autre. Grande stupéfaction du notaire, qui procède enfin à la signature. Quelques mots échappés alors à Mme Vernemont et l'indiscrétion de Henri, font concevoir à Meynard des soupçons, et bientôt il découvre que la future de son ami est la dame à laquelle son fils a lu jadis le roman d'*Indiana*.

Le public a accueilli avec des applaudissemens unanimes cette charmante comédie, dont le fond, un peu trop grivois, est gazé avec art. C'est un des plus beaux succès du second Théâtre-Français, et nous sommes heureux de le constater avec la presse entière.

JULES DE RIEUX.

PETITE SALLE DU CONSERVATOIRE. — La matinée qui a eu lieu dimanche dernier au Conservatoire a offert aux amateurs un triple attrait, grâce au mérite des chanteurs, au talent des comédiens, à l'habileté remarquable des maîtres d'armes qui ont figuré dans l'assaut par lequel s'est terminé la représentation. Toutes les promesses du programme ont été fidèlement tenues. Le duo pour piano et harpe exécuté par Mlles Leplanguais et Cloutier, le trio de Guillaume Tell, chanté par MM. Edmond, Louis et Amodis ont produit une vive sensation et recueilli des applaudissemens mérités. Il est juste aussi de mentionner Mmes Dupuis et Leménil, MM. Achard et Tousez, qui, dans la *Permission de dix heures*, ont fait assaut à leur tour d'esprit, de verve et de gaieté.

Cette matinée avait été organisée au bénéfice de M. Grisier, l'une des premières célébrités de l'art de l'escrime, dont le savoir vient de recevoir une éclatante consécration par sa nomination à la place de maître d'armes en titre de LL. AA. RR. les fils du roi. La société nombreuse et choisie qui s'était donné rendez-vous à cette matinée, a prouvé à M. Grisier combien son caractère a su conquérir de sympathies et son talent d'admirateurs. B. G.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

20 mars. — Nous lisons dans un journal anglais, le *Courier* :

« L'anguille électrique de la galerie royale Adélaïde est morte lundi matin. Elle était malade depuis huit à dix jours, mais ce fut seulement jeudi dernier que son état de maladie a pu être observé. Elle commença à ne plus remuer autant, et cette inactivité se changea en un état de torpeur qui amena bientôt après la mort.

« Cette anguille avait été pêchée dans un des nombreux affluens qui se jettent dans le fleuve des Amazones, et apportée en Angleterre il y a environ quatre ans. C'était la seule de cette espèce qui existât en Europe. On la nourrissait de petits poissons, qu'elle frappait et stupéfiait par un choc électrique, à deux pieds de distance. Après que ces poissons avaient été ainsi étouffés, elle les mangeait. Cette anguille électrique était fort jeune quand elle fut apportée en Angleterre, et elle était devenue aveugle quelque temps avant sa mort. »

— On écrit de Pontorson au *Pilote du Calvados*, que les grèves du mont Saint-Michel n'existent plus que sur les plans. Le cimetière des prisonniers a été couvert, et sera bientôt le domaine de la mer. Les grèves de Beauvoir, à l'ouest du canal, commencées pour préserver les propriétés voisines du Couesnon, ont toutes été couvertes par les vagues qui avaient rompu leurs digues.

— Le feuilleton du *Siècle* raconte l'anecdote suivante :

« Un Crésus qui a gagné des milions en spéculant sur les propriétés territoriales fut prié dernièrement d'accorder une souscription de cent francs à une école primaire fondée dans l'arrondissement d'une magnifique terre qu'il possède dans le Berry.

Et comme il se récriait sur l'indiscrétion de la requête, le maire de l'endroit, qui était venu le solliciter, lui dit :

— Votre voisin, M. Hyde de Neuville, dont la fortune n'est pas comparable à la vôtre, n'a pas hésité à souscrire pour une pareille somme.

— Je le crois bien ! s'écria le Crésus ; cela est facile à M. Hyde de Neuville, qui n'a qu'une terre, mais moi qui en possède plus de trente, où en serais-je si je me mettais sur le pied d'accorder un secours de cent francs à chacune des écoles voisines de mes châteaux ?

Et la souscription fut irrévocablement refusée. »

21. — On annonce que MM. Joubert et Herz, ex-agens de change, vont être traduits par contumace devant la cour d'assises,

22. — Nous annoncions, il y a quelque temps, que Marie Capelle était dangereusement malade. On écrit de Montpellier, à la date du 16 mars, que des signes certains d'aliénation mentale viennent de se déclarer chez la condamnée. D'après le rapport fait par les médecins, l'administration de la maison centrale a écrit à l'autorité supérieure pour demander que Marie Capelle soit transférée dans une maison d'aliénés. On attend la réponse du ministre.

23. — Voici un fait qui pourrait paraître fait à plaisir ; cependant rien n'est plus vrai.

Napoléon *Lempereur*, Alexandre *Legrand* et César *Levaillant* se rencontrèrent hier, vers quatre heures et demie du soir à la porte Saint-Denis ; le premier est âgé de trois ans et demi, le second de quatre ans, et l'autre de quatre ans et demi : le premier demeure chez son père, frotteur de son état, rue Grange-Batelière, n. 28 ; le second demeure également chez son père qui est emballeur, rue Saint-Denis, n. 232, et le troisième est aussi domicilié chez son père, fabricant de fleurs, rue de Cléry, n. 33. Le premier va à l'école rue du Faubourg Montmartre, le second et le troisième vont à l'école des frères de la doctrine chrétienne, Cour des Miracles ; leurs noms à tous trois sont inscrits sur leurs paniers à provisions.

En se voyant nos trois chmpions se mirent à pleurer, et voici la cause de leur chagrin : tous trois étaient sortis de la classe avant l'heure habituelle, parce que les maîtres craignaient qu'il ne tombât de l'eau (le temps étant à la pluie). Or on n'était pas venu comme de coutume les chercher, au lieu de se rendre chez leurs parens, ils se dirigèrent vers le boulevart, et, comme ils se désolaient, un brave commissionnaire nommé Pierre *Legrand*, demeurant rue du faubourg Saint-Denis, n. 5, voyant leur chagrin se présenta à eux, et les conduisit au bureau du commissaire de police du quartier, afin qu'ils puissent être rendus chez leurs parens. Chacun de ces écoliers fut donc reconduit chez ses parens après avoir passé à l'examen dans leurs écoles respectives, car ce n'est que là que l'on a appris leur demeure.

24. — Plusieurs journaux ont annoncé, hier et ce matin, que la source du puits de Grenelle coulait maintenant aussi limpide et aussi claire que l'eau de Seine clarifiée ; que plusieurs membres du conseil municipal et de l'Académie des Sciences s'étaient rendus sur les lieux pour constater ce changement. Ce fait n'est pas tout-à-fait exact. Les efforts tentés jusqu'à présent n'ont point encore amené cet heureux résultat. La source est toujours intermittente, quelquefois elle donne des eaux assez claires ; hier, elles étaient chargées de masses de sable et d'argile.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU,
rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre



13e Année. — N° 18. Jeudi 31 Mars 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

Le Vte de Tessières Boisbertrand, Directeur.

On s'abonne à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

Le Cabinet de Lecture paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. Prix : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 cent. la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

Au présent numéro est jointe une gravure de Mode.

LA MAISON AUFFREDY ET COMPAGNIE.

I

Vers l'an 1635, le commerce de La Rochelle était bien autrement florissant qu'il ne l'est aujourd'hui. Le Canada, cette riche contrée de l'Amérique du Nord, après avoir passé successivement et à plusieurs reprises de la domination française sous la domination anglaise, venait enfin de nous être rendu par le traité de Saint-Germain-en-Laye, conclu en 1631. Sans doute les belles fourrures que fournit abondamment ce pays étaient pour la plupart connues en Europe, long-temps avant sa découverte : on les tirait alors des régions septentrionales de notre hémisphère ; mais elles étaient en trop petit nombre pour que l'usage en fût répandu. La restitution du Canada à la France devint donc pour le commerce national une source inépuisable de richesses ; tous les ports de l'Océan se livrèrent concurremment à cette nouvelle branche d'industrie ; mais la ville de La Rochelle surtout y acquit une célébrité et une fortune égales à celles que ses rivales, Bordeaux et Nantes, devaient l'une à ses vins, l'autre à la traite des noirs.

La maison Auffredy était celle qui jouissait, à cette époque, de la plus haute considération sur la place de La Rochelle. René Auffredy, le fondateur de cette maison, avait mis quarante années de travail et de probité à construire et consolider l'édifice de son crédit ; et quand, après une vie si laborieuse et si honorable, il s'était senti mourir, il avait appelé à son chevet Jean et Simon, ses deux fils.

— Mes enfans, leur dit-il, Dieu me rappelle à lui ; mais, dans sa bonté infinie, il a bien voulu me laisser la force d'esprit nécessaire pour mettre la dernière main à mes affaires et vous donner mes derniers avis.

Après ce préambule solennel, le vieillard se recueillit un instant et porta sur l'un de ses fils un regard rempli d'amour et d'espérance.

— Simon, reprit-il enfin, tu es l'aîné, tu as toujours travaillé près de moi, tu as puisé dans mon exemple toutes les vertus qui conviennent à l'honorable profession que j'ai exercée ; c'est toi par conséquent qui, à tous égards, mérite de succéder à la plus grande part de ma fortune et à mon commerce. Je te confie là un précieux dépôt, Simon ; je te laisse un nom intact, une maison prospère, un crédit bien établi ; reste honnête homme, sois toujours prudent et laborieux, et tu continueras à voir prospérer tes affaires. Songe que le commerce est notre noblesse à nous, que la probité est notre devise, et que tu réponds, devant Dieu, à tes enfans, sinon de la fortune, du moins de la réputation sans tâche que je te transmets.

En achevant ces paroles, le vieux négociant prit un air sévère, et se retournant aussitôt vers son second fils :

— Quant à toi, Jean, dit-il, tu es bien léger de caractère ; tu n'as jamais voulu suivre mes conseils ; tu as passé ta jeunesse dans les plaisirs

et dans l'oisiveté; méfie-toi de tes goûts et de tes penchans; je te laisse par mon testament de quoi vivre honorablement et d'une manière indépendante; mais rappelle-toi que, comme tout ce qui est stérile, l'argent qui ne produit pas est bientôt épuisé. Enfin, bien que la même responsabilité ne pèse pas sur toi et sur ton frère, songe que tu portes le même nom, et que ce nom, respecté partout aujourd'hui, doit l'être toujours.

Quelques jours après cet entretien, René Auffredy mourut et son testament fut ouvert. Ainsi qu'il l'avait annoncé, Simon héritait de la fortune et de la maison de commerce de son père; Jean recevait seulement une somme de quatre cent mille livres en argent. A cette découverte, Jean ne put comprimer un mouvement de jalousie; il frissonna, et jeta sur son frère un regard haineux dont celui-ci s'aperçut.

— Jean, dit Simon, crois au moins que je n'ai aucunement influencé les dernières volontés de notre père!

— C'est bien, répondit Jean avec humeur, tu es l'aîné; le hasard de la naissance te favorise; il faut bien que je me console du dommage que me cause le tort d'être né le dernier.

— Écoute, Jean, reprit Simon affligé de l'injustice de son frère, je comprends parfaitement ton ressentiment, mais je ne dois pas en être l'objet. Si tu le désires, je suis prêt à partager avec toi toute ma fortune; mais, comme elle est nécessaire en entier au soutien du nom et des intérêts qui me sont confiés, tu laisseras ta moitié entre mes mains et je la ferai fructifier avec la mienne.

— Merci, répondit Jean brusquement; je n'entends rien au commerce, moi, et je ne tiens nullement à une fortune dont je ne puis disposer librement. D'ailleurs, j'ai envie de voyager et de courir le monde; mes quatre cent mille livres me suffisent; sinon, je sais ce qu'il me restera à faire.

— Comme tu voudras, Jean.

Et les deux frères se quittèrent froidement. Jean partit en effet de La Rochelle sans qu'on sût de quel côté il se dirigea, et Simon se mit à la tête de la maison que lui avaient transmis son droit d'alnesse et la préférence de son père. Grâce à son zèle et à sa probité, son commerce ne fit que prospérer, et bientôt il trouva dans un mariage tout d'affection une consolation nouvelle à ses peines; mais ce bonheur fut de courte durée; au bout de quelques années sa femme mourut et ne lui laissa qu'une jeune fille, seule et digne héritière des grâces et des vertus de sa mère.

Ce fut sur ces entrefaites que le Canada rentra dans la possession de la France. Simon était trop habile pour ne pas comprendre les ressources nombreuses que lui offrait ce pays; il se livra aussitôt au commerce des pelleteries, et toutes ses entreprises réussirent à souhait. En peu d'années ses richesses devinrent considérables; ses navires sillonnaient toutes les mers, et portaient sur tous les points du globe le nom d'Auffredy.

Un soir, Simon Auffredy était assis tranquillement devant son feu; sa fille, assise près de lui, travaillait à une délicieuse broderie; c'était l'occupation qu'elle préférait, et elle s'en acquittait à ravir; de temps à autre l'heureux père jetait un regard d'orgueil sur son enfant chérie, celle-ci jetait un regard d'amour sur son père adoré, et, lorsque leurs yeux se rencontraient ainsi, un doux sourire s'épanouissait sur leurs lèvres. Tout à coup la porte de l'appartement s'ouvrit; un valet apparut.

— Qu'est-ce, demanda Auffredy?

— Monsieur, il y a là un pauvre homme qui désire vous parler.

— Eh bien, faites-le entrer.

Aussitôt un homme entra. A sa vue la jeune fille tressaillit d'épouvante et se rapprocha de son père. En effet, l'étranger avait un aspect peu rassurant. Ses habits malpropres et délabrés ne trahissaient qu'une misère profonde; mais sa barbe longue et grisonnante, sa chevelure en désordre, les rides épaisses qui sillonnaient son front, lui donnaient à la fois une physionomie terrible et repoussante.

— Que me voulez-vous? demanda Auffredy.

Mais l'inconnu, au lieu de répondre, s'arrêta, joignit ses mains et regarda fixement le riche armateur et la jeune fille.

— Que me voulez-vous? reprit d'une voix forte Auffredy, étonné lui-même de cette visite singulière et des manières de celui qui la lui rendait.

— Simon!..... répondit enfin l'étranger, tu ne me reconnais donc pas?...

A cette voix Simon tressaillit.

— Ciel! Jean! mon frère! s'écria-il.

Tous deux tombèrent aussitôt dans les bras l'un de l'autre.

Pendant ce temps-là la jeune fille s'était levée et contemplait d'un regard stupéfait cette scène étrange; mais Simon s'étant tourné vers elle:

— Louise, lui dit-il doucement, rentre chez toi.

La jeune fille, dont la curiosité se trouvait vivement excitée, obéit, bien qu'à regret.

Alors Auffredy prit les mains glacées de son frère, et l'entraîna rapidement vers la cheminée.

— Jean, reprit-il, dans quel état je te retrouve; oh! mon Dieu! il t'est donc arrivé de bien grands malheurs?

Jean, touché d'une réception si amicale et sur laquelle il n'avait pas osé compter d'abord, baisa avec effusion la main de son frère; puis relevant ses yeux baignés de larmes.

— Simon, répondit-il, je suis aussi coupable que malheureux; notre père avait prédit juste... Mais, ajouta-il en tournant la tête vers la porte par laquelle il avait été introduit, je ne suis pas seul...

— Que veux-tu dire?

— Mon fils est là...

— Ton fils?... ah! cours le chercher!

En prononçant ces mots, Auffredy courut lui-même à l'appartement voisin, et un instant après il rentra avec le fils de son frère.

C'était un beau garçon, encore dans l'âge de l'adolescence. Sa chevelure était noire comme l'ébène et lissée avec soin; ses habits, bien qu'en aussi mauvais état que ceux de son père, témoignaient une excessive propreté. Sa prunelle, vive et animée, brillait d'un éclat merveilleux, et néanmoins il la tenait humblement baissée vers la terre.

— Jean, reprit Simon, il me semble qu'il manque encore une troisième personne ici: voilà ton fils, où est ta femme?

— Elle est morte, répondit Jean tristement.

— Hélas! reprit Simon, mêlons donc nos larmes, car nous avons le même malheur à déplorer.

Un instant de silence suivit cet aveu pénible et réciproque; après quoi Jean reprit la parole.

— Simon, dit-il, nous sommes venus de Bordeaux jusqu'ici à pied; la route est longue pour un jeune homme: peux-tu donner asile pour cette nuit à mon fils?

A cette question Simon ne put se défendre d'un geste de douleur:

— Ah! Jean, s'écria-t-il, peux-tu me le demander? mais toi?

— Moi, répondit Jean, il me suffit d'une chaise; d'ailleurs, j'irai le rejoindre plus tard, j'ai à te parler.

Aussitôt Auffredy sonna un domestique et donna les ordres nécessaires pour qu'on préparât le logement de son neveu.

Peu d'instans après l'appartement fut prêt, et le jeune homme, harassé de fatigue, sortit. Alors Jean, qui pendant ce temps-là s'était assis près du feu, sur le siége qu'avait occupé Louise, et se chauffait les mains, fit signe à Simon d'approcher et de s'asseoir en face de lui.

II

— Simon, dit Jean, notre père avait raison, mon caractère léger devait faire mon malheur; la passion du jeu, l'amour du plaisir, la vanité et mon imprévoyance, tout à concouru à ma perte: je suis ruiné!

En prononçant ces mots, Jean se couvrit le visage de ses deux mains

et demeura plongé dans une méditation profonde. Auffredy, touché de cette douleur si légitime, ouvrit la bouche pour répandre ses consolations sur le cœur de son frère; mais celui-ci se redressa aussitôt et ne lui en laissa pas le temps.

— Mon frère, reprit-il, j'ai bien mal agi envers toi, autrefois; mais j'ai confiance en ton amitié, et j'espère que tu m'as depuis long-temps pardonné.

Auffredy voulut répondre, mais Jean l'invita du geste de ne pas l'interrompre.

— Écoute, Simon, continua-t-il, je n'ai plus de ressources qu'en toi. Dieu est témoin que si j'eusse été seul, j'eusse préféré cent fois mourir plutôt que de venir mendier un secours de mon frère...

— Oh! Jean!

— Oui, Simon, oui.... Que veux-tu? C'est plus fort que moi; mais j'ai un fils; je ne puis abandonner mon pauvre Benoît à la misère....... Simon, Simon, tu es riche, très riche, je le sais: prête-moi vingt mille livres.

— Vingt mille livres, malheureux! Et qu'espères-tu faire avec une pareille somme?

— Assurer l'existence de mon fils... et travailler.

— Jean, répondit Auffredy, tu es un fou et un orgueilleux; je n'ai point vingt mille livres à te prêter, mais un million à te donner, si tu veux!

A cette offre inattendue, le visage de Jean rayonna d'une joie indicible, et il se leva pour se jeter aux genoux de son frère; mais Auffredy, plus prompt que lui, se leva aussitôt et le força de se rasseoir.

— Jean, reprit le riche armateur, écoute-moi donc à ton tour. Cette somme qui forme à elle seule la moitié de la fortune que m'a laissé notre père, je te l'ai déjà offerte autrefois; mais alors j'ai dû exiger qu'elle restât entre mes mains, d'où elle ne pouvait sortir sans compromettre mon commerce. Aujourd'hui c'est bien différent; j'ai prospéré au delà de toutes mes espérances, et je puis, sans aucun danger, te restituer cette part de notre héritage en toute propriété.

— Oh! merci, mon frère, s'écria Jean éperdu. J'accepte, j'accepte, non pas pour moi, pour Benoît... Mais garde précieusement cette somme; cette fois, c'est moi qui t'en prie; ne me la confie pas, vois-tu; l'argent fond et coule entre mes doigts.

— C'est bien, Jean..... A partir de demain je vais changer la raison sociale de ma maison, qui désormais s'appellera : Maison Auffredy frères et Compagnie.

En effet, les deux frères associés se livrèrent bientôt en commun à de nouvelles opérations. Jean, excité par l'exemple de Simon et par les gains magnifiques que ce genre de travail lui apportait, s'était familiarisé peu à peu avec le commerce et partageait avec son frère le fardeau des affaires. Cette communauté d'intérêts établit entre les deux familles des rapports continuels, dont les deux jeunes gens profitèrent avidement, d'abord pour se voir, puis enfin pour s'aimer. Leurs pères virent sans regret naître cet amour, qui devait nécessairement se terminer un jour par un mariage, et leur laissait entrevoir la possibilité de transmettre sans partage leur fortune et leur condition à leur postérité.

Cependant, depuis quelque temps Jean paraissait plus soucieux que de coutume. Soit que ses goûts d'indépendance et d'oisiveté fussent revenus avec l'opulence, soit que sa jalousie contre son frère se fût réveillée à la vue de la fortune et du génie incontestablement supérieur de ce dernier, Jean devint froid et négligent. Il est vrai que dix navires, expédiés depuis plus d'une année, par eux, au Canada, étaient impatiemment attendus, sans que rien annonçât leur retour. Simon, confiant dans l'étoile qui avait favorisé jusque-là toutes ses entreprises, considérait ce retard avec calme; mais Jean qui avait déjà éprouvé une fois les vicissitudes du sort, ressentait une mortelle inquiétude.

Un matin Jean se rendit par hasard plus tôt que de coutume au cabinet; Simon ni les commis n'étaient encore arrivés. La correspondance se trouvait sur le bureau; Jean prit une lettre et la décacheta; elle provenait de leur correspondant de Cayenne; Jean la parcourut assez rapidement et sans paraître d'abord y attacher une grande importance; mais tout à coup son visage pâlit et ses mains se crispèrent; cette lettre annonçait qu'on avait trouvé sur les côtes de la Guyane un débris de planche sur lequel était inscrit le nom d'un des navires de la maison Auffredy. A cette nouvelle, Jean perdit la tête; il ne douta plus que les dix navires, si impatiemment attendus et dont on n'avait reçu aucune nouvelle, n'eussent péri dans un naufrage avec toute leur cargaison. Or, cette cargaison était la plus riche qui eût encore été jamais exposée par son frère et par lui aux caprices de l'Océan! la moitié de leur fortune y était engagée. Chez tout autre homme que Jean, un pareil malheur eût été compté pour une de ces vicissitudes auxquelles tout armateur doit s'attendre, et qu'une seconde opération plus heureuse ou plus habile peut toujours réparer. Mais Jean n'était négociant que de nom; l'esprit commercial lui manquait complètement. Il se crut perdu, ruiné de nouveau, et, emporté par un sentiment aveugle de terreur et de désespoir, il déchira vivement la lettre et en jeta au loin les débris. Simon entra presque aussitôt.

A la vue de son frère, Jean fit un effort sur lui-même et composa de son mieux son visage; puis s'armant d'une résolution subite :

— Simon, dit-il, je t'attendais...

— Qu'y a-t-il?

— En vérité, je ne sais comment t'avouer mon inconstance et ma pusillanimité; mais le commerce m'ennuie et m'épouvante.

A ces mots Simon fixa sur son frère un regard stupéfait.

— Que veux-tu, reprit Jean, chacun a son organisation particulière; la mienne, je le vois, ne peut se prêter à aucun genre de travail.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Simon. Cependant nous ne pouvons nous désassocier sur-le-champ; il faudra dresser un inventaire, et encore sera-t-il même nécessaire d'attendre le retour de nos dix navires, car ils portent une grande partie de notre fortune, et nous ne savons quels bénéfices ils doivent nous procurer.

— Oh! peu importe, reprit Jean avec vivacité; depuis notre association nous n'avons fait que des gains; tu es par conséquent dans une position au moins aussi heureuse que le jour de notre rencontre; donne-moi un million comptant et je me soucie peu du reste.

— En vérité, Jean, répondit Simon, aujourd'hui je ne pourrais faire autrement. Je vais te donner un million, et pour le reste, je t'en rendrai compte lorsque nos opérations courantes seront terminées.

— Eh bien! soit.

En disant ces mots, Jean se retira chez lui, et Simon, peu surpris de ce nouveau caprice de son frère, avisa aux moyens de réaliser la somme qu'il lui avait promise; quelques jours après, Jean l'eut en sa possession.

Néanmoins, les dix navires attendus n'arrivaient point; bientôt le bruit de leur perte se répandit; la nouvelle donnée déjà aux Auffredy par la lettre de Cayenne, s'était transmise sous mille autres formes et par d'autres voies à différentes maisons de La Rochelle; le crédit de Simon en fut ébranlé; mais, plein de confiance dans la fortune, Simon tint ferme; il vendit quelques propriétés, et fit face ainsi, par des ventes successives, aux divers engagemens qu'il avait contractés. Pendant ce temps-là, Jean avait presque entièrement cessé de paraître chez son frère; il se tenait renfermé chez lui face à face avec son ingratitude et ses remords. Benoît seul, tout entier à son amour, et bien éloigné de soupçonner la culpabilité de son père, venait chaque jour voir sa cousine. Enfin, Simon ne put plus douter de son malheur. Le correspondant de Cayenne, étonné de ne pas recevoir de réponse à sa première lettre, en avait écrit une seconde qui révéla à Auffredy l'affreux événement dont Jean lui avait dérobé la connaissance. A la lecture de cette lettre Simon éprouva d'abord une profonde surprise; il avait peine à comprendre comment la lettre annoncée n'était pas parvenue à sa destination; mais presque subitement ses idées changèrent de cours, et il fut tout absorbé par l'im-

mensité de la perte qu'on lui annonçait. Aussitôt Auffredy courut chez son frère ; il était juste en effet que celui-ci vînt à son secours et prît sa part d'un événement dont ils avaient accepté les risques en commun; mais depuis la veille, Jean et son fils avaient disparu. Ce départ précipité fut pour Auffredy un coup de foudre et un éclair; il comprit tout.

— O Jean! Jean s'écria-t-il! Puissent Dieu et notre père te pardonner ce que tu as fait là !

Puis rentrant précipitamment chez lui, il donna l'ordre de vendre tout ce qui lui restait; quelques jours après tous ses engagemens étaient remplis, mais il était complétement ruiné.

Auffredy supporta ce coup terrible avec un stoïcisme admirable, et accepta d'abord sans faiblesse sa nouvelle et douloureuse destinée; mais le courage faillit lui manquer lorsqu'il fallut en informer sa fille. En effet Louise, élevée jusque là au sein d'une somptueuse opulence, allait tomber tout à coup dans une misère profonde. Or, Simon redoutait les suites de l'impression que devait produire une pareille révélation sur l'esprit de cet être frêle et délicat. Cependant cet aveu était nécessaire; Louise ne pouvait conserver plus long-temps ses illusions sur sa position présente ni sur son avenir; Simon l'envoya chercher.

— Mon père, dit la jeune fille, vous m'avez fait appeler?

A la vue de son enfant chérie, Simon ne put retenir ses larmes.

— Oui, Louise, répondit-il, j'ai à te parler.

— Mon père, reprit la jeune fille avec une expression touchante, vous pleurez ?

—Louise, continua Auffredy en feignant de n'avoir pas entendu l'observation de sa fille, la fortune est bien capricieuse: il faut toujours s'attendre à de terribles retours de sa part, long-temps elle nous a favorisés, nous avons été riches, mais nous ne le sommes plus.

— Mon père, dit avec calme la jeune fille, je le sais.

— Qui te l'a dit ?

— Eh ! mon Dieu, les paroles que depuis huit jours j'entends prononcer autour de moi dans cette maison n'ont-elles pas suffi pour me l'apprendre ?

— Eh bien, oui, reprit Simon, il n'est que trop vrai! Un coup du sort a emporté dans un instant le fruit de soixante années de travail et de peine !

— Que voulez-vous, mon père, c'est Dieu qui l'a voulu; il faut se résigner.

— Eh ! malheureuse enfant, il faut vivre aussi ! Un homme a toujours ses deux bras pour gagner sa vie; mais toi, que vas-tu devenir !.....

— Je travaillerai aussi.

— Non ! s'écria Simon hors de lui, non, c'est impossible, le travail et la misère, ce serait trop pour toi; cela te tuerait... Écoute, Louise, continua le pauvre père en embrassant sa fille avec effusion, comme s'il eût dû ne jamais la revoir, tu es une brave fille, car l'adversité n'a pu t'abattre, et au lieu de reprocher à ton père la ruine de ta fortune et de ton bonheur, tu as voulu partager ses souffrances; mais tu ne peux rester ici, tu ne dois pas exposer ton amour-propre à être froissé par ceux qui t'ont courtisée jadis, et qui te dédaigneront aujourd'hui. Fuis, ma fille, fuis, nous avons à Saintes une vieille tante à laquelle j'ai rendu de grands services autrefois; va chercher près d'elle un repos et des consolations qui te manqueraient ici.

— Mais vous, mon père, demanda avec anxiété la jeune fille.

— Moi je reste, répondit Auffredy; ma conscience est tranquille, et je me sens la force de l'opposer aux mépris dont je pourrai être l'objet. D'ailleurs, c'est ici que j'espère trouver le plus de ressources auprès, de ceux qui ont été mes amis.

— O mon père! mon père! s'écria Louise éperdue en se jetant au cou de son père; moi vous abandonner dans une situation pareille, jamais !

— Je le veux, Louise !

— C'est bien, mon père, répondit la jeune fille en se soumettant aussitôt à l'ordre de son père, je vous obéirai.

III

Quelques heures après, Louise avait quitté la Rochelle, et recevait chez sa vieille parente une modeste et douce hospitalité.

Une fois rassuré sur le sort de sa fille, Simon se sentit délivré d'un grand poids; d'odieuse qu'elle lui avait paru d'abord, sa position était devenue pour lui supportable, et il ne lui semblait plus aussi difficile de pourvoir à son existence. Pendant sa prospérité, il est vrai, Auffredy s'était montré si grand, si généreux, qu'il n'était peut-être pas un seul négociant sur la place de La Rochelle qui ne lui fût redevable de quelque service ou de quelque bienfait. Il avait donc tout lieu d'espérer, un accueil bienveillant et une certaine reconnaissance de la part de ceux qu'il avait obligés. Plein de cette idée, Simon se présenta chez plusieurs de ses confrères. Il pensait que sa grande habitude des affaires, sa vieille expérience commerciale, le souvenir d'anciennes relations, les égards dus à son infortune, tout enfin contribuerait à lui faire trouver un emploi chez l'un ou l'autre de ceux qui avaient été autrefois ses tributaires; mais Auffredy se trompait! Tous lui prodiguèrent de vaines condoléances, sous lesquelles perçait une joie maligne de la ruine et de l'abaissement d'un rival puissant et redouté; quelques uns, ceux qui connaissaient le mieux son cœur et savaient d'avance qu'il les refuserait, lui offrirent de congédier plusieurs de leurs commis pour lui donner leurs places; d'autres lui proposèrent brutalement un ignoble secours en argent; mais aucun ne parut comprendre la noble détresse du pauvre armateur, ni le moyen facile d'y porter remède sans blesser sa délicate susceptibilité. Simon se retira consterné; pour la première fois il apprenait ce que valent les hommes, dont, comme l'Océan, on peut quelquefois se servir, mais dont il faut toujours se méfier.

Tout en marchant devant lui, en proie à ses cruelles pensées, Auffredy arriva par hasard sur le port. C'était l'heure à laquelle les ouvriers interrompent leurs travaux pour prendre le second repas de la journée. Tous étaient assis, les uns sur des ballots de marchandises, les autres sur des pièces de charpentes, et, à mesure que l'ancien négociant s'avançait au milieu d'eux, ils se levaient les uns après les autres et le saluaient avec un respect et une gravité qui témoignaient de la part qu'ils prenaient à son malheur. Ces témoignages désintéressés touchèrent plus vivement Auffredy que l'ingratitude de ses anciens amis, et répandirent sur sa douleur une consolation ineffable.

— Hélas, pensa-t-il, est-ce donc parmi ces hommes que se réfugient les vertus dont les riches ne veulent plus !

Cette réflexion souleva tout à coup dans son esprit une résolution nouvelle; il s'arrêta brusquement et promena un regard scrutateur autour de lui. Enfin il aperçut un ouvrier qu'il avait employé autrefois au déchargement de ses navires.

— Jacques, lui dit-il, quel est ton contre-maître ?

— Monsieur, répondit poliment le portefaix, c'est toujours Michel; le voilà là-bas qui dort au soleil.

Auffredy s'avança vers le lieu indiqué et frappa légèrement sur l'épaule du dormeur. Dans le premier moment celui-ci témoigna un certain mécontentement coutre l'importun qui venait le troubler ainsi dans son sommeil; mais dès qu'il eut reconnu l'armateur :

— Monsieur Auffredy, balbutia-t-il d'une voix confuse et se levant.

— Oui, Michel, répondit Simon, c'est moi. As-tu besoin d'un homme dans ton équipe ?

— Pas pour le moment, Monsieur; nous sommes au complet. Si pourtant vous tenez à placer votre protégé, je trouverai bien moyen de l'employer. Quel est-il?

— C'est moi.

— Vous, M. Auffredy?... Oh! c'est impossible.... Je ne pourrais jamais.... vous que... moi qui... Ah! allons donc!

—Michel, répondit Simon vivement ému de l'embarras de cet homme, il le faut pourtant, car c'est ma dernière ressource!..

— Ça suffit, M. Auffredy. Vous avez beau être bien malheureux, c'est plus fort que moi, vous êtes toujours le maître.

En effet, Simon se dépouilla aussitôt de son habit et se mêla à la foule des ouvriers qui venaient de reprendre leur travail. Cet événement causa une profonde agitation parmi ces braves gens; ils se regardèrent avec surprise et n'osèrent d'abord approcher de leur nouveau compagnon; mais ils revinrent bientôt de leur stupeur, et ce fut alors à qui d'entre eux témoignerait le plus d'égards au malheureux négociant, et lui épargnerait les trop pesans fardeaux. Quant à Auffredy, son héroïque résolution, dit-on, faisait l'objet de l'admiration des uns et de l'ironie des autres. Lui seul n'était ni surpris ni affligé, et chaque jour on le voyait exerçant sur le port le pénible métier de porte-faix avec la même résignation et la même bonhomie que s'il fût né dans cette humble et infime condition.

Cependant Louise n'avait pas tardé à s'apercevoir du surcroît de gêne que sa présence occasionnait chez sa vieille parente; la courageuse enfant résolut d'y apporter du moins quelque soulagement par son travail. Aussitôt elle se mit à confectionner ces délicieuses broderies, qui, comme nous l'avons vu, étaient autrefois un délassement pour elle et qu'elle faisait si bien; elle consacrait à cette occupation une grande partie de ses nuits, et souvent, tandis que tout Saintes reposait depuis long-temps dans le sommeil et les ténèbres, on voyait encore de la lumière à la petite croisée de la jeune fille.

La première fois qu'elle porta ses œuvres aux marchands de la ville, la pauvre Louise éprouva un serrement de cœur insurmontable; on eût dit qu'elle pressentait les humiliations et les refus qu'elle allait essuyer. Ce ne fut, en effet, qu'après de nombreuses et pénibles démarches qu'elle parvint à trouver un acheteur à ses charmantes broderies. Quelque minime que fût le prix qu'on lui en donna, Louise le reçut néanmoins avec reconnaissance; et, dévorant ses larmes en silence, elle se remit au travail avec plus d'assiduité que jamais. Enfin Dieu eut pitié de ses peines. Un jour, soit qu'il eût été touché du sort de la jeune fille, soit qu'une main discrète et charitable l'eût choisi pour intermédiaire dans l'accomplissement d'un pieux devoir, le marchand accueillit Louise avec une bienveillance inaccoutumée et lui offrit brusquement cinq louis de ce qu'il ne lui avait payé jusque-là que quelques écus. Cette somme parut tellement exorbitante à la pauvre enfant qu'elle ne put retenir une exclamation de joie et de surprise.

— Cinq louis! dit-elle, en fixant ses grand yeux étonnés sur la face épanouie du marchand.

— Cinq louis, répondit celui-ci, et autant de fois que vous m'apporterez de nouvelles broderies, autant de fois désormais je vous donnerai le même prix.

Plus Louise réfléchissait, plus elle trouvait ce changement incompréhensible; soupçonnant avec raison qu'il y avait au fond de tout cela quelque mystère, elle voulut questionner le marchand; mais celui-ci ne se laissa point pénétrer. Quoi qu'il en soit, Louise se retira le cœur plein d'une joie indicible; car elle allait pouvoir enfin s'acquitter envers sa bonne tante et envoyer quelques secours à son père, dont elle avait appris la douloureuse situation.

Auffredy en effet se trouvait dans un grand dénuement; mais, malgré l'utilité dont lui était ce secours, et la douce émotion que lui causait une pareille preuve de tendresse de la part de son enfant, étonné qu'une somme aussi considérable se trouvât si fréquemment entre les mains d'une jeune fille, il crut devoir en demander l'explication à Louise. Celle-ci lui raconta les faits tels qu'ils s'étaient passés. Alors Auffredy, tranquillisé sur l'origine de cette fortune inattendue, se livra sans contrainte à toute la joie de son âme, et accepta ce don comme un bienfait de la Providence. Là du reste ne devait pas s'arrêter la bonté divine.

Un soir, fatigué d'avoir roulé pendant plusieurs heures de lourdes barriques sur le port, Auffredy s'était assis sur le bord du rivage, et considérait les eaux de la mer, les yeux fixés sur le mouvement de la marée. Quelques points noirs qui se dessinaient confusément à l'horizon, attiraient aussi par intervalle son attention. Tout à coup, il lui sembla entendre derrière lui un grand nombre de pas et de cris. Simon se retourna et vit une foule d'ouvriers et de matelots qui accouraient vers lui en brandissant leurs mains ou leurs chapeaux. Michel était à leur tête.

— Maître, dit celui-ci, maître...

Et ne pouvant achever, par l'excès de son émotion, il se contenta de montrer du doigt une grosse tour qui fermait de ce côté l'entrée du port de la Rochelle. Auffredy, de plus en plus surpris, suivit avidemment du regard le geste de son contre-maître; les pavillons de la tour Saint-Jean, signalaient en ce moment des navires à la marque de son ancienne maison. Un instant, Simon se crut le jouet d'une illusion; mais ces signaux étaient véridiques, et bientôt les dix navires qui n'avaient été retardés jusque-là que par de légères avaries, défilèrent, chargés de pelleteries, sous les yeux de leur heureux maître, et entrèrent à pleines voiles dans le port.

Auffredy, devenu, par cet événement, plus opulent que jamais, fit revenir aussitôt sa fille auprès de lui. A peine étaient-ils rendus l'un à l'autre, qu'un troisième personnage demanda à être introduit près d'eux. C'était Benoît.

— Mon oncle, dit-il, voici une lettre que je suis chargé de vous remettre par mon père.

— Ton père, demanda Auffredy, où est-il?

— Je ne sais; après m'avoir emmené jusqu'à Saintes, il m'a défendu de le suivre.

A ces mots, Louise fixa sur le jeune homme un regard perçant; celui-ci rougit et baissa les yeux. Alors Auffredy décacheta vivement la lettre de son frère, et lorsqu'il en eut achevé la lecture:

— Benoît, dit-il, tu ne reverras plus ton père.

— Il est donc mort? s'écria le jeune homme.

— Il vient d'entrer dans un couvent.

Puis se retournant aussitôt vers sa fille;

— Louise, reprit-il, il y a deux personnes au monde qui ont singulièrement agi sur notre destinée. L'une nous a fait bien du mal, oublions-la; l'autre a voulu se soustraire à notre reconnaissance; mais Dieu la connaît, nous le prierons pour elle.

— Mon père! s'écria tout à coup la jeune fille, moi aussi je la connais; c'est Benoît!

En effet, en apprenant la résolution de son père, Benoît n'avait pu retenir ses larmes et avait pris son mouchoir pour s'essuyer les yeux. Or Louise venait de reconnaître dans ce mouchoir une œuvre de ses veilles.

— Benoît, s'écria à son tour Auffredy; ah! Jean, tous tes vœux seront exaucés; maintenant je te pardonne!

Quelque temps après, Benoît épousa sa cousine et fut chargé, sous le patronage de son oncle, de rétablir et continuer le commerce de la maison Auffredy. Quant à Simon, il se retira des affaires et fit construire, pour ses ouvriers et pour ses matelots, un hôpital qui, je crois, subsiste encore aujourd'hui.

HIPP. ÉTIENNEZ.
(France.)

SOUVENIRS DE SAINT-PÉTERSBOURG.

L'ÉDUCATION PRIVÉE, — LES GOUVERNANTES, — LES PRÉCEPTEURS.

Chaque printemps, quand le golfe de Cronstadt est débarrassé de ses glaces, on voit entrer à Saint-Pétersbourg un grand nombre de navires portant les modes, les nouveautés, les livres de Lubeck, de Paris et Londres, et régulièrement aussi une cargaison de jeunes dames, à figure mélancoliques, à robes chiffonnées, à coiffures délabrées. Ce sont de jeunes Allemandes, Anglaises et Françaises qui se destinent à remplir en Russie les fonctions d'institutrices.

La manière dont la Russie reçoit à la frontière les étrangers qui débarquent chez elle n'est pas des plus amicale. Peu d'étrangers ont débarqué en Russie sans éprouver le regret d'avoir quitté leur patrie.

Il faut connaître le besoin d'éducation que l'on éprouve dans les hautes classes de la population russe, la répugnance que ces classes sentent encore pour l'éducation publique, et la multitude de riches familles habitant Saint-Pétersbourg, pour se faire une idée du nombre prodigieux de précepteurs et de gouvernantes qui s'y trouvent.

En Russie, la place d'instituteur privé est très lucrative. Un jeune homme d'un extérieur distingué ne peut manquer de faire son chemin, s'il joint une instruction solide et un esprit intelligent à la persévérance, et qu'il parvienne à traverser l'épreuve de feu à laquelle le soumet sa condition d'instituteur privé.

On pourrait citer un grand nombre de jeunes gens que les fonctions de précepteur ont menés à la dignité de conseiller d'état ou de conseiller intime.

Il en est des gouvernantes comme des précepteurs. Pour peu qu'elles soient jolies et qu'elles aient quelques uns de ces talens agréables auxquels les Russes attachent tant de prix, il ne leur est pas difficile de subjuguer le cœur d'un jeune colonel, d'un officier-général, qui, en l'épousant, la mettra en mesure de donner elle-même des bals et des soirées.

Les villes de Montbelliard, de Genève, de Lausanne et de Neufchâtel, qui sont la principale pépinière de gouvernantes pour toute l'Europe, sont remplies de petites capitalistes, qui sont allées faire leur fortune en Russie.

Beaucoup de ces gouvernantes et de ces précepteurs prennent si bien les mœurs russes, qu'ils renoncent totalement à leur première patrie, et se décident à passer leurs jours en Russie. Il n'est guère de grande famille russe où il n'y ait quelque ancienne bonne ou gouvernante, quelque ancien précepteur, tellement attachés à la maison, qu'ils y vivent comme membres de la famille, comme oncles et tantes adoptifs, et jouissent de tous les priviléges inhérens à cette position.

Dans la ville de Saint-Pétersbourg même, qui garde pour elle tout ce qu'il y a de meilleur et renvoie le reste dans la province, la capacité d'un gouverneur ou d'une gouvernante ne doit pas être inférieure à celle que l'on exige dans les autres capitales. Dans les provinces, l'étranger a souvent l'occasion de s'étonner de l'admiration qu'on y professe pour des talens fort médiocres. « C'est un homme admirable que j'ai auprès de mes enfans, me dit un jour un riche habitant d'une province de Russie; il parle l'allemand, le français, l'anglais, le grec et le latin; il est versé dans toutes les sciences; c'est merveille comme il chante, comme il touche du piano! Ah! grand Dieu! que c'est un homme étonnant! » Ayant été à même de connaître ce précepteur d'un peu plus près, je trouvai que c'était un personnage très ordinaire, qui savait un peu de tout et qui parlait à peine correctement sa langue maternelle.

Dans les maisons russes de province, le précepteur passe toujours pour un oracle et la gouvernante pour une femme rare. Si, à table ou ailleurs, il s'élève quelque question scientifique, tous les regards se portent sur le précepteur; quand il a prononcé, tout le monde garde le silence. Douter de la science universelle du professeur, ce serait lui manquer gravement. « Vous devez le savoir, lui dit-on, c'est votre affaire; nous autres nous ne savons rien! » Combien de fois un honnête Allemand n'est-il pas forcé, malgré lui, de leur débiter des choses fausses et d'accepter le rôle d'homme admirable qu'on veut lui faire jouer! S'il allait dire : « J'ignore ceci! Cela n'a pas fait l'objet de mes études!... Je crois, mais je n'oserais pas assurer... Je présume... Il se pourrait bien... », ce serait un homme perdu. « Que dit-il! comment il ne sait pas cela! Et pourquoi donc ne le sait-il pas? ce n'est certainement pas l'homme qu'il nous faut; c'est encore un de ces charlatans si nombreux qui viennent se faufiler au milieu de nous, dirait-on. »

Nulle part le savoir modeste n'a moins de succès qu'en Russie. Le savant étranger doit lancer des décrets, s'il veut se faire valoir, fermer la bouche à ses adversaires et commander l'admiration.

Il arrive aussi que le savant aime à se renfermer en lui-même, à méditer; qu'il évite le tumulte du monde : ce n'est pas encore là le moyen de réussir en Russie. « C'est un homme triste et sombre, » se dit-on alors. Il se retire dans son cabinet, il étudie, il pense; Dieu sait ce qu'il médite; il est fantasque, de mauvaise humeur, et partant il n'est guère sociable. »

Un savoir trop profond nuit même quelquefois aux précepteurs; mieux vaut pour eux qu'ils aient un peu plus de talent en musique. Ce qui leur est le plus utile, c'est qu'ils soient bons danseurs et habiles joueurs de cartes; car celui qui gagne aux Russes cinq cents roubles en une soirée, qui leur chante de jolis couplets, qui sait exécuter quelques jolis tours en leur présence, celui-là est le meilleur ami de la maison: il est même plus que cela, il est leur maître: il commande, il dispose d'eux. Il y a une foule d'étrangers qui sont parvenus par des talens de ce genre à gagner une influence si grande dans les familles, qu'ils semblaient y avoir la direction de toutes les affaires. Cela leur était d'autant plus aisé que les Russes accordent facilement leur confiance à l'étranger qui se présente en homme *comme il faut*, et que dans beaucoup de maisons Russes on retrouve encore ces mœurs patriarcales qui font considérer tous les hôtes de la maison comme s'ils étaient partie intégrante de la famille.

Les appointemens que les Russes accordent à leurs instituteurs privés sont énormes. Trois et quatre mille roubles par an constituent un traitement ordinaire : ce traitement s'élève parfois à six et dix mille roubles, surtout lorsqu'on veut attirer quelqu'un dans la Sibérie ou dans quelque province lointaine. On fixe ordinairement une pension à payer annuellement après que l'éducation sera achevée, ou, ce qui commence à se faire à présent, on paie une somme ronde pour congé : cette somme peut aller à trente et cinquante mille roubles. Une gouvernante française y touche autant d'émolumens qu'un professeur chez nous; ces émolumens augmentent plutôt qu'ils ne diminuent à cause de la limite imposée au nombre de permis que délivre le gouvernement Russe. Pour les indigènes mêmes on paie encore de grosses sommes, parce que le besoin de professeurs se fait toujours vivement sentir.

Il n'est donc pas étonnant qu'en Russie tant de personnes se consacrent à l'éducation privée, qui, chez nous, croiraient une pareille position fort au dessous d'elles.

C'est toujours de France et d'Allemagne que les Russes font venir le plus grand nombre de leurs pédagogues. La plupart des Allemands vont dans les provinces de la Baltique, où l'on aime moins les Français. Les Français et les Suisses vont régulièrement dans les provinces de l'intérieur.

Les provinces de la Baltique, où les étrangers obtiennent presque exclusivement la préférence, expédient des précepteurs indigènes dans l'intérieur, où ils sont très bien reçus. Aujourd'hui les universités russes commencent aussi à en fournir.

Les gouvernantes, venant la plupart de la partie de la Suisse qui touche à la France, il y a toujours, dans toute ville russe un peu considérable, toute une petite colonie de Génevoises, de Lauzannaises, de Neufchâtelloises, étroitement liées entre elles, et qui forment de petits

comités où elles machinent toutes sortes d'intrigues. Les autres sont presque toutes des provinces de la Baltique.

Je rencontrai un jour à Dorpat un propriétaire qui avait, pour lui et ses amis, engagé jusqu'à sept gouvernantes, qu'il avait mises dans trois calèches pour les transporter dans l'intérieur.

A Saint-Pétersbourg, la plupart des bonnes d'enfans sont des Anglaises, que l'on regarde généralement comme les plus propres à cet emploi.

La grande Institution pour l'éducation des jeunes filles à Moscou, à Saint-Péterbourg, ainsi que les maisons des enfans trouvés fournissent également un nombre considérable de gouvernantes : tous les ans il en sort de huit cents à mille.

On comprend qu'il est difficile de déterminer le nombre des gouvernantes et des instituteurs privés qui se trouvent à Saint-Pétersbourg. Cependant, comme aujourd'hui ils sont tenus de passer un examen, cela n'est pas impossible. Une personne, qui était à même de le savoir, prétendait que leur nombre s'élevait à six mille. Ce nombre est certes plutôt au dessous qu'au dessus de la vérité. Non seulement, dans chaque famille noble, il y a au moins une gouvernante, deux professeurs et une bonne; mais les négocians, les membres du clergé, les médecins, les fonctionnaires en ont aussi chez eux.

On rencontre les gouvernantes dans toutes les sociétés de Saint-Pétersbourg. On rencontre les gouvernantes et les professeurs à toutes les promenades avec leurs élèves.

Je puis affirmer que dans beaucoup de grandes maisons russes l'éducation des enfans est confiée à des hommes très distingués. Le célèbre Lehrberg, qui a écrit des traités excellens sur la situation et l'histoire de Russie, n'a été toute sa vie qu'instituteur dans une maison russe. Schnissler, auteur de statistiques très estimé, occupa le même emploi. Le célèbre père suprême des saints-simoniens fut aussi pendant longtemps instituteur privé dans des familles russes. Je pourrais citer une foule d'autres hommes, également connus, qui ont vécu et qui sont morts dans la même condition.

Le gouvernement s'occupe sans relâche d'améliorer l'instruction privée. Déjà il existe une foule de lois qui déterminent les droits et les devoirs des *instituteurs*, *précepteurs* et *institutrices* de famille. La dernière et la plus remarquable est la loi de 1834, dans laquelle sont établis tous les privilèges dont jouissent les instituteurs privés qui ont subi leur examen. Cet ukase les considère comme étant au service de l'état, et les autorise, en conséquence, à porter le *petit uniforme* du ministère de l'instruction publique.

L'instituteur privé qui a exercé pendant deux ans ses fonctions dans une ancienne famille noble, passe au quatorzième rang de noblesse; il passe au même rang après trois années d'exercice dans une famille de négocians de première classe, ou de prêtres; après cinq années d'exercice dans la famille des personnes qui n'ont aucun rang, et après huit années d'exercice dans la famille de personnes qui, par leur condition, n'ont pas droit d'entrer au service de l'état.

Ces instituteurs peuvent, après des époques fixées, être appelés aux fonctions de conseillers titulaires, d'assesseurs de colléges, de conseillers de la cour, etc. Il y a aujourd'hui, en Russie, plusieurs conseillers d'état qui n'ont jamais exercé d'autres fonctions que celles d'instituteurs privés.

L'*instituteur* est proprement celui qui préside à l'éducation; il a la préséance sur le *précepteur* qui ne fait que donner des leçons. Après quinze années de services honorables dans des maisons nobles, les *instituteurs* obtiennent la croix de l'ordre de Sainte-Anne, troisième classe, et les *précepteurs*, la croix de l'ordre de Saint-Stanislas, quatrième classe. Les instituteurs privés des autres maisons qui n'appartiennent point à la noblesse héréditaire, ne peuvent obtenir la croix de l'ordre de Saint-Wladimir, quatrième classe, qu'après vingt à trente-cinq années de services honorables. Celui qui, dans l'espace de vingt-cinq ans, a préparé trois élèves aux cours de l'université reçoit le titre d'*instituteur émérite*.

A la réception de chacune de ces distinctions honorifiques, on doit verser cent roubles dans une caisse destinée à venir au secours des instituteurs malades ou tombés dans le besoin.

Nous n'avons fait qu'esquisser ici quelques unes des dispositions caractéristiques de cette loi si intéressante. Il existe des lois qui régissent la situation des maîtres d'armes, des professeurs de dessin, des professeurs de musique, des artistes, etc.

Pour tous ces gens-là, on a fabriqué des décorations extrêmement petites. N'est-ce pas accumuler le ridicule plutôt que les honneurs sur des hommes qui se vouent à une profession aussi importante que celle de l'instruction.

TOURNOI A STOCKHOLM. — JEU DU PONT A PISE.

1800 ET 1805.

I

Les tournois et les carrousels, ces poétiques souvenirs de la chevalerie, ont complètement disparu de nos mœurs. Notre temps, tout positif en guerre comme en amour, ne comporte plus les ingénieuses et délicates théories du moyen-âge. Aussi aura-t-on peine à croire que les premières années de ce siècle aient été marquées par plusieurs de ces jeux guerriers. Je ne parlerai pas du carrousel donné à Vienne lors du congrès de 1814, si souvent décrit, et qui s'encadra si bien dans les magnificences de cette époque. Mais j'ai pu voir, à un court intervalle, deux de ces fêtes empruntées aux coutumes nos pères. L'une d'elles présenta un incident dramatique, qui eût rappelé les luttes chevaleresques et quelquefois sanglantes des quatorzième et quinzième siècles; l'autre, par son acharnement et ses dangers, semblait encore moins appartenir à notre temps.

En 1800, je me trouvais en Suède, lorsque le roi Gustave-Adolphe IV donna un tournoi pour célébrer le jour de naissance de la reine. Ce prince, dans les premières années de son règne, cherchait à perpétuer cette valeur brillante, ces manières élégantes et courtoises dont Gustave III et sa cour avaient été de si parfaits modèles. Il était passionnément épris de ces exercices guerriers, qui d'ordinaire avaient lieu à la résidence d'été de Drontingholm, et brillaient autant par la magnificence que par la fidélité et l'exactitude des traditions.

Ce tournoi avait été annoncé depuis plusieurs mois aux diverses cours du nord. Le jeune roi devait y figurer au nombre des chevaliers, et la reine, une des plus belles femmes de son temps, couronner le vainqueur. Le comte de Fersen, que ses avantages extérieurs et son heureuse étoile avaient mis en si haute faveur à la cour de France, vint nous chercher, mon père et moi, pour nous conduire à Drotningholm. Avant de s'y rendre, il alla prendre le comte de Spar, nommé comme lui juge du tournoi, et qui, en sa qualité de gentilhomme de la chambre, assistait à la répétition d'un ballet nouveau qu'on devait ce soir même représenter à l'Opéra. Nous arrivâmes à la porte de ce temple magnifique élevé aux arts par les soins de Gustave III. On nous introduisit dans le salon attenant à la loge royale : une collation y était préparée. C'était là que Gustave-Adolphe soupait quand il venait au théâtre. C'était aussi dans ce salon, meublé avec la plus exquise recherche, que son père, dépouillant la majesté royale, ne se montrait plus qu'à l'égal de ses amis. Parmi tant d'objets riches et élégans on apercevait avec surprise un canapé de velours cramoisi souillé de larges taches. Mais l'étonnement fit bientôt place à un sentiment d'horreur. C'était sur ce meuble que

dans la nuit du 16 mars 1792, avait été déposé Gustave III, assassiné par Ankastroëm. Le roi avait voulu que ce canapé, taché du sang de son père, restât là comme enseignement ou comme souvenir.

Le comte de Spar ne tarda pas à nous rejoindre, et peu d'instans après nous partîmes pour le château de la reine, situé à quatre lieues de la capitale. De nombreux équipages, en s'y rendant de toutes parts, animaient le paysage si pittoresque des environs de Stockholm. Une foule immense assiégeait depuis le matin les avenues du château. Parmi cette multitude de gens à pied, à cheval, en voiture, régnait un ordre admirable. Deux hulans de la garde et un écuyer du roi attendaient le comte de Fersen, appelé par sa qualité de juge du camp à présider aux details de la fête. A quelque distance du château, dans un joli vallon dominé par des collines boisées, s'élevait un cirque orné de galeries destinées à contenir environ quatre mille spectateurs Le sol était couvert du sable le plus fin, et de hautes et fortes palissades l'entouraient. Toutes les dames, élégamment parées, brillaient de cette beauté particulière aux femmes du nord. Les hommes étaient en uniforme. On était en habit de cour, lorsqu'on portait un manteau de taffetas noir doublé de satin couleur de feu. Les grands du royaume avaient tous revêtu le costume de leurs charges. Des tribunes tendues de satin, ornées des trois couronnes suédoises, étaient réservées aux ambassadeurs. Des étendards drapaient l'enceinte. A l'une des extrémités du cirque, le pavillon de la reine et des dames de sa suite se faisait remarquer par un mélange de fleurs, d'armes et de drapeaux enlacés avec une parfaite élégance. Dupré, architecte français, et l'un des plus célèbres décorateurs de l'Europe, avait présidé à tous ses préparatifs. De distance en distance, des colonnes servaient de but pour courir la bague; d'autres supportaient des têtes de Sarrazins qu'on devait enlever avec l'épée. Les bannières des chevaliers furent d'abord promenées autour du cirque, puis déployées aux différentes barrières, où elles furent fixées. En nous quittant, le comte de Fersen nous recommanda à son ami le baron de Rozen: ce jeune homme, qui avait figuré dans les quadrilles du roi au dernier carrousel, nous mit promptement au fait de tous les détails de cette fête. Les devises des bannières et des écussons étaient aussi ingénieuses que chevaleresques; on lisait celles-ci :

Une épée sur un champ d'azur:
Je pars, je brille, je frappe.

Un lion au milieu d'un champ semé d'étoiles:
La valeur soumet les astres.

Un feu sur un autel :
Ce qui est pur est éternel.

Une hermine gravissant un lieu escarpé:
Tâche sans tache.

Enfin, une autre bannière jaune et rouge, à carreaux, était celle de Tonin, le fou du roi; on ne s'en fût pas douté cependant à sa devise:

Tout par raison,
Raison par tout,
Par tout raison.

Tonin ne joutait que de bons mots, de malice, et de bonnes vérités dites en riant sur ces trois points.

Au milieu de ces bannières éclatantes de couleurs et de broderies, on en distinguait une noire que nul écuyer ne gardait. Nous demandâmes au comte de Rozen à quel chevalier appartenait ce lugubre drapeau.

— Comment! nous répondit-il, n'avez-vous pas lu dans les gazettes, qu'un paladin, qui désirait rester inconnu, défiait au combat singulier le champion assez hardi pour lui disputer le prix de ce tournoi? Le prix, vous le savez, est une écharpe brodée par la reine. Au temps prescrit pour l'appel des chevaliers, on trouva son gant jeté au milieu du cirque et sa bannière noire plantée où vous la voyez; son bouclier y était attaché, avec ces mots, sur un ciel parsemé d'étoiles:

Fra tutte una
Une seule parmi toutes.

Ce qui ajoute à l'étrangeté de ce défi, c'est le choix qu'il a fait de la hache d'armes, qui n'est plus en usage. Les bruits les plus étranges ont couru depuis la bravade de cet Amadis mystérieux. Parmi toutes les versions, la plus accréditée est celle-ci : un jeune lord, d'une des plus illustres familles d'Angleterre, vit la reine à Bade, à la cour de son père, lorsqu'elle n'était encore que la princesse Dorothée Wilhelmine; il en devint passionnément amoureux. Vu son rang et son immense fortune, il n'était pas impossible que l'offre de sa main fût agréée; mais les deux sœurs de notre reine étaient devenues, l'une impératrice de Russie, et l'autre épouse de Maximilien de Bavière; la politique et les convenances la portèrent au trône de Suède. Le jeune lord, ne pouvant maîtriser un sentiment auquel nul espoir n'était plus permis, fit la folie de s'introduire plusieurs fois à notre cour, et toujours en empruntant de nouveaux déguisemens. Reconnu par les femmes de la reine, échappé à grand'peine au châtiment que méritait son audace, on le disait parti pour l'Amérique. Instruit sans doute avec l'Europe des apprêts de ce tournoi, et connaissant l'esprit chevaleresque de Gustave-Adolphe, il s'était flatté, disait-on, d'avoir un royal champion à combattre, avec la chance d'épouser veuve celle qu'il avait tant aimée fille. Le comte de Torstenson, fils du feld-maréchal, s'est offert pour répondre à ce défi. Pendant quelque temps il s'est exercé et il s'est rendu d'une adresse prodigieuse au combat de la hache d'armes.

En ce moment les fanfares harmonieuses de cent instrumens proclamèrent l'arrivée de la reine; tous les yeux se portèrent sur elle. Sa beauté parfaite, la majesté de sa personne auraient fait deviner la souveraine. Elle prit place sous le pavillon qui lui était réservé; le roi, à la tête de sa noblesse, entra dans le cirque et le parcourut en saluant courtoisement les dames qui s'étaient levées à son approche. Gustave IV, alors âgé de vingt à vingt-deux ans, avait une belle taille, une tournure martiale, l'air noble et chevaleresque. Il s'étudiait à copier Charles XII, et pour mieux lui ressembler, il portait d'ordinaire un habit bleu, boutonné jusqu'au menton, et les cheveux relevés sur leurs racines. Mais avec l'épée de Bender, il lui manquait le bras qui la rendait victorieuse et le génie qui la dirigeait. Lorsqu'il passa devant la reine, la mine haute et fière, brandissant noblement sa lance, son cheval se cabra; Gustave essaya de modérer son ardeur, mais l'animal s'élança en avant et faillit le désarçonner. Ce même cheval qu'il montait à Upsal, lors de son couronnement, avait manqué de le tuer, ce qui avait fourni aux gens superstitieux le sujet de mille conjectures pour l'avenir de son règne. La cause de cet accident était pourtant bien simple. L'écuyer qui avait été chargé de dresser ce cheval pour la cérémonie s'arrêtait chaque jour devant la boutique d'un cordonnier, dont la femme, jeune Finlandaise, prenait plaisir à donner du pain et du sel à ce bel animal. Celui-ci contracta si bien l'habitude de stationner à cette porte hospitalière, que quand Gustave, la couronne en tête et le sceptre à la main, se rendit à la cathédrale, le coursier, obéissant à une sorte de sympathie instinctive, ne voulut jamais passer la boutique sans avoir reçu sa ration accoutumée. Le roi, prenant ce temps d'arrêt pour un caprice, lui fit sentir vivement l'éperon; le cheval se cabra, la couronne et le sceptre tombèrent, et sans l'adresse d'un page qui marchait à côté du prince et le retint par sa botte, Gustave aurait suivi les insignes royaux. A la nouvelle de cet accident, la sorcière Ardvidson, qui avait prédit à Gustave III qu'il serait assassiné, s'écria, dit-on, tout en larmes : « La race des Vasa va cesser de régner sur la Suède! » Au moindre événement de ce règne qui sortait de la ligne ordinaire, on ne manquait pas de rappeler la prédiction de la sorcière : aussi les spectateurs du tournoi s'empressèrent-ils d'ajouter ce pronostic à tous ceux qu'on avait déjà recueillis.

La barrière s'ouvrit devant les quadrilles des chevaliers dans toute la magnificence de leur costume. Ils portaient les dons et les couleurs de leurs dames. Passant devant la reine, ils la saluèrent de la lance, et

après avoir fait le tour de la lice au son des fanfares de la musique des régimens des gardes, ils en sortirent pour attendre le signal de la joute. Un héraut d'armes, placé au milieu du cirque, proclama l'ouverture du tournoi, et il ajouta : « Au nom du roi, et suivant les lois du royaume, il est défendu à tout sujet, à tout étranger de proposer ou d'accepter le défi d'un combat singulier, sous quelque dénomination que ce soit. Il serait insensé de croire qu'une enceinte destinée à de simples jeux pût être ensanglantée sous les yeux de la reine. »

Cette proclamation fut suivie d'un mouvement d'approbation générale; la bannière noire du champion inconnu fut arrachée et jetée par-dessus la barrière. Alors Gustave s'avança vers le comte de Torstenson, qui se tenait à l'entrée de la lice armé de toutes pièces, et lui dit : « Comte, je vous sais gré de votre dévouement, de votre courage : je vous en remercie; mais je les réserve pour une plus noble entreprise. »

Puis se tournant vers le juge du camp, il ajouta :

— Que chacun fasse son devoir.

Le comte de Fersen prononça alors ces paroles d'usage :

— Laissez aller.

Les différens jeux du tournoi commencèrent. Les chevaliers firent assaut de galanterie, de grâce et d'adresse. La beauté du jour ajoutait à l'enthousiasme général. De toutes parts ce n'étaient qu'écharpes au vent, qu'applaudissemens joyeux, que bouquets de fleurs agités par des mains tremblantes d'émotion.

La lutte fut longue; les chevaliers rivalisaient d'adresse. Enfin, le comte Piper l'emporta : le juge du tournoi proclama son nom et le conduisit aux pieds de la reine, qui lui ceignit l'écharpe, et lui donna à baiser la belle main qui l'avait brodée. Les trompettes firent entendre une fanfare de victoire, et le jeune triomphateur courba son front sous les bravos et les bouquets.

Sa bannière fut placée sur un char traîné par deux rennes blancs richement caparaçonnés. Le comte de Fersen les avait fait venir de ses terres en Laponie, pour les offrir au roi. Toute la cour suivit le char pour se rendre à la salle du banquet. Plusieurs tables y étaient dressées; le roi présidait celle de sa famille et des chevaliers; le chancelier et les grands-officiers de la couronne firent les honneurs des autres. On servit dans le jardin des rafraîchemens au peuple, et quand la nuit fut venue, la gaieté qui régnait sur cette pelouse immense et dans les bosquets étincelans de lumière donnait à cette réunion tout l'aspect d'une fête de famille.

Après le banquet, on se rendit à la salle de spectacle, où fut exécuté le drame lyrique de *Gustave Wasa*, dont la musique était de Piccini et les paroles du feu roi. Enfin, une illumination générale dans les jardins, une promenade aux flambeaux et un immense feu d'artifice terminèrent cette journée, qui fut sans doute du petit nombre des journées heureuses que le sort réservait encore à Gustave-Adolphe.

II

Mais malgré sa magnificence et l'intérêt qu'il présenta, je ne pense pas que le tournoi du Drontingholm puisse se comparer au jeu du pont qui se donnait à Pise. C'est là qu'on retrouvait, non pas un simulacre, mais l'image fidèle des luttes chevaleresques, avec leurs passions et leurs périls.

Le dernier de ces jeux, auquel par bonne fortune j'assistai, eut lieu pendant la courte durée du royaume d'Étrurie. Ils étaient depuis longtemps abolis par suite des accidens qui les avaient signalés, et on avait eu beaucoup de peine à obtenir pour celui-ci la permission de la reine.

On ne sait pas précisément à quelle époque remonte l'origine de cette lutte, qu'on a qualifiée de jeu, quoiqu'elle pût à bon droit passer pour une véritable bataille. Néanmoins elle doit être d'une haute antiquité. Dans les chroniques anciennes de leur ville, au dire des Pisans, on lit encore les noms de quelques champions de Sainte-Marie, qui firent partie du contingent envoyé par cette république aux croisades.

La ville de Pise est traversée par l'Arno. Un pont en marbre lie les deux quartiers de la ville : l'un est sous la protection de sainte Marie, l'autre sous celle de saint Antoine. Quand jadis on célébrait ces jeux, trois cents champions étaient choisis de chaque côté pour soutenir, sur ce pont, la prééminence de la bannière de leur patron. Ces preux improvisés étaient toujours les jeunes gens les plus forts, les plus braves et les plus adroits. Ils s'exerçaient long-temps d'avance aux manœuvres d'attaque et de défense.

Une cuirasse massive, un casque, des brassards, des cuissards en acier, étaient leurs armes défensives; l'offensive consistait en une sorte de massue en bois dur de trois pieds de haut : un coup porté avec force ou adresse suffisait pour mettre un adversaire hors de combat.

Une barrière abattue au milieu du pont séparait les deux troupes. Lorsque trois heures sonnaient à la cathédrale, un coup de canon donnait le signal; la barrière était aussitôt levée. Alors, au son d'une bruyante musique, le combat s'engageait, les coups pressés de massues faisaient retentir l'airain des casques et des cuirasses. Ce jeu barbare durait trois quarts d'heure. Un deuxième coup de canon retentissait. La barrière s'abaissait, et celui des partis qui avait repoussé l'autre, n'eût-ce été que d'un pied, était proclamé vainqueur.

En 1805, je me trouvais à Pise. Grâce à l'obligeance de M. d'Aubusson de la Feuillade, ambassadeur de France, je pus être témoin de cette fête extraordinaire.

Elle avait été annoncée dans toute l'Italie quelques semaines avant sa célébration. Cet appel n'avait pas été infructueux, et à la nouvelle de cette lutte, on vit accourir de tous les points des combattans qui avaient acquis une réputation de bravoure ou de vigueur herculéenne. On en citait un de la Calabre, d'autres d'Ancône, de Gênes, des Transtéverins de Rome, et jusqu'à un professeur de la docte université de Padoue, qui passait pour l'homme le plus robuste de l'Italie ; il parlait de défier quatre hommes armés de sabres et d'épées, et de les vaincre avec cette seule massue.

Des personnages appartenant aux plus hautes classes de la société italienne s'étaient fait inscrire sous le nom de leurs vassaux; et, sous la visière de leur casque, ils comptaient prendre leur place dans la lutte. L'enthousiasme avait gagné toutes les têtes, et le péril était un attrait de plus à la curiosité. Cent mille curieux étaient accourus à Pise, nombre prodigieux pour une ville dont la population est de douze mille âmes.

La semaine qui précéda le jour du combat fut employée à des exercices guerriers, et la veille de ce jour à des pratiques pieuses. Tous les champions firent scrupuleusement la veillée d'armes, se confessèrent et communièrent. L'évêque bénit publiquement les drapeaux, richement brodés par les dames de la première noblesse du pays. Tout ce qui peut enfin enflammer le courage fut employé pour exciter les champions à soutenir dignement l'honneur du patron ou de la patronne dont ils défendaient la bannière. Les parieurs, qui étaient en grand nombre, et qui risquaient des sommes considérables, n'épargnaient ni les encouragemens ni les promesses.

Durant cette semaine, les combattans furent nourris comme des podestats; mais on leur avait sévèrement interdit l'usage des liqueurs fortes. A l'exemple de Richelieu au siége de Mahon, les chefs avaient mis à l'ordre du jour que le champion qui se serait enivré n'aurait pas l'honneur de combattre.

Dès six heures du matin, toutes les croisées des maisons qui bordent l'Arno, louées à des prix énormes, étaient occupées. Des échafaudages en amphithéâtre, construits sur les deux rives, étaient destinés aux spectateurs. Les quais étaient couverts d'habitans de la campagne venus en pèlerinage à cette solennité. Leurs costumes variés et pittoresques s'harmonisaient avec un soleil brillant. Une large tribune, richement drapée,

était disposée pour la reine, la cour, le corps diplomatique et les étrangers de distiuction qui s'étaient rendus à Pise.

Des barques de toutes dimensions, pavoisées et surmontées de tentes élégantes, couvraient en entier les eaux de l'Arno ; des tables chargées de mets y étaient dressées, des orchestres y faisaient entendre de joyeuses symphonies. Cette flottille formait à elle seule une fête ravissante. Des deux côtés du pont, d'autres barques étaient placées pour faire la police et maintenir à distance les bateaux et les spectateurs. Elles étaient aussi destinées à porter secours aux combattans qui tomberaient dans le fleuve. On pouvait le craindre, d'après un tableau placé à l'Hôtel-de-Ville, peint il y a plus de deux cents ans, et où l'on voyait quelques uns de ces chevaliers luttant encore dans leur chute.

Partout la joie bruyante, le mouvement continuel sur les rives et dans les rues, la diversité des dialectes italiens, cette existence extérieure enfin qui, dans un pays, semble une seconde vie, donnaient un aspect indéfinissable à ce tableau.

A midi les combattans armés se rendent dans leurs camps respectifs ; on leur sert sous les tentes quelques rafraîchissemens ; à l'appel des trompettes, ils se rangent en bataille ; puis, précédés de leur musique militaire et leurs bannières déployées, ils gagnent lentement le côté du pont qu'ils ont juré de défendre. Les drapeaux sont attachés en dehors des parapets. De chaque côté on prépare son plan d'attaque. Ces plans étaient combinés avec tant d'art, que le général Duhesme, qui avait fait les campagnes de Hollande, d'Italie et d'Égypte, et pouvait être considéré comme un juge compétent, admirait l'habileté avec laquelle étaient disposées ces masses, dans un engagement où tout allait dépendre de la force corporelle.

Cependant les deux partis étaient depuis quelque temps pressés vers la barrière. Trois heures sonnent, le coup de canon, signal impatiemment attendu, retentit enfin. L'obstacle qui séparait les combattans fut levé : l'attaque aussitôt commença avec un acharnement dont on ne peut se faire une idée sans l'avoir vu. Mille cris confus se font entendre. Pour la plupart des spectateurs, à l'intérêt du tableau se joint l'intérêt de fortune, celui de l'amour-propre et même de l'amour. Chaque espérance de succès est accueillie par des salves d'applaudissemens ; le courage des champions se change en frénésie, et la mêlée devient une vraie bataille, avec ses fureurs et ses alternatives.

De chaque côté des hommes lancent dans les rangs ennemis de longues cordes armées de crochets en fer ; une jambe saisie, l'adversaire tombe et est entraîné captif. C'est ainsi que, dans les steppes du Yedissin, les Tartares lancent le nœud coulant dont ils enlacent le cou du cheval sauvage. Il était déjà trois heures et demie, les deux troupes pressées l'une contre l'autre semblaient des athlètes qui, ne pouvant s'ébranler, s'épuisent en vains efforts ; d'aucun côté on n'avait pu gagner un pied de terrain ; dix minutes encore, et la victoire indécise eût dû, comme aux anciens temps, partager la couronne. Les champions étaient tellement comprimés, qu'il n'était plus possible de combattre.

Dans cette inertie générale, aux acclamations joyeuses, aux applaudissemens, a succédé sur les deux rives un morne silence qui annonce le peu d'espoir d'un résultat. Enfin, deux champions des derniers rangs de Sainte-Marie imaginent une manœuvre audacieuse. Malgré le poids de leurs armures, ils se hissent sur les épaules de leurs compagnons, et se placent debout sur ce plancher d'airain, formé par les larges casques qui se touchent. S'avançant alors de casque en casque ; ils parviennent bientôt jusqu'au premier rang des leurs ; du haut de cette forteresse vivante, comme du haut d'un char de bataille, ils frappent à coups redoublés de massue sur la tête de leurs adversaires. Ceux-ci, bien que garantis par le fer qui les couvre, chancellent et tombent. La brèche est faite : mille cris de victoire s'élèvent du côté de Sainte-Marie : leur masse se meut et s'avance, bientôt elle a dépassé la bannière. Celle de Saint-Antoine est enlevée par les deux combattans aériens. En vain le chef du parti opposé tente une défense semblable à l'attaque. Des combattans de Saint-Antoine grimpent également sur les épaules de leurs camarades. Un second combat s'engage sur la tête des combattans, sans que cependant la première lutte entre ceux dont les pieds touchent la terre ait rien perdu de sa fureur. C'était chose merveilleuse que ces deux étages de guerriers s'attaquant, se portant des coups, mettant en usage toutes les ressources de la force et de l'adresse.

La lutte fut acharnée ; le drapeau de Saint-Antoine allait être repris. Un des champious de Sainte-Marie, le plus près du parapet, saisit sa massue à deux mains, et d'un revers assène un coup terrible sur la tête du combattant qui lui fait face. Celui-ci trébuche, perd l'équilibre, et tombe dans l'arène : des clameurs frénétiques font retentir les airs. Les champions de Sainte-Marie redoublent leurs efforts et se maintiennent inébranlables sur le terrain qu'ils ont gagné. Josué n'était pas là pour arrêter le soleil : le troisième quart d'heure a sonné, le canon donne le signal, la barrière s'abaisse et le parti de Sainte-Marie reste vainqueur. Les acclamations de joie, les fanfares éclatent dans le quartier victorieux, la tristesse et la honte sont dans celui des vaincus. On l'a dit : les hommes donnent à leurs sentimens l'énergie et la chaleur de leur ciel. Ainsi, pendant que les champions de Sainte-Marie, accablés de caresses, d'éloges et de présens, portés en triomphe, étaient accueillis avec enthousiasme dans leurs familles, ceux de Saint-Antoine regagnaient silencieusement leurs demeures, y étaient reçus avec des reproches ou des sarcasmes, heureux si, pour tout baume réparateur à leurs contusions, ils n'étaient pas encore battus par les leurs !

La nuit arrivée, ce fut du côté victorieux illuminations, bals, concerts, repas joyeux qui se prolongèrent jusqu'au matin. Sur le côté vaincu, on n'apercevait pas une lumière ; on eût dit un quartier habité par les ombres.

Rien, je crois, ne peut être comparé à cette scène. L'Europe, depuis plus d'un siècle, n'avait pas vu de spectacle semblable. Là, tout était sérieux, y compris les armes et les blessures ; et qui n'aurait assisté à une bataille réelle, aurait pu s'en croire le témoin, en rétrogradant vers ces temps où le canon n'était pas encore le dernier argument des rois.

COMTE DE LA GARDE.
(Globe.)

LA MAISON DE LA RUE DE CLICHY.

Cità dolente.

Par quelle bizarre et pénible contradiction l'esprit et la pensée se révoltent-ils si souvent contre les impressious que leur envoient les objets extérieurs ? Naguères, Paris était en fête ; l'oisiveté et l'opulence qui font de la vie un long et laborieux loisir, peuvent contempler ces joies avec une dédaigneuse indifférence ; mais le peuple aime ces ébats ; il était en liesse et il faisait la mi-carême, à grands renforts de rubans, de cavalcades, de bannières et de carrossées. Le bateau, le tonneau et la marée fraîche chômaient de compagnie ; on dansait dans le lavoir, les seaux étaient délaissés pour le verre, les huîtres restaient fermées ; les villages venaient mêler leurs députations de jeunes gars, de jeunes filles et de pompons à ce cortege de blanchisseuses, de porteurs d'eau et de caillères ; la halle portait et promenait en triomphe les reines du marché. Le soir et la nuit le bal bondissait en cent endroits avec des cris d'épouvantable allégresse.

Ce bruit ne nous a laissé que de sombres et tristes souvenirs ; notre plume se refusait à décrire ces plaisirs qu'elle n'avait pas partagés. Le tumulte de cette dissipation nous lançait vers les régions douloureuses,

Et nous songions aux victimes que la folle prodigalité de ces jours d'orgie livre à la geôle de l'usure.

Que de fois on a peint le tableau des prisons pour dettes! Mais il est mouvant; il change comme nos mœurs.

On a remarqué un fait qui doit surprendre. Autrefois, il y a un peu plus de onze ans, la *Dette* demeurait au faubourg Saint-Marceau, son logis ne se piquait ni de faste, ni d'agrémens. En ce temps-là pourtant, le luxe et l'élégance y florissaient; la colonie des détenus connaissait les délices de la vie; elle ne se séparait d'aucun des raffinemens de la sensualité; elle jouissait de tout; il ne lui manquait que la liberté. Aujourd'hui, dans le palais qu'on a appuyé contre le mur de Tivoli, dans cette belle demeure qu'on a ouverte aux prisonniers pour dettes, tout est souffrance, misère, détresse. Les exceptions à cette infortune générale sont rares.

Le théâtre rit des dettes et bafoue les créanciers; c'est un mensonge de la scène qui cache une affreuse réalité. Il en est de même de ces brillantes relations que le vieux vaudeville et l'ancien feuilleton nous donnaient de Sainte-Pélagie, et dont nous parlions plus haut. Les apparences trompaient le regard; on comptait les cafés, les restaurans et les salons de jeu, on ne voyait pas les cellules qui manquaient de pain; on s'arrêtait pour écouter les chansons, les rires et les éclats du repas, on n'entendait pas les gémissemens et les sanglots; on enviait les bonnes fortunes du prisonnier, on n'apercevait pas les douleurs de l'époux et les larmes de sa famille; on admirait la parure de quelques appartemens qui enveloppaient les barreaux de quelques fenêtres sous de soyeuses draperies, on oubliait les retraites sales, obscures, infectes, dans lesquelles s'entassaient les malheureux qui vendaient leur part d'air et de lumière, et qui ne pouvaient manger qu'à condition de ne pas respirer.

L'aspect de l'édifice actuel n'a rien qui indique sa destination; c'est celui d'une caserne, d'un hospice, d'un collége ou de tout autre établissement consacré au service d'une communauté publique.

L'entrée de la prison n'a rien qui puisse affliger le regard; une cour, des bâtimens qui ressemblent aux dépendances ordinaires d'un hôtel, et au fond un corps de logis qu'on prendrait facilement pour une riche habitation se présentent d'abord.

A gauche, un des corps de logis porte cette inscription: *Section des femmes!* ce qui n'empêche pas le roman et le couplet de proclamer que nous sommes le peuple le plus galant de l'univers. Ce gynécée de misère compte à peine deux ou trois prisonniers qui sont là, pour attester la mansuétude et la politesse de nos lois envers les femmes, la plus belle moitié du genre humain.

Les poternes écrasées, les guichets à porte basse, les geôliers à bonnets en peau de loup et à gros trousseaux de clefs qui pendent à la ceinture n'existent plus que dans les prisons d'opéra-comique et dans les donjons et les cachots de mélodrame. Des grilles vastes et élevées, comme celles du parloir d'un convent, donnent entrée dans la salle du greffe; le cabinet du directeur et le salon des visiteurs sont voisins de cette pièce. Le prisonnier, pendant qu'on accomplit les formalités de l'écrou, peut, de cet endroit, voir une cour vaste et bien sablée, des arbres élevés, des bancs de gazon, et un jardin auquel fait face une galerie qui s'ouvre sur ce préau. Les premières cellules donnent sur ce portique auquel on ne parvient qu'après avoir traversé le corridor des gardiens, dont les regards dévorent le signalement du nouveau venu.

C'est endroit est le *Forum* de la prison. Cette galerie est supportée par un rang de colonnes, l'air et le jour lui sont distribués par trois grilles et de hautes croisées; un caléfacteur la chauffe et répand ensuite la chaleur dans toutes les parties de l'édifice. C'est là que s'établissent les petites industries, la cantine, les cabinets de lecture, les pensions bourgeoises, l'épicerie, le bureau de tabac, et mille trafics que leur humilité protège contre toute proscription; au fond, le restaurant et le café dominent ces pauvres concurrences.

Le ménage de la prison, ses approvisionnemen, sa correspondance, es visites, les affaires, les besoins et les aisirs s'y croisent en tous sens et durant toute la journée; c'est là qu'il faut observer et étudier la physionomie de la prison.

Au premier, au second et au troisième étages de longs corridors aérés et éclairés par deux fenêtres sur la cour et deux larges ouvertures à chacune de leurs extrémités forment le local de la détention. Cent trente cellules s'ouvrent sur ces corridors; chaque prisonnier est seul; pour un loyer de vingt-cinq centimes par jour, il a une couchette en fer, une paillasse, un matelas, une paire de drap tous les quinze jours, une armoire, une table et une chaise. C'est le mobilier normal; il peut se procurer, par une location particulière, tous les autres objets dont il croit avoir besoin; ces effets sont propres et tenus en bon état; tout est prévu pour l'hygiène, la salubrité et la propreté. De là on plonge ses regards sur le jardin de Tivoli d'un côté, et de l'autre sur le panorama de Paris: ce sont les plaisirs qu'on regrette et la liberté qu'on désire.

Toute préparation d'alimens est interdite; on ne peut recevoir du dehors que des mets tout disposés et qui n'ont pas besoin d'une cuisson nouvelle. Cette mesure, nécessaire peut-être à la sûreté générale, livre le prisonnier sans défense au monopole de la cantine et du restaurateur.

Le prisonnier pour dettes reçoit de son créancier une somme de trente francs par mois; *la pistole*, c'est-à-dire, le loyer la réduit à vingt-deux francs cinquante centimes, laquelle somme partagée en dixièmes forme une paie de deux francs vingt-cinq centimes que l'on touche tous les trois jours. Les gentlemen-débiteurs abandonnent ce subside aux indigens de la contrée.

Les visiteurs ne sont admis que trois fois par semaine; on ne peut voir un prisonnier malgré lui; une permission délivrée par lui et confirmée par le chef du bureau des prisons à la préfecture de police donne seul accès auprès du détenu; à six heures en été et à trois heures en hiver les étrangers se retirent. Cette population du dehors qui remplissait le vieux Sainte-Pélagie et qui mêlait à ces soirées des rumeurs dignes des plus belles fêtes de la ville a disparu; maintenant des femmes, des mères, des sœurs, des enfans, des parens, des amis échangent leurs peines et leurs vœux, leurs consolations, leurs larmes, leurs conseils et leurs espérances.

Quelquefois, une toilette simple, légère et gracieuse glisse furtivement à travers la colonnade du rez-de-chaussée; un voile épais, un pas précipité, des signes d'effroi dans les moindres mouvemens, tout révèle une de ces délicieuses apparitions au devant desquelles s'élancent les cœurs et les désirs. O vous, dont ces anges viennent adoucir le chagrin, préservez-les, s'il se peut, de ces regards qui brûlent et flamboient.

L'impôt indirect pèse sur la prison; le port des lettres est augmenté de cinq centimes; tous les services, toutes les complaisances ont leur tarif.

Les prisonniers pour dettes ont des récréations qui ressemblent à celles des écoliers. Le loto, le cheval-fondu, les boules, les barres, la balle, les courses, mille tours d'enfans et mille espiégleries donnent souvent à la prison l'air d'un pensionnat; les rixes sont fréquentes: en prison l'ivresse s'augmente et s'aigrit de tout ce qu'elle voulait oublier. La promenade fait partie essentielle du régime hygiénique du prisonnier.

Pour tout homme privé de la liberté, il y a un besoin impérieux, c'est celui de chercher l'effusion et la confiance; alors on se sent comme étouffé sous le poids d'une persécution qu'on regarde toujours comme injuste, il semble qu'on allége ce fardeau par les confidences. Les affaires de chacun sont donc connues de tous; ces entretiens intimes ont ordinairement lieu pendant les heures de la promenade. Le travail, le repos et le loisir sont choses précieuses en prison, parce que l'isolement est difficile. Toutes les classes de la société ont successivement leurs représentans dans cette population; mais la majorité des prisonniers appartient à la classe que pressent et accablent la misère et les incertitudes du travail. Les jeune gens dont Paris a plus d'une fois admiré le goût et l'élégance, les beaux-esprits dont le monde lit et vante les écrits, les

courtiers d'usure, ceux qui forment l'aristocratie de cette grande Bohême de Paris, dont nous vous dirons les mœurs, se montrent, s'éloignent, paraissent, disparaissent et reparaissent; le petit négoce est un des pourvoyeurs les plus actifs de la maison de Clichy. Les étrangers n'y sont jamais en très grand nombre; on y voit souvent des personnages considérables, les cokneys de Londres qui ont cru pouvoir aisément, à Paris, trancher du milord y séjournent fréquemment.

Pour la surveillance on prend les mêmes précautions que celles qui sont usitées pour la garde des autres prisons; mais rien n'est plus loin de la pensée d'un prisonnier pour dettes que de chercher à s'évader. Le soir on *boucle* les cellules, après s'être dûment assuré qu'elles ne sont pas vides; mais la moindre indisposition suffit pour obtenir une dispense de ce tour de verroux; le matin, à l'ouverture, le salut du porte-clefs constate l'identité et la porte est *débouclée*.

Il règne dans la prison pour dettes une liberté parfaite, ceci soit dit sans pensée de sarcasme. Nul devoir, nul frein, nulle règle et nulle autorité ne viennent gêner les allures du prisonnier. Quelques disputes solennelles, quelques graves offenses contre les gardiens ou quelques actes de turbulence sont les délits que punit une séquestration qu'on appelle cachot et dont dispose le bon plaisir de M. le directeur; bien loin d'en abuser il en use à peine; il apporte tous ses soins à adoucir ce que cette situation peut avoir d'irritant et de cruel.

Il y a des mœurs qui sont communes à tous les lieux de détention; la négligence du costume est un des traits caractérisques de la vie de prison.

Cette habitude est funeste, on s'accoutume à laisser dans le même abandon le corps et l'esprit. L'un s'affaisse, s'étiole et se flétrit sous la saleté et sous la nonchalance; l'autre flétrit sous la paresse ou s'égare dans le vague d'une rêverie oisive; sous l'empire de ces deux dissolvans, vous voyez naître et grandir la faiblesse physique, la démoralisation et l'abaissement intellectuels.

Les prisonniers qui conservent au dedans quelques uns de leurs goûts de coquetterie du dehors, maintiennent leurs facultés saines et intactes; le désespoir n'entre pas dans le cœur du débiteur; il se passe peu de jours sans qu'il ne soit réjoui par les plus étonnans projets de fortune.

Les suicides sont rares dans les prisons pour dettes.

Le désœuvrement est le plus redoutable des fléaux qui s'attaquent au moral du prisonnier. Pour quelques uns, le croirait-on, cette condition n'est pas sans charme: la facilité des devoirs, l'affranchissement de toute obligation, le long chapitre des considérations et celui des convenances qu'on n'est plus forcé de lire chaque jour, en un mot cette séparation de tout ce que le monde impose à l'existence ordinaire sont des avantages réels, et que les esprits philosophiques savourent avec délices; ce sont les petits bonheurs d'un grand malheur.

La santé des prisonniers est généralement bonne.

Dans la maison de la rue de Clichy il y a une infirmerie; où il a presque toujours manqué des lits, une pharmacie, des infirmiers, et un médecin; mais il est vrai de dire aussi qu'il y manque de malades.

La prison pour dettes a eu deux journaux spécialement destinés à ses propres doléances, l'un s'appelait le *Pauvre Jacques*, il avait été fondé par M. Maurice Alhoy, l'autre feuille était rédigée par le fameux Fournier-Verneuil.

La contrainte par corps est restée dans nos lois; nos mœurs la repoussent.

Le nombre des prisonniers pour dettes est moins nombreux aujourd'huy qu'à des époques plus reculées. La durée de la détention est aussi beaucoup diminuée; depuis bien des années, il est presque sans exemple qu'un débiteur ait accompli en prison le temps entier que la loi assigne à sa captivité. L'arrivée d'un nouveau détenu cause peu de sensation; sa sortie est plus remarquée; pour ces camarades, c'est toujours un instant mêlé des impressions les plus diverses: l'envie et la joie, le regret et l'affection agitent le cœur et les pensées de ceux qui voient cette porte s'ouvrir pour un autre et se refermer pour eux.

C'est toujours un sujet de réjouissance universelle que l'élargissement d'un prisonnier mis en liberté pour défaut de consignation d'alimens; tout le corps des débiteurs prend part à cette victoire remportée sur un créancier.

Une visite de quelques heures à la prison pour dettes suffit pour convaincre l'esprit le plus rebelle de l'inutilité de la contrainte par corps. Elle n'atteint jamais le débiteur solvable; elle ne frappe que le malheur dont elle épuise et paralyse les dernières ressources.

On ne l'a fondée et on ne la maintient que dans l'intérêt du commerce. Ce qu'il y a de plus rare parmi les prisonniers pour dettes, c'est un négociant.

Quelques hommes bons et éclairés persévèrent dans de généreux efforts pour combattre la contrainte par corps; leurs bienfaits sont infatigables, et ne se lassent point de rendre la liberté à ceux que la cupidité emprisonne. Le nom de ces hommes bienfaisans est vénéré dans la maison de la rue de Clichy; M. Pierre Ladureau, qui, chaque année, remet à M. le directeur de la prison pour dettes une somme de mille francs pour l'enployer à la délivrance d'un ou de plusieurs débiteurs, est l'objet de bénédictions constantes; il est pour les prisonniers ce qu'était jadis pour les pauvres le *petit-manteau bleu*. Nous aurions respecté l'honorable *incognito* que M. Pierre Ladureau a gardé pendant tant d'années, si une indiscrète amitié n'avait avant nous dévoilé ce secret. Quelques esprits chagrins ont cru pouvoir blâmer les prisonniers ainsi délivrés de n'avoir jamais été voir et remercier leur bienfaiteur. Nous ne saurons approuver cette conduite; mais il ne faut pas trop se hâter de taxer d'ingratitude ce qui n'est peut-être que la pudeur de l'indigence.

D'ailleurs, ce n'est pas la reconnaissance particulière *qui peut récompenser* de tels actes; c'est à des hommes publics qu'il appartient de les élever et de les glorifier.

La prison pour dettes est un des cercles de l'enfer social.

C'est un mont-de-piété de chair humaine.

EUGÈNE BRIFFAULT.
(*Temps*).

MŒURS DES CHAUVE-SOURIS.

M. Pouchet a rédigé une note sur les mœurs des chauve-souris. Elle a principalement pour objet de faire connaître la manière dont les mères portent leurs petits. Les détails qu'elle renferme ont été observés par l'auteur lors d'une excursion qu'il a faite dans les souterrains d'une ancienne abbaye où se trouvaient d'innombrables légions de chauve-souris fer à cheval.

M. Pouchet, ayant pris quatre mères qui avaient encore leurs petits cramponnés à leurs corps, a pu reconnaître par quel procédé ils y adhéraient et résistaient aux mouvemens brusques du vol de ces mammifères.

Chaque femelle ne portait qu'un seul petit, et celui-ci adhérait fortement à la mère à l'aide des pattes de derrière et dans une position renversée. Il l'embrassait même si étroitement qu'au premier aspect les deux animaux dont les formes étaient en quelque sorte confondues offraient la plus étrange configuration.

Le groupe examiné avec soin faisait découvrir que le petit était cramponné à sa mère à l'aide des ongles acérés de ses pattes de derrière, dont chacune était accrochée sur les parties latérales du tronc, au dessous des aisselles, de telle sorte que le ventre du jeune individu était en contact avec l'abdomen de la femelle qui le portait; sa tête regardait en arrière, et dépassait la membrane qui s'étend des pattes à la queue.

la mère, pour faciliter sa suspension, M. Pouchet le présume du moins, devait avoir ses tarses passés au dessous du pli de l'aile de son petit.

L'adhérence de ces jeunes chauve-souris à leur mère était telle, que les plus brusques secousses ne les détachaient pas. Aussi peut-on concevoir qu'à l'aide de cette étroite jonction la mère, tout en portant sa progéniture, peut voler sans embarras et aller à la recherche de sa nourriture; seulement elle doit alors faire de bien plus énergiques efforts pour se soutenir dans l'air, car elle transporte souvent un fardeau dont le poids est énorme relativement au sien et finit sans doute par arriver presque à son équivalent. En effet, les chauve-souris que M. Pouchet a observées offraient soixante millimètres de longueur de la nuque à l'origine de la queue, et pesaient vingt grammes, tandis que leurs petits, qui paraissaient loin de pouvoir abandonner leur mère, avaient déjà quarante-cinq millimètres de longueur et pesaient douze grammes.

Du reste, le surcroît de force que la mère doit dépenser pour sa locomotion aérienne durant l'allaitement de son petit, peut s'expliquer facilement par l'énorme volume proportionnel des muscles dont l'action opère le vol; car les deux muscles grands pectoraux pèsent trois grammes, c'est-à-dire presque le sixième du poids total de l'animal. Les autres muscles qui ont aussi pour fonction de servir aux mouvemens des ailes, tels que les muscles petits pectoraux, deltoïdes et scapulaires, pèsent ensemble trois grammes, et trois décigrammes; de manière que les seuls muscles affectés au mouvement du vol s'élèvent à sept grammes et trois décigrammes; ce qui fait beaucoup plus du tiers du poids total de l'individu.

M. Pouchet fait remarquer que les chauve-souris de cette espèce ne paraissent pas avoir beaucoup d'affection pour leur progéniture; car lorsqu'elles sont capturées, et que leur petit les gène par ses mouvemens, elles le mordent avec rage.

TRIBUNAL CIVIL DE LA SEINE.

(4e CHAMBRE.)

(Présidence de M. Perrot de Chézelles.)

Audience du 15 mars.

Me Frédérich, avocat de la dame L..., expose ainsi les faits de la cause :

La demoiselle D..., recherchée en mariage par le sieur L..., cédant à l'espoir d'une heureuse union, consentit à l'épouser. Mais elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait été séduit par sa fortune plus que par ses charmes, et qu'il y avait peu de sympathie entre leurs caractères et leurs goûts. Toutefois, elle aurait subi avec résignation l'indifférence et l'abandon de son mari, mais ses mauvais procédés la contraignirent de chercher un réfuge loin du domicile conjugal. Dès qu'elle en fut sortie, il lui fut impossible d'y rentrer, non seulement parce que son mari refusait de la recevoir, mais encore parce qu'il y avait admis, installé sa belle-sœur, avec laquelle il entretenait une coupable liaison. »

Me Frédérich donne lecture d'un procès-verbal dressé par M. le juge de paix du 1er arrondissement, constatant le refus fait par le sieur L... de recevoir sa femme dans le domicile conjugal. Il demande, en outre, à faire preuve que le sieur L... entretient sa belle-sœur dans ce domicile.

Me Benoist (de Versailles) se présente pour le sieur L.... Après avoir déploré le malheur d'un mari, qui livre le sort de sa vie, le bonheur de son existence à une femme coquette et légère, il soutient que c'est la dame L... qui a volontairement quitté le domicile conjugal, sans que la conduite de son mari ait pu justifier une telle conduite, et que ses désordres, depuis leur séparation, ont suffisamment motivé le refus qu'il fait de la recevoir aujourd'hui. Loin de là, c'est lui qui est en droit de faire prononcer la séparation de corps, et il prend reconventionnellement, à cet égard, des conclusions formelles, fondées sur l'adultère dont sa femme s'est rendue coupable.

Après avoir combattu la demande principale, l'avocat développe, à son tour, les faits relatifs à la demande reconventionnelle.

Les femmes, dit-il, sont en général très habiles à tromper leurs maris. La dame L... n'a pas même ce triste mérite. Elle n'avait pas craint de faire placer dans sa chambre à coucher le portrait d'un beau jeune homme. Vous saurez bientôt quel il est. Son mari, étonné, lui ayant demandé qui représentait ce tableau : C'est un de mes frères qui est mort, répondit-elle. Or, jugez, Messieurs, de la stupéfaction de ce pauvre mari, lorsqu'un jour il rencontre, dans les rues de Paris, le prétendu mort au bras de sa femme! C'était déjà plus qu'un soupçon; bientôt il eut les mains pleines de preuves accablantes, et qui sont de nature assurément à faire immédiatément prononcer la séparation. »

Ici l'avocat déroule la correspondance d'Édouard F... avec Virginie L....

« Chère amie,

« A six heures et demie, au petit mur. Je ne suis pas de garde aujourd'hui.

« Il me tarde de te voir. »

Autre rendez-vous dans une maison tierce :

« Mme D... vous prie de lui faire le plaisir de venir au punch et à la soirée dansante qu'elle donnera le jeudi...

« Dîner servi à cinq heures et demie.

« Pavillon d'Hanovre. »

On a une amie avec laquelle on sort; le mari sait cela; il se doute que ce n'est qu'un prétexte, et il écrit à l'amie, qui n'en tiendra compte, ce qui suit :

« Madame,

« Tant que ma femme ne cessera de vous voir, nous ne serons jamais d'accord; en conséquence, je vous invite à ne pas vous déranger de chez vous pour l'entraîner dans des parties de plaisir qui ne sont pas du tout de mon goût.

« Veuillez, s'il vous plaît, prendre note du présent avis. »

Quant à Mme L..., c'est son amant qui va vous apprendre comment les heures fortunées qu'ils ont passées ensemble les ont l'un et l'autre menés au dégoût de la vie. Ce sont d'abord des rêves délicieux, des souhaits magnifiques, des descriptions ravissantes.

ILLUSIONS, CHIMÈRES, BONHEUR.

Fragmens.

« J'aime à me rappeler ces sites enchanteurs et ces prairies si riantes et si fleuries qui faisaient éprouver une douce joie à tous nos sens, sur lesquels nos yeux se reposaient agréablement; sur tous ces points de vue ravissans, de quel côté qu'on se tourne, on découvre toujours quelque chose de nouveau; et loin de se fatiguer en contemplant ces merveilles, on éprouve toujours un nouveau plaisir. Il m'est agréable, chère amie, de sentir aussi vivement que toi, et mon cœur éprouvait dans ces délicieuses promenades les mêmes émotions que le tien....... Tiens, chère amie, si jamais je vais vivre à la campagne, ce sera à Montmorency : c'est là où j'ai passé les plus beaux jours de ma vie; c'est là aussi que je veux les finir. Je serai heureux de mourir dans un pays qui aura été témoin de nos premières amours. Mon cœur y a parlé pour la première fois, il recevera son dernier soupir.

« ÉDOUARD. »

« ... Et puis, comme moi, tu ne voudrais pas passer ta vie enfermée dans un boudoir. Alors j'aurais de quoi te distraire. Serions-nous à Paris, je te menerais promener. La plus jolie promenade quand tu n'y serais pas, ne serait plus belle; tu serais l'ornement qui lui manquerait, le parfum

qu'il lui faudrait pour embaumer toutes les allées, et qui en répandrait un mille fois plus doux que celui de ses fleurs. Le lilas, le jasmin, la rose, en un mot tous les parfums d'Orient, n'ont rien d'aussi agréable que l'amour qui sort de ta bouche quand tu parles.

« J'aurais pour toi un bel équipage, qui surpasserait en beauté et en élégance tous les autres. Pour porter ma reine, rien ne serait assez riche ; il serait tout doré. Les cercles des roues seraient en or, et les clous qui les attacheraient à têtes de diamans. Tu aurais pour le traîner les plus beaux coursiers de l'univers, tu volerais aussi vite que le vent, etc., etc. »

Mme L... a introduit Édouard dans la maison de campagne de son mari. Il lui doit pour cela un souvenir.

« Tu m'as vraiment fait passer hier une soirée charmante. Je suis content d'avoir vu ta petite maison. C'est maintenant un petit palais habité par les Grâces. J'ai tout trouvé admirable. Tes meubles sont charmans, mais si tu n'y étais pas, le plus bel ornement y manquerait. Ton jardin est ravissant. J'ai eu beau chercher, je n'y ai pas trouvé une fleur plus belle ni plus fraîche que toi. C'est dommage qu'on ne puisse pas te cueillir et t'emporter comme la rose que tu m'as donnée. Je l'ai là ; je prends plaisir à la sentir ; elle exhale un parfum délicieux aussi doux que ton haleine. Oh ! Nini, que ne suis-je ton petit mari ! Je ne te quitterais pas pour aller dîner chez ma mère, ou bien tu y viendrais avec moi. Tu n'aurais pas non plus, dans ton jardin, toute une allée bordée *d'œillets d'Inde jaunes*... Je voudrais te servir moi-même, je ferais jusqu'à ta petite cuisine. J'aurais peur que quelque autre, jaloux de mon bonheur, ne te fît empoisonner.

« Je tremble sans cesse de te perdre. Si jamais tu devenais indifférente, si tu en aimais un autre, je serais capable d'en mourir de chagrin... Ah ! pardonne-moi, je le sens, je te fais insulte ; mais, vois-tu bien, Virginie, je t'aime, tu es mon trésor, mon plus joli bijou. Si j'étais roi tu serais le *régent* qui ornerait ma couronne, et je suis sûr qu'aucun souverain n'en aurait une aussi bien parée. Oui, tu es ma perle fine, mon rubis, mon émeraude. En un mot, tu es pour moi ce qu'on peut trouver de plus admirable sur la terre. Tu es aussi mon serpent, mais un joli petit serpent, comme on en voit peu, un joli *boa* d'amour. »

Dans l'une de ses épîtres amoureuses, se trouvait l'acrostiche suivant :

Vénus en te créant te porta chez les Dieux ;
Iris forma ta bouche, Hébé te fit les yeux.
Rien n'était aussi beau sous l'immortelle voûte.
Ganimède étonné laissa tomber sa coupe :
Il n'avait chez Jupin jamais si mal servi.
Narcisse en t'admirant se sentit attendri :
Il détestait son crime, il accusait l'amour,
Et m'enviait le bonheur qui m'attendait un jour.

Édouard cherche à détruire l'effet de propos tenus sur sa fidélité. Il ne réussit pas moins dans les couleurs sombres que dans la peinture pastorale.

« Laissons le temps s'écouler, et tu verras, Virginie, si Édouard était sincère quand il te jurait un amour éternel. Tu seras à même de juger s'il t'a jamais trompée, et tu te repentiras peut-être d'avoir pu ajouter foi aux infâmes propos de cette scélérate. Elle m'a tourmenté l'esprit depuis quelques jours ; il a fallu que je me retienne à quatre pour ne pas aller la battre. Quelle gredine ! As-tu jamais vu une langue de vipère plus vénimeuse que la sienne ? Qui pourrait soutenir le mensonge avec plus d'audace que cette chenille ne le fait ? Je crois que sa place est toute choisie dans le ciel : on la mettra avec les reptiles, car il n'exista jamais rien de plus bas et de plus rampant que cette hyène, dont la tête est l'image véritable d'un citron auquel on aurait fait un nez, une bouche, mis du mastic dans les pores et du rouge sur une partie de son écorce. J'aurais presque envie de l'envoyer à M. Martin ; je crois qu'il aurait peine à la dompter : autant vaudrait prendre la lune avec les dents, que tâcher de polir une planche aussi raboteuse.

« .... Hélas ! qui l'aurait dit, chère amie, qu'un jour nous aurions tant à souffrir ! Je te verrai encore deux ou trois fois, après quoi nous nous dirons adieu. Si tu es comme moi et que cette idée te fasse autant souffrir, parle : il est un moyen d'abréger nos souffrances. Nous pouvons faire cesser toutes nos peines et nous donner mutuellement une preuve de notre amour. *Je ne tiens pas à la vie*...

« Au moins nous serons heureux dans un autre monde.

« .... Vois, réfléchis mûrement à cet article. Je te laisse exprès le temps de le raisonner. Après avoir bien pensé à tout ce qui doit détourner ton esprit d'un projet semblable, si la vie t'est trop à charge... viens mourir dans ces lieux qui furent témoins de nos premiers amours. »

L'avocat, en terminant, insiste pour que la séparation soit prononcée sur la demande du mari.

Mais le Tribunal, après avoir entendu les conclusions de M. l'avocat du roi, et en avoir délibéré, a respectivement admis le mari et la femme à la preuve des faits par eux articulés, confié au sieur L... le soin des enfans, et condamné celui-ci à payer à sa femme six cents francs de provision et douze cents francs de pension pendant la durée de l'instance, dépens réservés.

(Gazette des Tribunaux.)

THÉATRES.

Théatre des Variétés. — *Les Batignollaises*, vaudeville grivois en un acte de MM. Villeneuve et Gabriel. — Mme Beauregard, boulangère aux Batignolles, est une jeune et jolie veuve qui fait tourner toutes les têtes ; célibataires et hommes mariés cèdent au pouvoir de ses charmes. Le garçon meunier Médard s'est transformé en *porteuse de pain* pour entrer à son service. Cependant, jalouses de tant de succès et craignant de se voir enlever l'affection de leurs maris, les commères du pays forment une conjuration. Elles profitent de l'amour qu'un employé de l'octroi a inspiré à la veuve pour faire tomber celle-ci dans un piége. Les unes se déguisent en gabeloux et obtiennent un pique-nique de la boulangère, tandis que les autres averties par leurs compagnes viennent troubler la fête. Mme Beauregard, honteuse d'être surprise en flagrant délit, consent, pour faire taire les caquets, à donner sa main à Médard.

L'épithète de *grivois* que les auteurs ont donné à leur pièce renferme le seul éloge qu'on puisse en faire. Invraisemblances, déguisemens de sexe, plaisanterie triviales ou usées, voilà tout le canevas de ce vaudeville. Encore un succès comme celui de *Gringalet fils de famille*.

Hyacinthe dans le rôle de Médard s'est chargé de la lourde tâche de soutenir à lui tout seul la faiblesse de la pièce ; qu'il prenne garde de le faire à ses propres dépens.

La Nuit aux soufflets, vaudeville en deux actes de MM. Dumanoir et Dennery. — Les directeurs des Variétés, pour se relever de la chute que leur avaient fait faire les *Batignollaises*, se sont empressés de donner au public une nouvelle pièce, et cette fois ils ont eu la main plus heureuse. Si dans *la Nuit aux soufflets* les caractères des personnages ne sont pas neufs, l'idée principale est pleine d'originalité, le dialogue est vif et spirituel, les incidens se succèdent avec liaison et rapidité.

Le marquis de Candolle, roué de la cour du régent, s'est vu forcé de sortir de la France pour avoir osé courtiser Mme de Parabère. Il

retiré, avec une nièce sa pupille, à la cour d'Hercule III, duc de Ferrare, prince imbécile qui prétend prendre Louis XIV pour modèle jusque dans les actes les plus ordinaires de la vie. Soit un effet de l'exil ou d'une véritable passion, le marquis cesse tout à coup d'être ce débauché habile à faire des dettes, à séduire les femmes, à tirer l'épée contre les maris. Il devient l'oncle le plus tendre, le plus jaloux, et refuse la main de sa pupille à René, comte de Monteleone, qui, de désespoir, se détermine à quitter la cour do Ferrare et à s'embarquer sur une flotte génoise. M[lle] de Candolle qui aime le jeune comte autant qu'elle déteste son tuteur, imagine un singulier moyen pour le retenir : elle provoque René par un billet anonyme et lui donne un rendez-vous nocturne dans le parc ducal. Monteleone s'y trouve exactement et reçoit un soufflet sans pouvoir distinguer dans les ténèbres l'auteur de ce sanglant affront. Au même instant le marquis épiant les démarches du comte et de sa pupille pour surprendre leur tête-à-tête, croit frapper Monteleone et donne un violent soufflet au duc de Ferrare, qui s'est égaré dans les bosquets à la poursuite de M[lle] de Candolle.

Au deuxième acte, Monteleone, au lieu de partir, s'est mis à la recherche de l'insolent provocateur ; le duc d'un autre côté est sur le point de découvrir le coupable qui a porté la main sur la joue de son altesse. Il demande au marquis quelle conduite aurait tenue Louis XIV en pareille circonstance. Mais cette fois au lieu d'imiter le généreux pardon qu'aurait, suivant Candolle, accordé le grand roi, il doute seulement s'il fera pendre ou écarteler le criminel. Pour échapper au danger, ce dernier qui par bonheur trouve deux soufflets de donnés au lieu d'un, prend pour son compte le soufflet de Monteleone et laisse l'autre à la charge de sa pupille. Les deux jeunes gens se prêtent volontiers à cette innocente supercherie ; mais ils exigent que le marquis consente à leur union.

Cette pièce est jouée aussi spirituellement qu'elle est écrite, par Lamont, *marquis de Candolle*; Levassor, *duc de Ferrare;* Cachardy, *comte de Monteleone*, et par M[me] Bressan. Le succès a été complet et légitime.

A. B. D'H.

MODES.

Une révolution se fait aujourd'hui dans la forme des chapeaux et potes : les calottes, au lieu d'incliner en arrière s'élèvent plus ou moins r le sommet] de la tête; elles sont aussi plus amples qu'elles ne nt été depuis long-temps; les passes sont moins relevées, elles abritent présent le front et ne descendent plus autant vers les joues. Cette mière modification nous paraît digne d'éloge; mais nous n'oserions rter un jugement aussi favorable au sujet de la coupe du temps de mpire que quelques modistes renommées veulent faire revivre. Nous isons néanmoins que les capotes dites Isabey auront du succès. Ces otes sont ornées d'un voile qui, attaché sous la passe, près des cheux, vient ensuite former au dessus de gracieux plis pour retomber d'un l côté. Il paraît que cette année les étoffes transparentes seront en gue pour les chapeaux et les capotes. Parmi les nouveautés de ce re on peut citer le crêpe basin, le crêpe cotelé de deux nuances, le pe rayé. L'on fait des rubans en crêpe de Chine ou en gaze-tulle, dés d'une bande en satin ombré ou en gros grain moiré et flambé. utres étoffes nouvelles pour chapeaux sont les gros de Naples basinés, gros de Naples à baguettes, les étoffes flambées. Quant aux ornemens, s pouvons assurer que les voiles seront en vogue; l'on en fera en e de même nuance que le chapeau; les fleurs seront montées tout autrement que les fleurs employées l'été dernier; elles seront entremêlées de beaucoup de verdure, et se poseront droites, en guirlande ou en paquet sur le sommet de la passe, à l'endroit où elle est fixée à la calotte. Les fleurs qui semblent devoir être les plus recherchées sont les violettes d'Italie, les giroflées de Mahon, les roses d'églantiers, les œillets de la Chine, les épines vinettes et l'aubépine.

A présent que le peigne orné, le peigne Joséphine, comme quelques personnes l'appellent, est redevenu à la mode, l'on aime les bonnets à fond ouvert; les bonnets habillés ne sont plus les seuls qui s'ornent avec des fleurs. Nous voyons aujourd'hui les bonnets confectionnés par des lingères avoir des roses sans rubans pour soutenir et fixer les dentelles; une rose ou d'autres fleurs servent aussi quelquefois à attacher d'élégantes pèlerines en dentelle ou en guipures et souvent à plusieurs étages, qui sont entr'ouvertes au bas; celles que l'on fait en mousseline ou en linon, et que l'on termine par un ourlet dans lequel passe un ruban de couleur, siéent fort bien aux jeunes personnes. La saison est arrivée où l'on quitte les manteaux et les pelisses pour prendre les châles et les écharpes. Nous conseillons aux dames les écharpes qui font pèlerine par derrière et qui sont garnis d'un second collet. Les jeunes personnes feront bien de s'en tenir à celles qui sont nommées *mademoiselle*. Ces écharpes, taillées droites, sont bordées d'un plissé d'une étoffe semblable à celle dont elles sont faites et qui le plus souvent est du taffetas glacé; ceci ne doit pas faire oublier les écharpes en cachemire : il s'en fait de très belles qui sont richement brodées en soie de diverses couleurs.

Parmi les nouveaux objets de fantaisie, nous avons particulièrement remarqué les pantoufles lacées par derrière et les mitaines en velours brodé.

TABLETTES DES SIX JOURS.

Faits divers.

25 mars. — Un spectacle horrible est venu hier soir, entre quatre et cinq heures, émouvoir les passans dans la rue Neuve-des-Petits-Champs, à la hauteur et devant la porte de la *Taverne du Cheval noir*, tenue par feu Katcomb.

Un charretier conduisant une voiture remplie de bois de charpente, ivre, et laissant aller la voiture à peu près sans la diriger, a été pris en flagrant délit de contravention par deux sergens de ville qui l'ont sommé de se rendre au poste voisin.

Ce malheureux est entré dans une exaspération telle, qu'il s'est jeté sous la roue de droite de sa voiture, qui n'a pu être arrêtée à temps. La roue lui est passée sur une jambe et sur un bras, qui ont été broyés. Les premiers secours lui ont été donnés sous la porte du n° 76, où il avait été déposé; après quoi il a été transporté sur un brancard à l'hospice.

Rien ne saurait peindre l'impression vive et douloureuse éprouvée par la foule témoin de ce spectacle.

26. — Un accident déplorable a eu lieu hier soir place du Chevalier-du-Guet, 4.

La dame Husmann, l'une des locataires de cette maison, ayant besoin de s'absenter, laissa seules ses deux petites filles, dont l'aînée est âgée de huit ans, et l'autre en compte à peine trois ou quatre. Cette dernière était endormie dans un berceau d'osier, et sa sœur s'avisa d'aller acheter des allumettes chimiques, afin de se donner le plaisir de les faire éclater, assises contre la couche de sa sœur.

Elle se livra à ce passe-temps; mais en frottant les allumettes à terre, elle fit prendre feu au tas qu'elle avait amoncelé; le feu gagna le berceau d'osier, qui s'enflamma avec une rapidité effrayante. Elle courut répandre l'alarme dans la maison. Mais, avant qu'on fût arrivé, l'incendie avait gagné les autres meubles et s'était étendu au point qu'on ne pouvait plus

aborder dans la chambre. Une personne, cependant se dévoua à aller chercher l'enfant dont le berceau était déjà anéanti, mais elle ne rapporta qu'un cadavre informe : les secours, toutefois, ne tardèrent pas à s'organiser, et on se rendit bientôt maître du feu.

27.— On montre en ce moment à Londres le squelette complet d'un animal fossile découvert dans l'ancien lit d'une rivière d'Amérique. Sa taille est à celle des plus gros éléphans, comme le chat est au tigre ; car le *Léviathan* a vingt-cinq pieds de haut sur vingt pieds de long. Des os de son crâne partent deux défenses latérales courbes de dix-huit pieds d'envergure, comme les antennes d'un hanneton, indépendamment des défenses ordinaires de l'éléphant. On pense que ces cornes lui servaient à se frayer un chemin dans les forêts, en renversant ou écartant les arbres sur son passage. Les jointures de ses genoux se trouvent sur le côté extérieur, de sorte qu'il devait marcher en fauchant comme les personnes qui ont des jambes de bois.

On montre aussi une quantité de pierres de flèches trouvées à l'endroit des fouilles ; ce qui prouverait que cet animal, couvert de flèches lancées par des hommes, est allé se plonger dans la rivière où il est mort. Le Léviathan était omnivore.

28. — Les travaux extérieurs de l'église Saint-Isaac, à Saint-Pétersbourg, sont près d'être terminés. La coupole a été achevée, à l'exception de quelques pièces de bronze. Cet été elle le sera entièrement. Alors on pourra juger de l'ensemble du bâtiment, parce qu'on aura descendu l'échafaudage qui l'entoure en ce moment.

La coupole est couverte de bronze doré et d'une grande richesse. La hauteur est si considérable qu'on peut voir à la ronde un panorama de plus de six milles. A Kronstadt les bateliers de la Baltique aperçoivent la coupole du dôme comme une espèce d'étoile conductrice. La variation des couleurs est, pendant les différens momens du jour, d'une grande beauté. L'empereur a aussi ordonné que les trois grandes portes seront exécutées en métal. Le professeur Jacobi doit les établir d'après son procédé de la galvano-plastique.

Ces portes auront chacune cinquante-six pieds de hauteur et seront richement décorées.

29. — M[me] *** se rendait, il y a trois jours, en voiture, à l'église Saint-Sulpice pour assister à un sermon de charité. Au bas de la rue de Tournon ses chevaux s'emportèrent, et le cocher fit d'inutiles efforts pour les arrêter. Une bonne sœur du bureau de bienfaisance du 11[e] arrondissement traversait la rue en ce moment ; elle a été renversée, les chevaux et la voiture lui ont passé sur le corps.

Aussitôt on arrête l'équipage, et l'on voit descendre une dame qui, tout éplorée, demande quel malheur elle a causé, quelle personne a été blessée.

— C'est une sœur, répond-on.

Mais on la cherche vainement, elle a disparu. N'ayant d'autres blessures que le coup qu'elle s'était donné en tombant, elle s'était réfugiée dans une maison voisine, et, sœur de charité en toute occasion, sœur d'un dévouement admirable, toujours et pour tous, elle avait cherché à épargner toute contrariété à la personne qui avait été la cause innocente du malheur. Mais le lendemain, M[me] *** descendait rue Mézières, et se montrait aussi noble et aussi généreuse que la sœur de charité :

— Ma sœur, disait-elle, je sais que je ne puis rien vous offrir, mais acceptez cette bourse pour vos pauvres ; je vous prie de vous adresser à moi quand elle sera vide.

— Sur vingt-sept anabaptistes de Berlin, qui, par un froid très âpre, se sont fait dernièrement rebaptiser dans le lac de Rummelsbourg, huit sont tombés malades, et de ces derniers trois ont succombé, savoir : un homme de soixante-treize ans, une jeune fille de douze ans, et un petit garçon de dix ans.

On assure positivement que le gouvernement prussien se propose de défendre, sous des peines sévères, tout baptême par immersion sans une permission spéciale des autorités ecclésiastiques locales.

30. — Un pauvre ouvrier de Pleumeur, nommé Locher, vient d'inventer une charrue qui surpasse, dit-on, les araires connus jusqu'ici. Une épreuve a eu lieu, le 4 de ce mois, à la métairie, en Ploufragran. Un grand nombre d'agriculteurs et d'agronomes y assistaient. La charrue Locher a fonctionné concurremment avec l'araire Dombasle. La charrue nouvelle a, dit-on, un immense avantage. La commission a reconnu ce fait à l'unanimité.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre

13e Année. — N° 19. Mardi 5 Avril 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vte DE TESSIÈRES-BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

LE CABINET DE LECTURE paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX : 15 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes : 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

Au présent numéro est joint un supplément de trente-deux colonnes.

UN PROVERBE ESPAGNOL.

I

Parmi les voyageurs qui connaissent le duché de Gênes, quelques uns peut-être ont vu le château-fort de Noli, sur le golfe. Il compose une des façades d'une grande place carrée qui s'élève en plate-forme et domine la mer. Ce bâtiment fut originairement une église; on l'a converti en prison d'état. Son architecture n'est pas bien tranchée. Le gothique s'y marie au style de la renaissance, sans parler de quelques replâtrages plus modernes qui ont achevé de dénaturer la signification primitive de l'édifice. Je l'ai vu, me disait un touriste, dans un encadrement magnifique. Le jour expirait. La silhouette du fort se détachait en noir sur l'horizon tendu de nuages d'un bleu sombre, groupés de manière à figurer d'immenses paysages qu'on eût pris pour les féeriques reflets d'un monde inconnu. C'était des forêts, des mers, des montagnes au pied desquelles s'alongeaient de longs et étroits nuages d'un jaune éclatant, limpides comme un fleuve qui aurait baigné de vagues d'or ces grèves mystérieuses. En face, les voiles latines des bateaux pêcheurs étendaient, aux rayons obliques du soleil couchant, leurs grandes ombres sur la mer parée de teintes de feu. La nuit s'abaissa peu à peu sur ce paysage et avec la nuit revinrent le calme et le silence. Les lutins qui soufflent la brise du soir dormaient encore, dans leurs vertes retraites, au fond des bois, et les feuilles des arbres de la plate-forme pendaient en bouquets immobiles. Au ciel s'allumaient les étoiles. Les bruits du jour se fondaient dans ce mystérieux murmure qui semble flotter dans l'air pendant les soirées d'été. Quelques citadins de Noli, réunis par groupes, prenaient le frais devant leurs portes. Des enfans, les mains entrelacées, dansaient au pied de l'édifice, en chantant une ronde italienne. Quand on voit des enfans jouer ainsi devant les portes d'une prison d'état, on est bien près d'avoir le dernier mot des bastilles.

Nous conserverons au château-fort de Noli le nom d'église, car notre histoire remonte au temps de sa construction. La première pierre en fut posée au commencement du seizième siècle. L'évêque de Noli avait fait venir tout exprès un architecte de Pise. Cet architecte n'était pourtant pas Italien. Il s'appelait Balthasar et se disait Espagnol. Sa personne, du reste, ne démentait en rien cette origine. Balthasar était de haute taille, bien fait, musculeux; il avait l'œil vif, le visage olivâtre et d'un dessin un peu mauresque. Son arrivée fit sensation dans le pays. On posa la première pierre du monument, en grande pompe, et l'on s'occupa beaucoup de l'étranger, qui passait pour un artiste de talent. Depuis ce jour, sa manière de vivre excita la curiosité. Balthasar avait loué, au bord de la mer, une petite maison qu'il habitait seul. Dès que la nuit le forçait d'interrompre les travaux de l'église, il se renfermait chez lui et n'ouvrait sa porte à personne. Il passait de longues heures à sa fenêtre, à regarder la mer qui s'en allait, de flot en flot, se briser sur les côtes d'Espagne. On le soupçonna de s'adonner à la magie, et même, ce bruit s'étant ac-

crédité, on vint un beau jour le surprendre et faire une perquisition dans sa retraite. Balthasar se troubla d'abord à la vue des soldats qui entraient chez lui, et demanda à leur chef quelle peine était infligée d'ordinaire aux sorciers.

— On les brûle solennellement, répondit le soldat.

A ces mots, Balthasar sourit et haussa les épaules.

— On ne me brûlera jamais de mon vivant, dit-il.

Et, de fait, la perquisition n'amena la découverte d'aucun objet tel que cornues, alambics et autres engins cabalistiques qui eussent pu fonder une accusation de sorcellerie. Le petit nombre de meubles qui garnissaient la maison étaient fort simples et d'un usage qui s'expliquait facilement. Quelques escabeaux de bois grossier, un lit à baldaquin, selon la mode du temps et un prie-dieu. Une épée espagnole très longue et très lourde, précieusement ciselée, pendait au mur. A côté était accrochée une guitare. Ce meuble parût suspect à l'un des soldats, qui le décrocha pour l'examiner de près d'un air soupçonneux. Heureusement pour l'artiste, le hasard voulut que le chef de la bande, enfant de cette terre du midi dont l'aspect est un poëme et la langue une musique, se piquât d'être un peu troubadour. D'un geste de mépris, il arracha la guitare aux mains ignorantes de son subordonné et joua une villanelle. Balthasar, pour ne point se trouver en reste avec la compagnie, chanta à son tour, en s'accompagnant, un air de romancero. Le sergent sentimental, ravi par ce rhythme bizarre, balançait la tête en mesure, d'un air connaisseur et accompagnait le musicien par une pantomime expressive. Le morceau fini, il adressa des félicitations à l'étranger et sortit avec sa troupe. Ce fut ainsi qu'un air de guitare sauva peut-être Balthasar du bûcher.

Quand l'artiste sortait dans les rues, il était toujours couvert d'un grand manteau qu'il drapait sur ses épaules avec une noblesse toute castillane. Ainsi enveloppé, et la tête cachée sous un chapeau à larges bords, il ne laissait guère voir de son visage que ses yeux, dont le regard n'était point facile à supporter. Il marchait gravement, la tête haute, les reins cambrés, droit comme un chêne, fier comme un hidalgo, un vrai Espagnol, sérieux, méprisant, portant le plumeau au feutre, la rapière au flanc, une Castille vivante. Cet ensemble se complétait par des idées qui pouvaient paraître superstitieuses, même pour l'époque. Nous n'en citerons qu'un exemple. On suppliciait d'ordinaire les criminels sur la place où se bâtissait l'église. Un malfaiteur ayant été pendu à l'endroit accoutumé, Balthasar refusa de reprendre ses travaux avant qu'on eût purifié le lieu de l'exécution. L'évêque se prêta de bonne grâce à cette fantaisie, d'autant plus que l'architecte paraissait peu disposé à en démordre.

Dans ses rapports avec les habitans de la ville, Balthasar montrait une froideur qui semblait devoir être attribuée autant à une sorte de sauvagerie mélancolique qu'à la fierté espagnole de son caractère. Il semblait surtout vouloir éviter toute liaison. Ainsi, les gens qu'il traitait le mieux, c'étaient ceux qui ne sortaient jamais des banalités ordinaires de toute connaissance à peine ébauchée; mais, s'il arrivait que quelqu'un tentât de s'aventurer au-delà, Balthasar se retranchait aussitôt derrière son écorce. Etait-ce dureté de cœur, orgueil, tristesse ou mépris des hommes? Nul ne le savait mais toujours est-il que l'architecte, semblable à l'avare qui a pour maxime : « ami jusqu'à la bourse, » semblait dire : « ami jusqu'à l'amitié. »

Il ne traitait pas mieux les artistes qui coopéraient, sous ses ordres, à la construction de l'église. On sait qu'à cette époque la maçonnerie était un art étroitement lié avec la sculpture. Dans les édifices gothiques de quelque importance, chaque pierre, pour ainsi dire, était sculptée et demandait une main habile. Balthasar avait amené de Pise quelques élèves, d'autres étaient venus à Noli attirés par la réputation du maître dont ils voulaient étudier la manière. Balthasar n'avait, avec tous, que les rapports indispensables qui mettent le maître en contact avec ses élèves, et il ne les voyait jamais ailleurs que sur le terrain de la construction. Ceci causait, à vrai dire, quelques murmures parmi les jeunes artistes. Seulement, chaque année, quand revenait l'anniversaire du jour où l'on avait posé la première pierre de l'édifice, Balthasar réunissait tout son monde à un grand dîner, dans sa maison. La fête durait jusqu'au matin; alors la porte de l'architecte s'ouvrait pour livrer passage à ses élèves, et se refermait sur le dernier jusqu'à l'année suivante.

Disons pourtant qu'un seul d'entre eux avait réussi, par une patience que rien ne put rebuter, à rompre le mur de glace dont s'entourait Balthasar. C'était le plus jeune de ses elèves. Il s'appelait André. On l'avait surnommé le Génois, à cause de Gênes sa patrie. André, qui s'était pris d'une admiration singulière pour le talent de son maître, et, par suite, d'une profonde amitié pour sa personne, supporta sans se plaindre les caprices les plus fantasques de Balthasar. A l'exemple de ce jeune Grec qui endura jusqu'aux coups de bâton du philosophe qu'il voulait forcer à l'accepter pour disciple, André lassa, par sa ténacité, les répulsions de l'architecte, et finit par conquérir son amitié, comme une citadelle qui capitule devant un blocus hermétique. Une fois que l'ennemi eut un pied dans la place, Balthasar se rendit tout-à-fait et témoigna la plus grande cordialité au Génois. Bientôt le jeune homme eut ses entrées libres et à toute heure dans la maison. Quelquefois le maître et l'élève montaient sur une petite barque qui appartenait à l'architecte, et ils faisaient de longues promenades en mer, ou bien Balthasar enseignait à André l'art de s'accompagner sur la guitare en chantant des sérénades et de vieux airs espagnols. André était, du reste, fort bien fait de sa personne, et souvent, à la promenade ou pendant la messe, un doux regard de femme se reposait discrètement, et comme par hasard, sur le visage rose du jeune artiste. Alix surtout, fille du bailli de Noli, rougissait chaque fois qu'elle apercevait André. Les fenêtres de la maison du bailli s'ouvraient sur la place où se construisait l'église. Parmi ces fenêtres, il y en avait une dont les jalousies étaient trop constamment baissées pour que quelqu'un ne se trouvât pas derrière. Comme la Galathée du poëte, qui fuyait vers les saules, Alix se cachait derrière sa jalousie, aimant sans doute mieux se laisser deviner que se laisser voir. Balthasar, le discret confident des tendresses platoniques du Génois, souriait au récit de ses naïves amours. La nuit venue, André, muni de la guitare du maître, chantait ses airs les plus romanesques, sous la fenêtre dont la jalousie se levait un peu, comme pour laisser entrer la fraîche brise de la mer. Sans doute, il entrait bien aussi quelque chose de la chanson d'André.

Le jeune homme montrait d'ailleurs un talent précoce et promettait de devenir un artiste très remarquable. Cette considération fortifiait l'amitié de Balthasar. Les autres élèves ne tardèrent pas à prendre ombrage de cette préférence avouée. Ils regardèrent bientôt le Génois de mauvais œil et répandirent de sourdes calomnies contre l'architecte.

II

Les travaux de l'église étaient commencés depuis cinq ans. Le soir du cinquième anniversaire, Balthasar réunit ses élèves à sa table, selon son usage. Les convives étaient au nombre de vingt environ. Nous n'avons pas besoin de dire que parmi eux se trouvait André le Génois. Comme d'habitude, le festin avait lieu dans la maison de l'architecte. On soupait aux flambeaux. C'était en été. Depuis le matin soufflait ce terrible vent d'Afrique, connu en Italie sous le nom de sirocco, et qui exerce ses ravages sur tout le littoral de la Méditerranée. Ce vent, qui arrive des extrémités du désert, saturé de l'ardeur des sables, excite le sang, échauffe les têtes et agit plus particulièrement sur les organisations nerveuses. Un nombre raisonnable de flacons avait été vidé par les convives. Les fumées du repas qui tirait à sa fin, s'étaient condensées en une lourde atmosphère qui portait au cerveau. Tous les yeux étaient ardens. Balthasar parlait peu, et conservait sa gravité ordinaire. L'animation de son visage et le feu sombre de son regard avaient plutôt leur cause dans la double influence atmosphérique du dehors et du dedans, que dans

l'abus qu'il aurait pu faire des liqueurs servies avec profusion sur sa table; car, s'il aimait que rien ne manquât à ses hôtes, il était, lui, d'une grande sobriété. La moitié de la nuit s'était écoulée. C'est d'ordinaire à pareille heure qu'une fête devient plus bruyante. Minuit est le moment propice aux larrons de bourse, aux larrons d'amour et à quiconque aime à décoiffer ladite bouteille, comme dit Rabelais, à l'abri des importuns et au milieu de gais propos. Quand on est à table, à minuit, on dort lourdement, les coudes appuyés sur un coin de la table, ou bien l'on a l'esprit éveillé comme un flacon de Sillery. Il n'est guère de terme moyen entre ces deux extrêmes. Pourtant, il se faisait peu à peu un grand silence autour de l'architecte. La conversation, qui avait été d'abord bruyante et confuse, s'était calmée insensiblement. Les convives se taisaient et se regardaient l'un l'autre d'un air presque mystérieux, comme s'il eussent attendu que quelque incident extraordinaire vint terminer la soirée. De temps en temps un coup d'œil significatif se portait à la dérobée, sur Balthasar et André le Génois. Balthasar remarqua cette gêne apparente des convives :

—Eh bien ! dit-il, mes maîtres, sommes-nous donc en un jour de pénitence ? Pourquoi ces bouches muettes et ces verres vides? Lequel de nous enterre-t-on ce soir, je vous prie ? Serait-ce que déjà vous reculeriez devant un flacon et une chanson à boire ? ou bien trouvez-vous qu'il manque ici quelque chose de ce que peuvent désirer de joyeux compagnons? En ce cas, parlez, et vous verrez bientôt sur cette table de quoi mettre le dieu Bacchus lui-même en un tel état qu'il ne pourrait regagner l'Olympe qu'en trébuchant.

Cette saillie n'eut pas le pouvoir de dérider les convives :

— Maître, répondit un des élèves, cette table à laquelle vous avez daigué nous faire asseoir, est servie avec assez de profusion pour que le convive même le plus difficile ne puisse rien désirer de plus. Aussi, n'est-ce point de cela que nous nous plaignons.

— Quelqu'un ici se plaint donc de quelque chose? demanda Balthasar, dont le visage reprit son expression habituelle de fierté.

L'élève, qui venait de parler, jeta un coup d'œil autour de lui, comme pour puiser de la hardiesse dans les regards de ses compagnons.

— Maître, reprit-il gravement, j'ai travaillé l'espace de six mois au plus, à Florence, sous Raphaël Binco. Il ne me souvient pas de m'être jamais assis à sa table, mais je sais bien que plus d'une fois sa main a cordialement serré la mienne.

—Maître, dit un autre, pendant que j'étais élève de Martin Cornélius, de Ferrare, avec Israël Bambutti, que voilà, et beaucoup d'autres que je pourrais citer, j'ose dire que la porte de sa maison nous reconnaissait tous et toujours, et ne se rappelait pas nos visages seulement un jour dans l'année.

— Maître, dit un troisième, en regardant André, Piétro le Bolonais, qui m'a enseigné les premiers élémens de l'architecture, avait un élève de prédilection ; mais cela ne l'empêchait pas de nous appeler tous ses amis et de nous traiter comme tels.

D'autres élèves prirent la parole à leur tour pour reprocher, de la même manière, à leur maître, la froideur qui réglait ses relations avec eux.

Balthasar les écouta d'abord avec étonnement; ensuite avec un sourire empreint à la fois d'ironie et de tristesse :

— Parmi vous tous qui m'accusez, dit-il, en est-il un seul qui puisse prétendre que j'aie jamais manqué aux devoirs d'un maître envers ses élèves ? Lorsqu'un de vous est venu me consulter sur quelque point de notre art, ai-je refusé de lui répondre ? Le peu d'expérience que j'ai puisé dans mes longs travaux n'a-t-il pas été toujours à la disposition de tous? Que vous faut-il donc de plus ? N'est-ce pas assez que vous ayez à vous l'architecte, sans que l'homme aussi vous appartienne ? Ma maison n'est-elle pas à moi, aussi bien que si j'étais Martin Cornélius ? Ma main, n'en suis-je pas le maître autant que Raphaël Binco l'était de la sienne ? A qui est donc ma personne ? à qui ma vie ? Ai-je moins que Piétro de Bologne, le droit de préférer André le Génois à tous mes élèves ?

— Cette préférence est injurieuse pour nous tous, dirent les convives. Jusqu'ici, Balthasar, vous n'avez pas montré plus de considération pour nous que pour les simples manœuvres qui gâchent le sable et la chaux, et cependant nous sommes tous des artistes, et le jour viendra où nous serons maîtres et où chacun de nous aura des élèves à son tour. Ceci blesse la dignité de l'art que nous apprenons et que vous enseignez. Parlez, Balthasar. Il a été décidé que nous connaîtrions la cause de vos superbes mépris, ou que le jour de demain ne nous retrouverait pas dans la ville.

— Vous êtes injustes, dit l'architecte, car je n'ai jamais montré de mépris à aucun de vous, et vous envisagez mes prétendus torts à votre égard à travers le verre grossissant de la jeunesse, qui exagère toutes choses, et surtout l'offense. Un homme ne peut-il donc concentrer ses pensées et sa vie en lui-même, sans être accusé de haïr et de mépriser ses semblables? Pour ce qui est de l'amitié sincère qui me lie avec André, je vous prends tous à témoins que, bien loin de la rechercher, j'ai fait, au contraire, tout mon possible pour la fuir ; mais il était dans notre destinée à tous deux d'avoir le cœur rivé à la même chaîne. La cause de tout ceci, je vais vous la dire, et ce n'est point votre menace de quitter Noli qui me force à ouvrir la bouche, car peut-être, après m'avoir entendu, n'en serez-vous que plus pressés de partir. N'importe. Il reste encore quelques heures de la nuit à employer, et cette histoire nous fera attendre le jour. Tendez vos verres, Messieurs, et faites-moi raison, car je veux boire pour rassembler mes souvenirs et boire aussi pour les oublier.

Les élèves se rapprochèrent d'un air de curiosité. Ils firent raison à l'architecte, qui vida son verre et commença ainsi, au milieu du silence général.

III

— Vous ne m'avez connu jusqu'ici que sous le nom de Balthasar : je m'appelle encore don Fernand Ramon Rodriguez marquis de Villa-Prior.

— Marquis de Villa-Prior ! dit un des élèves, avec étonnement.

— Marquis de Villa-Prior, répéta l'architecte, en promenant un regard imposant autour de lui ; et j'espère que personne n'en doute.

Il avait prononcé cette dernière phrase d'un accent superbe qui ne permettait plus aucune marque d'incrédulité. On l'écouta dans un scrupuleux silence.

—Je suis né, continua-t-il, dans l'Aragon, d'une famille noble, comme vous voyez, et de plus très riche. Mes ancêtres avaient agrandi leurs domaines avec l'épée. Les Maures les avaient conquis sur les chrétiens; nous, les Villa-Prior, nous les reconquîmes sur les Maures pied à pied et la lance au poing. Il n'y avait pas en notre possession un acre de terre qui n'eût été arrosé de notre sang. Ainsi nos domaines nous appartenaient bien légitimement, comme le nom de Villa-Prior, comme le blason de la famille que mon aïeul surtout avait illustré, en combattant dans la Palestine pour la délivrance du Saint-Sépulcre, pendant une trêve conclue en Espagne avec les Maures. Ce que j'en dis, ce n'est point par vanité, mais parce que des envieux prétendirent trouver la source de la grande fortune de notre famille dans d'odieuses exactions que mes ancêtres auraient exercée sur leurs vassaux ; accusation calomnieuse qu'ils ont suffisamment détruite, en appelant leurs détracteurs en champ clos, où le jugement de Dieu voulut que la calomnie restât la gorge clouée en terre.

Malgré cette preuve irrécusable que notre honneur était sans tache, une prédiction fatale se répandit dans le pays touchant les Villa-Prior. Il y était dit que leur race s'éteindrait bientôt et que son dernier rejeton subirait une mort infamante, la mort des criminels. La flétrissure de la

potence était donc assignée pour dernier terme à notre famille. Par Saint-Jacques! un Villa-Prior pendu! Ceux-mêmes qui l'auraient le plus désiré n'osaient le croire. Mes ancêtres se moquèrent de cette menace et leur nom se transmit glorieux et honoré jusqu'à mon père, qui se signala à son tour dans les guerres contre les infidèles. Il épousa à trente ans la fille du duc d'Olmedo. Les premiers temps de son mariage furent très heureux; mais, à mesure que les années s'écoulaient, un nuage assombrissait le front de mon père, car sa femme ne lui donnait pas d'héritier. L'archevêque de Saragosse, consulté à ce sujet, conseilla des dotations pieuses pour attirer sur ma mère les bénédictions du ciel. Le marquis, mon père, enrichit des moines et fonda même un couvent, ce qui fut sans doute cause que, deux ans plus tard, la marquise mit au monde un enfant. Cet enfant, c'était moi.

Le bonheur de mes parens fut bientôt mêlé de quelque tristesse, car cette funeste prédiction, dont on ne parlait déjà plus, sortit de l'oubli, et l'on alla jusqu'à dire que le temps de son accomplissement était enfin venu, et que c'était le nouveau-né qu'elle concernait. Mon père réfléchit qu'il n'avait pas d'autre héritier que moi, et cette circonstance le rendit sombre et soucieux. La prédiction qu'il avait méprisée jusqu'alors le trouva moins incrédule. Il n'en dit rien à ma mère, ce qui était une preuve certaine de son inquiétude. Un jour, étant à la chasse dans les environs, il rencontra une famille de bohêmes ou zingaris, composée de la mère et de trois enfans. Vous savez que les zingaris sont une race errante qui mendie et vole l'aumône au besoin. La mère bohême et ses trois petits portaient des vêtemens d'une couleur et d'une forme indignes d'un chrétien. Ils étaient, en outre, chargés d'amulettes et noirs comme des démons. On croit même que ce peuple a des rapports secrets avec l'empire des ténèbres, et que c'est de là que lui vient cette connaissance merveilleuse des choses de la terre qui effraie les autres hommes. Ces quatre zingari étaient assis à l'ombre, sous un arbre, et faisaient un repas dont mon père détourna les yeux avec horreur, bien sûr que c'était là une nourriture impure, et qu'un chrétien ne pouvait même regarder sans péché. A l'aspect d'un étranger, mère et enfans tendirent leurs mains, en murmurant des mots bizarres qui n'étaient d'aucune langue. Leurs noires prunelles, enchâssées dans l'ivoire de l'orbite, se fixaient avec un éclat sauvage sur mon père qui céda alors à une tentation coupable dont Dieu veuille avoir fait miséricorde à son âme!

— Suis-moi, dit-il à la bohémienne.

— Est-ce loin! dit-elle.

Mon père lui montra le château.

La bohémienne se leva et dit quelques mots à voix basse aux enfans, en leur indiquant du doigt un point du ciel et un point de la montagne. Là-dessus, les enfans se levèrent aussi tous les trois, et se mirent en route. Le plus grand tenait le plus petit par la main, et murmurait, en marchant, un air bohême d'un rhythme doux et monotone.

Mon père prit rapidement en silence un chemin à travers les arbres. La femme le suivait à quelque distance. Arrivés au château, le marquis ouvrit la porte d'un escalier secret qui venait aboutir à son appartement. La bohémienne s'y engagea à sa suite, de sorte que personne ne la vit entrer. Le hasard voulut que ma mère se trouvât absente. Il n'y avait en ce moment auprès de moi que ma nourrice. Mon père lui ordonna de se retirer, et, quand il fut seul, il introduisit la bohémienne.

— Je sais, lui dit-il, que l'avenir n'a point de mystères pour les gens de ta tribu, grâce aux rapports qu'ils ont avec Satan. Dis-moi ce que deviendra cet enfant qui est là dans le berceau. Voilà une bourse d'or pour ta prédiction, et en voilà deux fois autant que je te donnerai si tu m'annonces une destinée favorable.

En parlant ainsi, il jeta une bourse à la bohémienne, et en posa une seconde plus forte sur le prie-dieu de ma mère. La bohémienne se saisit avidement et sans le regarder, de l'or du marquis; son œil ardent dévorait la bourse placée sur le prie-dieu.

— Eh bien! dit mon père.

— Il ne faut pas tant se hâter d'interroger l'avenir, dit la bohémienne, car on voudrait quelquefois qu'il n'eût pas répondu. Puis s'approchant du berceau et se penchant vers l'enfant endormi.

— Dors, reprit-elle, d'une voix lente et basse, dors toujours; dites à la nourrice de cet enfant de le bercer, de le bercer sans cesse. Ses yeux sont fermés, sa bouche est muette; le souffle qui s'échappe de ses lèvres est faible comme celui d'un mourant. Bienheureux si ses yeux ne se rouvraient pas, si sa bouche restait fermée pour toujours, si son souffle allait s'éteindre! Il ne se réveillera que trop tôt. J'ai trois enfans, moins beaux que celui-ci, qui courent maintenant dans la montagne, qui, l'hiver, n'auront souvent d'autre abri que le ciel, d'autre lit que la neige, d'autre pain que des racines sauvages, mais je ne changerais pas leur destinée contre celle de l'enfant couché dans ces langes magnifiques; voyez les lignes fatales qui se croisent sur cette main innocente.

— N'y touche pas, dit mon père en arrêtant son bras qu'elle avançait vers l'enfant.

— Tu as raison, dit la femme, car malheur à qui touchera cette main! malheur aux amis de cet enfant!

— Après! dit mon père, avec anxiété. Qu'importent les amis de l'enfant; c'est de l'enfant lui-même qu'il s'agit.

— Puis-je parler sans danger?

— Parle.

— Donne-m'en ta parole de gentilhomme.

— Je te donne ma parole de marquis chrétien qu'il ne te sera rien fait, quoi que tu puisses dire; mais, parle, hâte-toi.

La bohémienne promena autour d'elle des yeux inquiets, comme si elle eût cherché d'avance un refuge contre la colère du marquis; puis, le regardant en face.

— Noble Espagnol, qui crois au ciel et aux saints, prie les saints et le ciel que tout le chanvre qui a été semé le jour de la naissance de ton fils soit étouffé en germe dans la terre.

— Misérable! dit mon père avec un geste menaçant.

— Est-ce là, répondit-elle, la manière dont un gentilhomme chrétien tient sa parole? Mais tes menaces ne sauraient faire que ce qui doit arriver n'arrive pas. *Lo que ha de ser no puede faltar*. Ce qui est écrit est écrit.

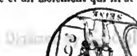
A ces mots, prononcés avec une sorte d'inspiration sauvage, mon père, consterné, cacha son visage dans ses mains. Quand il releva la tête, la bohémienne et la bourse placée sur le prie-Dieu avaient disparu.

Balthasar s'interrompit un instant. Il avait raconté la scène précédente d'une voix tremblante. Sa figure portait des marques de terreur, comme s'il eût vu la bohémienne se dresser devant lui. Un frémissement sympathique agita ses auditeurs. L'architecte fit de nouveau circuler les flacons, but d'un trait son verre plein et continua son récit.

IV

Remarquez que ces zingari, qui errent sans cesse de province en province, comme vous le savez déjà, paraissaient pour la première fois dans le pays; ils ne pouvaient donc avoir aucune connaissance de la prédiction qui concernait les Villa-Prior. Le lendemain de la scène que je viens de vous raconter, ils avaient quitté la contrée, et jamais on ne les revit. Cependant, bien que mon père eût gardé le silence le plus absolu sur ce qui s'était passé entre lui et la bohémienne, l'histoire transpira, et bientôt ce ne fut plus un secret pour personne.

Moi seul j'ignorai tout pendant long-temps. A mesure que je grandissais, je remarquais autour de moi un vide et un isolement qui m'at-



tristèrent. A mon approche, une expression de pitié ou de moquerie se peignait sur tous les visages, selon que j'avais affaire à des amis ou à des ennemis de notre famille. Chacun m'évitait; les enfans de mon âge s'écartaient de mon chemin, et quand j'étais passé, les plus hardis me désignaient d'un geste ou d'un regard, en m'appelant tout bas : *le pendu*. J'étais trop jeune pour rechercher la cause de cette répugnance universelle que j'inspirais, mais j'en ressentis une impression douloureuse qui réagit sur mon caractère naturellement doux et expansif. Comme tout le monde s'éloignait de moi, je m'éloignai de tout le monde, et tout enfant que j'étais, je me drapai de la fierté héréditaire des Villa-Prior, refoulant au fond de mon cœur les sentimens affectueux qui me débordaient.

Ainsi s'écoulèrent les douze premières années de ma vie. Rien jusque-là n'avait paru justifier les sinistres prédictions qui me concernaient, lorsqu'un événement affreux révéla l'influence de ma mauvaise étoile. J'avais, depuis quelque temps, un précepteur qui me tenait en grande affection, et que j'aimais de tout mon cœur d'enfant. Un soir d'été, nous nous promenions ensemble au bord du Guadalaviar. M'étant avancé imprudemment sur le rivage, à la poursuite d'une demoiselle des eaux, mon pied glissa parmi les joncs et je tombai dans la rivière. Un paysan qui passait s'arrêta et dit avec un sourire :

— Il se tirera bien de là tout seul, on peut le laisser faire : ce n'est pas dans l'eau qu'il est destiné à perdre pied, mais dans l'air.

Mon digne précepteur s'était déjà précipité dans la rivière, et nageait d'une main en me poussant vigoureusement de l'autre vers le rivage. Mais, au moment où je me retrouvais, hors de tout danger, sur la rive verdoyante, l'infortuné qui m'avait sauvé se sentait retenu au milieu d'une touffe d'herbes marines qui s'enlaçaient à ses jambes, et il disparaissait sous les flots.

On accourut à mes cris; on essaya de le secourir, mais tout fut inutile. Il était entré dans l'eau vivant, il n'en sortit que mort. On le transporta au château, les pieds en avant. Mon père, quand il vit arriver ce lugubre cortége, se voila le visage d'un pan de son manteau, et répéta plusieurs fois :

— Malheureux enfant! malheureux enfant!

Je ne compris pas le sens de cette exclamation, ni le douloureux regard qu'il attachait sur moi. Vous devinez sans peine que ce déplorable événement augmenta l'aversion que j'inspirais, si bien que je pris mon pays natal en horreur. Cependant, les années passèrent, et le souvenir de la mort de mon précepteur s'était graduellement affaibli lorsque mon père mourut. Il eut, à sa dernière heure, un long et pieux entretien avec le prieur de l'abbaye qu'il avait fondée pour obtenir du ciel la fécondité de ma mère. Dans cet entretien, le marquis s'accusa d'avoir cru à la magie et interrogé une bohémienne sur la destinée de son héritier. J'ignore ce que lui répondit le prieur; mais, quand mon père eut rendu le dernier soupir, il me confia ses dernières paroles et toute l'histoire que je vous ai contée. Alors, je sus pourquoi les uns m'avaient jusque-là regardé en pitié, les autres avec mépris. Je compris toutes les tristesses de mon passé, et, épouvanté de mon avenir, je baissai la tête en pleurant sur mon père, sur moi-même, sur le nom fatal que je portais, sur mon précepteur mort à ma place dans les roseaux du Guadalaviar. Le prieur me prit les mains, me reprocha mon abattement, et m'exhorta à avoir confiance en Dieu, qui n'abandonne jamais les siens. Moi, me sentant, au contraire, bien seul, bien abandonné, j'écoutais le saint homme sans l'entendre, et mon visage était inondé de larmes, dont je sentais l'amertume sur mes lèvres.

Ce fut ainsi que je me trouvai orphelin à vingt ans, car, une année auparavant, j'avais déjà perdu ma mère. Vous pensez que ma résolution fut bientôt prise de quitter un pays où il m'était impossible de vivre heureusement, surtout depuis la révélation du prieur. Aussi, quelques mois après la mort de mon père, je confiai le soin de mes biens à un intendant, et, suivi d'un vieux domestique nommé Pedro, qui avait toujours montré un dévouement sans bornes pour ma famille, je me rendis à Tolède, résidence ordinaire des rois de Castille, pour y vivre honorablement comme il convenait à un jeune gentilhomme de mon rang.

V

C'était la première fois que je me trouvais seul et livré à moi-même, au milieu d'une grande ville. Comme j'étais jeune, d'une tournure passable, porteur d'un beau nom et de plus très riche, je ne rencontrai autour de moi que des amis officieux et des visages sourians. Dans les premiers temps de mon séjour à Tolède, je vivais très retiré, avec mon fidèle Pedro; mais la diversité des objets dont j'étais entouré, le mouvement, le bruit, le luxe que je rencontrais sans cesse sur mes pas, m'enivrèrent peu à peu. On a beau dire, il n'y a pas de douleurs éternelles, pour un homme de vingt ans. Les pénibles impressions que j'avais rapportées du manoir de Villa-Prior s'effacèrent insensiblement. Je songeai avec moins d'amertume aux événemens qui m'avaient si fort attristé, et les ayant expliqués par des causes toutes naturelles, je me dis que ce serait folie à moi, de croire qu'ils pussent en rien influer sur ma destinée entière. Pedro, en qui j'avais pleine confiance, m'encouragea dans ces pensées, et fit tout son possible pour me tirer de ma funeste mélancolie. Par ses soins, je me liai avec quelques jeunes seigneurs qui me présentèrent à leurs amis comme un gentilhomme de bonne maison, désireux de voir du monde et d'employer agréablement son temps et sa fortune, si bien que je fis bientôt partie de la jeunesse dorée de Tolède.

Parmi ces brillans compagnons, quelques uns ne pouvaient guère être cités pour la régularité de leurs mœurs; mais c'est là la qualité dont on se préoccupe le moins à l'âge que j'avais alors, et tous, du reste, se montraient si ingénieux pour trouver les moyens de passer de joyeuses journées, si accommodans sur le choix des plaisirs, ils se laissaient vivre avec une si spirituelle insouciance que cet élégant épicurisme me séduisit, et je tâchai de les imiter. Entre tous ces jeunes gens, il y en avait deux avec lesquels je me liai plus particulièrement. Le premier s'appelait don Juan Alvarez. Il cachait un caractère ardent et passionné sous une apparence froide et quelquefois sévère. Rien n'était corrompu chez lui, ni le cœur, ni la tête. S'il faisait quelque peu de débauche avec ses amis, c'était plutôt pour occuper son désœuvrement que par un penchant naturel : comme ces cavaliers arabes qui savent arrêter court leur cheval, au milieu du galop le plus rapide, il pouvait brusquement tourner bride quand cela lui plaisait, et nous laisser tous courant à perte d'haleine à travers les sentiers de la folie. Quand au second, qui portait le nom de don Sanche, c'était en tout l'opposé de Juan. Je n'ai jamais vu de caractère moins espagnol que le sien. Sceptique et sensuel par tempérament et par système, don Sanche recherchait le plaisir sous toutes les formes. Il faisait son unique et sa constante occupation des chevaux, des femmes, de la chasse, du jeu, et il avait déjà perdu ou dépensé gaiement une bonne moitié de sa fortune. C'était un homme complet dans son organisation et qui possédait, si je puis m'exprimer ainsi, toutes les qualités de ses vices, c'est-à-dire un grand désintéressement, beaucoup de générosité, un courage tout chevaleresque, ce mépris superbe du danger, signe ordinaire d'une nature fortement trempée. Tous les deux étaient plus âgés et bien plus expérimentés que moi, et de là peut-être venait l'attrait que je trouvais dans leur compagnie. Mon extrême naïveté n'était pas sans charme pour eux, et nous étions unis par une amitié toute fraternelle, sans doute en vertu de la loi des contrastes.

La moustache fièrement retroussée, le poing sur la hanche, le nez au vent, nous allions ensemble, bras dessus, bras dessous, à la recherche des duels et des aventures galantes, Juan avec la retenue d'un homme qui désire, mais qui doute de pouvoir intéresser sérieusement son cœur dans la partie; don Sanche avec cette légèreté sceptique qui exclut la

passion, mais avec l'ardeur d'un jeune homme tout disposé à s'enflammer, sans réflexion, pour les premiers beaux yeux qui daigneront s'abaisser sur lui à travers les barreaux d'une jalousie. Nous marchions de ce train depuis près de deux ans, lorsque notre ami Juan disparut tout à coup. Impossible d'avoir de ses nouvelles. Juan n'était point chez lui, et ses valets ne purent pas ou ne voulurent pas nous apprendre ce qu'il était devenu. Don Sanche et moi nous passâmes une semaine à le chercher dans Tolède; nous courûmes surtout les églises, où Sanche assista pendant ces huit jours, à plus de messes qu'il n'en avait entendu de sa vie.

Un matin pourtant il entra chez moi avec une mine triomphante :

— J'ai enfin trouvé notre homme, me dit-il, et Juan se voyant découvert dans sa retraite, capitule et nous invite à souper pour ce soir.

Don Sanche m'expliqua alors comment Juan, étant devenu éperdument amoureux d'une esclave qu'il avait achetée d'un marchand de Tunis, passait la lune de miel avec elle, dans une petite maison louée tout exprès dans un faubourg de la ville, afin d'y tenir sa belle à l'abri de tout regard indiscret.

J'étais curieux de voir cette esclave qui avait si profondément touché le cœur de Juan. Nous allâmes donc souper chez lui. Juan, qui ne se départait jamais des galantes manières d'un gentilhomme, s'excusa de nous avoir laissés si long-temps sans nous donner de ses nouvelles, et cela avec tant d'esprit et de grâce qu'il eût été impossible de lui garder la moindre rancune. On se mit à table. Rosine (ainsi s'appelait l'esclave) fut de la partie. C'était une charmante tête, quelque chose de fin, de doux, de pâle qui échappait à l'analyse. Elle prit, à notre arrivée, un petit air de biche effrayée qui donna un attrait de plus à son gracieux visage. La présence de cette femme amena d'abord une sorte de gêne. Il était aisé de voir que, malgré nos efforts, il n'y avait plus entre nous autant de cordialité et de franchise qu'autrefois ; mais l'entrain ordinaire de don Sanche eut bientôt mis tout le monde à son aise. Nous fîmes joyeuse chère. Rosine s'humanisa promptement. Je reconnus alors qu'elle avait peu de penchant pour Juan; ce dernier, qui portait sur les yeux le bandeau de la passion, ne s'était pas encore aperçu de l'indifférence de son esclave, et je ressentis une sorte de tristesse en voyant un homme aussi noble et aussi généreux s'abandonner à un amour si peu digne d'occuper son cœur.

Mais cette impression dura peu, et, pendant que je blâmais ainsi la faiblesse de Juan, je cédais moi-même au charme qui m'attirait vers Rosine. Nous buvions intrépidement, et déjà un nombre considérable de flacons avaient rendu l'âme, selon l'expression de don Sanche. Les yeux de la belle esclave brillaient comme des escarboucles, et je m'aperçus que son regard cherchait le mien quand ses lèvres touchaient son verre. Il n'en fallait pas tant pour faire perdre la tête à un jouvenceau tel que moi. Je sortis de chez Juan le cœur tout imprégné d'un amour d'autant plus vif que c'était le premier de ma vie; mais, soit que ce fût l'effet de ma timidité naturelle, ou que j'eusse mal profité de l'exemple de mes compagnons, moins réservés que moi en pareille matière, je me promis bien de respecter les droits de l'amitié et de ne chercher jamais à supplanter Juan dans le cœur de son esclave. Quand nous fûmes dans la rue, don Sanche me dit d'un ton dégagé :

— A quoi diable songe Juan? Rosine est assez belle; mais il faut espérer que cette folle passion ne durera pas : cela ferait du tort à notre ami.

Je ne répondis rien, mais je rentrai chez moi tout pensif.

Les jours suivans, nous revîmes Juan et Rosine, et ma passion s'accrut par la contemplation de l'objet aimé. Il me fut aisé de reconnaître que l'esclave avait deviné et partageait mon amour. Quoique j'eusse rejeté comme un crime l'idée de marcher sur les brisées de Juan, un mot, un geste, un regard qui nous échappaient, avançaient, malgré moi, nos affaires. Ainsi partagé entre ma tendresse pour Rosine et la fidélité que je voulais garder à Juan, je tombai bientôt dans une sombre tristesse.

Don Sanche s'en aperçut et finit par en découvrir la cause, que je lui cachais obstinément.

— Gageons, me dit-il, un jour, que tu es amoureux de Rosine.

A ce nom, je me sentis tout bouleversé.

— Oui, répondis-je, je suis coupable envers notre ami; j'aime éperdument la maîtresse de Juan; mais puisque tu as deviné ce fatal secret, qu'il ne sorte pas de tes lèvres comme il ne sortira jamais des miennes. Plutôt mourir....

Don Sanche m'interrompit.

— Es-tu fou ? me dit-il en riant. Il s'agit bien de mourir! Passe encore si tu étais ruiné ou même, à la rigueur, si Rosine ne t'aimait pas. Mais il me semble avoir remarqué le contraire. Voilà un bien beau sujet de tristesse de te voir aimé de la plus jolie fille de Tolède!

— Malheureux! lui dis-je, et Juan!

— A te parler sérieusement, reprit don Sanche, je crois que tu rendrais un véritable service à Juan, en lui prenant Rosine. Il n'est pas bon qu'un homme s'abandonne à une passion aussi aveugle. Outre le relief qu'une pareille aventure te donnerait dans la ville, je suis sûr que, son premier moment de colère une fois calmé, Juan serait le premier à te remercier de ce que tu aurais fait pour lui. On ferraille un peu, fort amicalement, comme cela se doit entre gentilshommes, et tout est dit. Quant à moi, s'il m'arrive jamais de perdre ainsi la raison pour un nez fait d'une certaine façon plutôt que d'une autre, je compte assez sur ton amitié, Balthasar, pour être sûr que tu viendras à mon secours.

— Tu juges les autres d'après toi-même, lui dis-je; mais l'énergie de ma passion me donne la mesure de celle de Juan.

— Bah! répliqua don Sanche, vous êtes des gens qui vous occupez gravement à suivre du regard une bulle de savon qui s'envole, jusqu'à ce que la bulle vienne à crever. Alors vous dites, avec étonnement : «Quoi! ce n'était donc que de l'air! »

Après avoir raisonné long-temps sur ce sujet, je finis par céder aux sarcasmes de don Sanche, qui trouvaient dans mon cœur un puissant auxiliaire. Il fut convenu entre nous que j'enleverais Rosine. Don Sanche, qui ne voyait dans cette affaire qu'une partie de plaisir, sans soupçonner les conséquences fâcheuses qu'elle pouvait avoir, se chargea de trouver les moyens de mettre notre projet à exécution.

C'était le temps du carnaval. Il y avait alors à Tolède une troupe d'Italiens qu'on louait pour danser et chanter dans les fêtes. Quand on ne les avait engagés nulle part, ils exécutaient leurs exercices dans la rue, sous les fenêtres des gens de qualité, dans l'espoir d'une aubaine improvisée qui leur manquait rarement. Un soir, à l'instigation de don Sanche, ils vinrent s'établir sous les fenêtres de Juan. Sanche et moi nous étions mêlés à la troupe et masqués, comme c'était l'usage de ces Italiens. Rosine, que j'avais prévenue la veille, parut s'amuser beaucoup de leurs chants et de leurs danses; de sorte que Juan, qui prenait fort à cœur tout ce qui plaisait à sa chère esclave, descendit dans la rue et engagea les Italiens à entrer chez lui. Nous entrâmes avec eux à la faveur de notre déguisement. Juan leur offrit quelques rafraîchissemens. Pendant qu'il était occupé à recevoir ses nouveaux hôtes et à répondre aux lazzis de don Sanche, qui les commandait, je montai à l'appartement de Rosine. En un tour de main elle couvrit ses épaules d'un manteau pareil à celui des Italiens, cacha son visage sous un masque, et, profitant du désordre occasionné par la présence de la troupe, nous gagnâmes la porte sans être remarqués.

La chose ne se fit pas néanmoins si secrètement que les gens de la maison n'en vinssent avertir Juan; mais il était trop tard, et nous étions déjà loin. Juan, furieux, rassembla tout le monde, afin de se venger sur les Italiens et de les bâtonner. Ceux-ci, qui n'étaient pas dans le secret, furent fort étonnés de cette brusque attaque. Cependant, comme ils

étaient assez nombreux et que Juan n'avait que trois domestiques, ils opérèrent leur retraite avec avantage.

Le lendemain, don Sanche crut de son devoir d'aller trouver Juan pour lui avouer la part qu'il avait prise à l'enlèvement de Rosine, et lui offrir de croiser le fer ensemble, sans préjudice, bien entendu, de la réparation que je lui donnerais plus tard. Juan était d'une pâleur mortelle. L'aventure de la nuit précédente paraissait avoir brisé ses forces : car ce jeune homme si fier, qui n'avait jamais refusé un combat, se contenta de tourner le dos à don Sanche.

— Tu es un fou et un fou dangereux, lui dit-il; nous verrons plus tard ce qu'il faudra faire de toi, quand j'aurai décidé s'il convient de de tuer d'abord Balthasar.

— C'est juste, répondit tranquillement don Sanche. Attendons, quoique tu me paraisses prendre cette affaire fort tristement.

J'étais caché avec Rosine, dans une campagne, à quelques lieues de Tolède. Don Sanche m'écrivit à peu près ceci :

« J'ai vu Juan; il avait presque les larmes aux yeux, et n'a point voulu se battre avec moi. C'est un symptôme fort grave. La petite paraît lui tenir toujours fort au cœur. S'il se rencontre beaucoup de têtes aussi sérieuses, il est à craindre que la gaieté ne soit bientôt bannie de l'Espagne. »

Cependant, Juan tomba dans une noire mélancolie. L'impétuosité de son caractère, long-temps dépensée au hasard, s'était concentrée dans l'amour qu'il éprouvait pour Rosine. Le coup que lui porta sa fuite fut si rude qu'il en perdit toute son énergie, et bientôt l'infortuné fut atteint d'une maladie grave causée par son désespoir. C'était dans son cœur que se cachait la racine du mal, à l'abri de tout scalpel humain, et les médecins, humiliés de voir leurs drogues impuissantes, décidèrent qu'il y avait de la magie là-dessous, et qu'à moins de détruire cette cause secrète qui paralysait les effets de leur art, ils ne répondaient plus des jours du malade. Leur déclaration émut la justice de Tolède, et l'on se mit en quête de la jeune sorcière qui allait causer par ses *charmes* la mort d'un des meilleurs gentilshommes de la province.

Je n'avais reçu aucune nouvelle de Tolède depuis la lettre de don Sanche, lorsqu'un jour je le vis arriver lui-même, dans un état de trouble inexprimable.

— Nous avons fait une folie qui va avoir un triste dénouement, me dit-il. Le diable soit d'une ville qui a le caractère mal fait et ne permet pas à trois honnêtes seigneurs de s'amuser tranquillement! Le plus pressé c'est de sauver cette pauvre Rosine que nous avons perdue. On a découvert votre retraite. Les alguazils...

Comme il parlait ainsi et que je l'écoutais avec étonnement, ne pouvant comprendre de quel malheur nous étions menacés, la maison fut tout à coup entourée d'archers. On força les portes.

— Défends ta maîtresse, dit don Sanche.

Nous mîmes l'épée à la main. Mais la partie n'était pas égale. On se jeta sur nous; nous fûmes terrassés et garrottés, et je vis les misérables enlever ma maîtresse tout en larmes.

— Adieu, mon cœur, me cria-t-elle, adieu pour toujours! Don Sanche rugissait de colère pour la première fois de sa vie, et moi je mordais avec rage les liens qui tenaient mes bras captifs.

Hélas! que vous dirai-je? Après un procès aussi odieux que ridicule, Rosine fut condamnée au supplice du feu pour un crime imaginaire, lorsque Sanche et moi nous étions seuls coupables. Bientôt on apprit que Juan renonçait au monde et entrait dans l'ordre des Frères Prêcheurs. Je voulus le voir avant son départ. Il avait les yeux caves et le visage amaigri; ce n'était plus le même homme.

— Je ne me suis pas vengé de toi et de don Sanche, me dit-il, parce que je ne voulais pas d'une vengeance misérable, et que je n'ai rien pu trouver pour vous rendre le mal que vous m'avez fait. Qu'était-ce pour moi que de vous enlever la vie à tous deux? Quant à Rosine, peut-être aurais-je pu la sauver, mais, comme elle ne m'aimait pas et qu'elle t'aimait, j'ai préféré encore la voir mourir, parce qu'il n'y a que les embrassemens du tombeau dont un amant ne puisse pas être jaloux. Il me reste un dernier conseil à te donner. Tes compagnons sont des têtes sans cervelle, don Sanche surtout, qui, semblable à un cerf forcé par les chiens, se verra bientôt acculé dans ses dernières folies par la meute de ses vices. Quant à toi, Balthasar, qui es peut-être encore trop jeune pour qu'il n'y ait plus d'espoir, tu feras bien de changer de vie si tu veux préserver du déshonneur le nom que tu portes. Et, maintenant, adieu, mon gentilhomme, je vous souhaite beaucoup de bonheur dans vos amours.

VI

Ces paroles de Juan et le chagrin que j'éprouvais de la mort de Rosine me plongèrent dans une sorte de torpeur morale dont rien ne pouvait me distraire. Un jour que nous nous entretenions sur ce sujet :

— Tu me fais l'effet de tourner au froc, à l'exemple du sage Juan, me dit don Sanche; héron humain, assoupi dans ta tristesse, tu passes tes journées, silencieux et immobile, à regarder couler ton chagrin.

— Et toi, dis-je, tu ressembles à l'alouette étourdie qui s'abat à tire d'ailes sur le premier morceau de verre que fait briller la main perfide de l'oiseleur. Comment peux-tu avoir le cœur de rire des tristes événemens que notre folie a causés?

— Moi, rire! répondit gravement don Sanche. Sur ma parole, cela me paraît si peu risible que j'aurais donné mon sang, s'il l'eût fallu, pour arracher aux mains stupides des alguasils cette pauvre Rosine, dont le seul crime était d'avoir un joli visage et le cœur un peu débraillé. Mais, qu'y faire? Nous ne pouvons rien sur le passé, pas grand'chose sur l'avenir, et chacun a sa destinée ici-bas.

A ce mot de destinée, je saisis brusquement la main de don Sanche.

— Tu crois donc, lui demandai-je, que chacun de nous vient au monde avec le livre de sa vie écrit d'avance, sans qu'il y ait dans tout le livre une seule page blanche qu'il puisse remplir à sa fantaisie? Tu crois que notre existence se passe à tourner mécaniquement les feuillets du livre, comme fait le lecteur d'un roman, sans pouvoir en modifier ni l'intrigue ni le dénouement.

— La question me semble mal posée, répondit don Sanche. Il ne faut pas me demander si je crois, parce que je ne sais pas jusqu'à quel point il peut être raisonnable d'affirmer quelque chose. Il me paraît seulement que nous marchons tous vers un but qu'on peut supposer déterminé d'avance, tant il s'écarte de celui que nous pensions devoir atteindre. Ajoute à cela que nous nous poussons nous-mêmes, et les uns les autres, vers ce but. Ainsi Juan, qui certes ne se croyait pas né pour le froc, a été poussé vers le couvent par la sombre gravité de son caractère, et par sa passion pour Rosine, qui s'est heurtée à la tienne. Toi et moi, nous l'avons un peu poussé par les épaules, à notre insu, ainsi que la malheureuse Rosine que nous avons conduite au bûcher, avec l'aide de la vénérable et infaillible bêtise des juges criminels de Tolède. Une preuve qu'il était dans la destinée de Juan de se faire moine, et de Rosine de périr par le feu, c'est que cela leur est arrivé. En raisonnant par analogie, il est clair que tu as aussi ta destinée, comme j'ai la mienne, que je connaîtrai quand j'en serai à ma dernière pièce d'or.

— Ce système, lui dis-je, me paraît faux et dangereux. Les hommes essaient ainsi de mettre sur le compte de la fatalité les tristes résultats des passions qui les entraînent.

— Et, quand cela serait! Il faut bien que la fatalité s'appuie sur quelque chose. Ne t'ai-je pas démontré que nous nous poussions un peu nous-mêmes?

— De sorte, repris-je, en affectant de sourire, que s'il était dans ma destinée d'être..... pendu, par exemple, je le serais infailliblement, lors même que je n'aurais jamais rien fait pour cela?

— Ce ne serait pas beaucoup déroger, dit don Sanche sans répondre directement à ma question. De meilleurs gentilshommes que toi ont déjà pris soin d'ennoblir la potence, afin de laisser moins de regret à ceux qui devront les suivre... Mais qu'as-tu donc ? te voilà plus blême qu'une dévote à jeun, à matines. Je ne sais quelle épaisse atmosphère de tristesse nous étouffe depuis quelques jours ; mais il semble que j'ai le dôme de Saint-Jacques sur la tête. Viens-t'en boire, cela vaudra mieux que de déraisonner comme des docteurs en médecine.

J'avais besoin de m'étourdir ; je suivis don Sanche en réfléchissant à ce terrible et absurde dogme de la fatalité que les Arabes avaient introduit en Espagne, où il se répandait peu à peu, bien que l'église l'eût réprouvé. Le souvenir de la prédiction qui me menaçait, effacé depuis long-temps, s'était réveillé aux paroles de Sanche, et ajoutait une nouvelle amertume à mes réflexions. Nous passâmes la soirée à boire avec quelques amis, et je tombai dans une demi-ivresse qui éclaircit insensiblement la teinte sombre de mes pensées. Mes compagnons jouaient, et je les regardais faire, n'ayant jamais voulu toucher aux dés, dans la crainte de contracter la fatale passion du jeu. Don Sanche avait un bonheur extraordinaire. Les ducats qui couvraient la table allaient sans cesse s'amoncelant de son côté ; l'or allait rejoindre l'or par une sorte d'attraction mystérieuse. Bientôt il ne se trouva plus de joueurs pour tenir tête à don Sanche, qui me proposa de risquer quelques ducats contre lui. Je m'en défendis, alléguant mon inexpérience et le peu d'attrait que m'inspirait une semblable partie. Mes compagnons insistèrent, sous prétexte que, n'ayant touché de dés de ma vie, je devais nécessairement jouer de bonheur et désarçonner don Sanche, en vertu de ce vieux dicton : « Aux innocens les mains pleines. » On fit tant que, de guerre lasse, je me décidai à m'asseoir en face de don Sanche.

L'enjeu fut d'abord peu considérable, et la fortune hésita quelque temps entre nous. Bientôt la veine diabolique de mon adversaire passa de mon côté. Alors commença une terrible partie, la seule que j'aie jamais faite et dont le souvenir restera éternellement gravé dans ma mémoire. A mesure que le sort cessait de favoriser don Sanche, il doublait ses enjeux, et tout l'or empilé de son côté roulait du mien avec une rapidité effrayante. Je gagnais à tout coup. Ma main tremblait en prenant les cornets ; ma vue se troublait ; j'entendais des bourdonnemens confus dans mes oreilles. Je ne savais plus ni quand, ni comment je gagnais ; seulement, il me semblait voir, à travers un nuage, l'or s'animer et venir à moi, comme pour me mordre les mains. Don Sanche eut perdu en un instant tout son gain de la soirée. Je voulus me lever.

— Non, dit-il, jouons sur parole.

Il perdit une somme double.

— C'est assez, dirent nos amis.

— C'est assez, répétai-je machinalement, ne sachant plus ce que je faisais, la tête troublée par l'ivresse du jeu.

— Balthasar ne peut me refuser une revanche, dit Sanche assez froidement, quoiqu'il eût arrosé les parties précédentes de nombreux verres de Xérès. Il paraît que j'avais déjà gagné une somme très considérable.

— Quitte ou double ! reprit mon adversaire. Je risque contre tout ton gain de la soirée ma maison de Madrid.

— Ils sont fous, dit quelqu'un

— Messieurs, s'écria don Sanche, brisons là-dessus, je vous prie.

Bien qu'il eût prononcé ces paroles avec beaucoup de calme, ses yeux étaient enflammés. La compagnie fit cercle autour de nous, et la partie recommença. Les dés roulaient sur la table, au milieu d'un silence plein d'anxiété. La partie sembla d'abord bien près d'appartenir à mon adversaire ; mais par un coup inespéré, je fus encore vainqueur :

— Versez-moi à boire, dit don Sanche, j'étouffe. Sa figure était impassible ; mais j'entendis ses dents grincer sur son verre.

— Je ne peux pas coucher dehors cette nuit, reprit-il, je joue ma terre d'Alcala contre ma maison.

— Non, dis-je, en essayant de me lever, je ne veux ni de ta maison ni de ta terre ; nous sommes ivres.

— Tu te flattes, mon ami, répondit don Sanche ; mais quand nous serions ivres, un homme d'honneur que le vin favorise n'a pas le droit de quitter le jeu avant son adversaire. Ceci n'est point un amusement d'enfant.

Je vis les visages pâlir autour de nous quand nous reprîmes les cornets, les spectateurs se penchaient sur la table en retenant leur respiration. La partie fut longuement disputée, mais le sort me favorisa de nouveau. Un frémissement nerveux passa comme un éclair sur la figure de don Sanche, et ses lèvres crispées se teignirent d'un léger filet de sang. Depuis ce moment, il fut impassible : son visage prit l'aspect du marbre. Nous continuâmes notre partie : il annonçait son jeu d'une voix brève et sèche, on eût dit un joueur de pierre. La fortune, long-temps incertaine entre nous, parut lui revenir d'abord, mais pour l'abandonner bientôt entièrement : à minuit, il ne lui restait plus de tous ses biens un seul ducat.

Pour moi, fasciné, ébloui, incapable de rassembler mes idées et de démêler quelque chose dans ce chaos au milieu duquel flottait mon intelligence, je me levai quand je vis se lever don Sanche et je regagnai ma demeure avec l'aide de quelques uns de nos amis. Pedro n'osa point me questionner dans l'état où je me trouvais et je me jetai tout habillé sur mon lit. Un sommeil lourd et pénible succéda à mon agitation. Des images confuses passaient devant mes yeux. Je voyais, avec la seconde vue des rêves, des personnages bizarres se mouvoir autour de moi, et prononcer mon nom, en me désignant du doigt. Puis c'étaient des chants, des danses, des éclats de rire, des gémissemens, tout un pandœmonium de sons et de figures impassibles et insaisissables. Dans ce chaos étrange, je distinguai un point lumineux qui allait toujours en s'agrandissant, et au milieu duquel m'apparût le doux visage de Rosine. Elle se penchait vers moi et me parlait en souriant ; mais je faisais de vains efforts pour retenir, au passage, ses paroles que le vent éparpillait au sortir de ses lèvres, comme les feuilles mortes que le souffle de l'automne emporte le long des sentiers. Tout à coup, au dessus de la belle tête de l'esclave se dressa, dans des proportions colossales, le sombre visage de Juan. A son côté, m'apparut don Sanche, s'appuyant machinalement sur le bras de son ami. Il avait toujours ce même regard insouciant et moqueur, mais ses lèvres entr'ouvertes pour sourire dégouttaient le sang. Ensuite les deux premières apparitions s'évanouirent, et je vis don Sanche enveloppé d'un manteau rouge, le front couvert d'une pâleur mortelle, s'affaisser insensiblement, tendre vers moi ses bras ensanglantés et tomber en poussant un grand cri.

Ce cri me réveilla en sursaut. Le jour naissant éclairait ma chambre. Je fus long-temps avant de pouvoir me rendre compte de ce qui se passait au dedans de moi et séparer mes rêves de la réalité. Les événemens de la soirée précédente, d'abord confus et embrouillés, finirent par se dessiner clairement à mes yeux, et, me rappelant dans tous ses détails ma terrible partie avec don Sanche, je me levai et courus chez lui. Au détour de la première rue, je me heurtai contre un de ses gens, qui marchait en toute hâte.

— Ah ! seigneur, me dit-il d'un air qui m'effraya, j'allais chez vous. Mon pauvre maître.....

— Achève, m'écriai-je, qu'est-il donc arrivé à ton maître ?

— Je frémis même de le dire. Cette nuit, le seigneur don Sanche s'est percé la poitrine de son épée.

Je pris ma course, comme un fou, à travers les rues, jusqu'à la demeure de don Sanche. Les médecins venaient de poser le premier appareil sur sa blessure, mais sans espoir de le sauver ; le mourant était étendu dans son lit. Il suffisait de jeter les yeux autour de la chambre pour y reconnaître les goûts épicuriens du maître. Les tapisseries représentaient des sujets érotiques tirés de la mythologie. Il n'y avait guère d'autres siéges que des coussins, selon la mode paresseuse des Arabes, qui prévoient et appellent partout le sommeil. Des jardinières abondamment garnies de fleurs parfumaient l'air de suaves émanations. La seule chose qui contrastât avec ce luxe sensuel, c'était une noire et triste

peinture accrochée au mur, en face du lit, et représentant dans son grave attirail de guerre, le père de don Sanche, mort sur un champ de bataille, après de grands services rendus à l'Espagne, et avec le renom du meilleur chevalier de son temps.

Don Sanche me reconnut, malgré son état désespéré qui empirait d'heure en heure.

— Je suis bien aise de te voir, mon cher Balthasar, me dit-il, d'une voix affaiblie.

— Hélas! m'écriai-je, en quel état devais-je te retrouver! as-tu donc pu croire que je voudrais jamais profiter des suites d'un moment d'ivresse et de folie?

— Pour qui me prends-tu? dit le malade. J'aurais mieux aimé mourir que de payer un créancier ordinaire, et j'ai préféré mourir que de ne pas payer une dette de jeu. C'est une chose aussi sacrée pour un gentilhomme que l'honneur de son nom. Je t'ai couché, cette nuit, tout au long, sur mon testament, ainsi résigne-toi à être mon héritier. Je te recommande surtout ma terre d'Alcala. Cela ne vaut pas grand chose, il est vrai; quelques orangers, des bois d'oliviers et des champs stériles, hérissés de ronces, voilà tout. Tu n'y attacheras pas un grand prix, mais c'est là que je suis né; j'y ai passé des journées bien tranquilles à lire de vieux livres, du vivant de mon père. Oui, je me le suis dit quelquefois, mon père est mort trop tôt.

— Console-toi, continua-t-il en voyant que j'avais les larmes aux yeux; il est vrai que tu pousses un peu rudement tes amis, comme nous disions hier, mais tôt ou tard, au train dont j'y allais, il fallait que cela finît ainsi. Je ne suis pas de ceux qui pensent se contenter de manger leur pain à la fumée des festins d'autrui, après s'être assis longtemps à une table somptueuse. Ma fortune et moi nous étions trop bien faits l'un pour l'autre pour nous séparer jamais. Notre histoire est celle de deux amans qui expirèrent ensemble.

Don Sanche se tut un instant. Sa respiration était bruyante et oppressée.

— Je ne sais pas, reprit-il, pourquoi on a tiré ces rideaux. Ouvre la fenêtre, Balthasar, laisse arriver à moi l'air frais du matin. Ces fleurs ont perdu tout leur parfum. Fais-les renouveler. Que je meure comme j'ai vécu; et, si tu es véritablement mon ami, ne prends pas une figure de circonstance n'attriste pas mes derniers momens.

J'éprouvais un regret indicible de voir finir ainsi, sans gloire et sans profit, une vie qui aurait pu être si belle et si bien employée. Don Sanche s'agita sur son lit, en proie à cet étouffement qui précède la mort.

Sa main serrait la mienne convulsivement. Des teintes livides passèrent sur son front comme un nuage. Ses yeux, d'abord errans autour de la chambre, se fixèrent avec une expression de terreur sur la toile suspendue en face de son lit. Le visage austère du vieux chevalier semblait abaisser un regard de tristesse et de reproche sur son héritier expirant. Don Sanche ne pouvait détourner sa vue de ce tableau qui le fascinait. Il murmura quelques mots vagues que sa bouche n'eut pas la force d'achever; puis, réunissant toutes ses forces, il s'écria d'une voix entrecoupée, avec un geste d'épouvante :

— Voilez le portrait! voilez le portrait!

Bientôt après, il avait cessé de vivre.

VII

J'abandonnai aux pauvres de Tolède tout le bien de don Sanche. Pour rien au monde, je n'aurais voulu toucher la moindre part d'une fortune acquise par le jeu, et qui m'avait coûté la vie du meilleur de mes amis. Cette dernière aventure me fit faire un sérieux retour sur moi-même. J'eus honte de perdre ainsi les plus belles années de ma jeunesse dans une oisiveté pernicieuse. Le nom que je portais m'imposait de nobles devoirs, et, résolu de devenir un autre homme, je regardai autour de moi pour savoir ce qu'il me convenait de tenter. Mon parti fut bientôt pris. L'élite des chevaliers chrétiens, sous la conduite du roi Ferdinand et de la reine Isabelle, assiégeait Grenade, le dernier rempart des Maures. Je fis mes préparatifs en conséquence et me mis en route pour l'armée, comptant faire mon apprentissage militaire dans cette guerre célèbre. Après plusieurs journées de marche, je rencontrai un courrier qui apportait la nouvelle d'un avantage décisif remporté par les chrétiens. Bientôt les murs de Grenade m'apparurent à l'horizon, et, plus près de moi, le camp espagnol se dessinait à mes yeux émerveillés, avec ses banderolles qui flottaient au vent. Malgré mon inexpérience des choses militaires, je remarquai une agitation extraordinaire dans le camp et dans la ville. Je sus bientôt que Grenade avait capitulé : l'armée chrétienne, toute résistance ayant cessé, entrait par ses portes ouvertes, et, du côté opposé, le Maure Boabdil sortait en pleurant sur ce beau royaume de Grenade, qu'il ne devait plus revoir.

Cette prise était décisive. Les bannières chrétiennes flottaient sur les minarets de l'Albaysin et de l'Alhambra. C'en était fait à tout jamais de la puissance et de l'orgueil des Maures, qui ne pouvaient plus relever la tête et qui renoncèrent à une résistance impossible. J'en ressentis une grande joie comme Espagnol et comme chrétien, mais je regrettai amèrement d'être arrivé trop tard pour prendre part aux travaux et aux dangers de cette guerre, qui était la dernière. Bientôt les chevaliers de l'armée de Ferdinand reprirent pour la plupart le chemin de leurs domaines. Pendant le court séjour que je fis à l'armée, j'avais lié connaissance avec quelques seigneurs, et plus particulièrement avec le comte don Henriquez, qui, sur la nouvelle de l'arrivée du marquis de Villa-Prior, était venu m'offrir ses services en qualité d'ancien ami de mon père. C'était un homme renommé pour sa bravoure, et qui joignait à l'exquise courtoisie d'un gentilhomme, la loyauté d'un vieux soldat. Nous revînmes ensemble à Tolède. En route, don Henriquez essaya de me faire oublier mon désappointement en me disant que j'étais encore bien jeune, et que sans doute il se présenterait plus tard une occasion de faire mes preuves; que d'ailleurs l'intérêt de la chrétienté me faisait un devoir de me réjouir de ce que cette guerre sanglante qui désolait l'Espagne venait enfin d'avoir une issue heureuse. « Vos ancêtres, ajouta-t-il, ont assez fait dans cette lutte pour que personne ne puisse vous reprocher de ne pas y avoir pris part, et moi qui ai vu les faits d'armes de votre père, je vous tiens pour un jeune homme digne en tous points du nom que vous portez, car bon sang ne peut mentir. »

Touché des paroles bienveillantes de don Henriquez, je ressentis pour lui une affection sincère, mêlée d'un profond sentiment de respect, que m'inspirait son âge. Arrivés à Tolède, je voulus l'accompagner jusqu'à la porte de son hôtel. Nous y rencontrâmes la comtesse sa femme, et Inès sa fille, qui venaient au devant de lui. Comme la présence d'un étranger ne devait pas troubler les premiers épanchemens de leur joie, je me tins à l'écart; bientôt don Henriquez vint à moi, et, me prenant par la main :

— Souffrez, dit-il, que je vous présente à la comtesse et à ma chère Inès, comme le fils du meilleur de mes amis.

J'acceptai ensuite, avec reconnaissance, l'invitation qu'il m'adressa de revenir souvent dans sa maison, car l'aspect d'Inès avait fait naître dans mon cœur des sentimens tendres et respectueux, et, après l'avoir vue une fois, il m'aurait été difficile d'abandonner l'espérance de la revoir encore. Bientôt, la famille me reçut comme une vieille connaissance. Don Henriquez me témoignait une affection presque paternelle. J'accompagnais la comtesse à l'église; elle me formait aux belles manières avec cette grâce et cette finesse exquise dont les femmes de son âge ont seules le secret. A force de soins, j'étais parvenu à obtenir un doux regard d'Inès, et même j'eus le bonheur ineffable de reconnaître que mon amour était partagé. Bien des années se sont écoulées depuis, et, sans doute, si je la revoyais maintenant, ce ne serait plus la douce Inès de

mes vingt ans, l'Inès que j'ai aimée; mais alors, aucune perle du riche écrin de la jeunesse ne lui manquait, et il me semble la voir encore, comme le jour où elle m'apparut pour la première fois, ses beaux bras enlacés au cou de son père, le visage humide de larmes que faisaient couler la jòie de le revoir et la pensée des dangers qu'il avait courus. Ce n'est plus un amant qui vous parle : l'ardeur juvénile dont j'étais animé dans ce temps passé sans retour s'est éteinte sous les neiges de tant d'hivers, que vous pourrez m'en croire quand je vous dirai qu'Inès était la fleur de Tolède. On la citait comme la reine de beauté et de grâce modeste. A l'église, les jeunes seigneurs s'empressaient sur son passage; mais elle, les yeux pieusement baissés sur son livre d'heures, semblait ne point respirer cet encens de la flatterie, dont le parfum est si doux pour les filles d'Ève. Jugez de mon ivresse quand je me vis seul remarqué et préféré entre tant de rivaux. Mon amour et ma vanité y trouvaient également leur compte. J'avais assez de bien et de naissance pour oser prétendre à la main d'Inès. Aussi, après plusieurs mois d'une cour assidue, ma recherche fut agréée par la comtesse sa mère et par don Henriquez.

Nous étions alors au commencement de la semaine sainte; il fut décidé que notre mariage serait célébré dans la semaine qui suivrait Pâques. Voyant ainsi les événemens marcher au gré de mes désirs et mes espérances près de se réaliser, je crus n'avoir plus rien à redouter de ma mauvaise étoile, et à mesure que renaissait ma confiance en un heureux avenir, il me semblait que mes épaules s'allégeaient d'un fardeau énorme. Inès, depuis qu'il lui était permis de me regarder comme son fiancé, me témoignait une tendresse de sœur, voile transparent derrière lequel j'entrevoyais, par rares échappées, un sentiment de plus vif. Un certain soir que je venais de la quitter, le cœur tout réjoui, après quelques instans d'une causerie délicieuse, je rencontrai dans la rue d'anciens compagnons que je n'avais pas vus depuis long-temps; car, absorbé par mes soins amoureux, je négligeais beaucoup mes autres connaissances. Il y a des momens dans la vie, lorsque l'âme déborde de contentement, où l'on se sent disposé à embrasser le premier visage sur lequel on peut mettre un nom, et que l'on aurait peut être soigneusement évité la veille. Cette rencontre me fut donc agréable, et tout joyeux de revoir mes amis, je me laissai conduire par eux dans une maison où ils allaient passer la soirée. Là, je remarquai un groupe de jeunes seigneurs qui causaient ensemble à haute voix, de leurs affaires et de leurs plaisirs. Parmi eux se trouvait un certain don Fabrice, neveu du cardinal Ximénès, et qui se montrait, à cause de cette parenté, d'un orgueil et d'une hauteur insupportables. Comme il m'avait semblé que le nom d'Inès venait d'être prononcé par ce don Fabrice, je prêtai l'oreille, et ce fut avec peine que je maîtrisai ma colère, quand je l'entendis se vanter d'être au mieux dans les bonnes grâces de sa maîtresse. Je m'approchai tout doucement et lui frappant sur l'épaule, par derrière, je le priai de me suivre.

Quand nous fûmes à l'écart :

— Seigneur, lui dis-je, pendant que mes lèvres tremblaient de colère, quelques mots que vous venez de prononcer portent atteinte à l'honneur d'une noble demoiselle de cette ville. La jeunesse est naturellement présomptueuse et portée à prendre ses désirs pour des réalités; mais, au fond, elle a le cœur généreux; c'est pourquoi je pense que vous comprendrez la nécessité de rétracter devant tous vos amis, comme si la chose venait seulement de vous, les paroles imprudentes que vous avez dites et dont l'inexactitude m'est connue.

Don Fabrice me répondit arrogamment que je n'avais pas le droit d'intervenir dans une affaire qui ne me regardait pas, et qu'il n'avait de conseils à recevoir de personne.

— Aussi, repris-je, n'est-ce plus un conseil, mais un ordre que je vous donne, et j'ai à mon côté de quoi vous faire rentrer votre mensonge dans la gorge.

A ces mots, nous sortons irrités et menaçans. La nuit était très claire. Au delà de l'ombre projetée par les maisons, la rue réfléchissait les blancs rayons de la lune. Nous dégaînons et le combat s'engage. A la seconde passe, Fabrice, qui m'attaquait avec fureur, s'enferre, et mon épée le traverse jusqu'à la garde. Il tombe mort au milieu d'une mare de sang. Des veilleurs de nuit, attirés par le bruit, accoururent, et, reconnaissant dans la victime du combat le neveu du cardinal, ils s'emparèrent de ma personne et me conduisirent en prison.

Ximénès mit en jeu sa puissance de ministre et son pouvoir encore plus grand de confesseur de la reine, pour venger la mort de don Fabrice. A mon grand étonnement, je me vis accusé d'assassinat, et il fut défendu de laisser personne pénétrer jusqu'à moi. Mes amis intercédèrent vainement en ma faveur. Don Henriquez lui-même, à qui j'avais trouvé le moyen de faire connaître l'histoire de mon duel, en appela sans succès à la justice du roi Ferdinand. Non seulement l'accès du palais lui fut interdit, mais la reine et Ximénès interceptèrent ses lettres. Tout fut inutile. On instruisit un semblant de procédure, et l'on me jugea pour la forme. Mes biens furent confisqués, et je fus condamné au gibet comme meurtrier.

La sentence devait être exécutée dans le plus bref délai, tant le terrible cardinal avait peur de perdre sa vengeance. Me voilà donc plongé dans un obscur cachot, étendu sur un lit de paille, et attendant la mort, moi qui, peu de jours auparavant, touchais au terme de tous mes désirs. Maudite soit l'heure de ma naissance ! me disais-je. Devais-je donc mourir ainsi, seul, abandonné, flétri comme un criminel, pour avoir défendu l'honneur d'une femme, comme c'était mon droit d'amant et mon devoir de gentilhomme? Et songeant à ma chère Inès, aux jours heureux que j'aurais passés près d'elle, à mon extrême jeunesse, qui me promettait de longues années d'existence, je sentais en moi des élancemens désespérés vers la vie; je serrais convulsivement mes bras sur ma poitrine, comme pour y retenir cette vie qu'on allait m'enlever. Alors il me semblait que je faisais un rêve pénible, que ma grâce était en chemin, et que le roi ne voudrait pas se montrer si ingrat envers le dernier rejeton d'une famille qui avait été le plus ferme soutien de son trône. Mais l'illusion s'effaçait bientôt devant la réalité. Ces murs noirs, ces grilles épaisses, ce terrible silence de la prison, me plongeaient dans un morne désespoir. Mes amis m'ont abandonné, pensais-je, ou peut-être ils me croient coupable; Inès est perdue pour moi; le vieux Pédro lui-même ne songe plus au fils de son ancien maître; il ne me reste plus qu'à mourir. Vienne le bourreau! Et je m'étendais sur les dalles du cachot dans une muette et sombre résignation.

Vers le milieu de la nuit qui suivit mon jugement, j'étais ainsi roulé dans un coin, sur la paille, comme une bête fauve dans sa cage, lorsque j'entendis tirer doucement les verroux d'une porte latérale de ma prison. La porte massive tourna sans bruit sur ses gonds, et un homme enveloppé d'un grand manteau et dont le chapeau était rabattu sur ses yeux parut devant moi.

— Prenez ceci, me dit-il, en me jetant un manteau semblable au sien, et suivez-moi.

— Où me conduisez-vous? lui demandai-je; êtes-vous un ami ou un ennemi?

— Que viendrait faire un ennemi dans votre prison? Mais ne prononcez pas un seul mot, et marchez avec le moins de bruit possible. Nous avons à passer sous des voûtes sonores, et l'écho est perfide. Hâtons-nous.

Il me sembla que la voix qui me parlait ne m'était pas inconnue. D'ailleurs, dans ma position, je ne pouvais redouter aucun danger plus grand que celui que je laissais derrière moi. Ayant jeté le manteau sur mes épaules, je suivis mon conducteur en silence, le cœur partagé entre la crainte et l'espoir.

VIII

Nous traversâmes des corridors tortueux, arrêtés de loin en loin dans notre marche par des portes épaisses, moitié chêne, moitié fer, q

on guide ouvrait sans bruit. Enfin, après un quart d'heure d'angoisses exprimables, une dernière porte ayant tourné sur ses gonds, une ouffée de vent me rafraîchit le visage, et j'aperçus des champs, des bres et la voûte du ciel tout étoilée : nous étions dans la campagne. voulus parler, mon guide me fit signe de me taire encore, et, ayant fermé soigneusement la dernière porte, il s'engagea dans un petit ntier bordé de hautes aubépines. Nous arrivâmes bientôt sur la lisière un petit bois où deux chevaux harnachés et bridés piaffaient d'impaence au pied d'un arbre.

— Je n'irai pas plus loin, dis-je à mon conducteur, avant de savoir el est l'homme qui se cache sous ce manteau.

Il souleva la large coiffure qui lui cachait le visage.

— Pédro ! m'écriai-je saisi de joie et d'étonnement.

— Moi-même, dit-il; mais le temps presse, montons à cheval.

— Où allons-nous?

— Loin, loin! où il plaira à Dieu! hors de l'Espagne.

— Il n'y a donc plus d'autre espoir que l'exil? Et Inès, ma chère ıès !

— Inès est perdue pour vous ; tout est perdu ! Les mauvais jours prêts à votre famille sont arrivés : Ximénès triomphe et renoncerait plut à son pouvoir qu'à venger la mort de son neveu. Le roi Ferdinand urait laissé pendre comme un chien le dernier des Villa-Prior. Dans ıelques heures, on fouillera votre cachot, et l'enfer sera déchaîné sur s traces. Nous sommes perdus si le soleil levant ne nous trouve pas à x lieues d'ici.

— Ah ! m'écriai-je abîmé de douleur, autant vaut mourir tout de suite. u le vois, Pédro, c'est en vain que je voudrais lutter contre une destinée tale. Il faut que ce qui est écrit s'accomplisse. Je sens qu'il t'arrivera alheur à cause de moi. Laisse-moi mourir seul.

— Montez à cheval ! montez à cheval ! dit Pédro; vous retrouverez lleurs une autre Espagne, et la fille de don Henriquez n'est pas la ule Inès qu'il y ait au monde. Hâtons-nous; le coq chante déjà.

En me parlant ainsi, il me présentait l'étrier, et lui-même ayant sauté stement en selle, nous piquâmes des deux dans la direction de la mer.

Chemin faisant, Pédro m'apprit tout ce qui s'était passé après mon uel, la colère de Ximénès, les tentatives de mes amis et de don Henriuez pour obtenir grâce ou plutôt justice, et comment lui Pédro, dans prévision que mes biens seraient confisqués et ma tête condamée, avait d'avance sauvé du désastre mon or, mes bijoux et tout ce u'il était possible d'emporter de ma fortune. Quoi qu'il en eût sacrifié ne bonne part pour payer la complaisance du geôlier qui avait favorisé a fuite, il en restait encore assez pour que nous pussions vivre convеablement à l'étranger. J'avais d'abord l'intention d'écrire à don Henriuez dès que je serais hors de l'Espagne, si toutefois je parvenais à en rtir; mais, de peur de le compromettre, je renonçai provisoirement à projet.

Il serait inutile de vous raconter tous les détails de notre fuite. Nous urions à toute bride. De temps en temps, Pédro interrogeait le ciel du gard pour savoir à quel point la nuit était avancée. Quand les étoiles mmencèrent à s'éteindre, la distance qui nous séparait de la prison de la mort était assez grande pour que nous n'eussions plus à crainre de nous voir poursuivis de trop près. Vers la fin de la troisième urnée, étant arrivés au bord de la mer, nous trouvâmes un refuge ns la cabane d'un pêcheur qui s'engagea moyennant une forte somme nous conduire au port de France le plus voisin. Toutes nos instances ur le décider à mettre à la voile, le soir même, furent inutiles. Le êcheur allégua le gros temps et le danger qu'il y avait à se risquer large, la nuit.

Au petit jour, la mer, quoique voilée de brouillards, était plus calme, et us partîmes. Quand nous commençâmes à perdre la côte de vue, édro, pensant n'avoir plus à redouter aucun danger, se jeta à geux pour remercier le ciel de ma délivrance. Je me sentis ému jusqu'aux rmes.

— Grâce à ton dévouement, lui dis-je, je viens d'échapper à une mort infamante. Toi seul n'as pas craint d'exposer ta vie pour conserver la mienne. Viens dans mes bras, mon fidèle serviteur.

— Je n'ai fait que reconnaître les bontés de mon ancien maître, répondit Pédro, et pas un cheveu ne tombera de la tête de son fils, tant que je pourrai donner la mienne pour le sauver.

IX

Comme nous parlions ainsi, pleins de sécurité et de confiance, la barque qui nous portait trembla comme un cheval arrêté subitement au milieu de son élan, et je vis le patron changer de manœuvre pour virer de bord.

— Que fais-tu ? m'écriai-je en arrêtant son bras, sont-ce là nos conventions?

Le pêcheur avait le visage bouleversé.

— Maudit soit l'or que vous m'avez donné ! me dit-il. Un secret pressentiment m'avertissait de ne point gagner le large ce matin.

Il me montra du doigt, à quelque distance, un navire que le brouillard ne nous avait pas permis de voir plus tôt. Pâle de terreur, il put à peine prononcer ces mots d'une voix étouffée.

— Un pirate d'Afrique!

Pédro joignit les mains : — Un pirate! répéta-t-il avec désespoir. J'étais consterné.

— Prenez les rames! cria vivement le patron.

Nous fîmes des efforts surhumains pour regagner la côte; mais, le terrible navire, favorisé par la supériorité de sa marche, grossissait à vue d'œil. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'il nageait déjà dans nos eaux. Nos regards désespérés cherchaient en vain le rivage qui ne nous apparaissait que comme un point blanchâtre à l'horizon. A quoi bon fatiguer plus long-temps la mer de nos rames? Nous laissâmes retomber nos bras dans l'immobilité du désespoir.

Les pirates sautent sur notre pont. Le pêcheur tombe sanglant dans la mer. Pédro et moi, nous sommes enlevés et transportés à bord du navire. Les pirates ayant fouillé soigneusement notre barque, la laissent aller en dérive et regagnent le large, avec la vitesse d'un oiseau de proie. Tout ceci s'était fait en moins de temps qu'il ne m'en faut pour le raconter.

Vous devinez, sans peine, que nous fûmes dépouillés de notre or et de nos bijoux. Le lendemain, on nous donna des habits semblables à ceux des pirates, et le chef du navire décida que les prisonniers seraient attachés au service des rames, jusqu'à sa première relâche à Tunis, où il comptait les vendre avantageusement.

— Tu vois bien, disais-je à Pédro, qu'il aurait mieux valu pour nous deux que je fusse resté dans la prison de Tolède. Tous mes malheurs seraient maintenant finis, et je ne t'aurais pas entraîné dans ma ruine.

Pédro essayait de me consoler par les mirages de l'espérance; mais que pouvaient les rêveries de l'imagination sur des maux qui n'étaient que trop réels ? Les pirates, qui avaient remarqué mon extrême abattement, me traitaient, du reste, avec une extrême douceur, dans la crainte que ma santé et mes forces venant à dépérir, ils ne tirassent plus tard un moindre parti de ma personne. Un mois s'écoula ainsi, un mois de misère, de souffrance, de honte, qui se résumaient dans ce mot si terrible pour tout homme né libre et surtout pour un véritable Espagnol : — l'esclavage !

X

Notre pirate croisait dans les environs du détroit de Messine, guettant au passage les navires qui faisaient le commerce des îles de la Méditerranée. Sa croisière n'était pas heureuse, et le chef des forbans se promenait sur son pont, l'œil en feu, agité d'une impatience fébrile, comme

un loup affamé qui déchire d'avance entre ses dents une proie absente, mais qu'il finira bien par rencontrer. Un matin, comme le jour commençait à poindre, on distingua un bâtiment à l'horizon. La figure du chef des pirates rayonna d'un espoir féroce; il fit mettre toutes voiles dehors pour atteindre le navire, qui continuait tranquillement sa route, comme s'il ne nous avait pas aperçus. Les pirates ne doutaient pas d'abord qu'ils n'eussent affaire à un bâtiment marchand; mais à mesure que la distance diminuait, quelque inquiétude se peignait sur leurs faces sataniques. Ils regardaient, sans oser mot dire, leur chef, dont les yeux constamment braqués sur le navire exprimaient une sombre hésitation. Enfin son lieutenant s'approcha.

— Abdul-Hassem, lui dit-il, es-tu bien sûr que ce soit là une barque marchande?

— Que veux-tu donc que ce soit? répondit Abdul.

— Je ne serais pas étonné que nous eussions affaires à une galère espagnole.

Abdul fronça le sourcil et se mordit les lèvres.

— Par Mahomet ! dit-il après un silence, voilà la maudite barque qui serre le vent comme si elle voulait se rapprocher de nous.

Je commence à croire, moi aussi, que ce pourrait bien être une galère.

— Pouvons-nous encore lui échapper?

Les deux pirates regardèrent silencieusement le navire.

— Il a plus de voiles que nous, reprit le lieutenant, et sa marche est meilleure.

— Tant mieux! tant mieux! interrompit Abdul. Nous nous battrons. Il y avait long-temps que nos sabres se rouillaient. Puisque nous ne pouvons pas voir de l'or, nous verrons du sang!

Cette conversation avait lieu près du banc sur lequel nous étions assis Pédro et moi, nos rames à la main. Pedro me lança un regard qui voulait dire: — Reprenez espoir; c'est peut-être notre délivrance qui s'approche.

Les pirates firent leurs préparatifs de combat, et deux heures après les deux bâtimens s'étant abordés, une mêlée affreuse s'engagea. Ces misérables forbans se battirent avec un courage enragé, mais les Espagnols, supérieurs, du reste, par le nombre, eurent l'avantage. Le combat se termina par la mort des principaux chefs barbaresques et la destruction d'une bonne partie de leur équipage. Une fois maîtres du navire, les Espagnols décidèrent promptement du sort des prisonniers. Comme c'est l'usage avec les écumeurs de mer, on les pendit à la grande vergue sans plus de cérémonie. Pédro et moi nous attendions, avec anxiété, ne sachant trop quelle tournure prendraient nos affaires. Un matelot nous aperçut et nous conduisit auprès du commandant de la galère.

— En voici encore deux, dit-il, d'un air dégagé.

— Qui êtes-vous? nous demanda le commandant, voyant bien à notre mine que nous n'étions pas de Tunis.

— Probablement deux renégats, observa le matelot.

— Des renégats! m'écriai-je tremblant de colère.

— Alors qu'êtes-vous donc, reprit le commandant; si vous n'êtes pas des renégats?

La position était difficile; si je déclinais mon nom et ma qualité d'Espagnol, je réveillais la sentence de mort prononcée contre moi en Espagne; si je me taisais, j'allais être pendu comme renégat et pirate. Pédro vint à mon secours.

— Nous avons été pris en mer par les corsaires, dit-il au commandant, et nous ramions en attendant d'être mis en vente sur le marché de Tunis, lorsque vous nous avez heureusement rencontrés.

— Où alliez-vous, quand les corsaires vous ont faits prisonniers?

— Nous faisions une promenade, à quelque distance de la côte, sur un bateau pêcheur.

— De quelle côte parlez-vous?

— De la côte d'Espagne.

— Vous êtes donc Espagnols?

— Nous sommes Espagnols.

— Pourquoi ne l'avoir pas dit tout de suite? Et de quelle ville d'Espagne êtes-vous?

— Du bourg de Ségura, en Catalogne, répondit Pédro sans hésiter.

— Et l'on vous appelle?

— Gil Perez, continua Pédro; je suis barbier du bourg et voilà mon neveu.

Le commandant se tut, ne sachant trop que penser des réponses de Pédro. L'équipage suivait cet interrogatoire avec curiosité.

— Or çà, mes maîtres, dit tout à coup un matelot, je suis né moi-même à Ségura, et je n'ai quitté ce bourg que depuis six mois. Il n'y a dans l'endroit qu'un barbier et qui ne s'appelle pas Gil Perez, mais Antonio, lequel n'a jamais eu de neveu, que je sache.

— Quand je vous disais que c'étaient des renégats, ajouta le premier matelot!

— Vous n'êtes donc pas Espagnols, et vous me trompiez, reprit le commandant d'un air sévère.

Je m'avançai à mon tour, et, aimant mieux avouer la vérité que de subir plus long-temps ce honteux interrogatoire.

— Si, Monsieur, dis-je à l'officier, je suis Espagnol et de pure race, je m'appelle don Balthasar, marquis de Villa-Prior.

Le navire ayant pris la mer, avant l'affaire de mon duel, personne ne savait, à bord, un seul mot de mon histoire. Le commandant m'interrompit avec un sourire d'incrédulité.

— Et ce digne seigneur, dit-il en montrant Pédro, continue d'être votre oncle? Ces messieurs avaient mal préparé leur roman. L'oncle est barbier, le neveu marquis, et marquis de Villa-Prior, encore! Pends-moi tout de suite cette estimable famille.

Là-dessus, il tourna sur ses talons, et l'on s'empara de nous. Je voulus parler, mais mes efforts pour me faire écouter furent inutiles. On passa d'abord la corde fatale au cou de Pédro.

— Adieu, mon cher maître, me dit-il, nous avons *fait tout* notre possible pour échapper à notre destinée; mais je crois, ainsi que vous, que ce qui est écrit est écrit. Il ne nous reste plus qu'à mourir courageusement, comme d'honnêtes gens que nous sommes. Un instant après, je le vis se balancer en l'air.

— Misérable bohémienne! m'écriai-je dans un accès de fureur, ta prédiction ne s'accomplira pas en tous points. Non, il ne sera pas dit que le dernier des Villa-Prior aura été flétri par le gibet. J'aime mieux que ces vagues me servent de linceul.

A ces mots, ayant échappé, par un mouvement brusque et inattendu, aux mains qui me gardaient, je m'élançai d'un bond dans la mer.

Maintenant, je ne puis trop vous dire ce qui se passa après ma chute. Il est probable que la galère, pensant que, noyé ou pendu, c'était en somme la même chose, continua sa route sans s'inquiéter de moi. Je me rappelle seulement que je me sentis rouler et descendre, de flot en flot, dans les profondeurs de la mer, me débattant contre les vagues et remontant quelquefois à la surface, jusqu'à ce que je perdisse connaissance.

Ayant rouvert les yeux long-temps après, je me vis étendu sur un lit d'herbes marines desséchées, dans une misérable cabane dont les murs étaient garnis d'instrumens de pêche. Pendant que je promenais un regard étonné sur ce réduit qui m'était inconnu, le pêcheur et sa femme s'approchèrent et m'apprirent comment ayant vu, de loin, un mouvement extraordinaire sur le navire espagnol et quelque chose tomber à la mer, ils s'étaient avancés de ce côté et m'avaient retiré de l'eau. Alors mes souvenirs me revinrent peu à peu. Je restai deux jours dans la cabane, qui était située sur la côte d'Italie. Le troisième, au matin, mes forces étant revenues, je voulus partir et récompenser l'hospitalité de mes hôtes. Mais il ne me restait absolument rien de ces faibles lambeaux de ma fortune que mon pauvre Pédro avait sauvés. Quoique au fond le cœur, je ne susse pas beaucoup de gré au pêcheur de m'avoir rendu à la vie, jamais peut-être je n'ai ressenti aussi cruellement les tristesses de la pauvreté.

— J'ai été riche autrefois, dis-je à mes hôtes en les quittant; mais en huit jours j'ai tout perdu, ma fortune, ma fiancée, mon honneur. Il ne me reste plus que cette dernière richesse du pauvre, que personne ne peut lui enlever, la confiance en Dieu. J'espère qu'il ne m'abandonnera pas, et puisse-t-il vous bénir aussi !

Ayant ainsi parlé, je m'avançai vers le foyer, je pris un bâton de houx qui séchait à la flamme et me disposai à sortir de la cabane.

— Où allez-vous ? me demanda mon hôte.

— Tout droit devant moi, dis-je, en montrant l'horizon.

La femme du pêcheur, une Italienne pâle, aux grands yeux doux et pensifs, parée encore d'un reste de beauté, malgré son âge, fit un signe à son mari.

— Restez avec nous, dit celui-ci. Vous ne paraissez pas né pour notre humble métier, mais avec le temps on se fait à tout, et vos mains délicates s'habitueront à jeter le filet et à manier la rame. Plus tard, vous nous direz, quand la confiance vous sera venue, qui vous êtes et quelles sont vos infortunes. Si les hommes vous ont fait souffrir, restez ici loin des hommes, seul avec les majestueux murmures de la mer, qui endormiront vos douleurs. Vous serez pour nous le fils que Dieu nous a refusé.

— Merci, mes généreux sauveurs, leur dis-je ; mais je sens que ce n'est point encore ici que je dois m'arrêter.

— Alors, que Dieu vous protége ! dirent le pêcheur et sa femme.

Je leur serrai les mains avec effusion et marchai en avant, dans la direction opposée à la mer, mon bâton à la main, ne sachant où tendaient mes pas. Parvenu à un endroit où le chemin formait un coude, je me retournai : le pêcheur et sa femme étaient assis devant leur porte et me regardaient m'éloigner ; ils me firent un dernier signe d'adieu, et je repris ma course, seul et perdu dans le monde, comme le juif Ashaverus, que la malédiction de Dieu chasse depuis des siècles à travers monts et forêts.

XI

Balthasar reprit après une courte interruption :

— Vingt ans se sont écoulés depuis le jour où je quittai la cabane du pêcheur, et l'histoire de ces vingt ans, je puis vous la dire en peu de mots. J'ai parcouru successivement Rome, Naples, Florence, Venise, toute l'Italie ; j'ai bêché la terre et gâché du mortier ; je crois même avoir tendu la main quand cette main ne trouvait pas de travail. Il m'est arrivé de tomber sur la route, mourant de faim et de fatigue. Un architecte de Ferrare m'ayant reçu parmi ses élèves, j'ai travaillé comme manœuvre d'abord, et plus tard le sentiment de l'art m'est venu avec le travail, et j'ai passé maître. Deux ans après ma fuite, j'appris par hasard qu'Inès était mariée et que son père, don Henriquez, était mort. Alors je renonçai pour jamais à revenir en Espagne, où personne, sans doute, ne se souvient plus de moi. Les deux tiers de ma vie se sont écoulés dans l'isolement ; j'ai vécu seul, fuyant les hommes et l'amitié, parce que mon amitié est fatale. Vous savez comment mon précepteur mourut pour moi quand j'étais encore enfant, et comment la première femme qui m'a aimé a péri dans un supplice épouvantable. Vous savez quel a été le sort de Juan et celui de don Sanche, et de quelle manière Pédro a été pendu à ma place, ce qui ne m'empêchera pas d'être pendu moi-même plus tard, si c'est véritablement écrit là-haut. Peut-être, dans le cours de ces vingt ans que j'ai passés seul et enseveli dans l'abaissement, le destin a-t-il perdu ma trace ; peut-être a-t-il encore fixé sur moi son œil de faucon. Quoi qu'il en soit, j'attends, sans le craindre et sans le braver, ce qu'il me réserve dans l'avenir. Pourquoi donc irais-je m'exposer de nouveau à ses coups, en essayant de rebâtir les ruines qu'il a faites autour de moi ? Faut-il que je retrouve un autre Juan, un autre Sanche, un autre Pédro? D'ailleurs j'ai vu des êtres humains passer leur vie au fond de solitudes ignorées, et je me suis habitué comme eux à concentrer mon existence en moi-même et à vivre seul au milieu des hommes. Ne me demandez donc plus compte de ma froideur, dont vous avez injustement cherché la cause dans un mépris superbe. Vous êtes tous jeunes, heureux, pleins de force et d'avenir ; quelques uns d'entre vous ont le feu sacré qui fait les artistes: pourquoi vous mépriserais-je? Si cela ne vous suffit point, maintenant que vous savez mon histoire, la fatalité qui me poursuit, le danger que vous courez en voulant être des miens, je ne repousse plus personne ; ma maison est à ceux de vous qui voudront y venir ; mon amitié est à qui n'en aura pas peur, ma main à qui osera la prendre.

Ainsi se termina le récit de Balthasar. Les flambeaux pâlissaient devant les premières lueurs du matin, qui glissaient sur les vitres. Un silence profond régna dans la salle, après les dernières paroles du maître. Les élèves avaient suivi avec une sombre curiosité les diverses phases du drame de sa vie ; quand il eut fini de parler, ils portèrent sur lui un regard empreint d'une terreur superstitieuse, comme s'ils eussent cherché sur son front le sceau fatal qui l'avait marqué à sa naissance. Bientôt, un d'entre eux se leva, et prenant son chapeau :

— Maître, dit-il en hésitant et en détournant les yeux, j'ai promis depuis long-temps à Raphaël Binco d'aller le rejoindre à Florence ; peut-être partirai-je ce matin.

— Attends-moi, Israël, cria un autre. Tu sais bien que nous devions partir ensemble.

Et ils sortirent, sans oser regarder le maître qu'ils abandonnaient. Un troisième se leva et dit en baissant la tête :

— J'ai appris hier soir que mon père était dangereusement malade à Gênes, il faut que je me rende près de lui. Si quelqu'un a affaire de ce côté, nous pourrons faire route ensemble. Viens-tu, André?

André ne répondit pas. Mais deux autres élèves suivirent celui-ci, et la salle se dégarnit insensiblement, les uns alléguant un prétexte pour motiver leur départ, les autres s'en allant sans mot dire et n'osant, par pudeur, chercher une excuse à leur abandon.

Balthasar les regarda partir en silence, d'un air de tristesse profonde; puis, s'étant levé et ayant ouvert la porte toute grande :

— Que ceux qui veulent partir partent ! dit-il avec une fierté mélancolique; je ne retiens personne auprès de moi.

Il se rassit et resta long-temps les coudes appuyés sur la table et le visage caché dans ses mains ; quand il releva la tête, tous les élèves étaient sortis : André seul restait ; silencieux et immobile, il regardait son maître avec des larmes dans les yeux.

— Tu n'as donc, lui dit Balthasar, ni père malade, ni sœur qui t'attende pour danser à ses noces, ni d'engagement qui t'appelle auprès de Binco à Florence ? Pourquoi restes-tu ?

— Je ne sais pas, dit André ; je reste.

— Et pourtant, reprit Balthasar, de tous ceux qui se sont assis à ma table cette nuit, tu es le seul peut-être que j'aurais voulu voir partir. Tu es si jeune, pauvre enfant ; crois-moi, André, s'il est vrai que nous soyons unis par une amitié véritable, éloigne-toi. Veux-tu que je te recommande à Piétro le Bolonais, à Martin Cornélius? Ce sont d'autres maîtres que ton pauvre Balthasar, ceux-là. Tu ne sauras pas encore grand' chose quand je t'aurai enseigné tout ce que je sais. Va, pars. Que penses-tu de Bologne, de Ferrare ou de Florence ?

— Je préfère Noli. Que d'autres vous abandonnent, moi je ne vous abandonnerai pas. Où vous irez, j'irai ; où vous resterez, je resterai ; ni aujourd'hui ni demain je ne consentirai à m'éloigner de vous.

— Qu'il soit fait comme tu le désires, noble enfant, dit Balthasar, en lui serrant la main, et qu'aucun de nous ne porte jamais la peine de cette généreuse amitié !

XII

L'impression de cette nuit s'effaça graduellement. Le brusque départ des principaux élèves de l'architecte ralentit un peu la construction de

l'église, mais de nouveaux artistes étaient attendus prochainement, et les travaux continuaient le mieux possible jusqu'à leur arrivée. Rien ne changea, du reste, dans les rapports d'André avec Balthasar. Il ne fut jamais question entre eux des événemens racontés par ce dernier et de la scène qui s'en était suivie. Les deux amis reprirent leur train de vie habituel. Quelquefois l'architecte, en examinant le travail de son élève, lui disait :

— Tu seras un bon artiste, André. Ta main est aussi habile que la mienne. Bientôt ce ne sera plus un élève que j'aurai en toi, mais un rival.

Il arriva un jour que l'évêque de Noli parut sur la place de l'église, suivi d'un nombreux cortége. Il venait visiter les travaux. Les murs de l'édifice s'élevaient déjà à une assez grande hauteur. Les échafaudages dressaient leurs bras alongés, et l'on entendait au-dessus le bruit des ciseaux qui sculptaient les pierres. Balthasar descendit, en toute hâte, d'échelle en échelle, pour aller au devant de l'évêque.

— Ne vous pressez pas maître, dit le prélat, il vaut mieux descendre plus lentement, mais plus sûrement : ces échelles et ces planches qui se balancent en l'air ne me semblent pas d'une solidité bien rassurante. L'homme fait quelquefois un faux pas au moment où il s'y attend le moins. C'est vrai pour le corps comme pour l'âme.

Balthasar avait déjà le pied sur le parvis et s'inclinait devant l'évêque, qui continua neanmoins avec onction.

— C'est triste à penser que, par suite de hasards fâcheux ou d'imprudences, l'érection de ces monumens consacrés à la gloire de Dieu coûte toujours la vie à quelques unes de ses créatures : il n'y a guère d'église qui n'ait vu le sang humain se mêler ainsi à son ciment. Le mois dernier, par exemple, deux ouvriers se sont tués en tombant du haut de la cathédrale de Gênes.

— Il n'est encore arrivé ici aucun accident de ce genre, dit Balthasar.

— Espérons, reprit le prélat, que rien de semblable n'attristera la construction de cet édifice, dont l'honneur sera grand pour vous devant les hommes, en même temps qu'il vous sera compté devant Dieu pour votre salut éternel.

— Amen ! dit Balthasar dévotement.

— Voilà parler en digne fils de l'église, observa l'évêque avec satisfaction.

Tout en continuant ainsi, il adressa des éloges à l'architecte sur l'état avancé et la savante direction des travaux, dont il examina les diverses parties en détail, étudiant surtout le sens et la sculpture des figurines de la façade.

— Voilà, dit-il, en montrant un saint qui se détachait en relief, un ouvrage habilement exécuté.

— Ce saint, répondit Balthasar, a été sculpté par un de mes élèves, qui est parti depuis peu pour Florence.

— Et cet ange qui domine le portail ?

— L'honneur en revient encore à un autre élève parti avec le premier.

— Vous formez de bons élèves, dit l'évêque, mais la main du maître se reconnaît toujours. Ce bas-relief, par exemple, personne que vous n'y a touché.

L'architecte répondit affirmativement. La compagnie écoutait dans un silence respectueux.

— Cela se voit tout de suite, reprit le prélat, qui faisait avec plaisir parade de science, bien qu'au fond peut-être ses connaissances artistiques fussent très bornées. Le dessin de ce bas-relief a plus de pureté et de correction ; il y a plus d'harmonie dans les contours ; on reconnaît aisément que le ciseau du maître a passé par là.

Un sourire de satisfaction se peignit sur le visage de Balthasar, qui, comme tous les artistes, n'était point insensible aux chatouillemens de l'amour-propre. André écoutait avec une satisfaction naïve les éloges donnés à son maître. Les dignitaires ecclésiastiques de la suite de l'évêque hasardèrent quelques mots, et la conversation devint générale. L'évêque, qui tenait de plus en plus à émerveiller ses auditeurs, continua l'analyse des sculptures. Il examina surtout avec complaisance un groupe de deux anges.

— Voilà, dit-il, deux têtes d'un modelé savant, mais qui pourtant ne doivent pas être du même ouvrier. Quoique toutes les deux soient d'un mérite presque égal, celle de droite me semble plus nette et d'un idéal mieux senti; la tête de gauche est sans doute l'œuvre d'un de vos meilleurs élèves. Pour la première, j'y reconnais certainement votre main, maître Balthasar.

En parlant ainsi, l'évêque promena un regard satisfait sur son entourage, qui exprima, à l'envi, son approbation, par des murmures flatteurs.

Balthasar contint un mouvement presque imperceptible de dépit qui fut pourtant remarqué d'André, lequel détourna les yeux avec embarras.

— Monseigneur, dit l'architecte, me permettra-t-il, en ce qui me concerne, de ne pas accepter, sans restriction, les éloges qu'il veut bien donner à ce groupe; mais, les propres paroles du Christ me font un devoir de rendre à César ce qui appartient à César. C'est moi qui ai sculpté l'ange de gauche. Celui de droite, au contraire, est l'œuvre de mon élève André.

— Sainte vierge ! s'écria le prélat, est-ce bien vrai ? Voilà un disciple qui vous fera honneur. Que vous disais-je, tout à l'heure, que vous formiez d'excellens élèves ? Où donc est ce jeune homme ?

— Approche donc, André, dit Balthasar.

André s'approcha, la tête baissée. Il comprenait tout ce que la méprise de l'évêque, bien qu'elle ne fût probablement l'effet que de son ignorance artistique, et le sourire qu'elle venait d'exciter dans la compagnie, avaient d'amer pour l'architecte.

En ce moment, André, qui était un homme de pensées généreuses, se sentait presque coupable envers Balthasar. Il eût certes vu sans regret anéantir son œuvre, cette œuvre fatale qu'une admiration sans doute mal fondée mettait au dessus de celle du maître. Quoique son heureux naturel et son extrême jeunesse eussent jusque-là laissé son cœur étranger à tout sentiment de basse jalousie, il sondait instinctivement la blessure qui avait atteint Balthasar dans son amour-propre, et, malgré son inexpérience des choses du monde, il devinait que l'amour-propre blessé pardonne rarement. Des rivalités produites par des causes plus légères, ont quelquefois rompu des amitiés qui semblaient inaltérables. Voilà pourquoi André n'osait lever les yeux sur Balthasar et recevait avec un embarras visible les éloges paternels de l'évêque. Celui-ci n'avait pas remarqué cette scène muette, et insistait, au contraire, sur ce point délicat avec la maladresse et le ton important d'un homme habitué à n'avoir affaire qu'à des inférieurs dont il lui a toujours semblé parfaitement inutile de pénétrer la pensée ; peut-être même le digne prélat voyait-il un sujet de satisfaction pour Balthasar dans le triomphe de son élève.

— Courage, mon fils, disait-il en lui caressant les joues de ses deux doigts saintement alongés, savez-vous qu'il y a bien peu d'artistes de votre âge à qui il soit arrivé de voir ainsi leur travail confondu avec celui du maître ? Ceci vous oblige à faire plus tard beaucoup pour tenir tout ce que vous promettez. Il est clair que vous devez aller loin, mon jeune ami. Qu'en pensez-vous, maître Balthasar ?

L'architecte qui, s'il n'avait pu s'empêcher de ressentir d'abord un secret dépit, n'était point homme à se laisser dominer long-temps par les inspirations de l'euvie, surtout envers André qu'il aimait réellement, joignit ses éloges à ceux du prélat. L'apparition de ce dernier avait rassemblé sur la place quelques curieux, dont le nombre s'augmenta bientôt de tous les désœuvrés de Noli, au point de former une foule assez considérable. Le récit du triomphe qu'obtenait André passa de bouche en bouche ; et ce peuple italien, si facile à l'admiration et à l'enthousiasme, battit des mains en criant : *Vive André, vive le Génois !* Le jeune artiste, fier et inquiet à la fois de cette ovation, profita avec empressement de la première circonstance qui

lui permit de se glisser à travers la multitude, et de se dérober ainsi à l'attention qu'il excitait. André avait déjà gagné, de groupe en groupe, une des façades latérales de la place; et il se tenait discrètement appuyé contre une saillie du mur lorsqu'il vit quelque chose tomber légèrement à ses pieds. Il se baissa pour ramasser l'objet : c'était une faveur bleue. L'artiste releva la tête; il se trouvait, par hasard, sous la fenêtre d'Alix.

Bientôt l'évêque reprit le chemin de son palais, après avoir donné quelques avis à l'architecte et recommandé de nouveau qu'on ne négligeât rien pour assurer la solidité des échafaudages. Quand le cortége eut quitté la place, la foule qui s'était rassemblée devant l'église se dissipa promptement, et Balthasar se trouva presque seul. Il chercha en vain André autour de lui. Le jeune homme avait disparu.

Balthasar regagna seul sa maison, tout aux souvenirs de la scène précédente. Plus il songeait à la naïveté d'André, à la noblesse de son cœur, au trouble et au malaise qu'il avait montrés devant l'évêque, et qui semblaient une généreuse et muette protestation contre l'injustice qu'on avait fait à l'architecte en lui préférant le travail du plus jeune de ses élèves, plus il se reprochait le premier sentiment de jalousie qui l'avait agité. En se comparant intérieurement à André, il se trouva moins généreux, moins dévoué, et, par suite de cette réaction ordinaire aux bonnes natures, il sentit que le Génois, bien loin d'avoir rien perdu de son affection, lui était devenu, au contraire, plus cher.

Il se proposa, lorque André viendrait le soir, selon son habitude, de lui reprocher amicalement d'avoir, en quelque sorte, paru douter du cœur de son maître, par l'embarras qu'il avait montré dans la scène précédente.

La soirée était magnifique. En attendant André, Balthasar prépara son canot pour faire une promenade en mer quand son élève favori serait arrivé. Le temps passait; chaque pas qui retentissait dans la rue semblait à Balthasar le pas d'André; mais les premières heures de la nuit s'écoulèrent, et André ne parut point.

Le lendemain, quand l'architecte arriva sur le lieu de la construction, il trouva André à son poste. Le Génois était penché sur la pierre qu'il sculptait, dans l'attitude d'un homme absorbé par son travail, bien que son regard distrait trahit parfois une préoccupation étrangère. Il salua Balthasar avec une apparence de froideur qui arrêta sur les lèvres de ce dernier les doux reproches qu'il comptait lui adresser. Le fier Espagnol se sentit froissé par la réserve inaccoutumée de son élève, et leurs rapports, dans cette journée, se ressentirent de cette froideur réciproque.

Pourtant, le soir, lorsque Balthasar fut retiré chez lui, il espéra qu'André viendrait, sans toutefois y compter comme la veille. André ne vint pas davantage. Il en fut de même les jours suivans. Alors Balthasar sentit, par le chagrin que lui causa la conduite d'André, combien il était profondément attaché à ce jeune homme. Il se dit que peut-être c'était à lui de rompre le premier la glace pour prouver au Génois qu'il ne lui gardait aucun ressentiment. En conséquence, il alla frapper un matin à la porte d'André.

— Eh bien! dit-il en entrant, j'en suis donc réduit à me lever avant le soleil, comme l'alouette, pendant que tous les habitans de Noli dorment encore dans leurs lits, pour venir savoir quelle est la magicienne qui tient mon jeune ami enchaîné loin de moi?

André avait deviné, comme nous l'avons dit, l'impression fâcheuse produite sur son maître par la méprise de l'évêque. Il lui sembla que Balthasar ne pourrait jamais lui pardonner d'avoir été la cause, quoique involontaire, de la blessure faite à son amour-propre. De cette pensée vint la réserve qu'il mit le lendemain dans ses rapports avec l'architecte.

La froideur de ce dernier, qui pourtant n'était que l'effet naturel de la sienne, acheva de le confirmer dans cette idée. Poussant la logique de son hypothèse jusqu'au bout, lorsqu'il vit Balthasar entrer chez lui, il prit sa démarche pour une sorte d'aveu tardif et de réparation de son injustice qui montrait la réalité de l'aigreur ressentie par l'architecte, sans qu'il en résultât pour cela la preuve que tout fût entièrement oublié. Pénétré de cette pensée et convaincu que les liens affectueux qui l'avaient uni à Balthasar étaient à jamais détruits, il avait formé le projet de quitter Noli.

— Maître, dit-il d'une voix faible, je me proposais d'aller vous voir dans votre maison, aujourd'hui même; car j'avais une prière à vous adresser.

— Une prière? dit Balthasar inquiet du ton sérieux de son élève.

— Oui, reprit le Génois. Un jour, vous m'avez offert des lettres de recommandation pour Martin Cornélius. Je les ai refusées. Maintenant, je crois... j'ai envie... Il me semble que je ferais bien d'aller à Ferrare.

Balthasar se méprenant sur les causes de cette résolution subite :

— Voilà donc, dit-il, que tu penses n'avoir plus rien à apprendre ici. Tu méprises déjà ton maître, orgueilleux enfant! Un mot d'un prêtre imbécille a ouvert ton âme à des sentimens de vanité que tu n'aurais point dû connaître encore. Oui, tu as raison, André, va-t'en à Ferrare!

— Balthasar! Balthasar! dit André en joignant les mains.

— Va-t'en à Ferrare! continua l'architecte. Ici, tu perds misérablement ton temps et ton jeune génie. Il te faut un maître comme Cornélius. Que puis-je t'apprendre, moi? que suis-je? Ne t'a-t-on pas déjà prouvé que je suis digne tout au plus d'être ton élève? Aussi est-ce à moi maintenant de venir te chercher chez toi quand ton absence m'inquiète. Mais j'avais moins de fierté que cela autrefois dans les temps où j'étais encore ton maître. Alors nous ne craignions pas de déroger ni l'un ni l'autre. Pauvre André! se peut-il qu'un grain de mauvaise semence ait si vite germé dans ta cervelle? Quoi! c'est pour cette raison que je t'ai attendu vainement ces jours passés, que mon canot n'a point quitté la rive, que ma guitare est restée accrochée au mur! ma guitare, que tu pouvais bien envoyer prendre, puisque tu ne voulais point la venir chercher toi-même, car il y a quelque part de charmantes oreilles qui s'étonnent sans doute de ne plus l'entendre le soir, et c'était bien assez de m'oublier moi-même sans négliger pour cela tes jeunes amours.

André écoutait en silence, pendant que les larmes coulaient sur ses joues.

Balthasar eut regret des paroles qu'il venait de prononcer : il se rapprocha d'André.

— Pardonne-moi, dit-il d'une voix douce; j'ai été injuste envers toi. Oui, tu as raison de vouloir aller à Ferrare. C'est moi qui te l'ai conseillé et je ne sais vraiment pas comment j'ai pu tout à l'heure le trouver mauvais. Il est des momens où l'on est disposé de telle sorte qu'un rien vous blesse. Tu ne m'en voudras pas, André, de ce que j'ai pu te dire? Certainement il est bon pour toi de voir du pays et d'étudier sous différens maîtres. C'est là ce qui forme les jeunes gens. Tous les grands artistes ont voyagé. Tu partiras quand tu voudras, André.

André ne répondit pas.

— Quand il te plaira de te mettre en route, reprit Balthasar, tu n'auras qu'à m'en prévenir. Je te donnerai des lettres pour la ville où tu voudras aller. Mais ne peut-on pas se quitter amis quand il faut se quitter? Tu partiras dans un mois, dans huit jours, demain, si tu veux; je ne dois pas te retenir. Mais je te demande, en souvenir de notre amitié, d'attendre encore un peu de temps, de passser le reste de l'été à Noli, pour me prouver que ce n'est point un maître indifférent que tu quittes, mais un camarade dévoué, plein de confiance dans l'avenir réservé à ton beau talent, le meilleur et le plus sincère de tes amis.

En parlant ainsi, il tendit la main à André, qui la serra cordialement.

— Grâce à Dieu! dit-il, je vous retrouve enfin tel que je vous ai toujours connu. Laissons passer l'été, mon cher maître. S'il me faut jamais partir pour Ferrare, nous tâcherons que ce soit le plus tard possible.

La glace étant ainsi rompue de part et d'autre, Balthasar reprocha doucement à André sa défiance, et tous les nuages qui s'étaient élevés entre les deux amis s'évanouirent ainsi peu à peu à la douce chaleur d'une causerie cordiale; ils se promirent mutuellement de ne jamais revenir sur le passé et de l'effacer entièrement de leur mémoire.

André s'habilla en chantant; il parfuma sa chevelure, mit sa plus belle toque à plumes, son manteau le plus frais, et noua autour de son poignet le ruban bleu tombé mystérieusement de la main d'Alix. Après quoi, les deux amis sortirent ensemble, bras dessus, bras dessous.

La ville de Noli s'éveillait, les premiers rayons du soleil éclairaient les toits d'ardoises encore tout humides de rosée; les portes tournaient en criant sur leurs gonds. De temps en temps, quelques bonnes têtes de bourgeois paraissaient aux fenêtres. Sur la grève, des pêcheurs préparaient leurs filets, et les voiles des bateaux frissonnaient au vent du matin. Dans la ville, sur la mer et dans l'air, tout était bruit, mouvement et lumière. Cet aspect de la nature qui s'éveille rafraîchit le cœur, tout ce qui nous entoure exhale alors un tel parfum de vie et de jeunesse, que l'homme le plus ennuyé ne saurait mettre la tête à sa fenêtre et respirer ces fraîches émanations du matin sans se sentir, pour un moment, heureux d'être encore de ce monde. Il est sans exemple qu'un suicide ait été accompli au lever du soleil; on ne se tue guère qu'aux flambeaux, quand on se tue soi-même.

Après avoir réjoui leurs yeux du spectacle que nous avons indiqué en quelques lignes, l'architecte et son élève se rendirent sur la place pour reprendre leurs travaux. L'heure étant très peu avancée, aucun des autres ouvriers n'était encore rendu à son poste. Balthasar atteignit, d'échelle en échelle, l'échafaudage où l'attendait ses outils. André, avant de le suivre, porta, comme d'habitude, ses yeux sur la fenêtre d'Alix. La jalousie était levée à moitié et au-dessous se montrait la blonde tête de la jeune fille qui arrosait ses fleurs. Les rayons du soleil levant entraient par la fenêtre et encadraient Alix d'une auréole lumineuse. André contempla quelque temps la fille du bailli dans une sorte d'extase amoureuse, puis il porta à ses lèvres la faveur bleue nouée autour de son poignet. Alix rougit sans doute, car elle baissa précipitamment la tête et rendit à ses fleurs la caresse qu'André avait faite à son ruban. Presque aussitôt la jalousie glissa sans bruit et voila la fenêtre.

Le Génois se hasarda alors, avec la légèreté d'un amant heureux, sur le chemin aérien qu'avait pris son maître.

— Prends garde! lui cria Balthasar.

— Bah! fit André, ce chemin-ci me connaît; et le moment serait trop mal choisi pour qu'il m'arrivât malheur.

En ce moment l'architecte, qui avait repris son ciseau, entendit un craquement tout près de lui. Il tourna la tête et s'élança au secours d'André qui se trouvait suspendu, au dessus du pavé de la place, à une planche à l'extrémité de laquelle il pesait de tout son poids, ayant perdu l'équilibre, faute d'un contre-poids à l'autre extrémité. Balthasar arriva néanmoins assez tôt pour tendre sa main à André, qui s'en saisit; mais les forces lui manquèrent; la main secourable de Balthasar glissa entre les doigts affaiblis du pauvre André, qui roula dans l'espace en poussant un cri désespéré.

Un autre cri d'angoisse lui répondit de derrière la jalousie d'Alix.

XIII

Deux mois après, il y avait grande foule et grand bruit sur la place de Noli. Les fenêtres étaient garnies de curieux et l'on voyait du monde jusque sur les toits. Tous les regards étaient tournés vers une grande rue qui communiquait de la place avec l'intérieur de la ville, et par laquelle il semblait que l'on attendit l'arrivée d'un cortége. Il s'élevait parmi les divers groupes, des conversations fort animées qui témoignaient de l'impatience des spectateurs.

— On prétend, disait l'un, que le coupable persiste à ne pas vouloir avouer son crime.

— Il est clair, dit un autre, que c'est un homme très énergique. Pour la moitié seulement des tortures qu'on lui a appliquées, j'aurais avoué tout ce qu'on aurait voulu. C'est peut-être qu'il n'est pas coupable.

— Au contraire, cet entêtement est une preuve contre lui. Pour qu'un homme fasse un mauvais coup, il faut que ce soit un compagnon qui ne s'effraie pas de peu de chose. Ce n'est pas un imbécille comme toi qui tuerait jamais son semblable.

— Moi, dit un troisième interlocuteur, je n'ai jamais eu grande confiance en lui. C'était, à mon avis, un homme à pendre sur sa mine, et si l'on m'eût écouté, on ne lui aurait jamais confié la construction de l'église. Je ne suis pas éloigné de croire qu'il y a quelque sorcellerie au fond de toute cette affaire. Un homme qui vit tout seul dans sa maison, sans jamais dire ni bonjour, ni bonsoir à ses voisins, et qui reste muet comme une statue quand on lui donne la question ordinaire et extraordinaire, tout cela, voyez-vous, ne signifie rien d'ordinaire.

— J'ai entendu le greffier de M. le bailli affirmer que c'est le diable qui ferme la bouche au coupable et l'empêche de parler.

— C'est bien possible! A propos de M. le bailli, il paraît que demoiselle Alix a tout vu de sa fenêtre et même elle a, dit-on, déposé en justice qu'André lui avait crié, en tombant — c'est Balthasar qui m'a jeté en bas de l'échelle.

— Qu'est-ce qui ose dire cela? J'étais présent lorsque la demoiselle a paru devant le tribunal. La pauvre enfant n'a pu prononcer un seul mot; elle s'est évanouie à la première question du juge. On l'a néanmoins interrogée de nouveau le lendemain; et, ce qui résulte de ses réponses, c'est qu'André était déjà lancé et touchait presque le pavé lorsqu'elle s'est aperçue de sa chute.

— Il me semble avoir entendu dire, du reste, que la demoiselle en tenait un peu pour André.

— Si ce n'est pas une abomination, ajouta une femme, d'avoir mis à mort un si bel enfant! Il fallait le voir passer, le dimanche, avec sa toque de velours à plumes sur l'oreille! D'ordinaire, il prenait le côté droit de la rue, le long de ma boutique. C'était à le voler à sa mère, ce beau mignon. Ah! je trouve qu'on a trop tardé à faire justice du meurtrier.

— Comme vous y allez, femme! Ne devait-on pas prendre le temps d'instruire le procès? Il me semble que vous mesurez plus vite la corde à ce digne architecte que l'on va pendre, que votre marchandise à une pratique. L'autre jour, vous ne vous êtes pas gênée pour me faire attendre deux heures une aune de velours.

— Ce n'est plus la même chose. Vous me faites rire avec vos procès, quand on sait que ce gentil André a été positivement assassiné.

— Avec cela, ce qui est étonnant, c'est l'amitié qui existait, dit-on, entre l'architecte et son élève.

— De ces amitiés-là, merci! On sait, d'ailleurs, que Balthasar s'était plusieurs fois vanté qu'il tuerait André, depuis le jour où Monseigneur l'évêque lui fit affront, en présence d'une grande foule de personnes.

— De quel affront parlez-vous?

— Voici l'histoire que le premier venu pourra vous attester. Un jour, il y a de cela plus de deux mois, Monseigneur l'évêque s'en vint faire l'inspection des travaux de l'église, ainsi que c'était son devoir, et comme il vit que les travaux allaient mal, il se fâcha contre l'architecte en ajoutant, par forme de réprimande, que son élève serait en état de

Voir le Supplément.

les diriger bien mieux que lui. Sans doute, Monseigneur ne se doutait pas que ces paroles seraient la cause d'un crime affreux. Cependant, personne ne peut nier qu'il n'eût le droit de faire cette observation. Sur quoi l'architecte entra en fureur et dit à André :

— Je te promets, jeune homme, que tu me le paieras.

Je n'irai pas jusqu'à dire avoir entendu le mot de mes propres oreilles, vu que j'étais réellement trop loin de l'architecte pour cela, mais la vérité de ce que j'avance n'en est pas moins connue de toute la ville. Il y avait, Dieu merci, assez de monde sur la place ce jour-là.

Des murmures approbateurs accueillirent ce récit.

— Une autre preuve de la culpabilité de Balthasar, reprit la narratrice, résulte de la propre déclaration du Génois.

— Il a donc parlé? demanda-t-on.

— S'il a parlé! Figurez-vous que ce pauvre enfant, quand on le releva, n'était pas entièrement mort, comme vous savez; il vécut même encore deux jours, sans connaissance aucune et au milieu des souffrances les plus inouïes. Eh bien! dans les transports de la fièvre, on lui entendit plusieurs fois prononcer le nom de Balthasar. C'était la volonté de Dieu qui permettait à la victime de déclarer, avant sa mort, le nom de son assassin.

— Ou peut-être, fut-il ajouté, demandait-elle grâce pour son bourreau!...

L'assistance leva pieusement les yeux au ciel.

— Pas de grâce! dirent quelques voix. Maintenant que l'arrêt a été prononcé, il faut qu'il s'exécute, si l'on ne veut voir un beau tumulte dans toute la ville.

Un bruit de cloches coupa court à toutes les conversations. C'était le signal qui annonçait que le condamné sortait de sa prison et se mettait en marche vers le lieu du supplice.

Une sourde rumeur courut d'abord de groupe en groupe; ce fut bientôt comme une commotion électrique qui agita cette multitude, et de toutes parts, hommes, femmes, enfans, les spectateurs se précipitèrent en foule du côté par où devait déboucher le cortége, en criant :

— Le condamné! voici le condamné!

Répété par mille bouches, ce cri se changea en une clameur immense et formidable, en une sorte de rugissement populaire qui gronda d'un bout de la ville à l'autre, et s'en alla, d'écho en écho, effrayer les oiseaux de mer sur la plage.

Les cloches sonnaient toujours à toute volée. On ne tarda pas à voir briller, au fond de la place, les piques des hommes d'armes de l'escorte. Les archers de la prévôté marchaient en tête et repoussaient le peuple qui obstruait le passage. Après les archers venaient les prêtres en chantant des psaumes, et derrière le clergé Balthasar, dont la tête était nue et qui portait le lugubre vêtement d'un homme que l'on mène au supplice.

Nous avons peu de chose à ajouter pour expliquer la nouvelle situation de Balthasar. Comme le lecteur a pu l'apprendre par la conversation qui se trouve au commencement de ce chapitre, l'architecte avait été accusé du meurtre de son élève. La place était presque déserte, lorsque l'accident eut lieu. La tentative que Balthasar avait faite pour sauver André, en s'élançant de son côté avec l'intention de lui tendre la main, fut interprétée tout différemment par le très petit nombre de personnes qui en furent les témoins éloignés. Cette scène passa pour une lutte, et l'on crut que l'architecte avait lui-même précipité son élève. Par un hasard fatal, la chute d'André étant arrivée peu de jours après l'espèce d'ovation qu'il avait reçue en présence de l'évêque, on vit dans ce rapprochement une preuve morale de la culpabilité de Balthasar, qui fut accusé d'avoir assassiné le jeune artiste par jalousie. C'est tout au plus si, de nos jours, il y aurait eu là matière à une simple prévention; mais le lecteur connaît les formes expéditives de la justice au moyen-âge. Alors on comptait d'ailleurs beaucoup sur les effets de la torture pour éclairer la *religion* des juges. Cependant Balthasar, fort de son innocence, résista à la question ordinaire et extraordinaire, et aucun aveu ne sortit de sa bouche. Il n'en fut pas moins condamné à mort.

L'infortuné marchait d'un air calme et résigné. Son visage était pâle et son corps brisé par la torture. Un aide du bourreau le soutenait. Quand le cortége défila devant l'église fatale, l'architecte demanda qu'on lui permît de s'arrêter un instant. Il jeta un regard de regret sur son œuvre inachevée qui se dressait tristement devant lui, avec ses larges murailles encore humides et ses charpentes gigantesques, réalisation en bois et en pierres de ces mots mélancoliques d'un poète latin : *Pendent opera interrupta*, qui ont dû troubler les derniers momens de plus d'un artiste. Le souvenir de la mort de son cher André revint à son esprit. Il cacha son visage dans ses mains, et, sans doute, sa vie entière, depuis la prédiction de la Bohémienne, passa devant ses yeux en une suite de tableaux évoqués par les tristesses de cet instant suprême, car on l'entendit prononcer à voix basse, et comme se parlant à lui-même, l'inexorable dicton espagnol : *Lo que ha de ser no puede faltar* : ce qui est écrit est écrit. Puis, il releva la tête, lança un regard de fierté et de mépris sur la foule qui ondulait comme une mer; et se tournant du côté de la potence qui dressait ses grands bras au milieu de la place.

— Marchons, dit-il.

Clément Caraguel.
(*National.*)

LE PAIN DES PAUVRES.

L'homme bon, l'homme excellent dont je vais parler aujourd'hui, me semble un des hommes les plus grands, les plus nobles, que l'on puisse rencontrer dans le monde des citoyens utiles; déjà, dans le peuple, on ne se souvient plus de ce bienfaiteur populaire, de ce modeste et infatigable savant, qui a travaillé dans l'intérêt de ceux qui travaillent, qui a souffert dans l'intérêt de l'humanité souffrante: s'il n'y a de nouveau que ce qui est oublié, mon simple récit aura, pour bien des gens, pour bien des ingrats, le mérite d'une histoire tout-à-fait nouvelle.

Au milieu de l'hiver si tristement mémorable de 1749, une pauvre veuve, une sainte femme, de Montdidier, se donnait bien du mal, bien de la peine, pour élever sa chère et innocente famille; agenouillée devant une image du Christ, le matin, le soir, à toutes les heures, la malheureuse mère avait beau demander à Dieu le pain quotidien pour elle et pour ses enfans, Dieu ne lui envoyait pas du pain tous les jours!

Mme Antoine se souvenait d'avoir été bien heureuse; mais, en voyant s'envoler la dernière parole, la dernière prière, le dernier soupir de son mari, elle avait vu s'enfuir, loin de sa maison désolée, les amis, les protecteurs, l'espérance et la fortune; par bonheur, elle était jeune encore; elle avait de l'esprit, des connaissances variées, une distinction rare, une probité exemplaire, et, comme toutes les femmes d'élite qui ont beaucoup souffert, elle possédait, au fond de son cœur, des trésors de religion inépuisables; en voilà bien plus qu'il n'en fallait, pensait-elle, pour donner à sa pauvre famille des idées justes, des sentimens chrétiens, une éducation complète; et quant à la vie matérielle de la veuve et des orphelins, elle s'en rapportait à la miséricorde de Dieu, en s'écriant avec un poète qu'elle connaissait à merveille;

Aux petits des oiseaux, il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature!

Malgré cette lutte affreuse et inégale, qu'elle soutenait contre les besoins, contre l'inquiétude, contre la misère, Mme Antoine ne perdit

jamais rien de son courage; mais à la fin elle perdit un peu de sa santé; elle souffrait sans se plaindre, les yeux fixés sur ses enfans qui priaient, qui sanglotaient au chevet de leur mère. On appela un médecin: le docteur prit la peine gratuite de formuler une ordonnance dont l'exécution était impossible à l'infortune de la malade. Comment faire, et que résondre?... Elle se meurt....., elle est morte, peut-être? Non, elle vit encore; mais elle va mourir, faute d'un peu d'argent, d'un peu de pitié, d'un misérable remède!...

— Qui donc sauvera cette femme, cette mère, cette chrétienne? se mit à dire une vieille paysanne qui priait en pleurant.

— Dieu! murmura celle qui souffrait?

— Et moi!... répondit le fils aîné de la veuve, avec un enthousiasme qui ressemblait à quelque divine inspiration.

A ces mots, le petit Antoine, qui avait douze ans à peine, s'empara de l'ordonnance du médecin; il embrassa vingt fois sa mère; il lui dit, comme pour mieux l'empêcher de mourir: attends mon retour! et l'enfant inspiré se précipita hors de la chambre.

Au bout d'une demi-heure, Antoine revint auprès de sa mère; il lui présenta, en souriant, un breuvage, qui avait été préparé selon la formule du médecin; la potion salutaire opéra un véritable prodige; la crise, provoquée par le docteur, réussit avec l'aide de Dieu: en un clin d'œil, par enchantement, le corps de la malade commença à recouvrer sa force, et son esprit recouvra toute sa raison; elle interrogea son fils; elle lui demanda, en le faisant monter sur son lit:

— D'où viens-tu, Antoine? Qui donc t'a donné ce remède souverain qui m'a rendu la parole tout de suite, et qui me rendra bientôt la santé?

— Ne me remercie pas, mère, répondit l'enfant; ne me remercie pas de t'avoir sauvée?

— Ma guérison est-elle un mystère?

— Un mystère bien simple, et tu vas le savoir. En te voyant si faible, si pâle, presque mourante, je me suis dit avec terreur: Mourir quand le ciel nous condamne à la mort, c'est bien!... Mourir, quand la misère seule nous tue, c'est mal!... Alors j'ai essayé de lutter, non pas contre le bon Dieu, ma mère, mais contre les hommes; j'ai pris l'ordonnance du médecin; j'ai frappé à la porte de l'apothicaire du voisinage, et j'ai réclamé le précieux médicament dont tu avais besoin. Mais, point d'argent, point de santé, ma mère!... Notre voisin s'est montré cruel, inexorable, jusqu'au moment où j'ai eu l'heureuse pensée de lui dire: Monsieur, rendez-moi ma mère qui se meurt, et je vivrai pour vous servir; je sens déjà que je suis plein de force, et l'on assure que je ne manque pas d'intelligence: vous plaît-il d'accepter, en échange d'une bonne action, le dévouement d'un apprenti, d'un domestique? Parlez, parlez vite, monsieur... et me voilà! — L'apothicaire a eu pitié de mes larmes: il m'a donné ce qu'il me fallait pour te guérir, et dès demain j'irai travailler dans son laboratoire, c'est tout!

La mère ne répondit rien à cet admirable récit de son enfant: quand une mère pleure de joie, elle ne parle pas: elle adore!

Quelques années plus tard, l'apprenti apothicaire de Montdidier avait cessé de travailler et de courir après la science, dans l'obscure et ignorante officine de son premier maître; en 1757, Antoine écrivait de Paris, à sa pauvre et respectable mère:

« J'ai supporté bien des privations, bien des misères, bien des douleurs; j'ai souvent maudit la veille, le jour et le lendemain; j'ai désespéré des hommes et de Dieu; mais, à la fin, Dieu a écouté mes prières; les hommes m'ont secouru, et la science m'a protégé! Ne pleurez plus; ne vous désolez plus, ma mère; mon présent est déjà magnifique, et le bonheur de votre vieillesse est assuré: le gouvernement du roi a daigné me nommer aide-pharmacien dans l'armée d'Hanovre; quel honneur! »

Antoine fut admirable, pendant la guerre; dans sa vie publique de soldat-savant, l'exaltation de son patriotisme et de son courage égala toute la noble ardeur de son enthousiasme pour les intérêts de la science et de l'humanité.

L'aide pharmacien de l'armée d'Hanovre joua de malheur: cinq fois il voulut se hasarder un peu trop tôt sur les champs de bataille, pour secourir un peu plus vite les camarades qui se mouraient dans le sang et cinq fois le courageux Antoine se laissa prendre et emmener par les ennemis.

Antoine mit à profit le malheur de ses fréquentes défaites; il étudia, en Allemagne, les sciences exactes, la physique, et surtout la chimie qui venait de prendre, dans les études des docteurs allemands, une direction merveilleuse et tout-à-fait nouvelle.

La pharmacie et les pharmaciens devaient jouer un grand rôle dans l'existence d'Antoine: en arrivant à Francfort-sur-le-Mein, notre prisonnier de guerre parvint à obtenir l'insigne faveur de résider, sur parole, dans la demeure particulière qu'il lui plairait de choisir. Antoine s'installa dans la maison, c'est-à-dire dans le laboratoire du célèbre Meyer, le premier apothicaire de la ville, et un des chimistes les plus distingués de toute l'Allemagne.

La science pratique de Meyer était prodigieuse à coup sûr; mais, dans la secrète pensée d'Antoine, Meyer avait surtout le bel honneur d'être le père d'une jolie fille de seize ans, que l'on nommait, je crois Marguerite, et que l'on aurait dû surnommer, à l'unanimité des complimens et des doux regards, la perle de Francfort-sur-le-Mein.

Aux heures habituelles des repas de la maison, Antoine se reléguait dans sa petite chambre pour y manger du pain, pour y boire de l'eau, sauf à s'enivrer tout à son aise avec le souvenir de la charmante Marguerite.

Un jour, Meyer pria son hôte et son élève de lui *faire l'amitié* de venir déjeûner à sa table: Antoine accepta une invitation qui lui donnait le droit précieux de contempler Marguerite; il n'accepta le déjeûner de Meyer que par dessus le marché.

Ce jour-là, Antoine avait bien plus d'amour que d'appétit: il mangea fort peu, il ne but pas davantage; mais, en revanche, il admira sa bien-aimée.

Malgré son extase amoureuse, Antoine se décida à prendre garde à quelque chose qui n'avait rien d'amoureux, à un incident très ordinaire, et qui doit servir à nouer la simple intrigue de cette petite histoire. Antoine baissa les yeux un moment, et il aperçut tout à coup, sur son assiette, une espèce de tubercules terreux qu'il ne connaissait pas encore par le goût, et dont le seul aspect lui inspira soudain une singulière répugnance.

— Qu'avez-vous? monsieur Antoine, lui demanda Meyer.

— J'ai horreur de ce que je vois sur cette assiette... Qu'est-ce donc que ce mets que vous m'avez servi et qui me répugne?...

— Des pommes de terre, répondit le pharmacien.

— Des pommes de terre!... En France, on ne les utilise que pour engraisser les pourceaux...

— En Allemagne, on les recueille pour nourrir les hommes, et cela vaut mieux!

— Avez-vous oublié, monsieur Meyer, qu'autrefois ces tubercules équivoques donnaient la lèpre?

— Je me souviens d'avoir lu cette sottise dans les livres du seizième siècle.

— Ignorez-vous qu'ils donnent encore la fièvre, le délire, la mort!...

— Je sais qu'ils nourrissent le peuple!... Vous, qui êtes un savant français, monsieur Antoine, vous devriez introduire en France un moyen infaillible d'empêcher vos pauvres de mourir de faim.

— Vraiment?...

— Essayez!

— J'essaierai.



— Promettez-le moi sur votre honneur, monsieur Antoine, et sur votre amour de l'humanité?...

— Je vous le jure!

— Que Dieu soit loué!... J'ai commencé aujourd'hui une bonne action que vous terminerez, tôt ou tard, dans votre patrie.

Antoine demeura six mois dans la maison du pharmacien Meyer: il continua d'étudier la chimie; il mangea chaque jour des pommes de terre, sans avoir la lèpre, sans avoir la fièvre, et il se fit aimer de la belle Marguerite.

L'amour mutuel de la jeune fille et d'Antoine ne pouvait guère échapper à la vigilance paternelle du vieux Meyer: le prisonnier amoureux n'avait plus qu'un seul mot à lui adresser, pour obtenir, de son affection, un établissement qui était bien achanlandé, une fortune qui était énorme, et une jeune femme, qui était ravissante; mais, au même instant, la liberté lui fut rendue: il se souvint de sa mère; il voulut revoir sa patrie; il oublia l'amour, la richesse, le bonheur qu'il avait trouvés en Allemagne, et il leur préféra le travail, la famille, et peut-être la pauvreté qui l'attendaient en France. — Un peu plus tard, Antoine devait sacrifier, une fois encore, son bien-être et son indépendance au désir ardent, au besoin invincible de vivre et de mourir dans son pays: il refusa obstinément la recommandation de d'Alembert, qui le désignait au roi de Prusse, pour succéder à Margraff.

En 1766, Antoine vivait à Paris; il était pharmacien sous-chef à l'Hôtel royal des Invalides.

Un matin de l'année 1771, Antoine reçut par la poste le programme d'une question d'économie publique, proposée par l'académie de Besançon: il s'agissait d'accorder une récompense considérable à celui qui trouverait le moyen de lutter contre la disette, en remplaçant la farine du blé par quelque nouvelle substance alimentaire.

Antoine finissait à peine la lecture de cette question véritablement nationale, lorsqu'un portefaix poussa du pied les deux battans de son cabinet de travail; l'homme du peuple déposa, sur le tapis de la chambre, un grand sac et un immense panier; il lui dit, en s'essuyant le front:

— Monsieur l'apothicaire, voici des drogues d'Allemagne que le coche du Nord vient d'apporter à votre adresse.

En soulevant le couvercle du panier, Antoine trouva, dans la paille, un billet dont il reconnut la chère écriture, et qui ne contenait que ces mots:

« Vous avez peut-être oublié Marguerite; mais, je me souviens « toujours de vous, et de la promesse que vous nous avez faite, à « Francfort, sur votre honneur, sur votre amour de l'humanité: je « vous envoie un sac et un panier de pommes de terre; vous jetterez « cette semence précieuse dans quelque endroit abandonné, stérile, « dans le sable, dans les bruyères, comme il vous plaira: et puis, « mon ami, la récolte une fois terminée, vous la distribuerez aux « pauvres de votre connaissance, en souvenir de Marguerite. »

Dès ce moment, Antoine résolut de répondre, bien moins par des paroles que par des résultats utiles, au programme de l'académie de Besançon; il se mit à cultiver, dans un carré du jardin des Invalides, les tubercules terreux qui l'avaient tant effrayé sur la table hospitalière de Meyer, et à compter de ce jour, commencèrent pour lui toutes les souffrances, toutes les vicissitudes horribles de l'inventeur. Vouloir arracher à la terre la plus inculte, la plus misérable, le secret de donner du pain à tous les affamés de ce monde, — n'était-ce pas une belle invention, une invention presque divine?

Antoine essaya d'abord d'appliquer le bénéfice de sa découverte aux besoins de l'Hôtel des Invalides; mais, les sœurs, les religieuses préposées au service de la royale maison, firent échouer ses premières tentatives; la charité peu chrétienne de leur opposition coûta bientôt au généreux novateur la place de pharmacien en chef, qu'il avait conquise à force de probité, de dévouement et de mérite.

Antoine s'adressa aux ministres; mais les hommes d'état de cette époque s'ingéniaient à lutter contre le déficit des finances, contre les progrès de la philosophie révolutionnaire, contre l'avènement inévitable du peuple, et je vous demande un peu si les ministres avaient une minute de trop pour songer au pain quotidien de tous les pauvres travailleurs de la nation!

Antoine s'en alla frapper à la porte des savans, des économistes, des philosophes; mais tous ces grands hommes, tous ces brillans génies lui parlèrent à la fois de la fièvre, de la lèpre, d'une foule de niaiseries sérieuses qu'ils avaient empruntées aux méchans bouquins de leurs bibliothèques.

Les gens du monde, les beaux désœuvrés, les grands seigneurs, qui en étaient déjà au commencement de leur triste fin, se moquèrent à leur tour des projets et des expériences d'Antoine. Chose étrange! le peuple lui-même, le peuple qu'il voulait nourrir, en dépit de la misère et de la disette, s'indigna contre cet insensé qui s'avisait d'aller prendre la nourriture des hommes jusques dans l'ange des animaux.

Enfin, Antoine s'aventura dans le palais du roi de France; Louis XVI écouta, sans moquerie et sans surprise, le modeste philanthrope qui lui proposait, avec un naïf enthousiasme, le moyen infaillible de devenir le véritable représentant de Dieu sur la terre, c'est-à-dire le privilége admirable, presque céleste, de donner le pain quotidien à tous les malheureux de son royaume!...

Par un ordre exprès du roi, Antoine obtint la concession temporaire de cinquante-quatre arpens de terre stérile, dans la vaste plaine des Sablons. Quelques mois après son entrevue officielle avec Louis XVI, le pharmacien de l'Hôtel des Invalides se présenta de nouveau dans le palais de Versailles; une signe de Sa Majesté obligea la cour tout entière à s'incliner devant l'homme du peuple. Antoine dit au roi, en lui présentant des fleurs qui n'avaient point leurs pareilles dans les serres ni dans les jardins de la royauté:

— Sire, la fleur est venue: le fruit viendra, je l'espère! Les malheureux devront désormais de ne plus mourir de faim à la sollicitude de votre sagesse royale!

— Monsieur, lui répondit le monarque, d'une voix émue, la France vous remerciera d'avoir trouvé le pain des pauvres!

Louis XVI porta, jusqu'au soir, à sa boutonnière, une des fleurs qu'il avait reçues des mains d'Antoine; les princes, les gentilshommes, les ministres, se hâtèrent de suivre l'exemple du souverain: on envoya cueillir des fleurs dans la plaine des Sablons, et la croix de Saint-Louis fut remplacée, tout un jour, par l'ordre royal de la pomme de terre, suivant la spirituelle expression de Mme la princesse de Polignac.

Le lendemain, on ne parlait, dans tout Paris, et bientôt l'on ne parla plus, dans toute la France, que de M. Antoine-Auguste Parmentier.

Parmentier parut au théâtre, dans la loge du roi, entre Louis XVI et la reine Marie-Antoinette; il fut salué par les plus belles dames de la cour, applaudi par le peuple, chanté par les poètes, et il eut l'honneur de dîner à la table de l'illustre Franklin.

Au milieu de ce repas de beaux esprits, de savans et de philosophes, un convive s'avisa de prendre son verre et de s'écrier, en s'adressant au héros de la fête:

— A Parmentier, les pommes de terre reconnaissantes!

— Vous vous trompez, monsieur... s'écria à son tour le vénérable Franklin; vous vouliez dire, sans doute: A Parmentier, le peuple affamé... reconnaissant!

Le peuple commet parfois de singulières injustices: le peuple se souvient des grands destructeurs des hommes et des choses de ce

monde; il connaît l'histoire de tous les célèbres empoisonneurs, de tous les meurtriers couronnés qui ont fait de la tragédie les armes à la main; eh bien! dans sa détresse, le peuple des villes et des campagnes mange chaque jour le *pain des pauvres*, de Parmentier, sans connaître le nom de l'ami bienfaisant qui le lui a donné!

LOUIS LURINE.
(*Courrier Français*).

LE CHIEN DES FIANCÉS.

Lucie s'appuyait sur le bras de son cousin Raymond; son petit pied, chaussé d'un brodequin noir, foulait à peine le gazon vert qui descendait jusqu'à la rivière; le bonheur lui donnait la légèreté de la guerrière antique. Des bluets, des marguerites, des fleurs de pourpre et d'or s'échappaient en gerbe du chapeau qu'elle tenait à la main. La brise du soir, en faisant frissonner les grands peupliers, entr'ouvrait son peignoir rose sur une jupe blanche, et faisait aussi flotter autour de son visage sa blonde chevelure, que le soleil couchant dorait comme le nimbe d'une vierge.

Un chien barbet, de la race qu'on nomme *terriers-écossais*, se donnait tour à tour des allures d'aristocratique insouciance ou de fière importance, redressant ses oreilles et sa queue écourtées, et levant haut la patte. Il marchait devant eux, s'arrêtant souvent, tournant à chaque sentier son œil ami pour interroger le joli couple. Car, n'oublions pas de le dire, Raymond avait une physionomie mâle et gracieuse à la fois, une taille fine et souple qu'un pantalon gris, serré sur les hanches, et qu'une veste de chasse faisaient merveilleusement valoir; sa casquette inclinée sur des cheveux longs et bouclés achevait de lui donner un air cavalier quelque peu fat qui lui seyait fort.

Les parens des deux jeunes gens étaient alliés, et, qui plus est, vivaient dans une douce et tendre intimité. Depuis deux ans seulement le père de Raymond s'était établi dans le bourg habité par son cousin. Ce dernier s'y retira, aux premiers jours de son mariage, dans un modeste bien que sa femme lui apportait en dot. Dès lors, tous ses soins furent prodigués à l'agriculture. Au petit jour, il parcourait les champs, visitait ses vignes en donnant des conseils aux travailleurs, et revenait par la ferme pour jeter un coup d'œil aux élèves de tout genre qu'on y faisait; parfois il prenait le sentier conduisant à la demeure du maire, dont il était l'adjoint. Là, les deux officiers municipaux discutaient longuement quelque grave affaire en miniature. Lorsque la cloche sonnait, vers les quatre heures, la délivrance des bambins captifs à l'école, la seconde autorité de la commune s'étonnait de la brièveté du temps, et, rendant, sur la route, à l'un et à l'autre, des bonjours et des coups de chapeau, dirigeait en toute hâte ses pas du côté de la maison. D'ordinaire, sa femme venait à sa rencontre et l'attendait, avec sa fille Lucie, au détour du chemin. Du plus loin que l'enfant apercevait son père, elle courait à lui; et, tout essoufflée, tendait sa joue rose et humide, ou ses cheveux en désordre, à baiser; puis, elle prenait la main de son père, bondissait à ses côtés et multipliait de naïfs *pourquoi*. La mère les rejoignait d'un pas plus tranquille. Elle serrait alors le bras de son mari, et l'heureuse famille cheminait le long de l'avenue du village, en se racontant les événemens de la journée. La petite fille disait à son père ses joies, ses légers chagrins; et la mère donnait le bulletin des efforts de Lucie, dont elle dirigeait, en femme éclairée, l'éducation domestique et mondaine tout à la fois. Après le dîner, on attendait M. le curé pour lire le journal. La soirée se terminait à neuf heures, lorsqu'un long calcul de fractions avait scrupuleusemant établi le gain ou la perte de chacun des joueurs de boston.

Cette vie calme, douce et trop bien remplie pour paraître monotone, dura seize ans, pendant lesquels Lucie grandit et devint la belle fille que nous irons retrouver tout à l'heure derrière le rideau de trembles et de peupliers où nous l'avons laissée. Au bout de ce temps, le père de Raymond, médecin en chef de l'hôpital d'une grande ville, cessa ses fonctions, et résolut d'aller passer les derniers jours de sa laborieuse carrière auprès de ses excellens parens. Il acheta donc la propriété du vieux docteur de la commune, mort depuis peu : ses enfans, beaux diseurs du chef-lieu, la vendaient à titre de licitation.

L'habile praticien prit modestement la clientèle du vieil adepte, exerça auprès des pauvres sans compter les visites, et ne leur épargna pas des médicamens dont ils ne savaient jamais le prix. Bientôt il fut regardé comme la providence de la commune, qui lui décerna tous les honneurs dont elle disposait. Il fut nommé tour à tour membre du conseil municipal, membre du comité d'instruction et de bienfaisance, puis marguillier de la fabrique. Le savant docteur, habitué aux triomphes éclatans de la science sur un grand théâtre, trouvait une jouissance infinie aux admirations naïves et sincères, au respect et à l'amitié cordiale des bons paysans. « Enfin, écrivait-il un jour à son fils Raymond, étudiant en médecine à Paris, entouré de la considération de ces braves gens, et au milieu du petit cercle qui forme la société du cousin, j'ai la conscience de mon bonheur. Je suis comme le voyageur retrouvant l'âtre qui pétille et le mol édredon; je ne sens la fatigue de ma vie passée que pour savourer les délices du bien-être actuel. »

Lorsque son père vint s'établir dans le pays, Raymond en était à son avant-dernière année d'école. Les vacances approchaient. Déjà même, au soleil couchant, réunie devant la porte du jardin, la famille qui, la veille, avait compté les jours, répétait avec un soupir de résignation. « Allons, encore un soir d'écoulé; quelques semaines encore, et notre apprenti docteur nous aura guéris du mal de l'attente. » Lucie, tout en arrosant ses fleurs et en émondant les petits arbustes *dont elle avait* la propriété exclusive, hasardait des questions à l'endroit de son jeune parent. Le vieux cousin les éludait toujours, ou n'y répondait que vaguement; il semblait que ce fût de sa part un calcul pour exciter la curiosité de la jeune fille. En effet, ce n'était pas autre chose.

Les parens, comme il est d'usage dans les romans et parfois dans la vie réelle, avaient formé, à l'issu de leurs enfans, des projets d'union qui devaient resserrer leur vieille amitié. Mais, plus sages ou plus expérimentés que bien d'autres, ils ne mirent pas les parties intéressées dans la confidence. Le docteur savait que la contradiction est un travers de notre esprit tellement prononcé, qu'il suffit dans bien des cas, et spécialement dans celui qui l'occupait, d'émettre une idée pour en voir prendre le contre-pied. Il n'avait donc, dans ses lettres à l'étudiant, tracé le nom de Lucie que tout juste autant qu'il fallait pour que son fils n'ignorât pas qu'il avait de par le monde une cousine de dix-sept ans, blonde et gracieuse.

Il était résulté de cette politique adroite que Raymond mourait d'envie de voir et d'aimer sa cousine, et que celle-ci, sans s'expliquer pourquoi, trouvait les matinées bien lentes à s'écouler.

Le jour si impatiemment attendu arriva cependant, et ce fut grande joie pour tous.

Bientôt les deux enfans s'entendirent à merveille. Ils se rencontraient à chaque instant par un hasard qu'on disait inexplicable, qu'on finit par trouver heureux, et dont chacun avait le secret dans son cœur. Souvent, en les voyant jaser discrètement à voix basse, ou s'éloigner de la maison, d'une allure si naturellement dégagée qu'elle trahissait une grande préoccupation, les membres du cercle se jetaient des regards d'intelligence.

— Eh bien! cousine, demandait le docteur d'un air heureux et triomphant, me donnera-t-on Lucie pour bru?

— De grand cœur, répondait la mère; votre Raymond deviendra mon fils bien-aimé.

— Allons, Monsieur, vous célébrerez le mariage de ces enfans-là, et

votre bénédiction leur portera bonheur, ajoutait le mari en s'adressant au curé, qui concluait par un *amen*.

Ces vacances passèrent bien vite, hélas!

Une année les suivit; elle parut un siècle à deux personnes. L'automne arriva cependant, et ramena le jeune étudiant dans sa famille.

Et voilà ce qui explique suffisamment la promenade de nos héros au bord de la rivière.

Raymond et Lucie marchaient donc ensemble sur la pelouse d'un pas inégal, tantôt lent, lorsque leur cœur battait trop fort, tantôt plus rapide, quand un gros soupir était venu le soulager.

Le rustique barbet, qui, comme on le pense bien, ne se promène point à travers notre récit sans quelque motif, accourait à chaque instant pour leur sourire à sa manière, et, frétillant de la queue, il semblait les questionner avec ses gros yeux intelligens.

— Ce pauvre Yelow (le chien portait ce nom anglais à cause de sa couleur jaune), cette pauvre bête parait tout heureuse de vous revoir, cousin, disait Lucie; elle vous remercie de ce que vous avez fait pour elle.

— C'est justement ici que nous fîmes sa connaissance, remarqua l'étudiant en jetant les yeux au cours de l'eau.

— Un peu plus loin, Raymond, reprit Lucie; vous voyez ces roseaux?

— D'où, comme la fille du Pharaon d'Égypte, vous avez ordonné à votre esclave, cousine, de sauver des eaux le nouveau-né qu'on noyait si cruellement avec ses frères.

Yelow fit un bond pour atteindre la main de Raymond, qui désignait le lieu de sa délivrance, puis il s'élança follement à la poursuite d'une belle phalène, hasardant ses ailes de velours à la première étoile.

Lucie poursuivit :

— Comme il tremblait quand vous l'avez posé tout mouillé sur mon châle!

— Vous vous rappelez, Lucie, ce que je vous dis en vous le donnant.

La jeune fille ne répondit que par un petit frissonnement d'épaules et de légers signes de tête.

— Donc, vous n'êtes pas disposée à me le rendre?

— Non, jamais! répondit-elle vivement.

— Savez-vous, ma cousine, qu'il vint fort à point, notre favori?

— Et pourquoi?

— N'étions-nous pas très mécontens l'un de l'autre ce jour-là?

— Vous en avez gardé souvenir, Raymond?

— Oui bien; car je ne sais à quel propos, vous vous dîtes convaincue de l'incompatibilité de nos caractères, et...

— Vous étiez on ne peut plus maussade à cette heure-là, monsieur Raymond. Si votre mémoire est bonne, qu'elle ne vous fasse pas défaut pour cet incident.

— Toujours est-il que, tandis que nous oubliions nos griefs mutuels dans les soins à donner au pauvre noyé, je vous demandai quelles étaient vos intentions.

— Je vous interrogeai également sur vos sentimens, cousin.

— Vous m'avez tendu la main, Lucie.

— Et vous l'avez baisée, Monsieur, ajouta la jeune fille d'un air qui faisait valoir toute sa condescendance.

— La paix fut ainsi faite, reprit l'étudiant.

— Oui; mais comme, avec raison, vous vous défiez de votre tête, vous avez pensé que la guerre pourrait bien éclater encore, et vous avez imaginé une ingénieuse déclaration.

— Elle me fut suggérée par la circonstance. — Que ce chien, qui nous réconcilie aujourd'hui, soit toujours entre nous comme un gage, avons-nous résolu, ma cousine.

— Et le soin m'en fut réservé jusqu'à ce qu'il vous prît fantaisie de ne plus me trouver digne de vous; car nous décidâmes qu'alors vous réclameriez le chien.

— Lucie, vous le garderez toujours, dit le jeune homme avec entraînement. A moins, cependant, ajouta-t-il d'un ton affecté de douloureuse résignation, que j'en vienne à démériter à vos yeux; il a été bien convenu que dans ce cas Yelow me serait brusquement renvoyé... Mais vous avez dit tout à l'heure qu'il ne vous quitterait...

L'étudiant hésitait à compléter la phrase: Lucie lui souffla tout bas ce mot qui vint éclore sur ses lèvres avec un sourire de bonheur...

— Jamais, Raymond.

Puis tous deux, laissant aller leur âme à de doux pensers, continuèrent leur promenade sans plus rien dire. La voix des mariniers, le cri monotone du courlis au bord de l'eau, le bruissement des feuilles sous les pieds, toutes les harmonies du soir se mêlaient doucement à leur rêverie de bonheur. Aussi oublièrent-ils, en passant près de lui, de donner une caresse à Yelow, qui prêtait alors une attention de naturaliste à la retraite d'un gros scarabée vers son trou.

Lucie se penchait toute sur Raymond, ses yeux humides et brillans étaient levés sur lui. Le jeune homme soutenait le bras rond de sa compagne, et laissait aussi tomber sur elle son regard heureux et fier en même temps.

Depuis bien des pas déjà, ce muet langage leur suffisait pour s'entendre, lorsque Lucie murmura d'une voix faible et doucement insinuante :

— Raymond, nous aimerons-nous toujours ainsi?

Il n'est pas dans la nature de l'homme de rester long-temps l'esprit monté au même diapason; et lorsqu'il s'agit de tendres sentimens, la femme tient encore la note, que déjà la respiration nous manque. C'est pourquoi notre étudiant, au bout de son haleine, retrouva la suffisance qui faisait le fond de son caractère, et dont nul n'est exempt en se voyant l'objet d'une réelle affection. Il modula donc d'une façon fort dégagée les syllabes de ce mot impertinent :

— Evidemment.

Lucie fut naturellement émue de cette réponse qui brisait le cours de ses blanches idées.

— Ah! dit-elle avec étonnement et reproche, en s'éloignant de son cousin.

Lorsqu'il sentit le bras de Lucie se dégager du sien, Raymond vit bien qu'il s'était oublié, et qu'il avait blessé la tendresse inquiète de la jeune fille. Cependant il crut pouvoir aisément triompher du petit mécontentement qu'elle manifestait, et demanda, avec un sourire qui trahissait une pleine conscience de ce qu'il avait dit :

— Qu'avez-vous donc, ma cousine?

Lucie, complétement fâchée, l'accusa de se jouer de ses sentimens et démontra ce qu'une telle réponse renfermait de choses tristes pour leur amitié. Ou c'était une absence, et elle était déplacée; ou l'étudiant avait laissé échapper le fond de sa pensée, alors les conséquences étaient faciles à déduire, et elles jetaient un jour affreux sur l'âme noire du perfide jeune homme.

Raymond voulut, par des plaisanteries, atténuer le mot qu'il avait employé et l'expression qu'il avait mise en l'énonçant, mais son badinage était maladroit et sans esprit. Il eut beau dire que ce malheureux adverbe était d'un fréquent usage en mathématiques dans les propositions reconnues comme axiomes, et que Lucie devait être tellement sûre de son affection qu'il avait cru pouvoir énoncer une formule consacrée; la jeune fille lui fit remarquer qu'il n'était pas, à beaucoup près, aussi savant aux vacances précédentes.

— Dix mois d'études, répondit Raymond, apportent de nombreux changemens dans l'éducation d'un jeune homme.

— Il est vrai, monsieur, vous n'êtes plus le même; vous avez bien changé depuis un an.

— A mon avantage? demanda l'étudiant en riant et en faisant le gracieux afin de détourner le cours d'un entretien qui menaçait de devenir sérieux.

— Oh! si vous plaisantez, monsieur, je vous répondrai : Tout à fait.

Rien n'est plus comme il faut que vos costumes deshabillés, composés parfois avec une minutieuse complaisance.

— La température du quartier latin a été tropicale cette saison, ma cousine; on doit alléger le vêtement en raison de la hauteur du thermomètre. Il est heureux, me direz-vous peut-être, que le mercure n'ait pas monté davantage sur l'échelle de *Chevalier*, ajouta-t-il gaiement.

— Vous avez infiniment d'esprit, répondit-elle aigrement.

— Voyons, ma cousine, s'écria Raymond qui savait tout ce que la *Chaumière* lui avait donné de désinvolture, et qui, sentant ses torts, cherchait à en éviter l'énumération; que ne manifestiez-vous plus tôt votre opinion sur ce sujet?

— Pour que vous fissiez de ce désir le même cas que de mes observations sur le tabac? Quand vous sortez d'un appartement, on est obligé d'en ouvrir toutes les fenêtres.

Ce reproche exagéré blessa l'étudiant dans une de ses plus chères habitudes. Il commençait d'ailleurs à trouver les admonitions de Lucie peu en rapport avec la faute commise et le repentir qu'il daignait en exprimer; il prit donc un certain air méprisant pour dire:

— Vous êtes de votre province. Il sied vraiment aux boudoirs de campagne de proscrire le cigare, lorsqu'il est reçu partout à Paris,

— Les gambades extravagantes auxquelles vous vous êtes livré dimanche, à la danse du village, sont aussi, sans doute, du meilleur ton? Je ne parlerai point....

— Ma cousine, tenez-vous-en là de mon panégyrique, interrompit l'étudiant sévèrement. J'ai pu me laisser aller à quelques folies pour me distraire d'un travail aride, et j'en ai peut-être conservé un mauvais pli; tout cela n'est qu'un travers d'esprit qui n'a rien enlevé des qualité de mon cœur. Permettez-moi donc cette réflexion : On est bien près de ne plus aimer un ami lorsqu'on a de si bons yeux pour ses légers défauts.

— Vous êtes modeste jusqu'en vos maximes, continua Lucie en relevant l'expression de *légers défauts*, dont Raymond s'était servi. Lucie comprenait bien que son aigreur avait été trop loin, mais elle était piquée de voir les torts qui d'abord étaient venus de Raymond, passer de son côté; elle mettait donc son amour-propre à ne point revenir la première.

— Oh! mademoiselle Lucie, dit Raymond à son tour, il ne vous appartient pas, ce me semble, de faire tout haut cette remarque. C'est être peu modeste soi-même que de critiquer ainsi les autres. Il faut être exempt de blâme pour agir de cette façon.

— Et j'en suis digne à vos yeux, sans doute?

— Mais je vous demanderai s'il est bien convenable par exemple, de se faire tant prier pour s'asseoir au piano.

— Quand on n'a pas une voix plus agréable? n'est-ce pas, monsieur?

— Je ne dis rien de votre talent, dont vous vous exagérez peut-être la portée. Qu'est-ce encore que ces costumes dont vous vous affublez chaque matin? Je peux, ce me semble, les opposer à ce que vous nommez mon déshabillé, et l'avantage me restera; car, après tout, ce négligé comporte un certain art, tandis que vos jupes fanées et vos coiffes désolées, ajustées sans goût, vous prêtent la tournure de la dernière fille de chambre... Qu'est-ce encore...; mais j'imiterai votre discrétion, je m'abstiendrai sur mille petits ridicules inhérens à la province.

— Et dont vous vous êtes aperçu tout d'abord?

— Il ne fallait pas être bien clairvoyant pour cela.

— Votre sentence, au reste, m'a donné le motif d'une semblable clairvoyance...

— Vous pouvez supposer, Lucie?... s'écria le jeune homme.

— Laissez, Monsieur; je sais, grâce à vous, à quoi m'en tenir sur vos protestations.

— Votre humeur est bienveillante, objecta Raymond avec dépit.

— C'est possible, répondit-elle.

Tous deux s'efforçaient de formuler des phrases désagréables, mais elles étaient indécises; la crainte de s'aliéner l'amitié sincère qu'ils conservaient l'un pour l'autre au fond du cœur, et qui leur était devenue nécessaire, les retenait dans ce sentier bordé des ronces de l'ironie. Ce mutuel sentiment les engagea même à garder un silence peut-être insultant. Lucie cueillit une branche de saule dont elle arracha les feuilles tout en fredonnant un motif de variation. Son cousin sifflait entre ses dents et ramassait des pierres qu'il faisait voler en ricochets sur l'eau; lorsque le chien se rapprochait de Raymond, il l'excitait de la voix et du geste à une chasse imaginaire. De part et d'autre enfin on s'étudiait à déguiser une contrainte pénible sous des apparences dégagées.

Ils poursuivaient ainsi le chemin devant eux, et cependant, la nuit était venue.

— La soirée est avancée, observa Raymond en soulevant un coin de ce lourd silence; si nous nous dirigions vers la maison?

Il espérait que Lucie l'aiderait à se débarrasser de cette chape incommode; mais celle-ci se contenta d'appeler le chien :

— Allons, Yelow, allons, mon brave chien, nous rentrons au logis.

Le barbet les précéda de nouveau, et les fiancés reprirent leur tournure indifférente; l'un sifflait, la jeune fille murmurait quelques notes.

Après un certain temps, Raymond, las de cette brouille prolongée et qu'un motif si puéril avait fait naître, résolut d'y mettre un terme en essayant les premières avances.

— Ma cousine, commença-t-il d'un ton suppliant et presque contrit, oubliez cette malencontreuse dispute. De pareils enfantillages ne sont pas dignes d'une affection comme la nôtre. Reprenons l'entretien?

— Volontiers, dit Lucie assez sèchement. En voyant son cousin capituler elle crut de son devoir de lui faire acheter cette faveur, et de ne se rendre à son désir qu'après des sollicitations qui en faisaient valoir toute l'importance.

Raymond se rapprocha d'elle et voulut lui prendre le bras; mais Lucie ne le permit pas, et, levant son doigt vers le ciel;

— L'étoile polaire, ne m'avez-vous pas dit, se trouve sur le prolongement de la ligne menée entre ces deux étoiles? Et sa main désignait la constellation de Cassiopée.

— Joliment, répondit avec brusquerie l'étudiant qui, à vrai dire, était médiocrement satisfait de la question de sa cousine; il s'attendait, d'après la nature de sa proposition, à traiter un autre sujet que l'astronomie. La constellation que vous montrez est juste à l'opposé de la grande Ourse; et c'est seulement en tirant une ligne par les deux étoiles les plus éloignées de la queue de cette dernière, que vous serez conduite à l'étoile polaire.

La démonstration fut faite du ton d'un pédagogue en colère.

— Vous soutenez la conversation avec une grâce parfaite, dit tranquillement Lucie.

— C'est qu'aussi vous feignez une complète ignorance des choses que vous savez; le tout, afin de vous rendre désobligeante.

Chacun alors se mit à réfléchir à part.

Quelques minutes se passèrent, et Lucie, qui s'aperçut que son système lui réussissait peu, reprit avec l'intention de ramener la bonne harmonie entre eux, et après avoir long-temps cherché sans rien trouver de mieux :

— La lanterne du passeur, dont le reflet lumineux plonge dans l'eau, est d'un jolie effet?

Raymond avait été visiblement froissé d'avoir vu échouer sa première démarche. Il répondit sèchement :

— Ce n'est point la lanterne du passeur, mais le fanal d'un bateau.

— Je ne crois pas, dit la jeune fille du même ton. Au reste, nous verrons bien dans un instant.

— Nous verrons.



Ils s'acheminèrent alors sans mot dire. Quand ils furent arrivés au point qui partageait leurs avis :

— Pensez-vous encore que cette clarté proviennent d'un navire ? dit Lucie triomphante.

Aucune barque n'était amarrée au bord de la rivière.

L'étudiant ne répondit pas ; il se contenta de laisser échapper un sourire de pitié qu'il accompagna d'un mouvement d'épaules.

Les choses en étaient arrivés à ce point que les esprits aigris ne devaient plus ouvrir de voie de conciliation. C'est pourquoi la fâcherie prit un caractère sérieux ; on ne cherchait plus à cacher son dépit par une indifférence affectée.

Raymond et Lucie parvinrent ainsi jusqu'à la porte du jardin. Là, Raymond allait passer outre ; la jeune fille l'interrogea du regard :

— Vous n'entrez pas ? dit-elle.

— Non, répondit froidement l'étudiant, qui se mit à siffler le chien.

Lucie tressaillit.

— Vous rappelez Yelow ? s'écria-t-elle.

Raymond la regarda avec étonnement ; puis, en voyant le chien passer sa tête par la porte entrebâillée, il comprit l'émotion de sa cousine ; il lui en sut grand gré dans son âme, et lui dit, en excusant cette action tout involontaire de sa part :

— Pardon Lucie ; l'obscurité ne m'a pas permis de distinguer notre Yelow ; je le croyais en arrière.

— Mais pourquoi tout cela ? nos conventions sont ainsi faites, Monsieur ; vous êtes libre de les accomplir.

Et Lucie, chez qui l'humble prétexte de son cousin releva toute la dignité qu'elle croyait offensée, s'enfonça dans une allée étroite et sombre.

— Puisqu'il en est ainsi, vous avez raison, Mademoiselle, cria Raymond au bout de sa patience.

Il passa son mouchoir dans le collier du chien, et rentra chez son père...

Celui-ci descendait de cheval au même instant ; une visite aux environs l'avait attardé sur les routes.

— Tu as quitté nos parens de bonne heure ? lui dit-il.

— La promenade a fatigué Lucie ; elle avait besoin de repos, répondit le fils du docteur en regagnant sa chambre.

De l'autre côté, la mère de Lucie, en voyant sa fille seule demanda :

— Qu'as-tu fait de ton cousin ?

— Une violente migraine l'a contraint de me quitter.

Et pour éviter un plus long interrogatoire, elle alla se renfermer chez elle.

Trois jours s'écoulèrent sans que les parties en désaccord songeassent à un rapprochement. D'ailleurs, suivant elles, il n'y avait plus d'accommodement possible. Les jeunes fiancés se devaient à eux-mêmes de rester désormais indifférens l'un à l'autre, et, pour parvenir à ce but, il était sage de ne se point voir durant quelques semaines.

Raymond passait donc ses soirées chez son père, en tête à tête avec Yelow, qui, dans sa nouvelle demeure, communiquait d'énergiques bâillemens à son maître. Mais l'ennui n'avait pas encore été assez fort pour combattre un premier mouvement de dépit et détruire la résolution qui s'ensuivit.

Quant à Lucie, son entêtement n'était pas moins prononcé ; cependant, sans cesse en contact avec ses parens, avec qui elle évitait de parler de son cousin, elle sentait tout le ridicule d'une rancune dont elle ne pouvait expliquer les motifs, bien qu'ils fussent on ne peut plus graves et plus précis à ses yeux. Elle appréhendait des questions qu'on se gardait de lui faire.

Le cercle devinait bien qu'une grave niaiserie avait pu seule amener une détermination aussi désespérée. Le docteur prétendait que, dans certains cas, la nature, livrée à elle-même, agit plus efficacement que la Faculté, ajoutant qu'il ne fallait par conséquent point offrir les secours de la science à deux cerveaux dérangés.

On riait donc tout bas de l'obstination maladroite de l'étudiant et de l'embarras de la jeune fille, dont on augmentait la confusion par ces phrases indirectes et pleines d'une maligne bonhomie.

— Docteur, disait le père de Lucie, les affections cérébrales sont aujourd'hui d'une tenacité désespérante.

— En vérité, c'est comme les courbatures, cousin. Quelques personnes sont d'avis qu'on n'obtient leur guérison que par le repos et la solitude absolue.

Le quatrième jour, au matin, Raymond se leva, prit entre ses jambes la tête du chien, qui venait pour le caresser, et se mit, tout en lui regardant les yeux, à méditer profondément. Quelques soupirs s'échappaient de sa poitrine, des signes affirmatifs et négatifs ébranlèrent sa tête. Deux pensées contraires luttaient dans son esprit : l'une sortait du cœur, la seconde avait été moulée dans sa tête. Elles balancèrent long-temps la victoire. L'étudiant, cependant, repoussa Yelow, et s'installant à table :

« Mademoiselle, écrivit-il,

« Je ne viens pas rappeler les choses passées ; je pourrais cependant « dire les doux souvenirs qu'elles m'apportent, lorsque ces pensées de « bonheur me laissent oublier ce qui les a détruites. Je ne le ferai pas. « Ce serait transcrire des regrets dont la sincérité doit peu vous importer « et dont l'expression peut vous déplaire. Lisez donc cette lettre ; je n'y « parle point de moi, mais de ce pauvre Yelow, qui, bien que neutre en « cette affaire, en partage les tristes conséquences. Il était habitué à « votre vue et à vos nombreux soins. Ici, mon inexpérience lui fait « souffrir maintes privations. Il aime le grand air, et je suis obligé de « lui faire garder la chambre ; je sais trop quel usage il ferait de sa « liberté. Il me faut le tenir en laisse durant les rares sorties que je fais « pour lui seul ; ses pas se tournent aussitôt du côté de la maison de « votre père. L'autre soir, il aboya très fort à la grille verte. Je tremblai « que vous ne vinssiez à ses jappemens en m'accusant de violer la foi du « traité. J'ose vous le dire, quelque pénible que soit notre convention, je « n'y manquerai pas, comptant qu'une conduite loyale doit me valoir « sinon le pardon, du moins l'estime d'un ennemi généreux. C'est donc « pour Yelow que j'intercède. Si vous l'aviez vu ce soir où je me vis con- « traint de l'entraîner violemment, oh ! j'en suis sûr vous annuleriez la « clause qui le concerne. Sa physionomie était pitoyable ; il marchait à « peine, l'oreille basse, l'œil affligé. La pauvre bête vous aime tant ; elle « sait si bien les bontés que vous aviez pour elle et pour tous ceux qui lui « faisaient accueil, qu'elle ne comprend point ma conduite, non plus que « la tristesse dont rien ne me distrait ; les caresses que ce bon chien me « prodigue n'y parviennent pas ; les sons plaintifs qu'ils pousse alors ne « font qu'exciter ma pitié, augmenter ma douleur ; je n'ai pas de con- « solation à lui donner ; elle dépend entièrement de vous. Un mot, un « signe, Mademoiselle, et je l'amène....., c'est-à-dire, je le fais conduire « près de vous.

« Telle est la seule prière que je vous adresse. Ne la rejetez pas ; que « ce soit pour notre ancien ami commun, si ce n'est à la considération « de celui qui vous a dit souvent, Lucie, qu'il vous aimait de tout son « cœur, à la considération de votre cousin.

« RAYMOND. »

Il n'eut pas plutôt remis ce billet à un petit messager équipé de lourds sabots, qu'une jeune vachère, en cotillon gris rayé de noir, à la coiffe blanche du dimanche, lui présenta, de sa main rouge, les quelques mots suivans :

« Monsieur,

« Pardonnez à ma démarche, et ne l'attribuez qu'à l'excès d'une « vieille affection. Je sais trop que si j'eus des torts, vous n'avez pas « moins de choses à vous reprocher en tout ce qui s'est passé ; nous ne « pouvons donc, dans ce fâcheux équilibre, songer à voir l'un ou « l'autre s'abaisser jusqu'aux excuses. Mais il s'agit, Monsieur, de faire « un appel à votre générosité, et j'ai pensé, Raymond, que ma de-

« mande ne resterait pas sans réponse. — J'éprouve pourtant quelque « honte à montrer ainsi ma faiblesse, n'en tirez aucune déduction. Sur « tout autre point, j'aurai courage... »

A cet endroit, le papier portait une petite empreinte ronde, presque étoilée et encore humide; ce qui avait nécessité de la part du rédacteur de l'épître, cette phrase bien habile; elle comportait à la fois une parenthèse et une transition :

« En vous rappelant le ciel gris que nous avons eu depuis trois jours, « le vent qui a couché les fleurs, qui se fait encore aigrement entendre, « et qui roule jusque sur cette feuille les perles que la pluie a laissées « sur la vigne de ma fenêtre... »

Raymond interrompit sa lecture à ce passage; il lui parut assez clairement expliqué pour qu'il portât la trace de cette larme à ses lèvres. Puis il continua :

« ..... Vous comprendrez que ces influences, jointes à une inclination « naturelle à la tristesse, m'ont rendue bien sensible à une habitude « rompue. Vous devinez déjà que je vous parle de Yelow; soyez indul« gent, et ne vous moquez point de ma sensibilité, peut-être niaise. Ce « pauvre chien a vécu plus d'un an près de moi; chaque matin et chaque « soir j'avais ses tendresses, toute la matinée il accompagnait mes pas. « Puis, vous savez, Raymond, les gentillesses que son intelligence dé« ployait pour me remercier de la plus légère attention. Il était, je le dis « au risque de vous faire rire, il était presque de la famille. L'hiver il « prenait gravement sa place au foyer; dans la belle saison, il suivait « nos moindres excursions. Enfin, aujourd'hui il n'est plus là; il « manque à tout le monde; la maison qu'il animait, semble veuve et « désolée. Parfois je le demande aux coins qu'il affectionnait, son nom « s'arrête sur mes lèvres, et mon cœur devient gros. Oh! je n'y songeais « pas lorsque je l'acceptai avec cette affreuse condition; si j'avais pu « prévoir alors un tel chagrin, je vous aurais dit, c'eût été cruel à moi, « je vous aurais crié, en me sauvant, de le laisser périr.

« Tenez, Raymond, pensez de moi ce que vous voudrez, mais je « vous supplie de transiger avec cet article de notre traité. Que je revoie « mon pauvre Yelow? — Je ne vous demande pas de le conduire vous« même à la maison; cependant votre présence, qui n'altérerait en rien « votre décision, mettrait fin à la position embarrassante que nous « font les conjectures de tous sur la cause de nos débats; si votre ré« pugnance à venir ici est insurmontable, je vous épargnerai ce désagré« ment en envoyant prendre Yelow quelquefois. Je n'abuserai pas de « votre complaisance; que je le revoie seulement de temps en temps, « Raymond, et votre cousine sera bien heureuse.

« LUCIE. »

Comme Raymond lisait cette lettre pour la sixième fois, pour en interroger le sens que son cœur devinait bien, l'émissaire en jupon court revint, tout essoufflée, lui remettre ces lignes d'une écriture tremblante et pressée :

« Je vous remercie de toute mon âme d'avoir ainsi prévenu mon plus « ardent désir; j'ai su voir votre générosité sous les prétextes dont vous « l'avez recouverte; vous vouliez sacrifier votre amour-propre pour sauver « le mien. Votre cœur est meilleur que celui de Lucie. — Raymond, « mon ami, vous avez parlé d'accompagner votre gros chien jaune, oh! « venez vite, j'ai besoin de vous demander l'oubli de mes torts. J'at« tends votre main.

« LUCIE, votre cousine d'autrefois. »

L'étudiant aussitôt déchira un feuillet de son calepin, puis écrivit ces mots au crayon :

« Lucie, ma cousine bien-aimée,

« Puisque vous voulez tout oublier, je ne dois me souvenir de rien. « Yelow court devant moi pour vous dire que toute explication devient « impossible à cette heure. Ces trois derniers jours sont effacés; ils n'ont « point existé.

« Je vous offre mon bras pour la promenade. Nous reprendrons la « conversation d'*hier* où elle doit en être restée. »

Puis il plia le papier, le mit dans la gueule du chien en lui donnant la liberté.

Celui-ci ne précéda Raymond que de quelques secondes. Lorsqu'il entra dans la cour, Lucie passa son bras sous celui du jeune homme, et, Yelow prenant les devans, ils se dirigèrent tous les trois du côté de la rivière.

Le cercle assis à la fenêtre du salon les vit partir.

— La guérison est opérée. Qu'en pensez-vous, cousine? dit le docteur.

— Vous êtes un profond praticien, répondit la mère de Lucie en souriant. Quand sera-t-il temps d'appliquer le grand remède?

— L'époque est arrivée.

— Vous entendez, monsieur l'abbé? dit le mari.

— A dimanche donc la publication des bancs, s'écria joyeusement le bon pasteur.

Pendant ce temps, les deux fiancés mouillaient, sans s'en apercevoir, leurs pieds dans l'herbe humide. Les pluies d'orage avaient purifié l'air, mille senteurs émanaient de la terre, des plantes et des grands arbres sous le ciel calme et transparent, où couraient encore, avant de s'évanouir, des nuages légers et blancs; les oiseaux avaient repris leurs chansons, on les entendait pépier dans la feuillée : toute la campagne était pleine de mélancolie.

Lucie et Raymond y laissaient voluptueusement bercer leur âme. De temps en temps, ils se souriaient l'un à l'autre en silence; cependant Raymond se pencha vers sa cousine et lui demanda :

— Lucie, nous aimerons-nous toujours ainsi?

— Évidemment, répondit-elle en se jetant dans ses bras pour cacher ce qu'elle avait mis de gracieuse mutinerie en prononçant ce *mot de fâcheuse mémoire*.

Lucie et Raymond, devenu docteur en médecine, ont reçu la bénédiction nuptiale. Ils s'aiment évidemment beaucoup aujourd'hui; et, nous qui croyons à l'inaltérabilité des affections conjugales, nous ne doutons pas qu'il n'en soit toujours ainsi.

(*Musée des Familles*).

CARRIER A NANTES.

I

Il y avait à peine quelques mois que le représentant Carrier était arrivé à Nantes, et déjà cette ville, ravagée par la peste et par la famine, n'offrait plus qu'un spectacle de désolation et de deuil. Epouvantés du nombre considérable d'exécutions qui avaient lieu chaque jour sous leurs yeux, la plupart des habitans avaient disparu. Des bandes de chiens féroces parcouraient les rues presque désertes et répandaient partout les lambeaux des cadavres qu'ils avaient déterrés.

Cependant, un événement inouï vint un jour donner un aspect encore plus lugubre à la malheureuse cité. C'était le 6 nivôse. On y célébrait une fête splendide en l'honneur de la reprise de Toulon. Deux cent soixante victimes avaient été, pendant la nuit, englouties dans la Loire; mais le courant avait bien vite emporté les traces et le souvenir de cette exécution terrible, et, au lever du soleil, le rivage s'était trouvé libre pour les réjouissances de la journée. Réunie sur la promenade de la Fosse qui longe le fleuve dans l'étendue d'une demi-lieue, la population, avide de plaisirs qui pussent la distraire de ses terreurs habituelles, se livrait bruyamment aux joies de la danse et

des festins, lorsque tout à coup, à l'heure de la marée, tous ces cadavres remontèrent le fleuve lentement et vinrent échouer un à un au milieu de la fête. A cette vue, les jeux et les chants cessèrent subitement, et chacun rentra avec précipitation chez soi, en proie à une épouvante profonde.

Pendant ce temps-là Carrier, l'adjudant-général Lambertye, le chirurgien Fonbonne, et Goullin, secrétaire du comité de sûreté générale, célébraient la reprise de Toulon à leur manière, dans un des salons du palais du représentant. Attablés, en compagnie de plusieurs femmes de mauvaise vie, autour d'un repas somptueux, ils semblaient oublier, au sein du luxe et de l'abondance, les nombreuses misères qu'ils avaient répandues autour d'eux.

Un cinquième personnage, remarquable par son costume sévère et par l'aspect étrange de sa physionomie, occupait l'extrémité de la table; son visage était pâle, et une expression farouche assombrissait son regard. Soit par caractère, soit par sa position, il ne prenait aucune part à la conversation ni à la gaieté des autres convives. Carrier avait en vain cherché plusieurs fois à le faire sortir de son silence, le mystérieux personnage ne répondait à toutes ces avances que par un sourire particulier, et reprenait aussitôt sa gravité.

— Citoyen Rolland, dit enfin le représentant, qu'as-tu donc? Tu es le premier fonctionnaire de la république; cela ne suffit-il pas à ta vanité, ou ploies-tu sous le poids d'un si grand honneur? Je sais que la charge est laborieuse; mais patience, nous travaillons tous à l'alléger. Demande à Lambertye. Il m'a promis de faire construire deux nouvelles galiotes trois fois plus grandes que les anciennes; et Fonbonne, qui est chargé de la surveillance et de l'entretien des prisons, y met si bon ordre, que les vingt grenadiers de garde à l'Entrepôt cette nuit ont été trouvés morts ce matin, asphyxiés par l'air pestilentiel qui s'en exhale. Allons, chasse tous tes soucis, et trinque avec nous pour retremper ton patriotisme et ton courage!

En achevant ces mots, le représentant avança son verre au milieu de la table, et tous les verres vinrent simultanément se choquer contre le sien.

En ce moment un grand bruit se fit entendre dans la chambre voisine. Soit qu'il eût peur, soit qu'il fût irrité d'être surpris dans les mystères de sa vie privée, Carrier se leva brusquement et saisit une paire de pistolets qu'il portait continuellement à sa ceinture. En effet, la porte s'ouvrit avec fracas et une femme entra dans l'appartement. Quelques soldats, qui l'avaient suivie, en s'efforçant vainement de lui barrer le passage, s'arrêtèrent en voyant désormais l'inutilité de leur tentative.

Cette femme était si jeune et si belle, sa chevelure en désordre, ses larmes donnaient un tel éclat à sa physionomie, que sa vue arracha un cri d'admiration à tous les convives. Mais cette approbation, loin de flatter sa vanité, souleva dans son ame un dégoût profond, qui imprima à ses traits une expression extraordinaire de force et de dignité.

— Carrier, s'écria-t-elle, c'est donc ainsi que tu remplis ta mission? Pendant que tu te gorges de plaisirs avec tes courtisanes et tes complices, une ville entière se débat à tes pieds dans les horreurs de la peste et de la famine! Le remords ne peut t'atteindre au sein de tes débauches, toi, et voilà que deux cents cadavres de la nuit, rapportés par la marée, viennent, comme un reproche du ciel, jeter l'épouvante au milieu de la cité en fête! Oh! monstre! qu'as-tu fait de mon père, de ma mère, de mes frères, de tous les miens? Ils sont là, étendus sans vie et sans sépulture, sur le rivage; je viens de les reconnaître. Que veux-tu que je devienne maintenant, seule au monde, sans famille, sans amis? Si ce n'est pas par un raffinement de cruauté que tu as épargné mon existence, prends-la donc, tigre, car moi aussi je veux mourir!

— Cela est facile, répondit froidement le représentant. Cependant, quand on est aussi belle, c'est dommage de mourir. Calme-toi, citoyenne, et prends un siége près de moi. A la première fête patriotique, je promets de faire de toi la déesse de la liberté!

— Misérable! ne peux-tu donc donner le supplice sans l'insulte?

— Allons, reprit ironiquement Carrier, puisque la citoyenne ne veut pas de moi, elle sera encore pour Rolland; homme fortuné! c'est toujours à lui que reviennent les plus belles.

A ce mot, celui-ci frissonna de la tête aux pieds, et une sueur glacée inonda subitement son visage.

— Je l'accepte! s'écria-t-il avec force.

— C'est bien. Alors qu'on la conduise au Bouffay!

Et sur un signe du représentant, les soldats s'emparèrent de la jeune femme et l'emmenèrent. Après quoi, le repas continua aussi gaiement qu'il avait commencé.

II

Il faisait nuit déjà depuis long-temps, Bernard Laguèze, gardien de la maison d'arrêt du Bouffay, et sa femme, étaient dans leur geôle, assis auprès du feu. Samuel, leur fils, encore revêtu en partie de son uniforme de garde national qu'il avait pris le matin pour la cérémonie de la journée, se tenait appuyé contre le bord d'une grosse table en bois de chêne placée au milieu de la chambre.

— Père, disait-il, je vous en supplie, laissez-moi épouser Marie.

— Non, non, cent fois non! répondait Bernard en frappant du pied contre l'âtre, jamais le fils de Laguèze n'épousera une Vendéenne.

— Mais, père, puisque le représentant a permis aux patriotes de choisir une épouse parmi les prisonniers.

— Qu'est-ce que cela me fait! le représentant a ses idées; moi, j'ai les miennes.

— Oh mon Dieu! reprenait le jeune homme, d'une voix déchirante. Mais, père, si je n'épouse pas Marie, il faudra donc qu'elle meure? Chaque nuit on noie plusieurs centaines de prisonniers dans la Loire, chaque jour on en guillotine autant sur la place: le tour de Marie peut venir d'un instant à l'autre; elle passera là, devant moi, sous vos yeux, mon père, et cela pour aller mourir!

— Samuel, répondit le vieillard avec attendrissement, Dieu est témoin que s'il ne tenait qu'à moi de soustraire à la mort tous les malheureux dont la garde m'est confiée, je le ferais de grand cœur! mais jamais au prix du sacrifice que tu me demandes: ainsi n'en parlons plus.

Marie était en effet une jeune paysanne, arrêtée parmi les bandes de Vendéens que les déroutes du Mans et de Savenay avaient jetés dans le pays. Samuel, qui remplaçait souvent son père dans la distribution des vivres aux prisonniers, avait été frappé de la beauté de la jeune Vendéenne, et un sentiment de bienveillance irrésistible s'était aussitôt fait jour dans son cœur. La jeune fille n'avait pas tardé à remarquer les soins particuliers du jeune patriote; elle en avait éprouvé une vive reconnaissance, de sorte que bientôt une affection sincère et profonde s'était établie entre eux. C'est alors que Samuel, sur la promesse et la permission du représentant, avait conçu la pensée d'épouser Marie, seul moyen qu'il eût eu sa possession pour sauver la jeune fille sans compromettre son père. Mais, malgré toutes ses prières, il n'avait pu toucher le vieillard, dont le dernier refus l'avait plongé dans un grand désespoir.

En ce moment dix heures du soir sonnèrent à la vieille tour du Bouffay, presque aussitôt on frappa à la porte. Samuel ouvrit, et le citoyen Rolland entra dans la geôle. A sa vue Bernard et sa femme se levèrent respectueusement.

— Citoyen Laguèze, dit-il, quatre soldats de la compagnie Marat ont dû vous amener une jeune femme dans la soirée: conduisez-moi à sa chambre.

Bernard allait obéir; mais Samuel, profitant avec empressement de cette occasion de voir Marie, se leva aussitôt.

— Ne vous dérangez pas, père, dit-il, j'y vais.

Puis ayant pris le trousseau de clefs et une petite lanterne sourde qui servait à faire les rondes dans la prison, il se mit en marche. Quand ils furent arrivés au cachot de la jeune femme, le citoyen Rolland s'empara de la lanterne et des clefs.

— Maintenant, Samuel, dit-il, laisse-moi.

Samuel se retira, mais auparavant il avait eu soin de détacher du trousseau la clef de la chambre de Marie, et au lieu de descendre à la geôle, il était allé trouver la jeune Vendéenne.

Quand Rolland entra dans le cachot de la jeune femme, il la trouva couchée tout habillée sur son lit et endormie. Il la contempla quelques minutes en extase; mais bientôt réfléchissant au temps précieux que cette admiration lui faisait perdre :

— Citoyenne, dit-il en lui prenant la main, levez-vous!

La jeune femme se réveilla brusquement. A la vue de cet homme qu'elle reconnut, s'étant rappelé subitement les dernières paroles de Carrier, elle fut saisie d'une grande épouvante.

— Que me voulez-vous? demanda-t-elle.

— Je veux vous sauver.

— Vous?

Cette question fut faite d'un ton si dédaigneux et si incrédule, que le citoyen se troubla. En effet, le rôle qu'il remplissait en ce moment était bien opposé à ses fonctions habituelles, et il craignit un instant d'avoir été découvert; mais ayant songé que la méfiance de la prisonnière pouvait ne provenir que de l'intimité dans laquelle elle l'avait vu avec le représentant, il reprit presque aussitôt son sang-froid.

— Oui, moi, répondit-il. Oh! citoyenne, gardez-vous de juger les hommes sur les apparences. Dans le temps où nous vivons, hélas! beaucoup d'entre eux ont été entraînés hors de leurs tendances naturelles, et jetés malgré eux dans les voies les plus antipathiques à leurs goûts! Qu'il leur soit permis du moins d'user de leur triste puissance pour faire le bien quand l'occasion s'en présente. C'est le droit que j'ai de vous perdre qui me donne la facilité de vous sauver; profitez-en, au nom du ciel; venez, nous n'avons pas un instant à perdre, dans une minute il sera peut-être trop tard.

Mais la jeune femme ne bougeait pas.

— Non, je reste, reprit-elle; qu'ai-je à faire désormais sur la terre? je n'ai plus personne qui s'intéresse à moi.

— Je le sais; vous n'avez plus ni parens ni amis; cependant les plus grands malheurs s'oublient et se réparent. Venez, je vous placerai au milieu d'une nouvelle famille qui deviendra la vôtre, et un jour peut-être le bonheur renaîtra-t-il pour vous!

— C'est inutile, Monsieur, répondit résolument la jeune femme en fixant sur Rolland un regard humide et dans lequel se peignait la reconnaissance qui animait son cœur; je vous remercie, mais rien ne saurait me rendre ce que j'ai perdu... Je veux mourir.

— Eh bien! alors, marchez, reprit le citoyen. J'ai voulu vous épargner les terreurs du supplice; mais puisque vous êtes résignée à la mort, suivez-moi, car vous allez mourir.

A ces mots, la jeune femme se leva et prit le bras de son interlocuteur. Celui-ci éteignit aussitôt la petite lanterne et emmena rapidement la prisonnière à travers les ténèbres épaisses d'un long corridor. Tout à coup un bruit léger vint frapper leurs oreilles; il leur sembla avoir entendu quelqu'un passer près d'eux. Tremblant et inquiet, le citoyen s'arrêta indécis; puis, curieux de savoir qui pouvait, à cette heure, et malgré la sévérité des réglemens, parcourir ainsi les galeries de la prison, il poussa vivement la jeune femme dans un cabinet qui se trouvait près d'elle et courut à la geôle.

— Attendez-moi là, citoyenne, lui avait-il dit à voix basse; dans un instant je reviendrai vous reprendre.

Cependant Samuel, car c'était lui qui retournait chez son père, s'était arrêté lui-même au bruit des pas des deux fugitifs et avait entendu les derniers mots de Rolland.

— Le citoyen veut sauver la prisonnière! pensa-t-il.

Et cette idée, en lui rappelant subitement le triste sort qui attendait sa chère Marie et son impuissance à l'y soustraire, ravivа toutes ses douleurs. Mais aussitôt une joie extraordinaire pénétra dans son âme; il venait de concevoir un cruel, mais audacieux projet.

— Allons, suis-moi, citoyenne, prononça-t-il d'une voix terrible en pénétrant dans le cabinet de la jeune femme, qu'il saisit vigoureusement par le poignet.

Celle-ci, résignée à tout, se laissa entraîner sans résistance. Alors Samuel, après l'avoir renfermée dans son cachot, courut précipitamment à celui de la jeune Vendéenne.

— Marie, s'écria-t-il en entrant, tu es sauvée; mais pas un mot: viens.

Et l'ayant prise par la main, il la mena dans le cabinet où Rolland avait laissé sa fugitive.

— Marie, ajouta-t-il, un homme va venir te prendre ici; laisse-toi conduire par lui.

Puis après avoir baisé à plusieurs reprises la main de la jeune fille.

— Adieu, Marie, continua-t-il, adieu! Nous nous reverrons dans un temps meilleur; n'oublie jamais Samuel, adieu.

A ces mots, le jeune homme quitta la paysanne toute tremblante, et, s'enfonçant dans des couloirs détournés, il descendit précipitamment à la geôle.

Quelques instans après, la voix de Rolland se fit entendre à la porte.

— Citoyen Laguèze, dit-il, ouvrez.

Mais Samuel ne donna pas à son père le temps de se lever. Il courut ouvrir le guichet, et ayant aperçu sous le manteau du citoyen le précieux trésor que celui-ci emportait, il tomba sur le seuil en rendant mille actions de grâce à Dieu qui l'avait si miraculeusement exaucé.

En effet, le citoyen Rolland, entraîna rapidement la jeune fille à travers les rues désertes de la ville. Bientôt ils arrivèrent sur les bords du fleuve; une barque, montée par deux rameurs, les y attendait

— Citoyenne, dit-il alors à la fugitive, je vous ai sauvée malgré vous, parce qu'on ne vit jamais qu'une fois et qu'il est toujours facile de mourir. Maintenans que le ciel vous protége! adieu!

Puis ayant poussé la barque au large, avec le pied, il entra dans l'intérieur de la ville, heureux et fier de son action.

III

Cependant le jour commençait à poindre, et déjà quelques passans se montraient dans les rues. Peu à peu ils devinrent plus nombreux, mais à leurs costumes étranges, à leurs physionomies farouches, il était aisé de reconnaître que ce n'était point la véritable population de la cité nantaise. En effet, c'étaient les membres de la compagnie Marat et du club Vincent-la-Montagne qui se rendaient, suivant leur coutume, au hideux spectacle des exécutions à mort. L'échafaud, dressé en permanence sur la place du Bouffay, était ainsi, chaque matin, le point de ralliement d'une foule féroce et implacable.

A peine huit heures furent-elles sonnées, que la porte du Bouffay s'ouvrit, et qu'un lugubre cortége de femmes, d'enfans et de vieillards, escortés par des hommes coiffés de bonnets rouges et armés de piques descendit lentement le grand escalier qui conduit de cette prison sur la place.

Bientôt les premières victimes arrivèrent au pied de l'instrument du supplice. Aussitôt les exécutions commencèrent et se poursuivirent en silence; pas un seul cri, ni de pitié ni de haine, n'accueillait leur pas-

sage ni leur mort. L'habitude avait tellement familiarisé les spectateurs avec ces horribles scènes, qu'il ne se trouvait plus dans leurs cœurs d'autre sentiment que celui d'une stupide curiosité. Le bourreau lui-même était abruti par la fréquence de sa besogne, et semblait fonctionner, comme les autres pièces de la machine, sans avoir la conscience de son métier.

Cependant un long murmure d'admiration sortit subitement du sein de la foule; toutes les têtes se redressèrent, tous les regards se portèrent à la fois vers un même point. Une grande et belle jeune fille, la dernière victime du cortége, montait en ce moment les degrés de la guillotine. L'exécuteur, tiré de sa torpeur par ce bruit inaccoutumé, leva les yeux et aperçut la jeune fille debout, sur l'échafaud, devant lui. Tous deux, muets, immobiles, s'observèrent un instant avec une opiniâtreté étrange. Mais tout à coup l'homme pâlit et chancela; une sueur abondante inonda son visage... il venait de reconnaître celle qu'il croyait avoir sauvée pendant la nuit. Il voulut parler, mais sa voix expira sur ses lèvres; il voulut bouger, mais ses membres refusèrent de le porter. La jeune fille seule, revenue bientôt de la surprise que cette rencontre imprévue lui avait causée, trouva la force d'exprimer sa pensée.

— Ah! dit-elle avec une expression de mépris extraordinaire, et en se plaçant d'elle-même sur la fatale bascule; le citoyen Rolland!

Mais le bourreau ne faisait aucun mouvement. Déjà une sourde rumeur circulait parmi les spectateurs; déjà l'admiration avait fait place à la jalousie et à la haine.

— Eh bien! citoyen Rolland, cria une voix dans la foule.

Le bourreau se retourna et aperçut Carrier, à cheval, qui s'étonnait de son émotion et s'impatientait de sa lenteur.

— Citoyen, reprit le représentant avec un sourire féroce, tu sais bien que je t'ai offert cette femme hier, et que tu l'as acceptée!

— Eh bien! je la prends, répondit Rolland, en poussant un cri terrible. Carrier, malheur a toi! car son sang retombera sur ta tête.

Puis ayant saisi violemment le cordon de la machine, il fit rouler la tête de la patiente sur le pavé; mais il tomba subitement lui-même, et quand on le releva, il était mort.

Il l'aimait!

Hipp. Etiennez.
(Globe.)

UN PETIT NEVEU DE NAPOLÉON.

Le touchant épisode qu'on va lire rappelle l'histoire du fameux Gaspard Hauser. Il est extrait d'un journal de voyageur intitulé : *le Pèlerin*. Le nouvel ouvrage du vicomte d'Arlincourt excite vivement la curiosité publique.

L'ALIÉNÉ DE MAREVILLE.

J'étais arrivé à Aix-la-Chapelle vers la fin de mai, et la saison des bains n'y commence qu'en juin. Il n'y avait donc encore que peu d'étrangers; mais, dans leur nombre, il se trouvait une personne remarquable, une nièce de Napoléon. Belle et d'une illustre naissance, elle eût pu briller avec éclat sur la scène du monde; mais des malheurs de tout genre l'avaient frappée; et, quoiqu'alliée encore à des familles souveraines, elle était sans biens et sans titres; la nature seule, du moins, ne lui avait pas été aussi inconstante que la fortune : elle lui avait conservé sa beauté.

Il y a toujours quelque chose qui entraîne l'âme, en dépit de toute opinion politique, vers les illustrations de la gloire et du malheur. Ce grand nom de Napoléon qui fit battre tant de cœurs dans le passé, qui fait encore bouillonner tant de pensées dans le présent, et qui, de toute éternité, frappera les imaginations dans l'avenir, ce nom, si difficile à prononcer froidement, étend un cercle de lumière sur tout ce qui se rattache à lui. Je désirai voir madame W...

La nièce de l'empereur avait épousé, à l'âge de quinze ans, un Anglais riche et de distinction (1). Mais le vent de l'adversité qui soufflait sur la famille du captif de Sainte-Hélène ne devait pas non plus l'épargner. Les coups les plus cruels allaient briser sa vie et comme femme et comme mère. Il ne m'appartient pas de la juger sous le premier titre (2); mais les événemens qui l'accablèrent, sous le second rapport, sont d'une nature si étrange que je vais les publier ici, tels qu'ils m'ont été racontés.

Monsieur W... avait aimé sa compagne avec passion. Un fils, né de son mariage, était destiné à hériter de sa fortune et de son nom. Serait-il vrai que, sous l'influence de son frère et de sa belle-sœur, M. W... ait tout à coup formé le double projet de se séparer de sa femme, et de se délivrer de son fils? Je m'interdis les réflexions, je me borne à rapporter les faits (3).

Un jour, la nièce de Napoléon, ayant été forcée de quitter à la fois son mari et son enfant, entend dire que ce dernier a disparu. Ici commence une histoire digne de ces temps du moyen-âge où le crime, enveloppé de ténèbres, marchait sans crainte et sans obstacles.

Napoléon W... entrait dans sa quinzième année. Il n'avait point des formes mâles et robustes; mais sa figure, mélancolique et douce, n'était ni sans attrait ni sans charme. On l'avait d'abord mis dans une maison d'éducation où, isolé de sa famille, il n'entendait plus parler de sa mère à laquelle il avait voué dès l'enfance une sorte de culte. On lui fait parvenir, ensuite, la nouvelle que son père est devenu veuf. Puis enfin, sous le prétexte du dépérissement de ses forces morales et de la faiblesse de son organisation physique, on le fait partir pour l'Allemagne. Il n'est plus question du jeune homme.

Le ciel, cependant, ne l'avait point entièrement abandonné. Mais que d'épreuves il lui réservait! Napoléon W... avait été remis entre les mains d'un prétendu médecin nommé Rath, pour le distraire de sa douleur en voyageant, et pour le rendre à la santé. Ce docteur, muni d'instructions secrètes, l'emmène à Munster-Maifeld, aux environs de Coblentz, y répand le bruit qu'il a avec lui un jeune Anglais privé de sa raison, lui interdit toute communication avec qui que ce soit, et, poursuivant son but infernal, l'accable d'affreux traitemens.

Bientôt la pauvre victime, pleurant continuellement sa mère, en proie à des regrets déchirans et livré sans défense à son bourreau, succombe à l'excès de ses maux. Les alimens les plus grossiers lui sont à peine accordés. Mal vêtu, à peine nourri, traité comme un idiot dont l'existence est à charge, et réduit en quelque sorte à la condition des bêtes, il sent ses facultés s'éteindre. Aucune humiliation ne lui est épargnée; la plainte lui est interdite; et, sous les tortures que lui fait subir un monstre, il n'a plus qu'une ombre de vie.

Une fièvre ardente le dévore, on lui refuse de quoi boire. L'ordre est donné aux domestiques qui le servent de le frapper sur son lit de douleur. Il faut qu'il meure ou devienne fou. On espère en arriver promptement à l'un de ces résultats, grâce au dépérissement graduel de sa santé. Le captif n'a qu'une ressource : il peut s'enfuir; il va l'essayer.

---

(1) Elle l'avait épousé, parce qu'il lui avait promis de la mener à Sainte-Hélène; et que, passionnée pour son oncle, elle avait espéré pouvoir aller lui porter des consolations.

(2) Cependant, je dois dire que j'ai vu et lu un écrit de M. W... qui déclare, après sa séparation d'avec sa femme, n'avoir aucun reproche à lui adresser relativement à sa conduite lorsqu'ils vivaient ensemble.

(3) Plusieurs mémoires qui m'ont été communiqués disent que la belle-sœur de M. W... avait plusieurs enfans, et que ces enfans eussent hérité de leur oncle, si cet oncle n'avait pas eu d'héritiers.

Mais Rath le gardait à vue au dedans; et quand la promenade était permise, il l'accompagnait au dehors. Napoléon W..., en outre, n'avait que trois thalers (1) dans sa bourse; et encore était-ce à l'insu du docteur, qui, par précaution, ne lui laissait jamais le moindre argent. Que faire avec pareille somme? Comment, en un pays étranger, sans appui, sans famille, vaincre avec si peu de ressources les difficultés d'une longue route et les périls d'un complet dénuement?... N'importe! la mort est préférable à la captivité. Il marchera tant qu'il aura des forces, il luttera contre l'adversité tant qu'il sentira battre son cœur, il priera tant qu'il aura une pensée; et si tout l'abandonne à la fois, il se couchera sous les murs de la première chapelle qu'il rencontrera sur son chemin, croisera ses mains sur sa poitrine, soupirera encore « *Ma mère!* » et... cessera enfin de souffrir.

Le 19 janvier, un dimanche, Napoléon W... prie son geôlier de lui permettre d'aller respirer un peu aux environs de son logis. Le docteur Rath sort avec lui. Convaincu que l'état de faiblesse où il l'avait réduit s'opposerait à une tentative d'évasion, il le surveillait moins que de coutume. Le captif s'éloigne à la hâte. En vain M. Rath le rappelle. Napoléon W..., fort de son jeune âge et de l'énergie que donne tout à coup à l'homme tombé sous le joug l'espérance de la liberté, se sent des ailes et s'enfuit. Il est loin; il a disparu.

Qu'ils sont doux ces mots: *Je suis libre!* Jamais il n'avait respiré au vent de la campagne avec un tel enthousiasme; il rentrait en possession de la nature et de l'existence. Bois, rochers, gazons, ruisseaux, tout lui était famille et ami. Dans ses transports de reconnaissance et de joie, si la chose eût été possible, il les eût pressés sur son cœur.

Il continue sa marche avec rapidité. La nuit s'est étendue sur la plage; il ne connaît point les routes. La neige tombe à flocons, il erre à l'aventure et s'égare. Bientôt l'exaltation de ses esprits s'éteint sous le froid des hivers et sous le poids de la fatigue. Il relevait de maladie, et ses facultés physiques étaient loin d'être en harmonie avec son courage moral.

Il traverse avec de pénibes efforts, au milieu des brouillards et des glaces, les villages de Polch, de Trembs, de Thun, d'Obermendige; et au premier rayon de l'aurore, il se trouve au lac de Laachersw, à quinze milles de Munster, auprès de l'abbaye de Laach (2).

Mais il ne peut continuer. Il se dirige lentement vers Wassenach, et frappe à la première auberge qu'il rencontre. Il demande un lit, du pain et du feu. Avec quel bonheur il étend ses membres harassés et raidis sur sa misérable couche! Il souffre, mais ses fers sont brisés. Il est mourant, mais il est libre!

Un sommeil réparateur appesantissait sa paupière... Grand Dieu! quel horrible réveil! de sinistres voix l'appellent. Son lit est entouré de paysans armés de bâtons. Rath a fait courir sur ses traces; il a envoyé des gens à cheval sur toutes les directions. Il a ressaisi son captif. Napoléon W..., forcé de remonter dans une voiture de Wassenach est ramené dans sa prison de Munster. Un des agens du docteur est assis près de lui; les autres, leur bâton à la main, l'entourent à pied et l'escortent. Un cavalier ouvrait la marche.

« — Ah! vous voilà, jeune homme! Approchez! dit le docteur d'une voix ironique en s'emparant de sa victime. Je vois, à votre front baissé, combien le repentir vous accable.

« — Le repentir! vous vous trompez, répond le prisonnier en relevant la tête avec fierté. Je n'ai dans l'âme qu'un regret, c'est de n'avoir pu m'arracher à votre tyrannie. Mais si ma liberté m'échappe, je garde, du moins, mon courage.

« — Asseyez-vous. reprend le docteur.

« — Je préfère rester debout.

« — Asseyez-vous! et qu'on se taise!

« — Je reste debout et je parle.

(1) Environ douze francs.

(2) Ce sont d'admirables lieux; je les ai visités avec un double intérêt.

« — Misérable! crie le bourreau, tu paieras cher cet excès d'audace. Il le saisit par les cheveux, et trois fois, lui frappant violemment la tête contre le mur, il le renverse à ses pieds. Le captif, étourdi des coups, se relève et résiste encore. Une horrible lutte s'engage. L'infâme Rath a pris son adversaire à la gorge; il l'étrangle, et à cet effet, il a passé un doigt dans sa bouche; mais le jeune W... a broyé ce doigt sous ses dents et, au dehors en ce moment, les cris de la victime s'entendent. On accourt, on ouvre les portes, et le meurtre n'a pas eu lieu.

La Providence avait justement envoyé au secours de Napoléon W... le juge de paix du canton. Déjà la singulière position du jeune homme avait éveillé l'attention publique. De sourdes rumeurs s'élevaient à ce sujet (1).

Le baron de Heddesdorf (2), le baron de Horshach, le baron de Papen, MM. Canaris et Weecbecker déclaraient hautement qu'il y avait là un mystère d'iniquité. La dernière scène dont le juge de paix venait d'être le témoin allait nécessiter une enquête. Le docteur déclarait en vain que son malade, étant devenu fou furieux et s'étant jeté sur lui pour le mordre, il s'était vu obligé de le frapper pour se défendre. L'opinion générale se déclarait contre lui. Rath apprend que, dans le pays, il était question de lui enlever sa victime. Il prend son parti sur-le-champ. Il choisira quelque autre plage où pourra mourir inconnu son malheureux prisonnier. Il part avec lui pour la France.

Il existe près de Nancy un célèbre hôpital de fous nommé Maréville. Les dames supérieures de cet établissement reçoivent un matin la visite d'un étranger qui leur amenait un nouvel aliéné.

— Monsieur W..., membre du parlement, leur dit-il, protége cet infortuné qui ne paraît pas avoir long-temps à vivre. C'est un paysan d'une de ses terres. Il y prend intérêt; il paiera ce que vous demanderez pour ce pauvre incurable, dont la folie mélancolique n'a rien d'effrayant. Ayez pitié de son état. Il est habituellement calme et raisonnable; il soutient seulement qu'il est du sang des *empereurs* et des rois. Ne cherchez pas à le contredire. Dérobez-le à tout regard; et, puisqu'il n'y a aucun moyen de le guérir, tâchons du moins qu'il meure en paix. »

Napoléon W... arrive à Maréville. L'aspect de ce bel établissement lui rend une lueur d'espérance. Il croit que ses souffrances touchent à leur terme: son bourreau l'a enfin quitté. Il est encore, il est vrai, dans l'état le plus misérable; il n'a que des haillons pour vêtemens; sa figure est celle d'un spectre; mais il n'est plus roué de coups; il respire passablement; et, ne sachant pas quel lieu il habite, il prend une diminution de souffrance pour un commencement de bonheur, et pour un paradis un Bicêtre.

Les premiers jours de son arrivée, il a à peine remarqué ses gardiens, il s'est peu occupé de ses compagnons. Mais la suspension des mauvais traitemens étant venue rendre quelque chaleur à sa pensée, il se relève de sa torpeur. Il prête l'oreille avec une surprise inquiète à de singuliers bruits de chaînes... et, s'adressant, avec un réveil d'énergie, à l'un des chefs de la maison, il lui adresse ces paroles:

« — Il y a ici pour moi un mystère. Quel est ce lieu?

« — Maréville.

« — Un hôpital, n'est-il pas vrai?

« — Un établissement de santé.

« — Qui m'y a placé? mon père?

« — Il n'en aurait pas eu les moyens. Mais votre généreux protecteur possède une immense fortune, et c'est lui qui paie pour vous.

« — Mon père serait sans moyens!... j'aurais un riche protecteur!... Quel discours! je ne comprends pas. »

(1) Le maître et la maîtresse de l'habitation du docteur Rath commençaient à soupçonner quelque machination ténébreuse. La manière barbare avec laquelle on traitait le prétendu fou leur paraissait tourner au crime.

(2) J'ai vu le baron de Heddesdorf à Coblentz, et il m'a confirmé les faits que je viens de détailler.

Les chefs de l'établissement, étonnés de sa douceur inaltérable, et, jusque-là, ne lui ayant rien ouï dire d'absurde, commençaient à douter de son aliénation mentale. Ils le questionnent avec curiosité.

« — Vous êtes d'origine obscure? »

L'orgueil du sang fait monter au front de Napoléon W... la rougeur de l'indignation. Son regard, habituellement si calme et si doux, devient scintillant et splendide. Les souvenirs du trône impérial se sont réveillés dans sa pensée, et, en passant, ont jeté sur sa physionomie abattue quelques reflets de majesté, l'enfant s'est rappelé son aïeul.

« — Moi! d'origine obscure! répète-t-il avec force. Ignorez-vous donc qui je suis? vous aurait-on caché ma naissance? »

De tristes soupirs lui répondent. Le prétendu fou continue :

« — Je le répète, il y a ici un mystère. Je ne vous comprends pas. On vous trompe. Mon père est membre du parlement britannique et seigneur du manoir irlandais de Saint-Jean : ma mère est du sang de ce grand empereur qui fut un instant le maître du monde. Je suis petit-neveu de Napoléon. J'eus pour cousin le roi de Rome, et j'ai pour alliés des Césars.

Ceux qui l'interrogeaient haussent les épaules avec l'expression d'une compatissante pitié.

« — Assez! Maintenant plus de doutes. C'est bien ce qu'on avait déclaré. Mais quelle extraordinaire folie! ..

« — *Folie!* répète le jeune homme. Grand Dieu! quel rayon de lumière!... cet hôpital... oui, je devine...

« — Eh bien!...

« — Est une maison de fous. »

Qui peindrait son désespoir! Instruit maintenant de son sort, il regarde avec horreur autour de lui. Les soupçons et l'effroi qu'un bruit de chaînes et des cris singuliers avaient fait naître en son esprit sont maintenant expliqués. Des tableaux hideux s'offrent à lui : toute espèce de folies, d'idiotisme et de frénésies l'entourent. Il commence à craindre, au milieu de cette atmosphère d'égaremens, que sa raison ne l'abandonne aussi. Quelquefois même il se demande avec terreur s'il l'a véritablement conservée, si ce qu'il voit est réel, si sa position n'est pas le produit d'un inconcevable délire. Il s'adresse aux supérieures de la maison, il cherche à émouvoir leur pitié.

« — J'en atteste le ciel! leur dit-il; je suis le fils d'un membre du parlement d'Angleterre; le petit-neveu, par ma mère, de l'empereur Napoléon; je suis... (1) »

Mais de pareils mots ne faisaient que mieux prouver à l'établissement le complet dérangement de ses facultés; et il est plus gardé à vue que jamais.

« — O ma mère! se disait-il; si le ciel ne t'eût pas enlevée à moi, tu aurais découvert ma retraite, tu m'aurais sauvé. Est-il des obstacles, est-il des impossibilités pour une mère!.... Mes maux auraient retenti dans ton sein; ils t'auraient appelée où j'étais. »

Dieu enfin prit pitié de lui. Un jour, après quatre mois de supplices, un fragment de journal tombe par hasard dans sa main. Il le parcourait avec distraction.... O providence! qu'a-t-il lu!... il ne peut en croire ses sens.

« Une nièce de l'empereur Napoléon, Mme W... est arrivée hier sous « nos murs. Elle séjournera quelque temps à Bade... »

Il relit l'article sauveur. La vie revient à flots dans ses veines.

« — Ma mère!... s'écrie-t-il avec transport; tu n'as point péri! tu peux m'aimer encore ici-bas : non, non, je ne veux plus mourir. Mon âme abattue se relève. Mes chaînes tomberont, je le sens. Tu existes! je suis sauvé. »

Et, dans le délire de ses espérances, il croyait déjà la voir et l'entendre : il lui tendait les bras... Oh! cette fois on eût pu réellement croire au dérangement de ses organes; et pourtant jamais sa pensée n'avait eu plus de force et d'élan.

Il profite du premier moment où ses gardiens l'ont laissé seul; il s'est procuré de quoi écrire; il trace quelques lignes sur un papier : il raconte succinctement à sa mère ses malheurs et sa destinée. Mais comment envoyer sa lettre?

Une jeune fille, employée au service de l'établissement, avait souvent jeté un regard de compassion sur la pâle figure de celui qu'on appelait à Maréville *le mélancolique aliéné* (1). Napoléon W... l'avait remarquée. Un matin il s'approche d'elle :

« — Par pitié! lui dit-il tout bas en lui glissant furtivement son billet, mettez cette lettre à la poste!

« — A l'instant même, répond-elle. »

Et les gardiens n'avaient rien vu.

De ce moment il cesse d'être le même. Son découragement absolu, son abattement physique et moral, font place à une dignité hautaine et à un maintien assuré : il a à penser à autre chose qu'à lui-même; il n'est plus seul à vivre ici-bas.

C'était le sixième jour d'août. Le soleil s'était levé radieux. Le prisonnier comptait les minutes.

« — Aujourd'hui!.... se disait-il : ce matin peut-être, elle arrivera... elle ne doit pas être loin. Brillant soleil! éclaire-la; elle va combattre pour moi, descends-lui les rayons... »

Il s'arrête. Il n'osait ajouter d'Austerlitz.

Le bruit d'une voiture de poste a tout à coup retenti sous les murailles de Maréville : une femme en est descendue.

« — Mon fils! s'écrie-t-elle, mon fils! qu'on me le rende! Où est-il? »

Oh! le cri de la nature a une puissance merveilleuse. L'enfant l'a entendue de derrière les barreaux, les verroux et les grilles. Il a repoussé ses geôliers; il a renversé tout obstacle; il eût brisé même les portes. Le fils est dans les bras de sa mère.

« — C'est lui! pauvre enfant! c'est bien lui, » répétait-elle en sanglotant. »

Quel spectacle devant ses yeux!... Napoléon W..., vêtu de haillons, dans l'état déguenillé de ses compagnons d'infortune, d'une pâleur à faire frémir, et aussi décharné qu'un spectre, était à moitié mort à ses pieds.

Elle le touchait avec égarement pour s'assurer si vraiment il existait encore, s'il n'allait pas du moins expirer; et se tournant avec indignation vers ses gardiens :

« — Vous avez pu le croire insensé! reprend-elle. Vous êtes donc dépourvus de toute pénétration? Vous ne sentiez donc pas que sous ces misérables habits il y avait un noble cœur qui battait?... Vous passiez à côté de cette âme, et la vôtre restait muette!... Quoi! l'avoir traité avec tant de barbarie! lui, fils d'un membre du parlement britannique! lui, allié de rois et de princes! lui, du sang de Napoléon!

« — Quoi! ces paroles étaient vraies! s'écrient les geôliers confondus.

La preuve était facile à fournir; et l'on rendit le fils à la mère.

On concevra facilement, d'après cette histoire abrégée, l'extrême désir que j'éprouvais d'en voir le héros. Mme W... me le présenta. Avec quel intérêt j'écoutai *l'aliéné de Maréville!* Sa douce physionomie portait encore l'empreinte de ses longues souffrances; il causait avec une lenteur extrême, et n'avait point la vivacité de mouvemens du printemps de la vie, mais son regard ne manquait ni de feu ni de jeunesse. Ses pensées étaient empreintes d'une profonde pitié; le malheur lui avait donné la maturité; et, par un effet contraire à celui qui était attendu, les tableaux de folie au milieu desquels on avait espéré le voir devenir fou lui-même avaient fortifié sa raison.

(1) Le père de Napoléon W... fut cette même année lord de la trésorerie.

(1) On l'appelait aussi : *le pauvre paysan fou.*

Il me lut plusieurs lettres qu'il avait écrites à son père en sortant de *l'hôpital des fous* : j'en vais donner ici des extraits :

« Cher père !

« J'espère que cette lettre ne vous causera aucun mécontentement. « A Dieu ne plaise que je cherche à vous affliger !... J'ai été victime « d'une horrible machination. Vous l'ignoriez, n'est-ce pas? Vous n'au- « riez pas permis que votre enfant fût jeté dans *une maison de fous*. « Vous êtes trop bon et trop humain pour avoir eu l'idée de me con- « damner à un si effroyable supplice : je ne l'avais pas mérité... Vous « auriez craint le jour terrible où le juge suprême aurait pu vous dire : « *Qu'as-tu fait de l'enfant que je t'avais donné? De quel droit as-tu « cherché à le priver de sa raison? Pourquoi détruisais-tu mon ou- « vrage?* Oh ! l'affreuse pensée! mon père!

« .... Ma mère m'a arraché à ma dégradante prison... Ma ferme ré- « solution est de concilier mes devoirs envers vous avec ceux de ma re- « connaissance envers elle.

« Mon père! je tombe à vos pieds, je me mets à votre disposition, pla- « cez-moi dans telle université qui vous conviendra; mais, surtout, ne « me forcez pas, cher père, à considérer comme amis ceux qui m'ont « enfermé chez des fous. » (1)

M. W... répondit laconiquement à son fils de venir le rejoindre en Belgique ou en Allemagne, il fixait le lieu du rendez-vous. Ce n'était point le cœur d'un père qui avait dicté cette lettre sombre et glaciale; elle partait évidemment des persécuteurs du jeune homme. Les amis de Napoléon W... lui conseillèrent de ne pas obéir à la perfide injonction; et, le mélancolique aliéné de Maréville, seul, aujourd'hui près de sa mère, vit tranquille à Aix-la-Chapelle. Mais que lui réserve le sort ?

LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

SALON DE 1842.

(1er article.)

Sujets religieux. — Tableaux historiques,

L'origine des expositions a une date fort ancienne. Elles étaient permanentes à Athènes. Chaque artiste, son œuvre achevée, l'étalait sur la place publique ou sous le portique, et ce fut là que Phidias vint soumettre au jugement de la foule son Jupiter Olympien. Il est fâcheux qu'une institution dont l'utilité paraît être aussi évidente, perde d'année en année quelque chose de son éclat. Le salon de 1842 est remarquable par l'absence de presque tous les artistes célèbres. MM. Horace Vernet, Paul Delaroche, Eugène Delacroix, Ary Scheffer, Vauchelet, Couder, Abel Pujol, Steuben, Tanneur, Louis Boulanger, Ziegler et Robert Fleury n'ont point exposé. Les uns chargés d'importans travaux pour le palais des Beaux-Arts, pour la Chambre des Pairs et le palais de Versailles ont dû s'acquitter avant tout de cette mission officielle; les autres, comme M. Ary Scheffer, qui termine en ce moment sa poétique histoire de Marguerite, ont été devancés par le temps. Ainsi M. Léon Cogniet n'a pu nous donner encore cette toile dont on dit tant de bien, et qui représente le Tintoret peignant sa fille morte. Docile aux conseils de Bouchot expirant, M. Cogniet a retouché certaines parties qui lui semblaient imparfaites. C'est là une excellente excuse, dont ne saurait malheureusement s'autoriser M. Ingres. L'absence de ce maître est d'autant plus blâmable, qu'elle est absolument volontaire.

La peinture est tombée déjà dans un assez triste état de décadence, il faut le reconnaître. Les artistes modernes, moins soucieux de leur réputation que de leur fortune, ont presque tous abdiqué l'indépendance de leurs inspirations. L'industrie est venue trôner dans les ateliers comme ailleurs. Les marchands siégent sur les marches du temple !

C'est sans doute ce qui explique l'abandon progressif qu'on fait de la grande peinture pour les tableaux de genre, les paysages et les portraits. Si, d'autre part, sur un assez grand nombre de toiles bibliques, on n'en trouve que deux ou trois à la hauteur du sujet traité, c'est que l'extinction croissante du sentiment religieux a produit une dégénération marquée dans cette branche essentielle de la peinture. En chassant la foi des cœurs, on a éteint le génie de l'art. Où sont les Giotto, les Masaccio, les Angelico de Fiesole? nous ne disons pas les Raphaël et les Michel-Ange : — on sait trop bien que ces grands hommes n'ont laissé leur héritage à personne.

Nous ne parlerons ici ni du *Saint Jean Chrysostôme* de M. Masse, ni du *Moïse* de M. Sturler, ni de l'*Explication des songes* par M. Senties. Ce sont là de ces œuvres médiocres auxquelles il faut appliquer la sévère justice du silence. *Les Anges brûlant Sodôme* par M. Chambellan ne méritent guère non plus une mention particulière; il y a cependant dans cette composition quelques lueurs d'un talent que l'avenir peut-être fera éclore et grandir. M. Signol qui ne vise ni à la recherche, ni à l'effet et qui sait unir *l'éclat* à la simplicité, est l'un des artistes les plus chrétiens de notre époque : sa petite toile de la *Femme adultère* mérite une mention honorable : ici la tête du Sauveur a réellement un caractère divin.

Sa *Madeleine* est un ouvrage également recommandable. Nous aurions désiré toutefois dans l'ensemble plus de vivacité et d'animation.

Cette observation peut s'appliquer aussi à M. Henri Scheffer en qui l'on voudrait rencontrer plus de chaleur et d'entraînement. Le tableau de *Jésus-Christ chez Marthe et Marie* est certainement une composition d'un ordre supérieur. Il y a de la grâce et singulièrement d'habileté dans ce petit cadre; on y retrouve toutes les qualités de son auteur. M. Henri Scheffer est un peintre qui excelle surtout dans l'exécution. Ses conceptions n'ont sans doute ni l'originalité ni la profondeur qui distinguent les œuvres de son frère Ary : il ne fera point comme lui avec quelques vers du Dante un chef-d'œuvre égal à celui du poète; mais en retour il possède ce talent sûr, exercé, ce charme et cette perfection des détails qui bien souvent ont plus que le génie, le don de séduire, et qui, sans conquérir des succès aussi durables, en obtiennent presque toujours d'incontestables.

Que dire maintenant de M. Debacq qui a fait de *Sainte Geneviève*, non une sainte au visage inspirée, à la tête idéale, mais une lourde femme sans noblesse et sans beauté? — de M. Lepaulle, qui dans son *Adoration des Mages*, sacrifiant la figure principale aux accessoires, peint une Vierge ridicule, un enfant Jésus maigre et grimaçant? Que dire enfin de MM. Layraud et Latil, sinon que les deux toiles religieuses qu'ils ont exposées n'ont pu devoir qu'au hasard ou à la faveur les honneurs du salon carré?

Plus heureux, M. Jules Laure a sous le no 1143 un tableau habilement conçu. On remarque dans l'*Assomption de la Vierge* des parties fort recommandables : les anges ont un joli caractère, les nuages sont légers et vaporeux; la couleur est généralement bonne; quelques hésitations dans la touche trahissent bien çà et là une main inexpé-

(1) Il paraît certain que M. W..., ayant conçu une profonde aversion pour sa femme, avant et après leur séparation, avait exigé les mêmes sentimens de son fils. Il voulait lui faire promettre de n'avoir jamais aucune relation avec sa mère. A ce prix il lui aurait voué, assurait-il, toute son affection : mais aucune prière, aucune menace n'avaient réussi; et Napoléon W.... aimant sa mère avec passion, résistait énergiquement à la volonté paternelle. Alors M. W.... furieux, l'avait pris en haine à son tour; et, poussé par de funestes conseils, avait livré son héritier à ceux qui juraient de le perdre.

mentée. Quoi qu'il en soit, c'est un morceau digne d'éloges; c'est un début qui mérite des encouragemens.

La *Flagellation du Christ* par M. Henri Lehmann a fixé à bon droit l'attention de la critique, non précisément par le mérite de l'œuvre, mais par le progrès qu'elle atteste dans le talent de son auteur. Fort belle d'expression, la figure du Christ est malheureusement trop blanche et trop diaphane; l'ensemble est assez frappant, quoique les groupes du premier plan soient d'un sentiment exagéré, et que nous trouvions hideux le soldat sauvage qui crache à la face du Christ. Ne sera-t-il donc jamais possible d'associer la vérité à la poésie, et d'attirer les regards de la foule sans recourir à des effets forcés qui trahissent assurément moins d'imagination que de puissance?

C'est un reproche qu'on n'adressera point à M. Dubuffe fils. Ses trois tableaux (*La Foi, l'Espérance et la Charité*) sont sagement exécutés et disent beaucoup en faveur de son avenir; nous engagerons toutefois ce jeune peintre, auquel sa femme sert habituellement de modèle, à transmettre plus exactement aux têtes de ses vierges les grâces de la figure dont il s'inspire.

Si nous citons maintenant *La Charité* de M. Gosse, qui, malgré ses teintes violacées, rappelle quelque peu le style des grands maîtres; *le Saint Sébastien*, composition médiocre de M. Duval Lecamus fils; *La descente de croix* de M. Chassereau, ouvrage d'un beau dessin, mais où l'on remarque l'absence du sentiment chrétien; enfin le *Saint Louis dictant ses établissements* de M. Hippolyte Flandrin, tableau qui, quoique trop sombre, trop monotone, offre de très brillantes qualités, il nous faudra quitter le domaine de la peinture religieuse pour entrer dans celui de l'histoire.

Ce champ, déjà tant exploité quoique toujours si fécond, n'a guère mieux inspiré ses interprètes. Cette immense toile qui, l'une des premières, frappe les yeux du spectateur entrant dans le salon carré, représente *Louis XVIII proclamant la charte le 4 juin* 1814, commandé pour les galeries de Versailles, ce tableau a pour auteur M. Vinchon. La tête de Louis XVIII est ressemblante, quoique molle et d'un assez mauvais dessin. Parmi les personnes notables qui entourent le trône, on distingue M. de Talleyrand, et l'on voit errer sur les lèvres du prince des diplomates contemporains, ce fin sourire qui donnait tant d'esprit à son silence. Malheureusement rien dans l'œuvre de M. Vinchon ne lie la pensée générale aux accessoires: ce peintre a fait avec son habileté ordinaire une galerie de nombreux portraits; voilà tout : c'est de la peinture officielle dans toute sa splendide stérilité.

Combien ne lui préférons-nous pas, non le *Romulus et Rémus* de M. Champmartin, non *L'Adoption de Godeffroy de Bouillon* de M. Alexandre Hesse; mais la petite toile de M. Karl Girardet, qui nous montre *Une assemblée de protestans surprise par des troupes catholiques*. Ce morceau est plein de drame et de vérité; c'est, à notre avis, une des bonnes peintures du salon. Que M. Karl Girardet surveille un peu mieux ses teintes et recherche un peu moins l'effet, cet écueil des talens inexpérimentés, et il y a pour lui une belle place à prendre à côté des plus habiles.

Ce n'est pas non plus une composition sans mérite que le tableau pe M. Gué, où l'on voit Raymond VI, comte de Toulouse, à genoux devant le légat qui le frappe de verges. Un bon choix de personnages, de belles draperies, un ensemble bien entendu, de la vérité dans les attitudes, telles sont les qualités qui la recommandent à l'estime des connaisseurs et aux encouragemens de la critique.

On ne saurait non plus sans injustice nier qu'il y ait du mouvement et de la couleur dans la *Défense de Mazagran* par M. Philipotteaux, et si en regardant le *Combat de Næfels* de M. Charles Langlois on ne peut s'empêcher de préférer ses magnifiques panoramas à ses tableaux, en revanche la *Bataille d'Alamanza* par M. Dauzats et le *Passage du Méandre* par M. Johannot dénotent un pinceau vigoureux et savant. Nous observerons néanmoins que le vice inhérent à cette spécialité, est une uniformité constante; en effet, toutes les batailles se ressemblent plus ou moins, et beaucoup de talent peut être inutilement dépensé dans ce genre ingrat qui doit rester le domaine exclusif de quelques vocations privilégiées. Pour y obtenir des succès sérieux, il faudrait avoir le crayon énergique de M. Decamps, le style antique qui caractérise la *Défaites des Cimbres et le siège de Clermont*. Ce ne sont là cependant que deux dessins, mais ces dessins sont de véritables tableaux d'histoire, et nous n'hésitons pas à les classer dans ce premier article, car le salon de cette année n'a rien qui soit supérieur et peut-être comparable à ces remarquables productions. Il y a là toutes les conditions qui font les grands maîtres et les œuvres durables.

Un autre artiste a également mérité des éloges sans restriction. Plein de foi, de force, de poésie, il s'était élevé d'un seul bond au niveau des célébrités, mais la mort s'est placée sur la route où l'emportait son génie. On remarque, en effet, au milieu de la grande galerie trois petits tableaux ou plutôt trois esquisses. Ces ébauches si différentes de genre, de style, d'expression, appartiennent toutes trois à M. Bouchot. Elles offrent une idée assez fidèle des incertitudes de cet esprit puissant. L'auteur des *Funérailles de Marceau* voulait représenter *Napoléon sur le pic du Mont Saint-Bernard*. Cet homme chétif et maigre, à la figure sombre et inspirée, debout sur cette montagne, et semblant montrer du regard à ses compagnons intrépides le monde entier qu'il veut conquérir, ne pouvait manquer d'être empreint d'un terrible majesté. L'histoire moderne tout entière se serait déroulée derrière cette toile, et l'on devine, en regardant l'esquisse, que le tableau aurait pu prendre rang parmi les morceaux les plus estimés de la peinture contemporaine.

M. Bouchot a en même temps abordé le genre du portrait comme le prouve la jolie figure rêveuse portant le n° 224; enfin il a cherché dans un sujet religieux une dernière manifestation de sa pensée: telle est l'origine du dessin au crayon blanc intitulé le *Repos en Égypte*; dessin qu'il est allé achever dans le ciel. Telles sont les différentes phases par lesquelles a passé ce beau talent auquel l'avenir réservait des couronnes, cet aigle dont la mort a brisé les ailes!

G. G.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

31 mars — On lit dans le *Courrier de Lyon*:

« Il vient d'être exécuté dans les ateliers de MM. Grand, frères pour M. le duc d'Orléans, l'ameublement de son grand salon au pavillon Marsau, en étoffes qui surpassent par leur richesse ce qui s'est fait de plus somptueux sous le règne de Louis XIV. Les dessins, dans le genre mauresque, du style le plus pur, sont en or broché en relief sur fond de couleur cramoisie; ce qui nous a le plus frappé, ce sont les draperies des fenêtres d'une seule largeur, couvertes d'ornemens or relevé, larges de 3 mètres sur 1 mètre 40 centimètres de haut. Ce long et précieux travail, qui a exigé toutes les ressources des mécaniques les plus perfectionnées, témoigne des progrès toujours croissans de notre industrie. »

— Le *Propagateur de l'Aube* cite un exemple des plus crians de l'exagération des frais de justice. Il s'agit d'un délit de chasse, de ceux qui ne sont pas sans circonstances atténuantes. La condamnation porte 20 fr. d'amende, 10 fr. d'indemnité envers la partie civile, et les frais. Ces frais s'élèvent à près de 600 fr.!

— On écrit de Saint Omer, 27 mars :

« Un ouvrier ferblantier de cette ville, M. Beaufort fils, vient d'échapper à un grand danger. Ce jeune homme avait lié ensemble trois échelles pour pouvoir arriver à la corniche du *baill*[illegible], où il devait

poser une *nochère*. Il venait à peine d'atteindre le faîte de l'édifice, que l'échelle du milieu se rompit et le jeune Beaufort fut précipité d'un troisième étage sur le pavé de la cour. On courut à lui, on le releva et on le crut mort, mais il n'en était heureusement rien, et au bout d'une heure de soins de toute espèce, il se trouva assez bien pour regagner son domicile à pied. »

1er avril. — Hier, on a commencé à échanger, dans le 59e régiment de ligne, caserné rue de Babylone, le fusil à pierre contre le fusil à piston. Cette opération, qui a lieu à la citadelle de Vincennes, se fera successivement et par compagnie pour chacun des régimens de la garnison de Paris et de la banlieue. Ainsi que nous l'avons annoncé dernièrement, ce nouvel armement doit s'appliquer à toute l'infanterie.

— Le duc de Cleveland actuel vient d'hériter de son père, décédé récemment, de 80,000 livres sterling (2 millions de francs) de rente : deux fils cadets ont reçu, l'un 560,00 livres sterling, l'autre 440,000 ; un neveu du feu duc, 200,000, la duchesse douairière a reçu par suite du testament de belles propriétés dans le Yorkshire, un hôtel à Londres, et, en argenterie, bijoux et meubles, une valeur de plus d'un million livres sterling (25 millions de francs). Une des filles de la duchesse a reçu en partage dans ce riche héritage de belles propriétés dans le comté de Durham.

2. — Une rencontre vient d'avoir lieu entre deux cultivateurs de l'arrondissement de Bayeux. Les deux adversaires s'étaient donné rendez-vous dans un chemin de traverse tout près de la ville, et là, armés chacun d'une faulx, ils se sont précipités l'un sur l'autre avec acharnement. Cette lutte sanglante n'a eu de terme qu'au moment où l'un des combattans, atteint d'une large et profonde blessure au côté gauche de la gorge, est tombé sur la place épuisé par le sang qu'il perdait en abondance. Malgré la gravité d'un pareil coup, on conserve l'espoir de sauver la vie au blessé.

— Voici les dates des créations des divers ordres qui ont été successivement établis par les souverains français :

La Ceinture militaire date de l'an	1241
L'ordre de l'Étoile de	1345
L'ordre du Saint-Esprit de	1359
L'ordre de Saint-Michel de	1469
L'Anneau d'Or de	1534
Réorganisation de l'ordre de Saint-Esprit de	1579
L'ordre des chevaliers de la maison royale de	1603
L'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel de	1608
L'ordre de Saint-Louis de	1693
L'ordre du Mérite-Militaire de	1759
L'ordre de la Légion-d'Honneur de	1802
L'ordre de la Couronne-de-Fer de	1805
L'ordre des Trois Toisons-d'Or de	1809
L'ordre de la Réunion de	1811
La décoration du Lys de	1816
La décoration de Juillet de	1830

3. — Une trentaine d'Irlandais se trouvaient dernièrement réunis dans une maison du comté de Fermanagh. Ils s'ennuyaient, et ils résolurent de s'amuser.

Mais quels plaisirs se donneraient-ils? Ils hésitèrent long-temps entre tous ceux qui leur étaient offerts. Enfin l'un des assistans s'écria: Je suis allé aux assises d'Enniskillen, et je vais vous montrer comment se rend la justice criminelle.

Cette proposition fut accueillie avec les plus vifs transports de joie. Aussitôt les chaises sont rangées dans un certain ordre. Au fond de la pièce, le siége du président; à droite, les jurés; à gauche, un accusé désigné par le sort.

L'audience commence. L'attorney-général expose les charges de l'accusation; on entend des témoins; le défenseur du prévenu prononce une courte plaidoirie en sa faveur; mais le jury rend un verdict de culpabilité, et le président de la cour se couvrant la tête de voile noir, prononce dans les termes sacramentels un arrêt de mort.

En vain, le condamné réclame sa grâce; l'ordre d'exécution est déjà donné.

On se procure une corde. On la fixe à l'une des poutres du plafond. Un bourreau improvisé fait monter avec lui le condamné sur une table et le lance dans l'éternité. Le malheureux se débat et pousse des cris affreux. Mais les assistans, persuadés qu'il plaisante, dansent en rond autour de lui, en ricanant. Il se tait et reste tranquille. Alors seulement on se décide à le détacher. Mais il était trop tard. Tous les secours qu'on lui prodigua ne purent le rappeler à la vie.

4. — On a calculé que, dans les contrées où l'on extrait le sucre, comme à la Havane, à Cuba, aux Antilles, etc., un individu libre consomme par an de 30 à 50 kilog. de sucre, tandis qu'un Anglais en consomme 8 kilog.; un Suisse, un Italien ou un Belge, 4 à 5; un Français, 3 à 4, et un Russe, 0,46. Ces résultats prouvent évidemment que, pour augmenter cette consommation, il ne faudrait qu'une diminution dans le prix de cette utile denrée.

— Trois années se sont écoulées depuis la dernière grande explosion du Vésuve. A cette époque, le cratère prit un aspect particulier : il s'y forma une espèce d'entonnoir dont le fond resta long-temps fermé. Il y a une année, le bassin s'ouvrit, et depuis lors une fumée blanche et très épaisse n'a cessé d'en sortir. Cependant, dans ces derniers temps, dit une lettre de Naples du 16 mars, la fumée a pris tout à coup une teinte rougeâtre, ce qui fait soupçonner qu'une explosion est prochaine. A cela il faut ajouter que l'on remarque de nombreuses crevasses du côté nord de l'entonnoir, et qu'il en sort une fumée plus épaisse que celle du milieu.

— En abattant un arbre dernièrement, en Angleterre, des bûcherons ont trouvé au cœur de cet arbre un boulet qui y était enfermé, à ce que l'on croit, depuis la bataille de Bosworth, en 1485.

— M. Persil, directeur de la Monnaie, vient de faire frapper une médaille à son effigie, du plus grand module connu ; elle a près d'un décimètre de diamètre, c'est-à-dire près d'un pied de tour. Cette médaille offre d'un côté la représentation de l'ex-ministre en costume de pair, de l'autre, la date de sa naissance et le rappel des fonctions qu'il a successivement remplies.

Il n'y a dans toute la collection du musée monétaire que la fameuse médaille de Louis XIV qui puisse être comparée à celle de M. Persil pour la grandeur, et encore cette dernière nous paraît-elle l'emporter de quelque chose.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.



13e Année. — N° 20. Dimanche 10 Avril 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vte DE TESSIÈRES-BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

LE CABINET DE LECTURE paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 cent. la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

Au présent numéro est jointe une lithographie.

UN SOLITAIRE DE L'ÉGLISE PRIMITIVE.

Lorsque remontant le cours des siècles, on se reporte à l'origine de l'institution monastique, ce n'est pas sans un profond étonnement que l'on songe à ce qu'était, à ces époques reculées, la vie du cloître. C'est surtout quand la pensée s'arrête sur les pieux solitaires de l'Orient, que cet étonnement se change en admiration. Nous avons peine à comprendre qu'au milieu des déserts de la Thébaïde, de pieux anachorètes aient consacré leur vie à secourir leurs frères, ou à appeler les bénédictions du ciel sur un monde qu'ils avaient fui pour toujours, non pour se mettre à l'abri de ses misères, mais afin de ne partager ni ses illusions ni ses joies! Ces jours de foi sont une des gloires du Christianisme, et ce n'est qu'avec une humilité respectueuse que nous en devons parler.

Transportons-nous pour un moment dans ces climats lointains. Dans une des pieuses associations qui peuplaient les solitudes de la Haute-Egypte et suivaient les règles dures et austères de saint Antoine, vivait, sur la fin du quatrième siècle, un moine nommé Télémaque. L'élévation de son esprit, la générosité de son cœur, sa douceur et sa simplicité le faisaient chérir de tous les religieux, ses frères. Quelques feuilles de palmier, une natte grossière lui servaient de siége et de lit; sa nourriture se composait de quelques fruits, de racines et d'un peu de pain. Il partageait chaque journée entre la méditation, l'étude, et un travail silencieux et solitaire; avec des feuilles de palmier, il tressait des nattes et des corbeilles pour l'usage de la communauté et pour les habitans des villes du voisinage qui attachaient aux ouvrages des moines un prix bien supérieur à leur valeur réelle. Nous qui sommes accoutumés aux vastes établissemens monastiques dont les vestiges grandioses subsistent encore de toutes parts, nous ne nous faisons pas une idée de ces monastères primitifs. Ceux de l'Egypte ne ressemblaient en rien à ceux des nations européennes. En Egypte, une espèce de hameau, formé de cellules basses et étroites, placées à quelque distance l'une de l'autre, une fontaine au centre, un hospice, une église et parfois une bibliothèque, composaient une *solitude*. Une édifiante et douce fraternité réunissait dans ces asiles les religieux soumis à une règle et à des pratiques communes, et leur vie s'y écoulait dans une invariable uniformité.

Le cénobite qui fait le sujet de ces pages, Télémaque, vivait plus retiré qu'aucun de ses compagnons : ses méditations solitaires trouvaient sans doute un aliment suffisant dans le souvenir des événemens antérieurs de sa vie, ou plutôt son esprit s'absorbait entièrement dans de graves pensées d'avenir, car il évitait soigneusement les conversations dans lesquelles il n'eût trouvé ni avis utile à donner, ni édification à recevoir.

A cette époque, une retraite dans le désert n'entraînait pas la privation absolue de toute communication avec le monde; une foule nombreuse

de pélerins, parmi lesquels se trouvaient même souvent des individus d'une classe supérieure, étaient fréquemment attirés au monastère de Télémaque par une grande réputation de sainteté jointe à une célèbre collection de reliques miraculeuses. Mais l'arrivée de ces pélerins était pour notre solitaire le signal d'une retraite absolue. Il ne montrait aucun désir d'apprendre ce qui se passait dans le monde auquel il avait renoncé. Cependant, tandis qu'une foule vulgaire errait çà et là, on voyait quelques pélerins isolés chercher la cellule de Télémaque, ou le bosquet écarté qu'il avait choisi pour son oratoire particulier : c'étaient une mère désolée qui désirait des conseils pour la guérison de son enfant malade, un paysan dont la pauvreté se révélait par son habit en lambeaux, un coupable dont la conscience bourrelée avait besoin, auprès du tribunal céleste, d'une puissante intercession : tous les genres de douleur, enfin, allaient trouver Télémaque et le quittaient soulagés. Le voyageur qui arrivait au monastère le distinguait bien vite au milieu des autres frères; et si, par hasard, l'étranger arrivait de Rome, le saint anachorète prêtait une attention extraordinaire à la description qu'on lui faisait de la capitale du monde chrétien, et recueillait avidement les détails qui avaient rapport à ses monumens sacré, à son histoire ancienne et moderne, aux mœurs de ses habitans. Souvent le regret de n'avoir pas fait ses vœux à Rome troublait la tranquillité de son âme, tant était vive l'impression produite sur son esprit par les merveilles qu'il entendait raconter; mais l'humble Télémaque repoussait bientôt une pensée qu'il se reprochait comme un crime, et après son soupir fugitif, il reprenait le chemin de sa cellule ou de son bosquet de palmiers, et recommençait à faire des sandales, à tresser des nattes ou à écouter les plaintes de quelque malheureux affligé.

Vingt ans d'une vie calme et entièrement dévouée à la consolation et à l'édification de ceux qui l'approchaient, s'écoulèrent pour le pieux cénobite. Ni les erreurs de ce siècle d'ignorance, erreurs partagées par les hommes les plus célèbres de l'époque, ni les pratiques de la vie ascétique que ses détracteurs déclarent entachée d'égoïsme, n'avaient pu diminuer l'ardent amour que Télémaque ressentait pour ses semblables. Le feu céleste qui animait toutes ses actions échauffait en quelque sorte la sphère étroite dans laquelle il vivait, lorsque cette sphère se trouva tout à coup agrandie d'une manière inattendue. Les religieux du désert excitaient alors dans toute la chrétienté le respect le plus profond; leurs cellules étaient le but de fréquents pélerinages; toutes les affaires spirituelles ou temporelles qui offrait quelque difficulté à résoudre leur étaient soumises, et bien souvent on enlevait à sa solitude, pour le placer dans la chaire épiscopale, ou quelquefois même pour l'appeler aux dignités du siècle, un ermite dont la sainteté avait attiré une attention particulière.

Un concile aurait cru qu'il lui manquait une partie de son éclat et de sa renommée, si les solitaires d'Egypte n'y avaient pris place, et les papes se faisaient un devoir de les y convoquer. Dans une de ces occasions importantes, Télémaque fut choisi par sa communauté pour la représenter; il se prépara, en conséquence, à partir pour Rome, plein de satisfaction de voir enfin exaucé le vœu qu'il avait si long-temps nourri dans son cœur. Un autre frère l'accompagnait.

Il existait alors entre toutes les provinces du grand empire une correspondance continuelle et facile, et les solitaires égyptiens atteignirent leur destination, sinon avec la même promptitude, du moins avec la même sécurité que les voyageurs de notre époque. Mais qui pourra peindre les sensations qui vinrent en foule assiéger les religieux, lorsqu'ils passèrent subitement de la tranquillité du désert et des habitudes austères du cloître à un séjour dont les pompes impériales et religieuses rivalisaient entre elles! A cette époque, Rome conservait encore les trophées et les édifices dont l'avaient décorée le paganisme. Le Colysée, qu'après des siècles de pillage et de dévastation le voyageur regarde aujourd'hui avec un étonnement mêlé de regrets, s'élevait alors dans tout l'orgueil de ses merveilles et de sa splendeur; la croix brillait sur les temples purifiés des idoles païennes; les majestueuses demeures de la mort étalaient leurs monumens de marbre hors des portes de la ville; et, confondues avec les forêts du mont Aventin, avec les sommets étincelans des Apennins couverts de neige, de somptueuses *villæ*, apparaissaient dans le lointain.

En se voyant au terme d'un voyage qui était depuis si long-temps l'unique but de ses désirs secrets, le solitaire fut d'abord dans l'extase; mais la réflexion et un examen plus approfondi de l'état de Rome vinrent bientôt affaiblir son enthousiasme. Quand il vit à combien d'erreurs étaient livrés les habitans de la capitale du christianisme, le pieux solitaire ne put cacher la douleur dont il était pénétré. A la vue du luxe efféminé qui régnait dans les vêtemens, dans les demeures et sur la table des Romains, il regrettait amèrement sa cellule du désert :

— Frère, disait-il en soupirant à son compagnon, je désire qu'en venant dans cette ville pour y travailler à la sanctification de nos frères, nous n'ayons pas exposé notre propre salut.

— Mon frère, lui répondit son ami, éloignez cette crainte, notre séjour à Rome ne peut être qu'utile à nos âmes.

— Je suis loin de penser ainsi, reprenait Télémaque; et je me demande sans cesse ce que pouvait être Rome païenne, quand je la vois ainsi sous l'empire de notre sainte religion. Que ne sommes-nous dans notre désert, mon frère! Les pompes romaines ont encore augmenté mon amour et mon respect pour la simplicité et l'austerité de notre monastère. Je voudrais entendre encore le son rustique du cor qui, rompant seul le silence du désert, servait à nous appeler à la prière!

Profondément affligé comme chrétien, le solitaire ne l'était pas moins comme ami sincère de l'humanité. Un de ses chagrins les plus cuisans était l'attachement invincible que montrait le peuple romain pour les spectacles de gladiateurs, et il s'indignait des obstacles qu'avaient rencontré toutes les tentatives des empereurs chrétiens pour abolir ces restes du paganisme. Cette pensée, dont il avait déjà gémi dans sa retraite, acquit, lorsqu'il se trouva sur le lieu même du désordre, un empire bien plus puissant sur son esprit. En voyant les chrétiens se livrer à des goûts qu'ils ne pouvaient satisfaire qu'en outrageant l'humanité, il ne se contenta plus de déplorer leur aveuglement. Tous ceux qui avaient quelque influence sur le peuple furent poursuivis de ses remontrances les plus énergiques; ses journées entières furent occupées de cet objet déplorable; il perdit le repos, et des songes pénibles apportaient jusque dans son sommeil l'image des horreurs du cirque.

Ses sentimens à cet égard prirent encore plus d'intensité dans une circonstance extraordinaire.

On attendait à Rome l'empereur Honorius; la victoire mémorable qu'il avait remportée sur les Goths devait être célébrée par d'éclatantes réjouissances, et le peuple se préparait avec les transports d'une vive impatience à cette solennité dont les jeux cruels de l'arène devaient nécessairement faire partie. L'ardeur des classes inférieures pour tous les spectacles donnés aux dépens de l'état s'explique naturellement, mais le peuple romain y trouvait une autre source de satisfaction : il occupait dans l'amphithéâtre les mêmes siéges de marbre que l'empereur et les personnages les plus éminens; le même dais qui, dans les circonstances solennelles, était déployé sur le cirque couvrait sa tête et les leurs, le mettait à l'abri de l'ardeur du soleil, de la fureur des orages; et l'air, rafraîchi par des fontaines limpides, embaumé de mille parfums, lui appartenait aussi bien qu'à César. Le moment arriva enfin de l'ouverture de ces fêtes tant désirées, et le soleil éclaira des scènes dont le récit doit aujourd'hui paraître presque fabuleux.

Dans un immense cirque de marbre, orné de fontaines et de statues magnifiques, plus de cent mille citoyens étaient réunis; un spectacle dans lequel toutes les richesses du monde, toutes les productions de l'art étaient déployées, servait à donner plus d'éclat à des scènes qui rivalisaient de barbarie avec les guerres cruelles des peuplades les plus sauvages. Dans la première journée, on vit ces représentations qui précédaient ordinairement les combats de gladiateurs. Tour à tour des chasseurs frappèrent des bêtes sauvages, furent terrassés par elles; et des

animaux féroces, amenés de toutes les parties de l'empire, différant entre eux de taille et de force, combattirent les uns contre les autres jusqu'à ce que, épuisés de fatigue ou accablés de blessures, ils tombassent sans vie sur le sol. Des décorations d'une variété successive contribuaient à donner plus de vérité aux spectacles qui y étaient représentés. Ainsi, le premier jour, l'arène offrait à la vue un vaste et sauvage désert; le sable brûlant dont elle était couverte complétait si bien l'illusion que les rugissemens des bêtes féroces semblaient un bruit familier aux oreilles des spectateurs. Mais bientôt cette surface brillante fut souillée de sang; des membres épars, des corps déchirés d'hommes et d'animaux jonchèrent le sol, et l'on vit au milieu des rochers artificiels dont une main habile avait décoré la scène, beaucoup de ces malheureux expiraient dans d'horribles douleurs.

Le second jour, des contrées plus gracieuses et non moins pittoresques avaient remplacé, dans le cirque, le désert et ses habitans; un fleuve majestueux, bordé de chaumières rustiques, roulait à l'endroit même où s'étendait la veille une plaine sèche et aride; une sombre forêt fermait la perspective, dans laquelle le peuple romain reconnaissait le pays habité par les Goths, ses irréconciables ennemis. Faits prisonniers dans un dernier combat, et réservés pour orner la pompe triomphale du vainqueur, deux jeunes guerriers scandinaves s'avancèrent lentement sur l'arène, et leur arrivée fut saluée par de nombreux applaudissemens. Ils étaient vêtus de simples tuniques de lin; leurs longs cheveux étaient rattachés sur le sommet de la tête, et ils n'avaient autres armes qu'une courte épée et un léger bouclier circulaire. Ils se placèrent en face l'un de l'autre. La tristesse empreinte sur leurs traits contrastait péniblement avec la joie féroce du peuple, et pendant quelques instans, ces deux infortunés essayèrent de tromper les spectateurs par un combat simulé; ils ne se portaient que des coups innocens, non parce qu'ils craignaient la mort ou bien moins encore la douleur, mais par une noble et mutuelle répugnance à plonger dans le sein d'un frère d'armes, d'un ami, le glaive qu'ils auraient voulu consacrer à la défense de leur patrie. Attentif à tous les mouvemens des victimes, le peuple découvrit bientôt leur ruse, et leur ordonna, avec des expressions menaçantes d'en venir enfin à un combat sérieux. Après avoir jeté un regard de dédain sur les rangs pressés de leurs inflexibles bourreaux, les captifs s'éloignèrent de quelques pas et s'élancèrent l'un vers l'autre. Le combat fut court; également animés du désir de recevoir la mort, pour éviter l'horrible nécessité de la donner à un compatriote, les deux guerriers s'offrirent mutuellement leur poitrine sans défense: l'un des deux, le plus heureux sans doute, rencontra bientôt le fer meurtrier, et tomba blessé mortellement aux pieds de son vainqueur désespéré.

Mais le moment approchait où l'humanité cesserait d'être outragée par ces scènes sanglantes; ce que la toute-puissance des empereurs avait tenté vainement devait être accompli par un simple moine du désert.

Dans cette matinée du second jour des fêtes, Télémaque, à la grande consternation d'Hilarion, son compagnon, lui annonça l'intention de se rendre au Colysée pour haranguer le peuple, et lui déclara qu'il était déterminé, pour séparer les gladiateurs, à descendre lui-même dans l'arène. Cette inspiration magnanime d'une piété héroïque amena des larmes dans les yeux d'Hilarion; il essaya de détourner le cénobite de cette résolution, mais tout fut inutile :

— Hilarion, dit Télémaque avec un doux et mélancolique sourire, il y a dans mon cœur quelque chose qui m'entraîne, et me donne l'espoir d'atteindre le but que j'ambitionne. La mort m'attend peut-être sous une forme bien effrayante, mais il faut que je remplisse ma mission. Ma résolution n'a point été formée d'après des vues légères et irréfléchies, n'espérez donc pas l'affaiblir. Adieu, frère bien-aimé, avant de nous séparer, il est une promesse que je désire obtenir de vous. Le séjour de cette ville n'est point salutaire pour l'âme; retournez bientôt vers notre paisible solitude; visitez quelquefois le bosquet de palmiers où j'ai passé d'utiles momens dans la prière et la méditation; accueillez toujours les affligés qui viendront au monastère, et priez pour votre frère Télémaque. »

En parlant ainsi, le pieux religieux s'enveloppa de son manteau, et, après ce touchant adieu, prit d'un pas assuré le chemin du Colysée. Sa démarche était grave, et tout en lui annonçait qu'il avait conçu une grande entreprise et qu'il sentait au fond de son âme la certitude de n'en revenir jamais.

Le guerrier scandinave venait d'expirer lorsque Télémaque arriva au cirque. En entendant les cris féroces qui accueillirent cet événement, le saint homme tressaillit, et pendant un instant son cœur recula devant son dessein héroïque; mais un regard jeté sur le noble jeune homme étendu sur l'arène, en éveillant sa sympathie, ranima son courage. D'autres combattans étaient déjà aux prises; le peuple applaudissait au choc terrible de leur première rencontre..... Il n'y avait pas un moment à perdre. Avec un calme plein de majesté, Télémaque descendit au milieu de l'arène. Fort du sacrifice qu'il avait fait de sa vie, il voulut rendre sa mort utile à l'humanité. Après avoir séparé les gladiateurs surpris, il s'adressa au peuple romain, et, avec une chaleur qui se changea bientôt en enthousiasme, il lui reprocha la férocité de ses amusemens. Une scène étrange commença alors, scène dramatique, terrible et touchante à la fois. La fureur populaire, paralysée d'abord par la surprise, se ranima bientôt, et elle ne connut plus de bornes quand le saint anachorète, avec une intrépidité croissante, se tourna vers l'empereur pour faire un appel pathétique à ses sentimens. Les nombreux passages qui facilitaient l'entrée et la sortie du cirque hâtèrent le sort de la victime dévouée. Des milliers de spectateurs se précipitent dans les rues voisines et rentrent au Colysée, chargés de tout ce qui pouvait seconder leur rage. A leurs cris furieux, à leurs gestes menaçans, l'illustre Télémaque comprit qu'il allait subir le traitement qu'il avait prévu. Entièrement résigné, il ordonna aux gladiateurs de sortir de l'arène, et tomba à genoux. Il n'implora point la clémence des hommes, mais il pria pour remettre entre les mains de son Créateur son âme immortelle. Abandonnant son corps aux bourreaux, il baissa la tête, et bientôt les barbares l'assaillirent d'une grêle de pierres.

Mais l'instant de la mort de ce noble martyr de l'humanité fut celui d'une révolution dont les mouvemens populaires offrent quelques exemples; la rage sanguinaire qui avait animé la multitude se changea en honte et en remords. De grands honneurs funèbres furent rendus à la sainte victime par ses meurtriers eux-mêmes, et nulle résistance n'accueillit le décret par lequel Honorius abolit les combats de gladiateurs. Ce décret, rendu immédiatement après cet événement, était une éloquente oraison funèbre prononcée sur la tombe qui venait de s'ouvrir. Le Colysée, tant qu'il existera une seule de ses pierres, rappellera le dévouement et la mort sublime du héros chrétien.

CARLE LEDHUY.
(Union Catholique.)

RICHESSES DE QUELQUES INDIVIDUS.

Il nous tombe sous la main un petit volume dont l'auteur, resté anonyme, s'est proposé de réunir de tout un peu. Le chapitre, consacré à quelques Crésus modernes, nous a paru offrir quelque intérêt.

Les journaux de Saint-Pétersbourg ont annoncé, il n'y a pas longtemps, la mort de M. de Tyszkiewicz, le plus grand propriétaire foncier de la Lithuanie. Il possédait quarante-six terres d'une immense étendue que peuplaient vingt mille familles de serfs, lui donnant un total de soixante mille paysans mâles. Il a laissé en espèces cinquante-six millions de florins de Pologne; mais la monnaie, malheureuse Pologne, ne vaut pas grand'chose, et tant de florins n'équivalent qu'à vingt et un millions

six cent mille francs. Il avait trois fils et une fille; le fils aîné a succédé à la totalité des biens paternels, mais il en a généreusement distrait un quart et l'a partagé entre ses deux frères. Quant à Mlle de Tyszkiewicz, elle a épousé le prince Sapieha; elle a eu pour douaire une figure angélique et deux millions d'écus.

Avant tous les troubles, les invasions, les révolutions qui ont ravagé la Péninsule, il n'y avait pas en Espagne une ville, un district où le duc de Médina-Céli n'eût quelque propriété. Le prince de Butera pouvait faire le tour de la Sicile en couchant chez lui chaque soir. La famille Esterhazy possède une grande portion de la Hongrie; on évalue à plus de deux millions de florins le revenu du possesseur de ce majorat, mais il y a beaucoup de dettes, d'hypothèques, de séquestres; le prince actuel a contracté un emprunt de vingt-cinq millions qui se cote avantageusement à la bourse de Vienne. En 1687 l'empereur accorda aux Esterhazy le droit de faire battre monnaie, de conférer la noblesse, etc., et ceci en considération de ce que des titres incontestables font remonter leur race au delà du déluge; tels sont les termes du décret impérial.

Nous trouverons dans l'antiquité, quelques exemples de fortunes bien splendides. Tout en écrivant de magnifiques traités pleins d'onction, sur le mépris des richesses, Sénèque avait accumulé un petit avoir de quatre-vingt cinq millions (monnaie actuelle). Un astrologue, du nom de Lentulus, s'en était tenu à cinquante-six millions. Lorsque Tibère fut mort, il se trouva dans ses coffres une somme de six cent quarante millions bien comptés. En moins d'un an, Caligula avait tout dépensé; il n'en restait pas un *as*, pas un *quadrans*. Les dettes de Milon allaient à cent vingt millions. César avait pour quarante-neuf millions de dettes avant d'arriver à aucune fonction publique; il donna douze millions à Curion, sept millions et demi à Lucius Paulus pour les détacher du parti qui lui tenait tête; il fit cadeau à Servilia, mère de Brutus, d'une perle de la valeur de cinq cent cinquante mille francs. La maison de Marc-Antoine fut vendue à Mesalla, pour une somme de dix millions. Un incendie détruisit la villa de Scaurus; la perte fut évaluée au delà de vingt-deux millions. Lorsque Lucullus soupait chez Lucullus, les frais d'un tel repas sans cérémonie allaient de quarante à cent mille francs, et après la mort de ce consul, le poisson qui nageait, bondissait, se jouait dans les viviers de sa maison de campagne, trouva acheteurs à sept cent mille francs. Othon consacra vingt-six millions à achever la construction d'une aile d'un palais qu'avait commencé Néron. Un dîner de Caligula coûta un million huit cents mille francs; un déjeûner d'Héliogabale ne monta qu'à cinq cent mille francs. Ésope avala une perle du prix de deux cent mille francs, fanfaronnade gastronomique dont Cléopâtre donna aussi l'exemple; cet Ésope n'était pas, comme vous le pensez bien, le conteur malin, le joyeux fabuliste, le bossu grec dont tout le monde connaît les apologues; c'était un acteur, et alors, à Rome, un histrion gagnait en une soirée plus que ne recevaient, en trente ans, huit cents philosophes stoïciens, pythagoriciens ou péripatéticiens. Apicius, le plus célèbre des gourmets de la ville éternelle, mangea (c'est bien le mot) quatorze millions; il examina ensuite sa position financière, il se vit réduit à un million neuf cent cinquante mille francs à peu près; il prévit qu'il allait mourir de faim; cette idée égara sa raison; il mit fin à ses jours. Crassus possédait, lorsqu'il alla combattre les Parthes et mourir sous leurs coups, pour quarante millions de terres au soleil; en esclaves, en bijoux, en objets mobiliers de toute espèce, il avait encore davantage.

Toutes les richesses du monde étaient alors réunies dans un petit nombre de mains, et c'est un trait que l'on retrouve dans cette cruelle satire étincelante de verve, d'esprit et d'implacable ironie, qui nous est parvenue sous le nom de Pétrone. Vous devez vous souvenir du festin de Trimalcion, ce terrible vieillard si plein de mépris pour l'espèce humaine, qui demande qu'on lui explique ce que c'est qu'un pauvre (*quid est pauper*), qui reçoit d'un de ses intendans dix millions de sersterces dont il est impossible de trouver l'emploi, et qui veut que l'on grave sur son tombeau le portrait de sa petite chienne.

Si quelques uns de ces Romains de l'époque impériale pouvaient sortir du tombeau, s'ils se trouvaient transportés parmi nous, quel serait leur étonnement, et que nous leur ferions pitié! Ils verraient nos élégans tirer surnom et vanité d'une paire de gants de couleur claire qui coûte bien trois francs; la plupart de nos lions, pour tout capital, ont leur crinière; le grand-livre de la nature est aussi fermé pour eux que celui de la dette publique; c'est à grand'peine qu'ils réussissent à devoir à un bottier ou à un tailleur un mémoire de deux ou trois chiffres, et s'ils souscrivent une misérable lettre de change, le premier usurier venu les met sous clef. Dîner à cent francs par tête, c'est le *nec plus ultrà* de la magnificence. Il y a loin de là aux festins de Lucullus, aux dettes de Milon.

Le Romain voudrait assister à nos jeux du cirque; je me souviens, dirait-il, des courses de chevaux, au nombre de cent par jour, que fonda Domitien; mon père a vu le divin Néron conduire lui-même un char attelé de dix coursiers, tomber, arriver le dernier et toutefois obtenir la couronne. Claude faisait courir des chameaux contre des chevaux. Trajan se promena dans un carrosse que traînaient deux hippopotames. Héliogabale avait des attelages de cerfs, de lions, de tigres, d'éléphans, il imagina une course de chariots conduits par des cochers qui devaient être octogénaires tout au moins. Commode menait à grands guides *four in hand*, selon une énergique expression anglaise (quatre au bout du doigt) des sangliers, des ours, des bisons. Je ne parle pas des gladiateurs. Vous devez avoir bien mieux que les *dimachères* qui se servent de deux épées, que les *rétiaires* habiles à jeter un filet sur leur antagoniste et à le percer d'un coup de trident; que les *laqueatores* qui, munis d'un simple nœud-coulant, étranglent leur adversaire avec une inconcevable dextérité. Trajan a donné des jeux qui ont duré cent vingt-trois jours; dix mille gladiateurs y parurent, y moururent; cela nous amusa un instant. Caligula fit combattre seize cents hommes à la fois. Maintes fois, le Champ-de-Mars a été converti en une petite mer et des galères, de vraies galères à trois rangs de rames, s'y sont heurtées. Un autre jour on y vit trente-six crocodiles.

Titus fit tuer neuf mille bêtes en un seul jour. Héliogabale montra cent cinquante et un tigres dans une seule soirée. Marc-Aurèle voulut que cent lions parussent à la fois. Probus jeta pêle mêle sur l'arène mille autruches, mille cerfs et mille sangliers. Rome a assisté à des duels de grues contre des grues, de veaux-marins contre des ours. Un empereur lâcha un jour dans le cirque dix mille rats et mille belettes. Un autre fit construire une baleine de bois dont les flancs renfermaient cinquante panthères. Un troisième nous convia à voir des serpens de cinquante coudées. Rien de plus fréquent que pareilles fêtes; elles impreignent l'arène du sang de quelques milliers d'animaux ou de quelques milliers d'esclaves, peu importe.

Lorsque le Romain, passablement bavard, comme vous voyez, serait arrivé au bout de sa harangue, on le conduirait à l'Opéra ou à tout autre théâtre; au lieu du soleil de l'Ausonie, il aurait notre triste éclairage; au lieu de ses immenses galeries, de ses gradins où se placent à l'aise cinquante mille spectateurs, de ses gigantesques colonnes de marbre, il serait emboîté dans une loge incommode, au milieu d'un édifice de bois de carton, de toile et de briques fendues, le tout enjolivé de papier barbouillé. Il entendrait de la musique presque toujours fort mauvaise. Il assisterait à des tragédies qui le feraient rire, et à des comédies qui le feraient pleurer. Il se sauverait sans vouloir entendre hurler, croasser, glapir jusqu'au bout, des vers que Bavius et Mœvius n'auraient pas voulu signer. Habitué aux *villæ* de la Campanie, aux rives de Bayes, aux campagnes de Tibur, il serait pétrifié en voyant ce que nous appelons des maisons de campagne, si petites, si incommodes, entourées de cabarets, d'affreuses bicoques et d'établissemens industriels qui infectent l'air et qui souillent l'eau.

Parfaitement libre autrefois de faire crucifier un esclave qui au

tenu quelque propos mal sonnant, le Romain ne pourrait comprendre qu'il n'a plus droit de vie et de mort dans son intérieur ; rien ne pourrait le décider à rester dans une société aussi mesquine que celle des modernes.

(Quotidienne.)

SIR ALEXANDER BURNES.

Sir Alexander Burnes, assassiné le 2 novembre dernier à Caboul, était chevalier du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, agent politique du gouvernement anglais dans le royaume de Caboul, compagnon de l'ordre du Bain, chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, etc., et était né à Montrose, en Ecosse, le 16 mai 1805. Son arrière-grand-père était le frère de William Burnes, père du célèbre poète écossais Robert Burns. Son père, qui vit encore, est l'un des magistrats les plus actifs et les plus respectés du comté de Forfar. Elève distingué de l'Académie, nous dirions du collége de Montrose, alors très célèbre en Ecosse, le jeune A. Burnes fut nommé cadet dans l'armée de Bombay, et il arriva dans cette présidence le 31 octobre 1821, à peine âgé de seize ans.

Si brillantes qu'eussent été ses études académiques, un jeune homme de cet âge ne pouvait pas posséder des connaissances fort étendues. Aussi, dès son arrivée dans l'Inde, se mit-il au travail avec une ardeur extraordinaire. Son ambition, qui déjà était très grande, stimulait activement son goût sincère et sérieux pour l'étude.

La compagnie des Indes a toujours récompensé avec une libéralité plus que royale tous ceux de ses officiers qui se sont distingués par des travaux scientifiques ou littéraires; et dans la période de paix où l'on se trouvait alors, toutes les faveurs du gouvernement appartenaient exclusivement à ceux qui se faisaient remarquer par d'utiles travaux sur l'histoire, la géographie, la littérature, l'administration, l'histoire naturelle, etc., des pays soumis au sceptre de la compagnie.

Pour encourager sérieusement tous les efforts, elle a créé dans ses régimens une foule de fonctions qui entraînent des supplémens de solde, constituent des titres à l'avancement, et ne peuvent être que le prix de travaux intellectuels. Souvent même la compagnie utilise le savoir de ses officiers dans des emplois civils, et Burnes lui-même nous en offrira un exemple : en 1822, il fut nommé interprète pour le persan du Sadder-Adoulet, ou cour d'appel de la province de Surate. Quelquefois même des officiers sont revêtus de fonctions administratives; il il y en a qui sont employés dans l'administration de la justice, des finances, etc.

Burnes resta à Surate jusqu'en 1825, mais alors il fut envoyé avec son régiment dans le Cutch pour y réprimer les tentatives d'insurrection qui éclatèrent au mois d'avril de cette année là. Quoiqu'il n'eût pas vingt ans encore, Burnes passait déjà pour un officier très distingué, et il fut nommé lieutenant et quartier-maître, ou chef d'état-major de sa brigade. Dans cette position, qui le mettait en rapports suivis avec les autorités politiques, il révéla des talens qui le firent nommer, au mois de novembre de la même année, interprète en chef de l'armée réunie sous les ordres du colonel Napier, pour faire la conquête du Sind.

L'expédition ne se fit pas; mais en l'amenant sur les bords de l'Indus, la fortune, dont la part est toujours grande dans la destinée des hommes, si éminens qu'ils soient, lui donna la première inspiration des travaux qui devaient bientôt illustrer sa carrière. En janvier 1827, il adressa au gouvernement un premier Mémoire qui lui valut des remercie-mens très flatteurs, une belle somme d'argent et les éloges du célèbre Montstuart Elphinstone, alors gouverneur de la présidence de Bombay. Un an après, un nouveau Mémoire sur la bouche orientale de l'Indus, suivi, quelques mois plus tard, d'un complément très remarquable, lui mérita encore à deux reprises les témoignages de la satisfaction du gouvernement et de ses chefs. Il n'avait encore que vingt-trois ans.

Au commencement de l'année 1828 il adressa une requête au gouvernement pour obtenir l'autorisation et les moyens de reconnaître le cours de l'Indus et d'aller visiter les pays qui avoisinent la frontière occidentale de l'Indoustan, depuis l'Indus jusqu'à Khéva et la Perse. Le gouvernement fit remercier le lieutenant Burnes de son zèle, et toutes les personnes consultées sur ce sujet furent unanimes pour louer l'utilité de l'entreprise et les talens du jeune officier qui demandait à en être chargé.

Sir John Malcolm dit dans une de ses lettres que d'un pareil voyage on peut espérer les plus utiles résultats, et que personne n'est plus à même de l'accomplir que M. Burnes. Le lieutenant-colonel sir Henri Pottinger, aujourd'hui plénipotentiaire du gouvernement anglais en Chine, s'exprime ainsi : « Quant à la possibilité de mener cette entreprise à bonne fin, je n'en doute pas; mais en même temps je suis convaincu que pour lui faire produire les résultats qu'on en doit attendre, il faut, dans l'officier qui en sera chargé, des talens réels, je devrais presque dire extraordinaires. Mais je connais assez aujourd'hui le lieutenant Burnes pour pouvoir affirmer qu'il n'y a dans l'armée aucun officier, quel que soit son grade ou son rang, qui réunisse à un degré aussi éminent que lui le courage et les capacités nécessaires pour sortir avec honneur de l'entreprise dont il a donné lui-même la première idée. Le talent avec lequel il a conduit ses recherches statistiques et topographiques dans le Cutch, au milieu d'une population naturellement très soupçonneuse, son tact heureux dans ses rapports avec les indigènes, la façon dont il sait se les concilier, lui méritent plus qu'à personne la confiance du gouvernement. »

On craignit cependant que le voyage d'un officier anglais chargé de recueillir des renseignemens politiques, statistiques, etc., n'éveillât la défiance des petits princes indigènes et que leur humeur soupçonneuse n'en rendît l'exécution impossible. On répondit donc au lieutenant Burnes d'attendre une occasion favorable, et, comme preuves des bonnes intentions du gouvernement à son égard, on le nomma en mars 1828 assistant quartier-maître général de l'armée de Bombay ou sous chef de l'état-major-général. Quelques mois après la cour des directeurs de Londres lui ayant fait demander de compléter la carte du Cutch, il fut détaché de l'état-major, et il passa sous les ordres du lieutenant-colonel Pottinger, agent politique du gouvernement anglais dans le Cutch.

C'est à des travaux topographiques qu'il employa les années 1828 et 1829; mais en 1830, enfin, on crut avoir trouvé le prétexte qu'on cherchait depuis long-temps pour justifier la mission d'un officier chargé de remonter l'Indus et d'en dresser la carte. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de savoir quel fut ce prétexte; c'est un trait qui caractérise la politique et la diplomatie asiatiques.

Le roi de Lahore, le maha-radja Randjit-Singh, et les émirs qui gouvernaient alors le Sind, ayant, selon les coutumes orientales, envoyé à diverses reprises des présens au gouvernement anglais, on imagina de leur envoyer, en retour, des présens qu'il fût impossible de leur faire parvenir autrement que par eau. On leur adressa donc, avec une foule d'objets précieux, de grandes et magnifiques voitures qu'on ne pouvait pas conduire par terre à destination ; car il n'y a pas de routes dans le nord de l'Inde. Il fallait donc ouvrir l'Indus à ces témoignages de la magnificence et de l'amitié du gouvernement anglais. Burnes, alors âgé de vingt-cinq ans, fut chargé d'aller recevoir les remercîmens des émirs de Randjit-Singh.

Il a fait lui-même le récit de son ambassade, qui occupe tout le premier volume de ses voyages. On sait comment il faillit périr avec toute sa flottille aux embouchures de l'Indus, comment les émirs en lui prodiguant toutes les assurances de leur bon vouloir, firent tout ce qu'ils

purent pour rendre son voyage impossible, comment il fut reçu par Randjit-Sing; on sait enfin avec quels éloges il parle des officiers français qui étaient alors au service de ce prince.

L'heureux succès de cette mission, qui se termina à l'automne de 1830, décida le gouverneur-général, lord W. Bentinck, à lui accorder l'autorisation qu'il sollicitait d'entreprendre un voyage de reconnaissance dans l'Asie-Centrale, de faire une nouvelle tentative dans les pays barbares de Balk, de Koundouz, de Bokhara, où tous ses prédécesseurs avaient échoué et où la plupart d'entre eux avaient trouvé la mort.

Il partit dans les premiers jours de janvier 1832, en compagnie du docteur Gérard qui était chargé de toutes les observations relatives aux sciences naturelles. Burnes a raconté lui-même son voyage, et le succès de son livre, que tout le monde a lu, nous dispense d'entrer dans les détails de cette aventureuse expédition. Après avoir vu Kouloum, Balk et Bokhara, il revint dans l'Inde par la Perse. Le 18 janvier 1833, il débarquait à Bombay; à peine arrivé, il reçut l'invitation de se rendre à Calcutta pour y communiquer lui-même au gouvernement les Mémoires et les renseignemens qu'il avait recueillis. Mais la cour des directeurs de Londres, informée de l'heureux succès de son voyage, lui expédiait aussitôt l'ordre de venir en Angleterre rendre compte lui-même de sa mission. Il s'embarqua donc le 10 juin à Calcutta, et débarqua à Gravesend dans les premiers jours d'octobre.

Il fut reçu en Angleterre, où le bruit de ses aventures l'avait déjà précédé, de la manière la plus brillante. Il était, pour nous servir d'une expression anglaise, et comme il le dit lui-même dans une de ses lettres, le *lion* du moment. L'aristocratie anglaise l'accueillit à merveille, avec cette générosité, avec cet esprit de libéralisme véritable qui est la principale raison de sa force et de sa grandeur, et qui lui fait ouvrir ses rangs avec empressement à tous les hommes distingués quelle rencontre. Le roi Guillaume IV se le fit présenter, et lui donna à diverses reprises des témoignages tout particuliers de sa satisfaction royale.

Les sociétés savantes convoquaient des réunions extraordinaires en son honneur. Les clubs même voulaient le compter parmi leurs membres, et faisaient en sa faveur d'honorables dérogations à leurs réglemens. L'*Athenæum club* lui ouvrait ses portes assiégées déjà par onze-cent trente candidats.

« J'y suis allé hier pour la première fois, dit-il dans une lettre à l'un de ses amis indiens, et vous vous ferez une idée de l'*Athenæum club*, quand je vous dirai que les premières personnes que j'y ai rencontrées c'étaient Hallam, sir G. Staunton, Sidney Smith d'Israëli, Crawford de Java, etc. »

Ce fut bien autre chose encore lorsque son livre parut, écourté comme il fut cependant par la cour des directeurs, qui ne lui permit pas de publier tous les renseignemens qu'il avait recueillis. Le célèbre Murray lui avait donné 20,000 fr. pour la première édition, et il en vendit près de neuf cents exemplaires dans un seul jour. Jamais livre de voyages n'avait obtenu un pareil succès.

L'Europe accueillit avec le plus vif intérêt le récit de ses voyages; ils furent traduits dans toutes les langues, et les journaux de tous les pays exprimèrent généreusement l'admiration commune pour l'intrépide voyageur. Un grand nombre de savans, et à leur tête l'illustre M. de Humboldt, lui adressèrent les félicitations les plus sincères. Dans une courte apparition qu'il fit à Paris, la Société de Géographie lui décerna en séance extraordinaire la médaille d'or qu'elle accorde à ceux qui ont fait faire le plus grand progrès à la science dont elle s'occupe. L'Académie des sciences le fit inviter à assister à l'une de ses séances, et il y reçut de ce corps illustre les marques d'estime les plus flatteuses.

Il quitta l'Angleterre au mois d'avril, traversa la France, l'Égypte, la mer Rouge, et arriva à Bombay le 1er juin. Un singulier hasard signala la fin de ce voyage. A quelques cents milles du port, la vigie signala dans le sud un bâtiment à voiles qui, poussé rapidement par une forte brise de l'ouest et faisant la même route que le bâteau à vapeur, se trouva bientôt dans ses eaux. Sur ce navire était embarqué le jeune frère de Burnes qui, nommé cadet de l'armée de Bombay, arrivait dans l'Inde par le cap de Bonne-Espérance. Le transbordement s'opéra en pleine mer, et les deux frères descendirent à terre ensemble.

Ce jeune officier, né en 1812, est mort assassiné près de son frère, le 2 novembre.

En rentrant dans l'Inde, A. Burnes reçut l'ordre d'aller reprendre son ancien poste dans le Cutch, sous la direction de sir Henri Pottinger. Cependant on le nomma capitaine en récompense de ses services passés; mais, comme il l'avait bien pensé, il ne resta pas long-temps dans cette position secondaire. Dès le mois d'octobre, on l'envoyait auprès des émirs du Sind pour négocier avec eux un traité de commerce, et ouvrir la navigation de l'Indus aux produits anglais. Cette négociation n'était pas encore terminée, lorsqu'en août 1836 on le rappela à Bombay.

Mohammed, shah de Perse, réunissait alors une armée de soixante mille hommes et cent pièces de canon pour venir mettre le siége devant Hérat. On sait les inquiétudes que cette expédition causa à l'Angleterre, et comment cette puissance crut voir dans le siége d'Hérat le premier acte d'une confédération qui, formée par les intrigues de la Russie, avait pour but d'appeler au pillage de la péninsule indienne tous les barbares de l'Asie centrale.

Déterminé à agir vigoureusement, le gouvernement anglais voulut cependant, avant de frapper, essayer des voies diplomatiques et tenter de s'unir sérieusement les princes dont la Russie excitait l'ambition et la cupidité. Tandis qu'on envoyait des officiers et de l'argent au prince d'Hérat, le capitaine Burnes fut chargé d'aller négocier avec les emirs du Sind, avec les souverains de Caboul, de Candahar, de Kelat, un traité d'alliance offensive et défensive.

Il partit en novembre 1836 avec le lieutenant Wood, auteur de plusieurs mémoires très remarquables sur la navigation de l'Indus et d'un voyage à la recherche des sources de l'Oxus. Le docteur Lord, tué dans le Caboul, en 1840, et le lieutenant du génie Linch, deux officiers très distingués, dit-on, mais dont nous ne connaissons aucun ouvrage, étaient aussi attachés à cette mission. On sait qu'elle ne réussit pas; le prince qu'il était le plus important d'entraîner dans la nouvelle alliance, l'émir Dost Mohammed, de Caboul, exigeait, comme condition indispensable de son adhésion, que l'Angleterre s'engageât à lui faire restituer la ville et la province de Peschawer, qui lui avait été enlevée par Randjit Singh. Sur tous les autres points, il était fort modéré; mais comme on ne pouvait le satisfaire sur celui-là qu'en courant la chance d'une guerre avec le roi de Lahore, le gouvernement anglais refusa péremptoirement, et il songea alors à tirer de l'exil Shah-Shoudja, pour le rétablir sur le trône du Caboul.

Forcé de rompre les négociations au printemps de 1838, Burnes fut rappelé dans l'Inde à Simla, où il trouva le gouverneur-général occupé des préparatifs de l'expédition qui allait franchir l'Indus. C'est alors qu'on le nomma lieutenant-colonel, chevalier du Royaume-Uni, et agent politique du gouvernement anglais dans le Caboul, avec soixante-quinze mille francs d'appointemens, sans compter des frais de représentation aussi considérables que ses appointemens, si même ils ne les dépassaient pas. C'est en cette qualité qu'il accompagna l'armée dans le Caboul, où il est resté jusqu'à sa mort. Les événemens de ces dernières années sont beaucoup trop connus pour que nous y revenions ici, nous ajouterons un mot seulement.

Il est mort à trente-six ans, lorsque la retraite de sir W. M'Naghten, nommé à la présidence de Bombay, et depuis mort comme lui, assassiné, allait faire de lui le principal personnage politique de l'Asie-Centrale, au moment où il touchait enfin le but poursuivi avec tant de persévérance, avec une ambition si ardente et si sage. L'Europe regrettera en lui un homme d'un grand talent, d'un remarquable courage, et qui bien jeune encore avait rendu à la science de si éclatans services; elle regrettera surtout l'homme dont la civilisation avait tant à espérer dans

la lutte décisive que l'Europe du dix-neuvième siècle semble sur le point de livrer aux peuples barbares du mahométisme, la France à Alger, l'Angleterre et la Russie en Asie, l'Europe entière dans la Méditerranée.

L'année dernière, sir A. Burnes avait perdu une sœur et un beau-frère établis dans l'Inde; son frère Charles est mort à côté de lui; le seul de ses frères qui soit encore au service de la Compagnie-des-Indes, est le docteur James Burnes qui l'avait accompagné dans sa première mission à la cour de Lahore.

XAVIER RAYMOND.
(*Débats.*)

RECONNAISSANCE D'UN ÉCOLIER.

C'était l'heure de la récréation du collège de Juilly, resté, malgré la tempête révolutionnaire, aux mains des Oratoriens qui lui avaient fait acquérir une si haute renommée.

Un jeune élève, de douze ans environ, à la figure ouverte et franche, au lieu de se mêler aux jeux de ses camarades, se promenait silencieusement et tristement dans un coin de la cour, lorsqu'un élève de rhétorique, de deux ans plus âgé que lui, vint lui frapper sur l'épaule.

— Qu'as-tu donc, petit Pierre, pour être si triste aujourd'hui?

— Mon bon Victor, j'ai du grec par dessus les oreilles; le grec m'ennuie, il m'assomme, il me fera mourir de chagrin.

— Quoi! c'est pour quelques malheureuses versions grecques que tu te désoles ainsi?

— Mais il y a bien de quoi!... Mon papa doit venir ici dans deux ou trois jours, et j'espérais le décider à m'emmener à Paris pour y passer les vacances de Pâques... Par malheur mon papa a un goût particulier pour le grec; on ne manquera pas de lui dire ma faiblesse en version, et je n'irai pas à Paris... Huit grands jours de bonheur qui vont m'échapper à cause de cette horrible langue!...

Et en parlant ainsi, le petit Pierre essuyait du revers de sa main les larmes qui roulaient brûlantes sur son charmant visage.

— Console-toi, lui dit le rhétoricien, et viens prendre ta part d'une partie de balles; je ferai tes versions, tu les copieras et tu iras à Paris.

— Oh! Victor, si tu fais cela...

— Je te le promets, et l'on sait bien que je ne manque jamais à ma parole.

Les larmes du petit Pierre se séchèrent; son chagrin si noir se dissipa comme un nuage; il se livra au jeu avec toute l'ardeur de son âge et de son organisation vive et impressionnable. Victor lui tint parole; le secret fut bien gardé, et ce fut une surprise générale dans la classe de quatrième, de voir le petit Pierre, dont la faiblesse en version grecque était, pour ainsi dire, passée en proverbe, secouer en quelque sorte son dégoût naturel pour cette langue, et laisser loin derrière lui ceux de ses camarades qui jusque-là avaient passé pour être les plus forts sur ce point. Le père de Pierre arriva, et enchanté des progrès de son fils, il consentit à l'emmener à Paris.

« Victor, dit Pierre avant de partir à son ami le rhétoricien, je te dois le plus grand bonheur que j'aie jamais goûté; je ne sais comment je pourrai m'acquitter envers toi; mais, quoiqu'il puisse arriver, je jure de t'être en aide partout et toujours... je le jure, et ceci n'est pas un serment d'enfant.

Douze années s'écoulèrent: Victor était devenu un négociant très ordinaire, malgré sa force incontestable en version grecque. Pierre, au contraire helléniste si faible, était avocat, et l'une des gloires du barreau français. « Ses débuts, dit un de ses biographes, furent autant de triomphes: le jeune avocat étudiait encore moins les dossiers qu'il ne les devinait: homme de passion et homme de chiffres, il mettait de la passion dans les chiffres et des chiffres dans la passion, et il rehaussait le tout d'un débit chaleureux et d'une vigueur d'argumentation irrésistible. »

Vers la fin de l'empire, le talent du jeune avocat était dans toute sa force et dans toute sa splendeur. Il reçut alors de Nantes une lettre ainsi conçue:

« Je suis malheureux, emprisonné, accusé d'un crime, et, bien
« qu'innocent, il est probable que je n'échapperai pas à une condamna-
« tion infamante, si une voix puissante ne s'élève pour moi devant mes
« juges. Fasse donc le ciel que vous n'ayez pas entièrement oublié le
« rhétoricien Victor et les versions grecques, car vous seul pouvez être
« mon sauveur. »

Deux jours après la réception de cette lettre, l'avocat arrivait à Nantes; une nuit lui suffit pour étudier les pièces du procès. Le négociant était accusé de banqueroute frauduleuse, des charges terribles s'élevaient contre lui; mais au banc de la défense était assis cet homme à la parole puissante, dont le génie savait unir les argumens de la plus froide raison aux élans du plus chaleureux enthousiasme; son triomphe fut complet, et Victor, libre à la sortie de l'audience, se jetait dans ses bras en s'écriant:

« Je te dois l'honneur, ma vie t'appartient! »

Hélas! rien n'est stable ici-bas: tout va se modifiant sans cesse, et la transformation est prompte chez les hommes ordinaires. Remontés sur le trône de leurs ancêtres, les Bourbons venaient d'en être renversés de nouveau par ce demi-dieu, appelé à juste titre l'homme de la Providence. L'illustre avocat s'était fait *volontaire royal* pour défendre, avait-il dit, l'antique alliance de la royauté et de la liberté. Mais Napoléon, comme un vent de tempête, avait dissipé ces obstacles fragiles opposés à sa puissance. Vaincu par la force matérielle, le grand orateur avait, lui aussi, quitté la capitale en fugitif. Errant dans les départemens, il tomba aux mains d'une de ces bandes de partisans, organisées à la hâte sous le nom de *compagnies franches*; ces soldats sans discipline le conduisent à leur chef, et l'avocat reste muet de surprise en reconnaissant en ce chef Victor, le rhétoricien de Juilly, plus tard accusé d'un crime et que son éloquence avait sauvé.

Malheur à toi, Pierre! lui dit ce chef; en révolution, qui n'est pas pour nous est contre nous; et tu n'es pas seulement mon ennemi maintenant, tu es celui de la patrie...

— Victor! est-ce bien toi qui parles ainsi?

— Pas de phrases! Les Bourbons m'avaient jeté en prison, ils voulaient ma tête... C'est à mon tour de les faire trembler, eux et leurs partisans.

Et l'avocat fut jeté en prison. Mais cette fois l'orage, quoique terrible, passa vite; les Bourbons arrivèrent de nouveau aux Tuileries. Les cours prévôtales furent instituées.

Un jour, un accusé comparaissait devant l'une de ces cours; ce malheureux arrêté les armes à la main alors qu'il attaquait l'autorité royale, semblait voué à la mort.

Les débats étaient ouverts; des charges tellement accablantes s'élevaient contre l'accusé, que la défense semblait impossible. Tout à coup, au milieu de l'auditoire, une voix forte et vibrante demande à présenter quelques observations, puis on voit s'avancer à la barre un homme dont le visage porte l'empreinte du génie.

— Pierre! Pierre! s'écria l'accusé à la vue de cet homme, je ne mérite pas... Oh! non, je ne mérite pas...

Il ne put achever et retomba sur son banc, suffoqué par ses larmes. Alors la voix puissante du grand orateur se fit entendre de nouveau,

et chacune de ses phrases pénétra jusqu'au cœur des juges; sa logique inflexible obligea chacun d'eux à faire un retour sur lui-même, à interroger sa conscience, et contre toute attente, grâce à cette éloquence entraînante, l'absolution de l'accusé fut prononcée.

Aussitôt de bruyantes acclamations partent de tous les points de la salle: « Vive Berryer! » En vain la force armée veut s'opposer à cette manifestation, cinquante jeunes gens entourent l'avocat et le portent en triomphe jusqu'à son hôtel. Là arriva bientôt Victor, qui ne put que se jeter aux pieds de son sauveur.

« Embrasse-moi! s'écrie ce dernier en lui serrant la main; Je n'ai pas oublié les versions grecques.

(*Audience*).

ABOU-NIOUT ET ABOU-NIOUTIN.

CONTE ORIENTAL.

Un homme appelé Abou-Niout ou le Bienfaisant, réduit à la misère, résolut de quitter son pays et d'aller chercher fortune ailleurs. Il emporta avec lui un seul shériff: c'était tout ce qu'il possédait; et il se mit en route. Chemin faisant, il rencontra un homme avec qui il lia conversation, et apprit qu'il se nommait Abou-Nioutin ou le Trompeur. Tous deux voyageant pour le même sujet, ils résolurent de s'associer, et il fut décidé qu'Abou-Niout aurait la bourse commune. Le dernier venu avait dix shériffs.

Après quelques jours d'un voyage pénible, ils furent accostés, en entrant dans une ville, par un mendiant, qui leur dit:

— Dignes croyans, faites-moi l'aumône, et Dieu vous en récompensera au décuple.

Abou-Niout lui donna un shériff. Cette générosité rendit furieux son compagnon de voyage, qui lui demanda l'argent qu'il lui avait remis, et le laissa dans un dénuement absolu.

Abou-Niout, résigné à son sort et confiant dans la Providence, entra dans une mosquée pour y faire ses dévotions, espérant y trouver quelque âme généreuse qui soulagerait sa misère; mais il s'y tint une nuit et un jour sans que personne lui fît la moindre charité. Pressé par le besoin, il attendit la seconde nuit, quitta la mosquée, et d'un pas chancelant se mit à errer dans les rues. Il aperçut enfin un domestique qui jetait dehors les débris d'un repas. Abou-Niout les ramassa, et, se mettant à l'écart, mangea ce qu'il put y trouver.

Levant ensuite les yeux au ciel, il remercia le Tout-Puissant, qui avait pris pitié de lui. Le domestique, qui l'observait, fut aussi affligé du malheureux état d'Abou-Niout que touché de sa piété; il en informa son maître. Ce dernier, qui était compatissant, tira de sa bourse dix pièces de monnaie et ordonna à son domestique de les porter au pauvre Abou-Niout. Le valet en garda une pour sa commission et porta le reste au malheureux voyageur. Abou-Niout compta l'argent, rendit à Dieu des actions de grâces, mais fit observer que, d'après les Saintes-Écritures, il aurait dû recevoir dix pièces pour celle qu'il avait donnée au mendiant. Le maître, ayant entendu ces mots, fit monter Abou-Niout auprès de lui, le fit asseoir et voulut connaître ses aventures, que celui-ci raconta fidèlement. Cet homme était un riche marchand; il fut si charmé de la pieuse simplicité d'Abou-Niout, qu'il voulut être son protecteur, et lui fit donner un logement dans sa maison.

Au bout de quelques jours, le marchand, qui était fort exact à remplir les devoirs de sa religion, examina ses marchandises, en mit à part le dixième, et le donna à son protégé en l'engageant à ouvrir une boutique et à tenter la fortune dans le commerce. Abou-Niout suivit ce conseil avec tant de bonheur et de succès, qu'il devint en peu d'années un des marchands les plus renommés de la ville.

Étant un jour assis dans son magasin, il vit un homme vêtu de lambeaux, maigre, les yeux creux et abattus, et demandant l'aumône aux passans avec les cris importuns de la misère. Il le reconnut pour son ancien compagnon de voyage, et, touché de compassion à la vue de son misérable état, il le fit appeler par un de ses domestiques, et envoya chercher des rafraichissemens pour soulager ses premiers besoins. Il l'engagea ensuite à passer la nuit dans sa maison, et lorsqu'il eut fermé son magasin, il le mena chez lui, où il lui fit préparer un bain chaud et donner de beaux vêtemens. Après le souper ils conversèrent sur différens sujets. Enfin Abou-Niout s'écria:

— Ne te souviens-tu pas de moi, mon frère?

— Non, par Dieu, mon généreux hôte, répondit le pauvre; mais qui es-tu?

— Je suis ton ancien compagnon de voyage; mes sentimens ne sont point changés, et je n'ai pas oublié notre ancienne liaison. La moitié de ce que je possède est à toi.

En effet, le trop généreux About-Niout balança ses comptes, et donna la moitié de ses biens à son ingrat compagnon, qui établit un magasin et fit de brillantes affaires.

Ils demeuraient depuis quelque temps l'un près de l'autre, jouissant d'une grande considération, quand Abou-Nioutin, ennuyé de cette vie tranquille, proposa à son ami de quitter leurs maisons et de faire un voyage à la fois d'utilité et d'agrément.

— Pourquoi voyagerions-nous? dit Abou-Niout; n'avons-nous pas trouvé ici le repos et le bonheur? quel lieu du monde nous en offrirait davantage?

Abou-Nioutin ne tint aucun compte de ces sages observations et devint si pressant, que le faible Abou-Niout céda enfin *à son caprice*. Ils firent préparer une tente, chargèrent des chameaux et des mulets d'une grande quantité de marchandises, et se dirigèrent vers la ville de Moussoul.

Après dix jours de marche, ils arrivèrent un soir auprès d'une citerne profonde et campèrent en cet endroit.

Le lendemain matin, Abou-Niout voulut descendre dans la citerne pour remplir plus promptement les outres à l'usage de la caravane. Il ne se doutait guère de la récompense que son indigne compagnon réservait à ses bienfaits. Ce misérable, qui enviait son bonheur et ses richesses, coupa la corde qui devait remonter About-Niout, et partit, l'abandonnant à son triste sort.

Le pauvre marchand resta toute la journée dans le puits; mais toujours confiant dans le Très-Haut, il attendit de lui sa délivrance. Vers le milieu de la nuit, deux mauvais Génies vinrent s'asseoir sur le bord de la citerne.

— Je suis au comble de mes vœux, dit l'un; je possède enfin la belle princesse de Moussoul, et je ne crains pas qu'on me la ravisse, car il faudrait pour cela répandre sous ses pieds une infusion d'absinthe pendant le service divin de la grande mosquée, et il est impossible que nul mortel au monde trouve jamais une pareille recette.

— Je suis aussi heureux que toi, dit l'autre Génie: je possède, caché sous la colline près de Moussoul, une quantité incalculable d'or et de bijoux. Pour pénétrer dans mon trésor, il faudrait tuer un coq blanc sur la colline et en répandre le sang par-dessus. Personne n'ira deviner un pareil secret.

Après cette confidence mutuelle, les deux Génies reprirent leur vol et disparurent.

Abou-Niout retint mot pour mot la conversation qu'il venait d'entendre, et fut assez heureux, à la pointe du jour, pour qu'une caravane qui venait d'arriver le tirât de son humide retraite.

Après lui avoir fait prendre quelque nourriture, on lui demanda par quel accident il était tombé dans cette citerne; mais lui, trop généreux pour faire connaître la trahison de son ami, leur dit que s'étant endormi

sur le bord il y était tombé, et que ses compagnons de voyage avaient continué leur route sans s'apercevoir de son absence. Il demanda la permission d'accompagner à Moussoul ses libérateurs. Ils y consentirent et lui donnèrent une monture.

Au moment où la caravane entra dans la ville, le peuple était dans une grande agitation, et Abou-Niout apprit que l'on allait décapiter un médecin qui avait entrepris sans succès de chasser l'esprit malin dont était depuis long-temps possédée la fille du sultan, et que tel avait été le sort de plusieurs malheureux qui avait essayé leur art sur l'infortunée princesse. Abou-Niout courut au palais, obtint d'être présenté au sultan, et s'étant prosterné, selon l'usage, il offrit de chasser l'esprit malin, et demanda pour première récompense que l'on épargnât le médecin qui était condamné à perdre la vie. Le sultan consentit à sa demande, mais lui déclara que s'il ne réussissait pas, lui et le médecin seraient mis à mort comme d'indignes charlatans.

Abou-Niout désira que l'on attendit jusqu'au vendredi, suppliant le prince de faire observer ce jour d'une manière solennelle, parce que les prières de tous les vrais croyans attireraient les bénédictions du ciel sur son opération. Le sultan souscrivit à tout, l'exécution du médecin fut suspendue, et le souverain donna ordre de le garder au palais, où un appartement fut aussi assigné à Abou-Niout. On proclama dans la ville l'ordre de l'exacte célébration du service divin, menaçant du courroux royal ceux qui ne s'y conformeraient pas.

Le vendredi suivant, toute la ville s'étant mise en prières, Abou-Niout prépara l'infusion d'absinthe, ainsi que l'avait indiqué le Génie. Introduit dans l'appartement de la princesse, qui était plongée dans un profond abattement, il répandit l'infusion sous ses pieds. Aussitôt on entendit un grand cri, elle se réveilla comme sortant d'un rêve pénible, et appela ses femmes pour l'aider à se lever.

L'heureuse nouvelle de la délivrance de la princesse fut à l'instant même portée à son père, qui vint, transporté de joie, embrasser sa fille chérie. Il ordonna des réjouissances publiques, d'abondantes aumônes, et voulut qu'Abou-Niout fixât lui-même le prix de son important service. Le médecin qui avait échoué fut mis en liberté avec un riche présent. Abou-Niout, que la beauté de la princesse avait vivement frappé, la demanda en mariage pour sa récompense. Le sultan consulta ses visirs, qui l'engagèrent à remettre sa réponse au lendemain, une affaire de cette importance exigeant de graves et de mûres réflexions. Lorsqu'Abou-Niout se fut retiré, les visirs représentèrent qu'il fallait que le mari de sa fille possédât au moins de grandes richesses; car bien qu'Abou-Niout eût chassé l'esprit malin, s'il ne pouvait entretenir la princesse d'une manière convenable à sa haute naissance, il ne méritait pas de la posséder. Ils lui conseillèrent donc de choisir un certain nombre de ses plus beaux bijoux, de les montrer à l'étranger et de lui demander une valeur égale pour douaire de la princesse, lui promettant que s'il pouvait en présenter de pareils, il serait accepté pour gendre; mais que, dans le cas contraire, il devait se contenter pour ses services, d'une récompense moins ambitieuse.

Le lendemain matin, lorsqu'Abou-Niout revint au palais, le sultan étala devant lui ses plus précieux joyaux et lui dicta ses conditions. Regardant ces bijoux avec une espèce de dédain, Abou-Niout annonça au prince que le lendmain il lui en présenterait dix fois autant d'un prix et d'un éclat bien supérieurs. Cette promesse étonna toute la cour, car on savait que de tous les princes le sultan de Moussoul était celui qui possédait les plus belles pierreries.

Abou-Niout se retira, alla au marché, acheta un coq entièrement blanc, sans aucune tache, et l'emporta chez lui, où il le garda jusqu'au lever de la lune. Alors il sortit seul de la ville, et se rendit à la montagne de terre bleuâtre que le second Génie avait dépeinte comme recélant en son sein d'innombrables trésors. Arrivé au pied de la montagne, il en franchit les hauteurs et coupa le cou au coq; le sang commençait à peine à couler que la terre s'ébranla et présenta aussitôt une ouverture à travers laquelle Abou-Niout aperçut, à sa satisfaction, un amas de pierreries d'un prix inestimable et de tant d'espèces que l'on ne pourrait en faire la description. Abou-Niout revint à la ville, se procura dix chameaux, qu'il chargea chacun de deux paniers, et retourna les emplir de trésors qu'il transporta chez lui, après avoir comblé la cavité de la montagne.

Le lendemain matin, Abou-Niout se rendit au palais avec les richesses, et entra dans la cour du conseil, où le sultan l'attendait. Après un profond salut : « Seigneur, lui dit-il, descendez un moment pour examiner le douaire de la princesse. » Le prince se leva de son fauteuil, descendit les marches de la salle, et après qu'on eut fait mettre les chameaux à genoux, il visita les paniers. Il fut tellement ébloui de l'éclat de ces joyaux, qui l'emportaient de beaucoup sur les siens, qu'il s'écria : « Par Dieu, les trésors réunis de tous les sultans de l'univers ensemble ne pourraient offrir de pierreries semblables à celles-ci. »

Quand il fut un peu revenu de son étonnement, il consulta ses ministres sur la conduite qu'il devait tenir envers Abou-Niout. Tous furent d'avis qu'il fallait sans retard lui accorder la main de la princesse.

Le mariage fut aussitôt célébré avec une grande pompe, et le gendre se conduisit si bien dans sa nouvelle dignité, que le sultan lui conféra le soin de tenir à sa place les audiences publiques et de juger les procès trois fois par semaine.

Abou-Niout était depuis quelque temps au faîte du pouvoir, lorsqu'un jour qu'il donnait une audience sous le magnifique péristyle d'un de ses châteaux de campagne, il aperçut dans la foule un homme couvert de haillons, et qui criait d'une voix triste : « O vous, fidèles croyans, hommes charitables, prenez pitié d'un malheureux! » Abou-Niout le fit approcher, et ne fut pas médiocrement supris en reconnaissant son indigne compagnon, le perfide Abou-Nioutin, qui l'avait si lâchement abandonné dans la citerne. Sans se faire reconnaître et sans laisser voir d'autre émotion que celle que la pitié produit, il le fit conduire au bain, où on le revêtit d'un habit magnifique, et ramener ensuite au conseil. S'étant retiré avec lui dans son cabinet.

—Mon vieil ami, lui dit Abou-Niout, ne me reconnais-tu pas?

— Non, seigneur, répondit l'autre.

— A-tu donc oublié Abou-Niout, ton camarade et ton bienfaiteur que tu as si cruellement trompé.

Il lui raconta alors toutes ses aventures, et l'assura que, loin de conserver aucun ressentiment de sa trahison, il la regardait comme la volonté du destin et comme le moyen que la fortune avait employé pour l'élever à sa nouvelle dignité, et il lui accorda des richesses qu'il voulait partager avec lui. Mais rien ne pouvait changer le cœur de l'envieux Abou-Nioutin.

Au lieu de remercier son généreux ami de sa clémence et de sa libéralité, il s'écria :

— Puisque la citerne lui a été si favorable, pourquoi ne me le deviendrait-elle pas ?

A ces mots, il se leva brusquement, et, sans même prendre congé, il quitta Abou-Niout, qui, toujours généreux, ne se choqua pas de cette indigne conduite.

Abou-Nioutin courut à la citerne, y descendit à l'aide d'une corde, et s'y assit, attendant avec impatience l'arrivée des deux Génies. Ils y vinrent, en effet, vers minuit, s'arrêtèrent sur le bord et s'interrogèrent sur leurs aventures.

— Depuis notre dernière entrevue, dit l'un, j'ai joué de malheur, un rusé musulman a trouvé le secret de me tromper et a épousé la princesse. Je ne puis me venger, car il est sous la protection d'un Génie converti que le prophète a commis à sa garde.

— Moi, dit son camarade, je suis aussi malheureux que toi, car le même musulman a découvert mes richesses, et les garde en dépit de tous mes efforts pour les recouvrer. Mais comblons cette abominable citerne, qui doit être la cause de tous nos malheurs.

A ces mots, ils prirent d'énormes pierres, les jetèrent dans la citerne et écrasèrent l'ingrat et envieux Abou-Nioutin.

Quelques jours après, le bon Abou-Niout ne voyant plus revenir son misérable compagnon, alla à la citerne, et la trouvant comblée, il la fit déblayer. En voyant le corps mutilé d'Abou-Nioutin, il devina que ce misérable avait été, par sa perfidie, l'instrument de sa mort, et il s'écria avec l'accent de la pitié :

— Il n'y a de refuge que dans le Très-Haut ; puisse-t-il nous préserver de l'envie, qui n'est funeste qu'au malheureux qu'elle dévore !

Abou-Niout retourna dans la capitale, où, peu de temps après, le sultan le laissa par sa mort, héritier de la couronne. Les maris des deux sœurs aînées de sa femme lui disputèrent cet héritage ; mais les ministres et le peuple, voulant faire respecter les dernières volontés du sultan, les forcèrent de renoncer à leurs prétentions et de se soumettre à l'autorité d'About-Niout, qui resta enfin tranquille possesseur du trône et vécut heureux au sein de sa famille et de sa cour.

(Gazette de France.)

LE ROYAUME DE GRÈCE.

OU DESCRIPTION STATISTIQUE DE CE PAYS, DEPUIS L'ARRIVÉE DU ROI OTHON, EN 1833, JUSQU'A CE JOUR (1).

L'auteur, dans son introduction, cherche à démontrer que beaucoup de documens, publiés dans ces derniers temps sur la Grèce, manquent de vérité ou d'exactitude. Ces documens proviennent de personnes qui n'ont aucune connaissance du pays, de touristes ignorant la langue et ne voyant les choses que par les yeux des autres. M. Strong a vu fonder le nouveau royaume ; il a pu en suivre toutes les phases, observer les résultats de toutes les mesures prises pour l'organisation de cette société nouvelle, et il conclut, de tous les faits dont il a été témoin, que la Grèce est dans une situation très heureuse, quant au développement de son industrie, de son commerce, aux progrès de l'instruction publique et à l'administration impartiale de la justice.

[illegible] donner quelques extraits de cet ouvrage qui nous semblent être d'un intérêt général.

« Les habitans des diverses provinces qui composent le royaume de la Grèce diffèrent beaucoup entre eux par leurs formes extérieures. Cette différence est frappante surtout dans les îles, où une partie des indigènes, en s'écartant du type général des anciens hellènes, se rapprochent beaucoup des formes asiatiques, par l'ampleur de leur visage, tandis que l'expression particulière des yeux, la forme du nez, le rétrécissement du visage se réunissent chez d'autres pour nous retracer le type de l'antique race des Hébreux. La beauté des hommes l'emporte sur celles des femmes, peut-être parce que celles-ci ont été plus négligées dans leur jeunesse.

« Les femmes des îles et principalement celles d'Hydra, de Spetzia, de Ténos et Naxos sont en général les plus belles. Il en est parmi elles qui, sous ce rapport, ne le céderaient point à celles dont la sculpture antique a conservé les admirables formes.

« La nature est si précoce en Grèce que les femmes y atteignent l'âge de puberté à dix ou onze ans, et les hommes à quinze ou seize. Il n'est pas rare de voir, dans les villages, des jeunes gens de seize ou dix-sept ans déjà mariés et pères de famille. Je connais une dame d'une des premières familles d'Athènes, qui n'a que vingt-cinq ans, et déjà elle a eu seize enfans, dont huit jumeaux ; sept d'entre eux sont encore en vie. Cela pourra paraître incroyable, mais il y a actuellement à Athènes une vénérable grand'maman, de vingt-quatre ans ! C'est une dame mariée à l'âge de onze ans ; une année après, elle mit au monde une fille qui se maria également à l'âge de onze ans, et qui est mère depuis peu de temps.

« Cette précocité des Grecques flétrit promptement leur beauté. A vingt ans, une femme mariée paraît aussi avancée en âge que celles des contrées plus rapprochées du Nord, quand elles ont parcouru la moitié de la vie ; à trente ou trente-cinq ans, les Grecques sont couvertes de rides, comme le sont en Angleterre et en Allemagne les femmes de soixante-dix ans.

La jeunesse décline donc en Grèce plus rapidement chez les femmes que chez les hommes ; ceux-ci conservent leur force et leur apparence virile pendant un demi-siècle, bien que les rides marquent de bonne heure leur front et le tour de leurs yeux. Ces rides sont moins l'effet de leur décadence que de la contraction continuelle qu'imposent à leurs muscles les rayons du soleil dont leur bonnet rouge national ne les garantit nullement ; elles donnent une expression plus marquée et plus décidée à leur figure.

« On rencontre souvent en Grèce, surtout dans les contrées montagneuses, des vieillards de l'âge le plus avancé et qui ont conservé leurs forces physiques et leurs facultés intellectuelles. Des hommes de quatre-vingt-dix et cent ans se livrent encore aux travaux des champs et aux exercices de la chasse. En 1834, j'ai vu dans les montagnes de la Laconie un vieillard qui eut son premier enfant à l'âge de soixante-dix ans et son dernier à quatre-vingt-quinze ans. Il avait cent ans lorsqu'il mena ses compatriotes à l'assaut de Tripolitza. Dix ans après, il allait encore à la chasse des perdrix. Quand le roi Othon fit sa première tournée en Grèce, un homme de cent trente-deux ans accourut de son village au mont Taygète, pour présenter ses hommages à son jeune souverain, qui le reçut avec bonté et lui fit un beau présent ! »

En parlant de l'histoire naturelle de la Grèce, M. Strong raconte un fait singulier au sujet des cigognes.

« Les cigognes venaient en grand nombre passer l'été dans la Grèce. Aujourd'hui on ne les y voit plus. Par une coïncidence assez curieuse elles abandonnèrent cette contrée précisément au moment où éclata la révolution de 1821. Depuis ce temps-là les Grecs superstitieux appellent les cigognes les amis des Turcs. »

On lit dans un ouvrage que le capitaine Jesse a écrit sur la Grèce

« J'ai entendu faire cette remarque à plusieurs personnes d'Athènes que lorsque les Turcs abandonnèrent cette ville après la révolution, les cigognes, qui depuis plusieurs générations bâtissaient leurs nids sur presque toutes les maisons de la ville, la désertèrent immédiatement. Il y a un grand nombre de ces oiseaux dans le sud de la Russie. Avant leur émigration, à l'approche de l'hiver, ils s'assemblent de tous côtés et tuent ceux de leurs petits qui ne sont pas encore assez forts pour les suivre dans leur long voyage. Ce trait est remarquable et contraste singulièrement avec l'attachement que les cigognes portent à leur progéniture. Un marchand de ma connaissance m'a raconté à ce sujet le fait suivant :

« J'étais en route pour Kharkoff, lorsque je vis plusieurs paysans réunis dans un champ près d'un village. Je m'en approchai, et vis qu'ils regardaient deux cigognes mortes et couchées sur l'herbe. Ces cigognes avaient un nid dans ce champ. Le matin de ce jour-là on avait vu la femelle couver les œufs, et le mâle était allé chercher de la nourriture. Durant son absence la femelle quitta également le nid dans la même intention ou pour aller en *commérage* chez quelqu'une de ses voisines. Presque aussitôt un faucon d'une espèce très commune dans les landes voyant que les œufs n'étaient pas gardés, les brisa et en avala le contenu. Le mâle revint le premier, et trouvant les œufs détruits, il se roula sur les coquilles en donnant des signes de la plus profonde douleur. La femelle étant revenue, il se dressa aussitôt qu'il l'aperçut, l'attaqua à coups de bec, et la saisissant ensuite entre ses griffes, il s'éleva avec elle à une grande hauteur, puis serrant ses propres ailes, il se laissa tomber avec elle. Tous deux furent tués sur le coup. »

« Voici la statistique actuelle de la population de la ville d'Athènes : Hommes (bourgeois), 6,404. — Femmes, 4,862. — Garçons, 6,[illegible]

(1) Par Frédéric Strong, consul de Bavière et de Hanovre, à Athènes. — Londres, 1842.

Filles, 3,713. — Garnison, 1,367. — Etrangers, 3,573. — Total, ,237 habitans.

« Cette population comprend cinq cent quarante cultivateurs, cent deux ·gers, trois mille six cent dix artisans, quarante-six négocians, cinq it vingt-huit boutiquiers, quatre-vingt-trois grands propriétaires fonrs, deux cent cinquante-cinq petits propriétaires, soixante-trois mais d'école ou instituteurs, quarante-quatre avocats, trente-deux chirur·us, cent trente-quatre prêtres, trois cent trente boulangers, deux cent ze tailleurs, trois cent soixante-seize cordonniers, etc.

« Cent mille personnes, faisant environ la moitié des hommes et le huime de la population du Royaume, sont employées à l'agriculture. Cendant, à cause des mauvais instruments de labourage dont on fait core usage, du manque de bétail, et du peu de perfectionnemens portés à l'agriculture, la Grèce ne produit encore que la moitié des réales dont elle a besoin pour sa consommation; le surplus y est imrté des ports de la Mer Noire. Si les nouvelles méthodes de culture y aient introduites, la Grèce rendrait au delà de ses besoins et pourrait le-même exporter des céréales.

« Le commerce grec exporte principalement du raisin de Corinthe. En 340 la récolte de cette denrée s'est élevée à onze millions de livres; elle fait au mois d'août. A cette époque de l'année, les pluies, accompaées de grands coups de tonnerre, détachent souvent le fruit des vignes détruisent parfois le tiers ou le quart de toute la récolte.

« La culture des vignobles a une grande importance dans ce pays. On compte jusqu'à deux cent soixante-seize espèces de raisin différentes. e vin des îles est le meilleur. Sur le continent on a l'usage de l'imégner de résine, ce qui le rend fort désagréable aux étrangers et i donne un goût piquant et amer. C'est pour le conserver qu'on use ce procédé. Les Grecs n'ont pas de caves; ils gardent le vin dans des aux de brebis et dans des magasins au dessus du sol. Le vin connu au oyen-âge sous le nom de Malvoisie et qui était le plus estimé, se coltait à Napoli de Malvoisie; mais il ne s'y en fait plus : la vigne de spèce de celle dont on le tirait n'est pas perdue; elle a été transplantée l'île de Ténos. Ce vin est toujours d'excellente qualité, mais ne peut conserver que trois ans. La culture des vignobles s'est beaucoup ae ue depuis la création du royaume.

« Les oliviers y arrivent à un grand âge; il en est que l'on sait posiement avoir quatre cents ans, et d'autres auxquels la tradition donne double de cet âge. Comme il faut aux oliviers environ un siècle pour quérir toute leur force et seize ans pour être en état de porter leurs remiers fruits, on s'est encore fort peu occupé de remplacer ceux qui nt été détruits pendant la guerre.

« On encourage beaucoup dans le pays la construction des puits arsiens. La pompe ordinaire, qui épargnerait bien du temps et des peines, t inconnue en Grèce. Beaucoup de propriétaires ont introduit l'ancien iode d'irrigation des orientaux, les puits communs avec une chaîne e baquets de bois, mis en mouvement par un âne.

« On a pris en Grèce, pour la conservation des antiquités, des mesues qu'on aimerait à voir adopter ailleurs. On y a créé des officiers apelés conservateurs d'antiquités et placés sous les ordres d'un conservateur énéral qui ne relève que du ministre de l'instruction publique. Quiconue découvre une antiquité, en creusant le sol, est tenu, sous peine d'une mende d'une à cinquante drachmes, d'en donner connaissance dans es trois jours au conservateur de son district, et en l'absence de ce derier fonctionnaire, aux magistrats, ou de permettre qu'il soit pris un lan ou un dessin de l'objet trouvé. »

LES GUÊPES,

PAR M. ALPHONSE KARR.

(*Extraits*) (1).

*** A une parade, le marquis de ***, un des jeunes officiers les plus élégans de l'armée, — se plaignait du froid aux pieds qu'il ressentait à cheval :

— Vous avez froid aux pieds, capitaine, lui dit un vieux maréchal-des-logis.

— Je t'en réponds.

— Je sais ce que c'est, capitaine, j'y ai eu froid pendant vingt ans.

— Eh bien, tu as dû avoir du plaisir.

— Mais maintenant c'est fini, on m'a indiqué un moyen.

— Ah! et quel est ton moyen?

— C'est bien simple, allez, capitaine, — vous ne vous figurez pas comme je souffrais; c'est-à-dire que les larmes m'en venaient aux yeux.

— Eh bien, qu'as-tu fait?

— Ce n'est presque rien. — On va toujours chercher midi à quatorze heures; j'ai vu des jours où je serais tombé de cheval.

— Mais enfin, — quel est ton moyen?

— Le plus simple du monde, comme je vous dis, capitaine, — presque rien; — moi, j'ai eu froid pendant vingt ans, et quand on m'a eu donné ce moyen là, ça été fini, — je n'ai plus jamais eu froid aux pieds de ma vie, et comme je vous dis, — ce qu'il y a de meilleur, — c'est que c'est un moyen aussi simple qu'il est excellent. — Vous n'y avez pas froid comme j'y ai eu froid pendant vingt ans; — et aujourd'hui...

— Eh bien?

— Si vous avez froid aux pieds, — il ne faut pas aller s'ingérer ça ou ça; — le moyen est bien simple... il faut mettre des chaussettes dans vos bottes.

*** Les journaux, — à peu près tous, ont raconté un vol — chez M. de N***.

« Un vol, disent-ils, — que l'énergie et le sang-froid de M. N*** a fait échouer. »

Or, suivant les mêmes journaux, les résultats de ce vol, qui a échoué, sont qu'il a été emporté :

1° Une montre à répétition, à cylindre, portant le nom de Lépine; boîte d'or ciselée; 2° une parure de topazes roses, collier avec pendeloques, sévigné, boucles d'oreilles, etc.; 3° une bague très belle turquoise; 4° un baguier composé d'une vingtaine de bagues, entre autres: un rubis avec brillans sur côté, un demi-jonc, turquoise et brillans, une bague verre antique rouge et vert, avec une tête de saint Paul gravée en creux, etc.; 5° une parure améthystes et rubis; 6° grande chaîne d'or très plate à plusieurs fermoirs; 7° bracelet en or tresse plate, gros saphir au milieu; 8° une chaîne de Venise avec sa cassolette; 9° un bracelet d'or, camée et agate, représentant Vénus corrigeant l'Amour; 10° un bracelet, pierre antique, représentant un empereur romain; 11° paire de boucles d'oreilles, émail bleu et perles fines; 12° clef de montre avec pierres fines et perles; 13° boucle de ceinture ovale, or et émail gros bleu; 14° grande chaîne, or et émail gros bleu avec porte-mousqueton pareil; 15° un bracelet or, perles, pastilles du sérail, avec tresse en cheveux; 16° bague avec tresse de cheveux et une boucle de diamans; en dedans est gravé le nom de Valentine.

Ces gaillards de journaux, qui appellent cela un vol *échoué*, sont fort difficiles en fait de succès.

Il est vrai que les deux voleurs ont oublié leurs chapeaux; mais en lisant attentivement la liste des objets volés, on est forcé d'avouer que les deux chapeaux ne peuvent faire qu'une très faible indemnité.

---

(1) La livraison d'avril est en vente.

, J'ai déjà parlé, il y a un an, de cette question des sucres qui cause aujourd'hui tant de rumeur ; — je ne la mentionne aujourd'hui que parce qu'elle me rappelle une caricature faite sous l'empire, à l'époque où Napoléon voulait du sucre de n'importe quoi.

On voyait le petit roi de Rome — faisant une grimace horrible à une betterave qu'il tenait à la main, — sa nourrice lui disait : Mange donc, petit, ton papa dit que c'est du sucre.

, M*** est un homme économe qui se défie des tailleurs,—achète son drap lui-même et donne ses habits *à façon*. Dernièrement, il demande son tailleur, — qui prend mesure en tous sens et lui déclare qu'il n'y a pas moyen de lui faire une redingote avec le coupon d'étoffe qu'il a acheté. Il le chasse ignominieusement et en demande un autre. — Celui-ci arrive, prend l'étoffe et promet l'habit pour dans deux jours.

— Apportez la note.

— Volontiers.

Le troisième jour, le tailleur arrive avec l'habit, qui est bien fait et d'une ampleur suffisante.

— Et la note?

— Ah mon Dieu ! je l'ai oubliée; — je l'avais mise sur l'établi avec mes gants, j'ai laissé les gants et la note.

On sonne. — Un domestique arrive et dit :

— C'est le fils du tailleur. — Celui-ci se trouble.

— Que veut-il? demande M. M***.

— Il demande son père.

— Faites-le entrer.

Le tailleur s'oppose à ce qu'on fasse entrer son fils : — Sans doute c'est la note qu'il m'apporte.

— Eh bien, qu'il entre.

Le tailleur se trouble de plus en plus, — surtout quand entre le gamin orné d'une veste d'un drap tout-à-fait pareil à celui de la redingote.

— Que viens-tu faire, brigand ?

— C'est maman qui m'a envoyé à cause de la note.

— Donne et sauve-toi.

Mais pendant ce temps, M. M*** tient l'enfant par la veste et s'assure de l'identité du drap.

— Oh ça, maître, — comment se fait-il que mon autre tailleur n'ait pas pu me faire une redingote, — quand vous m'avez fait une redingote et une veste à votre fils.

— Monsieur, — dit le tailleur qui a repris tout son sang-froid, — c'est qu'il a probablement un fils plus grand que le mien.

, M. Listz est un homme de talent, — mais lui, qui, en France, était devenu français, — qui a reçu à Paris une si grande hospitalité, qui se disait avec orgueil le frère de tous nos *grands hommes*, quels qu'ils fussent, — devrait démentir, dans les journaux où il fait dire tant de choses, — le bruit qu'on répand — qu'il chante dans des banquets en Allemagne des chansons où les Français sont traités un peu plus mal que des chiens.

Les lecteurs des *Guêpes* savent, du reste, ce que je pense, pour ma part, de ces chansons dites patriotiques, sur quelque air et dans quelque pays qu'on les chante.

, M. le duc de D. — a donné dernièrement une soirée fort brillante; — je ne sais pourquoi il avait laissé échapper sur ces lettres d'invitation cette formule de restaurateur :

« J'ai l'honneur de vous annoncer que je viens d'ouvrir *mes* salons. »

, Au dernier bal donné par M[me] la duchesse de M., — M. de B. — s'est laissé aller, après le souper, aux danses les plus hasardées. — Rien, du reste, de si imminent que l'invasion, dans la haute société, des danses bizarres, — telles que le *cancan*; — la *béquillade*, — la *chaloupe*, etc.

, Une vieille femme est traduite en police correctionnelle sous prévention de mendicité; — on fait une perquisition à son domicile, — on trouve dix-huit cents francs dans sa paillasse.

Les mendians ont pris depuis quelques années, s'il faut en croire les journaux, l'habitude d'avoir dix-huit cents francs dans leur paillasse.

M. le président, je ne sais qui, lui fait cette question naïve : Pourquoi aviez-vous cet argent ?

— Pour l'avoir, répond la vieille.

, Voici la nouvelle annonce du planteur de la Louisiane. — Ce monsieur ne manque pas d'effronterie. — L'annonce renferme un petit mot à mon adresse.

ORGUEIL DE LA CHINE. — Nous n'avons pas été les derniers à sourire de cette emphatique dénomination donné au *mélia-azédarach* de Linnée par des Louisianais, frappés de la magnificence, entre à parfums de ce nouveau-venu, que nous connaissons déjà sous le nom de *lilas chinois*. Nous avions également compris la qualification d'*arbor sancta*, que lui donna quelque pieux botaniste italien et que justifie le joli chapelet contenu dans chacun de ses petits fruits. Nous nous expliquions de la même manière son nom anglais *beadtree*, arbre aux rosaires, et nous en étions à choisir le plus convenable de tous ces noms, lorsqu'un propriétaire des environs de Perpignan est venu protester contre toutes ces dénominations fantastiques, pieuses, savantes, latines, anglaises, en nous déclarant que le vrai nom des beaux mélias formant l'avenue de son castel, n'est autre chose dans son pays que celui d'*arbre aux grives*, à cause de l'attrait qu'il a pour ces oiseaux.

Tous ces noms sont bien et dûment motivés, comme on le voit; mais dans l'embarras du choix, nous continuerons, *n'en déplaise aux critiques*, à offrir aux amateurs de jardins nos graines fraîches de *lilas chinois* sous le nom consacré à *Natchez-Mississipi*, *d'Orgueil de la Chine*, tout en les invitant à profiter de l'approche du printemps pour en faire des semis.

, Voici ce qu'on lit dans un journal :

Au *recto :*

« Le nouveau drame de M. Alexandre Dumas, *Lorenzino*, qui a été représenté hier au Théâtre-Français, est une de ces *compositions romantiques* qui n'ont aucune chance de durée. C'est une véritable chute, et cependant M. Alexandre Dumas aurait recueilli tous les traits de génie qui caractérisent la nouvelle école, duel, enterrement, procession de religieuses, confession, absolution, empoisonnement, guet-apens et assassinat.

« On s'étonne à bon droit que les comédiens français, dont le répertoire se compose de tant de chefs-d'œuvre, consentent à jouer le drame *romantique*, qui n'est plus maintenant qu'une vieillerie. Les meilleurs acteurs perdent leur talent en jouant ces pièces, dont le style trivial ne peut prêter qu'au ridicule et à l'ennui. Nous reviendrons sur ce drame, si l'on prétend l'IMPOSER encore au public. »

Au verso :

« *Lorenzino*, drame nouveau de M. Alexandre Dumas, a produit le PLUS GRAND EFFET avant-hier soir au Théâtre-Français. Ce soir, on donne la deuxième représentation de ce BEL OUVRAGE. Il sera précédé des *Rivaux d'eux-mêmes*.

, M[lle] ***, actrice à laquelle la beauté tient lieu de talent, [illegible] mettre au monde son septième rejeton ; — elle foula aux pieds l'axiome de droit qui dit que la recherche de la paternité est interdite ; — et elle alla prier un vaudevilliste de l'épouser ; — il refusa, elle menaça de se tuer, — il resta impassible. Eh bien, adieu, — dit-elle, aussitôt — que l'innocente créature sera née, j'en finirai avec la vie. — Mais, dit-elle, comment faire pour que mon enfant ne soit pas mis aux Enfans trouvés après ma mort ?

— C'est bien simple, répondit le vaudevilliste, il faut l'y mettre de votre vivant.

TRIBUNAUX.

TRIBUNAL DE POLICE DE LIVERPOOL.

John Orr Mac-Gill, beau jeune homme de trente ans, le docteur Osborne Guick, Normand Rogerson, Richard Jones, sa femme et mistriss Clayton, sont détenus et présens à la barre. Ils sont accusés d'avoir abusé de la crédulité d'une demoiselle en employant les artifices les plus coupables pour rendre M. Mac-Gill maître de sa personne et de sa fortune évaluée à cinquante ou soixante mille livres sterling (environ douze ou quinze cent mille francs).

Miss Crellin, qui a passé la quarantaine, mais qui est encore fraîche et assez jolie, expose ainsi ses griefs après avoir prêté serment comme témoin :

« Je suis propriétaire d'une maison à Liverpool ; un sieur Martin, que je ne connaissais pas, s'est présenté chez moi pour louer un appartement ; il était accompagné de miss Shoane qu'il devait épouser. L'appartement leur convint ; miss Shoane m'annonça que leurs noces se feraient prochainement, et m'invita à être sa première demoiselle d'honneur. M. Martin s'installa seul dans le logement.

« Quelque temps après il m'annonça que ses projets de mariage étaient rompus.

« — Pourquoi cela ? lui demandai-je.

« — Femme adorable, répondit-il (pardonnez-moi, messieurs les magistrats si je répète ses propres expressions), femme adorable, peut-on songer à en épouser une autre lorsqu'on a eu le bonheur de vous connaître ?

« Je me mis à rire de cette brusque déclaration. M. Martin m'assura qu'il parlait sérieusement. Il me fit des visites assidues, et j'eus la faiblesse d'écouter pendant quelque temps ses propositions de mariage ; mais je finis par l'éconduire. Martin alors m'assigna devant la Cour de session pour me demander je ne sais combien de mille livres sterling de dommages-intérêts. Je me crus trop heureuse de lui donner deux cent cinquante livres sterling, croyant ainsi avoir acheté ma tranquillité. »

Ici M. Snowbull, conseil de miss Crellin fait passer deux papiers aux magistrats. M. Rushton lit une de ces pièces qui est le désistement donné par Martin de l'action par lui intentée contre miss Crellin. L'honorable magistrat a froncé le sourcil et témoigné quelque surprise en parcourant l'autre document dont il n'a pas cru devoir faire connaître la nature.

Miss Crellin continue :

« — Mistriss Jones, ma femme de chambre, qui m'avait amené M. Martin la première fois, et qui avait négocié l'arrangement, n'a consenti à me livrer ces deux papiers que moyennant vingt livres sterling que je lui ai payées pour sa commission. Je me fis donner quittance de ces deux sommes. Cependant j'avais parlé de cette affaire à un de mes amis. M. Whitty, dans la maison duquel loge un M. Duval, attaché à la police. M. Whitty et M. Duval firent des réprimandes à mistriss Jones. Celle-ci vint chez moi tout effrayée, et me redemanda les récépissés, disant qu'elle serait condamnée à la déportation ainsi que M. Martin si la justice avait connaissance de ce tripotage. Les renseignemens pris par M. Duval me donnèrent la certitude que le vrai nom du prétendu Martin était Copeland ; qu'il était marié, et qu'il avait indignement abusé de ma bonne foi. Alors je le fis menacer d'un procès criminel s'il ne me rendait pas mon argent. M. Duval me fit espérer que je recevrais de Martin, non pas la totalité mais au moins cent cinquante livres sterling.

« Ce fut à l'occasion de ces pourparlers que M. Duval me présenta M. Mac-Gill comme un jeune homme actif et très propre à me seconder dans mes démarches à l'égard de Martin ou Copeland. Une liaison s'établit entre nous. M. Mac-Gill me fit faire des invitations par sa sœur, mistriss Rogerson. Je dînai plusieurs fois chez cette dame et son mari, en société avec M. Mac-Gill et d'autres Messieurs. Un jour nous fîmes une promenade par eau à Egremont, et nous dînâmes dans le principal hôtel de cette ville ; le soir nous prîmes du punch. Il était trop tard pour retourner à Liverpool ; je consentis donc à coucher à l'hôtel d'Egremont, et dans le même lit que mistriss Jones, ma femme de chambre. Le lendemain matin nous déjeûnâmes, et je m'aperçus trop tard que l'un des Messieurs avait mis de l'eau-de-vie dans mon thé. Après le déjeûner on apporta quelques bouteilles de vin de Champagne, et je bus comme les autres. (On rit.)

« Ces Messieurs dirent que le paquebot de Dublin allait partir, et me proposèrent de faire avec eux un voyage improvisé. Je repoussai cette idée comme extravagante.

« — Hé bien ! dirent-ils, allons voir la *course au clocher* qui doit avoir lieu près de Liverpool.

« — Passe pour la course au clocher, répondis-je.

« Nous montâmes en voiture, mais au lieu d'aller au *Steeple-Chase*, on me ramena dans la ville et l'on me fit entrer dans l'église Saint-Paul. Je demandai pourquoi l'on m'amenait dans une église :

« — C'est pour vous marier avec M. Mac-Gill, dirent ces Messieurs et ces dames.

« — La plaisanterie est trop forte, m'écriai-je, on ne se marie pas ainsi à l'improviste.

« — Rien n'est si simple, me dit-on, M. Mac-Gill s'est procuré une dispense de l'autorité ecclésiastique, et la bague de noce est toute prête : la voici.

« Je faisais une singulière figure au milieu des curieux que cette scène avait attirés. Apparemment on eut pitié de moi, et l'on consentit à partir pour la course au clocher. Nous restâmes jusqu'au soir, et je couchai cette fois dans le même lit que mistriss Rogerson. Je revins très fatiguée à Liverpool.

« Il était toujours question de me faire restituer cent cinquante livres sterling par M. Martin, mais le paiement était différé tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre.

« Enfin, le 16 mars, mistriss Jones me dit :

« — M. Martin est en ce moment chez mistriss Clayton, et tout prêt à vous payer la somme convenue ; il n'ose pas venir chez vous et il préfèrerait vous voir dans une maison tierce, pour vous faire ses excuses sans témoins.

« Je répondis que j'irai seulement jusqu'à la porte de mistriss Clayton, mais que je n'entrerais pas. Je m'y rendis avec ma femme de chambre ; son mari Jones me poussa malgré moi dans l'intérieur de la maison.

« Mistriss Clayton était seule.

« — M. Martin va revenir, me dit-elle ; peut-on, en l'attendant, vous offrir quelques rafraîchissemens ?

« Elle me présenta dans un verre une liqueur noirâtre qu'à sa couleur je pris pour du cassis (on rit), mais ce n'était pas le même goût. Le docteur Guick survint, et j'en acceptai encore un verre. Ce breuvage était narcotique, car je devins entièrement insensible, et lorsque je repris connaissance je me trouvais avec horreur dans le même lit que M. Mac-Gill et mistriss Clayton. Je jetai un cri d'épouvante. »

M. Rushton. — Était-ce à Egremont ou à Liverpool ?

Miss Crellin. — Non, Monsieur, c'était à Gretna-Green, ainsi que je l'ai appris depuis. On avait profité de l'engourdissement de mes sens pour me faire voyager à mon insu.

« — Où suis-je ? m'écriai-je ; que veut-on faire de moi ?

« — Nous sommes mari et femme, dit M. Mac-Gill ; n'avez-vous pas au doigt votre anneau de mariage, le sceau de notre union qui ne finira qu'avec la vie ?

« Aux cris que je proférai, le docteur Guick entra dans la chambre. Mistriss Clayton s'évada par une porte de l'alcôve.

« — Madame, dit le docteur Guick, calmez-vous et subissez la position que vous vous êtes faite, par imprudence peut-être, mais volontairement. Vous êtes la légitime épouse de M. Mac-Gill ; il est maître absolu de votre fortune, et, si vous ne consentiez pas à le suivre, vous seriez réduite à la mendicité.

« — Mais c'est une infamie, m'écriai-je ; c'est vous, Monsieur, c'est vous, médecin et ami de mistriss Clayton, qui avez préparé le breuvage avec lequel on m'a endormie !..... Oui, c'est vous-même qui m'avez versé le dernier petit verre ; vous êtes le complice de cet affreux guet-apens !

« Le docteur Guick balbutia quelques dénégations et se retira. M. Jones et sa femme, qui nous avait accompagnés dans ce lieu infâme, me ramenèrent en voiture à Liverpool. Je ne suis entièrement revenue à moi qu'après être rentrée dans ma maison. »

M. Rushton. — Etes-vous bien sûre que l'on vous ait conduite à Gretna-Green.

M. Snowbull. — Les témoins de nos adversaires eux-mêmes le prouveront d'une manière incontestable.

M. Grocott, conseil des inculpés. — Mademoiselle quelle est votre fortune ?

Miss Crellin. — Je possède à peine cinq mille livres sterling (cent vingt-cinq mille francs). La rumeur publique a énormément exagéré ma fortune en la portant au décuple.

M. Grocott adresse au témoin les interpellations les plus minutieuses sur les circonstances de son voyage à Gretna-Green ; elle ne se rappelle aucune des circonstances ; elle n'a appris le lieu où elle était que par les filles de l'aubergiste, le même qui aurait célébré le prétendu mariage.

M. Grocott. — L'aubergiste de Gretna-Green est en effet ministre presbytérien, et, en cette qualité, autorisé à célébrer des mariages ; il a remplacé le célèbre forgeron, qui n'avait pour cela aucune capacité légale. Voici l'acte de mariage en bonne forme, il est signé de M. Mac-Gill, de miss Crellin et de M. le docteur Guick, comme témoin.

M. Rushton, prenant communication de la pièce, fait remarquer que la signature prétendue de miss Crellin est un griffonnage illisible ; il invite miss Crellin à faire sur une feuille blanche sa signature ordinaire. Miss Crellin obéit à cette demande et trace une signature qui n'a pas la moindre similitude avec l'assemblage en forme de lettres qui se trouve sur l'acte de Gretna-Green.

Plusieurs témoins, entendus dans cette audience et dans les suivantes, ont confirmé sur les points principaux la déclaration de miss Crellin.

Le révérend John-Hennan Stafford, l'un des subrogés (vicaires-généraux) du diocèse de Liverpool, a déposé qu'après avoir pris les informations convenables, il avait remis à M. Mac-Gill une licence à l'effet de contracter mariage avec miss Crellin.

A la deuxième audience, le docteur Guick a demandé l'autorisation de voir sa femme et sa famille. M. Rushton a répondu que la cause était d'une nature fort grave et que les prévenus ne pouvaient recevoir dans la prison d'autres visites que celles de leurs conseils.

Dans la troisième audience, mistriss George, tenant l'hôtel de *George et du Vautour*, à Liverpool, a déposée :

— « Je connais M. Guick depuis un an. Le 10 mars dernier, mistriss Clayton vint me retenir un appartement dans mon hôtel pour un repas que la riche demoiselle Crellin devait donner à M. Mac-Gill, son prétendu. Le nombre des convives était assez considérable. Le soir il survint des dames et des demoiselles un peu *décolletées* avec leurs cavaliers : on dansa et l'on prit du punch et du grog. Dimanche dernier, mistriss Clayton me dit :

« — Ma chère Madame George, vous ne savez pas ? miss Crellin est mariée à M. Mac-Gill. J'ai été de la partie, ainsi que M. Jones et sa femme qui avaient arrangé l'affaire ; mais à présent miss Crellin paraît avoir du regret de ce qu'on lui a fait faire, je crains qu'elle n'en devienne folle ; je comptais sur un beau présent, et maintenant je crains de recevoir des reproches.

« — Vous avez, lui dis-je, fait là un beau chef-d'œuvre, M. et Mme Jones sont des monstres, et ils mériteraient la déportation ; quant à M. Mac-Gill, il pourrait bien être pendu.

« — Bah ! répondit mistriss Clayton, il n'en sera rien : miss Crellin est une vieille folle qui depuis long-temps court après tous les hommes ; elle n'est courroucée contre M. Mac-Gill que parce que le mariage n'a pas été précédé d'un contrat qui lui assurât, à elle, la jouissance libre et exclusive de ses biens. »

M. William Demain, teneur de livres à Liverpool, a fait la déclaration suivante :

— « Mardi ou mercredi dernier, en me promenant avec un de mes amis, nous rencontrâmes M. Guick.

« — Vous avez donc, lui demanda mon ami, laissé échapper votre nouvelle mariée !

« — Cela est vrai, répliqua M. Guick ; j'avais accompagné M. Mac-Gill à Gretna-Green pour être témoin de son mariage avec miss Crellin. Rien de si plaisant que cette aventure : figurez-vous qu'au lieu de mener miss Crellin à je ne sais quelle course au clocher, qui devait avoir lieu à Warrington, nous l'avons conduite à Carlisle.

« — Comment ! lui dis-je cette demoiselle arrivée à Carlisle, sur les frontières d'Écosse, aurait cru être à Warrington ?

« — Sans doute, reprit le docteur ; la vieille folle était ivre et incapable de savoir ce qu'on lui faisait faire. De Carlisle, nous l'avons menée en chaise de poste à Gretna-Green, et là le mariage a été célébré et consommé ; c'est une bonne affaire pour ce pauvre Mac-Gill, car miss Crellin a peut-être soixante-dix mille livres sterling (un million sept cent cinquante mille francs) de patrimoine ; elle fume des cigares et boit de l'eau-de-vie comme un vieux troupier. Je crois que, quand elle s'est mariée à Gretna-Grenn, elle était encore ivre par suite de sa dernière orgie à Liverpool.

« Je me permis de faire observer à M. Guick que peut-être il s'était jeté dans une mauvaise affaire.

« — Je ne crains rien répliqua le docteur ; la mariée nous est échappée, comme le disait tout à l'heure Monsieur, mais son mari la rejoindra et saura bien obtenir son pardon ; d'ailleurs tout s'est passé régulièrement ; les lois d'Écosse ne ressemblent pas à celles d'Angleterre. La vieille fille s'était moquée de tant de soupirans, qu'il était bien juste qu'à son tour elle fût prise dans le panneau. »

Les magistrats ont renvoyé les inculpés devant les assises sous l'accusation de séquestration par violence et pour artifices coupables.

THÉATRES.

Académie royale de musique. — Débuts de MM. Delahaye et Raguenot. — Débuts de Poultier, dans le *Comte Ory*. — Rentrée de Mme Dorus. — Il en est des incidens qui se succèdent à l'Opéra comme des *Carpillons frétins* de la fable, dont il faut une douzaine au moins pour faire un plat. Les détails de cette chronique sont si peu de chose, que, n'osant les offrir un à un au lecteur, nous attendons de pouvoir suppléer par le nombre à leur défaut d'importance. Chacun, disions-nous naguère, apporte aujourd'hui son ténor à ce théâtre. Après M. Poultier que nous a donné Ponchard, nous avons eu MM. Wermeulen et Octave (puissent leurs donateurs les reprendre au plus vite !); puis, M. Delahaye relevant de M. Berlioz, et enfin

M. Raguenot, formé par M. Delsarte. M. Castil Blaze en nourrit un autre à la brochette et doit nous le servir bientôt.

Reprenons ces débuts par ordre d'ancienneté. M. Poultier dont nous avons souvent entretenu nos abonnés, ne fait pas de progrès : sa voix se fatigue, le style ne lui arrive pas, et il change sous un vain et sentimental prétexte, tous les rôles en élégies lamentables. « Ne forçons point notre talent » a dit La Fontaine. « Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier, » a dit un autre poète, maximes dont le Tonnelier de Rouen ne sait point profiter, puisqu'il préfère tenir d'une façon détestable les premiers rôles, sous Duprez, à briller comme chef d'emploi, à la place d'Alexis Dupont. Cette position cependant serait encore assez belle; et tous ces personnages dont l'importance a été amoindrie par la faiblesse des chanteurs qui les ont mis en lumière, reprendraient, peut-être, à l'aide de M. Poultier, une valeur nouvelle. Nous disons peut-être parce que ces jours derniers M. Poultier, qui a abordé le rôle du *Comte Ory*, l'a chanté et joué d'une honteuse manière. On ne saurait joindre à une voix plus grêle, une grossièreté plus lourde, un défaut de méthode plus absolu. La pièce, est, quant au reste, fort bien montée, et Mme Stolz est charmante dans le rôle du page qu'elle chante avec esprit, qu'elle joue avec une mutinerie toute agréable. Mme Dorus-Gras qui, à la suite d'une longue maladie, faisait sa rentrée dans le rôle de la *comtesse* a été admirable: sa voix n'a rien perdu; elle semble, loin de là, avoir encore gagné en agilité et en pureté. Les applaudissemens ont été partagés entre Mme Dorus et l'espiègle et joli page *Isolier*.

M. Delahaye, autre débutant, élève de M. Auguste Morel, ne fait pas honneur à son maître, à qui déjà nous connaissions du talent comme compositeur, et que nous regardons comme un musicien d'un goût sévère, épuré par de bonnes études; mais dont le mérite, comme professeur de chant, ne nous a pas encore été prouvé par des résultats concluans. Si la voix de M. Delahaye nous paraissait bonne et apte au théâtre, nous dirions qu'il a débuté trop tôt. En effet, il n'est pas assez sûr de lui, sa méthode est presque nulle; peut-être exécute-t-il mieux, au piano, sous l'œil du maître; mais l'éblouissement de la scène lui fait tout oublier. Ces défauts se sont manifestés dans le mauvais rôle de *Robert le Diable*, et plus encore dans *Guillaume Tell*. Arnold avait perdu ce jour là tout son charme: de la raideur, de la dureté, aucune sensibilité, pas la moindre expression. L'organe est volumineux, mais inégal et le son est fort guttural; ce qui provient de la manière vicieuse dont il est émis. Pour filer une note, M. Delahaye appuie son menton sur sa clavicule, ce qui est aussi disgracieux que funeste.

Ce ne serait point là, nous le craignons, une acquisition utile pour l'Académie royale; car, bien que M. Delahaye ne soit point aussi dénué de style, d'esprit musical, de sentiment, de goût et de toutes qualités que M. Marié, dont la présence à ce théâtre est inexplicable pour tout le monde, tant il est faible et mauvais, M. Delahaye toutefois est novice en son art, et l'Opéra n'est point une école dramatique.

Formé par l'habitude du théâtre (car il arrive de Bordeaux), perfectionné dans l'école de Delsarte, le plus excellent professeur de notre temps, M. Raguenot a plus de chance de réussite. Si même il a le courage de suivre, douze ou quinze mois encore, les leçons de ce maître, nous lui prédisons un brillant avenir. M. Raguenot a une belle voix, d'un timbre franc et naturel; le fausset en est bon, et le médium assez soutenu. Il pose bien la note, a l'intelligence de la scène, et, qu'il parvienne à châtier, à *nettoyer* sa diction, à trouver, à la place des traditions routinières des planches, une interprétation plus vraie, plus profonde, alors, il aura conquis un talent véritable : la phrase manque de nuances délicates, et, en quelque sorte, de *demi-teintes*; il partage en ce point le défaut d'Alizard autre chanteur de mérite que M. Delsarte a développé.

Mais ce rôle de *Robert* est si ingrat, si lourd, si peu musical (car, cette partition n'est que de la littérature notée), que nous n'avons jamais pu nous faire une opinion sur un acteur, d'après la seule audition de cette harmonie rocailleuse, qui des chanteurs, ne fait qu'un instrument de plus, dans la complication des effets d'un orchestre surabondant.

Donc, nous attendons avec confiance M. Raguenot à un second début, dans un rôle qu'il aura sérieusement étudié avec son savant professeur. Il serait bien à désirer que ce dernier eût à diriger au conservatoire une section vocale. La classe de M. Delsarte, en effet, est une école spéciale et transcendante, propre à former des artistes supérieurs. Le système de ce maître est logique, sévère, philosophique en quelque sorte; car en homme qui a observé et compris à fond l'âme humaine, il enseigne à ses disciples la forme expressive que doivent revêtir les passions dans la musique, et comment se traduisent avec force et justesse les sentimens les plus intérieurs; la vérité dramatique simple et frappante, préside à cette méthode. Quant aux procédés d'enseignement, il suffit ici de dire que M. Delasarte est parti d'un principe posé par nous-même, il y a quelques années, dans une feuille musicale, à savoir : que le seul moyen d'apprendre à chanter avec précision, est de procéder au chant par la déclamation. M. Delsarte, au surplus, recueille les fruits de cette méthode infaillible, puisqu'il partage avec Duprez, et depuis la mort de Nourrit, l'honneur d'être le seul grand chanteur que nous possédions aujourd'hui. Nous l'avons entendu dernièrement chez un ancien ministre, et chez M. Guyet-Desfontaines dont la maison fort recherchée réunit à la fleur des illustrations artistes de notre époque, la plupart des notabilités politiques, devant un auditoire des mieux choisis. M. Delsarte a produit un saisissement profond avec l'air de Thoas, et une scène d'Orphée de Gluck. M. Delsarte se fait parfois aussi l'interprète de quelques mélodies de Henri Reber, et lui seul sait mettre en relief le charme, la finesse, la sensibilité que respirent ces productions délicieuses du plus allemand de nos symphonistes.

Le début de M. Raguenot, à l'Académie royale de Musique, nous suggère cette pensée, que l'on ferait une sage économie, en congédiant les Wermeulen, les Delahaye, les Marié surtout, et en se bornant à conserver Raguenot pour doubler Duprez, ainsi que Poultier, dans l'emploi d'Alexis Dupont, avec Octave pour suppléant, jusqu'à ce qu'on trouve mieux.

Bouché est de plus en plus détestable dans tous les emplois qu'il aborde : jamais acteur ne fut mieux nommé que lui, soit qu'on ajoute un R final à son nom, soit qu'on le supprime. Il beugle de la façon la plus inconvenante.

Quelques personnes s'obstinent à faire une réputation à Mlle Roissy; nous ne saurions dire pourquoi.

La danse ne nous a offert qu'une Mlle Waiss qui ne reparaîtra plus; on devait nous présenter en outre certains danseurs du théâtre de Madrid; mais cette affaire ne s'est point accommodée, il n'en est plus question. Ce qui manque toujours, ce sont les nouveautés : car le trône, bien constitutionnel de la *Reine de Chypre* voit chaque soir ses sujets déserter et son budget s'amoindrir. Que d'imperfections, que de lacunes dans le premier théâtre de l'Europe! qu'il est malaisé de plaire au public, hélas, et qu'il est difficile de se divertir!

FRANCIS WEY.

P. S. — La saison des concerts touche à sa fin. Celui qu'a donné M. Hallé, que son grand talent place tout proche de Thalberg, avait attiré beaucoup de monde. M. Hallé est un artiste consciencieux et original; il a déjà ses partisans, qui ne lui opposent plus aucun rival, et pourtant, M. Hallé qui tend ainsi à faire école, est tout jeune encore.

Mardi passé, la foule se pressait au concert des frères Batta. Le célèbre violoncelliste se fait entendre trop rarement au gré de la foule croissante de ses admirateurs; aussi la salle de M. Erard était-elle encombrée d'une manière surprenante. Des mélodies de *Schubert*, une fantaisie sur des motifs de *la Lucia*, *la Romanesca*, telles sont les compositions que l'artiste avait offertes à ce nombreux public qu'il a profondément ému. La romance de *Richard* (*une fièvre brûlante*), qui terminait le programme, a été rede-

mandée avec fureur. Grétry triomphait là comme à Favart; mais quel admirable interprète pour un chant rêveur et passionné, que M. Alexandre Batta! On annonce pour la semaine prochaine, un concert de Thalberg qui constitue avec Liszt et Batta un trio d'artistes placés hors ligne dans les sympathies du public parisien. M. Hallé paraît vouloir faire un *quatuor* de ce *trio* : il faut l'encourager dans cette ambition qui nous promet de nouveaux plaisirs. F. W.

ODÉON. — Le second Théâtre-Français a reçu un drame en quatre actes et en prose, de Mme ANAÏS SÉGALAS. Cette pièce a pour titre : *La Loge de l'Opéra.*

Ceux qui connaissent le beau talent de l'auteur ne doutent pas qu'elle obtienne un brillant succès.

GYMNASE. — *Les Aides-de-camp*, vaudeville en un acte, par MM. BAYARD et DUMANOIR. — Ces aides-de-camp sont ceux d'un vieux général qui a épousé une jeune et jolie femme; ce qui ne l'empêche pas de faire des folies pour une gentille danseuse de l'Opéra. Mais de ses deux aides-de-camp, témoins de sa conduite, et tout prêts à en profiter, l'un fait la cour à sa femme, tandis que l'autre lui enlève le cœur de sa beauté chorégraphique. Le général, prévenu à peu près à temps, mais considérant que celui qui courtise sa femme est plus coupable que celui qui lui a soufflé sa maîtresse, met tout en œuvre pour le connaître et pour se venger. Malheureusement l'éveil est donné aux deux aides-de-camp, qui brouillent si bien l'écheveau que le général ne peut parvenir à le demêler. Enfin sa femme vient elle-même à son aide; et après lui avoir fait expier son infidélité par un instant de terreur, elle éloigne celui des deux aides-de-camp qui la poursuivait de son amour, et force son mari à abandonner à l'autre sa conquête.

Cette action, qui n'est, comme on voit, ni bien neuve, ni bien piquante, a été favorablement accueillie par le parterre. Le drame qui fait le fond du sujet est égayé par le personnage d'un vieux notaire, et par celui de son maître clerc, fort plaisamment représentés par MM. Landrol et Sylvestre. Mlle Nathalie, chargée du rôle difficile de la femme du général fait chaque jour de sensibles progrès.

CIRQUE-OLYMPIQUE. — *Le Chien des Pyrénées*, drame de MM. FERDINAND LALOUE et LABROUSSE. — Si la race humaine dégénère chaque jour, en revanche la race canine fait d'immenses progrès dont il est juste que nous la félicitions. *Munito* et tous ses confrères tant admirés depuis dix ans, ne sont rien en comparaison du chien nouveau offert aux applaudissemens du public, par le Cirque-Olympique. Ce bel animal, à robe grise tachetée de blanc, ouvre les portes, sauve un enfant de l'incendie, arrache son maître à la mort la plus imminente, et sans faire payer ses services. Est-il beaucoup d'hommes prêts à en faire autant?

ARMAND DUPLESSIS.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

5 mars. — Hier, à la Courtille, le plancher d'une salle de danse s'étant enfoncé au moment le plus animé de la soirée, il y a eu un pêle-mêle dans lequel une trentaine de personnes ont été plus ou moins grièvement blessées; mais il n'y a danger de la vie pour personne. Le propriétaire de l'établissement a annoncé sur-le-champ qu'il se chargeait des frais de guérison.

6. — On écrit de Leipzig :

Ces jours derniers est arrivé ici de Russie un vieillard de 119 ans. Il est d'origine allemande et né près de Fribourg sur l'Unstrut. Il quitta sa patrie à l'âge de 16 ans, voyagea beaucoup en exerçant sa profession de serrurier, et finit par s'établir en Russie, où il obtint un emploi dans la fabrique impériale de fusils; il y travaillait encore activement, il y a peu de temps. On appela l'attention de l'empereur sur ce vieillard extraordinaire, et S. M. l'aurait, à ce qu'on assure, fait venir et lui aurait accordé une grâce quelconque. Le vieillard demanda celle de revoir sa patrie après une absence de 100 ans. L'empereur la lui accorda, lui fit préparer une voiture commode pour voyager, et lui donna un médecin pour l'accompagner. Il est arrivé ici le jour où il a quitté notre ville, il y a un siècle. Il n'y est resté que quelques heures, impatient qu'il était de revoir le village où il a vu le jour.

7. — On lit dans le *Franc-Parleur de la Meuse* :

— M. Lefranc, aubergiste de Fromeréville, vient de conduire à la sous-préfecture de Verdun, une voiture à quatre roues qu'il a construite lui-même et qui marche sans chevaux au moyen d'un mécanisme qui fait mouvoir, sans grands efforts, la personne qui se trouve placée sur le devant de la voiture. M. Lefranc a parcouru dans cette voiture, en une heure, la distance de huit kilomètres qui sépare Fromeréville de Verdun, et nous l'avons vu descendre la rue Saint-Pierre avec beaucoup de célérité; quoique sa machine, telle qu'il l'a confectionnée, nous paraisse susceptible de quelques améliorations faciles, le mécanisme qui la fait agir et permet de la diriger à volonté, est d'une ingénieuse simplicité, et nous ne doutons pas que l'idée première de M. Lefranc n'en fasse naître de plus importantes : sous ce rapport surtout, elle mérite des encouragemens. La voiture est une sorte de caisson non couvert; les essieux des roues sont en fer, et le tout pèse 240 kilogrammes.

8. — Lord Amberst, couvert d'un ample manteau, traversait hier le passage des Panoramas, raconte un journal, lorsque, à la hauteur de la boutique du pâtissier Félix, il se sentit serré de près par deux individus dont l'un marchait à sa droite et l'autre à sa gauche. La foule était compacte en ce lieu, l'Anglais ne fit pas grande attention à cette circonstance; il continua son chemin, et déjà il était sur le *boulevart Montmartre*, lorsqu'un agent du service de sûreté l'aborda et lui demanda s'il n'avait pas été volé.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit l'Anglais.

— Veuillez donc visiter vos poches.

Lord Amberst, s'étant rendu à cette invitation, s'écria qu'il n'avait plus sa bourse qui contenait 700 francs en or.

— La voici, reprit l'agent, il n'y manque rien et le voleur est arrêté.

En effet, le nommé Bérony avait été pris au moment où son complice, qui avait volé la bourse, lui en faisait la remise. Bérouy a été écroué à la Préfecture; son complice n'a pu être arrêté.

9. — La statue colossale de Herrmann (Arminius), qui affranchit la Germanie du joug des Romains, ne tardera pas à être érigée. Le modèle en est déjà terminé, et l'exécution en bronze va commencer très incessamment. Voici les dimensions qu'aura ce colossal monument: hauteur de la statue, des pieds jusqu'au cimier du casque, 42 pieds; distance des pieds à la pointe de l'épée, que le héros tient nue et droite, 45 pieds; longueur de l'épée, 22 pieds; hauteur du socle, qui sera en pierre de taille, 90 pieds. Ce monument sera placé sur une éminence de 90 pieds de hauteur, située dans la forêt de Teutobourg, près Detmold (capitale de la principauté de Lippe-Detmold), et où l'on suppose qu'a eu lieu la fameuse bataille dans laquelle Arminius a vaincu Varus. La quantité de bronze qui entrera dans la statue sera de 270 à [illegible] quintaux.

On sait que l'auteur, M. Henri Meigensdorff, a fait présent de son modèle à l'Allemagne entière, et que les frais d'exécution en bronze et d'érection ont été couverts par une souscription nationale faite dans tous les états de la Confédération germanique.

— Mlle Rachel a signé aujourd'hui le traité qui l'attache pour [illegible] ans au Théâtre-Français.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre

13e Année. — N° 21. Vendredi 15 Avril 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vte DE TESSIÈRES-BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS,

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

LE CABINET DE LECTURE paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX : 15 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

Au présent numéro est jointe une gravure de Mode.

GASTON ET ISABELLA.

I

On a souvent dit que la littérature d'un pays n'était autre chose que le tableau de ses mœurs. Les œuvres littéraires et le théâtre surtout, sont l'expression de la société de leur temps; ainsi, en Espagne, les pièces qu'on appelle encore aujourd'hui *de Capa y Espada*, représentent cette civilisation galante et farouche, qui ne comptait pas sur les lois et peut fort bien se représenter par un jeune homme qui sort le soir de chez lui, en cachant sous son manteau une guitare et une épée. Moment fatal pour la faiblesse et pour le bon droit, mais dont la force et la beauté ont tiré parti, tandis que les poètes l'ont célébré comme l'âge d'or de la galanterie et de l'honneur chevaleresque.

En 16.., vivait en Aragon et dans la ville même de Saragosse don Gusman de Herrera, homme dur, d'un caractère violent et emporté, mais dont la richesse était considérable. Il était veuf depuis dix ans, et une jeune fille de seize ans devait être son unique héritière. Dona Isabella, tel était son nom, vivait dans une plus grande solitude encore que les jeunes filles de son âge. Un jardin entouré de hautes murailles, où elle pouvait se promener tous les jours, des fenêtres grillées sur la rue, auxquelles, malgré leur hauteur et leurs barres de fer, il ne lui était pas permis de se montrer; une vieille duègne et quelques jeunes servantes élevées avec elle, voilà sa compagnie de tous les jours et le cercle étroit qu'il ne lui était pas permis de franchir. Cependant ce n'était pas la duègne qui était sévère, c'était don Gusman. Père dur et impérieux, il avait introduit dans sa maison un seul homme, le jeune don Vincent Guilhem, son neveu, qui y était reçu à tout heure et traité sur le pied d'un mari futur. Don Vincent était jeune, mais d'une figure désagréable, il était brave, mais d'un caractère farouche et emporté comme son oncle. Isabella ne l'aimait pas; don Vincent n'était pour elle qu'un cousin désagréable et point du tout un homme avec lequel elle devait passer sa vie. Dans ce temps-là, dona Isabella apprit par une des jeunes filles qui la servaient qu'une troupe de comédiens était arrivée à Saragosse et qu'elle y donnait des représentations.

— Ah! dit la jeune Isabella, quel bonheur, si je pouvais aller un soir seulement à la comédie!

— Rien de plus facile, lui dit Lucinda sa femme de chambre, don Gusman de Herrera, est enfermé avec son confesseur, il ne sortira pas de chez lui; votre duègne est malade, nous sommes les maîtresses ici; il ne faut que vous déguiser pour passer la porte de ce logis et sortir sans être reconnue.

— Me déguiser! et comment?

— Il vous suffira de prendre un de mes habits.

La proposition fut acceptée, l'échange d'habits fait et les jeunes filles coururent au spectacle. Elles se placèrent timidement dans un endroit obscur, où elles ne pouvaient pas être vues. Toutes deux furent charmées d'un plaisir qui leur était si nouveau. Il leur fallut sortir des premières pour éviter les regards d'une jeunesse curieuse et violente. Malgré ces

précautions, elles furent suivies, et commeleurs habits étaient simples et même communs, elles furent abordées par quelques jeunes gens qui les forcèrent à s'arrêter. La frayeur d'Isabella fut extrême et pensa la faire découvrir, Lucinda était plus aguerrie; mais, à cette époque, de jeunes nobles castillans ne respectaient guères des filles du peuple; leur position devenait très embarrassante, lorsque don Gaston, l'un des plus nobles et des plus jeunes cavaliers de Saragosse s'avança à leur secours. Il représenta d'abord avec politesse aux agresseurs, ce que des hommes bien élevés doivent à des jeunes filles; mais on lui répondit par des moqueries: il déclara alors qu'il prenait ces jeunes filles sous sa protection et les épées furent tirées. Don Gaston, aussi brave que hardi, mit en fuite ces jeunes gens, et offrant le bras à dona Isabella, il la reconduisit chez elle. Il fallait lui tout avouer; et son nom et l'imprudence dont on s'était rendu coupable. Le jeune homme n'eut pas la force de blâmer une aussi belle personne, et il prit dans ses yeux un amour qui ne devait jamais s'éteindre.

— Eh bien! dit Lucinda à dona Isabella quand elles furent toutes deux en sûreté dans les murs de leur maison, que pensez-vous de la comédie?

— Ah! Lucinda, ne me parle pas de la comédie, parle-moi plutôt du jeune homme à qui nous devons la tranquilité et peut-être l'honneur. Quel est-il? comment se nomme-t-il?

— Rien n'est si aisé que de vous satisfaire; il est un des premiers de Saragosse, il se nomme Gaston d'Alvarès.

— Et crois-tu que j'en entendrai jamais parler encore?...

— Je crois qu'il nous donnera une sérénade cette nuit même, dit la soubrette.

Lucinda n'avait pas fini qu'une guitare se fit entendre.

— O ciel! nous sommes perdues! s'écria dona Isabella, mon père va tout savoir.

— Ne craignez rien, répondit Lucinda; il y a vis-à-vis de nous une veuve fort coquette, et don Gusman pensera que la sérénade est pour elle.

— Et si, en effet, elle était pour elle, s'écria la jeune Espagnole, à qui l'amour donnait déjà de la jalousie.

— Rassurez-vous, dit Lucinda, je distingue le nom d'Isabella dans les vers que chante don Gaston.

Les sérénades se succédèrent, et don Gaston, ne pouvant pas voir dona Isabella, avait du moins le plaisir de parler librement à Lucinda, qui sortait sans être remarquée et qui se chargeait de ses lettres. L'amour de la jeune fille devint même si violent qu'elle écrivait à don Gaston:

« Avant de vous avoir vu, don Gaston, je croyais ne pouvoir être sensible qu'aux bizarreries, et depuis que je vous connais, je ne songe à ces premiers sujets de chagrin que parce qu'ils m'empêchent de recevoir ouvertement vos services. Ma solitude me devient agréable, j'y rêve sans contrainte, et si j'avais la liberté de voir le reste du monde hors vous, je vous assure que je n'en profiterais pas. »

Cependant, comme l'âge, la fortune et la naissance de ces deux personnes rendaient ce mariage possible entre elles, un ami de don Gaston se présenta chez le père d'Isabella et lui demanda sa fille. Don Gusman de Herrera reçut civilement cette proposition.

— Je n'ai rien à objecter, dit-il, ni contre la fortune ni contre la naissance de don Gaston, et je suis fort honoré de sa recherche, mais j'ai des engagemens: ma fille est promise depuis long-temps à mon neveu don Vincent de Guilhem.

Un soir à une *tertulia*, ou assemblée, dans laquelle se réunissait pour jouer la jeunesse de Saragosse, don Gaston vit son rival, don Vincent, assis à une table de jeu, où le hasard le fit asseoir lui-même, une dispute s'éleva, et don Vincent provoqua l'amant d'Isabella d'une façon si vive que don Gaston put céder à sa haine sans être provocateur. Les deux jeunes gens sortirent, et ils se battirent dans la rue même à la lueur des torches que tenaient leurs domestiques, comme cela se pratiquait dans ce temps-là. Tous deux maniaient bien l'épée et tous deux avaient du courage; le combat fut long; mais enfin don Gaston, quoique blessé, jeta son adversaire sur le carreau.

— Qu'on me conduise chez mon oncle, demanda don Vincent d'une voix mourante.

Ce vœu fut accompli, et quand l'oncle vit arriver son neveu dans un état désespéré, et qu'il apprit que c'était là l'ouvrage de don Gaston, il jura que jamais le meurtrier de don Vincent n'épouserait sa fille, et redoubla de précautions pour la garder. Don Vincent ne mourut pas de sa blessure, il guérit, mais demeura boîteux; alors, sachant très bien qu'il n'était pas aimé, aimant très peu lui-même sa cousine, il quitta Saragosse sans prévenir son oncle, et alla s'établir à Madrid où l'appelait, disait-on, l'amour d'une comédienne.

Cette fuite contrariait tous les projets de don Gusman de Herrera, et il s'en affligea beaucoup; il crut que les dédains de sa fille en étaient seuls la cause et il l'en punit par de nouvelles rigueurs. Son aversion contre don Gaston s'en accrut et tout cela ne servit qu'à rendre les deux amans plus tendres et plus amoureux. Dona Isabella, rebutée par les traitemens qu'elle essuyait et vaincue par les prières de don Gaston, consentit enfin à le voir secrètement. Lucinda lui en facilita les moyens. Les premières entrevues furent heureuses: la femme de chambre en était toujours le témoin, et devant elle furent échangés les sermens les plus vifs: ils se jurèrent l'un l'autre une éternelle fidélité, et dona Isabella, pensant que l'injuste sévérité de son père la dispensait de toute obéissance, s'engagea à n'épouser jamais que celui qu'elle aimait. Un matin la jeune fille dormait avec toute l'ardeur d'une personne qui a employé la nuit à autre chose qu'au sommeil, lorsque son père entra dans sa chambre et la réveilla brusquement:

— Vous avez reçu cette nuit un homme chez vous, dit-il d'un ton courroucé.

— Mon père!...

— Je l'ai vu sortir, et il peut rendre grâce au ciel de sa rapidité à fuir, sans elle il serait tombé sous mes coups; il serait inutile de vous demander son nom; je vous prie seulement de vous lever et de m'obéir.

Isabella se leva tremblante.

— Écrivez ce que je vais vous dicter.

Et don Gusman lui dicta en effet la lettre suivante:

« Mon père ne couchera point cette nuit à Saragosse; nous aurons le
« temps et la liberté de nous entretenir; ne manquez pas d'en profiter
« et de vous rendre ici à l'heure ordinaire. Lucinda vous ouvrira la
« porte; c'est tout ce que je peux vous dire. »

— Signez, signez, Isabella.

— Mon père!...

— Signez, vous dis-je!...

Et furieux, le père leva le poignard sur sa fille.

Isabella signa et don Gusman donna cette lettre à Pedrillo, autrefois page et alors homme de confiance. Il fit garder sa fille à vue, il la sépara de sa femme de chambre, et il attendit la nuit avec la patience d'un Espagnol qui attend l'heure de la vengeance.

— Que le ciel m'est favorable! pensa don Gaston en recevant cette lettre; don Gusman s'éloigne et me laisse le champ libre.

Le jeune homme qui sentait fort bien que son intrigue avec une fille d'une naissance pareille à celle de dona Isabella, ne pourrait long-temps demeurer secrète, avait le projet d'employer toute son éloquence pour la décider à s'enfuir avec lui et à l'épouser; un prêtre était déjà prévenu, une voiture attelée et les deux époux devaient prendre la route de France. Il arriva; il trouva la porte ouverte comme l'avait promis Isabella. Mais au lieu de rencontrer la complaisante femme de chambre, il trouva quatre hommes vigoureux qui le saisirent, le désarmèrent, le garrottèrent, et, pour étouffer ses cris, lui mirent un bâillon dans la bouche.

une voiture se présenta, on l'y porta, et quatre mules vigoureuses le firent sortir au galop de Saragosse. La voiture roula pendant trois heures, et s'arrêta devant un château entouré de fossés et dans lequel on ne pénétrait que par un pont-levis. Don Gaston fut jeté dans un cachot, et Pedrillo, qui avait présidé à cette exécution, ne tarda pas à lui apporter un pain noir et une cruche d'eau. On le délia, on ôta le bâillon introduit dans sa bouche, et il put enfin parler quand ses geôliers se furent retirés et qu'il fut seul avec Pedrillo.

— Ami, lui dit-il, je vous connais, je sais que nourri chez don Gusman, vous n'êtes pas un domestique, mais un jeune homme qui devez bientôt servir dans les armées du roi. Vous n'ignorez pas, Pedrillo, que ma naissance m'y assure un rang élevé et que je puis vous y être utile. Je ne veux point chercher à corrompre la fidélité que vous devez au père d'Isabella, même quand il fait une chose injuste; mais tandis que don Gusman était sévère et injuste pour sa fille, vous avez toujours été pour elle doux et respectueux. Vous savez combien j'aime Isabella, veuillez accepter cette bague pour l'amour d'Isabella et de moi.

En parlant ainsi, don Gaston mit un rubis au doigt de Pedrillo et le laissa sortir sans ajouter un mot.

Au moment même où le jeune amoureux était enlevé de Saragosse, Isabella quittait aussi cette ville accompagnée de son père, qui la conduisit dans le château où il faisait enfermer don Gaston. Il la fit monter dans une pièce élevée et lui donna une vieille femme pour la servir. De sa fenêtre la jeune fille voyait le jardin du château, et un pauvre garçon chétif et malade, le fils du jardinier, qui d'un pas chancelant arrosait les plates-bandes. Elle imagina d'agiter son mouchoir pour attirer l'attention du jeune homme; le malade vit bien le signal, mais il n'eut ni la force ni la volonté d'y répondre, et il détourna la tête.

Deux jours se passèrent sans apporter aucun changement dans la situation d'Isabella; le troisième jour elle vit son père se promenant dans son jardin avec son confesseur. Celui-ci était venu trouver son pénitent et lui apportait des nouvelles de Saragosse.

— Don Gusman, lui dit-il, vous avez fait un coup trop hardi en enlevant don Gaston; il est riche, il appartient à une famille puissante, il a des amis; si vous ne le rendez pas à sa famille, il est possible qu'on vienne vous l'enlever de vive force.

— Il a séduit ma fille! s'écria don Gusman.

— Il voulait l'épouser, répondit le confesseur, c'était moi qui devait le marier, et, quoiqu'il ne m'ait pas nommé la personne à laquelle il voulait s'unir, tout me fait croire qu'il s'agissait de dona Isabella...... Croyez-moi, mariez ces jeunes gens et apaisez une famille puissante.

— Vous avez raison, mon père, répondit don Gusman, je vous obéirai, vous pouvez l'assurer à la famille de don Gaston.

Le confesseur partit et Pedrillo fut appelé auprès de don Gusman en conférence secrète.

Pedrillo était un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une figure agréable, mais hardie, prêt à tout entreprendre pour satisfaire son ambition et sa cupidité. On a vu qu'il n'avait pas hésité à prendre le rubis que lui avait offert don Gaston. Il se rendit auprès de don Gusman de Herrera et le chapeau à la main, les yeux hypocritement baissés, il attendit ses ordres.

— Pedrillo, lui dit le père d'Isabella, les amis de don Gaston veulent l'enlever.

— Nous baisserons le pont-levis, répondit Pedrillo, et nous armerons les domestiques.

— Je ne peux pas soutenir un siége.

— Il faut alors faire quitter le château au prisonnier et le transporter dans une de vos terres, plus éloignée que celle-ci de Sarragosse.

— Il y a un autre moyen, Pedrillo; il y a cette liqueur à mêler dans le vin qu'on peut donner à don Gaston et alors tout sera fini.

Pedrillo prit la fiole empoisonnée, et promit à son maître qu'il serait content de lui. Dès le lendemain en effet le bruit de la mort de don Gaston se répandit dans le château, et la vieille femme qui servait Isabella s'empressa de lui annoncer cette triste nouvelle.

— Mort! mort! s'écria la jeune fille.

— Oui, répondit la vieille, mis à mort par ordre de votre père qui n'entend pas qu'on l'offense impunément.

En apprenant ce crime, Isabella cacha sa tête dans ses mains, et les plus noirs pressentimens s'emparèrent d'elle. Comme toutes les jeunes filles d'Espagne, elle voulait échapper à son père en se réfugiant dans le sein de la religion.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, je me réfugierai à Notre-Dame *del Pilar*, je prendrai le voile, et puisque je ne puis être à don Gaston di Alvarès, je ne serai à nul autre.

— Ce n'est pas là l'intention de don Gusman, répondit la vieille, et vous serez mariée dans quelques jours.

Deux jours se passèrent en effet, et la nuit était venue depuis longtemps, lorsque la porte de la chambre où était renfermée dona Isabella s'ouvrit et que Pedrillo parut. Alors, la jeune fille, qui connaissait la dureté de son père, et qui avait sa part du courage castillan, tendit sa gorge à celui qu'elle regardait comme son bourreau.

— Frappe, lui dit-elle, toi qui as déjà frappé don Gaston.

— Ne craignez rien, lui dit Pedrillo, et veuillez m'écouter tranquillement. Oui, votre père m'a choisi, non pour tuer Gaston avec le fer, mais pour l'empoisonner. Pour dona Isabella, je ne sais quels sont les projets de don Gusman; quelque irrité qu'il soit néanmoins, je ne pense pas qu'il veuille se défaire de vous... C'est votre intérêt seul qui m'amène; votre père ignore que je suis ici. Don Gaston n'est pas mort.

— Il vivrait! s'écria dona Isabella.

— Il vit et il est libre, répondit Pedrillo. Si j'ai paru accéder aux intentions de votre père, c'était pour mieux vous servir.

Il présenta alors à la jeune fille une lettre de don Gaston qui contenait le serment le plus sacré, et qui assurait que la haine du père ne faisait qu'augmenter l'amour qu'il avait pour la fille.

Pedrillo raconta les moyens dont il s'était servi pour sauver don Gaston: il l'avait fait évader sous un déguisement, et le fils du jardinier était mort fort à propos; son corps avait été montré à don Gusman comme celui du gentilhomme.

— Maintenant, dit encore Pedrillo, il faut me suivre et rejoindre don Gaston qui vous attend à Barcelone; de là nous passerons à Naples, où le frère de celui que vous aimez a un frère en faveur auprès du vice-roi.

Dona Isabella passait d'un si extrême désespoir à une si grande joie qu'elle fut quelque temps sans croire à ce qu'elle entendait.

— Vous me trompez, dit-elle, vous ne me tirerez pas d'ici, tout vous en empêche...

— Rien, au contraire.

— Mon père doit faire votre fortune...

— Il le promet, dit Pedrillo, mais il ne se hâte guère, tandis que don Gaston me tiendra tout ce qu'il m'a promis; d'ailleurs j'ai reculé devant un crime.

— Vous avez donc pour complice cette vieille femme à qui je suis confiée?

— Du tout, mais cette femme ne peut pas nous empêcher de fuir.

Dona Isabella courut dans la pièce où se tenait la vieille femme et elle l'aperçut qui dormait profondément étendue sur un fauteuil de bois.

— Vous pouvez l'approcher, dit Pedrillo, elle ne se réveillera pas.

La jeune fille jeta sur l'ancien page un regard défiant.

— Un peu d'opium mêlé à une petite mesure de vin de Xérès a suffi pour la mettre dans cet état et pour nous donner deux heures avant qu'elle soit en état de donner l'alarme. Venez, dona Isabella, ne perdez pas l'occasion que je vous ai ménagée.

La fille de don Gusman ne fit point d'objection, elle suivit Pedrillo, et tous deux descendirent par un escalier secret et parvinrent dans le

jardin ou un mur en ruine leur permit de franchir le dernier obstacle qui s'opposait encore à leur liberté. Deux chevaux étaient préparés par les soins de l'intelligent Pedrillo, et ils s'éloignèrent sans obstacle.

Au moment de donner le premier coup d'éperon, dona Isabella hésita : il fallait se confier à un jeune homme, jusque là chéri de son père et qui connaissait tous ses secrets; pouvait-elle croire à sa fidélité? Une jeune fille d'ailleurs n'abandonne jamais le toit paternel, quelques tourmens qu'elle y ait trouvé, pour s'enfuir vers un amant qui n'est pas là pour la soutenir et pour l'encourager. Cependant l'amour l'emporta, elle crut que la tyrannie de son père rendait sa conduite excusable, et les deux chevaux partirent au galop. Ils suivirent la grande route jusqu'au jour, puis ils se jetèrent dans un bois dont l'épaisseur et l'obscurité favorisaient, il est vrai, leur fuite, mais épouvantèrent plus d'une fois la jeune fille. Quand Pedrillo eut mis dix ou douze lieues entre la jeune fille et tout secours, il s'arrêta et choisissant un lieu qui lui parut désert, il déclara que les chevaux avaient besoin de repos et que lui-même mourait de faim. On descendit, on s'assit sur l'herbe du bois qui de tous côtés jetait des fleurs, et Pedrillo tira de son bissac quelques provisions qu'il avait apportées... Puis tout d'un coup le domestique infidèle prit un ton familier et laissa voir dans ses regards des projets sinistres pour la jeune fille.

— Dona Isabella, lui dit-il, nous sommes égarés et je ne sais pas comment nous ferons pour retrouver notre chemin d'ici à demain matin.

Il s'approcha ensuite, et voyant que la jeune fille se levait, il voulut la forcer à demeurer auprès de lui. Il était jeune, il se croyait bien fait, et depuis long-temps il avait jeté un regard criminel sur la fille de son maître.

— Dona Isabella, lui dit-il, je ne vous ai point menti, don Gaston est vivant, mais je ne vous ai pas dit non plus toute la vérité. J'ai bien voulu sauver la vie à ce jeune homme; mais me croyez-vous assez simple pour lui amener encore sa maîtresse, surtout une jeune fille comme vous que j'aime depuis que je vous connais?.. Non, non, don Gusman me pardonnera ce que je fais ; il sait que je suis d'une bonne famille et il hait tellement don Gaston, qu'il aimera mieux me voir son gendre qu'un homme qu'il déteste. Quand sa colère sera un peu apaisée, il me saura gré aussi de lui avoir épargné un crime. Ainsi de tous les côtés soyez sans inquiétude.

— Vous voulez m'éprouver, Pedrillo, lui dit la jeune fille tremblante, et ajouter au service important que vous avez déjà rendu à don Gaston, celui de pouvoir l'assurer de ma fidélité... Cherchons le chemin que nous avons perdu, allons rejoindre un homme qui récompensera bien votre zèle et ne perdons point de temps en discours inutiles.

Ce peu de paroles suffirent à Pedrillo pour comprendre qu'il n'obtiendrait rien par la persuasion ; il parut délibérer un instant avec lui-même et comme dona Isabella s'avançait vers les chevaux, il ne ménagea plus rien et voulut lui saisir les mains. Alors la courageuse Aragonaise se jeta sur un poignard que le traître portait à la ceinture, et s'élançant sur lui avec un effort désespéré, elle le lui enfonça deux fois dans le corps. Il tomba, mais pour se relever, et transporté de rage et de honte d'être vaincu par une fille presque enfant, il tira son épée et lui en donna un coup dans le sein; toutefois la douleur ne lui permit pas de redoubler et il tomba de nouveau sans connaissance sur le gazon. Dona Isabella ne perdit pas courage et quoique blessée, elle enfonça de nouveau son poignard dans le sein de Pedrillo qui ferma les yeux pour ne plus les rouvrir. La jeune fille songea alors à quitter ces lieux déserts; elle voulut remonter à cheval : le courage ne lui manqua pas, ce fut la force ; elle tomba évanouie à dix pas de celui qui avait voulu l'insulter.

Quand dona Isabella revint à elle, elle n'était plus dans une forêt déserte et sauvage, mais dans une pièce élégante et commode, couchée dans un lit propre et blanc ; et les premiers mots qu'elle entendit furent ceux-ci, prononcés par la bouche d'une femme !

— Quelle est belle ! et que je souhaiterais que la prédiction du docteur s'accomplit !

A ces paroles amies, dona Isabella ouvrit les yeux et tendit la main vers la femme compatissante qui s'exprimait ainsi :

— Dieu ! elle revient à elle, nous la sauverons !

En effet, on redoubla de soins auprès de la convalescente, et au bout de quelques jours, elle fut tout-à-fait hors de danger. Dès qu'elle put parler sans se nuire, elle voulut savoir où elle était, et quelles mains secourables la ramenaient ainsi à la vie.

— C'est à vous de nous instruire de votre destinée, lui répondit la jeune femme qui veillait auprès d'elle ; vous êtes dona Isabella, nous le savons.

— Comment, vous me connaissez ?

— Moi, non, mais il y a ici quelqu'un qui vous connaît beaucoup et qui dans l'homme mort auprès de vous a parfaitement reconnu Pedrillo, l'ancien page de don Gusman votre père... Par quel hasard vous trouviez-vous dans un lieu désert avec Pedrillo ? et quels ennemis vous ont attaqués !

Dona Isabella n'hésita pas à raconter son histoire, et quand elle eut achevé, et que sa nouvelle amie l'eut félicitée d'avoir échappé à un aussi grand danger, elle prit une des mains de sa protectrice et lui dit :

— Et vous, ne me direz-vous pas où je suis et qui vous êtes, vous à qui je dois la vie ?

La personne à qui parlait la jeune fille, était une belle brune de vingt-cinq ans environ, dont les yeux noirs lançaient des flammes, et qui, selon l'expression de ce temps, avait dû faire râcler bien des guitares.

— Il m'est impossible, lui répondit-elle, de vous dire encore toute la vérité, mais je puis du moins vous en dire une partie et vous raconter ma propre histoire.

Dona Isabella s'arrangea dans son lit pour écouter commodément, et la jeune femme commença ainsi :

II

Je me nomme Dorothée del Fundo, je suis le dernier rejeton d'une ancienne famille de Castille qui était établie à Valladolid. Ma mère mourut quand j'avais à peine douze ans et me laissa aux soins d'un père pauvre et qui passant une grande partie de l'année à l'armée, ne pouvait pas veiller sur moi et prendre soin de mon éducation. Une vieille duègne m'apprit à lire et à écrire, et me mit dans les mains les romances du Cid et les romans de chevalerie. J'atteignis ma seizième année la tête toute aussi remplie de la beauté d'Yseult que des blanches mains et des vertus héroïques de Ximène, la compagne de don Pedro de Cardegua-Luees ! Ma destinée devait ressembler à celle de Ximène. Il y avait à Valladolid un jeune étudiant qui me vit et m'aima : je fis comme lui, et nous attendions le retour de mon père pour lui faire part de notre amour mutuel et pour nous marier, car Raphaël de Riperda était riche, et c'était pour moi un mariage avantageux. Mon père arriva peu de temps après à Valladolid ; mais il eut une querelle avec le seigneur de Riperda, le père de Raphaël, et il le tua en duel. Vous savez, dona Isabella, que le sang veut du sang, et que nous autres Castillans nous sommes tous nobles. Mon père ne put pas plus refuser à Raphaël de lui donner l'occasion de venger la mort de son père, que le père de Ximène ne put refuser le Cid. Mon amant se battit contre mon père et il le blessa assez dangereusement. Alors mon amant vint me trouver et me dit :

— Dorothée, nous sommes plus heureux et plus malheureux que le Cid, en même temps ; il tua don Diègue, il est vrai, mais enfin il épousa Ximène, et moi qui heureusement n'ai pas ce crime à me reprocher, je ne vous épouserai pas; votre père ne me pardonnera jamais, à moi petit étudiant, d'avoir donné un coup d'épée à un homme de guerre tel que lui... Nous n'avons point pour nous de roi d'Aragon qui nous protège; protégeons-nous nous-mêmes : suivez-moi à Madrid, où un prêtre ami de ma famille nous mariera.

Je le suivis.

Vous devez voir, continua Dorothée, en s'adressant à dona Isabella toujours attentive et qui allait le devenir davantage, que Raphaël et moi nous ressemblions au Cid et à Ximene, avec cette différence qu'heureusement mon père n'était pas mort, et que Raphaël, quoique brave, n'était pas cependant un héros. Nous quittâmes Valladolid avec une guitare, des castagnettes, quelques maravédis et notre amour qui nous tenait lieu de richesse.

Ce fut notre amour que nous songeâmes à satisfaire d'abord. Un pauvre prêtre nous maria pour rien à Madrid. Une fois mariés, il fallut vivre. Nous errions dans les rues comme des pélerins qui ont faim et soif; de temps en temps je faisais bruire mes castagnettes, et Raphaël tirait quelques sons de sa guitare. Dans la rue Mayor, il rencontra un brillant cavalier vêtu d'or et de soie, et portant une plume blanche à son chapeau ; ce cavalier se jeta dans les bras de Raphaël et l'embrassa chaleureusement malgré la souquenille trouée dont il était couvert.

— Raphaël, lui dit-il, te voilà? et dans quel état bon Dieu ! se peut-il qu'un garçon d'esprit et de talent comme toi ne soit pas dans une position meilleure ?

Cet ami si généreux se faisait nommer don Augustino de Saldez, c'était le fils d'un *azziero* de Valladolid et un camarade d'enfance de Raphaël ; celui-ci lui conta notre amour, notre fuite et notre misère qui parlait toute seule.

— Ce n'est que cela, lui dit don Augustino, il dépend de toi, de te procurer aisément l'aisance dont je jouis, et de ta femme de te rendre plus riche que je ne suis.

— Comment cela ? répondit Raphaël en ouvrant de grands yeux.

Don Augustino nous fit entrer dans un cabaret célèbre, nous fit servir deux perdreaux rôtis, accompagnés d'une couple de bouteilles de Val de Peñas, et, tout en nous faisant goûter ce vin nouveau pour nous, il nous indiqua les moyens de faire fortune.

— Je suis comédien, nous dit-il, c'est une manière aussi agréable qu'une autre de gagner sa vie et qui offre beaucoup plus d'agrément. Quand je vins à Madrid j'étais aussi pauvre que toi, Raphaël, et j'eus le bonheur de rendre amoureuse de moi la fille d'un corrégidor qui me donna de fort bons conseils.

— Quand on n'a ni naissance ni fortune, me dit-elle, et qu'on se trouve comme toi sur le pavé de Madrid, mon garçon, on n'a qu'à choisir entre deux partis : ou on se fait alguazil, ou comédien ; dans le premier état, on se rend nécessaire aux hommes puissans en s'emparant de leurs secrets et en servant leurs passions ; c'est un moyen presque infaillible pour arriver ; dans le second, on plait, on amuse, et on fait plus de cas, à Madrid, des gens qui sont agréables que de ceux qui sont utiles... Choisis.

— Comme je ne me sentais pas d'inclination patibulaire, continua don Antonio, j'optai pour le théâtre. La fille du corrégidor employa le credit de son père pour me faire recevoir parmi les comédiens, et après m'avoir ainsi mis en état de vivre agréablement, elle me quitta pour écouter un *oydor de la Camera Réal.*

Mes débuts ne furent pas heureux : le public me reçut froidement, et la compagnie crut pendant quelque temps avoir fait en moi une mauvaise acquisition. Avec le temps, néanmoins, on s'accoutuma à ma figure, et, depuis quelques mois, je viens d'inventer et de mettre en usage un nouveau mode de déclamation qui a réussi, et qui fait de moi un des premiers sujets. J'ai du crédit dans la troupe, et je suis certain de te faire recevoir. Tu es jeune, beau, grand, bien fait ; ta voix est sonore, ta figure expressive ; il n'en faut pas davantage pour être comédien.....

— Quant à vous, Madame, ajouta don Augustino en se tournant vers moi, mes camarades vous supplieront de vouloir bien vous associer à eux, et le trésor qu'ils vont acquérir, si vous acceptez le parti que je vous offre, ne peut manquer d'augmenter le crédit dont je jouis déjà parmi eux !...

Ces offres étaient si brillantes pour deux pauvres amoureux dont le souper n'était pas assuré, que nous n'hésitâmes pas à les accepter.

— Un moment, dit don Augustino, je ne peux pas vous présenter à la troupe des comédiens de Madrid dans l'état où vous êtes ; il ne suffit pas d'avoir du talent, il faut encore que ce talent soit bien vêtu... et qu'il se présente sous un nom respectable.

— Tu prétends que je change de nom ? lui demanda Raphaël.

— En aucune manière, répondit don Augustino ; mais je veux que tu prennes le *don*, c'est l'usage des comédiens comme celui des gentilshommes... tu vois que je n'en ai pas agi autrement.

A ces mots don Augustino, le fils de l'*azziero*, le protégé de la fille d'un corrégidor, et dont la fortune n'avait pas gâté le bon cœur, tira une bourse de son pourpoint de velours, la mit dans les mains de Raphaël, lui donna son adresse, et nous quitta en nous disant qu'il allait s'occuper de nous. Quelque répugnance que j'éprouvasse à prendre ce parti, je sentis qu'il était nécessaire : il nous fallait éviter le ressentiment de mon père et la misère. Le théâtre parait à tout. Nous débutâmes dans une pièce intitulée *el Honrador de su Padre*, et qui n'est autre chose que l'aventure du Cid, si populaire en Espagne. La réussite passa toutes nos espérances et au bout de peu de temps nous devînmes, mon mari et moi, les délices de Madrid.

On prétend qu'il est difficile à une comédienne d'être fidèle à son mari; un comédien est, de son côté un modèle achevé d'inconstance et d'infidélité. Don Raphaël était joli homme, il avait de l'esprit, il ne fut pas plutôt un acteur à la mode, qu'oubliant l'amour qu'il avait pour moi, il fut cité à Madrid par ses nombreuses bonnes fortunes. Un jour, un seigneur, que je ne nommerai pas, vint chez moi et me proposa de me venger avec lui de la double infidélité de mon mari et de sa femme.

A cette nouvelle, je ne pus plus douter de mon malheur, et j'éclatai en sanglots. Ce seigneur, étonné de s'être adressé à une comédienne fidèle et amoureuse de son mari, se retira en me faisant des excuses, et moi j'attendis dans les larmes le retour de mon mari. Il m'aborda d'un air riant, et lorsque je lui reprochai ses perfidies, il me dit qu'il ne pouvait pas vivre comme un simple bourgeois, et qu'un prince de théâtre avait des obligations qu'il lui fallait remplir.

Cependant, au milieu de cette scène conjugale, un petit laquais lui remit un billet dont la lecture le fit pâlir.

— Tenez, me dit-il en me le mettant dans les mains, voyez si l'insolence peut aller plus loin :

« Si don Raphaël était un gentilhomme, lui écrivait-on, je le prierais de passer dans une heure dans la rue *de Los dos Perros* pour y mesurer nos épées, mais comme il n'est rien autre chose qu'un histrion qui se méconnait, je le prie également d'y passer pour y recevoir des coups de bâton.

« Don Melchior de Luna. »

Ce don Melchior de Luna était un amant offensé qui voulait se venger de Raphaël. Je me jetai aux pieds de mon mari, je le suppliai de quitter une carrière dangereuse pour l'un et pour l'autre.

Nous avions quelques économies, j'avais des diamans, nous pouvions vivre modestement dans quelque village éloigné de Madrid et vivre heureux et ignorés. Mais don Raphaël avait pris son rôle au sérieux ; parce qu'il jouait les amoureux, il se croyait fait pour inspirer de l'amour à toutes les femmes; parce qu'il représentait les héros sur le théâtre, il se croyait au moins l'égal du grand seigneur.

— Des coups de bâton ! dit-il, des coups de bâton à moi !

Et après avoir regardé la pointe de son épée, il se dirigea, malgré mes pleurs et mes cris, vers la rue de Los dos Perros.

Deux heures après, un cavalier, dont j'avais pu remarquer l'assiduité au théâtre toutes les fois que je jouais, entra chez moi pâle et sanglant.

— Madame, me dit-il, vous n'avez plus d'époux; don Raphaël vient d'être assassiné dans une des rues étroites de Madrid, et toute mon ardeur à le défendre n'a pu réussir à le sauver.

A cette nouvelle, je tombai évanouie, et celui qui m'apportait cette nouvelle perdit connaissance, non de douleur comme moi, mais parce que, pour sauver mon mari, il avait exposé ses jours, et qu'il était grièvement blessé.

Quand nous fûmes revenus à nous, ce cavalier me raconta que, passant par hasard dans la rue fatale de Los dos Perros, il avait été étonné d'entendre les cris : Au meurtre ! à l'assassin ! Il était accouru dans cette rue presque toujours déserte; et là il avait été le témoin d'un spectacle étrange : un homme, l'épée à la main, se défendait contre les coups de bâton de quatre spadassins, tandis qu'un personnage entièrement recouvert d'un grand manteau semblait présider à cette exécution.

Dès que le patient vit arriver un témoin, il cria de toutes ses forces :

— Venez, Espagnols, venez voir un noble Castillan, don Melchior de Luna, qui, parce que sa maîtresse préfère un beau comédien de Madrid à lui, qui est borgne et brèche-dent, se venge comme un lâche; venez voir un homme qui paie des misérables parce qu'il n'a pas le courage de tirer l'épée.

— Achevez-le, dit froidement Melchior de Luna.

Les spadassins, à cet ordre, quittèrent leurs bâtons, et se saisirent de leurs épées; alors celui que le hasard avait rendu témoin de cette scène tira de son côté sa rapière, et se rangea du côté de mon mari. Don Raphaël était brave; il se défendit comme un lion, mais la partie n'était pas égale : son défenseur fut blessé, et lui tomba percé de coups. La conduite de ce cavalier était d'autant plus généreuse qu'il m'aimait depuis long-temps, et que, connaissant mes principes, il devait regarder don Raphaël comme un obstacle à sa passion.

Je demeurai donc veuve, et, après quelque temps donné à la douleur que m'inspira la perte d'un mari qui ne le méritait guère, je recommençai à jouer la comédie. Ma réputation s'accrut, je devins l'interprète la plus renommée de Caldéron et de Lopèz de Vega. Du vivant de don Raphaël, j'avais été fort courtisée; après sa mort, ce fut bien autre chose encore. On me fit des offres brillantes; je résistai à tout et je donnai à Madrid le spectacle d'une comédienne jeune, jolie, libre et sage. Cependant j'éprouvai bientôt qu'il est des positions où la sagesse est difficile.

Un jeune seigneur, don Lopez de Velasco, devint amoureux, et n'ayant pas été plus heureux que ses rivaux, il se promit d'être plus entreprenant. Il gagna une de mes femmes et s'introduisit chez moi dans le temps où j'étais au théâtre. On le cacha dans une grande armoire de chêne qui était dans une pièce qui précédait ma chambre à coucher.

Je revenais du théâtre ordinairement seule; ce soir-là le cavalier qui avait vainement secouru mon mari se trouva sur mon chemin à la fin de la pièce, il m'offrit de me reconduire chez moi, et j'acceptai son offre. Il m'aimait, je le savais, et quoique alors je ne partageasse pas son amour, je le voyais avec moi si respectueux que, sans rechercher sa société, je ne le fuyais cependant pas. Nous rentrâmes chez moi. En passant alors par mon antichambre, je vis qu'on avait pas enlevé la clef de l'armoire dont je vous ai parlé, et dans laquelle je serrai des vêtements précieux et quelques bijoux; je fermai donc cette porte à double tour et je mis la clef dans ma poche, me réservant de gronder la femme que ce soin regardait.

Le malheur voulut que ce soir-là, le cavalier qui m'accompagnait, sans être plus audacieux, fut plus tendre qu'à l'ordinaire; il me parla de son amour avec vivacité, il m'offrit sa fortune qui devait être un jour considérable, et comme la porte de ma chambre était ouverte, notre conversation pouvait être facilement entendue par don Lopez de Velasco, prisonnier dans l'armoire. Ce jeune seigneur, furieux de voir un rival mieux traité qu'il ne l'avait jamais été lui-même, et honteux de la position ridicule où il se trouvait, s'agita dans sa prison avec tant de violence et de fureur, que l'armoire se renversa avec fracas et se brisa; nous accourûmes au bruit et trouvâmes le seigneur de Velasco au milieu des débris de l'armoire.

A ce spectacle, le cavalier qui était avec moi, et moi-même, nous partîmes d'un éclat de rire qu'il nous fut impossible de retenir, ni même de modérer. Cependant un des éclats du bois brisé avait assez grièvement blessé à la tête le galant Velasco, qui se releva chancelant et furieux, et voulut mettre l'épée à la main contre le cavalier qui était auprès de moi.

— Vous me ferez raison de vos rires insolens, lui dit-il.

— Je vous ai pris pour un voleur, lui dit dédaigneusement le cavalier qui était avec moi.

A ces mots, la fureur de don Lopez de Velasco ne connut plus de bornes, et j'eus beaucoup de peine à lui faire comprendre que sa présence chez moi autorisait tous les soupçons et toutes les suppositions.

Cette aventure eut les suites qu'elle devait avoir, don Lopez de Velasco se battit contre le rieur qui lui avait déplu et fut tué. Alors le vainqueur vint me trouver.

— Chère Dorothée, me dit-il, je vous le cacherais en vain, je passe dans Madrid pour votre amant; on dit même que vous avez *pour moi* une passion violente, puisque vous m'avez préféré à un seigneur d'une famille plus élevée que la mienne et cent fois plus riche que je ne le suis... Je sens, Dorothée, qu'il y a une proposition que j'aurais dû vous faire depuis long-temps, et je dois vous dire pourquoi je ne vous la fais pas. Je dépends d'un oncle qui peut me priver d'une grande partie de sa fortune, et qui m'en privera si je lui refuse d'épouser sa *fille qu'il veut* me donner en mariage. Je vous demande trois mois *pour le disposer* à consentir à ce que je désire, et s'il me le refuse, je *reviens vous prier* d'accepter mon nom et le peu de fortune qui me restera.

Don Vincent Guilhem partit pour Sarragosse...

— Pour Sarragosse ! s'écria dona Isabella, don Vincent Guilhem !

— Oui, votre oncle, c'est de lui que je vous parle depuis une heure...

— Mon Dieu, mon cousin ! dit encore dona Isabella.

— Votre cousin, reprit Dorothée., Laissez-moi achever mon histoire.

Don Augustino qui nous avait été si utile lors de notre arrivée à Madrid, vint me trouver quelques jours après le départ de don Vincent pour Saragosse, et il mit à mes pieds son cœur et sa main.

— Dorothée, me dit-il, vous êtes trop jeune pour demeurer toujours veuve, et je vous crois trop de sens pour pleurer comme une Arthémise un mari infidèle. Vous avez du talent, Dorothée, il ne vous manque pour devenir une actrice célèbre, que quelques leçons; personne n'est plus en état que moi de vous les donner, et je ferai pour ma femme ce que je n'ai jamais fait pour aucun de mes écoliers, je lui communiquerai tous les secrets de mon art.

Je remerciai don Augustino de sa bonne volonté et lui avouais que j'étais engagée ailleurs; je me privai de son nouveau mode de déclamation.

Cependant j'appris bientôt que don Vincent avait eu un duel avec don Gaston et qu'il était grièvement blessé, et bientôt après je le vis arriver non plus brillant de jeunesse et de santé comme autrefois, mais malade et boiteux. Ici, dona Isabella, j'ai besoin de vous faire un aveu qui blessera peut-être votre amour-propre, mais qui est nécessaire pour que vous sachiez entièrement la vérité.

— Parlez, dit dona Isabella, et ne me déguisez rien.

— Vous avez cru, continua Dorothée, que don Vincent désirait vous épouser autant pour le moins que le voulait votre père lui-même. Vous venez de voir qu'il n'en était rien : vous savez aussi qu'il a provoqué don Gaston en duel, et vous croyez encore avoir été l'objet de cette rencontre?

ne cabra, et dona Mendoza allait périr sous le dent de la louve, lorsque un incident singulier lui donna une chance de salut. L'amour maternel l'emporta un moment dans le cœur de l'animal sur le désir de la vengeance; la bête jeta un regard sur son louveteau pour lécher sa blessure et s'assurer s'il était bien mort. Il fallait saisir ce moment, s'élancer sur le cheval et fuir. Dona Aurora n'en eut point la force; tout ce qu'elle put faire fut d'appliquer son cor à ses lèvres et d'en tirer quelques faibles sons. La louve retournait à elle, lorsqu'elle fut saisie par un homme qui se jeta intrépidement sur le dos de l'animal, la maintint quelque temps sous lui et lui enfonça son poignard dans la gorge. La louve poussa un grand cri, montra les dents et tomba sans vie à quelques pas de son louveteau.

— J'en ai tué quelques uns dans ma vie, dit le vainqueur en se relevant, mais jamais un ou une, car je crois que c'est une louve, d'une taille pareille.

Il courut ensuite vers dona Aurora qu'il trouva évanouie. Il tira alors de sa poche un petit flacon d'eau de senteur et le fit respirer à la veuve qui peu à peu reprit ses esprits.

— Ce n'est rien, Madame, lui disait-il; vous le voyez, votre ennemi est sans vie, mais dorénavant, quand vous aurez affaire à une louve avec son louveteau, commencez par tuer la mère, vous aurez ensuite facilement raison de l'enfant..... Ou plutôt, continua-t-il galamment, renoncez à des exercices qui ne sont pas faits pour votre beauté et la délicatesse de toute votre personne; vous avez trop de grâces et d'attraits pour suivre Diane dans les forêts: c'est à la cour de Vénus que vous devez toujours être.

Le moyen le plus sûr d'arriver au cœur de la veuve, c'était la louange. Le cavalier qui lui parlait ainsi venait d'ailleurs de lui sauver la vie, et quand elle pensait que s'il ne fût pas arrivé si à propos, elle aurait infailliblement péri sous la dent du monstre qui expirait à ses yeux en rendant des flots de sang, elle rendait dans son cœur à son sauveur le compliment qu'il lui adressait lui-même et elle le plaçait au nombre des suivans de Mars ou d'Apollon.

— Noble cavalier, lui dit-elle, vous ne me refuserez pas de me dire le nom de celui à qui je dois la vie.

— Don Augustino de Las Rosas, dit avec une fierté modeste le fils de l'*azziero* de Valladolid.

C'était le comédien de Madrid lui-même qui se trouvait mieux dans ce moment de sa méthode de tuer les loups que de sa méthode de déclamation. Il n'était plus vêtu de son pourpoint de soie, mais d'un habit de drap brun à manches tailladées, et qui pouvait être également le costume d'un gentilhomme campagnard et du majordome de don Vincent.

— Don Augustino, lui dit la senora de Mendoza, croyez que toute ma vie je me souviendrai du service signalé que vous venez de me rendre, et que vous avez acquis une amie qui ne se démentira jamais.

Elle lui tendit la main et don Augustino la baisa avec la grâce passionnée qu'il montrait autrefois, dans des occasions semblables, sur le théâtre de Madrid.

— Vous habitez sans doute, Madame, lui dit-il un château voisin; il y a peu de temps que je suis fixé dans les environs, et je vous demande pardon, Madame, de ne pas connaître encore une aussi belle voisine que vous l'êtes.

— Je me nomme dona Aurora de Mendoza, lui dit la veuve, j'habite Saragosse et c'est pour la première fois de ma vie que je me trouve seule, dans ce lieu sauvage.

— Et comment se fait-il, Madame, que vous soyez seule?

— Rien de plus simple, don Augustino, j'étais en la compagnie d'un jeune seigneur, entouré de mes domestiques et des siens, lorsque cet animal, dont votre valeur vient de me délivrer, s'est présenté devant nous: on s'est décidé à le poursuivre, et l'ardeur de cette chasse m'a séparé de mes compagnons de route... Vous allez me conduire à votre château, et vos gens que vous enverrez dans la forêt ne pourront manquer de rencontrer don Gaston et ses gens.

— Don Gaston! s'écria don Augustino.

— Oui, don Gaston de Alvarez; vous le connaissez?

— Non, répondit l'ex-comédien, mais dona Aurora, si vous voulez accepter l'hospitalité, non pas chez moi, car je n'ai rien reçu de mes nobles parens qu'une épée et quelques talens que j'ai employé le mieux que j'ai pu; si vous voulez, dis-je, accepter l'hospitalité chez mon amie qui m'a accueilli moi-même, vous trouverez des personnes qui connaissent don Gaston et qui souhaitent sa présence avec vivacité.

— Et quelles sont ces personnes, s'il vous plaît?

— Don Vincent de Guilhem et sa femme, dona Isabella...

— Dona Isabella? la fille de don Gusman?

— Oui, elle-même.

— Oh! ciel, s'écria dona Aurora, don Gaston et moi nous courons après dona Isabella; nous n'avons quitté Saragosse que dans ce but.

Le château de don Vincent n'était qu'à une demi-lieue; le galant cavalier chargea le corps de la louve sur le cheval de dona Aurora, et il offrit son bras à la veuve. Ils cheminaient tous deux dans un sentier étroit, et don Augustino qui n'avait pas oublié son ancien métier, débita toutes les déclarations de théâtre que sa mémoire lui fournit, et les assaisonna de tant de louanges que le chemin parut court à la veuve. Don Augustino avait cinquante ans, ainsi que lui avait fait observer Dorothée, mais c'était encore un beau cavalier, grand, d'une mine agréable, et à qui les soins qu'il prenait de sa personne enlevaient au moins une dizaine d'années; s'il ne séduisit pas du premier coup la coquette dona Aurora, du moins, avant d'arriver au château, fut-elle plus aise d'avoir été sauvée par lui que par un autre.

Les femmes jeunes, et Dorothée ainsi que dona Isabella étaient dans ce cas-là, reçoivent toujours bien une troisième plus âgée. Dona Isabella avait mille questions à faire sur Gaston, sur sa fidélité, sur son amour; il était proche d'ailleurs, et dans quelques heures il ne pouvait manquer d'arriver.

Cependant une troupe de cavaliers entra au galop dans la cour du château, et au milieu d'eux, sur le même brancard étaient deux hommes blessés, dont l'un, le plus âgé, laissait lire dans ses regards abattus, qu'avant de mourir il avait une faute à expier et une réparation à accomplir.

— O ciel! mon père! s'écria dona Isabella, dès qu'on eut pu reconnaître les nouveaux venus.

— Et don Gaston! dit dona Aurora.

Don Vincent, sa femme, Dorothée, dona Isabella, dona Aurora de Mendoza et don Augustino lui-même descendirent dans la cour et entourèrent leur père, leurs parens et leurs amis; on voulut les transporter dans un appartement et les placer dans un lit, mais don Gusman fit signe qu'il n'avait que quelques momens à vivre et qu'il craignait de n'avoir pas le temps nécessaire pour instruire sa fille de ses dernières volontés; puis reconnaissant des personnes qu'il était loin de croire réunies, il crut un moment voir des fantômes produits par son imagination, au lieu des personnages qu'il avait réellement sous les yeux.

— Que vois-je? dit-il, don Vincent mon neveu! la senora Mendoza! par quel prodige m'apparaissez-vous au moment de ma mort?

On lui expliqua le hasard qui avait amené la senora de Mendoza au château de don Vincent, et il fit avancer sa fille.

— Ma fille, dit-il, vous m'avez cru injuste et dur; je n'ai été que conséquent avec les idées de noblesse naturelles au chef d'une maison qui s'éteint; vous êtes ma fille unique, et avec moi devait disparaître mon nom, à moins que don Vincent ne vous épousât et qu'il ne consentît à se nommer de Herrera, ce qu'il eût fait avec plaisir, si vous l'eussiez aimé et qu'il vous eût épousée; l'amour que vous a inspiré un autre homme a empêché ce mariage, et cet homme c'était don Gaston... Pardonnez, don Vincent, mais j'ai cru qu'un Guilhem échangerait son nom

contre un nom plus brillant, tandis qu'un Alvarès ne le ferait jamais... Don Gaston m'était d'ailleurs particulièrement odieux; il y a quelques années, je courtisais une dame que je voulais épouser, j'avais pensé que jeune encore, le ciel m'accorderait peut-être un successeur; don Gaston m'insulta et me vainquit devant cette femme, ce sont là de ces injures que les Espagnols ne pardonnent jamais et qu'ils cherchent toujours à venger. Vous savez encore mieux et comment Pedrillo l'a heureusement rendu vaine. Et aujourd'hui, le généreux don Gaston vient de prodiguer sa vie pour sauver la mienne, et s'il n'y est pas parvenu, du moins il a vengé ma mort... Avancez, Isabella... venez acquitter ma dette. Et vous, Gaston, unissez votre main à la main de ma fille, dans celle d'un homme qui vous a offensé et qui vous demande grâce, ici-bas, pour trouver merci là-haut.

A peine don Gusman eût-il achevé ses paroles que ses yeux se fermèrent, sa tête s'affaissa sur le brancard et il expira.

Don Gaston fut transportée dans un lit, sa blessure visitée et pansée par les belles mains de Dorothée. Dès qu'il fut en état de parler, il demanda Isabella, et lui raconta comment don Gusman avait quitté Saragosse dans la crainte d'être poursuivi par ses amis, à lui, don Gaston, ainsi que par la justice du roi...

— Les craintes de votre père, lui dit le jeune homme, ont été si vives qu'il a changé de route brusquement, et a résolu de venir se cacher dans le château de don Vincent qu'il croyait inhabité. Sur le point d'y arriver, il s'est vu entouré par des brigands qui, pour le dépouiller, ont cherché à l'assassiner; au même moment, j'errais aux environs du château à la recherche de dona Aurora de Mendoza, et je suis tombé, sans m'en douter, au milieu de la scène de meurtre dont votre père a été la victime. Dès qu'il m'aperçut, il crut voir une ombre venue du ciel ou de l'enfer pour le punir de son crime. Il ne revint de son erreur que lorsqu'il me vit tomber sur les brigands et le dégager. Il ne fut peut-être réellement persuadé que je vivais encore que lorsqu'il vit mon sang couler pour sa défense. Lui-même était mortellement blessé, mais du moins les brigands étaient dispersés, et plusieurs d'entre eux avaient mordu la poussière.

Don Gaston n'était pas si grièvement blessé qu'on craignît pour ses jours; sa convalescence même ne fut pas longue, et, quoique quelques mois à peine se fussent écoulés depuis la mort de don Gusman, et que dona Isabella fût en grand deuil, le mariage eut lieu; elle obéissait, en agissant ainsi aux dernières volontés de son père.

— Tenez, don Gaston, dit Isabella à son mari en lui remettant un poignard, voilà l'arme avec laquelle j'ai tué le traître Pedrillo qui en voulait à mon honneur; maintenant c'est à vous de le défendre.

MARC PERRIN.
(*Temps*).

LA DERNIÈRE PAROLE DU MOINE.

> La dernière parole du mourant, qui meurt devant Dieu, est portée là-haut tout entière.
> LE P. ENGELGRAVE.

Le mercredi des cendres de l'année 1649 répandait sur la ville de Rome sa teinte mélancolique; et cependant à midi, ce même jour, dans une vaste chambre qui servait d'atelier à un peintre, et qui donnait sur le Tibre, cinq joyeux étrangers se disposaient à s'asseoir devant une table de festin.

On voyait que le carnaval de Rome, si bruyant, si animé, n'avait pas suffi aux cinq convives; car ils l'allaient prolonger dans cette journée de retraite où l'Église catholique prie, demandant le pardon des excès, rappelant à ses enfans, en leur mettant sur le front la cendre du repentir, que l'homme est poussière, et que la part mortelle de son être doit retourner en poussière: *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.*

La chambre où nous introduisons le lecteur était élevée d'un étage au-dessus du Tibre, qui baignait le pied de la maison. Trois grandes fenêtres s'ouvraient sur le fleuve grossi par les pluies de l'hiver; et l'artiste qui habitait cette demeure pouvait prendre, sans sortir de chez lui, le plaisir calme de la pêche à la ligne; ce qu'il faisait quelquefois.

Il avait abondamment tapissé son manoir d'esquisses et d'objets d'art. Mais on reconnaissait à la nature de ces objets que leur maître n'était pas de ces peintres croyans dont Rome est toujours la patrie. Rien des sublimes magnificences que la foi inspire, ne venait réchauffer les froides représentations de la nature matérielle étalées sur ces murailles. Ces esquisses étaient des fêtes, des chasses, des attaques de voleurs, des divertissemens champêtres, des scènes grotesques.

Au milieu de ces compositions, variées pourtant et souvent spirituelles, se pavanait un violon avec son archet. L'artiste était aussi musicien, et il avait coutume de s'animer en jouant un air, avant de saisir ses pinceaux. Contrefait, un peu bossu, ressemblant à un singe par la longueur de ses bras et de ses jambes, fier de ses rudes moustaches retroussées, des deux côtés de son nez, en crochets qui menaçaient le ciel, ce peintre, au dessin fin et correct, à la couleur vigoureuse et transparente, rachetait les disgrâces de ses formes extérieures par un esprit jovial, par une bonne humeur pleine de bruit, et par des talens appréciés. Il se nommait Pierre Van Laar. Les Italiens l'avaient surnommé *Bamboche*, soit à cause de sa tournure singulière de son esprit et de ses formes, soit pour certains de ses tableaux qu'on désigne encore sous le nom de *bambochades*.

Bamboche avait trente-six ans et depuis seize années il habitait Rome. Poussin, Claude Lorrain, Sandrart étaient ses amis. Mais ce n'était pas avec eux qu'il faisait ses débauches. Ses convives, ce jour-là, étaient Roelant Van Laar, son frère aîné, Claes Van Laar, son frère cadet, nés comme lui près de Naarden en Hollande; André Both, né à Utrecht; Jean, frère d'André, deux artistes de renommée, qui comptaient à peu près l'âge de Pierre. Les cinq jeunes peintres étaient ainsi tous Hollandais; ajoutons qu'ils étaient tous les cinq de la secte de Calvin.

Un peu plus de bon sens leur eût fait sentir toutefois que, s'ils manquaient de croyance, à une époque où leur patrie ne tolérait pas les enfans de l'Église romaine, ils devaient au moins respecter dans Rome hospitalière les lois du souverain; et ces lois font là du mercredi des cendres un jour d'abstinence. Mais accoutumés à la douceur du clergé de Rome, ils allaient sans crainte dans leurs voies; et leur table était servie de plusieurs plats réservés de la veille, au milieu desquels éclatait un énorme jambon du Tyrol.

— Avant de commencer, dit André Both, en inspectant la table, Pierre va nous jouer sur son violon un petit air un peu vif, pour nous exciter.

— C'est vrai, ajouta Claes, nous serons plus en verve.

Les autres appuyèrent si bien la proposition, que Bamboche, qui n'avait pas le défaut de se faire prier, se mit à jouer avec des contorsions et des gambades, une danse burlesque dont le succès fut complet. A midi et demi, les cinq artistes à table entamaient leur dîner, au bruit des éclats de rire qui présageaient un tumulte final et des verres brisés au dessert.

— Nous avons tort de nous animer si vivement, dit cependant Bamboche. Ayons un peu plus d'égards pour les usages du pays que nous habitons. Voyez comme tout notre voisinage est calme.

— Bah! bah! répliqua Roelant, on sait que nous ne donnons pas dans la superstition romaine. Les artistes sont libres. Versez à boire.

Et le bruit augmenta.

A quatre heures, les cinq amis étaient tous plus qu'à demi ivres; les

— Hélas! oui, dit Isabella.

— Vous vous trompiez encore : don Gusman, votre père, retient une partie de la fortune de son neveu et il lui est loisible de la lui abandonner sans retard ou de la lui faire attendre jusqu'à sa mort. Or, don Gusman met d'abord pour condition à toute faveur le mariage de son neveu avec sa fille, et plus tard, quand il connut la recherche de don Gaston, il voulut au moins que don Vincent partageât sa haine, et votre cousin a eu la faiblesse de céder à ce désir de vengeance et vous savez comment il en a été puni.

Cependant don Vincent revint chez moi; tout en le blâmant, je ne pouvais pas mettre en doute son amour, et je l'épousai. Je quittai alors le théâtre pour toujours, je vendis mes pierreries et nous vînmes habiter ce château isolé, où notre bonheur a voulu que nous vous ayons sauvé la vie.

— Comment! dit dona Isabella, je suis chez don Vincent?

— Sans doute.

— Il est peut-être au château?

— Il n'attend que le moment où vous voudrez le recevoir, pour paraître devant vous.

Don Vincent vint au pied du lit de dona Isabella, et la jeune fille lui pardonna un duel qui avait été si malheureux pour lui.

— Mais, si vous me permettez, lui dit dona Isabella, de m'arrêter à ce qui me regarde, vous m'expliquerez la haine qui anime mon père contre don Gaston. Pour le punir de s'être introduit la nuit chez moi, il a voulu le surprendre et le faire emprisonner; je comprendrais cette conduite si don Gaston avait refusé de m'épouser; mais il ne demandait pas autre chose; d'ailleurs cette haine date de plus loin, puisque vous en avez été l'instrument avant la visite de don Gaston.

— Ma chère Isabella, répondit don Vincent, vous me demandez une chose dont je n'ai eu le secret qu'après ma rencontre avec don Gaston, et vous voyez, ajoute-t-il en jetant un coup d'œil triste sur sa jambe boiteuse, que je paie bien cher mon ignorance. Vous avez perdu votre mère bien jeune, dona Isabella, et depuis long-temps votre père est libre dans ses goûts et dans ses passions. Il y a quelques années, il s'était attaché à une riche veuve dont vous connaissez le nom et la personne, dona Aurora de Mendoza.

— Je la connais parfaitement, dit dona Isabella.

— La senora de Mendoza est très coquette, continue don Vincent, et soit qu'elle hésitât de s'engager avec un homme aussi dur que votre père, soit qu'elle prît du plaisir à être courtisée, elle refusa de s'engager avec don Gusman et ne voulut pas accepter sa main, qu'il lui proposait. Sur ces entrefaites, don Gaston arriva de Madrid, où il avait achevé ses exercices, et dona Mendoza l'attira chez elle. Mon oncle se montra fort irrité de trouver toujours don Gaston en tiers entre lui et celle qu'il aimait, et il s'en expliqua avec dona Mendoza, qui lui dit qu'elle ne lui avait rien promis ni rien accordé, et qu'elle entendait conserver le droit de recevoir chez elle qui il lui convenait. Alors don Gusman attendit son rival sous la fenêtre même de dona de Mendoza, et, l'abordant fièrement, il se nomma et intima l'ordre à don Gaston de se retirer.

— Don Gusman, répondit le jeune homme, ne sait pas à qui il s'adresse.

— Et vous, vous ignorez à qui vous parlez, reprit durement don Gusman.

Alors le jeune homme répondit avec douceur :

— Je ne veux point me faire un ennemi de vous, don Gusman; vous ne m'empêcherez pas néanmoins d'entrer chez dona Mendoza; mais comme je respecte votre âge et votre qualité, je veux bien vous dire que l'amour n'entre pour rien dans les visites que je rends ici; ainsi, bannissez toute jalousie, et entrons tous les deux chez cette dame, auprès de laquelle je souffre, pour ma part, facilement votre présence.

Votre père se méprit sur le sentiment qui dictait ces paroles; il crut avoir affaire à un homme timide, et il redoubla d'insolence et de dureté; alors don Gaston tira son épée, et se précipita sur l'homme qui l'outrageait. Le hasard voulut que dona Mendoza, entendant du bruit sous ses fenêtres, parût à son balcon, et vît don Gaston, qui, après une lutte de quelques instans, désarma votre père comme un enfant, et, par une feinte adroite, l'étendit à ses pieds. Après cet exploit, qui, heureusement, n'était pas sanglant, il remit fièrement son épée dans le fourreau, et, aux yeux de son rival abattu, il alla rejoindre la veuve, qui n'avait pas quitté son balcon. La coquette dona Mendoza le caressa, l'embrassa, et dit de manière à être entendue de don Gusman, qu'il fallait que l'homme qui l'aimait eût bien peu de cœur, puisqu'il s'était laissé vaincre par un homme qui ne l'aimait pas.

Don Gusman se retira furieux, rompit avec dona Mendoza, et jura de se venger de don Gaston. Peu de temps après, il apprit que son vainqueur s'était épris pour vous d'une passion violente; il se contraignit pour répondre patiemment à la personne chargée de négocier ce mariage et attendit que la jeunesse et l'amour lui livrassent sa victime... Vous savez le reste, dona Isabella.

Cependant trois mois se passèrent et dona Isabella revenue à la santé n'avait plus qu'un désir, c'était de courir à la recherche de don Gaston. Don Vincent s'offrait à l'accompagner et le voyage devait s'effectuer dans quelques jours, lorsque une troupe de comédiens ambulans s'arrêta dans la cour du château et demanda la faveur de donner une représentation devant la châtelaine. Dorothée jeta un coup d'œil sur la troupe et comprit à son accoutrement misérable que la faveur qu'elle sollicitait lui était absolument nécessaire. La châtelaine se conduisit en bonne camarade; on envoya des rafraîchissemens aux acteurs et la représentation fut décidée. Le soir venu et une salle du château convenablement disposée, la pièce commença et les acteurs entrèrent en scène.

— O ciel! que vois-je? dit Dorothée en se penchant à l'oreille de dona Isabella, si je ne me trompe, c'est don Augustino.

— Comment! celui qui voulait vous épouser et vous perfectionner dans l'art comique?

— Lui-même, et si vous voulez juger de sa nouvelle méthode de déclamation, l'occasion est bonne.

Quand la pièce fut achevée, don Augustino dit mystérieusement à ses camarades :

— Mes amis, la fortune nous favorise; la dona de ce château m'a dépêché son page, elle veut m'entretenir en particulier; je suis persuadé que ma bonne mine l'a prévenue en ma faveur; soyez certains que je n'oublierai jamais mes camarades.

Et il partit pour son rendez-vous.

Don Augustino entra dans la chambre de Dorothée d'un pas mystérieux, et la femme de don Vincent, avant d'être reconnue, eut le temps de remarquer le pourpoint de velours et de soie, la plume du chapeau qui l'avaient frappée le premier jour où elle arriva à Madrid avec Raphaël; mais le pourpoint était tâché et déchiré, la plume jadis blanche, était rompue et sale.

— Vous ne me reconnaissez pas, don Augustino?

— Ah! Dorothée, s'écria le pauvre comédien un peu confus, c'est vous? que devez-vous penser de me voir tel que vous me voyez, moi qui à Madrid était en si belle posture.

— Je pense, lui répondit Dorothée, que le théâtre de Madrid à brûlé, que les acteurs sont morts dans l'incendie ou que le goût est perdu.

— Le théâtre est debout, les acteurs sont vivans; mais le goût, comme vous le dites, est perdu. Ma nouvelle méthode, qui d'abord avait été fort applaudie, a lassé le public, il a voulu revenir à l'ancienne, et les sifflets ont fait place pour moi aux applaudissemens, ou plutôt c'est l'amour qui a tout fait.

— L'amour! dit Dorothée étonnée, je vous croyais devenu raisonnable, don Augustino.

— Comment! un comédien? répondit modestement celui-ci. Les Espagnol, continua-t-il, n'exigent pas qu'un acteur ait du talent, il veulent seulement qu'il soit jeune et beau. L'actrice qui vous a remplacé était amoureuse d'un jeune homme de Séville qui jouissait de ces deux avantages, et qui voulut les exploiter, auprès de celle qu'il aimait, sur le théâtre de Madrid. Dès ce moment, celle qui vous a succédé ne voulut plus jouer avec moi, et comme elle était jolie et fort aimée du public, on commença par me supporter impatiemment, puis on me força à me retirer. Alors je donnai des représentations en province, mais partout ma nouvelle méthode trouva des indifférens ou des ennemis, et de ville en ville, de chute en chute, j'en suis arrivé à me joindre à des comédiens ambulans pour pouvoir gagner la Catalogne, où je compte trouver des spectateurs plus instruits et meilleurs connaisseurs que dans le reste de l'Espagne.

— Don Augustino, lui dit sérieusement Dorothée, vous avez cinquante ans, si je ne me trompe, et après de longs et infructueux essais, vous devez savoir à quoi vous en tenir sur votre nouvelle méthode de déclamation; le public veut s'en tenir à l'ancienne. Vous m'avez généreusement accueillie quand j'étais pauvre et inconnue, mon tour est aujourd'hui arrivé: don Vincent, mon mari, a besoin d'un régisseur qui surveille ses biens de plus près qu'il ne peut le faire lui-même; il va d'ailleurs faire un voyage et il faut qu'il laisse ici quelqu'un pour le remplacer. Je veux que vous remplissiez cet emploi : vous êtes probe et les détails de la direction, d'une troupe de comédiens vous ont familiarisé avec les calculs et les soins nécessaires à un régisseur; renoncez donc à un état dont vous n'avez plus les qualités et dans lequel vous ne rencontrerez désormais que la misère, et pour l'amour....

— Et pour l'amour! interrompit le comédieu.

— Pour l'amour, j'ai votre affaire; durant la représentation que vous venez de nous donner, j'ai vu la fille d'un fermier des environs qui vous regardait d'une manière qui me fait croire que vous ne lui déplaisez pas. Le père est riche et il a quelques obligations à don Vincent; il ne refusera pas le gendre que nous lui présenterons.

Ce parti était trop avantageux pour ne pas être accepté, et don Augustino qui avait quitté ses camarades en les assurant qu'il ne les abandonnerait jamais, ne les revit que pour leur dire qu'il ne sortirait plus du château où il avait une place. Heureusement la générosité de Dorothée ne les laissa pas sans ressource et ils purent gagner la Catalogne où ils étaient attendus.

Cependant don Gaston délivré du cachot où l'avait renfermé don Gusman, et monté sur un bon cheval, se confiait aux promesses de Pedrillo et s'acheminait vers le lieu où il devait le rejoindre accompagné de dona Isabella. Mais comme un amant est toujours pressé de se rapprocher de ses amours, et que chaque pas qu'il faisait l'éloignait de dona Isabella, après avoir marché jusqu'à la nuit, il résolut de s'arrêter et d'attendre. Le parti était d'autant plus sage qu'Isabella devait passer par le même chemin, qu'elle pouvait être poursuivie par son père ou insultée sur la route, et qu'elle serait infiniment mieux défendue par lui-même que par le seul Pedrillo. Il attend toute la nuit, il attend le lendemain et rien ne paraît. Deux jours se passent encore, et enfin il voit poindre sur la route poudreuse deux cavaliers. Ils approchent et don Gaston reconnaît le père d'Isabella qui, suivi d'un valet, fuyait Saragosse à toute bride; il le laissa passer et reprit lui-même la route de cette ville dont il n'était éloigné que de dix ou douze lieues. En voyant aussi près de lui son assassin, celui qui avait voulu l'empoisonner par les mains de Pedrillo, son cœur bondit dans sa poitrine, et un mouvement lui fit mettre la main sur son épée; mais cet homme qu'il avait une fois désarmé, était le père d'Isabella, et ce titre lui sauva la vie. Cependant la fuite précipitée de don Gusman l'inquiétait; s'il courait après sa fille, Pedrillo l'avait donc enlevée et alors quel chemin avaient pris la jeune fille et son sauveur? Il piqua des deux et retourna au château de don Gusman. Le château était désert, la vieille gardienne de dona Isabella l'occupait seule ainsi que quelques domestiques qui lui apprirent qu'on ne savait ce qu'était devenue la jeune fille, et que don Gusman était parti sans rien dire de ses projets. Alors il retourna à Saragosse pour rassurer ses amis, effrayés, comme nous l'avons dit, de son absence, et pour se concerter avec eux sur ce qu'il y avait à faire. Comme l'amour rend ingénieux en Espagne, où rien ne se fait que par les prêtres, il eut l'idée d'aller demander conseil au religieux qui devait le marier, et qui, comme nous l'avons dit, était le confesseur de don Gusman : en le voyant ce bon père fit un pas en arrière :

— Vous ici, don Gaston, lui dit-il, vous vivant?

— Je vois ce que c'est, lui dit don Gaston, vous me croyiez mort et enseveli dans un des souterrains du château de don Gusman... C'est un meurtre peut-être dont il a demandé pardon à Dieu, et vous avez le premier connu ce forfait.

Le religieux baissa les yeux, et don Gaston reprit.

— Oui, continua don Gaston, mes amis se sont portés au château de don Gusman, et lui, qui a compris que si la justice du roi tolérait un duel, elle punissait toujours un assassinat, a pris la fuite suivi d'un valet; je sais tout cela, mon père, mais dona Isabella qu'est-elle devenue?

Le religieux l'ignorait; il savait seulement le départ de don Gusman et les poursuites qui étaient dirigées contre lui. Alors don Gaston se rendit chez dona Aurora de Mendoza. Une coquette qui a dépassé trente ans est plus habile qu'un prêtre. Dona Aurora de Mendoza ne savait rien, mais elle avait à se venger de don Gusman, et elle était aventureuse comme une femme de son temps. Ses amans la quittaient, elle était trop jeune pour devenir dévote; d'ailleurs la dévotion s'accommodait alors de l'amour et des aventures.

— Il faut chevaucher jusqu'à ce que vous retrouviez dona Isabella, dit-elle à don Gaston, il faut tenir la campagne, et puisque vous avez des raisons pour suspecter la fidélité de Pedrillo, il faut prendre la route opposée à celle qu'il devait suivre... Je veux aller avec vous, et puisque cela peut déplaire à don Gusman, c'est moi qui conduirai à l'autel dona Isabella.

Ils partirent tous deux accompagnés de quelques valets, et ils passèrent plusieurs nuits à la belle étoile dans les belles forêts de l'Aragon. Dona Aurora avait été une des plus jolies femmes de Saragosse et elle était encore assez belle pour exciter l'amour d'un jeune homme tel que don Gaston; mais dans le temps dont nous parlons, la vie d'une femme même coquette était irréprochable, et un jeune homme serait mort plutôt que de manquer à la fidélité qu'il devait à sa maîtresse. Le conseil de dona Aurora se trouva si bon, que, sans s'en douter, ils étaient sur le chemin du château de don Vincent. Le premier jour se passa sans incident, ni rencontre. Vers la fin du second, les domestiques de don Gaston qui couraient en avant lui déclarèrent qu'ils étaient sur les traces d'une louve et la chasse fut résolue : on se mit à la poursuite de la bête et dona Aurora ne fut pas la moins vive à presser son cheval. Don Gaston de son côté se laissa emporter par le sien et bientôt la veuve se trouva seule dans un bois dont elle ne connaissait pas les issues. La frayeur s'empara d'elle. Dona Mendoza ralentit le pas; elle sonna d'un petit cor qu'elle portait suspendu à l'arçon de sa selle; les rochers qui l'environnaient lui renvoyèrent seuls le son du cor. Des chênes séculaires l'entouraient, elle marchait dans des sentiers non frayés, et son cheval aussi étonné qu'elle de cette solitude, semblait ne savoir de quel côté tourner ses pas. Tout à coup, elle aperçut au pied d'un arbre de la forêt un petit louveteau qui, elle le pensa du moins, effrayé par don Gaston s'était séparé de sa mère.

— Ils auront tué la bête, pensa-t-elle, et elle mit pied à terre pour ajouter sa victoire à la victoire de son compagnon, elle tira du fourreau une épée dont elle s'était munie et elle tua le petit monstre. Au même moment la louve furieuse bondit devant elle, et elle n'eut que le temps de se cacher derrière son cheval. Le cheval épouvanté hennit



ms chantaient de détestables chansons; les autres disputaient ou ifflaient, et la salle retentissait du fracas de leurs voix stridentes.

A cette même heure, un pauvre moine franciscain passant devant la naison, fut frappé de cette cohue de cris sauvages. Ne soupçonnant pas jue des chrétiens pussent être en fête dans un pareil jour, il s'imagina qu'il y avait là une querelle, et il se hâta d'entrer avec l'espoir de faire omprendre des paroles de paix. Dirigé par le bruit, il arriva à la porte, 'ouvrit, et recula saisi à l'aspect d'une orgie.

— Entrez, père, dit Jean Both effrontément et balbutiant comme ın homme ivre; vous me faites l'effet d'un bon modèle; venez boire ın coup.

Et comme le moine n'avançait pas, Jean Both se leva vivement, couut à lui, le prit par le bras et l'amena devant la table.

— Seigneur, dit gravement le religieux, je croyais entrer chez des hrétiens, mais je vois que je me suis trompé.

Il fit un mouvement pour sortir.

— Nous sommes chrétiens comme vous, père, répliqua Roelant en le etenant; et nous ne croyons pas offenser Dieu en mangeant une tranche le jambon.

— Ce qui entre dans le corps ne peut pas être une souillure, dit Jean Both, d'un ton doctoral.

Claes Van Laar ajouta d'un air dégagé :

— N'a-t-il pas été dit aux apôtres : « Mangez ce que vous trouverez? »

— Vous me semblez peu en état de raisonner, mes frères, répondit e moine; pardonnez-moi de vous parler si franchement; mais quand nême vous seriez de sang-froid, je me bornerais à vous dire : Lorsque 'Église commande, c'est à ses enfans d'obéir et non de discuter. On augure mal d'une famille où les enfans se disputent; d'une maison où les erviteurs raisonnent; d'une armée où les soldats délibèrent.

— Il me semble, dit André Both, d'une voix tout à coup devenue ombre, que le père capucin nous insulte.

— Non, mes frères, je vous plains, répliqua le moine, et dans un tel our je vous supplie de vous abstenir du scandale. Si à ma place un les pères du saint-office vous avait en spectacle, vous pourriez bien être xposés à quinze jours de pénitence dans un de leurs couvens.

— Il a raison, riposta Bamboche; laissez aller le père et quittons la able.

— Pas du tout, cria Roelant, mais ce que tu dis là me fait peur; et 'il a raison, comme tu le prétends, ce moine va nous dénoncer. Jean, ermez la porte. Claes, retiens le père. Ce ne serait pas quinze jours de rison que nous aurions à subir; on nous enfermerait jusqu'à Pâques. e connais les usages.

— Et qui sait, poursuivit André Both, si on ne nous bannirait pas de lome? Nous sommes calvinistes.

A ce mot, une contraction de douleur plissa tristement le visage du noine; il inclina la tête avec abattement, et un soupir gonfla sa poitine. Claes le tenait violemment par le bras, quoiqu'il ne se débattît ucunement pour s'échapper.

— Il faut nous assurer, dit-il, qu'il ne nous vendra pas. Le moyen, 'est de l'obliger à faire comme nous; Roelant, emplissez les verres; ean, donnez au père une tranche de jambon.

Ces paroles furent accueillies par des applaudissemens. Mais le moine epoussa, de la main qui lui restait libre, l'assiette qu'on lui présentait; t après que les artistes ivres eurent vidé leurs verres, en portant sa anté d'une voix moqueuse, il leur dit :

— S'il est vrai que vous ayez abandonné notre mère commune la ainte Église romaine, si vous n'êtes plus dans son sein, je dois me borer à prier et à pleurer sur vous. Mais vous ne pouvez pas ignorer que s enfans restés fideles obéissent.

— Cela n'empêche pas, dit Roelant, en frappant la table de son oing, qu'il mangera la tranche de jambon.

— Il la mangera, continua Claes, et prenant sur l'assiette le morceau coupé, il l'approcha des lèvres du moine, qui recula avec indignation.

Une scène affreuse se déroula en ce moment, une scène telle qu'on ne saurait la décrire. La nuit s'avançait, le ciel était marbré de nuages sombres; le vent d'orage s'élevait, il venait d'ouvrir violemment une fenêtre. La table, chargée de débris, présentait un désordre effroyable. Les cinq artistes échauffés portaient, dans leurs yeux ternes, dans leurs voix empâtées, dans leurs mouvemens tour à tour chancelans ou énergiques, toutes les marques hideuses de l'ivresse. Il s'y joignait la peur d'être dénoncés, la malice orgueilleuse et la haineuse colère. Le bon religieux, dans leurs mains, était l'objet d'un supplice obstiné. Tantôt debout, tantôt contenu sur un siége, tantôt étendu à terre, repoussé sur la table, il n'entendait plus que paroles menaçantes, il ne voyait que gestes sinistres. André Both lui pressait sur les lèvres un verre de vin; Roelant avançait la tranche de jambon jusqu'à ses dents; Pierre Van Laar, plus doux, l'engageait à se rendre; Claes cherchait violemment à lui ouvrir la bouche pour le contraindre à manger. Le moine résistait en silence; et quand un instant de relâche lui était donné, il se bornait à répéter ces mots : Mon Dieu! pardonnez-leur et sauvez-moi.

Après que cette lutte affreuse eut duré une demi-heure, Bamboche, qui seul conservait une dernière lueur de raison, chercha à mettre un terme aux excès. Nous allons trop loin, dit-il, laissons le père en liberté; autrement nous nous en repentirons. Contentons-nous de sa promesse qu'il ne nous trahira pas.

— Non, non, s'écria Claes; après ce que nous venons de faire, nous sommes trop compromis. Outre la violation des lois de son Église, il nous accusera d'outrage sur sa personne, il faut qu'il pêche en notre compagnie; ou bien il fera connaissance avec la pointe de nos poignards.

Il tira sa dague en parlant de la sorte. Roelant, Jean et André Both l'imitèrent.

— Un meurtre! s'écria en hollandais Pierre Van Laar; vous méditeriez un meurtre! vous seriez des assassins! Mais vous vous perdez, mes amis.

Les poignards s'arrêtèrent, en effet, à cette courte allocution.

— Seigneurs, dit alors le franciscain, quoique vous ayez abandonné la sainte Église, vous connaissez peut-être encore l'Évangile. Eh bien! Dieu est là; il vous voit; et c'est lui qui a dit : « Quiconque se servira de l'épée périra par l'épée. »

— Le père a raison, répliqua Pierre, troublé; à bas les poignards! vous n'ensanglanterez pas cette demeure. Vous ne serez pas d'infâmes meurtriers.

— Ah! poursuivit Claes, dont l'exaltation ne diminuait pas, le fleuve!...

Et montrant la fenêtre au dessous de laquelle roulait le Tibre, gonflé par l'ouragan, il entraînait le pauvre moine dans cette direction.

— Ah! le moine nous vendra! dit André Both, en s'élançant.

— Ah! il nous livrera à l'inquisition! ajoutèrent Jean et Roelant.

Et s'unissant tous les trois aux efforts de Claes, ils poussèrent le religieux au bord de la fenêtre.

— Mon Dieu! s'écria le moine, devinant leur projet...

Ce qu'il dit de plus fut emporté par le vent de l'orage. Le franciscain était tombé dans le Tibre, où les quatre artistes l'avaient lancé.

Pierre, épouvanté, ne prit point de part active au crime. Mais il ne l'empêcha pas.

Et quand ses quatre amis se furent retirés de la fenêtre, dans une subite terreur qui les glaça et qui rappela leurs esprits, il alla regarder au dessous, comme pour voir si le fleuve ne rendait pas la victime qui pouvait encore demander vengeance.

Mais il ne vit rien à travers la nuit sombre.

Il resta quelques minutes penché sur le gouffre; assuré enfin de ne rien voir surnager, espérant que le crime n'avait pas de témoins, il re-

ferma la fenêtre, et se retourna vers ses compagnons, tous affaissés sur leurs siéges dans un morne silence.

Il se passa plus d'un quart d'heure sans que personne ouvrit la bouche. Enfin Bamboche retrouva la force de parler.

— Qu'avez-vous fait ? dit-il.

Personne ne répondit, excepté Claes, qui dit :

— C'est malheureux, mais au moins nous sommes délivrés de la crainte.

— Pourvu, reprit Pierre, qu'on ne découvre pas le crime !

— Le crime ! répétèrent les autres, en se regardant avec stûpeur ; et ils retombèrent de nouveau dans l'immobilité.

—

Ainsi un meurtre effroyable avait été commis à la suite d'une débauche, par cinq artistes éminens.

Pierre Van Laar avait une réputation étendue; on recherchait ses ouvrages, on les payait fort cher. Tous les amateurs voulaient avoir de lui une fête champêtre, ou une rencontre de brigands, ou une scène de pêcheurs, ou une partie de chasse. On admirait ses compositions pleines de mouvement, la vérité de ses ciels et de ses paysages, la finesse et l'esprit de ses figures, le charme de son coloris. Le musée du Louvre, à Paris, est fier encore de posséder deux de ses ouvrages.

Ses frères, Claes et Roelant, peignaient dans son genre. Moins parfaits que lui, ils avaient aussi une flatteuse célébrité.

Jean et André Both, élèves de Bloemart, émules de Claude Lorrain qui les vit balancer ses succès, ont laissé des toiles dont on louera toujours la belle exécution, les piquans effets de lumière, la couleur chaude et brillante, les figures pleines d'esprit et de finesse. Unis par la nature, par l'amitié et le talent, ces deux frères travaillaient toujours ensemble et ne formaient qu'un artiste. Jean peignait les paysages et André les figures. Les connaisseurs n'ont jamais cessé de regarder comme un tableau capital et comme un chef-d'œuvre *une vue d'Italie au soleil couchant*, peinte par ces deux maîtres.

Ils se séparèrent, le soir du meurtre, dans une situation d'esprit qui fut sombre et lourde. On ne retira que deux jours après, un peu plus bas, le corps inanimé du franciscain. La certitude de n'être pas même soupçonnés ne ramena pas la sérénité sur le front des coupables. Sans doute ils eurent des remords. Mais les démons en ont aussi; mais Judas en eut d'amers; et que sont les remords sans l'expiation et la pénitence ?

Tristes et graves, les cinq artistes, autrefois si joyeux, ne parlaient plus de festins, ni de réjouissances. Au lieu de se chercher, comme auparavant, ils se fuyaient; et bientôt Bamboche annonça que, rappelé depuis long-temps dans son pays, il allait y retourner. Les autres, à qui le séjour de Rome était devenu pénible, déclarèrent qu'ils voulaient partir aussi; et ils se disposèrent à régler leurs affaires.

— Il est au moins heureux, dit tristement Pierre, que vous n'ayez pas trempé vos mains dans son sang. Car il a dit : « Celui qui se sert de l'épée périra par l'épée; » et les dernières paroles d'un mourant sont terribles.

— Ah ! bah ! répondit Claes, superstitions que tout cela ! A en croire ta doctrine, parce que nous l'avons noyé, nous péririons noyés aussi !....

Il se mit à rire avec éclat. Mais sa gaieté n'eut pas d'écho. Un sombre nuage passa sur le front des autres, qui se levèrent en disant :

— Ne parlons plus de cela, et partons d'ici; le plus tôt sera le mieux.

Si nous faisions un récit de fantaisie, on pourrait le trouver fort bizarre dans ce qui va suivre. On pourrait nous accuser de construire à loisir une chronique violente pour appuyer l'imposante opinion de Joseph de Maistre sur le gouvernement temporel de la Providence. Mais nous ne sommes ici que simples rapporteurs de faits historiques, réels, connus, authentiques, incontestables, et que tout le monde peut vérifier. Nous les dirons sans les parer d'aucun ornement.

Le lendemain de cette dernière conversation, les cinq amis se dispersèrent. Claes Van Laar alla trouver, dans sa villa près de Rome, un vieux seigneur de qui il devait toucher le prix d'un tableau. Il était monté sur un âne. En passant sur un petit pont de bois qui joignait deux rochers, l'âne broncha et se précipita avec Claes dans un torrent que venait de former une pluie d'orage. On rapporta à Bamboche, qui faisait ses malles, le corps de son frère noyé.

Après qu'il l'eut fait enterrer, il se hâta de partir pour la Hollande, avec Jean Both. Roelant Van Laar et André Both s'étaient mis en route, l'un pour Gênes, l'autre pour Venise. Ils avaient des recouvremens à faire dans ces deux villes. Ni l'un ni l'autre ne devaient revoir leur patrie.

Six mois après, Bamboche était installé à Harlem, lorsqu'il reçut la nouvelle que son frère venait de se noyer à Gênes.

Au printemps de l'anné suivante (1650), Jean Both, qui ouvrait un atelier à Utrecht, décachetant un paquet qui lui arrivait d'Italie, y trouva l'acte de mort de son frère André, noyé à Venise.

Frappé de terreur et de vertige, Jean Both sortit de sa maison, s'enfuit dans la campagne et se précipita dans le Rhin, où il périt.

Il ne restait que Pierre Van Laar.

Dévoré par une noire mélancolie, devenu, disent les historiens, insupportable à lui-même et aux autres, lui qu'on avait connu si facile et si gai, Pierre vivait, parce que Dieu peut-être lui laissait un peu plus de temps pour le repentir. Mais le mercredi des cendres de l'année 1673, une servante lui ayant servi un jambon, il se leva en poussant un cri et s'alla jeter dans un puits, d'où on le retira noyé.

C. Y.

(*Union Catholique.*)

POPULATION DU LIBAN.

Quatre peuplades bien distinctes, les Maronites, les Druzes, les Métualis et les Ansariés, sont réparties dans le haut et le bas Liban, entre Jaffa et Latakié d'une part, Beyrouth et Damas de l'autre. Mais depuis les persécutions du fameux Djezzar-Pacha, les Métualis se sont à peu près fondus, soit parmi les Maronites, soit parmi les Druzes, et quant aux Ansariés, c'est une race complètement abâtardie qui tend, de jour en jour, à disparaître du petit territoire qu'elle occupe.

Les Maronites, suivant une ancienne tradition qu'ils ont conservée précieusement, tirent leur origine d'un pieux solitaire nommé Marou. Ce Marou eut des diciples qui fondèrent en Syrie plusieurs couvens autour desquels, à l'époque de l'hérésie des Monothélites, vinrent se réfugier tous les chrétiens demeurés orthodoxes. Ce fut là le noyau de la nation. Leur pays s'étend des gorges et des pentes les plus voisines de Beyrouth jusqu'à Tripoli de Syrie. Le district du Kesrouan, situé entre le Nahr-el-Kébir et le Nahr-el-Kelb, est celui où ils jouissent plus particulièrement de leurs immunités et privilèges. Leur caractère entreprenant, leur industrie infatigable a recouvert les plateaux les plus rapprochés des neiges éternelles d'une couche de terre végétale où croissent des forêts de châtaigniers, de mûriers, de pins, de figuiers, d'oliviers, où la vigne même dore ses fruits délicieux, et où l'on récolte abondamment le blé et le maïs. Des cascades limpides jaillissent des hauteurs dans les vallées, qu'elles arrosent ensuite comme des fleuves.

Sur les déclivités de la montagne sont groupés de jolis villages de pierre blanche, au centre desquels s'élève toujours le palais du scheik. Les populations qui se pressent dans ces différentes bourgades suspend

souvent d'étage en étage sur le même plan vertical, jouissent généralement de beaucoup d'aisance et de bien-être. Leur principale richesse est la soie : aussi l'impôt foncier, appelé *mir*, a-t-il pour base le nombre plus ou moins considérable de mûriers que possède chaque famille. Les Turcs exigent de l'émir un tribut annuel de deux *miris*, et lui-même en perçoit plusieurs pour les besoins de son administration et l'entretien de son armée.

Le costume des notables de chaque village, dont les plus importans sont placés sous la juridiction d'un évêque, est imposant à la fois et pittoresque. Il consiste en une pelisse flottante, un turban de diverses couleurs, dont un bout, ordinairement teint en pourpre, retombe avec grâce sur l'épaule, et une ceinture de soie rouge toute chargée d'un véritable arsenal de khandjers et de pistolets à pommeaux d'argent.

Les Maronites sont, on le sait, de très fervens catholiques; néanmoins les offices se chantent chez eux en langue syriaque. Il y a dans le Liban un légat chargé de confirmer la nomination du patriarche par les évêques. Ce légat habite l'hiver le monastère d'Antoure, et l'été celui de Kanobin, qui est le chef-lieu ecclésiastique de l'Église maronite.

Près de deux cents couvens renfermant environ vinq-cinq mille moines, hérissent les chaînes de la montagne. Mais ces moines sont plutôt de laborieux cultivateurs, réunis en communauté, pour défricher quelques coins de terre déserte, que des cénobites. Entre eux et les religieux du mont Saint-Bernard, il y a deux points de ressemblance incontestables : l'utilité et la charité.

Deir el Kammer, ou le couvent de la Lune, à une faible distance du château moresque de Dptédin, résidence habituelle de l'émir, est la capitale des Druzes. On y compte de dix à douze mille âmes, ainsi qu'à Zharklé (dans la vallée de Bka, en regard de Balbek), qui appartient à leurs rivaux les Maronites. Une grande obscurité couvre le berceau de ce peuple. L'émir Fakardin (Fakr-el-Din) l'a rendu célèbre en Europe, dans les premières années du dix-septième siècle. On a même voulu voir, dans cette nation, un moment, une colonie de croisés restés en Orient; et l'on a été jusqu'à faire dériver son nom d'un certain comte de Dreux, de la maison de Lorraine. Mais il a fallu renoncer, depuis, à cette belle étymologie poétique.

L'adoration du veau, seul point des pratiques superstitieuses des Druzes que l'on ait éclairci, indiquerait peut-être leur parenté avec quelqu'une de ces antiques tribus du désert, chez lesquelles le veau était en honneur, et qui enseignèrent aux Juifs ce genre inconnu d'idolâtrie. En tous cas, il n'est guère plus permis de douter qu'ils ne soient, comme les Maronites, une tribu arabe refoulée dans le haut Liban par les invasions triomphantes de l'Islamisme.

Les croyances qu'ils se sont transmises, les rites qu'ils observent, sont aujourd'hui encore, à part ce qu'on a pénétré de l'adoration du veau, un mystère pour ceux-là même qui ont le plus long-temps séjourné parmi eux. Plus d'un voyageur a prétendu qu'ils n'étaient que des musulmans schismatiques, mais c'est là une erreur. Tout ce qu'on connaît de positif sur leurs institutions civiles et religieuses, c'est que la nation entière est divisée en deux castes : les akkals, c'est-à-dire ceux qui savent; les djahels, c'est-à-dire ceux qui ignorent. Il paraît que la forme du culte dépend de la caste dont on fait partie.

Le sacerdoce n'est point interdit aux femmes. Les prêtres, ou akkals, ont un chef spirituel dont le siége est au village de El-Mutna, et ils peuvent se marier. Chaque semaine, il y a un jour de réunion. Le lieu où l'on s'assemble est différent pour chaque degré des initiés; des gardes veillent au dehors sur le secret des cérémonies, auxquelles les femmes assistent aussi bien que les hommes ; et tout profane qui parviendrait à surprendre ce secret, serait à l'instant puni de mort.

L'erreur de ceux qui ont pensé que les croyances de cette race n'étaient qu'une espèce de schisme de la foi mahométane, vient de ce que, dans les écoles, on montre à lire aux enfans dans le Coran. Mais ce fait ne prouve absolument rien, puisque ces enfans sont élevés parfois au milieu de ceux des chrétiens, dans la même école. Plus tard, on les initie. On efface de leur intelligence et de leur cœur tout vestige de christianisme. On les accoutume à frayer avec toutes les sectes, et à feindre de l'attachement pour la religion de tous les peuples avec qui le sort leur réserve peut-être d'avoir des relations.

Le costume des Druzes est élégant et grandiose, comme celui des Maronites. Ils se drapent dans un vaste manteau écarlate, et ceignent leur front d'un immense turban rouge évasé, à larges plis. Les femmes sortent et vaquent librement aux soins du ménage ; mais elles cachent leur visage sous un voile. Santé, beauté, fierté : tel est le type de ce peuple.

Disons un mot, en finissant, des Métualis et des Ansariés.

La religion des Métualis est le mahométisme ; mais à l'exemple des Persans, ils exècrent Omar et vénèrent ses deux victimes, Hussein et Ali. Leurs mœurs ne sont pas précisément inhospitalières ; ils cassent pourtant le vase et le plat où l'étranger a bu et mangé. Ce fanatisme est tempéré par la crainte. L'état de décadence et de dégradation où ils sont tombés ne leur permet plus guère d'écouter même les conseils de l'intolérance. Le gros de la nation est répandu dans le bas Liban ; le reste a émigré à Héliopolis et à Balbek.

L'idolâtrie est le fond des croyances des Ansariés, comme de celles des Druzes. Le culte du chien, qui est immémorial dans la Syrie, et dont ils ont gardé le souvenir, fait présumer qu'ils y avaient formé des établissemens bien avant la conquête arabe. Burckhard présume qu'ils ne sont qu'une tribu chassée de l'Indostan. Leur pays comprend la chaîne occidentale du Liban et la campagne de Latakié. Ils sont aujourd'hui plus dégénérés encore, plus isolés, plus méprisés que les Métualis.

Toutes ces populations, que le préjugé de castes semblait devoir tenir dans une méfiance réciproque, prospéraient unies sous le gouvernement habile et fort du vieil émir Berchir, allié et protégé du vice-roi d'Égypte. Les Anglais, dans un but égoïste, ont brisé le seul lien politique qui pût bientôt relier en faisceau ces quatre races séparées. Leur jalousie a excité les Druzes contre les Maronites, dont les affections penchent vers la France, et maintenant, il n'y a plus que guerre civile, ruine et confusion dans la montagne.

(*Constitutionnel.*)

UNE FÊTE DE VILLAGE EN RUSSIE.

Une fête de village nous paraît être un tableau de Téniers ou de Pigal, moins la poésie ! Une fête de village, c'est comme si on nous disait une petite place plantée de tilleuls et de marronniers près de l'église ou de la croix du chemin ; ou bien une vaste grange, soigneusement balayée, où sont établis sur des tonneaux trois ménétriers, raclant valses et contredanses; de grosses filles, bien roses, bien fraîches, bien potelées, aux casaquins rebondissans, aux jupons courts, sautant, tournant, et enlevées comme des plumes par de forts gaillards aux larges épaules, endimanchés, chargés de chaînes et breloques en argent, et faisant hardiment l'amour en pinçant la taille et en appliquant de francs baisers.

Un peu plus loin, un jeu de quilles où les plus raisonnables font preuve de leur adresse et exposent leurs gros sous ; et puis encore, sous la treille, sur des bancs rangés autour de grosses tables, les moins raisonnables laissant le peu de raison qui leur reste au fond des bouteilles de vin ou des cruchons de bière qu'ils vident. C'est en effet là l'histoire abrégée des fêtes de village allemandes et françaises. Mais, en Russie, rien de tout cela, le *connu* du Parisien doit s'arrêter à la frontière, et quoiqu'il sache tout, il faut qu'en pareille matière il se résigne à apprendre quelque chose.

D'abord, l'aspect d'un village russe ne rappelle en aucune façon l'aspect de nos villages d'Europe. L'architecture des maisons et la manière dont elles sont disposées, lui donnent un caractère particulier; et s'il n'est pas digne de rivaliser avec les nôtres sous le rapport de l'aisance et du bien-être, il peut du moins réclamer sa couleur nationale.

Les maisons qu'on appelle *isbas* en russe, et que tout au plus j'appellerais en France chaumières, sont en bois, formées de rondins superposés les uns aux autres et enchâssés ensemble aux quatre extrémités. Le toit, terminé en pointe, est couvert de planches et le plus souvent de paille. Les fenêtres ne peuvent non plus s'appeler fenêtres; ce sont deux ou trois petits trous, larges de quelques pouces carrés, et qui ne semblent pas avoir été faits pour respirer, mais pour ne pas étouffer! Il n'y a pas de porte extérieure; une espèce de grand hangar, couvert sur les côtés seulement, et qui sert à la fois de remise, d'écurie, d'étable, de basse-cour, est toujours attenant à chaque maison; et c'est en passant par cette entrée, nécessaire pour le bétail et les telegs (1), que l'on parvient dans l'intérieur au moyen d'un petit escalier ou plutôt d'une petite échelle de dix échelons, et on n'a pas encore fait un pas dans la chambre, qu'on est plus tenté de reculer que d'avancer! C'est une chaleur de trente degrés au moins, un air lourd, épais, nauséabond, qui vous prend à la gorge et vous soulève le cœur. Vos yeux se ferment malgré vous, comme s'il y avait de la fumée, et ce n'est qu'après quelques minutes que vous parvenez à distinguer ce qui vous entoure.

L'isbas est toujours divisé en deux compartimens, mais il n'a pas d'étage, à moins qu'on ne compte pour tel un petit espace bien bas, au-dessus du poêle, où l'on ne peut tenir que couché. C'est là le lit de la famille, et vous êtes sûr, en levant la tête, d'y apercevoir quelques enfans blonds et roses, qui vivent sans doute, mais qui respirent je ne sais comment! Quant aux meubles, ce ne sont que des bancs rangés tout autour et une table dans un coin.

Il ne faut pas oublier pourtant ce que le paysan russe n'oublie jamais: du côté de l'Orient, une image sainte devant laquelle brûle une lampe. Parfois aussi, chez les plus luxueux, on aperçoit, fixée par des clous à la muraille, rembourrée de mousse ou d'étoupe, une image coloriée de l'empereur Nicolas et de l'impératrice, plus souvent encore celle de l'empereur Alexandre; de plus, dans une petite armoire, vitrée, quatre ou cinq tasses, quelques assiettes dépareillées, et près de là, pour faire le thé un samavare (2) en cuivre, le *nec plus ultrà* du confortable, le suprême bonheur, la première jouissance pour un Russe, qui pour lui vaut cent fois sa soupe, et mille fois sa liberté!

A ces exceptions près, qui a vu un isbas les a tous vus, et partant, qui a vu un village en Russie peut dresser un plan exact de tous. Chez nous, les maisons sont par groupes ou éparses çà et là selon leur convenance, leur commodité; ici elles sont rangées à la file des deux côtés de la route et ne forment pour ainsi dire qu'une rue bien alignée. Impossible d'en indiquer une par tel ou tel emplacement, telle ou telle apparence, elles sont toutes si parfaitement semblables, qu'il faut, comme dans les régimens, les désigner par un numéro, et je me suis demandé souvent si les isbas ne sont pas aussi soumis au régime militaire qui domine partout ici et ne forment pas un grand corps dont chaque village est une compagnie.

Les jours de travail, le village paraît désert et mort. Le paysan est aux champs avec toute sa famille, ou bien sa femme et ses enfans restent dans leur étouffoir, l'une à filer, l'autre à tisser de la toile, et les autres à jouer et à dormir. Mais le dimanche et les jours de fête, il y a irruption générale en la grande rue. Les isbas sont abandonnés. Il semble que chacun vient faire provision d'air pour toute sa semaine, et, dès le matin, après la messe, on aperçoit des rangées de filles et de garçons assis sur des troncs d'arbres, et se chauffant au soleil.

(1) Le teleg, charrette de paysan à quatre roues.

(2) Un samavare est une espèce de bouilloire particulière à la Russie.

Ils sont dans leur plus beau costume. Les femmes ont le saraphane rouge, c'est-à-dire une robe longue sans manches, ornée devant de deux rangées de boutons posés sur des bordures de couleur tranchée. Leur chemise, qui monte jusqu'au col, grâce à l'échancrure du corsage, ressort en blanc sur la poitrine, et ses manches bouffantes, rattachées par un poignet, se détachent gracieusement de la robe. Pourquoi faut-il après cela qu'un large tablier avec des dessins à ramages, en s'attachant au dessus du sein, vienne gâter les formes, et cacher entièrement la taille? Cet usage, il est vrai, n'est pas général dans toute la Russie, mais c'est la mode à Pekhara et la mode est inexorable au village comme à la ville. En revanche, leur coiffure est très élégante; c'est un bonnet en forme de diadème fermé, fait de soie et de velours rouge, et garni de larges galons d'or. Les filles, pour se distinguer des femmes mariées, portent le diadème ouvert, et leur cheveux retombent par derrière sur leurs épaules en longues tresses. Chez les femmes, le diadème s'appelle *cacochnix*, chez les filles *paveska*. Ces ornemens d'or et de couleurs vives vont bien à leurs figures de blondes, à leur teint blanc et rose; et beaucoup d'entre elles seraient très belles, si elles ne se couvraient de rouge et de blanc à la manière des Asiatiques.

On doit ensuite se garder d'examiner leurs jambes et leurs pieds, car leurs souliers sont si gros, si amples, quoique le morceau du cuir rouge qui en garnit le haut, indique une sorte de prétention à l'élégance, et leurs bas en laine sont si épais et si mal tirés qu'on ne peut rien trouver de la femme dans ces grossières extrémités. Elles sont, dans l'acception propre du terme, carrées par la base! mais Dieu a fait toutes choses pour le mieux, et ces énormes piliers ne sont que des signes évidens de force et de beauté pour des hommes robustes et vigoureux comme les paysans russes: ils sont, eux, carrés par les épaules, tailles en hercules, et leur nature puissante demande une nature féminine dans d'aussi larges et hautes proportions. Ils n'ont ni la vivacité française ni la lourdeur allemande, mais ils ont une tranquilité dans la marche et dans le repos, qui fait deviner ce qu'ils peuvent.

Leur habillement va bien à leurs habitudes. Il consiste en une longue redingote appelée caftan (1), qui leur pend jusqu'au talon. Au dessous du caftan, est une chemise toujours bleue ou rouge, sans collet, ouverte de côté et fermée par un bouton. Elle est mise par dessus le pantalon, et une ganse, nouée à la taille, en fait une espèce de tunique. Le pantalon, de toile écrue, rayée, est large et se replie dans les bottes. Le chapeau, en feutre noir, est pointu à la manière de celui des Calabrais, et orné de rubans rouges. Puis, je ne sais si ce sont leurs longs cheveux séparés par le milieu et coupés carrément, leurs grandes barbes tombant sur la poitrine, qui leur donnent un type de figure particulier, mais ils ont presque tous des têtes magnifiques, pleines de la plus belle expression virile. Traversez un village russe un dimanche, et voyez-les devant leurs isbas, que de force, que d'énergie, que de sève! On y pressant l'avenir de tout un peuple!

Jusqu'à six heures du soir dure ce délassement, qui consiste à se reposer. Mais quand le soleil commence à ne plus être aussi brûlant, alors, à l'endroit habituel, généralement à l'extrémité du village, sur le gazon, près du grand puits, tous les groupes viennent peu à peu se réunir. Les filles et les hommes arrivent séparément par plusieurs bandes et en se tenant par la main; les seconds arrivés saluent les premiers du corps et de la tête, puis ainsi chacun à leur tour. Et quand les dandys villageois trouvent qu'il y a déjà assez de monde, le karavod commence.

Le karavod, c'est la ronde de chez nous, modifiée selon le caractère du pays. Au lieu d'être bruyante, dansante, elle est grave, marchante, processionnelle. Les femmes sont toutes ensemble, et les hommes aussi; de plus, au lieu de se tenir par la main, ils se tiennent par leurs mouchoirs. Quant au chant, il n'est ni gai, ni joyeux, ni entraînant comme en France; il est triste, lent, criard et monotone. Il y a bien

(1) Prononcez *caftane*.

voix seule, puis les autres qui reprennent en chœur ; mais les paroles sont pleines que d'un amour tendre et doux, et les figures qu'elles igent ne sont toujours que des espèces de promenades au milieu cercle avec force gestes allégoriques. Le karavod peut ainsi durer s heures.

PAUL DE JULVÉCOURT (1)

THÉATRES.

AMBIGU. — *La Plaine de Grenelle*, drame en cinq actes, par M. HIPPOLYTE LEROUX et CH. DESNOYERS. — En 1812, un ancien ldat, nommé Grandin, occupant une modique place de garçon de buu au ministère de la guerre, et ayant à peine les moyens de soutenir fille Louise, devint, malgré lui, complice d'une infâme trahison. Grani est chargé de porter chez un relieur des papiers qui renferment les rets de l'État, le vieux soldat est entraîné chez un marchand de vins r un espion de la Russie qui s'est lié d'amitié avec lui, et là, tandis e Grandin s'endort au moyen de l'opium qu'on lui a fait prendre, les piers sont saisis pour être livrés aux ennemis de la France.

Le crime est découvert, et Grandin doit être fusillé dans la plaine de renelle ; mais l'Empereur a tout appris et lui fait grâce.

Ce drame, joué avec beaucoup d'ensemble et de talent, procurera abondantes recettes à l'Ambigu.

ARMAND DUPLESSIS.

MODES.

ENSEMBLE DE TOILETTE. Robe de chambre en cachemire gris pouse, doublée d'une soie légère de couleur tranchante, fixée au col par ganse que l'on fait passer dans une coulisse et qui est terminée par glands; taille vague ou serrée par une cordelière en rapport avec la se dont nous venons de parler, manches à la religieuse et laissant rcevoir celles du peignoir de dessous dont le col garni de Valencienne ombe sur la robe. Bonnet en batiste brodée, garni de Valencienne et vant à cacher le négligé de la coiffure.

NÉGLIGÉ DU MATIN. Redingote en foulard à grands ramages dans genre grec, mauresque ou chinois, doublée de soie de couleur et uvrant sur un jupon garni de bouillonnés ou de volant, corsage recout par un grand collet carré, dont le haut est recouvert aussi par un it col chevalière en mousseline brodée. Bonnet à la paysanne où à la ère en mousseline brodée. Pantoufles en velours.

AUTRE TOILETTE POUR RESTER CHEZ SOI. Redingote en soie façonnée de couleur foncée; corsage tendu ; deux biais sur le devant du jupon; petite pélerine s'arrondissant par derrière, formant la pointe par devant et dont le bord est terminé par un biais qui fait la continuation de ceux de la jupe; manches plates, manchettes et petit col à la puritaine bordés d'une Valencienne; tablier garni d'une frange. Pour coiffure: cheveux relevés par un peigne à incrustation, ou cachés par une Fanchon de dentelle noire ou blanche, enjolivée de rosettes d'étroits rubans de couleur.

TOILETTES DE SORTIE. Redingote en pékin cannelé qui représente de petites lignes rapprochées de deux couleurs et formant relief; corsage et manches justes. Grande pélerine non fixée à la robe et pouvant être remplacée au besoin par un châle ou par une écharpe : passementerie de la couleur qui domine dans l'étoffe de la robe, garnissant le tour de cette pélerine aussi bien que le bas, le devant du jupon et le devant du corsage. Chapeau en moire d'une couleur claire, garni d'un côté avec un nœud rond à longs bouts en rubans ombrés allant du blanc à la couleur du chapeau, et de l'autre avec une plume blanche à extrémités teintées dans la même nuance; voile de dentelle se nouant sous le menton.

— Redingote en taffetas d'Italie vert glacé de rose, à corsage juste ; soutaches en cordonnet vert couvrant le devant de la jupe et du corsage, les jockeis et les poignets à godet qui terminent les manches. Mantelet à double pélerine en soie glacée rose et paille couvrant les épaules. Capote formée de plis de crêpe lisse de plusieurs nuances qui rappellent celles du reste de la toilette, et ornée d'une guirlande de primevères de toutes couleurs qu'on pose autour de la forme, et qui sert à retenir un voile de crêpe lisse blanc. — Cette capote peut-être remplacée par une nouveauté ; c'est un chapeau en étoffe de soie à rayures, ou à quadrilles en paille.

TOILETTE POUR DINER EN VILLE. — Robe en pékin à la Reine, de couleur mauve, à raies blanches couvertes de fleurs brochées en toutes couleurs; deux quilles de semblable étoffe enrichissant le devant de la robe, et formant un bouillonné à deux têtes bordées d'une passementerie à jours, puis tournant autour du corsage, qui est décolletée et forme le cœur par devant pour rejoindre la garniture de la jupe ; manches ne descendant que jusqu'au coude, et que termine une garniture semblable à celle qui a déjà été décrite ; secondes manches de dentelle formant bouillons, couvrant les bras, et se prolongeant au delà du poignet pour former des manchettes, dites à la Richelieu. Écharpe en même étoffe jetée sur les épaules. Pour coiffure, cheveux relevés avec un peigne Joséphine, et en partie couverts par un bonnet dont le fond est à jours et en dentelle assortie à celle que l'on a déjà employée.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

10 avril. — Un vieillard qui a atteint aujourd'hui l'âge de 88 ans, habite depuis plus d'un demi-siècle, un appartement de 1,200 à 1,500 fr., rue de la Harpe, 45. Cet homme a été jadis dans une situation prospère; il était relieur de Louis XVIII et de Charles X; mais depuis 1830 la fortune du brave homme a bien changé ; les années sont venues et les commandes ont cessé. Depuis douze ans, le pauvre vieillard, toujours laborieux, a en vain cherché de l'ouvrage, il a vécut de privations d'abord, puis il a été obligé de vendre un à un les meubles qu'il avait péniblement amassés, et enfin, au 1er avril courant, il devait à son propriétaire plusieurs termes arriérés. Le vieux relieur lui confia l'impossi-

(1) Extrait de *Nastasie*, ou le *Faubourg Saint-Germain moscovite*, 2 vol. 8, chez Hippolyte Souverain, rue des Beaux-Arts, 5. Cet ouvrage est une nture des mœurs Russes. Prix, 15 francs.

bilité où il se trouvait de le satisfaire. « Eh bien! lui dit le maître de la maison, vous ne pouvez conserver un loyer aussi élevé; vous seriez obligé de vendre le peu de meubles qui vous restent. » Le vieillard pleurait à chaudes larmes à l'idée de quitter le logement dans lequel il a vécu si long-temps; il demandait grâce, il suppliait le propriétaire de le laisser mourir dans sa chambre. « C'est impossible, reprit celui-ci; vous allez vous retirer dans un local plus modeste, et à partir d'aujourd'hui je m'engage à vous servir une pension viagère de 600 fr. » Le vieillard ému ne put témoigner sa reconnaissance que par des larmes. Ce n'est pas tout : les locataires de la maison, qui avaient connu le vieux relieur dans une position heureuse, qui l'avaient toujours aimé et considéré, ont voulu contribuer à la belle action du propriétaire, et ils ont pris entre eux l'engagement de servir de leur côté au pauvre octogénaire une rente annuelle et viagère de 400 francs.

— Un journal belge rapporte l'anecdote suivante :

« Deux jeunes *midshipmen* de quatorze à quinze ans, s'étant éloignés du rivage où leur aviso avait été poussé par la tempête, furent pris par des Chinois qui leur ôtèrent leurs petits poignards de marin et les conduisirent à la ville voisine, en compagnie d'un piquet de huit soldats commandés par une espèce de mandarin qui marchait en tête de la colonne. Ils avaient déjà fait plus d'une lieue, lorsque le jeune Leycester, fils du lord de ce nom, dit à son camarade : « Ami, veux-tu nous sauver? j'ai dans mon gousset un petit pistolet de poche garni d'une bonne capsule; je vais brûler la barbe à ce grand escogriffe et nous nous enfuirons. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Leycester passe devant le mandarin, se lève sur la pointe des pieds et lui montre son pistolet; le mandarin regarde, le coup part, et les deux midshipmen de décamper, pendant que les soldats chinois reçoivent leur chef dans leurs bras. Dans une autre affaire, ce petit démon coupa la queue à un mandarin de première classe, et l'envoya à sa maman. »

— Un spéculateur américain de Boston imagina, vers 1827, de fournir de glace les Antilles; cette nouveauté fut si bien accueillie par les créoles des îles que ce commerce prit la plus grande extension ; aujourd'hui les navires partis du nord de l'Amérique se rendent jusqu'au fond des Indes-Orientales, et vont vendre leurs approvisionnemens de glace jusque dans les ports de Bombay et même de Canton. La recette produite par cette industrie nouvelle s'est élevée pour l'année 1840 à six cent mille piastres (3,000,000 de francs).

11. — Un individu vêtu du costume habituel des commissionnaires de messageries, veste brodée au collet, casquette de drap bleu garnie de fourrure, pantalon à bandes sur le côté, se présenta hier chez le portier de la maison située rue de Latour-d'Auvergne, 15. C'est ici que demeure M. N..., beau-frère de M. le maire de Chartres? dit-il en déchargeant péniblement un ballot, petit de volume, mais paraissant fort pesant, qu'il portait sur l'épaule. — Oui, Monsieur, répondit le portier; mais monsieur est sorti, et il n'y a à la maison que la cuisinière. — Cela suffit, et je monte, reprit le porteur du paquet, qui en effet gravit les degrés après s'être fait indiquer l'étage. A la cuisinière il dit la même chose qu'au portier, ajoutant toutefois qu'il y avait 10 fr. à payer pour port et factage. La pauvre fille, sans défiance, et ne trouvant pas assez d'argent sur elle, courut à sa chambre pour y prendre deux pièces de 5 francs. Bientôt elle revint, s'excusa d'avoir fait attendre le prétendu commissionnaire, et ce fut seulement lorsque celui-ci était déjà bien loin, qu'en comptant l'argenterie qu'elle avait laissée dans le buffet tout ouvert, elle reconnut que trois couverts avaient été volés.

— Une foule nombreuse assistait hier, à deux heures, dans la cour des messageries Laffitte et Caillard, au départ d'une diligence d'un nouveau modèle. La voiture, très basse, est composée de deux trains séparés, ayant six roues chacun, et réunis comme deux wagons. La première caisse contient les voyageurs, et la seconde les bagages et le conducteur. Cinq chevaux formaient l'attelage.

— Il y a près de Mâcon une montagne qui fait partie du territoire de la commune de Solutré et qui contient de rares curiosités géologiques. On y trouve, presque à fleur de terre, des bancs d'un très beaux marbre blanc veiné de rouge et jambonné de la façon la plus élégante. M. le docteur Niepce, de Mâcon, qui se livre en ce moment à l'exploration de cette montagne, y a découvert plusieurs puits absolument perpendiculaires et qui ont trente ou quarante mètres de profondeur, phénomène géologique dont on connaît peu d'exemples. Il vient d'y découvrir aussi les traces de l'existence d'un tigre colossal et d'une chouette dont l'envergure a dû être d'environ deux mètres.

12. — Les faits suivans ont été articulés à la chambre des communes en Angleterre, dans la dicussion du bill sur la propriété littéraire. Lord Byron, mort à la fleur de l'âge, n'a pas reçu moins de 23,000 livres sterlings pour ses ouvrages. Sir James Mackintosh a reçu, pour ses fragmens de l'*Histoire d'Angleterre*, 5,000 livres sterlings. Le docteur Lingard a reçu 4,600 liv. ster. pour son *Histoire d'Angleterre*. MM. Wilberfoce ont obtenu 4,200 li. s. pendant la vie de leur père. M. Moore a reçu 4,000 liv. ster. pour sa *Vie de lord Byron*, et 3,000 livres ster. pour *Lalla Rookh*; et la *Vie de Cowper* a valu 1,000 livres sterlings au docteur Southey.

13. — Les frères Morel, épiciers, rue de Lille ont été traduits devant la 6e chambre, sous la prévention d'avoir trompé sur la nature des marchandises vendues par eux, en mêlant du sel de varech et de la cendre au sel de cuisine qu'ils débitaient principalement aux soldats de la caserne voisine. Le frère aîné s'est tiré de la prévention en prouvant qu'il n'était plus que le commis de son frère, dont il avait été long-temps le maître. Morel jeune, pour sa défense, a soutenu, contre l'avis des chimistes, qu'il a traités de muscadins, que le sel de varech n'était pas *contrariable* à la santé, que tout au plus il a pu procurer aux soldats de la caserne une légère et innocente purgation.

— « Rassurez-vous, ajouta-t-il, sur le militaire; le militaire est français et né malin, prenez garde, qu'on ne l'attrape. Il sait défendre son affaire mieux que le civil : n'ayez pas peur, rapportez-vous-en à lui. »

Le tribunal a condamné Morel jeune à 50 francs d'amende.

14. — On lit dans un journal anglais l'article suivant, extrait de *the Australasian Chronicle*, du 5 octobre dernier :

« Les missionnaires protestans dans la Nouvelle-Zélande ont su tirer bon parti de l'Évangile, si l'on peut en juger par l'échantillon suivant de leurs prétentions dans la distribution du terrain. Le révérend William Williams a eu pour sa part 570 acres de terre; mais pour un missionnaire de l'Evangile, la cession de 570 acres n'est qu'une bagatelle, comparée à celle qui a été faite au révérend Hen Williams; celui-ci a eu pour sa part 11,245 acres. Voilà donc 11,245 acres de terre acquis tout d'un coup par un prêcheur de l'Évangile (*a preacher of the Gospel*) envoyé probablement aux frais de quelque dame charitable pour convertir les sauvages de la Nouvelle-Zélande.

» *A fructibus eorum cognoscetis eos* (vous les connaîtrez par leurs fruits). Que ces fruits doivent paraître beaux aux journaux *the Missionary Recorder* et *the Evangelical Magazine*! Nous sommes heureux de pouvoir dire que sur la liste des missionnaires réclamant une portion dans la distribution du terrain, on ne trouve ni le nom de l'évêque catholique, Mgr Pompalier, vicaire apostolique de la Nouvelle-Zélande, ni celui d'aucun des membres de son clergé; ceux-ci n'ont pas demandé un seul acre de terre à leur profit. Les choses sont comme elles doivent être (*this is as it ough to be.*) »

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.

13e Année. — N° 22. Mercredi 20 Avril 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vte DE TESSIÈRES-BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

LE CABINET DE LECTURE paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 2 colonnes: 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

SOUVENIR DE VIENNE.

1814.

Après une soirée passée au théâtre de la porte de Carinthie, je revenais chez moi par les remparts, certain de ne rencontrer personne ; car ce soir-là, par extraordinaire, malgré l'affluence des étrangers et la multitude des fêtes, tout était calme à Vienne bien avant minuit. La nuit était magnifique. Dans l'enfoncement d'un bastion qui se projette sur les fossés, j'aperçois une longue figure qu'enveloppait un manteau blanc, et qu'on aurait aisément prise pour le spectre d'Hamlet. La curiosité me gagne : je m'approche; quelle est ma surprise ! Je reconnais le prince de Ligne.

— Eh ! mon Dieu, mon prince, lui dis-je, que faites-vous donc ici à cette heure indue, et par ce froid piquant ?

— En amour, voyez-vous, il n'y a que le commencement qui soit charmant. Aussi je trouve toujours du plaisir à recommencer ; mais à votre âge je faisais attendre : au mien on me fait attendre, et, qui pis est, on ne vient pas.

— Vous êtes à un rendez-vous, mon prince ?

— Oui ; mais vous le voyez, j'y suis seul. Cependant on pardonne bien à un bossu l'exubérance de son dos, pourquoi n'excuserait-on pas celle de mon âge ?

— Ah ! s'il est vrai que nul bonheur ne peut exister chez les femmes que par le reflet de la gloire d'un autre, quelle est celle qui ne serait fière de vous devoir le sien ?

> — Non, non, tout fuit dans le vieil âge ;
> Tout fuit jusqu'à l'illusion :
> Ah ! la nature aurait été plus sage
> De la garder pour l'arrière-saison.

— Mon prince, je ne vous dérangerai pas davantage.

— Et moi, répondit-il, je n'attendrai pas plus long-temps : donnez-moi votre bras, et venez me reconduire.

Nous prîmes doucement le chemin de la maison; pendant le trajet, sa conversation se ressentit de ce léger échec à son amour-propre ; ses paroles avaient une teinte de mélancolie que je ne lui avais pas encore connue.

— Je serais tenté de croire, me disait-il, que dans la vie la réflexion n'arrive que comme un dernier malheur. Jusqu'à présent je n'ai pas été de ceux qui pensent que vieillir est déjà un mérite. A l'aurore de la vie, le rêve de l'amour balance ses illusions sur notre printemps. On porte à ses lèvres la coupe du plaisir, on croit à son éternelle durée ; mais l'âge arrive, dès lors tout se désenchante et se flétrit. C'est une idée à laquelle il me faut m'habituer.

— Mais, mon prince, vous attachez trop d'importance à une contrariété : il faut la mettre sur le compte des exigences de la société.

—Non, non, je ne me fais pas illusion : tout m'avertit des années qui s'accumulent derrière moi. On ne me croit plus bon à rien. Jadis à Versailles, à Pétersbourg, on me consultait sur tout, sur les bals, sur les spectacles, les fêtes ; maintenant on se passe de mon avis. Vous me

direz que nul n'est prophète... je n'ajoute pas le reste. Ce qui nuit à mes prophéties, c'est l'âge du prophète. Mais enfin quel est donc aujourd'hui le mérite de la jeunesse, pour que le monde lui prodigue ainsi toutes ses faveurs? Jamais jusqu'à présent l'envie n'avait approché de mon cœur.....

— Je le crois, mon prince. Qui donc possède comme vous l'art de plaire uni aux avantages de l'expérience et de la raison?

— Il ne faut pas tant avoir raison pour plaire. Le monde en vérité est bien ingrat; il croit faire beaucoup pour la raison quand il la tolère, et l'expérience lui sert si peu! Il en repousse les leçons, heureux quand il ne repousse pas le maître lui-même.

Alors il revint sur sa vie, pressé par ce sentiment de plaisir mélancolique que nous trouvons à retourner vers notre passé, lors même qu'il est entouré d'épines. A plus forte raison, combien devait-il se plaire dans cette sorte d'évocation de sa vie, lui qui ne l'avait jamais vue que parée de gloire et de plaisir!

— J'ai été passionné pour l'art de la guerre, ajouta-t-il, et je puis dire que depuis le jour où j'entrai dans le régiment des dragons de Ligne, j'ai gagné tous mes grades à la pointe de mon épée. J'ai fait de cette science l'occupation de toute ma vie. Mes travaux m'ont valu quelques nobles amitiés. Soldat ou général, j'ai fait mon devoir.

— L'histoire, mon prince, n'oubliera ni la bataille de Maxen, ni la prise de Belgrade, ni la part glorieuse que vous y avez prise, ni votre brillante réception à Versailles, quand Marie-Thérèse vous y envoya pour en porter la nouvelle.

— Oh oui! voilà des souvenirs qu'on ne peut m'enlever et dans lesquels je veux vivre exclusivement. Quand le corps menace ruine, la mémoire seule soutient l'édifice, et vient vous avertir que vous existez encore... Jusqu'au dernier moment je serai fier, comme compensation aux vicissitudes de ma vie, d'avoir été en relation intime avec des hommes sur qui les yeux du monde ont été long-temps fixés. Je l'avoue, j'ai toujours aimé la gloire: l'indifférence pour elle ne peut être que jouée. Eh bien! tous les jours je reconnais le vide de ce qu'on est convenu d'appeler la célébrité.

— Comment, mon prince, est-ce vous qui parlez ainsi, vous qui êtes ici l'objet des hommages et de l'admiration universelle?

— Mon enfant, quel est ce vain bruit de renommée pour lequel l'homme se passionne? Demain peut-être il se confondra avec le bruit de l'airain annonçant qu'il n'est plus.

Enfin il se mit à me parler des doux momens qu'il avait dus à l'amour.

— Et moi aussi j'ai passé par cette époque délicieuse de la vie où la jeunesse s'enivre de toutes sortes de promesses flatteuses que l'âge mûr tient si rarement, et sur lesquelles vient souffler la vieillesse. Les jours ont alors la rapidité des instans, et les instans la valeur des siècles. Heureux celui qui sait les mettre à profit! Car souvenez-vous que la vie est une coupe d'eau limpide qui se trouble à mesure qu'on la boit: les premières gouttes sont d'ambroisie, mais la lie est au fond du verre; plus l'existence est agitée, plus elle augmente à la fin l'amertume du breuvage. Après tout, qu'y perd-on? L'homme arrive à la tombe comme le distrait à la porte de sa maison. Me voici à la porte de la mienne. Bonsoir, mon enfant; vous qui commencez votre carrière, employez encore mieux vos momens: les plus tristes sont comptés par le sort comme les plus heureux; et n'oubliez pas ce que dit votre Delille:

Nos plus beaux jours s'envolent les premiers.

Et je quittai cet excellent prince, cet homme extraordinaire, qui n'avait peut-être d'autre faiblesse que de ne pas assujettir ses goûts à son âge, et de vouloir lutter contre cet athlète invincible que nul n'a encore vaincu. Hélas! il croyait à la fable d'Anacréon, dont les amours couronnaient de roses les cheveux blanchis par quatre-vingts hivers.

Ce rendez-vous d'amour du prince de Ligne devait être le dernier. Quand il parlait ainsi de la tombe où l'homme arrive sans y songer, il était bien loin de croire qu'il eût déjà un pied dans la sienne. Depuis j'ai souvent réfléchi à cette tristesse dont toutes ses paroles portaient alors la teinte. J'ai cru y voir une sorte d'avertissement prophétique; mais le prince de Ligne ne s'était jamais arrêté à l'idée de la mort. Non pas qu'il en eût peur: à aucun âge la peur n'approcha de lui. Seulement, si parfois il parlait de la vieillesse avec une sorte de mélancolie, c'est qu'il appréhendait de ne pas plaire au monde nouveau qui l'entourait, comme il avait plu jadis aux amis de sa jeunesse.

Je continuai donc solitairement ma promenade nocturne, répétant en cheminant, tout pensif, ces vers que le prince avait si à propos improvisés; je me trouvai à la porte de l'hôtel de l'Empereur romain comme le comte Z... y rentrait. Pour dissiper un peu les idées sombres que la tristesse du prince avait reflétées sur moi, j'acceptai l'offre qu'il me fit de venir prendre un verre de punch avec lui, et je le suivis dans son appartement.

Z..., fils d'un ministre favori de Catherine II, avait récemment perdu son père, qui lui avait laissé une fortune considérable évaluée à plus de trente mille paysans. Je l'avais beaucoup vu à Pétersbourg, où sa naissance, une grande douceur de caractère, et ses connaissances étendues, bien au dessus de son âge, le faisaient rechercher dans les cercles les plus distingués de la capitale. Nommé depuis peu gentilhomme de la chambre, il se proposait de perfectionner son éducation par des voyages: il les commençait à Vienne. C'était débuter par une préface bien intéressante dans le livre du monde, qu'il voulait, prétendait-il, lire page à page.

— Je viens de passer la soirée chez mon cousin Razumowsky; son palais est encore encombré de meubles, de draperies, de fleurs, restes de l'éblouissante fête d'hier. En vérité, les ruines d'un bal sont aussi instructives à contempler que les ruines des monumens et des empires.

Je lui parlai à mon tour de la rencontre que je venais de faire, et le punch dissipant peu à peu la mélancolie qui m'avait gagné, nous nous mîmes, dans notre égoïsme de jeunes gens, à railler quelque peu les vieillards qui ont la prétention de marier les glaces de l'âge et les feux de l'amour.

J'attendais l'envoi de deux chevaux hongrois qu'on m'avait assuré être les meilleurs trotteurs de Vienne. Désirant les acheter, je demandai à Z..... s'il pouvait venir le lendemain matin, au Prater, pour les essayer avec moi. Il me le promit. Tout en jasant de chevaux trotteurs, dont aucun en Europe, je pense, n'égale ceux que l'on attelle aux traîneaux de Moscou pour les courses d'hiver sur la Moskowa, il se mit au lit; car il me dit être bien fatigué des mazurkas que la veille il avait dû apprendre à quelques dames allemandes, qui substituaient avec assez de difficulté, à la raideur du menuet germanique, l'élasticité gracieuse de cette danse polonaise.

— Bon soir donc, mon cher comte; je vais vous laisser reposer, éteindre les lumières, et remettre cette bougie à votre valet de chambre. Dormez bien; mais demain, à dix heures, soyez prêt.

A dix heures, le lendemain, les chevaux que j'attendais étaient attelés à ma cariole. J'étais à midi à la porte de Z...; mais lorsque je me présentai pour entrer:

— Le comte dort, me dit son domestique.

— Comment! il dort à midi, quand il s'est couché avant minuit. Oh! je vais le gronder de sa paresse.

J'entre aussitôt dans sa chambre; les rideaux étaient encore fermés.

— Allons, allons, dis-je, paresseux, ma voiture vous attend; êtes-vous malade?

Il s'éveille, se met sur son séant; et portant la main à ses yeux comme pour essuyer des larmes:

— Ah! mon père, dit-il; hélas! pourquoi ai-je perdu mon père?

— Eh! mon cher comte, quel cauchemar avez-vous donc eu? Qu'a de commun maintenant la mémoire de votre père avec les chevaux que nous allons essayer?

— Hélas, me dit-il,-mon ami, ce n'est point un rêve, mais une affreuse réalité : j'ai perdu deux millions cette nuit.

— Etes-vous fou, Z..... ; vous voilà dans le lit où je vous ai laissé hier ; j'ai éteint les lumières en vous quittant. Etes-vous somnambule, ou dormez-vous encore ?

— Non, mon ami ; mais je me réveille d'un sommeil que j'eusse voulu être mon dernier. S... et le comte B... sont entrés dans cette chambre quand vous en sortiez ; ils ont rallumé les bougies que vous aviez éteintes ; nous avons joué toute la nuit, et j'ai perdu deux millions de roubles, pour lesquels ils ont mes billets. Voyez plutôt.

Je vais à la fenêtre, j'en tire les rideaux ; la chambre était jonchée de cartes que l'on s'était procurées dans l'hôtel, et la ruine de ce malheureux jeune homme avait été consommée avant qu'il fût grand jour.

— Ah ! ce jeu ne peut-être sérieux de leur part, mon cher comte ; assurez-vous, il n'est pas possible qu'ils persistent dans le dessein de dépouiller ainsi leur ami : ils sont tous deux les miens, mais je cesserais de les compter pour tels, s'ils balançaient un moment à anéantir jusqu'au souvenir d'une si honteuse nuit.

Je le quittai à ces mots pour me rendre chez S....; j'employai tout ce que le raisonnement put me suggérer de plus persuasif pour l'engager à se désister de ses injustes prétentions ; je lui fis concevoir les conséquences fâcheuses qui pouvaient en résulter pour lui, si un pareil fait venait à être connu de l'empereur ; je ne lui dissimulai pas combien il était à craindre que dans l'antipathie qu'Alexandre avait pour le jeu, il ne désirât en faire un exemple qui en prévînt à l'avenir les effets, et ne le choisît justement, lui, S..., pour qu'il parût plus frappant ; mais tout ce que je tentai pour le ramener à la raison et à des sentimens d'équité fut infructueux ; il tournait en dérision ce qu'il appelait mon pathos sentimental, et finit par me proposer de me gagner mon carrick et mes chevaux, pour que j'eusse, ajouta-t-il, à prêcher pour mon propre compte. Je le quittai indigné.

De chez le militaire, je me rendis chez le diplomate que je trouvai beaucoup plus froid : il me fit de longues phrases pour me prouver que rien n'était plus loyal ni plus honorable que de réveiller à minuit un jeune homme de vingt et un ans, pour lui gagner sa fortune en quelques heures.

— Est-ce donc la peine de faire tout ce bruit pour la perte de quelques assignats (1), ajouta-t-il, quand nous voyons ici tant de réclamations pour des trônes qu'une partie perdue vient d'enlever à leurs possesseurs ! On en appelle aussi, mais pensez-vous qu'on les écoute? Vous avez bien vu un monsieur qui sortait de chez moi comme vous y entriez. Eh bien! c'est le marquis de Brignolé ; celui-là est venu ici réclamer l'indépendance de Gênes. Ambassadeur de cette république expirante, voici la protestation énergique qu'il a adressée au congrès : lisez-la. Malgré sa logique, M. de Metternich l'a éconduit. On donne Gênes au Piémont, qui la gagne et la garde ; Venise disparait malgré son antique sagesse. Est-ce l'Adriatique qui l'engloutit ? Non, c'est l'Autriche qui la gagne et la garde. La Prusse gagne la Saxe ; la Norwége, la Suède ; la Russie, la Pologne. L'Europe entière est ici autour d'un tapis vert : on y joue des états ; un coup de dés diplomatique y apporte cent mille, deux cent mille, un million de têtes (2). Pourquoi n'y gagnerais-je pas quelques chiffons de papier, quand le sort me favorise ?

— Mais à votre ami, monsieur le comte !

— Ah ! vous croyez peut-être qu'en fait de trônes même, on regarde la parenté ? Allez, allez, Figaro a résolu depuis long-temps le problème : « Ce qui est bon à prendre est bon à garder. »

Pouvait-on répondre à de semblables maximes autrement que par le mépris ! Je le quittai et allai retrouver Z..... pour lui faire part du peu de succès de mes tentatives.

(1) C'est le nom russe des papiers monnaies.

(2) Ce mot de têtes fut consacré dans toutes les stipulations d'échanges, de morcellemens de territoire ou de démembremens de royaume.

— J'en étais certain, me dit-il. Ah ! la morsure d'un serpent est moins cruelle que l'ingratitude d'un ami. Il n'y a qu'un moyen avec de telles gens, et je l'emploierai.

Il avait repris tout son sang-froid, s'habilla et sortit pour se rendre chez le grand chambellan Nariskin, dont il dépendait par sa charge de cour, et qu'il voulait sans doute prévenir de son désastre et de la justice qu'il comptait se faire rendre. Il m'empêcha de le suivre, et j'allai essayer seul mes chevaux, dont j'eusse désiré que la rapidité me fit échapper au souvenir pénible de ces douze dernières heures.

De pareils épisodes n'étaient pas rares en Russie et en Pologne ; la fatale passion du jeu y était poussée à l'extrême : elle était devenue une frénésie, un délire, et ne justifiait que trop cette sentence de Mme Deshoulières :

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Tous les jours dans la société on en rencontrait des victimes, qui prouvaient que dans peu d'heures des fortunes entières pouvaient changer de maître.

Je me rappelle qu'après la mort du comte Potocki, à Toulchim, ses enfans du premier lit furent mis en possession de son immense fortune Deux d'entre eux, élevés à l'université de Leipsick, ne recevaient du vivant de leur père que quelques ducats par semaine pour leurs menus plaisirs. Maîtres de cet héritage, ils donnèrent à l'instant tête baissée dans tous les excès du jeu. Leur frère aîné, le comte Schesney, perdit en trois ans trente millions de florins, en jouant au pharaon contre ses intendans. Bien peu de temps après, son ami, M. de Fontenay, qui ne l'avait pas quitté, dut emprunter cent louis pour le faire enterrer à Aix-la-Chapelle, où il mourut.

Quelquefois aussi les chances de ce jeu effréné présentaient les plus étonnantes révolutions : en voici une preuve. Le prince G..., un des plus riches seigneurs de la Russie, était engagé dans une partie où il perdait terres, domaines, paysans, rentes, palais, meubles, bijoux, tout était englouti ; il ne lui restait plus que sa voiture qui l'attendait à la porte. Il la joua ; en quelques coups la voiture est perdue.

— Mes chevaux ! s'écrie-t-il.

Une minute après, les chevaux avaient rejoint la voiture.

— Je n'ai pas joué les harnais, mes harnais plaqués en argent, arrivés hier de Petersbourg.

On joue donc les harnais ; mais à ce moment la chance tourne complètement, et devient aussi favorable au prince qu'elle lui avait été fatale. En peu d'heures, il regagne non seulement les chevaux, la voiture, les bijoux, mais encore tout le surplus qu'il avait perdu si rapidement ; et cela grâce au harnais, qui semblait pour lui être attaché au char de la Fortune. Comment l'homme n'est-il pas brisé par le choc d'aussi terribles émotions ! G... ne fut pas ingrat envers l'instrument de son bonheur. A Moscou, dans son salon, j'ai vu accroché à l'endroit le plus apparent et protégé par une glace le bienheureux harnais, comme une précieuse relique, comme un témoignage de la plus étrange vicissitude du jeu.

Pendant mon séjour en Russie, ce même prince G... avait été victime d'une adroite escroquerie dont il ne sut pas se tirer aussi heureusement. Il était grand amateur de diamans et de pierres précieuses, et avait la prétention de s'y connaître. Un jour, dans les salons de jeu du club anglais à Moscou, il avise un Italien au doigt duquel étincelait une bague ornée d'un diamant de la plus belle eau, d'une grosseur rare. Le prince s'approche du porteur de ce bijou, et demande la permission de l'examiner.

— Et vous aussi, mon prince, reprend l'Italien, vous y êtes pris : ce qui vous paraît un diamant n'est qu'un strass; à la vérité, ce strass est de toute beauté.

— Non, jamais strass ne jeta de feux semblables : confiez-le moi donc pour quelques heures. Je désirerais le montrer au joaillier de

l'empereur, et lui prouver à quel degré de perfection l'imitation est parvenue.

L'Italien ne fait aucune difficulté de confier sa bague au prince.

Celui-ci court aussitôt chez le joaillier, et lui demande quelle peut être la valeur de ce beau solitaire. Le marchand regarde, pèse, examine, et répond qu'il a rarement vu un diamant aussi parfait.

— Mais c'est un strass ! s'écrie le prince tout joyeux.

De nouveau le joaillier examine, retourne la pierre en tous sens, la pèse encore, et affirme que c'est bien un diamant, un magnifique diamant qui dans le commerce se vendrait au moins cent mille roubles, et quant à lui, si on voulait s'en défaire, il le paierait tout de suite quatre-vingt mille. G... se fait répéter plusieurs fois l'assurance qui vient de lui être donnée, et retourne au salon de jeu. L'Italien, tranquillement assis devant un tapis vert, faisait une partie de piquet. Le prince lui remet sa bague et le prie de la lui vendre. Notre joueur répond qu'il n'a nullement besoin d'argent, et que dans tous les cas sa bague n'a aucune valeur. G... insiste ; l'Italien refuse. Il ne tient, dit-il à ce bijou que par souvenir ; il l'a reçu de sa mère ; il a promis de ne jamais s'en séparer. Alléché par l'espoir d'un grand bénéfice, le prince lui offre dix mille, puis vingt mille roubles, enfin trente mille. L'Italien est inexorable, tout en répétant que la pierre de sa bague n'est qu'un strass. Piqué au jeu, le Russe insiste de plus belle et va jusqu'à offrir cinquante mille roubles à l'obstiné propriétaire.

— Vous l'exigez, mon prince, lui dit enfin celui-ci ; et vous tous, messieurs, en s'adressant aux joueurs, vous m'êtes témoins que c'est le prince qui me force de lui vendre pour cinquante mille roubles une bague de strass.

— Donnez, donnez, dit G... impatient, je sais à quoi m'en tenir.

L'Italien retire sa bague de son doigt, et la remet au prince, qui, tout enchanté de son marché, lui donne en échange un bon de cinquante mille roubles sur son intendant. Une heure après la somme était comptée.

Le lendemain matin G... se rend de nouveau chez le joaillier de l'empereur, et lui annonce qu'il vient lui vendre le diamant de la veille.

— Mais cette pierre n'est qu'un strass, répond le marchand : un fort beau, ma foi ! c'est étonnant comme il ressemble au solitaire que vous m'avez montré hier : même forme, même taille. Un autre que vous, mon prince, y eût été trompé.

G... consterné, reconnaît bientôt lui-même la terrible vérité ; il avait été dupe d'un adroit fripon. Au moment du marché, l'Italien par un tour habile de prestidigitation, avait substitué au diamant véritable une pierre fausse qui l'imitait à s'y méprendre. On le chercha dans toute la ville de Moscou ; mais bientôt on apprit qu'il avait pris la poste quelques heures après avoir touché le bon de cinquante mille roubles. Quant au prince, outre le regret de perdre une somme aussi forte, il eut encore celui de n'être plaint de personne. Il avait voulu tromper un trompeur.

L'aventure de Z..., fit grand bruit à Vienne ; l'énormité de la somme perdue, le lieu, le temps semblaient un raffinement de combinaisons qu'on ne pouvait concilier avec l'âge des parties, puisque le plus vieux n'avait que vingt-trois ans. La suite confirma ce que j'avais prédit à S... Alexandre avait l'aversion la plus prononcée contre le jeu et les joueurs : dès ce moment il lui retira ses bontés, et huit mois après, à Paris, dans le cabinet même de l'Empereur, à l'Elysée Bourbon, S... me disait qu'il donnerait volontiers la moitié de sa fortune pour que cette affaire ne fût jamais arrivée, ou pour m'avoir écouté quand je lui conseillais de l'assoupir.

Z... et le comte B... se battirent à l'épée ; Z... blessa son adversaire, et on transigea pour une somme modique. Mais l'empereur Alexandre en conserva un tel ressentiment que, quelques années après, le jeune comte lui ayant écrit pour lui demander d'être attaché à la légation de Florence, il lui fit répondre en le refusant :

« En faveur des services rendus à notre auguste mère par le comte Z... votre père, j'excuse l'inconvenante présomption de votre demande. »

Sous la pénible impression de la scène du matin, j'avais passé une journée de réflexion et de tristesse. La ruine si rapide de L..., le sang-froid de ses deux adversaires, les suites inévitables d'un pareil éclat ne me disposaient nullement à prendre part aux joies quotidiennes du congrès. L'arrivée d'Ipsilanti mit un terme à ces sérieuses pensées : il venait me proposer de l'accompagner au bal masqué que la cour donnait dans la petite salle des Redoutes, et qui devait être précédé de quelques tableaux en action. Je m'en défendis ; il insista vivement, et finit par m'entraîner.

Cette redoute ne différa que de très peu de toutes les précédentes. A cette époque, il y en avait une toutes les semaines. Après quelques tours dans ces salons magnifiques, qui, comme de coutume, présentaient le tableau le plus animé, le plus complet du luxe et de la joie, nous nous rendîmes dans la salle où se donnaient les tableaux en action. Au premier rang étaient déjà assis les souverains, les impératrices, les reines ; derrière se trouvaient toutes les illustrations du congrès. Quelques instans après la toile se leva.

Le premier tableau représenté fut la *Conversation espagnole*, et le second, la *Famille de Darius aux pieds d'Alexandre*, d'après la belle composition de Lebrun. Le comte de Schœnfeldt représentait Alexandre, et la charmante Sophie Richy, Statira. Dans les traits, dans la démarche de l'un respirait cette fierté douce du vainqueur, tempérée par la bienveillance et la modestie d'un héros ; la comtesse, plus belle encore que Stativa dans le tableau de Lebrun, exprimait à la fois l'admiration et la douleur. Les plus jeunes et les plus charmantes personnes de la cour représentaient les filles de Darius et les femmes de la suite de Statira. L'expression héroïque et touchante des principaux personnages, cette profusion de figures délicieuses, la vérité des poses, l'heureuse disposition des lumières, tout donnait à ce tableau un ensemble tout à la fois noble et voluptueux. Des applaudissemens unanimes éclatèrent dans toute la salle.

On représenta ensuite *le Pacha de Suresne*, spirituelle comédie de M. Étienne. Les principaux rôles étaient remplis par les comtesses Sophie Richy et Marassi, les princesses Marie de Metternich et Thérèse d'Esterhazy, le comte de Walstein, le prince Antoine Radziwil et quelques autres personnes les plus distinguées de la cour. Cette jolie pièce fut jouée avec l'habileté de comédiens consommés, et comme le tableau, elle fut vivement applaudie.

La foule se porta ensuite dans la salle de danse. Une des premières personnes que je vis en y entrant fut le prince de Ligne. L'expression du bonheur brillait sur sa figure ; sa démarche avait retrouvé toute sa vivacité gracieuse. Ce n'était plus le même homme qu'à notre entrevue nocturne de la veille. La cause du mal d'alors en produisait maintenant le remède. A son bras était une femme en domino bleu, dont la taille, le son de voix, les manières, faisaient comprendre quel avait dû être sur le rempart le désappointement du prince.

Je passai directement près de lui.

— Il paraît, lui dis-je, que vous avez manqué de patience, hier au soir ?

— Vous avez raison ; il faut savoir attendre, c'est le grand art de la vie.

Je m'éloignai.

Les quadrilles s'organisèrent promptement, contrairement à ce qui se passait dans les bals d'apparat, où l'on ne dansait guère que la polonaise. Quelques instans après j'aperçus de nouveau le prince de Ligne ; il était seul, je m'approchai de lui.

— Voyez, me dit-il, cette gentille bayadère qui figure près de nous dans ce quadrille. Ne croiriez-vous pas que c'est une des plus agaçantes jeunes filles de la redoute ? Eh bien ! à son troisième mot, je l'ai deviné : c'est le jeune Alfred, frère du comte de Wocna.

— Comment, mon prince, un jeune homme !

— Eh ! oui, un garçon en fille. Qu'y aurait-il de surprenant à cela ? N'ai-je pas vu votre danseur Duport, s'échappant de l'Académie dansante de Paris sous des habits de femme, arriver à Vienne, descendre de sa voiture de poste chez la princesse Jean de Lichtenstein, y danser toute la soirée, toujours en femme, à la grande merveille de ce cercle d'admirateurs qui, le lendemain, alla l'applaudir au théâtre de la cour, où il dansait encore en femme dans son ballet d'*Achille à Scyros* ? Allez, allez, mon enfant, il n'y a pas eu de travestissemens qu'à la redoute. Et puisque vous voulez bien accueillir les bluettes poétiques échappées à mon printemps comme à mon automne, je vous donnerai demain un des péchés de ma jeunesse. C'est une bagatelle intitulée : *le Roman d'une nuit*. L'âge que j'avais alors peut seul me servir d'excuse.

Puis il me fit quelques unes de ces remarques spirituelles dont ses discours abondaient. Sans doute le bonheur qu'il éprouvait alors les lui rendait plus faciles, en justifiant ses prétentions à plaire et ses succès en dépit de son âge. Au découragement de la veille avait succédé dans son cœur l'insouciante confiance de la jeunesse; l'avenir ne lui apparaissait plus qu'à travers ce prisme qui cache la pâleur de la vie sous une teinte de rose.

— Convenez-en, me disait-il, si c'est une folie de croire à l'éternelle durée de l'amour, cette folie-là est la source du bonheur. Mais, que d'hommes qui à vingt ans ont tué le plaisir, à cinquante le regrettent déjà !

Il me parla ensuite du monde, de ce monde qu'il avait amèrement qualifié d'ingrat.

— Je me féliciterai toujours, me dit-il, d'avoir assisté à cette scène unique du congrès. Dans cette foule diverse, je regarde chaque individu comme une page du grand volume de la société. Croyez-moi bien, l'homme n'est pas aussi méchant qu'on nous le peint. Malheur aux moralistes misantropes qui ne veulent en voir que le mauvais côté ! Ils sont comme des peintres qui n'étudieraient la nature que pendant la nuit.

Au milieu de cette foule bruyante où l'on se cherchait sans se voir, où l'on se heurtait sans se reconnaître, deux dames en domino s'approchèrent de moi et m'entraînèrent loin du prince. L'une d'elles me prit par la main :

— Pourquoi donc, me dit-elle, nous avoir quittées si brusquement ?

Cette voix, qu'on ne prenait pas la peine de déguiser, m'était entièrement inconnue.

— Quand on adresse des vers aux dames, poursuivit mon interlocutrice, il ne faut pas leur faire faire trois cents lieues pour en remercier l'auteur.

— Mais, beau masque, Vienne est à trois cents lieues de Paris, de Pétersbourg et de Naples, où parfois j'ai malheureusement adressé des vers malheureux aux dames. Expliquez-vous plus clairement, beau masque, sans quoi je serai long-temps à voyager après mon héroïne inconnue.

— Eh bien ! supposons que ce soit à Pétersbourg, et que Lafont les ait mis en musique.

— Alors je ne serais pas assez vain pour que mon amour-propre s'élevât jusqu'à la source des remerciemens.

— Pourquoi pas, si les louanges ont fait plaisir?

— Oui, ajouta l'autre dame, qui n'avait pas encore parlé, si la preuve du plaisir est le remerciement qu'on lui en fait.

J'avais tout de suite reconnu cette voix qu'une seul fois j'avais entendue. Ce rêve si brillant et si bizarre de ma jeunesse, je le voyais donc encore se reproduire avec toute son illusion ! Je ne savais que répondre à ces questions qui m'étaient adressées; cette liberté même de paroles que le masque autorise semblait ajouter à ma confusion; je n'eusse pu que murmurer avec Moncrif :

Ces mots, sortis d'une bouche divine,
Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras :
C'est trop oser, si mon cœur le devine,
C'est être ingrat, s'il ne devine pas.

— Quoi ! vous ne répondez rien ? me dit la même voix.

— L'oiseau timide, beau masque, peut bien chanter au lever du soleil, l'aigle seul en ose fixer les rayons.

Je cherchai alors à attirer ces deux dames hors de la foule, pour avoir plus de liberté dans un entretien d'où le sort de ma vie sans doute allait dépendre; mais le grand chambellan Nariskin s'approcha de nous, reconnut mes interlocutrices, prit leur bras et les entraîna loin de moi. Je n'eus plus de doute alors : j'avais revu l'ange d'un songe, dont le réveil n'aura plus lieu maintenant que dans le ciel.

J'étais resté à ma place comme étourdi de cette apparition; je voulus me précipiter sur leurs pas, mais tous mes efforts pour les retrouver et renouer cette conversation furent vains. La foule nous avait séparés, et séparés à jamais.

Dans une des salles écartées, je trouvai le prince Cariatis en conférence très animée avec une dame déguisée en bohémienne, qui aussitôt se fit connaître de moi. C'était la comtesse Z...ka, notre charmante voisine au Jaeger-Zeil.

— Je veux vous enrôler dans un complot, me dit-elle; il s'agit d'une malice assez compliquée, suite d'une intrigue née à ce bal, et qui se prolonge depuis quelques semaines. Le sujet que j'ai l'intention de tourmenter un peu en vaut bien la peine. Tout sera bientôt prêt avec lui. Il faut, de notre côté, disposer notre plan d'attaque. Je compte sur vous.

Une malice à faire, une intrigue à connaître, une conspiration sous les ordres d'une jolie femme, il n'en faut pas tant pour attirer des complices; je m'enrôlai donc. La comtesse nous quitta en riant.

Fatigué du bourdonnement des conversations, du bruit de la musique, de la monotonie enivrante de la valse, j'aperçus mon ami Achille Rouen qui se reposait seul sur un banc, et paraissait assez ennuyé du bal. Je lui demandai s'il n'avait pas vu les deux dominos que je désirais retrouver si impatiemment.

— Si ce sont ceux, me dit-il, qu'accompagnait le grand chambellan Narischkin (je les reconnus à la description qu'il m'en fit), ils ont quitté le bal depuis un quart d'heure.

Dès lors tout l'enchantement de la soirée sembla s'être évanoui, et je résolus d'attendre auprès d'Achille Rouen l'heure du souper.

Pendant que nous conversions des nouvelles du congrès, le nom de M. de Talleyrand vint naturellement se placer dans notre entretien. C'était un de ceux qu'on prononçait le plus souvent alors : dans les hautes et difficiles questions politiques du moment, le diplomate français apportait, on le savait, la double autorité de sa position et de son expérience. Rouen, qui le voyait tous les jours, lui était sincèrement attaché.

— Il est impossible, me disait-il, de connaître à fond M. de Talleyrand sans l'aimer. Tous ceux qui l'ont approché le jugent sans doute comme moi. Il est un mélange indéfinissable de simplicité et d'élévation, de grâce et de raison, de critique et d'urbanité. Près de lui on apprend, sans s'en douter, l'histoire et la politique des temps anciens et modernes, et mille anecdotes sur toutes les cours; avec lui on parcourt une galerie aussi variée, aussi instructive en ornemens qu'en portraits.

— Et cependant, mon cher Achille, combien ne l'a-t-on pas déchiré ! Faut-il donc que la médiocrité fasse payer si cher ses succès au talent ! Ceux-là en vérité sont heureux dont le mérite n'a rien d'alarmant.

— L'histoire dira autant de bien de M. de Talleyrand que ses contemporains en ont dit de mal. Lorsque dans une longue et difficile carrière, un homme d'état a conservé un grand nombre d'amis fidèles et qu'il ne compte que peu d'ennemis, il faut bien lui reconnaître une con-

duite sage et modérée, un caractère honorable, une profoude habileté. Mais chez le priuce le cœur vaut eucore mieux que le mérite. Il y a peu de temps, M. R... vint emprunter vingt mille francs à M. de Talleyrand, qui les lui porta. Un mois après on apprit que, par suite d'affaires fâcheuses, il s'était brûlé la cervelle.

— Que je suis heureux de ne pas l'avoir refusé ! dit aussitôt M. de Talleyrand.

Un tel mot peiut un homme.

— Mais à propos, quelle est donc cette circonstance qu'il vous a rappelée dernièrement chez lui, et qui, nous dit-il, eût pu influer sur toute votre destinée ?

— Ce souvenir, mon cher Achille, ne se présente jamais à ma pensée sans le regret d'avoir laissé échapper une de ces occasions rares qui s'offrent parfois dans la jeunesse. Tout dépend d'un moment pour se créer une carrière, se faire un ami, ou même une amie. C'est ce dieu de l'à-propos qu'il faut savoir saisir quand il se présente. Nos regrets ne l'attendrissent plus quand on a négligé le caprice de sa faveur. Dans ce labyrinthe du monde, le chemin qu'on suit, la peute qui nous entraîne, l'issue qu'on trouve, le but où l'on arrive, sout subordonnés à un nombre infini de petites causes : notre prévoyance et notre volonté y sont souvent pour beaucoup, quelquefois pour rieu. Le trait que vous désirez connaître en est la preuve. Le voici :

« Depuis deux mois, j'habitais le Raiucy. M. Ouvrard, alors à l'apogée de sa fortune, m'avait permis de disposer d'un appartement dans son pavillon de la pompe à feu. J'avais alors dix-sept ans. Vous connaissez les circonstances qui m'avaient mis en rapport, à un âge si tendre, avec toute la nouvelle France d'alors.

« M. Danencourt donnait dans la chaumière russe du parc, et à la suite d'une chasse, un dîner d'apparat où l'on devait célébrer sa nomination de capitaine-général des chasses. Les convives étaient MM. de Talleyraud, des Tillières, de Montron, Ouvrard, l'amiral Bruix, les généraux Lannes et Berthier, sans autres femmes que Mme Grandt, qui depuis épousa le prince de Talleyrand. Malgré tant d'élémens d'esprit et d'intérêt, la conversation languissait ; afin de la ranimer, Ouvrard me demanda comment la veille j'avais fait pour retourner à Paris : mon cheval s'était blessé à la chasse, et, par une coïncidence fort extraordinaire, aucun autre cheval, ni de selle, ni de trait, n'était resté dans l'écurie.

« — Par un moyen assez simple, lui répondis-je, et que vous allez connaître. Quand je descendis de la pompe aux écuries, hormis mon cheval, à moitié fourbu, je n'en trouvai pas un autre dont je pusse disposer. Je devais être cependant à trois heures à Paris. Mme Récamier ; ce guide de mon enfance, cette providence de ma jeunesse, devait s'y trouver. Et j'étais impatient de lui montrer un enfant fait homme par un baptême de joies, de chasses, de plaisirs, par le contact enfin d'hommes qui ont tant grandi depuis. Quand on ne peut se faire ni traîner, ni porter, il est assez naturel de marcher ; je pris donc le parti de m'en aller à pied.

« La chaleur était accablante : tant bien que mal, vers midi, je me trouvais au milieu de la plaine entre Bondy et Pantin. Harrassé de fatigue, tourmenté par un appétit que la route n'avait pas peu aiguisé, je m'arrêtai dans un moulin peu éloigné de la grande route, et m'y fis servir à déjeuner. Ce premier besoin satisfait, je songeai au second, et demandai au meunier s'il ne pouvait pas me procurer un cheval.

« — J'ai le mien, me répondit-il : pour un écu de six livres, il est à votre service ; il vous portera commodément, et demain, en allant à Paris, je le reprendrai chez vous.

« On amène le coursier, il était de la taille d'un âne, servait au même usage, et n'avait pour tout équipement qu'un bât.

« — Comment ferai-je pour monter là-dessus, dis-je au meunier ? n'avez-vous donc pas une autre selle ? Eh ! mais j'en aperçois une pendue à la muraille.

« — Oh ! ma belle selle, Monsieur... Elle est neuve, celle-là, et je ne la loue pas...

« Je le prie, j'insiste ; mais il était têtu, le meunier, il ne se rendait à aucune de mes raisons. Je songeais, moi, à la mine que j'allais faire en traversant Paris, perché sur cet ignoble bât qui n'avait jamais charrié que de la farine ou du fumier.

« Cependant, avec le cheval, il me fallait la selle.

« — Voyons, messieurs, dis-je en m'adressant aux convives, comment vous y seriez-vous pris pour vaincre l'opiniâtreté de son propriétaire ? Vous, Ouvrard, qui, par des ressources qu'on admire, savez soutenir notre gloire militaire ; vous, Danencourt, qui, en dépit de toutes les ruses d'un renard, savez remettre sur la voix dix meutes fourvoyées ; vous, Monsieur l'amiral, qui bravez la tempête comme le canon ennemi ; vous, Messieurs Berthier et Lannes, qui en Italie, en Egypte, vous êtes montrés les Parménions du nouvel Alexandre ; vous, Monsieur le ministre des affaires étrangères, me tournant vers M. de Talleyrand, vous si profond observateur des personnes et des choses, qu'eussiez-vous fait pour obtenir cette selle qu'on ne voulait céder à aucun prix ?... Vous riez, Messieurs ; mais rire n'est pas répondre. Eh bien ! voici votre maître à tous, dis-je en montrant Mme Graudt ; son sourire me prouve qu'elle a déjà deviné le moyen. Je m'adressai à la meunière ; avec quelques cajoleries je la rangeai de mon bord : la selle neuve, le cheval et, si j'eusse voulu, le moulin, je crois, furent bientôt à ma disposition, tant est puissante, sous le chaume comme dans le palais, l'influence de la volonté féminine !

« J'avais à peine achevé cette folle boutade, mon cher Achille, qu'on y applaudit en buvant à ma santé et au résultat de ma négociation. Enhardi, ainsi que tous les enfans dont on tolère le babil, je me mis à jaser à tort et à travers. Or, comme chaque saillie obtenait l'approbation de Mme Grandt, M. de Talleyraud, qui en était alors fort épris, parce qu'elle possédait ce qu'il disait compléter la femme, la peau douce, l'haleine douce et l'humeur douce ; M. de Talleyrand, dis-je, les trouvait également à son gré. Les autres convives l'imitaient, trouvant plus aisé de suivre l'opinion d'un homme spirituel que de prendre la peine de s'en créer une.

« En sortant de table, M. de Talleyrand m'attira dans un coin du salon, et causa long-temps avec moi. Il parut prendre plaisir au récit de mes voyages en Suède et en Danemarck. Le tableau du bombardement de Copenhague, auquel j'avais assisté, l'intéressa ; mes observations sur ces divers pays, sur l'émigration et les émigrés à Hambourg, lui parurent justes. Il me le témoigna et me dit :

« — Venez me voir demain à Paris, je vous attendrai. Mais vous êtes bien jeune ; peut-être oublierez-vous ? Promettez-moi de n'y pas manquer, je vous le demande comme une faveur.

« En me disant ces mots, il me pressait les mains de la façon la plus affectueuse. Mme Grandt, qui s'était approchée de nous, joignit ses instances aux siennes. Je promis, et j'aurais dû tenir : car c'était un de ces à-propos qui fondent souvent tout une destinée, et que le grand Frédéric nommait sa majesté le hasard.

« Le lendemain je n'allai pas à ce rendez-vous de M. de Talleyrand, cette malheureuse timidité qui paralyse trop souvent la jeunesse avait repris le dessus. Je n'ose pas dire aussi que je redoutais les suites de cette bienveillance. Que pouvait-on m'offrir, me demandai-je, en échange de cette succession de bonheur, de délire dont se composait ma vie ? Je craignais la fin d'un rêve dont mon âge cherchait à prolonger la durée. Et cependant le contact, l'affection d'un tel homme, son influence eussent donné une autre direction à mes idées, à ma carrière, m'eussent enfin créé une autre existence. Oui, mon ami, j'avais rencontré sur ma route le dieu de l'à-propos : je n'ai pas su le saisir ; j'appris trop tard que la faveur a des ailes comme le plaisir. »

— Ah ! je ne m'étonne pas, me dit Rouen, que le prince, qui n'oublie rien, se soit souvenu de cette circonstance.

— Depuis j'y ai souvent réfléchi, et j'ai toujours regretté de n'avoir pas fait connaître à M. de Talleyrand les motifs qui m'ont fait perdre alors une faveur que tant d'autres ambitionnaient.

— Vraiment, votre récit me rappelle ce que dernièrement à Rome on me racontait du célèbre banquier Torlonia : sa haute fortune est encore une conséquence de ces inspirations qui entraînent une destinée tout entière.

Torlonia, né dans une condition obscure, débuta par un petit trafic de bijouterie entre Paris et Rome. Devenu par suite une espèce de banquier, une circonstance inespérée le mit en relation assez particulière avec le cardinal Chiaramonti. Lors de la mort de Pie VI, le conclave, pour l'élection du nouveau pape, dut se tenir à Venise. Faute d'argent, Chiaramonti ne pouvait s'y rendre. Torlonia lui avança à tout hasard quelques centaines d'écus. Le cardinal s'en servit pour gagner Venise, où, dans l'église de Saint-Georges, il fut élu pape sous le nom de Pie VII. En reconnaissance de ce service, le souverain pontife nomma Torlonia banquier de la cour, marquis, puis enfin duc. Aujourd'hui, grâce à ce prêt, il est un des plus riches capitalistes de l'Europe.

Aux derniers mots de cette conversation philosophique, Ipsilanti, Tettenborn et quelques autres amis, vinrent nous avertir qu'on nous attendait au souper. Nous les suivîmes dans cette salle du banquet où tous les convives eussent pu facilement nous fournir quelques heureux épisodes pour ajouter à l'article *à propos* dans le dictionnaire de la fortune.

Pendant le souper on s'entretint encore de M. de Talleyrand et de la haute influence que son caractère lui avait conquise dans les délibération du congrès. On parla de cette discrétion impénétrable qu'il proclamait l'âme des négociations diplomatiques, qui chez lui semblait être le complément de ses puissantes facultés, et qu'il avait inspirée à toutes les personnes qu'il employait. A cette occasion on cita la réponse que M. D... avait faite dernièrement, dans une réunion où il était question de M. de Talleyrand et des particularités de sa vie.

M. D..., attaché au prince depuis vingt ans, ne l'avait jamais quitté et l'avait suivi au congrès. On supposait que cette intimité l'avait mis à même de connaître une foule de circonstances sur le ministre et sur les événemens auxquels il avait été mêlé. On le pressait de questions, et à toutes il répondait qu'il ne savait rien. On paraissait incrédule et on insistait davantage.

— Eh bien! dit enfin M. D..., je vais vous apprendre sur M. de Talleyrand une particularité inconnue. Depuis Louis XV, il est le seul homme en Europe qui sache, comme ce prince, d'un seul coup du revers de son couteau, ouvrir un œuf à la coque; voilà tout ce que je sais sur son compte.

On comprit sa discrétion : les interrogations cessèrent.

On rapporta encore quelques uns de ces mots si précis, si énergiques de M. de Talleyrand, qui ont survécu aux événemens qui les avaient inspirés. Le prince de Reuss s'approcha de notre table, dit quelques paroles à M. Rouen, et nous quitta quelques instans après.

— Ce fut son père le prince régnant, nous dit un des convives, qui, au temps du Directoire, commença ainsi une dépêche officielle : « *Le prince de Reuss reconnaît la république française.* » M. de Talleyrand, qui, en qualité de ministre des affaires étrangères, devait lui répondre, mit en tête de la sienne : « La république française est très flattée de faire connaissance avec le prince de Reuss. »

En quittant ces amis, je ne pouvais me défendre d'un sentiment vague de regret que faisait naître en moi le souvenir de mon aventure du Raincy. Je songeais à cette occasion que m'avait offerte M. de Talleyrand, et que mon imprévoyance avait dédaignée. Mais bientôt, chassant cette importune mélancolie, je me rappelai que depuis lors le hasard m'avait aussi départi quelques jours heureux ou brillans. Après avoir remonté vers le passé, je redescendis vers le présent, avec ses joies, ses amitiés, tout son bonheur enfin : puisse la Providence, me disais-je, ne m'accorder qu'une grâce, celle de continuer long-temps ces tableaux de mon printemps, dont la mémoire aujourd'hui plait tant à mon automne!

Une des circonstances les plus douloureuses de ma vie, la mort du prince de Ligne, vint attrister les joies du congrès. Telle fut sur mon cœur l'impression de cet événement si cruel, si inattendu, qu'aujourd'hui, après un quart de siècle, tous les détails en sont encore empreints dans ma mémoire.

Je me rendais chez cet excellent ami pour lui faire ma visite quasi-quotidienne. Non loin de sa maison, je rencontrai le comte de Witt ; il désira m'accompagner. Nous trouvâmes le prince couché et souffrant. Il avait pris un refroidissement à ce malencontreux rendez-vous du rempart, et, la veille, au bal de la redoute, où je l'avais trouvé si consolé, il avait eu l'imprudence de sortir sans manteau, par un froid de dix degrés, pour reconduire des dames jusqu'à leur voiture. Aucun symptôme grave ne s'était encore déclaré.

Il ne nous reçut pas moins avec cette grâce affectueuse qui ne l'abandonnait jamais. On parla de ce pêle-mêle de Vienne, de quelques nouvelles du congrès, enfin de l'art militaire, sujet favori du jeune général aussi bien que du vieux maréchal. Il traita tous ces objets avec ce ton de fine plaisanterie ou de gravité ingénieuse qui lui était familier. Le comte de Witt lui dit enfin, en prenant congé de lui.

— La société de Vienne, mon prince, va être bien affligée de savoir son plus bel ornement alité.

— Au moins, répondit-il en riant, on ne m'appliquera pas, j'espère, le mauvais calembourg du marquis de Bièvre, *quel fat alité!* La fatuité ne fut jamais mon défaut. Et souvenez-vous bien que le talent de faire des calembourgs est l'esprit de ceux qui n'en ont pas. Messieurs les oisifs de Vienne vont trouver une nouvelle occupation dans le commentaire de ma maladie : mais je n'amuserai pas leurs loisirs bien long-temps. Je veux me bien porter, ne fût-ce que pour leur jouer un tour.

— Et encore plus, lui dit le comte de Witt, en lui saisissant la main, pour le bonheur de ceux qui vous admirent, mon prince, et pour venir au printemps prochain inspecter les colonies militaires que l'empereur va créer au Caucase, à l'instar des vôtres dans la Gallicie, et qui promettent un bel avenir à la Russie. Je vais ce matin même en discuter le plan avec Alexandre : comme personne ne tient plus que lui à l'heure militaire, pardonnez-moi de vous quitter sitôt.

Il lui serra la main et partit.

— Jamais, je ne puis voir le comte de Witt, me dit alors le prince, sans me reporter aux plus beaux jours de ma vie, aux années que je passai sous les yeux de sa ravissante mère ; oui, ravissante : ce type-là est perdu. C'était la beauté orientale et la grâce de l'Occident. Il fallait la voir, cette comtesse de Witt, quand elle parut à la cour de France? quel effet elle y produisit! Ce fut un enthousiasme universel. Je me rappelle qu'entendant à tout propos vanter ses beaux yeux, qui, dans le fait, étaient les plus beaux du monde, elle s'imagina que le substantif et l'adjectif étaient inséparables. Un jour, l'adorable Marie-Antoinette lui disait :

« — Qu'avez-vous, comtesse, vous paraissez souffrante?

« — Madame, lui répondit-elle, j'ai mal à mes beaux yeux. »

Dieu sait si le mot fut répété, trouvé naïf et charmant, et adapté à la houris qui l'avait dit! Eh bien! mon enfant, la vie de cette femme si belle, si bonne, si accomplie, que Trembecki et vous avez célébrée à l'envi, est encore un de ces jeux bizarres du destin et de ce hasard que Frédéric a si bien qualifiés.

On annonce tous les jours la fin du congrès : tout doit être fini pour le 15 de ce mois, dit-on, je n'en crois rien : la mystification est trop souvent répétée. Mais enfin, espérons que le mois de mai verra la conclusion de ces graves debats, et nous rendra notre liberté. Oh! alors je serai charmé d'aller visiter les colonies militaires du comte de Witt. Mais je ne sais pas si, avant d'entreprendre cette excursion lointaine, je

ne serai pas tenté d'aller revoir Belœil, que j'ai tant aimé, et qui fut mon berceau. Oui, mon enfant, vous viendrez avec moi : je veux vous montrer Belœil, qui serait le plus beau jardin de l'Europe, si Versailles n'existait pas.

Je m'aperçus que la conversation le fatiguait un peu; je le quittai, non sans un vague sentiment d'inquiétude et de tristesse.

Tourmenté de ces idées sombres, désirant m'assurer si les progrès du mal que j'avais cru entrevoir le matin étaient ou non un effet de mes craintes, je retournai chez lui un peu avant la fin du jour. Près de son lit était le docteur Malfati, son médecin, et le comte Golowkin, connu par l'insuccès de son ambassade en Chine. Le premier gourmandait le prince sur ses imprudences des deux dernières nuits, imprudences qui pouvaient avoir des suites graves. Depuis le matin un violent érysipèle s'était déclaré : le malade était beaucoup plus abattu, Golowkin, qui n'avait pas plus de foi que Molière dans la médecine et les médecins, cherchait à dissiper ses inquiétudes.

— N'en déplaise à la Faculté, répondit le spirituel vieillard, j'ai toujours été de la secte des incrédules, en médecine, s'entend. Vous savez quels remèdes j'employais dans mon fabuleux voyage en Tauride avec la grande Catherine. Elle me pressait de me soumettre aux doctes arrêts d'Hippocrate :

« — J'ai, Madame, repris-je, une manière particulière de me traiter. Suis-je malade, j'appelle mes deux amis, Ségur et Cobeutzel; je fais purger l'un et saigner l'autre, et me voilà guéri. »

— Les temps sont changés, mon prince, lui repartit le docteur un peu courroucé, et, si j'ai bonne mémoire, il me semble que six lustres sont écoulés depuis lors. Voyons, supputons un peu les années : cela fait, à mon compte...

— Halte-là, halte-là, docteur, s'écria vivement le malade, ne supputons rien. Mes ennemis... je ne les ai jamais comptés. Et comment, vous, homme d'esprit, venez-vous me dire : *Les temps sont bien changés?* Qui pourrait se persuader qu'avec l'âge on change de figure? Ne se retrouve-t-on pas le matin à peu près comme on s'est quitté le soir?...

On s'imagine peut-être, ajouta-t-il, parce que tous les genres de plaisir sont épuisés, que je vais pour en raviver la monotonie, donner l'enterrement d'un feld-maréchal. Mais non, non! Je ne suis pas assez courtisan pour être l'acteur bénévole d'un semblable passe-temps; je ne veux pas amuser de cette sorte le parterre royal de la salle du congrès.

Ces mots si connus, du prince de Ligne, ont toujours été étrangement défigurés. Les historiens lui ont prêté une philosophie fort désirable sans doute, mais qui n'était pas la sienne. Tous lui ont fait dire :

« Je réserve à ces rois le spectacle de l'enterrement d'un feld-maréchal. »

Aucun d'eux ne l'avait entendu comme moi; aucun d'eux ne connaissait, ni même ne soupçonnait le véritable caractère de l'illustre vieillard.

— Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je n'eusse mille fois donné ma vie pour quelques souverains que j'ai adorés; oui, mais sur les champs de bataille; c'eût été la mort d'un soldat. Aujourd'hui ce serait celle d'un bouffon, et je n'ai jamais joué ce rôle. Que messieurs du comité aient donc pour agréable de *rayer cela* de leur programme; je n'ai pas pour habitude de quitter le théâtre au moment le plus intéressant du drame. J'ai voulu voir comment se dénouerait celui-ci; je vis, je veux vivre, ne fût-ce que par curiosité.

Malfati, tout en l'engageant fortement à se soigner, s'efforçait d'éloigner toute idée de mort.

Et Golowkin, pour le distraire, lui parla de son ambassade en Chine; la variété des tableaux sembla ranimer le malade qui se mit à revenir complaisamment sur les circonstances de son premier âge.

— Quand j'étais enfant, nous dit-il, les dragons du régiment de Ligne me portaient tour à tour dans leurs bras. C'est de cette époque que date mon attachement pour le soldat. C'est là un genre d'amour, qui, contrairement à l'autre, m'a été souvent payé en dévouement.

Cependant six ou huit heures de maladie avaient déjà assez altéré ses traits pour donner à leur expression quelque chose de sinistre. Sa fille, la comtesse Palfi, lui apporta les potions que Malfati avait ordonnées; nous le laissâmes.

Lorsque le comte Golowkin et moi nous fûmes sur le rempart, nous ne pûmes nous dissimuler notre vive inquiétude. Golowkin aimait le prince avec enthousiasme.

— Quelle perte, me dit-il en se retournant vers sa petite maison, quelle perte pour ses amis et sa famille, si la mort allait terminer cette belle vie! Où retrouver un pareil modèle de la chevalerie antique, de la probité la plus pure, de l'urbanité la plus exquise! Où retrouver un homme qui, comme lui, sache se faire aimer par la douceur, la facilité de son caractère, par l'originalité de son esprit, et la vivacité de son imagination.

Il s'arrêta, sa voix s'altéra et des larmes roulaient dans ses yeux.

— Comment tarir sur son éloge? continua-t-il. Encore aujourd'hui, quoique abattu par le mal, quelle facilité inépuisable! quelle profondeur sous cette frivole enveloppe! quelle grâce intarissable! En vérité, son esprit est l'image d'une source : plus on y puise, plus elle coule avec abondance.

Comme il achevait le portrait si vrai de cet homme universel, nous vîmes venir l'empereur d'Autriche. Il était seul : à voir cette patriarcale confiance, on eût pu lui appliquer le vers de Voltaire :

Comme il était sans crainte, il marchait sans défense.

L'empereur reconnut Golowkin, et l'aborda. Je m'éloignai, et allai confier à Griffith l'inquiétude que me causait la maladie du prince.

Le lendemain, j'étais chez lui à huit heures du matin avec Griffith, qui ayant fait toute sa vie une étude de l'art de guérir, trouvait bien du bonheur à le mettre en usage pour une personne qu'il chérissait. Le malade était très abattu : le pressentiment de sa fin le rendait mélancolique.

— Je le sais, nous dit-il, la nature le veut; il faut abandonner l'espace que nous occupons dans ce monde pour le livrer à un autre. Sachons nous résigner...... Et pourtant, ajouta-t-il avec un vif attendrissement, quitter ceux qu'on aime! Ah! c'est la plus grande peine de la mort!...

Allons, allons, me dit-il, me voyant essuyer mes larmes, ne craignez rien; la camarde aura encore tort cette fois. Demain mon mal aura disparu comme un des songes de la nuit.

Il se tut quelques instans; il semblait recueillir ses pensées.

— Quelle triste chose que le passé! S'il a été malheureux, la mémoire en est affreuse; s'il a été heureux, qu'il est dur de se dire : *Je l'ai été.* Pense-t-on à ses beaux momens de gloire et de plaisir, à ses succès, à sa jeunessse, il y a de quoi mourir de regret. Cependant si je revenais au monde, je ferais encore ce que j'ai fait. Mes vers et mes amours sont mes plus grands péchés : le ciel n'a jamais refusé l'absolution pour ces fautes-là... Je tâcherais seulement de ne pas faire les mêmes ingrats... C'est égal, j'en ferais d'autres...

A chaque instant les plus grands personnages de Vienne, les souverains envoyaient demander de ses nouvelles; le bruit de sa maladie s'était répandu dans toutes les classes, l'inquiétude était générale. La foule assiégeait la porte de sa petite maison, tant était vif l'intérêt qu'inspirait ce beau génie qui allait s'éteindre.

Dans la nuit du deuxième au troisième jour, la maladie avait fait des progrès effrayans. Sa famille désespérée entourait son lit; vers onze heures Malfati entra.

— Je ne croyais pas faire tant de façons pour mourir, lui dit le malade. En vérité, l'incertitude et la brièveté de nos jours ne valent pas la peine d'attendre.

Puis il se mit à parler avec la plus grande gaieté sur les legs qu'il avait faits.

— L'héritage ne sera pas difficile à partager, mais encore fallait-il qu'il fût en ordre. Aussi, conformément à un antique usage, je dois laisser un legs à ma compagnie des Trabans; je lui ai légué mes œuvres posthumes, c'est un cadeau qui vaudra bien cent mille florins.

On avait beau changer de discours pour le distraire de ces tristes idées, il revenait à celle de la mort.

— J'ai toujours aimé la fin de Pétrone, nous dit-il. Voulant mourir voluptueusement, comme il avait vécu, il se fit exécuter une musique charmante et réciter les plus beaux vers. Quant à moi, je ferai mieux: entouré de ce que j'aime, je finirai dans les bras de l'amitié..... Ne soyez donc pas tristes, nous dit-il quelques instans après; peut-être ne nous séparerons-nous pas encore. Une maladie nous sauve quelquefois d'une plus grande. Rassurez-vous : le doute même est un bienfait.

Tout à coup, il lui prit une faiblesse qui nous effraya. Quand il se fut un peu ranimé :

— Je le sens, l'âme a usé son vêtement. Je n'ai plus la force de vivre; j'ai encore celle de vous aimer.

Tous ses enfans, à ces mots, se jetèrent sur son lit en baisant ses mains qu'ils arrosaient de larmes.

— Que faites-vous donc! leur dit-il les retirant vivement et s'efforçant de sourire; mes enfans, je ne suis pas encore saint.

Le docteur lui fit prendre une potion qui lui procura quelques heures d'un sommeil paisible. A son réveil, il avait retrouvé toute sa gaieté; les idées de mort semblaient avoir fui bien loin. Il se prit même à plaisanter sur les pronostics terribles que, dans la matinée, il avait entendus, malgré son abattement:

— Malfati, le messager de la camarde, dit-il, a annoncé qu'elle pourrait bien me rendre visite ce soir. Holà! holà! trève de galanterie; moi qui ne manquait guère un rendez-vous, j'espère bien manquer celui-là.

Une bougie brûlait sur un meuble, près de la fenêtre.

— Mon ami, dit-il à son valet de chambre, éteins cette lumière; on la verrait du rempart, on la prendrait pour un cierge, et l'on croirait que je suis mort. Je vous le disais bien, ajouta-t-il en s'adressant à tous, les arrêts de la Faculté ne sont pas sans appel. Décidément les oisifs du Graben n'auront pas encore pour cette fois à s'occuper de la nouvelle de ma mort.

Hélas! nous étions bien loin de partager cette confiance; les ravages de la maladie n'étaient que trop visibles : nul espoir ne semblait plus désormais permis.

Vers le milieu de la nuit, les craintes de Malfati se réalisèrent. A ce mieux de quelques heures succéda presque subitement un accablement profond. Tout à coup le malade se ranima; il se leva sur son séant, et prit l'attitude d'un homme qui veut combattre : ses yeux ouverts brillaient d'un éclat inaccoutumé, et, dans des mouvemens d'une inexprimable agitation, il se mit à crier :

— .... Fermez la porte!......... Va-t'en......... La voilà qui entre! mettez-là dehors! la camarde, la laide!........ Va-t'en.........

Puis il sembla lutter de toutes ses forces contre elle, et repousser ses étreintes, proférant des mots sans suite, nous appelant tous à son aide. Glacés d'effroi et de douleur, nous ne lui répondions que par des sanglots. Le dernier effort l'épuisa entièrement : il retomba sur son lit sans connaissance. Une heure après, il avait rendu son âme à Dieu. C'était le 3 décembre 1814.

Sa fille, la princesse de Claie, s'approcha et lui ferma les yeux. Son visage n'avait plus cette expression de terreur et de colère qui le contractait un instant auparavant, lors de sa lutte contre la mort : ses traits avaient repris leur calme, leur sérénité, et cette jeunesse même que lui avaient conservée si long-temps son esprit et son âme. Sa bouche semblait sourire, et cet homme, qui devait être extraordinaire en tout, paraissait peut-être plus beau maintenant qu'il ne l'avait jamais été à aucune époque de sa vie. Sa belle et noble physionomie eût servi de modèle au pinceau de Lesueur pour peindre ces têtes sublimes des élus du ciel. Au défaut de l'auréole de la béatitude, le prince de Ligne avait celle du génie. Son immortalité commençait.

La princesse coupa quelques boucles des beaux cheveux blancs de son père et nous les distribua. Nous les reçûmes en les baignant de larmes. Chacun, comme moi, aura sans doute conservé cette précieuse relique d'un homme si justement admiré.

Le prince de Ligne était sur le point d'accomplir sa quatre-vingtième année. En lui s'éteignit un des astres les plus brillans qui eussent éclairé son siècle.

La pensée de sa fin ne lui était jamais venue : la variété de ses connaissances, le caprice de ses goûts, son amour pour la société dont il était le charme, tout entretenait chez lui une fraîcheur d'imagination, une vivacité d'affection dont les modèles sont rares : à tous égards il justifiait ce mot de Maupertuis :

« Le corps est un fruit vert, le moment de sa fin est celui de sa maturité. »

Le deuil pour cet illustre mort ne fut pas officiellement ordonné : cependant il fut général; car il était dans le cœur. Depuis longues années les Viennois avaient l'habitude de regarder le prince de Ligne comme un objet de respect et d'admiration, sentimens qu'exaltait encore le culte que lui portaient les étrangers. Sans doute aussi se rappelaient-ils à quel point leur empereur Joseph l'avait aimé, quelle fraternité de gloire l'avait unie à leurs guerriers célèbres, dans quelle intimité il avait vécu avec toutes les illustrations du dernier siècle. C'était les perdre une seconde fois que de se séparer de l'homme qui en parlait si admirablement et les rappelait si bien.

Comment ne pas pleurer un tel homme! Doué d'un sens exquis, d'une bonté indulgente et infatigable, il put soixante ans servir d'exemple à ses contemporains, charmer les esprits par la grâce de ses saillies, les enchanter par la magie de sa conversation. Politique, art militaire, littérature, il possédait tout. Il discourait sur tout avec ce ton facile, ce style que Mme de Staël appelait *négligemment paré*. Revêtu des plus éminentes dignités, il en recevait moins d'éclat qu'il n'en versait sur elles; recherché par tous les personnages illustres, par tous les amis de la gloire, des arts et des sciences, objet du juste orgueil de sa famille et de sa patrie, il était toujours resté simple et bon. Quand la mort frappe des coups si cruels, s'il est une consolation pour ceux qui survivent, elle est dans la douleur vraie, dans les regrets universels qui les accueillent. Oui, ce fut un adoucissement au chagrin des amis du prince de Ligne, que de voir, à l'annonce de sa mort, suspendre les joies du moment : comme un flambeau qui avait mêlé son dernier éclat à l'éclat de toutes ces scènes en s'éteignant, il semblait ne laisser autour de lui que l'obscurité et le deuil.

Je m'arrête; mes paroles pourraient paraître suspectes, car je rendrais au prince de Ligne en enthousiasme ce qu'il m'accordait en affection. Désormais il appartient à l'histoire, c'est à elle de le juger. Elle dira, elle a dit tout ce que j'en pense.

Le prince de Ligne était feld-maréchal, propriétaire d'un régiment d'infanterie, capitaine des Trabans de la garde et de la garde du palais impérial, décoré de la plupart des ordres de l'Europe, et chevalier de la Toison-d'Or. Il aimait à rappeler, avec un légitime orgueil, qu'un de ses aïeux, Jean de Ligne, maréchal de Hainaut, avait été fait chevalier en même temps que Philippe, père de Charles-Quint.

Ses funérailles eurent lieu avec tous les honneurs dus à son rang, avec un éclat inconnu jusqu'alors au convoi d'un particulier. A midi le cortège quitta sa maison : il se composait de huit mille hommes d'infanterie, de plusieurs escadrons de toutes armes et de quatre batteries d'artillerie; sa compagnie de Trabans entourait le char et ses officiers portaient les insignes du deuil. Un homme d'armes à cheval, revêtu

d'une armure noire, portant une écharpe de crêpe en bandoulière, tenant une épée nue baissée vers la terre suivait le char; venait ensuite un cheval de bataille, caparaçonné d'un voile noir semé d'étoiles d'argent. Derrière le char, à côté de sa famille éplorée, se pressait une foule nombreuse de maréchaux, de généraux de presque toutes les nations de l'Europe, le prince Eugène, le maréchal de Wrède, le prince de Hesse-Hombourg, les généraux Tettenborn, Ouvaroff, de Witt, Ipsilanti, le prince de Lorraine, le duc de Richelieu, et toutes les personnes considérables qui se trouvaient alors à Vienne. Quelques uns de ces guerriers, venus pour rendre les derniers devoirs à celui qui avait été leur modèle, étaient à cheval, l'épée nue à la main.

Le cortége traversa uue partie de la ville pour se rendre à l'église paroissiale des Écossais. Après le service, on se dirigea vers le Kalemberg, où le prince avait déclaré vouloir être inhumé.

Fugitif comme toutes les grandeurs de la terre, ce convoi d'un feld-maréchal passa devant les souverains. Le roi de Prusse et l'empereur Alexandre le virent, placés sur cette partie des remparts qui avait été rasée par les Français. Sur leur visage était peinte la tristesse, témoignage sincère de leurs regrets.

On arriva enfin vers la petite église de Kalemberg : là, des larmes, des gémissemens partis du cœur remplirent cette maison, si long-temps heureuse par sa présence. C'était ce même refuge de Léopoldsberg où, peu de jours avant, j'avais passé avec lui tête à tête des heures si pleines et si rapides. Lorsque nous accompagnâmes le corps dans le caveau préparé pour lui, le soleil sembla jaloux d'éclairer le dernier asile de cet homme célèbre : un rayon perça les nuages et vint saluer le cercueil que la terre allait renfermer. Les cloches de la chapelle tintaient tristement, comme pour annoncer au monde que tout était fini.

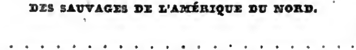
Les prières des morts récitées, sa famille, ses amis, ses serviteurs vinrent adresser un dernier adieu à celui qu'ils regretteront à jamais. Dans toutes les bouches était son éloge, et des larmes dans tous les yeux. Bénie soit la mémoire de l'homme qu'une véritable douleur accompagne dans la tombe! c'est la plus belle oraison funèbre.

Le cœur brisé, je repris avec Griffith le chemin de Vienne, au travers de la campagne, m'éloignant de la foule pour me livrer plus librement à ma douleur. Le ciel était couvert de nuages; les arbres étaient dépouillés; aucun souffle n'agitait l'air; tout semblait immobile. Le seul bruit qui se fît entendre était le froissement des feuilles sèches et de l'herbe glacée qui se brisaient sous nos pas.

— Comme tout est calme! me dit Griffith. Vois, mon ami; la nature se résigne : le cœur ne doit-il pas apprendre à se résigner aussi?

— Ah! mon cher Jules, lui dis-je en me jetant dans ses bras, quand on perd un tel ami, on le pleure long-temps, et on le regrette toujours.

Comte de la Garde.
(Globe.)



DES SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

. . . .

Nous quittâmes le bateau à vapeur, et nous nous acheminâmes pédestrement à travers ces immenses et plates prairies émaillées de fleurs, auxquelles des myriades de fraises semblent disputer la place. Nous allions par petites bandes, renouvelant notre eau aux ruisseaux qu'il nous fallait traverser, faisant les feux de nos haltes avec les bouses de buffle desséchées que nous recueillions à cet effet, et, quand survenait la nuit, étendant nos membres fatigués à l'endroit où nous nous trouvions alors. Dans ces sortes de voyages, en partant on a le cœur et le pied légers, on croit se sentir l'esprit aussi vif que l'air balsamique dont on est inondé ; la beauté simple, la majestueuse sérénité de ces lieux vous émeut délicieusement ; mais à peine commence-t-on (suivant une expression du pays) à *perdre la terre de vue*, c'est-à-dire à ne plus apercevoir autour de soi qu'un océan de verdure, sans le moindre accident de terrain, sans un seul arbre, un seul buisson, une seule touffe d'herbe un peu plus haute que ses voisines qui se détache à l'horizon pour en briser l'inflexible et désolante ligne droite, l'ennui, le découragement vous gagnent. Et, en effet, au sein de ces profondes solitudes d'une si morne uniformité, où le regard ne rencontre aucun point d'arrêt, où rien ne vous sert à mesurer les progrès de votre marche, on serait tenté de se persuader, quand on se couche le soir, que c'est là même qu'on s'est éveillé le matin, et que tout le mouvement qu'on s'est donné pendant la journée qui finit n'a été que celui de l'écureuil dans sa cage. Ce qui ajoute encore beaucoup à la fatigue, plutôt morale que physique, de cette traversée terrestre, c'est la fantasmagorie des mirages qui vous obsèdent à chaque instant. Vous découvrez dans le lointain un beau lac flamboyant aux rayons du soleil, de gracieux bocages, une futaie gigantesque dont la brise fait onduler mollement les épais et splendides panaches... Vous hâtez le pas... Tout à coup la vision s'évanouit... A droite, à gauche, devant vous, derrière vous, c'est toujours de l'herbe et des fleurs, des fleurs et de l'herbe.

. . . .

La principale chasse des indigènes de ces monotones contrées est celle du buffle, où ils trouvent en même temps et leur plaisir de prédilection et à peu près leur unique nourriture. Cette chasse, l'été, se fait à cheval ; mais pendant l'hiver, qui est long et rude, le sol restant plusieurs mois couvert de neige à une hauteur de trois ou quatre pieds, et l'usage du cheval leur étant interdit, ils se servent d'une sorte de patins au moyen desquels, armés d'un arc, de quelques flèches et d'une lance, ils glissent sur la neige durcie avec la légèreté, la *rapidité du vol* de l'oiseau ; et c'est ainsi qu'ils poursuivent les buffles, qui, dans leur fuite, entravés d'ailleurs par la neige où ils enfoncent jusqu'à moitié des flancs, rencontrent des ravins, des fondrières que la neige comble et dissimule, et périssent bientôt percés de coups. Ils sont à l'instant même écorchés pour les marchands de fourrures. C'est dans cette saison qu'on tue le plus de ces animaux, par le double motif qu'alors il est moins difficile de les atteindre, et que, leur poil étant plus long et mieux fourni, leur peau se vend bien davantage. Il y a aussi dans ce pays différentes variétés de l'espèce du loup, dont la plus nombreuse et la plus féroce est le loup *blanc*. Beaucoup de ces animaux sont d'une très haute taille. On les voit errer par cohortes de cinquante ou soixante, qu'à une certaine distance on prendrait pour autant de troupeaux de moutons. Ils se tiennent ordinairement dans le voisinage des buffles, toujours prêts à se jeter sur les morts que les chasseurs ont négligé d'emporter, ou à surprendre les blessés, qui leur offrent une proie facile ; et comme, grâce à la *fréquence* des chasses, la nourriture ne leur manque point, l'homme n'a rien à en craindre; partout, au contraire, ils fuient à son aspect. Les buffles, qui réunis, ne sauraient les redouter non plus, les laissent volontiers aller et venir au milieu d'eux. Aussi l'Indien, couvert d'une peau de loup blanc, se traîne-t-il souvent sur les mains et sur les genoux l'espace d'un demi-mille et plus, jusqu'à ce qu'il soit parvenu assez près d'une horde de buffles broutant sans défiance, pour pouvoir ajuster et tirer commodément le plus gras. Le buffle mâle, quand ses petits sont encore tout jeunes, rôde continuellement autour d'eux, comme pour les défendre au besoin ; et, vers cette époque de l'année, la chasse de ces animaux présente de grands dangers, car, poursuivis, ils ne manquent guère alors de se retourner et de faire tête à l'agresseur. Pendant les six premiers mois de leur vie, ces petits sont roux comme nos veaux, et leur ressemblent à s'y tromper; mais, lors de la mue, à l'approche de l'hiver, ils prennent un pelage brun qu'ils conservent toujours.

Dans les chasses auxquelles, j'ai assisté, j'ai maintes fois pris plaisir à observer le bizarre et innocent stratagème qu'emploient pour cacher ceux qui, au milieu de la confusion d'une fuite précipitée

trouvent séparés de leurs mères : ils n'imaginent rien de mieux que de courir s'agenouiller devant un grosse touffe d'herbe, où ils se fourrent le museau ; et ils restent des heures entières dans cette position, les yeux fermés, intimement convaincus qu'ils se sont ainsi soustraits à tous les regards, bien qu'on puisse les apercevoir de plusieurs milles. Il y a, en outre, dans le genre d'instinct particulier à ces veaux sauvages une singularité qui m'a souvent amusé, et dont il faut que je rende compte ici. Après avoir quelque temps poursuivi leurs chers parens avec les autres chasseurs, je revenais ordinairement, pour me donner le divertissement dont je viens de parler, auprès de l'un de ces pauvres êtres transis de peur, que je retrouvais dans la même posture, et qui, tandis que je descendais de cheval, tandis que je tournais autour de lui, tenait ses yeux fixés sur moi, le nez toujours plongé dans l'herbe. Il gardait ainsi l'immobilité la plus absolue tant que je ne le touchais point ; mais, à peine avais-je posé le bout du doigt sur sa croupe, qu'après une résistance désespérée, qui, du reste, ne durait que peu d'instans, il se rendait à discrétion. Ce n'est pas là le plus extraordinaire. Je n'avais alors qu'à souffler deux ou trois fois avec force dans ses naseaux en tenant mes mains sur ses yeux : aussitôt il devenait, comme par miracle, un animal domestique ; il se mettait à me suivre partout ; sans cesse sur les talons de mon cheval, il me témoignait une affection que jusque-là probablement il n'avait encore montrée qu'à sa mère..... Ceci est à la lettre, et, quelque invraisemblable que doive paraître mon récit, j'atteste qu'il est vrai.

Il est triste de penser qu'avant peu le dernier de ces nobles animaux tombera victime de la cruelle, de l'imprévoyante rapacité des sauvages, excitée par les Européens, et que quand les hommes, mourant de faim, ne pourront plus aller à la chasse des buffles, les loups, mourant de faim aussi, iront à la chasse des hommes. De peur qu'on ne me prenne pour un visionnaire, je veux citer un fait bien suffisant pour justifier ma prédiction. Peu de jours après mon arrivée à l'un des forts de la *Compagnie américaine des fourrures*, un énorme troupeau de buffles s'étant montré au loin dans la plaine, cinq ou six cents Sioux partirent à cheval, et, vers le coucher du soleil, ils apportaient au fort *quatorze cents langues de buffles*, qu'ils cédèrent pour quelques gallons de rhum, lesquels furent aussitôt défoncés, et nos sauvages d'y chercher avidement les turbulentes joies de l'orgie, mais en vain, car pour les y trouver, ils n'avaient pas stipulés dans le marché une assez grande quantité de liquide. Aussi se retirèrent-ils fort mécontens. Il faut avouer que c'était le cas : se donner la peine de massacrer quatorze cents buffles, et n'en pas tirer de quoi se donner le plaisir de se griser une pauvre fois !

. . . .

Un usage atroce règne parmi toutes les tribus nomades des prairies, qui, de temps en temps, le manque de nourriture impose tout à coup les marches forcées les plus pénibles. En pareille circonstance, elles abandonnent dans le lieu qu'elles se voient obligées de quitter les vieillards trop décrépits pour pouvoir ou se tenir sur leurs jambes ou supporter le mouvement du cheval. Cet usage s'est si profondément incrusté dans leurs mœurs, que souvent ce sont ces malheureux vieillards eux-mêmes qui demandent à terminer ainsi leurs jours. Me trouvant à un village des Puncahs au moment où ils venaient d'abattre leurs tentes et allaient partir, je fus témoin d'une de ces *expositions*, spectacle qui me navra le cœur. L'*exposé* avait été un vaillant chef de guerre ; chaque jour encore tous les jeunes courages de la tribu s'exaltaient au récit de ses exploits comme aux sons enivrans d'un belliqueux clairon ; mais, parvenu à sa centième année, le héros n'était plus qu'un homme, un reste d'homme, un commencement de cadavre. Je le vois encore assis, tout tremblotant, auprès d'un petit feu que lui avaient allumé ses amis, avec un vase plein d'eau à sa droite et quelques morceaux de viande à sa gauche. Sa tête chenue, affaissée sur sa poitrine terreuse et décharnée, semblait fléchir sous un flocon de neige ; ses lourdes paupières, si parfois elles se soulevaient péniblement, ne laissaient apercevoir, à travers les épais et longs sourcils blancs qui les recouvraient, qu'un regard éteint pour lequel les êtres vivans n'étaient déjà que des ombres. Il avait dit aux siens :

« — Vous ne trouvez plus ici de quoi subsister : il faut vous transporter ailleurs ; mais moi, je suis trop faible pour vous suivre et trop vieux pour que l'existence me soit douce : il faut me laisser ici. A charge aux autres, à charge à moi-même, je veux mourir. Adieu, mes enfans ; soyez toujours braves, et oubliez-moi puisque je ne vous suis plus bon à rien. »

Après quoi il leur avait tourné le dos. Et, tandis que la tribu s'éloignait tristement, j'étais allé m'asseoir à côté du sublime patriarche, qui, seul au sein de ces prairies immenses, attendait, dans une silencieuse et stoïque résignation, les convulsions de l'agonie ou la dent des loups. Je contemplais ce vieux guerrier avec un tendre intérêt. Ainsi, me disais-je, il n'aura survécu à tant de combats que pour périr si misérablement ! Et je ne pouvais retenir mes larmes. Malgré l'affaiblissement de sa vue, reconnaissant que j'étais un blanc, et remarquant combien néanmoins je sympathisais avec sa cruelle destinée, il me sourit affectueusement en me serrant la main. Je serrai la sienne à mon tour ; puis je le quittai, le cœur plein d'une amère mélancolie, pour aller rejoindre mes compagnons de voyage, et gagner avec eux le bateau à vapeur qui devait nous reprendre à un mille de là.

CHARLES LEMESLE.
(Commerce).

LES AIÇAOUA.

L'*Akhbar*, journal algérien, publie sur la secte des Aïçaoua, espèce de fanatiques convulsionnaires qui, sous l'inspiration de leur *mocaddam* ou magnétiseur, tombent dans un état des plus étranges et se livrent aux plus singulières pratiques, des détails qui ne manquent ni d'intérêt ni d'originalité :

Lorsque je fus introduit pour la première fois dans l'assemblée des Aïçaoua, c'était dans une petite maison mauresque assez mal entretenue ; les murailles d'une blancheur équivoque faisaient exception à la propreté des habitations indigènes, où les couches de chaux fréquemment renouvelées donnent au bâtiment un air de propreté, un certain éclat même qui fait oublier le délabrement habituel d'un mobilier mauresque.

Un immense chandelier en terre, bizarrement colorié, œuvre de quelque artiste potier de Cherchell, se trouvait au milieu de la cour, et des profondeurs de sa large bobèche, un cierge long et mince, plus penché que la tour de Pise, s'élevait diagonalement, laissant tomber sur les fidèles, absorbés par la solennité du cérémonial, une cire fétide et jaunâtre. Quoiqu'on fût alors au cœur de la mauvaise saison, les Aïçaoua étaient rangés dans la cour à ciel ouvert ; et, en attendant le moment de manger des scorpions et des serpens, ils engloutissaient, avec un empressement qui faisait honneur à leur appétit, du pilau et du couscoussou entassés dans de vastes sébiles de bois.

Le repas terminé, les acteurs du drame qui allait se jouer s'emparèrent d'énormes tambours de basque couverts de longues inscriptions, dont les unes indiquaient le droit de propriété que la corporation avait sur ces instrumens, et les autres contenaient des louanges à Dieu, à Mahomet et à Ben Aïça. En même temps que certains Aïçaoua frappaient lentement et à petits coups sur leurs bendayère, le chantre entonnait des prières à Allah, au prophète, et préludait ainsi à l'éloge particulier de Ben Aïça, qui devait faire les frais du reste de la nuit,

Ces chants, combinés avec le bruit assourdissant d'une vingtaine de tambours de basque, finissent par échauffer les Aïçaoua. L'esprit de leur maître semble alors descendre sur eux ; on les voit, l'un après l'autre, laisser échapper l'instrument de leurs mains, s'élancer brusquement dans l'espace laissé libre au milieu des exécutans, s'agiter avec violence, sautant alternativement sur l'un et l'autre pied, secouant la tête avec force d'avant en arrière et de droite à gauche.

A mesure qu'un des sectaires tombe dans cet état, on lui passe un bournous blanc qui cache tout le corps, excepté la tête. La *chachiyah*, ou calotte rouge, qui recouvre celle-ci, ne tarde pas à disparaître dans les secousses violentes de la danse sacrée. Alors une *chantouf* (touffe de cheveux), généralement très bien fournie, se déploie de tous côtés, inonde de longs cheveux noirs le visage de l'inspiré et donne à sa physionomie, à peine visible à travers ce sombre réseau, une expression sinistre et farouche qui défie toute description. Dans le vocabulaire de la secte, l'action désordonnée qui conduit à l'état d'extase s'explique par le verbe *djeddeb*, mot qui sans doute a eu un équivalent dans la langue française lorsque les convulsionnaires du diacre Pâris fonctionnaient dans le cimetière de Saint-Médard.

Lorsque plusieurs Aïçaoua furent tombés dans l'état qui vient d'être décrit, ils se crurent transformés (selon l'action que l'esprit produisait sur eux), les uns en lions, d'autres en chacals, et le plus grand nombre en chameaux, animal dont ils imitaient le cri rauque de manière à produire une certaine illusion. Mais ce qui achevait d'établir leur ressemblance avec ce dernier quadrupède, c'était l'avidité avec laquelle ils se mirent à mordre dans des feuilles de cactus, hérissées de bouquets d'épines fort dures et très aiguës, choisissant de préférence les endroits où ces piquans se trouvaient en plus grand nombre. Ils étaient alors à genoux, la tête renversée en arrière, les mains derrière le dos, et le *mocaddam* leur tendait cette singulière nourriture qu'ils se disputaient avec une sorte d'ardeur féroce.

Quelques européens incrédules ayant manifesté des soupçons sur la nature des feuilles de cactus qu'on donnait aux Aïçaoua et ayant même été jusqu'à supposer que ces aiguillons si formidables, vus à quelque distance, pourraient bien être tout simplement de carton, comme les clous de certaines épreuves maçonniques, le chef de la secte, qui parut avoir deviné leurs doutes, fit passer sous leurs yeux ce qui restait du repas de ses adeptes. Après avoir vu et touché, il fallut bien se rendre à la réalité.

Pendant que plusieurs Aïçaoua se croyant changés en bêtes en imitaient toutes les allures, d'autres manifestaient une soif ardente. Pour les désaltérer, on s'empressa d'apporter de grandes pelles en fer qu'on venait de tirer toutes rouges du feu. Assez surpris à la vue d'un réfrigérant de cette espèce, je le fus bien davantage lorsque ces convulsionnaires s'appliquèrent les pelles rouges sur la langue et sur les lèvres, avec une avidité, une expression de volupté farouche à faire frémir. A côté de ces hommes incombustibles, d'autres groupes satisfaisaient des goûts d'une nature différente : les uns broyaient, puis avalaient gravement des morceaux de verre; d'autres mangeaient des clous, pendant qu'un peu plus loin deux individus se disputaient un serpent.

Mais dans ce spectacle si affligeant pour l'espèce humaine, ce qui excitait les sensations les plus pénibles, c'était de voir un enfant d'une douzaine d'années, doué de la physionomie la plus intéressante, qui, après avoir dérobé au fourneau où l'on faisait rougir les pelles un énorme charbon ardent, l'avait introduit à grand'peine dans sa bouche, et soufflant avec force, en faisait jaillir des milliers d'étincelles.

La galerie du premier étage et le pourtour de la terrasse étaient garnis de Musulmanes qui examinaient avec une avidité curieuse les scènes diverses qui se succédaient sous leurs yeux. Des *lou! lou!* poussés dans les cordes les plus aiguës de leurs voix venaient même de temps à autre encourager ceux des Aïçaoua qui s'agitaient avec le plus de frénésie ou qui offraient les exhibitions les plus extraordinaires. Vêtues comme elles le sont dans les rues, soigneusement cachées dans leurs voiles, elles ne ressemblaient pas mal, dans la demi-obscurité où elles se trouvaient, à des groupes de fantômes assistant à une cérémonie infernale. Nous apprimes que quelques-unes de ces dames, quoique n'appartenant pas à la secte de Ben Aïça, entraînées par l'exemple, s'étaient mises à gesticuler la danse sacrée et s'étaient procuré la satisfaction de broyer du verre, de manger des clous et de se rafraîchir la langue avec une pelle rougie.

Dans un entr'acte, on descendit de la galerie une riche ceinture de femme dont un Aïçaoua s'entoura immédiatement le corps. La musique recommença aussitôt, et avec elle, les exercices dont il a été question plus haut. Un voisin m'assura que la dame qui avait envoyé sa ceinture afin de devenir enceinte, ne serait pas trompée dans son espoir, et qu'avant un mois, grâce à l'intercession du saint marabout, elle serait en voie de devenir mère.

J'avais entendu dire que les Aïçaoua mangeaient des serpens et des scorpions; et, pour m'assurer s'ils enlevaient en effet le dard de ces derniers, comme on le prétendait, j'avais pris la peine de faire une promenade au Bouzareah, d'où je rapportai une collection capable de satisfaire le plus vorace de la secte. Au plus fort de la cérémonie, je sortis de ma poche le plus gros des scorpions que j'avais recueillis, et sur lequel j'étais parfaitement sûr qu'aucune ablation n'avait été pratiquée. A peine les Aïçaoua l'eurent-ils aperçu, qu'ils se précipitèrent vers moi avec une ardeur gloutonne. Je laissai tomber l'animal sur la main du plus empressé. Celui-ci, après avoir irrité le scorpion de mille manières, le plaça entre ses lèvres, se mit à le serrer légèrement entre les dents. Je m'approchai d'assez près pour acquérir la conviction que le dard n'avait pas été enlevé, et que mon scorpion était encore armé de tous ses moyens offensifs. Enfin l'Aïçaoua, après l'avoir excité pendant quelque temps, le mâcha et l'avala!

Ce repas immonde fut suivi d'un cantique en l'honneur de *Ben Aïça*, chant qui devait clore la séance. Cette fois le meddah chantait seul et était accompagné par un musicien unique, qui jouait des tobilates, instrument composé d'une paire de petites tymbales sur lesquelles l'exécutant frappe avec deux petites baguettes.

Je n'ai pas rapporté tous les exercices auxquels se livrent les Aïçaoua; quelques-uns de ceux-ci sont de véritables tours de jongleurs, mais il en reste toujours plusieurs qu'on ne peut expliquer par la fraude. L'état physique dans lequel tombent ces hommes par l'effet de la musique et des cris, est surtout remarquable, attendu qu'il se compose d'une foule de petits phénomènes que l'individu n'est pas libre de produire à son gré. Au reste, je chercherai d'autant moins à nier la réalité de cet état, qu'après avoir assisté pendant plusieurs heures aux scènes des Aïçaoua, j'éprouvais moi-même une sorte de propension à les imiter et que j'avais besoin de lutter de toute la force de ma volonté pour ne pas me laisser entraîner à pratiquer leurs gesticulations. Je ne suis pas, du reste, le seul qui ait resseuti cet effet, et j'ai vu des personnes y succomber, chez lesquelles il était impossible de soupçonner aucune supercherie, et qui d'ailleurs n'y avaient aucune espèce d'intérêt. Il y a beaucoup de rapports entre l'extase des Aïçaoua et l'état produit par le somnambulisme magnétique.

ENFANT DE TROIS ANS ADMIS A PRÊTER SERMENT COMME TÉMOIN EN JUSTICE.

Il se passe quelquefois, dans les cours de justice d'Angleterre, des faits qui frappent d'étonnement par leur singularité. De ce nombre est celui que nous allons citer d'après l'*Examiner*, journal de Londres, et qui est bien un des plus remarquables des annales de la procédure criminelle.

« Un homme du pays de Galles, nommé Tommy Hopkins, a été dernièrement traduit, à New-Port, devant le maire Hughes, et son assesseur, Hawkins, sous l'accusation d'avoir volé à son oncle une somme de dix souverains et dix-huit shillings. L'accusé avait tranquillement fumé sa pipe dans la chambre où se trouvait l'argent. Aussitôt qu'il l'eut quittée, une petite fille, âgée de 3 ans, courut à son père en criant :

« Papa ! papa ! pourquoi n'es-tu donc pas venu ? Tommy a pris l'argent et l'a mis dans sa poche. »

Le père s'assura bientôt que l'enfant avait dit la vérité ; l'argent avait disparu. L'affaire a donc été portée devant les susdits juges qui après avoir délibéré long-temps pour savoir si l'enfant pouvait être reçue comme témoin, ont décidé pour l'affirmative. La petite fille a été portée sur les bras d'une femme devant la cour et le maire lui a adressé les questions suivantes :

Le maire. — Vas-tu à l'école ?
L'enfant. — Oui, sir.
Le maire. — Sais-tu réciter les prières ?
L'enfant. — Oui, sir.
Le maire. — Les récites-tu tous les matins ?
L'enfant. — Non, sir ; mais tous les soirs.
Le maire. — Aimes-tu à jouer avec les mauvais enfans ?
L'enfant. — Non, parce qu'ils sont méchans.
Le maire. — Où vont ces méchans enfans après leur mort !
L'enfant. — Ici-bas, dans l'enfer.
Le maire. — Et les bons enfans, où vont-ils ?
L'enfant. — Là haut, dans le ciel.

Le maire. — Fort bien, ma chère petite fille ; maintenant nous devons te faire prêter serment ; tu dois dire la vérité : si tu ne le fais pas, tu iras dans le lieu où sont les damnés. Voici la Bible, c'est la parole de Dieu. Prends ce livre à la main, baise-le, dis la vérité, toute la vérité, rien que la vérité (marques de surprise, chuchottemens et légers murmures dans l'auditoire.).

L'enfant a fait ce que le juge lui a ordonné, et a dit ensuite :

« Qu'elle jouait dans la maison avec d'autres petites filles, quand Tommy Hopkins est entré dans la chambre, où il a ouvert une boîte dans laquelle il a pris quelque chose de noir, et qu'il est sorti après. »

Voilà toute la déclaration de l'enfant sur laquelle le prisonnier a été envoyé aux prochaines assises pour y être jugé.

SCIENCES.

Moulin a vent se gouvernant lui-même. — M. Amédée Durand s'est proposé la construction d'un moulin qui utilisât la force du vent sous tous les degrés où elle se développe, qui put se mouvoir sous l'impression du vent le plus faible tout en restant capable de résister au vent le plus fort sans s'écarter d'un maximum de vitesse susceptible d'être réglé d'avance ; enfin il s'est efforcé de doter l'agriculture et l'industrie d'une machine qui prît constamment au vent la totalité de la force utile en se suffisant à elle-même dans toutes les circonstances atmosphériques.

Le moulin de M. Durand reçoit le vent par derrière. M. le rapporteur en donne une description détaillée. Nous passons cette description.

Un de ces moulins est établi depuis plus de trois ans à Villejuif. On a pu en constater la puissance ; par un vent moyen, il élève d'une profondeur de quinze mètres trois litres d'eau par coup de piston. Le nombre des coups de piston est de trente à la minute. Ce moulin a résisté à tous les coups de vent, et notamment aux ouragans de 1839. L'entretien se borne au renouvellement de la toile de ses ailes, et à la petite quantité d'huile nécessaire pour faciliter les frottemens métalliques qui sont peu nombreux ; car la plupart de ses pièces sont articulées avec du cuir. La dépense annuelle pour ces divers objets n'a jamais dépassé la modique somme de trente francs. Par des vents modérés, ce moulin travaille parfaitement, et il ne subit aucune influence fâcheuse ; pendant les vents violens, le maximum de vitesse qu'il peut atteindre est réglé et n'est jamais dépassé, grâce au mécanisme.

M. le rapporteur dit en terminant : « C'est sur le mérite d'une œuvre « consciencieusement étudiée que vous avez à prononcer ; aussi nous « n'hésitons pas à vous proposer de lui accorder votre complète approbation. »

Hauteur de Paris au dessus du niveau moyen de l'Océan. — Les repères de nivellement que la ville de Paris va faire établir dans tous les quartiers, reposent sur des déterminations dont il est important de faire connaître les élémens. Nous les donnons tels que M. Arago les a communiqués à l'Académie.

Hauteur de la coupole de la lanterne du Panthéon au dessus du zéro de l'échelle hydrométrique du pont de la Tournelle.

D'après MM. Emmery et Mary. . . .	117 m. 74 c.
D'après MM. les ingénieurs géographes.	117 m. 47 c.
Hauteur moyenne.	117 m. 60 c.

Hauteur du sommet de la coupole de la lanterne du Panthéon, au dessus du niveau moyen de l'Océan, d'après les opérations géodésiques des ingénieurs géographes.

En partant de Cancale. . . .	133 m.	84 c.
de Brest.	444	76
de Cherbourg. . .	143	44

Retenant de chacun de ces nombres 117 m. 60 c., pour avoir la hauteur du zéro du pont de la Tournelle, au dessus du niveau moyen de la mer, on trouve :

Par Cancale.	16 m.	24 c.
Par Brest.	27	16
Par Cherbourg.	25	84
Par une opération directe du nivellement dirigé par M. Poirée, et rapportée au Havre. . .	25	76
Moyenne. . .	26 m.	25 c.

Telle est définitivement la côte adoptée pour exprimer la hauteur du zéro du pont de la Tournelle, au dessus du niveau de la mer.

Rayonnement de la chaleur de la terre empêché par la neige. — M. Boussingault a adressé à l'Académie le résultat de quelques expériences qu'il a faites pour établir la propriété isolante de la neige répandue à la surface de la terre en couche menue très peu épaisse ; il a constaté, à l'aide de thermomètres, que pendant les plus grands froids, les parties recouvertes par la neige ne se mettaient pas en équilibre de température avec l'air extérieur. Il donne un grand nombre d'observations qui toutes confirment cette opinion déjà professée par M. Arago. Parmi les faits qu'il cite dans son mémoire, nous remarquons le suivant : Pendant une nuit d'hiver, un thermomètre placé au dessus de terre, marquait 12 degrés centigrades au dessous de zéro, tandis qu'un autre thermomètre, appliqué immédiatement sur la terre au dessous d'une légère couche de neige, ne marquait que 3—0. Cette remarquable différence de 9 degrés, montre évidemment l'action protectrice de la neige. C'est un fait qu'il était intéressant de constater.

Mémoire sur un nouvel appareil de sauvetage, nommé hydrostat. — On s'occupe beaucoup, depuis plusieurs années, de rechercher les moyens propres à extraire du fond de la mer des vaisseaux qui s'y sont enfoncés. Ces opérations de sauvetage présentent

de grandes difficultés. M. Viau, dans le mémoire dont nous parlons, s'occupe de cette question. Le moyen qu'il a adopté est, pour ainsi dire une application des faits qui se passent lorsqu'un cadavre de noyé, après avoir séjourné au fond des eaux, vient se montrer à la surface, grâce au développement des gaz qui, développés par suite de la décomposition putride, remplissent toutes les cavités du corps, et diminuent sa pesanteur.

L'hydrostat consiste en un ponton solide et léger : deux soupapes sont ménagées, l'une dans sa base, l'autre à sa face supérieure. On conçoit facilement qu'en ouvrant ces deux soupapes l'eau pénètre dans l'intérieur du ponton par l'ouverture inférieure, tandis que l'air sort par l'ouverture supérieure. On peut faire enfoncer aussi cet hydrostat de telle sorte qu'il s'accole au navire dont on veut opérer le sauvetage. Des plongeurs les fixent solidement l'un à l'autre; cette première opération terminée, on ferme la soupape supérieure, et par un procédé particulier, l'hydrostat est rempli de gaz acide carbonique, qui le fait remonter à la surface de l'eau avec le navire auquel il est fixé. Ce procédé, qui paraît ingénieux, pourra peut-être trouver quelques applications. Un constructeur offre de construire un hydrostat pour que l'on puisse faire des expériences en grand.

Nouveaux perfectionnemens des procédés daguerriens. — Les procédés daguerriens reçoivent tous les jours, entre les mains de quelques habiles artistes, des perfectionnemens qui dépassent déjà toutes les espérances que l'on avait pu concevoir à la naissance de l'art photographique. M. Bisson, qui s'est déjà bien fait connaître par les admirables produits qu'il a obtenus, dépose sur le bureau de l'Académie de nouvelles épreuves d'une rare beauté. Quelques unes de ces épreuves ont été recouvertes, par l'action de la pile, d'une légère couche d'or qui, en donnant au dessin une teinte très riche, une plus grande vigueur et un aspect moins miroitant, a aussi l'avantage de le préserver des influences chimiques des gaz qui pourraient l'altérer. Les autres épreuves envoyées en même temps par M. Bisson ont été obtenues sur des plaques de cuivre recouvertes, par voie galvanique, d'une mince pellicule d'argent. Ce procédé, dont l'auteur vient de faire d'heureux essais, paraît devoir se substituer avec avantage et économie à l'emploi des lames en plaqué.

De la carabine Delvigne. — Tout le monde sait que la plupart des états de l'Europe ont introduit dans leurs armées des corps de chasseurs, tirailleurs, *riflemen* et autres, formés pour déployer une grande supériorité de tir dans la guerre de partisans. Tant pour la portée que pour la justesse du coup, ces corps de tireurs exercés sont armés de carabines rayées et à balle forcée. M. Arago a exposé à l'Académie les perfectionnemens remarquables de la carabine Delvigne, qui paraissent l'emporter sur ceux de la carabine Thierry et même de la carabine anglaise. Les raies de l'intérieur du canon ont le grand avantage d'obliger la balle à prendre un mouvement de rotation; ce mouvement l'empêche de décrire une courbe à double courbure, c'est-à-dire de sortir du plan du tir; de là une sûreté infiniment plus grande pour frapper le but.

D'après le court et rapide exposé de M. Arago, les caractères supérieurs de la carabine Delvigne viennent surtout de la forme particulière et conique des balles. Cette forme est telle que par le simple effet de la baguette de bourre, le projectile se trouve dans la condition d'une balle forcée; ce qui dispense de la manœuvre très incommode du maillet, auquel on était forcé d'avoir recours pour charger. Une autre disposition plus ingénieuse encore et sur laquelle M. Arago a insisté, c'est que les balles coniques à la partie supérieure du système Delvigne, sont terminées, à la partie inférieure, par un évidement que dilate instantanément la flamme de l'explosion, et qui assure au projectile le caractère de la balle forcée. Le savant secrétaire de l'Académie a ajouté que les balles Delvigne donnaient au tir une justesse supérieure. On s'est assuré, par des essais nombreux faits en Belgique et en France, que les balles coniques frappent toujours le but dans le même sens, ce qui atteste la constance parfaite de leur projection. A cinq cents mètres de portée, le système des carabines à balles coniques porte donc sur le but de la largeur d'un corps d'homme, le double des coups que porte la carabine anglaise, et cinq ou six fois plus de coups que la carabine Thierry. Il paraît que cette perfection tient à la disposition des raies de l'arme et surtout à la forme des balles, qui ne comporte pas de déviation dans le sens horizontal. M. Arago a fort bien remarqué que des commissions russes et prussiennes s'étant déjà occupées de ce système, et en ayant constaté les avantages, il devenait urgent d'introduire au moins des essais en grand dans l'infanterie française.

Fécondation artificielle de la vanille. — L'habile jardinier des serres chaudes du Jardin des Plantes de Paris, M. Newman, vient de réussir dans ses expériences sur la fécondation artificielle de la vanille. Les fleurs de trois rameaux de cet arbrisseau sarmenteux qui sous les tropiques s'élève à des hauteurs considérables en grimpant aux troncs d'arbres, lui ont donné cent dix-sept fruits ou siliques à pulpe d'un parfum exquis. Le nombre de fleurs fécondées a peut-être été trop considérable, car la plante paraît avoir souffert. Peut-être aussi la vanille, comme certains végétaux, ne donne-t-elle des fruits en abondance que tous les deux ans. Ce résultat est néanmoins fort remarquable et doit engager les horticulteurs à répéter l'expérience dans leurs serres. La vanille se vend de 100 à 300 fr. le kilogramme; il y aurait là un bénéfice important à réaliser. La vanille ne doit son odeur aromatique, sa saveur agréable et sa vertu stimulante qu'à la pulpe renfermée dans l'intérieur de son fruit. Cette pulpe n'existant dans aucune autre plante des orchidées, la vanille forme une sorte d'exception dans cette famille. Mais en revanche une analogie frappante existe entre les tubercules souterrains des orchidées. Très développés et charnus, ces tubercules se rencontrent dans toutes les espèces, et sont entièrement formés de pure fécule pouvant servir à la préparation du salep.

Recherches sur la culture du madia sativa faites à Bechelbronn pendant les années 1840 et 1841, par M. Boussingault.

Depuis quelques années, on a fait d'assez nombreuses tentatives tendant à introduire dans la culture une nouvelle plante oléifère, le madia sativa. Les résultats obtenus jusqu'à présent sont contradictoires; l'auteur explique la divergence d'opinions de la part de quelques praticiens, par les circonstances dissemblables dans lesquelles les observations ont été recueillies.

Le madia appartient aux cultures d'été. Le cycle de végétation de cette plante est d'environ cent vingt jours, et l'époque de la cueillette arrive vers la fin d'août. On sème en même temps de la carotte, dont la récolte s'effectue à la fin de l'année agricole, de sorte que la terre ne reste pas improductive pendant les mois de septembre et d'octobre.

100 kil. de graines ont donné :	Huile . . .	26 kil.	24
	Tourteaux.	70	42
	Déchet. . .	3	34

Le poids de l'huile fournie par un hectare planté en madia, s'est élevé, pour 1840, à 289 kil., et le poids des tourteaux, à 775 kil. 8. Les 289 kil. d'huile valaient 323 fr. 68 c., sur lesquels il faut déduire 51 fr. de frais.

Les carottes cultivées simultanément, ont donné 14.631 kil. détachées de leurs fanes.

M. Boussingault pense que, année moyenne, la culture du madia sativa sera profitable dans les départemens de l'est.

Du cheval nejdi. — L'exemple de ce malheureux élève en médecine, mort victime des soins qu'il donnait, à l'hôpital Necker, à un palefrenier atteint de la morve, a frappé la science d'étonnement, et l'on s'est demandé si nul moyen n'existait d'arrêter l'invasion de ce nouveau fléau. Remontant à la source, à l'origine même du mal, des médecins, des officiers de cavalerie, des vétérinaires, et parmi ces derniers il

en est de fort instruits, ont tour à tour étudié la question. Leurs efforts ont été infructueux, la cause mystérieuse de la morve est restée inconnue. Mais cette cause est-elle vraiment impénétrable, et ne faut-il principalement envisager que l'insalubrité des écuries et la mauvaise alimentation du cheval? Un autre élément dont on ne s'est pas encore occupé, l'infériorité de la race, paraît tenir une large place dans le développement de cette maladie.

En 1828, M. Hamont, élève distingué de l'école d'Alfort, quitte la France et va organiser les écoles vétérinaires du pacha d'Égypte. Il est tout surpris de rencontrer dans ce pays la morve et le farcin qu'il croyait propres seulement aux climats froids, et de voir ces affections exercer sur les bords du Nil, comme dans l'intérieur des terres, des ravages effroyables. Cependant une particularité bien connue des habitans fixe son attention, c'est que la morve et le farcin ne naissent jamais spontanément sur des chevaux issus de parens de *race*, à moins que l'économie animale ne soit déjà détériorée par de grandes privations, des fatigues excessives.

Ibrahim-Pacha possède auprès de son palais de Kars-el-Aéné un grand haras dont les étalons et les jumens, sont pour la plupart du *Nejd*, contrée de l'Arabie centrale. Les écuries de ce haras sont loin de réunir les conditions hygiéniques désirables. Placées sur les bords du Nil, dans le voisinage de l'île de Ronda, elles sont extrêmement humides en hiver; l'orge, la paille, composent l'alimentation trop peu variée, et néanmoins la morve et le farcin ne pénètrent pas dans cet établissement. Kourchid-Pacha, ancien gouverneur du Nejd, tient au Caire un haras composé des premiers chevaux de l'espèce; ils sont hors des atteintes du mal affreux qui frappe l'école de cavalerie de Gisel, malgré la salubrité de ses belles écuries. La cause de cette différence est dans la dégénération du cheval égyptien.

Qu'est-ce donc que ce cheval *nejdi*, doué de la propriété de résister aux influences délétères qui produisent la morve sur des races moins nobles que lui? M. Hamont va nous l'apprendre. Le cheval nejdi est le type de l'espèce connue en Égypte depuis la conquête de l'Arabie centrale par Ibrahim-Pacha. Il se nourrit du lait de chamelle, de bouillon de viande, de farine, de dattes et de viande même. Pendant quarante jours de l'année seulement, on lui donne à manger de l'herbe. Les indigènes prétendent qu'un plus long usage du vert ramollirait les os. Comme les chameaux et les moutons abondent chez les Arabes, c'est de la chair de très jeune chameau et de celle de mouton que les habitans du Nejd donnent à leurs chevaux; ils la font bouillir, et placent la viande ensuite sur une table de bois que les chevaux entourent. On sèvre les poulains à trois ou quatre mois, et le lait des jumens est remplacé par celui des chamelles dont on fait tous les jours une ample distribution. Des tribus mêlent des dattes au lait. Lorsqu'après des courses très longues, les chevaux sont harassés de fatigue, quelques jours d'un régime animal ramènent toute leur vigueur première. Il sont d'une beauté et d'une docilité remarquables; leur race, maintenue pure de toute alliance étrangère, remonte, selon les Arabes, à l'époque du prophète. Jeunes jusqu'à vingt-cinq ans, ils ont une durée moyenne de trente-cinq à quarante ans, et beaucoup d'entre eux vont au-delà. Ils peuvent marcher, courir deux ou trois jours sans prendre d'alimens, pourvu qu'en partant le maître leur donne du lait de chamelle. Voilà, selon M. Hamont, le vrai cheval arabe, le seul digne de porter ce nom, le cheval pur sang par excellence, celui qui devrait seul entrer dans nos haras pour recomposer les races françaises, dont l'infériorité est malheureusement trop connue.

Si la France a méconnu cette grande vérité, l'Angleterre et l'Allemagne, mais l'Angleterre surtout, montrent ce qu'on peut faire avec le sang arabe. L'Angleterre n'a jamais reculé devant aucune dépense pour se procurer dans le pays de Nejd, voisin de l'Inde, les coursiers les plus estimés. Cette première circonstance, des soins assidus, des alimens de choix, ont amené les résultats qu'on admire généralement. La cavalerie anglaise est parfaitement montée. En France, sous la dénomination de chevaux arabes, on comprend les chevaux égyptiens, les syriens, les barbes, les turcs. Cependant une différence majeure existe entre les produits de ces diverses contrées. Les meilleurs n'approchent pas des chevaux de Nejd, et nul de ces derniers n'a encore paru dans les haras du gouvernement. Le relevé du *stud-book* français en est une preuve irrécusable. Pour changer nos races et les améliorer, faut-il recourir au sang des chevaux de Nejd, ou bien doit-on simplement profiter des études déjà faites par nos voisins, et introduire dans nos haras des chevaux anglais qui représentent en définitive le sang arabe dont ils émanent?

Cette dernière manière de voir, qui a beaucoup de partisans en France, ne paraît pas à M. Hamont la plus raisonnable. En Bavière, en Wurtemberg, en Autriche, où la race chevaline est supérieure à la nôtre, on préfère les étalons arabes aux chevaux anglais. Malgré de nombreuses qualités acquises et très réelles, le cheval anglais est loin d'égaler le cheval *déma*, race la plus estimée du Nedj. Celui-ci est d'une taille moyenne, ses formes sont anguleuses, ses muscles dessinés. La tête est sèche et presque carrée, l'encolure droite, la crinière longue et fine, la croupe d'une brièveté remarquable. Constamment prêt à courir, et cela pendant plusieurs jours de suite, il a toujours été vainqueur dans ses luttes avec les chevaux anglais. Il souffre peu du changement de climat, et jamais la morve et le farcin ne l'ont frappé.

Si la cause première de ces maladies, dans les climats chauds ou froids, est, comme on vient de le voir, l'appauvrissement de l'organisation du cheval par le manque d'un sang riche, fatale disposition qui le rend si accessible aux influences d'une habitation insalubre et d'une mauvaise alimentation, le seul moyen d'y remédier en France consiste donc à importer dans les haras des étalons nejdis. M. Hamont trouve dans l'Algérie tous les élémens de succès pour une entreprise de ce genre: climat se rapprochant de celui de l'Arabie, terrains secs et végétation prompte pour établir des prairies artificielles. Un certain nombre de chamelles seraient attachées aux haras, et les étalons seraient nourris de leur lait et de substances animales pour avoir un sang identique à celui du nejd. Cinq ou six ans après, l'établissement pourrait déjà fournir des étalons pour les haras principaux de la France. Le cheval de troupe deviendrait robuste, peu impressionnable, et sa vie moyenne plus longue. Dans sa conviction intime, M. Hamont pense qu'un tel système assurerait à notre pays des chevaux d'un grand prix, supérieurs à tous ceux qui naissent en Europe, et les égaux des nejdis. Cette phrase, que nous citons textuellement, mérite d'être méditée par les hommes compétens dans cette grave question. M. Hamont a passé dix ans en Égypte et a rempli d'importantes fonctions dans son art. Son expérience lui donne donc le droit d'être écouté. Ses idées que nous venons de faire connaître, sur les moyens de détruire la morve et le farcin ont été réunies dans un mémoire qu'il a lu à l'Académie de médecine. Accueilli avec une vive curiosité, ce travail a paru à la docte compagnie, si remarquable par son originalité et ses vues nouvelles, qu'il a été décidé qu'une copie en serait adressée au ministère de la guerre.

Mœurs de certains Ophidiens. — M. F. de Castelnau adresse des détails fort curieux sur les mœurs de certains ophidiens et la propriété de la fascination qui leur a été attribuée et souvent contestée.

Dans l'automne de 1836, M. de Castelnau se trouvait sur la frontière de la Géorgie et de la Floride, dans des bois très épais, lorsqu'il entendit plusieurs oiseaux caqueter d'une manière étrange. S'étant approché, il aperçut sur une branche, à sept mètres environ, un écureuil immobile; bientôt il le vit tomber sur une branche inférieure, accompagné des oiseaux; un autre saut l'amena plus près de terre; M. de Castelnau s'étant approché, aperçut un gros serpent noir *(coluber constrictor)* arrondi en spirale et tenant la tête élevée dans la direction de ses victimes. Un coup de fusil le mit en pièces, et l'écureuil tombé à terre et paraissant mort ne reprit son agilité que dix minutes après avoir été délivré de son cruel ennemi.

Ce serpent noir atteint quelquefois la longueur de deux mètres; i se

retire ordinairement dans les cavités; il n'est point venimeux, mais très-différent des autres ophidiens, loin de fuir à l'aspect de l'homme, il l'attaque, le poursuit, et s'il peut l'atteindre, s'enroulant autour de son corps, il tâche de le mordre. Heureusement la nature a rendu sa furie peu redoutable, et les nègres loin de le craindre s'amusent à l'irriter, et se gardent bien de le détruire, car il leur rend un grand service par la guerre qu'il fait au serpent à sonnettes (crotale) et qu'il étouffe au moyen de sa force musculaire.

Relativement au serpent à sonnettes, M. de Castelnau rapporte qu'ils sont très nombreux dans certains points de l'Amérique. Il n'attaque jamais à moins qu'on ne l'inquiète, et même, dans ce cas, ne poursuit jamais. Roulé en spirale, la tête élevée au centre, il suit les mouvemens de celui qui l'attaque en faisant avec les anneaux de sa queue un bruit semblable à celui que produit le froissement du parchemin, puis il s'élance sur sa victime dont la mort est certaine. On a remarqué qu'il ne frappe jamais un individu plus éloigné que de la longueur de son corps. Ce reptile est très abondant dans certains pays; les habitans sont obligés de se réunir pour faire des battues et purger les environs de leurs habitations; ils en tuent quelquefois, dans une seule journée, quatre à cinq cents.

M. de Castelnau pense que la ligature du membre mordu est, d'après les expériences qu'il a faites, le meilleur remède contre la morsure de ce serpent. Un étudiant mordu pendant ces expériences, a été guéri par ce procédé, et les essais tentés sur des animaux ont toujours réussi.

M. de Castelnau parle aussi d'une couleuvre de deux mètres, dont la tête est couleur de cuivre, et des mœurs du caïman, nommée alligator, dont la chair, ainsi que celle du serpent à sonnettes, est quelquefois servie sur la table des riches colons. L'alligator n'a pas, à ce qu'il paraît, le caractère féroce qu'on lui avait attribué jusqu'à présent.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

15 avril. — On écrit de Stockholm, 1er avril :

Le 29 mars on a fait à Upsal l'ouverture des deux caisses qui, d'après les ordres de Gustave III, devaient rester fermées 50 ans après sa mort. La curiosité publique s'était promis des merveilles de cette ouverture, mais elle a été étrangement trompée. La plus grande des deux caisses ne contenait qu'un sac cacheté qu'on y avait placé lors du voyage du roi en Italie en 1783. Il portait cette inscription : Tous les paquets qui seront marqués d'une croix ou désignés sous le nom de papiers de franc-maçonnerie ne pourront être ouverts que par le roi régnant de ma dynastie (par conséquent ni Charles XIV, le roi régnant, ni le prince Gustave Wasa); 2° plusieurs lettres et papiers de 1780, la correspondance du roi lors de son voyage à Spa en 1780; 3° des papiers de voyage en Finlande en 1783; 4° un plan pour la défense du pays; des papiers du conseiller d'état Liewen, et beaucoup d'autres manuscrits qui pourront peut-être servir à un volume de mémoires de la cour de Suède, mais qui, à en juger par le titre, n'offriront que peu d'intérêt historique. Dans la petite caisse, on n'a trouvé qu'un sac rempli de lettres, de dépêches et autres papiers parmi lesquels se trouve le plan de l'opéra *Gustave Wasa*, fait par le roi avec le prologue. A ces pièces il faut encore ajouter le projet d'un comptoir d'escompte; des lettres écrites par le roi pendant son enfance au conseiller d'état Scheffer; des documens sur le système de défense de la Finlande; une lettre du cardinal de Bernis; la correspondance du roi relative aux intrigues de 1768 à 1772, aux fêtes de la cour de 1776 à 1777, aux subsides français de 1771. Le paquet dont nous avons parlé plus haut ayant été ouvert on a trouvé de lettres de rois contemporains, de ministres et des dames, notamment de la duchesse de Richelieu (1773), épouse du comte d'Egmont grand d'Espagne, de la comtesse Boufflers et de la comtesse de la Marque, des circulaires diverses.

— Le *Sun* annonce que, sur la somme à laquelle ont été fixés les frais du monument à ériger en l'honneur de Walter Scott, on n'a pu encore recueillir que 11,000 liv. sterling (275,000 fr.). Il manque encore 1,800 liv. sterling (42,000 fr.) pour achever la tour gothique et la statue de marbre.

16. — Le nommé Nercier, âgé de soixante-cinq ans, deux fois déjà condamné aux travaux forcés pour fabrication de fausse monnaie, et qui, après avoir subi *trente-sept années de bagne*, avait obtenu l'année dernière de la clémence du Roi la remise du restant de sa peine, vient d'être de nouveau arrêté à son domicile, rue Beaubourg, sous prévention de fabrication et émission de fausses pièces de 2 fr. et de 50 centimes.

— L'ordre est arrivé à Toulon de presser les travaux de construction des grands bateaux à vapeur transatlantiques, l'*Orénoque* et le *Labrador* qui se trouvent sur les chantiers du Mourillon. On annonce que l'*Orénoque* sera lancé à la mer dans le courant de juillet prochain, et le *Labrador* au commencement de 1843.

17. — L'amirauté anglaise vient de donner des ordres pour construire et équiper une nouvelle frégate à vapeur qui doit surpasser tout ce qui a été fait en ce genre. Cette frégate sera de la force de 650 chevaux; elle portera 600 tonneaux de houille et pourra recevoir 1,000 hommes de troupes, outre 450 hommes d'équipage. Elle sera armée de 20 canons du plus lourd calibre et de plusieurs caronades. Avec une demi-douzaine de navires semblables, nous pourrions, dit le *Sun*, transporter en trois semaines 6,000 hommes à Alexandrie. En six jours, avec la permission du vice-roi, ils traverseraient l'Egypte, et neuf jours après ils seraient rendus à Kurracha sur la côte méridionale du Scinde.

18. — On compte en Grèce vingt journaux et quarante-deux presses. Six journaux politiques, dont quatre sont publiés dans la capitale, et un à Syra. La loi leur impose un cautionnement de 5,000 drachmes. Les journaux de littérature et de nouvelles ne déposent point de cautionnement; cependant on tolère qu'ils s'occupent de politique, pourvu que ce soit en faveur du gouvernement.

19. — On écrit de Constantinople, 22 mars :

Un crime horrible a été commis hier au milieu de la rue de Péra, au moment où l'on sortait de l'église de Sainte-Marie. Un artisan hellène, débiteur d'une somme de 4 à 500 piastres envers son compatriote et son beau-frère, eut avec celui-ci une altercation assez vive, au sujet de cette dette, et se précipitant sur lui, il le frappa de plus de trente coups de couteau sur toutes les parties du corps et le laissa mort sur la place.

Les passans, qui n'avaient pas pu empêcher le meurtre, s'emparèrent de l'assassin, et la foule indignée se rua sur lui à coups de canne, de bâton, etc., et le mit dans un tel état qu'il expira lui-même au bout de quelques heures dans la prison de Tophané, où il avait été transporté. Cette prompte vengeance du peuple ne saurait être louée sans doute, mais elle trouve son excuse dans l'exaspération où le sang-froid et la cruauté réfléchie du meurtrier avait jeté les assistans. L'individu assassiné laisse dans la misère une femme et quatre enfans.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.

13e Année. — No 23. Lundi 25 Avril 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

Le Vte de Tessières-Boisbertrand, Directeur.

On s'abonne à Paris, rue du Hasard-Richelieu, 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

Le Cabinet de Lecture paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. Prix : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 cent. la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

UNE PARTIE DE PÊCHE.

Je passais un jour dans le bourg principal de l'île anglaise de Névis. vis beaucoup de monde attroupé au bord de la mer, criant, gesticu- it, se penchant vers quelque chose que je n'apercevais pas, mais qui rait être un événement. Je m'avançai. Les spectateurs faisaient pour i partie du spectacle. Récemment débarqué dans les colonies, en- e plein du souvenir des choses d'Europe, je considérais, en mar- int, ce groupe bizarre que la curiosité avait formé sur le rivage, et qui ressemblait en aucune sorte aux groupes de badauds du vieux monde. s badauds d'Europe sont silencieux et béans; il font cercle autour de qui les arrête, prennent leur part de curiosité et s'en vont ensuite, is daigner communiquer aux autres leur plaisir ou leur étonnement. ou jouissait en commun; on se partageait bruyamment et frater- lement le spectacle.

Une couche serrée de vieilles négresses, qui se remuaient fort, paraissait distribuer la nouvelle. Elles se prenaient par le bras, par les bouts pendans de leurs madras et échangeaient leurs émotions. De grands nègres, très animés, se récriaient. Des négrillons tout nus circulaient au travers, ou montés sur le dos les uns des autres, formaient, aux alentours, des pyramides, et souvent des cascades. De graves négocians écoutaient, le cigare à la bouche. Du milieu de ce rassemblement s'élevait un bruit de paroles confuses, qui devaient être de l'anglais, mais qui, de loin, ne semblaient certes pas être une conversation humaine. Je demandai ce qu'il y avait. J'aurais dû le demander plus bas et avec un empressement moins évident; car, à peine la question était-elle tombée dans ce tumulte, que toute la bande se retourna brusquement vers moi, et se mit à me donner ma part de la nouvelle avec un tel ensemble de complaisance, que je n'y pus d'abord absolument rien comprendre. Je portai vivement mes deux mains à mes oreilles, pour les préserver, et je témoignai par mes regards que je désirais voir, afin d'être mis au fait d'un seul coup. L'assemblée se déchira devant moi comme un rideau, et je me trouvai en face de ce qui faisait parler tout ce monde.

C'était un pauvre nègre qui était mort et qui avait une jambe de moins. Il était étendu sur le dos dans le sable, et la lame, qui venait mourir sous son corps, se retirait toute rouge de sang. Sa jambe saignait en effet abondamment; sa mort était récente encore. On eût dit qu'un violent coup de hache avait emporté cette jambe. Après avoir contemplé un moment le cadavre, je demandai à voix basse les détails à ma voisine, grande et vaillante négresse, qui semblait attendre avec impatience ma question.

— Monsieur! s'écria-t-elle aussitôt avec explosion, figurez-vous qu'il n'y a qu'un moment, ce pauvre Tom était vivant et causait comme vous et moi. Oui, Monsieur, pas plus d'une heure de cela! Nous étions ici plusieurs qui le regardions. Car il se baignait, Monsieur, ce pauvre Tom! il se baignait dans la rade, et il s'amusait à plonger du haut de cette goëlette que vous voyez à l'ancre. Il piquait sa tête, Monsieur, puis il remontait à bord et il recommençait à plonger avec une joie,

une grâce que nous admirions du rivage. Quelquefois il restait près d'une minute sous l'eau, et tout à coup nous le voyions sortir beaucoup plus loin. C'était un vrai poisson que ce cher Tom ! Mais voilà qu'une fois, Monsieur, Tom plonge, en faisant la cabriole, pour nous faire rire. Et, en effet, Monsieur, nous étions là à rire tous. Tom reste sous l'eau. Tom reste, reste... Où va-t-il paraître cette fois-ci? disions-nous. Je parie qu'il sortira tout près du brick! disait l'un. — Près de cette tête d'ancre disait l'autre : chacun disait son mot, et tout le monde admirait l'haleine de Tom. Le temps se passe, Tom ne reparait nulle part. Il n'a reparu qu'ici, Monsieur, sur le sable! la jambe coupée, mort! le voilà! C'est un requin, Monsieur, qui l'a rencontré sous l'eau et qui l'a tué!

— Un requin! lui dis-je.

— Oui, Monsieur, un requin! Il en entre quelquefois dans la rade, et ils font la guerre aux gens qui se baignent; et dire, Monsieur, que c'est juste sur ce brave Tom que celui-ci est tombé! Il y avait trois matelots américains, des blancs qui plongeaient et s'amusaient avec Tom; et c'est Tom, Monsieur, qui a été pris! Le médecin disait tout à l'heure que le requin était allé sur Tom, et non pas sur les trois matelots, parce que les nègres ont une odeur forte que les blancs n'ont pas, et qui attire les requins. Mais c'est une mauvaise farce que cela! nous ne sentons pas plus mauvais que ce médecin. Mais que voulez-vous, c'est toujours au pauvre malade qu'il arrive malheur!

Je savais le fait, je n'y pouvais rien, et n'ayant pas besoin de commentaires, je m'en allai, en songeant à ce terrible ennemi du pauvre monde qui se baigne.

Je rencontrai un de mes amis qui me dit :

— Voulez-vous que nous allions demain à la pêche des requins?

— Volontiers, lui dis-je, nous vengerons le pauvre Tom.

La partie fut arrangée dans la soirée, et le lendemain matin, au point du jour, nous partîmes.

Nous avions à nous rendre à la pointe orientale de l'île, où mon ami, grand amateur de pêche, avait fait construire une case pour les parties du genre de celles-ci.

— Vous ne dormirez pas là dans un beau lit à colonne, sous une blanche moustiquaire, me dit-il en riant. Il faudra vous contenter d'un hamac, et vous mangerez si la pêche est bonne. Mais vous aurez le plaisir de voir des falaises comme peu de pays en ont à montrer, et d'entendre souffler un vent d'enfer, qui arrive d'Afrique, et qui, après une course libre de deux mille lieues sur l'Océan, vient battre nos falaises d'un coup d'aile immense.

Nous étions six à cheval. Des nègres portaient derrière nous nos fusils, pour le cas de chasse. Le soleil se levait avec magnificence; nous marchions, lestes et joyeux, à travers ce beau pays, animés par les récits de circonstance.

Je voyais dans mes compagnons une ardeur extraordinaire. Les nègres qui nous suivaient, se livraient à des gambades. C'était évidemment pour tout le monde une fête admirable.

— Quels pêcheurs vous êtes tous! leur dis-je. A la bonne heure! voilà des gens qui sont à leur affaire! On n'est pas morose ici.

— Que parlez-vous de nous! me répondit mon ami : nous ne sommes que des crétins en fait de pêche, des continuateurs d'une tradition presque effacée. Il y a eu une race de pêcheurs, dans toutes les îles que vous voyez rangées en archipel à l'horizon, les Caraïbes, anciens habitans de ces pays, peuple éteint, nation dispersée. C'étaient là des pêcheurs! Ne me parlez donc pas des hommes d'aujourd'hui! Tenez, continua-t-il en étendant vivement le bras sur les riches campagnes qui se déployaient devant nous, tous ces pays eux-mêmes, avec leur industrie et leur civilisation, ont dégénéré de leur ancienne splendeur. Il n'y a plus ici que l'ombre de la nature puissante, comme il n'y a plus que des hommes affaiblis. Avant leur découverte et leur colonisation, les îles étaient des lieux solitaires, posées comme de grandes conques de verdure au milieu de l'Océan. La nature y régnait dans toute la sauvage grandeur de son luxe. De la crête des montagnes pendaient d'immenses forêts, pleines de lianes flottantes qui tombaient dans les savannes et débordaient sur la mer. Les nuages, retenus à la pointe de ces forêts comme ces vastes moustiquaires de gaze qui flottent sur nos lits à colonnes, leur versaient éternellement l'humidité qu'aiment les plantes grasses de ces climats. De plus haut, leur tombaient des fleuves de soleil. Ainsi nourris de toutes les vapeurs de l'Océan, et de toutes les flammes des tropiques, ces îles étaient en proie à une végétation luxuriante qui, n'étant jamais arrêtée par le froid des hivers, s'étouffait et se dévorait elle-même, pour se renouveler plus puissante encore. Des peuplades de singes se balançaient aux lianes; des vols de perroquets, d'aras, de colibris, toutes sortes d'oiseaux à robes de pourpre, se jouaient dans les branches, parmi les fleurs et les grappes. Des myriades d'insectes y chantaient au coucher du soleil, et, la nuit venue, les mouches de feu suspendaient aux dômes de ces forêts des firmamens d'étoiles plus resplendissantes que celles du ciel. Les îles, ainsi enveloppées de leur manteau de nuages, couvraient en silence toutes leurs richesses.

Les Caraïbes, qui les habitaient alors, ne touchaient point à ces belles tentures de leur pays. Ils ne cultivaient pas la terre, ils avaient quelques ajoupas sur la côte, des pirogues dans lesquelles ils se transportaient d'une île à l'autre pour la pêche, pour la chasse, ou pour la guerre. Ils vivaient pour ainsi dire en dehors de leur pays, sur le rivage, cueillant les fruits mûrs qui pendaient aux arbres, lançant leurs flèches aux oiseaux dans les branches, laissant partout la nature riche et libre. La découverte et la colonisation ont tout gâté! Le sabre et le feu ont attaqué ces forêts sauvages. Les Caraïbes ont disparu comme les perroquets. On ne sait plus ce que c'est ici que l'opulence de la terre, et l'on ne trouve plus de pêcheurs, de vrais et sublimes pêcheurs. Il n'y a plus que des amateurs comme nous.

— Un homme qui regrette, comme vous, les beaux siècles de la pêche n'est plus un amateur, lui dis-je en souriant.

J'essayai de calmer un peu son enthousiasme qui se contint peu à peu, et il finit par me dire :

— Du reste, il subsiste encore ici quelques *descendans des Caraïbes*. Vous en verrez un sur les falaises. Son adresse pourra vous donner une idée de celle de ses ancêtres.

— Au galop! au galop! Messieurs, nous cria un de nos compagnons. Si nous restons à causer sur les chemins, le soleil montera, et nous serons grillés avant d'arriver.

L'avis était bon. Je commençais à sentir le besoin de baisser sur mon visage mon vaste chapeau de Panama, pour m'en faire une cuirasse contre les javelines d'or du matin. Nous lançâmes nos chevaux, et une heure après, nous descendions au pied des falaises,

Au bruit des pas de nos chevaux, nous vîmes se dresser sur la pointe des rochers un grand mulâtre presque nu.

— Voilà Dick! s'écria mon ami, en me montrant vivement le fantôme.

— Qu'est-ce que Dick? demandai-je.

— Un héros! un grand homme! le véritable artiste! répliqua mon ami avec enthousiasme.

Je connaissais la facilité des Anglais à se prendre de passion pour les choses bizarres. Je savais qu'il n'y a pas, dans la Grande-Bretagne, un seul individu qui n'ait en tête une folie quelconque, caprice d'imagination blasée et de civilisation repue. L'un prend sous sa protection tous les singes du globe, et met sur ses cartes de visite : *Président de la société des singes du globe*. Un autre s'est voué à la conservation des hautes montagnes. Celui-ci ramasse tous les cailloux qu'il rencontre et y met des étiquettes pompeuses. Celui-là a spécialement souci des cèdres du Liban. Chacun se fait sa bizarrerie, et préside quelque chose. Je regardai mon ami qui faisait de loin des gestes d'admiration à ce sauvage perché sur ces falaises, et je me dis :

— Sans doute mon ami a ici sa folie. C'est probablement quelque grand voleur que cet habitant des rochers et des cavernes. Attention!

Cependant l'artiste descendait, comme un chat maigre, de pointe en pointe, le rempart des falaises et venait à nous. Lorsqu'il fut à terre, mon ami courut à lui, lui serra bruyamment les mains et l'entraînant vers moi :

— Regardez bien cet homme-là, me dit-il solennellement : c'est le dernier des Caraïbes, le dernier des pêcheurs, et dans aucun pays du monde vous ne trouverez son pareil. N'est-ce pas Dick? Comment vas-tu, mon enfant?

Je regardai le dernier des pêcheurs, qui me parut en effet un gaillard finement et énergiquement découplé. Il était haut et mince, carré par les épaules, bronzé, sauvage, avec de longs cheveux noirs pendans sur le cou brûlé par le soleil. Sa couleur était exactement celle des rochers d'où il était descendu, et l'on eût dit une statue vaillamment découpée dans le bloc gigantesque des falaises. Il se tenait droit devant nous, sérieux, immobile, et semblait accoutumé à l'admiration de mon ami.

— Qu'en dites-vous? me demanda celui-ci, lorsqu'il vit mon examen terminé.

— Ma foi, que vous avez là un vigoureux nourrisson. Mais qu'est-ce qu'il fait ici?

— Lui, il pêche.

— Et vous, qu'est-ce que vous en faites? lui dis-je.

— Moi? j'en fais un mémoire pour l'*India Review*, me répondit-il, je raconte son histoire. C'est un être étonnant, vous dis-je. Imaginez-vous que le jour où l'émancipation a été prononcée dans les colonies anglaises, à l'instant même, par un élan irrésistible et long-temps comprimé, Dick est parti de l'habitation de son ancien maître; il a traversé toute l'île, il est venu ici, au milieu de ces falaises désertes. Il en a pris possession, c'est sa demeure, son royaume. Dick pêche tout le jour; dès que le soleil sort de la mer, Dick jette sa ligne.

La nuit venue, Dick descend dans une caverne que vous verrez au flanc de ces rochers, et là il dort à son aise au milieu du bruit des vents et des vagues qui battent violemment son palais. C'est là sa vie, son bonheur. Il s'est construit un *pripri* avec deux branches d'arbre, et, monté sur cette barque fragile, il navigue, seul, des journées entières, loin des rivages, cherchant les gros poissons qui ne vivent qu'au large, les poursuivant, les atteignant. Vous verrez! vous verrez tout cela! vous verrez Dick à l'œuvre. Je vous raconterai des choses merveilleuses de son sang-froid et de son audace. En attendant, regardez-le bien. C'est un drôle étrange! on lui donnerait le trône de la Grande-Bretagne et on lui dirait : On chantera autour de toi le *Gode save the King*, qu'il répondrait : Laissez-moi dans mes falaises! et il jetterait tranquillement sa ligne. Allons prendre du punch. J'ai chaud.

Nous entrâmes dans la maison de pêche de mon ami. C'était une baraque assez solide, mais fort déserte. L'ameublement consistait en six hamacs qui pendaient en travers; des falsceaux de lignes et de bambous, des paquets d'hameçons, des éperviers, tout un matériel de pêche, encombraient les cloisons. Nos fusils étaient rangés debout à la file. La baraque était formidable. Posée comme elle l'était, à quelques pas des falaises, dans ces lieux sauvages et inhabités, elle ressemblait à un arsenal de voleurs.

—Croiriez-vous, me dit l'Anglais, que j'ai offert cette cabane à Dick, et que Dick aime mieux sa caverne! C'est un véritable oiseau de mer. Il lui faut le vent et la vague, il faut qu'il plane du haut de ses rochers. En avant, Dick! conduis-nous dans tes falaises.

Le Caraïbe se mit en marche, nous le suivîmes.

Il n'y a point en Europe de ville bastionnée qui ait des créneaux et des remparts à comparer à la masse des fortifications naturelles de cette île. Toute la pointe orientale de ce pays est sauvage et hérissée, comme si les vents et les lames, à force de battre ce rivage, l'avaient soulevé en une frange immense, maintenue en l'air par l'éternelle pression de l'Océan. Tout est crevassé, aigu, sombre, effrayant. Des rocs de deux cents pieds d'élévation pendent sur l'abîme; la vague les ronge à grand bruit, et leur jette sans cesse une blanche écharpe d'écume. Tout tremble sous vos pas, tout est sonore, retentissant. Un soleil de feu vous calcine sur ces rochers nus. Le vent d'Afrique, comme disait mon ami, les fouette de ses furieuses rafales et les tord, comme les vieux saules caverneux d'Europe. Derrière cette redoutable muraille, avec tout l'Océan pour fossé et pour ceinture, l'île s'étend comme un jardin en fleur. Le coup d'œil est magnifique : d'un côté, l'immense solitude de l'Océan; de l'autre, de rayonnantes savannes; un ciel splendide sur votre front; l'éclat et la force partout.

Je regardais, avec une sorte de terreur, courir notre Caraïbe sur toutes ces pointes d'aiguilles. Il sautait de rocher en rocher, comme un oiseau saute de branche en branche, s'étonnant de nous voir hésiter au bord des crevasses, et nous faisant, avec une agilité merveilleuse, les honneurs de son château-fort.

— Un moment, Dick! criait mon ami. Vous allez trop vite; nous ne pouvons que vous admirer, et non vous suivre. Quel vent! Je me sens enlever. Dick, donnez-moi la main, ou je vais être emporté en l'air, comme un cerf-volant.

— Il n'y a pas de danger, répondait Dick. Vous tomberiez en dehors de l'île, que le vent vous y rapporterait. Essayez de lancer votre chapeau à la mer; le vent vous le renverra. Monsieur, me dit-il en se tournant tout à coup vers moi, vous avez votre fusil à la main. Ecoutez! vous allez voir.

Il poussa un cri perçant et prolongé, qui retentit en mille échos dans les gorges des falaises, comme un bruit de tambour. Aussitôt, de toutes les crevasses nous vîmes s'élever par nuages, des oiseaux blancs à longues ailes, qui commencèrent à tourbillonner au dessus des vagues, en poussant des cris sauvages.

— Ce sont les colibris de mer, me dit le pêcheur. Donnez-moi votre cravate noire.

Il l'attacha, comme un pavillon, au bout d'un long bambou, et il se mit à balancer le bambou au dessus des falaises. Ma cravate, tendue par le vent, faisait plus de bruit que cent drapeaux en Europe. A peine était-elle arborée, que tous ces nuages d'oiseaux s'élancèrent vers nous pour venir reconnaître cet objet inaccoutumé. Dick agitait vivement le bambou, ma cravate battait l'air avec fureur, et les colibris planaient à l'entour, avec des cris et des battemens d'ailes qui prouvaient leur étonnement.

— Tirez, me cria Dick.

Je fis feu. Deux ou trois colibris, décrivant de rapides spirales, se détachèrent du vol. Je crus qu'ils allaient tomber à la mer, car la perpendiculaire les y précipitait tout droit. Mais à peine avaient-ils cessé d'être soutenus par la force de leurs ailes, que la force du vent les saisit et les rejeta par dessus les falaises, bien loin derrière nous.

— A la bonne heure! m'écriai-je, on n'a pas besoin de chien de chasse ici.

Nous fîmes plusieurs fois la même expérience : toujours le vent nous rapporta le gibier.

— Tout est singulier chez vous! dis-je au Caraïbe. Il faut faire du bruit pour attirer les oiseaux; plus on crie après eux, plus il viennent sur vous; en France, les épouvantails repoussent, ici ils appellent, et vos oiseaux ne volent jamais si bien que lorsqu'ils sont morts!

— Vous verrez bien d'autres merveilles, me dit l'Anglais. Tenez, voici la chambre à coucher de Dick, cette caverne. Descendons-y un moment, le soleil me cuit. Le requin ne se pêche que le soir, au clair de lune; en attendant la nuit, nous ferons ici la pêche des falaises, et je vous conterai une histoire terrible qui est arrivée à Dick sur cette mer.

Dick, qui s'était éloigné un moment, revint nous trouver dans sa chambre, les mains pleines de beaux coquillages et d'oiseaux. Il avait une tourterelle, couchée encore sur son nid, et un magnifique oiseau des tropiques, le plus blanc et le plus beaux des oiseaux de ces climats.

— Où avez-vous pris tout cela? lui dis-je.

— Dans les falaises, me répondit-il. Toutes ces crevasses sont remplies d'oiseaux, de crabes, de coquillages. On n'a qu'à se baisser pour ramasser ici des richesses. Voici celles de la terre, vous verrez bientôt celles de la mer.

Je pris la pauvre tourterelle rose, en disant : — Comment une petite créature si douce peut-elle vivre dans ces rochers arides, sans ombre et sans verdure, au milieu de cet éternel orage!

— Les chasseurs lui faisaient la guerre dans les bois, et elle s'est retirée ici, répondit le pêcheur. Elle a fait comme moi.

— Va! je te mettrai dans l'*India Review*, homme étonnant! s'écria l'Anglais. Mon ami, me dit-il, voici ce qui est arrivé à Dick, il n'y a pas long-temps. Mais donnez-moi donc du rhum! ce soleil m'a brûlé la gorge, j'ai besoin de me rafraîchir. Figurez-vous... Figurez-vous qu'un jour, au lever du soleil, Dick part pour la grande pêche. Il était monté sur son *pripri*.

Le *pripri* est une sorte de petit radeau, long de six pieds, large de deux, assez semblable à un morceau d'échelle à échelons rapprochés, et dont les deux bras se relèveraient à l'avant en forme de proue vénitienne. Un canot coûtant assez cher, la plupart des nègres n'ont, pour pêcher, que despripris, qui n'exigent que deux morceaux de bois. Le pêcheur se pose debout sur son pripri, les jambes ouvertes, fermement appuyées, une longue pagaie à la main, et à grands coups d'aviron portés vivement à droite et à gauche, fait voler cette frêle machine comme un oiseau. Il faut voir Dick sur sa barque! Je l'ai vu s'aventurer au large et suivre des pirogues à la voile.

Dick avait donc mis son pripri à l'eau. Un de ses amis, gaillard intrépide qui cultive la mer un peu plus loin, sur l'autre rive de l'île, s'était joint à lui, ce jour-là, pour faire meilleure pêche, et ils étaient partis tous deux de grand matin, chacun sur son pripri, voguant côte à côte, comme deux francs Caraïbes.

Ils s'en allaient ainsi debout sur les vagues, leur harpon à la main, cherchant leur proie et planant autour de l'île. La mer était belle, m'a souvent répété Dick, l'air était frais, la pêche était bonne, et nous nous amusions à chanter, mon compagnon et moi, en donnant de temps en temps un coup de pagaie, pour faire avancer nos pripris. Tout à coup nous voyons, à quelques pas devant nous, tous les poissons sauter hors de l'eau, faire des bonds et s'enfuir comme s'ils étaient poursuivis. La mer bouillonnait à l'entour, quoique la lame fût endormie, et que rien ne pût expliquer ce brusque mouvement d'écume. C'est le pantouflier! criai-je à mon compagnon avec terreur.

— Heu! dit, au fond de la caverne, le Caraïbe à qui ce mot de pantoufler avait fait dresser les oreilles.

— C'était le pantouflier, en effet, reprit l'Anglais, qui, ayant toujours entendu les pêcheurs prononcer ce nom avec effroi, avait pris l'habitude d'être saisi d'épouvante en le prononçant lui-même. C'était le pantouflier qui arrivait, et qui cherchait partout à manger.

— Nous sommes perdus! cria le compagnon de Dick. Nous sommes trop loin du rivage; nous n'aurons pas le temps de fuir!

— Sauve-toi! lui cria Dick. Va-t'en! va-t'en! Je reste ici à l'occuper; à grands coups de pagaie sauve-toi!

Partout autour d'eux les poissons continuaient à sauter hors de l'eau; la terreur était générale.

Le pêcheur retourna vivement son pripri et s'enfuit avec épouvante.

C'est que le pantouflier, voyez-vous, mon ami, est le plus redoutable ennemi des pêcheurs. C'est l'effroi de ces mers. Le pantouflier a deux longues cornes au front, fortes, recourbées, avec les yeux au bout; sa tête ressemble exactement à un chapeau de gendarme. Dès qu'il sent une barque, il accourt : il pose ses deux cornes sur le bord de la barque, la saisit, et d'un violent coup de tête la fait chavirer; puis d'un coup de mâchoire, le pêcheur est fendu en deux. Le pantouflier est long et noir comme un nègre. C'est le tigre de la mer, vorace, rapide, effrayant. C'est l'animal, je crois, que les livres appellent licorne. On l'appelle ici pantouflier, et sous ce nom, il fait fuir les pêcheurs dans tout l'Archipel. Ceci n'est pas un conte, croyez-le bien! Vous avez devant vous un homme qui a lutté face à face avec ce monstre et qui ne lui a échappé que par son sang-froid et son audace.

Le compagnon de Dick vola jusqu'au rivage, sans tourner la tête, tant sa frayeur était grande; et pourtant, c'est un hardi pirate! Mais dès qu'il eut mis le pied sur le sable et qu'il se vit sauvé, il se retourna pour chercher des yeux son ami.

Il vit Dick au loin, debout sur son pripri, battant en retraite à son tour, et jetant derrière lui, à pleines mains, pour occuper son terrible ennemi, tous les poissons qu'ils avaient déjà pris. Dick donnait un coup de pagaie, se baissait, saisissait des poissons, les jetait au pantouflier, et fuyait de toute sa vitesse. Le pantouflier ne faisait que saisir les poissons au vol, sans s'arrêter, et poursuivait le pripri avec acharnement. Mais bientôt le pêcheur vit Dick s'arrêter brusquement. — Je n'avais plus de poissons à jeter, m'a raconté Dick; il fallait lutter corps à corps. Je ne pouvais plus fuir. Le pantouflier était à deux pas de moi. Je posai vivement ma pagaie, je saisis mon harpon des deux mains, je m'appuyai solidement des deux pieds sur mon pripri et j'attendis la bête!

Le pantoufler, ne voyant plus tomber de poissons dans sa gueule, dressa sa tête hors de l'eau et nagea droit à moi. Je vis ses deux cornes se lever et retomber tout à coup sur le bord de mon pripri. Je ne lui donnai pas le temps de faire la secousse et de me faire chavirer. Je lui enfonçai tout mon harpon dans la tête.

Il poussa une sorte de cri étouffé, et, lâchant prise, il s'enfuit, à son tour, comme une flèche. Mon harpon était retenu au manche par une corde qui se rattachait à la proue de mon pripri. Je lâchai tout au pantouflier, qui m'emporta alors dans sa course, comme un bateau à vapeur remorquant un bâtiment à voile. Nous filions comme une étoile; j'allais, j'allais, il m'emportait au large! Je n'avais rien pour couper cette corde, je pouvais à peine me tenir debout, tant le vol de mon pripri était rapide; et, d'ailleurs, je ne voulais pas perdre mon harpon! Je m'appuyai donc fortement sur ma pagaie, et, penché en avant, je me laissai entraîner, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de faire perdre force au pantouflier. Un sillage de sang nous suivait.

Le compagnon de Dick, qui, du rivage, le voyait fuir ainsi vers la pleine mer, était frappé de stupeur. Il n'avait vu qu'indistinctement la manœuvre de Dick, tout cela n'avait été qu'un éclair, il n'avait pas eu le temps de comprendre, et, immobile, il regardait son ami s'enfoncer dans la haute mer. Enfin, il le perdit de vue, et il se coucha sur le sable, en disant :

— Ce pauvre Dick est mort!

Mais voilà qu'un moment après, en jetant un dernier regard sur la mer, avant de regagner sa case, il aperçut au loin Dick, qui s'en revenait; celui-ci debout, ressemblait, dans l'éloignement, au bout du mât d'un navire qui a fait naufrage, et qui ne surnage que par la pointe. Son compagnon se mit à courir sur le rivage, il monta dans les falaises, pour mieux voir. C'était bien Dick qui s'en revenait!

Après avoir été ainsi emporté, après avoir pénétré à des profondeurs d'horizon où les gros bateaux seuls peuvent s'aventurer, Dick avait senti enfin que la course se ralentissait. Le sillage de son pripri devenait de moins en moins sanglant, le pantouflier perdait ses forces. Dick le laissa épuiser ses derniers efforts, ne touchant point à la corde de son harpon, qui se détendait peu à peu, et redoutant de l'agonie de son ennemi quelque redoutable coup de queue ou quelque plongeon désespéré qui ferait sombrer sa barque. Mais Dick était sauvé : le pantouflier se débattit un moment devant lui, et expira. Le pripri resta immobile.

Alors Dick, qui est pieux, fit le signe de la croix, reprit sa pagaie et se mit à ramer vers le village, traînant et remorquant le monstre à son tour. Il en a fait de l'huile.

— Dick, donnez-moi la main! dit l'Anglais en terminant par ce geste d'admiration; vous êtes un homme de tête, et voilà pourquoi je vous mettrai dans l'*India Review*.

Le Caraïbe tendit la main avec une simplicité d'enfant et dit :

— Le jour marche, il faut songer à la pêche ; nous n'avons pas encore de quoi déjeûner.

— Dehors tout le monde ! cria l'Anglais. Diable ! il nous faut à déjeûner !

Nous sortîmes de la caverne, et, un moment après, nous étions assis sur une crête des falaises, regardant Dick lancer une ligne de soixante pieds de long.

C'était un tableau à peindre ; je voudrais avoir, pour le représenter, un pinceau à la main, et non une plume sans couleur. Dick était debout, sur la dernière saillie de la falaise, en dehors de toute cette masse de rochers, et pendant tout entier sur l'abîme, comme une de ces gargouilles effarées qui se retiennent aux corniches des vieilles cathédrales gothiques.

Le vent, ce vent furieux dont j'ai parlé, était, pour ainsi dire, son seul point d'appui, et le collait aux parois du rocher. Il se tenait là avec une aisance merveilleuse, les deux pieds posés sur une pointe de roc qui jaillissait en avant, suspendu en l'air, et jetant tranquillement sa ligne dans le gouffre plein de vent et de vagues, qui hurlait à soixante pieds au dessous de lui. Quelquefois la mer en se brisant contre la pierre, lançait des gerbes d'écume jusqu'au pêcheur, comme pour chercher à enlever cette statue de son soc. Mais Dick s'essuyait impassiblement le front, et continuait à lancer sa ligne au milieu des troupeaux de poissons voraces, qui se croisaient en tous sens, dans le tourbillon des lames, comme des sabres.

Ne pouvant nous tenir debout sur la falaise, à cause de la violence du vent, nous nous étions tous assis, derrière Dick, en silence, et nous le regardions faire. Quelques nègres couchés à plat ventre sur le rocher, et la tête en dehors, suivaient tous les mouvemens des poissons, avec des cris et des soubresauts. Un vieux créole, amateur passionné, avait ouvert un vaste parasol au dessus de sa tête pour se faire un peu d'ombrage, et de dessous cette tente, il se livrait à un véritable enthousiasme, commandant la manœuvre, poussant des exclamations de plaisir ou de fureur, accablant Dick de complimens ou d'injures, suivant les incidens de la pêche. Dick, impassible, poursuivait sa méthode, qui était bonne. C'étaient des cris, des trépignemens, tout le désordre d'une bataille acharnée. Je n'avais jamais vu de tels éclats de passion pour pêcher à la ligne ; ce vieux créole, avec ses fureurs poétiques, déconcertait mon imagination, et je me rappelais, je comprenais, en le voyant, ces braves gentilshommes campagnards de la vieille Angleterre, qui, devenus infirmes, manchots, borgnes ou aveugles, et ne pouvant plus se livrer eux-mêmes à l'extermination du renard, se font attacher sur le dos de leurs chevaux et suivent les chasses ventre à terre. Descendant les montagnes, franchissant les ravins, sans rien voir, en criant à pleine tête, ils n'ont plus que le plaisir de crier et de se sentir emportés, et ils en usent avec tout le vacarme que peut faire un gentleman heureux.

Dans une de ses contorsions, le bonhomme oublia de tenir de tous ses poignets le manche de son parasol : le vent le lui enleva lestement, et l'emportant comme un ballon, par dessus toute la pointe de l'île, fort étroite en cet endroit, le rejeta de l'autre côté dans la mer. Le vieux créole se mit dans une épouvantable colère en voyant naviguer au loin le toit de sa tente, ordonna à tout le monde de courir après, accabla Dick de malédictions, et oublia tout à coup sa fureur et son parasol, en voyant un magnifique thon se débattre au bout de la ligne du Caraïbe ; il faillit se jeter lui-même dans le gouffre, en s'élançant pour le saisir.

En un moment, toutes les crevasses du roc furent remplies des plus beaux poissons de l'Océan. Dick, avec son immense ligne, avait l'air d'alonger le bras dans l'eau et d'en retirer, comme avec la main, les plus riches poissons qui passaient. Les nègres s'en emparaient aussitôt, un brasier formidable pétillait dans une fente des falaises, et, séance tenante, les thons étaient rôtis et mangés. Voilà comme il faut manger le poisson ! Que me parlez-vous de vos vieux poissons morts qui ont fait des voyages de longs cours sur des charrettes, avant d'arriver sur votre table ! La table qu'il faut pour ces sortes de festins, c'est une dalle de rocher, avec l'écume des flots pour nappe, et une ligne de soixante pieds pour fourchette. L'Océan est la marmite.

A peine avions-nous terminé notre déjeûner homérique que, se levant avec une irrésistible puissance d'entraînement, le vieux créole se mit à crier : La senne maintenant ! En avant, Dick !

Les nègres, Dick à leur tête, glissèrent le long des falaises et coururent chercher la senne dans la case.

— Nous allons sur l'autre rivage de l'île, me dit l'Anglais ; nous tournons le dos aux falaises et au vent. Il y a sur la côte opposée une baie charmante, encadrée dans des récifs, bordée d'un cordon de sable blanc, où nous aurons une mer paisible devant nous, et sur nos têtes un rideau de manceniliers. C'est là qu'on jette la senne.

— Vous êtes donc infatigables ! lui dis-je. Ce matin, la pêche des falaises ; maintenant la pêche à la senne ; ce soir la pêche aux requins !

—Hé ! venez donc nous aider à porter la senne, paresseux ! nous cria le vieux gentleman, qui, avec une ardeur de jeune homme, s'était déjà emparé d'un bout de l'immense filet, chargé de plomb et de liége, et le traînait au rivage.

Nous nous mîmes tous à la file, portant la senne sur nos épaules, et chantant, riant, tombant, bataillant contre les branches ; des halliers nous nous acheminâmes vers la baie, semblables à un régiment de fourmis qui déménagent.

Cette pêche à la senne est un des plus vifs plaisirs que je connaisse, une vraie bataille rangée, où il y de l'action pour tout le monde. Notre filet était à peu près aussi long que la baie où nous devions le jeter, de sorte que, tendu en travers, il la barricadait presque tout entière, coupant toute issue aux poissons qui auraient cherché à fuir vers le large. Dick, monté sur son pripri, saisit un des bouts de la senne, et, rasant les récifs qui bordaient la baie d'un côté, s'éloigna du rivage, pendant que, de l'autre côté, un autre pêcheur, monté également sur un pripri, tenait l'autre bout, et le portait en même temps au loin. Le corps du filet était soutenu hors de l'eau, dans toute la largeur de la baie, par les nègres, qui le poussaient en nageant. Arrivés à l'ouverture de la baie, à une assez belle distance du rivage, on laissa tomber la senne, qui, entraînée perpendiculairement au fond par ses balles de plomb, ferma la baie comme une grille. Les têtes de liége surnageaient sur toute la longueur. Tous les poissons qui pouvaient être alors dans la baie, se trouvaient ainsi enfermés entre le rivage et cette haie de corde. Il s'agit de ramener peu à peu le filet vers la rive et de tout jeter sur le sable.

A un signal donné, les deux pripris se remettent en marche vers la terre, reconduisant les deux bouts de la senne. Tout le monde se jette alors à la nage, afin d'aller maintenir le filet dans sa profondeur, et empêcher que le mouvement ne se dérange. La vaste machine s'avance dans un ordre formidable rétrécissant peu à peu l'espace, et se repliant par les ailes, afin de tout embrasser. A mesure qu'on approche du rivage, ce sont des cris de joie, des chants de victoire. On sent les poissons donner de grands coups de tête au filet, pour forcer le passage, et à travers la limpidité de la mer, on les voit s'enlacer dans les mailles, et se débattre. Des secousses courent tout le long de la ligne, comme un frisson ; la senne devient de plus en plus lourde et riche. Il y a un instant redoutable ; c'est celui où les poissons se voyant de plus en plus acculés au rivage, voyant venir sur eux cette barrière terrible, et manquant d'eau, sautent en l'air avec désespoir, et cherchent à franchir, par dessus le cordon de liége, par dessus la tête des pêcheurs. Il y en a qui s'élèvent alors comme des fusées et qui franchissent. Les plus gros, les plus vigoureux, s'échappent souvent ainsi par le haut, malgré les cris des pêcheurs et les bras levés pour les saisir au vol. Il faut y aller vivement, et d'un rapide élan tout rejeter à la fois sur la côte. Quelles richesses recèle souvent ce filet ! Chaque maille retient un poisson, c'est la pêche miraculeuse. La senne, étendue sur le rivage, recouvre tous les habitans de la baie, et tres-

saille dans toute sa longueur, comme un vaste serpent aux écailles reluisantes.

Nous jetâmes ainsi plusieurs fois la senne, et jusqu'au soir, la baie fut pleine de chants et de bonheur. Que de journées charmantes se passent de la sorte autour de ces îles, loin du monde et des vains bruits de la terre!

— Heureux pêcheurs! heureux habitans des îles! Disais-je à mes compagnons, le souvenir des heures passées sur vos doux rivages me suivra sur l'autre bord de l'Océan.

— Voici la nuit qui vient, me dirent-ils, voici les étoiles qui s'allument au ciel. Laissons l'ombre et le silence descendre sur la mer, étendons-nous sur le sable; les nègres vont aller nous chercher nos lignes de pêche, et nous attendrons ici que les poissons rentrent dans la baie, que les requins, abandonnant la haute mer, viennent errer autour du rivage.

Nous nous couchâmes sur le sable, et nous vîmes tous les astres de ces beaux climats percer un à un la tente bleue du ciel. La lune monta, au milieu des étoiles, et laissa tomber sur l'île un manteau d'or. La mer était illuminée.

— C'est donc à ces heures de nuit que se prennent les requins? demandai-je.

— Je ne sais pas comment on les prend ailleurs, me répondit l'Anglais, je ne suis jamais sorti de ce pays, mais ici c'est de cette manière que nous les prenons, étendus sur le rivage, comme des lazzaroni.

Dick arriva avec les nègres, portant des rouleaux de corde, du milieu desquels sortaient d'énormes hameçons, de force à pêcher des taureaux. On s'occupa de tendre les lignes.

La nuit était complète, la mer endormie, la clarté admirable. Dick fit sauter lestement sa chemise, pris trois hameçons, — trois lignes, — entre ses dents, une calebasse dans une main et se jeta à l'eau. Il nagea un moment et s'éloigna du rivage d'une centaine de brasses. Il laissa une ligne dans un endroit, sema de petits poissons écrasés tout autour, pour attirer les requins, nagea un peu plus loin, déposa une autre ligne, l'arrosa de la même façon, s'écarta de nouveau, tendit la troisième, et revint à tour de bras au rivage, en nous criant : Attention!

A peine avait-il touché le sable, qu'une des lignes raidit violemment, et nous vîmes celui de nos compagnons qui la tenait entre ses mains, rouler comme une barrique, sur le rivage, en criant de toutes ses forces :

— Retenez-moi! retenez-moi donc! il m'emporte!

Nous nous jetâmes sur lui, et nous mîmes toutes nos forces à un des bouts de la ligne, pendant que le requin mettait toutes les siennes à l'autre. Quel furieux animal! La corde était raide comme une barre de fer, et parfois nous recevions des secousses à nous renverser. Le monstre sautait en l'air et retombait dans l'eau avec une violence effrayante. Il était évidemment de mauvaise humeur.

— Laissez-le s'épuiser! nous cria Dick, qui surveillait au loin tous ses bonds. Nous le tirerons tout à l'heure plus facilement à nous.

Nous restâmes un instant en arrêt.

— Maintenant! cria Dick, et saisissant énergiquement la corde, il se mit à remonter le rivage, en tirant comme vingt chevaux à vapeur. Nous ajoutâmes nos efforts à sa puissance, et nous voilà tous gravissant la dune, penchés en avant, semblables à ces malheureux chevaux qui font remonter aux coches le courant des rivières.

Le requin se débattait avec désespoir. Au plus fort de la lutte, voilà que tout à coup nous voyons rouler dans le sable et s'en aller en désordre à la mer un des deux créoles qui tenaient les deux autres lignes inoccupées.

— Un autre requin! cria toute la bande.

— Tenez ferme ici! s'écria Dick.

Il ne fit qu'un seul bond, ramassa notre ami, et s'empara de sa ligne.

— Donnez la main aux autres! lui dit-il. Je tiendrai celui-ci, jusqu'à ce qu'on ait halé le premier.

Notre ami se joignit à nous. Dick resta seul à l'autre ligne. Malgré nos embarras, nous ne pûmes nous empêcher de rester un moment à le regarder avec admiration. Il était magnifique! Nu des pieds à la tête, il montrait tous ses muscles qui s'étaient levés comme un peuple de serpens. Ayant un pied enfoncé dans le sable, en avant, il penchait en arrière tout son corps sur l'autre, et il se tenait immobile, comme une ancre qui retient un navire.

— En avant! en avant! ferme! tirez! nous cria-t-il. Votre bête s'ennuie.

Nous appuyâmes tous sur la ligne, et d'un vigoureux coup de collier nous fîmes bondir notre requin sur le sable.

— Gare les coups de queue, cria Dick, qui tout en maintenant son monstre, surveillait le nôtre.

La précaution était bonne. Le requin, amené à sec et étouffant sur la terre, s'élançait en tous sens, battait l'air de sa queue et faisait voler le sable autour de lui. Il est impossible de mourir avec plus de violence.

— Sa queue est un sabre! disait Dick. D'un coup elle vous couperait les jambes ou les bras.

Nous formions un cercle au milieu du rivage, et, silencieux, frappés d'admiration et de terreur, nous regardions cette agonie furieuse.

— Souffre! souffre! débats-toi, tu ne t'échapperas pas? lui criait Dick avec une joie sauvage. Pourquoi manges-tu le monde? Pourquoi as-tu mangé ce pauvre Tom!

Il me semblait voir le Caraïbe insultant son ennemi vaincu et le regardant se tordre autour de l'arbre du supplice. Le requin se débattit longtemps et finit par retomber, épuisé. De temps en temps des tressaillemens convulsifs annonçaient qu'il vivait toujours. La vie lui tenait au corps aussi fermement que notre hameçon, et ses efforts ne pouvaient pas plus briser l'une que l'autre.

Nous prêtâmes ensuite main forte à Dick, nous tirâmes le second requin à terre et nous eûmes le même spectacle.

Nous en prîmes cinq coup sur coup, et sur les deux heures du matin, fatigués par la victoire, nous nous étendîmes sur le sable, *le plus loin* possible de tous ces requins qui gesticulaient encore, *et nous dormîmes* à la belle étoile.

L. Ulmars.
(Journal du Peuple).

VOYAGE A JAVA.

BATAVIA. — LES CANAUX ET LES FLEURS. — LA MALAISIE ET LES HOLLANDAIS. — LES PIRATES.

Un pays sans canaux ne semblait pas habitable aux Hollandais qui fondèrent Batavia. Il n'y avait là qu'une toute petite rivière possédant à peine assez d'eau pour balayer son propre lit; mais cette considération n'arrêta pas les estimables Bataves. Ils tracèrent de magnifiques alignemens au milieu de la plaine; et comme, selon eux, quand on fait des canaux on ne saurait trop en faire, ils creusèrent parci, ils creusèrent par-là, ils creusèrent partout; puis ils lâchèrent les écluses, et force fut aux eaux de la rivière d'emplir tout cela. Dès le commencement, ces bonnes gens ne se sentaient pas de joie. Leurs maisons couraient le long d'un quai, les enseignes de leurs magasins se miraient dans une eau bourbeuse, à la vérité, mais enfin elles s'y miraient : ils se croyaient à Amsterdam. Toutefois, cette douce illusion devait leur coûter cher; ce fut aux dépens de leur vie que la plupart l'acquirent. Ils étaient parvenus à faire de Batavia le séjour le plus malsain qui fût au monde; et leur aveuglement était si grand, qu'il leur fallut plusieurs années pour

s'apercevoir de l'influence funeste de leurs travaux de canalisation. Il ne leur semblait pas raisonnable qu'on pût les accuser d'être la cause véritable des maladies terribles qui désolaient le pays; mais il fallut bien se rendre à l'évidence. Partout les eaux stagnantes, chargées d'immondices et couvertes d'une mousse verdâtre, ainsi que de chats et de chiens noyés, exhalaient une puanteur qu'il était impossible d'affronter sans en éprouver des nausées et des étourdissemens, surtout vers le milieu du jour, lorsqu'un soleil brûlant dardait ses rayons sur ce dégoûtant cloaque. L'asphyxie aurait été à craindre pour les employés nocturnes spécialement chargés chez nous de la propreté des lieux ténébreux.

Maintenant, vous allez croire peut-être que, la cause de l'insalubrité du pays étant enfin découverte, les Hollandais se hâtèrent de combler leurs chers canaux. Allons donc! Que vous connaissez peu le caractère de ces gens-là! Eux, détruire leurs canaux! Mais c'était un sacrilége dont l'idée ne pouvait venir à l'esprit de personne. Ils se seraient fait tuer pour les défendre, et, ma foi, je crois qu'il eût été dangereux de chercher à les en priver. Il leur fallait la mort ou leurs canaux : ils eurent tout, canaux et mort. En conséquence, l'impitoyable, l'horrible vieille, qui, s'il faut en croire Malherbe, professe infiniment peu de respect pour les barrières du Louvre, continua à faire de Batavia son séjour de prédilection. Les eaux croupissantes des canaux étaient devenues le trône de cette abominable mangeuse d'hommes. C'est de ce foyer de corruption qu'elle guettait les arrivans pour les dévorer au fur et à mesure qu'ils débarquaient.

Cet état de choses dura jusqu'au commencement de notre siècle, lequel siècle, n'eût-il à revendiquer que l'honneur d'avoir assaini Batavia, pourrait marcher de pair avec les quatre que l'histoire persiste à nous donner comme seuls vraiment grands. Déjà, en 1808, sous le gouvernement du maréchal Daendels, qui y fut envoyé par Louis Bonaparte, roi de Hollande, on commençait à abandonner la ville pestilencielle. Elle fut même en partie démolie, et ses matériaux servirent à la construction d'une autre cité tracée un peu plus loin, à une certaine distance des eaux infectes de la première; mais c'est en 1815 seulement, que les canaux furent enfin comblés, desséchés et transformés en belles rues, le long desquelles on ne conserva pourtant que quelques magasins. La rivière, resserrée dans un lit étroit, se fraya alors un passage à travers les sables qui obstruaient son embouchure, et son courant, devenu plus rapide, emporta sans peine tout ce qui précédemment y séjournait. Puis on éloigna les cimetières et les voiries, si bien que la terrible Batavia, beaucoup moins malsaine aujourd'hui que Rochefort et Aigues-Mortes, ne l'est pas plus que Bombay, Madras, ou toute autre ville de l'Inde.

Cependant, bien que Batavia ne soit plus un pays insalubre, une commission de médecins se rend encore à bord de tout navire arrivant, pour recommander les plus grandes précautions hygiéniques, et le gouverneur interdit formellement la terre à tous les équipages européens. Cet ordre est si rigoureusement exécuté, que nous fûmes contraints de prendre des Malais pour le service de nos embarcations. Une consigne aussi sévère, fort sage autrefois, est parfaitement inutile aujourd'hui. On ne peut donc l'expliquer que par un respect exagéré pour les vieilles bonnes habitudes, ou la nécessité de fournir du travail à une classe de la population.

Nous étions mouillés tellement au large, à Batavia, que c'était à peine si nous distinguions les objets le plus à notre portée. Cependant, nous jouissions d'une perspective magnifique. La baie immense, croissant fermé par une chaîne de petites îles vertes et riantes, figurant une guirlande, la baie, avec une soixantaine de beaux navires européens, quelques jonques et un nombre considérable de caboteurs, formait déjà à elle seule un spectacle séduisant, surtout lorsque le soleil la faisait miroiter éblouissante de reflets métalliques. Puis, rien n'est admirable comme la végétation qui encadre cette belle nappe d'eau, et les plaines verdoyantes et fertiles qu'on voit, colorées des nuances les plus agréables, se dérouler au-delà, et les montagnes bleues qui forment le fond de ce ravissant tableau. Chaque matin, la merveilleuse végétation du rivage, la plaine et le pied des montagnes étaient plongés dans un océan vaporeux. L'île entière semblait affaisée sur elle-même, et elle restait ainsi jusqu'à ce que le soleil eût acquis une certaine force. Mais il fallait la voir alors s'élever lentement au dessus de ces ondes fictives, pareille à une nymphe timide et chaste qui sort du bain, ou à une coquette soulevant par degrés le voile qui cache ses appas. Il y avait réellement du plaisir à observer la marche progressive de ce travail de raréfaction, à voir se dégager simultanément de leur humide manteau et les collines lointaines et les beaux arbres qui se miraient dans la baie.

Quant à la ville, à l'exception d'un clocher et du faîte de quelques édifices élevés, elle est entièrement cachée par la végétation du littoral. On ne la découvrait que du haut de la mâture. Dans cette position, plus élevée que commode, on jouissait encore de la vue d'une foule innombrable de jolies maisons de campagne disséminées tout autour de la ville, comme de blanches marguerites arrachées à une corbeille de fleurs et jetées en désordre sur un tapis vert.

On a prétendu que Batavia comptait jadis 500 mille habitans, chiffre énorme et évidemment fabuleux. Batavia est sans doute moins florissante, moins riche qu'à l'époque où la marine de la Hollande était sans rivale; mais elle n'a nullement l'aspect d'une ville déchue. Au reste, comme elle s'embellit de jour en jour, et ne le cède en rien pour le luxe et les commodités de la vie à certaines capitales d'Europe, il est propable que sa population d'autrefois n'a jamais été de beaucoup supérieure à celle de soixante-cinq mille âmes qu'elle possède aujourd'hui. C'est encore la ville la plus commerçante de l'Océanie, comme elle en est la plus peuplée après Manille l'espagnole. Sa physionomie est tout-à-fait européenne : elle n'a de ses sœurs de la Malaisie que le beau climat et la féconde nature.

Dans les terres peu connues, et la plupart vierges encore de l'Océanie, la nature, qu'elle soit riche ou pauvre ou abrupte, porte partout une physionomie étrange, un cachet d'originalité qui étonne et séduit; mais la plus belle partie de ce tout, qui avec vingt-cinq millions d'habitans seulement, occupe près de la moitié de la surface du globe, est, sans contredit la Malaisie, où Java, la plus belle colonie qui soit au monde, occupe encore le premier rang. Les auteurs qui tour à tour ont parlé de cette île, diffèrent considérablement sur l'origine de ses premiers habitans. Les uns s'imaginent avoir d'excellentes raisons pour les faire arriver d'Egypte; d'autres prétendent en avoir de tout aussi bonnes pour les croire venus de l'Inde; d'autres affirment, avec l'accent de la conviction la plus intime, que la Mongolie fut leur berceau; d'autres soutiennent qu'ils ne peuvent être issus que de Bornéo, etc., etc.; c'est à ne pas s'y reconnaître. En vérité, MM. les savans devraient bien tâcher de se mettre d'accord. Nous pourrions alors admirer autre chose que la naïveté de ceux d'entre eux qui s'imaginent avoir puissamment contribué au bonheur du genre humain et rendu de grands services à la science, parce qu'ils auront rapporté des antipodes un hanneton différent de ceux qui dévastent nos vergers à une certaine époque de l'année. La même divergence d'opinions se manifeste au sujet de la constitution géologique de la Malaisie. Ceux-ci veulent que les nombreuses terres dont elle se compose soient toutes d'origine récente; ceux-là, au contraire, n'y voient que les débris d'un continent disloqué par de violentes commotions sous-marines. Cette dernière hypothèse nous a semblé la plus raisonnable. Il n'est pas impossible que les îles de la Malaisie aient été primitivement soudées l'une à l'autre. Leur forme entièrement dentelée, leur position, la direction de leurs montagnes et plus encore la nature de leur sol, ne s'opposent pas à la présomption d'une transformation; mais ne serait-il pas plus raisonnable et plus simple de ne voir là que ce qu'il y a?

Les mieux partagés, dans ce beau pays, sont les Hollandais. La partie de la Malaisie qui leur appartient ne contient pas moins de dix millions

d'habitans, et elle comprend les îles, sinon les plus grandes, du moins les plus riches, les mieux cultivées et les plus peuplées. L'Espagne vient ensuite, avec trois millions de sujets aux Philippines. Le Portugal n'y possède plus que quelques points insignifians, et l'Angleterre, dont les possessions sont si belles à voir... sur une carte de l'Océanie, n'y a, quant à présent, avec deux cent mille sujets, y compris ses déportés, que des terres sans rapport, et l'espérance de s'enrichir tôt ou tard en dépouillant les autres. Le pavillon français n'y flotte nulle part. Une chose digne de remarque dans l'établissement des Européens en Océanie, c'est que les premiers arrivans, sans choisir, uniquement favorisés par le hasard, ont tombé précisément sur ce qu'il y avait de mieux à prendre. Le reste ne vaut pas la peine d'être colonisé.

Mais comment se fait-il que la nation batave, qui possède à peine en Europe un pied de terre, qu'il lui faut constamment disputer aux flots de la mer du nord et du Zuyderzée, ait pu tout à coup se poser en conquérante sur la scène du monde? C'est là un de ces phénomènes historiques qu'il est plus facile d'admirer que de comprendre. Les Hollandais, pauvres et obscurs marchands, après avoir secoué le joug de l'Espagne, n'étaient encore nullement dévorés d'ambition; ils ne demandaient qu'à vivre, comme par le passé, en fournissant d'épices, à l'aide de leurs caboteurs, les principaux marchés de l'Europe. Ce fut Ferdinand II qui, leur ayant fermé ses ports comme à des sujets rebelles, les mit dans la nécessité, s'ils ne voulaient mourir de faim, d'aller chercher à leur source même les marchandises dont, jusqu'alors, ils n'avaient été que les revendeurs. Il n'est rien qui donne de la hardiesse et tende à développer le génie comme ces cruelles alternatives. Les Hollandais réussirent, et bientôt ils régnèrent en souverains danstoutes les mers de l'Inde. Amsterdam devint une nouvelle Venise et comme la capitale du monde marchand. Aujourd'hui, les Hollandais regardent Java, cette île si populeuse, si fertile, si riche en denrées coloniales, cette île couverte de ruines poétiques, mais couverte aussi de tigres redoutables et de volcans non moins dangereux, comme une seconde patrie.

Lorsque nous quittâmes Batavia ce fut le capitaine d'une goëlette hollandaise qui nous guida à travers le détroit de la Sonde. D'après la chronique du pays, cet officier était le fléau des pirates qui infestent les îles de la Malaisie. On racontait qu'un jour, après avoir piloté une frégate de sa nation, il revenait en louvoyant dans la mer de Java, lorsque deux bateaux, trompés par l'effet du crépuscule qui les empêchait de distinguer les sabords de la goëlette, laquelle était toute noire, lui donnèrent la chasse. Le rusé capitaine les avait vus, et il se tenait sur ses gardes. Il manœuvra de manière à faire croire qu'il cherchait à s'échapper; et, dès que les Malais, redoublant de vitesse, se furent mis à distance convenable, il fit pleuvoir sur eux une grêle de boulets et de mitraille. C'était de la bonne et prompte justice. Quand la fumée se fut dissipée, on ne vit plus de praos : la mer les avait engloutis. Bon nombre de bandits surnageaient encore; ils furent recueillis à bord de la goëlette, mais jetés pieds et poings liés dans la cale. Un seul, plus audacieux que les autres, ne désespérant pas encore de s'emparer du navire qui venait de lui donner une si terrible leçon, déchargea sur le capitaine, en montant à bord, un pistolet qu'il était parvenu à préserver du contact de l'eau, et blessa cet officier à la cuisse. Le châtiment ne se fit pas attendre. Le corps de ce forcené pirate alla immédiatement servir de pâture aux requins. Deux jours après, ses camarades comparaissaient devant les tribunaux de Batavia, qui poussèrent la philanthropie jusqu'à leur faire grâce; mais le capitaine jura par sa goëlette qu'il n'en épargnerait plus à l'avenir, et il tint parole, comme vous allez voir.

Peu de temps après, passant dans le détroit de Bali, près de l'île de ce nom, il aperçut au fond d'une crique deux longues embarcations. Chacune d'elles était montée par environ trente à trente-cinq Malais, armés jusqu'aux dents, mais évidemment intimidés par l'air martial de sa goëlette, car on ne leur voyait faire aucun mouvement. Il comprit que le moment n'était pas favorable pour exercer sa vengeance. En conséquence, il laissa arriver vent arrière, contourna l'île, et s'en fut, à la faveur de la nuit, se blottir dans une petite baie voisine. L'absence de la lune rendant l'obscurité profonde, les pirates ne purent apercevoir sa perfide manœuvre. Toutefois, il ne perdit pas son temps. La goëlette, svelte et coquette, inspirait trop de méfiance : on lui fit subir une métamorphose telle que les Malais les plus clairvoyans, les plus expérimentés devaient s'y laisser prendre. Au moyen d'un mât de rechange, elle fut transformée en sloop; puis on étendit une toile noire sur la ligne des sabords, on simula des *bouteilles*, et des ballots furent disposés de manière à être vus et à exciter l'envie.

Tout cela était fait lorsque le jour parut. Alors, le faux sloop leva l'ancre. A le voir se traîner péniblement le long de la côte, on eût dit une de ces barques informes et pesantes qui font le cabotage dans ces ports. Le moyen, avec cela, de ne pas donner dans le piége! En moins d'une heure, notre coquin de sloop arriva cependant par le travers de la crique observée la veille, et presque aussitôt deux grands praos sortant à l'improviste de derrière un rocher, se mirent à lui courir sus. C'étaient bien les pirates qu'on cherchait. Il n'y avait pas non plus à se méprendre sur leurs intentions. Pourtant, on laissa arriver, afin de les enhardir davantage. On vira de bord; on abattit d'un côté, puis de l'autre, avec l'indécison de gens qui ne savent comment, ni de quel côté fuir : les embarcations, adroitement leurrées avançaient toujours. A une encablure de distance, elles se séparèrent pour attaquer des deux côtés à la fois. Hourrah! hourrah! criaient les pirates. La certitude que le bâtiment convoité ne pouvait leur échapper, qu'ils allaient passer au fil de leurs *kriss* un équipage sans défense et lui faire faire le plongeon, excitait leur enthousiasme au plus haut degré.

Cependant, un silence effrayant régnait à bord du sloop, mais c'était ce calme trompeur qui précède parfois la tempête. Deux ou trois matelots, en apparence consternés, se montraient seuls au dessus des lisses, tandis que les canonniers, accroupis près de leurs canons chargés jusqu'à la gueule, n'attendaient que le signal de faire feu. Le capitaine était radieux; il allait enfin se livrer à de sanglantes représailles. Quant aux Malais, comment pouvaient-ils se douter que le *frêle* bâtiment vers lequel ils s'avançaient avec tant de confiance *était un volcan* tout prêt à les anéantir? A dix brasses du bord, un hourrah général, qui fit trembler le tillac du sloop, fut encore poussé par eux, mais ce devait être leur dernier cri de joie... Soudain, les toiles tombent, les sabords s'ouvrent comme par enchantement, une effroyable détonation se fait entendre..... et comme précédemment, lorsque la brise eut balayé la fumée, on ne vit plus de *praos*; seulement, quelques débris et des hommes, la plupart blessés, qui cette fois furent reçus à coup de sabre. Tous ceux qui s'accrochèrent au sloop comme à une planche de salut, en criant grâce, furent impitoyablement massacrés, à l'exception d'un des chefs. Il était reconnaissable à ses vêtemens, à sa longue barbe, et aux armes de prix suspendues à sa ceinture. On le garrotta solidement; puis, comme quelques pirates, meilleurs nageurs que les autres, cherchaient à gagner la terre, un canot fut envoyé à leur poursuite, et on les tua tous à bout portant. Après s'être bien assuré, à l'aide de sa longue-vue qu'aucun d'eux n'avait échappé au carnage, le capitaine, satisfait, fit route pour Batavia.

A quelques jours de là, le sloop, redevenu goëlette, entrait triomphalement dans la baie de Batavia. Pas une goutte de sang ne souillait la coque noire de ce joli navire; jamais il n'avait été plus propre ni son gréement mieux tendu : mais la vengeance de son capitaine n'était pas complète. Cet officier avait gardé le chef des forbans; et, comme on doit bien le penser, ce n'était pas pour lui faire subir le sort des choses précieuses que réclame le coton de la classique boîte ou l'alcool de l'éternel bocal, ni même pour le remettre entre les mains de la justice. En passant près du carénage, il fit carguer la misaine, passer un cartahu au bout de la vergue, et bientôt le pirate, haut et court pendu, orné de ses armes, expira dans les airs au milieu des plus horribles convulsions. La goëlette traversa ainsi la rade, laquelle était couverte de bâtimens de toutes les nations, et s'en alla mouiller tout près

les jetées, comme pour protester contre la clémence intempestive des ribunaux.

Grâce à la vigilance et à la sévérité des croiseurs hollandais, le nombre le ces audacieux forbans diminue ainsi chaque jour; mais l'on mettrait encore plus sûrement un terme à leurs brigandages, avec un certain nombre de bateaux à vapeur exclusivement destinées à ce genre de service. Par un temps calme, — et les calmes sont fréquens dans ces parages, — les *praos*, armés de grands avirons, peuvent se moquer impunément de croiseurs et faire des prises même sous leurs yeux. Mais un moyen bien autrement efficace que les bateaux à vapeur pour détruire a piraterie dans la Malaisie, ce serait d'en civiliser les habitans, chose dont il ne paraît pas que les Hollandais se soient beaucoup occupés jusqu'ici.

CASIMIR HENRICY, ex-matelot.
(*National.*)

PROVIDENCE.

Schœnbrunn signifie en allemand *belle fontaine.* Ce nom a été donné au château construit par Marie-Thérèse, sur les bords de la Vienne, à cause d'une source claire et limpide qui coule au fond du jardin. Un invalide, placé à côté de cette source, n'a pas d'autre occupation que de donner un verre d'eau aux promeneurs qui désirent étancher leur soif.

Vers la fin du règne de François II, ce vieux soldat de l'archiduc Charles, appelé Mathieu Werner, quitta un soir son poste de meilleure heure que de coutume. C'était au commencement de la mauvaise saison, et les rares curieux qui se trouvaient encore dans la résidence impériale étaient réunis dans le pavillon du centre, d'où l'on peut embrasser d'un seul coup d'œil toute la ménagerie. Werner pensait du reste, et avec assez de raison, qu'aucun des visiteurs ne serait tenté de boire à la fontaine; car le temps était humide et l'atmosphère se refroidissait toujours davantage, à mesure que la nuit approchait; on n'est guère altéré en Autriche à dater du mois d'octobre.

Ce n'était pourtant pas là le véritable motif du départ de l'invalide; des considérations plus graves et qui le préoccupaient vivement l'éloignaient de Schœnbrunn.

Le vieux soldat avait une fille sur laquelle s'étaient concentrées toutes ses affections. Catherine était jeune, elle était belle, elle était modeste; aussi plus d'un prétendant avait cherché à lui plaire; elle donna son cœur et sa main à un simple ouvrier employé à la fabrique de porcelaine du faubourg Rossau, et jamais elle n'eut à se repentir du choix qu'elle avait fait. — Ferdinand Gründiger était laborieux. Il aimait tendrement sa compagne. — Bientôt deux beaux enfans vinrent cimenter encore le bonheur des jeunes époux.

Gründiger, aussi pauvre que Catherine lorsqu'il se mit en ménage, parvint enfin, après six ans d'un travail opiniâtre, à s'amasser une somme de trois cents florins. — C'était là toute sa fortune, et il la confia à un entrepreneur de bâtimens nommé Wagner, qui lui donna un intérêt dans ses travaux. Pendant près d'un an, tout alla pour le mieux; les bénéfices paraissaient certains, et des projets ambitieux fermentaient déjà dans la tête de l'ouvrier.

Hélas! si le rêve était beau, le réveil fut bien triste. Le jour où commence cette histoire, Gründiger reçut la fatale nouvelle que l'entrepreneur venait de disparaître, sans payer les nombreux fournisseurs, qui avaient traité avec lui. — Le bruit courait dans la ville qu'il laissait un passif énorme, et que, pour se soustraire à la poursuite de ses créanciers, il avait passé à l'étranger.

Sans perdre un instant, le pauvre ouvrier s'était transporté dans différentes maisons de Vienne, pour s'assurer de son malheur, après avoir fait prier son beau-père de se rendre auprès de Catherine désolée.

Et voilà pourquoi Werner franchissait la grille du château avant la tombée de la nuit; voilà pourquoi il se dirigeait vers Penzing, lieu qu'habitait sa fille, de toute la vitesse de sa jambe de bois.

La distance n'est pas grande de Schœnbrunn à Penzing; l'invalide arriva bientôt à sa destination. A l'entrée du village, sur le seuil d'une petite boutique de mercerie, se tenait une jeune femme, qui courut à sa rencontre dès qu'elle eut aperçu Werner. C'était Catherine.

— Oh! mon père, mon père, murmura-t-elle d'une voix entrecoupées en se jetant dans les bras du vieux soldat.

— Ma pauvre Catherine, il est donc vrai?

— Ruinés! mon père; nous sommes ruinés; il ne nous reste plus rien, plus rien que les yeux pour pleurer.

— Et les bras de Gründiger? et ton petit commerce? et votre courage à tous les deux, ma fille?

— Vous ne savez pas tout, reprit Catherine en introduisant l'invalide dans sa demeure: le remboursement de nos trois cents florins devait s'effectuer dans huit jours, et nous comptions sur la rentrée de cette somme pour payer les marchandises que j'ai dans ma boutique. — Les effets souscrits par mon mari échoient le mois prochain; ils seront protestés; — puis on saisira le peu que nous possédons, et alors que devenir, mon Dieu! que deviendront mes pauvres enfans? ajouta-t-elle en levant les yeux vers le ciel?

— Allons, calme-toi, répondit Werner en faisant un demi-tour pour ne pas laisser voir son émotion; — peut-être Ferdinand apportera-t-il de bonnes nouvelles: tout n'est pas perdu peut-être.

— Hélas! puissiez-vous dire vrai; mais je n'ai plus d'espoir.

— Tu as tort, mon enfant; — il faut toujours conserver l'espérance; c'est le seul bien qu'on ne puisse pas enlever au pauvre; d'ailleurs, Dieu est juste, s'écria-t-il en frappant sur sa jambe de bois: il ne permettra pas qu'un misérable vous emporte impunément le fruit de vos économies, et vous réduise à la misère.

— C'est que nous n'avons plus rien à nous ici; pas un kreutzer, pas un pfenning; — pas un pfenning, répéta la malheureuse femme en joignant ses deux mains.

L'invalide essayait, mais en vain, de calmer le désespoir de Catherine, et il cherchait à rappeler dans son âme une confiance qu'il n'avait pas lui-même, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup et livra passage à un homme d'une trentaine d'années environ: c'était Gründiger. — Il s'avança silencieusement jusqu'au milieu de la chambre, et déposa sur la table un sac qui paraissait très lourd. — Il s'en échappa un son métallique des plus harmonieux.

Sans dire un mot, Catherine, les yeux ardens, étonnés, le cou tendu s'élança vers son mari. Avant que l'invalide se fût approché de la table, elle avait posé la main sur le sac, et elle en déliait les cordons.

— Miséricorde! s'écria-t-elle d'une voix haletante, se sont des souverains, rien que des souverains.

— Quel est ce mystère? demanda Werner, dont le sévère regard avait rencontré celui de son gendre.

— C'est un mystère, en vérité, répondit Gründiger d'une voix ferme et sans baisser les yeux; un mystère dont vous allez voir l'explication en peu de mots.

— Ma bonne Catherine, reprit-il en se tournant du côté de sa jeune épouse, tu t'abuses si tu crois que notre position est devenue brillante: et vous, mon père, gardez-vous de m'accuser; chassez loin de vous une pensée qui ferait de votre gendre un misérable et un criminel.

Ces richesses ne m'appartiennent pas, continua-t-il avec un soupir, et je reviens de la ville plus malheureux que ce matin; il ne me reste plus une lueur d'espoir.

Après avoir exploré tous les quartiers de Vienne, couru chez toutes les personnes qui connaissaient ce misérable Wagner et n'avoir recueilli que la certitude désespérante de notre ruine, je m'acheminai tristement

vers Penzing. Vous devinez quelles fâcheuses réflexions assiégeaient mon esprit. J'avais parcouru la moitié du trajet, lorsque, au milieu de la chaussée, mon pied a heurté quelque chose de lourd et de volumineux. Je me baissai... Jugez de ma surprise! Ce quelque chose de lourd était un sac contenant cinq cents souverains à l'effigie de notre excellent empereur.

Mon premier mouvement fut de le cacher sous ma veste, ma première pensée, je l'avoue, fut de profiter du hasard qui mettait en ma possession une somme aussi considérable; mais cette pensée indigne d'un honnête homme, je la repoussai aussitôt. Quelque désespérée que soit notre position, je me garderai bien de toucher à ce dépôt miraculeux. Cet argent n'est pas à moi; il sera restitué à son légitime possesseur dont l'adresse est écrite sur la toile. Demain, je porterai moi-même au banquier juif Samuel Sneyerbach, les cinq cents souverains qu'il croit perdus pour toujours. Jusque-là ils sont en sûreté dans mon logis.

A mesure que Gründiger parlait, les yeux de Catherine exprimaient les sensations diverses qui remplissaient son âme. Debout près de la table, et la main toujours posée sur les souverains, elle écoutait le récit merveilleux qui détruisait les espérances qu'elle avait conçues à l'arrivée de son mari. Lorsque celui-ci eut fini de se faire entendre, elle jeta un dernier regard sur les pièces d'or et se laissa tomber sur une chaise.

Werner, au contraire prit la main de son gendre, et la secouant avec une noble assurance :

— Bien, Ferdinand, dit-il, c'est très bien! Cette résolution t'honore. Tu ne remplis que ton devoir en restituant cette somme, mais ils sont rares aujourd'hui ceux qui agiraient comme toi. Tu es un digne garçon et le vieux soldat de l'archiduc est fier de t'avoir donné sa fille.

— La misère n'a rien d'effrayant, répondit le jeune ouvrier, quand l'honneur reste.

— La misère! elle reculera devant ta probité. Il est impossible que le banquier Sneyerbach ne témoigne pas sa reconnaissance à celui qui lui rapportera fidèlement cette somme de cinq cents souverains; il s'intéressera à toi, sans aucun doute, et le bonheur reviendra habiter la petite maison de Penzing.

— Dieu le veuille, murmura la voix de Catherine qui serrait sur son cœur le plus jeune de ses enfans.

Tout le monde ne dormit pas d'un sommeil paisible sous le toit de l'ouvrier. — Catherine avait la tête brûlante; la fièvre la dévorait. La mère infortunée pensait à cet or déposé à côté d'elle, à cet or qui suffirait pour les rendre tous heureux pendant une longue vie, à cet or qui insultait à leur dénûment. — Elle ne put fermer l'œil de toute la nuit, agitée qu'elle était par un désir coupable. Le matin son visage portait l'empreinte des combats de cette douloureuse insomnie. — Catherine était méconnaissable; — elle semblait vieillie de dix ans.

Fidèle à sa promesse, Gründiger retourna à Vienne le lendemain; il se présenta à l'hôtel du banquier juif.

M. Sneyerbach était assis devant un bureau surchargé de lettres et de papiers divers; en face de lui, et dans une humble attitude, se tenait le garçon de recette qui, dans un moment d'ivresse, avait perdu le sac sur la route de Penzing. La voix du capitaliste était criarde, sa parole brutale; il chassait sans pitié de sa maison un ancien serviteur, vieillard aux cheveux blancs, sans vouloir écouter ce qu'il pouvait dire pour se justifier. C'est dans ce moment que Gründiger fut introduit et qu'il exposa le motif de sa visite.

Le banquier croyait rêver.

— Mon argent! vous me rapportez mon argent! s'écria-t-il en déliant les cordons qui dérobaient les souverains à sa vue. Oh! vous êtes un digne jeune homme.

Et il l'accablait de remerciement, et il jetait sur lui des regards ébahis tout en comptant ses pièces d'or.

— C'est qu'il n'en manque pas une seule! ajouta-t-il en levant les yeux au plafond, comme pour y chercher la solution de ce problème de probité qu'il lui était impossible de comprendre.

— Monsieur... s'écria Gründiger, que les dernières paroles du banquier avaient fait tressaillir.

— Oui, oui, je vois ce que vous voulez dire, reprit M. Samuel Sneyerbach en l'interrompant. — Vous demandez une récompense, c'est juste, c'est très juste.

Le mari de Catherine fit un geste qui ne fut pas compris.

— Je n'ai pas promis une prime à celui qui me rapporterait ces cinq cents souverains, continua le banquier; mais c'est égal; votre conduite mérite les plus grands éloges et aussi un encouragement. — Tenez, dit-il en tirant de sa poche un ducaton de Milan, prenez cette marque de ma gratitude.

A cette offre insolente à force d'être mesquine, les yeux de Gründiger brillèrent de tout le feu de l'indignation; il fit deux pas en arrière et ses lèvres s'ouvrirent pour reprocher à Samuel toute l'indignité de son procédé. Il se contint pourtant; sa voix était calme lorsqu'il répondit en repoussant la pièce d'argent qui lui était présentée :

— Merci, Monsieur, je ne demande pas encore l'aumône. Ça viendra bientôt peut-être, ajouta-t-il plus bas.

— Comment, vous refusez? dit M. Sneyerbach, en remettant aussitôt son ducaton dans la poche de son gilet.

— Je vous ai dit que je ne demandais pas l'aumône, répéta Gründiger d'un ton plus élevé. — Si cependant, ajouta-t-il plus doucement, en retour du service que je vous ai rendu, vous vouliez faire quelque chose qui me fût agréable, ne chassez pas ce brave homme pour une faute que le hazard m'a mis à même de réparer. — J'ai entendu dire, tout à l'heure, en traversant vos bureaux, que depuis vingt-cinq ans qu'il est dans votre maison, on n'a jamais pu lui adresser le moindre reproche; ne le réduisez pas au désespoir, en lui ôtant le pain de ses vieux jours. — La misère à son âge, c'est la mort.

— Qu'à cela ne tienne, répondit M. Sneyerbach, il restera, puisque vous le désirez.

Le garçon de recette essuya une larme qui avait coulé sur sa joue, il serra dans les siennes la main que le jeune ouvrier lui tendait.

— Que Dieu vous récompense, dit-il en s'éloignant.

Alors Gründiger traversa le cabinet; sa tête était en feu, et lui aussi il avait besoin de prendre l'air; il franchit ce seuil ingrat, accompagné jusqu'à la porte par l'avare banquier qui se confondait en salutations obséquieuses et en remerciemens pompeux.

En revenant à Penzing, l'infortuné jeune homme repassait dans son esprit les événemens qui depuis deux jours avaient troublé sa paisible existence. Quelle que fût la force des principes qui dirigeaient sa conduite, Gründiger était homme; il éprouva un regret de la démarche qu'il venait de faire. Sa position lui apparaissait dans toute son horreur; il se voyait abandonné du monde entier, chassé de sa demeure par des créanciers impitoyables; il entendait les cris affamés de ses enfans. Quel avenir les attendait, lui et son innocente famille?

Tandis que s'il avait obéi à la voix du démon, à cette voix insinuante qui lui criait de s'approprier les cinq cents souverains, il serait heureux près de sa femme, honoré par ses concitoyens qui n'auraient jamais soupçonné la source impure de sa fortune :

— C'est ma probité qui m'a précipité dans ce gouffre, murmurait-il; il n'y a donc que les fripons qui réussissent dans ce monde? Wagner, qui a fait tant de dupes, jouit en paix, à l'étranger, du fruit de ses rapines; ce banquier, à l'âme de bronze, qui a commencé sa fortune par l'usure, est aujourd'hui un des plus riches capitalistes de l'Autriche. — Et moi, moi qui ai toujours vécu en honnête homme, quel triste sort m'est réservé, que vais-je devenir?

Ces poignantes pensées l'accompagnèrent jusqu'à Penzing. L'invalide l'attendait; il voulait connaître le résultat de sa démarche, avant de retourner à Schœnbrunn.

Gründiger lui raconta son entretien avec le banquier; il lui dit quelle tait la valeur de l'offrande qu'on lui avait présentée.

—Le misérable! s'écria l'ancien soldat de l'archidue, en frappant sur a jambe de bois; puis il fit deux tours dans la chambre, et revenant se lacer en face de son gendre qui paraissait anéanti :

— Mon ami, reprit-il d'une voix assurée, ne te laisse pas abattre! rois-en ton vieux père, le jour de la justice luira enfin pour toi; car ne bonne action ne reste jamais sans récompense.

En finissant ces mots, il embrassa une dernière fois Catherine; uis il prit le chemin du château impérial où l'appelaient ses nctions d'échanson.

Nous ne raconterons pas les tristes conversations, les douloureuses onfidences des deux époux pendant les jours suivans; plus la fin du ois approchait, plus le désespoir jetait ses racines dans leur âme. Gründiger allait tous les matins au faubourg Rossau, où était la fabrique de orcelaine; chaque soir, à son retour, le regard de Catherine lui adressit la même question. Chaque soir, le malheureux ouvrier lui répondait ar ces mêmes mots :

— Rien, je n'ai rien appris.

La veille du jour où les billets devaient échoir, et où par conséquent evait se consommer la ruine du jeune ménage, Gründiger était à ses avaux. Son air sombre et égaré trahissait quelque projet sinistre. Il oyait déjà les huissiers entrer dans la maison et procéder à la vente du eu qu'il possédait. Pendant qu'il était absorbé par ces pensées désesérantes, un bruit inaccoutumé retentit à la porte de la fabrique; ce ruit pénétra dans l'intérieur des ateliers, et enfin le son d'une voix ien connue arriva jusqu'aux oreilles de l'ouvrier.

— Où est-il? où est-il? s'écriait une jeune femme qui portait un enmt dans les bras... un invalide la suivait.

Avant que Gründiger fût revenu de l'étonnement que lui causait cette isite, Catherine se précipitait vers son mari et se livrait à toute l'exansion de sa joie, oubliant que des personnes étrangères les entouraient.

— Mon ami, disait la fille de l'invalide, Dieu a eu pitié de nous. Les illets seront payés et notre petite maison ne sera pas vendue. Voilà ce ue nous venons t'annoncer.

— Qu'entends-je? s'écria Gründiger, est-ce bien vrai?

— Oui, mon fils, dit le vieux Werner en s'approchant, le jour de la istice est arrivé. Ce qui s'est passé depuis un mois n'est qu'un rêve, n mauvais rêve, j'en conviens. Wagner n'a pu réussir à franchir la ontière. Sur le point d'être pris, il n'a pas voulu survivre à la honte ui l'attendait dans son pays; il s'est donné la mort. Mais avant de paître devant Dieu, et pour diminuer le poids de ses remords, il a oronné au serviteur qui l'accompagnait de restituer aux moins fortunés e ses créanciers les sommes qu'il leur avait emportées. Voilà tes trois ents florins qu'on vient de rendre à Catherine, il n'y a pas une heure.

Gründiger, au comble de la joie, obtint de ses chefs de retourner imédiatement chez lui. Cette journée était bonne, il fallait la fêter en amille.

Depuis cette époque, le petit commerce de Catherine ne fit que prosérer. Deux ans après, la jeune femme intelligente décidait son mari à uitter Penzing : aidée de Gründiger, qui avait pris goût aux affaires, lle ouvrait un splendide magasin dans une des belles rues de Vienne. — Aujourd'hui, l'ancien ouvrier en porcelaine est un des plus riches marchands de la ville, tandis que le banquier Samuel, victime d'un de es coups du sort qui renversent souvent les fortunes brillantes mais eu solides des capitalistes, se voit réduit à la plus affreuse misère. — — L'invalide ne donne plus à boire aux visiteurs de Schœnbrunn de eau de la fontaine. — Il vit avec son gendre, et il répète encore à ses eux petits-fils ce qu'il disait autrefois à leur père :

— Mes enfans, quelle que soit la position que l'avenir vous réserve, appelez-vous qu'une bonne action ne reste jamais sans récompense.

CHARLES EXPILLY.
(*Courrier Français*).

ANECDOTES RELATIVES A PIERRE-LE-GRAND.

Tout le monde connaît l'histoire du redoutable Pierre Ier, cet empereur matelot, soldat, tourneur et mécanicien, civilisateur obstiné d'un peuple sauvage, portant dans l'exécution de ses plans de réforme la férocité du lion et le coup d'œil de l'aigle; tenant d'une main le flambeau de lumière qui éblouissait, en les aveuglant, ses stupides sujets, de l'autre le knout héréditaire qui les forçait de s'agenouiller devant ses vastes créations. Tout le monde a de la haine et de l'admiration pour cet homme d'un génie puissant, quoique mêlé d'horribles défauts d'une nature inflexible, persévérante, composée d'or et de fer, de diamans et de pierre brute; qui passait du cynisme de l'ivrognerie aux projets les plus élevés; Aristippe et Périclès tout à la fois, quittant un banquet pour assassiner de malheureux esclaves, et venant s'y rasseoir le sourire sur les lèvres, la gaieté dans le regard; étouffant son fils comme un ours de Finlande, parce que ce fils ne lui ressemblait que par ses vices; enfin général courageux, sans véritable talent militaire, prince trivial, de mauvais goût, Moscovite partout, et resté grand monarque dans l'histoire, malgré les pages sanglantes qu'il faudrait arracher de la sienne.

Parmi les faits singuliers qui ont été recueillis sur le règne du czar Pierre, il n'en est pas de plus curieux que l'aventure de Villebois, gentilhomme breton, contrebandier célèbre, qui fut forcé de s'expatrier en Russie, pour éviter la justice de France.

Ce Villebois, d'un caractère ferme et audacieux, avait en marine des connaissances fort médiocres, mais l'empereur en savait encore moins que lui, et c'est en voyant notre aventurier conduire un vaisseau, qu'il remarqua ce Français et l'attacha à son service.

Villebois fut nommé commandant-général des galères; admis dans les soupers de son nouveau souverain, il devint bientôt le héros des orgies impériales. L'empereur en était quelquefois jaloux; cependant il lui conservait une part très large dans ses faveurs et son amitié. Le Breton en abusait souvent; il profitait de l'ivresse du czar pour lui gagner au jeu des sommes considérables; et, quand il perdait, son illustre ami lui rendait tout.

Cette exploitation, dans laquelle il n'y avait aucune chance défavorable, excitait les murmures des boyards. Les *barbus*, qui formaient à la cour le grand parti de l'opposition, se plaignaient hautement des préférences scandaleuses que l'empereur accordait aux étrangers, et Villebois était dans une situation fort délicate au milieu de ces mécontentemens assez justes.

L'empereur, malgré ce tumulte des courtisans, ne changeait point de conduite avec son favori. Un jour, et peu de temps après son mariage avec Catherine, Pierre envoya Villebois à Strelna, maison de plaisance où était Catherine, pour lui porter une dépêche dont elle seule devait avoir connaissance. Le courrier, comme on le sait, avait une grande ferveur pour le culte de Bacchus, et le froid était si vif, que, pour s'en garantir, il but en chemin une grande quantité de liqueur. La czarine était mollement couchée sur un canapé, lorsqu'il arriva. Il remit sa lettre. Mais le passage subit du froid au chaud développa les fumées des spiritueux qu'il avait pris, sa tête s'égara, ses idées se brouillèrent, il oublia le sujet de son message, le lieu où il se trouvait, le rang de la femme qui était devant lui, et il osa l'embrasser. Étonné de cette insolente audace, l'impératrice appela à son secours. Villebois fut saisi et jeté dans un cachot où il s'endormit aussi tranquillement que s'il n'eût eu rien à se reprocher ni à craindre.

Le czar, qui n'était qu'à cinq lieues de là, fut bientôt instruit de ce qui venait de se passer. Il arriva, et pour consoler sa femme, il rejeta sur l'ivresse l'incroyable imprudence de son favori. L'impératrice, indignée du [illegible] czar, réclame un châtiment prompt, terrible. Pierre, q[illegible] meur de punir, laisse à Catherine le soin de [illegible] ce méritait le coupable. La czarine [illegible] ider [illegible] empereur y consentit. Il fit venir [illegible]

bois, l'interrogea sur la manière dont il avait fait sa commission. Le Breton, encore ivre à demi, répondit qu'il avait exécuté ses ordres, mais qu'il ne savait plus où, quand et comment; qu'il ne se souvenait que d'une chose, c'était d'avoir vu en rêve une divinité si belle, qu'il l'avait prise pour la mère des amours, et que n'ayant point la force de résister au charme de sa présence, il s'était précipité à ses genoux pour l'adorer, et qu'il avait eu le bonheur de lui prendre un baiser au prix duquel il offrait sa vie!

L'empereur sourit en examinant l'impératrice. La figure de la czarine s'adoucit tout à coup, elle regardait le criminel avec un air de pitié qui commençait à devenir embarrassant pour le czar; enfin reprenant son ton farouche:

— Madame, dit-il à sa femme, il faut que la sentence que vous avez prononcée reçoive son exécution...

Mon cher Villebois, j'en suis désolé, mais à la cour de Russie, les rêves comme le vôtre sont punis de cent coups de knout.

— Quoi! sire.

— C'est l'impératrice qui l'a décidé, il faut vous soumettre. Découvrez vos épaules, car c'est de sa main que vous allez recevoir ce châtiment.

Villebois, étourdi de qu'il entendait, se disposa en silence à obéir aux ordres de son maître.

On fit entrer dans le palais la suite de l'empereur ainsi que toutes les dames d'honneur de Catherine. Cette dernière, chargée d'exécuter elle-même l'arrêt qu'elle avait prononcé, saisit le knout, et l'agitant dans les airs cent fois de suite, sans toucher une seule fois Villebois, elle remit à un mougick l'instrument du supplice, en disant que, puisque le capitaine des galères n'avait été coupable qu'en songe, sa punition ne devait être aussi qu'une illusion. L'empereur se hâta de ratifier, en riant, cette singulière justice. Plus tard, l'impératrice maria Villebois avec une jeune fille qu'elle éloigna de la cour six mois après son union, et Villebois fut nommé chambellan de la czarine.

Ce n'était pas dans ces dispositions indulgentes que se trouvait Pierre-le-Grand, à l'époque où des preuves certaines lui firent découvrir la complicité de sa femme avec le malheureux chevalier de Moëns. On sait que ce gentilhomme, issu d'une famille flamande, était frère de Mme de Balks, amie et confidente de l'impératrice. Moëns, doué de la plus belle figure du monde, ne tarda pas à faire une vive impression sur le cœur de Catherine. L'empereur en fut instruit par un de ses pages, et il frappa la czarine de sa canne, en réservant à l'infortuné jeune homme le dernier supplice.

Quelques historiens ont prétendu que le jour de l'exécution de Moëns, Pierre Ier était monté sur l'échafaud, et qu'il insulta sa victime jusqu'au dernier soupir, mais c'est là un mensonge. Le czar mit plus de raffinement dans sa vengeance, et c'est sur l'impératrice qu'elle s'épuisa avec une singulière et minutieuse cruauté.

Le jour où le chevalier de Moëns allait au lieu de l'exécution, l'empereur avait ordonné que la voiture fût conduite au pas; elle devait passer devant les portes du palais, le czar en fit ouvrir les fenêtres, commanda à Catherine de se placer à une de ses croisées, et d'y travailler à sa tapisserie comme elle en avait l'habitude. La marche funèbre du supplicié se fit entendre, Pierre la fit arrêter un quart d'heure sous les balcons où il se trouvait à côté de l'impératrice dont l'œil était fixé sur la tapisserie qu'elle faisait; il la regarda pendant cet espace de temps, et tenant un poignard levé sur elle, il épia les émotions de la malheureuse femme qui n'avait pas même le droit de trembler. Pierre voulait juger si elle se tromperait dans son travail. L'impératrice triompha de cette épreuve, et ne commit pas erreur d'un seul fil! Quelle puissance sur elle-même!... et quel cœur de femme du nord!

Lorsque Moëns fut décapité, il avait suspendu à son cou un portrait de l'impératrice, le verre en fut brisé, et le sang de la victime se répandit sur une partie de la figure de Catherine. Le czar fit prendre ce portrait, et le rendit avec le plus grand sang-froid à sa femme, en lui ordonnant de le porter toujours par amour pour son mari.

Jamais la czarine n'eut la permission de quitter un seul instant ce portrait. La nuit, il était fixé à son alcôve, et l'empereur le passait lui-même chaque matin au cou de l'impératrice. Aussi quand Pierre-le-Grand mourut des suites du poison qu'on suppose que Menzicoff lui fit prendre, Catherine brisa cet horrible médaillon qui avait été pour elle un instrument de torture pendant plus de dix années, et cette obscure Livonienne, qui avait été prise au siége de Marienbourg, pauvre et misérable veuve d'un soldat suédois, put s'écrier avec orgueil:

— Maintenant, à moi seule l'empire de toutes les Russies!

ROCHEFORT.

(*La Patrie*).

LE GYMNOTE ÉLECTRIQUE DE LONDRES.

Depuis quatre ans bientôt, vivait à Londres, dans un charmant bassin de la galerie Adélaïde, un de ces merveilleux poissons électriques, le gymnote, objet de l'admiration des savans et du profond étonnement du vulgaire. Ce gymnote, le seul qui existât en Europe, le second que l'Angleterre eût encore possédé, est venu récemment à mourir, et c'est à peine si les cent voix de la presse ont consacré deux lignes à sa mémoire. Nous voulons être plus justes envers un être si curieux, et qui a servi à des recherches intéressantes sur l'électricité; nous ferons donc connaître sa vie et ses hauts faits.

La patrie du gymnote paraît avoir été l'un des nombreux affluens qui se jettent dans le fleuve des Amazones. Le gymnote, qu'on appelle aussi anguille électrique, à cause de son corps alongé, *cylindrique, et en* forme de serpent, fut apporté à Londres en 1836 dans un état de faiblesse extrême, provenant des soins peu intelligens auxquels il avait été soumis durant la traversée. On le plaça d'abord dans un appartement échauffé à 24 degrés centigrades. On lui donna de la viande bouillie coupée en petits morceaux; il ne voulut pas en manger; il refusa également des vers, des poissons, des grenouilles et du pain, qui lui furent successivement présentés. On eut alors recours à un procédé employé par les marchands de poissons de Londres pour engraisser les anguilles ordinaires, et consistant à mettre des caillots de sang de bœuf dans la cuve où on les conserve, en ayant soin de changer l'eau tous les jours. Le gymnote s'accommoda fort bien de cette manière de vivre, et, graduellement, recouvra la santé. Puis, quelques goujons vivans furent jetés dans le bassin; il s'élança sur eux et en avala jusqu'à quatre par jour. Quand il était affamé, et qu'il voyait sa proie devant lui, il la saisissait sans lui donner de choc électrique; cependant on est fondé à croire qu'il se déchargeait de son électricité à travers l'eau, car un choc a été ressenti par une personne qui tenait en cet instant sa main plongée dans le liquide. S'il n'apercevait pas le petit poisson, il paraissait être averti de sa présence par l'agitation de l'eau, et il commençait à le chercher. Pendant le mouvement des deux animaux, s'il arrivait que le petit poisson touchât l'anguille, il recevait un choc qui le paralysait, alors il venait flotter à la surface du bassin jusqu'à ce que son ennemi le vît et se précipitât sur lui pour l'avaler.

Mais, soit que le gymnote de Londres ait succombé avant d'avoir atteint tout son développement, soit que les circonstances qui l'entouraient fussent un obstacle à l'entière manifestation de son pouvoir électrique, toujours est-il que l'histoire de ce singulier poisson serait incomplète si nous ne rappellions pas ses allures et ses mœurs dans son pays natal. C'est à la Guyane qu'il faut le voir, dans ces régions de l'Amérique du Sud, où la terre brûlée, par un soleil équatorial, est prodigue de végétaux vénéneux et d'animaux nuisibles. Sa taille, ordinairement de trois à quatre pieds, atteint quelquefois jusqu'à six pieds. Il attaque à une certaine distance, et renverse d'une commotion électrique les hommes

et les chevaux les plus vigoureux. Il est d'autant plus redoutable que, doué d'organes de natation très énergiques, il se transporte avec une rapidité incalculable près de sa proie, et répand autour de lui la stupeur ou la mort. Plus terrible que la torpille, le silure ou le tétraodon, seuls poissons électriques connus, il habite de préférence les petits ruisseaux et les mares dont sont semés, çà et là, les plaines immenses et généralement arides qui séparent la rive orientale de l'Orénoque de la Cordillière de la côte de Venezuela. Aux environs de Caracas et de la petite ville de Calabazo, chaque lieue carrée contient au moins deux ou trois étangs qui en sont remplis. La température de ces eaux est de 26 degrés centigrades, et l'on a observé que la force électrique du gymnote diminue dans des eaux plus froides. Il est assez remarquable que des animaux doués d'organes électro-moteurs, dont les effets deviennent nuisibles à l'homme, ne se rencontrent pas dans l'air, mais dans un fluide conducteur de l'électricité. Moins les mares et les étangs sont profonds, plus il est facile de pêcher le gymnote, car dans les grands fleuves, le Méta, l'Apure, l'Orénoque, la force du courant, l'abondance des eaux s'opposent à ce que les Indiens puissent s'en emparer.

Cette pêche vraiment curieuse diffère de tous les procédés connus pour prendre les poissons grands ou petits. Elle s'exécute de la manière suivante : on lance des chevaux dans une mare, et bientôt le bruit extraordinaire causé par leur piétinement, fait sortir les anguilles de la vase et les excite au combat. Les gymnotes, jaunâtres et livides, semblables à de grands serpents aquatiques, nagent à la surface de l'eau et se pressent sous le ventre des chevaux. Les Indiens, munis de roseaux, entourent la mare, quelques uns montent sur les arbres dont les branches s'étendent horizontalement au dessus de l'eau, là, par leur cris sauvage et la longueur de leurs jones, ils empêche les chevaux de se sauver, et les forcent à rester exposés au choc électrique des anguilles. Pendant longtemps celles-ci ont l'air de remporter la victoire ; plusieurs chevaux succombent à la violence des coups qu'ils reçoivent de toutes parts; étourdis par la force et la fréquence des commotions, ils disparaissent et se noient. D'autres haletans, la crinière hérissée, les yeux hagards, expriment l'angoisse, se relèvent et cherchent à fuir; ils sont repoussés par les Indiens au milieu de l'eau. Un petit nombre seulement parvient à gagner la rive; on les voit broncher à chaque pas, s'étendre sur le sable, excédés de fatigue et les membres à demi paralysés. Cependant, l'impétuosité de ce combat inégal diminue, les anguilles fatiguées à leur tour se dispersent et s'approchent timidement des bords de l'étang où on les saisit avec des harpons attachés à de longues cordes. Dans une pêche de ce genre que MM. de Humboldt et Bonplan firent exécuter sous leurs yeux aux environs de Caracas, peu de minutes suffirent pour prendre cinq grandes anguilles vivantes. Mais la lutte avait épuisé leur puissance électrique; elles eurent besoin d'un long repos et d'une nourriture abondante pour la réparer. Cette circonstance n'est pas ignorée des Indiens, car ils assurent que si l'on fait courir des chevaux deux jours de suite dans une mare remplies de gymnotes, aucun cheval n'est tué le second jour.

Quoique l'espèce de torpeur produite par le contact du gymnote, ait été déjà signalée dès l'an 1671, par le naturaliste Richer, qui observait alors à Cayenne; quoique vers 1778, Pringle ait fait connaître la source et la nature véritable de ce pouvoir étonnant qu'il étudiait alors sur le premier gymnote que Londres eût encore possédé, c'est aux recherches nombreuses de M. de Humboldt qu'on doit le plus de notions positives sur ce poisson. Il a constaté ce fait important, à savoir que les métaux, les corps humides, l'eau, transmettent fort bien la commotion, c'est-à-dire sont conducteurs, tandis que les résines, le verre, le bois très sec, etc., sont isolans. Il a pu toucher sans rien éprouver, le gymnote avec des bâtons de cire d'Espagne, tandis qu'il ressentit un rude choc en se servant d'une tige métallique de plusieurs pieds de longueur. Ce choc lui parut même plus douloureux que celui qu'on reçoit d'une grande bouteille de Leyde. Ainsi il n'y aurait pas d'exagération à admettre avec les Indiens, que les personnes qui se baignent dans l'Orénoque ou le fleuve des Amazones, se noient lorsqu'un gymnote les attaque par la jambe ou le bras.

Les efforts des naturalistes pour rendre visible l'étincelle de ce fluide électrique vital, ont depuis long-temps été couronnés de succès. Walsh et Igenhouss, qui expérimentaient sur le gymnote de Londres, vers la fin du siècle dernier, parvinrent à voir cette étincelle dans l'obscurité, sous forme de lueur, en interrompant la chaîne conductrice par deux feuillets d'or collés sur du verre et éloignés d'une ligne. Dans ces dernières années, M. Matteucci, de Naples, et le père Santi-Linari, de Sienne, ont aussi montré l'étincelle provenant d'un autre poisson électrique non moins intéressant, la torpille. L'expérience de la transmission du fluide à travers une chaîne de plusieurs personnes, a réussi également avec le gymnote comme avec la torpille.

Mais quel est donc le merveilleux appareil organique qui fournit au gymnote son abondante électricité? C'est une sorte de pile galvanique composée de quatre faisceaux étendus de chaque côté du corps du poisson et occupant le tiers de sa longueur. Chacun de ces faisceaux est formé d'un grand nombre de lames fibreuses, parallèles et écartées entre elles d'une demi-ligne. D'autres lames fibreuses les coupent à angle droit, et il en résulte des cellules multipliées que remplit une substance comme gélatineuse. Tout ce système est animé par des nerfs venant de la moelle vertébrale. Suivant Lacépède, l'assemblage des parois de ces cellules pourrait être comparé à une batterie formée d'une multitude de petits carreaux foudroyans et qui présenterait chez un gymnote de quatre pieds de long, une étendue de cent vingt-trois pieds carrés ! On conçoit qu'un instrument de cette force puisse frapper de mort les poissons, ou tout au moins les engourdir. Aussi le gymnote habite-t-il presque seul les étangs et les marais des savannes de l'Amérique du Sud. Les lézards, les tortues, les grenouilles, cherchent des mares où ils soient à l'abri de ses coups, et lorsque dans des filets très forts, on prend à la fois de jeunes crocodiles et des anguilles électriques, celles-ci n'offrent aucune trace de blessure parce qu'elles mettent hors de combat les crocodiles avant d'être attaquées par eux. Près d'Uritucu, il a fallu changer la direction d'une route, tellement les anguilles s'étaient multipliées dans une rivière où elles faisaient périr la plupart des mulets de charge qui la traversaient.

Nous ne savons si le gymnote de Londres a servi à vérifier les effets favorables qu'on a dit obtenir de son action électrique dans le cas de paralysie, ainsi qu'on le pratique en Abyssinie avec la torpille, ou dans le rhumatisme, comme on essaya à Stockholm, en 1797, avec le gymnote de 27 pouces, que Falhberg conserva pendant quatre mois. Au point de vue scientifique, de tels essais sont moins importans que ceux auxquels s'est livré M. Feraday pour établir l'identité parfaite qui existe entre le fluide du gymnote et le fluide électrique proprement dit. Ce physicien célèbre a d'abord obtenu l'étincelle de l'animal, puis il a pu charger une bouteille de Leyde et montrer par les déviations du galvonomètre et les décompositions chimiques, que cette électricité vitale se comporte de la même manière que le fluide de la pile de Volta. Il est probable qu'il lui a été possible de produire aussi tous les phénomènes du courant électrique, comme M. Matteucci l'a fait avec tant d'habileté pour la torpille; mais sur cette particularité nous ne pouvons encore rien affirmer de positif. Les recueils scientifiques d'Angleterre donneront sans doute à cet égard de prochains détails, en racontant la fin de ce pauvre gymnote devenu aveugle dans les derniers jours de sa vie, et en publiant le procès-verbal de son autopsie faite au collége des chirurgiens de Londres.

(*Quotidienne*).

SALON DE 1842.

(Deuxième article).

TABLEAUX DE GENRE.

Nous avons dit pourquoi les artistes modernes se complaisent surtout dans de petits cadres et s'exercent dans les fantaisies de genre, après avoir renoncé aux grandes inspirations religieuses, aux compositions sévères de l'histoire. Ce n'est pas qu'on ne trouve au salon une foule d'œuvres où manquent le goût, la grâce, la vérité, et telles qu'on ne se demande à quel titre le jury a pu les admettre, donnant ainsi à l'impuissance des encouragemens qu'on devrait réserver exclusivement pour le mérite ; mais aussi, et nous nous plaisons à le constater, des noms encore peu connus de jeunes artistes qui ne donnaient guère que de espérances ont pris un essor remarquable et semblent promettre à l'art de riches moissons dans un prochain avenir.

Les hommes au contraire dont la réputation est depuis long-temps établie sont restés généralement au dessous d'eux-mêmes. M. Leullier, par exemple, qui l'année dernière avait peint avec beaucoup de puissance, la terrible scène du *Vengeur*, n'a qu'imparfaitement réussi dans le nouveau genre où il a voulu s'essayer. Malgré les belles parties qu'il contient, son *Magicien Atlant* prouve qu'il faut encore plus de poésie et d'habileté qu'il n'en possède pour traduire l'Arioste avec succès. Nous conseillons à M. Leullier, qui est un artiste d'un véritable talent de ne pas aventurer son pinceau sur des sujets ingrats contre lesquels s'est souvent brisé le génie.

M. Bellangé ne s'est pas heurté à un tel écueil : son *Napoléon à Wagram* est une toile bien *mouvementée*, chaudement peinte et qui mérite les éloges qu'elle a déjà recueillis. Nous faisons moins de cas du petit ouvrage intitulé *le Meunier, son fils et l'âne*. On n'y retrouve pas trace de cet esprit ingénieux et profond, de ces nuances subtiles, de ces naïves délicatesses qui distinguent les œuvres de La Fontaine.

En revanche, *le Maréchal ferrant* de M. Bellangé est une peinture charmante, remplie d'expression, d'un fini précieux et sur le compte de laquelle toutes les opinions doivent se trouver unanimes. Ces qualités se retrouvent avec plus d'éclat encore peut-être dans le *Départ du conscrit*, composition simplement conçue, sagement exécutée, où l'art et le sentiment sont confondus dans une heureuse alliance.

Passons vite sur cette *Bethsabée* de M. Lestang-Parade, pâle réminiscence d'un genre à bon droit répudié de nos jours ; sur cet *Episode de la jeunesse de Millon*, par M. Steuben, qui manque à la fois de couleur, de forme et de style, et arrêtons un instant notre attention sur trois tableaux remarquables.

Le premier est de M. Omer Charlet et représente *Jean Guiton, maire de la Rochelle* pendant le siége de 1628. Cet homme doué d'un patriotisme inflexible et d'un courage surhumain, avait juré de tuer celui des habitans qui parlerait de se rendre, et lorsque la ville ouvrit ses portes après une admirable résistance, Jean Guiton disparut sans qu'on pût savoir depuis comment s'était terminée sa destinée. C'est ce trait de l'histoire que M. Omer Charlet a choisi, et qu'il a su empreindre d'une grande énergie dramatique. La pose de Jean Guiton est pleine de noblesse et de grandeur. Ses traits ont une expression frappante, et sans la faiblesse ou plutôt la pauvreté de la couleur, cette composition aurait incontestablement pris rang parmi les meilleures du salon.

Le second, qui est de M. Jacques Pilliard, nous montre *La mort de Rachel et la naissance de Benjamin*. Ce qui distingue cette peinture, c'est moins encore la vérité des attitudes, le joli choix des têtes, la grâce des ajustemens, que l'extrême pureté du dessin. M. Pilliard, on le voit, appartient à l'école de M. Ingres ; mais il a su modifier avantageusement la couleur du maître.

Le troisième appartient à M. Henri Scheffer. En peignant sa *Scène de fugitifs*, cet artiste a, cette fois, rencontré la poésie dans ce qu'elle a de plus élevé. Il est impossible de mieux comprendre la perspective aérienne, et si c'est l'imagination de M. Scheffer qui lui fournit tant de figures adorables, il faut avouer qu'il a le don de rêver les formes les plus ravissantes, la beauté la plus idéale et la plus parfaite.

Ce n'est pas non plus un morceau sans distinction que les *Funérailles de Masaniello*, par M. Fragonard. On y remarque de beaux groupes et d'excellentes choses sous le rapport de la composition. Malheureusement le ciel est mauvais, et fait ressembler cette toile à une décoration d'opéra.

Nous serions tenté de passer sous silence *Les femmes chrétiennes livrées aux bêtes féroces*, du même artiste ; ce n'est point là un tableau, mais une étude assez mal conçue qui n'attire pas le regard et laisse le cœur sans émotion. Pour faire oublier de telles erreurs, il faut avoir d'honorables antécédens et le souvenir de beaux succès : ces titres, M. Fragonard les possède. Sa fraîcheur d'imagination, sa verve ardente, sa fécondité bien connue ne permettent pas de douter qu'il ne se relève avec éclat d'une chute d'autant plus douloureuse qu'elle était inattendue.

Combien ne préférons-nous pas à ces compositions prétentieuses les scènes empreintes d'une naïve simplicité, comme la *Tire-lire* de M. Compte-Calix ! Tout est joli dans ce tableau, le fond, les accessoires et les enfans, qui sont groupés et dessinés avec beaucoup d'art.

L'Embarquement, par M. Auguste Delacroix, mérite des éloges. Cet élégant tableau doit être placé sur la même ligne que le *Retour des marins dans leurs foyers*, par M. Duval-Lecamus. Ce dernier artiste, qui jouit à bon droit des faveurs du public, a su allier, dans le groupe du marin et du père, la grâce de l'expression à la vérité du sentiment. On pourrait reprocher toutefois à M. Duval-Lecamus la *couleur* de brique de ses figures.

La bénédiction paternelle de M. Édouard Girardot, la *Psyché* de M. Glaise, la *Pomone* de M. Chezelle, la *Clitie* de M. Riesener et la *Mère jouant avec son enfant* de M. Gué, ne sont pas dénuées de mérite. Il en est de même de la *Cléopâtre* de M. Guermann-Bohn, et il serait injuste de ne pas accorder une mention toute particulière au tableau de M. Clément Boulanger, représentant *les Victimes du* terrible *mal des ardens*, qui désola les provinces du nord de la France au commencement dn douzième siècle.

N'oublions pas non plus *les Scènes bretonnes*, de M. A. Leleux ; *la Bataille de Civitella*, par M. Roger ; *le Combat naval d'Embro*, par M. Lepoitevin, morceau plein d'énergie, de chaleur et de mouvement ; et *la Sieste*, de M. Baron, spirituelle fantaisie habilement conçue et ingénieusement composée. Nous devons signaler encore le *saint François de Paule*, de M. Renoux et son *Intérieur de l'église de Turckeim*, doublement remarquable par la couleur locale et sous le rapport de la perspective ; *les Noces de Gamache*, par M. Bouterwek, qui semble avoir dérobé une étincelle au génie aventureux de Cervantès ; enfin, le charmant tableau que M. Quesnel a poétiquement intitulé *Dernière ressource*, et qui nous montre une jeune fille et un jeune enfant, les yeux levés au ciel pour y chercher la mère qu'ils n'ont plus, et cette protection divine qui ne délaisse jamais l'infortune. Cette petite toile, parle à l'imagination et au cœur ; elle fait honneur à M. Quesnel qui ne tardera pas à occuper, dans la faveur plublique, la place où l'appellent son savoir et son talent.

Cette place, M. Sturler l'a déjà, conquise par ses précédens travaux car *ses Lutteurs* n'auraient pas suffi pour la lui faire obtenir. Son *Moïse* manque de dessin, et il est facile de se convaincre par le seul examen de cet ouvrage, que M. Sturler, négligeant les études sérieuses, se repose trop sur ses dispositions naturelles et sur le don précieux de la facilité.

Mme Desnos a prouvé dans sa *sainte Geneviève recevant la consécration* que les femmes peuvent aussi aborder les idées religieuses et s'élever même jusqu'à l'histoire. La simplicité de cette composition est

en harmonie avec le sentiment du sujet, et la délicatesse, la grâce répandue sur cette toile montrent assez qu'une main douce et frêle a tenu cette fois le pinceau et mêlé les couleurs.

Terminerons-nous cet article sans parler de la *Traversée du Havre à Honfleur* par M. Biard? non certes. Qu'on reproche si l'on veut à ce tableau ce qu'on appelle la trivialité; nous trouvons, nous, qu'il y a là de la verve à la façon de Rabelais, de la comédie à la manière de Molière.

M. Biard est un artiste plein de finesse, d'observation et d'esprit, et c'est à regret qu'on le voit s'adonner à des peintures froides et glacées, d'une vérité monotone, d'une exécution lourde comme son *Naufrage dans les mers Polaires* et ses *Chasseurs Norwégiens*, tristes et lugubres comme sa *Jane Shore* mourant de faim dans les rues de Londres. M. Biard a dans le drame, comme on l'a fort bien dit, à redouter non seulement des rivaux, mais des maîtres, et de telles scènes ne conviennent d'ailleurs ni à l'allure comique de son talent, ni à la riante souplesse de son pinceau. Qu'il renonce donc au domaine tragique pour se livrer exclusivement à un genre vers lequel sa vocation l'emporte, et dans lequel il n'aura jamais à craindre de sérieuses rivalités.

Disons enfin, pour clore cette rapide revue de la peinture anecdotique, que M. Meissonnier a, cette année, au salon deux toiles qui passeraient inaperçues, en raison de leur petitesse si le mérite de leur auteur ne les faisait sûrement distinguer. On ne peut nier que les nouvelles productions de M. Meissonnier ne dénotent chez cet artiste un affaiblissement plutôt qu'un progrès. Son *Jeune Homme jouant de la basse* et son *Fumeur* sont restés à une assez grande distance de ses *Joueurs d'échecs*. C'est tout simple : il n'est donné à personne de faire un chef-d'œuvre tous les ans.

G. G.

THÉATRES.

ODÉON. — *Le comte de Bristol*, tragédie en cinq actes par M. HOCEDÉ. — Le sujet de cette pièce est emprunté à l'histoire d'Angleterre, au règne si cruellement dramatique de Charles Ier.

Une jeune fille a été séduite par ce prince, et le père, pour se venger se joint à Cromwell. Un moment le roi échappe, par la protection d'Alice, aux poursuites de ses ennemis, mais il est bientôt repris et sa tête tombe sur l'échafaud. L'intérêt de cette tragédie est assez faible, cependant quelques situations dramatiques l'ont fait écouter avec attention. Milon a été fort remarquable dans le rôle de Charles Stuart; l'Odéon a réparé la faute du théâtre Français en accueillant ce jeune artiste plein de talent.

Le Voyage à Pontoise, comédie en trois actes par MM. ALPHONSE ROYER et GUSTAVE VAEZ. — Depuis le *Voyage à Dieppe*, si comique dans ses situations, si spirituel dans son dialogue, nous n'avons rien vu à l'Odéon qui fût dans ce genre-là, aussi remarquable que cette nouvelle comédie. C'est un feu roulant de saillies mordantes, une suite de positions piquantes traitées avec beaucoup de verve, c'est enfin le digne pendant du *Voyage à Dieppe*.

La pensée de cette comédie est tirée des maximes de Larochefoucault: *Paraître riche pour le devenir*; voilà tout le fondement de la pièce.

Deux jeunes gens sans fortune, Léonard et Albert, ne peuvent réussir à se faire une position. Le premier est musicien; ses opéras ne sont pas même lus; le second est ingénieur, il a en tête un superbe projet de chemin de fer; on l'éconduit assez lestement à cause de son habit râpé. « Cela ne peut durer ainsi, se dit Léonard dont l'esprit est fort entreprenant, et nous réussirons. » Il lance une déclaration à la femme d'un banquier chez lequel il donne des leçons de musique, il parle de l'amour de son frère à la nièce et vante à tous propos l'esprit du banquier. Mais celui-ci finit par se lasser de ces éloges, sa femme préfère les assiduités d'un beau lion, M. Florestan, et les deux jeunes gens vont être renvoyés de cette maison, leur dernier asile.

Un éclair traverse l'esprit de Léonard; il revient donnant toutes les marques du plus profond désespoir. « Mes amis, s'écrie-t-il, quel malheur, notre oncle de Riga est mort!... il nous laisse une immense fortune, il faut que nous allions la recueillir. » Grand changement chez le banquier; il verra les plans d'Albert, il fera jouer l'opéra de Léonard, et il leur fait promettre de descendre chez lui à leur retour de Russie.

Au second acte, nous sommes à Pontoise, où nos deux frères sont installés, tandis que chacun les croit en Russie. Albert est inquiet de l'avenir, mais Léonard ne doute de rien. Nous avons six mille francs en poche, dit-il, avec cela nous ferons figure..., au moins deux mois. D'abord nous louons une voiture deux cents francs par mois, puis deux chambres dans un hôtel magnifique de la rue de la Paix..., nous ne la meublons pas et le concierge dit toujours que nous sommes absens, cela coûtera quatre cents francs; le reste sera pour les bottes vernies et les gants jaunes; nous irons le soir prendre la demi-tasse devant le Café Anglais et nous nous promenerons le cure-dent à la main. En attendant, les deux jeunes gens sont incognito à Pontoise. Par malheur le secret est bientôt trahi, car la famille du banquier vient elle-même visiter la maison occupée par eux. Léonard ne perd pas la tête, et de même qu'il a inventé son oncle de Riga et son voyage en Russie, de même il invente encore son retour et raconte ses impressions de voyage.

Au troisième acte nous nous retrouvons encore dans les salons du banquier qui ne rêve plus que de nos deux frères, on ne parle que de leur talent. D'un autre côté il a appris la ruine de M. Florestan, le lion; cette circonstance semble devoir favoriser les projets de Léonard. Mais le bruit se répand que sa fortune est une fable, le banquier est furieux, sa femme se désole et Léonard ne sait plus à quel expédient il doit recourir, lorsqu'une lettre écrite par son frère et dans laquelle celui-ci explique avec la plus grande franchise sa conduite, intéresse en sa faveur le frère du banquier. Un mariage est le dénouement de cette charmante comédie.

Les noms de MM. Alphonse Royer et Gustave Vaëz ont été annoncés au milieu d'applaudissemens bien mérités. Du reste la pièce a été jouée avec beaucoup d'ensemble; c'est une justice à rendre aux artistes de l'Odéon. Saint-Léon a été fort comique dans le rôle du banquier, il y a mis cette pesanteur et cette confiance en soi qui feront de ce personnage un véritable type; Monrose a déployé comme toujours beaucoup de verve et d'entrain; le rôle difficile du lion a été rendu on ne peut mieux par Pierron, et Derosselle a montré dans le personnage de Duparc, cette bonhomie malicieuse nécessaire à son rôle. Madame Doligny a été charmante.

Parmi les pièces reçues au second Théâtre-Français, on cite la Bianca-Capello de M. Constant-Berrier.

ARMAND DURANTIN.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

20 Avril. — Le hasard a fait découvrir, à quelques lieues d'Oviédo, un immense souterrain ayant plus de six kilomètres de circonférence. On y a rencontré des ossemens humains et la poignée d'un glaive antique dont un orfèvre d'Oviédo a donné cinq onces d'or (400 fr.)

— Samedi dernier, dit la *Gazette des Tribunaux*, un jeune homme se présentait, tenant à la main un billet de première loges, au bureau du contrôle du Théâtre-Français.

— Ce billet est bien à vous, monsieur? dit le contrôleur après l'avoir examiné et avoir lu le nom de la personne à laquelle il avait été destinée, nom qui, selon l'usage, était écrit au bas du billet et en toutes lettres.

— Certainement, ce billet est bien à moi, puisqu'il m'a été donné, répondit le jeune homme.

— Vous n'êtes cependant pas M. N... dont il porte le nom écrit? dit le contrôleur.

— Puisque je vous réponds qu'on me l'a donné, qu'importe que je sois M. Pierre ou M. Jacques?

— Cela importe tellement, que vous allez me suivre au bureru du commissaire de police, car je sais pertinemment que le billet n'a pu vous être donné par celui auquel il avait été adressé. Ce billet a, selon toute apparence, été soustrait.

Le pauvre jeune homme, qui s'attendait à une soirée de plaisir, et qui se voyait menacé de passer non seulement le restant du jour mais encore la nuit au violon, se rendit de bonne grâce devant M. Vassal, commissaire de police du quartier du Palais-Royal, auquel il déclara qu'il se nommait Charles P..., qu'il était ouvrier ébéniste, et que le malencontreux billet de spectacle, cause de son arrestation, lui avait été donné par un facteur de la poste, D..., avec lequel il a des relations assez fréquentes.

Entendu à son tour, le contrôleur dit qu'il n'avait pu se méprendre sur la substitution de la personne qui présentait le billet, cette personne étant un de ses amis auquel il avait lui-même adressé le matin de ce jour le coupon par la poste, après l'avoir placé dans une enveloppe et cacheté de cire rouge. Selon toute probalité, le facteur duquel le jeune homme déclarait tenir le billet s'était rendu coupable d'une infidélité, en brisant le cachet et en s'appropriant le billet.

Une enquête faite immédiatement ayant donné lieu de croire que cette dernière supposion pouvait ne pas manquer de fondement, le facteur D... a été arrêté, et le jeune ouvrier a été remis en liberté immédiatement.

21.—La *Gazette* rapporte, d'après un ouvrage intitulé *Renseignemens sur les affaires de la Plata*, le fait suivant qui est incroyable :

« Par ordre de l'autorité supérieure, une représentation extraordinaire a été donnée le 23 décembre dernier, par la société dramatique du théâtre de la Victoire, de Buénos-Ayres.

« Le but de cette représentation (nous ne faisons que relater les termes de l'affiche) est de mettre à la disposition de l'illustre restaurateur des lois le produit de la recette. Cette somme sera uniquement destinée aux frais de la guerre qu'il soutient, à juste titre, contre la bande des sauvages, immondes et dégoûtans unitaires, et contre l'incendiaire Rivera et ses prosélytes. L'affiche ajoute que cette représentation se terminera par la vue admirable et unique d'une pièce intitulée :

COMBAT SINGULIER D'UN FÉDÉRAL CONTRE UN UNITAIRE.

« Dans cette pièce, dit l'affiche, *les spectateurs verront, sur la scène, le fédéral égorgeant* RÉELLEMENT *l'unitaire.* »

Les journaux de Buénos-Ayres, du 23 décembre et des jours précédens ont aussi annoncé, dans leurs colonnes, cet horrible spectacle.

22. — Il existe dans quelques parties de l'Allemagne une loi pour empêcher de boire pendant le service divin. Elle est ainsi conçue :

Article unique. *Toute personne buvant dans un cabaret pendant le service divin, le dimanche ou un autre jour de fête, est autorisée à sortir sans payer.*

23.— Lundi dernier, 18 de ce mois, un bon cultivateur s'était rendu à la foire de la Chapelle-sur-Erdre, pour faire emplette d'une paire de bœufs. Son gousset était bien garni, et, par une sage prévoyance, il s'était fait coudre sa poche, comptant par là obvier à tous les accidens possibles.

Par un motif que nous ignorons, le fermier quitta la foire sans acheter de bœufs. En s'en retournant à son village, il entra dans un cabaret pour se rafraîchir ; il y rencontra deux ou trois individus qui semblaient être là pour la même cause. Une conversation insignifiante s'engagea entre eux, et le fermier leur apprit *qu'il n'avait rien acheté*. Cette indiscrète confidence fut un trait de lumière pour les interlocuteurs, qui, en bons logiciens, conclurent de là que le fermier, n'ayant pas acheté de bœufs, devait nécessairement en avoir l'argent dans sa poche ; ils en prirent note. Quelques momens après, le fermier reprit sa route, et comme il arrive toujours, les individus avaient précisément affaire *du même côté*; ils firent donc route ensemble.

Tout allait bien jusque là ; chemin faisant un des particuliers offrit une prise de tabac au fermier, mais à peine celui-ci eut-il aspiré la prise, qu'il fut atteint d'un besoin excessif de dormir. Un de ses camarades de voyage, pour tirer le pauvre homme de son état de somnolence, lui fit respirer des *sels*. C'en fut assez, le narcotique fit son effet, et le malheureux fermier, tombant sans connaissance, fut étendu sur un tas de pierre au bord de la route, par ses amis officieux, qui eurent la charité de relâcher sa cravate pour le laisser respirer plus à l'aise...

Inutile de dire que le pauvre fermier, en se réveillant, retourna chez lui sans argent et sans bœufs.

24. — Il existe à Paris, sur le quai Pelletier, un vieillard qui vient d'entrer dans sa 103e année, et qui n'a rien perdu de ses facultés mentales ; ses forces lui permettent encore de pouvoir sortir lorsqu'il fait beau. Il doit cette vigueur, si rare à l'âge auquel il est parvenu, à des habitudes régulières et à une tempérance qui ne s'est jamais démentie.

MODES. — Les derniers beaux jours ont été favorables à l'exhibition des modes nouvelles ; aussi les plus fraîches toilettes se faisaient-elles remarquer aux Tuileries et sur les boulevarts. On porte beaucoup de robes en soie, en pékin surtout. C'est la nouveauté qui est la plus généralement adoptée. Les baréges imprimés seront bien portés aussi, mais lorsque la saison sera plus avancée. Le cachemire, soit de l'Inde, soit français, conserve la vogue ; mais beaucoup de femmes préfèrent les écharpes et surtout les *crispins*, grandes innovations qui reçoivent les formes les plus élégantes et les plus gracieuses dans les ateliers des magasins du *Minard*, boulevart Poissonnière, 11. Ces magasins sont les mieux assortis de Paris, en articles de nouveautés pour la saison, et ils ont la propriété exclusive de plusieurs étoffes nouvelles et de dessins *spéciaux*, de cachemires. — Alexandrine, dont les modes charmantes ont une réputation européenne, vient de transférer ces brillans magasins rue d'Antin, 14. Là, elle a déjà imaginé de nouvelles formes de chapeaux que la mode a tout de suite adoptées, tant elles sont originales et élégantes. On est prié de ne pas confondre l'établissement d'Alexandrine avec quelques autres qui spéculent sur la juste célébrité de son nom.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.

13e Année. — N° 24. Samedi 30 Avril 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vte DE TESSIÈRES-BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu, 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

LE CABINET DE LECTURE paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 2 colonnes: 75 cent.es la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

Au présent numéro est jointe une gravure de Mode.

UN AMOUR D'ENFANCE.

I

On donnait *le Pirate* au Théâtre-Italien. La plupart des spectateurs, fatigués de cette musique insignifiante, cherchaient des sujets de distraction dans la salle, et leurs binocles se dirigeaient souvent sur une loge d'avant-scène au bord de laquelle était assise une jeune femme blonde, vêtue d'une robe de velours noir. Cette personne était de celles que doivent connaître les gens du monde, sous peine de passer pour des Iroquois, et quand quelque malavisé venait à demander qui elle était, on lui nommait Mme Darcourt, d'un ton dédaigneux qui signifiait : D'où sortez-vous donc, pour ignorer jusqu'au nom d'une beauté aussi à la mode ? Malgré cette réputation, Mme Darcourt n'était pas, dans le sens classique du mot, véritablement belle ; mais ses attraits, objet du caprice de la foule, fournissaient matière au paradoxe, et les grâces toutes particulières dont elle était douée, rehaussées par l'artifice d'une toilette savante, séduisaient, à son égard, et trompaient les yeux. On l'admirait, néanmoins, sans s'approcher d'elle ; les hommes à succès se résignaient à la contempler de loin, et à renoncer au rôle de courtisans, réserve d'autant plus remarquable, que cette dame était veuve, sans enfans, et qu'elle passait pour assez riche. Mais Mme Darcourt avait déjà fait un choix, et l'objet de cette préférence était connu et accepté. M. Gabriel de Gency était un jeune homme d'une tenue parfaite et d'un esprit bien acclimaté aux usages de la société. Il savait briller sans être original, se mettre en relief sans offusquer personne, et se créer une personnalité réelle sans provoquer la jalousie ou les répulsions. Rien d'éclatant, rien de vif en ses discours, n'attirait sur lui une attention blessante pour des rivaux : chaque angle était limé, chaque qualité voilée d'une demi-teinte, et le jeune Gency n'était jamais compromettant ni compromis.

Les divers traits de ce caractère avaient convaincu Mme Darcourt des sentimens qu'elle devait avoir pour un chevalier aussi accompli ; ce favori la mettait à l'épreuve de toute critique, et le monde, pour qui elle faisait ses moindres actions, ne devait trouver là aucune occasion de blâme. Mme Darcourt, qu'il est essentiel de mieux connaître, afin d'apprécier le bonheur de son futur époux, était veuve d'un magistrat distingué. Fidèle à la restauration, comme à l'empire, tant que durèrent l'empire et la restauration, il s'était ménagé la pairie sous le gouvernement de juillet, en souriant, en 1828, au ministère Martignac, et en restant attaché à la bourgeoisie dont il était issu. A la mort de M. Darcourt, arrivée il y a trois ans, sa veuve vint habiter avec Darcourt de l'Oise, l'ancien ministre et le frère aîné du pair de France. Revenue de toutes les prétentions, Mme Darcourt de l'Oise, qui n'avait pas d'enfans, prit en affection la veuve de son frère ; elle la traita comme sa fille et jouit des succès de la jeune femme d'une façon toute maternelle. A peine

le mari d'Élisabeth Darcourt eut-il les yeux fermés, qu'elle se créa une vie de plaisirs. Sa fortune était médiocre, mais on savait que le meilleur de son douaire consistait dans un emploi lucratif, dont son beau-frère avait promis de disposer en sa faveur, dans le cas d'un second mariage. Il fallait donc que le futur fût en position. Or, Gabriel de Gency piétinait depuis six ans sur les dernières marches du conseil d'état, comme tout le monde, attendant la fortune, et lorgnant de tout côté pour la voir venir de plus loin.

Il fallait, pour aimer Mme Darcourt, un homme complètement façonné à des sentimens, à des idées de convention; un homme en qui les instincts de nature fussent remplacés par des habitudes, et pour qui la pratique exclusive de la haute société parisienne eût créé une manière artificielle d'entendre les choses. Élisabeth, ainsi que son amant, étaient en effet de ces gens de la vie extérieure, qui ont un langage et des principes à eux, de ces gens dont l'existence est raisonnée juste, d'après une base fausse, et auxquels ne comprendront jamais rien les esprits droits de la province, ni même ceux des Parisiens non initiés.

La beauté de Mme Darcourt, inexplicable comme son caractère, n'avait cours, non plus que le reste, que parmi les *initiés*. A la représentation du *Pirate*, le parterre ne la remarquait point, et l'orchestre ne la regardait guère; mais les plus belles loges ne détournaient pas les yeux de la sienne.

Quand M. de Gency fut présenté chez elle :

— Comment la trouvez-vous? lui demanda-t-on.

— Rien de remarquable, répondit-il.

— Dans six mois vous reconnaîtrez qu'elle est charmante, lui dit un habile.

Et la prédiction se réalisa; il ne fallait que le temps d'apprendre le beau sous cette forme. Ce qui nuit le plus aux femmes de ce genre, c'est l'analyse; aussi savent-elles la rendre difficile; mais qu'elles ne se fassent jamais peindre : les peintres de portraits sont leurs ennemis mortels.

Mme Darcourt était blonde, et passait pour brune, parmi certaines personnes. Elle avait le sourcil haut et long, assez prononcé, l'œil vert, le nez un peu busqué, la bouche grande et mobile avec des dents blanches. L'ovale était loin d'être pur, l'attache du cou était belle, mais la clavicule saillante; sa carnation avait un éclat singulier. Grande suivant les uns, petite selon d'autres, elle était de stature moyenne. Sa main était forte et d'une forme noble; son pied grand, mais elle marchait à merveille, et sa taille, d'un souplesse miraculeuse. Telle était cette femme tant admirée, parvenue au plus haut période de sa puissance et de ses attraits. Elle venait d'avoir vingt-cinq ans; Gency en avait trente.

Il vivait à Paris depuis douze années, et il y en avait sept qu'il n'avait vu son pays natal : les amis de son enfance, qui l'avaient connu vif, passionné, démonstratif, ne l'auraient pas retrouvé dans l'homme froid, posé, calculateur, que n'avait point annoncé l'enfant. Ses sentimens à l'égard de Mme Darcourt s'étaient développés sans exaltation; ils avaient mûri à la longue, comme des fruits sur un espalier. Le monde n'avait eu aucune observation à glaner; tout s'était passé avec la régularité la plus convenable.

Pendant cette représentation, où Gency avait accompagné sa suzeraine, il parlait peu, gardait un maintien irréprochable comme sa toilette, et son attitude avait un peu de raideur. Il *se posait*, en un mot, devant la foule, comme un personnage en évidence, obligé de soutenir la dignité d'une haute situation. De temps en temps, il s'inclinait sur le devant de la loge, pour adresser quelques paroles sur le soleil ou la pluie, et quelques mots galans à sa future, qui affectait de rire, afin de déguiser les préoccupations tendres qu'il est incongru de montrer en public. Bientôt, la fadeur de la partition de Bellini assoupit l'attention de ces amans, et Gency tomba de l'ennui dans la méditation. A ces instans de silence, assez fréquens entre eux, il sentait avec angoisse qu'ils aimaient l'un et l'autre tout seuls, et qu'il leur manquait de communiquer par certains fils magnétiques; mais Gency croyait comprendre que cette langueur, due à des circonstances de position, cesserait après le mariage, alors que l'âme recouvrerait la liberté de se répandre sans réserve. Cette idée était juste, et néanmoins, il avait si souvent, et avec tant de gaieté, persiflé avec elle la ferveur naïve des amoureux, qu'il redoutait de recueillir à son détriment l'ironie qu'ils avaient semée ensemble. Demeurés l'un pour l'autre des gens de salon, ces deux personnes n'étaient pas arrivées jusqu'à l'intime et confiantes appréciation d'elles-mêmes. Que de mariages, et même de mariages d'inclination, se concluent sous de tels auspices.

Tandis que Gency, préoccupé de cette union, dont il attendait l'heure sans impatience, rêvait de la sorte, cherchant de temps à autre, dans ses souvenirs, les sensations de sa jeunesse, il fut tiré de ses réflexions par le bruit que fit, en s'ouvrant tout à coup, la porte de la loge. Un jeune homme de proportions athlétiques parut sur le seuil, et s'avança comme au devant d'une ancienne connaissance, sans prendre garde à personne.

Gency, ayant envisagé cet intrus, lui fit observer qu'il se trompait sans doute.

— Non, s'écria l'étranger, à moins que tu ne sois plus mon vieil ami Gabriel.

— C'est mon nom, Monsieur, mais...

— Quoi! tu ne reconnais pas George de Rebel, ton camarade d'enfance? interrompit le jeune homme en sautant au cou de son ancien compagnon.

Notre héros subissait là une épreuve difficile, il fallait de l'esprit pour s'en tirer avec grâce; Gabriel de Gency en vint à bout *le moins mal* possible, sans paraître contrarié. Il rendit à son compatriote ses embrassemens, et lui secoua la main, en disant :

— L'agréable surprise, et que je suis aise de te revoir!

Et sans quitter la main de son ancien camarade, il se disposa à prendre son chapeau pour aller causer avec lui dans le couloir. Mais Mme Darcourt, que la musique ennuyait, désireuse de garder auprès d'elle ce petit spectacle improvisé, et voulant aussi peut-être que ce monsieur sans cérémonie s'aperçût de sa présence, murmura, s'adressant à sa belle-sœur :

— Des amis d'enfance qui se revoient après bien des années, c'est fort touchant, et je félicite M. de Gency de cette bonne fortune.

Rebel se détourna, et saluant Mme Darcourt, il répondit :

— Veuillez excuser, Madame, cet empressement un peu indiscret : j'avais aperçu Gabriel que je n'ai pas embrassé depuis sept ans, et je n'ai plus vu que lui dans la salle : il n'est qu'une amitié comme la mienne, Madame, qui puisse apercevoir quelqu'un si près de vous.

Élisabeth sourit sans trop de malice à ce compliment semi-provincial; voyant que M. de Rebel restait debout, elle le pria de ne pas leur enlever M. de Gency, et George s'assit au fond de la loge.

C'était un garçon de robuste apparence, au geste carré, à l'œil vif et hardi. Il portait une belle barbe blonde, et sa figure, sans être fort distinguée, était régulière. Son costume était déplorable, et Gency n'examinait pas sans chagrin son gilet jaune recouvert d'un habit d'un bleu trop clair, à boutons d'or ciselés, lequel fronçait sur les épaules, à la couture de la manche, défaut qui trahit la province. George ne pouvait dire un mot sans inquiéter Gency, qui s'était toujours honoré de ne frayer qu'avec des gens du monde qui en parlassent le jargon sans solécismes. Or, notre campagnard désignait Paris sous le nom de la *capitale*; il appelait les Anglais des *milords*; l'Opéra était toujours pour lui le *grand Opéra*, et il prononçait à la française le nom de Tamburini, de Rubini, et de tous les acteurs des Bouffes. Pour comble de disgrâce, il parlait haut, et les fashionables du bout de la galerie tournaient parfois les yeux du côté de la loge. Citoyen de ce monde qui ne prise que la forme, Gency se sentit faiblir, et il saisit une occasion pour s'isoler de son ami, en se réhabilitant aux yeux de Mme Darcourt

— Mon ami Rebel, dit-il avec un air de bonté miséricordieuse, est étonné de tout ce qu'il voit, et son admiration est naturelle. Il exploite, dans les Basses-Alpes, depuis dix ans, les usines de son père, ancien receveur-général, qui a placé là des sommes énormes. Nous comptons le civiliser et le divertir.

George accepta comme une chose affectueuse ce panégyrique de mauvais goût, et Gabriel, craignant que son compagnon ne se fourvoyât en causant avec Mme Darcourt, lui demanda des nouvelles de ses anciennes connaissances.

— Ta famille est en bonne santé; personne ne t'oublie au pays, et l'on y parle souvent de toi.

— Vois-tu quelquefois Mme d'Hervilly?

— Ah! voilà de la constance! Pour te répondre suivant tes désirs, je te dirai que Mlle Élise embellit chaque jour. Elle avait seize ans quand tu l'as quittée tendrement épris; mais tu la reconnaîtrais à peine, tant elle est devenue charmante. Elle ne t'a pas oublié, mon cher, et nous avons plus d'une fois plaisanté sur vos anciennes amours.

— L'aveu est indiscret, observa Gabriel, et si je te croyais fat.....

— Tu ne te tromperais guère dans cette circonstance.

— Tu sembles bien pénétré des mérites de Mlle d'Hervilly.

— Je ne le nierai pas, attendu que je me dispose à l'épouser dans un mois.

Il serait difficile de dire si cette nouvelle fit quelque impression sur M. de Gency; Mme Darcourt seule put le savoir, car, depuis que ce nom avait été prononcé, elle n'avait cessé d'examiner son amant, comme si ce sujet eût réveillé en elle une préoccupation assoupie.

— Au surplus, poursuivit George, vous pourrez renouer connaissance, car ces dames arrivent à Paris demain.

Mme Darcourt interrogea de nouveau les traits de Gabriel, qui complimenta son ami avec beaucoup d'effusion. Depuis cet instant, il parut plus gai, parla beaucoup, et devint plus gracieux qu'auparavant, à l'égard du jeune Rebel.

Pour Mme Darcourt, elle se mit à jouer avec son éventail et à écouter la pièce avec ferveur.

— Je ne sais, balbutia Gency, si j'aurai l'honneur de voir souvent ces dames; je suis tellement occupé...

Mme Darcourt ferma son éventail avec impatience, et Gabriel s'arrêta tout court.

— Elles n'admettront pas de telles excuses, s'écria George anticipant sur le rôle conjugal; je veux que nous ne nous quittions pas. J'ai des raisons pour ne plus redouter ta concurrence, et tu m'offres d'excellentes garanties, car on sait que tu te maries, mon cher, et que tu épouses une veuve. On m'a conté ce matin cette nouvelle.

Singulièrement contrarié, Gabriel pressa le pied de son ami, et lui dit:

— Nous causons beaucoup trop, et nous empêchons Mme Darcourt d'écouter la pièce.

A ce nom, l'étourdi devint rouge et articula d'un ton embarrassé quelque formule d'excuse terminée par un compliment exagéré à l'adresse de la jeune veuve. La belle-sœur de cette dernière eut pitié de lui.

— J'espère, Monsieur, dit-elle, que nous vous verrons quelquefois: nous recevons le lundi. Mme d'Hervilly est mon amie de pension, c'est ce souvenir de loin; nous sommes même un peu parentes. Veuillez l'assurer du plaisir que j'aurai à la revoir. Nous l'attendons avec impatience, et si elle ne venait pas, dites-lui bien que j'irais la trouver.

— Je serai ravie, dit Élisabeth avec un sourire très doux, de connaître une personne aussi accomplie que doit l'être Mlle d'Hervilly, et de lui témoigner toute l'affection dont je me sens portée pour elle.

George parut enchanté du tour qu'avait pris la conversation; cependant son ami se disait:

— Voilà une déclaration de guerre bien formellement énoncée; la chère Élise y recevra plus d'une égratignure.

— Messieurs, observa Mme Darcourt d'un ton bref, voulez-vous que nous écoutions l'air de Rubini?

Le morceau terminé, ces messieurs conduisirent les Darcourt jusqu'à leur voiture, et s'en retournèrent ensemble à pied. Gabriel était d'une humeur de dogue, et George dans l'enchantement.

— Les bonnes gens, s'écria-t-il; ils ont le cœur sur la main.

— Oui, tu n'as fait que des maladresses et dit que des sottises. S'aviser de parler de ce mariage, qui n'est pas officiel et qui peut, après tout, n'avoir jamais lieu.

— Mais quel inconvénient si grave...

— J'aurais trop à faire de te le montrer; tu ne sais pas la langue de ce pays-ci. Fais-moi le plaisir de ne pas souffler mot de ce projet parmi nos compatriotes; je ne suis pas encore en mesure d'affronter les commentaires.

— Devrais-je garder cette réserve, même avec mesdames d'Hervilly?

— Plus encore qu'avec d'autres; elles verront Mme Darcourt et commettraient cent maladresses.

— Je m'engage à un silence absolu; cependant il me semble...

— Il te semble mal. En province, où chacun se connaît, on parle sans rien risquer; chez nous, l'art consiste à savoir se taire et à s'assurer de ce qu'on peut dire, sans laisser deviner ce qu'on pense. Mais causons d'autre chose. Le spectacle t'a-t-il diverti?

— Ce qui m'y a le plus frappé, c'est le costume de Tamburini; on ne voit rien d'analogue à Grenoble.

— Tu dis que ta future est devenue très belle?

— C'est la plus jolie femme du département de l'Isère. Quand ces dames seront installées, je te conduirai chez elles.

— Comme il te plaira.

—Tu vas donc sacrifier à Plutus, mon pauvre Gabriel; Mme Darcourt doit être fort riche?

Gency comprit que George ne la trouvait pas belle, et il changea de propos:

— Pourquoi Mme d'Hervilly vient-elle à Paris avant ton mariage?

— C'est une petite malice de sa fille. Imagine-toi qu'elle s'est mis en tête, tout en m'accueillant fort bien, de me refuser son consentement tant qu'elle n'aurait pas vu la capitale; on n'a pu lui faire renoncer à ce caprice, dont je devine parfaitement la raison.

— Tu es d'une sagacité admirable.

— La petite curieuse tenait à ce voyage, et craignant que le mari plus tard ne s'y opposât, elle a pris ce moyen pour satisfaire son envie.

— Cette explication me paraît sans réplique, murmura Gabriel.

— Ainsi, je te viendrai chercher dimanche pour faire cette visite?

— Peut-être ne serai-je pas libre, et je craindrais de te déranger mal à propos. Si je vais chez Mme d'Hervilly, je m'y rendrai seul.

— Fort bien. Demain, j'irai t'éveiller.

— Impossible! j'ai un rendez-vous.

— Alors, quand te verra-t-on?

— Je ne sais pas, grommela Gabriel sèchement.

— Le plus tôt sera le mieux.

Et George s'éloigna gaiement, tout radieux d'avoir revu son bon ami d'autrefois. Heureuse simplicité des âmes confiantes et affectueuses! Gabriel de Gency rentra au logis mécontent de son ami et de lui-même, la conscience nuageuse et l'esprit fatigué. Des souvenirs du premier âge se réveillèrent en lui; sa foi profonde en lui-même et en ses vanités chancela une minute, et il se rappela non sans regret ses jeunes et poétiques amours, si vrais, si simples dans leur expression, et bien ardens aussi. Ces amourettes, il faut le dire, avaient été assez sérieuses vers la fin, et ces deux enfans, lorsqu'ils s'étaient quittés, avaient juré l'un à l'autre une éternelle flamme, et s'étaient promis, elle de n'avoir d'autre mari que Gabriel, lui de n'épouser jamais qu'Élise. De sorte qu'en apprenant le refus de cette dernière de consentir à un autre hymen tant

qu'elle n'aurait pas vu Paris, Gency osa supposer qu'il était pour quelque chose dans cette résolution, et qu'on avait voulu consulter son cœur avant de s'engager en d'autres chaînes. Puis il repoussa cette fatuité, se représentant Élise comme une provinciale bien gauche, bien ignorante, dont il rirait dès qu'il l'aurait vue. Jugeant de l'effet qu'Élise devait produire sur lui d'après l'effet qu'y avait produit George, il comprit qu'entre ses goûts et ses idées d'autrefois il y avait un abîme. Une heure avant de retrouver George, il s'en souvenait comme de son meilleur ami, comme du plus aimable de ses compagnons, il eût fait dix lieues pour l'embrasser, et maintenant il le haïssait presque pour l'avoir revu quelques instans.

Il finit par convenir avec lui-même qu'Élise, bonne pour un maître de forges, ne pourrait être initiée à la haute et fine intelligence de Mme Darcourt. Il se représenta même cette dernière riant aux éclats de ces ressouvenirs d'amour bucoliques, et il remonta fièrement sur son piédestal où il s'endormit.

II

Élise d'Hervilly a Marie S....

« Me voici donc à Paris, ma chère Marie, et la joie que j'en ai est moindre que celle que je m'étais promise avant d'y arriver. Les objets me semblent mesquins en comparaison de nos anciens rêves, et je suis forcée de me raisonner pour apercevoir le beau côté des choses. Tu ne peux te figurer à quel point mon imagination est amortie depuis huit jours. Je me cherche sans me retrouver, et je vis dans un trouble continuel, au milieu de cette grande ville qui change si vite les esprits, hélas! et peut-être les cœurs.

« Je l'ai revu, ma chère, je l'ai revu... Quelle émotion j'ai ressentie à son aspect et au son de sa voix! Pourtant, ce n'est plus la même voix, ce ne sont plus les mêmes traits. Il ne s'est aperçu de rien. Je m'étais composé une mine réjouie pour le recevoir; mais il aurait fallu parler, et comme je ne pouvais articuler un mot, je me suis enfoncée dans une broderie de pantoufles destinées à ce bon George, que j'aime de tout mon courage, afin de calmer ma conscience.

« Je lui serais véritablement attachée, si je n'avais connu avant lui Gabriel, qui ne me plairait pas peut-être maintenant, si je le voyais pour la première fois. Non, le premier sentiment ne s'efface jamais! Je te vois rire et me répéter que tu es d'avis contraire, parce que sans doute tu as commencé par le second. C'est bien mal de se moquer des malheureux, et je suis sérieusement à plaindre.

« Gabriel est un homme accompli; mais il me semble si parfait que je n'ose plus me croire faite pour lui. Dès notre première entrevue, il a séduit ma mère par le charme de sa conversation et le posé de ses manières. Rien d'intime, beaucoup de respect; des lieux communs agréablement débités. C'était la première visite d'un homme du monde qui n'a rien à vous dire. J'enrageais. Il m'a trouvé changée, et m'a adressé à ce sujet un compliment qui m'a déplu.

« Maman a retrouvé ici une amie de pension dont la famille est devenue presque la nôtre. La belle-sœur de cette amie, Mme Darcourt, s'est éprise pour moi d'une tendresse prodigieuse. C'est une femme à la mode, jolie plutôt que belle, et d'un mérite incomparable. Je ne saurais mieux la dépeindre qu'en la comparant à Mme Luber la jeune, à qui elle ressemble beaucoup. Ma nouvelle amie me cajole beaucoup; elle me met en relief et a le talent de me faire babiller et de trouver bon tout ce que je dis. Enfin, on croirait qu'elle ne peut exister sans moi, et je ne sais vraiment comment elle existait avant de me connaître. On doit danser lundi prochain chez Mme Darcourt, qui s'est chargée du soin de ma toilette, attendu que je n'y entends rien, dit-on, et qu'elle me veut faire belle; elle aura bien à faire. Il paraît que le bleu est à la mode; cette nuance ne sied pas à mon teint. J'ai toujours trouvé qu'une robe de cette couleur, au milieu de toilettes claires, fait l'effet d'une tache d'encre mal essuyée sur une feuille de papier blanc. Mais Mme Darcourt m'a donné de si bonnes raisons à l'appui de son goût, que je m'y suis soumise. J'irai donc chez elle en robe de crêpe bleu et coiffée, suivant son gré, d'une guirlande de roses blanches, comme Iphigénie en Aulide. Cette coiffure est encore une de mes aversions, et je me vois d'ici, marchant au sacrifice, noire comme un petit pruneau. Peu importe, au surplus; je n'ai pas besoin d'être jolie pour plaire à George, et je ne désire point l'être pour Gabriel. Voici quelle sera ma conduite à son égard: ne jamais rappeler le passé; me montrer indifférente, point coquette, et l'oublier de mon mieux. Mon but est de m'étudier avec soin, et de démêler le fond de mon cœur, afin de ne pas risquer de tromper M. de Rebel. Si je ne puis secouer mes idées d'autrefois, si M. de Gency doit, pour l'avenir, être à craindre pour moi, alors, ma chère, je ne serai ni à lui qui ne songe plus à moi sans doute, ni à personne, et je me résignerai vaillamment à rester fille.

« Je ne sais pourquoi les approches de ce bal m'inquiètent; crois-tu aux pressentimens? Quand finira ce maudit voyage! Ah! j'aurai bien des choses à te raconter en te revoyant, ma bonne Marie. Adieu, tu liras comme tu pourras ce griffonnage de chatte. Embrasse quatre fois, de ma part, les bonnes grosses joues roses de ta petite sœur.

« Ton amie,

« Élise. »

Neuf heures et demie sonnaient à Saint-Philippe du Roule, quand Mme d'Hervilly descendit de voiture à la porte de l'hôtel Darcourt tout étoilé de lampions. Élise parut la première dans l'antichambre du logis. La fatale robe bleue était caché sous une pelisse de satin, et la couronne de roses blanches sous un capuchon bordé *de cygne*. Déjà Mme Darcourt avait annoncé cette jeune fille à ses amies, et M. de Gency sachant qu'Élisabeth avait trempé dans la toilette de sa protégée, se tenait près de la porte du salon, s'avançant sur le seuil à chaque coup de cloche qui annonçait de nouveaux arrivans. Mlle d'Hervilly l'occupait plus qu'il ne l'eût supposé. Dès qu'il la vit paraître, il accourut auprès d'elle et jeta un coup d'œil d'aigle sur sa parure. La guirlande le terrifia, et il se résolut à accomplir une de ces grandes actions qui doivent nous être comptées là-haut comme le verre d'eau de l'Évangile. S'approchant d'Élise, sous prétexte de l'aider à se défaire de sa pelisse, il tira fort dextrement de ses cheveux trois épingles qui lui fixaient sur la tête sa couronne de fleurs, et, enlevant le capuchon, il entraîna les roses qui tombèrent; puis, feignant un faux pas, il les écrasa sous son escarpin.

— Grand Dieu! s'écria-t-elle, ma guirlande, vous l'avez tout aplatie...

— Je suis bien maladroit!... des fleurs que vous avait données Mme Darcourt, et des fleurs toutes neuves; car, à coup sûr, elles ne lui ont jamais servi.

— Voilà un grand malheur!

— Plus grand que vous ne le pensez. Otez donc cet énorme collier puisque vous n'avez plus que vos cheveux.

Après cette double expédition, Gabriel suivit les deux dames qui firent leur entrée; mais Mme Darcourt avait vu de loin cet épisode, et ce fut avec un dépit secret qu'elle vint embrasser (sans la moindre toutefois) Mlle d'Hervilly, simplement coiffée en bandeaux, ce qui le allait mieux que tous les attifages du monde. Cependant Mme d'Hervilly compromit beaucoup sa fille; elle était affublée comme on l'est à Pézénas, de sorte qu'on chuchota autour d'elles, ce qui maintint l'élégant Gency à distance respectueuse de ses compatriotes. Sa valeur avait brillé d'un éclat vif, mais passager.

Il est diverses manières, non prévues par le code, de tuer son prochain, et Mme Darcourt possédait plusieurs de ces recettes vénéneuses. Grâce à ses soins, le provincialisme d'Élise ne tarda pas à être divulgué.

de plus, elle la signala à la malveillance des femmes, en la louant à l'excès, en ne la désignant que sous le nom de la belle Élise, et en la qualifiant tout haut de *belle plante*, de charmante créature et autres formules d'admiration saugrenue. Ce panégyrique avait été modifié, quant à la forme, à l'usage des hommes. On l'avait créée chef de parti pour lui ôter tout partisan, et, sans s'en douter, elle jouait le rôle d'une beauté inacceptable par les gens de goût. Ses attraits étaient communs; c'était la rose de Grenoble, la passion des notaires de son département, une idole à séduire des écoliers, et qui pis est, une fille délaissée cherchant un mari. Ces impertinences se propagèrent avec une rapidité inexplicable, car Mme Darcourt ne répandait en tout lieu que des louanges, et débitait même avec une tendresse miséricordieuse certaines naïvetés de la chère enfant, revues et corrigées. Une fois les esprits dirigés sur cet ordre d'idées, chacun se mit en frais d'invention, et Élise fut en bonne renommée de niaiserie au bout d'une heure. Bien hardi qui eût osé s'occuper d'elle. Les hommes de salon sont ainsi faits, et les femmes coalisées leur feraient confesser que Vénus est une maritorne.

Cependant Mlle d'Hervilly était une personne adorable et digne de plaire aux plus difficiles. Elle était brune, avec des yeux bleus très bien fendus, et ses lèvres fraîches comme un bouquet de cerises se modelaient sur des dents mignonnes parfaitement rangées et plus pures qu'une double grappe de muguet fleuri. Rien de splendide comme son cou ombragé sur la nuque d'un fin duvet d'ébène, sa poitrine était bien pleine et sa taille fine, quoique Élise possédât l'embonpoint que donne une santé de pensionnaire. La gaieté brillait sur son visage, tempérée par l'expression d'une sensibilité profonde. Son teint, sans être bien blanc, avait des nuances fort délicates; elle pâlissait aisément. Mme Darcourt, après l'avoir tendrement baisée au front, l'avait placée auprès de deux femmes d'une mise éclatante; mais ces dames, après l'avoir envisagée, comprirent que ce genre de beauté calme, les écrasait en les faisant grimacer. Les femmes, en général, même les plus belles, ont un talent infini pour distinguer les repoussoirs qui leur conviennent et le genre de figure dont le voisinage leur nuit. On voit des laides qu'elles redoutent, comme il est de charmantes personnes qu'elles ne craignent pas. Il y a, dans un salon, telle personne à côté de qui ne s'assied jamais sa meilleure amie. Une jeune personne intelligente qui a le malheur de ressembler à sa mère s'en éloigne comme d'un aspic. Quand vous saisissez une analogie de cette espèce, n'en faites point tout haut la remarque; on ne vous la pardonnerait pas.

Dès que les deux voisines d'Élise purent gagner le large, elles disparurent et ne furent pas remplacées. Alors Mme Darcourt, changeant de tactique, blottit sa victime entre deux laiderons à mettre Satan en fuite, persuadée que les danseurs, redoutant de s'accrocher au passage à l'une de ces Méduses, en manquant leur engagement près d'Elise, éviteraient ce coin avec persévérance. Elle n'avait pas oublié d'enchaîner Gabriel par cinq ou six contredanses avant l'arrivée de ses compatriotes, et dès que George de Rebel eut franchi le seuil du salon, elle le confisqua au profit de quelques tapisseries. Conduite habile : les jeunes gens ne prient jamais à danser une inconnue, tant qu'ils ne l'ont pas vue figurer dans un quadrille. Il faut qu'un ami lui fasse faire le premier pas, et les moutons de Panurge arrivent ensuite à la file. Ici, personne ne voulait commencer, de peur que la démarche ne tirât à conséquence. Après la figure, Mme Darcourt vint s'informer assez haut de la santé de sa protégée, lui demander pourquoi elle ne dansait pas, la gronder, lui enjoindre de danser; elle ne revenait pas de son étonnement de la voir assise. A ces mots, les jeunes gens s'éloignaient à tire d'ailes. Mme d'Hervilly, qui était une grosse femme optimiste, avec un petit nez à demi fondu au centre d'un gros visage tout rond, ne pouvait s'extasier assez sur la bonté de Mme Darcourt et sur ses attentions pour Élise,

Au bout d'une heure, on lui décocha un cavalier par ordre. C'était un vieil Anglais affligé de la manie de contredanses, et qui, providence des infirmes, *faisait danser* (telle était l'expression qu'il employait) les nymphes abandonnées. Ce galant insulaire, encadré dans une perruque blond-filasse, et à demi aveugle, sautait sur lui-même avec une grâce d'Anglais ou d'ours en goguette. Son invitation, redoutée des jeunes filles, était un brevet d'invalide, car les dandys tiraient l'échelle après lui, et s'abstenaient de l'honneur de courir sur ses brisées.

Durant cette exécution, Gabriel de Gency se livrait à des comparaisons entre Élise et Mme Darcourt. Humilié dans l'une, il se réfugiait en l'autre et se laissait imposer le jugement de la foule. C'est ce qu'on avait voulu. A peine osait-il adresser quelques mots à cette pauvre petite; et pour n'être pas mis au pilori avec elle, il subissait avec enjouement les remarques plus ou moins insolentes des autres dames. Agir autrement eût été faire l'aveu d'une hérésie, et qui pis est, d'un sentiment. Aussi garda-t-il, en la défendant un peu (ce que la convenance exigeait), un ton de pitié obligeante. Tout en la trouvant jolie, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il est impossible qu'on aime une personne inacceptée par la multitude et exclue du monde dont elle ignore les subtilités.

Élise quittait la main d'un collégien en frac bleu qu'elle venait de faire débuter, lorsque George de Rebel, libre enfin de ses corvées, s'approcha d'elle. Rebel était magnifique et d'un extérieur bien différent de son ami, qui était petit, élégant, brun, et d'une figure un peu efféminée. George, au contraire, était un bellâtre aux traits réguliers, un conquérant méconnu. Gabriel avait eu l'imprudence de lui donner son tailleur, et la carapace provinciale avait disparu. Ce grand homme, sans s'en douter, et par la seule force de sa nature, changea la face des affaires. Il triompha; mais, nouveau Décius, il devait servir d'holocauste à la victoire.

L'orchestre avait sonné la valse, et Mme Darcourt, appuyée sur le bras de Gabriel, se disposait à ouvrir la marche, lorsque soudain Rebel, glissant devant elle avec Élise, fit invasion dans le cercle avec une hardiesse médiocrement convenable, mais d'un effet superbe. Mlle d'Hervilly valsait à ravir, talent trop rare chez les très jeunes personnes; en outre, comme plus d'une mère prudente interdit la valse à sa fille, elle était la moins âgée des valseuses et la seule qui pût rivaliser de beauté avec Élisabeth. Le duel s'établit donc forcément, et elle vainquit par son danseur dont le voisinage donnait à Gabriel l'air d'un pygmée. Par un jeu qu'il croyait sans malice, Rebel s'amusait à le poursuivre sans relâche et à le forcer de s'arrêter souvent. Cet exercice lassa M. de Gency, qui se raidit et fit des efforts dont l'effet paralysa les grâces d'Élisabeth. Élise, au contraire, fatiguée du repos, fraîche, et de qui les pieds frémissaient d'impatience depuis deux heures, se livrait au plaisir avec abandon; son teint était doucement coloré, sa taille voluptueusement cambrée, son pas long et bien terre à terre; elle voltigeait sans effort, et la gaieté brillait dans ses yeux. On s'arrêta souvent pour les regarder; les femmes étaient piquées d'un tel succès, et les hommes, à demi revenus de la terreur, préludaient à une sorte de *Réveil du Peuple*.

Reconduite à sa place, Élise fut entourée de solliciteurs; mais, sur un mot un peu vif que lui dit à l'oreille sa mère, je ne sais à quel propos, elle devint sérieuse, et annonça qu'elle ne danserait plus. La plus rusée coquette n'eût rien fait de plus habile, de plus agaçant. On vint donc prier Mme Darcourt d'obtenir la révocation de cet arrêt, et c'est aux supplications d'Élisabeth qu'Élise consentit à danser de nouveau.

Cinq minutes après, Gency était assis à côté d'elle.

Leur entretien ne tarda pas à rouler sur des souvenirs d'enfance, texte assez glissant et qui tourne vite au sentimental, quand on l'agite avec l'objet d'un premier amour. Sans être ému, Gabriel trouvait plaisir à faire mouvoir les ressorts de cette ame tendre, et à y glaner çà et là quelques parcelles du *lui* d'autrefois. Élise se croyait sûre d'elle-même, elle se laissait aller sans scrupule à la pente, certaine de s'arrêter quand il faudrait. Elle lui demanda s'il la trouvait bien changée et son ancien ami répliqua qu'il eût bien mieux aimé la retrouver telle qu'il l'avait

quittée. La réponse de Mlle d'Hervilly le fit rêver; elle n'avait pas l'art de déguiser sa pensée à des yeux aussi perspicaces que ceux de Gabriel, qui entrevit un instant ses vieilles illusions de jeunesse et s'y livra par distraction. Élise ici fit une faute où l'entraînèrent les deux grands ennemis du repos des femmes, l'orgueil et la curiosité. Comme elle se serait sentie flattée des attentions d'un homme aussi supérieur que Gency, même en les payant d'indifférence, elle désira savoir s'il lui avait gardé quelque coin sympathique après tant d'années, et les moyens dont elle usa pour s'éclairer à cet égard trahirent l'importance qu'elle mettait au résultat de sa recherche. Gency crut même s'apercevoir qu'il n'était pas étranger au but secret de ce voyage à Paris. Notre héros ne marchandait point avec les rigueurs de la gloire, et il conclut hardiment qu'un pareil doute valait affirmation.

Bientôt la musique les appela à la contredanse, où ils furent placés en face de George et de Mme Darcourt, qui n'avait pas l'air satisfait de cette espèce d'échange. Peut-être Élise se sentait-elle déjà infidèle à son fiancé, de qui elle détournait ses regards. Pour Gabriel, il examinait furtivement Élisabeth qui lui semblait toujours charmante, mais il la voyait comme à travers un nuage, car sa danseuse absorbait la meilleure part de son attention.

Cette dernière était émue : le devoir et la raison balançaient seuls en elle le pouvoir de ses premiers sentimens; elle écoutait avec un charme secret les discours de Gency, cherchant d'instinct au fond de chaque idée le sens qui la flattait, et l'y trouvant lors même qu'il n'y était pas. Leur conversation allait par phrases décousues, assez insignifiantes et qui n'avaient d'intérêt et de sens que pour eux, en vertu de certains souvenirs auxquels elles avaient rapport. Il s'y joignit un embarras mutuel et des pauses fréquentes, durant lesquelles on savourait une émotion. Les paroles, en de tels instans, sont comme un petit bruit causé par une fermentation intérieure qui s'accroît avec rapidité. A la fin ils oublièrent, dans une silencieuse rêverie, les objets extérieurs, et leur absence fit manquer la figure du quadrille; Mme Darcourt scandalisée, vint les en avertir vivement, en jetant sur M. de Gency un coup d'œil acéré. Depuis ce moment, il comprit qu'il valait mieux causer que se taire, et, dans le but d'éviter une distraction compromettante, il ouvrit la bouche sans savoir ce qu'il dirait. Son regard tomba sur le bouquet de sa danseuse.

— Autrefois, lui dit-il, quand vous alliez au bal, c'était moi qui vous faisais vos bouquets, vous en souvient-il?

— Oui, vous m'en avez donné de fort jolis.

— Non pas, je vous les *prêtais*; car, en ce temps-là, vous me les rendiez après la soirée.

— Nous étions bien enfans, répondit Élise en riant (mais elle fut ravie de voir que cette gaieté déplaisait à Gabriel).

— Enfans? je le suis toujours, car j'ai gardé tous mes hochets.

— C'est une plaisanterie.

— Hier au soir, je tenais encore les dernières fleurs que j'ai reçues de vous; elles sont dans un reliquaire, à côté...

— A côté?

— Il lui adressa un regard pénétrant, et acheva tout bas :

— A côté d'une boucle de cheveux.

Gabriel mentait comme un avocat, mais peu importe. Un odieux chassé-croisé déguisa le trouble d'Élise, en qui cette confidence venait d'opérer une révolution. Décidée d'abord à faire l'indifférente, elle s'aperçut tout à coup que sa conversation avait exprimé déjà tout ce qu'elle avait prétendu cacher, et qu'il ne restait entre eux aucune incertitude; puis, comme elle eut besoin d'excuser son imprudence, elle se persuada que Gabriel l'aimait profondément. Cette boucle de cheveux, ce gage solennel pieusement conservé par lui, montra à ses yeux les droits que jadis elle avait donnés à Gency comme imprescriptibles et sacrés. Par une réaction subite dans ses idées, elle érigea en devoir ce qu'elle désapprouvait naguère; et, au lieu de se reprocher d'écouter encore Gabriel en oubliant George, son fiancé, elle eut presque du remords d'avoir un instant trahi ses premiers sermens pour se prêter à un autre amour. Elle s'applaudit donc, comme d'une bonne action, de ce retour à la constance, retour qui lui coûtait une inconstance nouvelle.

— Vous voyez, poursuivit le jeune homme, que je n'ai rien oublié, moi, et pas même l'endroit où l'on cachait, pour que je les trouvasse, ces fleurs bien desséchées aujourd'hui. Vous n'avez pas tant de mémoire, n'est-ce pas?

— On en a plus qu'on ne devrait quelquefois.

— Vous le dites, repartit Gabriel en lorgnant le bouquet qu'Élise tournait entre ses doigts; mais autrefois, vous auriez deviné la prière que je n'ose faire entendre.

Au lieu de répondre, elle aspira le parfum de ses fleurs, et jeta un coup d'œil sur le canapé voisin. C'est sur un canapé que, dans leur jeune âge, elle égarait sous un coussin le bouquet de bal dont s'emparait adroitement l'heureux Gency. La danse sauva à Élise la gêne d'une réponse; mais, en la reconduisant à sa place, il ne put s'empêcher de lui serrer la main, ce qui causa un tressaillement dont il ressentit le contre-coup. Heureux de l'avoir vu pâlir et céder à une émotion qui la rendait plus charmante encore, Gabriel agité se demanda s'il ne s'était pas trop pressé de solliciter la main de Mme Darcourt. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'avait rien éprouvé d'aussi vif auprès d'elle.

— Il est tard, dit Élise, qui désirait changer de discours; maman m'a fait signe de ne plus m'engager, et je crois que nous allons partir. Elle se plaint de votre négligence; venez la voir bientôt.

— J'irais, Mademoiselle, s'il m'était prouvé que je retrouverai chez vous tout ce que j'y ai laissé; mais ma place est prise, et j'ignore si on me la rendra.

Élise comprit qu'il attendait qu'elle se liât à lui de nouveau par quelque démonstration, et le fatal bouquet s'agitait dans sa main sous le regard de Gabriel. Néanmoins, elle garda le silence et *joua la distraction*. Leur intimité mutuelle avait été remarquée; Mme Darcourt aux abois grimaçait l'enjouement, et, se posant en victime candide et résignée devant ses plus intimes amies, elle leur serrait les mains de l'air d'une personne qui lutte contre une souffrance occulte. Elle errait çà et là, colportant les louanges d'Élise, vantant ses charmes, la finesse de son esprit et sa supériorité dans l'art de plaire; si bien que les dames commencèrent à concevoir la sympathie des hommes pour cette demoiselle, attendu, ajoutaient-elles avec dédain, « que ce genre de femmes les attire. » On s'étonna qu'elle eût osé marcher sur les brisées de Mme Darcourt; cet excès d'orgueil parut comique; il fut convenu que M. de Gency avait voulut s'amuser de la coquetterie d'une personne qui, disait-on (cet *on* est un terrible accusateur par le monde), n'en était plus à son coup d'essai; et, sans s'en douter, Élise se trouva investie d'une réputation équivoque, nouvel obstacle à braver pour M. de Gency. Lorsqu'elle se retira, Élisabeth, de qui les salons commençaient à se dégarnir, la conduisit jusqu'à l'antichambre où se trouvaient, comme par hasard, George et Gabriel.

Élise était sur le point de sortir, quand un vieux général, à peu près idiot, crut, en voyant auprès de lui, comme il s'en allait, Gabriel et Mme Darcourt, ne pouvoir être plus galant qu'en faisant à leur prochain mariage une allusion lourde et facile. A cette révélation, Mlle d'Hervilly se retourne avec vivacité, et consulte d'un coup d'œil la physionomie d'Élisabeth dont les traits exprimaient une joie maligne et une confiance parfaite. Gency s'approche de son amie d'enfance; mais, plus pâle qu'une morte, cachant son trouble avec cette force d'âme qui n'appartient qu'aux femmes, elle le terrasse d'un regard, rentre dans le salon précipitamment, comme quelqu'un qui a oublié quelque objet, et Gency la voit s'approcher d'un canapé d'où elle revient avec son bouquet,

— Tout ce qu'on dit n'est pas vérité, murmura Gabriel avec un ton de reproche.

— Taisez-vous, répondit-elle avec calme.

Elle ajouta avec une gaieté insouciante :

— Quand doit avoir lieu ce mariage, Monsieur de Gency?

Gency la suivit jusque sur le perron, et répliqua tout bas:

— Le lendemain du jour où vous épouserez M. de Rebel.

Après le départ d'Élise, notre héros trouva le bal ennuyeux, et il se disposa à s'esquiver sans bruit. Mme Darcourt lut dans sa pensée, et s'adressant à un groupe de dames près duquel il se trouvait:

— Voici, dit-elle, l'heure que je préfère, on est comme en famille; il ne reste plus que les fidèles, que les amis intimes, ceux dont on est sûr et qui vous abandonnent les derniers. Asseyez-vous donc, Monsieur de Gency.

Il obéit avec une mine sépulcrale; Élisabeth, dont les nerfs avaient été agacés toute la nuit, avait l'imagination en verve: elle causa beaucoup, et sa parole avait un charme, un piquant, une finesse de trait et une surabondanse d'esprit qu'on n'avait jamais vus. Fleurs, perles et diamans jaillissaient de ses lèvres; c'était une pluie de merveilles. Elle triompha des préoccupations de son amant, qui, rentrant dans ses habitudes d'homme du monde, écouta comme une harmonie douce le langage qu'il parlait depuis si long-temps; il était heureux de se retrouver au milieu de sa coterie habituelle, comme on l'est de rentrer dans sa patrie après un voyage; il se reconnut avec joie, se sourit d'une façon distinguée, et se complimenta sur son heureux retour.

Décidément les idées de salon avaient le dessus. Gabriel, honteux des amours pastorales qu'il venait de filer, se sentait bien supérieur à ces façons archaïques, et pour en noyer la mémoire il se montra à son tour étincelant d'esprit prétentieux et de malice. Mme Darcourt eut soin d'applaudir à toutes ses paroles, si bien que Gency, flottant parmi les jouissances de l'amour-propre, s'avoua qu'il était né pour le grand monde de Paris, et que là seulement il pouvait briller, se divertir, et être compris. Après une demi-heure de cet exercice, les naïves impressions d'une inclination d'enfance étaient bien effacées, bien expirantes; mais la réaction avait été trop brusque, et dès que le feu d'artifice fut éteint, le chaste souvenir d'Élise erra dans son âme: les fleurs de ce sentiment se relevèrent une à une, comme se redressent le soir celles des prés que la chaleur du jour a courbées. Gabriel finit par tomber dans la tristesse, et s'en fut chercher une minute de silence dans une salle de jeu. Il n'y restait plus qu'une personne, et c'était George, qui méditait profondément; çà et là traînaient des cartes et des jetons sur les tables vertes, les fauteuils étaient en désordre, le feu expirant, et les bougies épuisaient une à une leurs lueurs dernières.

— Il faut que je te parle, articula M. de Rebel d'une voix sombre; je n'ai qu'un mot à te dire à présent; à demain pour le reste. Je serai chez toi à huit heures, avec les deux Mouny, nos camarades, qui sont en garnison à Paris. Nous aurons tout ce qu'il faudra.

— Pour quoi faire?

— Pour nous couper la gorge, s'il vous plaît.

— Es-tu fou?

— Pas trop. Ma proposition, je le pense, peut se passer de commentaire, et tu m'entends à demi mot?

— Elle restera sans effet, tant que je ne t'aurai pas expliqué.....

— Oh, pas d'explication! Tu saurais me démontrer que j'ai tort, et je serais forcé peut-être d'en convenir, tout en ne le croyant pas. Tu as ruiné mon bonheur, j'ai besoin d'une vengeance, et je l'aurai.

— La colère t'aveugle. Si je ne suis pas aimé, tu es injuste; si je le suis, tu n'as rien à gagner dans un duel qui te rendra odieux, et si ta cause n'est pas perdue près d'elle (ce que je crains), tu la ruinerais à jamais par cette violence.

— La trahison ne manque pas d'argumens, à ce qu'il paraît.

— Il n'y a point ici de trahison, et je donnerais dix ans de ma vie pour n'avoir pas revu Mlle d'Hervilly. Ecoute, et fonde tes réflexions sur ce que je vais dire.

— Parle.

— On ne t'a pas caché mes amours de jeunesse, et Elise, en te les confiant, a noblement agi. En nous quittant, nous avions, comme tous les amoureux novices, échangé des boucles de cheveux, et juré de nous marier ensemble. Elise, à qui plus tard tu as su plaire, voulant, au moment de se lier à toi, être sûre d'elle-même, et ne pas même te dérober un souvenir, est venue savoir si elle peut avec sécurité t'engager un cœur libre de toute préoccupation. Voilà ce que je comptais t'exposer, ce qu'elle te dira elle-même, si la chose devient sérieuse pour elle, comme elle l'est pour moi, de qui les droits ont précédé les tiens. Maintenant, agis comme il te plaira.

George n'avait pas écouté cette explication sans impatience. Quand elle fut terminée, il reprit son chapeau, et dit d'un ton bref:

— Demain, à huit heures, je serai chez vous avec mes deux témoins.

— Tu me trouveras seul, mais prêt à prouver qu'on peut, tout en aimant la paix, jouer bravement la vie d'un homme raisonnable contre celle d'un fou.

Le lendemain, George arriva de bonne heure au rendez-vous. Il était seul, et ses traits contractés gardaient la trace d'une lutte intérieure des plus violentes. M. de Gency l'attendait, vêtu comme tout homme qui va se battre, d'une cravate noire, et d'une redingote bleue, boutonnée jusqu'au menton.

— Vous aviez raison, dit Rebel les dents serrées et la voix éteinte, tout l'avantage de ce combat serait pour vous; j'y renonce.

— Tu fais en homme d'esprit et en ami véritable.

— Oui, cette conduite est selon vos idées parisiennes: elle est lâche. Il ne me convient pas de soutenir une misérable rivalité qui me rendrait odieux; ainsi, je pars, je ne la verrai plus.

— Hélas, rien n'est plus douteux jusqu'ici que les sentimens d'Élise à mon égard.

— J'entends ce langage: vous ignorez encore si vous la sacrifierez ou non à Mme Darcourt. Je viens d'écrire à ces dames qu'une affaire subite et grave m'appelle en Belgique pour quelques jours. Je m'en vais calme et sans défiance. Si vos cœurs ne s'entendent pas, elle retrouvera toute la foi que j'avais mise en elle; car si Élise, après ces jours d'épreuve, a un seul mot à me cacher, elle me refusera sa main. Je l'aime, vous le voyez, jusqu'à la folie, jusqu'à la honte!

— J'apprécie mieux des pensées aussi nobles, interrompit Gabriel en lui tendant la main avec une amitié respectueuse.

— Gardez, gardez cette main pour vos amis; la mienne ne se prodigue pas. Qui donc aurait la bassesse d'accepter un tel gage? Ce n'est pas pour vous, sachez-le, pour vous que je hais, que j'accomplis un tel sacrifice, c'est pour elle que j'aime, et qui doit être heureuse à tout prix. Votre monde l'entend bien mal, de croire que mon abnégation vaille un remerciement et d'oser me l'offrir!

Gency balbutia quelques mots, et Rebel s'écria:

— Vous me remerciez! mais sachez donc que si ces tortures que je m'impose n'ont aucun résultat pour son bonheur, que si cette enfant ne vous épouse pas, et ne peut plus m'épouser, sachez que ma haine vous poursuivra sans relâche. Si jamais son existence est par vous brisée, Monsieur (oh! ceci est une parole solennelle!), si vous m'arrachez cette consolation suprême de la savoir heureuse, je jure ici devant Dieu qui m'écoute et me pardonnera, je jure, Monsieur, que je vous tuerai!

Il sortit après ce terrible serment, et Gabriel demeura pensif quelques secondes:

— Le devoir l'exige, murmura-t-il, et l'amour aussi peut-être; il était écrit là haut que nous serions l'un à l'autre.....

Cependant les préjugés du monde reparurent encore dans la pensée de Gency, lui laissèrent entrevoir l'opinion publique, et la lui firent interroger avec appréhension; il se demanda si son amie plairait à la foule, il chercha à démêler ses affections au fond du casier de l'orgueil.

— Après tout, se disait-il, cette jeune fille est belle comme un ange, on sera forcé d'en convenir. Eh bien! on lui formera un parti, en entraînant à sa suite les ennemis de Mme Darcourt.

sur ses genoux à demi évanouie, et s'écria, succombant à une angoisse indicible :

— Mon Dieu, prenez pitié de moi ! chacun me délaisse et me blâme ; que vais-je devenir ? sur qui m'appuyer désormais !

— Sur moi, répondit d'une voix ferme George, qui entrait suivi de Gabriel, avec qui il venait d'avoir un entretien.

A cette vue, Élise poussa un grand cri et s'élança au devant de son défenseur ; mais, retenue soudain par un sentiment facile à comprendre, elle retomba assise, et détournant la tête :

— Non, non, George, murmura-t-elle, je ne suis plus rien pour vous !

— Ce n'est pas de vous-même, Élise, c'est de moi que vous doutez, de moi qui suis tout à vous, de moi votre mari.

— Cet avenir est perdu pour nous ! Si vous saviez...

— Je sais tout, et je suis à vos pieds ; ne me désespérez point par des refus que je ne pourrais attribuer, hélas ! qu'à votre haine.

— A ma haine...

— Voilà, s'écria Mme Darcourt impatientée, des phrases où je n'entends rien. Les petites filles d'aujourd'hui ont de singuliers caprices ; elle nous avouait tout à l'heure, Monsieur, qu'elle vous aimait. Allons, ma chère, pas d'enfantillage ; le dévouement de M. de Rebel mérite une récompense, et vous êtes bien heureuse de rencontrer en lui une passion aussi constante et aussi forte.

— Vous voyez, s'écria Élise transportée d'une indignation douloureuse ; vous voyez, George, à quoi je vous exposerais.

— Mme Darcourt n'a point, j'en suis certain, attaché à ses paroles le sens que vous y croyez découvrir, murmura M. de Gency, qui durant cette scène jouait un rôle peu divertissant.

— Pensez-vous, lui dit George, que ma confiance en elle ait besoin du secours de votre témoignage ? Sachez que son honneur m'appartient, et que, si elle décide en juge sévère qu'on a trop attenté à ce bien qui est à moi, j'irai le ressaisir jusqu'au fond des entrailles de quiconque aura tenté de me le ravir.

Il accompagna ces mots d'un coup d'œil menaçant ; Gabriel y répondit par un regard très calme. Alors Mme d'Hervilly comprit ce qui se passait.

— Faudra-t-il, murmura-t-elle à l'oreille de sa fille, que du sang soit répandu pour laver vos imprudences ?

— George, articula cette dernière en baissant les yeux, vous êtes le plus généreux des hommes !

M. de Rebel lui tendit les mains, et elle se jeta dans ses bras. Gency trouva cette transition trop brusque, et que ce mouvement du cœur n'avait pas été convenablement réprimé ; mais George en jugea d'une manière toute différente. Néanmoins, ce dénouement délivrait M. de Gency d'un grand poids.

— Écoutez, dit Élise à son amant tandis que Mme d'Hervilly babillait auprès de son amie avec beaucoup de vivacité, je veux que vous sachiez tout avant de vous engager, et je me soumettrai à votre arrêt...

Et hasardant une démarche maladroite sans doute, et pénible pour son fiancé, mais propre à l'éprouver et à trancher cette question délicate :

— Voici, ajouta-t-elle en désignant M. de Gency, voici un ami d'autrefois qui vous remettra certains objets qu'il a reçus de moi avant que je vous connusse ; vous me les rendrez vous-même. D'ici là vous êtes libre.

— Ce sont les vieux bouquets et les mèches de cheveux, pensa George qui répliqua :

— Non, vous auriez beau faire, je ne reprendrai point ma liberté.

— C'est qu'un jour, mon ami, vous pourriez croire...

— Je crois et je croirai toujours que vous m'aimez, dit Rebel avec une simplicité admirable et que Gabriel considéra comme orgueilleuse.

C'était là, cependant, le seul mot qui pût tranquilliser la conscience d'Élise. Celle de M. de Gency avait besoin aussi d'une expiation ; un éclair de vérité scintilla dans cette âme faussée par le monde ; le vieil homme reparut et laissa cheoir, sous la forme d'une belle action, une de ces larmes qui sont une goutte d'or dans la fange de ses fautes :

— Mademoiselle, dit-il (et cet aveu lui coûta beaucoup), ces présents que j'ai reçus de vous et dont j'ai eu la faiblesse de me glorifier l'autre soir, je les ai perdus depuis long-temps ; pardonnez-moi de n'avoir pu confesser que je ne les avais plus.

Élise fut humiliée d'avoir été la dupe d'un mensonge ; mais comme George souriait en regardant Gabriel d'un air de mépris, ce dernier le tirant à part, et voulant, pour ne pas s'humilier devant un homme, neutraliser par quelque artifice l'effet de la vérité, murmura :

— Je brûlerai ces objets ce soir.

George fit un geste d'étonnement.

— Pas un mot là-dessus, laisse lui contre moi l'arme du mépris. Mon sacrifice est complet ; tu voulais une réparation, George, et je te l'ai donnée.

Bien des jours s'étaient écoulés depuis le départ d'Élise, et Gabriel avait repris son ancienne place aux pieds de Mme Darcourt. Cependant on observait en lui je ne sais quelle humeur inquiète. Il s'ennuyait partout, ses idées étaient empreintes d'une âpreté singulière, et il reprochait à Élisabeth ne n'être plus la même. On le voyait taciturne, ne s'exprimant que par d'amers sourires, s'isolant peu à peu et semant la discorde et l'aigreur sur ses relations avec Mme Darcourt que parfois il quittait tout gonflé de ressentiment. Pour la première fois, la sottise du monde, de ses vanités, de ses usages se manifestait à sa vue. Les sourires ne lui déguisaient plus la grimace, et ceux qui cherchent là des félicités illusoires lui semblaient de grands fous. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que Gabriel se figurait que tout avait changé autour de lui.

Mlle d'Hervilly n'avait pu reconquérir cet esprit pour qui la nature sans fard était dépouillée de charmes ; mais elle y avait projeté, en passant, un rayon de vérité dont l'éclat avait dessillé les yeux de Gabriel. En feuilletant les pages oubliées de ses amours d'enfance, il avait fait un retour sur lui-même, et il venait d'entrevoir dans le passé comme sur un autre miroir d'Ubalde, le tableau de sa misère présente. Élise était bien morte dans ce cœur, mais en tombant elle avait entraîné Mme Darcourt après elle. A partir de ce moment, M. de Gency se désenchanta de jour en jour, et finit par se demander comment il avait pu s'attacher un seul instant à cette femme. Élise et Mme Darcourt étaient désormais impossibles pour lui l'une et l'autre ; et, sentant qu'il ne pouvait plus rien pour le bonheur de personne, il résolut de vivre seul et de ne se marier jamais.

Ainsi le cœur de Gabriel venait d'expirer là où il avait commencé de battre, auprès d'Élise ; pareil à ces pauvres faons qui, suivis des limiers, courent par les précipices et s'en retournent enfin mourir au gîte. C'est elle qui, dès le matin, avait fait fleurir l'amour dans cette âme et l'échauffant d'un premier rayon, et c'est elle qui, plus tard, la frappant des mêmes feux, venait de la consumer, comme le soleil à midi dévore et consume la plante qu'il a fait éclore.

Tels sont, trop souvent, hélas ! sur la terre, le destin et la fragilité des passions et des fleurs.

FRANCIS WEY.
(*Revue de Paris.*)

LE PÊCHEUR DES COTES.

Les pêcheurs des côtes forment une race à part, d'autant plus digne 'être observée que, par son genre de vie et ses habitudes, elle conraste complètement avec les ouvriers de l'intérieur; partout elle offre es traits de caractère communs, quoiqu'elle soit échelonnée sur un ttoral dont le développement est de plus de trois cent quatre-vingtix lieues marines. L'espèce des poissons qu'elle enlève à leurs liquides etraites varie suivant les parages; les agrès employés se modifient selon s localités et la nature de la proie que l'on poursuit; mais au midi omme au nord on retrouve chez les pêcheurs un esprit et des mœurs nalogues. Celui qui harponne le thon, près de Marseille, diffère peu du Normand qui approvisionne la halle de Paris, ou du Breton qui tente, ar l'appât de la rogue, les bancs de sardines voyageuses. Sur tous les oints ce sont les mêmes cabanes tapissées de filets, à demi enterrées ans les sables ou perchées comme des nids sur la cime des rochers. e sont les mêmes hommes à la figure mâle, aux jambes nerveuses, au eint hâlé; actifs, agiles, infatigables, sobres autant par tempérance que ar nécessité, affranchis des vices et de la corruption par l'isolement et travail.

L'entraînement des plaisirs, les objections des sceptiques, les mille oins des affaires mondaines, ont étiolé la foi dans le cœur des citadins. hez les pêcheurs, elle survit, profonde comme la mer, inébranlable omme le rocher. Ignorant toute science humaine, ils n'analysent ni ne aisonnent; mais la majesté de l'Océan les impressionne invinciblement. e mouvement régulier ou tumultueux de la masse liquide leur atteste présence de l'intelligence suprême; il y a dans les marées et les orages, ans le calme et la rafale, dans l'harmonie et le désordre, une voix ystérieuse qui parle de Dieu.

Aussi la religion préside à tous les actes importans de l'existence des êcheurs. Lancent-ils une chaloupe, ils la font bénir et baptiser par ur pasteur; vont-ils pêcher le hareng en vue de Yarmouth, la morue Saint-Pierre-Miquelon, ils entendent avant leur départ une messe olennelle; ont-ils échappé à quelque formidable grain de vent, ils ontent à la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, s'agenouillent avec cueillement, psalmodient de simples cantiques, et implorent le Maître ui choisit parmi les pêcheurs ses premiers apôtres et le chef de son glise.

Tout enfans, les habitans des côtes sont exercés à recueillir sur les èves les salicoques, les palourdes et autres coquillages; et aussitôt près leur première communion, interrompant leur décrassement moral bauché par un frère ignorantin, ils accompagnent leurs pères à la pêche. n part à la marée montante, et l'on profite du nouveaux flux pour venir : ainsi douze heures sur vingt-quatre, la moitié de la vie des êcheurs se passe en mer. Leur chaloupe est à la fois leur atelier, ur réfectoire, leur dortoir et leur magasin.

Non moins laborieuses que leurs maris, les femmes des pêcheurs ndent des lignes le long du rivage, raccommodent des filets, ramassent s huitres sur les rochers, portent le poisson au marché, sans négliger, utefois, les soins du ménage et l'éducation d'une postérité toujours mbreuse. Elles épient le retour de leurs époux, et, quand ils rentrent t port, elles aident à décharger les chaloupes sur lesquelles le produit la pêche étincelle en monceaux argentés. Souvent, hélas! elles attendent vain; souvent il ne revient au rivage que des agrès rompus et des davres défigurés! Récemment encore, dans les premiers jours de illet 1841, une foule nombreuse était rassemblée sur le rivage de Saintllery-sur-Seine, une violente rafale refoulait les eaux du fleuve, et l'on ercevait au loin un homme cramponné à la quille d'une barque avirée. Sur ses épaules était un enfant, dont les faibles bras serraient nvulsivement le cou de son père, et le triste couple flottait ballotté par s vagues.

Un pêcheur avait mis son canot à la mer, et parvenu après de longs efforts à peu de distance des naufragés, il leur tendait une gaffe, que le père essayait de saisir d'une main, sans quitter la quille à laquelle il était suspendu.

En ce moment une femme, portant dans un panier du pain et des légumes cuits à l'eau, rejoignit les spectateurs de cette scène de désolation.

— Qu'est-ce qu'il y a donc! demanda-t-elle.

— Regardez! lui dit un ouvrier du port; c'est Pierre Coulon qui se noie avec son fils.

A ces mots, la femme, pâle, tremblante, éperdue, jetant à terre les vivres qu'elle apportait, descendit précipitamment sur la plage.

— Mon Dieu! disait-elle; mon mari! mon fils? sauvez-les!

Et elle courait d'un pas rapide au milieu des ondes agitées, comme si elle eût cru pouvoir franchir l'espace qui la séparait des deux victimes; mais déjà Pierre Coulon avait lâché prise et disparu. Une grosse lame s'éleva comme une muraille entre la pauvre veuve et ceux dont elle implorait en vain le salut, et la rejeta inanimée sur les galets.

Le corps de Pierre Coulon fut retrouvé le soir même, mais son fils n'a d'autre sépulture que les gouffres de l'Océan.

Les pêcheurs qui hasardent leur vie par métier, savent l'exposer au besoin pour le salut des marins en péril. Ils ont jeté la corde de sauvetage à bien des marins échoués; ils ont hâlé hors des flots bien des victimes, recueilli sur des récifs bien des malheureux demi-noyés, obtenu bien des médailles, des mentions honorables, des récompenses publiques. Le Dieppois Boussard, qu'on avait surnommé le *Brave Homme*, a trouvé plus d'un successeur parmi ses compatriotes. Une seule de nos côtes, celle du Finistère, a long-temps été redoutable aux navires en détresse; mais les actes de barbarie qui s'y commettaient ont heureusement cessé; le pêcheur breton est, comme autrefois, avide d'épaves, mais l'amour du pillage n'étouffe point en lui tout sentiment d'humanité.

Aucune classe d'hommes ne pousse plus loin que les pêcheurs l'affection pour le sol natal. On tenterait en vain de les naturaliser ailleurs qu'aux bords de la mer, où ils sont nés, où ils veulent mourir. Leurs précaires et chétives cahuttes leur sont plus chères que des palais. Quelquefois, les sables mouvans, que le vent pousse en monticules immenses, engloutissent des hameaux entiers. Un beau matin, les habitans, tout stupéfaits de ne pas voir lever l'aurore, s'aperçoivent qu'ils ont été ensevelis à domicile, mettent le nez à la cheminée, sortent par le tuyau, et déblaient patiemment le terrain. En d'autres parages, la côte est bordée de falaises, dont les pêcheurs occupent les plates-formes, tandis que la mer en ronge lentement le pied. Voilà pourtant quelles demeures plaisent à ces hommes familiarisés avec tous les dangers des flots, des vents et des récifs.

Pierre Vasse s'était établi sur la côte du Calvados, entre le bourg d'Armanges et le fort de Maisy, à peu de distance de Grandchamp, village renommé pour la pêche des soles. Pierre Vasse avait perdu sa femme; le dernier de ses fils était mort à Trafalgar, et il ne lui restait qu'une fille de douze ans. Quoique ayant dépassé l'âge mûr, il était encore assez robuste pour pêcher, avec le concours de sa fille. Logé dans une cabane, en haut d'une falaise escarpée, il descendait à la mer par des degrés pratiqués dans le sol crayeux. Il jalonnait dans le sable des pieux auxquels la petite Louise attachait de longs filets, et, à la marée basse, les limandes, les merlans, les cabillauds, les carrelets étaient pris au passage en remontant vers la pleine mer.

Les voisins de Pierre Vasse lui adressaient parfois des observations sur le peu de sûreté de son domicile. Les lames minaient la falaise, qui s'en allait lambeaux par lambeaux, et que le ressac menaçait d'entraîner.

— Ma maison n'est peut-être pas bien solide, disait Pierre Vasse, mais j'y demeure depuis trente ans, tous mes enfans y sont nés, ma pauvre

femme y a vécu... que Dieu me rapproche d'elle quand il le jugera à propos ; je veux mourir entouré de mes vieux souvenirs.

Un jour une tempête horrible éclata ; les lames battaient la falaise avec furie ; le vent courbait la maison de Pierre Vasse, et les rochers se lézardaient en craquant. Le vieux pêcheur, d'humeur habituellement mélancolique, était plus rêveur qu'à l'ordinaire. De temps en temps il entr'ouvrait la fenêtre pour regarder au dehors ; puis venait se rasseoir et demeurait la tête appuyée sur ses mains, comme en proie à une étrange hallucination.

— Louise, dit-il à sa fille, prend ce panier de poissons, et va le porter à ton oncle de Grandchamp.

— Par le temps qu'il fait, mon père!

— Il régale des amis demain, et il a besoin de provisions. Allons, dépêche-toi, ajouta le vieux pêcheur, avec une brusquerie mêlée d'une indéfinissable expression de tendresse.

Louise était accoutumée à l'obéissance passive, et elle fut bientôt prête.

— Adieu, mon père, je reviendrai ce soir.

— Non, couche chez ton oncle, tu rentreras demain. Adieu, mon enfant, adieu ; le ciel te garde!

Il l'embrassa avec effusion, s'arracha de son étreinte, et la laissa s'éloigner en la suivant long-temps d'un œil humide.

La maison de Pierre Vasse et cinq vergers voisins disparurent pendant la nuit!

Cet attachement du pêcheur pour les rochers de son pays, pour les flots nourriciers, pour les avantages et les dangers même de sa profession, fait qu'il se soumet au service militaire avec une insurmontable répugnance. Ce n'est pas qu'il soit lâche, il montre au contraire une grande bravoure. Séparé de la mort par quelques planches fragiles, il se lance en pleine mer, et se laisse bercer insoucieusement au gré des lames orageuses. Des pêcheurs de Portsmouth ou de Jersey lui cherchent-ils querelle, il ne recule point devant une lutte qui lui procure l'occasion de venger *son empereur*. Mettez-le en réquisition pour la marine, installez-le sur un vaisseau de guerre, et il ne bronchera pas devant les bordées tonnantes. Mais ne lui embarrassez pas la tête d'un schako, les mains d'un fusil, les reins d'une giberne, il serait à la caserne comme un goëland en cage, pauvre oiseau dont les ailes, accoutumées à se déployer entre le ciel et l'eau, sont meurtries par d'étroits barreaux. On ne parviendrait point à transformer le pêcheur en soldat, il succomberait à l'ennui de l'apprentissage : l'air des chambrées le tuerait avant les balles.

Un pêcheur d'Étretat, nommé Romain Bizon, faisait partie de la classe de 1810. Les autres conscrits quittèrent leurs foyers, mais Romain Bizon ne répondit point à l'appel. Sa mère déclara qu'il était parti nuitamment sans lui faire ses adieux. Sa fiancée le pleura comme à jamais perdu pour elle, et se montra ouvertement sensible aux vœux d'un second prétendant. Le signalement du réfractaire fut envoyé à toutes les brigades, les gendarmes fouillèrent le village et les environs ; mais Romain Bizon avait disparu.

A une demi-lieue d'Étretat est une falaise d'une hauteur démesurée ; le côté qui fait face à la pleine mer s'élève à pic, et l'on ne saurait en donner une idée plus exacte qu'en la comparant à une gigantesque tranche de biscuit de Savoie.

Vers le milieu de cette immense façade est une grotte qu'on appelle aujourd'hui dans le pays le *trou à Romain Bizon*. C'était là en effet qu'il s'était réfugié. Il était monté au sommet de la falaise, y avait solidement attaché une corde, et s'était laissé glisser perpendiculairement jusqu'à l'ouverture de la grotte, située à cent cinquante pieds plus bas. De là, au moyen d'une autre corde, il descendait la nuit sur la plage, pêchait entre les fentes des rochers, recevait les visites de sa mère, qui lui apportait des vivres, et remontait avant le point du jour dans son inaccessible retraite.

Déjà plusieurs mois s'étaient écoulés quand l'audacieux réfractaire fut trahi par les clartés du feu qu'il eut l'imprudence d'allumer pendant nuit. Le maire avertit le lieutenant de gendarmerie, et tous deux jurent de prendre mort ou vif le rebelle Romain Bizon. Mais comment arri jusqu'à lui ? On ignorait la route qu'il avait prise ; son asile était à pic de cent pieds au dessus de la plage, et le bas de la falaise était baigné par la marée montante.

A l'heure du reflux, le maire, ceint de son écharpe, le lieutenant à la tête de son détachement, s'avancèrent sur la grève et hélèrent Romain Bizon, qui ne donna point signe de vie.

— Ce drôle-là veut un siége en règle ! s'écria le maire ; allons, lieutenant, faites votre devoir.

— Apprêtez... armes ! commanda d'une voix formidable le lieutenant de gendarmerie.

Bientôt un feu de peloton fut dirigé contre la grotte, pendant qu'armés de perches, de crampons, d'échelles, de cordages, des ouvriers faisaient les préparatifs d'une périlleuse ascension. Romain Bizon était toujours invisible ; mais, au moment où l'on allait tenter l'assaut il se montra tout à coup et détacha à coup de hache des quartiers de roche qu'il fit pleuvoir sur les ennemis. Il y eut dans la troupe un mouvement rétrograde, et le flux qui montait décida la victoire en faveur du réfractaire.

Le lendemain, le cordage qui lui servait d'échelle pendait de la caverne sur la grève ; mais Romain Bizon n'était plus là.

Ce ne fut que huit ans après qu'il revint à Étretat. Il y arriva vers neuf heures, par un brumeux soir d'automne. Il n'y avait d'ouvert qu'une seule porte, au dessus de laquelle on lisait : *Bon cidre à dépo-téger*. Romain Bizon entra, s'assit et invita le cabaretier, qui se trouvait seul, à partager avec lui un pot de cidre.

L'hôte, surpris de la visite d'un étranger à cette heure *indue*, entama le premier la conversation.

— Vous n'êtes pas de ce pays ?

— Non ; mais j'y ai passé il y a long-temps sous l'autre. C'était à l'époque où un certain Romain Bizon faisait beaucoup parler de lui. Avez-vous idée de ça.

Malgré l'indifférence affectée de l'inconnu, il tremblait en prononçant ces mots.

— Parbleu ! dit l'hôte, qui est-ce qui n'a pas su cette histoire ? On l'a cherché assez long-temps ; mais il paraîtrait qu'il s'est embarqué sous un faux nom sur un corsaire du Havre, et qu'il est mort prisonnier en Angleterre. Il n'y a pas plus de six mois que sa mère est enterrée. La pauvre femme ! elle était diablement âgée.

L'étranger garda le silence ; mais sans ôter ses coudes de dessus la table, il fit claquer ses mains l'une contre l'autre, et les joignit avec violence en poussant un profond soupir.

— Tiens, reprit le cabaretier, ça paraît vous faire de l'effet ; est-ce que vous connaissiez cette famille ?

— Un peu, balbutia l'inconnu. Romain ne devait-il pas épouser une nommée Madeleine Lebreton ?... Qu'est-elle devenue ?

— Madeleine ! c'est ma femme.

— Bah !...

Cette exclamation révélait un amer désappointement, une vive douleur, une stupéfaction profonde.

— Ça n'a rien d'étonnant, dit l'hôte sans s'émouvoir ; elle ne pouvait pas toujours rester fille, parce qu'il avait plu à son futur de décamper.

L'étranger avait le front entre ses mains et ne répondait pas.

— Barnabé, cria en cet instant une voix, est-ce que tu ne fermes pas ? Il est tard, et nous serons mis à l'amende.

— Une minute, Madeleine, répliqua le cabaretier ; je cause avec ce monsieur. Couche les enfans ; je suis à toi.

Poussée par sa curiosité féminine, Madeleine descendit dans la boutique. En l'entendant venir, l'étranger s'était levé, avait jeté sur la table une pièce de monnaie, et il tenait la clef de la porte au moment où

ladeleine se présenta. Il ne put s'empêcher de tourner la tête pour egarder celle qu'il avait tant aimée. Elle le reconnut aussitôt.

— Ah ! mon Dieu ! c'est Romain! s'écria-t-elle.

— Adieu, Madeleine ! adieu ! Voici l'alliance que vous m'aviez donnée y a huit ans. Vous ne me verrez plus.

Il jeta la bague à ses pieds, et sortit en courant du côté de la mer. hôte s'élança sur ses traces, et lorsqu'il arriva sur la grève, il entendit n cri d'agonie se mêler aux mugissemens des flots.

E. DE LA BÉDOLLIÈRE.
(*Les Industriels*).

UNE PANTHÈRE EN SIBÉRIE.

Il paraît que les panthères commencent à faire des irruptions dans la ibérie : elles viennent de la Chine. Ces terribles émigrans se montrent urtout, chaque année, dans le gouvernement de Jakutsk, où fut exilé célèbre Menzicoff, et dont le climat cependant est si rude. Leur oracité, leur force et l'agilité de leurs mouvemens semblent les y rendre ncore plus redoutables que dans leurs propres déserts. Un journal llemand publie ce qui suit :

« Deux familles, l'une de Jakoutes, l'autre de Tungouses, étaient enues s'établir à vingt milles de la ville de Jakutsk. Les chefs de ces milles étaient chasseurs. Un matin, la femme du Jakoute rentra toute frayée dans la cabane; elle avait vu un animal sauvage. Les deux chasurs se saisirent de leurs fusils et sortirent. Mais soudain le courage ur manqua ; ils reculèrent d'effroi et renoncèrent à leur chasse : c'était ne panthère qu'ils avaient aperçue à quelque distance. Le jour et la uit se passèrent sans que l'animal s'éloignât. Pressé par la faim, il uettait sa proie. Les cris, les tisons ardens qu'on lui jetait, le bruit que n faisait en frappant sur des chaudrons, rien ne put l'effrayer. Il se essait, bondissait autour de la cabane et alla ensuite se coucher à la ême distance. Le deuxième jour se passa de même, et le désespoir empara des chasseurs. Les cris, les lamentations, les angoisses de urs familles assiégées dans leur cabane et affamées, les portèrent une résolution énergique. Mourir de faim, se dirent-ils, est ose aussi terrible que de mourir sous la griffe d'une bête féroce. Le koute s'offrit à commencer l'attaque. Armé de son fusil, il s'approcha l'ennemi. La panthère étonnée le fixa fièrement, remua la queue, uvrit sa gueule et se lécha comme si elle savourait déjà sa proie. orsque le Jakoute eut mis un genou à terre pour mieux viser, les oils de l'animal se dressèrent, il se tordit comme un serpent et fit udainement un saut. Le coup ne l'atteignit que légèrement. A l'instant ême la main du malheureux chasseur fut broyée entre les dents de nimal furieux : le Tungouse se jeta alors sur la panthère muni d'un rge couteau qui était fixée à un long manche de bois et lui fit trois essures. La bête se tourna alors vers son nouvel assaillant et le saisit ses griffes, après avoir brisé la lame. Le Jakoute profita de ce oment ; de la main qui lui restait, il sortit son couteau de sa poche, et le ongea dans le flanc de la panthère, dont le sang ruissela à grands flots. 'animal lâcha sa proie, s'éloigna et alla tomber à deux cents pas. Les asseurs, tous les deux blessés, n'eurent pas la force de le poursuivre. a panthère mourut le soir, le Jakoute deux jours plus tard, et le Tunouse ne guérit que plusieurs mois après. »

THÉATRES.

ODÉON. — Mlle *Georges*. — La charmante comédie du *Voyage à Pontoise* et Mlle Georges, ont rendu au second Théâtre-Français toute sa splendeur passée. Mérope, Agrippine, la Cléopâtre de Rodogune ont été représentées par elle avec cet admirable talent qui lui est propre. Le seul nom de la célèbre actrice a suffi pour remplir entièrement d'une foule enthousiaste la belle et immense salle de l'Odéon.

Nous n'avons plus en France que deux tragédiennes : Mlle Georges et Mlle Rachel; celle-ci enfant, sans tradition, livrée à ses seules inspirations; celle-là, forte de son talent naturel et de ses longues études. A côté de ses défauts, Mlle Rachel montre de belles qualités, de ces qualités extrêmement rares parmi les tragédiennes. Sa diction est naturelle et juste, son débit sans efforts, ses gestes sont rares et toujours en harmonie avec la pensée qu'elle rend. Dans l'ironie, elle s'élève au sublime; par malheur elle manque de force, sinon d'énergie, dans les situations pathétiques. Sa poitrine trop faible trahit souvent sa volonté, et révèle des efforts pénibles ; mais toutes les fois qu'il s'agit d'exprimer un sentiment grave, un reproche amer, un sarcasme mordant, sa voix incisive se prête alors parfaitement à rendre les intentions de l'auteur.

Il y a dans le jeu de Mlle Georges plus de noblesse, plus de majesté, plus d'ampleur. Toutes les émotions du rôle viennent parfaitement se reproduire sur sa belle et imposante figure ; souvent même elle produit de grands effets sans parler, et par la seule puissance de sa physionomie. Mlle Georges étudie en artiste consommée le caractère qu'elle doit représenter ; elle ne le joue pas seulement, elle s'identifie tout-à-fait avec son personnage. Noble et digne, lorsque, Reine, elle trône devant ses sujets, elle redevient simple et naturelle au milieu de sa famille ; elle sait s'élever jusqu'à la haute comédie dans certains momens et, par une brusque et habile transition, dont elle seule semble posséder encore le secret, elle fait frémir d'horreur, d'effroi, tout son auditoire, comme dans le terrible monologue de Cléopâtre, au cinquième acte. Ainsi, après avoir appelé sur sa propre tête la colère du peuple, la vengeance des Parthes, la justice des dieux, et s'être écrié avec des accens de rage qui portent la terreur dans tous les cœurs :

Tombe sur moi le ciel pourvu que je me venge !

elle demande à Laonice avec un sourire d'un calme si féroce qu'il fait frissonner :

Viennent-ils nos amans ?

Ce cinquième acte de Rodogune a produit un effet que l'on ne peut écrire ; Mlle Georges s'est élevée au sublime de l'art dans cette représentation, et par trois fois les applaudissemens de la salle tout entière ont constaté que la tragédie n'était pas morte en France puisqu'elle trouvait de tels interprètes.

Cependant la Comédie-Française, si affaiblie aujourd'hui, a dédaigné l'appui de Mlle Georges ; les vieilles et bonnes traditions de l'ancien répertoire se perdent chaque jour. Qui donc les enseignera plus tard si les chefs d'emploi sont renvoyés avant d'avoir pu former des élèves ? Mlle Mars nous a quittés laissant par bonheur Mlle Plessis. On a forcé injustement le départ de Mlle Dupont qui pouvait encore rendre d'utiles services, si bien que Molière et Regnard n'ont plus ni Dorine, ni Toinette, ni Marton pour les servir.

Cette année les pertes ont été immenses pour le Théâtre-Français. Mlles Doze, Rabut, Avenel, ont été refusées sans que l'on eût personne

pour les remplacer : Mlle Doze, dont la diction est assurément trop affectée, mais qui devait pourtant trouver sa place dans les petits rôles; Mlle Rabut, jeune et jolie personne, d'une convenance parfaite à la scène et vraiment appréciée du public; Mlle Avenel, qui supportait avec Mlle Brohan le fardeau difficile et dangereux des soubrettes de Molière, et à laquelle Mme Tastu adressait pour son départ ces vers charmans que nous ne pouvons nous empêcher de citer.

Allez Dorine, allez Toinette,
Portez en meilleure maison
De la sémillante soubrette
Le tablier et la cornette,
Le fin sourire et l'œil fripon.

Dans le pays où tout s'achète,
Vos talens seront mieux payés;
Les couronnes vont en cachette
Y tinter dans votre pochette
Et non s'effeuiller à vos pieds.

Alors cette vieille étourdie
Qui si loin vous laisse envoler,
Notre dame la comédie,
Sans vous se trouvant mal servie,
Sera prompte à vous rappeler.

Ne trompez pas son espérance;
Consentez à rentrer chez nous,
Car tout bas, j'en ai l'assurance,
Vous direz : c'est encore en France
Que le service est le plus doux.

Par bonheur un second Théâtre-Français existait cette année; il s'est empressé d'accueillir les exilés de la rue Richelieu, et s'est enrichi des fautes de son rival. C'est ainsi que Milon, jeune artiste consciencieux et distingué s'est fait applaudir à l'Odéon; c'est ainsi que nous verrons bientôt Mlle Doze et Mme Bourbier paraître sur la scène du faubourg Saint-Germain.

L'Odéon seul peut rendre son éclat à la Comédie Française dont l'existence est compromise par l'apathie, l'indifférence des sociétaires : les jeunes artistes viendront apprendre à l'Odéon l'art si difficile de la bonne comédie, et le premier Théâtre-Français pourra trouver enfin à recruter des acteurs de mérite, tandis qu'il en est réduit à faire débuter les petites filles du malheureux théâtre Castellane, les péronnelles du conservatoire, des chanteurs de vaudeville, et des crieurs de mélodrames. Si l'Odéon venait à être fermé de nouveau, il n'y aurait plus qu'à jeter un voile de deuil sur l'art dramatique, parce que le Théâtre-Français, déjà très faible, tendrait chaque jour vers sa décadence. Un fait le prouve : il doit y avoir vingt-quatre sociétaires, il n'y en a plus que dix ou douze; on ne peut trouver à compléter le nombre. D'où vient cette pénurie de bons artistes? Elle date de la chute du second Théâtre-Français. Presque tous les sociétaires de la Comédie-Française sont sortis de l'Odéon où ils s'étaient formés, et il n'y aurait peut-être pas quatre acteurs distingués au théâtre de la rue Richelieu sans celui du faubourg Saint-Germain. Ainsi devons-nous penser que l'hiver prochain le ministère accordera une subvention au second Théâtre-Français; il est impossible qu'il n'y ait pas en France un ministre capable de comprendre l'immense et heureuse influence qu'une seconde scène française peut avoir sur la littérature dramatique.

ARMAND DUPLESSIS.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Pâris le bohémien*, drame en cinq actes, par M. JOSEPH BOUCHARDY. — M. Joseph Bouchardy affectionne particulièrement les petits états d'Italie, témoins *Gaspardo le pêcheur*, et *Lazare le pâtre*, de fructueuse mémoire. Voici venir aujourd'hui *Pâris le bohémien* qui dérive de la même source. Né dans le duché de Milan Pâris a eu un fils qui par une de ces circonstances qu'on ne rencontre que dans les drames de l'Ambigu ou de la Porte-Saint-Martin, a été substitué à l'enfant du grand-duc, et a été élevé comme tel dans le palais. Une révolution survient qui précipite du trône le Visconti régnant, et laisse retomber sur lui les lourdes portes d'une *tour obscure*. Son neveu Galéas, nommé régent, pendant la minorité du jeune prince, caresse depuis long-temps l'idée d'un double crime, qui mettrait la couronne sur sa tête. Il s'agit de se défaire par la faim du vieux Visconti, et par le poison de son héritier. Tout est bien arrêté entre le régent et ses complices, lorsque Pâris apprend le danger que court son enfant. Il prend aussitôt le costume d'un comédien, puis suivi de plusieurs acolytes, il se présente devant Galéas, et obtient la permission de l'égayer par ses jeux et pas ses bouffonneries. Le voilà donc dans le palais, auprès de son fils, et prêt à le couvrir de sa protection. Par malheur, un des confrères du comédien s'est permis une insolence envers un grand seigneur, et le régent ordonne que toute cette troupe de bouffons soit chassée de sa présence à coups de bâtons.

Pâris ne se tient pas pour battu. Il endosse le costume d'un vieux général, envoyé à Milan par la République de Venise, et obtient, grâce à sa ruse, un facile accès auprès du régent. Un splendide festin signale sa réception ; mais le rusé bohémien n'en profite que pour verser à boire à son royal convive, le jeter ivre-mort sous la table, et lui dérober la couronne et la pourpre, à l'aide desquelles, il espère sauver son fils. D'un autre côté la véritable mère du jeune infortuné, qui veille aussi sur lui, dans le palais de Visconti, découvre deux actes de naissance, dont la lecture vient attester que le grand-duc n'a *jamais eu de* fils, mais seulement une fille ; d'où il résulte que Galéas, *sans avoir besoin* de se souiller d'un forfait inutile, peut laisser vivre le fils de Pâris, et ne plus disputer le trône qu'au grand-duc son prisonnier. Mais le secret de son ambition a transpiré parmi la populace; on s'arme déjà pour la révolte ; une seule ressource reste à Galéas, celle de gagner les masses à force d'argent. Ici encore apparait le bohémien Pâris, en costume d'usurier juif, qui promet au régent de délier en sa faveur les cordons de sa bourse, et qui l'endort par des paroles dorées.

Tout marche au gré de Galéas; la salle des armures, la plus belle du palais, s'embellit encore pour son couronnement. Toutes ses dispositions sont cette fois admirablement prises. Un bravo discret le délivrera pour toujours du vieux Visconti, tandis que les cloches de la cathédrale lui annonceront le mariage improvisé de son ancien rival, le jeune prince déchu, avec une fille du peuple, dont l'alliance lui servira de garantie contre toute pensée de retour aux grandeurs. Pendant ce temps, un autre affidé s'est chargé de verser un poison subtil dans la coupe du bohémien Pâris, dont les intrigues ont en partie été révélés au régent. Pâris, se débattant dans les étreintes d'une horrible agonie, vient tomber aux pieds de Galéas, qui se réjouit à la vue de ses derniers douleurs. Mais tout à coup, la cloche de la cathédrale a cessé de se faire entendre, et Pâris qui jouait encore la comédie, s'est relevé en narguant le régent; car, taudis qu'il lui donnait le spectacle de son agonie, un prêtre, par ses ordres, unissait le propre fils du bohémien avec .... la fille du grand-duc, cachée long-temps sous les habits d'une obscure plébéienne. Galéas, au comble de la rage, ne songe plus qu'à conjurer ce nouveau danger, en s'emparant sur-le-champ du trône resté vide par la mort du grand-duc. Mais au moment où il franchit l'estrade qui le sépare de la toute-puissance, et où il va saisir la couronne et le sceptre, il trouve sa place occupée sous le dais royal par le vieux Visconti lui-même, que Pâris a arraché aux ténèbres de sa prison, pour lui rendre son pouvoir et son enfant.

Tel est le nouvel imbroglio que M. Bouchardy a décoré du titre de drame, et auquel Frédérick Lemaître a prêté l'appui de son talent. Le profond comédien a en vain déployé les plus belles ressources du métier qu'il possède si bien; le public s'est obstiné à ne voir dans *Pâris le*

bohémien qu'un copiste maladroit et effronté de ses aînés *Gaspardo* et *Lazare*. Loin de le protéger, leur souvenir a hâté la condamnation du nouveau drame. Signalons toutefois cet échec, comme le premier, comme le seul qu'ait subi M. Bouchardy, et efforçons-nous de l'oublier, en songeant qu'il est homme à prendre bientôt une éclatante revanche.

AMBIGU-COMIQUE. — *Au Vert galant*, vaudeville en deux actes, par MM. ANGEL et SAINT-YVES.

Le théâtre de l'Ambigu est dans sa veine de bonheur, et le succès du ravissant vaudeville *au Vert galant* était destiné à accompagner très long-temps le répertoire du drame. Par malheur une maladie assez grave de l'acteur principal est venu arrêter la représentation de cette jolie comédie qui sera reprise aussitôt que Charles Perey sera rétabli. Nous n'essaierons point de donner l'analyse de l'œuvre de MM. Angel et Saint-Yves; nous aimons mieux conseiller à nos lecteurs d'aller la voir. Pleine d'esprit et de gaieté, elle nous rappelle les bluettes charmantes que certain théâtre des boulevarts donnait autrefois.

ARMAND DUPLESSIS.

MODES.

Les étoffes de soie glacées et unies sont à la modes : cependant l'on porte aussi beaucoup de soieries façonnées et imprimées ; tels sont les foulards glacés, moirés et brochés, les foulards imprimés à palmettes, les foulards à raies de cachemire séparées par un fond sur lequel paraît un léger dessin courant, les foulards cannelés, les foulards à larges raies dont chacune a des dessins qui rappellent la couleur de la raie voisine, les moires glacées et brochées, les moires indostanes, les moires ombrées de deux ou trois nuances, la double moire brochée, la moire Ninon, la moire Pompadour; les gros de Naples à larges raies formées de petites lignes de toutes les nuances d'une même couleur, les poult-de-soie à ramages, les gros de Tours *lignés*, le pékin à la Reine, le pékin chiné fleuri, le pékin cannelé, le pékin Pompadour, le pékin royal Louis XIV.

Quant aux étoffes légères, voici la nomenclature de celle que les beaux jours ont fait paraître :

Les Balzarines, les organdies du Thibet, les crêpes de Chine, les batistes de Siam, les gazes de Java; puis vient la famille des barèges : le barèges impérial, le barèges catalan et les barèges Giselle, ne peuvent avoir la préférence sur ceux de Baygorry et des Aldudes, qui sont fabriqués avec tant de soin; les étoffes écrues seront aussi très bien portées pour les négligés de château, et font de jolies redingotes quand elles seront enjolivées par des soutaches.

Les robes du matin se font en ce moment à ceinture ronde; les pointes ne se voient plus qu'aux robes de parure. Les manches perdent de leur justesse, surtout celles dont l'étoffe est diaphane, mais les corsages justés sont ceux qu'on emploie le plus souvent pour les étoffes qui offrent de la consistance; les jupes de ces robes se font très longues; on les garnit presque toujours sur le devant. Ces garnitures sont fort diverses; mais les jupes des robes en étoffes légères ont souvent des plis, ils sont même quelquefois séparés par un entre-deux ou par un bouillonné.

Les camails, les trabées, les pélerines de toute grandeur, les manteaux âge, Pompadour, François Ier, le tout fabriqué dans les ateliers de lingères font fureur en ce moment; cependant ces mêmes objets se font aussi en soieries et notamment en taffetas d'Italie à reflets. Les grandes pélerines, les trabées, les manteaux, se garnissent quelquefois de ruches de rubans; ce genre de ruches se retrouve au bord de certaines capotes à coulisse; alors les ornemens de la capote se composent de choux formés de semblables rubans plissés. On porte beaucoup de voilettes, mais l'on commence à les rejeter sur la forme du chapeau. Quelques modistes renommées doublent en gaze de couleur la gaze blanche dont elles forment de charmantes capotes, et posent au bord des chapeaux de paille de riz, trois biais de gaze de nuances différentes, mais de même couleur, toujours en harmonie avec les ornemens du chapeau.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

25 Avril. — La citadelle d'Ancône, cette œuvre du célèbre Sangallo, remarquable par ses excellentes casemates et ses nombreux passages souterrains, vient d'être entièrement restaurée; elle était menacée d'une ruine complète. Cette citadelle forme la principale forteresse des États pontificaux. Les frais considérables qu'on a consacrés à la conservation d'un monument aussi précieux d'architecture militaire, font honneur au gouvernement papal. Le plan relatif à la restauration de la citadelle, a été conçu par le lieutenant-général marquis de Resta.

— Nous lisons dans le *Journal allemand de Francfort*.

« Tout récemment a été publié à Munich un ordre royal portant qu'à l'avenir on n'enseignerait plus la langue française dans les écoles supérieures de filles, attendu que la littérature française est incompatible avec les idées et les habitudes que doit adopter une mère de famille.

— Le nouveau tarif belge donne lieu chaque jour à quelque incident. Ces jours-ci, dit le *Journal du Commerce d'Anvers*, un paysan se présenta à la porte de la station tenant en lesse un chien de berger :

— Avez-vous payé pour votre chien? lui demanda un garde.

— Pour mon chien? dit le paysan.

— Sans doute.

— Et combien faut-il que je paie?

— La bagatelle de cinq francs.

— Un instant, dit le paysan.

Puis se retirant à l'écart, il fait entrer l'animal dans un sac dont il noue les cordons.

— On ne visite pas les sacs? dit-il au garde stupéfait.

— Nous n'avons en effet reçu aucune instruction à cet égard, répondit celui-ci.

Et le paysan triomphant prit place avec son chien dans un wagon, aux acclamations des spectateurs qu'avait attirés cette scène burlesque.

26. — La caserne des sapeurs-pompiers, rue de la Paix, a été hier matin le théâtre d'un triste événement. Deux soldats jouaient ensemble dans le corridor du dernier étage, et pour éviter les poursuites de son camarade, l'un d'eux, habitué aux exercices gymnastiques, s'élança par-dessus la rampe de l'escalier. Mais il mit trop de précipitation dans son mouvement, et le montant de la rampe après lequel il voulut se retenir lui échappa des mains. Ce malheureux tomba dans le milieu de la cage de l'escalier d'une hauteur de quatorze à quinze mètres, et il a eu la tête fracassée sur les dalles du rez-de-chaussée. Ses camarades ont essayé en vain de le ranimer, il a expiré au bout de quelques minutes.

27. — Un paquebot danois, du port de 500 tonneaux, est prêt à entreprendre un voyage autour du monde avec des passagers, si d'ici au 20 juin prochain on peut réunir un nombre suffisant de souscripteurs. Ce bâtiment sera commandé par un officier supérieur de la marine royale de Danemark.

28. — On a fait, il y a quelques jours, dans les environs du Cateau, une découverte propre à exciter l'intérêt des personnes qui s'attachent à percer les mystères de l'archéologie.

« Des ouvriers, occupés à bêcher la terre au centre du village de Reumont, ont trouvé les ossemens de seize individus qui, à en juger par quelques lames en forme de glaives mêlées à ces débris, ont dû être déposées là après une sanglante action. Ces lames, emmanchées à des poignées *de bois* et fortement oxidées, ne portent à leur surface aucune inscription, aucun signe distinctif, et force a été de rester dans le vaste champ des conjectures. Au milieu de ces ossemens on a, en outre, recueilli des petits vases en terre cuite et un petit ornement en cuivre, ayant la forme d'un bouton et portant sur une de ses faces deux têtes de serpens telles qu'elles sont figurées sur les caducées.

« On se rappelle qu'une cinquantaine de tombeaux, renfermant des objets à peu près semblables, ont été trouvées au même lieu, il y a bientôt un demi-siècle.

« La commune de Reumont est traversée par une de ces voies romaines que Brunuhaut fit réparer, et qui portent, depuis cette époque, le nom de cette princesse. Faut-il en conclure que ces débris datent des temps de la domination romaine ? Sont-ils les restes des vainqueurs ou des vaincus ? La forme des glaives, nous le pensons, peut seule résoudre cette question.

(*Gazette de Cambrai.*)

29. — Le capitaine d'un navire français arrivé de la Nouvelle-Orléans au Havre racontait dernièrement un fait curieux et touchant :

« Un enfant de dix à douze ans, pour faire preuve d'agilité, était monté à l'extrémité du grand mât du navire de son père, capitaine américain, et après avoir dépassé la pomme, s'était assis dessus, étreignant de ses deux bras le paratonnerre. Lorsqu'il voulut descendre, son embarras fut grand ; il fallait se laisser couler sur le rebord de la pomme, se suspendre par les poignets, lâcher les mains l'une après l'autre et saisir la flèche de perroquet au dessous de la pomme, puis se laisser couler le long du mât.

« L'enfant n'eut pas le courage d'exécuter cette manœuvre, aussi demanda-t-il du secours. Les matelots, fort en peine de lui en porter, allèrent prévenir le capitaine qui, après être monté sur le pont, et avoir considéré la position critique de son fils, descendit dans sa chambre et remonta immédiatement, tenant d'une main un fusil et de l'autre un porte-voix. Il cria alors à son fils : *Jette-toi tout de suite à la mer ou je te tue !* Le malheureux enfant n'ayant que cette alternative s'élança d'un bond dans la mer ; le capitaine et des matelots s'y jetèrent après lui et le saisirent au moment où il reparaissait sur l'eau. Le père expliqua sa résolution en disant que si son fils était resté un instant de plus au haut du mât il aurait eu le vertige et serait tombé sur le pont, où une mort cruelle l'attendait, tandis qu'en l'obligeant à s'élancer dans la mer, il avait des chances de le sauver. L'événement a justifié ses heureuses prévisions. »

30. — Il paraît que le goût de l'astronomie se répand dans le peuple à Paris. Chaque soir, sur le Pont-au-Change, sur le terre-plein du Pont-Neuf, et dans plusieurs autres endroits, de fort beaux télescopes sont braqués ; moyennant une modique rétribution, il est permis à tout venant d'appliquer son œil à l'orifice de l'instrument pour voyager dans l'espace, et les amateurs ne manquent pas à l'observatoire ambulant, mais les voleurs, eux aussi, sont de grands observateurs, et il est rare que quelqu'un de ces industriels ne rôde pas autour des curieux.

Hier soir une jeune bonne portait, enveloppé dans dans un foulard un très beau manteau en soie que sa maîtresse l'avait envoyée chercher chez sa couturière. Arrivée sur la place du Châtelet, la jeune bonne aperçoit un cercle de curieux autour d'un télescope ; elle demande ce que c'est ; un mauvais plaisant lui dit que c'est une lanterne magique d'une nouvelle invention. La curieuse jeune fille se met sur les rangs ; son tour venu, elle applique son œil droit sur le verre.

— C'est singulier, dit-elle, je ne vois rien qu'une grosse boule.

— Ce n'est pas étonnant, mon enfant, lui répond à demi voix un monsieur fort bien vêtu, ce paquet vous gêne ; je vais vous le tenir un instant.

Et il le prit des mains de la domestique, qui ennuyée après quelques instans de ne voir toujours qu'une *grosse boule de feu*, donne ses deux sous avec humeur au maître de l'instrument, et veut reprendre son paquet pour s'en aller ; mais l'officieux qui s'en était chargé avait disparu, et il fut impossible de le retrouver.

La pauvre fille était tellement désespérée, qu'elle parlait de s'aller jeter à la rivière ; un sergent de ville, arrivé sur ces entrefaites, parvint à la calmer un peu, et la reconduisit jusque chez sa maîtresse, Mme V..., rue des Fossés-Monsieur-le-Prince.

(*Droit*).



BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.



13e Année. — N° 25. Jeudi 5 Mai 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

E Vte DE TESSIÈRES-BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

On s'abonne à Paris, rue du Hasard-Richelieu, 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

Le Cabinet de Lecture paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. Prix : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur à colonnes: 75 cent. la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

VOYAGE AUX VILLES RUINÉES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

M. John L. Stephens, chargé par le président des États-Unis d'une ssion confidentielle auprès du gouvernement de l'Amérique centrale nt de publier deux volumes fort remarquables dans lesquels il nous nne la relation de son voyage.

L'antiquaire est sujet à tomber dans la puérilité; jugeant de l'importce d'une découverte par la peine qu'elle lui a coûtée, il prélève fréemment sur la curiosité publique des contributions hors de toute oportion avec les communications qu'il a à lui faire; mais ce n'est plus cas ici et aucun homme sensé ne pourra manquer de partager l'enousiasme qu'éprouva le voyageur en face des monumens d'une vieille ilisation qui semble n'avoir laissé d'autre trace de son existence que s ruines mystérieuses ensevelies dans la puissante végétation des forêts Nouveau-Monde.

De New-York, M. Stephens se rendit par mer à Balize, où il trouva bâtiment à vapeur prêt à faire voile pour Yzabal. Après deux jours traversée le vaisseau entra dans l'embouchure du Rio-Dolce, dont tre auteur nous peint les rives avec des couleurs qui nous rappelleraient rcadie, si le silence imposant de ces solitudes de verdure et les lignes grandiose des montagnes qui les encadrent n'avaient pas quelque chose de trop majestueux pour qu'on pût les comparer aux merveilles en miniature de l'Eldorado des poëtes bucolique, ce panorama délicieux resplendissait des feux du soleil couchant reflétés dans le grand lac que forme le Rio-Dolce. Le lendemain matin M. Stephens s'éveillait dans la rade d'Yzabal.

De cette dernière ville pour se rendre à Zacapa, il fallut traverser les monts Mico. Le trajet fut des plus pénibles; après avoir franchi un marécage parsemé d'arbres rabougris, nos voyageurs s'enfoncèrent dans une forêt vierge où les lianes et surtout les racines de l'acajou, ces racines, qui sortent du tronc à quelques pieds de terre et percent jusqu'aux rochers les plus durs, encombraient le sentier à demi enterrée et rendu presque impraticable par d'affreuses fondrières. Ces obstacles surmontés, la petite caravane commença son ascension dans une gorge étroite et usée par les pieds des mules et les flots des torrens. Au sommet de la montagne elle rencontra un voyageur solitaire : c'était un homme d'une haute stature, d'un teint bilieux, coiffé du chapeau à larges ailes des habitans de l'isthme de Panama, et portant une camisole de laine bordée de franges, une paire de pantalons en tartan, des éperons et un sabre, le tout recouvert d'une couche épaisse de boue qui enveloppait notre inconnu des pieds à la tête. Du reste il était monté sur une superbe mule et les pommeaux de deux pistolets de cavalerie sortaient des arçons une selle profondément creusée. A la grande surprise de nos voyageurs, le cavalier les salua en anglais. Après leur avoir raconté qu'il s'était mis en route avec une caravane de muletiers et d'Indiens, qu'elle s'était égarée et qu'il avait en vain tenté jusque là de retrouver ses compagnons, il leur apprit qu'il avait passé deux ans à Guatimala dans le but d'y solliciter l'autorisation du gouvernement pour l'établissement d'une banque, et que l'ayant enfin obtenue il regagnait l'Angleterre pour y vendre son privilége.

Voilà je crois un échantillon assez curieux de l'imagination industrielle des Anglais.

Arrivé à Encuentros, sur les rives du fleuve Motagua, l'un des cours d'eau les plus importants de l'Amérique centrale, M. Stephens choisit

pour y passer la nuit la maison du seigneur du lieu... Cédons la parole à notre auteur.

« Le Don nous reçut avec toute la dignité espagnole. Il portait pour tout vêtement une *tunique* de calicot, ample, blanche et fort abrégée, car elle descendait à peine jusqu'aux genoux. Le costume de sa femme était encore plus simple : la bonne dame avait supprimé la robe aussi bien que le vêtement qu'elle recouvre d'ordinaire, pour les remplacer uniquement par un chapelet passé à son cou en sautoir et orné d'une grosse croix.

Une douzaine d'hommes et d'adolescens qui eussent été nus, sans une culotte fort affaissée sur elle-même et retroussée le plus haut possible, erraient de côté et d'autres dans la maison. A côté d'eux passaient et repassaient des jeunes filles assez peu vêtues pour laisser croire qu'un collier de verroterie satisfaisait complètement leur pudeur. La salle de réception renfermait trois lits faits de lanières, de peau de vache entrelacées. Le don s'étendit sur l'un d'eux. Il lui eût été impossible de se donner beaucoup de fatigue pour se déshabiller ; mais, quelque simple que fût son accoutrement il en mit bas la totalité.

Au pied de mon hamac était un autre lit ; en y jetant les yeux dans un moment d'insomnie, je vis une jeune fille d'environ dix-sept ans, couchée en travers et fumant un cigare ; autour de sa taille était noué un morceau de calicot rayé qui lui tombait jusqu'aux genoux ; c'était là tout son costume. Il paraîtrait que je fis quelque bruit en soulevant la tête, car aussitôt la jeune fille tira deux ou trois bouffées de son cigare plus fortes que les précédentes, puis ramena sur ses épaules un drap de coton et se disposa de nouveau à dormir. A plusieurs reprises pendant la nuit je fus réveillé par le bruit d'un briquet frappant une pierre à fusil ; et autant de fois je vis un de mes voisins allumer un cigare. — Au point du jour j'étais déjà sur pied ; mais la femme du don dormait encore ; tandis que je m'habillais elle me souhaita le bonjour, rejeta sa couverture de coton et se leva sans faire plus de toilette que le jour précédent. »

Averti à Zacapa du désordre et des dissensions civiles auxquels Guatimala était en proie, M. Stephens se décida à changer ses plans de voyage et à s'écarter de la route pour visiter les ruines de la ville de Copan. Deux jours après son départ de Zacapa, il arriva à l'entrée de la nuit dans un village nommé Comotan, où régnait un profond silence. La porte du cabildo était barricadée pour empêcher les bestiaux vagabonds d'y chercher un abri ; l'ayant brisée et s'étant installés de leur mieux, nos voyageurs envoyèrent leur domestique aux provisions. — Au bout d'une demi-heure, ce dernier revint avec un œuf, mais il avait éveillé tout le village ; et l'alcade, Indien, porteur d'une canne à pomme d'argent, se présenta aussitôt pour interroger les envahisseurs. Il était accompagné de sept alguazils, tous munis de la baguette, symbole de leur charge. M. Stephens se hâta de présenter son passe-port ; ces fonctionnaires publics ne savaient pas lire, mais ils examinèrent le sceau, et ils se décidèrent à se retirer après avoir répondu à toutes les demandes d'œufs, de volaille et de lait, par une phrase qui ne devait revenir que trop fréquemment dans la suite : No hay (il n'y en a pas).

Cependant l'alcade leur envoya une cruche d'eau, et nos voyageurs, après avoir mangé leur pain et leur chocolat, s'apprêtaient à s'étendre dans leurs hamacs, quand la porte s'ouvrit tout à coup livrant passage à une trentaine d'hommes déguenillés, furieux, armés de sabres, de massues, de fusils, et portant des branches de pin enflammées. L'alcade et ses alguazils, mêlés à cette foule, agitaient leurs bâtons de magistrats au milieu de ces armes de toute espèce. A la tête de la bande était un des capitaines de Carrera (1), jeune homme emporté et insolent, qui contesta la validité du passe-port que ni lui ni l'alcade n'avaient pu lire, et déclara péremptoirement qu'il retiendrait prisonniers M. Stephens et sa suite jusqu'à ce que l'on pût recevoir des ordres supérieurs de Chiquimala. Le sang-froid et le courage de notre jeune diplomate le sauvèrent de ce danger dont il ne comprenait pas lui-même toute l'étendue, n'ayant nulle idée de l'état d'anarchie où le pays était plongé, ni plus que du caractère sanguinaire de ses habitans. L'officier insista pour qu'il lui remît son passe-port, M. Stephens s'y refusa en annonçant cependant qu'il était disposé à se transporter lui-même à Chiquimala sous l'escorte d'un détachement de soldats. Cette offre fut rejetée, et en dépit d'une longue amplification sur le droit des gens, le caractère sacré d'un ambassadeur et la puissance du gouvernement « *del Norte* » prêt à tirer satisfaction d'une injure aussi grave, les choses étaient sur le point d'arriver à un dénouement tragique, et nos voyageurs, bien armés et déterminés à repousser la violence par la violence, songeaient déjà à apprêter leurs armes, lorsqu'heureusement une personne d'une classe plus éclairée entra dans la baraque et demanda à visiter le passe-port.

M. Stephens ne voulut pas s'en dessaisir ; mais il consentit à le déployer devant le nouveau venu et à le tenir exposé à la lueur d'une branche de pin enflammée, tandis que celui-ci le lirait à haute voix. Cela calma un peu l'orage ; cependant l'alcade et l'officier n'en exprimèrent pas moins la résolution de faire garder à vue nos voyageurs.

M. Stephens demanda qu'un courrier fût dépêché au général Cascara pour lui porter une lettre. Après quelques hésitations on accéda à cette demande. M. Catherwood, attaché à M. Stephens en qualité de dessinateur, écrivit un billet qu'il signa en prenant le titre de secrétaire d'ambassade ; n'ayant pas de sceau officiel, il profita d'un instant où personne n'avait les yeux sur lui pour appliquer sur la cire un demi-dollar américain, après quoi il tendit la missive à l'alcade avec une dignité toute diplomatique.

« L'aigle avait déployé ses ailes, les étoiles brillaient à la lueur de la torche, » et toute la bande s'approcha pour examiner le sceau. A la fin les sauvages se retirèrent laissant derrière eux une douzaine de vauriens de mauvaise mine pour garder M. Stephens et sa suite.

Le large sceau parut avoir mis un terme à toutes ces vexations ; car au milieu de la nuit le bataillon indiscipliné se précipita de nouveau dans la cabane à la suite de l'alcade à peu près ivre. Au premier abord nos voyageurs pensèrent qu'ils revenaient leur arracher de force le passe-port, mais, à leur grande surprise, l'alcade remit la lettre entre les mains de M. Stephens, en lui disant, qu'il était inutile de la faire parvenir au général Cascara, et qu'on le laissait libre de continuer sa voyage. « Notre indignation, dit M. Stephens, ne fit que redoubler aussitôt que nous ne vîmes plus aucun danger à lui laisser un libre cours. Nous déclarâmes que les choses ne se termineraient pas là, et que la lettre serait remise au général. L'alcade s'y opposa ; nous le menaçâmes des conséquences de son refus ; à la fin il céda, tendit la lettre à un Indien, et le chassa de la cabane à coups de canne ; quelques minutes plus tard notre garde avait été retirée. »

Après avoir passé par une série d'incidens des plus singuliers M. Stephens arriva au village de Copan, où il eut encore un nouveau démêlé avec un certain don Gregorio, riche habitant du lieu, dont on s'imaginerait difficilement l'outrecuidance, la tyrannie et l'obstination hargneuse. Quoique les ruines qui portent le nom de ce village fussent à une très petite distance, il n'y avait dans le pays qu'un seul homme qui eût connaissance des « idoles », et encore était-il absent pour le moment. Un grand combat de coqs l'avait attiré dans un village voisin, et ce fut seulement à une heure assez avancée de la matinée du lendemain que nos voyageurs purent visiter les débris de l'antique cité indienne.

« Nous mîmes pied à terre, dit l'auteur, et attachant nos mules à des arbres, nous pénétrâmes dans la forêt, précédés par Jose, notre guide, qui déblayait le sentier à coups de coutelas. Nous ne tardâmes pas à arriver aux bords d'une rivière, et nous aperçûmes [illegible] de nous un mur à pierre, de quatre-vingts pieds de hauteur environ, courant du nord au sud le long du rivage, assez endommagé par le [illegible] en quelques endroits mais encore entier dans d'autres. — Ce mur avait [illegible] le caractère d'une *construction régulière* [illegible] attributs

---

(1) Jeune Indien, à peine âgé de vingt-cinq ans et chef d'une faction puissante à Guatimala.

nes de l'Amérique qu'il m'avait été donné d'étudier jusqu'à ce l formait une partie de la muraille d'enceinte de Copan, vieille ır l'histoire de laquelle les livres ne nous donnent que fort peu seignemens.

octeur Robertson, dans son *Histoire d'Amérique*, admet comme évident que l'Amérique n'a pas été peuplée par aucune nation cien monde qui eût atteint un degré avancé de civilisation....

emps où il écrivait, le doute et la défiance étaient peut-être le plus rti que pût prendre un historien ; mais, depuis la mort du doc-obertson, la science a fait de grands progrès et le champ des an-ı américaines a commencé à être exploré.

remier voyageur qui ait jeté quelque lumière sur ce sujet, quant ı regarde le Mexique du moins, est l'illustre Humboldt, qui visita ontrée à une époque où la politique, jalouse du gouvernement la t presqu'aussi inaccessible aux étrangers que la Chine elle-même tuellement ; aucun homme n'était plus digne de cette bonne . A cette époque, les monumens du pays n'étaient pas un objet ant d'études et de recherches, mais M. de Humboldt recueillit de s sources des dessins et des renseignemens précieux relatifs sur-Mytla, la Vallée des Morts, et à Xoxichalco, cette montagne à mains d'hommes, en forme de terrasse et appelée la Montagne urs ; bien plus, il fit lui-même une excursion à la grande pyra-ou temple de Cholula. Malheureusement notre savant voyageur pas connaissance des grandes cités situées au delà de la vallée de , et dont les ruines enterrées sous des forêts n'ont pas même vé un nom, ou du moins il ne les visita jamais en personne : c'est écemment seulement que l'Europe et ma patrie apprirent leur ice.

lque vagues et peu satisfaisans que fussent les récits des voya-ils avaient suffi pour éveiller ma curiosité ; cependant, à vrai ous étions restés assez sceptiques, M. Catherwood et moi, et nous partis pour Copan plutôt dans le désir que dans la certitude d'y r des merveilles. Depuis la découverte de ces villes en ruine, l'o-la plus généralement admise en a attribué la fondation à une beaucoup antérieure à celle qui habitait le pays lors de l'inva-pagnole.

ıce du mur la rivière n'était pas guéable ; ayant rejoint nos mules, o remontâmes le cours en suivant ses bords. Le courant était large et profond en quelques endroits. Le lit sur lequel il roulait égal et rocailleux. Étant parvenu à le traverser, nous longeâmes rive à travers mille broussailles dont Jose avait grand'peine à sser notre route, et nous arrivâmes enfin au pied du mur où nous mes de nouveau nos montures.

ur était bâti de pierres de taille bien assemblées et encore assez les par le temps. Gravissant de larges degrés de pierre tour à rfaitement conservés et renversés par les arbres qui avaient ntre les crevasses, nous atteignîmes une terrasse dont il nous ossible de distinguer la forme, eu égard à l'épaisseur de la forêt veloppait. Notre guide nous ouvrit un passage à coups de , et après avoir rencontré chemin faisant un immense bloc de minutieusement sculpté et à demi enterré, nous arrivâmes à l'un monument garni de degrés sur toutes ses faces, et qui nous autant que les arbres nous permirent de le reconnaître, avoir la une pyramide. Nous éloignant de sa base et nous faufilant de ieux à travers les branches entrelacées, nous nous trouvâmes oup en face d'une colonne de pierre carrée, portant quatorze hauteur, trois pieds sur chaque face, et sculptée en relief fort du sommet à la base, sur les quatre surfaces. Un des côtés ait un homme étrangement et richement habillé, dont le visage t évidemment un portrait), avait une expression solennelle, même terrible ; sur le côté opposé se dessinaient, en saillie, ues bizarres qui n'avaient nulle analogie avec aucun objet à nu ; et les deux faces latérales étaient couvertes d'hiéroglyphes.

Notre guide nous désigna ce monument comme une *idole*, et, à trois pieds de là, il nous montra un large bloc de pierre également orné de sculptures et de caractères emblématiques auquel il donna le nom d'autel. La vue de ces ruines suffit pour arrêter nos idées sur le caractère des antiquités américaines, et pour nous donner la certitude que les objets que nous cherchions méritaient d'exciter l'intérêt, non seulement comme derniers vestiges d'un peuple inconnu, mais encore comme œuvres d'arts tendant à prouver, ainsi que maint document historique nouvellement découvert, que les habitans du continent américain n'étaient pas des sauvages.

Ne perdant pas de vue notre guide qui, grâce à ses grands coups de machète, nous aidait à grand'peine à pénétrer dans l'épaisseur du taillis semé çà et là de fragmens à demi enterrés, nous fûmes récompensés de nos fatigues en apercevant quatorze monumens du même caractère et d'une physionomie tout-à-fait semblable, ornés pour la plupart de dessins encore plus élégans et d'un travail aussi achevé que celui des plus belles ruines égyptiennes. L'un d'eux avait été déplacé de son piédestal par d'énormes racines ; un autre, étroitement pressé entre des branches d'arbres, était presque suspendu en l'air ; un troisième était couché à terre, enlacé d'un réseau de lianes et de vignes sauvages ; et un dernier enfin, plus remarquable que tous les autres, était debout en face de son autel, au milieu d'un petit bosquet dont l'ombrage semblait le protéger comme un objet sacré ; au milieu du silence solennel de la forêt, on eût dit une divinité pleurant sur son peuple détruit. Les seuls bruits qui troublassent le calme de cette cité enterrée étaient le frémissement des feuilles agitées par les sauts des singes et le craquement des branches mortes se brisant sous leur poids : — ils passaient et repassaient au dessus de nos têtes en longue procession, au nombre de quarante ou cinquante à la fois ; les uns portaient leurs petits dans leurs longs bras, les autres s'avançaient jusqu'à l'extrémité des branches et s'y retenaient avec leurs pieds de derrière ou avec leurs queues pour s'élancer sur un arbre voisin ; puis, avec un bruit semblable à une bourrasque de vent, ils disparaissaient dans l'épaisseur du bois.

C'était la première fois que nous rencontrions ces caricatures de l'humanité, et, au milieu des étranges monumens qui nous entouraient, nous étions tentés de les prendre pour les esprits errans de la race éteinte, veillant sur les ruines de leurs anciennes demeures.

Nous regagnâmes la base de la pyramide, et nous en fîmes l'ascension sur des degrés tantôt disjoints par des broussailles, tantôt renversés par de grands arbres, quelquefois assez bien conservés, et souvent ornés de figures sculptées et de rangées de têtes de mort. Arrivés au sommet qui était en ruine, nous atteignîmes une terrasse encombrée de végétation ; après l'avoir traversée, nous descendîmes, par des marches de pierre, dans une cour tellement couverte d'arbres que nous ne pûmes, au premier abord, en distinguer la forme ; mais, plus tard, étant parvenus à en faire le tour, en nous frayant un passage à coups de coutelas, nous reconnûmes qu'elle était carrée, et qu'elle se rattachait de tous les côtés au sommet de la pyramide par des gradins presque aussi parfaits que ceux d'un amphithéâtre romain. Les degrés offraient tous quelques sculptures, et, sur la pente méridionale, environ à mi-hauteur, nous découvrîmes une tête colossale culbutée par des racines, et qui avait évidemment dû être un portrait. Nous gravîmes ces degrés et nous débouchâmes sur une large terrasse de cent pieds d'élévation, regardant du côté de la rivière et soutenue par cette même muraille que nous avions aperçue de la rive opposée.

Sur toute l'étendue de ce terrain croissait une masse compacte d'arbres, et, dans le nombre, bien qu'à une grande hauteur au dessus du sol, nous remarquâmes deux gigantesques ceibas ou cotonniers sauvages de l'Inde, dont les troncs avaient plus de vingt pieds de circonférence, et dont les racines, à demi dénudées, s'étendaient à plus de cinquante pieds et même de cent pieds à l'entour, étreignant les ruines et les couvrant de l'ombre de leurs ...

nous assîmes sur le rebord même du mur, et nous cherchâmes en vain à pénétrer le mystère qui nous entourait.

Le lendemain matin, avant notre départ, un individu qui venait de s'entretenir avec don Grégorio s'avança vers nous pour nous annoncer qu'il était le propriétaire des *idoles*, et que personne n'avait le droit de les visiter sans sa permission ; à l'appui de quoi il nous présenta ses lettres. C'était là une nouvelle difficulté. Bien que je n'eusse pas l'intention de lui contester sa qualité de propriétaire, je n'en lus pas moins ses papiers avec autant d'attention que si j'eusse médité un procès en dépossession. Lui ayant remis ses pièces en l'assurant que ses droits me semblaient incontestables, et que j'étais disposé, au cas où il ne me troublerait pas dans mes recherches, à lui laisser en partant une preuve de ma gratitude, je crus remarquer que ma réponse le soulageait d'un grand poids.

Notre nouvelle connaissance, don Jose Maria Asabedo était âgé d'environ cinquante ans, grand et assez bien vêtu, c'est-à-dire qu'il portait une chemise de coton et un pantalon assez propres. Quoique ignorant, il était fort inoffensif, et Copan le comptait parmi ses plus respectables habitans. Don Jose Maria m'accompagna jusqu'aux ruines où nous trouvâmes M. Catherwood à la tête de quelques ouvriers Indiens. Nous battîmes de nouveau le terrain, recherchant un édifice propre à nous servir d'abri, mais ce fut en vain. Suspendre nos hamacs sous les arbres eût été folie, les branches étaient encore humides, la terre détrempée, et l'état du ciel annonçait l'approche d'une nouvelle ondée. Cependant nous étions déterminés à ne pas retourner chez don Grégorio. Don Jose nous conduisit à une cabane peu éloignée, où résidait un autre don, de race blanche et d'environ quarante ans, que nous trouvâmes nu-pieds, coiffé d'un mouchoir noué autour de sa tête et vêtu d'une paire de caleçons fort sales et assez peu décens pour laisser passer un pan de chemise. Il avait nom don Miguel. Je lui expliquai que nous désirions passer quelques jours au milieu des ruines, et j'en obtins la permission d'élire domicile dans sa cabane...

Pendant toute la journée, je n'avais fait que rêver aux titres de propriété de don Jose Maria, et quand vint la nuit, m'enveloppant dans ma couverture, je proposai à M. Catherwood une grande opération. Courbez la tête, ô vous qui spéculez sur les chemins de fer; il ne s'agissait de rien moins que d'acheter Copan, de ravir les monumens d'un peuple éteint à la contrée désolée dans laquelle ils étaient enterrés, de les transporter dans le grand entrepôt commercial du Nouveau-Monde, et de fonder dans cette dernière ville un institut destiné à être le noyau d'un grand musée national d'antiquités américaines. — Mais était-il possible d'enlever les *idoles* de Copan ? Elles étaient sur le bord d'une rivière tributaire de l'Océan qui baigne les docks de New-York..... oui, mais cette rivière avait des courans rapides, et tout mon beau rêve s'écroula devant la réponse de don Miguel : Ils sont impraticables !. .

Le lendemain matin, ayant battu de nouveau le terrain où nous avions remarqué les principaux monumens, nous fûmes effrayés des travaux immenses que demandait l'exécution de nos premiers projets, et nous décidâmes bientôt qu'il était impossible d'explorer la totalité des ruines. Nos guides ne connaissaient pas ce district, mais des colonnes que nous avions vues à une lieue de là, de l'autre côté du village, nous faisaient présumer qu'il y en avait d'autres encore dans diverses directions, dont les lianes de la forêt cachaient les fragmens restés jusque-là tout-à-fait inconnus. — Chercher à pénétrer dans cette masse compacte de végétation eût été folie... Il n'y avait qu'un moyen d'explorer à fond la cité enterrée : il fallait abattre la forêt tout entière et incendier les arbres; mais ce plan était incompatible avec les devoirs de notre mission, d'ailleurs il eût fallu attendre, pour le mettre à exécution, la fin de la saison pluvieuse. Ayant tenu conseil, nous résolûmes de commencer par faire un croquis des colonnes sculptées... Cela même offrait de grandes difficultés; les ornemens étaient si compliqués, si complètement différens de tout ce qu'avait vu jusqu'à ce jour M. Catherwood qu'ils restaient pour lui parfaitement inintelligibles... Le relief était en outre fort saillant, il fallait une lumière intense pour faire ressortir les figures, et l'ombre du feuillage était assez épaisse pour défier la vue la plus perçante.

Après nous être long-temps consultés, nous choisîmes une des idoles et nous nous décidâmes à abattre les arbres qui l'enveloppaient afin d'y laisser pénétrer les rayons du soleil. La tâche fut des plus pénibles : nous n'avions pas de hache, et le seul instrument que possédassent les Indiens était cette même machète ou coutelas, dont la forme varie dans les diverses localités. Maniée d'une main, elle pouvait avantageusement servir à trancher les lianes et les branches égarées, mais elle était presque sans force contre le tronc des gros arbres. et les Indiens, comme aux jours où les Espagnols les découvrirent, n'apportaient nulle ardeur au travail, et se laissaient distraire par la moindre bagatelle. Chacun d'eux, après avoir porté quelques coups à un arbre, se disait fatigué et cédait sa place à un autre pour aller s'asseoir ; pour un travailleur, il y avait toujours un cercle d'oisifs qui le regardait faire les bras croisés. Je me souvins bien des fois de nos montagnards aux muscles d'acier, et je regrettai vivement qu'il me fût impossible d'en avoir quelques-uns sous mes ordres ; — mais nos déceptions nous avaient rendus patiens et nous surveillâmes nos travailleurs à demi endormis en nous étonnant même qu'ils réussissent aussi bien. A la fin, les arbres furent abattus et traînés à l'écart; M. Catherwood monta un chevalet et se mit à l'ouvrage...

Il est impossible de peindre l'intérêt avec lequel j'explorais les ruines environnantes, pendant qu'il travaillait ; aucun guide du voyageur n'en avait jamais parlé : c'était un sol vierge. L'obscurité et l'épaisseur du feuillage me préparait sans cesse de nouvelles surprises : *tout était imprévu*; à chaque pas, je heurtai des objets dont rien ne m'avait annoncé la présence. Quelquefois nous débarrassions de son voile de verdure le front d'un monument ; d'autres fois nous faisions une excavation à l'entour pour lever de terre un fragment dont un angle sculpté avait frappé nos regards... Je suivais avec anxiété les moindres mouvemens de mes Indiens, et quand leur machète résonnaient sur la pierre je les repoussais aussitôt pour enlever religieusement avec mes mains la terre défoncée qui restait à déblayer...

Après plusieurs heures d'absence, je rejoignis M. Catherwood auquel je désignai plus de quinze objets dignes d'être dessinés. Cette nouvelle le flatta beaucoup moins que je m'y attendais. Il était en train de dessiner, debout, les pieds dans la boue, et il avait été forcé de mettre ses gants pour se garantir des moustiques. Comme nous l'avions craint, les entrelacemens bizarres des ornemens et leurs formes étranges rendaient sa tâche des plus difficiles. Il avait fait plusieurs essais, soit au moyen de la chambre obscure, soit à l'œil nu ; mais les résultats obtenus lui semblaient fort peu satisfaisans, et moi-même, malgré le peu de sévérité de ma critique, je partageais entièrement son opinion. L'idole semblait défier son art, et deux singes, perchés sur un arbre voisin, avaient l'air de se moquer de lui ; je me sentais moi-même triste et découragé. »

En dépit de tous ces obstacles les deux antiquaires continuèrent leurs opérations. Grâce à un morceau de toile huilée, M. Catherwood, qui d'ailleurs chaussa une paire de bottes en caoutchouc, parvint à s'établir dans un atelier un peu moins malsain que le premier; de son côté M. Stephens s'occupa à aller à la découverte des objets dignes d'être dessinés, à faire abattre les arbres qui les entouraient, à repousser les hostilités de don Grégorio et d'un alcade, et à traiter avec don Jose Maria de *l'achat de la ville*. Quand ce dernier s'entendit demander pour la première fois quel prix il voulait de ses ruines, son étonnement fut sans bornes. Il eut évidemment fort mauvaise idée du bon sens et de la bonne foi de l'acquéreur. Cependant il répondit qu'il consulterait sa femme et ferait connaître sa décision le lendemain.

Le lendemain matin il vint nous trouver. Il avait un désir démesuré de convertir en argent comptant une propriété qui ne lui rapportait

mais il était trop défiant pour oser accepter le marché, et il nous dit que j'étais étranger et qu'il craignait de se compromettre aux yeux de son gouvernement. J'énumérai de nouveau les garanties que lui donnaient mon nom, mon titre d'envoyé; et je m'engageai à mettre sa responsabilité à couvert. Voyant qu'il hésitait encore, je pris un parti désespéré : j'ouvris ma malle et j'endossai un habit diplomatique orné d'un grand nombre de boutons portant l'empreinte de l'aigle américaine, j'avais un chapeau de Panama trempé de pluie et taché de boue, une chemise à carreaux et un pantalon blanc nuancé de jaune jusqu'aux genoux; en un mot j'étais presque aussi ridicule que ce roi nègre de la côte d'Afrique, qui reçut des officiers anglais un chapeau à trois cornes et un habit d'ordonnance dont il s'affubla sans avoir d'autre vêtement inférieur que sa peau noire. Mais don Jose ne put résister aux boutons de mon uniforme, et don Miguel, ainsi que sa femme, furent convaincus qu'ils donnaient l'hospitalité à un grand personnage. — Cependant nous n'étions pas sortis du labyrinthe, et l'on se demanda avec inquiétude qui serait chargé de fournir le papier sur lequel on dresserait le contrat. Je ne m'arrêtai pas à de telles niaiseries; je donnai du papier à don Miguel, et après lui avoir communiqué nos intentions, nous lui donnâmes rendez-vous au lendemain pour la signature de l'acte. Le lecteur est peut-être curieux d'apprendre quel est le prix des vieilles villes dans l'Amérique centrale. — Copan me coûta cinquante dollars. »

Les principales curiosités architecturales (dont M. Stephens donne une description fort détaillée) consistent en murailles épaisses, en terrasses, en gradins, en escaliers, en constructions pyramidales variant en hauteur de vingt-huit à cent vingt pieds, en cours quadrangulaires et en portails tous d'une construction fort massive, couverts pour la plupart de peintures et offrant en général le caractère de monumens religieux.

Couchées sur le sol au milieu de ces ruines, ou debout encore à peu de distance, sont les idoles sculptées, accompagnées de leurs autels. Notre voyageur américain nous en donne plusieurs gravures d'un fini et d'une beauté remarquables. L'examen de ces planches nous semble prouver que les objets qu'elles représentent méritent en effet la dénomination populaire sous laquelle ils sont connus... Ce sont bien des idoles destinées à être adorées et non des effigies d'hommes morts, bien que les figures dont elles sont couvertes soient probablement pour la plupart des portraits d'après nature.

Si maintenant on les considère au point de vue de l'art, on ne pourra s'empêcher, nous le croyons du moins, de leur donner une place assez élevée dans la hiérarchie des diverses sculptures architecturales de l'antiquité. Elles n'affectent nullement l'élégance et la noblesse des écoles grecques et romaines; elles n'approchent même pas de la grandeur sévère des monumens que nous a laissés l'Égypte, mais elles nous paraissent infiniment supérieures à tout ce qu'ont produit l'Inde, la Chine ou le Japon. C'est dans leur effet général que gît leur principal mérite. Les figures sont mal proportionnées, les têtes sont d'ordinaire grotesques et même hideuses, les parties sont mal agencées, les ornemens confus et surchargés; cependant malgré tout — et c'est en cela qu'elles diffèrent de toutes les sculptures barbares — leur ensemble est non seulement riche et séduisant, mais encore beaucoup plus digne et plus imposant que l'on ne pourrait attendre, au premier abord, de l'assemblage d'élémens si hétérogènes et si incorrects.

M. Stephens nous expose, à la fin de son travail, les raisons qui le portent à douter de la haute antiquité qu'on a généralement attribuée aux ruines de l'Amérique centrale. Il les rattache à une époque antérieure seulement de quelques siècles à l'invasion espagnole, et ses argumens nous semblent assez concluans. Mais quoique cette supposition fasse perdre à Copan une partie de son intérêt mystérieux, elle n'en offre pas moins à l'antiquaire un champ d'études attrayant au plus haut point. A une époque où la science hiéroglyphique fait des progrès si rapides, il est permis d'espérer que la vaste collection d'inscriptions symboliques offerte par ces idoles permettra bientôt aux voyageurs zélés de déchirer le voile qui a si long-temps recouvert cette étrange cité.

Après un séjour assez prolongé au milieu de son *royaume*, M. Stephens fut forcé de se souvenir de ses devoirs diplomatiques, et après avoir tenu conseil avec M. Cathervood, il se décida à partir pour Guatimala, tandis que ce dernier resterait à Copan pour y continuer ses travaux.

Notre jeune Américain nous décrit avec les couleurs les plus frappantes l'anarchie, les discordes et les luttes sanglantes des malheureux habitans de Guatimala. Fatigué de ces scènes horribles et se voyant dans l'impossibilité d'atteindre le but de sa mission, il quitta cette ville après y avoir séjourné quinze jours pour visiter les rivages de la mer Pacifique et faire l'ascension du volcan d'Agua dont l'élévation au dessus du niveau de la mer est de quatorze mille quatre cent cinquante pieds. Revenu à Guatimala, il reçut une lettre datée d'Esquipulas dans laquelle M. Cathervood lui annonçait qu'il avait été volé par son domestique, et que sa santé, gravement compromise, l'avait contraint à abandonner les ruines et à s'établir chez don Grégorio, d'où le retour de ses forces lui avait enfin permis de s'éloigner pour reprendre la route de Guatimala. Grandement alarmé par ces nouvelles, M. Stephens était sur le point de s'en aller à la recherche de son ami, lorsqu'il le vit heureusement paraître, armé jusqu'aux dents, mais très pâle et dans un état de maigreur affreuse, tout à point pour prendre part aux réjouissances de la Noël.

Je passerai sous silence un voyage à San Salvador, l'ancienne capitale de la république, puis à Cojutepeque où le siége des autorités avait été transféré depuis peu, et à Zonzonate où notre auteur eut le bonheur, comme il le dit lui-même, de mettre enfin la main sur le gouvernement qu'il poursuivait depuis si long-temps, dans la personne de don Diego Vigil, vice-président de la république.

Conformément aux avis qu'il reçut de ce dernier, il renonça à visiter San Salvador pour le moment, et résolut de se rendre par mer à Costa Rica, la ville la plus méridionale de la confédération, pour explorer au retour la ligne du canal projeté entre les deux mers et devant passer par le lac de Nicaragua.

Ayant débarqué à Caldera, il se rendit d'abord à San Jose, qu'il regarde comme la seule ville dont la prospérité se soit accrue depuis l'émancipation de l'Amérique centrale, et de là il prit la route de Cartago dans le désir de pouvoir contempler à la fois les deux Océans du haut du volcan au pied duquel est bâtie cette ancienne capitale.

« Après un espace de terrain tout rempli d'arbres, déracinés par des tourbillons, nous dit M. Stephens, la pente devint trop raide pour nos chevaux, et soit en rampant, soit en marchant, nous arrivâmes à une zone où ne croissaient que des cèdres et des épines. Continuant notre ascension nous nous trouvâmes bientôt au milieu des nuages, incapables de distinguer nos compagnons à nos côtés... Au delà de ces hauteurs où l'herbe croissait encore, nous débouchâmes dans une région sablonneuse, toute sillonnée de laves; là nous sortîmes, à notre grande joie, de la couche épaisse de nuages que nous avions traversée, et nous vîmes au dessus de nos têtes le sommet du volcan, dégagé de toute vapeur, il était d'une teinte bleue si pure qu'il semblait se confondre avec le ciel... le soleil n'était pas encore assez élevé pour le dorer de ses rayons...

Le cratère avait environ deux milles de circonférence et était profondément torturé; les fragmens qui le hérissaient se dressaient comme des montagnes, arides, nues et déchirées. Autour de nous l'atmosphère était d'une pureté transparente; sous nos pieds ondulait une mer de nuages épais qui nous cachaient la ville de Cartago et toute la contrée environnante. Nous étions seuls, perdus dans l'immensité, à une hauteur inappréciable au regard; peu à peu les nuages les plus éloignés s'élevèrent, et les deux Océans brillèrent à nos yeux. »

Le 13 février M. Stephens repartit de San Jose pour se rendre par terre à Guatimala. Le récit de ce voyage de quatre cents lieues abonde

en détails des plus intéressans. Nous en citerons une scène de tremblement de terre dont la couleur nous semble assez saisissante pour mériter cet honneur.

Notre voyageur était en ce moment l'hôte de don Juan Jose Bonilla.

« Tandis que nous étions en train de souper, nous entendîmes au dessus de nos têtes un bruit qui me fit croire que le toit s'entr'ouvrait. Don Juan leva les yeux au plafond, bondit de sa chaise et jeta ses bras autour du cou d'un domestique; une chute de cheval l'avait rendu boiteux pour la vie ; alors toutes les bouches répétèrent les mots terribles : *Tremblor ! tremblor !* (un tremblement de terre !) et en un instant il ne resta plus personne dans l'appartement. — Je m'élançai de ma chaise, franchis d'un seul bond la salle à manger, et traversai, en courant, la place. La terre roulait comme un vaisseau ballotté par une forte mer. Je faisais des enjambées de géant, mes pieds touchaient à peine le sol, et malgré moi j'agitais mes bras comme des ailes pour me maintenir debout. Je m'étais enfui le dernier, mais une fois lancé je fus le dernier à m'arrêter. Au milieu de la cour je heurtai un homme à genoux et je tombai. Je ne m'étais jamais senti jusque-là si peu d'énergie.

En cet instant j'entendis la voix de don Juan qui m'appelait ; appuyé sur l'épaule de son domestique et le visage tourné vers la porte, il me criait de sortir au plus tôt de la maison. Il faisait nuit noire ; la table que nous venions de quitter apparaissait au fond de la chambre surmontée d'une seule chandelle, dont la lumière s'étendait assez loin pour nous montrer quelques figures à genoux la face tournée du côté de la porte. Nous restâmes pleins d'anxiété, les yeux fixés sur la maison, attendant à chaque instant la secousse qui devait renverser ses murs épais et semer la terre des débris de sa toiture. Nous étions vraiment dans une position affreuse, tous fixant les yeux du même côté, et évitant avec effroi le lieu qui sert ordinairement d'abri à l'homme. — Les secousses durèrent peut-être deux minutes, pendant lesquelles nous ne parvînmes à nous maintenir debout qu'à grand' peine.

Quand le sol reprit assiette, le contre-coup fut presqu'aussi violent que la secousse elle-même. Nous attendîmes quelques instans encore après la dernière vibration jusqu'à ce que don Juan nous dit que tout danger était passé et nous engageât à rentrer en franchissant lui-même le seuil de la maison avec l'aide de son domestique. J'avais été le dernier à la quitter, mais je fus aussi le dernier à y revenir; et ma chaise renversée sur le sol prouvait assez la précipitation que j'avais mise à décamper.

Les maisons de Costa Ricca sont de toutes celles du pays les plus propres à résister à ces secousses: elles sont longues et basses, les matériaux employés à les construire sont des *adobes* ou briques de deux pieds de long sur un de large, composées d'argile et de paille que l'on assemble, lorsqu'elles sont encore tout humides, entre des montans plantés en terre, de telle sorte que le soleil les coagule en les séchant, et en fait une masse compacte, qui suit tous les mouvemens de la surface du sol.

De Nicaragua M. Stephens se rendit à Grenade, d'où la nouvelle de la reprise des hostilités le força à repartir soudain, malgré sa fatigue, pour se diriger sur Guatimala avant que la route ne fût interceptée par les armées rivales. Ce voyage fut des plus périlleux. Pendant le peu d'heures qu'il passa à Aguachapa, il vit cette ville prise par les troupes de Carrera et reprise par celles de Morazan; placé ainsi entre deux feux il ne réussit qu'à grand' peine à se maintenir dans la neutralité qui pouvait seule le sauver.

A Guatimala notre auteur fut rejoint par l'infatigable M. Catherwood qui, après avoir passé un mois à Antigua, avait visité une seconde fois Copan, ainsi qu'une autre cité mystérieuse située à peu de distance, et dont les ruines semblables dans leur aspect général à celles que nous avons décrites, offrent cependant des proportions plus vastes, des sculptures d'un relief moins saillant, et des dessins moins riches, plus endommagés et plus usés, c'est-à-dire, d'une date probablement fort antérieure. — Ces débris, indiquent la place d'une grande ville dont l'histoire ne nous a pas même transmis le nom; car, c'est au village Quirigua, dont elle est fort rapprochée, qu'elle emprunte la dénomination sous laquelle on la connaît maintenant.

M. Stéphens, jaloux de transporter Quirigua au milieu même de New-York, avait déjà entamé des négociations pour traiter de l'achat des idoles de cette cité lorsque malheureusement le consul-général de France vint à parler des centaines de milliers de dollars qu'avait coûté à sa nation l'obélisque de Luxor. Aussitôt les propriétaires de Quirigua qui un mois auparavant auraient volontiers cédé pour la somme la plus minime leurs ruines et les cinquantes acres de terre qu'elles couvrent, élevèrent si haut leur prétentions qu'il fallut renoncer à les satisfaire et se résigner à laisser Quirigua à sa place.

Cependant deux de ces principaux monumens voguaient vers les États-Unis au moment où s'imprimait l'ouvrage de M. Stephens.

L'anarchie qui régnait à Guatimala ayant convaincu notre voyageur qu'un plus long séjour dans cette ville n'amènerait pour lui aucuns des résultats désirés, il écrivit aux autorités de Washington qu'après les recherches les plus actives il se voyait forcé de renoucer à l'espoir de découvrir une ombre de gouvernement, et il entreprit de nouveau un voyage d'environ trois cent cinquante milles pour visiter Palanqué, la plus étendue et la plus curieuse des villes en ruines.

Muni d'un passe-port signé de la main du jeune chef indien Carrera, qui venait d'apprendre à écrire, et qui semblait plus fier de ce talent que de toutes ses victoires, M. Stephens et M. Catherwood affrontèrent bravement tous les dangers et les fatigues de leur longue excursion. Chemin faisant ils visitèrent les ruines de Patinamit et de Quiché. Dans la dernière de ces villes, évidemment beaucoup moins ancienne que Copan, l'objet qui les frappa le plus fut *el sacrificatorio*, le lieu du sacrifice. C'était un ouvrage en pierre, quadrangulaire, portant soixante-six pieds sur chaque face à la base et s'élevant encore, bien que grandement endommagée par le temps, à trente-trois pieds au dessus du sol. — Le plateau supérieur avait porté autrefois un autel sur lequel des victimes humaines étaient immolées pour être ensuite accommodées et servies aux dévots affamés de ce mets sacré.

Entre un grand nombre de portraits esquissés de main de maître, l'ouvrage de M. Stephens ne nous en présente pas un qui surpasse celui du curé de Quiché. — Son habit séculier, son humeur joviale, sa persévérance dans les études historiques et les transitions soudaines de la bouffonnerie la plus enfantine aux pensées les plus graves, toutes ces particularités d'une nature moitié rustique et moitié civilisée, sont rendues avec le plus grand bonheur. Le bon père parla aux voyageurs d'une caverne adjacente à un village voisin, dans laquelle on trouvait des crânes humains d'une dimension extraordinaire qui inspiraient aux Indiens un respect superstitieux. Il les avait examinés lui-même et il pouvait garantir leurs vastes proportions. Un jour il avait placé une pièce de monnaie à l'entrée du souterrain, et il l'y avait retrouvée l'année suivante, tant les habitans du pays vénéraient ce lieu mystérieux. Il dit à M. Stephens que les Indiens étaient encore, à peu de chose près, tels que les avait trouvés la conquête espagnole; qu'ils chérissaient encore les usages et les coutumes de leurs pères; que, malgré la fascination qu'exerçait sur leurs imaginations la pompe des cérémonies romaines ils n'en restaient pas moins idolâtres au fond du cœur; qu'ils avaient leurs idoles cachées dans les montagnes et les ravins; qu'ils pratiquaient encore en secret les rites que leur avaient légués leurs pères, et que lui-même, bien qu'à regret, il se voyait obligé de fermer les yeux sur tout cela.

La gaieté railleuse du bon curé faisait soudain place à une expression de tristesse toutes les fois qu'il venait à parler des Indiens, du peu d'autorité qu'il avait sur eux, et des conséquences terribles auxquelles Carrera exposerait le pays en cessant de protéger l'Église.

Son amour pour les antiquités égalait celui de nos voyageurs. Il leur cita plusieurs autres cités en ruine, et une en particulier, située dans la province de Véro-Paz, aussi vaste que Santa-Cruz del Quiché, désert

t désolée, mais dans un état de conservation presque aussi parfaite qu'à l'époque où ses habitans l'avaient abandonné. La première cure qu'il vait occupée était dans le voisinage, et il avait eu pendant long-temps habitude de parcourir tous les jours les rues silencieuses de la cité uinée.

« Mais le padre nous apprit quelque chose de bien plus extraordinaire encore que tout cela, ajoute M. Stephens, il nous dit qu'à quatre ours de marche sur le chemin de Mexico, de l'autre côté de la grande ierra, était encore à cette heure une cité vivante, grande et populeuse, abitée par des Indiens qui étaient dans le même état précisément u'avant la découverte de l'Amérique. Il en avait entendu parler bien es années auparavant dans le village de Chajul dont les habitans lui vaient maintes fois affirmé qu'on pouvait apercevoir très distinctement cette ville du haut de l'arête supérieure de la Sierra. Il était jeune lors, et il gravit à grand'peine la montagne. Arrivé au sommet, c'est-à-dire, à une hauteur de dix à douze mille pieds, il aperçut à ses pieds ne plaine immense s'étendant jusqu'à Yucatan et au golfe du Mexique, t bien loin, presque à la limite de l'horizon, il vit une vaste cité que ouvrait une grande étendue de terrain et dont les tours blanches brillent au soleil. A en croire les Indiens de Chajul aucun blanc n'a jamais pénétré dans cette ville, dont des habitans parlent encore la langue naya, n'ignorent pas qu'une race d'étrangers à conquis tous les pays irconvoisins, et massacrent sans pitié tous les Européens qui tentent de ranchir les limites de leur territoire. Ils n'ont aucune monnaie ni aucune valeur en circulation; ils n'entretiennent ni chevaux, ni bestiaux, ni mulets, ni autres animaux domestiques, si l'on en excepte la olaille, et encore ont-ils soin d'enfermer les coqs sous terre pour que ur chant ne puisse pas être entendu.

Le vieux curé, avec son long habit noir, presque aussi flottant qu'une outane, avec ses discours pleins d'enthousiasme et son œil ardent, nous appelait, au milieu du silence profond de son cloître, à peine éclairé ar une pâle lumière, ces prêtres fanatiques et impitoyables qui accompagnaient les armées espagnoles, et jamais je n'avais ressenti une émotion égale à celle que j'éprouvai en le voyant dessiner un plan sur la able, et nous désigner du doigt la Sierra, du haut de laquelle il avait ontemplé ce merveilleux spectacle. Un coup d'œil jeté sur cette cité alait des années d'une vie ordinaire. S'il a dit vrai, il est un lieu où on peut encore retrouver les mœurs et le peuple que Cortez et Alaro découvrirent en mettant le pied sur le continent américain, un eu où s'élève encore une ville dont les habitans sont à même de déchirer le voile mystérieux qui couvre les cités en ruine...., qui sait même, e déchiffrer les inscriptions qui couvrent les monumens de Copan...

Quant à moi, je CROIS à l'authenticité des récits du padre; je SUIS CONVAINCU que la contrée désignée par lui ne reconnaît pas le gouvernement du Guatimala, qu'elle n'a jamais été explorée et qu'aucun blanc e tente jamais d'en franchir les limites.

D'autres auteurs nous confirmèrent dans cette conviction, et tout le illage de Chajul s'accorda à nous affirmer que l'on voyait en effet une ille Indienne du haut de la Sierra..... mais aucun homme, quelque isposé qu'il fût à risquer sa vie, ne pourrait tenter d'y pénétrer avec a moindre chance de succès, sans consacrer préalablement deux ans u moins à errer aux alentours du pays, à étudier la langue et le caractère des Indiens du voisinage, et à lier connaissance avec quelques uns les naturels... Cinq cents hommes suffiraient évidemment par conquérir e territoire, et cette invasion serait certes mieux motivée que toutes elles des Espagnols; mais le gouvernement est trop occupé de ses discussions intestines, et d'ailleurs ce ne serait qu'au prix du sang que la cience historique ferait un progrès. Quant aux dangers, on les a probablement grandement exagérés. Quoi qu'il en soit, si l'on fait jamais à aucune découverte, c'est aux prêtres qu'on la devra.

(*Traduit de l'anglais.—La fin au prochain numéro*).

DEUX ESPAGNOLS A PENDRE.

ÉPISODE DE LA GUERRE D'ESPAGNE EN 1808.

I

Au commencement de novembre 1808, Napoléon était arrivé inopinément à Vittoria, quartier-général de l'armée française, en Espagne. A cette nouvelle : « L'Empereur est au camp! » un mouvement général de retraite s'était opéré sur toute la ligne ennemie. De Vittoria à Miranda, Napoléon ne fit pour ainsi dire qu'un bond, et après avoir donné l'ordre aux maréchaux Victor et Lefèbvre de marcher sur Burgos, dès que cette ville fut occupée militairement, tous les régimens de ces deux corps d'armée y abondèrent simultanément pour, de là, se porter en avant. Dans le nombre de ces troupes se trouvait un régiment de dragons qui, à peine arrivé depuis quelques heures, reçut l'ordre de marcher sur Valladolid en passant par Torquemada où il devait ce qu'on appelle *faire séjour*. Le colonel de ce régiment ayant représenté au général commandant que ses chevaux n'avaient point encore eu le temps de se reposer et que les distributions de vivres n'étaient même pas faites à ses soldats...

— Colonel, interrompit d'un ton d'humeur le général qui avait bien dîné, je n'admets pas le besoin de subsistances pour les hommes.

— Permettez, mon général, si les chevaux...

— Ils ont mangé! reprit celui-ci. Une distribution régulière de fourrages leur a été faite à leur arrivée.

— C'est vrai, mon général; mais mes hommes n'ont rien mangé, eux, depuis plus de vingt-quatre heures, et...

— Leur courage et leur patriotisme doivent y suppléer : d'ailleurs l'Empereur est avec nous.

— Je le sais, mon général, mais...

— Ah! mais... mais... interrompit de nouveau le général qui commençait à s'échauffer, je vous le répète, M. le colonel : depuis bientôt vingt ans que je fais la guerre dans votre arme, je ne me suis jamais occupé que des chevaux : je sais qu'on ne peut rien faire avec eux, lorsqu'ils n'ont rien dans le ventre. Les animaux ne raisonnent pas, ils ont au moins cela de bon; quant aux hommes, c'est différent, ils réfléchissent, parce que la discipline est là. Et puis, je vous dirai que je n'aime pas les observations.

Il fallait obéir : les dragons quittèrent Burgos, le même jour, à dix heures du soir.

Le colonel avait parlé de subsistances parce que depuis plus d'un mois ses soldats ne vivaient que d'oignons crus et de cigarettes, nourriture peu substantielle en campagne, et qu'il n'aurait pas été fâché, lui, très gourmet et très dormeur de son naturel, de se reconforter chez quelque alcade du voisinage et de passer une bonne nuit; tandis qu'au contraire, il en passa une très mauvaise. Des guérillas s'étaient embusqués en avant de Sarracin, et à peine les dragons avaient-ils fait trois quarts de lieue, qu'ils furent brusquement réveillés sur leurs chevaux par une fusillade des plus vives. Du milieu des buissons, du haut des rochers qui bordaient la route, les balles sifflèrent en venant s'amortir sur les casques des soldats, comme une bénédiction de l'enfer. A de courts intervalles, on voyait luire, au loin dans l'obscurité la plus profonde, un éclair, et, avant que la détonation fût entendue, un homme tombait. Une vingtaine de dragons restèrent ainsi en chemin; cette ennuyeuse sérénade ne cessa tout-à-fait que vers le point du jour. Accablés de fatigue, transis de froid, mourant de faim, les officiers commençaient à s'assoupir lorsque des cris, des éclats de rire frénétiques les réveillèrent de nouveau.

— Bravo! bravo! criait un jeune lieutenant, c'est un beau spectacle!...

— Crrrrré... répétait avec des jurons épouvantables un vieux maréchal-des-logis dont la manche était tatoué de chevrons d'argent, la ville est *fumée* (1), les habitans sont enterrés, les logemens sont rasés, la marmite est encore enfoncée pour aujourd'hui. Tiens ! ajouta-t-il en poussant de la botte son voisin, regarde donc, mauvais cavalier!

Ces derniers mots s'adressaient à un dragon couché sur l'arçon de sa selle, les pieds d'aplomb dans les étriers et une main cramponnée à la crinière de son cheval.

Le camarade ne répondit ni ne changea de posture.

— Regarde donc ! répéta d'un ton impératif le vieux sous-officier en imprimant à sa monture un mouvement plus prononcé.

Le dragon tomba comme une masse; une balle espagnole l'avait frappé au cœur, il était mort. Les camarades n'en crièrent pas moins :

— Oh eh ! oh eh ! les habitans sont enterrés, la marmite est enfoncée !

Alors ceux qui sommeillaient encore ouvrirent les yeux et virent devant eux se dessiner au dessus des bandes bleues et rouges de l'horizon, une masse noirâtre, irrégulière, semblable à la carcasse brûlée d'un grand feu d'artifice. C'était Torquemada, la jolie petite ville où on devait séjourner; abondante, avait-on dit au colonel, en vin, en blé et en bestiaux, et traversée par la petite rivière la Celada. A l'aspect de la cité, à la voir dans l'état où elle était réduite, on aurait pu croire que la division Lasalle ou les cuirassiers Kellerman y avaient passé quelques heures auparavant.

— Pays de malheur ! dit d'une voix sourde un capitaine, empressé qu'il était de répéter ce qu'il avait entendu dire à des officiers de l'état-major général, l'endroit a déjà été incendié deux fois, et celle-ci ça fait trois.

— Je parierais que le grand inquisiteur était logé dans cette bicoque, répliqua en souriant son premier lieutenant, car cela sent le roussi en diable.

Les dragons continuèrent d'avancer.

Auprès d'un pont, des palissades brisées, quelques cadavres çà et là étendus, dépouillés et verdâtres, prouvaient que les Espagnols avaient vaillamment défendu ce passage. On eût dit que la paix était faite, à cause du calme qui régnait aux alentours. Au son des trompettes du régiment qui sonnèrent le défilé, on ne vit pas d'habitans aux balcons saluer, à coups d'escopette, son entrée presque triomphale. Personne dans les rues, aucune femme aux fenêtres; toutes les maisons étaient sans portes; il semblait que la population entière eût battu en retraite, à l'approche des Français.

Ceux qui ont fait les guerres de l'Empire et notamment celle d'Espagne, ont dû remarquer, au début de la campagne, quelle singulière impression produisait sur les soldats la vue des premiers morts qu'ils rencontraient sur leur chemin : silence subit dans les rangs, recueillement religieux en songeant, malgré eux, à leur pays natal. A ce sinistre avertissement, les animaux mêmes semblent comprendre..... Le chien baisse les oreilles et détourne la tête, le cheval s'arrête et renacle; mais, dès le lendemain, on se familiarise avec ces sortes de rencontres, et si un cavalier fait encore attention aux cadavres semés sur la route, c'est pour jurer contre ceux qui n'ont point de bottes qu'il puisse leur prendre.

Toutefois, en entrant dans une ville complètement abandonnée, on est saisi d'un sentiment de tristesse et de terreur. Le silence des tombeaux est moins lugubre que le retentissement du pas des chevaux dans ces rues sans peuple; le soldat préfère entendre le cri des mourans sur un champ de bataille, pourquoi ?... c'est ce que je ne saurais dire.

Le commandant du premier escadron choisit pour logement une maison qu'il croyait inhabitée. Du haut en bas, pas un meuble; mais à en juger par quelques inscriptions charbonnées sur les murs du rez-chaussée, et un portrait de la Vierge auquel on avait ajouté des mo- taches et une pipe à la bouche, il était plus que probable que des Fr- çais avaient bivouaqué au milieu de cette pièce; aussi en pénétr- dans une salle basse (la cuisine sans doute, car il y avait une chemin- seule chose qui indique une cuisine en Espagne), le commandant fut agréablement surpris de trouver deux hommes assis devant cette ch- minée, sans feu, et un jeune garçon, d'environ dix ou douze a- accroupi à leurs pieds. Au bruit des molettes et du sabre retent- sant sur les dalles, l'enfant tourna la tête, fit un signe de cr- comme s'il eût vu le diable et se glissa sous une petite table de b- vermoulue :

Aussitôt l'un des deux hommes, le moins âgé, regarda fièrement commandant, et, sans se lever, sans même ôter le chapeau de feutr- larges bords dont il avait la tête couverte :

— Seigneur français, lui dit-il, je me nomme Francisco Mira. V- l'ancien alcade de cette ville, mon frère aîné, José Labajos Mir- trop vieux et trop infirme pour avoir pu suivre nos compatriotes, a voulu mourir dans sa maison. Je suis resté pour le soigner. Quan- à ce petit garçon, c'est un de nos neveux, Carlos Mira, qui nous se- fidèlement.

— Pourquoi les autres habitans ne sont-ils pas restés comme vous leur demanda le commandant.

— Je ne sais, répondit Francisco d'un ton mélancolique; cependant, je crois qu'ils préfèrent les montagnes de Sarraim, quand les nuits sont belles... belles comme la dernière, ajouta-il.

A ces mots, un demi-sourire vint éclairer la face jaune et amaigrie du vieux malade.

— Peste soit de cette nuit ! répliqua le commandant à voix basse, tout en jetant un regard investigateur sur tout ce qui *l'entourait*.

Au même instant une grande rumeur se fit entendre au *dehors*. Au milieu d'un groupe de dragons, un capucin, monté sur une très belle mule, et jurant en bon français, apparut tout à coup. Son capuchon cachait la figure d'un des aides-de-camp du général qui commandait à Burgos.

— Au diable la damnée casaque ! s'écria-t-il, en se débarrassant de son froc, dès qu'il eût mis pied à terre; je crois que jamais pape n'a donné plus que moi de bénédictions en un jour.

Chargé de porter un ordre au colonel, cet officier craignant avec raison d'être surpris, c'est-à-dire égorgé par les guérillas dont la route était infestée, était allé, avant son départ, dans un couvent de moines; là, il avait abordé le prieur, homme réputé saint à vingt lieues à la ronde, et il lui avait dit :

— Mon père, vous allez me prêter sur-le-champ, une de vos robes de grande tenue et la meilleure mule de votre écurie; je vous rendrai le tout dans trois jours.

— Hélas ! mon fils, pourquoi faire ?

— Pour aller à Torquemada, mon révérend père; votre habit me protègera tout en me faisant respecter, car on me prendra pour vous...

— Y pensez-vous, mon cher enfant ?

— Parbleu !... mais écoutez-moi, mon père, car je n'ai pas de temps à perdre : si vous me refusez, on mettra le feu à votre couvent, et on vous grillera tous comme saint Laurent, un de vos confrères. Au contraire, en me rendant ce léger service, la protection de mon général vous sera acquise jusque dans l'éternité... choisissez ?

Le prieur avait cédé à de si bonnes raisons, et l'aide-de-camp ainsi travesti, avait fait son voyage au milieu des Espagnols qui s'agenouil- lèrent sur son passage. Conduit immédiatement chez le colonel des dragons, l'aide-de-camp trouva ce chef de corps couché sur un lit de paille fraîche. Il lui expliqua sa mission.

— Que le diable emporte l'Espagne, le Portugal et le général ! s'était écrié celui-ci, en s'adressant au commandant qui était présent : voilà

(1) Expression soldatesque qui signifie, en parlant d'une chose, qu'elle est détruite, et, en parlant d'un individu, qu'il n'existe plus.

qu'on a besoin de nous du côté de Palencia. Allons, mon cher, faites sonner à cheval. Cependant, il serait bien de laisser quelques hommes ici pour le service des estafettes, en cas qu'il en vînt.

— Mon colonel, j'y songeais.

— Un maréchal-des-logis et dix dragons seulement.

— Certainement, mon colonel; le maréchal-des-logis Romeuf, de mon escadron et son brigadier, deux hommes sûrs.

— Eh bien ! allez donner l'ordre.

Romeuf était le vieux maréchal-des-logis qui n'aimait pas plus que son capitaine les villes brûlées. Quand celui-ci lui eut transmis l'ordre du colonel, il fit une grimace effroyable, et retroussant sa moustache rousse :

—Oui, capitaine, lui dit-il, je suis de votre assentiment, cette contrée est un vrai pays de malheur, pas seulement le moindre comestible à mettre sous la dent, pas une goutte de boisson propre à se gargariser. Et lui montrant les bords desséchés de la Celada, il ajouta en roulant de gros yeux :

—Et à preuve, c'est que les naturels du pays ont emporté jusqu'à l'eau pour mieux nous faire crever de faim.

Après avoir dépeint à ce sous-officier la maison de l'alcade, d'après l'indication que lui avait donnée le commandant, le capitaine se hâta de rejoindre le régiment déjà en marche. Quant à Romeuf, il avait fait ranger en bataille ses dix dragons choisis parmi les mieux moutés, et les avait harangués en ces termes :

— Ah çà! vous autres, vieux lapins, tâchons de veiller au grain et d'ouvrir l'œil. Nous ne sommes plus, moi et votre brigadier, ici présens, dans la catégorie des troubadours qui se laissent *fumer* inopinément. Avant tout, soignez le poulet d'Inde, à cause du service actif auquel nous avons été attachés par manière de corvée extraordinaire. Puis, si l'*alcalade* dont m'a parlé le capitaine est bon paroissien, aussitôt que nous aurons établi notre cantonnement dans son intérieur, on jasera. Peut-être y aura-t-il *moillien* de *moillienner* et de se procurer le comestible quelconque et le rafraîchissement si vivement désiré. Attention !... Par quatre et au trot!... marche !...

Suivi de ses dragons, Romeuf gagna le poste qui lui avait été assigné aussi promptement que s'il eût eu à craindre de passer, comme la nuit précédente, sous le feu des espingoles castillannes.

II

Lorsque le régiment de dragons était arrivé sur le terrain, l'affaire était à peu près terminée; seulement vers la gauche, un régiment d'infanterie espagnole, formé en carré, tenait encore bon. De loin, on eût dit un de nos régimens de tirailleurs de Vincennes. Les dragons pensèrent que le choc serait rude; mais à la première charge, toutes ces barbes noires se débandèrent sans combat, firent de grands signes de croix, tournèrent les talons et se mirent à fuir à toutes jambes. Les dragons les poursuivirent, la pointe du sabre haute, jusqu'à l'extrémité de la plaine, en taillant quelques croupières aux moins ingambes; mais un mur de quatre ou cinq pieds de haut, qui masquait un ravin profond, arrêta court cette cavalerie, et offrit en même temps un refuge assuré aux fuyards; ceux-ci en profitèrent en sautant de l'autre côté, et en laissant les dragons tout ébahis d'une victoire qui avait été si facile. Un fait cependant réhabilita un peu les Espagnols à leurs yeux : un jeune tambour, qui n'avait pu courir aussi vite que les autres, quoiqu'il eût abandonné sa caisse, sentant la pointe d'un sabre, s'arrêta, et, pour obtenir grâce de la vie, agita en l'air son schako en criant : « *Viva Napoléon !* »

A cette exclamation, un officier de son régiment qui déjà était à califourchon sur le mur, et pour ainsi dire hors de danger, redescend du côté des dragons, s'élance sur le jeune tambour, l'œil enflammé de rage, le blasphème sur les lèvres, et lui plonge son épée dans la poitrine, en s'écriant : « *Muera el tredor!* (Meure le traître!) Lui-même tomba bientôt percé de coups.

Telle était alors l'armée espagnole; parfois un de ces régimens ne valait point un homme; un de ses hommes valait un régiment.

Le soir de cette affaire, afin de laisser reposer les chevaux, le colonel fit, tant bien que mal, bivouaquer ses dragons sur le champ de bataille, et ne revint que le lendemain à Torquemada où, selon son habitude, il se coucha en arrivant. Le commandant du premier escadron retourna chez l'alcade où Romeuf avait été envoyé la veille avec son piquet. Il témoigna un grand mécontentement en voyant les chevaux des dragons attachés par le licou à un pieu planté au milieu de la cour. Les pauvres bêtes piaffaient, hennissaient, se cabraient en cherchant à se débarrasser de l'entrave qui les retenait captives.

— Comment! pas un homme pour garder ces chevaux et empêcher qu'ils ne se blessent! s'écria-t-il en regardant tout autour de lui; où est donc le maréchal-des-logis?.. Pourquoi ne vois-je pas son brigadier ?

On se met à leur recherche, on ne rencontre pas un seul des hommes envoyés à ce poste; le commandant demande à l'alcade :

— Où sont donc allés nos dragons?

— Bien loin sans doute, répond Francisco avec tranquillité, car ils sont partis tous ensemble hier au soir; tous ensemble absolument, répéta-t-il en appuyant sur ces derniers mots.

— A pied? dit le commandant.

— Apparemment, seigneur français.

Le commandant exaspéré donne l'ordre de parcourir les environs et d'arrêter ces hommes qui ont déserté leur poste. Puis avec un peu plus de calme, il demande à l'alcade s'il n'a aucune provision.

— Seigneur officier, toute la maison est à vous, lui répond Francisco, sur le même ton, et pour éviter de nouvelles questions il se hâte d'ajouter, selon la formule espagnole : « Mais il n'y a rien dans la maison. »

De tout temps les dragons ont été doués d'un instinct merveilleux pour trouver quelque chose dans ces maisons où il n'y a rien; déjà ils s'étaient répandus comme une nuée de fourmis dans tous les coins, explorant caves et greniers. De la cuisine où il était demeuré, le commandant les voyait dans le jardin fureter, s'arrêter, sonder le terrain avec les baguettes de leurs fusils. Tout à coup, à gauche, où la terre semblait fraîchement remuée, un dragon s'écrie :

— Ohé! un trésor! c'est moi qui l'ai trouvé!

Aussitôt les autres d'accourir, de se ranger en demi-cercle, de creuser à grands coups de bêche, et, le commandant, de se pencher sur le bord de la fenêtre pour mieux voir ce trésor. Bientôt un des travailleurs rencontre un obstacle : c'est quelque chose de dur et de brillant comme l'or.. Tous s'élancent à la fois et le plus heureux serre dans ses mains une main froide; puis un bras sort de terre, puis une tête, puis un dragon tout entier... Deux, trois, quatre dragons, enfin le détachement complet, y compris Romeuf et son brigadier; ils y étaient *tous ensemble*; l'Espagnol avait dit vrai, *tous*, la gorge coupée!..

Qu'on s'imagine la surprise du commandant, la stupeur, la rage de ses soldats! Ce n'étaient que menaces et imprécations contre les deux Espagnols, qu'ils appelaient « vieux scélérats de cafards », et même contre le petit Carlos. De frayeur le pauvre enfant avait été se fourrer sous la vieille table de bois. Il n'était pas de supplices que les dragons n'imaginassent pour se venger; les représailles devaient être terribles.

— Il faut leur couper les pieds, les mains, le nez et les oreilles! disait celui-ci.

— Scions-les entre deux planches après leur avoir crevé les yeux ! disait celui-là.

— Ce n'est pas tout ça ! s'écriait un vieux dragon qui avait fait la campagne d'Égypte, il faut les empaler, sans savon, comme on a fait de l'assassin du brave Kléber !

Pendant ce temps, Francisco fumait paisiblement une cigarette, en

regardant cette scène avec l'indifférence d'un fossoyeur qui déjeûne dans le cimetière. Sur un banc de pierre, le vieil alcade au teint mauresque, enveloppé dans son manteau brun, immobile et comme étranger à ce qui se passait autour de lui, semblait être une vieille statue de bois enfumée. Sans le capitaine, qui était arrivé sur ces entrefaites, l'alcade son frère et l'enfant allaient être enterrés tous vivans à la place des morts. Il eut peine à les protéger jusqu'à ce qu'on eût été prévenir le colonel qui dormait encore. Dès que cet officier fut arrivé, une cour martiale s'improvisa dans la cuisine, en présence même de ce monceau de cadavres.

— Qui a égorgé mes dragons? demanda nonchalamment le colonel en se frottant les yeux qu'il n'avait point encore bien ouverts?

Le vieil alcade ne daigna pas répondre; son frère continua sans mot dire de rouler dans ses doigts une cigarette. Toute l'attention du petit Carlos était absorbée par une grosse mouche qui voltigeait, en bourdonnant, autour du casque étincelant du colonel.

— Qui a assassiné mes dragons? répéta ce dernier d'une voix terrible.

Francisco rompit enfin le silence :

— Quand je vous jurerais par le sang de notre sauveur Jésus-Christ que ce n'est pas moi, dit-il en se signant, vous ne me croiriez pas; mettez donc que c'est moi.

— Toi seul? C'est impossible.

— Pardonnez-moi, seigneur général. Hier à leur arrivée, les Français ont trouvé dans la cave une outre remplie de vin de San-Lucar, et se sont enivrés. Cet enfant vint me prévenir qu'ils dormaient tous dans cette salle. Alors je leur coupai le cou à tous. Carlos m'aida ensuite à les enterrer; mais tandis qu'avec ce couteau, — et Francisco tira de sa poche une *navaja* dont la lame avait au moins un pied de long,—je vengeais ma patrie, mon neveu était là-haut auprès de son oncle. S'il y a crime, c'est moi seul qui l'ai commis; moi seul suis coupable; mon frère et cet enfant sont innocens.

— Frère! s'écria sévèrement le vieil alcade, tu n'as agi que par mon ordre.

Puis, se levant avec effort, et de la main montrant le ciel il ajouta :

— Tuez-nous tous les deux, et que tout véritable Espagnol nous imite.

— Alcade, dit le colonel en bâillant, vous serez pendus vous et votre frère.

— Je m'y attends bien, répondit froidement Francisco, seulement, seigneur général, accordez-nous le temps de nous réconcilier avec Dieu.

— A votre aise.

Et après avoir dit quelques mots à l'oreille de l'adjudant, le colonel sortit accompagné des officiers avec lesquels il était venu.

Le vieil alcade et son frère, chacun un rosaire à la main, s'agenouillèrent dans un coin de la salle, et prièrent avec ferveur. Le jeune Carlos fit comme ses oncles, sans paraître s'inquiéter du motif qui les faisait agir ainsi.

III

De l'autre côté de la Celada, sur la route de Palencia, il y avait une grande croix entourée d'un bouquet d'arbres. Ce fut le lieu choisi pour le supplice. Au milieu d'une escorte de vingt dragons, l'adjudant en tête, le vieil alcade marchait la tête haute et d'un pas assez ferme, malgré les douleurs que lui causait la goutte. Son frère Francisco le soutenait en lui parlant à voix basse. Carlos, servant ses maîtres jusqu'à la fin, suivait ses oncles, traînant d'une main une petite échelle, et, de l'autre main, portant un paquet de cordes roulées. Arrivé au pied de la croix, le vieil alcade se mit à genoux, Francisco s'approcha de l'adjudant chargé de présider à l'exécution, et lui dit avec une certaine morgue, en lui montrant son frère :

— Ce noble Castillan, c'est José Labajos Mira; c'est l'alcade de la ville. A ce double titre, vous lui devez respect et honneur; empêchez donc, je vous prie, qu'aucun de vos soldats ne porte la main sur mon frère; je me charge de lui, moi!

— Arrangez-vous comme vous voudrez, lui répondit l'adjudant; mais dépêchez-vous, parce que je n'aime pas ces sortes d'expéditions.

Francisco embrassa son frère et le pendit lestement. Mais pour le pendre lui, ce fut une autre affaire; aucun des dragons, si furieux auparavant, ne voulut servir de bourreau; il n'y avait plus là que de braves soldats.

— Ce n'est pas mon métier, dit l'un.

— Je n'ai jamais pendu personne, dit un autre.

— C'est l'affaire des grippe-jésus (1), fit observer un troisième.

— Si on veut les fusiller, reprit un quatrième en faisant jouer la batterie de son fusil, c'est différent, je le veux bien, parce qu'un coup de fusil s'administre au besoin.

— Pendant cette discussion, Francisco attendait en haut de l'échelle et, interprétant en mal les scrupules des dragons, leur cria :

— N'ayez pas peur, je ne remuerai même pas!

Enfin, et pour en finir, s'étant passé lui-même la corde au cou, il appela Carlos qui monta à l'échelle, accrocha la corde au clou et lança, comme on dit, son oncle dans l'éternité.

Après cette double exécution, le détachement repartit triste et silencieux. Carlos suivait derrière, entraînant avec lui l'échelle, comme il avait fait en venant.

— A quoi bon te fatiguer, petit mauricaud? lui demanda l'adjudant d'un ton d'humeur; pose là cette échelle?

— Le jeune garçon regarda fixement le sous-officier, posa l'échelle contre un arbre, se signa et monta.

— Ah! ça, crois-tu que nous n'avons pas vu tout à l'heure comment cela se pratiquait?... Allons, dépêche-toi de descendre.

— Oh! exclama joyeusement le petit Espagnol, je croyais que c'était à mon tour!

— D'être pendu?... répliqua le sous-officier en souriant avec amertume. Eh! non, mon pauvre petit mauricaud, on ne veut pas te pendre, toi!...

— Comme il plaira à Dieu et à vous, répondit l'enfant en se signant de nouveau.

Puis il descendit de l'échelle qu'il abandonna sur la route, et tirant de sa poche des petites billes, il les lança devant lui en s'amusant à courir après, et en suivant les dragons.

De retour à Torquemada, Carlos aida les soldats à remettre dans le trou le malheureux Romeuf, son brigadier et leurs camarades; mais le lendemain, avant le jour il avait quitté la maison emportant avec lui le couteau de son oncle Francisco.

Nous dirons une autre fois ce que devint Carlos.

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.
(*La Patrie*).

KAOUR LE LUTTEUR.

Nous laisserons à d'autres les phrases fleuries et les périodes retentissantes; ce que nous avons à raconter est une histoire bien simple, un de ces événemens obscurs que les générations se transmettent long-temps il est vrai, mais dont le souvenir franchit rarement le seuil de la chaumière.

C'était donc en 1816, année de détresse et d'affliction pour la Bretagne. Après avoir donné les plus belles espérances, la récolte de 1816

(1) Sobriquet donné aux gendarmes par les soldats.

avait été ruinée par les pluies ; Kernew n'avait pas de seigle, Léon n'avait guère d'avoine, et le froment était bien rare dans les fermes du pays de Tréguier. Partout la main de Dieu s'appesantissait sur le pauvre peuple, et la famine fut si grande en certains cantons, que leurs habitans émigraient par bandes et s'en allaient tendre la main dans les villes et le long des grandes routes. La France d'ailleurs était envahie, foulée par l'étranger. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu tant de misère et de désolation !

Cependant le caractère énergique et même un peu sauvage de la population bretonne, ce caractère qui de nos jours semble s'effacer et se confondre dans la nuance commune, ne s'est peut-être jamais manifesté d'une manière plus tranchée qu'à cette triste époque. Il n'était bruit, de tous les côtés, que de *soûles* et de luttes bruyantes : on eût dit que chacun s'efforçait à l'envi d'étouffer le sentiment du malheur public dans les émotions fiévreuses de ces jeux violens où le sang coula bien souvent, où s'allumèrent plus d'une fois ces rivalités malheureuses qui ne s'éteignent qu'à la mort. Entre toutes les luttes fameuses de cette époque, se font remarquer celles qui eurent lieu le dernier dimanche de juillet, à l'occasion d'une aire neuve dans la ferme de Mathias-ar-Flohic, à une demi-lieue de Lesnéven. Six semaines d'avance, elles avaient été annoncées dans les paroisses les plus éloignées, et de la pointe de Loc-Quirec au cap de Saint-Mathieu, à trois lieues à la ronde, il n'était peut-être pas un village qui n'eût ce jour-là son lutteur et ses champions au village de Traon-Guröun.

Long-temps avant l'heure indiquée pour les jeux, toutes les avenues étaient inondées par une foule brillante, bariolée de costumes pittoresques et bizarres ; des yeux avides rayonnaient à toutes les fenêtres de la ferme, et sur les talus, sur les murs, sur toutes les élévations on voyait de jeunes paysannes endimanchées. Les enfans ne faisaient pas non plus défaut à la fête ; ils étaient à leur poste : grimpés à la cime des arbres, suspendus aux branches les plus frêles, ils interpellaient leurs amis, leurs voisins et leur jetaient, au milieu des éclats de rire, des branches mortes et les plus folles allocutions ; on vit même plus d'une fois des rameaux, trop chargés de ces grappes turbulentes, se séparer tout à coup de leur tronc et tomber au milieu des pleurs et des éclats folâtres.

Les hommes faisaient cercle autour des célèbres lutteurs, et se promenaient autour de la lice. Cette lice était marquée par des poteaux plantés de distance en distance et joints ensemble par de longues cordes destinées à protéger l'enceinte réservée pour les athlètes et les juges du camp de l'invasion de la foule. Le soin de faire respecter cette barrière si faible contre une curiosité passionnée et sans frein, était confié aux ailleurs, qui sont appelés de droit à présider ou du moins à prendre une part officielle à toutes les fêtes de la Basse-Bretagne. Ils mettaient d'abord leur chapeau fort poliment à la main, priant le public de s'écarter un peu, lui faisant observer que c'était pour son plus grand plaisir et sa plus vive satisfaction. Lorsque la foule se montrait récalcitrante et sourde à leurs remontrances, ils avaient recours à un autre moyen qui manquait rarement son effet. Chacun d'eux portait à la main une poêle à frire dont le revers, muni d'une large couche de noir de fumée, leur servait à barbouiller le visage ou les habits de ceux qui faisaient les rebelles, et ceux-ci finissaient par reculer en riant.

Je n'ai pas entrepris de vous rendre compte de toutes les joutes dont cette aire neuve fut le théâtre. On y vit plus d'un lutteur déjà célèbre ; et plus d'une réputation, depuis bien étendue, a pris naissance à cette journée mémorable. On avait distribué à différens vainqueurs une *gouris*, ou ceinture de coton bariolée de bleu et de rouge, un feutre à grands bords, orné de la ganse de velours, et une belle paire de souliers avec de larges boucles en métal. Il ne restait déjà plus qu'un prix à disputer, mais c'était le plus beau de tous, un beau bélier couronné de rubans et de fleurs, et valant au moins six écus. On le promena d'abord dans la lice, puis au milieu des spectateurs, afin que chacun pût voir de près et toucher le bel animal. Cette espèce de marche triomphale était précédée par les ménétriers qui jouaient leurs plus beaux airs, sur leurs binioux et leurs cornemuses.

Ce prix devait être disputé par Kaour Mingam, tisserand du village de Lan-Guengar, le plus célèbre des lutteurs du Léonais ; depuis quinze ans qu'il paraissait dans les luttes, jamais encore, comme il le disait dans son langage énergique et figuré, jamais encore son dos n'avait fait connaissance avec la terre.

Kaour, en attendant le moment d'entrer en lice, était assis auprès de la barrière de l'aire. Il causait avec sa femme et quelques amis, en balançant sur son genou un petit enfant de deux ou trois ans, tout malingre et tout chétif. Il paraissait assez gai au premier abord ; cependant en y regardant attentivement, on eût découvert sur son mâle visage la trace d'une secrète et profonde tristesse. Sa femme, au regard timide et craintif, portait un enfant plus petit entre ses bras, et une petite fille de quatre ou cinq ans tenait à la main le cordon du tablier de sa mère. C'était là toute la famille de Kaour, quatre frêles créatures que Dieu lui avait données à protéger et à nourrir à la sueur de son front.

Quand le bélier fut rentré dans la lice, Kaour se leva assez brusquement, ses yeux s'animèrent, il rejeta en arrière sa longue chevelure brune, et s'élança dans l'arène au milieu des bravos et des acclamations.

Kaour Mingam était un homme dans la force de l'âge, beau de formes comme une statue antique ; ses épaules étaient larges et carrées, ses muscles, saillans et énergiquement développés, trahissaient une force peu commune ; et puis, comme tous ses gestes, tous ses mouvemens étaient faciles et pleins d'harmonie !

— Moi, Kaour Mingam, tisserand de Lan-Guengar, dit-il, en s'adressant suivant la coutume aux juges du camp, je suis venu ici pour lutter. Donnez-moi donc un adversaire, ou laissez-moi jeter un défi de bonne foi à tous les chrétiens de cette assemblée. Quelle récompense comptez vous donner au vainqueur ?

— Il est difficile, Kaour, de trouver un adversaire digne de toi, jette donc tel défi qu'il te semblera bon. Voici un bélier de belle race et de grande taille, on ferait bien du chemin en Bretagne avant de trouver son pareil ; regarde plutôt comme sa laine est luisante et fournie. Ce bélier t'appartiendra si tu fais trois fois le tour de l'aire sans trouver quelqu'un qui ose te le disputer. Si tu trouves un rival, que Dieu te soit en aide ! mais le bélier sera donné au vainqueur.

— Fort bien, dit Kaour.

Et il prit le bélier par une de ces cornes, et le levant à bout de bras, il commença à faire le tour de la lice. Les larges pieds du lutteur qui marchait fièrement et portait la tête haute et provocatrice s'enfonçaient à chaque pas dans le sol détrempé de l'aire. Il fit ainsi un tour, deux tours... personne ne se présentait encore. Il en paraissait lui-même étonné et ralentissait le pas, il semblait craindre de perdre l'occasion d'un nouveau triomphe.

Le troisième tour allait également s'achever, et le public commençait à s'agiter, à murmurer.

— Comment ! est-ce que tout est déjà fini ? Est-ce que Kaour ne trouvera pas un rival ? Les gars de Plouvorn, de Berven et de Loc-Christ sont-ils donc si poltrons, qu'ils aient peur de l'ombre de Kaour ?

— Lutte qui voudra contre le tisserand, répondait Yvon-ar-C'hemener, j'ai bien assez lutté aujourd'hui. Regardez un peu, la belle *gouris* que j'ai gagnée. Kaour a le bras et les reins trop solides pour les lutteurs de notre époque, et si je m'exposais à ses étreintes, il n'est pas bien sûr que je pusse de long-temps tailler des jupes neuves aux jeunes filles de Plounéour.

Cependant comme on désespérait déjà de trouver un lutteur qui voulût jouter avec Kaour : Nochec-ar-Portezour, garçon au moulin de Lancelin, entra dans la lice. Ce Nochec était un très mauvais sujet, un ivrogne qui avait fait mourir sa femme à force de mauvais traitemens ; et, depuis sa mort, il ne s'inquiétait pas plus de ses enfans que s'ils n'étaient pas de ce monde. Il était aussi laid que méchant et hargneux, son visage gri-

maçait horriblement ; et deux petits yeux vifs et méchans animaient seuls sa physionomie incomparablement disgracieuse.

On a toujours ignoré la véritable origine de Nochec; la langue du pays, il la parle, mais d'une manière incorrecte, et avec un accent étranger. Tout ce que l'on savait de son passé, c'est qu'il avait été corsaire ou flibustier avant de devenir meunier. Il avait même conservé, de ses anciennes habitudes, ce balancement de corps que font contracter à la longue le tangage et le roulis du navire. Tout courbé, tout voûté, Nochec, avec les formes maigres et osseuses, faisait enfin, au physique comme au moral le plus parfait contraste avec Kaour.

Quant cet homme entra dans la lice, il s'avança vers Kaour, et dit en lui frappant sur l'épaule :

— Je t'arrête, luttons !

On entendit un immense éclat de rire qui partit des arbres où les enfans étaient entassés comme un essaim de frêlons, et se communiqua bientôt à toute l'assemblée. Kaour demeura muet de surprise : les bras croisés, et regardant Nochec, il se disait à lui-même :

— Comment, moi, Kaour Mingam, lutter contre Nochec ; mais c'est une honte, une dérision. Ce sont mes ennemis qui veulent ternir ma gloire par un triomphe si indigne.

D'après les règles de la lutte, il n'y avait pourtant pas à reculer. Il fallait que Kaour luttât contre Nochec.

Le public aussi cessa de rire ; et chacun interpréta à sa façon les intentions du Portezour. Le plus grand nombre s'imaginait qu'il voulait tout simplement divertir l'assemblée par une lutte disproportionnée. Mais quelques uns qui le connaissaient mieux, qui l'avaient vu dans les rixes et les batailles, en jugeaient autrement. Ils étaient persuadés que Kaour avait trouvé un adversaire sérieux et même redoutable dans la personne de Nochec.

Des idées superstitieuses se mêlaient aussi aux conjectures diverses que l'on faisait dans l'assemblée.

— Ne pensez-vous pas, disait Loïc-ar-Stouper, ne pensez-vous pas que Nochec a sur lui des charmes et des onguens ; je gagerais qu'il a été trouver une sorcière.

— Je croirais plutôt, disait la marchande de fruits de Lan-Guengar, qu'il est sorcier lui-même.

Je n'en jurerais pas, ajouta en s'approchant Piérès-an-Du. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'ai pas une grande estime pour Nochec. Je ne l'ai vu que deux fois à l'église, encore n'était-ce pas un jour de grande fête.

— Je gagerais qu'il va au sabbat... Regardez donc comme il est noir !

Et la marchande de fruits montrait en trépignant Nochec, dont on repliait la chemise de manière à laisser voir ses épaules brunes et halées, assez noires, au reste, pour confirmer, près de certaines gens l'assertion de notre commère.

— Voulez-vous bien vous taire, vieille prophétesse de malheur! dit le maître meunier de Lancelin, qui survint, taisez-vous, ou sinon...

Le geste expressif et menaçant du maître meunier termina plus éloquemment sa réprimande que ne l'eussent fait ses paroles. La vieille, mécontente, se tut, et s'éloigna en hochant la tête.

Pendant ce temps, les deux lutteurs avaient achevé leur toilette, et on les avait revêtus d'une chemise de fil de chanvre savonnée et d'un court pantalon de grosse toile. Alors ils s'avancèrent, en se tenant par le petit doigt, jusqu'aux juges du camp. Puis, quand ils se furent mis l'un en face de l'autre, Kaour dit à Nochec, en lui tendant la main :

— Nochec, lutteras-tu de franc jeu ?

— Je lutterai de franc jeu, dit Nochec en frappant dans la main de Kaour.

— Sans traîtrise ?

— Sans traîtrise.

— Par tes propres forces ?

— Par mes propres forces.

— Jures-tu que tu n'as sur toi ni drogues, ni sortilèges, ni *louzou*!

— Je le jure.

— Sur ta part du paradis ?

— Je le jure sur ma part du paradis.

Nochec tendit la main à son tour, fit les mêmes questions, et obtint les mêmes réponses. Alors ils s'embrassèrent. Kaour fit un signe de croix, Nochec une pirouette sur les deux mains, et le signal fut donné.

Aussitôt ce cri : *Linç! linç!* retentit de tous côtés, et les tailleurs et les poêles à frire poursuivirent sans égard et sans pitié tous les intrus qui avaient pénétré dans l'arène.

Les athlètes s'examinent quelque temps, se rapprochent avec précaution ; ils se cherchent et s'évitent tour à tour avec une égale adresse. Nochec surtout semblait glisser avec une agilité merveilleuse entre les mains de son rude adversaire, qu'il fatiguait, qu'il irritait par des prises et des reprises toujours variées, souvent inattendues. Si Kaour parvenait à l'enlacer un peu fortement, Nochec savait toujours se soustraire à une chute qu'on croyait inévitable et qui l'eût été pour tout autre, en s'abandonnant sans résistance aux mouvemens que lui faisait subir son adversaire ; puis, si ses efforts redoublaient, si le péril devenait encore plus imminent, il se dérobait adroitement à ses étreintes en se laissant tomber sur les mains afin de recommencer une nouvelle prise.

Cette lutte avait commencé par intéresser vivement tous les spectateurs, on se pressait autour de la lice avec une espèce de fureur. On se poussait, on se heurtait, on se levait sur la pointe des pieds. Quelques uns portaient des enfans sur leur tête, quelques autres se soutenaient réciproquement sur leurs épaules pour plonger leurs regards dans la lice par dessus la tête de leurs voisins. Cependant, un tel combat d'adresse et d'agilité, se prolongeant outre mesure, finit par fatiguer un peu. De toutes parts le public impatienté s'écriait :

— Allons donc, du courage ! donnez-leur un peu de courage!

Or, voici la manière tout au moins singulière de donner du courage aux lutteurs en Basse-Bretagne. Un garçon de ferme prend un long fouet de cuir armé de gros nœuds et sangle sur les jambes nues des combattans des coups douloureux et multipliés qui font souvent jaillir le sang. Ce fut donc ainsi que l'on encouragea nos deux champions. La fureur de Kaour, déjà exaspéré par une résistance qu'il n'était pas habitué à rencontrer, ne connut plus de bornes : les coups de fouet le faisaient sauter, rugir comme un lion, et toute sa force s'épuisait en efforts inutiles contre la tactique singulière de Nochec. Quant à celui-ci, les coups de fouet ne lui firent rien perdre de sa gaieté ni de son imperturbable sang-froid.

— C'est fort bien, criait-il à celui qui les administrait ; frappez toujours, frappez encore ; je craignais d'être dévoré par les mouches.

Cependant, au milieu d'une de ces brusques évolutions par lesquelles Nochec lui échappait toujours, Kaour parvint à le saisir par derrière, et, lui passant les bras autour du corps, il le souleva sur sa tête, et se mit, en le portant ainsi, à courir dans la lice.

— Tenez, les gars ! le voilà, le Portezour ! que voulez-vous que j'en fasse ?

Nochec se débattait inutilement dans cette étreinte de fer, au milieu des bravos et des rires de l'assemblée ; il fut forcé de subir cette cruelle et ridicule position tout le temps qu'il plut à son adversaire, qui, après l'avoir promené quelque temps entre le ciel et la terre, étendit avec violence ses deux bras vigoureux et l'envoya, la tête la première, tomber à plusieurs pas de distance.

— *N'eo quet lamm!* (le saut n'y est pas !) s'écria-t-on de tous les côtés.

Il faut, dans les luttes bretonnes, pour que le saut soit déclaré franc, que le vaincu soit tombé sur le dos : Nochec était tombé sur la tête. Il se releva lentement. Il avait été tellement étourdi par sa chute, qu'il pouvait à peine se tenir sur ses jambes. Cependant, il se remit peu à peu, et, s'approchant de l'endroit où il était tombé, il se pencha en ricanant pour regarder l'empreinte de son visage.

était restée tracée comme dans un moule sur le sol argileux de l'aire.

— C'est bien ! murmura-t-il entre ses dents, c'est bien, c'est là ma ressemblance.

Puis élevant la voix : — N'importe, je veux perdre mon nom, si l'empreinte ne s'efface tout à l'heure avec son dos.

Un moment de répit fut accordé aux lutteurs. Kaour s'approcha alors du bord de la lice où sa femme était venue se placer, et d'où elle suivait avec inquiétude les phases du combat. Kaour était pâle et défait, la sueur et le sang ruisselait sur son visage, et puis je ne sais quelle crainte mystérieuse s'était glissée dans le cœur de cet homme, mélange inconcevable de force et de faiblesse.

— Margaïte, dit-il, je ne sais pas comment tout ceci finira, mais va toujours à Notre-Dame du Folgoat, et allume un cierge devant son autel!

La pauvre femme hésitait, les larmes lui venaient aux yeux en voyant l'état où se trouvait son mari.

— Tiens, Kaour, lui dit-elle avec un regard triste, ne retourne pas lutter : je t'en prie, tu sais ce que tu m'avais promis.

— C'est la dernière fois, je t'assure, mais il le faut. Donne tes enfans à garder à la marchande de fruits, et va où je t'ai dit. Demande quatre sous à Louis-an-Aour. Dis-lui que je le paierai sur le prix du bélier.

La soumission aveugle à la volonté suprême du mari est une vertu si commune parmi les femmes bretonnes qu'elle n'est même pas remarquée. Margaïte quoiqu'il lui en coûtât de s'adresser à Louis-an-Aour, homme au cœur sec et dur qui, la semaine précédente, lui avait refusé une demi-mesure de blé, alors qu'elle mourait de faim elle et sa famille, n'hésita pas cependant à obéir.

Kaour était retourné dans la lice, où son rival avait amusé le public pendant son absence par mille bouffonneries qui lui attiraient de tous les côtés des hourras d'applaudissemens.

La lutte recommença plus vive, plus animée cette fois. Il s'attaquent plus franchement, avec moins de ménagemens ; ils se prennent corps à corps. A chaque prise, les lambeaux de leurs vêtemens tombent déchirés sur le sol, et des traces bleues et sanglantes trahissent sur leurs épaules nues l'étreinte des mains acharnées. Cependant on eût dit que Nochec cherchait moins à renverser son adversaire qu'à déplacer le lieu du combat et à le ramener à l'endroit où il était déjà tombé ; mais il déployait tant de force et d'agilité que le public, si volage en ses faveurs, commençait à prendre parti pour lui.

— Holà ! Gwillic-ar-Melégarn, disait Stéphan-Lo, en se balançant sur l'extrémité d'une longue branche de châtaignier, à un garçon d'une douzaine d'années comme lui, qui se tenait gravement à cheval sur le toit de la grange ; holà ! ce sont de plaisantes luttes que celles-ci, n'est-ce pas !

— Bien plaisantes, Stéphan, et l'on en parlera. Vive le Portezour, il est gai au moins celui-là ! et je serais bien fâché de le voir vaincu par ce gros Kaour, qui n'a pas fait la moindre grimace pour nous faire rire.

— Je suis vraiment de ton avis, et je ne vois pas pourquoi on vante si fort le tisserand ; l'autre est mille fois plus souple et plus aimable que lui. Tiens, mais ils recommencent à lutter.

— Ecarte donc un peu cette branche qui se trouve entre moi et les lutteurs. Je serais parfaitement ici..., si ces maudites feuilles ne m'empêchaient de voir.

— Dame ! elle est trop grosse. Mais tu n'y perdras rien. Je vais te dire comment tout çà se passe. — Nochec paraît encore assez embarrassé. — Kaour est tout de même joliment robuste ; il le manie comme une plume. Il va tomber... Non, c'était une feinte. Est-il donc rusé le Portezour ! Il revient à l'attaque avec un nouveau courage ; mais le grand est solide comme un *peulvan* (1), rien ne l'ébranle.

— Eh bien ?

— Ma foi, le meunier vient encore de tomber, mais c'était sur les mains, et il est déjà debout. Ils sont engagés dans une belle prise : bras dessus, bras dessous, poitrine contre poitrine, la chance est égale..... Oh ! si tu pouvais les voir !... Allons, Nochec, courage !... Il vient de passer un de ses bras sur les reins de Kaour, tandis qu'il lui glisse l'autre le long de la poitrine... Par saint Jean-du-Doigt ! je crois qu'il lui serre la gorge ! Ils penchent tous les deux à droite ; non... c'est à gauche maintenant.

— Dis donc, est-ce que tu ne trouves pas qu'ils sont bien longs ? J'aimerais mieux, moi, que çà se décidât tout de suite.

— Voici Nochec qui se lève sur la pointe des pieds ; ils sont toujours dans la même position... Ils semblent s'affaiser... Ils sont tombés.

— Qui est-ce qui est dessus ?

— Je ne vois pas bien... Vive Nochec ! oh ! c'est lui ! *Lamm eo !*

— *Lamm eo !* s'écria-t-on de tous côtés, et en effet Kaour avait été couché en plein sur le dos.

Nochec fut bientôt debout, et se mit à bondir avec un rire de diabolique satisfaction en voyant son rival étendu sur l'arène. Quand celui-ci se fut relevé, il se pencha pour voir la place où il était tombé.

— Voyez-vous ? cria-t-il, je vous l'avais bien dit. La ressemblance de Nochec n'est pas restée dans la boue.

Et se levant sur la pointe des pieds pour frapper sur l'épaule de Kaour :

— C'est ceci qui l'a effacée.

La chute de Kaour causa dans l'assemblée des murmures et de la surprise. Les partisans du champion de Lan-Guengar, la marchande de fruits surtout, criaient à l'infamie et disaient que Nochec était un sorcier. Cet avis fut partagé par des gens qui passaient pour très sensés, et dont la parole était de grands poids en pareille matière. Tual-Goz, le vieux lutteur, disait que, dans son jeune temps, il avait vu bien des lutteurs user de sortiléges et que la victoire du meunier ressemblait beaucoup à celles que l'on obtient au moyen des *louzous*. Cependant il n'osait rien décider.

Les juges du camp eux-mêmes étaient bien loin de croire que le saut eût été franc et loyal. Nochec avait pris son rival à la gorge et ne devait peut-être la victoire qu'à cet indigne moyen, réprouvé par toutes les lois de la lutte. Néanmoins, comme le soir approchait et qu'il leur restait encore une seconde épreuve, le saut fut admis pour bon, et l'ordre de recommencer fut donné aux athlètes.

Kaour fut encore vaincu. Cette fois, il se releva avec une extrême lenteur. Il croisa les bras pour écouter les cris de joie et les fanfares qui accueillirent sa défaite. Il y avait dans le regard résigné qu'il promenait sur cette foule inconstante, dont il avait si souvent recueilli les applaudissemens, je ne sais quelle dignité mêlée d'amertume. Quand la clameur se fut un peu apaisée :

— Allons, dit-il, d'une voix profondément émue, allons, réjouissez-vous ! réjouissez-vous, non parce que Kaour a été vaincu, mais parce que cette année il y aura du blé à battre dans l'aire où il a succombé sans gloire dans une lutte honteuse. On dira que le grand lutteur de Léon a été vaincu par un crétin ! Mais, que tous le sachent bien : Non, ce n'est pas le Portezour de Lancelin qui a vaincu aujourd'hui. Celui qui m'a abattu est plus puissant que lui, plus puissant que vous tous : c'est le fléau de Dieu. Celui qui m'a donné le saut, c'est le mal qui depuis six mois mine ma famille et moi : la faim ! Depuis le dimanche qui suivit la fête du Saint-Sacrement, il n'y a pas eu un morceau de pain dans la maison de Kaour, ni pour lui, ni pour ses enfans.

Ces paroles furent suivies d'un long et triste silence. Il y eut dans toute l'assemblée un moment de stupeur, et les enfans eux-mêmes, rappelés à la pensée du fléau qui pesait sur le pays, cessèrent de battre des mains, et se retirèrent en silence.

Quand à Margaïte, elle vint trouver son mari, affectant une insouciance et une gaieté qu'elle était bien loin d'éprouver au fond du cœur. Elle

(1) Les *peulvan* ou *menhir* sont des monolithes fichés en terre comme des obélisques. Ils appartiennent à l'antiquité druidique, et sont fort communs en Bretagne.

cherchait mille moyens pour arracher Kaour aux tristes idées qui l'obsédaient; puis, par instant, elle détournait la tête, pour cacher une larme, la pauvre femme! elle entendait ses enfans lui demander du pain.

La pitié qu'inspirent les vaincus est d'ordinaire une pitié stérile. Kaour d'ailleurs, ce fils de la Bretagne, était pauvre et fier comme elle.

Et ce soir-là, il n'y eut pas encore de pain dans la chaumière du tisserand de Lan-Guengar.

Un Glaneur.
(*Union Catholique.*)

SALON DE 1842.

(Troisième article.)

PAYSAGES. — MARINES.

Après un assez long interrègne, l'ère du paysage renaît plus brillante que jamais, et c'est dans ce genre, où s'est toujours particulièrement distinguée notre école, que se rencontrent cette année peut-être les compositions les plus irréprochables et les talens les plus complets.

En effet, il n'est pas au salon de tableau si supérieur que n'égale cette grande toile de M. Calame, à laquelle on a justement accordé les honneurs du salon carré, et qui représente un *Site des environs du lac de Waldstettes*. On n'a point oublié le retentissement produit l'an dernier par les ouvrages de cet éminent paysagiste. Leur mérite avait fait craindre qu'il ne pût se soutenir long-temps à la même hauteur, et que, comme tant d'autres, il n'eût jeté toute sa sève dans ses premières productions. Ces prévisions ne se sont heureusement pas accomplies. Le site de Waldstettes, unique toile, exposée par M. Calame, est un morceau d'une admirable exécution. Ce terrain détrempé par la pluie, ces arbres qui s'inclinent et chancellent sous les efforts de l'ouragan, ces eaux impétueuses qui courent et bouillonnent, ces nuages épais et blanchâtres qui enveloppent l'horizon, offrent aux regards une scène pleine de grandeur, de réalité et d'effroi, et l'on peut dire que la vérité n'a jamais revêtu de formes plus saisissantes.

Cette toile vaut mieux à elle seule que les cinq paysages de M. André Giroux. Ce peintre, qui conquit, en 1822, le grand prix de Rome, dans un concours où Brascassat n'obtint que le second prix, faiblit chaque année d'une manière sensible, et nul doute que, sans l'espèce de prestige qui s'attache encore à son nom, plusieurs de ses nouveaux ouvrages n'eussent point été admis à l'exposition. La *Vue prise au rocher de Beauregard*, près de Nemours, n'a ni forme, ni grâce, ni couleur, ni rien de pittoresque; l'*Effet du soir* manque de transparence : quoique moins imparfait, le *Moulin de la Brasserie* n'a qu'une valeur très contestable, et l'on désespérerait complétement de l'avenir de cet artiste, si la *Vue prise dans les rochers d'Orbesson* ne venait rassurer quelque peu les anciens admirateurs de ce talent, naguère remarquable.

En revanche, M. Jules Coignet est entré dans une voie de progrès continu. Sa *Forêt dans les montagnes du Mont-d'Or* réunit de précieuses qualités. L'ensemble en est plein d'attrait, et l'on se plaît à constater l'essor de cette imagination qui emprunte tous les jours à la nature de nouveaux secrets et de nouveaux charmes.

Quant aux paysages de M. Lapito, s'ils séduisent au premier coup d'œil, ils ne sauraient supporter un examen attentif. Ce sont des compositions fardées, mignardes et coquettes : leur grâce ressemble à la beauté de l'actrice qui disparaît à l'éclat du jour.

On a gardé le souvenir des éclatans succès auxquels M. Aligny a dû la place distinguée qu'il occupe parmi nos paysagistes; cet artiste n'a pas tenu toutes promesses de ses débuts. Son *Hercule combattant l'hydre de Lerne* est une peinture ridicule et prétentieuse, d'un ton terne et uniforme, où tout est faux, le ciel, le terrain, les arbres, le clair-obscur, le sujet et la couleur!

Plus heureux, sous quelques rapports, M. Édouard Bertin est bien loin cependant d'avoir mérité des louanges sans restriction. Ce vaste rocher qui remplit la toile à lui seul, et sur le sommet duquel on aperçoit deux noires silhouettes, représentant Jésus et Satan, produit un effet singulièrement disgracieux, et aucune poésie ne caractérise ici ce sujet qui se prête si naturellement à l'inspiration. Nous ne contestons pas qu'il n'y ait dans cette œuvre beaucoup de savoir et d'habileté; mais la distribution en est faite sans goût et sans harmonie.

Citons encore comme des travaux dignes d'attention la *Vue prise à la Meilleraye*, de M. Camille Flers; *les Bords de la rivière du Foy*, par M. Legentil, dont la manière rappelle l'allure reposée et le pinceau paisible des Flamands; *un Conte de Perrault*, par M. Thénot; le *Départ des animaux*, par M. Léopold Leprince, charmant tableau qui trahit la main d'un maître; le *Souvenir de Suède* de M. Wickemberg, qui a su donner un attrait poétique au froid aspect du givre et des glaçons; le *Chemin*, par M. Français; l'*Allée d'ormes* de M. Charles Leroux : talent inexpérimenté, mais intelligent et vigoureux; enfin, le paysage de M. Meuu, qui s'est inspiré d'une fantaisie de l'Arioste, et s'est montré chevaleresque et aventureux comme le poète.

Des éloges d'une autre nature doivent être adressés à M. Jolivard, qui perfectionne ses qualités sans se corriger de ses défauts. Sa *Forêt traversée par une rivière* est remarquable par le ciel délicieusement peint et ses tons d'une grande vérité! M. Jolivard, on le voit, connaît admirablement bien l'anatomie de ses arbres; mais dès qu'il essaie de caractériser les masses, il montre une impuissance absolue.

M. Célestin Nanteuil a trouvé dans son paysage intitulé *la Source*, de jolis effets de lumière et de feuillage, malgré sa tendance à tomber dans les exagérations romantiques, et nous conseillons à ce jeune peintre d'étudier consciencieusement la manière de M. Hostein, dont le grand paysage est un des bons tableaux du salon. Cet artiste excelle surtout à rendre le charme d'une nature riante et tranquille : un épais buisson, un petit coin silencieux, des herbes humides de rosée, voilà plus qu'il ne lui en faut pour composer une de ces scènes simples et ravissantes qui disent plus à l'imagination que des effets multiples et péniblement cherchés.

Le genre du paysage revendique encore à bon droit les charmantes productions de MM. Loubon et Chevandier; la *Vue d'Auvergne* et les *Pêcheurs Catalans* de M. Gaspard Lacroix; le *Site d'Italie* de M. Corot, si puissant quant à l'intelligence, si faible sous le rapport du dessin; le *Souvenir du lac de Brientz*, par M. Diday, ce maître de Calame, que le temps a rendu inférieur à son élève; la *Vue de la Villa d'Est*, par M. Labouère; l'*Intérieur d'une Forêt*, par M. Théophile Blanchard, qui débute par un succès; enfin l'*Épisode de la vieillesse de Louis XIV*, par M. Quinard : sujet, coloris, composition, tout est saillant dans cette dernière toile, tout révèle une main dès long-temps exercée, un talent mûri par l'étude, et nous ne serions nullement surpris que la liste civile songeât à l'acquérir pour enrichir ses collections déjà si précieuses.

Disons-le maintenant : si les places du salon carré sont des certificats de mérite, des primes d'encouragement offertes aux artistes par le jury, on doit s'étonner d'y voir la *Fuite en Égypte*, et la *Vue d'Allevare* de M. Watelet, ouvrage d'une composition faible, d'une exécution purement mécanique; le *Roland furieux* de M. Bertin, erreur d'un homme dont la renommée décroît chaque jour; enfin la *Cascade* de M. Bidault, artiste qui n'a plus guère de valeur que par son passé.

Ces trois peintres qui ont été des maîtres, et dont les œuvres auront l'immortalité du talent, subissent les fatigues d'une longue route, et cette inexorable loi de l'âge qui n'épargne que quelques natures essentiellement privilégiées.

N'oublions pas e *Saint Jean-Baptiste prêchant* de M. Adrien Gui-

gnet, paysage historique du plus bel effet, et qui indique une sensible amélioration dans les procédés de cet artiste. Une touche vigoureuse distingue aussi les vues prises par M. de Fontenay dans les Hautes-Pyrénées et dans le Tyrol italien. Le *Souvenir de la Calabre*, par M. Bouvier, et la *Plaine de l'Arose*, par M. de Gernon, ont très heureusement inspiré leur pinceau, et MM. Schœffer et Troyon ont conquis tous deux un rang honorable parmi les paysagistes de l'école qu'on pourrait appeler *Naturaliste*.

La mort qui a moissonné Bouchot dans toute la force de son intelligence n'a pas non plus épargné M. Danvin. Cet artiste, à en juger par son *Souvenir de Fécamp* et son *Etude d'après nature*, n'aurait pas tardé sans doute à égaler les plus habiles.

Nous fermerons ici naturellement le domaine du paysage; mais non toutefois sans mentionner deux de ses toiles les plus riches, de ses plus éminentes compositions. Les *Scènes d'animaux* qu'a exposé M. Brascassat, et qui ne le cèdent en rien à ses précédens tableaux, sont véritablement des modèles du genre. Seul, peut-être, cet artiste sait donner à la simple représentation d'une campagne, des grâces naïves, un intérêt doux et tranquille, qui ont bien aussi leurs séductions et leur puissance. Que de vie, que de variété, d'ailleurs, dans le regard, dans l'attitude de ces taureaux à l'allure pesante, de ces chèvres au poil soyeux ! M. Brascassat donne aux animaux un langage : il les fait parler sur ses toiles ; il est le poète de leurs amours. C'est là une spécialité qui lui a valu, parmi les artistes, une haute estime, qui lui assure une réputation durable, qui le fera considérer comme le Paul Potter de notre époque.

Les marines sont nombreuses au salon, et quelques unes sont remarquables. Dans ce nombre, on doit mentionner particulièrement le *Combat d'Algésiras* et le *Port d'Amsterdam*, par M. Morel-Fatio; *l'Incendie en mer d'un vaisseau anglais*, et les *Bateaux pêcheurs en Normandie*, par M. Louis Meyer. Malgré leur valeur incontestable, ces compositions ne sauraient être comparées au tableau de M. Eugène Isabey : ce peintre a représenté l'*Embarquement des cendres de l'Empereur sur la Belle-Poule*. Cette scène imposante offrait de grandes difficultés d'exécution, et la pensée de l'artiste pouvait se briser contre la majesté d'un tel sujet. M. Isabey a triomphé de ces deux écueils : il a dépensé, dans cette œuvre, beaucoup d'habileté, d'intelligence et de poésie, bien qu'on eût pu, peut-être, reproduire d'une façon plus saisissante encore ce lugubre et dernier reflet des gloires de l'Empire.

M. Gudin possède les plus précieuses qualités de M. Isabey, accrues et développées par l'expérience. Loin de faiblir en produisant, il semble puiser de la force dans sa fécondité même, et l'on ne conçoit vraiment pas par quel étonnant privilége il peut unir à une exécution si précipitée, une verve aussi soutenue, une aussi rare perfection. M. Gudin a exposé cette année dix marines. Rien de plus élégamment esquissé que son *Combat naval de Chio*, de plus vrai que son *Naufrage*, de plus dramatique que le *Bombardement de Tripoli*, et la *Prise à l'abordage d'une goëlette anglaise* ! Nous retrouvons ici Vernet, l'admirable peintre, avec toute sa verve et toute sa passion.

M. Gudin est un artiste à part, auquel on est forcé de répéter annuellement les mêmes éloges, et qu'on ne saurait, quelque opinion que l'on puisse avoir d'ailleurs de son mérite, s'empêcher de considérer comme un prodige de facilité.

Pourquoi ne pouvons-nous joindre à ces noms celui de M. Tanneur, connu par de nombreux et si légitimes succès ? Grâce à Dieu, toutefois, son habile pinceau n'est point brisé. Si M. Tanneur n'a point exposé, c'est qu'il termine en ce moment une vaste composition pour Marseille, cette ville où sa vocation s'est révélée, et qui s'enorgueillit d'un talent qu'elle a vu naître.

G. G.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

30 avril. — Un Français, connu sous le nom d'Alfred Danvin de Hardentheim, âgé de trente-deux ans, natif d'Abbeville, vient d'être brûlé vif dans l'appartement qu'il occupait dans un village à une lieue de Nice. Il passait pour avoir des idées singulières, voyait peu de monde, et passait une grande partie du temps dans son lit où il fumait. De cette habitude est venu l'accident qui a causé sa mort.

— Le nombre des universités européennes est de 117, et celui des étudians, en 1841, est de 94,600; ce qui donne, pour 170,556 milles carrés, une université sur 1,457 7/9, et un étudiant sur 1 3/4 mille carré; et, pour 237 millions d'habitans de l'Europe, 1 étudiant sur 2,505 5/19. En 1831, il n'y avait que 74,000 étudians; et en 1836, 77,000.

1er mai. — Un crime, dont malheureusement les exemples se multiplient depuis quelque temps, a été commis lundi dernier dans le quartier de la place Maubert. La fille d'une portière, enfant de trois ans, jouait à quelques pas de la maison dont la garde est confiée à sa mère, lorsqu'un homme, d'une figure respectable, âgé de cinquante à soixante ans environ, à en juger par sa chevelure presque blanche, s'approcha de l'enfant, la caressa, lui donna quelques dragées, et enfin la prit par la main et l'emmena en lui disant qu'il demeurait tout près, qu'il lui donnerait des joujoux, des bonbons, si elle voulait venir chez lui, et qu'il la ramènerait ensuite à sa mère.

La pauvre enfant se laissa conduire par l'étranger, qui ne tarda pas à prendre une voiture de place dans laquelle il la fit monter. Deux heures après il la ramena également en voiture, la fit descendre à peu près au même endroit où il l'avait rencontrée, remonta dans le fiacre, et disparut en l'abandonnant dans une allée où elle resta accroupie sur les marches du pallier, à peu près privée de connaissance, et dans l'état le plus déplorable. Un locataire de la maison la trouva dans cette position, et après l'avoir questionnée, la reconduisit à sa malheureuse mère.

Un médecin appelé immédiatement a constaté que l'enfant avait été victime d'un attentat qui compromet sa vie.

La justice a été saisie le même jour, et des recherches ont commencé aussitôt. Déjà un des deux cochers de voitures publiques dont s'est servi l'inconnu a été retrouvé, mais il n'a pu donner que de vagues renseignemens, ayant été pris et laissé sur la voie publique. On espère cependant, d'après l'exactitude du signalement donné et quelques indices que l'on est parvenu à recueillir, arriver sur les traces du coupable.

2. — M. L..., dit la *Gazette des Tribunaux*, est négociant à Versailles, il est, de plus, garde national ; or, M. L... avait été commandé pour le poste de la mairie, et le sort avait fixé son tour de garde de dix heures à minuit. A dix heures un quart l'officier de garde fait sa tournée, et sans doute dans l'intérêt de la discipline, vient s'assurer au poste de la Terrasse, assigné à M. L..., si ce garde national, son ami, est bien installé dans sa fonction de sentinelle ; il lui rappelle les règles du service, le devoir qui l'oblige à ne pas quitter son poste, et lui montre dans l'avenir les galons de caporal, l'épaulette, voire la croix d'honneur.

Cependant cette démarche de l'officier semble extraordinaire au garde national ; le soin particulier que prend son chef de s'assurer de sa présence, la recommandation de bien garder la guérite, lui donnent tout juste l'idée de la quitter quelques instans. Il laisse donc là fusil, giberne et gagne sa demeure. D'abord il prête l'oreille : un profond silence témoigne que sa moitié sommeille. Il frappe, la veilleuse s'éteint ; il frappe encore : même silence ; il s'étonne d'un sommeil aussi profond, car sa femme a l'oreille fine. Il commence à s'inquiéter, et frappe à coups redoublés.

Les voisins sont bientôt éveillés et sur pied. Même calme à l'intérieur. Il mande un serrurier, la porte est ouverte. Qui se présente à ses yeux? l'officier en grande tenue.

— J'en étais sûr! s'écrie le garde national.

— Moi aussi, dit l'officier gravement; j'étais bien sûr, mon cher camarade que vous n'étiez pas fidèle aux règles du service que je vous rappelais il y a une heure; je venais précisément m'en assurer. Vous avez quittez la faction, vous serez porté au rapport, et je vous cite au prochain conseil.

— Mais ma femme...

— Il n'est pas question de votre femme, laissez-la dormir ainsi que messieurs vos voisins; votre place est au corps-de-garde, et je vous rappelle de nouveau les règles du service.

M. L..., en soldat discipliné, est rentré au corps-de-garde. Il devra rendre compte au conseil de discipline de son infraction au service. Mais il se propose de prendre sa revanche devant un autre juridiction, et de demander compte à son supérieur du zèle un peu exagéré qu'il met dans la surveillances de ses factionnaires.

— Le sieur G..., limonadier, rue du Faubourg-Saint-Martin, tient en garni quelques chambres, qu'il loue à des ouvriers. L'un d'eux, le nommé M..., menuisier de son état, avait réalisé sur ses économies une somme de mille francs, qu'il convertit en un billet de banque, et, tout fier de posséder une telle fortune, il montrait son billet à tout le monde. On lui conseilla de ne pas le porter sur lui, afin de ne pas s'exposer à le perdre ou à se le voir voler, et M... se rendant à cet avis dont la sagesse devait lui être funeste, serra son trésor dans sa malle; mais chaque jour il se donnait le plaisir de le regarder et de se dire: « C'est à moi. »

On peut juger de sa surprise et de sa douleur, lorsqu'en déployant le bienheureux billet, il lut ces mot: « Cinq cents francs » au lieu du mot mille qu'il répétait toujours avec tant de complaisance. On avait fait une substitution de billet pour s'approprier la moitié de la somme; et malgré cet acte de conscience de la part du voleur, M... est allé faire sa plainte au commissaire de police.

3. — On écrit de Digne, du 25 avril.

« Un affreux événement vient de jeter la consternation dans notre ville. Cinq ouvriers, tous pères de famille, faisaient partie d'une société qui, à diverses époques de l'année, donnait des fêtes champêtres et célébrait ces réjouissances en tirant des boîtes et des pièces d'artifice.

Un d'entre eux, le nommé Vaillant, armurier, avait fabriqué un boîte en fer d'une dimension plus qu'ordinaire, dont il voulait faire l'essai en compagnie de cinq ou six de ses camarades.

Le commissaire de police, instruit de leur projet, exigea que cette expérience eût lieu loin de toute habitation et hors de l'enceinte de la ville; il les accompagna même pour les empêcher de commettre quelque imprudence.

Ils arrivèrent bientôt sur le lieu qu'ils avaient choisi, et à l'instant même ils se réunirent en cercle pour charger la pièce: on enfonçait le tampon avec un maillet, quand une horrible explosion se fit entendre: Vaillant, celui qui avait fabriqué la boîte, tomba mort sur la place, le corps horriblement fracassé. Le sieur Constantin, conducteur des diligences, un des chargeurs, a eu les bras emportés ainsi qu'une partie de la face. M. Bertrand, commissaire de police, placé à quelque distance du groupe, frappé au ventre par un éclat, a succombé ce matin dans d'horribles souffrances. Le sieur Aubert, maçon, a eu les deux jambes emportées. Le sieur Megi, jeune homme de quinze ans, a eu un œil crevé par un éclat. Un seul, le nommé Aubert, n'a point été atteint.

M. le préfet et Monseigneur l'évêque se sont rendus aussitôt auprès des familles désolées par cet horrible événement, et leur ont donné des consolations et des secours.

On dit que, par un arrêté, M. le préfet va défendre de tirer les boîtes et les tromblons dont on a l'habitude de se servir dans diverses communes du département.

4. — En Prusse le souverain est parrain du septième garçon, né d'un même père et d'une même mère. Un ordre du cabinet vient de décider que les parents qui ont renoncé au présent d'usage en pareille circonstance, ou qui ne l'ont pas reçu à cause de la situation satisfaisante de leur fortune, ont droit à voir le nom du roi inscrit aux registres de l'église, comme parrain du nouveau-né.

— On lit dans le *Journal du Loiret* (Orléans), du 27 avril:

« La voiture a six roues, dont l'expérience a été faite récemment, est arrivée hier au soir à Orléans. Elle était partie du bureau des messageries Laffitte et Caillard à dix heures et demie du matin, et est arrivée ici à neuf heures du matin, ce qui, en défalquant le temps perdu à Lonjumeau et à Étampes, constate l'emploi de dix heures de marche. Elle portait 18 personnes et 1,150 kilogrammes de bagages.

« Cette voiture est repartie ce matin à dix heures pour Paris. »

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre

13e Année. — N° 26. Mardi 10 Mai 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vte DE TESSIÈRES-BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉÂTRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

LE CABINET DE LECTURE paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 centmes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

Au présent numéro est jointe une lithographie.

VOYAGE AUX VILLES RUINÉES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

(Fin.)

Après avoir traversé le Rio-Lagertero qui sépare le Guatimala du Mexique, et avoir conquis, non sans grand' peine, à Cometan, la permission de visiter Palanque, M. Stephens se dirigea vers une autre ville en ruine, nommée Ocosingo, qui communique, dit-on, avec cette dernière par un passage souterrain, bien que la distance qui les sépare ne soit pas moindre de cinquante lieues.

De là, pour se rendre à Palanque, notre voyageur, épuisé par la fièvre, fut forcé de se faire transporter à dos d'homme à travers une chaîne de montagnes où il courut plus d'une fois le danger de rouler avec son porteur au fond des précipices les plus terribles.

Arrivé aux pieds du Rancho de Nopa, les moustiques l'empêchèrent de jouir en paix de la vallée enchanteresse où il espérait se reposer de ses fatigues.

« La sombre clairière, nous dit-il, était éclairée par des mouches lumineuses d'une grosseur et d'un éclat extraordinaires, volant d'arbre en arbre; elles répandaient une lueur fixe et sans intermittence qui les eût fait prendre pour des étoiles filantes, si leur vol n'eût pas décrit des courbes irrégulières. — En différens endroits nous en vîmes qui restaient stationnaires, enveloppées de leur brillante atmosphère, comme des coquettes tenant leur petit lever. Des courtisans vagabonds s'élançaient de l'une à l'autre comme des adorateurs inconstans, et quand ils approchaient trop près des belles nonchalantes, elles éteignaient leur lumière, et aussitôt les téméraires s'éloignaient avec dépit; l'une d'elles cependant, semblait attirer à elle tous les hommages, et nous comptâmes un moment plus de sept satellites papillonnant autour d'elle.»

Plus loin, notre auteur nous parle encore de ces lampes ailées, comme lui ayant rendu de grands services à Palanque, alors que le vent l'empêchait d'allumer un flambeau.

Ces insectes lumineux, nous dit-il, sont rangés par les anciens Espagnols au nombre des merveilles du Nouveau-Monde. Leurs historiens nous les dépeignent, comme « un peu plus petits que des moineaux, portant deux étoiles sous les ailes, et deux autres au coin des yeux, lesquelles répandaient une clarté assez vive pour permettre de lire, de filer, de tisser et de peindre; quand les Espagnols allaient à la pêche ou voulaient chasser les (utios) petits lapins du pays, ils portaient quelques uns de ces insectes attachés à leur pouce ou à leur gros orteil. Il suffisait pour les prendre d'allumer une torche, aussitôt ces animaux volaient vers la flamme, pour peu qu'on les appelât par leur nom ! ! ! — Ils sont si peu agiles que, lorsqu'ils viennent à tomber ils ne peuvent se relever; quand on se frotte les mains ou la figure avec un liquide que ren-

ferment leurs étoiles, on a l'air d'être en feu tant que cette humidité ne s'est pas évaporée.»

Nous prîmes plusieurs de ces insectes, non pas cependant en les appelant par leur nom. Ils ont plus d'un demi-pouce de long, et portent une petite corne aiguë et mobile au sommet de la tête. Si on les renverse sur le dos, ils ne parviennent à se retourner qu'au moyen de cette corne. Derrière leurs yeux sont deux petits bourrelets transparens, remplis d'une matière lumineuse, de la dimension environ d'une tête d'épingle, sous lesquels s'étend une membrane contenant la même substance rayonnante. Quatre de ces petits êtres suffisaient pour illuminer un espace de plusieurs mètres, et un seul nous mettait à même de lire les caractères quasi-microscopiques d'un journal américain.

Les ruines ainsi éclairées semblent n'avoir été découvertes qu'en 1750, par des voyageurs espagnols. Quarante ans plus tard le roi d'Espagne chargea Antonio del Rio de les explorer. La relation de son voyage, ainsi que les dessins, étant restés ensevelis dans les archives de Guatimala, Charles IV donna au capitaine Dupaix la mission de visiter de nouveau ces ruines. Le manuscrit de ce dernier, après avoir dormi long-temps dans le Cabinet d'Histoire naturelle de Mexico, en fut enfin exhumé par Baradère, qui le publia à Paris, en 1834—1835. Le colonel Galendo et M. Waldeck ont également étudié ces ruines merveilleuses.

Revenons maintenant à la narration de notre auteur :

« Ayant traversé à gué la rivière, nous aperçûmes bientôt des masses de pierres, et un peu plus loin une pierre ronde et sculptée ; une pente rapide, toute jonchée de débris, nous amena au sommet d'une terrasse trop couverte d'arbres pour qu'il nous fût possible d'en distinguer la forme...

Continuant notre route sur ce plateau nous arrivâmes en face d'une seconde terrasse, dont la vue arracha à nos Indiens les cris : El palacio! el palacio! Nous nous arrêtâmes, et nous aperçûmes à travers les interstices du taillis, la façade d'un vaste bâtiment, dont les pilastres étaient richement ornés de figures en stuc, à la fois originales et élégantes ; les branches des arbres environnans pénétraient à travers les portes ; de tout côté la verdure s'enlaçait à la pierre, le spectacle était des plus étranges, et le style du monument ainsi perdu au milieu de la forêt et enveloppé d'une ombre profonde, était d'une beauté triste, imposante et sévère. Nous attachâmes nos mules aux arbres voisins, et gravissant une suite de marches à demi renversées nous pénétrâmes dans l'intérieur du palais. Après en avoir parcouru un instant le corridor et la cour, nous revînmes sur nos pas et nous déchargeâmes tous nos fusils en l'air, à plusieurs reprises, en signe de joie.

Nous avions enfin atteint le terme de notre pénible voyage, et le premier regard jeté sur ce qui nous environnait nous avait déjà dédommagé de nos fatigues. Vers le premier soir nous vîmes devant nous un édifice élevé par les aborigènes américains avant que les Européens ne connussent l'existence de ce continent, et nous nous préparâmes à nous établir sous son abri. Nous choisîmes pour demeure le corridor du devant : nous lâchâmes nos dindes, et le reste de notre volaille dans la cour ; bientôt même nous leur donnâmes pour compagnes nos mules qu'il eût été imprudent de mettre en liberté dans la forêt. Juan nous bâtit une cuisine à l'extrémité du corridor en disposant trois pierres en fer à cheval, destinées à servir de foyer. — Notre bagage fut empilé à l'écart ou suspendu à des perches placées au travers de la galerie. Pawling improvisa une table au moyen d'une grande pierre plate posée sur d'autres pierres servant de montant, et nos Indiens nous eurent bientôt fabriqué des lits avec des perches reliées entr'elles par des lanières d'écorce et reposant aux deux extrémités sur des pierres parallèles.

Ayant abattu quelques uns des arbres qui croissaient sur la terrasse, nous dominâmes du regard une immense forêt qui s'étendait jusqu'au golfe du Mexique. Les Indiens, trop respectueux pour se résoudre à passer la nuit au milieu des ruines, nous laissèrent seuls dans le palais des rois inconnus. »

M. Stephens se moque des voyageurs qui nous représentent Palanque comme cinq fois plus vaste que Paris et couvrant un espace de vingt lieues. — Quelle est sa véritable étendue ? C'est là un fait qu'il est impossible de préciser à cause de l'épaisseur impénétrable de la forêt. Les arbres sont si gigantesques et le taillis est si serré que l'on ne peut apercevoir les monumens les plus importans à une distance de quatre-vingts pieds. L'édifice sous lequel s'abritèrent nos voyageurs est bâti sur un plateau artificiel élevé de trente-cinq pieds et portant deux cent quatre-vingt-dix pieds de long sur deux cent quarante-cinq d'épaisseur. — Cette terrasse était primitivement revêtue de pierres déchaussées plus tard par la pousse des arbres.

Le palais regarde l'orient : il a deux cent dix pieds de façade sur cent soixante-dix de profondeur ; sa hauteur ne dépasse pas vingt-trois pieds, et il est couronné de tous côtés par une sorte de corniche de pierre assez proéminente. La façade est percée de quatorze portes, larges de huit pieds chacune, et séparées par des piles mesurant de cinq à six pieds. A gauche huit de ces piles se sont écroulées ; à droite l'angle du bâtiment a été également renversé par le temps, et la terrasse sur laquelle il s'élève est encombrée de débris ; mais cinq des piles sont encore debout et le reste de la façade est ouvert...

L'édifice est construit en pierres cimentées par un mortier de chaux et de sable, et toute la façade était recouverte de stuc et de peintures. — Les piles séparant les portes étaient ornées de figures en bas-relief — sur l'une d'elle on voit encore le principal des personnages debout, tourné de profil et offrant un angle facial d'environ quarante-cinq degrés. La partie supérieure de la tête semble avoir été comprimée et allongée par un procédé analogue peut-être à celui qu'emploient les Choctaw et les Indiens. Têtes plates de notre pays. Les traits indiquent une race différente de celles qu'on retrouve maintenant dans ces contrées ; soit que les statues aient été des portraits de personnages vivans, soit que les artistes y aient traduit leur type idéal ; elles révèlent un peuple actuellement éteint et inconnu. — La tête est évidemment surmontée d'un bouquet de plumes ; sur les épaules est jeté un vêtement court orné de paillettes et garni d'une plaque à l'endroit de la poitrine. Les ornemens de la ceinture sont en partie brisés ; la tunique ressemble à une peau de léopard. L'ensemble de ce costume indique sans doute d'une manière exacte celui de ce peuple inconnu. Ce personnage tient à la main un bâton ou sceptre et vis-à-vis ses mains sont les traces de trois hiéroglyphes effacés par le temps ou brisés par la main de l'homme. A ses pieds sont deux autres figures nues, assises les jambes croisées, et destinées à représenter des supplians, suivant toute apparence. Le stuc est d'une consistance admirable et aussi dur que de la pierre. Il était recouvert d'une couche de peinture, et nous reconnûmes encore, en maint endroit, des traces de rouge, de bleu, de jaune, de noir et de *blanc*.

Les autres piles, qui sont encore debout, offraient d'autres figures du même caractère ; mais elles sont beaucoup plus mutilées, bien qu'on aperçoive des ornemens semblables à ceux que j'ai décrits sur celles qui sont encore debout. — Chacune avait probablement un sens spécial et la totalité du groupe devait représenter quelque allégorie, quelque histoire symbolique qu'expliquent sans doute les hiéroglyphes qui les accompagnent ; lorsqu'elles étaient intactes et coloriées, l'effet du monument, vu de la terrasse, ne pouvait manquer d'être fort imposant.

Le long de la corniche extérieure, qui fait saillie d'un pied environ, sont percés de petits trous d'intervalle en intervalle. Nous pensâmes qu'ils avaient dû servir à fixer autour de la corniche un immense drap de coton destiné à être levé ou baissé suivant qu'il faisait du soleil ou de la pluie. — Les habitans d'Yucatan se servent encore de tentures semblables pour abriter la façade de leurs *haciendas*.

Deux corridors parallèles longent les quatre faces de l'édifice ; ils courent sur un sol de ciment aussi dur que celui des bains et des citernes des anciens romains. Les murs ont environ neuf pieds de haut ; ils sont plâtrés et ornés, de chaque côté de l'entrée principale, de médaillons dont l'encadrement seul subsiste encore... Les architectes de

ce palais ignoraient évidemment les principes du cintre; car le plafond est formé de pierres qui se débordent l'une l'autre en se rapprochant du sommet, comme à Ocosingo et dans les monumens cyclopéens de la Grèce et de l'Italie. De la porte centrale du corridor du devant, une suite de marches de pierre conduit à une cour rectangulaire de soixante-seize pieds de long sur soixante de large; l'escalier est long de vingt-cinq pieds et les degrés supportent, à leurs deux extrémités, des figures gigantesques et refrognées, sculptées en bas-relief sur pierre, hautes de huit à neuf pieds. Elles sont couvertes de colliers, leurs têtes sont ornées de plumes, mais leur attitude trahit la souffrance et l'inquiétude. Le dessin et les proportions anatomiques de ces espèces de cariatides sont loin d'être corrects, mais leur expression est pleine d'une énergie qui atteste le génie inventeur et le talent de l'artiste.

Sur les quatre faces latérales de la cour, le palais était divisé en appartemens servant probablement de chambres à coucher..... »

A en juger d'après les nombreuses gravures jointes à l'ouvrage de M. Stephens, le style des sculptures de Palanque se rapproche beaucoup plus du style égyptien que celui des ruines de Copan; mais cette dernière cité, moins surchargée d'ornemens, l'emporte sur sa rivale en noblesse et en grandeur imposante. Les hiéroglyphes de la cité mexicaine ont, à n'en pas douter, le même caractère que ceux de Quirigua et de Copan; quoique M. Stephens regarde Palanque comme moins ancienne que Copan, il présume qu'elle devait déjà être en ruine avant la conquête espagnole.

Pendant que notre voyageur bivouaquait au milieu des débris du Palacio, il eut le plaisir de recevoir la visite de trois curés venus de Tumbala tout exprès pour explorer les ruines. Les bons pères, ayant découvert au centre d'un bas-relief un ornement à demi effacé qui avait quelque ressemblance éloigné avec une croix, bondirent de joie en s'écriant que les anciens habitans de Palanque étaient évidemment chrétiens, et ils fêtèrent cette découverte par de bruyantes parties de cartes.

M. Stephens, infatigable dans ses recherches archéologiques, ne quitta Palanque que pour aller visiter les ruines d'Uxmal. Nous ne le suivrons pas cette fois dans son excursion; nous aurions peur de fatiguer nos lecteurs. Nous nous contenterons de leur apprendre que cette dernière ville ne renferme aucune idole analogue à celles de Copan, qu'on n'y retrouve ni figures en stuc, ni tablettes gravées comme à Palanque, et qu'à l'exception d'une seule poutre couverte d'hiéroglyphes, elle n'offre nulle trace de ces caractères symboliques si prodigués sur les autres ruines...

Après avoir ainsi soulevé un coin du rideau qui cache les antiquités américaines, nous croyons devoir nous hâter de laisser nos lecteurs à leurs réflexions. — Nous espérons à peine que l'avenir puisse trouver le mot de cette énigme: Une grande race est tombée dans le néant: à défaut de son histoire, ses tombeaux nous ont semblés dignes d'être étudiés; la disparition d'un peuple si puissant est assez merveilleuse pour frapper l'imagination, et le terrible cataclisme qu'elle rappelle peut donner une leçon utile à ceux qui croient qu'une chose doit exister éternellement par cela seul qu'elle a long-temps existé.

LA MONTRE D'ARGENT.

Un hasard assez extraordinaire permit à l'empereur d'Autriche, en 1770, de connaître et d'admirer la personne du roi de Prusse, Frédéric II; la réunion soudaine de ces deux grands souverains donna, pour quelques jours au camp de Neustadt en Moravie toutes les apparences d'une cour splendide: les fêtes, les soupers, les plaisirs, les spectacles y succédaient aux manœuvres militaires avec une magnificence digne en même temps d'un empereur et d'un roi.

Ce fut à Neustadt que Noverre, le fameux maître des ballets, essaya d'être impertinent avec Frédéric II, en lui faisant une belle révérence à la troisième position :

— Monsieur, lui dit le roi, vos danseuses ont beaucoup de grâce... mais une grâce un peu embarrassée; notre première danseuse de Berlin ne ressemble pas à vos élèves...

— Sire, répondit Noverre, c'est à cause de cela qu'elle est à Berlin!

Frédéric, par une galanterie royale, portait, au camp de Neustadt, l'uniforme blanc de l'armée autrichienne : il lui plaisait, sans doute, de dérober, aux yeux de l'empereur, le costume bleu de Prusse que les Impériaux avaient vu si souvent sur le théâtre de la guerre; mais il eut beau faire, pour rendre hommage à un souverain : il salissait, bien des fois, avec des flots de tabac d'Espagne, la blanche couleur de son habit d'emprunt, en attendant qu'il lui prît la fantaisie de les salir encore avec de la poudre à canon; un peu plus tard, en effet, d'hommage en hommage, de politesse en politesse, le roi de Prusse entra tout simplement en Bohême.

Un jour, à l'issue des manœuvres, les deux souverains résolurent d'aller faire incognito une promenade politique dans les environs de Neustadt; ils montèrent à cheval, et les voilà, sans escorte, sans aucune suite, au milieu de la campagne, courant côte à côte, et décidant de l'avenir de leurs peuples... au grand galop.

Fatigués de courir à travers champs, Frédéric et Joseph mirent pied à terre sur le bord d'un chemin ombragé, qui touchait au seuil du cimetière d'un village; le spectacle imprévu de cette demeure suprême les effraya peut-être, et il y eut un moment de silence : les deux augustes promeneurs, qui commandaient à des millions d'esclaves, rêvèrent, sans doute, à l'égalité des rois et des sujets devant la mort.

La poésie païenne mit un terme à cette triste rêverie : en s'asseyant sur un banc de terre, aux pieds d'un arbre, Joseph II laissa tomber un livre qui ne contenait rien moins que les œuvres complètes de Virgile. Frédéric ramassa le précieux volume, et le rendit à l'empereur, en s'écriant :

— Quel grand poète, sire, mais quel mauvais jardinier que ce pauvre Virgile! Figurez-vous que je me suis avisé de planter, de semer, de labourer, les Géorgiques à la main; quelle sotte besogne!... A vrai dire, le soleil refuse tout à la terre maudite de mon royaume!...

— Ainsi, lui répondit Joseph, il n'y a donc que les lauriers qui poussent chez vous, sire?

Une vieille paysanne passa tout près de ces illustres causeurs, qui s'amusaient à se donner de l'encensoir au visage; elle les salua respectueusement, sans se douter, hélas! qu'elle saluait un roi et un empereur, occupés à se partager, aux pieds d'un arbre, une assez belle partie de ce monde.

— Ma bonne femme, lui dit Frédéric II, où allez-vous ainsi, de votre pas le plus léger, en vous hâtant comme une jeune fille?

— Je vais à Neustadt... au camp de Neustadt.

— Vous voulez assister aux grandes manœuvres?

— Je veux voir le roi de Prusse.

— Et l'empereur d'Autriche?

— Non... le roi de Prusse seulement.

— Bonne femme, lui dit à son tour Joseph II, quelle heure est-il, s'il vous plaît?

— J'ai une montre, comme vous voyez, mon beau Monsieur; mais elle ne marque plus les heures depuis long-temps; elle est vieille... elle s'est dérangée, comme moi.

— A quoi donc vous sert une pareille montre?

— A me souvenir!

A ces mots, la vieille paysanne pressa sur ses lèvres une montre d'argent, dont la boîte extérieure portait le chiffre et les armes de la maison royale de Prusse; ces deux lettres et cette couronne princières ne purent échapper à l'attention de Frédéric II qui s'écria d'une voix émue :

— De qui tenez-vous cette montre? où l'avez-vous trouvée? où l'avez-vous prise?

— Je ne l'ai prise à personne, répliqua fièrement la vieille; je ne l'ai trouvée nulle part; je l'ai reçue il y a trente ans d'un homme..... d'un homme.....

— Qui se nommait?

— C'est là un mystère entre le ciel et moi! Bonjour, Messieurs...

— Un mot encore, ma bonne femme! Vous tenez beaucoup à voir le roi de Prusse?..... Eh bien! vous le verrez, je vous présenterai à lui pour peu que cela vous plaise... mais, à une condition...

— Laquelle?

— Contez-nous l'histoire mystérieuse de cette montre d'argent!

— Et je verrai le roi?... et je lui parlerai?

— Je vous le jure!

— Soit; faites-moi donc une petite place à côté de vous, mes beaux Messieurs; si j'hésite parfois, en vous racontant cette histoire, daignez pardonner à ma vieillesse; si je soupire, en me souvenant, ayez pitié de mes regrets; si je pleure, ne riez pas trop de mes larmes!

La pauvre paysanne se recueillit un instant, et puis elle commença bien bas la confidence de son *mystère*, les yeux fixés sur l'aiguille immobile de sa montre d'argent:

— A l'âge de seize ans, Marguerite était la plus jolie fille de son village... de tous les villages de la Moravie; Marguerite faisait l'orgueil et la joie de sa maison qui était une humble cabane; du matin au soir, elle travaillait toujours: aussi, à l'âge de seize ans, belle, curieuse et intelligente, Marguerite n'avait pas eu le temps de rêver, de soupirer et d'aimer.

Quand elle se crut bien forte, et tout-à-fait une grande fille, Marguerite désira quelque chose qui devait servir, dans sa pieuse pensée, au bien-être de sa famille; elle chercha, elle demanda une place de servante; elle consentit à servir, pour un peu d'argent, une belle dame qui n'était pas sa mère, et une jeune fille qui n'était pas sa sœur; un jour, un vilain jour, elle dit adieu à son cher monde, et la voilà dans la voiture d'une étrangère, sur la route qui conduit à la grande ville de Berlin. — Marguerite, c'était moi!

Que Dieu préserve les belles filles du village d'aller servir les oisifs de la cité! Dans cette triste servitude où il fallait vivre, Marguerite eut long-temps à souffrir et à pleurer; — le jour, se livrer aux occupations les plus grossières; souvent avoir à se plaindre de la soif, de la faim et du froid; entendre des paroles criardes qui la menaçaient ou se moquaient d'elle; se résigner, prier le ciel et se taire; — la nuit, se coucher dans un coin humide de la maison, pour ne point dormir, pour regretter sa famille, ses amis, son bonheur d'autrefois, voilà quelle fut la vie de Marguerite durant le premier hiver qu'elle eut à passer dans la ville de Berlin!

— Mais qu'importe! me disais-je; voici venir le printemps; les glaces et les neiges se fondent; bientôt le ciel sera tout bleu, et la terre toute verte; les jardins seront émaillés de fleurs, et les oiseaux vont recommencer à chanter de plus belle!

Le hasard prit pitié de mon ennui, de ma solitude et de ma peine: j'entendis une voix qui me parlait un langage que je n'avais jamais entendu, qui adressait à une simple servante les paroles les plus polies et les plus douces. La personne charitable qui me parlait ainsi bien doucement, demeurait dans la maison de sa tante, Mme de Burder, ma noble maîtresse; ce jeune homme, — c'était un jeune homme! — avait vingt ans; il servait, en qualité d'officier, dans les gardes du dernier roi, d'odieuse mémoire... Et il se nommait Guillaume Katt.

Frédéric II interrompit soudain la vieille paysanne:

— Guillaume Katt!... Il se nommait Guillaume Katt?...

— Connaissez-vous ce nom, par hasard?

— Si je le connais, ma bonne Marguerite? oui, oui... continuez!

— Ah! tant mieux!... je parle peut-être à un des ses anciens amis... Je continue:

Mme de Burder, ou plutôt M. Guillaume Katt avait l'honneur de recevoir, chaque jour, la visite d'un grand personnage, la visite du prince royal, Frédéric de Prusse; l'héritier présomptif de la couronne était malheureux, à cette époque, en dépit de son auguste grandeur: on disait qu'il était haï, maltraité, à la cour du vieux roi son père, et il me semblait bien naturel qu'il daignât venir se consoler dans la chambre d'un officier qu'il appelait son ami.

Colonel des gardes à dix-huit ans, le prince commençait à lutter contre une position inutile, qui répugnait à son orgueil et à son génie; il préparait en silence les triomphes de son glorieux avenir; il étudiait en secret avec Guillaume Katt, l'art de vaincre les ennemis de la Prusse.

Je voyais M. Guillaume à toutes les heures de la journée, il me protégeait, il me défendait contre les menaces de Mme de Burder et de son orgueilleuse fille; sa présence avait suffi pour embellir ma servitude; enfin, je l'aimais d'amour, sans le lui dire, et j'étais heureuse, rien que de l'aimer; mon bonheur s'en alla bien vite: adieu les beaux rêves qui me rendaient si fière et si contente!... Je recommençai à souffrir comme une servante, comme une misérable créature, en apprenant qu'il ne m'aimait pas.

Un matin, Guillaume annonça à Mme de Burder et à sa fille un ordre du roi qui lui enjoignait de se tenir prêt à partir, avec son supérieur, le colonel des gardes, c'est-à-dire, avec le prince royal Frédéric: il s'agissait de suivre sa majesté elle-même dans un voyage à travers les dernières provinces du royaume.

Le jour de son départ, M. Katt vint prendre congé de sa noble tante et de sa jolie cousine; je trouvai un prétexte pour demeurer assez long-temps dans le salon, et je ne tardai pas à m'apercevoir du trouble de Guillaume qui pleurait, en se séparant de Mlle Marie *de Burder: il* me sembla qu'une larme de ses yeux venait de tomber sur mon cœur, et je tressaillis à force de colère et de jalousie! Près de sortir du salon, il daigna me tendre la main, en me disant:

— Marguerite, prenez ces deux frédérics d'or; je veux qu'ils soient la première épargne de votre dot, le commencement de votre petite fortune.

J'acceptai les deux frédérics de M. Guillaume, pour les garder, non pas comme on garde un peu d'argent, mais comme l'on conserve un cadeau magnifique et un précieux souvenir.

Un mois plus tard, il se répandit à Berlin une singulière et affreuse nouvelle; le prince royal, disait-on, pour se dérober à la violence, à l'injustice, aux mauvais traitemens de son père, avait essayé de quitter la cour en voyage et de s'enfuir loin du royaume de Prusse.

Cette malheureuse nouvelle était vraie: le prince et Guillaume Katt, son complice, furent arrêtés dans un village de la frontière; on les conduisit d'abord à Mittonwalde, en Brandebourg, et puis à la citadelle de Custrin, pour y être emprisonnés, jugés, et sans doute condamnés par l'ordre du roi.

Je n'hésitai pas un instant à user d'un moyen désespéré, pour revoir Guillaume à son insu et pour le servir malgré lui-même; grâce aux deux frédérics d'or qu'il m'avait donnés, à son départ de Berlin, il me fut possible de réaliser à la hâte mon projet, mon unique espérance; j'étais grande, belle et forte: l'habit, la coiffure, la démarche, le langage, toutes les apparences grossières d'un paysan cachèrent aussitôt la jeune paysanne de Moravie; un sac sur mes épaules, un bâton de voyage à la main, et me voilà sur la grande route; je chemine, la nuit et le jour, sur la glace, dans la neige, dans la boue, et me voilà sur le seuil de la citadelle de Custrin; je frappe hardiment à la porte, et je m'agenouille aux pieds de la femme du gouverneur: j'imagine un voyage et des aventures imaginaires; je lui demande du travail et du pain, en échange de mon dévouement et de ma vie tout entière; cette femme était jeune et jolie: elle eut pitié d'un malheureux qui avait de la jeunesse et de la beauté; elle me prit à son service, et me voilà dans la prison du prince royal... me voilà tout près de Guillaume! — Ah!

laissez-moi respirer, mes bons Messieurs... car j'étouffe, au souvenir de mon succès, de ma joie, de ma douleur !

— Guillaume, continua tristement la vieille paysanne, m'avait déjà si bien oubliée, qu'il ne sut ni reconnaître, ni deviner, en ma personne, la pauvre servante de Mme de Burder ; mais, après tout, je n'étais point là, dans cette vilaine prison, pour être vue de Guillaume : j'y étais pour le voir seulement, et je le voyais !

Le gouverneur de la citadelle avait relégué l'innocent complice du prince royal dans une horrible chambre sans meubles, sans air et sans lumière ; le gouverneur de Custrin était un soldat inexorable, qui obéissait en aveugle aux volontés royales de son maître ; je me disais : Comment faire pour faire pénétrer dans le cachot de Guillaume la clarté d'une lampe durant la nuit, un seul rayon de soleil pendant le jour ?... Est-il donc impossible de jeter un misérable matelas sur le lit de paille du prisonnier ? Le matin ou le soir, quand il se promène dans le préau, le moyen de lui donner, en passant, du papier, des plumes, du tabac et des livres ? Enfin, que résoudre pour aider, pour soulager l'infortune de mon bien-aimé Guillaume ?...

Il n'y a rien d'impossible, rien de difficile pour une femme qui n'est pas seulement amoureuse, mais qui sait aimer ! Je n'étais alors qu'une simple et naïve paysanne, une servante remplie d'ignorance ; eh bien ! je trouvai tout de suite une ruse admirable pour servir Guillaume, comme j'avais trouvé déjà un travestissement pour le venir voir.

Mon stratagème était bien digne d'une femme : en échangeant mes habits contre un accoutrement de jeune homme, j'avais gardé, par-dessus le marché, toute la malice d'une jeune fille : un soir, en recevant les ordres de ma nouvelle maîtresse, j'osai lui dire le plus innocemment, le plus niaisement du monde :

— Madame, vous savez bien ce prisonnier que l'on appelle, je crois, Guillaume Katt ?... Tous les jours, à l'heure de sa promenade, il me fatigue, il m'ennuie... il me parle de vous !

— De moi ? me répondit dédaigneusement la belle dame.

— Il se vante, lui répliquai-je, de vous avoir saluée de loin, deux ou trois fois... Il se vante aussi de vous avoir vue, à Berlin, à votre dernier voyage, l'an passé... Enfin, il a eu l'audace de m'apprendre qu'il était amoureux... amoureux de vous, Madame !...

— Quoi ! le malheureux a osé...

— C'est parce qu'il est malheureux, Madame, qu'il a osé me parler de son amour... Cela le console peut-être !

Ma jolie maîtresse était furieuse contre le prisonnier ; mais sa colère ne dura pas une minute, et le bénéfice de mon ingénieux mensonge ne se fit pas attendre pour Guillaume ; je m'en suis aperçue, en vieillissant : les femmes, grandes dames ou paysannes, ont toujours un peu de pitié pour celui qui les aime beaucoup ! — Excusez mon observation, mes beaux Messieurs.

La nuit porta conseil à la femme du gouverneur : le lendemain, elle réussit à obtenir de son mari, je ne sais trop comment, une nouvelle chambre pour Guillaume ; il y avait du moins, dans cette modeste chambre, un lit assez engageant pour que l'on voulût y dormir, des livres qui permettaient au captif d'oublier et de se distraire, des barbacanes qui lui donnaient un mince filet d'air, une espèce de lucarne qui lui laissait entrevoir le ciel et les arbres de l'horizon ; pour comble de bonheur, le prisonnier fut servi par un jeune homme dévoué qui s'appelait Franz, et vous le devinez sans doute : Franz, c'était encore moi !

Lorsque Guillaume, qui ne savait pas me reconnaître, me demandait, en souriant de plaisir :

— Quelle est la main invisible qui me protége ?

Je lui répondais, en rougissant de honte :

— C'est la main d'une jeune femme qui ne veut pas être connue.

Lorsque ma maîtresse me demandait avec toute la curiosité d'une coquette qui se croit aimée :

— Et notre protégé, que fait-il, que pense-t-il ?

Je lui répondais, avec un nouveau mensonge :

— Il se laisse vivre, dans l'espérance de vous voir ; il continue à vous adorer, Madame, et il attend la première heure de sa liberté, pour vous le dire lui-même !

Guillaume n'attribuait un pareil changement dans son état qu'à l'intervention généreuse de la femme du gouverneur ; sa pensée reconnaissante ne remerciait qu'elle seule ; il ne daignait prendre garde ni à mon trouble, ni à ma pâleur, ni à mes larmes..... Je lui pardonne !

Les prérogatives inviolables d'un prince royal devaient soustraire Frédéric à la vindicte des lois du royaume, et l'impunité du crime, en sauvant le criminel, pouvait faire disparaître la faute de son complice ; mais il n'en fut pas ainsi, vous le savez : impuissant contre l'héritier présomptif de sa couronne, le roi ne voulut voir dans son fils que le colonel de ses gardes ; l'altesse et le simple officier durent s'incliner, en même temps, devant la justice d'un conseil de guerre : Frédéric et Guillaume Katt furent jugés et condamnés à mort !

Une seule pensée, un espoir unique nous restait encore, à la femme du gouverneur et à moi : elle espérait tout haut, j'espérais tout bas la grâce du prince royal ; à nos yeux, au fond de notre cœur, l'existence de Frédéric garantissait la vie de Guillaume ; la liberté du colonel rendait impossible le supplice de l'officier subalterne.

Ma bonne et crédule maîtresse imagina de donner à notre espérance une certitude nouvelle : la femme du gouverneur écrivit à la reine de Prusse, en lui annonçant la condamnation de son fils, qu'elle ignorait peut-être ; révéler à sa noble mère le malheur du prince royal, n'était-ce pas un moyen admirable de rattacher l'avenir de Guillaume à la grâce et à la liberté de Frédéric ?... Ce fut là une dernière planche de salut, jetée par la main d'une femme entre un prisonnier et l'échafaud ; la lettre partit pour Berlin, et nous attendîmes...

Un matin, le gouverneur obligea sa femme à s'éloigner de la citadelle, sous le prétexte d'un devoir à remplir, d'une visite à rendre...... que sais-je ?... Une heure plus tard, des ouvriers élevèrent un échafaud dans la cour de la forteresse, au niveau de la chambre du prince royal ; on couvrit l'échafaud d'une immense tenture de drap noir et, de sa fenêtre, Frédéric pouvait contempler l'instrument qui allait trancher la tête d'un homme.

Encore un instant et c'en était fait de Guillaume Katt ; pas une seule minute à perdre, pour l'arracher à l'infâme supplice... Et tout en cherchant encore les moyens de le sauver, je me disais avec une secrète espérance : Je le sauverai !

Dieu m'illumina des rayons d'une idée sublime ; aussitôt pensé, aussitôt fait ; je prends mon sac de voyage qui contient mes hardes de jeune fille ; j'ouvre la chambre de Guillaume, et je m'adresse au prisonnier qui dort, en rêvant peut-être à sa mère ; je le réveille, il se lève, et je lui dis en tremblant :

— Allons ! du courage, et obéissez-moi ! Vite, vite, ce déguisement sur vos épaules, de l'argent dans vos poches, et en route pour la frontière ! Je viens vous sauver..... par ordre de ma maîtresse, et je vous sauve !... Vous franchirez le seuil de la prison, en riant, en chantant, comme une joyeuse servante ; vous êtes si jeune et si joli !..... On vous prendra pour une fille ! Le bourreau arrivera trop tard, Monsieur Guillaume ; vous allez partir, vous serez loin dans quelques minutes, et le bourreau ne vous appellera que dans une heure !

— Et le prince royal ? me demanda le condamné.

— La reine de Prusse a obtenu la grâce de son fils.

— Franz ! me dit encore M. Katt, j'ai un service à te demander....... Écoute-moi bien ; que je meure aujourd'hui sur un échafaud, ou que je passe demain la frontière, adieu la patrie, adieu l'espérance, adieu l'amour !...

— L'amour, monsieur Guillaume ?

— Voici un peu d'or... ce qu'il te faudra pour faire le voyage de Berlin ; tu iras à la grande ville, Franz, et tu porteras cette montre d'ar-

gent, que j'ai reçue du prince royal, à Mlle Marie de Burder ; tu n'oublieras pas de lui dire : C'est un souvenir suprême de votre cousin Guillaume Katt !.. Veux-tu me rendre ce dernier service, enfant ?

Je ne trouvai point assez de force dans mon dévouement pour répondre à cette affreuse question ; je fus trahie par mon désespoir ; je chancelai..... Mes yeux se fermèrent..... et je m'évanouis dans les bras de Guillaume !

En revenant à moi, j'aperçus Guillaume qui s'agenouillait à mes pieds ; enfin, il m'avait devinée, il m'avait reconnue ! Franz disparaissait à ses yeux... il m'appela du nom de Marguerite... Il me nomma sa bonne Marguerite, comme autrefois ! Il daigna me dire, en couvrant mes deux mains de larmes et de baisers :

— Vous ici, dans une prison, sous des habits d'emprunt !..... Et depuis quand, ma pauvre et généreuse fille ?...

Je lui répondis, en essuyant ses larmes, et en laissant couler les miennes :

— A peu près depuis que vous y êtes, monsieur Guillaume !

— Marguerite, reprit-il en se relevant, tu n'iras pas à Berlin ; tu ne verras plus Mlle Marie de Burder... Et cette montre tu la garderas pour toi seule !

Je lui parlai, de nouveau, de mon projet qu'il me semblait possible de réaliser encore ; j'étalai devant lui mes vêtemens de jeune fille....... Mais, presque aussitôt, la porte de la chambre s'ouvrit avec violence : des soldats s'avancèrent vers Guillaume, et moi, je balbutiai, en lui lançant un triste regard qui était un adieu et un reproche : il est trop tard !

Un quart d'heure après cette scène, justice... je me trompe... injustice était faite, et Frédéric, le prince royal, venait de voir mourir Guillaume Katt, son meilleur ami !

Il monta sur l'échafaud à dix heures..... Et chose étrange ! au bruit de la hache qui tranchait la tête de Guillaume, la montre qu'il m'avait donnée perdit, en un clin d'œil, le mouvement... j'allais dire la vie ! Oui, l'aiguille cessa tout à coup de marcher sur le cadran, et vous voyez qu'il est encore dix heures à la montre d'argent de Guillaume !

L'histoire de la vieille paysanne avait ému l'empereur d'Autriche, et je crois bien qu'en l'écoutant Frédéric II avait refoulé plus d'une larme dans ses yeux qui avaient désappris à pleurer ; il dit à la villageoise, en lui serrant la main :

— Marguerite, voulez-vous me céder cette montre en échange d'une véritable fortune ?

— A votre tour, répondit la vieille, voulez-vous me rendre Guillaume ? A cette condition, marché conclu..... Et je renonce à votre belle fortune !

— Il vous plait, ce me semble, de voir aujourd'hui le roi de Prusse ?

— Oui.

— Vous plait-il de lui parler ?

— Oui... Je lui parlerai de Guillaume !

— Eh bien ! Marguerite, venez donc me visiter ce soir, au camp de Neustadt...

— Quel est votre nom, Monsieur ?

— Frédéric II.....

— Le roi ! le roi ! s'écria Marguerite... O sire ! que Dieu soit loué... que le ciel protége votre vieillesse... car il vous souvient encore de mon pauvre Guillaume Katt !

LOUIS LURINE.
(Courrier Français.)

LA TABLE DE PIERRE.

I

Vers le milieu du seizième siècle, vivait, en son château de Béfou, Yves, troisième du nom, chevalier, seigneur de Coetmarker. Il était le dernier rejeton mâle d'une race autrefois puissante, mais alors bien déchue. Sa femme, Margaïte de Gubellès avait passé de vie à trépas, laissant pour unique héritière une fille. Celle-ci portait le nom de sa mère.

Yves de Coëtmarker n'avait conservé des immenses domaines de sa famille que son grand manoir de Béfou et la forêt du même nom. C'était un maigre patrimoine pour un gentilhomme dont le père avait levé bannière contre une tête couronnée.

Alain de Coëtmarker avait en effet, lors de la réunion du duché de Bretagne à la France, protesté par son vote aux états séant à Rennes. Non content de cette manifestation, il avait, de retour dans ses terres, mis ses vassaux en armes et poussé le vieux cri de guerre : *Bretagne-Malo-au-riche-duc.* Mais la province était alors divisée, et Alain, facilement mis à la raison, perdit à ce jeu les trois quarts de l'héritage de ses ancêtres.

Pour être pauvre, Yves, son fils, n'en resta pas moins un obstiné partisan des libertés bretonnes. Tandis que les gentilhommes, ses voisins, se ralliaient peu à peu, jusqu'au dernier, au gouvernement royal, il conservait, lui, sa haine politique entière, implacable.

Or, il y avait dans les Montagnes-Noires et à vingt lieues à la ronde, un proverbe qui disait : Fier comme un Coëtmarker. Yves n'était pas homme à le faire mentir. Chaque fois qu'un noble de son voisinage augmentait le nombre des gens du roi de France, le maître de Béfou enfourchait son cheval et s'en allait clouer de sa main un cartel à la grand'porte du manoir de ce nouvel adversaire de l'indépendance bretonne.

Un combat à outrance s'ensuivait d'ordinaire. Yves avait au service de son indomptable courage un bras vigoureux et une science parfaite de l'escrime ; long-temps, il sortit vainqueur de ces luttes multipliées. Un jour pourtant, il trouva son maître : messire Jean de Plouër, insulté par lui au sortir des vêpres, l'appela en duel, et lui trancha le bras droit d'un revers d'épée.

Coëtmarker resta trois mois sur le lit. Au bout de ce temps, il se leva et passa dix autres mois à s'escrimer de la main gauche. Puis, il enfourcha son cheval, et se rendit au manoir de *Plouër*. Messire Jean, le voyant manchot, refusa le combat et souffrit patiemment ses insultes. Coëtmarker sortit, mais sur le seuil de la maîtresse porte, il se retourna et, se dressant sur ses étriers, balafra en tous sens l'écusson de Plouër.

Messire Jean méprisa encore ce nouvel outrage.

Il faut dire, qu'autrefois, les deux seigneurs avaient été de grands amis. Durant quarante années, ils avaient chassé, festoyé, fait la guerre ensemble. Jean de Plouër ne pouvait oublier tout cela ; messire Yves ne voulut point s'en ressouvenir.

Dix ans après le combat, à l'époque où commence notre récit, Coëtmarker était un vieillard, raide dans sa grande taille, robuste encore, et portant haut sa tête couronnée de rares cheveux blancs. Il y avait dans son aspect quelque chose de rude et de vénérable à la fois. C'était bien là le vieil homme de Bretagne avec ses vices et ses vertus impitoyable pour soi comme pour autrui ; fidèle ami, mais ennemi implacable ; juste, mais obstiné ; loyal, mais intraitable. L'âge n'avait fait qu'ajouter à la vivacité de sa haine contre les gens du roi de France. Il ne se battait plus, mais, lorsque venaient les sessions des états, sa parole acerbe et hautaine fustigeait les Bretons francisés, et lançait d'audacieux défis au lieutenant du roi, au gouverneur lui-même, représentant direct du trône.

Entre toutes ses antipathies, celle qu'il avait vouée au sire de Plouër restait la plus tenace et la plus envenimée.

Margaïte de Coëtmarker, était une belle jeune fille de seize ans. Son visage aux traits prononcés, mais réguliers, s'encadrait de longs cheveux noirs et lustrés comme le jais. Son regard était mâle ; il n'avait ni la douceur, ni la timidité du regard d'une femme. Tout en elle respirait la hardiesse et la détermination : sa démarche était ferme et rapide, sa



parole brève ; sa taille, d'une perfection irréprochable, n'avait point de molles et gracieuses attitudes ; elle se cambrait comme le torse d'un chevalier sous son armure. A voir cette fière enfant de la Cornouaille, on pensait involontairement à ces héroïnes des temps fabuleux auxquelles les poètes ont donné des bêtes fauves pour nourrices.

Son âme ressemblait à son corps : elle était noble, mais indomptable !.....

En somme, on reconnaissait dans Margaïte l'enfant à qui ont fait défaut les doux enseignemens d'une mère. Son père, dont elle était l'orgueil et l'unique amour, s'en réjouissait grandement ; il ne se souvenait point d'avoir] rencontré dans le cours de sa longue carrière une damoiselle aussi accomplie.

— Beauté de dame et cœur de chevalier ! se disait-il souvent. Oh ! pourquoi ne peut-elle endosser le harnais de guerre ! L'héritier de messire Jean paierait pour son père déloyal.

Puis, secouant son bras mutilé, il relevait son regard plein de haine sur le château de Plouër dont les tours grises rompaient, à perte de vue, la ligne sombre de l'horizon.

II

Un soir d'hiver, le père et la fille devisaient, assis sous le manteau de l'immense cheminée, dans le salon du château de Befou. Margaïte filait, le vieux seigneur, caressant de son unique main son limier favori, regardait brûler dans l'âtre cinq à six troncs d'arbres, qui réchauffaient à peine l'humide et froide atmosphère de la vaste salle.

— Monsieur mon père, disait Margaïte, ne vous plairait-il point de me raconter quelque vaillant récit de guerre ou d'amour ?

Avant que Coëtmarker eût ouvert la bouche pour répondre, on entendit au loin une fanfare de chasse. Le son de la trompe, répercuté par les montagnes, arrivait d'échos en échos, affaibli mais distinct.

— C'est le *retour* de Plouër ! murmura le vieux sire, dont l'œil brilla soudainement sous ses sourcils froncés.

— C'est la trompe de messire Conan, pensa Margaïte ; je la reconnaîtrais entre mille.

Le regard de la fière bretonne s'adoucit ; son fuseau cessa de tourner ; elle croisa, pensive, ses mains sur sa poitrine.

— Enfant, dit Coëtmarker avec rudesse, j'ai su jadis des récits d'amour ; je les ai oubliés. Quant aux récits de guerre, un seul me revient en mémoire : écoute.

Le vieux sire raconta longuement, et d'une voix tremblante de courroux, l'histoire de son duel avec le maître de Plouër. Margaïte ne l'écoutait point : emportée par une distraction puissante, elle semblait regarder son père ; mais, entre eux, se dressait une forme étrangère : c'était la vision que regardait la jeune fille.

Coëtmarker se tut.

— C'est une noble race ! dit Margaïte, répondant à son rêve, et non pas aux paroles du vieillard.

La physionomie de celui-ci s'assombrit davantage.

— C'est une race de traîtres ! s'écria-t-il ; une race de félons et de menteurs !

A ce moment, le cor retentit de nouveau, mais si proche que le limier fit un bond joyeux, croyant l'heure de la chasse arrivée. Margaïte tressaillit et prêta l'oreille.

Le vieux sire se leva.

— Viendraient-ils m'insulter dans ma propre maison ? murmura-t-il en décrochant son épée suspendue au dessous de l'écusson de Coëtmarker. — Qu'ils soient les bienvenus !

Le heurtoir de la grande porte retomba par trois fois avec bruit.

— Allez, ma fille, dit le vieillard.

— S'il vous plaît, je resterai, monsieur mon père, répondit Margaïte d'un ton ferme.

Un écuyer entra qui prononça à voix haute le nom de Conan de Plouër.

Quelques secondes après, le fils de messire Jean passa le seuil.

C'était un cavalier de belle mine et de tournure avenante ; son pourpoint de satin était taillé à la dernière mode ; les bouffantes de son haut-de-chausses semblaient deux ballons gonflés d'air ; on eût dit un muguet de la cour de Paris.

Il s'avança, le feutre à la main, et, s'inclinant profondément, tendit au maître de Coëtmarker un pli de parchemin scellé aux armes de Plouër.

Yves était resté debout, appuyé sur son épée, et couvrant le nouveau venu d'un hautain regard. Avant de tendre la main pour recevoir le message, il dit :

— Ce m'est un grand dépit, Monsieur, de voir en ma maison le fils de votre père, et la porte du manoir de Befou n'eût point dû s'ouvrir pour vous recevoir. Néanmoins, puisque, malgré moi, vous voici mon hôte, je veux vous traiter comme tel. Prenez un siége, Conan de Plouër.

A ces mots, il prit le message et brisa le sceau.

Tandis qu'il lisait, un sourire orgueilleux relevait les coins de sa lèvre.

— Merci de moi ! murmurait-il ; je vais me venger comme il faut, je pense.

Pendant cela, Conan posait la main sur son cœur et saluait Margaïte, qui baissait la tête en rougissant.

— Monsieur de Plouër, dit enfin le vieillard, retournez, je vous prie, vers messire Jean, votre père, et dites-lui l'état qu'on fait de ses missives au château de Befou.

Yves, en parlant ainsi, déchirait en deux le parchemin et jetait les morceaux dans l'âtre.

Par un geste involontaire, le jeune gentilhomme toucha la garde de son épée ; un regard de Margaïte l'arrêta. Il s'inclina de nouveau et sortit sans mot dire.

Le père et la fille demeurèrent en face l'un de l'autre. Pendant quelques minutes, ils gardèrent le silence, mais Coëtmarker ne put contenir long-temps l'expression de son triomphe.

— Le lâche ! s'écria-t-il, il a oublié, lui ! Lui, Plouër, il a demandé la main de la fille de Coëtmarker !...

Margaïte était devenue pâle.

— Il demandait ma main, répéta-t-elle ; pour son fils ?

— Pour son fils... Et tu as entendu ma réponse, enfant : suis-je assez vengé ?

— Monsieur mon père, dit résolument Margaïte, j'aime Conan de Plouër.

Le vieux seigneur regarda sa fille d'un œil fixe et resta, bouche béante, incapable de prononcer une parole.

— Et je veux être sa femme, dit encore Margaïte, et je le serai.

Puis elle se retira à pas lents et la tête haute.

III

Onze heures de nuit venaient de sonner au beffroi du château de Befou. La lune glissait au ciel, entourée de nuages diaphanes, que chassait un froid vent du nord. Le manoir était plongé dans le silence.

Un homme, enveloppé d'un manteau de couleur sombre, était assis sur une table de pierre, en dehors de l'enceinte et tout près de la poterne.

Au bout de quelques minutes, un bruit se fit entendre dans les taillis qui avoisinaient les murailles. La lumière de la lune, brillante en ce moment, permit de reconnaître le pourpoint de soie et le petit manteau de velours du courtisan sur les épaules d'un cavalier qui, abandonnant le couvert, s'avançait vers la poterne avec précaution. Il tenait en bride un palefroi.

Une seule fenêtre était éclairée; le cavalier attacha sa monture à l'anneau de fer qui pendait, pour cet usage, au montant de la poterne. L'ombre des murailles lui cachait l'homme au manteau, qui le laissa faire, immobile et silencieux.

— Margaïte ! dit le cavalier, en se plaçant sous la fenêtre éclairée.

La fille de Coëtmarker se pencha aussitôt au dehors.

— Est-ce vous ? demanda-t-elle.

— C'est moi, lui fut-il répondu, Conan de Plouër, votre époux.

Quelques secondes après, la poterne s'ouvrait et donnait passage à la fugitive.

Conan sauta en selle. Margaïte, afin de l'imiter, monta sur la table de pierre. Mais, au moment où elle s'élançait, un bras vigoureux la rejeta en arrière. En même temps, le vieux Coëtmarker, dépouillant prestement son manteau, frappa d'un coup de plat d'épée Conan de Plouër ébahi.

— En garde ! dit le maître de Befou.

Conan hésitait; ce combat lui semblait un parricide.

— En garde ! répéta le vieux gentilhomme, ou, sur mon âme, je te perce d'outre en outre.

Il leva son épée; Conan ne bougea pas.

— Fût-ce contre mon père, je veux protéger mon époux ! s'écria la voix mâle de Margaïte.

Et la jeune fille, arrachant la rapière de Conan, se mit en garde.

Un fugitif et lugubre éclair jaillit au contact des deux épées; Conan frissonna de tous ses membres et se signa.

La lune tombait à plomb sur le visage de Margaïte. Elle était pâle, mais son œil, brillant d'un feu sombre, disait assez que sa fatale détermination ne devait point faiblir.

Un sanglot de détresse souleva la poitrine du vieillard; son épée s'échappa de sa main tremblante, lui-même se laissa choir sur la table de pierre.

— Va, murmura-t-il, je ne te maudis point. Puisse Dieu t'infliger ton châtiment en cette vie !

Le cheval partit au galop. Tout le long de la route, Conan soupirait et tremblait; chaque fois que le quartz des montagnes lui renvoyait, éblouissans et colorés, les rayons de la lune, il croyait voir briller dans l'ombre les yeux sanglans du maudit. Les bras de Margaïte, passés autour de son corps, l'oppressaient et le brûlaient.

La fille de Coëtmarker allait, tranquille et hautaine; sa respiration était calme; quand elle parlait, c'était pour s'applaudir de chevaucher ainsi au clair de lune, de respirer la senteur des bruyères, et de voir scintiller au loin les feux diamantés des blocs de quartz.

Le lendemain, les serviteurs de Befou trouvèrent le vieux seigneur étendu sur la table de pierre. Ils voulurent l'éveiller; il était mort. La douleur l'avait tué.

IV

Margaïte de Coëtmarker avait été mauvaise fille; elle fut épouse arrogante et dominatrice. Le faible Conan, subjugué, non plus par la passion, mais par la crainte, dut se courber à toutes les volontés de sa dame. Il dut abdiquer jusqu'à son nom, pour prendre le nom de Coëtmarker. Ainsi, les paroles du maître de Befou se trouvèrent être vraies; il fut vengé.

Est-il besoin de dire que Margaïte avait chassé de son cœur la pensée de Dieu ? Le chapelain du château de Plouër se vit expulsé, malgré son grand âge. Les pluies d'hiver percèrent la toiture de la chapelle, où l'on n'entendit plus que le sifflement du vent qui s'engouffrait dans les hautes fenêtres, veuves de leurs vitraux historiés.

Au contraire, le salon d'apparat s'illumina chaque soir; on dansait, on chantait; c'était fête continuelle. Les enfans de Margaïte grandirent dans cette atmosphère de folie; ils eurent pour premiers exemples l'orgie; leurs jeunes regards s'accoutumèrent à contempler le vice en face et sans dégoût.

Margaïte fut donc aussi une mauvaise mère.

Conan mourut vers l'an 1575. Dans la même année, sa veuve perdit ses trois fils et sa fille. Jean de Plouër n'était plus depuis long-temps.

Il y avait alors vingt ans que la fille de Coëtmarker avait quitté le manoir paternel. Seule au monde, mais nullement brisée par tous ces malheurs qui étaient venus coup sur coup l'accabler, elle voulut revoir le château de Befou.

C'était peut-être une suprême bravade de cette âme forte dans sa perversité; c'était peut-être aussi un conseil de son bon ange, car la miséricorde de Dieu est plus grande que les plus grands crimes.

Elle vint, la puissante dame, unique héritière de deux nobles maisons, elle vint, escortée de nombreux vassaux qui criaient sur son passage, Noël ! de bouche, et malédiction ! de cœur.

En traversant la voûte, elle laissa tomber un regard de dédaigneuse indifférence sur la table de pierre, couche funèbre du dernier maître de Befou; ses lèvres s'entr'ouvrirent pour prononcer une raillerie dénaturée; car Margaïte avait atteint le plus bas degré de l'endurcissement dans le crime. Ce n'était plus la jeune fille que nous avons vue jadis intraitable, mais noble de cœur, et n'ayant d'autre vice que son orgueil sans bornes. C'était la mère indifférente, l'épouse coupable, la fille parricide.

Ses lèvres s'entr'ouvrirent, mais aucun son ne put sortir de son gosier; ses fidèles serviteurs la virent se troubler et pâlir; une larme jaillit de sa paupière et tomba brûlante sur la somptuse dentelle de sa collerette empesée.

— Messire, dit-elle à son écuyer, veuillez ajouter le nom du curé de Befou à la liste des convives de mon banquet de bienvenue.

L'écuyer se fit répéter cet ordre; et tous les assistans de s'étonner de l'ordre en lui-même et du ton qu'avait pris la châtelaine.

— Il y a vingt ans et plus, dit un vieil homme d'armes, que la noble dame n'a parlé de cette douce voix à l'un de ses serviteurs.

Au banquet, le curé de Befou s'assit à côté de la châtelaine.

Le lendemain, la table de pierre avait disparu; on la remplaça par un montoir tout neuf.

Mais il y eut bien d'autres changemens notables. La chapelle de Befou fut restaurée à grands frais; le vieux chapelain de Plouër y vint dire la sainte messe chaque jour. Les monastères voisins reçurent de grosses sommes. Les trois quarts de la fortune de la dame de Befou furent employés en aumônes et pieuses fondations.

Gentilshommes et vilains s'étonnèrent. C'était là une éclatante réparation. Mais comme, après tout, le luxe du manoir ne diminuait pas, on crut que la châtelaine, marchandant à Dieu son pardon, éludait le repentir à force de somptueuses offrandes.

— C'est pénitence noble, disaient tous bas les vassaux et serviteurs. Pour péchés moindres on nous commande à nous de pleurer et de frapper nos poitrines. Y aurait-il ici bas deux expiations et là-haut deux justices !

L'ignorance accuse, la misère envie. Si la miséricorde de Dieu pouvait ne pas être infinie, elle le deviendrait pour ces fautes du malheur.

Vingt ans se passèrent. Margaïte, durant ces jours de sa vieillesse, vécut d'une vie tranquille et douce en apparence. Elle remplissait assidûment tous ses devoirs religieux; elle était bonne, charitable, patiente; mais elle semblait heureuse.

— Suffit-il, pour racheter des années de crime, d'être juste à la manière de ceux qui n'ont point péché ? Voilà ce que disaient les vassaux de Befou, enhardis par la clémente bonté de leur dame.

Elle, cependant, arrivait au dernier période d'une maladie mortelle.

Elle mourut. Comme elle tenait, soit par son père, soit par son époux,

toutes les maisons nobles de la contrée, il y eut foule au château lo ur de son enterrement.

Or, aux salons, comme dans la cour, on tenait, sauf la différence des mes, le même langage :

— Dieu ait son âme ! disait-on en secouant la tête.

Et cela signifiait :

— Dieu nous garde de son sort en l'autre monde !

Les portes de la chambre mortuaire furent ouvertes, suivant la coune, chacun devait jeter la goutte d'eau bénite sur le corps. Les plus oches parens entrèrent les premiers. Alain de Plouër, cousin-gerin par alliance de la défunte, tira les rideaux du lit funèbre. Tous dirent la tête ; la couche était vide.

Les assistans reculèrent d'un commun mouvement. Alain se signa, murmura d'une voix étouffée :

- Retirons-nous, Messieurs.

- Satan était pressé ! dit, entre haut et bas, un cousin huguenot.

. ce moment, le vieux chapelain sortit de l'alcôve, et, poussant un ton, fit jouer le ressort d'une porte masquée. Une chambre ure et basse s'offrit aux regards. Au fond, brûlaient quatre cierges résine.

- Entrez, Messeigneurs, dit gravement le prêtre.

ous obéirent. Sur une table de pierre, Margaïte de Coëtmarker était due, morte.

es gentilshommes, puis les vassaux passèrent un à un, prenant le pillon des mains du prêtre, et aspergeant le cadavre. A mesure qu'ils saient le chapelain disait :

- Priez pour elle qui a péché beaucoup, mais qui a beaucoup fert.

t toute cette foule, naguère malveillante ou railleuse, accompagna nvoi de Margaïte à sa paroisse, dans un religieux silence. Plusieurs nt des larmes aux yeux ; presque tous, après avoir prié pour elle, nt tentés de l'implorer comme une sainte.

est qu'ils avaient compris et mesuré la terrible pénitence de la eresse. A la vue de ce bloc de pierre usé, présentant, gravée en à son milieu, la forme d'un corps humain, ils avaient deviné le supplice de Margaïte. La couche de mort de son père était dee son lit, à elle. Tandis qu'on la croyait délicatement étendue sur mptueux coussins, elle pleurait, elle priait, elle donnait son âme remords et son corps à la souffrance ; elle se couchait, ceinte d'un cilice, sur la *table de pierre*. Et, pendant vingt ans, elle n'avait eu d'autre lit.

V

istoire nous fut ainsi contée au château de K..., qui a remplacé, lisière de la forêt, l'ancien manoir de Befou. M. de L..., propriéactuel du domaine, nous montra la fameuse *table*. Elle a la forme auge peu profonde, et sa cavité dessine grossièrement, en effet, ntours du corps humains.

race de Coëtmarker est depuis long-temps éteinte ; les Plouër ornouailles sont morts. Pourtant, les paysans des montagnes étz ne se trompent point de noms en contant cette légende aux s.

C'était un Breton ! disent-ils avec emphase, quand ils parlent de re Yves.

is leur bouche, ce mot est la suprême glorification.

aisait nuit, lorsque nous quittâmes le château ; la lune courait sous ages ; la route que nous suivions, pavée de quartz, étincelait de bleuâtres ou rosées. Il nous souvient d'avoir jeté plus d'un craintif regard sur les ruines de Befou. Nous nous attendions presque à voir surgir l'ombre mutilée du vieux maître, élevant son bras unique pour maudire.

Paul Feval.
(*Union Catholique.*)

Intérieur des habitations aux douzième et treizième siècles.

Nous sommes à l'entrée d'une maison, et nous frappons pour nous faire ouvrir. Une vieille femme accourt au moment où l'on hoche l'*aniel* (l'anneau), et ouvre à nos regards les pièces principales. Nous marchons sur un pavé de pierre, ou, si le propriétaire est opulent, sur des marbres de couleurs diverses, réminiscence de l'architecture lombarde. Les *planchers* ne sont communs que dans le nord ; le mot est *plancatum*, il n'y a pas d'équivoque. « Un père gardien courant sur le *plancher supérieur* d'une église, avec sa lanterne, tomba par mégarde dans une ouverture qui servait à monter et descendre des pièces de bois. »

Ne croyez pas cependant que le pied refroidi pose toujours sur le marbre et la pierre ; on a des tapis et des jonchées. L'abbé de Froidefond fut puni pour avoir recouvert de tapis le pavé de son presbytère. Il y a mille manière de joncher le pavé : avec des nattes ou des lits de paille, du jonc, de l'herbe fraiche en été, avec de fleurs aux jours de fête. Le Louvre de Philippe-Auguste est jonché de la paille qu'on donne à l'Hôtel-Dieu quand il quitte Paris, usage connu déjà au siècle précédent. Le petit Bâtard de Normandie, qui se fit plus tard roi des Anglais, ayant été posé un instant sur la paille par la sage-femme qui le reçut à sa naissance, en saisit un brin qu'on eut peine à lui ôter : « Parfoy, dit la matrone, cet enfant commence jeune à conquerre. »

Les poètes, habiles et magnifiques architectes, pavent leurs châteaux de cristal, et parfument leurs salles de lis, de glaiaire (iris), de roses nouvelles. La noce de Parthenopex se fit dans une pièce de quatre-vingt toises de long, jonchée d'*inde flor de violette et de levenque* (lavande).

Il nous est resté peu de chose de cet ancien usage ; on jonche encore le pavé des églises pour la fête du Saint-Sacrement. Dans quelques provinces, on jonche aussi les rues à cette occasion ; mais Paris, qui veut être le Panthéon et le Pandœmonium de l'Europe, ne souffre pas de procession dans les rues, depuis que la religion catholique n'est plus la *religion de l'Etat.*

Nous aimons les appartemens fraîchement décorés ; on les aimait aussi au douzième siècle. Urraque a dans son palais « des chambres claires, blanches nouvelles. » Il ne faut pas croire que tout fût sombre et noir au moyen-âge. La face décrépite des principaux monumens qu'il nous a laissés était encore nette et intacte au temps des rois chevaleresques. Nous oublions que le passé fut jeune et gai, parce que ses rides et sa tête chauve contrastent lugubrement avec les nouveautés de notre époque.

Je crois même qu'il était alors plus facile d'ouvrir des jours de tolérance pour éclairer les dernières pièces que sous le régime actuel de la police urbaine. « Tout homme, dans la ville d'Etampes, qui tient à ferme notre droit de viguerie, peut faire ouvrir dans sa maison une porte ou une fenêtre sans la permission du prévôt. » Il est vrai que cette disposition fait presque soupçonner que l'impôt des portes et fenêtres existait déjà. Le vol par escalade et effraction existait certainement. Aussi les fenêtres étaient-elles grillées généralement. Lancelot fit sauter la grille de la fenêtre de la belle Genèvre ; plus vigoureux qu'adroit en fait de serrurerie, il se blessa deux doigts ; mais il était si amoureux qu'il ne s'en aperçut pas.

Nous avons dit ailleurs que les vitres n'avaient jamais cessé d'être plus ou moins en usage dans les constructions opulentes; mais les fenêtres sans carreaux et les fenêtres à châssis de toile ou de papier huilé devaient l'être davantage, car elles subsistent encore dans quelques chaumières. Le poète déjà cité admire la salle du palais impérial, « qui est haute, large, bien tendue, bien verrée, avec fenêtres faites par de bons maîtres. »

Pour s'éclairer la nuit, les pauvres usaient de chandelles de joncs, les riches de chandelles de suif moulées ou plongées, la mèche étant moitié fil moitié coton. Nous avons déjà parlé de lanternes. Dans le joli conte du *Vair palefroi*, « la guaite qui cernait mit son visage à un pertuis de la poterne, » il n'avait ni lanterne ni chandelle, mais la lune brillait fort, et il vit le vair palefroi et la damoiselle portant riche chape fourrée d'escarlate.

Quand Philippe-Auguste reçut l'accolade de chevalier, les rues et les places publiques furent tendues de tapisseries, et le soir illuminées de lanternes et de fanaux de diverses couleurs; à la naissance de son fils tout Paris fut illuminé de cierges de cire. En certaines occasions les rues et les places étaient parfumées avec des encensoirs et les murs *encortinés* de drap et de samit. M. Quinquet n'avait pas encore imaginé les lampes à courant d'air, et celles qu'on employa au sacre de ce même Philippe ressemblaient probablement à nos lampes rustiques dont la mèche plonge de côté dans un globe de verre qui contient l'huile. Peut-être aussi les lampes de l'église n'étaient-elles que de simples lampions à l'huile de pavot. La chronique n'entre pas dans ces explications, mais elle raconte qu'un des hérauts d'armes chargés d'écarter la foule, en gesticulant avec sa baguette, brisa d'un coup trois lampes de verre, dont l'huile inonda le roi et la reine. On en conclut que Dieu voulait marquer par cette onction abondante qu'il répandrait sur les époux la plénitude de ses dons.

Ces lampes de veille, en forme de croix, s'appelaient *cruisel*. Je trouve dans Joinville, au récit de la traversée qui ramena la reine Marguerite de Syrie en France, qu'une de ses béguines, « quand elle ot la royne chaussée, si ne prit garde et jetta sa touaille (son linge), dont elle avait la tête entortillée, au chief de la paielle de fer ou le soigne (*cierge*) la royne ardait, » le feu prit à la toile, puis aux draps du lit de la reine; on craignit un instant l'embrâsement du navire. Ici, c'est une espèce de bougeoir dont il est question. Il eût été plus agréable d'avoir sous la main les plats, les bassins, et les candélabres enchantés de l'héritière de Constantinople, dans le roman de Parthenopex. Ces ustensiles allaient et venaient suivant le désir de la personne, comme d'excellens serviteurs. Nous avons maintenant des lumières d'air enflammé qui n'exigent ni mèche, ni huile, ni cire; c'est déjà un pas fait dans le monde des merveilles.

La sculpture a long-temps occupé une place très secondaire dans les constructions civiles de notre époque. Ce n'est que tout dernièrement que le ciseau a pris à tâche d'enrichir par des ornemens délicats la face extérieure de quelques maisons, et que le goût des figurines en plâtre ou en bronze est devenu populaire. La sculpture au moyen-âge faisait infailliblement partie de la décoration des appartemens, ne fût-ce que pour exprimer sur les impostes, les insignes héraldiques du propriétaire, pour distinguer les culs-de-lampes en feuillage sur les clefs de voûte, ou ciseler en panneaux élégans les boiseries de chêne dont on aimait à revêtir les murailles jusqu'à hauteur d'homme. La salle « intaillie » était la salle sculptée, la grand'salle. Comme les mœurs avaient introduit de merveilleuses décorations en Espagne et en Orient dans leurs palais et leurs mosquées, le souvenir de cet art vivait encor dans nos poètes.

Un chasseur arrive dans un palais construit de marbre de couleurs diverses:

Et li aigles et li dragon,	... Les aigles et les dragons
Et ymages d'autres figures	Et images d'autres figures,
Qui samblent vives par nature,	Qui semblent vivante et naturelles,
Toutes couvertes de fin or;	Toutes couvertes d'or fin.
Par grant savoir le fisent *Mor*.	Les Maures les firent avec un gra savoir.

Les tentures d'étoffe et de papier peint ont arrêté depuis des siè la peinture des murailles qui avait pris un si noble essor à l'époque la Renaissance et dont on retrouve quelques traces dès le berceau de monarchie. De tout temps on a cherché à dérober à l'œil la nudité la maçonnerie et la froideur d'un enduit de plâtre. Les anciens o laissé dans les ruines pompéiennes d'élégans panneaux de fresques pe sur lesquelles ils ajoutaient des peintures à l'encaustique. Quand il e question de peinture de décor dans nos vieux auteurs, il est à présum qu'il s'agit de la détrempe. En Allemagne, les murs sont générale peints et décorés de cette manière. Nos églises l'étaient aussi.

Je trouve pourtant dans un recueil de tableaux « un vieux cruci peint sur une porte et appareillé de verniz. » Ce vernis faisait-il co avec la couleur ou la recouvrait-il comme le vernis brillant de n tableaux? On ne répondrait à cette question que par des hypothèses est parlé dans le même ouvrage d'un *lit de couche peint*, mais nulleme de vernis. Dans *Iseult et Tristan*, on mentionne une chambre peinte et ailleurs la salle *painclurée à liste*, c'est-à-dire à listel, à borde Dans celui de Gugemer, la salle habitée par l'héroïne est toute pe en or avec la représentation de Vénus jetant dans les flammes le liv qu'a écrit Ovide pour guérir l'amour. (*Ov.*, *De remedio amoris.*) No avouons que ceci est de l'imagination du poète, mais Gautier de Coin dit positivement, en parlant du roman du Renard, si populaire aux do zième et treizième siècles, que les curés, dans leur chambre à couche font peindre Isengrin et sa femme de préférence à l'image de la Vierge (Voyez le chapitre de la poésie.)

Il suffit de ces autorités pour affirmer que la peinture était souv employé comme décoration. Les tapisseries l'étaient aussi. Comme orne ment d'église, les exemples en sont nombreux. Quand le feu prit au do zième siècle à la maison du trésorier du chapitre de Laon, le chœur d l'église atteint par le feu était décoré de tentures en drap et de tapisseri en l'honneur des fêtes qu'on solennisait. Des larrons volèrent une par des tentures; « mais il aurait fallu l'effort de plusieurs bras pour sauve de l'incendie les tapisseries mêmes qu'on avait hissées au moyen d cordes et de poutres. » Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit à l'égard de ces riches étoffes en parlant des monumens religieux. C'est assez de savoir qu'on les employait dans la décoration des salles d'appa Dès 1049 les dessels de soie, les courtines et les tapis de laine so mentionnés. Les appartemens « encortinés de drap d'or, les belles cha bres portendues de draps de soie, » sont des expressions du temps. La décoration de la grande chambre du parlement de Paris, tendue de velours bleu semé de fleurs de lis d'or, remontait à ce qu'on assure a règne de Saint-Louis.

Mais ce qui valait encore mieux, pour rompre la monotomie d'un m sans décor, que toutes les peintures dont on aurait pu les charge c'étaient ces instrumens de guerre et de chasse, ces dépouilles des S razins et des bêtes « selvagines » qu'on suspendait dans les salles manoir; c'était l'armure complète et brillante, objet de prédilection, vê ment de fer qui coûtait quelquefois plus qu'un fief, qu'on entretenait soin, qu'on fourbissait avec une attention minutieuse, qu'on destin un fils digne de le porter, qu'on ôtait, qu'on reprenait avec ce s frémissement de plaisir que la gloire réserve aux âmes générer vêtement héroïque qui valait mieux qu'un manteau de prince. il avait fait gagner des royaumes et établir des dynasties impéri vêtement des forts et des audacieux, qu'on avait porté chez nations différentes, et qui, après avoir étincelé sous le soleil l'Asie, reflétait vers le soir d'une vie sans tache, la douce lueur du domestique.

(*Quotidienne.*)

LE CHAOUCH DE CONSTANTINE.

Constantine.....

En Turquie, chacun est puni selon son rang. L'homme de la classe infé-
ure est pendu; le militaire, après avoir été dégradé, est étranglé en
ison et jeté à la mer; les ulémas (docteurs de la loi) périssent aussi par
cordon; les officiers civils et militaires sont décapités et leurs têtes
itent exposées pendant trois jours aux regards du peuple, avec un
riteau qui fait connaître leur crime. A Constantinople, les têtes sont
acées dans trois endroits différens, selon le rang du supplicié : la
e d'un vizir ou d'un pacha à trois queues est placée dans un plat
argent près de la seconde porte; celle d'un pacha à deux queues,
in ministre, d'un général, est exposée sur un plat de bois devant
ppartement du Basch-Capou-Couli (chef de la milice), sous la voûte
la première porte; on jette à terre, devant cette porte, celles des of-
iers subalternes. Lorsque ces têtes ont été coupées dans les provinces,
les apporte à la capitale conservées dans du sel ou empaillées.

Les bourreaux ont le droit de s'approprier la dépouille du supplicié,
nais ses bijoux qui appartiennent au fisc. Ils vendent son corps à ses
rens, si ceux-ci veulent le faire inhumer, et en fixent le prix d'après
n rang. On distingue, à la position que l'exécuteur donne aux ca-
vres, celui d'un mahométan et celui d'un chrétien; les premiers sont
uchés sur le dos, avec la tête posée sous le bras, et les autres sur le
itre, avec la tête posée sur le dos. Lorsqu'on décapite un infidèle, le
urreau s'efforce d'ébranler sa constance par la promesse de la vie, et
abat la tête dès qu'il a prononcé la profession de foi.

Les mêmes usages existaient dans la plupart des pays musulmans, et
amment dans les régences barbaresques où les Turcs les avaient im-
tées. Dans celles-ci, le *bach-chaouch* (bourreau) n'était pas, comme
z nous, un objet de répulsion. Toujours choisi parmi les Turcs,
t-à-dire parmi les conquérans et les maîtres du pays, le bach-chaouch
eçoit de véritables fonctions publiques : instrument politique du
f de l'Etat, il se tenait constamment près de sa personne pour
cuter ses ordres, en coupant les têtes que le pacha lui désignait, et
vait sa place marquée dans la hiérarchie gouvernementale. Sous les
s d'Alger, l'emploi de bach-chaouch était souvent un degré par le-
l on arrivait à la dignité de bey dans les provinces. Un certain
nbre de beys de Constantine ont d'abord été bach-chaouch à Alger,
Ibrahim Bousnach, que nous avons trouvé kaïd et fait plus tard bey
Mostaganem, avait été bach-chaouch du bey d'Oran. Comme on le
, loin d'être réprouvées par l'opinion publique, les fonctions de
urreau étaient fort considérées dans un pays où, d'ailleurs, on tient
quelque sorte à honneur de couper des têtes.

Avant la conquête française, la justice n'existait réellement pas à
nstantine. La volonté ou le caprice du bey Ahmed, et de son khalifa
utenant) Ben-Aïssa était la seule loi.

Au temps d'Ahmed, il y avait bien à Constantine deux cadis, l'un
efi pour les Turcs, les Kolouglis et un petit nombre d'Arabes;
tre, Maleki, pour la majorité de la population. Ces deux cadis,
sis par le pacha, pouvaient prononcer toute condamnation dans les
ires civiles, faire emprisonner, faire bâtonner. La bastonnade était
ement infligée par le *caïd-el-dar*, chargé de l'administration et de
olice de la capitale, et qui avait sous ses ordres soixante *cobdjis*
tiers) ou gardes de ville. Mais au souverain seul appartenait dans
gine le droit de vie et de mort, droit que s'arrogea ensuite lui-
ne son lieutenant Ben-Aïssa. Les victimes de Ben-Aïssa étaient d'or-
aire étranglées dans sa propre maison, qui sert aujourd'hui de prison
taire, sur la place du Palais du bey. Pour ces sortes d'exécutions,
-Aïssa avait chez lui deux juifs qu'il tenait enfermés dans une espèce
achot d'où ils ne sortaient jamais et où ils étranglaient le patient,
souvent sans voir sa figure et toujours sans le connaître. Le nombre des malheureux sacrifiés ainsi à ses vengeances ou à sa cupidité s'élève à près de deux mille. Et lorsque Ben-Aïssa, condamné lui-même à vingt ans de travaux forcés et à l'exposition pour crime de fausse monnaie, fut conduit au lieu du supplice et attaché au poteau, il se trouva face à face avec le bourreau. C'était Brahim-Chaouch, dont il avait fait étrangler les quatre frères.

Ibrahim (Brahim-Chaouch) est encore le bourreau de Constantine.

Brahim-Chaouch est Turc; il est âgé de quarante ans environ; sa figure est large et ouverte, sa taille forte et ramassée, ses membres nerveux et robustes; son regard est doux, mais d'une douceur sans expression intelligente. Il a conservé l'ancien costume musulman, et il est toujours vêtu avec recherche. C'est un excellent père de famille, très charitable pour tous, et sa maison, située au centre de la ville, près du marché des boucheries, est toujours pleine de malheureux qu'il a pour ainsi dire adoptés. Locataire de plusieurs propriétés rurales appartenant au Belik (domaine de l'État), il jouit d'une fortune suffisante pour exercer libéralement l'aumône, et faire les honneurs de l'hospitalité à ses nombreuses connaissances (*diaf*, invités).

Ses relations sociales sont fort étendues, et loin de le fuir, on le recherche. Souvent il reçoit à dîner, hors de la ville, dans un jardin qu'il possède près de Constantine. Ses convives ne sont pas seulement des indigènes, mais aussi des officiers de la garnison française. Brahim-Chaouch a marié, en la dotant, une de ses belles-sœurs à un sous-officier français. Il passe pour le plus honnête homme peut-être de tous les indigènes de Constantine, pour le seul qui ait des sentimens vraiment affectueux. Dans un pays où il arrive souvent que les conventions ne sont pas très scrupuleusement exécutées, Brahim-Chaouch n'a jamais manqué à sa parole : cette parole vaut pour les indigènes autant qu'un écrit.

Brahim-Chaouch a pour son cheval, né et élevé dans son écurie, une véritable passion d'Arabe. « Un maître, dit-il, ne peut pas aimer son cheval s'il ne l'a pas élevé. » Aussi ne le cède-il à aucun prix, et a-t-il constamment refusé toutes les offres qui lui ont été faites pour le vendre. La passion qu'il a pour son cheval, il l'a inspirée lui-même à une corneille apprivoisée qui l'aime et le suit comme un chien. Quand il est absent du logis, elle pousse des croassemens plaintifs, mais du plus loin qu'elle l'entend revenir elle sautille de degré en degré jusqu'au pied de l'escalier, et vient se poser sur son épaule en donnant à ses cris un accent joyeux. Brahim alors caresse affectueusement sa *ghorab*, (mot arabe qui signifie corbeau ou corneille).

Brahim-Chaouch a une très haute idée de ses fonctions, et se regarde comme une partie intégrante et indispensable du gouvernement. Aussi l'inaction dans laquelle il fut laissé pendant quelque temps après la prise de Constantine lui sembla-t-elle une injure, et comme une disgrâce. « C'est un déshonneur pour moi, répétait-il, je ne puis le supporter, et je m'en vais à Tunis. » Il se préparait à réaliser ce projet d'émigration, lorsque l'arrivée d'un nouveau commandant supérieur de la province le détermina à rester. Il s'empressa d'aller à sa rencontre, avec ses tentes et ses serviteurs, jusqu'à Philippeville.

Sous le règne d'Ahmed, lorsque le pacha sortait, le chaouch marchait immédiatement devant lui, à la distance d'une vingtaine de pas, sans que personne osât se placer entre eux, et il donnait à la foule le salut en son nom. Fidèle à cet usage et jaloux de ses priviléges, Brahim-Chaouch reprit d'autorité son poste auprès du général, qui, pour lui, représentait le pacha. Pendant les haltes, il se tient constamment à la porte de sa tente, le précédant, comme autrefois, de vingt pas pendant la marche, ainsi qu'à son entrée dans Constantine.

Du temps des beys, le rez-de-chaussée du palais, séjour habituel de la domesticité, était sous la surveillance du bach-chaouch, qui s'y installait et en disposait en maître. Là aussi Brahim comptait reprendre ses anciens droits; mais quels ne furent pas son étonnement et sa douleur quand il vit le général faire d'une des chambres du rez-de-chaussée

son cabinet ordinaire de travail et d'audiences ! En homme habitué à la résignation, comme un bon Turc qu'il est, Brahim fit sur-le-champ la part du général et la sienne, lui abandonnant une certaine zone du rez-de-chaussée, espèce de sanctuaire fermé à lui-même et à ses gens, et se réservant l'autre portion. Durant le jour, il se tient à la porte du cabinet du général, sous le vestibule, où il a un banc, et là cause, il jase, rit avec tous ceux qui vont et viennent. Il a sous ses ordres sept ou huit chaouchs qui l'escortent partout et dont un veille chaque nuit au palais.

Pour procéder à une exécution, Brahim-Chaouch n'a pas besoin d'un ordre écrit. Quand la condamnation est prononcée, un geste lui suffit. A son tour il fait lui-même un signe à ses chaouchs, et ordonne au condamné de sortir du palais. On appelle le crieur public (*berrah*), qui accompagne toujours les condamnés au supplice. Brahim-Chaouch, qu'il connaisse ou non le motif de la condamnation, dicte au berrah la sentance du crime réel ou imaginaire qu'il doit répéter à haute voix par la ville pendant le trajet. Le crieur public commence ainsi : « Cet homme « va être décapité pour avoir commis le crime de...., etc. » Puis il ajoute, comme pour l'acquit de sa conscience et pour se décharger de toute responsabilité : « Quant à moi, je n'y suis pour rien ; d'autres « l'ont condamné, ils en répondent devant Dieu. »

Les exécutions à Constantine ont lieu hors de la ville, près de la porte de la Brèche, distante du palais d'environ mille pas, sur la place du Marché, au pied d'un minaret, à l'endroit même où, au mois d'octobre 1837, fut élevée la batterie de brèche. Brahim-Chaouch adresse au patient quelques paroles de consolation et l'exhorte à mourir en bon musulman et à faire sa prière. Il éprouverait le plus vif chagrin si ce devoir religieux n'était pas convenablement accompli.

Pour empêcher que l'air s'introduise entre la lame du yatagan et le fourreau, l'orifice, à la garde, est bouché avec de la cire jaune, la seule dont on fasse usage dans le pays. Un valet enlève la cire, essuie la lame, et présente le glaive à Brahim-Chaouch. Celui-ci se place derrière le patient, qui se met à genoux devant lui, ou qu'un des valets retient par les cheveux dans cette posture. Un autre valet retire vivement les principaux vêtemens du condamné, tels que le bournous et le haïk, lesquels appartiennent aux chaouchs.

Souvent alors une courte conversation s'engage entre Brahim-Chaouch et le condamné. Celui-ci recommande à Brahim sa femme ou ses enfans, ou bien le prie de ne pas le faire souffrir. A quoi Brahim-Chaouch répond par sa formule ordinaire : « Ce ne sera rien ; baisse un peu la « tête à droite. » Puis tenant son yatagan horizontalement à la hauteur de sa poitrine, sans effort, sans paraître y mettre la moindre vigueur, il abaisse le poignet avec une telle dextérité, que la tête est immédiatement tranchée, mais de manière à n'être jamais complétement séparée du corps, et à rester attachée par la peau qui couvre le larynx.

Cette singulière précaution de Brahim-Chaouch tient à une croyance populaire, suivant laquelle l'ange du jugement ne peut présenter les morts à Dieu qu'autant que la mutilation n'a pas été complète. De là vient l'usage où sont les Musulmans de trancher la tête des infidèles. Or, voici le raisonnement de Brahim-Chaouch, tel qu'il l'explique lui-même, et qui s'explique comme la réserve dont nous parlions tout à l'heure dans la proclamation du crieur : Ces gens sans doute sont condamnés, dit-il, et leurs crimes ne leur permettent pas d'espérer la venue de l'ange ; mais ils sont condamnés par des chrétiens, et il peut bien se faire que le dieu de Mahomet révise de telles condamnations.

Une fois cependant, Brahim-Chaouch fut mis au défi de faire sauter une tête à dix pas, comme un officier français assurait l'avoir vu faire au Bach-Chaouch de Constantinople. Après d'assez longues hésitations et une violente lutte intérieure, Brahim se décida à montrer que son habileté ne le cédait pas à celle de son confrère de Stamboul. A la première exécution qu'il eut à faire, il réussit ; mais cette satisfaction d'amour-propre fut de courte durée, et le remords ne tarda pas à tourmenter sa conscience. Son sommeil, habituellement si calme et si paisible, devint inquiet et agité. Troublé par des cauchemars affre voyait sans cesse en songe le supplicié qui, sa tête à la main, lui r chait d'être cause de ce qu'il n'entrerait pas au Paradis. Il s'adre plusieurs médecins pour obtenir quelque remède contre ces cruelle somnies. Enfin l'honnête et religieux Brahim-Chaouch ne recouvra l pos de sa conscience que lorsqu'un marabout, en grande reputatio sainteté, lui eut fait don d'une amulette, grâce à laquelle il a été de rassé de ses sanglantes visions.

Brahim-Chaouch s'est fait à lui-même, de ses redoutables fon une espèce de sacerdoce, et il professe pour elles un véritable Son yatagan n'est pas dans ses mains un glaive ordinaire ; il est lui l'instrument révéré de la volonté toute puissante et presque du maître, pacha ou général. Aussi, quand une exécution capitale avoir lieu, par ordre supérieur, loin de Constantine, et si Bra Chaouch ne peut, par quelque cause que ce soit, se rendre dans la du condamné, il a grand soin d'envoyer à sa place son yatagan, sentant privilégié en quelque sorte de l'autorité souveraine qui a donné le supplice. Cependant, tout soumis qu'il est aux commande du chef suprême de Constantine, il ne les exécute pas non plus d manière tout à fait aveugle sur toutes les victimes qui lui sont livre lui est arrivé, un jour, d'être chargé d'exécuter un homme de la turque, parmi laquelle se recrutaient autrefois les beys, et qui par même jouissait de certaines immunités.

— Cet homme a le droit d'être fusillé, dit Brahim-Chaouch, il pas mon justiciable.

Et en effet le milicien ne fut pas décapité.

Un jour, Brahim-Chaouch manifesta un scrupule d'un autre g C'était dans les premiers temps de sa charge. A la suite de brigand et de meurtres commis par quelques Arabes, le sheikh de la tribu quelle ils appartenaient fit arrêter un des coupables, et l'envoya à C tantine, sous l'escorte de deux de ses serviteurs. Le coupable devait mis à mort. Mais Brahim-Chaouch, sans autre explication, s'empara seulement du criminel, mais aussi des deux hommes qui le cond saient et qu'il croyait être ses complices et condamnés comme lui. C ci opposant une résistance bien naturelle, Brahim-Chaouch comm par eux l'exécution.

A peine leur tête est-elle tombée, qu'un des assistans lui explique erreur. Un scrupule alors vient arrêter son yatagan déjà levé s troisième patient ; Brahim hésite, comme si cette erreur était l'ef d'une intervention céleste ; il veut que, par une sorte de compens la vie reste sauve au véritable coupable, et ce fut à regret et s dre du maître, qu'il exécuta la sentence. Quant aux victimes de s reur, il n'y pensa pas long-temps, car c'était que Dieu l'avait ainsi.

Quoique appelé souvent à être l'instrument des cruautés du c Brahim-Chaouch a pour lui une aversion profonde. Cette aversion leurs est partagée par tous les Musulmans, qui ne peuvent sans liation supporter la domination de ce fils de mulâtre, autrefois vale curie de Ben-Aïssa, et, aujourd'hui héritier de la puissance en temps que des habitudes sanguinaires de son ancien maître...

(*Gazette des Tribunaux*.

LES GUÊPES,

(*Extraits*) (1).

PAR M. ALPHONSE KARR.

On dit que le roi va vendre son jardin de Monceaux, — et bâtira un nouveau quartier ; — des maisons vont remplacer les

(1) Les *Guêpes* de mai viennent de paraître rue Neuve-Vivienne.

ılaires, et des rues pavées, les belles pelouses du jardin dirigé par ɪne; — je ne sais pourquoi cela m'attriste; — j'y suis allé plusieurs dans ma première jeunesse, — en mon avril, comme disaient les x poètes, — et je me rappelle les pensées et les rêves que j'ai portés s les silencieuses allées de ce pauvre jardin; il me semble que ces enirs, ces rêveries, — ces méditations — vont être, avec les chênes s acacias, — débités en rondins et en fagots, et vendus au stère et à oie.

ai prononcé le nom de Schœne, — je vais vous parler un peu de lui: 'est un caractère remarquable, — un philosophe pratique, — un me simple, bon et fier, — vous le connaîtrez mieux par deux ou petites anecdotes que par les phrases que je pourrais vous faire.

hœne se lève le matin, revêt une veste de la plus grossière étoffe n'a pas changé de mode depuis vingt ans, — et allume sa pipe; — pipe ne s'éteint que le soir lorsque Schœne s'endort.

travaille avec ses garçons jardiniers, et réserve pour lui les travaux plus durs, et ceux que l'on donne d'ordinaire au plus ignorant de ıvriers.

n jour, le roi, visitant Monceaux, lui dit: — Ah ça, Schœne, quel le de tabac fumez-vous? les serres en sont infectées, c'est ce qui fait la reine n'ose pas y entrer.

C'est vrai, sire, répondit Schœne, mais cela ne peut pas être autre- l, — *tout le monde sait* que les plantes de serre sont exposées à un mi dangereux, qui est le puceron vert; — le seul moyen de les ter est la fumée du tabac; — or, comme j'aime que mes plantes soient ıres et non pas mangées par les pucerons, — je dois faire, dans les serres, fumigations de tabac; — comme, d'autre part, j'aime beaucoup à er, je fais passer cette fumée par ma bouche, — les plantes ne s'en vent pas plus mal, et moi je m'en trouve mieux; — si cependant majesté ne veut pas que je fume dans son domaine de Monceaux, l tous les jours fumer dehors, — mais cela doublera ma dépense en c.

roi lui dit: Fumez où vous voudrez.

n autre jour, un chien, ordinairement d'assez mauvais caractère, a sa chaîne et vint auprès de la reine dont il lécha les souliers. — oi dit à Schœne: Votre chien est bien doux pour la reine. — Oui, répondit le jardinier, que est allemand, et parle assez difficilement çais, oui, il a des dispositions à la *servilitude*.

roi donna l'ordre de construire un énorme manége; l'architecte it pour cette construction, précisément la partie du jardin où Schœne ait sa magnifique collection d'œillets allemands et ses plantes de de bruyère, ses rhododrendrum, ses magnalia, kalmia, azalea.

propos, on n'a pas encore trouvé l'azalea grimpant de M. de ac.)

n vint dire à Schœne, — de la part du roi, — d'arracher toutes ses tes de terre de bruyère, de les placer ailleurs et d'en avoir le plus ıd soin.

ites *de ma part* au roi, répondit Schœne indigné, que les soins que rendrai ne me fatigueront pas; — j'arracherai tout, — et je f..... tout dessus le mur, dans la rue. — Dites encore au roi que je veux partir s'il me fasse mon compte.

epuis ce temps on n'a jamais revu à Monceaux d'œillets ni de plantes erre de bruyère; — c'est une singularité que bien des promeneurs ont doute remarquée sans en deviner la raison.

ne sais si on rendit bien fidèlement au roi la réponse de Schœne; s j'ignore si le roi répliqua.

oujours est-il qu'à quelque temps de là le roi alla voir le manége l avait fait faire.

chœne, qui n'était pas consolé du sort de ses plantes, aperçut le roi sauva d'un autre côté; le roi s'en aperçut et l'appela; mais Schœne nit d'être fort occupé et ne répondit pas; — le roi appela une onde fois sans plus de succès; à la troisième il appela si fort qu'il avait pas moyen de ne pas entendre. — D'ailleurs Schœne était attendri de cette persévérance. — Il se retourna et dit brusquement: Qu'est-ce que vous me voulez, sire?

Le roi, qui n'ignorait pas la cause de sa mauvaise humeur, — voulut essayer de l'adoucir et lui dit: Ah ça! qu'est-ce qu'ils m'ont fait là? on dirait une église du temps de Louis XIII; — ce n'est pas ce que j'avais demandé. — Si vous ne l'aviez pas ordonné, dit Schœne, on ne l'aurait pas fait. — Votre majesté a perdu Monceaux avec cette affreuse baraque; — elle en est bien *le maître*.

(Que dirait donc Schœne, bon Dieu! s'il voyait la galerie de bois pendue et accrochée comme une garde-manger de bonne femme, contre une galerie du Louvre!)

Cette fois cependant on causa et on se raccommoda. Lorsque Louis-Philippe était encore duc d'Orléans, long-temps avant les anecdotes que je viens de vous raconter, — on avait beaucoup tourmenté Schœne pour qu'il portât la livrée du prince; — il refusa positivement. — Quand le duc d'Orléans fut roi de France, — un jour qu'il était à Monceaux, il dit à Schœne:

— Schœne, vous n'avez pas voulu porter la livrée du duc d'Orléans, porterez-vous celle du roi des Français?

— Pas davantage, sire, je ne suis pas domestique, je suis jardinier; — *vous seriez empereur*, que ce serait la même chose; — j'aime mieux m'en aller.

Le roi rend justice à Schœne et l'aime beaucoup; — il a défendu qu'on lui fît jamais aucune plainte contre son favori.

*** J'avertis — M. E. Marco — de Saint-Hilaire — qu'il a dans la commune que j'habite un pêcheur qui lui fait une assez sérieuse concurrence: — voici un *souvenir intime du temps de l'empire* — qu'il m'a conté l'autre jour, et qui ne le cède en rien à ceux de *l'ancien page du palais*.

— Eh bien, M. Vincent, lui dis-je, avons-nous quelque chose ce matin?

— Un peu de *bouquet*, me dit-il.

— Le vendez-vous bien?

— Maîs oui, — deux sous chaque.

— C'est bien payé.

— J'en ai vendu plus cher que ça; — c'était du temps de l'empereur; — je revenais de mon parc, — et l'empereur montait voir les phares avec toute l'armée et plusieurs officiers.

Comme je passai près de lui avec mes *lanets* et mes *candelettes* sur une épaule et une manne de bouquets sur l'autre, — quelques généraux s'arrêtèrent pour voir ce que je portais; — l'empereur revint au galop pour voir ce que regardaient ses maréchaux.

— S. N. de D., — me dit-il, — qu'est-ce que tu portes-là

— Votre majesté, — que je lui répondis, — en ôtant mon chapeau, — c'est du *bouquet* que par le nord ils appellent *solicoque*.

— S. N. de D., répliqua l'empereur; — voilà de beau bouquet, — porte-le à mon hôtel.

Il remit son cheval au galop et alla voir les phares.

Moi j'allai le soir à l'hôtel, — où l'empereur me fit donner quatre sous pour chaque *bouquet* avec beaucoup de viande.

*** Le S. N. de D., — que prête maître Vincent à l'empereur, sera peut-être révoqué en doute par M. Émile Marco. Je lui avouerai — que ce pourrait bien être un agrément qu'ajoutent volontiers au récit les gens de la localité.

Il y a un jardinier que je vais voir quelquefois et qui a de fort belles plantes; dernièrement, — je lui *marchandais* un *delphinium azureum*.

Il est fort beau, — disais-je.

— J'en avais deux pareils, — répondit-il, — Mais madame *** (je ne mets pas le nom qui est fort connu), madame *** est venue l'autre jour, et m'a dit:

— Ah sacredieu, — il faut que vous me vendiez un de vos delphiniums.

*** On cite un mot assez singulier de la reine Christine. — Quelques uns disent que c'est fort spirituel, d'autres que c'est naïf. — M. Aimé Martin, admis à la faveur de lui être présenté, lui offrit obligeamment ses ouvrages.

— Merci, Monsieur, lui dit-elle ; je ne veux pas vous en priver.

*** A propos des phares, — dont je parlais tout à l'heure, — quelqu'un que je ne nommerai pas, mais qui ne demeure pas loin de là, avait pris à la fois un cheval et un domestique. — Il s'ensuivait que le domestique avait un cheval, et que le cheval avait un domestique; mais lui n'avait ni domestique ni cheval.

Un jour, le cheval et le domestique disparurent pendant quatre heures. Au retour, le maître, fâché, demanda au domestique :

— Ah ça, qu'as-tu fait et d'où viens-tu ?

— Monsieur, répondit tranquillement celui-ci, cette pauvre bête... je l'ai menée voir les phares.

*** Lors d'un des derniers retours du prince de Joinville, — sa sœur, la princesse Clémentine, lui fit de vifs reproches de n'avoir pas rapporté quelque costume de femme des pays qu'il avait visités. — J'aurais aimé, — dit-elle, — à en essayer un. — Rien n'est plus facile, — ma sœur, — répondit le jeune prince, — car vos reproches sont injustes, et j'ai précisément acheté le costume *complet* d'une reine sauvage — qui était à peu près de votre taille.

— Voyons-le.

— Je vous le ferai apporter demain.

Le lendemain — le prince arrive et dit à sa sœur : — Je n'ai pas oublié ma promesse — me voici.

— Et le costume ?

Le duc de Joinville, sans répondre, — tire de sa poche un collier fort bizarre, formé d'un rang de graines rouges mêlées de morceaux de verre bleu

La princesse Clémentine le regarde avec attention, le trouve assez joli malgré sa simplicité, — puis le place sur un meuble et attend.

Mais le prince s'occupe à regarder un tableau.

— Mais, Joinville, lui dit-elle, — à quoi pensez-vous ?

— Pourquoi cette question, ma sœur ?

— C'est parce que vous savez bien que j'attends.

— Et qu'attendez-vous?

— Le costume.

— Est-ce que je ne vous ai pas donné...

— Un collier.

— Eh bien ?

— Eh bien, j'attends le reste.

— Mais il n'y a pas de reste.

— Comment !

— Je vous jure que c'est le costume complet — et que la reine dont je vous parle ne portait rien de plus.

*** On lit dans un nouveau roman de M. d'Arlincourt, un roman inutile comme nous disions tout à l'heure, — un dialogue qui rappelle celui de l'ancien mélodrame dans ses beaux jours.

— Un meurtre !!!

— Il a été mérité !

— Un prêtre !!

— Il n'en avait que l'habit.

— Lui ! pas plus ministre du ciel...

— Que je ne suis religieux.

Dans ce genre de dialogue, il faut qu'il y ait eu plusieurs répétitions, et que celui qui parle le premier sache parfaitement ce que lui répondra son interlocuteur.

Car jamais un homme ne s'aviserait de dire :

— Lui ! pas plus ministre du ciel...

Si on ne lui a promis par les plus grands sermens et sous les plus certaines garanties d'ajouter immédiatement :

Que je ne suis religieux, sans cela la phrase serait absurde,

*** L'autre jour dans un procès en adultère, deux avocats, dont regrette de ne pas savoir le nom, ont donné un nouvel exemple de la dace de ces messieurs.

Il s'agissait d'un escalier et du nombre de marches dont il est posé. — L'un l'évaluait à trente et l'autre à quatre-vingt-deux ; — deux ont affirmé les avoir comptées.

*** Les lois sont faites par des avocats; — on ne le saurait pas qui s'en douterait à la façon dont ils se sont ménagés; ils se sont bien dés de se placer dans la catégorie des patentés dans laquelle rangé les médecins; — on serait probablement embarrassé d'en trouver une bonne raison; le médecin, avant d'obtenir son diplôme, a des études bien plus chères, bien plus dangereuses, il gagne beaucoup moins — et n'a d'avenir que dans ses économies; — l'avocat, au contraire, n'est en rapport qu'avec des gens qui ont quelque chose d'ailleurs ils se sont prudemment interdit tout recours judiciaire pour leurs honoraires pour avoir un prétexte honnête de se faire payer d'avance. Quand ils vieillissent ils se transforment en ce qu'ils veulent magistrats, — députés, — que sais-je, — ils ne paient pas patente

*** Un pauvre malade demande son admission dans un hôpital, — lui dit : Présentez-vous au bureau central, parvis Notre-Dame ; — comme il ne peut pas marcher, il prend une voiture. Arrivé, il attend deux heures, quelquefois quatre heures son tour de visite, bien heureux lorsque l'encombrement de la salle d'attente — ne le force pas de se tenir debout sur la place, exposé aux injures du temps.

Enfin son tour arrive et le médecin lui dit qu'il n'y a pas de place ou qu'il n'est pas assez malade, — ou bien encore, ce qui vous paraît plus singulier, qu'il est trop malade.

En effet les affections chroniques sont exclues des hôpitaux; — qu'un pauvre phthisique se présente, aucun hôpital ne s'ouvrira pour lui; — le malade refusé prend une seconde voiture et rentre dans son triste logis, plus malade, plus pauvre et surtout plus découragé.

Pendant ce temps-là vingt sociétés — mangent, boivent, parlent, parlent surtout, car c'est la manie de ce temps-ci, tout cela sous prétexte de philantropie.

*** Les journaux les plus *indépendans*, — *je n'en excepte pas un*, ne se font aucun scrupule de se rendre complices des mensonges et du charlatanisme de tous les marchands de n'importe quoi, — complicité honteuse puisqu'elle se fait en partageant les bénéfices de ces industriels. — Un de ces journaux, obligé de faire l'éloge d'un tailleur, n'a trouvé à dire sur son compte que ceci : *Ses redingotes sont* PLUS QUE JAMAIS *à deux rangs de boutons*.

*** Un de nos poètes les plus féconds et les plus variés lisait dernièrement chez lui à quelques amis une longue pièce de vers. Parmi les auditeurs s'était glissé un poète de 1810 qui crut reconnaître un de ses vers dans sept ou huit cents qu'il entendait ; — il ne fut pas maître d'écouter le reste de la lecture — et murmurait sans cesse tout bas

— Ce vers-là est à moi.

Impatienté de ce grognement perpétuel, quelqu'un qui était auprès de lui se leva, s'approcha du maître de la maison qui lisait — et l'interrompant, lui dit haut :

— Il y a ici un poète qui réclame un des vers que vous avez lus.

— Rendez-lui son vers, ajouta-t-il en le désignant de la main.

— Rendez-lui son vers et qu'il s'en aille.

*** Voici une épigramme d'une grande finesse échappée à M. [illegible]

Comme il se trouvait l'autre jour avec M. Flourens, son collègue à l'Académie — il lui dit :

— Ah çà, M. de Balzac se présente.

— Je ne crois pas, répondit M. Flourens, il n'a pas fait de visites.

— Pardon, il est venu me voir.

— Moi je ne l'ai pas vu.

— C'est que peut-être il ne vous croit pas de l'Académie.

. Au moment de la saison des bains, il me revient à l'esprit une ecdote assez édifiante à ce sujet.

L'acteur Perlet était triste et malade; — quelques personnes lui conillèrent les eaux. Perlet alla trouver le docteur ***, médecin des ux, et lui exposa piteusement sa situation en lui demandant *franement* son avis :

— Croyez-vous, lui dit-il, que vos eaux me donneront un peu d'emnpoint ?

— Certainement, monsieur, certainement, — baignez-vous et vous graisserez.

Perlet se baigne, se baigne et n'engraisse pas; — il se plaint au cteur.

— Oh! mais, monsieur Perlet, il faut de la persévérance, il faut un ı de temps, — baignez-vous, monsieur, baignez-vous et vous engraisez!...

Mais un jour que conformément aux conseils du docteur ***, rlet était dans sa baignoire, — il entend parler dans le cabinet voisin reconnaît la voix du docteur.

— Certainement, monsieur, disait le docteur.

— Mais, répondait l'interlocuteur, — j'ai beau me baigner, je ne igris pas. — Je crois que je suis plus énorme encore qu'à mon ivée.

— Ah! mais, monsieur, il faut de la persévérance, il faut du temps, baignez-vous et vous maigrirez.

Perlet se leva effrayé, jeta un regard sur lui-même. — Il lui sembla il était maigri. — Il se précipita hors de son bain et s'enfuit.

. On a essayé dernièrement de répandre le bruit que M. Victor Hugo it éprouvé une attaque de folie. — Ce n'est pas la première édition cette plaisanterie.

On se rappelle encore le bruit qui avait eu lieu à la première représtation du *Roi s'amuse*, — on chanta la *Marseillaise*, — on hurla le *ant du départ*, on demanda deux ou trois têtes et plusieurs perues. — Le lendemain, la pièce fut *défendue*. — M. Hugo fit un cès, — et, dans le cours de ce procès, qui fut peu bienveillant pour ministre.

Plus tard, on représenta *Lucrèce Borgia*; — le lendemain de la résentation, un grand nombre d'amis de M. Hugo vinrent le féliciter son succès. — Au nombre des visiteurs était un jeune poète, — fils n imprimeur, et compositeur dans l'imprimerie de son père; — ledit e, qui est mort aujourd'hui, imprimait un journal ayant pour titre : *Télégraphe des départemens*.

Après être resté une heure chez M. Hugo, le jeune homme le quitta ır aller *composer* le journal; — il se met à l'ouvrage, mais quel est étonnement lorsque dans la part de manuscrit qui lui est échue il cette phrase :

« M. Victor Hugo vient d'être attaqué d'une folie furieuse; sa famille 1 le faire transporter à Charenton. »

Il laissa cette phrase sans la composer, et chargea le prote de l'avertir nd M ***, rédacteur du journal et secrétaire du ministre, vienit ce qu'on appelle corriger les épreuves.

En effet, ce monsieur arrive, il va le trouver et lui dit qu'il n'avait composé la phrase parce que le renseignement était faux, qu'il ltait M. Hugo à l'instant même, etc., etc.

M*** lui répondit qu'il eût à garder ses avis pour quand on les lui nanderait, qu'il s'occupât de son ouvrage et eût la bonté de ne pas se ler du reste.

Le jeune homme s'y refuse et va trouver son père.

Le père répond majestueusement que cela ne le regarde pas, que s'il fallait s'assurer de la vérité de ce que les journaux lui donnaient à primer, le papier sortirait souvent de chez lui plus blanc qu'il n'y it entré.

Enfin la nouvelle fut insérée et copiée les jours suivans par tous les journaux de département.

Je l'ai déjà fait remarquer, — si on vous dit: l'épicier du coin a battu sa femme, — vous direz : — en êtes-vous bien sûr? — Mais si l'on vous dit qu'un homme célèbre par son talent et devenu enragé et a mordu trois personnes, vous dites: *Il paraît* que le grand poète un tel a mangé beaucoup de monde dans un accès d'hydrophobie. — Il est si doux pour les envieux de rabaisser par quelque côté celui qui s'élève au dessus d'eux, — qu'ils ne s'avisent jamais de prendre la moindre information; la chose n'aurait qu'à ne pas être vraie!

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

5 Mai. — Avant hier au soir le gaz a fait explosion au Palais-Royal, passage du Perron, chez M. Pontana, bijoutier. Cette explosion, attribuée à une fuite, a été telle, que le plafond et la devanture de la boutique ont volé en éclats; les objets de prix que cette boutique renfermait ont été entièrement bouleversés et endommagés. Personne heureusement n'a été atteint.

— Voici quelques renseignemens statistiques sur les chemins de fer : « L'Angleterre a 29 routes principales et 108 embranchemens, dont 30 chemins de 5 ou 7 milles de longueur, et les autres de 30 milles, terme moyen. Le Great Western a une longueur de 140 et celui de Birmingham 130. Il y a plusieurs entreprises d'une longueur de 70 à 90 milles. On évalue les recettes de différentes compagnies à 27 millions de francs environ par année. La longueur totale des chemins de fer en Angleterre est de 2,336 milles, coûtant, terme moyen, 300,000 l'un. Celui de Manchester à Liverpool coûte 675,000 francs. » (*Times*.)

— M. French a intenté une action contre M. Lireux, directeur du théâtre de l'Odéon, pour obtenir le remboursement d'une somme de 12 fr., prix d'un billet qui fut vendu à M. French pour la première représentation des *Ressources de Quinola*. M. Lireux s'est défendu en alléguant que le billet avait été délivré par M. de Balzac lui-même et non par l'administration du théâtre. Hier, M. le juge de paix du 11e arrondissement a statué sur cette contestation, et a condamné l'administration à restituer à M. French les 12 fr. payés par celui-ci, et en outre à supporter les frais de l'affaire.

6. — Depuis quelque temps, dit une lettre de Stuttgardt, répétée sérieusement par un journal belge, il se forme sur tous les points de l'Allemagne des associations ayant pour but de faire admettre la viande de cheval au nombre des alimens humains. La ville de Calw a donné l'exemple en mangeant la première de cette viande, et depuis ce moment la tentative a été renouvelée dans beaucoup d'endroits, à Neckarsalm et à Ulm par exemple; dans cette dernière localité, un fonctionnaire médical est à la tête des hippophages. Afin d'aider à la propagation de cet usage renouvelé des Kalmoucks, un grand banquet, auquel cent personnes ont pris part, a eu lieu ces jours-ci à Stuttgardt, au Kœnigsbad.

Un cheval âgé de 7 ans, qui s'était cassé une jambe, mais qui du reste était parfaitement sain, a fourni la viande, qui a été servie accommodée de trois façons, étuvée, rôtie et en beefsteaks. La première a été trouvée la plus délicate. Beaucoup des personnes présentes ont déclaré que, si elles n'avaient pas su ce qu'elles avaient devant elles, elles auraient pris les ragoûts pour de la viande de bœuf. On n'a pas servi de soupe; mais on sait depuis long-temps (c'est le correspondant allemand qui l'affirme) que la soupe de viande de cheval ne diffère en rien de celle du bœuf.

7. — On lit dans l'*Echo de la Provence* du 1er mai.

On nous communique l'article suivant, que nous accueillons volontiers :

« Les progrès dans les arts sont de plus en plus surprenans, et nous pourrions dire que notre ville s'associe largement à leurs perfectionnemens de chaque jour.

« Jeudi dernier, un journal de la localité annonçait que MM. Boutoux et Assenat, de notre ville, venaient de changer complétement le mécanisme du daguerréotype, et que, dans une séance de quelques secondes, ils pouvaient exécuter, *en relief*, sur corail, sur coquille, et sur métaux, des portraits dont on garantit la ressemblance.

« Deux artistes d'Aix, que leur modestie nous empêche de nommer, ont encore renchéri sur ce perfectionnement par des combinaisons du daguerréotype dont leur laborieuse application a obtenu le succès : ils parviennent à reproduire des figures en ronde-bosse, de sorte qu'avec un instrument assez grand, il suffirait de moins d'une seconde pour avoir, par exemple, une copie frappante en marbre de la statue du roi Réné. »

Nous désirons, sans l'espérer, qu'il n'y ait là aucune exagération.

8. — Une fouille heureuse, dit la *Revue de Rouen*, entreprise au hameau du Buc, canton de Valmont, à une faible distance de la grande route de Fécamp à Yvetot, a amené la découverte d'un assez grand nombre d'urnes cinéraires antiques en terre. On en compte jusqu'à trente-six. Ces urnes étaient protégées par des morceaux de pierre ou de tuile. A côté de la plupart d'entre elles était un petit vase également en terre, faisant partie de la même sépulture ; quand le petit vase ne se trouvait pas à côté il était dans l'intérieur, avec les ossemens, et une petite assiette (*patella*), en terre rouge vernissée, le recouvrait : au dessus étaient placées les cendres qui remplissaient l'urne jusqu'au haut, et un plat de plus grande dimension, en terre rouge ou en grès noir, recouvrait le tout.

Des vases en verre blanc, semblable à nos bocaux, et contenant des ossemens calcinés, ont été recueillis dans trois urnes remplies elles-mêmes de cendres. D'autres petits vases également en verre ont été trouvés : l'un renfermant des verroteries qui ont dû appartenir à un collier et différentes de forme et de couleur ; l'autre une médaille de petit module, mais tellement fruste que la tête était méconnaissable.

Tous ces vases ont été trouvés dans un espace qui n'excède pas 19 mètres carrés, et à une profondeur de 50 centimètres.

9. — Un fait qui constate fort tristement combien décroît note population maritime est révélé par le journal le *Toulonnais*, dans un simple récit d'intérêt local :

« Le poisson de mer manquait à Toulon, et le peu qu'on en apportait s'élevait à des prix exhorbitans, à cause de *l'absence des pêcheurs Génois* éloignés de la côte de la Provence par les vents froids et humides. »

ASSOCIATION LILLOISE

POUR L'ENCOURAGEMENT DES LETTRES ET DES ARTS DANS LE DÉPARTEMENT DU NORD.

Prix et Encouragemens à décerner en **1842**. — *Concours de littérature et de composition musicale.*

EXTRAIT DES STATUTS.

Art. 1. — L'Association en appelant le concours de tous les hommes religieux, n'entend porter atteinte à aucune croyance : elle favorise le progrès immatériel et moral des lettres et des arts ; mais elle laisse à chaque artiste son indépendance et sa liberté.

Art. 16. §. 3. — Des commissions spéciales examinent les ouvrages et proposent les récompenses à décerner.

Le conseil administratif entend les rapports des commissions et présente à l'assemblée générale des associés.

Art. 17. — Cette assemblée vote sur les conclusions motivées [des] commissions.

Art. 18. — En cas de dissentiment entre une commission spé[ciale] et l'assemblée des associés, une seconde commission composée [des] membres de la première et de nouveaux membres adjoints par l'[as]semblée générale aux membres anciens en nombre égal plus [un,] prononce comme jury et sans appel après un nouvel examen [des] ouvrages.

Art. 19. §. 2. — L'Association consacre son salon à une expos[ition] permanente des ouvrages de ses membres.

§. 5. — Elle propose, tous les ans, d'après les annonces qu'elle p[u]blie, des récompenses aux auteurs des meilleurs ouvrages de littéra[ture] et d'art adressés à l'Association.

Conformément à ses statuts, l'Association lilloise offre pour l'an[née] 1842 les moyens d'encouragement et de publicité énoncés dans le p[ro]gramme suivant :

LITTÉRATURE. — Des médailles seront décernées :

1° Aux auteurs de compositions littéraires inédites en vers (1), ou [en] prose, dont le sujet ne sera point en opposition avec les principes p[ro]clamés par l'Association.

2° Aux auteurs de travaux historiques inédits et surtout de ceux q[ui] concernent les provinces du nord de la France.

On y joindra un billet cacheté renfermant le nom de l'auteur, sel[on] le mode usité.

Une médaille d'or de la valeur de 300 francs sera décernee à l'aut[eur] du meilleur éloge de *Jeanne de Constantinople*, comtesse de Fland[re] et de Hainault.

Les ouvrages affranchis devront être adressés avant le premier s[ep]tembre 1842, à M. Ed. Dumon, secrétaire général de l'Associat[ion,] rue Saint-Genois, n° 7, à Lille.

BEAUX-ARTS. — ARTS DU DESSINS. — Une exposition s[olen]nelle d'objets d'art ne pouvant avoir lieu cette année, le comité rapp[elle] à MM. les artistes, membres de l'Association, qu'en vertu de l'art. [19] des statuts, une exposition *permanente* est ouverte à leurs œuvres da[ns] le salon de l'Association.

Il les invite spécialement à donner plus d'importance à cette expo[si]tion pour le premier septembre, époque où la foire de Lille attire [à] cette ville un grand concours d'étrangers.

Un rapport, s'il y a lieu, sera fait à l'Association sur le mérite [des] œuvres exposées.

MUSIQUE. — Des médailles seront décernées aux auteurs de com[po]sitions musicales non encore publiquement exécutées, dans les gen[res] ci-après désignés :

1° Ouverture ou symphonie à grand orchestre.

2° Musique vocale religieuse.

3° Harmonie pour instrumens à vent.

4° *Quatuor* ou *Quintette* pour instrumens à cordes.

MM. les compositeurs qui voudraient concourir feront parv[enir] avant le 1er septembre, leur partition par la voie la moins coûteu[se à] M. le secrétaire générale de l'Association. La composition sera acc[om]pagnée d'un billet cacheté contenant le nom de l'auteur.

Une commission décidera si l'œuvre doit être mise à l'étude.

(1) Aux termes de l'article 19 des statuts, l'Association recevrait av[ec in]térêt des chants à l'usage des écoles et des salles d'asile. Les chan[ts] dignes d'être adoptés seraient ensuite mis en musique par les [soins de] l'Association.

BOUCHEIX

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.

13e Année. — N° 27. Dimanche 15 Mai 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vte DE TESSIÈRES-BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

LE CABINET DE LECTURE paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

Au présent numéro est jointe une gravure de Mode.

LE GRAND TUEUR DE TIGRES DE L'EMPEREUR DES BIRMANS.

C'était une bien glorieuse époque pour l'Ile-de-France, que celle de la république, me disait ces jours passés M. L..., beau vieillard de soixante-douze ans, parfait officier que j'avais connu dans l'Inde, et à l'expérience duquel j'étais redevable d'excellentes instructions, lors de mes voyages dans cette partie du globe. La colonie abandonnée à elle-même, continua-t-il, n'ayant pour la protéger que quelques frégates commandées par d'habiles officiers, appuyées de plusieurs corsaires, que montaient d'intrépides et audacieux marins, sut braver la puissance britannique dans ces contrées lointaines et l'inquiéter jusque dans ses vastes possessions asiatiques. Enfin devant tant d'efforts et de persévérance, le 19 février 1795, la Convention décréta que ses habitans avaient bien mérité de la patrie.

M. L... s'arrêta tout à coup, au milieu de ces brillans souvenirs; vous rappelez-vous, reprit-il, avoir vu autrefois à l'Ile-de-France, Renaud, un de mes bons amis?

— Parlez-vous du commandant de la *Prudente*, cet autre Déclus qui se dévoua pour sauver la colonie ?

— Non.

— Alors vous voulez citer un ancien capitaine de vaisseau du commerce, espèce de *Quasimodo*, que par dérision on surnommait le beau Renaud.

— C'est précisément celui-là dont je voulais vous entretenir, répondit-il avec un air de satisfaction; mais on se serait bien trompé en jugeant mon ancien collègue sur sa physionomie, car autant sa figure était laide et repoussante, autant son âme était belle. Il joignait à une résignation courageuse, un désintéressement complet, et à une grande douceur de caractère, une remarquable finesse d'esprit. Enfin ses connaissances commerciales, son savoir en navigation, le classaient au nombre des capitaines les plus distingués de l'Ile.

Voici une scène tout à la fois sérieuse et comique de sa vie aventureuse; elle vous fera mieux juger mon vieux compagnon qu'un long panégyrique.

Je venais de quitter à Trinquebar Renaud, commandant un trois-mâts français, auquel il avait fait prendre le nom de *Christierne VI* ; le pavillon danois, qui était neutre, couvrait le navire et sa cargaison. Nous étions en septembre 1797, il se rendait pour la cinquième fois au Pégou, où il parvint avec la fin de la mousson de sud-ouest.

Son bâtiment était entré dans l'*Irouady*, et le pilote allait lui faire jeter l'ancre sur la rade Rangoon, lorsqu'il fut abordé par plusieurs bateaux du pays. L'un d'eux contenait quelques femmes, au nombre desquelles on remarquait Adubah que des relations intimes attachaient au capitaine du *Christierne*. Cette jeune Birmane qui s'était dévouée à Renaud lors de son premier voyage, était une de ces créatures charmantes,

qu'un hasard heureux accorde aux marins européens sur ces rivages éloignés. Elle avait ce genre de beauté particulier aux femmes de l'Inde, des yeux noirs pleins de douceurs, où brillaient souvent une expression de finesse et de plaisir, des manières gracieuses dont le charme exerçait une influence puissante sur l'âme aimante de Renaud. Amie, associée du capitaine français, pendant la durée de la relâche à Rangoon, on voyait Adubah, dépouillée de tout sentiment d'égoïsme ainsi qu'un ange tutélaire, surveiller avec zèle et intelligence les pas de l'homme auquel elle s'était donnée en suivant l'inspiration de son cœur ; car elle redoutait pour lui ses rusés et astucieux compatriotes. Il y avait tant de désintéressement et de noblesse dans son dévouement qu'on eût pu la comparer à une héroïne de romans.

Dans un autre bateau se trouvait le riche Birman Irouadelly, que des rapports de commerce avaient lié à Renaud. Il s'empressait donc de venir visiter son ami pour lui offrir ses services. Après l'avoir accueilli avec cordialité, Renaud était retourné près du pilote pour manœuvrer le *Christierne* et lui faire prendre l'ancrage désigné. Irouadelly, ainsi qu'il en avait l'habitude, entra dans la cabine du capitaine, où il trouvait ordinairement quelques bouteilles de liqueurs symétriquement arrangées et composant ce que les marins appellent plaisamment la *bibliothèque*. Cette fois les tablettes dégarnies n'offrirent aux regards du Birman qu'une seule petite bouteille, dont l'étiquette pharmaceutique portait ces mots : *Solution mercurielle*. Mais en semblable occurrence, il s'attachait peu au nom, accoutumé qu'il était à confondre dans une même catégorie, le *parfait amour, l'huile de Vénus, l'anisette, l'élixir de Garus, etc.*, liqueurs que le sectaire de Boudiah trouvait délicieuses, et qui décoraient toujours les *équipètes* du capitaine Renaud. Irouadelly se voyant seul, certain de n'être vu de personne, prit la bouteille, la porta à ses lèvres et avala avidement une grosse gorgée ; mais trouvant cette fois un goût désagréable, puisque c'était malheureusement ainsi que nous l'avons dit, une liqueur vénéneuse, il rejeta avec précipitation ce qui restait dans sa bouche, et remit en place l'objet de sa convoitise.

Peu d'instans s'étant écoulés, le Birman se sentit malade ; alors il quitta le *Christierne* en donnant rendez-vous au capitaine. Mais à peine fut-il à terre, que des vomissemens et des coliques le prirent, accompagnés de symptômes graves qui jetèrent l'alarme dans la ville. Irouadelly sortant d'un vaisseau européen, où il s'était rendu bien portant, on conclut tout de suite que les hommes du bord l'avaient empoisonné. Au royaume du Pégou la justice est très expéditive et toujours disposée à appliquer aux étrangers la loi du talion. Malheureusement, le gouverneur adoptant aveuglement pour vraie la clameur publique, condamna Renaud, sans l'entendre, au supplice réservé aux grands criminels, c'est-à-dire à être livré vivant aux tigres, car deux cents coups de bambous, appliqués sous la plante des pieds, paraissaient au juge inexorable, une trop douce punition d'un tel crime. En conséquence, le chef de police, accompagné de ses argousins, eut ordre de se rendre à bord du *Christierne* pour s'emparer de Renaud, l'amener mort ou vif à Rangoon, et là, lui faire subir la peine capitale sans autre forme de procès.

Loin de s'attendre à l'orage qui fondait sur lui, le capitaine français ayant amarré son navire, rentra dans sa chambre pour prendre quelque repos que les fatigues d'une nuit et d'un jour d'attérage rendaient nécessaire. Il revoyait après cinq mois d'absence, sa chère Adubah, toujours tendre et empressée ; sa joie était grande et il s'y abandonnait, lorsque tout à coup l'officier de quart vint lui annoncer que des hommes armés, montant un bateau du gouvernement, avaient abordé et demandaient le capitaine, dont ils avaient ordre de s'emparer.

Étonné d'une pareille visite, Renaud s'informa du motif qui l'avait provoquée. Il interrogea le chef du détachement, homme d'un aspect sinistre et repoussant, car son regard faux, sa figure cuivrée, ses cheveux épais et crépus, son nez épaté, le rendaient aussi hideux que sa profession. Celui-ci lui dit qu'il était arrêté comme empoisonneur, parce que le Birman Irouadelly qui était venu le voir, mourait dans de convulsions atroces. Le capitaine du *Christierne* ne put s'expliquer la maladie subite qui compromettait ainsi l'existence de son ami, l'habitant de Rangoon, et encore moins comment il pouvait en être la cause. Cependant une aussi étrange accusation ne lui fit pas perdre ce calme qui fait le fond de son caractère, et il se mit en devoir d'obéir, modérant le zèle de son équipage qui se montrait disposé à jeter les Birmans dans le fleuve.

Néanmoins Renaud prit son sabre à tout événement, et agrafant le ceinturon, il prévint le chef indien qu'il était prêt à le suivre. Adubah, que l'effroi avait saisie, retrouvant, avec ses esprits, l'énergie dont elle était douée, demanda et obtint d'accompagner le prisonnier. Dominée par le secret pressentiment qu'elle lui serait utile, elle résolut de ne pas l'abandonner et de partager les périls qui le menaçaient.

Le bateau allait atteindre le débarcadère, lorsqu'une impression d'abord vague, indéfinie comme celle d'un songe à moitié effacé, qui tourmentait Adubah, devint un trait de lumière.

— Que contient la bouteille qu'on voit dans ta chambre, demanda la jeune Indienne à son malheureux ami.

— Un remède si terrible, qu'il pourrait faire périr quiconque le prendrait inconsidérément, répondit celui-ci.

— Eh bien, reprit-elle, j'ai vu cette bouteille dans la main d'Irouadelly.

— Est-il possible! s'écria Renaud éclairé sur la cause de la maladie de l'imprudent indien. Conduis-moi vers la maison d'Irouadelly, continua-t-il en s'adressant au chef de police, au moment où il posait le pied sur le rivage. J'espère pouvoir le sauver si j'arrive promptement, dans tous les cas mon corps reste toujours ta garantie.

Le calme du prisonnier, les prières et les explications d'Adubah, déterminèrent l'officier indien à obtempérer à cette demande.

On arriva donc à la maison du Birman, qui était presque à l'agonie.

— Du lait! du lait! cria Renaud, apportez du lait : qu'on lui en donne beaucoup et nous le sauverons peut-être encore.

Cet ordre fut exécuté avec ponctualité, et bientôt les convulsions se calmèrent. Irouadelly en reprenant l'usage de ses sens reconnut Renaud, lui tendit la main avec affection et ses lèvres murmurèrent un remerciement. Alors, un cri d'allégresse, poussé par les assistans, fut répété par la foule qui se pressait dans la rue, et qui attendait impatiemment le coupable dévoué aux tigres. Mais son innocence reconnue fut proclamée par ceux mêmes qui l'avaient accusé ; car la violence, prompte chez l'Indien est de courte durée. Après s'être assuré que la forte constitution du malade, aidé de remède prescrit, lutterait avec avantage contre l'effet du *sublimé*, Renaud prit congé du Birman auquel il recommanda l'usage de quelque nouveau calmant qu'il envoya chercher à son bord.

Délivré des agens de la police, le capitaine français sortait pour retourner au *Christierne* et rassurer ses marins lorsqu'il se vit accoster par tous les négocians et capitaines anglais, qui n'avaient cessé de faire des efforts auprès de l'autorité, afin de le soustraire à la peine capitale qui lui était réservée. Ayant appris du gouverneur lui-même qu'il était relaxé, ils accouraient le féliciter de l'heureuse issue qu'avait eue cette affaire, et de la courageuse résignation qu'il avait montrée, résignation sans laquelle on n'eût pu éviter l'effusion du sang entre les naturels et les Européens établis dans le pays, qui se seraient empressés de défendre et venger leurs frères du *Christierne*.

Ensuite le plus âgé de ces Européens, prenant la parole pour tous, invita Renaud à dîner avec eux, et notre héros fut conduit sous une immense tonnelle qui embellissait le jardin de l'un d'eux, où le repas fut servi avec le luxe et la profusion des contrées asiatiques. On allait bientôt quitter la table, et le grand nombre de bouteilles vides qu'on remarquait, attestait l'enthousiasme avec lequel la délivrance du capitaine du *Christierne* avait été célébrée par ses hôtes, lorsque des cris sinistres vinrent glacer d'effroi les joyeux convives : *Au tigre! au tigre! fuyez! fuyez!* répétait en se sauvant une foule épouvantée. Aussitôt les Anglais s

persèrent et laissèrent leur commensal, moins alerte, assis seul près la table. Cependant celui-ci, se disposant à les suivre, dégaîna son re, et déjà il se dirigeait vers l'entrée de la tonnelle, lorsqu'un énorme e se présenta devant lui. Tous les deux éprouvèrent dans cette rentre brusque et inattendue une profonde émotion, qui produisit une taine hésitation; ils se contemplèrent réciproquement en gardant un nce plus terrible que le tumulte qui l'avait précédé. Mais revenant mptement à son instinct féroce, l'animal, dont la taille était monseuse, dont l'œil étincelait, se dressa sur ses pattes de derrière et se cipita sur son ennemi. Dans ce péril extrême, Renaud, resté maître ui-même, saisit de sa main gauche une gargoulette (bouteille de terre) t il se fit un bouclier; de l'autre il plonga son sabre dans le corps tigre, et lui fendit le ventre. Le monstre frémit, poussa un effroyable ssement et tomba mort; il avait été frappé au cœur. Le Français ne soutenait plus le sentiment de la conservation se sentit défaillir, sit et se versa un verre de vin de Porto qui lui rendit ses forces. Sur entrefaites, les Anglais bien armés, revenant en toute hâte à son urs, accompagnés d'un grand nombre d'Indiens, entrèrent sous la nelle.

'attitude calme de Renaud devant la table abandonnée sur laquelle emettait son verre, la vue du tigre énorme gissant près de son queur, tout concourait à inspirer aux convives l'admiration la plus . La bête féroce qu'il venait de terrasser était celle à laquelle on lait le livrer quelques heures auparavant; les gardiens inattentifs aient laissé échapper de sa loge en terminant leurs préparatifs.

e capitaine du *Christierne* fut rapporté en triomphe à son bord par ultitude qui, le matin, demandait sa mort. Il y retrouva sa chère bah.

ais la victoire éclatante du capitaine français, se répandant dans les royaumes, était parvenue jusqu'à Ava, séjour habituel de l'empedes Birmans à cette époque. Ce monarque voulut absolument le et l'attacher à son service. En conséquence deux ballons (1) des rapides, aux insignes du prince, partirent d'Ava, avec l'ordre de amener le vaillant étranger. Le gouverneur, dès l'arrivée des emations impériales à Rangoon, fit appeler Renaud, pour lui faire aitre, avec toute l'emphase orientale, l'auguste volonté de son re, et il lui enjoignit de s'y soumettre sans le moindre retard. aud chercha à se dispenser d'un si long voyage qui ne pouvait quer d'être très préjudiciable à son armement; mais ce fut en vain, le gouverneur répondait sur sa tête de l'exécution de l'ordre de son erain, et il était décidé à expédier à Ava notre Français, mort ou vif, nt à la nécessité, Renaud s'embarqua, accompagné d'Adubah, sur les deux ballons, où éclatait tout le luxe du monarque Birman; re bien moins fastueux, contenait un piquet d'honneur servant orte. Bientôt la ville de Rangoon se perdit dans les sinuosités du e qui traverse d'immenses forêts, où domine le teck, arbre au tronc me, si précieux pour les constructions navales.

près une courte navigation sur le grand fleuve, les embarcations rèrent à Ava. A la vue de l'étendart impérial qui flottait sur leurs es élevées, un détachement de soldats de la garde du palais, conant en laisse un coursier, richement caparaçonné, vint recevoir le e Renaud, qui ne savait que penser de cet appareil militaire déployé lui. On le conduisit à un appartement séparé dans la vaste enceinte a demeure de l'empereur-roi, et un splendide repas lui fut servi par ombreux domestiques mis à ses ordres.

orsque le monarque Birman fut visible, un des officiers de la coue vint en prévenir Renaud et lui remettre un superbe sabre d'honneur, marque distinctive des dignitaires de l'empire; un cachemire d'une grande valeur, et une paire de *papousses* jaunes, complétaient le présent du prince.

Dans la salle d'audience se pressaient les seigneurs des trois royaumes et une foule de hauts personnages. Renaud, qui avait laissé sa chaussure à l'une des portes du vestibule, y entra fièrement, accompagné de son introducteur. Un riche rideau qui ornait le fond de l'appartement se leva tout à coup, et le souverain apparut sur son trône. A l'aspect de Sa Majesté Birmane tous les assistans se prosternèrent; le Français salua en s'inclinant. Un silence profond régnait sur l'assemblée courbée jusqu'à terre; la permission de relever la tête fut octroyée par le despote à ses sujets.

— Brave étranger, dit l'empereur en s'adressant à Renaud, j'ai admiré ton courage, j'ai voulu te voir et te récompenser. Déjà tu as reçu les insignes des hauts dignitaires de mon empire; maintenant je t'attache à ma personne, tu ne me quitteras plus, car je te nomme mon *Grand Tueur de tigres*; ce sublime emploi est devenu vacant par la mort du titulaire qui a été dévoré durant ma dernière chasse. »

Renaud, que tant d'honneur accablait, resta interdit et ne put répondre. Sa Majesté prenant son silence pour un acquiescement à ses volontés, le proclama investi de sa nouvelle charge.

Revenu à lui, le Français ne jugea pas prudent de témoigner son désappointement.

— Prince, dit-il, je vous remercie de la haute faveur que vous daignez m'accorder; je m'efforcerai toute ma vie de m'en rendre digne. Mais avant que je prenne possession du poste élevé où vous m'avez placé, je vous supplie de m'accorder un congé de trois mois, afin de terminer mes affaires et de rendre à mes compatriotes le vaisseau qu'ils m'ont confié; la réputation de votre *Grand Tueur de tigres* doit rester sans tache parmi les Européens. Aussitôt que j'aurai remis le *Christierne* à ses propriétaires, je reviendrai près de votre puissante majesté lui prouver mon zèle et ma reconnaissance.

Le ton d'assurance de Renaud, son air de franchise et de bonne foi trompèrent le monarque Birman, qui lui accorda avec empressement le congé qu'il demandait. Le *Grand Tueur de tigres* revint à Rangoon comblé des faveurs impériales, et porteur de la destitution du gouverneur; il l'avait sollicitée, pour se venger de l'inhumanité que celui-ci avait montrée à son égard et en même temps pour servir de leçon à son successeur. Quant à la bonne et belle Adubah, elle fut libéralement récompensé du sincère attachement dont elle n'avait pas cessé de lui donner des marques.

La mousson du nord-est avait pris son cours et permettait au *Christierne* de sortir du fleuve. Renaud appareilla, et, couvrant son bâtiment de voiles, il s'éloigna promptement des possessions de son nouveau souverain. Mais quand il se vit au large des bancs du golfe Martaban, il se considéra comme délié des promesses et des obligations de la nationalité qu'on lui avait imposée, et il dirigea son vaisseau vers d'autres contrées, se donnant bien garde d'aborder les pays soumis au monarque Birman, tant il craignait d'être contraint à exercer la charge éminente de *Grand Tueur de tigres*.

CH. CUNAT.

JEANNE DE HOLLANDE.

Sur mon corps, qui n'est que matière,
Tombez tous; mais sachez-le bien:
Mon âme est à Dieu tout entière,
Et vos fureurs n'en auront rien.
Complainte de Saint-Laurent.

Un soir que je me trouvais dans cette ville d'Anvers, si grave encore et si importante dans sa détresse, — après avoir vu le fleuve magnifique,

(1) Espèce de pirogue longue et étroite, peu arrondie et très élevée aux extrémités. Les ballons du souverain sont sculptés et dorés, ont jusqu'à pieds de longueur et seulement cinq pour la plus grande largeur; e-vingts rameurs et plus, obéissant à la voix du patron, impriment grande vitesse au ballon.

le Werf où jadis s'élevait le château du géant, les vieilles tourelles qui tombent en ruine, et tout ce Rygdyck si *moyen-âge* qui s'en va aussi, je traversais, pour retourner à l'hôtel du Grand-Laboureur, les sinuosités d'un marché irrégulier. Je m'arrêtai, ayant l'Escaut à ma droite et la ville à ma gauche. J'étais au milieu d'un labyrinthe d'échoppes et de barraques, et j'avais devant moi, sur son piédestal en pierre bleue, la naïve statue d'un vieux saint, avec sa petite lanterne allumée. Je lus au pied cette inscription : *Nepomucenus splendor vicinis,* phrase simple et concise qu'on est obligé de traduire en français par ces mots : *Le bon Népomucène qui donne de la lumière à ses voisins.*

Et je me reportai aux siècles où les villes étaient sans réverbères. Je bénis le noble saint, dont l'histoire est si touchante et dont la main sauve les noyés.

Comme j'étais là, plongé dans une vague méditation, un vieux matelot passa. Il ôta devant le saint son chapeau goudronné, puis il entra dans un de ces petits cabarets du Rygdyck qui ressemblent à des cabines de navire. Cette figure me revenait. Je le suivis. Le matelot héla un verre de bière; je demandai un demi-litre, et, me plaçant à ses côtés, je le priai de me dire s'il y avait long-temps que le saint, cher aux marins, était là.

— Oh! depuis des siècles, me dit-il. C'est un vœu de Michel Coremann, qui a érigé ce monument en 1392, et en 1566 comme en 1579, il a eu le bonheur d'échapper aux *gueux*.

— Qu'est-ce que Michel Coremann? repris-je.

— Un enfant du voisinage; toute une longue histoire, me répondit le matelot.

Et comme il vit, à mon regard, que ma curiosité était excitée, il but un coup et se disposa à faire un récit. Je fis venir sur-le-champ un litre de faro, par manière de politesse.

I

C'était, dit-il, un bon garçon que Michel Coremann. Aussi le souvenir de ses aventures s'est-il toujours conservé parmi nous. Il était dans le Rygdyck, à quelques pas d'ici. Mais sa maison a changé de face. Peu à peu, les palais envahissent notre vieux quartier, et bientôt les marins ne pourront plus se loger à terre.

Le marin soupira, but une gorgée et poursuivit :

En l'année 1330, époque où commence l'histoire de ce Coremann, notre bonne cité d'Anvers, qui n'a pas toujours eu le vent en poupe, venait d'essuyer de grandes raffales. Depuis Godefroi de Bouillon, le marquisat d'Anvers faisait partie du Brabant, quoique fief de l'empire, comme on disait alors. Mais des guerres survinrent; Anvers fut détaché violemment des Brabançons; la Flandre jeta le grappin sur nous, et en 1380, nos pères vivaient sujets de Louis de Masle, qui ne traitait pas mieux les Flamands, que son patrimoine. On nous avait retiré notre franc marché et la plupart de nos priviléges. Ceux de nos bourgeois qui osaient se plaindre étaient bannis ou jetés en prison. C'était une tempête, qui durait déjà depuis long-temps et qui devait durer long-temps encore. Pour comble de malheur, Monsieur, le port dormait; on ne faisait rien; nos bateaux pourrissaient. A peine osait-on se hasarder à la pêche.

Or, l'héritière du Brabant avait épousé le duc de Luxembourg. Dans ces deux pays, les Anversois fugitifs étaient accueillis; ceux qui se trouvaient mal dans ces mouillages-ci s'en allaient donc en Brabant, ou plus loin.

Vous savez qu'en ces temps-là l'illustre maison du Luxembourg donna quatre maîtres à l'empire. Le fils de Charles IV, qui fit la bulle d'or; le petit-fils de Jean de Bohême, qui passa pour le plus vaillant homme de son temps; l'arrière-petit-fils de Henri VII, qui avait porté avec quelque gloire le sceptre impérial; le jeune Venceslas enfin venait d'être couronné empereur et roi de Bohême, à dix-neuf ans. Les grands princes dont il recueillait l'héritage étaient pour lui de bons pilotes. On espérait qu'il les suivrait. Et, en effet, il manifesta d'abo[rd] des vues sages; il diminua les impôts et défendit qu'on en étab[lît] d'autres sans le consentement des États. Il se montra même le prote[c]teur du commerce. Chacun se félicita. On crut que le vaisseau de l'em[]pire ne pouvait plus s'égarer; on se fia à un timonier de dix-neuf a[ns]. C'est comme si vous preniez un aspirant pour capitaine, dans un voya[ge] de long cours.

Le jeune empereur Venceslas s'entoura tout naturellement de jeun[es] conseillers. Il n'y avait pas un an qu'il régnait, que déjà les plaisi[rs] et la débauche avaient entièrement changé son caractère. Ma[is] chez nous on ne savait rien; on ne parlait encore de lui qu'en [] éloges. Il était suzerain d'Anvers par son titre d'empereur, et on esp[é]rait de sa justice quelque appui contre la tyrannie flamande. Des me[s]sages secrets lui ayant été adressés par nos bourgeois, il avait prom[is] son intervention.

Sur ces entrefaites, des épidémies et des pestes ravagèrent la Bohêm[e] où Venceslas séjournait par goût. La peur l'obligea de s'en éloigner; [il] vint à Aix-la-Chapelle; on annonçait qu'il voulait créer une marine; plusieurs de nos matelots s'échappèrent pour aller le joindre; il les reç[ut] bien, mais il ne s'occupa aucunement de nos plaintes.

Parmi ces Anversois il distingua surtout Michel Coremann, habile [] jeune pilote qui lui offrait ses services, et qu'il attacha à sa person[ne] pour les longues promenades que la cour faisait de temps en temps s[ur] le Rhin. Retenu là par l'intérêt de sa fortune, Coremann trouva d'abor[d] son sort assez doux. Bientôt il eut à gémir aussi sur les tristes chang[e]mens qui se firent dans la conduite et dans les manières de l'empereu[r]. Venceslas n'avait pas tardé à renvoyer tous les vieux et sages ministres [de] son père. Il ne marchait plus qu'entouré d'hommes de plaisir; il pass[ait] ses jours dans de longs festins et ses nuits dans des orgies. Par u[ne] conséquence nécessaire d'une vie si désordonnée, il *favorisait toutes* [les] exactions qui pouvaient lui donner de l'argent. Ses fautes préparère[nt] les déchiremens de Jean Huss et de Jérôme de Prague, qui désolè[rent] l'Église pendant quarante ans. Son ardente avidité et ses besoins t[ou]jours renaissans lui firent vendre des provinces, qui, en se détacha[nt] ainsi de l'empire, l'ébranlèrent. Il vendit, par exemple, à Jean Galéa[s le] duché de Milan pour la somme de cent mille florins. Ses débauches l[ui] ôtèrent l'affection des seigneurs et du peuple. Sa mollesse enhardit [les] bandes de brigands qui surgirent partout et infestèrent l'empire et le[s] Pays-Bas. Jugez de la dégradation de ce jeune empereur, en consid[é]rant qu'à vingt ans ses sujets l'appelaient déjà *Venceslas l'Ivrogne*.

Déjà aussi les excès l'avaient rendu cruel, et rien ne lui manqu[ait] plus de ce qui constitue un monstre. C'était aller vite.

Cependant il avait épousé un ange, une pieuse et belle princesse [] le seul aspect eût adouci les tigres. C'était Jeanne de Hollande, peti[te-]fille de l'empereur Louis de Bavière, fille d'Albert de Bavière, comte [de] Hollande et de Hainaut, de Zélande et de Frise. Elle avait l'âge de s[on] mari; mais elle paraissait beaucoup plus jeune. La pureté de son â[me] était dans ses yeux. La sérénité de ses traits formait le plus saillant [con]traste avec l'air grossier, farouche et vieilli du jeune empereur. Il l'[ai]mait, comme pouvait aimer un tel homme, si rapidement dégradé; [il] l'aimait avec frénésie, parce qu'elle était belle, avec colère, parce qu'[elle] était douce.

Dans ses courses sur le Rhin, dans ses parties de campagne, [] courtisans pervertis, il s'entourait de femmes sans honneur, auprès [des]quelles il oubliait Jeanne. Puis, de retour à son palais, jaloux et [sus]ceptible, il entourait sa chaste épouse de soupçons odieux ; il la faisait [sur]veiller par de vils espions; il furetait jusque dans son oratoire [] hommes qui ne vivent plus que d'opprobre, ne croient plus [à la] vertu. Venceslas supposait toujours qu'il pouvait être trompé.

II

Or, ce prince, par son effroyable jalousie, faisait de la vie de l'im[pératrice]

trice un supplice continuel. L'extrême piété de la princesse ne le rassurait pas. Je le répète, on ne croit plus à la vertu, quand on l'a foulée x pieds.

— Mais, Sire, lui disait Jeanne en pleurant, si vous m'outragez jus'à douter de ma vertu, ne me quittez jamais; permettez-moi d'être is cesse auprès de vous, et alors peut-être vous bannirez des craintes i m'offensent.

La princesse se dévouait en parlant de la sorte. L'obligation de vivre is cesse aux côtés du tyran ne devait être pour elle qu'une affreuse ture, que sa pieuse abnégation eût pu seule lui faire supporter. Mais nceslas la délivrait fréquemment de sa présence. D'ailleurs il avait à contracté l'habitude de s'enivrer tous les soirs.

Quand les maladies qui désolaient la Bohême se furent dissipées, nceslas retourna à Prague. C'était en l'année 1382. Il aimait dans la e vieille son grand palais de Prague, bâti sur un coteau, d'où il pout jouir de points de vue charmans et variés; il reposait ses yeux avec isir sur la Moldau, cette large et féconde rivière qui traverse la cale des Bohémiens avec tant de majesté. Mais il revenait dans gue plus méchant que jamais. Il y amenait sa hideuse escorte, rognerie, la férocité, la brutalité.

Coremann l'avait suivi. Bien payé, choyé par l'empereur, il s'accoutut à ses vices sans pourtant les approuver. Il dirigea sur la Moldau, nme il avait fait sur le Rhin, les magnifiques barques dans lesquelles nceslas promenait ses débauches. Il était si habile, que l'empereur pouvait plus se passer de lui, c'était par Coremann seul qu'il voulait mis à terre, lorsqu'on le remportait à son palais dans son état resse habituelle.

Au milieu de ses accès de colère, qui arrivaient fréquemment, Vens maltraitait ses officiers, ses courtisans, ses ministres même. Jus-là Coremann était le seul qui n'eût reçu de lui ni injures ni coups pied. Sans doute il ne l'eût pas souffert deux fois. On n'était point ux de lui : tout le monde était bien aise, au contraire, quand l'Anois était là, parce que son sang-froid naïf paraissait imposer quelque ération à l'empereur.

Un jour que l'archevêque de Prague, Jean de Gensteyn, était faire de justes représentations à Venceslas, celui-ci entra en ur, et malgré le caractère sacré du prélat, il allait se jeter sur quand Coremann osa lui dire :

— Sire, vous en aurez regret.

Venceslas s'arrêta, et l'archevêque sortit.

Un autre jour, ayant saisi le marteau d'un charpentier, le monarque nçait pour en frapper l'impératrice. Coremann, qui se trouvait là, ncore :

— Sire, elle est si faible et vous êtes si puissant!

Et le monstre recula.

Le prince sentait lui-même qu'il accumulait des haines multipliées re lui. Aussi sa défiance ne fit-elle que s'accroître. Auprès de son lit, sait coucher un dogue énorme, auquel lui seul donnait à manger, l'il avait dressé à étrangler, sur un mot qu'il lui disait, tout homme eût osé s'approcher. Trois pauvres serfs des écuries avaient péri de rte, par manière d'expériences.

III

Jeanne de Hollande avait pour confesseur un bon chanoine de la opole de Prague. Il était âgé de cinquante-deux ans et paraissait, rce d'austérités, bien plus vieux qu'il n'était. Il s'appelait Jean mucène, ou, si vous l'aimez mieux, Jean de Népomuck, parce qu'il né en 1330, dans la petite ville de Népomuck, en Bohême. Il avait ié avec éclat dans l'Université de Prague, fondée par Charles IV; était docteur en théologie, comme on le voit dans les annales de l'Église de Prague, où il a laissé la réputation d'un grand prédicateur. Il avait refusé des évêchés et de riches bénéfices; mais il avait cru devoir accepter le titre honoraire d'évêque de Nazareth suffragant de l'archevêché de Prague, et les fonctions d'aumônier de l'empereur, persuadé qu'à la cour il trouverait de fréquentes occasions d'exercer sa bienfaisance. En effet, il était devenu l'asile universel et le défenseur infatigable de tous les malheureux.

Six mois après le retour de Venceslas à Prague, quoique la conduite de l'impératrice fût de la régularité la plus exemplaire, il s'imagina qu'elle avait dans le cœur un amour coupable. Le monarque avili retomba brutalement dans la violence de ses soupçons, et les espions dont il entourait sa femme ne lui pouvant fournir aucun renseignement, il se mit en tête d'engager le pieux Jean Népomucène à lui révéler la confession de l'impératrice. Il l'envoya chercher.

La confession, Monsieur, poursuivit le marin, après un repos d'un instant, la confession est quelque chose de très sacré. Le roi de France Henri IV demandait à son confesseur :

— Ne me diriez-vous point les aveux d'un homme qui vous déclarerait qu'il me veut assassiner?

— Non, Sire, répondit le bon père; mais je me placerais entre l'assassin et vous.

Il comprenait son devoir. En déposant dans le sein du prêtre les secrets de la confession, ce n'est pas à l'homme qu'on les confie, mais à Dieu seul. Dieu seul en est le maître.

L'empereur Venceslas, tout dégradé qu'il était, conservait sans doute quelques traces de ce respect que nous devons à l'une des plus augustes institutions que possède l'Église; car il procéda doucement d'abord. Il avait de la considération pour Jean Népomucène, dont tout le monde révérait la piété. Une preuve de l'influence que le saint homme avait sur lui, c'est qu'un jour, à sa prière, il accorda la grâce d'un cuisinier qu'il voulait faire mettre à la broche comme une volaille devant un grand brâsier, parce qu'il lui avait servi un poulet qui n'était pas cuit à point.

Personne ne se présentait qu'en tremblant devant ce terrible prince. Mais Jean ne tremblait que devant Dieu. L'empereur, qui en ce moment n'était pas ivre, le reçut avec une apparence de respect.

— Je sais, mon père, lui dit-il, que je vais vous faire une demande indiscrète. Votre attachement à notre personne impériale et la sollicitude que nous vous supposons pour le repos de notre esprit, nous enhardissent et nous font espérer que vous voudrez bien mettre un terme aux tourmens que nous éprouvons; car vous le pouvez.

— Si je le puis, Sire, sans offenser Dieu, répondit Jean, ordonnez.

— Je suis informé, je le dis en rougissant, des secrètes menées de l'impératrice. Je désire que vous me révéliez ce que vous en savez, vous à qui elle ouvre sa conscience.

Le pieux chanoine ne comprit pas du premier coup cette question ainsi posée. Quand Venceslas la lui eut répétée plus nettement encore, il frémit et recula :

— Vous demandez, Sire, un sacrilége, dit-il. Tout ce qui est avoué au tribunal de la pénitence est remis dans le sein de Dieu par le prêtre, qui n'en garde rien...

— Votre réponse, interrompit l'empereur, me donne la conviction que je ne me trompe point. Si elle était innocente, vous eussiez parlé autrement.

Comme il achevait de prononcer ces mots, sa figure devint sombre et menaçante.

— Je n'aurais pu parler autrement, Sire, reprit Jean Népomucène. Cependant, je puis attester à votre majesté que l'impératrice est pure.

Un peu de sérénité glissa sur les traits de Venceslas.

— Je sais, dit-il, que Jeanne a jusqu'ici respecté ses devoirs. Mais elle nourrit dans son cœur une passion que je veux connaître; ne vous effrayez point, ce n'est pas elle que je veux punir; et pour vous rassurer entièrement, je vous promets que je me contenterai du sang de celui qu'elle aime.

Un frisson d'horreur courut dans toutes les veines du confesseur de Jeanne. Il ne répondit plus que par le silence à toutes les questions du monstre; et l'empereur irrité s'écria :

— Va-t'en; car la colère me vient.

Le saint homme se hâta de sortir avec les pressentimens les plus tristes.

IV

Il n'est que trop vrai que Jeanne de Hollande avait eu un chaste et malheureux amour. Avant que l'on songeât à son mariage, elle avait senti, un doux penchant pour un jeune seigneur de la maison de Brédérode, qui descendait du vieux sang des comtes de Hollande. Jamais ce jeune homme lui-même n'avait pu soupçonner l'intérêt qu'il inspirait à la princesse, et jamais personne, excepté Venceslas, ne l'avait deviné. Lorsqu'il avait demandé en mariage l'héritière de Hollande, la douce et pieuse Jeanne, obéissante et soumise, n'avait pas eu la force de résister aux désirs de son père; elle s'était laissé immoler comme une victime muette. Elle avait suivi son époux, s'était dévouée à l'accomplissement de ses devoirs, avait repoussé le souvenir de celui qu'elle avait aimé; et l'on ignore comment la défiante jalousie de Venceslas avait pu découvrir un sentiment qui n'avait jamais été qu'une pensée ensevelie dans le tombeau de cette âme si pure, et qui reposait sur un jeune homme dont on ne sait pas même le nom.

Mais si l'impératrice n'avait pu entièrement arracher de son cœur, tout en gardant sa vertu intacte, un souvenir tendre, si elle rêvait quelquefois encore un rapprochement qui ne pouvait plus avoir lieu que dans le ciel, elle put se trahir à demi devant un regard soupçonneux, soit en changeant de couleur à quelque récit, soit en s'animant à quelque éloge. Quoi qu'il en soit, Venceslas avait cru entrevoir une affection qu'il voulait connaître pour l'immoler.

Mécontent de ses espions, qui n'éclaircissaient rien à son gré, le tyran, un soir qu'il revenait d'une promenade en barque sur la Moldau, s'ouvrit à Michel Coremann, et le pria de chercher adroitement à découvrir le secret de Jeanne. Coremann écouta, sans rien dire, cette sombre confidence; il ne témoigna pas le dégoût que lui inspirait la hideuse jalousie de son maître, car il songea aussitôt que peut-être il sauverait l'impératrice de quelque piége odieux. Il se borna à répondre qu'il obéirait; il se retira, faisant d'amères réflexions.

Le lendemain matin, ayant trouvé l'occasion d'aborder Jeanne, au sortir de la messe :

— Vous êtes trahie, Madame, lui dit-il, tout bas. Vous êtes entourée d'espions.

— Il est vrai, répondit Jeanne; et je ne l'ignore pas. Je prie Dieu pourtant de récompenser votre intention compatissante.

— Madame, reprit-il après un moment de silence, il vous arrivera mal. S'il m'est permis, sans vous être à charge, de vous donner un bon avis, fuyez. Mes barques sont à vos ordres. Je vous conduirai dans une maison religieuse.

— On ne la respecterait pas.

— Hors de l'empire.

— On vous atteindrait. Et d'ailleurs, je ne le puis; mon devoir me lie. Mais de quel pays êtes-vous donc, vous qui vous intéressez à moi?

— D'Anvers, Madame.

— Des Pays-Bas! et vous êtes marin. N'avez-vous dans vos matelots aucun enfant de mon pays? N'en connaissez-vous pas quelqu'un qui soit sûr et que vous puissiez envoyer à La Haye?

— J'ai l'homme qui convient, Madame, un jeune homme de La Haye même.

— Eh bien! s'il vous plaît de me rendre service, vous le chargerez de vous rapporter des nouvelles exactes de quelques familles qui me touchent.

Elle en nomma trois, parmi lesquelles était la famille de Bréde-
Puis elle ajouta :

— Vous ne transmettrez ces nouvelles qu'à moi seule. — O m Dieu, dit-elle ensuite à mi-voix, que cette démarche ne soit pas u offense à vos yeux.

— Madame, dit alors Coremann touché, vous aurez ces nouvel dans un mois.

V

Le soir de ce jour-là Venceslas le fit appeler.

— Eh bien! lui dit-il, tu as parlé à l'impératrice.

L'Anversois vit que lui-même était surveillé. Il ne se déconcerta pa

— Sire, répondit-il, je n'ai rien pu découvrir si tôt.

— Bon! répliqua l'empereur, qui commençait à être ivre. Moi je su pressé. Va, et dis qu'on m'amène le confesseur.

Comme il avait déjà donné cet ordre, à l'instant même deux homme entrèrent, conduisant Jean Népomucène.

— Ah! te voilà, s'écria Venceslas en se levant.

Mais il chancela et retomba dans son fauteuil.

— Jean, reprit-il, hier, tu as confessé l'impératrice. Tu ne sortiras pas d'ici, sans avoir répété exactement tout ce qu'elle t'a dit. Jure q tu révéleras fidèlement toute sa confession!

— Je n'ai rien à révéler, dit le saint pâle d'épouvante.

— Je suis l'empereur, je veux qu'on s'humilie devant moi.

— Avant vous, sire, répondit le prêtre, Dieu est le maître.

— Tu parleras pourtant, s'écria Venceslas avec fureur; et je te ré- ponds que tu parleras vite. Qu'on le mette à la question.

En disant ce mot, il fit signe à un homme de haute taille qui s trouvait dans la salle. Coremann jeta les yeux sur cet homme. C'é le bourreau.

Depuis qu'il s'enfonçait tous les jours davantage dans un abîme d honteuses débauches, Venceslas devenait effroyable. Les seigneurs de Bohême fuyaient sa cour périlleuse et s'enfermaient dans leurs châtea et l'empereur déjà en était venu au point de faire de l'exécuteur d hautes-œuvres son confident et son ami. Il l'appelait son compère. U peu plus tard, il tint même sur les fonts de baptême le fils du bourrea Il inventait avec lui de nouvelles tortures. Il l'admettait à sa ta Quand il était ivre, il avait ainsi sous la main un homme tout prê exécuter ses ordres de sang contre ses convives mêmes, qui tremblaien toujours.

C'est là un de ces faits qui prouvent que les faiseurs de romans n peuvent rien imaginer. Toutes les monstruosités se trouvent dans l'his- toire, comme toutes les choses absurdes.

Oh! combien de fois, poursuivit le narrateur, combien de fois, e considérant un tel règne, qui dura si long-temps, me suis-je étonné d nos plaintes, à nous qui nous élevons contre nos souverains si polis e si doux, si impuissans pour le mal, — quand nos pères vivaient so des monstres comme Venceslas!

Le bourreau se tenait debout, jetant alternativement ses regards cu- ves sur l'empereur et sur sa victime, attendant un signal pour agir. Ven- ceslas essuya une larme d'ivrogne et dit :

— Les doigts de ses mains sont bénis. Mais qu'on fasse venir Bre

Et pendant qu'un domestique allait chercher l'énorme do l'empereur, le monarque, saisissant un grand couteau, le présenta son compère, en disant :

— Tu vas lui couper le petit doigt de chaque pied.

Le bourreau prit le couteau. Déjà quelques valets, qui étaient les du prince et de l'exécuteur, avaient assis Jean Népomucène sur chaise de cuir; sa chaussure fut arrachée; le bourreau trancha a une dextérité extrême, le petit doigt de chaque pied et remit ces s glans trophées à Venceslas.

Celui-ci éleva en l'air chaque doigt l'un après l'autre devant son ch

qui poussa un rude aboiement et se mit à sauter. Son maître lui jeta dans la gueule les deux débris, l'un après l'autre. Ils disparurent comme dans un gouffre. L'empereur rit eu voyant son dogue se lécher joyeusement les lèvres et se montrer disposé à continuer ce sacrilége et abominable repas.

Coremann était présent. Malgré son horreur, il sentait qu'il fallait faire bonne contenance. Mais auprès de lui se trouvait un jeune homme, qui ne sut pas aussi bien se dominer. Il était pâle et tremblant d'effroi. Il eut le malheur de faire un geste de pitié; le regard de l'empereur tomba sur lui en ce moment :

— Ah! ribaud, s'écria-t-il, tu désapprouves notre justice! Houpp! à moi!

Achevant ce mot, il prit son chien par l'oreille, et lui désignant de la main le pauvre garçon, il le lança sur lui, en criant : « Klouck! » A ce cri connu, le chien se rua sur le jeune homme, le renversa du choc, l'étrangla en deux secondes et s'en revint à son maître.

Un profond silence succéda à cette scène. Jean Népomucène était immobile.

— Tu ne parles pas encore, reprit le tyran; qu'on lui coupe cette oreille.

Le bourreau essuyait son couteau et se disposait, quand Coremann, s'avançant, dit :

— Mais, Sire, il parlera bien moins, si vous le faites mourir.

— Tu as raison, reprit Venceslas. Conduisez-le au cachot, vous autres; et qu'on lui donne tous les matins cinquante coups de bâton, jusqu'à ce qu'il se décide à parler. Tu vois, Coremann, que je suis patient. Allez.

Sur cette parole, l'empereur s'affaissa dans son vaste siége, et s'endormit.

VI

Pendant trois jours on exécuta les ordres de Venceslas à l'égard de Jean Népomucène, sans que le saint prêtre ouvrît la bouche, pour se plaindre. Le quatrième jour, on lui fit subir de nouvelles tortures, qui furent accueillies encore par le même silence.

Cependant l'impératrice, instruite de ces iniquités, se jeta aux pieds de Venceslas. Une idée passa par la tête de l'empereur. Il ordonna qu'on remît Jean en liberté.

Au bout de dix jours, Jean, guéri de ses blessures, revint à la cour, après avoir communié comme un homme qui se dispose à la mort, et après avoir fait son dernier sermon sur ce texte sacré : « *Modicum et non videbitis me*, Encore un peu et vous ne me verrez plus. » Il était attendu par l'impératrice. Venceslas avait ordonné qu'on le prévînt. Il se cacha dans l'oratoire de sa femme; il espérait qu'ainsi il entendrait la confession. Mais Jeanne parlait si bas, que rien ne parvenait à ses oreilles. Comme elle prononçait pourtant ces mots, dont on ignore l'application :

—C'est un sentiment que je ne puis ôter de mon cœur...

Le confesseur entendit quelque mouvement sous une grande table que recouvrait un tapis; il se leva, découvrit la table et vit Venceslas, qui se redressa sans rougir.

— Sacrilége! s'écria le prêtre.

— Ce sentiment qu'elle ne peut ôter de son cœur, je veux le savoir, dit Venceslas.

— Sacrilége! reprit Jean; vous êtes tombé sous l'anathème. Ici je représente votre Dieu. Sortez; plus tard vous pourrez me faire mourir.

Quelque chose d'imposant et de surhumain semblait protéger alors le serviteur de Dieu. Venceslas se contenta de grommeler entre ses dents :

— C'est bien.

Et il sortit.

Une heure après, comme Jean Népomucène s'en allait du palais et qu'il commençait à traverser le grand pont de la Moldau, il aperçut à une fenêtre des appartemens de la cour la tête du tyran et il remarqua six hommes qui le suivaient. Faisant le signe de la croix, il poursuivit sa route.

Dès qu'il fut parvenu au milieu du pont, au dessus du courant le plus rapide, les six hommes se précipitèrent sur lui, sans dire un mot, lui lièrent solidement les pieds et les mains et le jetèrent dans le fleuve, qui l'engloutit.

C'était à la chute du jour, le 6 mai de l'année 1383, veille de l'Ascension.

Le coup étant fait, les six meurtriers prirent la fuite; la fenêtre du palais se referma, et un homme caché sous la première arche du pont se jeta à la nage. C'était Coremann. Il plongea à l'endroit où le corps avait disparu, le ramena à terre. Déjà le martyr était mort.

Le peuple accourait en foule. Les chanoines de la métropole vinrent en procession et emportèrent le corps avec honneur dans une église voisine. Venceslas avait pu le faire mourir; il ne put empêcher les fidèles de l'honorer comme un bienheureux; et dans la suite, l'Église l'a mis au rang des saints.

Ce que je vous raconte, c'est de l'histoire sans ornemens.

Pendant qu'il faisait cette observation, un bourgeois d'Anvers entra et salua par son nom le prétendu matelot. Je vis que je m'étais trompé en prenant pour un marin, que du reste je trouvais singulièrement instruit, un vieux savant qui se plaît, sous un costume populaire, à parcourir les vieux quartiers, et à recueillir les traditions conservées chez les bonnes gens, pour s'aider à reconstruire l'histoire du passé. Je le priai de poursuivre son récit.

VII

L'impératrice, continua-t-il, apprit le lendemain la mort horrible de son confesseur, ordonnée par son mari. Elle ne put, comme le pouvait la dernière femme du peuple, aller prier sur le cercueil du martyr. Ses restes, exposés à la vénération publique, étaient l'objet d'un empressement si unanime, que Venceslas fut sans puissance pour s'y opposer. Ses gardes, ses satellites les plus soumis étaient entraînés eux-mêmes au tombeau de Jean Népomucène.

Pour combler le châtiment, l'indignation soulevée se répandit dans tout l'empire. Une foule de seigneurs, des ducs, des margraves et des princes se révoltèrent; et durant les quatre années qui suivirent, des guerres intestines désolèrent sans relâche les vastes états de Venceslas. Plusieurs parties s'en détachèrent; des provinces se rendirent indépendantes; des villes se confédérèrent. Les Polonais firent des incursions jusqu'en Bohême.

Chose inouïe! L'empereur cependant ne quittait ni son palais, ni ses plaisirs, ni ses débauches; et quand on lui parlait des progrès de ses ennemis, il répondait :

— Bah! je ne vois pas briller leurs armes.

Il appela pourtant à son aide des hommes de guerre. Mais, par une décision digne de lui, il s'adressa à ces nombreuses bandes de brigands dont la France s'était délivrée avec tant de peine, et qu'on appelait les Grandes-Compagnies, les Compagnies Françaises, les Linfars et les Tard-Venus.

Ces pillards saccagèrent les contrées où ils étaient appelés pour rétablir l'ordre. De tous côtés, des députations venaient prier l'empereur de se montrer dans ses provinces; on espérait encore que la présence du souverain, malgré son abjection, écarterait les désastres et protégerait les peuples.

— Je suis empereur et eux sujets, répondait-il; c'est à eux à se déranger, s'ils ont affaire à moi.

— Mais, Sire, répliquait-on, une ville entière ne peut pas venir à vous.....

— Pourquoi non? disait-il, j'irais bien à elle, si j'en avais besoin.

Il persécuta les juifs pour en obtenir de l'argent, les pilla, les fit massacrer par la populace. Puis il vendit à ceux qui restaient le droit de sortir de l'empire sous sa protection. Insensible aux maux de ses sujets, il répondait à leurs plaintes en leur donnant des fêtes, quand la famine décimait la population, et quand l'ennemi mettait tout en feu.

Depuis la mort de Jean Népomucène, l'impératrice était tombée malade et l'aspect de Venceslas la jetait dans des angoisses si violentes, qu'elles faisaient craindre à chaque instant pour sa vie. Au temps convenu, elle avait demandé Coremann.

L'Anversois fut introduit au pied du lit de Jeanne, et il fut effrayé de sa pâleur.

— Eh bien! Coremann, dit la princesse en cherchant à ramener sur ses lèvres un sourire.

Le marin éprouva un attendrissement qu'il est impossible d'exprimer, lorsqu'il vit que la jeune souveraine n'avait pas oublié son nom.

— Votre volonté est remplie, Madame, dit-il tout bas. Hier seulement le messager est revenu.

— Un songe heureux me l'avait fait espérer. Eh bien! Coremann, quelles nouvelles?

— Les familles auxquelles vous vous intéressez sont en paix et en santé, Madame, à l'exception d'un seul jeune homme.

— Et lequel?

— L'héritier de la maison de Bréderode.

Jeanne, nous l'avons dit, n'avait jamais parlé à ce jeune seigneur. Mais avant son fatal mariage, dans ses rêves de jeune fille, elle avait pensé qu'une union entre elle et ce descendant des vieux comtes de Hollande, eût fermé dans sa patrie des plaies cruelles; et il avait fallu étouffer cette espérance. Elle sentit à ce nom tout son sang refluer à son visage.

— Que lui est-il arrivé? ajouta-t-elle, en se soulevant.

— Madame, dit Coremann, frappé de son émotion, votre majesté a besoin de courage. Il y a déjà long-temps que le jeune comte...

— Il est mort! dit la pauvre princesse en retombant sur son lit.

— Oui, Madame, répondit tristement l'Anversois.

Et sur cette parole, que Jeanne attendait encore avec quelque espoir, elle poussa un soupir et ferma les yeux.

Coremann sortit, affligé de cette scène lugubre, dont il comprenait tout le sens. Il s'échappa du palais, s'alla promener seul dans une barque, sur la Moldau, afin de s'abandonner aux tristes réflexions qui l'accablaient.

Après qu'il eut longuement pensé, il se résolut à tirer parti de sa découverte pour adoucir le sort de Jeanne.

— Oui, se dit-il en lui-même, je conterai à Venceslas ces innocentes amours, et sa jalousie tombera, quand il saura que celui qui en faisait l'objet n'est plus.

Le soir de ce jour-là, l'empereur fit une course sur l'eau, et il dit à Coremann avec un regard scrutateur:

— Tu as revu l'impératrice, elle-même t'a fait demander.

— J'ai tout découvert, Sire, répliqua Coremann, et votre majesté peut respirer.

Il exposa naïvement tout ce qu'il savait, dans l'espoir qu'il calmerait ainsi les soupçons furieux de Venceslas. Mais le tyran, dont il ne connaissait pas le cœur, ne devint que plus sombre.

— Ainsi, dit-il en mordant sa lèvre inférieure, je ne me trompais pas. Elle en a aimé un autre, et elle aimera toujours son souvenir.

Après cette sortie, qui consterna le pauvre Coremann, l'empereur ne dit plus un mot, et bientôt on rentra au palais.

Dans tout le mois qui suivit, Venceslas, sans rien changer à son genre de vie, ni à ses débauches de tous les soirs, ne parut pas une seule fois dans l'appartement de Jeanne. Cette circonstance la soulagea; elle reprit peu à peu quelques forces; car on évita de l'affecter, en lui disant, pour qu'elle ne fut pas surprise de l'absence de l'empereur, qu'il était en voyage.

Au bout du mois, un soir qu'il se trouvait complètement ivre, Venceslas entra brusquement dans la chambre de sa femme; elle sommeillait, il lui prit la main et l'éveilla.

— C'est maintenant, lui dit-il, qu'il faut me confesser tout cet amour. Je le connais et je ne puis me venger. Vous aimiez le jeune Brédérode.

— Il est mort, répondit Jeanne à peine remise de l'effroi qu'elle venait de ressentir.

— Vous l'aimez toujours?

Jeanne ne répondit rien; elle était retombée dans un long évanouissement.

La maladie de l'infortunée princesse s'aggrava; sa raison s'affaiblissait par instans. Ce ne fut qu'après quatre ans de soins et d'efforts, que la médecine parvint à lui rendre un peu de santé. Toutes les fois qu'elle se trouvait un peu mieux, une appariition de Venceslas venait de nouveau briser son cœur. Enfin, après ces quatre ans, Jeanne ayant surmonté le mal, put quitter son lit. Elle avait nourri en secret une résolution: elle voulait se retirer dans un monastère; mais elle ne se proposait de sortir du palais qu'avec le consentement de son époux, et elle cherchait le moment de se jeter à ses pieds.

VIII

Venceslas n'avait guère que le matin l'usage de sa raison. Jeanne, après avoir médité sur ce qu'elle avait à dire, lui fit demander audience un matin. Les portes s'ouvrirent aussitôt devant elle. L'empereur était encore dans son lit. Sa main gauche, hors des draps, tenait l'oreille de Houpp, pour imposer silence à l'énorme dogue, son gardien. Jeanne, effrayée par la présence de cet horrible animal, n'osait s'approcher. Elle se mit à genoux au milieu de la chambre.

— Je venais, Sire, vous demander une grâce, dit-elle....

— Relevez-vous, interrompit Venceslas; n'êtes-vous pas l'impératrice? Je vous remercie de votre visite. Je suis bien aise de vous voir debout; cependant, vous sortez trop tôt. Vous êtes fort maigre: votre peau blanche collée sur des os vous donne l'apparence d'un squelette, et si le jeune Brédérode vous voyait...

Jeanne, reculant toujours à mesure que Venceslas parlait, était parvenue jusqu'à un fauteuil, à l'autre bout de la chambre. Elle s'y laissa tomber; et faisant un effort elle arrêta le cours odieux des sarcasmes du prince.

— Je venais, Sire, reprit-elle, vous demander une faveur qui me serait bien chère.

— Une faveur, dit Venceslas en la regardant d'un air sinistre.

— La permission de me retirer dans un monastère et de consacrer à Dieu le reste de mes jours.

— C'est-à-dire, répliqua l'empereur en bondissant sur son lit, que je vous suis odieux et abominable; que vous m'avez trahi, que vous chérissez toujours le jeune homme qui, pour mon malheur, est mort, car je ne puis plus le saisir.

En même temps qu'il parlait de la sorte, il serrait si violemment l'oreille de Houpp, que le dogue fit entendre un grognement sombre.

— Sire, reprit Jeanne en essuyant ses larmes, je n'ai jamais oublié mes devoirs: Dieu m'en est témoin; et si je viens vous supplier de m'accorder votre approbation pour me retirer de la cour...

— Je comprends, hurla le prince. Si je vous la refuse cette approtion vous vous en passerez ; n'est-ce pas ? Et moi, je serai la fable s cours ; je serai renommé comme un monstre. Non, non, il n'en a pas ainsi. Il faut à ma cour une impératrice. Vous voulez me itter... ce n'est pas de ce palais, c'est de ce monde qu'il faut partir.

La figure de Venceslas était devenue hideuse; l'écume tombait des ıx côtés de sa bouche ; ses yeux étaient pleins de sang. Jeanne, pâle tremblante, le regardait avec stupeur. Mais Venceslas ne la voyait s. Il poursuivit sans s'arrêter :

— A moi, Houpp !

Et le chien se dressa.

— A toi cette femme ! continua-t-il avec frénésie.

l lâcha le dogue ; et le corps inanimé de Jeanne gisait étendu sur le ncher. Son cou était défiguré et meurtri ; le sang en sortait abonnment par quatre ouvertures qu'y avaient faites les dents du dogue. ıceslas sauta à bas de son lit, appelant ses valets. Il commanda que ı fit venir Coremann, par qui il voulait faire enlever le corps.

ı la vue du spectacle qui l'attendait, l'Anversois fut saisi d'horreur. poussa un cri de douleur et d'effroi :

— Ah ! le monstre ! dit-il ne se maîtrisant plus, je ne veux plus à lui.

— Après moi, on n'est à personne, répliqua une voix rauque. C'était npereur qui, sans dire un mot de plus, lançait son dogue sur Corenn.

Mais le robuste jeune homme reçut le choc de Houpp, en lui brisant ıez d'un coup de poing, le saisit à la gorge, l'étrangla de ses mains ssantes, et le jeta sans mouvement devant l'empereur.

ı la suite de cet exploit, il voulut fuir. Mais, arrêté par les nombreux ts, le pauvre garçon fut plongé dans un cachot. Le bourreau mandé âte d'accourir. Il fit enlever le corps de l'impératrice, que ses femmes evelirent ; et, apprenant ce qui s'était passé, il ne put s'empêcher de ı à ses aides :

— C'est un brave garçon que Coremann. Il nous a délivrés tous de la r du dogue ; et il me rend un vrai service, car la bête empiétait sur fonctions. Aussi nous devons tous demander sa grâce.

— Oh ! sa grâce ! dit un des seconds ; il a jeté le chien mort aux pieds 'empereur ; il a outragé la majesté impériale ; d'ailleurs, l'empereur ait beaucoup son dogue.

— Je m'entends en parlant de sa grâce, reprit le bourreau ; je préls seulement qu'il ne soit pas torturé.

e bourreau se rendit alors à la salle des festins, où il retrouva Venas mangeant et buvant :

— Compère, dit l'empereur, tu vas prendre quatre de tes gens ; tu s subir à Coremann douze heures de petites agonies ; et cette nuit, tu ıras son corps dans la Moldau, avec une meule au cou.

— A merveille Ssire !

IX

'enceslas, ayant bu et mangé, fit écrire, ce même jour, des lettres s les différentes cours, pour avoir les portraits des princesses à rier ; car il voulait une impératrice. Mais quoiqu'il n'eût que trente , il devait passer plus de dix années sans trouver chez les plus petits nces une femme qui voulût s'unir à lui. Il continua, donc seul et sans oir de postérité, sa vie de cruautés et de débauches, apaisant les itions par la terreur, et les plaintes par la mort.

En 1394, Prague s'étant soulevée tout entière, Venceslas, prisonnier ses sujets, fut jeté pourtant dans un cachot où il resta quatre mois. bout de ce temps, une servante, la seule femme qu'il eût trouvé yen de séduire, le fit évader. Il remonta sur le trône et répandit des flots de sang, dans des accès de rage que personne ne pouvait calmer, excepté la servante, dont il voulait faire sa femme, et qui avait sur lui un empire absolu.

Trois ans plus tard, il fut détrôné de nouveau, enfermé à Vienne dans une forteresse située sur le Danube, et derechef abandonné de tout le monde, si ce n'est de l'intrépide servante, qui brisa encore ses chaînes, en lui faisant traverser le fleuve dans la barque d'un pauvre pêcheur. Il reprit le sceptre, vécut dans les orages, fut déposé en 1400, ne descendit définitivement qu'en 1410 du trône impérial, et resta roi d'une partie de la Bohême jusqu'en 1418. Il fut alors étouffé par son grand échanson, au moment où il se jetait sur lui pour le poignarder de sa main royale. Il ne laissa pas d'enfans. Dieu, pour le bonheur de l'humanité, ne permet guère que les monstres se reproduisent.

Mais j'ai oublié de vous dire ce que devint Coremann. Le bourreau, lui épargnant les tortures ordonnées, n'alla le trouver qu'à la nuit.

— Vous êtes trop vaillant, lui dit-il, pour qu'on vous martyrise ainsi. L'empereur avait commandé douze heures d'agonies ; mais je vous veux du bien. Je vais tout simplement vous jeter dans la Moldau, avec une meule au cou.

— Faites, dit l'Anversois abattu.

Les quatre aides du bourreau, après avoir lié les pieds et les mains de Coremann, l'emportèrent sur le grand pont. Une petite meule, du poids de deux cents livres, y était déposée. On l'attacha au cou du patient, qui fut lancé dans les flots.

Coremann avait réfléchi tout le jour ; et il lui faisait peine de mourir. Toutefois, n'attendant pas de grâce, il avait demandé un confesseur, et il s'était préparé à paraître de son mieux devant le juge suprême. En arrivant sur le pont, la nature de son supplice lui rappela la mort de Jean Népomucène, que, comme tout le peuple, il mettait au rang des martyrs.

En tombant au fond de la Moldau, il lui adressait donc une prière fervente. Il lui sembla qu'une main bienfaisante détachait sa meule ; il s'en trouva séparé, revint sur l'eau, fit quelques efforts dont les résultats heureux dégagèrent ses mains et ses pieds ; et à la faveur de l'obscurité, il gagna le rivage.

Il eut le bonheur de s'échapper complètement. Après de longues traverses il reparut dans sa ville natale ; et c'est par reconnaissance pour le bon saint Jean Népomucène qu'il lui éleva, au Rygdyck, la statue que vous avez saluée.

C.-Y.

P. S. Nous publions cette légende pour répondre à un écrivain qui, récemment, élevait des doutes sur l'exactitude de l'histoire de saint Jean Népomucène. Après la mort de Venceslas-l'Ivrogne, on mit sur le tombeau du martyr de la confession une épitaphe, qui se lit encore à Prague et dont voici la traduction :

« Sous cette pierre repose le corps du très vénérable et très glorieux Jean Népomucène, docteur, chanoine de cette église et confesseur de l'impératrice ; lequel, pour avoir été inébranlable dans sa fidélité au secret de la confession, fut cruellement tourmenté et précipité du pont de Prague dans la Moldau, par l'ordre de Venceslas IV, empereur et roi de Bohême, fils de Charles IV, l'an MCCCLXXXIII. »

(*Union Catholique.*)

LA POLICE A CONSTANTINOPLE.

Nous recevons de notre correspondant de Constantinople une lettre dont nous extrayons les détails qu'on va lire sur la police de Constantinople :

Conentre, 2 avril.

« ..... On cite les Italiens pour leur promptitude et leur adresse à se servir du couteau. Cette réputation appartiendrait avec bien plus de vérité aux Grecs de Constantinople. Ici les coups de couteau sont la suite presque inévitable de toute querelle. Aussi, grâce à ces habitudes de violence et de traîtrise, les vengeances particulières trouvent-elles facilement à se satisfaire. Voulez-vous vous défaire d'un ennemi, allez rôder vers San Dimitro; là vous trouverez des *bravi* par douzaines, tout prêts à tuer votre homme pour cinquante piastres (une douzaine de francs, la piastre turque valant vingt-cinq centimes.)

« Plusieurs causes contribuent puissamment à maintenir ce déplorable état de choses. C'est d'abord l'apathie des musulmans, dont le lâche et paresseux fatalisme aime mieux accepter comme venant de Dieu *les faits* accomplis que de se tourmenter pour les prévenir ou pour les punir. Qu'on crie au *meurtre!* la foule sous les yeux de laquelle il se commet regardera, mais elle ne fera rien pour empêcher le crime, et l'assassin échappera sans que nul songe à lui barrer le passage. *Dieu est grand*, dira le musulman, et il continuera, dans sa quiétude, de fumer sa pipe et de humer sa tasse de moka.

« Mais que fait la police, direz-vous? N'y a-t-il donc pas de police à Constantinople? Si vraiment, et Constantinople possède les kawas, sorte de gendarmes chargés de veiller à la tranquillité publique et de saisir les délinquans. Mais les kawas sont musulmans, c'est-à-dire apathiques par caractère et par religion; et puis il faut dire que l'action de la police est singulièrement entravée par le déplorable abus que font de leur crédit les chancelleries étrangères. On sait quelle importance les différentes puissances européennes attachent à étendre leur influence à Constantinople. Dans cette disposition les représentans des nations étrangères, l'ambassadeur de Russie surtout, accueillent avec une facilité déplorable tous ceux qui viennent invoquer leur protection. Du jour où elle a été accordée, l'individu qui l'a obtenue ne relève plus que de la chancellerie qui l'a adopté. Elle seule, sauf quelques exceptions, a juridiction sur lui. Ces exceptions sont 1° le blasphème contre l'islamisme, 2° le blasphème et l'injure contre le grand-seigneur, 3° la fausse monnaie, 4° l'assassinat commis sur un musulman, 5° le commerce avec une femme musulmane.

« Cette protection qui, comme je l'ai dit, s'accorde dans des vues politiques avec une déplorable facilité, s'obtient même pour la plus faible somme d'argent à l'insu de l'ambassadeur, par connivence avec l'employé le plus subalterne. Un coupable arrêté en flagrant délit par les kawas (gendarmes) et conduit au poste, envoie avertir un de ses amis par un soldat, qui pour quelques piastres est tout prêt à rendre ce service. L'ami se rend à la chancellerie d'Autriche, par exemple, et moyennant un pourboire assez léger donné au kawas de chancellerie (chaque ambassade ou légation a des kawas), celui-ci va au poste, réclame le détenu au nom de la légation autrichienne. Le chef du poste, qui sait qu'en effet ce kawas appartient à l'ambassade d'Autriche, n'en demande pas davantage, et remet son prisonnier sans autre information ni justification. Le kawas emmène gravement son homme, et puis au premier détour de rue, *la politique étant étrangère à l'événement, il lui rend son libre arbitre.*

« Sans doute dans un pays comme la Turquie c'est chose excellente que ce privilége, mais il faut convenir qu'on en fait un abus monstrueux.

« Le gouvernement turc, malgré son apathie, a quelquefois essayé d'y remédier. Mehmed-Rechid-Pacha notamment, lorsqu'il était gouverneur de Zap-Hané (partie du quartier de Péra à l'entrée du port), tenta une réforme. Voici en quelle occasion: Une bande de voleurs, qui s'était organisée à Péra et à Galata, dévalisait les boutiques pendant la nuit. Plusieurs de ces bandits furent arrêtés, à plusieurs reprises, par les kawas de police, et conduits au poste, mais bientôt ils étaient réclamés par quelque kawas de chancellerie étrangère. Mehemed Reschid-Pacha, homme ferme, qui avait à cœur de faire une police sévère, était singulièrement contrarié de cette protection scandaleuse, qu'il était cependant obligé de respecter. Or, voici ce qu'il imagina: dès qu'on lui amenait un voleur, lui-même le mettait en liberté, sous condition qu'il ne s'attaquerait plus aux boutiques des Musulmans et des Rajas (sujets du gouvernement turc), mais il leur donnait carte blanche pour celles des Francs. Je laisse à penser si nos bandits profitèrent de la permission: dès la première nuit, vingt boutiques franques furent complètement dépouillées. Alors ce ne furent que plaintes et lamentations des négocians aux chancelleries, et des chancelleries à la Sublime-Porte. Mehemed-Reschid fut mandé, et il dit l'expédient auquel l'avait contraint l'abus du privilége des chancelleries. Celles-ci promirent plus de sévérité, mais bientôt les choses reprirent leur cours ordinaire.

« Voici un fait qui mieux que tout ce qu'on pourrait dire achèvera de vous faire connaître ce qu'est et ce que peut-être la police à Constantinople.

« A la Saint-Nicolas dernière, jour solennel pour les Grecs, comme étant la fête de leur protecteur céleste, et celle aussi de leur protecteur terrestre, l'empereur de Russie, cinq jeunes Grecs s'étaient réunis à souper dans une maison de plaisirs de San Dimitro, en compagnie de filles arméniennes. L'une d'elles, la plus jolie, ayant paru accorder quelque préférence à Kullaki, Pietraki en fut mortifié, et se tournant vers Jani, l'un des convives: « Ecoute, lui dit-il à voix basse, tu es un brave de San Dimitro: 100 piastres à toi (25 francs) si tu me débarrasses de ce mauvais chien. » Jani avant que de répondre, baisse la main et cherche dans sa botte (c'est dans une sorte d'étui façonné dans la tige de leurs bottes que les Grecs portent leur couteau):

— Par saint Nicolas! s'écrie-t-il en rougissant de dépit, je n'ai pas mon couteau, mais si tu veux, le marché tient pour demain.

— Non, ce serait trop tard: demain 100 piastres pour ce chien! non.

— Eh bien! reprend Jani, demain je te prends le marché à [illegible] piastres.

— Non!

— Donne-moi ton couteau, reprend Jani qui tenait à ne pas manquer une affaire, il ne vaut pas le mien; mais bah!

— Ma mère, répond Pietraki avec impatience, n'a pas voulu me laisser sortir avec mon couteau. Allons, Jani, va chercher le [illegible] 100 piastres?

— Ma foi non, répond Jani en jetant un coup d'œil sur le souper, je ne veux pas manquer ma saint Nicolas. »

Cette conversation en reste là; les autres convives qui, à l'exception de Kullaki, tout occupé de sa belle Arménienne, ont parfaitement entendu cet horrible dialogue, ne s'en inquiètent pas. On continue de boire et de manger, et l'orgie se prolonge jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Les cinq jeunes Grecs sortent ensemble pour regagner leur logis; mais le vin a échauffé les têtes; les succès de Kullaki, dont ses camarades sont jaloux, lui attirent quelques mots piquans. Se croyant insulté, il tire son couteau. Jani, plus prompt que l'éclair, lui donne un coup violent sur le bras, le couteau tombe, Jani le ramasse vivement. Kullaki voit le danger et prend la fuite, mais Jani s'élance après lui en criant: « Pietraki, compte tes cent piastres! » Et Kullaki, atteint par le bravo de San Dimitro, tombe frappé de cinq coups de couteau.

« Une patrouille, avertie par les aboiemens des chiens, arrive bientôt. Elle trouve les trois jeunes Grecs qui causaient fort tranquillement et ne s'étaient nullement mis en peine d'empêcher le meurtre commis pour ainsi dire sous leurs yeux. Comme ils n'avaient pas de lanterne, les soldats les arrêtent et les mènent au poste. Il faut savoir que c'est un délit de circuler de nuit dans une ville turque sans lanterne. Tout individu qui se trouve dans ce cas est emmené au poste et il y passe la nuit, à moins qu'il ne soient réclamé par un ami ou par un kawas de chancellerie. Ce désagrément est le moindre mal qui puisse résulter de la [illegible]

travention, car elle expose à un véritable danger, celui d'être dévoré par les chiens.

On sait la charité des musulmans pour ces animaux; c'est à quoi il faut attribuer l'innombrable quantité de chiens errans qui pullulent dans Constantinople. Les chiens, selon l'opinion des Turcs, pour reconnaître les bons procédés que l'on a pour eux, font en quelque sorte la police de la ville, et l'exercent avec la dernière rigueur. La nuit, dès qu'ils aperçoivent un individu sans lanterne *allumée*, moins ponctuels mais plus intelligens que le bourgeois de Falsise, ils aboient jusqu'à ce qu'une patrouille paraisse et vienne reconnaître. Si elle tarde, ils se jettent sur le délinquant; si, au contraire, la lanterne est allumée, ils aboient aussi, mais beaucoup moins haut, et se tiennent à distance.

« De graves accidens sont souvent le résultat de cette police d'un nouveau genre: l'année dernière, un marin anglais surpris sans lanterne a été dévoré par les chiens. On cite un homme qui, égaré la nuit dans un quartier éloigné, n'a pu échapper à ces terribles *watchmen* qu'en grimpant sur un toit. Il dut y passer la nuit, car les chiens avaient cerné la maison, et le jour venu il ne put se retirer qu'à grand'peine lorsqu'on fut venu à son secours.

« Je reviens à mon récit. Les trois jeunes Grecs avaient été emmenés au corps-de-garde, et la découverte du cadavre de Pietraki menaçait de compliquer l'affaire, mais Jani, qui s'était échappé, les fit réclamer par d'officieux kawas de chancellerie; et comme l'homme assassiné n'était pas musulman, le privilége de chancellerie fut exercé sans difficulté, et tous trois furent bientôt mis en liberté. Quant à Jani, il toucha les cent piastres, et en fut quitte pour se cacher pendant trois semaines. La justice turque passe pour expéditive, cela est vrai, en prenant le mot dans le sens le plus absolu, et si l'on veut dire qu'elle expédie les affaires comme le cardinal Dubois expédiait sa correspondance On rend justice immédiatement, ou bien on ne la rend pas du tout. Chaque jour on jette dans un sac les procès-verbaux des crimes et délits quotidiens (quand on se donne la peine de dresser des procès-verbaux, ce qui est rare). Au bout de trois semaines ou vide le sac, et il n'est plus question de rien. Une affaire qui est restée trois semaines dans le sac est une affaire terminée ; aussi ne s'agit-il, comme on voit, que de gagner un peu de temps.

« On n'en finirait point s'il fallait énumérer tous les coupables que sauva le protectorat des chancelleries. Le 23 du mois dernier un Grec a assassiné son oncle en plein jour dans la grande rue de Péra, en face l'hôtel Blondel. Comme l'assassin est de la Grèce indépendante, il a été réclamé par la chancellerie grecque, et, selon toute probabilité, il est aujourd'hui en liberté.

« Vous voyez que si l'on se plaint avec raison de la police turque, il est juste de reconnaître aussi que les entraves qui lui sont imposées par les chancelleries européennes ne peuvent que l'entretenir dans son apathie... »

(Gazette des Tribunaux.)

L'ILE DE SANTORIN.

Santorin est une des îles de l'Archipel grec dont on a le moins parlé jusqu'à ce jour. Elle a subi des révolutions physiques qui la rendent curieuse à étudier. Elle est située au nord de Candie, au sud-ouest de Namfie, et présente un circuit de trente-six milles. Ravagée par des tremblemens de terre à la suite desquels un volcan engloutit dans la mer la partie située au sud-ouest; cette île, jadis ronde, a pris la forme d'un fer à cheval. L'espèce de golfe qu'a produit le déchirement des terres est une mer sans fond. Les petites îles que la mer a vomies à diverses époques plus ou moins reculées forment devant ce golfe un rideau qui le met à l'abri des vents du large.

Les îles qui se sont formées subitement aux environs de Santorin portent les noms de Grande-Kamène, de Petite-Kamène et de Nouvelle-Kamène. Le nom de Kamène (brûlée) vient du grec *kameni*, et indique que ces îles ont une origine volcanique.

L'apparition de la Grande-Kamène eut lieu dans la première année de la 145e olympiade, c'est-à-dire 196 ans avant l'ère chrétienne. Justin raconte ainsi le fait :

« Dans la même année, entre les îles Théra et Thérasia, à égale distance des deux rives, on ressentit un tremblement de terre, pendant lequel, au grand étonnement des marins, les eaux acquirent un fort degré de chaleur, et une île apparut subitement au milieu des flots. »

Elle reçut le nom Hiera (sacrée), et fut dédiée à Pluton.

Une nouvelle éruption volcanique eut lieu en l'année 726 de l'ère chrétienne, sous le règne de Léon Isaurius Ichonomaque. Voici le récit de Pline et de Théophanes :

« Entre les îles Cyclades, Théra et Thérasia, l'on vit d'abord, pendant quelques jours, sortir à gros bouillons, du fond de la mer, une colonne de vapeur qui, s'épaississant et s'étendant, parut bientôt comme une masse de feu, d'où furent lancées ensuite une grande quantité de pierres ponces de toute grosseur dans toute l'Asie-Mineure, à Lesbos, à Abydos et sur toutes les côtes de la Macédoine, au point que la mer en était couverte. Par l'action de tout ce feu, des terres s'amassèrent et formèrent subitement une nouvelle île, qui s'est réunie à celle qu'on nomme sacrée. Ces phénomènes effrayans méritaient d'être les précurseurs de l'hérésie que l'enfer vomit comme une nouvelle furie, accompagnée de ces tourbillons de feu. »

Cette seconde éruption eut pour résultat la création de l'écueil qui, par sa jonction avec la Grande-Kamène, forme l'excellent port de Saint-Nicolas, qui offre un très bon mouillage. Au milieu de cet écueil est un lac d'eau de mer que les Grecs nomment *Vulcanos*, parce qu'elle est trouble.

Ce fut le 13 décembre 1457 qu'apparut la Petite-Kamène. Les mêmes phénomènes qui avaient signalé et accompagné la formation de la Grande-Kamène se produisirent à cette occasion. Voici le seul monument qui nous reste sur cet événement : c'est une inscription latine, gravée sur un bloc de marbre qui existe sur la place du château de Scauro dans l'île de Santorin, et adressée au duc de Naxie :

« Magnanime François Crispi, digne rejeton de héros, tu vois les étonnantes révolutions qui s'opèrent sous tes yeux. Le 25 décembre 1457, après d'effrayans bruits souterrains, la mer de Théra arrache en mugissant des entrailles de la terre les rochers qui forment l'effroyable Kamène; un nouvel écueil sort du fond des eaux, prodige inoui, dont la mémoire est digne de passer aux siècles reculés. »

Dalenda di Gasparo, qui fut témoin de l'apparition de la Nouvelle-Kamène, rapporte qu'il existait en 1707 des hommes dignes de foi qui, en 1649, avaient déjà l'âge de raison. Ils se souvenaient et assuraient, comme en ayant été témoins, qu'en 1649, on éprouvait entre Nio, Anidro et Santorin des tremblemens de terre si fréquens, que les habitans de Santorin, livrés aux plus vives inquiétudes, étaient près d'abandonner leurs habitations, et d'aller chercher ailleurs un refuge.

En 1650, ils virent entre ces îles, mais plus près de Santorin, sortir du fond de la mer, avec un fracas épouvantable, un feu impétueux et une fumée si épaisse que le ciel en fut obscurci. Les formes diverses sous lesquelles se montrait cette masse de feu inspiraient la terreur et l'effroi aux spectateurs les plus intrépides. Les métaux qui, dans les maisons,

n'avaient pas été mis avec soin à l'abri de la fumée, étaient devenus tout noirs. Ce feu, brisant les obstacles qui le comprimaient sous la terre et sous l'eau, se faisait jour avec un bruit semblable aux éclats de la foudre et au roulement du tonnerre, tellement qu'aujourd'hui on désigne ce temps-là par ces mots : *Is ton kairen ten kakou*, lors du temps du malheur.

La mer, remuée en divers sens par un mouvement impétueux, gonflée et accrue par un bouillonnement si extraordinaire, franchit ses limites naturelles et roula ses flots troublés et agités si avant dans l'île de Santorin, qu'elle couvrit la moitié des plaines qui sont au nord-est ; elle y jeta une infinité de poissons morts et de pierres volcaniques. Les objets étaient en si grande quantité sur les bords de la mer, que les barques pouvaient à peine passer. Beaucoup d'animaux et d'oiseaux de toute espèce périrent dans cette occasion, et même plus d'une trentaine d'hommes furent victimes de ce fléau ; les uns venaient des îles voisines avec leurs barques, périrent suffoqués par la fumée sulfureuse à leur entrée dans le canal, et les autres se trouvèrent dans la partie nord-est de l'île que la mer couvrit de ses eaux. Des habitans, en assez grand nombre, furent presque aveuglés, et ne se guérirent qu'en baignant souvent leurs yeux avec du vin ; ces calamités durèrent un an.

Elles n'étaient que le prélude du cataclysme qui allait une fois encore changer l'aspect des environs de l'île, et doter ses abords d'une île nouvelle.

Le 8 mai 1707, vers midi, on ressentit à Santorin une secousse de tremblement de terre.

Le 12 au matin, entre les deux îles Kamènes, mais plus près de la petite, dans un lieu où la mer n'avait que huit brasses de profondeur, et où des pêcheurs de Santorin venaient jeter leurs filets, parut un écueil ressemblant assez à un navire naufragé. Des habitans de Fira, village de Santorin, s'en étant aperçus, après bien des hésitations, se déterminèrent à se rendre sur les lieux ; mais à peine en furent-ils approchés, que, frappés d'un spectacle si effrayant, ils retournèrent à l'île aussi vîte qu'ils le purent. D'autres cependant plus résolus, et poussés par la curiosité, s'y étant ensuite transportés, y restèrent l'espace d'une heure, quoique tout s'ébranlât autour d'eux. Ils reconnurent que c'était un écueil ; et, en observant même avec plus d'attention, ils remarquèrent des huîtres, des oursins et d'autres produits de la mer attachés à des roches énormes qui avaient été lancés du fond de l'eau à sa surface. Les pêcheurs profitèrent de cette découverte pour aller détacher les coquillages, jusqu'à ce que la mer, troublée quelque temps après par les vapeurs sulfureuses qui s'exhalaient de son sein, étant devenue jaune et infecte, tout ce qui vivait dans ses eaux périt. Les effets de cet état de la mer se prolongèrent jusqu'au delà de Santorin.

Quant à l'écueil nouvellement formé, sa surface s'étendant peu à peu, il finit par occuper l'espace d'un demi-mille. Une matière terreuse et blanchâtre et des pierres ponces faisant corps avec l'écueil formaient une composition si peu solide, que l'agitation des flots l'auraient facilement dissoute, si le rocher brûlé ne lui eût servi lui-même de rempart contre la violence des ondes.

Le 30 juin de la même année, les eaux de la mer qui baignaient cet écueil, où il y avait une profondeur de plus de deux cents brasses, perdirent leur couleur naturelle ; elles devinrent blanches comme du lait, et celles de la majeure partie du golfe prirent absolument la même teinte.

Ce phénomène était produit par des vapeurs épaisses qui, du fond de la mer, se portaient à sa surface. Ces vapeurs firent périr les poissons et les jetèrent morts sur les rivages de l'île.

Le 2 juillet, on remarqua dans le même endroit d'énormes pierres noires qui, réunies et entassées, formèrent un nouvel écueil.

Le 5, on vit sortir des fentes de ces pierres une épaisse fumée dont la masse allait sans cesse en augmentant ; l'écueil s'étendit aussi, et occupait un plus grand espace. On voyait sortir des matières embrâsées, mais on n'apercevait point de flammes.

Peu de jours après, la mer étant calme et le temps brumeux, ces vapeurs, mêlées aux brouillards se prolongèrent jusqu'à Santorin et couvrirent toute l'île. Elles firent le plus grand mal aux vignes, aux arbres et même aux habitans, qui croyaient toucher à leur dernière heure, tant ils étaient incommodés de ces exhalaisons sulfureuses et méphitiques. Elles noircirent l'or, l'argent et les autres métaux que l'on n'avait pas eu la précaution de renfermer et de mettre à l'abri du contact de ces vapeurs. Le vent du sud-est qui les portait vers Anamfi et Astopalia exposa ces îles aux mêmes ravages. Ce phénomène n'eut des résultats avantageux que pour les champs ensemencés ; la terre s'engraissa de la cendre qui fut portée par le vent dans la campagne : aussi la récolte en orge et en froment fut-elle, cette année-là, plus abondante à Santorin que dans les années communes.

Depuis que les vapeurs s'étaient épaissies, qu'elles couvraient un plus grand espace et arrivaient jusqu'à Astopalia, on ne cessait d'entendre jour et nuit, du même point, tantôt des bruits sourds et effrayans, tantôt des détonations pareilles à celles du canon. La terre était ébranlée par de fortes secousses ; les portes, les fenêtres s'ouvraient tout à coup par l'effet de la commotion de l'air, et l'on voyait s'élever avec force des pierres dont quelques unes étaient de la grosseur d'un tonneau.

Ces phénomènes continuèrent jusqu'en 1710, sans être cependant aussi fréquens et aussi terribles. Les pierres n'étaient plus lancées au loin ; elles retombaient sur l'île nouvelle. On eut occasion de remarquer que le vent du sud semblait donner à ces éruptions une activité qu'elles n'avaient point par le vent du nord. Peu à peu la fumée et le feu allèrent en diminuant jusqu'à l'an 1711. Le 8 septembre de *cette année*, ce volcan parut entièrement éteint. Cependant, jusqu'en *1714*, *quand* il pleuvait, on voyait sortir de quelques pierres qui formaient la cime de la montagne, une vapeur produite par la chaleur qu'elles avaient conservées. Mais cette vapeur disparaissait bientôt après.

Cette nouvelle Kamène, entièrement composée de pierres noires, et parfois rougeâtres, calcinées et brûlées dans leur pourtour, a cinq milles environ de circonférence, et la colline d'où sortaient les feux peut avoir deux cents pas depuis sa base jusqu'à son sommet.

A la partie méridionale de cette île Kamène, il y a un port qui peut recevoir de petits bâtimens, et dans lequel se trouve le petit écueil qui parut le 12 mai 1707. Il a onze brasses à l'entrée et six brasses au milieu. Son fond est de sable mêlé de quelques pierres.

A l'opposé, on observait que dans sa partie nord-ouest le même écueil prenait un accroissement continuel ; il sortait toujours de la fumée sans feu apparent. La mer bouillonnait sans cesse, l'eau en était chaude, aucune barque ne pouvait s'en approcher : et à cet endroit, dont il n'était pas possible autrefois de déterminer la profondeur, on trouve *aujourd*'hui un fond de roches sur quatre-vingt-dix brasses.

A l'est de l'écueil est la Petite-Kamène, mais si rapprochée, que, dans le canal qui les sépare deux bâtimens un peu gros ne sauraient, passer de front sans courir quelque danger. Cet espace sert aujourd'hui de port. Il est bien abrité, mais on n'y peut jeter l'ancre, parce que son fond est un lit de rochers.

Ce qui empêcha les habitans de Santorin de fuir, à l'époque de cette crise effrayante, c'est qu'ils savaient par tradition et qu'ils lisaient dans l'histoire que les deux autres Kamènes étaient sorties du sein des eaux, avec les mêmes phénomènes, et sans qu'il en fût résulté aucun accident funeste à personne.

Il est hors de doute pour nous que l'île de Santorin elle-même ne doive son existence à une éruption volcanique semblable à celles qui ont vomi les trois Kamènes. Quant à la date de sa formation, il est bien difficile de l'apprécier et les hommes n'auront pas été les témoins de ce phénomène.

Quatre ports, de la même nature que celui dont nous avons parlé

plus haut, sont situés dans le golfe, et distans les uns des autres de un à deux milles; ils peuvent contenir trente bâtimens. Deux sont situés sous le village d'Apanomaria; l'un porte le nom de San Nicolo, l'autre celui d'Amondi. Le village de Fira donne son nom au port qui se déroule à ses pieds : c'est le meilleur et le plus fréquenté. Le quatrième de ces ports est placé sous le village de Meljalochorio; il est connu sous le nom d'Athenio. On y construit des bâtimens de commerce. On en construit encore dans un autre endroit de l'île, près d'Apanomeria, nommé Armeni.

Les bâtimens de guerre mouillent en sûreté sur une rade située depuis le village d'Acrotiri jusqu'à celui d'Emporio. Ils peuvent encore mouiller sur la pointe sud de l'île, nommée Jera, la plus ancienne de celles qui sont sorties de la mer. Là, on jette l'ancre. Ailleurs, les bâtimens sont amarrés à la côte par de forts grelins à tribord et babord, qui sont attachés à des piliers travaillés à dessin dans les montagnes mêmes, ou à des parties de rochers. Une petite amarre assujettit la poupe à terre. Ils sont en sûreté avec toute espèce de vent. On n'a pas souvenir qu'aucun bâtiment amarré de cette manière ait souffert des avaries dans le corps ou dans les agrès.

Un autre petit port sur l'île Jera peut contenir trois bâtimens de commerce amarrés à terre.

Sur la dernière Kamène qui parut et se forma en 1707, il y a quatre ports : l'un au sud-ouest, qui s'appelle San Giorgio; les trois autres sont situés au sud-est et contiennent plus de trente bâtimens amarrés à terre. C'est dans les ports de ces petites îles que l'on met les bâtimens à l'hivernage. Les voitures, les cordages et les timons sont portés sur l'île de Santorin, parce que, ces petits rochers étant déserts, les bâtimens pourraient devenir la proie des forbans.

ERNEST ALBY.

(Globe.)

DIVERSES MANIÈRES DE S'APPROPRIER LE BIEN D'AUTRUI (1).

. . . .

Mme Desbrosses allait quitter le théâtre de l'Opéra-Comique, sur lequel elle avait joué bien long-temps. Une représentation d'adieux, une représentation à bénéfice, était annoncée, et la bénéficiaire n'avait pas encore rendu au journaliste en question la visite qu'il attendait de tous ses tributaires; elle n'avait pas payé par anticipation la dîme du pauvre, qu'il prélevait sur les recettes extraordinaires.

— C'est singulier! disait-il, Desbrosses n'est pas venue... Je vais la travailler dans le numéro de demain... — Et il écrivait :

« Mme Desbrosses quitte enfin le théâtre... Bonheur!

« L'Opéra-Comique donne ce soir une représentation au bénéfice de « la Desbrosses... Four complet. »

Ce style vous étonne. C'étaient pourtant là toutes les ressources de notre Quinola; c'étaient là ces méchancetés qui faisaient trembler le monde dramatique. Vraiment, cela fait souvenir de ce fameux bandit qui arrêtait les diligences avec un fusil de bois, n'ayant pour complices que d'inoffensifs mannequins.

Le journaliste en était au *four complet*, lorsqu'on lui remit de la part de Mme Desbrosses un panier cacheté; sa plume se releva.

— A la bonne heure. Jeanneton! ouvrez ce panier, et dites-moi ce qu'il contient.

Jeanneton obéit, et montre aux regards étonnés de son maître... des œufs!

— Des œufs! des œufs!! Ah! Desbrosses, tu te fiches de moi parce que tu vas quitter le théâtre : attends! attends! et il se remet à écrire.

« La vieille Desbrosses, cette pitoyable chanteuse... »

— Monsieur! Monsieur! Il y a sous les œufs un beau service de coquetiers en argent.

— Que diable! aussi, je disais : Elle est donc folle?... Allons, allons, *soignons-la*, cette chère amie.

« Mme Desbrosses, cette piquante actrice, toujours jeune, toujours « jolie, toujours adorée du public, quitte la scène... Désespoir.

« L'Opéra-Comique donne ce soir une représentation au bénéfice de « Mme Desbrosses... Queue d'une lieue. »

*** LES BONS COMPTES FONT LES BONS AMIS. — Le critique susdit recevait de Nourrit une subvention de deux mille francs; car Nourrit lui-même n'avait pas osé s'affranchir de ce honteux impôt. Duprez, venant remplir les mêmes rôles, crut devoir accepter les mêmes charges; mais, soit qu'il ignorât le chiffre du tribut payé par son devancier, soit qu'il le trouvât trop lourd, dans la visite qu'il rendit au journaliste, il ne lui offrit qu'un billet de mille francs.

En homme de goût, Duprez avait placé son billet sur le coin de la cheminée et sous le chandelier, comme on fait pour toute somme qui ne peut être ni donnée ni acceptée sans rougir; comme on fait aussi pour une aumône.

Le *critique* alla droit au chandelier, le souleva ostensiblement, déplia le billet, et, le trouvant seul, le rendit effrontément à l'artiste en disant :

— Monsieur Duprez, je ne puis accepter mille francs, j'y perdrais trop.

— Et moi aussi, répliqua Duprez, saluant son interlocuteur et remettant le billet dans sa poche.

Cette réponse a fait, comme on le pense, le plus grand tort à Duprez... dans le journal en question; mais elle a établi dans le monde sa réputation d'esprit et de bon sens.

. . . .

*** Puisque nous en sommes sur le compte de l'éditeur, citons encore quelques unes des floueries qu'il *pourrait* pratiquer.

Il pourrait annoncer un Dictionnaire des sciences médicales en trente volumes, recevoir les souscriptions et pousser sa collection à quatre-vingts volumes, de telle sorte que le souscripteur, qui n'a cru dépenser qu'une somme donnée, se trouverait forcé de débourser trois fois plus.

Il pourrait, après la riche récolte produite par ce livre, en faire une réduction, un abrégé en vingt ou vingt-cinq volumes et récolter une seconde fois; — seulement vous paieriez alors cent francs le résumé du fatras que votre voisin aurait payé dix fois plus cher.

. . . .

*** M. le duc d'A*** avait promis à une compagnie de banquiers de lui faire obtenir un privilége de théâtre, et la compagnie s'était engagée, en cas de réussite, à lui payer une somme de 300,000 fr. — Le privilége est accordé, et les banquiers s'empressent d'apporter à M. le duc les 300,000 fr. convenus. — Seulement, au lieu de billets de banque, ces messieurs lui présentent 300,000 fr. de ses propres lettres de change, qu'ils ont achetées sur la place à 30 pour 100.

M. d'A*** a floué le gouvernement, les banquiers ont floué M. d'A***, c'est dans l'ordre.

*** M. M*** est un grand fondateur d'académies. — C'est donc un grand savant? — Pas si bête! C'est un spéculateur.

Il crée l'académie de zoologie, — ou de géographie, — ou de toute autre science.

Il s'intitule lui-même président à vie.

---

(1) Extrait de la *Physiologie du Floueur*, rédigé par M. Ch. Philipon et illustrée par MM. Daumier, Lorentz, Ch. Vernier et Trimolet.

Ce petit livre, qui se vend 1 franc, place de la Bourse, chez Aubert, est, en ordre de date, la dernière des 25 Physiologies illustrées que publie cette maison, et l'une des plus amusantes.

Ses fonctions sont gratuites, — il est seulement logé, chauffé, éclairé par la société ; c'est bien le moins qu'on puisse accorder cela au président d'un corps savant ! — et il prélève somme de..... pour ses frais de bureau.

Quiconque est géologue, géographe, ou bien se propose de le devenir, est appelé, — et tout le monde est élu... moyennant une modique rétribution annuelle.

Personne n'est floué, car, pour une faible rétribution, chacun reçoit son diplôme, en véritable parchemin, signé du président,

M***

et de son valet de chambre,

Secrétaire perpétuel.

Ce qui donne le droit d'ajouter à sa signature le titre de membre de la Société de géologie, — ou de géographie, — ou de n'importe quoi.

, Un homme de lettres, bien connu, livre un manuscrit à son éditeur, et celui-ci veut, en le payant, retenir une somme que l'auteur lui doit. — Plaisantez-vous, mon cher ? s'écrie l'homme de lettres ! je n'ai pas besoin de la somme que je vous dois, mais de celle que vous me devez ; payez-moi tout, et restez mon créancier.

Ch. Philipon.

THÉATRES.

Théatre des Variétés. — La courte réapparition d'Odry durant la seconde quinzaine d'avril a ramené la foule aux Variétés. Pour prolonger cette vogue, malgré les fortes chaleurs, l'administration nouvelle redouble de zèle et d'activité.

L'Opium et le Champagne, vaudeville en un acte, par M. Clairville. — Grâce à l'opium que les Anglais inoculent aux Chinois, tous les habitans du céleste empire tournent à la marmotte et tombent dans l'abrutissement : les maris sont trompés, les maisons restent ouvertes aux amoureux et aux voleurs ; enfin les troupes de Pékin sont battues par les bataillons anglais, car entre la porcelaine et la population de la Chine, la plus grande différence, c'est que la première va beaucoup mieux *au feu* que l'autre. Sur ces entrefaites arrive un jeune officier français qui vient combattre les pernicieux effets de l'opium et de l'influence anglaise. Son antidote merveilleux, c'est une bouteille de champagne qui réveille et révolutionne toute la maison du marchand de thé Kangarou. L'ivresse générale finit par une cachucha qui *frise* la police correctionnelle des bords du *fleuve jaune*. Dumesnil et Adrien, sous les costumes chinois de Kangarou et de Kankan, Mlle Esther Bongars, sous celui d'officier français ont excité un fou rire qui assure à la pièce un succès durable.

Les Deux factions, tableau de MM. Cormon et Granger. — Quelques scènes de corps-de-garde, à la porte de la mairie du deuxième arrondissement méritaient à peine les rares applaudissemens qu'elles ont obtenus. Il est permis à MM. Cormon et Granger de s'ennuyer en faction, et de composer alors des œuvres qui se sentent de leurs dispositions morales ; mais ils devraient s'abstenir de les communiquer au public. Une parade, une revue de la garde citoyenne, la tournure grotesque d'une sentinelle à un poste d'honneur font rire de meilleur cœur que tous les mauvais jeux de mots et toutes les plaisanteries usées des *Deux factions*.

A. B. d'H.

MODES.

Négligé du matin. — Peignoir en mousseline de laine à dessins de cachemire s'ouvrant sur un autre peignoir en batiste orné d'une garniture plissée ; effilés bordant le peignoir de dessous et rappelant la couleur des dessins de l'étoffe ; manches demi-larges, coupées en droit fil, descendant un peu plus bas que le coude et laissant ainsi apercevoir les manches à la jardinière du peignoir de dessous dont les poignets, très étroits, sont terminés par une garniture plissée. Semblable garniture ornant l'encolure. Mitaines en velours ; pantoufles de même étoffe et lacées par derrière ; bonnet de batiste et valenciennes.

Négligé du matin pour les courses a pied. — Redingote en foulard bleu marin à dessins blancs, à corsage et manches justes et à ceinture ronde et étroite. Mantelets en poult de soie noire garni d'un volant en semblable étoffe (cette garniture est triple par derrière). Col chevalière retombant sur le mantelet. Chapeau en paille cousue garni de velours vert ; petits bouquets de violettes disposés en couronnes autour de la forme du chapeau.

— Redingote en coutil de laine de couleur poussière, garnie sur le devant de plusieurs biais disposés en quille ; corsage plat recouvert par une grande pélerine faite également en coutil de laine, descendant aussi bas que la taille, et bordée d'un biais. Chapeau en paille à jour doublé de gros de Naples lilas, orné de rubans de même couleur *formant* des nœuds ronds : voile de tulle bordé d'un ourlet dans *lequel passe* un ruban lilas.

Toilette de promenade. — Robe de soie à reflets lilas et vert, orné au bas de trois bouillons superposés, séparés par une passementerie à jour de la couleur qui dans l'étoffe est la plus apparente. Corsage et manches à coulisse arrêtées par d'étroites passementeries en rapport avec celles du bas de la jupe. Pélerine à la Richelieu en dentelle doublée de soie paille ; capote de crêpe à coulisse de même couleur, ornée de branches de lilas et ayant sous la passe une ruche de tulle lilas. Ombrelle à frange et à canne d'ivoire.

Toilette de promenade en voiture. — Robe à la Victoria, toute plate, en soie écrue, dont le devant de la jupe, le devant du corsage, les jockeis et le bas des manches sont soutachés en petits cordonnets de même couleur que la robe, mais d'une nuance plus foncée. Echarpe en cachemire de l'Inde. Chapeau de paille d'Italie n'ayant pour ornement qu'un ample voile d'Angleterre. Ombrelle marquise en soie verte.

Toilette de petite soirée. — Robe d'organdie à raies roses, corsage en cœur, froncé au moyen de gros fils roses que l'on a raccourcis, et qui partent des épaules pour arriver devant et derrière au milieu de la ceinture, recouverte par un ruban attaché devant sous une rosette formant le chou ; manches qui, soit courtes, soit longues, sont coulissées d'une manière analogue, c'est-à-dire que les fils partent de l'épaule pour arriver aux bas de la manches ; bandes d'étoffes froncées et posées sur la jupe de façon à former tablier. Quelques choux de rubans roses mêlés aux cheveux ; peigne Joséphine pour fixer le chiguon.

Il est à remarquer que, à la ville et à la promenade, les étoffes blanches, pour robes, sont presque proscrites. L'on s'habille généralement de soie, et la distinction de la toilette provient en partie de la belle qualité et du bon goût de l'étoffe de la robe dont le corsage est presque toujours recouvert d'une grande pelerine, d'un crispin ou d'un trabet qui, bien que descendant plus bas que le crispin, n'a pas d'ouverture pour laisser passer les bras ; ces divers objets se font en soie, en mousseline ou en dentelles ; dans le premier cas, ils sont garnis soit d'étoffe pareille façonnée de mille manières, soit de dentelle noire pour les étoffes foncées, ou de dentelle blanche pour les étoffes d'une nuance tendre.

Lorsque ces objets sont tout en dentelle, ils sont souvent doubles

ıne gaze de couleur, ce qui en fait valoir les dessins; cette doublure ccorde quelquefois très bien avec la mousseline richement brodée, is on voit des pélerines et des crispins en mousseline n'ayant pour ıement qu'un ourlet dans lequel est passé un ruban.

CCIDENT ARRIVÉ SUR LE CHEMIN DE FER DE PARIS A VERSAILLES.

Lundi 9 mai, l'Académie des sciences a entendu la lecture du rapt suivant:

« Aussitôt après l'horrible événement arrivé hier sur le chemin de rsailles (rive gauche), M. le préfet de police s'est transporté sur les ux, où il est resté jusqu'à dix heures du matin, donnant les ordres cessaires pour les secours à administrer aux blessés. Ce matin, les uses de l'accident ont été constatées par MM. les ingénieurs des mines, l n'avaient été prévenus que la veille, fort avant dans la nuit. Les ts suivans sont consignés dans le rapport de MM. les ingénieurs mbes et de Sénarmont.

» Le convoi qui est parti de Versailles entre cinq heures et demie et heures du soir était traîné par deux locomotives: l'une, de petite nension, à quatre roues, était en tête du convoi, suivie de son *tender*; tre, de grande dimension, à six roues, de la construction de Sharp Roberts, suivait immédiatement avec son *tender*, et derrière elle aient les voitures chargées de voyageurs.

« A 45 mètres à peu près de distance du point où la route départentale n° 40, autrement dite *le Pavé des Gardes*, traverse à niveau le min de fer, l'essieu antérieur de la petite locomotive s'est rompu aux ıx extrémités, près des collets contigus aux renflemens qui sont entrés dans les moyeux des roues. Cet essieu est tombé sur le chemin, re les deux lignes de rails. Il y était encore ce matin. La cassure du est lamelleuse, à larges facettes. Le diamètre est de 9 centimètres.

La locomotive, privée de son essieu et de ses roues de devant, a nmoins continué à cheminer, et on ne s'aperçoit pas qu'elle ait laré le sol avant la traversée de la route départementale. Ici l'armae intérieure du rail extérieur du chemin a reçu un choc qui l'a inhie. La locomotive a encore cheminé jusqu'à 20 mètres au-delà de ce nt environ, et est allée frapper, à 65 mètres à peu près de l'endroit l'essieu est resté sur le sol, le talus méridional de la tranchée au d de laquelle le chemin de fer est encaissé aux bords de la route détementale. Cette locomotive était encore ce matin dans le fossé du min, au pied du talus. L'essieu coudé conducteur qui était à l'are était brisé en un point, et paraissait avoir cédé sous un effort de ion.

Le *tender* qui suivait la petite locomotive a été brisé par le choc. grande locomotive à six roues qui venait après a été renversée en vers de la route, la grille tournée du côté de la petite locomotive aneure; la boîte à fumée a été enfoncée, ainsi que le couvercle de l'un cylindres; les essieux et les roues ont été séparés de cette locomo-; les essieux ont été infléchis, mais non rompus, le tender de la nde locomotive a été brisé par le choc. Les chaudières des deux manes sont d'ailleurs demeurées entières et sans déchirures. Les par saillantes au dehors, telles que les soupapes, ont été seules brisées.

Les cinq premières voitures occupées par les voyageurs, sont ves successivement se précipiter sur les locomotives renversées, et ıt montés par dessus, en vertu de leur vitesse acquise. En même temps morceaux de coke enflammé qui étaient sur les grilles, sur celle de seconde locomotive principalement, se sont trouvés entraînés ou lan au milieu des voitures, et ont développé un affreux incendie, auquel caisses en bois dans lesquelles sont renfermées les chaudières des omotives, et les planches minces qui entrent dans la construction des tures, ont fourni un aliment très actif.

« Le mécanicien en chef du chemin de la rive gauche a été tué sur le coup, ainsi que trois chauffeurs. L'inspecteur général de la ligne qui conduisait la seconde locomotive de Sharp et Roberts, avait, à ce qu'il paraît, sauté en bas de la machine et s'était fracturé la jambe. Les malheureux voyageurs renfermés dans les premières voitures poussaient des gémissemens affreux et personne ne pouvait les secourir. Suivant M. le commissaire de police de Meudon, l'une des voitures a été brûlée dans un intervalle de dix minutes.

« Hier au soir il y avait quarante et un morts. La plupart des cadavres étaient charbonnés et méconnaissables, à tel point qu'on a dû les porter immédiatement au cimetière. Sept seulement ont pu être transférés à la Morgue. M. le commissaire de police de Meudon pense que le nombre des blessés est de soixante à peu près. Ils ont été dispersés dans les maisons du voisinage ou transportés dans le château de Meudon.

« Sans entrer dans la discussion des causes diverses qui ont concouru à cet épouvantable désastre, et des mesures qu'il conviendra de prescrire pour en prévenir le retour, il est évident pour tout le monde que la petite locomotive à quatre roues placée en tête du convoi a été l'origine du mal, et que l'usage de ces locomotives devrait être prohibé par l'administration. Les fractures d'essieux sont assez fréquentes sur les chemins de fer; mais elles ne donnent pas lieu habituellement à des accidens graves dans les locomotives à six roues.

« Quant à l'incendie qui a accompagné la catastrophe du 8 mai, nous croyons que ce fait est encore sans exemple dans l'histoire des chemins de fer. »

Tous les wagons étaient pleins. Chaque wagon portait dix voyageurs à l'extérieur, et quarante à l'intérieur. Ces infortunés étaient enfermés à clef; les portières des premiers wagons n'ont pu être ouvertes.

Le public ne saura peut-être jamais d'une manière exacte le nombre des personnes qui ont péri dans cet affreux événement. Des calculs, qui sont loin de paraître exagérés, ne le portent pas à moins de 130.

Peu de cadavres ont été retrouvés entiers. Des monceaux de chair grillée ou carbonisée, d'os à demi calcinés et des cendres, c'est tout ce qui est resté de la plupart de ces morts.

La catastrophe a eu lieu à six heures moins un quart. On ne s'est rendu maître du feu qu'entre dix et onze heures.

Malgré cette terrible expérience, on discutra peut-être encore longtemps la supériorité relative des machines à six roues et des machines à quatre roues; mais on reproche à l'administration du chemin de fer d'avoir attaché deux locomotives à un même convoi, et d'avoir employé le *Mathieu-Murray*. On dit que cette machine était en mauvais état, et inspirait des inquiétudes à l'habile mécanicien Georges, qui a aussi payé de sa vie cette imprudence. C'est là un point que l'instruction judiciaire éclaircira et sur lequel il serait téméraire de se prononcer avant les tribunaux. On annonce que plusieurs familles ont demandé à la compagnie des indemnités pour le dommage qu'elles ont éprouvé en cette occasion. Chacune d'elle réclame 50,000 francs.

La majeure partie des voyageurs qui ne sont pas morts sur-le-champ ont reçu des blessures ou des contusions; plusieurs, dont les membres étaient brisés et les chairs brûlées, ont expiré depuis: il y en a qui sont devenus fous, muets ou sourds.

Les témoins de cet incendie disent que les expressions leur manquent pour rendre toute l'horreur qu'ils ont éprouvées en entendant les cris de victimes, qui se tordaient au milieu d'un brasier dont l'intensité défiait tout secours humain.

INCENDIE DE HAMBOURG.

Dans la nuit du 4 au 5 mai, un violent incendie s'est déclaré à Hambourg, rue de la Digue. Favorisé par le vent et par la sécheresse qui durait depuis un mois, le feu a fait des progrès rapides.

On a employé le canon et fait sauter des maisons pour créer des obstacles au fléau. Les caves de la banque, où étaient les lingots, ont été inondées. Des troupes danoises et hanovriennes sont arrivées pour maintenir l'ordre, car on craignait l'émeute et le pillage. Le 8 au matin plus d'un tiers des maisons étaient consumées. Ce sont les quartiers les plus riches qui ont été détruits.

Le navire à vapeur *le Hull*, parti de Hambourg le 8 au soir, a apporté à Londres la nouvelle de la cessation de l'incendie.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

10 mai. — Les nourrices chargées d'enfans trouvés ont plus d'une fois substitué à ces enfans, lorsqu'ils décédaient, soit leurs propres enfans, soit ceux d'autres familles, pour continuer à recevoir sur les fonds départementaux des rétributions qui ne leur étaient pas dues. Pour prévenir ces substitutions coupables, on avait imaginé de passer au cou de chaque enfant un collier scellé avec une plaque d'étain, portant pour empreinte les désignations propres à constater l'identité. Mais cette mesure entraînait des accidens; d'ailleurs, c'était un signe trop apparent de la triste origine de ces enfans. M. le ministre de l'intérieur vient d'écrire aux préfets pour remplacer, dans les hospices, le collier par de petites boucles d'oreilles qui se scellent de manière à ne pouvoir se détacher sans être coupées, qui portent les indications nécessaires, et qu'on enlèvera dès que les enfans auront atteint leur sixième année, âge où les substitutions ne sont plus à craindre.

11. — Le musée Standish est ouvert au public. Il est situé au Louvre, au dessus du musée de la marine; on y monte par un petit escalier voisin de la salle Lapeyrouse, au musée maritime. Au dessus de la porte on a placé l'inscription qui suit, tracée en lettres d'or : *Collection Standish*.

Le musée Standish occupe cinq petites salles. Les trois premières sont garnies de tableaux; la quatrième contient la bibliothèque, quelques gravures rares et quelques peintures, notamment le portrait en pied du donateur. Enfin, dans la cinquième salle, sont exposées les esquisses. Les tableaux appartiennent en grande partie à l'école espagnole; mais il y a aussi quelques jolis ouvrages de Vanloo, de Wateau et des école flamande et allemande.

Un assez grand nombre d'artistes et de curieux ont visité hier ce musée.

12. — Des paysans qui piochaient dans un ravin de la Sierra-d'Elvira, à une lieue de Grenade, pour en extraire des pierres de bâtisse, ont découvert divers sépulcres, formés d'ardoises soigneusement polies et dans lesquels ils ont trouvé autant de squelettes, qui tous avaient le visage tourné vers l'orient. Ils ont également trouvé parmi les ossemens quantité de boucles de ceinturon, de pierres précieuses, d'amphores, de bracelets, d'agrafes d'or ainsi qu'un grand nombre d'anneaux du même métal, et un plus grand nombre en cuivre. Ces précieuses trouvailles ont excité la cupidité des paysans. Aujourd'hui ils sont parvenus à mettre à nu un vaste ossuaire de l'époque romaine, qui par sa somptuosité ne peut avoir appartenu qu'à une grande cité. Le lycée de Grenade a envoyé une commission sur les lieux; mais les érudits ne savent pas encore si la cité en question était Iliberia ou Ilurco, qui toutes deux étaient situées dans la plaine de Grenade. Toujours est-il que ces ruines sont ensevelies depuis au moins douze cents ans, puisqu'on n'y a découvert aucune inscription arabe. (*Corresponsal*.)

13. — On lit dans un journal :

Le gouvernement vient de mettre un officier d'artillerie à même d'exécuter dans un des ports de l'État un vaisseau destructeur de flottes. Si les effets répondent à ce que cet instrument de destruction promet, il n'est pas de flotte qui pût tenir devant une machine aussi formidable.

14. — Le puits de l'abattoir de Grenelle continue ses intermittences; aujourd'hui, les nombreux savans et étrangers qui visitaient le puits admiraient la limpidité de cette eau qui hier était presque noire.

— Au moment où les journaux de Paris enregistrent les tristes détails de la catastrophe du chemin de fer, les journaux des États-Unis nous rapportent la nouvelle suivante :

« Notre port a été hier, vers trois heures, le théâtre d'un des événemens les plus déplorables que nous ayons eu à enregistrer. Un nouveau steamboat, *le Médora*, destiné à voyager entre Baltimore et Norfolk, allait être essayé, avant de commencer ses traversées régulières. Un grand nombre de personnes avaient été invitées à se trouver à bord à trois heures, pour prendre part à une excursion de plaisir au bas de la rivière. Il y avait 150 personnes à peu près. Les roues avaient à peine fait une révolution quand la chaudière éclata avec un horrible fracas, lançant dans les airs la cheminée, les débris du bateau, les fragmens de la machine, et aussi les malheureux passagers. Il y eut des cadavres jetés à plus de cent pieds de hauteur. Les uns retombèrent dans la rivière et furent noyés; d'autres furent lancés sur le quai. La scène de désolation qui eut lieu alors est impossible à décrire. »

SALON DE 1842.

PUBLIÉ PAR M. CHALLAMEL.

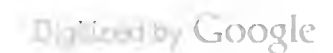
Les Champs-Elysées sont aujourd'hui la plus belle promenade de l'Europe.

Les pavillons qui vont s'ouvrir bientôt, le Cirque qui ne tardera pas à porter sa fortune, les maisons charmantes qui se détachent çà et là sur l'avenue et dans le fourré des arbres, les eaux, la verdure naissante, les concerts et mille joyeux spectacles en plein vent donnent aux Champs-Elysées une de ces physionomies variées et animées qui semblaient jusque-là n'exister que dans l'imagination des poètes.

N'oublions pas une des raisons qui attirent surtout la foule des promeneurs, parisiens, provinciaux, étrangers: nous voulons parler de l'admirable Panorama de l'incendie de Moscou, chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre de M. Langlois. On ne l'a pas assez vu, on veut le voir encore. Le temps est beau, le ciel pur, toutes les beautés de cette toile immense resplendissent au soleil. On n'en veut rien perdre, et on n'en perd pas une ligne. Ainsi le plaisir est double: on se promène et on admire.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.



13e Année. — N° 28. Vendredi 20 Mai 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vte DE TESSIÈRES-BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS

LE CABINET DE LECTURE paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

DENISE.

DU MARQUIS DE SIVRAY A Mlle DE JOUARS.

La Délivrande, 5 juin 17...

« Je viens d'apprendre, ma chère Hélène, par l'ordinaire du Bocage, qui vous a remis des lettres hier, que vous êtes à Villers auprès de votre cousine. C'est une occasion que je guette depuis long-temps pour vous prier de remplir une commission assez délicate, mais qui ne sera point difficile pour une personne de votre esprit. La chose va vous sembler peut-être singulière; il s'agit d'une demande en mariage que je prends sur moi de faire, en l'absence de Mme la marquise ma mère, qui est à la cour pour un mois encore. Je ne sais pas employer les détours qu'il faudrait ; l'impatience de connaître mon sort ne me laisse pas de relâche. J'aime Mlle de Beauchamps depuis le jour où je l'ai vue. Elle m'a toujours témoigné de l'amitié, mais je n'ai point encore osé lui dire que j'avais pour elle des sentimens plus tendres. Elle vient d'entrer en possession de sa fortune; elle est maîtresse de ses volontés; à dix-huit ans elle peut songer au mariage : parlez-lui du grand désir que j'ai de l'épouser. Il y a si peu de façons entre elle et moi, que, sans votre séjour à Villers, je lui eusse adressé ma demande directement. Vous connaissez aussi bien qu'elle, et mieux que moi-même, mon caractère et mon humeur. Vous êtes une fille sensée, ma chère Hélène; vous êtes en état, plus que personne, de mener à bien cette affaire, d'où mon bonheur dépend absolument. Je compte sur votre habileté, sur votre zèle et sur l'affection que nous avons l'un pour l'autre depuis votre enfance. Ne seriez-vous pas satisfaite que votre plus ancien ami devînt le mari de votre chère Nise ?

« Je vous envoie ceci par un exprès qui fera ses huit lieues à franc étrier. Il ira coucher au bourg et attendra votre réponse que vous lui ferez tenir par quelque laquais du château. Soyez diligente autant que vous pourrez, car je suis sur les charbons.

« Adieu, je vous presse les mains fort amicalement. »

DE Mlle DE JOUARS AU MARQUIS DE SIVRAY.

Villers, 6 juin 17...

« Votre lettre, mon cher Henri, m'est parvenue pendant le souper. Je suis devenue si pâle en la lisant, que Denise m'a demandé avec effroi s'il y avait quelqu'un de malade à la Délivrande. Mais il s'agit bien de moi et de ma pâleur !

« Nise est une tête légère, et sans doute vous n'avez pas réfléchi sur son naturel un peu étrange. Il n'y a pas d'esprit plus mobile que le sien. C'est une femme par excellence, un cœur indocile et qui ne s'arrête qu'un instant sans pouvoir se fixer. Les grandes qualités ne la touchent que dans les romans ; elle ne les recherche pas hors de la fiction, elle les redoute plutôt. On lui plairait bien plus vite avec une chanson ou de la

gaieté que par toutes les vertus du monde. C'est du côté de l'imagination qu'elle est vulnérable, mon cher ami, et vous n'avez que des armes qui ne frappent pas à cette porte. Vous vous adressez au cœur directement, et on ne parviendra jamais à entrer dans celui de Nise qu'en prenant le circuit que je vous indique. Faites des madrigaux, apprenez la musique, ayez un répertoire de bons mots, vous réussirez peut-être alors. Vous êtes donc aveugles, vous autres hommes? Ne savez-vous donc pas que, depuis trois ans qu'elle est sortie du couvent de Saint-Louis, ma jolie cousine a déjà eu trois petites inclinations? La première était pour mon frère, qui l'avait amusée dans une mascarade; la seconde fut pour M. de Ménars, qui lui avait adressé des vers, et la troisième, qui date du mois dernier et qui dure encore, est pour le chevalier de Geut, qui l'a charmée avec son talent sur la guitare. Vous voyez comme tout cela ressemble à ce que vous pourriez tenter pour lui plaire! Mon étonnement et ma douleur ont été extrêmes en apprenant que vous aviez de l'amour pour Denise, non pas que je ne la trouve très digne d'en inspirer, mais parce que j'ai compris aussitôt que vous auriez fort à souffrir si cet amour vous tenait au cœur. Cependant je me suis acquittée de la négociation avec tout le soin possible, et voici tout ce qui a été dit et fait.

« Après avoir lu votre lettre, je l'ai mise dans ma poche et je suis restée à dessein aussi pensive que l'occasion le voulait, sans essayer de cacher mon embarras. Denise m'a demandé ce qui m'occupait; à travers ses badinages, j'ai démêlé sans peine un peu d'inquiétude et de curiosité; mais j'ai tenu ferme dans mon silence jusqu'à l'heure du coucher, pensant que les réflexions de la nuit étaient favorables aux sujets d'importance. Elle avait reçu la veille un exprès du chevalier qui lui avait apporté une lettre assez galamment tournée avec des airs de danse pour la guitare. Elle aurait passé la soirée à les jouer, si je n'eusse feint d'avoir la tête rompue par sa musique. Enfin dix heures ont sonné. Je l'ai conduite à sa chambre, d'où je ne suis sortie qu'à minuit, et pendant tout ce temps-là nous avons parlé de vous et de votre proposition. Cette chère enfant a pris la chose sérieusement, autant qu'il lui est possible. Vos offres, m'a-t-elle dit, la flattaient extrêmement. Votre famille, et particulièrement Mme la marquise, pour qui elle a du respect et de l'estime, étaient bien au dessus de ce qu'elle pouvait espérer pour une alliance. Votre caractère était le plus parfait du monde pour le bonheur d'une femme. Vos qualités, auxquelles elle rend justice, votre esprit, votre personne et vos trente ans, tout cela semblait répondre de soi-même aux objections, et ne pas laisser de motif raisonnable à un refus.

« Cependant, a-t-elle ajouté, la fortune de Henri est trois fois plus grande que la mienne; il lui serait aisé de prétendre à s'allier aux premières maisons du royaume. Je serais pour lui une entrave et une gêne à la cour, où il est appelé à s'élever. Il est de mon devoir de ne point accepter.

« Je reprochai sévèrement à Denise de me taire ses véritables sentimens et de déguiser sa pensée sous de faux scrupules, sachant fort bien que votre générosité ne ferait que s'irriter de ces défaites, et que votre amour s'en augmenterait encore. Elle eut d'abord un peu de confusion, puis elle m'ouvrit son cœur entièrement. Elle m'avoua que le chevalier avait su lui plaire, qu'elle en avait la tête fort remplie, et qu'elle ne pouvait se donner à un autre tant qu'elle aurait l'esprit dans cet état. Elle se mit alors à me conter en riant ses amourettes avec M. de Geut; comment ils tenaient ensemble des propos d'écoliers, comment ils faisaient des pâtisseries de Bretagne, et qu'ils se jetaient de la farine au nez, et qu'ils chantaient des rondes, et qu'ils dansaient des passe-pieds, et que la guitare avait un son charmant sous les doigts du chevalier, et qu'elle ne serait pas contente qu'elle n'en sût jouer comme lui, et que M. de Geut avait les plus jolies manchettes d'Alençon, etc. Et Nise chantait un bout de ronde bretonne, dansait un pas, prenait sa guitare et la remettait en place, et, toujours riant et gesticulant, me dit enfin qu'elle aimait le chevalier à la folie. Lorsque le torrent eut bien coulé, elle revint d'elle-même à parler de vous. Elle vous rendait justice; vous êtes un homme sûr, un esprit plein de raison, le meilleur ami qu'elle ait. Pour rien au monde elle ne voudrait que vous fussiez malheureux à cause d'elle; mais elle voulait tâcher d'être heureuse aussi. Elle ne pouvait épouser qu'une personne dont elle eût volontiers fait un amant et non pas un ami. Elle ajouta qu'elle vous écrirait, vous consolerait et vous guérirait; que vous seriez toujours son cher Henri, son cousin en titre; qu'elle vous irait voir aussitôt que Mme la marquise serait de retour. Tout cela était dit avec ce ton animé, cette rapidité dans les idées et l'expression, qui la feraient prendre pour l'être le plus sensé et le plus passionné de la terre. Dehors trompeurs, mon cher Henri! Vous savez si j'aime et si j'admire Denise; je puis donc vous en écrire tout ce que je pense. L'imagination de cette aimable fille est d'une activité terrible; c'est elle qui se tient au siége du cocher et conduit toute la machine. Le cœur est au second rang; il suit l'autre sans résistance, et vous l'attaqueriez par les moyens les plus grands, les plus inattendus et les plus romanesques, qu'il demeurerait sourd et impassible. Croyez-moi : ne la revoyez pas, et partez pour quelque voyage. Allez à la cour, à l'armée, où vous voudrez; cherchez des distractions, des plaisirs! guérissez-vous le plus tôt que vous pourrez, et revenez ensuite en Normandie.

« Ce matin, Denise est descendue de bonne heure. Elle s'est promenée long-temps dans cette allée de cerisiers où les oiseaux font tant de bruit. Elle avait pris un livre, mais elle n'a guère vu ce qu'il y avait dedans. Elle tâchait de réfléchir, et, lorsque je suis venue l'embrasser, elle m'a dit qu'elle avait tant pensé à l'affaire d'hier, qu'elle en avait mal de tête.

— Décidément, a-t-elle ajouté, ce mariage est *impossible*, absolument impossible.

— Ma chère enfant, ai-je répondu, tu as pour les *choses louables* plus d'aversion qu'elles n'en méritent véritablement.

« Alors elle m'a donné une petite tape sur la joue, et s'en est allée dans sa chambre. J'avais cru qu'elle vous écrivait; mais, voyant à midi que sa lettre n'était pas commencée, je vous expédie celle-ci. Adieu, mon cher Henri, je suis triste et fâchée de vous savoir dans la peine, vous qui seriez digne de réussir dans tout ce que vous entreprenez. J'en veux mortellement à ces passions qui viennent troubler notre bonheur, et je souhaite ardemment que vous ayez bientôt fait de triompher. »

Villers, 7 juin 17...

DE MADEMOISELLE DE BEAUCHAMPS AU MARQUIS DE SIVRAY

« Quoi! vraiment, mon cher marquis, vous aviez de l'amour pour moi, et vous ne m'en disiez rien! C'est fort mal, car j'avais droit à vos confidences, et l'amour vous a rendu coupable envers l'amitié. Je ne vous aurais pas laissé venir au point où vous en êtes; à l'heure qu'il est, vous seriez déjà guéri radicalement. J'ai senti d'abord quelque fierté en découvrant que j'avais pu blesser un cœur comme le vôtre, et puis la honte est arrivée en voyant que je ne pouvais vous répondre comme vous le méritez. Je suis une évaporée, marquis, un vrai enfant incapable de rien de très bon et de rien de mauvais. Je vous assure que si, en recevant votre déclaration de la bouche d'Hélène, j'eusse été agitée, émue, et que mon cœur se fût enflammé quelque peu, j'en aurais bien meilleure opinion de moi-même. Le traître n'en a rien voulu faire. Il est resté indifférent, et je n'ai eu qu'à peine la force de passer cette affaire avec attention. Ni l'importance de la proposition, ni la grandeur du nom, de la fortune, ni l'admiration et la reconnaissance bien réelles que m'a inspirées la générosité de votre âme, n'ont pu changer mon caractère et me rendre sérieuse, comme j'aurais dû l'être. Hélène m'en a fait de justes reproches.

— Vois comme tu es, me disait-elle; si M. de Sivray t'envoyait

air nouveau ou une paire de castagnettes, tu ne t'occuperais plus d'autres chose pendant deux jours, et tu ne peux songer à une affaire qui déciderait de ton avenir!

« C'était la vérité. Gardez-moi pour amie, mon cher marquis, et ne prétendez à rien de plus. Mon cœur aura toujours quinze ans; l'amour ne me viendra jamais qu'en riant, et pour un homme comme vous, ce serait de l'amour pour rire. Sachez, d'ailleurs, que de mon côté je ne puis vous aimer autrement que j'ai pris l'habitude de le faire, c'est-à-dire comme un ami, un conseiller auquel j'aurais recours dans les momens périlleux et difficiles, sur qui je compterais, et qui aurait de la raison pour moi. Je conviens que dans un mari c'est là ce qu'on veut trouver; mais je souhaiterais autre chose encore, et c'est par ma faute que je ne le vois pas en vous et ne le verrai jamais. Je ne suis pas votre affaire, et vous n'êtes pas ce qu'il me faut; ainsi n'y pensez plus. Employez tout de suite votre courage et votre sagesse à vous remettre de ce coup désagréable, et continuons à vivre en bons voisins.

« A votre place, je ne serais pas embarrassée de trouver une consolation. Je jetterais les yeux sur Hélène. Ma cousine est belle et douce. Je la soupçonne de cacher un cœur assez tendre sous des airs froids et réfléchis. »

« Adieu, mon cher Henri; aussitôt que vous désirerez me voir et que vous croirez pouvoir le faire sans danger pour votre repos, venez à Villers, ou bien faites-moi inviter par Mme la marquise. Je ne suis jamais si contente qu'entre vous et mon Hélène. »

Mlle de Beauchamps était d'une bonne maison de province. Il y avait eu dans sa famille un chevalier de l'ordre et deux lieutenans du roi. Ayant perdu sa mère en naissant, et M. de Beauchamps étant mort sur le champ de bataille dans une expédition contre les Indiens de la Nouvelle-France, elle se trouva orpheline et seule au monde à l'âge de dix ans. M. de Jouars, qui était l'ami et le cousin de son père, prit soin d'elle et la mit à Saint-Louis de Rouen avec Mlle Hélène. Les deux cousines avaient une grande amitié l'une pour l'autre, quoiqu'il y eût entre elles une différence d'âge d'environ cinq ans. Mlle de Jouars considérait Denise comme sa fille ou du moins comme une sœur cadette sur qui les années et sa gravité naturelle lui donnaient de l'autorité. Elles avaient tourné la tête au couvent entier par leurs grâces et leur esprit, et quand elles quittèrent Saint-Louis ensemble, ce fut un grand désespoir pour les pensionnaires et les religieuses. On fréquentait beaucoup les uns chez les autres, dans toute la noblesse de Caen, et c'était à Sivray que se faisaient les parties les plus agréables. La marquise douairière était la marraine de Denise; on comptait sur elle, avec raison, pour l'avenir et l'établissement de l'orpheline, car la bonne dame aimait beaucoup sa filleule, et son crédit à la cour lui donnait toutes les facilités du monde pour la protéger utilement.

Les trois lettres qui précèdent suffisent sans doute pour connaître les deux jeunes personnes. Il nous reste seulement quelques mots à dire pour faire entendre ce qu'était M. de Sivray. Le marquis, son père, avait été bien en cour sous la régence, et des amis de la duchesse de Berri. On le citait au Luxembourg comme un homme de la vieille roche, et on le mettait dans le petit nombre de ceux que la corruption du temps n'avait pu atteindre. Il avait servi assidûment à la cour et intrépidement à la guerre. Il avait aimé sa femme avec constance, et on se fût moqué de lui à cause de cela, s'il n'eût échappé au ridicule par des airs pleins de noblesse et par quelques traits de courage, qui lui avaient attiré des complimens de la part du feu roi au retour d'une campagne. Soit que le vice se cachât devant lui, comme il fait souvent en présence des âmes honnêtes, soit que le marquis ne voulût pas le regarder, M. de Sivray mourut sans avoir compris le débordement des mœurs et la ruine imminente de la société. Henri, son fils, trop jeune pour remplir sa charge de gentilhomme de la chambre, avait vendu cet emploi; mais il avait acheté plus tard un régiment de chevau-légers. Il désirait avec impatience une guerre pour se faire distinguer, et vivait, en attendant, moitié à l'armée, moitié chez sa mère, au château de la Délivrande. C'est là qu'il s'était lié avec Hélène de Jouars et qu'il était devenu amoureux de Denise.

Un mois environ après la demande en mariage qui lui avait si mal réussi, le marquis, se croyant assez maître de lui pour revoir Mlle de Beauchamps, la fit prier de venir avec Hélène à la Délivrande, où sa mère était revenue depuis peu. On y mena une vie fort animée pour la campagne. Le château était situé près de la mer. On allait le matin promener sur les plages et dans les falaises, d'où on voyait le plus beau spectacle du monde. On déjeûnait souvent aux environs. Le soir, il venait de la compagnie. Les demoiselles faisaient beaucoup de toilette; elles se moquaient des bonnes gens de Caen qui prêtaient à rire, mais sans trop de malveillance, puisque Mme la douairière de Sivray s'en amusait. La marquise, quoique dévote, était indulgente pour la jeunesse, et d'ailleurs elle aimait son fils à l'adoration et n'eût voulu le contraindre en rien. Denise mettait les autres en gaîté, si bien que Mlle de Jouars devenait par l'exemple aussi étourdie qu'elle. M. de Sivray, à force de rire de leurs folies, en disait lui-même du matin au soir sans y prendre garde. Cette intimité était un dédommagement fort doux à la perte de ses espérances. Mlle de Beauchamps mêlait aux airs évaporés quelque chose d'affectueux dont il se sentait fort pénétré, mais qui n'était pas sans danger pour lui. Les sentimens se donnent aisément le change les uns aux autres, et le cœur est souvent bien malade avant qu'on ait reconnu ses blessures.

Hélène s'inquiéta pour le repos de Sivray. Avec cette délicatesse scrupuleuse qui convient à l'amitié pure, elle en parla d'abord au marquis, et non pas à sa cousine. Elle représenta que ces jeux familiers étaient prématurés; que l'étourderie de Denise n'en voyait pas le péril, mais qu'il était de trop bonne heure encore pour que les témoignages de son amitié n'eussent pas l'inconvénient grave d'inspirer de l'amour. Henri, plus effrayé à l'idée d'un changement dans ses relations avec Denise que de toute autre chose, répondit qu'il était maître de lui et qu'il tenait son cœur à deux mains. Hélène n'osa pas insister davantage, de peur que Sivray ne lui sût mauvais gré de s'alarmer de ce qui le rendait heureux, et depuis elle n'en reparla plus.

Un de ces petits événemens, comme la vie en offre par centaines, vint éclairer le marquis sur ce qui se passait dans son âme. La douairière reçut une lettre du chevalier de Gent, qui demandait à lui faire sa cour en revenant de l'amirauté de Brest où il avait eu commission du ministre. On répondit au chevalier par une invitation de s'arrêter à la Délivrande autant qu'il le voudrait. L'arrivée de ce quatrième personnage amena aussitôt une combinaison nouvelle dans les rapports qui existaient entre les trois autres. M. de Gent étant placé fort avant dans les bonnes grâces de Mlle de Beauchamps, ce fut à lui que s'adressèrent les sourires, les regards et les mots obligeans. Le chevalier répondait à la coquetterie par une galanterie ouverte, sans ménagement ni dissimulation, selon les manières de ce temps. Lorsque la compagnie se divisait, Denise allait avec le chevalier et Hélène avec le marquis. D'un côté on riait aux éclats, on s'amusait, on ne tarissait pas; de l'autre on était distrait, préoccupé, on n'avait rien à se dire.

Le soir on faisait souvent de la musique; Denise avait de la voix; la guitare du chevalier jouait alors un grand rôle. On dansait des *loures* à caractère que M. de Gent avait apprises dans son séjour à Brest. Sivray voulait se persuader à lui-même qu'il trouvait à voir ces danses autant de plaisir que les autres spectateurs. Assis entre la marquise et Hélène, lorsque les passes bretonnes étaient exécutés comme il faut, il applaudissait et s'écriait souvent : « Ils sont charmans tous deux! » Mais, à la fin de la journée, il sentait bien que les regards de Denise avaient oublié le chemin de ses yeux, qu'elle n'avait pas songé une fois à lui, et que tout allait vers le chevalier. Cependant il voulait tenir ferme dans son rôle d'ami, et repoussait la jalousie loin de son

cœur avec indignation ; enfin il était dans toutes les conditions pour être fort malheureux.

La mode était alors d'avoir dans les jardins des pavillons et des kiosques où l'on prenait le frais pendant les chaleurs. Un jour du mois de juillet (c'était vingt-quatre heures avant le départ du chevalier, qui était rappelé par le ministre de la marine), Sivray, rêvant à ses ennuis, se reposait dans un de ces pavillons dont le parc était fort garni. Il entendit venir dans une allée M. de Gent et Denise, qui se promenaient en tête à tête. Comme ils marchaient lentement, qu'ils parlaient haut et que le pavillon faisait une sorte d'écho très sonore, il ne perdit rien de leur conversation :

— Je ne sais pas en effet, disait le chevalier, ce que vous feriez si vous étiez à ma place, mais voilà pour sûr comment je ferais si j'étais à la vôtre. Je me dirais : De Gent est un excellent garçon ; il va partir demain ; nous n'avons plus le temps de baguenauder. Il est au désespoir de me quitter...

— Oui, répondit Denise ; cela se reconnaît à ses chansons.

— Sur mon âme, je suis désespéré.

— D'aller rejoindre votre maîtresse à Paris ! Il n'y a pas de quoi, chevalier.

— Laissez-moi donc achever ma période. Où en étais-je ?

— Au désespoir.

— Fort bien : il est au désespoir de me quitter, diriez-vous. Afin d'adoucir sa peine, je vais donc, pour le dernier jour, lui apprendre que je ne suis pas éloignée de l'aimer un peu, que son départ va me rendre triste, et que je penserai à lui jusqu'à ce qu'il revienne, ce qui sera bientôt.

— Monsieur, une femme ne dit pas toujours ces choses-là, même quand elles sont vraies.

— Et à quoi me servirait qu'elles fussent vraies, si vous n'en disiez rien ?

— Mais savez-vous que si nous nous aimions, nos badinages finiraient, et qu'il faudrait penser au mariage ?

— Je l'entends bien ainsi.

— Chevalier, interrompit la jeune fille, voici un bel arbre : comment l'appelle-t-on ?

— C'est un tulipier d'Amérique.

— Les fleurs en sont jolies. Tâchez de m'en avoir une, et si vous vous cassez le cou, cela détournera la conversation.

Le chevalier monta dans l'arbre, et rapporta une petite branche où étaient plusieurs fleurs.

— N'espérez pas m'échapper, reprit-il ; je ne vous laisserai pas en repos que vous ne m'ayez répondu.

— Mais je ne sais pas du tout si je vous aime, Monsieur, je n'y ai pas songé ! Je prendrai jusqu'à demain pour m'assurer de mes sentimens, et si, comme vous en paraissez persuadé, mon cœur parle en votre faveur, je vous donnerai cette fleur au moment de votre départ.

Le lendemain, vers midi, les dames étaient sur le perron du château, et regardaient M. de Gent qui venait de monter à cheval. Il avait le frac bleu, les bottes à l'écuyère, le chapeau plat sur l'oreille droite. Il tourmenta un peu sa monture, avec le charlatanisme d'usage tout en prenant les commissions pour Paris. Mlle de Beauchamps était descendue sur la dernière marche du perron, et tenait à sa main la petite branche de tulipier qu'elle faisait tourner avec des mines de coquetterie que M. de Sivray pouvait seul comprendre.

— N'avez-vous plus rien à me commander ? dit le chevalier ;

— Plus rien, répondit Nise.

— En ce cas, je vous dis adieu ; je pars, je m'éloigne.

— Adieu, chevalier, répétèrent les dames.

— Les chemins seront mauvais, reprit M. de Gent.

— A cheval, on ne craint rien.

— Il fera de l'orage.

— Bah ! le ciel est superbe.

— Allons ! je me mets en route.

— C'est cela.

M. de Gent donna de l'éperon au cheval. Denise le crut parti ; mais il avait serré la bride, et l'animal ne faisait que sauter sur place.

— Chevalier ! dit Mlle de Beauchamps, voulez-vous cette fleur pour mettre à votre boutonnière ?

— J'allais vous la demander.

Le chevalier présenta son chapeau dans lequel Denise jeta la branche de tulipier ; il fit ensuite un salut fort galant, et disparut comme l'éclair.

Pendant cette journée, Mlle de Beauchamps était maussade et rêveuse. Quand Hélène et Henri voulurent essayer de l'amuser, elle les reçut mal, de façon à leur faire entendre qu'ils ne sauraient remplacer ce qui lui manquait. Elle regardait Sivray avec un air de colère et de défi, en fredonnant obstinément les morceaux de guitare, ce dont la marquise elle-même ne put s'empêcher de sourire. Le soir, il ne vint personne de la ville. On ne disait mot, et on ne faisait aucun jeu. Denise absorbée travaillait au métier dans un coin, et chantait tout bas les loures de Bretagne. La marquise, après plusieurs tentatives inutiles pour l'arracher à cette occupation, finit par ouvrir un livre de piété qu'elle ne quitta plus. Hélène emmena Sivray dans les jardins, et lui tint compagnie jusqu'au souper. On se sépara plus tôt qu'à l'ordinaire pour en finir avec ce jour insupportable.

Il y a une grande différence, pour un amant dédaigné, entre savoir son malheur et le voir de ses yeux. Le marquis avait le courage et la raison nécessaires pour se guérir d'une passion dont il ne devait attendre que des peines ; mais, quand ses forces eussent été doublées, elles n'eussent point encore suffi à le préserver d'une rechute dans la position où il s'était jeté imprudemment. D'une part, la compagnie de Mlle de Beauchamps avait rallumé les feux qu'il croyait éteints, et de l'autre, la préférence accordée au chevalier et le spectacle de ces amours d'enfant lui avaient meurtri et affaibli le cœur.

Henri passa la nuit entière au milieu des furies, et roulant dans sa tête cent projets extrêmes et insensés. Tantôt il voulait demander ses chevaux et courir après son rival pour le tuer, tantôt il pensait à quitter la France et à prendre du service chez le Turc, comme avait fait le comte de Bonneval. Dans d'autres momens, il voulait se faire sauter le crâne, et de ces trois folies, ce fut la dernière dont il approcha le plus ; mais les jours suivans amenèrent des résolutions différentes. La tristesse de Denise augmenta visiblement ; on reconnut bientôt qu'elle était blessée au cœur, et d'ailleurs elle n'en fit pas grand mystère, car en ce temps-là on ne s'amusait pas plus à cacher ses sentimens que ses actions.

L'idée que cette charmante créature pût être malheureuse était nouvelle pour Sivray. En songeant qu'elle allait souffrir des tourmens dont il savait si bien l'amertume, il oublia aussitôt ses propres chagrins. Il eût donné tout au monde pour ramener la gaieté sur ce visage qu'il ne regardait plus qu'avec des remords, comme s'il eût été cause de l'accablement qui s'y peignait. La raison, impuissante jusqu'alors, reprit son empire dès que la générosité lui vint en aide ; elle disait à Henri qu'il devait se résigner à voir un autre jouir du bonheur qui lui était refusé, puisque Denise ne pouvait être heureuse qu'à ce prix.

Hélène, que son esprit sage rendait particulièrement propre au rôle de confidente, apprit de la bouche de Denise que son amour pour le chevalier était devenu sérieux. Elle en instruisit Sivray, persuadée que cette nouvelle n'ajouterait pas à son mal. Elle savait qu'il existe dans le dévouement et l'abnégation de soi-même un plaisir qui paie de bien des sacrifices, et, Henri une fois lancé dans cette voie, elle ne doutait plus qu'il n'arrivât promptement à une guérison complète avec plus de sûreté que par tout autre chemin. On verra qu'elle devinait juste, par une lettre que le marquis écrivit au commandeur de Sivray, son oncle, qui était à Versailles :

« Monsieur le Commandeur,

« Vous n'ignorez pas l'amitié tendre que je porte à Mlle de Beauchamps, et vous partagez vous-même le faible que nous avons tous pour cette aimable personne. J'ai toujours regretté que le ciel ne m'eût point donné une sœur; mais je me console de cette privation en ayant pour Denise les sentimens d'un frère. Je vous prie donc, pour l'amour de moi, monsieur le Commandeur, d'agir aujourd'hui comme si elle était votre nièce. Nous avons reçu à la Délivrande une visite du chevalier de Gent. Il a pris avec Denise de petits engagemens de galanterie par lesquels un honnête homme doit se regarder comme lié; Denise en a le cœur entamé: je le vois à sa tristesse et à ses soupirs, et comme le chevalier me semble un parti sortable, c'est un mariage que je voudrais nouer, afin que ma meilleure amie me dût son bonheur. De Gent a de l'ambition; mais la disgrace qui a tenu son père éloigné de la cour du feu roi, nuira peut-être à sa fortune si on l'abandonne à lui-même, tandis qu'avec votre protection et celle de nos amis, il pourrait se relever. Je désirerais que vous fissiez entendre cela aux parens du chevalier. Mlle de Beauchamps a du bien, et vous savez que Mme la marquise a le dessein de lui donner des diamans le jour de ses noces. Veuillez vous rendre chez la mère du chevalier et lui parler de cette proposition, comme de vous-même, et comme si l'intérêt que vous prenez au sort de Denise vous eût suggéré cette idée. De Gent doit être en ce moment à Paris ou à Versailles, pour rendre compte au ministre de la marine d'une commission. Si vos offres sont agréées de sa mère, abordez la question avec lui-même sur-le-champ, sans lui laisser le temps de se refroidir dans les plaisirs de la ville. J'attends votre réponse impatiemment, et suis avec respect, Monsieur le Commandeur, etc. »

Nous donnerons aussi la réponse de l'oncle.

« Mon cher neveu,

« Au reçu de ta lettre, j'ai demandé mon carrosse, et je me suis rendu chez la comtesse de Gent. Je l'ai trouvée au coin du feu, en août! Elle avait un pouce de rouge sur son vieux visage, et tant de mouches, une si haute coiffure et si poudrée, si pommadée, qu'il ne lui restait plus rien de naturel que le son de la voix; ses petits chiens faisaient un tel vacarme, qu'on ne s'entendait point. A la fin, lorsque je lui eus crié à l'oreille que je venais causer d'affaires, elle consentit à écarter cette meute pour un instant. Je lui ai dit sans ambages ni périphrases que j'avais pensé à marier son fils; mais elle m'a fermé tout de suite la bouche, en assurant qu'elle lui avait elle-même trouvé une femme, que c'était un mariage arrangé de longue main, et qu'on attendait le chevalier pour signer le contrat. Je me suis étonné alors que son fils ne fût pas à Versailles, comme on me l'avait annoncé; à quoi elle a répondu qu'en effet il devait y être, mais qu'il s'était un peu amusé en route à faire la cour à une bourgeoise de Rouen. J'ai pris une mine sévère pour dire à la comtesse, en homme qui a son franc parler, que le chevalier était fort coupable dans sa conduite envers Mlle de Beauchamps, qui est un enfant sans expérience, et que, s'il était mon neveu, je lui enseignerais, sous peine de perdre mon héritage, quels sont les devoirs d'un homme d'honneur et comment on répare une sottise. Je pensais que nous allions là-dessus nous fâcher, je m'apprêtais à tenir tête à la comtesse: point du tout; elle m'éclata de rire au nez, et de si bon cœur, que j'en perdis contenance; il semblait que je fusse un imbécile, avec ma sévérité. Au milieu de ces rires, la vieille me déclara que le temps était loin où M. de Montausier soupirait pour Julie, et me demanda si j'ignorais que Mme de Maintenon était morte. Le sang me monta aux oreilles. Je lui répondis qu'elle le savait aussi bien que moi, et que nous étions d'âge tous deux à lui avoir fait nos baise-mains pendant tout son règne. Cette fois, elle cessa de rire et me dit que j'étais un impertinent; je répondis qu'elle était une folle, et je sortis tout en colère. Voilà le beau résultat de mon ambassade. Nous vivons dans un chien de siècle, mon neveu, où les gens de cœur sont exposés à passer pour des sots, où l'on ne sait plus distinguer le bien et le mal, où l'on fait l'amour à la hâte, comme des bêtes, sans aucune délicatesse, et sans que les sentimens aient le temps d'y prendre part! Mlle de Beauchamps n'a rien de mieux à faire que d'oublier ce chevalier qui enjôle une fille dans chaque ville qu'il traverse. Si Mlle Denise te plaisait, mon neveu, j'en serais ravi; je te dirais de l'épouser, et je te donnerais tout de suite cent mille livres et mes chevaux, qui sont superbes. Réfléchis un peu à cela. On dit qu'une flotte anglaise a paru devant Naples, et que nous aurons la guerre au printemps; ce sera peut-être un moment d'arrêt pour les mauvaises mœurs. Crois-moi, Henri, marie-toi, et demeure en province. Vis le plus éloigné que tu pourras de cette cour débauchée; c'est le vœu de ton oncle. »

Sivray ne se tint pas pour battu. Il prit des chevaux de poste, et courut à Rouen pour faire lui-même au chevalier des remontrances amicales. Il le rencontra sur le cours, cherchant de tous ses yeux la femme d'un procureur.

— Je suis fâché de vous interrompre, dit-il; mais je viens vous parler d'une affaire plus grave et plus ancienne en date que celle-ci.

— Oui, répondit de Gent, il s'agit de Mlle de Beauchamps. Je suis désolé qu'elle ait pris mes paroles au sérieux; je me suis comporté en étourdi, sans savoir ce que je faisais, car je vais à Paris pour me marier. Ce n'est pas que j'aime la femme qu'on me destine; je ne la connais point, et je gage bien qu'elle n'a pas la moitié des agrémens de Mlle Denise.

— Eh bien! chevalier, il ne faut pas l'épouser. Quoi que vous en disiez, on ne séduit pas une jeune fille sans savoir ce qu'on fait. Vous étiez donc fort amoureux de Mlle de Beauchamps, puisque vous avez oublié auprès d'elle vos projets de mariage?

— Assurément, et je ne suis pas certain de ne pas l'aimer encore un peu; mais la force des choses m'éloigne d'elle.

— Je ne vois pas cela.

— Ce seraient de beaux cris dans ma famille!

— On se bouche les oreilles.

— Il y a six mois que mes parens se démènent pour me trouver un parti.

— Vous le refuserez, chevalier.

— Non pas! vous en parlez à votre aise; quinze mille livres de rente!

— Mlle de Beauchamps en a autant.

— Et M. de Maurepas, qui me fera donner à cette condition un vaisseau à commander?

— Je vous ferai avoir un vaisseau, sans M. de Maurepas.

— Je me brouillerais avec toute la terre.

— Excepté avec votre conscience.

— Ma conscience et moi, nous sommes trop bons amis pour nous fâcher.

— Chevalier, on doit cependant faire son devoir, ou se résigner à passer pour un malhonnête homme.

— Tout beau! Monsieur; si vous m'avez cherché pour jouer la comédie du mariage forcé, je vous déclare qu'elle ne finira point comme celle de Molière.

— Je vous ai dit ce que je pensais de votre conduite; je n'ai plus rien à ajouter.

— Et moi, Monsieur, je trouve mauvais ce que vous pensez et ce que vous dites; je vous le passe à cause de notre amitié, mais n'y revenez plus.

— Tout ce que je puis vous promettre, c'est de parler de vous le moins que je pourrai, mais ce ne sera jamais favorablement; quant à notre amitié, je vous avertis qu'elle est rompue.

— Comme il vous plaira, marquis, je vous baise les mains; tirez de votre côté, et laissez-moi aller du mien.

On voit que Sivray usait de trop de franchise pour être habile dans une négociation comme celle qu'il venait d'entreprendre. Il ne regretta

pas d'avoir échoué en songeant que, selon ses idées, le chevalier n'était pas nn mari digne de Mlle de Beauchamps; mais il revint à la Délivrande, fort en peine de la mauvaise nouvelle qu'il fallait apprendre à Denise, et du chagrin qu'elle aurait en apprenant le mariage de M. de Gent. Il chargea Hélène, d'employer les ménagemens qu'il fallait, et lui rendit un compte exact de tout ce qu'il avait entrepris pour le service de Mlle de Beauchamps. Hélène, touchée sans doute des procédés du marquis, présenta la chose à sa cousine sous le jour le plus brillant, de façon à mettre en relief la délicatesse de Sivray, et le lecteur saura plus tard qu'en agissant ainsi, elle n'était pas moins généreuse que celui dont elle vantait le mérite. Mais la blessure de Denise était trop forte pour lui permettre de remarquer le reste; elle fut bien plus sensible à l'abandon du chevalier qu'au dévouement du marquis; elle tomba dans la mélancolie, ce qui acheva de mettre ses amis au désespoir.

Cependant, au bout d'un mois, on n'entendait point encore parler du mariage du chevalier. On sut, par une lettre du commandeur de Sivray, que ce mariage était une fable, et que la comtesse avait donné cette réponse pour couper court à une proposition qui ne lui convenait pas. Elle en avait prévenu son fils qui avait parlé de même. Leur ambition visait beaucoup plus haut qu'on ne croyait, et le commandeur ajoutait qu'ils parviendraient vraisemblablement à leur but, puisqu'ils ne craignaient pas d'employer le mensonge.

Il n'est pas rare de voir les personnes légères avoir une énergie et un empire sur elles-mêmes, dont leur légèreté fait en partie les frais. Après quelques jours passés dans la tristesse, Denise s'ennuya tout à coup de son rôle d'héroïne abandonnée. Elle en plaisanta la première un soir, et passa aux rires par un accès subit et inattendu. Sivray, charmé de cette crise favorable, lui proposa d'organiser secrètement un ballet pour la fête de la marquise, qui tombait le jour de la Sainte-Rosalie de septembre. Elle accepta gaiement, en disant à Henri qu'il noierait ses ennuis dans le repas, tandis qu'elle secouerait les siens à la danse. On prépara des quadrilles représentant les quatre parties du monde; on courut chez les voisins pour compléter les entrées du ballet; on fit venir à la hâte des étoffes de Paris; les couturières de Caen jouèrent de l'aiguille nuit et jour pendant une semaine entière. Il paraît que la fête fut belle; car il existe encore par là des gens qui se souviennent d'en avoir ouï parler à leurs grand'mères. Le quadrille des orientaux, qui était mené par le marquis, était le plus riche et le plus éclatant; celui des bergères de Suisse, conduit par Denise, fut le plus joli. Hélène était aussi fort belle dans le costume des femmes du Pérou avec des plumes, des colliers et des bracelets; les Éthiopiens étaient moins agréables pour les yeux, à cause de leurs peaux noires, mais ils divertirent les assistans par des danses grotesques. Le souper fut bruyant et animé par une franche gaieté de bonne compagnie, malgré le provincial qui dominait dans l'assemblée; on porta des santés de toutes sortes, et la vieille marquise retrouva pour la circonstance le ton aimable, quoique imposant, de l'ancienne cour.

M. de Sivray, voyant Denise consolée de ses disgrâces, et toute au plaisir, ne put se défendre de reprendre un peu d'espoir, et par conséquent beaucoup d'amour. Il lui en parla au milieu des danses. Mlle de Beauchamps répondit qu'il ne fallait point se fier à sa mine, et que son chagrin amoureux pouvait bien se travestir en folie pour les quadrilles, mais non céder la place à un nouvel attachement.

— Pourtant, ajouta Denise, je n'oublierai pas ce que vous avez fait pour moi. J'y penserai à loisir quand je vais être seule. Qui peut savoir ce que le temps amènera?

— Ne vous engagez à rien, dit Hélène avec sévérité. Craignez de donner à Henri des espérances trompeuses. Il y a des cœurs chez qui l'amour est un sentiment équitable, mais le vôtre n'est pas de ceux-là.

Deux jours après les fêtes, Mlle de Beauchamps partit pour son petit château de Villers. Sivray la conduisit jusqu'à la ville, et revint ensuite à la Délivrande avec un visage si sombre et si accablé qu'Hélène en fut émue. Elle s'efforça de lui rendre un peu de courage en disant que, parmi tant de fluctuations diverses dans l'âme de sa cousine, il en viendrait peut-être enfin une plus favorable que les autres.

Le marquis secoua la tête tristement; mais, en rentrant dans sa chambre, il trouva sur une table la ceinture que Denise avait portée dans son costume de bergère suisse. Il baisa cent fois ce morceau de ruban avant de le placer sur son cœur, comme font les amoureux, et il reparut avec l'air le plus satisfait du monde.

Pendant ce temps-là, Mlle de Beauchamps roulait dans son carrosse sur le chemin du Bocage, et cherchait à mettre un peu d'ordre dans ses pensées, ce qui était pour elle une chose difficile. La raison lui disait assez clairement que son chevalier était un infidèle, et que la justice voulait que le dévouement de Sivray fût récompensé. Elle se sentit honteuse de ne pouvoir obéir qu'à demi à la raison, et point du tout à la justice; mais l'amour ne cède pas à des argumens, et Denise reconnut qu'elle faisait comme les poètes sans génie, qui appellent en vain leur muse, et qui ne trouve point de rimes sur le sujet le plus digne de les inspirer. Elle ne voulut pas se fatiguer plus long-temps l'esprit, et se remit à songer gaiement à des bagatelles.

Sivray, après avoir bien porté la ceinture de bergère, eut le cœur plein de poisons amoureux, et résolut d'écrire à Mlle de Beauchamps. Comme c'était pour lui une affaire d'état que de tenir une plume et de peindre son martyre, il choisit un jour où le château était fort calme, à cause de la pluie qui empêchait les visites. Il prétexta un mal de tête, et se retira dans son appartement. Sa lettre n'était pas fort avancée, quand Hélène l'envoya prier de venir chez elle. Il remarqua, en abordant Mlle de Jouars, qu'elle avait un maintien composé, et que son regard et sa physionomie offraient quelque chose d'énergique et de passionné qu'elle déguisait sous les apparences d'une froideur solennelle.

— Monsieur, dit-elle, je suppose que vous vous enfermez pour écrire à ma cousine. La ceinture que vous avez trouvée sur votre table vous a rendu vos espérances et votre folie. Il m'en coûte de vous les enlever, mais je dois le faire. Je suis coupable envers vous, Henri. Cette ceinture m'avait été donnée par Nise; c'est moi qui l'ai déposée dans votre appartement. Vous étiez revenu de la ville avec un air si malheureux, que vos souffrances m'ont navrée; j'ai commis une faute en vous trompant, et je vous en demande pardon.

— Vous n'avez pas commis de faute, répondit Sivray. J'apprends avec douleur que mon espoir est déçu, mais au moins je découvre en même temps tout ce qu'il y a de compassion pour moi et de véritable bonté dans votre âme et c'est un soulagement à mes maux.

En parlant ainsi, le marquis pressait les mains d'Hélène; mais elle les retira doucement, et reprit avec plus de gravité qu'auparavant:

— Quoi que vous en disiez, je me reproche de vous avoir jeté dans l'égarement. C'est un crime que de se jouer d'un cœur comme le vôtre. Je veux essayer de réparer, autant qu'il est en mon pouvoir, le tort que je vous ai fait. Voici une lettre que je viens d'écrire à Denise. Portez-lui cela vous-même. Prenez-en lecture ensemble, et si elle ne se rend pas à mes prières et à l'amour dont vous lui avez donné tant de preuves, c'est que le ciel l'a faite invulnérable pour vous, et il faudra vous guérir.

— Eh bien! je me guérirai, je vous le promets, et je serai tout entier désormais à cette amitié que vos vertus finiront par élever au dessus de l'amour.

— Ne vous exaltez pas mal à propos, reprit Hélène d'un ton sec. Je sais ce que c'est que l'amour. Tous les soins de l'amitié ne sauraient consoler des peines qu'il nous fait endurer. Partez sans délai pour Villers, et puissiez-vous réussir dans cette dernière tentative!

Au bout d'une heure, Sivray courait au galop par les traverses. Il arriva comme la nuit tombait, et trouva Denise au coiu du fen, entourée de livres, de dessins et de tapisseries, quittant et reprenant son crayon

t son aiguille sans rien achever, selon son habitude. Elle connaissait ssez Henri pour penser qu'il ne serait point venu dans l'intention de importuner de sa passion, et supposa, en le voyant, qu'il lui faisait ne visite d'ami et de voisin. Elle l'accueillit donc avec son humeur racieuse et folâtre, en disant que c'était bien à lui de la venir aider à asser le temps, et qu'ils s'allaient régaler ensemble de causer longue-ient. Elle montra ses dessins, consulta le marquis sur une coiffe en rillon de la dernière mode et qui lui allait à ravir. Elle ne savait pas il fallait y ajouter un pompon de rubans ou un bout de dentelles. La agédie d'*Adélaïde*, de Voltaire, venait de paraître; elle voulait savoir Henri serait de son avis: elle la trouvait plus belle que *Zaïre*. Denise raissait si franchement contente, sa vivacité était si aimable, que l'in-rtuné Sivray maudissait intérieurement son sérieux et son amour qui mpêchaient de jouir comme il l'aurait dû de tant de gentillesse. Il ntait quelque envie de jeter la lettre au feu pour s'amuser de la tra-die, des dentelles, des dessins et de la coiffe en carillon; mais il n'y it pas long-temps, et au bout d'un moment les grâces de Mlle de auchamps lui troublèrent si fort le cœur qu'il déclara l'objet de sa site.

— Une lettre d'Hélène! s'écria Denise, c'est une chose rare. Donnez-vite.

— Mais, reprit Sivray, ce n'est pas une lettre pour rire. Il s'agit affaires importantes, et l'intention d'Hélène est que j'en prenne lec-re avec vous.

— Rompez donc le cachet et lisez à haute voix.

— Rompez et lisez vous-même, dit le marquis, en offrant la lettre une main tremblante.

Denise déploya le papier et lut ce qui suit:

« Mes chers amis, je vous ai cent fois reproché vos défauts et vos reurs: à Nise, sa légèreté, son injustice pour le seul homme qui soit gné d'elle; à Henri, sa faiblesse et son fol attachement pour une armante fille qui ne l'aime pas; mais je ne vous ai jamais dit mes vers. Apprenez que je suis plus folle que vous deux ensemble. J'aime de Sivray. Moi que vous croyez si maîtresse de mes passions, je n'ai s eu de forces contre l'amour! Ah! ma chère Nise, que ne puis-je te ler la tendresse extrême que je ressens pour lui ou t'enlever celle que lui as inspirée! Nous serions heureux tous trois. Mais il est temps e cette situation cruelle ait une fin. Lorsque vous lirez ceci, je serai rtie pour Saint-Louis de Rouen, où j'ai résolu de prendre le voile. se comprendra par la grandeur de mon sacrifice ce que vaut le cœur 'elle a dédaigné jusqu'aujourd'hui. Elle se laissera émouvoir enfin. mour lui viendra, et je n'aurai pas la douleur d'apprendre au fond ma cellule que ma renonciation est inutile. Vous savez par expé-nce où aboutissent ces liaisons fondées sur des jeux d'esprit et des fautillages. Un rien les forme, et un rien les brise. Denise a payé une tte honnête aux défauts de notre sexe; elle doit à présent montrer 'elle en a aussi les vertus. Elle donnera sa main à M. de Sivray pour mour de moi; plus tard, elle comprendra qu'elle a bien fait et me nerciera de l'y avoir engagée. Adieu mes chers amis, votre union est n vœu le plus ardent. Je puis être encore heureuse en apprenant 'elle s'est accomplie. »

— Cela ne sera pas, s'écria Denise impétueusement. Il ne sera pas dit e j'aurai fait le malheur des deux personnes que j'aime le plus au onde. C'est à vous de nous sauver, Henri. C'est vous qui avez une e à être touché d'un aussi beau sacrifice, c'est vous qui aimerez élène par devoir d'abord et ensuite naturellement. Puisque mon lâche ur ne veut pas se rendre, montrez la supériorité du vôtre. Hélène est-elle pas déjà une autre femme à vos yeux? N'est-ce pas elle qui ssède les vertus de son sexe? Ne souffrez pas qu'elle soit ma victime la vôtre. Montez à cheval; courez, volez sans perdre une minute. us serez à Saint-Louis aussitôt qu'elle. Amenez-la ici, et nous verrons ès ce qu'on pourra faire.

Sivray était fort remué par la lecture de ce billet. Il avait cette sen-sibilité que donnent les souffrances. Il se rappelait cent occasions où il devinait combien le dévouement silencieux d'Hélène avait dû coûter d'efforts et de tourmens à cette pauvre fille, et, à mesure qu'il y pensait, l'attendrissement le gagnait. Les paroles de Denise firent le reste; au milieu du trouble où étaient ses idées, il ne sentit d'abord que la néces-sité d'arrêter Hélène dans l'exécution de son projet. Il courut à son cheval et partit à franc étrier pour Rouen.

Mlle de Jouars avait environ trente lieues à parcourir pour gagner le couvent de Saint-Louis. Elle avait pris congé de la marquise douairière aussitôt après le départ de Sivray, et avait fait diligence afin de passer la Seine à Honfleur avant la nuit; mais la pluie avait gâté les routes. Un de ses chevaux se déferra. Il fallut emprunter une carriole dans un village, où on lui conseilla de se laisser mener à travers les champs pour abréger de quelques lieues. Son guide s'égara; il était près de mi-nuit quand elle atteignit Honfleur. Sivray, ayant suivi le droit che-min, avait été plus vite qu'elle. Il parcourait déjà les auberges de la ville et découvrit bientôt la fugitive. Hélène entendit sa voix dans les escaliers de l'hôtel et courut au devant de lui; elle apprit par un regard tout ce qui s'était passé dans son âme. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

S'il y a quelque douceur à sacrifier son bonheur à celui d'une per-sonne aimée, il est encore plus doux d'être arrêtée et de recevoir la ré-compense du sacrifice comme s'il eût été consommé. Hélène, sachant bien à quel homme elle avait affaire, prévoyait peut-être au fond ce qui allait arriver, tout en se dévouant avec courage. La surprise, la joie, et par-dessus tout l'amour qui éclatait enfin après un long silence, l'émo-tion vive où était le marquis, l'estime qu'ils avaient l'un pour l'autre et qui est un danger de plus dans certains momens où la défiance est nécessaire aux femmes, le sang, la nature et la jeunesse parlent haut et vous entraînent bien loin pour peu que la raison s'écarte de-vant les passions, tout cela les plongea dans une ivresse subite et ter-rible d'où ils ne sortirent que pour reconnaître qu'ils étaient devenus amans.

Le lendemain, Mlle de Jouars et M. de Sivray s'assirent côte à côte dans un carrosse, et ils se rendirent à la Délivrande. Au sortir d'une entrevue qu'il eut avec sa mère, le marquis envoya des exprès à ses voisins qui annoncèrent dans le pays la nouvelle de son mariage avec Mlle de Jouars. Denise, qui fut avertie la première, accourut bien vite au château, et l'on ne songea plus qu'aux préparatifs de la noce.

Si nous devions en croire les apparences, il faudrait dire que Sivray souhaitait ce mariage, puisque rien ne l'obligeait à s'opposer à la re-traite d'Hélène. Nous ne savons pas ce qu'il avait dans l'âme, et nous ne pouvons en dire que ce qu'en ont vu ses amis; rien dans son langage ni ses manières ne faisait soupçonner qu'il eût des regrets ou que son cœur eût conservé de la faiblesse pour Mlle de Beauchamps. Denise elle-même, qui en devait juger mieux que personne, le crut réellement épris d'Hélène et se félicitait du bonheur et du repos qu'ils allaient enfin goûter tous trois. Cependant, peu de jours avant l'époque fixée pour le mariage, Hélène prétexta des affaires d'intérêt et se fit conduire à Jouars dans la famille de son frère. De là, elle partit en secret pour Saint-Louis, où elle était sous bonne garde, lorsque Sivray reçut ce billet laconique:

« Vous seriez assez fou pour m'épouser étant amoureux d'une autre, si je vous laissais faire; mais heureusement je vois clair dans votre cœur. Adieu, je quitte sans regret ce monde détestable. »

On peut s'en rapporter au coup d'œil d'une femme et surtout d'une amante. Hélène avait deviné la vérité, car le marquis n'essaya pas cette fois de courir après elle ni de l'arracher au couvent. La guerre venait d'éclater. Le prince de Conti avait le commandement des troupes. Sivray laissa les bonnes gens de province disserter à leur aise sur la rupture

de son mariage; il courut se mettre à la tête de son régiment, et Denise se retira dans son château de Villers.

Mlle de Beauchamps n'avait d'autre parent qu'un vieux cousin fort éloigné qui était évêque de Bayeux, et encore elle ne le connaissait que de nom. Un jour, en allant à son évêché, ce prélat, qui était un excellent homme, passa près de Villers et fit demander à sa cousine si elle voulait le recevoir. Denise lui donna l'hospitalité avec beaucoup de graces et de savoir vivre. M. de Bayeux se prit d'amitié pour cette aimable fille, quoique la visite fût un peu de cérémonie entre une châtelaine de dix-neuf ans et un vieillard d'église. Le prélat avait de la conversation. Le soir, lorsqu'on eut soupé, il parla fort longuement sur les gens qu'il avait vus du temps de l'ancienne cour. Il avait connu M. de Beauchamps, le grand-père de sa cousine, et en cita des anecdotes qui amusèrent Denise et captivèrent de plus en plus son intérêt. Il raconta beaucoup aussi sur la famille des Sivray, qui avaient tous été de ses amis. L'honneur, la loyauté, l'amour du beau étaient, disait-il, héréditaires dans cette maison-là. Ils devaient y être encore dans la personne du jeune marquis, et si on n'y prenait pas garde, c'était sans doute à cause de la perversité du siècle, où le mal était à la mode. Le bonhomme parla d'un certain major de Sivray dont il y avait cent traits de courage.

Ce major de Sivray avait défendu Sainte-Brigitte avec une poignée de soldats contre une armée entière. Après quinze jours de siége, la place n'étant plus qu'un tas de pierres, il tenait encore. Les ennemis arrivèrent enfin à vingt pas de lui et le trouvèrent avec le reste de ses gens, tous blessés, se pressant autour d'un baril de poudre pour se faire sauter plutôt que de rendre les armes. On leur cria qu'on leur permettait de se retirer les bagues sauves. Ils s'en allèrent se portant les uns les autres sur des brancards au milieu des *vivat* de leurs ennemis. On raconta cela de travers à M. de Catinat. Le maréchal dit seulement sur son rapport au roi que la place avait été forcée de capituler. Le major ne fut point récompensé. Il demanda si on l'avait desservi. On lui répondit en le mettant à la queue de l'armée. Il quitta son rang et prit le mousquet comme simple volontaire. A Casal, il fait un général ennemi prisonnier et l'amène au maréchal qui l'embrasse et lui promet de lui rendre les bonnes grâces du roi. De retour à Versailles, on le reçoit mal. Les ministres lui tournent le dos. Il se retire chez son frère à la Délivrande; on le remplaça sans qu'il eût donné sa démission, et le prix de son emploi ne lui fut pas remboursé. Il ne réclama rien. Les ministres, aussi honteux qu'irrités de sa patience, l'envoyèrent en prison. Il y resta sans se plaindre. Au bout de six ans, le duc d'Enghien, passant à Ham, vit des prisonniers et se fit raconter par hasard l'histoire du major. Il la porta toute chaude au roi, qui envoya quarante mille livres à Sivray avec un brevet de colonel pour former un nouveau régiment de dragons. Le prince Eugène était aux frontières; Sivray y court. L'armée française est battue; il se jette dans Landrecies avec les débris de son régiment et se défend comme un lion. L'ennemi le connaissait. On lui fait des offres brillantes, en le menaçant s'il les refuse de ne point lui accorder de quartier. Il répond qu'il a trop souvent regretté de ne s'être pas fait sauter à Sainte-Brigitte pour manquer l'occasion à Landrecies, et en effet il mit le feu aux poudres. On ne retrouva point de vestiges de son corps.

— Le bruit a couru, ajouta M. de Bayeux, que le major cachait au fond de son cœur un amour malheureux, et que pour cette raison il tenait moins qu'un autre à la vie; mais ce sont de ces propos qu'on fait pour diminuer le mérite des belles actions. Il est à ma connaissance que M. de Sivray avait beaucoup aimé une demoiselle de grande maison dont on lui avait refusé la main, mais il s'était guéri de cette faiblesse. La demoiselle s'était mariée; il l'avait revue souvent et avait conservé avec elle des rapports d'amitié; tout le monde a pu remarquer en lui un calme et une liberté d'esprit qui n'annonçait aucunement une âme tourmentée. Cependant le cœur des hommes est si plein de secrets que je n'oserais jurer de rien. Le major n'avait pas seulement du courage; il était sensible et passionné. La personne qu'il a aimée en sait peut-être plus que moi là dessus. Je la plaindrais d'être la cause innocente de la mort d'un tel homme.

M. de Bayeux raconta encore d'autres histoires chevaleresques sur le major de Sivray. Sa figure s'animait, et les nobles sentimens de son héros se peignaient dans ses traits vénérables. Quant M. de Bayeux se fut retiré dans sa chambre, Denise resta long-temps à réfléchir sur ce qu'elle venait d'entendre; pour la première fois son imagination se complut dans les pensées sérieuses. Pendant le récit du bon prélat, où le nom de Sivray était revenu souvent, elle avait prêté au héros de l'histoire la figure et le caractère du dernier rejeton de cette famille. Lorsque l'évêque parla d'un amour secret auquel on attribuait la mort du major, Denise songea que, si le jeune marquis venait à exposer sa vie, ce pourrait bien être par un motif semblable, sans que le public en sût rien, et elle s'avoua, non sans un peu de honte et de regret, qu'elle en avait fait assez pour le réduire à cette extrémité. Les sacrifices et la noble conduite de Sivray lui revinrent en mémoire; quel personnage de roman avait jamais approché de lui? Denise était troublée; les peines qu'elle avait causées lui donnèrent pour la première fois un souci réel. Pendant la nuit, son esprit lui représenta vingt fois l'infortuné cherchant la mort au milieu des rangs ennemis et laissant le vulgaire mettre sur le compte d'un courage insensé les effets de son désespoir. Denise pensait aussi à la rupture du mariage avec Mlle de Jouars. Combien il fallait que l'amour de Sivray fût grand pour qu'il eût consenti à être injuste envers Hélène, lui qui avait tant de pitié pour les maux des autres! Le plus beau triomphe de Denise n'était-il pas d'avoir pu rendre cruel le plus sensible des hommes? Elle en éprouvait une joie dont elle était confuse, mais que sa vanité satisfaite ne lui laissa pas surmonter un seul instant. Il s'en faut bien que ce sentiment soit généreux et louable; *mais le cœur* des femmes est fait ainsi, et c'est précisément ce manque de générosité qui fait leur puissance et notre faiblesse.

Nous n'affirmerons pas encore que Denise éprouvât de l'amour pour Sivray; cependant il est certain qu'elle pensait à lui d'une façon nouvelle au milieu d'émotions vives et délicieuses, qu'elle le berça jusqu'au jour dans son imagination, et que les larmes vinrent au bord de ses paupières à l'idée qu'elle allait peut-être causer la mort du seul homme qui l'eût vraiment aimée.

Le lendemain, M. de Bayeux venait de partir pour son diocèse, lorsqu'un exprès de la marquise douairière apporta une lettre au château de Villers. Mme de Sivray n'était pas tellement à sa dévotion qu'elle n'eût deviné l'amour et les chagrins de son fils. Elle disait à sa filleule qu'elle s'ennuyait dans la solitude, et qu'en l'absence de Henri elle souhaitait d'avoir près d'elle les personnes qu'il aimait le plus. Il régnait dans sa lettre un ton de tristesse et d'inquiétude qui acheva d'effrayer Denise en lui apprenant qu'elle n'était pas la seule à craindre une catastrophe. Mlle de Beauchamps demanda ses chevaux et se rendit en toute hâte à la Délivrande. La marquise était venue à pied au devant d'elle jusqu'au bout de l'avenue du château. Lorsque Denise aperçut la vénérable dame appuyée d'une main sur une de ses femmes et de l'autre sur sa canne, elle fit arrêter et sauta en bas de son carrosse pour se jeter dans les bras de sa marraine.

— J'espère, dit-elle, que vous n'avez pas de mauvaises nouvelles à m'apprendre.

— Je n'en ai point de bonnes, répondit la marquise. Mon fils a dans le cœur quelque serpent qui le ronge et dont il ne m'a pas parlé. Vous devez savoir ce que c'est, et vous allez sans doute me le dire. J'ai toujours laissé mon fils à lui-même, parce que j'ai confiance dans sa raison et son courage; mais il est clair que des événemens que j'ignore l'ont mis à une grande épreuve. Il s'est passé entre Hélène, vous et lui, quelque chose qu'on m'a caché. L'autorité que mon âge me donne sur vous ne va pas jusqu'à disposer de votre personne; mais, si je dois trembler pour les jours de mon fils, s'il est malheureux et s'il a besoin de consolations, il faut que je le sache. Parlez, ma chère

lle, et ne me taisez rien. Ne craignez pas de m'affliger. Il faut tout ıe dire.

Denise était sincère et respectait trop la marquise pour oser mentir. :lle raconta ce que le lecteur connaît jusqu'au départ pour l'armée. :lle avoua qu'elle avait fait tous ses efforts pour répondre à l'amour de ivray comme il le méritait, mais qu'elle n'avait pu forcer ses sentimens. ›e la disposition nouvelle où elle était depuis la veille, elle n'osa en arler encore, et garda le silence là-dessus. Elle se reprochait intérieu-ement de déchirer le cœur de la marquise, de lui donner des inquiétudes ui pouvaient lui porter un coup funeste à cause de son grand âge et de ı santé chancelante, et pourtant elle n'osait rendre l'espoir à cette mère ont elle voyait les larmes. L'aveu de son injustice et de son insensibilité e lui avait rien coûté; mais, à l'idée de mettre au jour le dernier pli : son cœur et de réparer le mal qu'elle venait de faire, la honte lui ·rrait la gorge et arrêtait la parole sur ses lèvres.

La marquise avait écouté le récit sans l'interrompre. Elle n'adressa ıs un reproche à sa filleule, et regardant le ciel avec la résignation 'une âme dévote, elle s'écria :

— Il n'est que trop certain, mon Dieu, que vous m'allez ôter ıon fils!

— Vous pensez donc, demanda Denise, qu'il s'exposera au danger ıns le dessein de se faire tuer?

La vieille dame tira de sa poche une lettre où son fils lui disait que, elle venait à apprendre qu'il fût resté sur le champ de bataille, elle : devait pas s'en affliger, puisqu'elle était femme et mère de bons ficiers dévoués au roi; qu'il avait toujours désiré finir comme le ma-chal de Turenne, et que la vie n'avait rien d'assez regrettable pour ı'on dût craindre de la perdre glorieusement. Denise gardait le silence; ille sentimens divers se combattaient dans son cœur. Elle s'accusait ıvoir fait le malheur de ceux qu'elle aimait. Elle voyait son amie d'en-ıce abandonnant le monde et s'enfermant à cause d'elle dans un ıître, Sivray cherchant la mort et la trouvant sans peine devant le ıon de l'ennemi, les derniers jours de sa bienfaitrice empoisonnés et régés : tout cela parce qu'elle n'avait point répondu à une passion ›ez belle pour qu'elle ne dût jamais songer à en inspirer une semblable. pitié, l'impatience et l'attendrissement se succédaient dans son âme, au milieu de ces agitations, l'amour gagnait à chaque pas un peu de rain.

Cependant le silence ne fut point rompu. On rentra au château ıs se dire une parole. Mlle de Beauchamps tenait ses yeux baissés ·ant la marquise, comme une coupable en face de son juge. Pendant soirée entière, la vieille dame demeura en prières, et des larmes ıbaient sur son livre d'oraisons. A dix heures, la marquise se leva ır prendre son bougeoir et se retirer; mais elle s'arrêta devant la ne fille, et la regardant avec une expression indéfinissable où la dresse dominait encore par-dessus le reproche et la douleur, elle dit :

— Nous allons donc le laisser mourir?

— Non, s'écria Denise en se jetant aux pieds de sa marraine; non il mourra pas. Je serai votre fille.

Aussitôt la scène changea : on tira les sonnettes à grand bruit; une ivité incroyable succéda au calme qui régnait dans le château. La rquise écrivait à son fils, tandis que Mlle de Beauchamps donnait des res. On appela un valet sûr et fidèle à qui on fit de longues instruc-ıs pour le voyage. Lorsqu'il fut prêt à partir, la mère écrivait encore; is Denise comptait les minutes et sentait le prix du temps. Elle errompit la lettre et traça elle-même ces mots qui en disaient assez : Revenez vite; je vous aime. Songez que l'amour m'est venu bien tard qu'il lui reste à peine assez de jours pour nous donner autant de nheur qu'il vous a causé de souffrances. »

Une fois cette révolution opérée dans les sentimens de Mlle de Beau-ıamp , il semble que son histoire soit finie, et le lecteur est sans doute ssé d'en connaître le dénouement; aussi nous le lui dirons le plus rapidement qu'il sera possible. Le valet de la marquise avait ordre de chercher Sivray partout où il serait, fallût-il, pour le voir, pénétrer jusque sur le champ de bataille. Cet homme arriva au camp le matin même d'un engagement. Le marquis avait été envoyé en reconnaissance par le prince de Conti. On sut par son compagnon de tente qu'il était parti accablé de pressentimens funestes. Il avait dit, en montant à cheval, que la première balle de l'ennemi serait pour lui. En effet, il tomba dans une embuscade à cinquante pas des lignes, il reçut un coup de feu au milieu de la poitrine. On le rapporta mourant. Il paraît qu'il reconnut à côté de son lit le domestique de sa mère, et peut-être eut-il quelque idée de ce qui amenait ce messager, car il répéta plusieurs fois qu'il était trop tard. Au bout d'une heure il expira sans avoir su le contenu de la lettre qui fut rendue à la marquise avec le cachet intact.

Denise quitta la Délivrande peu de jours après l'arrivée de cette nouvelle, parce qu'elle reconnut que sa présence augmentait la douleur de Mme de Sivray. Sans le secours de la dévotion, la marquise n'eût pas résisté à ce coup fatal; mais sa grande foi la soutint. Elle offrit ses chagrins à Dieu et trouva quelque soulagement à employer ses biens en œuvres pieuses. Elle fonda un hospice et donna beaucoup aux églises. Elle vécut encore pendant près de dix ans.

Hélène prit le voile un an après son entrée à Saint-Louis. Quant à Mlle de Beauchamps, elle demeura trois mois enfermée dans son château de Villers; au bout de ce temps, elle se consola et fit bien, puisqu'elle vécut fort heureuse par la suite. Elle n'avait pas encore vingt ans lorsqu'elle épousa un bon gentilhomme normand à qui elle imposa la condition d'aller habiter Paris. Elle y alla, en effet, et y tint son rang dans la bonne compagnie, à cause de ses grâces et de son esprit. Les bruits du monde lui ont donné au plus deux ou trois amans, ce qui n'est pas trop pour un siècle de galanterie. Elle fut des réunions de Mme Geoffrin, où elle philosopha comme les autres habitués du lieu. Elle mourut en esprit fort, et vivement regrettée de ses amis.

PAUL DE MUSSET.
(*Revue de Paris*).

CAPRICES ET MANIES DE QUELQUES MUSICIENS CÉLÈBRES.

Quelques musiciens célèbres ont eu recours à de singuliers moyens pour exciter leurs inspirations et ranimer les élans de leur génie. Voici à cet égard quelques particularités assez curieuses.

Sarti ne pouvait composer que dans une vaste salle, sans meubles, et obscure. Il n'y admettait que la lueur incertaine d'une lampe funéraire, suspendue au plafond, et ce n'était que la nuit, dans le plus grand silence, qu'il pouvait donner audience à son génie musical.

De nos jours, Spontini a aussi l'habitude de composer dans l'obscurité.....

Salieri, que l'on a surnommé le maître de la raison, était tout l'opposé de Sarti. Il allait, pour ainsi dire, à la chasse de ses idées musicales qui ne venaient jamais le trouver chez lui. Il les poursuivait dans les rues, les attrapait en quelque sorte à la course, en mangeant continuellement des sucreries; et, dans la crainte qu'elles ne lui échappassent, il les inscrivait, à l'aide d'un crayon, sur un papier de musique dont il était toujours muni.

Il fallait du bruit à Cimarosa : du bruit à lui qui en a été si sobre dans ses ravissantes compositions. Ce fut, entouré d'un nombreux cercle d'amis causant autour de lui, que ce grand artiste dota l'Italie de ses deux chefs-d'œuvre dans les deux genres, *Gli Orazi* et *il Matrimonio secreto*.

A Sacchini, il ne fallait ni beaucoup de bruit, ni beaucoup de monde. Sa muse était muette, s'il n'avait auprès de lui deux choses, sa maîtresse et ses petits chats.

Paisiello ne pouvait travailler que couché. Ce fut entre ses draps qu'il donna naissance à *Nina*, au *Barbiere di Siviglia*, à la *Molinara*, et à tant d'autres productions qui ont charmé l'Europe musicale pendant un quart de siècle.

A l'esprit paresseux de Zingarelli, il fallait un stimulant, mais un stimulant tout intellectuel, et que l'on comprend parfaitement. Avant de se mettre au travail, il lui fallait la lecture d'un passage de la Bible, d'une ode d'Horace, de quelques vers de Virgile ou d'une page de Tacite. Sous l'influence de ces chefs-d'œuvre littéraires, sa tête fermentait, son imagination acquérait un nouveau degré de vigueur et de puissance, son génie, porté sur les ailes de l'entousiasme, prenait un essor plus hardi dans les hautes sphères de l'idéal. Ses inspirations, ses idées se pressaient en foule, et sa main rapide ne pouvait suffire à les transmettre sur le papier. C'est ainsi, qu'en moins de quatre heures, il composa le dernier acte de *Romeo et Giulietta*.

Anfossi, au contraire, puisait ses inspirations dans ce qu'il y a de plus matériel. Il lui fallait l'entourage des chapons rôtis et fumans, des jambons et des ragoûts épicés, dont la fumée chatouillait agréablement les fibres de son cerveau.

L'art musical a eu ses fous et ses sages. Nous ne choisirons qu'un exemple dans chacune de ces deux catégories.

Notre sage est Puppo, célèbre violoniste du siècle dernier, dont nous avons parlé dans notre précédent article. On sait que, traduit à la barre du tribunal révolutionnaire, Puppo se borna à répondre à toutes les interprétations du président : « Je joue du violon,—je jouais du violon, — je jouerais du violon. » — Puppo aimait son art, Puppo était un sage, et vraiment les choses iraient bien mieux, si, comme lui, chacun se mêlait tout simplement de ses affaires au lieu de s'occuper de celles de l'État.

Quant au fou dont je veux parler, il n'a pas laissé un nom célèbre, pas même un nom connu ; c'était un de ces maestri à bon marché qui pullulaient en Piémont, il y a vingt-cinq ans, et qui, moyennant une chétive rétribution, organisaient une fête paroissiale, dont ils fournissaient la musique.

Le maestro en question avait été chargé, je ne sais dans quel village du Piémont, de faire une messe en musique. Possédant quelques partitions, il leur fit de nombreux emprunts, mais il ne fut pas toujours dirigé dans son choix par un grand esprit de convenance. Ainsi, par exemple, il ne trouva rien de mieux que d'appliquer aux paroles du *Credo* la musique d'une scène d'*Orphée aux Enfers : Laissez-vous toucher par mes pleurs*. On sait que le chœur des démons répond : *Non*. Qu'on juge des murmures, de l'indignation des dévots assistans, lorsqu'après ces paroles que prononçait le prêtre : *Credo in Deum patrem*, ils entendirent le lutrin répéter : non, et toujours non, après chacune des phrases dont se compose le symbole des apôtres. On voulait lapider le *maestro*, et il fut trop heureux d'échapper sain et sauf à la colère des paysans.

Ceux de nos lecteurs qui ont été jadis répandus dans le grand monde parisien, ont sans doute connu le baron de Bage, homme puissamment riche, très spirituel, très original, et qui fut peut-être un des *dilettanti* les plus distingués et des plus fervens mélomanes qui aient jamais existé.

Le baron de Bage avait la prétention de passer pour un musicien très habile, très savant, très profond. Plein de zèle pour les intérêts de l'art, il s'était chargé tour à tour de la direction de presque tous les compositeurs de l'époque, et il se flattait d'avoir perfectionné l'éducation musicale de la plupart d'entre eux. On nous a conté à ce sujet une anecdote assez singulière.

Le baron de Bage avait fait connaissance, dans le monde, de Kreutzer, qui en était encore à ses débuts. Le jeune musicien, qui vivait obscurément à Paris sans bruit, sans renommée, mais qui était plein de talent, d'ardeur et d'ambition, chercha à se lier intimement avec le baron qu'on lui avait représenté comme un protecteur bienveillant et généreux, comme un véritable Mécène. Dans une des fréquentes visites qu'il faisait au célèbre mélomane, Kreutzer lui présenta une œuvre de sa composition, et lui demanda son avis à ce sujet.

— C'est très bien, répondit le baron, il y a chez vous de la verve, de l'inspiration, de la poésie ; mais ces brillantes qualités ne suffisent pas pour devenir un grand artiste, il faut encore que ces dons naturels soient fécondés, vivifiés par la science. La science vous manque, mon ami, venez prendre des leçons chez moi : je suis à votre disposition trois fois par semaine, et je ne doute pas que, grâce à mon excellente méthode et à vos heureuses dispositions, vous n'ayez bientôt réparé l'insuffisance de vos études ; mais comme je n'entends pas abuser de vos momens, ce sera le maître qui paiera son écolier. Un louis par leçon, cela vous va-t-il !...

Kreutzer était, comme tous les jeunes artistes qui n'ont pu parvenir encore à se faire un nom, aussi léger d'argent que riche d'illusions et d'espérances. Aussi la proposition du baron de Bage lui convint-elle parfaitement. Il ne manquait jamais de se rendre chez son professeur aux jours et à l'heure indiquée ; il montrait sous ce rapport une exactitude et une assiduité exemplaires.

Six mois s'écoulèrent ainsi, et toujours fidèle à ses engagemens, le baron, après chaque séance, remettait à son élève la somme stipulée. Mais soit qu'il trouvât enfin son écolier trop assidu, soit qu'il jugeât par la rapidité de ses progrès qu'il n'avait plus rien à lui apprendre, il lui annonça un jour qu'il se démettait de ses fonctions de professeur.

— Maintenant, mon ami, lui dit-il, vous en savez assez, et vous pouvez voler de vos propres ailes.

G. de C.

(*France musicale.*)

L'ILE DE PAQUES.

Presque sous le tropique du Capricorne, par 28° de latitude sud, entre l'archipel Dangereux et la côte du Chili, se trouve jetée comme un grain de sable au milieu des mers, la petite île de Pâques, ainsi nommée du jour de sa découverte. Nous venions de quitter le port Jackson et les montagnes bleues de la Nouvelle-Hollande, lorsqu'après une marche de trois mille deux cent cinquante lieues, nous aperçûmes cette île à l'horizon. Par une brise fraîche, un beau temps, notre navire, l'*Aimable-Adèle* de Bordeaux, sous le commandement du capitaine Lucotte, fut bientôt au mouillage que rien ne put nous indiquer, sinon le plomb de sonde que nous jetions toutes les dix minutes à la mer.

L'aspect de l'île de Pâques est on ne peut plus monotone ; elle est sablonneuse, entièrement plate ; la vue se fatigue et se perd sur des grèves arides où le soleil darde ses rayons brûlans. Sur cette côte unie, prolongée, nous mouillâmes, par vingt brasses, à huit milles environ d'un hameau que nous distinguions du navire; nous mîmes aussitôt notre chaloupe à la mer pour aller faire de l'eau, prendre des fruits et les provisions qui nous manquaient depuis plusieurs jours. Pendant que nous approchions de la côte, l'eau s'agitait au loin sans que nous pussions distinguer d'où cette agitation provenait. En approchant, nous ne fûmes pas peu étonnés de voir, à la surface de l'eau, deux à trois cents têtes basanées s'avancer rapidement à notre rencontre. Sans inquiétude, ne pouvant reprendre le large, nous nous laissâmes porter au milieu de cette armée flottante, et lorsque nous fûmes assez près, nous reconnûmes qu'elle était entièrement composée de femmes qui venaient nous apporter

légumes et des fruits. Chacune d'elles nageait d'une main, sur le ¦. et sur l'épaule opposée, tout à fait en dehors de l'eau, elle portait panier en jonc rempli de *gombaux*, de choux du pays, de bananes le cocos. Elles allaient prendre le bord de notre chaloupe et s'y prêter, au risque de nous faire chavirer, quand nous les éloignâmes, il était impossible que tant de monde pût monter à bord. Cette ostance ne les effraya point et sans perdre courage, elles se dirient vers le bâtiment qui était mouillé à deux lieues et demie de terre, lant que nous continuions notre bordée jusqu'au rivage. Notre taine les laissa monter toutes sur le pont, mais il était difficile de endre; c'étaient des cris, des signes, des démonstrations, des étalages archandises, des sourires, des yeux tantôt doux, tantôt pleins de e, et surtout un mot qui partait de toutes les bouches à la fois et la prononciation était *mire*. Les gestes expressifs ayant suppléé paroles, nous comprimes que ce mot signifiait *bois*, dans l'idiome ays, et que ces femmes nous demandaient du bois en échange de ce ous était présenté. Le combustible étant une chose de première ssité à bord de tout bâtiment qui fait un voyage de long cours, on t généralement avare; nous ne remîmes à ces femmes que quelques s de caisses qu'elles se disputèrent en nous faisant entendre que pays ne fournissait aucune espèce de bois de chauffage et qu'elles nt réduites à faire cuire leurs alimens avec de l'algue marine séau soleil. Celles qui s'emparèrent de ces planches inutiles pour s'élancèrent aussitôt à la mer emportant ces fardeaux si précieux elles, et laissant sur le pont leurs paniers amplement garnis de délicieux. Les autres ne tardèrent pas à les suivre sans avoir voulu r autrement qu'avec du bois. Les femmes de l'île de Pâques ne pas noires, elles ont le teint brun, les traits réguliers, les formes euses et des cheveux touffus qui tombent à flots sur leurs épaules

soir notre chaloupe arriva avec notre eau et quelques provisions uche que nos matelots se procurèrent avec les morceaux d'un avi ui s'était brisé en parant l'abordage de la côte.

lendemain au jour, au moment où nous allions appareiller, nous étonnés d'entendre des voix confuses autour du navire et d'aper quelques hommes qui cherchaient à monter à bord en s'accro à nos chaînes de porte-haubans qui tombaient jusqu'à la flottaison. aient nus et sans armes; le capitaine, qui les croyait fatigués d'un exercice de natation, les laissa monter, seulement pour qu'ils se assent; mais au moment où le navire prit le large, il leur signifia ourner chez eux, ce qu'ils exécutèrent tous, à l'exception d'un seul, obstina à rester, en nous faisant comprendre que, le navire fût-il à ues de terre, il regagnerait facilement le rivage. Cependant les se déployaient, le sillage devenait vif, rapide, et notre homme imle comme le juste d'Horace, ne paraissait pas s'inquiéter de la ce qu'il aurait à parcourir en restant encore à bord; bientôt, cent, il se décida à partir, en nous faisant signe qu'il désirait un u de toile cirée. Plusieurs matelots lui en donnèrent de vieux qu'il les uns dans les autres en forme de pyramide; puis il s'en couvrit, parant avec promptitude d'une barre de cabestan en bois de chêne urd, il s'élança à la mer. Nous le suivîmes d'abord long-temps ux et ensuite à l'aide de nos lorgnettes d'approche, et nous esti s que de son point de départ, pour atteindre la terre, il avait au à faire à la nage un trajet de cinq lieues. Les hommes, les s, les enfans de l'île de Pâques sont véritablement des êtres am s.

e île qui a tout au plus quinze lieues de circonférence possède douze hameaux dont les habitans sont continuellement en guerre. utte acharnée est horrible, les vainqueurs mangent les vaincus. isonnier est-il amené couvert de blessures, de flèches dentelées, ng inonde son corps... on lui tranche la tête, qui est aussitôt sus à une branche d'arbuste ou à un bananier; son cadavre est di quatre parties qu'un feu de paille ou d'algue sèche reçoit à l'instant... puis s'avancent les antropophages qui, en poussant des cris de joie féroce, se disputent les lambeaux de cet horrible festin! C'est au roi et à la reine qu'appartient le droit de manger le cœur et le foie de la victime. Si le prisonnier est trouvé trop maigre, qu'il soit d'une basse extraction, ou qu'il ait quelques antécédens fâcheux, il n'obtiendra pas l'honneur d'être mangé, on se contentera de lui couper les cheveux et de le renvoyer honteusement; mais, qui le croirait? cette décision est mille fois plus terrible pour lui que le supplice qu'il attendait : on l'a dédaigné, on l'a chassé, méprisé; il n'a plus qu'une ressource, c'est de se donner lui-même la mort que ses ennemis lui ont refusée. Si, par hasard, touchée de ses pleurs, la troupe cannibale consent enfin à l'immoler, alors la joie brille dans ses yeux, son visage rayonne, l'avenir est à lui dans un monde inconnu, et il envisage la mort avec calme, car c'est par cela seulement, selon lui, qu'il recouvrera l'honneur.

Lorsqu'un bâtiment passe quelques jours sur la rade foraine de l'île de Pâques, les femmes qui viennent à bord apporter avec leurs fruits, conçoivent de l'amour pour les matelots, et éprouvent un violent désespoir au moment où il faut les quitter. Dans leur délire, elles se font, avec des coquilles de moules extrêmement aiguës, de larges blessures au bras et au visage, et se condamnent volontairement à ne sortir de leurs cabanes que lorsque leur guérison est complète. Le nombre des cicatrices nouvelles indique ordinairement la quantité de jours que le dernier navire a passé sur leur rade: aussi n'est-il pas étonnant de voir quelques-unes de ces femmes, à l'âge de trente ans, n'avoir guère plus de place sur le corps pour y marquer la dernière escale d'un vaisseau; c'est un album tout comme un autre.

Ces parages abondent en requins à peau bleue, et souvent, au retour d'une course à la mer, il manque quelques nageurs à l'appel, ce qui n'empêche pas les autres de faire ces dangereux voyages.

Quelques jours après notre départ de l'île de Pâques, nous prîmes connaissance de l'île de Salos, et un mois plus tard nous jetâmes l'ancre au milieu de la vaste baie de Valparaiso.

P.

(*Temps*).

EFFETS PRODUITS PAR LE FEU SUR LES CADAVRES DES VICTIMES DE LA CATASTROPHE DU 8 MAI.

Nous empruntons à la *Gazette des hôpitaux*, l'extrait d'une leçon faite au collége de France, par M. Magendie, sur l'état que présentaient les organes des victimes de l'incendie.

Sur trente et un cadavres, deux seulement avaient conservé leurs membres inférieurs, et sur ces individus, la peau de la plante des pieds se soulevait en une vaste ampoule qui se détachait d'une seule pièce. Deux autres cadavres avaient conservé leurs crânes : de ce nombre était l'infortuné Dumont d'Urville; la lame externe de son crâne était seule calcinée; le diploé et la lame interne étaient intacts; et une chose à remarquer, c'est la prodigieuse dureté du crâne de cet illustre navigateur.

Dans toutes les autres têtes, le crâne n'existait plus; la dure-mère présentait un phénomène des plus remarquables; elle était rétractée, racornie; appliquée sur la base du crâne, la masse cérébrale était réduite en un mamelon à peine de la grosseur du poing. La peau offrait le même phénomène; partout où elle n'avait pas été calcinée, elle était également rétractée, racornie, et comprimait étroitement les organes. Les parois abdominales, éclatées par la force de la tension, laissaient échapper au dehors tous les organes digestifs; les parois thoraciques enlevées, chez la plupart des individus, laissaient également à nu les poumons et le cœur, qui se trouvaient ainsi en contact direct avec la flamme.

Le corps d'une femme d'une magnifique stature, autant qu'on a pu en juger par les débris informes qui en restaient, était serré dans sa peau comme jamais il n'aurait pu l'être par aucun corset. La peau, qui avait reçu l'action immédiate de la chaleur, était noircie et résonnait comme le tissu osseux. M. Magendie a fait cette remarque que toutes les parties recouvertes de flanelle ne présentaient presque aucune trace de brûlure; seulement elles étaient durcies.

Tous les cadavres ont présenté cette particularité, que leur mâchoire inférieure était exactement carbonisée; la mâchoire supérieure avait beaucoup moins souffert; les dents étaient, pour la plupart, brûlées seulement en avant; l'émail était, en général, bien mieux conservé que la racine. La langue avait été un peu protégée par son enveloppe fibreuse rétractée; par suite de cette rétraction, cet organe était réduit à un petit tubercule ramassé au fond de la bouche : il était complètement cuit à l'intérieur. Le cerveau était, de tous les organes, celui qui avait le moins perdu de son humidité. Le peu qu'on a retrouvé de la chair musculaire était en partie réduit en filamens minces comme du chanvre, et isolés par la disparition du tissu cellulaire, en partie calciné et presque méconnaissable.

On peut assurer que jamais d'aussi affreuses lésions n'avaient été produites si instantanément et sur une aussi vaste échelle; les incendies les plus horribles, tous les bûchers de l'antiquité et des temps modernes n'offrent pas d'exemple analogue. C'est une chose horrible à voir que ces débris informes et carbonisés des malheureuses victimes de l'incendie. Les dents seules sont restées intactes sur plusieurs cadavres et contrastent par leur blancheur avec la couleur charbonneuse de ces résidus; elles seules peuvent indiquer souvent la place où fut la tête, et c'est à la proéminence des deux incisives supérieures de Mme Dumont d'Urville qu'on a dû de reconnaître son cadavre.

LE FAMEUX MARCHEUR MENSEN ERNST.

Mensen Ernst, né à Bergen, en Norwège, est fils d'un capitaine de frégate au service du Danemarck. Après avoir, très jeune encore, parcouru comme marin presque toutes les mers du monde, il commença en 1818, à exercer ses jambes infatigables à la course, aux dépens de quelques parieurs. Deux courses qu'il fit à pied, l'une de Londres à Portsmouth (72 milles anglais), en 9 heures; l'autre de Londres à Liverpool (150 milles), en 32 heures, établirent sa réputation, qui aujourd'hui est européenne, et ont tellement excité en lui le goût de la course, que depuis ce temps-là il parcourt toutes les parties du monde. En 1837, à l'âge de 39 ans, Ernst pouvait déjà se vanter d'avoir fait plus de 50,000 lieues, dont deux tiers sur mer et un tiers sur terre, c'est-à-dire, à pied.

Sa course la plus rapide est celle qu'il fit de Paris à Moscou, pour décider un pari de 100,000 francs engagé entre plusieurs Français et Anglais. Le 11 juin 1831 à 4 heures et 10 minutes du soir, il partit de de la place Vendôme, à Paris, et atteignit le grand portique du Kremlin le 25 juin à 10 heures du matin, de manière qu'il fit la distance de 590 lieues de France en 13 jours et demi, ce qui fait une moyenne d'environ 42 lieues par jour. Sa course de Nymphenbourg à Nauplie, en 1833, fut plus étonnante encore sous divers rapports. Le 6 juin à 1 heure après midi il partit de Nymphenbourg, pour aller porter au roi Othon le bonjour et des lettres de la part de ses parens en Bavière. Ce trajet à travers les montagnes impraticables de la Dalmatie et les déserts des Monténegrins, fut fait en 24 jours. En 1836, le 28 juillet, il quitta Constantinople avec des dépêches de la Compagnie des Indes-Orientales et arriva le 27 août, au matin, à Calcutta, d'où il repartit le 1er septembre pour retourner à Constantinople, à travers l'Asie centrale, et en faisant en moyenne 32 lieues par jour.

Une lettre de Moscou, du 12 avril dernier, dit :

« Le fameux coureur norwégien, Mensen Ernst, se trouve ici depuis quinze jours; il est arrivé à pied de Stockholm, et s'est engagé à aller également à pied à Jérusalem, dans l'espace de 30 jours. Son départ est fixé au 1er mai. Des paris considérables, s'élevant à 80,000 roubles d'argent (320,000 francs), ont été faits à ce sujet parmi la noblesse; Ernst doit recevoir 25,000 roubles d'argent s'il réussit. En revenant de Jérusalem il se propose de parcourir plusieurs contrées de l'Asie pour son agrément. »

(Traduit de l'allemand.)

SALON DE 1842.

(Quatrième et dernier article.)

PORTRAITS. — AQUARELLES. — DESSINS. — SCULPTURE.

Il n'y a pas cette année de portraits éminens au salon, mais il y en a de remarquables. Voici d'abord M. Rudder dont le pinceau quelquefois toujours pauvre et mesquin, a su rendre avec intelligence les traits du roi Louis-Philippe, et donner de l'élévation à cette tête grave et pensive. Vient ensuite M. Winterhalter, qui a fait le portrait de la reine. Ce tableau est d'une couleur charmante et très richement peint. Cependant M. Winterhalter nous paraît quelque peu *déchu de la brillante position qu'il occupait aux précédentes expositions* : ce n'est pas qu'il n'ait conservé ce charme d'ajustemens, cette perfection des détails, cette coquetterie toute particulière, qui distinguent essentiellement ses portraits; mais il n'a pas su, cette fois, éviter l'écueil contre lequel s'est souvent heurté M. Dubuffe : il a sacrifié la vérité à une grâce de convention qui plaît au public, mais dont l'art ne saurait s'accommoder.

Le portrait du comte de Paris est assurément une jolie composition, mais qui ne nous semble pas irréprochable sous le rapport de la ressemblance. M. Winterhalter a fait poser son imagination devant lui.

En outre, il s'est montré à peine équitable pour Mme Duchâtel, en donnant à l'élégante épouse du ministre de l'intérieur, dont les traits sont si parfaites et le regard si séduisant, des grâces trop maniérées, une trop hautaine distinction.

Nous n'avons maintenant que des éloges à donner au portrait de M. Roujet et à celui de M. Aguado. Ce dernier ouvrage est particulièrement recommandable. La tête du financier célèbre que la mort vient de surprendre au milieu de ses opulentes félicités est exécutée avec le soin le plus minutieux et le talent le plus distingué. Il y a, si l'on peut parler ainsi, beaucoup de pensée dans cette toile, et l'on peut y voir que le peintre de M. Aguado a rapporté de ses courses en Allemagne, la poésie rêveuse qui caractérise ces vieilles et tranquilles contrées.

M. Guignet a très bien compris son modèle. La tête de M [illegible] est belle, noble, intelligente; le dessin est pur, le fond bien choisi, l'attitude heureusement choisie; elle a une dignité classique, une simplicité sévère qui rappellent le style des meilleurs maîtres.

Quant à M. Amaury-Duval, il n'a rien exposé cette année qui soit digne de sa réputation et de son talent. Le dessin de son portrait de femme est dur et maigre, la couleur lourde et plombée.

On voudrait pouvoir garder le silence sur un homme qui fit concevoir naguère de magnifiques espérances, mais qui semble avoir pris à tâche aujourd'hui de les démentir. M. Court, en effet, persévère avec une dangereuse obstination dans le système qu'il a si malheureusement embrassé; il semble avoir horreur de la réalité.

[.] Dubuffe a été cette fois plus heureux. Quoiqu'on ait à reprocher [t]ours à ce peintre l'éclat un peu factice de ses carnations et leur [asp]ect diaphane, on ne peut s'empêcher de reconnaître les indices d'un [tale]nt supérieur dans l'exécution de l'ouvrage exposé sous le n° 577 et [p]ortrait dans l'ombre. Peu d'artistes sont capables de rendre, avec une [s]i charmante couleur un effet aussi difficile.

[M]. Mottez marche à son tour dans une voie féconde. Sa manière [l]arge et hardie, et une belle lumière éclaire sa tête de femme, n° 1398. [O]n retrouve dans les portraits peints par M. Devéria, les qualités [habi]tuelles de cet artiste habile, et dans ceux de M. Leloir, une grande [vér]ité, unie, par malheur, à une absence totale de grâce et de poésie. [Cett]e observation peut s'appliquer jusqu'à un certain point à M. Lepaulle, [pour] les portraits du vicomte de Saint-G... et de Mme Clara Pfeiffer; à [M. R]ouget dont la manière manque à la fois de charme et de sévérité; [enf]in à M. Marzocchi auquel l'art n'a encore révélé qu'une très petite [parti]e de ses secrets. M. Affre, archevêque de Paris et l'abbé Olivier, [qu'o]n a fait évêque d'Évreux, n'ont point à se louer de cet artiste. Leurs [portr]aits sont sans contredit ressemblans; mais c'est une ressemblance [sem]blable à celle que l'on obtient par le daguerréotype. Les traits sont [fidèl]ement reproduits; mais sans l'éclair qui les anime, sans le senti[ment] qui les colore, sans la pensée qui les ennoblit!

[Le]s deux portraits exposés par M. Champmartin sous les nos 329 et 330, [joign]ent à des défauts extrêmement saillans des qualités assez brillantes. [La p]ose des personnages en effet ne manque ni de noblesse, ni de vé[rité;] mais les têtes sont molles et pâteuses : c'est ce qu'on est convenu [d'app]eler dans le langage technique de la peinture beurrée.

[Qu]e dire maintenant du pastel de M. Charlet, sinon que s'il est doux [pour] un père de posséder une famille aussi charmante, le public est [heure]ux d'avoir un artiste aussi habile pour la représenter. Une naïveté [grac]se, une imagination pleine de souplesse et d'originalité distinguent [ce pe]tit ouvrage qui vaut, selon nous, le plus délicieux tableau.

[Si] l'on pouvait, dans le cadre étroit où nous sommes renfermés, faire [menti]on de toutes les petites compositions qui révèlent du mérite et [font c]oncevoir des espérances, nous parlerions sans nul doute des por[trait]s et de la tête la Vierge exposés par M. Negelen; des trois beaux [dessin]s de M. Mareschal, intitulés *les Adeptes, le Loisir et la Détresse*; [de la] tête de femme, par Mlle Eléonore Montvoisin; des quatre portraits [minia]tures de Mme de Mirbel; nous n'omettrions pas non plus le pastel [si am]ple, si vrai de couleur, si ferme, si harmonieux de dessin, de [Mlle L]ouise Desmarets; *les Roses et les Raisins* de Mlle Arson, *le Vase [de fle]urs* de Mme Delaporte; un tableau du même genre peint à l'huile, [par M]me Van Marcke; trois belles gravures, dont l'une est faite par [M. He]nriquel, d'après Ary Scheffer, la seconde par M. Gelée d'après [...]on; la troisième par M. Alès. Celle-ci est *une Vue de Monaco*. [Nous] devons faire mention également des trois aquarelles de M. Eugène [...]; de la petite marine de M. Callow; des fleurs si fraîches et si [...]ites de Mlle Emma Desportes; de la *Vue d'un Châlet suisse*, par [M. Gi]rard; de celle du *Mont-Saint-Michel*, par M. Hubert; de l'aqua[relle r]eprésentant *les Soldats croisés*, par M. Louis David; des minia[tures d]e Mme Pauline Appert; surtout de l'aquarelle de M. Decamps, [représ]entant la *Sortie d'une école dans la Turquie d'Asie*.

[Cett]e spirituelle et ingénieuse composition, qui est reproduite dans la [lithogr]aphie que nous avons offerte ce mois-ci à nos abonnés, contraste [d'une] manière charmante avec le magnifique *Episode de la défaite des [Cimbr]es*, que nous avons classé, non san raison, dans les tableaux [d'hist]oire, et qui rappellent les batailles de Lebrun, l'énergie et la [fougu]e des grands maîtres.

[Aba]ndonnons un instant le domaine de la peinture, et pénétrons dans [la sall]e où sont réunies les productions de la sculpture.

[La] première remarque à faire c'est l'absence des statuaires les plus [re]nommés. MM. Cortot, David d'Angers, Rudde, Pradier et Bosio n'ont [rien] exposé.

[La] sculpture compte toutefois des morceaux recommandables, et ce ne sont pas des œuvres vulgaires que le *Christ*, de M. Prenet; la *Vierge et l'enfant*, de M. Debay père, groupe charmant et d'une expression parfaite; non plus que la *Vierge*, de M. Audine, si remarquable par le beau caractère dont elle est empreinte, et par la puissance que l'artiste a déployé dans la forme. M. Etex, à son tour, a soutenu sa réputation dans sa statue d'*Olympia*, et M. Jacquot établira certainement la sienne avec la jolie composition où il a essayé de représenter la *Surprise*. Le bas-relief en marbre de la célèbre Mlle Félicie de Fauveau; *Psyché et l'amour*, par M. Triquety; la *Vierge immaculée*, de M. Descorné; l'*Éveil de l'âme*, par M. Legendre-Herval, montrent de la grâce dans la pensée, du talent dans l'exécution. M. Huguenin mérite aussi une mention particulière pour sa Vierge en plâtre, *Mater dolorosa*; la tête est expressive et les draperies sont élégamment ajustées. La *Vierge et l'enfant Jésus*, de M. Oudinet, le *buste de l'archevêque de Paris*, par M. Gayrard; et *la Statue de la reine*, par M. Cumberworth, ne doivent pas non plus être oubliés.

Nous ne terminerons pas ce court examen de la sculpture sans parler de la statue de Henri IV, placée provisoirement au milieu de la cour du Louvre, et destinée à la ville de Pau. Cette œuvre, due au ciseau de M. Raggi, est étudiée avec patience et exécutée avec habileté.

G. G.

TRIBUNAUX.

POLICE CORRECTIONNELLE.

La mère Rondeau, en venant s'asseoir sur le banc de la police correctionnelle, où l'appelle une prévention de voies de fait dirigée contre elle par la fille Samois, paraît avoir complètement perdu la tramontane; c'est une agitation, une trépidation, une surexcitation incroyables. Jamais grand coupable n'a paru avec plus d'angoisses devant la sainte inquisition, et les tourmenteurs-jurés n'ont jamais causé terreur plus grande au patient contre lequel ils étaient chargés d'instruire, que n'en excite dans l'âme de la mère Rondeau le plus courtois des audienciers, en l'invitant à prendre place sur la sallette, à côté du plus inoffensif des municipaux.

— Ah! Seigneur mon Dieu! s'écrie-t-elle en tremblant de tous ses membres, bonne sainte Vierge du saint paradis! prenez pitié de moi! Et mon avoué qui n'est pas là!... si fait, le voilà!... Je suis si troublée, n'ayant pas l'habitude. Mon cher avoué, ne m'abandonnez pas!... Une pauvre mère de famille qui n'a jamais vu un commissaire de sa vie. (Au greffier.) Mon bon juge, vous voyez une femme bien malheureuse. (Au garde municipal.) Mon bon chérubin, ne me prenez pas pour ce que je ne suis pas; je suis honnête femme, bien à plaindre, incapable de faire tort à mon pauvre prochain du bon Dieu. (A ses connaissances dans l'auditoire.) Jamais je ne pourrai ouvrir la bouche seulement pour dire : Ayez pitié de moi!

M. le président. — Allons, calmez-vous, et gardez le silence! vous vous défendrez.

La prévenue. — Jamais, au grand jamais, je ne pourrai vous répondre, Monsieur le procureur du roi; condamnez-moi tout de suite à mort si ça peut vous faire plaisir.

M. l'avocat du roi. — La femme Rondeau est prévenue d'avoir porté à la fille Samois, avec laquelle ella était en discussion pour le prix d'une raie, un coup de peigne qui a occasionné une légère effusion de sang.

La prévenue. — C'est faux! mon président, c'est faux! je le jure sur

les cendres de ma respectable mère, Marie-Madeleine-Judith Giraudeau, femme Poteau, qui est mon nom de fille, et que j'ai toujours honnêtement porté, à lever la tête devant un chacun !

M. le président. — Gardez donc le silence.

La prévenue. — Vous n'avez pas besoin de me recommander cela ; jamais je ne pourrai dire un mot. Mon avoué est parti, je ne vois plus mon avoué... si fait, le voilà ! C'est que, voyez-vous, je ne vous remettais pas, avec votre grande robe noire.

Les faits de la plainte sont prouvés par les dépositions des témoins à charge. Les témoins à décharge établissent, selon l'usage, que ces faits ont eu peu de gravité, et que d'ailleurs ils avaient été largement provoqués.

L'avocat de la fille Samois a conclu à cent francs de dommages-intérêts; M. l'avocat du roi, à l'application de l'article 311 du Code pénal; et pendant tout ce temps la prévenue, saisie d'un tremblement convulsif, n'a fait entendre que des sons inarticulés mêlés d'invocations grotesques à tous les saints. Son avocat se lève pour plaider, la mère Rondeau reprend courage, essuie ses yeux, et le sourire de l'espérance vient errer sur ses lèvres. La prévenue est tout oreilles.

L'avocat. — La femme Rondeau, pour laquelle je me présente...

La prévenue. — Née Marie-Anne-Gertrude Poteau...

L'avocat, continuant. — Est une respectable mère de famille...

La prévenue. — Onze enfans, mon président, dont dix nourris de mon lait, trois au service, dont deux en Alger...

L'avocat. — Jamais la moindre plainte ne s'est élevée contre elle...

La prévenue. — Jamais, jamais, au grand jamais; voilà mon étrenne, mes doux juges, voilà mon étrenne, à mon âge de cinquante-sept ans, vienne la Saint-Barnabé, 11 juin prochain.

L'avocat. — Jamais elle n'a, pour aucun motif, comparu devant un commissaire de police...

La prévenue. — Tu l'as dit, mon chéri... (Pardon, mon avoué), vous l'avez dit, je ne connais même pas un seul de ces messieurs-là...

L'avocat. — Mais si vous m'interrompez toujours, je ne pourrai pas continuer.

La prévenue. — Pardon, excuse, c'est plus fort que moi; c'est que vous plaidez si bien. Parole d'honneur! voilà un fameux avoué pour bien plaider...

M. le président. — Dans votre intérêt, je vous invite à vous taire; je serai forcé de vous faire sortir.

L'avocat. — Je suis porteur des plus honorables certificats, qui tous établissent la moralité de ma cliente.

La prévenue. — Oui-dà, qu'on peut aller tête levée, la Samois! on n'a pas cinq bâtards à ses trousses avec différentes étiquettes, comme marchandises prises dans différens magasins...

M. le président. — Audiencier, faites sortir cette femme, dans son intérêt.

L'ordre de M. le président est immédiatement exécuté, et la femme Rondeau est conduite, malgré ses prières et ses protestations de soumission pour l'avenir, dans l'antichambre du tribunal, et son avocat termine sa défense sans être interrompu. Seulement on peut voir sa cliente, de la place où elle a été confinée, applaudir à ses argumens, et les commenter à l'aide de la plus expressive des pantomines.

Le tribunal, après délibération, condamne la femme Rondeau à 25 fr. d'amende, et aux dépens pour tous dommages-intérêts.

« Pardon, excuse, s'écrie la femme Rondeau qui a trouvé moyen de pénétrer jusqu'à la porte, je n'ai pas de prison! Dis donc, la Samois, c'est pas ça qui fera bouillir la marmite. M. le procureur du roi, je vous remercie : vous aurez vos 25 francs sur le premier mois de mon homme! J'ai bien l'honneur de saluer toute l'aimable compagnie! »

(Gazette des Tribunaux.)

JUSTICE DE PAIX.

M. Dunamy, honnête rentier de la place Royale explique ses faits de la cause.

Dunamy. — M. le juge, c'est un père affligé qui vient vous dem[ander] justice contre un intrigant...

Leblanc, défendeur. — Je demande la parole pour un fait pers[onnel].

Dunamy. — Je vous la refuse (on rit); je suis demandeur, j'ai [le droit de] parler le premier, c'est mon droit, j'en use.

Leblanc. — Vous en abusez,

Dunamy, d'une voix de tonnerre. — A la porte ! (Hilarité.)

Le juge. — Arrivez au fait.

Leblanc. — Le fait est clair... Je suis nourrisseur de bestiaux en général... et je vends du lait d'ânesse dans mes momens perdus...

Dunamy, l'interrompant. — J'avais une fille poitrinaire...

Leblanc. — J'avais une ânesse pleine de santé. (Rires.)

Dunamy. — J'achetais tous les matins à monsieur le lait que pr[odui]sait son ânesse... disait-il.

Leblanc. — Oui... pour tâcher de fortifier la poitrine de votre [fille,] disiez-vous...

Dunamy. — Monsieur vendait son lait fort cher... alors il me [vint] une idée économique, ce fut d'acheter l'ânesse.

Leblanc. — Une belle bête, un poil superbe.

Dunamy. — Ce n'est point pour son poil que je l'achetai, mais pour son lait... Or, devinez ce qui arriva... dès que je fus propriétaire de l'ânesse, elle ne voulut plus fournir la plus petite goutte de lait, et au point que je crus d'abord qu'elle avait changé de sexe, comme dans les métamorphoses d'Ovide. (On rit.)

Leblanc. — Parbleu, vous la laissez errer dans votre jardin botani[que,] vous lui laissez manger des plantes étrangères, des fleurs exotiques, cette pauvre bête... vous l'avez sevrée.

Dunamy. — Laissez-moi donc tranquille... une ânesse a du lait, [ou] elle n'en a pas... quand elle en a, elle en donne... La vôtre n'en a ja[mais] mais donné, et je le prouve par le certificat d'un vétérinaire (il dépose un papier sur le bureau du juge); le lait que vous me vendiez était du lait de vache dans toute l'acception du terme... vous l'achetiez tous les matins chez la laitière du coin et vous me l'apportiez comme le produit de votre ânesse... Faut-il qu'un homme soit gueusard !... Je demande à rendre l'animal et à rentrer dans mes fonds.

Leblanc. — Et moi je demande à ne pas rendre les fonds et à ne pas rentrer dans l'animal. (Grande hilarité.)

Les parties sont renvoyées dos à dos.

(Audience).

GARDE NATIONALE DE PARIS.

CONSEIL DE DISCIPLINE DE LA 7e LÉGION.

On appelle M. Draboyard. Un petit homme, à l'allure vive et pesante, au geste vif et saccadé, s'avance, et mettant son chapeau sous son bras gauche, sa main droite dans son gilet :

« C'est moi qui suis Draboyard. Je sais ce que c'est... une [affaire,] une bêtise... mon sergent qui se plaint, parce que je l'ai appelé cuistre... un mot d'amitié qui se dit en société..... en voilà un susceptible..... suffit, une autre fois on mettra des gans pour parler à monsieur.

Le président. — Non seulement votre sergent se plaint d'avoir été injurié par vous, mais encore il prétend avoir été battu.

Draboyard. — Ah! pour ce qui est des taloches, je ne dis pas

je crois même me rappeler avoir levé la main sur lui... non... c'est le pied (on rit); mais ce qu'il ne dit pas, le malin, c'est qu'il y a eu provocation de sa part... affreuse provocation.

Le président. — Expliquez-vous.

Draboyard. — J'étais au corps-de-garde de la mairie. Ma femme, qui sait que j'adore les asperges à mon déjeûner... m'avait préparé un plat d'épinards (rires); je ne lui en veux pas pour çà, j'adore aussi les épinards... quand ils sont au jus et entourés de petits croûtons... Je ne sais pas si vous savez ce que c'est que le petit croûton, c'est l'âme des épinards... pas de petits croûtons, pas d'épinards, voilà mon opinion. Ma femme connaît mon goût et s'y prête... me voilà donc dans un coin de la salle à dévorer mon légume... lorsque je vois un bras qui s'allonge furtivement à côté de moi et qui, avec une dextérité qui lui fait honneur, m'escamote un de mes petits croûtons... j'avais reconnu le bras... j'avais remarqué les galons du sergent... je me dis à part moi : c'est une plaisanterie de mon supérieur, j'en aurais préféré une autre... mais enfin, soyons gentil, soyons jovial, n'ayons pas l'air... et je continue à brouter ma verdure tout en caressant de l'œil mes autres petits croûtons que je gardais pour la fin... pour la bonne bouche, comme on dit... Au bout d'un instant, v'lan... le maudit bras recommence son jeu et m'enlève un second croûton... Cette fois, je l'avoue, je me sentis vexé et je ne pus retenir sur mes lèvres ces mots : *gros cuistre*, qui n'avaient qu'un défaut, celui de rendre mal ma pensée... c'est *grand filou* que je voulais dire... mais il faut respecter ses chefs (on rit); il me semble que cette apostrophe devait suffisamment avertir le sergent que je goûtais peu son genre de facétie... et qu'il eût à suspendre les élans de sa gaieté... Ah! bien oui... il répéta deux fois encore le même exercice et toujours avec le même succès... voilà ce qu'il y a de plus triste... et aux grands éclats de rire de tous les camarades qui l'encourageaient... voilà ce qu'il y a de plus humiliant... Ma foi, moi, quand j'ai vu çà, j'ai perdu la tête... je me suis précipité sur le sergent, et dam, il est bien possible que je lui aie administré autant de coups de pieds qu'il m'avait volé de croûtons ; je n'en répondrais pas... attendez, je vais faire le compte : un dans le mollet, un dans la cheville, un dans le ventre et un dans l'estomac... en tout quatre coups de pied... oui, c'est bien çà... nous sommes quittes. (Hilarité.)

Le Conseil, usant d'indulgence, renvoie Draboyard sans condamnation.

(*Audience.*)

THÉATRES.

Odéon. — *Le Tribun de Palerme*, drame en cinq actes, par M. Latour de Saint-Ybars. — Palerme est sous la domination des Espagnols, et les habitans de cette ville ont résolu de s'affranchir de la tyrannie étrangère. A la tête de la révolte se placent deux frères, Etienne et Joseph d'Alezy, tous deux aimés du peuple sicilien, tous deux enthousiastes et braves. L'émeute éclate, l'action s'engage, l'Espagnol est chassé; mais il faut un dernier effort pour n'avoir plus rien à craindre de la tyrannie.

Joseph veut que l'on se serve du peuple seulement; Etienne, qui a préparé depuis long-temps une alliance entre la France et son pays, prétend faire entrer dans le port de Palerme les troupes françaises que commande le comte de Nogarède. Une lutte s'engage entre les deux frères, Étienne tire son épée pour dernière raison; mais Joseph, que le peuple a nommé son général, fait arrêter son frère et se voit forcé pour l'exemple de le condamner à mort. Avant de partir pour combattre les Espagnols, Joseph fait promettre au gardien de son frère de ne pas le laisser périr; mais il arrive qu'Etienne a tué en duel le frère de ce même gardien, et celui-ci veut le livrer à la rage populaire.

La mère de nos deux héros, la comtesse d'Alezy, a vu de sa fenêtre un échafaud dressé sur les remparts du Castellamare, elle raconte alors à Joseph les horribles détails de cette exécution que le peuple réclamait à grands cris. Joseph ne doute pas que cette victime ne soit son frère et bientôt lui-même accusé d'avoir condamné Étienne à mort, est maudit par sa mère qui meurt de désespoir.

La fortune change subitement pour le tribun de Palerme; lui, naguère l'idole des Siciliens, se voit en butte à leur fureur. Le peuple l'accuse d'orgueil, les soldats lui reprochent sa sévérité, les pêcheurs maudissent sa cruauté, parce qu'il a puni l'un d'eux. Il s'est dévoué pour le salut de tous et il est l'objet de l'animadversion universelle. Il a voulu arracher sa patrie au joug de l'étranger et le peuple imbécille l'a maudit et a rappelé ses ennemis dans les murs de Palerme. Cette cause pour laquelle il a perdu sa mère et son frère, lui coûte encore la vie. Percé de coups sur la grève, il meurt en s'écriant : malheur au peuple qui assassine ses défenseurs !

Telle est à peu près l'analyse de ce drame qui a obtenu un légitime succès à l'Odéon. M. Latour (de Saint-Ybars) connu par sa tragédie de *Vallia* au Théâtre-Français, n'a pas démenti ce qu'il avait promis. *Le tribun de Palerme* est une œuvre remarquable.

Armand Duplessis.

Gaieté. — *Stéphen ou le Fils du proscrit*, drame en quatre actes avec un prologue, par MM. Anicet Bourgeois et Boulé. — Au prologue nous sommes en pleine terreur. Une jeune fille, nommée Mathilde Duvernier, s'est laissé séduire par le comte Léon de Morelle. De cet amour est né un enfant, Stéphen, que Mathilde a confié à une vieille parente. Durant cette liaison, un représentant du peuple, Grandier, ignorant l'amour de Mathilde pour le comte, a demandé sa main, et il a été refusé. Des cris de mort retentissent en ce moment dans la rue, le peuple poursuit des royalistes, et le comte de Morelle se précipite dans la chambre de Mathilde pour lui demander un asile. Mathilde le soustrait à la fureur populaire, mais elle est obligée de confier son secret à son frère, et celui-ci fait évader le comte. Bientôt le peuple revient plein de fureur; il sait que le frère de Mathilde a sauvé le royaliste et s'empare de sa personne. Grandier est le président du tribunal révolutionnaire; de lui dépend le sort du frère de Mathilde, et celle-ci, se dévouant alors, accepte la main de Grandier.

Quatorze ans s'écoulent. Un matin Stéphen rentre chez lui furieux, d'un outrage qu'il vient de recevoir sans avoir pu le venger. Un inconnu, dans un café, lui a donné un soufflet, et le jeune homme ignore son nom. En ce moment un homme entre, Stéphen reconnaît celui qui l'a insulté, s'élance vers lui pour lui rendre son outrage, lorsqu'un cri de sa mère l'arrête ; il allait frapper le comte de Morelle, son père. Mathilde révèle à Stéphen le secret de sa naissance. Grandier s'est aperçu que l'amour de sa femme pour le comte n'était pas éteint, il trouve même un billet dans lequel un rendez-vous est indiqué. Alors il va à ce rendez-vous, frappe de son poignard le comte de Morelle, et accuse Stéphen de cet assassinat. Par bonheur, le mensonge est bientôt découvert, la naissance de Stéphen est dévoilée, son innocence reconnue, et l'infâme Grandier se poignarde pour se soustraire à une mort ignominieuse.

Cette pièce a produit une vive émotion parmi les spectateurs du théâtre de la Gaieté, et les larmes qu'elle a fait répandre ont fait pardonner aux auteurs quelques invraisemblances.

Mlle Abit a rempli le rôle de Mathilde avec un véritable talent; cette jeune actrice fait de rapides progrès, et les auteurs lui doivent une bonne part de leur brillant succès.

Armand Duplessis.

Cirque Olympique. — M. Dejean a transporté son matériel aux

Champs-Élysées, où ses succès ordinaires ne lui font pas défaut. Le public n'a pas manqué au rendez-vous; la seule crainte que l'on ait en courant au Cirque, c'est de ne pas y trouver place. Du reste les chiffres ici peuvent servir de témoignage aux succès. L'administration du Cirque aura fait cette année près de douze cent mille francs de recette. Que peut-on dire de plus?

ARMAND DUPLESSIS.

DÉLASSEMENS-COMIQUES. — *Les Lilas*, vaudeville en un acte, par MM. JOUHAUD et GUÉNÉE; — *Paméla*, vaudeville en un acte, par M. LÉONCE DE SAINTE-CROIX. — Après les Folies-Dramatiques vient une jolie bonbonnière, où l'on joue le vaudeville d'une manière ravissante, et qui ne fait pas mentir son nom de *Délassemens-Comiques*. Les pièces s'y succèdent rapidement, les succès aussi; les recettes sont abondantes. Tout dernièrement encore, chacun courait voir un petit vaudeville, des plus amusans, ayant nom *les Lilas*, et applaudissait Mme Bergeon dans le rôle de *Paméla*. Mme Bergeon met beaucoup de gaieté, d'entrain dans tous ses rôles; c'est la Déjazet de nos théâtres du boulevart.

ARMAND DUPLESSIS.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

15 mai. — On lit dans l'*Indicateur* d'Avignon :

« Un de nos compatriotes, M. Bernard cadet, vient de résoudre un beau problème pour lequel il lui a été délivré un brevet d'invention et de perfectionnement : c'est celui de créer la peinture sur marbre, découverte d'une portée immense, si elle est poussée aussi loin que cet heureux commencement semble le faire présager.

« Si cette découverte avait été connue dans l'antiquité nous pourrions avoir aujourd'hui des notions exactes sur tout ce qui s'est passé de mémorable dans les temps les plus reculés, puisque les marbres dont nous parlons, qui sont revêtus des plus brillantes couleurs, infiltrées jusqu'à plusieurs millimètres d'épaisseur, résistent aux acides nitrique, sulfurique et hydrochlorique, et portent des inscriptions inaltérables à l'air, plus solides qu'aucun procédé connu jusqu'à ce jour. Cette découverte fera époque dans le monde industriel. »

— Le *Journal du royaume des Deux-Siciles* du 23 avril annonce que les secousses du tremblement de terre, qui avaient récemment effrayé la ville de Crotone en Calabre, ont recommencé avec plus de force encore qu'auparavant, le 11 et surtout le 12; cette dernière a consterné les habitans, épouvantés de sa violence moins encore que de la continuité de ce terrible phénomène.

16. — Un capitaine du 15e léger vient d'être condamné à mort par le conseil de guerre d'Oran pour avoir donné un soufflet à un lieutenant-colonel d'état-major.

17.— On lit dans un journal : « On a ramassé dans l'embarcadère de Versailles les fragmens d'un bulletin de départ qui avait servi à allumer la pipe du malheureux Georges. On peut y lire encore :

A. N° 45. CHEMIN DE FER DE LA RIVE GAUCHE.

8 MAI...—DÉPART A UNE HEURE 1|2. S.

En décomposant les mots, on trouve la prédiction suivante :

G..... (*Georges*.)

UNE MACHINE A 4 ROUES TE FERA PERDRE LA VIE DIMANCHE 8 A 5 H. 1|2.

Et il ne reste plus que la lettre D...—L'avis venait-il de Dieu? »

— La contrebande anglaise de Gibraltar a pris un tel développement, que la douane de Cadix n'a produit pendant le mois de mars 1,500 francs.

— Un journal assure ce matin que le chiffre des décès constatés suite de l'événement de la rive gauche s'élève déjà à 157, et dit qu'il s en mesure de donner la preuve de ce qu'il avance si son assertion contestée.

18. — Au milieu des événemens les plus graves, raconte la *Ga. de France*, il y a des caractères qui conservent toujours une singu personnalité. Nous en devons citer deux exemples. Nous avons sous yeux deux lettres écrites par deux habitans de Hambourg, témoins l'incendie. L'une vient d'une vieille dame dont la maison a été br et qui écrit à son fils. Elle parle à peine de sa maison; mais elle e accoutumée à faire parvenir à son fils des lettres sans frais, et cela préoccupe :

« Je ne puis affranchir cette fois, dit-elle, parce que la pos brûlée. »

Un Anglais écrit en même temps et d'une maison que les flam vont atteindre :

« Quel spectacle! quelle horrible position! trente-six heures san faire la barbe! vingt-quatre heures sans manger! »

La dame allemande qui a écrit la première lettre est la mère du lèbre poète Henry Heine; l'autre missive est imprimée dans le *Mor ning-Chronicle*.

19. — Le grand bal historique, dont les programmes remplissaie depuis un mois les colonnes des journaux anglais, a eu lieu le 13 a palais de la reine d'Angleterre. Cette fête paraît avoir été fort belle. La noblesse anglaise y faisait assaut de luxe et de magnificence. Le cont de Pembroke avait pour plus de 750,000 fr. de pierreries; le duc d Beaufort avait une toque garnie d'opales et de diamans de la plu grande beauté, etc. Il serait trop long de copier ici les descriptions mi nutieuses de costumes que le *Morning-Post*, le Times et autres o données. Nous nous bornons à rapporter, d'après eux, qu'on y a rema qué les quadrilles français, sous la direction de la duchesse de Cam bridge; écossais, conduits par la duchesse de Buccleugh; allemands par la duchesse de Sutherland; des Croisés, par la marquise de Lo donderry; de Waverley, par lady de Lawarr; cosaque, par la baronne de Brunow; grec, par le duc de Leinster.

— Nous lisons dans une correspondance française du *Journal de Francfort* :

« L'enquête sur la catastrophe de la rive gauche se poursuit avec ac vité, et nous apprenons que l'on est parvenu à constater la véritab cause de l'incendie qui a suivi immédiatement le heurt violent de l seconde locomotive sur la première.

« Les chauffeurs sont obligés d'avoir près de leur locomotive un ba quet plein d'huile dans lequel ils trempent à chaque instant le goupi pour graisser les rouages de la machine. Les baquets des deux machi ont versé sur le rail en même temps que le charbon de terre sortan foyer, et une flamme s'est élevée immédiatement à deux ou trois mè au dessus du train. C'est cette flamme qui a fait croire d'abord à explosion; c'est elle qui a mis le feu aux wagons et qui a entraîné de malheurs. »

— On nous mande de Constantine que le 3e régiment de chas d'Afrique, auquel on a fait une concession de terres sur le platea Coudiat-Aty, vient d'y découvrir, en creusant les fondations de la fe qu'il va y bâtir, deux mosaïques d'une grande dimension et d'une faite conservation. Des Italiens qui les ont examinées assurent n'en existe pas de plus belles en Italie.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.



13e Année. — N° 29. Mercredi 25 Mai 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

Le Vte de Tessières Boisbertrand, Directeur.

On s'abonne à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS

Le Cabinet de Lecture paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. Prix : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 46 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 cent. la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

UNE CROISIÈRE DU CAPITAINE FRANÇOIS LEMÊME.

Un des derniers jours du mois de septembre 1793, au lever du soleil, on aperçut échelonnés le long du chenal du Port-Louis et se touant en dedans, deux bricks et un grand trois-mâts; ils profitaient du calme qui régnait encore sur les eaux de la baie à cette heure pour atteindre, avant le retour de la brise de sud-est, le poste qui leur avait été assigné. En tête de cette division se trouvait *l'Hirondelle*, petit corsaire français portant l'ancien pavillon blanc à bordure rouge et bleue, chargé dans son quartier supérieur d'un yacht tricolore. Après lui venait sa première prise, la corvette-brick *le Good-Werwagting*, portant dix-huit canons de neuf, que suivait, à la distance d'une encâblure, le superbe vaisseau de la compagnie hollandaise *le Williams-Thesied*, (1) armé de quarante canons; l'un et l'autre battaient les couleurs bataves surmontées du drapeau français en signe de soumission. La corvette sous le commandement du capitaine Reken, se rendait de Padang à Batavia, lorsque, le 16 août 1793, à la suite d'un engagement dans le détroit de la Sonde, elle fut enlevée à l'abordage par l'équipage du petit corsaire *l'Hirondelle* que commandait Lemême. *Le Good-Werwagting* (1), confié à Legars, premier officier du corsaire, naviguait de conserve avec *l'Hirondelle* ayant mission de la seconder à l'occasion. Le 25 août, vers les quatre heures de l'après midi, à quatre lieues ouest de l'île *Cracatoa* et en vue du vaisseau hollandais *le Saint-Laurent*, commodore Masson, *l'Hirondelle* soutenue de sa prise, attaqua audacieusement le vaisseau de la compagnie *le Williams-Thesied*, percé à soixante, et commandé par le brave John Thomsen, marin renommé parmi les officiers hollandais, Après une lutte de quarante minutes, l'avantage resta aux Français.

C'était en revenant de cette glorieuse croisière que la veille du jour dont nous avons parlé au commencement de ce récit, Lemême avait jeté l'ancre en grande rade, descendu dès le soir aux acclamations des colons qui le portèrent en triomphe du débarcadère au palais du gouverneur, où le respectable Malartic lui fit l'accueil le plus distingué en le félicitant de la bravoure et des talens supérieurs qu'il avait déployés. Les premiers coups de canon tirés en ces mers lointaines l'avaient été par cet intrépide malouin dont l'excessive hardiesse avait triomphé par deux fois de forces tellement disproportionnées, qu'il fallait voir ancrés au mouillage les bâtimens capturés par *l'Hirondelle*, pour croire à la possibilité de cette double conquête.

En s'emparant de la corvette, le capitaine français avait délivré d'une rigoureuse et injuste détention un danois, nommé Christiern, pour lequel il conçut tout de suite une vive affection ; passé à bord de *l'Hirondelle* cet étranger avait montré dans le combat contre le *Williams-Thesied* un courage qui contribua sans doute à cette liaison, autant que sa noble et intéressante physionomie.

Quelque temps auparavant Christiern, jeune et beau cavalier, rem-

(1) Dans un de ses précédens écrits l'auteur, par inadvertance, avait donné à ce bâtiment le nom de *Ripelmoond*.

(1) Les Français donnèrent à ce bâtiment le nom de *l'Egalité*.

plissait les fonctions de secrétaire du gouverneur de Padang qui avait une charmante fille. Ces jeunes gens ne purent se voir long-temps sans s'aimer, et ils se jurèrent un attachement à toute épreuve. Le gouverneur ayant été informé par un officier de la garnison, amant jaloux et malheureux, des sentimens tendres que sa fille portait à son secrétaire, devint furieux, car cette inclination contrariait ses projets : usant de son autorité pour se venger, il fit enlever, pendant la nuit, le Danois qu'on conduisit à bord de la corvette qui se trouvait en rade de Padang. A peine embarqué, Christiern fut relégué comme un criminel sur le gaillard d'avant. En agissant ainsi, le capitaine Reken augmenta la rigueur de la punition que lui faisait infliger un père irrité.

Christiern, qui était un homme d'un esprit distingué, était parvenu à décider Lemême à tenter une expédition contre le comptoir hollandais de Padang; il avait répondu du succès et s'était engagé à marcher en tête des Français pour les guider. Lemême s'empressa de faire part à ses armateurs, MM. Courtois et Borel, de sa résolution d'attaquer Padang, ce qui les décida à acheter le beau corsaire *la Ville-de-Bordeaux*, portant une batterie couverte et renommé pour la rapidité de sa marche; en effet, il était venu une première fois en soixante-cinq jours de Bordeaux, sous le nouveau pavillon français dont l'Assemblée nationale avait définitivement arrêté les couleurs par un décret du 24 octobre 1790 (1).

L'armement ayant été annoncé, un grand nombre de marins et de volontaires s'empressèrent de se faire inscrire sur le rôle d'équipage; quant à l'état-major, Lemême reprit la plupart de ses officiers de *l'Hirondelle*, en leur adjoignant plusieurs autres braves marins qui vinrent se proposer. Legars, qui était passé second capitaine sur *la Ville-de-Bordeaux*, pressait avec autant de zèle que d'activité les réparations nécessaires à la coque et au gréement. Legars était habilement aidé par tous les officiers et notamment par MM. Ducleyère, Duranthon et Couloygnier.

Tandis que chacun de ces valeureux marins s'occupe des travaux du bord, nous quitterons quelques instans le corsaire et le Port-Louis pour nous transporter de l'autre côté de la colonie, au milieu d'un des cantons les moins peuplés; là encore, dans une des conditions sociales les plus humbles, nous trouverons un homme déterminé qu'un amour contrarié porta à rallier le pavillon de Lemême.

Il y a un demi-siècle que, dans le canton éloigné des *Trois-Ilôts*, et près des bords ombragés de la rivière *Profonde*, on voyait, sur un des nombreux promontoires que forment ses sinuosités, s'élever une case en pallis couverte des larges feuilles du latanier; cinq manguiers et deux badamiers, qu'entourait une clôture d'épais et flexibles bambous, abritaient de leurs feuillages touffus cette modeste habitation contre l'ardeur du soleil de la zone torride, et de leurs robustes troncs ils la défendaient contre la fureur des ouragans, durant la saison de l'hivernage.

Dans ce lieu solitaire vivait depuis quelques années une famille de noirs affranchis, dont le chef, né à Madagascar, était un vieillard sexagénaire appelé l'*Utile* : ce nom lui avait été donné par son maître en mémoire d'un affreux naufrage, celui de la flûte *l'Utile* de la marine royale.

L'esclave, jeune alors, se trouvait à bord de ce bâtiment lorsqu'il se perdit, pendant la nuit, sur l'*Ile-de-Sable*, écueil qui n'était pas encore bien connu. Devenant vieux, l'*Utile*, obtint en récompense des bons services qu'il avait rendus, sa liberté et quelques arpens de terre, dont une partie était boisée, et l'autre en friche; mais cette propriété n'avait que peu de valeur à cette époque reculée. Ce fut au milieu de ces terrains, qu'il tenait de la libéralité de son patron, que le vieux nègre vint fixer son domicile, suivi de sa femme, négresse indienne de la côte d'Orixa, qui avait nourri et soigné trois enfans du colon propriétaire; ils avaient avec eux leur fils Jean-Pierre, jeune noir de vingt ans, né esclave, mais devenu libre ainsi que ses père et mère. Sa constitution souple et vigoureuse tenait de la race des Antavarts du nord-est de Madagascar, tandis que ses longs cheveux et ses traits délicats annonçaient aussi une origine indienne.

Au commencement de 1798, cette famille vivait en paix non loin de la montagne *Blanche*, et cultivait ses champs plantés en maïs, manioc et patates douces, ainsi qu'une petite cafeirie sur la lisière du bois qui la garantissait des vents de sud-est empreints des sels de la mer. Pendant que le père et le fils soignaient leurs récoltes, la vieille Marie élevait des volailles, engraissait ses cochons et menait paître un troupeau de cabris. Le revenu net de l'habitation, quoique se réduisant à très peu de chose, suffisait pourtant à leurs besoins journaliers. Mais rien n'est stable en ce bas monde, le bonheur domestique dont jouissaient ces pauvres nègres sur leur coin de terre ignoré de la plupart des planteurs du canton, devait bientôt faire place aux soucis et aux chagrins. En allant, aux jours de nouvelle et pleine lune, pêcher sur les récifs au large de la côte du sud-est, Jean-Pierre était devenu amoureux d'une jeune mulâtresse qui habitait, avec sa mère, une case dans l'*Anse-aux-Petits-Sables*, près du bord de la mer, au pied de la *Montagne-aux-Feuilles*.

Marguerite, négresse Yolof, avait été affranchie le jour de la naissance de Julie par le père de son enfant; elle vit avec regret l'attachement que sa fille, issue d'un blanc, portait à un noir libre, et mettait obstacle à l'union des jeunes gens.

Un jour qu'elle avait été forcée de s'expliquer sur la cause de son opposition au mariage, Marguerite, qui était très avare, déclara nettement la résolution où elle était de n'accorder sa fille qu'à l'homme qui lui reconnaîtrait une dot de deux esclaves. Dans la position de fortune où se trouvait la famille de Jean-Pierre, qui n'avait pu encore remplacer le noir qu'elle avait perdu deux ans auparavant, c'était donner à ce jeune homme un congé en règle, et le pauvre amant le sentit bien; Julie le comprit aussi, et serrant la main de Jean-Pierre, elle pleura et courut se cacher.

L'*Utile* fils, ainsi éconduit, revenait des *Petits-Sables* tout pensif; il sortait d'une longue allée de manguiers qui suivait le fond d'une vallée profonde surnommée l'*Enfoncement*, et il gravissait un sentier étroit sur le flanc d'un morne élevé et au milieu d'un bois qui faisait en quelque sorte le pendant de la forêt vierge dont était couverte la montagne aux *Feuilles*, située de l'autre côté du bassin; là, le tacamaka, le colophane et l'ébénier croissaient pêle-mêle avec d'autres arbres aussi à hautes tiges, tels que ceux qu'on désigne dans le pays sous les noms de bois-de-natte, bois-canelle et bois-pomme dont les énormes pieds, entourés de lianes sarmenteuses produisent des effets bizarres et forment des obstacles puissans qui arrêtent souvent le chasseur lorsqu'il poursuit dans les forêts rarement battues le cerf ou le sanglier.

Jean-Pierre, insensible à tout ce qui l'environnait, s'efforçait d'arriver à la crête du défilé que forme en cet endroit la chaîne de montagnes qui parcourt la partie sud du canton des *Trois-Ilots* en lui servant de limite, et d'où la vue s'étend à travers une clairière sur un immense horizon. Tout à coup il précipita sa marche; une sinistre pensée, une espèce de frénésie s'était emparée de lui, et donnait à sa physionomie une terrible expression. Son imagination exaltée par la douleur voulut lui trouver un moyen prompt d'en finir avec les maux de cette vie. Il s'était rappelé qu'au versant du défilé et sur la gauche du chemin qu'il suivait, se trouvait un plateau dominant un ravin dont le rempart, composé de roches basaltiques, abruptes et dénudées, formait un gouffre de plus de trois cents pieds de profondeur: il avait conçu la pensée de se jeter dans

(1) Voici ce décret : 1° Le pavillon de beaupré sera composé de trois bandes égales et posées verticalement; celle de ces bandes la plus près du bâton sera rouge; celle du milieu, blanche, et la troisième bleue.

2° Le pavillon de poupe portera, dans son quartier supérieur, le pavillon de beaupré ci-dessus décrété.

Le 15 février 1794, sur le rapport de Jean-Bon-Saint-André, la Convention supprima le nouveau pavillon et décréta celui qui subsiste encore aujourd'hui.

ce précipice, et cette pensée s'était bientôt changée en un vif désir. C'était à peine si le souvenir de ses vieux parens qu'il délaissait et qu'il allait plonger dans le désespoir pouvait ébranler un instant sa fatale résolution. Il n'était plus qu'à une faible distance du lieu où il devait la mettre à exécution, lorsqu'il entendit des sons de voix qui suspendirent un instant sa marche; néanmoins, pensant que les gens qui parlaient ne tarderaient pas à s'éloigner, il fit encore quelques pas. Il trouva le plateau occupé par deux marchands colporteurs et les esclaves nègres qui portaient leurs bagages. Ces marchands, qui étaient Européens, s'étant rencontrés à la cime du défilé qu'ils traversaient en sens opposé, y avaient fait une halte, et prenaient leur repas en commun.

La présence des voyageurs en ce lieu retiré où l'homme ne fait que de rares apparitions et ne s'arrête jamais, causa à l'affranchi une grande surprise et une vive contrariété. Aussi les deux marchands soupçonnèrent-ils qu'il méditait un acte de désespoir; le malheur de ce pauvre jeune homme excita leur compassion, et ils lui donnèrent quelques marques de sympathie.

Touché d'un accueil si bienveillant de la part d'hommes dont la condition lui paraissait bien supérieure à la sienne, il fondit en larmes, et leur avoua ingénument ses projets de suicide. Ils le firent asseoir près d'eux, et le forcèrent à partager leur frugale collation qu'ils arrosèrent de quelques verres d'arack. Lorsqu'ils le virent un peu remis, ils l'engagèrent à leur raconter le sujet de ses peines.

Jean-Pierre satisfit à leur désir.

— Corbleu, mon enfant, lui dit Patrice, l'un des marchands ambulans, connu dans l'île par son caractère franc et jovial, tu serais bien insensé d'abandonner ainsi à un autre une fille qui t'aime. Il ne te manque que quelques centaines de piastres pour acheter deux esclaves; c'est une bagatelle par le temps qui court. Au lieu de te donner la mort, que ne t'embarques-tu sur un des corsaires qui sont en armement au Port-Louis; dans quatre mois tu seras tué ou revenu avec le double de ce que demande la vieille Marguerite.

— Ah! reprit l'affranchi, si je connaissais un capitaine qui voulût bien me prendre à son bord, j'irais dès demain m'offrir à lui.

Patrice qui avait des relations d'amitié avec un des armateurs de *la Ville-de-Bordeaux*, que devait commander le fameux François Lemême, de Saint-Malo, ouvrit une de ses malles et se mit à écrire au négociant une lettre de recommandation, en faveur de son protégé; il parla de la rencontre qui le lui avait fait connaître, et du drame lugubre que la Providence l'avait appelé à empêcher.

— Merci, bons blancs, dit le fils de l'Utile, en recevant la lettre et en prenant congé de ses nouveaux amis; que le bon Dieu vous bénisse!

— Et t'accorde Julie, reprit Patrice en riant.

Jean-Pierre, à moitié consolé par l'espérance du succès, s'achemina vers la case paternelle qu'il atteignit en moins d'une heure, ayant coupé au travers des bois qui couvraient à cette époque les terrains situés entre la *Grande-Rivière* et la *Rivière-Profonde*. Comme il avait oublié à l'habitation de Marguerite son *paquet* (1) de provision de mer, il prit son fusil et se mit à côtoyer les bords ombragés de la rivière près desquels le goyavier, l'attier, le jamerosa, le papayer et l'avocatier, croissaient en abondance, parfumant l'air de leurs suaves odeurs. De temps à autre quelques gouramiers venaient sans crainte montrer à fleur d'eau leurs écailles argentées, et chaque fois, notre adroit tireur les tuait et les allait chercher à la nage; bientôt il eut ce qui était nécessaire pour le repas du soir de sa famille.

Avant de les quitter pour se livrer au sommeil, le fils prévint ses parens de la détermination où il était de se rendre au port le lendemain, de s'y embarquer et de gagner la somme exigée par la mère de Julie.

(1) On appelle ainsi une certaine qualité de poissons enfilés par les ouies avec une feuille de vaquois.

En vain les deux vieillards s'efforcèrent-ils de détourner leur enfant d'un projet qui troublait leur bonheur; Jean-Pierre resta sourd à leurs prières, et en se retirant, il les embrassa, car, de crainte de faiblir dans sa résolution, il ne voulait pas prendre le lendemain congé d'eux. Effectivement, le 27 octobre 1793, aux premières lueurs qui colorèrent le ciel à l'est, il se mit en route, par le chemin nouvellement pratiqué dans les hauts du *quartier-de-Flacq*, accessible seulement aux piétons, et arriva dans l'après-midi au lieu de sa destination. Il remit sa lettre à l'armateur qui le présenta au bon et affable capitaine Lemême. L'affranchi plut au Malouin, qui crut reconnaître en lui un homme déterminé, et propre à l'aider dans l'accomplissement de ses projets.

Le 2 novembre, il fut inscrit au rôle d'équipage comme volontaire, et dès ce jour, sa ration lui fut délivrée à bord de *la Ville-de-Bordeaux*.

L'infatigable Legars avait tellement pressé le réarmement, que dès le 15 novembre, les principaux préparatifs du départ furent achevés, et le corsaire sortit du *Trou-Fanfaron* pour prendre son ancrage près de *l'Ile-aux-Tonneliers*, où il se trouva en appareillage. Là, il compléta ses vivres de campagne et son matériel de guerre. On comptait aux sabords de sa batterie basse vingt-quatre canons de douze, et sur ses gaillards huit pièces de six; l'équipage se composait de deux cents hommes décidés; jamais corsaire aussi formidable n'avait été armé dans la colonie.

Une fois les poudres embarquées, l'impatient Lemême fit hisser au mât de misaine le pavillon damier (blanc et rouge), qui servait tout à la fois de signal de départ et de reconnaissance; sur la poupe du trois-mâts se déployait un immense drapeau blanc, portant le yacht aux trois couleurs républicaines. Plusieurs coups de canon furent tirés à intervalle, pour appeler à bord les retardataires qui, à trois heures de l'après-midi avaient tous été ralliés; immédiatement le pilote fit larguer les voiles, et *la Ville-de-Bordeaux* sortit de la baie aux acclamations des colons.

En dehors des bouées, par le travers et sous le vent de la *Bête-à-mille-pattes*, Lemême mit en panne, renvoya le pilote et prit congé des nombreux amis qui étaient venus l'accompagner jusque-là. Aussitôt que la dernière embarcation eut débordé, le Malouin fit servir le cap au nord avec une brise d'est-sud-est. Il dirigeait sa course vers l'équateur à travers l'archipel de nord-est de Madagascar, allant chercher les vents de nord-ouest, qui dans cette saison soufflent avec force dans les parages de la ligne équinoxiale, et qui devaient lui permettre d'atteindre promptement la côte ouest de Sumatra, où se trouve Padang.

L'Ile-de-France disparut, avant la nuit, aux regards de nos navigateurs, dans un lointain vaporeux, en se confondant avec les nuages qui s'arrêtaient autour de ses hautes montagnes, et *la Ville-de-Bordeaux*, couverte de voiles, continua à s'avancer au milieu de l'Océan, qui n'offrait pour reposer l'œil du marin de quart qu'un horizon sans bornes. Cependant, le quatrième jour, on aperçut du haut des mâts l'île rase d'Agaléga et ses innombrables cocotiers; de ce relèvement, Lemême se dirigea sur le banc de *Sayha-de-Matha*, qu'il traversa du sud-ouest au nord-est, sans rencontrer aucun de ces dangereux hauts-fonds à fleur d'eau qui y sont si nombreux. Enfin, deux jours après, il parcourait le 5° sud avec une brise ronde de ouest-nord-ouest qui gonflait les voiles du corsaire.

La Ville-de-Bordeaux approchait de la colonie hollandaise, dont le gouvernement comprend, indépendamment du vaste territoire qui entoure Padang, plusieurs postes le long de la côte occidentale de Sumatra; les principaux sont: Natal, renommé pour son commerce de poivre, et Tappanoli, si remarquable par la magnifique baie à laquelle il donne son nom.

Depuis peu de jours la route avait pris du nord, lorsque le ciel se chargea dans l'est; de violens orages, accompagnés de tonnerre, se firent sentir; c'était Sumatra dont la proximité s'annonçait ainsi. En pilote consommé des parages Javano-Malaisiens, le capitaine Lemême or-

donna de redoubler de vigilance à ses vigies, qui aperçurent la grande île Fortune à l'est-nord-est. Le corsaire passa au sud de cette terre laissant à tribord les petites îles Peten et Cocos. De leur relèvement il gouverna au nord-ouest, sous petites voiles, et au jour Poulo-Musquito restait à l'est-sud-est. Prenant alors un nouveau point de départ, il se dirigea entre Poulo-Pergani et Poulo-Tiga, et jeta l'ancre par dix-huit brasses dans le sud-ouest de Padang, après vingt-six jours de navigation.

Lemême qui avait fait à l'avance ses dispositions d'attaque, mit ses embarcations à la mer, et débarqua, hors de la portée du canon du fort, la première division, forte de cent-dix hommes; et ensuite les canots revinrent prendre la seconde, qui ne comptait que quarante hommes, mais c'étaient les plus agiles et les plus déterminés du bord. Lemême en personne commandait la plus nombreuse, et ses lieutenans étaient Ducléyière, Duranthon et Christiern : l'autre était sous les ordres de Legars que l'intrépide Couloygnier secondait. A la vue de notre nouveau drapeau, les Hollandais hissèrent le leur au dessus du fort et s'apprêtèrent à repousser toute acte d'hostilité.

Le plan d'attaque arrêté sur les indications du Danois, consistait à se porter en colonne sur la forteresse, à simuler ensuite une terreur panique aux premiers coups qu'elle tirerait, et de marcher rapidement vers les magasins du gouvernement, où la garnison ne pouvait manquer de se rendre pour les défendre, enhardie qu'elle serait par la fuite des Français. Durant le conflit, Legars, à la tête de ses intrépides gabiers et volontaires pourvus d'échelles légères en bambous, devait se précipiter au pied des murailles hollandaises, les escalader et s'emparer des batteries. On n'avait laissé à bord de la *Ville-de-Bordeaux* que les hommes qui étaient indispensables à la sûreté de ce bâtiment; et ils devaient être renforcés au besoin par les équipages des canots.

Lemême et son détachement s'avancèrent avec assurance contre la citadelle; mais à son approche deux coups heureusement mal pointés partirent d'un bastion et passèrent sur la tête de nos braves, qui, feignant d'en être épouvantés, se mirent à courir dans la direction des magasins. Les Hollandais donnèrent dans le piége, et abandonnant imprudemment la défense de leurs remparts à un petit nombre d'hommes, ils poursuivirent les Français qui s'éloignèrent toujours guidés par leur allié Christiern.

Au signal d'un officier mis en vedette, les canots approchèrent; les hommes qu'ils contenaient se jetèrent à l'eau, portant avec eux l'attirail nécessaire pour livrer l'assaut et volèrent plutôt qu'ils ne marchèrent vers les fortifications : ils plantèrent bientôt leurs échelles, et parvinrent sur les parapets. Là s'engagea une lutte corps à corps. Quelques échelles, il est vraie furent renversés et avec elles les marins qu'elles portaient; mais ce combat ne fut pas de longue durée : Legars et Coulognyer étaient entrés par les embrasures dans les batteries et renversaient tous ce qui leur résistait; Jean-Pierre, qui les suivait en pensant à Julie et à la dot qu'il devait gagner pour l'obtenir, se battait comme un lion. Un Malais, qui voulait lui disputer le passage le blessa; mais le créole se vengea de cet adversaire en lui donnant la mort, et força ensuite un sergent hollandais d'une taille athlétique à se rendre prisonnier; avec ce sergent les autres Hollandais se soumirent et la forteresse fut conquise.

Sur l'ordre de Legars les couleurs bataves furent amenées et remplacées par notre drapeau qui devint tout à la fois le signal de la victoire et celui du retour de la petite escouade de Lemême. Vive la république! vive la France! s'écrièrent en se formant en colonne d'attaque nos marins, las de feindre une terreur qu'ils n'avaient point éprouvée; et la colonne s'ébranla en s'avançant vers les soldats de la garnison, placés entre leurs riches magasins et les Français. Le feu s'engagea sans retarder la marche des assaillans. Au moment où l'on se mêla les Malais lâchèrent pied, et leur déroute entraîna la retraite des Hollandais.

Lemême et les siens entrèrent dans le fort dont les portes avaient été ouvertes par les vainqueurs. Le gouverneur qui se trouvait le prisonnier de Legars et qu'on avait traité avec tous les égards possibles, quoique la place eût été prise d'assaut, demanda à être présenté au capitaine Lemême, dont l'aménité lui inspira tout de suite de la confiance. Au bout d'un court entretien entre le Malouin et son captif, les bases d'une capitulation furent arrêtées pour le rachat de la citadelle et des denrées renfermées dans les dépôts de la colonie, où abondaient le poivre, le café, les clous de girofle, la canelle, le bois de sandal, le sagou, les joncs, les rottins, etc., car faute de s'être fait suivre par un navire de charge, les Français étaient forcés d'abandonner tous ces importans produits; Lemême se sentait de la répugnance à les brûler, et préférait recevoir le prix très faible qu'on lui offrait.

Une capitulation fut rédigée en bonne forme et signée par les parties contractantes; par un article additionnel, le gouverneur accordait la main de sa fille et une dot au brave Danois, qui reprit son emploi de secrétaire, et il s'engageait à envoyer au comptoir de Natal l'officier qui avait été cause des chagrins des deux amans. Le lendemain pendant qu'on embarquait à bord de la *Ville-de-Bordeaux* les valeurs métalliques que put fournir la colonie Hollandaise pour son rachat (le surplus de la rançon ayant été soldé par un mandat du gouverneur de Padang et dépendances, sur le chef suprême du gouvernement de Batavia), les noces de Christiern furent célébrées avec pompe; Lemême, qui lui servait tout à la fois de père et de témoin, était accompagné de tout son état-major. On avait orné par courtoisie la salle du banquet des drapeaux des deux nations; ils semblaient prédire, par leur réunion, la paix qui allait être incessamment signée entre les deux peuples républicains, destinés à former un même empire sous l'aigle de Napoléon. Durant la nuit, les Français victorieux regagnèrent leur corsaire; au jour, on leva l'ancre et *la Ville-de Bordeaux* se rendit à l'ouverture du détroit de la Sonde, parage bien connu de la plupart des hommes de son équipage et qui avait été le théâtre des premiers exploits de son vaillant capitaine.

La fortune ne favorisait plus le célèbre corsaire; il traversait en vain d'une rive à l'autre, et nul bâtiment ennemi ne venait s'offrir aux yeux des vigilans gabiers et des hommes de vigies. Un jour qu'on relevait l'île de Cracatoa, au nord-est, le docteur du bord vint prévenir Lemême qu'une fièvre putride s'était déclarée parmi l'équipage et que plusieurs marins étaient en danger. Lemême prescrivit aussitôt les mesures sanitaires qu'il convenait de prendre pour préserver les hommes qui étaient encore valides. Mais elles furent inutiles, aussi bien qu'une relâche à la petite île de Cantaye : l'affreuse épidémie atteignait chaque jour de nouvelles victimes et l'on voyait ces malheureux expirer dans d'affreuses souffrances. Ceux qui échappaient à la mort perdaient avec leurs cheveux la finesse de l'ouïe, ou bien chez d'autres c'était la vue qui s'affaiblissait. Lemême se désolait de ne pouvoir arrêter le mal qui décimait ainsi ses hommes. Aucun incident de mer ne venait faire diversion à cet état pénible, l'athmosphère était brûlante et calme, l'horizon ne portait aucun vaisseau : l'équipage ne pouvait donc attendre aucune de ces vives et puissantes émotions qui rompent la monotonie de la vie maritime.

Dans cette occurrence difficile, le 1er février 1794, Lemême réunit ses officiers et les principaux de l'équipage afin de délibérer sur le parti qu'il convenait de prendre; après le rapport du chirurgien major, le conseil assemblé vota à l'unanimité pour le retour immédiat à l'île de France : en conséquence, l'ordre fut aussitôt donné de se diriger vers la colonie française. La nouvelle route suivie produisit un bon effet sur le moral des malades, et une amélioration décidée se manifesta quelques jours après, à la rentrée de *la Ville-de-Bordeaux* dans la région des vents généraux.

Néanmoins, malgré la conquête de Padang, Lemême revenait triste et découragé : il trouvait qu'il n'avait pas assez fait pour sa gloire et pour son armement qui avait été fort dispendieux. La guerre déclarée à la France par les puissances de l'Europe liguées contre elle, lui permettait au début de sa croisière plus de chances de succès en multipliant le nombre des ennemis. Ces regrets de chaque jour devaient bientôt cesser, et une ère nouvelle allait commencer pour tous ces braves ge

avaient tant souffert et dont un grand nombre se ressentaient encore du mal qui les avaient minés.

Le 12 février, au crépuscule, le corsaire, gouvernant à l'ouest-sud-ouest, se balançait sur les flots qui déferlaient le long de sa carenne, poussés par un vent de sud-est; il courait alors grand largue, les bonnettes à babord. Un gabier de misaine en montant dans les mâts pour faire sa visite du matin cria: Navire; à ce mot qui tomba comme la foudre de dessus la vergue de hune, le bord fut électrisé; navire! répétèrent tous les marins à la fois. Ceux qui reposaient dans leurs hamacs n'attendirent pas pour les quitter le coup de sifflet du maître d'équipage ordonnant le branle-bas.

C'était le beau vaisseau portugais *le Saint-Sacrement* qu'on avait en vue; il venait du Bengale et portait la plus riche cargaison qui fût sortie jusqu'alors des bouches du Gange: elle valait dix millions. Il courait sous les mêmes amures que le corsaire et suivait une route semblable qu'il ne daigna pas changer. Lorsqu'il se vit accosté, il arbora fièrement les couleurs de Bragance et mit ses canons en batterie.

L'espoir d'un combat animait tellement les matelots de Lemême que les plus faibles parmi les convalescens demandèrent à occuper les postes où ils pouvaient être utiles, et il fut contraint par nécessité, quoique avec regret, d'accéder à leurs vœux. Ses bastingages faits et ses hommes répartis à tous les postes, *la Ville-de-Bordeaux* hissa le pavillon républicain au cri de *Vive la République!* et l'assura d'un coup de canon à boulet. A ce signal d'un duel à outrance, *le Saint-Sacrement* rentra ses bonnettes, cargua ses basses voiles, et accepta avec assurance le défi qu'on lui jetait.

Le corsaire disposé au combat continua son aire et joignit son antagoniste par la hanche du vent sans que l'artillerie ennemie pût le découvrir. Arrivé à portée de pistolet, Lemême laissa porter subitement; les canonniers prévenus se rangèrent aux pièces de babord, et en passant démolirent à coups de canon la poupe dorée et resplendissante du vaisseau, décorée d'attributs religieux en rapport avec le nom sacré qu'il portait; ensuite le corsaire vint prendre position sous le vent, afin d'élever davantage sa batterie qui se fût trouvée noyée par l'impulsion d'une brise ronde passée au sud-sud-est.

Voulant se maintenir par le travers de son adversaire, Lemême masqua son grand hunier; mais le feu vif du Portugais, qui défendait avec acharnement son pavillon et ses richesses, le couvrit; au milieu d'une épaisse fumée, d'une pluie de fer qui hacha son gréement, déchira ses voiles, tua et blessa plusieurs marins; aussitôt le capitaine malouin hala bas son grand foc et mit le perroquet de fougue sur le mât. Le corsaire, frappé d'inertie dans sa marche, prit position dans la hanche de tribord *du Saint-Sacrement* qui courait de l'avant, et là, le combat reprit avec une nouvelle furie. Cependant l'ardeur que montraient les Français dans cette lutte fatigante, intimida les Portugais; ils ignoraient qu'une partie de l'équipage était encore sous l'influence de l'affreuse maladie qui l'avait cruellement frappée; plusieurs de nos marins avaient l'air effaré, et sur leur teint pâle on distinguait de nouveau l'animation de la fièvre que leur causait une grande fatigue; mais il régnait parmi eux cet enthousiasme qui distingue nos soldats, et ils se battaient en désespérés. Leurs ennemis comprirent bientôt à quels hommes ils avaient affaire.

De son côté, Lemême, impatient de la résistance qu'on lui opposait, se préparait à combattre à l'arme blanche, et pour que son ennemi ne l'ignorât pas, il fit hisser au grand mât le pavillon rouge et suspendre aux bouts de ses basses vergues ses grappins qui s'y balancèrent sur leurs cartahuts: *Bas le feu!* commanda-t-il, et aussitôt les hommes choisis parmi ce qui restait des plus valides formèrent la division d'abordage sous le commandement de Legars, de Duranthon et de Couognyer; armés jusqu'aux dents, ces braves n'attendaient que le moment où les deux navires s'accosteraient pour escalader les hautes murailles du Portugais; le pétulant Jean-Pierre était ivre de joie, espérant cette fois compléter la somme qui devait lui assurer la possession de sa Julie.

Un silence imposant régnait à bord de *la Ville-de-Bordeaux*, dont la barre, portée sous le vent, faisait lancer sur babord; les deux navires s'approchaient déjà, les vergues resserrées entre leurs flancs jetaient leurs clapotis dans les sabords, les vagues se croisaient, les manœuvres se rompaient, un craquement dans la mâture se faisait entendre: à ce signe précurseur de la lutte qui se préparait, le capitaine *du Saint-Sacrement* s'effraya, hala bas les couleurs lusitaniennes et héla qu'il était amené. Lemême pour éviter les avaries qui pouvaient résulter du choc des deux navires, mit la barre au vent; il était trop tard, les bâtimens se heurtaient et les vainqueurs, au nombre de vingt-deux, parvinrent sur le pont du vaisseau soumis pour l'amariner, ce qu'ils firent sans que le sang teignît de nouveau les lauriers qu'ils avaient cueillis.

Lemême, ayant repris la panne dans la hanche de babord du *Saint-Sacrement*, procéda au transbordement des prisonniers et forma un équipage français à sa riche capture, qu'il confia au lieutenant Duranthon, auquel il donna l'ordre de marcher de conserve avec *la Ville-de-Bordeaux*, car le Malouin était décidé à la défendre à tout prix contre l'ennemi quel qu'il fût. Les deux navires, depuis sept jours, naviguaient ensemble. Lemême réglait le sillage du corsaire sur celui du portugais dont la pesante masse présentait un obstacle à la vitesse de sa marche, lorsque, dans la matinée du 19 février 1794, des nuages cuivrés et lourds, rasant la mer, voilèrent le ciel et soulevèrent les flots; le vent déjà très fort soufflait par rafales violentes qui rendaient des notes lugubres sur les cordages raidis par l'humidité; tout annonçait un de ces violens ouragans communs dans les parages des îles de France et Bourbon. Le signal de liberté de manœuvre, à chaque capitaine, fut hissé, afin que chacun de ces officiers pût pourvoir au salut de son bâtiment comme il l'entendrait.

A bord de *la Ville-de-Bordeaux* tous les préparatifs furent terminés à une heure d'après-midi; mais la fureur des élémens était telle, que l'eau entra avec abondance dans sa coque frêle et déliée, si violemment ébranlée; cependant elle fuyait sous sa misaine devant la tempête qui, à chaque instant que le soleil s'approchait de l'horizon, augmentait d'intensité. La nuit se fit; l'obscurité profonde n'était éclairée que par le bris des vagues monstrueuses dont l'écume couvra[illegible] la mer comme un vaste linceul; un tourbillon passa, déchira la voile qu'il emporta, [illegible] et fit pivoter le corsaire. En venant le travers au vent il engagea sur tribord, [illegible] un craquement affreux se fit entendre et un cri sinistre s'échappa: *tout est perdu!*

— Coupe la mâture, commanda Lemême, toujours calme au milieu du danger qui l'environnait; sa voix, emportée par l'ouragan, ne fut pas entendue, et l'inclinaison fut si forte que chacun ne songea qu'à se cramponner à l'objet qu'il pouvait saisir.

Le navire s'inclina encore davantage, mais au moment où l'on désespérait le plus du salut commun, la mâture se rompit, ne laissant que trois tronçons au dessus du pont pour marquer sa place. Cet accident sauva le corsaire; le léger bâtiment se redressa pour devenir le jouet des vagues qui menaçaient continuellement de l'engloutir dans leur immense ressac.

Quelle nuit affreuse et comment la dépeindre! quelles souffrances ne durent pas éprouver ces pauvres malades et blessés sous ces secousses brusques et répétées qu'ils recevaient à chaque minute, à bord d'un navire livré sans mâts, aux efforts incessans d'une mer irritée; et par surcroît d'inquiétudes, l'eau entrait toujours, et les pompes, sans cesse en activité, pouvaient à peine suffire pour la rejeter.

Mais il était réservé à leur stoïque résignation de résister aux élémens et même de les vaincre. A trois heures du matin le vent passa au sud, où il se modéra; puis il alla se fixer au sud-ouest pour s'y calmer progressivement à mesure que le soleil montait sur l'horizon; mais long-temps encore une houle fatiguante balança lourdement le corsaire, au milieu du clapotement irrégulier des flots.

Lemême ne perdit pas de temps; il fit établir des mâtereaux sur les-

quels il installa des voiles légères, et, avec le retour des vents généraux, il se dirigea seul sur la colonie, car *le Saint-Sacrement* n'était plus en vue. Le 23 on eut connaissance de Rodrigue; de ce relèvement, le corsaire navigua vers le Grand-Port, où le capitaine avait l'intention d'entrer, si les croiseurs fermaient les issues du Port-Louis. Le 25 au matin l'Ile-Ronde était au nord, l'Ile-Plate au nord-nord-ouest et les récifs *de la Poudre-d'Or* à petite distance à l'ouest. Comme les montagnes n'avaient point lancé de fusées durant la nuit, Lemême se dirigeait de manière à doubler le Cap-Malheureux en terre du *Coin-de-Mire* et prendre ensuite son aire vers le Port-Louis. En praticien consommé, il serrait la côte de près, ne voulant pas courir la chance de louvoyer pour atteindre le mouillage, à cause de l'état de délabrement où se trouvait son bâtiment.

Il passa devant la *Grande-Baie*, la *Batterie aux Canonniers*, et le pilote l'aborda au delà de la *Baie du Tombeau :* la vigie du Piton avait signalé dès la pointe du jour son approche que l'arrivée du *Saint-Sacrement* faisait pressentir à chaque instant; ce navire, d'un fort échantillon, n'ayant éprouvé que de légères avaries, avait gagné de vingt-quatre heures *la Ville-de-Bordeaux*, livrant au pays les richesses qu'il renfermait. Les vents, en se fixant à l'est, permirent de jeter l'ancre de la bordée par dix-sept brasses d'eau, à peu de distance de la bouée *des Pavillons*, qui indiquait le mouillage de la grande rade. Le bateau de la santé arriva immédiatement après, suivi de plusieurs canots particuliers remplis de curieux qui venaient contempler le marin dont l'audace avait été récompensée par la victoire.

Le capitaine malouin laissa son corsaire, et arriva au débarcadère entouré de plus de cent embarcations, car aux curieux s'étaient joints ses armateurs et ses nombreux amis; toute la population accourue pour le recevoir le conduisit en triomphe au palais du gouvernement : il y était attendu par le général et les autorités locales, qui voulaient lui témoigner leur admiration.

On peut calculer les pertes éprouvées par les Hollandais et les Portugais dans cette croisière; Lemême reçut pour sa part, comme intéressé et capitaine de *la Ville-de-Bordeaux*, onze cent mille livres tournois; l'un de ses lieutenans, Couloignyer, toucha cent cinquante mille livres parce qu'il avait pris quelques actions dans l'armement du corsaire. L'heureux Jean-Pierre, possesseur d'une valeur quadruple de celle de la dot qu'on lui avait demandée, courut remercier le bon Patrice, après quoi il s'achemina vers l'habitation des *Trois-Ilots*, où il revit ses vieux parens qui faillirent mourir de joie en l'embrassant. Le lendemain, de bonne heure, il se rendit, le chapeau incliné sur l'oreille droite, aux *Petits-Sables*, où il retrouva sa Julie embellie et toujours fidèle.

Le volontaire de *la Ville-de-Bordeaux* n'était plus le timide pêcheur de gouramiers : il avait acquis une certaine aisance dans ses manières par le contact continuel des Européens avec lesquels il avait vécu à bord, et qui l'avaient toujours traité d'égal à égal : en outre une toilette recherchée et l'argent qu'il avait gagné au péril de sa vie lui donnaient une assurance qui plaisait à la mère et à la fille.

La vieille Marguerite devint traitable et consentit, dès le jour même, au mariage, qui fut célébré peu de temps après.

M. Patrice fut un des témoins; mais, retenu par ses affaires, le brave Lemême, malgré l'affection qu'il portait à son ancien volontaire, ne put honorer de sa présence la cérémonie des noces. Neuf mois après, il permit au nouveau-né de porter ses noms de baptême, *François-Thomas*, et envoya à son filleul et à la marraine de fort beaux cadeaux.

Douze ans plus tard, nous vîmes les deux époux sur leur habitation des *Trois-Ilots*, entourés de six jeunes enfans qui étaient venus cimenter leur union et augmenter leur bonheur. Le brave Lemême avait cessé de vivre, mais son nom était révéré par tous les habitans de l'île, qui se plaisaient à raconter ses exploits.

CH. CUNAT.

SOUVENIRS DE VIENNE.

1815.

I

Parmi les souvenirs du congrès de Vienne que j'ai notés avec le peu de reconnaissance, est celui d'une réunion intime et pour ainsi dire de famille chez M. de Talleyrand. C'était un déjeûner auquel n'assistaient exactement que les personnes de son ambassade, d'autres de ses amis, et quelques-uns des rares Français qui se trouvaient alors à Vienne. Ce repas matinal était donné pour l'anniversaire de sa naissance : le prince entrait ce jour-là dans sa soixante et unième année. J'eus la bonne fortune d'être du nombre des conviés.

Non seulement M. de Talleyrand nous reçut avec sa grâce et son urbanité ordinaires, mais il fut plus aimable et plus causant que dans ses salons d'apparat, où, malgré son air insouciant, on pouvait s'apercevoir qu'il s'observait. Ce n'était plus ce silence habituel qu'il avait élevé, disait-on, jusqu'à l'éloquence, comme il sut élever l'expérience jusqu'à la divination. Pour être moins profond, son discours maintenant n'en avait peut-être qu'un charme plus irrésistible : il partait du cœur et s'épanchait sans contrainte.

Bien que Mme Edmond de Périgord fût présente, ce fut le prince qui fit entièrement les honneurs. Il servit de tous les plats, offrit de tous les vins, adressant à chaque convive quelques paroles bienveillantes ou spirituelles. Si parfois quelqu'un tentait d'amener la conversation sur la politique, qu'à Vienne certains esprits voulaient impatroniser partout, à l'instant même il parlait d'une chose ou d'un fait *tellement* étrangers aux questions du moment, qu'on eût pu croire *que la diplomatie* lui était totalement antipathique. Il nous avoua qu'il aimait qu'on lui souhaitât sa fête, à ce point que, d'ordinaire, il en chômait deux : la saint Charles et la saint Maurice, sans oublier l'anniversaire de sa naissance.

— Ces deux saints, ajouta-t-il, si jamais la fantaisie me prenait d'écrire ma vie, seraient pour mes souvenirs les meilleurs jalons. Avec leur aide, je pourrais coordonner toutes mes années tristes ou joyeuses, et dire où je me trouvais lors de leur apparition dans le calendrier.

Mme de Périgord vint à dire qu'elle avait reçu le matin même un manuscrit en latin sur l'histoire de Courlande, que l'auteur dédiait au prince Louis de Rohan, le mari de sa mère.

— Un manuscrit ! interrompit vivement le prince... Ce mot me rappelle une des circonstances les plus piquantes de ma vie. Lorsqu'à mon retour d'Amérique, je me trouvais à Hambourg, j'avais fait la connaissance d'un monsieur qui, ainsi que moi, logeait à l'auberge de l'Empereur Romain. Je m'étais rencontré avec lui à table d'hôte; bref, il m'avait prié de lire le manuscrit d'un ouvrage de sa composition, je ne me souviens plus sur quel sujet. J'eu acceptai la corvée, et le manuscrit dans ma chambre. Or, ce même jour, j'allai chez MM. Chapeaurouge, mes banquiers, prendre sur le reste d'un fort mince crédit quinze louis environ. Le soir, en rentrant, j'ouvre le manuscrit pour le parcourir, et, entre les feuillets, je dépose mon petit trésor enveloppé d'un papier. Voilà qu'avant six heures du matin on frappe violemment à ma porte; on entre, c'était mon auteur. Il m'apprend qu'il va s'embarquer à l'instant même pour Londres, et vient me réclamer ses précieuses élucubrations. Dans le trouble que me cause ce réveil en sursaut, je lui fais signe de reprendre son manuscrit placé sur ma table, je lui crie [illegible] humeur : Bon voyage ! je me retourne dans mon lit et je me rendors. Hélas! le malheureux emportait ma somme, et le hasard avait fait pour lui ce que sans doute libraire n'eût jamais fait pour son manuscrit. Je ne le revis pas, ni mes quinze louis non plus : et je dus bien tristement retourner chez MM. Chapeaurouge retirer le très peu qui m'y restait.

jurent du fond du cœur qu'on ne me reprendrait plus à examiner par complaisance des manuscrits.

On passa dans son petit salon. Sur une table, nous vîmes tous les cadeaux qu'on venait de lui envoyer de Paris. Il y en avait de la duchesse de Luynes, de la princesse de Vaudemont, de Mme Tiskewitch, et d'une foule d'autres dames qui, connaissant son goût pour les souvenirs attentifs, ne manquaient jamais de les renouveler aux trois époques qu'il venait de citer. Sur un divan étaient étalés tous ses ordres, et Dieu sait s'il en avait en profusion! Chose remarquable! les plus étincelans de pierreries étaient donnés par les plus petits princes.

Il continua pendant quelque temps de s'entretenir avec nous, mettant dans ses moindres discours un laisser-aller gracieux et de bon goût, qui contrastait visiblement avec sa réputation diplomatique: son expression était constamment simple; une sorte de bonhomie, relevée par l'attitude et la politesse du grand seigneur, régnait dans toute sa personne. Enfin, quand il nous quitta pour se rendre chez M. de Metternich, je ne pouvais accorder une simplicité si vraie avec tout ce qu'on disait sur son caractère. On a prétendu que, sous le rapport de l'esprit, M. de Talleyrand, en robe de chambre, était loin d'être ce qu'il paraissait en habit brodé; qu'en un mot la toilette, pour ainsi dire, lui était nécessaire. Je ne sais si cette remarque est vraie, mais j'ai vu M. de Talleyrand dans ses salons de Paris, de Vienne, de Londres: une seule fois je l'ai vu dans l'intimité de sa famille; de tous les souvenirs que j'ai conservés de cet homme célèbre, le dernier est sans contredit le plus présent, le plus vivace à ma pensée.

II

…… Un des théâtres les plus fréquentés à Vienne était celui de Léopoldstadt. C'est là que la grave diplomatie allait souvent, déridant son front soucieux, rire des tableaux burlesques que l'acteur Schutz, le bouffon le plus remarquable de son temps, lui offrait en dédommagement des drames sérieux dont chaque matin elle traçait le plan, le dénouement et les scènes.

Entre ces visages phlegmatiques, un de mes amis me montra dans une loge d'avant-scène une jeune femme dont les yeux bleus, le teint éblouissant et les bijoux éclipsaient tout ce qui l'environnait.

— Remarquez cette dame, me dit-il, c'est un des jeux subits de la fortune au congrès. L'aveugle déesse vient de traiter cette belle en enfant gâté. Son nom est Caroline. Sensible par état et par principes, il n'y a pas huit jours encore qu'elle vivait dans une obscurité qui ne permettait pas de la distinguer parmi les odalisques de haut étage dont cette capitale est peuplée. Aujourd'hui elle est un des rayons de l'astre resplendissant du congrès: telle que vous la voyez, c'est presque une majesté.

— Vous paraissez parfaitement la connaître. Expliquez-vous donc plus clairement.

— Il y a huit jours que Q... T... P... et moi, sortant des bains de Diane où nous avions dîné, nous allâmes demander du punch à Caroline. Nous oubliâmes bientôt les règles de la sobriété. Il s'ensuivit quelque bruit, dont le voisinage fut incommodé, et quelque dégât que j'omis de payer en sortant. Deux jours après, j'y retournai, pour réparer cette inadvertance et excuser les têtes écervelées de mes jeunes compagnons. Je monte avec cette aisance que donne la connaissance des êtres d'une maison; j'entre, et que vois-je dans l'antichambre...? un chambellan en costume de cour qui, la clé d'or au pan de son habit, se met en devoir de me barrer le passage du temple.

— Monsieur, on n'entre pas.

— Monsieur, la consigne ne peut être pour moi. Je n'ai qu'un mot à dire et je le dirai vite.

— Permettez, me dit-il à voix basse, que le roi mon maître eu dise un avant vous. Sa Majesté est là, et je suis de service ici.

— Je comprends, Monsieur; je venais au sujet de quelque meubles brisés; mais à tout seigneur, tout honneur. Je dois céder la place à un meilleur redresseur de torts: je me retire.

Ce n'est pas tout, S. M... n'est pas un rude causeur; et sa conversation fut bientôt terminée. Au moment où elle se dispose à prendre congé de la belle enfant, se présente un agent de police, porteur d'un ordre plié en forme de poulet amoureux, et dont la signification ne pouvait être un instant douteuse. Il était du conseiller Siéder, chargé de la police viennoise.

— Mademoiselle, dit l'agent, en s'adressant à Caroline, monsieur le directeur a reçu les plaintes de votre voisinage sur le scandale qui, avant-hier, a eu lieu chez vous: il m'a donné l'ordre de vous amener à son hôtel pour y rendre compte de votre conduite; veillez bien me suivre à l'instant.

Or, il faut savoir que la police viennoise, fidèlement attachée aux vieux us et coutumes, a conservé certain usage pour les personnes du sexe et de la position de Mlle Caroline. Quand elle veut les punir de quelques peccadilles de ce genre, comme elle est toute paternelle, elle les soumet au châtiment qu'un père irrité inflige à son enfant mutin. Tout se passe avec la plus exemplaire décence: une femme est chargée de ce cruel ministère, qui s'accomplit dans une pièce reculée de l'hôtel de M. le directeur. Le seul moyen d'obtenir quelque adoucissement à la rigueur de la punition ne tient qu'au plus ou moins de florins que la coupable parvient à glisser adroitement dans la main de son bourreau.

La pauvre Caroline n'ignorait aucun de ces détails. A la vue de l'agent et de son ordre, elle pâlit, elle frissonne de tous ses membres; elle voit déjà la furie vengeresse armée de l'instrument ignominieux; elle croit en sentir les atteintes. Aussi, se précipitant éplorée aux pieds de son royal adorateur avec plus de larmes dans la voix que Marie Mancini n'en eut jamais, disant à Louis XIV: « Vous êtes roi, sire, et je pars. »

— Ah! vous êtes roi, sire, s'écrie t-elle avec toute l'énergie de la peur; vous êtes roi, protégez-moi, sauvez-moi!

L'agent de police, reconnaissant une majesté, bien que voilée sous la plus modeste enveloppe, reste interdit et s'incline avec respect. En quelques mots l'affaire est expliquée, et le résultat d'une si touchante prière ne se fait pas long-temps attendre. D'une main le roi relève la belle éplorée, et tendant l'autre vers le messager stupéfait:

— Vous pouvez vous retirer. Madame appartient à ma maison; elle ne doit compte de sa conduite qu'à moi seul.

L'imprévu plait assez aux rois, comme aux femmes. Grâce à cette scène, ce qui ne devait être qu'une fantaisie passagère est devenu une vraie et durable protection. Tout a été bientôt conclu dans ce congrès du plaisir, sans autre plénipotentiaire que l'amour. Dès lors les cadeaux de toute espèce sont venus orner la jeune favorite: sa majesté, légèrement couverte d'un domino, a même été jusqu'à lui donner le bras au bal de la Redoute, ce qui fit dire au prince de Ligne:

— « Voici la Dubarry ....oise. Je ne lui souhaite plus qu'un petit témoin des loisirs du congrès, et la fortune aura mis un clou d'or à sa roue. »

Mais là ne devait pas se borner les tribulations et les chances heureuses de la belle Caroline.

Lorsque le roi de ...... quitta Vienne pour retourner dans ses états, il chargea le banquier M..... de compter une rente annuelle de douze mille florins à son Ariane abandonnée, qui, plusieurs années encore après le congrès, ne fut appelée que la reine de .... Ce souvenir de quelques passe-temps royaux reçut plus tard une autre direction sans doute; et M..... prit soin d'aller lui-même annoncer à son intéressante rentière qu'il était *un terme aux termes*. A ce coup imprévu, autant qu'il était rude, la belle s'évanouit, et par le plus singulier hasard, en s'évanouissant, tomba dans les bras du galant banquier.

Or, tant fut grande la commisération financière, que la pension continua à être payée exactement, sans que la pensionnaire fût cependant désormais portée sur le budjet des dépenses secrètes d'une des cours du Nord.

III

. . . . Ce qu'on créait alors à Vienne avait une empreinte de grandeur digne du temps et des hôtes qu'on désirait y fêter. Tel était un magnifique local appelé le salon d'Apollon, destiné à des bals publics. Néanmoins pour donner une idée exacte de cet établissement, il faudrait reproduire en entier l'un des plus brillans chapitres de ces contes arabes qui ont tant émerveillé notre enfance. L'Apollo-Sall, œuvre de M. Moreau, architecte français, est sans contredit un des monumens les plus curieux de la capitale de l'Autriche. L'extérieur est d'un goût noble. A l'intérieur, dans un local immense, on trouvait les salons somptueux d'un palais, les bosquets en fleurs d'un jardin; d'un kiosque turc aux vives couleurs, on passait à la hutte d'un Lapon. Au centre de la salle du banquet s'élevait un rocher, d'où s'échappaient, parmi les fleurs les plus rares, des cascades d'une eau vive, retombant dans des bassins remplis de poissons dorés. Tous les styles d'architecture se disputaient la décoration de cette enceinte : le moresque bizarre, le grec si pur, le gothique découpé; tout ce qui pouvait enfin multiplier ou varier les jouissances du regard s'y trouvaient réuni. Ici le scintillement des bougies sur mille lustres de cristaux coloriés; plus loin, la douce clarté des lampes d'albâtre, imitant l'astre paisible de la nuit, répandaient dans cette salle des teintes lumineuses appropriés à à chaque destination.

La foule était extrême quand j'y entrai : on prétendait que le nombre des assistans s'élevait au moins à huit ou dix mille personnes. Dans toutes les réunions du congrès, je n'avais pas encore vu, je l'avoue, un assemblage à la fois plus étourdissant et plus bizarre : c'était un aspect vraiment merveilleux, un monde en miniature.

Peu à peu chacun trouva à se caser selon son goût ou son penchant dans cette foule immense. Le contenu ne sembla bientôt plus en disproportion avec le contenant, et l'on put circuler à peu près librement.

La première personne que j'aperçus fut Z...in, qui se promenait avec le roi de Prusse. Z...in était traité si familièrement par sa majesté que, comme il est très petit et le roi très grand, ce dernier lui tenait exactement la tête sous le bras. Malgré la gêne de cette position, mon jeune courtisan en paraissait flatté à un tel point, qu'il ne l'eût sans doute pas changé contre les coussins du plus moelleux sopha de l'Orient.

Dans cette solitude bruyante je cherchais un ami qui doublât mon plaisir en le partageant. Un heureux hasard me fit rencontrer le prince Philippe de Hesse-Hombourg. Nous nous mîmes à parcourir ensemble tous les détails qu'offrait ce local somptueux, puis nous nous assîmes sous le péristyle, à l'entrée des salons, pour guetter les nouveaux arrivans : de ce nombre furent presque tous les souverains.

Cette liberté attachée à leur incognito dans les bals publics les leur faisait vivement préférer à la cérémonieuse étiquette des bals de cour. On les voyait alors si heureux d'être enfin eux-mêmes, qu'on se serait bien gardé de les fatiguer d'un respect qu'ils échangent si rarement pour des témoignages réels d'affection. Aussi, dans toutes ces réunions publiques, les monarques, plus communicatifs, semblaient même reconnaissans de ce qu'on voulait bien oublier les distances. Tout cela venait sans effort et n'était jamais refroidi par cette demi-réserve que prescrivent les incognitos de commande. En outre, l'habitude de les voir continuellement depuis quelques mois avait considérablement émoussé la curiosité publique. Cette curiosité avait pourtant été extrême dans les premiers momens, et presque inconcevable à Vienne, où chaque habitant peut approcher de son souverain comme d'un père.

Le roi de Bavière arriva un des derniers. Il était accompagné des deux princes ses fils, et suivi du comte Charles de Rechberg, son chambellan. Rechberg nous aperçut, et quittant un moment sa majesté, accourut vers nous. Mais comme son service ne lui permettait pas de s'éloigner pour long-temps, il nous pressait de souper avec lui dès que le roi se serait retiré, et fortifiait son invitation de toutes ces petites phrases d'amitié qui excluent un refus. Aux derniers mots de son affectueuse péroraison, voilà qu'il se sent doucement pincer l'oreille, et qu'une voix très peu courroucée lui dit :

— Allons, allons, causeur, pourquoi donc m'abandonnez-vous là?

Il se retourne : le tireur d'oreille était Maximilien-Joseph. Nous nous levons aussitôt.

— Ne bougez pas, Messieurs, nous dit cet excellent prince avec ce ton de bonté qui lui était si familier. N'importe où je vais, je n'ai pas plutôt tourné la tête, que, zeste! Monsieur a disparu, et qu'il me faut faire l'office de crieur public pour le rappeler.

Rechberg s'excusa sur notre rencontre, et n'eut pas de peine à se faire pardonner. Il était facile de voir, par le ton de la remontrance et la correction même qui l'accompagnait, combien il possédait l'affection de son souverain.

— Ah! dit le général Tettenborn dès que le roi nous eut quittés, celui-là a acquis une célébrité que le temps ne lui ravira pas. Les bons rois sont encore, en effet, plus immortels que les grands rois. Et l'on conçoit aisément que celui-ci, dégagé des soins de son royaume, fasse le bonheur de ses amis.

Placé en face de la porte, je vis entrer le comte de Witt, qui aussitôt vint à moi.

— Puisque vous m'avez précédé ici, dit-il, vous allez m'y servir d'introducteur.

— Bien volontiers.

Et comme j'avais plusieurs fois fait le tour de ces salles, *je le guidai* partout.

— Ce spectacle enchanteur et varié, me dit-il, ne rappelle-t-il pas les fêtes que l'impératrice Catherine donnait lors des glorieux événemens de son règne, et dont le récit est si souvent encore dans la bouche de ma mère?

— Ah! plutôt parlez des fêtes délirantes qu'elle-même ordonnait dans son palais de Tulozin, fêtes dont elle était l'âme et le plus bel ornement, et qui se renouvelaient si souvent. Que parfois l'on trouve, mon cher comte, dans les résidences des rois ce faste éblouissant des cours, on le conçoit; mais que dans une campagne de l'Ukraine on rencontre un palais de Rome antique, les jardins de Babylone, le goût de Versailles s'alliant aux recherches les plus exquises du luxe, voilà ce qu'on a peine à croire. Voilà pourtant ce qui se groupait à Tulozin autour de votre mère, de cette ravissante création de la Grèce, fille de ces contrées brûlantes où naquit Aspasie et où Junon sortit du ciseau de Scopas. Voilà ce que rappellent, sans l'effacer, tous les prodiges qui se voient maintenant à Vienne sous tant de formes.

Dans un quinconce chinois où était dressé un billard, nous trouvâmes le roi de Danemarck, qu'accompagnait un seul chambellan. A ce moment, Ypsilanti m'aperçut, et s'approcha en prononçant mon nom. A ce nom, le roi se retourna et me reconnut, quoique je ne l'eusse pas vu depuis qu'il était prince royal.

— Avez-vous appris l'allemand, me demanda le roi en souriant, depuis votre départ de Copenhague!

— Non, Sire; mais je n'ai pas oublié la brève leçon que votre majesté a bien voulu m'en donner.

Il s'informa alors de ma famille avec le plus bienveillant intérêt, me parla des événemens qui s'étaient accomplis depuis quelques mois et qui devaient lui être favorables, me demanda si elle était en France. Il entra dans des détails qui me prouvèrent combien est grande chez les souverains la faculté de se souvenir.

Le roi s'entretint ensuite quelque temps avec le comte ds Witt. Il était impossible de réunir plus de gaieté sans familiarité à une instruction

plus solide. Ce prince faisait, pour captiver, tous les frais qu'on aurait pu attendre d'un courtisan qui veut plaire. Les années n'avaient apporté aucun changement dans sa personne : il était toujours très mince, avec un visage très pâle, un long nez et des cheveux d'un blond blanc qui ôtaient de l'expression à sa physionomie. C'était enfin cette même figure qui, jadis, avait excité ma gaieté et mon effroi. Mais en même temps, si ces traits me retraçaient une circonstance pénible, ils me rappelaient aussi une époque mémorable de la vie de ce noble cœur, un acte de générosité et d'indulgence, qui peindront mieux ce prince que le plus volumineux panégyrique.

IV

Lorsque le roi de Danemarck nous eut quittés :

— Qu'avez-vous donc voulu dire à sa majesté, me demanda le comte de Witt, par sa première leçon d'allemand ? Quant à ce qu'il vous ait reconnu comme s'il vous eût connu depuis huit jours, n'en soyez pas surpris : les souverains ont tous de la mémoire.

— Le roi vient de me rappeler une circonstance dont le récit serait un peu long. Permettez-moi de le remettre à demain.

Nous entrâmes dans la grande salle du bal où, confondus dans la foule, circulaient les rois, les généraux, les bourgeois, les hommes d'état, coudoyés par des courtisans, agacés par des grisettes; mais, nouveaux Almavivas, tous ses illustres personnages se trouvaient plus flattés des préférences de quelques naïves Rosines que des œillades étudiées des coquettes expertes de la cour.

Z..in, qui avait dégagé sa tête de la glorieuse étreinte de l'étau royal de sa majesté prusienne, vint nous rejoindre. Je lui fis compliment sur l'insigne bienveillance dont il avait été l'objet; il en paraissait fier.

— Pour la conserver cette bienveillance, mon ami, lui dis-je, n'oubliez pas les recommandations du prince de Ligne, de celui qui fut notre maître à tous. Soyez modéré dans vos éloges. On ne prend plus les rois avec des paroles. Il n'est qu'un certain air d'admiration dont ils ont encore de la peine à se défendre; mais voilà tout. Des louanges à la Lauzun, répétait-il souvent, ne séduiraient plus nos modernes Louis XIV.

De compagnie avec quelques majestés, nous contemplâmes les graves bourgeois de Vienne figurant le menuet obligé.

— Qui croirait, dit Z..in, que cette danse ait pris naissance au village ? A voir sa lourde monotonie, on ne s'imaginerait pas que dans son principe elle fut gaie. Introduite à la cour, elle a changé sa pétulance en gravité ; maintenant elle est triste à mourir.

— Ah ! dit le comte de Witt, si l'incomparable prince de Ligne ne nous avait pas été enlevé, c'est lui qui nous rappellerait encore les menuets qu'il dansa au Grand-Trianon avec la charmante marquise de Coigny !

— Le prince de Ligne, reprit Z..in; mais lui-même appelait le menuet *une grâce stupide!*

— Assurément, dis-je à mon tour, c'est avant de l'avoir dansé qu'il qualifiait ainsi le menuet. Je pense, comme vous, qu'on s'en acquittait un peu mieux jadis à la cour de France qu'on ne le fait aujourd'hui à Vienne. Croyez cependant que les anciennes traditions de la danse grave ne sont pas perdues sans retour.

— Mais où les retrouver, s'écria-t-on autour de moi ?

— Eh bien ! Pour peu que cela vous plaise, je vais vous en faire juges.

A ces mots, je m'approche de la jeune princesse de Hesse-Philipstadt, que je venais d'apercevoir avec sa mère.

— Faites-moi la grâce, princesse, lui dis-je en lui présentant la main, de m'aider à convaincre ces messieurs qu'on peut encore danser le menuet de cour.

Elle accepte : Z..in me prête son chapeau d'uniforme. Me rappelant les leçons d'Abraham, qui avait été aussi le maître de danse de la jeune princesse à Paris, nous nous mettons à figurer avec assez de précision cette danse de caractère. Quant à ma charmante partenaire, elle eût mérité qu'un autre don Juan d'Autriche partît en poste de Bruxelles pour la lui voir danser, ainsi qu'il le fit au Louvre pour Marguerite de Bourgogne.

Cependant le comte de Rechberg, qui réunissait ses convives, me cherchait dans toutes les salles, ne se doutant pas que, champion improvisé, je soutenais au centre du salon principal l'honneur de la danse classique. Dès que j'eus achevé cette prouesse, qui grandit tant Louis XIV aux yeux de Mme de Sévigné, il nous entraîna dans la salle du souper. A la table voisine de la nôtre étaient assis le prince Koslowski, Alfred et Stanislas Potocki, quelques autres Russes et plus loin Nolstitz, Borrel, Palfi, le prince Paul d'Esterhazy. On se porta des santés, on fit assaut de bons mots : l'esprit pétillait comme le vin de Champagne.

Les deux princes de Bavière soupaient avec nous : il est difficile d'avoir, au printemps de la vie, une plus charmante figure que le plus jeune, le prince Charles; mais loin d'en tirer vanité, il semblait dédaigner ce fragile avantage, et n'ambitionner les suffrages que pour le mérite solide qu'il possède au plus haut degré. Grâce au séjour que j'avais fait jadis à Munich, il m'était permis de lui parler d'événemens et de personnes qui nous intéressaient également. Je lui rappelai ce terrible désastre qui avait plongé dans la désolation la capitale du roi, son père, lorsque le pont de l'Isard fut emporté par les flots : circonstance mémorable, où ce jeune prince avait donné des preuves si nobles de courage et de sang-froid. C'était le 12 septembre 1813, au retour d'une chasse où je l'accompagnai; nous venions de traverser ce pont lorsqu'une digue qui borde la rivière se rompit tout à coup : les eaux s'accrurent bientôt dans une proportion effrayante. La curiosité avait porté les habitans en foule sur le pont pour en contempler les effets. Mais la crue de l'eau avait été si rapide, que ne trouvant plus d'écoulement sous les arches, sa force entraîna le pont tout entier, et une grande partie des spectateurs qui le couvraient. N'écoutant que son courage et son humanité, le prince Charles avait, au péril de ses jours, sauvé plusieurs infortunés que le courant allait engloutir. La reconnaissance et l'admiration publique furent sa récompense.

On parla de Vienne, de ses joies, de ses fêtes variées, sujets intarissable de réflexions.

— A voir, dis-je au prince, ces échanges de doux propos, de doux regards et d'étreintes plus douces encore, on nommerait la redoute de Vienne une bourse où l'on trafique des effets galans.

— Beaumarchais l'avait dit du bal de Versailles, reprit le prince Charles. Mais on pourrait ajouter comme appendice que de semblables effets ont un même cours sur toutes les bourses dansantes de l'Europe. Quant au bonheur, ainsi qu'une de vos spirituelles Françaises l'a dit de Paris, Vienne est maintenant le lieu du monde où l'on peut le mieux s'en passer : le plaisir y supplée.

— Sans doute, prince, pour ceux à qui les distractions tiennent lieu de tout. Mais il faut aussi quelque chose pour le cœur, ne fût-ce que pour laisser reposer la tête.

— Ah ! depuis quand à Vienne est-il un cœur oisif? Mais n'ai-je pas ici toute ma famille avec moi? Que puis-je désirer de plus?

— Quelqu'un qui est à Munich, prince.

A ces mots, pour un vieux général de vingt-deux ans, il se prit à rougir comme une jeune fille de seize.

Le prince royal, aujourd'hui roi de Bavière, moins beau, moins brillant que son frère, possédait une érudition profonde et variée. Il connaissait et cultivait les Muses. Aux nobles sentimens d'un prince appelé à gouverner les hommes, il joignait l'amour des arts, le goût des institutions utiles qui contribuent puissamment à les rendre heureux. Monté sur le trône il a su tenir les promesses de sa jeunesse.

Avant de se séparer, les deux tables voisines se réunirent à la nôtre, et comme les libations furent en proportion des convives nouveaux, le

vin coulait à flots, les saillies se succédaient sans interruption. Enfin, à trois heures du matin, il fallut regagner le temple des songes.

Le lendemain le comte de Witt fut exact au rendez-vous.

— Expliquez-moi donc, je vous prie, ce que le roi de Danemarck a voulu dire par vos progrès dans la langue allemande, et à quel événement se rattache votre connaissance.

— Vous savez que souvent un mot, un geste, une inflexion de voix nous rappellent subitement des scènes de notre vie qui semblaient disparues depuis long-temps de notre mémoire. Le passé renaît alors avec toutes ses couleurs, les impressions qui sommeillaient se raniment, et telle est sa puissance qu'on trouve une sorte de volupté à se retracer des époques douloureuses, des pertes cruelles : on en trouve jusqu'aux larmes que leur souvenir arrache.

Mon père, proscrit après le 18 fructidor, avait été obligé de quitter la France. De fuite en fuite, il m'entraîna avec lui jusqu'à Hambourg. Nous y éprouvâmes toutes les privations attachées à cet exil volontaire et précipité. Invités par le comte de Fersen à nous rendre en Suède, nous quittâmes la ville anséatique, et à travers les landes du Holstein nous gagnâmes à pied Copenhague. Le peu de ressources que nous avions alors ne nous permettait pas de faire autrement la route.

Mon père avait connu jadis, à Paris, très particulièrement le comte de Lowendal. Ce seigneur nous accueillit à Copenhague avec une grande bienveillance. Pendant son ministère, mon père avait pu, dans ses relations avec le Danemarck, être agréable à cette cour; il crut pouvoir s'en faire un titre pour solliciter du prince royal quelques secours pécunaires que réclamait bien impérieusement notre position. Le comte offrit de me présenter à son altesse et d'appuyer notre requête de tout son pouvoir. La veille du jour où, par son entremise, le prince royal m'accordait une audience, je me promenais seul dans le parc de la résidence de Frederikberg. Au détour d'une allée écartée, j'aperçois un jeune homme vêtu d'un habit gris clair, portant un parapluie sous le bras, sautillant en marchant, et donnant l'autre bras à une très jolie personne. La figure de ce jeune homme me paraît si étrange, qu'avec toute la légèreté française que ne tempérait guère une gaieté d'écolier, je m'arrête pour le contempler à mon aise. Aussitôt un rire dont je ne puis modérer les éclats l'instruit de l'effet que sa vue produisait sur moi. J'aurais dû facilement voir au regard très courroucé qu'il me lançait, combien le choquait cet impertinent examen; mais plus sa figure exprimait la colère, plus elle me paraissait grotesque, et mon insolente gaieté ne cessa que lorsque je l'eus entièrement perdu de vue.

Le lendemain, sur la recommandation du comte de Lowendal, je fus reçu au palais : les gardes de la porte me laissèrent passer, et bientôt, au travers d'une longue suite de galeries resplendissantes du faste de l'ancienne cour, je parvins jusqu'à une portière de velours qui donnait entrée dans un dernier salon. Un page de service m'introduisit dans la salle du trône attenant au cabinet du prince : et là, mon placet à la main, j'attendais qu'il plût à son altesse royale de m'admettre en sa présence. Bientôt les portes s'ouvrent; un chambellan sort, et prononce mon nom. Je m'avance : de la main très poliment il me fait signe d'entrer. Tout à coup j'aperçois debout, dans le fond de la pièce, le jeune homme que la veille j'avais si outrageusement offensé. Je reconnais ses traits, son habit gris; mais à l'étoile brodée sur sa poitrine, à son large cordon bleu en sautoir, je ne puis plus douter que ce ne soit le prince royal de Danemarck. Je vous laisse à penser quelle dut être ma frayeur. Frappé d'effroi, comme si j'eusse mis le pied sur un serpent, je me rappelle et mon rire hors de propos et le courroux qu'il avait excité. Immobile, indécis, ne sachant plus si je dois avancer ou fuir, il me semble voir fondre sur moi tous les châtimens que n'avait que trop mérités mon imprudente gaieté. En vérité, dans cet état d'angoisse, j'aurais souhaité que le palais s'écroulât pour en finir.

Je serais encore, je pense, cloué à cette place fatale, malgré les instances du chambellan pour me faire avancer vers son altesse. Heureusement la jeune femme à qui le prince royal donnait le bras la veille et qui n'était autre que sa sœur, la charmante princesse d'Augustembourg traversa le salon pour se rendre dans l'appartement de son frère. Rassuré par sa figure angélique, je m'introduis sur ses pas, espérant m'en faire une égide contre une rigueur qui eût été pour nous, dans cette circonstance, le dernier des malheurs!

Baissant les yeux, rouge de confusion, je tends au prince, en tremblant, le papier que mon père m'avait remis. Le prince me regarde fixement, me reconnaît sans doute; mais, sans en rien témoigner, il lit attentivement mon placet; puis, le présentant à sa sœur :

— Encore une victime de cette révolution française, lui dit-il.

Il entra ensuite dans quelques détails sur notre position, et s'enquit avec bonté de nos ressources, de nos projets.

Enhardi par son ton de bienveillance, je lui contai tout ce que nous avions souffert depuis notre départ de France, notre pélerinage de douleurs au travers de l'Allemagne, notre dessin de nous rendre en Suède, et notre espoir d'y trouver un appui dans l'amitié du comte de Fersen pour mon père.

La princesse écoutait le récit de nos malheurs avec cette intérêt qui les fait promptement oublier. Quand j'en vins à cette partie de notre voyage à pied, et au tableau de toutes les privations qui en avaient été la suite :

— Mais, sans doute, vous savez l'allemand ? me dit le prince.

— Hélas, non, Monseigneur : et voilà ce qui a rendu ce voyage si pénible.

— Pauvre enfant ! dit la princesse; si jeune encore, et avoir déjà tant souffert ! Elle a dû vous sembler bien longue *la route de l'exil* à travers nos arides champs de sable, sous ce ciel *si triste de la Germanie* ?

Et quelques larmes roulaient dans ses beaux yeux. Tout s'harmonisait dans cette ravissante femme, la délicatesse de ses traits, le doux son de sa voix, l'expression angélique de sa physionomie; ce qu'elle disait d'affectueux était d'autant plus attachant que sa sensibilité paraissait plus profonde.

Aussi des pleurs comprimés par une vive émotion baignèrent à l'instant mon visage : et j'eusse voulu à genoux exprimer à cet ange ce que mon cœur éprouvait. Honorer une telle bonté eût été honorer Dieu.

Alliant au plus doux regard cette voix du cœur qui va droit au cœur, elle continua de m'adresser diverses questions sur ma famille, nos malheurs et les souvenirs de ma patrie. Ah ! partout où se trouvent des misères humaines, le ciel envoie des femmes pour les adoucir.

Cependant le prince royal achevait d'écrire quelques mots sur le placet que je lui avais présenté.

— Je répondrai demain à votre père, me dit-il en me le rendant; mais passez maintenant à ma chancellerie, vous y recevrez cent frédérics d'or, qui vous serviront à voyager moins péniblement.

— Allez, Monsieur, ajouta la princesse; je vous souhaite le bonheur: mais si vous ne le trouvez pas en Suède, venez en Danemarck chercher un refuge; du moins vous y trouverez le repos.

— Ah ! quelle leçon ! quelle leçon ! m'écriai-je en quittant cette providence visible, ce jeune homme qui se vengeait en roi de l'impertinence d'un enfant malheureux. Dans l'effusion de ma gratitude, si je l'eusse osé, je serais tombé à ses pieds.

— Je vois bien jusque là, me dit le comte de Witt, une leçon de savoir-vivre, mais je n'y vois pas encore une leçon d'allemand.

— M'y voici. Peu de jours après, avec cet argent, mon père arrêta notre passage à bord d'un navire hollandais qui partait pour Stockholm; mais les vents contraires nous retenaient en rade. Dans la nuit du 2 avril 1801, nous sommes réveillés par le bruit d'une très vive canon-

nade : on se lève à la hâte, on s'interroge ; bientôt le jour qui commençait à poindre vint fixer nos incertitudes.

Toute la flotte anglaise, sous les ordres des amiraux Parker et Nelson, favorisée par le vent et la marée, bravant le feu des batteries de Kronembourg, avait forcé le passage du Sund, entreprise jusqu'alors jugée inexécutable. Cette escadre formidable, placée en vue de la ville qu'elle pouvait foudroyer, venait sommer le Danemarck de lui livrer sa flotte, ou de rompre son alliance avec la Suède et la Russie.

La consternation devint générale parmi nous ; il ne fallait qu'un signe de l'amiral anglais pour nous capturer ou nous couler bas. Nelson dédaigna une si facile victoire, et, pendant les pourparlers on envoya des chaloupes pour remorquer les bâtimens marchands. Peu d'instans après nous rentrions dans le port. A peine y étions-nous débarqués que le combat naval s'engagea. Si l'attaque fut vive et impétueuse, la défense fut héroïque. Pas un seul habitant qui ne courût aux armes pour repousser cette odieuse agression. L'amour de la patrie confondait tous les rangs. Nobles et artisans, marchands et bourgeois, chacun semblait rivaliser de zèle et d'enthousiasme. L'université fournit sur-le-champ un corps de douze cents jeunes gens, la fleur du Danemarck ; on lisait sur leur drapeau : *Tous pour chacun, chacun pour tous*. Le prince royal déploya le plus grand courage pendant cette lutte sanglante, lutte à laquelle il devait si peu s'attendre ! Lui, descendant en ligne directe du souverain de l'Angleterre, il voyait, sans aucun antécédent hostile, sa capitale et sa flotte menacées par les ordres du propre frère de sa mère. A quoi servent donc, pour le repos des états, les alliances de famille et les liens de parenté ?

Il eût été dangereux de ne pas prendre part à cet enthousiasme de résistance. Rentré dans notre auberge, je priai mon père de me permettre de retourner sur le port. Armé d'une épée, qui pouvait bien remonter au temps du roi Kanut, et que m'avait prêté mon hôtesse, je me rendis sur la jetée. J'y fus témoin d'un combat naval dans un port, spectacle le plus horrible dont le regard de l'homme puisse être frappé.

Jamais le Danemarck n'avait été engagé dans une lutte si meurtrière ; jamais peut-être aussi les Danois n'eurent-ils l'occasion de déployer plus noblement leur courage national. Ardens, infatigables, à l'enthousiasme qui les animait, on eût dit une population de héros. Quant à moi, immobile à la pointe de la jetée, balançant sur mon épaule ma longue épée qui m'eût aisément servi de lance, j'étais posé là comme en vedette. Personne ne s'en étonnait : de plus jeunes enfans que moi se disputaient l'honneur d'être placés à des postes aussi périlleux.

La ville était en flammes, les bombes y pleuvaient de toutes parts. Les chaloupes canonnières danoises ripostaient bravement au feu des vaisseaux anglais. Mais ceux-ci, les dominant de toute la hauteur de leurs batteries, semblables à autant de volcans en éruption, les inondaient d'une pluie de mitraille. Tout à coup une bombe tomba sur le vaisseau danois l'*Indfadstrettein*, et le fit sauter. Une affreuse illumination éclaira le ciel, et aussitôt la mer et le rivage furent couverts de débris et de membres sanglans. Le vent, abattu par l'explosion, ne se faisait plus sentir, et la mer laissait retomber ses vagues. Quelques instans plus tôt, nous eussions été victimes de cette horrible catastrophe ; car, pendant qu'on remorquait dans le port notre vaisseau hollandais, nous avions été contraints d'aborder l'*Indfadstrettein* pour y faire vérifier nos passeports.

Cependant, le combat continuait plus acharné et plus terrible. Immobile devant cette scène de feu et de sang, j'en contemplais avec effroi les effets, comme un horrible tableau que la destinée jetait sous mes yeux.

Tout à coup on me frappe sur l'épaule, et quelques mots allemands me sont adressés. Je me retourne : c'était le prince royal, que la confusion du moment avait séparé de sa suite. Il me reconnaît.

— Eh ! que faites-vous ici, me dit-il ?

— J'essaie de m'acquitter, Monseigneur.

— C'est très bien... Courez porter ce papier au capitaine Albert Turach, que vous voyez là-bas sur le port, prêt à s'embarquer ; c'est l'ordre de prendre le commandement d'une batterie flottante. Courez, et rappelez-vous bien le mot *augenblicklich*.

— Comment, mon prince ?

— *Augenblicklich* ; ce qui en allemand signifie à l'instant. Vous lui direz ce mot en lui remettant cet écrit.

Je cours aussitôt, Turach reçoit l'ordre, et se précipite dans un canot où des rameurs de tout âge, de toute condition, n'attendaient qu'un chef pour démarrer.

Quand je revins, le prince royal s'était éloigné. Je l'aperçus sur une batterie flottante, d'où il contemplait l'action, animant par sa présence et son exemple cette population généreuse, fière de combattre sous ses yeux. Oh ! oui, en revoyant ce jeune prince, beau de valeur et de patriotisme, j'expiai une seconde fois, par un enthousiasme de respect et d'admiration, le rire moqueur du parc de Frederikberg.

Vous connaissez l'issue de cette action : le carnage fut affreux ; plus de six mille hommes y périrent. Le feu était partout. Bourgeois, soldats, étudians, tous s'attelaient aux pompes, se précipitaient sur les flammes que rien ne pouvait éteindre. Enfin Nelson, pour arrêter l'effusion du sang et prévenir l'entière destruction de Copenhague, dépêcha un parlementaire au prince royal.

Le prince envoya promptement sa réponse : soudain ce drame sanglant, qui avait la ville et la rade pour théâtre, interrompit son action meurtrière. Nelson vint à terre et se rendit au palais, à travers une population exaspérée. Lui, calme et fier, marchait comme s'il eût encore commandé sur son bord. Suivant ses pas, je me frayai un chemin dans la foule, et pénétrai avec lui jusque dans l'intérieur des appartemens. Le prince royal le conduisit à son père, heureux au moins de ne pouvoir connaître dans toute leur étendue les désastres de sa capitale.

Copenhague offrait un spectacle horrible : ici des morts qu'on emportait ; là des blessés étendus sans mouvement, au milieu des rues dépavées, des maisons écroulées, des édifices noircis par la flamme. Les pleurs et la désolation avaient succédé à l'enthousiasme du combat. Quelques cris de joie venaient à intervalle rompre ce silence de mort, quand des amis, des parens se retrouvaient parmi ces monceaux de ruines et de cadavres.

Sous la loi de l'impérieuse nécessité, les conditions imposées par l'Angleterre furent acceptées ; le traité offensif et défensif entre le Danemarck, la Suède et la Russie fut résilié ; et si, dans le combat, le prince royal s'était montré admirable de courage et de sang-froid, dans ces conférences il fut également noble et digne.

Depuis lors Frédéric est monté sur le trône, et, quoiqu'à côté de vastes états qui se sont formés de toutes parts, le Danemarck ne soit guère maintenant qu'une grande et belle seigneurie, armoriée d'une couronne royale, tant d'événemens divers n'ont pas ôté la mémoire à ce excellent prince. Vous le voyez, il s'est souvenu d'une circonstance frivole en apparence, mais qui cependant, bien importante dans ma vie, est impérissable dans mon souvenir.

Comte DE LA GARDE.

(Globe.)

LE ROI MUSICIEN.

Frédéric-le-Grand aimait beaucoup la musique ; il jouait assez bien de la flûte pour un roi. La passion qu'il eut toujours pour cet instrument fut la cause première de l'habitude qu'avait ce prince de porter la tête inclinée à droite. Son talent musical lui coûta des peines infinies. Pour l'acquérir, il fallut une grande force de volonté, une ténacité peu commune. La passion des arts est tout aussi absorbante que les autres passions, et celle-là, du moins chez les rois, ne fait verser des larmes à personne.

Vous savez que Frédéric-Guillaume traitait son fils avec une excessive sévérité ; que le jeune Frédéric ayant voulu se soustraire à l'autorité paternelle, fut arrêté, mis en prison à Custrin, avec son complice Katt ; que tous les deux furent condamnés à mort par un conseil de guerre, et que le prince, forcé par son père à voir décapiter le malheureux Katt, ne dut la vie qu'aux larmes et aux sollicitations mille fois réitérées de la reine.

Frédéric-Guillaume ne songeait qu'à recruter son régiment de géans. Il le passait en revue et le faisait manœuvrer tous les jours. Il méprisait tellement les beaux-arts, qu'à son avénement au trône il chassa de Berlin les peintres, les sculpteurs, les musiciens et les décorateurs étrangers. Par dérision, il nomma, pour président de l'Académie des sciences, un bouffon appelé Grundling ; il renvoya le philosophe Wolf, qui professait à l'Université de Halle, parce que, disait-il, la philosophie faisait déserter les soldats. Il n'avait d'autres plaisirs que la place d'armes et la tabagie royale, où il fumait de nombreuses pipes en buvant de nombreux pots de bière. J'ai vu, à Charlotembourg, un bien singulier tableau, où Frédéric-Guillaume est peint au milieu d'une douzaine de compagnons, fumant et buvant ; il présente son fils à l'assemblée ; le jeune prince, introduit pour la première fois dans ce *sanctum sanctorum*, reçoit une pipe des mains du président. Autrefois les Romains donnaient la robe virile à leurs fils sortant de l'adolescence, Frédéric-le-Grand, à pareille époque, reçut une pipe. Tous les fumeurs ont l'air de chanter en chœur le *Dignus est intrare*. Il faut voir ces têtes carrées, ces habits carrés, on dirait que le peintre, en faisant ce tableau, était armé d'une équerre. La copie exacte de cette toile ferait fortune en France, tant par sa bizarrerie que pour marquer où en était la peinture à Berlin au commencement du dix-huitième siècle. Plusieurs fois j'ai conseillé à mon ami Fourau qui, dans ses pérégrinations lointaines, emploie son admirable talent à peindre le Grand-Turc et Reschid-Pacha, Wellington et John Russell, de se diriger un jour sur Berlin. Après avoir fait les portraits des grands seigneurs prussiens, il pourrait nous rapporter cette scène de fumerie qui, vu le temps qui court, aurait le plus grand succès à Paris.

Le jeune Frédéric avait des goûts bien opposés à ceux de son père : il aimait les belles-lettres, il correspondait avec Maupertuis, Algarotti, Voltaire ; son plus grand plaisir était de vivre au château de Rhinsberg, qu'il appelait *le séjour des Muses*, parce que là seulement il pouvait se livrer à ses démangeaisons poétiques. Le roi ne manquait jamais l'occasion d'en témoigner son mécontentement :

— Mon fils, disait-il, n'est qu'un petit-maître français, un bel-esprit, qui gâtera toute ma besogne.

Il tolérait que Frédéric s'occupât de littérature ; mais il lui avait interdit la musique, sous peine de mort.

Il était fort dangereux de désobéir à un père de cette espèce, à un roi si terrible ; mais les passions ne raisonnent pas : si elles raisonnaient elles ne seraient plus des passions. D'ailleurs, vous savez que le fruit défendu est toujours celui que l'homme préfère.

Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi.

Frédéric voulut apprendre à jouer de la flûte, il y parvint en se cachant dans une cave, dont les soupiraux étaient hermétiquement fermés avec des matelas. Il fallait que son maître de musique fût doué d'un grand courage, pour venir au palais enseigner un art qu'un tel roi détestait.

Frédéric-Guillaume ne concevait pas qu'on pût trouver du plaisir à feuilleter des livres, et surtout à en faire ; il aurait voulu que son fils prît le goût de la chasse, car il pensait que la chasse, ayant une certaine analogie avec la guerre, était, par cette raison, le seul divertissement digne d'un prince. Ce roi, qui resta toujours en paix avec ses voisins, passa toute sa vie à discipliner son armée, ce qui eut une grande influence plus tard sur les destinées de son fils.

Frédéric, qui n'aimait pas la chasse, parut tout à coup passionné pour ce noble exercice. Le roi s'en applaudissait :

— Tant mieux, disait il, mon fils devient un homme. Il est possible que nous en fassions quelque chose.

Or, voici pourquoi le prince royal affectait du plaisir à courir les bois à la poursuite du gibier. Il jouait bien de la flûte, et les duos qu'il exécutait avec son professeur ne suffisaient plus à son ambition d'artiste. Il lui fallait un champ plus vaste pour déployer ses talens ! il voulait briller dans les concerts, il voulait des rivaux de gloire, et surtout des admirateurs. Un philosophe disait : « Je ne voudrais pas de la science s'il m'était défendu de la montrer. » A quoi bon, en effet, savoir une chose, si les autres ignorent que vous la savez ? Organiser un concert n'était pas très facile. Frédéric-Guillaume ne plaisantait guère, et le souvenir de Katt se présentait à toutes les imaginations.

Cependant, lorsqu'un prince, héritier présomptif d'une couronne a quelque désir bien prononcé, il trouve toujours des gens qui bravent tout pour lui plaire. Un de ses courtisans vint lui dire un jour qu'au milieu de la forêt d'Ober-Wald il existait une caverne spacieuse, souterraine, éloignée de toute habitation, et que là, si son altesse royale voulait en courir les chances, on pourrait concerter à l'aise.

— C'est cela, dit Frédéric, nous irons à la chasse. J'aurai des musiciens pour piqueurs, mon père croira qôe nous chassons ; les valets tueront un cerf, et le soir nous rentrerons triomphans au château. Mais comment espérer le secret avec tant de complices ?

— Monseigneur, le sort de Katt vous garantit la discrétion de tous, chacun saura qu'il y va de la vie, et tout le monde se taira.

Tout se passa comme le prince et le courtisan l'avaient projeté, les concerts eurent lieu dans la forêt une fois pas semaine. On se cachait pour faire de la musique comme s'il s'était agi d'une conspiration pour détrôner le roi. Cela dura fort long-temps sans que Frédéric-Guillaume en eût le moindre soupçon. Lorsqu'il voyait son fils revenir de la chasse, mouillé, couvert de boue ou d'une noble poussière, l'orgueil du souverain et le cœur du père était pleinement satisfaits.

Au retour d'un voyage qu'il avait entrepris dans ses Etats, Frédéric-Guillaume traversait la forêt d'Ober-Wald, Il entend plusieurs coups de fusil tirés à quelques cents pas de lui, et voit un cerf frappé d'une balle, qui tombe et meurt à ses pieds. Supposant que des braconniers viennent de tuer ce bel animal d'une si ignoble manière, il donne ordre à ses gens de les poursuivre et de les lui amener morts ou vifs. On lui présente bientôt deux valets portant la livrée royale ; ils sont signalés comme coupables, et le roi les reconnaît pour être de la maison de son fils.

— Hanz, dit-il à l'un d'eux, il faut que tu sois bien las de vivre, puisque tu te permets de tuer mes cerfs pour les manger ou pour les vendre.

— Ah ! sire, ce n'est pas pour moi.

— Et pour qui donc ?

— Oh ! j'ai juré de ne pas le dire.

— Et moi je jure que je vais te faire pendre à ce grand chêne, et nous allons voir qui de nous deux tiendra le mieux son serment.

— Ah ! sire, grâce pour mes enfans !

— Misérable, parle donc : pour qui tues-tu mes cerfs ?

— Pour vous.

— Pour moi ! Qui t'en a donné l'ordre ?

— Le prince Frédéric.

— Mon fils ?

— Oui.

— Je ne comprends pas.

— Il dit que vous aimez à manger du gibier, et comme lui préfère la musique à la chasse, il nous charge de tuer les cerfs qu'il apporte au château.

— Et... où est-il dans ce moment ?

— A la caverne.



— Quelle caverne ?
— Au milieu de la forêt. C'est là que sont réunis tous les musiciens.
— Et que fait-il avec cette espèce de gens?
— Il joue de la flûte.
— Silence ! et conduis-moi tout de suite à cette caverne.

Le concert finissait, le prince venait de jouer son solo de flûte, et il ecevait les applaudissemens des chasseurs-musiciens, lorsque Frédéric-Guillaume apparut comme la tête de Méduse. Il n'eut pas besoin d'imposer silence à ces messieurs; ils étaient tous pâles, immobiles, anéantis. Après avoir prononcé un *Tausend schwer noth* de sa voix de tonnerre, urement le plus commun de la langue tudesque :

— Ah ! c'est ainsi, dit-il, que l'on respecte mes volontés ! Je vous ai déjà fait grâce, monsieur le petit-maître ; vous verrez demain comment e punis la désobéissance à mes ordres. Quant à vous, vils saltimbanques, i vous avez oublié Katt, je vous rafraîchirai la mémoire.

Le soir, tous les musiciens étaient en prison. Les habitans de Berlin, consternés, prévoyant un dénouement tragique, ne s'interrogeaient qu'en tremblant. Chacun se rappelait l'épouvantable scène de Custrin, avec son billot, sa hache, son échafaud tendu de noir. Pendant trois jours tout le monde fut dans une horrible anxiété, lorsqu'une nouvelle circula dans a ville et fit tomber le voile sombre qui obscurcissait toutes les figures. Le roi, disait-on, était au lit, malade des suites de son voyage, ou peut-être aussi d'avoir entendu la fin du solo de flûte. Heureusement pour es musiciens, le mal fit des progrès rapides. Quelques jours après, le 31 mai 1740, le roi mourut, et mille cris de joie lui tinrent lieu d'oraison funèbre.

Son fils, qui, de prince royal, devint Frédéric II, fut très facilement consolé de la perte d'un si bon père, car il ne fut plus obligé de chasser e cerf pour avoir le plaisir de jouer de la flûte.

Elzéar Blaze.
(France musicale.)

NOUVELLE-ALBION ET NOUVELLE-CALIFORNIE.

Il faisait froid et le vent soufflait avec impétuosité, lorsque, environ vingt jours après être partis des îles Sandwich, nous atteignîmes la Nouvelle-Albion. Nous nous approchâmes aussitôt d'un point de la côte qui nous parut habité, en tirant, à de grands intervalles, cinq à six coups de canon pour appeler un pilote; mais ces coups de canon, à notre grande surprise, nous furent immédiatement rendus par un très honnête fort qui se trouvait là, et qui s'était avisé de les prendre pour un salut. Un pilote russe vint cependant à bord, dans une pirogue conduite par deux indigènes. La structure singulière de cette pirogue, qui, au reste, ne différait en rien des autres pirogues du pays, nous étonna beaucoup. Nous n'en avions jamais vu de semblables. Etroite et longue, très pointue aux deux extrémités, sa légère charpente était entièrement enveloppée de peaux de phoque cousues avec art et bien tendues. On y voyait trois ouvertures circulaires à peine assez grandes pour livrer passage au corps d'un homme. Ceux qui se placent là, armés d'une pagaie aiguë et tranchante, sont hermétiquement enveloppés d'une chemise imperméable en boyaux de baleine, chemise si bien fixée autour de l'ouverture, qu'une goutte d'eau ne saurait s'y introduire. Hommes et embarcation paraissent ainsi ne faire qu'un même corps, et ses pirogues insubmersibles fendent la lame avec une vitesse prodigieuse.

Quant à l'établissement que nous avions devant nous, lequel porte le nom de fort de Ross, sauf erreur, ce n'est rien de bien remarquable. Comme tous les postes de chasseurs échelonnés sur cette côte déserte et sauvage, il ne se compose que de quelques méchantes cabanes en planches. Au dessus du rivage, qui est tout hérissé de rochers, s'élèvent des coteaux nus et arides, et si l'on en excepte de petites montagnes qu'on aperçoit dans l'intérieur, couvertes des beaux pins conifères que produit le pays, il n'y a de verdure nulle part. Dès que le pilote et sa pirogue furent embarqués, nous allâmes mouiller au port de Bodéga.

Les côtes du pays dont nous avons à parler avaient été découvertes par les Espagnols dès l'année 1601, mais on ne les explora point à cette époque, et lorsque après avoir pillé bon nombre de bâtimens espagnols et porté la désolation dans les ports du Chili, du Pérou et du Mexique, le boucanier Dracke aperçut à son tour cette contrée, il lui imposa le nom de Nouvelle-Albion qu'elle a conservé jusqu'ici. Or, la Nouvelle-Albion, dont aucun Européen n'a encore visité l'intérieur, et qu'il ne faut pas confondre avec les autres Nouvelles-Bretagnes qui fourmillent sur les cartes, bien que le besoin ne s'en fît nullement sentir, la Nouvelle-Albion, disons-nous, est enclavée dans l'immense territoire désert que les États-Unis se font gloire de posséder, sans le connaître, à l'occident des montagnes rocheuses. C'est assez donner à entendre que nous ne pourrons pas en dire grand'chose. Ce que nous savons seulement, c'est que Bodéga, situé dans la partie méridionale, est un établissement russe, où la compagnie d'Amérique, dont le siége est à Saint-Pétersbourg, envoie chaque année trois à quatre navires chercher ce qu'y a produit la pêche des phoques, loutres et castors, ainsi que le commerce des pelleteries, qui est plus lucratif encore. Une partie de ces pelleteries proviennent de la guerre que font aux hôtes des forêts les quelques Russes établis dans ce triste pays; le reste est obtenu au moyen d'échanges avec les Indiens-têtes-plates, serpens, et autres qui habitent l'intérieur. Pour celui qui ferait consister le bonheur dans la chasse, Bodéga, qui nous a paru, à nous, un séjour affreux, serait un véritable paradis. Le gibier y abonde en toute saison, et, à certaines époques de l'année, on peut dire qu'il y pleut des bécasses, cailles, oies et canards, tant sont compactes les nuées de ces oiseaux, qui s'y précipitent de toutes les directions. Puis ce ne sont partout que loups, renards, ours, cerfs, bœufs et chevaux sauvages. Les oiseaux de mer fourmillent également sur la côte; les rochers en sont littéralement couverts et parfois le ciel en est obscurci.

On ne voit au fond de la baie, à l'embouchure d'une petite rivière très poissonneuse, qu'un grand magasin en bois et deux huttes d'indigènes. La ville ou plutôt le village de Bodéga, situé à cinq lieues de là, se compose de quelques méchantes baraques autour desquelles on cultive un peu de blé et de légumes. On y arrive par un étroit sentier pratiqué au milieu de dunes rendues stables par de rares et chétives plantes buissonneuses qui trouvent moyen d'y croître. Dans les endroits les moins arides, on ne rencontre guère que de maigres arbustes, des fougères, des joncs, des chardons, des ronces, du thym, des fraises et des framboises; mais on ne saurait faire un pas sans fouler du sable. Les falaises et les grands rochers jetés en désordre sur la côte ont si peu de consistance qu'ils se brisent et s'en vont en poussière dès qu'on les touche. Nous croyons qu'on pourrait, avec quelque apparence de raison, attribuer leur état de décomposition aux froids brouillards qui les enveloppent constamment. Derrière le premier plan un peu élevé et revêtu d'une teinte jaunâtre se laissent voir les sommets de petites montagnes couronnées de forêts d'un vert foncé. Ce sont les dernières ramifications de la Sierra Nevada, laquelle s'en va, à deux cent cinquante lieues de là, se réunir à cette gigantesque chaîne qui, sous les divers noms de montagnes Rocheuses, Sierra-Verda, Andes et Cordillières, s'étend de l'Amérique russe à la Patagonie, et forme comme l'épine dorsale des deux Amériques. La Sierra-Nevada, qui sert de limite à la Nouvelle-Californie, sépare, au nord, la confédération Mexicaine du territoire de l'Union, traversant ainsi l'immense désert de l'Orégon, commun aux deux républiques.

Quant à la race d'Indiens qui habite ou fréquente l'établissement de Bodéga, elle est des plus disgraciées de la nature, et sa physionomie porte l'empreinte du malheur. Ses individus, dont la peau est de couleur de bronze charbonné, ont de petits yeux, de grosses lèvres, de grandes narines, un nez charnu qu'on dirait rapporté, une bouche démesuré-

ment fendue, un front bas, des cheveux longs et raides comme des crins; enfin une large figure plate sans expression, et ils sont par desssus le marché d'une saleté repoussante. Les femmes nous parurent un peu moins hideuses que les hommes, mais elles n'en sont pas moins de fort vilaines créatures.

Les Indiens que nous vîmes au fond de la baie de Bodéga doivent être rangés parmi les êtres les plus misérables de la création. Ils vivent ordinairement de chair de phoque, de poisson, de coquillage et de goëmon. Les Russes, craignant de manquer de vivres, leur ont défendu de faire main-basse sur les cerfs et les bœufs sauvages, qui pourraient leur offrir une nourriture si abondante; aussi mangeaient-ils avidement, après les avoir fait rôtir sur la braise, les morceaux de peau que nos canotiers retiraient de la tête et des pieds des bœufs destinés à l'équipage.

Au surplus, ces bœufs, qui ne coûtaient que trois à quatre piastres chacun, ne valaient pas même ce prix-là. Leur chair était rouge, de mauvais goût, peu nourrissante et d'une odeur détestable, ce qu'il faut sans doute attribuer à la mauvaise qualité des pâturages, et aussi un peu à l'état dans lequel se trouvaient ces bœufs lorsqu'on nous les offrait en holocauste. Pris vivans et immmédiatement amenés sur le rivage, ils étaient comme enragés lorsqu'on les tuait.

C'est le 20 août que nous quittâmes Bodéga à notre grande satisfaction. Ce pays brumeux nous faisait vivement regretter le ciel des tropiques. Nous y étions dans la plus belle saison, et pourtant le thermomètre ne s'élevait jamais au dessus de douze degrés. On parle beaucoup du Nouveau-Monde; mais, ma foi, nous en sommes revenus avec la conviction qu'il ne vaut pas l'ancien. Bodéga est sous la même latitude que Messine.

Nous avions alors à bord deux pilotes, l'un naturel du pays, l'autre européen. L'Indien passait pour y voir la nuit aussi bien qu'un chat, même à travers la brume; mais, en revanche, l'Européen n'y voyait pas du tout. Comme l'amour, ce dernier portait constamment un bandeau, avec cette différence que le bandeau, au lieu de lui couvrir les yeux, servait, au contraire, à empêcher qu'ils ne se fermassent. Ces deux hommes nous firent jeter l'ancre le lendemain dans l'immense baie de San-Francisco. Nous avions aperçu, avant d'entrer, un groupes de rochers appelés *Faraleones*.

Cette baie de San-Francisco est incontestablement une des plus vastes et des meilleures qui soient au monde. Son entrée est bien dissimulée, et elle offre d'excellens abris dans toutes ses échancrures; mais si elle renferme dans son immense cadre quelques beautés sauvages, quelques points de vue pittoresques, si l'on est d'abord frappé par ce que son ensemble a d'imposant, l'aspect désert et aride de ses bords ne tarde pas à vous jeter dans une tristesse profonde. Là s'il n'est passionné pour la chasse ou les chevaux, le voyageur ne trouvera absolument rien qui puisse le dédommager des privations d'une longue traversée. Aucun bruit ne se fait entendre sur les plages nues de ce lieu solitaire, et si vous apercevez quelque légère vapeur s'élever du creux d'un vallon, ne vous dirigez pas vers cet indice trompeur d'un foyer. Ce n'est point une cheminée qui fume, mais seulement un lambeau de brouillard emporté par la brise.

Près de nous étaient rangées, sur un plateau de peu d'étendue, une douzaine de méchantes cabanes, la plupart abandonnées. On ne voyait errer autour de cet embryon, ou plutôt de ce squelette de village que des bœufs, des chiens, et quelques pâtres ayant l'air fort misérables. San-Francisco, qui n'est rien de plus qu'un chétif hameau, bien que les géographes lui donnent le titre de ville, est situé plus avant dans la baie. C'est une des dix-huit missions disséminées sur le territoire de la Nouvelle-Californie. Il y avait deux bâtimens au mouillage. A droite, en entrant dans la baie, se trouvait un petit fort circulaire, à moitié démoli, où l'on planta un bâton, à notre occasion, afin d'y arborer le pavillon du Mexique. Du côté opposé, ce sont de hautes montagnes, taillées à pic, et partout un rivage d'une désolante aridité, et où rien ne révèle la présence de l'homme.

La principale ressource de ce malheureux pays, après le commerce du suif et la préparation des cuirs de cerf et de bœuf, consiste dans la pêche aux phoques qui viennent par bandes nombreuses s'abattre, à une certaine époque de l'année, sur les grèves silencieuses de la baie. Une fois, ces animaux s'étant abstenus de paraître, grand fut le désappointement des habitans de San-Francisco, qui ne savaient à quoi attribuer cela. L'année suivante, les précieux amphibies ne se montrèrent pas davantage, et cela dura plusieurs années; si bien que les Californiens, désolés d'abord, avaient fini par en prendre leur parti, croyant fermement que ces voyageurs aquatiques avaient renoncé à les visiter, lorsqu'ils s'aperçurent d'un tour d'escamotage qui les exaspéra. Il y avait, en effet de quoi être exaspéré. Des Russes, peu délicats, venaient s'établir chaque année sur les *Faraleones*, et autres roches peu distantes de la côte où les monstres huileux, objet de leur criminelle convoitise, abordent toujours avant de faire irruption dans la baie, et ils les arrêtaient ainsi au passage.

Aujourd'hui le cabinet de Saint-Pétersbourg ayant fait droit aux justes réclamations de la république mexicaine, on ne voit plus les Russes, et les phoques ont repris la bonne habitude de venir se faire tuer à San-Francisco.

Nous eûmes toujours beaucoup de vent dans cette solitude ignorée, et la brume était parfois si épaisse qu'on n'aurait pas vu passer un vaisseau à trois ponts à la distance de vingt-cinq toises. Aussi, afin que les nombreuses embarcations que nous avions toujours dehors ne s'égarassent pas, faisait-on alors battre le tambour, sonner la cloche et tirer des coups de fusil de temps à autre. Mais une chose vraiment surprenante, c'est qu'il n'y avait de brume que sur l'eau. A *terre, tout près de* nous, le ciel était pur et le soleil chaud. Quand on mettait le pied sur la plage où se heurtaient, sans se confondre, les deux atmosphères, on croyait être en présence de deux mondes, l'un humide et ténébreux, l'autre brillant et serein. Aussi, avec quel plaisir ne laissait-on pas derrière soi l'épais rideau jeté comme un froid linceul sur les ondes frémissantes de la baie, pour entrer dans la région privilégiée toute resplendissante des feux du jour. Ce passage des ténèbres à la lumière épanouissait le cœur.

Mais mieux valait encore quitter définitivement San-Francisco. Le 28, le temps s'étant éclairci, et le capitaine de port, homme d'une complaisance peu commune, s'offrant à nous conduire à Monterey, nous appareillâmes. Nous aperçûmes, chemin faisant, un grand rocher fort curieux. Percé de part en part, il est, au milieu des flots, comme un arc de triomphe élevé par dame nature, (style du dernier siècle), tout exprès pour réjouir la vue des poissons, phoques et oiseaux de mer qui fréquentent ces parages.

Le lendemain soir, nous laissâmes tomber notre ancre devant certain pays appelé Santa-Cruz, uniquement parce qu'il nous eût été impossible d'arriver à Monterey avant la nuit. Là, le littoral a un aspect bien moins désert qu'à Bodéga et San-Francisco. On apercevait quelque cultures, des champs de maïs et de pommes de terre, puis un petit village dont les maisons blanches, très agréablement groupées, sont entourées de jardins et d'arbres fruitiers. Ce village, assis dans une plaine de peu d'étendue, au pied de montagnes boisées, nous parut un séjour ravissant, comparé à tous ce que nous avions vu jusque-là sur cette côte. Quant au rivage, coupé à pic, mais peu élevé, il ressemble de loin à un rempart tout flanqué de bastions. Le jour suivant, quatre heures nous suffirent pour nous rendre de là à Monterey.

La Nouvelle-Californie, dont San-Carlos de Monterey est la capitale, avait été découverte par Sebastien Viscaino dès 1602, mais les Espagnols, tout entiers à la recherche de nouvelles contrées plus riches, ne s'y établirent qu'en 1763, encore ne fût-ce que dans la crainte de voir les Russes en prendre possession. Ce pays, qui abonde en gibier de même que la Nouvelle-Albion, dont il est séparé par la Sierra-Nevada, renferme d

;elles forêts de pins, d'érables et de bouleaux, des lacs, des plaines immenses où bondissent des troupeaux de bœufs sauvages, et ses rares iabitans récoltent du froment, de l'orge, des lentilles, des fèves et des iommes de terre, mais le tout en petite quantité. Est-on pressé par la 'aim, on monte à cheval, muni d'un *laço*, et l'on court s'emparer d'un œuf dont les parties charnues sont immédiatement coupées, rôties et lévorées : le reste est abandonné aux chiens et aux oiseaux. La chair le ces bœufs est délicieuse, ce qui témoigne évidemment de la bonne qualité des pâturages. Les habitans de Monterey la font sécher, à la manière des boucaniers, coupée en petits morceaux et étendue sur des laies ou des bâtons disposés à quelques pieds au dessus d'un grand eu. Ces morceaux de viande enfumée sont d'un grand secours pour les âtimens baleiniers et autres qui visitent les côtes nord-ouest de l'Anérique.

Quant à la Vieille-Californie, cette bande de terre étroite et montaneuse qui se projette légèrement courbée, vers le sud-est, semblable la trompe d'un éléphant, c'est bien la péninsule la plus triste et la lus aride qui soit au monde. Le sol n'est propre à aucun genre de ulture, et l'on y marche parfois des journées entières sans rencontrer plus petit ruisseau. Cette affreuse contrée, prise long-temps pour ne île, avait été découverte en 1534 par Hernaudo Grijaloa, et, année suivante, le célèbre Cortès, disgracié après avoir conquis le lexique, explorait la mer Vermeille. Cependant, deux siècles après s Espagnols ne connaissaient encore ces parages que très imparfaiement.

San-Corlos de Monterey, qui, en sa qualité de résidence du gouverneur es deux Californies, semble devoir être une ville considérable, n'est u'un méchant village composé d'une centaine de maisons jetées sans rdre dans toutes les directions, et ne formant, par conséquent, ni laces ni rues. Ces maisons, construites avec de grandes briques séchées u soleil, bien blanchies à la chaux, produisent de loin un assez joli ffet; mais c'est encore l'histoire des bâtons flottans sur l'onde. Vues e près, elles n'ont rien de gracieux; elles sont presque toutes accomagnées d'un petit jardin, où l'on ne voit ni fleurs, ni fruits, ni légumes. Nous ajouterons maintenant, pour dernier coup de pinceau, que ce ays est désolé par les rats et les puces. Le seul commerce qu'on y fasse st encore celui des pelleteries, des cuirs et du suif. Il y a constamment n ou deux navires occupés à remplir leur cale de ces divers objets. Aussi, le plus souvent, ne tue-t-on les bœufs que pour en avoir la peau la graisse, ce qui fait que le sol est tout jonché de charognes puantes, artout dans les environs des abattoirs. On ne peut rien concevoir de lus infect et de plus dégoûtant que ces lieux de carnage, où des uisseaux de sang circulent parmi des montagnes d'intestins et de têtes. es plages sont couvertes d'os roulés et blanchis par la lame. Celui ui y établirait une fabrique de noir animal ferait évidemment une onne spéculation. Pour ce qui est de l'eau, on n'en trouve que quelques rares filets à une grande distance du rivage; encore est-elle étestable.

Mais d'immenses forêts, dont les beaux pins viennent en quelque rte ombrager le rivage, encadrent la modeste capitale de la Californie, les bâtimens, à quelque nation qu'ils appartiennent, ont la faculté s'y approvisionner gratuitement. Nous n'avions garde de laisser chapper une si belle occasion. Une légion de charpentiers, emportant ut ce qu'il y avait à bord de scies et de haches, fut vomie sur le rivage. Jamais les forêts de Monterey n'avaient été l'objet d'une si formidable taque, et, de long-temps, peut-être, leurs échos n'auront à répéter de us nombreux et de plus bruyans coups. Par suite de cet amour éréglé pour les pins de la Californie, lorsque nous partîmes, au bout e huit jours, notre pont ressemblait à celui de ces grands trois-mâts orwégiens et suédois, qui arrivent dans nos ports chargés de bois e construction. Nous allions visiter les républiques de l'Amérique néridionale.

CASIMIR HENRICY, ex-matelot.

(*National*.)

THÉATRES.

GYMNASE-DRAMATIQUE. — *Chez un garçon*, vaudeville en un acte de MM. BAYARD et XAVIER. — *Une Jeunesse orageuse*, vaudeville en deux actes de M. CHARLES DESNOYERS. — De ces deux pièces, jouées à peu de jours de distance, la première est tombée, la seconde se soutient avec quelque avantage.

Dans *Chez un garçon*, Bouffé et Mlle Nathalie font de vains efforts pour dérider le parterre. Ils sont seuls maîtres de la scène, et, pendant vingt minutes à peu près, ils débitent d'assez mauvaise prose et des couplets à l'avenant, afin de prouver que Bouffé sait aisément se métamorphoser de jeune en vieux et de vieux en jeune à volonté. Nous avons vu cela cent fois; le tableau n'est pas neuf, mais il faut avouer qu'il ne s'est jamais trouvé placé dans un cadre d'aussi mauvais goût. Un de nos confrères a dit avec raison qu'une salade qui joue un grand rôle dans cette pièce, en est justement l'image; le vinaigre y domine, mais on a oublié d'y mettre du sel.

Une Jeunesse orageuse a du moins un but, qui, s'il n'est pas absolument moral, n'en est pas pour cela plus dénué de justesse et d'observation. Il s'agit de démontrer que les mauvais sujets font les bons maris. Voici par quels moyens M. Charles Desnoyers a soutenu sa thèse.

Célestin Fauvel, ci-devant associé de M. Delaunay, marchand de draps de la rue Saint-Denis, s'est vu forcé, après quelques étourderies de jeune homme, de quitter la capitale, pour aller s'établir à Marseille. Dans cette dernière ville, il hérite tout à coup de cinquante mille écus. Avec l'âge est venu la raison; il écrit donc à son ancien associé de Paris, et, pour arrondir sa fortune, il lui propose une nouvelle exploitation en commun. Mais Mme Delaunay, femme aussi entière dans son ménage que son mari y est peu de chose, ne voit dans les propositions de Célestin que l'occasion de marier sa nièce sans dot, au moment même où elle se voit forcer d'avantager sa fille pour lui faire épouser un certain M. d'Avrigny, substitut du procureur du roi. Célestin refuse d'abord l'honneur qu'on veut lui faire sous le prétexte honorable qu'il craint de ne pas rendre sa femme heureuse; mais après une entrevue avec celle qu'on lui destine, il consent tout à coup, et les deux mariages se font en même temps.

Trois ans se sont écoulés; pas un nuage n'a troublé l'intérieur de Célestin, non plus que celui de d'Avrigny. Tout à coup une lettre de femme adressée à Célestin et colportée par les soins de la tante Delaunay vient allumer le flambeau de la discorde. La jeune Mme Fauvel est jalouse plus encore du passé que du présent de son mari; une rupture est imminente; mais le hasard vient au secours des deux époux. Cette lettre de femme, dont la suscription porte bien le nom de Célestin, est destinée à d'Avrigny, qui se sert de ce subterfuge pour dérober à sa femme ses nombreuses infidélités. Mme Fauvel est édifiée, et elle pardonne; mais pour compléter son dévouement, Célestin assume sur lui seul la faute du substitut, et continue à passer pour un mauvais sujet, à tous les yeux, excepté à ceux de sa femme.

Le succès de cette jolie comédie n'a pas été un instant douteux; nous pourrions bien reprocher quelques longueurs au second acte, mais des détails gracieux et de charmans couplets sont choses si rares par le temps qui court, que lorsqu'elle en rencontre, la critique doit rester désarmée. Tisserant joue à ravir le rôle de Célestin, le ci-devant mauvais sujet, et Mme Léontine Volnys le seconde à merveille dans le personnage tantôt naïf, tantôt dramatique de Mme Fauvel. Nous devons aussi une mention honorable à Landrol et à l'excellente Mme Julienne, la meilleure duègne de Paris.

Dans le rapide coup-d'œil que nous avons jeté dans notre dernier article sur les portraits exposés cette année au salon, il a été fait plusieurs omissions que nous nous faisons un devoir de réparer. Nous citerons, en conséquence comme des œuvres recommandables à différens titres, le portrait de M. de Prony par M. Sabatier, celui de Mme Ancelot par M. Yvon; la marquise de L... et son fils par M. Leloir, qui a étudié l'art antique avec conscience et profit; l'évêque de Gap par M. de Balthasar; enfin les quatre portraits peints par M. Quesnel, artiste savant et modeste, qui fait chaque année les progrès les plus significatifs pour son avenir.

G. G.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

20 mai. — La ville de Lyon est effrayée du nombre des accidens causés par des chiens enragés. Un journal cite quatre personnes mordues plus ou moins grièvement dans l'espace de trois jours.

— Une violation de sépulture a eu lieu, la nuit du 9 au 10, dans le cimetière de Toulon: le cadavre d'une jeune femme qui venait d'être inhumé a été déterré et dépouillé des effets avec lesquels il avait été enseveli. L'auteur de ce crime a dû escalader les murs du cimetière pour exécuter son abominable projet.

— Le procédé de ferrure podométrique à froid et à l'écurie, inventé par M. Riquet, vétérinaire en premier au 7e régiment de dragons, et approuvé par les principales écoles spéciales, vient d'être adopté pour les haras et la cavalerie du Danemarck. Le souverain de ce pays, en témoignage de sa satisfaction, a envoyé à M. Riquet une magnifique chevalière enrichie de diamans.

— Le steamer *Great-Western* est arrivé à Liverpool dans la matinée du 11; il a quitté New-York le 28 avril au soir, et a accompli sa traversée en 12 jours et 8 heures : c'est un des plus courts voyages qui aient été fait jusqu'à ce jour par les steamers transatlantiques. Il apporte 70 passagers.

—Un incident assez singulier s'est produit récemment dans une accusation de faux en écriture de commerce portée aux assises (2e section). Un expert écrivain, M. Oudard, avait déclaré véritables deux signatures apposées au dos d'un billet à ordre; deux autres experts, MM. Saint-Omer et Durnerin, sont venus affirmer qu'elles n'étaient pas l'œuvre des signataires. Sur la réponse négative du jury, l'accusé a été acquitté.

21. — On a découvert à Nuremberg une bande d'assassins organisés. Ils s'attaquaient de préférence aux étrangers, dont plusieurs ont déjà disparu. Le peuple de Nuremberg était dans la plus vive agitation.

— Les poëtes ont pullulé, quoiqu'on se plaigne de l'esprit antipoétique du siècle. Il a paru, en 1841, 336 recueils de poésie, comprenant 460,000 vers, l'un portant l'autre. Tous semblent frappés au même coin : *scepticisme aride, existence brisée, front morne, cœur desséché;* ils ne savent plus où se prendre, et gémissent du funeste prosaïsme qui domine l'époque.

(Spectateur de Dijon.)

— On sait qu'après l'ouverture des deux chemins de fer de Paris à Versailles, les coucous qui s'alignaient sur le quai des Tuileries ou des Champs-Élysées disparurent complètement. Par suite de la catastrophe du 8, les coucous viennent de reparaître plus brillans que jamais.

22. — Les passans s'arrêtent depuis quelques jours dans la rue Dauphine et examinent avec curiosité une sorte de monument restauré tout récemment et qui n'est pas sans intérêt pour l'archéologie. C'est une table de pierre de 50 à 60 centimètres carrés, fixée à la maison n° 50 de cette rue, et sur laquelle est gravée en style gaulois une inscriptiou dont voici la teneur :

« Dv regne de Lovis le Grand, en l'année M.D.C.XXIII, la porte
« Davphine, qvi estoit à cet endroit, a esté démolie par l'ordre de
« MM. les prevost des marchands et eschevins, et la presente inscrip-
« tion posée en exécvtion de l'arrest dv conseil, DU XXIII septembre
« avd. an povr marqve dv liev ov estoit cette porte et servir ce que de
« raison. »

23. — On lit dans le *Columbia-Chronicle* du 13 avril :

Notre ville a été le théâtre d'un incendie. Il a commencé hier à une heure du matin et a duré jusqu'au jour. La plus belle partie de la ville de Columbia, ainsi que la partie mercantille, sont devenues la proie des flammes : 29 magasins et un grand nombre de maisons sont en ruines. La perte est évaluée à 200,000 dollars environ.

— La *Gazette d'Agram*, du 11 mai, contient une lettre de Posega, ville libre royale, d'après laquelle, dans l'espace d'un quart d'heure, la moitié de la ville est devenue la proie des flammes; 168 maisons, sans compter d'autres bâtimens, sont brûlées; la plus belle partie de la ville, l'église de Saint-François et le couvent, la maison de ville et l'hôpital civil ne présentent plus qu'un amas de ruines; 220 familles errent sans asile, et 15 personnes ont péri dans les flammes.

— On écrit de Vienne, 7 mai :

Le derviche qui accompagne l'ambassadeur turc auprès de notre cour, a été présenté dernièrement à Mme la princesse de Metternich. En entrant dans le salon, il jeta une rose au visage de la princesse, ce qui causa un certain étonnement. Mais la surprise générale disparut lorsque le derviche déclara que c'était l'usage de son ordre de saluer ainsi les dames de distinction.

— Une émigration générale de chenilles a eu lieu dernièrement près de Richland : une masse énorme de ces insectes s'est trouvée concentrée en colonne serrée sur les rails dans l'espace de plus d'un mille. Une locomotive remorquant 10 ou 12 wagons chargés de fer, et ayant une vitesse de 10 à 12 milles par heure, a été arrêtée quelques instans par l'encombrement que produisaient ces insectes. L'obstacle a cédé à la fin, et des millions d'insectes ont été écrasés après avoir eu l'honneur d'arrêter un instant cette puissance.

(Charleston-patriot.)

24. — On écrit de Lintz (Autriche), que, 3,000 personnes se trouvent réduites à la plus grande misère par le terrible incendie qui a eu lieu le 3, à Steyr. Des listes de souscriptions en leur faveur sont ouvertes à Vienne et dans les principales villes de la monarchie autrichienne.

— Un transport de militaires par chemin de fer a eu lieu à Vienne. le 10 mai, par les ordres du conseil de guerre. Tout un bataillon de grenadiers, avec bagages, etc., est arrivé de Brünn à Vienne sur un train composé de 40 wagons, par le chemin de fer du Nord. Le gouvernement autrichien a payé pour cet essai 800 florins à la compagnie.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.



13e Année. — N° 30. Lundi 30 Mai 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

Le Vte de Tessières-Boisbertrand, Directeur.

On s'abonne à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS

Le Cabinet de Lecture paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. Prix : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

Au présent numéro est jointe une gravure de Mode.

DU TRAVAIL DES ENFANS, DES FEMMES ET DES JEUNES FILLES

DANS LES MINES DE CHARBONS EN ANGLETERRE.

De nombreuses plaintes ont été adressées au gouvernement anglais sur les abus existant dans les travaux des mines de charbon, et notamment sur la barbare et immorale coutume d'y employer de petits enfans, des femmes, de jeunes filles. En conséquence, il a été ordonné, en 1840, qu'une enquête générale serait faite dans tout le royaume et que des commissaires spéciaux seraient envoyés dans les provinces pour visiter toutes les mines.

Conformément aux termes de l'ordre royal l'objet spécial de l'enquête était :

« De prendre des renseignemens exacts sur l'âge des personnes employées aux travaux des mines, sur la nature du travail qu'on leur impose, le nombre des heures pendant lesquelles elles y sont astreintes, le temps qui leur est accordé pour prendre leurs repas, la manière dont on les traite, sur toutes les conditions de leur existence, sur les effets d'un pareil travail et enfin sur leur état moral et physique. »

L'ensemble de tous les rapports recueillis par la commission centrale vient d'être, par ordre de la reine, communiqué aux deux chambres du parlement. Il contient deux mille pages in-folio.

Il est impossible, dit le journal *le Spectateur*, d'exprimer les sentimens de douleur et d'indignation soulevés dans toute l'Angleterre par les faits horribles que l'enquête a révélés.

Nous allons donner l'extrait des passages les plus saillans de ce volumineux rapport.

« Il est difficile de décrire l'impression de terreur que produisent au premier aspect ces prisons souterraines, obscures, humides et profondes. En Ecosse, où les mines sont les moins profondes, elles sont encore à cinq ou six cents pieds au dessous du sol ; la mine de Durham, en Angleterre, a dix-sept cent cinquante pieds. L'eau suinte constamment de tous côtés, tombe en murmurant et tient l'aire (fond du puits) toujours couverte d'une matière bourbeuse à laquelle on n'échappe qu'en se jetant dans un labyrinthe de passages étroits. A mesure que l'on s'avance, l'humidité diminue, mais l'odeur de mine augmente. Cependant ces sensations désagréables passent assez promptement après quelque séjour dans le souterrain.

« Le degré de malaise des mineurs dépend beaucoup de l'épaisseur plus ou moins grande des couches de charbon, qui permet de donner plus ou moins d'élévation aux passages, et de la manière dont on a ménagé les égouts ou conduits d'eau, ainsi que la ventilation. Malheureusement les mines bien tenues sont les plus rares ; le plus souvent, on y marche dans l'eau jusqu'à la cheville du pied, et le peu de méchans vête-

mens dont les ouvriers sont couverts absorbent tant d'humidité, que l'on peut dire qu'ils travaillent constamment au milieu de l'eau. »

M. Kennedy, l'un des commissaires de l'enquête, parle, dans son rapport sur les mines de Lancashire, de torrens d'eau qui passent à travers les voûtes des mines. La femme Marguerite Winstanley, un des témoins qu'il a entendus, a fait la déclaration suivante.

« Le lieu où je travaille est très humide. En certains endroits, il y a « un pied et demi d'eau. Mon mari a, depuis plusieurs années, égale« ment travaillé dans des lieux humides; il a eu quelquefois de l'eau « jusqu'aux genoux, comme il en a encore à présent dans l'endroit où « il travaille. Quand je charrie le charbon pour lui, je suis toute « mouillée. »

M. Scrives fait la description suivante d'une mine du voisinage d'Halifax, dans laquelle on emploie des enfans de six à sept ans, c'est-à-dire de l'âge où la loi défend même de les renfermer dans les fabriques.

« J'ai parcouru, dit-il, la mine de Boothtown. Je me suis traîné ou fait voiturer à la distance de dix-huit cents yards, avant d'arriver au mur d'exploitation le plus voisin. Le mur le plus éloigné était encore à deux cents yards de là. Dans plusieurs endroits, le fond était inondé à la hauteur de trois à quatre pouces. La mine de Swanbank dans laquelle je fus accompagné par le docteur Saunders et par M. Smith, était dans un état semblable, et ressemblait plus à l'égout infect d'une ville qu'à toute autre chose. Dans quelques mines, j'ai été obligé de me traîner sur les mains et les genoux pendant une assez grande distance; le passage n'avait que vingt pouces d'élévation : je fus même obligé de me traîner sur le ventre, comme une tortue, pour arriver jusqu'aux enfoncemens les plus reculés. »

Il y a quelques mines dont les dispositions intérieures ont été trouvées moins fâcheuses; mais il a été constaté par une masse de témoignages irrécusables que, dans le plus grand nombre des petites mines, les enfans sont, pendant leur travail, tenus dans l'eau et la boue jusqu'à la cheville, et que la hauteur des passages qu'ils ont à traverser y varie de vingt à trente pouces.

Le travail de l'intérieur des mines consiste d'abord à extraire le charbon, et ensuite à le transporter ou charrier jusqu'au puits de sortie. Le premier travail se fait par des adultes, l'autre presque exclusivement par des enfans.

Pour maintenir le courant d'air ou la ventilation dans toutes les parties de l'intérieur, des portes ou trappes sont disposées de distance en distance dans les passages. Ces trappes doivent être refermées aussitôt qu'elles ont livré passage à une voiture; sans cela tout l'air introduit par d'autres moyens, s'échapperait par le canal du puits de sortie. C'est aux plus jeunes enfans mineurs qu'on confie la garde des trappes. On les appellent trappeurs (*trappers*), et on les établit, à poste fixe, dans un petit trou pratiqué exprès derrière la porte. Ils tiennent à la main une corde au moyen de laquelle ils tirent la trappe à eux quand ils entendent arriver une voiture; aussitôt que la voiture est passée, ils lâchent la corde et la trappe retombe de son propre poids. Si quelque corps arrête la chute, et qu'ils ne puissent pas l'écarter eux-mêmes, ils courent appeler le travailleur le plus voisin. L'âge de ces enfans varie de six à dix ans. Le travail qu'on leur impose n'est ni fatigant ni difficile, mais c'est une chose affreuse que cette vie de souterrain à laquelle sont condamnées ces pauvres petites créatures. Qu'on se figure ces enfans obligés de rester presque immobiles pendant douze heures et plus dans un petit trou, solitaire, humide, et au milieu des plus profonds ténèbres, car on ne leur donne pas de lumière! Quelquefois un mineur leur fait, par pitié, cadeau d'un petit bout de chandelle. « Un jour, dit M. Symons, que je passais par une trappe, un enfant me pria de lui donner un peu du suif de ma chandelle : il avait pratiqué un trou dans une pierre, et, ayant fabriqué une mèche, il s'était fait une lampe grossière qu'il entretenait tant qu'il pouvait, en mettant à contribution la charité des passans. Les ténèbres semblent être pour eux la plus cruelle souffrance. »

Voici la déclaration faite par un de ces enfans :

« Je ne puis jamais jouer; tant que l'hiver dure je ne vois pas la lumière du jour pendant toute la semaine, excepté quand je puis jeter un coup d'œil à la dérobée vers l'orifice du puits, et, alors, je vois un espace lumineux grand d'un pied et demi. »

Un autre enfant de sept ans a déclaré qu'il restait douze heures dans la mine, qu'il ne voyait jamais la lumière du jour excepté le dimanche. « On ne me maltraite pas, ajouta-t-il. Un jour, je m'endormis; une voiture me passa sur le pied et me blessa. »

La petitesse de quelques uns de ces enfans est extrême. On se refuserait à croire que des enfans de cinq ans eussent jamais été employés dans ces mines, si des personnes très dignes de foi ne l'avaient attesté. M. Elliot, l'un des commissaires a confirmé ce fait.

Parmi les déclarations recueillies par M. Leifchield, on trouve l'exemple d'un enfant, nommé Joseph Reel, qu'on a tenu quarante-huit heures consécutives à son poste près d'une trappe! Emprisonner ainsi un enfant de cinq à huit ans dans un espace resserré, obscure, humide, est un de ces traitemens cruels qui n'admettent aucune excuse, et que l'on ne saurait assez flétrir. On frémit en pensant que la cupidité des gens qui exploitent les mines abandonne la vie d'un grand nombre d'ouvriers à la vigilance de ces enfans malheureux, exténués de fatigue et mourant d'ennui.

Le 19 avril, de l'année dernière, eut lieu la terrible explosion de la mine Willington, près de Newcastle, explosion qui fit perdre la vie à trente-deux personnes. Le surveillant attribue ce malheur à *la grande négligence* de Cooper, enfant de neuf ans, qui a *sans doute, disait*-il, laissé ouverte sa trappe, par laquelle tout l'air nécessaire au maintien de la ventilation a dû s'échapper. Le corps de Cooper avait été retrouvé près de celui de Pearson, autre enfant trappeur, dans un endroit où il était impossible qu'il eussent été jetés par l'effet de l'explosion. De là le surveillant avait naturellement conjecturé que Cooper avait laissé la trappe ouverte pour aller jouer avec son camarade Pearson. Mais, n'est-il pas étrange, cet homme qui ne trouve dans une telle catastrophe d'autre sujet de blâme que la *grande négligence* d'un enfant de neuf ans!

L'autre emploi des enfans, celui qui est réservé aux plus âgés ou aux adolescens, est de charier le charbon des enfoncemens, où on en fait l'extraction, jusqu'au pied du puits de sortie. Ce chariage se fait par de petites voitures appelées paniers (corves). Ils chargent ordinairement, en un jour, quinze à vingt-cinq voitures, pesant de six à douze quintaux. Dans les mines bien organisées, là, où les galeries ont une élévation suffisante, la condition physique de ces enfans semble ne pas être excessivement malheureuse. On trouve fréquemment dans le rapport de M. Mitchell, la phrase suivante : « Les enfans sont vifs, enjoués, folâtres et ne semblent pas regarder leur travail comme fort dur. » M. Symons regarde même le chariage comme un exercice gymnastique utile à la santé, si on ne le prolonge pas au delà de huit à neuf heures; si les chemins sont tenus en bon état de réparation, dégagés de toutes matières impures; si enfin le mineur, pour lequel l'enfant doit charier, est d'un caractère doux et n'est point dominé par la cupidité, car l'enfant est entièrement à la merci de cet homme qui peut l'accabler de travail. »

Dans la plupart des mines, le travail est de dix à douze heures, bien qu'il ait été parfois prolongé pendant trente-six heures consécutives. C'est à dix ou onze ans que les enfans commencent à charier.

Dans les mines du Yorkshire et du Lancashire, il y a eu peu d'exemples d'un travail beaucoup trop prolongé; mais il y existe un autre abus bien plus déplorable et plus odieux encore : l'usage d'employer des femmes dans les mines. Laissons parler M. Symons.

« Les jeunes filles y sont généralement employées à tous les travaux, à garder les trappes, au chariage, à remplir les paniers, à passer le charbon au crible, et quelquefois même à l'extraire. C'est un usage infâme pour un pays chrétien. En descendant dans la mine de M. Hopwood, à Barsley, je trouvai autour d'un feu un groupe d'hommes, de garçons et de jeunes filles, quelques unes ayant l'âge de puberté. Les jeunes filles, comme les garçons, étaient absolument nues jusqu'à la ceinture; leurs cheveux étaient retroussés sous une coiffe serrée; elles portaient un pantalon de matelot qui montait jusqu'aux hanches. Une de ces jeunes filles a fait la déclaration suivante : « Depuis trois ans je dois charier le charbon, moi seule, soit en montant soit en descendant; avant ce temps j'avais ma sœur pour aide. Nous travaillons toujours nues comme vous nous avez vues ce matin dans la mine. C'est un travail qui surpasse nos forces. J'ai eu *le dos forcé*, je me suis donné des entorses et il m'est venu de grosses tumeurs à la cheville. »

On a rencontré dans une mine une fille de dix-huit ans, nommée Eliza Eggley, occupée à charier une voiture qui eût pu contenir douze quintaux et demi. Elle devait charier seize voitures par jour à la distance de cent cinquante yards; elle devait même aider à les charger. A la vérité, il y a des mines où les filles sont décemment vêtus; mais les trois quarts des hommes y sont parfaitement nus, et c'est dans cet état qu'ils s'aident les uns les autres! Aucun d'eux n'a nié le fait. Il n'est aucun motif par lequel on puisse justifier l'emploi abominable des femmes aux travaux des mines.

Dans les mines où les couches de charbon sont minces, les galeries de chariage sont très basses, et, pour la plupart, n'ont pas trente pouces d'élévation. C'est encore là un calcul de l'avarice et de la cupidité des propriétaires; car, plus la voûte est basse, plus il y a d'économie pour eux, parce que tout travail au dessous ou au dessus des couches de charbon ne leur rapporte rien. Les enfans ne peuvent traverser ces chemins de la manière ordinaire, c'est-à-dire en posant les mains sur le bord supérieur de la voiture et en la poussant ainsi devant eux; ils rampent sur les mains et les pieds, et poussent avec leur tête, à laquelle ils adaptent un coussinet pour la préserver des blessures, ou bien ils traînent la voiture après eux. A cet effet on leur met une large sangle, à laquelle se fixe une chaîne qui leur passe le long des jambes. Ainsi harnachés ils rampent sur les mains et les pieds comme des animaux. Ce travail est extrêmement dur. Et ceci n'est pas un cas exceptionnel; plusieurs des commissaires chargés de l'enquête ont attesté les mêmes faits.

Betty Harris, a dit, le 4 février 1841, devant M. Kennedy : « J'ai été mariée à vingt-trois ans; j'allai travailler ensuite dans une mine. Je ne sais ni lire ni écrire. Je travaille pour André Knowles, de Little Botton, et je gagne quelquefois sept shillings (huit francs soixante-quinze centimes) par semaine, quelquefois moins. On m'emploie à charier; je travaille de six heures du matin à six heures du soir. Vers midi les travaux sont suspendus, pour le repas, pendant environ une heure. Je n'ai que du pain et du beurre pour dîner, je n'ai rien à boire. J'ai deux enfans, mais ils sont encore trop jeunes pour travailler. Je connais une femme qui quitta un jour la mine pour s'en aller à la maison; elle se lava, se mit au lit, et accoucha immédiatement. Avant qu'il se fût écoulé une semaine elle revint travailler à la mine. — Je porte une sangle; une chaîne me passe le long des jambes, et je rampe sur les mains et les pieds. Le chemin est très escarpé. Il y a six femmes et environ autant de garçons et de filles dans la mine où je travaille : elle est très humide et l'eau monte jusqu'au dessus de nos sabots, quelquefois elle m'est venue jusqu'au dessus des genoux. Elle perce en abondance à travers la voûte; mon vêtement est mouillé toute la journée. »

Une autre femme, Patience Kershaw, a déclaré ce qui suit :

« Je porte une sangle et une chaîne; les hommes qui font l'extraction du charbon sont tous nus; ils n'ont qu'un bonnet sur la tête; je les vois travailler quand je passe; quelquefois ils me frappent quand je ne vais pas assez vite. Les jeunes garçons se permettent quelquefois des libertés avec moi. Je suis la seule fille travaillant dans la mine. Il y a vingt hommes et quinze garçons, tout nus. »

Un jeune garçon, Joseph Wilson, a dit : « J'ai douze ans; j'ai déjà travaillé trois ans dans la mine; je dois maintenant charier, et je porte la sangle; cette sangle me fait beaucoup de mal. J'ai dû quelquefois tirer au point que mes hanches en étaient meurtries. Il y a des jours où je travaille de cinq heures du matin à neuf heures du soir. Il fait très chaud dans la mine et on y transpire bien vite. Le caporal et les chargeurs me battent souvent; le caporal a un bâton gros comme le poing. Les chargeurs m'ont souvent arraché des poignées de cheveux. »

Et voilà ce qui se pratique ordinairement dans les mines; voilà ce qui se passe au dessous d'un pays où l'on affecte une charité si ardente, que l'on cherche sur toute la surface du globe des objets sur lesquels on puisse l'exercer, où l'on s'efforce d'exciter la compassion en faveur des cochers qui n'ont pas le repos du dimanche, des barbiers qui rasent le samedi, des nègres qui ne manquent de rien et travaillent fort peu. Il est vrai que les propriétaires de mines du Yorkshire réprouvent eux-mêmes l'emploi des femmes. On prétend que l'usage se maintient par la cupidité des parens, qui, à leur tour, en rejettent la faute sur leur extrême pauvreté.

L'extraction du charbon se fait de la manière suivante : Le mineur marque d'abord, sur la couche inférieure du charbon, un espace d'un pied à dix-huit pouces de larges et d'environ trois pieds de long; il fait ensuite, avec sa pique, les entailles nécessaires, et le bloc ainsi circonscrit est extrait au moyen de coins à fendre ou de poudre à canon. Dans ce dernier cas, le mineur pratique un trou à une des extrémités, le remplit de poudre, met le feu à la mèche, et se retire pour attendre que l'explosion ait eu lieu.

Dans certaines mines l'ouvrier mineur doit se courber et prendre des positions fort gênantes; il est quelquefois obligé de se coucher de tout son long sur le dos.

«Si je ne l'avais vu moi-même, dit M. Kennedy, je n'aurais jamais cru qu'un homme pût travailler aussi vigoureusement dans un espace aussi étroit. La poitrine et la tête du mineur s'abaissent quelquefois jusqu'à ses genoux, et en le voyant dans cette position où son corps est plié en deux, on ne peut s'empêcher d'admirer la précision et la vigueur des coups qu'il porte.

En Écosse l'emploi des femmes aux travaux des mines est également notoire et accompagné de circonstances plus horribles encore. M. Franks, flétrit justement dans son rapport la pénible obligation qu'on leur impose, de porter sur la tête le charbon, du fond de la mine à une surface très élevée, en gravissant des plans inclinés et des échelles. Elles le chargent dans des paniers qu'elles maintiennent sur la tête et sur le dos par une large bande passant sur le front. Souvent elles font des chutes, ou bien elles laissent tomber une partie de leur charbon sur la tête de celles qui les suivent. Une de ces malheureuses jeunes filles, nommée Ellison Jack, a déclaré que, depuis trois ans elle travaillait pour le compte de son père; qu'il l'amenait à la mine tous les jours à deux heures du matin, qu'elle remontait vers deux heures de l'après-dîner, et qu'elle se couchait à six heures, pour être prête à recommencer le lendemain matin; qu'elle devait monter quatre échelles avec sa charge avant d'arriver au chemin principal; que sa tâche était de quatre à cinq cuves, chaque cuve contenant quatre quintaux et demi, qu'elle faisait cinq voyages pour remplir une cuve. Une autre a déclarée qu'elle avait à monter quatre-vingt-quatre pieds avant d'atteindre la première échelle, haute de dix-huit pieds; qu'elle devait en gravir successivement trois autres, de la même hauteur, pour arriver à la cuve où elle versait sa charge qui était ordinairement d'un quintal à un quintal et demi. La

hauteur à laquelle elle était montée alors, égalait l'élévation de la cathédrale de Saint-Paul. Quelque incroyable que cela puisse paraître, il est certain qu'on a vu des pères se faire eux-mêmes des ruptures en s'efforçant de soulever de lourdes charges qu'ils voulaient placer sur le dos de leurs enfans.

Le rapport de M. Franks est accompagné d'un grand nombre de gravures sur bois, représentant tous les genres de travaux pénibles auxquels les jeunes filles sont assujetties dans les mines d'Écosse. Comme dans le Yorkshire, elles y sont aussi sanglées et attelées aux voitures. L'état dans lequel on les voit dans ces cavernes, leur épuisement et quelquefois leurs larmes font pitié.

Jusqu'en 1775, les mineurs charbonniers étaient littéralement ce qu'on appelle des serfs, attachés pour la vie aux mines dans lesquelles ils travaillaient. Ils étaient expressément exclus du bénéfice de l'acte d'*Habeas corpus*, ou droit de se faire juger, à ses frais, par la grande cour royale. Ce ne fut qu'en 1799, sous le règne de George III, qu'ils furent légalement émancipés. Le nom d'esclave ne se donne plus, mais l'esclavage subsite toujours. C'est une honte pour l'Écosse, et cela surpasse de beaucoup tout ce que l'on a dit de la rigueur du servage féodal.

Ce sont toujours les femmes et les filles que l'on charge des travaux les plus pénibles des mines; elles ne sont nullement traitées comme des créatures humaines. On les oblige à travailler dans des lieux où l'on n'enverrait pas un homme, ni même un jeune garçon. Lorsque les femmes sont enceintes, elles ne quittent pas la mine avant le moment de leur délivrance. Elles ont fréquemment les hanches et les chevilles des pieds enflées; elles meurent prématurément, ou ce qui est pire encore, elles traînent une existence languissante.

Comme nous l'avons déjà dit, c'est vers l'âge de six ans que les enfans débutent dans la carrière par la garde des trappes; il en est qui à huit ans aident déjà leurs aînés à pousser la voiture. Les heures de travail pour les enfans sont les mêmes que pour les adultes, souvent même on prolonge le travail pour eux. Les raisons que l'on allègue pour infliger cette cruelle incarcération à des êtres si jeunes et si faibles encore, se réduisent à ceci : 1° si on n'habitue pas les enfans de bonne heure à ce travail et à tout ce qu'il a de hideux, on ne pourra jamais en faire des mineurs; 2° dans les mines à couches minces les travaux ne peuvent être faits avec avantage que par de jeunes enfans, parce qu'après un certain âge les vertèbres ne se plient plus aussi aisément à la position que le corps doit prendre, pour passer sous les voûtes basses des passages; 3° que les parens ne peuvent pas les garder oisifs.

Un autre abus criant est l'excessive durée du travail. Il a été constaté que des enfans sont restés vingt-quatre, trente-six et même quarante-huit heures consécutives dans la mine. Les témoignages recueillis sont trop nombreux et trop irrécusables pour qu'on puisse douter de ces faits. Un témoin a même déclaré qu'il était à sa connaissance que dans le district de Tees, un enfant était, il y a huit ans, resté une semaine entière dans une mine.

Et il faut bien remarquer que ce travail si cruellement prolongé, ne consiste pas, comme dans les fabriques, à surveiller des machines qui marchent d'elles-mêmes, à rattacher des fils cassés, occupation qui dure douze heures et qui excite déjà la pitié des âmes sensibles, mais qu'il est très dur et très fatigant.

La vie d'un petit mineur est une vie de douleurs, d'ennui et de fatigue. Tous les jours avant quatre heures, on l'arrache au sommeil tranquille de l'enfance. Bientôt il est debout, habillé; il a avalé sa soupe. Puis emportant un morceau de pain noir sous le bras, et quelquefois, par extraordinaire, une tranche de lard ou un peu de fromage, il rejoint son père et le voilà se dirigeant avec les mineurs du voisinage vers l'embouchure de la fosse. Là, trop souvent l'on se dispute l'avantage de descendre le premier; car le premier entré commence le premier, sa tâche; il finira le premier et il peut espérer, en été, de voir le soleil pendant quelques heures.

Mais il n'est pas toujours donné au petit malheureux d'en jouir; car au sortir de la mine, il court à la maison de ses parens; il est trop pressé de la faim pour songer à s'amuser. Le souper fini, le repos est son premier besoin, et il faut que la journée ait été bien peu laborieuse, s'il ne s'endort pas sur sa chaise, ou s'il ne se couche le long du foyer à côté du chat, avant même d'avoir bien rempli son estomac.

On accuse souvent les propriétaires de mines d'être indifférens au bien-être de leurs ouvriers. Mais il faut s'en prendre à leur ignorance plutôt qu'à leur mauvaise volonté. Les propriétaires visitent rarement leurs mines; il en est beaucoup qui n'y sont jamais entrés. Ils en abandonnent toute la direction à des subordonnés, et par conséquent ils ne connaissent pas les abus qui s'y commettent; ils ignorent même les précautions à prendre pour la sûreté de la vie des mineurs, et il existe pour ainsi dire une barrière infranchissable entre ceux-ci et la bienveillance de leurs maîtres.

Les accidens auxquels les travailleurs sont exposés dans les mines sont beaucoup plus nombreux que dans tout autre genre de travail. Ajoutez à cela qu'ils sont insoucians au delà de toute expression. Ils aiment mieux pousser toujours les excavations, sans conserver les piliers nécessaires pour soutenir la voûte, que de s'exposer à perdre le temps qu'il leur en coûterait pour les établir. Ils négligent d'employer la lampe de Davy. Ils se jettent en foule dans les paniers qui les remontent au risque de casser la corde. Souvent, par avarice ou par insouciance, les propriétaires négligent d'entretenir la ventilation nécessaire. Là même où l'on sait qu'il existe une grande quantité de gaz explosible, ils ont recours à des expédiens mauvais, mais peu coûteux. On se contente même souvent, pour toute précaution, d'avertir ceux qui *fréquentent* la mine qu'il y a péril d'approcher de ces endroits avec une *chandelle* allumée. Une explosion désastreuse a encore eu lieu dernièrement à Barnsley. En pareilles circonstances on fait dépendre la vie de tous les ouvriers de l'imprudence de chacun des enfans qui se trouvent dans la mine.

La rupture des cordes est aussi une source fréquente d'accidens. On croira difficilement que dans le Lancashire la machine qui sert à monter les ouvriers est confiée à des enfans de dix à treize ans. Un accident épouvantable est arrivé, il y a trois ans, à Chamberlane, par l'incurie d'un enfant de neuf ans, qui abandonna la machine pour courir après une souris qui trottait près de lui.

Il serait impossible d'énumérer tous les accidens qui arrivent également par le feu et les inondations. A Workington on poussa, malgré l'évidence du danger, les excavations dans une mine sous-marine, jusqu'à ce qu'enfin la mer y fit irruption et engloutit quarante personnes, dont les corps n'ont jamais été retrouvés.

ATTENTATS COMMIS SUR DES AMBASSADEURS FRANÇAIS.

L'histoire a consigné un assez grand nombre d'exemples de violations du droit des gens commises sur des ambassadeurs français.

En 1531, un gentilhomme milanais, nommé Maraviglia, ou, en français *Merveille*, ayant vécu plusieurs années à la cour de François Ier, se fit choisir par ce prince pour le représenter auprès de François Sforza, dernier duc de Milan. Celui-ci accueillit très bien Maraviglia, et répondit à ses lettres de créance par une autre lettre que Martin Du Bellay nous a conservée, et dans laquelle il reconnaissait le caractère officiel de l'envoyé; seulement, craignant d'attirer sur lui la vengeance de Charles-

Quint, s'il le recevait ouvertement, il le pria de ne point paraître à sa cour. Néanmoins l'empereur, ayant eu connaissance du séjour de Maraviglia à Milan, s'en plaignit vivement au duc, qui, pour écarter tout soupçon, résolut de se défaire de l'agent de François Ier, et il s'y prit de la manière suivante.

Un nommé Castillon, après avoir tenu des propos fort offensans pour Maraviglia, vint plusieurs fois avec des gens armés de pertuisanes et de piques provoquer et insulter les serviteurs de ce dernier. « Si bien, raconte Martin Du Bellay, qu'un autre soir il les aborda; mais il trouva qu'ils se tenaient sur leurs gardes, et qu'ils se mirent si bien en défense, que lui (Castillon) fut tué, et les autres mis en fuite. Au lendemain matin, qui fut le quatrième jour de juillet 1533, le capitaine de justice vint au logis de Merveille, fit inventaire de tous ses biens, et le constitua prisonnier, ensemble tout ce qu'il trouva de ses serviteurs, et à l'un d'eux, âgé de quatre-vingts ans, et qui, par vieillesse, étoit devenu sourd, le dit capitaine fit bailler l'estrapade, pour essayer de tirer de lui quelque confession contre son maître..... Aucuns des amis de Merveille (ainsi qu'à Milan est la coustume en pareil cas) couchèrent ses justifications par écrit, et les présentèrent au dit capitaine, qui les prit et rompit en pièces sans les daiguer lire et regarder. Et le dimanche ensuivant, après la minuit, le dit capitaine, ayant su premièrement la volonté du duc, lui fit trancher la tête; et au lundi, avant le jour, le corps sans tête fut trouvé devant la place des Marchands, au dit Milan..... La façon de cette mort fut très mal prise du roi et de son conseil, et n'y avoit homme, de ceux qui avoient accoutumé de voyager et aller en ambassade pour le roi, qui n'estimât lui en pendre autant à l'œil. »

François Ier ne put obtenir aucune satisfaction du duc de Milan ou de Charles-Quint, qui approuva hautement le supplice de Merveille. Ce fut une des causes de la guerre qui éclata en 1535, époque à laquelle la mort de François Sforza le sauva du châtiment qu'il devait redouter.

François Ier, quelques années plus tard, eut à venger une pareille violence. Ce prince, ayant rompu de nouveau avec l'empereur en 1541, convint d'un traité d'alliance avec le sultan Soliman, et lui envoya deux agens secrets pour lui porter la minute de ce traité. Ces deux agens, nommés Frégose et Rincon, étaient nés sujets de Charles-Quint et avaient été proscrits par lui. Ils voulurent aller à Constantinople par Venise, et traversèrent la Lombardie sans sauf-conduit, se fiant à une trêve qui venait d'être conclue entre les deux parties belligérantes. Ils s'opiniâtrèrent à voyager par eau, malgré les vives instances et les sollicitations du seigneur de Langey, qui, ayant reçu de secrets avertissemens de ce qui se tramait contre eux, eut au moins la prudence de garder leurs dépêches.

« Le lendemain de leur départ (3 juillet 1542), dit Martin Du Bellay, environ midi, étant arrivés en un lieu appelé la Plage de Cantaloue, trois milles au dessus de la bouche du Tésin, se présentèrent au devant d'eux gens en armes étant sur deux barques, lesquels soudainement assaillirent et prirent la barque où estoient lesdits Frégose et Antoine Rincon, et, par ce qu'ils se mirent en défense, leurs ennemis montèrent sur la dite barque, où les dits seigneurs furent tous deux tués, dont promptement le seigneur Langey fut averti, et peu après eut autre avertissement qu'ils avoient mis au fond du château de Pavie tous les bateliers qui avoient conduit tant les François que les Espagnols, à ce que par eux on n'en pût avoir témoignage, et que les soldats qui avoient fait cette infâme exécution étoient de la garnison de Pavie; lesquels, depuis trois jours et trois nuits, n'avoient sorti de dedans leurs barques, armés d'arquebuses, picques et rondelles, et se faisoient apporter à manger d'une hôtellerie qui leur étoit proche, et tenoient leurs chevaux au dessous, en lieu nommé le Port de l'Estelle. »

Cet assassinat avait été ordonné par le marquis de Duguast, gouverneur de Milan pour l'empereur, à qui il espérait pouvoir fournir la preuve de l'alliance du roi de France avec les Turcs. Cet espoir fut trompé, grâce à la précaution prise par Langey de garder les dépêches des deux malheureux envoyés. François Ier, lorsqu'il apprit la nouvelle de cet attentat, demanda aussitôt réparation à son rival, et fit l'Europe juge de cette infâme violation de la trêve et du droit des gens. Mais, n'ayant reçu aucune satisfaction, il recommença les hostilités après l'expédition désastreuse de Charles-Quint contre Alger. Cette guerre ne fut terminée qu'en 1544 par le traité de Crespy.

En 1602, Antoine de Silly, comte de Rochepot, ambassadeur de France en Espagne, se trouvant, au mois de juillet, avec la cour à Valladolid, sa suite se trouva un jour insultée de telle façon par les Espagnols, qu'il fut obligé de mettre l'épée à la main pour défendre ses domestiques, dont il y eut un de tué. Ce meurtre demeura impuni; mais, quelque temps après, les gentilshommes français faisant partie de l'ambassade se prirent un soir de querelle avec plusieurs Espagnols, et en tuèrent deux. A peine furent-ils rentrés chez eux, qu'ils se virent assaillis par le peuple, à la tête duquel se trouvaient quelques officiers de police. Les portes furent enfoncées, la vaisselle d'argent, les meubles, tout fut pillé, et les gentilshommes emmenés en prison. Aussitôt que Henri IV eut connaissance de cette affaire, il ordonna à son ambassadeur de sortir immédiatement d'Espagne; et tout faisait présager une rupture entre les deux nations, quand le différend fut arrangé à l'amiable par l'entremise du pape.

En 1621, une affaire du même genre arriva à Du Targis, ambassadeur à la même cour, et ne fut apaisée que par Bassompierre, qui fut envoyé à Madrid comme ambassadeur extraordinaire.

La mésintelligence régnait depuis quelque temps entre Louis XIV et le pape Alexandre VII, lorsque le duc de Créqui fut envoyé en ambassade à Rome au mois de juin 1662. Celui-ci, d'après les injonctions expresses du roi, ne voulut laisser empiéter en aucune façon sur certaines franchises attachées à l'ambassade de France, entre autres sur celle qui ne permettait pas l'exercice de la justice papale dans le voisinage du palais Farnèse, où il logeait : de là chaque jour il résultait quelque combat entre les gens de l'ambassade et les soldats du pape. Enfin, le 20 août, une rencontre entre trois Français et trois soldats Corses, sur le Ponte-Sisto, dégénéra en une bataille générale. Les trois Français se réfugièrent vers le palais Farnèse, et aussitôt tous les hommes composant l'ambassade sortirent en armes, et repoussèrent les Corses jusqu'à leurs casernes d'où leurs camarades sortirent à l'instant, tambours battant, et officiers en tête. Plusieurs coups de feu furent tirés contre le palais Farnèse; et comme dans ce moment l'ambassadrice rentrait en voiture, elle fut arrêtée par les Corses qui tuèrent un de ses pages.

Le duc de Créqui, après cet événement, repoussa toutes les satisfactions qui lui furent proposées par Alexandre VII; il quitta Rome et se retira en Toscane. Louis XIV, instruit de cette insulte, fit sortir de France le nonce du pape, se saisit d'Avignon l'année suivante, et se disposa à faire marcher une armée en Italie. La cour de Rome, pour échapper aux dangers qui la menaçaient, fut contrainte de signer à Pise, en 1664, un traité par lequel le cardinal Chigi, neveu du pape, vint faire excuse au roi; les coupables furent punis, et les Corses bannis à perpétuité de l'état ecclésiastique. En outre, pour perpétuer la mémoire de cette réparation, on éleva vis-à-vis de leur caserne une pyramide que le roi permit d'abattre en 1667, à l'avènement de Clément IX.

Lors du second bombardement d'Alger par Duquesne, en 1683, il y avait dans la ville un Français, nommé Le Vacher, exerçant à la fois les fonctions de consul et de missionnaire. Les Algériens, furieux des horribles ravages causés par les bombes que lançait la flotte française, mirent à mort ce malheureux. Voici comment le fait est raconté dans le *Mercure galant* du mois d'août 1683 :

« Un esclave maltais, s'étant échappé d'Alger, vint apprendre aux Français que la milice, dans sa rage, s'était saisie du P. Le Vacher qui n'avait pas voulu s'embarquer, et suivre en cela le conseil de M. Duquesne; qu'ils l'accusaient d'avoir donné quelque signal aux Français pour les engager à tirer de jour; qu'ils l'avaient mis dans un de leurs

gros canons, et tiré ensuite. Le même esclave ajouta que le canon dans lequel on l'avait mis creva du coup qui lui avait donné la mort. » Un autre esclave vint confirmer ces détails, en ajoutant seulement : « que les Turcs avaient offert la vie au P. Le Vacher, s'il voulait se faire mahométan, ce que n'entendant qu'avec horreur, il avait répondu qu'il voulait mourir en bon chrétien. »

Malgré cette relation et plusieurs autres contemporaines qui racontent également que le canon où fut mis le malheureux consul, éclata, il est assez singulier que la tradition ait toujours désigné, comme ayant servi à ce supplice, un énorme canon, connu sous le nom de la *Consulaire*. Cette pièce, tombée en notre pouvoir à l'époque de la conquête d'Alger, a été transportée à Brest, où elle figure actuellement sur un piédestal dans le port, au milieu de la place d'armes, vis-à-vis le pavillon du contrôle et de la direction, près de la salle de l'intendance; sa longueur est de 7 mètres 98 centimètres. Elle avait été, dit-on, fondue, en 1542, par un Vénitien, pour célébrer l'achèvement des fortifications du môle où elle était placée.

En 1754, la paix régnant entre la France et l'Angleterre, le gouvernement anglais fit subitement, et sans aucun motif plausible, élever un fort nommé *Nécessité*, sur un territoire contesté dans l'Amérique septentrionale. Cette infraction aux traités amena quelques hostilités entre les troupes françaises et anglaises stationnées dans les possessions coloniales des deux nations. Un officier français, nommé de Jumonville, allant comme négociateur à la tête d'une vingtaine d'hommes, pour parlementer avec les Anglais, fut rencontré par une troupe anglaise que commandait le célèbre Washington. Bien que Jumonville cherchât à faire connaître qu'il était chargé d'une mission toute pacifique, les Anglais firent sur lui plusieurs décharges de mousqueterie, et le malheureux officier tomba mortellement blessé. Ses compagnons furent pris, à l'exception d'un seul homme qui parvint à s'échapper. Ce meurtre fut vengé quelques temps après par de Villers, frère de Jumonville, qui attaqua et prit le fort de la *Nécessité*. Il se contenta d'imposer aux Anglais la condition de mettre en liberté les hommes qui avaient accompagné son frère.

A aucune époque, les violations du droit des gens ne furent aussi nombreuses que sous la république française. Voici les principales :

Basseville, secrétaire de légation à Naples, ayant séjourné quelque temps à Rome avec une mission du gouvernement français, la populace romaine se souleva contre lui à l'occasion de sa cocarde tricolore. Attaqué dans la rue, le 13 janvier 1793, il se réfugia chez un banquier, où, découvert bientôt, il reçut dans le bas-ventre un coup de rasoir qui le fit expirer au bout de quelques heures dans les plus horribles souffrances. Après cet assassinat, l'Hôtel de France fut pillé et brûlé. La Convention ordonna de tirer une vengeance éclatante de ce crime, et adopta le fils de Basseville.

Rome vit se renouveler une pareille scène de violence, quelques années plus tard. Le 28 décembre 1797, la populace, accompagnée de troupes, s'étant portée tumultueusement devant le palais où logeait Joseph Bonaparte, ambassadeur de la république, ce dernier sortit l'épée à la main, suivi du général Duphot et de trois autres officiers. Duphot, croyant que les troupes étaient envoyées pour protéger l'ambassade, s'approche d'elles pour les empêcher de charger leurs armes; mais, à l'instant, il est saisi et entraîné par les soldats, et tombe atteint de plusieurs coups de feu. Joseph n'échappa à la mort qu'en rentrant précipitamment. Il se retira ensuite à Florence. Le Directoire ne tarda pas à envoyer des troupes qui s'emparèrent de Rome, et dédaignèrent toutefois de venger la mort de Duphot, auquel le général en chef Berthier éleva, en 1798, un mausolée sur la place du Capitole.

Mais le plus violent de tous ces attentats est celui qui, en 1799, fut commis en Autriche à l'époque du congrès de Rastadt. Ce congrès venait d'être dissous, lorsque, le 24 avril, il fut signifié à Bonnier, Roberjot et Jean Debry, plénipotentiaires, envoyés par la République, de quitter Rastadt dans les vingt-quatre heures. Après avoir demandé une escorte, qui leur fut refusée, ils partirent entre neuf et dix heures du soir, par une nuit tellement sombre, qu'ils eurent besoin de se faire précéder de gens munis de torches pour leur indiquer la route. A un quart de lieue de la ville, soixante hussards du régiment autrichien de Szeckler assaillirent leurs voitures. Bonnier et Roberjot furent impitoyablement massacrés; Jean Debry seul, couvert de blessures, échappa en contrefaisant le mort. Le lendemain, à la pointe du jour, il rentra dans Rastadt, où furent inhumés ses deux collègues. Tous les ministres qui se trouvaient encore dans la ville, assistèrent au convoi, et dressèrent procès-verbal de cet assassinat, en demandant que ses auteurs fussent punis. Les places de Roberjot et de Bonnier restèrent vides au conseil de Cinq-Cents, dont ils étaient membres, et à chaque appel on répondait par le cri, *Vengeance! vengeance!*

(*Magasin Pittoresque.*)

L'ENFANCE DE LOUIS XIV.

Quand on veut parler de quelqu'un à qui tout réussit et qui n'a rien à désirer, on est dans l'usage de dire : « Heureux comme un roi; » aussi sommes-nous bien sûrs que plusieurs de ceux qui nous lisent sont bien fâchés de ne pas occuper ce rang, s'imaginant que quand on est roi, on ne manque de rien; qu'il n'y a qu'à parler pour voir tous ses souhaits accomplis, et qu'enfin rien n'est plus agréable que d'être roi.

Eh bien! pour montrer à ces esprits ambitieux combien ils se trompent, nous allons leur donner quelques détails sur la manière dont fut élevé Louis XIV, qui fut certainement l'un des monarques les plus grands et les plus puissans qui aient jamais existé.

Après avoir lu ces détails, ils pourront dire s'ils voudraient changer le sort dont ils jouissent contre celui de Louis XIV dans son enfance. Nous avons tiré presque tout notre récit des *Mémoires* de La Porte, *son premier valet de chambre*, afin qu'on voie bien que tout ce que nous dirons, si extraordinaire qu'il soit, est la pure vérité, et que nous n'exagérons rien des déplaisirs auxquels un enfant-roi peut être exposé.

D'abord, il faut remarquer qu'au lieu de songer à faire de Louis XIV un de ces enfans que leur bonne éducation et les connaissances dont ils ornent chaque jour leur esprit, rendent aimables et intéressans pour tous ceux qui les approchent, on s'étudia à faire de lui un ignorant.

Louis XIV était roi à cinq ans, ayant perdu son père à cet âge. En attendant qu'il fut capable de régner, sa mère avait été déclarée régente du royaume; mais en réalité, tout était gouverné par le cardinal Mazarin, premier ministre, dans lequel Anne d'Autriche, la reine régente, avait une aveugle confiance. Or, voilà le raisonnement que ce ministre ambitieux s'était fait : si je m'arrange de manière que le roi soit un sot, il ne pourra se passer de moi, et même quand il aura atteint l'âge de régner, comme il ne sera capable de rien, je continuerai à faire toutes les affaires et à être le maître sous son nom, comme je le suis sous celui de sa mère. En conséquence de ce bel arrangement, il donna à Louis XIV un gouverneur si peu capable de la grande mission d'élever un roi qu'il laissait souvent faire sa besogne par le valet de chambre. Voilà en effet ce que nous lisons dans les mémoires de La Porte.

« Il arriva plusieurs fois qu'étant seul avec M. de Villeroy et voyant le « roi faire des badineries, après avoir bien attendu que le gouverneur « fit sa charge, voyant qu'il ne disait mot, je disais tout ce que je pouvais « à cet enfant-roi pour le faire penser à ce qu'il était, et à ce qu'il de« vait faire, et, après que j'avais bien prôné, le gouverneur disait :

« — La Porte vous dit vrai, sire, La Porte vous dit vrai. C'étaient là « toutes ses instructions et jamais de lui-même, ni en général, ni en « particulier, il ne lui disait rien qui pût lui déplaire, ayant une telle « complaisance que le roi lui-même quelquefois s'en apercevait et s'en « moquait, particulièrement lorsque sa majesté l'appelait et lui disait :

« — M. le maréchal ! — il répondait : — Oui, sire, — avant de sa- « voir ce qu'on lui voulait, tant il avait peur de lui refuser quelque « chose. »

Si la plupart de nos jeunes lecteurs comprennent le malheur d'être ainsi élevé par une personne ridicule et inhabile, et qui ne sait vous reprendre sur rien, nous supposons bien aussi qu'il en est quelques uns qui s'arrangeraient assez d'être gâtés de la même façon, et qui trouveront que sur ce chapitre Louis XIV n'était pas très à plaindre. Mais voyons un peu, toujours d'après La Porte, ce qui arriva une fois de cette complaisance du gouverneur à tout passer à son élève.

« Un soir, à Fontainebleau, le roi, après s'être déshabillé pour se « coucher, se mit à faire cent sauts et cent culbutes sur son lit avant de « se mettre dedans, mais enfin il en fit une si grande qu'il alla de l'autre « côté du lit à la renverse se donner de la tête contre l'estrade (1), dont « le coup retentit si fort que je ne savais qu'en croire. Je courus aussi- « tôt au roi, et l'ayant reposé sur le lit, il se trouva que ce n'était rien « qu'une légère blessure, le tapis qui était sur les marches ayant paré « le coup, en sorte que sa majesté eut moins de mal de sa blessure que « le maréchal de sa peur, dont il fut tellement saisi qu'il demeura un « quart d'heure sans pouvoir remuer de sa place. Il se serait fort aisé- « ment exempté de cette peine, s'il eût empêché les culbutes comme il « le devait. »

On voit par là qu'à n'être pas contredit dans ses fantaisies, tout n'est pas bénéfice ; mais, du reste, sur d'autres articles, le pauvre enfant royal, on va bien le reconnaître, était loin d'être gâté.

Un roi, à l'ordinaire, c'est une personne jouissant de toutes les commodités de la vie, ayant de splendides habits, de beaux équipages, de l'argent en poche, possédant, en un mot, à profusion, tout ce que possèdent les riches et tout ce dont les pauvres sont privés. Ecoutons encore ce que dit La Porte, qui va nous dire la manière dont son jeune maître était pourvu de tout cela.

« La coutume est que l'on donne au roi, tous les ans, douze paires « de draps et deux robes de chambre, une d'été et l'autre d'hiver. « Néanmoins je lui ai vu servir (à Louis XIV) six paires de draps trois « ans entiers, et une robe de chambre de velours vert, doublée de petit « gris, servir hiver et été pendant le même temps, en sorte que la der- « nière année elle ne lui venait qu'à la moitié des jambes ; et, pour les « draps, ils étaient si usés que je l'ai trouvé plusieurs fois les jambes « passées au travers et a crû sur le matelas ; et toutes les autres choses « allaient de la même sorte.

A présent, voyons les équipages :

« Un jour, le roi voulant s'aller baigner à Conflans, continue La « Porte, je donnai les ordres accoutumés pour cela. On fit venir un « carrosse pour nous conduire, et comme j'y voulus monter, je m'aperçus « que tout le cuir des portières était emporté, et tout le carrosse telle- « ment usé qu'il eut bien de la peine à faire ce voyage. Je montai « chez le roi, qui étudiait dans son cabinet, et je lui dis l'état de « ses carrosses, et que l'on se moquerait de nous si l'on nous y voyait « aller. Il le voulut voir, et en rougit de colère. Le soir, il s'en plaignit « à la reine, à son éminence (le cardinal Mazarin), et à M. de Maisons, « alors surintendant des finances, en sorte qu'il y eut cinq carrosses « neufs. »

Comme on le voit, grâce à l'avarice du cardinal Mazarin, qui tout en ayant pour lui-même un hôtel magnifique où il entassait des trésors, ne voulait pas que l'on fit pour le roi aucune dépense : les équipages de la cour, pendant l'enfance de Louis XIV, auraient pu rivaliser avec les plus vilains fiacres que nous voyons sur les places aujourd'hui.

Maintenant considérons l'état de la bourse de ce roi déjà si bien vêtu et si bien *voituré*.

Un jour, le surintendant des finances lui avait envoyé cent louis d'or (une jolie somme, il faut en convenir), tant pour ses menus plaisirs que pour les distribuer en aumônes. Le roi voulut les remettre à La Porte pour qu'il les lui gardât, mais La Porte ayant répondu que cet argent était bien dans les mains du roi, celui-ci les mit dans sa poche, et fut ensuite passer la soirée chez le cardinal Mazarin.

Pendant ce temps, il se trouva qu'un valet de garde-robe, auquel il était dû depuis long-temps des avances pour des gants qu'il avait achetés à l'usage du roi, apprenant que son jeune maître était en espèces, pria La Porte de le faire payer.

La Porte ayant parlé au roi de cette demande à son coucher, sa majesté répondit qu'elle *n'avait plus d'argent*.

« Je lui demandai, continuent les *Mémoires*, s'il avait perdu au jeu « chez M. le cardinal? Il me répondit que non ; et plus je le pressai pour « savoir ce qu'il avait fait de son argent, et moins il avait envie de le « dire. Enfin je devinai et lui dit :

« — N'est-ce pas M. le cardinal qui vous a pris votre argent?

« Il me dit oui ! mais avec un chagrin si grand, qu'il était aisé de « voir qu'il ne lui avait pas fait plaisir qu'on lui prît son argent, ni que « je lui eusse demandé ce qu'il en avait fait. »

N'allez pas croire, au moins que, si le roi regrettait si fort ses cent louis, ce fût qu'il eût le défaut d'être avare ; au contraire, car depuis, « quand il fut le maître, il aima peut-être trop la dépense » ; mais au moment où il fut ainsi dépouillé, la cour était à l'armée, et le lendemain, ainsi que le raconte La Porte :

« Le roi voyait quantité de soldats malade et estropiés qui couraient « après lui, lui demandant de quoi soulager leur misère, sans qu'il eût « un seul douzain à leur donner ; de quoi tout le monde s'étonnait « fort. »

Du reste, la souffrance qu'éprouva Louis XIV, dans la triste occasion que nous venons de rapporter, a peut-être contribué à lui donner la pensée du plus beau monument et de l'établissement le plus magnifique qui se soient faits sous son règne. Se rappelant qu'un jour de sa vie il n'avait pas eu une pièce de douze deniers à donner aux pauvres soldats estropiés, devenu le maître, il dépensa noblement plusieurs millions à leur bâtir les Invalides. Ce fut là une grande idée, une idée vraiment royale, une idée comme en avait souvent Louis XIV, car, il faut le constater en finissant, malgré tous les soins que le cardinal Mazarin avait pris pour l'empêcher de se développer, il fit son éducation presque tout seul, et quoique sa vie n'ait pas été exempte de grandes fautes, il a accompli de si grandes choses que, comme on dit, en parlant de Napoléon : le grand empereur, en parlant de Louis XIV on dit : le grand roi.

Charles Rabou.
(*Journal des Enfans.*)

HAMBOURG.

L'origine de cette ville commerçante date du neuvième siècle, Charlemagne établit sur les bords de l'Elbe septentrional un fort qu'il nomma Hammaburg, ce qui signifie le château dans le bois, parce qu'à cette

(1) Les lits des grands seigneurs en ce temps-là étaient élevés de plusieurs marches qu'on appelaient l'estrade.

époque cette contrée était couverte de forêts. Pendant les premières années de son existence, ce château, autour duquel s'étaient groupées des habitations, eut beaucoup à souffrir des courses que faisaient sur les côtes quelques peuples pillards venus du nord. De là naquit cette vieille haine contre les Vandales, qui, d'après les anciens priviléges de la ville, ne pouvaient y obtenir droit de bourgeoisie. En 1002 la ville fut totalement brûlée par les Vandales. Une légende rapporte qu'à cette occasion, Dieu ayant voulu montrer la protection qu'il accordait à Hambourg, une main parut qui s'étendit au dessus de la ville pour la défendre des flammes. Plus florissante qu'auparavant, Hambourg sortit de ses cendres dans le onzième siècle. En 1215, elle devint ville de l'empire, et, en 1224, elle obtint d'être reconnue comme ville libre et souveraine.

A cette même époque, on fit un appel aux populations de la Frise et de la Hollande pour venir cultiver les terrains en friche qui s'étendaient autour de la ville. Bon nombre d'habitans se rendirent à cet appel, et c'est ainsi qu'une portion de la population qui environne Hambourg descend des anciens Frisons et des anciens Bataves. Les croisades, en général assez favorables à l'émancipation des villes, le furent aussi à celle de Hambourg. Sa liberté fut consolidée, et l'extension que prirent sa navigatisn et son commerce avec l'Orient contribua à l'enrichir. Depuis le douzième siècle jusqu'au milieu du quinzième, les comtes de Schaumburg furent les protecteurs de la ville de Hambourg. Ils s'imposèrent de grands sacrifices pour le maintien de ses priviléges. Un d'eux, le comte Adolphe III, offrit sa liberté personnelle et toutes ses possessions aux Danois pour garantir Hambourg d'une attaque. Son fils le vengea ; mais l'amour de la liberté qui animait les habitans de Hambourg les fit reculer devant l'idée d'abandonner la souveraineté de leur ville à cette famille. Toutefois, en 1821, les Hambourgeois témoignèrent leur reconnaissance à la mémoire du comte Adolphe, en érigeant, dans leur ville, un monument en son honneur : misérable récompense d'un si grand dévouement !

En 1241, Hambourg et Lubeck conclurent la fameuse union anséatique à laquelle se joignit bientôt la ville de Brême, très florissante à cette époque, ainsi que plusieurs autres villes florissantes de la Hollande et de la Frise. En 1364, les Danois apprirent à leurs dépens combien cette union avait acquis de force et de puissance. A mesure qu'elle prit plus d'extension, l'influence politique de Hambourg s'accrut, et ses libertés aussi bien que ses priviléges s'étendirent et se consolidèrent. A la mort du dernier mâle des comtes de Schaumburg, en 1419, le protectorat que cette famille avait exercé cessa. Les conséquences de cet événement donnèrent naissance à de sanglantes querelles entre la régence et les bourgeois.

Le protestantisme fut introduit à Hambourg en 1528. Le luthéranisme fut proclamé religion dominante, et les luthériens se montrèrent toujours d'une intolérance excessive, même contre les calvinistes. C'est au point que, lorsque Louis XIV révoqua l'édit de Nantes, on refusa d'admettre ces religionnaires à Hambourg. Après cet exemple d'intolérance, il n'est pas nécessaire d'ajouter ici que, dans certaines circonstances, les juifs y furent traités avec beaucoup de rigueur. Cet esprit d'intolérance fut nuisible à la ville de Hambourg ; car beaucoup de fugitifs qui seraient venus s'y fixer, et y auraient apporté leur industrie et leurs richesses, allèrent chercher un asile soit en Hollande, soit en Prusse.

Une transaction conclue en 1742 mit fin aux démêlés qui existaient depuis long-temps entre le conseil de la ville et les bourgeois ; l'année suivante la ville fut obligée de payer au général russe Menzicoff une contribution de guerre de trois cent mille thalers. Quelques années après elle dut payer deux cent mille florins de Vienne pour apaiser l'empereur, car la haine contre les catholiques avait porté la populace hambourgeoise à piller l'hôtel de l'ambassade impériale.

De ce qui précède on peut conclure que cette ville était parvenue à un haut degré de prospérité. Toutefois, la puissance et l'état florissant des provinces unies au dix-septième siècle contribuèrent à arrêter l'essor de Hambourg. On évalue que les capitaux appartenant aux habitans de cette ville s'élevaient, en 1730, à cinquante millions de thalers. Les principaux monumens publics furent construits à cette époque, ou dans le commencement du dix-huitième siècle. Les arts et les sciences y étaient cultivés avec succès ; et lorsque, vers la fin de ce même siècle, les principaux États de l'Europe furent bouleversés par le torrent révolutionnaire, le bien-être et le luxe acquirent à Hambourg un développement extraordinaire. Des milliers d'émigrés français vinrent se fixer dans cette ville, et les malheurs qui assaillirent à cette époque l'occident de l'Europe, la décadence du commerce dans les provinces unies tournèrent au profit de Hambourg et étendirent sa navigation et son commerce. Les marchands de Hambourg devinrent ce qu'avaient été, dans leurs jours de prospérité, ceux d'Amsterdam, de petits souverains.

La première année de ce siècle fut témoin d'un acte inique dont Hambourg fut la victime. Les Danois, au nom des puissances du nord, s'emparèrent de la ville en mars 1801, pour empêcher qu'elle ne tombât au pouvoir des Anglais. Les Hambourgeois furent obligés de payer à ces prétendus amis une contribution de plusieurs milliers de thalers, mais l'attaque de Copenhague, par les Anglais, délivra Hambourg de la présence de ces protecteurs onéreux, et l'avénement d'Alexandre au trône de Russie ne tarda pas à donner une autre direction à la politique des puissances du nord. Hambourg éprouva les fâcheux inconvéniens de la politique anglaise; la clôture de l'Elbe par les Anglais fut une conséquence de l'occupation du Hanôvre par les Français. La cessation du blocus fut achetée au prix de sacrifices immenses et le commerce de Hambourg put respirer à l'aise. Malheureusement cet état de choses ne devait pas durer long-temps, car en 1806, la ville fut *occupée par* les Français, sous les ordres du maréchal Mortier, et ne conserva de son indépendance que le nom. Le système continental *qu'on lui avait* conseillé d'adopter lui fut alors imposé, et pendant plusieurs années le commerce de Hambourg fut réduit à un état déplorable. Enfin cette indépendance illusoire ne tarda pas à lui être enlevée aussi ; car au 1er janvier 1811, l'antique cité anséatique, après avoir été humiliée et ruinée, fut incorporée à l'empire français. L'arrivée des troupes impériales de Russie en Allemagne devint le signal de la délivrance des Hambourgeois. En février 1813 le peuple se mutina; toutefois la force armée française était encore trop puissante pour que ce mouvement pût produire un heureux résultat. Il coûta la vie à quelques uns des principaux bourgeois de Hambourg. Néanmoins le 12 mars suivant, les Français, sous les ordres du général Saint-Cyr, furent obligés de quitter la ville à la vue des nombreux Cosaques qui s'en approchaient. Six jours après cette évacuation, la ville fut reconnue comme ville libre anséatique. L'entrée de l'empereur Alexandre dans ses murs y fut un sujet de joie générale.

Cette joie fut de courte durée, car les Français ne tardèrent pas à attaquer la ville et en firent déloger les Cosaques. Alors Hambourg fut mis hors la loi, et pendant un an, de mai 1813 à mai 1814, la ville fut livrée à un ennemi implacable. Napoléon avait ordonné que pour la punir elle aurait à payer une contribution de quarante-huit millions de francs; cette somme devait être trouvée dans un mois. Il est facile de comprendre à quelles exactions cet ordre donna lieu. Il fut impossible de fournir le tiers de cette somme, bien qu'on eût emmené en ôtage quarante des principaux bourgeois. Les églises, les établissemens de charité, la Bourse et tous les établissemens publics furent transformés en hôpitaux, écuries et magasins. Non seulement l'humiliation de la ville était à son comble, mais les habitans eux-mêmes furent contraints de travailler à sa destruction. Comme on l'avait déclarée en état de siége, toutes les maisons qui se trouvaient à une certaine distance durent être démolies, et les cours prévôtales n'épargnaient ni les procès ni les exécutions sanglantes.

La Banque ne put être préservée, car le 17 avril 1814, on en enleva les dernières valeurs. Enfin les maux résultant du siége, qui suivit de

très près l'entrée des Français, devinrent une nouvelle source de misères pour cette cité. Des milliers d'habitans en furent renvoyés, tandis qu'une maladie épidémique sévissait avec intensité parmi ceux qui étaient restés, et faisait de nombreuses victimes. Le maréchal Davoust donna l'ordre de détruire une partie de la ville (*Hamburgerberg*) et le faubourg Saint-Georges souffrit aussi des dommages considérables. La moindre opposition de la part des habitans était punie par l'envoi de six ou sept garnisaires ; enfin à tous ces maux vint se joindre la famine, et la chair de cheval devint une friandise qu'on ne servait que sur la table des riches. La misère et la désolation étaient arrivées, en 1814, à leur apogée; il était plus que temps pour la malheureuse cité que cet état de chose cessât, car s'il s'était prolongé, les bombes et le feu n'en auraient fait qu'un monceau de ruines et une sollitude affreuse. Ce fut le 28 avril que Hambourg se trouva délivrée de l'occupation étrangère.

On calcule que de 1806 à 1814 Hambourg perdit cent quarante millions marcs banco, ce qui, pour chaque jour, revient à plus de cent mille francs.

Puisque Hambourg est parvenue à réparer tous ces maux dans l'espace de trente ans, puisqu'on l'a vue renaître de ses cendres plus belle qu'elle n'était avant ces désastres, puisque depuis ces calamités elle est parvenue à se créer une belle flotte marchande et à donner à sa navigation plus d'extension qu'autrefois, il est permis de croire que la paix n'étant pas troublée en Europe, Hambourg parviendra à triompher encore une fois du désastre dont elle vient d'être victime; car, bien que ses pertes aient été immenses, elle a conservé des magasins remplis de marchandises, les trésors de sa banque, ses vaisseaux, et elle peut être assurée du concours universel de l'Allemagne pour venir à son aide dans ce désastre qui l'a frappée.

Baron DE GROVESTINS.
(*Union Catholique.*)

LES CORRIDAS DE TOROS A MADRID (1).

Les taureaux arrivent à Madrid le dimanche au soir, conduits par des bergers armés de frondes et escortés par des bœufs, leurs anciens compagnons de pâturage, qui, dans cette circonstance, remplissent auprès d'eux l'office des chiens de berger. Le troupeau est enfermé dans un enclos attenant au cirque, et le lundi, à midi, on se sert de l'entremise des bœufs pour forcer les taureaux à entrer dans les obscures cases du *toril*, écurie donnant sur l'arène. Les toréadors prennent alors le soin de les soumettre à l'épreuve en leur jetant un manteau écarlate au mufle; le taureau qui ne le foule pas avec rage est renvoyé comme un lâche indigne des honneurs du combat.

J'ai maintenant à vous donner la longue liste des acteurs du drame, qui portent tous, je parle des hommes, d'élégans et riches costumes andalous dans le genre de celui de Figaro. Les combattans à cheval ont le plus le bas de la personne couvert de plastrons pour amortir les chutes. Les combats sont donnés sur autorisation de la reine, et la recette profite aux hôpitaux. Ce sont eux qui font la dépense. Voici la liste en question :

Deux *picadores*, cavaliers armés d'une longue lance, bonne à piquer, non à tuer, et dont les chevaux ont les yeux bandés pour qu'ils ne s'échappent pas à la vue du taureau.

Deux *espadas* auxquels est réservé l'honneur périlleux de tuer le taureau à coups d'épée.

Une nombreuse troupe de *capeadores* et de *banderilleros* qui tourmentent et excitent le taureau, les premiers au moyen de manteaux de soie, les autres avec des flèches à crochet ornées de banderoles.

Une meute de chiens.

Vingt-quatre chevaux en réserve dans l'écurie qui leur est destinée.

Trois mules, pavoisées comme un vaisseau, qui enlèveront les morts.

Un *cachetero*, espèce de bourreau, qui finit à coups de poignard l'agonie du taureau blessé à mort.

Enfin un médecin pour panser le toréador blessé, et un prêtre tout prêt à le réconcilier avec Dieu.

La scène se passe dans l'arène de Madrid, qui est circulaire, couverte de sable très fin. Elle se trouve séparée des gradins par une barrière en planches, à hauteur d'épaule, sur laquelle on a ménagé tout autour, à hauteur du genou, une marche excessivement étroite, pour en faciliter le saut aux *toreadores*. Douze mille spectateurs tiennent dans les loges et sur les gradins. Dans les loges, ce sont les nobles et les gens aisés qui suivent les modes françaises; sur les gradins, c'est un admirable pêle-mêle de manolos, manolas, vieux amateurs de tauromachie, anciens volontaires royalistes, miliciens, *sérénos*, *aguadares*, enfin le vrai peuple espagnol avec ses passions qu'échauffe un soleil de trente degrés.

En attendant les émotions du combat, il abrège les momens d'expectative en fumant la cigarette ou en savourant la délicieuse orange que le paysan valencien lui lance avec une adresse étonnante du bas de la barrière du cirque.

Mais cinq heures ont sonné et une trompette s'est fait entendre devant la porte Royale ; deux clairons et deux tymbales lui répondent du haut du Toril en jouant l'antique fanfare, après quoi un cortége, composé de troupes et d'alguazils habillés à la flamande, entre et oblige les oisifs à livrer le champ clos à la phalange des toréadores. Ceux-ci arrivent étincelans d'or et d'argent, saluent de la main leur public, se découvrent sous la loge du président du tournoi, qui est le chef politique en l'absence du roi, et s'éparpillent en groupes sur la place, pendant que Sevilla, le *picador* le plus ancien, va se poser à la droite du toril. Le président jette alors de sa loge la clef de l'écurie à un alguazil qui la porte au gardien et se sauve ensuite de toute la vitesse de son cheval.

Il n'est pas encore en lieu de sûreté, que le gardien ouvre la porte au taureau en se mettant lui-même à l'abri derrière cette porte, et le taureau mugissant s'élance dans l'arène; une salve d'applaudissemens l'y reçoit. Voyez le superbe animal, sa taille n'est pas haute, sa robe est alezan brûlé, sa croupe saillante, son jarret déterminé, ses yeux étincellent, et ses cornes bien séparées d'en bas se rejoignent presque par en haut; la cocarde qu'on lui a fixée au cou annonce qu'il appartient au duc de Veraguas. Les cris, l'éclat du soleil, la surprise, ont fait de lui une statue. Peu à peu, revenu de son étourdissement, il se tourne, et, à l'aspect du picador, avance le mufle, vient se placer devant lui dans la pose d'un chien qui se met en arrêt.

Le picador recule de manière à tenir l'ennemi entre la barrière et le bout de sa lance, qu'il serre fortement sous l'aisselle, et, rassemblant son cheval, attend de pied ferme. Le taureau part, le choc a lieu, le taureau a plié sous la lance du picador qui l'a frappé à la jonction de l'épaule et du cou ; mais son mufle a disparu tout entier sous le ventre du cheval, après quoi tous deux s'échappent par la tangente, le taureau à gauche avec une blessure saignante, le cheval à droite, traînant par terre ses boyaux ensanglantés. A peine ce dernier a-t-il fait quelques pas, que soudain il s'arrête; un tremblement convulsif agite tous ses membres, le picador n'a que le temps de se jeter à bas de la selle, et déjà la malheureuse bête tombe affaissée, en proie aux souffrances d'une lente et cruelle agonie.

Cependant le taureau, dans sa course rapide, a surpris le second *picador* avant que celui-ci ait eu le temps de prendre position. Il le renverse sous son genet, qui, frappé au cœur, essaie en vain de se relever, et qui retombe mort sur son maître après une dernière ruade lancée au vent. C'en est fait du *picador* sans les *capeadores;* ceux-ci accourent et occupent tellement le taureau, en agitant leurs manteaux, qu'ils le

(1) Extrait d'un livre intitulé *Deux ans en Espagne.*

forcent à lâcher son ennemi désarçonné et à tourner contre eux-mêmes sa fureur. Alors ils lui livrent leurs légers manteaux en fuyant vers la barrière et la franchissant d'un bond, pendant que l'animal qui les poursuit vient donner contre la palissade, un terrible coup de cornes au milieu de la risée générale. Mesurant sa prouesse à la fureur du coup qu'il vient de frapper, le taureau cherche des yeux sa victime, et ne la voyant pas étendue sur le sol, il lève le mufle et aperçoit le *capeador* qui lui lance sa casquette et le persifle du haut de son refuge. Après avoir inutilement tenté le saut de la barrière, l'animal gratte la terre et retourne en mugissant au combat. Il éventre deux autres chevaux, et reçoit lui-même quatre nouveaux coups de lance de la part des *picadores*, qui tous meurtris de leurs chutes, sont forcés de céder la place aux combattans à pied. Ceux-ci s'échelonnent autour de l'animal de manière à se prêter un appui mutuel, et tantôt provoquant, tantôt éludant sa colère à l'aide de leurs légers manteaux, ils le promènent de surprise en surprise, jouant avec lui comme avec un enfant. Le pauvre taureau lance en bas, en haut, à droite, à gauche, des coups de cornes à percer non les manteaux qu'on lui jette au mufle, mais des rochers, et fait si bien qu'il finit par s'envelopper dans une de ces pièces d'étoffes. Oh! alors c'est un spectacle unique que celui de ce généreux animal, lui aussi drapé à l'espagnole et promenant sur l'assemblée entière des regards étonnés, comme pour demander raison aux spectateurs de leurs rires et de leurs insultes! Pendant ce temps, le hardi *banderillero* vient se placer devant le taureau, debout sur la pointe des pieds, les mains hautes; puis au moment où l'animal fond sur lui en pleine carrière, il lui plante au cou ses banderilles en fuyant de côté. Et le malheureux taureau d'exhaler sa rage et sa douleur en horribles mugissemens, de gratter l'arène, et de s'agiter vainement de tous ses membres pour se débarrasser de son cruel collier. La vue de l'incarnat produit son effet ordinaire. Le taureau fond en désespéré sur Montes, qui, non seulement l'élude par d'autres voltes, mais encore conserve assez de sang-froid pour faire flotter gracieusement son drapeau au dessus des cornes du terrible adversaire.

Enfin, après l'avoir bien étudié par de fausses attaques, il se pose devant lui le pied gauche en avant, la poignée de l'épée à hauteur de l'oreille, la pointe légèrement inclinée, et toujours présentant le drapeau. Le taureau hésite devant tant de hardiesse; Montes saisit ce moment, fait un pas rapide, et lui plonge dans le garrot sa longue épée, qu'il abandonne dédaigneusement dans la blessure en se tournant vers le public. Qui peut dire les angoisses du pauvre animal? Vainement il s'efforce de rejeter de la plaie le fer qui le déchire; les *capeadores* l'entourent, et par des provocations de toutes sortes le forcent à tourner sur lui-même pour l'étourdir. Enfin il se traine expirant à la porte du *toril*, où le *cachetero* l'achève en le poignardant au cervelet. Des fanfares retentissent de nouveau, les mules arrivent, et les cinq cadavres sont enlevés au galop.

Mais la journée n'est pas finie. Loin de là cinq autres taureaux affamés, altérés de soif, suffoqués par la chaleur, attendent dans les cases du toril. Les desservans du cirque enlèvent les débris d'entrailles des chevaux, couvrent de sable les mares de sang et le combat recommence. A sept heures et demie quatre autres taureaux et douze chevaux, en tout seize malheureux animaux, ont été vicitmes de ce cruel spectacle.

Parmi les taureaux tués, il y en a un qui, plus heureux que ses camarades, a du moins eu la satisfaction de voir fuir devant lui un millier de spectateurs et de blesser un vieil amateur de tauromachie qui, par excès d'attention, ne s'était pas sauvé assez vite. Peu après il a même failli se débarrasser de Montes, à qui le pied avait glissé en cherchant à sauver un de ses confrères; mais au lieu de frapper d'un bon coup de cornes son ennemi étendu par terre, il s'est brusquement arrêté, et a approché le mufle du corps de Montes, qui a appliqué dessus un coup de talon si vigoureux que le taureau s'est mis à fuir à toutes jambes en bêlant comme un agneau. Mais laissons dormir en paix les morts. Un seul taureau reste désormais à tuer. C'est un petit animal sans queue, noir comme du jais, qui sort du *toril* à pas de demoiselle, et, sans trop se soucier des lazzis des gradins, va bravement s'établir au milieu de la place où jamais *picador* n'oserait l'aborder. Après mille efforts inutiles des *capeadores* pour l'en déloger, le peuple perd patience et demande à grands cris les chiens: *Perros! perros! perros!* Notez qu'en le peuple commande tellement en maître, que, feu Ferdinand VII ayant une fois refusé l'intervention des chiens que le peuple réclamait, la foule s'ameuta contre lui aux cris de *Fuera el rey! Aqui non manda el rey!* A la porte le roi! le roi ne commande pas ici! Et Ferdinand pour cette fois, dut subir la loi de la nation.

On met donc une meute de chiens aux prises avec le taureau, qui s'amuse à les lancer et à les renvoyer en l'air, à peu près comme un jongleur pourrait faire avec des oranges. Quelquefois les pauvres chiens retombent sur les cornes où ils se blessent horriblement; cependant, à force de persévérance, ils parviennent à s'attacher aux oreilles de l'ennemi, mais sans réussir pour cela à le déloger de son endroit de prédilection, *querencia*. La rage des gradins ne connaît plus de frein; les manolas lui prodiguent les épithètes les plus insultantes, lui jettent leurs chapeaux, et de tous côtés on demande que des banderoles de feu soient appliquées au poltron. On lui en attache donc à la queue, aux jarrets, au cou, sous le ventre, et pendant que les feux d'artifice éclatent, le pauvre animal mugit douloureusement, fait d'effrayantes cabrioles sans que pourtant toute la peine des *banderilleros* obtienne plus de succès, car il persiste à se tenir dans le milieu de la place.

Le président, alors pressé lui aussi d'en finir avant l'arrivée de la nuit, ordonne qu'on lui donne la mort réservée aux taureaux lâches. Le *cachetero* l'attaque à cet effet par derrière avec une perche garnie d'un croissant et lui coupe le jarret. Ainsi mutilée, la victime cherche en vain l'équilibre sur ses jambes valides, et finit par tomber en faisant une pirouette serrée. On la poignarde.

Tel est le procès-verbal de la dernière course de taureaux à laquelle j'ai assisté, et que je ne vous ai du reste reproduite qu'en partie, car l'art de la tauromachie est un vrai duel qui a ses principes et un langage technique, que des profanes comme vous ne sauraient comprendre. Contentez-vous de savoir que, tout dangereux qu'est ce duel, on sait cependant que le taureau fond sur le drapeau, non sur l'homme; que blessé, il s'arrête; qu'une fois lancé, il poursuit sa carrière; enfin, qu'il frappe sans voir l'objet.

Sevilla est le premier *picador* de notre temps, Montes la meilleure épée. J'ai vu Sevilla faire plier le taureau, sous sa lance, jusqu'à terre, Montes saisir l'animal aux cornes, et appuyant le pied sur sa nuque, le franchir d'un bond. Avant eux on retrouve les noms de Costillares, de Périco Corchao, de Pepe Illo et de Romero.

Pepe Illo mourut sur les cornes du taureau, et sa mort fut célébrée par mille chansons et par des gravures où l'on voyait le taureau étaler son sanglant trophée devant les spectateurs effrayés. A cette époque, le toréador mettait un grand prix à arracher pendant le combat la cocarde du cou du taureau, et il l'offrait sur les gradins à sa manola, qui, fière de cet hommage public, la passait encore toute rougie de sang dans les nattes de ses cheveux. En ce temps, le garçon du bourreau, monté sur un âne, ouvrait la course, proclamant à haute voix dans l'arène que tout individu qui troublerait la fête serait fouetté sans miséricorde par lui sur le dos de son grison.

Quant à l'origine de ces spectacles, tout paraît prouver qu'elle est mauresque, quoique des écrivains les fassent remonter aux Goths et même aux Romains. Les chroniqueurs arabes ont conservé les noms de Malique, Alabes et Gazul, qui se couvrirent de gloire en combattant les taureaux sur la place de Bibarambla à Grenade, et c'est à leur école que la noblesse castillanne apprit ce jeu dangereux. L'époque la plus brillante de ces fêtes populaires, est le règne de Charles II, sous lequel on commença à combattre le taureau à pied. Avant, le toréador combattait toujours à cheval, à moins qu'il ne fût désarçonné ou ne perdît son épée

ors l'honneur lui défendait de plus toucher à l'étrier, et l'arme tombée était ramassée qu'après que le taureau était tué.

Charles V, pour célébrer la naissance de Philippe II, abattit un tau-an d'un coup de lance. Fernando Pizarro, le conquérant du Pérou, n Diego Ramirez de Haro, le roi don Sébastien de Portugal, furent réadors fort renommés. Enfin, arrive le règne de Charles II, époque les combats de taureaux furent le plus splendide, et il n'était donné 'aux nobles d'y prendre part.

Isabelle-la-Catholique fit de vains efforts pour mettre un terme à ces ix sanglans; la passion de la noblesse était telle que la reine put à ine obtenir pendant quelque temps qu'on couvrirait de balles d'étoupe cornes des taureaux.

Philippe II et Charles III ne furent pas plus heureux qu'Isabelle; irs défenses ne firent qu'augmenter le goût des Espagnols pour ces es remplies d'émotions.

Abolies enfin par les cortès de 1820, Ferdinand non seulement les staura en 1823, mais il fonda de plus à Séville une école de toréadors, nt il confia la direction à Romero; et tout le monde se rappelle encore Madrid la magnifique course royale qui fut donnée d'après ses ordres r la *plaza Mayor*, en 1831, à l'occasion de la cérémonie du serment été à doña Isabelle; sa fille. Les ducs de Frias, d'Osuna, de San-rlos et de l'Infantado furent les parrains des gentilshommes qui nbattirent les taureaux, et il y eut jusqu'à vingt de ces animaux tués ns cette mémorable journée.

Maintenant la révolution respectera-t-elle long-temps les combats de ureaux? J'en doute fort.

En ma qualité d'Italien, je ne puis me dispenser de vous parler du alheureux essai fait au quatorzième siècle pour introduire des spec-cles de ce genre à Rome. Bien que l'on prît la précaution de donner x toréadors les chiens pour auxiliaires et non comme suppléans, mme en Espagne, dix-neuf gentilshommes romains, et un bien plus and nombre d'hommes du peuple, moururent sur les cornes des ureaux dans la seule année de 1332. On crut devoir s'en tenir à ce alheureux essai.

Baron CHARLES DEMBOWSKI.

SOUVENIRS DE VIENNE.

1815.

Un des monumens du congrès de Vienne qui eut le privilège de unir tous les suffrages, privilège que n'ont pas obtenu généralement s décisions de cet illustre aréopage, est l'historique et beau dessin Isabey, représentant une séance des plénipotentiaires. Il s'occupait à mettre la dernière main. Griffith et moi nous nous rendîmes un matin ez lui.

Sa galerie de tableaux, qui comprend les personnages célèbres de tous s pays de l'Europe, était déjà considérable. On y voyait figurer les is, les empereurs, les ministres, les généraux, les jolies femmes de époque, et surtout celles dont Vienne abondait alors, et qui con-ient la reproduction de leurs traits à sa touche élégante et spirituelle: naparte, Alexandre, Metternich, Joséphine, Hortense, la princesse igration, l'impératrice Élisabeth, etc. Chez tous ces modèles l'artiste, ec le plus rare bonheur, avait saisi le caractère de la physionomie, le pe de beauté particulier à chacun d'eux.

Notre attention se porta ensuite sur ce dessin qui, sous le nom du *ngrès de Vienne*, rattachera celui de son auteur aux hommes illustres i'il a retracés. Tout le monde connaît cette belle composition. Elle représente la salle du congrès au moment où le prince de Metternich y introduit le duc de Wellington. Lord Castelreagh est au milieu, le bras appuyé sur un fauteuil; près de lui, M. de Talleyrand est vu de face, reconnaissable entre tous à son immuable imperturbabilité. Les autres plénipotentiaires, MM. de Nesselrode, de Humboldt, de Hardemberg, etc., sont groupés autour de la table où se signèrent les destinées de l'Europe. Chacune des figures a l'expression qui lui est propre, et leur ressemblance frappante a confirmé à cet égard la réputation méritée de l'artiste : Isabey a vaincu aussi une des grandes difficultés de ces œuvres d'apparat, la froideur et le défaut d'ensemble; avec une extrême habileté, il a su donner à tous ses personnages des attitudes variées; enfin, ce qui ne devait être qu'une collection de portraits est devenu un véritable tableau, monument pour les arts aussi bien que pour l'histoire.

Dans le principe, lord Wellington ne devait pas y figurer, puisqu'il n'arriva à Vienne qu'au mois de février 1815 pour remplacer lord Castelreagh. Cette arrivée nécessita dans le dessin d'Isabey un changement important, c'est-à-dire l'addition d'un nouveau personnage. Ce motif lui a fait choisir le moment de l'introduction du duc, combinaison qui a permis de ne pas déranger les autres figures. Isabey nous expliqua avec beaucoup d'esprit et de gaieté comment le nouvel arrivant avait témoigné quelque mécontentement de se trouver ainsi relégué dans un coin du tableau, où il n'est vu que de profil. Le spirituel artiste avait calmé ce petit mouvement d'humeur, en lui montrant qu'une fraise à la mode du seizième siècle, dessinée sous ce profil, lui donnait une ressemblance parfaite avec Henri IV. L'explication parut satisfaisante au général anglais, et lui fit oublier la malencontreuse place que les exigences de l'art lui avaient départie.

En quittant l'atelier d'Isabey, nous nous dirigeâmes vers la ville. Sur le pont du Danube nous aperçûmes la princesse Hélène Souwaroff, le général Tettenborn et Alexandre Ipsilanti : ils marchaient dans la même direction que nous; nous les abordâmes. Ils allaient, nous dirent-ils, dans le Mehl-Grub, à l'église des capucins, visiter les tombeaux de la famille impériale : nous acceptâmes la proposition de les y accompagner.

Arrivés à la chapelle sépulcrale, un moine, après avoir allumé une longue torche, nous précéda dans les caveaux. On y compte neuf tombes d'empereurs, treize d'impératrices, et en tout à peu près quatre-vingts des membres de la race impériale.

— C'est dans cette chapelle souterraine, nous dit le moine, que Marie-Thérèse, pendant trente années, entendit chaque jour la messe, en présence même du sépulcre qu'elle avait fait préparer pour elle à côté de celui de son époux.

Cette illustre souveraine avait tant souffert dans les premiers jours de sa jeunesse, que le pieux sentiment de l'instabilité de la vie ne la quitta jamais au milieu même de ses grandeurs. Les exemples d'une dévotion sérieuse ne sont pas rares chez les maîtres de la terre. Comme ils n'obéissent qu'à la mort, son irrésistible pouvoir les frappe davantage. Les difficultés de la vie se placent entre nous et la tombe : tout est aplani pour les rois jusqu'au terme, et cela même le rend plus visible à leurs yeux.

— Ce trait de la vie quotidienne de Marie-Thérèse, nous dit Tettenborn, me rappelle que lorsque Joseph II eut permis au public l'entrée du jardin de l'Augarten, une dame de la cour vint se plaindre à lui de ne pouvoir plus s'y promener avec ses égaux.

— Si chacun devait être réduit à la société de ses égaux, lui répondit l'empereur, il ne me resterait donc plus pour prendre l'air que le caveau des capucins, puisque c'est là seulement que je retrouverais les miens?

Après avoir contemplé quelques instans ces monumens de marbres et d'airain, *magnifique témoignage de notre néant*, dépositaires de tant d'illustres poussières, nous remontions mélancoliquement les marches du caveau, lorsque les feux de plusieurs torches nous annoncèrent l'ar-

rivée d'une société nombreuse. Je reconnus la princesse Bagration, les princes Koslowski, Scheremetoff, Galitzin et quelques autres personnages de marque.

Depuis quelque temps, c'était une mode pour les étrangers de visiter les curiosités de la ville de Vienne. Aux premiers jours du congrès, l'enivrement du plaisir, plus tard la rigueur du froid avaient mis empêchement à ces excursions scientifiques. Le retour du soleil de février avait levé l'obstacle; aussi, plus que jamais, les églises, les palais, les galeries étaient encombrées de curieux. Notre conducteur nous dit que presque tous les hôtes de Vienne, et même les souverains, étaient venus plusieurs fois visiter ces tombes. Ainsi les fêtes conduisaient naturellement ces heureux du siècle à réfléchir sur les tombeaux! De tout temps la poésie s'est plu à rapprocher ces images; mais le sort aussi est un terrible poète qui ne les a que trop souvent réunis.

Enfin comme nous quittions l'église, MM. de Nesselrode, Pozzo di Borgo et le duc de Richelieu y venaient aussi visiter ce séjour de la mort.

— Sans doute, dit Ipsilanti en les apercevant, ces têtes si agitées veulent ici étudier le repos.

Nous nous dirigeâmes vers les remparts. La conversation avait repris un ton sérieux, en rapport avec les objets que nous venions de quitter. La princesse compara les caveaux de ce couvent des capucins à ceux du monastère de Petcherski à Kiow, où l'on voit la plupart des saints de la maison placés dans des bières ouvertes. Ces précieuses reliques attirent dans l'antique capitale de la Moscovie, une foule de pélerins, qui se rendent à pied de Casan à d'autres villes touchant à l'Asie.

— Rien ne prouve mieux, dit la princesse Hélène, la force du sentiment religieux: seul il fait entreprendre et terminer ces pélerinages lointains qui, sans lui, paraîtraient impossibles... Mais, ajouta-t-elle, l'espoir des récompenses à venir allége les maux présens.

— Dans mon passage à Cracovie, repris-je, j'ai visité, dans les souterrains de la cathédrale, les tombeaux des rois de Pologne. Les sépulcres y sont également ouverts, et les corps embaumés dont le temps semble avoir respecté les formes sont encore couverts de tous les attributs de la royauté. Le manteau d'hermine, le sceptre, le diadème étincelant de pierreries, tous ces hochets d'un pouvoir évanoui présentent un contraste frappant avec l'aspect inflexible de la mort. Ces traits jadis si nobles, contractés et noircis, ces restes de chevelure échappant de l'étreinte du bandeau royal, ce mélange palpable de grandeur et de néant, laissent à l'esprit une impression profonde.

Cependant, ces images du passé sont moins terribles quand l'airain ou le marbre déguisent, comme ici, les effets visibles du trépas; ou bien, dis-je en m'adressant à la princesse, quand les monumens sont décorés d'inscriptions rappelant un souvenir glorieux, comme à l'église de l'Annonciation de Saint-Pétersbourg.

C'était un jour de fête, les remparts étaient couverts d'une foule innombrable.

— Comme cette classe d'artisans, dis-je, donne, par sa mise aisée et ses figures riantes, la meilleure preuve de la récompense qui ne manque jamais à l'industrie.

— Il est vrai, reprit Griffith: jamais à Vienne on ne rencontre de mendians. Les établissemens de charité sont administrés avec beaucoup d'ordre et de libéralité. La bienfaisance publique et particulière est dirigée avec un grand esprit de justice. Le peuple, ayant en général plus d'aptitude industrielle et d'intelligence commerciale que dans le reste de l'Allemagne, conduit bien sa propre destinée. Tout ici porte l'empreinte d'un gouvernement paternel, sage et religieux. Et sans adopter l'exagération poétique de Volsang Menzel, qui dit que Vienne est assise au milieu de ses campagnes comme une perle enchâssée dans de l'or, on peut affirmer qu'il est peu de capitale en Europe qui puisse lui être comparée pour le charme des sites, la vie pleine de mollesse et d'incurie qu'on y mène. On s'aperçoit partout que le pays est heureux. Mme de Staël appelait l'Allemagne le pays de la pensée: on pourrait nommer Vienne la patrie du bonheur.

— Ce qui, ajoutai-je, donne d'ordinaire à Vienne une physionomie toute particulière et singulièrement animée, c'est la multitude d'étrangers répandus dans les rues, Juifs, Turcs, Arméniens, Bohémiens, Croates, tous revêtus de leurs costumes nationaux. A voir chacun d'eux se livrer aux occupations et au commerce de son pays, on se croirait au milieu d'un grand bazar européen. Ce coup d'œil si pittoresque est bien en ce moment un peu effacé par celui des uniformes et des broderies; mais la ville ne s'en plaint pas, dit-on; car, grâce au carnaval qui l'a encombré de nouveau, tout est redevenu d'un prix excessif. Et les marchands, quand on leur en parle, vous répondent comme il y a quatre mois: « Eh! le congrès. »

Cependant, nous apercevions de loin la flèche élégante de la cathédrale de Saint-Etienne.

— Ne seriez-vous pas tentée, dis-je à la princesse Souwaroff, d'assister à un des spectacles qui en ce moment ont le privilége d'exciter la curiosité publique?

— Lequel donc? car on se perd dans la multitude des spectacles à Vienne.

— Une prédication du révérend M. Werner, spectacle fort édifiant.

La princesse avait entendu parler de ce nouvel apôtre, sur lequel une existence tourmentée, un talent véritable et surtout des antécédens singuliers appelaient l'attention générale. Elle accepta, curieuse, comme nous, de connaître ce simple prêtre qui, au milieu de si grands intérêts et de plaisirs si variés, avait encore trouvé le *moyen de passionner* la foule.

Avant de marcher sur la trace des Massillon et des Bossuet, M. Werner avait été luthérien et poète dramatique. Il était auteur de plusieurs tragédies représentées avec succès, et sur lesquelles il avait répandu les teintes romantiques les plus prononcées. Portant dans ses compositions théâtrales toute l'énergie de sa conviction religieuse, il s'était étudié à peindre les commencemens du luthérianisme sous les couleurs les plus séduisantes. Une circonstance à la fois pratique et romanesque avait signalé l'histoire de sa conversion au catholicisme. Un soir il se promenait à Vienne sur la place de la cathédrale, en proie à une de ces sombres rêveries, apanage particulier des poètes germaniques. Dans son exaltation il contemplait cette masse imposante et les tours gothiques dont la cime se perd dans les nuages. Tout à coup la porte s'ouvre; un prêtre vénérable, vêtu de blanc, escorté de deux jeunes enfans, paraît et va porter à un mourant les dernières consolations de la religion. Une torche répand sur sa marche une lumière tremblante. Frappé de ce spectacle, le poète luthérien s'arrête et regarde avec respect le saint cortége s'éloigner et disparaître comme une mystérieuse apparition. A l'instant son imagination est frappée, son cœur est ému; la grandeur et la sublimité de la religion catholique se révèlent à son esprit dans ce fait pourtant si simple d'un vieux prêtre portant le viatique à un malade. Dès ce moment, M. Werner est catholique. Il quitte Vienne, se rend à Rome, et abjure ses erreurs dans la basilique de Saint-Pierre. Enfin, après avoir vécu deux ans dans un ermitage au pied du Vésuve, il était revenu en Allemagne, et passant du théâtre à la chaire, il s'était mis à prêcher. La singularité de sa conversion, son talent de prédicateur, sa diction, où se retrouvaient encore l'exaltation et les couleurs tour à tour sombres et brillantes de sa poésie d'autrefois, tout a concouru à le mettre à la mode; chaque fois qu'il devait parler, l'église pouvait à peine contenir les flots des assistans pieux ou curieux.

Les directeurs de théâtre, voyant le succès obtenu par le prédicateur, imaginèrent de remettre à la scène les tragédies du poète. La spéculation fut heureuse. Le matin on venait se presser à la parole du [illegible]

eau saint Paul, et le soir, la mémoire toute pleine encore des citations e l'Ecriture et des pères, les mêmes auditeurs allaient applaudir *Attila, uther, le Fils de la Vallée*, et les autres œuvres de l'hérétique conerti. Désolé de ces applaudissemens, M. Werner se croyait obligé de ncer l'anathème du haut de sa chaire contre ses premières erreurs u'il aurait voulu anéantir. Mais plus il tonnait, plus le contraste semlait piquant, et son double succès de prédicateur et d'auteur allait ujours croissant.

Nous eûmes quelque peine à trouver de la place dans la cathédrale, nt l'assemblée était nombreuse. On y voyait des princes, des généraux, grandes dames, et ce qui était non moins bizarre, des gens apparnant à toutes les communions chrétiennes. L'apôtre parut enfin et ébita un long sermon en allemand. Je n'y compris pas un mot, et obablement n'étais-je pas le seul parmi ces nombreux étrangers que curiosité avait attirés comme nous et qui ignoraient presque tous la ngue allemande. L'effet n'en fut pas moins très satisfaisant : la voix verneuse de l'orateur, sa grande figure maigre et blême, ses yeux ves, tout était en harmonie avec le temple dont il faisait retentir les ûtes. La cathédrale de Saint-Étienne, en effet, artistement sculptée dehors est obscure au dedans, et cette obscurité même si favorable au cueillement, semblait ajouter quelque chose de sépulcral à la déclaation du prédicateur.

Commencée vers le douzième siècle, l'église métropolitaine de Vienne t au nombre des monumens les plus intéressans que l'art gothique ait oduits, par la beauté des détails, la majesté et l'harmonie de son enmble. La nef est soutenue par des piliers richement ornés; la chaire, s autels, les chapelles sont décorées par une profusion extraordinaire ciselures. Ce qui la rend surtout remarquable, c'est l'aiguille de son ocher qui a cent cinquante-sept mètres au dessus du sol. Ce chefœuvre de légèreté penche visiblement au sommet. Le bourdon, qui a 3q mètres quarante centimètres de hauteur et dix mètres quatre-vingts ntimètres de circonférence, fut fondu avec les canons qui jadis fouoyèrent Vienne aux diverses époques où elle fut assiégée par les Turc. l'intérieur de l'église on remarque le mausolée de l'empereur Frédéric I; plus loin est le somptueux monument que la princesse de Lichnstein fit élever à son illustre parent le prince Eugène de Savoie, la oire du règne de Charles VI. Là, sont les tombes des princes, s héros qui défendirent l'empire et des hommes célèbres qui l'ont ustré. C'est, pour ainsi dire, l'histoire de la monarchie autrichienne.

— Eh bien, me dit la princesse Hélène en sortant, que pensez-vous nouveau prédicateur ?

— Je n'ai pu juger qu'en partie de son éloquence; je ne dirai rien de morale; je le crois irréprochable sur l'article du dogme. Mais en vé-é son ton d'énergumène m'inspire peu le désir de faire connaissance ec ses œuvres théâtrales. Si vous m'en croyez, nous irons au théâtre la cour voir *Cinna* ou le *Misanthrope*.

En nous séparant, nous nous promîmes de nous retrouver le lendeain chez la princesse Marie d'Esterhazy, qui devait donner un bal enfans.

L'idée de cette fête, après les splendides réunions des souverains, ne uvait manquer de piquer vivement la curiosité. Aussi les salons de princesse offraient-ils le tableau le plus animé et le plus gracieux. us les jeunes rejetons de la haute aristocratie avaient été conviés ur prendre part à ce plaisir qui leur était dédié. Les hôtes couronnés Vienne, spectateurs cette fois, les illustrations politiques et militaires pressaient et faisaient cercle autour de ces groupes enfantins, et semaient se délasser en contemplant leur gaieté naïve. Tous les appartemens du palais étaient disposés de façon à ce que les jeunes invités archassent de surprise en surprise. Des escamoteurs avec leurs proges, des ombres chinoises, des lanternes magiques se succédaient de èce en pièce. Partout la sollicitude de la princesse Marie s'était comu à varier les plaisirs du jeune âge, comme si chacun de ces enfans it été un des siens. Quand tous ces joyeux passe-temps furent épuisés, on entra dans le grand salon disposé pour le bal. Les danses commencèrent, dépourvues de régularité peut-être, mais non de grâce et d'abandon. Ceux qui ont vu de ces bals d'enfans costumés se feront une idée du piquant et du charme de ces quadrilles. Tous ces petits êtres que la nature a formés si gracieux, parés de tout ce que l'art, le caprice ou le goût ajoutent à la beauté de l'enfance, présentaient un ensemble aussi complet que ravissant. Si quelque chose pouvait balancer l'attention commandée par ces charmans groupes, c'était l'expression d'orgueil, de tendresse, d'anxiété dont les reflets se peignaient sur le visage de tant de jeunes et gracieuses mères. Il fallait voir leurs regards, brillans d'espérances et de fierté, suivre, inquiets et charmés, les pas, les poses, les attitudes des jeunes danseurs. Il fallait voir cet instinct maternel, qui ne se trompe jamais, s'unir à leurs moindres mouvemens, et, jusqu'au bout de ce salon si vaste, distinguer le plus léger cri arraché à la douleur ou échappé au plaisir de l'un de ces enfans.

Les costumes, tous, comme on le pense bien, de la plus grande magnificence, turcs, chevaleresques, albanais, napolitains, moyen-âge, Louis XIV, polonais, étaient portés avec une importance quelquefois bien comique par ces grandeurs lilliputiennes; c'étaient les jeunes princes et princesses de Lobkowitz, de Rosemberg, de Schwartzemberg, de Simendorf, de Staremberg, de Cobary, de Colloredo. Quant aux princes de Lichtenstein, ils y étaient en foule : la princesse Marie, étant née de Lichtenstein, n'avait pas manqué de convier à sa fête le ban et l'arrière-ban des différentes branches de son illustre famille. Au milieu de cet essaim de petits anges, il était facile de voir que le démon de l'orgueil commençait déjà auprès d'eux ses dangereuses séductions. Une de ces petites filles s'emporta violemment contre une de ses compagnes d'un rang inférieur; la querelle alla même si loin qu'aucune ne voulant céder, elle occasiona quelque trouble dans le bal. Cela me rappela cette anecdote que m'avait racontée lord Stair, et qui avait, quelques années auparavant, amusé toute l'Angleterre. C'était pendant l'enfance de la princesse de Galles; on lui avait donné pour compagne de jeu la fille d'un musicien qui s'était acquis une grande réputation, en touchant de l'orgue à l'église de Saint-Paul. Un jour, les deux enfans se disputaient pour un jouet dont chacune voulait s'emparer. Enfin la petite prolétaire opposant toujours les mêmes refus :

— Osez-vous bien me résister, dit la jeune princesse avec colère, ne savez-vous pas que je suis la fille du prince de Galles ?

— Et que m'importe, répondit l'autre enfant avec fierté, ne savez-vous pas vous-même que je suis la fille de l'organiste de Saint-Paul ?

A Vienne, comme à Londres, la querelle fut promptement apaisée, et un baiser cimenta la paix.

Les danses furent interrompues par l'arrivée des chanteurs tyroliens, qui, à cette époque, faisaient fureur à Vienne. Ils étaient au nombre de sept, cinq hommes et deux femmes, et portaient le costume si pittoresque usité dans leurs montagnes. Peu d'années auparavant, venus du Tyrol comme simples ouvriers horlogers, ils se réunissaient le soir après les travaux de la journée, et exécutaient en chœur leurs chants nationaux. L'effet qu'ils produisaient était tel qu'une foule immense, de tout rang, les suivait dans les rues. La police était obligée de les escorter pour prévenir le désordre. Les directeurs de la Wieden les engagèrent pour chanter sur leur théâtre. L'enthousiasme fut au comble, et tel, qu'on leur faisait répéter jusqu'à six fois les mêmes airs. Les sociétés les plus élevées les appelaient dans leurs soirées, et partout ils recueillaient les mêmes applaudissemens. Ils avaient récemment parcouru une partie de l'Europe, et étaient, lors du congrès, revenus sur le théâtre de leur première gloire. Leur chant possédait vraiment un charme indescriptible; c'étaient des mélodies d'une fraîcheur, d'une suavité, d'un rhythme inconnus jusqu'alors. La pureté, l'expression et jusqu'aux hardiesses de leur exécution ajoutaient encore à la gracieuse étrangeté de cette musique nationale.

On passa dans une salle qui, jusque là, n'avait pas encore été ouverte. Un grand arbre à rameaux d'or y était chargé de jouets, de ca-

deaux de toute espèce, entre autres de ces jolies boîtes faites avec le pavé de Vienne. On tira une loterie de ces charmantes bagatelles. Ce fut alors un renouvellement de joie. Puis, quand cette vive population fut chargée de dons si délicatement offerts, on passa dans la salle du banquet. Tout ce que Vienne avait pu obtenir de friand et d'exquis fut livré à la gourmandise et à l'appétit de ces jeunes hôtes. Pendant le souper, les mêmes chanteurs tyroliens, placés dans une pièce voisine, firent encore entendre quelques unes de leurs variations les plus capricieuses, dont les sons affaiblis dans le lointain ressemblaient à l'écho d'une mélodie céleste.

Avant de rendre au sommeil tous ces jeunes danseurs, on les réunit dans une valse générale. C'était vraiment quelque chose de merveilleux que cette confusion de têtes emportées çà et là par le rapide tourbillon : leurs cris, leur gaieté, leur vivacité, formaient le plus ravissant coup d'œil. Les souverains et tout la cour semblaient prendre leur part de ces joies enfantines, et reposer leurs esprits parfois si agités sur ces tableaux d'innocence et de bonheur.

La princesse Marie, qu'on appelait à si juste titre l'exemple et l'ornement de la cour, s'était surpassée dans ce raout enfantin. Une jeune femme charmante, qui réunissait à la beauté de sa tante, la reine de Prusse, les grâces de sa mère, la princesse Paul d'Esterhazy, née de la Tour et Taxis, partageait avec sa belle-mère le soin d'en faire les honneurs. Elle y apportait son affabilité ordinaire et ce goût exquis qui la distingue, sentiment indéfinissable que tant de choses concourent à former, la rectitude de l'esprit, l'habitude des convenances, l'à-propos, et ce je ne sais quoi qui donne la mesure de tout sans avoir besoin d'y penser. Le sien était devenu proverbial à Vienne.

Comte de La Garde.
(Globe.)

LE VRAI CID DE L'HISTOIRE.

Généralement, on croit au Cid tel que le théâtre l'a popularisé, on croit à Chimène, à don Diègue, à don Gormaz... l'allure chevaleresque des vers de Corneille a séduit et entraîné les imaginations. Le Cid qu'il a créé vit dans toutes les mémoires, escorté de Chimène et de don Diègue. C'est le privilége du génie. Mais on se demande si c'est bien là le vrai Cid Campéador Ruy Diaz de Bivar, dont il est fait mention dans la relation du siége d'Almérie :

> *Ipse Rodericus* mio Cid *semper vocatus,*
> *De quo cantatur.....*

La reprise du *Cid* au Théâtre-Français a fait naturellement rechercher quel fut en réalité le héros de Corneille, et si le poète l'a peint de fidèles couleurs. Nous avons, pour notre part, tout simplement recouru à l'*Histoire d'Espagne*, de M. Romey, et nous y avons trouvé un tout autre héros que le héros théâtral de Corneille et du *romancero*. De Chimène et du soufflet de don Diègue on ne trouve pas la moindre trace dans les sources, et le nouvel historien de l'Espagne n'en parle même pas. C'est dans les textes originaux qu'il a recherché la biographie du héros castillan, et qu'il a reconstruit sa vie sur les mémoires arabes et les récits des chrétiens, combinés. Le héros castillan n'est pas en effet dans les écrits des auteurs musulmans, tel que nous le voyons dans les récits poétiques. Ici, humain autant que brave, il accueille le Sarrasin et le porte sur ses épaules : là, despote et cruel, il fait brûler vif, au mépris des traités, le gouverneur musulman de Valence, Ahmed-el-Moaféry, descendant du grand El-Mansour. Le nouvel historien a tenu compte de tout cela et pesé la renommée du héros dans de justes balances. Il a fait plus encore qu'on ne devait l'attendre d'un simple historien qui n'aspire pas au lyrisme : dans un chapitre presque tout entier consacré à Rodrigue de Bivar (t. V, p. 481 et suivantes), il a démontré jusqu'à l'évidence combien les opinions reçues sur le héros du *romancero* sont fausses, et en quoi Corneille a manqué aux conditions historiques de son sujet. Nous ne parlons pas des conditions dramatiques ; mais il semble, après tout, que l'intérêt de la pièce n'aurait rien perdu si l'auteur en avait placé la scène au temps et au lieu véritables.

Nous ne pouvons ici, on le pense bien, raconter la biographie du Cid telle que M. Romey l'a reconstruite. Il faut voir dans son livre même les causes qui le rendirent odieux à Alphonse VI, et le récit de la première affaire où il se signala, non sous Ferdinand, mais sous Sancho, roi de Castille, frère d'Alphonse VI, roi de Léon, tous deux fils de Ferdinand, et rois de leurs royaumes respectifs en vertu du testament de leur père.

Les deux frères s'étant brouillés marchèrent l'un contre l'autre.

Ils vinrent camper avec leurs armées sur la frontière de leurs royaumes, près d'un village nommé Golpejar (1701). Un combat s'ensuivit dans lequel Alphonse de Castille eut le dessus. Sancho prit la fuite.

« Vers ce temps-là, dit un vieux chroniqueur, traduit mot pour mot par M. Romey, s'était élevé un certain guerrier très exercé aux armes, et qui, dans tout ce qu'il entreprit, demeura vainqueur. Ce guerrier, qui déjà s'était acquis un grand nom, releva dans sa fuite le courage abattu du roi Sancius.

— Voilà, lui dit-il, que les Galliciens qui sont avec ton frère le roi Alphonse, après la victoire du jour, reposent en toute sécurité dans leurs tentes ; ruons-nous contre eux, si tu m'en crois, avant le retour du soleil, et nous obtiendrons sur eux la victoire. Le roi Sancius goûta le conseil, et ralliant autant qu'il put son armée, se jeta, au lever de l'aurore, sur les Léonais encore endormis. Surpris, ils ne purent faire de résistance, et Alphonse, fait prisonnier, fut enfermé, chargé de liens, dans l'église de Saiute-Marie de Carrion.

La version d'un autre chroniqueur, Roderic de Tolède, diffère peu de la précédente.

« Il y avait avec le roi Sancius, dit-il, un vaillant guerrier (*miles strenuus*), c'est, chez les deux historiens, l'expression consacrée en parlant du Cid), appelé Rodericus Didaci Campéador : lequel, animant son roi vaincu, lui persuada de rappeler autant qu'il serait en lui l'armée fugitive et d'attaquer au point du jour les Léonais et les Galliciens pris au dépourvu. »

Et la chose en effet se passa comme il avait été dit. Le conseil du Cid valut la victoire à Sancho, et Alphonse vaincu s'échappa et alla se réfugier à Tolède près de l'émir musulman, El-Mamoun, qui en avait fait le centre de la civilisation espagnole, et l'avait élevée au rang des principales villes de l'Europe.

C'est la première mention que l'histoire fasse du Cid, sa première action militaire. Elle eut lieu, comme on voit, non pas sous Ferdinand, mais sous Sancho, fils de Ferdinand. Le Cid pouvait avoir environ vingt-cinq ans.

Le Cid, depuis ce moment, devint le conseiller et l'ami de Sancho, tandis qu'Alphonse vivait en exil à Tolède ; mais lorsque étant de retour celui-ci eut réuni sur sa tête les deux couronnes de Léon et de Castille, le Cid lui fut toujours peu agréable, et divers actes d'opposition séditieux le firent bientôt exiler.

C'est de ce jour que date la fortune singulière du héros. Dans l'exil, le Cid, mécontent, se rendit d'abord indépendant, ensuite redoutable, sinon au roi de Léon et de Castille, du moins à ses voisins chrétiens et musulmans, avec une petite armée qui n'était qu'à lui ; et qui s'attacha en tout à sa fortune. M. Romey a retrouvé sur les lieux mêmes le premier nid d'aigle d'où le Cid, avec ses rares compagnons, sut exercer l'influence militaire qui a propagé son nom et sa gloire. C'est maintenant

un château ruiné, bâti au fond d'une vallée de l'Aragon, entre Daroca et Alcaniz, sur un pain de sucre de roche fort haut, et qui porte encore le nom de *Pèna del Cid* (la Roche du Cid.)

C'est de là que Rodrigue, en véritable condottière, prêta plus d'une fois le secours de son bras aux émirs ses voisins, notamment à l'émir de Saragosse et à celui d'Albarracin, unis par une étroite alliance. C'est de là qu'il marcha tour à tour contre le roi d'Aragon, contre Alphonse et contre les Almoravides. Jusqu'à la fin de son siècle, il s'agita dans cette sphère, et on le voit, dans le grand mouvement de l'invasion des Almoravides qui remplit cette fin de siècle, s'opposer à ceux-ci, comme allié des anciens Arabes andalousiens, et prendre Valence, non comme général d'Alphonse VI, mais comme auxiliaire et pour le compte de l'émir de Sainte-Marie des Beny-Razyn (Albarracin). Le Cid mourut à Valence en 1099, l'année même de la prise de Jérusalem par les Croisés.

Les incidens que l'histoire sérieuse accepte sont nombreux dans la vie du Cid, mais aucun presque n'a le caractère chevaleresque qu'on attribue d'ordinaire au héros. La fidélité royaliste est la moindre de ses vertus, c'est un soldat de fortune heureux, qui de soldat s'est fait général lui-même, chef de mécontens et de bandits, guerroyant contre quiconque lui déplaît, fort peu scrupuleux dans ses alliances, et intimement lié avec l'émir musulman d'Albarracin, au nom duquel occupa Valence. De là à l'homme du romancero et de la tragédie il y a quelque peu loin, ce nous semble.

La critique historique aurait fort à faire d'ailleurs de relever toutes les erreurs débitées sur le héros castillan par la critique littéraire depuis l'apparition du Cid de Corneille. Ferme les yeux qui voudra sur les énormités historiques du poète lui-même, notre historiens n'a garde de les lui passer. De même qu'il sait gré à l'auteur d'*Hernani* de ne faire appeler Charles-Quint, roi d'Espagne et non encore empereur, que *votre altesse* et non *votre majesté*, il ne souffre qu'impatiemment l'altération, la confusion des faits introduits par le grand poète dramatique dans l'histoire du Cid. Corneille, par exemple, met la scène à Séville, sous le roi Ferdinand Ier de Castille. Or, le Cid, né vers 1046, est mort en 1099, et Séville n'a été prise par la couronne de Castille qu'en 1248, près de cent cinquante ans plus tard.

Corneille toutefois a pour lui son génie, ses nobles vers aux mâles et fermes allures, la vive et chaleureuse expression, le tour heureux tout ce qui constitue sa grande manière, son originalité, sa poésie, « qui fiert l'âme d'une si vive secousse, » comme disait Montaigne. L'historien, tout en relevant, chemin faisant, les erreurs du poète, s'incline devant lui et salue avec respect la statue du vieux maître. Mais si l'on peut pardonner beaucoup à Corneille, par cette seule et grande raison qu'il est Corneille, comment pardonner à M. de La Harpe, un grand critique, le Quintilien français, comme on sait, les belles choses qu'il a débitées en plein lycée :

« Le sujet du Cid, dit-il textuellement (*Cours de Littérature*), se passe en Espagne au quinzième siècle, au temps de la chevalerie. » En voilà plus qu'il n'en faut pour édifier sur l'érudition de M. de La Harpe en tout ce qui ne concernait pas Mme Favart ou M. l'abbé de Joyeuse. Le Cid chevalier du quinzième siècle! à merveille. Les grands critiques de nos jours qui attribuent bravement le fameux *moi! moi! dis-je, et c'est assez*, à la Médée de Longepierre, n'auraient pas mieux fait.

(*Temps.*)

MODES.

On fait aujourd'hui des robes nouvelles quant à la forme et aux accessoires : ce sont, la robe Victoria, absolument plate et à jupe très longue; la robe Médicis dont la forme nous reporte au seizième siècle; et la redingote à la bavaroise qui a de l'analogie avec la robe Victoria, mais dont la justesse de forme est déguisée par divers agrémens, tels que revers garnissant le devant du corsage ouvert, jockeis et paremens des manches à coude, et soutaches posées sur toutes les parties de la redingote qui sont susceptibles de recevoir cet ornement.

Il se fait aujourd'hui des manches nouvelles, qui peuvent s'associer avec les formes que l'on a portées jusqu'à ce jour, et que l'on portera encore long-temps : telles sont les manches plates, mais froncées dans toute la longueur de la couture qui se trouve en dedans du bras; les manches justes à écaille, formées de biais superposés les uns aux autres; les manches à coulisses disposées en spirale; les manches taillées en droit fil, aussi larges du bas que du haut, dépourvues de poignets, et dont le bas, ramené jusqu'à la saignée du bras au moyen d'une froncée dans la couture, laisse paraître une sous-manche en mousseline bouillonnée, etc. Les jupes des robes, qui depuis quelques temps étaient en général unies, commencent derechef à s'orner de volans, mais les biais, les bouillons, les plis, enjolivés de passementeries, se portent davantage. Les jupes sont plus longues que jamais, et même elles traînent par derrière. Ainsi que nous l'avons déjà dit, l'on porte très peu de robes blanches pour toilette de jour; mais pour le soir, les robes blanches en mousseline, en batiste de Chine, en organdis, en tarlatane, sont en grande vogue. On en fait à deux jupes d'égale longueur, et l'on relève celle de dessus au moyen d'une fleur ou d'un ruban. Quand on emploie ce genre d'étoffe l'on fait des corsages soit à la Niobé, soit à la grecque, et aussi pour les jeunes personnes des corsages froncés, décolletés, à la Vierge ou à forme carrée.

On a imaginé de remplacer le peignoir blanc qui se porte sous les robes de chambre par un dessous de soie glacée ou de taffetas de couleur tendre, rose, paille, bleu-de-ciel, lilas, vert-d'eau; c'est là une nouveauté d'un très bon goût.

En fait d'étoffe nouvelle pour robes, nous aimons à citer le tissu de verre, étoffe transparente et brillante, ayant des carreaux en relief; le valencia, étoffe forte et brillante en poil de chèvre; l'étoffe de soie naturelle qui se lave comme un linge et qui est très convenable pour les sorties du matin et pour toilette de la campagne.

Quoique nous ayons déjà beaucoup parlé de camails, de pélerines cardinales, etc., il faut en parler encore, car rien n'est plus à la mode. On en fait en soie glacée dont les deux côtés peuvent être portés dessus. Ceux-ci peuvent s'accorder avec deux toilettes différentes; mais beaucoup de dames préfèrent n'employer pour la confection de ces objets que de la dentelle noire ou blanche, qui est d'un plus grand luxe et qui a l'avantage de ne point cacher entièrement une jolie taille.

Avec les robes de forme amazone, l'on porte des cols chevalière et des fichus guimpes boutonnant entre deux rangs de jabots.

Nous terminons cet article en signalant les principales nouveautés en chapeau, ce sont : les chapeaux Watteau en paille de riz, garnis de roses et de dentelle; les chapeaux à passe de paille, à fond et bavolet de soie, genre paysanne; les chapeaux de crêpe noir, garnis d'un feuillage de velours; les capotes à coulisse recouvertes entièrement de tulle français, et ayant sous la passe deux rangs de ruches de semblable tulle.

Beaucoup de chapeaux de paille de riz sont doublés de crêpe de couleur et ont le bord garni de biais de même couleur, mais présentant plusieurs nuances. On continue à relever la forme des chapeaux; la passe s'abaisse toujours sur le front : la dénomination de *chapeaux à la chipie* a été donné à cette forme peu gracieuse et pourtant généralement adoptée; les fleurs se placent presque toujours sur le sommet du chapeau et dans le creux que forme la calotte en se joignant à la passe. L'on porte ordinairement sur ces chapeaux des couronnes dites à la Joséphine : elles sont formées de fleurs serrées, à queues fort courtes, et sont montées de façon à ce que cette couronne, assez grosse au milieu, diminue de volume en arrivant aux extrémités. Les voiles sont un ornement à peu près indispensable.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

25 mai. — Voici ce que porte une correspondance de Rio, en date du 25 février, et publiée par les journaux des États-Unis :

« Il y a quelques jours, un grand navire, un négrier, sortit de ce port, sous pavillon américain, pour aller sur les côtes d'Afrique. Une frégate anglaise, qui était en rade, connaissait sa destination, et se mit immédiatement à sa poursuite. Ils se rencontrèrent à quelques milles en dehors du port. La frégate envoya un de ses canots à bord du bâtiment américain, dont le capitaine déclara à l'officier du canot qu'il le coulerait s'il venait à portée. Le canot ne tint aucun compte de cette menace, et le Yankee lui décocha un boulet.

« Alors le commandant de la frégate de John-Bull héla le navire en lui déclarant qu'il le canonnerait s'il n'amenait pas.

« — Tirez, s'écria le Yankee avec accompagnement d'une redoutable bordée qui porta le ravage dans les vergues de la frégate.

« Puis l'impertinent mit toutes voiles dehors et se trouva loin de l'Anglais avant que celui-ci fût revenu de son étourdissement. J'ai vu depuis la frégate ; elle est rentrée pour réparer ses avaries qui étaient fort considérables et qui ne lui ont pas permis de donner la chasse au négrier ; mais le capitaine jure qu'il le retrouvera et l'empoignera, dût-il y perdre sa frégate !

« Une autre correspondance ajoute qu'un croiseur anglais, le brick *Pantaloon*, s'étant lancé imprudemment à la poursuite d'un navire suspect, sur la côte occidentale d'Afrique, alla donner contre terre, sur le cap Roxo, et que là il fut attaqué par les indigènes. On ajoute d'ailleurs que l'équipage du *Pantaloon*, après une lutte très vive, demeura victorieux, et réussit à remettre son navire à flot et à le conduire dans la rivière de Gambie, emmenant une vingtaine de prisonniers. »

— M. Vazern, docteur français, résidant à Londres, vient de faire une découverte importante : il s'agit d'une expérience sous-marine par lui faite vendredi dernier, en présence de plusieurs savans. Le docteur à voulu prouver qu'on pouvait rester sous l'eau fort long-temps sans communication avec l'air atmosphérique ; il est descendu dans la cloche à plongeur de l'institution polytechnique et est resté sous l'eau depuis neuf heures jusqu'à midi. Lorsqu'il est remonté, le docteur ne paraissait nullement indisposé des effets de cette expérience. Il a reçu les félicitations des personnes présentes à cette opération intéressante. Aussitôt qu'il aura obtenu un brevet, il appliquera son invention au sauvetage et aux recherches sous-marines.

Le docteur Vazern a fait construire une machine pour les chemins de fer ; cette machine, d'une force de quarante-trois chevaux, marchera avec une grande vitesse, sans vapeur, sans chaudière, sans four, sans eau ; elle est inexplosible. Dans peu de temps on en fera l'essai.

(Standard.)

— D'après une récente statistique industrielle et commerciale, on compte en France 84,954 métiers, produisant annuellement une valeur en soieries de 250 millions de francs environ. Ces métiers occupent 170,000 ouvriers et emploient 140,000,000 de fr. de soie environ. La main d'œuvre est de 70,923,965 fr., ou environ 300 fr. par ouvrier. La fabrique de Lyon, seule, en temps ordinaire, occupe 40 à 50,000 métiers, emploie 90,000 ouvriers et produit près de 100,000,000 de francs. La consommation intérieure en soieries françaises est de 75,000,000 fr. et l'exportation est de 140,000,000 fr., terme moyen.

26. — On écrit de Breslau à la *Gazette de Cologne :*

« Un tragique événement qui s'est passé au village de Breiersdorf, près de Lignitz, a produit ici une vive imp[illegible]excité la compassion générale.

« Un petit garçon de treize ans avait volé de l'avoine dans une cour ; sur l'ordre du bailli, homme dur et sévère, il fut enfermé dans une cave pour toute une nuit. A dix heures du soir le garde de nuit l'entend crier de toutes ses forces : « Au nom de Dieu ! faites-moi sortir, ils me dévorent ! » Le garde de nuit se rend près du bailli, qui lui dit : « Laissez-le crier ; il ne veut que sortir. » L'enfant continua à crier de la même manière, le garde de nuit se rendit deux fois encore auprès du bailli qui resta impitoyable. Or comme le garde redoutait fort le bailli, il n'eut pas le courage d'avertir le seigneur de la terre. Vers minuit, le bruit cessa, après avoir fini par n'être plus qu'un simple gémissement. Le lendemain, on trouva l'enfant mort. Une jambe était toute dévorée, la figure horriblement mutilée, etc. La cave dans laquelle on avait enfermé le petit garçon n'avait pas été ouverte depuis vingt-cinq ans : les rats s'y étaient multipliés énormément, et avaient fait subir au pauvre enfant cette mort lente et cruelle. Une instruction se poursuit contre le bailli, qui a été conduit à la maison d'arrêt de Janer. »

27. — L'ayuntamiento de Bars a donné au Musée d'artillerie de Madrid deux caissons de canon qui servirent au roi catholique pour le siége de Grenade. Ils sont en fer battu et gardent encore deux projectiles de pierre.

— Le Musée d'artillerie a également reçu la première lame d'épée fabriquée dans la manufacture nationale de Tolède avec de l'acier espagnol sans aucun mélange d'acier allemand. Les lames provenant de cette nouvelle fabrication ont résisté aux plus fortes épreuves, et les hommes de l'art ont reconnu l'acier espagnol supérieur à celui d'Allemagne.

(Eco del Comercio.)

28.— Lundi soir, vers les trois heures de l'après midi, un malheur affreux est venu attrister la commune de Vidauban (Var). Voici les détails que nous donne un voyageur qui a passé sur les lieux au moment même de l'événement. Un orage ayant éclaté, un jeune cultivateur, âgé de vingt-deux ans, se réfugia dans la maison de campagne du sieur Fabre qui se trouve sur la route de Draguignan à Aix, où plus de vingt personnes étaient déjà réunies. La foudre a tombé sur la maison, a blessé très dangereusement les époux Palanque, et a tué le jeune cultivateur. La forme du chapeau de ce malheureux a complétement disparu, et tout l'intérieur de la tête a été brûlé ; il n'est plus resté que les parois du crâne et les ailes du chapeau : c'était un spectacle plein d'horreur.

(Mémorial d'Aix.)

29. — On lit dans le *Courrier belge*, journal de Bruxelles, 25 mai :

« Hier, à sept heures et demie du soir, le convoi de Mons *s'est trouvé* arrêté à huit cents pas du tunnel de Braine-le-Comte par la rupture du tuyau d'alimentation du remorqueur ; le machiniste, ayant en vain essayé de le raccommoder, prit le parti d'abattre la grille de son fourneau et de mettre bas son coke.

« Un voyageur, qui se trouvait sans doute encore sous l'impression de l'accident de Meudon, s'écria que les wagons allaient brûler ; bientôt on vit sortir les voyageurs par les portes et les fenêtres ; il y eut peut-être beaucoup de robes et d'habits déchirés, mais personne ne reçut une égratignure.

« Tous les voyageurs gagnèrent à pied la station la plus voisine, d'où ils purent partir un quart d'heure après avec une nouvelle locomotive. »

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.



13e Année. — N° 31. Dimanche 5 Juin 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

Le Vte de Tessières-Boisbertrand, Directeur.

On s'abonne à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS

Le Cabinet de Lecture paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. Prix : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 cent. la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

FRAGMENS DE LA RELATION D'UN VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE DU NORD.

L'auteur de cette relation est M. Georges Catlin.

« Je fis, dit-il, le portrait d'un guerrier célèbre parmi les *Sioux*, connu sous le nom de *Mah-to-chee-ga*, qui veut dire le Petit-Ours. Malheureusement cet homme fut tué par un autre Indien de sa propre tribu, quelques momens après que j'eus achevé son portrait, et cette affaire, qui pensa me coûter la vie, fut l'une des circonstances les plus remarquables de mon séjour dans le pays, celle qui contribua le plus à établir auprès des Sioux l'opinion que j'étais doué d'une puissance surnaturelle. Aux yeux de ces sauvages, le travail de mon pinceau était une chose miraculeuse qui stimulait au plus au point leur curiosité; tout, jusqu'au bateau à vapeur qui m'avait amené, était oublié pour me regarder peindre; ils se pressaient en foule dans l'atelier que j'avais improvisé, attendant, avec une impatience mêlée d'un peu de frayeur, ce qui allait résulter pour chacun de mes modèles des opérations magiques de mon pinceau. D'abord, la frayeur avait eu le dessus dans leurs impressions; ils avaient attribué à l'œuvre diabolique dont ils me croyaient occupé les conséquences les plus terribles. Plus tard, je réussis à leur faire comprendre mes véritables intentions, et ils finirent par considérer comme une sorte d'honneur de poser devant moi : ceux dont j'avais achevé le portrait venaient s'en vanter comme d'une distinction, et se gardaient bien de laisser soupçonner le tremblement avec lequel ils s'y étaient soumis; les autres, avides de faire preuve de courage, s'offraient avec empressement à braver un danger que chaque nouvel essai rendait moins effrayant.

« Au moment dont je parle, j'étais occupé du portrait de Mah-to-chee-ga, ou le Petit-Ours, de la tribu des *Onc-pa-pa*, l'un des plus beaux modèles que j'eusse eus sous les yeux. Je l'avais fait de profil, laissant dans l'ombre l'autre partie de son visage. Comme j'allais terminer mon travail, un Indien du nom de *Shon-Ka*, qui veut dire *le Chien*, chef de la tribu des *Cax-a-zchee-ta*, entra dans le wigwam avec une physionomie sombre, et s'assit sur le plancher en face de mon modèle, de manière à voir à la fois le sauvage et ma peinture. Après être demeuré quelques momens dans un profond silence, les bras croisés, les lèvres pincées avec l'expression du plus profond mépris, cet homme dit d'un ton plein d'ironie : « Mah-to-chee-ga n'est que la *moitié* d'un homme. » Un profond silence de quelques momens suivit cette attaque; les chefs assis autour de la chambre ne firent pas un mouvement; leurs regards seuls s'interrogeaient les uns les autres,, et indiquaient leur anxiété sur ce qui allait suivre. Pendant cet intervalle, les yeux de Mah-to-chee-ga demeurèrent calmes et immobiles, puis ses lèvres prirent une courbe légèrement méprisante, et il dit d'un ton doux, mais ferme :

« — Qui dit cela ?

« La réponse fut : — « Son-Ka l'a dit, et Son-Ka le prouvera. »

« A ces mots, les yeux de Mah-to-chee-ga commencèrent à tourner comme sur des pivots en s'agrandissant d'une manière effrayante, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtassent sur l'objet de sa colère; ses sourcils se froncèrent avec une sorte de tremblement nerveux, et le feu de ses regards sembla vouloir consumer l'ennemi qui venait de le provoquer.

« — Pourquoi Shon-Ka dit-il cela ? demanda-t-il enfin.

« —Questionne *We-chash-a-va-kon* (c'est-à-dire le peintre), lui répondit le chef indien: il te le dira; lui aussi, il sait que tu n'es que la moitié d'un homme, car il n'a peint que la moitié de ton visage et il a laissé l'autre moitié qui n'est bonne à rien.

« — Si le peintre le dit, répliqua mon modèle, je le croirai; mais si c'est le Chien seul qui le dit, il doit le prouver.

« — Ce que Shon-Ka a dit, Shon-Ka le prouvera, reprit le chef; si Mah-to-chee-ga est véritablement un homme, digne de l'estime des hommes blancs, qu'il fasse ce qu'a fait Shon-Ka, qu'il donne à l'homme blanc un cheval et qu'il lui laisse voir sans honte son visage tout entier. Après ces mots, le Chien se leva soudain et quitta le wigwam sans attendre de réponse. Quant au Petit-Ours, dès que la séance fut achevée, il se retira dans sa hutte, chargea sa carabine et se mit à supplier le Grand-Esprit de lui accorder aide et protection.

« Bientôt, cependant, la voix de Shon-Ka se fit entendre près de la porte de la demeure du Petit-Ours : Si Mah-to-chee-ga est vraiment un homme entier, s'écriait-il, qu'il sorte sur-le-champ et qu'il vienne ici le prouver; c'est Shon-Ka qui l'appelle. La femme de Mah-to-chee-ga poussa un cri perçant, mais il était trop tard; son mari s'élança hors de la hutte, son fusil à la main, et les deux ennemis tirèrent à la fois. Le Chien ne fut pas atteint et s'enfuit aussitôt, laissant sur le carreau le Petit-Ours baigné dans son sang et ayant, chose étrange à dire, toute la moitié du visage emportée, la même moitié que j'avais laissée dans l'ombre en faisant son portrait, et qui, selon la prédiction de Shon-Ka, n'était *bonne à rien !* Moins d'une minute après cet événement plus de mille sauvages se trouvèrent armés de fusils ou d'arcs : mille cris effrayans se firent entendre, et les amis du Chien se rallièrent autour de lui pour protéger sa fuite. D'un autre côté, l'indignation des One-pa-pa était à son comble; leurs hommes les plus vaillans accoururent en foule; ils s'élancèrent, avides de vengeance, à la poursuite de Shon-Ka, et la plaine devint bientôt le théâtre d'un combat acharné. Enfin, cependant, le Chien et ses braves se perdirent à nos regards dans l'étendue de la prairie; mais si Shon-Ka réussit à se soustraire à ses ennemis, ce fut au prix d'un bras cassé dans la mêlée. Le lendemain de cette affaire, le Petit-Ours mourut de sa blessure, et fut enterré au milieu des cris déchirans de sa malheureuse épouse, qui se reprochait amèrement de n'avoir rien fait pour le sauver de l'attaque de son ennemi. Cette aventure fatale et surprenante à la fois devint bientôt le sujet de toutes les conversations dans le village, et les yeux de cette multitude superstitieuse se fixèrent sur moi comme sur la cause d'un événement aussi déplorable. Plusieurs étaient convaincus que si j'avais laissé dans l'ombre une moitié du visage de Mah-to-chee-ga, c'était parce que je savais que cette moitié n'était *bonne à rien*; qu'ainsi j'avais dû prévoir les malheurs qui venaient d'arriver, que je les avais souhaités même, puisque j'y avais donné lieu volontairement; que j'étais un homme dangereux, et qu'il fallait punir ma témérité dont la fuite de Shon-Ka, d'un chef respecté, était la conséquence. Les choses en étant à ce point, je jugeai prudent de m'éloigner sans délai.

« Nous atteignîmes bientôt l'endroit où est situé le *tombeau de l'Oiseau noir*; c'est une colline à peu de distance du Missouri, une sorte de point télégraphique connu de tous les voyageurs, soit blancs, soit cuivrés, de ces contrées, et visité par les uns, pour jouir du point de vue délicieux que l'on y découvre dans toutes les directions : par les autres, pour rendre hommage aux mânes d'un de leurs chefs les plus renommés. Au sommet de ce monticule élevé, que l'on aperçoit de plusieurs lieues à la ronde, fut enterré, il y a un peu plus de trente ans, à sa requête instante, un grand chef de la tribu des *O-ma-haws*, connu sous le nom de l'*Oiseau noir;* plus tard, la même tribu éleva sur cette place un poteau de bois de cèdre que l'on y voit encore. Le village où résidaient les O-ma-haws se trouvait à quinze lieues environ au dessus de cet endroit. Leur chef, homme très considéré parmi eux, désirant visiter la ville de Washington, s'y rendit accompagné d'un agent américain qui était venu traiter d'affaires avec lui. A son retour il fut atteint de la petite vérole avant d'avoir pu revoir son village natal, et mourut à peu de distance de la colline dont j'ai parlé. Voici la demande que, sur son lit de mort, il adressa aux guerriers qui l'entouraient, demande qui fut religieusement exécutée dans tous ses détails. Il les priait de le placer après sa mort dans un de leurs canots, de le conduire en descendant le fleuve jusqu'à ce monticule, qui était le lieu favori de ses promenades, et de l'y enterrer assis sur le dos de son cheval de bataille; l'animal devait descendre vivant au tombeau, et son maître comptait voir de ce poste élevé les Français montant et descendant le fleuve dans leurs bateaux. Parmi plusieurs beaux chevaux que possédait le chef, un noble coursier blanc fut choisi pour l'accompagner au pays des ombres; on le conduisit avec beaucoup de pompe et de cérémonie au sommet de la colline. Là, en présence de toute la tribu, de plusieurs marchands de pelleteries et de l'agent américain, on plaça sur le dos du bel animal le chef qui l'avait si souvent monté, soit à la chasse, soit au combat; on arma le mort de son arc, de son carquois et de son bouclier; on suspendit à sa ceinture son calumet et le petit sachet magique destiné à lui servir d'amulette; puis une provision de viande fumée et une blague à tabac bien garnie, pour servir à ses besoins pendant le voyage qu'il allait faire dans les superbes pays de chasse où errent les ombres de ses ancêtres; on n'oublia ni son briquet, ni sa pierre, ni de l'amadou pour allumer sa pipe, chemin faisant. Les chevelures qu'il avait conquises sur ses ennemis ne pouvant servir de trophées à personne après lui, furent attachées à la bride de son cheval; enfin le chef était revêtu de son plus beau costume de guerre, et sur sa tête se balancèrent jusqu'au dernier moment les plumes d'aigle de sa coiffure. Quand la cérémonie fut achevée, et que les honneurs funéraires lui eurent été rendus par ceux auxquels cette charge est confiée, chacun des guerriers de la tribu se teignit la paume et les doigts de la main droite avec du vermillon, puis il les appliqua sur les flancs du coursier blanc où leur empreinte resta distinctement marquée. Tout étant alors accompli, on apporta en grande quantité de la terre et des mottes recouvertes de gazon dont on remplit solidement tout l'espace occupé par les pieds du cheval; on éleva peu à peu cette grossière maçonnerie jusqu'à ses flancs et à son poitrail; puis l'on couvrit graduellement la croupe et la tête de l'innocente victime, jusqu'à ce qu'enfin l'on atteignit les épaules du chef et les belles plumes de sa coiffures, qui disparurent à leur tour sous l'épaisseur du gazon où elles sont demeurées en paix jusqu'à ce jour. Plus tard, ainsi que je l'ai dit, on éleva au sommet de cette colline un poteau de cèdre destiné à marquer la place du tombeau. Ce grossier monument, le petit mont qu'il couronne, tapissé de gazon vert et de fleurs sauvages, sont aperçus du voyageur à la distance de près de quinze milles, et lui servent comme d'une sorte de phare ou de signal pour diriger sa marche. »

La rencontre de grands troupeaux de buffles vers la partie supérieure du Missouri, offre à nos voyageurs un obstacle qui n'est pas sans danger, ainsi qu'on le verra par l'extrait suivant :

« Dans la première partie de notre navigation sur le Missouri, nous rencontrâmes d'immenses troupeaux de buffles, soit le long des bords de ce fleuve, soit dans ses eaux. Nous abordions quelquefois d'heure en heure, et, laissant notre canot sur le rivage, nous nous glissions inaperçus à travers quelque ravin, jusqu'au lieu où le troupeau paissait sans défiance. Quand nous étions arrivés à la distance de quelques pas seulement, l'un de nous commandait le feu, et presque toujours chacun abattait une victime. Un jour que nous nous trouvions à l'embouchure de la rivière Blanche, nous vîmes une troupe innombrable de buffles occupés à traverser le Missouri à la nage, et ce fut avec toutes les peines du monde que nous échappâmes au danger imminent d'être submergés par ces énormes animaux. A mesure que nous approchions, nous étions effrayés du nombre prodigieux de ces quadrupèdes qui descendaient des collines pour se rendre vers le fleuve, galopant d'une éminence à l'autre et faisant des sauts merveilleux. Le fleuve lui-même était déjà rempli, et, si l'on peut par-

ler ainsi, noirci de buffles, dont les rangs étaient serrés et qui nageaient contre le courant. Je jugeai qu'il y aurait de l'imprudence à pousser notre canot malgré tant d'obstacles; en conséquence je le dirigeai vers le rivage, où nous attendîmes quelques heures que le passage de ces animaux cessât et nous permît de nous rembarquer sans crainte. Long-temps notre attente fut vaine; enfin, apercevant une éclaircie, nous résolûmes d'en profiter, et d'abord nous réussîmes à diriger notre canot sans trop de risques à travers le troupeau. Les myriades de ces animaux qui, après avoir traversé le fleuve, étaient remontés sur la rive opposée, avaient peu à peu abaissé par leurs piétinemens le bord élevé qui leur faisait obstacle, et formé en cet endroit comme une sorte de débarcadère, par lequel ils grimpaient facilement jusqu'à la prairie. Beaucoup cependant, entraînés par le courant, passaient en vue de ce point sans pouvoir l'atteindre, et ne réussissaient à prendre terre qu'un peu plus bas, dans un endroit où la rive élevée leur opposait une barrière infranchissable. Là, ces pauvres animaux s'aggloméraient par masses contre l'escarpement qu'ils ne pouvaient gravir, et demeuraient immobiles sans avancer ni reculer. Lorsque nous fûmes à une petite distance de l'endroit où je les voyais, je crus que nous n'avions plus rien à craindre de leur part, et je me hasardai à décharger ma carabine à la tête de l'un d'eux qui tomba immédiatement dans l'eau; mais le mouvement causé par la chute du pesant animal entraîna celle de plusieurs autres; une sorte d'agitation succéda à l'inertie où ils semblaient tous plongés, et en moins de quelques instans notre canot fut environné d'une centaine de buffles à la nage, dont le voisinage nous mettait dans le plus grand danger. Pas un, à la vérité, ne songeait à nous attaquer; il est même probable que, dans la confusion où se trouvaient ces pauvres bêtes, elles s'apercevaient à peine de notre présence; mais leurs mouvemens étaient si violens que le moindre de ces animaux aurait suffi pour nous submerger. Le seul moyen que j'eusse d'éloigner le péril était de me tenir debout dans le canot et d'effrayer les buffles par mes gestes et mes cris; nous réussîmes ainsi à sortir sains et saufs de cette position difficile.

« Nous assistions alors à l'une des grandes migrations des buffles. A cette époque de l'année, des milliers de ces quadrupèdes se réunissent par troupeaux et traversent la contrée dans diverses directions, passant les rivières et les fleuves, tantôt à gué, tantôt à la nage, comme on vient de le voir. Tous ne se tirent pas également bien de ces passages, comme nous eûmes lieu de le reconnaître, car le soir du même jour, en avançant à la rame, nous rencontrâmes plusieurs corps de buffles qui flottaient suivant le courant, et bon nombre d'autres arrêtés sur des bancs de sable ou de petits îlots. Nous vîmes aussi, à peu de distance du grand passage dont j'ai parlé, quelques uns de ces animaux enfoncés dans la vase près de la rive et qui s'y étaient noyés; d'autres avaient les quatre jambes engagés dans le sable, d'où l'on ne voyait sortir que leurs têtes; d'autres rendaient le dernier soupir sous l'eau, qui commençait à les couvrir entièrement, et des vols nombreux de corbeaux et de corneilles s'abattaient avec des cris de joie sur cette proie facile.

. . . .

« Des incendies terribles ont lieu assez fréquemment dans les plaines que traverse le Missouri. Le feu commence d'ordinaire dans des espèces de bas-fonds de plusieurs milles d'étendue, qui sont revêtus d'une herbe touffue, haute de sept à huit pieds, et de là les flammes sont portées au loin par les ouragans violens qui balaient si souvent cette contrée dépourvue d'arbres.

« On voit plusieurs de ces prairies dans le voisinage du Missouri, de la Plata et de l'Arkansas. Ce sont des plaines parfaitement unies, recouvertes d'une herbe ondoyante si élevée, qu'en les traversant nous étions obligés de nous tenir debout sur nos étriers pour voir notre route par-dessus les plantes. Quand le feu prend parmi ces herbes et qu'il est secondé par un vent impétueux, il se répand avec une rapidité effrayante; on l'a vu, plus d'une fois, envelopper et détruire dans sa course des partis entiers d'Indiens montés sur leurs meilleurs chevaux. Je ne veux point dire par là que la flamme marche plus vite qu'un cheval au galop; mais les hautes herbes dont je parle, étant mêlées d'une espèce de vigne et d'autres plantes grimpantes qui s'y entrelacent, présentent un obstacle continuel au passage de l'homme et des animaux, de sorte que le cavalier qui les traverse est forcé de guider son cheval dans les sentiers en zigzag frayés par les daims et les buffles, circonstance qui retarde nécessairement sa marche, et l'expose à être atteint par l'épaisse colonne de fumée que le feu chasse devant lui. Une fois au milieu de cette atmosphère étouffante, le cheval s'effraie, s'arrête et demeure immobile comme une statue, en dépit des efforts de son maître pour le faire avancer; puis arrive bientôt l'herbe en feu, chassée par le vent, qui tombe par flammèches autour de l'infortuné voyageur, et allume sous ses pas en peu d'instans un nouvel incendie. »

Malgré le tableau effrayant que présente ce dernier morceau, daté de Leavenworth, il paraît que les modèles qu'offrirent aux pinceaux de notre artiste les environs de ce fort, le dédommagèrent richement du risque qu'il avait couru d'être rôti en traversant les prairies. Les *Konzas* surtout font un effet admirable en peinture, à cause de l'usage qu'ils ont de se raser la tête, coutume suivie de même par les *Osages*, les *Pawnees*, les *Sauke*, les *Jaways* et les *Renards*; presque toutes les autres tribus sauvages, au contraire, attachent une importance excessive à la longueur de leur chevelure. Les Konzas coupent leurs cheveux, comme nous venons de le dire, et remplacent cet ornement naturel par une touffe de poils de daim; mais quelque étrange que paraisse cette mode, elle est moins hideuse et surtout moins barbare que celle que nous observons en avançant, avec M. Catlin, sur le territoire des Arkanzsas. Quelques tribus de ces contrées aplatissent, au moyen d'une planche, le crâne de leurs enfans nouveau-nés; d'autres, plus rapprochées des Montagnes Rocheuses, serrent entre deux ais la tête de ces pauvres créatures, usages qui impriment nécessairement à cette partie du corps une forme étrange qui devient la marque distinctive de la tribu. Ce serait chose curieuse de voir les phrénologues à l'œuvre sur ces crânes ainsi métamorphosés. Du reste, en dépit de ces coutumes bizarres, quelques uns des enfans qui ont été ainsi maltraités dans leur bas âge, deviennent plus tard de fort beaux hommes : le *Chien Noir*, par exemple, n'avait pas moins de sept pieds anglais, et la *Grande Corneille*, l'*Homme du lit*, le *Courageux*, trois braves unis par les liens d'une tendre amitié et que le peintre a reproduits sur la même planche, paraissent d'une taille tout aussi imposante. L'un d'eux, à ce que nous voyons, est peint de profil, ce qui nous fait penser qu'il avait l'esprit plus juste que les Sioux dont parle M. Catlin au commencement de cet article; autrement l'artiste ne se serait pas exposé légèrement au risque de déplaire à ce gigantesque personnage.

« Depuis le village comanche dont j'ai parlé jusqu'à l'endroit d'où j'écris, la contrée n'est qu'une prairie continuelle; le terrain en est sec et rude, dépourvu partout d'eau potable, ce dont nous eûmes beaucoup à souffrir. Il nous fallut marcher constamment sous les rayons d'un soleil brûlant, sans que le moindre nuage vînt en tempérer l'ardeur, sans que le plus petit buisson nous offrît le secours de son feuillage; notre seule ressource était de nous mettre à l'ombre derrière nos chevaux. La plupart du temps l'herbe sur laquelle nous marchions était si sèche que les pauvres bêtes ne pouvaient réussir à la brouter, et souvent, pendant un trajet de bien des milles, la seule eau qui s'offrît à nous était celle de mares stagnantes situées aux sommets de petites éminences, et dans lesquelles les buffles s'étaient couchés et vautrés pendant des journées entières. Comme nous approchions de ces sales étangs, il nous arrivait quelquefois d'en chasser par notre présence des troupeaux de buffles qui y prenaient le plaisir du bain; puis aussitôt nos montures, harassées de soif et de fatigue, se précipitaient comme par un instinct irrésistible vers ces eaux corrompues, y plongeaient leurs naseaux enflammés et suçaient avidement ce liquide empoisonné dont en plus d'une occasion l'influence leur devint fatale. Mais que dis-je? mes compagnons de voyage, et moi-même comme eux, nous sautions avec empressement

à bas de nos chevaux pour étancher avec cette eau tiède et nauséabonde la soif qui nous tourmentait; puis nous en remplissions les gourdes suspendues à nos côtés, et nous nous estimions heureux au milieu du jour, après une marche fatigante, de retrouver dans nos cantines quelques gorgées de cette dangereuse boisson. Sur plusieurs points de notre route se trouvaient, à la vérité, de larges et profonds ravins, au fond desquels on discernait les traces du passage de torrens considérables; mais, à cette époque de l'année, tous ces cours d'eau étaient entièrement à sec. Dans un seul de ces petits vallons, cependant, nous trouvâmes plusieurs ruisseaux qui roulaient avec abondance une onde fraîche et limpide, et chacun de nous anticipait avec délice sur le plaisir de s'y désaltérer, quand nous reconnûmes avec chagrin que cette eau était salée à tel point que nos chevaux eux-mêmes ne purent la boire; de sorte qu'après avoir éprouvé le supplice de Tantale à côté de ruisseaux transparens, il fallut revenir à l'eau croupissante dont nous avions reconnu les effets délétères. L'influence de ces eaux indigestes, jointe à la chaleur intense du soleil de juillet, a rendu malades tous les hommes et les chevaux dont se composait notre caravane. »

Arrivé au fort Gibson dans l'Arkansas, M. Catlin y fut atteint d'une fièvre ardente. Il faut être doué de la constitution et du courage du naturaliste Audubon, pour former, dès les premiers jours d'une convalescence, le plan d'un voyage solitaire de cinq cents milles, à cheval, dans les vastes prairies désertes de l'Amérique. Nous laisserons M. Catlin raconter lui-même comment il mit à fin cette entreprise hasardeuse, en prévenant seulement le lecteur que *Charley*, dont il y est beaucoup parlé, était un coursier bai de la race des chevaux comanches.

« Dès que mon projet fut bien arrêté, j'emballai mes toiles, mes pinceaux et le reste de mon bagage, que j'expédiai par eau jusqu'au Mississipi pour les retrouver plus tard à Saint-Louis. Cela fait, par une belle matinée, je fis seller et brider Charley; j'étendis sur son dos une peau d'ours et une couverture de buffle, j'attachai à sa selle une cafetière et une tasse en tôle, je mis dans mon porte-manteau quelques livres de biscuit très sec; puis mon fusil de chasse au bras, mes pistolets à la ceinture, mon livre de croquis en sautoir et une petite boussole dans ma poche, je partis du fort Gibson, malgré les représentations de mon médecin et de tous les officiers qui s'étaient réunis pour me dire adieu. Aucune expression ne saurait rendre l'aversion que j'avais conçue pour cette résidence, ni le plaisir presque délirant que j'éprouvai quand je sentis les flancs de Charley s'agiter sous moi. Je le détournai quelques momens de notre route directe, pour monter avec lui jusqu'au sommet d'une éminence d'où je jetai un dernier regard sur le fort, et là je remerciai Dieu à haute voix de ce qu'il avait permis que je ne laissasse pas mes os dans son enceinte: je me répétais à moi-même avec une sorte de transport, que mourir seul au désert et y devenir la proie des loups, comme on m'en avait menacé, que succomber en me défendant contre les sauvages, être scalpé par eux, m'effrayait cent fois moins que la mort lente, les angoisses prolongées auxquelles je venais d'échapper, et pour lesquelles j'avais conçu pendant ma maladie une invincible horreur.

« Après cet adieu à mes derniers pénates, je tournai la tête de Charley vers le nord, et seul avec ce fidèle compagnon, je commençai sans la plus légère inquiétude un bien long voyage. Ma confiance dans le retour prochain de ma santé et de mes forces était si complète que je n'admettais pas un doute à cet égard, et que je ressentis une joie d'enfant au moment où, m'étant assez éloigné des demeures de l'homme pour ne les plus apercevoir, je me trouvai entièrement seul sur l'océan ondoyant et sans bornes de la prairie où je venais de m'engager. Chaque jour, depuis lors, se passait pour moi à peu près de la même manière : je trottais ou galopais suivant la nature du terrain, tantôt à travers de hautes herbes, tantôt sur des pelouses verdoyantes; puis quand le tremblement d'un accès de fièvre commençait à se faire sentir, je descendais de cheval et m'étendais sur l'herbe pour une heure ou deux. Quant aux nuits, je les passais couché sur ma peau d'ours, couvert de mon manteau de buffle et la tête appuyée sur la selle de mon cheval. Pour Charley, je le fixais près de moi au moyen d'un piquet et de son lassò, dont la longueur lui permettait de brouter sur une certaine étendue de terrain; et ainsi campés nous dormions fort paisiblement, en dépit des lugubres sérénades que les loups nous donnaient chaque soir. Ces animaux erraient toute la nuit aux environs de notre feu, puis dès que paraissait le soleil, ils se retiraient à une certaine distance, d'où ils observaient nos mouvemens et veillaient avec impatience sur l'instant de notre départ, pour s'élancer vers le lieu de notre petit campement et y dévorer les os et les miettes que nous pouvions y avoir laissés. Un tel voisinage n'était pas agréable, sans doute, mais il offrait moins de danger que ne se le figurent les personnes qui n'y ont jamais été exposés : les loups attaquent rarement l'homme, dont la voix leur cause une terreur salutaire, et notre petit feu allumé avec des excrémens de buffle, quand le bois me manquait, était suffisant pour les empêcher de venir trop près de nous.

« Si aucune circonstance particulière n'y mettait obstacle, je m'arrêtais d'ordinaire une demi-heure avant le coucher du soleil, dans quelque lieu où je trouvais de bonne herbe pour mon cheval, du combustible pour allumer mon feu et de l'eau pour faire mon café. Là, mon premier soin était de débarrasser Charley de son équipement, et de planter son piquet au milieu d'un gras pâturage où je le laissais brouter jusqu'à la nuit; puis, quand j'avais préparé et achevé mon repas, j'allais le chercher, et fixant le piquet tout près de l'endroit où je voulais dormir, je m'arrangeais de manière à pouvoir saisir son lassò en cas d'alarme, et attirer l'animal à moi. Un soir cependant, comme j'étais occupé des préparatifs de mon souper, M. Charley trouva moyen de dégager sa tête du lassò et s'en fut brouter un peu plus loin à sa fantaisie, ce dont je ne pris pas de souci, pensant le rattraper sans peine dès que je le voudrais. Vers le soir cependant, je pris mon lasso et je m'approchai du fuyard pour le lui passer au cou; mais je vis bientôt qu'il prenait goût à la liberté, et que je n'en viendrais pas à bout aisément : sans prendre la fuite il m'évitait avec soin, et je me fatiguais à le poursuivre. Enfin, quand il fut nuit, j'abandonnai cette chasse inutile qui m'avait conduit à un mille de distance de mon bivouac, et je revins me coucher tristement auprès de mon feu, bien convaincu que l'animal était perdu pour moi et que j'allais être forcé de continuer à pied mon voyage. Après m'être endormi dans ces fâcheuses pensées, je me réveillai en sursaut au milieu de la nuit, et ouvrant à demi les yeux, je crus voir penchée au dessus de moi la figure d'un Indien armé de son tomahawk et prêt à m'enlever la chevelure. Cette horrible vision me causa tant d'effroi que j'en demeurai quelques instans comme paralysé et incapable d'action; cependant, rien ne se mouvant autour de moi, je repris courage, je regardai avec plus d'attention et je vis, au lieu d'un Indien, mon fidèle Charley couché à mes côtés et profondément endormi. Après avoir suffisamment vagabondé, il avait fait comme un jeune enfant : soit affection, soit frayeur, peut-être tous les deux, il avait cherché l'appui de son maître, et il était venu se mettre tout près de moi, les pieds de devant sur le bord de ma couverture, sa tête penchée sur ma poitrine, circonstance qui avait probablement causé l'espèce de cauchemar dont j'ai parlé. Mes nerfs ébranlés avec violence se calmèrent dès que j'eus entrevu la vérité; je me rendormis et ne m'éveillai qu'après le retour du soleil. Charley m'avait quitté une seconde fois, et paissait à quelque distance dans un champ de jeunes pousses de bambous qui lui fournissaient un excellent déjeuner. Dès que j'eus mangé le mien, je recommençai ma poursuite de la veille, mais avec tout aussi peu de succès : le maudit animal semblait se jouer de moi et de mes efforts pour le joindre. Enfin, me rappelant la preuve d'attachement qu'il m'avait donnée pendant la nuit, je résolus d'essayer d'un autre moyen, et de le prendre par le sentiment. En conséquence je ramassai mon petit bagage, je chargeai sur mon dos la selle du cheval, je traînai mon fusil à côté de moi en marchant, et je partis. Après avoir fait un quart de mille de cette manière, je me retournai, et je vis Charley la queue et les oreilles en l'air, regardant alternativement

lieu que j'avais quitté et celui où il me voyait, puis portant ensuite ses yeux au loin sur la prairie. Je me remis en marche, et m'arrêtai de nouveau ; cette fois je le vis trotter précipitamment vers notre bivouac de la veille où j'avais laissé un petit feu allumé. Arrivé là, il considéra la place attentivement, et la voyant abandonnée, il se mit à hennir de toutes ses forces, partit au galop, m'atteignit en peu d'instans, me dépassa, et s'arrêta à quelques pas devant moi, tremblant de tous ses membres comme une feuille de peuplier. Alors je l'appelai par son nom, et m'approchant de lui sa bride à la main je la lui passai sans la moindre difficulté ; il se baissa même pour recevoir sa selle, et lorsque je remontai sur son dos, il se mit en marche avec une vigueur, un air de joie qui témoignaient du plaisir avec lequel il voyait les choses replacées entre nous sur leur ancien pied, de dévouement d'un côté, de soins et d'affection de l'autre.

« Le soir de cette mémorable journée, nous nous arrêtâmes, Charley et moi, dans l'une des plus charmantes petites vallées que j'aie jamais vues ; je doute que l'imagination d'un poète pût en créer une plus enchanteresse : qu'on se figure une prairie délicieuse de cinq à six acres d'étendue, située sur le bord d'un joli courant d'eau tout rempli de poissons, et animée çà et là par des couvées de jeunes canards qui offraient au voyageur un mets délicieux et une proie facile. Cette verte pelouse était bordée par des bouquets d'arbres et des taillis du feuillage le plus riche et le plus pittoresque. Le sommet élevé de l'arbre appelé *bois d'arc*, l'ormeau avec ses branches puissantes, semblaient protéger les groupes de cerisiers, de pruniers autour desquels la vigne montait et descendait en gracieux festons parés de leurs grappes vermeilles et appétissantes. Au-dessous s'étendait un tapis du plus beau gazon, émaillé de fleurs sauvages aussi variées de formes que de couleurs, depuis le tournesol avec ses hautes tiges et ses jolis soleils un peu inclinés, jusqu'aux lis éblouissans et aux humbles violettes qui se cachaient à leurs pieds. J'attachai Charley au bord du ruisseau, j'étendis ma peau d'ours sur le gazon, et j'allumai mon petit feu, sur lequel j'eus bientôt le plaisir de faire griller quelques unes des perches et l'un des canards qui peu auparavant s'ébattaient dans les eaux transparentes : ces mets délicats, joint à une tasse d'excellent café, composèrent un repas digne des gourmets les plus difficiles. Après mon dîner, je me promenai longtemps autour de ce délicieux petit paradis, faisant lever presque à chaque pas des daims et des biches qui se reposaient à l'ombre de taillis et s'élançaient à mon approche, donnant de la vie à ce charmant paysage par leurs bonds vifs et gracieux. Je reconnus bientôt que les Indiens avaient apprécié jadis les avantages de ce beau lieu : des tombes désertes et à moitié recouvertes par la végétation annonçaient que cette petite vallée, maintenant silencieuse et solitaire, avait autrefois retenti des chants de la victoire, du bruit des combats, des discours des hommes, du babil des femmes et des enfans, de tous les sons enfin qui accompagnent la présence d'une société humaine, à quelque degré de civilisation qu'elle appartienne. »

L'extrait suivant signale quelques uns des obstacles que l'auteur eut à combattre, dans le cours de son voyage de près de cinq cents milles à travers les prairies. Pour se diriger sur cet océan d'herbes et de verdure, il dut, aussi bien que le navigateur, recourir à l'aide de la boussole.

« J'avais à traverser d'immenses prairies, dit M. Catlin, et bien des difficultés à vaincre se cachaient sous leur surface unie et trompeuse. Des courans d'eau profondément encaissés s'offraient subitement à mes regards à l'instant où, sans m'en douter, j'arrivais sur leurs bords presque perpendiculaires, dissimulés par de longues herbes et des plantes touffues. Les indications de ma boussole m'avertissaient qu'il fallait les traverser, et l'unique moyen que j'avais de le faire était de m'y jeter résolument sans trop savoir comment j'en sortirais. Quelquefois leur eau était si troublée que je ne pouvais deviner si elle avait trois pieds ou bien dix de profondeur, jusqu'à ce que mon cheval y fût entré ; et il nous est arrivé plus d'une fois de nous jeter tous deux tête baissée dans ces canaux bourbeux, quitte à regagner le bord opposé avec des peines infinies.

« Un jour que j'avais suivi l'un de ces courans, l'espace de plusieurs milles, dans le vain espoir de trouver un bas-fond ou un gué déjà pratiqué, je me décidai enfin à plonger avec Charley dans un endroit où la rivière n'avait que six à huit mètres de largeur ; quant à sa profondeur, j'ignore ce qu'elle pouvait être ; nous ne touchâmes pas le fond. Après avoir nagé jusqu'à l'autre rive, je réussis à m'y accrocher ; mais le pauvre animal ne put en venir à bout, la pente presque perpendiculaire, d'argile pure et élevée de quatre pieds environ au dessus de l'eau, lui offrait un obstacle insurmontable. Je marchai le long du bord pendant plus d'un mille, tenant par la bride le pauvre Charley qui continuait à nager, et arrêté moi-même à chaque instant par les longues herbes entrelacées de plantes grimpantes où s'embarrassaient mes pieds. Enfin, au moment où, cédant au découragement, j'allais lâcher la bride de mon cheval, j'aperçus un endroit de la rivière qui avait sans doute servi de gué à des buffles, et dont le bord présentait une pente facile à gravir ; j'y conduisis Charley qui, malgré sa fatigue, fut bientôt en état de continuer sa route avec son maître et le bagage accoutumé.

« Quand nous atteignîmes la rivière Osage, qui est très considérable, j'avoue que mon courage faillit : de fortes pluies étaient tombées les jours précédens ; elles avaient accru ce courant qui roulait alors ses eaux troublées avec une rapidité effrayante, sortant par intervalles de son lit et inondant les terrains du voisinage. Il n'y avait guère de chance plus favorable dans un endroit que dans un autre ; partout le lit de la rivière était plein jusqu'aux bords, large de soixante à quatre-vingts pieds, et l'eau y courait avec violence. Il fallait passer néanmoins, et voici comment j'y réussis : après avoir ôté à Charley sa bride et tout notre bagage, je l'attachai solidement avec mon lasso, et le laissant brouter où il se trouvait, je parcourus les environs à quelque distance, afin de ramasser autant de bois flotté qu'il m'en fallait pour construire un petit radeau sur lequel j'attachai mes vêtemens, la selle de mon cheval et mes autres effets. Lorsque tout fut prêt, je détachai Charley et le fis descendre dans la rivière, puis nager, et gagner sans trop de peine l'autre rive sur laquelle il se mit à paître pour se dédommager. Restait à amener à son tour le *grand médecin blanc*, ainsi que m'avaient surnommé les sauvages, sa selle, sa bride, ses sacs à provisions, son album, son fusil, ses pistolets, son café et sa cafetière, sa poudre et ses habits : le tout, comme on le pense bien fut placé sur mon petit radeau, et le radeau glissé sur le courant. Ensuite le *grand médecin blanc* se mettant à la nage poussa le radeau devant lui, et finit par atteindre la rive opposée à un mille pour le moins au dessous de l'endroit d'où il était parti. De là son petit bagage fut rapporté au lieu où paissait Charley, et en fort peu de temps les deux voyageurs habillé et sellé, reprirent leur route de compagnie. Tels sont quelques uns des incidens qui marquèrent ce voyage de cinq cents milles que j'accomplis entièrement seul, et qui m'amena enfin à Boon-ville sur la rive occidentale du Mississipi. »

Nous avons signalé précédemment à nos lecteurs quelques unes des coutumes étranges au moyen desquelles certaines peuplades sauvages donnent à la tête de leurs enfans une forme différente de celle qui leur avait été assignée par la nature ; les tribus visitées dans les environs de Saint-Louis par M. Catlin, qui suivit en canot les rives du Mississipi, offrirent à son observation des usages non moins bizarres.

Les *Sha-wa-nos*, par exemple, fendent les oreilles de leurs enfans, et y suspendent des poids qui peu à peu les font descendre jusque sur l'épaule ; puis, agrandissant dans la même proportion l'ouverture qu'ils y ont pratiquée, ils y enfilent comme ornemens, dans les jours de cérémonie, des faisceaux de flèches ou de piquans de porc-épic. A l'époque du séjour de M. Catlin, le chef de cette peuplade portait aux oreilles des anneaux où l'on aurait passé le poing sans difficulté. Après les Sha-wa-nos viennent les *Cherokees* et les *Chactas*. Ces derniers paraissent être fort gais, fort disposés à s'amuser : le temps que notre voyageur passa au milieu d'eux était celui d'une grande fête ; chaque jour fut

rempli par des courses de chevaux, des danses, des luttes, des marches, et par le jeu de la paume, exercices qui offraient un champ varié au crayon de l'artiste, et qu'il a reprodnits avec succès dans les planches de son livre. La tendresse de ces tribus sauvages pour leurs enfans n'est pas le trait le moins intéressant de leur caractère. Chez les *Sioux*, le berceau de l'enfant attaché par des courroies sur le dos de la mère, l'accompagne partout, au milieu de ses travaux les plus pénibles, de ses courses les plus fatigantes. Il est orné de riches dessins formés par des piquans de porc-épic, qui représentent des figures de chevaux exécutées d'une manière assez ingénieuse. Un large cercle de bois flexible est placé devant le front de l'enfant pour le préserver en cas de chute; à ce cercle est suspendu un jouet du travail le plus délicat, pour l'amusement de la petite créature. Ce hochet, ainsi que plusieurs autres jolies bagatelles mises autour de la tête du berceau, est orné de morceaux de clinquant et de petits grelots destinés à distraire les yeux et les oreilles de l'enfant.

Le récit que nous allons mettre sous les yeux du lecteur rend compte d'une coutume intéressante qui nous était inconnue jusqu'ici.

« J'eus l'occasion, dit M. Catlin, d'observer l'usage appelé par ces tribus le *berceau du deuil*, usage à la fois touchant et bizarre. Si un jeune enfant meurt avant d'avoir passé l'époque où sa mère le porte dans son berceau, on l'enterre, mais le même berceau où reposait l'enfant continue à suivre en tous lieux la mère inconsolable. La pauvre femme remplit de plumes et de piquans noirs la place jadis occupée par celui qu'elle aimait, et porte ce berceau une année au moins, souvent davantage, avec le même soin, les mêmes précautions que si l'enfant y était encore couché. Quelquefois elle pose ou suspend ce berceau contre la cloison de son wigwam, et là, pendant que du matin au soir elle travaille à l'aiguille, on l'entend s'adresser fréquemment à ce berceau vide, lui parler familièrement, lui dire toutes les choses tendres qu'elle avait coutume de dire lorsque la place, maintenant déserte, était occupée par son jeune bien-aimé. L'affection de ces pauvres femmes pour l'enfant qu'elles ont perdu est si durable, si forte, que, quelque lourd que soit leur fardeau, quelque longue et pénible que puisse être la route qu'elles ont à parcourir, rien ne peut les faire renoncer à ce pieux devoir, et qu'on le leur voit accomplir avec autant de tendresse et de constance que si la petite créature qu'elles pleurent était là pour récompenser leurs soins par son sourire. »

Un peu après le passage que nous venons de transcrire, nous trouvons une lettre datée de Saint-Louis sur les bords du Mississipi, dans laquelle l'auteur raconte quelques uns des incidens de son voyage d'une manière aussi simple qu'agréable.

« Un jour que j'étais assis sur le bord du fleuve, à l'ombre d'un petit bois sauvage et pittoresque, je découvris enfin ce que je souhaitais depuis long-temps, un paquebot à vapeur qui était encore à quelques milles au dessous de moi, et luttait contre les rapides de la rivière. En l'attendant, je fis mes préparatifs : je nettoyai soigneusement mon fusil de chasse et deux beaux pistolets que je portais à la ceinture et qui ne m'avaient pas quitté pendant mon voyage au désert, mes chasses aux buffles et mes autres aventures; après les avoir mis en bon état, je les déposai au fond de mon canot, et saisissant ma pagaie (espèce de rame courte employée par les Indiens), instrument qu'un long exercice m'avait appris à manier avec hardiesse, je quittai le bord et m'avançai vers le milieu de la rivière, large d'un mille et demi en cet endroit, pour y attendre le bateau à vapeur qui marchait lentement contre le courant et les rapides. En approchant du paquebot je reconnus dans le capitaine un de mes vieux amis, le capitaine Robert, et je criai que l'on n'arrêtât point la machine, ne doutant pas qu'à l'aide du *coup de rame indien* que je me croyais sûr de posséder, je ne pusse aisément saisir le bâtiment au passage. Oh! pourquoi mon habileté n'égalait-elle pas ma présomption? Combien j'aurais eu besoin, en cet instant, de l'adresse et de l'habitude avec lesquelles toute Indienne gouverne sa petite barque d'écorce! Il faut le dire, cependant, je réussis à *amener* mon canot avec assez de bonheur; mais les vagues des rapides et le bouillonnement de l'eau à l'entour des roues offraient une résistance trop forte pour que je pusse la vaincre entièrement; de plus, au moment où j'allais m'élancer *à l'abordage*, quelque maladroit bien intentionné me jeta du navire une corde avec une espèce de nœud coulant, qui s'accrocha en même temps à mon épaule et à la pointe du canot, nous renversa sens dessus dessous, et m'envoya, la tête la première, au fond de la rivière. Je n'ai pas besoin de dire que, fidèles à la loi de la gravitation, mon fusil et mes pistolets allèrent immédiatement se loger entre les rochers des rapides, tandis que ma malle, contenant mes notes de voyage de plusieurs années et beaucoup d'autres choses tout aussi précieuses, flottait à la surface. Après m'avoir repêché, on envoya un petit bateau à la recherche de ma malle qu'on atteignit à un mille plus bas, d'où elle me fut rapportée pleine d'eau : mes effets, mes albums étaient entièrement mouillés... Quant à mon canot, il fut hissé à bord; j'y tenais plus que jamais après les bons et loyaux services qu'il m'avait rendus, et je me trouvais heureux de le posséder en bon état malgré notre récente déconvenue; mais mon fusil et mes pistolets sont demeurés dans la niche qu'ils se sont choisie, et ils y demeureront jusqu'à ce que le hasard ou quelque intrépide nageur aille les en tirer. Je passai quelques heures à bord du paquebot, puis comme nous arrivâmes en vue d'un lieu dont l'aspect romantique me charma, je me remis à l'eau dans mon petit canot, accompagné de tous mes effets, et en moins d'un quart d'heure j'étais établi sur la rive, séchant à la douce chaleur d'un beau soleil mes papiers et mes habits. A la nuit tout était remis en ordre, ma malle était faite, mon petit campement choisi à l'embouchure d'un joli ruisseau, mon feu allumé, et j'avais d'excellent poisson grillé pour mon repas du soir. Le lendemain matin, une navigation de quelques heures m'amena à l'endroit nommé le *Camp des Moines*. » . . . .

. . . .

« Par une belle journée du mois d'octobre, je m'embarquai à onze heures du matin, et à trois heures de l'après-midi j'amarrais mon canot sur le rivage de l'île *Mas-co-tin*. Après avoir, selon mon habitude, tiré ma petite embarcation à terre, je l'y laissai, et je m'avançai, ma pagaie à la main, pour reconnaître le lieu où je me trouvais. Cette belle île, appelée *Mas-co-tin*, du nom d'une bande d'Indiens Illinois, qui s'y était établie autrefois, a vingt-cinq à trente milles de longueur. On n'y voit pas une seule habitation; partout elle offre à l'œil une vaste et riche prairie, bordée de tous côtés par des rives en talus plus élevée que l'intérieur de l'île, et convertes d'une herbe haute, riche et touffue. Curieux de contempler le pays du haut de ce talus, j'y montai tenant toujours ma rame, sans le moindre soupçon de ce qui allait m'arriver. Après deux ou trois minutes employées à regarder autour de moi, je redescendis : mais quelle fut ma surprise et mon chagrin, quand j'aperçus mon canot à plus de trente brasses du bord, la proue tournée du côté opposé à celui où j'étais, et poussé dans cette direction par un joli petit zéphire qui favorisait sa fuite! Ce que j'avais appris de vilaines *interjections* dans mes rapports avec la société *civilisée* s'échappa alors malgré moi de mes lèvres. C'était, dans mon malheur, une espèce de soulagement que je n'eus pas le courage de me refuser; après quoi je me mis à courir sur le rivage en arrachant l'un après l'autre tous mes vêtemens, et je me jetai dans l'eau à la poursuite du canot fugitif. Mais je n'eus pas nagé quelques brasses sans m'apercevoir que le vent poussait ma petite barque aussi vite que j'avançais; je ne pouvais espérer de franchir la distance qui m'en séparait, et alors ce que j'avais de mieux à faire était de retourner promptement au rivage. On était alors en octobre : l'eau était si froide qu'elle glaçait et paralysait mes membres; aussi éprouvai-je quelque peine à traverser de nouveau à la nage l'espace que j'avais parcouru, et si j'avais avancé davantage, il m'aurait été tout-à-fait impossible de revenir au bord. Je me hâtai de relever mes habits, et d'en couvrir mes membres grelottans, puis je montai de nouveau sur le talus de la rive, d'où je contemplai courageusement mon canot qui s'éloignait sans obstacle, emportant avec lui mon fusil, mes provisions, mes cou-



vertures, et tout ce qui me servait à allumer du feu. La rivière en cet endroit n'avait guère qu'un mille de largeur, et je pus suivre des yeux la maudite petite barque jusqu'au moment où je la vis disparaître derrière un massif de saules sur la rive opposée. Alors je me mis à marcher de long en large pendant quelques momens, solitaire comme un pinguoin de la Nouvelle-Zélande; puis je m'assis, et, la tête appuyée dans les deux mains, je me fis le raisonnement suivant : « Me voici seul dans une île déserte, dépourvu de nourriture, et sans aucun moyen de m'en procurer; si je reste ici, je périrai de faim, de froid et de misère; recouvrer à tout prix mon canot est donc la seule alternative favorable qui me reste. Essayons, et ne négligeons aucun effort pour en venir à bout.

« Le seul moyen qui s'offrit à moi pour arriver à mon but, était de construire un radeau avec les morceaux de bois flotté que j'apercevais çà et là sur le rivage. Cette entreprise n'était pas facile : je n'avais point de hache, et le bois que je rassemblai en cherchant de tous côtés, était peu propre à l'usage que je voulais en faire; enfin, cependant, je parvins à en former une sorte de radeau grossier, sur lequel, ma rame à la main, je m'aventurai hardiment, et qui se trouvait tout juste assez fort pour me tenir à flot au dessus du courant.

« J'avais rassemblé des morceaux d'écorce destinés à me servir de siége, cette partie là était un peu au dessus de l'eau, tandis que mes pieds appuyés sur le bord du radeau plongeaient dans la rivière. Quelque dangereuse que fût cette traversée, il fallait partir, et partir au plus vite. Je réussis à établir une sorte d'équilibre dans ma petite machine, puis passant ma rame dans une fente qui se trouvait entre les pieux de mon radeau, j'en donnai de temps à autre un coup modéré, et continuant de cette manière sans perdre courage, je reconnus que, tout en descendant avec le courant, j'avançais néanmoins dans la direction de la rive opposée. Content de ce faible succès je persévérai, et je finis par atteindre l'autre bord, trois milles plus bas que l'endroit d'où j'étais parti, non sans avoir rencontré plus d'un écueil causé par des troncs d'arbres cachés sous l'eau, écueils qui menaçaient ma frêle embarcation d'une ruine complète, mais que j'eus le bonheur de passer sans accident. Quand j'avais quitté la rive, mon radeau avait si mauvaise apparence, qu'un marin aurait dédaigné de lui donner un nom; arrivé de l'autre côté, c'était bien pis encore. Le bois pourri dont je l'avais construit s'était tellement imprégné d'eau, qu'il s'enfonçait de plus en plus sous la surface, et que je finis par avoir de l'eau jusqu'à mi-corps; enfin au moment où je touchai la rive, les ais vermoulus de mon navire en la heurtant les premiers s'y brisèrent, l'édifice entier se sépara, et je n'eus rien de mieux à faire qu'à m'élancer d'un bond le plus près que je pus de la terre. Une fois sur le bord, je le suivis pendant près de deux milles pour rechercher mon cher canot, que je retrouvai, ainsi que je l'avais prévu, au milieu des petits saules qui l'avaient arrêté. Je remontai dedans, et faisant usage de ma pagaie, je retournai dans l'île Mas-co-tin, au lieu même où ma mésaventure avait commencé, et là je jouis des douceurs d'un bon feu, d'un bon souper et du repos, avec un plaisir que rendait encore plus vif le souvenir de ce que j'avais souffert pour les obtenir. De ce moment l'île déserte de Mas-co-tin devint pour moi un petit paradis terrestre : j'y campai deux nuits, je me promenai deux jours entiers sur ses rivages silencieux, où les poules sauvages et toute sorte de gibier fournissaient en abondance à mes besoins. »

La relation suivante nous montre de nouveau l'auteur au milieu des Sioux, ainsi qu'un compagnon de voyage qu'il s'était adjoint, courant tous deux des risques sérieux pour satisfaire leur curiosité au sujet d'un lieu sacré nommé *la Fontaine de la Pipe rouge*.

« Le rocher sur lequel je me suis établi pour écrire forme le sommet d'un précipice de trente pieds de haut, qui s'étend sur une longueur de deux milles, et qui présente presque partout une surface rouge et polie comme un vernis. A quelques pieds de nous se voient empreints dans le roc solide les pas du Grand-Esprit; ces traces, qui ont la forme du pied de quelque oiseau de grande taille, datent, selon les Indiens, d'un temps où le Grand-Esprit siégeait sur ce roc, et y dévorait incessamment des buffles, dont le sang a donné aux rochers d'alentour leur teinte pourprée. A peu de distance de nous, une jolie petite rivière se jette du sommet du précipice, et tombe en cascade dans le bassin profond qu'elle s'est creusé au-dessous. Là, parmi des quartiers de rocs de formes bizarres, mais de teintes aussi vives qu'elles sont variées, on voit le pauvre Indien faire dévotement ses ablutions; puis un peu plus loin dans la plaine, à la base de cinq boulevarts massifs de granit, il offre humblement aux Esprits gardiens de ce lieu des sacrifices de tabac, en récompense desquels il ne demande que la faveur d'emporter un petit morceau de la pierre rouge pour s'en fabriquer une pipe. Plus loin encore, sur toute l'étendue de la plaine, se voient des excavations soit récentes, soit anciennes, et de toute part la surface des quartiers de roc est couverte d'hiéroglyphes indiens, de *totems*, de *wakons*, de figures mystérieuses sculptées dans la pierre, objets pleins d'intérêt aux yeux de l'antiquaire, puisqu'ils le sont même pour le simple curieux. En nous acheminant vers cet endroit, mon compagnon de voyage et moi nous nous arrêtâmes sur notre route dans une espèce de maisonnette appelée la *Hutte Leblanc*, où se rendent les marchands de fourrures américains, pour traiter avec les sauvages. Cette maisonnette, située à l'endroit nommé *Traverse des Sioux*, sur la rivière de Saint-Pierre, est encore à cent cinquante milles environ du rocher de la *Pipe rouge*. Comme nous nous y reposions, une nuée de guerriers et de braves, au visage sombre, se rassembla subitement autour de la maison, de manière à en fermer toutes les avenues; puis l'un d'eux commença à nous débiter avec agitation une harangue dont le principal sens était que nous étions prisonniers, et que l'on ne nous permettrait pas de poursuivre notre route. Ce premier discours fini, un second sauvage prit la parole, et il nous fallut en entendre une vingtaine l'un après l'autre, sans qu'il nous fût permis d'articuler un mot de défense jusqu'à ce que tous ces Messieurs eussent parlé, ce qui dura l'après-midi presque entière. Pendant tout ce temps nous dûmes rester assis chacun sur notre siége, bouche close ainsi que des coupables, tandis que ces démons à peau rouge nous mettaient le poing sous le nez, nous parlaient avec des gestes menaçans, et vomissaient à nos oreilles des torrens d'invectives fondées sur la persuation où ils étaient, que nous avions le dessein d'attaquer le plus cher de leurs priviléges, leurs pratiques religieuses. Nous sentions bien au fond que ces pauvres diables n'avaient pas tout-à-fait tort de se fâcher, et qu'en admettant leurs principes, la colère qu'ils éprouvaient n'était pas sans motif; mais d'un autre côté, leur inconcevable entêtement, leur refus obstiné d'écouter nos raisons, nous poussaient à bout, et plus ils montraient de rage, plus nous étions décidés à accomplir notre dessein. Lorsqu'ils eurent compris par nos réponses, que nous voulions à tout prix visiter cette place mystérieuse, où ils assuraient qu'aucun homme blanc ne pénétrerait jamais, ils en conclurent que nous étions des officiers du gouvernement chargés d'examiner les lieux pour en tirer parti plus tard, et ils s'écrièrent avec une nouvelle violence : « Cette pierre rouge est une partie de notre chair; si l'homme blanc y touche, s'il en emporte seulement une parcelle, il commet un affreux sacrilége, et alors notre chair s'ouvrira, et notre sang coulera pour ne plus s'arrêter. » Nous nous trouvions, comme on le voit, dans une position extrêmement difficile, dont nous ne pouvions sortir qu'en montrant beaucoup d'énergie; aussi après nous être concertés, mon compagnon et moi, nous résolûmes de ne tenir aucun compte de la résistance qu'on nous opposait, et d'arriver, fût-ce au risque de notre vie, jusqu'à l'endroit mystérieux dont on nous défendait l'approche. Cette décision bien arrêtée, nous la fîmes connaître aux Indiens, dans un discours que chacun de nous prononça quand ils eurent enfin cessé de parler et de menacer; après quoi, demandant impérieusement nos chevaux, nous remontâmes dessus, et nous partîmes aussitôt, sans qu'aucun de nos adversaires fît mine de nous en empêcher. Arrivés en ce lieu d'où j'écris, nous l'avons trouvé aussi curieux, aussi pittoresque que nous l'avait représenté notre ima-

gination, et nous avons été amplement dédommagés de nos peines par la riche source d'observations qu'il a offerte à nos regards. »

Nous terminerons cet article en empruntant à M. Catlin quelques détails sur la dernière invasion du *choléra*, chez les malheureuses tribus indiennes, déjà si affaiblies par la conquête européenne, par les maladies et par les habitudes que le voisinage de l'homme civilisé leur a données.

« A l'époque où le choléra asiatique exerçait ses affreux ravages dans la plus grande partie de l'ouest des États-Unis et la frontière indienne, je voyageais dans ces mêmes régions, et je pus observer avec suite, non seulement les terribles effets de ce fléau, mais quelques unes des causes qui en aggravaient l'intensité. Partout invariablement il frappait de maladie ou de mort les tribus limitrophes de l'Union, chez lesquelles s'étaient introduits quelques uns des usages de la vie civilisée, et, entre autres, celui de manger des végétaux et d'apprêter les alimens avec du sel ; mais dès l'instant qu'il se trouvait en présence d'une population habituée à se nourrir exclusivement de viande sans sel, les progrès du fléau s'arrêtaient soudain comme par magie. Je crois devoir signaler ici cette observation, qui peut être utile à la science et à l'humanité ; je l'ai faite d'une manière constante ; j'ai pris à ce sujet une foule d'informations qui toutes l'ont confirmée, et je crois avoir acquis la certitude que, si parfois le choléra a dépassé à l'ouest la limite que je viens d'indiquer, c'est à la suite des commerçans de fourrures qui, pénétrant plus avant dans l'intérieur, y portent avec eux les habitudes de la vie civilisée, cas peu nombreux et qui rentrent tous dans mon hypothèse, loin de la détruire.

« Pendant mon séjour chez ces tribus frontières, j'eus de fréquentes occasions de m'entretenir avec un trafiquant de pelleteries qui, avait assisté à la destruction totale de la tribu des *Mandans* par le choléra, et qui me racontait sur cette catastrophe une foule d'incidens si tristes et si terribles, que ma plume se refuse à les retracer. Il en est un, cependant, que je veux raconter ici, parce qu'il fut le dernier de cette scène de désolation, et surtout parce qu'il a pour héros un homme auquel je m'étais sincèrement attaché pendant le temps où je l'avais fréquenté ; je veux parler de l'Indien mandan, appelé *Mah-to-tah-pa* ou les *Quatre-Ours*. Quand le choléra fut entré dans son wigwam, ce noble sauvage n'en sortit plus et vit successivement s'éteindre sous ses yeux, dans de cruelles souffrances, tous les membres de sa famille, ses femmes, ses jeunes enfans !... Lui-même fut atteint par la maladie, mais seul il y résista et guérit. Dès qu'il put se soutenir, il sortit de sa demeure et fut se promener autour de son village, pour pleurer avec des larmes amères la destruction de la tribu des Mandans, la perte des braves guerriers dont la force et le courage pouvaient seuls protéger l'existence de cette peuplade, déjà si affaiblie par tant de causes, et qui tous dormaient du sommeil de la mort. Après ce culte des regrets, le chef revint à son wigwam ; il rassembla les corps de tous les siens, en fit une sorte de pile funéraire et la couvrit de plusieurs robes et vêtemens de cérémonie ; puis s'enveloppant lui-même d'une robe, il s'achemina jusqu'au sommet d'une colline située à quelque distance, et s'y coucha, bien résolu à se laisser mourir de faim, malgré les prières et les sollicitations des agens de l'Union. *Mah-to-tah-pa* demeura ainsi pendant six jours ; après quoi, sentant que son heure était près d'arriver, il se leva et se traîna avec une peine infinie jusqu'au village de sa tribu. Là il eut le courage d'entrer dans son wigwam, jadis animé par la présence de ceux qu'il aimait, égayé par leurs chants et leurs caresses, triste maintenant et sombre comme le tombeau ; il se coucha à côté de la pile funéraire qu'il avait élevée, étendit sur lui une partie de la robe dont il l'avait recouverte, et demeurant là, immobile, livré à ses tristes pensées : il expira le neuvième jour de sa fatale abstinence. »

(*Bibliothèque universelle de Genève.*)

INTÉRIEUR DES HABITATIONS AUX DOUZIÈME ET TREIZIÈME SIÈCLES (1).

Dans les siècles antérieurs, l'architecture appliquée aux besoins de la vie domestique, était encore si arriérée, que des chauffoirs tenaient lieu de cheminée ; la fumée s'échappait par une ouverture pratiquée au toit.

Aussi remarquait-on que dans la grande salle de noces de Parthenopex :

Onc fumée n'i fu véue (aucune fumée n'y fut jamais vue).

Les moines mettaient un vêtement d'hiver quand leur cellule n'était pas chauffée. Saint Bernard, malade, ne voulait absolument pas qu'on lui fît du feu ; on imagina de poser sous son lit une pierre percée de plusieurs trous, sous laquelle on allumait un brazier pour chauffer la chambre sans qu'il s'en aperçût.

Mais les Croisades avaient eu lieu, et l'architecture, en se développant, avait produit quelques améliorations pour la commodité de la vie intérieure. On trouve dans Guibert de Nogent « que le tonnerre tua un paon qui perchait sur le haut d'une *cheminée*, et démolit une partie de l'église sans éveiller un enfant qui dormait près du foyer. » Probablement ce tonnerre ne gronda pas et ne fit que murmurer. L'âtre n'était pas rétréci, comme dans nos foyers mesquins, puisqu'on pouvait sommeiller sous le manteau de la cheminée. On y plaçait même des séchoirs, sans doute dans l'intention d'y suspendre de la chair salée. Un domestique ayant assassiné son maître, et se trouvant fort embarrassé de son cadavre, l'étendit sur le foyer avec un séchoir sur le dos pour qu'on le crût tué par accident.

On ne nous dit rien des poêles. Il faut remonter jusqu'à *l'empereur* Julien pour savoir que les Parisiens de son temps se *servaient de poêles* et de charbon de terre, usage qui semble avoir été ensuite presque oublié et qui est redevenu maintenant plus général qu'au temps du renégat philosophe.

Ces hautes cheminées qui, en seul jour, dévoraient un arbre entier, n'étaient pas alors richement décorées. Les miroirs de verre étamé commençaient à peine à se répandre en France. Avant les Croisades on n'imaginait pas d'autre miroir que les plaques de métal poli dont les anciens faisaient usage. Mais Venise avait surpris ou imaginé le secret d'une fabrication nouvelle, et les brillans essais de son industrie, chèrement payés, pénétraient peu à peu dans toutes les parties de l'Europe. Dès la seconde moitié du treizième siècle, la fabrication de ces miroirs n'était plus un mystère pour la science, puisqu'on en trouve une description assez exacte dans la *Bibliotheca mundi* de Vincent de Beauvais, publiée en 1256 (livre Ier, chap. 78 du 1er Speculum).

Le miroir de verre et de plomb est le meilleur de tous, parce que la transparence du verre absorbe mieux la lumière, et il prévient la pulvérisation et l'humidité du plomb, de sorte que lorsque le plomb est uni au verre chaud, la sécheresse du verre l'attire à lui, et de l'autre côté il présente un effet très brillant.

Si les miroirs étaient rares, les horloges ne l'étaient guère moins. Le savant moine Gerbert d'Auvergne, qui fut pape ensuite, exécuta en 99[illegible] une horloge solaire à roue. Du dixième au douzième siècle l'invention se propage lentement. Bernard Ithler, bibliothécaire (asmarius) de Saint-Martial de Limoges, fait présent d'une horloge à son abbaye (1195). Les usages de l'ordre de Citeaux (1120) font mention d'horloges sonnantes. Pierre II, huitième abbé de Cluny, en fait placer une dans l'église de son abbaye, et Pierre de Limoges parle d'horloges accompagnées de cloches « au moyen desquelles on forme des airs. » Mais ce sont encore des raretés. Saint Louis mesurait la longueur de ses lectures de nuit par la durée d'un cierge, et cent ans plus tard, quand Charles V, dit le Sage, fit mettre à la tour du palais, à Paris, une horloge publique,

(1) Voir le Cabinet de Lecture du 10 mai.

on y installa en même temps l'horloger ; il était allemand, et s'appelait de Vicq.

Lorsqu'on voit, dans les peintures des manuscrits et des vitraux, les doctes personnages de ces temps écrire sur des guéridons étroits et sur des pupitres ou écritoires, placés sur leurs genoux, on serait tenté de demander s'il n'existait pas de tables. Mais les habitudes les plus générales ne varient-elles pas même parmi nous, dans la recherche du commode et du bien-être. Des femmes et des poètes aiment encore à écrire sur leur genoux : peut-être ont-ils remarqué que l'étalage d'un bureau massif refroidit l'imagination. Chez l'homme inspiré, le génie dicte à la main et s'inquiète peu de la manière dont elle opère ; le buraliste est peu inspiré. Mais alors comment faisaient les lettrés du moyen-âge pour lire et copier leurs manuscrits admirables. Ils avaient des *rocs* (pupitres tournans) sur lesquels ils plaçaient leurs in-folios, et en s'envoyant des livres ils se prêtaient aussi le style ou canif à manche d'ivoire, qui servait à gratter le vélin pour corriger. L'encrier faisait partie du petit meuble qu'on plaçait sur les genoux. Dans les vitraux de la cathédrale de Chartres, on voit de ces encriers, sous la forme de cornet, adaptés au pupitre, qui ressemble à un petit banc.

Les chaises et les tables n'étaient pas d'une forme aussi variée, ni d'un usage aussi multiplié que nous le voyons de nos jours. La table du repas était longue et massive, accompagnée de bancs des deux côtés ; de là est venu le nom de *banquet*. On employait le bois de chêne pour les plus belles menuiseries, pour les *huches* ou *armoires*, appelées ainsi parce qu'on y conservait les armures ; mais les poètes, aussi riches sur le papier qu'ils le sont peu en réalité, aiment à parler de siéges et escabeaux ornés d'argent, de dais d'or émaillés. Rien n'est trop magnifique pour eux. La belle Mélior est assise sur un *bankel* d'ivoire, devant la porte de son père ; la dame de Fayel a, dans sa chambre, un banc recouvert de tapis. Souvent aussi, on s'asseyait à l'orientale, c'est-à-dire à terre, sur un tapis. Plus souvent encore sur des coffres.

Sor i coffre bendé de coivre	Sur un coffre à bandes de cuivre
S'est apoiés lez Orient.	S'est appuié près d'Orient.

(*Roman de la Violette.*)

Ces coffres hauts et convexes sont appelés ailleurs arche ou bahut. Les siéges n'étaient guère moins élevés,

Sor i sige haut sont monté.

(TRISTAN.)

C'est précisément le contraire des fauteuils de nos jours, vraies dormeuses, fourrées, matelassées, dans lesquels on a le choix de deux postures : s'accroupir ou s'étaler. Le dix-neuvième siècle, si jeune encore, blasé sur tout, s'affaisse sous le poids de l'existence ; les sires vigoureux, nos ancêtres, et leurs vénérables dames, s'asseyaient haut et droit. Tout le monde n'avait pas de siéges à dos. Une malle, un banc, une escabelle pour les varlets et les damoiselles ; pour le seigneur, une grande chaise de bois sculpté, le plus beau meuble du logis, dont la base servait de coffre pour y mettre le linge et le sel, et sur lequel personne n'aurait osé s'asseoir en l'absence du chef de la famille.

Il y avait un meuble plus précieux encore, plus magnifique, plus important, un meuble que la ville de Paris devait entretenir en bon état pour l'usage de son souverain, un meuble qu'on léguait par une disposition solennelle dans son testament, un meuble que le roi mourant donnait aux pauvres malades de l'Hôtel-Dieu, un meuble de volupté et d'orgueil, qu'on empanachait comme un trône, qu'on fourrait de pelleteries très couteuses et qu'on drapait d'étoffes qui eussent fait la joie d'une vassale dans un jour de fête ; ce meuble, c'était le lit.

Le lit nuptial commençait à prendre un aspect imposant en France et en Angleterre. Jusqu'au treizième siècle, il ne paraît pas qu'on en fit un sujet de dépense et d'ostentation. Ulysse avait construit lui-même son lit et l'avait caché à tous les yeux ; les anciens n'avaient que des couchettes portatives, et les lits, dont on use encore assez généralement en Allemagne, sont courts, étroits, garnis de plumes et de petits draps ; mais ils sont riches en oreillers. Les premiers lits qu'on remarque dans les monumens du onzième et du douzième siècle, très restreints dans leurs proportions, sont à dais et à colonnes ; le dais qui ressemble souvent à un toit incliné, repose sur des colonnes courtes et épaisses ; les rideaux sont plissés, mais non drapés ; ils ne s'élèvent guère au dessus du sol. Dans les plus anciens dessins, l'oreiller est orné de glands et d'un filet de couleur disposé en réseau ; on aimait à le parfumer de l'odeur de la violette, dont nos nerfs délicats ne supporteraient pas long-temps les émanations pénétrantes. Les matelats étaient enrichis de quelques broderies et de pointes à l'aiguille.

Une coutume maintenant oubliée s'introduisit parmi nous dans les beaux jours de la chevalerie, celle de coucher plusieurs dans le même lit. Les lits ne pouvaient donc être petits. Les frères d'armes se témoignaient ainsi une confiance entière. Louis XIII continuait encore cet usage quand il passait la nuit chez le duc de Luynes. Pour qu'un lit fut complet et digne d'un couple royal, voici, d'après les conteurs du douzième siècle, comment il devait être composé : Pécols, espondes et cottières d'or et d'ivoires (c'est-à-dire les montans, les patères et les côtés) avec des ornemens de florettes, d'oiseaux, de bételettes, et sur les montans quatre pommettes d'escarbourcles luisant la nuit même.

Quant l'empereir veilt dormir,	Quand l'empereur veut dormir,
Dont les estint moult bien covrir.	On doit le bien couvrir.

Et por menor clarté avoir,
Il covient cierges faire ardoir.

« Le matelas de duvet d'Alérion enveloppé d'un siglaton blanc et par-dessus un réseau en lacet de soie, des draps et linceuls de prix. La couverture ou contre-pointe bordée de peaux qui sentent meilleur que les épices, ou d'une étoffe qui vient de Thessalie, un oreiller dont le duvet sort du phénix parce que sa plume ne peut brûler ; des rideaux de draps de soie, boutonnés aux quatre coins de quatre saphirs attachés avec du fil d'or, et au bas du lit un tapis de plumes de phénix et un escabel d'or sans compter la chaise dont « ly pécolo sont d'or »

Nous citons les romanciers dans une foule d'ussge, parce qu'ils n'ont guère imaginé que ce qu'ils voyaient. Leur naïve simplesse se trahit à chaque ligne, et ils font comme les peintres du seizième siècle qui ont donné des lunettes à saint Siméon et une arquebuse à Abraham.

Pour compléter ce que nous savons déjà de la décoration et de l'ameublement domestique, nous empruntons quelques lignes à Sauval. Il est question des maisons royales à une époque un peu postérieure. « On entroit dans les chambres et les salles, dans les chapelles et galeries, par un porche de menuiserie à plusieurs faces : toutes ces pièces étoient lambrissées, planchéiées, ou pavées de pierres blanches et noires. Il y avait des cheminées et des poêles appelés chauffe-doux. Les siéges des chambres, et même de la chambre du roi, aussi bien que de celle de la reine, depuis saint Louis jusqu'à François Ier, étoient des escabelles, des bancs, des formes et des trétaux, et il n'y avoit que la reine qui eût des siéges de bois plians. Les poutres et les solives des appartemens étoient chargées de fleurs de lis d'étain doré, les cheminées tenaient presque toute la largeur des salles, et les chenets de fer étoient d'une pesanteur considérable. » L'auteur cité parle ici des temps qui ont suivi le règne de saint Louis, mais il nous donne par là une idée de ceux qui ont immédiatement précédé.

Il ne faut même pas trop prendre à la lettre une description de Sauval, qui exclut en apparence toute espèce de luxe, car les croisades avaient enrichi les maisons royales aussi bien que les châteaux. Le dixième siècle et le onzième, stériles pour les arts et les jouissances de la vie, étaient écoulés ; chaque jour les pélerins et les restes des armées croisées apportaient de l'Orient quelques dépouilles enlevées au luxe asiatique. Les châteaux avaient suspendu, sans hésiter, la herse devant les importations de la Grèce, de l'Égypte et de la Syrie, et donné entrée à des objets de prix qu'on ne trouvait auparavant qu'à la cour des rois

ou dans les abbayes plus riches que les cours. Le treizième siècle s'accomplissait; ce n'étaient plus seulement quelques rares débris des richesses romaines, échappées à la double invasion des Barbares et des Normands, qui faisaient tout l'ornement de la demeure des barons; des tapis venus originairement de la Perse, commençaient à couvrir les dalles humides des chambres seigneuriales; sur des carreaux brodés reposaient les pieds des châtelaines; des meubles habilement incrustés d'ivoire, amenaient le dégoût des formes lourdes. On voulut quelque chose de mieux qu'une simple ouverture pour se débarrasser de la fumée qui noircissait les lambris des salles; de vastes cheminées, ornées de l'écu de famille rassemblèrent les habitans du manoir sous leur manteau hospitalier; la cire éclaira des lieux où l'huile n'avait jeté qu'une lueur douteuse; les tentures de laine à personnages, plus tard les tentures en cuir doré, les peintures en détrempe dissimulèrent l'âpreté des murs; on respira chez les hauts tenanciers l'odeur des aromates de l'Orient; le faisan brilla dans leurs volières; les chants des ménestrandies, les thèses amoureuses, le jeux d'échecs charmèrent la longueur des soirées; les chevaux de prix, les chiens de races étrangères se multiplièrent.

Il y eut des manuscrits d'un vélin si beau qu'on ne saurait en expliquer la préparation, et ornés de si riches dorures qu'on les payait de la valeur d'une métairie. Des étoffes de couleurs plus vives se nuancèrent avec plus de variété, et se couvrirent d'une profusion d'arabesques et de fleurs qui transportait dans l'habillement des riches toute la parure des champs, les bijoux parurent plus communs; l'or fut mis en œuvre avec plus de goût et de délicatesse. On atteignit dans quelques lieux, dans le midi surtout, jusqu'à la mollesse élégante des Arabes, jusqu'au faste cérémonieux des Grecs. Philippe-Auguste, qui aimait beaucoup le luxe, commença cette altération des vieilles mœurs de la France romane; la pieuse et ardente imagination de saint Louis y mit peu d'obstacles; au siècle suivant, le changement était complet.

Mais ce n'est pas encore là le luxe que doit étaler l'âge mûr de l'Europe. Des trois grands voyages qui ont changé la face du monde romain, appauvri par l'avide misère des nations barbares, celui du pélerin en Grèce et en Orient est seul accompli; viendront plus tard celui de Colomb en Amérique, et celui des Portugais dans l'Inde. Après quoi il ne restera plus rien à faire à l'Europe, qu'à se bien établir dans sa prospérité, et à lutter contre la jeune Amérique par le fer et la vapeur. Plus de la moitié de la population du globe est encore soumise directement ou indirectement à ses lois, et le reste du monde lui réserve les prémices de toutes ses productions; mais l'équilibre, tôt ou tard, se rétablira. Deux fois cette partie du monde a reçu sa dot, et deux fois elle l'a fait valoir avec un industrieux égoïsme. Où trouverait-elle maintenant de nouvelles étoffes ou de nouvelles mines, des plantes et des fruits inconnus? Elle s'est blasée sur les délices du globe, et il ne lui reste plus de lointaine découverte à faire, pour elle plus de nouveau monde, plus d'Eldorado à convoiter; et cependant elle attend un merveilleux avenir de richesses matérielles et intellectuelles. Puisse-t-il ne pas manquer à ses espérances, comme cette terre de promission rêvée par les croisés leur manqua au terme de leurs courses aventureuses, lorsqu'ils touchèrent aux sables du désert et découvrirent les plaines inhabitées de la Babylonie.

Vicomte DE VAUBLANC.

(Extrait d'un ouvrage inédit intitulé : *la France aux temps des Croisades*, ou recherches sur les mœurs et les coutumes des Français aux douzième et treizième siècles.)

LES BRIGANDS EN ESPAGNE (1).

Malaga, ce 4 octobre 1838.

Mire usted cuànto es hermosa mi tierra! Voyez combien est belle ma terre natale! me disait ce matin un artilleur qui était en faction sur le haut du château moresque de Gibralfaro, et il me montrait en même temps la mer, le ciel éclatant, les pics de la *Sierra del Caronado*, et cette multitude de charmantes collines qui, couvertes de vignes coupées à deux pieds du sol, produisent à l'œil l'effet d'une étoffe de soie de couleurs changeantes, ne laissant apercevoir parfois que le rouge de la terre, et parfois le vert des pampres. Nous parlâmes ensuite de ce qui se passait dans le fort, et le factionnaire continua en ces termes :

« On nous emploie ici à la garde de quelques malheureux prisonniers exaltés; car bien qu'on dise que nous ayons la liberté, cependant je vous assure que le despotisme pèse réellement sur l'Espagne. Nos gouvernans détestent encore plus les patriotes que les carlistes, et sans une heureuse inspiration qui m'a conduit à changer mon uniforme de garde national contre celui d'artilleur, j'aurais certainement été déporté sur les côtes d'Afrique comme tant d'autres de mes amis. Vous autres étrangers, vous ne devez rien comprendre à ce qui se passe chez nous; *no saben ustedes que las bayonetas son leales, pero las espadas traidoras*, vous ne savez pas qu'ici les baïonnettes sont loyales, mais les épées traîtresses. »

L'arrivée du piquet de garde qui venait relever le factionnaire interrompit cette conversation au moment où elle me promettait le plus d'intérêt. Sortant alors du château je fus me perdre dans *les collines* environnantes, ce qui ne manquait pas d'imprudence, *car elles sont* infestées à tel point de voleurs, que beaucoup de propriétaires s'abstiennent de visiter leurs terres, dans la crainte d'être enlevés. Le capitaine général ne peut rien contre un état de choses aussi déplorable, d'abord parce que c'est l'état habituel de la province, puis parce qu'il n'a pas assez de troupes pour contenir à la fois les exaltés, les contrebandiers, les *rateros*, voleurs domestiques, et les brigands qui dominent en maîtres sur les routes de Malaga, Grenade et Séville. Ne confondez pas cependant, je vous prie, les *rateros* qui sont de la vraie canaille avec les brigands. A part la bosse de la rapine, ceux-ci sont de fort honnêtes gens, galans envers les belles, et ne tuent des hommes qu'en cas de résistance. Tour à tour voleurs et sbires, le voyageur qui ne consent pas à les payer comme escorte, risque de les rencontrer en route l'escopette en joue, avec des prétentions bien autrement considérables. Ordinairement les gens riches et les voituriers passent un contrat avec *eux*, et moyennant un tribut pareil à celui que les états européens payaient autrefois aux régences barbaresques, ils obtiennent de voyager en toute sécurité, car les brigands respectent les traités, et ne permettent pas qu'on touche un cheveu à la personne de leurs protégés. Le fait suivant vous donnera une idée de leur loyauté. Il y a près d'un mois, quelques voyageurs anglais louèrent ici une voiture pour Grenade, et craignant d'être dévalisés en route, ils prièrent le *mayoral* de leur procurer une escorte. Celui-ci leur amena quatre sbires; mais ils avaient des mines si terribles, et leurs prétentions étaient si exagérées, que les Anglais les congédièrent ainsi que le *mayoral*, et partirent par la diligence de Serrano, voiturier qui va régulièrement à Grenade deux fois par semaine.

(1) Extrait de l'ouvrage de M. le baron Charles Dembowski, intitulé : Deux ans en Espagne et en Portugal pendant la guerre civile (1838-1840) et publié par Ch. Gosselin, éditeur. On n'avait jamais peint d'une façon plus fidèle, plus piquante et plus naïve que dans ce livre, les mœurs de nos voisins. On y trouve des détails nouveaux sur la révolution de la Granja et sur les fueros de ces héroïques provinces de Biscaye et de Navarre.

A mi-chemin, la diligence fut attaquée à la grande surprise de Serrano, qui protesta, alléguant la foi des traités. Le chef de la bande déclara alors fort respectueusement qu'il n'en voulait qu'à certains Anglais qui, après être entrés en marché avec des gens de sa troupe pour une escorte jusqu'à Grenade, leur avait fait faux-bond. Serrano répondit que « dans tout pays chrétien le pavillon couvrait la marchandise, et qu'il suffisait que ces Anglais voyageassent dans sa voiture pour qu'ils dussent être à l'abri de toute violence. » Eh bien! cette argumentation fut admise sans réplique; et les brigands aimèrent mieux laisser échapper leurs Anglais, que de manquer à la foi jurée.

En voilà assez pour aujourd'hui sur les brigands, et parlons de Malaga. Vos diplomates ne vous ont peut-être pas appris que Ferdinand-le-Catholique, après la conquête de Malaga, fit présent à cette ville d'une madone dont il se faisait toujours suivre à la guerre, et à laquelle il se croyait redevable de toutes ses victoires sur les Mores. Cette madone est connue sous le nom de la Vierge de la Victoire, et jouit d'une grande vénération à trente milles à la ronde de Malaga, à cause des nombreux miracles qu'on lui attribue. Aussi l'affluence était immense cette après-dinée à l'occasion de la célébration de sa fête. Tous les balcons et les croisées étaient élégamment pavoisés, et la procession circulait dans les rues entre deux immenses files de chaises, toutes occupées par de belles dames. Le capitaine général marchait en tête du cortége, portant la bannière de la Vierge, et après la milice, les prêtres et les corporations, venait un char avec la statue miraculeuse. Deux petits enfans embrassaient de leurs tendres mains les colonnes de ce temple roulant; l'un était aveugle, l'autre estropié, et leurs parens les avaient placés là sous les yeux de la Vierge, dans l'espoir qu'elle ferait un miracle de plus au profit de ces innocentes créatures sur lesquelles tous les regards se dirigeaient avec intérêt. La procession se prolongeait encore à la nuit close, et l'effet de tous ces costumes, de toutes ces belles femmes vues à la lueur des torches, était vraiment magique. Pour moi, je ne connais rien de plus original qu'une ville espagnole un jour de solennité religieuse. Toutes les classes sont confondues, la gaieté est peinte sur tous les visages; on passe en revue toutes les belles de la ville, et, avec des manières courtoises, on peut se risquer à leur adresser la parole, même sans les connaître. Comme vous pensez bien, les dames recherchent avidement ces solennités, car elles savent que la moitié de la fête est pour elles. Les garçons, heureux de voir la *querida* (l'objet de leur amour) rôdent autour de la chaise qu'elle occupe, lui envoyant, mêlée à leurs soupirs, la fumée de leurs cigarettes; puis c'est partout le peuple avec ses costumes pittoresques, la guitare, les castagnettes, le fandango et la romance chantée par le pauvre aveugle, héritier de l'ancien troubadour. La procession rentrée, la foule a envahi le théâtre où des amateurs ont joué et dansé jusqu'à minuit en l'honneur de la Vierge de la Victoire.

Venta de los Dornacos, ce 18 septembre 1838.

Nous sommes quatre dans une chambrette. On nous a servi à souper, puis on a jeté deux matelas par terre, et on nous a dit: « Messieurs, partagez-les entre vous. » Mes camarades ronflent déjà comme des bassons; je sens que je les imiterai bientôt.

Partis de fort bon matin avec la voiture de Serrano, nous allions atteindre le sommet de la côte de la Reyna, quand les sbires, auxquels est confiée la garde de la montagne, arrivèrent à notre rencontre. En voyant les pistolets et les coutelas qui garnissaient leurs ceintures, nous crûmes que nous avions affaire à des voleurs; mais c'était encore trop tôt. Ils nous servirent à déjeûner dans le *ventorillo*, hospice, et à notre départ ils nous demandèrent une gratification, que chacun leur donna avec empressement. Remis en route, nous n'étions qu'à une lieue de Colmenar, lorsque quatre hommes armés jusqu'aux dents se montrèrent sur une hauteur et sommèrent Serrano de venir. Le *mayoral* sauta à l'instant de sa banquette, et disparut avec eux, nous laissant sur le chemin, en proie à une vive agitation. Nous avions avec nous trois dames; la plus jeune, Biscaïenne fort jolie, saisit à l'instant son chapelet et se mit à dire assez d'*ave* pour mettre en fuite une guerille, non de brigands, mais de démons. La plus âgée se donnait déjà pour morte et attendait le moment de s'évanouir. Enfin la troisième, veuve fort galante, frisant les trente-cinq ans, s'agitait sur son banc, impatiente de voir enfin ces brigands dont on lui avait tant vanté la galanterie. Quant aux hommes, ils étaient tous descendus de voiture et faisaient glisser leurs écus dans leurs bottes. Pour moi, j'attendais les assaillans, armé d'un rouleau de vingt douros. Cependant les voleurs ne se montraient pas, notre *mayoral* non plus, et même les plus poltrons d'entre nous perdaient patience. Qui sait? Nous allions peut-être faire quelque trait héroïque, lorsque Serrano apparut sur le rocher, un peu plus pâle que d'habitude, et après avoir regagné la banquette, il poussa ses huit mulets au grand trot, au milieu de la surprise générale. Or, que s'était-il passé dans cette mystérieuse entrevue? Rien moins que la présentation de Serrano au brigand Curro Romer, par son ami le brigand *La Liebre*, qui va profiter de l'*indulto*, amnistie, et quitte sa bande. Curro avait dit à Serrano qu'il était charmé de faire la connaissance d'un aussi brave homme que lui, et qu'ayant entendu ébruiter que certains maraudeurs se proposaient de l'attaquer près du Colmenar, il s'y était rendu avec sa bande pour protéger, contre toute violence, l'ami de son ami. « J'étais en train d'exprimer ma reconnaissance à cet excellent brigand, me disait gravement Serrano, lorsque l'un des voleurs est venu nous conter que nos dames se mouraient de peur. Alors Curro me serra la main et me dit: Tonito, allez vite tranquilliser ces belles, et souhaitez-leur un bon voyage de ma part. »

Ici le mayoral se tut; mais en glissant le pouce contre l'index, il me fit comprendre qu'il avait dû payer son tribut de vasselage au nouveau roi de la Sierra.

Dans ce moment nous arrivions au village de Colmenar, qui est habité par l'une des plus méchantes populations de l'Andalousie. Des groupes s'y entretenaient de la mort du *muchacho* (garçon) d'Alfarnate, qui, après avoir tué quatre individus, dont une femme, en moins de quarante-huit heures, s'était enfui dans la Sierra voisine. L'alcalde et les parens des victimes s'étaient mis à sa poursuite et l'avaient rejoint la veille dans la soirée. L'alcalde lui cria aussitôt de se rendre, mais le *muchacho* répondit par un coup d'escopette qui cribla le chapeau de sa seigneurie; alors les gens de sa suite firent une décharge générale, et le *muchacho* tomba percé de balles. Nous ne faisions que d'apprendre cette aventure, lorsque Serrano nous cria: *Cuidado que llega el muerto!* Attention, voilà le mort qui arrive! » Effectivement, c'était le corps expéditionnaire de retour avec sa victime. Huit soldats escortaient un âne chargé d'un cadavre plié comme un sac, tête, pieds et mains flottant vers terre. Suivaient l'alcade et son *escribano*, secrétaire, montés sur le dos de la même mule; et ceci était fort curieux à voir, car l'*escribano*, pour ne pas glisser le long de la queue de l'animal, était obligé de serrer son supérieur dans ses bras, au risque de lui couper la respiration. Enfin, à respectueuse distance, chevauchaient sur deux autres mules quatre parens des assassinés. Dans quelques minutes tout le village eut entouré les nouveaux arrivés. Serrano, après avoir changé d'attelage, fouetta ses mulets.

J'ai traduit tout à l'heure le mot d'*indulto* par amnistie, ce qui n'est pas très exact. L'*indulto* est un véritable contrat que le brigand fait avec la justice. Celle-ci lui garantit l'oubli du passé, et il promet à son tour de vivre à l'avenir en honnête homme. Le voleur qui a demandé l'*indulto* prépare sa paix avec la justice et la société, en s'abstenant de nouveaux crimes, et tant que dure la négociation, il joue le rôle de converti. Naguère, c'était un vrai tigre; on le dirait métamorphosé en une timide jeune fille, qui n'aurait pas le courage de plumer un oiseau. Enfin, l'*indulto* arrive, et le gracié, s'il n'a pas dissipé tout le fruit de ses rapines, va finir tranquillement ses jours au milieu des siens. S'il est dans le dénuement, il se met aux gages de la police, et

devient le plus cruel ennemi de ses anciens camarades, qui tôt ou tard se vengent du traître.

Je vous quitte un instant pour aller vérifier la cause du tapage d'enfer qu'on fait à la porte de la *posada*.

— Me voici de retour. C'était l'alcalde d'Alfarnate qui, suivi de ses paysans, voulait entrer de vive force dans l'auberge pour savoir quelle espèce d'hôtes Mariana, la *posadera*, avait chez elle. Celle-ci ne voulait pas ouvrir, et criait à l'alcalde, derrière la serrure de la porte : *Senores, son ustedes ladrones ò facciosos ?* Messieurs, êtes-vous des voleurs ou bien des factieux ? » Enfin, on s'est reconnu, et tout est rentré dans l'ordre.

Je m'arrête, ne sachant pas encore ce qui nous arrivera demain. Mais jusqu'ici, n'ai-je pas lieu de me croire au temps de Gil Blas.

Venta Nueva, ce 19 septembre 1838.

Parti de Malaga sans domestique, j'en ai maintenant trois à mes ordres. L'un est un galérien libéré qui vient d'expier dans le bagne de Malaga un coup de couteau donné à un ami dans un moment de colère, et qui retourne à Valence faire la consolation de sa famille. Les autres sont deux garçons tailleurs de treize à quatorze ans, qui, mourant d'envie de savoir comment la mer est faite, se sont enfuis de l'atelier paternel, avec cinq *piécettes* pour tout argent dans la poche. Ils retournent actuellement à Grenade, l'un, fort content de la plaine liquide; l'autre, l'ayant trouvée trop vaste et trop salée ; ils avisent ensemble aux moyens d'éluder le lourd accueil que leur prépare sans doute la tendresse des parens. Ces singuliers pages montent et descendent les sacs des voyageurs, pendant les haltes de la diligence qu'ils suivent à pied, chose fort aisée, attendu qu'elle ne va ordinairement qu'au pas. Le soir, assis sur les marches de l'escalier de la *posada*, ils partagent nos repas, faisant certainement meilleure chère que chez eux. Cette manière de voyager est fort commune parmi les gens du peuple en Espagne, et il n'est pas de *galera* qui ne remorque à sa suite quelques pauvres diables, *que van corriendo tierras*, qui s'en vont, courant le monde, poussés par un esprit romanesque, ou traqués par la faim ou la justice.

La route de Malaga à Grenade, rendue praticable aux voitures seulement depuis quelques années, est déjà si dégradée qu'aucun mayoral n'oserait s'y aventurer la nuit. Elle traverse un pays qui offre des beautés pour tous les goûts. Qui aime la nature riante y trouvera des paysages délicieux, sur les bords du Jenil, qu'on rencontre près de Loja, ancienne ville mauresque, fort réputée pour la beauté de ses femmes, remarquablement belles en effet, si je dois en juger d'après celles que le bruyant passage de notre voiture attira aux croisées. Qui préfère l'agreste et le sauvage se plaira dans les gorges du port d'Alfarnate, toutes semées de croix, attestant les nombreux assassinats qui s'y sont commis.

Chemin faisant, Serrano nous contait avec un sentiment d'admiration mélancolique, l'histoire des plus fameux brigands qu'il avait connus ; entre autres celle de José Maria, à qui l'extravagance anglaise fournit un disciple de bonne maison, et celle du malheureux Curro Lopez, le filleul de la duchesse d'Alba, qui, privé du puissant appui de sa noble marraine, défunte pendant qu'on instruisait son procès dans les cachots de Cadix, fut étranglé sans pitié. Mais tout n'est pas mort avec lui, et chaque muletier sait par cœur la chanson que Lopez composa la veille de son exécution. C'est la confession de ses hauts faits, dont il a voulu léguer le souvenir à la postérité. Serrano nous l'a chantée sur la guitare, et je regrette de ne me rappeler que les couplets suivans :

« Sur les bords du Palomones — Naquit un cordonnier ; — Il s'appelle Curro Lopez, — Celui qui n'eut jamais peur de personne.

« J'ai vingt-cinq meurtres sur la conscience, — Sans compter ceux que j'ai démangeaison de commettre ; — Mon dernier assassiné — Fut un moine de Saint-François.

« J'ai vingt-cinq meurtres sur la conscience, — Sans compter celui que je lègue à un ami pour me venger ; — L'avant-dernier assassiné fut un milicien de Xérès. »

Suivent de la sorte tous ses exploits, chaque couplet exprimant constamment le même regret, avec l'aveu d'un nouveau crime, et la chanson finit par celui-ci :

« Hélas ! ma marraine est morte, — La petite duchesse d'Alba ; — Oh ! si elle n'était pas morte, — On ne m'ôterait pas la vie ! »

En dédommagement des couplets qui manquent, écoutez un dialogue qui les vaut bien. Il a été provoqué par ma présence entre un milicien *exaltado*, que j'ai rencontré ce matin près de Loja, et un de mes trois domestiques, le galérien.

Le milicien s'adressant à moi : « Caballero, je vous conseille de ne « pas vous aventurer tout seul sur les grands chemins, car à votre air « de bourse bien garnie, vous rencontrerez trop de monde qui serait « tenté de vous faire un mauvais compliment. Quant à cet homme qui « vous suit, c'est autre chose ; ses habits qui tombent en lambeaux le « mettent à l'abri d'un pareil danger. »

Le galérien : « C'est vrai que je n'ai pas un maravédis sur moi, bien « que mon père soit un riche particulier de Valence ; cependant j'ai un « passeport fort en règle, et je ne crains ni les voleurs ni les alguazils. »

Le milicien : « Qui veut donc de votre passeport ? Voici bientôt vingt « ans que je me promène en Espagne, sans avoir jamais eu sur moi d'au- « tres papiers que les vieux parchemins de noblesse de mes aïeux. »

Que diront maintenant les radicaux français des prétentions héraldiques de leurs confrères de par delà les Pyrénées ?

LES BRULOTS.

PERFIDIE D'UN CORSAIRE ANGLAIS.

En 1804 et 1805, la ville de Boulogne fut témoin de deux actes de perfidie, dont l'un nous a valu la belle tirade que nous empruntons à un rapport du maréchal Soult.

Il s'agissait des brûlots envoyés par les Anglais contre la flottille de Boulogne. M. Soult s'exprimait ainsi : « Je nomme cette opération des Anglais horrible et lâche, parce que c'est un attentat horrible et contre toutes les lois de la guerre que de chercher à faire périr une armée par des moyens qui n'exposent à aucun danger ; parce qu'on ne peut voir qu'une insigne lâcheté dans une attaque pareille de la part d'une croisière, ayant trois fois plus de canons que la partie de la flottille française qui était en rade. Pourquoi Keith n'a-t-il pas imité la conduite de Nelson, et n'a-t-il pas voulu combattre corps à corps la flottille française? Cette entreprise, quelqu'en eût été le succès, aurait mérité notre estime. S'attaquer canons contre canons, baïonnettes contre baïonnettes, tel est le droit de la guerre. Mais une nation, qui n'emploie pour se défendre que des poignards, des complots, des brûlots, est déjà déchue du rang qu'elle prétend occuper. L'histoire nous apprend que lorsque les nations sont capables et dignes d'obtenir la victoire, elles méprisent, comme Fabricius, les offres des médecins de Pyrrhus ; tandis qu'au moment de leur décadence, les moyens les plus perfides leur sont bons. »

A la même époque, il existait à Boulogne une famille de marins qui, de père en fils, exerçait depuis plus d'un siècle le métier de pilote, métier pénible et dangereux, qui demande un sang-froid et une énergie à toute épreuve. Cette famille se composait de cinq personnes : le pilote Pierre Patrice et la vieille Madeleine, sa femme, leur fils Claude, leur fille Marie,

et un jeune matelot, Alexandre, fils d'un frère de Patrice. Ils habitaient ensemble une petite maison dans la ville basse, mais le plus souvent les hommes passaient la journée et quelquefois la nuit sur un bateau amarré à la grève, afin d'être mieux à portée de piloter les navires qui arrivaient ou de s'élancer au secours de ceux qui couraient quelque danger. Madeleine et Marie leur portaient des provisions lorsqu'ils ne rentraient pas. Quoique le port ne fût pas fréquenté par les navires anglais, il y venait encore des neutres, et les affaires du vieux Patrice étaient dans une situation prospère.

Le 3 octobre 1804, l'amiral Keith, qui avait déjà fait deux tentatives infructueuses, se montra de nouveau en vue de Boulogne, à la tête d'une flotte de cinquante-deux bâtimens, dont vingt-cinq bricks; mais, au faible échantillon de ces bricks, l'amiral français Bruix jugea que ce devaient être des brûlots. Les Anglais, en effet, avaient bien choisi leur temps, et toutes les circonstances tendaient à les favoriser; il leur était facile de diriger leurs machines incendiaires vers la côte, où la marée et les vents les poussaient à la fois. Mais, par une manœuvre habile, qui consistait à ouvrir un passage à ces brûlots aussitôt qu'ils étaient reconnus, l'amiral français sut éviter le danger; presque tous allèrent aborder la terre, auprès de laquelle ils firent explosion, tout-à-fait dans l'intérieur de la ligne des Français. On en compta onze qui sautèrent ainsi de dix heures et demie du soir à quatre heures du matin.

Au premier brûlot qui éclata, Patrice, son fils et son neveu, échappés, comme par miracle, à la terrible explosion et aux débris qui retombèrent sur leur embarcation, se mirent en mer, pensant que leurs services ne seraient pas inutiles à nos navires. Ils avaient à peine rallié notre flottille qu'un de ces instrumens de destruction, lancés par les Anglais, s'avança vers le bâtiment amiral avec une rapidité telle que celui-ci ne pouvait manœuvrer assez lestement pour l'éviter. Patrice, n'écoutant que son courage et son dévouement, pousse sa chaloupe vers le brûlot, lance un grapin sur le pont, et le remorque à force de rames dans une autre direction; puis, quand le danger est passé, il abandonne le câble et parvient à s'éloigner de la machine infernale assez à temps pour se mettre à l'abri de ses éclats.

Cette nuit fut bien cruelle pour tout le monde, et surtout pour la famille Patrice. A la pointe du jour, des pêcheurs, occupés à ramasser quelques débris des brûlots, découvrirent sur la grève deux cadavres de femmes; c'était ceux de la vieille Madeleine et de sa jeune et belle fille qui étaient accourues sur la grève pour entraîner les pilotes. Leurs corps étaient horriblement mutilés, mais les éclats semblaient avoir respecté la délicieuse figure de Marie: elle était belle encore, ses yeux bleus n'étaient qu'à moitié fermés, les roses ne s'étaient pas tout-à-fait envolées de ses joues, ses longs cheveux blonds pendaient sur son sein comme une mantille de soie.

On peut se figurer la douleur et le désespoir de Patrice, de Claude, et d'Alexandre qui perdait à la fois sa seconde mère et sa fiancée, car son mariage avec Marie était accordé depuis quelques jours. Ces hommes si rudes à la mer, se trouvent désarmés à terre, et le chagrin les tord et les brise. L'amiral avait fait donner une médaille d'or au pilote, mais dans ce moment il n'y avait aucune compensation possible aux pertes qu'il venait d'éprouver; il s'opéra en lui une révolution complète. A mesure que la raison et le calme lui revenaient, la haine s'imprimait plus profondément dans son cœur; habitué à piloter les navires de toutes les nations, il s'était borné jusque-là à désirer la victoire pour son pays, parce qu'il était patriote avant tout; mais dès ce moment, il voulut se venger, et toutes ces facultés furent tendues vers ce but; il lui fut facile de faire partager à son fils et à son neveu son indignation, sa haine, ses désirs de vengeance.

Dans l'un des bassins du port de Boulogne, on voyait, à la marée haute, se balancer gracieusement un joli petit brick dont le pont s'élevait à peine d'un mètre au dessus de la surface de l'eau: c'était le corsaire l'*Invisible*, petit fortin flottant qui renfermait dix canons et cent vingt matelots choisis parmi les plus braves du quartier. Le capitaine Patrice s'y fit admettre comme second, et ses enfans comme matelots. Le jour de l'appareillage, impatiemment attendu, arriva enfin. En voyant partir ce corsaire, oiseau coquet qui rasait les flots, les mariniers l'accompagnaient de leurs vœux. La croisière anglaise fut habilement évitée, et un mois s'était à peine écoulé que l'*Invisible* rentrait triomphalement dans le port, escortant un navire anglais richement chargé, et rempli d'objets précieux capturés sur d'autres navires qu'il avait coulés. Nous ne dirons pas tous les exploits de ce corsaire, et le nombre des victimes que la famille Patrice sacrifia aux mânes de Madeleine et de Marie. La vengeance était assouvie, et l'*Invisible* était entré en réparation; Patrice se fit débarquer; il reprit son métier favori de pilote.

Le 5 juillet 1805, le vent soufflait avec violence, la mer était très grosse, et tout faisait présager quelque sinistre. Patrice était à son poste d'honneur, sur la grève, l'œil aux aguets, prêt à s'élancer au secours des navires. Un coup de canon retentit à ses oreilles, puis un second, enfin un troisième; c'était un signal de détresse: un bâtiment, sous pavillon hollandais, fatiguait horriblement au milieu des lames. Patrice fait embarquer dans sa chaloupe son fils, son neveu, et deux hommes qui se trouvaient là dans une barque de pêcheur; il prend le gouvernail et se dirige droit vers le navire en détresse; la frêle embarcation fut cent fois menacée d'être engloutie; enfin, on arrive à bord, et Patrice court à l'arrière pour prendre la direction du navire et gouverner; mais, au même instant, le pavillon anglais est hissé, on met le cap au large et le commandant déclare à Patrice et à ses hommes qu'ils sont ses prisonniers. A ces mots, les marins français échangèrent un regard indéfinissable, pas un mot ne sortit de leur bouche; toute plainte eût été inutile, et ces braves gens voulaient dignement représenter la France à bord de l'Anglais. Chacun d'eux fit un examen muet de la force du navire et de son équipage; puis ils se communiquèrent par le langage des yeux la conviction acquise que toute tentative était impossible. Heureusement, dit Patrice à voix basse, en embrassant ses camarades au moment où on allait les séparer, heureusement, nous allons nous briser sur les rochers, car j'aime mieux mourir sur le sol français que dans leurs horribles pontons. Cet espoir fut déçu; le navire regagna la pleine mer, et Patrice mourut sur les pontons anglais, ainsi que son fils Claude. Alexandre seul rentra en France et occupe encore la maisonnette de son oncle dans la ville basse de Boulogne-sur-Mer; il a fait élever un modeste monument sur la tombe de Marie, et il y va souvent en pèlerinage.

Aujourd'hui les Anglais, qui affluent à Boulogne, où on leur accorde une généreuse hospitalité, font des parties de plaisir sur cette même grève que leurs brûlots dévastèrent, et qui vit la mort de Madeleine, de Marie, et l'enlèvement de cinq braves marins.

Quelque temps après l'enlèvement de Patrice et de ses compagnons, un navire hollandais, ayant fait des signaux de détresse, ne fut pas secouru et se brisa sur la côte. L'équipage seul fut sauvé, et l'on raconta au capitaine l'acte de perfidie qui avait causé la perte de son bâtiment, car les pilotes n'osaient plus s'aventurer en mer craignant de tomber dans un piége.

T. L.

(*Sentinelle de l'Armée.*)

UN PROCÈS CRIMINEL EN ANGLETERRE.

C'est une affaire qui a fait une vive sensation de l'autre côté de la Manche, et, pendant huit grands jours, nos voisins ont assisté, l'œil fixe, le cou tendu, à ces débats remplis de circonstances étranges, d'incidens mystérieux. Nous allons de notre mieux vous raconter ce drame lugubre, énigme dont la Providence s'est réservé le secret.

Il y a douze ans, vivait très obscurément dans un village de York-

shire un tisserand nommé Whantley; il avait trente-quatre ans, une femme dont il était complètement dégoûté, des dettes qu'il ne payait point, et un attachement bien sincère pour les boissons fortes. Au mois de juillet 1830, il perdit une tante et il fit un petit voyage pour toucher ce qui lui revenait de la succession. Il revint bientôt ayant dans sa poche une somme de quatre-vingt-cinq livres sterling, somme considérable pour lui, et il se rendit chez un de ses amis avec lequel il passait parfois des journées entières, chez lequel il couchait souvent. Cet ami se nommait Goldborough, c'était un cultivateur paresseux, mauvais sujet, plongé dans la misère.

L'on vit, le 29 et le 30 juillet, Whantley et Goldborough se promener ensemble, causer, boire, manifester la meilleure intelligence; le 30 au soir, à dix heures, on les rencontra se dirigeant du côté d'un bois; Goldborough portait un fusil; on supposa qu'ils allaient se livrer à quelque excursion braconnière; ils étaient assez coutumiers du fait. On entendit bientôt, au loin dans le taillis, la détonation d'une arme à feu. Depuis ce moment, Whantley n'a jamais reparu. Son compagnon s'était, dès le 31 juillet, montré sans affectation dans son village comme si rien ne s'était passé.

Les soupçons ne tardèrent pas à se porter sur Goldborough; la justice descendit chez lui. On trouva en sa possession une montre et quelques petits objets qui avaient appartenu à Whantley et qui portaient sa marque. Pressé de questions, Goldborough prétendit que, fatigué du séjour de sa patrie, désireux de perdre de vue sa femme et ses créanciers, Whantley s'était décidé à partir incognito pour l'Amérique; qu'il l'avait accompagné toute la nuit sur la route d'un port de mer, et qu'au moment de se séparer il en avait reçu, comme gage de souvenir, divers articles de peu de valeur. Il ne voulut ou ne put indiquer dans quelle ville son ami avait été chercher le navire qui devait le porter sous des cieux nouveaux. Des recherches furent faites le long de la côte pour essayer de découvrir si Whantley avait effectivement pris passage à bord de quelque bâtiment; elles n'amenèrent aucun résultat. Goldborough ne fut point poursuivi; la façon dont il expliquait la chose n'était point dépourvue de vraisemblance et rien ne prouvait d'ailleurs qu'un crime eût été commis. Les lois anglaises veulent qu'avant toute procédure au sujet d'un meurtre, le corps de la victime ait été retrouvé. La non observation de cette règle a coûté jadis la vie à plusieurs personnes dont l'innocence a été reconnue trop tard. Une des anecdotes les plus étranges en ce genre est celle du capitaine Simpson pendu pour homicide, en 1692. Après être resté une heure la corde au cou, à osciller au bout de la potence, n'ayant que de l'air sous les pieds, le capitaine pouvait bien passer pour mort; il est rendu à sa famille, on va l'enterrer, on s'aperçoit qu'il lui reste un peu de vie; on le saigne, on le médicamente, au bout de quelques jours il était en parfaite santé. Il ne fallait pas s'exposer à être mené une seconde fois au gibet; Simpson se déguise, s'évade, un bateau contrebandier le jette sur les côtes de la Hollande, et une des premières personnes qu'il rencontre à Amsterdam, c'est l'individu qu'il avait occis, au dire de sa sentence. Les deux morts, bien pleins de vie se reconnaissent, s'embrassent, vont dîner ensemble, se racontent gaiement leur histoire, puis, bras dessus, bras dessous ils reviennent à Londres. Il fallut une longue procédure avant qu'ils ne fussent légalement rétablis sur la liste des vivans et, par un hasard bizarre, l'un d'eux tomba très naturellement malade et mourut avant que les gens de loi ne se fussent mis d'accord sur le fait de sa résurrection.

Il me semble que les muses dramatiques qui exploitent les causes célèbres de façon à faire courir la foule au boulevart du crime et de l'innocence, trouveraient facilement, dans cette anecdote, l'étoffe de cinq actes, de quatorze tableaux et d'un bien beau succès.

Je reviens à Goldborough: aux yeux de bon nombre de gens du pays, son innocence n'était pas chose prouvée, mais enfin l'on n'avait rien à lui dire; il resta tranquille. Onze ans se passèrent, et l'on ne se souvenait guère de la disparition du tisserand.

Le 28 juin 1841, des ouvriers étaient occupés à curer le lit d'un ruisseau, à cinq milles de la lisière du bois où l'on avait vu, dans la soirée du 30 juillet 1830, entrer les deux héros de cette histoire. Ils découvrirent, sous une couche de boue et de sable, un squelette humain. Grande rumeur dans la contrée; la voix du peuple s'éleva aussitôt, supposant que c'étaient là les restes de Whantley. Goldborough fut arrêté. Il resta établi que la veille du jour où l'on pensait qu'il avait commis le meurtre, il avait pris à l'essai un fusil chez un armurier, et qu'il l'avait rendu le 1er août, niant s'en être servi, quoiqu'il y eût des traces évidentes que l'arme eût fait feu. Le cadavre avait été trouvé replié sur lui-même d'une façon peu naturelle. De minutieuses investigations n'amenèrent autour de lui la découverte d'aucune traces de vêtement, d'aucun bouton, circonstance qui tendait à éloigner l'idée que l'on eût sous les yeux les restes de la victime d'un accident ou d'un suicide. Personne d'ailleurs dans le pays n'avait, de temps immémorial, disparu, si ce n'est Whantley, et l'identité de celui-ci fut au moment d'être mise hors de doute; voici comment : il avait à la mâchoire supérieure une dent très longue et très grosse qui faisait saillir la lèvre au dehors, et qui constituait un signe particulier vraiment remarquable. Parmi les premières personnes qui virent le squelette, et qui connaissaient fort bien Whantley, il y en eut qui remarquèrent cette même dent, et qui ne conservèrent plus de doute sur la mort de leur compatriote; cette circonstance était décisive; malheureusement le squelette relevé, porté en divers endroits, exposé durant quelque temps à l'indiscrète curiosité de la foule, ne conserva pas toute son intégrité; la pièce de conviction, la dent qui aurait joué un grand rôle dans cette ténébreuse affaire, se perdit; peut-être fut-elle soustraite par quelque main amie de l'accusé.

Se renfermant dans un système absolu de dénégation, Goldborough soutint toujours que Whantley s'était rendu aux *Etats-Unis*; quant aux ossemens trouvés dans le ruisseau, il était à cet égard dans la plus complète ignorance. Il était fort possible qu'après avoir lâché sur son ami un coup de fusil, il l'eût dépouillé de ses vêtemens, afin de rendre toute reconnaissance plus difficile, et qu'il l'eût porté bien loin de la scène du meurtre pour l'ensevelir dans un endroit écarté, mais alors sur les habits de l'assassin auraient dû se révéler quelques traces du sang de la victime et au mois d'août 1830 rien de pareil n'avait été trouvé.

Les choses en étaient là lorsqu'un événement des plus étranges vint les compliquer et mette le comble à la curiosité publique.

Suivant un usage établi en Angleterre, les juges avaient lancé une proclamation, promettant à tout complice du coupable, qui viendrait faire des révélations et aider à constater le délit, lui promettant, dis-je, sa grâce d'abord et cent livres sterling de récompense. Un voisin de Goldborough, un paysan assez mal famé d'ailleurs, un nommé Groundy, dont tous les antécédens n'étaient pas absolument irréprochables, se présenta le 27 janvier dernier; il affirma que dans la nuit du 30 au 31 juillet 1830, il était, lui troisième, dans le bois, à chasser sans port d'armes; il vit Goldborough décharger, à bout portant et par derrière, son arme dans la tête de Whantley; saisi d'horreur et de surprise, Groundy avait été contraint d'aider l'assassin à porter le cadavre jusqu'au ruisseau, là Goldborough l'avait menacé de le tuer sans la moindre hésitation si jamais il ouvrait la bouche de ce qui s'était passé. Ce qui aurait décidé Goldborough à ce crime, c'était le désir de s'approprier la somme que Whantley venait de recevoir d'une succession, et qu'il portait sur lui.

Sa déposition faite et signée d'une croix, car il ne savait ni lire ni écrire, Groundy fut mené en prison; deux heures après, on vient le chercher pour le confronter avec celui qu'il inculpait si gravement, on entre dans son cachot; il s'était pendu. Ce n'était plus qu'un cadavre, et l'on vit aussitôt qu'il ne fallait plus songer à le rappeler à la vie.

Au mois d'avril, Goldborough a comparu aux assises d'York.

Il a rejeté les aveux de Groundy comme un tissu de fables; il les a attribués au désir de s'approprier la somme offerte en prime à la de-

nonciation, et il a présenté le suicide immédiat de ce malheureux comme la suite de ses remords, de l'embarras où il se trouvait de maintenir ses mensongères allégations.

Du reste, de longs débats, l'audition de nombreux témoins, des investigations scrupuleuses, des enquêtes faites aux États-Unis, n'ont amené aucune découverte nouvelle. Le sort de Whantley est demeuré aussi inconnu que jamais; le squelette déposé sous les yeux des jurés n'a point été reconnu et ne pouvait l'être; le voile qui recouvre ce sombre mystère n'a point été soulevé.

Goldborough a été acquitté; sa culpabilité n'était point assez démontrée pour qu'une sentence capitale pût l'atteindre, mais l'opinion publique a vu en lui un assassin. A ce titre, il a joui des honneurs que l'on ne refuse guère aux grands criminels; son nom est revenu à l'infini durant un mois entier dans les gigantesques colonnes des journaux britanniques, ardens à se saisir de cette bonne aubaine, et cinq ou six portraits très différens les uns des autres, et tous également ressemblans, offrent encore l'image de ses traits aux yeux avides des badauds des Trois-Royaumes, agglomérés en masses serrées devant les vitres des marchands d'estampes.

(*Quotidienne.*)

LA RACE DES ESKIMAUX.

Cette branche de la grande famille humaine est divisée en plusieurs tribus, répandues sur plusieurs parties de l'immense surface de l'Amérique septentrionale. Le nom d'*Eskimaux* leur vient d'un groupe d'îles de ce nom dans le golfe de Saint-Laurent. Les Eskimaux s'étendent, vers la côte ouest, jusqu'au détroit du prince Guillaume, et à l'île Saint-Laurent et vers la côte est jusqu'au pays de Labrador et au Groenland, sur la côte opposée de la baie de Baffin.

Bien que depuis long-temps le Labrador ait été, au sud, la limite extrême des Eskimaux, dans la direction de l'Atlantique, on prétend (et cette opinion est fondée sur des autorités très respectables) qu'anciennement leurs excursions s'étendaient jusqu'au fleuve Saint-Laurent; qu'ils occupaient pendant l'été, le Newfouldland et même tout l'intérieur jusqu'à la chute du Niagara. Un fait qui vient à l'appui de cette opinion, c'est qu'on y a trouvé des tombes. Or les hommes rouges qui n'ont pas adopté ce mode de sépulture, disent que ces tombes ont appartenu à une race éteinte qui habitait le pays avant eux. Ces tombes renferment des restes auxquels on a reconnu toutes les particularités physiques de la race des Eskimaux.

Tous les Eskimaux parlent la même langue, ils ont cependant des dialectes différens, mais ces différences sont si peu sensibles qu'ils peuvent se faire comprendre par tous ceux de leur race, à quelques distances que soient les contrées qu'ils habitent.

En général les traits des Eskimaux sont extrêmement éloignés du type de la beauté européenne, cependant, les étrangers qui les ont visités ne les ont pas trouvés très laids. Quoique leurs muscles soient peu marqués, les individus de cette race ne le cèdent point en force aux Européens. La taille moyenne des hommes est de cinq pieds six pouces, celle des femmes de cinq pieds un pouce. Les plus petits des Eskimaux sont ceux du Groënland, et leur taille décroît à mesure que l'on avance de l'est à l'ouest.

Les Eskimaux ne sont nullement dépourvus d'intelligence. On en a trouvés dans toutes les tribus qui étaient capables d'apprendre toutes les choses auxquelles ils prenaient quelque intérêt. Pour se faire comprendre de ceux qui n'entendent pas leur langage, ils communiquent admirablement leurs idées par des gestes très expressifs. Leurs notions en géographie sont toujours très exactes, et si nous admettons avec le célèbre historien Robertson que le tact dans le commerce et les idées nettes sur la propriété sont des signes certains de progrès dans la civilisation, nous devons reconnaître aux Eskimaux plus d'intelligence qu'à aucune autre race de peuples non civilisés.

Les femmes seules chez ce peuple se tatouent le visage. Le mode de tatouage est partout le même; le nombre des lignes varie seul. On trace de trois à six lignes horizontales sur chacune des joues, de trois à dix-huit lignes verticales sur le menton; de trois à huit lignes qui descendent du front au centre du nez, en passant entre les sourcils; une double ligne autour du cou et de la poitrine, une ligne au dessus et une autre au dessous de l'épaule, une ligne enfin au dessus du coude. Dans les contrées situées entre les rivières de Mackensie, de Coppermine et l'île de Saint-Laurent, les femmes ne sont tatouées que sur les joues, tandis qu'à l'ouest de Mackensie il est d'usage de porter cinq ou six lignes perpendiculaires de la lèvre au menton. A Norton et au détroit de Kotzebue ces lignes se réduisent à trois. Au pays de Labrador et à l'île de Southampton on remplace les lignes par de petits points.

Les hommes se percent les parties inférieures du visage pour y attacher différens ornemens. Ils percent également les extrémités de la bouche dans lesquelles ils portent des colliers, formés de grains bleus, incrustés dans des pièces d'ivoire circulaires de la grandeur d'une pièce de vingt sous et quelquefois d'un petit écu. Les naturels du détroit du prince Guillaume se percent la lèvre inférieure au lieu de se percer les joues; ils y suspendent divers petits ornemens, fabriqués d'écaille ou d'os, ou des colliers de grains qui leur retombent sur le menton. Les Eskimaux de Mackensie vont même jusqu'à se percer le septum du nez, dans lequel ils fixent des tuyaux de plume d'oiseaux, ou des morceaux d'os et d'écaille, garnies de petits morceaux de baleines fines.

Les Eskimaux admettent la polygamie; mais ils ont rarement plus de deux femmes; ordinairement ils n'en ont qu'une seule, surtout si elle est féconde. Chose incroyable, les femmes ont le même privilége quant au nombre de maris! Bien que les Eskimaux soient un peuple phlegmatique, on dit qu'ils traitent leurs femmes avec douceur, et les jeunes époux se grattent fréquemment le nez l'un l'autre avec un air de tendresse, ce qui chez eux est la plus grande preuve d'amour. Un homme peut répudier sa femme, quand il le veut; il n'a pas à remplir de grandes formalités pour cela, il lui suffit de jeter un regard de travers sur sa femme et de sortir ensuite de la maison. La dame comprend sur le champ ce que cela veut dire; elle fait son paquet et s'en va. Les femmes des Eskimaux n'ont guère plus de quatre enfans, et il est rare qu'elle aient des jumeaux. Les parens ont une grande tendresse pour leurs enfans.

(Traduit de l'anglais.)

THÉATRES.

VARIÉTÉS. — *Les Comédiens et les Marionnettes*, vaudeville en deux actes, par MM. DUPEUTY et MICHEL DELAPORTE. — Il fut un temps où les sociétaires de la Comédie-Française, loin d'être généreusement dévoués à l'intérêt de leur art, intriguaient les uns contre les autres, mettaient leurs talens à la surenchère et repoussaient avec morgue les jeunes auteurs et les jeunes artistes dont le talent pouvait un jour leur porter ombrage. Heureusement, il n'en est plus ainsi, comme on le voit par l'esprit de concorde qui les anime, par le chiffre de leurs modestes pensions et par l'affabilité avec laquelle ils éconduisent les débuts de tout genre.

Dans ce temps-là il existait un petit théâtre de marionnettes exploité dans un carrefour sous la raison sociale Toto, Carabo et compagnie. On

y reproduisait les défauts et les ridicules des comédiens fort ordinaires du roi, et la source était si riche et si plaisante que la foule désertait la salle des Français pour aller entendre la parade. Joignez à cela que les haines fraternelles de MM. les sociétaires portaient chacun d'eux à donner en secret au successeur de Brioché, une *subvention* pour être épargné lui-même et pour faire attaquer ses confrères. Le petit théâtre florissait donc aux dépens du grand, lorsqu'un arrêt du Parlement en ordonna la clôture. Toto, Carabo et compagnie formèrent pourvoi devant le grand conseil et obtinrent gain de cause. Mais en généreux vainqueurs, ils accordèrent la paix à leurs ennemis, et, pour toute condition, Toto exigea que l'emploi de lampiste lui fût conféré.

Il est facile de voir à travers les situations satiriques et les mots gais et spirituels de la pièce, que ce sujet si riche et si comique a été tronqué dans ses détails. On doit cela, dit-on, à la censure et à quelques craintes pusillanimes de MM. les sociétaires de la rue Richelieu.

Lepeintre, dans le rôle de Toto, a bien saisi les allures du saltimbanque; Dussert et Mlles Ozy et Esther ont rendu avec finesse la morgue et les travers des premiers sujets de la Comédie-Française, de l'*ancienne*, veux-je dire.

A. B. D'H.

TABLETTES DES SIX JOURS.

Faits divers.

30 mai. — Il résulte d'un relevé officiel que le total des vaisseaux et bateaux à vapeur de guerre en construction en Angleterre, s'élève au nombre suivant : Bateaux à vapeur déjà prêts pour le service, 84; idem en construction, 20; vaisseaux en construction, 60, vaisseaux désarmés et commissionnés, y compris les bateaux à vapeur portant 120 canons chacun, 605. La flotte anglaise, la plus considérable du monde, exige, en temps de paix, 33,000 matelots, 2,000 mousses et 13,000 soldats de marine, ce qui forme en tout une force effective de 46,000 hommes et 2,000 mousses. (*Sund.*)

— Aux environs, du Vigan, et peut-être ailleurs sont actuellement en construction des galeries sur des voûtes ou des planchers, au dessous desquelles on ménage des boutiques, des bûchers, etc. Dès lors, il importe de mettre ces divers membres à l'abri des eaux. Il existe un procédé aussi simple que sûr, qu'une longue expérience a sanctionné comme infaillible : c'est de noyer le pavage de ces galeries dans la chaux vive pétrie avec du mâchefer broyé et employé comme sable.

Cette combinaison forme un ciment aussi dur que la roche, sur lequel l'eau coule comme sur un toit, sans pouvoir s'y infiltrer.

(*Écho des Cévennes.*)

31. — On mande de Nuremberg, 21 mai: « Des villages entiers, riches et pauvres, émigrent en masse pour l'Amérique du Nord. Trois villages de la Haute-Hesse vont se trouver, dans quelques mois, entièrement abandonnés. Plusieurs communes de l'Ahrthal (Prusse rhénane) suivront aussi cet exemple. Dernièrement, la population d'un village émigrant a passé par Mayence; avant de partir, elle avait encore renouvelé son conseil communal, et le curé, ainsi que le maître d'école, l'accompagnait. Les émigrans calculent que celui qui, en Allemagne, n'est qu'un petit propriétaire, devient un assez grand propriétaire en Amérique, où la *journée de terre*, libre de toutes contributions, lui est vendue pour la modique somme de six francs. »

—Un ouvrier du port, nommé Jacques Peniche, ayant trouvé un portefeuille contenant pour vingt mille francs de billets de banque, après avoir fait des recherches pour découvrir le propriétaire de ces valeurs, M. le comte...., s'est empressé de le lui reporter. Celui-ci a reconnu d'une manière digne et noble ce procédé si délicat d'un malheureux ouvrier chargé de famille : M. le comte... s'est chargé de l'éducation des deux enfans du sieur Peniche, et en le quittant lui a laissé un paquet contenant l'extrait d'un acte notarié portant donation à Jacques Peniche d'une pension annuelle et viagère de sept cent cinquante francs, avec reversibilité sur la tête de sa femme en cas de prédécès; et un autre acte portant engagement de pourvoir aux frais d'éducation professionnelle et à l'apprentissage des deux enfans jusqu'à l'age de vingt et un ans. Un bon au porteur de la somme de cent quatre-vingt-dix francs payable à la caisse de MM. Rothschild frères, pour solde du premier quartier, était joint à ces pièces : le tout en très bonne forme, signé et paraphé par le notaire et M. le comte de ***.

1er juin. — Nous lisons dans une lettre d'Oran, signée par M. de Montdragon, qu'on vient de découvrir dans cette province des sources de richesses qui devront concourir puissamment à la colonisation, dès que l'influence d'Abd-el-Kader sera détruite. Dans cette seule province d'Oran, on a constaté, dit l'auteur de cette lettre, l'existence de quatre mines, savoir : une mine d'or à Madrouma, deux mines d'argent à Lejeb-Terni et à Aïn-Toulé, deux mines de cuivre dans les montagnes, une mine d'antimoine et neuf mines de plomb, presque toutes exploitables et situées à proximité du littoral.

2.— La dame Landoire, tombée en descendant d'un omnibus, dont les chevaux étaient partis avec trop de rapidité, a eu la jambe et les deux bras cassés. Le tribunal de la Seine, saisi d'une demande de dommages intérêts contre le gérant de la société des omnibus, dits les Parisiennes, l'avait condamné à 6,000 francs. Sur appel, la cour royale a porté les dommages à la somme de 10,000 francs.

3. — On écrit de Montpellier, 28 mai :

Le convoi parti de Montpellier hier au soir 26 mai, *remorqué et par* la locomotive à quatre roues *la Rosine*, était en vue de Cette à l'embranchement de trois voies qui se présente peu avant le débarcadère, lorsque l'essieu des grandes roues de cette machine se rompit à la naissance du coude droit. Aussitôt la locomotive sortit des rails qui furent endommagés, et, avant de s'arrêter, elle laboura le sol sur une longueur d'environ soixante mètres, entraînant après elle les voitures, qui restèrent cependant sur la voie. Les voyageurs en furent quittes pour descendre et faire à pied un peu plus de chemin. Depuis le commencement de l'année, voilà le troisième essieu qui se rompt en semblable circonstance, sans amener aucun accident fâcheux.

4. — Deux esclaves s'enfuirent de chez un planteur de la Virginie, et emmenant un cheval qui lui appartenait. Ils se mirent en route dès la pointe du jour et se servirent du stratagème suivant pour échapper au danger d'être arrêtés. Un des nègres lia fortement l'autre avec une grosse corde autour du corps, l'attacha à sa selle et le traîna ainsi avec lui. Lorsque le cavalier était arrêté et questionné dans les plantations qu'il traversait, il répondait que le coquin de noir avait déserté et qu'il avait été assez heureux pour le rattraper; qu'il le ramenait à son maître, où l'attendait le châtiment qu'il avait mérité. Ce stratagème réussit parfaitement. Le cavalier fut partout bien accueilli ; on loua sa fidélité; il reçut toute sorte d'assistance et de secours, et son cheval et lui ne manquèrent de rien. Arrivés à des endroits déserts, où ils ne pouvaient être aperçus, les fugitifs changeaient de rôles, le cavalier se laissait garrotter et son camarade montait à cheval. Ils atteignirent heureusement les frontières de la Pensylvanie, d'où ils passèrent au Canada, et furent ainsi libres dès qu'ils eurent mis le pied sur le territoire anglais.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.

13e Année. — N° 32. Vendredi 10 Juin 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

Le Vte de Tessières-Boisbertrand, Directeur.

On s'abonne à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES.

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS

Le Cabinet de Lecture paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. Prix : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 cent. la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

Au présent numéro est jointe une lithographie, représentant le château de Coucy.

LA VILLE ET LE CHATEAU DE COUCY.

Le nom de Coucy est l'un des plus célèbres de la noblesse française. Pendant quatre cents ans il fut porté par une race d'hommes illustres, guerriers ou hommes d'état, que leur puissance et leur mérite personnel mêlèrent à toutes les grandes phases de l'histoire féodale en France. Rappeler les hauts faits de la maison de Coucy, c'est faire refleurir une des gloires nationales ; c'est ouvrir l'une des plus belles pages de notre histoire, c'est mettre en évidence le type le plus éclatant de l'honneur, de la bravoure, de la piété, en un mot, de toutes les vertus chevaleresques qui distinguèrent notre patrie.

Sans doute, l'aurore de la maison de Coucy fut obscurcie par des actes coupables ; l'orgueil et la violence des passions humaines entraînèrent les premiers sires de Coucy dans des voies funestes; mais, en déplorant ces tristes effets de l'orgueil, on aime à voir cette race vigoureuse se régénérant peu à peu dans la succession des temps, et atteignant enfin à cette renommée solide et pure dont son dernier représentant fut l'expression la plus complète. Nous disons son dernier représentant, car la maison ou du moins la branche aînée des sires de Coucy s'est éteinte au commencement du quinzième siècle; et ce nom n'est plus porté que par des branches collatérales, dont la filiation ne fut même pas exempte de contestation.

Le nom de Coucy (*Codiciacus* ou *Codiciacum*, et par contraction *Cociacus* ou *Cociacum*) appartient également à une ville et à un village situés à un quart de lieue l'un de l'autre, dans la partie de la haute Picardie qui s'étend entre Saint-Quintin, Noyon, Laon et Soissons. Le village, plus ancien que la ville, s'appelle Coucy-la-Ville, et, par une singularité dont nous allons donner l'explication, c'est la ville véritable qui porte le nom de Coucy-le-Château. Cette cité célèbre est bâtie sur une montagne assez élevée, au milieu d'une vallée riante et fertile, arrosée par la vallée d'Ailette (*Aquila*), dont les commentaires de César font mention, et dans une position réellement admirable. Elle est environnée de hautes murailles de pierres de taille, flanquée de trente-trois fortes tours et percée seulement de trois portes. Deux de ces portes, celles du sud et du couchant, étant hors d'attaque par leur situation, ne sont protégées que par une seule tour, mais la troisième, la *porte de Laon*, commandée par la montagne voisine, à laquelle l'unit un solide et antique pont de pierre, est flanquée de deux énormes tours, précédées d'un ouvrage en pierre fort élevé, défendu lui-même par des ravins et des fossés profonds. Cette entrée est réellement formidable.

L'origine de Coucy se perd dans la nuit des temps. Voici, en peu de mots, ce qu'en disent quelques historiens. Cette montagne avait été donnée au chapitre de Reims par saint Remi, qui la tenait de Clovis; au IXe siècle, Hervé, archevêque de Reims, y fit construire une forteresse qui, à cause de sa position avantageuse, fut convoitée par les seigneurs du voisinage.

Conquise par le comte de Vermandois, vers l'an 930, reprise et reperdue, attaquée et occupée par différens partis, cette place paraît être demeurée, en définitive, au comté de Vermandois, dont elle dépendit long-temps comme un fief important. C'est à ce titre même que les sires de Coucy la possédaient. En 1400, Marie de Coucy, fille d'Enguerrand VII, vendit cette terre au duc d'Orléans, qui la fit ériger en pairie; puis, à l'avènement de Louis XII, Coucy fut réuni au domaine de la couronne. Donné à titre d'apanage à plusieurs princes du sang, en dernier lieu au duc d'Orléans, le château revint à l'État en 1793. Aujourd'hui ces ruines appartiennent au roi des Français, qui en a fait l'acquisition.

La ville est agréable, mais petite. Elle emprunte son véritable attrait aux ruines splendides des châteaux que la magnificence d'un de ses anciens seigneurs lui avait donnés pour protecteurs. En même temps qu'il élevait les hautes murailles et les tours dont nous venons de parler, Enguerrand III, celui-là même qui osa rêver pour son front la couronne de saint Louis, construisait, au couchant de la montagne, un édifice sur les débris duquel l'œil s'arrête avec une admiration respectueuse. Séparé de la ville par une haute muraille, bien que compris dans la même enceinte extérieure, précédé d'une immense place d'armes et dans la position la plus formidable, le château de Coucy s'élève orgueilleusement sur la montagne. C'est un carré irrégulier, formé par quatre énormes tours que lient entre elles des remparts de même hauteur, et d'où surgit, comme un fantôme gigantesque, cette célèbre tour de Coucy, l'un des monumens les plus extraordinaires du moyen-âge.

Comment décrire ce qui maintenant n'est plus qu'une ruine? Nous ne pourrions que dire nos impressions à la vue de ce royal monument, et, encore ne les rendrions-nous qu'incomplètement. Un écrivain qui s'est occupé de la maison de Coucy, le bénédictin dom Toussaint Duplessis, parle ainsi de ce château. « L'entrée est entièrement détruite.... « c'était un pont sur cinq piliers, qui soutenaient un pareil nombre de « portes, par lesquelles il fallait passer avant d'arriver au dedans du « château... Entre les deux tours d'entrée est bâtie cette fameuse tour « qui n'a point d'égale, ni pour sa hauteur, qui est de cent soixante et « douze pieds, ni pour sa circonférence qui en a trois cents cinq. Cette « tour est sans communication avec le château, on n'y entrait que par « un pont-levis. Pour la garantir contre toute attaque, on avait élevé « tout autour une forte muraille de dix-huit pieds d'épaisseur, et de « pierre dure, que l'on appelait la *chemise* de la tour... Tous les ingé- « nieurs conviennent qu'avant l'usage de la poudre, cette tour était « absolument imprenable. »

Un autre écrivain, l'architecte Ducerceau, dans la description la plus sèche qui se puisse imaginer, parle « de la grande salle, longue de trente toises et large de sept et demie, » et des murs de la tour, « épais de vingt-deux pieds de bonne mesure. » Il ajoute que « en cette tour, y a trois étages voultez, et au-dessus terrasse couverte de plomb. » Il énumère et mesure par pieds et pouces les sculptures, le tribunal, la chapelle, les souterrains, et ne trouve pas une émotion, pas une étincelle artistique en présence de ce représentant glorieux de la féodalité... Un morceau de sculpture seul le frappe, c'est celui qui décore, ou plutôt qui décorait, car il est en partie détruit, le fronton de la porte d'entrée de la tour principale; un chevalier y était représenté combattant un lion, sans doute en mémoire de la victoire mémorable remportée par Enguerrand II sur le lion de Prémontré, mais les termes en sont si barbares que nous nous abstiendrons de les citer.

L'imagination seule peut aujourd'hui relever ces murailles écroulées, soulever la mousse séculaire qui recouvre leurs débris, pour replacer sur leurs piédestaux ces antiques figures de pierre, barbarement renversées. La pensée peut, dans une rêveuse illusion, ressusciter les brillans chevaliers, les ménestrels, les serfs, revêtus de leurs cottes de mailles, recevant la croix, agenouillés sur la verte pelouse, et prêts à partir pour la Palestine... Ces voûtes sombres ont entendu des ordres mystérieux aussitôt accomplis que donnés. Ici se retrouvent les traces de l'arène où de preux paladins se livraient de courtoises batailles; là, se voyait autrefois la splendide chapelle, plus loin le tribunal du suzerain. Pénétrons-nous dans cette tour magnifique : les peintures que le temps a respectées sur la muraille, les nervures déliées de ces voûtes qui n'existent plus, les galeries habilement ménagées dans ces murs épais, ces oubliettes fatales, ces réduits obscurs, ces rainures de herse, ces anneaux de fer, ces crampons destinés aux ponts-levis, ces meurtrières perfides, ces lésions dans la pierre, cette fenêtre, en dehors de laquelle s'attachait un gibet de pierre, tout retrace le moyen-âge, à l'aide de l'imagination qui entend à travers les créneaux « la voix des années qui ne sont plus et qui se déroulent devant nous avec tous leurs événemens. » (*Ossian.*)

Le château de Coucy, habité, pendant plusieurs générations, par les descendans de son fondateur, fut, à diverses époques, embelli par les princes qui le possédèrent ensuite. Deux rois, François I[er] et Henri IV, y firent des constructions importantes, et les appartemens qu'on y voyait avant sa ruine avaient surtout reçu d'eux des améliorations notables. Une des tours, revêtue à l'intérieur de peintures à fresque dans lesquelles se trouve la couronne royale, a conservé le nom de *Tour du Roi*. D'où provient donc la dévastation qui a succédé aux somptuosités princières? Quelle catastrophe a bouleversé cet ensemble admirable? Est-ce la main des hommes ou quelque grand désordre de la nature qui s'est fait ressentir dans la contrée? Hypothèse doublement vraie, comme on va le voir.

Nous ne nous arrêterons pas sur les destinées diverses du château de Coucy, depuis l'extinction de la branche aînée de la famille. Possédé par des princes, qui tour à tour prirent part aux troubles civils ou religieux des siècles passés, il suivit leurs fortunes diverses, et fut, selon leurs forces, attaqué et défendu, Bourguignon ou Armagnac, *Anglais* et Français, huguenot ou catholique, sans que les siéges qu'il eut à soutenir présentassent, jusqu'en l'année 1652, aucune circonstance digne de remarque. Mais, à cette époque, Coucy se ressentit cruellement des troubles et de la guerre civile que le ministère de Mazarin et le mécontentement des princes avaient excités dans tout le royaume. Le commandant du château, nommé Hébert, était devenu suspect au cardinal, qui l'envoya sommer de remettre Coucy entre les mains du maréchal d'Estrées, gouverneur de Laon.

« Je tiens cette place du roi Louis XIII, répondit Hébert; il me l'a « donnée pour récompense de mes services; l'ayant toujours gardée « fidèlement, je ne puis croire que notre jeune souverain m'en veuille « dépouiller. A moins qu'on ne me montre des ordres plus précis, je « suis résolu de m'y maintenir; mais vous pouvez assurer monsieur le « cardinal que rien ne se passera en ce château de contraire à l'obéis- « sance due à sa majesté. »

A ce refus, le maréchal d'Estrées fit avancer quelques troupes pour investir la place, et M. de Manicamp, gouverneur de La Fère, s'était joint à lui avec ses six pièces de canon, ils en formèrent *conjointement* le siége. Le 10 mai, la batterie ayant été dressée contre les murailles de la ville, il y eut bientôt une brèche considérable; mais il se passa néanmoins cinq jours avant que les assiégeans, retenus par la fière contenance des assiégés, qui semblaient résolus de périr plutôt que de lâcher pied, pussent entrer dans la ville. Enfin, Hébert dut se retirer dans le château, et les troupes du roi se répandirent dans la ville. Pour assurer cette prise, il fallait se rendre maître du château, ce qui n'était pas l'affaire d'un jour. Le siége, qui fut traîné en longueur, donna le temps à l'avant-garde des troupes lorraines dont les quartiers étaient aux environs de Reims et de Soissons, de venir au secours de Hébert. Le 11 mai, douze cents fantassins et huit cents chevaux parurent à un quart de lieue de la ville; la cavalerie commença l'attaque par le quartier où commandait M. de Manicamp, elle défit le régiment de Piémont et mit aussitôt en déroute celui qu'on avait formé tant des garnisons voisines que des levées nouvelles faites pour ce siége. Cet acte de vigueur démoralisa les assiégeans, qui s'enfuirent en désordre dans la forêt voi-

sine, abandonnant la ville aux Lorrains. Ceux-ci confirmèrent Hébert dans son commandement.

Cependant, le 14 décembre suivant, la ville et le château furent rendus au roi..., et le cardinal Mazarin envoya aussitôt pour démolir la place un ingénieur nommé Metezeau (1), qui fit sauter par la mine les principales parties du château. Depuis lors il n'y eut plus trace d'habitation dans l'antique demeure des sires de Coucy. Pas une tour ne conserva ses voûtes intactes, les remparts démantelés ne protégèrent plus la double enceinte; tous les ouvrages d'art furent démolis, les matériaux vendus, et, pendant près d'un siècle, le marteau des démolisseurs agrandit chaque jour le cercle de la dévastation. D'immenses souterrains régnaient sous le château, traversaient la montagne dans plusieurs directions, et allaient aboutir les uns dans une forêt, les autres dans les abbayes environnantes : l'un d'eux avait, dit-on, son entrée dans l'abbaye de Prémontré, située à deux lieues de Coucy; tous furent détruits, comblés ou si bien bouleversés qu'il n'en reste pas trois cents pieds... Mais ces restes sont admirables.

Comme s'il n'eût pas suffi de la main des hommes pour accomplir l'œuvre de destruction, la nature, par une de ces mystérieuses perturbations qui déjouent les prévisions de la science humaine, acheva la ruine du château de Coucy et rendit toute réédification impossible. Voici ce qu'on dit dans le livre de dom Toussaint Duplessis : « Le tremblement de terre qui arriva en France, le 18 septembre 1692, fendit du haut en bas la grosse tour... » En effet, trois longues fissures sillonnent maintenant ce noble édifice et présentent, au sommet, des brèches considérables. « Les autres tours, poursuit Duplessis, subsistent dans leur entier; mais les voûtes qui formaient plusieurs étages d'appartemens se sont écroulées pour la plupart, de sorte que ce château célèbre, qui était, il y a cent ans, une des merveilles de la France, et peut-être la place du royaume la plus imprenable, n'est plus qu'un triste monument de la magnificence de ses anciens seigneurs, et un avertissement aux grands du monde, qui se flattent d'éterniser leur mémoire par ces superbes édifices, que tout périt sur la terre et que Dieu seul demeure éternellement. »

C'est ici le lieu de parler des légendes particulières du château des sires de Coucy. Comme dans tous les manoirs, et principalement dans ceux des frontières de Flandre, les histoires merveilleuses sont nombreuses à Coucy. Les fées de Gommeron, l'une des portes de la ville, les lutins, les revenans et les fantômes nocturnes nous fourniraient une foule d'aventures bizarres et piquantes, sinon vraisemblables; nous ne citerons que trois ou quatre légendes qui se distinguent des autres par une naïveté toute particulière. C'est d'abord l'*éternuement dans le puits de la grosse tour*. On raconte qu'un jeune archer étant un jour à côté de ce puits admirable, qui, pour le dire en passant, avait été comblé en 1652 et a été déblayé il y a vingt-cinq ans, entendit distinctement éternuer dans cet abîme profond.

— Dieu vous bénisse! répondit courageusement l'archer.

Nouvel éternuement et nouvelle salutation : Dieu vous bénisse! Enfin l'esprit, car c'en était un évidemment, ayant éternué une troisième fois, l'archer impatienté s'écria : « Que le diable vous emporte! »

Alors il se fit au fond de l'eau un tourbillonnement dont l'archer voulut découvrir la cause : il se pencha, se pencha encore davantage, et, attiré par un pouvoir invincible, il se précipita la tête la première dans le gouffre, d'où, comme bien pensez, il n'est jamais revenu. Depuis ce temps, les mères sages recommandent à leurs enfans de ne point approcher du puits ou du moins de ne l'aborder qu'en disant : Dieu vous bénisse! Quant à l'éternuement, un vieillard nous a affirmé l'avoir entendu il y a vingt ans, ce qui nous a d'autant plus surpris, que le bonhomme était sourd depuis trente ans. Peut-être aussi les esprits, lorsqu'ils sont enrhumés du cerveau, font-ils en éternuant plus de bruit que nous autres, pauvres mortels. En tout cas, c'est bien sincèrement que nous dîmes à celui qui nous raconta le fait : « Dieu vous bénisse! »

Une autre légende est celle de la *Cloche du beffroi*, gothique édifice, seul débris de la forteresse bâtie par Hervé. Cette cloche avait jadis la propriété de sonner d'elle-même quand un habitant de la ville était sur le point de mourir; mais ses tintemens n'étaient généralement entendus que de la personne menacée, quoique dans quelques circonstances elle ait aussi frappé les oreilles d'autres individus. On cite des exemples, dont voici le plus remarquable. Un échevin du nom de Canivet, entendit une nuit la cloche du beffroi sonner lentement quinze coups. Ce Canivet était en parfaite santé, mais sa femme gardait depuis long-temps le lit par suite d'une maladie de poitrine; il ne voulut rien dire à la malade de peur de l'effrayer, d'aggraver sa maladie et de la conduire par là au tombeau. Mais c'était à lui que s'adressait l'avertissement, car il mourut au bout de quinze jours, et sa femme fut parfaitement rétablie. Quelque temps après, la veuve entendit, au milieu de la nuit, la cloche sonner encore d'elle-même, son fils aîné l'entendit aussi et mourut subitement. S'étant remariée, la même femme eut d'autres enfans, et, comme pour les Canivet, entendit tinter la cloche fatale dans un moment où nul être humain ne se trouvait dans le beffroi; ses enfans moururent successivement peu de semaines après leur naissance, comme des fleurs printanières que le même jour voit éclore et se faner... Quelques personnes dirent que ces coups de cloches étaient produits par de malins esprits, d'autres pensent au contraire qu'ils étaient l'œuvre des bons anges. Le plus grand nombre enfin les attribue à l'ange gardien, qui veut ainsi avertir l'homme et le faire songer à se préparer à la mort qui s'approche.

La légende du *Rempart fleuri* est plus gracieuse. On rapporte qu'un jeune pâtre de Verneuil-sous-Coucy se dirigea un jour avec son troupeau vers le pied de la montagne de Coucy et se mit à la gravir tristement. Au milieu de la route, il aperçut une fleur merveilleusement belle, telle qu'il n'en avait jamais vu; il la cueillit et la mit sur son chapeau pour en faire présent à sa fiancée. A sa grande surprise, il se trouva transporté, sans savoir comment, sur un certain rempart du château de Coucy qui s'appuie à la Tour du roi. La porte qui conduisait dans cette tour était ouverte; le pâtre y pénétra et vit, par terre, une foule de petites pierres brillantes, dont il remplit son chapeau. Il voulait sortir lorsqu'une voix sourde lui cria :

— Tu oublies ce qu'il y a de meilleur!

Ne sachant pas ce que cela signifiait, il revint sur le rempart et retourna vers son troupeau. A peine était-il au milieu de la montagne que, voulant remettre son chapeau, il vida toutes les petites pierres dans ses poches et s'aperçut alors qu'il avait perdu la fleur merveilleuse. Aussitôt une voix se fait entendre :

— Qu'as-tu fait de la fleur que tu avais trouvée?

— Il faut qu'elle soit tombée sur le rempart, répondit le pâtre tout troublé.

— Tu as perdu la clef des trésors du château, reprit la voix; tu t'es montré ingrat et oublieux, tu ne retrouveras jamais pareil talisman. »

Le jeune homme remonta en toute hâte vers le pied du rempart, mais il lui fut impossible de le gravir. Lorsqu'il fut de retour à Verneuil, il chercha dans ses poches et vit que toutes les petites pierres étaient devenues des pièces d'or frappées au bon coin. La fleur a disparu, mais par une bizarrerie de la nature, d'énormes gerbes de fleurs sauvages croissent, chaque année, sur le rempart auquel elles ont donné leur nom; les paysans des environs croient fermement que la fleur merveilleuse est parmi ces plantes éphémères, aussi les voit-on, chaque année, monter sur le rempart et en descendre avec une fleur au chapeau. Mais ils n'ont point encore retrouvé le talisman, et le trésor du château, s'il existe, est toujours enfoui sous les décombres.

Combien est éloquente cette présence annuelle et sans cesse renouvelée

(1) Fils de celui qui construisit la digue de La Rochelle.

des fleurs sur les ruines ! N'est-ce pas le symbole le plus irrécusable de la fragilité des œuvres de ce monde, comparées avec celle du Dieu créateur! Les générations s'éteignent, les noms les plus célèbres tombent dans l'oubli... Et, lorsque chaque fleur de l'intelligence se flétrit, lorsque périssent dans les orages des temps les plus beaux ouvrages du génie humain, une vie nouvelle s'élance continuellement du sein de la terre. Prodigue, infatigable, la nature, obéissant à la loi du maître suprême, fait sans cesse éclore les tendres boutons, sans s'inquiéter si les hommes ne détruiront point la fleur dans sa maturité.

CARLE LEDHUY.
Union Catholique.)

LE THÉATRE DEL PRINCIPE.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN ESPAGNE. — 1841.

Madrid, 20 octobre 1841.

Le *théâtre espagnol* est bien fait, à coup sûr, pour attirer l'attention par sa seule nationalité. N'est-ce pas, en effet, un théâtre original, exceptionnel, hautain, en dehors de toute analogie et de toute concession aux mœurs étrangères, que celui pour lequel ont écrit Caldéron, Guillen de Castro, Lope de Vega, Moreto, Moratin, Tirso de Molina et vingt autres esprits pleins de sève et de franchise ? La seule comédie de cape et d'épée (*de capa y d'espada*) nous apparaît encore aujourd'hui sous l'allure matamore d'un capitan aux chausses tombantes, au front haut, à la parole brève. Une moustache rousse qui s'élève en croc jusqu'à la tempe comme celle du Biscayen don Rodrigue de Mondragon (1), une rapière démesurée, des éperons farouches et une fraise colossale complètent son costume. Sous les yeux du roi et dans l'Alcazar elle se tait et n'ose jeter un défi; mais une fois dans la rue, sur la place publique, dans une allée du Prado, elle menace, elle raille, elle s'attaque à tout ce qui passe. Elle a à sa solde tous les types bouffons et récréatifs de Madrid : l'alcade hébété, le tuteur bonhomme, le *gracioso* qui dit des sentences, l'amoureux éconduit, le barbier en plein vent, le bouffon du roi, le *burlador* de café, la marchande d'éventails, le coupe-jarrets, l'homme à la guitare, la duègne, que sais-je? tout un monde qu'elle seule sait faire agir et parler avec son costume, ses ridicules et ses vices. A la seule pensée de franchir le seuil du premier théâtre de Madrid, vous voilà jeté, comme malgré vous, dans une rêverie indéfinissable; vous pensez aux figures du Cid, d'Almaviva et de Figaro.

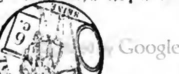
Le digne maître d'école, le seigneur Thomas de la Fuente, va-t-il vous offrir, comme aux bourgeois d'Olmedo, un spectacle unique et aussi réjouissant que les *Amusemens de Muley Bugentuf, roi de Maroc*? pièce de circonstance jouée devant Gil Blas et son camarade par des écoliers tous enfans de famille de Penafiel et de Ségovie? Celui-là n'aimait que l'effroyable : c'était son goût; il était du sentiment d'Arioste, qu'*il faut exciter la terreur* (2). Vous songez aux comédies salées de Moreto, *Saladas*, c'est ainsi qu'ils vous les nomment. Où sont les cavaliers, les grands seigneurs qui se pressent à pied ou en carrosse aux alentours du théâtre? Et les comédiennes de Gil Blas, aussi belles que Laure ou Arsénie, qui achètent des terres auprès de Zamora, et ont pour amans des fils de corrégidors? Préparez-vous à tous les filets du démon tendus pour vous prendre aux œillades lascives, aux propos galans, aux mines hypocrites, aux femmes qui se font un jeu de tromper, comme au temps de Phénice, que le digne seigneur de Santillane avait tant d'impatience d'embrasser, qu'il trouva ce soir-là que la pièce était fort longue. Encore un coup, marquis, vous qui n'avez rien à faire à Madrid que de bâiller, c'est aujourd'hui représentation extraordinaire à Madrid : mettez au doigt votre plus beau diamant, et courons tous deux au theâtre. Il est impossible que la pièce vous endorme, et que la bande joyeuse des actrices ne vous trouve pas fait à ravir. Vous venez de France, mon cher; vous êtes le meilleur ragoût parmi qu'on puisse leur offrir. Allons, bel oiseau bleu, venez vous prendre à la glu !

Quand je partis ainsi avec le marquis d'A..., l'affiche du théâtre del Principe annonçait bien, en effet, une *funcion extraordinaria*. C'était un bénéfice, et l'acteur D. José Garcia Luna, le bénéficiaire, avait eu l'attention délicate de nous envoyer le programme. Dans ce programme, le nom de Lope de Vega n'entrait pour rien. Le spectacle se composait de l'*Hijo de la Tempestad*, le fils de la Tempête, drame nouveau du *senor* Bouchardy, notre premier dramaturge. Vous saurez qu'en Espagne les traducteurs n'y regardent pas de si près pour changer les titres; ce drame ainsi baptisé avait pour titre, à Paris : *Longue-Epée le Normand*.

Comment la traduction fait-elle en ce moment-ci fureur à Madrid, qui compte cependant quelques poètes et auteurs originaux, direz-vous? La position de traducteur espagnol, vous répondrai-je, vaut mieux certainement que celle de producteur; c'est une rente constituée sur les théâtres de France, et ce qui vous semblera surprenant, c'est que deux ou trois auteurs en aient seuls le monopole en cette ville. En effet, quoi de plus commode et de plus sûr ? Le magasin dramatique de Paris n'est-il pas là? Au lieu de suivre les sentiers de Calderon et de Lope de Vega, l'Espagne nous fait l'honneur d'un emprunt, et nous devons l'en remercier. Un traducteur, à Madrid, est obligé de fournir à la scène qui l'a choisi huit ou dix pièces par an; mais ce n'est là qu'un nombre fictif, car, de son côté, le théâtre s'oblige à jouer tout ce qu'il traduit. Le traducteur reçoit pour chaque pièce mille réaux (deux cent cinquante francs); le prix n'est certainement pas excessif. Il arrive d'ailleurs qu'étendues sur le lit de Procuste de la traduction, des pièces à couplets, des pièces de chant en trois actes, comme les *Treize* et le *Domino noir*, par exemple, sont réduites en un acte par le traducteur ; car on ignore ici le genre de l'opéra-comique : on ne chante qu'au Théâtre Italien. Les auteurs originaux s'indignent de cette Saint-Barthélemy dramatique. Ils se récrieraient avec non moins de raison sur l'omission presque constante de leurs noms dans l'imprimé des pièces traduites (*arregladas*). Si c'est un sujet d'orgueil pour un écrivain français de se voir traduit en espagnol, pourquoi l'arrangeur penserait-il plus à lui qu'à l'auteur original! Indiquer les sources où l'on a puisé est de rigueur; l'oubli, en cette occasion, n'a pas d'excuse. Les traducteurs ne manqueront pas d'alléguer pour excuse que les noms de beaucoup de nos auteurs sont presque inconnus à Madrid; c'est un motif de plus, à notre sens, pour les faire connaître. Sans un M. de Châlon, qui avait été secrétaire de Marie de Médicis, et qui, retiré à Rouen dans sa vieillesse, eut occasion de féliciter Corneille sur ses premiers succès et de traduire complaisamment pour lui quelques fragmens de pièces espagnoles, Corneille eût ignoré Guillen de Castro, et, par contre coup, la France eût ignoré le Cid. N'est-ce pas au talent qu'appartient, après tout, le droit de bourgeoisie et de cité?

En écartant ce tort des arrangeurs, un Français transporté au sein de Madrid ne pourra manquer de rendre justice à la spontanéité littéraire qui accueille ici toute œuvre venue de France. Il est impossible d'être plus empressé que le public de Madrid pour nos moindres drames et comédies. Si dès vos premiers pas vers la scène espagnole, vous vous affligez de sa similitude d'emprunt avec la Belgique, en revanche dites-vous que c'est là un peuple, un pays trop fier pour voler vos livres aussi impudemment que le Belge à sa frontière; il vous prête en fra

(1) *Gil Blas*, liv. II.
(2) *Gil Blas*, liv. II.



généreux son théâtre, son manteau et son épée. Sa politesse, hautaine et froide au premier abord, devient tout d'un coup pour vous animée et bienveillante, pour peu que vous teniez à l'un des camps de l'intelligence que vous ne voyagiez ni en désœuvré ni en sceptique. Il nous siérait mal, d'ailleurs, de lui reprocher l'emprunt, à lui, dont nos auteurs ont pris tant de fois les broderies et les dentelles; n'a-t-il pas inspiré Molière, Lesage et tant d'autres? Entrez donc avec moi dans la salle *del Principe*, belle et vaste salle, à qui la mantille et le jeu de l'éventail rendent à certains jours un aspect national, digne des jours brillans de Charles IV. Rival de celui de la Cruz, que l'on restaure à cette heure, il oppose avec succès Roméa à la Torre : ces deux artistes, les plus éminens de Madrid, se partagent la foule et les bravos. Vous arrivez à votre place (*luneta)*, la toile est baissée; les lions de Madrid, la canne à pommeau d'or sous le menton, regardent les belles dames, dont le bras nu est appuyé sur le velours des loges avec un orgueil et une assurance castillanne.

A l'amphithéâtre obscur et profond réservé aux femmes de la classe moyenne, et où les hommes n'entrent pas (1), c'est un cri subit d'éventails pendant les entr'actes; ils s'agitent, s'ouvrent et se ferment; vous diriez d'une foule d'oiseaux ouvrant leurs ailes d'argent. Les conversations s'établissent; on parle de la *jota valenciana*, où doit danser une jolie fille de seize ans venue de Grenade. Les acteurs principaux du drame sont MM. Roméa, Garcia Luna, Sobrado. Vous êtes à quatre cents lieues de Paris : vous vous attendiez à un saynète, vous nagez en plein mélodrame. Au théâtre de *la Cruz*, vous voyez une longue affiche, le *Vaso d'agua*, c'est le *Verre d'eau* de M. Scribe. Vous ennuyez-vous d'attendre le commencement du spectacle? descendez au café *del Principe*; c'est là que se trouve l'armée des auteurs et des nouvellistes de Madrid, entourée d'un nuage auguste, produit par la cigarette. C'est aussi là que m'attendait l'un de mes amis de Paris, Espagnol d'origine et poète par caprice, M. Juan Floran, à qui nos revues parisiennes doivent d'excellentes pages.

— Vous êtes attendu au foyer de la Comédie, me dit-il, montons et allons voir Roméa.

Le foyer du théâtre est au premier étage; j'y suivis M. Juan Floran, l'un de ses habitués les plus célèbres, et je trouvai Roméa dans le costume complet de Longue-Épée le Normand.

Le senor D. Julian Roméa, directeur et premier acteur du théâtre del Principe, est un bel Espagnol de trente à trente-trois ans, légèrement voûté au premier abord comme Bocage, mais dont l'œil est aussi noir, aussi inspiré que celui de Bocage. Sa pâleur ambrée, son geste expressif, sa tenue élégante en font un artiste à part; il prononce nettement et avec une rare intelligence les moindres mots de cette langue castillanne si douce dans l'amour, si sonore dans la colère. La taille de cet artiste est élevée, ses manières nobles, faciles; c'est un premier rôle dans toute l'acception du terme. Il parle assez de français pour être compris; il est affable, mesuré; c'est un directeur comme il peut s'en trouver encore à de rares intervalles sur nos théâtres de France. Roméa venait de boucler son ceinturon sur sa chemise de maille, il fumait sa cigarette en attendant la réplique. Il se leva et vint à moi d'un air empressé, me parla de Paris et sembla fort curieux de se mettre au courant des nouveautés dramatiques. A côté de lui, et dans ce foyer modeste où figurent pour tous meubles quelques bustes d'auteurs et une psyché, se tenait la senora Mathilde, sa femme, grasse et fraîche personne, que je fus fort tenté de croire une Hollandaise avant d'avoir considéré l'expression vive et fine de ses jolies yeux. La Mathilde, qui joue les deux genres, ainsi que Roméa, la comédie et le drame, possède une grande distinction de manières : elle joue avec feu et avec esprit; c'est la Dorval du théâtre del Principe. La conversation du foyer roulait ce jour-là sur la dernière émeute de Madrid, et le *gracioso* pouvait certes tenir à honneur d'avoir fait rire la veille, dans une comédie de l'ancien théâtre, ce même peuple qui dans la nuit du 7 avait manqué de voir changer son gouvernement avec quelques coups de fusil.

Ce *gracioso*, ce comique par excellence, c'est Guzman, Guzman que je ne saurais comparer qu'à notre Monrose pour le masque et pour la verve. Donnez à Guzman un rôle de niais qui ait à la fois du sentiment et du comique, et Guzman s'en tire en comédien sûr de lui; il est bête et naïf à faire rire ou pleurer. Je l'avais déjà vu dans la pièce de Moreto qui a pour titre : *Son siempre los de fuera que echan los de casa* (1); et il m'avait paru adorable de comique, quoique à cette heure Guzman ait l'âge de Monrose. Cette comédie bouffonne de Moreto contenait les expressions les moins gazées du dictionnaire, on y appelait sans plus de gêne Guzman, tout le temps de la pièce, *Alcahuele* (2). Il est vrai qu'en se reportant à la crudité de certains termes de Molière, on est disposé à passer ces licences à Moreto. Le style et les jeux de mots de cet auteur, intraduisibles en français, ont tellement vieilli, même en Espagne, ils ont une si étrange verdeur de vieux langage, qu'un Castillan placé à côté de moi me disait qu'à coup sûr je n'étais pas le dernier à les mal entendre, et que cent personnes au plus entendaient la pièce dans la salle. Eh bien! cette pièce du vieux répertoire, Guzman la réchauffait tellement de son jeu, qu'elle ne me donna pas un seul moment d'ennui, malgré quelques scènes d'une longueur démesurée dans le rôle de la *Tia*. Non loin de Guzman se tenait Sobrado, acteur calme et soigneux qui passe à Madrid pour avoir une fort belle collection d'épée castillannes. Sobrado remplit les rôles de père noble avec une rare tenue.

Je ne tardai pas à voir arriver dans le foyer les auteurs et les poètes de Madrid : Espronceda, célèbre par son *El Diablo Mundo* (3); Zorilla, Escosura, Breton de Los Herreros, D. Ventura de la Vega, et vingt autres. On parla des saynètes de Ramon de la Cruz, le Vadé par excellence. Dans ces saynètes, que l'on joue fort rarement à l'heure qu'il est, figurent des *chulos*, des *manolas*, tout le bas peuple curieux et primitif de Madrid. Je descendis un instant dans les coulisses, et parus surpris d'y voir beaucoup de gens, la cigarette à la bouche, fumant tout à l'aise, sans s'embarrasser des planches et de l'incendie. Un garçon de théâtre allait et venait à l'entour d'eux comme une âme en peine, éteignant de son pied les bouts de papier où luisait encore l'étincelle. Cependant la toile était levée, et Longue-Épée le Normand commençait sa terrible et longue histoire. Je m'assis à côté de don Manuel Breton de Los Herreros, l'auteur le plus fécond et le plus original de Madrid. Celui-là ne se contente pas de traduire, il produit et commence à se faire, à quarante ans, un répertoire qui promet de devenir aussi compacte que le répertoire de M. Scribe,

Voilà, certes, direz-vous, un homme exténué par le travail; rassurez-vous, don Manuel Breton a le teint frais et les couleurs les plus roses. C'est un épicurien ami du *far niente*, et qui ne travaille qu'à ses heures. Mais, encore un coup, est-ce donc la peine de traduire quand on possède des auteurs originaux si féconds? La réponse la plus directe à ceci, c'est que le théâtre, à Madrid, est un vrai minotaure; il dévore à lui seul plus que le premier de nos théâtres. Une pièce *jouée cinq fois* est l'apogée d'un succès, et si vous joignez à cela que l'on a joué en un seul mois tout le répertoire de Victor Hugo, notre grand poète, vous aurez une idée de la gloutonnerie dramatique des Castillans. Ce qu'il y a de triste pour des acteurs du mérite de Roméa, de Guzman, de Sobrado, c'est qu'ils jouent de cette façon indistinctement, et comme en province, toute la kyrielle des pièces bonnes ou mauvaises, et que la quantité devient forcément pour eux la qualité.

(1) Cet amphithéâtre se nomme *Gazuela*, Casserole, peut-être par cela seul qu'il ne ressemble pas mal à un four.

(1) Ce sont toujours ceux du dehors qui chassent ceux qui sont dedans.

(2) Ce mot ne peut se traduire chez nous, pour ne pas offenser les oreilles sévères, que par l'équivalent du mot et de l'emploi peu décent de Bonneau.

(3) Le *Monde infernal*, imitation de Goëthe.

Un jeune homme au teint brun, maigre et aussi petit de taille qu'un grand d'Espagne ordinaire, mais dont l'œil était vif, plein d'éclat, vint parler alors à don Manuel Breton ; ce jeune homme, c'est don Ventura de Vega, le traducteur en titre du théâtre del Principe ; esprit original, poète distingué, qui pourrait fort bien se passer de traduire, car il est connu à Madrid par une foule de vers charmans, un goût sûr et une mémoire qui tient du prodige. Ancien secrétaire de la reine Marie-Christine, don Ventura de la Vega, que nous avons vu souvent à Paris applaudir Mlle Rachel, tient à Madrid le monopole de la traduction ; il le partage depuis quelque temps avec son ami Tirado. Aux qualités de l'homme d'esprit, don Ventura de la Vega joint celles de comédien parfait ; il représente lui-même les meilleures pièces du vieux théâtre espagnol, sur le joli théâtre d'amateurs nommé le *Liceo*, théâtre dont M. Roca de Togores, auteur de la comédie historique de *Molina*, est président. Le 7 octobre au soir, au moment où je mettais des bas de soie pour me rendre à ce théâtre, situé au bout du Prado, j'entendis sonner les cloches, et en un clin d'œil il y eut une vive riposte de fusillade. Ainsi qu'il est d'usage en cas d'émeute, des lumières sans nombre et des lanternes de papier (*faroles*) apparurent à toutes les fenêtres ; ceux qui n'en mettent pas se trouvent notés par la police : c'était à qui illuminerait. On continuait à tirer du côté de l'hôtel du duc de la Victoire, la pluie tombait à torrens. Je regardais tristement mes bas de soie et ma carte du Licéo annonçant la première représentation du *Ricco hombre d'Alcala*, quand je vis entrer l'hôte et sa femme, suivis de tout un chœur de marmitons. Ils venaient se suspendre à mes basques d'habits pour que je ne sortisse pas.

— C'était pourtant là une belle comédie, reprit mon hôte, et M. Ventura y eût joué si bien son rôle !

La tragédie de la rue devenait trop sérieuse, je dus renoncer au plaisir que je me promettais de la représentation du Licéo. Don Ventura de la Vega vint me parler gaiement de cet épisode, que j'avais conté à quelques amis. Nous montâmes dans la loge de la Mathilde ; on parla de l'arrivée prochaine de Rubini, que la crainte des événemens devait retenir à Bayonne. Le spectacle fini, je rencontrai le peintre Esquivel, dont l'histoire mérite à coup sûr d'être placée à côté de celle de *Clermont*, du Gymnase. Esquivel a été aveugle, aveugle pendant long-temps ; il trouvait cependant le moyen de peindre et de faire de beaux portraits. Vous l'eussiez vu alors promener comme un somnambule les mains sur sa toile : jugez de ce que devait souffrir cette âme jeune, forcée de s'en remettre au témoignage de ses amis ? Esquivel craignait leur indulgence, et cependant il a un véritable talent.

Si je vous ai cité la pièce de *Clermont*, c'est que pour secourir l'infortune d'Esquivel, et lui assurer sa recette d'une représentation à bénéfice donnée sur le théâtre del Principe en son honneur, on se crut obligé de devoir choisir celle-là. Vous représentez-vous les émotions de notre artiste pendant que l'on déroulait ainsi sa propre histoire, qu'il ne pouvait, hélas ! qu'entendre ? Aujourd'hui Esquivel est presque sauvé ; c'est le meilleur peintre de Madrid après Lopez qui est vieux et cassé ; il peint maintenant les yeux ouverts, et peut reconnaître ses amis et ses rivaux quand ils passent. Esquivel m'a fait promettre de lui donner séance pour mon portrait ; je n'en ai vu qu'un de lui, mais fort ressemblant, c'est celui de la belle marquise de Villa-Garcia. La vie d'un peintre à Madrid est une vie douce, facile ; elle est exempte de rivalités aussi fréquentes qu'à Paris. Il n'y a pas ici cinquante peintres, et il n'y en a pas six d'éminens. Tout s'use, tout s'éteint ; les Espagnols ont assez de leurs grands maîtres, de leurs rois et princes d'école : ils nous envient nos lithographies et nos papiers peints ; ce que c'est que l'ennui des riches !

Cependant le drame de *Longue-Épée* finissait : Roméa l'avait enlevé victorieusement. Nous trouvâmes en sortant le sereno qui criait : *Las noce !* minuit ; cette heure des amoureux et des voleurs sonnait, en effet, à la Puerta del Sol. Embossé dans mon manteau, je sortais du péristyle du théâtre, quand un petit homme vêtu de noir de la tête aux pieds m'appela par mon nom et me présenta un papier.

J'ouvris le billet, et ma surprise fut profonde : c'était un billet de *répétition* pour le lendemain !

Ce petit homme noir, qui m'avait d'abord semblé devoir être un huissier, était un simple employé du théâtre, décrépit, ridé comme un Espagnol qui a fait son temps ; il me dit à peine quelques paroles et voulut s'enfuir ; mais je le retins et le priai de m'accompagner jusqu'à mon hôtel, en guise de *sereno*, bien qu'il n'eût ni la pique ni la lanterne de ce digne *watchman*.

— *Al servicio de usted*, *caballero*, me répondit-il en m'offrant la droite du trottoir, et il me demanda si j'avais peur des voleurs de nuit.

— Un peu, repris-je, quoique la peur ne me troublât guère et que la curiosité fût alors le motif qui me dominait. Je ne pouvais guère m'expliquer en effet ce qui pouvait m'attirer un billet de répétition.

— Vous ne connaissez pas le *Mulato* ? me dit mon guide.

Ce mot était facile à traduire pour un novice comme moi ; je lui demandai quel était ce *Mulâtre* ? et il me répondit que c'était une pièce de France, en trois actes. Peu à peu, et d'après les détails qu'il me donna, je commençai à comprendre qu'il s'agissait du *chevalier de Saint-Georges*, et que ce pouvait bien être une conspiration réelle, que ces demi-mots entendus par moi au théâtre dans la loge de Mathilde et de Roméa. J'appris en effet que l'on avait joué six fois la pièce et que l'on se préparait à la reprendre. Jusque là il n'y avait rien de bien étrange ; mais ce qui me donna une véritable confusion, c'était que je dusse la faire répéter, car je savais tout au plus sept à huit phrases d'espagnol.

C'est alors que je regrettai de n'être pas parti la veille pour la Granja, comme j'en avais le projet. Ma nuit se passa en rêves affreux : je me vis assis au théâtre del Principe sur la chaise de *paille des répétiteurs*, conduisant tout à faux, les entrées et les sorties. Dans un coin de la première coulisse j'entrevoyais une figure brune et maligne qui n'était pas celle de Saint-Georges : c'était mon ami et collaborateur Mélesville, qui semblait rire de mon embarras, et qui se drapait dans son manteau d'un air méphistophélique.

Le matin je fus réveillé par un homme de la rue qui m'apportait des bouquets énormes : c'est l'usage pour les étrangers venus depuis peu, et cet horticulteur matinal espère obtenir un *duro* avec cela. Je lui en donnai deux, en le priant de porter ces bouquets à la sénora Mathilde, qui devait jouer le rôle de Mme de Presle. Il se retira avec les salutations les plus obséquieuses.

L'heure de la répétition venue, je me rendis au théâtre. J'avoue que le cœur me battait violemment. Faire répéter une pièce sur la scène de Calderon et de Lope ; parler à des gens habitués à la prose de Moreto, aux vers de Breton, au beau langage castillan ! Il m'eût semblé juste de me voir arrêter comme un profane par le portier du théâtre. Cependant je ne pouvais douter que c'était ma comédie qu'on répétait : une affiche monstrueuse, pyramidale, aussi grande que deux foulards cousus ensemble, fraîchement collée à la porte, m'en avertissait bien mieux encore que mon bulletin de répétition.

Sitôt que j'arrivai, je vis venir à moi Roméa d'un air affable ; les chœurs, les acteurs, l'orchestre, tout était sur la scène comme pour un grand opéra, tout cela parlant, gesticulant, fumant ; de sorte que ce monde avait l'air de jouer dans le brouillard. Ce n'était pas celui de l'encens, mais bien celui du tabac. J'assistai à la répétition en me plaçant à l'orchestre. Tout allait pour le mieux, voire le fameux coup de pistolet, qui ne rata pas, comme à Paris, à la première représentation. Je reçus, comme Gil Blas, l'accolade de mes nouveaux camarades, les auteurs de Madrid ; mais on m'épargna celles du souffleur, du moucheur et du sous-moucheur de chandelles, le théâtre étant éclairé, grâce à Dieu, un peu mieux qu'au temps de Louis XIV. Je vis le moment où l'on allait me faire jouer à moi-même un rôle dans mon œuvre, tant j'étais accablé de questions et d'interpellations amicales ; ce

coupait les répliques de mes acteurs à chaque instant. Eux, cependant, ne quittaient pars le *puro* (1), même en répétant leur grande scène, et ce ne fut pas un des moindres sujets d'étonnement que me causa la répétition, de voir le père-noble s'humilier, au troisième acte, devant son fils, en lui envoyant de temps à autre quelques bouffées de tabac.

Les artistes du théâtre del Principe ont cela de commode et de charmant qu'ils ne sont ni gourmés ni prétentieux; ils causent de tout avec une intelligence remarquable. La répétition finie, on parle beaux-arts, politique, course de taureaux; mon ami Juan Floran se faisait mon traducteur avec une grâce incomparable. En vérité, le pauvre Melchior Zapata, le comédien de campagne, le même qui *trempait des croûtes de pain dans une fontaine*, était loin de mes souvenirs au milieu de ce cercle instruit, poli, bienveillant, et qui ressemblait presque à une académie d'homme des goût.

La senora Mathilde était en toilette de ville: cette toilette consiste maintenant dans l'inévitable chapeau français, qui menace de détrôner la mantille, à moins que les cortès ne veuillent s'assembler et rendre une loi. Elle me fit voir ses costumes, qui me parurent aussi luxueux que bien choisis. C'était, pour le second acte, une robe blanche de satin avec des agrémens de marcassite aux volans et aux manches de la robe. Roméa était fort préoccupé de sa pommade, une pommade inventée par le coiffeur à la mode de la rue San-Jeronimo, qui devait lui faire un teint mitigé d'Othello, favorable à ses dents blanches, ses lèvres rouges, son œil noir. Sur ces entrefaites, vint un beau jeune homme de vingt à vingt-cinq années, qu'on me dit être cousin du poète Lara.

— Qu'est-ce que Lara? demandai-je alors à Juan Floran.

— C'est là, me répondit-il à voix basse, un nom de héros déjà fatal dans Byron, et plus malheureux encore dans Cadix. Lara le poète s'est suicidé à vingt-six ans pour une femme: il était l'auteur de *las Cartas de Figaro*, et l'un des écrivains les plus distingués du *Courrier de Madrid*. Mariano Lara possédait une de ces organisations de poète nerveuses et presque fébriles: il n'était pas bien sûr en vérité qu'il eût un corps, tant la passion dominait cette frêle enveloppe, tant le charme mélancolique de son visage s'effaçait sous la mélodieuse tristesse de sa voix. C'était le plus simple des hommes, inhabile à comprendre les choses matérielles de la vie, rêveur naïf, esprit doux, de ceux auquels l'amour apparait encore sous le voile chaste de la rêverie et du silence. Il s'attendrissait parfois et pleurait sur lui-même comme un enfant. — Je suis né pour le malheur, répétait-il à ses amis qui lui parlaient de sa gloire, car Lara, quoique jeune, était déjà fort apprécié. La paisible contemplation d'une fleur, d'un ruban, d'un voile, formaient toute la vie et tout le bonheur de Lara; il n'allait jamais aux courses de taureaux, et préférait voir se briser à ses pieds les lames bleues et sonores de l'Océan à Cadix, Cadix la ville des balcons et des femmes par excellence. Un dimanche qu'il se rendait à sa promenade accoutumée au bord de la mer, sur le chemin de San-Fernando, il vit une dame si belle, que, suivant son expression. « le diable eût allumé son cigare au feu de sa prunelle andalouse. » Lara en eut peur; était-ce un instinct, un vague pressentiment? Ce qu'il y a de sûr, c'est que, de ce jour-là, il devint triste. On le voyait souvent errer le soir comme un vrai *baratero* (2) par les rues étroites et obscures de la ville; rien ne lui plaisait, ni les *boleras* du Principal, ni les femmes de Tarifa au grand voile ture tombant sur les yeux, ni la promenade sous les grands arbres au bout de la rue *Ancha*, ni l'air de la mer agitant les nattes et les tentures de chaque fenêtre, ni la *Playera* que chantent les noirs gitanos. Tout le temps du carnaval, il l'avait passé renfermé chez lui avec ses livres.

Le bruit transpira bientôt qu'il était l'amant de la senora N..., dont le mari habitait Manille; admirable personne au teint d'un blanc mat, aux cils noirs comme l'aile d'un corbeau, et qui avait la couleur des roses de Chiclana sur les joues. Ce commerce avait pour Lara un charme de nouveauté indéfinissable: il était romanesque comme l'esprit du poète, jour et nuit son âme s'envolait vers son idole avec bonheur. La senora était plus âgée que lui de trois ans; sa grâce, sa beauté en faisaient la perle de Cadix. Pour l'œil de Lara, cette femme était un reflet de la plus admirable Vierge de Murillo; elle était devenue vite la grande question de sa vie, il ne lisait plus que dans son cœur. L'amour, en Espagne, c'est l'occupation de tous les instans, l'affaire sérieuse, unique; la barque une fois lancée à la mer, il faut en contenir le gouvernail assidûment. Absorbé dans cet amour, Lara oublia bientôt ses chères études, ou plutôt il ne vit et n'étudia qu'Angustias, c'était le nom de sa maîtresse. Il y a des noms qui ressemblent à un hochet, à la joie, au plaisir, d'autres à la douleur et aux vêtemens de deuil. L'exemple d'Harzenbourg, l'auteur des *Amans de Tervel*, drame fort estimé en Espagne, et celui de Garcia Guttierez, l'auteur *del Trovador*, eussent pu encourager Lara dans la voie du théâtre; cependant il se bornait à des poésies insouciantes, à des cris du cœur notés par lui, et qui ressemblaient tantôt à l'extase, d'autres fois à la souffrance. Ces poésies de Lara devaient mourir avec lui; la vie des poètes amoureux est ainsi faite, le monde ne connaît d'eux que ce qu'ils lui livrent.

Il y a dans les liaisons les moins durables des instans d'amour et de solennité profonde, où le poète dépose à son insu le meilleur de son génie. Ainsi durent être, au dire de plusieurs amis de Lara, ces chants d'oiseau réfugié sous le chaud duvet de son lit de mousse, ces larmes du solitaire qui ne vivait plus que de son âme. Sa maîtresse venait en effet de le quitter pour un voyage à cinq lieues de Malaga.

La santé de la senora exigeait seule son départ; elle devait prendre les bains que l'on trouve à cinq lieues de cette ville. Une affaire importante de famille retenait Lara à Cadix; il vit partir sa maîtresse avec un chagrin à peine adouci par les promesses d'Angustias. Son absence, disait-elle, ne devait pas être longue; elle partait avec sa seule camériste. Dès qu'elle fut partie, la vie de Lara devint aussi sévère que celle d'un moine; il ne parlait plus guères qu'à un vieux domestique chargé, comme un geôlier, de lui apporter chaque jour sa nourriture. Celui-ci surprenait parfois Lara dans des enfantillages étranges d'amoureux; il lui voyait ranger sur une longue table divers objets de toilette qui avaient appartenu à la dame: c'étaient des gants fanés, des bouquets de bal, des souliers blancs, et, sur chacun d'eux, Lara mettait l'étiquette de *guantei, flores de mano, zapatos blancos*, etc., avec une date. C'était un musée de souvenirs pour le poète, un mensonge de l'amour qui lui faisait croire encore à la présence de sa chère Angustias. Quelquefois il écrivait ce nom à la craie sur le vieux papier à fleurs de sa chambre, et il allumait un cierge devant la place où les lettres étaient tracées. La première semaine, la senora lui écrivit très régulièrement: elle lui parlait des sites intéressans qu'elle avait vus, et de la douleur qu'elle éprouvait de les avoir vus sans Lara.

— Mon voyage est bien sombre, ajoutait-elle; n'ai-je donc pas laissé mon soleil à Cadix?

Cette phrase andalouse était suivie de vingt autres non moins passionnées, de ces phrases qu'une maîtresse espagnole sait seule écrire, et qui ressemblent tant à un sonnet. Les pauvres yeux de Lara avaient tant pleuré qu'il pouvait à peine lire ces caractères charmans; il s'y reprenait jusqu'à trois fois, en baisant la petite croix d'Angustias pendue à son cou. Ces lettres faisaient son orgueil; il les comptait et les recomptait comme un enfant. Avec celles que lui avait écrites précédemment la senora, elles formaient le chiffre soixante, chiffre glorieux pour une liaison et qui commence à compter. Un jour que Lara se promenait à Cadix, au quartier des *Gitanos*, il en vit un de douze ans qui tenait un coffret de fer assez ouvragé sous son bras.

(1) Cigare.

(2) La race des *barateros* de Cadix est celle des voleurs et des gens sans aveu; ils pillent et trichent au jeu les matelots venus dans le port.

— Cède-moi ce coffre, dit-il à l'enfant, qui le lui céda pour quatre duros.

Lara fit orner le coffre d'un beau velours blanc, la couleur favorite d'Angustias, qui ne portait jamais que la mantille blanche, et il y déposa ses chères lettres. Peu à peu, et comme cela n'arrive que trop, la correspondance amoureuse de la senora devint plus rare. Lara crut d'abord qu'elle était malade; cette pensée est l'excuse ordinaire des cœurs épris. Il s'en alla à la cathédrale, y fit dire plusieurs messes. En rentrant chaque soir, il ne manquait jamais de demander à son vieux valet de chambre :

— Y a-t-il quelque lettre pour moi?

Et le domestique répondait : — Non.

Bientôt il eut honte de demander, il se résigna. Le silence de sa maîtresse durait toujours; Lara voulut partir. Un de ses amis, à qui il se crut obligé de demander conseil, le retint.

— Puisqu'il faut tout vous dire, ajouta cet ami, la senora N... est à cette heure la *querida* du prince V....., l'un des plus opulens seigneurs de la Hongrie; elle est arrangée avec lui (*compromiteda*). Cette belle liaison s'est formée bien vite, car aux bains l'on se voit tous les jours. Du reste, il en est fou, et dépense beaucoup pour elle. Angustias est loin d'être pauvre, je le sais; mais quelle est la femme qui est assez riche?

Les paroles qu'il venait d'entendre perçaient le cœur de Lara : il se les fit répéter, exigea des détails, et les écouta avec une dignité calme. Cela fait, il prit son chapeau et sortit. La société est ennemie naturelle de l'homme qui souffre : Lara résolut de l'éviter, et pour commencer, il ne passa pas par l'*Alameda*, où tous les oisifs de Cadix s'assemblent; il précipita sa marche vers le quartier des Gitanos. Sur les marches d'une porte basse, il reconnut précisément ce jour-là le gitano de douze ans qui lui avait vendu le coffret. Des boucles de cheveux noirs et abondans retombaient sur sa joue brune, il avait un air d'Arabe malheureux et comme hébété, et fumait dans une vieille pipe en bois rose. Dès qu'il aperçut Lara, il se leva aussi leste qu'un singe et courut à la maison, d'où il revint avec un pistolet qu'il lui présenta... C'était une arme assez vieille et qui avait quelques incrustations de nacre à son bois; le gitano la vanta beaucoup à Lara : il s'en était servi maintes fois, disait-il, pour tuer les mouettes qui rasent la côte. Lara sourit de l'exagération andalouse de son vendeur, mais il lui acheta le pistolet.

Il venait à peine de rentrer chez lui qu'on lui remit une lettre; cette lettre portait le timbre de Malaga. Un voile d'ombres passa sur ses yeux quand il brisa le cachet, qui pourtant n'était pas noir. La senora N... lui annonçait dans cette lettre qu'elle arriverait à Cadix le lendemain et qu'elle lui demandait une entrevue. Les malheureux ont toujours si mauvaise opinion de leur sort, qu'ils se fient peu au bonheur qui leur arrive; les mains de Lara tremblèrent, quand il remit cette lettre dans son coffret bien-aimé, à côté duquel se trouvait le pistolet du gitano. Cependant, comme il y a toujours dans le cœur d'un amoureux un espoir impérissable, il se persuada bientôt qu'un retour de tendresse amenait vers lui Angustias, et à cette idée son cœur battit avec tant de force que l'abattement mortel qui pesait sur lui s'effaça. Il fit mille folies, acheta des parfums, des fleurs, les plus belles grenades, et para sa chambre comme un jeune frère pare sa sœur pour un jour de noces. Lara disposa tout cela lui-même avec une joie et un bonheur inexprimables, et le soir qu'il attendait la visite de sa maîtresse, on eût dit qu'il en était revenu aux fraîches et fécondes illusions de son amour.

Il y eut bientôt un léger tintement de sonnette, et la senora N.... entra chez Lara. Elle était vêtue comme une femme qui se rend au théâtre, les bras nus et les cheveux en bandeaux; sur ses cheveux de jais retombaient les franges de la mantille blanche dont les plis de satin ondoyaient coquettement. La vue d'Angustias mit Lara dans un tel trouble qu'il ne put d'abord proférer une parole. Il se contenta de lui offrir un siége, et se plaça debout devant elle, le dos appuyé à sa petite table. Il y eut entre eux un de ces momens de silence solennels dans lesquels notre âme semble recueillir ses forces pour lutter; ce fut Angustias qui l'interrompit la première.

— Je viens vous demander mes lettres, dit-elle à Lara; il n'y a plus rien de commun entre nous deux.

Lara crut songer, et il la regarda comme si elle n'eût été elle-même qu'un fantôme. Par un mouvement intinctif, il étendit cependant la main vers le coffret; Angustias le vit et demanda à Lara s'il contenait sa correspondance. Pour toute réponse, le jeune homme poussa un soupir étouffé; et, se jetant bientôt aux genoux de sa maîtresse, il la conjura de lui laisser du moins ces gages si chers.

— Je sais, continua-t-il, que vous avez un amant; mais jurez-moi sur la Vierge que vous ne m'arracherez pas ce coffret... Sans cela....

Et la main de Lara avait saisi le pistolet...

— Vous tuer, s'écria-t-elle en riant; vous tuer, y pensez-vous?

— C'est parce que j'y pense depuis long-temps, reprit-il, que je veux me tuer; oui, Angustias, vous avez brisé le seul lien qui pût me retenir à la vie, vous que j'aimais avec une fierté sainte. Il faut maintenant que je meure et je mourrai!

Disant ainsi, Lara prit le pistolet qui était chargé et en approcha la bouche de sa poitrine. Angustias le regarda faire tranquillement.

— C'est une comédie, un *saynete divertido* que vous me jouez-là, lui dit-elle. Lara, je veux mes lettres, il me les faut, je les veux, continua-t-elle avec un sérieux glacé.

— Vous voyez ce coffret; Angustias, si vous me le laissez, moi qui n'ai plus que lui à présent, je consens à laisser aussi ce pistolet. Mais si vous l'emportez et passez avec lui le seuil de cette porte, et *il lui montrait* celle de l'hôtel; je me tue, par ce scapulaire de *la Virgen del Carmen* que vous m'avez vous-même brodé!

Le front du jeune homme s'était relevé de toute l'énergie de son désespoir; Angustias n'en saisit pas moins le coffret, et disparut en lui lançant le regard méprisant d'une femme qui vient de voir un comédien manquer sa scène.

Elle allait passer le seuil de la porte donnant sur la rue, quand on entendit la détonation d'un pistolet. On trouva Lara assis dans un fauteuil près de la table, la figure pâle, les yeux tout ouverts; il était mort. Son pistolet gisait à terre près de lui.

Le vieux valet de chambre escortait la senora; à l'explosion de l'arme, il la vit pâlir et chanceler... Lara lui avait tenu parole. Elle n'osa pas remonter dans cette chambre : elle qui avait bravé Lara vivant, elle eut peur de Lara sanglant et mort. Quelque temps après, le ciel la punit, car en allant à Manille pour rejoindre son mari, elle périt dans le naufrage du brick l'*Union*. Le domestique de Lara devint fou, et il est mort il y a peu de temps à la *casa de los Locos* (maison des fous), qui regarde la mer à Cadix.

— Vous voyez, continua mon narrateur, que chaque littérature a ses morts. A côté de Werther, nous avons Lara; mais Lara était poète, et Werther n'était qu'un rêveur allemand et un fou sentimental. Il lui a manqué d'écrire les *Lettres de Figaro!*

Cette histoire romanesque, profondément vraie en tout point, m'avait ému; je quittai le théâtre le cœur rempli de tristesse et sans prendre garde aux affiches qu'on y posait. Je dînai assez mal à la Fonda; je songeais à Lara, j'avais perdu l'appétit. Le soir, je ne fus pas peu surpris de voir le carrosse du marquis de M... devant ma porte; il me demandait de l'accompagner à ma représentation.

Je trouvai la salle brillante de toilette et les dames parées comme pour un jour de gala. Il est vrai que le rôle du chevalier de Saint-Georges (*el Mulato*) est le premier rôle qu'affectionne Roméa. Il y est aussi distingué que Lafont, et a su imprimer au troisième acte un cachet de vigueur et d'âpreté qui lui appartient en propre. La senora Mathilde remplissait le rôle de la comtesse, et ce fut une véritable surprise pour

moi de voir une artiste de Madrid, qui n'a jamais connu ni Mlle Mars ni Mlle Eugénie Sauvage, fondre habilement dans son jeu les nuances délicates de ces deux comédiennes. La gracieuse figure de la Mathilde, ses toilettes, son luxe, la finesse de son sourire et de ses poses, me faisaient croire à une création nouvelle. L'orchestre, dans les entr'actes, exécutait les airs nationaux de la Castille, l'*Hymne de Riégo* entre autres. La comédie terminée, je me préparais à remercier mes acteurs du soin intelligent avec lequel ils l'avaient représentée, quand, au milieu des brouhahas de la salle, des applaudissemens et des cris, j'entendis confusément cette phrase : *Que salga l'autor! que salga!* En même temps tous les yeux se tournaient vers la loge du duc d'O..., où je m'étais retranché sur la dernière banquette. Ignorant encore que se refuser aux vœux du public espagnol, le public le plus despote de l'univers, c'était se rendre coupable à ses yeux d'une grave inconvenance, de ce qu'ils appellent un *desaire*, je m'engouffrais de mon mieux dans les plis de mon manteau. Un personnage en habit noir, sorte d'alcade théâtral préposé pour le bon ordre, vint me dire qu'il fallait me présenter sur la scène. Je m'y vis traîné et poussé par le flot de mes amis, et là je saluai le peuple de Madrid, le peuple de Cervantes et de Quevedo, sur la scène de Calderon. Quand on releva la toile pour cette singulière ovation, Roméa me donnait la main d'un côté; de l'autre je tenais celle de Mathilde. J'étais aussi pâle qu'un condamné du Présidial...

Rentré chez moi, je ne pus dormir. Je pensais à Lara, mort sans avoir été couronné.

Roger de Beauvoir.
(*Le Globe*.)

FAMINES ET DISETTES EN FRANCE.

Sous Clovis II, en 640, une famine si cruelle désola la France, que ce prince, après avoir épuisé le trésor public pour acheter du blé, fut obligé de faire enlever les lames d'argent qui recouvraient le chevet du tombeau de Saint-Denis et d'en distribuer le produit aux pauvres. A cette occasion, Erchinoald, alors maire du Palais, décréta des peines contre ceux qui cacheraient du blé ou le porteraient à l'étranger.

D'autres famines se firent sentir au huitième et au neuvième siècles.

Ce fléau destructeur se manifesta deux fois, en 779 et en 793, sous le règne de Charlemagne, et une fois sous celui de Louis-le-Débonnaire, en 820. Après ce règne, époque où les désordres politiques éclatèrent avec le plus de fureur, les famines se multiplièrent. En 843, la disette était si grande, que les habitans composaient du pain avec de la terre à laquelle ils mêlaient un peu de farine, et, en 845, plusieurs milliers d'hommes périrent de faim. On prétend qu'entre autres scènes affreuses durant la famine de 850, on vit les mères tuer leurs enfans et se nourrir de leur chair. Si l'on en croit les chroniques, ces horreurs, difficiles à croire, se renouvelèrent maintes fois dans la suite. De 855 à 876, on compte onze années de famine extrême, pendant une partie desquelles les hommes s'entr'égorgèrent pour se dévorer entre eux, tandis que, durant les autres, les morts restèrent la plupart du temps sans sépulture faute de vivans pour les enterrer. Pendant le reste de la période carlovingienne, les mêmes scènes se reproduisirent, notamment dans les années 895, 899 et 940.

A peine Hugues Capet eut-il tenté d'envahir le trône de France, que de cruelles famines, résultat des guerres et de la féodalité, vinrent décimer la population, en 987, 989, 990, 992, et furent suivies de la contagion des *ardens* (1), qui fit périr plus de quarante mille hommes. A ces ravages se joignirent, de 1003 à 1008, ceux d'une maladie pestilentielle : ils étaient excessifs à la cinquième année. On enterrait confusément les malades vivans avec les morts. « Les hommes furent réduits, dit Raoul Glaber, à se nourrir de reptiles, d'animaux immondes, et, ce qui est plus horrible encore, de la chair des hommes, des femmes et des enfans. Dè jeunes garçons dévorèrent leurs mères, et les mères, étouffant tout sentiment maternel, dévoraient leurs enfans. » Nous rapportons ces paroles, mais nous n'y ajoutons point foi. Il y a des crimes que la nature ne permet pas.

De 1010 à 1014, de 1021 à 1029, la famine exerça ses ravages. En 1031, les hommes, forcés de se nourrir de chiens, de souris, de cadavres, de racines de forêts, d'herbes de rivières, mouraient par milliers. On arrêtait les voyageurs sur la route, on les égorgeait ; on se partageait leurs membres que l'on faisait cuire, et on assouvissait sa faim par ces affreux repas. » Les personnes qui, pour fuir la famine, s'expatriaient, étaient, dit un contemporain, poignardées pendant la nuit, et dévorées par ceux mêmes qui leur donnaient l'hospitalité. Plusieurs attiraient des enfans de leur voisinage par de petits présens, et si ces enfans se laissaient prendre à ce piége, ils étaient tués et leurs corps servaient de nourriture. La rage de la faim était arrivée à ce point, qu'on était plus en sûreté dans un désert, au milieu des bêtes féroces, que dans la société des hommes. On mit en vente, au marché de Tournus, de la chair humaine cuite... On ne voyait partout que des visages pâles, décharnés ou très bouffis. La voix de ces malheureux était altérée, faible, et rappelait les cris des oiseaux expirans... Les cadavres très nombreux, et qu'on ne pouvait suffire à enterrer, devenaient la proie des loups. » Depuis l'an 1034 jusqu'en 1066, la famine reparut souvent escortée d'une maladie contagieuse appelée la *peste* dans les chroniques. Les chemins, les carrefours, les cimetières, les églises, étaient remplis de malheureux qui répandaient des exhalaisons insupportables. Les villes, les bourgs, les villages, devenus déserts, n'offraient plus que des ruines. Ainsi quarante-huit années de famine signalèrent les trois règnes de Hugues Capet, de Robert et de Henri Ier, qui comprennent un espace de soixante-treize ans.

Sous les trois règnes suivans, ceux de Philippe Ier, de Louis VI et de Louis VII, dont l'intervalle est de cent vingt ans, le mal diminue; l'histoire cependant nous fait encore connaître trente-trois années de famine. La chronique de Verdun, après avoir offert un tableau déplorable de la famine des années 1028 et 1029, dit que, dans un concile, on chercha un remède à tant de maux, un moyen d'empêcher la population d'être entièrement détruite et le pays d'être réduit en désert. Le même fléau se fit ressentir dans toute sa rigueur à la fin du douzième siècle.

Les siéges et les blocus ont souvent causé la famine dans Paris. En 1359, Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, interceptant les arrivages, tous les comestibles s'élevèrent à des prix excessifs : un tonnelet de harengs, suivant Froissart, se vendait trente écus d'or. Des maladies contagieuses résultèrent de cette disette, et dans le seul hôpital de l'Hôtel-Dieu il mourait jusqu'à quatre-vingts personnes par jour. La disette occasionnée en 1418 par les pillages et les incendies qu'exerçaient les Armagnacs aux environs de Paris, fut, comme à l'ordinaire, suivie d'une maladie contagieuse, qui fit de si prompts ravages que, dans l'espace de cinq semaines, on vit mourir à Paris cinquante mille habitans : les prêtres et les fossoyeurs ne pouvaient suffire aux enterremens. En 1420, un enfant fut trouvé sur le sein de sa mère morte de faim. Lorsqu'on donnait aux pauvres, la plupart disaient : « Donnez à un autre, car je ne puis manger. » Dans les rues, pendant l'hiver de cette année, on entendait hommes, femmes, enfans, crier : « Hélas! je meurs de froid!

(1) Les malheureux atteints de la maladie *des ardens*, appelée aussi *le feu sacré, le mal d'enfer*, sentaient leurs membres dévorés par un feu intérieur, supplice qui se terminait par la mort.

Hélas! je meurs de faim! » On trouvait sur les fumiers des enfans qui poussaient ces cris déchirans, sans que personne pût les secourir. Une famine affreuse, qui dura tout l'été de 1438 et une partie de l'automne, enleva un tiers de la population de Paris. Les loups venaient jusqu'au milieu des faubourgs, emportant les cadavres et quelquefois les enfans tout vivans : on fut obligé de mettre à prix les têtes de ces animaux.

Pendant le siége de Paris par les troupes de Henri IV, en 1590, la capitale fut en proie à une déplorable disette : on mangea les animaux domestiques. Environ deux mille chevaux et huit cents ânes ou mulets, dont la chair se vendait à un très haut prix, furent sacrifiés à la faim publique. Tous les chiens et les chats durent, par ordre supérieur, être portés dans des quartiers désignés; on les fit cuire dans de grandes chaudières, et, pendant quinze jours, on en distribua la chair aux pauvres, avec une once de pain. « Les pauvres, dit un écrivain ligueur, témoin oculaire, mangeaient des chiens, des chats, des rats, des feuilles de vigne et autres herbes. Par la ville ne se voyait autre chose que chaudières de bouillies faite avec du son d'avoine, et herbes cuites sans sel, et marmitées de chair de cheval, ânes et mulets; les peaux mêmes et cuirs desdites bêtes se vendaient cuites, dont ils mangeoient avec grand appétit. S'il fallait un peu de pain blanc pour un malade, il ne s'en pouvait trouver, ou bien c'était à un écu la livre; les œufs se vendaient dix ou douze sols la pièce; le septier de blé valait cent ou cent vingt écus. J'ai vu manger à des pauvres des chiens morts, tout crus, par les rues; aux autres, des tripes qu'on avait jetées dans le ruisseau; à d'autres, des rats et des souris que l'on avait pareillement jetés, et surtout des os de la tête des chiens moulus. » Les rues de Paris se remplissaient de cadavres d'habitans morts de faim. Chaque matin on trouvait cent, cent cinquante, et jusqu'à deux cents cadavres, et « en trois mois de temps, dit le même chroniqueur, il s'est trouvé de compte fait treize mille morts de faim. » Dans les maisons des riches, on se nourrissait avec du pain fait de farine d'avoine. Les pauvres imaginèrent de pulvériser de l'ardoise et d'en faire une espèce de pain; ils allèrent plus loin, ils déterrèrent dans les cimetières les os des morts; ces os réduits en poussière formaient un aliment meurtrier qu'on nomma *le pain de madame de Montpensier*.

Le règne de Louis XIV fut un des plus féconds en disettes. Les années 1660 à 1665, 1692 à 1695, furent affligées de ce triste fléau. On compta, à cette dernière époque, jusqu'à trente six mille malades à l'Hôtel-Dieu de Paris, et il en mourut cinq mille quatre cent vingt-deux.

Mais la disette la plus fatale fut celle qui commença en 1709, ne finit qu'avec l'année 1710, et fut générale en France. Le froid excessif de l'année 1709 commença subitement le jour des Rois (7 janvier), entre trois et quatre heures de l'après-midi, et dura fort long-temps. La gelee, succédant à un dégel, fit périr tous les blés, qui avaient été jusqu'alors couverts de neige. La disette fut si grande, que, de mémoire d'homme, on n'en avait vu une pareille. Au palais de Versailles même on ne mangea plus que du pain bis, et M[me] de Maintenon se mit au pain d'avoine. Pendant le froid, le parlement n'entra point au palais; le commerce et les travaux furent interrompus; l'Opéra cessa; la Comédie et tous les jeux furent fermés.

Sous Louis XV, en 1725, les Parisiens éprouvèrent une famine causée par l'intempérie des saisons et l'imprévoyance du gouvernement. Le prix du pain s'éleva à dix sous la livre.

Des disettes factices, œuvre de spéculations odieuses ou d'intrigues politiques, ont parfois désolé la France. Un an après l'avènement de Louis XVI au trône, en mai 1775, une multitude de vagabonds se rassembla dans différentes parties du royaume. En montrant tous les signes de l'ivresse, ils poussaient les cris de la faim. Ces hordes suivaient une combinaison militaire dans leurs mouvemens, et se conduisaient comme une armée qui eût voulu affamer Paris. Elles attaquaient les marchés qui alimentent la capitale, pillaient des voitures et des bateaux de blé, jetaient les grains à la rivière, brûlaient les granges et détruisaient les moulins. Ces actes mêmes démentaient le prétexte de sédition. Les révoltés s'avancèrent jusqu'à Versailles et remplirent de leurs clameurs les avenues du château. Le roi, appelé par leurs cris, parut sur un balcon, et leur promit de faire baisser le prix du pain. Cependant les rassemblemens furent dispersés. Les habitans de la capitale revinrent bientôt de leur effroi, et s'amusèrent de ce qu'ils appelaient *la guerre des farines*.

Des désordres du même genre, et sous le même prétexte, éclatèrent à Paris au commencement d'octobre 1789. Le peuple se procurait difficilement un pain de mauvaise qualité et très cher, malgré l'abondance de la récolte nouvelle; il attribuait cette disette au projet de départ du roi pour Metz; il était persuadé que sa présence à Paris la ferait cesser. Le 5 octobre, il se soulève, demandant du pain, exigeant du conseil municipal qe'on marche sur Versailles, résidence de la cour, et qu'on en ramène le roi. Une foule nombreuse et affamée, que le défaut de pain fait sortir de Paris, arrive dans la journée à Versailles. Une députation de douze femmes est introduite auprès du roi, qui les accueille avec bonté et déplore leur détresse. L'une d'elles, jeune et belle, est interdite à la vue du monarque, et peut à peine prononcer ce mot : *Du pain!* Le roi, touché, l'embrasse, et les femmes s'en retournent attendries par cet accueil. Mais le tumulte continue au dehors du château. Pendant la nuit et le lendemain, le désordre augmente. Le peuple demande à grands cris que Louis XVI se rende à Paris. Ce vœu est exaucé. Le roi arrive dans la capitale, au milieu d'une affluence considérable, et s'installe avec sa famille au palais des Tuileries, qui n'avait pas été habité depuis un siècle.

Pendant le cours de la révolution française, lorsque les passions des partis étaient prêtes à faire explosion, c'était presque toujours une disette qui leur servait de prétexte pour éclater. Au milieu de mars 1795, les subsistances manquaient à Paris par différentes causes : la principale était l'insuffisance de la récolte; en outre, les rivières, les canaux étaient entièrement gelés; pas un bateau ne pouvait arriver. Pendant que les arrivages diminuaient, la consommation (ou plutôt la demande) augmentait, comme il arrive toujours en pareil cas : la peur de manquer faisait que chacun s'approvisionnait pour plusieurs jours. On délivrait le pain sur la présentation de cartes; mais chacun exagérait ses besoins. De quinze cents sacs, la consommation s'était élevée à dix neuf cents par jour. La disette croissante obligea enfin de mettre les habitans de Paris à la ration. Pour éviter les gaspillages, et pour assurer à chacun une part suffisante, Boissy-d'Anglas proposa à la Convention nationale de réduire chaque individu à une certaine quantité de pain. Le nombre d'individus composant chaque famille devait être indiqué sur la carte, et il ne devait plus être accordé chaque jour qu'une livre de pain par tête. La Convention nationale adopta cette mesure, en portant toutefois la ration des ouvriers à une livre et demie.

A peine ce décret fut-il rendu, qu'il excita une extrême *fermentation* dans les quartiers populeux de Paris, et l'on n'appela plus Boissy-d'Anglas que *Boissy-Famine*. Cette fermentation ne tarda pas à être suivie de mouvemens insurrectionnels, et à plusieurs reprises la salle même des séances de la Convention nationale, aux Tuileries, fut envahie, soit par des députations de femmes, soit par des bandes armées, criant *Du pain! du pain!* Dans la plupart de ces journées, et notamment dans celle du 1[er] avril 1795, les femmes se firent remarquer par leur nombre, leur énergie et leur invincible opiniâtreté. Ce furent elles qui tinrent long-temps la Convention nationale en échec, c'étaient elles aussi qui souffraient le plus de la disette; elles qui, par un hiver très rigoureux, étaient obligées d'être sur pied pendant tout le jour et pendant presque toute la nuit, allant de la distribution du pain à celle du charbon, de celle du charbon à celle du bois, et ne rapportant, après ces longues attentes, qu'une faible partie de ce qui était nécessaire à leur famille. Une des plus formidables de ces insurrections populaires fut celle du 20 mai 1795. Depuis dix heures du matin, la Convention nationale fut entourée par une multitude furieuse, interrompant ses dé-

bérations par les cris : *Du pain! du pain!* A minuit seulement, après un combat, la salle fut évacuée par les assaillans, qui y avaient porté la violence et la mort.—Les distributions de pain et de viande, faites pendant deux ans par le gouvernement aux habitans de Paris, cessèrent en vertu d'un arrêté du Directoire exécutif, en date du 1er février 1796.

La facilité des exportations de céréales menaça, en 1817, la France d'une disette, et plusieurs départemens, ceux de l'Est surtout, en ressentirent les tristes effets. Il est permis d'espérer que, grâce à une sage prévoyance et à des mesures administratives habilement conçues et exécutées, notre riche et fertile patrie n'aura plus désormais à frémir d'un aussi cruel fléau.

(*Magasin Pittoresque.*)

UNE ERREUR JUDICIAIRE.

Il est dans la carrière de l'avocat des épreuves difficiles.

Placé entre la loi et l'homme qu'elle accuse, lié par son serment à la cause d'un malheureux qui est coupable peut-être, et à celle de la société qui, elle aussi, veut être défendue contre une fatale et irréparable erreur, un double engagement, une double responsabilité pèsent sur sa conscience. Qui de nous, à l'aspect des angoisses d'un infortuné qu'il croit innocent ou même en présence des remords d'un malheureux qu'il sait coupable, pourrait se flatter de savoir toujours concilier les droits sacrés de la justice et ceux de l'humanité, accorder la pitié avec le devoir?

En 18.., je fus chargé par le président des assises de..... de défendre un mari et sa femme accusés de parricide.

L'assassinat était constant, et se présentait accompagné de circonstances odieuses; il n'avait pu être commis que par des moyens lâches et dont le détail faisait frémir. Marguerite Dufaut, la femme, paraissait évidemment coupable. A l'égard du mari, désigné comme le meurtrier de son père, l'accusation ne s'appuyait guère que sur des conjectures, et n'alléguait ni témoignages, ni preuves positives. Des deux côtés, néanmoins, la défense offrait de grandes difficultés. Malgré leurs dénégations constantes, je croyais à la culpabilité de l'un des accusés au moins; l'autre ne m'inspirait aucun intérêt, car s'il ne l'avait point commis, il avait sans doute permis le crime.

Il fallait pourtant les défendre, disputer leurs têtes à l'échafaud; c'était mon devoir : devoir souvent mal compris des gens du monde, et calomnié par les esprits superficiels. Une seule circonstance soutenait mon courage; la défense était gratuite.

Je suivis les débats avec une tension d'esprit fatigante. Chaque révélation nouvelle, chaque déclaration des témoins et des accusés eux-mêmes semblait ajouter à l'état de détresse morale où je me trouvais en présence de ma cause.

Un pauvre octogénaire, malade, et que la nature semblait elle-même avoir marqué pour une fin prochaine, avait été trouvé assassiné dans une maison qu'il habitait avec son fils et sa bru, au village d'O...

Personne n'avait vu le crime, aucun cri n'avait été entendu au dehors. La porte des Dufaut avait été fermée tout le matin, un instant seulement Marguerite y avait paru pour repousser brutalement une petite mendiante; elle portait un tablier taché de sang, et l'enfant s'en alla disant que la Dufaut *tuait un lard*, quoique ce ne fût pas encore la saison.

Ces circonstances avaient éveillé la curiosité des voisins; plusieurs femmes avaient déjà passé et repassé bien des fois devant la maison. Le moribond râlait et pouvait être entendu. Marguerite comprit qu'il fallait ouvrir. Elle se montra, parla aux voisines, et leur dit l'état de son beau-père. Malgré sa faiblesse, il avait voulu se lever; il était tombé et s'était blessé à la tête. Elle l'avait reporté jusqu'à son lit à grand'peine, et non sans le laisser retomber malheureusement dans le trajet. Maintenant, tout annonçait qu'il allait mourir.

Ce récit étonna tout le monde; mais on courut d'abord au plus pressé. On parla, qui d'un médecin, qui d'un prêtre. Le médecin demeurait à deux lieues, et sa présence allait être bientôt inutile. — Mais le curé? — Le curé, Marguerite ne veut pas qu'on l'avertisse. Jacques Dufaut n'était pas dévot, n'aimait pas les prêtres, la vue du curé le tuerait; d'ailleurs, il ne parlait plus, qu'avait-il besoin d'un confesseur? A plusieurs reprises, Marguerite persiste avec vivacité dans son refus, et le vieillard meurt, en effet, sans les secours du médecin, et sans les consolations de celui que Dieu même avait chargé de lui rendre moins dures, moins cruelles, les terribles approches du trépas.

Il y avait ce jour-là une foire aux environs. Les gens d'O... y trouvèrent Pierre Dufaut, vers midi, et parurent être les premiers à lui apprendre la mort de son père. Il en reçut la nouvelle non sans émotion, mais sans montrer, suivant eux, la douleur, la surprise qu'aurait dû lui causer un tel événement, s'il eût été tout-à-fait imprévu.

Au village, passé le moment de la première stupéfaction, les conjectures naissaient. Elles arrivèrent à l'autorité locale et prirent rapidement assez de consistance pour être transmises au procureur du roi du chef-lieu. Malgré les plaintes de Marguerite Dufaut et les sollicitations de son mari, l'inhumation fut retardée et dès le surlendemain la justice fit une descente à O...

Ses premières investigations ne laissèrent aucun doute sur le genre de mort auquel avait succombé Jacques Dufaut. Les blessures qu'il avait à la face et à l'occiput ne pouvaient être le résultat de deux chutes successives. Sa mort était la suite d'un assassinat. Mais quel était le meurtrier? Marguerite avait été trouvée seule près du moribond. Elle n'était pas sortie, n'avait pas quitté son beau-père. Le crime n'avait pu être commis sans sa participation; elle en avait lavé, sur le pavé de sa chambre, les traces sanglantes; elle persistait d'ailleurs à expliquer la mort du vieillard par une fable destinée évidemment à protéger l'assassin; car cette femme faible et sortant d'une longue maladie n'avait pu suffire au meurtre. Les coups avaient été portés d'une main plus ferme et plus sûre; le témoignage des médecins était unanime à cet égard.

Où trouver ce meurtrier dont Marguerite n'était que la complice? Son mari fut appelé à rendre compte de l'emploi de son temps dans cette fatale journée. Il prétendit que, dès le matin, au petit jour, il était parti pour la ville. D'irrécusables témoins vinrent affirmer qu'à neuf heures il était encore à O..... (le crime avait été commis entre sept et huit heures). A dix heures seulement d'autres personnes l'avaient rencontré sur la route. Ce mensonge le perdit : il fut accusé de parricide.

Tous ces faits s'étaient reproduits à l'audience avec plus de force et d'autorité. A chaque demande adressée aux témoins, des révélations nouvelles venaient aggraver la situation de mes cliens et la mienne. Ainsi tous représentaient Marguerite Dufaut comme une femme dure, méchante et qui l'avait été surtout à l'égard de son beau-père. Elle ne parlait du vieillard qu'avec une sorte de dégoût. On l'avait entendue plus d'une fois s'étonner que la Providence laissât sur terre des êtres inutiles à eux-mêmes, ennuyeux, malpropres, et qui semblent ne vivre que pour être à charge aux autres.

Pierre avait eu tout récemment avec son père une discussion d'intérêt assez vive. Jacques Dufaut était propriétaire de quelques parcelles de terre que son fils voulait vendre pour racheter un de ses enfans atteint par la conscription. L'aïeul avait refusé avec cette ténacité d'un homme qui s'attache opiniâtrement aux objets qu'il va perdre. Pierre avait été vivement contrarié de cette résistance : son fils racheté, la vente payait encore des dettes qui le gênaient. Excité, disait-on, par sa femme, il avait montré contre son père un ressentiment que l'accusation invoquait comme un indice du crime.

Ainsi rien ne venait en aide à la défense. En vain je questionnais les témoins, toutes les réponses accusaient Dufaut et sa femme. Ils passaient

pour d'honnêtes gens, mais avides, intéressés; et n'est-ce pas toujours l'intérêt qui conseille le parricide? Leur physionomie même produisait une impression dont moi-même j'avais peine à me défendre. Le mari était d'une nature épaisse, indolente, inaccessible en apparence à toute espèce d'émotion. Son teint frais et rosé, ses gros yeux à fleur de tête, son regard sans autre expression qu'un étonnement stupide, contrastaient étrangement au milieu de ces débats commencés par l'examen du cadavre de son père et qui pouvaient se clore sur un échafaud. Il ne répondait que par monosyllabes, n'adressait aucune question. On eût dit qu'il n'était là que pour accomplir une obligation pénible et à laquelle il n'avait pas un bien grand intérêt.

Marguerite s'exprimait avec colère; sa voix aigre et perçante semblait menacer les témoins, défier les juges, insulter l'auditoire; ses traits ridés avant l'âge et amaigris par la souffrance, avaient, quoique réguliers, quelque chose de dur et presque de repoussant; ses yeux caves et gris, son regard oblique et méchant annonçaient un cœur inaccessible à toute espèce de pitié. Pendant ces longs et pénibles débats, elle n'avait paru éprouver d'autre émotion qu'un sentiment de haine et de vengeance contre ceux qui dénonçaient son crime, et qu'elle démentait avec une sorte de férocité mal comprimée; tout, en elle-même, semblait réuni pour l'accuser.

Le réquisitoire de l'avocat général qui portait la parole fut accablant: il présenta les moyens de l'accusation avec une grande autorité, et excita sans peine un sentiment d'horreur et d'indignation contre les parricides.

J'avais moi-même accompli ma tâche. Mes argumens, sans doute, n'avaient agi que bien faiblement sur les convictions. Mes paroles, toutefois, empreintes de moderation et d'un profond sentiment de tristesse, avaient été entendues, j'ose le croire, avec une sympathique indulgence. Elles étaient en harmonie avec les impressions de l'auditoire et le devoir pénible de ma charge. Le président avait bien voulu, dans son résumé, m'adresser à ce sujet quelques mots flatteurs.

On délibérait. La cour s'était retirée dans la chambre du conseil et le jury dans la pièce où se préparent ses redoutables verdicts. La salle d'audience paraissait agitée, l'assemblée tumultueuse; des groupes animés se formaient de toutes parts. Marguerite Dufaut, plus abattue vers la fin des débats, avait demandé à être conduite un moment dans une pièce voisine. J'étais resté à mon banc, seul, brisé de fatigue et comme accablé sous le poids de la tâche que je venais d'accomplir. Je n'espérais plus, je ne craignais plus rien, et j'échappais par une sorte d'affaissement moral aux tristes préoccupations de cette pénible journée.

On vint m'avertir que Marguerite Dufaut me demandait; je suivis l'huissier presque machinalement. Je la trouvai agitée, tremblante, ses traits étaient altérés; il me sembla que des larmes avaient sillonné sont visage, plus pâle encore que de coutume. Le curé d'O..... qui avait assisté aux débats, la quittait au moment où j'entrais.

— Monsieur, me dit-elle, je vous dois bien des remerciemens... Vous vous êtes donné tant de peine pour sauver une malheureuse...

— C'était mon devoir, repris-je avec quelque embarras; vous ne m'avez aucune obligation, et si je puis vous être utile en ce moment encore...

— Hélas! Monsieur, tout est fini, n'est-ce pas? Ils me condamneront.

Hésiter à répondre eût été de la cruauté.

— Pourquoi désespérer, lui dis-je? Vous avez persisté à affirmer que vous étiez innocente; les jurés vous croiront peut-être!

— Me croire! me renvoyer!...

Elle eut un moment de joie qui me fit mal.

— Oh! non, poursuivit-elle avec une sorte de résignation calme que je ne lui avais pas encore vue; non, cela ne se peut pas. Dieu ne serait pas juste.

Je tressaillis. C'était presque un aveu, et je ne trouvais pas une parole pour l'arrêter ou pour l'encourager.

— Oui, Monsieur, reprit-elle, il faut que je sois condamnée, qu'on me fasse mourir comme le pauvre vieux père... Il le faut; c'est justice. Mais lui! Mais Pierre!

— Eh bien! n'a-t-il pas partagé votre crime?

— Non! devant Dieu, dont j'implore la miséricorde, il est innocent Il aimait, il respectait son père. Lui le frapper ainsi... une fois... deux fois... sans pitié pour ses gémissemens et ses larmes. Il me semble que je le vois encore se débattre à terre... que j'entends sa voix suppliante... Ah! j'ai mérité mon sort. Mais sauvez l'innocent, Monsieur, car ce n'était pas lui, je vous le jure; ce n'était pas Pierre!

— Qui donc?

— Qui?... C'était moi. Vous le savez bien; c'était moi, pauvre malheureuse; c'est moi aussi qu'il faut faire mourir.

En un pareil moment, une révélation si subite, si inattendue, quoique répondant à ma propre pensée, me jeta dans un trouble impossible à décrire. J'eus peine à rassembler mes idées, à prendre un parti.

— Marguerite, dis-je cependant après quelques secondes, vous n'avez pu commettre le crime seule; personne ne le croira. Un demi-aveu, un témoignage incomplet ne sauverait pas votre mari Parlez donc, il en est temps encore... Le nom! le nom du vrai coupable, et nous arrachons Pierre à la honte, à la mort!

— Ne peut-il donc l'être qu'à ce prix?

— Sans doute... et vous ne l'ignorez pas... Si vous ne désignez pas le coupable, on croira que, désespérant enfin de votre cause, vous vous accusez pour protéger votre complice. Et comment hésitez-vous à livrer celui qui vous a excitée, qui vous a associée à un tel forfait! celui que doit atteindre, comme vous, la justice de Dieu et des hommes! Vous-même, en parlant, en faisant un aveu sincère et complet, peut-être obtiendrez-vous quelque adoucissement à votre sort?...

— Ah! Monsieur!...

La malheureuse sanglottait en m'écoutant et tremblait de tous ses membres; mes derniers mots avaient fait sur elle une impression étrange et excité une répugnance que je ne compris pas d'abord. Je continuai néanmoins:

— Quel que soit le coupable, il faut le nommer, et nous n'avons pas de temps à perdre. Il le faut: si ce n'est pour vous, que ce soit pour l'innocent que l'on condamne peut-être, pour votre mari, pour celui dont la honte rejaillit sur vos enfans.

Ses pleurs redoublaient, ses sanglots avaient quelque chose de convulsif. J'avais à découvrir un horrible mystère.

— Qui donc, continuai-je avec force et avec une sorte d'autorité, qui peut, dans un si grand crime, vous inspirer assez d'intérêt pour que vous lui sacrifiiez ainsi la vie, l'honneur de votre époux innocent? Marguerite, en commençant ces aveux, vous avez invoqué le nom de Dieu; un saint prêtre vous quittait au moment où je suis entré, ses sages avis vous ont sans doute décidée à faire connaître la vérité, qui, seule ici, *peut éviter* à la justice une erreur fatale. Replacez-vous donc en présence de Dieu, rappelez-vous les conseils de son ministre! Pouvez-vous retenir une partie de l'aveu qui doit sauver celui que votre silence a conduit sur les marches de l'échafaud? Peut-il, en un tel moment, vous rester au cœur un seul sentiment qui lutte encore contre la voix de votre conscience et celle de la justice? Quels liens vous attachent donc à celui qui s'est fait votre complice? quels qu'ils soient, parlez, ou vous vous rendez indigne de la miséricorde de Dieu.

— Ah! Monsieur, si vous saviez! mais Pierre lui-même ne le voudrait pas...

Je frémis à mon tour. Une idée horrible vint me frapper tout à coup. Ce fils qu'on avait voulu sauver de la conscription...

— Qui donc est-il? m'écriai-je; parlez!

— Jamais!...

— Votre fils, peut-être...

— Ne le dites pas! ne le dites pas!... je ne l'ai pas dit.

Je compris alors son anxiété, ses hésitations, ses angoisses. Sa douleur

me toucha; cette femme qui, un instant auparavant me faisait horreur, dont je n'avais disputé la vie au bourreau qu'avec une sorte de répugnance m'inspirait alors un intérêt véritable. J'hésitai à mon tour. Il y avait là un innocent à faire reconnaître, un devoir impérieux à remplir. Mais, pour sauver le père, livrer le fils, et le livrer par les aveux de sa mère! la forcer à le revêtir elle-même du voile noir des parricides! N'était-ce pas horrible?...

Marguerite comprit mon hésitation, mon trouble.

— Pitié! Monsieur, s'écria-t-elle, pitié pour ce pauvre enfant!... Il est bien coupable... mais il l'a fait pour moi, qui ne voulais pas le laisser partir. Ah! mon Dieu! que je ne l'aie pas livré, moi, sa mère!...

— Et son père? Le coupable vous est cher; mais l'innocent n'est-il rien pour vous?

Elle ne me répondit que par de nouveaux gémissemens. Je continuai d'un ton aussi ferme qu'il me fut possible:

— C'est, je le sens, un triste devoir, et bien pénible à remplir; mais il le faut. Du courage donc! Je ne suis pas! vous le voyez, insensible à vos larmes, à vos plaintes; je comprends toute l'horreur de votre situation, mais il ne m'est pas permis d'hésiter plus qu'à vous. Marguerite, rassemblez vos forces; nous n'avons pas un instant à perdre, et je vais...

— Non, s'écria-t-elle en s'élançant entre la porte et moi comme pour me barrer le passage, au nom du ciel, ne le dites pas. Pierre ne peut être condamné; il n'a point fait de mal. Dieu ne permettra pas qu'on lui en fasse. Il protégera l'innocent et pardonnera peut-être aussi au coupable. Pierre sera renvoyé!... Je paierai seule pour tous. Ne dénoncez pas mon enfant!

Sa douleur me fit mal. Ses paroles me replongèrent dans une cruelle incertitude. Dufaut pouvait en effet être acquitté; et alors était-ce à moi à tourner contre le vrai coupable les aveux de sa mère? Ma perplexité était affreuse; j'en fus tiré par la sonnette qui annonçait la rentrée du jury et la reprise de l'audience.

— Promettez-moi, me dit Marguerite, promettez-moi de ne rien dire avant que je ne sois là.

Je le lui promis. Elle s'agenouilla pour prier, et j'allai reprendre ma place dans un état d'anxiété difficile à décrire.

Les jurés étaient rentrés, une émotion grave et recueillie se peignait sur leurs physionomies; tout l'auditoire semblait éprouver le sentiment d'une attente pénible. Le chef du jury lut enfin d'une voix tremblante, et avec un accent de profonde tristesse, le verdict solennel.

Marguerite Dufaut était déclarée coupable de meurtre sur la personne de son beau-père. Un *Oui* fatal appelait sur Pierre Dufaut la peine des parricides. Le jury, toutefois, avait reconnu pour l'un et pour l'autre *des circonstances atténuantes*. Dans un parricide! On parla du scandale de cette déclaration; on la comprit mal. Les circonstances atténuantes étaient ici, comme elles le sont peut-être trop souvent, l'expression du doute, une sorte de capitulation acceptée par la conscience du juge. Sans la faculté de l'arracher ainsi à la mort, on eût peut-être absous Pierre Dufaut, et il était innocent.

Tant d'impressions diverses, et qui s'étaient succédé avec une telle rapidité, avaient épuisé en moi toute faculté de penser et de sentir. J'étais comme anéanti; d'ailleurs ma résolution était prise.

La voix de l'humanité et de la pitié l'emportait sur celle de la justice. Pierre Dufaut échappait à la mort; j'étais décidé à tout entreprendre pour adoucir sa peine et réparer autant qu'il serait en moi l'erreur qui le frappait et à laquelle je m'associais; mais c'en était fait! le drame était accompli. Je repoussai toute idée de le rouvrir par une scène plus effrayante, plus horrible que celles qui l'avaient précédé. Il me sembla que, dans l'intérêt même de la morale publique, il était bon de ne pas dévoiler cet affreux mystère et de ne pas montrer, sur la tombe sanglante de l'aïeul, le père et le fils se disputant le voile des parricides. Je me tus.

On ramena les accusés. Pierre était toujours le même; cet air calme et impassible qui m'avait irrité pendant le cours des débats, me toucha cette fois et me causa une émotion douloureuse. Le malheureux était innocent; il ne comprenait pas qu'il pût courir le moindre danger. Sa femme se soutenait à peine; elle était plus calme, toutefois une expression de souffrance et de résignation qu'on n'attribuait peut-être qu'à la fatigue, avait remplacé dans tous ses traits la colère et la menace. Son premier regard fut pour m'interroger avec une anxiété que je pus seul comprendre. Elle vit bientôt que je n'avais rien dit et se rassura.

Ils entendirent l'un et l'autre la déclaration du jury sans aucun signe d'émotion bien vive. Le président me demanda, selon l'usage, si je n'avais rien à dire sur l'application de la peine. Un cri déchirant poussé derrière moi m'avertit des angoisses que cet incident réveillait dans le cœur de la malheureuse mère. Je fis à la cour un signe d'acquiescement, et m'empressai de rassurer l'infortunée: elle était en proie à une crise de nerfs violente; il fallut l'emporter, et son mari obtint l'autorisation de la suivre.

L'arrêt fut prononcé en leur absence, tous deux étaient condamnés aux travaux forcés à perpétuité.

Quelques jours plus tard je partais pour Paris, et un mois après j'avais obtenu remise entière de la peine prononcée contre Pierre Dufaut. Il avait même été apporté, dans l'exécution, quelque adoucissement à celle de sa femme.

ADR. TEILLARD.
(*Le Temps.*)

L'ÉPAULARD.

« L'épaulard, dit le baron Cuvier, est l'ennemi le plus cruel de la baleine. Ils l'attaquent en troupe, la harcèlent jusqu'à ce qu'elle ouvre la gueule, et alors ils lui dévorent la langue. » Le savant naturaliste n'a fait ce conte que sur la foi de Rondelet, et Rondelet l'a copié dans Pline. Outre qu'il y a là-dedans impossibilité, parce que la baleine, 1° n'ouvre pas la gueule quand les pêcheurs la harcèlent à coups de harpons, ce qu'elle devrait faire dans ce cas comme dans l'autre; 2° parce que si elle ouvrait la gueule, elle la refermerait lorsqu'elle se sentirait mordre la langue; 3° parce que l'épaulard ayant la tête sphérique et pas de museau, ne pourrait saisir la langue du géant des mers, lors même qu'il aurait la gueule ouverte; 4° etc., etc.

Je ne vous raconte ce fait que pour vous prouver que les plus grands hommes (si toutefois un savant peut être un grand homme) peuvent commettre des erreurs et manquent de critique. Du reste, jamais le combat de l'épaulard, ou dauphin gladiateur, n'a été vu depuis Pline.

Le marsouin gris (*phocœna griseus*, Cuv.), du même naturaliste, n'est pas gris comme vous pourriez le croire, mais noir. Nous allons donner un extrait du mémoire de M. d'Orbigny, où il est question de cet animal.

« Vers le milieu du mois de juin, plusieurs habitans de l'Aiguillon, bourg situé sur les côtes de la Vendée, furent éveillés vers les onze heures de la nuit, par un bruit effrayant qui paraissait partir du bord de la mer, et qu'ils comparèrent au mugissement de plusieurs centaines de taureaux beuglant tous à la fois. Quelques uns des plus courageux sortirent et s'approchèrent du rivage; mais, effrayés par ce bruit extraordinaire, rendu encore plus sensible par le silence d'une nuit calme, et augmenté par des coups répétés sur le sable et dans la mer, ils rentrèrent dans leurs habitations.

« Au point du jour, ils osèrent enfin retourner sur la plage; ils virent alors avec surprise le sable de la côte bouleversé et sillonné sur une étendue de plus de cent toises, et quatre grands animaux qui luttaient encore avec la mort en se débattant et poussant des cris affreux.

« Il est présumable qu'un plus grand nombre de ces animaux s'était d'abord échoué en poursuivant un banc de *mugil cephalus* (vulgairement nommés ménils, ou mulets), et qu'en se roulant sur le sable mouillé par la marée, la plupart étaient parvenus à regagner la mer. »

Ces cétacés étaient des marsouins gris, dont un, qui était jeune, avait sept pieds de longueur, et les autres dix. La teinte générale de dessus le corps et la tête étaient d'un noir bleuâtre, et le dessous d'un blanc sale.

Le marsouin globiceps (*phocœna globiceps*, Fr. Cuv.) atteint dix-neuf ou vingt pieds de longueur. Quoique très commun dans les mers du Nord, et même dans nos parages, il n'est bien connu que depuis 1812; voici à quelle occasion :

Le 7 janvier, des pêcheurs de Ploubaslanec, près de Paimpol, en Bretagne, se mirent en mer malgré le mauvais temps, et s'écartèrent à une lieue de la côte. Au moment où ils allaient jeter leurs filets, ils se trouvèrent au milieu d'un troupeau considérable de marsouins d'une grandeur extraordinaire. Ces animaux faisaient jaillir l'eau de leurs évents avec un bruit extraordinaire, et de temps à autre leurs têtes paraissaient à plusieurs pieds au-dessus de la surface des flots. Les pêcheurs les attaquèrent aussitôt; mais après une lutte de plusieurs heures, ils allaient renoncer à l'espérance de s'emparer d'un seul, malgré les fusils et les gaffes dont ils étaient armés. Enfin il leur vint dans l'idée de réunir les efforts de leurs trois chaloupes contre un seul de ces animaux, et ils choisirent le plus gros pour l'attaquer ensemble. Ils le cernèrent et le poussèrent devant eux, à coups de gaffes, jusque près du rivage, où il échoua, et pendant le trajet il poussait des mugissemens douloureux.

Quelle fut la surprise des pêcheurs lorsqu'ils virent toute la troupe, composée de sept mâles, de cinquante et une femelles et de douze petits, accourir aux cris du prisonnier et venir s'échouer volontairement sur la grève, autour de lui! « Dès que ces animaux touchèrent le sable, dit M. Lemaoüt, ils ne surent plus que se battre machinalement, sans donner à leurs violens efforts une direction fixe; et tout en se débattant contre la mort, ils poussaient des sons plaintifs qu'on entendait avec peine, et qui produisaient sur les spectateurs un sentiment particulier d'attendrissement et d'effroi. Le plus vigoureux vécut cinq jours entiers. »

Cette espèce est entièrement noire, à l'exception d'une ligne qui nait sous le cou, en forme de cœur, et qui se prolonge en se rétrécissant jusqu'à l'origine de la queue. Elle a éminemment l'instinct de la sociabilité, et se réunit en troupe de quatre ou cinq cents, qui obéissent passivement à un vieux épaulard.

Boitard.
(*Musée des Familles.*)

LES GUÊPES,

PAR M. ALPHONSE KARR (1)

*** L'Opéra est une gloire nationale; — le Théâtre-Français est l'*école des mœurs*, — la comédie est *le miroir des vices : castigat ridendo mores;* c'est l'*utile dulci* d'Horace; c'est la *morale embellie par les grâces*, c'est un *magasin de hauts enseignemens.*

Cette fois-ci, je résolus de savoir ce qu'il en était — et de m'assurer par moi-même des heureux effets que produit le théâtre sur la morale publique.

(1) Les *Guêpes* de juin ont paru rue Faubourg-Montmartre, 7.

A cet effet, j'allai me mêler aux groupes qui, à la sortie du spectacle, se pressent autour de la statue de Voltaire, sous le péristyle du Théâtre-Français, — pour surprendre les impressions que venaient de recevoir les spectateurs des hauts enseignemens qui leur étaient présentés.

ENSEIGNEMENS DU THÉATRE.

Premier groupe.

*** — Je ne comprends pas que Mlle *** mette une robe verte avec des rubans bleus.

— Quel âge peut bien avoir *** ?

— Vous croyez...

— J'ai vu ses débuts...

— Il est changé.

Deuxième groupe.

— *J'aimerais bien* Mlle ***.

— Elle a un amant.

— Est-il riche?

— C'est lui qui lui a donné les diamans qu'elle portait ce soir.

— Ah! ah! — il sont fort beaux.

— Ce gaillard-là ne laisse aux autres que la ressource d'être aimés pour rien.

Troisième groupe.

— Quand je pense que je demeure sur le carré de cet homme-là et qu'il est si tranquille.

— Vous ne l'entendez jamais déclamer?

— Non. Il est toujours à cultiver ses œillets.

Quatrième groupe.

— Où allez-vous demain matin?

— J'irai au bois de Boulogne.

— A cheval?

— Non! — en voiture. — Et vous?

— Moi je comptais aller à cheval, — mais si vous voulez me donner une place, prenez-moi en passant.

— Avez-vous encore de ces cigares...

— Oui! — J'en emporterai.

Cinquième groupe.

— Au nom du ciel ne m'envoyez plus de bouquets, mon mari s'en inquiète.

— A quelle heure serez-vous...

— Chut! — le voilà.

Sixième groupe.

— Mais, monsieur, pourquoi me poussez-vous comme cela?

— Monsieur, je vous demande mille pardons.

— Monsieur, il n'y a pas de quoi.

— Ah! mon dieu! le coquin avait de bonnes raisons pour me pousser, il m'a volé ma montre.

Septième groupe.

— Certainement, je ne m'en irai pas à pied.

— Mais, ma bonne, il fait un temps superbe.

— C'est égal, je suis fatiguée.

Huitième groupe.

— Croiriez-vous qu'on ne m'a envoyé qu'une stalle d'orchestre.

— C'est comme à moi.

— Je vais joliment éreinter la pièce.

— Et moi donc.

— Avec ça que le cinquième acte est trop long.

— Et puis cela traine partout.

— Je vais faire mon article tout de suite.

Neuvième groupe.

— Les banquettes sont furieusement dures.

— On peut dire qu'elles sont rembourrées avec des noyaux de pêches.

— Hi! hi! hi!

Le péristyle se désemplissait peu à peu; — dans le dernier flot de foule qui sortait une femme jeta un cri; — son mari qui lui donnait le bras, — lui demanda ce qu'elle avait?

— Ce n'est rien, mon ami.

— Tu n'aurais pas crié pour rien.

— C'est quelqu'un qui m'a *poussée*.

Le mari jette autour de lui un regard menaçant.

Un homme qui était derrière eux avait déjà disparu.

Je savais à quoi m'en tenir sur les *hauts enseignemens* de cette *école des mœurs*. — J'allumai un cigare, et je rentrai chez moi.

*** Laquelle est-ce de vous, mes guêpes,— que j'ai chargée de la surveillance de messieurs les savans et de mesdames leurs inventions?

— C'est vous Grimalkin... — N'avez-vous rien à me dire?

— Si vraiment, maître; — M. Lissa a envoyé à la société royale d'horticulture de Paris des graines de cerfeuil bulbeux, — plante qu'il a introduite en France — et dont il *enrichit* nos jardins.

— C'est donc un fameux cerfeuil, Grimalkin?

— Je le crois bien, maître. — On l'appelle *chacrophyllum-bulbosum*.

— Et qu'a dit la société royale d'horticulture?

— Elle a reçu avec plaisir et reconnaissance...

— Mais enfin quels avantages présente ce cerfeuil?

— Je ne sais pas, maître.

— Vous me direz au moins quelle différence?

— Oh! il y en a une; — le rédacteur des Annales de la Société, tout en conseillant de le cultiver, conseille de n'en pas trop manger, parce que plusieurs raisons lui font penser qu'il pourrait bien *être vénéneux*.

« Il faut le semer en automne — ou en février au plus tard. »

— A moins qu'on ne le sème pas du tout, Grimalkin.

*** Le jury et les *circonstances atténuantes* vont toujours leur train.

DÉPARTEMENS. (Isère.) — *Pont-Beauvoisin*. — Une accusation de parricide accompagnée de circonstances horribles était portée aux assises de l'Isère contre Jean Boudrier du Pont de Beauvoisin, accusé d'avoir mis le feu à une grange où dormait son père, vieillard octogénaire et paralytique. A peine si le lendemain, dans les décombres de l'incendie, on a retrouvé quelques ossemens humains calcinés.

Les péripéties de ce drame, qui s'est terminé par une scène aussi terrible, duraient depuis quinze ans, époque à laquelle Jean Boudrier, fuyant la maison parternelle, avait proféré pour dernier adieu ces atroces paroles : « Je voudrais voir rôtir mon père comme un crapaud sur une pelle. »

Le jury a reconnu Jean Boudrier coupable du crime dont il était accusé, mais avec des *circonstances atténuantes*. En conséquence, Jean Boudrier a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

*** Au dernier bal de la cour on a beaucoup remarqué une vieille anglaise — qui avait sur la tête un riche diadème, de magnifiques diamans, et portait, en même temps, des lunettes d'écaille noire.

*** M. Jasmin, coiffeur et poète, est arrivé à Paris où il a dîné avec le roi Louis-Philippe; — il a été invité et reçu dans plusieurs maisons du faubourg Saint-Germain.

Rapprochez ceci de ce que je vous ai dit de ce dîner où le roi fit semblant de ne pas savoir que M. de Lamartine fait des vers : et vous en tirerez pour conséquence ce que je vous ai répété déjà bien des fois.

O poète, — vous serez toujours méprisé et dédaigné. — *La presse* est arrivée aux affaires, aux *honneurs* (quels honneurs!), mais la presse n'est pas plus la poésie que les cosaques irréguliers ne sont l'armée russe.

Les ravages qu'a causés la *presse* sur son passage, — n'ont fait qu'ajouter un peu de haine au mépris que l'on avait pour vous.

On n'accueillerait pas ainsi un poète qui ne serait pas en même temps perruquier.

Peut-être, — par suite de cette affaire, — quelques poètes vont se faire coiffeurs; et je n'y verrai pas grand mal. — Mais je suis sûr que depuis huit jours les jeunes coiffeurs inoccupés ont fait plus de trois millions de vers.

THÉATRES.

ODÉON — *Agrippine*, tragédie en cinq acte et en vers par M***, — De qui est la pièce nouvelle, à quel auteur dramatique est-elle attribuée, est-elle d'un homme politique, n'est-elle pas plutôt le premier essai d'une main féminine, un nom connu n'est-il pas caché sous ce mystère? Voilà ce que l'on se disait depuis huit jours au moins au foyer du second Théâtre-Français. Aujourd'hui que cette tragédie est jouée, qu'elle a obtenue un véritable succès, le voile qui cachait l'origine de la pièce n'est pas déchiré. Le monde politique a été passé en revue par la curiosité publique qui y cherchait l'auteur d'Agrippine. Après avoir nommé un souverain actuellement vivant, qui aurait fait cette pièce dans son jeune âge, après avoir pensé au fils aîné de ce souverain, on a décerné les honneurs du triomphe à M. Vatout, puis à M. le duc de la Rochefoucauldt, puis enfin à M. le baron Pasquier. Nous nous porterons point une main indiscrète sur un tel mystère, et nous passons sans plus tarder à l'analyse de cette tragédie qui par le style, les pensées, l'action se rattache évidemment à la littérature de l'Empire.

Agrippine règne en souveraine à Rome et son ambition qui mit Rome à *ses* genoux et Claude dans *son* lit, éclate dès le début. Claude est aveuglé par un amour et une confiance illimitée pour la mère de Néron; il adopte Domitius, et sa protection s'étend sur cet enfant plus encore que sur son propre fils. Mais autrefois Agrippine a aimé d'amour un certain Caïus qui revint tout à coup à Rome et veut reprendre et ses droits d'amant et son titre d'époux, car il n'est rien moins que l'époux d'Agrippine. Claude est instruit de cet affreux secret, et, pour étouffer sa colère, Agrippine le fait empoisonner par Locuste, puis elle fait proclamer Néron empereur des Romains.

Cette tragédie, froide comme la plupart des pièces de l'Empire, nous a paru laisser beaucoup à désirer sous le rapport de l'action, de l'entente de la scène et des effets dramatiques; pourtant elle renferme des belles situations, le style, en générale, nous a semblé noble et digne. Mlle Stella, chargée du rôle difficile, quoique peu important, de Locuste, a trouvé le moyen de s'y faire applaudir; cette jeune tragédienne fait de grands progrès.

ARMAND DURANTIN.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

5 juin. — Le nommé Hicks, l'un des hommes accusés d'avoir mis le feu à la prison de Charlestown, s'était évadé de la maison d'arrêt de Keen et avait été repris à Arlington. Ceux qui l'avaient arrêté le conduisaient à Landsgrow, lorsqu'ils rencontrèrent deux hommes qui leur achetèrent le prisonnier moyennant 150 dollars. Ces hommes espéraient

faire encore un beau bénéfice, car l'autorité avait promis 200 dollars de récompense pour la capture de Hicks. Mais après le premier jour de leur marche, s'étant arrêtés dans une grange pour y passer la nuit, ils s'endormirent tous deux à côté de leur prisonnier. Celui-ci, profitant sur-le-champ de leur sommeil, parvint à se débarrasser de ses entraves et à gagner le large, laissant nos deux spéculateurs, lorsqu'ils se réveillèrent le matin, dans un embarras et une confusion plus facile à imaginer qu'à dépeindre.

(*Boston Mail*, 23 avril.)

— Il y a aujourd'hui, à l'institut polytechnique de Londres, une machine électrique qui est probablement la plus puissante que l'on connaisse. Le diamètre du plateau en verre est de deux mètres trente-trois centimètres, celui du conducteur de un mètre trente-trois centimètres. La résistance du plateau contre les frotteurs est telle qu'une machine à vapeur est employée à le faire tourner. Quand la machine est fortement chargée, une étincelle traverse facilement un livre épais. La puissance de cette machine offre un vaste champ aux expériences de physique. (*La Patrie*).

— On lit dans la *Patrie* :

« Quand la nouvelle de l'incendie de Hambourg vint éclater au sein de la Bourse, elle produisit, dans le temple du Veau d'or, une profonde sensation. Les bruits les plus exagérés circulèrent aussitôt. On parlait des pertes éprouvées par MM. C... F... et P... On assurait même que M. P..., qui fait avec Hambourg des affaires colossales, était complètement ruiné. Dans le premier moment, M. P..., crut lui-même aux rumeurs répandues, avec ou sans préméditation, et à tout hasard, il résolut de se mettre en mesure. M. P... a pour ami intime M. le marquis d'A..., un des plus riches propriétaires terriens de l'Europe. Oreste court chez Pylade, lui conte son malheur et lui demande 100,000 fr. Pylade (c'est M. le marquis d'A... que je veux dire), écoute la demande sans sourciller, ne souffle pas mot, se lève, va à son secrétaire, en tire un énorme registre qu'il présente tout ouvert à M. P...

Les pages de ce registre sont criblées de chiffres. M. P... les parcourt et il lit : *Le 14 brumaire, an VIII, à madame de* .... .. 20,000 *fr.* — *Le 3 janvier 1807, à mon ami le comte de G..., qui, ruiné au jeu, voulait se brûler la cervelle*, 100,000 *écus*. — *Le 17 mars 1814, au prince de..., revenant de l'émigration*, 50,000 *fr.*, etc. Toutes les feuilles étaient couvertes d'indications semblables. M. P..., comprenant à peine ce qu'il voit, va jusqu'à la dernière des pages, et y lit ce fabuleux total : « TREIZE MILLIONS NEUF CENT MILLE FRANCS. » M. P... lève les yeux vers M. le marquis d'A... et lui dit : — Mais, mon ami, il n'est pas possible que vous ayez jamais prêté une somme si considérable. — Et pourquoi cela n'est-il pas possible ? — Parce qu'à l'heure qu'il est, vous seriez ruiné. — Aussi, mon ami, me suis-je contenté de tenir note des sommes qu'on voulait m'emprunter, mais je n'ai jamais prêté un sou à qui que ce fût. Et vous comprenez, n'est-il pas vrai, que je ne peux pas, à mon âge et pour vous, commencer à faire des sottises? Vous ne le souffririez pas.

Ce disant, M. le marquis d'A... prit une plume, et, sous les yeux mêmes de M. P..., il écrivit : « *Le 9 mai 1842, à mon ami P..., ruiné par l'incendie de Hambourg*, 100,000 *fr.* Puis, ayant fermé le registre, le marquis d'A... parla d'autre chose.

6. — On écrit de Francfort, 28 mai :

« La passion du jeu a encore produit nouvellement un acte de désespoir qui a fait aux eaux de Wiesbaden une certaine sensation. Un jeune Français s'est tué d'un coup de poignard auprès de la table de roulette, après avoir perdu, à ce que l'on assure, 21 florins.

7. — Un homme s'est tué, il y a quelques jours, en se tenant contre un mur, la tête en bas et les pieds en l'air. Il paraît qu'il avait manifesté plusieurs fois l'intention de se détruire, et qu'on faisait en sorte de lui dérober tout ce qui pouvait lui servir à exécuter sa fatale résolution. Il s'était enfermé dans sa cave pour mettre son crime à fin.

8. — On écrit de Châtellerault (Vienne) :

Il vient d'être fabriqué dans la manufacture d'armes de notre ville, une cuirasse digne de figurer à côté des armes colossales qui décorent encore quelques châteaux antiques, ou qui posent fièrement dans les musées militaires.

Cette cuirasse, destinée à un officier du 6e régiment de cuirassiers, actuellement en garnison à Lunéville, a 1 mètre 65 centimètres de circonférence à la hauteur des épaules, et 1 mètre 33 centimètres à la ceinture. Les ouvertures des bras pourraient donner une juste idée des formes athlétiques du cavalier pour qui elle a été fabriquée ; ces ouvertures n'ont pas moins de 70 centimètres de circonférence chacune.

Le poids de cette armure, travaillée pour résister aux coups d'une balle de fusil, n'excède pas celui de 7 kil.

9. — Les constructions en fonte augmentent chaque jour en Angleterre d'une manière prodigieuse, et il paraît que l'on a commencé sérieusement à construire des maisons tout en fonte. Comme les murs sont creux, il est facile de les chauffer au moyen d'un seul calorifère placé dans la cuisine. Une maison en fonte à trois étages, contenant 12 à 16 pièces et pesant 800 à 850 mille kilogrammes, ne revient pas à plus de 27,500 fr., suivant les ornemens dont on veut l'enrichir : et si on veut la transporter d'un lieu à un autre, les frais de deplacement ne coûtent guère plus de 600 fr. La petite ville d'Everton, près Liverpool, vient de faire construire une église en fonte, surmontée d'un clocher, de même matière, qui n'a pas coûté plus de 200,000 francs. Elle a 116 pieds de long et 48 de large à l'intérieur comme à l'extérieur. Son extérieur affecte le genre gothique, et une peinture à l'huile convenablement appropriée lui donne toutes les apparences d'un édifice en pierre.

Il paraît qu'un grand nombre de maisons en fonte vont être construites, en Belgique et en Angleterre, pour le compte des habitans de Hambourg, dont les maisons ont été détruites.

Un comité d'archivistes et d'anciens élèves de l'Ecole royale des Chartes prépare pour la France une publication analogue sous la direction de M. Borel d'Hauterive, archiviste paléographe et rédacteur en chef de la *Revue Historique de la noblesse*. Etrangère à tout esprit de coterie et n'ayant pas à craindre d'influences personnelles, cette association de jeunes écrivains, héritiers des Clérembaut, des d'Hozier, des Cherin, rassemble les matériaux d'un travail aussi consciencieux que sévère. Les illustrations des temps modernes comme celles du moyen-âge, les gloires de l'empire comme celles de la monarchie y occuperont la place qui leur est due.

L'Almanach de la Pairie et de la noblesse de France sera divisé en trois parties : la première donnera la généalogie des souverains de l'Europe ; la seconde, où figureront, par ordre alphabétique, les pairs et les maisons nobles de France, contiendra le *personnel* des familles précédé d'une notice sommaire sur leur origine et sur la date de leur illustration ou de leur admission aux charges et aux honneurs ; la troisième sera consacrée à une chronique nobiliaire, à des documens inédits, à des articles sur le blason, les chapitres nobles, les écrits des généalogistes.

L'ouvrage formera chaque année un fort volume in-12, imprimé avec luxe, et enrichi de gravures, d'armoiries, etc.

Prix : broché, 5 fr. ; cartonné, 6 fr. ; idem, doré sur tranche, 6 fr. 50.

Les personnes qui souscriront avant le 1er octobre auront droit, pour le prix du volume broché, à un exemplaire cartonné et doré sur tranche.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11, près du Louvre.

13e Année. — N° 33. Mercredi 15 Juin 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vt DE TESSIÈRES BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts,

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS,

TRIBUNAUX, THÉATRES,

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS

LE CABINET DE LECTURE paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX : 13 fr. pour trois mois, 25 fr pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

Au présent numéro est jointe une gravure de Mode.

LA TRIBU DES NUBAS.

Les environs du royaume de Sennaar, en Afrique, sont habités par des nègres libres, en partie tributaires du Kordofan, mais dont on n'obtient jamais le tribut que par la force. Ces nègres ont le corps trapu et se ressemblent tous parfaitement par les traits du visage, bien qu'ils parlent diverses langues. En un jour de marche on rencontre souvent plusieurs peuplades de dialectes et même de langages différens. La plus considérable de ces tribus est celle des Nubas. Elle occupe une grande partie des montagnes. Les Nubas sont républicains et ne reconnaissent d'autre chef que le scheik du lieu ; mais le scheik ne joue qu'un rôle bien misérable et son autorité ne s'étend guère au delà des limites du village. Aussitôt qu'il déplait à la majorité, on le dépose, et un autre, élu à la pluralité des voix, est mis à sa place. De là vient que les décisions de cette espèce de juge n'ont aucune force, et qu'au fait c'est la multitude qui prononce.

Il est arrivé plus d'une fois que des scheiks, distingués par leur mérite personnel ou leur fortune, ont tenté d'usurper une autorité despotique et de se faire sultans de tous les Nubas. Mais ces tentatives n'ont jamais eu de succès ; chaque fois que les nègres se sont aperçus de leurs desseins, les malheureux scheiks ont été impitoyablement immolés.

Toutes ces tribus qui habitent vers le dixième degré de latitude se distinguent entre elles, les unes par les anneaux qu'elles portent aux oreilles et au nez, d'autres par le manque de dents incisives à la mâchoire inférieure ; d'autres encore par une dent de quelque animal, introduite et, pour ainsi dire, soudée dans un trou pratiqué à la lèvre inférieure; plusieurs enfin se font des entailles au visage. Ces nègres ont des cheveux laineux assez rares, de grosses lèvres saillantes et de petits nez aplatis ; quelques uns sont moins noirs que les nègres des contrées méridionales ; ils n'ont pas les os des hanches aussi proéminens et sont en général bien bâtis.

Les Nubas habitent des villages qu'ils se bâtissent dans les lieux les plus inaccessibles de la montagne et qu'ils fortifient le mieux qu'ils peuvent. Leurs maisons, faites de paille, sont entourées d'épines. Il y en a aussi quelques unes qui sont en pierres. Les tribus, qui vivent sous un régime monarchique, mènent une existence beaucoup plus paisible que les tribus républicaines. Ces dernières se battent entre elles continuellement. Quand deux républiques ont ainsi pris les armes l'une contre l'autre, la guerre dure ordinairement jusqu'à ce que la plus faible succombe et soit réduite en servitude; alors ses membres sont vendus comme esclaves.

Le climat de ces contrées est beaucoup plus sain que celui du Kordofan. Le vêtement des Nubas est très simple; il consiste, pour les adultes, en une pièce d'étoffe de coton, qui est large comme la main, et qu'ils attachent à la hanche ; ils portent aussi des anneaux de fil d'archal aux

oreilles et au nez. Les femmes ont des colliers de verre. Quelques hommes couvrent leur nudité avec une bande longue d'une aune. Cette bande est composée de boutons gros comme des boutons de chemise, et fabriqués de coquilles d'œufs d'autruche; chaque bouton a un trou au milieu par lequel on fait passer un fil qui l'unit aux autres. J'ai eu la patience de compter le nombre des boutons d'une de ces bandes: il y en avait six mille huit cent soixante. Souvent ce vêtement est orné de perles de verre. Quand on considère maintenant que ces hommes n'ont pas d'outils bien tranchans pour couper les coquilles, on peut se faire une idée de la patience admirable qu'il leur faut pour confectionner un pareil vêtement.

Sur quelques unes des montagnes les femmes se peignent les cheveux en rouge avec une pommade composée de beurre et d'une pierre réduite en poudre. Cette couleur, qui se conserve quelques jours, ne les rend guère moins laides. Pour embellir les jeunes filles on leur fait des entailles aux joues, aux bras, à la poitrine et au corps.

Le mobilier des Nubas se réduit à quelques terrines, et à quelques coupes de citrouilles; on se sert de ces coupes pour boire. Mais les femmes, après les avoir remplies d'eau, les emploient comme des miroirs pour faire leur toilette. Les jeunes filles s'y mirent fréquemment pendant le jour.

Les hommes de ces tribus portent constamment leurs armes avec eux; ces armes sont le bouclier, la lance à pointe de fer ou de bois, toujours empoisonnée, de petits couteaux à deux tranchans, et une espèce de faucille de fer, appelée *turbatsch* et longue de deux pieds. Les hommes s'en servent pour parer les coups de sabre, et quand ils attaquent ils la lancent aux pieds de leurs ennemis.

Fumer est un de leurs plus grands plaisirs. Pendant toute la journée ils ne cessent pas d'avoir la pipe à la bouche. Les jeunes filles fument rarement; mais les vieilles femme brûlent autant de tabac que les hommes. Les pipes des Nubas sont faites de terre glaise ou de bois, et elles ont généralement une forme gracieuse: on y adapte un tuyau de bois, d'un doigt de longueur, auquel est fixé un autre tuyau plus mince qui est en fer et long de trois pouces; celui-ci sert d'embouchure. Les nègres plantent eux-mêmes leur tabac qui ressemble parfaitement à celui du Kordofan; la feuille en est petite et la tige très grosse. Nous sommes portés à croire que depuis un temps immémorial, les nègres ont l'habitude de fumer, et que le tabac n'est pas exclusivement originaire d'Amérique.

Les Nubas se nourrissent mieux que les habitans du Kordofan: le bétail, les chèvres, les brebis, les porcs, les poulets, le beurre, le miel se trouvent en abondance dans leurs montagnes; mais le rat est un de leurs mets les plus exquis; il passe chez eux pour un objet de luxe: toutefois il faut dire qu'il s'agit ici du rat des champs, qui n'a pas l'aspect aussi dégoûtant que le rat d'Europe. On le rôtit d'abord à la broche, tout entier, avec sa peau, et on le dépouille ensuite. Le gibier est également abondant dans le pays des Nubas. Ils prennent au piége les jeunes girafes, les autruches, les lièvres et les antilopes, qu'ils mangent. Mais le pain est leur principal aliment; aussi donnent-ils tous les soins possibles à l'agriculture. Cependant, faute de pluie, la récolte manque souvent, ou bien elle est dévorée par les sauterelles. La disette qui en résulte a des suites terribles. Quand elle se fait sentir, on voit les parens vendre leurs enfans pour quelques poignées de blé. Le frère livre sa sœur pour obtenir un peu de farine. J'ai vu, moi-même, une jeune fille qu'un Djelabi avait achetée cinquante poignées de millet. Un autre Djelabi reçut huit bœufs en échange de ce qu'un chameau pouvait porter de millet. Un autre acheta huit enfans au même prix. Dans ces circonstances le prix d'une créature humaine est égal à celui de la brute. On s'étonnera sans doute qu'au milieu de l'abondance de la nourriture animale, il puisse y avoir famine; mais lorsque le pain manque aux Nubas, ils détestent tout autre aliment, et ils aiment mieux supporter toute autre privation. Ils vont alors pillant les villages voisins et volant tout ce qui est à leur portée. De là naissent entre les villages ces guerres qui ne se terminent que par l'esclavage ou l'extermination de l'un des deux partis.

Les principaux articles que les Nubas exportent sont la gomme, les plumes d'autruche, les dents d'éléphant, le tamarin, le miel et les esclaves. Le commerce de la gomme est anéanti, depuis que Méhémet-Ali s'en est réservé le monopole; car le transport de cette denrée jusqu'au Kordofan coûterait le double du prix que le vice-roi en donne. C'est ainsi qu'il s'en perd tous les ans des milliers de cantar (1), qui suffiraient à l'existence de plusieurs centaines de familles. Les Nubas n'apprécient point la valeur de l'argent; ils ne font que le commerce d'échange. Les Djelabi leur apportent ordinairement des étoffes de coton, du fil d'archal, des perles de verre, des jetons, etc. Entre eux les Nubas échangent du tabac, du sel et de petits coquillages. Dans les environs de Schabun les nègres recueillent aussi de l'or, qu'ils trouvent dans les ruisseaux au bas de la montagne et qu'ils gardent dans des tuyaux de plume d'oiseaux de proie: toutefois ils n'attachent pas un grand prix à ce métal. Ceux du Dongola, qui se sont depuis un temps immémorial introduits dans le pays pour y trafiquer, profitent de ces dispositions et en tirent de grands profits. Cet or arrive ainsi au Kordofan où on le préfère souvent à l'argent comptant. C'est là aussi qu'on le fond en forme d'anneaux.

Les Nubas sont pour la plupart attachés au paganisme; il en est quelques uns qui sont mahométans. Leurs idées religieuses sont d'ailleurs très bornées; on ne remarque aucun culte parmi eux. Ils croient, à la vérité, à un Grand-Etre, mais ils le considèrent comme inférieur à la lune. Ils savent exactement déterminer les mois où doivent tomber les pluies. Ils n'ont pas d'idoles, mais ils sont assez superstitieux et avant d'entreprendre une affaire, ils observent certains signes sur lesquels ils règlent leurs actions. Si un hibou vient la nuit s'établir sur une maison et fait entendre son triste cri, c'est pour eux un signe certain que quelqu'un doit y mourir bientôt. Un corbeau leur inspire encore plus de terreur. Si cet oiseau entre dans un village et qu'il aille s'y percher sur un arbre ou sur une maison, tout le monde en prend l'alarme, tout le village est plongé dans la douleur; on n'entend plus ni chants, ni musique; le jour où un tel événement arrive est considéré comme néfaste; on ne danse pas, car l'apparition d'un corbeau est le présage de l'arrivée des Turcs, qui pillent les Nubas et les emmènent en esclavage.

Les Nubas croient également aux esprits et aux revenans. Il y a des montagnes où l'on célèbre la mémoire des morts, à une époque fixe de chaque année. Le soir on allume de grands feux dans la plaine. Chacun prend en main un brandon en guise de torche; toute la troupe se dirige vers les sépultures et delà aux maisons de ceux qui sont morts l'année précédente. On entonne ensuite un chant en l'honneur des décédés, et tous les brandons sont jetés en l'air.

Les premières pluies qui tombent et la fin de la moisson se célèbrent également par des fêtes. On se donne alors des banquets, où les *libations* ne sont pas épargnées. Les Nubas ont en général plus de douceur et d'humanité qu'on n'en attendrait d'un peuple à demi sauvage. Dès qu'ils sont à peu près convaincus qu'on ne vient pas dans le but de leur nuire, on rencontre chez eux la plus grande hospitalité, malgré tous les mauvais traitemens et l'oppression qu'ils ont à supporter de la part des Turcs, qui leur ont inspiré une haine implacable contre la race blanche. Ce qui contribue encore à cette exaspération, c'est que les Djelabi leur font croire que tous les esclaves qui tombent dans les mains des blancs sont engraissés et immolés.

Leurs exercices guerriers consistent principalement à se défendre avec le bouclier et à jeter la lance, arme dont ils se servent avec tant d'adresse qu'ils manquent rarement le but. Pour éviter la lance de l'ennemi, ils se jettent à terre et s'accroupissent de manière à pouvoir abriter tout le corps sous le bouclier. En attaquant ils poussent des cris épouvan-

(1) Cantar ou cantaar, poids en usage en Orient. Il équivaut à cent dix livres poids du marc.

tables, ainsi que leurs femmes placées à l'arrière-garde. Ils tombent sur leurs ennemis avec une impétuosité telle qu'ils leur laissent à peine le temps de se mettre en défense. Si l'on soutient leur premier choc, ils reculent avec la même précipitation et ne reviennent guère à la charge. Les Turcs et les Bakaras sont leurs plus redoutables ennemis. Les Turcs les attaquent à main armée; les autres leur tendent des piéges. Aussi sont-ils jour et nuit sur leurs gardes et toujours préparés à une agression.

L'entretien de leurs feux leur cause beaucoup de peine. Comme ils ne connaissent probablement pas l'usage du briquet, ils sont forcés d'entretenir leur foyer jour et nuit. Si les feux viennent à s'éteindre dans la saison pluvieuse, ils sont dans un très grand embarras parce qu'ils ne peuvent se servir d'un procédé qu'ils emploient ordinairement pour les rallumer. Voici en quoi ce procédé consiste : on prend deux morceaux de bois secs, dans l'un desquels on pratique un trou assez grand pour que l'autre puisse s'y adapter parfaitement; puis maintenant alors le premier, à terre sous les pieds, on fait tourner vivement l'autre. Pour augmenter l'effet du frottement, les nègres répandent quelques grains de sable dans le trou. On use du même procédé dans le Kordofan. Un scheik m'a raconté qu'une fois sa tribu avait passé vingt jours sans feux; or le village le plus voisin était à dix lieues de distance. Plusieurs fois on avait tenté d'en emporter des branches allumées. Chemin faisant ces pauvres nègres avaient fait plus de cinquante feux pour parvenir à rapporter des charbons ardens dans leurs maisons, et une pluie battante qui s'était renouvelée quatre fois avait déjoué tous leurs efforts.

(*Traduit de l'allemand.*)

L'ESPIONNE.

I

Il y a vingt ans, je me promenais philosophiquement un matin sous les vieux marronniers des Tuileries, lorsque je crus reconnaître, à quelques pas devant moi, un de mes anciens camarades du lycée impérial. Je m'approchai davantage.... Je ne m'étais point trompé : c'était bien lui, M. de ...., qui tournait et retournait, ouvertes dans ses doigts, une petite lettre de forme longue, sur laquelle étaient quelques lignes d'une écriture microscopique...

— Oh ! dit-il avec surprise en levant la tête, est-ce vous, mon cher ami?... Et par quel heureux hasard, ici ? Il y a au moins dix ans que nous ne nous sommes vus...

Et il me tendit la main.

En peu de mots je satisfis la curiosité de M. de . . . ; puis, ce fut mon tour de l'interroger :

— Qu'êtes-vous devenu depuis si long-temps? lui demandai-je : je vous croyais en Italie.

— Ah ! vous avez su...

— Parbleu ! cette aventure a fait assez de bruit à Paris; cependant je n'en ai jamais connu les détails.

— Je le crois bien, reprit mon interlocuteur. Et tenez, ajouta-t-il en me montrant le billet qu'il tenait toujours à la main, voici quelque chose qui me la rappelle, cette terrible aventure... Qu'en pensez-vous ?

Je pris la lettre, et après l'avoir parcourue des yeux :

— Je pense, lui dis-je, que la femme qui vous écrit ceci doit être belle comme un ange, jeune et impressionnable. Je pense que vous devez l'aimer comme un fou; je pense que vous allez lui répondre, que vous serez exact au rendez-vous qu'elle vous assigne pour demain; je pense...

— Eh bien! vous vous trompez, interrompit M. de . . . ; je connais à peine cette femme qui ne m'a vu qu'une seule fois; ainsi je ne puis l'aimer comme vous le prétendez; puis, je me garderai bien de lui écrire.

— Et pourquoi? lui demandais-je un peu surpris.

— Pourquoi? pour une foule de raisons. La première c'est qu'elle est Espagnole.

— Ah ! oui. Je me rappelle, en effet que la dame d'autrefois était Espagnole: mais alors raison de plus, vous pourrez comparer.

— Non, non, dit mon ami en souriant amèrement; je sais ce que m'a coûté l'amour de la première, et bien certainement... Tenez, mon cher, reprit-il, si vous saviez...

— Eh justement! m'écriai-je, je ne le sais pas, et j'ai toujours désiré de l'apprendre de votre bouche.

— Eh bien ! il fait beau, il est de bonne heure; si vous n'avez rien de mieux à faire aujourd'hui et que vous vouliez m'écouter, asseyons-nous sur un banc, puis lorsque je vous aurai tout appris, à votre tour vous me direz si je dois ou non accepter le rendez-vous qu'on me donne; je vous en laisserai juge.

— Volontiers, je vous écoute.

Et M. de . . . commença en ces termes :

— Vous savez, poursuivit-il, que ce fut au milieu des fêtes de son mariage avec Marie-Louise, en 1812, que Napoléon nomma le duc de Rovigo ministre de la police en remplacement de Fouché? Eh bien! c'est à ce changement que je dus mon entrée au conseil d'état, en qualité d'auditeur; voici comment : mon père avait intimement connu, sous l'ancien régime, le comte Boulay, alors président d'une des sections du conseil; moi-même j'avais fait toutes mes classes avec Regnier fils, bien qu'il fût de quatre ou cinq ans plus âgé que moi, et par conséquent votre aîné de beaucoup. Il était parvenu au poste éminent de secrétaire-général du conseil du sceau et des titres, ce qui ne l'avait point empêché d'entretenir avec moi ces relations d'amitié qui commencent avec l'enfance et ne finissent souvent qu'avec la vie. Il me suggéra un jour l'idée de tâcher d'*aborder* au conseil d'état, en me faisant entrevoir qu'une fois que j'y serais *ancré*, ma carrière se trouverait tracée d'avance.

— Lorsque tu auras été nommé auditeur de première classe, me dit-il, tu seras infailliblement appelé à une sous-préfecture ; ce n'est qu'un surnumérariat, en attendant une préfecture; et, si tu es assez heureux pour te faire porter sur la liste des candidats au corps législatif, une sénatorerie est la perspective brillante qui s'offrira à tes yeux.

— Mais, mon cher, interrompis-je, je ne vois pas le rapport qui peut exister entre cette kirielle d'emplois et votre dame espagnole?

— Un peu de patience, nous n'y sommes pas encore.

Et M. de ... reprit son récit en me priant de ne pas l'interrompre. Je le lui promis.

Regnier fils avait parlé pour moi au comte Boulay. Ce dernier, très lié avec le duc de Rovigo, qui jouissait alors d'un grand crédit, pressa le nouveau ministre de me proposer à l'Empereur. Ma famille avait rendu quelques services à M. Savary père dans le cours de la révolution ; le fils crut devoir acquitter, en me servant, une dette de reconnaissance paternelle. La place fut obtenue pour moi, et la commission immédiatement expédiée. Tout cela ne fut l'affaire que de huit jours : alors on allait vite en besogne. Dans la même semaine, je m'empressai de remercier mes protecteurs, et le comte Boulay, sans doute en mémoire de l'amitié qui l'avait uni jadis à mon père, m'offrit de me servir de parrain auprès de l'Empereur, qui voulait toujours qu'on lui présentât les nouveaux fonctionnaires, ne fût-ce que pour avoir l'occasion de faire la critique ou l'éloge des anciens.

A cet effet, le dimanche suivant, le comte Boulay m'emmena avec lui à Saint-Cloud. Arrivé au palais, je fus surpris de la quantité de grands-officiers de la couronne, de généraux et de hauts fonctionnai-

res qui se trouvaient dispersés dans les grands appartemens, attendant le passage de LL. MM. Il était midi lorsqu'un huissier annonça à haute voix : « l'Empereur ! » A ce mot, le plus grand silence succéda au murmure des conversations particulières et chacun devint immobile, les regards tournés du côté de la porte par où Napoléon devait entrer. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées qu'il arriva, le chapeau sur la tête, et marchant fort vite, selon son habitude. Il était seul, et sortait de chez l'impératrice qui, s'étant trouvée légèrement indisposée la veille, avait profité de ce malaise pour se dispenser d'aller à la messe le lendemain. A peine eut-il fait quelques pas, que ses yeux de lynx parcoururent, avec la rapidité de l'éclair, l'étendue de la galerie, sans doute pour y chercher d'avance les personnes auxquelles il voulait dire quelque chose. Aux uns, il fit une légère inclination de tête ; il ôta son chapeau à tout le monde. Le comte Boulay fut un des derniers que Napoléon aperçut, aussi lui fit-il avec bienveillance un petit signe de la main qui semblait dire : « J'irai à vous, attendez-moi. »

En effet, après avoir parlé à deux ou trois généraux qui s'étaient empressés sur son passage, changeant subitement de direction dans sa marche, il vint droit à nous, et s'arrêta devant le comte, tout en reposant son regard sur moi. C'était la première fois que je voyais l'Empereur d'aussi près : sur son front large et élevé reposaient le génie et la puissance, le sourire le plus aimable éclairait cette belle physionomie en lui prêtant un charme indéfinissable ; en le voyant ainsi, il était impossible de ne pas l'aimer

Au même moment, mon protecteur s'étant avancé d'un pas et me prenant par la main, lui avait dit :

— Sire, c'est M. de ... que j'ai l'honneur de présenter à votre Majesté.

— Bien ! bien ! j'y suis, répondit Napoléon. Je vous sais gré, comte Boulay, de m'avoir amené aujourd'hui M. de... On m'a beaucoup parlé de son père, jadis : c'était un honnête homme.

Puis, s'adressant à moi, il ajouta avec une inflexion de voix plus douce :

— On m'a aussi parlé de vous, M. de...; mais je ne vous croyais pas si jeune : quel âge avez-vous donc ?

— Sire, lui répondis-je en baissant les yeux, j'ai juste le même âge qu'avait Votre Majesté lorsqu'elle prit Toulon.

Cette réponse le fit sourire.

— Ah ! ah ! dit-il, je veux bien accepter la moitié de ce compliment, quoiqu'il ne réponde pas à ma question.

— Sire, répondis-je alors avec un peu plus de hardiesse, on n'est jamais trop jeune lorsqu'il s'agit de servir Votre Majesté et l'état.

— A la bonne heure !... A propos ! pourquoi ne vous êtes-vous pas fait militaire ?

— Sire... la faiblesse de ma vue...

— Ah ! oui, j'entends, interrompit Napoléon. Puis, s'adressant au comte Boulay, il reprit avec un sourire dans lequel perçait une certaine ironie : Ces messieurs, aujourd'hui, ont mis à la mode d'avoir la vue basse. Heureusement que moi j'ai de bons yeux. Au surplus, M. de ... — il s'était retourné de mon côté — remplissez vos nouveaux devoirs avec exactitude, ne vous mêlez que des affaires qui seront de votre ressort, et nous verrons. Je ne vous oublierai pas, car je m'aperçois qu'on ne m'avait pas trompé. Adieu, messieurs.

A ces mots, le comte Boulay s'inclina ; je fis une profonde révérence ; l'Empereur acheva sa tournée.

— Eh bien ! me dit mon protecteur après que Napoléon eut quitté la galerie pour entrer dans la chapelle, êtes-vous satisfait de la réception ?

— M. le comte, je suis enchanté, enthousiasmé.

— N'est-ce pas que l'Empereur, quand il veut, a quelque chose qui attire à lui, qui fascine, qui subjugue ?..,

— C'est vrai.

— J'y ai été pris comme vous, comme bien d'autres ; malheureusement, ce n'est pas toujours de même avec lui ; mais l'Empereur est véritablement un homme unique.

— Unique est le mot, M. le comte. Vous n'avez plus besoin de moi à présent ? ajoutai-je.

— Non, vous pouvez vous en retourner de votre côté. Vous avez bien compris ce que l'Empereur vous a dit ; ne l'oubliez pas : soyez exact aux réunions ; avant quatre ans, vous serez peut-être sous-préfet.

— Et préfet ensuite ?...

— Un moment, mon jeune ami ; vous allez trop vite en besogne : d'une sous-préfecture à une préfecture, on ne marche pas de plain-pied... Allons, je vous quitte ; aussi bien j'aperçois là-bas Regnault de Saint-Jean-d'Angély, qui ne se soucie guère de messe, lui ; j'ai quelque chose à lui dire. Au revoir !

Qui croirait maintenant qu'après l'immense service que m'avait rendu le comte Boulay, qu'après la réception que l'Empereur avait daigné me faire, et les espérances dont je pouvais me flatter, qui croirait, dis-je, qu'au lieu de me livrer exclusivement aux travaux qui seuls devaient m'occuper, je ne refusai aucune partie de plaisir, que je continuai ces folies de jeunesse, auxquelles la raison, plus encore que la position sociale que j'occupais, aurait dû me faire renoncer ? Que voulez-vous ? à mon âge, avec une fortune dont je ne m'occupais guère et une figure dont je ne m'occupais pas davantage ; original dans mes propos, magnifique jusque dans mes extravagantes dépenses, je ne pus faire différemment que continuer de vivre en sybarite désœuvré, m'ennuyant tout le jour, même pendant les séances du conseil que présidait Napoléon en personne. Je ne jouissait de la vie que la nuit. Blasé sur tout, malgré ma jeunesse, je soupirais après quelque péripétie, après quelque grande aventure qui pût jeter de la nouveauté sur une existence que je trouvais monotone, incomplète. J'en étais là, lorsque la naissance du roi de Rome vint m'offrir, avec les fêtes auxquelles ce grand événement donna lieu, ce que je cherchais depuis si long-temps.

Vous savez que pendant le cours de l'année 1811, Paris offrit, pour ainsi dire, un aspect nouveau. Chacun ne semblait occupé que de luxe et de plaisirs. Tous les dimanches, dans la matinée, le peuple se portait en foule dans le jardin des Tuileries ou sur la place du Carrousel, dans l'espoir d'entrevoir la jeune impératrice ou l'enfant-roi que son père se plaisait déjà à montrer à ses soldats. Et le soir, cette population venait encore dévorer de ses regards ce spectacle de riches livrées, de femmes jeunes et belles qui se rendaient au palais. Dans l'intérieur les réceptions étaient brillantes. Jamais Paris, au temps de l'Empire, ne s'était présenté sous un aspect plus enivrant. De son côté, Napoléon ne négligeait aucun moyen de faire les honneurs de la capitale et de la rendre digne de l'admiration des illustres étrangers qui s'y trouvaient réunis en grand nombre. J'assistais donc, toujours par désœuvrement, à toutes les fêtes qui furent données à cette occasion par les ministres et les ambassadeurs étrangers. J'étais à celle qui fut offerte à l'impératrice par la ville de Paris, à l'époque de ses relevailles.

A leur arrivée à l'Hôtel-de-Ville, LL. MM., qui s'étaient fait attendre comme de coutume, furent complimentées par le préfet, accompagné des douze maires. Napoléon ne répondit au discours de M. Frochot qu'en adressant quelques mots flatteurs à chacun des maires en particulier. Il y eut ensuite un concert fort court dans une salle qui, bien que construite en quarante-huit heures, était aussi magnifiquement décorée que les autres. On chanta une cantate. Immédiatement après le bal fut ouvert par les rois et les reines. Le banquet de la famille impériale précéda d'une heure celui auquel les femmes seulement durent prendre place. Ce coup d'œil de tables chargées de vermeil sous les étincelantes bougies de cent lustres d'or, avait quelque chose de magique.

Dans un des angles du salon qui précédait la salle du festin, j'aperçus une femme d'environ vingt-huit ou trente ans, d'une taille moyenne, mais admirable surtout par ses délicieux contours. Elle était

habillée de velours noir. Sur ses épaules de neige était posé un collier de jais. Entourée d'un cercle d'hommes elle tenait à la main un éventail qu'elle semblait n'agiter que par distraction.

— Cette femme attira toute mon attention. Comme je repassais devant elle pour la mieux contempler, elle m'arrêta par un sourire qui cependant s'adressait à un autre. Une place devint inoccupée près d'elle, je m'en emparai : elle n'eut pas l'air de faire attention à cette préférence, ce fut alors que je pus la voir à mon aise.

A la manière dont elle s'était posée devant ses interlocuteurs, je jugeai qu'elle devait être étrangère et passionnée. Ses lèvres d'un rouge vif, tranchaient sur un teint d'une blancheur extrême. Ses cheveux noirs allaient admirablement bien avec ses yeux d'un bleu clair; seulement on aurait pu accuser les lignes de son visage d'un peu de dureté à cause de ses sourcils trop fortement arqués peut-être; quoi qu'il en soit, cette femme était charmante.

Peu à peu la conversation s'engagea entre nous comme entre deux personnes qui se voient pour la première fois. J'appelai à mon aide toutes les ressources de mon esprit. Je crus m'apercevoir que j'avais l'honneur de l'amuser. Soit que je prisse des formules polies pour des paroles venant du cœur, à mon tour je me persuadai que j'avais su plaire. Mais bientôt une agitation extraordinaire se manifesta dans les salons. On se demandait ce qu'il y avait : c'était l'Empereur qui, voulant juger par lui-même des sentimens de chacun et apprécier le degré de plaisir que devaient éprouver les nombreux assistans conviés à cette fête, se promenait dans les salles en adressant la parole à tous ceux qui se mettaient un peu en évidence. Tout le monde était frappé de la gaieté qui régnait sur la figure du maître. Il faisait des complimens aux dames qu'il avait vues danser et grondait doucement les hommes qui ne dansaient pas. En passant devant la belle étrangère que je n'avais pu me décider à quitter il m'aperçut et s'arrêta :

— Ah ! ah ! M. de ..., me dit-il en souriant malignement? Pourquoi n'avez-vous pas fait un choix parmi les jeunes personnes qui vous entourent ?

— Sire, lui répondis-je un peu confus de l'apostrophe, je ne danse jamais.

— Et pourquoi, Monsieur ?

— Sire, parce que je ne sais pas danser.

L'Empereur, qui ne s'attendait pas à cette naïve réponse, me regarda un moment sans parler; puis, lançant un regard interrogateur à ma belle voisine, qui, debout comme tout le monde, semblait très émue et baissait les yeux, il ramena son regard sur moi, en ajoutant d'un ton moitié sévère, moitié badin :

— Tant pis, Monsieur; car il faut être utile même dans un bal quand on est à mon service. Vous êtes jeune : prenez un maître.

Et Napoléon s'éloigna en riant sous cape de mon embarras, que je n'avais pu dissimuler. Jamais l'Empereur n'avait été de si belle humeur, jamais je ne dus avoir l'air plus maussade.

Ma belle inconnue ayant eu l'air de me prendre en pitié, par un sentiment de dépit ou plutôt d'amour-propre, je la quittai froidement, mais non sans avoir été séduit par elle. Cependant je me sentis bientôt si ému, si exalté, que je compris toute la puissance du charme qui attirait auprès de cette femme cette foule de jeunes militaires et de vieux diplomates que j'y avais remarqués. Je voulus la revoir; elle n'était plus à la place où je l'avais laissée, et, jusqu'à la fin du bal, que j'abandonnai un des derniers, je la cherchai vainement. Mais la semaine suivante, quelle ne fut pas ma joie, en entrant, un soir, dans le salon de Mme Bartolucci, femme d'un conseiller d'état depuis peu en mission à Naples, en apercevant, assise à côté de la maîtresse de la maison, ma belle inconnue du bal de la ville? Elle eut l'air de ne faire aucune attention à moi; mais ce qui me consola, ce qu'elle me parut être au mieux avec Mme Bartolucci, devant qui elle semblait être en contemplation. Elle vantait sans cesse son esprit, ses grâces et jusqu'à ce nez si admirable qu'à lui seul il avait fait naître plus d'une passion sérieuse, sans compter celle de son mari qui, disait-on, ne l'avait épousé qu'à cause de cette perfection. Aussi Mme Bartolucci assurait-elle que sa chère bonne (c'était ainsi qu'elle appelait l'étrangère) avait des idées politiques d'un ordre supérieur; elle la plaçait au dessus de Mme de Staël. Quant à moi, il me sembla, dès la seconde fois que je la vis, que si cette dame avait des idées supérieures, elle ne les arrêtait fixément que sur un seul objet : l'amour; mais un de ces amours violens, impétueux, et que rien ne peut retenir : je ne me trompais pas.

Mme Montinella (c'était son nom) se disait Italienne, et cependant elle avait un accent espagnol très prononcé. Elle n'était ni demoiselle ni veuve... un profond mystère environnait son existence. On la disait riche... le train de sa maison venait à l'appui de cette assertion. Elle aimait les arts, fréquentait les spectacles; mais, à l'entendre, elle n'appréciait que les douceurs d'une liaison intime, et cependant elle semblait s'ennuyer lorsqu'une demi-douzaine d'hommes aimables ne folâtraient pas autour d'elle. Je n'ai pas connu de femme dont les paroles s'accordassent moins avec les actions. Ni ce nom de Montinella, ni les façons que j'avais déjà remarquées en elle, ne me portaient à la croire née sur les bords du Tibre, mais bien sur ceux de Mançanarès.

Ayant sollicité la faveur d'être reçu chez elle pour lui rendre mes hommages, elle me l'accorda, mais ce fut avec un air de protection et un ton de suffisance tels qu'une marquise de l'ancien régime n'eût pas mieux fait; en un mot, Mme de Montinella me donna mes *petites entrées*. J'en usai d'abord ; puis je ne tardai pas à en abuser.

Jusqu'alors je n'avais guère eu que ce qu'on appelle des fantaisies; cette fois, je devins amoureux tout de bon. J'avouai ma défaite à Mme Montinella, mais elle ne répondit nullement à mes soins. Avec son imagination brûlante et son caractère fougeux, cette femme avait achevé de me faire trouver insipides les plaisirs auxquelles je m'étais accoutumé. J'étais las des ingénues de coulisses. Habitué que j'avais été à ne faire que peu de frais, je me piquai, et, par cette raison peut-être qu'il m'était plus difficile de réussir avec Mme Montinella, j'attachai plus de prix au besoin de lui plaire. Je redoublai d'attentions. Long-temps Dolorès (c'était aussi son nom) parut faire peu de cas de mes soins; elle me désespéra de plus en plus par son indifférence.

II

Un soir que Mme Montinella n'était point allée au spectacle et que la foule de ses adorateurs nous avait laissés seuls, je la regardai encore plus tendrement que de coutume.

—Madame, lui dis-je en laissant échapper un soupir qui m'oppressait; je n'ai qu'un désir, je ne forme qu'un vœu....

— Et... quels sont-ils, Monsieur? interrompit-elle en me lançant un de ces regards qui vont à l'âme.

— Celui que vous m'aimiez un peu, et celui de vous aimer toujours.

Ces mots la firent tressaillir. Elle hésita à me répondre. Croyant l'encourager, je penchai ma tête vers elle et de mes lèvres j'effleurai sa main. Ce mouvement porta le trouble dans sa personne, et tandis que moi, le regard suppliant, je cherchais à lui faire comprendre tous les tourmens que sa froideur me causait, elle se leva précipitamment pour fuir sans doute, lorsqu'un domestique qu'elle n'avait point appelé entra inopinément.

Cependant, plusieurs jours s'écoulèrent sans que l'occasion qui nous avait laissés seuls un moment se représentât pour me permettre de m'expliquer tout-à-fait. Deviner ce qui se passe dans le cœur d'une femme, qu'elle soit de Paris ou de Madrid, savoir ce qui l'occupe, ce qu'elle craint ou ce qu'elle désire, n'est pas chose aisée, surtout lorsqu'on l'aime véritablement. Un geste, un regard mal interprété peut vous donner une espérance menteuse. C'est de la bouche même de ce qu'on aime qu'on veut entendre prononcer l'arrêt qui absout ou qui condamne.

N'est-ce pas fonder son bonheur sur un rêve que de se fier aux apparences? J'aurais pu interpréter le silence et l'espèce de frayeur qu'avait manifestée Dolorès en bien ou en mal. Peut-être ne m'avait-elle rien dit dans la crainte de subir le charme qui succède toujours à un tendre aveu? Je ne sais, mais j'aurais donné tout au monde pour connaître sa pensée.

Une après-midi, je m'armai de courage et changeant tout à coup de propos, je lui demandai brusquement et même d'un ton assez impératif :

— M'aimez-vous, Madame, oui ou non?

Elle me regarda un moment comme étonnée, puis elle me répondit très tranquillement :

— Vous êtes trop jeune et trop inconstant pour moi.

— Trop jeune! m'écriai-je avec exaltation; eh! Madame, vous et moi ne sommes-nous pas à peu près du même âge?

— C'est vrai, répondit-elle en souriant.

— Trop inconstant! ajoutai-je en prenant une de ses mains qu'elle ne retira pas, vous savez bien que désormais il ne m'est plus possible de l'être.

— Je n'en suis pas certaine. Au surplus, ce ne serait pas avant un an que je voudrais chercher à m'en assurer.

— Et ce temps écoulé? répliquai-je en tremblant.

— Si vous m'aimez sincèrement, reprit-elle en baissant les yeux, alors je verrai... Mais vous savez à quoi vous vous engagez.

J'attendis un an, une année entière d'inquiétude, de tourmens; car il me semblait que Mme Montinella devenait de jour en jour plus belle, et c'était cette beauté, que je maudissais, qui amenait sans cesse à ses pieds des adorateurs nouveaux, plus hardis, certes, que je n'avais osé l'être! Ce terme expiré, je lui rappelai sa promesse.

— Oh! me répondit-elle en badinant, à présent c'est moi qui suis trop vieille pour vous.

— Mais, lui répondis-je, la proportion d'âge entre nous sera toujours la même.

— Je ne veux encore rien décider avant une autre année : attendez.

— Et cette seconde année écoulée?...

— Si vous m'aimez comme vous le dites... comme je le veux... alors, peut-être vous aimerai-je à mon tour.

Je l'aimais si passionnément que j'attendis encore. Mais deux ans de plus sur la tête d'un homme, deux ans de tristesse et d'amour, le vieillissent. Le chagrin me creusa des rides, et aussi la jalousie; car je voyais souvent Mme Montinella accorder à d'autres de ces sourires qui font monter la pâleur au visage d'un amant.

Un jour je rencontrai aux Tuileries, comme vous aujourd'hui, un de nos anciens camarades, de Lanorville, vous savez?...

— Je l'avais perdu de vue, comme vous, depuis quelques années quoique nous fussions très liés l'un et l'autre.

— Ah! mon Dieu! mon cher, s'écria de Lanorville en me voyant, comme tu es changé. Est-ce que tu es malade?

— Malade!... moi?... au contraire, lui répondis-je en souriant tristement, je suis l'être le mieux portant et le plus heureux de la terre : j'aime et je me crois aimé d'une femme adorable; mais aimé, vois-tu, comme on n'aime pas. Toutes les heures de ma vie s'écoulent près d'elle. Tu la connais, tu as dû la voir chez Mme Bartolucci il y a deux ans : c'est Mme Montinella.

— Cette belle Italienne?

— Non, elle est Espagnole.

— C'est possible; je ne vais plus chez Mme Bartolucci depuis longtemps; mais toi, la connais-tu bien cette dame? Sais-tu quelle est sa position dans le monde? T'a-t-on dit....

— Mon cher, répliquai-je avec impatience, je l'aime comme un fou!.....

— Oh! alors c'est différent! exclama mon ami d'un air narquois; puisqu'il en est ainsi je n'ai plus rien à te dire. Adieu, mon cher, continue à être heureux.

Et de Lanorville me quitta en jetant sur moi un regard singulier dont je ne compris pas bien l'expression, mais que j'interprétai tout à mon avantage.

Mme Montinella, poursuivit M. de ....., continua encore quelques jours à mes désespérer; mais enfin lorsqu'elle vit mon imagination montée au diapason de la sienne, en un mot lorsqu'elle eut acquis la certitude qu'elle m'avait subjuguée entièrement, elle agréa mes vœux et se mit à raffoler de moi. Dès lors, nous ne nous quittâmes plus. Dolorès m'aimait avec ivresse, avec transport. C'était chez elle une passion ardente, impétueuse; c'étaient des pleurs, des emportemens, des accès de jalousie, des reproches, des menaces en cas d'abandon, des brouilles et des réconciliations journalières, en un mot des folies de toutes sortes. Une pareille existence me parut d'abord délicieuse; mais je me lasse de tout. Peu à peu je sentis diminuer ma passion, et à tel point qu'un soir, en quittant Dolorès, je fus forcé de m'avouer que je ne l'aimais plus le prisme était brisé. Et comment en aurait-il été autrement? Jalouse de son ombre, elle me suivait comme la mienne. Mes relations m'appelaient-elles à la campagne, elle me suivait dans sa voiture sans que je le susse, et s'en prenait à son cocher de ce que ses chevaux n'allaient pas aussi vite que le mien. Lorsque je rentrais du conseil d'état, que j'avais tout-à-fait négligé, je la trouvais établie chez moi attendant mon retour. Au spectacle, défense m'était faite de regarder une femme. Avait-elle à sortir de chez elle, moi m'y trouvant, elle m'enfermait dans son boudoir. Elle ne se contentait pas de vouloir que je fusse uniquement à elle, il me fallait encore lui rendre compte de mes pas, de mes actions et de mes pensées. J'étais forcé de lui dire ce que j'avais fait la veille et ce que j'aurais à faire le lendemain. Je ne pouvais visiter ni mes parens ni mes amis. Toute société où elle n'allait pas m'était interdite. En un mot elle m'étouffait à force de m'aimer, et jamais il ne fut tendresse plus propre à me jeter dans le désespoir; aussi commençais-je à détester de grand cœur Mme Montinella. *Malheureusement*, il n'en était pas de même chez elle. Sa passion, pour moi, bien loin de diminuer, semblait s'être accrue avec le temps; elle ne vivait que pour moi; tout le reste lui était indifférent. Hélas! si j'avais eu à me plaindre de la jalousie de quelques femmes, celle de Mme Montinella était bien pire ma foi!

Je sais qu'une femme ne peut être parfaite. Toutes ont leurs faiblesses et leurs défauts; n'avons-nous pas les nôtres? Seulement j'aurais voulu que Dolorès en comptât un peu moins. Elle avait régulièrement par semaine trois jours diaboliques. Alors elle m'aurait volontiers battu ou se serait jetée par la fenêtre. Elle s'évanouissait et paraissait ensuite être fort contrariée de ce que je m'en étais peu inquiété. Avait-elle une attaque de nerfs?... Une fois qu'elle avait repris ses sens, elle s'emportait contre moi parce que je n'y avais pas fait assez d'attention. Le suicide la préoccupait-elle? Elle me reprochait amèrement de désirer sa mort. Son regard devenait ironique, son visage pourpre. Elle brisait tout ce qui se trouvait sous sa main, chassait femmes de chambre et domestiques, et si j'avais le malheur de lui laisser deviner le chagrin que ses extravagances me causaient, le bonheur étincelait dans ses yeux. Dans l'espace de six semaines, elle tenta une fois de me poignarder, et deux fois de s'empoisonner, le tout par amour pour moi.

Je ne savais vraiment de quelle manière m'y prendre pour échapper à ce débordement de sentiment, lorsqu'un matin je reçus la visite de de Lanorville qui, aux Tuileries, s'était si bien apitoyé sur mon sort. Il avait, comme vous savez, un caractère singulier; avec une taille colossale, l'extérieur le plus calme et les manières d'une jeune fille; très jeune, il avait parcouru le cercle de toutes les extravagances. C'était un

fou à froid. Tandis que nous faisions notre droit, je l'avais vu toujours le premier dans nos querelles, soit au parterre du Théâtre-Français, soit dans les lieux publics que nous fréquentions alors. Il employait avec flegme sa force prodigieuse sans qu'aucun muscle de son visage éprouvât la plus légère contraction, sans qu'une parole passionnée sortît de sa bouche. Il venait me voir pour je ne sais plus quel renseignement dont il avait besoin, après avoir été maintes fois dans les bureaux du conseil d'état sans jamais m'y rencontrer. Mon ancien camarade me fit à ce sujet quelques réflexions dictées par l'amitié, en ajoutant qu'on pouvait fort bien mener de front les plaisirs et les devoirs, et que par la négligence que je mettais à remplir les miens, je perdrais infailliblement l'avenir brillant ouvert devant moi. Mais jugeant, à la manière dont j'accueillis les lieux communs qu'il lui plut de me débiter ce jour-là, que ce serait prêcher en pure perte, il changea de conversation et me demanda où j'en étais de mon intrigue avec Mme Montinella. Précisément la veille, elle m'avait poussé à bout. Me sentant le besoin d'épancher mon cœur, je lui contai tout ce qui l'oppressait.

— Parbleu ! mon cher, me dit-il après m'avoir écouté avec son flegme ordinaire, te voilà bien à plaindre ? il faut rompre en visière avec une femme semblable ; c'est elle qui te perd.

— Et le moyen de le faire sans allumer une fureur que je ne me sens pas capable d'affronter ?

— On écrit.

— Mauvais moyen. C'est fournir des armes contre soi ; et Dieu sait, l'usage qu'elle pourrait en faire.

— Bast !... Terreur puérile. Je te reconnais bien là !

— J'aimerais mieux que quelqu'un se chargeât de la négociation et lui fît entendre que désormais il ne m'est plus possible de vivre de cette manière, et que je veux absolument en finir.

— S'il ne faut que cela pour t'obliger, j'en fais volontiers mon affaire.

— Hum ! repris-je, elle est délicate, la négociation ; mais n'importe, je te laisse le maître de dire tout ce que tu voudras.

Et croyant que, de la part de de Lanorville, ce n'était qu'une plaisanterie, j'ajoutai en souriant :

— Mme Montinella demeure rue Saint-Florentin.

— Cela suffit, me répondit-il très sérieusement. Demain, tu recevras de bonnes nouvelles, je te le promets.

Après que nous eûmes causé de l'affaire qui l'avait amené, il sortit, et moi, n'ayant rien de mieux à faire ce jour-là, j'allai au conseil d'état. Le soir, en rentrant chez moi, le concierge me remit un petit billet tout parfumé. Je reconnus l'écriture : il était de Dolorès. Elle me priait de passer chez elle, toute affaire cessante, si je tenais à ce qu'elle ne se livrât pas à un acte désespéré. La sachant capable de tout, mais bien loin cependant de me douter de ce qui pouvait ainsi l'agiter, je me rendis à son appel. A peine lui avais-je été annoncé, qu'elle vint à moi dans un état d'exaspération inimaginable : elle parlait avec une volubilité convulsive ; sa poitrine était haletante, son teint mat, sa toilette dans le plus grand désordre : elle était vraiment belle en cet état. C'est une des plus belles colères de femmes que j'aie vue de ma vie.

Je compris enfin que de Lanorville sortait de chez elle. Il était venu de ma part, et sans préambule, avec ce ton calme dont on ne peut se faire l'idée, il avait dit à Mme Montinella que, fatigué de sa jalousie, excédé de sa passion furibonde, j'avais décidément renoncé à elle, et qu'il croyait devoir lui donner le conseil de faire de même à mon égard.

Je demeurai confondu de ce trait caractéristique de de Lanorville. Cependant poussé dans mon dernier retranchement, je voulus, puisque l'éclat que je craignais était fait, en profiter. D'abord je me justifiai ; je convins ensuite que notre liaison ne me présentait plus de charmes et que ce n'était pas exister que vivre de la sorte. A cette déclaration, Dolorès répliqua avec plus de véhémence en joignant le geste aux paroles offensantes : ce fut au point que, pour ne pas être battu, force me fut d'exécuter une retraite précipitée. Quelques jours s'étaient écoulés sans que je fusse retourné chez Mme Montinella, elle ne m'avait rien fait dire : ce silence me parut inquiétant. Mais en y réfléchissant davantage je crus devoir m'expliquer cette indifférence : peut-être, me dis-je, ne pense-t-elle plus à moi ? S'il en était ainsi je serais trop heureux d'en être quitte à si bon marché. Hélas ! j'étais bien loin de compte. Vous allez en juger.

III

Un matin je reçois de M. Desmarets, chef de la première division au ministère de la police, une invitation de passer le plus tôt possible à son cabinet : « pour affaire me regardant personnellement » ; tel était le texte du billet. Surpris de ce message, je m'empresse d'aller au ministère. M. Desmarets me reçoit poliment, mais il me prévient que je viens d'être dénoncé au ministre de la police comme agent secret de Charles IV, que l'Empereur retenait alors à Valençay.

Cette accusation, toute absurde qu'elle est, me fait trembler. Je la repousse avec chaleur.

— Je suis très porté à vous croire, me dit M. Desmarets, et cependant...

A ces mots, je me récriai de plus belle.

— Ecoutez, M. de....., reprit avec beaucoup de calme le directeur de la police, vous avez été signalé comme entretenant une correspondance coupable avec un certain baron de Kolly que nous surveillons... Vous connaissez bien ce baron ?

— Je n'ai même jamais entendu parler de lui.

— Vraiment !... Cependant vous vous êtes trouvé souvent ensemble.

— Je vous donne ma parole d'honneur que je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Allons, pourquoi dissimuler puisque vous avez pour accusateur une belle personne... avec laquelle vous... êtes au mieux... que vous voyez... souvent, et chez laquelle le baron est reçu !...

A ces mots, je ne pus retenir plus long-temps mon indignation :

— Eh bien ! Monsieur, dis-je aussitôt, qu'on me confronte avec cette personne, et quelle qu'elle soit, je vous réponds qu'elle n'osera soutenir devant moi son odieuse inculpation.

— C'est Mme Montinella. Vous la connaissez, n'est-ce pas ?... Eh bien ! nous autres, nous la connaissons mieux que vous.

A ces mots, je restai anéanti. Dolorès avait fait la folie de me dénoncer au ministre de la police comme un des acolytes du baron de Kolly, dont je lui avais, en effet, entendu prononcer le nom quelquefois, mais que je ne me rappelais pas avoir jamais rencontré chez elle. Mieux que cela, elle s'était engagée à fournir les preuves de mes intelligences avec lui, dans l'espérance de me perdre ou tout au moins de me faire emprisonner, pour être certaine que, pendant ce temps, je ne pourrais lui faire d'infidélité. Comme vous le pensez, il me fut facile de prouver à M. Desmarets que cette dénonciation était absurde, et que la passion insensée de Mme Montinella, sa jalousie inimaginable l'avaient seules poussée jusqu'à me calomnier ; il me crut, mais en même temps, il m'engagea d'un ton paternel à rompre sans bruit avec cette dame.

— Voyez, cependant à quoi vous vous êtes exposé, ajouta-t-il ; si le ministre n'avait pas usé de ménagement, et qu'il eût lancé un mandat d'amener contre vous, comme on eût dû le faire pour tout autre... Mais n'est-ce pas à son excellence, autant que je l'ai ouï dire, que vous devez votre entrée au conseil d'état ?

— C'est vrai.

— En ce cas, si vous tenez à conserver votre position, croyez-moi, M. de...., Mme Montinella est une femme qui ne peut être que très dangereuse pour vous, je ne puis vous en dire davantage. Je n'ai pas besoin de vous engager à garder, vis-à-vis d'elle, le plus grand silence sur cet entretien, vous en comprenez toute l'importance.

A peine avais-je quitté M. Desmarets, que je repassai dans ma mé-

moire tout ce qu'il m'avait dit. Je résolus d'agir de ruse, en faisant les premiers pas pour rentrer en grâce auprès de Dolorès. C'était une femme trop à craindre pour que je me hasardasse une seconde fois à rompre brusquement en visière, et pour cela, j'y retournai le soir même, et j'eus l'air d'ignorer la dénonciation. Le lendemain, Dolorès ne songeait plus à ce qui s'était passé, mais moi je ne pouvais l'oublier. Quand même mon amour n'eût pas été tout-à-fait éteint, il ne manquait plus qu'une distraction nouvelle pour que je ne m'occupasse plus de Mme Montinella : l'occasion se présenta bientôt.

Ordinairement, c'est l'opposé de ce que l'on possède qui vous charme. Dolorès était une femme à passions brûlantes ; je m'engouai d'une de ces jeunes filles blondes et languissantes dont tout le mérite ne consiste que dans des yeux bleus et une humeur égale ; mais toujours par suite de mon système de prudence, je m'arrangeai de façon à ce que Mme Montinella ne pût même soupçonner cette nouvelle passion. Et puis, je vous l'avouerai, en amour j'ai toujours aimé les contrastes.

Les choses allèrent ainsi, pendant deux mois, de la manière la plus paisible et la plus piquante pour moi ; mais un matin que j'étais allé chez Dolorès elle me dit qu'elle avait quelques emplètes à faire, sortit, et me laissa seul, me promettant de revenir bientôt.

Ce que m'avait apprit M. Desmarets me revint à l'esprit. Il me prit fantaisie d'éclaircir le fait. Je me mets donc à fureter dans uu secrétaire auquel elle avait laissé la clef par mégarde, car je n'avais jamais vu ce meuble ouvert, et je parvins à découvrir dans le double fond d'un tiroir une volumineuse correspondance, non seulement avec le duc de Rovigo, mais encore avec Fouché, son prédécesseur. Je vis clairement qu'il s'agissait, entre ces deux ministres de la police et Mme Montinella, d'espionnage de salon.

Cette découverte fut un trait de lumière. Alors je pris le seul parti qui me convenait, celui de rompre immédiatement avec Dolorès. J'avais beau jeu ; aussi je ne crus pas trop abuser de mon avantage en lui écrivant sur-le-champ en ces termes :

« Vous n'êtes qu'une espionne, j'en ai appris la preuve irrécusable ; vous ne m'êtes plus qu'odieuse, et vous ne me reverrez jamais. Je vous défends de jamais mettre le pied chez moi ; si vous osiez vous y présenter, je vous déshonorerais publiquement, pour ne pas me déshonorer moi-même. »

Je remis ce billet cacheté à sa femme de chambre, en lui recommandant de le donner à sa maîtresse dès qu'elle rentrerait, et je sortis, car cette fois l'Espagnole n'avait pas songé à me mettre sous clef. A cette époque de l'Empire, la société était infestée d'espionnes de bonne compagnie comme Mme Montinella ; je doute cependant que beaucoup d'entre elles fussent aussi belles, et eussent autant de séductions que cette femme, dont l'existence et le train de maison cessèrent d'être une énigme pour moi. Voulant me distraire ce jour-là, j'allai passer la journée avec l'objet de ma seconde passion.

Le soir, je revenais lentement chez moi, le cœur rempli des émotions que m'avait laissées cette ravissante créature ; il était près de minuit ; à peine entrais-je dans ma chambre à coucher que ces mots : Le voilà donc enfin ! prononcés par une voix qui m'était familière, vinrent frapper mon oreille. A la faible lueur de la bougie que je tenais à la main, je reconnais Dolorès assise sur ma causeuse ; la vue de cette femme me fit frissonner.

— Comment ! vous ici ? m'écriai-je.

Et, malgré moi, je considérai cette figure pâle sur laquelle les larmes avaient tracé leur route brillante, cette physionomie si expressive de repentir et d'amour. Elle faillit un moment me faire abandonner ma résolution ; mais à peine eus-je fait quelques pas, qu'elle vint se jeter à mes pieds, en s'écriant :

— Pardon ! pardon !

Et elle embrassa mes genoux.

— Laissez-moi, Madame, lui dis-je d'un ton impératif, et sortez !...

— Ah ! pitié pour moi !...

— Si vous demeurez ainsi, repris-je, c'est moi qui m'en irai.

— J'aime mieux mourir à cette place.

— Alors, c'est à moi de l'abandonner ; je pars.

— Si tu me quittes, je me tue ! Mais, ajouta-t-elle d'une voix tremblante, mourir, moi qui t'aime tant, mourir haïe, détestée de toi, oh non ! c'est impossible.

Et elle saisit mes mains qu'elle couvrit de larmes et de baisers.

— Regarde-moi, continua-t-elle du ton le plus suppliant, pardonne, prends pitié de celle qui donnerait mille fois sa vie pour toi !

— Non jamais !

Et comme je la repoussais plus durement encore, elle se releva avec vivacité, courut se rouler sur le tapis de mon cabinet en tâchant de s'étrangler avec son écharpe qu'elle avait roulé autour de son cou ; ses cheveux étaient épars, ses épaules presque nues, elle se tordait en proie au plus violent désespoir... Que vous dirai-je, je ne fus plus maître de moi, je pardonnai, et j'oubliai tout, jusqu'à la pauvre femme que j'avais quittée il n'y avait qu'un instant.

Cependant Mme Montinella, jalouse par instinct, ombrageuse et défiante par habitude, se douta bientôt de la vérité. Me voyant rêveur et distrait, lorsque j'étais près d'elle, et ne pouvant en deviner la cause, elle voulut des explications ; malheureusement mes réponses embarrassées confirmèrent une crainte qui, chez elle, n'était encore qu'un soupçon.

— Ecoute, me dit-elle un soir que, plus triste que de coutume, j'étais assis à côté d'elle, je t'aime par dessus tout. Si tu me trompes, prends garde à toi et à ta... complice ; tu ne sais pas ce dont je suis capable.

Puis, s'attendrissant tout à coup, et passant de la menace à la prière :

— Mon amour, reprit-elle en m'enlaçant de ses bras, je t'en supplie, ne paie pas d'ingratitude la passion la plus vive et la plus vraie que jamais homme ait inspirée à une pauvre femme comme *moi*. *Aurais-tu* le courage de détruire mon bonheur, d'oublier les sermens que tu m'as faits ?

Je rassurai Dolorès en tâchant de lui faire comprendre qu'il n'y avait rien d'éternel sur la terre. Je cherchai même à lui prouver qu'elle était assez riche pour se procurer tous les plaisirs de la vie, lors même que l'amour serait passé chez moi : cette idée la mit en fureur.

— Crois-tu donc, répliqua-t-elle avec exaltation, que l'on puisse jamais compenser pour moi le malheur de me voir abandonnée par toi ! Eh bien ! juges-en...

Et se précipitant sur un petit portefeuille qu'elle ouvrit avec précipitation, elle offrit à ma vue une liasse de billets de banque et ajouta :

— Tiens ! regarde ?

Et elle jeta le paquet au feu.

Je m'élançai pour sauver ces billets, qui étaient peut-être la plus claire partie de sa fortune : il n'était plus temps : la flamme avait tout dévoré. Alors, avec un sourire amer qui peignait toute la violence de la passion, Dolorès continua :

— Abandonne-moi maintenant si tu l'oses, me voilà pauvre. Tu vois si l'or a pour moi le même prix que ton cœur.

A ces mots, je restai stupéfait. Je vous le demande, poursuivit M. de .. n'est-il pas désolant d'être aimé de la sorte ?

Ce fut dès ce moment que je compris de quelle importance était pour moi d'éloigner de l'esprit de Mme Montinella jusqu'au moindre soupçon d'infidélité de ma part. Malheureusement j'oubliai peu à peu le plan de conduite que je m'étais tracé ; et Dolorès vigilante comme le sont les Espagnoles lorsqu'il s'agit d'affaires de cœur, me fit épier, gagna mon domestique, et découvrit bientôt qu'elle avait une rivale dont elle ne tarda pas à connaître le nom et la demeure. Une fois instruite de toutes les particularités de ce qu'elle appelait *mon infamie*, elle ne songea plus qu'à assurer sa vengeance. Cette vengeance fut épouvantable.

Quinze jours s'étaient écoulés sans que je me fusse présenté chez Dolorès ; c'était la première fois qu'il m'arrivait de faire une si longue

absence. Ce temps, je l'avais passé auprès de ma charmante maîtresse qui justifiait de plus en plus le sentiment qu'elle m'avait inspiré. Un jour, que je l'avais quittée plus tôt qu'à l'ordinaire en lui exprimant le regret de ne pouvoir la revoir le soir (j'allais au bal chez le ministre de l'intérieur), je rentrai chez moi à neuf heures pour changer de costume, et je trouvai un billet de Mme Montinella qui m'invitait gracieusement à venir souper avec elle à onze heures. Un post-scriptum me recommandait d'être exact.

— Allons, pensai-je, encore des explications, des prières, des menaces; soumettons-nous : j'irai au bal une heure plus tard.

Arrivé chez Dolorès à l'heure prescrite, je ne la trouvai pas. Sa femme de chambre supposait sa maîtresse à Feydeau. Je consultai ma montre ; le spectacle devait être fini. Dans la crainte de nous croiser en route, je ne voulus pas aller au devant d'elle, et je l'attendis. A peine un quart d'heure s'était-il écoulé qu'elle rentra. Ses traits étaient bouleversés, elle était dans un état de trouble extraordinaire, et pourtant elle ne m'adressa aucune parole désobligeante, ne me fit aucun reproche ; seulement elle me pressa d'un ton qui me parut singulier de me mettre à table. Pendant ce triste souper, il ne fut débité de part et d'autre que des lieux communs ; cependant, je ne pus m'empêcher de remarquer qu'elle parlait beaucoup en gesticulant d'une façon qui avait quelque chose d'étrange. Cette collation achevée, Dolorès, qui n'avait rien mangé, se leva, alla pousser le verrou des portes, et d'un accent solennel :

— Tu l'as voulu, me dit-elle, tout est fini ! je viens de la tuer ! Je lui ai plongé un couteau dans le cœur ; j'ai entendu son dernier soupir, et afin que tu n'en puisses douter, j'ai là un témoin que tu ne récuseras pas.

Et cherchant dans un mouchoir tout taché de sang, elle jeta sur la table une bague qu'elle m'avait donnée jadis, et que mon amie m'avait prise, il y avait quelques jours, en badinant.

A cette vue, je reculai d'horreur, et ne pouvant maîtriser un premier mouvement, je renversai la table chargée de porcelaine et de cristaux. Alors les yeux de l'Espagnole brillèrent d'une joie féroce.

— Tu la reconnais donc cette bague ? s'écria-t-elle.

— Ah ! furie de l'enfer ! m'écriai-je à mon tour, tu as pu commettre ce meurtre abominable ! va ! l'échafaud me fera raison de cette atrocité.

— L'échafaud ! répéta-elle avec un rire d'aliénée. Tu me crois donc bien peu prévoyante ? Vois-tu ces deux verres brisés, nous y avons bu la mort tout à l'heure : toi, sans le savoir; moi, volontairement.

— Comment ! infâme !...

— Oui, c'est moi qui ai préparé le poison et qui te l'ai versé. Dans quelques heures, ton cœur et le mien auront cessé de battre.

Le bruit que la table avait fait en tombant avait attiré l'attention des domestiques : bien que les gens de la maison fussent familiarisés avec ces sortes de scènes, les mots de *sang*, de *poison*, d'*échafaud* les avaient effrayés, car ils avaient écouté aux portes, et craignant cette fois que leur maîtresse ne se portât à quelque acte homicide sur ma personne, les uns avaient été quérir l'autorité, tandis que les autres avaient enfoncé la porte de la pièce où nous étions et s'y étaient précipités pour venir à mon secours.

Je profitai du tumulte pour m'esquiver. Je n'avais pas un moment à perdre. Grâce aux soins que me prodigua un médecin qui demeurait dans la même maison que moi, et à ma bonne constitution, j'eus le bonheur de survivre à cette affreuse aventure. Il n'en fut pas ainsi de Mme Montinella. Elle mourut dans la nuit même, au milieu de convulsions et en proie à des souffrances inouïes. Mon nom fut le dernier mot qu'elle prononça en expirant.

Cet événement, comme vous devez le croire, fit grand bruit dans les salons de Paris. Huit jours après, je reçus du comte Boulay une lettre qui m'engageait à donner ma démission d'auditeur au conseil d'état et me conseillait d'aller faire un voyage en Italie *pour y rétablir ma santé.* Je compris parfaitement, et je m'exécutai de bonne grâce. Le jour où j'allai à la préfecture de police prendre un passeport, la première personne que je rencontrai dans la cour fut M. Desmarets.

— Eh bien ! M. de....., me dit-il en m'abordant, ne vous avais-je pas prédit ce qui vous arrive aujourd'hui ? Vous n'avez pas voulu me croire.

Je ne lui répondis pas cette fois, parce que je n'aurais su que lui dire pour me justifier. Deux jours après, je partis pour l'Italie... C'est seulement depuis trois mois que je suis revenu à Paris.

Ici M. de... cessa de parler et resta quelque temps comme absorbé dans ses réflexions, les yeux toujours fixés sur le petit billet de la dame espagnole qu'il avait constamment tenu dans ses doigts tout le temps qu'avait duré son récit.

— Maintenant, lui demandais-je après un silence, m'expliquerez-vous quel rapport peut exister entre cette dame Montinella, morte depuis long-temps et celle qui vous donne ce rendez-vous ?

A ces mots, mon ami sembla sortir d'un rêve, et, me regardant d'un air préoccupé:

— Ce rapport est bien simple, me répondit-il en me montrant la petite lettre. La femme qui m'écrit ceci est la plus jeune sœur de Mme Montinella...

— Grand Dieu ! m'écriai-je en me levant brusquement du banc sur lequel nous étions restés assis ; mais il ne vous faut jamais revoir cette femme.

— C'est bien mon intention, reprit M. de .... ; et je vais lui répondre...

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

(*Commerce*).

HISTOIRE DE LA TÉLÉGRAPHIE.

L'invention du télégraphe français ne date que de la révolution de 1793, époque si féconde en grands événemens. Il est vrai que plusieurs tentatives en ce genre avaient eu lieu chez différentes nations, aux époques qui ont précédé de quelques années l'existence que nous assignons à notre télégraphie. De tous temps on a dû se servir de signaux pour faire parvenir promptement, et à de grandes distances, les phrases qu'on était convenu d'employer de telle ou telle manière.

Alexandre employa le feu pendant la nuit, et la fumée pendant le jour pour régler la marche de ses troupes. Ce conquérant reçut, dit-on, de la part d'un Sidonien, une proposition qui lui parut trop merveilleuse pour qu'il pût y croire : c'était d'établir, dans l'espace de cinq jours seulement, une communication entre tous les pays soumis à sa domination. Alexandre refusa et ne tarda pas à s'en repentir. Il fit rechercher le Sidonien, mais celui-ci avait disparu.

Les Grecs et les Romains employaient indifféremment pour signaux le son de la trompette, les drapeaux de différentes couleurs et les torches allumées pendant la nuit. Ils les plaçaient sur de hautes tours et des sentinelles les faisaient mouvoir. Ces mouvemens se répétaient sur toute la ligne, d'un lieu à un autre; souvent aussi des sentinelles criaient à haute voix les avis qu'on voulait faire passer à des endroits éloignés.

Les Arabes et les Asiatiques pratiquaient l'art de parler par signaux,

Les Chinois avaient des machines à feu sur la grande muraille longue de sept cent cinquante-deux kilometres (cent quatre-vingt-huit lieues) pour donner l'alarme à toute la frontière qui les séparait des Tartares, lorsque quelques hordes de ce peuple les menaçaient.

Les Gaulois s'avertissaient aux moyens de feux allumés sur les montagnes. D'après ce que l'on sait des anciens sur ce sujet, il faut croire qu'ils ne se transmettaient que des signaux convenus d'avance.

Les Anglais songèrent les premiers à composer un alphabet de signes dont l'emploi devait être le plus usuel. L'inventeur de ce nouveau système, Robert Hooke, se servit de corps opaques isolés dans l'atmosphère, tels que des planches peintes en noir, élevées au milieu d'un châssis, et dont chacune exprimait quelques unes des phrases nécessaires pour diriger les stationnaires dans l'exécution de leurs manœuvres; mais outre qu'il fallait passer un temps considérable à attacher, hausser et baisser, puis détacher les lettres, on ne pouvait utiliser ce genre de télégraphe pour la nuit. D'autres, savans anglais, tels que le docteur Watsen Folkes, Cavendish, poursuivirent les recherches de Hooke; ils eurent recours à l'électricité pour établir des communications télégraphiques. Leurs expériences démontrèrent que le fluide électrique pouvait parcourir un espace de quatre milles anglais en un clin d'œil.

Jusqu'à la fin du dix-septième siècle, les Français ne paraissent pas s'être occupés de l'art des signaux; mais ce fut alors que Guillaume Amonthos, célèbre physicien, se fit connaître par le procédé qu'il trouva de faire savoir une nouvelle à une très grande distance, par exemple de Paris à Rome, en trois ou quatre heures seulement, et sans que cette nouvelle fût apprise dans l'espace qui sépare ces deux villes. Quelque chimérique que parût une semblable découverte, elle n'en fut pas moins mise à exécution, et l'épreuve eu lieu en présence d'une partie de la famille royale, dans une étendue de pays très limitée. L'avocat Linguet, enfermé en 1782 à la Bastille, avait combiné, pendant sa detention, des signaux télégraphiques, et il fit de cette découverte le prix de sa délivrance; on craignait alors que les Anglais n'essayassent de tirer vengeance de la guerre d'Amérique en incendiant nos ports et nos arsenaux maritimes. Linguet offrit au ministère français, en 1783, son nouveau système télégraphique, au moyen duquel il prétendait qu'on pouvait transmettre aux points les plus éloignés des nouvelles de quelque espèce et de quelque longueur qu'elles fussent, avec une rapidité presque égale à la promptitude de l'imagination. L'instrument dont il se servait nous est inconnu, et cependant Linguet le disait très commun dans les ateliers de menuiserie. Une expérience fut faite devant des commissaires envoyés par le ministre. Linguet affirme que cette expérience réussit. Le projet, néanmoins, ne fut pas adopté; mais l'inventeur fut rendu à la liberté sans condition.

En 1704 le professeur Bertgrasser publia, sous le titre de ***sinthématographie***, plusieurs volumes sur les moyens d'écrire de loin. Il employait indifféremment l'air, le feu, la fumée, le bruit du canon, celui des cloches, des trompettes, les tambours, les drapeaux, la réflexion du soleil, de la lune; en un mot, il adoptait tous les systèmes déjà connus de ces prédécesseurs, sauf quelques modifications de temps et de circonstances.

La révolution arriva; l'abbé Chappe, possesseur, en 1789 et antérieurement, de l'abbaye de Bagnolet, près Provins, se vit tout à coup privé de son bénéfice qui lui rapportait six mille livres de rente; ce qui l'obligea de revenir chercher des moyens d'existence dans sa famille, où il trouva quatre de ses frères, dont trois venaient aussi de perdre leurs places.

Ce fut à cette époque, en 1790, que l'idée lui vint d'une communication télégraphique qui pût mettre le gouvernement à même de transmettre ses ordres à une grande distance dans le moins de temps possible. L'abbé Claude Chappe avait conçu cette idée dès sa première jeunesse. Elevé dans un séminaire près d'Angers, il avait imaginé un moyen de correspondre avec ses frères, qui se trouvaient dans une pension placée en face et à une demi-lieue de distance. Son procédé consistait en une grande règle de bois, tournant sur un pivot. Aux deux extrémités de la règle tournaient aussi sur des pivots des ailes moitié plus petites. On obtenait ainsi cent quatre-vingt-douze signes différens, qu'il était facile de distinguer à l'aide de longues-vues. Ce fut là sans doute le principe du télégraphe perfectionné, principe que Claude Chappe s'attacha à améliorer de plus en plus par l'étude des sciences physiques, dont il faisait presque sa seule occupation. Bientôt forcé par les circonstances de rentrer au sein de sa famille, il découvrit son projet à ses frères, et malgré leurs conseils et les obstacles qu'ils lui faisaient remarquer, obstacles presque insurmontables pour l'exécution en grand d'une communication télégraphique, il persista. Ce moyen de correspondance eut un succès complet: mais à mesure que l'on multipliait les stations, les difficultés naissaient. Aussi les frères Chappe renoncèrent-ils à ce système pour essayer de l'électricité. Le cabinet que l'abbé Claude possédait, et que, par la suite, il fut forcé de vendre pour subvenir aux frais qu'occasionaient ses expériences télégraphiques, fournirent le moyen de faire des essais à des distances plus ou moins grandes, qui n'amenèrent pas de résultats bien satisfaisans. Il fallut donc imaginer autre chose; et après plusieurs mois d'un travail assidu, les frères Chappe convinrent d'employer, au lieu du son, un corps opaque qui, par apparition et disparition, ferait connaître le moment de marquer le chiffre indiqué par l'aiguille de chaque pendule. Les frères Chappe correspondirent ainsi habituellement entre eux à trois lieues de distance. Ce résultat fut constaté par des résultats unanimes, le 2 mars 1791,

Après beaucoup de soins et de démarches, ils obtinrent l'autorisation d'établir un télégraphe sur la barrière dite maintenant de l'Étoile: mais la machine que l'abbé Claude avait fait construire fut renversée pendant la nuit de manière à ne pas laisser de vestiges. Six mois après cet événement, dont on ne put jamais découvrir les auteurs, *l'aîné des frères* Chappe fut nommé membre du corps législatif par le département de la Sarthe.

L'abbé Claude, très affecté, mais non pas découragé par l'enlèvement mystérieux de son télégraphe, s'aida de l'appui de son frère pour l'exécution d'un autre télégraphe à Ménilmontant, dans le parc de Saint-Fargeau; il se composait d'un châssis rempli par cinq persiennes, qui paraissaient et disparaissaient à volonté, suivant les deux différentes positions qu'on leur faisait prendre. Il coûta beaucoup à la famille. Les frères allaient y travailler tous les jours, lorsqu'un après-midi, comme ils entraient dans le parc, on vint les prévenir qu'on avait mis le feu au télégraphe, et que s'ils s'y montraient, on les brûlerait vifs. Le lendemain ils apprirent que la populace s'était portée à ce acte de violence parce qu'elle soupçonnait que le télégraphe servait à correspondre avec le Temple. Mais l'abbé Chappe, dont l'ardeur et le courage croissaient avec les obstacles, vit avec plaisir que ses frères ne lui cédaient plus en persévérance, et ils continuèrent ensemble leurs *recherches*. Bientôt, ayant acquis la certitude que les corps alongés étaient plus visibles que les signes employés auparavant, ils adoptèrent définitivement la forme du télégraphe, forme élégante et simple; et ce plan fut présenté à l'assemblée législative le 22 mars 1792. Celle-ci en renvoya l'examen à son comité d'instruction publique, mais les événemens qui survinrent empêchèrent qu'on s'en occupât, et le premier rapport sur cet objet ne fut fait que le 4 avril 1792. Ce rapport concluait à accorder l'autorisation à l'abbé Claude Chappe de construire trois postes d'essai. L'autorisation accordée, MM. Chappe s'établirent, l'un à Ménilmontant, l'autre à Ecouen, et le troisième à Saint-Martin-du-Tertre, à une distance de sept lieues de Paris. Claude Chappe demanda que le gouvernement nommât des commissaires pour s'assurer du résultat de ses opérations et de la réalité de ses découvertes. Ces commissaires furent MM. Daunou, Arbogast et Lakanal.

A la première expérience qui fut faite en présence de ceux-ci, ils témoignèrent leur surprise de la facilité et de la précision avec lesquelles

on transmettait à sept lieues de distance toutes les dépêches qu'ils communiquaient.

A leur retour à Paris, les commissaires firent un rapport qui détermina le gouvernement à ordonner l'établissement d'une ligne télégraphique de Paris à Lille, ce qui fut exécuté; mais, pour l'organisation de la ligne il y eut des difficultés sans nombre, qui furent vaincues par un zèle et un accord qu'on ne pouvait rencontrer ailleurs que dans une famille intéressée tout entière au succès d'une invention dont elle devait recueillir la gloire. Enfin, la ligne marcha; la prise de Coudé par les Français fut annoncée à l'assemblée législative pendant une de ses séances; elle envoya par le télégraphe sa réponse à cette dépêche, et un décret qui changea le nom de *Condé* en celui de *Nord-Libre*. Le signal de réception fut fait sur-le-champ, et la dépêche, la réponse et le décret furent si peu de temps à parvenir à leur destination, que tout cela se passa pendant la même séance. Depuis ce temps, tous les gouvernemens qui se sont succédé ont fait établir les différentes lignes qui existent en France. Les Chappe, reconnus les inventeurs, les ont toutes faites, et les peines que leur ont données ces divers établissemens leur donnent de bien justes titres à la reconnaissance publique.

Rien n'est plus simple et plus facile à faire manœuvrer que la machine qu'ils ont inventée.

Cette machine est composée de trois pièces à sa partie supérieure; chacune d'elles se meut séparément; la plus grande de ces pièces est un parallélogramme très alongé; à ses extrémités sont ajustées les deux *autres*. Elle peut prendre quatre positions: devenir horizontale, verticale, être inclinée à droite ou à gauche, sur un angle de quarante-cinq degrés. Les pièces qui se meuvent sur ses extrémités, et qu'on nomme *ailes*, sont disposées de manière à prendre chacune sept positions, par rapport à la pièce principale, en formant, soit au dessus, soit au dessous d'elle, un angle de quarante-cinq degrés, un angle droit, un angle obtus, ou en coïncidant avec elle. Les trois pièces formant cent quatre-vingt-seize figures différentes qui doivent être regardées comme autant de signes simples à chacun desquels on attache une valeur de convention. On conçoit sans peine que, en plaçant ainsi dans une direction quelconque une suite de machines de cette espèce, dont chacune repète les mouvemens de celle qui précède, ou transmet au bout de cette ligne les figures faites à la première station, et par conséquent les idées qu'on y attache, sans que les agens intermédiaires en prennent connaissance; et pour qu'on puisse s'assurer aisément que le signal a été exactement donné au dessus de la maisonnette, on a placé dans l'intérieur des poteaux qui soutiennent le télégraphe un répétiteur servant de manivelle qui donne le mouvement et prend simultanément, en le donnant, la figure que l'on veut placer à la partie supérieure. Comme un seul homme négligent ou malveillant en peut tenir deux cents dans l'inaction et paralyser le travail de la ligne entière, on choisit autant que possible les stationnaires parmi les hommes simples qui, en raison de leurs mœurs et de leur caractère sont jugés aussi impassibles que la machine qu'ils font mouvoir. Les signaux qui annoncent les fautes et les obstacles sont toujours suivis d'un signal indicatif de la station, et ils parcourent toute la ligne avec la rapidité de l'éclair. On voit qu'il est nécessaire d'apprendre aux stationnaires cette langue qui leur est particulière, et qu'ils doivent avoir une certaine expérience pour en faire usage.

Le télégraphe français, pris isolément, peut être mis en mouvement et observé de loin par un homme tout-à-fait étranger aux opérations télégraphiques. C'est l'application des signaux qui doit s'apprendre, et l'habitude de bien voir, lorsque l'état de l'atmosphère rend l'observation difficile, qu'on doit acquérir. Le personnel des lignes télégraphiques se compose de trois administrateurs, de quatorze employés de tous grades, de trois hommes de service pour l'administration centrale, de vingt et un directeurs, trente-quatre inspecteurs, neuf cent-quatre-vingt-sept stationnaires pour le service extérieur de neuf lignes, lesquelles se divisent ainsi par le nombre des stations ligne de Calais, trente-huit; ligne de Strasbourg, quarante-neuf; ligne de Brest, cent sept; ligne de Toulon, cent quarante; ligne de Bayonne, cent cinquante-huit. Les dépenses du personnel sont de sept cent quarante-neuf mille francs : les dépenses totales du service s'élèvent à neuf cent deux mille francs.

Honoré Arnoul.

(*Globe*).

ENCYCLOPÉDIANA (1).

*** Le chevalier de Mirabeau, capitaine de vaisseau, étant à Civittà-Vecchia, demanda la permission de présenter à Benoît XIV ses gardes-marines. Ces jeunes gens, admis devant le saint-père, furent pris d'un rire si fou, durant les cérémonies d'étiquette, que le capitaine en fut tout interdit : « Allez, consolez-vous, monsieur le chevalier, lui dit Benoit, tout pape que je suis, je ne me sens pas assez de pouvoir pour empêcher un Français de rire : à l'impossible nul n'est tenu. »

*** On a dit que la raison pour laquelle on rend si peu les livres prêtés, c'est qu'il est plus aisé de les retenir que de retenir ce qui est dedans.

*** Fontenelle, âgé de quatre-vingt-dix ans, passait, pour aller se mettre à table, devant madame Helvétius, qu'il n'avait pas aperçue. Voyez, lui dit-elle, le cas que je dois faire de vos galanteries; vous passez devant moi sans me regarder. — Madame, répondit le vieux Céladon, si je vous eusse regardée je n'aurais point passé.

*** Thouin, le pépiniériste du Jardin des Plantes, avait chargé un domestique fort simple de porter à Buffon deux belles figues de primeur. En route, le domestique se laissa tenter et mangea un de ces fruits. Buffon, sachant qu'on devait lui en envoyer deux, demanda l'autre au valet, qui avoua sa faute. « Comment donc as-tu fait? s'écria Buffon. Le domestique prit la figue qui restait, et, l'avalant : — J'ai fait comme cela, dit-il.

*** Madame du Deffaut disait d'un homme qui traînait ses paroles d'une manière lourde et insupportable : Cet homme-là n'a-t-il pas l'air de s'ennuyer à la mort de ce qu'il dit?

*** Vaucanson s'était trouvé l'objet principal des attentions d'un prince étranger, quoique Voltaire fût présent, Embarrassé de ce que ce prince n'avait point parlé à Voltaire, il s'approcha de ce dernier et lui dit à l'oreille : Le prince vient de me dire telle chose (un compliment très flatteur par Voltaire). Celui-ci, devinant la ruse délicate et polie de Vaucanson, lui répondit : « Je reconnais tout votre talent dans la manière dont vous faites parler les princes. »

*** Un avocat fort laid, et qui n'avait presque point de nez, ne pouvant venir à bout de lire une pièce qu'on lui ordonnait de lire à l'audience, un conseiller, qui avait le nez de bonne taille, dit : Quelqu'un n'a-t-il point de lunettes pour donner à cet avocat? L'avocat, se sentant piqué, répondit : il faut aussi, monsieur, pour pouvoir m'en servir, que vous me prêtiez votre nez.

*** Lorsque Voltaire donna ses *Elémens de la Philosophie de Newton mis à la portée de tout le monde*, il en envoya un exemplaire à tous les savans de Paris. L'abbé Desfontaines, dans le compte qu'il rendit de l'ouvrage, en parla assez bien; et Voltaire eût été satisfait si la démangeaison de dire un bon mot n'eût emporté l'abbé. Il ajouta, à la fin de son analyse, que, parmi les fautes d'impression qu'on y trouvait, il en était une essentielle à corriger. Ainsi, au lieu de dire : *Elémens de la Philosophie de Newton mis à la portée de tout le monde*, lisez *mis à la porte de tout le monde*.

(1) Le libraire Paulin publie sous ce titre et par livraisons un recueil d'anecdotes dont le succès nous paraît assuré. L'ouvrage entier se composera de 67 livraisons dont deux ont déjà paru. Chaque livraison se vend 15 centimes et forme une feuille d'impression in-8°.

, M. M..., que l'on croyait riche, quoiqu'il dût plus qu'il n'avait vaillant, se promenait sans rien dire, le nez dans son manteau, la veille de ses fiançailles, chez sa future belle-mère. Elle lui dit plusieurs fois : Qu'avez-vous, monsieur? Il lui répondit à chaque fois : — Madame, je n'ai rien. Huit jours après son mariage, sa belle-mère voyant venir une foule de créanciers, ce à quoi elle ne s'était pas attendue, dit : Monsieur, vous m'avez trompée. — Madame, lui répliqua-t-il, je vous avais avertie que je n'avais rien ; je vous le dis plus de dix fois dans votre salle la veille de mes fiançailles, lorsqu'il était encore temps de vous dédire.

, Un peintre avait fait, sur la commande d'un prince étranger, une collection reproduisant les costumes de tous les peuples. A la suite de chacun d'eux, le Français y était représenté dans le simple appareil de notre premier père, mais avec des pièces d'étoffes de toutes sortes sous chaque bras. Que signifie cela? demanda le prince : — C'est répondit l'artiste qu'au moment où j'ai peint le Français, je ne me rappelais que sa mode de la veille et je ne savais pas celle du jour. Je lui ai mis ces étoffes pour qu'il s'en habille à sa fantaisie.

, M. de C... allant monter en voiture, aperçut dans sa cour du foin que son cocher avait fait venir le matin : Ce foin-là n'est pas bon, dit-il à son cocher. — Pardonnez-moi, répondit ce dernier, je l'ai acheté pour bon. — Vous êtes un maraud, répartit M. de C..., ce foin-là ne vaut rien, encore une fois. Le cocher en prend une poignée, et, le présentant à ses chevaux. — Vos chevaux s'y connaissent mieux que vous, Monsieur, voyez comme ils le mangent.

, Caraccioli l'ambassadeur de Naples, qui fut si remarquable par sa tournure originale et sa manière piquante de peindre en contant, parlait un jour dans un cercle, chez mademoiselle de L'Espinasse, de son séjour en Pologne, et appuyait sur la licence des mœurs et le ton des femmes de la cour de Varsovie. Il particularisait les gaillardises outrées d'une comtesse... Otoka..., et finit par la désigner sous son nom de fille. — Mais, c'est ma femme, reprit un Polonais présent à la conversation. — C'est madame votre femme, dit Caraccioli, eh bien! n'en parlons plus.

, Les artistes de l'Opéra ayant paru dans une fête donnée par l'Empereur, le ministre de l'intérieur reçut l'ordre de leur faire des cadeaux. M. Chaptal, alors ministre de l'intérieur, leur envoya des livres magnifiquement reliés. A quelques temps de là, les artistes reçurent de nouveau l'ordre de paraître dans une nouvelle fête impériale. Beaupré, célèbre danseur, mort il y a quelques jours, demanda à M. Chaptal si on paierait cette fois en livres ou en francs?

, Duclos disait un jour à madame de Rochefort et à madame de Mirepoix que les filles devenaient bégueules et ne voulaient plus entendre le moindre conte un peu trop vif. Elles étaient, disait-il, plus timorées que les femmes honnêtes, et là-dessus il commença une histoire fort gaie, puis une autre encore plus forte, enfin une troisième, qui commençait d'une manière si excessivement graveleuse, que madame de Rochefort l'arrêta et lui dit en souriant : — Duclos, prenez donc garde ; vous nous croyez aussi par trop honnêtes femmes.

, Les agréables de Versailles s'égayaient aux dépens des provinciaux qui formaient la deuxième et la troisième ligne des députés à l'assemblée des notables. Le maire de Tours, qui finit par se faire remarquer dans le monde comme homme d'esprit et d'un grand sens, se trouvant à table chez M. de Breteuil, entre deux jeunes gens de la cour qui l'excédaient de plates mystifications, leur dit : Messieurs, avec mon air gauche, je vois très bien que vous voulez vous moquer de moi. Je vais vous mettre à votre aise et vous donner ma mesure exacte : je ne suis pas précisément ce qu'on appelle un sot, ni absolument un fat ; je suis entre deux.

, M. Casimir Bonjour, candidat à l'Académie, se présente un jour pour faire sa visite chez un des quarante. Une femme de chambre vient lui ouvrir la porte. Votre nom, Monsieur? dit-elle. Le candidat répond avec son plus gracieux sourire : Bonjour. Flattée de cette politesse, la jeune fille répond : Bonjour, Monsieur ; voulez-vous me dire votre nom? — Je vous dis, Bonjour. — Et moi aussi, bonjour, Monsieur, qui faut-il que j'annonce? — Eh, Bonjour! c'est mon nom. La camériste comprit alors qu'au lieu de dire : Bonjour, Monsieur, il fallait dire Monsieur Bonjour.

, Un pauvre batelier, qui n'avait rien gagné de tout le jour, s'en retournait tout triste chez lui, lorsque quelqu'un l'appela pour le passer dans sa barque. Le trajet se fit gaiement. Mais le batelier ayant demandé son paiement, le passager protesta qu'il n'avait pas un sou sur lui, mais qu'il lui donnerait un conseil qui lui vaudrait de l'argent. « Bon, dit le batelier, ma femme et mes enfans ne vivent pas de conseils. » N'en pouvant tirer d'autre raison, il demanda enfin quel était donc ce conseil? « C'est, reprit celui-ci, de ne jamais passer personne sans vous faire payer par avance. »

, Au retour de son premier voyage en Angleterre, M. de Lauraguais disait qu'il n'avait trouvé dans ce pays-là de fruits mûrs que les pommes cuites, et de poli que l'acier.

, Cicéron rapporte qu'un homme ayant rêvé qu'il mangeait un œuf frais, alla consulter l'interprète des songes, qui lui dit que le blanc d'œuf signifiait qu'il aurait bientôt de l'argent, et le jaune de l'or. Il eut effectivement peu après une succession où il y avait de l'un et de l'autre. Il alla remercier l'interprète, et lui donna une pièce d'argent. L'interprète, en le reconduisant, lui dit : Et pour le jaune n'y a-t-il rien? *Nihilne de vitello?*

, Un Florentin connu de Pogge avait besoin d'un cheval. Il en trouva un qu'on lui voulut vendre vingt-cinq ducats. — Je vous en donnerai quinze comptant, dit-il au maquignon, et je serai votre débiteur du reste. Le maquignon y consentit. Quelques jours après, il alla demander ses dix ducats. — Il faut, dit l'acheteur, vous en tenir à nos conventions. Je vous ai dit que je vous devrais le reste, et je ne vous le devrais plus si je vous le payais.

, Un homme de Pérouse, fort obéré, s'en allait dans la rue tout mélancolique. Quelque passant lui demanda quel était le sujet de sa tristesse. Je dois, dit-il, et je ne saurais payer. — « Bon! lui repartit l'autre, laissez cette inquiétude à votre créancier. »

, Une femme se brouilla avec son amant qui était chauve. Lorsqu'on en fut à se rendre les gages mutuels de tendresse qu'on s'était donnés : « Ce qu'il y a d'agréable avec vous, lui dit-elle, c'est qu'on n'a pas à vous rendre de cheveux. »

, Un banquier allant faire dresser l'acte de naissance d'un de ses enfans, signa Thomas et compagnie. Il ne s'aperçut de sa sottise que par les rires qu'elle provoqua.

, Montesquieu disputait sur un fait avec un conseiller du parlement de Bordeaux, homme de beaucoup d'amour-propre et de mince mérite. A la suite de plusieurs raisonnemens débités avec fougue, notre conseiller s'écria : Monsieur le président, si cela n'est pas comme je vous le dis, je vous donne ma tête. — Je l'accepte, répondit Montesquieu : les petits présens entretiennent l'amitié.

, Louis XIV montrait à Boileau des vers de sa composition, et lui demandait son sentiment : Sire, répondit Boileau, rien n'est impossible à votre majesté : elle a voulu faire de mauvais vers, et elle a réussi.

, Un jeune homme qui portait l'honnêteté et la sincérité dans l'amour, était bafoué par des fous qui se moquaient de son air sentimental. Il leur répondit avec naïveté : Est-ce ma faute, à moi, si j'aime mieux les femmes que j'aime, que les femmes que je n'aime pas.

, Un amant disait un soir à sa maîtresse habituée à voir tous ses caprices satisfaits, et qui regardait fixement une étoile : Ne la regardez pas tant, ma chère, je ne puis pas vous la donner.

, Un ami, atteint d'une maladie grave, disait à son ami : Pourquoi tout ce monde dans ma chambre? Il ne devrait y avoir que toi : ma maladie est contagieuse.

, Un ami disait de son ami : Je lui fais du bien, non seulement parce que je l'aime, mais parce que je veux l'aimer encore davantage.

, Louis XIV disait au duc de Vivonne en lui montrant les nouveaux

bâtimens de Versailles : « Vous souvient-il qu'il y avait là un moulin? — Oui, sire; le moulin n'y est plus, mais le vent y est encore. »

. Le cardinal de Retz disait un jour à Ménage : « Apprenez-moi un peu à me connaître en vers, afin que je puisse du moins juger de ceux qu'on m'apporte. — Monseigneur, lui répondit Ménage, ce serait une chose trop longue à vous apprendre; mais lorsqu'on vous en lira, dites toujours que cela ne vaut rien, vous ne courez ainsi presque jamais le risque de vous tromper. »

. Une pensée de l'auteur des Éloges et de la Pétréide, Thomas, peut se résumer ainsi : Si vous faites le bien, ayez soin de lui prêter un mauvais motif, c'est le seul moyen d'y faire croire.

. Le bouffon de la reine Élisabeth ayant été long-temps sans oser paraître devant elle, à cause de ses paroles piquantes et hardies, eut enfin la permission de venir vers cette princesse, qui lui dit en le voyant : « Eh bien, ne venez-vous pas encore nous reprocher nos fautes? — Non, madame, répondit le bouffon, ce n'est pas ma coutume de discourir des choses dont tout le monde parle. »

. Un jeune homme qui allait se marier, tenant en main son billet de confession, crut qu'il serait plaisant de retourner sur ses pas et de dire au confesseur : « Je ne sais, Monsieur l'abbé, si je suis bien confessé; vous avez oublié de me donner une pénitence. » Le confesseur lui répondit : « Ne m'avez-vous pas dit que vous alliez vous marier? »

. « Rien de plus ridicule, disait le ministre Maurepas dans un salon, que la manière dont se tient le conseil chez quelques nations nègres; représentez-vous une salle d'assemblée où sont placées une douzaine de grandes cruches remplies d'eau : c'est là que, nus, et d'un pas grave, se rendent une douzaine de conseillers d'état. Arrivé dans cette chambre, chacun saute dans sa cruche, s'y enfonce jusqu'au cou, et c'est dans cette posture qu'on délibère sur les affaires d'état. Mais quoi! vous ne riez pas, ajouta Maurepas en se tournant vers le prince de Ligne, son voisin. — C'est, répondit-il, que j'ai vu quelquefois une chose plus plaisante encore. — Et quoi donc, s'il vous plaît? — C'est un pays où les cruches seules tiennent conseil. »

. Rivarol se défendait avec assez d'humeur du reproche qu'on lui faisait d'être salarié par la cour; il se plaisait alors à rappeler ces paroles de Mirabeau : « Je suis payé, mais non vendu; » et il ajoutait en les retournant : « Je suis vendu, mais non payé.

. On demandait à Rivarol pourquoi il n'allait presque plus dans le monde : « C'est, répondit-il, que je n'aime plus les femmes et que je connais les hommes. »

. On faisait la guerre à quelqu'un sur son goût pour la solitude; il répondit : — C'est que je suis plus accoutumé à mes défauts qu'à ceux d'autrui. »

. Duclos disait à un ami : Peu de personnes et peu de choses m'intéressent; mais rien ne m'intéresse moins que moi. » L'ami lui repondit : « N'est-ce point par la même raison, et l'un n'explique-t-il pas l'autre? — C'est très bien ce que vous dites là, reprit froidement Duclos, mais je vous dis le fait. J'ai été amené là par degrés : en vivant et en voyant les hommes, il faut que le cœur se brise ou se bronze. »

. Champfort disait à un de ses amis, homme de talent : « Pourquoi ne t'es-tu pas montré dans la révolution? — C'est, répondit-il, parce que, depuis trente ans, j'ai trouvé les hommes si mauvais en particulier que je n'ai osé espérer rien de bon d'eux, pris collectivement. »

. On demandait au maréchal d'Huxelles pourquoi il ne s'était pas marié. « C'est, répondit-il, parce que je n'ai jamais trouvé de femme dont j'aie voulu être le mari, ni d'homme dont j'aurais voulu être le père. »

. Le maréchal de La Ferté étant près de mourir, son confesseur, après l'avoir exhorté, demanda un crucifix. Aussitôt le valet de chambre et un autre de ses domestiques coururent pour en prendre un qui était sur la table; mais s'en étant saisis tous les deux en même temps, il y eut une contestation entre eux. Le maréchal, témoin de la dispute, se mit à crier à son valet de chambre : « Eh! morbleu, casse-lui la tête avec. »

. Cromwell faisant son entrée triomphale à Londres, on lui fit remarquer l'affluence du peuple qui accourait de toutes parts pour le voir : « Il y en aurait autant, dit-il, si l'on me conduisait à l'échafaud. »

. M. de ...... avait le malheur d'adorer sa femme, qui le détestait. Toutefois, cette antipathie de madame de ...... pour son mari ne s'exprimait toujours que cérémonieusement, avec une imperturbable dignité et des manières très polies; elle ne se serait pas permis de le tutoyer. « Ah! si du moins, lui disait un jour l'époux infortuné, vous ne m'accabliez pas de ce langage cérémonieux qui tue le sentiment; si vous consentiez à me tutoyer, je serais le plus heureux des hommes! — Eh bien, soit! lui dit la dame, Va-t'en! »

. Louis XIV parlait un jour du pouvoir que les rois ont sur leurs sujets; le comte de Guiche osa prétendre que ce pouvoir avait des bornes; mais le roi, n'en voulant admettre aucune, lui dit avec emportement : « Si je vous ordonnais de vous jeter dans la mer, vous devriez, sans hésiter, y sauter la tête la première. » Le comte, au lieu de répliquer, se retourna brusquement et prit le chemin de la porte. Le roi lui demanda avec étonnement où il allait. « Apprendre à nager, » répondit-il. Louis XIV se mit à rire, et la conversation en resta là.

. Un particulier jouant au piquet avec un chevalier d'industrie, l'avertit qu'il marquait cinquante-cinq lorsqu'il n'avait que quarante-cinq. « Excusez, dit le chevalier d'industrie; je me trompais. — Je vous demande bien pardon, reprit le particulier, mais ce n'est pas vous que vous trompiez. »

. Le général D........ parlait avec chaleur dans un cercle, où se trouvait M. de Talleyrand, de diverses personnes qu'il qualifiait de *pékins*. « S'il vous plaît, général, lui dit le prince, qu'appelez-vous *pékins*? — Nous autres, répondit le général, nous appelons pékin tout ce qui n'est pas militaire. — Ah! fort bien, reprit M. de Talleyrand; tout comme nous, nous appelons militaire tout ce qui n'est pas *civil*. »

. Le sculpteur Canova, devenu marquis avait été nommé, en 1815, commissaire préposé à l'enlèvement et à l'expédition en Itale des chefs-d'œuvre de nos musées. Il prenait dans ces fonctions le titre d'*ambassadeur*. « Il se trompe dit M. de Talleyrand; il veut dire *emballeur*. »

. Monsieur de Talleyrand, lui disait un jour Napoléon, on prétend que vous êtes fort riche. — Oui, Sire. — Mais extrêmement riche. — Oui, Sire. — Comment donc avez-vous fait? Vous étiez loin de l'être à votre retour d'Amérique. — Il est vrai, Sire; mais j'ai acheté, la veille du 18 brumaire, tous les fonds publics que j'ai trouvés sur la place, et je les ai revendus le lendemain. »

. Un gentilhomme breton, extrêmement taciturne et laconique, ne faisait jamais de questions et ne répondait que par monosyllabes à celles qu'on lui adressait. Se trouvant à dîner chez une princesse, cette dame défia un officier supérieur des gardes-suisses de le faire parler. L'officier se mit auprès du Breton et lui fit les honneurs du dîner. « Quel potage mangez-vous? — Riz. — Quel vin buvez-vous? — Blanc. » Et dix autres questions pareilles qui obtinrent les mêmes réponses. « Monsieur, continua l'officier, vous êtes de Saint-Malo? — Oui. — Est-il vrai que cette ville est gardé par des chiens? — Oui. — Oh! cela est bien singulier! — Pas plus singulier que de voir le roi de France gardé par des Suisses! — Princesse, dit l'officier, vous voyez que je l'ai fait parler. »

. A la fin de la campagne de 1761, où MM. les comtes de Fougère et de la Luzerne commandaient la maison du roi, un garde-du-corps, que des affaires instantes appelaient dans sa province, vint leur présenter sa démission, et les prier de lui accorder son congé. « Quoi! Monsieur, lui dirent d'un ton ironique ces deux généraux, vous quittez le service du roi pour aller planter vos choux! — Oui, Messieurs, répondit froi-

dement le garde du corps; je vais bêcher mon jardin, et je le cultiverai de manière qu'il n'y vienne ni luzerne ni fougère. »

, Un poète novice avait envoyé un faisan à Piron. Le lendemain, il alla le voir et tira de sa poche une tragédie. « Est-ce l'assaisonnement? s'écria l'auteur de la *Métromanie*; si c'est à cette sauce-là que je dois le manger, remportez-le. »

, Voltaire disait de Marivaux : « C'est un homme qui connaît tous les sentiers du cœur humain, mais il n'en sait pas la grande route. »

, Le mathématicien Bossut étant à l'extrémité, sa famille l'entourait et lui disait les choses les plus touchantes, mais il ne donnait plus aucune marque de connaissance. Maupertuis entra et dit : « Attendez, je vais le faire parler. Le carré de douze? — Cent quarante-quatre, » répondit Bossut. Ce furent ses dernières paroles.

, Un avocat plaidant devant une cour où plusieurs conseillers dormaient, s'arrêta tout court : « Qu'avez-vous, Mᵉ .....? demanda un conseiller qui avait résisté à l'influence narcotique de l'audience. — Je crains, répondit l'avocat, d'interrompre le sommeil de ces Messieurs. »

, A la bataille d'Hastembeck, un soldat français ayant perdu les deux bras, emportés par un boulet, son colonel lui offrit un écu. « Vous croyez sans doute, répartit le grenadier, que je n'ai perdu qu'une paire de gants.

, Louis XV passant devant les grenadiers de sa garde, dit à l'ambassadeur d'Angleterre qui l'accompagnait : « Vous voyez les plus braves gens de mon royaume, il n'y en a pas un qui ne soit couvert des blessures. » Le lord répondit : « Sire, que doit penser Votre Majesté de ceux qui les ont mis en cet état? — Ils sont morts! » cria un grenadier.

, Le comte de Lauraguais, dégoûté de la mauvaise chère que l'on faisait chez M. d'Aligre, où il dînait souvent parce que c'était un lieu de médisance, s'écria un beau jour : « Eh pardieu! je suis las de manger mon prochain sur du pain sec. »

, Montmaur, le célèbre parasite, disait d'un financier chez qui tout le monde allait pour sa table et qu'on trouvait très ennuyeux : « On le mange, mais on ne le digère pas. »

, L'évêque de Québec s'était perdu au Canada; ceux qui étaient à sa recherche rencontrèrent une troupe de sauvages auxquels ils demandèrent s'ils connaissaient cet évêque. « Si je le connais! répondit l'un j'en ai mangé. »

, Un chapelier présentait sa requête à un duc et pair pour être payé de ses fournitures : « Est-ce que vous n'avez rien reçu, mon ami, sur votre partie? — Je vous demande pardon, Monseigneur, j'ai reçu un soufflet de M. votre intendant. »

, On exagérait devant une dame l'esprit d'un homme assez borné. « Oh! oui, dit-elle, il doit en avoir beaucoup, car il n'en dépense guère. »

, Le marquis de Favières, grand emprunteur et très connu pour ne jamais rendre, alla un jour chez le financier Samuel Bernard et lui dit: « Monsieur, je vais bien vous étonner : je suis le marquis de Favières; je ne vous connais point, et je viens vous emprunter cinq cents louis. — Monsieur, lui répondit Bernard, je vous étonnerai bien davantage : je vous connais, et je vais vous les prêter. »

, A la suite d'une discussion politique très violente, deux adversaires se rendirent sur le pré. On se battit au pistolet, et l'un des combattans ayant été blessé s'écria : « Je suis atteint, mais je ne suis pas convaincu. »

, Le duc de Beaufort s'était sauvé seul de Vincennes, où il était prisonnier, pendant les troubles de la Fronde, en même temps que les princes de Condé et de Conti. Le prince de Conti dit à un gentilhomme qui venait les voir : « Je vous prie de me procurer l'Imitation de Jésus-Christ. — Et à moi l'imitation de Beaufort, ajouta Condé. »

, Beautru se promenait le chapeau à la main, par un soleil ardent, avec Gaston d'Orléans. Ce prince lui ayant dit qu'il aimait ses amis avec chaleur. « Ma tête s'en aperçoit depuis une heure, » répondit Beautru.

, L'abbé de Choisy, passant devant le château de Balleroy, qu'il avait été obligé de vendre, s'écria : « Ah! que je te mangerais bien encore! »

, On demandait à Mᵐᵉ d'Argenson, la femme du ministre de Louis XV, lequel elle préférait des deux frères Pâris; elle répondit : « Quand je suis avec l'un, j'aime mieux l'autre. »

, Un fermier-général qui, sous l'ancien régime, s'était enrichi trop vite, fut chassé de sa place. « On a bien tort de me destituer, dit-il : j'ai fait mes affaires, j'allais faire celles de l'état. »

, Un homme de cœur et d'esprit ne fait jamais fortune que par hasard.

SUPERSTITIONS DES DÉLAWARES.

TRIBU DE PEAUX ROUGES HABITANT LES BORDS DE L'ARKANSAS.

Une grande partie des tribus indiennes, entre autre les Mohegans, prétendaient tirer leur origine des Délawares : ils les regardaient comme leurs *grands-pères*, et les nommaient en conséquence *Lenni Lenapes* ce qui signifie hommes primitifs, hommes originaires. D'autres tribus les appellent *Waponakis* ou *Abenakis* (hommes du lever du soleil). Ils ont une immense réputation comme chasseurs et comme guerriers, et sont mortels ennemis des Osages, qui expliquent d'une façon singulière la valeur désespérée d'ennemis qui leur inspirent un respect mêlé de crainte.

— « Regardez ces Délawares, ont-ils coutume de dire : leurs jambes sont tellement courtes que jamais ils ne peuvent courir; incapables de prendre la fuite, il leur faut bien, à toute force, combattre en masse et tenir pied. »

En effet, les jambes des Lenni Lenapes sont remarquablement courtes, tandis que celles des Osages sont d'une longueur démesurée.

Les Delawares croient à un esprit protecteur de leur tribu, qui, sous la forme d'un grand aigle, plane dans le ciel hors de vue, et veille incessamment sur eux. Parfois, content de la horde qu'il protège, il arrive en tournoyant jusque dans les régions inférieures, et on peut voir ses ailes à larges envergures se déployer tandis qu'il tourbillonne au dessous des blanches nuées. Alors la saison est propice, grande moisson de blé, grands succès à la chasse. Quelquefois, au contraire, il s'irrite, il donne cours à sa rage; le tonnerre est sa voix, ses yeux lancent, au milieu des éclairs, la foudre qui dévore les objets de son courroux.

Parfois cet esprit, tour à tour irrité ou propice, laisse tomber une plume, gage de sa protection, sur l'Indien qui lui offre quelque animal en sacrifice. Cette plume rend invulnérable et invincible son heureux possesseur. Du reste, toutes les tribus indiennes attribuent aux plumes de l'aigle des vertus occultes et souveraines. On raconte que dans une excursion assez téméraire faite sur les terrains de chasse des Pawnees par un parti de Délawares, ceux-ci, entourés par des ennemis plus nombreux dans une vaste plaine qui n'offrait aucune retraite, furent défaits et massacrés. Un petit nombre d'entre eux seulement parvint à se réfugier sur les sommités de ces hauteurs isolées qui s'élèvent, comme des montagnes artificielles, du milieu des prairies. Là, le chef des guerriers, presque réduit au désespoir, sacrifia son propre cheval au génie tutélaire de la tribu. Soudain un aigle immense descend des profondeurs du ciel, fond sur la victime, la saisit entre ses serres, l'emporte à travers l'espace, et en disparaissant dans l'air laisse tomber une des grandes plumes de son aile. Le chef s'en empare avec transport, l'attache sur sa tête, et se précipitant avec ses guerriers dans la plaine,

fraie une large route au milieu des ennemis dont il fait un affreux rnage, sans qu'aucun des siens reçoive une blessure.

Les Indiens prétendent que les foudres éteintes sont quelquefois massées dans les prairies par des chasseurs qui s'en servent en guise flèches et de lances. Celui qui possède une arme semblable devient vincible; mais si durant la mêlée un orage survient, le guerrier peut re emporté dans l'ouragan, sans que plus jamais on entende parler lui.

Un Délaware voyageant dans les prairies, vit le tonnerre sur l'herbe ûlée et flétrie; de chaque côté du trait de foudre se trouvait un mocasn admirablement travaillé. Il les chaussa tous deux, et fut aussitôt nporté dans la terre des esprits, d'où jamais il n'est revenu. Un autre idien, surpris par l'orage en chassant, fut frappé de la foudre et tomba anoui. En reprenant ses sens, il trouva un trait de foudre à ses côtés, tout auprès un cheval. Il s'élance sur celui-ci en saisissant la flèche tonnerre. Mais trop tard il s'aperçut qu'il chevauchait sur l'éclair; u un clin d'œil il fut emporté à travers prairies, forêts, fleuves, déserts. té enfin au pied des montagnes Rocheuses, il fut retrouvé sans conissance, et il lui fallut plusieurs mois pour revenir en son pays.

(*Magasin Pittoresque.*)

THÉATRES.

OPÉRA-COMIQUE. — Le *Code Noir*, opéra comique en trois actes, roles de M. SCRIBE, musique de M. CLAPISSON.

Le *Code Noir*, comme nous le dit M. Scribe, est le recueil des lois il régissent le sort des nègres ou pour mieux dire qui mettent leurs stinées à la merci des colons. Faveurs, récompenses, châtimens, disibution de travail et d'emploi tout y est laissé à l'arbitraire, tout y est umis aux caprices injustes ou barbares du maître. Le *Code Noir*, uf la couleur, n'est donc pas chose absolument nouvelle à l'Opéramique où, comme le savent les initiés, une main de fer s'appesantit op souvent sur des artistes éminens.

Depuis quinze mois que Mme Rossi est revenue d'Italie, elle n'a pu tenir une seule création. S'il ne s'était présenté quelque reprise d'un ccès incertain, quelques rôles dont les difficultés ou les souvenirs poussaient un talent médiocre, l'administration n'aurait même pas ngé à la cantatrice qu'elle possédait. Cette fois encore il a fallu qu'une èce eût à combattre les dangers d'une mauvaise saison, d'une musique ns beauté, d'un libretto dépourvu d'invention dramatique et rempli absurdités historiques, pour qu'on pensât au talent que tenaient à l'écart s exigences de la société *Scribe, Aubert et compagnie*. Mme Rossi s'est ngée de ses ennemis en faisant triompher par la puissance de ses oyens la mauvaise cause qu'elle était chargée de soutenir.

Ce que nous disons de Mme Rossi Caccia, nous pourrions également dire de Mlle Revilly, qui malgré la sécheresse des rôles qu'on lui nfie, a déjà plusieurs fois fait briller un vrai talent, digne d'un meilleur rt. Mais c'est assez de doléances en un jour.

Donatien est un jeune officier de fortune qui arrive aux colonies pour rechercher sa mère dont il ne connaît ni le rang, ni le nom. A peine t-il été présenté chez le gouverneur qu'il inspire une violente passion la femme de ce fonctionnaire et à une servante nommée Zoé. Toutes ux lui conseillent, s'il veut découvrir sa naissance, de consulter Zamba *quarteronne*, la *devineresse*. Zamba, esclave fugitive, reconnaît ns Donatien le fils qu'elle a eu de son ancien maître. Elle tremble ur le sort de l'officier, car, d'après le *Code Noir*, l'enfant d'un esclave t lui-même soumis à l'esclavage; elle supplie le jeune officier de quitter les colonies où l'attendent la misère et le déshonneur. Donatien répond à ses prières qu'il aime mieux retrouver sa mère et mourir. La lutte entre la piété filiale et l'amour maternel est une scène dramatique qui à défaut de nouveauté offre du moins de l'intérêt. Le compositeur y a trouvé un sujet de duo écrit avec chaleur et parfaitement rendu par Roger et par Mme Rossi.

La situation de Donatien, dès le premier acte, a de grandes ressemblances avec celle de Georges dans la Dame Blanche. Cette similitude devient bien plus sensible encore durant le reste de la pièce. Au second acte l'intrigue se développe pendant la nuit chez le gouverneur jaloux, qui intercepte une lettre de Zamba et découvre le mystère de la naissance de l'officier français. Donatien, fils d'esclave fugitive, est déclaré lui-même un esclave sans maître, *un épave*; le gouverneur s'empresse de le faire vendre aux enchères et de se porter pour acquéreur. Zamba surenchérit et triomphe; mais un article du Code noir lui défend, comme esclave, de rien posséder. Donatien est donc adjugé au gouverneur qui se prépare à se venger de son rival, lorsqu'un créole, l'ancien maître de Zamba, revendique à la fois son esclave fugitive et Donatien que le *Code Noir* lui attribue à titre de *fruit naturel*. Il n'use de son nouveau pouvoir que pour les affranchir tous deux et pour unir Zoé avec Donatien.

Avouez-le franchement, M. Scribe, le Code noir n'est-il pas une transformation de la Dame Blanche, parodiée et mélodramatisée. Remplacez la vente de Donatien par celle du château d'Avenel, et vous retrouvez toutes les scènes, toutes les péripéties des deux derniers actes, sauf en moins la musique de Boieldieu. Un chant de gondoliers, frère-germain de celui de la reine de Chypre, et quelques autres morceaux que tout l'auditoire reconnaissait sans pouvoir toujours se rendre compte de la réminiscence, c'était trop peu pour assurer le succès de deux actes complètement vides. Le talent de Roger, de Mme Rossi et de Mlle Revilly ont accompli une espèce de miracle en garantissant la pièce d'une chute imminente.

Mlle Revilly, dans le rôle de la femme du gouverneur, s'est montrée aussi bonne cantatrice que séduisante créole sous trois costumes divers.

BOREL D'HAUTERIVE.

MODES.

COSTUME DE VOYAGE. — Redingote en foulard, fond poussière à ramages bruns, sans aucune garniture; grande pélerine en étoffe semblable à celle de la redingote, et pouvant s'ôter à volonté; chapeau de paille d'Italie cousue, sur lequel est posé en croix un ruban vert; voile de gaze de même couleur, souliers de maroquin, guêtres en coutil, gants de Suède, col Mazarin en mousseline brodée, cabas en soie végétale contenant un album à dessiner, un livre de lecture et un carnet.

COSTUMES POUR SORTIR LE MATIN. — Redingote de coutil de laine ou de soie écrue soutachée sur le devant du jupon et du corsage; jockeys et bas de manches ornés de soutaches; écharpe ou camail en soie noire, garnie de dentelle; chapeau de paille orné d'une guirlande Joséphine en feuilles de chêne, voile de tulle blanc; bottines; ombrelle de seize pouces.

— Robe en barège de baye-gory, à ramages représentant des branches d'arbre rabougries; cinq plis espacés à la jupe; corsage formé de plis; manches justes et à plis dans toute leur longueur; écharpe ou camail de tarlatane, doublée de même couleur que la soie dont est doublée la capote qui est en paille à jours; guirlande de rubans ornant le dessus de cette capote; voile de dentelle.

Quelques personnes ont adoptées les nouvelles ombrelles nommées douairières ; ce sont des cannes véritable coiffées du pavillon destiné à garantir du soleil ; mais pour les employer à cet usage il faut nécessairement tenir à la main l'extrémité qu'ont souillée la poussière et la boue.

Costume pour la promenade a cheval. — Amazone à corsage formant châle ouvert, laissant voir une chemisette à entre-deux avec jabot, col entouré d'entre-deux et rabattant sur une petite cravate en gros de Naples glacé ; gants de Suède, cravache d'hippopotame, chapeau de castor gris, voile de gaze bleue.

Toilette pour les réunions dansantes. — Robe en mousseline à plusieurs plis surmontés d'une broderie au crochet, soit blanche, soit de couleur (tous les ornemens de la toilette doivent être en rapport avec cette broderie). Corsage à plis croisés, espacés par une étroite broderie. Manches courtes dans le même genre ; ceinture de ruban nouée sur le devant et dont les bouts sont de moyenne longueur ; écharpe en dentelle noire ; gants sans ornemens ; fleurs naturelles ou rubans dans les cheveux ; éventail ; souliers de gros de Naples noir ; mouchoir à entre-deux de Valencienne. La Valencienne est aujourd'hui la dentelle la plus à la mode, la mieux portée.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

10 juin. — Quatre jeunes Suisses se trouvant réunis à Munich, trois d'entre eux imaginèrent de s'amuser aux dépens de l'autre, nommé Kaeser, en lui faisant la plaisanterie suivante : quelqu'un vint lui chercher querelle, et ses camarades lui dirent qu'il devait se battre pour soutenir l'honneur du pays. Le duel simulé eut lieu ; le provocateur tomba ; et comme Kaeser ignorait que les pistolets n'étaient pas chargés, il crut avoir tué son adversaire et devint fou. Les auteurs de cette mauvaise plaisanterie abandonnèrent lâchement ce pauvre jeune homme, après l'avoir placé dans une voiture, et prévinrent cependant sa famille de cet événement. Il arriva ainsi aliéné et sans soins à Rorschac, où ses parens, accourus à sa rencontre, le soignèrent quelques jours. On le transporta ensuite à Fribourg ; mais à Soleure son état empira, et cet infortuné jeune homme expira dans une auberge.

11. — Le *Journal de Bruges* rapporte que le 25 mai, à Thieghem, une jeune fille ayant éprouvé une attaque d'épilepsie pendant le sermon après vêpres, quelques assistans se sauvèrent en criant au chien enragé. Ce fut le signal d'une terreur panique ; tous les fidèles épouvantés, hommes, femmes, enfans, se précipitèrent hors de l'église, se pressant se culbutant et se foulant aux pieds. Sur dix-sept femmes enceintes qui se trouvaient dans l'église, sept sont mortes.

— On fait circuler depuis quelque temps, comme pièces de monnaie, de petits jetons en cuivre, représentant d'un côté le portrait de la reine d'Angleterre, et de l'autre celui du prince Albert. Ces jetons ont été mis en circulation, particulièrement le soir, pour des pièces de vingt francs, dont ils ont la dimension.

12. — La septième chambre a condamné M. Bagieu, agent de change, à 5,000 fr. d'amende, et M. Villette à 500 fr. d'amende pour avoir joué sur les effets publics et contracté des ventes à terme d'effets publics, non suivies du dépôt des inscriptions de rentes, contravention prévue par les arrêts du conseil des 7 avril et 2 novembre 1785, et 12 septembre 1786, et même par la loi du 6 mars 1791 et par la loi du 8 vendémiaire an IV.

Cette sage décision a jeté la consternation parmi les agens de change et les joueurs de la Bourse ; mais elle a satisfait tous les hommes qui redoutent avec raison les funestes effets de l'agiotage.

— On lit dans le *Sémaphore* de Marseille :

« Nous avons annoncé, hier, l'arrivée dans notre port d'un voyageur intrépide (M. Malbec), qui s'est présenté seul à la grille du bureau de la Santé dans une pirogue d'une construction particulière, digne d'exciter la plus vive curiosité.

« Les renseignemens que nous avons recueillis nous permettent de compléter aujourd'hui la description que nous avons faite de la pirogue et du genre de navigation de ce voyageur vraiment extraordinaire. Cette pirogue est munie d'une petite pompe aspirante très ingénieuse, dans le genre de la pompe à vin, dont on se sert dans les maisons pour tirer le vin des petits tonneaux et des *dames-jeannes*, mais avec une légère modification qui la fait différer de cette dernière, et qui la rend plus propre à vider promptement l'eau que peut faire la pirogue en mer par le mauvais temps ; cette pompe est de l'invention de M. Malbec.

« La construction de la pirogue est presque une œuvre de génie. M. Malbec, privé de la jambe gauche et ne pouvant par conséquent se mouvoir avec facilité dans son embarcation, a imaginé une installation de mât et de voile inusitée jusqu'à ce jour. Sa jambe de bois plantée à l'avant de la pirogue forme le mât, l'extrémité de ce mât est percée d'un trou dans lequel se trouve un piton fixé à l'extrémité de l'antenne de la voile ; par le moyen d'un hale-bren, il guide, de sa place même, son antenne et déploie ainsi sa voile au gré des vents.

« Nous avons appris que M. Malbec est venu à Marseille pour y faire confectionner une pirogue en tôle galvanisée ; celle-ci comportera bon nombre d'améliorations, mais la plus merveilleuse est celle des mâts creux, au moyen desquels le voyageur pourra respirer pendant le mauvais temps, alors que le pont de son embarcation sera *hermétiquement* fermé par un panneau et que lui-même, alongé sur un matelas situé au fond de la pirogue, reposera tranquillement au milieu de la tourmente. Ce temps de couchage est ce que M. Malbec appelle un temps de cape. Le nom de la nouvelle pirogue correspondra parfaitement à son genre de construction et de navigation, elle s'appellera le *canard*. »

13. — Dernièrement, un enfant de trois ans est tombé dans l'Aa. Un chien qui était avec lui se précipita à l'eau et ramena sur la rive ce pauvre enfant. L'animal avait mis une telle prudence dans cet acte instinctif, qu'on n'a pas même retrouvé l'indice de ses crocs sur le bras de l'enfant qu'il avait saisi pour le retirer de la rivière.

— L'administration des chemins de fer de Belgique vient d'adopter une mesure qui doit contribuer à la sécurité des voyageurs. Cette innovation, établie sur la ligne du Nord, consiste en une espèce de tour en fer adaptée au tender et placée en dehors. Cette position, élevée à la hauteur de la cheminée de la locomotive, permet à un garde, qui s'y tient continuellement assis sur une sellette, de dominer et de reconnaître au loin la route que suit le convoi.

Cette vigie est munie d'un cornet, qui, en cas d'obstacle ou d'accident servirait à avertir à temps le machiniste, de ralentir la marche de la locomotive ou de l'arrêter au besoin.

14. — Le sieur Gayot, conducteur du chemin de fer du Rhône, a été tué le 6, au convoi du soir de la remonte de Lyon, dans le percement appelé Durey, près Rive-de-Gier. Ce malheureux a eu l'imprudence d'avancer la tête hors la banquette, il a été pris par le menton le long du mur, et jeté sous les roues des voitures, où il a été écrasé. Sa mort a été instantanée.

BOUCHEIX

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE ET RENOU, rue Bailleul, 9-11.

13e Année. — No 34. Lundi 20 Juin 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vte DE TESSIÈRES BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu, no 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Libraires, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffite et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS,

TRIBUNAUX, THÉATRES,

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

LE CABINET DE LECTURE parait tous les cinq jours, les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX 15 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

LE COMTE DE KONIGSMARK.

« Les affections domestiques, a dit un écrivain anglais, trouvent rarement un abri sous les draperies du trône, et, à cet égard, la famille régnante de la Grande-Bretagne a vraiment eu du malheur. » Sans prendre trop à la lettre cette réflexion maligne de Cooke, on ne saurait toutefois en méconnaître la douloureuse portée. Nous la citons avec franchise, puisqu'en s'éteignant, en 1828, dans la personne de George IV, après avoir donné quatre souverains à l'Angleterre, la maison de Brunswick et Hanovre est passée dans le domaine historique. Il faut rendre aux Stuarts cette justice que, malgré les fautes politiques de leur dynastie, l'esprit de famille y resta plein de noblesse et de dévouement; ce fut aussi un côté singulièrement respectable dans le rôle si divers de la branche aînée des Bourbons; et peut-être la religion catholique, dont ces deux maisons furent évidemment les martyres, leur inspira-t-elle en revanche l'admirable solidarité que chacune transmit à ses membres dans le partage des souffrances et des châtimens où la race entière à la fin succomba.

La fin mystérieuse du comte de Konigsmark, qui disparut tout d'un coup, en 1694, de la cour de Hanovre, malgré la sauvegarde de son titre d'officier au service de Saxe, est un événement de l'histoire privée du dix-septième siècle d'autant plus attachant, que cet illustre aventurier était frère de la célèbre comtesse Aurora, dont la vogue romanesque fut en partie le résultat de sa disparition même. Sa mort tragique, en livrant sa sœur orpheline à un prince voluptueux, amena d'ailleurs la naissance de Maurice, maréchal de Saxe, l'une des gloires des armées françaises. Mais ce n'est pas tout : l'honneur entier de la famille de Hanovre s'y trouve compromis, et la question de l'assassinat du comte, jusqu'à ce moment restée douteuse, malgré de compétentes autorités, est définitivement résolue par un livre fort curieux qui vient de paraître à Leipzig (1). On savait que des papiers tombés entre les mains du secrétaire de Konigsmark, à l'heure de la catastrophe, avaient été remis à la comtesse Aurora, et qu'à la mort de celle-ci, alors abbesse du couvent de Quedlinbourg, ils étaient devenus la propriété des parens de sa sœur, la comtesse de Lœvenhaupt. Ce sont ces manuscrits qui auraient été communiqués par la famille Lœvenhaupt au docteur Cramer. Ils jettent une lumière complète sur un épisode que Robert Walpole n'avait pu éclaircir qu'au moyen du journal de Wraxall, des mémoires de Pollnitz et des conversations d'Etough et de mistriss Howard, tous documens fort contradictoires ou divergens. C'est une découverte dont profitera l'histoire, mais aux dépens de la maison de Hanovre.

Si jamais, lecteur, vous montez le grand escalier du palais de Kensington, près de Hyde-Park, à Londres, vous ne manquerez pas d'y regarder deux tableaux sinistres, les portraits de Mahomet et de Mustapha, ces jeunes Turcs que George Ier prit lui-même sur-le-champ de bataille dans la campagne de Hongrie et dont il se fit suivre en Angleterre,

(1) *Denkwürdigkeiten der Græfin Maria-Aurora von Konigsmark und der Konigsmarkschen familie*, par le docteur Cramer. Leipzig, 1836.

lorsqu'il y vint de Hanovre pour occuper le trône à la mort de la reine Anne (1). N'étant encore que prince électoral, dans le premier voyage à Londres qu'il entreprit sur les instances de son père Ernest-Auguste, pour briguer la main de la reine, George n'avait pu voir sans jalousie le comte de Rochester, simple gentilhomme, se venger d'une satire de Dryden en faisant assassiner le poète au coin d'une rue par son fameux page, le nègre Will (2). Moins colère peut-être, mais aussi libertin que Rochester, il voulut, une fois monarque, utiliser ses deux Mameluks dans un but licencieux, et nomma Mahomet et Mustapha *pages of the back stairs*, pages des escaliers dérobés (3).

Pope dit dans sa seconde épître :

« Ce n'est pas chose facile que de trouver, dans un pair ou dans un évêque, à décrire un ami du roi ou un serviteur du Christ. Mais, hélas! à moins que ma plume ne s'égare, comme elle peindrait aisément un tel homme sous les traits de l'*honnête Mahomet* ou du simple ministre Hale ! »

Voici comment Mahomet aurait mérité, en Allemagne, cet éloge.

Avant la guerre de Hongrie contre les Turcs, et lorsque le duc Ernest-Auguste, père de George, n'avait point encore reçu l'investiture de son électorat comme duc de Hanovre et Brunswick réunis et maréchal de l'empire, ce prince, dévoré d'ambition, ébloui déjà par la perspective de la couronne des trois royaumes (4), avait subitement rappelé son fils de Londres, en 1682, pour le marier à sa cousine, à l'unique héritière du prince de Zell. Ce mince état de Zell, sur la carte de l'Allemagne, ne remplissait qu'une place fort modeste; mais il formait avec Hanovre et Brunswick, au point de vue de la topographie, un triangle assez redoutable, et tirait de ses limites plus d'importance que de son étendue. Très insignifiant par lui-même, ce coin de terre constituait un appoint politique qui tentait beaucoup la cupidité des principautés voisines à une époque où les césars modernes n'avaient guère d'autre moyen d'obtenir l'alliance, les subsides et les soldats des petits souverains, qu'en leur promettant la toge électorale et un fauteuil à l'un des angles de la chambre de la diète de Francfort (5). Guillaume, duc de Zell, et sa femme, Éléonore d'Émiers, de la maison d'Olbreuse en France, n'avaient qu'un enfant, Sophie-Dorothée; ils ne résistèrent pas à la satisfaction d'asseoir leur fille unique sur le trône d'Angleterre, quoique ce mariage, par les répugnances du prince électoral, laissât prévoir les catastrophes dont il fut l'origine. Déjà commençait la réalisation de cette prophétie de lord Carteret, à propos des si pénibles contestations de George Ier et de George II : « Cette famille s'est toujours querellée avec elle-même, et ainsi elle se doit quereller toujours, de génération en génération. »

La plus singulière preuve de cette antipathie, tellement hors nature qu'elle paraît providentielle, existe encore dans un recueil de lettres particulières écrites par l'électrice Sophie en 1701, et renfermées dans la collection connue sous le nom de *Hardwick state papers*. Ces lettres sont adressées à Stepney, poète et diplomate, comme l'étaient à la fois tant d'hommes distingués du dix-septième siècle. On y voit l'électrice, dans la prévision du cas de successibilité pour la maison de Hanovre à la couronne d'Angleterre, s'élever avec force contre l'intérêt de son propre fils, et recommander vivement le prétendant, *the poor prince of Wales*. Les historiens dévoués à la famille de Brunswick ont attribué l'esprit de ce curieux document aux prédilections de l'électrice pour le torysme. Reconnaissons plutôt, dans un semblable phénomène d'aversion maternelle, toute la perversité du caractère privé de l'aristocratie anglaise, dont les membres concentrent ordinairement sur l'aîné de leurs petits-fils l'affection qu'ils retirent au contraire à l'aîné de leurs héritiers directs ou de leurs propres enfans, parce qu'ils regardent celui-là comme le vengeur de leurs peines domestiques, comme le bourreau futur du dernier, qui lui-même les a bourrelés sans miséricorde. Toute cette partie secrète de l'histoire de la branche hanovrienne a été supérieurement approfondie dans l'excellent livre de lord John Russell, intitulé : *History of the affairs of Europe from the peace of Utrecht*, et ce n'est pas ici d'ailleurs le lieu et le moment de s'y étendre.

Obéissant donc à l'invisible génie de la discorde qui a toujours secoué les flammes de sa torche au milieu des relations domestiques de sa famille, George Ier épousa Sophie-Dorothée de Zell avec autant de répugnance qu'un siècle plus tard le prince régent, fils de George III, épousa de même, par une remarquable coïncidence, une autre héritière de Brunswick. Sophie-Dorothée, née en 1666, avait alors à peu près seize ans. Elle possédait cette fraîche fleur de charme et de beauté dont les princesses allemandes du Nord embellissent volontiers les plus belles couronnes de l'Europe, et qu'il nous est permis maintenant en France d'apprécier par nos yeux. Dès son arrivée, la petite cour de Hanovre lui offrit un spectacle que le règne du cardinal Dubois et de Mme de Parabère voulut ensuite copier à Paris, mais qu'il n'a pas égalé. Le prince électoral et son père, l'électeur Ernest-Auguste, se partageaient effrontément tour à tour les deux mêmes maîtresses, et, ce qui est plus original, les deux sœurs. Trois concubines régnaient sur la souche impure de la dynastie future de l'Angleterre; les deux sœurs étaient la comtesse de Platen et Mme de Kilmanseck, qui suivit le prince électoral à Londres, et qu'il fit en 1721, à la mort de son mari, comtesse de Linster, baronne de Brentford et comtesse de Darlington (1). La troisième était Erengard Mélésina, baronne de Schulenbourg, princesse d'Ebernstein, et enfin, sous le ministère de Robert Walpole, en 1716, créée baronne de Dundalk, comtesse et marquise de Dungannon, pairesse de la Grande-Bretagne, baronne de Glastonbury, comtesse de Feversham et enfin duchesse de Kendall, dernier titre que lui ait conservé l'histoire. Je tiens à prouver qu'on a calomnié Louis XV, et que, sous le rapport de la glorification des femmes de mauvaise vie, George Ier le laisse bien en arrière. Mais la comtesse du Barry avait un visage charmant, tandis que Mme de Kilmanseck était d'un embonpoint repoussant et la duchesse de Kendall d'une physionomie réellement laide. Éternelle bizarrerie du cœur humain! « La Mélésina est si vénale, disait Walpole, qu'elle vendrait pour un shelling l'honneur du roi au dernier enchérisseur. » Sa hypocrisie égalait sa cupidité. En Savoie, le ministre d'une église luthérienne, qui connaissait sa vie privé, lui ayant refusé la communion, le peuple de Londres fut bien surpris de la rencontrer chaque jour en visite successivement dans toutes les chapelles de ce culte. A la cour de Hanovre, en 1690, on ne s'étonnait encore que de sa laideur. Elle était fille d'honneur de l'électrice, qui, la voyant un soir, au bal, derrière son fauteuil, où Mélésina était retenue par son service, dit à mistress Howard :

— Regardez donc cet automate. Concevez-vous que ce soit là la passion de mon fils?

— Oui, madame, répondit la future Maintenon de l'Angleterre, car je suis de l'avis de Montigny : les automates manquent d'expression, de grâce et même d'harmonie; mais, outre qu'ils sont mieux organisés que les corps vivans, ils ont sur eux l'avantage de n'avoir point d'âme. » On sait que mistriss Howard, persuadée que l'esprit d'une femme mûrit en mûrissant, comme les fruits, attendit, pour captiver George,

(1) *Lyson's environs of London*, vol. III.

(2) *Souvenirs* d'Horace Walpole.

(3) *Vie de Dryden*, par Scott.

(4) Georges Ier parvint au trône de la Grande-Bretagne du chef de sa mère, l'électrice Sophie, qui était petite-fille de Jacques Ier, et la maison de Hanovre offrait au parlement anglais cette double garantie qu'elle était protestante et Stuart.

(5) On montre encore aujourd'hui à Francfort, dans le Roemer, les *quatre coins* privilégiés de cette chambre, dont les fauteuils excitaient à un si haut degré l'ambition des princes du saint-empire germanique.

(1) *Mémoires* de Robert Walpole. — *Lettres* de Pollnitz. — *Souvenirs* d'Horace Walpole, etc.

qu'elle fût vieille, et laissa ses rivales user leur figure, ainsi que les fleurs, en s'épanouissant (1).

C'est au milieu de cette cour étrangement frivole, que tomba Sophie-Dorothée, au sortir de l'éducation toute réservée d'une mère protestante et poitevine, n'ayant souvenance que d'un bel enfant blond qui avait égayé ses premiers pas à travers les tristes landes de Lunebourg, et dont le départ avait emporté jadis quelque peu de son bonheur de jeune fille. A peine enceinte de son mari, elle en reçut le plus violent outrage : Mélésina fut déclarée maîtresse en titre de George. Aux plaintes de Sophie-Dorothée, l'électeur, dont l'ambition était satisfaite, répondit par le dédain, et l'électrice, qui haïssait son fils, par l'ironie. La princesse, désespérée, provoqua des explications; George y répliqua en saisissant sa femme par le cou; il voulait l'étrangler; on ne l'arracha que meurtrie et sans connaissance aux doigts de fer de son mari. S'il est physiologiquement vrai que les émotions vives de toute femme enceinte réagissent sur la créature enfermée dans ses flancs, la nature elle-même justifie en quelque sorte les dissentimens mémorables du père et du fils, de George Ier et de George II (2). Ainsi s'ouvrait l'humiliante vie du premier personnage en cause dans cette haine, lorsque parut, au château de Hanovre, celui qui devait, sans le savoir, perpétuer la discorde traditionnelle en l'envenimant, Christophe Philippe, comte de Konigsmark, *famous and beautiful*, comme écrit Walpole.

Il était le descendant d'une antique et noble famille originaire des Marches de Brandebourg. Son grand-père avait obtenu de la reine Christine plusieurs riches domaines en Suède, et de Gustave-Adolphe le titre de comte pour des services militaires qui remontaient à la guerre de trente ans. Cette famille émigra dans sa patrie adoptive; mais, à la mort du père, elle revint dans le Brandebourg, après avoir confié une partie de sa fortune aux banquiers de Hambourg, où s'arrêtèrent même la mère et les sœurs de Konigsmark. Lui seul, né en Suède, mais de mœurs allemandes, se présenta dans les cours électorales de Saxe, de Brunswick et de Zell, à cette dernière surtout qui accueillit sa jeunesse. C'était l'enfant blond, compagnon de Sophie-Dorothée. Il ne fut pas difficile à Christophe-Philippe d'émouvoir le cœur de l'héritière de Lunebourg-Zell, d'autant plus qu'à cette époque l'empereur n'avait pas encore tourné la tête du duc Guillaume par l'érection du mince patrimoine de Zell en principauté, que le douaire ainsi embelli de la fille n'avait pas tenté Ernest-Auguste, et qu'enfin Konigsmark se trouvait presque de niveau, par l'éclat de ses richesses, de son nom et de sa personne, avec la maison de Brunswik-Lunebourg, dont alors était chef le duc de Zell. L'alliance du Hanovre écarta naturellement Konigsmark qui prit du service à la cour d'Ernest-Auguste, et plaça, comme fille d'honneur, la jeune Aurora, sa sœur, parmi les femmes de Sophie-Dorothée, apparemment pour se rapprocher de l'objet de ses premières amours. Ce fut quelque temps après cette imprudente démarche que les soupçons de George éclatèrent à la vue du chapeau du comte qu'il découvrit par hasard dans la chambre à coucher de la princesse électorale (3).

Nous dirons, en passant, que le docteur Hoadley, dans sa comédie intitulée : *The Suspicious Husband*, se servit d'un incident pareil, tout en respectant l'innocence de l'héroïne. George II, qui aima pour le moins sa mère autant que l'avait détestée le prince électoral, fut très flatté de cette ingénieuse allusion, et le courtisan Hoadley, en dédiant avec adresse son œuvre au fils de Sophie-Dorothée, fut récompensé par une place de médecin ordinaire dans la maison du roi.

Cependant, quelque terrible que fût le témoignage d'un chapeau, il ne suffisait pas. Sophie-Dorothée semblait avoir dissipé tout l'orage en donnant un fils (George II) à son défiant époux, que la guerre, au surplus, venait de rappeler dans le midi de l'Allemagne. C'est ici que Mahomet, retenu au Hanovre par Ernest-Auguste, fut placé, comme un limier, sur les traces du beau Suédois que l'absence de George avait rendu plus entreprenant, tandis qu'un autre péril, dont la source était également dans l'amour, s'avançait dans l'ombre contre le comte. Mahomet, c'était le majordome épouvantablement fidèle de Ravenswood; l'Iago de la tragédie, ce fut une femme.

En débutant par une passion romanesque à la cour de Hanovre, le comte avait provoqué à son égard les mêmes sentimens dans le cœur de la comtesse de Platen, sentimens auxquels d'ailleurs était encouragée cette femme par les jalousies de Mme de Kilmanseck, sa sœur, et de Mélésina, implacables toutes deux pour Sophie, qu'elles savaient aimée. Soit coquetterie involontaire, soit tentative préconçue dans Konigsmark d'employer l'art aujourd'hui si universellement répandu, on eût dit que l'aventurier voulait arriver par les femmes, et des relations s'établirent, à ce qu'il paraîtrait, entre la maîtresse favorite de l'électeur et l'amant platonique de la princesse héréditaire. C'est du moins ce qui résulte du plus singulier des documens remis au docteur Cramer par la famille Lœvenhaupt, et sur la nature duquel, pour l'honneur du sexe au dix-septième siècle, nous nous abstiendrons de prononcer. Quel que soit notre respect pour les grands malheurs historiques, il était cependant impossible de supprimer ici même la mention d'une circonstance qui caractérise plutôt une époque pervertie, qu'elle ne flétrit la comtesse Aurora. Les traits de mœurs, en passant dans le style ou en se modelant par les faits, dessinent tout un âge sans engager la responsabilité des personnages contemporains qui en sont l'expression naïve, écrite ou parlée; et la sœur de Konigsmark, morte d'ailleurs en odeur de sainteté et dont la réputation, comme fille d'honneur de la princesse électorale, n'a jamais subi la moindre atteinte, dut nécessairement, pour disculper sa maîtresse et son frère, chercher de bonne foi les preuves sur lesquelles nous nous taisons à cette heure, sans croire qu'elles seront un jour d'une substance impénétrable pour la postérité.

Konigsmark, inquiet, commença par se démettre du régiment hanovrien qu'il commandait au service de l'électeur Ernest-Auguste, et, tout en restant à sa cour, s'observa lui-même autant dans ses amours que dans ses intrigues. Mais il était un peu tard. Ardent, ingénieux, plein de sang-froid, réunissant tout ce qui fait qu'on aime et qu'on est aimé, il crut détourner l'attention par la plus frivole, par la plus spirituelle des mystifications. Bientôt on ne parla que des perruques françaises, dont le comte avait trouvé moyen, pour que les esprits homicides de la cour fussent occupés ailleurs, d'exhausser l'architecture. L'attente de Mahomet fut trompée; le nègre veillait inutilement, un poignard à la main, dans les corridors du palais. Pour donner une idée de l'enthousiasme qu'excitaient les perruques du beau Suédois, il suffit de rappeler que mistriss Howard, dont la fortune était petite, trouva de sa chevelure un prix assez magnifique pour payer un dîner aux ministres hanovriens (1). La collection de Cramer contient sur la cour de Hanovre des renseignemens non moins remarquables que le document particulier de la comtesse Aurora, et que l'intermède des perruques françaises. On ne peut plus douter maintenant que Konigsmark ait rompu avec la favorite, puisque Sophie elle-même, effrayée de la passion furieuse de la comtesse, lui conseilla plus tard de renouer son intrigue, pour que Mme de Platen ne les perdît pas. Si monstrueux que semble cet avis, communiqué par la femme qu'il aimait, tout, dans la suite de cette effroyable tragédie, fait supposer que l'aventurier le reçut de la princesse électorale. Il comptait déjà se réfugier à Dresde, chez l'électeur Auguste de Saxe, qui l'avait récemment élevé au grade de général, quand Mme de Platen, exaspérée par la crainte du départ de Konigsmark, résolut le meurtre simultané du comte et de Sophie.

(1) Etough, *Minutes of a conversation with Robert Walpole.*

(2) *The Northen courts*, by Brown-Ker of Kersland.

(3) *Coxe's travels. — Lord Mahon's history of England from the death of queen Anne*, etc.

(1) Horace Walpole.

Ici les opinions se partagent (1). Nous les transcrirons par ordre de vraisemblance. En thèse générale, il est difficile de ne pas croire à ce rôle ténébreux des trois favorites de la cour de Hanovre, lorsqu'on les voit plus tard, George étant sur le trône, prendre part au honteux trafic que faisait surtout des deniers de l'état la duchesse de Kendall, et se trouver impliquées dans la scandaleuse affaire de la compagnie du Sud, sous le ministère de Stanhope. L'affreuse et solidaire vengeance d'Ernest-Auguste et de Mme de Platen serait-elle excusable, comme le prétend Horace Walpole, par le projet qu'aurait conçu Konigsmark, avec l'approbation de la duchesse de Zell, de conduire furtivement Sophie-Dorothée en France, dans le Poitou, qui renferme encore des descendans de la famille d'Olbreuse, d'y mettre la jeune femme sous la protection de l'église, et de provoquer un divorce en la jetant, par une abjuration, dans les bras de la religion catholique? Il est certain qu'à l'époque de ce drame, trop peu connu, l'armée de Louis XIV étant rassemblée sur les frontières de la Belgique, rien n'était plus facile à deux illustres amans convertis au catholicisme par l'amour, que de trouver un asile à la cour du monarque pénitent d'un confesseur jésuite. Quoi qu'il en soit, les premiers historiens qui se sont occupés de cette mystérieuse affaire ont généralement avancé qu'Ernest-Auguste fut averti par le page oriental des assiduités plus fréquentes de Konigsmark, et que, prenant fait et cause pour son fils absent, il ordonna d'assassiner le comte à petit bruit. D'autres ont assuré que Mme de Platen, définitivement méprisée par le beau Suédois, lui demanda un dernier rendez-vous, que le comte y vint, et que l'électeur, aposté dans une galerie par la favorite elle-même, s'étant imaginé que Konigsmark se rendait à la chambre de Sophie, le fit tuer au retour. Aujourd'hui, le récit de la mort du comte, ou plutôt de sa disparition, envoyé par son valet de chambre à ses sœurs, et publié par le docteur Cramer, détruit en partie ces détails, en les remplaçant toutefois par des circonstances plus terribles encore.

Bernhard Zeyer, d'Heidelberg, dans le Palatinat, fabricant de bustes en cire et d'ouvrages de laque, fut engagé par la princesse électorale pour lui donner des leçons de son art. Des visites naturellement répétées amenèrent le professeur, par suite de cet arrangement, dans l'intérieur du palais, et il devint comme un meuble de l'appartement de Sophie-Dorothée, qu'il ne quittait guères que pour prendre ses repas avec les officiers de la maison de George. Ce fut alors, et le prince électoral se trouvant même à Hanovre, qu'il aurait aperçu Konigsmark venant assister au travail de son élève. La présence du comte dans les appartemens intimes du palais, à ces heures de retraite pour Sophie, rendit Mahomet fort sombre; il en parla rudement à Bernhard en le prévenant que son maître, depuis long-temps averti, couperait la gorge au Suédois. L'artiste, épouvanté, courut aussitôt se jeter aux genoux de la princesse, qui se contenta de répondre, du ton dédaigneux d'une femme éprise d'un héros de roman: « Laisse-les attaquer Konigsmark, il saura bien se défendre! »

Peu de jours après cette réponse, il y eut opéra à la cour; Sophie ne parut point au spectacle; elle se disait malade et gardait le lit. L'opéra commence; George n'aperçoit pas Konigsmark dans la salle. Il n'en faut pas davantage pour que sa fureur éclate. C'est là ce qu'il attendait. Il expédie aussitôt de sa loge un maître des cérémonies vers l'appartement de Sophie avec des ordres précis. L'officier ne tarde pas à revenir dans la salle; il rend compte à voix basse et avec émotion de sa mission secrète au père et au fils. Une pâleur horrible, tandis qu'ils l'écoutaient, couvre leur visage. Ils sortent de la loge. L'opéra continue.

Cette scène, fort significative pour ceux qui étaient au courant des intrigues du palais, arracha des larmes au pauvre Bernhard Zeyer. Il courut précipitamment vers la chambre de son élève; il savait que le comte y était entré. Comme il ouvrait la porte de la galerie, une autre porte s'ouvrit tout à coup dans la galerie même, et deux hommes masqués, le prenant pour Konigsmark, se ruèrent sur le fabricant d'images, en lui criant: « Nous vous y trouvons enfin! » La nuit était obscure; on ne se voyait pas; Bernhard, dévoué, allait se laisser tuer. Cependant, au bruit extraordinaire qui se fait dans la galerie, Konigsmark, assis sur le chevet du lit de la princesse, le dos tourné à la porte de la chambre, et entendant les injures dont les deux hommes masqués accablent le professeur, se lève et dit: « Qui ose m'accuser d'une si infâme trahison? » Sophie, indignée, s'adressant aux meurtriers, s'écria: « Moi, une princesse, ne puis-je donc m'entretenir avec un gentilhomme? Mais leur perte était jurée. Sous les yeux de la malheureuse femme, Konigsmark, son ami d'enfance, son unique et innocent amour, est balafré et poignardé avec rage. Le vaillant Suédois vendit cher sa vie: dans la lutte, où le père et le fils furent blessés, le masque de George se détacha, et le futur monarque de la Grande-Bretagne courait risque d'être signalé comme assassin par l'amant prétendu de sa femme, quand le maître des cérémonies arrivant fort à propos, passa, par derrière, son épée au travers du corps de Konigsmark, qui tomba enfin devant le lit de Sophie, en disant aux deux princes: « Vous êtes des meurtriers aussi imbéciles que lâches, car je ne suis pas coupable. » Mais, pour toute réponse, on le perça de coups d'épée jusqu'à ce qu'il ne parût plus respirer. Alors il fut traîné vers un vestibule qui précédait la galerie. Le pauvre fabricant d'images, qui avait été bien malgré lui témoin de cet abominable guet-apens, céda aux prières de Sophie et suivit de loin le prince électoral et Ernest-Auguste pour connaître ce qu'on ferait du corps de Konigsmark. Comme on traversait le vestibule, cet infortuné reprit un moment ses sens: Vous avez arraché la vie à un homme d'honneur, dit-il à George; mais, au nom de Dieu, ne me laissez pas mourir comme un chien dans mon sang et dans mes péchés! Un ministre pour mon âme, je vous en supplie, un ministre! — A ces paroles, l'électeur et son fils sortirent; le maître des cérémonies resta seul avec le mourant. Bientôt parurent un ministre et un bourreau dont le visage était inconnu au palais. Le bourreau venait un peu tard, quand au ministre, ses fonctions étaient possibles encore. Le maître des cérémonies alla quérir dans la galerie un grand fauteuil où le mourant fut assis. La confession terminée, Konigsmark était si faible, que l'exécuteur et le maître des cérémonies le tenaient avec peine sur son siège. C'est dans cette situation que, les princes étant rentrés, on lui abattit la tête; puis l'exécuteur creusa un trou dans le coin droit du vestibule, et le corps y fut jeté.

De pareilles atrocités excitèrent pourtant la verve railleuse des écrivains dévoué à la famille des Stuarts, et l'expression introduisit *cuckold Geordie* fut adopté en Écosse pour désigner une conversation criminelle où les mêmes détails, sauf le meurtre, se reproduisaient. Malgré un proverbe anglais qui dit: La cire près du feu ne saurait mieux faire que de fondre (*wax near the fire can't choose but melt*) il est certain que la rencontre équivoque du Suédois, à cette heure et au chevet de ce lit, irritait avec justice les meurtriers; mais du délit à l'assassinat, la transition ne fut point assez ménagée. On doit rechercher d'autres causes infimes à de si éclatantes représailles; c'est l'opinion que les Ecossais, pendant l'invasion de Charles-Édouard, ont essayé de répandre par des chansons où la jalousie du prince électoral est attribuée à la comparaison peu flatteuse qu'il ne put s'empêcher d'établir entre la toilette de Konigsmark, et sa propre mise plus que négligée. « Me ferait-on, s'écrie George dans une ballade, saluer ce monsieur pour sa chemise de Hollande (1)! »

A la disparition de son frère, la comtesse Aurora se réfugia à Dresde et réclama la protection de l'électeur de Saxe, dont Konigsmark avait embrassé le service; mais l'électeur, homme d'esprit, déclina toute part dans l'enquête que la famille du Suédois prétendait ouvrir sur

(1) Coxe. — *Etough's Papers.* — Lord Mahon. — Cramer, etc. — *Histoire secrète de la maison de Hanovre*, par Montgaillard.

(1) These gar me greet count Konigsmark
For his brave claes and Holland sark.

son absence inexplicable. Ce qu'il proposa plutôt, et ce que la comtesse fut forcée de croire acceptable dans le malheur, c'était de faire d'Aurora sa maîtresse. Il faut dire aussi qu'à l'espoir de la vengeance future se joignait la plus extraordinaire disgrâce de fortune, la seule peut-être qui fût à la mesure de la catastrophe du comte : les banquiers de Hambourg, dépositaires de son patrimoine, refusèrent d'en tenir compte à ses héritiers tant qu'une mort, dont toutes les preuves manquaient à sa famille, ne serait pas légalement prouvée. La comtesse Aurora dut à ce coup du sort une situation fâcheuse, mais en revanche la plus brillante renommée d'intelligence exquise et de caractère supérieur. C'est d'une femme si étrangement battue par la fortune qu'écrivait Voltaire : « Elle est la première de son sexe pour les deux siècles qu'il lui fut accordé de voir ; » et Voltaire parlait du siècle de Mme de Maintenon et du siècle de Marie-Thérèse. Diplomate et poète, elle poursuivit la famille de Hanovre d'une rancune qui employait avec une égale vigueur la mélancolie d'une muse élégiaque et l'adresse des chancelleries à détruire aux yeux de peuples et dans le secret des négociations politiques l'influence des meurtriers de son frère. Enfin, quand elle put prévoir un vengeur illustre dans le maréchal de Saxe, la sœur de Konigsmark, satisfaite d'avoir reproduit dans un tel fils la magnifique organisation d'un tel oncle, s'arracha résolument au monde et se retira dans l'abbaye de Quedlimbourg. Charles XII avait dit de cette irrésistible personne, qu'elle était le seul homme auquel il eût été contraint de tourner le dos. Toute l'apologie renfermée dans ces paroles d'un héros qui ne prodiguait pas les siennes, renaît avec tristesse à l'esprit, lorsqu'on visite dans la chapelle du monastère le tombeau où dort le cadavre de la belle Aurora parfaitement conservé. Rien que l'étrange durée de cette momie démontre au voyageur qu'il y avait dans la famille de Konigsmark une nature choisie, comme Dieu en laisse rarement tomber sur la terre, et dont il est fort simple que la race hanovrienne ait été stupidement jalouse.

La famille de Hanovre aurait donc placé un meurtrier pour premier souverain de sa dynastie, à la tête de la monarchie anglaise ; c'est évidemment là ce que nous sommes forcés de conclure de l'exposé du docteur Cramer. Pierre Ier entoura le meurtre de son fils d'un appareil judiciaire qui prouve au moins que, tout en blessant par le fait les lois divines et humaines, le féroce monarque du nord en respectait dans la forme le consolant prestige. Mais la stupide vengeance de l'électeur et de George, accomplie froidement dans l'une des cours les plus civilisées de l'Europe, au milieu des fêtes d'une aristocratie raffinée, au retour d'une campagne glorieuse contre les Turcs, à l'issu d'un opéra, quand l'orchestre murmurait encore, et vis-à-vis d'une femme malade dont le lit fut peut-être arrosé du sang de la victime, voilà qui reporte l'imagination aux orgies de la tour de Nesle. M. de Montgaillard, Walpole et lord Mahon assurent que le corps du Suédois fut précipité dans un égout, et que son secrétaire eut le temps de sauver la correspondance amoureuse de Sophie et du comte qu'il portait toujours sur lui. Ce qui est certain, c'est que le maréchal de Saxe, qui d'ailleurs vengea si bien par la victoire de Fontenoy et le traité honteux imposé à la maison de Hanovre la mémoire de son oncle assassiné, fit vainement les plus infatigables recherches pour établir les causes de la disparition de Konigsmark. Le palais, témoin et théâtre du meurtre, s'était refermé comme un tombeau sur le cadavre et sur l'événement. Cet horrible mystère fut impénétrable jusqu'à la mort de George Ier, circonstance qui, ayant exigé que son successeur, George II, entreprît un voyage au Hanovre, nécessita des réparations urgentes au palais électoral fort délabré. Les ouvriers découvrirent alors le squelette de Konigsmark sous le carrellement, dit Horace Walpole, du cabinet de toilette de Sophie (*dressing room*). « Cette découverte, ajoute l'historien, fut tenue secrète. Cependant George II en parla à sa femme, la reine Caroline, qui à son tour s'en ouvrit à mon père (sir Robert Walpole). » Au surplus l'élégante société de Hanovre avait parfaitement gardée le plus complet silence sur cette aventure, quoiqu'elle fût conservée traditionnellement dans le souvenir de toutes les familles. Lord Mahon rapporte même dans son livre, qu'on montre encore dans la galerie du palais, l'angle obscur où le corps du Suédois fut enterré, et l'auteur de cette notice a pu le voir pour un florin.

La mort tragique du comte de Konigsmark et l'éclat que son oncle, le maréchal de Saxe, a jeté sur les armes de la France, nous font d'ailleurs un devoir de rappeler ici qu'on a trop long-temps confondu cet infortuné avec Charles-Jean de Konigsmark, son frère aîné, qu'un crime infâme et célèbre a noté dans l'histoire du dix-septième siècle. C'est Charles-Jean qui, sous le règne de Charles II, aposta dans Pall-Mall trois bandits pour assassiner M. Thynne, gentilhomme anglais d'une haute naissance et d'une grande fortune. M. Thynne avait épousé la charmante comtesse d'Ogle, et Konigsmark, son rival, espérait le remplacer après l'avoir tué. On suppose que c'est par l'intervention secrète du roi que le redoutable étranger se rendit maître de la décision du jury dans le procès, où, par un scandale inouï dans les annales judiciaires, il fut solennellement déclaré non coupable, tandis que les trois bandits, ses complices, étaient pendus à Tyburn au milieu de l'indignation générale provoquée par cette sentence. Thynne, l'Issachar de Dryden, est cet homme dont le monument extraordinaire frappe tout d'abord les yeux dans l'abbaye de Westminster ; la sculpture y a retracé toutes les circonstances du meurtre, la forme du carrosse, le portrait du cocher, même la perruque de ce laquais, comme si le malheur d'être assassiné suffisait pour rendre un gentilhomme immortel. Que ce malheur fût une gloire ou non, il est certain que Charles-Jean ne le regardait pas moins comme le résultat d'un péché très véniel ; car, avec le ton moitié chevaleresque, moitié spadassin qui répand tant d'originalité sur le personnage de Bothwell dans *Old mortality*, le comte de Konigsmark avait coutume de dire effrontément : « Cette folie est sans doute une tache pour un nom comme le mien ; mais je gagnerai une bataille ou je prendrai d'assaut quelque contrescarpe, et on n'en parlera plus (1). »

C'est exactement le caractère de l'époque où brillaient en France le cardinal de Retz et le chevalier de Lorraine. Hamilton n'a pas menti. Pour en revenir au frère cadet, à Christophe-Philippe, ou plutôt à la malheureuse Sophie-Dorothée, nous avons laissé la princesse électorale dans son lit, assistant, les rideaux entr'ouverts, au massacre de son amant. Les historiens favorables à George Ier supposent qu'Ernest-Auguste fixa le sort de Sophie durant une absence du prince, de même qu'ils présentent le père de George comme seul auteur du meurtre de Konigsmark. Le docteur Cramer est le premier qui, par les yeux de Bernhard Zeyer, admette la complicité directe du mari. Quoi qu'il en soit, ce dont aucuns mémoires ne font un doute, c'est que Sophie-Dorothée, immédiatement après les funérailles assez lestes du pauvre comte, fut mise elle-même aux arrêts dans sa chambre. Toute protestation était inutile. George sollicita du consistoire ecclésiastique un arrêt de divorce, et il l'obtint, le 28 décembre 1694, sans que la princesse, claquemurée dans son appartement, au dessus du cadavre de Konigsmark, abandonnée de tout le monde et de ses parens même, eût trouvé moyen de faire entendre en public une seule parole pour sa défense. L'arrêt prononcé, on la transporta secrètement dans le château d'Ahlden, situé sur la petite rivière d'Aller, dans le duché de Zell, château qui plus tard servit de prison à une femme plus coupable et aussi infortunée, à la reine de Danemark, maîtresse de Struensée et sœur du roi d'Angleterre, encore de la maison de Hanovre (2). Le voyageur qui erre dans les landes de Lunebourg ne saurait passer sans une vive émotion devant ce manoir d'Ahlden aux pignons sinistres. La princesse électorale avait vingt-huit ans, elle était dans tout l'éclat de la jeunesse, de la beauté et aussi de l'amour, quand les portes d'un méchant fortin perdu au milieu des bruyères furent verrouillées sur sa vie pour ne plus se rouvrir que devant son cercueil ; et même son cercueil, à ce que nous

(1) Horace Walpole.

(2) Brown, *Northern courts*.

croyons, n'en sortit jamais. Elle y termina sa triste existence le 13 novembre 1726, à soixante et un ans, après trente-deux ans de captivité, et sept mois seulement avant la mort de Georges Ier, de son bourreau ! Ainsi le roi d'Angleterre contracta un mariage de la main gauche avec la duchesse de Kendall, sa maîtresse, lorsque sa véritable et légitime épouse était encore vivante. C'est par conséquent le premier monarque des temps modernes qui ait placé la bigamie sur le trône.

Sophie-Dorothée montra dans sa prison la plus grande dignité unie à la plus admirable résignation. Chaque semaine elle recevait la communion, et, au moment où l'hostie sainte allait toucher ses lèvres, elle ne manquait jamais d'élever la voix pour proclamer avec énergie son innocence devant Dieu. Il semble effectivement que, si le crime était probable, on devait traduire Konigsmark devant des juges et le confronter avec Sophie ; le châtiment n'eût pas épargné les deux complices, mais pourtant le droit naturel serait sauf. Nous ne parlons pas de l'honneur d'une dynastie : d'autres circonstances domestiques ont suffisamment révélé, depuis cette époque, à quel point la maison de Hanovre y tenait peu. Cet événement inouï fut la principale cause du dissentiment profond qui divisa jusqu'à la mort George Ier et George II. Le fils du prince héréditaire, encore fort jeune, errant un jour autour de la forteresse qui renfermait une mère dont les traits lui étaient à peine connus, ne résista pas à la douloureuse envie de lui rendre secrètement visite, et poussa son cheval dans l'Aller, à un endroit où il était possible de traverser à gué cette rivière et même de pénétrer dans le château sans être vu ; mais le baron de Bulow, qui commandait à Ahlden pour Ernest-Auguste, s'aperçut à temps de cette tentative irréfléchie, et fit savoir au prince que son grand-père lui défendait, sous peine de mort, une pareille fantaisie de piété filiale. Plus tard, étant prince de Galles, George II se procura, à l'insu du roi, l'unique portrait de sa mère qui existât sur le continent. Enfin, devenu monarque de la Grande-Bretagne à son tour, et le soir même du jour où fut reçue à Londres la nouvelle de la mort de George Ier, la religieuse tendresse du nouveau roi ne perdit pas un instant pour réhabiliter sa mère, tout en gardant un pénible silence sur sa mémoire, et les courtisans qui se pressaient dans l'appartement de George II, à Richmond, contemplèrent avec surprise le portrait en pied d'une femme inconnue, revêtue de la robe électorale, placé d'une façon solennelle dans le cabinet de la reine Caroline, et dans la chambre à coucher un autre portrait en buste de la même personne, mais sans qu'aucune inscription révélât l'origine de ces mystérieuses images. On croit que le premier portrait fut renvoyé au palais de Hanovre, où il est peut être encore. « Quant au second, je l'ai vu, dit Horace Walpole, dans la bibliothèque de la princesse Amélia, sa petite-fille, à Saint-James ; elle le légua à son neveu, le landgrave de Hesse. » Il est maintenant à Cassel. On n'a jamais su d'une manière positive que le divorce eût été obtenu du consistoire ecclésiastique, et ce qui prouve au contraire qu'il ne le fut pas, c'est que George II avait l'intention de faire venir Sophie-Dorothée à Londres et de l'y déclarer pieusement reine douairière. L'opinion du divorce a long-temps prévalu, parce que l'infortunée prisonnière fut privée des honneurs de son rang et saluée par Bulow, à son entrée dans la forteresse, du titre assez ridicule de duchesse de Hall. Le divorce était si peu prononcé qu'à l'approche de l'armée française vers le Hanovre, dans les dernières années du règne de la reine Anne, la duchesse de Hall fut renvoyée à ses parens. Ernest-Auguste craignait que le roi de France ne lui fît l'affront de la délivrer. Au bout d'un an, quand le danger fut passé, malgré les supplications de la captive, on l'arracha des bras de sa mère, et le baron de Bulow reprit sa proie. Il paraît que George Ier lui fit proposer secrètement de rompre sa captivité, mais sous des conditions que Sophie-Dorothée repoussa avec hauteur. Sa réponse magnanime est digne de Plutarque. « Si je suis coupable, je suis indigne de lui ; si je suis innocente, il est indigne de moi (1). »

(1) Walpole, Montgaillard, lord Mahon, etc.

Tel fut le sort de la femme qui a donné au monde, dans la famille de Brunswick, la dynastie assise sur le trône de l'Angleterre pendant le siecle(1) de la plus grande puissance de cet empire, au moment où lord Clive et lord Arthur Wellesley lui soumettaient l'Asie à la veille du combat universel où ce dernier vainquit, grâce au hasard, Napoléon lui-même et la France de 89. Jamais branche royale n'eut de plus magnifiques rameaux ; jamais cependant arbre généalogique ne trempa ses racines dans une terre plus tristement ensanglantée. Rien d'ailleurs n'avait manqué à l'illustration domestique de la captive ; elle était mère de deux enfans : l'un, George II, qui régna sur l'Angleterre, et l'autre, une fille, qui épousa le roi de Prusse, et fut mère du grand Frédéric.

Horace Walpole dit que George Ier, pour apaiser les mânes de Sophie-Dorothée, laissa un legs considérable à la reine de Prusse ; mais ce legs ne fut jamais payé, car George II n'était pas moins souverain avare que fils aimant, et son oubli volontaire fut la source de la haine de Frédéric ; tant la nécessité traditionnelle de pareils sentimens était attachée à la maison de Hanovre ! Sur la fin de sa vie, George Ier était devenu superstitieux à l'endroit du crime caché aux rives de l'Aller et sous le carellement du palais électoral. Bien qu'il visitât tous les ans le Hanovre, son dernier voyage fut d'un poids énorme sur sa conscience. Soit pressentiment, soit remords, en se séparant du prince de Galles et de Caroline qu'il détestait franchement, George, pour la première fois peut-être de son règne, versa des larmes sincères et abondantes. On sait que, du temps de la reine Anne, les prophétesses françaises jouirent d'une certaine vogue. Ce fut une de ces femmes qui l'avertit de respecter les jours de la captive, car il ne devait pas lui survivre au-delà d'une année. Cet oracle au surplus pouvait être secrètement dicté par le duc de Zell, dans la crainte que Mme de Kendall ne fît entièrement disparaître le *seul obstacle* qui s'opposât à son union plus légitime avec George. On dit même que c'est à ce moment du dernier départ pour le Hanovre que George lui promit de la voir encore au delà du trépas. La duchesse de Kendall était tellement persuadée qu'il tiendrait sa promesse, qu'un jour, peu de temps après la catastrophe d'Osnabruk, un corbeau étant entré par une fenêtre de sa maison d'Isleworth, elle fut convaincue que l'âme du prince lui revenait dans cet oiseau, et on traita le nouvel hôte, jusqu'à la mort de la duchesse, avec autant d'égards que le défunt roi lui-même (2). Mais racontons comment mourut ce roi qui avait tué Konigsmark et Sophie.

Osnabruck est une ville du Hanovre où résidait le frère de George Ier qui en était évêque. Le roi souhaitait beaucoup de voir ce prelat ; les liens du sang et les consolations du ciel réunis dans la même personne lui devenaient chers. Parti de Londres le 3 juin 1727, George arriva dans un état de santé convenable à Delden, sur la frontière de la Hollande et du Hanovre. Mais à peine eut-il touché ce sol maudit qui devait lui être si justement fatal, que le geôlier d'Ahlden s'affaissa pour ainsi dire sur lui-même. Reçu à la campagne du comte de *Twittel*, le roi, dont la distraction était aussi frappante que sinistre, mangea du melon avec avidité. Le lendemain matin, assez malade, il voulut continuer sa route et atteindre Bentheim, malgre les représentations du medecin qui l'accompagnait dans son voyage. Il ne parlait pas ; seulement, aux relais, un mot échappait de sa bouche déjà grimaçante : Osnabruck ! Osnabruck ! C'était là que la religion l'attendait. Cependant l'indisposition augmentait avec la chaleur qui était extrême. Avant de descendre à Ippenburen, le roi tomba dans une sorte de léthargie convulsive ; il semblait que les ombres de Konigsmark et de Sophie l'attirassent de plus en plus au partage de leur destinée immatérielle. Son corps et sa figure se décomposaient ; le corbeau d'Isleworth planait sur la voiture, guettant l'âme du monarque pour l'emporter à son indigne maîtresse. à

(1) De 1714 à 1828.

(2) Horace Walpole, *Souvenirs*.

a vieille complice. Osnabruck! criait toujours George Ier. Mais bientôt la tête s'enfonça entre les épaules, le visage prit le masque de la mort (*his longue hung out of his mouth*). On voulut s'arrêter à Ipenburen. Le roi sortit comme en sursaut de sa léthargie, et hurla avec plus d'impatience que jamais : Osnabruck! Ce fut en quelque sorte son dernier soupir; mais on ne sait pas au juste où il rendit l'âme. Quand la voiture toucha Osnabruck, le roi fut saigné à la porte du palais épiscopal. Il ne fallait pas cette épreuve pour constater la mort d'un homme que les fantômes de ses deux victimes étreignaient enfin dans leurs bras inexorables. Tant sera éternellement vraie l'exclamation de Massillon devant le cadavre de Louis XIV : Dieu seul est grand, mes frères!

André Delrieu.
(*Revue de Paris.*)

LÉGENDE D'ENGUERRAND Ier, SIRE DE COUCY.

La famille de Coucy paraît avoir eu pour tige Albéric, qui vivait sur la fin du règne d'Henri Ier. Ce seigneur, issu des anciens comtes de Vermandois, avait épousé la comtesse Adèle de Boves, laquelle lui avait apporté en dot la fameuse seigneurie de Boves et *la* comté d'Amiens. C'était donc un puissant seigneur. Plusieurs écrivains lui attribuent la fondation de la riche abbaye de Nogent-sous-Coucy; mais ce qui est plus certain, c'est que, s'il ne fit pas seul les frais de ce grand établissement, au moins donna-t-il au nouveau monastère des biens considérables. L'abbaye de Nogent ne fut entièrement achevée que vers l'année 1076; elle est située à une demi-lieue de Coucy, sur la rive droite de l'Ailette, dans un endroit où l'on découvrit, dit un chroniqueur, une grande quantité de cercueils remplis d'ossemens, et disposés de telle sorte, qu'un de ces cercueils faisait le centre d'un cercle formé par les autres. Quels étaient ces morts? Chrétiens ou païens, leur origine, de même que leur sort, est restée inconnue. L'abbaye de Nogent, occupée d'abord par six religieux tirés de celle de Saint-Remi à Reims, devint, grâce à la munificence des sires de Coucy, une des plus considérables de France; elle a subsisté jusqu'à la première révolution, possédée par les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur.

Au douzième siècle, le successeur immédiat d'Albéric de Boves, Enguerrand, son petit-fils, prit le premier le titre de *sire de Coucy*, qu'il porta alternativement avec celui de comte d'Amiens. Déjà placé par sa naissance au premier rang parmi les haut barons, Enguerrand ajouta à ses possessions les deux baronnies de Marle et de La Fere qui formèrent la dot d'Ade de Marle, sa première femme, tante de Beaudoin, roi de Jérusalem. Tant de richesses et d'honneurs, une puissance égale à celle d'un prince, n'empêchèrent pas que la vie d'Enguerrand de Coucy ne fût troublée par des agitations cruelles et d'horribles catastrophes. Laissant de côté les faits d'histoire générale auxquels le nom de ce seigneur se trouve mêlé, sans parler ici de la lutte qu'il soutint longtemps contre la commune d'Amiens, lutte mémorable pourtant mais connue par des récits sans nombre, nous nous attacherons principalement à la vie privée de ce sire de Coucy.

Quelle triste et lamentable histoire! Le mariage d'Enguerrand n'avait point été heureux. Ade de Marle était jeune et belle; soit qu'elle eût réellement trahi ses sermens envers son époux, soit, comme le pensent plusieurs écrivains, qu'on l'eût calomniée auprès d'Enguerrand, ce dernier la traita comme si elle eût été coupable, crut l'honneur de sa maison compromis, et, lorsqu'un fils naquit de cette malheureuse union, le sire de Coucy n'eut pour lui qu'une aversion profonde qu'il manifesta sans pitié. Vainement la dame de Coucy protestait de son innocence, Enguerrand annonçait hautement l'intention de déshériter cet enfant. Les années s'écoulèrent ainsi, trop lentement au gré de chacun des deux époux. Ade passait sa vie dans la réclusion et les pleurs; Enguerrand s'occupait à faire la guerre tant aux seigneurs ses voisins qu'à ses propres vassaux souvent révoltés: une sombre tempête semblait menacer le château, sans que les honneurs, les richesses, les succès à la guerre, non plus que la vie exemplaire de sa femme, pussent dissiper les nuages qui obscurcissaient le front d'Enguerrand. Un éclair de bonheur et de réconciliation traversa pourtant cette vie intolérable à tous les deux. Saint Godefroy, abbé du monastère de Nogent, dont nous venons de raconter l'origine, était en même temps évêque d'Amiens. Bien que dans les démêlés relatifs à la commune il se fût prononcé en faveur des bourgeois de cette ville, sa haute piété, l'auréole de respect et de vénération dont il était entouré, lui donnaient sur le sire de Coucy un tel ascendant que celui-ci, cédant à ses exhortations, revint à des sentimens plus doux à l'égard de sa triste compagne, et, pour un moment, parut lui avoir rendu sa tendresse et sa confiance. Mais comme nous l'avons dit, ce ne fut qu'un éclair; l'horizon s'obscurcit bientôt de nouveau; des tempêtes plus terribles éclatèrent au château de Coucy, et, lorsque Ade de Marle mit au jour une fille qui eût dû être le sceau de la réconciliation et d'un pardon réciproque, il y avait long-temps déjà que la haine avait repris son empire sur le cœur de l'orgueilleux baron.

Le fils aîné d'Enguerrand avait alors atteint sa dix-neuvième année; à peine souffert au château, en butte aux mauvais traitemens de son père, Thomas *de Marle*, c'est ainsi qu'on l'appelait déjà, ressentait vivement l'injustice dont sa mère et lui étaient victimes: Thomas, qui dans ses jeunes années annonçait cette énergie farouche, ces sombres fureurs dont la suite de sa vie offre tant d'exemples, haïssait avec une rage sacrilége celui que la douce Ade de Marle lui commandait pourtant de vénérer et d'aimer. Cependant, trop fier pour se plaindre, il dévorait en silence son fougueux ressentiment; fuyant la compagnie des jeunes seigneurs de son âge, il s'exerçait constamment au métier des armes, chassait dans les forêts immenses du voisinage, faisait même des expéditions solitaires vers des contrées plus éloignées, dans le but apparent de s'habituer aux fatigues et aux dangers de la guerre, mais, comme on le sut trop bien par la suite, pour se lier avec des aventuriers et se concerter avec tous les mécontens de la Picardie. Évitant son père, il revenait chaque jour près de sa mère, s'efforçant ainsi de la dedommager, par ses propos affectueux, des chagrins qui dévoraient son cœur. C'est une marque bien éclatante de la puissance de l'amour filial, que le changement soudain qu'une parole de sa mère opérait sur l'esprit de Thomas. Il semblait qu'en s'approchant de la retraite où elle languissait isolée, ce jeune homme à l'humeur farouche et aux sentimens haineux, fût transformé comme par magie. Il redevenait doux et tendre; à la vue du mélancolique sourire d'Ade de Marle, des larmes mouillaient sa paupière, larmes bienfaisantes qui soulageaient son cœur gonflé de ressentiment. Parfois, pourtant, ces entrevues etaient agitées: l'abbé Guibert de Nogent rapporte que les officiers du château ne pouvaient retenir leurs pleurs quand ils voyaient la mère et le fils se promener en se tenant par le bras, dans le petit bois qui couvrait alors la montagne; il ajoute qu'un jour, le sénéchal vit Ade de Marle tenant étroitement embrassé son fils, aussi triste qu'elle, et inclinant son visage pâle sur l'épaule du jeune homme: «Il n'y a plus que toi qui m'aimes.» disait-elle tout bas, et Thomas répondait avec un mouvement convulsif: «Oui, je vous aime, Madame, mais que ne me laissez-vous vous venger?» Plusieurs scènes de ce genre ayant eu lieu, la malheureuse mère conçut la crainte de ne pouvoir toujours retenir ce bras qui voulait devenir parricide....

Une circonstance mit fin aux appréhensions d'Ade de Marle. La première croisade fut prêchée. Avec l'autorité d'une mère toujours obéie, la dame de Coucy ordonna à son fils de prendre la croix... Il fallut se

soumettre. Ce fut un cruel moment que celui de la séparation! Ade parla ainsi au jeune homme atterré : « Votre présence ici irrite monseigneur Enguerrand, allez servir votre Dieu sur la terre où il souffrit et mourut; sa miséricorde attendrira votre père. Comportez-vous en brave chevalier, méritez de porter un nom que vous avez reçu sans tache. Mais avant le départ, un devoir vous reste à remplir. — Lequel, Madame? » demanda Thomas impatient d'entendre la réponse.

Ce jour-là, le sire Enguerrand Ier de Coucy rendait la justice à ses vasseaux dans la grande salle de la forteresse qui formait son habitation. Richement vêtu, entouré de ses officiers, dont le nombre et le rang donnaient à l'assemblée l'aspect d'une cour princière, le sire de Coucy avait déjà entendu bon nombre de bourgeois, de serfs ou paysans de ses terres, et leur avait rendu justice impartiale, lorsque la foule s'ouvrit lentement devant deux personnages sur lesquels tous les regards s'arrêtèrent. C'était d'abord une femme qu'à la richesse de son costume brodé d'or, et à son noble maintien on reconnaissait pour une personne de haut rang : elle s'appuyait pour marcher sur le bras d'un jeune chevalier, dont le front découvert laissait apercevoir une expression hautaine et fière, quoique ses yeux fussent en ce moment baissés vers la terre; sur la cotte d'armes du jeune homme une croix rouge brodée annonçait un des prochains défenseurs de la foi dans la Palestine. Un frémissement contenu parcourut l'assemblé, quand chacun put reconnaître Ade de Marle et son fils. La dame de Coucy était pâle; mais cette pâleur, qui prenait sa source moins dans la crainte que dans l'émotion et le sentiment du devoir qu'elle allait remplir, loin de rien ôter à la noblesse de ses traits, la rendait seulement plus touchante. Quant à Thomas de Marle, enchaîné par l'obéissance, il s'avançait pâle aussi, mais sa pâleur était l'effet d'une contrainte dans les bornes de laquelle on voyait aisément qu'il craignait de ne pouvoir rester.

Le sire de Coucy avait fait un mouvement de surprise, et un profond silence s'était établi.

— Que voulez-vous, Madame? demanda-t-il impérieusement en fronçant le sourcil. Votre place n'est point devant le tribunal où sont jugés seulement les pauvres gens et les bourgeois.

— N'avez-vous de justice que pour les pauvres gens, Monseigneur? répondit avec fermeté la dame de Coucy.

Puis, voyant qu'Enguerrand allait répondre avec emportement, elle ajouta plus doucement, en prenant la main de son fils :

— Monseigneur, en présence des nobles barons qui nous entourent, de vos vassaux qui nous entendent aussi; dans cette enceinte où vous rendez la justice au nom du Dieu tout-puissant, nous voici, Thomas, votre fils et moi, qui venons implorer vos bontés.

Ade de Marle, voyant qu'Enguerrand ne répondait pas, continua :

— Votre fils, Monseigneur, s'en va partir pour les pays lointains; il va sous la bannière du comte de Vermandois, son cousin, combattre les infidèles pour conquérir les saints lieux. Au moment du départ, mon cœur de mère est attristé de la pensée qu'il n'emporte point votre bénédiction paternelle. Le voici devant vous, Monseigneur, vous priant par ma bouche de lui accorder un peu de cet amour que chaque père accorde à son fils... Si jamais j'ai pu vous offenser, les larmes que votre rigueur m'a fait répandre ont assez expié ma faute : que votre fils au moins cesse d'en être puni! C'est justice, que l'innocent ne paie point pour le coupable. Votre honneur a toujours été sacré pour moi; mais de perfides avis vous ont induit en erreur, et vous avez trouvé bon de m'infliger le châtiment de votre courroux : c'est assez, Monseigneur, je ne murmurerai pas de vos rigueurs, si vous daignez en ce moment bénir votre fils. Me voici à vos genoux, et mon fils avec moi.

Entraîné par sa mère, Thomas de Marle fléchit en effet le genou sur les dalles du tribunal. Le silence était toujours le même, chacun retenait son haleine dans l'attente de ce qui allait arriver. Ade, la tête baissée et tenant d'une main la main de son fils, essuyait avec l'autre des larmes brûlantes qui coulaient sur ses joues. Thomas de Marle n'avait pas détourné une seule fois les yeux des dalles sur lesquelles son regard semblait fixé. Il ne faisait pas un mouvement; seulement, pendant ce moment d'attente, on voyait sa large poitrine se soulever comme si un poids énorme l'eût empêché de respirer, et la pâleur de ses traits était devenue presque livide. Tout à coup le sire de Coucy prononça ces mots :

— *Votre* fils ne saurait faire mieux que de partir, Madame, sa présence était ici une honte et pour vous et pour moi. Relevez-vous, et n'interrompez pas davantage le cours de la justice : retirez-vous l'un et l'autre.

Un murmure confus circula dans les rangs de la foule; mais ni la dame de Coucy ni son fils n'obéirent à cet ordre. Ade prit la parole.

— Mon fils qui est aussi le vôtre, Monseigneur, ne quittera cette place qu'après avoir reçu votre bénédiction. Moi-même je ne me relèverai pas que je ne l'aie obtenue pour lui, car, par le ciel qui nous protège! nulle injure ne vous est venue de nous. Me voici, Monseigneur, moi qui suis d'aussi noble race que vous; qui vous ai enrichi de deux baronnies dont l'étendue et la richesse en feraient à elles seules des principautés; me voici à vos pieds, jurant sur ma part de paradis que vous pouvez bénir votre fils. Ne me refusez pas!

Le sire de Coucy, agité d'une foule de sentimens divers jetait les yeux autour de lui, cherchant à reconnaître l'impression que cette scène produisait sur l'auditoire! Il voyait des larmes dans presque tous les yeux, de la compassion sur tous les visages..... Lui-même ne pouvait se défendre d'une profonde émotion en voyant ainsi prosternée devant lui la noble femme qu'il avait aimée jadis et peut-être méconnue — S'il était possible! pensait-il sans doute. — En ce moment, ses yeux ayant rencontré ceux d'Hugues de Crécy, un des seigneurs du voisinage, il crut découvrir, dans ce regard, une expression sardonique..... C'en fut assez pour que le bon mouvement qu'il avait ressenti s'évanouit.

— Vous aventurez votre salut, Madame, s'écria-il; ces sermens sont des parjures. Je ne bénirai point un enfant qui n'est qu'une honte pour votre époux.

A peine ces mots étaient-ils prononcés que Thomas de Marle était debout, soutenant sur son bras sa mère évanouie. Un tremblement affreux agitait tous ses membres; il ne parla pas, car les paroles n'auraient pu sortir de sa poitrine; il jeta seulement *sur le sire* de Coucy un regard si horrible que toute l'assistance et Enguerrand lui-même en furent épouvantés. Après quoi, soulevant sa mère dans ses bras il la reporta lui-même dans ses appartemens, où il s'enferma avec elle.

Vers le soir de ce triste jour, Enguerrand de Coucy voulut faire diversion aux pensées agitées qui lui étaient restées de cette scène. Prenant un costume très simple, il monta à cheval et s'enfonça dans la forêt qui entoure Coucy. Il allait devant lui sans choisir son chemin, si bien qu'ayant marché long-temps, il s'aperçut, quand vint la nuit, qu'il s'était égaré.

Comme il cherchait à s'orienter, il entendit sur les feuilles des arbres le bruit de larges gouttes d'eau; la pluie tomba bientôt abondamment. Le sire de Coucy, pressant sa monture, ne tarda point à apercevoir à quelques distance une lumière qui lui fit espérer de trouver un abri. En effet, il se vit en peu de temps à la porte d'une forge dans laquelle brillait un feu ardent. Enguerrand, on le sait, portait des vêtemens sans éclat un cor de chasse était suspendu à son cou, de sorte que quand il appela le maître de la forge, celui-ci ne put deviner le rang du personnage qui réclamait l'hospitalité. Le forgeron lui demanda qui il était :

— Veneur du sire de Coucy, répondit Enguerrand.

— Fi! du sire de Coucy, reprit le forgeron : quiconque prononce son nom devrait à chaque fois s'essuyer la bouche! Cet homme a le cœur plus dur que mon enclume.

Enguerrand, irrité, porta la main à sa dague; mais un sentiment de générosité l'arrêta et il mit pied à terre sans répondre.

— Je consens à te donner asile pour cette nuit, ajouta le forgeron; tu trouveras là, sous le hangar, du foin pour la litière de ton cheval et

pour ton lit. Contente-toi de cela; car, à cause de ton maître, je ne veux pas mieux te traiter.

Le sire de Coucy se retira à l'écart, comme on le lui avait dit, mais il ne put dormir. Toute la nuit, le forgeron travailla, et quand il frappait sur le fer avec un gros marteau, il disait à chaque coup :

— Puissent le malheur et le chagrin amollir un jour le cœur du sire Enguerrand, comme mon marteau amollit ce fer rougi! Père sans entrailles! continuait-il, époux cruel et injuste! Résister aux larmes et aux prières d'une femme qui pleure depuis vingt ans et qui le supplie à genoux de bénir son enfant! Je voudrais que chaque coup de mon marteau pût lui enfoncer le remords dans le cœur... Mais la dame de Coucy et son fils seront vengés, sois en sûre, Berthe!

— Comment le sais-tu? demanda la femme à qui s'adressait cette question.

— Parce que le ciel est juste. Puisse la femme qui épousera le sire de Coucy, quand la dame Ade de Marle sera morte, lui causer chaque jour autant de chagrin que mon marteau frappe de coups!

— Et tu dis que le seigneur Thomas n'a rien dit pour défendre sa noble mère?

— Il a prouvé qu'il était bien le fils du sire de Coucy, il ne l'a pas tué... mais j'ai vu dans ses yeux un regard que je n'oublierai jamais... Puissent les malheurs et les tourmens de toute sorte, tomber sur ce cœur de fer comme mon marteau sur l'enclume!

Le forgeron continua de travailler et de parler ainsi jusqu'au matin; le sire de Coucy ne perdit pas une de ses paroles, et il était dans une agitation extrême, quand il reprit au lever du soleil le chemin de son château. Son absence, du moins il le pensait, avait causé de l'inquiétude, car un mouvement extraordinaire se manifestait de toutes parts. La stupeur se lisait sur tous les visages, et ses officiers, en lui rendant les honneurs habituels, baissaient les yeux comme pour éviter les siens.

— Me voici de retour, dit-il enfin à son chambellan qui le précédait dans son appartement. Remettez-vous de vos inquiétudes et que la joie reparaisse dans mon domaine.

Le chambellan remplit les devoirs de sa charge et se retira sans répondre. La fatigue, la privation de nourriture depuis la veille, firent qu'Enguerrand demanda à boire. L'échanson se présenta, le visage lugubre et les yeux mouillés de larmes.

— Qu'est-ce à dire? Me voici dans mon château, reprit Enguerrand; mes fidèles serviteurs doivent sécher leurs larmes. Bois ce verre d'hydromel, à mon heureux retour.

L'échanson s'inclina silencieusement, fit signe qu'il n'avait point soif, et sortit. Enguerrand se leva vivement, passa la main sur son front, et, sans toucher à l'hydromel qui lui avait été présenté, se disposa à sortir. Son sénéchal, vêtu de noir, l'arrêta sur le seuil de son appartement. S'inclinant pour cacher ses pleurs, et dit d'une voix sourde :

— La noble dame de Coucy est morte cette nuit!

Enguerrand recula comme frappé de la foudre, et le sénéchal le laissa seul dans son appartement, où personne n'entra de toute la journée.

Vers le soir, Enguerrand pâle et défait, traversa les salles de son château et put voir, sur son passage, tous ses serviteurs agenouillés et en prières. Il marchait lentement, s'arrêtant de temps en temps comme s'il eût hésité à aller plus loin, et il arriva enfin à la porte de l'appartement de la dame de Coucy. La portière était baissée; nul bruit ne se faisait entendre à l'intérieur; Enguerrand, interprétant ce silence selon son désir secret, leva doucement la tapisserie pour jeter un regard dans ce lieu où tant de pleurs avaient coulé. Un frisson parcourut tout son corps... Il avait vu à genoux près du lit sur lequel reposaient les restes d'Ade de Marle, un homme qui, sans mouvement et sans larmes, tenait une des mains du cadavre. Enguerrand laissa retomber la tapisserie et s'éloigna. Une heure après il revint... il avait pleuré, et ce fut avec un tremblement fébrile qu'il porta la main au rideau. A la lueur d'une lampe il aperçut toujours l'homme immobile, dans la même position; il s'en alla encore une fois n'osant franchir ce seuil fatal. Enfin, une troisième fois, le malheureux sire de Coucy essaya de se traîner vers cette demeure de la mort, il souleva la portière. Mais cette fois il fut entendu; l'homme agenouillé tourna la tête et regarda Enguerrand... Qu'exprimait donc ce regard? Le malheureux ne put le supporter; poussant un grand cri, il tomba privé de sentiment dans la chambre. Avec un calme terrible et sans dire une parole, Thomas de Marle quitta un moment la main glacée qu'il tenait dans les siennes, repoussa du pied hors de l'appartement le sire de Coucy inanimé, et la tapisserie étant retombée, le fils se remit à genoux près de sa mère.

Le lendemain, l'abbaye de Nogent vit une lugubre cérémonie. Thomas de Marle, suivi de toute la maison du sire de Coucy, conduisit au caveau que le fondateur de l'abbaye avait réservé pour sa famille, les dépouilles mortelles de sa mère bien-aimée. Au moment où la pierre venait d'être scellée, un homme se précipita aux pieds du jeune homme qui, l'œil sec et brûlant, n'avait pas prononcé une parole.

— *Mon fils!* mon fils! s'écria le sire de Coucy d'une voix déchirante, pardonne-moi!

— Demandez votre pardon à la tombe, répondit Thomas de Marle en le regardant d'un air sombre; quant à moi, je n'ai pas de pardon pour vous.

En disant ces mots, il sortit de l'église, s'élança sur son cheval et prit la route de Saint-Quentin, où le comte de Vermandois rassemblait les chevaliers de sa bannière.

— O mon Dieu! dit avec douleur Enguerrand de Coucy, voici le premier coup de marteau!

CARLE LEDHUY.
(Union Catholique.)

RASOUMOWSKI.

Il y avait, vers le milieu du dix-huitième siècle, dans un petit village d'Ukraine, situé sur le Donetz, à une lieue de Kharkow, deux pauvres enfans orphelins, vivant de la charité publique. Ils possédaient, pour toute fortune, un tambour à grelots, qui leur servait dans les concerts en plein vent qu'ils donnaient, les jours de fête, sur les places de Kharkow. Ils étaient beaux, mais ne se ressemblaient point : Ivan, l'aîné, portait fièrement ses haillons misérables; il disposait ses longs cheveux bouclés avec un art plein de coquetterie. Le second, au contraire, qui se nommait Platon, était un simple et rustique enfant. Tandis qu'Ivan passait ses heures de loisir à l'écart, pensif et orgueilleux, son frère se mêlait gaiement à ses camarades du village, et menait insoucieux sa vie de zingaro. Tous deux avaient des voix fraîches et douces dont ils savaient se servir à merveille.

Un jour que la recolte avait été plus abondante que de coutume sur les places de Kharkow, les deux orphelins regagnaient leur gîte; Ivan, réfléchi comme d'ordinaire, laissait tomber à ses pieds son regards distrait; Platon riait, chantait, disait mille enfantillages, auxquels son frère ne daignait point prêter attention.

— Mon frère, s'écria tout à coup Ivan, on dit que Saint-Pétersbourg est bien grand!

Platon le regarda en dessous et répondit avec une gravité moqueuse :

— Mon frère, ne dit-on pas aussi que le paradis est bien beau?

— Ce doit être magnifique! poursuivit Ivan à demi voix, comme s'il se fût parlé à lui-même; là réside notre puissante souveraine, l'impératrice Élisabeth; son palais est de cristal et d'or; quand elle le quitte, des princes étendent des tapis sur son passage, des esclaves chantent et dansent, d'autres touchent des instrumens aux sons inconnus et merveilleux... Hélas! ne verrons-nous donc jamais tout cela!

Il releva sur son frère un œil brillant d'enthousiasme. Platon ne

l'écoutait plus; il foulait en bondissant la neige de la route, et chantait à plein gosier sa légende favorite. Ivan se prit à sourire avec pitié.

— J'irai donc seul, murmura-t-il. Que Dieu et saint Nicolas me soient en aide!

Le lendemain, Platon, en s'éveillant, s'étonna de se trouver seul dans la couche commune; il appela son frère; nulle voix ne répondit. Dehors, sur la neige nouvellement tombée, on pouvait reconnaître les traces d'Ivan; Platon les suivit; il les suivit durant un jour entier; puis, timide enfant, il eut peur en se voyant si loin du village. Tournant le dos à la route que prenait son frère, il regagna en pleurant les environs de Kharkow.

Ivan, continua bravement son chemin. Léger de bagage et d'argent mais robuste, persévérant, ambitieux, il ne regretta pas un seul instant, pendant les longs jours de son voyage, le mouvement qui lui avait fait abandonner son pays. Il marchait en chantant; si parfois il se prenait à réfléchir, sa pensée était un rêve de fortune et de bonheur. Après six semaines de fatigues, il aperçut enfin de loin les blancs édifices de Saint-Pétersbourg. Ivan se précipita d'instinct vers la ville impériale, puis il s'arrêta pour tomber à genoux et remercier Dieu, comme s'il eût découvert un trésor. Une heure après, il se trouvait au milieu du *Gostinnoi-Dwor* ou bazar, et s'appuyait contre un pilastre, ivre d'admiration et de joie. L'admiration n'exclut pas l'appétit; Ivan s'était arrêté par hasard en face d'un marchand de comestibles; il s'approcha étourdiment; mais, avant que sa main eût touché un des nombreux pâtés de poisson étalés sur la devanture, son visage se couvrit de rougeur: la veille, il avait mangé son dernier kopeck; or, si Ukrainien qu'on soit, on ne fait pas trois cents lieues sans apprendre que bourse vide est impuissante à remplir l'estomac.

Seul, dénué de toute espèce de ressources, notre aventurier se vit donc jeté dans l'immense capitale. Nul n'a jamais su ce qu'il devint durant les cinq années qui suivirent, mais, à coup sûr, son existence ne dut être ni heureuse ni brillante. Au bout de cinq ans et quelques mois, nous le retrouvons choriste de la chapelle de S. M. l'impératrice Élisabeth. C'était alors un charmant jeune homme de vingt à vingt-deux ans. Élisabeth le remarqua; Ivan quitta un jour sa pauvre chambre de musicien nécessiteux pour s'installer dans un magnifique palais: il était le favori, c'est à dire l'époux de l'impératrice de toutes les Russies. Dès lors, sa fortune marcha avec cette rapidité phénoménale qui étonne toujours, malgré les nombreux exemples analogues offerts par l'histoire moscovite; un mois après sa sortie de la chapelle, il était amiral, grand-chambellan et prince; la cour entière était à ses pieds. Il fut prouvé qu'il était de l'ancienne maison de Rasoumowski en Podolie.

Une année se passa; la faveur d'Ivan allait croissant. Il jouissait, à Saint-Pétersbourg, d'un pouvoir sans limites.

A Kharkow, Platon était demeuré pendant ce temps là joyeux garçon et pauvre comme devant. Il va sans dire qu'au sein de sa grandeur nouvelle l'heureux Ivan l'avait complètement oublié. Platon, au contraire, songeait souvent à son frère; parfois, désir lui prenait de faire, lui aussi, le grand voyage, dans l'espoir de retrouver son cher Ivan; mais l'incertitude où il était touchant la retraite de ce dernier, une certaine timidité native et sa paresse se réunissaient pour le détourner toujours de cette audacieuse entreprise. Platon, du reste, menait une assez douce vie: il avait conservé son métier de chanteur ambulant; mais, ne bornant plus ses courses à Kharkow, il mettait à contribution toutes les cités environnantes: Bielgorod, Walki, Poltawa connaissaient le chanteur Platon Alexiewitch.

Sur ces entrefaites, on apprit en Ukraine la subite et prodigieuse élévation d'un pauvre musicien: Élisabeth, disait-on dans cette province reculée où les nouvelles de la cour n'arrivent guère qu'à l'état de fables, Élisabeth l'avait pris par la main, un jour qu'il chantait au palais une légende du Donetz, et l'avait placé près d'elle sur son trône, en présence de toute sa cour. Depuis lors, le jeune virtuose était le prince Ivan Rasoumowski. L'histoire était trop incroyable pour soulever l'ombre d'un doute. Platon l'entendit raconter. Pour la première fois de sa vie, il réfléchit.

— Si j'étais allé à Saint-Pétersbourg, se dit-il, peut-être pareille fortune me fût-elle advenue.

Puis, une idée soudaine le fit tressaillir.

— Mon frère y est allé; le prince se nomme Ivan; si c'était lui!

L'argument n'était pas inattaquable sans doute, mais ce sont les logiciens de cette force qui rencontrent juste. Saisi d'enthousiasme à cette pensée, Platon fit à la hâte ses préparatifs, et prit à son tour le chemin de la ville impériale. Avant de partir, il confia ses espérances à un vieux paysan de son village.

— Es-tu bien sûr que ce soit ton frère? lui demanda celui-ci.

Cette question étonna Platon.

— J'en suis bien sûr, répondit-il, avec un dédaigneux sourire.

— Alors, mon fils, reprit le vieillard, prend garde d'aller bien loin chercher la mort ou la captivité: les favoris n'ont point de famille

Platon se mit en route. Il arriva comme son frère, las et manquant de tout. Son premier soin fut de demander la demeure du prince Rasoumowski; nul n'ignorait ce nom dans la ville. Platon se dirigea vers le palais, la tête haute; il prenait déjà sa part de cette renommée fraternelle. Arrivé devant le perron, sans se donner le temps d'admirer la magnifique architecture de la façade, il poussa droit à la porte principale, écarta les valets d'un geste superbe, et voulut passer outre. La livrée le crut fou; cinq à six heiduques, aux larges épaules, s'emparèrent de lui, et le jetèrent, meurtri, en bas du perron.

— Esclaves! criait l'Ukrainien écumant de fureur, je suis Platon Alexiéwitch, je suis le frère unique de votre maître!

La valetaille riait et haussait les épaules; le moyen de croire que ce rustre en haillons fût le parent de son altesse! Pendant trois jours Platon revint, sollicitant et menaçant tour à tour; la livrée du prince était bien apprise: le noble Ivan ne fut même pas informé de ce burlesque incident.

Cependant, le pauvre Platon se mourait de détresse. Il n'était point industrieux et hardi comme son frère; brisé d'ailleurs par les obstacles qu'ils voyait s'élever entre lui et la fortune, il s'endormait dans son désespoir, incapable de tendre la main ou de chanter aux passans un air du Donetz. Quand la nuit était venue, il s'approchait, inaperçu, du seuil où les heiduques et les valets n'étalaient plus leur insolence: il aspirait avec délices l'air chaud et saturé de parfums qui sortait des salles; il plongeait à l'intérieur son regard avide; mais il se mourait.

Le soir du troisième jour il vint encore. Souffrant et n'ayant point mangé depuis la veille, il se laissa tomber sur les degrés du perron. L'air était tiède et calme; c'était une de ces nuits limpides où le ciel russe se prend à ressembler pour une fois au beau firmament d'Italie. Platon, affaissé sur la pierre, se sentait défaillir. Une fenêtre s'ouvrit au dessus de sa tête; un homme parut, puis une femme; tous deux se penchèrent sur le balcon. Par un dernier effort, le pauvre pèlerin prit son tambour à grelots, passé en bandoulière, et commença d'une voix mourante la plus aimée de ses légendes: celle que son frère et lui chantaient d'habitude sur les places de Kharkow.

Un cri partit du balcon aux premières notes; la fenêtre se referma. Platon se leva d'un bond et tomba à genoux.

— Mon frère, mon Ivan bien-aimé! disait-il en pleurant.

Quatre heiduques sortirent du palais, saisirent le malheureux Platon, et, malgré sa résistance, le portèrent jusqu'à une chaise de voyage, que deux autres serviteurs avaient couru préparer. La tête de Platon se perdait: il était sûr d'avoir entendu la voix de son frère; il était sûr d'avoir été reconnu; c'était donc son frère lui-même qui le chassait ainsi!

Le galop de quatre chevaux livoniens emportait la chaise avec rapidité; les lumières de Saint-Pétersbourg avaient disparu déjà dans l'éloignement; Platon, vaincu par la fatigue, la douleur et le besoin s'évanouit au fond du carrosse. Quand il reprit ses sens, il était dans une chambre étroite et basse; une lucarne d'un pied carré lui laissa voir le ciel.

— O frère! s'écria-t-il, retrouvant le souvenir; la captivité me sera moins cruelle que ton oubli.

— Que son excellence daigne m'excuser, dit à ses côtés une voix obséquieuse; n'aurait-elle point appétit?

Platon ouvrit de grands yeux. Dans l'individu qui lui parlait ainsi, il reconnut avec une indicible surprise l'homme qui, donnant des ordres aux heiduques, avait dirigé son expulsion; il l'avait entendu nommer le colonel Spraunskoï.

— Peut-être, continua celui-ci, son excellence désirerait auparavant prendre un costume plus convenable. Ce déguisement...

Le colonel s'interrompit avec embarras. Platon jeta un coup d'œil sur ses haillons; il demeura un instant indécis; puis sa figure pâle se couvrit du rouge de l'indignation.

— Vassal, dit-il, tu diras à ton maître, le noble Rasoumowski, que Platon Alexiéwitch, au fond de son cachot, a honte de le nommer son frère!

— Un cachot! répéta l'autre avec tous les signes d'un profond étonnement.

— Trève d'insulte et de raillerie! s'écria Platon en se levant. Tu as fait ton métier; va-t'en.

Spraunskoï n'ajouta pas une parole; il sortit à reculons, se confondant en gracieux sourires et en salutations.

Resté seul, Platon se plongea tout entier dans une sombre rêverie. Depuis quelques minutes, il remarquait avec surprise que son cachot remuait sensiblement. Il eut aussitôt l'idée d'un assassinat par explosion. Sans doute on pratiquait une mine au dessous de sa cellule. Il se promit de mourir sans faiblesse. Les quatre heiduques, ses persécuteurs, entrèrent à ce moment : ils portaient une table couverte de mets et de vins. Après avoir fait tous les quatre un profond salut, ils disposèrent les plats; et le principal d'entre eux, s'inclinant de nouveau jusqu'à terre, dit :

— Le colonel Spraunskoï demande si son excellence daignera lui permettre d'assister à son repas.

Les plats exhalaient une odeur délicieuse; Platon jeta sur la table, servie en vaisselle d'or, un regard de concupiscence.

— Sachons mourir, se dit-il encore : on veut m'empoisonner.

Il répondit à la question de l'heiduque par un signe de tête affirmatif, attaqua les mets avec toute l'ardeur que peut donner un jeûne de deux jours.

A Saint-Pétersbourg, Ivan Rasoumowski continuait de faire les honneurs de sa fête avec un calme parfait. Il donnait grand bal cette nuit; Élisabeth elle-même avait honoré de sa gracieuse présence la demeure de son favori. C'était elle qui, pour se ménager avec Ivan quelques instans de tête-à-tête, l'avait entraîné sur le balcon. Ivan avait reconnu son frère tout de suite. Le favori n'était point un méchant homme; il s'était montré, comme tant d'autres, oublieux dans la prospérité; mais la vue de l'absent le toucha au cœur; il se représenta tout à coup, et avec vivacité, les scènes de son enfance, le tendre attachement qui le liait jadis à Platon. Il se repentit; mais en même temps une crainte lui vint, crainte terrible pour un grand personnage de nouvelle date! Platon arrivait sans doute avec le costume d'Ukraine; il apportait le grossier langage de la campagne de Donetz, les manières d'un chanteur ambulant; sa présence n'allait-elle pas être un embarras immense pour le favori de l'Impératrice? Une sinistre pensée traversa son esprit.

— Les casemates : se dit-il; un homme y vit et meurt en silence.....

L'expédient était décisif et singulièrement tentant pour un parvenu sur le point de se voir humilié; on doit lui savoir gré de l'avoir repoussé. Laissant la tzarine étonnée de cette abandon subit, il se précipita au travers des appartemens, et appela le colonel Spraunskoï, son factotum.

— Vous trouverez un homme sur le perron, lui dit-il, vous l'enleverez et le conduirez à Narva, d'où vous ferez partir un brick sur l'heure... sur l'heure... entendez-vous. Vous y embarquerez cet homme, que vous conduirez en France. Au port, vous lui remettrez ce billet.

Le prince écrivit rapidement quelques lignes au crayon.

— Traitez-le avec le respect que vous auriez pour moi-même, continua-t-il. Cet homme est fou, mais il se nomme Platon, comte Rasoumowski : c'est mon frère. Allez!

Nous savons maintenant que le cachot de Platon n'était autre que la cabine d'un brick de guerre russe. Ivan était amiral; sur son ordre, le bâtiment eût appareillé au besoin contre vent et marée. Platon lui-même ne tarda pas à reconnaître sa méprise; après le diner, son prétendu geôlier, le colonel Spraunskoï, lui proposa une promenade sur le pont. Le chanteur ne se fit point trop prier cette fois; il endossa les riches habits qu'on lui présentait, et monta sur le tillac. A son approche, matelots et officiers s'éloignèrent respectueusement.

Ai-je donc la peste? murmura Platon avec mélancolie. Hélas! je le vois trop, ces hommes ont pitié de mon sort. Je vais être jeté sur quelque côte inhabitée... O mon frère! que Dieu te pardonne.

Tant que dura la traversée, le malheureux Platon, comblé d'honneurs et de bien-être, demeura en proie à des transes continuelles; il se rappelait en gémissant la prédiction du vieux paysan de Kharkow, et regrettait amèrement d'avoir quitté sa paisible cabane du Donetz. La cruauté de son frère l'avait bouleversé; tout événement, si ordinaire ou agréable qu'il fût, recevait, dans sa cervelle prévenue, une interprétation lugubre.

Le brick toucha enfin un port français. Spraunskoï entra dans la cabine et demanda si c'était le bon plaisir de son excellence de descendre à terre.

— Où sommes-nous? dit Platon.

— A Dunkerque.

— Dunkerque?... Où est cela?

—Son Excellence veut railler, dit le colonel avec un révérentieux sourire; elle en a le droit, et mon devoir est de lui répondre : Dunkerque appartient à S. M. le roi de France.

— Adieu donc, patrie! s'écria Platon d'une voix déchirante. Monsieur, faites de moi tout ce qu'il vous plaira; je suis prêt.

Sur le môle, Spraunskoï se découvrit et tira de son portefeuille un papier qu'il remit à Platon. Ce dernier épelait assez couramment; il lut ce qui suit :

« Mon frère, je te remercie de m'avoir devancé dans l'accomplissement du plus cher désir de mon cœur. Cours à Paris; l'ambassadeur de sa majesté impériale te conduira à la cour. Quand tu reviendras, mon frère, je t'expliquerai les raisons de ce retard; cette fois, nous ne nous séparerons plus.

IVAN. »

Platon, après avoir laborieusement lu cette épître, faillit devenir fou de joie; il se mit à danser en rond sur le môle comme il avait coutume de faire autrefois à Kharkow; il chantait avec enthousiasme ses légendes d'Ukraine, et frappait l'air en mesure, croyant avoir à la main son tambour à grelots. Le colonel faisait d'incroyables efforts pour le calmer. Quand Platon fut las, il s'empara de son geôlier qu'il embrassa tendrement.

— Son Excellence a-t-elle quelque chose à ordonner? demanda celui-ci.

— Vous êtes un brave et digne homme! s'écria Platon. Dites à Ivan

que je suis content de lui, et... prêtez-moi quelques kopecks afin que je me rende à Paris.

Il monta en chaise, escorté par les heiduques; le colonel, en prenant congé, lui remit une forte somme en or. A Paris, Platon vit la cour, et y tint grand état. Sa simplicité réjouit fort les beaux esprits du temps; Voltaire le surnomma Candide, et M. de la Harpe lui vendit au comptant une foule de dithyrambes. Il prit, du reste, avec une facilité merveilleuse les airs d'un grand seigneur, et il faut reconnaître que ces Alexiéwitch étaient du limon dont on pétrit les courtisans. Au bout de huit à dix mois, Sprannskoï revint; Ivan s'était déterminé à lui confier son secret; le colonel arrivait avec mission de juger par lui-même si le chanteur était digne maintenant de figurer à la cour moscovite. L'examen fut à l'avantage de Platon, qui, néanmoins, perdit toute mesure, et se remit à danser en chantant, à l'annonce de son retour en Russie.

Comme on doit le penser, la reconnaissance des deux frères fut des plus touchantes. L'impératrice, de son côté, accueillit le comte avec une distinction inouïe: en six mois il reçut trois cordons et le grade de feld-maréchal. Toutes ces grandeurs n'altérèrent point la bonté de son naturel; il conservait dans une caisse ses habits de paysan et les montrait à qui voulait les voir; on cite de lui des traits de générosité qui font oublier la rapidité de son élévation.

Sur de tels parvenus, le sarcasme s'émousse: quelque temps après la nomination de Platon au grade de feld-maréchal, Elisabeth l'envoya en Prusse avec une mission diplomatique. Frédéric II, railleur impitoyable, et sachant l'histoire des Rasoumowski, affecta de ne parler que musique durant le premier jour; il vanta surtout les airs populaires de l'Ukraine, et alla jusqu'à prier l'ambassadeur de Sa Majesté Impériale de lui en dire quelques uns. Le comte s'inclina respectueusement et ne fit point d'autre réponse. Le lendemain, au contraire, le grand Frédéric manda le Russe dès l'aube, lui fit passer plusieurs revues, et, pendant toute la journée, l'interrogea sur ces manœuvres difficiles et compliquées, dont lui, Frédéric, raffolait. Le comte secouait la tête ou s'inclinait silencieusement, approuvant tout, mais ne répondait point.

— Pour Dieu! monsieur le comte, s'écria enfin Frédéric, ne saurons-nous pas votre sentiment?

— Sire, dit Platon avec bonhomie, je supplie Votre Majesté de m'excuser: j'ai oublié la musique, mais je n'ai point encore appris le métier de la guerre.

Ivan mourut sans héritiers mâles. De son union avec Elisabeth était née une fille, la belle et malheureuse princesse Tarakanoff, qui fut mise à mort par Catherine II. La véritable souche de la famille Rasoumowski fut donc le bon Platon Alexiéwitch. Il eut cinq fils de son mariage avec une Tolstoï, tous les cinq ont marqué; les deux plus connus sont André, le fils aîné, et Grégoire, littérateur et naturaliste estimé en Russie.

André fut l'ami le plus intime de l'empereur Paul Ier. Quelques historien l'accusent d'avoir empoisonné ce prince avec de l'opium au temps où Catherine II vivait encore. Mais rien ne prouve que cette imputation soit fondée

Les Rasoumowski continuèrent d'être de très grands seigneurs. André s'établit plus tard à Vienne, où il a joué un rôle politique important dans les années 1811 et suivantes. Depuis l'avènement de l'empereur Nicolas, tout cet éclat s'est notablement obscurci.

Paul Feval.
(*Commerce*).

DE LA TOILETTE CHEZ LES FEMMES DES HÉBREUX

Si vous tenez à lire ceci, je vous préviens d'abord que c'est extrait d'une histoire générale des modes dont nous nous occupons avec ardeur; nous espérons bien la terminer aussitôt que de moins importantes occupations nous en laisseront le loisir.

Il existe déjà sur les ressources de coquetterie en usage du temps de Josué, de Salomon et de Judas Macchabée, un énorme, un trop savant ouvrage; mais quoique imprimé, publié, mis en vente, il n'a jamais paru. Je doute fort qu'il y en ait trois exemplaires à Paris, le mien y compris. Voici le titre du livre en question; c'est de l'allemand: *Die Hebraerinn am Putztische und als Braut*, ce que nous traduirons ainsi: « La fille de Sion devant son miroir et en costume de mariée. » Tenez-vous à connaître l'auteur? c'est le docteur Hartmann; nous avons eu depuis un député du même nom. Le travail du docteur sortit en 1809 des presses d'Amsterdam, sous la forme de trois de ces in-octavos dont la race est éteinte et perdue. De compte fait, ils offrent un total de 1498 pages, encore je ne compte pas LXXII pages de préface, xlviij pages de table et sept feuilles d'*errata*. Le tout est bourré de citations en toute langue; ce n'est qu'hébreu, chaldéen, syriaque, parsemé d'arabe, d'éthiopien, d'arménien. La palme de la prolixité reviendrait de plein droit à l'illustre Hartmann, si l'un de ces compatriotes, le célèbre Sehcok, n'avait composé deux énormes in-f° sur la répugnance qu'inspire le fromage à certaines gens: *de aversione casei*.

De toutes les littératures qui existent ou qui n'existent *plus*, la plus négligée de toutes, c'est à coup sur la littérature *rabinique*; elle est cependant très riche et très curieuse; on se ferait difficilement l'idée de tous les contes sages et fous, de toutes les paraboles touchantes, de toutes les absurdes niaiseries, de toutes les vérités sublimes, de toutes les historiettes trop gaies, de toutes les idées empreintes d'une sombre grandeur que l'on trouve entassées pêle-mêle dans les énormes écrits des docteurs israélites, antérieurs au seizième siècle. Hartmann plongé dans cet océan, il a été ramasser tout ce qui avait rapport à l'objet qu'il avait en vue. Laissons lui le poids de ses citations et de ses digressions; empruntons seulement le résultat de quelques unes de ses recherches.

Ce qui embellit dans un siècle, défigure dans un autre. On aurait quelque peine à décider nos élégantes à se laisser percer le nez et à y suspendre un anneau de dimension gigantesque. C'était pourtant chez les Juives chose des plus indispensables; quelques unes d'entre elles, indépendamment du cartilage du milieu du nez, avaient imaginé de se trouer les deux narines et d'y suspendre d'autres anneaux; elles en avaient donc trois tombant sur la bouche et parfois bien au dessous. Il est prouvé que du temps de David, tels de ces anneaux excédaient trois pouces de diametre.

Pareil ornement fut aussi en faveur chez les hommes, mais seulement à une époque reculée; les Madianites y renoncèrent des derniers et d'après un passage du livre de Job, il est hors de doute que les pâtres du saint patriarche portaient aussi des boucles de nez. Lorsque Judith se présenta devant Holopherne, il est dit expressément qu'elle n'avait point oublié cette singulière parure. Si le soir de la représentation se lève enfin pour certaine tragédie dont on a parlé assez long-temps, et si l'on tient à la couleur locale bien chère sujourd'hui à nos metteurs en scène, il faudra nécessairement que l'actrice, chargée du rôle de l'héroïne de Béthulie, se soumettre à l'opération insolite que nous mentionnons.

Le nez n'avait point fait oublier l'oreille; les Juives ne se bornaient pas à une seule boucle; elles se faisaient ordinairement poser un grand nombre de petits anneaux tout autour de l'organe de l'ouïe; un homme

de lettres de Jérusalem, un feuilletoniste contemporain de Sennachérib, comparait à un crible l'oreille des femmes à la mode.

On portait force bracelets; mais on ne se contentait point d'en mettre au poignet, on en plaçait parfois une douzaine à côtés les uns des autres recouvrant l'avant-bras entier; on en chargeait aussi le coude-pied. Ceux-ci étaient accompagnés de sept ou huit petites clochettes; une dame de Jéricho ou de Capharnaüm ne pouvait faire un seul pas sans qu'un son argentin ne vînt révéler ses mouvemens; marchait-elle avec précipitation, c'était un carillon effrayant. Le rabbin Manassés, fils de Julayan, affirme expressément que c'étaient les maris jaloux qui, après avoir introduit cet usage, le maintenaient de leur mieux, afin que leurs femmes ne pussent aller, venir, trotter, sans donner indice de leurs allées, de leurs venues, de leur agitation. Mais il advint que cette préoccupation tourna souvent au détriment des inventeurs.

Encore de nos jours, d'un bout de l'Orient à l'autre, les femmes se teignent les paupières en noir; les Juives faisaient de même. Elles prenaient une poudre minérale, elles la délayaient dans de l'huile ou dans de l'eau chargée de gomme; elles obtenaient ainsi une espèce d'onguent ignoré de l'Europe, elles en chargeaient l'extrémité d'un stylet, d'une aiguille, d'un tube d'ivoire extrêmement fin, puis elles fermaient les yeux, et entre les deux paupières à peine soulevées, l'instrument, tenu dans une position horizontale, était promené avec lenteur et avec ménagement Entouré de ce cercle de jais, l'œil paraît beaucoup plus grand, la prunelle nage, pleine d'un feu irrésistible, dans mer d'un blanc éblouissant, et que lorsqu'il se trouvera une Parisienne qui aura recours à pareil moyen pour rehausser ses charmes, nous lui garantissons qu'elle verra des flots d'admirateurs pressés autour d'elle.

Les jeunes Israélites teignaient aussi leurs sourcils; elles voulaient qu'ils eussent le sombre éclat de l'aile du corbeau; ils devaient former un arc de cercle parfaitement arrondi et se toucher. Au dire de quelques observateurs, auxquels rien n'échappe, des sourcils qui se rejoignent naturellement, sont un indice d'une disposition jalouse. C'est ce que nous n'avons pas eu l'occasion de vérifier.

Le luxe avait été porté au plus haut point sous les derniers rois de Juda; ces riens ruineux si chers au beau sexe, étaient alors, comme aujourd'hui, comme toujours, choses des plus utiles et des plus indispensables. On avait des colliers de perles entremêlées parfois de pierres précieuses; ces colliers étaient fort longs; ils tournaient à plusieurs reprises autour du cou, et ils ondulaient sur la tunique. S'agissait-il d'attacher des ceintures fécondes en révélation et fortement serrées, l'on avait des boucles, des agrafes auxquelles on donnait de préférence la forme du soleil ou d'une demi-lune ou bien celle d'un serpent; ces boucles étaient aussi regardées comme des talismans. La sandale qui protégeait un pied délicat contre les aspérités du rocailleux terrain de la Palestine, était retenue en place par des cordons de pourpre dont les nœuds savamment compliqués, les entrelacemens difficiles à suivre, formaient au bas de la jambe un éclatant et gracieux labyrinthe. Les dames babyloniennes avaient recours à un autre genre de chaussure, et vous avez sans doute vu des bas-reliefs de Persépolis; vous aurez remarqué de tout petits pieds fourrés dans des pantoufles plus petites encore, mais après les plus minutieuses investigations, il nous a été démontré que la pantoufle n'avait point obtenu droit de cité à Jérusalem.

Nous avouons aussi qu'il n'existe aucun passage, dans quelque auteur hébreux que ce soit, qui fasse la plus légère allusion à ce que nous nommons un peigne. Ne perdons pas de vue que les anciens ignoraient l'usage d'une foule de choses dont la privation nous causerait le plus intolérable des supplices. Le savant archéologue Bœttiger n'a-t-il pas établi, d'une manière invincible, et dans un gros livre écrit *ad hoc*, que la plus brillante société d'Athènes et de Rome ne se doutait pas de l'existence d'un mouchoir de poche? Alcibiade, Périclès, Aspasie, lorsque vous étiez enrhumés, comment faisiez-vous?

Il y avait alors en Judée beaucoup de parfums, beaucoup de parfumeurs : un usage scrupuleusement observé, et ayant force de loi, imposait à tout nouvel époux l'obligation de consacrer le dixième du revenu que lui apportait sa moitié à l'achat des essences, des huiles aromatiques, des pâtes, des eaux, des élixirs, des extraits, qu'il fallait à cet ange. On aimait surtout l'eau de rose; on en remplissait d'élégans flacons que l'on portait au cou. Ici je dois relever la méprise d'un commentateur, fort instruit du reste, mais qui a cru que les Juives connaissaient l'huile de rose. Cette huile n'a été découverte qu'en 1612; elle se fabrique exclusivement à Shiraz, à Kerman, villes de la Perse, où les roses ont un parfum, une suavité, dont ailleurs on n'a aucune idée, et qui enivre les papilles cérébrales. Sur les lieux de production, cette huile, toujours très difficile à obtenir, se paie, dans l'expression littérale du mot, et sans métaphore aucune, trois fois le poids de l'or. Il n'en est jamais venu un atome en Europe. Ce serait vraiment la peine de faire le voyage pour en aller quérir.

S'il le faut absolument, si les circonstances dans lesquelles elle se trouve sont de ces crises qui exigent toute la force d'âme donnée à son sexe, une femme pourra se passer de tout, mais jamais elle ne se passera d'un miroir. C'est un confident discret, un ami, c'est un conseiller avec lequel elle passe tête à tête ses heures les plus occupées; c'est en sa présence que tout de bon elle réfléchit. Comment faisaient les élégantes d'Israël, puisque les glaces telles que nous nous en servons, ne remontent pas au delà du treizième siècle? Elles se miraient dans des plaques métalliques; le cuivre, à l'époque des patriarches, l'argent plus tard, étaient affectés à cet usage; sans doute c'était parfois incommode; cette glace répondait mal, lentement, avec humeur, aux questions agaçantes, multipliées, pressantes que lui lançaient, coup sur coup, des yeux brillans, une bouche impatiente, mais enfin l'on tire partie de ce qu'on a, et si nous plaignons sous le rapport de leur ignorance de la vie confortable, les générations éteintes depuis vingt ou trente siècles, nous serons nous-mêmes en l'an 2500, ou l'on 3000, un sujet de compassion.

Faisons comparaître pour un moment devant nous une Juive du temps des premiers monarques de Juda; ce sera, si vous voulez, Abigaïl; il est parlé d'elle dans le livre des rois. Abigaïl s'est parée de tous ses atours; elle a à chacun des cinq doigts de l'une et l'autre de ses deux mains des bagues où scintillent le rubis et l'émeraude; elles a même des bagues aux doigts de ses pieds délicats, mode que les chastes beautés de la cour de Barras tentèrent, en 1798, de faire revivre. Un bandeau d'un tissu très fin et d'une blancheur éblouissante partage le front d'Abigaïl et de chaque côté des tempes descend un autre bandeau qui se colle le long des joues, passe non loin d'une petite bouche et va se nouer sous le menton. Tu es charmante ainsi, ma belle israélite, mais ce qui me déplaît en vous, c'est que vous avez mis du rouge à votre joue qui pouvait et devait si bien s'en passer. Je ne connais rien d'odieux comme le fard; cela prive un long regard de toute sa douceur, cela dépouille un sourire de toute sa grâce, cela enterre sous une couche minérale l'éclat d'une peau limpide, et cependant cet horrible engrais se retrouve presque au berceau du monde. On tire une momie du fond d'une pyramide où elle dormait en paix depuis quarante siècles; on brise les baudelettes, ou tranche les tresses enlacées du papyrus, on met la main sur un pot de fard; au milieu des débris de cette pauvre ville d'Herculanum, si imprudemment bâtie à deux doigts du Vésuve, et sur laquelle, dans un accès de mauvaise humeur, dans un moment de misanthropie, le volcan jeta dédaigneusement un peu de lave, plus l'archéologue s'obstine à fouiller, plus il trouve de grands pots de rouge, de mignons pots de blanc.

Quant à sa longue chevelure, Abigaïl la recouvre d'une sorte de turban ou bien elle la noue dans un filet semblable à la résille que portaient les Espagnoles lorsqu'il y avait encore des Espagnoles. Il n'y en a plus aujourd'hui, il n'y a plus de Pyrénées sous le rapport du costume; Madrid consulte, avant de s'habiller, les gravures de mode des journaux de Paris; Madrid y perd, et beaucoup.

Ma Juive est vêtue d'abord d'une *ch'tenet*, tunique sans manche et qui s'arrête aux genoux, ensuite d'une *simlah*, grande et longue robe blanche dont les plis balaient la terre, dont les manches sont de dimension gigantesque et dont le fond blanc est rehaussé de broderies de pourpre. Ainsi costumée, coiffée, chaussée, attifée, comptez qu'elle a bien su mettre en évidence l'ébène de ses cheveux, la neige de son cou, la souplesse de sa taille, l'émail de ses dents.

Derrière elle, marchent quatre esclaves ; l'un porte son perroquet, l'autre son singe, l'autre son chat, le quatrième ne porte pas grand chose. Les petites maîtresses de Sion ne pouvaient se passer d'avoir chez elles, auprès d'elles, avec elles toute espèce d'animaux familiers ; presque toujours renfermées, les femmes de l'Orient ont, à toute époque et faute de mieux, aimé des oiseaux, chéri des matous. A propos de ces derniers, on m'a fait lire, dans un épais volume de Rabbi Mosë Maïmonides, que le favori du roi Jéroboam était un chat gros, gras, blanc ; le prince aurait pu faire un plus mauvais choix. Ce chat avait au cou un large collier d'or ; il en était tout aussi peu fier que doit l'être aujourd'hui de son centimètre de ruban rouge un chevalier de ce qu'en style officiel on nomme encore l'ordre de la Légion d'Honneur ; Mistigris se promenait dans le palais d'un air digne et paterne ; les courtisans le saluaient bien bas et il ne leur rendait pas leur salut ; les ministres se rangeaient devant lui ; certain jour il égratigna horriblement, il mit en sang la main du chef des lévites, qui se hasarda à passer des doigts caressans sur le dos de neige du quadrupède, et le chef des lévites se prit à sourire d'un air agréable et satisfait ; Jéroboam était-là.

G. B.
(*Quotidienne.*)

ETRANGE SUPERSTITION POPULAIRE AU SUJET DU CROCODILE.

Il règne parmi les Javanais, comme parmi les habitans des îles Moluques, une opinion étrange et assez généralement répandue ; ils croient que beaucoup d'entre eux descendent d'un crocodile et qu'ils ont également de ces animaux pour frères et pour sœurs. Il y a quelques années que le chef de l'île de Honimoa, près de Céram, déclara très sérieusement au gouverneur des Moluques que son aïeul était un caïman. A Meester Cornelis, située à deux lieues sud de Batavia, il y eut naguère un rassemblement considérable devant la maison de police : on disait qu'une Javanaise venait d'accoucher de deux jumeaux, d'un enfant d'abord et ensuite d'un crocodile. Une sage-femme indigène arriva bientôt portant un petit crocodile, proprement enveloppé dans des linges, pour faire la déclaration de naissance. Un *hatschi*, espèce de prêtre, l'accompagnait pour attester la vérité du fait. Le magistrat se trouva fort embarrassé ; car bien qu'il ne manquât pas de témoins pour confirmer la déclaration, les prescriptions relatives à l'état civil ne lui permettaient pas de consigner cette étrange naissance sur ses registres, et cependant un refus l'exposait à mécontenter les naturels. Il demanda donc l'avis de son collègue, juge indigène. Celui-ci répondit : « Dans toute autre circonstance un événement pareil aurait lieu d'étonner ; mais dans le cas présent il n'a rien d'extraordinaire, puisque l'aïeule de l'accouchée était aussi un crocodile ! »

(*Traduit de l'allemand.*)

SCIENCES.

NOUVEL INSTRUMENT DESTINÉ A TRACER DES ELLIPSES. — M. Puissant a lu à l'Académie des sciences un rapport sur un petit instrument présenté par MM. Hamann et Hempel pour tracer des ellipses de dimensions données.

On connait depuis long-temps plusieurs moyens pour décrire ces courbes par un mouvement continu, mais il résulte de l'examen des commissaires que le nouvel instrument est d'un emploi beaucoup plus commode que tous ceux qui ont été imaginés jusqu'à présent.

« Nous pensons, disent en terminant les commissaires, que cet instrument présente dans la pratique des avantages que sauront apprécier les dessinateurs et les architectes, lorsqu'ils voudront tracer rapidement et avec exactitude toutes sortes d'ellipses, et c'est ce qui nous engage à proposer à l'Académie de remercier les auteurs de leur communication. »

PROCHAINE ÉCLIPSE DE SOLEIL. — M. Arago a entretenu l'Académie de la prochaine éclipse de soleil, qui aura lieu le 8 juillet prochain, à cinq heures du matin. Elle sera presque totale pour Paris et totale pour le midi de la France. Il n'y aura plus d'éclipse totale du soleil pour la France avant l'an 1900.

A Perpignan, elle commencera à quatre heures trente-trois minutes vingt-quatre secondes du matin ; elle finira à six heures quarante-cinq minutes quarante-sept secondes ; elle sera totale entre cinq heures quarante-six minutes quatorze secondes, et cinq heures quarante-huit minutes vingt-huit secondes. A Digne, elle commencera à *cinq heures sept* minutes douze secondes ; elle finira à sept heures deux minutes sept secondes ; elle sera totale entre six heures une minute huit secondes, et six heures trois minutes vingt-huit secondes.

TEMPÉRATURE INTÉRIEURE DES COUCHES DE NEIGE. — M. Boussingault a acquis la preuve qu'un thermomètre, enfoncé d'un décimètre dans la neige, marque souvent neuf degrés *au* dessus de celle de la surface, lorsque le froid est de douze degrés au dessous de zéro.

ELECTRICITÉ DE LA VAPEUR D'EAU. — M. Pfaff, de Kiel, a soumis à une vérification expérimentale les résultats annoncés récemment par M. Armstrolm et par d'autres physiciens qui ont reconnu à la vapeur d'eau la propriété de dégager du fluide électique. Ses expériences, consignées dans les Annales allemandes de chimie et de physique, ont été faites au moyen de la marmite de Papin, qui permettait de pousser la tention jusqu'à vingt atmosphères.

L'auteur a reconnu que la vapeur d'eau manifeste, en se dégageant une électricité positive, d'autant plus énergique que la pression *est plus* considérable, et qui possède son maximum d'intensité à l'instant où le jet s'élance. A partir de cet instant, le décroissement est très prompt, si l'on isole la marmite, l'électricité est négative.

L'électricité devient très faible lorsque la pression descend au dessous de deux atmosphères, et sensiblement nulle, lorsque cette pression se rapproche de la pression atmosphérique.

EXPÉRIENCES RELATIVES A LA VISION. — MM. Melloni et de Haldat ont entrepris, indépendamment l'un de l'autre, des expériences sur la vision. M. Melloni est arrivé à cette conclusion singulière que la rétine a une couleur propre, qui est jaune, ce qui explique comment la couleur jaune jouit du plus grand pouvoir illuminant ; M de Haldat a soumis un cristallin de bœuf à des essais d'où il résulte que le foyer de cet appareil réunit toujours les images, même des objets qui sont à des distances fort diverses. Ce fait est en contradiction flagrante avec les lois connues des corps refringens. Il montre que les instrumens de la nature vivante sont tout autres que ceux qui sortent des ateliers de nos fabricans les plus habiles, et qu'ils leur sont infiniment supérieurs.

Nouvelle manière d'obtenir de l'éther. — M. Gautier de Claubry annonce qu'en soumettant l'alcool tombant goutte à goutte à l'action des acides organiques fortement chauffés, on obtient immédiatement des éthers en abondance.

L'éther oxalique, l'éther succinique, l'éther benzoïque, l'éther citrique ont été produits de la sorte.

Tous les chimistes savent que jusqu'à présent on n'avait pu former ces sortes d'éthers que par le concours des acides minéraux énergiques, comme l'acide sulfurique ou hydrochlorique ; c'est ce concours que M. Gautier de Claubry a rendu inutile, en chauffant l'acide qu'il s'agit d'éthérifier.

Absence de l'arsenic dans le zinc du commerce. — Les recherches de M. Jacquelain, entreprises sous la direction de M. Dumas, ont démontré que le zinc du commerce, le zinc oxidé silicifère ou carbonaté, ne contient pas un atome d'arsenic. Désormais, quand on recueillera par l'appareil de Marsh des taches arsenicales on ne pourra plus dire que c'est du zinc que provient l'arsenic. L'acide sulfurique a été étudié avec le même soin par M. Jacquelain. A l'aide du protosulfate de fer on peut maintenant découvrir dans l'acide sulfurique jusqu'à un ou deux millionièmes d'acide nitrique ou des nitrates métalliques qui y seraient mélangés ; une telle précision d'analyse est infiniment utile dans les questions de médecine légale.

Danger de l'emploi de certains agens chimiques dans les maladies de la vessie. — M. Leroy d'Etioles a présenté, il y a quelque temps, un mémoire sur ce sujet à l'Académie des sciences, qui l'a vait renvoyé à l'examen de M. Pelouze. Ce travail de M. Leroy d'Etioles et les savantes études du rapporteur lui-même ont principalement pour objet de démontrer que les agens chimiques auxquels on a attribué la propriété de dissoudre les calculs de la vessie ne sont rien moins que propres à opérer cette dissolution d'une manière complète. En effet, les calculs soumis à l'action dissolvante des alcalis, des carbonates alcalins, ou exposés au courant des eaux de Vichy, ne souffrent que peu ou même ne souffrent point d'altération. La dissolution s'opère dans une proportion rès minime, et le mode de traitement lui-même n'est pas toujours inoffensif. MM. Leroy d'Etioles et Pelouze signalent des cas où l'usage des aux alcalines a déterminé la formation de nouvelles pierres qu'il a fallu attaquer ensuite par les procédés de la lithotritie : ainsi, un malade, que la lithotritie avait débarrassé d'un calcul formé d'acide urique, étant allé imprudemment prendre les eaux de Vichy, fut affecté en moins de trois semaines d'un nouveau calcul de phosphate ammoniacomagnésien, qu'il fallut de nouveau extraire, non sans un grave danger. Faudrait-il, d'après cela, renoncer au mode de traitement par la dissolution des calculs ? Non, sans doute, et telles ne sont point les conclusions du rapporteur ; mais il faudra découvrir d'autres dissolvans plus uissans, ou bien parvenir, en acquérant une connaissance plus approndie de la formation des calculs, à entraver et à arrêter le travail de es concrétions funestes.

Recherches anatomiques sur une plante cryptogame qui onstitue le vrai muguet des enfans. — Depuis un certain ombre d'années que l'on s'occupe de recherches microscopiques on pu acquérir la certitude que certaines maladies étaient constituées r la présence de plantes ou d'animaux dans nos tissus. Chaque ur le cercle d'observations s'agrandit et le travail de M. Grubi entreris dans ce sens semble prouver qu'une maladie bien commune chez s enfans appartient à cette classe d'affections déterminées par la ésence d'une plante parasite comme cela a déjà été admis pour certines espèces de teignes.

On donne le nom de muguet à une maladie qui attaque les membranes uqueuses des organes de la digestion et particulièrement celles de la uche, et qui est caractérisée par une exsudation blanche dont la nature st pas connue et qu'on regarde comme pseudo-membraneuse. M. Grubi ant examiné une parcelle de cette substance, vit qu'elle se composait uniquement d'un amas de plantes cryptogames. L'auteur donne une description détaillée de ce végétal qui, dit-il, a beaucoup d'analogie avec le sporotrichium décrit par quelques botanistes. Ils sont analogues aussi au mycodermus de la teigne faveuse.

Cuirasse de chanvre feutré. — M. Seguin a lu le compte-rendu d'expériences faites par ordre de l'Académie sur une cuirasse en chanvre feutré proposée comme arme défensive par M. Papadapoulo. Une cuirasse de chanvre feutré a été posée sur une caisse en sapin et a reçu les décharges réitérées du pistolet d'ordonnance de cavalerie. La distance du tir a été de trois et de huit pas. Dans ces circonstances, les balles n'ont pu traverser la cuirasse, qui avait vingt-neuf millimètres d'épaisseur, et elles n'ont jamais pénétré dans le tissu qu'à une médiocre profondeur.

Mais les ais de la caisse revêtue de feutre, contre laquelle on tirait dans la cour du Musée d'artillerie, ont été terriblement ébranlés, au point que les commissaires ne prétendent point garantir qu'un soldat, dont la cuirasse repousserait ainsi les balles, ne serait point tué par la commotion.

Ces messieurs avaient cru devoir se borner à l'exposition des faits sans en tirer aucune conclusion pour l'emploi militaire de la cuirasse de M. Papadapoulo. Il s'est élevé sur ce point une discussion à laquelle M. Charles Dupin a pris une part active, et l'Académie, pensant que les expériences faites par ses commissaires pouvaient fournir une base suffisante à des conclusions motivées, a renvoyé le rapport à leur examen pour qu'ils eussent à rédiger celles qu'ils trouveraient convenables.

THÉATRES.

Odéon. — *Le 6 juin 1606*, à propos en vers, par M. Camille Doucet. — Depuis jeudi, l'année théâtrale est terminée pour le second Théâtre-Français qui ferme ses portes jusqu'au mois de septembre. En attendant cette réouverture, l'Odéon, après avoir célébré dignement l'anniversaire de la mort de Molière, a voulu fêter aussi le jour de la naissance de Pierre Corneille.

Devant le berceau du poète tragique se tiennent debout la Gloire et la France ; un enfant va naître dans la maison du vieux Corneille : Ce sera un avocat ! s'écrie le père ; Ce sera un grand poète ! lui disent les deux étrangères. Qui donc êtes-vous ? demande Corneille le père. Nous sommes la Gloire et la Patrie, au chevet du berceau d'un grand homme on doit toujours nous reconnaître. Un rideau de manœuvre se lève alors ; au fond apparaît Pierre Corneille couvert de gloire, mais accablé par le poids des années. Le grand tragédien s'appui d'un côté sur Louis XIII, de l'autre sur le grand roi ; derrière lui se tiennent les principaux personnages qu'il a mis en scène. Le vieux Corneille, heureux de la gloire de son fils, courbe la tête devant cette apothéose et bénit l'enfant qui a illustré son nom. Cet à-propos, a été vivement applaudi.

Armand Durantin.

Folies-Dramatiques. — *Les deux Joseph*, vaudeville en un acte par MM. Charles Potier et Eugène Nyon. — Sontag est un brave aubergiste qui a pour fille la charmante Cécilia et pour valet un nommé Joseph. Celui-ci, amoureux depuis long-temps de la fille de son maître, la demande en mariage, mais il est repoussé et chassé de la maison. Le motif qui pousse Sontag à faire ce refus, c'est qu'il est entré dans une conspiration dont le succès ne lui paraît pas douteux et qui doit le rendre riche. Joseph se livre à un violent désespoir, et las de vivre,

il prend la résolution de mourir... d'indigestion sous les yeux de ses anciens maîtres, il rentre donc dans l'auberge et commande son dîner.

Pendant ce temps le prince Joseph, contre lequel on conspire, arrive secrètement dans l'auberge pour faire aussi la cour à Cécilia; il découvre par hasard le complot, se substitue son homonyme, et parvient à échapper au danger. Grâce à la jolie Cécila qui épousera Joseph le valet, le pardon des conjurés est accordé par Joseph le prince, et le nom de M. Charles Potier est prononcé au milieu d'applaudissemens légitimes qui sont dus à son double talent d'auteur et d'acteur.

Nous avons remarqué dans l'*Ouragan*, une jolie débutante dont la voix fraîche et pure a semblé ravissante à tout le monde, Mlle Chatillon joint à une charmante figure une des voix les plus agréables que l'on puisse entendre, c'est une jeune actrice que l'on ne saurait trop encourager.

ARMAND DURANTIN,

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

15 juin. — Notre île vient d'être victime d'une étrange fourberie, dit une lettre écrite de Cuba en date du 6 avril. Un prétendu négrier américain étant arrivé avec une cargaison de 600 nègres, trouva facilement à s'en défaire; mais trois semaines après, ces nègres disparurent en une nuit de leurs habitations, sans qu'il fût possible d'en rattraper un seul. Le surlendemain, on remarqua un grand mouvement sur le port; 600 Européens avaient pris passage sur le même navire, qui partait pour la Jamaïque.

« On fit une enquête auprès des colons qui avaient possédé ces nègres, et l'on apprit que pendant les derniers jours qui précédèrent leur fuite, une espèce de maladie s'était déclarée chez la plupart d'entre eux, qui perdaient leur couleur noire par places. Un pharmacien vint déclarer que s'il était impossible de blanchir un nègre, il était facile de noircir un blanc, et pour le prouver, il trempa sa main dans une eau blanche, la retira, et quand il l'eut exposée au soleil pendant une minute, elle devint d'un beau noir qu'aucun lavage ou savonnage ne put faire disparaître; mais il ajouta que dans trois semaines cette main serait plus blanche que l'autre. Il déclara en même temps qu'il avait préparé une grande quantité de nitrate d'argent pour le capitaine du navire qui venait de partir. Il est donc probable que ce voleur de nouvelle espèce va de nouveau noircir sa cargaison et la vendre d'île en île.

» Ces faux nègres ne sont qu'un ramassis de vagabonds de tous les pays, qui ont été enrôlés sans doute dans les ports des États-Unis; il y en a qui parlent l'anglais, l'espagnol et le français. On leur trouvait tant d'intelligence que presque aucun d'eux n'avait été mis au travail des champs; on les avait casés dans les habitations comme domestiques et quelques uns étaient devenus de féroces contre-maîtres, qui traitaient les nègres on ne peut plus cruellement. »

16. — On écrit d'Auxi-le-Château, au *Progrès* d'Arras:

« Un accident, qui fait frissonner d'horreur, vient d'arriver près de la ferme de Célandre, commune de Gennes-Ivergny. Un jeune enfant conduisait paître un cheval, et l'imprudent s'était attaché au poignet la corde du licol. Tout à coup, l'animal s'épouvante et s'emporte, entraînant sous lui son infortuné conducteur, qui à peine avait-il jeté quelques cris de désespoir, que déjà tout son corps foulé aux pieds, meurtri et déchiré, n'offrait plus que d'horribles lambeaux. Ici un cœur tout fumant, là des entrailles palpitantes, plus loin un crâne entièrement fracassé marquaient la course ensanglantée du cheval qui, couvert d'écume, retourna à la ferme ne rapportant, au bout de son lien, de tout ce cadavre dépecé, qu'un bras détaché de l'épaule. »

— Nous lisons dans la *Gazette de Cincinnati* que la cour suprême venait d'y prononcer quatorze divorces en un seul jour! Plusieurs autres demandes avaient été rejetées et un grand nombre attendaient encore la décision de la cour.

17. — Le journal espagnol *el Castellano* dit que la misère des religieuses de Séville est si grande, que pour les empêcher de mourir de faim, il a été donné une représentation théâtrale à leur bénéfice.

— Un double assassinat a eu lieu récemment dans la commune d'Aullène (Corse). Depuis une dizaine d'années, cette commune est divisée en deux partis, qui tour à tour se sont disputé la place de maire; un membre du parti Chiaroni l'occupait en 1835, c'est un membre du parti Susini qui la remplit actuellement.

L'an passé, au mois d'août, l'ex-maire, Simon Lanfranchi, fut tué par deux individus du parti opposé. Son sang criait vengeance aux oreilles de ses parens, et la vendetta, dit-on, vient de se montrer terrible.

Le 12 du courant, les frères Toussaint et Alphonse Vesperini s'en retournaient à cheval d'Aullène à leur bergerie, quant, à une distance d'un millier de pas de cette commune, cinq ou six coup de feu, partis d'une haie, étendirent le premier raide mort, et blessèrent le second grièvement en tuant son cheval sous lui.

Cet homme, doué d'une énergie peu commune, se débarrassa de dessous son cheval, puis se jeta dans les makis qui bordaient la droite du chemin qu'il suivait. Ses assassins s'élancèrent après lui, guidés par les aboiemens de son chien, qui jappait en cherchant à rejoindre son maître. Encore un instant, et Alphonse Vesperini va être livré sans défense aux coups de ses ennemis! D'une main vigoureuse il saisit son chien, et lui tient pendant quelques instans la gueule fermée; puis, profitant d'un mouvement de ses assassins qui les éloigne de lui, il traverse de nouveau la voie publique, suivi de son chien, qui, cette fois, se tient muet et semble avoir compris la gravité de la situation; il se jette dans les makis qui couvrent la gauche de cette route, et lors qu'ayant le talon gauche percé de trois balles et la cuisse traversée par un autre projectile, il parvient à regagner Aullène, après un trajet d'environ quinze cents pas.

Tant de courage méritait de triompher, mais la gangrène se mit à la blessure du pied de ce malheureux, et trois jours après il mourut à Sartène, où ses parens l'avaient fait transporter.

On assure que les assassins sont connus, et qu'ils appartiennent au parti Chiaroni.

18. — Le 25 mai a eu lieu à Constantinople, avec toute la pompe accoutumée, la cérémonie de *Kisréi-Snadet*, ou translation au palais des Sultans du tapis sacré qui a servi à couvrir pendant un an le tombeau du Prophète. Cette cérémonie l'une des plus solennelles de l'islamisme, a lieu chaque année au retour du *Surré-Emini*, ambassade pieuse, de la Mecque.

19. — La *Gazette d'Augsbourg* rapporte une scène qui se serait passée à Alexandrie:

Plusieurs fois déjà les soldats de la marine avaient fait à Mehemet-Ali des représentations pour la solde de leur arriéré, mais inutilement. Au moment où le pacha se rendait au port, plusieurs soldats entourèrent sa voiture et demandèrent de nouveau à grand cris du pain pour leurs familles. Mehemet-Ali, irrité, leur montra des piles de bois et dit en disant: « *Mangez du bois!* » Aussitôt les soldats et leurs femmes se jetèrent sur le bois et en emportèrent tant qu'ils purent, mais aujourd'hui on fait des perquisitions partout pour retrouver le bois enlevé et les malheureux soldats reçoivent la bastonnade au lieu de leur solde.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE ET RENOU.
rue Bailleul, 9-11.

13e Année. — N° 35. Samedi 25 Juin 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

Le Vte de Tessières Boisbertrand, Directeur.

On s'abonne à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Librairies, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MOEURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES,

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

Deux gravures de mode et un dessin par mois.

Le Cabinet de Lecture paraît tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. Prix : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr. pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an

Annonces sur 4 colonnes: 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

MOEURS CHINOISES.

LES FÊTES. — LES PRÉSENS. — LES CRÉANCIERS ET LES DÉBITEURS. — LES EMPLOYÉS.

Les Chinois n'ont que trois fêtes dans tous le cours de l'année. La première a lieu au printemps quand les fruits commencent à se développer, la deuxième en été au commencement de la récolte des céréales; et enfin la troisième, celle du nouvel an, dure toute la première quinzaine du premier mois de l'année. Les Chinois n'ont ni dimanches, ni aucunes autres fêtes.

Deux ou trois semaines avant les fêtes, on en fait déjà les préparatifs. Depuis les personnages les plus considérables de l'empire jusqu'aux individus des plus basses classes, tout le monde cherche à se procurer des présens que l'on est obligé de faire à ses supérieurs, à ses parens, à ses amis. Il est, dans le choix et la distributions de ces présens, extrêmement important de faire attention à la nature des rapports qui existent entre celui qui les fait et celui qui les reçoit. Le Chinois doit exactement proportionner ses présens au besoin qu'il a de la personne à laquelle il les fait.

S'agit-il de se ménager la protection, de gagner les bonnes grâces de quelque grand personnage, les Chinois vont jusqu'à s'endetter pour lui faire des cadeaux dont la valeur dépasse parfois celle de tout ce qu'ils possèdent. On s'envoie des pelisses précieuses, des étoffes de soie, des fruits, des sucreries, des cochons de lait, des canards, des bocaux remplis d'eau-de-vie, dans lesquels on fait souvent couler de l'or pour en augmenter le prix; l'argent monnoyé seul ne s'envoie pas à l'occasion des fêtes.

La valeur des présens varie depuis quelques francs jusqu'à des sommes énormes. Les comestibles et les fruits s'envoient ordinairement dans des corbeilles de papier laqué; à un personnage important, on envoie jusqu'à huit de ces corbeilles.

Les Chinois tiennent un compte très exact des dons qu'ils ont faits et de ceux qu'ils ont reçus. Malheur à celui qui, après avoir fait des présens de grande valeur à un homme puissant, s'aviserait l'année suivante de lui envoyer des objets de moindre prix; toutes relations cesseraient entre eux à l'instant : les amis les plus intimes deviendraient, pour un tel fait, ennemis déclarés.

Il y a des personnes qui sont dans l'obligation d'envoyer des présens dans trente ou quarante maisons. La dépense qu'elles auraient à faire s'élèverait dans ce cas à des sommes considérables; mais les gens prudens ont d'abord soin de se procurer à temps ceux de ces présens qui sont destinés aux personnages les plus marquans; ils envoient aux autres ce qu'ils ont reçu eux-mêmes de leurs amis et connaissances.

Autant cet usage d'offrir des présens est dispendieux pour les maîtres, autant il est avantageux aux domestiques. Les pour-boire que l'on est obligé de donner à ceux qui les apportent doivent aussi être proportionnés au rang que tiennent les maîtres. On ne peut donner moins d'une demi-livre d'argent au domestique d'un ministre ou d'un prince.

Personne ne peut se soustraire à cette politesse ruineuse. Les médecins surtout sont accablés de présens : tous leurs cliens leur envoient des corbeilles qui ne laissent pas de coûter fort cher aux docteurs.

Mais à la même époque de l'année où les domestiques ne font que courir de maison en maison, les maîtres n'osent souvent pas sortir de chez eux. En Chine, il est généralement d'usage de payer tous les comptes vers la fin de l'année. Les maisons des débiteurs sont alors assiégées par une foule de commis-marchands, portant à la main des mémoires d'une longueur démesurée, et sachant par cœur une kyrielle d'instantes prières, ou, au besoin, de reproches et d'invectives qu'ils débitent avec une merveilleuse volubilité. Ils assourdissent les débiteurs, et mettent en œuvre pour parvenir à se faire payer tous les moyens imaginables de persuasion, sans excepter les voies de fait. Plus d'un débiteur se cache, pendant cette terrible époque, dans la maison d'un ami, pour éviter les avanies. Et s'il se hasarde à sortir, ce n'est qu'en portant avec inquiétude ses regards autour de lui, pour s'assurer qu'il n'y a là aucun de ses créanciers ; ceux-ci très souvent se postent dans les ruelles aux environs de sa maison, pour le guetter. Le créancier chinois recourt rarement aux autorités ; il craint de faire de grands frais et de ne pas obtenir justice, car il sait qu'il est plus facile au débiteur d'être généreux envers le juge que de payer sa dette.

Mais à peine l'année a-t-elle commencée que toute poursuite, toute réclamation cesse ; et tel créancier qui encore la veille se serait porté à des voies de fait envers son débiteur s'il l'avait rencontré, l'accoste avec un sourire gracieux, et lui fait le compliment d'usage : « Beaucoup de plaisir. » Quant à la dette, on n'en parle même pas, et il n'en sera plus question avant la prochaine fête.

Les Chinois célèbrent le commencement de l'année avec beaucoup de solennité. Dès la nuit de la veille les pétards que l'on brûle, les fusées et autres pièces d'artifice que l'on lance font un bruit et un fracas épouvantables dans toutes les rues. Tous les magasins de comestibles, les maisons des traiteurs, les boutiques des boulangers et des bouchers se ferment pour trois jours ; les magasins des autres marchands pour un demi-mois, quelques uns même pour plus long-temps ; les échoppes des marchands ambulans disparaissent entièrement : tout travail cesse. Chacun s'empresse d'aller porter ses cartes de visite : celui qui ne peut pas louer un âne pour la journée, celui-là seul fait ses courses à pied. À chaque porte se tient un portier pour recevoir les cartes. Si la personne que l'on visite tient une position plus élevée que le visiteur, celui-ci est obligé de descendre de voiture et de remettre en personne sa carte au portier. Les cartes de visite des Chinois sont de petites feuilles de papier d'un rouge clair, portant d'un côté les noms du visiteur et de l'autre son adresse. Les trois premiers jours, ces visites durent depuis le matin jusqu'à six heures du soir. Les personnes qui sont en petit deuil ne commencent leurs visites que sixième jour ; celles qui portent le grand deuil en sont tout-à-fait dispensées.

On peut se figurer tous les embarras qui résultent de la fermeture, pendant trois jours, de tous les magasins de comestibles. On prend bien en général ses précautions d'avance, mais les personnes qui vivent habituellement chez les traiteurs et les gargotiers éprouvent de grandes privations et vivent pour la plupart de quelques mets secs.

Après les visites commencent les fêtes entre parens et amis. Les hommes invitent les hommes, les femmes invitent les femmes. Ces réunions sont extrêmement ennuyeuses ; on y observe un grand cérémonial de convention ; on se met à table ; on y reste quelques heures ; on parle des affaires de bureau, des employés, de ceux qui ont été renvoyés pour malversations, des hôtels qui se distinguent par une bonne table ou par quelques mets particuliers. La conversation des Chinois, qui manque de tout intérêt politique, littéraire ou scientifique, se traîne péniblement et ressemble aussi peu à la conversation animée des Européens, que les tableaux chinois, sans ombres et sans goût, aux productions de nos artistes. Les hommes ne peuvent pénétrer dans la société des femmes. La conversation de celles-ci est tout aussi ennuyeuse que celle de leurs maris. Pour égayer un peu leurs réunions, les femmes font venir des musiciens qui doivent toujours être *aveugles*, et qui, tout en leur eux-mêmes, les amusent soit par le jeu de leurs instrumens, soit par leurs récits.

Depuis le seizième jusqu'au dix-huitième jour du premier mois de l'année, il y a dans toutes les villes de l'empire des illuminations et lanternes de couleur aux temples et aux magasins des marchands. Beaucoup de marchands emploient des sommes considérables à ces illuminations. Sur les lanternes sont peints des dragons et autres objets de fantaisie. On en compte quelquefois jusqu'à trois cents à une seule occasion. Les feux d'artifice que l'on tire devant les temples, aux fêtes locales, se distinguent surtout par la variété des couleurs et par la singularité des figures qui sont emblématiques, et portent le cachet du génie de la nation.

Le dix-huitième jour tous les magasins se rouvrent ; quelques petites boutiques seulement restent fermées jusqu'à la fin du mois. Il ne faut pas s'étonner que les Chinois prolongent ainsi les fêtes du nouvel an : ils n'ont dans tout le cours de l'année aucunes fêtes fixes ; aussi ils ne se reposent de leurs travaux que trois fois dans l'année. On s'étonnera sans doute qu'il soit possible de travailler pendant une aussi longue période de temps sans interruption ; mais on reviendra de cet étonnement quand on saura comment travaillent les Chinois. Lents et paresseux de leur nature, ils ne se mettent à l'ouvrage qu'avec répugnance, et ils l'interrompent à chaque instant, tantôt pour nettoyer leurs petites pipes de cuivre, puis pour les charger, les allumer, les fumer ; tantôt pour se verser du thé, ensuite pour le boire. Les employés vont à leurs bureaux à deux ou trois heures, non pas pour s'occuper d'affaires, mais pour faire preuve d'assiduité. On demandera peut-être comment et par qui se font les affaires. Voici la réponse à cette question :

Il y a en Chine une classe d'individus qui ne se trouve que dans le céleste empire : ce sont les *schu-ban*, dénomination que l'on peut traduire par le mot « écrivains. » Ces places d'écrivains sont héréditaires et se transmettent de père en fils. Les *schu-ban* restent toujours dans la même profession ; ils n'ont pas le droit d'acheter des emplois. Dès leur enfance ils ont été, sous la conduite de leur père, formés à ce métier, et ils acquièrent ainsi une grande habileté dans la branche d'administration à laquelle ils ont été attachés ; ils connaissent si bien le labyrinthe des lois, qui trop souvent sont en contradiction les unes avec les autres, qu'ils font décider les causes comme il leur convient. Ainsi les plaideurs sont dans une dépendance complète des *schu-ban*, aussi bien que les magistrats eux-mêmes ; car ceux-ci ne font que signer les pièces qu'on leur présente. De cette manière, les fréquentes mutations de fonctionnaires ne nuisent point à la prompte expédition des affaires. Les *schu-ban* sont peu rétribués par l'État ; il en est qui ne le sont pas du tout ; mais comme toutes les causes passent par leurs mains, ils savent se procurer toujours d'assez grands bénéfices.

Les fonctionnaires chinois employés dans la capitale ont beaucoup de peine à réduire leurs dépenses au niveau de leurs recettes. Ordinairement ils font des dettes ; aussi la plupart d'entre eux s'efforcent-ils d'obtenir des places en province ; ces dernières donnent toujours d'excellents revenus ; mais elles ne sont pas accordées *gratis*. Le prix qu'on en donne varie d'après l'importance des avantages qui y sont attachés, et l'on fait parfois des sacrifices énormes pour les obtenir. L'argent que leur rapporte la vente des places est une des principales sources des revenus que se font les hauts fonctionnaires. Ces moyens de corruption ne sont pas employés ostensiblement par le solliciteur lui-même : il tâche de faire la connaissance d'un des amis intimes du haut fonctionnaire, surtout celle de son homme d'affaires ; c'est par l'entremise de ce tiers qu'il fait passer à son futur patron un bon qu'il a pris contre argent comptant dans le bureau d'un changeur. L'entremetteur officieux ne peut pas être oublié, et dix ou vingt pour cent au moins lui reviennent de droit dans ce tripotage.

Si plusieurs solliciteurs se présentent pour la même place, celui qui

ı le plus payé obtient la préférence. Il y a de grands personnages qui, ɪn pareille circonstance, se comportent honnêtement, et qui, n'oubliant ɔas les autres solliciteurs dont ils ont reçu des présens, leur donnent es premières places disponibles. Ces mandarins-là passent auprès du ɔeuple pour des hommes d'une âme noble et généreuse; car il y a l'autres fonctionnaires qui oublient les solliciteurs malheureux dont ils ɪnt reçu l'argent, à moins que de nouveaux présens ne viennent leur ·afraîchir la mémoire.

L'employé qui veut obtenir une place en province, vend ou engage out ce qu'il a de vaillant, meubles ou immeubles; il a recours à ses ɪmis, à ses connaissances: prières, promesses, illusions, il met tout en ɛuvre pour ramasser une somme suffisante. Il est rare qu'il ne réussisse ɔoint par cette voie, et pourvu qu'il ait sa nomination tous les autres ɔbstacles se lèvent facilement. L'usurier chinois, toujours à l'affût des ɪonnes occasions, se présente de lui-même. Il paie toutes les dettes de 'employé, lui avance tout ce dont il a besoin pour son voyage et pour ɪrendre possession de sa place avec la dignité convenable. Si l'employé ɪe jouit pas d'un certain crédit, l'usurier prend lui-même ses papiers, 'accompagne à sa destination et reste avec lui jusqu'à ce que toutes es avances et ses énormes intérêts lui aient été remboursés; le plus ouvent il n'attend pas long-temps. Aussitôt que le nouveau fonctionɪaire est arrivé, les *schu-ban* de l'endroit lui apportent un *fen-zsy*, ɪu présent en argent, qui a été préparé d'avance et prélevé sur la ɪourse de tous ceux qui deviennent ses subordonnés. Ce *fen-zsy* seul, ɪu'il reçoit à titre de frais d'installation, le dédommage souvent de tous es sacrifices. Lorsqu'il est assez heureux pour passer quelques années lans la province, le fonctionnaire retourne dans la capitale avec une ɪrande fortune; il achète tout de suite plusieurs maisons; il se bâtit ɪne riche demeure et vit comme un grand seigneur. Cependant un emɪloyé ne réussit pas toujours à rester long-temps en province. La mort .e son père ou de sa mère l'oblige, suivant les usages de la Chine, à e rendre dans la maison paternelle pour les cérémonies funèbres et à ttendre ensuite, dans l'oisiveté, la fin du grand deuil. Chez les *Mantchous* le deuil est d'un an; il est de trois ans chez les Chinois. A la ɪ du deuil, il doit faire de nouveaux efforts pour se procurer un nouel emploi. Quelquefois la fatale nouvelle parvient au nouveau fonconnaire lorsqu'il est en route pour sa destination. Alors non seulement ne reçoit pas son *fen-zsy*, mais il doit revenir sur ses pas, chargé e dettes, obligé d'en contracter de nouvelles pour les frais de la pompe ɪnèbre et de se remettre plus tard au rang des postulans. Les prêteurs xigent des intérêts énormes pour les services qu'ils rendent aux emɪloyés qui se trouvent dans ce cas.

Le mot *fen-zsy* s'applique encore chez les Chinois aux présens en ɪrgent que l'on se donne entre amis dans des cas déterminés. Le jour 'un enterrement, d'une noce, ou lorsqu'il est nommé à une place adminɪstrative, le Chinois invite solennellement tous ses amis à un repas. En ɪrivant chez lui, chacun lui remet, enveloppée dans son billet d'invitaon, une barre d'argent, dont le poids dépend de la nature des relations ui existent entre le convié et l'hôte. Ce dernier remercie le donneur e *fen-zsy* et ne manque pas d'ajouter que cette marque d'amitié était ɔut-à-fait inutile; mais il remet toujours le paquet à un homme de ɔnfiance, destiné à cette fonction; celui-ci le pèse, et en inscrit le prix : l'origine dans un registre, afin de constater la valeur de ce qu'il ɪudra rendre à chacun des convives dans le cas où son maître ɛcevrait une invitation semblable. Quand est empêché de se rendre u repas, on n'est pas dispensé pour cela d'envoyer son *fen-zsy*; si invité y manquait toutes relations cesseraient entre lui et l'invitant. hez les gens pauvres, même chez les soldats, le *fen-zsy* ne peut pas ɪloir moins d'une dizaine de francs. Chez les gens d'une fortune ɪoyenne, il s'élève à des centaines de francs; chez les riches, à des milers de francs. Les invités arrivent pendant toute la durée du jour. près les premières civilités, le maître de la maison les fait asseoir à es tables disposées sous une tente dans la cour de la maison. Les convives ne mangent pas tous à la fois, mais selon leur tour de présentation. L'amphytrion se charge de les placer chacun selon son rang. Chaque table est ordinairement de six couverts, et le maître ne fait servir que celles où se trouve le nombre complet de convives. Il ne s'écarte de cet ordre que dans le cas où les personnes déjà arrivées méritent des égards particuliers par leur position; quand il n'y en aurait que deux, on servirait alors comme pour six. Les autres invités moins marquans, attendent patiemment jusqu'à ce que de nouveaux venus viennent enfin compléter le nombre de six. Aussitôt que le repas est fini, les convives se lèvent et retournent chez eux; puis on dispose de nouveau la table pour d'autres visiteurs.

Dans la maison d'un homme jouissant d'une certaine aisance, toute la direction des soins du ménage est abandonnée à une espèce d'intendant. La plupart du temps ni le maître ni la dame de la maison ne s'en mêlent aucunement. On ne fait jamais aucune provision dans une maison chinoise. On achète au jour le jour tout ce qu'il faut pour les besoins de la table. En Chine, il n'y a point de caves. Dans toutes les bonnes maisons il se trouve un pourvoyeur particulier qui s'entend avec le cuisinier pour enfler les comptes. Le père, comme chef de la maison, dîne seul et le premier; ensuite la mère, puis séparément les fils et les filles. Les femmes des fils de la maison qui sont tenues de servir la mère et travaillent comme des servantes, reçoivent leur part du dîner après tous les autres. Dans les classes inférieures même, l'homme dîne seul et le premier. La non observation de ces coutumes serait considérérée comme la preuve d'une ignorance complète de toutes les règles des convenances.

(*Traduit de l'allemand*).

ENGUERRAND Ier, SIRE DE COUCY.

(Suite. — Voir le numéro du 20 juin.)

Du haut du rempart de son château, le sire de Coucy Enguerrand Ier regardait mélancoliquement dans la plaine. Son visage, ridé par les années moins peut-être que par les chagrins de sa vie, exprimait une sombre douleur: des larmes roulaient même sur sa longue barbe blanche. Un combat acharné se livrait au pied de la montagne; deux partis étaient aux mains, criant d'un côté: « Coucy! Coucy! sus, sus, pour Coucy et madame Sybille! » et de l'autre: « Namur! à la rescousse, pour monseigneur Godefroy! »

— Assez! assez! disait convulsivement le sire de Coucy. Mon nom deviendra l'exécration de tout le royaume de France! Assez! que mes gens rentrent au château et laissent en paix ces soldats étrangers! Holà! qu'on arrête le combat... Et ne plus avoir la force de soutenir une épée! instrument dérisoire au côté d'un vieillard, puisse ma vie se briser comme je brise ta lame inutile!

En disant ces mots, le vieillard brisa une épée dont la poignée, ornée de pierres précieuses, aurait pu payer la rançon d'un prince: il en jeta les morceaux avec un mépris mêlé de colère, et regarda avec abattement autour de lui: il était seul... Le puissant comte d'Amiens, le seigneur jadis redouté de la plus belle partie de la Picardie, celui, enfin, dont les richesses et la noble origine ne reconnaissaient de suprématie qu'au pied du trône de France, Enguerrand de Coucy était seul... aucun officier de sa maison ne se tenait à portée d'entendre sa voix, d'exécuter ses ordres; faible et courbé par l'âge, il n'avait pas un bras sur lequel il pût s'appuyer avec confiance et affection...

En ce moment un nouveau et plus fort tumulte éclata dans la plaine; les hommes d'armes de Coucy avaient mis leurs ennemis en déroute et regagnaient le château, quand un tourbillon de poussière, au sein duquel étincelaient les armes d'une troupe nombreuse, s'éleva du côté du nord; deux cents hommes, environ, commandés par un chevalier de haute et puissante stature, chargèrent les gens d'Enguerrand, au cri de: « Marle! Marle! pour monseigneur Thomas! » En un clin d'œil, le sire de Coucy vit ses hommes défaits et massacrés; son regard put embrasser à la fois les épisodes de cette surprise fatale: tout ce que la barbarie du douzième siècle avait de plus atroce fut mis en œuvre à l'égard des vaincus, et Enguerrand dut assister, impuissant, à cette odieuse boucherie.

— Je ne suis plus que l'ombre de moi-même! s'écria-t-il avec amertume. Je ne commande plus dans mon propre château. Pourquoi, mon Dieu! me laissez-vous vivre, si je ne puis combattre mes ennemis? Quel nouveau parti m'a suscité ceux-ci?

— Marle! Marle! criaient les vainqueurs dans la plaine.

Ce nom arriva, enfin, jusqu'à l'oreille du vieillard.

— *Marle*! répéta-t-il en frémissant. C'est *lui*! Toujours implacable, toujours terrible... Il n'est donc pas de pardon sur cette terre!

— Sire de Coucy, dit la voix impérieuse d'une femme qui se présenta tout à coup devant Enguerrand, cinquante des vôtres viennent de trouver la mort sous les coups de votre fils... N'ordonnerez-vous pas enfin qu'un corps plus nombreux l'attaque dans son château de Marle et venge dans son sang ses crimes et vos affronts?

Celle qui parlait ainsi était la dame Sybille de Château-Porcien, seconde femme du sire de Coucy.

— Ah! Madame, répondit douloureusement Enguerrand, donnez, si bon vous semble, des ordres de mort et de carnage; ma bouche, prête à exhaler le dernier soupir, ne s'ouvrira plus pour commander à des meurtriers.

— Ne ressentez-vous donc plus les injures? votre faiblesse ira-t-elle jusqu'à ouvrir les portes de ce château à votre ennemi vainqueur? demanda ironiquement Sybille.

— Quelle injure peut-il me faire qui approche de celles dont j'ai accablé sa mère! Et lui! renié par moi, repoussé, persécuté, bientôt déshérité... Ah! Sybille, tous les maux que j'endure sont une faible expiation!

— Pour qu'elle soit plus complète, attendrez-vous que Thomas pénètre jusque dans cette place? dit en insistant Sybille.

— Plût au ciel qu'il y vint! s'écria Enguerrand en fondant en larmes; non pas en ennemi, mais en véritable fils et pour me fermer les yeux.

— Vous refusez d'agir? Soit. Je commanderai pour vous et saurai défendre l'honneur de votre nom.

Elle quitta brusquement le sire de Coucy, qui, sans énergie et sans force, la regarda s'éloigner, sans essayer de la retenir.

— L'honneur de mon nom, dit-il lentement. Elle parle de mon honneur! Qu'en a-t-elle fait, mon Dieu! de quelle tache va-t-elle le couvrir encore?

Plein de tristes pressentimens, le malheureux seigneur regagna avec peine l'appartement où son existence s'éteignait dans la solitude et l'abandon.

S'il est peu de familles qui aient joui au même degré que la maison de Coucy de l'illustration attachée aux nobles et grandes actions, il n'en est peut-être pas une dont l'origine ait été marquée par d'aussi effroyables malheurs. Nous trouvons dans Enguerrand Ier un exemple de la vérité de cette remarque. Veuf de la triste Ade de Marle que ses soupçons injustes avaient conduite à la tombe, Enguerrand était resté pendant quelques années sans songer à une nouvelle union. Le choix qu'il fit plus tard de Sybille de Château-Porcien fut pour le pays entier, autant que pour lui-même, une source de calamités qui pesèrent sur l'un et sur l'autre pendant plus de vingt ans.

D. Guilbert, abbé de Nogent, contemporain d'Enguerrand Ier, nous a transmit d'horribles détails à cet égard. Sybille, fille du comte de Château-Porcien, était mariée à Godefroy, comte de Namur, prince illustre entre les premiers princes de l'empire. Une absence de Godefroy avait obligé Sybille à résider momentanément chez son père, et le sire de Coucy, son voisin, avait eu souvent l'occasion de la voir... Sans entrer dans les détails, disons qu'au mépris d'une union sacrée, Sybille s'empara de l'esprit d'Enguerrand, le décida à l'épouser et vint demeurer avec lui dans son château de Coucy. Un mariage aussi scandaleux ne pouvait manquer de faire de l'éclat, et il eut des suites funestes. Le comte de Namur ne put supporter sans désir de vengeance l'affront qui lui avait été fait: Enguerrand, de son côté, excité par Sybille qui redoutait de retomber entre les mains de son époux, déclara qu'il ne la rendrait que s'il y était contraint par la force des armes. Une guerre véritable éclata donc entre ces deux seigneurs, et fut, de part et d'autre, soutenue avec une animosité sans exemple.

Dans ces premiers temps de la troisième race, les seigneurs pouvaient se faire presque impunément la guerre: les rois, trop faibles pour empêcher ces troubles intérieurs, ou qui voyaient peut-être avec satisfaction diminuer les forces et la puissance de leurs vassaux, demeuraient fréquemment simples spectateurs de leurs querelles; ils ne s'en mêlaient eux-mêmes, comme le fit plus tard Louis-le-Gros à l'égard de Thomas de Marle, que quand la sûreté de l'Etat ou la vindicte publique exigeait cette intervention. Godefroy et Enguerrand armèrent donc l'un contre l'autre et en vinrent aux dernières extrémités. Tous ceux qui tombaient entre les mains d'Enguerrand étaient sur le champ mis à mort: Godefroy ne faisait pas un meilleur parti aux gens d'Enguerrand.

Au milieu de tant de désolations, ce qu'Enguerrand avait le plus à craindre c'était le zèle des évêques pour les lois et la discipline de l'Église; car les canons étaient formels pour le cas où *il se trouvait*, et si l'excommunication eût été lancée, elle eût entraîné, *beaucoup plus* sûrement que les armes de Godefroy, la séparation d'Enguerrand et de Sybille. Les circonstances de toute cette affaire ne sont pas complètement connues; on sait seulement que le comte de Namur s'étant remarié, la querelle n'eut plus pour objet qu'une haine envenimée par mille outrages réciproques... Sybille demeura à Coucy.

Sur ces entrefaites, Thomas de Marle, fils aîné du sire de Coucy, revint dans le pays qu'il avait quitté après la mort de sa malheureuse mère pour se rendre en Palestine. Le souvenir des mauvais traitemens dont sa jeunesse avait été abreuvée, l'incurable chagrin que lui avait causé la perte d'une mère vénérée, l'avaient suivi en Terre-Sainte. Mûri par la réflexion, endurci par les combats, son caractère était devenu encore plus farouche. Il n'avait pu, le malheureux! pardonner à son père la mort de sa mère innocente.. Aussi ne vint-il pas d'abord à Coucy. Marié à Milesende de Crécy, jeune dame qui mourut en donnant le jour à un fils, Thomas en avait reçu pour sa dot les deux châteaux de Crécy et de Nogent-Vermandois, places qui, jointes à celles de Marle et de La Fère dont il était maître du chef de sa mère, le mirent en état de se faire craindre en Picardie. Il y devint même bientôt presque aussi puissant qu'Enguerrand son père.

Enguerrand avait-il essayé de fléchir l'aversion que son fils nourrissait contre lui? Avait-il éprouvé un refus dédaigneux? C'est ce que ne nous apprend pas l'histoire; elle ne dit rien non plus de ce qui dut se passer entre Sybille et son beau-fils; le chroniqueur qui mentionne seulement le fait d'une querelle sacrilège entre le père et le fils, rapporte en détails les excès de Thomas de Marle. Aidé d'une foule d'aventuriers qui avaient trouvé asile dans ses domaines, il porta l'effroi dans ces contrées déjà si malheureuses, ravagea par le fer et le feu les terres de son père, et lutta même long-temps contre son suzerain le comte de Vermandois. D'atroces représailles, exercées au nom du vieil Enguerrand par les ordres de Sybille, étaient plutôt de nature à irriter la haine de Thomas qu'à faire entrer dans son esprit des idées de paix et de modération. Un génie malfaisant semblait animer cette femme. Elle ne reculait devant aucun crime pour assouvir ses passions; chaque jour de sa vie

st marqué dans les chroniques par quelque action infâme : son nom eul était un sujet d'épouvante et d'horreur dans tout le pays.

Et c'était une telle femme qui, maîtresse absolue des volontés et du œur du sire de Coucy, remplaçait près de lui la douce et infortunée Ade de Marle, autour de laquelle s'élevait jadis un concert de bénédictions universelles ! Que de retours amers et poignans Enguerrand ne lut-il pas faire sur lui-même ! Souvent, dans les momens où sa folle ffection ne l'aveuglait plus, en entendant les cris des mourans, en voyant s'élever au loin la flamme d'un incendie allumé par les ordres le Sybille, en dévorant les affronts, les mépris dont cette mégère abreuait sa vie, il dut se rappeler cette nuit qu'il passa dans la forêt, où, nconnu, abrité chez un forgeron, il entendit cet homme parler de sa ruauté envers la mère de Thomas de Marle.....

Le plus cruel tourment pour ce malheureux père était la haine de son ils ; c'était un supplice qui s'accroissait chaque jour, car dans la solitude ù l'âge et les infirmités l'avaient peu à peu relégué, Enguerrand appeait un libérateur, un protecteur contre la tyrannique oppression de sa emme ; mais il appelait en vain, il pressentait que la main de son fils e lui fermerait pas les yeux et qu'il mourrait déshonoré, méprisé !

Thomas de Marle, lui aussi, inspirait la crainte par ses fureurs ; mais e nombreux bienfaits, la protection qu'il accordait toujours aux opprinés, le prestige qu'exerçaient sa volonté ferme et sa valeur à toute preuve, puis, enfin, cet ascendant magique que donne la puissance ointe à la force, excitaient dans la masse de la population de vives symathies, de profonds dévouemens. Beaucoup de vassaux soupiraient près le moment où, il pourrait recueillir l'héritage de son père. Mais ui, il savait quels efforts faisait Sybille pour arracher à Enguerrand in acte d'exhérédation ; il savait que sa plus jeune sœur, restée entre les nains de Sybille, était destinée par elle à un jeune seigneur à qui, si Enguerrand se décidait, la seigneurie de Coucy passerait avec le comté l'Amiens. Thomas de Marle savait cela, et sa haine s'en augnentait.

Le jour où commence ce récit, le hasard avait amené deux combats ous les murs de Coucy ; le comte de Namur, revenant de Soissons avec uelques uns de ses hommes d'armes, avait rencontré ceux de Coucy, et, ioins fort, avait dû céder au nombre ; Thomas de Marle, qui de son côté vait eu avis de la faiblesse de la garnison de Coucy avait tenté de s'emarer, par un coup de main hardi, du château, de Sybille et peut-être de on père à la fois... Il n'avait pu profiter de son succès : Sybille avait oigneusement fait fermer toutes les portes qui ne s'étaient même pas uvertes devant les blessés poursuivis par les aventuriers de Thomas de larle. Néanmoins, ce dernier n'avait pas perdu toute espérance d'exéuter son audacieux dessein. Il connaissait si bien tous les points par esquels il pouvait pénétrer au château, qu'il lui semblait impossible de e pas réussir. Il jugea prudent, seulement, de feindre une retraite ; et se remit en route à la tête de sa troupe, prenant ostensiblement le hemin de La Fère, le plus voisin de ses châteaux. Arrivé, à peu de disance, dans un endroit couvert de bois et de rochers, il choisit dix de es hommes les plus expérimentés et les plus vigoureux, leur donna es instructions, renvoya les autres à La Fère, et seul, il s'enfonça de oute la vitesse de son cheval dans la forêt de Moyembrie.

Le jour tirait à sa fin ; des nuages pourprés brillaient çà et là à traers les arbres, et quelques éclairs, indices menaçans d'un orage prohain, faisaient resplendir les profondes solitudes de la forêt. Une emme, d'un âge déjà avancé, vêtue du costume grossier des paysannes, tait assise, filant sa quenouille, sur le bord d'une fontaine connue dans e pays sous le nom de *fontaine de la Mort*. Ce nom lugubre est expliué de diverses manières dans les légendes, mais voici la version la lus répandue. Située à peu de distance de l'antique et primitive résience de la famille de Coucy, cette fontaine donne toute l'année une eau laire et abondante, et ne tarit jamais que quand une personne de cette amille doit mourir. Alors elle se dessèche entièrement, sans laisser près elle aucun indice qu'il y ait eu là une fontaine. Une fois, un des sires de Coucy qui prirent part aux croisades avait été blessé en Palestine et s'attendait à la mort ; il dépêcha un messager dans son pays pour s'informer si la fontaine était tarie. A l'arrivée du messager, il n'y avait plus une goutte d'eau ; mais on lui recommanda expressément de ne pas faire savoir au sire de Coucy ce qu'il en était, et de lui dire plutôt que la fontaine coulait toujours abondamment, afin de ne point lui inspirer de tristes pensées. Le sire de Coucy rit lui-même de sa simplicité ; un an d'ailleurs s'était écoulé entre le départ et le retour de son serviteur, et il se reprocha la superstition qui lui faisait chercher dans l'état d'une fontaine ce qui dépendait uniquement de la volonté de Dieu. Il se rétablit même bientôt ; toutefois la fontaine ne s'était pas tarie en vain, et sa vieille réputation n'eut pas d'échec à essuyer. Dans le même temps, un neveu du sire de Coucy, qui montait un cheval fougueux, tomba et mourut sur la place.

Ainsi que nous l'avons dit, une vieille femme filait sur le bord de cette fontaine, dont l'eau faisait entendre un murmure doux et régulier. La fileuse semblait absorbée dans ses réflexions et ne prenait pas garde aux éclairs qui, de minute en minute, plus précipités et plus brillans, l'enveloppaient de leur lueur fugitive. En ce moment le bruit du pas d'un cheval la tira de sa rêverie : elle leva la tête, laissa tomber sa quenouille sur le gazon et joignit les mains dans une muette émotion.

— Alix ! s'écria le cavalier en mettant pied à terre et en courant à la vieille femme, qu'il serra affectueusement dans ses bras. Ma bonne nourrice, est-ce toi ?

— Mon enfant ! mon enfant !

C'est tout ce que put d'abord dire Alix ; mais des larmes ayant soulagé son émotion, elle ne tarda pas à continuer :

— Oui, c'est lui ! Sire de Marle, que venez-vous faire dans ce canton désolé ? Venez-vous y porter encore la mort et l'incendie ? Celle que vous pleurez, votre bonne et douce mère, s'irrite du haut du ciel de votre haine parricide. Trop de sang a coulé pour venger les larmes dont sa vie fut abreuvée : les jours de réconciliation ne viendront-ils donc jamais ?

— Alix, répondit Thomas de Marle d'un air sombre et appuyant la main sur son sein, il se passe là d'étranges choses ! Une tempête incessante y bouillonne et ravage mon cœur. Mille sentimens confus s'y heurtent et s'y livrent une lutte qui me brise... Néanmoins, je ne puis m'arrêter... Trop d'affronts, trop de honte, trop de douleurs ont pesé sur ma mère et sur moi... Enguerrand de Coucy et moi ne pouvons respirer le même air.

— Malheureux ! c'est ton père !

— Il m'a renié. Et puis, ne veut-il pas me déshériter ! Écoute, Alix, aujourd'hui même, je le sais, doit se conclure le mariage de ma pauvre sœur Agnès avec Roderic de Beauvoir, le protégé de Sybille..... Agnès portera en dot à son mari la seigneurie de Coucy et la comté d'Amiens...

— Oh !... c'est impossible ! interrompit Alix.

— Oui, c'est impossible, continua avec un sourire farouche le sire de Marle : impossible tant qu'une épée me restera. — J'assisterai au mariage !

La vieille femme frémit du regard étincelant avec lequel Thomas avait prononcé ces mots. Quant à lui il s'était détourné vers la fontaine pour s'y désaltérer... Elle était tarie.

— Est-ce un songe ? s'écria Thomas. Tout à l'heure une eau limpide ne coulait-elle pas sur ce gazon fleuri ?...

— Sainte Vierge, mère de Dieu ! ayez pitié de celui qui va mourir, dit Alix en se prosternant avec terreur.

— Que veux-tu dire ?

L'orage qui, depuis un instant, faisait entendre de sourds mugissemens éclata avec une violence sans égale, la forêt parut tout en feu.

— Sire de Marle, reprit Alix en saisissant la main de Thomas, la voix du ciel vous avertit elle-même... La foudre exercera bien des ravages aujourd'hui, mais la Providence aussi va frapper un grand coup. — Pardonnez à votre père, sire de Marle; car Enguerrand de Coucy va mourir : avez-vous oublié cette prédiction :

Quand d'un Coucy l'âme s'apprêtera
Pour le dernier voyage,
De la fontaine du Bocage
L'onde aussitôt son cours arrêtera.

— Adieu! dit avec agitation Thomas de Marle. Et sautant sur son agile coursier, il enfonça les éperons et disparut. Un épouvantable coup de tonnerre ébranla les profondeurs de la forêt.

Une triste scène se passait au château de Coucy. Dans un appartement à demi-éclairé par la lueur d'une lampe dont les rayons tiraient de pâles clartés de l'armure du sire de Coucy suspendue à la muraille, Enguerrand était étendu sur le lit où allait s'exhaler son dernier soupir. A côté du lit, une jeune fille, pâle et tremblante, priait silencieusement en versant des pleurs; un jeune homme marchait à grands pas dans l'appartement, jetant de temps en temps un regard sur le lit du moribond, puis sur une femme qui soutenait la tête d'Enguerrand. Ces trois personnages, on le devine, étaient Agnès, fille du sire de Coucy et sœur de Thomas de Marle, Roderic de Beauvoir et Sybille de Château-Porcien. Un clerc se tenait dans un coin écrivant rapidement l'acte dont il va être question.

— Il va mourir! dit tout bas Sybille à Roderic.

— Clerc, ajouta celui-ci en s'adressant au scribe, hâtez-vous!

— Mon père, s'écria douloureusement Agnès, prenez pitié de moi!

Sybille se pencha sur Enguerrand, et d'une voix qu'elle sut rendre douce et séduisante :

— Monseigneur, si je dois perdre en ce jour votre personne vénérée, qu'au moins vos affaires terrestres soient réglées avant ce triste moment. Voici, Roderic, celui que vous avez agréé pour l'époux de votre fille; l'acte qui consacre cette union et le don de vos titres et fiefs est prêt; il n'attend que votre approbation... Voulez-vous le revêtir du sceau de vos armes...

— Je voudrais voir mon fils, dit le mourant d'une voix éteinte.

— Votre fils, Monseigneur, vous ne l'avez que trop vu aujourd'hui. Sa venue a causé la mort de cinquante de vos hommes d'armes; donnez-moi votre anneau, je l'apposerai pour vous sur ce parchemin.

En disant ces mots, Sybille voulut arracher à la main défaillante d'Enguerrand le sceau indispensable à l'accomplissement de ses desseins.

— Vous violentez la volonté de mon père, s'écria Agnès au désespoir. Mon père, continua-t-elle en baisant la main que Sybille avait laissée retomber, ne faites point le malheur de votre enfant. Je ne veux point épouser cet homme que je ne connais point; conservez à l'héritier de votre nom les biens qui sont attachés à ce titre... Il a bien souffert; ne poussez pas à l'extrémité une âme ulcérée... Quant à moi, je finirai mes jours dans un couvent... Grâce, mon père! grâce, Monseigneur!

— C'est trop de délai, interrompit avec emportement Sybille. J'ai donné ma parole à Roderic, et la faiblesse d'un vieillard ne m'empêchera pas de la tenir. Roderic, prenez ce sceau!...

Le jeune homme s'avança; mais le mourant ayant tourné vers lui ses yeux suppliants, il s'arrêta avec confusion.

— Je voudrais voir mon fils, dit Enguerrand d'une voix plus faible.

— Et que pouvez-vous attendre encore de lui, murmura avec impatience Sybille.

— Mon pardon.

Au moment où le sire de Coucy articulait ces paroles, un coup de tonnerre ébranla le château, et le vent, en s'engouffrant dans les fenêtres, menaça d'éteindre la lampe... Quand la lumière eut repris son immobilité, les assistans, saisis de terreur, virent, debout au milieu de l'appartement, un homme de stature gigantesque, qui, tenant une épée nue, mais dont la pointe était tournée contre terre, contemplait cette scène. Derrière lui, près de la porte, dix hommes armés attendaient silencieusement ses ordres.

— Mon frère, s'écria Agnès de Coucy en tombant évanouie.

— Mon fils!... balbutia le mourant. Pardon!....

Thomas de Marle, troublé jusqu'au fond de l'âme par le son de cette voix suppliante, chancela lui-même. Enfin, il s'avança vers le lit funèbre, mit un genou en terre et baisa la main de son père.

— Mon père, dit-il d'une voix grave, bénissez votre fils; au nom de ma mère, et du fond de mon cœur, je vous pardonne!

— Ah!... je puis mourir maintenant!

Enguerrand ne put continuer, mais il ouvrit des bras défaillans et Thomas s'y précipita. Etreinte solennelle, la première qui eut réuni jusque-là ces deux hommes; dernier adieu et premier baiser sur lesquels une tombe allait se fermer. Lorsque Thomas de Marle se dégagea des bras de son père, il vit une douce sérénité répandue sur ses traits. Enguerrand lui pressa encore une fois la main et rendit l'âme en prononçant le mot : *Pardon*!

— Mort! dit sourdement Thomas de Marle. Ayant fermé les yeux à son père, dont il baisa encore une fois le front, il releva d'un bras vigoureux sa sœur évanouie. Ce fut alors qu'il parut pour la première fois faire attention à Sybille et à Roderic.

— Je suis le maître ici, dit-il, en les regardant d'un air féroce.

Roderic et Sybille elle-même malgré son audace, frémirent de la menace qu'exprimait ce regard : ils comprirent qu'ils étaient à la merci de Thomas de Marle, désormais seigneur de Coucy.

CARLE LEDRU.

(Union Catholique.)

SOUVENIRS DE VIENNE.

1815.

Une des réunions les plus curieuses du congrès de Vienne fut sans contredit le dîner ou pique-nique auquel l'amiral sir Sidney Smith s'avisa de convier les souverains, les notabilités, et les âmes philantropiques que cette capitale comptait alors dans ses murs. L'idée de rassembler tant de personnages éminens et de faire payer à chacun son écot ne pouvait manquer de leur plaire par sa singularité, même au milieu de ces jouissances renaissantes dont ils étaient gratuitement rassasiés. Aussi les convives, en grand nombre, avaient-ils répondu à son appel.

Sir Sidney Smith n'avait pas été attiré au congrès par un simple motif de curiosité; son but était aussi bien politique que philantropique, et, sans être investi d'aucune mission officielle, il s'était créé autant d'occupation qu'en avait le représentant de la puissance la plus influente. Ses projets ne démentaient pas sa vie aventureuse, dont les épisodes tenaient autant du roman que de l'histoire.

Le repos, en effet, ne pouvait guère convenir à sa nature : le congrès de Vienne lui parut une magnifique occasion de déployer l'activité de son esprit : on le vit donc arriver un des premiers. Il se présenta comme fondé des pouvoirs de l'ancien roi de Suède, Gustave-Adolphe, qui, sous le titre de duc de Holstein, l'avait chargé de sa déclaration relative à ses droits au trône. Sa double qualité d'ancien officier de la marine suédoise et de chevalier de l'Ordre de l'Epée avait appelé sur lui cette honorable confiance.

Dès l'ouverture des conférences sir Sidney Smith s'empressa de soumettre au tribunal suprême de l'Europe la réclamation de son auguste client. Le moment semblait bien choisi; tous les jours à Vienne les mots justice, réparation, légitimité étaient religieusement invoqués : en faisant appel à la conscience des souverains, le monarque déchu les pressait avec leurs propres argumens. Dans sa note Gustave-Adolphe rappelait qu'il n'avait été détrôné que par l'influence de Bonaparte, avec lequel il avait refusé d'avoir aucune relation, surtout depuis la mort du duc d'Enghien; que la nation suédoise, en l'excluant du trône n'avait fait que céder à une nécessité politique et aux menaces des grandes puissances; qu'au moment où il avait signé son acte d'abdication il était prisonnier; que cependant il avait constamment refusé de renoncer aux droits de son fils; qu'il espérait que ce prince, parvenu à sa majorité, saurait se prononcer d'une manière digne de lui, de ses illustres aïeux et de la nation suédoise; qu'au surplus il ne demandait pas le trône pour lui-même.

Mais en politique les argumens les plus logiques ne sont pas ceux qui ont le plus de cours. Les jours, les mois s'écoulaient sans qu'il fût le moins du monde question de rendre le sceptre au roi détrôné. Econduit dans son ambassade par une sorte de résistance inerte, Sidney Smith ne se décourageait pourtant pas.

Si, contre toute probabilité, disait-il souvent, j'échoue devant ce tribunal auguste, je porterai sans crainte la cause qui m'est confiée devant celui de mon pays. Tant que nous aurons un parlement en Angleterre, il y aura une tribune pour toute l'Europe. J'y demanderai comment un roi légitime se trouve dépouillé de ses droits; par quel motif le plus constant ennemi de Bonaparte a succombé victime de ses intrigues; pourquoi on abandonne dans l'infortune celui qui le premier a attaqué le colosse avec toute l'ardeur d'un chevalier. Ne sait-on pas que Napoléon ne lui a jamais pardonné ses reproches sur le meurtre du duc d'Enghien, non plus que d'avoir, à cette époque, ordonné à son ambassadeur de quitter Paris; et, enfin, d'avoir renvoyé au roi de Prusse sa décoration de l'Aigle-Noir, parce qu'il l'avait offerte aussi à Bonaparte? Si on m'objecte que Gustave-Adolphe a signé son abdication, je répondrai qu'il n'était pas libre alors; qu'un père ne peut attenter aux droits de son fils, un souverain détrôner sa dynastie. Ce prince descendant du grand Gustave, de Charles XII, ne doit-il pas inspirer ici l'intérêt qui se rattache à de si beaux souvenirs? Lorsque, de toutes parts, on invoque bien haut les principes de l'équité, osera-t-on, par la plus étrange contradiction, rejeter les plus sacrés, ceux d'une hérédité fondée sur la gloire, consacrée par les siècles? Enfin, si l'histoire doit être désormais le seul juge des actes arbitraires, c'est à elle que Gustave-Adolphe en appellera : la postérité, plus équitable que le congrès des rois, dira de ce prince que, si de brillantes singularités ont pu le rendre un objet d'envie ou d'inimitiés c'est qu'il est rare que la méchanceté ne se venge pas d'une éclatante destinée par la calomnie. Quant à moi, ajoutait l'amiral, courtisan des grandeurs déchues, je serai constant à mes affections; je défendrai jusqu'au bout les droits de la légitimité et du malheur.

En vain on lui répondait que l'intérêt des peuples, la foi des promesses, le besoin de la paix, ont aussi leurs droits; que l'Europe ne pouvait annuler les actes solennels, peut-être aussi les traités secrets qui assuraient à Bernadotte et à sa dynastie la paisible possession du trône de Suède; qu'elle ne récompenserait jamais par une spoliation les éminens services rendus par lui à la cause commune; qu'elle ne l'expulserait pas du pavois où l'avait élevé le vœu général des Suédois, pour leur imposer le monarque qu'ils avaient rejeté; que, dans la position douteuse de Gustave-Adolphe, il fallait savoir supporter le malheur avec dignité pour le rendre respectable; que quand on est déchu, on ne peut être plaint qu'en évitant d'attirer l'attention. Mais, malgré l'indifférence du congrès et du public, Sidney Smith n'en persistait pas moins dans ses honorables tentatives en faveur d'une cause désormais perdue.

La négociation de son dîner pique-nique avait rencontré moins d'obstacles. A Vienne, il était plus aisé d'organiser une partie de plaisir que d'obtenir la restitution d'un trône, dans une assemblée qui semblait prendre pour devise de dépouiller les faibles au profit des forts. Le but de cette convocation générale était une souscription, à la tête de laquelle l'amiral s'était placé. Le produit, avait-on dit dans le principe, était destiné à l'achat d'une immense lampe d'argent pour le saint-sépulcre de Jérusalem. Mais on sut bientôt que les sommes que l'amiral espérait réunir seraient consacrées au rachat des esclaves chrétiens détenus en Barbarie. Déjà il avait proposé au congrès d'organiser une expédition maritime dans le but d'anéantir les puissances barbaresques, mettre un terme à leurs brigandages, et détruire à jamais ce trafic honteux des esclaves blancs en Afrique. C'était à lui que devait naturellement appartenir le commandement de cette armée anti-pirate; mais on avait à penser à autre chose qu'à décréter une croisade, et ce nouveau Pierre l'Hermite dut se contenter du moyen plus simple de racheter les esclaves avec l'or obtenu du plaisir; transportant en Autriche les usages d'Albion, un dîner lui avait semblé le lien nécessaire de cette œuvre d'humanité.

Un bon nombre de billets fut donc placé; le jour fut pris, et l'Augarten, ce beau palais si parfaitement disposé pour une solennité de ce genre, fut désigné comme lieu de la réunion. Yann, le traiteur par excellence, se chargea de tous les détails culinaires de ce gala philanthropique. Le prix du billet pour le dîner était fixé à trois ducats de Hollande, celui du billet pour le bal qui devait suivre à dix florins. Le service avait été annoncé pour cinq heures dans la belle salle où se pressait jadis la cour de Marie-Thérèse et de Joseph II. Une table en fer à cheval y était dressée. Cette salle était décorée avec beaucoup de magnificence et de goût, et garnie à l'entour par une profusion d'étendards de toutes les nations. Un orchestre était placé à chaque extrémité.

Tous les souverains avaient accepté, et, on peut le dire, avec un empressement marqué. Les grands personnages du congrès, ministres, généraux, ambassadeurs, avaient aussi apporté leurs ducats. Parmi les cent cinquante convives, on pouvait compter autant de princes de maisons souveraines que de guerriers et d'hommes illustres. Des gens à cheval, placés de distance en distance, annonçaient l'arrivée des souverains par des fanfares de trompettes. Ces entrées éclatantes, qui se pratiquent ainsi sur la scène anglaise, prouvaient que l'amiral n'avaient pas oublié le théâtre de Shakespeare.

Yann avait fait de son mieux; or, bien que ce mieux fût à souhait, bien que la Bohême, la Hongrie, tous les états héréditaires eussent fourni leurs productions les plus recherchées, on eût sans doute dîné mieux encore aux tables de la cour; mais ici c'était un repas de cabaret, un repas à chacun son écot : cette nouveauté avait paru si bizarre pour les têtes couronnées ou à couronner, que pas une n'y avait manqué. C'était vraiment un étrange et curieux spectacle.

Personne n'a oublié le repas où Voltaire fait dîner Candide à Venise avec sept rois détrônés. Depuis lors, on n'avait jamais vu autant de potentats réunis dans une taverne. Si le nombre de convives attablés à l'Augarten n'était pas tout à fait le même, au moins n'étaient-ils pas détrônés, mais bien couronnés au contraire et bien resplendissans. La comparaison inverse se présentait à tous les esprits. Involontairement aussi on pensait à quelques unes de ces solennités où naguère les rois se pressaient autour de Napoléon victorieux : quelques voix en parlaient, mais bien bas.

Pendant la première partie du banquet, les orchestres avaient exécuté les airs nationaux des divers pays. Au second service, l'amiral, en bon Anglais, fidèle aux coutumes britanniques, prit la parole, et n'épargna pas les toasts ni les discours. Le sujet du sien était naturellement relatif au but de la réunion; bien qu'on eût pu y trouver quelques longueurs, un père de la Merci n'eût pas prêché avec plus d'onction le rachat des esclaves. Le résultat dut singulièrement le flatter, car il s'éleva à plusieurs milliers de ducats. Les empereurs s'étaient inscrits

chacun pour mille, et les autres convives suivant leur fortune ou leur philanthropie.

Sidney Smith avait fini son homélie, les services étaient épuisés, tous les vins de Hongrie, du Rhin et d'Italie avaient été dégustés et vantés selon leur mérite; on allait enfin quitter la table. Tout à coup, ainsi que de raison, se présente le sommelier de Yann qui, entre deux symphonies d'Haydn, un plat de vermeil à la main, vint réclamer de chacun des convives la somme de trois ducats d'or de Hollande, prix fixé pour ce banquet, la musique et l'éclairage, ce qui faisait la somme de cinq mille quatre cents francs environ.

Or, quelques mois plus tard je me trouvai à Londres au dîner que les souverains reçurent de la Cité. Le nombre des convives était à vrai dire, un peu plus considérable. Le bal aussi fut peut-être un peu plus nombreux. La dépense, quoique la fête fût presque entièrement semblable, se monta à vingt mille livres sterling (500,000 fr.). Autres lieux, autre total.

Mais une petite circonstance qui manqua au banquet de Londres vint égayer celui de l'Augarten. C'est un épisode qui vaut à lui seul tout un livre, et rappelle celui que raconta si facétieusement Voltaire: non pas qu'il s'agisse d'un roi attaqué par les huissiers comme le malheureux Théodore, ce souverain éphémère de la Corse, mais bien du plus adorable et du plus adoré des rois trônant, Maximilien Joseph de Bavière.

Le kelner de Yann avait commencé sa collecte et recueilli le dû de l'empereur Alexandre et du roi de Danemark : arrivé à sa majesté bavaroise, le plénipotentiaire du tavernier lui présente intrépidement sa requête formulée par les six ducats d'or qui déjà brillent au fond de son plat. L'excellent Maximilien porte la main à la poche de son gilet, puis à celles de son habit; recherche inutile, poches, goussets sont aussi complètement veufs d'espèces qu'au joyeux temps où le prince Max y rencontrait un vide désolant que les usuriers de Paris avaient refusé de combler. Hâtons-nous de le dire, sans doute ce roi, le modèle des rois, avait versé tout le contenu de sa bourse dans quelque main qui s'était tendue à lui sur son passage, ainsi qu'il le faisait chaque jour à Munich pour les infortunés qui jamais ne l'imploraient en vain. A la première visite des poches succède une autre visite non moins infructueuse. En vain sa majesté alonge ses doigts et les introduit dans les derniers recoins, il faut qu'elle se résigne, elle est décidément sans argent.

Inquiet, bouleversé comme un écolier pris en faute, le roi se met à interroger du regard la longueur entière de la table, et avise au bout le comte Charles de Rechberg, son chambellan. Il pense avoir trouvé son sauveur : son supplice va finir. Mais Rechberg, qui est là pour son argent et pour son compte, a entamé une conversation fort animée avec M. de Humboldt. Enthousiaste comme un auteur qui parle de son livre, il s'entretient du grand ouvrage sur la Russie qu'il vient de publier, et qui lui donne un rang parmi les littérateurs les plus distingués. Rechberg ne voit pas la détresse de son souverain, et laisse tous ses gestes, tous ses regards sans réponse.

Cependant, le sommelier impassible attend

Et son plat à la main demande son salaire.

Le regard du roi va alternativement du collecteur à Rechberg et de Rechberg au collecteur; sa confusion est telle que semblable à Richard III d'Angleterre, il semblait prêt à s'écrier :

— Trois ducats! trois ducats!... Mon royaume pour trois ducats!

A la vue de cette scène si bizarre, un rire dont on cherche vainement à comprimer l'éclat circule autour de la table comme une étincelle électrique. En vérité, pour complément il n'y manquait plus, comme au banquet royal de Venise, que les recors à la porte guettant le roi Théodore. Dieu sait comment Sa Majesté Bavaroise serait sortie de cet embarras, si ses voisins ne se fussent enfin permis de lui offrir de le faire cesser. Déjà le prince Eugène s'était levé pour satisfaire cet entêté kelner qui, fidèle à ses instructions, prouvait qu'il était meilleur collecteur qu'adroit courtisan. Mais l'empereur Alexandre le devance; d'un geste il rappelle le sommelier et verse sa bourse dans le plat de vermeil, non sans rire de bien bon cœur. Ce que voyant les assistans, ils se mettent à l'imiter. Quant au bon Maximilien, après en avoir rougi, il finit par surmonter son embarras et rire plus haut que les autres d'un épisode qui peut-être lui rappelait sa jeunesse.

Ainsi se termina cette petite scène dont j'ai gardé le souvenir, et que je retrace ici avec le charme qui se rattache à toutes les actions de ce bon prince.

Le repas terminé et payé, les souscriptions remplies, on passa dans la salle du bal. C'était un vrai pêle-mêle, moins animé qu'une redoute, moins solennel qu'un bal de cour, mais peut-être plus curieux pour l'œil d'un observateur. On y voyait peu de dames de haute lignée, celles-là étaient déjà saturées de fêtes, mais en revanche un grand nombre de petites bourgeoises qui ne comptaient sur rien moins que sur une altesse ou un ambassadeur pour un menuet ou une valse. Malheureusement presque toutes avaient gâté leurs visages, d'ordinaire si frais et si gracieux, par des atours de mauvais goût. Bien qu'achetées à grands frais, toutes ces parures dont elles étaient surchargées convenaient infiniment moins à leurs charmantes figures que le classique bonnet d'or phrygien des bourgeoises de Vienne.

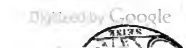
A peine entrés dans le bal, les souverains se retirèrent; à leur exemple, la plupart des illustres convives du banquet s'éclipsèrent aussi peu après. Les jolies bourgeoises attendaient vainement qu'une main aristocratique vînt chercher la leur et les conduisît dans le tourbillon d'une valse; il leur fallut se contenter, comme à l'ordinaire, des nouveaux arrivans pour cavaliers. Toutes cependant utilisèrent complètement les dix florins, prix du billet; le jour paraissait qu'elles ne songeaient pas encore au départ.

Réunie à celle du dîner, la dépense de ce bal ne se monta, dit-on, qu'à quinze mille florins. Huit mois après la fête dont j'ai déjà parlé et qui fut donnée à Guidhall aux souverains, par les marchands de la Cité de Londres, coûta un demi-million de francs. Et pourtant on se plaignit de la cherté de Vienne. Qu'eût-ce donc été si le congrès se fût tenu à Londres?

Telle fut cette fête, qui fournit à Sidney Smith l'occasion de faire un long discours, et d'ajouter à ses titres, qui étaient déjà assez fastueux, celui de président des chevaliers-nobles. En vérité, c'était dommage de voir un homme qui avait des titres réels en chercher d'autres en dehors de sa valeur, et souvent de bien insignifians. On disait que, comme auxiliaire à ses vues d'humanité, il avait sollicité et obtenu un bref du pape qui l'autorisait à créer une société dans le but d'abolir à jamais l'esclavage. Ce qui était un peu plus positif, c'était le concours des puissances et leur argent.

Tous les souverains s'étaient empressé de manifester leur adhésion à ses projets philanthropiques par leur présence à son pique-nique, tous à l'exception de deux, l'empereur François et le roi de Würtemberg. Le premier, retenu dans son palais par une vive indisposition, avait souscrit pour mille ducats; le second avait depuis deux jours quitté Vienne, et son brusque départ faisait l'objet de toutes les conversations.

Naturellement impérieux et irascible, l'immense roi Frédéric supportait avec impatience l'allure si lente des discussions diplomatiques. Dans les réunions d'apparat, on le voyait presque toujours ou soucieux ou grondant. Il n'était pas le seul; car, on le sentait, les passions s'agitaient sous ces fleurs. Une occasion se présenta où son caractère se déploya avec toute sa fougue. Parmi ce conflit de réclamations soumises au congrès, la noblesse immédiate d'Allemagne avait cru pouvoir aussi se mettre de la partie : elle avait donc envoyé ses députés chargés de revendiquer pour elle son ancienne position et ses droits. Dans une conférence à laquelle assistait Sa Majesté Würtembergeoise, on parlait de cette prétention et de la restauration du saint empire romain. Le roi



se contenait avec peine. Enfin, quand il fut question de mesures qui pouvaient restreindre les prérogatives des souverains, il se leva en fureur. Devant lui était une table à laquelle malheureusement on n'avait pas, comme à la table impériale, fait l'échancrure obligée pour y loger son immense capacité. Soulevé par la proéminence abdominale du monarque, le meuble fut renversé avec fracas. La mauvaise humeur du roi s'en augmenta. Il rentra précipitamment dans ses appartemens, et le soir même il quitta la capitale de l'Autriche, non sans recommander à ses plénipotentiaires de repousser constamment toutes les demandes de la noblesse. Quant au prince Guillaume, son fils, il resta, bien plus occupé des beaux yeux de la grande-duchesse d'Oldembourg que de toutes les questions du congrès.

Ce caractère dominateur, le roi de Würtemberg le montrait aussi bien dans ses relations avec sa famille que dans l'exercice de sa puissance. On en avait vu un exemple quand il avait imposé à son fils un mariage contre son gré. Il le déploya non moins violemment dans sa conduite à l'égard de sa fille qui avait épousé Jérôme, roi de Westphalie, frère de Napoléon. A peine ce dernier fut-il tombé, qu'il voulut que sa fille rompît aussi son mariage. Attachée à son époux par une affection vraie et par son titre de mère, l'ex-reine de Westphalie opposa aux volontés de son père un refus inébranlable.

« Unie par des liens que la politique avait formés, lui écrivit-elle, je ne viens pas retracer le bonheur que j'ai dû à mon mari pendant sept années. Mais eût-il été pour moi le plus mauvais des époux, si vous ne consultez, mon cher père, que ce que les principes de l'honneur me commandent, vous me direz vous-même que je ne puis l'abandonner lorsqu'il devient malheureux, et surtout lorsqu'il n'est pas cause de son malheur. Ma première idée, mon premier mouvement ont été d'aller me jeter dans vos bras, mais avec lui, mais avec le père de mon enfant. Où serait d'ailleurs ma tranquillité, si je ne la partageais pas avec celui auquel je dois aujourd'hui plus que jamais mes consolations. »

Dans une autre lettre, elle s'exprimait encore ainsi :

« Forcée par la politique d'épouser le roi mon époux, le sort a voulu que je me trouvasse la femme la plus heureuse qui pût exister. Je porte à mon mari tous les sentimens réunis : amour, tendresse, estime. Un temps viendra, je l'espère, où vous serez convaincu que vous l'avez mal jugé ; et alors vous retrouverez en lui, comme en moi, les enfans les plus respectueux et les plus tendres. »

Une aussi noble résistance finit par désarmer la volonté de son père. Bizarre destinée ! ce prince avait, obéissant à des raisons politiques, marié son fils et sa fille tous les deux contre leur gré : le fils trouva le bonheur dans la rupture de son mariage, et la fille dans le maintien du sien.

Cependant cette retraite du roi de Würtemberg acheva de ruiner les espérances de la noblesse allemande. Quelques jours après, les députés, rassasiés de promesses sans perspective de réalisation, n'attendirent pas qu'on les éconduisît tout-à-fait, et quittèrent aussi la capitale de l'Autriche. On ne leur épargna pas les épigrammes qui accompagnent ordinairement l'insuccès : on mit leur départ sur le compte de leurs finances épuisées. Lendemain, on n'en parla plus : tous les esprits étaient en émoi par l'annonce d'une fête nouvelle. Il s'agissait d'une partie de traîneaux. La neige, dont une couche assez épaisse couvrait la terre, et le froid vif qui se soutenait depuis quelques jours, avaient fait naître l'idée de ce divertissement emprunté au rigoureux climat de Saint-Pétersbourg et de Moscou. La cour autrichienne faisait, disait-on, d'immenses préparatifs, et devait y déployer une magnificence destinée à rappeler les pompes du carrousel impérial.

En attendant que les apprêts fussent terminés, les plaisirs annoncés pour le mois de janvier se succédaient chaque jour. Les fêtes que les discussions des puissances devaient, disait-on, faire languir, étaient plus brillantes, plus joyeuses que jamais. A cette époque, lord Castelreagh, l'un des plénipotentiaires anglais, donna un grand bal d'apparat. A Vienne, toutes les réunions avaient leur cachet : généralement les bals particuliers donnés par les hauts personnages diplomatiques, quoique taillés sur le même patron, ne présentaient pas la même physionomie ni les mêmes scènes. On eût pu nommer, par exemple, celui de milord un bal de vanité ; car, s'il était somptueux, il était sérieux comme l'orgueil et froid comme la prétention. Oui, on eût dit que l'orgueil et la prétention que milady avait, au carrousel, attachés sur son front avec l'ordre de la jarretière de son mari, l'avaient suivie dans les salons dorés, parfumés et brillantés de son hôtel. La somptuosité du souper ne put réchauffer le glacial de cette soirée. Quant à milord, selon son habitude au milieu de toutes ces fêtes si animées, où tout était enivrement et plaisir, il paraissait préoccupé et profondément soucieux. Lors même que sa seigneurie dansait, on eût dit que par les mouvemens si rapides d'une *gigue* ou d'un *rill* écossais elle semblait vouloir se dérober aux graves pensées qui l'oppressaient. Lord Castlereagh songeait-il à fuir les désappointemens d'une politique avortée ! Méditait-il déjà la dernière scène du drame politique de sa vie, lorsque le stoïcisme de Caton joint aux sombres effets du *spleen* le fit échapper par un suicide à de tardifs et importuns regrets ! C'est un point que l'histoire n'a pas encore éclairci.

Une fatalité inaccoutumée semblait s'attacher à la partie de traîneau préparée par la cour autrichienne. Commandée plusieurs fois elle avait été toujours ajournée, par suite du changement de température. Un jour le froid semblait promettre pour le lendemain une surface dure et polie nécessaire à ces chars du Nord ; mais le dégel survenait et ramollissait la couche de glace répandue sur la terre. Enfin une franche gelée se décida ; une neige abondante l'avait précédée ; la promenade impériale fut de nouveau pompeusement annoncée.

Dès le matin, une foule immense se pressait sur la place Joseph, où les traîneaux étaient rassemblés. Presque tous avaient été construits à neuf ; ceux qui étaient destinés aux empereurs et aux souverains, disposés en forme de calèches, étaient ornés de tout ce que le goût et la richesse réunis peuvent produire de plus magnifique. Ils étincelaient de vives couleurs rehaussées d'or ; les coussins en velours vert émeraude étaient garnis de bordures et de franges du même métal. Les harnais, aux armes de la maison impériale, étaient accompagnés de clochettes d'argent.

Les traîneaux préparés pour les hauts personnages du congrès et la noblesse autrichienne ne le cédaient à ceux des souverains ni en élégance ni en richesse. On y voyait briller la soie, le velours et l'or. Tous enfin étaient attelés de chevaux de prix, couverts de peaux de tigre et de riches fourrures, et dont les crinières tressées étaient parées de nœuds et de rubans. Leur ardeur, excitée par le bruit des clochettes, pouvait à peine être contenue, tant ils semblaient impatiens d'emporter dans l'espace ces légers équipages.

Cependant, en attendant le signal du départ, les promeneurs privilégiés étaient réunis dans les salons du palais impérial. A deux heures l'ordre est donné ; l'illustre compagnie descend et prend place selon l'ordre des préséances pour les souverains, et pour les autres, selon le rang que le sort leur a indiqué. Chaque cavalier reçoit une dame que le hasard lui a assignée pour compagne de route. Une fanfare de trompettes se fait entendre. Le cortége se met en marche.

Un régiment de cavalerie s'avance, précédé par les sergens et les fourriers de la cour montés sur des coursiers richement caparaçonnés. Ils sont suivis d'un immense traîneau, attelé de six chevaux, et portant un orchestre de timbaliers et de tompettes. Le grand écuyer Trauttmansdorf, à cheval, suivi de ses hommes d'armes, vient ensuite, et précède immédiatement les traîneaux des souverains. Le premier est celui de l'empereur d'Autriche, guidant la charmante Elisabeth, impératrice de Russie ; dans le second, Alexandre conduit la princesse d'Anesberg ; puis viennent le roi de Prusse avec la comtesse Julie Zichy, le roi de Danemarck avec la grande-duchesse de Saxe-Weimar, et le grand-duc de Bade avec la grande-maîtresse de la cour comtesse Lazanski. Vingt-quatre jeunes pages, richement vêtus en costume du moyen-âge, et un

escadron de la garde noble hongroise escortent les traîneaux des souverains.

L'impératrice de Russie est enveloppée dans une large pelisse de velours vert, doublée d'hermine; elle est coiffée d'une toque de même couleur, ornée d'une aigrette en diamans semblable à celle que portait ordinairement la grande Catherine. Les autres dames sont également garanties du froid par des pelises de velours, où l'œil remarque les plus riches couleurs : celle de la grande-duchesse de Weimar est rose, aussi bordée d'hermine, qui, en Autriche, est exclusivement réservée aux personnes du sang impérial. Les autres couleurs, telles que le pourpre, l'amarante, sont relevées par les plus rares et les plus élégantes fourrures.

Arrivent ensuite les autres traîneaux, au nombre de trente environ, portant les notabilités de la cour et les hôtes princiers qu'elle s'est chargée de divertir. Pour traverser la ville, le cortége ne marche qu'au pas ; la foule attentive peut reconnaître et saluer au passage les illustres personnages qu'une course plus rapide va emporter tout à l'heure. L'archiduc palatin conduit la grande-duchesse d'Oldembourg, enveloppée dans un manteau de velours bleu dont la nuance tendre se marie si bien avec sa charmante figure. Derrière eux, le prince royal de Würtemberg guide la princesse de Lichtenstein. Quelque belle que soit sa *partner*, il ne quitte pas des yeux le traîneau où se trouve celle qu'il idolâtre, et semble se plaindre du sort qui ne l'a favorisé qu'à demi. Au prince Guillaume de Prusse est échue notre charmante *reine*, la comtesse Fuchs ; le prince Léopold de Sicile est avec la comtesse Mensech Lubomirska, le prince Eugène avec madame d'Appony, le prince royal de Bavière avec la comtesse Sophie Zichy, l'archiduc Charles avec la comtesse d'Esterhazy, le prince Auguste de Prusse avec la comtesse Bathiany, le comte François Zichy avec milady Castlereagh, le comte de Vurbner avec la comtesse Walhurew, le duc de Saxe-Cobourg avec la belle Rosalie Brewonska. Toutes les toilettes de ces dames sont éclatantes de richesses et d'élégance : les hommes portent généralement des polonaises garnies des plus rares fourrures.

Vient ensuite un escadron de piqueurs à la livrée impériale, puis la marche est fermée par plusieurs équipages de réserve et un autre grand traîneau à six chevaux, portant un orchestre de musiciens vêtus à la turque qui exécutent des symphonies guerrières. Après avoir traversé lentement les principales rues et places de Vienne, le cortége se range sur deux lignes ; les chevaux livrés à leur impatience, s'élancent au galop sur la route de Schœnbrunn.

En quelques instans la troupe dorée fut arrivée au rendez-vous. Cependant comme il y avait eu quelque dérangement dans ces frêles équipages, on s'était rallié à mi-chemin près du monument élevé au roi Jean Sobieski, en mémoire de la délivrance de l'Autriche. C'est une pyramide triangulaire construite sur le lieu même où le grand-visir Kara-Mustapha avait planté sa tente pendant le siége. Quand le brillant cortége eut disparu à nos yeux, il n'y avait qu'un cri dans ce nombre infini de spectateurs, sur la beauté unique de ce coup d'œil. On admirait moins la magnificence et le luxe déployés par la cour et la noblesse autrichienne, que la réunion de ces personnages illustres. Il avait fallu une occasion aussi solennelle que le congrès pour rassembler tant de têtes couronnées, tant de célébrités en tout genre, tant de femmes remarquables. C'était en vérité un tableau tel que beaucoup de siècles n'en voient pas de semblable, et dont le nôtre, disait-on, ne sera pas témoin une seconde fois.

L'impératrice d'Autriche, le roi et la reine de Bavière, ainsi que plusieurs princesses dont la frêle santé avait redouté l'intensité du froid, s'étaient rendus en voiture au palais de Schœnbrunn. Une fête magnifique y était préparée, pour laquelle on avait distribué un grand nombre d'invitations. Le retour ne devait avoir lieu que pendant la nuit, à la lueur des flambeaux. Après le banquet, auquel étaient nécessairement conviees toutes les personnes qui avaient eu l'honneur du traîneau, les acteurs du théâtre de la ville devaient représenter une des plus jolies pièces de la scène française, la *Cendrillon* de M. Etienne, traduite en allemand. Un grand bal devait suivre le spectacle. Nous nous rendîmes de bonne heure à Schœnbrunn, le prince Koslowski, le comte de W... et moi.

Dès que les traîneaux de la cour furent tous arrivés, ils se formèrent en cercle autour de l'étang glacé de Schœnbrunn, qui, poli comme un miroir, était couvert de patineurs dans les costumes les plus élégans de toutes les contrées du Nord. Là, cette population fugitive exécuta toutes les évolutions d'un art dont la souplesse et la grâce forment la base et le rudiment.

Les uns, glissant moelleusement, donnaient à leurs corps les formes les plus variées; d'autres, attelés à des chars à la Panurge, à des cygnes aux ailes argentées, à des gondoles légères plus agiles que des coursiers, parcouraient de longues distances, entraînant avec la rapidité du regard des essaims de beautés accourues à ce joyeux rendez-vous d'hiver. Çà et là, des tentes bariolées de toutes couleurs s'y déployaient avec élégance. Des groupes de marchands ambulans, glissant sur leurs patins comme à une kermesse hollandaise, venaient offrir des boissons fortifiantes aux débutans essoufflés.

Partout une vie centuplée par le mouvement, tableau original sans cesse varié qui s'embellissait du cadre unique formé par tous les traîneaux de la cour; la nombreuse livrée tant à pied qu'à cheval, et toute l'escorte enfin qui à grand'peine contenait la foule de curieux accourue du voisinage et de Vienne pour s'ébattre à ce nouveaux genre de plaisir.

Un jeune homme, attaché à l'ambassade d'Angleterre, sir Edouard W..., membre du club des patineurs de Londres, accoutumé à émerveiller sur la rivière la Serpentine les promeneurs de Hyde-Park, exécuta des passes, des pirouettes, des crochets doubles et *triples* avec une agilité surprenante. Emule du chevalier de Saint-*Georges, qui sur* le bassin de Versailles, traçait le nom de Marie-Antoinette, sir Edouard W... traça du fer de son patin le chiffre des impératrices, des reines, et des autres célébrités féminines qui avaient quitté leurs traîneaux pour applaudir à son adresse. D'autres encore, avec moins de perfection sans doute, formèrent les pas les plus bizarres, la Chinoise, le saut du zéphyre, la guirlande et la valse. Ce dernier pas fut exécuté par deux dames hollandaises qui, dans le costume si pittoresque des laitières de Saardam, enlevaient tous les suffrages et furent applaudies généralement.

Je ne dirai rien du coup d'œil que présentait la salle de spectacle, si ce n'est qu'il était éblouissant comme d'ordinaire ; mais l'aspect qu'offraient les salons étaient vraiment enchanteur. Les fleurs les plus rares des serres impériales, des myrtes, des orangers chargés de fruits couvraient les escaliers, les vestibules, les salles de danse, décoration plus ravissante encore par le contraste du froid intense qui sévissait au dehors. Après la représentation de *Cendrillon*, à laquelle on avait ajouté quelques ballets gracieusement dessinés, la foule se porta dans ces salons où le parfum et la variété des fleurs nous reportaient aux plus beaux jours de l'année. On dansa ensuite quelques polonaises.

— Je ne puis nier, me disait le comte de Witt, que cette partie de traîneaux n'ait été une chose belle, élégante, merveilleuse même pour nous autres Russes, qui sommes pourtant habitués à des magnificences de ce genre. Je ne disconviens pas non plus que cette *fête* qui nous rappelle le printemps, ne soit digne du reste ; et en verité, du train dont on mène nos plaisirs, nous serons heureux si la satiété n'amène pas le dégoût. Cependant j'aurais voulu, pour ajouter quelque chose de neuf à tout ce qu'on nous offre ici, et pour compléter cette fête d'hiver, qu'on construisit sur le lac de Schœnbrunn un palais tout de glace, pour y recevoir et y traiter la royale société.

— Comment, tout de glace, général !

— Oui ; tel que celui que l'impératrice Anne fit construire sur la place de la Néva. Mais vous qui avez habité Saint-Pétersbourg, n'avez-vous pas entendu parler de cette fête ?

— Nullement : quelle est-elle donc ?

— Il y avait à la cour de l'impératrice Anne un prince G***, qui en était devenu le bouffon. L'impératrice voulut le marier : on lui choisit une femme assortie à ses habitudes, et, pour célébrer dignement la noce, on construisit sur la Néva, comme je vous le disais, un palais tout de glace. Les colonnes, les murs, les frontons à l'intérieur, l'ameublement, les tables, les lustres, et jusqu'au lit des époux, tout était d'eau gelée, façonnée par d'habiles ouvriers. Pour donner plus de variété à cette construction extraordinaire, des blocs d'eau coloriée et congelée avaient été employés aux ornemens. Quand de riches tapis eurent été étendus dans les appartemens, quand des milliers de bougies les éclairèrent, la cour se rendit en traîneaux à ce singulier palais, et la fête commença. On exécuta les danses cosaques au son des mélodies les plus bizarres ; puis un souper auquel assistèrent mille convives fut servi. Au milieu du repas, quatre cosaques apportèrent en grande pompe un bœuf entier aux cornes dorées, et qu'on avait fait rôtir également sur la glace dans la cour du palais. Après avoir fait le tour de la table, ce monstrueux rôti fut abandonné aux gens de service. Vint enfin le moment de coucher les mariés ; alors on entendit une salve d'artillerie tirée avec des canons également de glace. Jusque là tout avait bien été pour le pauvre G... et sa fiancée ; mais quand on les eut déshabillés et mis au lit, et que la glace commença à fondre autour d'eux, ils se mirent à faire des grimaces et des contorsions qui n'étaient nullement celles de l'amour. Comme devant la cour ils n'osaient quitter leur couche nuptiale, ils furent tous deux, on le conçoit, fort peu satisfaits de ce passe-temps impérial. Mais le souvenir de cet étrange et magnifique palais s'est transmis jusqu'à nous. Je regrette, je l'avoue, que messieurs les membres du comité des fêtes n'aient pas renouvelé ce spectacle magique d'un immense château de cristal.

— Vous me permettrez, mon cher général, de préférer vos hôtels si hermétiquement clos, si bien chauffés, à ces beaux palais de glace, fussent-ils ceux des fées. Comme aussi une bonne berline bien fermée vaudra toujours mieux que vos traîneaux, quelque poétique que soit leur rapidité. Je leur trouve un grand inconvénient : le voyageur qui s'y hasarde risque de se trouver, au terme de sa course, avec un nez, une joue, une oreille de moins, gelés sans qu'il s'en soit aperçu. Quant à moi, je ne monte jamais dans un de ces glissans véhicules sans me rappeler ce qui m'arriva en Suède. Un paysan me conduisait sur un lac gelé de la Dalécarlie. La glace craquait sous les pas des chevaux et menaçait de nous engloutir. Je ne pouvais dissimuler ma crainte.

— Eh ! laissez donc, me répondit le rustre, s'il y avait du danger est-ce que j'y exposerais mes bêtes ?

Je n'ai jamais oublié cette naïveté suédoise.

J'avais aperçu le prince Eugène à peu près seul : je m'approchai de lui. Il voulut bien me faire reproche de ce que j'étais resté long-temps sans aller le voir, quoique je l'eusse souvent rencontré chez notre amie la comtesse Laure. Je m'excusai et passai alors avec lui quelques uns de ces instants rapides qui font époque dans la pensée.

Dans toutes les cérémonies où il était obligé de paraître, Eugène se faisait remarquer par une dignité calme. Sa figure, douce et habituellement riante, était alors sérieuse. Les peines de son cœur s'y révélaient un peu, mais contenues par le courage, le devoir, et par les exigences de la représentation : il était homme.

Cependant, quelque équivoque que fut sa position à Vienne, il y avait trouvé de nobles amitiés. On sait que l'empereur de Russie témoignait pour lui la plus vive affection : leur intimité faisait également honneur au prince déchu et au puissant empereur. Cet intérêt, cette protection du cœur s'étendait jusque sur la reine Hortense. Sachant combien, dans sa conduite souvent irréfléchie, elle avait besoin de conseils, Alexandre avait envoyé à Paris un agent diplomatique nommé Boutrakin, chargé de la protéger et de la guider.

Eugène venait de recevoir des lettres de cette sœur chérie qui semblait avoir hérité de toutes les grâces féminines de sa mère. Hortense y épanchait ses douleurs. On sait combien à cette époque elles furent poignantes : les discussions de famille, la mort de sa mère, la menace d'être privée de ses enfans, tout semblait s'ajouter pour elle à la perte d'une brillante position. En m'en parlant, le prince avait peine à contenir son attendrissement. Dès lors je me promis bien de me faire un titre de ces confidences afin de me rapprocher un jour de cette femme intéressante pour qui une couronne enlevée n'était que le moindre de ses chagrins. Mon vœu fut plus tard réalisé, non pas à Paris, comme je l'espérais, mais dans le lieu qui alors lui servait de refuge. C'était en 1819 : elle était exilée : à cette époque, je revenais de Pologne, où j'avais passé plusieurs années, et je revenais en France. Me trouvant à Augsbourg, j'appris que celle qui ne s'appelait plus que la duchesse de Saint-Leu y résidait. Elle avait jadis mis en musique quelques unes de mes romances ; j'invoquai cette circonstance, et la bienveillance que son frère, le prince Eugène m'avait témoignée en tout temps, pour solliciter l'honneur de lui être présenté. Sa réponse, qu'elle m'envoya aussitôt, mit un nouveau prix à la faveur qu'elle m'accordait.

Je ne la connaissais encore que par la renommée et par mes entretiens avec son frère. Mais dès les premiers instans il me sembla que je la retrouvais comme après une longue absence, et que je devais l'obligeance de son accueil aux liens d'une ancienne amitié. Tout en elle s'harmoniait parfaitement, l'expression angélique de ses traits, ses discours, son maintien, la douceur de sa voix et de son caractère. Ce qu'elle disait d'affectueux était d'autant plus touchant que sa vive sensibilité seule le dictait. Elle animait si bien tous ses tableaux qu'on se croyait présent ou acteur dans la scène ; elle avait un art magique pour instruire et pour séduire, et cette séduction sans artifice jetait dans le cœur des traces profondes sur lesquelles le temps est sans pouvoir.

C'est dans ces courts instans d'une conversation intime que je pus juger que tout le bien qui m'en avait été dit n'était pas exagéré. Quelle profonde sensibilité au souvenir de la perte de sa mère, dans le récit si tragique de la mort de Mme de Bra, son amie ! Mais dès qu'elle parlait de son frère, de ses enfans, des arts, sa figure s'animait et paraissait réfléchir tout le feu de sa pensée. Cependant il était bien difficile, en me détaillant son existence actuelle, qu'elle ne revint pas sur le sujet de sa constante peine, son exil de la France.

— Vous retournez dans votre patrie ? me dit-elle.

Ce mot de patrie s'échappa de son sein avec un profond soupir.

— Oh ! continua-t-elle, une chambre, oui, une seule chambre au sixième étage, à Paris, voilà tout ce que je désire.

Et des larmes roulaient dans ses yeux. Je l'avais à peine connue cette patrie, perdue pour moi presque au berceau ! Et cependant c'est en courant la retrouver que je comprenais bien sa douleur de ne plus la revoir. Le soir, on servit le thé.

— C'est un usage que j'ai conservé de la Hollande. Mais ne supposez pas, ajouta-t-elle en rougissant, que ce soit pour me rappeler un temps si brillant, hélas ! et déjà si loin.

Plusieurs visites lui vinrent du voisinage, d'autres de Munich. Elle les reçut et dut être flattée des égards empressés qu'on lui témoignait. Ne les devant plus qu'à l'estime, elle pouvait les croire plus sincères que les adulations dont l'intrigue la fatiguait au cours de Saint-Cloud et de La Haye. Pendant la soirée, elle me montra quelques bons tableaux des peintres des diverses écoles, et une collection d'objets précieux, que la succession de sa mère avait beaucoup augmentée. La plupart de ces brillantes bagatelles se rattachaient à des époques ou à des personnes célèbres ; on eût pu nommer son musée un précis de l'histoire moderne. On fit ensuite de la musique. La duchesse chanta en s'accompagnant ; elle y mit cette âme qui l'inspirait quand elle composait. Elle venait de terminer cette suite de dessins si ingénieusement appropriés à nos romances. Comment ne pas aimer cet art charmant, qui semble donner une action à la pensée ? Le lendemain, je reçus d'elle, comme souvenir, ce joli recueil, que le temps rendra sans doute plus précieux.

A minuit, je pris congé d'elle, sans espoir de la revoir jamais. Mais en quelque lieu que le sort me conduise, cette journée restera gravée dans mon cœur et dans mon souvenir.

Cependant, l'heure du retour à Vienne sonne. Une fanfare de trompettes se fait entendre. Enveloppés dens leurs amples manteaux, les illustres promeneurs se dirigent vers la cour du palais; rangés sur deux files, les traîneaux les attendent. Chacun reprend la place que le sort lui a donnée le matin. Tous les cavaliers de l'escorte portent à la main une torche enflammée, dont la lueur vacillante jette çà et là d'incertaines clartés. Une symphonie guerrière retentit de nouveau. Le cortége se met en marche, et les rapides équipages emportés au galop glissent et disparaissent, laissant dans l'horizon une traînée fantastique de lumière au travers de la neige et du givre pendus aux arbres de la route.

Pendant que le palais de Schœnbrunn était ainsi témoin de ces plaisirs enivrans, que faisaient ceux pour qui ce beau lieu n'était plus qu'une prison? Fuyant tout contact avec les hôtes joyeux du congrès, Marie-Louise et son fils avaient préféré s'éloigner d'une partie de plaisir qui ne pouvait leur rappeler que de douloureux souvenirs. Dès le matin, tous les deux s'étaient rendus à Bade, dans la vallée de Sainte-Hélène, où est élevé un joli pavillon. L'impératrice déchue y passa la journée, donna à dîner à sa petite cour, et ne revint que dans la soirée à Schœnbrunn. Retirée aussitôt dans ses appartemens, elle ne fut témoin d'aucun des détails de cette fête. Étrange rapprochement de noms entre la vallée de Sainte-Hélène où Marie-Louise allait cacher ses douleurs, et cette île fameuse appelée aussi Sainte-Hélène, où son mari devait, quelques mois après, ensevelir sa gloire et ses désastres!

Le lendemain, l'empereur d'Autriche fit présent à Alexandre du traîneau doré que celui-ci avait monté. Pour montrer quel prix il attachait au cadeau, le czar le fit soigneusement emballer et l'envoya à Saint-Pétersbourg. On calcula que les dépenses de cette promenade et de la fête donnée à Schœnbrunn s'élevèrent à trois cent mille florins environ.

Comte A. DE LA GARDE.
(*Globe*).

UNE NOUVELLE HÉLÈNE.

Smyrne, novembre 1841.

Il y a identité dans le caractère, les mœurs et les belles formes des Grecs de l'antiquité et ceux des Grecs de nos jours. Cette identité existe dans leurs vices comme dans leurs vertus, et dans les sentimens et les passions qui dégradent l'humanité, ainsi que dans les sentimens et les passions qui l'ennoblissent. A l'appui de cette opinion, je vais vous conter une aventure qui se passa à Smyrne dans ces derniers temps. Les troubles et les désordres qui éclatèrent dans cette ville pour une chambrière m'ont rappelé les troubles et les désordres qui, il y a trois mille ans, suivirent l'enlèvement de l'épouse de Ménélas.

Mme C....., mariée à un négociant anglais à Smyrne, avait à son service une grecque d'environ vingt et un ans. Cette fille, née dans l'île de Namphio, s'appelait Ayala; elle était fort jolie et était douée de cette grâce qu'on rencontre si fréquemment dans les jeunes femmes de la campagne. Ayala était en outre pleine d'obéissance, de respect, de fidélité et de dévouement pour ses maîtres. Il lui avait fallu peu de temps pour gagner le cœur de sa maîtresse.

Il y avait une année environ qu'Ayala était au service de Mme C....., lorsque le mari de cette dame, se proposant d'aller se fixer dans l'île de Chio, ordonna les préparatifs du départ. Un jour la belle Namphiote, qui avait déjà raconté à sa maîtresse les persécutions qu'elle avait à endurer de la part de ses parens au sujet d'un mariage qui l'épouvantait, se jeta à ses genoux, et, les yeux inondés de larmes, elle la supplia de l'emmener à Chio, et de l'arracher à une union qui ferait le malheur de sa vie. Mme C.... hésitait : Ayala se livra au plus violent désespoir, le cœur gros de soupirs, la voix éteinte, elle se roula à terre, se frappa le visage, et laissant échapper quelques paroles entrecoupées, elle donna à entendre que si sa maîtresse la laissait à Smyrne elle était résolue à se jeter dans la mer, plutôt que de céder à la volonté de ses parens. Mme C..... fut touchée de compassion à la vue d'une si profonde douleur. Elle fit ce que toute autre femme eût fait à sa place; elle releva la belle Namphiote, la consola et lui promit sa protection : puis, avec le consentement de son mari, elle lui permit de l'accompagner à Chio. Le bonheur et la joie éclatèrent dans les yeux d'Ayala. Elle baisa les mains et les pieds de sa maîtresse et fit vœu d'obéir au moindre de ses commandemens jusqu'au dernier soupir. Ayala eut soin de cacher son projet à ses parens. Mais deux jours avant le départ, ceux-ci furent informés que Mme C..... allait à Chio et que Ayala devait l'accompagner.

A cette nouvelle, la mère de la jeune Namphiote accourut chez Mme C..., et, la colère dans les yeux, la menace et l'injure à la bouche, elle réclama sa fille et voulut l'emmener. Mme C... allait consentir à exaucer ses vœux, si elle s'engageait à ne plus parler à Ayala d'un mariage qui devait faire son malheur; mais la vieille femme répliqua avec emportement que non seulement elle voulait que sa fille la suivît, mais encore qu'elle épouserait l'homme que sa famille lui avait choisi. L'opiniâtreté et la colère de cette femme montrèrent à *Mme C... tout le* danger que courait Ayala, si elle cédait aux instances de sa mère. Elle rassura la jeune fille qui pleurait et tremblait, et elle donna l'ordre à la vieille femme de se retirer. Indignée de se voir ainsi traitée, celle-ci fit entendre les plus terribles malédictions.

Depuis ce jour, Ayala ne sortit plus, tant elle redoutait d'être exposée à la vengeance des siens; elle se regardait comme étant à l'abri de tout danger dans la maison de sa maîtresse, car, dans le Levant, les habitations des Francs comblés des dons de la fortune sont respectées presque à l'égal des lieux saints. Cependant, le jour du départ était arrivé, tous les bagages étaient embarqués, Mme C... et ses enfans étaient déjà sur le port, et les domestiques attendaient l'ordre de se rendre à bord du vaisseau, quand tout à coup M. C... et deux de ses amis, qui n'avaient pas encore quitté ce logis, virent accourir vers eux la belle Namphiote éperdue, le visage bouleversé et s'écriant : « Mes frères! mes parens! ils viennent m'enlever! » Elle descendit rapidement l'escalier, ferma la porte, et, remontant aussitôt, elle se jeta aux pieds de ces messieurs, répandant un torrent de larmes, se tordant les bras et implorant leur protection.

M. C..., jette les yeux dans la cour, il la voit remplie de Namphiotes armés de diverses façons, poussant des cris affreux, frappant à coups redoublés, et demandant qu'Ayala leur soit livrée. Avant qu'on pût leur répondre, ils entreprirent d'enfoncer la porte. Mais elle était garnie de fortes ferrures, et plus solide que ne le sont d'ordinaire les portes de Smyrne; leur tâche était difficile. Bientôt parut dans la cour la fille de la nourrice de Mme C..., ignorant ce qui se passait et portant un enfant dans ses bras. Tout à coup un des frères d'Ayala, dont l'exaspération était extrême, se jette sur cette fille, lui arrache l'enfant, et l'élevant au dessus de sa tête, en brandissant un poignard, il s'écrie qu'il va immoler l'enfant si la porte ne s'ouvre aussitôt. A cette vue, la mère de la pauvre créature, qui se trouvait parmi les domestiques de la maison, poussa un cri terrible, et pour arracher son enfant au péril qui le menaçait, elle courut ouvrir la porte.

On vit aussitôt une vingtaine de Namphiotes se précipiter tumultueu-

sement sur l'escalier, armés de couteaux ou de yatagans, et proférant d'horribles menaces. Dans un instant ils enveloppèrent les trois Anglais qui étaient dans une salle nue; car la maison avait été complètement démeublée. Ces messieurs, n'avaient pas même de bâtons pour se défendre. Il est plus facile de concevoir que de peindre les sentimens de frayeur dont ils étaient agités. M. C... leur dit qu'ils pouvaient chercher Ayala et s'en emparer, mais que l'outrage qu'ils lui faisaient en violant sa maison ne demeurerait pas impuni. Ces paroles, prononcées avec fermeté, ne laissèrent pas d'imposer aux Namphiotes. Ils respectèrent les Anglais, et se répandirent dans la maison de tous côtés, afin de découvrir l'asyle où Ayala s'était réfugiée.

M. C... et ses amis, se voyant libres, crurent qu'il leur serait facile d'aller chercher du secours; mais ils avaient à peine descendu l'escalier, qu'ils s'aperçurent que la porte de la rue était gardée par un nombreux parti de Namphiotes, qui, devinant leur dessein, coururent à eux, et, les menaçant de leurs poignards, leur barrèrent le passage; force leur fut donc de revenir sur leurs pas, au milieu des cris et des imprécations de ces forcenés.

Cependant la retraite d'Ayala fut bientôt découverte. Aussitôt que son frère l'aperçut, il s'élança sur elle le yatagan au poing, et voulut la tuer. On eût dit un tigre qui se précipite sur sa proie. Par bonheur on parvint à détourner l'arme qui menaçait déjà la tête de l'infortunée, et on l'emporta malgré ses cris, ses larmes et son désespoir. Les hardis Namphiotes se mettaient en devoir de descendre l'escalier lorsqu'ils rencontrèrent les Anglais, obligés de rebousser chemin.

Le spectacle qui frappa alors leurs regards était horrible. Les bras vigoureux de ces sauvages étreignaient fortement les membres délicats de la belle grecque, qui poussait des cris déchirans et dont les cheveux dénoués tombaient en désordre sur ses épaules et sur son visage. Elle s'agitait avec d'inexprimables angoisses pour échapper aux hommes qui la retenaient prisonnière; ceux-ci redoublaient d'efforts et faisaient briller à ses yeux inondés de pleurs, les lames de leurs poignards.

Dès qu'Ayala aperçut les trois Anglais, elle fit un effort convulsif, et se dégageant des mains de ses parens, elle vint tomber à leurs pieds. Saisissant aussitôt leurs bras avec une force dont on ne l'aurait pas crue capable, elle les supplia avec l'accent du désespoir, par tout ce qu'ils connaissaient de plus sacré au monde, par tous les saints du paradis, de ne point l'abandonner, et de lui prêter leur secours et leur protection.

Le moyen de lutter contre trente hommes bien armés? Les Anglais durent se résigner; ils laissèrent emmener la belle grecque, dont les angoisses, les cris, les convulsions ne sauraient se décrire.

De nouveau maîtres d'Ayala, ses ravisseurs s'acheminèrent vers la demeure de l'archevêque grec de Smyrne, et afin de le mettre dans leurs intérêts et d'exciter son fanatisme, ils lui déclarèrent que Mme C... voulait enlever Ayala à l'autorité de ses parens et lui donner pour époux un homme de la religion catholique.

Il y a peu de villes où la religion grecque et la religion catholique aient causé autant de haines et de discordes qu'à Smyrne; aussi un grand nombre de grecs, abusés sur les intentions qu'on prêtait perfidement à Mme C..., prenait les armes, et venait se ranger autour de leurs coreligionnaires. La troupe qui gardait Ayala s'élevait déjà à plus de cent Namphiotes.

Ceux-ci couraient cependant un grand danger; ils venaient d'enlever une femme en plein jour, et dans le quartier des Francs. La maison de M. C... était peu distante d'une caserne et du quartier turc, deux ou trois cents Musulmans pouvaient facilement tomber sur eux, et leur faire payer cher leur audace: car on n'ignore pas que les Turcs saisissent toujours avec empressement l'occasion de faire sentir à des Grecs le tranchant de leurs sabres. Cependant M. C... et ses amis coururent en toute hâte chez le consul anglais pour porter plainte de l'injure qu'on venait de lui faire. Le consul, ne voulant pas exciter le ressentiment des Turcs contre l'archevêque grec, aima mieux avoir recours à la douceur et à la modération; il fit prier le prélat de donner la liberté à la jeune grecque; mais l'envoyé du consul fut fort mal accueilli par l'archevêque et ne fut même point entendu. Alors le consul, revêtant son uniforme, se transporta chez le moutzellim ou gouverneur de Smyrne.

— *Mashallah!* Dieu est grand! dit le moutzellim, dès qu'il sut ce dont il était question. C'est ici une affaire fort délicate; et bien que je sois résolu à punir l'offense faite à un sujet anglais, il faut agir avec autant de diligence que de sagesse, afin de ne pas mettre les armes aux mains des Grecs, dont la population est si considérable....

Il fit aussitôt appeler le chef de la police, et lui commanda de ne rien négliger pour faire restituer la jeune Namphiote au consul, ajoutant qu'il s'en rapportait à son expérience, à son habileté, à son dévouement pour prévenir toute effusion de sang.

Le chef de la police prit avec lui deux cent cinquante Turcs et deux compagnie d'Albanais, et marcha droit au palais de l'archevêque. Arrivé avec son escorte devant la grille du palais, il la trouva fermée et fortement barricadée; et la cour spacieuse qui sépare cette grille du corps des bâtimens était occupée par un grand nombre de Grecs bien armés, dont les traits exprimaient la fureur, et qui semblaient disposés à opposer une vigoureuse résistance.

Le commandant des Turcs sentit que ce serait jouer gros jeu que d'avoir recours à la force. Il s'avança comme ami, et parut vouloir entrer en négociation. Il eut soin d'applaudir à la conduite des Grecs qui avaient usé de leurs droits en reprenant une de leurs coreligionnaires; il blâma sévèrement les Francs, qui semaient partout le trouble et les divisions; et il ajouta que, par prudence, on ferait bien de remettre en ses mains la belle Ayala, qu'il conduirait tout de suite chez le moutzellim, qui rendrait prompte justice et mettrait fin à la querelle.

Les Grecs, se fiant à ses paroles, crurent n'avait rien de mieux à faire que de livrer leur proie. La grille s'ouvrit, et la belle Ayala fut confiée à l'envoyé du gouverneur. Ses parens et bon nombre de leurs amis suivirent l'escorte qui reprit le chemin de la résidence du moutzellim. Dès que le chef de la police se vit arrivé avec la Namphiote dans la cour du palais où l'avaient suivi ses fidèles Albanais, il ordonna que les grilles fussent immédiatement fermées; puis se tournant vers les Grecs, ils leur fit d'énergiques menaces, et pendant qu'ils étaient contenus par les Albanais et les Turcs, il descendit de cheval et entra avec Ayala dans les appartemens du moutzellim.

Les Grecs, voyant leurs ennemis armés jusqu'aux dents et n'ayant à opposer que des armes blanches à des fusils et à des pistolets, comprirent qu'ils n'avaient rien à gagner à en venir aux mains, et honteux de s'être laissé ravir la jeune fille, ils ne tardèrent pas à se dissiper en méditant des projets de vengeance.

Cependant Ayala se sentit glacée de terreur dès qu'elle se vit en la puissance du chef des Albanais dont elle ignorait complètement les desseins; elle tremblait de tous ses membres, comme si elle eût eu à redouter les plus grands malheurs. Aussi, sa joie fut-elle grande quand elle se retrouva, peu d'instans après, au milieu des amis de ses maîtres!

Madame C....., qui s'était transportée au palais du gouverneur, en apprenant qu'Ayala lui serait bientôt rendue, vint elle-même à sa rencontre, et l'assura qu'elle ne la quitterait plus désormais. En effet, une heure s'était à peine écoulée, qu'une forte escorte d'Albanais accompagna la famille C....., ainsi qu'Ayala jusqu'au port où le vaisseau qui les attendait leva l'ancre pour les porter à l'île de Chio.

Peu de jours après le moutzellim jugea que le moment était venu de châtier les Grecs. Les parens d'Ayala furent arrêtés et conduits en prison; son frère, provocateur de désordres qui avaient failli ensanglanter la cité, reçut une forte bastonnade; l'archevêque grec lui-même, malgré son caractère, ne fut pas épargné: il fut condamné à payer une amende de quarante mille piastres de Constantinople (environ cent cinquante mille francs). Le gouverneur de Smyrne, qui ne pouvait être un observateur rigide du septième article du Décalogue, saisit avec joie l'occa-

sion de faire une saignée au riche trésor du prélat : les troupes n'avaient point reçu de solde depuis plusieurs mois, les recettes de la douane, et les autres revenus de la cité avaient subi un déficit énorme, et au moyen de cette amende les services publics furent assurés. Le gouverneur encaissa ces quarante mille piastres en murmurant avec satisfaction : « *Mashallah!* Dieu est grand! »

H. B., officier de marine.
(*Le Temps.*)

LE CHAMEAU.

Le chameau, organisé pour vivre dans le désert, peut être considéré cependant comme un des maux inséparables des voyages à travers ces plaines brûlantes. La lenteur, le roulis, les mouvemens ondoyans de son allure deviennent excessivement fatiguans, bien qu'ils ne soient pas d'abord très désagréables. Vingt-cinq lieues de marche sur un chameau m'ont souvent été plus pénibles qu'une course de cinquante lieues à cheval. Mais comment traverser le désert sans les chameaux? Le Créateur, dans sa sagesse, les a destinés à être les *vaisseaux du désert*. Les plus chétives broussailles, même en petite quantité, suffisent à leur nourriture. Leurs besoins sont extrêmement restreints, et c'est chose admirable à voir, combien long-temps ils peuvent marcher sans manger et sans boire. Le chameau ne paraît jamais fatigué; le soir, après une longue marche, il est aussi frais que le matin. Je ne me rappelle que deux circonstances où j'ai vu des chameaux épuisés de fatigue : la première fois, c'était à notre retour d'Hébron. En arrivant le soir au lieu du campement, mon jeune chameau semblait être harassé, et il se courba spontanément pour qu'on le déchargeât de son fardeau. Dès que les forces du chameau lui manquent, il se couche et bientôt il meurt. C'est ainsi que nous en avons perdu deux entre Suez et Akabah; quelques heures avant de succomber, ils marchaient avec une pleine charge. Pendant tout notre dernier voyage à Wady-Musa, nos chameaux ne se nourrirent que de broussailles; on ne leur donna pas une poignée de grain. Une fois ils restèrent trente-six heures chargés, et durant tout ce temps-là on leur accorda une heure seulement pour brouter.

L'habitude qu'ils ont de se coucher pour recevoir leurs fardeaux, n'est pas, comme on l'a souvent dit, le seul effet de l'éducation; c'est une disposition admirable qu'ils ont reçue de la nature, et sans laquelle ils ne seraient pas propres au service pour lequel ils sont crées. Ils prennent aussi cette attitude pour se livrer au repos, comme on peut le reconnaître aux callosités des articulations de leurs jambes, et principalement à celles de leur poitrine qui sert de point d'appui à la lourde masse de leur corps. Leur large pied, en forme de coussinet, est merveilleusement propre à marcher sur les sables arides et sur le sol graveleux qu'ils sont destinés à fouler.

Les chameaux ressemblent sous plusieurs rapports aux brebis. Ce sont des animaux imbéciles, timides, marchant par troupeaux : quand ils sont effrayés, ils se réunissent, se groupent comme les brebis. On les représente ordinairement comme très patiens; s'ils ont de la patience, c'est, à mon avis, la patience de la stupidité; mais ils jettent souvent des cris de colère quand ils reçoivent leur charge ou lorsqu'on les force à plier les genoux. Souvent aussi ils sont très obstinés; ils se montrent, comme les brebis, très rebelles quand on veut les faire entrer dans un chemin qui ne leur plaît pas.

Le cri des chameaux ressemble au bêlement de la brebis, au mugissement du bétail, au grognement du cochon. Les Arabes ne font guère attention à leurs cris, et n'ont aucunepitié de ces pauvres animaux. De lourds fardeaux et une maigre pitance, voilà tout ce qui leur revient.

La faculté qu'ont les chameaux de rester long-temps sans boire, leur est commune avec les brebis. La rosée et le suc des herbes leur suffisent ordinairement. Cependant quand la pâture est devenue sèche, les Arabes abreuvent leurs troupeaux tous les trois jours et leurs chameaux tous les quatre jours. La plus longue privation d'eau à laquelle nos chameaux ont été soumis, a eu lieu dans le trajet du Caire à Suez; elle a duré quatre jours. Après ce long laps de temps plusieurs de ces animaux ne montraient nulle envie de boire, bien qu'ils n'eussent eu que des fourrages très secs. Le chameau mange et boit toujours très peu.

Rien n'est gracieux ni vif dans le chameau; tout en lui est difforme et grossier. Les plus jeunes même sont dépourvus d'ardeur, de vivacité et de gaieté; tous leurs mouvemens sont également raides et *lourds*. Il faut qu'ils soient battus avec violence pour paraître éprouver de la douleur. Les chameaux ont une qualité bien précieuse, celle de la sûreté du pas. Je fus étonné de les voir, soit en montant, soit en descendant, franchir, sans broncher, les passages les plus rocailleux de la montagne. Ils ne choisissent pas leur sentier avec autant de sagacité que le mulet et le cheval; mais jamais on ne les voit glisser ni broncher; du moins pendant nos longs voyages, je n'en ai pas vu un seul exemple, et cependant il n'y a pas des chemins plus détestables que ceux que l'on suit entre Hébron et Wady-Musa.

Les Arabes n'emploient que peu de signes pour commander à leurs chameaux. Pour leur faire plier les genoux ils poussent un son qui ressemble à un doux ronflement, et qu'ils forment en poussant fortement l'haleine contre le palais, sans qu'elle passe par le nez. Pour les faire arrêter, c'est une sorte de gloussement guttural qu'ils font entendre. Jamais je n'ai pu parvenir à imiter ces sons.

(*Traduit de l'anglais.*)

THÉATRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — *Le Guerillero*, paroles de M. THÉODORE ANNE, musique de M. AMBROISE THOMAS. — *La jolie Fille de Gand*, ballet en trois actes de MM. SAINT-GEORGES et ALBERT, musique de M. ADOLPHE ADAM; débuts de MM. Lespinasse, Canaple, et de Mlle Nielden. — Sous prétexte d'opéra, l'Académie royale nous a donné mercredi la représentation *d'une chose* sans livret et sans partition. Cela pourrait être intitulé *Décors et Costumes*, fantaisie en deux actes; si toutefois on peut intituler *actes* les parties d'un spectacle où l'on n'agit pas, et où les personnages passent tour à tour comme des ombres chinoises.

La première moitié de la pièce a lieu devant un décor d'un fort beau style, qui représente une vue prise dans le Portugal et pour laquelle on a fort bien copié un coin de la campagne de Rome dont on a sagement balayé *Saint-Pierre*, *le Colysée* et diverses ruines que le spectateur se souvient d'avoir vu sur un horizon analogue. Les fonds du paysage recuits par le soleil sont d'un fauve assez méridional. Les clairs sont dorés et solides, les ombres profondes; la lumière flamboie sur les rochers.

Le second acte se compose d'un salon bleu d'eau qui ressemble à l'intérieur d'une lanterne. Le dénouement de l'affaire consiste en deux coups de fusil. Quant au sujet, il est insaisissable, c'est l'enfance de l'art; on ne fit rien jamais et nulle part de si profondément bénin. Ce serait marquer peu de respect pour le public que de le rendre solidaire de l'ennui que nous avons éprouvé et de lui faire subir l'analyse d'un drame qui n'existe pas.

Il n'y a dans le *Guerillero*, ni auteurs ni musiciens. Cela a dû se faire tout seul. Cet ouvrage nous a fait regretter d'avoir livré au feu, il y a quinze ans, hélas! certaines élucubrations de collège dont nous son-

gerions à tirer profit, par le temps qui court : pourvu toutefois que le signataire du *Guerillero* consentît à nous prêter l'appui de son nom.

Voici depuis quelque temps bien des titres en *O* et en *A*. Le *Guittarero*, le *Guerillero*, *Cabecilla*, *Piquillo*, *Carmagnola*, etc... Ils ont, il est vrai, l'avantage de ne rien offrir à la pensée et de traiter le public en conscience. N'importe; on devait bien un peu parler français, ne fût-ce que pour être entendu et pour la rareté du fait.

Le *Guerillero* étant oublié, la toile se releva au bout d'un quart d'heure et le ballet commença.

Chacun se rappelle *Victorine ou la Nuit porte conseil*, cette pièce ingéuleuse et crûe que l'on jouait crûmeut, il y a deux lustres à peine, à la *Porte Saint-Martin*.

Les auteurs de l'ouvrage nouveau se sont souvenus de cet ouvrage; l'idée leur en a paru bonne et *chorégraphique*; ils résolurent de la transporter sur la scène de l'Opéra.

Ces messieurs avaient pensé juste. Nous étions loin de nous attendre à un succès aussi réel, à un spectacle aussi neuf, tiré d'un plan qui ne l'est plus. La réussite d'un ballet dépend uniquement de la mise en scène et de la variété dans les effets. Ce dernier point est d'autant plus difficile que les effets se doivent suivre sans interruption. Le drame doit s'y lier sans les dominer, il doit n'être guère plus qu'une série d'incidens rattachés à l'ensemble, qu'une sorte d'arabesque qui s'enchevêtre sans diffusion à travers les grandes lignes de l'édifice. Supposez deux amans et promenez-les d'aventure en aventure sur des theâtres magnifiques, le ballet plaira toujours. Le cadre de *la jolie Fille de Gand* se prête à merveille à ces combinaisons.

Béatrix, l'une des filles d'un riche orfèvre du seizième siècle, est sur le point d'épouser son cousin, jeune gars très amoureux, mais un peu simple. Cet honnête défaut refroidit le cœur de la jouvencelle; son amant ne satisfait pas la vanité, et la vanité est la moitié de l'amour.

D'ailleurs, Béatrix à une cousine, vertu de courte haleine, franche coquette qui poursuit des périls dans lesquels elle veut entraîner sa parente. Un jeune seigneur, prodigue et galant, courtise notre fiancée et attire son attention. Billets doux, petits soins, cadeaux, il n'épargne rien (Julia, la cousine, est dans ses intérêts). Hardi jusqu'à l'imprudence, il s'introduit dans l'appartement de Béatrix d'où l'on a grand'peine à le mettre à la porte par la fenêtre. Au lever du jour, on doit aller à l'autel, au lever du jour, le marquis doit revenir, car il a concerté un enlèvement. Béatrix troublée, indécise, écoutant à demi Satan qui lui bourdonne à l'oreille, s'endort entre deux sentimens, entre ses deux anges qui luttent au chevet de sa couche.

L'enlèvement a eu lieu, quand la toile se lève, au second acte. Alors commence une vie de plaisirs, de luxe, de folie; on a suivi *San-Lucar* en Italie; on s'est plongé dans la dissipation. Neanmoins toutes ces joies ont une issue fatale : la malédiction paternelle interrompt les fêtes; le marquis est tour à tour infidèle, joueur (il joue jusqu'à sa maîtresse); puis meurtrier, puis ruiné, c'est là le pire. Béatrix abandonnée tombe dans la misère et revient au pays pour voir son ancien fiancé épousant sa sœur, et pour apprendre que le chagrin a tué son père. Éperdue, désespérée elle se jette dans un précipice.....

Et la secousse LA RÉVEILLE..... Elle avait fait un rêve. *La nuit porte conseil*; le brillant séducteur est repoussé, et la jeune fille tombe dans les bras de l'amant qu'elle dédaignait la veille, et qu'elle épouse bravement, fort heureuse d'avoir acquis tant d'expérience au prix d'un sommeil agité.

On conçoit toutes les ressources que présente un canevas de ce genre. Avoir un songe à réaliser en sept tableaux, s'égarer dans la fantaisie, vagabonder avec l'imagination en délire, voilà ce qu'il faut au ballet pour qu'il étale ses séductions et ses prestiges. Le sujet a été rajeuni à merveille et parfaitement exploité.

Le nouvel ouvrage attirera la foule, comme *Giselle* l'a attirée. Ce spectacle est éblouissant

Mlle Carlotta Grisi faisait le rôle de Béatrix, et c'est elle qu'on doit nommer la première. Ce rôle, dont elle se défiait elle-même, a montré son talent sous un jour tout nouveau et dans une étendue plus grande : il lui a valu des applaudissemens frénétiques, et tels qu'on n'en avait adressé à personne depuis les premières représentations de *la Sylphide*, par Mlle Taglioni.

Cette dernière avait je ne sais quoi de vaporeux, de transmondain et de sévère. Mlle Elssler était agréablement matérielle et bravement courtisane; la Carlotta est élégante et simple, avec des grâces enfantines. C'est le talent le plus naturel, celui pour lequel on sent tout d'abord les plus vives sympathies. On oublie, à la voir, et la précision de sa danse, et la nouveauté de ses pas, et les difficultés qu'elle surmonte, tant elle leur est supérieure, tant l'art de la danse paraît être né en elle, avec elle, ou créé par elle. Il faut l'avoir vue à plusieurs reprises, pour analyser les qualités qui la distinguent. Son talent est comme sa beauté, original et doux à la fois, il ne ressemble à nul autre et s'éloigne de tous, à force de nuances délicates. Puis elle possède la jeunesse dans toute sa fraîcheur, les roses de la santé s'épanouissent sur ses joues, et ses traits sont fins, son ovale pur, son corps est souple et mignon : la nature et l'art se sont entendus à ravir pour la rendre charmante.

Autour d'elle brillaient Adèle Dumilâtre, la beauté froide et pure, Maria (la cousine), minois chiffonné, nez au vent, œil mutin; puis Forster, blonde et rêveuse fille du nord, dont les vignettes anglaises semblent s'être souvent inspirées, et bien d'autres dont nous ignorons le nom. On avait rassemblé dans ce ballet, les moins vieilles et les plus jolies, soin fort opportun; l'âge mûr ne doit plus figurer que dans la danse macabre. M. Albert, l'un des auteurs du ballet, a fort bien joué le rôle de San-Lucar, Élie l'a dignement secondé.

La scène du duel a été rendue par eux avec une vérité, une énergie, une chaleur effrayante. Carlotta Grisi s'y est montrée fort bonne actrice; Barré a admirablement rempli le rôle d'un maître de danse ridicule, c'est toujours un mime excellent.

Si nous voulions maintenant parler de la mise en scène, décrire cette vue magnifique de la grande place de Gand, énumérer les bannières, les chars, les insignes, les corporations de métiers, les bataillons de soldats qui composent la grande *kermesse* de Gand, sorte de procession historique, encore en usage dans certaines villes de Flandre, et qu'on a reproduite avec luxe et exactitude, si nous décrivions les fêtes du palais de San-Lucar, ses jardins illuminés sur le bord de la Brenta, près de Venise, nous n'en finirions pas : il vaut mieux laisser au lecteur le plaisir des surprises.

La musique du nouvel ouvrage est vive et pétillante. M. Adam à qui l'on doit la partition de la *Fille du Danube* et celle de *Giselle*, a beaucoup d'esprit, du rhythme, de l'invention, de la facilité, personne assurément mieux que lui n'accompagne un ballet. Ses airs de danse sont francs, d'une mesure soutenue; les nuances diverses de l'ensemble sont bien accusées, le dessin est net et limpide. Cette petite partition a beaucoup d'entrain et de mouvement.—On a voulu introduire au second acte un *galop* qui paraît un peu froid, parce que cette danse, dont la mesure est rude et pesante, n'offre pas de ressource au compositeur, et qu'ensuite la mode des galops commence à passer. Ce pas vieillit. Nous signalerons aussi le pas *des écharpes* qui n'est pas assez nouveau comme chorégraphie.

Ce sont là de légères imperfections qui ne nuisent pas au succès de l'ouvrage. Costumes, décors, effets de tout genre, l'administration n'a rien négligé; M. Léon Pillet tenait à cette pièce dont il avait, nous dit-on, donné l'idée aux auteurs, et MM. Saint-Georges et Albert ont agréablement doré l'ancien cadre de *Victorine*.

Le nouvel ouvrage permettra d'attendre sans impatience le retour de Duprez, de Barrhoilet, et de Mme Dorus qui se repose aux Pyrénées. Pour faire oublier ces absences, on nous a montré quelques débutans. Hélas!...

M. Lespinasse, ténor, à ce qu'il dit, a paru dans *Arnold* de *Guillaume*

Tell. Sa voix n'a aucune tenue et ses notes ne peuvent dépasser la durée d'une double croche. C'est un piano en goguette qui clapote aigrement. Il n'a pas de voix de tête, ni de voix mixte, et il chante comme le prédécesseur de celui qui inventa l'art du chant. On l'a toléré jusqu'au bout.

Ce jour là, M. Alizard, qui avait pris le rôle de *Guillaume Tell*, a reçu autant d'applaudissemens que Barrhoilet, et pourtant M. Alizard a fort bien chanté, sans parades italiennes, sans beuglemens, sans se poser en Don Quichotte et sans dénaturer le rôle par de plates et insignifiantes fioritures. Nous n'hésitons pas a dire que jamais *Guillaume Tell* n'a été chanté aussi bien que par M. Alizard. Pureté, étendue dans l'organe, diction excellente, sentiment juste, rien ne manque à cet excellent artiste à qui le public rend enfin justice.

Peu de jours auparavant, nous avions eu le début de M. Canaple, dans le même emploi. M. Canaple, chanteur assez bon, a les défauts de la province. Sa voix est timbrée, forte, mais la qualité de son en est peu distinguée. Il retourne à Anvers, où l'appelle un engagement dont nous remercions les Anversois.

M. Raguenot est engagé comme second ténor léger. Ces fonctions lui conviennent, et il l'a prouvé l'autre soir, en abordant *Raoul* des *Huguenots*. Cette représention était curieuse, en ce qu'elle ressemblait à une première répétition. Le public est las des *Huguenots*; les acteurs en sont si fort excédés qu'ils ne se tiennent plus en scène lorsqu'on représente cet ouvrage que le public évite avec soin.

Mentionnons encore le début de Mlle Nielsen, grande et belle danseuse suédoise, aux yeux noirs et languissans. Sa méthode est sage, distinguée, son geste agréable. Mais ses reins semblent délicats, ce qui la rend plus apte aux attitudes gracieuses, qu'aux pas difficiles. On l'a fort bien accueillie.

Il ne faut rien moins que toutes ces nouveautés pour attirer quelques personnes dans les théâtres, durant les mois de fleurs et de plaisirs champêtres. Les bocages de carton peint, les montagnes en toile badigeonnée, les cieux à la détrempe, constellés de taches d'huile, perdent leur charme, quand la nature en fête nous appelle au fond des bois, par la douce voix des rossignols et des fauvettes. L'hiver, les provinciaux nous envient les tumultueuses joies de Paris; mais dans la saison riante, Paris se souvient de *la villa* d'Horace : il murmure, du fond de ses murailles le *fortunatos* du poète, et porte envie à son tour à ces petites villes de province qu'on voit de loin portées sur la verdure et couchées dans l'herbe au revers des coteaux.

F. Wey.

TABLETTES DES CINQ JOURS.



Faits divers.

20 juin. — Le 7 mai, à 5 heures du soir, un tremblement de terre a exercé de grands ravages à Saint-Domingue; à en croire une lettre envoyée de cette île en Europe, la ville entière de Cap-Haïti aurait été détruite, et les deux tiers de ses 15,000 habitans auraient péri. Mais on révoque en doute l'exactitude de cette dernière partie de la nouvelle.

—Aujourd'hui le tribunal de commerce de la Seine a déclaré la faillite de l'ex-notaire Lehon, qui s'est livré à des actes de commerce. Me Durmont a plaidé pour les creanciers avec le talent dont il a donné tant de preuves.

21. — On a écrit de Malte, 29 mai, que l'escadre de l'amiral Owen était allée parader dans le voisinage de Tripoli de Barbarie, où les Anglais sont, de tous les chrétiens, les plus détestés. A la vue de l'escadre anglaise, Askar-Ali fut tellement effrayé qu'il convoqua immédiatement en conseil les marabouts, et les consulta sur ce qu'il devait faire. Ceux-ci lui conseillèrent de faire décapiter cinq sheiks, prisonniers dans le château, en l'assurant que c'était le seul moyen d'éloigner les vaisseaux anglais sans tirer un coup de canon. Le bey ordonna aussitôt cette exécution : les têtes des malheureux scheiks décorèrent les murailles du palais, et l'escadre anglaise disparut. Les marabouts, fiers du succès de leur prédiction, le racontent à qui veut les entendre

22. — Un accident qui rappelle, en diminutif, une récente catastrophe, vient d'arriver près de Valençay. M...., serrurier-carrossier, se rendait aux forges de Luçay, en compagnie d'une personne de sa connaissance, dans une voiture découverte. Quand ils furent parvenus à une distance de cinq à six cents mètres de Valençay, tout à coup le feu prit aux pieds des voyageurs avec une telle rapidité que déjà l'extrémité de leurs pantalons était en feu.

En un clin d'œil les deux voyageurs s'étaient élancés à terre, et telle fut la violence avec laquelle se précipita M. M....., qui ne pèse guère moins de 250 demi-kil., que le marche-pied de la voiture fut brisé. On s'empressa de dételer le cheval. Déjà le corps de la voiture était réduit en cendres; les roues étaient en feu : en moins de cinq minutes tout fut consumé. Il paraît certain que cet incendie a été occasionné par quelques allumettes chimiques tombées précédemment au fond de la voiture. Le frottement des pieds aura produit l'explosion.

23. — Un mécanicien du chemin de fer de la rive gauche vient d'être victime de son imprudence : le convoi parti de Versailles à 7 heures et demie du matin quittait la station de Bellevue; au moment où il arrivait sous le pont, l'attention du mécanicien dirigeant fut attirée par une querelle survenue entre le chef de gare et un homme ivre qui voulait courir après les wagons sur la voie. Le malheureux mécanicien ayant passé la tête hors du tender, fut aussitôt renversé par le choc qu'il reçut à la tête. La mort a été instantanée.

24. — On lit dans le *Sémaphore de Marseille*, du 14 :

Un incendie, qui aurait pu avoir les plus terribles conséquences, a éclaté hier dans notre port. Le feu s'est déclaré avec assez d'intensité à bord du navire la *Louisa*, capitaine Backer. Voici la cause de cet accident. Un Malais, employé sur ce navire en qualité de maître-d'hôtel, ayant volé 768 piastres mexicaines au capitaine Backer, celui-ci l'avait fait enfermer dans une soute de l'arrière, immédiatement au-dessous de la chambre. Là se trouvaient réunis une foule d'objets inflammables, les provisions du navire, des étoupes, des toiles et des voiles de rechange.

Le Malais, ne consultant que le désir de se venger, jeta des allumettes phosphoriques embrasées sur tous ces objets, et la flamme qui s'est rapidement étendue n'a pas tardé à donner heureusement l'éveil. L'incendiaire a profité du désordre pour s'élancer à l'eau; mais on a pu s'emparer de lui et le mettre à la disposition de la justice.

Dès que le feu se fut manifesté, on eut soin de remorquer le navire hors du port. Les secours ont été si prompts, qu'une heure a suffi pour maîtriser cet incendie. Le doublage et le lambrissage de la soute de la *Louisa* ont été trouvés dans un état complet de carbonisation.

—Nous lisons dans la *Gazette de Leipsick* : « Mehemet-Ali, qui est enchanté des ouvrages en mosaïque que le pape lui a envoyés, a fait remettre à Sa Sainteté une lettre dans laquelle il appelle Sa Sainteté éminence, votre béatitude et lieutenant des Césars. Cette dernière qualification a singulièrement amusé les gens qui aiment à rire de tout. Le pacha promet au pape de lui envoyer l'obélisque d'Héliopolis. »

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE ET RENOU, rue Bailleul, 9 11.

13e Année. — N° 36. Jeudi 30 Juin 1842.

Littérature.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE.

MÉMOIRES, ANECDOTES.

TRADUCTIONS INÉDITES.

LE Vte DE TESSIÈRES BOISBERTRAND, DIRECTEUR.

ON S'ABONNE à Paris, rue du Hasard-Richelieu, n° 9. Dans les départemens, chez les Directeurs des Postes, les Librairies, et aux bureaux des Messageries royales, et des Messageries Laffitte et Caillard.

On ne reçoit que les lettres affranchies.



Sciences, Arts.

HISTOIRE, VOYAGES, MŒURS.

TRIBUNAUX, THÉATRES,

MODES, BIBLIOGRAPHIE.

DEUX GRAVURES DE MODE ET UN DESSIN PAR MOIS.

LE CABINET DE LECTURE parait tous les cinq jours les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois. PRIX : 13 fr. pour trois mois, 25 fr. pour six mois et 48 fr pour l'année. — Pour l'étranger, 6 fr. en sus par an.

Annonces sur 4 colonnes: 75 centes la ligne.

LE CABINET DE LECTURE

ET LE CERCLE RÉUNIS,

GAZETTE DES FAMILLES.

SOMMAIRE.

Au présent numéro sont joints un Supplément et une gravure (1).

SOUVENIRS DE SAINT-PÉTERSBOURG.

LA SEMAINE AU BEURRE. — LE CARÊME GRÉCO-RUSSE. — LA FÊTE DES RAMEAUX. — LES ŒUFS DE PAQUES.

Dans l'église gréco-russe la Pâque est considérée comme la première et la plus grande de toutes les fêtes. La Pâque, ou l'*illustre fête*, comme les Russes l'appellent par excellence, est précédée et suivie d'une suite d'autres fêtes qui ne durent pas moins de deux mois.

La Pâque elle-même commence le samedi-saint à minuit et est célébrée pendant huit jours avec la plus grande solennité. On s'y prépare par un jeûne de sept semaines, précédé lui-même d'une semaine nommée *masslonitza* (la semaine au beurre). Ce sont huit jours de jubilation, exclusivement consacrés aux plaisirs, aux jeux, aux spectacles, à manger, à boire, à tous les divertissemens imaginables. Il n'est point dans l'année de semaine, excepté celle de Pâques, qui procure autant de joie et de bonheur à un habitant de Saint-Pétersbourg, que la *masslonitza*.

Elle commence huit jours avant le grand jeûne. Son nom indique assez que c'est la semaine grasse; toutefois pendant qu'elle dure les Russes ne peuvent pas manger de viande. Les *blinni* ou gâteaux de la farine de blé noir, sur lesquels on répand du beurre fondu et que l'on mange au *caviar*, sont alors à la mode. Ils figurent chaque jour comme le plat principal et de rigueur sur la table du déjeûner.

Après avoir déjeûné avec ces blinni, on va faire un tour de promenade au *katschéli*, ou place aux balançoires, aux carrousels. C'est le seul divertissement auquel toutes les classes de la population, sans exception, viennent prendre part en commun, depuis le prince jusqu'au dernier des sujets.

Les Russes aiment peu à se livrer aux exercices corporels qui exigent les efforts des muscles; mais ils recherchent ceux qui, sans fatiguer les membres, mettent le corps en mouvement par des moyens mécaniques. De là leur passion pour les glissoires, les balançoires, les escarpolettes, la bascule, et il n'est pas de pays au monde ou ce genre de divertissement soit aussi général et aussi perfectionné. La première chose que fait une famille russe, en arrivant l'été à la campagne, c'est de réparer les anciennes balançoires ou d'en construire de nouvelles. Toute ville russe, si elle n'a pas une place publique pour ces amusemens, a du moins, dans le voisinage, un champ garni de balançoires, de moulinets, etc. Il y a des provinces où on en trouve dans chaque village et où jeunes gens et vieillards se livrent avec passion à ces jeux.

(1) La mode n'ayant subi, depuis le 15 juin, aucune modification dont le dessin puisse être utile, nous adressons à nos abonnés la *Vue de Monaco*, qui a été exposée au Salon de cette année, par M. Alès, et qui est considérée comme l'un des meilleurs ouvrages de cet habile artiste.

Autrefois, à Saint-Pétersbourg, on les établissait sur la glace même de la Néva ; mais les glaces s'étant, il y a quelques années, subitement rompues sous une foule immense, et de nombreux malheurs en étant résulté, on a choisi depuis la place de l'amirauté.

Plusieurs jours avant la semaine au beurre on établit sur cette place un grand nombre de boutiques de confiseurs, de théâtres, de jeux, etc., très élégamment disposés. Il y a de ces théâtres de bois qui peuvent contenir plusieurs milliers de personnes. Ce qui frappe surtout l'étranger, ce sont les montagnes de glace et leur construction. Une charpente étroite s'élève de quinze à vingt mètres; à l'extrémité supérieure se trouve une galerie à laquelle on monte par un escalier de bois. La montagne a d'abord une forte pente, qui diminue à mesure qu'elle va toucher le sol, avec lequel elle s'unit enfin. La voie à parcourir est recouverte de planches soutenues par des piliers de bois. Ces planches sont recouvertes à leur tour de blocs de glace carrés et parfaitement taillés. C'est une chose extrêmement curieuse de voir l'adresse et l'habileté avec lesquelles les Russes élèvent ces constructions, et comment d'un coup de hache ils aplanissent toutes les inégalités de la glace. On répand ensuite de l'eau sur la voie glacée, ce qui la rend parfaitement unie. Il y a toujours deux voies l'une à côté de l'autre; une digue de neige les sépare. Des digues de neiges sont placées aussi aux extrémités latérales.

Les Anglais prétendent que les montagnes de glace sont de leur invention. Il est possible qu'ils aient apporté quelques améliorations à l'ensemble de l'appareil, mais c'est là tout leur mérite. Ce divertissement est originaire de Russie. On y fait des montagnes de glace pour les enfans dans les cours des principales maisons de Saint-Pétersbourg. Beaucoup de personnes riches ont même des montagnes Russes entièrement construites en bois et très élégantes dans l'intérieur de leurs maisons. Il y en a une dans le palais de l'empereur. La jeunesse russe qui s'amuse peu à patiner, à lancer des boules de neige, se livre avec ardeur au plaisir de se laisser couler sur des surfaces inclinées, dans des traîneaux.

Dès le dimanche qui ouvre la semaine au beurre, la joie publique se manifeste sur la place de l'Amirauté avec un éclat dont on se ferait difficilement une idée; le peuple y procède à une consommation énorme de thé et de noisettes, car les débitans d'eau-de-vie, de vin et de comestibles n'y sont point tolérés. A toutes les portes des théâtres on trouve des marchands de thé devant des tables sur lesquelles figurent des bouilloires ou *samavares* et une rangée de tasses les unes plus grandes que les autres. Ces braves gens battent la terre avec leurs pieds et leurs flancs avec leurs bras pour s'échauffer, n'interrompant cet exercice salutaire que pour ôter leurs chapeaux aux passans qui les regardent.

Les marchands de noisettes sont plus nombreux encore. Mais quelque grand que soit leur nombre, ils font de bonnes affaires; car plusieurs jours encore après le *katschéli*, la neige de la place de l'Amirauté est couverte de coquilles de noisettes. Les Russes consomment en outre une prodigieuse quantité de croquans, qui n'ont d'ailleurs aucun goût remarquable et qui ne semblent être faits que pour exercer les dents.

Les marionnettes et les polichinelles ne jouent pas un grand rôle dans ces fêtes populaires de la Russie. Ils y sont plus rares qu'on ne devrait l'attendre de l'esprit mordant et caustique des Russes. Tous les bouffons qui y figurent sont des étrangers, la plupart Allemands ou Italiens. A midi cette foule qui se balance, se promène, se laisse glisser, boit du thé, croque des noisettes, entoure les théâtres, les marchands de bonbons et de raisins, voit arriver les équipages du grand monde qui daigne aussi prendre sa part des divertissemens publics.

Ces *goulanié* (promenades) en voitures n'ont pas seulement lieu pendant la semaine au beurre, mais encore dans la semaine de Pâques et le premier mai.

Tout ce qui ressemble à une voiture et peut être traîné par un, deux quatre ou six chevaux, calèches, choises, drochskis, landaus, figure dans ces *goulanié*.

Les voitures circulent sur deux ou trois immenses files. Tous les rangs et toutes les conditions sont confondus; l'humble voiture de l'artisan se glisse au milieu des équipages des grands, et les carrosses de l'empereur et de sa cour suivent les calèches des marchands et les drochskis.

La police la plus sévère préside à tous ces divertissemens, et quoique le peuple boive démesurément, l'ordre n'est presque jamais troublé dans Saint-Pétersbourg. Un cocher russe est souvent aussi plein qu'une bouteille d'eau-de-vie; mais on n'a pas lieu de s'en apercevoir avant qu'il ne tombe de son siége. Les accidens sont même assez rares parmi ce grand concours d'hommes et d'animaux. On peut cependant citer deux grandes catastrophes, dont la plus ancienne est celle qui arriva, il y a quelques années, sur la Néva par la rupture des glaces sur lesquelles se tenait alors le *katschéli*; l'autre, eut lieu dans l'une des baraques. Ces espèces de théâtres ont des galeries, des balcons, et contiennent quelquefois jusqu'à cinq mille spectateurs. Au milieu d'une représentation le feu prit derrière les coulisses à la suite d'un feu d'artifice et d'une scène d'illumination. On chercha d'abord à l'étouffer sans effrayer le public : la lueur que répandaient les flammes s'augmentant toujours, les spectateurs en admirèrent l'effet et applaudirent à l'illumination. Le directeur de la troupe arriva bientôt sur la scène en criant : au feu! au feu! sauve qui peut! Le public applaudit de nouveau à la manière naturelle dont il débitait ce cri d'alarme. Mais bientôt on fit lever la toile et chacun vit avec effroi le danger imminent qu'on courait. Le désordre fut bientôt à son comble; malheureusement il y avait peu d'issues au théâtre. La moitié de la porte principale qui s'ouvrait en dedans ne put être livrée au public qui l'obstruait. Les flammes atteignirent bientôt toutes les parties de la salle, un marchand russe réussit à enlever une des planches de côté; il sauva encore par là une soixantaine de personnes, déjà à moitié étouffées. L'empereur arriva bientôt sur le lieu de cette scène affreuse; les femmes crièrent de tous côtés Sire, sauvez mon fils... Sire, sauvez mon mari. « Mes enfans, cria l'empereur, je sauverai tout ce que je pourrai! »

Quand on fut maître des flammes on découvrit des monceaux de cadavres brûlés, étouffés! On les retira au moyen de crocs, comme on retire les pains du four; quelques corps étaient entièrement carbonisés, d'autres l'étaient à moitié. Quelques personnes avaient été seulement étouffées; leurs habits étaient encore intacts. On trouva des groupes entiers de cadavres encore debout dans des coins; une femme était suspendue au dessus de la galerie, tenant sa main et son mouchoir devant son visage. Le nombre des victimes fut officiellement porté à trois cents. Mais un témoin oculaire m'a assuré avoir vu cinquante voitures transportant chacune de dix à quinze cadavres. On sauva encore quelques unes des victimes; un grand nombre d'entre elles mourut à l'hopital. On retira vivant un petit garçon qui, au moment du danger s'étant blotti sous un banc et s'étant ainsi garanti de la chute des pièces de bois et des cadavres, était tranquille en attendant l'heure de sa délivrance.

Le lendemain on fit sur le lieu même de la scène des prières publiques pour le repos des âmes des victimes.

Les classes distinguées de la société ne prennent part aux divertissemens et aux jeux du *katschéli* que pendant quelques heures de la journée; mais elles se réservent beaucoup d'autres plaisirs. Durant la masslanitza tous les théâtres de Saint-Pétersbourg, français, allemand, italien, russe, sont ouverts, et même vers la fin de la semaine ils donnent deux représentations par jour, une le matin et l'autre le soir. Le grand théâtre donne aussi alors ses bals masqués. C'est un divertissement national en ce sens que toute personne ayant une mise décente y peut entrer et que l'empereur se fait une sorte de devoir d'y venir chaque fois.

J'ai assisté à un de ces bals en 1837; il devait s'ouvrir à onze heures et

ɪectacle dura jusqu'à neuf heures et demie. J'étais curieux de voir ımment les Russes, si vantés pour leur promptitude dans l'action, s'y ·endraient pour convertir un théâtre en une salle de bal. Seul entre ·us les spectateurs, je restai appuyé contre une des colonnes de la ge impériale. Quand tous les autres furent sortis, le lustre fut remonté le théâtre envahi par quelques centaines d'ouvriers qui firent, en ·u de minutes, disparaître l'orchestre et le parterre. Cette première oupe fut suivie d'une autre chargée de planches et de soliveaux; ·lle-ci se mit également à l'œuvre avec une célérité incroyable. Les dé-ırateurs disposèrent leurs draperies; une troupe de femmes arriva en-ɪite, balaya tous les débris et la poussière; on redescendit le lustre, ·s milliers de bougies furent allumées; à onze heures moins quinze inutes, le dernier des ouvriers avait évacué le théâtre qui présentait ne salle magnifique, resplendissante de clarté et créée comme par en-ıantement.

Peu avant onze heures la foule entra. C'était un mélange bizarre hommes, de femmes, d'animaux de toute espèce. Une demi-heure ɔrès l'empereur parut. Son arrivée fut saluée par le premier air que t entendre la musique; c'était un chœur accompagné de tout l'orchestre. ɪ Russie chaque bal qui a quelque caractère de nationalité, s'ouvre e cette manière. On chante ordinairement l'hymne national « *Pour empereur et la sainte Russie.* » Partout où l'empereur se présentait, ɪut le monde se rangeait, le contemplait avec avidité, se tenant à une ıstance respectueuse. Cependant, autant qu'il le pouvait, l'empereur ː mêlait aux groupes. Les jeunes dames en domino se pressaient au-ɪur de lui; il les prenait sous le bras, se promenait et conversait avec les. Beaucoup de dames, qui ne pouvaient approcher autrement l'em-ɐreur, venaient exprès à ce bal, uniquement pour pouvoir se vanter de ıi avoir donné le bras. Quand on l'attaque, l'empereur est toujours rompt à la réplique, et il prend toutes les plaisanteries en bonne ırt. Un soir un masque paraissait l'ennuyer un peu; l'empereur le ıit au bras d'un de ses courtisans en disant :

— Voilà, T...., une jolie petite dame pour toi.

D'autres bals particuliers ont lieu pendant la semaine au beurre. uand un grand personnage russe veut donner une fête qui ait de éclat, il tâche, avant toute chose, d'obtenir de l'empereur et de ɪpératrice la promesse qu'ils y viendront. A cet effet, il se rend en ·and apparat à la cour, et exprime au maître des cérémonies son désir ː donner un bal, s'il plaisait à leurs majestés de l'honorer de leur pré-nce; il remet en même temps la liste des invités pour qu'elle reçoive ɪpprobation impériale. Cette liste ne subit ordinairement aucun chan-ment. Cependant il arrive, quelquefois qu'un nom est rayé, ou que mpereur, désirant être au milieu de ses seuls sujets, en exclut tous ː étrangers.

Le luxe principal de ces soirées consiste dans le nombre des domes-ɥues. Il y avait à une fête du comte Br..... cent laquais uniquement stinés à orner le magnifique escalier de l'hôtel. Cinquante de ces la-ɪais étaient habillés de velours violet avec galons d'argent, et cinquante ı velours pourpre avec galons d'or; c'est-à-dire, une moitié aux couleurs ı maître et l'autre aux couleurs de la maîtresse de la maison. Alterna-ɪement sur chacune des marches de l'escalier étaient placés un oran-r ou un citronnier et un de ces valets vêtus en velours. On loue ces angers pour soirées, à raison de dix roubles pièce, sans les frais extra-dinaires. En évaluant maintenant chaque livrée à cent roubles pour soirée, en déduisant ce qu'elle peut encore valoir après avoir servi, ɪus trouvons que la décoration de l'escalier seul coûte environ douze ille roubles, sans compter l'illumination; car il est d'usage, en pareil rconstance, d'illuminer toute la façade de l'hôtel. L'impératrice me beaucoup les fleurs, et surtout les roses; de là vient l'abondance ː fleurs que l'on remarque dans les bals de Saint-Pétersbourg. Une lle particulière représente ordinairement un jardin d'hiver, où sont sposés partout de charmants cabinets ombrages de rosiers.

Enfin, le dimanche, minuit sonnant donne le signal du jeûne. Les quadrilles se dispersent instantanément et chacun regagne son domicile.

Il faut avoir suivi avec toute, la rigueur commandée par la religion russe, le jeûne et l'abstinence de sept semaines, pour apprécier exactement la différence qui existe entre la cuisine qui n'a pour base que des végétaux, et celle dans laquelle entre la viande. L'Église russe ne défend pas seulement, durant le carême, l'usage de toute chair d'animaux autres que les poissons mais encore toute substance qui en provient. On ne met plus d'œufs dans la pâtisserie, plus de beurre sur les pommes de terre et sur le poisson, plus de bouillon dans les potages et les sauces, plus de crême dans le café et le thé. Ajoutons à cela que quelques personnes scrupuleuses s'interdisent jusqu'au sucre. Et pourquoi, demandera-t-on? Parce que le sucre contient encore d'imperceptibles particules du sang de bœuf qu'on emploie pour le raffiner! La pomme de terre bouillie dans l'eau, les soupes de bière, les poissons et les gâteaux à l'huile, le café, le thé au lait d'amandes, le potiron et les concombres, voilà les alimens dont les russes sont obligés de se contenter! La rigueur de l'abstinence exclut même l'usage du vin et de toutes les boissons spiritueuses; mais cette règle n'est guère observée.

Les potages aux herbes, les pâtisseries aux concombres et au ragoût de poisson sont les mets les plus communs durant le carême des Russes. Un des légumes qu'ils aiment le plus alors 'est le *bruckwa*; c'est une espèce de gros navet très sucré que l'on fait cuire sous la cendre. Les potages au poisson font le plus bel ornement d'une table de carême; la femme du marchand russe sait seule les préparer parfaitement, selon la tradition qu'elle a reçue de sa mère; elle-même doit veiller à les préparer.

Les gens des classes inférieures excluent encore de leur table toute espèce de poisson pendant la première et la dernière semaine du carême, de même que le mercredi et le vendredi des autres semaines. Les personnes pieuses et attachées à l'ancienne discipline s'interdisent le poisson pendant tout le carême. Nous pourrions encore citer d'autres austérités qu'on s'impose volontairement. Le commun du peuple garde assez mal l'abstinence de l'eau-de-vie, quoique ce soit précisément celle qui lui ferait le plus de bien; il s'en excuse sous toutes sortes de prétextes.

Dès le premier lundi du carême, la plupart des amusemens publics sont interdits, surtout la danse et le théâtre; au moins est-on forcé de leur donner un autre caractère. On ne donne plus de bals, on ne va plus au spectacle; mais on se réunit pour entendre des lectures, des improvisations, des concerts. Les dames que la semaine au beurre a vues resplendissantes de diamans, ne paraissent plus aux réunions élégantes qu'avec un simple collier de perles mêlé à leurs cheveux, ou quelques cornalines aux bras.

Je ferai remarquer à cette occasion qu'il n'y a pas de pays au monde où l'on étale autant de diamans qu'en Russie. On y voit plus de brillans dans un salon de province qu'aux bals de cour en Allemagne. C'est un luxe qui n'est pas répandu seulement dans les classes les plus riches de la société. Je pourrais le prouver par de nombreux exemples; il suffira d'en citer un seul. J'ai connu un jeune ménage qui avait reçu une dot de six mille roubles; trois mille roubles furent employés à l'achat de bijoux, et le reste à l'acquisition du mobilier.

La monotonie et la rigueur du carême, en Russie, est quelquefois rompue par la fête de quelque saint, objet d'un culte particulier, et par le baptême d'un enfant. Les fêtes de famille ont quelque chose d'innocent qui s'accorde avec les rigueurs de la pénitence.

Enfin, le dimanche des Rameaux et les jours précédens, viennent faire diversion, dans tout l'empire, à la tristesse du carême. C'est ce que l'on appelle la fête des Rameaux et des fleurs; c'est aussi la fête des enfans. On leur fait alors des cadeaux comme chez nous au jour de l'an.

Quelques jours avant le dimanche des Rameaux, quiconque, à Saint-Pétersbourg, croit avoir assez de talent et trop peu d'argent, s'occupe à confectionner de jolies babioles qui puissent tenter les enfans des riches et qu'on porte ensuite au marché établi sous les arcades du *Gostinnoï-Dwor*. Là a lieu une exposition brillante de branches de saules naturelles et artificielles, de fleurs et de joujoux. Tous les enfans élégans de Saint-Pétersbourg s'y rendent avec leurs bonnes, leurs parens ou leurs précepteurs, et aucun d'eux ne s'en retourne les mains vides. Les Russes, surtout les vieux soldats et les vieux marins, montrent une adresse singulière dans la fabrication de ces objets, vils par la matière, précieux par le travail et l'habileté de l'ouvrier, que la tendresse maternelle livre aux caprices de l'enfance. Ces petites frégates munies de tous leurs gréemens; ces églises avec leurs tours et leurs coupoles; ces fermes avec tous leurs accessoires, etc., dont le Gostinnoï-Dwor regorge à cette époque, sont souvent l'œuvre de gens qui n'ont eu d'autres maîtres que l'observation et la réflexion, d'autre outil qu'un couteau. Auprès des boutiques des marchands de fleurs et de rameaux, on rencontre celles des confiseurs, des pâtissiers, et de ces gens qui font métier de troquer les images des saints; car, comme nous l'avons dit autre part, les Russes ne peuvent pas *vendre* les images des saints; ils ne peuvent que les *troquer* contre d'autres objets et aussi contre de l'argent. Toutes les classes de la société vont visiter le marché aux Rameaux, l'empereur lui-même l'honore de sa présence. Il y vient, comme ses sujets, avec sa famille, et y promène lui-même ses enfans.

Ce marché emprunte son nom aux rameaux de saule chargés de bourgeons, que les paysans y apportent pour les vendre. Le dimanche des rameaux on célèbre une messe de grand matin; comme il y a ordinairement peu d'assistans, parce qu'on n'a pas le courage de se lever, les premiers levés s'amusent à battre très légèrement de leurs rameaux ceux qui sont sortis plus tard de leurs chambres. Ce droit de correction paraît surtout appartenir aux enfans. Quand ils ont rapporté leurs verges du marché ils les cachent soigneusement dans leur chambre à coucher; ils dorment à peine la moitié de la nuit, tant ils craignent de se laisser surprendre. Aussitôt que le jour vient de poindre ils se lèvent, se forment en troupes et courent frapper de leurs verges tous ceux qui sont encore au lit. Les petits princes et les petites princesses du sang impérial ne se font pas faute de profiter d'une coutume nationale aussi divertissante.

Les œufs jouent aussi un grand rôle dans la Pâque russe. Non seulement on en mange à profusion, mais encore on en fait des cadeaux, et on les emploie à toutes sortes de jeux. Saint-Pétersbourg et Moscou en font une consommation prodigieuse. La seconde de ces deux capitales en trouve facilement dans ses environs qui sont abondamment pourvus de volailles. Mais Saint-Pétersbourg, situé dans une contrée pauvre et peu peuplée, tire ses œufs des pays éloignés et notamment de Moscou.

D'après une évaluation modérée, il se fait à Saint-Pétersbourg durant le temps de la Pâque une consommation de dix millions d'œufs. Comme il est d'usage d'offrir un œuf dur à toute personne à qui l'on adresse les félicitations pascales, il y a tel individu qui en dépense ainsi quelques centaines. En Russie, comme dans le reste de l'Europe, on fait durcir les œufs de Pâques et on les teint, le plus souvent en rouge. On y inscrit communément les mots: *Christos Wosskress* (Jésus-Christ est ressuscité); quelquefois ce sont des vers, des devises, etc.

Les riches ne donnent que des œufs de matières précieuses. Dans la fabrique impériale de cristaux, nous trouvâmes deux salles où l'on s'occupait exclusivement de graver des fleurs et des figures sur des œufs de cristal. Ces magnifiques œufs sont destinés à la cour. L'empereur et l'impératrice en font des cadeaux aux grands.

De son côté la fabrique de porcelaine de St-Pétersbourg produit autant d'œufs que celle de cristaux et les orne de dorures et de peintures charmantes. On fait aussi des œufs de cire et de sucre; ces coquilles artificielles recèlent souvent les plus riches présens; on y enferme aussi des bouquets de fleurs. D'autres portent à l'une des extrémités une loupe par laquelle on voit une foule de petites maisons et de petits arbres admirablement exécutés. Il en est qui contiennent des images de saints ou un berceau dans lequel de petits anges sont couchés sur des roses. On envoie à ses amis des quantités considérables d'œufs de papier d'or, remplis de confitures. La ville de Saint-Pétersbourg fait avec les provinces un grand commerce de ces œufs parés.

Le jeudi de la semaine sainte s'appelle en Russie le jeudi-vert. Les Hollandais et les Belges l'appellent le *jeudi-blanc* (witte donderdag). Il y a presse dans les églises et tout le monde tient un cierge à la main; les gens des classes inférieures s'imposent de grands sacrifices pour se procurer un beau cierge bien doré. Ces cierges brûlent tout le jeudi-saint. On les éteint le lendemain pour ne les rallumer que dans la nuit de Pâques. Les rues des villes, qui, dans d'autres circonstances, sont très mal éclairées, sont alors très bien illuminées par tous les cierges qu'on porte d'une église à l'autre; et de peur qu'ils ne s'éteignent, ce qui serait regardé comme d'un très mauvais augure, on les entoure de très élégantes lanternes de papier.

L'église Gréco-Russe, ainsi que l'église catholique, réserve ses pompes les plus éclatantes pour le jour de Pâques. Le vendredi-saint il y a de longues cérémonies religieuses, et la foule visite les églises dans lesquelles une image du Christ mort est exposée à la vénération du peuple. Les gens des classes inférieures surtout font en cette occasion de grandes démonstrations de dévotion, se signent continuellement, se jettent à terre, poussent de longs soupirs qu'on prendrait pour des simagrées, si l'on ne savait que ces bonnes gens sont incapables d'hypocrisie et que c'est le sentiment religieux seul qui les fait agir.

Les dames de haut rang aussi vont d'une église à l'autre, mais c'est dans de superbes équipages. Elles font attendre à quelque distance leurs dames de compagnie et leurs laquais, jusqu'à ce qu'après s'être approchées du tabernacle elles aient terminé leurs révérences, leurs génuflexions, et baisé les plaies du Christ.

MASSACRE DES JANISSAIRES A CONSTANTINOPLE

15 ET 16 JUIN 1826.

Constantinople s'était vue souvent ensanglantée par les révoltes des janissaires, ces prétoriens modernes, qui croyaient pouvoir à leur gré faire et défaire leurs sultans. Plusieurs empereurs avaient eu le projet de licencier cette fière milice, à qui une expérience de cinq siècles avait donné la conscience de sa force. Othman II et Sélim III l'avaient tenté; le premier avait payé de sa tête cet audacieux coup d'état; le second avait passé de longs jours dans une prison, en attendant le poignard de Moustapha IV.

Enfin parut Mahmoud (1808). Doué d'une force de volonté peu commune, d'un esprit juste et pénétrant, d'une fermeté qu'il poussa souvent jusqu'à la cruauté, ce prince entreprit l'œuvre de la régénération de son peuple. Le premier obstacle, comme le plus grand, c'était les janissaires, qui, ennemis de toute réforme, fanatiques outrés, cachaient sous leurs vieux trophées leurs énormes déprédations. Sans se laisser effrayer par le sort terrible, et tout récent encore, du malheureux Sélim, son oncle, dont il avait partagé la prison, Mahmoud résolut le licenciement des janissaires et la création de nouvelles troupes disciplinées à l'européenne.

Le sultan ne chercha point à s'abuser sur les difficultés qu'il avait à vaincre. Long-temps à l'avance, il gagna par des présens le mufti, cap

agha des janissaires, et les principaux chefs. Il fit briller à leurs yeux les avantages qui devaient résulter, pour l'empire et la religion, de la formation des *ekindjis*. Mais un dernier scrupule restait encore à dissiper, introduire, disait-on, les institutions des *giaours* dans le royaume de Mahomet, c'était un sacrilège!

— Le Koran, reprit Mahmoud, a dit: *Prenez pour la destruction des infidèles tous les moyens qui sont en votre pouvoir.* Ce texte sacré, le sens qui lui est donné par les plus doctes interprètes de la loi, plusieurs paroles du prophète recueillies par la tradition, nous démontrent la nécessité d'acquérir la science militaire. C'est donc avec la conscience d'accomplir une obligation religieuse, que mon gouvernement s'est décidé, sous l'inspiration de l'esprit du prophète, à former un nouveau corps d'*ekindjis*, tirés de l'*odjaq* des janissaires.

Les *housta* (colonels) se rendirent à ces paroles, et jurèrent obéissance au sultan. Le bruit de cet engagement ne tarda pas à se répandre dans Constantinople, mais les fiers janissaires ne croyaient pas que Mahmoud osât jamais tenter un coup d'état qui exposait sa tête. Cependant le *khati chérif* (écriture noble) qui ordonnait leur dissolution était prêt à être proclamé; on n'attendait plus qu'une circonstance favorable.

Le dernier rempart des héros de Souli, cette cité célèbre par sa défense désespérée et par les vers de Byron, Missolonghi, qui avait arrêté deux armées musulmanes commandées par Reschid, venait enfin de s'écrouler sous les coups d'une troisième armée conduite par Ibrahim. Le pillage a détruit ce que le feu, l'eau et le canon ont épargné, et ceux qui, sous les pas de Nothi Botzaris, n'ont pu s'ouvrir à travers les lignes ennemies un chemin vers les montagnes, femmes, enfans, vieillards, entassés pêle-mêle sur des vaisseaux, sont conduits à Constantinople, où les attend l'esclavage. Ibrahim confie à Sélim bey, *housta* d'un des régimens dont son père Capussi est l'agha, la garde des prisonniers qu'il doit conduire à Istamboul.

Sélim ne partageait point l'horreur fanatique de sa nation pour la Grèce. Il savait combattre comme un soldat, et épargner comme un brave. Attaché durant plusieurs années à l'ambassade turque de France, il avait remporté de notre pays une douceur, une noble civilité qui contrastait avec la vaine fierté des Osmanlis.

Parmi les prisonniers enchaînés sur le vaisseau qu'il montait, se trouvaient un vieillard et sa fille, parens de Marcos Botzaris, le Palafox de Missolonghi, guerrier intrépide comme lui, et comme lui guerrier malheureux. Sous le poids de ses chaînes, Palinari conservait cette dignité que ne saurait enlever l'infortune. Il cherchait à ranimer le courage abattu de ses compagnons d'armes, et les malheureux Souliotes écoutaient avec vénération cette voix qui naguère les avait conduits à la victoire. Mais impassible aux brutalités des soldats, le vieillard ne l'était plus lorsque sa pensée se reportait sur le sort affreux destiné à son enfant, Eulaléia, jeune fille (quelle pensée pour un père, pour un homme libre!) qu'attendait l'esclavage.

Lorsque les côtes de la Grèce furent près de disparaître aux regards des malheureux prisonniers, le vieillard, secouant ses chaînes, souleva avec majesté ses mains vers le ciel, et comme s'il eût commandé sur le vaisseau:

— Enfans! s'écria-t-il, prions pour la Grèce!

Les Souliotes, à ces mots, tombent à genoux, et les yeux tournés vers les rivages qui s'enfuient derrière eux, ils prient long-temps pour les derniers défenseurs qui restent encore à leur patrie.

La vue de cette douleur calme, de cette courageuse résignation, avait touché le cœur de Sélim; il était resté immobile, et contemplait en silence ce vieillard, dont la noble origine n'était plus un mystère pour lui. Cette tête sillonnée par le glaive avait fait sur lui autant d'impression que la beauté de la jeune chrétienne. Par ses ordres, les chaînes tombent de leurs mains, et une petite cabine leur est accordée pour demeure. Souvent il y vient consoler le vieillard et sa fille, en leur promettant des jours meilleurs; il les nourrit des mets de sa table, il adoucit leurs souffrances, il honore le courage malheureux enfin. Prendre pitié d'un père, quel chemin conduit plus droit au cœur d'un enfant?

Comme pour tromper leur dernière espérance, la mer était calme, et le ciel azuré enlevait aux malheureux prisonniers l'espoir même du naufrage. Déjà l'on approchait de Constantinople, et le château d'Europe avait répondu au salut des vaisseaux. Sélim se rendit auprès de Palinari. Le vieillard, assis sur une natte de paille, tenait sa tête appuyée dans une main, et pressait de l'autre celle de sa fille; de grosses larmes tombaient en silence sur sa barbe blanche. Eulaléia pleurait en regardant son père. Sélim, prenant doucement la main de l'ancien soldat de la Grèce:

— Qu'as-tu donc, bon vieillard?

— Pour me faire cette demande, ah! tu n'es point père, vainqueur généreux!

— Je comprends du moins ta douleur.

—Non, non; et puisses-tu ne jamais les comprendre! Ma fille en esclavage! traînée dans un harem! En esclavage, la fille de Palinari, la petite-nièce de Botzaris! Non, non, tu ne comprends pas.

Les larmes de Palinari font place à des sanglots; les pleurs d'Eulaléia redoublent; Sélim ressent une émotion qu'il ne peut maîtriser.

— Vieillard, dit-il, calme-toi. Ecoute: tous deux vous serez amenés au bazar des esclaves, je ne puis l'empêcher. Mais ce que je puis empêcher, c'est que vous n'apparteniez jamais à un autre qu'à moi... je vous achèterai...

Le vieux défenseur de la liberté grecque se réveille à ces mots:

— Acheter ma fille, qui donc l'oserait?

— Moi.

— Sélim! tu t'es montré vainqueur généreux jusqu'à présent, sois-le jusqu'à la fin... donne-nous la mort...

— Je vous achèterai, pour vous rendre la liberté.

Palinari reste muet. L'espérance d'une liberté qu'il croit perdue ramène ses souvenirs vers la Grèce; le premier élan de son cœur est pour sa patrie.

Mais Eulaléia est tombée aux genoux de Sélim, et ses lèvres pressent les mains qui doivent la rendre à la liberté. La pauvre enfant ne savait pas quel mal elle lui faisait.

— Eulaléia, s'écria le vieillard, debout! debout! Pour te jeter aux pieds d'un autre, oublies-tu donc que tu es ma fille? Si jamais homme fut digne qu'on se prosterne devant lui, le voici, mais souviens-toi qu'une chrétienne ne doit s'agenouiller que devant Dieu... Sélim, ne crois pas pourtant que ma reconnaissance soit moins vive; libre par toi, il me semble que je serai plus heureux, et les bénédictions d'un vieillard te suivront toujours.

Deux jours après, les cris de joie des matelots annoncent Constantinople, et les Souliotes y répondent par leurs larmes. Les habitans reçoivent avec une joie frénétique les malheureux prisonniers; les lauriers si chèrement cueillis sur les ruines de Missolonghi étaient-ils donc capables de voiler aux yeux des Turcs les quinze mille cadavres qu'avait coûtés la résistance de trois mille Souliotes! Au milieu des huées et des insultes de la populace qu'ont vomie le quartier d'*Asma-Alli* et des *Sept Tours*, les vieillards, les enfans et les femmes sont conduits et entassés dans le bazar des esclaves, où les attendent, nonchalamment couchés sous de grands arbres, les marchands qui doivent les acheter en masse, pour les vendre ensuite en détail. Eulaléia et son père sont séparés, mais Sélim veille sur eux. Pour quelques centaines de piastres, le vieillard lui est livré; mais Eulaléia, objet de l'attention de tous, pourra-t-il la rendre à la liberté? Elle le regarde en suppliant; elle pleure, la pauvre enfant! Elle ignore donc que ses larmes la rendent encore plus touchante.

Déjà les prix s'élèvent; Sélim enchérit toujours. Tout à coup la foule se disperse et fuit devant une dizaine d'esclaves qui, précédant Mohammed

pacha, lui ouvrent le passage en frappant de côté et d'autre avec leurs *tapouz* (1). Le visir s'approche pour soulever le voile qui couvre une partie du visage d'Eulaléia. Un bras le retient et le serre avec vigueur.

— Visir, s'écrie Sélim, respecte cette femme!

— Qu'on applique cinquante coups de bâtons à ce jeune homme, reprend l'impassible Mohammed, sans presque détourner les yeux de l'esclave qu'il marchande.

— Sais-tu donc qui je suis?

— Non; je sais seulement deux choses qui me suffisent : que tu n'es pas mon égal, et que tu m'insultes. Qu'on l'emmène!

Le malheureux Sélim veut en vain résister; des cordes étreignent bientôt ses bras. En vain il s'écrie qu'il est fils de l'aga des janissaires; déjà il est loin du visir.

— Veille donc sur elle, père infortuné! Ma fortune est à toi; achète : à quelque prix que ce soit, je paierai.

— Seigneur, seigneur, dit le vieillard tombant aux pieds du visir, épargnez ma fille! Tenez, pour la première fois de ma vie je suis aux genoux d'un homme; mais pour sauver ma fille, je puis tout souffrir. Seigneur, ah! ne m'enlevez pas ma fille!

— Cet homme m'importune par ses cris; qu'on l'emporte loin de moi!

Malgré ses prières déchirantes, malgré ses supplications, le vieillard est entraîné loin d'Eulaléia; elle veut voler vers son père, mais la main de fer de son maître la retient. Epuisée d'efforts et de douleur, elle tombe évanouie... La pauvre enfant ne se relèvera plus qu'esclave.

Palinari retrouve bientôt Sélim, sur qui vient d'être exécuté l'ordre du visir; ils se retrouvent, mais avec la rage dans le cœur.

— Quel parti prendre? s'écrie le père désespéré;

— Un seul nous reste, vieillard... la révolte!

En effet, d'un coup d'œil rapide le jeune homme avait vu tous les élémens d'une révolution dans les circonstances présentes. Le sultan, depuis quelques jours profitant de l'ivresse que la nouvelle de la prise de Missolonghi avait causée à Constantinople, venait de faire proclamer le *khati-chérif* qui ordonnait le licenciement des janissaires et leur incorporation dans les nouvelles troupes. Les janissaires avaient commencé par manifester leur mécontentement; mais privés du concours de leurs chefs et à la vue des forces considérables concentrées dans la capitale, ils avaient semblé se soumettre avec résignation. Pendant quelques jours ils se rendirent sur l'At-Meidan (place des Chevaux) où le sultan venait présider à leurs nouveaux exercices. Mais il était facile de s'apercevoir que c'était un feu mal éteint, et qu'une étincelle pouvait ranimer l'incendie.

Enivré de fureur et de vengeance, Sélim commence à propager des idées de révolte dans l'*orta* qu'il commande. C'est avec les noms de religion et de patrie qu'il s'ouvre un chemin à la révolte. « Quoi! on veut introduire à Constantinople les Institutions des chrétiens! C'est renverser la loi du prophète; il faut défendre l'islamisme, il faut se lever! Nous avons exterminé les infidèles du dehors, il faut exterminer ceux du dedans; ils sont encore plus à redouter. La révolte est donc permise. »

Ces mots, jetés négligemment par Sélim, sont recueillis avec ivresse. A la manière dont ils sont reçus par ses troupes, le jeune homme juge l'effet qu'ils produiront sur les autres *orta*, et son cœur savoure déjà avec délices le moment d'une prochaine vengeance. Ses paroles volent de bouche en bouche, et dans le cœur des vingt mille janissaires qui

(1) Le *tapouz* est une corde au bout de laquelle est attachée une balle de laine grosse comme les deux poings et très dure.

sont à Constantinople la révolte est consommée. Elle couve pendant quelques jours, mais enfin tout est préparé; même les listes de proscription. Quatre têtes doivent tomber : celles du grand-visir; de Hussein agha, ancien chef des janissaires, qui s'est attiré leur haine; du mufti; de Nebjib Effendi, envoyé de Mohammed-Ali, qu'on ne croyait pas étranger à la résolution du sultan.

Maia Sélim apprend bientôt qu'une cinquième tête vient d'être portée en secret sur la liste fatale. C'est celle de Capussi agha, son père, qui fidèle à son prince, a refusé de se joindre aux mécontens. Un affreux combat se livre alors dana le cœur du fils. Donnera-t-il le signal d'une révolte, lorsque son père doit en être victime? Et s'il ne le donne, il doit périr, lui-même ou par l'ordre du sultan, qui apprendra par quelles mains elle a été attisée, ou sous les coups des janissaires, qui le croiront un traître. S'il ne le donne, que deviendra Eulaléia? Capussi n'a point voulu céder aux avis qu'il lui a fait passer par Palinari; il reste. Que faire, puisque la nuit prochaine la révolte doit éclater? Il ira trouver son père.

Le soir approchait, et avec lui l'heure de la révolte. Des incendies, signe avant-coureur du mécontentement des janissaires, illuminaient de leurs clartés rougeâtres les minarets des mosquées et répandaient de lugubres lueurs sur la mer azurée du Bosphore. Au moment où Sélim arrive chez son père, Capussi, appuyé sur la rampe de sa terrasse, contemplait l'incendie qui allait s'étendant toujours.

— Mon père, fuyez, fuyez! Il y va de votre vie.

— Et tu es parmi eux, Sélim! O mon fils, regarde, contemple ton ouvrage! Pour sécher les tiennes, que de larmes tu fais couler! Arrête!..

— Il n'est plus temps... D'ailleurs, j'ai dû me venger. Un homme m'a frappé, il me faut du sang pour guérir mes blessures. *Cet homme* m'a enlevé celle que j'aimais, la révolte seule peut *me la rendre*... Mon père, venez commander vos anciens soldats; venez venger l'injure que l'on a faite à votre fils... Au nom du prophète, venez!

— C'est ce nom qui te condamne, Sélim; j'ai juré par lui d'être fidele au padischah.

— Eh bien! du moins, fuyez loin de ces murs où va régner la désolation et la mort. Retirez-vous à votre palais d'Ali-bey-Senïou (1), car votre tête est mise à prix. Si nous vainquons, je saurai bien protéger vos jours. Fuyez, ou vous serez coupable de ma mort, car je ne conduirai pas une révolte dont votre tête doit être le trophée, et les janissaires, lorsqu'ils me verront déserter leurs rangs, croiront frapper un traître; ils ne frapperont qu'un fils.

Capussi est ébranlé.

— Puisqu'il s'agit de ta vie, mon fils, je pars.

Rien dès lors n'arrête plus la révolte. A deux heures de la nuit, les janissaires renversent leurs marmites (2) et, divisés en plusieurs bandes, vont assiéger le palais des cinq proscrits. Ils se précipitent alors par les rues de la ville, en demandant les têtes de Mohammed pacha, de Hussein et du mufti. Prévenus à temps, ceux-ci s'échappent, et vont avertir le sultan, à sa campagne de Béchietach. Sélim commande les ortas, qui se rendent au palais du grand-visir, car là il espère trouver l'objet de sa vengeance et celui de son amour. Sous les coups redoublés de la hache, les portes brisées tombent; Sélim se précipite, mais un vieillard

(1) Village aux environs de Constantinople.

(2) Cette manière d'indiquer leur révolte paraîtra ridicule tout d'abord; mais elle renferme un grand sens. Le sultan était regardé comme père des janissaires, et, en cette qualité, il devait les nourrir. De là, les chefs qu'il leur donnait prenaient tous un nom de cuisine; ainsi *tchorbadji*, qui était le nom d'un des principaux officiers, signifie faiseur de soupe. Le renversement de leurs marmites veut dire que les janissaires, ne regardant plus le sultan comme leur père, peuvent sans crime se révolter contre lui.

le devance ; naguère accablé sous le poids des années, il a retrouvé maintenant la vigueur de sa jeunesse. Le sabre à la main, il renverse tout ce qui s'oppose à son passage ; tout fuit. Guidé par les cris des femmes effrayées d'un combat dont elles ignorent la cause, il arrive ; les portes du harem sont enfoncées : Eulaléia est dans les bras de son père. Palinari va déposer sa conquête sous le toit de Sélim, pour revenir partager ensuite ou son triomphe ou sa défaite.

Cependant Hussein pacha et le grand-visir arrivent auprès du sultan.

— Seigneur, s'écrie Hussein, la révolte règne à Constantinople ; on demande ma tête, l'accordez-vous aux janissaires ou me permettez-vous de vous défendre ?

— Hussein, la dernière heure des janissaires a sonné. Je te charge de l'exécution de cet arrêt.

Mahmoud traverse le Bosphore à la lueur de l'incendie et accourt au sérail. Ses troupes sont rassemblées ; dix mille topdjis (canonniers) viennent se ranger autour de lui, ainsi que les fidèles yansaks. On déploie le sandjak-chérif, cette veste de Mahomet changée en étendard que l'on arbore seulement dans les grands dangers de l'État. Dès lors, tous les musulmans capables de servir sont obligés de prendre les armes et de venir défendre la relique sacrée. Du haut de leurs minarets, les imans ordonnent au peuple de se ranger autour du drapeau vert du prophète. « Au nom d'Allah ! s'écrient-ils, les janissaires sont mis hors la loi. Salut à celui qui se range sous les ordres du vicaire de Mahomet ! »

A cet appel on vole aux armes. Tous accourent à l'At-Meidan, où est le visir qui a établi son quartier général dans une des cours de la mosquée d'Ahmet. Chaque section de la ville, précédée de son iman, arrive au rendez-vous près duquel doit bientôt s'accomplir un des massacres les plus sanglans qu'ait eu à enregistrer l'histoire.

Les janissaires, de leur côté, s'arment de toute leur intrépidité pour résister au choc terrible qu'ils auront à soutenir. Le 16 juin, au point du jour, Sélim envoie des émissaires dans les quartiers d'Asma-Alti et des Sept-Tours, séjour de la populace, pour y recruter des soldats. On est sourd à leur voix ; le peuple reste calme et attend avec son impassibilité ordinaire que Dieu ait décidé entre les deux partis, pour choisir son camp. Réduits à leurs seules forces, les janissaires sentent grandir leur courage en raison de leurs périls. Retranchés sur l'Eit-Meidan (1), où sont leurs casernes, ils attendent l'attaque.

Mohammed pacha, à la tête de ses topdjis, et Hussein à la tête des yansaks, s'avancent soutenus par l'artillerie. Les janissaires, à leur tour, démasquent leurs canons, et Sélim ordonne qu'on commence le feu. Retranchés derrière de fortes barricades, les révoltés ont moins à souffrir que les troupes du sultan, qui présentent une masse compacte au travers de laquelle les boulets peuvent creuser de profonds sillons. Mohammed pacha, effrayé du nombre d'hommes qui sont déjà tombés dans ses rangs, ordonne la charge. Malgré la mitraille, les soldats du sultan, serrés les uns contre les autres, s'avancent toujours. Les janissaires, attaqués dans leurs retranchemens, combattent avec l'acharnement que donne le désespoir ; Sélim se multiplie, il encourage ses soldats, il leur montre par l'exemple ce qu'ils doivent faire. On s'aborde à l'arme blanche.

Enfin les retranchemens sont emportés, et la mitraille décime cette foule immense qui se précipite vers les portes étroites de ses casernes, pour y chercher un refuge. Ici un nouveau combat recommence, plus acharné encore ; les partis sont l'un et l'autre dans le paroxisme de la fureur. De leurs fenêtres les janissaires font pleuvoir la mort sur les assaillans exposés à leurs coups, et bientôt la place, jonchée déjà tout entière des cadavres de leurs compagnons, est recouverte d'une seconde couche de cadavres.

Tranquille au milieu des balles qui tombent et portent la mort à ses côtés, Mohammed-Pacha fait enfoncer les portes de la caserne à coups de canon ; ses topdjis se précipitent pour y entrer, mais la mitraille les écrase, tandis que les soldats de Sélim versent sur leurs têtes du feu, des étoupes enflammées, du plomb fondu, des milliers de grenades. Par l'ordre du visir, des fusées habilement lancées sur la terrasse des casernes, refuge des malheureux janissaires, y allument un vaste incendie. Les révoltés ont alors à lutter contre deux élémens ; la flamme les chasse du faîte de leurs forteresses, ils descendent à l'étage inférieur et recommencent un nouveau combat en attendant que les plafonds soient prêts à s'écrouler sur leurs têtes. Asphyxiés par la fumée, poursuivis par le feu, frappés par le fer et le plomb, ils n'ont plus d'autre retraite que leur immense cour. En ce moment, le bruit est étouffé par les cris de désespoir que poussent trois mille janissaires qui, cernés par l'incendie, voient s'approcher la mort, et combattent encore avec acharnement. Un dernier cri se fit entendre, cri étouffé et lugubre, auxquels succédèrent de bruyans éclats de rire du côté des assaillans ; les malheureux venaient d'être engloutis dans les flammes.

Un seul asile reste désormais à Sélim et aux débris de ses troupes, parmi lesquelles la mort a si horriblement moissonné. Repoussés ou massacrés par leurs ennemis, à qui ils veulent rendre leurs armes, les janissaires s'élèvent un retranchement de cadavres, et résolus de vendre chèrement leur vie, se défendent en désespérés. Le jour était près de son déclin, et la fatigue commençait à gagner les compagnons de Sélim :

— Mes amis, s'écria-t-il, une heure encore de courage ; soutenez le combat jusqu'à la nuit, les ténèbres protégeront notre retraite. Jusque-là, vengeons nos frères !

Ce mot de vengeance ranime l'ardeur des vaincus. Le père d'Eulaléia est toujours auprès de Sélim ; il a retrouvé son ancienne vigueur ; il combat comme il combattait à Missolonghi.

Le soir arrive enfin, et Sélim donne le signal de la retraite ; il espère, avec les sept mille janissaires qui lui restent, gagner la forêt de Belgrade. Les lignes ennemies sont enfoncées ; la route est ouverte à travers les rues étroites de Constantinople. Mohammed-Pacha, furieux de voir échapper cette proie, se met à leur poursuite. Sélim, toujours à l'arrière-garde avec Palinari, protége la fuite de ses troupes. Déjà l'on approche des murs d'Istamboul, les débris des janissaires vont être sauvés, mais ils sont privés de leur chef ; une balle l'a étendu aux pieds du vieillard, qui lui-même vient d'avoir le front effleuré par une autre balle. La dernière pensée de Sélim se reporte vers Eulaléia :

— Palinari, adieu ! adieu aussi à celle que j'aimais ! Sauve-toi pour ta fille... Tu es près de ma demeure... en voici le chemin...

La main de Sélim retombe sans mouvement. Palinari serre dans ses bras le corps du jeune bouста, il l'appuie contre la muraille, le recouvre de son manteau, et jetant un dernier regard sur son ami, il se retire.

Il était alors non loin de cette maison où plein d'espoir il avait le matin déposé sa fille ; il s'y rendit en toute hâte.

Eulaléia, comme on l'imagine, n'avait point cherché le sommeil, pendant cette nuit funeste où la mort moissonna près de douze mille janissaires. Debout sur la terrasse de sa demeure, elle suivait des yeux les progrès de l'incendie, son cœur battait de crainte et d'espérance. Quelle était heureuse d'ignorer qui était le vainqueur ! Elle avait tant d'intérêts dans le camp du vaincu ! Tout à coup Eulaléia voit venir un vieillard blessé, dont les vêtemens étaient teints de sang, et qui se soutenant avec peine sur la crosse brisée d'un fusil. Les yeux de la jeune fille ont reconnu son père... Elle descend, vole :

(1) Eit-Meidân veut dire place de la viande. C'est en cet endroit, et non pas sur l'At-Meidân, comme l'ont écrit plusieurs auteurs, qu'eut lieu le massacre des janissaires. La différence presque insensible des deux noms a sans doute été cause de cette erreur.

— Mon père! mon père! vous êtes blessé.

— Ce n'est rien, ma fille, mais lui... Sélim est mort.

— Oui, pleure-le, ma fille; il est mort pour toi.

— Nous sommes vaincus : il n'y a plus de janissaires.

— Sélim!... Mon père, votre sang coule, vous êtes blessé?

— Non, rassure-toi. Une balle m'a effleuré légèrement le front. Hélas! peut-être est-ce la même qui a tué Sélim! Il dirigeait notre fuite, nous passions près de ces lieux, lorsqu'il est tombé pour ne plus se relever. Mourant, ma fille, il songeait à toi; il t'envoie son dernier adieu.

— Sélim! ami infortuné, le malheur qui nous poursuit devait-il donc s'attacher à toi!... Et c'est pour moi qu'il est mort!

En ce moment, un bruit de fusillade plus violent vint frapper leurs oreilles; le vieillard monta sur la terrasse, laissant sa fille en pleurs. Aux éclairs répétés qui sortaient des fusils, il comprit que les débris des janissaires venaient d'être mis entre deux feux et enfermés dans une rue. Bientôt les pétillemens se ralentirent peu à peu; enfin quelques coups épars se firent encore entendre, et Constantinople rentra dans le silence.

— C'en est donc fait! murmura le vieillard en laissant retomber sa tête avec un morne désespoir.

Au milieu de la nuit la plus épaisse, Palinari sortit avec un des esclaves de Sélim; il avait un devoir de reconnaissance à accomplir. Il revint bientôt portant un cadavre; c'était celui du jeune *housta*. Le sang coulait encore de sa blessure. Le vieillard ordonna à sa fille de s'éloigner, et le corps fut déposé sur un lit.

Le lendemain, Palinari et l'esclave accomplirent les cérémonies en usage pour la sépulture. Le corps de Sélim fut lavé, essuyé avec soin; on jeta du camphre sur les jointures de ses genoux et de ses bras, on l'enveloppa d'un linceul blanc recouvert de versets du Koran. Le vieillard, sans craindre les dangers qui pouvaient en résulter pour lui, avait résolu de payer à son ami la dette de sa reconnaissance, en lui rendant le dernier service qu'il eût pu espérer de lui. Il attendait seulement que le premier tumulte fût un peu apaisé.

La seconde nuit après la mort de Sélim, l'esclave s'approcha du corps de son ancien maître pour réciter les prières que Palinari, chrétien, ne pouvait prononcer; car appeler un *iman*, c'eût été courir à la mort.

L'esclave plaça le corps sur le côté, la tête tournée vers la Mecke.

« Je crois, dit-il, en un Dieu unique, sans associé, sans fils, et je ne m'incline que devant lui. Je crois que Mahomet est le dernier, le plus grand et le sceau des prophètes; je crois qu'Ali est son vicaire.

« Et toi, fidèle croyant, crois fermement que notre Dieu est grand, glorieux; que Mahomet est le plus élevé des prophètes; que la mort est réelle; que l'interrogatoire que vont te faire subir Mounkir et Nékir est vrai; que l'enfer et le jugement dernier sont certains. Et maintenant, que Dieu (il est très haut, très glorieux) écoute favorablement tes réponses; qu'il te donne une place à la droite des prophètes.

« Dieu grand! Dieu de Mahomet! rends la terre légère à ton pieux serviteur Sélim-Amin (2). »

Ces prières terminées, le vieillard et l'esclave chargent le corps de Sélim sur leurs épaules, et se dirigent en silence vers le cimetière de Top-Khané. Eulaléia suivait en pleurant. Ils approchaient des murs de la ville, lorsque dans le lointain un bruit de pas se fit entendre. Ils avancent encore; le son des voix devient sensible. Ils peuvent fuir, mais il faut abandonner le corps de Sélim, et le vieillard est résolu à braver plutôt la mort. Ils approchent et distinguent enfin une dizaine d'officiers, au milieu desquels on remarque un homme d'une taille moyenne, aux épaules larges, au regard fier et assuré. Une barbe courte mais épaisse encadre son visage; une aigrette de diamans étincelle sur son tarbouch (1).

— Qui va là?

Palinari s'avance.

— Que portes-tu?

— Seigneur, je ne vous déguiserai rien. Cette enfant et moi, nous sommes des prisonniers de Missolonghi. Cet homme fut notre bienfaiteur; je n'ai pas cru que les ordres du sultan dussent m'empêcher d'accomplir un devoir de reconnaissance. Si c'est un crime, je le revendique pour moi seul... J'allais donner la sépulture à un janissaire.

— Son nom?

— Il s'appelait Sélim.

— Sélim! je craignais qu'il ne m'eût échappé... Vieillard, c'est bien. Je ne veux point te reprendre ta liberté; elle a été trop chèrement achetée. Mais le corps d'un chef de révolte ne doit pas avoir d'autre sépulture que celle de ses soldats. Qu'il soit jeté dans le Bosphore! Redjid, veiller à ce que mes ordres soient exécutés. Quant à toi, vieillard, tu peux retourner en Grèce, et tu apprendras aux tiens que le sultan Mahmoud sait vaincre et pardonner.

— Mahmoud!

— Oui, va!...

Palinari continue sa route; il atteint les rives du Bosphore. Les premières heures du jour éclairaient la colline de Péra, et les ombres commençaient à descendre le long des minarets et des palais de Constantinople. Quel spectacle présentait cette mer azurée naguère, alors sanglante, et d'un bord à l'autre recouverte de cadavres. Des milans, des vautours, disputaient à des milliers de chiens les lambeaux des corps rejetés sur les rivages, remplissaient l'air de leurs cris sauvages. On voyait arriver des chariots de morts que l'on déchargeait dans le Bosphore; la plupart étaient des janissaires.

Redjid, montrant alors la mer, ordonne par un signe au vieillard d'y jeter les restes de Sélim. Palinari ne s'y résout qu'en versant des larmes.

— Ma fille, retournons en Grèce, dit le vieillard.

Palinari et sa fille revirent leur patrie. Une petite chaumière, élevée sur les ruines de Missolonghi, devint leur retraite, jusqu'au jour où le vieillard mourut. L'orpheline alors alla s'enfermer dans un monastère et chercher aux pieds des autels une consolation à ses malheurs.

. . . .

Quelque temps après, on entasssait aussi les morts dans les cimetières de Péra, de Scutari et de Top-Khané; les chariots apportaient, comme naguère, des cadavres que l'on entassait pêle-mêle dans des fosses immenses. Les exhalaisons fétides des corps restés sans sépulture avait produit la peste qui dévasta Constantinople... Les janissaires se vengeaient.

ALEX. BELLEMARE.

(*Globe*).

TACFARINAS (2).

Au commencement du règne de Tibère, un Numide osa déclarer la guerre à l'empire romain; il se nommait Tacfarinas; il devint le chef des Musulmans, peuples qui résidaient près des déserts de l'Afrique et ne construisaient pas de villes.

(1) Prières en usage pour la sépulture.

(1) Nom du bonnet actuel des Turcs.

(2) Cet article est extrait de la traduction de Tacite, par M. Panckoucke.

VOIR AU SUPPLÉMENT.



En peu de temps il entraîna les Maures, c'est-à-dire toute l'Algérie, à la guerre.

Il arma à la manière romaine ses guerriers d'élite.

Sa cavalerie porta en tous lieux la flamme, les ravages et la terreur.

Le proconsul Furius Camille ne s'avança d'abord qu'avec une faible troupe, son but principal étant de ne pas effrayer Tacfarinas, mais de l'amener à un engagement. Tacfarinas fut en effet vaincu, et se retira, mais ce fut pour renouveler bientôt la guerre.

L'année suivante il reparut; ses incursions étaient subites et imprévues, à cause de leur rapidité. Il osa assiéger une cohorte romaine; la cohorte fuit devant lui; le proconsul la fit décimer. Tacfarinas porta la guerre çà et là: dès qu'on le pressait, il cédait, puis revenait aussitôt sur l'arrière-garde des Romains. Il descendit vers les pays maritimes, livra bataille, fut vaincu et se retira encore dans les déserts. Peu de mois après, il troubla de nouveau l'Afrique par ses incursions; Tibère en écrivit au sénat, et dit qu'il fallait enfin envoyer un proconsul qui possédât les talens militaires propres à terminer cette guerre. Tacfarinas, quoique souvent repoussé, allait réparer sans cesse ses forces dans les profondeurs de l'Afrique.

Il en vint à une telle arrogance, qu'il osa envoyer des députés à Tibère. Grande fut l'indignation de ce prince, qui indiqua lui-même la manière de vaincre ce rebelle, et prescrivit de le combattre avec les mêmes ruses dont il s'était servi jusqu'à ce jour.

Blesus, par ses ordres, disposa trois corps qui prirent autant de directions différentes. Il se plaça au centre avec l'élite; il entoura de forts et de retranchemens ces positions avantageuses. Il ne laissa aux ennemis que des passages étroits et périlleux, partagea les trois divisions de l'armée en petites troupes, poursuivit Tacfarinas de retraites en retraites, revint après plusieurs avantages, et laissa imprudemment un ennemi qui pouvait rallumer la guerre. L'année suivante put seule délivrer le peuple romain de cette longue guerre avec Tacfarinas.

On avait remporté trois victoires, trois généraux avaient eu les honneurs du triomphe, et Tacfarinas dévastait encore l'Afrique. Le roi des Garamantes était le recéleur des dépouilles et l'associé de ses rapines.

Tacfarinas, l'année suivante, accrut ses forces, établit un camp et investit la ville où résidaient les Romains. Dolabella manda le roi Ptolémée et ses troupes; il les divisa en quatre corps. Les Numides, se fiant trop à une position favorable, y établirent leurs tentes; les Romains enveloppèrent leur camp, les chargèrent; Tacfarinas fut vaincu et périt.

Ainsi finit cette guerre qui avait duré près de quatre années et qui avait fatigué tout ce temps l'empire romain.

Nous joindrons ici divers paragraphes de la traduction de M. Panckoucke, épars dans les Annales, qui nous semblent s'appliquer à la position présente des troupes françaises en Afrique.

C'est Tacite qui parle, chacun de ses mots a une haute portée, et les personnes chargées des grands intérêts de l'Etat peuvent en sonder toute la profondeur: écoutons donc Tacite:

« Cette même année, la guerre éclate en Afrique (*Annales* II. 52). Tacfarinas est à la tête des rebelles: Numide de nation, soldat auxiliaire dans les camps romains, puis déserteur, il assemble d'abord des vagabonds accoutumés aux brigandages, et les mène piller et faire du butin; ensuite il les forme à la discipline, il les range par compagnies et par bataillons; enfin ce n'est plus le chef d'une troupe indisciplinée, mais des Musulmans. Cette nation puissante qui réside près des déserts de l'Afrique et n'avait jamais élevé de villes, prend les armes et entraîne à la guerre les Maures, ses voisins: ceux-ci avaient pour chef Mazippa; les forces furent également partagées. Tacfarinas devait renfermer dans un camp ses guerriers d'élite armés à la manière romaine, les former à la discipline et aux commandemens; Mazippa, avec ses troupes légères, porter en tous lieux les flammes, les ravages et la terreur. Ils avaient déjà engagé les Cinithiens, nation redoutable dans leur ligue, lorsque Furius Camille, proconsul d'Afrique, réunissant à sa légion tout ce qu'il y avait de soldats sous les enseignes des alliés, s'avança vers l'ennemi. C'était une faible troupe, si on la compare à la multitude des Numides et des Maures; mais le but principal était de ne pas effrayer l'ennemi et de l'amener à un engagement. L'espoir de vaincre le fit courir à sa défaite. La légion placée au centre s'approche avec les cohortes légères et deux escadrons aux ailes. Tacfarinas ne refusa pas le combat, et les Numides furent taillés en pièces. Ainsi, après de longues années, le nom des Furius reparut avec gloire dans les guerres; car, depuis ce Camille, libérateur de Rome, et depuis son fils, la gloire militaire avait brillé en d'autres familles, et celui même dont nous parlons ne passait pas pour habile guerrier.

« L'année suivante, Tacfarinas (*Ann.* III, 20), chassé l'été précédent par Camille, comme je l'ai rapporté, renouvelle la guerre en Afrique, d'abord par des incursions subites et impunies à cause de leur rapidité; ensuite il ravage des bourgades, entraîne avec lui des butins considérables; enfin, non loin du fleuve Pagida, il ose assiéger une cohorte romaine; le fort était commandé par Decrius, homme d'exécution, expérimenté à la guerre, et irrité de ce siége comme d'un affront. Il exhorte ses soldats à descendre pour combattre en plaine, et range sa troupe devant les retranchemens. Au premier choc, la cohorte est repoussée; il se jette au milieu des traits, arrête les fuyards et reproche aux enseignes que des soldats romains prennent la fuite devant des déserteurs et des gens sans discipline; et en même temps, quoique couvert de blessures et ayant un œil crevé, il fait face à l'ennemi, s'avance et ne cesse de combattre, jusqu'à ce que, abandonné des siens, il succombe.

« Dès que L. Apronius, successeur de Camille, en fut instruit, plus indigné de la honte de ses soldats que de la gloire de l'ennemi, il montra une sévérité rare en ces temps et digne de l'antiquité; il fit périr sous les verges le dixième, tiré au sort, de la cohorte deshonorée. Cette rigueur réussit au point qu'une troupe de vétérans, au nombre de cinq cents au plus, tailla en pièces ces mêmes soldats de Tacfarinas qui venaient attaquer un fort appelé Thana. Dans ce combat, Rufus Helvius, simple soldat, eut la gloire de sauver un citoyen. Apronius lui fit don d'un collier et d'une lance; Tibère y ajouta la couronne civique, et reprocha, plutôt qu'il n'en fut fâché, à Apronius que, par ses droits de proconsul, il ne la lui eût pas décernée lui-même. Cependant Tacfarinas, avec ses Numides dégoûtés des siéges, porte la guerre çà et là; dès qu'on le presse, il cède, puis revient aussitôt sur nos arrière-gardes. Tant que ce barbare suivit ce plan, il se joua impunément des Romains, qu'il fatiguait et désespérait. Dès qu'il fut descendu vers les pays maritimes, embarrassé de son butin, il y posa son camp. Apronius Cesanius, envoyé par son père avec de la cavalerie et des cohortes auxiliaires, auxquelles on avait joint les plus agiles des légionnaires, remporta une victoire complète sur ces Numides et les repoussa dans leurs déserts.

« Peu après, Tibère (*Ann.* III, 32) adressa une lettre au sénat pour l'informer que l'Afrique était de nouveau troublée par les incursions de Tacfarinas, et qu'il fallait y envoyer un proconsul qui eût les talens militaires et la vigueur physique propres à terminer cette guerre. Le sénat décréta que Tibère en choisirait lui-même le nouveau gouverneur.

« Tibère nomma Blesus (*Ann.*, III. 72) proconsul d'Afrique, et, peu de temps après, lui accorda les honneurs du triomphe, en considération de Séjan, dont Blesus était l'oncle.

« Cependant les exploits de Blesus étaient bien dignes d'un tel honneur; car Tacfarinas, quoique souvent repoussé, mais réparant sans cesse ses forces dans les profondeurs de l'Afrique, en était venu à une telle arrogance qu'il envoyait des députés à Tibère et demandait un établissement pour lui et son armée, ou menaçait d'une guerre implacable. On rapporte que jamais insulte à César et au peuple romain n'irrita autant Tibère que de voir un déserteur, un brigand, osant agir comme une puissance ennemie. « Spartacus, après avoir défait tant d'armées consulaires, incendié impunément l'Italie, alors que la république était

ébranlée par deux grandes guerres que lui faisaient Sertorius et Mithridate, n'obtint point de traiter avec elle. Est-ce lorsque le peuple romain est au faite de sa grandeur qu'il consentira, par un traite et par une concession de territoire, à se racheter du brigand Tacferinas? » Il ordonna à Blesus de décider par l'espoir de l'impunité les soldats de Tacfarinas à déposer les armes et de se saisir du chef de manière ou d'autre.

« La plupart se soumirent à ces conditions; ensuite on combattit Tacfarinas avec les mêmes ruses dont il se servait. En effet comme son armée nous était inférieure en forces, mais plus propre aux surprises, il faisait des incursions par troupes détachées, éludait l'attaque et nous attirait dans ses embuscades. On disposa trois corps, qui prirent autant de directions différentes. Cornelius Scipion, lieutenant de Blesus, fut chargé du passage par lequel l'ennemi venait piller le pays de Leptins, puis se réfugiait chez les Garamantes; de l'autre côté, le fils de Blesus se porte sur les villages de Cirta, et empêche qu'ils ne soient entraînés. Blesus, au centre avec l'élite, ayant entouré de forts et de retranchemens les positions avantageuses, ne laisse aux ennemis que des passages étroits et périlleux; de quelque côté qu'ils se portent ils trouvent quelques parties de l'armée romaine, en face, sur les côtés, souvent même derrière eux; de cette manière, beaucoup furent massacrés ou pris. Blesus partagea ensuite les trois divisions de son armée en petites troupes, à la tête desquelles il mit des centurions d'une valeur éprouvée, et il ne les retira point, ainsi qu'il est d'usage, à la fin de l'été, pour les faire hiverner dans notre ancienne province; mais, comme pour faire circonscrire le théâtre de la guerre, il disposa les forts, choisit les soldats les plus agiles et qui connaissaient ces déserts, et poursuivit Tacfarinas de retraite en retraite, jusqu'à ce qu'ayant pris le frère de ce barbare, il revint, trop tôt toutefois pour la tranquillité de nos alliés, chez lesquels il laissait un ennemi qui pouvait rallumer la guerre. Mais Tibère, la regardant comme terminée, accorda à Blesus l'honneur d'être salué imperator par ses légions, titre dont jadis, au milieu des transports et de l'enthousiasme de la victoire, nos armées saluaient les généraux qui avaient bien mérité de la république.

« L'année suivante vit enfin (*Ann.* IV, 23.) le peuple romain délivré de la longue guerre contre le Numide Tacfarinas; car nos premiers généraux, dès qu'ils croyaient leurs exploits suffisans pour obtenir les honneurs du triomphe, laissaient là l'ennemi. Déjà Rome comptait trois de leurs statues couronnées de lauriers, et Tacfarinas dévastait encore l'Afrique, s'accroissait du secours des Maures, qui, voyant leur jeune roi Ptolémée, fils de Juba, indolent et livré à des affranchis, avaient mieux aimé combattre que d'obéir à des esclaves. Le roi des Garamantes était le recéleur des dépouilles et associé aux rapines: non qu'il se fût avancé avec une armée, mais il envoyait des troupes légères qui, à la faveur de l'éloignement, passaient pour considérables; et du sein même de la province, des hommes dénués de fortune, des esprits turbulens se précipitaient dans le parti de Tacfarinas, avec d'autant plus d'ardeur, que Tibère, après le succès de Blesus, comme s'il n'y eût plus eu déjà d'ennemis en Afrique, avait ordonné de ramener la neuvième légion; et le proconsul de cette année, P. Dolabella, n'avait pas osé la retenir, redoutant plus les ordres du prince que les hasards d'une guerre.

« Tacfarinas sème donc le bruit que les forces de l'empire romain, déjà déchiré par d'autres nations, se retirent peu à peu de l'Afrique; qu'il sera possible d'envelopper ce qui reste de troupes, si tous ceux qui préfèrent la liberté à l'esclavage s'avancent à la fois. Il accroît ses forces, établit un camp et investit la ville de Thubus. Cependant, Dolabella rassemble ce qu'il a de soldats; la terreur du nom romain et le choc de notre infanterie firent lever le siége aux Numides, qui cédèrent à la première attaque. Le proconsul fortifie tous les lieux favorables, et fait tomber sous la hache les têtes des principaux Musulmans qui travaillaient à une défection. Ensuite, comme plusieurs expéditions contre Tacfarinas lui avaient appris qu'on ne pourrait, avec une armée pesante, et d'un seul coup, anéantir cet ennemi toujours errant, il mande le roi Ptolémée et ses troupes, les divise en quatre corps, et les donne à commander à des lieutenans ou à des tribuns; l'élite des Maures guide les fourrageurs, et lui-même, âme de il l'expédition, préside à tous les mouvemens.

« Peu après, on apprend que les Numides ont dressé leurs tentes près d'un château à demi-ruiné, brûlé jadis par eux-mêmes, et qu'on nomme Auzea, qu'ils se fient en cette position ententourée de vastes forêts. Aussitôt nos cohortes légères et nos escadrons, sans savoir où on les conduit, s'y transportent d'un pas précipité; puis, à la naissance du jour, avec des cris affreux qu'accompagnent les trompettes, ils pénètrent au milieu des barbares à demi endormis et dont les chevaux étaient attachés ou erraient dans les pâturages. Du côté des Romains, des bataillons serrés, des escadrons déployés, toutes les dispositions d'un combat; chez l'ennemi, au contraire, une incertitude complète, point d'armes, point d'ordre, point de plan. Comme des troupeaux on les saisit, on les égorge, on les entraîne. Notre soldat, irrité de ses fatigues, se rassasie de vengeance et de sang sur les Numides, qui tant de fois ont éludé un combat désiré. On publie dans les rangs que tous doivent s'attacher à Tacfarinas, connu par tant de batailles; que sans la mort de ce chef, il n'y aura aucune cessation de guerre. »

« Mais lui, voyant ses gardes en déroute, son fils déjà chargé de fers, et les Romains qui l'enveloppent, se précipite au milieu des traits, et échappe à la captivité par une mort qui ne fut pas sans vengeance: ainsi finit la guerre.

« Dolabella demanda les ornemens du triomphe. Tibère s'y opposa par déférence pour Séjan, ne voulant pas laisser effacer la gloire de Blesus, l'oncle de son favori; mais Blesus n'en acquit pas plus d'illustration, et le refus de cet honneur accrut la gloire de Dolabella; car, avec une armée moindre, il avait pour titres et des captifs importans, et la mort du chef, et la guerre terminée. De plus, il était suivi des députés des Garamantes, spectacle nouveau pour Rome. Cette nation, frappée de terreur à la mort de Tacfarinas, et sentant sa faute, les avait envoyés pour s'excuser auprès du peuple romain. On reconnut alors le zèle de Ptolémée durant cette guerre; et, renouvelant un ancien usage, on lui députa un sénateur qui lui remit un sceptre d'ivoire et une toge brodée, antiques présens du sénat, et on lui confirma les titres de roi et d'allié et ami des Romains.

LA SEMAINE DES ISRAÉLITES.

La décadence d'un empire se révèle toujours par la licence des mœurs et par l'inefficacité des lois. La décadence d'une religion s'annonce par la discussion de ses dogmes, par la non-observance de son culte extérieur. Un roi qui sent son trône chanceler n'a plus assez de force pour tenir les rênes de son gouvernement. Une religion qui s'efface ne cède le terrain que pied à pied. Voilà des faits positifs. Je n'en tire aucune conclusion, je me contente de les exposer. L'Israélite, plus occupé de son commerce que du progrès, doit nécessairement rester fidèle à la religion de ses ancêtres et en observer les rites avec exactitude. Cependant il est bon nombre de jeunes esprits qui marchent avec leur siècle, qui l'étudient, et qui finiront par réagir sur la masse de leurs coreligionnaires. C'est pourquoi nous croyons le moment opportun pour donner une peinture détaillée des mœurs des israélites de la Lombardie, de ces mœurs rabbiniques qui existent encore en quelques parties de l'Italie, mais qui ne tarderont pas à disparaître de l'Europe et-

tière. Afin que notre esquisse soit vraie et frappante, nous étudierons surtout les hommes qui ont été témoins des merveilles et des forfaits du commencement de notre siècle. Ceux-là ont la religion du passé, et sont restés à l'abri des atteintes de la civilisation.

Le septième jour de la semaine est consacré au repos par les Israélites. La cessation du travail commence le vendredi à la tombée de la nuit et finit le samedi à la nuit close; car, suivant la loi de Moïse, le jour est précédé et non suivi de la nuit. Cette manière de calculer les dates tire son origine des versets de la Genèse où il est dit : VAÏ GNÉREOU, VAÏ BOKER, IOM EHCAT (*il fut le soir, il fut l'aurore, un jour*). Pour les Israélites, la Bible doit être traduite à la lettre. Ainsi les Psaumes et les Prophètes leur ayant promis un sauveur puissant et riche, ils ont refusé de reconnaître le Messie attendu dans Jésus obscur et pauvre. Les talmudistes tombent dans l'extrême opposé : ils veulent à toute force trouver prophéties et mystères à chaque ligne, à chaque lettre des saints livres.

Il existe une quantité de lois et défenses qui regardent spécialement le jour du samedi et celui du KIPOUR (*grande expiation*), considéré par les Israélites comme le jour le plus sacré de toute l'année Ici nous voulons seulement constater que toutes les lois et défenses applicables au samedi le sont aussi bien au KIPOUR.

LÔ DEVAGNAROU ÉCHE BEHCOL MOCHÉVODÉHCÈM BEÏOM ACHABATTE! (*vous n'allumerez point de feu dans toutes vos habitations le jour du samedi !*) a dit Moïse quand le peuple d'Israël habitait sous des tentes. Moïse avait certainement en vue de ne pas exposer sans nécessité au danger de l'incendie ce peuple apathique et sauvage, qui, une fois livré au repos légal du septième jour, ce serait fort peu soucié de la direction d'une étincelle. Les Israélites, entrés en possession de la terre de Chanaan, n'ont pas discontinué d'obéir à cette défense relative, et les enfans et petits-enfans ont, comme il arrive toujours, imité leurs ancêtres, car Moïse n'était plus là pour rétracter sa prohibition. Les Juifs sont donc forcés, durant l'hiver, d'avoir des domestiques ou des bonnes catholiques pour chauffer leurs appartemens; mais ils ne font pas faire de cuisine. Tous les mets qu'on doit manger le samedi sont préparés de la veille avant la nuit.

Moïse a en outre défendu à son peuple de travailler ou de faire travailler ses esclaves ou ses bestiaux le septième jour de la semaine. Les Israélites ne faisant aucune distinction entre le travail utile et les distractions, se condamnent en ce jour, suivant le code rabbinique, à une inaction complète. Ce code, qui est bien la chose la plus puérile du monde et qui a changé la loi du Sinaï en une tyrannie insupportable (car on a eu la manie de la paraphraser d'une manière étrange, de faire en quelque sorte de chaque lettre alphabétique un article de foi, d'y appliquer la *science des nombres* pour y trouver révélations et mystères), ce code, disons-nous, condamne les Israélites à rester prisonniers, pendant le jour consacré au repos, dans l'enceinte de la ville où ils résident, à moins cependant qu'ils ne s'interdisent, comme équivalent, le passage d'une rue quelconque, qu'ils appellent alors GNIROU (de GNIR, *ville*, et OU, *ceci, cela, celui-ci, celui-là*, c'est-à-dire, voilà la ville, la partie de la ville dont nous ne devons pas approcher); encore, dans ce cas, la loi rabbinique leur ordonne-t-elle, quand ils franchissent les portes de la ville, de ne jamais porter sur eux le moindre poids, pas même un mouchoir de poche, ou du moins de s'en ceindre la taille s'ils ne peuvent s'en passer. Les observateurs fidèles de la loi de Moïse se garderaient bien de voyager ou de se promener en voiture le samedi. Si les chevaux leur appartiennent, ainsi raisonnent-ils, il leur est défendu de les faire travailler; s'ils n'ont pas d'équipage à eux, il faut en louer un, le payer, ce qui leur est aussi défendu; et comme une fois le prix de louage soldé, la propriété semble transmise momentanément au preneur, ils croient retomber dans le premier cas : en conséquence ils ne se promènent qu'à pied et ne s'éloignent que fort peu de la ville, car une course trop prolongée prendrait le caractère d'un voyage.

Le vendredi, une heure avant la nuit, le grand-rabbin, suivi du CHAMACHE de CAAL (*huissier ou sacristain de la communauté*), fait sa tournée dans toute la juiverie, en invitant les Israélites à fermer leurs boutiques, pendant qu'un autre CHAMACHE crie dans les rues : Qui vient à MINHCA! (*prière qui répond à nos vêpres, et qui tient lieu du second sacrifice qu'on faisait dans le temple de Jérusalem, car les trois sacrifices journaliers ont été convertis, depuis la destruction du temple, en trois prières qu'on récite le matin, à midi, et à la nuit tombante*).

Personne ne répond à l'invitation du crieur, ou du moins les fidèles sont en fort petit nombre, et le HCAZAN (*chantre*) récite la seconde prière du jour en tête à tête avec quelques vieillards oisifs. La masse s'occupe alors à faire disparaître les montres, les étalages, à fermer les magasins et les boutiques, à s'habiller pour se rendre à la synagogue.

Le temple des Israélites est une vaste salle, souvent surmontée d'un dôme, où toute image, toute peinture est proscrite, et où plusieurs rangs de bancs parallèles aux murs latéraux laissent un passage libre qui conduit à l'arche sainte, espèce d'armoire dorée, sculptée et ornée de colonnettes de marbre, au fond de laquelle on dépose l'interminable parchemin roulé autour de deux cylindres de bois et sur lequel est écrit l'ancien testament par le SOPHERRE (*écrivain*), dont l'écriture doit être plus belle et plus parfaite que l'imprimé (1). En face de l'arche se trouve, soit adossé au mur, soit au milieu du temple, un autel sur lequel on lit la Bible à la prière du matin.

Aussitôt que les Israélites sont assis sur leurs bancs pour réciter el MAGNARÉOU (*troisième prière de la journée*), le HCAZAN se rend devant un pupitre situé en face de l'autel et entonne le BAROUHC OU (*qu'il soit béni*), commencement de la prière du soir. Le HCAZAN allait jadis chanter devant l'autel en habit de ville, le TALED (*espèce d'écharpe de laine blanche*) autour du cou, ou sur la tête dans certains momens solennels. Aujourd'hui le HCAZAN porte une espèce d'uniforme, une toge de couleur violette descendant jusqu'aux pieds, et un bonnet carré de la même couleur.

Après avoir écouté la lecture de la prière du soir, l'Israélite se rend chez lui, où le souper l'attend. En mettant le pied sur le seuil de sa maison, il porte sa main droite au montant de la porte, à hauteur d'homme, à l'endroit où l'on voit reluire un morceau de verre, et il baise ensuite les doigts qui l'ont touché. Ce verre est la MIZOUZA, qu'on place à toutes les portes pour écarter les mauvais anges. C'est un parchemin sur lequel on écrit les commandemens de la loi et autres versets de la Bible, et qu'on roule étroitement pour le faire pénétrer dans un tuyau de verre qui doit le conserver intact.

Entré dans la salle à manger, le descendant d'Abraham se promène de long en large en chantant une longue prière, une espèce d'hymne et d'invocation adressée en même temps aux anges et à la Divinité. Puis il s'assied à table en tête de sa famille, fait passer inévitablement un coin de sa serviette dans sa cravate pour garantir son gilet, et, prenant la bouteille de vin d'une main, il récite le KIDOUCHE (*de* KADOCHE *saint, sanctification du repas*), et verse dans tous les verres un doigt

(1) On ne saurait se faire une idée de la difficulté qu'il y a pour un SOPHERRE à écrire un SEPHER TORA (*livre de la loi*). La moindre rature lui est interdite, la moindre faute entraîne nécessairement le changement de la feuille de parchemin tout entière; et, dans une langue où de petits signes remplacent les voyelles, dans un livre où d'autres signes, presque imperceptibles, indiquent les notes de la musique au HCAZAN (*chantre*), le SOPHERRE doit se tromper fort souvent. Il a cependant l'avantage de savoir la Bible par cœur, et de ne faire autre chose qu'écrire des SEPHER TORA. C'est là son état, état qui ne présente pas de grandes ressources, vu le temps énorme qu'exige l'ouvrage, dont, en comparaison, la rétribution est minime. Pour écrire un SEPHER TORA il faut au moins deux mois, et bien souvent le SOPHERRE ne reçoit pour cela que vingt sequins, environ deux cent quarante francs.

de vin qu'on boit en disant : *Béni sois-tu, mon maître notre Dieu, roi du monde, qui créas la vigne.* Cela fait, il distribue un morceau de pain à tous les convives qui le mangent en disant : *Béni sois-tu, mon maître, notre Dieu, roi du monde, qui fais naître le pain de la terre.*

Au dessus de la table autour de laquelle la famille soupe, une lampe à huit ou dix becs est suspendue au plafond. C'est la lampe de CHABATTE ; la maîtresse de la maison l'allume avant la nuit en récitant des prières, et la laisse brûler jusqu'à ce que toute l'huile qu'elle contient soit consumée ; car si la loi a défendu d'allumer le feu, les rabbins ont défendu aussi de l'éteindre, sauf pourtant le cas d'incendie.

Le repas achevé, toute la famille chante un psaume de David, puis la BÉRAHCA (*bénédiction*).

Le samedi de bonne heure l'Israélite se rend à la synagogue pour dire la TÉPHILA (*oraison ou prière du matin*) ; alors il ouvre le tiroir de son banc et en tire le TALET et les TÉPHILYM (*longues courroies de cuir qui servent à attacher sur le front, sur le bras gauche, à l'endroit où il repose sur le cœur, une sorte de petit chapeau de cuir renfermant un parchemin sur lequel sont écrits les commandemens de la loi et autres versets de la Bible*) ; s'étant adapté ces lanières, il récite des prières jusqu'au moment où le CHAMACHE (*sacristain*) commence à mettre à l'enchère les MIZVOTTE (*bonnes œuvres*). C'est d'abord le droit de porter la Bible depuis l'arche jusqu'à l'autel, puis le droit d'être appelé par le HCAZAN à suivre la lecture d'un chapitre sur les marches de l'autel, ce qui se nomme être appelé à SEPHER (*livre* : SEPHER TORA, *livre de la loi*). On achète à tout prix ce droit quand on sort de maladie, quand on vient de perdre un parent, ou quand on a fait dans la semaine un mauvais rêve. Dans ce dernier cas on dit qu'on fait ATAAVAT HCALOM (*destruction de rêve*). Quand la Bible est placée sur le pupitre, le HCAZAN enlève le manteau de soie qui la recouvre, les bandes brodées qui l'emmaillottent, puis il la déploie, l'élève au dessus de sa tête, et la montre au peuple en disant : *Voilà la loi que Moïse a mise devant les enfans d'Israël : la loi de l'Éternel est parfaite.* Alors il appelle celui qui a acheté le droit d'aller à SEPHER, lit un chapitre, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ait achevé la PARÉCHA (*légende*) fixée pour ce jour-là. Le produit de la vente des MIZVOTTE, qu'on voit monter quelquefois à des prix énormes, sert à l'entretien du temple. On a si souvent expulsé les Juifs de la Lombardie pendant le moyen-âge, en ne leur laissant qu'un écu par tête malgré les immenses capitaux qu'ils possédaient dans le pays, qu'ils n'ont jusqu'à ce jour assigné aucune rente fixe à leurs temples. La lecture de la Bible finie, le HCAZAN replace le livre saint dans l'arche, la ferme en disant : *Béni soit l'Eternel qui nous a donné la loi!* et les COANYM (*prêtres*) (1) donnent la bénédiction au peuple sur l'estrade de l'arche, le visage couvert du TALET, et tourné vers le levant.

La prière du matin est alors finie.

L'Israélite va déjeûner chez lui ou chez un parent, puis il rend visite à quelques amis jusqu'à l'heure de la seconde prière, pendant laquelle, le samedi seulement, on tire de nouveau la Bible de l'arche pour la lire et la remettre à sa place avec les mêmes cérémonies ; il recommence ensuite ses visites pour attendre l'heure du dîner.

Le samedi est un jour de gala pour les Israélites. Tout le monde reçoit, toutes les maisons sont encombrées de visiteurs. La conversation ne roule jamais que sur des choses extrêmement triviales. On cause cuisine, on raconte les événemens qui se sont passés à la synagogue, et on médit impitoyablement de son semblable. — Un tel donne à dîner ; il y aura telle et telle chose. — Ceci est bon, cela est mauvais — J'aime l'oie, j'aime le dindon. — Un tel a acheté telle MIZVA (*bonne œuvre*) et l'a payée tant. — Le HCAZAN a manqué de tomber avec le SEPHER TORA (*livre de la loi*) sur l'épaule. — ADONAÏ! (*mon Dieu*) quel malheur! — C'est un avertissement du ciel! — Il y a tant de GNAVONOTTE (*péchés*)! — Un tel se permet telle chose. — Un tel va en voiture le CHABATTE... Quand ils en sont sur le chapitre de la médisance, ils n'en finissent plus. J'entends toujours parler de mon temps sexagénaire. J'ai déjà fait observer que les mœurs que je peins n'existeront bientôt plus.

Vers la brune, l'Israélite se rend de nouveau au temple ; il chante en chœur un psaume de David, récite en hâte la prière du soir, et retourne ensuite à ses affaires après avoir fait AOUDALA chez lui.

Voici ce que l'on nomme faire AOUDALA.

A peine le chef de la maison est-il entré au salon à son retour du temple, que tous les membres de la famille s'empressent autour de lui. L'un tient en main un grand cierge allumé, l'autre un vase d'argent plein de fleurs, un troisième lui présente sur un plat d'argent une fiole de vin. Le nouveau venu prend la torche d'une main, la fiole de l'autre, et récite une prière en hébreu. A certains mots, tous les assistans exposent leur poing droit à la clarté de la torche et regardent d'abord leurs ongles sur lesquels la lumière tombe en plein, puis le creux de leur main, où elle ne pénètre pas, afin de se souvenir du paradis et de l'enfer. A un autre passage, le vase de fleurs circule dans toute l'assemblée, qui en respire l'odeur à plusieurs reprises. Enfin le célébrant boit une gorgée de vin, épanche le reste du contenu de la fiole sur le carreau, en ayant soin de former avec le liquide une CHINE (*lettre initiale du nom de Dieu en hébreu*), et éteint ensuite le cierge en recommandant à sa famille de ne pas marcher sur le vin, ce qui serait profaner le nom du Créateur.

Les Israélites sont obligés par leur religion à se couvrir dans leurs temples. L'intention fait tout ; ils témoignent à Dieu leur respect en gardant leur chapeau comme nous en ôtant le nôtre. Or, les rabbins ont raisonné ainsi : Dieu est partout, par conséquent on ne peut se découvrir nulle part sans offenser le ciel ; nous défendons donc à tout bon Israélite de faire plus de quatre pas la tête découverte. Que la chaleur soit étouffante, que la sueur ruisselle sur le front d'un Juif, il est forcé de garder son chapeau sur sa tête ou d'encourir les malédictions fulminées par les saints livres contre tous ceux qui transgressent la loi, AROUR AROUR ! (*maudit! maudit!*). Aujourd'hui l'Israélite qui suit un convoi funèbre, ainsi que la Juive qui le voit passer sous sa croisée, murmure : Que de bons MALAHCIM (*anges*) te rencontrent ! Que de bons MALAHCIM te reçoivent dans leurs bras. Ils souhaitent le GAN-GNEDEN (*paradis*) aux mourans.

Quand le médecin prononce l'arrêt de mort d'un Israélite, le rabbin se rend auprès du malade et lui fait répéter avec lui le VIDOUI (*formule de confession dans laquelle on s'avoue coupable de tous les crimes possibles, en implorant la miséricorde du ciel*). Puis, si le mourant a des ennemis, il lui conseille de les appeler à son chevet et de se réconcilier avec eux, ce que les Juifs ne refusent jamais de faire. La mission du rabbin se borne là. Les personnes qui se trouvent auprès du malade récitent tout bas des psaumes jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir. Si la famille du moribond est assez riche, elle paie des pauvres qui vont prier à la synagogue pour sa guérison.

Les Israélites ont conservé des usages barbares touchant le deuil et les cérémonies funèbres. Les fils sont obligés d'assister aux obsèques et à l'enterrement de leurs parens. Ils sont tenus de jeter la première pelletée de terre sur le cadavre, et aussitôt que la fosse est comblée, on leur déchire leurs vêtemens, qu'ils ne peuvent plus quitter pendant une semaine. Au retour du cimetière, ils trouvent une table dressée, autour de laquelle ils doivent s'asseoir sur le carreau pour faire un repas funèbre en mémoire de celui que fit David après la mort du fils qu'il avait

(1) Ces prêtres sont les descendans des sacrificateurs du temple de Jérusalem. Leur nom de famille à tous est COEN (*prêtre*), qui se traduit en italien par SACERDOTE. Tous ceux qui s'appellent SACERDOTI sont infailliblement, à en croire les Israélites, des descendans d'AARONNE, et ceux qui s'appellent LEVI descendent de la tribu des lévites.

tant pleuré pendant sa maladie. Cette triste collation achevée, les AVELYM (*ceux qui portent le deuil*) se rendent dans la chambre même du défunt, où leurs parens et amis les suivent et prient avec eux pour le trépassé. Pendant cette cérémonie, les AVELYM se tiennent assis sur le carreau. Ils ne se lèvent que pour réciter eux-mêmes le KADICHE (*prière pour les morts*). Cette réunion a lieu pendant sept jours consécutifs à la même heure; et, jusqu'à la fin de la semaine, les AVELYM n'ont pas le droit de franchir le seuil de leur maison. Leurs journées se passent dans un morne abattement; ils n'ont pour toute distraction que les visites de condoléance qui viennent leur rappeler leur malheur. On dirait que les Israélites s'étudient à perpétuer les déchiremens causés par ces pertes irréparables, qu'ils cherchent à envenimer leur blessure, qu'ils trouvent du plaisir dans les larmes. Il y a quelque chose de sauvage dans leur deuil, dans toutes leurs cérémonies funèbres. C'est un reste de barbarie que le préjugé tient debout, et que la civilisation doit tôt ou tard abolir. En général la douleur des Juifs est bruyante comme les rites de leurs obsèques. L'esprit de caste que développe en eux leur vie isolée se manifeste surtout devant un cercueil. Plus une communauté est restreinte, plus elle doit sentir vivement la perte d'un de ses membres.

L'AVEL (*singulier d'AVELYM*) ne peut se raser pendant un mois, et doit porter le deuil durant un an ou onze mois, selon le degré de parenté qui le liait au défunt. Il lui est défendu de couper ses ongles pendant les premiers sept jours de grande affliction. Les Juifs de la Lombardie ont emprunté un mot à la langue allemande pour désigner les anniversaires mortuaires, *Iahrzeit*. Le jour du *Iahrzeit*, les parens du trépassé récitent un grand nombre de KADICHYM (*prières pour les morts*), et paient de nouveau, s'ils en ont les moyens, des pauvres afin qu'ils prient pour lui.

Les Israélites prêtent une certaine créance aux songes. Salomon a dit quelque part : HCALOMOTTE CHAOU IEDABÉRO (*les songes ne veulent rien dire*); mais il a affirmé ailleurs que HCALOMOTTE OLÉHCYN AHCAR APÉ (*les rêves entraînent une interprétation*). Les Juifs font jouer ces deux ressorts à leur gré, de sorte que quelques uns se moquent des rêves, tandis que d'autres y attachent une grande importance. Ainsi celui qui est partisan du second verset, et qui voit dans ses songes un parent, fait immédiatement prier pour lui, considérant cette prétendue apparition comme une requête de KADICHYM.

Il existe encore chez les Juifs bon nombre de superstitions. Nous nous contenterons d'en citer quelques exemples, car si nous voulions en énumérer la totalité, un volume entier n'y suffirait pas. Le GNAYEN ARAGN (*mauvais œil*) est devenu l'épouvantail de ce peuple depuis le jour où Balaam, à qui Dieu avait défendu de maudire l'armée israélite, se servit de *l'admiration* pour la perdre. MA TAUOU OALÉHCA IAGNAKAUOU, MICHEKÉNODÉHCA ISRAËL (*comme les pavillons sont beaux, ô Jacob! les tentes, ô Israël!*) s'écria le prophète païen, et la victoire resta aux ennemis des descendans de Moïse. Les Juifs ont imaginé un remède contre ce danger, et cet antidote puissant n'est autre que la *rue*. Quand un homme ou une femme sortent avec des vêtemens neufs, quand ils vont à une noce ou dans une réunion quelconque, les grand'mères ont toujours soin de glisser une petite branche de rue dans une de leurs poches.

Il est aussi un jour qui inspire autant d'effroi aux Israélites que le vendredi aux marins. Ce jour, c'est le mercredi. Après leur dîner, et avant la BÉRAHCA (*bénédiction du repas*), ils récitent un psaume de David; comme nous l'avons déjà fait observer, chaque jour a son psaume particulier. Celui du mercredi commence par ces mots : EL NÉKAMOTTE ADONAÏ (*mon maître est le Dieu des vengeances*). Le jour d'EL NÉKAMOTTE, comme ils appellent le mercredi, ils ne commenceraient aucune chose importante, ne passeraient aucun marché et n'entreprendraient aucun voyage sans une grande nécessité.

Les Israélites ont, eux aussi, des oraisons jaculatoires. Telles sont les bénédictions qu'ils adressent à Dieu toutes les fois qu'ils font les ablutions qui précèdent ou suivent presque toutes les actions de leur vie. Ils aiment beaucoup à se servir des expressions de la Bible. Si le tonnerre vient faire tressaillir une femme, elle joint les mains, et, levant les yeux au ciel, elle s'écrie : BAROUAHC CHÉCOHCO OUGOUOURADO MALÉ GNOLAM (*béni soit celui dont la force et la puissance ont créé le monde!*). Si l'éclair éblouit les yeux d'un Juif, et que le mot ADONAÏ (*mon Dieu, mon maître*) échappe de ses lèvres, il ajoute immédiatement : BAROUAHC CHÈM KÉVOTTE MALHCOUDO LEGNOLAM VAGNETTE! (*béni soit le nom honorable qui révèle son empire éternel sur le monde!*); car prononcer le nom de Dieu est un péché, et on espère obtenir son pardon en faisant suivre de louanges ce nom redouté. Si un Juif rencontre un chien qu'il croit atteint d'hydrophobie, il murmure tout bas : KÉLÉOU LO YAGNANÉ ICHE MEISRAËL (*jamais chien n'osa faire de mal à un homme dans Israël*, c'est-à-dire *du peuple d'Israël*). Si on lui raconte un fait qui excite en lui l'étonnement ou la douleur, il s'écrie : CHÉMAGN ISRAEL ADONAÏ ÉLÉONO ADONAÏ ÉHCATTE! (*Ecoute, ô Israël, mon maître est notre Dieu, mon maître est unique*).

Ce n'est pas seulement dans les synagogues que les Israélites se rassemblent pour prier. Ils ont des HCAVOROTTE (*confréries*) où ils vont écouter la traduction qu'un rabbin leur fait de quelques passages, soit de l'ancien Testament, soit du Talmud, et où ils récitent ensuite des prières.

Pour faire oraison en commun, les Juifs doivent se réunir au nombre de dix au moins. Dix personnes rassemblées pour prier constituent ce qu'ils appellent un MINIAN.

Il existe encore parmi les Israélites des usages qui prouvent leur tendance à l'idolâtrie; telle est par exemple la BÉRACHA à la LÉVANA (*bénédiction à la lune*). Quand la nuit est claire, les Juifs se rassemblent au milieu d'une rue quelconque de la juiverie, et adressent une série sans fin de bénédictions à la lune et à son créateur. La formule de cette sorte d'hymne a peut-être été composée par les anciens rabbins dans le but d'éviter au peuple le péché d'idolâtrie, tout en caressant sa propension à l'adoration des choses matérielles et merveilleuses.

Ce même respect aveugle pour la tradition les porte encore à s'abstenir des mets que l'ancien Testament n'avait défendus que dans un but tout hygiénique. La lèpre faisant des ravages terribles chez le peuple hébreu au temps de Moïse, le grand législateur a prohibé la viande de porc ainsi que tous les alimens qui pouvaient faire naître ou empirer cette affreuse maladie. Aujourd'hui la lèpre ne menace plus les Juifs, et ils observent toujours une loi qui ne tendait qu'à arrêter les progrès de ce fléau.

URBINO (da Mantova).
(*Musée des Familles.*)

THÉATRES.

THÉATRE-FRANÇAIS. — *La Vengeance*, comédie en trois actes et en vers par M. SAMSON. — Il faut le dire tout de suite, un auteur fait preuve d'un grand courage quand il se hasarde à donner une pièce en vers, à ce public qui semble les écouter si peu depuis tantôt quinze ans, à ce public dont le goût a été gâté par *les faiseurs* qui ont osé envahir même notre première scène dramatique, et y faire jouer des vaudevilles

sans couplets, là où apparaissent souvent encore le Cid, Athalie et le Misantrophe, ces chefs-d'œuvre de trois hommes de génie. Combien y a-t-il d'auteurs qui dotent la Comédie-Française d'une pièce en vers? Regardez autour de vous, comptez-les dans la foule de nos écrivains dramatiques, le nombre vous effraiera par sa petitesse même, et encore ne jetez pas les yeux sur les auteurs renommés qui ont droit *à la prime*, qui ont le pouvoir exclusif de faire représenter leurs ouvrages dès qu'ils ont daigné les lire au comité; parmi ceux-là vous n'en trouveriez qu'un seul.

La comédie de M. Samson a donc été une heureuse surprise pour nous qui sommes si peu habitués à la bonne littérature moderne; nous avons retrouvé dans le *Veuvage* cette verve piquante, ces traits heureux, cet esprit malicieux, cette étude profonde du cœur humain que nous avons admiré souvent dans *la Belle-Mère et le Gendre*, charmante comédie du même auteur.

L'intrigue du *Veuvage* est claire, heureuse, fort comique même; les caractères sont tracés d'une main ferme.

Arrivons au canevas.

La scène se passe dans une petite ville de province. M. Dumont, honnête rentier de l'endroit, attend un sien ami, M. Ménars, à qui le ciel vient d'enlever sa querelleuse moitié, et qui jouit d'une assez jolie fortune. Grande rumeur dans la petite ville à cette nouvelle; mille questions sont adressées à M. Dumont qui malheureusement n'a pas mille oreilles pour entendre, mille bouches pour répondre. Est-il bien? est-il jeune? quel est son âge au juste? sait-on sa fortune? y a-t-il long-temps qu'il est veuf? veut-il se remarier?

Veut-il se remarier? Voilà la grande question. En effet ce bon Ménars n'est pas encore arrivé que chacun déjà le gratifie d'une femme de son choix. Mme Dumont lui fera épouser sa fille Cécile; M. Jolibois l'huissier, l'unira à sa fille Amanda; enfin Mme de Beaufort, l'Elisa Mercœur de son clocher, se sent toute disposée à lui accorder sa main.

Ménars arrive, heureux de retrouver son ancien ami Dumont qu'il n'a pas vu depuis dix ans, plus heureux encore de fuir Paris, cette ville maudite dans laquelle il a vécu si long-temps sous le joug despotique de sa femme. Il respire, il n'a plus à craindre les querelles d'intérieur, les discussions domestiques, les mille tracasseries du ménage; pauvre Ménars ! a-t-il souffert !!! Cependant il commençait à s'y accoutumer ainsi qu'il dit lui-même :

Ma femme n'avait pas un heureux caractère;
Quel tapage chez moi, qu'elle m'a tourmenté!
On s'accoutume à tout, monsieur, en vérité.
L'épreuve me sembla d'abord un peu trop forte,
Eh bien! je m'y faisais,.. lorsque ma femme est morte.

Le brave homme n'est pas au bout de ses peines; tour à tour Mme de Beaufort, Mlle Jolibois, et Mme Dumont viennent l'obséder. L'infortuné Ménars est accablé sous une averse de jeunes filles à marier; la patience lui manque, il renvoie Mme Beaufort à ses muses, il trouve Mlle Jolibois contrefaite, marie Cécile avec Arthur, et s'en retourne, heureux d'avoir échappé aux dangers d'un second mariage.

M. Samson, l'auteur, a joué dans son propre ouvrage. Avons-nous besoin de dire qu'il a été applaudi à ce double titre, et c'était justice, car il rempli le rôle de Ménars avec cette finesse, ce naturel qu'il apporte dans toutes ses créations.

ARMAND DURANTIN.

VARIÉTÉS. — *Le Tambour-Major*, vaudeville en un acte de MM. ANICET et BRISEBARRE — *Le Nourrisson*, vaudeville en un acte de MM. MARC MICHEL et EMILE FONTAINE. — Bertrand est un pêcheur de la côte de Boulogne dont le ménage se compose d'une femme jeune et coquette, d'une nièce qui ne l'est pas moins et d'un garçon de service nommé Frétin dont le niais enthousiasme éclate à la vue d'une épaulette. Avec de pareils élémens il suffit, comme on le pense, de l'arrivée du vieux tambour-major *Loriental* et du jeune trompette *Réveil-matin*, munis chacun d'un billet de logement, pour mettre sens dessus dessous l'intérieur de ce ménage. La tante et la nièce se disputent le cœur du jeune militaire, tandis que le verre à la main Bertrand fraternise avec le vieux troupier, et que Frétin se pare du costume de tambour-major. Les intrigues se compliquent à la faveur des ténèbres, des quiproquos et de l'ivresse du pêcheur; mais le dénouement tourne au profit de la morale. Mme Bertrand, mise sous clef, reste à son grand regret fidèle épouse; sa nièce et *Réveil-matin* surpris en tête-à-tête se marient, et Frétin battu pour s'être substitué à l'uniforme et aux bonnes fortunes de Loriental, renonce à jamais aux honneurs de la grosse canne. Hyacinthe est fort plaisant dans le rôle du garçon de service ; Esther Bongars joue avec espièglerie le rôle du jeune trompette.

Le Maître d'école nous avait montré Fouilloux comme le plus jeune de la troupe, cette fois il y a progrès. Fouilloux, dans *le Nourrisson*, est devenu un des doyens. La nourrice est une grosse et gentille campagnarde, qui par la mort de sa tante a hérité de la mission d'allaiter et de sevrer huit à dix petits marmots. Parmi eux figure un *grand enfant* de seize ans oublié en nourrice par sa famille; c'est *Loulou*, qui, devenu sous directeur de l'établissement, se trouve en lutte perpétuelle avec l'insubordonné Fouilloux. Pour comble de malheurs, le pauvre Loulou dénué de tout et resté en robe, faute de vêtemens de son sexe, sent naître dans son cœur une ardente passion pour sa nourrice. Il n'ose déclarer ses sentimens avant d'avoir découvert son nom et son origine. Le père et la mère de Fouilloux viennent visiter leur enfant; par suite d'une méprise, Loulou croit que ce sont ses propres parens, et fait un aveu de sa flamme. L'erreur se reconnaît, mais la nourrice, qui sent le besoin d'avoir un mari, accorde malgré cela *sa main* au vieux nourrisson de sa tante. Pour rendre hommage à la vérité, nous devons dire que la gloire de Fouilloux ne nous a point paru en voie de progrès, et si dans les premières scènes Hyacinthe, sous le costume de Loulou, a excité un fou rire, la pièce est devenue *froide* vers le milieu et je dirai presque *ennuyeuse* vers la fin.

A. B. D'H.

PALAIS-ROYAL. — *Dans une Armoire*, vaudeville en un acte de MM. LAURENCIN et DEVERGERS. — La scène est coupée en deux compartimens égaux exactement comme dans *Indiana et Charlemagne*; d'un côté demeure un jeune artiste du théâtre de l'Opéra, de l'autre un peintre et sa femme. Les deux artistes, le musicien et le peintre, ont bientôt lié connaissance ensemble, et, pour se voir plus facilement, ils ont ouvert une ancienne communication qui donnait accès dans leurs deux appartemens. Cette porte long-temps condamnée est placée dans une armoire.

Les deux amis ont conçu chacun une passion dont l'objet se révèle à nous sous les traits de Mlle Thouret, jeune débutante que nous n'avons pu apprécier dans un rôle aussi insignifiant; donc ils aiment tous deux et ils sont rivaux. Le peintre profite d'une absence de sa femme pour attirer chez lui l'objet de sa passion, mais bientôt il entend la voix de sa chère épouse dans l'escalier, que faire? Une idée heureuse vient frapper son esprit, il enferme la jeune ouvrière dans l'armoire.

Pendant ce temps, le musicien qui est criblé de dettes est rentré chez lui fort contrarié de n'avoir trouvé aucun ami auquel il pût emprunter quelque argent dont il a besoin pour dîner; il veut voir si le peintre ne peut pas l'obliger, et il ouvre la porte de communication. Sa surprise est grande quand il voit celle qu'il aime enfermée ainsi dans l'armoire commune.

Après une série plus ou moins amusante de quiproquos, le peintre finit par persuader à sa femme qu'il lui a toujours été fidèle, et le musicien épouse la grisette. Ce petit vaudeville, dont l'intrigue est assez faible, a réussi par des détails souvent très comiques. Sainville remplit avec une gaieté ravissante le rôle du peintre. Dans quelques jours aura

lieu le début de Mlle Aline, sur le talent de laquelle la direction compte beaucoup; cette jolie actrice jouera dans une pièce en un acte de MM. Mélesville et Carmouche.

Les Deux Couronnes, vaudeville en trois actes, par MM. Bayard et Dumanoir. — Dans le Hanôvre, au couvent de l'*Ave Maria*, se trouvent deux jeunes filles, unies par les liens de la plus tendre amitié. Cornélie a pour père un riche banquier, Sophie doit le jour a un pauvre gentilhomme chassé de la cour; toutes deux sont heureuses, car c'est le jour de leur sortie du couvent. La distribution des prix a lieu, c'est le conseiller Niewaser qui doit le présider, mais le digne homme est remplacé, sans qu'on le sache, par le prince George qui a vu Cornélie un jour et en est amoureux fou. Cornélie et Sophie avant de se quitter se promettent de se retrouver au couvent, à pareil jour, dans cinq ans; Sophie part pour rejoindre son père, Cornélie s'éloigne seule et desolée, car le riche banquier a fait faillite et est en fuite; ce qui ressemble terriblement à une banqueroute.

Au second acte, nous retrouvons Cornélie première cantatrice; elle est suivie d'une flûte du théâtre, le jeune Fritz, qui l'adore, et le prince George, devenu roi d'Angleterre, reparaît auprès de la belle prima dona toujours sous le titre de conseiller, mais il n'a pu encore obtenir d'elle le moindre encouragement. Pour comble de malheur, Cornélie qui, ne tarde pas à pénétrer cet incognito, congédie son royal amant et part pour le théâtre où l'attend un brillant succès.

Au milieu des bouquets que le public a jetés à ses pieds la cantatrice a ramassé avec empressement une petite couronne flétrie par le temps, mais qui lui rappelle de doux souvenirs; c'est Sophie qui la lui a lancée et qui l'invite à venir la voir; Cornélie ira donc souper avec son ancienne compagne.

La position de Sophie a bien changé, elle est devenu reine d'Angleterre, car elle a épousé le prince George; mais Cornélie ignore tout cela et promet à son amie de couvent sa protection. Le roi George arrive, il est furieux; tout se découvre. La reine pardonne à George ses assiduités auprès de Cornélie, et la cantatrice épouse le petit Fritz.

Mlle Fargueil, cette jolie transfuge du Vaudeville, a débuté au Palais-Royal; ce soir là elle n'était pas indigne de recevoir une des deux couronnes de MM. Bayard et Dumanoir. Armand Durantin.

Ambigu.—*La Croix du pont*, drame en cinq actes par MM. Maillan et Deslandes. — Le fond de ce drame est à peu près historique et tiré des causes célèbres. Une croix placée devant un pont dans un village près d'Amiens fut renversée pendant une nuit. L'évêque fit de vaines recherches pour découvrir l'auteur de ce sacrilége; tous ses efforts restèrent inutiles. Un homme puissant de la ville d'Amiens, n'ayant pu parvenir à séduire la supérieure d'un couvent, eut l'infamie d'accuser le neveu de cette religieuse d'avoir arraché la croix du pont. Le jeune homme, effrayé par cette accusation, se sauva en pays étranger; son procès fut instruit pendant son absence, et il fut condamné à mort. Ce fut seulement long-temps après que son innocence fut reconnue et l'imposture de son accusateur punie comme elle devait l'être. Ce drame fécond en puissantes émotions fait faire chaque soir d'abondantes recettes au théâtre de l'Ambigu. Armand Duplessis.

Gaieté.—*Qui se ressemble se gène*, vaudeville en un acte par MM. Marc Michel et Fontaine.—Deux étudians, Albert et Théodore, se sont réunis pour vivre ensemble dans la même chambre, avec la même bourse, avec les mêmes vêtemens Tout est commun entre eux, il existe dans leurs caractères la plus grande sympathie, et c'est en vertu de ce vieux dicton *qui se ressemble s'assemble* qu'ils ont resolu de rester ensemble.

Bientôt cependant les contrariétés arrivent et naissent de cette sympathie même qui leur est si chère; leurs goûts sont les mêmes, et c'est quelquefois fort gênant. D'abord ils aiment tous deux la jolie Ernestine, petite grisette assez sentimentale et que son inclination porte du côté de M. Albert; puis ils veulent sortir tous deux à la même heure, et de là naît une vive discussion pour savoir qui mettra l'habit ou le paletot, qui mettra les bottes ou restera en pantoufles.

Enfin la vie commune leur devient un fardeau : ils veulent se séparer. Ils attendent justement des fonds de leurs parens; ils se proposent d'en profiter pour rompre cette existence qui leur semblait si douce et qui leur pèse maintenant. Deux lettres arrivent, chacun d'eux se précipite sur la sienne et la lit avec avidité dans l'espérance d'y trouver un mandat; mais les parens n'ont envoyé aux jeunes gens que des conseils. Le père d'Albert lui écrit qu'il est menacé de perdre une partie de sa fortune, parce que l'on vient de découvrir la fille de son frère, et que le testament fait par celui-ci à son profit devient nul; de l'autre côté, la tante de Théodore lui annonce que la grêle a détruit ses récoltes et que ses moutons sont morts de la clavelée; les deux parens terminent leurs lettres en les avertissant qu'ils ne peuvent leur envoyer d'argent.

Malgré ces lettres désolantes, on se sépare; mais Ernestine parvient à remettre la paix dans le ménage. Bientôt Albert apprend que l'enfant que l'on vient de retrouver est Ernestine elle-même, qu'ainsi elle est sa cousine, et, pour réunir les deux fortunes, les deux amans se marient,

Ce joli vaudeville, dont l'intrigue est très bien combinée, a obtenu un vrai succès constaté par un fou rire et les applaudissemens des spectateurs. C'est l'œuvre de deux jeunes auteurs pleins d'esprit et connus par de charmantes pièces.

Armand Durantin.

MODES.

MODES DES HOMMES.

Costume négligé. — Paletot de coutil ou de mérinos double, boutons de métal; ou paletot redingote en velours ou en drap, ayant, sur le devant, un seul rang de boutons de soie ronds très rapprochés, et aux manches des boutons semblables : ce dernier vêtement qui n'a pas de collet est partout garni de passementerie; pantalon vague à petits carreaux en laine légère ou en étoffe de fil; pantalons sans sous-pieds, et qui ont une petite fente de quatre centimètres au bas de chaque jambe extérieurement; cravates de couleur à raies ou à carreaux; souliers guêtres; chapeaux gris; gants de Suède.

Costume de ville. — Redingote de couleur bronze antique; taille longue; boutons de la taille très écartés; jupe courte et peu ample; gilet de valencias à châle et à deux rangs de boutons; cravate de soie longue, fixée par deux épingles que réunit une chaînette.

Pantalon de couleur tendre s'ajustant exactement avec la botte; gants de soie naturelle; chapeau gris un peu évasé du haut et cintré vers le milieu.

Costume habillé. — Habit gros vert ou noir sans garniture; boutons en soie même couleur; basques larges, longues et flottantes; revers grands et aplatis; pantalon de piqué blanc; gilet de même étoffe et à petits boutons d'or; cravate blanche à semé de petits bouquets brodés; gants de peau; chapeau noir.

L'on voit cette année quelques pantalons de nankin. On fait des costumes de campagne qui ont la forme de petits paletots ou vestes, et sont en coutil blanc à raies de couleur.

MODES DES FEMMES.

Négligé d'intérieur. — Redingote ouverte en jaconat à fond abricot et à bouquets de couleur rouille, ayant un double collet ourlé et garni tout autour, aussi bien que les devans et le bas de la redingote, d'un effilé des deux nuances de l'étoffe, manches justes au bas et s'élargissant vers le haut; col Marie en batiste très claire; bonnet paysanne en même batiste, le tout garni de valenciennes; mitaine de velours brodé, et pantoufles lacées par derrière.

Toilette de sortie du matin. — Robe en coutil de couleur chamois et de deux nuances, à plis surmontés de cordonnet de même couleur, d'une nuance plus foncée que celles de la robe; camail de soie noire garni d'un pl ssé bonne femme valenciennes retombant autour de l'encolure du camail; chapeau en paille d'Italie cousue, orné de roses des haies avec brins d'herbe au-dessus, et sous la passe; bottines en coutil gris; ombrelle de seize pouces, de couleur rose glacée de vert.

Toilette de promenade en voiture. — Robe de mousseline de l'Inde à dessous rose tendre, dont la jupe est toute couverte de plis espacés; ceinture longue de couleur rose glacée de blanc, et dont les bouts sont effilés; corsage à plis formant la gerbe, manches courtes dite à la Corinne, vagues et amples, rattachées dans la longueur par trois nœuds d'étroit ruban semblable à la ceinture; capote de gaze rose, recouverte d'un tulle blanc bouillonné partout et orné d'un saule aérien; ombrelle marquise blanche à longues franges et à manche d'ivoire; écharpe de cachemire des Indes à fond bleu turquoise; bottines de gros de Naples; gants longs sans ornement.

On remarque un grand luxe dans les objets que vendent les lingères. Les élégantes ont adoptées avec empressement les canezous ornés d'entre-deux brodés, alternés avec d'autres entre-deux de valenciennes. Quelques uns de ces canezous sont à manches longues.

TABLETTES DES CINQ JOURS.

Faits divers.

25 juin. — On lit dans la *Chronique de Courtray* :

« Un accident causé par la malveillance la plus atroce vient d'avoir lieu sur le rail-way de Courtray à Gand. Le convoi de service des travaux, a été jeté hors des rails, à une demi-lieue de distance de la station de Courtray. Cet évènement a été occasionné par trois blocs de bois, mis en travers sur la voie ferrée et fortement fixés à l'aide de clous.

Le remorqueur paraît être considérablement endommagé; toutefois on ne sait pas encore précisément si la mécanique en a beaucoup souffert. Le machiniste a été jeté à une vingtaine de pas dans un fossé. Il a une blessure à la main, ce qui ne l'empêche pas de continuer son service. Au moment du choc, il a vu deux hommes s'enfuir à toutes jambes. Il était minuit et demi. Le garde frein a eu le pied comprimé entre la machine et le support du wagon-à-frein. Il a été tenu ainsi immobile pendant plus d'une demi-heure avant qu'on ait pu le dégager. Il doit à la solidité du cuir de sa botte d'en être quitte pour une forte contusion au pied.

26. — Une lettre de Chusan (Tcheou-chan) donne dans les termes suivans une idée remarquable du génie inventif des Chinois :

« Les Chinois ne s'étaient jamais attendus à nous voir prendre Chinhaï (Tching-haï), et pour cette raison, ils l'avaient converti en un dépôt et une manufacture d'armes et de provisions de guerre. On est étonné des progrès qu'ils ont faits depuis peu dans ces sortes de travaux. Ils ont imité d'une manière satisfaisante les carronades du navire *le Kite*; leurs longs canons de cuivre sont d'une excellente exécution, les affûts sont parfaits. Ils ont des fusées en quantité; la poudre trouvée à Ningpo est égale à la nôtre; maintenant ils essayent de faire des bombes et de construire des machines à vapeur. Il ne faut pas supposer qu'ils manquent de courage; on ne trouverait nulle part des hommes plus robustes et mieux faits. »

27. — Nous lisons dans la *Gazette d'Augsbourg* du 10 :

« Dans la matiné d'hier, un individu condamné pour offense à la majesté royale, a fait amende honorable devant le portrait du roi, au tribunal du cercle et de la ville d'Augsbourg, les portes étant ouvertes, en présence du sénat assemblé. Ce procès a été instruit sans détention préventive de l'individu, qui a maintenant à subir deux mois de prison. »

28. — Nous avons reçu de nouveaux détails sur le grand désastre qui vient de désoler Saint-Domingue. La destruction de la ville du Cap Haïtien a été complète; il n'est resté debout que deux maisons. Le nombre des victimes n'est pas aussi considérable qu'on l'avait d'abord annoncé; mais on ne l'évalue pas à moins de quatre mille personnes. Une grande quantité de bestiaux a également été ensevelie sous les ruines. La putréfaction de cet immense amas de cadavres avait contraint les malheureux habitans à se réfugier dans la campagne, et les fouilles ne se faisaient que très lentement. On annonce que la ville de Port-au-Platt a été complètement détruite, mais que peu de personnes ont péri. La montagne à laquelle est adossé Saint-Marc a été séparée en deux par une crevasse si large que les voitures peuvent y passer. La secousse a été ressentie à Jérémie, mais elle n'a causé aucun ravage. Les eaux se sont instantanément élevées à une hauteur de six pieds.

A mesure qu'il arrive des navires des Antilles, on apprend que le tremblement de terre a été éprouvé dans toutes ces îles, le 7 mai, à peu près à la même heure qu'à Haïti. A Spanish-Town (Jamaïque), il a eu lieu à 5 heures moins quelques minutes, sans fâcheux résultats. Le capitaine d'un navire, arrivé avant-hier, annonce qu'une violente secousse a été ressentie, quatorze jours plus tard, le 21, à Saint-Barthélemi.

Il paraît que la secousse s'est fait sentir dans un immense rayon terrestre. Un navire arrivé avant-hier de New-York, de Mayaguez (île de Porto-Ricco), déclare qu'un violent tremblement de terre a ébranlé cette ville le 7 mai également. L'effroi et la confusion furent grands à Mayaguez, le sol y oscillait et semblait avoir une sorte de flux et de reflux, cependant on ne signale pas de grands désastres. D'un autre côté, ce terrible tremblement terrestre se faisait ressentir *le même* jour à la Louisiane, aux Opelousas et aux Attakapas. Un habitant du Catahoulou écrit au journal le *Créole*, que les eaux du lac se sont élevées soudain à une hauteur de plus de six pieds sous l'influence de l'oscillation terrestre, et la petite rivière appelée Bayou-Têche a grandi, puis baissé, avec la même soudaineté. Enfin des commotions ont été ressenties, le même jour encore, à Van-Buren, dans l'Arkansas, et jusqu'au pied des montagnes rocheuses. C'est un ébranlement souterrain et simultané de quinze cents milles de longueur.

— Les lettres d'Haïti et les rapports des capitaines qui arrivent de cette colonie s'accordent à dire que les nègres ont mis au pillage la ville du Cap ou plutôt ses décombres, après qu'elle a été renversée par le tremblement de terre du 7 mai. C'étaient de véritables bêtes féroces, écrit-on, pillant tout et dévastant tout. Une lettre des îles Turques du 24 mai, raconte qu'au moment où le tremblement de terre du Cap Haïti a eu lieu, une commotion semblable se faisait sentir aux îles Turques. Le *Tweed*, paquebot à vapeur anglais, se trouvait en vue de Saint-Dominique lors de l'événement. Ce navire a ressenti la même secousse qu'on éprouve lorsqu'on touche un banc de sable. Cependant, à l'endroit où il était, il y avait trois cents brasses d'eau.

29. — Le roi vient d'accorder une médaille d'or à M. Jules Richomme, jeune artiste dont le talent a été remarqué au salon de cette année.

— On lit dans l'*Indicateur de Bayeux* : « Une fille de la commune de Trungy (canton de Balleroy) vient d'y être écrouée à la maison d'arrêt de Bayeux, sous l'inculpation d'infanticide. Il résulte des aveux de cette malheureuse, qu'elle aurait fait bouillir son enfant dans sa marmite et qu'ensuite elle aurait brûlé les os. Ces atroces précautions auraient été prises par elle pour faire disparaître toute trace de son crime.

BOUCHEIX.

Paris. — Imprimerie et lithographie de MAULDE ET RENOU, rue Bailleul, 9-11.

TABLES DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE CABINET DE LECTURE.

(1er Semestre de 1842.)

I.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

A

B

C

D

E

F

V

Y

Z

II.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

ANECDOTES, VARIÉTÉS, MÉLANGES.

ANTIQUITÉS.

ARTS (BEAUX-).

ASTRONOMIE.

BIOGRAPHIES.

CONNAISSANCES UTILES, INVENTIONS, DÉCOUVERTES.

(V. INDUSTRIE.)

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE ET AGRICOLE.

FAITS DIVERS, TABLETTES DES CINQ JOURS.

(V. à la table alphabétique des matières.)

FRAGMENS, EXTRAITS.

GALERIE DU CABINET DE LECTURE.

GÉOLOGIE.

HISTOIRE NATURELLE.

INDUSTRIE, INVENTIONS, DÉCOUVERTES.

MODES.

(Voir à la table alphabétique des matières.)

MŒURS, USAGES, COUTUMES.

NOUVELLES, LÉGENDES, CHRONIQUES.

SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES.

SOUVENIRS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

THÉATRES.

(V. à la table alphabétique des matières, au nom de chaque théâtre.)

TRADUCTIONS.

TRIBUNAUX.

VOYAGES.

III.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

INITIALES.

Impr. et lithogr. de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9-11, à Paris.